

Jiddu Krishnamurti

## Compilation



Commentaires sur la Vie Tome 1,2 et 3  
De l'Education  
Dernier Journal  
Expérience et conduite  
Krishnamurti et les religions par Ludowic Rehault  
Krishnamurti, l'homme et sa pensée par René Fouere  
La dissolution de l'Ordre de l'Etoile  
La flamme de l'attention  
La première et dernière liberté  
La rencontre de Krishnamurti par Jean Bouchart d'Orval  
La Vie comme idéal  
L'art écouter  
Le miroir de la relation  
Le sens du bonheur  
Le Sentier  
Le vol de l'aigle  
L'éveil de l'intelligence  
L'homme et son message  
Madras 1947 Bénares 1949  
Paris 1950  
Paris 1961  
Pour devenir disciple  
Qu'est-ce que l'action juste  
Se libérer du connu  
Tradition et révolution  
Un dialogue avec soi-même  
Vie et mort de Krishnamurti par Mary Lutyens

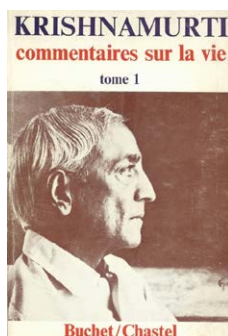
**J. KRISHNAMURTI**

# **Commentaires sur la Vie**

**Tome 1**

— **COMMENTARIES ON LIVING** —

*(Traduit de l'anglais par Roger GIROUX)*



© By Editions Buchet/Chastel, Paris, 1957

# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 5 — Solitude et isolement

**N**ous gravâmes la rive escarpée du fleuve et prîmes un sentier qui longeait des champs de blé vert. Ce sentier était une voie très ancienne ; des milliers et des milliers de pieds l'avaient foulé avant nous, et il était aussi riche de traditions que de silence. Il serpentait parmi les champs et les manguiers, les tamariniers et les tombeaux abandonnés...

Quelques jeunes gens passèrent à bicyclette en bavardant, puis de nouveau ce fut le silence, vaste et profond, et cette paix qui vient lorsque toutes les choses sont seules (p. 14).<sup>26</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 11 — La politique

Cet homme politique célèbre était réaliste, d'une totale sincérité et d'un ardent patriotisme. Il avait l'esprit large et désintéressé ; il était ambitieux, non pour lui-même mais pour son peuple. Ce n'était ni un tribun ordinaire, ni un démagogue ; il avait souffert pour sa cause, et n'était pourtant nullement amer ; il avait l'air d'un intellectuel plus que d'un politicien. Mais il ne vivait que pour la politique, le Parti l'écoutait, quoique avec une certaine impatience. C'était un rêveur, mais il avait écarté tout ce qui n'allait pas dans le sens de son engagement (p. 27).<sup>28</sup>



Avez-vous remarqué la place considérable faite dans les journaux et les magazines aux politiciens, aux discours des politiciens et à leurs activités ? Certes, on donne aussi d'autres nouvelles, mais ce sont les informations politiques qui dominent. Ce sont les circonstances extérieures — confort, argent, situation et pouvoir — qui semblent dominer et façonner notre existence. C'est aux apparences extérieures — titre, costume, drapeau — que l'on attache de plus en plus d'importance, alors que la signification même de la vie est oubliée ou délibérément laissée de côté. Il est tellement plus facile de se jeter dans des activités politiques ou sociales que de chercher à comprendre la vie dans sa plénitude.

La politique est la réconciliation des effets ; et comme la plupart des gens se soucient beaucoup des effets, c'est aux apparences que l'on accorde le plus d'importance. En modifiant les effets nous espérons faire régner l'ordre et la paix. La vie forme un tout et on ne peut pas dissocier l'extérieur de l'intérieur. L'extérieur affecte nécessairement l'intérieur mais l'intérieur prend toujours le pas sur l'extérieur.

On ne peut séparer l'extérieur de l'intérieur, car ils réagissent constamment l'un sur l'autre ; mais la soif intérieure, les mobiles secrets et les tendances profondes sont toujours plus puissants (pp. 27 - 28).<sup>24</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 13 — La chasteté

**E**st-ce une vie religieuse que de se punir ? La mortification du corps ou de l'esprit est-elle signe de compréhension ? Est-ce en se torturant qu'on accède à la réalité ? La chasteté est-elle un refus ? Pensez-vous que vous irez loin par la voie de la renonciation ? Croyez-vous vraiment que le conflit soit le chemin de la paix ? Le moyen n'est-il pas infiniment plus important que la fin ? Il est possible que la fin soit, mais le moyen, lui, est. Le fait réel, *ce qui est*, doit être compris, et non pas étouffé par des déterminations, des idéaux et d'habiles rationalisations. La souffrance n'est pas le chemin du bonheur. Cette chose que l'on nomme passion doit être comprise et non refoulée ou sublimée, et il ne sert à rien de lui trouver un substitut. Quoi que vous fassiez, quoi que vous inventiez, cela ne fera que renforcer ce qui n'a été ni compris ni aimé. Aimer ce que l'on appelle la passion, c'est la comprendre. Aimer, c'est être en communion directe ; et il n'est pas possible d'aimer quelque chose qui vous irrite, si vous avez des idées et des conclusions à son sujet. Comment pouvez-vous jamais aimer et comprendre la passion si vous avez précisément fait un vœu contre elle ? Le vœu est une forme de résistance, et ce contre quoi vous résistez finit toujours par avoir raison de vous. La vérité ne se conquiert pas ; elle ne se prend pas d'assaut ; elle vous glissera entre les doigts si vous tentez de la saisir. La vérité vient silencieusement, sans que vous le sachiez. Ce que vous connaissez n'est pas la vérité, ce n'est qu'une idée, un symbole. L'ombre n'est pas le réel (pp. 86 - 87).<sup>13</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 16 — Le sommeil

**L**e sommeil est une chose étrange mais très importante. Durant le sommeil l'organisme interne, ayant sa vie propre, se renouvelle de lui-même. Il est évident que moins nous intervenons dans l'organisme interne, il n'en sera que mieux. L'organisme sera sain et naturel dans ses fonctions dans la mesure où le mental évitera d'en prendre la charge (p. 37).<sup>31</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 19 — La recherche de la vérité

**P**eut-on trouver Dieu en le cherchant ? Peut-on partir en quête de l'inconnaissable ? Pour trouver, vous devez savoir ce que vous cherchez. Si vous cherchez à trouver, ce que vous trouverez ne sera qu'une projection de vous-même ; ce sera un objet de votre désir, et ce qui est création du désir n'est pas la vérité. La recherche de la vérité en est la négation. La vérité n'a pas de domicile fixe ; nul chemin, nul guide ne peut vous y conduire et le mot vérité n'est pas la vérité. Peut-on trouver la vérité dans un lieu particulier, sous un climat particulier, au contact de certaines personnes ? Est-elle ici et pas là ? Cet homme est-il meilleur guide que cet autre pour vous conduire à la vérité ? Existe-t-il même un guide ? Quand on cherche la vérité, ce que l'on trouve ne peut venir que de l'ignorance, car la recherche elle-même est née de l'ignorance. Vous ne pouvez pas chercher la réalité : vous devez cesser pour que la réalité soit (p. 45).<sup>15</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 21 — L'individu et la société

**I**l y a conflit entre l'homme et la société parce que l'homme est en conflit avec lui-même. La société est la manifestation extérieure de l'homme.

Le conflit entre lui et la société est le conflit qui se déroule à l'intérieur de lui-même. Ce conflit extérieur et intérieur existera toujours tant que l'intelligence suprême ne sera pas éveillée (p. 50).<sup>1</sup>



**L**'Etat, la société présente, ne s'occupe pas de l'homme intérieur ; elle ne s'intéresse qu'à l'homme extérieur, au citoyen.

L'Etat sacrifie le présent au futur, se réservant toujours l'alibi du futur, il considère que le futur seul importe, et non le présent. Mais, pour l'homme intelligent, le présent est de la plus haute importance, le maintenant, et non pas le demain. Ce qui EST ne peut être compris que si le futur s'évanouit. La compréhension de ce qui est engendre la transformation dans le présent immédiat, dans l'instant. C'est cette transformation qui est de la plus haute importance, et non de réconcilier le citoyen et l'homme. Lorsque cette transformation se produit, le conflit entre l'homme et le citoyen cesse aussi tôt (p. 51).<sup>2</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 30 — La colère

**M**ême à cette altitude, la chaleur était pénétrante, et le vitrage des hublots tiède au toucher. Le ronronnement régulier de l'avion avait un effet apaisant, et de nombreux passagers somnolaient. La terre, très loin en contrebas, chatoyait sous la chaleur, vaste immensité brune ponctuée, de-ci de-là, d'une occasionnelle tache verte. Notre avion ne tarda pas à atterrir, et la chaleur devint presque insupportable ; elle était littéralement douloureuse à supporter et, même à l'ombre d'un bâtiment, on avait l'impression d'avoir la tête prête à éclater. L'été était bien avancé et la campagne avait presque l'allure d'un désert.

L'avion décolla de nouveau et prit de l'altitude, cherchant les coulées de vent frais. Deux nouveaux passagers s'installèrent dans les sièges d'en face et, comme ils parlaient très fort, il était impossible de ne pas les entendre. La conversation était assez calme au début, mais bientôt la colère s'insinua dans leur voix, une colère nourrie de familiarité et de rancune. Tout à leur violence, ils semblaient avoir oublié les autres passagers, et leur exaspération mutuelle était si forte qu'ils croyaient être les seuls à exister, à l'exclusion de quiconque.

La colère a une faculté particulière, celle de nous isoler ; comme la souffrance, elle nous coupe de tout et, au moins l'espace d'un moment, toute relation cesse. La colère a la force temporaire et la vitalité des isolés. Il y a dans la colère un étrange désespoir, car l'isolement est un désespoir. La colère liée à la déception, à la jalousie, au désir de blesser procure un brusque soulagement associé au plaisir de l'autojustification. Nous condamnons les autres, et cette condamnation même nous tient lieu de justification. Que sommes-nous, une fois dépouillés de nos revendications de vertu ou de mépris de soi — sans ces postures, que sommes-nous ? Nous cherchons tous les moyens de nous tenir à flot, et la colère, comme la haine, est l'une des voies les plus faciles.

Un simple accès de colère, une flambée soudaine, vite oubliée, est une chose, mais la colère délibérément alimentée, celle qu'on remâche, et qui cherche à faire mal et à détruire, est une tout autre affaire. Le simple accès de colère peut avoir des causes d'ordre physiologique identifiables, auxquelles on peut remédier, mais la colère due à des causes psychologiques est beaucoup plus subtile et difficile à traiter. Dans la

plupart des cas, le fait d'être en colère ne nous dérange pas ; nous nous trouvons des excuses. Pourquoi ne serions-nous pas en colère quand d'autres — ou bien nous-mêmes — se font maltraiter ? Nous éprouvons alors une juste colère. Mais jamais nous ne nous en tenons à dire que nous sommes en colère : non, nous nous lançons dans des explications détaillées des causes de cette colère. Jamais nous ne disons simplement que nous sommes jaloux ou amers — nous justifions, nous expliquons. Nous soulevons la question de l'amour indissociable de la jalousie, ou nous disons que les agissements d'un tiers nous ont rendus amers, etc.

C'est l'explication, la verbalisation, qu'elle reste silencieuse ou qu'elle soit mise en mots, qui soutient la colère, qui lui donne de l'ampleur et de la profondeur. L'explication, muette ou verbalisée, agit comme un bouclier contre la découverte de nous-mêmes tels que nous sommes. Nous voulons être félicités ou flattés, nous attendons quelque chose, et quand cela ne se produit pas, nous sommes déçus, nous devenons amers ou jaloux. Alors, de manière violente ou feutrée, nous blâmons l'autre, nous le rendons responsable de notre amertume.

Vous comptez énormément pour moi, parce c'est de vous que dépendent mon bonheur, ma situation ou mon prestige. Grâce à vous, je me réalise, d'où votre importance à mes yeux. Je dois vous garder, je dois vous posséder. Grâce à vous, je m'évade de moi-même, et quand je suis renvoyé à moi-même, mon propre état me fait si peur que je me mets en colère. La colère prend de multiples formes : déception, ressentiment, amertume, jalousie, etc.

L'accumulation de colère, c'est-à-dire le ressentiment, a besoin du pardon pour antidote, mais cette colère accumulée a bien plus de poids que le pardon. Le pardon est superflu s'il n'y a pas accumulation de colère. Le pardon est essentiel si le ressentiment est là, mais pour s'affranchir de la flatterie et du sentiment de blessure — sans s'endurcir dans l'indifférence —, la pitié, la charité s'imposent.

On ne peut pas se débarrasser de la colère par une démarche volontariste car, dans la volonté, il entre une part de violence. La volonté résulte du désir, du besoin impérieux de mentir ; et le désir, par sa nature même, est agressif, dominateur. Refouler la colère par l'exercice de la volonté, c'est transférer cette colère à un niveau différent, c'est lui donner un autre nom ; mais la violence est toujours partie prenante. Pour être libre de toute violence, ce qui ne signifie pas cultiver la non-violence, il faut comprendre le désir. Il n'existe aucun substitut spirituel au désir : il ne peut être ni supprimé ni sublimé. Il faut impérativement prendre conscience du désir, et que cette conscience soit à la fois silencieuse et sans choix : cette conscience passive est l'expérience directe du désir — vécue sans être nommée par celui qui la vit (pp. 71 - 73).<sup>19</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 31 — La sécurité psychologique

**N**ous cherchons au loin ce que nous pourrions trouver tout près de nous. Nous croyons que la beauté est toujours là-bas, jamais ici, que la vérité ne se trouve pas chez nous, mais dans quelque endroit éloigné. Nous allons jusqu'au bout du monde pour trouver le maître et nous ne connaissons pas le serviteur ; nous ne comprenons pas les choses de la vie, les luttes et les joies de tous les jours, et pourtant nous tentons de saisir le mystérieux et le caché (p. 74).<sup>4</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 37 — L'idée et le fait

L'idée est pour nous plus importante que le fait ; le concept de ce que l'on *pourrait* être a plus de signification que ce que l'on *est*.

Le futur a toujours beaucoup plus d'attrait que le présent. L'image, le symbole a beaucoup plus de valeur que le réel et, au réel, nous tentons de substituer l'idée, le modèle. Ainsi, créons-nous une contradiction entre ce qui *est* et ce qui *pourrait* être. Ce qui pourrait être est l'idée, la fiction. Ainsi naît le conflit entre le réel et l'illusion — non en soi — mais en nous-même.

Pourquoi nous raccrochons-nous à l'idée, délibérément ou inconsciemment, et laissons-nous de côté le réel ? L'idée, le modèle est une projection du « moi » : c'est une forme d'auto-adoration, une manière de se perpétuer et, par conséquent, c'est une attitude qui procure au moi de grandes satisfactions.

Si nous voulons comprendre ce qui *est*, il faut abandonner l'idée ou le modèle.

La recherche de la permanence est l'éternelle plainte de l'accomplissement du « moi », mais le « moi » ne peut jamais s'accomplir, le « moi » est impermanent. La continuité du « moi » est la décomposition. Le « moi » doit cesser pour que le nouveau soit. Le « moi » est l'idée, le modèle, la gerbe de souvenirs (pp. 88 - 90).<sup>22</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 38 — La continuité

**L**'idée se poursuit en partie ou en totalité, l'idée qui constitue le « moi », mais cette continuité amène-t-elle la liberté, sans laquelle il n'y a aucune découverte, aucun renouvellement possible ?

Ce centre de continuité n'est pas une essence spirituelle, car il appartient encore au domaine de la pensée, de la mémoire, et aussi du temps. Il ne peut faire l'expérience que de sa propre projection et c'est cette projection qui lui donne une continuité ultérieure.

Ainsi, tant qu'il existe, il ne peut jamais expérimenter au-delà de lui-même. Il doit mourir ; il doit cesser de se donner à lui-même une continuité par l'idée, le souvenir, le mot (p. 93).<sup>23</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 39 — L'autodéfense

**V**ous n'êtes rien. Vous pouvez avoir un nom et une identité, des biens et un compte en banque, vous pouvez être puissant et célèbre ; mais malgré toutes ces sécurités vous n'êtes rien. Vous pouvez être totalement inconscient de cette vacuité, de ce néant, comme vous pouvez aussi ne pas tout faire pour le fuir (p. 96).<sup>27</sup>



**V**ous n'êtes rien. Vous avez beau avoir un nom, un titre, des biens, un compte en banque, le pouvoir, la célébrité, tous ces écrans protecteurs ne vous empêchent pas de n'être rien. Vous pouvez n'avoir aucune conscience de ce vide, de ce néant, ou vous pouvez simplement ne pas vouloir en prendre conscience ; mais, quoi que vous fassiez pour lui échapper, il est là. Vous pouvez essayer de fuir cela par mille subterfuges, par la violence individuelle ou collective, par l'étude ou les plaisirs, mais que vous dormiez ou soyez éveillés, il est toujours là. Vous ne pouvez entrer en contact avec ce néant et sa peur qu'en prenant conscience, lucidement et sans choix, de tous les subterfuges que vous utilisez pour le fuir. Vous n'êtes pas relié à ce néant comme une entité distincte, séparée ; vous n'êtes pas l'observateur qui le scrute ; sans vous — le sujet pensant, l'observateur —, il n'est pas. Vous et le néant ne faites qu'un ; vous et le néant constituez un unique phénomène, et non deux processus distincts. Si vous, le sujet pensant, avez peur de lui et vous approchez de lui comme d'une chose hostile, tout ce que vous pourrez entreprendre dans sa direction conduira inévitablement à l'illusion et à de nouveaux conflits et à d'autres souffrances. Lorsqu'il y a découverte, la révélation de ce néant qui est vous, alors la peur — qui n'existe que lorsque le penseur est distinct de ses pensées et essaye ainsi d'établir des relations avec elles — tombe et disparaît complètement (p. 96).<sup>16</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 40 — « Mon chemin est votre chemin »

**S**ans la connaissance de soi, l'expérience engendre l'illusion ; avec la connaissance de soi, l'expérience, qui est la réponse face à un défi, ne laisse pas derrière elle ces sédiments accumulés que sont les souvenirs. La connaissance de soi est la découverte, d'instant en instant, du mécanisme de l'ego, de ses intentions et de ses visées, de ses pensées et de ses appétits. Jamais il ne peut y avoir d'un côté « votre expérience » et de l'autre « mon expérience » ; l'expression même de « mon expérience » prouve l'ignorance et l'acceptation de l'illusion (pp. 97 - 98).<sup>7</sup>



**L**a plupart d'entre nous étant à la recherche du pouvoir sous une forme ou sous une autre, ainsi s'instaure un principe hiérarchique, avec le novice et l'initié, l'élève et le maître, et même parmi les maîtres il y a des degrés dans l'avancement spirituel. Nous aimons généralement exploiter et être exploités, et ce système en donne les moyens, qu'ils soient secrets ou qu'ils s'étalent au grand jour. Exploiter c'est être exploité. Le désir d'utiliser les autres pour ses propres fins psychologiques mène à la dépendance, et lorsque vous dépendez, vous devez posséder, détenir ; et ce que vous possédez vous possède. Sans une dépendance, subtile ou grossière, si vous ne possédez pas des choses, des gens et des idées, vous êtes vide, vous êtes une chose sans importance. Vous voulez être quelque chose, et pour échapper à cette peur de n'être rien, qui vous ronge, vous appartenez à telle ou telle organisation, telle ou telle idéologie, telle Église ou tel temple, vous êtes donc exploité et à votre tour vous exploitez (pp. 98 - 99).<sup>11</sup>



**L**es structures hiérarchiques offrent à l'ego une excellente occasion de se développer. Vous pouvez appeler la fraternité de vos vœux — mais comment peut-il y avoir fraternité si vous avez soif de distinctions spirituelles ? Les titres, les honneurs de ce monde peuvent vous faire sourire de dédain ; mais lorsque vous admettez le maître, le sauveur, le gourou, ne transposez-vous pas dans la sphère spirituelle l'attitude même qui a cours dans le monde ? Peut-il exister des divisions ou des degrés de hiérarchie dans le développement spirituel, dans la compréhension de la vérité, dans la réalisation de Dieu ? L'amour n'admet aucune division. Ou bien vous aimez, ou bien vous n'aimez pas ; mais ne déguisez pas l'absence d'amour en un processus interminable dont l'aboutissement est l'amour. Lorsque vous savez que vous n'aimez pas, lorsque vous êtes conscient, lucidement et sans choix, de ce fait, alors il y a une possibilité de transformation. Mais cultiver assidûment cette distinction entre le maître et l'élève, entre ceux qui ont et ceux qui n'ont pas atteint le but, entre le sauveur et le pécheur, c'est nier l'amour. L'exploiteur, qui est à son tour exploité, trouve dans ces ténèbres et dans cette illusion un champ d'action privilégié.

... La séparation entre Dieu ou la réalité et vous-même vient de vous, de l'esprit qui se raccroche au connu, aux certitudes, à la sécurité. Cette séparation est un abîme infranchissable qu'aucun rituel, aucune discipline, aucun sacrifice ne peut vous permettre de franchir ; il n'y a pas de maître, de sauveur, de gourou qui puisse vous conduire au réel ou faire disparaître cette séparation. La division n'est pas entre le réel et vous-même ; elle est en vous-même.

... Ce qui importe, c'est de comprendre le conflit sans cesse grandissant du désir ; et cette compréhension ne vient que par la connaissance de soi et une conscience de tous les instants des mouvements du moi (pp. 98 - 99).<sup>9</sup>



**L**a connaissance de soi est ardue, et comme la plupart d'entre nous préférons la voie de la facilité, de l'illusion, nous créons l'autorité qui façonne notre vie et lui offre un modèle. Cette autorité peut être la société, l'État ; elle peut être l'individu, le maître, le sauveur, le gourou. Toute autorité, quelle qu'elle soit, empêche de voir, de penser lucidement ; et comme la plupart d'entre nous trouvons la pensée lucide douloureuse, nous nous abandonnons à l'autorité. L'autorité engendre le pouvoir, et le pouvoir devient toujours centralisé, et de ce fait totalement corrupteur : il corrompt non seulement celui qui exerce le pouvoir mais aussi celui qui s'y soumet. L'autorité du savoir et de l'expérience ne peut que pervertir, qu'elle vienne du maître, de son représentant ou du prêtre. C'est votre vie, ce conflit apparemment sans issue, qui est importante, et non le modèle ou

le leader. L'autorité du maître et du prêtre vous détourne du problème fondamental, qui est le conflit à l'intérieur de vous-même (pp. 99 - 100).<sup>6</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 41 — Lucidité

**L**'approche du problème est plus importante que le problème lui-même.

La façon dont vous examinez le problème est de la plus haute importance car votre attitude, vos préjugés, vos craintes et vos espoirs le coloreront. La relation correcte avec le problème résulte d'une approche lucide et sans choix (pp. 103 et 104).<sup>30</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 42 — L'esseulement

**S**on fils était mort depuis peu, et elle disait ne plus savoir que faire maintenant. Le temps, désormais trop long, l'ennui, la lassitude, le chagrin lui pesaient à tel point qu'elle avait envie de mourir. Elle avait élevé son fils avec tant de soin, d'amour, d'intelligence, elle l'avait envoyé dans l'une des meilleures écoles, puis au collège. Elle ne l'avait pas gâté, mais jamais il n'avait manqué de rien. Elle avait placé en lui toute sa foi, tous ses espoirs, et avait reporté sur lui tout son amour, car elle n'avait plus personne avec qui le partager, étant de longue date séparée de son mari. En raison d'une erreur de diagnostic, son fils était mort des suites d'une opération, bien que, ajoutait-elle en souriant, les médecins aient déclaré que l'opération « avait réussi ». A présent elle se retrouvait seule, et la vie lui semblait si vaine et dénuée de sens. A la mort de son fils, elle avait pleuré, jusqu'à ce que, à bout de larmes, il n'y eût plus en elle que vide et morne lassitude. Elle avait fait tant de projets pour elle et son fils, mais maintenant, elle se sentait complètement désemparée.

Une petite brise fraîche soufflait de la mer, et sous l'arbre tout était calme. Les montagnes avaient pris des teintes éclatantes, et les geais bleus jacassaient à qui mieux mieux. Une vache flânait, suivie de son veau, et un écureuil escalada vivement un tronc d'arbre, avec de petits cris rageurs. Il s'installa sur une branche et, pour bien signifier une mauvaise humeur manifeste, se mit à agiter sa queue en des mouvements saccadés. Il avait les yeux vifs et luisants et de petites griffes acérées. Un lézard sortit pour se chauffer, et attrapa une mouche. La cime des arbres se balançait doucement et un arbre mort, que le soleil blanchissait peu à peu, dressait sur le ciel sa silhouette droite et magnifique. A ses côtés était un autre arbre, noir et tors, mort depuis moins longtemps. Quelques nuages étaient posés là-bas sur le sommet lointain des montagnes.

Quelle chose étrange que la solitude, et comme elle est effrayante ! Nous n'osons jamais l'approcher de trop près ; et si par hasard cela nous arrive, nous la fuyons très vite. Nous sommes prêts à tout pour échapper à la solitude, pour l'étouffer. Nous avons, semble-t-il, pour préoccupation majeure — consciente et inconsciente — de l'éviter ou de la vaincre. Mais il est également vain de vouloir éviter ou vaincre la solitude ; nous avons beau museler la douleur, ignorer le problème — il n'en demeure pas moins.

Vous pouvez vous perdre dans la foule, et vous sentir pourtant infiniment seul. Vous pouvez avoir une activité intense, mais la solitude s'insinue en vous à bas bruit ; reposez le livre — elle est là. Ni les distractions ni les boissons ne parviennent à noyer la solitude : vous pouvez momentanément vous en évader, mais quand les rires s'éteignent et que les effets de l'alcool se dissipent, la peur de la solitude revient. Vous pouvez être ambitieux et réussir, vous pouvez avoir sur les autres un immense pouvoir, vous pouvez être pétri de connaissances, vous pouvez donner dans la vénération, et vous perdre dans le galimatias des rituels ; mais vous aurez beau faire, la torture de la solitude continuera. Vous pouvez ne vivre que pour votre fils, pour le Maître, ou pour l'expression de votre talent ; la solitude, pourtant, vous enveloppe comme une nuit profonde. Aimez, haïssez ou fuyez-la selon votre tempérament et vos besoins psychologiques, peu importe : la solitude est là, qui attend et qui guette, et qui ne s'éloigne que pour mieux se rapprocher.

La solitude est la conscience d'un isolement complet ; or nos activités n'incitent-elles pas à un repli sur soi ? Bien que nos pensées et nos émotions soient expansives, ne sont-elles pas exclusives et sources de division ? Ne cherchons-nous pas à dominer, dans le domaine de nos relations, de nos droits et de nos biens, créant par là une résistance ? Ne considérons-nous pas toute œuvre comme étant « vôtre » ou « mienne » ? Ne nous identifions-nous pas à telle collectivité, tel pays, telle minorité ? N'avons-nous pas nettement tendance à nous isoler, à diviser et séparer ? L'activité même du moi, à quelque niveau que ce soit, tend vers l'isolement ; et la solitude est la conscience du moi lorsqu'il est inactif. L'activité, qu'elle soit physique ou psychologique, devient un moyen d'expansion du moi ; et c'est en l'absence de toute activité qu'il y a la conscience d'un vide du moi. C'est ce vide que nous cherchons à combler, et nous passons toute notre vie à essayer de le combler, que ce soit à un niveau noble ou vil. Lorsque c'est à un niveau noble, la société, apparemment, n'a pas l'air d'en souffrir ; mais l'illusion engendre une souffrance, une destruction inexprimées, qui peuvent ne pas être immédiates. Le désir ardent de combler ce vide — ou de lui échapper, ce qui revient au même — ne peut être ni sublimé ni supprimé ; car quelle est l'entité qui pourrait supprimer ou sublimer ? Cette entité même n'est-elle pas une autre forme du désir ? Les objets du désir peuvent varier, mais tous les désirs ne sont-ils pas semblables ? Vous pouvez changer l'objet de votre désir — le désir de boire faisant place au désir d'idéal — mais s'il n'y a pas compréhension du processus du désir, l'illusion est inévitable.

Il n'y a pas d'entité distincte du désir : il n'y a que le désir ; il n'y a pas de sujet désirant. Le désir prend des masques différents selon le moment, selon ses intérêts. Le souvenir de ces intérêts changeants se heurte à l'inédit, ce qui provoque le conflit, et c'est ainsi que naît celui qui choisit, qui se fonde en entité séparée et distincte du désir. Pourtant, l'entité n'est pas différente de ses qualités. L'entité qui essaie de combler ou de fuir le vide, l'incomplétude, la solitude, n'est en rien différente de ce qu'elle



cherche à éviter ; elle *est* ce vide. Elle ne peut pas se fuir elle-même ; tout ce qu'elle peut faire, c'est se comprendre. Elle *est* sa propre solitude, sa propre vacuité, et tant qu'elle la considérera comme une chose distincte d'elle-même, elle sera dans l'illusion et les conflits sans fin. Lorsque cette entité fera l'expérience directe de ce fait — qu'elle est sa propre solitude —, alors seulement pourra-t-on être affranchi de la peur. La peur n'existe que par rapport à une idée, et l'idée est la réponse de la mémoire sous forme de pensée. La pensée est le résultat de l'expérience, et bien qu'elle puisse méditer sur le vide, avoir des sensations concernant ce vide, elle ne peut pas en avoir une connaissance directe. Le mot « solitude », avec les souvenirs de douleur et de crainte qu'il évoque, empêche l'expérience d'avoir lieu dans toute sa fraîcheur, sa nouveauté première. Le mot est souvenir, et quand le mot n'a plus d'importance, alors la relation entre le sujet et l'objet de l'expérience est entièrement différente ; alors cette relation est directe, et ne passe plus par un mot, par un souvenir ; alors celui qui fait l'expérience *est* l'expérience — et cela seul libère de la peur.

L'amour et la solitude ne peuvent cohabiter : lorsqu'il y a ce sentiment de solitude, l'amour n'est point. Vous pouvez cacher le vide sous le mot solitude, mais lorsque l'objet de votre amour n'est plus là ou ne répond plus, alors vous avez conscience du vide, vous êtes frustré. Nous utilisons le mot amour comme un moyen d'échapper à nous-mêmes, à notre propre insuffisance. Nous nous accrochons à l'être aimé, nous sommes jaloux, dès qu'il n'est pas là il nous manque, et sa mort nous plonge dans la détresse la plus totale. Alors, nous cherchons des consolations, sous d'autres formes, dans des croyances, dans des objets de substitution. Tout cela, est-ce l'amour ? L'amour n'est pas une idée, le résultat d'une association ; l'amour n'est pas une chose que l'on peut utiliser pour échapper à notre misère, et lorsque nous en faisons un tel usage, nous créons des problèmes qui sont sans solution. L'amour n'est pas une abstraction, mais on ne peut éprouver sa réalité que lorsque l'idée, l'esprit, n'est plus le facteur essentiel (pp. 108 - 111).<sup>18</sup>



**I**l n'y a pas d'entité distincte du désir : il n'y a que le désir, il n'y a pas de sujet qui désire. Le désir prend des masques différents à différentes époques, selon ses intérêts. Le souvenir de ces intérêts changeants affronte l'inédit, ce qui provoque le conflit, et c'est ainsi que naît celui qui choisit, qui se fonde en entité séparée et distincte du désir. Mais l'entité n'est pas différente de ses qualités. L'entité qui essaye de combler ou de fuir le vide, l'incomplétude, la solitude, n'est pas différente de ce à quoi elle cherche à échapper : elle *est* ce vide, cette incomplétude, cette solitude. Elle ne peut pas se fuir elle-même ; tout ce qu'elle peut faire, c'est se comprendre elle-même. Elle *est* sa solitude, sa vacuité, et tant qu'elle les

considère comme étant séparées d'elle-même, elle sera dans l'illusion et les conflits sans fin. Lorsque cette entité fera l'expérience directe du fait qu'elle et sa solitude ne font qu'un, alors seulement pourra disparaître la peur. La peur n'existe que par rapport à une idée, et l'idée est la réponse de la mémoire en tant que pensée. La pensée est le résultat de l'expérience ; et bien qu'elle puisse méditer sur le vide, avoir des sensations à son propos, elle ne peut avoir la connaissance directe de ce vide. Le mot « solitude », lourd de ses souvenirs de souffrance et de peur, empêche qu'on ait de la solitude une expérience fraîche et neuve. Le mot est souvenir, et lorsque le mot n'a plus d'importance, la relation entre le sujet et l'objet de l'expérience est radicalement différente ; alors cette relation est directe et ne passe plus par le mot, par le souvenir ; alors celui qui fait l'expérience est l'expérience, qui seule libère de la peur (p. 110).<sup>12</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 50 — Ce qui est et ce qui pourrait être

Votre conflit ne peut exister qu'entre ce que vous êtes et ce que vous désirez être, entre l'actuel et l'idéal, entre ce qui est le mythe et ce qui devrait être.

Le mythe, l'idéal sont irréels. Ce sont des évasions projetées par notre propre mental. Ils n'ont pas d'actualité. L'actuel est ce que vous êtes. Ce que vous êtes est beaucoup plus important que ce que vous voudriez être. Vous pouvez comprendre ce qui est, mais vous ne pouvez comprendre ce qui devrait être.

La compréhension d'une illusion est impossible. Seule est compréhensible la façon dont cette illusion a été engendrée. Pour comprendre ce qui est, nous devons être libres de toute distraction.

La condamnation ou l'approbation de ce qui est sont des distractions.

La comparaison est une distraction ; elle est une résistance contre l'actuel.

Ce qui est ne peut se révéler que dans une lucidité à la fois alerte et passive (p. 134).<sup>32</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 55 — Provocation et réponse

**P**OURQUOI LA PENSÉE est-elle si persistante ? Elle semble si agitée, si persistante d'une manière exaspérante. Quoi que vous fassiez, elle est toujours active, comme un singe, et son activité même est épuisante. Vous ne pouvez pas y échapper, elle vous poursuit sans relâche. Vous essayez de la réprimer et, quelques secondes plus tard, elle réapparaît. Elle n'est jamais calme, jamais en repos, toujours en train de vous poursuivre, d'analyser, et de se torturer. Dans le sommeil comme en état de veille, la pensée est constamment dans le chaos, et elle ne semble connaître ni la paix, ni le repos.

La pensée peut-elle jamais être en paix ? Elle peut penser à la paix et tenter d'être paisible, en se forçant à se tenir tranquille, mais la pensée en elle-même peut-elle être tranquille ? La pensée n'est-elle pas agitée de par sa nature même ? La pensée n'est-elle pas la réaction constante à un défi sans cesse renouvelé ? Il ne peut y avoir de cessation du défi, parce que chaque instant de la vie est un défi, et s'il n'y a pas conscience de ce défi, alors, il y a détérioration et mort. Le défi et la réaction à celui-ci constituent un mode de vie. La réaction peut être appropriée ou pas. Et c'est l'inadéquation de la réaction au défi qui provoque la pensée, avec son agitation. Le défi réclame l'action, non pas la mise en mots. La verbalisation, c'est la pensée. Le mot, le symbole, retarde l'action, et l'idée c'est le mot, de même que la mémoire est le mot. Il n'y a pas de mémoire sans symbole, sans mot. La mémoire est mot, pensée, et la pensée peut-elle être la réponse juste au défi ? Le défi est-il une idée ? Le défi est toujours nouveau, frais, et la pensée, l'idée, peuvent-elles jamais être nouvelles ? Quand la pensée rencontre le défi, qui est toujours nouveau, la réaction n'est-elle pas le résultat du passé, de ce qui est vieux ?

Quand l'ancien rencontre le nouveau, la rencontre est inévitablement incomplète, et cette incomplétude c'est la pensée dans sa recherche pathétique de la complétude. Mais la pensée, l'idée, peut-elle jamais être complète ? La pensée, l'idée, est la réaction de la mémoire, et la mémoire est toujours incomplète. L'expérience est la réaction au défi. Cette réaction est conditionnée par le passé, par la mémoire, une telle réaction ne fait que renforcer le conditionnement. L'expérience ne libère pas, elle renforce la croyance, la mémoire, et c'est cette mémoire qui réagit au défi, donc

l'expérience est un facteur de conditionnement.

« Mais quelle place a la pensée ? »

Voulez-vous dire quelle place a la pensée dans l'action ? L'idée a-t-elle une fonction dans l'action ? L'idée devient un facteur dans l'action pour la modifier, la contrôler, la modeler, mais l'idée n'est pas l'action. L'idée, la croyance, est un garde-fou contre l'action, elle a sa place pour contrôler, modifier ou modeler l'action. L'idée est le schéma de l'action.

« Peut-il y avoir action sans schéma ? »

Pas si on cherche un résultat. L'action en vue d'un but prédéterminé n'est pas l'action du tout, mais la conformité à une croyance, une idée. Si on recherche la conformité, alors la pensée, l'idée a une place. La fonction de la pensée est de créer un schéma pour une soi-disant action, et par là tuer l'action. La plupart d'entre nous sommes préoccupés par le souci de tuer l'action et l'idée, la croyance, le dogme nous aident à la détruire. L'action implique l'insécurité, la vulnérabilité à l'égard de l'inconnu, et la pensée, la croyance, qui sont le connu, sont des barrières efficaces contre l'inconnu. La pensée ne peut jamais pénétrer dans l'inconnu, elle doit cesser pour que l'inconnu existe. L'action de l'inconnu est au-delà de l'action de la pensée, et la pensée, étant consciente de ceci, se cramponne au connu, consciemment ou inconsciemment. Le connu réagit toujours de manière inadéquate à l'inconnu, au défi, et de cette réponse inadéquate naissent les conflits, la confusion et la souffrance morale. C'est seulement quand cessent le connu, l'idée, que l'action de l'inconnu peut se développer, et celle-ci n'a pas de mesure (pp. 146 - 148).<sup>29</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 63 — Le sacrifice de soi

**L**a renonciation, le sacrifice de soi, ce n'est pas un geste de noblesse digne d'éloge et d'exemple. Nous possédons, parce que sans possession nous ne sommes rien. Les possessions sont multiples et variées. Celui qui ne possède pas de biens matériels peut être attaché au savoir, aux idées, un autre peut être attaché à la vertu, un autre à l'expérience, un autre au nom et à la renommée, et ainsi de suite. Sans possessions, le « moi » n'est pas ; le « moi » *est* la possession, le mobilier, la vertu, le nom. Dans sa peur de n'être rien, l'esprit est attaché au nom, au mobilier, à la valeur ; et il y renoncera afin d'accéder à un niveau supérieur, le plus haut étant le plus gratifiant, le plus permanent. La peur de l'incertitude, la peur de n'être rien, conduit à l'attachement, à la possession. Lorsque la possession est insatisfaisante, ou devient douloureuse, nous y renonçons au profit d'un attachement plus agréable. La possession ultime, la plus gratifiante, est le mot *Dieu*, ou son substitut, l'État.

... Tant que vous ne voulez pas être rien, ce qu'en fait vous êtes, vous engendrez inmanquablement la souffrance et l'antagonisme. Accepter de n'être rien n'est pas affaire de renonciation, d'obligation intérieure ou extérieure, mais de voir la vérité de *ce qui est*. Voir la vérité de *ce qui est* libère de la peur de l'insécurité, cette peur qui engendre l'attachement et conduit à l'illusion du détachement, du renoncement. L'amour de *ce qui est* est le commencement de la sagesse. L'amour seul partage, seul il peut communier ; mais le renoncement et le sacrifice de soi sont les voies de l'isolement et de l'illusion (pp. 173 - 174).<sup>10</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 67 — Désir et conflit

**É**couter est un art qu'il n'est pas facile d'acquérir, mais il y a là une grande beauté et une grande source de compréhension. Nous écoutons aux divers niveaux de notre être, mais notre écoute se fait toujours à partir d'idées préconçues ou d'un point de vue particulier. Nous n'écoutons pas simplement ; l'écran de nos pensées, de nos conclusions, de nos préjugés vient toujours s'interposer entre nous et ce que nous écoutons... Il faut, pour écouter, un calme intérieur, un renoncement à tout effort d'acquérir, une attention détendue. Cet état passif et cependant vigilant est apte à entendre ce qui est au-delà de la conclusion verbale. Les mots sont source de confusion; ils ne sont qu'un lien de communication extérieur ; mais pour communier au-delà du bruit des mots, il faut écouter avec une passivité vigilante. Ceux qui aiment peuvent écouter ; mais il est extrêmement rare de rencontrer quelqu'un capable d'écouter. Nous courons presque tous après des résultats, la réalisation d'objectifs ; nous triomphons, nous conquérons sans trêve, et ainsi nous n'écoutons pas. Ce n'est qu'en écoutant que l'on entend la chanson des mots (pp. 183 - 184).<sup>5</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 68 — Action sans but

L'un des fléaux des idéologies et des croyances organisées est le confort, les satisfactions mortelles qu'elles offrent. Elles nous endorment (p. 187).<sup>3</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 74 — L'intégration

L'esprit a une idée, peut-être agréable, et il veut ressembler à cette idée, qui est une projection de votre désir. Vous êtes ceci, que vous n'aimez pas, et vous voulez devenir cela, qui vous plaît. L'idéal est une projection du moi : le contraire est une extension de *ce qui est* ; en fait, loin d'être le contraire, c'est, avec quelques modifications peut-être, le prolongement de *ce qui est*. La projection est voulue par le moi, et le conflit est l'effort pour atteindre cette projection... Vous vous efforcez de devenir quelque chose ; or ce quelque chose fait partie de vous-même. L'idéal est votre propre projection. Voyez à quel point l'esprit se joue des tours. Vous courez après des mots, après vos propres projections, après votre ombre. Vous êtes violent, vous vous évertuez à la non-violence — l'idéal ; mais cet idéal est une projection de *ce qui est* — simplement sous un autre nom.

Lorsque vous avez conscience de cette supercherie, de cette farce mensongère que vous vous jouez à vous-même, alors le faux est perçu comme tel. L'effort pour atteindre une illusion est le facteur désintégrateur. Tout conflit, tout devenir est désintégration. Lorsqu'il y a conscience de ce tour que l'esprit s'est joué à lui-même, alors il ne reste que *ce qui est*. Lorsque l'esprit est dépouillé de tout devenir, de tout idéal, de toute comparaison, de toute condamnation, lorsque s'effondre tout l'édifice de l'esprit, *ce qui est* a été l'objet d'une transformation totale. Tant que l'on donne des noms à *ce qui est*, il y a relation entre l'esprit et *ce qui est* ; mais lorsque ce processus de dénomination — qui est la mémoire, la structure même de l'esprit — n'est pas, alors *ce qui est* n'est pas. Ce n'est que dans cette transformation qu'il y a intégration (pp. 211 - 212).<sup>8</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 79 — L'ambition

**P**ourquoi sommes-nous ambitieux ? Pourquoi voulons-nous réussir, être quelqu'un ? Pourquoi luttons-nous pour être supérieurs ?

Pourquoi tous ces efforts pour s'affirmer soi-même, directement, ou par le truchement d'une idéologie, ou de l'État ? Cette affirmation de soi n'est-elle pas la cause essentielle de nos conflits et de notre confusion ? Sans ambition, péririons-nous ? Ne pouvons-nous survivre physiquement, sans être ambitieux ?

Pourquoi sommes-nous habiles et ambitieux ? L'ambition n'est-elle pas le moyen d'échapper à *ce qui est* ? Cette forme d'habileté n'est-elle pas stupide, tout comme nous le sommes ? Pourquoi avons-nous si peur de *ce qui est* ? À quoi bon fuir, si ce que nous sommes — quoi que cela puisse être — demeure ? Nous pouvons réussir à nous échapper, mais ce que nous sommes est toujours là, engendrant toujours conflit et misère. Pourquoi avons-nous tellement peur de notre solitude, de notre vide ? Toute activité tendant à fuir *ce qui est* ne peut que provoquer la douleur et l'antagonisme. Le conflit est la négation de *ce qui est*, la fuite devant *ce qui est* ; il n'y a pas d'autre conflit que cela. Notre conflit devient de plus en plus complexe et insoluble, parce que nous ne regardons pas en face *ce qui est*. Il n'y a aucune complexité dans *ce qui est*, mais seulement dans toutes les évasions que nous recherchons (pp. 234 et 235).<sup>17</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 82 — La distraction

Quelle est la relation de l'esprit avec ce qui est ? ... Ce qui est a reçu un *nom*, un symbole d'association, et *cette dénomination empêche la relation directe et insensibilise l'esprit*. L'esprit et ce qui est ne sont pas deux processus séparés, *ce sont les noms qu'on leur donne qui les séparent*.

Lorsque l'on cesse de donner des noms il y a relation directe : l'esprit et ce qui est ne font qu'un. Ce qui est est l'observateur lui-même en l'absence de tout *nom*, et c'est alors seulement que ce qui est est transformé ; il n'est plus cette chose appelée vide avec tout son cortège de peurs et ainsi de suite. Alors l'esprit n'est plus que l'état de perception directe, état dans lequel l'expérimentateur et l'expérimenté ne sont plus. *Alors il y a l'incommensurable profondeur, car celui qui mesure a disparu*.

Ce qui est profond est silencieux, tranquille, et dans cette tranquillité est la source de l'inépuisable. *L'agitation de l'esprit est l'usage du mot. Quand le mot n'est plus, il y a l'incommensurable* (pp. 234 et 235).<sup>21</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 84 — La souffrance

**L**a douleur n'est-elle pas l'indice du conflit ?... La douleur n'est-elle pas une preuve d'ignorance ? L'ignorance n'est pas le manque d'informations sur les faits : l'ignorance est la non-conscience du processus total de soi-même. Il y a souffrance tant qu'il n'y a pas compréhension des voies du moi, et les voies du moi ne peuvent se découvrir que dans l'action de la relation (p. 256).<sup>25</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 85 — Sensation et bonheur

**L**a sensation est une chose, le bonheur en est une autre. Une sensation en appelle toujours une autre, dans un cercle qui ne cesse de s'élargir.

Il n'y a pas de fin aux plaisirs de la sensation ; ils ne cessent de se multiplier, mais leur assouvissement induit une insatisfaction et le désir de les prolonger est sans fin. Sensation et insatisfaction sont indissociables, car liées par l'insatiabilité du désir. La sensation est le désir d'un plus et aussi le désir d'un moins. C'est du fait même de combler la sensation que naît cette exigence d'un toujours plus.

L'esprit est inapte à trouver le bonheur. À l'inverse de la sensation, le bonheur n'est pas une chose que l'on cherche et que l'on trouve. La sensation, on peut la trouver, et la retrouver sans cesse, puisqu'elle ne cesse de nous échapper : mais on ne peut *trouver* le bonheur. Le souvenir du bonheur n'est qu'une sensation, une réaction pour ou contre le présent. Ce qui est révolu n'est pas le bonheur : l'expérience de ce qui est révolu est une sensation, car la remémoration n'est autre que le passé, et le passé est de l'ordre de la sensation. Le bonheur, lui, n'est pas une sensation (pp. 258 - 259).<sup>20</sup>



**L**'esprit ne peut jamais trouver le bonheur. Le bonheur n'est pas une chose que l'on peut chercher et trouver, comme la sensation. On peut trouver et retrouver sans cesse la sensation, car on la perd toujours ; mais on ne peut pas trouver le bonheur. Le souvenir du bonheur n'est qu'une sensation, une réaction pour ou contre le présent. Ce qui n'est plus n'est pas le bonheur ; l'expérience du bonheur qui n'est plus n'est qu'une sensation, car le souvenir, c'est du passé, et le passé est sensation. Le bonheur n'est pas une sensation...

Ce que vous connaissez est le passé, non le présent ; et le passé est sensation, réaction, mémoire. Vous avez le souvenir d'avoir été heureux ; mais le passé peut-il dire ce qu'est le bonheur ? Il peut rappeler, mais il ne

peut pas être. La reconnaissance n'est pas le bonheur. La reconnaissance est la réponse de la mémoire ; et l'esprit, qui est un complexe de souvenirs, d'expériences — peut-il jamais être heureux ? Le fait même de reconnaître empêche la perception directe.

Lorsque vous avez conscience d'être heureux, est-ce là le bonheur ? Lorsqu'il y a bonheur, en avez-vous conscience ? La conscience ne vient qu'avec le conflit, le conflit du souvenir d'un plus. Le bonheur n'est pas le souvenir d'un plus. Là où il y a conflit, le bonheur n'est pas. Le conflit est où est l'esprit. La pensée à tous les niveaux est la réponse de la mémoire, et ainsi la pensée engendre invariablement le conflit. La pensée est sensation, et la sensation n'est pas le bonheur. Les sensations cherchent toujours des satisfactions. La fin est une sensation, mais le bonheur n'est pas une fin : on ne peut pas se lancer à sa recherche (pp. 259 - 260).<sup>14</sup>



# Sources

## 5 — Solitude et isolement

26. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 66)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).

## 11 — La politique

24. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 107)  
Le Courrier du Livre, Paris, 1971. 191 pp.
28. Pupul Jayakar, *Krishnamurti « sa vie, son œuvre »*, (pp. 145 - 146)  
© 1989. L'Age du Verseau, (épuisé) Rééd. © 2010. Presses du Châtelet.  
"Krishnamurti, une vie". Trad. Anne-Cécile Padoux. 500 pp.

## 13 — La chasteté

13. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 131)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## 16 — Le sommeil

31. Robert Linssen, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (p. 283)  
Éditions: Le Courrier du Livre, Paris - 1972. 367 pp.

## 19 — La recherche de la vérité

15. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 239 - 240)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## 21 — L'individu et la société

1. Yvon Achard, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 44)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
2. Yvon Achard, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 45)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.

## 30 — La colère

19. J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (pp. 147 - 149)

### **31 — La sécurité psychologique**

4. Pupul Jayakar, *Krishnamurti « sa vie, son œuvre »*, (pp. 128 - 129)  
© 1989. L'Age du Verseau, (épuisé) Rééd. © 2010. Presses du Château.  
"Krishnamurti, une vie". Trad. Anne-Cécile Padoux. 500 pp.

### **37 — L'idée et le fait**

22. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (pp. 85 - 86)  
Le Courrier du Livre, Paris, 1971. 191 pp.

### **38 — La continuité**

23. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 86)  
Le Courrier du Livre, Paris, 1971. 191 pp.

### **39 — L'autodéfense**

16. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 246 - 247)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
27. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 125)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **40 — « Mon chemin est votre chemin »**

6. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 38)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
7. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 41)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
9. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 53 - 54)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
11. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 87)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

### **41 — Lucidité**

30. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 143)  
Le Courrier du Livre, Paris, 1971. 191 pp.
- Robert Linssen, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (p. 292)  
Éditions: Le Courrier du Livre, Paris - 1972. 367 pp.



## **42 — L'esseulement**

12. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 113 - 114)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
18. J. Krishnamurti, *De l'amour et de la solitude*, (pp. 94 - 99)  
© 1998. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 252 pp.  
— On Love And Loneliness, Harper San Francisco, San Francisco, 1993.

## **50 — Ce qui est et ce qui pourrait être**

32. Robert Linssen, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (pp. 312 - 313)  
Éditions: Le Courrier du Livre, Paris - 1972. 367 pp.

## **55 — Provocation et réponse**

29. J. Krishnamurti, *Être humain*, (pp. 107 - 109)  
© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.  
— To Be Human, Shambhala, 2000.

## **63 — Le sacrifice de soi**

10. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 86)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **67 — Désir et conflit**

5. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 22 - 23)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **68 — Action sans but**

3. *Une mailleutique pour le prochain millénaire selon Socrate, Saint-Paul, Gurdjieff et Krishnamurti*, (p. 6),  
3<sup>e</sup> millénaire n°3 (Automne 1986).

## **74 — Intégration**

8. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 51 - 52)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **79 — L'ambition**

17. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 258)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **82 — La distraction**

21. Robert Linssen, *L'éveil Suprême : Bases pratiques du Ch'an du Zen et de la pensée de Krishnamurti*, (p. 130)  
© 1970. Éditions: Le Courrier du Livre, Paris, et « Être Libre », Bruxelles, 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 159 pp.

## **84 — La souffrance**

25. Robert Linssen, *Krishnamurti « Précurseur du 3e Millénaire »*, (p. 158)  
© 1986. Courrier du livre, Paris, Etre libre (Bruxelles), 1986. 220 pp.

## **85 — Sensation et bonheur**

14. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 208)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
20. J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (p. 186)  
© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.  
— Reflexions On TheSelf, 1997.

**Fin.**

**J. KRISHNAMURTI**

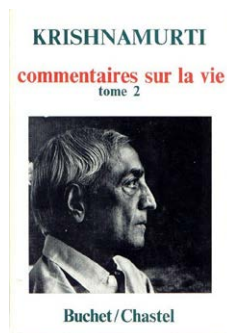
# **Commentaires sur la Vie**

**Tome 2**

***Commentaries on living***

**Second series from the notebooks  
of J. Krishnamurti edited by  
D. Rajagopal**

***(Traduit de l'anglais par Nicole TISSERAND)***



© By Editions Buchet/Chastel, Paris, 1973

# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 2 — Le conditionnement

**E**ssayez de prendre conscience de votre conditionnement. Vous ne pouvez en avoir qu'une connaissance indirecte, en relation avec quelque chose d'autre. Vous ne pouvez pas avoir de ce conditionnement une conscience abstraite, car ce ne serait que verbal et sans grande signification. Nous n'avons conscience que du conflit. Le conflit existe lorsqu'il n'y a pas intégration entre le défi et la réponse au défi. Ce conflit est le résultat de notre conditionnement. Le conditionnement, c'est l'attachement — à notre travail, à la tradition, à la propriété, aux personnes, aux idées et ainsi de suite. Sans l'attachement, notre conditionnement existerait-il ? Certainement pas. Pourquoi donc sommes-nous attachés ? Je suis attaché à mon pays parce qu'en m'identifiant à lui je deviens quelqu'un. Je m'identifie à mon travail, et ce travail devient important. Je suis ma famille, ma propriété ; je leur suis attaché. L'objet d'attachement me permet d'échapper à mon propre vide. L'attachement est une fuite, et c'est la fuite qui renforce le conditionnement (p. 13).<sup>6</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 3 — La peur de la solitude intérieure

**C**omme il est nécessaire de mourir chaque jour, chaque minute à toute chose, aux nombreuses journées passées ainsi qu'à l'instant qui vient de s'écouler ! Sans mort il n'y a pas de renaissance, sans mort il n'y a pas de création. Le fardeau du passé engendre sa propre continuité, et les soucis d'hier redonnent vie aux soucis d'aujourd'hui (p. 16).<sup>14</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 5 — Le progrès et la révolution

**L**e changement qui repose sur une idée n'est pas révolution [...]. Une révolution fondamentale n'est possible que lorsque les idées n'ont plus d'importance et ont cessé de fonctionner (p. 29).<sup>15</sup>



**L'**amour est la seule révolution créative et continuelle (p. 33).<sup>16</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 6 — L'ennui

**L**'effort est désir, et le désir ne peut mourir que lorsque l'esprit cesse d'acquérir (p. 34).<sup>17</sup>



**P**our l'esprit, arriver veut dire réussir, et la réussite est toujours identique, du début à la fin. La purification de l'esprit n'existe pas s'il continue à élaborer les éléments de son propre devenir (p. 34).<sup>26</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 9 — L'effort

**S**ans l'innocence il est impossible d'être heureux. Le plaisir des sensations n'est pas le plaisir de l'innocence (p. 53).<sup>21</sup>



**L**e savoir, le fardeau du passé, constitue la corruption. Le pouvoir d'accumuler l'effort pour devenir, détruit l'innocence et, sans l'innocence, peut-il y avoir la sagesse ? (p. 53).<sup>27</sup>



**L**e pouvoir d'accumuler l'effort pour devenir détruit l'innocence, et sans l'innocence, peut-il y avoir sagesse ? (p. 53).<sup>20</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 11 — L'intérêt

**L**a société existe pour l'individu et non l'inverse. Elle existe pour que l'individu puisse se développer. (p. 74).<sup>13</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 14 — La peur de la mort

**S**ur la terre rouge, devant la maison, des fleurs à cœur d'or, aux corolles en forme de trompette gisaient à profusion. Elles avaient de grands pétales mauves et un arôme délicat. Elles seraient balayées par le vent au cours de la journée, mais dans l'obscurité de la nuit, elles jonchaient la terre rouge. La plante grimpante qui les portait était vigoureuse, et son feuillage dentelé luisait au soleil du matin. Des enfants insoucients piétinèrent les fleurs ; un homme pressé monta dans sa voiture sans même les regarder. Un passant en ramassa une, la huma, et l'emporta, pour la jeter peu après. Une femme, une servante sans doute, sortit de la maison, choisit une fleur et la piqua dans ses cheveux. Comme ces fleurs étaient belles, et qu'elles se fanaient vite au soleil !

Je suis depuis toujours hanté par une espèce de peur. Enfant, j'étais très timide, réservé et sensible, et j'ai peur à présent de la vieillesse et de la mort. Je sais bien que nous devons tous mourir, mais j'ai beau raisonner, rien ne semble en mesure d'apaiser cette peur. Je me suis affilié à la Société de Recherche Spirite, j'ai assisté à quelques séances, et j'ai lu ce qu'ont dit les grands maîtres à propos de la mort ; mais la peur que j'en ai demeure. J'ai même essayé la psychanalyse ; ça n'a rien donné non plus. Cette peur est devenue pour moi un vrai problème ; je me réveille au milieu de la nuit en proie à d'abominables cauchemars, ayant tous trait à la mort d'une manière ou d'une autre. La violence et la mort me causent une étrange frayeur. La guerre fut pour moi un cauchemar incessant, et je me sens actuellement très perturbé. Ce n'est pas une névrose, mais je vois bien que ça pourrait le devenir. J'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour venir à bout de cette peur ; j'ai cherché à la fuir, mais en définitive la fuite n'a pas su m'en délivrer. J'ai assisté à quelques conférences assez ineptes sur la réincarnation, et j'ai quelque peu étudié la littérature hindoue et bouddhiste à ce sujet. Mais tout cela s'est avéré fort peu satisfaisant, tout au moins pour moi. Ce n'est pas superficiellement seulement que j'ai peur de la mort, mais à un niveau extrêmement profond.

— Comment abordez-vous le futur, demain, la mort ? Vous efforcez-vous de découvrir la vérité des faits, ou cherchez-vous à être sécurisé, à avoir la confirmation rassurante d'une continuité, ou bien de l'annihilation ? Voulez-vous la vérité, ou une réponse réconfortante ?

— Quand vous exprimez les choses ainsi, je ne sais vraiment plus de quoi j'ai peur, mais la peur est à la fois présente et pressante.

— Quel est votre problème ? Voulez-vous être affranchi de la peur, ou cherchez-vous la vérité à propos de la mort ?

— Qu'entendez-vous par la vérité à propos de la mort ?

— La mort est un fait inévitable ; et vous avez beau faire, elle est irrévocable, définitive, et vraie. Mais voulez-vous connaître la vérité de ce qui est au-delà de la mort ?

— Tout ce que j'ai étudié, de même que les quelques exemples de matérialisation dont j'ai été témoin au cours des séances de spiritisme, plaide sans équivoque en faveur d'une espèce de continuité après la mort. La pensée continue sous une forme quelconque, c'est ce que vous avez vous-même affirmé. Tout comme la retransmission des chansons, des paroles et des images, passe nécessairement par le canal d'un récepteur pour atteindre l'auditoire, la pensée qui continue après la mort a besoin d'un instrument à travers lequel elle peut s'exprimer. Cet instrument peut éventuellement être un médium, ou il se peut que la pensée s'incarne d'une autre manière. Tout ceci est relativement clair, et on peut en faire l'expérience et le comprendre ; mais bien que j'aie pas mal approfondi ces questions, il persiste toujours une peur sans fond, que je crois indéniablement liée à la mort.

— La mort est inévitable. Mais on peut mettre fin à la continuité, ou au contraire l'alimenter et l'entretenir. Ce qui a une continuité ne peut jamais se renouveler, ne peut jamais être le neuf, ne peut jamais comprendre l'inconnu. La continuité est la durée, or ce qui est perpétuel n'est pas l'éternel. Le temps, la durée dans leur épaisseur font obstacle à l'éternel. Leur abolition est indispensable à l'avènement du neuf. Le neuf ne peut pas être confiné dans la continuité de la pensée. La pensée est un mouvement continu dans le temps ; ce mouvement ne peut pas enclore en lui-même une modalité d'être qui ne procède pas du temps. La pensée se fonde sur le passé, son essence même procède du temps. Le temps n'est pas seulement chronologique, il est aussi un mouvement du passé pénétrant, à travers le présent, jusqu'au futur ; c'est le mouvement de la mémoire, du mot, de l'image, du symbole, de l'enregistrement, de la répétition. La pensée, la mémoire, fonctionnent en continu par l'intermédiaire du mot et de la répétition. La cessation de la pensée est le commencement du neuf ; la mort de la pensée, c'est la vie éternelle. Tout doit constamment cesser pour que le neuf soit. Ce qui est neuf n'est pas continu ; le neuf ne peut jamais être confiné dans le champ du temps. Le neuf ne peut être que dans la mort survenant d'instant en instant. La mort au quotidien est nécessaire pour que l'inconnu survienne. C'est la fin qui est le commencement, mais la peur fait obstacle à cette fin.

— Moi, je sais que j'éprouve cette peur, et j'ignore ce qu'il y a au-delà.

— La peur — qu'entendons-nous par là ? Qu'est-ce que la peur ? La peur

n'est pas une abstraction ; elle n'existe pas isolément, de façon indépendante. Elle naît uniquement par rapport à quelque chose. C'est dans ce processus relationnel que la peur se manifeste ; hors de la relation, point de peur. Alors, de quoi avons-nous peur ? Vous dites avoir peur de la mort. Qu'entendons-nous par la mort ? En dépit de nos théories, de nos spéculations, mais aussi de certains faits perceptibles, la mort demeure l'inconnu. Quoi que nous sachions d'elle, la mort elle-même ne peut être amenée sur le terrain du connu ; nous tendons la main vers elle pour la saisir, mais en vain. Le connu, ce sont les notions associées à la mort ; mais l'inconnu ne peut pas devenir familier, ni se laisser capturer par l'habitude, d'où cette peur.

Le connu, l'esprit, peut-il jamais appréhender ou contenir l'inconnu ? La main qui se tend ne peut appréhender que le connaissable ; elle ne peut pas saisir l'inconnaissable. Désirer l'expérience, c'est donner de la continuité à la pensée, c'est conforter le passé ; c'est perpétuer le connu. Ce que vous voulez, n'est-ce pas, c'est faire l'expérience de la mort ? Bien qu'étant en vie, vous voulez savoir ce qu'est la mort. Mais savez-vous au moins ce qu'est la vie ? Tout ce que vous savez de la vie n'est que conflit, confusion, antagonismes, joies et peines éphémères. Mais est-ce là la vie ? Lutter et souffrir, est-ce cela, la vie ? Dans cet état que nous appelons la vie, nous voulons faire l'expérience d'une chose qui n'est pas dans notre propre plan de conscience. Cette douleur, cette lutte, la haine qui se drape dans les plis de la joie, c'est ce que nous appelons vivre ; et nous voulons faire l'expérience d'une chose qui est l'opposé de ce que nous appelons vivre. Mais l'opposé, c'est la continuation de ce qui est — à quelques modifications près, peut-être. Or la mort n'est l'opposé de rien. C'est l'inconnu. Le connaissable a terriblement envie de faire l'expérience de la mort, de l'inconnu, mais quoi qu'il fasse, cette expérience lui est impossible. Voilà pourquoi il a peur ; c'est bien ça ?

— Votre explication est très claire. Si je pouvais de mon vivant savoir ce qu'est la mort ou en faire l'expérience, alors sans nul doute la peur cesserait.

— Parce que cette expérience de la mort vous est impossible, vous en avez peur. Mais le conscient peut-il faire l'expérience d'un état comme celui-là, dont l'avènement ne passe justement pas par l'intermédiaire du conscient ? Tout ce qui peut être objet d'expérience est la projection du conscient, du connu ; l'expérience reste toujours dans le cadre du connu ; le connu ne peut pas faire l'expérience de ce qui est au-delà de son propre cadre. Le vécu de l'expérience est totalement distinct de l'expérience elle-même. Le vécu de l'expérience n'est pas *a priori* dans le champ de celui qui fait l'expérience. Mais à mesure que l'expérience se déroule et se dissipe, l'expérimentateur et l'expérience se mettent à prendre corps, et c'est alors que le vécu de l'expérience entre dans le cadre du connu. Celui qui connaît, l'expérimentateur, rêve de faire l'expérience de l'inconnu, mais comme l'expérimentateur, celui qui sait, ne peut pas entrer dans cet état de vécu de l'expérience, il a peur. Il est cette peur ; il n'est pas distinct d'elle. Celui qui

fait l'expérience de ' la peur n'en est pas l'observateur ; il est la peur elle-même, l'instrument même de la peur.

— Qu'entendez-vous par la peur ? Je sais que j'ai peur de la mort. Je n'ai pas le sentiment d'*être* cette peur, mais d'avoir peur *de* quelque chose. J'ai peur et je suis distinct de la peur. La peur est une sensation distincte du « je » qui la regarde, qui l'analyse. Je suis l'observateur. Comment l'observateur et la chose observée peuvent-ils ne faire qu'un ?

— Vous dites que vous êtes l'observateur et que la peur est la chose observée. Mais est-ce vraiment le cas ? Êtes-vous une entité séparée de ses qualités propres ? Ne vous confondez-vous pas avec vos qualités ? N'êtes-vous pas vos propres pensées, vos émotions, et ainsi de suite ? Vous n'êtes pas distinct de vos qualités, de vos pensées. Vous *êtes* vos pensées. C'est la pensée qui crée le « vous », cette entité supposée distincte, mais sans pensée, point de penseur. Voyant qu'elle est elle-même impermanente, la pensée fait du penseur une entité permanente, durable, et le penseur devient alors l'expérimentateur, l'analyste, l'observateur distinct du transitoire. Nous sommes tous assoiffés de permanence sous une forme ou une autre, mais voyant l'impermanence en nous et autour de nous, la pensée crée le penseur qui, lui, est censé être permanent. Le penseur se met alors à élaborer d'autres états, des états plus nobles de permanence : l'âme, l'atman, le moi supérieur, etc. C'est la pensée qui est le fondement de toute cette structure. Mais ceci est une autre affaire. Ce qui nous intéresse, c'est la peur. Qu'est-ce que la peur ? Voyons de quoi il s'agit.

Vous dites avoir peur de la mort. Puisque vous ne pouvez en faire l'expérience, vous en avez peur. La mort est l'inconnu, et vous avez peur de l'inconnu. C'est bien cela ? Mais peut-on avoir peur de ce qu'on ne connaît pas ? Si une chose vous est inconnue, comment pouvez-vous en avoir peur ? Ce dont vous avez peur, en réalité, ce n'est pas de l'inconnu, de la mort, mais de la perte du connu, parce qu'elle peut être douloureuse, ou vous priver de votre plaisir, de votre satisfaction. C'est le connu qui suscite la peur, pas l'inconnu. Comment l'inconnu peut-il susciter la peur ? Il n'est pas mesurable en termes de plaisir ou de douleur : c'est l'inconnu.

La peur n'existe pas en soi : elle ne survient que par rapport à quelque chose. En réalité, ce qui vous fait peur est le connu dans son rapport à la mort, n'est-ce pas ? Et parce que vous vous accrochez au connu, à une expérience, vous avez peur de ce qui pourrait advenir dans le futur. Mais « ce qui pourrait advenir », le futur, n'est qu'une réaction, une spéculation, l'opposé de ce qui *est*. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

— Oui, cela paraît exact.

— Mais connaissez-vous ce qui *est* ? Le comprenez-vous ? Avez-vous ouvert le placard du connu, inventorié son contenu ? N'avez-vous pas peur aussi de ce que vous pourriez y découvrir ? Avez-vous jamais exploré le connu, exploré ce que vous possédez ?

— Non, effectivement. J'ai toujours considéré le connu comme une

chose qui va de soi. J'ai accepté le passé comme on accepte le soleil ou la pluie. Je n'y ai jamais réfléchi ; on n'y prête guère plus d'attention qu'à son ombre. À présent que vous le mentionnez, je suppose que j'ai peur aussi de ce que tout cela pourrait bien receler.

— N'avons-nous pas, pour la plupart d'entre nous, peur de nous regarder en face ? Nous pourrions faire des découvertes désagréables, aussi nous préférons ne pas regarder. Nous préférons rester dans l'ignorance de ce qui est. Nous avons peur non seulement de ce que le futur pourrait nous réserver, mais aussi de ce que le présent pourrait receler. Nous avons peur de nous connaître tels que nous sommes, et cette fuite devant ce qui *est* induit la peur de ce qui pourrait être. C'est avec crainte que nous abordons le soi-disant connu, et aussi l'inconnu, la mort. Cette fuite face à ce qui *est* est un désir de gratification. Nous sommes en quête de sécurité, nous ne cessons de demander qu'on ne nous dérange pas, et c'est ce désir de ne pas être dérangés qui nous fait éluder ce qui *est*, et craindre ce qui pourrait advenir. La peur est l'ignorance de ce qui *est*, et notre vie se passe dans un état de peur permanente.

— Mais comment faire pour se débarrasser de cette peur ?

— Pour se débarrasser d'une chose, il faut la comprendre. S'agit-il de peur, ou simplement du désir de ne rien voir ? C'est le désir de ne rien voir qui engendre la peur, et si l'on refuse de comprendre pleinement ce qui *est*, la peur agit comme moyen préventif. Vous pouvez mener une vie très gratifiante en évitant délibérément de vous interroger sur ce qui *est*, et les gens sont nombreux à le faire, mais ils ne sont pas heureux, pas plus que ceux qui se divertissent en étudiant de façon superficielle ce qui *est*. Seuls ceux qui sont motivés dans leur quête peuvent avoir conscience du bonheur ; c'est à eux seuls qu'il est donné d'être affranchis de la peur.

— Mais comment faire pour comprendre ce qui *est* ?

— Ce qui *est* doit être regardé dans le miroir de la relation, du rapport avec toute chose. Ce qui *est* ne peut se comprendre dans le retrait, dans l'isolement ; on ne peut le comprendre si l'interprète, le traducteur est là, à contester ou adhérer. Ce qui *est* n'est accessible que lorsque l'esprit est totalement passif, et qu'il n'intervient pas sur ce qui *est*.

— Cette vigilance passive n'est-elle pas extrêmement difficile ?

— Très difficile en effet, tant qu'il y a la pensée (pp. 89 - 97).<sup>3</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 15 — La fusion du penseur et de ses pensées

**L**a pensée est la sensation mise en mots ; la pensée, c'est la réponse de la mémoire, c'est le mot, l'expérience, l'image. La pensée est transitoire, changeante, elle n'est pas permanente, et elle recherche la permanence. C'est pourquoi la pensée a créé le penseur, qui devient alors le symbole de la permanence. Il prend le rôle du censeur, du guide, du contrôleur ; de celui qui façonne la pensée. Cette entité illusoire est le produit de la pensée, du transitoire. Cette entité est la pensée ; sans la pensée, elle n'existerait pas. Le penseur est constitué de qualités distinctives qui sont inséparables de lui-même. Celui qui contrôle n'est pas différent de ce qu'il contrôle ; il triche dans le jeu qu'il se joue à lui-même. Tant que le faux n'est pas perçu en tant que faux, la vérité ne peut pas être (pp. 101 - 102).<sup>7</sup>



**A**ussi longtemps que celui qui expérimente se souvient de l'expérience, la vérité n'est pas. Car la vérité n'est pas quelque chose dont on se souvient, qu'on emmagasine, qu'on enregistre et qu'on reproduit ensuite. Ce qui s'accumule n'est pas la vérité. C'est le désir de faire l'expérience qui crée l'expérimentateur, qui à son tour accumule et se souvient. Le désir suscite la séparation entre le penseur et sa pensée ; le désir de devenir, d'expérimenter, d'être plus ou d'être moins, suscite la division entre l'expérience et celui qui la fait. La prise de conscience de cette conséquence du désir est la connaissance de soi. Et la connaissance de soi est le commencement de la méditation (p. 102).<sup>9</sup>



Comment peut-il y avoir fusion entre le penseur et ses idées ? Cela ne peut pas avoir lieu par l'action de la volonté, ni par la discipline, ni par l'effort sous quelque forme que ce soit, ni par la maîtrise ou la concentration, ni par rien de semblable. L'utilisation d'un moyen implique qu'un agent l'accomplisse, n'est-ce pas ? Et aussi longtemps qu'il y aura un acteur, il y aura division. La fusion ne peut avoir lieu qu'à partir du moment où l'esprit est parfaitement immobile sans avoir essayé de l'être. Et cette immobilité vient non pas quand le penseur n'existe plus, mais quand la pensée elle-même n'existe plus. Il faut se libérer de la réponse du conditionnement, c'est-à-dire de la pensée. Un problème est résolu quand l'idée, la conclusion ont cessé d'être. La conclusion, l'idée, la pensée sont agitation de l'esprit. Comment pourrait-il y avoir compréhension lorsque l'esprit est agité ? Le sérieux doit être tempéré par la promptitude de la spontanéité. Vous découvrirez, si vous avez entendu ce qui a été dit, que la vérité apparaît lorsque vous ne l'attendez pas. Si je peux me permettre de vous le conseiller, soyez ouvert, sensible, ayez une conscience totale de *ce qui est* d'un moment à l'autre. Ne vous entourez pas d'un mur de pensée inexpugnable. La félicité de la vérité apparaît lorsque l'esprit n'est pas aux prises avec ses propres activités et ses luttes (pp. 102 - 103).<sup>8</sup>





## COMMENTAIRES SUR LA VIE

### **20 — Vivre, c'est être vulnérable, Se renfermer c'est mourir**

**U**ne relation ne peut faire un être complet de quelqu'un qui ne l'est pas. C'est se leurrer de penser que quelqu'un d'autre peut nous rendre complets (p. 138).<sup>24</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 22 — L'esprit et le connu

**L**'esprit est maintenu par l'idée comme par un clou, et vit autour de l'idée, satellite ayant sa propre existence. L'esprit n'est jamais libre ni souple, car il est toujours ancré à quelque chose (p. 143).<sup>18</sup>



**N**ous poursuivons, telles des machines, notre harassante routine quotidienne. Avec quel empressement l'esprit se plie à un schéma de vie, et avec quelle ténacité il s'y accroche ! L'esprit est rivé en place par l'idée — comme par un clou — et c'est autour de l'idée qu'il organise son existence et fonde son être. L'esprit n'est jamais libre, souple, car il est toujours retenu par son ancre ; il évolue dans l'enceinte, tantôt large, tantôt étroite, de son propre centre. Il n'ose pas s'aventurer loin de ce centre ; et, lorsqu'il le fait, il est éperdu de peur. Pas la peur de l'inconnu, mais celle de perdre ce qui est connu. L'inconnu ne suscite pas la peur, alors qu'être dépendant du connu la provoque. La peur est toujours liée au désir, désir du plus ou du moins. L'esprit, qui tisse sans cesse sa toile de schémas, est le géniteur du temps ; et le temps apporte avec lui la peur, l'espoir, et la mort (p. 143).<sup>10</sup>



**L**'esprit est maintenu dans un modèle. Son existence même est le cadre à l'intérieur duquel il fonctionne et se meut. Le modèle fait référence au passé ou au futur, c'est l'espoir et le désespoir, la confusion et l'utopie, c'est ce qui a été et ce qui devrait être. Nous connaissons tous parfaitement bien ces questions. Vous dites vouloir briser l'ancien schéma et le remplacer par un « nouveau », qui n'est autre qu'une version modifiée de l'ancien... Vous voulez édifier un monde nouveau. C'est impossible.

Vous pouvez vous mentir à vous-même et tromper les autres, mais tant que l'ancien modèle ne sera pas totalement détruit, il ne pourra y avoir de transformation. Et même si vous pouvez trouver l'idée séduisante, ce n'est pas vous qui représentez l'espoir du monde. Briser les modèles, les anciens comme les soi-disant nouveaux, est de la plus extrême importance si l'on veut mettre de l'ordre dans ce chaos. C'est pourquoi il est tellement important de comprendre le mécanisme de l'esprit...

Est-il possible que l'esprit n'ait pas de modèle, qu'il soit libéré de ce mouvement pendulaire du désir entre passé et futur ? C'est effectivement possible. C'est l'action qui consiste à vivre dans le présent. Vivre, c'est être sans espoir, faire fi du lendemain ; ce qu'il ne faut pas confondre avec le désespoir ou l'indifférence. Mais nous ne *vivons* pas, nous sommes toujours à la poursuite de la mort, du passé ou du futur. La plus formidable des révolutions, c'est la vie. La vie n'a pas de modèles, mais la mort en a : le passé ou le futur, ce qui a été, ou l'utopie. Vous vivez pour l'utopie, et ce faisant, vous sollicitez la mort, et non la vie (pp. 146 - 147).<sup>11</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 23 — Le conformisme et la liberté

**P**our vivre seul, il faut beaucoup d'intelligence ; et vivre seul tout en restant malléable est très difficile. Vivre seul, sans refermer sur soi les murs de la gratification, demande une extrême vigilance, car la vie solitaire encourage la paresse, et des habitudes rassurantes qui sont très difficiles à perdre. La vie solitaire favorise l'isolement et seuls les sages peuvent vivre seuls sans que cela se retourne contre eux ou contre les autres. La sagesse est solitaire, mais le chemin solitaire ne conduit pas à la sagesse. L'isolement, c'est la mort et l'on ne trouve pas la sagesse dans le retrait. Aucun chemin ne mène à la sagesse, car tous les chemins séparent, excluent. De par leur nature même, les chemins ne peuvent conduire qu'à l'isolement, même si cet isolement est appelé l'unité, l'entier, l'un, et ainsi de suite. Un chemin est quelque chose qui exclut ; le moyen exclut également et la fin est semblable au moyen. Le moyen n'est pas séparé de la fin, de « ce qui devrait être ». La sagesse vient de notre compréhension de notre relation à un champ, à un passant, à une pensée éphémère. Se refermer sur soi-même, s'isoler dans un but de recherche, c'est mettre d'ores et déjà un terme à toute découverte. La relation débouche sur une solitude qui n'est pas l'isolement. Il doit y avoir solitude, non pas celle de l'esprit qui se ferme, mais celle de la liberté. Être complet, c'est être seul ; être incomplet amène à suivre les voies de l'isolement (pp. 149 - 150).<sup>4</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 28 — Le but de la vie

**V**ous cherchez le sens de la vie. La vie n'a ni début ni fin ; la vie et la mort sont mêlées. C'est la feuille verte ainsi que la feuille morte chassée par le vent ; c'est l'amour et son incommensurable beauté ; c'est la douleur de la solitude et la félicité du fait d'être seul. Le sens de la vie ne peut se mesurer, et l'esprit ne pourra jamais le découvrir (p. 185).<sup>29</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 34 — Écouter

**E**st-ce écouter, lorsque c'est au prix d'un effort qu'on écoute? Cet effort n'est-il pas en soi une distraction qui empêche d'écouter? Avez-vous besoin de faire un effort lorsque vous écoutez quelque chose qui vous enchante ?... Vous n'êtes pas conscient de la vérité, pas plus que vous ne voyez le faux pour ce qu'il est, tant que votre esprit est occupé d'une façon ou d'une autre par l'effort, la comparaison, la justification ou la condamnation...

Écouter est en soi un acte complet ; cet acte porte en lui-même sa propre liberté. Mais cherchez-vous à écouter, ou à calmer votre tumulte intérieur ? Si vous écoutiez vraiment, en ce sens que vous seriez conscients de vos conflits et de vos contradictions, sans tenter de les faire entrer de force dans un schéma de pensée particulier, cela suffirait peut-être à les faire cesser. C'est que, voyez-vous, nous essayons sans cesse d'être ceci ou cela, d'atteindre à un état particulier, de nous agripper à tel genre d'expérience et d'éviter tel autre, de sorte que l'esprit est sans cesse pris par quelque chose ; qu'il n'est jamais dans l'état de silence nécessaire à l'écoute du bruit de ses propres luttes, de ses propres souffrances. Tâchez d'être simple... et n'essayez pas de devenir quelque chose ou de figer une expérience (pp. 213 et 215).<sup>5</sup>



**E**ssayez d'être simple, et de ne pas tenter de devenir quelque chose ou de figer une expérience (p. 215).<sup>28</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 35 — Le feu du mécontentement

**I**l y a un mystère qui se trouve au-delà des capacités et pouvoirs du mental. Vous ne pouvez le chercher ou l'inviter ; il doit survenir sans votre demande, et avec lui survient une bénédiction pour l'homme (p. 29).<sup>22</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 36 — Une expérience de félicité

L'imagination interdit la perception de ce qui est, comme la comparaison. L'esprit doit déposer toute imagination et toute spéculation pour que le réel soit (p. 220).<sup>19</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 39 — La méditation — l'effort — la conscience

**L**'esprit, de toute évidence, recherche sans cesse un résultat, une façon de réaliser quelque chose. L'esprit est un instrument qui a été assemblé, il a été fabriqué par le temps et il ne peut fonctionner qu'en termes de résultats, de réalisations, de ce qui peut être obtenu ou évité (p. 240).<sup>25</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 40 — La psychanalyse et le problème humain

**I**nterlocuteur : *Existe-t-il une méthode par laquelle nous puissions aller rapidement aux racines de toute cette souffrance humaine ? Nos techniques actuelles sont longues et nécessitent beaucoup d'investigations et de patience.*

K. : Pourquoi toujours penser en termes de méthodes et de techniques ? Une méthode ou une technique peut-elle libérer l'homme, ou parviendra-t-elle tout au plus à le façonner en vue d'une fin déterminée ? [...] En dehors des techniques et des méthodes, il existe peut-être un facteur qui pourra véritablement aider l'homme.

Le psychanalyste : *Lequel ?*

K. : C'est peut-être l'amour (pp. 243 - 244 et 246).<sup>23</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 44 — Enseignement positif Enseignement négatif

Le sentier, qui descendait vers une petite ville, était rude et poussiéreux. Sur le flanc de la colline subsistaient quelques arbres éparpillés, mais la plupart d'entre eux avaient été abattus pour servir de bois de chauffage et il fallait s'élever à une bonne altitude pour trouver une ombre riche. Plus haut, les arbres n'étaient plus rabougris et maltraités par l'homme. Ils poussaient jusqu'à leur pleine hauteur, avaient d'épaisses branches et un feuillage normal.

Les gens avaient coutume de couper une branche pour donner ses feuilles en pâture à leurs chèvres et, quand elle était dépouillée, ils s'en servaient pour faire du feu.

Il y avait pénurie de bois aux niveaux inférieurs et, maintenant, les habitants montaient plus haut, escaladant et détruisant. Les pluies n'étaient pas aussi abondantes que de coutume, la population s'accroissait et il fallait bien vivre. La faim régnait, et on vivait aussi indifféremment qu'on mourait. Il n'y avait pas d'animaux sauvages dans les environs et ils avaient dû s'élever plus haut. De rares oiseaux grattaient le sol parmi les buissons mais ces oiseaux eux-mêmes paraissaient épuisés et quelques-unes de leurs plumes étaient brisées. Un geai, noir et blanc, criait d'une voix rauque, volant d'une branche à l'autre d'un arbre solitaire.

Il commençait à faire chaud et il ferait très chaud aux environs de midi. Les pluies avaient été insuffisantes depuis de nombreuses années. La terre était desséchée et crevassée. Les arbres, peu nombreux, étaient recouverts d'une poussière brune et même la rosée du matin était absente. Le soleil était implacable, jour après jour, tout au long du mois, et l'incertaine saison des pluies était encore bien loin. Quelques chèvres gravissaient la colline sous la surveillance d'un garçon. Il fut surpris de voir quelqu'un, mais il n'avait pas l'habitude de sourire et, avec un regard grave, il suivit les chèvres. C'était un lieu solitaire où régnait le silence de la chaleur qui vient.

Deux femmes descendaient le sentier, portant du bois de chauffage sur leurs têtes. L'une était âgée, l'autre très jeune, et les fardeaux qu'elles portaient semblaient plutôt lourds. Chacune tenait en équilibre, sur sa tête protégée par une pièce d'étoffe, un long fagot de branches sèches liées

ensemble par un sarment vert, et le maintenait en place d'une main. Leurs corps se balançaient avec aisance pendant qu'elles descendaient la colline d'un pas vif et léger. Elles n'avaient rien aux pieds, bien que le sentier fût rude. Leurs pieds semblaient découvrir d'eux-mêmes leur chemin car les femmes ne regardaient jamais le sol. Elles tenaient leurs têtes droites, leurs yeux injectés de sang restant perdus dans le vague. Elles étaient très maigres, leurs côtes saillantes, et les cheveux de la plus vieille étaient emmêlés et sales. Ceux de la fille avaient dû naguère avoir été peignés et huilés, car on y découvrait encore quelques mèches propres et brillantes. Mais elle aussi était épuisée et il y avait, dans son apparence, une lassitude. Il n'y avait pas si longtemps, elle avait dû chanter et jouer avec d'autres enfants, mais c'était fini. Maintenant, ramasser du bois mort sur ces collines était devenu sa vie, et le resterait jusqu'à sa mort, avec un répit de temps à autre quand lui viendrait un enfant.

Nous descendions tous le chemin. La petite ville de province était distante de quelques milles, et c'était là qu'elles vendraient leur fardeau pour une somme dérisoire, et ce ne serait que pour recommencer le lendemain. Elles bavardaient entre elles, avec de longs intervalles de silence. Soudainement, la plus jeune dit à sa mère qu'elle avait faim, et la mère lui répondit qu'elles étaient nées avec la faim, vivaient avec la faim et mourraient avec la faim. Tel était leur lot.

C'était la constatation d'un fait. Dans sa voix, il n'y avait ni reproche, ni colère, ni espoir.

Nous continuâmes à descendre le sentier pierreux.

Il n'y avait pas d'observateur écoutant, s'apitoyant et marchant derrière elles. Il ne faisait pas partie d'elles par amour et par pitié. Il était elles. Il avait cessé d'être et elles étaient.

Elles n'étaient pas des étrangères qu'il avait rencontrées sur la colline, elles faisaient partie de lui. Les mains qui tenaient les fagots étaient les siennes. Et la sueur, l'épuisement, l'odeur, la faim, n'appartenaient plus à ces femmes. Ce n'étaient plus des choses à elles auxquelles on aurait dû prendre part et dont on aurait dû éprouver du chagrin. Le temps et l'espace avaient cessé. Il n'y avait plus de pensées dans nos têtes, trop fatiguées pour penser. Et, si nous pensions quand même, c'était à vendre le bois, manger, nous reposer, et recommencer. Les pieds, sur le chemin pierreux, ne faisaient plus mal, ni le soleil au-dessus de nos têtes. Nous n'étions que deux à descendre cette colline familière, après avoir passé ce puits où nous avons bu comme d'habitude, et poursuivant notre route dans le lit desséché d'un ruisseau dont nous avons le souvenir (pp. 262 - 263).<sup>1</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 47 — Le contentement

L'avion était plein. Il survolait l'Atlantique à quelque six mille mètres d'altitude, au-dessus d'un épais tapis de nuages. Le ciel était d'un bleu intense, le soleil derrière nous et nous volions vers l'ouest. Les enfants s'étaient amusés à courir d'un bout à l'autre de l'avion puis s'étaient assoupis, fatigués. La nuit avait été longue, mais à l'exception des enfants, tout le monde était réveillé, fumait et buvait. Quelqu'un à l'avant parlait de ses affaires à quelqu'un d'autre, et une dame derrière lui énumérait d'un ton satisfait tous les articles qu'elle avait achetés, spéculant sur les taxes qu'il lui faudrait payer. À la hauteur où nous étions, le vol était sans heurts et sans secousses, bien qu'il y eut des vents très violents au-dessus de nous. Les ailes de l'avion brillaient au soleil et les hélices tournaient avec une belle régularité, à une extraordinaire vitesse. Le vent nous poussait et nous volions à plus de cinq cents kilomètres à l'heure.

Les deux hommes assis à l'avant parlaient d'une voix forte et il était difficile de ne pas entendre ce qu'ils disaient. C'étaient des hommes de haute taille et l'un d'eux avait le visage rouge et buriné. Il expliquait en quoi consistait la chasse à la baleine, combien c'était dangereux, combien cela rapportait, et comment les mers étaient parfois déchaînées. Certaines baleines pesaient des centaines de tonnes. Les mères et leurs baleineaux étaient censés avoir la vie sauve, de même qu'il était interdit de tuer plus d'un certain nombre de baleines dans un laps de temps donné. La manière de tuer ces mastodontes avait été apparemment mise au point de façon scientifique, chaque groupe de l'équipage ayant à faire un travail particulier, pour lequel il fallait subir un entraînement spécial. L'odeur qui régnait sur la baleinière était à la limite du supportable, mais on finissait par s'y habituer, comme à n'importe quoi d'autre. Et si tout se passait bien, cela représentait beaucoup d'argent. Il commença à expliquer l'étrange fascination contenue dans le fait de tuer, mais à ce moment-là, on servit des boissons et la conversation changea.

Les êtres humains aiment tuer, soit les autres humains, soit les animaux qu'il s'agisse d'un daim des forêts aux grands yeux inoffensifs, ou d'un tigre venant d'attaquer le bétail. On écrase délibérément un serpent sur la route, on prend au piège les loups ou les coyotes. Des gens très bien vêtus et très gais s'en vont avec leurs précieux fusils tuer des oiseaux qui, l'instant

d'avant, chantaient encore. Un jeune garçon tue un geai bleu caquetant avec un revolver à plomb et parmi ses aînés, nul n'a le moindre mot de pitié, et personne ne le gronde ; tous, au contraire, le félicitent d'être si fin tireur. Tuer au nom du soi-disant sport, au nom de son pays ou de la paix, ou pour la nourriture — il n'y a pas grande différence entre tout cela. Toute justification est vaine. Il n'est qu'une règle absolue : ne jamais tuer. Pour l'Occidental, les animaux n'existent qu'en fonction de son estomac, ou en vue du plaisir de tuer, ou simplement pour la fourrure qu'ils procurent. Et à l'Oriental, on enseigne depuis des siècles, à travers des générations, de ne pas tuer, d'avoir pitié et compassion envers les animaux. Ici, les animaux n'ont pas d'âme, on peut les tuer impunément tandis que là-bas, ils en ont une, alors réfléchissez et laissez votre coeur connaître l'amour. Manger la chair des animaux est considéré dans toute une partie du monde comme normal et naturel, l'Église et la publicité nous y encouragent. Ailleurs il n'en est pas de même; les gens réfléchis et religieux n'en mangent jamais, la tradition et la culture s'y opposent. Mais cela aussi est en train de s'effondrer. En Occident, on a toujours tué au nom de Dieu et de la Patrie et il en est partout ainsi. La tuerie s'étend partout. Presque du jour au lendemain, les anciennes cultures sont balayées et l'efficiencia, la cruauté et tous les moyens de destruction sont soigneusement alimentés et renforcés.

La paix ne dépend ni de l'homme politique ni de l'homme d'Eglise non plus que de l'avocat ou du policier. La paix est un état d'esprit indissolublement lié à l'amour (pp. 284 - 286).<sup>2</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 53 — L'envie et la solitude

**L**a compassion n'est pas difficile lorsque le cœur n'est pas rempli des sournoiseries de l'esprit. C'est l'esprit, avec ses exigences et ses peurs, ses attachements et ses refus, ses déterminations et ses besoins, qui détruit l'amour. Et comme il est difficile de rester simple par rapport à tout cela ! Vous n'avez nul besoin de philosophies ni de doctrines pour être bon et doux. Ceux qui, dans le pays, ont l'efficacité et le pouvoir, feront en sorte que tous soient nourris et vêtus, aient un logement et reçoivent des soins médicaux. Cela est inévitable, compte tenu de l'accroissement rapide de la production ; c'est le rôle d'un gouvernement bien organisé et d'une société équilibrée. Mais aucune organisation ne donne la générosité du cœur et du geste. La générosité provient d'une source toute différente, une source au-delà de toute mesure. L'ambition et l'envie la détruisent aussi sûrement que le feu brûle. Il faut toucher cette source, mais on doit venir à elle les mains vides, sans prières et sans sacrifices. Aucun livre ne peut rien nous en apprendre, aucun gourou ne peut nous mener jusqu'à elle. On ne peut l'atteindre en cultivant la vertu, bien que la vertu soit nécessaire, ni grâce à ses capacités et à sa soumission. Lorsque l'esprit est serein, sans le moindre mouvement, elle est là. La sérénité n'a pas de motif, elle ignore la soif du plus (p. 318).<sup>12</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 57 — L'immensité

L'esprit a l'impression de survoler ce vaste espace, cette immense distance, ou plutôt il lui semble qu'il ne connaît plus de limites et qu'il y a quelque chose qui contient tout.

Ce qui est au-delà de toute conscience, l'esprit ne peut l'appréhender ni l'expérimenter. Mais qu'est-ce donc qui a eu cette intuition et cette conscience de quelque chose de totalement différent des constructions mentales ? Qu'est-ce qui fait cette expérience ? Manifestement, ce n'est pas l'esprit, préoccupé du quotidien, des pulsions, des réactions, qui entre en jeu.

Est-ce un autre esprit ? Est-ce une partie du mental, qui est restée en sommeil jusqu'à ce quelle soit éveillée par ce qui est unique et au-delà de toute conception ? Si c'est le cas, il y a donc toujours dans l'esprit une composante qui est au-delà de la pensée et du temps. Et pourtant, c'est impossible, puisque c'est seulement une pensée discursive, et donc une création de l'esprit humain (p. 344).<sup>30</sup>





# Sources

## 2 — Le conditionnement

6. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 90 - 91)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## 3 — La peur de la solitude intérieure

14. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 110)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).

## 5 — Le progrès et la révolution

15. Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 51)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.  
— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 49)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
16. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 49)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

## 6 — L'ennui

17. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 65)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
26. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 151)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

## 9 — L'effort

20. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 99)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
21. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 99)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
27. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 154)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

## **11 — L'intérêt**

13. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 106)  
Le Courrier du Livre, Paris, 1971. 191 pp.

## **14 — La peur de la mort**

3. J. Krishnamurti, *De la vie et de la mort*, (pp. 37 - 46)  
© 1994. Le Rocher, Paris. Trad. Colette Joyeux. 236 pp.  
— On Living And Dying, Gollancz, London 1992.

## **15 — La fusion du penseur et de ses pensées**

7. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 249 - 250)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
8. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 250 - 251)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
9. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 253)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **20 — Vivre, c'est être vulnérable, Se renfermer c'est mourir**

24. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 148)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

## **22 — L'esprit et le connu**

10. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 288)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
18. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 80)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
11. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 289 - 290)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **23 — Le conformisme et la liberté**

4. J. Krishnamurti, *La relation de l'homme au monde*, (pp. 211 - 212)  
© 1995. Le Rocher, Paris Trad. V. de Charrière. 230 pp.  
— On Relationship, Gollancz, London, 1992.

## **28 — Le but de la vie**

29. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu*

*Krishnamurti*, (p. 173)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **34 — Écouter**

5. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 24)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
28. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 159)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **35 — Le feu du mécontentement**

22. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 123)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
- Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 118)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.

### **36 — Une expérience de félicité**

19. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 97)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **39 — La méditation — l'effort — la conscience**

25. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 151)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **40 — La psychanalyse et le problème humain**

23. Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 143)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### **44 — Enseignement positif - Enseignement négatif**

1. René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 206 - 208)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.

### **47 — Le contentement**

2. J. Krishnamurti, *De la nature et de l'environnement*, (pp. 51 - 54)  
© 1994. Le Rocher, Paris. Trad. L. Larreur et J-M. Plasait. 182 pp.  
— On Nature And The Environment, Gollancz, London, 1992.

### **53 — L'envie et la solitude**

12. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 361 - 362)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,

Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **57 — L'immensité**

30. Pupul Jayakar, *Krishnamurti « sa vie, son œuvre »*, (p. 211)  
© 1989. L'Age du Verseau, (épuisé) Rééd. © 2010. Presses du Châtelet.  
"Krishnamurti, une vie". Trad. Anne-Cécile Padoux. 500 pp.

**Fin.**

**J. KRISHNAMURTI**

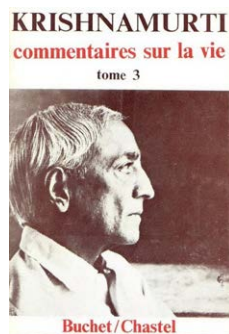
# **Commentaires sur la Vie**

**Tome 3**

***Commentaries on living***

**Second series from the notebooks  
of J. Krishnamurti edited by  
D. Rajagopal**

***(Traduit de l'anglais par Nicole TISSERAND)***



© By Editions Buchet/Chastel, Paris, 1974

# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 6 — Le plaisir, l'habitude et l'austérité

Une étonnante beauté recouvrait le paysage ; elle était tout autour de nous, emplissant chaque coin et recoin de la terre, et les replis obscurs de nos consciences. Il n'y a qu'amour, non amour de Dieu et amour des hommes : cela ne peut se diviser (p. 33).<sup>1</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 8 — Le conditionnement et l'envie de s'en libéré

**L**e désir qu'a l'esprit de se libérer de son conditionnement ne crée-t-il pas un autre type de résistance et de conditionnement ? Ayant pris conscience du modèle ou du moule dans lequel vous avez été élevé, vous voulez vous en libérer ; ce désir de liberté ne conditionnera-t-il pas l'esprit à son tour, mais d'une manière différente ? L'ancienne structure affirme que vous devez vous conformer à l'autorité, à présent vous êtes en train d'en établir une autre selon laquelle vous ne devez pas vous conformer. De sorte que vous avez deux modèles, et parfaitement conflictuels. Aussi longtemps qu'existera cette contradiction interne, un conditionnement encore plus profond s'installera.

... Il y a d'un côté le désir qui débouche sur le conformisme, et de l'autre le désir de liberté. Si dissemblables qu'ils puissent paraître, ces deux désirs ne sont-ils pas fondamentalement semblables ? Et si tel est le cas, cette quête de la liberté est vaine, car vous ne ferez que passer d'un modèle à l'autre, indéfiniment. Il n'existe aucun conditionnement qui soit noble ou meilleur qu'un autre. Tout conditionnement est douloureux. Le désir d'être, ou de ne pas être, entraîne le conditionnement, et c'est ce désir qu'il nous faut comprendre (pp. 48 et 50).<sup>9</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 14 — La vie, la mort et la survivance

C'était un vieux tamarinier magnifique, lourd de fruits, aux feuilles tendres et neuves. Poussant au bord d'un fleuve profond, il était irrigué à profusion, et donnait la juste quantité d'ombre pour les animaux et les hommes. Il y avait toujours sous ses branches une certaine agitation et un certain tapage, des conversations bruyantes, ou l'appel d'un veau à sa mère. L'arbre avait des proportions splendides, et sa silhouette superbe se détachait sur le ciel bleu. Il émanait de lui une vitalité défiant le temps. Il avait dû être témoin de bien des choses, lorsqu'au fil des étés innombrables il guettait le fleuve et l'animation de ses berges. Ce fleuve était intéressant, c'était un fleuve sacré, très large, et des quatre coins du pays des pèlerins y venaient se baigner dans ses eaux vénérées. Des barques aux voiles carrées de couleur sombre le sillonnaient silencieusement. Quand la lune se levait, pleine et presque rouge, traçant sur les eaux dansantes une piste d'argent, il y avait chaque fois des réjouissances au village voisin, et dans le village sur l'autre rive. Les jours de fête, les villageois descendaient jusqu'au bord de l'eau, chantant des chants joyeux et rythmés. Ils apportaient avec eux de quoi manger, et c'est à grand renfort de bavardages et de rires qu'ils se baignaient dans le fleuve ; puis ils déposaient une guirlande de fleurs au pied du grand arbre, et des cendres rouges et jaunes autour de son tronc, car lui aussi était sacré, comme le sont tous les arbres. Quand enfin les cris et les bavardages s'étaient tus, et que chacun était rentré chez soi, une ou deux lampes continuaient de brûler, laissées là par quelque villageois pieux ; ces lampes étaient faites d'une mèche fabriquée artisanalement, placée au creux d'une petite soucoupe en terre cuite remplie d'une huile qui, pour la maigre bourse du villageois, était denrée précieuse. Alors l'arbre était souverain ; tout ne faisait qu'un avec lui : la terre, le fleuve, les hommes, et les étoiles. L'arbre se renfermait peu après en lui-même, pour sommeiller jusqu'au toucher matinal des premiers rayons du soleil.

Il arrivait souvent qu'un cadavre fût apporté jusqu'aux berges du fleuve. Balayant la terre en bordure de l'eau, on disposait d'abord de lourds rondins de bois formant la base du bûcher, puis on y entassait du petit bois ; on posait enfin par-dessus le corps, recouvert d'un linge blanc tout neuf. Le parent plus proche, approchant une torche, allumait alors le bûcher, et



d'immenses flammes jaillissaient dans la nuit, embrasant de lumière l'eau et le visage des proches et amis endeuillés assis en silence autour du bûcher. L'arbre recevait aussi une part de cette lumière, et dispensait sa paix aux flammes dansantes. Il fallait plusieurs heures pour que le corps fût consumé, mais tous demeuraient assis là jusqu'à ce qu'il ne restât plus rien que des braises rougeoyantes et de petites flammèches. Au cœur de ce vaste silence, voilà que soudain un bébé criait, et un nouveau jour commençait.

L'homme avait connu une certaine célébrité. Ses jours étaient comptés ; il était alité dans la petite maison derrière le mur, et le petit jardin, naguère si amoureusement tenu, était maintenant à l'abandon. Il était entouré de sa femme et de ses enfants ainsi que d'autres proches parents. Il se passerait sans doute encore quelques mois, ou même plus, avant qu'il ne s'éteigne, mais ils étaient tous là autour de lui, et le chagrin pesait sur cette chambre. Lorsque j'arrivai, il demanda à tous de se retirer, ce qu'ils firent à regret, à l'exception d'un petit garçon qui s'amusait par terre avec des jouets. Quand ils furent sortis, il m'offrit un siège d'un geste de la main, et nous restâmes quelque temps, sans dire un mot, tandis que les bruits de la maison et de la rue envahissaient la chambre.

Il avait du mal à parler.

Vous savez, depuis pas mal d'années, j'ai beaucoup réfléchi à la vie, et plus encore à la mort, car il y a longtemps que je traîne cette maladie. La mort semble être une chose si étrange. J'ai lu pas mal de livres traitant de ce problème, mais ils étaient tous assez superficiels.

— Les conclusions ne sont-elles pas toutes superficielles ?

— Je n'en suis pas sûr. Si on pouvait parvenir à certaines conclusions qui soient profondément satisfaisantes, elles auraient alors quelque sens. Quel mal y a-t-il à arriver à des conclusions, pourvu quelles soient satisfaisantes ?

— Il n'y a aucun mal à cela, mais n'est-ce pas là tracer un horizon illusoire ? L'esprit a le pouvoir de créer toutes sortes d'illusions, et il semble tellement inutile et puéril de s'y laisser prendre.

— J'ai eu une vie assez bien remplie, et j'ai agi selon ce que je croyais être mon devoir, mais bien sûr je ne suis qu'un homme. De toute façon, cette vie-là est finie à présent, et me voilà devenu un objet inutile, mais par chance mon esprit est encore intact. J'ai beaucoup lu, et j'ai toujours une envie aussi vive de savoir ce qui se passe après la mort. Suis-je promis à une continuité, ou ne reste-t-il rien lorsque le corps s'éteint ?

— Puis-je vous demander pourquoi vous êtes tellement préoccupé par ce qui arrive après la mort ?

— Mais tout le monde a envie de savoir, n'est-ce pas ?

— Sans doute, mais si nous ignorons ce qu'est la vie, pouvons-nous jamais savoir ce qu'est la mort ? Vivre et mourir pourraient bien n'être qu'une seule et même chose, et le fait d'avoir dissocié la vie de la mort est

peut-être bien la source de cette immense souffrance.

— Je suis au courant de ce que vous avez dit à ce sujet dans toutes vos causeries, mais je souhaite toujours savoir. Je vous en supplie, dites-moi ce qui se passe après la mort. Je ne le répéterai à personne.

— Pourquoi vous acharnez-vous tellement à savoir ? Pourquoi ne laissez-vous pas le vaste océan de la vie et de la mort être ce qu'il est, sans le sonder d'un doigt inquisiteur ?

— Je ne veux pas mourir, dit-il, saisissant mon poignet. J'ai toujours eu peur de la mort ; j'ai eu beau chercher une consolation dans la rationalisation et les croyances, elles n'ont fait que masquer d'un mince vernis cette terreur profonde. Toutes mes lectures à propos de la mort n'ont visé qu'à fuir cette peur, à y trouver une issue, et c'est pour la même raison que je vous supplie à présent de me répondre.

— La fuite saurait-elle libérer l'esprit de la peur ? N'est-ce pas justement en fuyant qu'on engendre la peur ?

— Mais vous, vous pouvez me donner la réponse, et ce que vous allez me dire sera vrai. Cette vérité me libérera...

Nous restâmes silencieux un moment. Il reprit bientôt la parole.

Ce silence m'a fait plus de bien que toutes mes questions angoissées. Je voudrais pouvoir rester en lui, et m'éteindre doucement ; mais mon esprit m'en empêche. Mon esprit est devenu à la fois le chasseur et le chassé. Je suis à la torture. La douleur physique que j'endure est intolérable, mais ce n'est rien en comparaison de ce qui se passe dans mon esprit. Existe-t-il après la mort une continuité identifiable ? Ce "moi", qui a vécu le plaisir, la souffrance, le savoir, va-t-il se perpétuer ?

— Quel est ce « moi » auquel s'accroche votre esprit, et que vous voulez voir perdurer ? Non, je vous en prie ne répondez pas, mais écoutez tranquillement, voulez-vous ? Le « moi » n'existe qu'à travers l'identification à des possessions, à un nom, à la famille, aux échecs et aux succès, à tout ce que vous avez été et désirez être. Vous êtes ce à quoi vous vous êtes identifié ; vous êtes fait de tout cela, et sans cela, vous n'êtes rien. C'est cette identification aux gens, à la propriété et aux idées que vous voulez voir se perpétuer, y compris au-delà de la mort ; mais est-ce quelque chose de vivant ? Ou bien n'est-ce rien d'autre qu'un amas de désirs contradictoires, de quêtes, de réussites et de frustrations, où la souffrance l'emporte sur la joie ?

— Ce n'est peut-être que cela, comme vous le suggérez, mais ça vaut mieux que de ne rien savoir du tout.

— Mieux vaut le connu que l'inconnu, c'est bien ça ? Mais le connu est si petit, si médiocre, si restrictif. Le connu c'est la souffrance, et pourtant le désir qu'il se perpétue vous tenaille.

— Ayez une pensée pour moi, soyez compatissant, ne soyez pas si inflexible. Si seulement je savais, je mourrais en paix.

— Ne vous acharnez pas à ce point à savoir. Quand cesse tout effort de savoir, apparaît alors quelque chose qui n'est pas une construction de l'esprit. L'inconnu est plus grand que le connu ; le connu n'est qu'une barque sur l'océan de l'inconnu. Il faut laisser glisser les choses, les laisser aller.

Sa femme entra à cet instant pour lui donner à boire, et le petit garçon se leva et quitta la chambre en courant, sans un regard vers nous. Il demanda à sa femme de refermer la porte derrière elle, et de ne plus permettre l'accès à l'enfant.

Je ne m'inquiète pas pour ma famille ; leur avenir est assuré. C'est mon propre avenir qui me préoccupe. Je sais, dans le fond de mon coeur, que ce que vous dites est vrai, mais mon esprit est comme un cheval lancé au galop et qui n'a plus de cavalier. Allez-vous m'aider, ou ne peut-on déjà plus me secourir ?

— La vérité est une chose étrange ; plus vous la poursuivez et plus elle vous échappe. Aucun moyen, aussi subtil et rusé soit-il, ne vous permet de la capturer ; et vous ne pouvez pas la retenir dans les nasses de votre pensée. Prenez-en conscience, et laissez glisser et passer toute chose. Le voyage de la vie et de la mort se fait en solitaire ; au cours de ce voyage, rien ne sert de chercher le réconfort dans le savoir, l'expérience, les souvenirs. Il faut que l'esprit soit désengorgé de tout ce qu'il a accumulé par souci de sécurité ; il faut que ses dieux comme ses vertus soient rendus à la société qui les a engendrés. Il faut que soit alors une solitude absolue, vierge de toute contamination.

— Mes jours sont comptés, j'ai le souffle court, et c'est une chose très dure que vous me demandez là, de mourir sans savoir ce qu'est la mort. Mais j'ai bien retenu vos instructions. Qu'il en soit fait de ma vie, et puisse-t-elle être bénie (pp. 88 - 93).<sup>7</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 20 — La division de l'homme l'aliène

C'était réellement incroyable : la couleur, l'immensité, la solitude. On oubliait tout le reste, les passagers, le capitaine posant des questions, l'hôtesse de l'air. Ce n'était pas l'absorption d'un enfant avec son jouet, ni d'un moine dans sa cellule, ni d'un *sannyasi* au bord d'un fleuve. C'était un état d'attention totale, sans distraction. Il n'y avait que la beauté et la majesté de la Terre. Il n'y avait pas d'observateur... (p. 128).<sup>17</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 21 — La vanité du savoir

Ils étaient quatre qui chantaient, et c'était un son pur. Hommes tranquilles et d'un certain âge, ils étaient désintéressés des choses du monde mais non par la voie de la renonciation: tout simplement, le monde ne les attirait pas. Portant des vêtements vieux mais propres, et ayant des visages sérieux, vous les auriez difficilement remarqués s'ils avaient passé près de vous dans la rue. Mais dès qu'ils commencèrent à chanter, leurs visages se transformèrent, devinrent rayonnants et sans âge, et ils firent naître avec le son des mots et la puissance de l'intonation, l'extraordinaire atmosphère d'un très ancien langage. Ils étaient les mots, le son et le sens. Le son des mots avait une grande profondeur. Ce n'était pas la profondeur d'un instrument à cordes, ou d'un tambour, mais la profondeur d'une voix humaine éveillée à la signification de mots que le temps et l'usage avaient rendus sacrés. Leur chant était dans ce langage qui avait été poli et rendu parfait, et le son de ce chant remplissait la vaste pièce, et pénétrait les murs, le jardin, l'esprit et le coeur. Ce n'était pas le son que produit un chanteur sur la scène, mais il y avait là le silence qui existe entre deux mouvements du son. Vous sentiez votre corps irrésistiblement ébranlé par le son des mots, qui vous pénétrait jusqu'à la moelle des os. Vous étiez assis complètement immobile et il vous empoignait dans son mouvement. Il était vivant, dansant, vibrant, et votre esprit en faisait partie. Ce n'était pas un son qui vous berçait au sommeil mais qui vous secouait et vous faisait presque mal. C'était la profondeur et la beauté du son pur, que ni l'applaudissement, ni la renommée, ni le monde n'avaient altéré. C'était le son fondamental dont tous les sons et toute la musique procèdent.

Un garçonnet qui pouvait avoir trois ans était assis en avant, sans mouvement, le dos droit, les yeux clos. Il ne dormait pas. Après avoir écouté pendant une heure, il se leva très vite et partit sans aucune timidité ni gaucherie. Il était l'égal de tous, car le son des mots était dans son coeur. « Pendant ces deux heures, vous ne vous sentiez à aucun moment fatigué. Vous n'aviez pas envie de bouger et le monde, avec tout son bruit, n'existait plus. Bientôt le chant s'arrêta, et le son parvint à son terme. Mais il se poursuivait à l'intérieur de vous, et se poursuivrait encore pendant de nombreux jours.

Les quatre s'inclinèrent et saluèrent, et redevinrent une fois de plus des hommes de tous les jours. Ils dirent qu'ils avaient pratiqué cette forme de chant depuis plus de dix ans et que cela avait exigé une grande patience et la consécration d'une vie. C'était un art mourant, car on pouvait difficilement trouver quelqu'un qui consentît, de nos jours, à consacrer sa vie à cette forme de chant. Il n'y avait ni argent ni renommée à en espérer, et qui pouvait avoir envie d'entrer dans ce genre d'univers ? Ils étaient ravis, dirent-ils, de chanter devant des personnes qui appréciaient réellement leur effort.

Puis, ils poursuivirent leur chemin, pauvres et perdus dans un monde de bruit, de cruauté et d'avidité. Mais le fleuve avait écouté et restait silencieux (pp. 136 - 137).<sup>4</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 23 — Sans la bonté et l'amour, L'éducation n'est rien

Assis sur une plate-forme surélevée, il jouait d'un instrument à sept cordes pour un petit auditoire de personnes auxquelles ce genre de musique classique était familier. Elles étaient assises devant lui sur le parquet, tandis que derrière lui on jouait d'un instrument qui ne comportait que quatre cordes. C'était un jeune homme, mais il possédait une maîtrise complète des sept cordes de son instrument et de cette musique complexe. Il avait coutume d'improviser avant chaque chant, puis venait le chant qui comportait plus d'improvisation encore. Jamais vous n'entendiez jouer un chant deux fois de la même manière. D'une exécution à l'autre, les mots étaient conservés mais, à l'intérieur d'un certain cadre, il y avait une grande latitude d'interprétation et le musicien pouvait improviser à cœur joie. Plus nombreuses étaient les variations et les combinaisons, et plus grand le musicien. Les cordes ne pouvaient parler mais tous ceux qui étaient assis connaissaient les mots et ils s'en extasiaient.

Avec des mouvements de la tête et des gestes gracieux des mains, ils marquaient parfaitement la mesure et, à la fin du rythme, se donnaient une tape légère sur la cuisse. Le musicien avait fermé ses yeux et il était complètement absorbé dans sa liberté créatrice, et dans la beauté du son. La coordination de son esprit et de ses doigts était parfaite. Et quels doigts il avait ! Délicats et rapides, ils semblaient posséder une vie propre. Ils ne s'arrêteraient qu'à la fin de cette interprétation particulière du chant et seraient alors tranquilles et reposés. Mais, avec une rapidité incroyable, ils recommenceraient à interpréter un autre chant dans un autre mode. Ils vous hypnotisaient presque par leur grâce et l'agilité de leur mouvement. Et ces cordes, quels sons mélodieux elles produisaient ! Elles étaient pressées à la tension juste par les doigts de la main gauche tandis que ceux de la main droite les pinçaient avec une aisance et une autorité magistrales.

La lune brillait au-dehors, et les ombres noires étaient immobiles. Par la fenêtre, le fleuve était tout juste visible, un flot d'argent faisant contraste avec les arbres silencieux et noirs de l'autre rive. « Une chose étrange se passait dans cet espace qu'est l'esprit. Cet esprit avait épié les gestes

gracieux des doigts, écouté les sons délicieux, observé les mouvements de tête et le rythme des mains des assistants silencieux. Soudainement, l'observateur, l'auditeur, disparut. Il n'avait pas été simplement mis en sommeil par le bercement des cordes mélodieuses : il était complètement absent.

Il n'y avait plus que le vaste espace qui est l'esprit. Toutes les choses de la terre et de l'homme étaient en lui mais se trouvaient sur ses bords les plus reculés, elles apparaissaient estompées et lointaines. Dans la grande partie de cet espace où rien n'était visible, il y avait un mouvement et ce mouvement était silence, tranquillité.

C'était un mouvement vaste et profond sans direction ni cause. Un mouvement qui commençait aux extrêmes confins de l'espace et, avec une force incroyable, se dirigeait vers le centre — un centre qui était partout au sein de cette tranquillité silencieuse, de ce mouvement qui est espace. Ce centre est une solitude totale, incontaminée, inconnaissable; une solitude qui n'est pas isolement et qui n'a ni commencement ni fin. Elle est complète en soi, et n'est pas construite. Les bords extérieurs sont en elle mais ne participent pas à sa nature. Elle est là, mais hors du champ qu'embrasse l'esprit humain. C'est le tout, la totalité, mais elle est inaccessible (pp. 153 - 154).<sup>5</sup>



**S**oudain, l'observateur, l'auditeur disparut... Il n'y avait que le vaste espace qui est la conscience. Toutes les choses de la Terre et des hommes étaient en lui, mais affaiblies et lointaines en ses franges les plus extérieures. En cet espace où rien n'était, il y avait un mouvement, et ce mouvement était immobilité. C'était un mouvement profond, vaste, sans direction, sans motif, qui partait des bords extérieurs et venait avec une force incroyable vers le centre — un centre qui est partout à l'intérieur de l'immobilité, du mouvement qui est espace. Le centre est totale unicité, non contaminée, inconnaissable, une solitude qui n'est pas isolement, qui n'a ni commencement ni fin. Il est complet en soi, il n'est pas fabriqué, les bords extérieurs sont en lui mais ne sont pas lui. Il est là, mais inaccessible à l'esprit humain. C'est le tout, la totalité, mais inapprochable... (p. 154).<sup>20</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 26 — Pourquoi ne suis-je pas perspicace ?

**U**n perroquet solitaire était perché sur la branche morte d'un arbre voisin. Il ne se lissait pas les plumes et se tenait très tranquille, mais ses yeux étaient mobiles et alertes.

Il était d'un vert délicat, avec un bec d'un rouge brillant et une longue queue d'un vert plus pâle. Vous aviez envie de le toucher, d'en caresser la couleur, mais si vous le touchiez il s'envolait. Bien qu'il fût complètement immobile, une lumière verte gelée, vous pouviez sentir qu'il était intensément vivant, et il paraissait donner vie à la branche morte sur laquelle il était perché. Il était si étonnamment beau que cela vous coupait le souffle. Vous osiez à peine détacher votre regard de lui de peur qu'il ne disparût dans un éclair. Vous aviez vu des perroquets par douzaines, se déplaçant dans leur vol bizarre, se perchent le long des fils, ou éparpillés sur les champs rouges où pousse le jeune blé vert. Mais cet oiseau unique semblait être le foyer de toute vie, de toute beauté et de toute perfection. Rien n'existait plus que cette tache vivante de vert sur une branche noire contre le ciel bleu. Il n'y avait plus ni mots ni pensées dans votre esprit. Vous n'étiez même pas conscient que vous ne pensiez plus. L'intensité de cela vous donnait les larmes aux yeux et vous faisait ciller alors que le battement même de votre paupière pouvait apeurer l'oiseau et le faire fuir ! Mais il restait là, sans mouvement, si lisse, si élégant, avec chaque plume à sa place ! Quelques minutes seulement avaient dû passer, et ces quelques minutes couvriraient le jour, l'année et la totalité du temps. Dans ces quelques minutes résidait toute vie, sans terme ni commencement. Ce n'est pas une expérience qu'on aurait à emmagasiner dans la mémoire, une chose morte qu'on aurait à garder vivante par la pensée, qui meurt elle aussi. C'est totalement vivant. Et dès lors, cela ne peut être trouvé parmi les choses mortes.

Quelqu'un appela de la maison au-delà du jardin, et la branche morte devint soudainement nue (p. 174).<sup>2</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 29 — Là où est l'attention est la réalité

Ce n'est pas vraiment complexe, bien que cela puisse être difficile. C'est que, voyez-vous, nous ne commençons pas par le fait réel, par ce que nous pensons, faisons ou désirons. Nous commençons par des suppositions, ou des idéaux, qui n'ont rien de réel, et c'est pour cela que nous nous égarons. Si l'on veut partir de la réalité et non de suppositions, il faut être extrêmement attentif, et toute forme de pensée qui n'a pas le réel pour origine est une distraction. C'est en cela qu'il est essentiel de comprendre ce qui se passe réellement en nous et autour de nous.

Si vous êtes chrétien, vous aurez des visions d'un certain type ; si vous êtes hindou, bouddhiste ou musulman, elles seront fonction d'un autre modèle. Vous voyez le Christ, ou vous voyez Krishna, selon votre conditionnement, et c'est votre éducation, la culture dans laquelle vous avez été élevé, qui détermine les visions en question. Mais le réel, est-ce la vision, ou l'esprit qui a été façonné selon un modèle ? La vision est la projection de la tradition particulière qui se trouve constituer l'arrière-plan de l'esprit. C'est ce conditionnement, et non la vision qu'il projette, qui est la réalité, le fait. Il est simple de comprendre le fait réel, mais cela est rendu difficile par nos préférences et nos aversions, par notre condamnation du fait en question, et par les opinions et les jugements que nous portons sur ce fait réel. Se libérer de ces diverses formes d'évaluation, c'est saisir la réalité, comprendre *ce qui est* (pp. 206 - 207).<sup>11</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 33 — Être intelligent c'est être simple

**L**a conscience était vivante, mais pas agitée comme la mer, elle vivait et allait d'un horizon à l'autre. Elle n'avait ni hauteur ni profondeur ; elle n'était ni près ni loin ; il n'y avait pas de centre d'où mesurer ou embrasser le tout. La mer, le ciel et les terres étaient là, mais il n'y avait pas d'observateur. C'étaient vaste espace et lumière immesurable. La lumière du soleil couchant était sur les arbres, elle baignait le village, elle était visible au delà du fleuve, mais « cela » était une lumière qui ne s'éteint jamais, qui brille toujours. Étrangement, il n'y avait pas d'ombre en elle ; vous ne projetiez pas votre ombre sur elle ; vous ne dormiez pas, vous n'aviez pas fermé les yeux, car maintenant les étoiles devenaient visibles ; mais, soit que vous fermiez les yeux ou les teniez ouverts, la lumière était toujours là. Elle n'était pas susceptible d'être captée et mise dans un sanctuaire (pp. 240 - 241).<sup>21</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 34 — La confusion et les convictions

**A**vec vos préoccupations et vos bavardages intérieurs, avec votre esprit et vos yeux explorant partout, et qui se demandaient sans cesse si la pluie vous rattraperait sur votre chemin de retour, vous vous preniez pour un intrus, indésirable en ce lieu ; mais bientôt vous faisiez partie, vous étiez une partie de cette solitude enchantée. Il n'y avait aucun oiseau, d'aucune espèce ; l'air était tout immobile, et la cime des arbres sans mouvement contre le ciel bleu. La luxuriante et verte prairie était le centre du monde et, assis sur un rocher, vous faisiez partie de ce centre. Ce n'était pas de l'imagination : l'imagination est stupide. Ce n'était pas que vous essayiez de vous identifier à ce qui était si splendidement ouvert et beau : l'identification est vanité. Ce n'était pas que vous vous efforciez d'oublier ou de rejeter votre personne en cette solitude immaculée de la nature l'oubli de soi, l'abnégation est arrogance. Ce n'était pas le choc ou la pression sur vous de tant de pureté : tout stimulant est la négation de la vérité. Vous ne pouviez rien faire pour être ou pour vous aider à être partie de cette totalité. Mais vous en faisiez partie, vous étiez partie de cette verte prairie, de ce dur rocher, du ciel bleu et des arbres majestueux. C'était ainsi. Vous pourriez vous souvenir de cela, mais alors vous n'y appartiendriez plus, et si vous vous reportiez à cela, vous ne le trouveriez jamais... » (p. 248).<sup>22</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 36 — Le voyage sur une mer inconnu

**L**orsque la conscience entreprend son vol de découverte, l'imagination est dangereuse : elle n'a aucune place dans la compréhension, au contraire, elle la détruit aussi sûrement que le fait la spéculation. Mais la conscience s'en rendait compte (*c'était pendant un concert*) et il n'y avait aucun envol d'où il eût fallu la rappeler. La conscience était parfaitement immobile, mais comme elle était rapide ! Elle était allée jusqu'aux confins du monde et en était revenue avant d'avoir entrepris son voyage. Elle était plus rapide que la rapidité et pouvait être, pourtant, si lente qu'aucun détail ne lui échappait. La musique, le public, le lézard n'étaient que de brefs mouvements en elle. Elle était parfaitement immobile et, ainsi, elle était seule. Ce n'était pas l'immobilité de la mort, ni un assemblage de choses pensées, forcées, engendrées par la vanité de l'homme. C'était un mouvement au delà de toute mesure humaine, un mouvement qui n'appartenait pas à la durée, qui n'était pas un va-et-vient, mais était immobile en les profondeurs inconnues de la création... (pp. 268 - 269).<sup>19</sup>



**L**a douleur résulte d'un choc, c'est l'ébranlement momentané d'un esprit installé, ayant accepté la routine de la vie. Quelque chose survient — une mort, la perte d'un emploi, la remise en cause d'une conviction privilégiée — et l'esprit est perturbé. Mais que fait l'esprit perturbé ? Il essaye de retrouver une tranquillité, il se réfugie dans une autre croyance, dans un travail plus sûr, dans une nouvelle relation. Les vagues de la vie reviennent bientôt briser ces protections, mais l'esprit rebâtit très vite de nouvelles défenses ; et cela continue. Ce n'est pas une façon de faire très intelligente, ne trouvez-vous pas ?

... Nulle forme de contrainte, extérieure ou intérieure, ne sera d'une aide quelconque, n'est-ce pas ? Toute contrainte, si subtile soit-elle, est l'issue de l'ignorance. Elle naît du désir de récompense ou de la crainte de la punition. Comprendre la nature du piège, dans son ensemble, c'est s'en

libérer. Aucun être, aucun système ne peut vous libérer. La vérité contenue en cela est le seul facteur de libération — mais vous devez le découvrir vous-même, vous ne pouvez pas simplement en être persuadé. Il vous appartient d'entreprendre ce voyage sur une mer inconnue (pp. 274 - 275).<sup>10</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 37 — La solitude au-delà de l'isolement

**J** amais vous ne demeurez face à face avec un sentiment pur et simple : vous l'enveloppez toujours dans un fatras de mots. Les mots le déforment ; la pensée, tourbillonnant autour de lui, le précipite dans l'ombre, l'étouffe sous une montagne de peurs et de désirs. Jamais vous ne restez en présence d'un sentiment, et de lui seul, face à la haine, ou face à cet étrange sentiment de la beauté. Quand surgit le sentiment de haine, vous dites que c'est mal ; puis vient l'effort, la lutte pour vaincre cette haine, toute l'agitation des pensées tournant autour d'elle...

Essayez de rester en présence de ce sentiment de haine, ou de jalousie, d'envie, de faire face au venin de l'ambition ; car après tout c'est votre lot quotidien dans la vie, même si vous souhaitez la vivre avec amour — ou avec le mot amour. Puisqu'il est là, en vous, ce sentiment de haine, ce désir de blesser, de faire mal à l'autre d'un geste ou d'un mot cinglant, voyez si vous êtes capables de soutenir le face à face avec lui. Vous l'êtes ? Avez-vous déjà essayé ? Essayez de rester au contact d'un sentiment, et voyez ce qui arrive. Vous allez trouver cela extrêmement ardu. Ce sentiment, votre esprit va refuser de le laisser en paix ; il va entrer en scène, avec le torrent de ses souvenirs, de ses associations, de ses injonctions et de ses interdits, de ses bavardages incessants. Ramassez un coquillage. Pouvez-vous le regarder, vous émerveiller de sa délicate beauté, sans dire : « Qu'il est beau ! » ou : « De quel animal provient-il ? » Pouvez-vous le regarder sans le mouvement de l'esprit ? Pouvez-vous vivre le vrai sentiment caché sous le mot, au lieu du sentiment fabriqué par le mot ? Si vous en êtes capable, alors vous allez découvrir une chose extraordinaire, un mouvement au-delà de toute mesure de temps, un printemps qui ne connaît jamais d'été (pp. 275 - 276).<sup>8</sup>



**R** amassez un fragment de coquillage. Pouvez-vous le regarder, vous émerveiller de sa beauté délicate sans vous dire qu'il est joli ou vous demander à quel animal il appartenait ? Pouvez-vous regarder sans

qu'il y ait un quelconque mouvement de pensée ? Pouvez-vous vivre avec le sentiment qui se trouve derrière le mot, sans éprouver le sentiment que fabrique le mot ? Si vous le pouvez, vous découvrirez une chose extraordinaire, un mouvement au delà de la mesure du temps, un printemps qui ne connaît pas d'été (p. 276).<sup>23</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 38 — Pourquoi avoir dissout L'Ordre de l'Etoile d'Orient ?

**L**a méditation n'est pas pour le méditant. Le méditant peut penser, raisonner, construire ou démolir, il ne connaîtra jamais la méditation ; et sans méditation sa vie sera vide comme le coquillage au bord de la mer. Ce vide, on peut y mettre quelque chose dedans, mais ce n'est pas de la méditation. La méditation n'est pas une action dont les mots peuvent être pesés sur la place du marché ; elle a son action propre qui ne peut être mesurée. Le méditant ne connaît que l'activité de la place du marché, avec le bruit de ses échanges ; et au milieu de ce bruit, l'action silencieuse de la méditation ne peut jamais être découverte. L'action de la cause qui devient effet, et de l'effet qui devient cause, est une chaîne de durée interminable qui enchaîne le méditant. Une telle action, ayant lieu à l'intérieur des murs de sa propre prison, n'est pas méditation. Le méditant ne peut jamais connaître la méditation, laquelle est juste au delà de ses murs. Ce ne sont que les murs que le méditant lui-même a construits, qui le séparent de la méditation (p. 285).<sup>24</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 41 — Pourquoi les Ecritures condamnent-elles le désir ?

O n entendait la conversation des personnes derrière soi, on voyait la charrette à boeufs et le camion qui approchaient et pourtant la conscience était parfaitement immobile ; et le mouvement dans cette immobilité était l'impulsion d'un nouveau commencement, d'une nouvelle naissance. Mais le nouveau commencement ne vieillirait pas, il ne connaîtrait jamais hier et demain. La pensée ne faisait pas l'expérience du neuf ; elle était le neuf ; elle n'avait pas de continuité, donc pas de mort ; elle était neuve, on ne l'avait pas refaite neuve ; le feu ne provenait pas des braises de la veille. » (p. 309).<sup>28</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 43 — La conscience lucide et la cessation des rêves

**D**ans des profondeurs où la pensée ne pouvait l'atteindre, et ce silence était une pénétrante félicité — un tel mot a peu de sens mais sert à communiquer — qui continuait et continuait ; ce n'était pas un mouvement en termes de temps et de distance, mais il était sans fin. Etrangement massif, et pourtant il pouvait être soulevé d'un souffle (p. 328).<sup>29</sup>



**V**otre conscience est la totalité de ce que vous pensez et sentez, et beaucoup plus encore. Vos motifs et vos mobiles, cachés ou apparents ; vos désirs secrets ; la subtilité et la ruse de votre pensée ; les pulsions obscures dans la profondeur de votre cœur, tout cela est votre conscience. C'est votre caractère, ce sont vos tendances, votre tempérament, vos réussites et vos frustrations, vos espoirs et vos craintes. Indépendamment du fait que vous croyez ou non à Dieu, ou à l'âme ou à Atman, ou à quelque entité sur-spirituelle, le processus entier de votre pensée est votre conscience (p. 331).<sup>26</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 45 — De la permanence

**N**ous essayons de découvrir s'il existe ou non un état permanent — non pas ce que nous aimerions, mais le fait réel, la vérité à ce sujet.

Tout ce qui nous entoure, intérieurement comme extérieurement — nos relations, nos pensées, nos sentiments —, est impermanent et en fluctuation constante. Ayant conscience de cela, l'esprit recherche ardemment la permanence, un état perpétuel de paix, d'amour, de béatitude, une sécurité que ni le temps ni les événements ne peuvent détruire ; c'est pourquoi il crée l'âme, l'*atma*, et les visions d'un paradis éternel. Mais cette permanence est engendrée par la non-permanence, elle porte donc en elle les graines de cette non-durée. Il n'y a en définitive qu'une certitude : celle de la réalité de la non-permanence (p. 252).<sup>12</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 48 — Que dois-je faire ?

**L**a vie est tout, n'est-ce pas ? Jalousie, vanité, inspiration et désespoir; la morale sociale et la vertu qui n'est pas dans le champ des cultures bien-pensantes ; le savoir amassé au cours des siècles ; le caractère, qui est le point de rencontre du passé et du présent ; les croyances organisées qu'on appelle religions et la vérité qui est au delà d'elles ; la haine et l'affection ; l'amour et la compassion, qui ne sont pas dans le cadre de la pensée ; tout cela, et plus encore, est la vie, n'est-ce pas ? Et vous voulez en faire quelque chose, vous voulez lui donner une forme, une direction, une signification. Mais qui est le « vous » qui peut faire cela ? Etes-vous autre chose que cela même que vous voulez changer ? (p. 377).<sup>27</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 49 — Les activités fragmentaires et l'action totale

**L**e méditant sait comment méditer ; il s'exerce, il domine, il façonne, il lutte, mais cette activité de l'esprit n'est pas la lumière de la méditation. La méditation n'est pas un assemblage fait par la pensée; c'est le silence total de la conscience en lequel le centre d'expérience, de connaissance, de pensée, n'est pas. La méditation est attention complète sans qu'il y ait d'objet en lequel la pensée serait absorbée (pp. 279 - 280).<sup>25</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 50 — Se libérer du connu

**L**e karma n'est pas une chaîne éternelle ; c'est une chaîne qui peut se briser à tout instant. Ce qui fut fait hier, peut très bien se défaire aujourd'hui. Il n'y a aucune continuité permanente, en quoi que ce soit. La continuité peut et doit être dissipée à travers la compréhension de son processus. (p. 388).<sup>15</sup>



**L**a continuité peut et doit être dissipée à travers la compréhension de son processus. (p. 388).<sup>16</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 53 — L'ascétisme et l'être total

**D**evenir et être n'ont aucun rapport l'un avec l'autre, ils se meuvent dans des directions totalement différentes, l'un ne conduit pas à l'autre. Dans l'immobilité de l'être, le passé en tant qu'observateur, qu'expérimentateur, n'est pas. Le temps n'y est pas actif (p. 402).<sup>30</sup>



**L**e désir est énergie, et il doit impérativement être compris : on ne peut pas simplement le réprimer, ou le plier aux conventions. Tout effort visant à brimer ou à discipliner le désir débouche sur le conflit, qui provoque l'insensibilité. Toutes les voies complexes du désir doivent être connues et appréhendées. Les voies du désir ne peuvent être ni enseignées ni apprises. Comprendre le désir, c'est avoir conscience — une conscience dénuée de toute notion de choix des mouvements de celui-ci. Si vous détruisez le désir, vous détruisez la sensibilité, ainsi que cette passion si essentielle à la compréhension de la vérité (p. 407).<sup>14</sup>





# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 54 — Le défi du présent

**G**raduellement l'intensité augmenta. Elle n'était pas provoquée par le calme du soir, ni par le ciel étoilé, ni par les ombres dansantes, ni par ce chien tenu en laisse, ni par le parfum de la brise, mais tout cela était en cette intensité. Il n'y avait qu'intensité simple et claire, sans cause, sans une divinité, sans le murmure d'une promesse. Elle était si forte que le corps était momentanément incapable de bouger. Tous les sens augmentaient de sensibilité. La conscience, cette chose étrange et complexe était drainée de toute pensée, elle était, par conséquent, tout à fait éveillée ; c'était une lumière en laquelle il n'y avait pas d'ombre. L'être entier brûlait d'une intensité qui consumait le mouvement du temps. Le symbole du temps est la pensée. En cette flamme, le bruit de l'autobus qui passait, ainsi que le parfum de la fleur blanche étaient consumés. Les sons et les parfums s'entremêlaient mais étaient deux flammes distinctes et séparées. Sans vaciller et sans observateur, la conscience percevait cette intensité intemporelle ; elle était, elle-même, la flamme claire, intense, innocente. (p. 409).<sup>18</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 55 — La douleur de l'apitoiement sur soi-même

Dans un petit jardin encaissé, près du bord de la route, il y avait des quantités de fleurs brillantes. Parmi les feuilles d'un arbre de ce jardin, un corbeau s'était mis à l'ombre du soleil de midi. Son corps entier reposait sur la branche, ses plumes couvrant ses serres. Il appelait d'autres corbeaux ou leur répondait et, pendant un intervalle de dix minutes, on put entendre cinq ou six notes différentes dans son croassement. Sans doute disposait-il de beaucoup plus de notes mais, pour le moment, il se contentait de ce petit nombre. Il était très noir avec un cou gris. Il avait des yeux extraordinaires qui ne restaient jamais immobiles, et son bec était dur et pointu. Il était totalement au repos et cependant totalement vivant. C'était étrange la manière dont l'esprit était complètement avec cet oiseau. Il n'observait pas l'oiseau, bien qu'il en eût saisi le moindre détail; il n'était pas l'oiseau lui-même, car il ne s'y était pas identifié. Il était avec l'oiseau, avec les yeux et le bec aigu de l'oiseau, comme la mer est avec le poisson. Il était avec l'oiseau, et cependant il passait au travers et au-delà. L'esprit vif, agressif et apeuré du corbeau faisait partie de cet autre esprit qui enjambait les mers et le temps. Cet esprit-là était vaste, sans limite, au-delà de toute mesure, et cependant il était conscient du plus léger mouvement des yeux de cet oiseau noir parmi les feuilles nouvelles et étincelantes. Il était conscient de la chute des pétales, mais n'avait pas de foyer d'attention, aucun point à partir duquel il aurait prêté attention.

A l'encontre de l'espace qui retient toujours quelque chose en lui-même - un grain de poussière, la terre ou les cieux - il était entièrement vide et, étant vide, il pouvait faire attention sans motif. Son attention n'avait ni racines ni branches. La totalité de l'énergie était contenue dans cette tranquillité vide. Cette énergie n'est pas celle qui est amassée à dessein, et qui se trouve vite dissipée dès que la pression tombe. C'était celle de tout commencement, c'était la vie, étrangère à ce temps dans lequel les choses ont une fin (pp. 413 - 414).<sup>6</sup>



**S**i vous n'aviez plus qu'une heure à vivre, que feriez-vous ? Ne prendriez-vous pas les mesures nécessaires pour régler les choses extérieures, vos affaires, votre testament, et ainsi de suite ? Ne réuniriez-vous pas votre famille et vos amis pour leur demander pardon du mal que vous avez pu leur faire et leur pardonner le mal qu'ils auraient pu vous faire ? Ne mourriez-vous pas totalement aux choses de l'esprit, aux désirs et à ce monde ? Et si une telle chose est réalisable l'espace d'une heure, alors elle est également réalisable au fil des jours et des années qui restent peut-être encore... Essayez et vous trouverez. (p. 419).<sup>13</sup>



# COMMENTAIRES SUR LA VIE

## 57 — La qualité de la simplicité

A ssis sous cet arbre, avec de grosses fourmis passant sur votre jambe, dans cette solitude sans mesure il y avait le mouvement d'un âge éternel. Ce n'était pas un mouvement franchissant l'espace, mais un mouvement fermé sur lui-même, une flamme dans la flamme, une lumière dans le vide de la lumière. C'était un mouvement qui ne s'arrêterait jamais car il n'avait pas de commencement et, par conséquent, aucune raison de finir. C'était un mouvement qui n'avait pas de direction, en sorte qu'il recouvrait l'espace.

Là, sous cet arbre, le temps, dans sa totalité, se tenait tranquille, comme les collines, et ce mouvement le recouvrait et le dépassait. Le temps ne pouvait donc jamais rattraper un tel mouvement. L'esprit ne pouvait jamais en toucher le bord, mais l'esprit était ce mouvement. L'observateur ne pouvait pas lutter de vitesse avec lui, car il n'était capable que de suivre son ombre propre et les mots dont elle était revêtue. Mais, sous cet arbre, dans cette solitude, l'observateur et son ombre étaient inexistants (p. 426).<sup>3</sup>



# Sources

## 6 — Le plaisir, l'habitude et l'austérité

1. Yvon Achard, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 79)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.

## 8 — Le conditionnement et l'envie de s'en libéré

9. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 165 - 166)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— *Book Of Life (The)*, Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## 14 — La vie, la mort et la survivance

7. J. Krishnamurti, *De la vie et de la mort*, (pp. 129 - 135)  
© 1994. Le Rocher, Paris. Trad. Colette Joyeux. 236 pp.  
— *On Living And Dying*, Gollancz, London 1992.

## 20 — La division de l'homme l'aliène

17. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 19)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## 21 — La vanité du savoir

4. René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 209 - 210)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.

## 23 — Sans la bonté et l'amour, L'éducation n'est rien

20. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 22)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.
5. René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 210 - 212)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.

## 26 — Pourquoi ne suis-je pas perspicace ?

2. Collectif, *Krishnamurti et David Bohm « Au Cœur de l'humain »*, (p. 41)  
© 1996. Les Éditions de Mortagne, Québec. 286 pp.
- René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 212 - 214)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.
- *Krishnamurti ou la plénitude de l'attention*, (pp. 659 - 660)

## **29 — Là ou est l'attention est la réalité**

11. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 243)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **33 — Être intelligent c'est être simple**

21. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 23)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **34 — La confusion et les convictions**

22. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 23 - 24)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **36 — Le voyage sur une mer inconnu**

10. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 225 - 226)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
19. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 21)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **37 — La solitude au-delà de l'isolement**

8. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 155 - 156)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
23. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 24)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **38 — Pourquoi avoir dissout L'Ordre de l'Etoile d'Orient ?**

24. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 26)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **41 — Pourquoi les Ecritures condamnent-elles le désir ?**

28. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 28 - 29)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **43 — La conscience lucide et la cessation des rêves**

26. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 27 - 28)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.
29. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 29)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **45 — De la permanence**

12. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 244 - 245)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## **48 — Que dois-je faire ?**

27. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 28)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **49 — Les activités fragmentaires et l'action totale**

25. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 26 - 27)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **50 — Se libérer du connu**

15. Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 115)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.  
— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 109)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
16. Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 109)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.

## **53 — L'ascétisme et l'être total**

14. J. Krishnamurti, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 51 - 52)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.
30. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (p. 29)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **54 — Le défi du présent**

18. Carlo Suarès, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 20 - 21)  
Éditions Adyar, Paris, 1962. 254 pp.

## **55 — La douleur de l'apitoiement sur soi-même**

13. J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 340 - 341)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE,  
Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
6. René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 214 - 215)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.
- *Krishnamurti ou la plénitude de l'attention*, (pp. 660 - 661)  
Article paru dans : TRANSMISSION n°3 - Lucidité (1994), 719 pp.

## **57 — La qualité de la simplicité**

3. René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (pp. 205 - 206)  
© 1969. Le courrier du livre, Paris. 312 pp.

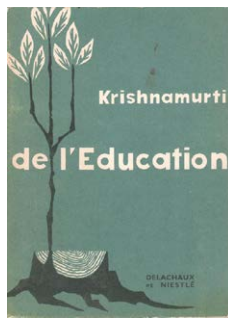
**Fin.**



J. KRISHNAMURTI

# DE L'ÉDUCATION

Traduction de Carlo Suarès



© 1965/1970 Delachaux et Niestlé S.A., Neufchatel (Switzerland).

J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

L'éducation et le sens de la vie.

### Chapitre I

**L**e voyageur qui fait le tour de la Terre constate à quel point extraordinaire la nature humaine est identique à elle-même aux Indes, en Amérique, en Europe, en Australie, partout. Et cela est surtout vrai dans les collèges et les universités. Nous sommes en train de produire, comme au moyen d'un moule, un type d'être humain dont l'intérêt principal est de trouver une sécurité, ou de devenir quelqu'un d'important, ou de passer agréablement son temps, en pensant le moins possible. L'éducation conventionnelle ne nous permet d'atteindre que très difficilement à une pensée indépendante. La conformité mène à la médiocrité... L'aspiration au succès étouffe le mécontentement, met fin à la spontanéité, et engendre la peur. Et la peur bloque la compréhension intelligente de la vie. Puis, avec l'âge, s'installe la paresse de l'esprit et l'indifférence du cœur... Nous avons tous été entraînés, par l'éducation et le milieu, à rechercher un profit, une sécurité personnelle, à nous battre pour cela. Une telle éducation doit nécessairement engendrer la confusion et la misère pour nous et pour le monde, car elle crée en chaque individu des barrières psychologiques qui l'isolent de ses semblables... Tant que nous prendrons le succès pour but, nous ne serons pas affranchis de la peur, car le désir de réussir engendre inévitablement la crainte d'échouer. Voilà pourquoi l'on ne devrait pas enseigner aux jeunes le culte du succès. Il mène à la compétition, à l'envie, à l'animosité et finalement à la guerre... C'est dans une société de cette sorte que nous avons été élevés, et notre état d'hostilité et de confusion est évident (pp. 1, 5, 38, 30).<sup>4</sup>



**L**'éducation conventionnelle ne nous permet d'atteindre que très difficilement à une pensée indépendante. La conformité mène à la médiocrité... Dans notre actuelle civilisation, nous avons divisé la vie en tant de compartiments que l'éducation n'a pas beaucoup de sens, si ce n'est celui d'enseigner une technique particulière ou une profession (pp. 1 et 3).<sup>5</sup>



C omprendre la vie c'est nous comprendre nous-mêmes, et voilà le commencement et la fin de l'éducation (p. 6).<sup>9</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

Ce qu'est le vrai enseignement.

### Chapitre II

**I**l ne peut y avoir de transformation radicale que lorsque nous comprenons notre conditionnement et en sommes libres. Entreprendre des discussions sur l'éducation cependant que nous sommes conditionnés nous-mêmes est tout à fait futile... La liberté ne commence qu'avec la connaissance de soi dans la vie quotidienne, c'est-à-dire dans les relations que l'on a avec les gens, les choses, le monde des idées et la nature. L'éducateur qui veut réellement aider l'élève à réaliser son intégration ne peut se laisser aller à donner une importance fanatique ou déraisonnable à un aspect particulier de l'existence. C'est la compréhension du processus total de la vie qui provoque l'intégration. Lorsqu'existe la connaissance de soi, le pouvoir de créer des illusions cesse (pp. 20 et 41 - 42).<sup>3</sup>



**L**es générations passées, avec leurs ambitions, leurs traditions et leurs idéologies ont amené la misère et la destruction au monde. Peut-être la génération qui vient, grâce à une éducation adéquate pourra-t-elle mettre fin à ce chaos et construire un ordre social plus harmonieux (p. 35).<sup>1</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

Intellect, autorité et intelligence.

### Chapitre III

L'ignorance est une insuffisante connaissance des façons d'être du moi (p. 51).<sup>8</sup>



Certes, sur le papier, on peut dresser les plans d'une brillante utopie, d'un monde tout neuf, mais sacrifier le présent à un futur inconnu ne résoudra à coup sûr aucun de nos problèmes. Entre le présent et le futur, tant d'éléments entrent en jeu que personne ne peut savoir de quoi l'avenir sera fait. Ce que nous pouvons et devons faire, si nous sommes vraiment motivés, c'est prendre nos problèmes à bras-le-corps dès maintenant, sans les remettre à plus tard. Ce n'est pas dans le futur qu'est l'éternité, mais dans l'ici et maintenant. Nos problèmes existent au présent, et ce n'est que dans le présent qu'ils peuvent être résolus.

Ceux d'entre nous qui sont sérieux doivent se régénérer, mais la régénération ne peut avoir lieu qu'à condition de rompre avec les valeurs que nous avons créées au travers de nos désirs agressifs, visant à l'auto-protection. Se connaître soi-même est le commencement de la liberté, et seule cette connaissance de soi nous permettra d'instaurer l'ordre et la paix.

Certains vont sans doute demander : « Comment un individu peut-il à lui seul influencer l'histoire ? Peut-il accomplir quoi que ce soit par le seul effet de sa façon de vivre ? » Mais oui, assurément. Certes, vous et moi n'allons évidemment pas mettre fin aux guerres actuellement en cours, ni susciter entre les nations une compréhension mutuelle instantanée : mais nous pouvons au moins, dans l'univers de nos relations quotidiennes, mettre en œuvre un changement fondamental qui produira son propre effet.

S'il est vrai que l'éveil individuel peut avoir un impact sur un grand nombre de gens, c'est à une condition : celle de ne pas être avide de résultats. Dès qu'on raisonne en termes de gains et d'impact, nulle transformation juste de soi-même n'est possible.

Les problèmes humains ne sont pas simples, mais très complexes au contraire. Leur compréhension requiert patience et vision pénétrante, et il est de la plus haute importance qu'à titre individuel nous comprenions et résolvions ces problèmes par nos propres moyens. Leur compréhension ne passe pas par des formules ou des slogans faciles, et ils ne peuvent pas non plus être résolus à leur propre niveau par des spécialistes suivant des voies déjà balisées, ce qui ne mène qu'à un surcroît de confusion et de souffrance. Les nombreux problèmes qui sont les nôtres ne peuvent être compris et résolus que si nous avons pleinement

conscience de nous-mêmes en tant que processus global, autrement dit dès lors que nous comprenons l'ensemble de notre configuration psychologique — et cette compréhension-là, aucun leader politique ou religieux ne peut nous en donner la clé.

Pour nous comprendre nous-mêmes, nous devons avoir conscience de notre relation non seulement aux personnes, mais également aux biens, aux idées, à la nature. Si nous voulons susciter une authentique révolution dans la relation humaine, qui est le fondement de toute société, il faut qu'intervienne un changement fondamental dans nos propres valeurs, nos propres attitudes, mais nous éludons cette transformation de nous-mêmes, pourtant si nécessaire, si essentielle, et nous essayons de déclencher dans le monde des révolutions politiques, ce qui conduit toujours aux effusions de sang et au désastre.

Une relation fondée sur la sensation ne peut jamais être un moyen de se libérer de l'ego ; la plupart de nos relations sont pourtant fondées sur la sensation ; elles sont le résultat de notre désir d'avantages personnels, de confort, de sécurité psychologique. Bien que ce genre de relations puisse nous permettre de fuir momentanément l'ego, elles ne font que renforcer cet ego, avec ses activités qui emprisonnent et qui ligotent. La relation est un miroir révélateur de l'ego et de ses activités, et ce n'est qu'une fois comprises les voies de l'ego au sein des réactions liées à la relation que peut intervenir, par rapport à l'ego, une délivrance créatrice.

L'ignorance n'est autre que la méconnaissance des voies de l'ego, et cette ignorance, ce n'est pas par des actions et des réformes superficielles qu'elle peut être dissipée, mais uniquement grâce à une conscience permanente des mouvements et des réactions de l'ego au sein de toutes ses relations.

Ce dont nous devons nous rendre compte, c'est que, non contents d'être conditionnés par l'environnement, nous *sommes* cet environnement — nous n'en sommes pas distincts. Nos pensées et nos réactions sont conditionnées par les valeurs que la société, dont nous faisons partie, nous a imposées.

Jamais nous ne percevons le fait que nous ne faisons qu'un avec l'environnement global, parce qu'il y a en nous plusieurs entités, tournant toutes autour du moi, de l'ego. Le moi est la somme de ces entités, qui ne sont que des désirs sous diverses formes. De ce conglomerat de désirs émerge la figure centrale du penseur — le vouloir lié au moi et au mien — et ainsi s'établit une division entre le moi et le non-moi, entre le moi et l'environnement ou la société. Ce clivage est le commencement du conflit — tant intérieur qu'extérieur.

Percevoir l'ensemble de ce processus, tant au niveau conscient qu'au niveau occulte — voilà en quoi consiste la méditation, et c'est par cette méditation que l'on transcende l'esprit, ses désirs et ses conflits. La connaissance de soi est indispensable à qui veut s'affranchir des influences et des valeurs derrière lesquelles s'abrite l'ego, et c'est en cette liberté, et en elle seule, qu'est la création, la vérité, ou Dieu — peu importe le nom qu'on lui donne.

L'opinion et la tradition modèlent nos pensées et nos sentiments dès l'âge le plus tendre. Les influences et les impressions immédiates ont un impact à la fois puissant et durable sur tout le parcours de notre vie consciente et inconsciente, qui est façonnée par ce moule. Le conformisme commence dès l'enfance, par le biais de l'éducation et de l'influence qu'exerce la société.

Le désir d'imiter est un facteur majeur dans notre vie, non seulement au niveau superficiel, mais au niveau profond. Nous ne sommes que rarement animés de pensées ou de sentiments authentiquement indépendants. Quand ils se manifestent, ils ne sont alors que de simples réactions, qui n'échappent pas aux schémas établis, car il n'est point de liberté dans la réaction.

La philosophie et la religion proposent certaines méthodes par lesquelles accéder à la compréhension de la vérité ou de Dieu ; cependant, s'en remettre à une simple méthode équivaut à rester dans un état où nous ne sommes ni des êtres réfléchis ni des êtres intégrés, quels que soient par ailleurs les aspects bénéfiques de la méthode en question dans notre vie sociale au quotidien.

La soif de conformité, qui est un désir de sécurité, engendre la peur et laisse le champ libre aux autorités politiques et religieuses, aux leaders et aux héros qui nous incitent à l'asservissement et nous soumettent de manière plus ou moins subtile ou grossière à leur domination ; mais, d'autre part, le refus de se conformer n'est qu'une réaction contre l'autorité, qui ne nous aide aucunement à devenir des êtres humains réellement intégrés. La réaction est un cycle sans fin ne menant qu'à d'autres réactions ultérieures.

Le conformisme — et la peur qui le sous-tend — constitue un obstacle, mais la simple admission intellectuelle de ce fait ne suffira pas à effacer la difficulté. Ce n'est qu'en impliquant tout notre être dans la prise de conscience des contraintes que nous pouvons nous en affranchir sans susciter de nouveaux blocages encore plus profonds.

Lorsque nous sommes intérieurement dépendants, la tradition a sur nous énormément de prise ; or, un esprit dont la pensée suit des lignes traditionnelles ne peut faire la découverte du neuf. En nous conformant, nous devenons de pâles imitateurs, de simples rouages au sein d'un mécanisme social cruel. Ce qui compte, c'est ce que nous pensons, pas ce que les autres veulent que nous pensions. Lorsque nous nous plions à la tradition, nous ne tardons pas à devenir une simple copie de ce que nous devrions être.

L'imitation de ce que nous devrions être engendre la peur, et la peur tue la pensée créatrice. La peur émousse l'esprit et le cœur, de sorte que nous ne sommes plus attentifs au sens de la vie dans toute sa plénitude ; nous devenons insensibles à nos propres souffrances, au vol des oiseaux, aux sourires et aux malheurs des autres.

La peur, consciente ou inconsciente, a une diversité, une multiplicité de causes et, pour les éliminer toutes, il faut faire preuve d'une vigilance sans faille. Ce n'est pas par le recours à la discipline, à la sublimation ni à aucune autre démarche de l'ordre de la volonté qu'on peut éradiquer la peur, mais par l'examen et la compréhension de ses causes — ce qui requiert de la patience et une vigilance excluant toute forme de jugement.

Il est relativement aisé de comprendre et de dissiper nos peurs conscientes. Mais les peurs inconscientes restent inaccessibles à la plupart d'entre nous, car nous ne les laissons pas affleurer à la surface, et lorsqu'en de rares occasions elles y parviennent, nous nous hâtons de les camoufler ou de les fuir. Les peurs occultes signalent souvent leur présence à travers les rêves et d'autres formes d'indices, et elles causent encore plus de dommages et de conflits que les peurs superficielles.

Notre vie n'existe pas qu'en surface ; la plus grande part en demeure cachée si notre observation reste superficielle. Si nous voulons que nos peurs obscures remontent à l'air libre et se dissolvent, il faut que l'esprit conscient soit suffisamment tranquille — et pas constamment occupé : alors, lorsque ces peurs refont surface, il faut les observer sans réticence aucune, car le moindre soupçon de condamnation ou de justification ne fait que renforcer la peur. Pour être libres de toute peur, nous devons être conscients du pouvoir qui est le sien de voiler les choses, et seule une vigilance de tous les instants peut en dévoiler les multiples causes.

L'un des effets de la peur est l'acceptation de l'autorité dans les échanges

humains. L'autorité naît de notre désir d'avoir raison, d'être rassurés, à l'aise, de n'être en butte à aucune perturbation, aucun conflit conscients ; or, rien de ce qui naît de la peur ne peut nous aider à comprendre nos problèmes, même si la peur peut éventuellement revêtir la forme du respect et de la soumission envers les soi-disant « sages ».

Les vrais sages n'exercent aucune autorité, et ceux qui sont en position d'autorité ne sont pas des sages. La peur, sous quelque forme que ce soit, nous empêche de comprendre notre vraie nature et nos liens de relation avec le reste.

Se plier à l'autorité, c'est nier l'intelligence. Admettre l'autorité, c'est se soumettre à la domination, faire allégeance à un individu, à un groupe ou à une idéologie, qu'elle soit d'ordre politique ou religieux, et un tel assujettissement à une autorité est la négation même de l'intelligence, mais aussi de la liberté individuelle. La soumission à une croyance ou à un système idéologique est un réflexe d'auto-protection. L'acceptation de l'autorité peut nous aider momentanément à masquer nos difficultés et nos problèmes, mais éluder un problème ne fait que l'intensifier, et l'on renonce au passage à la connaissance de soi et à la liberté.

Un compromis entre la liberté et l'acceptation de l'autorité est-il possible ? Si un tel compromis existe, ceux qui disent être à la recherche de la connaissance de soi et de la liberté ne sont pas sincères dans leur quête. Nous semblons croire que la liberté est le but, la finalité ultime, et que pour devenir libres nous devons au préalable nous soumettre à diverses formes d'interdits et d'intimidations. Nous espérons accéder à la liberté par le biais du conformisme, mais les moyens ne comptent-ils pas autant que la fin ? Et la fin n'est-elle pas le reflet des moyens mis en œuvre pour y parvenir ?

Pour que règne la paix, il faut recourir à des moyens pacifiques, car si les moyens sont violents, comment la fin pourrait-elle être pacifique ? Si la fin que l'on se fixe est la liberté, il faut aussi que le commencement soit libre, car commencement et fin ne font qu'un. Il ne peut y avoir de connaissance de soi et d'intelligence que si la liberté est là dès le début ; or, la soumission à l'autorité est la négation même de la liberté.

Nous vénérons l'autorité sous divers aspects : sous la forme du savoir, du succès, du pouvoir, etc. Nous exerçons une autorité sur la jeunesse, tout en craignant l'autorité suprême. Quand l'homme lui-même est dénué de toute vision intérieure, le pouvoir et le statut social revêtent une importance majeure, et l'individu est alors de plus en plus assujéti à l'autorité et à la contrainte ; il devient l'instrument des autres. Nous pouvons constater ce processus à l'œuvre tout autour de nous : dans les moments de crise, les nations démocratiques agissent à l'instar des régimes totalitaires, oubliant leur démocratie et forçant l'homme à se plier.

Si nous parvenons à comprendre la contrainte qui sous-tend notre désir de dominer et d'être dominés, alors peut-être pourrions-nous être affranchis des effets paralysants du conformisme. Nous avons un désir fou de certitudes, une envie tenace d'avoir raison, de réussir, de savoir, et ce désir de certitude, de permanence assoit en nous l'autorité de l'expérience individuelle, tandis que sur le plan extérieur il instaure l'autorité de la société, de la famille, de la religion, etc. Mais il ne suffit pas de se contenter d'ignorer l'autorité, de s'affranchir de ses symboles extérieurs, car cela n'a qu'une portée très minime.

Rompre avec une tradition pour se plier à une autre, quitter un leader pour en suivre un autre n'est qu'un geste superficiel. Si nous voulons prendre conscience de tout ce processus de l'autorité et en saisir les rouages les plus intimes, si nous voulons comprendre et transcender ce désir de certitude, nous devons faire



preuve d'une vigilance et d'une fulgurance de perception extrêmes : nous devons être libres — pas à la fin mais dès le début.

Cette insatiable quête de certitude, de sécurité est l'une des activités majeures de l'ego, et c'est cette quête dévorante qu'il faut traquer à tous les instants — mais il ne faut ni la fausser, ni la dévoyer, ni la plier de force à un modèle souhaité. L'ego, le moi, le « mien » est très puissant chez la plupart d'entre nous ; qu'il soit en état de sommeil ou de veille, il est toujours aux aguets, se renforçant sans cesse. Mais dès qu'on prend conscience de ce qu'est l'ego, et qu'on comprend que toutes ses activités, si subtiles soient-elles, mènent inexorablement au conflit et à la souffrance, cette insatiable quête de certitude, de perpétuation du moi prend alors fin.

Il faut être constamment à l'affût des instants où l'ego dévoile ses modes d'action et ses ruses, mais lorsque nous commençons à les comprendre, et à comprendre ce que sous-entend l'autorité et tout ce qu'impliquent notre acceptation et notre déni de cette dernière, c'est signe que nous sommes déjà en train de nous dégager du piège de l'autorité (pp. 48 - 58).<sup>15</sup>



P our réaliser la paix, il nous faut employer des moyens pacifiques. Si les moyens sont violents, comment la fin ne le serait-elle pas ? Si la fin est liberté, le début doit être libre, car la fin et le commencement sont un. Il ne peut y avoir de connaissance de soi et d'intelligence que lorsqu'il y a liberté dès le premier pas. Et la liberté est niée par l'acceptation de l'autorité.

Nous rendons un culte à l'autorité sous ses différentes formes : connaissance, succès, pouvoir etc. Nous imposons notre autorité aux jeunes, et en même temps, redoutons celles qui nous dominent. Pour l'homme qui n'a pas une vision intérieure, le pouvoir extérieur et sa propre situation assument une très grande importance. Dès lors, l'individu s'assujettit de plus en plus à l'autorité et à la contrainte, et devient l'instrument de quelqu'un.

Nous pouvons voir ce processus partout autour de nous. Dans les moments de crise, les nations démocratiques se comportent comme les régimes totalitaires, oubliant leur démocratie et imposant par la force une conformité à leurs ressortissants.

Si nous pouvions comprendre la contrainte qui se cache derrière notre désir de dominer ou d'être dominés, peut-être serions-nous libérés des effets paralysants de l'autorité. Nous avons le désir immodéré de posséder une certitude, d'avoir raison, d'atteindre le succès, de savoir. Et ce désir d'une sécurité, d'une permanence, construit en nous-mêmes l'autorité de notre propre expérience, cependant qu'à l'extérieur il crée l'autorité de la société, de la famille, de la religion, etc. Mais ignorer simplement l'autorité et se débarrasser de ses symboles extérieures n'a que très peu de sens (pp. 56 - 57).<sup>11</sup>



**S**i nous parvenons à comprendre la force secrète qui sous-tend notre désir de domination ou de soumission, alors peut-être serons-nous libérés des effets mutilateurs de l'autorité. Nous sommes rongés par le désir d'avoir des certitudes, d'avoir raison, d'atteindre le succès, de savoir ; et cette soif de certitude, de permanence, assoit peu à peu en nous-mêmes l'autorité de notre propre expérience, cependant qu'à l'extérieur cette même soif engendre l'autorité de la société, de la famille, de la religion, etc. Mais ignorer simplement l'autorité et se débarrasser des symboles extérieurs n'a guère de sens.

Rompre avec une tradition et se conformer à une autre ; abandonner un maître et en suivre un autre ; tout cela n'est que gestes superficiels. Si nous voulons être conscients de tout le processus de l'autorité ; si nous voulons en voir toutes les implications d'ordre intérieur ; si nous voulons comprendre et dépasser la soif de certitude — nous devons alors mettre en jeu une perception élargie, une lucidité pénétrante, nous devons alors être libres, pas aux derniers instants, mais dès le début (p. 57).<sup>12</sup>



**N**ous savons comment on médite, comment on joue du piano, comment on écrit, mais nous n'avons aucune connaissance de l'homme qui médite, qui joue du piano ou qui écrit. Nous ne sommes pas des créateurs car nous avons rempli nos esprits et nos cœurs de connaissances, d'informations et d'arrogance ; nous sommes pleins de citations, nous répétons ce que d'autres ont pensé ou dit. Mais, c'est l'expérience personnelle qui prime, et non des descriptions d'expériences. Il faut de l'amour avant qu'il n'y ait l'expression de l'amour (pp. 60 - 61).<sup>6</sup>



**N**otre soif de savoir, notre désir d'acquérir sans cesse quelque chose nous font perdre l'amour, et ainsi s'émoussent et le sentiment que nous avons de la beauté, et notre sensibilité à la cruauté. Nous nous spécialisons de plus en plus et sommes de moins en moins intégrés. La sagesse ne saurait être remplacée par les connaissances, et aucune somme d'explications ni aucune accumulation de faits ne libéreront l'homme de la souffrance. Le savoir est nécessaire, la science a son utilité ; mais si le cœur et l'esprit sont étouffés par les connaissances, et si la cause de la souffrance est oblitérée par des explications, la vie devient vaine et n'a plus de sens...

L'information, la connaissance des faits, bien qu'elle augmente en permanence, est, par sa nature même, limitée. La sagesse est infinie, elle inclut la connaissance et le processus de l'action ; mais nous saisissons une branche et croyons que c'est l'arbre entier. La connaissance d'une partie ne peut jamais nous faire réaliser la joie du tout. L'intellect ne peut conduire au tout, car il n'est lui-

même qu'un fragment, qu'une partie.

Nous avons séparé l'intellect de la sensibilité, et avons développé celui-ci à son détriment. Nous sommes comme un objet à trois pieds dont l'un serait beaucoup plus long que les deux autres, et nous n'avons pas d'équilibre. Nous sommes entraînés à être des intellectuels ; notre éducation dispense à l'intellect une formation qui l'aiguise, le rend habile, capable d'acquérir, et c'est ainsi qu'il tient le rôle majeur dans nos vies. L'intelligence est bien supérieure à l'intellect, car elle est l'intégration de l'amour et de la raison, mais il n'y a d'intelligence qu'en la connaissance de soi, en la profonde compréhension du processus total de soi-même (pp. 62 - 63).<sup>13</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

L'éducation et la paix.

### Chapitre IV

Un nouveau désastre, plus grand que les précédents est dangereusement près de nous et, la plupart des personnes l'attendent sans rien faire. Nous vivons, un jour après l'autre, exactement comme nous avons toujours vécu ; nous ne voulons pas nous dépouiller de nos fausses valeurs et recommencer à zéro. Nous voulons des réformes de replâtrage qui ne mèneront qu'à de nouveaux problèmes de réformes. Mais l'édifice s'écroule, les murs cèdent de partout et le feu est en train de le détruire. Il nous faut abandonner l'édifice et recommencer sur un nouveau terrain, avec de nouvelles fondations et des valeurs différentes (pp. 80 - 81).<sup>7</sup>



J. KRISHNAMURTI

# *De l'éducation*

L'école.

## Chapitre V

**S**i l'enfant « ne trouve pas sa vraie vocation, toute sa vie lui semblera gaspillée » (p. 93).<sup>10</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

Parents et professeurs.

### Chapitre VI

**L**a vraie éducation commence par celle de l'éducateur. Il doit se comprendre lui-même et être affranchi des façons de penser stéréotypées. Car, son enseignement est à l'image de ce qu'il est. Lorsque l'instruction qu'il a reçue n'a pas une base de vérité, que peut-il enseigner, si ce n'est le savoir mécanique qu'il possède ? Le problème, au départ, n'est donc pas l'enfant mais les parents et le maître. Le problème est l'éducation de l'éducateur (p. 97).<sup>2</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *De l'éducation*

Le problème sexuel et le mariage.

### Chapitre VII

**L**a jeunesse est l'âge des fortes pulsions sexuelles, et nous essayons pour la plupart de maîtriser ces désirs par le biais du contrôle et de la discipline, croyant que, faute d'une certaine contrainte, nous deviendrons esclaves d'une lubricité dévorante. Les religions organisées s'intéressent de très près à notre morale sexuelle, alors que par ailleurs elles nous autorisent, au nom du patriotisme, à perpétrer des meurtres et des actes violents, à nous laisser aller à l'envie et à la cruauté sournoise, et à courir après le pouvoir et le succès. Comment se fait-il qu'elles soient à ce point préoccupées par cet aspect spécifique de la morale, et qu'elles ne s'attaquent pas à l'exploitation, à la cupidité et à la guerre ? N'est-ce pas, en fait, parce que les religions organisées, faisant partie de cet environnement que nous avons créé, dépendent, pour leur existence même, de nos peurs et de nos espoirs, de nos envies et de nos tendances au séparatisme ? Ainsi donc, dans le domaine religieux comme dans tous les autres, l'esprit s'empêtre dans les projections de ses propres désirs.

Tant qu'il n'existe pas une compréhension profonde et globale de ce processus du désir, l'institution du mariage telle qu'elle existe à l'heure actuelle, en Orient comme en Occident, est dans l'incapacité de fournir une réponse à la problématique sexuelle. On ne suscite pas l'amour en signant un contrat, et l'amour n'est pas fondé sur une gratification, une sécurité ou un confort mutuels. Toutes ces choses-là relèvent de l'esprit — voilà pourquoi l'amour tient une place si restreinte au sein de notre vie. L'amour, lui, n'est pas du domaine de l'esprit, il est totalement indépendant de la pensée, avec tous ses calculs rusés, ses exigences et ses réflexes d'auto-protection. Quand l'amour est là, le sexe n'est jamais un problème — ce qui crée le problème, c'est le manque d'amour.

L'essence du problème, ce sont les mécanismes de blocage et de fuite caractéristiques de l'esprit — et non le sexe ni aucune autre question particulière ; d'où l'importance de comprendre le processus de l'esprit, ses élans d'attraction et de répulsion, ses réactions face à la beauté, face à la laideur. (pp. 117 - 118).<sup>14</sup>



# Sources

## 1 — L'éducation et le sens de la vie.

4. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (pp. 55 - 56)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
5. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 58)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
9. Sophie PETER, *Connaissance de soi*, (p. 8)  
© 2008-2010. Petit abécédaire de la pensée spiralaire de René Barbier Sur L'Éducation (work in progress) Ce document a été réalisé (...) dans le cadre du cours en ligne de René BARBIER.  
Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr/abecedaire-barbier.pdf>

## 2 — Ce qu'est le vrai enseignement.

3. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (pp. 51 - 52)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
1. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (pp. 49 - 50)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.

## 3 — Intellect, autorité et intelligence.

8. Sophie PETER, *Connaissance de soi*, (p. 7)  
© 2008-2010. Petit abécédaire de la pensée spiralaire de René Barbier Sur L'Éducation (work in progress) Ce document a été réalisé (...) dans le cadre du cours en ligne de René BARBIER.  
Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr/abecedaire-barbier.pdf>
15. J. KRISHNAMURTI, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (pp. 41 - 49)  
© 2011. Presses du château, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp. — *Reflexions On TheSelf*, 1997.
11. COLLECTIF, *La compétition dans l'éducation*, (p. 89)  
© 1995. Articles paru dans le n°5 (1995) de la revue "Les Plumes De l'Aigle". 111 pp.
12. J. KRISHNAMURTI, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 36)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp. — *Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti*, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.
6. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 59)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
13. J. KRISHNAMURTI, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 282 - 283)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp. — *Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti*, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

## 4 — L'éducation et la paix.

7. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (pp. 76 - 77)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.

## 5 — L'école.

10. Sophie PETER, *Multiplixité*, (p. 17)  
© 2008-2010. Petit abécédaire de la pensée spiralaire de René Barbier Sur L'Éducation (work in progress)



progress) Ce document a été réalisé (...) dans le cadre du cours en ligne de René BARBIER.  
Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr/abecedaire-barbier.pdf>

## **6 — Parents et professeurs.**

- <sup>2.</sup> Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 50)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.

## **7 — Le problème sexuel et le mariage.**

- <sup>14.</sup> J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 93 - 94)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— *The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety*, 1992.

**Fin.**

Jiddu Krishnamurti

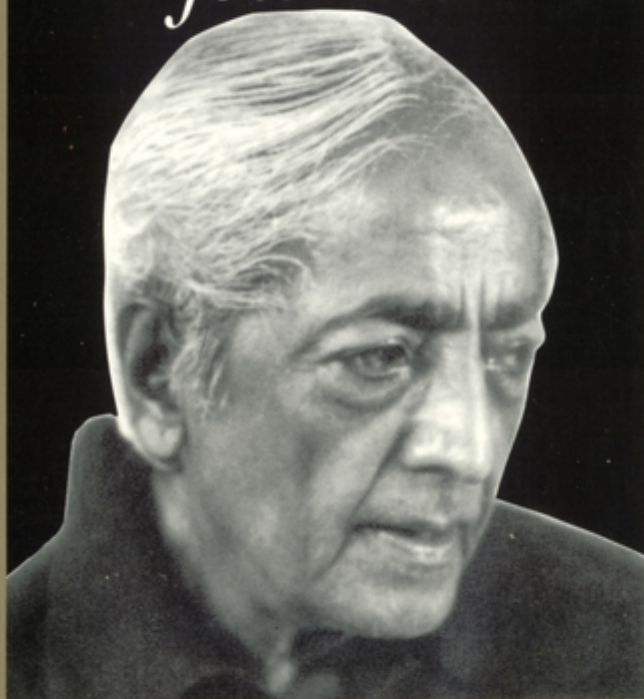
***Dernier Journal***

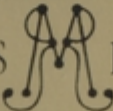
(1993)

Traduit de "*Krishnamurti to himself*"  
par Marie BERTRANDE et Diane MAROGER

J. KRISHNAMURTI

*Dernier  
journal*



EDITIONS  DU ROCHER

**L**e journal que publia Krishnamurti en 1982 est l'une de ses œuvres les plus connues du grand public. La dernière partie, présentée ici pour la première fois, a été enregistrée à Pine Cottage, sa maison de Californie.

L'essentiel de sa philosophie se trouve dans ce recueil. Il introduit parfois un visiteur imaginaire ou un étudiant dont les questions vont lui permettre de préciser sa pensée et de prévenir nos objections. Convaincu que la plupart des maux graves dont souffre l'homme naissent de son égoïsme, du moi et de son besoin d'affirmer d'hypothétiques différences, Krishnamurti montre la voie de la sérénité : un esprit, une conscience globale sont nécessaires pour comprendre que nous sommes, chacun, l'humanité entière. « Le monde est malade » et tout homme en est responsable. L'auteur aborde les thèmes qui lui sont chers : les vertus du doute et la liberté de l'esprit, les rapports de la pensée et du temps, la méditation, l'intelligence de l'amour... En poète, en marcheur infatigable, il livre les réflexions apaisantes que lui inspire l'observation de la nature, préparant le lecteur à s'accorder intuitivement à l'enseignement qui les prolonge.

Cette leçon de vie s'achève naturellement par une méditation sur la mort. « La mort, écrit-il, n'est pas une chose horrible, une chose à éviter, à différer, mais plutôt une compagne de chaque jour. De cette perception naît alors un sens extraordinaire de l'immensité. » Deux ans plus tard, Krishnamurti s'éteignait à Pine Cottage.



EDITIONS DU ROCHER

ATELIER SACHA KLEINBERG  
PHOTO DR.

## TABLE DES MATIÈRES

— **Avant-propos** ..... 7

— **Ojai, Californie, Vendredi 25 février 1983** ..... 9

*De la relation de l'homme avec la nature. — La guerre. — Nous n'avons jamais dit que tuer un autre être humain est le plus grand péché de la terre.*

— **Lundi 28 février 1983** ..... 12

*Le bavardage du cerveau. — Pourquoi l'esprit exige-t-il d'être sans cesse occupé?*

— **Mardi 10 mars 1983** ..... 16

*Pourquoi cette soif, ce désir d'identification?*

— **Vendredi 11 mars 1983 . . . . . 19**

*Le temps. Ce n'est pas par lui que l'on accède à ce qui existe au-delà du mot « méditation ». — Les gouvernements seront nécessaires tant que l'homme ne sera pas sa propre lumière.*

— **Mardi 15 mars 1983 . . . . . 26**

*Que signifie la mort? — Comment est né ce moi? — ce moi est-il distinct du reste de l'humanité? — Vous considérez-vous comme un individu? — Demandons-nous, profondément, s'il existe vraiment un individu. — Que signifie la mort? Qu'est-ce que ce mot, et en quoi consiste le sentiment menaçant qu'il suscite?*

— **Mercredi 16 mars 1983 (suite du dialogue du 15) . . . . . 39**

*Que signifie la mort? — Qu'est-ce qu'être en vie? Du moment où nous naissons à celui de notre mort, qu'est-ce que vivre? — L'immortalité existe-t-elle? Le moi est-il immortel, ou connaît-il une fin? Est-il possible de vivre avec la mort? Pourquoi avons-nous séparé la vie de la mort? — La question du temps. — qu'advient-il lorsque vous mourez ?*

— **Jeudi 17 mars 1983 . . . . . 45**

*Cherchons-nous à utiliser le temps de la même façon dans le domaine psychologique? — Qu'est-il arrivé à notre esprit? Pourquoi mon esprit n'est pas subtil et vif.*

— **Vendredi 18 mars 1983 . . . . . 52**

*Quel est le futur de l'humanité? — Quand l'ordinateur prendra le dessus, qu'advient-il de l'esprit humain?*

— **Vendredi 25 mars 1983 . . . . . 58**

*Le temps est-il nécessaire pour se transformer? — Est-il possible intérieurement de vivre sans le temps? — Qui poursuit cette recherche, si le chercheur lui-même est le produit du temps?*

— **Jeudi 31 mars 1983 . . . . . 66**

*Quelles sont les causes de la guerre?*

— **Lundi 18 avril 1983 . . . . . 75**

*Quelle est cette continuité à laquelle l'homme aspire et qu'il désire tant? — Qu'est-ce qui est doué de continuité? — Existe-t-il une zone dans le cerveau qui ne soit pas le résultat de la mémoire et du mouvement de la continuité? — S'il n'y a pas de continuité, qu'y a-t-il? Nous avons peur de n'être rien.*

— **Mardi 19 avril 1983 . . . . . 80**

*Que signifie être sérieux?*

— **Mercredi 20 avril 1983 . . . . . 85**

— **jeudi 21 avril 1983 . . . . . 89**

*Existe-t-il une action qui ne soit née du désir? — Existe-t-il une action de l'intelligence?*

— **Vendredi 22 avril 1983 . . . . . 95**

— **Samedi 23 avril 1983 . . . . . 100**

*La pensée peut-elle se percevoir elle-même, alors qu'elle a formé toute notre conscience? — Pourquoi la pensée n'a pas pris conscience de sa propre activité?*

— **Dimanche 24 avril 1983 . . . . . 105**

— **Mardi 26 avril 1983 . . . . . 109**

*Pourquoi cette sensibilité à fleur de peau que nous portons à nos problèmes personnels, à nos désordres, nous fait-elle défaut devant toutes les créatures qui nous entourent?*

— **Mercredi 4 mai 1983** ..... **115**

*Puis-je vous demander ce qu'est pour vous la chose la plus importante dans l'existence? — Quelle est, selon vous, la qualité la plus essentielle que l'homme doive cultiver?*

— **Vendredi 6 mai 1983** ..... **120**

*Que pouvons-nous faire pour cette société?*

— **Lundi 9 mai 1983** ..... **127**

*Le mot n'est jamais la chose elle-même, bien sûr, pas plus que sa description.*

— **Jeudi 12 mai 1983** ..... **133**

*Qu'est-ce qui pourra changer l'homme?*

— **Lundi 30 mai 1983 (Brockwood Park, Hampshire)** .... **138**

*La majorité des hommes mènent une vie très étriquée. Alors, nous nous demandons quel est notre avenir, quel est votre avenir? — Quel est l'avenir de l'humanité et le vôtre? — Alors qu'est-ce que vous allez être? Une personne médiocre, quelconque? — Et si vous avez une famille, quel sera l'avenir de vos enfants? — Quelle sera votre vie? — Intérieurement, quelle est votre vie, vers quel avenir allez-vous?*

— **Mardi 27 mars 1984 (Ojai, Californie)** ..... **127**

— **Mercredi 28 mars 1984** ..... **155**

— **Vendredi 30 mars 1984** ..... **158**

*Pourquoi les hommes meurent-ils si lamentablement, dans une telle affliction, dans la maladie, les infirmités du grand âge, la sénilité et cette affreuse décrépitude du corps? Pourquoi ne peuvent-ils pas mourir naturellement, aussi beaux dans la mort que cette feuille? Qu'est-ce qui ne va pas en nous?*

### ***Avant-propos***

Ce livre est unique car c'est le seul de toute son œuvre écrite que Krishnamurti ait enregistré oralement sur un magnétophone, quand il se trouvait seul.

Après le succès de son *journal*, publié en 1982, Krishnamurti fut encouragé à écrire une suite, mais, à quatre-vingt-sept ans, sa main n'était plus aussi ferme, et il lui fut suggéré, afin d'éviter la fatigue de l'écriture, de dicter son texte. Cette idée lui plut. Néanmoins, il ne put commencer immédiatement, étant sur le point de partir pour l'Inde où il n'aurait pas le temps et la tranquillité de s'y consacrer. À son retour en Californie en février 1983, il dicta les premiers textes contenus dans ce volume sur un magnétophone Sony.

Tous les textes, à l'exception d'un seul, furent enregistrés chez lui, à Pine

Cottage, dans la vallée d'Ojai, à environ quatre-vingts kilomètres au nord de Los Angeles. Il les dictait le matin dans la tranquillité de sa chambre, après son petit déjeuner, heure à laquelle il n'était pas dérangé.

Krishnamurti séjourna pour la première fois à Pine Cottage avec son frère en 1922. L'endroit lui avait été prêté par un ami, et c'est là, en août 1922, qu'il vécut une expérience spirituelle qui bouleversa sa vie. Peu

7

a près, une société fut fondée dans le but de réunir suffisamment d'argent pour acquérir le cottage et son terrain d'un peu plus de deux hectares. En 1978, une belle maison fut construite auprès du cottage dans lequel Krishnamurti conservait sa chambre et son petit salon d'origine.

Les textes dictés n'étaient pas aussi travaillés que ses écrits, et, parfois, sa voix se perdait. Pour plus de clarté, ce livre a donc demandé, contrairement aux *Carnets* et au *journal*, un léger travail éditorial.

À la lecture de ces textes, on se sent très proche de Krishnamurti, on a même parfois l'impression de pénétrer sa pensée. À certains endroits, il introduit un visiteur imaginaire venu pour le questionner et le faire parler.

Il y a ici l'essence de l'enseignement de Krishnamurti. D'aucuns, qui le considèrent non seulement comme un philosophe, mais aussi comme un poète, trouveront, dans les descriptions de la nature par lesquelles commencent la plupart de ses textes, l'apaisement de l'être qui les rendra réceptifs à ce qui suit. S'il y a des répétitions, celles-ci semblent nécessaires pour souligner le sens de ses propos, et elles démontrent aisément que chaque jour était pour lui complètement neuf, libre du poids du passé.

Il est curieux que le dernier morceau, peut-être le plus beau du recueil, traite de la mort. C'est la dernière fois que nous entendons Krishnamurti s'adressant à lui-même. Deux ans plus tard, il mourra dans cette même chambre de Pine Cottage.

## *Ojai, Californie*

***Vendredi 25 février 1983***

Près de la rivière, il y a un arbre que nous avons regardé jour a près jour, pendant plusieurs semaines, au lever du soleil. Quand l'astre s'élève lentement au-dessus de l'horizon, au-dessus des bois, l'arbre devient brusquement tout doré. Toutes ses feuilles rayonnent de vie, et vous voyez, au fil des heures, une qualité extraordinaire émaner de lui (son nom importe peu, ce qui compte, c'est ce bel arbre) ; elle semble s'étendre par tout le pays, au-delà de la rivière. Le soleil monte encore un peu, et les feuilles se mettent à frissonner, à danser. Avant l'aube, l'arbre est sombre, silencieux et distant, empreint de dignité. Au point du jour, les feuilles illuminées et dansantes, il vous donne le sentiment de percevoir une grande beauté. Vers midi, son ombre est profonde, et vous pouvez vous y asseoir à l'abri du soleil. Alors s'établit un rapport profond, immuable et sécurisant, avec une liberté que seuls les arbres connaissent.

Vers le soir, quand le soleil couchant illumine l'ouest, l'arbre peu à peu s'assombrit, se referme sur lui-même. Le ciel est rouge, jaune, vert, mais l'arbre reste silencieux, retranché, il se repose pour la nuit.

9

Si vous établissez un rapport avec lui, vous êtes en rapport avec l'humanité. Vous devenez responsable de cet arbre et de tous les arbres du monde. Mais si vous n'êtes pas en relation avec les êtres vivants de la terre, vous risquez de perdre votre rapport à l'humanité, aux êtres humains. Nous n'observons jamais profondément la qualité d'un arbre: nous ne le touchons jamais pour sentir sa solidité, la rugosité de son écorce, pour écouter le bruit qui lui est propre. Non pas le bruit du vent dans les feuilles, ni la brise du matin qui les fait bruissier, mais un son propre, le son du tronc, et le son silencieux des racines. Il faut être extrêmement sensible pour entendre ce son. Ce n'est pas le bruit du monde, du bavardage de la pensée, ni celui des querelles humaines et des guerres, mais le son propre de l'univers.

Il est curieux que nous ayons si peu de rapports avec la nature, avec les insectes, la grenouille bondissante, et le hibou qui hulule d'une colline à l'autre, appelant un compagnon. Il semble que nous n'éprouvions pas de sentiment à l'égard de tous les êtres vivants de la terre. Si nous pouvions



établir une relation profonde et durable avec la nature, nous ne tuerions jamais d'animaux pour nous nourrir, nous ne ferions jamais de mal aux singes, aux chiens ou aux cochons d'Inde en pratiquant la vivisection dans notre seul intérêt. Nous trouverions d'autres moyens de soigner nos blessures et de guérir nos maladies. Mais la guérison de l'esprit est tout autre chose. Cette guérison s'opère peu à peu au contact de la nature, de l'orange sur sa branche, du brin d'herbe qui se fraie un passage dans le ciment, et des collines couvertes, cachées par les nuages. Ce n'est pas le produit d'une imagination sentimentale ou romantique, c'est la réalité de celui qui est

10

en relation avec tous les êtres vivants et animés de la terre. L'homme a massacré des millions de baleines et il en tue encore. Il y a d'autres moyens d'obtenir tout ce pourquoi il les massacre. Mais apparemment il adore tuer le cerf fuyant, la merveilleuse gazelle et le grand éléphant. Nous aimons aussi nous tuer les uns les autres. Depuis le début de leur histoire sur la terre, les êtres humains n'ont jamais cessé de s'entre-tuer. Si nous parvenions, et nous le devons, à établir une relation immuable avec la nature, avec les arbres, les buissons, les fleurs, l'herbe et les nuages — alors nous ne tuerions jamais un être humain pour quelque raison que ce soit. La tuerie organisée, c'est la guerre. ***Bien que nous manifestations contre des formes de guerre particulières, nucléaire ou autre, nous n'avons jamais manifesté contre la guerre. Nous n'avons jamais dit que tuer un autre être humain est le plus grand péché de la terre.***

11

***Lundi 28 février 1983***

À 12 500 mètres d'altitude, survolant la terre d'un continent à l'autre, on ne voit que la neige, des kilomètres de neige ; toutes les montagnes et les collines en sont couvertes, et les rivières aussi sont gelées. On les voit traverser tout le pays en faisant des méandres. Plus bas, dans le lointain, les fermes sont couvertes de neige et de glace.

C'était un long vol fatigant, de onze heures. Les passagers bavardaient. Il y avait un couple, derrière, qui n'en finissait pas de parler, sans voir les autres passagers et sans jamais regarder ces montagnes glorieuses. Ces gens étaient apparemment absorbés par leurs pensées, par leurs problèmes personnels, par leurs bavardages. Enfin, après un long mais paisible voyage au plus fort de l'hiver, on atterrit dans cette ville au bord du Pacifique.

Après le bruit et l'agitation, on quitte cette cité vulgaire, laide, tentaculaire, criarde, et ces magasins qui s'étendent à l'infini et vendent tous pratiquement la même chose. On laisse tout cela derrière, et l'on prend l'autoroute qui longe le Pacifique bleu; c'est une belle route qui suit la côte, passe à travers les collines, et souvent retrouve la mer. Lorsque l'on quitte le Pacifique et

12

que l'on pénètre dans les terres, sillonnant des collines plus petites, des endroits paisibles, pleins de cette étrange dignité de la campagne, on entre dans la vallée. On vient ici depuis soixante ans, et chaque fois qu'on y entre, on est étonné. La vallée est calme, presque intacte. Elle est comme une vaste coupe, un nid. Puis l'on quitte le petit village, et l'on grimpe à environ 350 mètres, en traversant une multitude d'orangeraiies et de sous-bois. L'air embaume la fleur d'oranger. La vallée entière est emplie de ce parfum qui pénètre dans votre esprit, dans votre cœur, dans tout votre corps. Vivre dans un parfum qui durera trois semaines ou davantage est une sensation extraordinaire. Et il y a ce calme dans les montagnes, cette gravité. Chaque fois que l'on regarde ces collines et la montagne, haute de plus de 2 000 mètres, on est surpris du seul fait de leur existence. À chaque retour dans cette vallée sereine, c'est un sentiment d'étrange distance, de profond silence dans la vaste étendue du temps ralenti.

L'homme essaie en vain d'abîmer la vallée, mais elle est encore sauve. Ce matin-là, les montagnes étaient extraordinairement belles. Elles semblaient à portée de la main. Emplies de majesté, d'un vaste sens de permanence. Et lorsqu'on entre doucement dans la maison où l'on a vécu plus de soixante ans, l'atmosphère, l'air lui-même est saint — si l'on peut se permettre ce mot. On le sent, on peut presque le toucher.

Comme il a beaucoup plu, car c'est la saison des pluies, toutes les collines et les petits replis de la montagne sont verts, féconds et pleins — la terre

sourit d'un tel bonheur, pénétrée du sens profond et serein de sa propre existence.

— *Pourquoi l'esprit — le terme "cerveau" convient peut-être mieux — exige-t-il d'être sans cesse occupé?*

« Vous avez dit et répété tant de fois que l'esprit, ou, si vous préférez, le cerveau, doit être calme, se

13

vider de son savoir amassé, non seulement pour être libre, mais afin de comprendre quelque chose qui ne tient pas du temps, ni de la pensée, ni d'une action. Vous l'avez dit de maintes façons dans la plupart de vos causeries, et je trouve terriblement difficile d'en saisir non seulement l'idée, dans toute sa profondeur, mais aussi cette sensation de calme vide, si l'on peut l'appeler ainsi. Je n'ai jamais su m'orienter dans ce domaine. J'ai essayé différentes méthodes pour mettre fin au bavardage du cerveau, à sa constante préoccupation, celle-là même qui engendre ses problèmes. Au cours de l'existence, nous sommes happés par tout cela. C'est là notre vie quotidienne, monotone: les conversations familiales, et, quand ce ne sont pas des bavardages, il y a toujours un livre ou la télévision. L'esprit semble exiger d'être occupé, d'aller d'une chose à une autre, de savoir en savoir, d'activité en activité, dans le mouvement éternel de la pensée.

Comme nous l'avons déjà dit, la pensée ne peut être arrêtée par une détermination, par une décision de la volonté, ou par le désir pressant d'accéder à cet état calme, de vide silencieux.

Je réalise ma convoitise à l'égard d'une chose que je pense et ressens être vraie, que je voudrais posséder, mais qui m'a toujours échappé et s'est trouvée hors de ma portée. Je suis venu, comme je l'ai souvent fait, pour parler avec vous : pourquoi la stabilité et la solidité de ce silence ne se trouvent-elles pas dans ma vie quotidienne et professionnelle? Pourquoi ne font-elles pas partie de ma vie? Je me suis souvent demandé ce que je pouvais faire, mais je me rends compte que j'ai bien peu de pouvoir dans ce domaine. Pourtant ce désir m'obsède, je ne puis m'en défaire. S'il m'était donné de vivre cela une seule fois, alors ce souvenir nourrirait et donnerait un sens à

mon existence plutôt morne. Je suis donc venu examiner ce problème: **pourquoi l'esprit — le terme "cerveau" convient peut-être mieux — exige-t-il d'être sans cesse occupé?**

***Mardi 10 mars 1983***

L'autre jour, comme nous nous promenions sur un chemin boisé, isolé, loin du bruit et de la brutalité vulgaire de la civilisation, loin de tout ce que l'homme a construit, régnait, enveloppant toutes choses, ce grand calme, distant, empli de la résonance de la terre. Nous marchions en silence, pour ne pas déranger les êtres de la nature environnante — les buissons, les arbres, les criquets, les oiseaux. Dans un tournant, deux minuscules créatures se querellaient. Elles se battaient petitement, à leur façon. L'une essayait de chasser l'autre, intruse qui cherchait à pénétrer dans un trou dont la propriétaire défendait l'accès. Finalement cette dernière sortit victorieuse, et l'autre bête détalait. De nouveau, ce calme, et un sentiment de profonde solitude. En levant les yeux, on voyait le chemin grimper haut dans les montagnes, et on percevait, non loin du sentier, le doux murmure du torrent; c'était d'une grande beauté et d'une gravité infinie qui n'a rien à voir avec la dignité si orgueilleuse et arrogante à laquelle l'homme prétend. Le petit animal s'était identifié à son territoire, comme nous, êtres humains, le faisons. Nous nous évertuons à nous identifier à notre

race, à notre culture, à ces choses auxquelles nous croyons, à un personnage mystique ou à un sauveur, une forme d'autorité supérieure. Il semble être dans la nature de l'homme de vouloir s'identifier à quelque chose. Peut-être héritons-nous ce sentiment du petit animal.  
***Pourquoi cette soif, ce désir d'identification?*** L'identification aux

besoins du corps est compréhensible — la nécessité de vêtements, de nourriture, d'un abri, etc. Mais intérieurement, nous cherchons à nous identifier au passé, à la tradition, à une lubie romantique ou à un vénérable symbole. Et cette identification nous donne sûrement un sentiment de sécurité, une assurance, une impression d'appartenance et de possession. Cela est d'un grand réconfort. Nous trouvons la sécurité dans toutes les formes d'illusion, et l'homme a apparemment besoin de nombreuses illusions.

On entend au loin le hululement de la chouette, puis une réponse gutturale, venue de l'autre versant de la vallée. C'est encore l'aube. Les bruits du jour n'ont pas commencé et tout est calme. Il se passe quelque chose d'étrange et de sacré, là où le soleil se lève, comme une prière, un hymne à cette lueur sereine. Ce matin-là, la lumière était contenue. Il n'y avait pas de brise. La végétation, les arbres, les buissons, tout était paisible, immobile, en attente. Le soleil ne se lèverait pas avant au moins une demi-heure, et l'aurore couvrait lentement la terre d'une étrange immobilité.

Caressé par le soleil, doré, tout de clarté, le plus haut sommet de la montagne s'illuminait peu à peu, et la neige était pure, encore intacte à la lumière du jour.

Et comme nous gravissions la pente, laissant plus bas les sentiers de village et le bruit de la terre. les cri-

17

quets, les cailles et tous les oiseaux commencèrent à chanter leur hymne matinal, leur adoration de la journée nouvelle. Tandis que le soleil se levait, l'être se confondait avec cette lumière, abandonnant toutes les constructions de la pensée, en s'oubliait complètement, le psychisme vidé de ses luttes et de ses douleurs. Dans cette montée, cette escalade, nous n'avions plus la sensation d'être séparés, ni même celle d'être humains.

La brume du matin s'amassait lentement dans la vallée — et nous, comme la brume, nous épaississions, pris de plus en plus dans l'illusion, le rêve romantique, l'idiotie de notre vie. Après un long moment, nous sommes redescendus dans le murmure du vent, des insectes, parmi les cris d'oiseaux. Et comme nous descendions, la brume se dissipait. Nous atteignions les rues, les boutiques, et la gloire de l'aurore s'évanouissait

rapidement. La routine quotidienne reprenait, tributaire des habitudes du travail, des désaccords qui nous opposent les uns aux autres, des divisions que créent diverses identifications, diverses idéologies, la préparation des guerres, notre douleur intérieure et l'éternelle souffrance humaine.

18

### ***Vendredi 11 mars 1983***

Le matin était frais, baigné dans une lumière qui n'existe qu'en Californie, particulièrement dans le sud. C'est une lumière vraiment extraordinaire. Ayant voyagé dans le monde entier, ou presque nous avons vu que la lumière et les nuages sont différents dans bien des contrées. En Hollande, les nuages sont bas; ici, en Californie, les nuages, contre le ciel bleu, semblent retenir la lumière pour toujours — cette lumière des grands nuages, de formes et de textures extraordinaires. C'était un matin délicieux de fraîcheur. En suivant le chemin rocailleux qui s'élève sur les hauteurs, le regard surplombait la vallée, avec ses rangs et ses rangs d'orangers, d'avocatiers, et ses collines alentour. Et l'on avait l'impression d'avoir quitté ce monde, d'être coupé de toutes choses: de la lassitude, de la laideur des actions et des réactions humaines. En gravissant ce sentier pierreux, on laissait tout cela derrière. La vanité, l'arrogance, la laideur des uniformes, des médailles dont nous couvrons nos poitrines, la vanité des étranges costumes religieux, tout cela restait en bas.

19

En montant, nous avons failli trébucher sur une caille et sa douzaine de cailleteaux, qui se sont éparpillés dans les buissons en piaillant. Un peu plus haut, nous nous sommes retournés: la mère les avait rassemblés de nouveau sous ses ailes protectrices.

Pour atteindre les hauteurs, il fallait grimper plusieurs heures. Certains jours, on apercevait un ours, à quelque distance, qui allait son chemin sans nous remarquer. Et les cerfs, aussi, sur l'autre versant de la colline, semblaient indifférents. Enfin, on atteignait un haut plateau rocheux,

d'où l'on voyait, par-delà les collines du sud-ouest, la mer si bleue, si calme et infiniment lointaine. Un rocher poli et craquelé par des siècles de soleil sans merci nous servait de siège. Dans ses fissures, nous observions de minuscules créatures qui s'affairaient, et il régnait un silence total, absolu, infini. Un très grand oiseau, qu'on appelle un condor, tournoyait dans le ciel. Rien d'autre ne bougeait que ces tout petits insectes. Mais il y avait ce silence si serein qui n'existe que là où l'homme ne vient pas.

Nous avions tout laissé derrière, dans ce petit village, en bas.

Absolument tout: notre identité, si nous en avions une, nos possessions, les expériences acquises, les souvenirs des choses qui nous étaient chères — nous avions tout laissé derrière, là-bas, parmi les sous-bois et les vergers lumineux. Ici le silence absolu régnait, et la solitude était totale. C'était une matinée merveilleuse. L'air fraîchissait encore et nous enveloppait. Nous avions perdu le lien à toute chose. Il n'y avait rien ici, rien au-delà.

Oubliez le mot « méditation ». L'usage de ce terme l'a corrompu. Son sens habituel — réfléchir, pénétrer une chose par la pensée — est assez ordinaire et superficiel. Si vous voulez comprendre ce qu'est la

20

méditation, vous devez vraiment oublier ce mot, car les mots ne permettent pas de mesurer ce qui est incommensurable, ce qui dépasse toute mesure. Aucun mot, aucun système de pensée, aucun procédé, aucune pratique ne peut susciter cela. La méditation — s'il existait un terme qui n'ait pas été autant coupé de son sens, vulgarisé et dévoyé, puisqu'on s'en sert même pour gagner beaucoup d'argent: en laissant ce mot de côté, alors vous commencez doucement à ressentir un mouvement qui est hors du temps. Et encore, le mot « mouvement » implique le temps; ici, on veut parler d'un mouvement qui n'a ni début ni fin. Ce mouvement est comme une houle: des vagues qui se succèdent, ne commencent nulle part et ne vont pas se briser sur une plage. C'est une onde incessante.

**Le temps**, même ralenti, est assez ennuyeux. Il signifie croissance, évolution, devenir, accomplissement, apprentissage et changement. **Ce n'est pas par lui que l'on accède à ce qui existe au-delà du mot « méditation »**. Le temps n'a rien à voir avec cela. Il est l'action de la volonté, du désir qui ne peut en aucun cas [. . .] 1 ce qui réside bien au-

delà de « méditation ».

Ici, sur ce rocher, avec ce ciel étonnamment bleu, l'air est si pur, sans pollution. Par-delà la chaîne des montagnes, on voit le désert étendu sur des kilomètres. C'est vraiment une perception intemporelle de ce qui est. On ne peut affirmer l'existence que de cette perception-là.

Nous étions assis, en contemplation, et cela sembla durer des jours, des années, des siècles. Comme le soleil s'inclinait vers la mer, nous sommes redescen-

#### 1. Mots inaudibles.

Tous les passages entre crochets indiquent des mots manquants ou incompréhensibles et complétés par l'éditeur.

21

du dans la vallée où tout était nimbé de lumière, chaque brin d'herbe, chaque buisson, l'eucalyptus majestueux et la terre fleurie. La descente fut longue, comme l'ascension. Mais ce qui n'est pas du temps ne peut se mesurer par les mots. Et la méditation n'est qu'un mot. Les racines du ciel plongent dans le silence profond et immuable.

Ce matin était vraiment clair, empreint d'une beauté particulière.

Chaque feuille était couverte de rosée. Comme le soleil se levait lentement et s'étendait sur la terre si belle, une grande paix emplissait la vallée. Les arbres étaient chargés d'une multitude de petites oranges. Le soleil illuminait peu à peu chaque arbre et chaque fruit. Assis sur la véranda surplombant la vallée, on voyait les longues ombres matinales. L'ombre est aussi belle que l'arbre. Nous voulions sortir, non pas en voiture, mais là, sous les arbres: sentir l'air frais et la fragrance de milliers d'oranges et de fleurs, entendre le son de la terre.

Un peu plus tard, nous sommes montés jusqu'au sommet de la colline qui surplombe cette vaste vallée. La terre n'appartient à personne. C'est ici que nous devons tous vivre pendant des années, labourant, pillant, détruisant.

Nous sommes toujours des hôtes sur cette terre, avec l'austérité que cela implique. L'austérité est plus profonde que le renoncement des possessions. Ce mot d'austérité a été spolié par les moines, les ermites, les *sannyasis*<sup>1</sup>. Il n'avait pas de sens là-haut, dans la solitude des choses, des multitudes de pierres, de petits animaux, de fourmis.



Et dans le lointain, au-delà des collines, la grande mer brillait, étincelait. Nous avons scindé la terre comme si elle nous appartenait — votre pays, le mien, votre drapeau, son drapeau, la religion d'ici et celle de l'autre, là-bas. Le monde, la terre est divisée, en morceaux. Nous nous battons et nous disputons pour la possession, et les politiciens exultent de pouvoir maintenir cette division, sans jamais considérer le monde comme un tout. Il n'ont pas l'esprit global. Jamais ils ne ressentent ni ne perçoivent l'immense potentiel de n'avoir pas de nationalité ni de division. Ils ne s'aperçoivent jamais de la laideur de leur pouvoir, de leur position, de leur sentiment de supériorité. Ils sont comme vous et moi, mais ils occupent le siège du pouvoir avec toute la mesquinerie de leurs désirs et de leurs ambitions. Ainsi, ils assurent la survivance d'un comportement « tribal » que l'homme a toujours eu à l'égard de l'existence. Ils n'ont pas l'esprit libre de tout idéal ou idéologie, l'esprit qui dépasse les divisions entre les races, les cultures, et les religions que l'homme a inventées. ***Les gouvernements seront nécessaires tant que l'homme ne sera pas sa propre lumière***, tant qu'il ne mettra pas de l'ordre et de l'affection dans sa vie quotidienne, et qu'il ne portera pas un soin attentif à son travail, à ses observations, à son apprentissage. Il préfère être dirigé dans ses actes, comme il l'a été depuis toujours, par les anciens, les prêtres, les gourous. Et il accepte les ordres de ceux-ci, leurs curieuses pratiques destructrices, comme s'ils étaient des dieux incarnés, comme s'ils connaissaient toutes les conséquences de cette vie si extraordinairement complexe.

Au-dessus des cimes des arbres, du haut de ce rocher qui a un son propre comme tous les êtres de la terre, on se demande combien de temps il faudra à

l'homme pour apprendre à vivre sans querelles ni combats, sans guerres et sans conflits. L'homme a créé le conflit par sa division linguistique, culturelle et superficielle du monde. L'être humain a évolué pendant des

siècles de souffrance et de chagrin, de plaisir et de crainte, combien de temps mettra-t-il pour trouver une autre façon de vivre?

Alors que nous étions assis immobiles et en silence, un chat sauvage, un lynx, apparut. Comme le vent soufflait de la vallée, il n'avait pas senti l'odeur de l'homme. Il ronronnait en se frottant contre la pierre, et, la queue dressée, jouissait du bonheur de la terre. Puis il dévala la colline et disparut dans les fourrés. Il protégeait sa tanière, sa caverne ou sa couche. À l'affût du danger, il protégeait son bien essentiel, ses chatons. Il craignait l'être humain plus que tout, l'homme qui croit en Dieu et prie, l'homme riche avec son fusil qui tue si facilement. Ce lynx est passé si près que nous avons presque senti son odeurs. Nous étions si complètement immobiles qu'il ne nous a même pas vus ; nous faisons partie de ce rocher, partie du lieu.

Pourquoi l'homme ne comprend-il pas qu'il est possible de vivre en paix, sans guerre et sans violence, combien de temps lui faudra-t-il pour s'en rendre compte? Depuis des siècles et des siècles, il n'a rien appris. Ce qu'il est maintenant sera son avenir.

Il commençait à faire trop chaud sur ce rocher. Comme nous sentions la chaleur de la pierre irradier à travers nos vêtements, nous nous sommes levés pour redescendre, en suivant le chemin que le lynx avait pris avant de disparaître. Il y avait bien d'autres créatures: le serpent noir, le serpent royal, le crotale à sonnettes. Tous s'affairaient silencieusement. L'air du

24

matin s'était dissipé; peu à peu, le soleil déclinait vers l'ouest. Dans une heure ou deux, il disparaîtrait derrière ces collines au profil merveilleux, dans les feux du soir bleu, rouge et jaune. Et puis la nuit commencerait, emplissant l'air de ses bruits; le silence total ne viendrait que bien plus tard. Les racines du ciel procèdent de l'insondable, car c'est là que réside l'énergie vaste et profonde.

25

**Mardi 15 mars 1983**

Cette extrémité de la vallée était paisible, surtout en ce matin tranquille, on n'y entendait pas le bruit de la circulation. Les collines étaient derrière nous; la plus haute montagne de la région a plus de deux mille mètres. La maison est entourée de vergers, d'oranges d'un jaune éclatant, et ce jour-là le ciel bleu était immaculé. Dans l'air encore silencieux, on percevait le bourdonnement des abeilles parmi les fleurs. Derrière la maison, il y avait un chêne californien d'un grand âge<sup>1</sup>, dont le vent avait cassé plusieurs branches mortes. Il avait survécu à de nombreux orages, à bien des étés de forte chaleur et aux hivers froids. Il aurait pu nous conter de belles histoires, mais en ce matin sans vent, il gardait le silence. Tout alentour n'était que verdure ponctuée d'oranges vives, jaunes et brillantes, et l'air était empli du parfum du jasmin. Cette vallée est loin du bruit et de l'agitation des hommes, de toute la laideur de la civilisation. Les nouvelles fleurs d'oranger commençaient tout juste à éclore. Dans une semaine ou deux, leur parfum et le

1. Le chêne vert californien.

26

murmure de milliers d'abeilles empliraient la vallée. C'était un matin de paix, mais plus loin, il y avait le monde malade, qui vit dans un danger et une corruption croissants, cherchant à se distraire de son immense ennui par la religion, entre autres moyens. La superficialité de l'existence prospère. L'argent semble avoir la plus grande valeur, et avec lui le pouvoir, la hiérarchie, et toute la souffrance qu'ils entraînent.

— *Que signifie la mort?*

« En ce matin si clair, je voudrais m'entretenir avec vous d'un sujet plutôt triste et effrayant: le sentiment d'appréhension qui étreint tout être humain et moi-même. Je voudrais réellement comprendre, et pas seulement intellectuellement par la description, pourquoi, comme mes semblables, je redoute la fin de l'existence.

Nous tuons si facilement — nous pratiquons des sports sanguinaires, tels que le tir aux oiseaux comme simple jeu d'adresse, la chasse au renard, ou les massacres de créatures marines — la mort semble être partout.

Assis sur cette véranda tranquille, devant ces oranges à la couleur si vive, il est difficile, voire incongru, de parler d'une chose aussi effrayante.

L'homme, à travers les âges, n'a jamais vraiment compris ni résolu cette chose qu'on appelle la mort.

J'ai bien sûr étudié les différentes approches rationnelles, religieuses et scientifiques, les croyances qui, toutes, prétendent connaître d'autres réalités; certaines d'entre elles sont logiques et réconfortantes, mais la peur de l'inconnu demeure un fait.

J'en parlais avec un ami dont la femme venait récemment de mourir.

C'était un homme très seul. Il avait tendance à vivre dans ses souvenirs, et cherchait, par des séances de médiumnité, à savoir si sa

27

femme, qu'il aimait vraiment, avait totalement disparu, ou s'il existait une continuité de son être, dans une autre dimension, dans un autre monde.

Il me dit: "C'est étrange, mais au cours d'une de ces séances, le médium a prononcé mon nom et dit qu'il avait un message de ma femme. Ce message avait trait à une chose que seuls ma femme et moi connaissions. Bien sûr, le médium peut avoir lu mes pensées, comme il est possible que ma femme existe encore. La pensée du secret que nous partagions était dans l'air. J'ai interrogé plusieurs personnes sur des expériences similaires. Tout cela me semble vain, un peu bête, y compris ce message de ma femme, si futile, si profondément dérisoire."

Je ne souhaite pas discuter avec vous du fait que l'entité d'une personne subsiste ou non après sa mort. Cela ne m'intéresse pas. Certains affirment qu'il y a une continuité, d'autres disent que l'être est anéanti. Cette contradiction — entre annihilation, fin totale de la personne, et continuation de l'individu — on la retrouve dans tous les textes, de l'antiquité à nos jours. Mais tout cela, à mon avis, passe à côté de l'essentiel. C'est du domaine de la spéculation, de la superstition, de la croyance, du besoin de réconfort et d'espoir. Là n'est pas ce qui me préoccupe, et je tiens à l'affirmer car c'est au moins une certitude. Je voudrais parler avec vous, si vous le permettez, du sens de toute cette affaire — vivre, et puis mourir. Tout cela n'a-t-il aucun sens? Est-ce incohérent, sans profondeur et sans importance? Des millions d'êtres sont morts et des millions naîtront, pour vivre et mourir encore. J'en fais partie, et je me demande toujours: quel est le sens de la vie et de la mort?

La terre est belle. J'ai beaucoup voyagé et rencontré des êtres instruits et sages, mais eux aussi doivent mourir.

28

Je suis venu de loin en espérant que vous aurez la bonté et la patience de m'accorder le temps de discuter tranquillement de cela.

— Le doute est riche. Il clarifie et purifie l'esprit. La remise en question, le fait même de la présence du doute en soi, nous aide à éclaircir notre recherche. Il faut douter non seulement de tout ce que les autres ont dit, de l'idée de régénération, de la croyance et du dogme chrétien de la résurrection, mais aussi de la certitude asiatique de la continuité. C'est en doutant et en remettant tout cela en question que nous trouvons la liberté nécessaire à notre recherche. Si l'on écarte vraiment toutes ces notions, non seulement verbalement, mais en les niant au plus profond de soi, alors on ne vit plus dans l'illusion. Une liberté totale à l'égard de toutes les illusions imposées ou créées par nous est indispensable. Nous jouons de ces illusions, mais si nous sommes sérieux, elles n'ont en fait aucun rôle, non plus que la foi.

Ayant donc écarté toutes ces choses, non pas temporairement mais avec la conscience lucide de leur caractère erroné, l'esprit n'est plus prisonnier des inventions humaines au sujet de la mort, de Dieu, ni de tous les rituels créés par la pensée. C'est seulement dans la liberté d'opinion et de jugement que nous pourrions délibérément, véritablement explorer le sens de la vie et de la mort — de l'existence et de sa fin. Si l'on est prêt à cela, si l'on en a la volonté, ou mieux, si l'on ressent véritablement et profondément le besoin de découvrir ce qu'il en est de la vie et de la mort (c'est un problème d'une extrême complexité, qui demande qu'on l'examine avec le plus grand soin), par où commencer? Par la vie, ou par la mort? Par le vivre, ou par la fin de ce que nous appelons vivre?

29

— J'ai plus de cinquante ans et j'ai mené une vie assez extravagante, en portant intérêt à beaucoup de choses. Je voudrais commencer par... En

fait, j'hésite, je ne sais trop par quoi commencer.

— Je pense que nous devrions commencer par le début de l'existence humaine, par le début de notre propre existence d'être humain.

— Je suis né dans une famille assez aisée, où j'ai reçu une éducation et une instruction soignées. J'ai travaillé dans les affaires, et j'ai suffisamment d'argent; je suis à présent un homme seul. J'avais une épouse et deux enfants qui ont tous péri dans un accident d'auto. Je ne me suis jamais remarié. Je pense que je voudrais commencer par parler de mon enfance. Au début, comme chez tout enfant pauvre ou riche, existait chez moi un psychisme bien développé, une activité centrée sur soi. Il est curieux de constater, rétrospectivement, que cette continuité du moi possessif, dénommé J. Smith, existe depuis la plus tendre enfance. Il est allé à l'école, s'est affirmé, est devenu agressif, arrogant, s'est ennuyé; puis ce furent la faculté et l'université. Mon père dirigeait une entreprise prospère où j'entraî. Je gravis tous les échelons. Et quand ma femme et mes enfants sont morts, j'ai entrepris cette quête. La perte simultanée de ces trois êtres, tous les souvenirs que je gardais d'eux affluant tout à coup, ce fut un choc terrible, une douleur brutale. Quand le choc est passé, j'ai commencé une recherche, par des lectures, des voyages à travers le monde, afin de poser des questions et de parler de ce problème avec certains soi-disant maîtres spirituels, des gourous. Je lisais énormément, mais n'étais jamais satisfait. Je suggère donc, si je puis me le permettre, que nous commencions par l'action même de la vie,

30

la construction, jour après jour de mon esprit cultivé et limité. Je suis cela. C'est ce dont ma vie est faite. Ma vie n'a rien d'exceptionnel., j'appartiens, si l'on veut, à la bourgeoisie aisée. Pour un temps, ce fut agréable et stimulant, mais parfois, cela devenait terne, ennuyeux, monotone. La mort de ma femme et de mes enfants m'a en quelque sorte tiré de là. Je ne suis pas devenu morbide, mais je veux connaître la vérité, s'il y en a une, au sujet de la vie et de la mort.

— Comment se constitue le psychisme, l'ego, le moi, la personne qu'on appelle « je »? Comment est apparue cette chose d'où est né le concept

de l'individu, le moi, séparé des autres? Comment cette force qu'est le moi, ce sens du je, se met-elle en marche? Nous nous servons du terme « moi » pour désigner à la fois la personne, le nom, la forme, les caractéristiques de l'ego. **Comment est né ce moi?** Vient-il au monde avec des caractéristiques transmises par les parents? Consiste-t-il simplement en une série de réactions? Ne fait-il que perpétuer des siècles de tradition? Le moi est-il forgé par les circonstances, les accidents, les événements? Est-il le produit de l'évolution — c'est-à-dire d'un processus temporel qui l'aurait progressivement affirmé et lui aurait donné plus d'importance? Ou, comme certains le prétendent, en particulier dans la sphère religieuse, l'écorce extérieure du moi abrite-t-elle en fait l'âme, et ce concept ancien des hindous et des bouddhistes? Le moi vient-il à l'existence par la société des hommes, qui renforce l'idée que l'on est séparé du reste de l'humanité? Toutes ces propositions font état de certaines vérités, de certains faits, et elles aussi constituent le moi. Ce dernier a pris une importance considérable dans le monde actuel. En démocratie, l'expression de

31

soi est dite liberté, et dans le monde totalitaire, cette liberté est réprimée, refusée et châtiée. Diriez-vous que cet instinct commence chez l'enfant, lorsqu'il éprouve le besoin de posséder? Nous avons peut-être hérité cet instinct possessif des animaux, chez qui il existe aussi. Le moi commence sans doute avec la possessivité. C'est à partir de cet instinct, de cette réaction, qu'il prend son essor, se renforce, et s'établit fermement. La possession d'une maison, d'un territoire, d'un savoir, ou de certaines capacités — tout cela procède de l'activité du moi. Ce mouvement procure le sentiment d'être un individu séparé du tout.

Maintenant vous pouvez entrer dans les détails: **ce moi est-il distinct du reste de l'humanité?** Le fait que vous ayez un nom à part, un organisme particulier, certaines tendances, peut-être un talent, différents de ceux d'un autre, cela suffit-il à faire de vous un individu? L'idée que chacun de nous est séparé d'autrui correspond-elle à une réalité? Ou bien, se peut-il que ce concept soit entièrement illusoire, tout comme notre division du monde en communautés et en nations différentes, qui correspond, en fait, à une forme plus grande de tribalisme? Le souci qu'a chacun, chaque communauté, d'être différent des autres personnes et des autres communautés, est-il justifié dans la réalité? Vous direz, bien entendu,

qu'il est réel dans la mesure où vous êtes américain et les autres sont français, russes, indiens, chinois, etc. La différence linguistique, culturelle et religieuse a provoqué des ravages, des guerres terribles, un mal incalculable dans le monde. Bien sûr, elle est aussi porteuse de grande beauté, car elle permet l'expression des talents du peintre, du musicien, du chercheur scientifique, etc. Vous voyez-vous comme un individu distinct, avec un cerveau qui n'appartient qu'à vous, à per-

32

sonne d'autre? Cela est votre pensée, censée être différente de celle d'autrui. Mais l'acte de penser est-il vraiment individuel? N'est-ce pas la pensée que partagent tous les êtres humains, du plus brillant homme de science à l'ignorant le plus primitif?

Toutes ces questions nous viennent lorsque nous considérons la mort d'un être humain. Mais si vous observez tout ce que la société et la religion entretiennent — les réactions, le nom, la forme, la possessivité, le besoin d'être distinct de l'autre — si vous l'examinez avec logique, d'une façon raisonnable et saine, **vous considérez-vous comme un individu?** Voilà une question importante par rapport au sens de la mort.

— Je vois où vous voulez en venir. Je comprends, je perçois intuitivement, que tant que je penserai être un individu, ma pensée sera distincte de celle d'autrui, et mon anxiété, ma souffrance seront séparées de celles de l'humanité. Il me semble — dites-moi si je fais erreur — que j'ai réduit le vaste système vivant de l'humanité à une seule petite vie mesquine. Êtes-vous en train de dire que je ne suis pas du tout un individu? Que ma pensée ne m'appartient pas? Que ce cerveau n'est pas le mien, séparé de tous les autres? Ai-je bien compris ce que vous suggérez? Est-ce là ce que vous soutenez? Est-ce votre conclusion?

— L'emploi du mot "conclusion", si je puis me permettre de vous le faire remarquer, n'est pas justifié. Conclure signifie refermer, mettre fin à un argument, ou conclure la paix après une guerre. Nous ne concluons rien; nous remarquons seulement, car nous devons nous éloigner des conclusions, de la finalité, etc. Une telle affirmation limite et rétrécit notre recherche. Mais il est un *fait* observable et rationnel, que votre pensée et celle d'autrui sont sem-



blables. L'expression de votre pensée peut varier : vous exprimerez une chose d'une certaine façon si vous êtes artiste, tandis que quelqu'un qui ne l'est pas l'exprimera autrement. Vous jugez et évaluez selon l'expression qui par la suite vous sépare, vous l'artiste, lui le footballeur. Mais tous deux, vous *pensez*. Le joueur de football et l'artiste souffrent, sont anxieux, ressentent la douleur, la déception, l'appréhension; l'un croit en Dieu, l'autre pas, l'un a la foi, l'autre ne l'a pas, mais cela même est commun à tous les êtres humains, et chacun croit pourtant être différent. Vous pensez peut-être que ma souffrance, ma solitude, mon désespoir sont entièrement différents, voire contraires à ceux d'autrui. Cela est notre tradition, notre conditionnement, ce pour quoi nous sommes éduqués — je suis arabe, tu es juif, etc. À partir de cette division se développent non seulement l'individu, mais aussi la différenciation raciale communautaire. L'individu, en s'identifiant à une communauté, une nation, une race, une religion, amène inmanquablement le conflit entre les êtres humains. Mais nous nous préoccupons seulement des effets, et non pas des causes de la guerre, des causes de cette division. Nous indiquons seulement, sans affirmer ni tirer de conclusion, que profondément, psychologiquement, vous êtes, Monsieur, le reste de l'humanité. L'humanité entière partage vos réactions. Votre cerveau a évolué pendant des siècles avant de vous appartenir. Si vous êtes marqué par le christianisme, et croyez en certains dogmes et rituels, cet autre a son propre dieu et ses rituels, mais tout cela est assemblé par la pensée. ***Demandons-nous, profondément, s'il existe vraiment un individu.*** Nous sommes l'humanité entière. Cela n'est pas une idée romantique ou fantastique. Il est important et nécessaire que nous nous en ren-

34

dions compte afin de discuter plus avant du sens de la mort.  
Qu'en pensez-vous, Monsieur?

— Je dois dire que toutes ces questions me troublent. Je ne suis pas sûr de la raison pour laquelle j'ai toujours considéré que j'étais séparé de vous et d'autrui. Ce que vous dites me semble vrai, mais je dois y réfléchir, j'ai besoin de quelque temps pour l'assimiler.

— Le temps est l'ennemi de la perception. Si vous réfléchissez à ce que nous avons dit jusqu'à présent, si vous en discutez et argumentez avec vous-même, si vous analysez notre conversation, cela va prendre du temps. Le temps est un facteur nouveau ajouté à la perception de ce qui est vrai. Enfin, laissons cela pour le moment. »

Lorsqu'il revint quelques jours plus tard, il paraissait plus calme et assez préoccupé. En ce jour nuageux, il allait sans doute pleuvoir. Cette région a besoin de beaucoup de pluie car au-delà des collines s'étend un vaste désert. C'est pour cette raison que les nuits sont très froides.

« Je suis de retour, après quelques jours de calme réflexion. Je vis seul dans une maison au bord de la mer, un de ces petits bungalows face au Pacifique bleu, sur une plage où l'on peut marcher pendant des heures. Je fais souvent de longues promenades le matin ou le soir. Après vous avoir vu l'autre jour, j'ai parcouru plus de cinq miles à pied, et j'ai décidé de revenir vous voir. J'étais d'abord assez perturbé. Je ne discernais pas bien ce que vous vouliez dire, ce que vous cherchiez à me faire remarquer. Bien que je sois plutôt sceptique à l'égard de ces questions, j'ai laissé

35

vos paroles occuper mon esprit. J'emploie le mot "laissé" à dessein, car je ne les acceptais ni ne les niais, elles m'intriguaient plutôt: je les ai laissés pénétrer mon esprit. Après avoir délibéré, j'ai pris ma voiture, j'ai longé la côte et obliqué dans les terres pour venir jusqu'ici. C'est une très belle vallée. Je suis heureux de vous trouver. Pouvons-nous continuer notre conversation de l'autre jour?

Si j'ai bien compris, vous avez remarqué que la tradition d'une pensée transmise depuis plusieurs générations peut provoquer la fixation d'un concept que nous acceptons sans discuter ni réfléchir. Ainsi, par exemple, l'idée que nous sommes des individus séparés. En y pensant un peu plus (j'emploie "penser" dans son sens ordinaire, c'est-à-dire en rationalisant, argumentant et remettant en question), j'ai eu comme une discussion, un long dialogue avec moi-même, et il me semble saisir enfin les implications de cette proposition. Je constate ce que nous avons fait du monde magnifique dans lequel nous vivons. Je vois tout le

déroulement historique des choses. Après bien des reconsidérations, je comprends vraiment la profondeur et la vérité de ce que vous dites. Si vous en avez le temps, je voudrais aller beaucoup plus loin dans tout cela. Vous le savez, je suis venu pour chercher à comprendre la mort, mais je vois combien il est important de commencer par se comprendre soi-même, afin que cette compréhension de soi nous amène à la question de la mort.

— Nous avons dit l'autre jour que nous partageons la lumière du soleil avec l'humanité entière<sup>1</sup>. La lumière du soleil n'est ni à vous, ni à moi. C'est l'éner-

1. Il n'avait pas dit cela. (N.d.A.)

## 36

gie source de vie, que nous partageons tous. Si vous observez avec sensibilité la beauté d'un coucher de soleil, l'humanité entière le partage. Ce n'est pas pour vous qu'il se couche à l'ouest, au nord, à l'est, ou au sud; seul importe le soleil couchant. Notre conscience, qui comprend nos actions et nos réactions, nos idées, nos concepts, nos schémas, nos systèmes de croyances, nos idéologies, nos craintes et notre foi, le respect que nous vouons à des choses que nous avons projetées, nos souffrances, nos contrariétés et nos peines — l'humanité entière les partage. Nous pensons que notre souffrance est personnelle. Nous sommes fermés à la souffrance de l'humanité. De même, nous considérons aussi le plaisir comme une propriété privée, comme notre excitation personnelle. Nous oublions que l'homme — et la femme aussi, bien entendu — souffre depuis la nuit des temps. Cette souffrance est la base de notre comportement. Tous les êtres humains la partagent.

Notre conscience n'est donc pas individuelle ; c'est la conscience de l'homme, qui a évolué, grandi, et s'est accumulée pendant des siècles innombrables. La foi, les dieux et tous les rituels créés par l'homme font partie de cette conscience, qui est une activité de la pensée. La pensée en a constitué le contenu — comportement, action, culture, aspiration; toute l'activité humaine est celle de la pensée. Et cette conscience même est le moi, le je, l'ego, la personnalité, etc. Je crois qu'il est indispensable de comprendre cela en profondeur, pas seulement logiquement ou en tant qu'argument, mais aussi intimement que le sang qui est en nous, notre

essence, le processus naturel de tout être humain. Notre responsabilité devient extrêmement grande lorsque nous réalisons cela. Tant que le contenu de notre conscience se maintient, nous

37

sommes responsables de tout ce qui se passe dans le monde. Tant que la peur, le sentiment nationaliste, la poursuite du succès — vous connaissez tout cela tant que cela sera, nous ferons partie de l'humanité, du mouvement humain. Il est extrêmement important de comprendre cela. C'est ainsi: le moi est construit par la pensée. Comme nous l'avons dit, la pensée n'appartient ni à vous ni à moi, elle n'est pas individuelle. Elle est ce que tous les êtres humains ont en commun. Et si l'on a profondément pénétré le sens de cette proposition, alors, je pense qu'on comprend la nature et le sens de la mort.

Enfant, vous est-il jamais arrivé, en longeant un ruisseau gargouillant au creux d'une petite vallée, de jeter dans un courant de plus en plus rapide quelque chose comme un petit bâton? Avez-vous vu comme l'objet suit la pente du cours d'eau, rebondit sur une petite bosse, franchit une crevasse, puis, en atteignant la chute, disparaît? C'est ainsi que disparaît notre vie.

***Que signifie la mort? Qu'est-ce que ce mot, et en quoi consiste le sentiment menaçant qu'il suscite?*** Il semble que nous ne l'acceptons jamais. »

38

***Mercredi 16 mars 1983***

(suite du dialogue du 15)

« L'homme tue l'homme dans différents états d'esprit. Il l'a tué pour des causes religieuses, pour des causes patriotiques, pour la paix, il a tué par la guerre organisée. Nous tuer les uns les autres, sans fin, c'est notre lot. Monsieur, vous rendez-vous compte de cette tuerie, de toute la souffrance qu'endure l'humanité depuis la nuit des temps, des larmes, de l'agonie, de la brutalité et de la terreur que tout cela implique? Et cela

continue encore. Le monde est malade. Ce ne sont pas les hommes politiques de droite ou de gauche qui vont nous apporter la paix. Chacun d'entre nous est responsable, et nous devons faire en sorte que le massacre cesse, afin de vivre sur cette terre qui est nôtre, dans la beauté et dans la paix. C'est là une immense tragédie que nous n'assumons pas, et que nous ne voulons pas résoudre. Nous laissons ce soin aux experts, mais le danger, avec ces derniers, est aussi grand qu'un précipice profond ou qu'un serpent venimeux.

Mis à part tout cela, *que signifie la mort?* Que signifie-t-elle pour vous, Monsieur?

39

— Cela signifie que tout ce que j'ai été et tout ce que je suis prend brusquement fin, à cause d'une maladie, d'un accident, ou de la vieillesse. J'ai bien sûr lu des écrits et conversé avec des Orientaux et des Indiens qui croient en la réincarnation. Dans la mesure de mon entendement, mais ce n'est peut-être pas vrai, la mort signifie la fin d'un être vivant; la mort d'un arbre, d'un poisson ou d'une araignée, la mort de ma femme et de mes enfants. C'est une rupture soudaine, l'arrêt brutal de ce qui était en vie, avec ses souvenirs, ses idées, ses peines, ses angoisses, ses joies et ses plaisirs — comme voir ensemble un beau coucher de soleil. Tout cela a pris fin, et le souvenir que nous en gardons amène non seulement des larmes, mais la prise de conscience de notre inadéquation et de notre propre solitude. Et l'idée d'être séparé de sa femme et de ses enfants, de tout ce pourquoi l'on a travaillé, de ce que l'on a chéri, ce dont on se souvient avec la douleur de l'attachement — tout cela, et plus encore, cesse soudain d'exister. Voilà, je pense, ce que signifie la mort en général. Voilà ce que mourir veut dire. C'est la fin. Sur le piano de mon bungalow, il y a une photo de ma femme et des enfants. Nous jouions souvent du piano ensemble. La photo contient leur souvenir, mais leur réalité a disparu. Le souvenir peut être douloureux ou agréable, mais le plaisir qu'il donne est plutôt faible car la souffrance domine. Pour moi, la mort, c'est tout cela.

Nous avions un gentil chat persan, une très belle bête. Un matin, nous l'avons trouvé mort sous le porche. Il avait dû manger quelque chose, et il était là sans vie, vide de sens; il ne ronronnerait plus jamais. C'est ça, la mort. La fin d'une longue vie ou

de celle d'un nouveau-né. J'ai eu, une fois, une petite plante qui promettait de devenir un bel arbre. Mais une personne étourdie, en passant, l'a piétinée par inadvertance; jamais elle ne deviendra un arbre. C'est encore une autre forme de la mort. La fin d'une journée, qu'elle ait été pauvre, ou riche et belle, ce peut aussi être une mort. Le début, et la fin.

— Monsieur, *qu'est-ce qu'être en vie? Du moment où nous naissons à celui de notre mort, qu'est-ce que vivre?* Il est important que nous comprenions la façon dont nous vivons — pourquoi, depuis des siècles, nous vivons ainsi. Il ne tient qu'à vous, n'est-ce pas, que ce soit une lutte constante. Le conflit, la douleur, la joie, le plaisir, l'angoisse, la solitude, la dépression et le travail, le labeur accompli pour les autres ou pour soi-même; être centré sur soi-même et, à l'occasion, généreux, envieux, courroucé; chercher à supprimer sa colère, ou la laisser se déchaîner, etc., c'est ce que nous appelons vivre. Les larmes, le rire, la peine, et le culte voué aux inventions humaines; vivre dans le mensonge, les illusions et la haine, la lassitude, l'ennui et les inepties que cela provoque: voilà notre vie. Ce n'est pas seulement la vôtre, mais celle de tous les êtres humains du monde, qui espèrent un jour y échapper. Ce système de culte, d'angoisse et de crainte perdure. Depuis une époque très reculée, le labeur, la lutte et la douleur, l'incertitude, la confusion, et aussi la joie et le rire font partie de notre existence. Nous appelons mort l'arrêt de tout cela. La mort met fin à nos attachements les plus superficiels, comme aux plus profonds. Toutes les formes d'attachement finissent avec elle: celui du moine, celui du *sannyasi*, de même que celui de la mère de famille.

Plusieurs problèmes sous-tendent celui-ci : premièrement, la question de l'immortalité. *L'immortalité existe-t-elle?* Ce qui n'est pas mortel ne connaît pas la mort, L'immortel demeure, au-delà du temps, complètement inconscient d'une telle fin. *Le moi est-il immortel, ou connaît-il une fin?* Le moi ne peut devenir immortel. Le je et tous ses

attributs se constituent dans le temps, qui est la pensée; jamais il ne sera immortel. On peut bien inventer une idée de l'immortalité, une image, un dieu, une représentation, et y tenir pour y trouver du réconfort, mais là n'est pas l'immortalité.

Deuxième question, un peu plus complexe: ***est-il possible de vivre avec la mort?*** Non pas avec morbidité, ni de façon auto destructrice. ***Pourquoi avons-nous séparé la vie de la mort?*** La mort fait partie de notre existence. Le vivant et le mourant sont inséparables et se suivent inexorablement. Pourquoi séparer l'envie, la colère, la tristesse, la solitude et le plaisir que nous éprouvons, de ce qu'on appelle la mort? Pourquoi les gardons-nous à des miles de distance, des années-lumière les uns des autres? Nous acceptons la mort d'un vieil homme, qui est naturelle. Mais si quelqu'un de jeune meurt dans un accident, ou atteint d'une maladie, nous nous révoltons contre la mort. Nous disons que c'est injuste, que cela ne devrait pas être. Voilà ce qu'il nous faut examiner, non pas comme un problème, mais en en cherchant et en observant les implications, et sans se faire d'illusions.

Se pose aussi ***la question du temps*** — le temps qu'il faut pour vivre, pour apprendre, pour amasser, pour agir, pour faire quelque chose, et puis la fin du temps connu — le temps qui sépare le vivre du finir. Dès qu'il y a séparation, division, entre "ici" et "là", entre "ce qui est" et "ce qui devrait être", cela implique le

42

temps. Il me semble significatif que nous maintenions la division entre cette prétendue mort et ce que nous appelons la vie. C'est à mes yeux un facteur décisif.

La peur surgit lorsqu'il y a une telle séparation, On fait alors un effort pour surmonter cette peur, en recherchant le confort, la satisfaction, un sentiment de continuité. (Il s'agit ici bien sûr du domaine psychologique et non pas de la réalité physique ou technique.) Le moi s'est constitué dans le temps, et il est maintenu par la pensée. Si seulement nous pouvions nous rendre compte de ce que signifient, sur le plan psychologique, le temps et la division, la séparation des hommes, des races, des cultures, opposés les uns aux autres. Cette séparation provient aussi de la pensée et du temps, comme la division entre vie et mort. Vivre avec la mort dans la vie impliquerait un profond changement dans notre

conception de l'existence. Mettre fin à l'attachement sans limite, sans motif, et sans faire intervenir le temps, c'est mourir alors qu'on est encore en vie.

L'amour ne connaît pas le temps. L'amour n'appartient ni à vous ni à moi, il n'est jamais personnel; on peut aimer une personne, mais lorsqu'on limite ce sentiment à un seul être, il cesse d'être de l'amour. Dans l'amour véritable, il n'y a pas de place pour les divisions du temps, de la pensée, et de toutes les complexités de la vie, ni pour toutes les misères, les confusions, l'incertitude, les jalousies et les angoisses humaines. Il faut faire très attention au temps et à la pensée. Cela ne veut pas dire que nous devons vivre uniquement dans le présent, ce serait une absurdité. Le temps est le passé, modifié, qui continue dans le futur, C'est un continuum auquel la pensée s'accroche. Elle s'attache ainsi à quelque chose qu'elle a créé de toutes pièces.

43

Autre question: si les êtres humains représentent toute l'humanité — vous ne la représentez pas seulement, vous *êtes* l'humanité, car vous êtes le monde et le monde est vous — ***qu'advient-il lorsque vous mourez ?*** Lorsque vous (ou quelqu'un d'autre) mourez, vous êtes les manifestations du vaste courant des actions et des réactions humaines, du courant de la conscience et du comportement. Vous ferez partie de ce courant, qui conditionne l'esprit, le cerveau humain, aussi longtemps que vous resterez conditionnés par l'envie, la peur, le plaisir, la joie, et ainsi de suite. Votre organisme peut cesser de vivre, mais vous êtes dans ce courant, car vous êtes vous-même ce courant lorsque vous êtes en vie. Le courant change, ralentit par endroits, s'accélère à d'autres, plus ou moins profond, quand les rives se resserrent, se glissant dans un passage étroit pour ensuite se déverser librement dans un plus grand volume. Tant que vous êtes dans ce courant, vous ne connaissez pas de liberté. Vous n'êtes pas libre du temps, de la confusion et du malheur de l'accumulation de souvenirs et d'attachements. Une dimension différente ne s'ouvre que lorsque ce courant prend fin, non parce que vous le quittez pour devenir autre chose, mais parce qu'il cesse d'être. Cette dimension ne se mesure pas par les mots. La fin, sans motif, voilà tout le sens de vivre et de mourir. Les racines du ciel sont dans la vie et la mort.

»



***Jeudi 17 mars 1983***

Ce matin, les nuages étaient très bas. La pluie de cette nuit a suffi à arroser, enrichir et nourrir la terre. Par un matin comme celui-ci, devant les collines en suspens parmi les nuages, sous les cieux, on ne peut que trouver étrange et maladive l'énergie phénoménale que l'homme a dépensée de par le monde, pour accomplir les grands progrès technologiques de ces cinquante dernières années, polluant presque toutes les rivières, gaspillant les ressources pour entretenir cette agitation perpétuelle.

Ce matin, sur la véranda, le temps était loin de sa résonance humaine. Le temps-mouvement, nécessaire pour aller d'ici à là-bas, le temps d'apprendre, d'agir, le temps qu'il faut pour accomplir une transformation, dans la vie ordinaire. On comprend que le temps soit nécessaire à l'acquisition d'une langue ou d'un savoir-faire, à la construction d'un avion, la fabrication d'un ordinateur ou l'accomplissement d'un voyage; il y a le temps de la jeunesse, celui de la vieillesse, le temps d'un coucher de soleil et celui durant lequel le soleil se lève lentement au-dessus des collines; il y a les longues ombres et la lente croissance d'un arbre, le temps qu'il faut pour devenir un bon menuisier ou un

45

bon jardinier. Dans la réalité et l'action physique, le temps est utile, nécessaire à l'acte d'apprendre.

***Cherchons-nous à utiliser le temps de la même façon dans le domaine psychologique?*** Appliquons-nous ce mode de pensée, d'action et d'apprentissage au monde intérieur, au psychisme, dans l'espoir de devenir quelqu'un, de nous améliorer? Il semble assez absurde de croire que l'on puisse changer « ce qui est » en « ce qui devrait être ». On pense qu'il faut du temps pour transformer la violence, dans toute sa complexité, en non-violence.

Lorsqu'on est assis seul, dans le calme, au-dessus de la grande vallée, on

peut presque compter les rangs d'orangers du verger, tant il est bien entretenu. Il n'est pas besoin de temps pour voir la beauté de la terre, mais il en faut pour transcrire cette vision sur une toile ou dans un poème. Il est probable que nous utilisons le temps pour échapper à « ce qui est », à ce que nous sommes, à notre futur et à celui de l'humanité. Dans le domaine psychologique, le temps est l'ennemi de l'homme. Nous voudrions que l'esprit se développe, qu'il grandisse, s'accomplisse, et devienne plus important qu'il n'est. Nous ne nous demandons jamais si cet espoir, ce concept, est justifié. Nous acceptons facilement et volontiers l'idée que le psychisme puisse évoluer, s'épanouir, pour atteindre un jour la paix et le bonheur. Mais en réalité, l'évolution psychologique n'existe pas.

Touche vive dans cette douce lumière, l'oiseau-mouche va et vient d'une fleur à l'autre, avec une vitalité étonnante pour un être si petit. Ses ailes battent avec une telle rapidité, à un rythme extraordinairement constant et régulier; il semble pouvoir avan-

46

cer aussi bien que reculer. C'est merveilleux de l'observer, de percevoir sa délicatesse, sa couleur vive, et l'on s'étonne que la beauté soit si petite, rapide et éphémère. Il y a une pie sur le câble téléphonique. Un autre oiseau contemple le monde entier du haut de cet arbre. Depuis une demi-heure qu'il n'a pas bougé, il regarde autour de lui, sa petite tête à l'affût du danger. Lui aussi, maintenant, s'est envolé. Les nuages commencent à s'éloigner des collines, qui sont si vertes!

Nous disions donc qu'il n'y a pas d'évolution psychologique. Le psychisme ne croîtra ni ne changera jamais en ce qu'il n'est pas. L'orgueil et l'arrogance ne peuvent ni s'améliorer ni s'accroître, pas plus que l'égoïsme, qui est le lot de tous les êtres humains, ne devient plus égoïste, plus proche de sa vraie nature. Il est assez effrayant de constater que le seul mot « espoir » comprend tout l'avenir du monde. L'idée d'un mouvement de « ce qui est » à « ce qui devrait être » est une illusion, et même un mensonge, si l'on peut se permettre d'employer ce mot. Nous acceptons comme fait accompli ce que l'homme répète depuis la nuit des temps. Mais si nous commençons à le remettre en question, à douter, nous pouvons voir très clairement — si nous voulons le voir, et non pas nous cacher derrière quelque image ou quelque formule sophistiquée —

la nature et la structure du psychisme, de l'ego, et du moi. Le moi ne pourra jamais devenir meilleur. Il essaie, croyant le pouvoir, mais il demeure dans des formes subtiles. Le moi revêt bien des apparences et se cache dans bien des structures; il peut varier d'un moment à l'autre, mais il reste toujours le moi, cette activité séparatrice et centrée sur soi, qui espère devenir un jour ce qu'elle n'est pas.

47

On voit alors que le moi n'est pas en devenir: il n'y a que la fin de l'égoïsme, de l'angoisse, de la douleur et de la souffrance que contient le psychisme, le moi. Il n'y a que la fin de tout cela, et cette fin ne demande pas de temps. Cela ne prendra pas fin après-demain, mais lorsqu'on aura perçu ce mouvement. Il s'agit non seulement d'une perception objective sans préjugés ni influences, mais débarrassée de toute l'accumulation du passé; il s'agit de voir sans l'observateur<sup>1</sup>, car l'observateur appartient au passé et demeurera toujours tel, même s'il souhaite vivre une mutation profonde. Les souvenirs, aussi agréables soient-ils, n'ont aucune réalité; ils appartiennent au passé, partis, terminés, morts: c'est seulement en observant sans l'observateur, qui est du passé, que l'on voit la nature et la fin du temps.

L'oiseau-mouche est de retour. À travers une trouée dans les nuages, un rayon de soleil l'a rattrapé, illuminant ses couleurs, son long bec fin et ses ailes rapides. Porter un pur regard sur cet oiseau, sans autre réaction que l'acte de le voir, c'est voir le monde, de la beauté tout entier.

« L'autre jour, je vous ai entendu dire que le temps est l'ennemi de l'homme. Vous avez ajouté une brève explication à cette proposition qui semble bien excessive. Puis vous avez fait d'autres affirmations semblables. J'ai trouvé certaines d'entre elles justes et naturelles, mais l'esprit ne voit pas toujours l'évidence, le fait, la vérité. Je me suis demandé, posant aussi cette question à d'autres gens, pourquoi nos esprits sont devenus si ternes, lents, et pourquoi nous

1. Il s'agit d'un regard neuf, libre de tout souvenir, de toute image et de tout conditionnement. Cf. les autres ouvrages de Krishnamurti publiés aux Editions du Rocher. (N.d.E.)

ne voyons pas immédiatement si quelque chose est vrai ou faux. Pourquoi avons-nous besoin d'explications qui paraissent si évidentes une fois que nous les avons reçues? Pourquoi ne percevons-nous pas la vérité d'un fait? ***Qu'est-il arrivé à notre esprit?*** Je voudrais, si possible, avoir une discussion avec vous à ce sujet, et découvrir ***pourquoi mon esprit n'est pas subtil et vif***. Cet esprit exercé et éduqué pourrait-il jamais atteindre une véritable et profonde subtilité, une vivacité [capable de] saisir dans l'immédiat la qualité d'une chose, sa vérité ou son erreur.

— Monsieur, commençons par nous demander pourquoi nous en sommes arrivés là, Cela n'a rien à voir avec la vieillesse. Est-ce le fait de notre mode de vie — de l'alcool, de la cigarette, des drogues, de l'agitation, de la fatigue et de notre incessante occupation? Nous sommes occupés extérieurement comme intérieurement. Est-ce la nature même de notre savoir? Nous sommes habitués à acquérir des connaissances — au lycée, à l'université, ou dans l'apprentissage d'une technique. Le savoir est-il un des facteurs de ce manque de subtilité? Nos cerveaux sont bourrés de faits, ils ont accumulé une telle quantité d'informations transmises par la télévision, les journaux, les magazines, dont ils tentent d'absorber et retenir le maximum. Ce savoir contribue-t-il à détruire la subtilité? Mais nous ne pouvons ni nous débarrasser du savoir, ni le mettre de côté, car il est nécessaire. Bien sûr, Monsieur, vous avez besoin de savoir pour conduire une auto ou pour écrire. pour faire des transactions, voire pour tenir une bêche. Nous avons besoin du savoir dans la vie de tous les jours. Nous parlons ici du savoir accumulé dans le domaine psychologique: toutes les connaissances que vous avez amassées au sujet de votre femme, si vous

en avez une, en dix ou cinquante ans de vie commune, ont-elles ou non endormi votre esprit? Tous les souvenirs et les images sont là, conservés. Nous parlons d'un savoir intérieur. Celui-ci a des raffinements superficiels qui lui sont propres: quand résister ou céder, quand accumuler ou ne pas le faire. Mais revenons à la question: la connaissance, à elle seule, ne rend-elle pas notre cerveau machinal,

répétitif à force d'habitude? L'encyclopédie contient les connaissances de tous ses auteurs. Pourquoi ne pas laisser ce savoir sur l'étagère et ne l'utiliser que lorsque nécessaire? N'en chargez pas votre cerveau.

Nous nous demandons si ce savoir fait obstacle à la compréhension, à la perception immédiate qui entraîne la mutation et la subtilité dont manquent les mots. Sommes-nous conditionnés par les journaux et la société dans laquelle nous vivons (et que nous avons créée, car chaque être humain, des générations passées à nos jours, a contribué à cette société dans quelque partie du monde que ce soit)? Notre pensée a-t-elle été formée par le conditionnement religieux? Une forte croyance dans une figure ou image est capable d'empêcher la subtilité et la rapidité [de l'esprit].

Sommes-nous si constamment occupés au point qu'il ne reste plus ni espace extérieur, ni espace intérieur, dans notre esprit et notre cœur?

Nous avons besoin d'espace, mais en vivant dans une ville surpeuplée ou dans une famille nombreuse, il n'y a pas d'espace physique et nous sommes chargés de toutes les impressions reçues, de tous les stress.

Psychologiquement aussi nous avons besoin d'espace. Il ne s'agit pas de l'espace imaginé par la pensée, ni de l'espace de l'isolement, ni de celui — politique, religieux ou racial — qui divise les hommes entre eux, ni

50

de celui qui sépare les continents, mais d'un espace intérieur qui n'a pas de centre. Qui dit centre, dit périphérie, circonférence. Ce n'est pas ce dont nous voulons parler.

Le fait que nous soyons devenus des spécialistes n'est-il pas aussi une des causes de notre manque de subtilité et de vivacité? Ayant subi une formation spécialisée, nous sommes peut-être vifs dans notre domaine, mais sommes-nous capables de comprendre la nature de la souffrance, de la solitude, etc.? Il est évident que l'on ne forme pas un esprit à être clair et sain; le terme "formé" signifie conditionné. Et comment se pourrait-il qu'un esprit conditionné soit jamais clair?

Voici donc, Monsieur, tous les facteurs qui empêchent la subtilité, la justesse et la clarté de l'esprit.

— Monsieur, je vous remercie de m'avoir reçu. Je n'ai peut-être pas tout compris de ce que vous m'avez dit, mais j'espère que quelques-unes des graines que vous avez plantées prendront racine, et que je permettrai à ces germes de grandir, de fleurir, sans trop interférer. Peut-être qu'alors

je verrai ou comprendrai quelque chose très rapidement, sans grandes explications et sans analyse verbale. Au revoir, Monsieur. »

51

### ***Vendredi 18 mars 1983***

À la mangeoire, il y avait au moins une douzaine d'oiseaux qui piaillaient et picoraient les grains en se chamaillant, jusqu'à ce qu'un oiseau plus grand arrive et qu'ils s'envolent à tire-d'aile. Quand ce dernier est parti, ils sont tous revenus en échangeant des cris, se disputant et faisant beaucoup de bruit. Puis un chat est passé, et dans l'affolement général, il y eut un cri perçant et beaucoup d'agitation, ce qui parvint à le chasser. Ce n'était pas un animal domestique, mais un des nombreux chats sauvages — de tailles, de formes et de couleurs différentes — qui rôdent dans la région. Toute la journée, la mangeoire était entourée d'oiseaux petits et grands, mais l'arrivée d'un geai bleu qui vitupérait contre le monde entier les a tous chassés — ou a provoqué leur départ. Ils guettaient les chats. À l'approche du soir, les oiseaux sont partis et tout est devenu silencieux, paisible. Les chats allaient et venaient, mais il n'y avait plus d'oiseaux.

Ce matin-là, les nuages étaient pleins de lumière, et l'air était chargé d'une promesse de pluie. Il avait beaucoup plu pendant ces dernières semaines. La réserve du lac artificiel était pleine à ras bord. Les feuillages verts, les buissons et les grands arbres atten-

52

daient tous le soleil, ce soleil de Californie qui d'habitude brille si fort mais qui n'était pas apparu depuis plusieurs jours.

On est en droit de se demander ***quel est le futur de l'humanité***, quel est l'avenir de tous ces enfants qui jouent, de ces jolis visages si gentils et joyeux? L'avenir est ce que nous sommes aujourd'hui. Historiquement, il en est ainsi depuis des millénaires: le vécu, la mort, et tout le labeur de nos vies. Nous ne faisons pas très attention au futur. Du matin au soir, la télévision nous montre des distractions sans fin, mises à part une ou deux chaînes dont les programmes sont meilleurs, mais trop courts.

Cela distrait les enfants et la publicité entretient ce sentiment de distraction. La même chose a lieu presque partout dans le monde. Quel sera l'avenir de ces enfants? Parmi les distractions il y a le sport, où trente, quarante à cinquante mille personnes hurlent à en perdre la voix autour de quelques joueurs dans une arène. Il y a aussi les rites et les cérémonies auxquels nous assistons dans une grande cathédrale, et que nous croyons saints et religieux, bien qu'il s'agisse encore d'une distraction, d'une expérience sentimentale et romantique, d'une sensation de religiosité. Si l'on observe cela dans différentes parties du monde, si l'on voit que l'esprit est envahi de distractions, d'amusements comme le sport, on ne peut que se demander, si l'on est sérieux: quel futur? La même chose sous d'autres formes? Une variété d'amusements? Si vous êtes un tant soit peu conscient de ce qui vous arrive, il vous faut envisager la façon dont le monde du sport et des loisirs s'est emparé de votre esprit et forge votre vie. Où cela nous conduit-il?

53

Peut-être ne vous en souciez-vous pas? Vous ne vous préoccupez probablement pas du lendemain. Il se peut que vous n'y ayez pas pensé, ou que vous trouviez trop compliqué, inquiétant ou risqué de penser aux années qui viennent. Il ne s'agit pas de notre propre vieillesse, mais de la destinée, si l'on peut dire, qui résulte de notre vie présente, emplie de toutes sortes de sentiments et de quêtes romantiques, avec ce monde de distractions qui empiète sur notre esprit. Si vous êtes un peu conscient de tout cela, quel sera le futur de l'humanité?

Nous avons déjà dit que l'avenir est ce que nous sommes maintenant. S'il n'y a pas de changement — nous ne parlons pas d'adaptation superficielle à quelque schéma politique, religieux ou social, mais d'un changement beaucoup plus profond qui demande soins, affection et attention — s'il n'y a aucun changement fondamental, le futur est ce que nous faisons à présent, chaque jour de notre vie. Le « changement » est un mot difficile. Changer quoi? Changer un schéma en un autre? Changer un concept? Un système politique ou religieux? Changer de ceci en cela? Tout ceci est du domaine de « ce qui est ». Un changement en quelque chose, formulé et projeté par la pensée, déterminé de façon matérialiste.

Interrogeons-nous attentivement sur le sens du mot « changement ». y a-t-il un changement quand il y a un motif? Y a-t-il changement s'il y a

une direction, un but particulier, tendant vers une conclusion qui semble rationnelle? « La fin de ce qui est » serait peut être une meilleure expression. Il s'agit d'une fin et non pas d'un mouvement de « ce qui est » vers « ce qui devrait être », car ce n'est pas cela, le changement. Mais la fin, la cessation — quel est le terme exact? Je pense que le mot « fin » est juste, donc limitons-nous à

54

celui-ci. La fin. Mais si la fin est motivée et raisonnée, si c'est l'affaire d'une décision, alors c'est seulement un passage de ceci en cela. Le terme de « décision » sous-entend une action de la volonté: « Je ferai ceci »; « je ne ferai pas cela ». Si le désir participe de l'acte de mettre fin, alors il en devient la cause. Lorsqu'il y a cause, il y a motivation, et donc pas de fin véritable.

Le xx siècle a connu d'innombrables changements, résultant de deux guerres mondiales dévastatrices, ainsi que du matérialisme dialectique, du scepticisme concernant les croyances, les activités et les rites religieux, etc. Dans le domaine technologique qui a déjà transformé beaucoup de choses, nous n'en sommes encore qu'au début. Des changements importants viendront lorsque tout le potentiel de l'informatique aura été développé. ***Quand l'ordinateur prendra le dessus, qu'advientra-t-il de l'esprit humain?*** C'est là une question différente, à laquelle nous devrions revenir.

Bientôt l'industrie des loisirs sera dominante, comme elle est en train de le devenir. Alors que les jeunes, les étudiants sont constamment encouragés au plaisir, à la rêverie et au romantisme sensuel, les mots de retenue et d'austérité se perdent. On ne leur accorde plus une pensée. Bien sûr, le renoncement du moine ou du *sannyasi*, qui se couvrent d'une sorte d'uniforme ou d'un simple morceau d'étoffe, n'est qu'un reniement du monde matériel — ce n'est pas l'austérité. Vous ne vous soucierez probablement pas d'écouter quelles sont les véritables implications de l'austérité. Depuis votre enfance, vous avez été élevé dans le but de vous amuser, d'échapper à vous-même par les loisirs, religieux ou autres. La plupart des psychologues vous diront qu'il faut exprimer tout ce que vous ressentez, que toute forme de retenue est

55



néfaste et conduit à la névrose. Il est naturel que vous entriez de plus en plus dans le monde des distractions, du sport et des loisirs, qui vous aide à vous échapper de vous-même, de ce que vous êtes.

Le commencement de l'austérité est dans la compréhension de ce que vous êtes sans déformation des faits, sans *a priori* et sans réagir à ce que vous découvrez être votre nature. L'observation et la conscience, sans retenue ni contrôle, de toute pensée, de tout sentiment — comme l'observation sans préjugés ni déformation d'un vol d'oiseaux — donne un sentiment d'austérité extraordinaire. Ce sentiment dépasse toute retenue, tout jeu envers soi-même, et toutes ces idées puériles de progrès et d'accomplissement personnel. Cette observation donne une grande liberté empreinte de la dignité de l'austérité. Mais si l'on disait cela à un groupe d'étudiants ou d'écoliers d'aujourd'hui, ils regarderaient sûrement par la fenêtre d'un air ennuyé, [parce qu'ils vivent dans] un monde qui ne s'applique qu'à la recherche de son propre plaisir.

Un grand écureuil roux descendit de l'arbre, grimpa sur la mangeoire où il grignota quelques grains, et s'assit en regardant autour de lui de ses grands yeux ronds comme des billes, la queue magnifique, recourbée et dressée. Il resta ainsi quelques instants, descendit, longea les rochers, puis bondit vers l'arbre et disparut.

Il semble que l'homme se soit toujours échappé de ce qu'il est, du sens de sa vie et de tout ce qui l'entoure — l'univers, le quotidien, la mort et le commencement. Nous ne nous rendons pas compte que nous avons beau nous fuir nous-mêmes et nous dis-

traire consciemment ou inconsciemment, le conflit, le plaisir, la douleur, la peur, etc., demeurent toujours. Ils finissent par tout régir. Vous pouvez toujours essayer de les réprimer, ou de les mettre délibérément de côté par un effort de volonté, il referont surface. Le plaisir est l'un des facteurs dominants, porteur lui aussi des mêmes conflits, de douleur et d'ennui. L'épuisement du plaisir et l'agacement font partie des troubles de notre vie. Vous n'y échapperez pas, mon ami. Vous n'éviterez ce trouble profond et insondable que si vous consacrez vraiment, non

seulement votre pensée, mais une grande attention, à l'observation diligente du vaste mouvement de la pensée et du moi. Vous direz peut-être que tout cela est bien ennuyeux, voire inutile. Mais si vous n'y faites pas attention, si vous n'y prenez garde, l'avenir sera plus destructeur et intolérable, et, de plus, sans grand intérêt. Cette perspective n'est pas pour vous refroidir et vous déprimer, mais c'est un fait. Vous êtes aujourd'hui ce que vous serez demain, c'est inévitable. C'est aussi sûr que le lever et le coucher du soleil. C'est le lot de l'être humain et de toute l'humanité si nous ne changeons pas tous, si chacun de nous ne se transforme pas, sans projection préalable de la pensée.

57

### ***Vendredi 25 mars 1983***

Voici le deuxième matin du printemps, et il est merveilleux. Cet endroit est d'une beauté extraordinaire. Il a beaucoup plu la nuit dernière, tout a été lavé à nouveau, et toutes les feuilles brillent au soleil. On respire le parfum de milliers de fleurs, et le ciel est bleu, parsemé de nuages fuyants. La beauté d'un pareil matin est intemporelle. Ce n'est pas une matinée particulière: c'est le matin du monde. Le matin de la nuit des temps. Celui dont on espère qu'il durera toujours. Empli de lumière douce, étincelant et clair, l'air est si pur ici, au-dessus de la vallée. Les orangers et leurs fruits jaune vif ont été lavés et ils brillent comme au premier matin de leur vie. La terre est lourde de pluie et il y a de la neige sur les monts. C'est vraiment le matin éternel.

De l'autre côté de la vallée, les montagnes lointaines qui la bordent attendent le soleil car la nuit a été froide. Tous les rochers, les cailloux, et le petit cours d'eau semblent en éveil, pleins de vie.

Assis en silence, loin de tout, en regardant le ciel, vous sentez la terre entière, la pureté et la beauté de tout ce qui vit et bouge — à l'exception de l'homme.

— ***Le temps est-il nécessaire pour se transformer?***

L'homme est semblable à lui-même depuis des siècles

58

et des siècles. Il continuera ainsi d'être ce qu'il est aujourd'hui, demain et après-demain. Le temps et l'évolution l'ont amené à son état présent. Son avenir sera le même, à moins d'une profonde et irréversible mutation de son psychisme.

Le temps est devenu extraordinairement important pour l'homme, pour chacun de nous — le temps d'apprendre, le temps d'acquérir une pratique, le temps de devenir et le temps de mourir — le temps extérieur du monde physique comme celui du monde psychologique. Le temps est nécessaire à l'apprentissage d'une langue, de la conduite, de la parole et à l'acquisition des connaissances. Sans le temps, il nous serait impossible d'assembler des éléments pour construire une maison; nous avons besoin de temps pour poser les briques ; pour aller d'un endroit à l'autre. Le temps est un facteur éminent de notre vie — pour acquérir, pour dépenser, pour guérir ou pour écrire une simple lettre. Nous pensons sans doute avoir besoin du temps psychologique, le temps de ce qui a été, modifié dans le présent et se poursuivant dans le futur. Le temps, c'est le passé, le présent et l'avenir. Intérieurement, l'homme y accroche tous ses espoirs; l'espoir et le temps ne font qu'un. L'avenir et ses lendemains [nous réservent] le temps de *devenir* intérieurement — d'être « ceci » et de *devenir* » « cela ». Le devenir, comme dans le monde physique, procède du plus petit au plus grand, ainsi, professionnellement, du poste le plus insignifiant au plus élevé.

Nous pensons avoir besoin du temps pour changer de « ceci » en « cela ». Les mots mêmes « espoir » et « changement » impliquent le temps. Il est clair que nous avons besoin de temps pour voyager, pour atteindre un port ou un pays après un long trajet à destination d'un lieu souhaité. Ce lieu souhaité, c'est

l'avenir. Il est bien évident que dans les domaines de la performance, de l'acquisition, et de la formation professionnelle qui exige un certain entraînement, le temps est non seulement nécessaire mais indispensable. Alors nous étendons ce même mouvement de devenir au domaine psychologique. Mais le devenir psychologique existe-t-il vraiment? Nous le prenons comme un fait accompli, sans jamais le remettre en question. Les religions et les livres évolutionnistes nous ont

appris qu'il faut du temps pour changer « ce qui est » en « ce qui devrait être ». La distance à franchir est le temps. Nous acceptons que le passage de la violence à la non-violence implique du plaisir et de la souffrance et qu'il faille énormément de temps pour atteindre cet idéal. Nous suivons ce schéma aveuglément, chaque jour de notre vie, sans rien remettre en question. Nous ne doutons pas. Nous suivons le processus traditionnel. Et cet espoir de l'accomplissement, qui n'est pas atteint sans difficultés, est sans doute l'un des malheurs de l'homme.

Le temps — qui change ce qui est en quelque chose de tout à fait différent — fait-il réellement partie du domaine psychologique? À quoi servent les idéaux, les idéologies, politiques ou religieux? Ne sont-ils pas des concepts humains qui divisent et génèrent le conflit? Après tout, les idéologies de droite, de gauche ou du centre proviennent d'une activité de la pensée qui étudie, soupèse, juge, et aboutit à une conclusion qui n'admet plus aucune remise en question. Aussi loin que l'homme se souvienne, des idéologies ont existé. Elles sont de la même nature que les croyances qui séparent les hommes les uns des autres. Cette séparation s'accomplit dans le temps: du « moi », de l'ego, de la personne à la famille, de celle-ci au groupe, de la tribu à la nation. Ces divisions tribales

60

pourront-elles jamais être comblées? L'être humain s'efforce d'unifier les nations, qui ne sont qu'une sorte de tribalisme magnifié. Mais leur unification est impossible : elles demeureront toujours distinctes. L'évolution a séparé les groupes, et nous poursuivons les guerres religieuses ou autres. Le temps ne changera rien à cela. Le savoir, l'expérience et les conclusions définitives qui en découlent ne généreront jamais une compréhension globale, une relation au monde entier, un esprit global.

La question est de savoir s'il est possible de changer « ce qui est », le présent, en ne tenant pas compte du mouvement du temps. Est-il possible de changer la violence — sans pour autant devenir non-violent, car ce ne serait que l'équivalent inverse de ce qui est, c'est-à-dire encore un mouvement de la pensée? Peut-on changer le sentiment d'envie avec tout ce qu'il signifie, sans prendre de temps? On sait que le mot « changement » implique la notion de temps, et que même le mot « transformation » ne convient pas, car il désigne un mouvement d'une

forme à une autre. Mais cesser d'être envieux sans recourir au temps? Le temps c'est la pensée. Le temps c'est le passé. Le temps est une motivation. Peut-il y avoir un changement — j'emploie bien ce mot — sans motivations? Le terme « motivation » lui-même ne sous entend-il pas déjà une direction, une conclusion? Quand il y a motif, il n'y a véritablement aucun changement. Le désir aussi a une structure complexe. Le désir de changement ou la volonté de changer deviennent une motivation qui, à son tour, déforme ce qui doit changer, ce qui doit finir. La fin n'est pas dans le temps.

Les nuages se rassemblent lentement autour de la montagne, ils vont bientôt obstruer le soleil et il pleu-

61

vra sans doute, comme hier. Car dans ces contrées-ci, c'est la saison des pluies. Il ne pleut jamais l'été: quand il fait chaud et sec, cette vallée est un désert. Au-delà des collines, le désert est là, ouvert à l'infini et morose. En d'autres saisons, il est très beau, avec son espace si vaste. Quand le printemps disparaît, tout se réchauffe, les arbres semblent flétrir et les fleurs ne sont plus. La chaleur sèche rend tout clair et limpide.

« Monsieur, pourquoi dites-vous que le temps n'est pas nécessaire au changement?

— Cherchons ensemble où est la vérité, sans accepter ni renier ce que d'autres ont dit, mais ayons ensemble un dialogue pour explorer cette question. On nous a appris, et c'est une tradition, à croire que le temps est indispensable au changement, n'est-ce pas vrai? Le temps sert à devenir plus important que ce que l'on est. Il ne s'agit pas ici du temps matériel nécessaire à l'acquisition d'une pratique, mais nous nous demandons si le psychisme peut devenir plus considérable et meilleur qu'il n'est, atteindre à un niveau de conscience supérieur. C'est un mouvement de mesure, de comparaison. Ensemble, nous nous demandons, n'est-ce pas, ce que signifie le changement. Nous vivons dans le désordre, la confusion, l'incertitude, en réagissant contre telle chose ou en faveur de telle autre. Nous recherchons les récompenses et évitons les punitions. Nous voulons la sécurité, mais tout ce que nous faisons semble créer l'insécurité. Cela, et le reste, fait le désordre de

notre vie quotidienne. On ne peut pas être désordonné ou négligent en affaires, par exemple. Il faut être précis, penser avec clarté et logique. Mais on ne poursuit pas

62

cette attitude dans le domaine psychologique. On a constamment besoin de fuir « ce qui est », de devenir différent de ce que l'on croit être, d'éviter les causes du désordre.

— Je comprends cela, dit l'autre. Nous nous échappons en effet de « ce qui est ». Nous ne considérons jamais avec assez de soin et d'attention ce qui se passe maintenant en chacun de nous. Nous essayons seulement de supprimer ou de transcender « ce qui est ». Si nous souffrons d'une grande douleur psychologique, intérieurement, nous ne l'observons jamais très attentivement. Nous voulons tout de suite l'effacer et trouver quelque réconfort. Et il y a toujours un combat pour atteindre un état qui ne connaîtrait ni la douleur, ni le désordre. Mais l'effort pour mettre de l'ordre semble lui-même augmenter le désordre et amener d'autres problèmes.

— Avez-vous remarqué que lorsque les politiciens tentent de résoudre un problème, la solution qu'ils y apportent crée de nouveaux problèmes? Cela ne s'arrête jamais.

— Voulez-vous dire, Monsieur, que le temps n'est pas un facteur de changement? Je distingue cela vaguement, mais je ne suis pas sûr de vraiment le comprendre. Vous dites en fait que si je suis motivé par le changement, cette motivation elle-même fait obstacle au changement. En effet, le motif est mon désir, ce besoin pressant de fuir le désagrément et la gêne, pour un état plus satisfaisant qui me rendra heureux. Un motif ou une cause aura dicté sa forme à la fin psychologique. Je comprends cela. J'ai un aperçu de ce que vous dites. Je commence à envisager ce qu'implique l'idée de changement en dehors du temps.

63

— Alors demandons-nous: existe-il une perception de « ce qui est » qui ne tienne pas au temps? En d'autres termes, est-il possible de regarder, d'observer « ce qui est » sans le passé, les souvenirs accumulés, les noms, les mots, les réactions? Est-il possible d'examiner ce sentiment, cette réaction que nous nommons par exemple l'envie, sans l'intervention de l'acteur, de celui qui est constitué de tous les souvenirs des événements passés?

Le temps, ce n'est pas simplement le lever et le coucher du soleil, aujourd'hui, hier ou demain. C'est une chose bien plus complexe et subtile. Afin de comprendre, véritablement, la nature et la profondeur du temps, il nous faut méditer sur l'éventualité que le temps s'arrête. Il ne s'agit pas d'un temps fictif ou de spéculations fantastiques et romantiques que crée l'imagination, mais de se demander si le temps, dans le domaine psychologique, peut jamais réellement prendre fin. C'est là la question. On peut analyser la nature du temps, l'étudier, tenter de découvrir si la continuité psychique est une réalité ou un espoir vain de l'homme cherchant à s'accrocher à quelque chose qui lui donnera de la sécurité, du confort. Le temps prend-il sa source dans les cieux? En regardant le ciel, ses planètes et son nombre incalculable d'étoiles, peut-on comprendre l'univers avec un esprit tributaire du temps? Est-il besoin du temps pour saisir et comprendre le grand mouvement du cosmos et de l'être humain, pour avoir une perception de l'éternelle vérité? Puis-je suggérer qu'il faudrait toujours, non pas penser, mais observer dans son ensemble, avec constance, le mouvement du temps, qui n'est autre que le mouvement de la pensée? Le temps et la pensée ne sont pas deux choses, deux actions ou

64

deux mouvements distincts. Le temps est la pensée et la pensée est le temps. On pourrait aussi bien demander s'il y a une fin totale de la pensée, c'est-à-dire du connu. Le savoir c'est le temps, tout comme la pensée, et nous nous demandons si l'accumulation de savoir, si l'acte d'amasser de plus en plus d'informations et de pénétrer plus avant dans la complexité de l'existence, si cela peut prendre fin. La pensée peut-elle cesser, alors même qu'elle constitue l'essence du psychisme, les peurs, les plaisirs, les angoisses, la solitude, la souffrance et le concept du moi séparé de l'autre? Cette activité égocentrique peut-elle s'arrêter tout entière? Tout cela prend fin avec la mort. Nous ne parlons pas ici de la

mort terminale, mais d'une perception de la pensée et du temps prenant fin.

Le savoir, après tout, c'est l'accumulation de différentes expériences dans le temps, l'enregistrement d'incidents et d'événements divers; cet enregistrement est stocké naturellement dans le cerveau. Il constitue l'essence du temps. Est-il possible de déterminer quand cet enregistrement est nécessaire, et s'il est vraiment indispensable dans le domaine psychologique? Il ne s'agit pas de faire le tri des savoirs et des techniques nécessaires, mais de comprendre la nature et le pourquoi de cet enregistrement, à partir duquel l'être humain agit et réagit. Quand nous nous sentons insultés ou blessés psychologiquement par un mot, un geste ou une action, pourquoi enregistrons-nous cette blessure? Est-il possible de ne pas retenir la flatterie ou l'insulte, d'éviter à l'esprit de trop se charger afin de lui donner de l'espace, et que le psychisme, que nous connaissons en tant que moi constitué par le temps et la pensée, prenne fin? Nous avons toujours peur de ce que nous n'avons jamais

65

vu ni perçu, de ce dont nous n'avons pas fait l'expérience. On ne fait pas l'expérience de la vérité. Pour éprouver une expérience, il faut qu'il y ait un sujet. Le sujet de l'expérience est le produit du temps, de l'accumulation de souvenirs, de connaissances, etc.

Comme nous l'avons déjà dit, le temps requiert une compréhension rapide et attentive. Pouvons-nous exister, dans notre vie quotidienne, sans le concept d'avenir? Pardonnez-moi, ce n'est pas le terme de concept qui convient, mais plutôt, ***est-il possible intérieurement de vivre sans le temps?*** Les racines du ciel ne sont pas dans le temps et la pensée.

— Monsieur, ce que vous dites est devenu une réalité quotidienne. Alors même que je vous écoute, vos commentaires sur le temps et la pensée me paraissent si simples et si clairs que pendant une ou deux secondes, le temps s'arrête peut-être effectivement. Mais si je retourne à ma routine, avec l'ennui et la lassitude qu'elle comprend, même le plaisir devient fatigant. Je reprendrai le cours ancien des choses. Il me semble incroyablement difficile de laisser tomber cette trame et de regarder comment fonctionne le temps sans y réagir. Mais je commence à comprendre (et j'espère que ce n'est pas seulement par les mots) qu'il est possible de ne pas enregistrer, si je puis employer votre expression. Je



me rends compte que je suis un disque, programmé pour être ceci ou cela. Il est assez facile de le constater, et peut-être de mettre tout cela de côté. Mais mettre fin à la pensée et à la complexité du temps demande une attention extrême et une observation minutieuse. Mais **qui poursuit cette recherche, si le chercheur lui-même est le produit du temps?** Je saisis une chose. En vérité vous dites: regardez sans réaction, accor-

66

dez une totale attention aux choses ordinaires de la vie, et découvrez-y la possibilité de mettre fin au temps et à la pensée. Merci, Monsieur, de cette intéressante conversation.

67

### ***Jeudi 31 mars 1983***

Il a plu toute la journée et les nuages, très bas sur la vallée, cachent les collines et les montagnes. C'est un matin un peu mélancolique, mais il y a les feuilles, les fleurs nouvelles, et toutes ces petites choses sont en pleine croissance. C'est le printemps, pourtant l'air est encore chargé de nuages et d'ombre. La terre se relève de l'hiver et cette convalescence est empreinte d'une grande beauté. Il a plu presque chaque jour depuis un mois et demi; de grands orages et des vents violents ont détruit plusieurs maisons et provoqué des glissements de terrain sur le flanc de la colline. Toute la côte a subi de grands dommages, et dans cette région, cela semble avoir pris des proportions démesurées. Chaque hiver est différent du précédent. Alors que certaines années sont très sèches, d'autres subissent une pluie torrentielle et destructrice, des vagues monstrueuses qui inondent les routes, comme si les éléments refusaient à la terre la grâce du printemps.

### ***— Quelles sont les causes de la guerre?***

Tout le pays est le théâtre de manifestations contre certaines guerres, contre la destruction nucléaire. Il y a les partisans et les opposants. Les politiciens parlent de défense; en fait il n'y a pas de défense, mais seule-

ment la guerre, la destruction de millions d'êtres. C'est là une situation assez difficile, un grand problème auquel l'homme se trouve confronté. Un parti désire se développer et s'étendre à sa façon, alors que l'autre se montre agressif par la vente d'armes, l'imposition de certaines idéologies contraignantes et l'invasion des terres.

L'homme se pose maintenant une question qu'il aurait dû se poser depuis des années, et non au dernier moment. Il s'est préparé aux guerres pendant toute sa vie. Cette préparation aux combats semble malheureusement être notre tendance naturelle. Après tant de chemin parcouru, nous, les êtres humains, nous demandons maintenant ce qu'il faut faire. Quelle est notre responsabilité devant ce problème auquel nous nous trouvons actuellement confrontés? La vraie question pour l'humanité est celle-ci, et non dans le choix de nouvelles armes à inventer ou fabriquer. C'est toujours après une crise que nous nous demandons ce qu'il faut faire. Étant donné la situation actuelle, les politiciens et le grand public vont décider au nom de leur fierté nationale ou raciale, au nom du pays de leurs pères et de toutes ces notions-là.

Cette question vient trop tard. Malgré les mesures immédiates qui doivent être prises, le vrai problème qui se pose à nous est celui-ci: est-il possible de mettre fin à tout conflit et non à telle ou telle guerre particulière, qu'elle soit nucléaire ou classique? Nous devons aussi chercher en toute conscience quelles sont les causes de la guerre. Tant que celles-ci ne seront pas découvertes et dissoutes, nous continuerons dans la même voie, par la guerre conventionnelle ou nucléaire, et l'homme détruira l'homme.

Nous devrions donc vraiment tous ensemble nous demander ce que sont essentiellement, fondamentale-

ment, les causes de toute guerre. Il nous faut rechercher ses vraies causes et non celles que nous avons inventées, empreintes de romantisme, de patriotisme et de toutes ces idées creuses. Nous devons comprendre pourquoi l'homme prépare ce meurtre légal. Tant que nous n'aurons pas

cherché et trouvé la réponse, les guerres se poursuivront. Mais nous ne considérons pas assez sérieusement ce problème, nous ne nous engageons pas à en découvrir les causes. Mis à part ce qui a lieu maintenant, l'immédiateté du conflit, de la crise actuelle, ne pouvons-nous pas trouver ensemble les vraies causes de toute guerre et les mettre en évidence, les dissoudre? Il faut pour cela que nous ressentions un besoin ardent de découvrir la vérité.

La question qui s'impose est celle de l'origine de cette division — le Russe, l'Américain, le Britannique, le Français, l'Allemand, etc. Pourquoi cette division entre l'homme et l'homme, la race contre la race, la culture opposée à une autre culture, une suite d'idéologies dressées l'une contre l'autre? Pourquoi? Pourquoi y a-t-il cette séparation? L'homme a divisé la terre entre ce qui est à vous et ce qui est à moi, pourquoi? Serait-ce que nous cherchons à nous sécuriser, à nous protéger par l'adhésion à un groupe particulier ou à une croyance, à une foi? Car les religions nous ont aussi divisés, elles ont dressé l'homme contre l'homme, les hindous, les musulmans, les chrétiens, les juifs, etc. Le nationalisme et son malheureux patriotisme sont en fait une forme glorifiée et anoblie du tribalisme. Par la communauté de langage, de superstitions, de systèmes politique et religieux, il y a, dans toute tribu, qu'elle soit petite ou grande, un sens d'appartenance. Et l'on s'y sent en sécurité, protégé, heureux, rassuré. Et pour cette sécurité, ce réconfort,

70

l'homme est prêt à tuer les autres qui ont le même désir de se sentir à l'abri, d'être protégés, d'appartenir à quelque chose. Ce désir puissant d'identification de la personne à un groupe, un drapeau, un rituel religieux, etc., nous donne le sentiment d'avoir des racines, de ne pas être des vagabonds sans toit. Chacun a ce besoin de trouver ses racines. Nous avons aussi divisé le monde en sphères économiques, avec tous leurs problèmes. L'industrie lourde est peut-être une des causes principales de la guerre. Quand l'industrie et l'économie s'allient à la politique, elles ne peuvent que soutenir une activité séparatiste afin de maintenir leur puissance. Tous les pays le font, les grands comme les petits. Les petits sont armés par les grandes nations. Cela se fait dans la discrétion et la clandestinité pour certains, ouvertement pour d'autres. Toute cette misère, cette souffrance et ce gaspillage énorme pour l'armement, auraient-ils pour cause l'affirmation visible de l'orgueil, du

désir de supériorité sur les autres?

Ceci est notre terre, non la vôtre, la mienne ou la sienne. Nous sommes là pour y vivre en nous aidant les uns les autres et non en nous détruisant. Ce n'est pas là une idée romantique, mais la réalité présente. Pourtant l'homme a divisé la terre, espérant trouver, individuellement, le bonheur, la sécurité, un sentiment de réconfort immuable. Tant qu'il n'y aura pas de changement radical qui nous fasse effacer toutes les nationalités, les idéologies et les divisions religieuses pour établir une relation globale — d'abord psychologique et intérieure, puis organisée à l'extérieur nous continuerons à faire la guerre. Si vous faites du mal aux autres, si vous les tuez, que ce soit par acte de colère ou par le meurtre organisé qui s'appelle la guerre, vous, qui êtes l'humanité, et non un homme

71

séparé se battant contre le reste de l'humanité, vous vous détruisez vous-même.

C'est là le vrai problème, le problème de base que nous devons comprendre et résoudre. Tant que nous ne nous sommes pas engagés et consacrés à effacer cette division nationale, économique et religieuse, nous perpétuons la guerre et sommes responsables de toutes les guerres, qu'elles soient nucléaires ou classiques.

C'est là une question vraiment très importante et urgente: l'homme, c'est-à-dire vous, peut-il amener en lui ce changement, et ne pas dire : « Si je change, cela a-t-il la moindre importance? Se pourrait-il que ce soit sans effet, comme une goutte d'eau dans l'océan? À quoi bon changer? » Cela est une question erronée, si je peux me permettre de l'indiquer. Cette question est fausse parce que vous êtes le reste de l'humanité. Vous êtes le monde, vous n'êtes pas séparé du monde. Vous n'êtes pas un Américain, un Russe, un hindou ou un musulman. Vous êtes hors de ces étiquettes et de ces mots, vous êtes le reste de l'humanité parce que votre conscience, vos réactions, sont semblables à celles des autres hommes. Vous parlez peut-être une langue différente, vivez selon d'autres coutumes, cela est la culture superficielle — il semble que toutes les cultures le soient — mais votre conscience, vos réactions, votre foi, vos croyances, vos idéologies, vos peurs et vos angoisses, votre isolement, votre peine et votre plaisir sont semblables à ceux du reste de l'humanité. Votre transformation affectera toute l'humanité.

Dans cette quête, cette recherche des causes de la guerre, il est très important de considérer ce fait. La guerre ne pourra être comprise et abolie que si vous-même et tous ceux qui sont très profondément préo-

72

cupés par la survie de l'homme, sentez que vous êtes absolument responsables du meurtre des autres. Qu'est-ce qui vous fera changer et prendre conscience de la situation effroyable que nous avons provoquée maintenant? Qu'est-ce qui vous fera vous détourner de toute division, qu'elle soit religieuse, nationale ou éthique? Davantage de souffrance? Mais la souffrance s'est perpétuée pendant plusieurs milliers d'années et l'homme n'a pas changé; il continue encore dans la même tradition, le même tribalisme, les mêmes divisions religieuses entre « mon dieu », et « votre dieu ».

Les dieux et leurs représentants sont des inventions de la pensée; ils n'ont en fait pas de réalité dans la vie quotidienne. La plupart des religions ont proclamé que le plus grand péché est de tuer les hommes. Les hindous, les bouddhistes l'ont dit bien avant les chrétiens. Et pourtant, malgré leur croyance en Dieu ou en un sauveur, les hommes continuent à tuer. Changerez-vous par la récompense du paradis, ou la punition de l'enfer? Cela aussi a été offert à l'homme. Et cela aussi a échoué. Aucune contrainte extérieure, telle que les lois ou les systèmes, n'empêchera jamais les hommes de s'entretuer. Les guerres ne seront pas non plus abolies par les convictions intellectuelles ou romantiques. Elles ne prendront fin que lorsque vous-même, comme le reste de l'humanité, réaliserez que toute forme de division engendre le conflit. Celui-ci sera étendu ou limité, mais la friction et la souffrance surviendront inévitablement. Vous êtes donc responsables, non seulement de vos enfants, mais aussi de toute l'humanité. Tant que vous ne comprendrez pas cela profondément et non verbalement, par l'idéation ou la simple perception intellectuelle, tant que vous ne le sentirez pas dans votre chair, dans votre regard sur la vie, dans vos actions, vous soutiendrez le

73

meurtre organisé qui s'appelle la guerre. Devant cette urgence, la perception importe beaucoup plus que la réponse. Le monde est malade et il n'existe aucun agent extérieur pour l'aider. Il n'y a que vous. Nous avons eu des dirigeants, des spécialistes, toutes sortes d'agents extérieurs, y compris Dieu: ils ont été sans effet; ils n'ont eu aucune influence sur notre état psychologique. Ils ne peuvent nous guider. Aucun homme d'État, aucun maître ou gourou ne peut vous rendre fort intérieurement, vous donner une parfaite santé psychique. Aussi longtemps que vous serez dans le désordre, que votre maison ne sera pas bien tenue, vous créerez le prophète extérieur qui vous égarera toujours. Votre maison est en désordre et il n'est personne sur cette terre ou dans les cieux qui puisse y mettre de l'ordre. Tant que vous ne comprendrez pas la nature du désordre, la nature du conflit et de la division, votre maison, c'est-à-dire vous-même, restera toujours dans le désordre, dans la guerre. Il ne s'agit pas de savoir quelle est la plus grande puissance militaire, mais de voir que c'est l'homme qui se dresse contre l'homme. Cet homme qui a créé les idéologies, lesquelles s'opposent les unes aux autres. Aussi longtemps que ces idées, ces idéologies, ne seront pas abolies, et que l'homme ne sera pas responsable des autres hommes, il n'y aura pas de paix possible dans le monde.

74

***Lundi 18 avril 1983 <sup>1</sup>***

Un nouveau jour commence et le soleil ne se lèvera pas avant une heure. Dans l'obscurité, les arbres sont silencieux, ils attendent l'aurore et l'apparition du soleil derrière les collines. Il devrait exister une prière pour l'aurore. Elle vient si doucement et se répand sur le monde. Et ici, dans cette maison tranquille et isolée, entourée d'orangers et de quelques fleurs, tout est extraordinairement calme. Les oiseaux n'ont pas encore commencé leur chant matinal. Le monde est endormi, tout au moins dans cette région éloignée de la civilisation et du bruit, de la brutalité, de la banalité et des discours politiques. Doucement, délicatement, l'aurore survient dans le profond silence de la nuit, bientôt interrompu par la tourterelle et le hululement d'une chouette. Il y en a plusieurs ici, elles s'appellent l'une l'autre. Puis c'est l'éveil des collines et des arbres. Dans l'air qui devient lumineux, la rosée

brille sur la feuille quand le soleil

1. Entre le 31 mars et cette date, Krishnamurti s'était rendu à New York où il donna deux conférences au Felt Forum, Madison Square Garden, et prit part à un séminaire organisé par le Dr David Shainberg.

75

dépasse la montagne. Ses premiers rayons sont saisis dans les branches des grands arbres, dans ce vieux chêne, là depuis très longtemps. Et la tourterelle commence à roucouler doucement. De l'autre côté de la route, près des orangers, on entend le cri d'un paon. Il y en a même dans cette partie du monde, du moins quelques-uns. Et la journée commence, si belle. Elle est neuve et fraîche, vivante, empreinte de beauté. C'est un nouveau jour sans souvenirs, sans désir.

On est saisi d'étonnement devant tant de beauté — ces oranges brillantes dans le feuillage sombre, et quelques fleurs dans leur splendeur étincelante, Et cette lumière extraordinaire qui semble être le propre de cette partie du monde. On s'étonne devant la création qui semble là depuis toujours — et n'est pas l'œuvre de la pensée habile, mais celle d'un matin frais. Celui-ci n'a jamais été si vif, si limpide. Et les collines bleutées nous entourent. C'est l'émanation d'un nouveau jour qui n'a jamais été.

Un écureuil à la longue queue touffue tressaille timidement dans le vieux poivrier qui a perdu beaucoup de branches. Comme le chêne, il a atteint un grand âge après avoir subi de nombreux orages. Ce matin neuf est plein de la vie éternelle; il n'a pas d'âge, pas de problèmes. Il existe et cela même est un miracle. C'est un nouveau matin sans mémoire. Les jours passés ne sont plus là et la voix de la tourterelle traverse la vallée, le soleil surplombe la colline et recouvre la terre. Lui aussi est sans souvenir. Les arbres dans le soleil, comme les fleurs, ne connaissent pas le temps. C'est le miracle d'un nouveau jour.

— *Quelle est cette continuité à laquelle l'homme aspire et qu'il désire tant?*

« Nous voulons une continuité, disait l'homme. La continuité fait partie de notre vie. C'est celle des générations qui se suivent, de la tradition, des choses que

nous avons connues et dont nous avons gardé le souvenir. Nous en avons un besoin irrésistible, que sommes-nous sans elle? La continuité qui semble résider dans les racines mêmes de notre être. Exister, c'est être dans la durée. La mort peut survenir, bien des choses peuvent prendre fin mais la continuité demeure. Nous remontons le temps pour trouver nos racines, notre identité. Si l'on s'intéresse à ce genre de choses et que l'on possède des traces de l'origine de sa famille, on peut probablement la suivre sur plusieurs siècles, de génération en génération. Il y a la continuité de la religion, celle des idéologies, des opinions, des valeurs, des jugements, des conclusions, elle existe dans tout ce dont nous nous souvenons. Du moment de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, cette continuité est là, avec toutes les expériences, tout le savoir acquis par l'homme. Est-ce une illusion?

— ***Qu'est-ce qui est doué de continuité?*** Ce chêne, probablement vieux de deux cents ans, aura une continuité jusqu'à sa mort ou son abattage par l'homme. Quelle est cette continuité à laquelle l'homme aspire et qu'il désire tant? Est-ce le nom, la forme, le compte en banque, les souvenirs? La mémoire est douée d'une continuité par le souvenir de ce qui a été. Toute la psyché est mémoire et rien d'autre. Nous attribuons beaucoup de choses à la psyché: les qualités, les vertus, les actes ignobles, ainsi que l'action intelligente dans le monde intérieur comme à l'extérieur. Et si on l'examine avec soin, sans préjugés ni conclusions, on discerne cette continuité dans toute notre existence, dans l'étendue de son tissu de souvenirs, d'événements passés, et c'est ce à quoi nous nous accrochons désespérément. »

L'écureuil est revenu. Il s'est absenté quelques heures et se retrouve sur la branche, grignotant quelque chose. Il observe, écoute, étonnamment alerte, vivant, conscient, tremblant d'excitation. Il va et vient, sans vous dire où il va ni quand il reviendra. Et le jour devient plus chaud, la tourterelle et les oiseaux sont partis, seuls quelques pigeons volent en



groupes d'un endroit à l'autre. On entend le froissement de leurs ailes qui battent l'air. Il y avait ici un renard, mais nous ne l'avons pas vu depuis longtemps, Il est probablement parti pour toujours, l'endroit est trop habité. On trouve aussi beaucoup de rongeurs, mais les gens sont dangereux et celui-ci est un petit écureuil timide, aussi capricieux que l'hirondelle.

Alors que la continuité n'existe nulle part, sauf dans la mémoire, existe-t-il dans l'être humain, dans son cerveau, un endroit, une zone, petite ou grande, d'où la mémoire soit absente, qu'elle n'ait jamais effleurée? Il vaut la peine d'observer tout cela, d'avancer sainement, rationnellement, de voir la complexité et les replis de la mémoire ainsi que sa continuité qui est, somme toute, le savoir. Le savoir est toujours dans le passé, il est le passé. Le passé est une immense mémoire accumulée, la tradition. Et quand on a examiné tout cela avec soin, sainement, la question inévitable est celle-ci: ***existe-t-il une zone dans le cerveau***, dans la profondeur de ses replis, ou dans la nature et la structure intérieure de l'homme et non dans ses activités extérieures, ***qui ne soit pas le résultat de la mémoire et du mouvement de la continuité?***

Les collines et les arbres, les prairies et les bois dureront aussi longtemps que la terre, à moins que l'homme ne les détruise par cruauté et désespoir. Le ruisseau, la source d'où il vient, ont une continuité,

78

mais nous ne nous demandons jamais si les collines et au-delà des collines ont leur propre continuité.

***s'il n'y a pas de continuité, qu'y a-t-il?*** Il n'y a rien.

Nous avons peur de n'être rien. Rien signifie qu'aucun objet ni existe. Aucun objet assemblé par la pensée, rien qui puisse être reconstitué par la mémoire, les souvenirs, rien qui puisse se décrire par les mots puis se mesurer. Il se trouve certainement, sûrement, un domaine dans lequel le passé ne projette pas son ombre, où le temps, le passé, le futur ou le présent ne signifient rien. Nous avons toujours essayé de mesurer par des mots ce que nous ne connaissons pas. Nous essayons de comprendre ce que nous ignorons en l'affublant de mots, le transformant ainsi en un bruit continu. Et ainsi encombrons-nous notre cerveau, déjà plein d'événements passés, d'expériences et de savoir. Nous pensons que le savoir est d'une grande importance psychologique, mais cela est faux. Il est impossible de croître par le savoir; il faut que le savoir cesse pour que

le neuf puisse exister. Neuf est un mot qui qualifie ce qui n'a jamais été auparavant. Et ce domaine ne peut être compris ou saisi par des mots ou des symboles: il est au-delà de tous les souvenirs.

79

### ***Mardi 19 avril 1983***

Cet hiver, il a plu presque constamment depuis trois mois. La Californie a un climat assez extravagant. La terre y est noyée de pluies ou subit une sécheresse absolue. Il y a eu de grands orages et quelques rares jours de soleil. Hier il a plu toute la journée et ce matin les nuages sont bas et le temps est plutôt triste. La pluie d'hier a battu toutes les feuilles. La terre est très mouillée. Les arbres et ce magnifique chêne doivent se demander ce qu'est devenu le soleil.

Ce matin, alors que les nuages cachent les montagnes et les collines presque jusqu'au fond de la vallée, surgit la question: ***que signifie être sérieux?*** À quoi correspondrait un esprit ou un cerveau très calme et sérieux? Sommes-nous jamais sérieux? Ou vivons-nous toujours dans un monde de superficialité, allant de-ci de-là, nous battant, nous disputant violemment au sujet de choses triviales. Que serait un cerveau très éveillé, non limité par ses propres pensées, ses souvenirs, ses évocations? Qui serait libre de toute l'agitation de la vie, de la douleur, de l'angoisse et de la souffrance sans fin? Pourrait-il exister un esprit totalement libre, qui ne soit pas déformé par les influences, par l'expérience et par l'immense accumulation de savoir ?

80

Le savoir est du temps: apprendre exige du temps. Pour apprendre à jouer du violon, il faut une patience infinie, des mois d'exercices, des années de concentration fervente. Acquérir un savoir-faire, devenir un athlète, créer un bon moteur ou se rendre sur la lune, tout cela exige du temps. Mais y a-t-il quelque chose à apprendre au sujet de la psyché, de ce que nous sommes, toutes les inconstances, les complexités de nos actions, de nos réactions, l'espoir, l'échec, la peine et

la joie, qu'y a-t-il à apprendre dans tout cela? Ainsi que nous l'avons dit, dans un certain domaine de notre existence physique, il faut du temps pour recueillir le savoir et agir à partir de celui-ci. Serait-ce que nous utilisons ce même principe, ce même mouvement du temps, dans le monde psychologique? Là aussi, nous nous disons que nous devons apprendre ce qui se passe en nous, nos réactions, notre comportement, nos exaltations et nos dépressions, nos idéations; nous pensons que cette connaissance aussi exige du temps.

On peut étudier ce qui est limité, mais pas l'illimité.

Et nous nous essayons alors à étudier le champ entier du psychisme, et disons que cela exige du temps. Mais dans ce domaine le temps est peut-être une illusion, il peut être un ennemi. La pensée crée l'illusion, et cette illusion évolue, grandit et s'étend. Il est probable que l'illusion de toute l'activité religieuse a commencé très simplement, et maintenant voyez où elle en est, avec cet immense pouvoir, ces possessions, cette grande accumulation d'œuvres d'art, de richesses, et cette hiérarchie religieuse qui exige l'obéissance et vous exhorte à une plus grande foi. Tout cela est l'évolution de l'illusion, son expansion et sa culture qui se sont développées au cours des siècles. Et le psychisme est tout le contenu de la conscience, la

81

mémoire de toutes choses passées et mortes. Nous attachons une telle importance à la mémoire ! Le psychisme est mémoire. Toute tradition n'est en fait que le passé. Nous nous y attachons désespérément, cherchons à la connaître dans tous ses aspects, pensant que cette étude exige du temps, comme celle des autres domaines.

Je me demande si nous nous posons jamais la question d'un arrêt possible du temps — le temps de devenir, le temps de s'accomplir. Y a-t-il quoi que ce soit à apprendre à ce sujet? Ou peut-on voir que le mouvement entier de cette mémoire illusoire, qui semble si réelle, peut prendre fin ? Si le temps peut s'arrêter, quelle est alors la relation entre ce qui est au-delà du temps et toutes les activités physiques du cerveau, telles que la mémoire, le savoir, les souvenirs et les expériences? Quel rapport y a-t-il entre ces deux domaines? Comme nous l'avons souvent dit, le savoir et la pensée sont limités. Ce qui est limité ne peut avoir de relation avec l'illimité. Toutefois, l'illimité peut avoir une sorte de rapport avec ce qui est limité, mais cette communication sera toujours

partielle, étroite et fragmentaire.

Si l'on a l'esprit mercantile, on peut se demander l'utilité de tout ceci, l'utilité de l'illimité, en quoi cela peut être utile à l'homme. Nous voulons toujours une récompense. Nous vivons sur le principe de la punition et de la récompense, comme des chiens dressés que l'on récompense quand ils obéissent. Et nous sommes presque semblables à eux puisque nous voulons être récompensés pour nos actions, notre obéissance, etc. Une telle exigence naît du cerveau limité. Le cerveau est le centre de la pensée, laquelle est toujours limitée, en toutes circonstances. Elle peut inventer l'extraordinaire, le théorique, l'incommensurable,

82

mais son invention sera toujours limitée. Voilà pourquoi il faut être complètement libre à l'égard du travail et du labeur de la vie, comme de l'activité égocentrique, pour que l'illimité puisse être.

L'incommensurable ne peut se mesurer par des mots. Nous essayons toujours de l'inclure dans le cadre des mots, pourtant le symbole n'est pas ce qui est. Mais nous vénérons le symbole, vivant ainsi toujours dans une condition limitée.

Comme les nuages sont en suspens au-dessus des arbres et que les oiseaux se taisent dans l'attente de l'orage, ce matin convient à une réflexion sérieuse, remettant en question l'existence toute entière, les dieux eux-mêmes et toute l'activité humaine. Nos vies sont si courtes, et durant ce petit laps de temps il n'y a rien à apprendre sur le champ du psychisme, le mouvement de la mémoire ; nous ne pouvons que l'observer. L'observer sans mouvement de la pensée, l'observer sans le temps, sans savoir passé, sans l'observateur qui est l'essence du passé. Simplement regarder. Regarder ces nuages qui se forment et se reforment, les arbres, les petits oiseaux. Tout cela fait partie de la vie. Quand on regarde attentivement, assidûment, il n'y a rien à apprendre. Il n'y a que cet immense espace, le silence et le vide, l'énergie dévorante.

83

***Mercredi 20 avril 1983***

Il y avait à l'extrémité de chaque feuille, petite ou grande, lavée par la pluie récente, une goutte d'eau brillante de soleil, un merveilleux bijou qu'une légère brise ne parvenait pas à détacher. C'était un matin très calme, plein de joie, de paix, l'air semblait apporter une bénédiction. Et comme nous observions cette lumière scintillante en suspens sur chaque feuille si propre, la terre nous parut tellement belle, malgré les fils électriques et leurs affreux poteaux. Malgré tout le bruit du monde, la terre était riche, immuable, solide. Parfois secouée de redoutables séismes, elle était toujours merveilleuse. On ne peut apprécier la terre sans vraiment vivre à son contact, travaillant avec elle, la main dans la poussière du sol, soulevant les pierres et les roches — ce n'est qu'ainsi que l'on découvre ce sentiment de communion extraordinaire avec la terre, les fleurs, les arbres immenses et l'herbe drue, les haies qui bordent la route.

Ce matin, tout était en éveil, plein de joie, les cieux étaient bleus quand le soleil émergea des collines et que la lumière parut. Nous regardions l'oiseau moqueur sur son fil, se livrant à ses cocasseries; il sautait très haut, faisait le saut périlleux pour retomber

84

exactement au même point. Il s'amusait à s'élever dans les airs pour redescendre en cercles, poussant des cris aigus pour manifester sa joie devant la vie. Et comme nous l'observions, lui seul existait, l'observateur n'existait pas. Il n'y avait que l'oiseau gris et blanc, avec sa longue queue. Cette observation avait lieu sans aucun mouvement de la pensée, nous regardions les jeux de l'oiseau qui s'amusait.

Nous ne regardons jamais longtemps. Quand nous observons avec une grande patience, sans ressentir l'observateur, quand nous regardons ces oiseaux, ces petites gouttes sur les feuilles frémissantes, les abeilles et les fleurs, la longue cohorte des fourmis, alors le temps s'arrête, le temps prend fin. Nous ne prenons pas le temps de regarder ou d'en avoir la patience. On apprend beaucoup par l'observation, regardant les gens, leur démarche, leur façon de parler, leurs gestes. On voit alors leur vanité ou la négligence qu'ils ont de leur propre corps. Ils peuvent être indifférents, endurcis.

Un aigle, haut dans le ciel, faisait de grands cercles sans un battement

d'ailes, porté par le courant aérien, et il disparut au-delà des collines. Observer, apprendre: apprendre est du temps, mais l'observation n'est pas du temps. Vous pouvez aussi écouter sans aucune interprétation, sans réaction, sans préjugé: écouter ce tonnerre dans le ciel, ce tonnerre qui gronde dans les collines. On n'écoute jamais complètement, il y a toujours une interruption. Regarder, écouter, est un grand art — regarder, écouter, sans réaction, sans la moindre sensation de la présence de celui qui écoute ou qui voit. En regardant, en écoutant, nous apprenons infiniment plus de choses que par les livres. Ceux-ci sont nécessaires, mais l'observation et l'écoute aiguisent les sens. Car après tout, le

85

cerveau est le centre de toutes les réactions, les pensées, les réminiscences. Mais si vos sens ne sont pas à leur plus haut niveau d'éveil, vous ne pouvez pas vraiment observer, écouter et apprendre, non seulement comment agir, mais encore comprendre ce qu'est apprendre, car c'est là le sol même sur lequel peut croître la semence de la bonté. Avec cette observation, cette écoute simple et lucide, apparaît alors une conscience: la conscience de la couleur de ces fleurs rouges, jaunes, blanches, des feuilles nouvelles, des tiges si tendres, délicates, la conscience des cieux, de la terre et de ces gens qui passent. Ils ont marché, bavardant le long de cette longue route, sans jamais regarder les arbres, les fleurs, ni les cieux et les merveilleuses collines. Ils ne sont même pas conscients de ce qui se passe autour d'eux. Ils parlent beaucoup de l'environnement, de l'importance de protéger la nature, mais ne semblent pas conscients de la beauté et du silence des collines, de la dignité splendide d'un vieil arbre. Ils n'ont même pas la notion de leurs propres pensées, de leurs réactions, non plus que de leur démarche ou de leurs vêtements. Ce qui ne veut pas dire qu'ils devraient être égocentriques dans leur observation, dans leur conscience des choses, mais simplement conscients.

Avec la conscience vient le choix de ce qu'il faut faire ou ne pas faire, de ce que l'on aime et de ce qui déplaît. On prend conscience de ses propres préjugés, de ses peurs, de ses angoisses, des joies dont on se souvient, des plaisirs poursuivis; dans tout cela existe le choix et nous pensons qu'il nous donne la liberté. Nous aimons cette liberté de choisir; nous pensons que la liberté est nécessaire pour ce choix — ou plutôt que le

choix nous donne une sensation de liberté —,

86

mais quand on voit les choses très, très clairement, il n'y a pas de choix. Et cela nous mène à la conscience sans choix, une conscience au-delà de ce qui nous plaît ou nous déplaît. Cette conscience vraiment simple, honnête et sans choix, conduit à un autre facteur, l'attention. Le mot lui-même signifie saisir et persister, mais cela se situe encore dans l'activité cérébrale. L'observation, la conscience et l'attention dépendent du cerveau qui est limité, conditionné par les habitudes des générations passées, les impressions, les traditions, toute la déraison et le bon sens de l'homme. Ainsi, toute action dérivée de cette attention demeure limitée, et ce qui est limité amène inévitablement le désordre. Si l'on pense à soi-même du matin au soir — à ses soucis, ses désirs, ses exigences et son accomplissement propre — cet égoïsme très, très limité ne peut qu'être cause de friction dans la relation à autrui, lui aussi limité ; et cela provoquera le conflit, la tension et les désordres de toutes sortes, la perpétuelle violence des êtres humains.

Quand on est attentif à tout cela, dans une conscience sans choix, alors, de cet état, survient la vision pénétrante, l'*insight*. L'*insight* n'est pas action du souvenir, poursuite de la mémoire. C'est comme un éclair de lumière. Dans une clarté absolue, on voit alors toutes les complications, les conséquences, les corrélations. Cet *insight* même est alors l'action, l'action complète, dans laquelle n'existent ni regrets, ni retours en arrière, ni sensation d'humiliation ou de rejet. C'est l'*insight* pur et limpide — la perception sans l'ombre d'un doute.

La plupart d'entre nous commencent par la certitude, mais avec l'âge, celle-ci se change en incertitude, et nous mourrons dans l'incertitude. Mais si l'on

87

commence avec l'incertitude, le doute, la remise en question, l'interrogation et un désir ardent de comprendre, si l'on a un doute réel devant la conduite de l'homme, les rituels religieux, leurs images et leurs symboles, alors, de ce doute même surgit la clarté de la certitude. Avec

un *insight* clair à propos de la violence par exemple, cet *insight* lui-même supprime toute violence. Il se situe à l'extérieur du cerveau, si l'on peut s'exprimer ainsi. Il n'est pas du temps. Il n'est pas du souvenir ou du savoir. Ainsi cet *insight* et l'action qui en découle transforment les cellules cérébrales elles-mêmes. Cet insight est complet et, de cette complétude, une action logique, saine et rationnelle devient possible. Tout ce mouvement qui va de l'observation et de l'écoute jusqu'au tonnerre de l'*insight* est en fait un seul mouvement; on n'y parvient pas par étapes. Il est comme une flèche rapide. Et lui seul peut déconditionner le cerveau, et non l'effort de la pensée, volonté déterminée par la nécessité. Tout cela concerne le temps et l'abolition du temps. L'homme est lié au temps et ce lien est le mouvement de la pensée. Ainsi, quand cessent la pensée et le temps, y a-t-il un *insight* total. Alors seulement l'épanouissement du cerveau devient possible. Alors seulement il existe une relation totale avec l'esprit.

88

### ***jeudi 21 avril 1983***

Très haut dans les collines, près des merveilleux séquoias géants et vénérables, il y a un groupe de cabanes dont l'une se trouve un peu à l'écart des autres <sup>1</sup>. Certains de ces arbres sont là depuis l'époque de la civilisation égyptienne, peut-être de l'empire de Ramsès II. Ils sont vraiment merveilleux. Leurs troncs teintés de rose luisent au soleil levant. Ces arbres sont incombustibles; leur écorce a résisté aux feux des Indiens dont on voit encore la trace sombre à leurs pieds. Ils sont réellement gigantesques et si l'on reste assis, immobile contre leur énorme tronc, quand le soleil du matin illumine leur sommet, les écureuils du voisinage s'approchent. Ils sont très curieux, tout comme les geais bleus, si bleus, toujours prêts à protester, à demander ce que l'on fait là, à faire comprendre que l'on dérange, qu'il faut partir le plus vite possible. Mais si vous demeurez sans mouvement, aux aguets, contemplant la beauté, la lumière touchant les

1. En septembre 1942. Krishnamurti avait séjourné seul dans une cabane du Sequoia National Park. Il y avait éprouvé un bonheur extatique, et c'est cette expérience qu'il évoque dans ce chapitre.



feuilles dans l'air immobile, eux aussi vous laisseront tranquille et vous accepteront aussi bien que les écureuils.

Ce n'était pas la saison des vacances, les cabanes étaient vides et le silence de la nuit étonnant. Parfois des ours s'approchaient et l'on entendait le choc de leurs corps lourds contre le mur. On aurait pu se croire dans un endroit sauvage que la civilisation moderne n'aurait pas encore détruit. Pour atteindre ce lieu, il faut franchir plusieurs niveaux de montagnes de plus en plus hautes, jusqu'à cette forêt de séquoias traversée de torrents qui dévalent les pentes. Cette solitude était si belle dans la majesté de ces arbres, dont les racines plongent dans le passé le plus profond, silencieux, dignes et forts, demeurés depuis toujours absolument indifférents à l'agitation de notre monde. Et dans cette cabane entourée de ces arbres séculaires, nous étions seuls jour après jour, observant tout, au cours de longues marches dans les sentiers où les rencontres étaient rares. De là-haut, on voyait le va et vient des avions éclairés par le soleil, ainsi que celui des voitures se poursuivant comme des insectes. Mais, sur place, seuls vaquaient les vrais insectes, surtout des masses de fourmis rouges qui vous grimpaient le long des jambes tout en semblant vous ignorer.

Les écureuils venaient se faire nourrir. L'un d'entre eux venait chaque matin; franchissant le rebord de la fenêtre, il sautait sur la table, sa queue en panache touchant presque sa tête, et il s'emplissait alors les bajoues de cacahuètes sorties une à une d'un grand sac. Il les emportait toutes, décortiquées ou non, et sautait à nouveau par la fenêtre jusqu'à la véranda vers la cavité d'un arbre mort qui lui servait de nid. Ce manège durait parfois une heure ou davantage. Il s'était apprivoisé et laissait très gentiment caresser sa

fourrure douce en levant un regard surpris et amical.

Il savait qu'il ne serait pas blessé, qu'il ne lui serait fait aucun mal. Un jour qu'il avait fait sa provision de cacahuètes, il voulut repartir, mais trouva la porte et les fenêtres closes et comprit qu'il était prisonnier. Il s'approcha alors de la table, puis sauta et nous regarda en protestant. Comment garder prisonnière cette petite merveille si vivante ? On ouvrit

donc la fenêtre, l'animal descendit prestement de la table, franchit le rebord pour retrouver son tronc d'arbre et revint immédiatement réclamer une ration supplémentaire. Cet événement scella notre amitié. Quand son trou fut rempli de cacachuètes, probablement en vue de l'hiver, il put alors jouer à loisir sur les arbres, pourchasser les autres écureuils, mais il revenait toujours à son tronc mort. Il apparaissait parfois vers le soir, se posait sur le rebord de la fenêtre pour bavarder et raconter sa journée, puis, quand l'obscurité tombait, il nous disait bonsoir avant de sauter dans son nid. Le lendemain il était encore là, nous appelant à travers la vitre, et la journée pouvait commencer. Chaque animal de cette forêt, chaque petite créature faisait de même — amassant sa nourriture, pourchassant les autres par colère ou par jeu. Les plus grands, tels les cerfs, étaient curieux et nous regardaient. Un jour, au détour d'un sentier rocailleux, se tenait une grosse ourse noire entourée de ses quatre oursons, aussi massifs que des gros chats. Elle les fit vite grimper à l'abri d'un arbre, tous les quatre, puis se retourna et me regarda. Curieusement, nous n'avions pas peur et nous nous sommes observés pendant deux ou trois secondes ou davantage. Je me suis alors retourné pour redescendre par le même chemin. Ce n'est que de retour dans la cabane que l'évidence du danger de cette rencontre m'apparut.

91

La vie est un processus incessant de devenir et de fin. Il n'y a pas si longtemps, ce grand pays était encore très naturel; il n'avait pas atteint un tel degré de développement technologique, et n'était pas tellement touché par la vulgarité qui l'envahit de nos jours. Assis sur les marches de la cabane, on pouvait observer l'intense activité de chaque créature, des fourmis, des lapins, des cerfs, de l'ours, de l'écureuil, comme celle des arbres.

La vie est action, elle est faite de séquences, d'actions continues, incessantes, jusqu'à la mort. L'action née du désir est déformée, limitée, et, quoi que l'on fasse, sa limite ne peut que provoquer un conflit sans fin. Toute chose limitée provoque, par sa nature même, des crises et des problèmes. Elle est comme l'homme qui ne pense qu'à lui-même, à ses problèmes, ses expériences, ses joies et ses plaisirs, ses affaires — totalement égocentrique. Son activité s'en trouve naturellement très limitée. Jamais nous ne réalisons la limitation inhérente à cet égocentrisme. On qualifie d'épanouissement, d'expression de soi, cette

quête du succès, cette recherche du plaisir, ainsi que l'aboutissement intérieur, le besoin impérieux de devenir. Toute activité de cet ordre ne peut être que limitée, déformée, et les actes successifs, orientés vers une direction quelle qu'elle soit, ne peuvent invariablement qu'engendrer la fragmentation, comme cela se démontre dans ce monde. Le désir est très puissant ; les moines, tout comme les *sannyasis*, ont essayé de réprimer ou d'identifier à de nobles symboles, à des images, cette flamme brûlante. Le désir est ainsi identifié à quelque chose de plus élevé, mais il demeure désir. Tout acte dérivé de lui, qu'on le qualifie de noble ou d'ignoble, est toujours limité, altéré.

92

Le geai bleu est de retour. Après son déjeuner, il fait du bruit pour être remarqué. On lui lance quelques cacahuètes qu'il ramasse par terre et emporte dans son bec jusqu'à une branche. d'où il revient bientôt pour en réclamer davantage. Jour après jour, lui aussi s'est apprivoisé, venant tout près, les yeux brillants, la queue dressée, de ce bleu luisant, si vif et clair qu'aucun peintre ne parvient à saisir. Et il morigène les autres oiseaux, ne voulant pas d'intrus dans ce qu'il doit considérer comme son domaine. Mais il y a toujours des intrus. D'autres oiseaux viennent bientôt et tous apprécient les raisins secs et les cacahuètes. Toute l'activité de la vie est là.

Le soleil était maintenant haut dans le ciel et les ombres encore rares s'allongeraient vers le soir, deviendraient sculpturales, sombres et rayonnantes.

***Existe-t-il une action qui ne soit née du désir?*** Si nous nous posons une telle question, et nous le faisons rarement, nous pouvons, sans aucun motif, chercher une action qui relève de l'intelligence. L'action née du désir n'est pas intelligente. Elle provoque toutes sortes de problèmes.

***Existe-t-il une action de l'intelligence?*** Il faut toujours se montrer un peu sceptique dans ce domaine; le doute est un extraordinaire agent purificateur du cerveau, du cœur. Le doute, dosé avec soin, a un grand pouvoir clarifiant, libérateur. Les religions orientales préconisent le doute, l'interrogation, comme des moyens incontournables dans la recherche de la vérité, alors que la tradition religieuse de l'Occident le considère comme une abomination du démon. Mais dans la liberté, dans une action qui ne procède pas du désir, l'étincelle du doute est nécessaire

et se doit d'être présente. Quand on comprend vraiment, et non pas théoriquement ni

93

verbalement, que l'action née du désir est corrompue et faussée, cette perception même constitue le germe d'une intelligence dont l'action sera totalement différente. Ce qui veut dire percevoir le faux comme tel, distinguer le vrai dans le faux et reconnaître la vérité. Une telle perception représente cette qualité d'intelligence qui n'est ni vôtre, ni mienne, et qui alors agit. Cette action est sans déformation, sans remords. Elle ne laisse point d'empreinte ni de trace de pas sur les sables du temps. Cette intelligence ne peut exister sans une grande compassion, sans amour. Et la compassion ne peut exister quand les activités de la pensée sont ancrées dans une quelconque idéologie, une foi, quand elles sont attachées à un symbole ou à une personne. La compassion ne peut être éprouvée que dans la liberté. Et là où cette flamme existe, c'est elle qui est le mouvement de l'intelligence.

94

### ***Vendredi 22 avril 1983***

Nous sommes à environ 450 mètres d'altitude, la maison est adossée aux collines et entourée de vergers d'orangers et d'avocatiers. Le point culminant de la région atteint près de 2 250 mètres. On pourrait lui donner le nom de montagne; il s'appelait Topa Topa. Les Indiens d'autrefois vivaient ici; Ils devaient être assez étranges, une race plutôt sympathique. Ils ont peut-être été cruels, mais ceux qui les ont détruits l'étaient bien davantage.

Ici, après un jour de pluie, la nature halète dans l'attente d'un autre orage, et le monde des fleurs et des petites broussailles se réjouit en ce matin paisible; même les feuilles apparaissent brillantes, ciselées. Il y a là un buisson couvert de roses rouges, éclatantes ; la beauté qui l'imprègne, son parfum, son immobilité, quelle merveille! Nous avons pris la vieille voiture bien entretenue, reluisante, au moteur bien réglé, et emprunté la petite route si bien faite qui traverse le village, passe toutes

les petites maisons, les écoles, puis les vergers d'avocatiers, et tournicote jusqu'au ravin. Elle remonte ensuite de virage en virage jusqu'à 1 650 mètres peut-être. Quand la voiture s'arrêta, nous nous trouvions très haut, au-dessus des collines cou-

95

vertes de verdure, de buissons et d'arbres, entaillées de profonds ravins. li nous semblait être au royaume des dieux.

Cette route, très peu fréquentée, traverse une zone désertique et mène à une grande ville située trois kilomètres plus loin. Au sud, la mer lointaine apparaît, le Pacifique. Tout est si calme ici. L'homme a construit cette route, mais n'a heureusement pas laissé d'autres traces de son passage. Il y a bien eu quelques incendies, mais cela remonte à des années. On distingue la noirceur de quelques souches calcinées, mais la verdure a repoussé sur leur pourtour. Après de fortes pluies, tout est en fleurs, violettes, bleues et jaunes, avec çà et là des taches de rouge vif. Jamais la splendeur de la terre n'a montré comme ici sa profonde générosité.

Nous nous sommes assis au bord de la route à même le sol, sur la terre.

La terre est toujours propre. Et les petits insectes, les fourmis, rampaient, couraient en tous sens. Mais il n'y a pas ici d'animaux sauvages et c'est étrange. Peut-être des cerfs, des coyottes, quelques lièvres, des lapins viennent-ils ici la nuit. Une voiture passait parfois, brisant la dignité, la pureté du silence. C'est un endroit vraiment extraordinaire.

Les mots ne sauraient mesurer l'expansion de ces collines dans l'espace, ni le bleu du ciel qui couvre le désert lointain. C'était là toute la terre. Le silence était si imposant que l'on osait à peine parler et les mots ne peuvent mesurer ce silence. Un poète pourrait s'y essayer, mais l'écrit n'est pas le fait, le mot n'est pas la chose. Et là, assis près d'un rocher devenu brûlant, l'homme n'existait pas. En l'absence du moi, la seule réalité était ce paysage, l'ondulation des collines, les hautes montagnes, l'ampleur des vallées baignées de bleu profond.

96

Toutes les civilisations ont maintenu ce concept de mesure. Leurs

bâtiments, si beaux, étaient basés sur la mesure mathématique. L'Acropole et son Parthénon admirable, comme les cent dix étages des buildings de New York, ont été édifiés grâce à ces mesures. La mesure n'est pas seulement une loi; elle est partie intrinsèque du cerveau ; le grand, le petit, le mieux, le plus. Ce processus comparatif existe depuis la nuit des temps. Nous ne cessons de comparer. Le passage des examens à l'école, au collège, à l'université, notre mode de vie tout entier est devenu une série d'évaluations comparatives: le beau et le laid, le noble et l'ignoble, tout l'ensemble de nos valeurs, les débats sans issue, le pouvoir des hommes comme celui des nations. La mesure a été une nécessité pour l'homme. Et le cerveau, ainsi conditionné à la mesure, à la comparaison, s'évertue à trouver des mots pour évaluer l'incommensurable. Ce processus s'est étendu sur des siècles — les dieux puissants et les dieux secondaires, la mesure de l'étendue de l'univers comme de la vitesse de l'athlète — et cette comparaison a engendré tant de peur et de chagrin !

Et maintenant sur ce rocher, un lézard est venu se réchauffer, tout près de nous. Comme il ne bouge pas, on peut distinguer ses yeux noirs, les écailles de son dos jusqu'à sa longue queue. Au sortir de sa nuit froide, il est venu sur ce rocher brûlant de soleil et attend le passage d'une mouche, d'un insecte, dont il mesurera l'éloignement pour le gober. Il s'agit de vivre sans comparaison, sans une aune de mesure intérieure, ne jamais comparer ce que nous sommes avec ce que nous devrions être. Le mot « méditer » ne signifie pas seulement examiner, observer, réfléchir, interroger, soupeser; il a aussi, en sanskrit, un sens plus profond, celui de « devenir ». La

méditation ne doit pas comporter de mesure, ni être un acte délibéré accompli dans une posture choisie. Cette méditation doit être totalement inconsciente, ignorante de la participation de la personne. Une méditation délibérée n'est qu'une autre forme du désir, au même titre que d'autres expressions de ce dernier. Ses objectifs peuvent varier; elle peut avoir un but des plus élevés, mais son motif est désir d'accomplir, comme l'est celui de l'homme d'affaires ou du constructeur de cathédrales. La méditation est mouvement sans motif, sans les mots qui accompagnent l'activité de la pensée. Elle doit naître sans délibération. C'est ainsi seulement qu'elle est ce mouvement

dans l'infini, sans mesure pour l'homme, sans but, sans fin ni commencement. Et cela agit étrangement dans le quotidien de la vie, car la vie est une et devient alors sacrée. Ce qui est sacré ne pourra jamais être tué. Tuer est sacrilège. C'est un cri de désespoir, comme celui de l'oiseau enfermé dans une cage. Nous ne semblons pas comprendre combien la vie est sacrée, non seulement la nôtre, mais celle des milliers de créatures de tous les règnes. Et dans une méditation sans mesure s'exerce l'action de la force la plus noble, la plus sacrée, la plus sainte. L'autre jour, au bord du fleuve <sup>1</sup> — comme les fleuves sont beaux; il n'y a pas qu'un fleuve sacré, toutes les rivières du monde ont leur divinité tutélaire — l'autre jour, donc, enveloppé d'un vêtement fauve, un homme était assis sur la rive au bord de l'eau. Ses yeux étaient clos, ses mains cachées et son corps immobile. Il répétait quelques mots, ses mains égre-

1. Ceci est un souvenir de son séjour à Bénarès, sur les rives du Gange.

nant un chapelet. Il le faisait depuis des années, grain par grain. Et à ses pieds, le fleuve faisait couler ses eaux profondes. Il prenait sa source dans la neige des hautes montagnes lointaines. D'abord petit cours d'eau, il coulait vers le sud, recevant tous les torrents, les rivières qui feraient de lui ce grand fleuve vénéré dans cette partie du monde. Personne ne sait depuis combien d'années cet homme répétait son mantra en égrenant son chapelet. Il était en méditation — c'est du moins ce que les gens pensaient, et lui aussi probablement. Les passants le regardaient, se taisaient un instant, puis reprenaient leurs rires et leurs bavardages. Cet homme à la silhouette presque immobile (seul était perceptible le léger mouvement des doigts sous le vêtement) était assis là depuis très longtemps, complètement absorbé dans son monde. Il n'entendait que le son de ses propres mots, leur rythme et leur musique. Et il dirait qu'il médite. Il y en a des milliers comme lui dans le monde entier, dans la profondeur calme des monastères, dans les villes et les collines, au bord des fleuves.

Les mots, le mantra, l'auto-hypnose, ces drogues de l'illusion ne sont pas la méditation. Celle-ci doit avoir lieu hors de notre volition. Elle surgit dans le calme silence de la nuit, alors qu'on s'éveille tout à coup, le cerveau au repos. Elle doit survenir, aussi silencieuse qu'un serpent dans les herbes hautes, si vertes dans la fraîche lumière du matin. Elle surgit

nécessairement des profondeurs du cerveau. La méditation n'est pas un accomplissement. Elle ne comporte pas de méthode, pas de système ni d'entraînement. Elle commence là où finit la comparaison, avec la fin du devenir et du non devenir. Comme l'abeille bourdonne dans les feuillages, ainsi agit le murmure de la méditation.

99

***Samedi 23 avril 1983***

Les nuages sont encore en suspens au-dessus des collines, de la vallée, des montagnes. Parfois, dans une brève trouée, le soleil apparaît, vif et clair. Ce matin est plaisant, sa fraîcheur purifiante s'étend sur toute la verdure. Avec l'été le soleil brûlera tout cela, les pâturages de la vallée seront desséchés par le vent et toute la verdeur de l'herbe aura disparu. Ces matins calmes sont délicieux. Les oranges éclatent de couleur dans l'écrin des feuilles sombres, brillantes, scintillantes. Et le parfum de leur fleur est si fort, il se répand dans l'air, le rend presque suffocant. Il y a aussi une autre variété d'orange qui mûrit plus tard, juste avant les chaleurs de l'été. L'arbre en porte en même temps les fleurs, les fruits et le feuillage. Le monde est si beau, pourtant l'homme indifférent abîme la terre, les lacs d'eau fraîche, les rivières et leurs estuaires.

Mais laissons tout cela et prenons ce sentier étroit, jusqu'à la colline, où coule un petit ruisseau qui sera bientôt tari. Marchant avec un ami, nous échangeons quelques paroles et observons cette végétation dans toute la richesse de ses tons. Quelle variété dans cette palette, du vert le plus pâle, celui du Nil — peut-être

100

un peu plus léger, plus bleuté — jusqu'aux verts profonds, voluptueux, rayonnant de leur propre richesse. Et sur ce chemin où nous parvenons tout juste à marcher côte à côte, nous faisons une trouvaille ravissante, étincelante, un bijou ancien d'une beauté extraordinaire. Quelle surprise, sur ce sentier où passent plus souvent les animaux que les hommes! Et nous regardons avec grand étonnement la facture si subtile et délicate de l'objet qu'aucune main n'aurait su ciseler. Après l'avoir contemplé dans



un silence stupéfait, l'un de nous l'a délicatement mis dans sa poche, boutonnée dans la crainte de le laisser tomber ou de le voir perdre son étincelante et lumineuse beauté. Au moment où il met la main dans la poche, son ami voit un changement étonnant dans ses yeux, sur son visage. Il y remarque une sorte d'extase, de surprise inexprimable, une excitation qui semble lui couper le souffle.

Quand l'homme lui demande alors: « Qu'avez-vous trouvé qui vous emplisse d'une telle joie? », très doucement, surpris lui-même du son de sa voix, il lui répond qu'il vient de trouver la vérité.

Plutôt timide, il ne veut pas en parler, car cela pourrait la détruire. Mais l'ami est un peu contrarié de cette réserve. « La découverte de la vérité mérite d'être rapportée dans la vallée, dit-il, pour y être organisée afin d'être comprise par les hommes et de les aider peut-être. » L'autre ne répond pas et regrette d'en avoir parlé.

Les arbres sont en pleine floraison; le regard, se porte vers la vallée d'orangers, d'où souffle une brise légère qui en répand jusqu'ici le parfum. L'air est presque immobile, doucement palpable. Mais notre trouvaille est des plus précieuses, et ne peut être révélée à quiconque. Les autres peuvent la trouver, mais celui qui l'a la saisit et l'adore.

101

**— *La pensée peut-elle se percevoir elle-même, alors qu'elle a formé toute notre conscience?***

Les institutions répandues dans le monde n'ont jamais aidé l'homme. Elles ne représentent que l'organisation matérielle de ses besoins; les instances de la guerre, de la démocratie, de la tyrannie, comme celles de la religion, ont eu leur jour de gloire, mais elles perdurent, car l'homme a terriblement besoin d'une aide, tant dans son corps que dans son être profond, à cause de la souffrance qui l'étouffe, celle du temps qui passe et des pensées projetées au loin. Ces institutions existent depuis des temps immémoriaux, mais elles n'ont pas changé l'homme dans son for intérieur. Elles n'ont pas le pouvoir de le transformer profondément sur le plan psychologique. Et l'on se demande pourquoi il les a créées, puisque c'est lui qui a présidé à leurs origines dans l'espoir d'une aide, d'une sorte de sécurité durable. Curieusement, elles ont échoué en cela. Nous ne semblons pas nous rendre compte de ce fait. Nous créons toujours davantage d'institutions, d'organisations, qui s'opposent les

unes aux autres.

C'est la pensée qui les invente toutes, et pas seulement les organisations démocratiques ou totalitaires; la pensée perçoit et comprend aussi que ses créations n'ont pas fondamentalement transformé la structure, la nature du moi. Les institutions, les organisations et toutes les religions ont été élaborées par la pensée rusée, habile et érudite. Ce que la pensée a créé, suscité, agit à son tour sur sa propre formulation. Et l'on se demande, si l'on est sérieux, honnête dans sa propre recherche, ***pourquoi la pensée n'a pas pris conscience de sa propre activité.*** Peut-elle percevoir son propre mouvement ? Est-elle capable de se voir elle-même et de voir, tant dans le domaine intérieur qu'extérieur? Il n'y a en fait ni dehors ni dedans; l'extérieur est créé par l'intérieur, qui à son tour remo-

102

dèle l'extérieur. Ce flux et ce reflux de l'action et de la réaction est le mouvement de la pensée qui essaie sans relâche de dominer l'extérieur et, y réussissant, provoque bien des problèmes. En apportant à ceux-ci une solution, elle en fait naître de nouveaux. La pensée a aussi modelé la vie psychologique selon les exigences du dehors. Ce processus apparemment sans fin a créé cette société cruelle, laide, immorale et violente. Et, l'ayant créée, la vie intérieure en devient l'esclave. L'extérieur modèle l'intérieur, lequel à son tour agit sur lui. Et ce processus se perpétue de millénaire en millénaire, la pensée n'évaluant toujours pas sa propre activité. On se demande alors si celle-ci pourra jamais être consciente d'elle-même, consciente de son action? Il n'y a pas de penseur en dehors de la pensée; c'est la pensée qui a produit le penseur, celui qui analyse, expérimente. Le penseur, celui qui observe et agit, représente le passé que constituent tout l'héritage biologique et génétique de l'homme, les traditions, les habitudes et l'ensemble du savoir accumulé. Après tout, le passé est savoir et le penseur en est inséparable. La pensée a créé le passé, la pensée est le passé; elle a ensuite séparé le penseur de la pensée que celui-ci prétend contrôler. Mais c'est là une notion fallacieuse ; il n'existe que la pensée. Le soi est le moi, le passé. L'imagination peut projeter l'avenir, mais elle demeure l'activité de la pensée.

Procédant du savoir, la pensée n'a pas transformé l'homme et ne le transformera jamais, car le savoir est limité et le sera toujours. Et l'on se

demande à nouveau: la pensée peut-elle se percevoir elle-même, alors qu'elle a formé toute notre conscience — actions, réactions, réponses sensorielles, sensualité, peurs, aspirations, poursuite du plaisir, toute l'angoisse de la solitude, toutes les souffrances dont l'homme

103

s'est accablé par les guerres, par son irresponsabilité, l'insensibilité de son égocentrisme ? Tout cela est l'action de la pensée qui a aussi inventé l'infini et le dieu qui l'habite. Voilà l'activité du temps et de la pensée. Dès lors, on demande à ce vieil instrument usé s'il est capable de susciter chez l'homme, qui n'est autre qu'un cerveau, une mutation radicale. Quand la pensée, prenant conscience d'elle-même, voit l'utilité du savoir dans le monde physique et comprend ses propres limites, elle se calme et le silence intervient. C'est alors seulement qu'apparaît un nouvel instrument, lequel, n'étant pas le produit du temps et de la pensée, est sans lien aucun avec le savoir. Cet instrument — ou, si ce mot ne vous convient pas, cette perception — est toujours nouveau, sans passé, sans souvenir; il est intelligence, né de la compassion. Cette perception opère une véritable mutation dans les cellules cérébrales et son action exacte et juste, claire et précise, ne porte pas le poids du passé et du temps.

104

### ***Dimanche 24 avril 1983***

C'est un matin de printemps, un matin unique qui ne reviendra pas. Les camélias, les roses, tous en fleurs, et le moindre brin d'herbe emplissent l'air de leur parfum.

C'est le printemps, la terre est si vivante, les montagnes de la vallée sont vertes et la plus haute témoigne de tant de vitalité, dans sa majesté immuable! Les petits écureuils s'affairent le long du chemin, et les feuilles brillent dans la lumière. Elles ont attendu pendant tout l'hiver et viennent d'apparaître, tendres et vulnérables. Sans vouloir être romantique ou rêveur, on éprouve un sentiment de grand amour, de compassion, devant tant de beauté incorruptible. Il y a des milliers de matins de printemps, mais jamais un matin comme celui-ci, immobile,

calme à vous couper le souffle; peut-être est-ce de l'adoration que l'on éprouve. Et tout le monde est sorti. Les écureuils et les lézards aussi. C'est un matin de printemps et l'air est en fête. Les hommes le célèbrent sur toute la terre. Cette joie éclate de tant de manières, mais ce qui est ne peut s'exprimer par des mots. On sent partout, dans le chant et la danse, cet élan profond du renouveau.

105

***Pourquoi cette sensibilité à fleur de peau que nous portons à nos problèmes personnels, à nos désordres, nous fait-elle défaut devant toutes les créatures qui nous entourent?*** Être vraiment sensible, non pas à une chose particulière, mais être sensible. aussi vulnérable que la feuille nouvelle lorsqu'elle doit faire face aux orages. à la pluie, à l'obscurité et à la lumière.

Vivant dans le monde du bruit et de la brutalité, dans la vulgarité et l'agitation de la vie quotidienne, nous perdons cette vulnérabilité. Mais garder tous ses sens aiguisés, en éveil, ne signifie pas se laisser aller. Être sensible à tous les mouvements de la pensée, des sentiments, des souffrances, à la sensation d'isolement, à l'anxiété, avec des sens pleinement éveillés, produit alors en nous une autre sensation qui dépasse les réponses sensorielles ou sensuelles. Avez-vous jamais regardé la mer ou ces vastes montagnes, celles de l'Himalaya, qui s'étendent d'un horizon à l'autre, avez-vous jamais regardé une fleur de tous vos sens ? Quand une telle observation a lieu, elle ne part plus d'un centre, il n'y a pas de moi. L'observation par le moi se limite à l'usage d'un ou deux sens, ce qui engendre le mouvement égotiste. Après tout, nous vivons par nos sens, par la sensation, et toutes les complexités du désir ne surgissent qu'avec la création, par la pensée, d'images nées de nos sensations.

Ce matin, dans l'air si pur, la vallée apparaît dans un extraordinaire déploiement de verdure, avec la ville au loin et le fourmillement des créatures de la terre, sans que s'interposent les images élaborées par la pensée. Maintenant, la brise remonte la vallée vers le canyon. On s'en retourne par le sentier pour rencontrer, en contrebas, un lynx qui se tient à dix pas. On entend son ronronnement quand il se frotte contre

106

le rocher, on distingue les poils dressés de ses oreilles, sa queue courte et la grâce extraordinaire de ses mouvements. Pour lui aussi c'est un matin de printemps. Nous descendons le chemin ensemble. Il ne fait presque aucun bruit et ronronne de pur plaisir dans ce soleil printanier; sa fourrure luit de propreté. Il incarne toute la nature sauvage. Un bruit, un faux pas sur une branche morte, et il disparaît sans même se retourner; ce bruit indique la présence de l'homme, le plus dangereux des animaux. Il a disparu en un instant dans les buissons et les rochers. Toute sa joie l'a quitté, car il connaît la cruauté de l'homme et n'a pas voulu attendre. Il veut en être loin, aussi loin que possible.

C'est un matin de printemps, tout est paisible.

Conscient de la présence de l'homme tout près de lui, ce félin a dû instinctivement réagir à cette image de l'homme qui a tué tant de choses, détruit tant de cités, tant de civilisations, dans l'éternelle poursuite de ses désirs, toujours à la recherche de plaisir et de sécurité.

Le désir, force motivante de l'homme, lui a fait créer beaucoup de choses plaisantes et utiles; mais dans ses relations à autrui, le désir du plaisir a été la cause de bien des problèmes, de désordres, de misère. Dans le monde des moines, les *sannyasis* ont cherché à le dépasser en s'efforçant de vénérer un idéal, une image, un symbole. Mais le désir, tel une flamme, est toujours brûlant. Il s'agit de comprendre et d'examiner la nature du désir: sa complexité, ses activités, ses exigences, ses satisfactions; ce désir toujours croissant de puissance, de situation, de prestige, et ce désir sans objet, celui qui dépasse les possibilités du quotidien et qui a poussé l'homme à tant d'actes laids et brutaux. Le désir est le produit de la sensation et est fait de toutes les images suscitées par la pensée.

Il est source non seulement de mécontentement, mais aussi d'impuissance. Il ne doit jamais être réprimé, mais plutôt examiné dans sa nature, son origine et son objet. Cet examen en profondeur ne répond pas à un nouveau désir car il est sans motif. Il est semblable à l'observation d'une fleur sur laquelle on se penche pour la regarder: elle commence alors à se révéler dans la délicatesse de sa couleur, son parfum, ses pétales, sa tige et la terre dont elle vient. Regardons alors ce

désir et sa nature, sans cette participation de la pensée qui associe toujours aux sensations le « plaisir », la « souffrance », la « récompense » ou la « punition ». Alors apparaît, sans explication verbale ni intellectuelle, toute la causalité qui est à la racine du désir. Sa perception subtile est elle-même l'intelligence, et, dans ses rapports avec le désir, cette intelligence réagira de façon saine et rationnelle. Voilà, ce matin de printemps nous enveloppe, nous fait vivre en lui, marcher en lui; il est joie au-delà de toute mesure, sans trop de parole, sans trop de pensée. Il ne se répétera pas et demeurera jusqu'à ce quelqu'un frappe à la porte.

108

***Mardi 26 avril 1983***

Un oiseau se mourait, abattu par un homme. li volait si librement, sans peur, en un rythme aisé, magnifique. Et le fusil l'a arrêté. Quand il est tombé sur le sol, toute vie l'avait quitté. Un chien l'a rapporté alors que l'homme ramassait d'autres oiseaux morts. Il causait avec son ami et semblait totalement indifférent. Sa seule affaire était de toucher le plus d'oiseaux possible et c'était tout. On tue sur toute la terre. Ces merveilleux grands animaux de la mer, les baleines, sont tués par milliers. Le tigre et tant d'autres animaux sauvages sont maintenant des espèces en danger, mais le seul animal à craindre est l'homme. L'ami semblait manifestement avoir vu plusieurs tigres. Il avait dans sa jeunesse participé à une chasse, un acte terrible qu'il n'avait cessé de regretter, Sous toutes ses formes, la cruauté se répand actuellement dans le monde. L'homme n'a probablement jamais été aussi cruel, aussi violent que maintenant. Les églises, les prêtres du monde entier ont parlé de la paix sur la terre ; tous, des sommités de la hiérarchie chrétienne jusqu'aux pauvres prêtres de village, ont exhorté l'homme à vivre une vie honnête, à ne pas faire de mal, à ne pas tuer; surtout les bouddhistes et les hin-

109

dous des siècles passés qui disaient: « Ne tuez une mouche, ne tuez rien, car vous le paierez dans une prochaine vie. » Cette affirmation était un peu simple, pourtant certains ont gardé cet esprit, cette intention de ne pas tuer son prochain, de ne pas lui faire de mal. Mais le meurtre se perpétue avec les guerres. Le chien est si vif à tuer le lapin. Ou c'est un homme qui en tue un autre, au moyen de ces merveilleuses machines, pour être bientôt tué à son tour. Et cette tuerie se perpétue de millénaire en millénaire. Certains la pratiquent comme un sport, d'autres tuent par haine, par colère ou par jalousie, et ce meurtre continue, organisé par les nations, au moyen de leur armement. On se demande si l'homme vivra jamais en paix sur cette belle terre, sans tuer la moindre créature, sans être tué, ni tuer son prochain; s'il pourra vivre dans la paix avec un peu d'amour et de divin dans son cœur.

Autrefois, lors d'un séjour dans les collines chez un ami, un homme vint dire qu'un tigre avait tué une vache la nuit précédente. Il demandait si nous voudrions voir l'animal dans la soirée. Il proposait de construire une plate-forme sur un arbre, au pied duquel il attacherait une chèvre dont le bêlement attirerait le tigre, afin que nous puissions l'observer. Nous refusâmes tous deux de satisfaire si cruellement notre curiosité. Mais notre ami suggéra plus tard de prendre la voiture et d'aller dans la forêt tenter d'apercevoir l'animal. Nous partîmes donc en voiture découverte avec un chauffeur et nous nous enfonçâmes dans la forêt sur plusieurs kilomètres. Nous n'avons bien sûr rien distingué. Comme la nuit devenait très sombre, les phares furent allumés et nous le vîmes alors dans un tour-

110

nant, où il nous attendait, couché au milieu de la route. C'était un très grand animal, superbement strié. Ses yeux étincelaient dans la lumière des phares. Il s'approcha de la voiture en grondant et se glissa tout près de la main tendue, quand l'hôte dit: « Ne le touchez pas, il est trop dangereux, faites vite, il est plus rapide que votre main. » Mais l'on sentait cette énergie, cette vitalité de l'animal, une vraie dynamo. On ressentait à son passage une étrange attirance. Puis il disparut dans les bois<sup>1</sup>.

Dans cette partie du monde que nous appelons l'Occident, les chrétiens ont peut être tué davantage que quiconque. Ils parlent constamment de paix sur la terre. Mais, pour avoir cette paix, il faut vivre pacifiquement,

et cela paraît absolument impossible. Il y a des arguments pour ou contre la guerre. Selon certains, l'homme a toujours été et restera meurtrier, tandis que d'autres affirment qu'il est capable de changer, de ne pas tuer. C'est là une très vieille histoire. Malgré toutes les religions, la boucherie sans fin est devenue une habitude, un procédé reconnu. Nous observions l'autre jour un faucon à queue rouge. Haut dans le ciel, il tournoyait sans effort, sans battement d'ailes, dans le plaisir de se laisser porter par les courants. Puis un autre l'a rejoint et ils ont plané ensemble, assez longtemps. Ces créatures étaient si belles dans le ciel bleu. Les tuer serait un crime contre les cieux. Bien sûr, les cieux n'existent pas, l'homme les a inventés par espoir, devant sa vie devenue un enfer, un conflit sans fin. De la naissance à la mort, il va et vient pour gagner de l'argent. travaillant sans relâche. Cette vie est devenue tourmente.

1. Dans son *Journal*, Krishnamurti évoque plus longuement cette rencontre avec un tigre.

111

labeur et lutte répétés. On se demande si l'être humain vivra jamais en paix sur cette terre. Sa vie a été un conflit tant dans son for intérieur, le domaine psychique, qu'à l'extérieur, dans la société créée par la psyché. L'amour a probablement totalement disparu de ce monde. L'amour implique la générosité, la sollicitude, ne pas faire de mal à autrui, ne pas le faire se sentir coupable, être généreux, courtois, se comporter de telle sorte que la compassion inspire nos paroles et nos actes. Il est bien sûr impossible d'avoir de la compassion quand on appartient aux institutions religieuses organisées. Celles-ci sont étendues, puissantes, traditionnelles et dogmatiques, elles insistent sur la foi. Pour aimer, il faut être libre. Cet amour n'est pas le plaisir, le désir, le souvenir des choses passées. L'amour n'est pas l'opposé de la jalousie, de la haine et de la colère.

Tout cela peut paraître utopique, idéaliste, un état auquel l'homme ne peut qu'aspirer. Mais si vous croyez cela, vous continuerez à tuer.

L'amour est aussi vrai, aussi fort que la mort. Il n'a rien en commun avec l'imagination, le sentiment ou le romantisme; pas plus, naturellement, qu'avec le pouvoir, la situation, ou le prestige. Il est aussi puissant que la mer, aussi immobile que ses eaux. Il est aussi abondant et fort que le courant d'un fleuve qui se déverse à l'infini et coule sans fin, sans



commencement. Mais l'homme qui tue les bébés phoques ou les grandes baleines n'est préoccupé que de ses moyens d'existence. Il dira : « Je vis de cette pêche, c'est là mon emploi. » Ce quelque chose que nous appelons l'amour ne le concerne absolument pas. Il aime probablement sa famille — il pense l'aimer — mais ne se préoccupe pourtant guère de la façon dont il gagne son pain.

112

C'est peut-être là une des raisons de la vie fragmentée de l'homme; il ne semble jamais aimer ce qu'il fait sauf pour certains, peut-être. Si l'on vivait d'un travail que l'on aime, ce serait très différent, on comprendrait la vie dans sa plénitude. Nous avons séparé la vie en fragments: le monde des affaires, celui des arts, celui des sciences, le monde politique et le monde religieux. Nous semblons considérer qu'ils sont distincts et doivent le rester. C'est ainsi que nous devenons hypocrites, que nous faisons des choses laides, nous livrons à la corruption dans le monde des affaires et rentrons dans notre foyer pour vivre paisiblement notre vie de famille; cela engendre l'hypocrisie, une vie à deux mesures.

Cette terre est vraiment merveilleuse. Cet oiseau, perché sur l'arbre le plus haut, y revient chaque matin. Il domine le monde, mais reste en alerte, car un oiseau plus grand pourrait le tuer; il regarde les nuages, l'ombre qui passe et l'étendue immense de cette riche terre, ses rivières et ses forêts, avec tous ces hommes qui travaillent du matin au soir. Dans le monde psychologique, toute pensée provoque fatalement la tristesse. On se demande si l'homme changera jamais, sinon quelques êtres très, très rares. Ces êtres exceptionnels connaissent la relation<sup>1</sup>. Quelle est alors la relation du plus grand nombre avec ces quelques-uns? La plupart des hommes n'ont pas de relation avec ceux-ci. Mais ces derniers se sentent reliés à l'ensemble de l'humanité.

1. Eux seuls sont conscients d'appartenir à un tout et n'ont pas l'illusion d'être des entités séparées. A ce niveau, la relation prend une signification universelle.

113

Regardant le fond de la vallée, assis sur ce rocher auprès d'un lézard, on

n'ose bouger de crainte de le déranger, de l'effrayer. Et lui aussi regarde. Et le monde continue: il invente des dieux, obéit à la hiérarchie de leurs représentants sur terre ; et toute l'imposture et la honte des illusions demeureront probablement.

Alors la multitude des problèmes, leur interdépendance, deviendront de plus en plus complexes. Seule l'intelligence de l'amour et de la compassion peut résoudre tous les problèmes de la vie. Cette intelligence est le seul instrument qui ne s'usera jamais.

114

### ***Mercredi 4 mai 1983<sup>1</sup>***

C'est un matin brumeux, on aperçoit à peine les orangers à trois mètres d'ici. Il fait froid, les collines et les montagnes sont cachées, les feuilles couvertes de rosée. Il est encore très tôt, le temps se lèvera plus tard avec la brise fraîche et le beau soleil de Californie.

Pourquoi les hommes se sont-ils toujours montrés si cruels, si agressifs dans leurs réactions à toute affirmation qui leur déplait, toujours prêts à attaquer? Cela dure depuis des milliers d'années. Il est rare de nos jours de rencontrer un être doux, prêt à céder, totalement généreux et heureux dans ses rapports avec autrui.

Cette nuit on entendait le hululement du hibou; c'était le grand duc. Il attendait la réponse de son partenaire qui était assez loin. Le hululement descendait la vallée jusqu'à devenir imperceptible, dans cette nuit sombre, si étrangement, si parfaitement calme.

1. Entre le 26 avril et le 1er mai, Krishnamurti séjourna à San Francisco, où il a donné deux conférences dans le Masonic Hall ainsi qu'une interview à la radio.

115

La nature, dans ses grands mouvements, semble vivre dans l'ordre qui lui est propre — la mer et ses marées, la lune nouvelle et la pleine lune, le charmant printemps et la chaleur de l'été. Même le tremblement de terre d'hier obéissait à ses propres lois. L'ordre est l'essence même de l'univers — l'ordre de la naissance et de la mort. Seul l'homme semble vivre dans

le désordre, la confusion, il a toujours vécu ainsi depuis sa création. Assis avec un visiteur, sur la véranda où grimpent une jeune glycine et un rosier rouge, dans ce parfum, cette odeur de la terre et des arbres, comme il est dommage de parler de désordre. Il semble si déplacé d'évoquer la confusion, la misère et le désordre de l'homme, alors que nous sommes entourés ici de l'ordre étonnant qui émane de ces sombres collines, de ces montagnes rocailleuses et du torrent, bientôt sec, qui murmure encore. Mais cet homme est là, amical, intelligent, bien informé et probablement adonné à la réflexion.

L'oiseau moqueur est perché sur le fil téléphonique et se livre à son manège habituel. Il vole en cercles puis se pose sur le fil et se gausse du monde. Il le fait si souvent qu'il semble que personne ne s'en soucie. Et l'oiseau continue de se moquer.

La brume se lève, le soleil de printemps apparaît et le lézard vient se chauffer sur le rocher. Toutes les petites créatures du sol sont actives. Elles obéissent à leur ordre interne qui comporte aussi leur plaisir et leur amusement, et semblent si heureuses dans le soleil, loin de l'homme qui pourrait leur faire du mal et gâcher leur journée.

**« *Puis-je vous demander ce qu'est pour vous la chose la plus importante dans l'existence?* »** dit le visi-

116

**teur, *Quelle est, selon vous, la qualité la plus essentielle que l'homme doive cultiver?***

— Une chose que vous cultivez, comme vous le faites pour les champs de la terre, n'est pas une chose essentielle. Elle devrait se développer naturellement, aisément, sans motifs égocentriques. La chose la plus importante, pour chaque homme, est certainement de vivre en ordre, en harmonie avec tout ce qui l'entoure — même le bruit des grandes cités, même ce qui paraît laid et vulgaire, sans que tout cela affecte le cours de sa vie, ni n'altère ou déforme l'ordre dans lequel il vit. L'ordre, Monsieur, est sûrement la chose la plus importante de la vie, ou plutôt une des plus importantes.

— Pourquoi, l'ordre serait-il l'une des qualités d'un cerveau capable d'agir correctement, avec bonheur et précision?

— L'ordre n'est pas une création de la pensée. Il n'a pas à être suivi jour après jour, il n'exige pas d'obéissance ni de pratique. Comme le cours d'eau rejoint la mer, ainsi le cours de l'ordre, le fleuve de l'ordre est infini. Mais cet ordre ne peut exister dans l'effort, dans la lutte pour l'accomplissement, ou encore dans le rejet du désordre que l'on remplacerait par une routine ou des habitudes précises. Rien de tout cela n'est l'ordre. Le conflit est la cause du désordre, sa source même.

— Tout doit lutter, n'est-ce pas? Ces arbres ici ont lutté pour exister, pour croître. Ce merveilleux chêne, derrière la maison, a enduré les orages, les années de pluie et de soleil brûlant. La vie est conflit et tourmente, orage, Et vous dites, n'est-ce pas, que l'ordre est un état dans lequel n'existe aucun conflit? Cela

117

paraît presque impossible, comme un langage inconnu, c'est totalement étranger à notre vie, à notre façon de penser. Sans être impudent, puis-je vous demander si vous-même vivez dans un ordre totalement dénué de conflit?

— Est-il très important, Monsieur, de découvrir si quelqu'un vit sans effort, sans conflit? Ou peut-être voudriez-vous plutôt vous demander si vous-même, être humain vivant dans le désordre, pouvez découvrir en vous-même les nombreuses causes — ou peut-être n'en est-il qu'une — de ce désordre? Ces fleurs ne connaissent ni ordre, ni désordre, elles ne font qu'exister. Sans eau, sans soins, il est certain qu'elles mourraient, mais la mort fait aussi partie de leur ordre. Le soleil brûlant les détruit en un mois, et, pour elles, cela représente l'ordre. »

Le lézard s'est réchauffé sur le rocher, il attend la venue des mouches. Elles viendront certainement et il les gobera de sa langue rapide. Il semble que ce soit la nature du monde, les petites bêtes sont mangées par les grosses, qui, à leur tour, le sont par de plus grosses encore. C'est là le cycle du monde naturel. Il n'y a là ni ordre, ni désordre. Mais nous connaissons, pour l'avoir vécu nous-mêmes de temps en temps, le sentiment d'harmonie totale, mais aussi la souffrance, l'anxiété, la douleur et le conflit. La cause du désordre est cet effort incessant pour devenir, chercher une identité, ce combat pour être quelque chose. Aussi

longtemps que le cerveau, si pesamment conditionné, mesure le « davantage », le « mieux », se déplaçant psychologiquement de ceci à cela, il génère inévitablement une sensation de conflit. C'est là le désordre.

118

Celui-ci réside non seulement dans les mots « plus » et mieux », mais dans notre réaction qui est d'accomplir, de gagner. Aussi longtemps qu'existe cette division, qui est dualité, le conflit est inévitable. Et du conflit naît le désordre.

Il est possible que l'on soit conscient de tout cela mais, négligeant cette conscience, on poursuit jour après jour le même comportement, jusqu'à la fin de sa vie. Cette dualité n'est pas seulement verbale, mais elle est le reflet d'une division plus profonde, celle du penseur distinct de sa pensée, le penseur séparé de lui-même. Le penseur est créé par la pensée, il est le passé, il est le savoir, tout comme la pensée, elle aussi née du savoir. Il n'y a en fait pas de division entre le penseur et la pensée, ils forment une unité indissoluble : mais la pensée se donne l'illusion de se diviser. Il est possible que cette constante division de la pensée, sa propre fragmentation, soit la cause du désordre. Le seul fait de voir que celui qui perçoit est le perçu, de réaliser la vérité de ce fait, met fin au désordre.

L'oiseau moqueur est parti, remplacé par la tourterelle au cri plaintif, bientôt rejointe par son mâle. Ils restent perchés ensemble sur ce fil, silencieux, sans bouger, mais leurs yeux sont en alerte et guettent le danger. Le faucon à queue rouge et les rapaces de tout à l'heure sont partis, mais reviendront peut-être demain. Le matin s'achève, le soleil est devenu plus brillant et les ombres sont innombrables. La terre est paisible et l'homme se perd dans la confusion.

119

***Vendredi 6 mai 1983***

C'était un matin agréable, l'air était un peu piquant, les nuages couvraient les collines paisibles. On sentait, jusque dans la chambre, un léger parfum de fleur d'oranger. C'est une odeur étrangement pénétrante. Et toutes les fleurs ce matin-là étaient prêtes, en attente de soleil. Les nuages s'écarteraient bientôt et le soleil brillerait très fort, un peu plus tard.

Ayant franchi le petit village, la voiture a dépassé les hameaux, les derricks, les réservoirs et toute l'activité qui entoure les puits de pétrole, pour atteindre enfin la mer. Après les vergers d'agrumes, nous avons traversé une assez grande ville, puis des centaines d'hectares de champs de fraises, de choux, d'épinards, de laitues et d'autres légumes. Toutes ces cultures sont produites sur cette plaine vaste et fertile, qui sépare les collines de la mer. Ici, tout est fait à grande échelle. Ces hectares de citronniers, d'orangers et même de noyers, sont cultivés sur de telles étendues que c'en est presque extravagant. Cette terre riche est très belle et les collines, ce matin, étaient si amicales!

Nous sommes enfin arrivés au bord du Pacifique bleu. Aujourd'hui, il était aussi calme que l'eau d'un étang, inondé de la lumière du matin. Il faudrait médi-

120

ter cette lumière, non pas le soleil, mais sa réflexion sur l'eau scintillante. Pourtant, l'océan n'est pas toujours aussi calme. Il y a un mois, il roulait des vagues furieuses, faisait voler le quai en éclats, détruisait les maisons autour de la plage et dévastait tout jusqu'à la grand-route qui le longe sur la hauteur. On se sert maintenant de toutes les poutres ramenées par le flot sur la plage pour réparer la jetée disloquée.

Mais aujourd'hui, tel un animal apprivoisé, on pourrait le caresser, sentir la profondeur, l'étendue et la beauté de cette eau si vaste, si bleue, devenue vert Nil près du rivage. C'était un vrai plaisir, dans l'air salé, sur cette route qui surplombe la mer, que de voir les collines, l'herbe ondulante et la vaste étendue de l'eau. Puis toute cette beauté disparaissait à l'arrivée dans l'immense ville, si laide, étendue sur des centaines de kilomètres. Ce n'est pas un endroit bien agréable, mais des gens y vivent et paraissent s'y plaire.

Assis sur la plage, avez-vous jamais observé la mer, le mouvement

cadencé de ses vagues ? La septième vague, qui semble la plus grande, avance en grondant vers la côte. Le Pacifique a peu de marée, tout au moins ici, au contraire de celles qui s'étendent sur des kilomètres et surviennent si rapidement. Il y a toujours, sur cette côte, un petit mouvement de flux et de reflux qui se répète depuis des siècles. En regardant cette mer, le scintillement de la lumière éblouissante et l'eau claire, avec les sens aiguisés, au summum de leur perception, cette observation n'a pas de centre, pas d'observateur, C'est une chose très belle que de regarder l'océan, le sable propre, lavé chaque jour. Aucune trace de pas n'y demeure, la mer les efface toutes, même celles des petits oiseaux du rivage.

Les maisons qui dominant la plage sont petites et bien entretenues, elles semblent appartenir à des gens

121

fortunés. Mais ces richesses, cette vulgarité, ces belles voitures, tout cela compte peu. Nous avons remarqué une très vieille Mercedes dont les tuyaux d'échappement étaient apparents, trois de chaque côté du capot. Ses propriétaires devaient en être très fiers, ils l'avaient fait polir et l'entretenaient admirablement. Ils avaient dû sans doute lui sacrifier d'autres achats, on voyait qu'elle était faite pour durer et rouler encore longtemps.

Assis sur la grève, nous observions les oiseaux et le ciel, avec, au loin, le bruit du passage des voitures. C'était un matin délicieux. Nous épousions des yeux le flux et le reflux, nous portant vers le large en ce mouvement infini de va et vient. L'horizon était clair, où l'eau rejoint le ciel. Nous étions dans une large baie bleue, tachetée de blanc, bordée de toutes petites maisons. Derrière nous se déployaient les chaînes des montagnes. Observant sans une seule pensée, sans réaction, sans identité, observant sans arrêt, on n'est pas vraiment éveillé mais plutôt absent, pas tout à fait là; on n'est pas soi-même, mais seulement un regard observant. Observant les pensées qui surgissent pour disparaître l'une après l'autre, la pensée prend alors conscience d'elle-même. Il n'y a pas de penseur observant la pensée, le penseur est la pensée.

Assis sur la plage et regardant les gens qui passent, deux ou trois couples puis une femme seule, il semble que toute la nature autour de nous, depuis la mer bleue et profonde jusqu'aux hautes montagnes pierreuses, que tout communie dans cette observation. Nous regardons sans attendre d'événement, observant sans but. Et cette observation inclut

l'acte d'apprendre, non par l'accumulation presque mécanique du savoir, mais par ce regard si proche, à la fois profond, vif et tendre, où l'observateur n'existe plus. Quand l'obser-

122

vateur est là, il n'est que le passé qui observe ou voudrait le faire, mais n'est capable que d'un souvenir dévitalisé. L'observation, elle, est vibrante de vie, chaque seconde lui est disponible. Toutes les créatures, les petits crabes, les mouettes et les oiseaux en vol sont aux aguets. Ils cherchent des proies, du poisson, quelque chose à manger. Quelqu'un passe tout près et se demande ce que vous regardez. Vous ne regardez rien et ce rien contient toutes choses.

L'autre jour, nous avons eu la visite d'un homme d'un certain âge. Il avait voyagé, vu beaucoup de choses et avait aussi écrit. Il portait une barbe bien tenue et sa mise était convenable, sans trace de laisser-aller ni de vulgarité. Il prenait soin de ses chaussures, de ses vêtements, et, quoiqu'il fut étranger, parlait un anglais excellent. S'adressant à l'homme assis sur la plage, occupé à observer, il lui dit qu'il avait parlé à beaucoup de gens, des professeurs et des savants, ainsi qu'à des pandits, au cours de son séjour en Inde. La plupart d'entre eux, selon lui, ne s'intéressaient pas à la société, ni au conflit armé actuel, ils n'étaient pas non plus profondément engagés dans une recherche de réforme sociale. Lui-même n'était pas un réformateur social, mais il se sentait profondément concerné par les problèmes de la société dans laquelle nous vivons. Il n'était pas certain que cette dernière soit susceptible de changer, qu'il y ait des moyens pour cela. Mais il la voyait telle qu'elle est, avec son immense corruption, le comportement absurde des politiciens, la petitesse, la vanité et la brutalité rampante qui la sous-tend.

« *Que pouvons-nous faire pour cette société?* disait-il. Il ne suffit pas d'amener de petites réformes ici et là, de remplacer un président ou un Premier

123

ministre par un autre — ils sont tous plus ou moins de la même espèce et



ne peuvent faire grand-chose, puisqu'ils représentent la même médiocrité, et même moins que cela, la vulgarité; ils ne cherchent qu'à plastronner et ne feront jamais rien d'utile. Tout au plus proposeront-ils quelques stupides petites réformes, mais le cours des choses n'en sera pas changé. » Il avait observé les différentes cultures.

Fondamentalement, elles ne différaient pas beaucoup, selon lui. Il semblait être un homme sérieux, souriant, il parlait de la beauté de son pays, de son immensité si variée, des déserts brûlants et de la splendeur des hautes montagnes Rocheuses. On l'écoutait comme on écouterait la mer et ses mouvements.

La société ne pourra être changée sans que l'homme change. C'est l'homme — nous et les autres — qui a, de génération en génération, créé ces sociétés. Elles sont nées de notre mesquinerie, de notre étroitesse d'esprit, de notre limitation, comme de notre avidité, de notre envie, ainsi que de la brutalité, la violence et la compétition qui sont les nôtres. Nous sommes responsables, tant de la médiocrité stupide et vulgaire, que de cette vision tribale des choses, assortie de sectarisme religieux. Si chacun d'entre nous ne change pas radicalement, la société ne changera jamais. Elle est là, elle est notre œuvre, qui à son tour nous génère. Elle nous modèle selon la forme que nous lui avons donnée. Elle place l'individu dans un moule, lequel l'insère dans un cadre qui n'est autre que la société.

Et cette action se répète sans fin, comme la mer et son mouvement de flux et de reflux qui peut être lent, mais aussi rapide et dangereux.

Action, réaction, action, nous sommes entraînés par la nature de ce mouvement, à moins qu'un ordre intérieur profond

124

n'arrête ce processus. C'est cet ordre-là qui amènera un ordre dans la société, et non la légifération des gouvernements; mais leur loi, leur autorité, engendrées par notre désordre, se maintiendront aussi longtemps que durera ce dernier. La loi, comme la société, est le fait de l'homme -l'homme produit la loi.

Ainsi l'être intérieur, la psyché, crée ce qui l'entoure selon ses propres limites. L'extérieur agit alors sur ce centre et le modèle. Les communistes ont pensé et pensent probablement encore que le contrôle de l'environnement de l'homme par des lois, des règlements, des institutions, certaines formes de tyrannie, ont le pouvoir de le changer.

Mais ils n'ont pas réussi jusqu'ici et ne réussiront jamais. Les socialistes agissent dans le même sens. Les capitalistes s'y prennent autrement, mais leur but est le même. L'intérieur domine toujours l'extérieur, car il est bien plus fort, bien plus vital que l'extérieur.

Ce mouvement pourra-t-il jamais prendre fin ?

L'intérieur crée l'environnement psychologique, les lois extérieures, les institutions et les organisations, lesquelles à leur tour incitent l'homme, son cerveau, à agir d'une certaine façon, alors que ce même cerveau, l'être intérieur, le psychisme tente de changer, de détourner l'extérieur. Ce mouvement se perpétue depuis les origines de l'homme, il peut être dur, superficiel et parfois brillant — mais c'est toujours cette lutte entre l'intérieur et l'extérieur, aussi inexorable que le mouvement de la marée. Nous devrions nous demander si ce mouvement pourra jamais s'interrompre — l'action provoquant la réaction, la haine engendrant davantage de haine, la violence plus de violence. Il prend fin quand seule opère l'observation sans motif, sans réaction, sans direction. La direction ne surgit qu'avec l'accumulation. Mais l'observa-

125

tion faite d'attention consciente, de compassion, possède sa propre intelligence. Cette observation alliée à l'intelligence agit.

Et cette action n'est pas le flux et le reflux. Mais elle exige une grande vivacité qui permet de saisir les choses sans le mot, sans le nom, sans réaction aucune. Cette observation est pleine de vitalité, de passion.

126

### ***Lundi 9 mai 1983***

Notre point de départ, déjà assez élevé, permettait de voir le fond de la vallée. Après une montée de trois kilomètres par un sentier tortueux bordé de chênes de Californie et de tapis de sauge piqués de chêne empoisonné, passé le torrent sec, on aperçoit au loin, par-delà les montagnes, la mer bleue. Ici règne un calme absolu, l'air lui-même est immobile. Le regard s'abaisse et les montagnes vous font face. On pourrait les escalader pendant des heures, puis descendre vers une autre

vallée et remonter encore. Nous l'avons fait plusieurs fois, jusqu'au sommet de ces pentes rocheuses. Au-delà, vers le nord, s'étend la vaste plaine désertique, brûlante. Mais ici l'air est si frais qu'il faut se couvrir malgré le soleil.

Et comme nous redescendons, observant les différents arbres, les plantes et les petits insectes, nous entendons soudain le bruit du serpent à sonnettes qu'un saut permet heureusement d'éviter. A deux mètres de distance, il continue d'agiter sa queue et nous pouvons observer ses yeux sans paupière. Celui-là n'est pas très long, mais aussi gros qu'un bras d'homme. Il faut garder une certaine distance pour regarder attentivement le motif de sa peau, sa tête tri-

127

angulaire, et sa langue noire qu'il agite. Sans bouger l'un et l'autre, nous nous observons mutuellement. Et tout à coup, tout en nous faisant face, il esquisse un mouvement vers l'arrière qui nous permet d'avancer. Il se redresse encore en crépitant sans nous quitter des yeux. Ce manège dure dix minutes ou davantage, puis l'animal se fatigue. Il est immobile, en attente, et ne réagit plus quand on l'approche. Pour un temps, il semble avoir perdu son énergie. Nous sommes maintenant tout près de lui. Contrairement au cobra qui se redresse pour frapper, ce serpent attaque vers l'avant. Mais celui-ci, épuisé, ne bouge pas. Ainsi nous l'avons quitté. C'était vraiment une créature assez dangereuse, au venin empoisonné. Il n'inspirait pas d'appréhension et se serait probablement laissé toucher si nous en avions éprouvé l'envie.

Reprenant la descente, nous avons presque marché sur une caille, accompagnée d'une douzaine de petits qui se sont éparpillés dans les buissons, où leur mère les a suivis. On entendait leurs petits cris de rappel. Nous nous sommes arrêtés plus bas, attendant un moment, pour les voir tous ressortir de leur abri et se cacher sous l'aile de leur mère. L'air là-haut est encore frais, ils attendent que le soleil réchauffe l'atmosphère et le sol.

Plus bas, c'est le petit torrent, la prairie qui perd déjà sa verdure, puis le retour dans la chambre où l'on arrive un peu fatigué, mais enchanté de cette promenade dans le soleil matinal. Ici, ce sont les orangers aux fruits jaunes, éclatants, les roses et la myrte sous les grands eucalyptus. Tout est paisible dans la maison.

C'était un matin agréable, bruissant de toutes les activités de la nature.

Les petites créatures, les écureuils, les rongeurs, se hâtent à la recherche de leur

128

pitance matinale. Assez destructeurs, ils mangent les tendres racines des plantes. Pourtant, un chien les tuerait si vite d'un coup de dents ! Tout est déjà très sec. Les pluies sont passées et ne reviendront pas avant quatre mois. Mais, plus bas, toute la vallée chatoie encore. Un étrange silence recouvre la terre. Il demeure en dépit du bruit des villes et de la circulation. Presque palpable, il a quelque chose de sacré. L'état d'harmonie avec la nature, avec tous les êtres de la création, entraîne par lui-même notre harmonie avec les humains. Si nous perdons notre relation à la nature, nous perdons inévitablement notre relation aux humains.

Comme souvent, à la fin du repas qui nous réunissait assez nombreux autour de la table, une conversation sérieuse s'est engagée. Il s'agissait de la signification des mots, de leur poids, de leur contenu, de leur sens profond, de leur qualité et du sentiment qu'ils impliquent ou suscitent.

***Le mot n'est jamais la chose elle-même, bien sûr, pas plus que sa description.*** L'explication n'est pas l'objet qu'elle cerne. Le mot, la phrase et l'explication ne sont pas le fait. Mais le mot sert à évoquer la pensée, le sentiment, et même quand il n'est pas prononcé, il recèle en lui notre sensation. Le fait lui-même n'a jamais d'impact sur le cerveau, alors que la théorie, la conclusion, la description et l'abstraction en ont un. La table n'a aucun impact, mais « dieu » en a, qu'il soit celui des hindous, des chrétiens ou des musulmans. Contrairement au fait lui-même, ce sont le concept et l'image qui touchent le cerveau.

Pour le chrétien, les mots « Jésus » ou « Christ » ont un sens important, ils évoquent un sentiment profond, une sensation. Alors que pour un hindou, un boud-

129

dhiste ou un musulman, ces mêmes mots ne signifient rien. Ces mots ne sont pas le fait. Ainsi, utilisés depuis plus de deux mille ans, ils ont marqué le cerveau. Les hindous, comme les chrétiens, ont leurs propres

dieux, projections de la pensée qui réagit à la peur et au plaisir.

Il semble que le langage ne laisse pas réellement d'empreinte sur le cerveau; ce serait plutôt la théorie du langage, l'abstraction de certaines sensations, qui se transformeraient en idées, en symboles, en images de personnes — et non la vraie personne, mais son image rêvée, espérée, projetée par la pensée. Toutes ces abstractions, ces idées, ces conclusions, plus ou moins fortes, agissent sur le cerveau. Mais le fait lui-même, la table, n'a jamais ce pouvoir.

Prenons un mot comme « souffrance ». Il a un sens différent pour l'hindou ou le chrétien. Mais, quels que soient les mots servant à la décrire, la souffrance est partagée par tous. La souffrance est le fait. Mais quand nous voulons lui échapper, soit par la théorie ou par le recours à un être idéalisé ou un symbole, ces formes de fuite modèlent le cerveau. La souffrance, le fait, n'a jamais d'impact, et il est important de comprendre cela.

Ainsi le mot « attachement »: il s'agit de voir ce mot, de le contempler et l'observer, de ressentir sa profondeur, tout son contenu, ses conséquences, le fait que nous sommes attachés — le fait et non le mot. Ce sentiment ne conditionne alors pas le cerveau, ne le met pas dans un moule, mais dès que l'on s'écarte du fait par la pensée, ce mouvement même, cette fuite ne fait pas seulement intervenir le temps, mais commence à influencer le cerveau.

Être vulnérable nous attire la souffrance, laquelle nous pousse à nous rétracter en nous-mêmes, à bâtir

130

un mur défensif, à devenir durs et cruels. Mais quand nous sommes sensibles, sans réactions brutales et laides, vulnérables à chaque mouvement interne de notre être, vulnérables au monde, si sensibles que nous sommes sans regrets, sans blessures, sans autodiscipline, nous avons accès à la qualité de l'existence sans limite.

Le mot « Bouddha », cette image, cette impression, suscite chez les bouddhistes un sentiment de grand respect empreint de dévotion; ils trouvent un refuge dans cette image créée par la pensée. Et comme la pensée, liée au savoir, est inexorablement limitée, cette image elle-même, qui ne se réfère qu'à une personne, un symbole ou une ancienne tradition, est source de conflit. Mais ce sentiment de respect, séparé de toutes les images extérieures, de tous les symboles etc., n'est pas en lui-

même un facteur susceptible de déformer le cerveau. Cet homme, assis près de nous, était conditionné par le christianisme. Quand le nom du Christ était prononcé, on sentait immédiatement sa réserve empreinte de respect, de retenue. Ce mot a laissé une empreinte sur ce cerveau. Il est très curieux d'observer ce phénomène de communication à travers les mots, chaque race leur donnant un sens, une signification différents et créant ainsi une division, une limitation du sentiment qui, lui, est commun à toute l'humanité. La souffrance des hommes est la même, elle est le lot de tous. Le Russe exprimera d'une autre manière que l'hindou ou le chrétien le fait de souffrir, mais la sensation même de la souffrance, du chagrin, de l'isolement, ce sentiment n'oriente jamais le cerveau de façon particulière. Ainsi sommes-nous amenés à être attentifs au mot, conscients de sa subtilité, de son sens, de son poids.

131

Le sentiment global et universel, partagé par tous les êtres humains dans leur relation, ne peut devenir effectif qu'avec la disparition des mots de nation, de tribu, de religion. Un mot peut être chargé de sens et de profondeur, ou en être dépourvu. Pour la plupart d'entre nous, les mots ont très peu de profondeur, ils ont perdu leur poids. Une rivière n'est plus une certaine rivière. Les fleuves d'Amérique, d'Angleterre, d'Europe ou d'Inde sont tous des fleuves, mais dès qu'intervient une identification par un mot, survient alors la division. Et cette division n'est autre que l'image mentale d'un certain fleuve, la qualité de son eau, sa profondeur et son courant, la beauté de ce fleuve.

132

***Jeudi 12 mai 1983<sup>1</sup>***

C'est l'aurore dans cet hémisphère. Ici, elle commence très tôt le matin et dure longtemps. Le début de l'aurore, le commencement d'un jour, est une des plus belles choses qui soient en ce monde, Les arbres étaient défaits, après une nuit d'orage, leurs feuilles pendaient, déchiquetées, et leurs branches mortes avaient été cassées; les vents persistants ont purifié l'air, qui est devenu sec. L'aurore

avançait très lentement sur la terre; elle était empreinte, ce matin surtout, d'une qualité extraordinaire, probablement due au vent de la veille. Mais cette aurore aujourd'hui était différente. Elle était si parfaitement silencieuse qu'on osait à peine respirer, de crainte de déranger quelque chose. Toutes les feuilles, mêmes les plus tendres, étaient immobiles, comme si la terre entière retenait son souffle, en une immense adoration. Et le soleil a doucement touché d'orange, de jaune, la pointe des montagnes et, toujours dans un grand silence, des traces de lumière sont apparues sur d'autres collines. Enfin, ce furent les bruits, le chant des oiseaux, la complainte funèbre de la tourterelle, le cri du faucon à

1. C'était le 88e anniversaire de Krishnamurti.

133

queue rouge planant dans le ciel. Mais le silence de l'aurore couvrait le matin, couvrait toute la terre.

Si l'on dépasse la colline à travers la vallée, au-delà des vergers d'orangers et de quelques prairies vertes, au-delà du grand eucalyptus élancé, on aborde une hauteur couverte de bâtiments. Il y a là un institut de quelque chose, et, sur l'autre versant de la vallée, se trouve un grand terrain de golf, superbement tenu. Nous y avons joué il y a longtemps, et l'avions oublié, comme ses banquettes, mais il est toujours là, parfaitement entretenu. Beaucoup de gens y jouent, portant un grand sac; autrefois ces sacs ne contenaient que six clubs, mais maintenant il en faut presque une douzaine. Cela devient trop professionnel, trop coûteux.

Et l'on aborde ensuite une autre colline, elle aussi couverte d'institutions, d'organisations de toutes sortes.

— *Qu'est-ce qui pourra changer l'homme?*

Où que l'on se rende dans notre monde soi-disant libre, on trouve une foison d'institutions, de forums, de groupes de travail intérieur ou extérieur pour apporter la paix de l'âme, protéger la nature sauvage, sauver les animaux, etc. C'est un fait surprenant et devenu commun de nos jours, que ces groupes de ceci et de cela, chacun ayant un chef, un président, des secrétaires, l'homme qui a commencé et tous ceux qui l'ont suivi. Toute cette prolifération de petites organisations et

d'institutions étonne. Et lentement elles se détériorent, ce qui est probablement inhérent à toute institution, y compris celles qui aident l'homme sur le plan extérieur, par exemple les institutions pour une plus grande culture. Celles-là ont probablement leur utilité. Mais on ne peut qu'être surpris par tous ces groupes de vie intérieure dirigée, qui s'adonnent à différentes sortes de méditations. L'association de ces deux mots « intérieur » et « dirigé » est assez curieuse. Qui dirige et vers quoi? Celui qui

134

dirige est-il différent de son but? Nous ne semblons jamais nous poser de questions fondamentales.

Il y a des organisations destinées à aider l'homme dans le monde physique, elles sont dirigées par des hommes qui ont leurs propres problèmes, leurs ambitions et leur désir d'accomplissement, qui recherchent le succès. Tout cela semble presque inévitable et se poursuit depuis des millénaires. Mais existe-t-il des institutions pour l'étude de l'homme, ou pour promouvoir sa paix intérieure ? Les différents systèmes basés sur des conclusions aident-ils vraiment l'homme ? Tous les organisateurs dans le monde semblent penser qu'ils y réussissent, mais ont-ils vraiment aidé l'homme à se libérer de sa souffrance, de sa peur et de toute l'angoisse de la vie? Un agent extérieur à l'homme, aussi élevé, aussi établi soit-il dans une sorte d'idéation mystique traditionnelle, peut-il tant soit peu changer l'homme?

Quel élément pourrait-il amener un changement radical dans l'homme, mettant fin à sa brutalité, aux guerres et au conflit constant dans lequel il vit ? Le savoir lui sera-t-il de quelque utilité? Prenons comme exemple le mot « évolution » , le concept selon lequel l'homme a évolué par le savoir. Depuis les temps les plus reculés, il a rassemblé une quantité d'informations, de connaissances, sur le monde qui l'entoure, le ciel qui le domine, du char à bœufs à l'avion à réaction, puis au voyage sur la lune et ainsi de suite. Tout cela représente un progrès considérable. Mais ce savoir a-t-il mis fin en quoi que ce soit à son égoïsme, à son besoin de compétition, à son insouciance agressive ? Le savoir, après tout, est la conscience et la connaissance de toutes les choses de ce monde, de sa création, des conquêtes de l'homme, depuis ses origines jusqu'à nos jours. À des degrés divers, nous



sommes bien informés, mais demeurons intérieurement très primitifs, presque barbares, quelles que soient notre culture extérieure, l'étendue de notre information, notre capacité de rhétorique et de décision. Ce processus extérieur peut se poursuivre sans fin. Il existe des milliers de spécialistes de toutes sortes, mais l'on se demande sérieusement si un agent extérieur, y compris Dieu, est capable d'aider l'homme à mettre fin à son chagrin, à son isolement fondamental, à ses errements et à son angoisse. Ou est-il condamné à vivre, à accepter, à s'habituer à ce fait et à le considérer comme un élément de la vie? La plupart des êtres de ce monde le tolèrent et l'acceptent. Ils se contentent d'institutions vouées à l'invocation d'une force externe — ils prient pour la paix, participent à des manifestations pour la paix, mais cette paix est absente de leur cœur. Qu'est-ce qui pourra changer l'homme? Pris dans le filet de la peur, dans la poursuite infinie du plaisir, il a souffert sans fin. Il semble que ce soit là son destin et que rien ne puisse y être changé. Notre vie est tout cela. Au lieu de cynisme, d'amertume, de colère, nous pouvons nous demander comment y porter remède. Certainement pas à travers un agent extérieur. L'homme doit faire face à tout cela et ne pas l'éviter. Il doit l'examiner sans demander aucune aide; il est son propre maître. Il a créé cette société, il en est responsable, et cette responsabilité exige qu'il apporte en lui-même un changement. Mais très rares sont ceux qui ont conscience de tout cela. Le mode de raisonnement de la plupart des êtres est tellement indifférent, irresponsable, qu'il les porte à combler leur vie personnelle, égoïste, à sublimer leurs désirs tout en restant égocentriques. Cela ne relève pas plus du pessimisme que d'une tentative d'optimisme. Il faut observer tout cela. Nous

sommes les seuls à pouvoir nous transformer et changer ainsi la société dans laquelle nous vivons. C'est un fait auquel nous ne pouvons échapper. Si nous le fuyons, il n'y aura jamais de paix sur cette terre, jamais de joie durable ni de sentiment de félicité.

L'aurore a pris fin, un nouveau jour commence.  
C'est vraiment un nouveau jour, un matin tout neuf. Et le regard se portant alentour, on est émerveillé devant la beauté de la terre et des arbres, devant sa richesse. C'est vraiment un nouveau jour et l'émerveillement qu'il suscite existe; il est là.

137

***Brockwood Park, Hampshire <sup>1</sup>***

***Lundi 30 mai 1983***

Il a plu chaque jour, depuis plus d'un mois que nous sommes ici. Nous avons quitté la Californie où la sécheresse avait déjà commencé, les champs devenaient fauves et le soleil déjà brûlant (il faisait plus de 32 °C et la température s'élèverait encore quoiqu'on ait annoncé un été doux). Nous avons été saisis devant toute cette herbe, les merveilleux arbres verts et les hêtres pourpres dont les branches étendues, légèrement cuivrées, bruniront bientôt. En ce moment, parmi les arbres verts, ils offrent une vision enchanteuse. Cette terre est très belle. Qu'elle soit déserte ou couverte de verdure, de vergers, de champs étincelants, elle est toujours merveilleuse.

Partir en promenade dans les champs où paissent les moutons et les jeunes agneaux, dans les bois pleins du chant des oiseaux, sans aucune pensée dans l'esprit, mais seulement observer la terre, les arbres, les moutons, entendre l'appel du coucou et les

1. Du 14 au 22 mai, à Ojai, Krishnamurti avait donné quatre conférences, suivies de séances de questions-réponses. Le 27 mai, il s'est rendu en Angleterre pour séjourner dans son école de Brockwood Park.

138

pigeons des bois ; marcher sans aucun sentiment, sans émotion, regarder les arbres et toute la terre. Par l'observation, on découvre sa propre façon de raisonner; conscient de ses réactions, on ne laisse

échapper aucune pensée sans comprendre sa cause et les raisons de sa venue. Si l'on est attentif, sans laisser filer la moindre image, le cerveau devient très calme. On peut alors regarder dans un grand silence, et ce silence possède une profondeur immense, une beauté durable et incorruptible.

— *La majorité des hommes mènent une vie très étriquée. Alors, nous nous demandons quel est notre avenir, quel est votre avenir?*

Ce garçon était bon en sports, vraiment excellent. Il était également un élève capable et sérieux. Il dit un jour à son professeur: « Monsieur, pourrais-je avoir une conversation avec vous ? » L'éducateur répondit: « Pourquoi pas, allons donc ensemble faire une promenade. » Ils ont donc eu un dialogue entre professeur et élève, empreint de respect mutuel. Comme l'éducateur était sérieux lui aussi, leur échange fut agréable, amical, et tous deux oublièrent que l'un était un professeur et l'autre un élève; la hiérarchie n'existait plus, entre l'importance de celui qui sait, l'autorité, et l'élève qui veut savoir.

« Monsieur, je me demande si vous savez ce que tout cela signifie, pourquoi je reçois une éducation, quel sera mon rôle quand je grandirai, quelle est ma place dans ce monde, pourquoi je dois étudier, me marier, et quel est mon avenir ? Bien sûr, je comprends qu'il me faut étudier, passer certains examens, et j'espère en être capable. Je vivrai probablement encore quelques années, peut-être cinquante, soixante ans ou davantage; quelle sera ma vie et celle de ceux qui m'entourent au cours de ces années à venir? Quel est mon avenir, quelle est la raison de ces longues

139

heures passées à étudier, à écouter des professeurs? Une guerre destructrice pourrait éclater dans laquelle nous trouverions tous la mort. Si la mort est tout ce que l'avenir nous réserve, quelle est l'utilité de toute cette instruction? Je vous en prie, je pose toutes ces questions très sérieusement, parce que je vous ai entendu, comme d'autres professeurs, mettre l'accent sur ces différents sujets.

— Je voudrais prendre une question à la fois. Vous en avez posé

plusieurs, avez soulevé plusieurs problèmes. Choisissons donc la question qui est peut-être la plus importante: ***quel est l'avenir de l'humanité et le vôtre ?*** Comme vous le savez, vos parents sont assez fortunés et veulent, bien sûr, vous aider de différentes façons. Peut-être vous offriront-ils une maison et tout le nécessaire quand vous vous marierez, et que vous aurez une charmante femme — peut-être. ***Alors qu'est-ce que vous allez être ? Une personne médiocre, quelconque ?*** Vous aurez un travail et vous vous fixerez dans l'existence avec toutes sortes de problèmes autour de vous et en vous — est-ce là votre avenir? Bien sûr, une guerre peut survenir, mais elle peut aussi ne pas avoir lieu; espérons qu'elle n'aura pas lieu. Espérons que l'homme en viendra à comprendre que les guerres ne pourront jamais résoudre le moindre problème humain. Les hommes peuvent améliorer certaines choses, inventer de meilleurs avions, etc., mais les guerres n'ont jamais résolu les problèmes humains et ne le feront jamais. Donc, oublions pour l'instant que nous pourrions tous être anéantis par la folie des super-puissances, des terroristes, ou du démagogue d'un pays décidé à détruire ceux qu'il considère comme ses ennemis. Oublions tout cela pour l'instant et considérons votre avenir,

140

sachant que vous faites partie du reste du monde. ***Quel est votre avenir? Serait-il de devenir une personne médiocre ?*** La médiocrité signifie faire la moitié du chemin, la moitié de toute chose, ne jamais aller jusqu'au bout, ne pas utiliser toute votre énergie, toute votre intelligence, ne pas exiger de vous l'excellence.

Vous devez bien sûr savoir que vous subirez toutes les pressions extérieures qui vous enjoindront d'agir dans un certain sens, et les pressions des différentes religions, étroites et sectaires, avec leur propagande. La propagande ne dit jamais la vérité; la vérité ne peut pas être propagée. Ainsi, j'espère que vous vous rendez compte des pressions qui s'exercent sur vous, celles de vos parents, de votre milieu, celles de la tradition qui pousse à devenir philosophe, physicien, homme de sciences s'adonnant à la recherche dans un certain domaine, ou encore homme d'affaires. Voyant tout cela, ce dont vous êtes capable à votre âge, quelle direction allez-vous prendre? Nous avons parlé de ces problèmes au cours des derniers trimestres et vous-même y avez probablement réfléchi. Alors, puisque nous disposons d'un peu de temps pour nous

promener autour de la colline, je vous demande, non comme un professeur, mais avec l'affection d'un ami réellement sincère, **quel est votre avenir?** Même si vous avez décidé de passer certains examens et de faire carrière, d'avoir une bonne profession, vous ne pouvez que vous demander : est-ce là tout? Même si vous avez une bonne profession et peut-être une vie assez agréable, vous aurez inévitablement beaucoup d'ennuis, de problèmes. **Et si vous avez une famille, quel sera l'avenir de vos enfants?** C'est une question à laquelle vous devez répondre vous-même, et peut-être pouvons-nous en parler? Il vous faut penser non seulement à votre propre avenir, mais aussi à celui de vos

141

enfants, et vous devez aussi considérer l'avenir de l'humanité, oubliant que vous êtes allemand, français, anglais ou indien. Parlons-en, mais je vous en prie, comprenez que je ne vous dicte pas votre conduite. Seuls les insensés donnent un avis, ainsi je n'entre pas dans cette catégorie. Je vous interroge seulement comme un ami, et j'espère que vous le comprenez; je ne suis pas en train de vous diriger ou vous persuader. Quel est votre avenir ? Allez-vous mûrir rapidement ou lentement, avec grâce et sensibilité ? Serez-vous médiocre, tout en étant un des meilleurs dans votre profession ? Vous pouvez exceller en toute chose, mais je parle ici de la médiocrité de l'esprit, du cœur, de la médiocrité de l'être.

— Monsieur, je ne sais pas vraiment comment répondre à toutes ces questions. Je n'y ai pas trop pensé, mais quand vous demandez si je dois devenir médiocre, comme le reste du monde, je ne le veux certainement pas. Je suis aussi conscient de l'attrait du monde. Je vois cette partie de moi qui désire tout cela. J'ai envie de m'amuser, d'être heureux parfois, mais un autre aspect de moi voit aussi le danger de ces choses, les difficultés, les besoins, les tentations. Alors, je ne sais vraiment pas où cela me mènera. En outre, comme vous l'avez fait remarquer plusieurs fois, je ne sais pas moi-même ce que je suis. Une chose est certaine: je ne veux vraiment pas devenir une personne médiocre, à l'esprit et au cœur étroits, même avec un cerveau qui pourrait être très capable. Il se peut que j'étudie et acquière beaucoup de savoir, tout en demeurant une personne très limitée, étroite. La médiocrité, Monsieur, est un très bon mot que vous avez utilisé, et, quand je le considère, je prends peur — non de ce mot, mais de toutes ses implications, telles que vous les avez

démontrées. Je ne sais vrai-

142

ment pas, peut-être que d'en parler avec vous éclaircira tout cela? Je ne peux parler aussi facilement avec mes parents. Ils ont probablement eu les mêmes problèmes, sont plus avancés en âge, mais se trouvent peut-être dans la même position que moi. Alors, Monsieur, si vous le voulez bien, puis-je vous demander d'avoir une autre conversation avec vous? Je me sens vraiment inquiet et nerveux, je doute de ma capacité de faire face à tout cela, l'examiner et ne pas devenir une personne médiocre. »

C'était un matin unique, la prairie toute proche, les hêtres immobiles et l'allée qui mène au bois profond, tout était silencieux. Même les oiseaux se taisaient et les chevaux voisins ne bougeaient pas. Un tel matin, frais, tendre, est une chose rare. La paix régnait sur cette campagne et tout était très calme. On percevait ce sentiment de silence absolu. Ce n'était pas là une sentimentalité romantique, une idée poétique. C'était ainsi et c'est ainsi. Ce n'est qu'une chose toute simple. Ce matin, les hêtres pourpres étaient splendides devant les champs verts qui s'étendent au loin, tandis qu'un nuage empli de cette lumière matinale flottait paresseusement à travers le ciel. Le soleil venait de se lever et l'on sentait, avec cette grande paix, une adoration. Ce n'était pas l'adoration d'un dieu, d'une déité imaginaire, mais une vénération née de cette grande beauté. On pouvait ce matin lâcher tout son savoir et rester silencieux comme les bois, les arbres et la calme pelouse. Le ciel était d'un bleu pâle et tendre, quand, au-delà des champs, surgit l'appel du coucou; les pigeons des bois se mirent à roucouler et les merles firent entendre leur chant matinal. Au loin une voiture passait. Quand le ciel est si calme et ravissant, on dit qu'il va bientôt pleuvoir. C'est ce qui a toujours

143

lieu quand le petit matin est très limpide. Mais aujourd'hui tout était unique, cela n'avait jamais été, cela ne serait plus.

« Je suis heureux que vous soyez venu de vous-même, sans intervention, et, peut-être, si vous y êtes prêt, pourrions-nous continuer notre conversation à propos de l'avenir de votre vie et de la médiocrité. On peut être excellent dans sa carrière; un bon charpentier peut ne pas être médiocre dans son travail, mais en revanche il se peut qu'il le soit dans sa vie personnelle de chaque jour, dans ses rapports avec sa famille. Maintenant nous comprenons tous deux le sens de ce mot, et nous pourrions examiner ensemble sa profondeur. Nous parlons ici de la médiocrité intérieure, des conflits psychologiques, des problèmes et de la difficulté d'exister. Même de grands savants peuvent pourtant mener intérieurement une vie médiocre. Ainsi, **quelle sera votre vie ?** Vous êtes un élève plutôt intelligent, mais à quoi consacrerez-vous votre intelligence? Nous ne parlons pas ici de votre carrière, cela viendra plus tard; ce qui nous préoccupe maintenant est la façon dont vous mènerez votre vie. Bien sûr, vous ne serez pas un criminel dans le sens ordinaire de ce mot. Et si vous êtes sage, vous ne deviendrez pas un tyran; ceux-ci sont trop agressifs. Vous aurez probablement une très bonne situation et ferez un travail excellent dans quelque domaine que vous choisirez. Mettons donc ceci de côté pour un instant; mais **intérieurement, quelle est votre vie, vers quel avenir allez-vous?** Comme le reste du monde, poursuivrez-vous sans cesse le plaisir, avec le tourment permanent de multiples problèmes psychologiques?

— Pour l'instant, Monsieur, je n'ai pas de problèmes, sinon ceux de passer des examens avec la fati-

144

gue que cela implique. À part cela, je ne semble pas avoir d'autres problèmes. Je me sens assez libre, heureux et jeune. Quand je vois tous ces gens âgés, je me demande si je finirai comme eux. Certains ont eu de belles carrières ou ont fait ce qu'ils aimaient; pourtant, malgré cela, ils sont devenus mornes, ennuyeux, et ne semblent pas avoir développé en eux les qualités profondes de l'esprit. Je ne voudrais certainement pas devenir comme eux. Je veux que ma vie soit différente. Ce n'est ni par vanité, ni par ambition. Certes, je voudrais avoir une belle carrière, mais ne désire assurément pas devenir comme ces gens âgés qui semblent avoir perdu tout ce qu'ils aiment.

— Vous ne voulez peut-être pas devenir comme eux, mais l'existence est très exigeante et souvent cruelle. Elle ne vous épargnera pas. Et que vous viviez ici, aux États-Unis, ou dans quelque autre partie du monde, la société exercera une grande pression sur vous. Vous serez constamment enjoint de devenir comme les autres, un peu hypocrite, de dire ce que vous ne pensez pas vraiment, et même si vous vous mariez, cela aussi peut susciter des problèmes. Il vous faut comprendre que la vie est une affaire très complexe qui ne consiste pas seulement à faire ce que l'on désire et y mettre de l'obstination. Tous les jeunes gens désirent devenir quelque chose — avocats, ingénieurs, politiciens, etc. ; il y a cette poussée de l'ambition en quête de pouvoir, d'argent. Voilà ce qu'ont vécu les personnes âgées dont vous parlez. Elles sont usées par le conflit incessant, par leurs désirs. Regardez cela. Observez tous les gens autour de vous. Ils sont tous dans le même bateau. Quelques-uns quittent ce bateau, errent sans fin et meurent. D'autres cherchent un endroit paisible sur la terre et s'y retirent. D'autres encore rejoignent quelque monastère où

145

ils prononceront des vœux éternels. Mais ***la majorité des hommes, les millions d'hommes, mènent une vie très étriquée, à l'horizon limité. Ils ont leurs joies, leurs peines et ne semblent jamais les éviter, ni les comprendre ou les dépasser. Alors, nous nous demandons quel est notre avenir, quel est votre avenir?*** Vous êtes bien sûr trop jeune pour pénétrer cette question, car la jeunesse ne peut en mesurer toute la portée. Vous êtes peut-être agnostique; les jeunes ne croient en rien, mais avec l'âge ils se tournent vers quelque forme de superstition religieuse, de dogme ou de conviction. La religion n'est pas un opium, mais l'homme l'a modelée en fonction de son désir de réconfort aveugle et par là même sécurisant. il a fait de la religion une chose totalement inintelligente et impraticable, dénuée d'une dimension qui s'intègre à la vie. Quel âge avez-vous ?

— Je vais avoir dix-neuf ans, Monsieur. Ma grand-mère m'a laissé un peu d'argent que je toucherai à vingt et un ans, et je vais peut-être voyager pour connaître un peu le monde, avant d'aller à l'université. Mais, où que je me trouve, quel que soit mon avenir, ce problème demeurera. Je me marierai peut-être, probablement, et aurai des enfants, et ainsi surgit la



grande question: quel sera leur avenir? Je suis assez au courant des agissements des politiciens dans le monde entier. C'est une vilaine affaire. Pour ma part, je n'aime pas cela et ne pense donc pas entrer dans la politique. Mais je voudrais avoir un bon travail. J'aimerais pouvoir travailler tant avec mes mains qu'avec mon intelligence, mais le problème sera de ne pas tomber dans la médiocrité intérieure. Alors, Monsieur, que dois-je faire? Oh oui, je sais qu'il y a des temples et des églises, mais ils ne m'attirent pas. Je suis plutôt révolté par tout cela — les prêtres, la hiérarchie

146

de l'autorité, mais comment vais-je éviter de devenir un être moyen, ordinaire, une personne médiocre?

— Si je peux vous donner un avis, ne demandez jamais "comment", en aucune circonstance. Quand vous utilisez ce mot "comment", vous voulez en fait trouver un guide, un système, quelqu'un qui vous mène par la main et vous fasse ainsi perdre votre liberté, votre capacité de voir, vos activités, vos pensées, votre propre façon de vivre. Vous devenez ainsi un être humain de seconde main; vous perdez votre intégrité ainsi que cette honnêteté foncière qui permet de se voir tel que l'on est, d'être ce que l'on est et de pouvoir le dépasser. Ne demandez donc jamais "comment". Nous nous plaçons sur le plan psychologique, bien sûr. Il vous faut demander "comment" quand il s'agit d'assembler un moteur ou de construire un ordinateur. Il faut que quelqu'un vous l'enseigne. Mais la liberté et l'originalité psychologiques ne peuvent exister qu'avec la conscience de vos propres activités intérieures, l'observation de chacune de vos pensées, dans sa nature et jusqu'à sa source. Observer, regarder. Par l'observation, on apprend beaucoup plus sur soi-même qu'on ne le ferait par des livres ou par le recours à un psychologue, ou encore un professeur compliqué, intelligent ou érudit. Tout cela sera très difficile, mon ami. Vous pourrez être tiraillé entre plusieurs directions. Il y a beaucoup de prétendues tentations — biologiques, sociales — et vous pouvez être déchiré par la cruauté de la société. Vous serez seul bien sûr, peut-être pas par la force, la détermination ou le désir, mais lorsque vous commencerez à voir ce qui est faux autour de vous et en vous: les émotions, les espoirs. Quand vous

commencerez à voir ce qui est faux, ce sera là le commence-

147

ment de la lucidité, de l'intelligence. Vous devez être votre propre lumière et c'est là une des choses les plus difficiles de l'existence.

— Monsieur, tout cela apparaît si difficile et complexe, si redoutable, effrayant.

— Je ne fais que vous indiquer ces choses, ce qui ne veut pas dire que les faits doivent vous faire peur. Les faits sont là pour être observés. Si vous le faites, ils ne vous effraieront jamais. Les faits ne sont pas effrayants, mais si vous voulez les éviter, leur tourner le dos et fuir, c'est cela qui est effrayant. Il s'agit de rester là et voir que votre action n'a pas été tout à fait correcte, vivre avec le fait et ne pas l'interpréter selon votre plaisir ou votre façon de réagir. Cela n'est pas effrayant. La vie n'est pas très simple. On peut vivre simplement, mais la vie elle-même est vaste et complexe. Elle s'étend d'un horizon à l'autre. Vous pouvez vivre avec quelques vêtements ou un repas par jour, mais ce n'est pas là la simplicité. Soyez donc simple, ne vivez pas de façon compliquée, contradictoire. Soyez juste simple intérieurement. Vous avez joué au tennis ce matin. Je vous ai regardé, vous semblez être assez bon. Peut-être nous rencontrerons-nous encore. Si vous le voulez.

— Merci Monsieur.»

148

***Ojai, Californie 1***

***Mardi 27 mars 1984***

La route, qui part de l'aéroport et traverse sur des kilomètres la banalité précaire des grands espaces urbains, avec leurs lumières violentes et leur bruit assourdissant, débouche sur l'autoroute. Après un tunnel, on se trouve soudain devant le Pacifique. Le jour était clair, sans la moindre brise, mais comme il était très tôt, l'air avait encore une certaine

fraîcheur avant que la pollution de l'oxyde de carbone ne l'altère. L'océan était si calme, il semblait être un immense lac. Et, comme le soleil apparaissait au-dessus de la colline, les eaux profondes du Pacifique avaient la couleur du Nil. Leur bord toutefois était d'un bleu léger qui venait doucement mourir sur la rive. Il y avait là beaucoup d'oiseaux et l'on apercevait au loin une baleine.

1. Le 6 juin 1983, Dorothy Simmons, la directrice de l'école de Brockwood Park, eut une crise cardiaque. Dès lors, Krishnamurti se trouva trop occupé par les problèmes de l'école pour poursuivre ses dictées. Le 1<sup>er</sup> juillet, il se rendit à Saanen, en Suisse, pour les rencontres internationales annuelles. Le 15 août, il était de retour à Brockwood pour une série de conférences, et prit l'avion pour Delhi le 22 octobre.

149

Suivant la route de la côte, nous avons croisé très peu de voitures ce matin, mais partout, éparpillées sur les collines, il y avait des maisons probablement habitées par des gens très riches. La route serpentait, suivait la côte et, heureusement, évitait une autre ville.

Il y avait là un centre naval avec son équipement moderne destiné à tuer les hommes. Après l'avoir longé, on tournait vers la droite, laissant derrière soi la mer, les puits de pétrole, et, traversant les vergers d'orangers parfumés, puis un terrain de golf, on arrivait bientôt à un petit village. Toutes les feuilles des arbres brillaient dans la lumière. Quelle paix dans cette vallée si calme, loin des foules, du bruit et de la banalité.

Ce pays est si beau, si vaste. Il comprend des déserts, des montagnes couvertes de neige, des villages, de belles cités, et des rivières plus belles encore. La campagne est merveilleuse, vaste, elle contient tout. Et nous sommes arrivés dans cette maison encore plus calme et harmonieuse, récemment construite et parée de cette propreté que ne peuvent avoir les maisons de ville. n y avait là beaucoup de fleurs, et des roses. C'est un endroit propice au repos, non pas végétatif, mais au calme intérieur profond. Le silence est une grande bénédiction, il purifie le cerveau, lui donne de la vitalité. Ce silence accumule une grande énergie, qui n'est pas celle de la pensée ou des machines, mais dont l'essence est si pure que la pensée ne peut l'atteindre. C'est l'énergie qui recèle un pouvoir, des talents incommensurables. Ici, dans cet endroit, le cerveau peut être à la fois très actif et totalement silencieux. Cette intense activité du

cerveau est alors imprégnée de la qualité, de la profondeur et de la beauté du silence.

Nous l'avons souvent répété, l'éducation consiste à développer tout le cerveau et pas seulement une partie de celui-ci; c'est la formation holistique de l'être

150

humain. Une école secondaire devrait enseigner aussi bien la religion que la science. Cette dernière est en fait la culture de la connaissance, n'est-ce pas ? C'est la science qui a contribué à provoquer l'état de tension actuel de notre monde. C'est elle qui, par le savoir, a permis la fabrication de l'instrument le plus destructeur que l'homme ait jamais découvert. Il peut d'un seul coup, en quelques secondes, annihiler des cités entières, pulvériser des millions d'hommes. Mais la science nous a aussi apporté beaucoup de choses positives: la communication, la médecine, la chirurgie, et d'innombrables petites choses qui améliorent le confort de l'homme, lui rendant la vie plus facile en lui épargnant le labeur sans fin lié à la recherche de nourriture, aux tâches domestiques, etc. Elle nous a aussi donné cette divinité moderne qu'est l'ordinateur. On peut énumérer toutes les aides que la science a apportées à l'homme, ainsi que tous les moyens de se détruire, d'anéantir toute l'humanité et la vaste beauté de la nature. Les gouvernements se servent des hommes de science et ceux-ci aiment travailler pour les gouvernements, ce qui leur donne une situation, de l'argent, de la considération, etc. Les hommes se tournent aussi vers la science pour promouvoir la paix dans le monde, mais celle-ci y a échoué. La politique et les politiciens n'ont pas non plus réussi à donner aux hommes une véritable sécurité, une paix dans laquelle ils puissent vivre et cultiver non seulement les champs, mais leur cerveau, leur cœur et leur art de vivre, c'est-à-dire l'art suprême. Et les religions reconnues, traditionnelles, avec leurs dogmes et leurs croyances, ont été la cause de beaucoup de mal dans le monde. Elles sont responsables de bien des guerres dans l'histoire, dressant l'homme contre l'homme. Ce phénomène s'est répété

151

quand un continent, aux croyances, aux rituels et aux dogmes puissants, s'est parfois imposé à un autre continent dont les croyances, les symboles et les rituels étaient différents. Cela n'est pas la religion, ce n'est que la répétition d'une tradition et de rituels qui ont perdu leur sens et ne font qu'apporter une sorte de stimulation. Tout cela est devenu un immense divertissement. La religion est quelque chose d'entièrement différent dont nous avons souvent parlé. Son essence est la liberté, qui n'est pas de faire ce que bon nous semble — attitude puérile, irresponsable et contradictoire, qui ne provoque que misère, conflit et désordre. La liberté aussi est tout autre chose. Elle implique une vie sans conflit psychologique, intérieur. Et dans la liberté, le cerveau s'unifie, il cesse d'être fragmenté en lui-même. La liberté comporte aussi l'amour et la compassion. Et cette liberté est aussi intelligence. L'intelligence est inhérente à la compassion et à l'amour. Nous pouvons pénétrer ce domaine à l'infini, non pas verbalement ou intellectuellement, mais vivre intérieurement une existence de cette nature.

Et à l'école secondaire, la science représente le savoir. Ce savoir peut s'étendre indéfiniment, mais il est toujours limité, puisque tout savoir se fonde sur l'expérience, expérience qui parfois pourrait ne reposer que sur une hypothèse théorique. Le savoir est nécessaire, mais aussi longtemps que la science représente l'activité d'un groupe ou d'une nation, séparés de l'ensemble, une sorte d'activité tribale, ce savoir ne peut que provoquer un plus grand conflit, un plus grand désordre dans le monde. C'est ce qui a lieu actuellement. La science et son savoir ne se destinent pas à la destruction des êtres humains, car les savants sont après tout d'abord des hommes, et non simple-

152

ment des spécialistes. Ils sont ambitieux, avides, et recherchent leur sécurité personnelle, comme tous les êtres humains en ce monde. Ils sont comme vous et moi. Mais leur spécialisation, quoique bénéfique, provoque aussi une grande destruction. Les deux dernières guerres l'ont bien démontré. L'humanité semble entraînée dans un perpétuel mouvement de destruction et de reconstruction; on détruit les êtres humains et on donne naissance à une plus grande population. Mais si tous les hommes de science du monde refusaient ce cycle et disaient: il Nous ne voulons pas contribuer à la guerre, à la destruction de l'humanité ., ils pourraient utiliser leur attention, leurs talents et leurs

efforts à favoriser une meilleure relation entre les hommes et leur environnement, la nature.

Si un certain nombre d'êtres humains, qui ne représentent pas nécessairement l'élite, vivent dans la concorde, ils pourront consacrer tous leurs talents à la création d'un monde différent; la religion et la science pourront alors s'accorder.

La religion est un aspect de la science. Sa vocation est de connaître et de dépasser tout savoir, d'englober à la fois la nature et l'immensité de l'univers, non pas à travers un télescope, mais par l'immensité de l'esprit et du cœur. Et cette immensité n'a absolument aucun rapport avec la religion organisée, quelle qu'elle soit. L'homme devient si facilement l'outil de sa propre croyance, de son fanatisme, s'enchaînant ainsi à un dogme dénué de réalité. Aucun temple, aucune mosquée, aucune église ne détient la vérité. Ils sont peut-être des symboles, mais les symboles ne sont pas le fait. La vénération du symbole éloigne du vrai, de la vérité. Mais malheureusement, le symbole a été doté de beaucoup plus d'importance que la vérité. C'est le symbole que l'on vénère. Toutes les religions sont

153

fondées sur des croyances et des affirmations. Toutes les croyances, qu'elles soient politiques ou religieuses, sont des facteurs de division. Là où existe la division, le conflit est inévitable. Et une école secondaire ne devrait pas être un lieu de conflit. C'est un lieu destiné à apprendre l'art de vivre. Cet art est le plus grand de tous, car il s'applique à l'être humain dans sa totalité, et non à une seule partie de lui-même, aussi plaisante soit-elle. Et dans une telle école où l'éducateur s'investirait vraiment en tout cela, le considérant non comme un idéal, mais comme un fait de la vie quotidienne — s'il s'investissait, répétons-le, sans que cela soit pour lui un idéal, une utopie ou une noble affirmation, il pourrait vraiment essayer de trouver dans les ressources du cerveau une façon de vivre libérée des problèmes, des luttes, des conflits et de la souffrance. L'amour n'est pas un mouvement qui puisse découler de la souffrance, de l'anxiété, de l'isolement; l'amour est intemporel. Et l'éducateur, s'il persévérerait, pourrait instiller chez l'étudiant, avec l'acquisition du savoir, ce véritable esprit religieux qui dépasse de loin tout savoir, qui est peut-être le point ultime du savoir — non, pas peut-être, il est la fin du savoir. Car il faut être libéré du savoir pour comprendre ce qui est éternel, hors du temps. Le savoir est du temps, et

la religion est libre de l'entrave du temps.

Il semble si urgent et important que nous participions à la formation d'une nouvelle génération! Même si ce n'était qu'une demi-douzaine d'êtres dans le monde, ils pourraient y amener une grande transformation. Mais l'éducateur a besoin d'être éduqué. Sa vocation est la plus noble qui soit en ce monde.

154

***Mercredi 28 mars 1984***

L'océan Pacifique ne semble pas avoir de grandes marées, du moins pas de ce côté-ci, sur la côte de Californie: elles y sont de très faible amplitude. Leur mouvement de va-et-vient est très différent de celui de ces grandes marées qui se retirent sur plusieurs centaines de mètres, pour refluer avec puissance. Leur bruit diffère totalement, selon que l'eau afflue violemment ou se retire. C'est une qualité de son qui ne ressemble en rien à celui du vent dans les feuillages.

Chaque chose semble avoir un son qui lui est propre. Cet arbre dans le champ, solitaire, a ce son particulier dû à son isolement. Les grands séquoias ont depuis toujours leur propre chant profond. Le silence lui-même a un son particulier. Et il y a aussi, bien sûr, le bruit du bavardage incessant des humains qui parlent de leurs affaires, de leur politique et de leurs progrès technologiques. Un très bon livre possède aussi des vibrations sonores particulières. Même le vaste infini a sa pulsation sonore.

Le flux et le reflux de la marée est semblable à l'action et à la réaction de l'homme. Nos actions et nos réactions sont si rapides. Nous ne faisons pas de pause avant de réagir. Dès qu'une question est posée,

155

nous essayons immédiatement de trouver une réponse, une solution à un problème. Il n'y a pas d'arrêt entre la question et la réponse. Nous sommes pourtant le flux et le reflux de la vie — l'extérieur et l'intérieur. Nous essayons d'établir une relation avec l'extérieur, pensant que l'intérieur est une entité séparée, sans rapport avec l'extérieur. Mais le

mouvement de l'extérieur découle certainement d'un mouvement de reflux intérieur. Ils sont une seule et même chose, comme les eaux de la mer. Ce mouvement incessant de l'extérieur et de l'intérieur est la réaction à tout défi. C'est là notre vie. Quand nous commençons à élaborer quelque chose de l'intérieur, cet intérieur devient l'esclave de l'extérieur. La société que nous avons créée est l'extérieur. L'intérieur devient alors l'esclave de cette société. Et la révolte contre l'extérieur est la révolte de l'intérieur. Ce flux et ce reflux constants, incessants, angoissés, sont pleins de crainte. Ce mouvement pourra-t-il jamais s'arrêter? Le flux et le reflux des eaux de la mer sont, bien sûr, totalement indépendants de ce flux et de ce reflux de l'extérieur à l'intérieur — l'intérieur devenant l'extérieur, puis l'extérieur, devenu prépondérant, essayant de juguler l'intérieur; ensuite vient la réaction interne à cette prépondérance. C'est ainsi que se déroule la vie, faite d'une succession constante de souffrances et de plaisirs.

Nous ne semblons jamais comprendre ce mouvement qui est un.

L'extérieur et l'intérieur ne sont pas deux mouvements séparés. Les eaux de la mer se retirent de la côte, et c'est la même eau qui revient battre les plages et les falaises. C'est parce que nous avons séparé l'extérieur de l'intérieur que la contradiction surgit, laquelle engendre le conflit et la souffrance. Cette division entre l'extérieur et l'intérieur est totale-

156

ment irréaliste, illusoire, mais nous les maintenons totalement séparés. C'est là peut-être une des causes principales de conflit, et pourtant nous ne semblons jamais apprendre. Apprendre ne consiste pas à mémoriser, c'est une forme de mouvement continu. Il s'agit d'apprendre à vivre sans cette contradiction de la séparation. L'extérieur et l'intérieur sont un tout inclus dans un mouvement unique, sans division. Il est sans doute possible de saisir cela intellectuellement et de l'admettre comme une affirmation théorique ou un concept, mais on n'apprend jamais en vivant de concepts. Les concepts deviennent statiques. On peut en changer, pourtant la transformation d'un concept en un autre reste statique, toujours figée. Mais le fait de sentir, de voir que la vie n'est pas le mouvement de deux activités séparées, extérieure et intérieure, mais qu'elle est une, percevoir que toute relation est ce mouvement, le flux et le reflux de la peine et du plaisir, de la joie et de l'abattement, de l'isolement et de la fuite, percevoir directement et sans mots que cette vie



est un tout, non fragmenté ni divisé, c'est apprendre. Et cela ne relève pourtant pas de la durée, ce n'est pas un processus graduel dans lequel le temps deviendrait encore un facteur de division. Le temps n'a d'action que dans la fragmentation du tout. Mais quand on perçoit en un instant la réalité de la nature du tout, son unité devient alors manifeste dans cette chaîne sans fin d'actions et de réactions — de lumière et de nuit, de beauté et de laideur.

Le tout est libre du flux et du reflux de la vie, de l'action et de la réaction. La beauté n'a pas d'opposé. La haine n'est pas l'opposé de l'amour.

157

### ***Vendredi 30 mars 1984***

Ce matin, nous descendions sur la route. C'était le printemps et le ciel était exceptionnellement bleu, sans le moindre nuage, le soleil chaud sans excès. On se sentait bien. Les feuilles brillaient dans l'air étincelant. Tout était vraiment d'une beauté extraordinaire. La haute montagne était là, impénétrable, entourée de collines verdoyantes. Comme nous marchions tranquillement, sans trop penser, nous avons aperçu à nos pieds une feuille morte, marquée de jaune et de rouge éclatant, une feuille d'automne. Comme elle était belle, si simple dans sa mort, si vivante, pleine de la beauté, de la vitalité de son arbre, de l'été. Elle ne s'était pas fanée. En la regardant de près, on pouvait distinguer toutes ses nervures, sa tige et sa forme parfaite. Dans cette feuille s'inscrivait l'arbre entier.

***Pourquoi les hommes meurent-ils si lamentablement, dans une telle affliction, dans la maladie, les infirmités du grand âge, la sénilité et cette affreuse décrépitude du corps? Pourquoi ne peuvent-ils pas mourir naturellement, aussi beaux dans la mort que cette feuille? Qu'est-ce qui ne va pas en nous?*** Malgré le grand nombre de médecins, les médica-

158

ments et les hôpitaux, les opérations et tous les efforts de l'existence comme ses plaisirs, nous ne semblons pas capables de mourir dans la

dignité et la simplicité, avec le sourire.

Un jour que nous marchions le long d'un chemin, nous avons entendu derrière nous une psalmodie mélodieuse, rythmée, empreinte de la force immémoriale du sanskrit. Nous étant arrêtés, nous avons vu le fils aîné, nu jusqu'à la taille, qui portait un récipient de terre cuite dans lequel brûlait un feu. Derrière lui venaient deux hommes portant son père mort, dont le corps était recouvert d'un linceul blanc. Tous marchaient en psalmodiant et, comme nous connaissions ce chant, nous avons failli nous joindre à eux. Comme ils nous dépassaient, nous les avons suivis quand ils ont descendu la route, toujours psalmodiant. Le fils aîné pleurait. ils ont porté le père jusqu'au rivage où ils avaient déjà amassé un grand tas de bois. Ayant posé le corps au sommet de ce tas, ils y ont mis le feu. Tout était si naturel, si extraordinairement simple. Point de fleurs, de corbillard, point de voiture attelée de chevaux noirs. Tout cela se déroulait dans un grand calme, dans une parfaite dignité. Et devant cette feuille surgissaient à l'esprit les milliers de feuilles de l'arbre.

L'hiver l'avait conduite de sa branche-mère jusqu'à ce chemin où elle se desséchait complètement, se fanerait pour disparaître, emportée par les vents, perdue pour toujours.

Comme on enseigne aux enfants les mathématiques, l'écriture, la lecture et tout ce qui a trait à l'acquisition du savoir, il faudrait aussi leur apprendre la grande dignité de la mort. Elle n'est pas une chose morbide et douloureuse à laquelle nous sommes confrontés un jour ou l'autre, mais fait partie de la vie de chaque jour — comme le regard que l'on porte sur

159

le ciel bleu ou la sauterelle posée sur une feuille. Elle fait partie de l'apprentissage de la vie, comme la poussée des dents et les maladies infantiles avec leurs fièvres. Les enfants sont doués d'une extraordinaire curiosité. Si vous comprenez la nature de la mort, vous n'aurez pas à indiquer que tout meurt, que la poussière retourne à la poussière, mais, sans aucune peur, vous leur expliquerez doucement la mort. Vous leur ferez sentir que vivre et mourir ne font qu'un, ne sont qu'un seul mouvement qui ne commence pas à la fin de la vie après cinquante, soixante ou quatre-vingt-dix ans, mais que la mort est comme cette feuille. Voyez les hommes et les femmes âgés, comme ils sont décrépits, perdus, malheureux, comme ils sont laids. Serait-ce qu'ils n'ont pas compris ce que signifie vivre ou mourir? Ils ont utilisé la vie, s'en sont

servis, l'ont gaspillée dans le conflit sans fin qui ne fait qu'exercer et fortifier la personne, le moi, l'ego. Nous passons nos jours en conflits et malheurs de toutes sortes, parsemés d'un peu de joie et de plaisir, mangeant, buvant, fumant, dans les veilles et le travail incessant. Et, à la fin de notre vie, nous nous trouvons face à cette chose qu'on appelle la mort et dont on a peur. Et l'on pense qu'elle pourra toujours être comprise et ressentie en profondeur. L'enfant, avec sa curiosité, peut être amené à comprendre que la mort n'est pas seulement l'usure du corps par l'âge, la maladie, ou quelque accident inattendu, mais que la fin de chaque jour est aussi la fin de soi-même.

Il n'y a pas de résurrection, c'est là une superstition, une croyance dogmatique. Tout ce qui existe sur terre, sur cette merveilleuse terre, vit, meurt, prend forme, puis se fane et disparaît. Il faut de l'intelligence pour saisir tout ce mouvement de la vie, et ce n'est

160

pas l'intelligence de la pensée, des livres ou du savoir, mais l'intelligence de l'amour, de la compassion avec sa sensibilité. Nous sommes tout à fait certains que si l'éducateur comprend la signification de la mort et sa dignité, l'extraordinaire simplicité de mourir — s'il la comprend, non pas intellectuellement mais en profondeur — il parviendra alors à faire saisir à l'étudiant ou à l'enfant que mourir, finir, n'a pas à être évité car cela fait partie de notre vie entière. Ainsi, quand l'étudiant ou l'enfant grandira, il n'aura jamais peur de sa fin. Si tous les humains qui nous ont précédés, de génération en génération, vivaient encore sur cette terre, ce serait terrible. Le commencement n'est pas la fin.

Et nous voudrions aider — non, ce n'est pas le mot juste — nous aimerions, dans l'éducation, donner à la mort une certaine réalité factuelle, non pas la mort d'un autre, mais la nôtre. Jeunes ou vieux, nous devons inévitablement lui faire face. Ce n'est pas une chose triste, faite de larmes, de solitude, de séparation. Nous tuons si facilement, non seulement les animaux destinés à notre alimentation, mais encore ceux que nous massacrons inutilement, par divertissement — on appelle cela un sport. Tuer un cerf, parce que c'est la saison, équivaut à tuer son voisin. On tue les animaux parce que l'on a perdu contact avec la nature, avec les créatures qui vivent sur cette terre. On tue à la guerre au nom de tant d'idéologies romantiques, nationalistes ou politiques. Nous avons tué des hommes au nom de Dieu. La violence et la tuerie vont de pair.

Et devant cette feuille morte dans toute sa beauté, sa couleur, peut-être pourrions-nous être conscients au plus profond de nous-mêmes, saisir ce que doit être notre propre mort, non pas à la fin ultime, mais au tout début de notre vie. La mort n'est pas une

161

chose horrible, une chose à éviter, à différer, mais plutôt une compagne de chaque jour. De cette perception naît alors un sens extraordinaire de l'immensité.

162



J. KRISHNAMURTI

EXPÉRIENCE  
ET  
CONDUITE

THE STAR PUBLISHING TRUST

Eerde — Ommen — Holland



1

—

12th March 1881

## **EXPERIENCE ET CONDUITE**





**J. KRISHNAMURTI**

**EXPÉRIENCE  
ET  
CONDUITE**

**THE STAR PUBLISHING TRUST**

**Eerde — Ommen — Holland**



Les traditions, les habitudes de la pensée, les coutumes, constituent des cadres à l'intérieur desquels chacun se place pour assimiler et juger ses nouvelles expériences. Il suffit de s'examiner pour s'apercevoir que l'on prend contact avec la vie du point de vue particulier d'une nationalité, d'une croyance ou d'une classe sociale, et que l'on traduit les nouvelles expériences dans les termes de ces cadres préétablis. Mais le but de l'expérience est la découverte de la vraie valeur de chaque chose, et si nous traduisons l'expérience d'aujourd'hui dans les termes de celle d'hier, au lieu de grandir jusqu'à pouvoir contenir toute chose, nous devenons des esclaves. Je demande que l'on ne cherche pas à me comprendre en se plaçant du point de vue des différents cadres, et que l'on n'enferme pas l'expérience à l'intérieur de termes qui n'appartiennent qu'aux tempéraments. Un tempérament est le

résultat d'une existence individuelle, séparée. Mais ce qui ne connaît pas de séparation ne peut être traduit en termes de tempéraments, ni approché à travers un tempérament particulier. Si nous voulons examiner la totalité du point de vue d'une de ses parties, nous n'y parvenons pas, car naturellement elle nous apparaît dans les termes de cette partie, que nous appelons tempérament. A travers un tempérament particulier il nous est impossible d'apercevoir ce qui est au-delà de tous les tempéraments, de même qu'à travers un cadre il nous est impossible de voir ce qui dépasse tous les cadres.

Mais ne confondons pas ici le tempérament individuel avec l'unicité individuelle : les tempéraments dépendent des conditions où l'on est, donc des contingences, des caractères de races, de l'hérédité, etc... tandis que l'unicité individuelle est continue à travers la naissance et la mort, est le seul guide de l'être tout le long de son existence individuelle séparée jusqu'à ce que cette existence parvienne à son accomplissement. Pour comprendre la signification de l'individualité il faut comprendre le but de l'existence individuelle. La vie est création. Elle inclut le créateur et ce qui est créé. La nature recèle la vie, c'est-à-

dire que tout ce qui est manifesté recèle la vie. Quand cette vie dans la Nature se développe jusqu'à se concentrer en un seul foyer individuel, la Nature a accompli sa raison d'être. Toute la destinée et la fonction de la Nature est de créer l'individu conscient de soi, conscient des dualités, qui sait qu'il constitue en lui-même une entité séparée. Ainsi, la vie dans la Nature, par son développement, devient soi-consciente dans l'homme qui s'est éveillé, qui s'est concentré en lui-même. L'individu est un être séparé, qui est soi-conscient, qui se sait différent des autres, en qui réside la distinction entre lui et les autres. Mais l'individualité est une imperfection, elle n'est pas une fin en soi.

L'évolution considérée comme le prolongement d'une individualité à travers le temps est une illusion. Ce qui est nécessairement imparfait (l'individualité) demeure imparfait, même lorsqu'on l'étend et qu'on l'agrandit. L'individualité s'intensifie par les conflits que suscite l'ignorance, et par les limitations que créent la pensée et les émotions : l'individu se précise ainsi, et s'isole consciemment. Il est vain d'accroître au N<sup>me</sup> degré cette conscience isolée du soi, qui demeurera toujours isolée car elle a ses racines dans le sens de la sépara-

tion individuelle. Ainsi l'amplification de ce « je suis » qui est séparation, ne peut pas mener à l'universel. L'évolution du « je suis » n'est que l'expansion de ce sens de séparation, dans le temps et l'espace. L'individu, prisonnier de sa limitation, isolé par sa notion de « moi et les autres », doit se délivrer, et trouver son achèvement dans sa libération. La libération est la liberté de la conscience, elle n'est pas l'amplification du « je suis », mais résulte de l'usure du sens de séparation. Le but ultime de l'existence individuelle est de réaliser le pur état d'être, dans lequel il n'y a pas de séparations, mais qui est la réalisation du tout. L'accomplissement de la destinée de l'homme est *d'être* la totalité. Il ne s'agit pas de vouloir aller se perdre dans l'Absolu, mais de devenir soi-même la totalité, après des conflits continuels, de continuelles mises au point. Une existence individuelle n'est qu'un fragment de la totalité et c'est parce qu'elle le sent qu'elle s'efforce de se réaliser, de trouver son accomplissement dans la totalité. Ainsi l'effort et la soi-conscience sont inséparables, et si cet effort contre la limitation cessait, il entraînerait la perte de la soi-conscience et de l'individualité. Lorsque l'individualité a accompli sa raison d'être, lorsqu'elle

a détruit par des efforts constants les murs de sa séparation, lorsqu'elle est parvenue au sens de l'être-sans-effort, alors l'existence individuelle s'est accomplie aussi.

Il faut tout d'abord savoir vers quoi tend cette vie individuelle, cette existence en laquelle sont le commencement et la fin. Il faut comprendre le pourquoi de l'existence, sans quoi l'expérience, la création, l'unicité ne comportent pas de signification. Si l'individu, en qui existe la conscience de son isolement, de ce qui est subjectif par rapport à ce qui est objectif, si l'individu ne comprend pas sa raison d'être, il ne devient que l'esclave de l'expérience et de la création de formes. Mais s'il comprend sa raison d'être, il se fortifie de chaque expérience, de chaque émotion, de chaque pensée, jusqu'à pouvoir user le mur de sa séparation.

Pour l'individu soi-conscient, l'antinomie sujet-objet existe, de sorte qu'il donne une forme à quelque Entité inaccessible qu'il implore de l'aider, à qui il donne son amour, son adoration, son être tout entier. Mais le but de l'existence est que l'individu réalise en soi-même la totalité — sans objet ni sujet — c'est-à-dire la vie pure. Ainsi, c'est dans la subjectivité de l'individu que l'objet, en réa-

lité, existe. Dans l'individu sont à la fois le commencement et la fin. En lui est la totalité de toutes les expériences, de toutes les pensées, de toutes les émotions. En lui sont toutes les potentialités et sa tâche est de réaliser leur objectivité dans le subjectif.

Si ce que j'entends par individualité n'est pas bien compris, on peut croire qu'il s'agit d'un anarchisme égoïste et farouche, et c'est pourquoi j'insiste sur le fait que c'est dans chaque homme que réside la totalité du progrès. L'homme porte en lui le commencement et la fin, l'origine et le but; et son accomplissement est de créer un pont entre les deux. L'individu est le foyer où converge tout l'univers. Tant qu'il ne s'est pas compris lui-même, tant qu'il n'a pas mesuré sa propre plénitude, il peut être dominé, contrôlé, happé par la roue des luttes continues. Donc nous devons nous préoccuper de l'individu, c'est-à-dire que chacun doit s'efforcer de se réaliser soi-même, en qui tous les autres existent. C'est pour cela que je ne m'occupe uniquement que de l'individu. Dans la civilisation actuelle, pourtant, la collectivité s'efforce de dominer l'individu sans respecter son développement. Mais c'est l'individu qui compte, car s'il voit clairement son but, s'il acquiert la



certitude, sa lutte avec la société cessera. Il ne sera plus dominé par les morales, les restrictions, les conventions, les expériences de sociétés et de groupes, il sera vraiment en lui-même l'univers entier, et non plus seulement une partie séparée du monde. L'individu n'exclut pas tout, il inclut le tout. Il fait constamment des efforts, il expérimente dans toutes les directions, mais le « soi » en nous tous est le même, bien que ses expressions puissent et doivent varier. Lorsque l'on comprend ce fait, et qu'on le réalise pleinement, on ne cherche plus son salut à l'extérieur, on n'a plus aucun besoin d'agents en dehors de soi, et l'on supprime par conséquent la cause fondamentale de la peur. Se débarrasser de la peur c'est comprendre qu'en nous-mêmes est le foyer où converge l'expression de la vie. Si l'on voit cela clairement on devient le créateur des circonstances; on n'évite plus les tentations, on les domine; on n'a plus aucune envie d'imiter, de devenir une machine ou un type, de se conformer à des cadres; on se sert de la tradition pour évaluer, donc pour dépasser toutes les traditions.

La vie ne travaille pas à produire un type; elle ne crée pas d'images gravées. Elle nous forme tous différents les uns des autres, et

c'est dans la diversité qu'est notre accomplissement, non dans la production d'un type. Pourtant la tendance actuelle est au contraire de personnifier et d'adorer la multitude dans une unité; on adore la vie entière personnifiée en un seul être. Cela revient à adorer un type, une image de cire, et à vouloir se conformer à cette image. Cette imitation est un emprisonnement dans la douleur.

Mais si au contraire nous adorons l'un dans le multiple nous ne cherchons pas à nous transformer suivant un type. L'homme parce qu'il redoute d'être bon et affectueux pour le grand nombre projette son respect, son adoration, ses prières sur un seul être, c'est-à-dire qu'il construit une image. Mais la vie n'a rien de commun avec des images. Adorer l'unité dans le multiple demande une concentration continuelle de la pensée, une conscience toujours vive de ce qui est impersonnel, un incessant ajustement du point de vue individuel par rapport à la collectivité et à la vie elle-même. Si nous créons un type et que nous ajustons simplement l'équilibre entre nous-mêmes et ce type, nous ne nous adaptons pas à la vie, nous ne faisons que suivre un caprice personnel. Mais si nous créons l'harmonie entre nous-mêmes et l'un dans le

multiple, alors nous ne créons pas une image ou un type, mais nous devenons plutôt la vie elle-même. C'est en cela qu'est la différence entre l'imitation et la création.

L'imitation est imposée par la peur. C'est par la peur aussi que se forment les sectes, les groupes étroits de gens qui s'accrochent l'un à l'autre dans leur imitation. Une secte, ou un corps collectif, se forme lorsqu'un certain nombre de personnes essaient d'imiter un type préétabli, qui ne constitue pas l'entière vérité, mais un fragment de la vérité. Une secte, en tant que corps, ne peut pas approcher la vérité, parce que la vérité est une réalisation individuelle, obtenue au moyen d'un effort purement individuel et intérieur. En s'accrochant à un groupe on ne peut pas arriver à la réalisation entière de l'être.

Un homme qui ne connaîtrait pas la peur devrait arriver à comprendre que même si les formes des existences individuelles varient, si les expressions de la soi-conscience sont différentes, et celles de la vie multiples, la vie en son essence est une. Pour l'homme qui comprend cela toute peur cesse. Etre sans peur c'est être immortel.

L'immortalité, qui est la soi-réalisation, n'est pas une question de temps, elle ne dépend pas

d'une série d'opportunités, mais de la découverte du « soi » qui est en chacun de nous, et en toutes choses. Parce que nous avons peur de perdre le sens de notre individualité, nous cherchons l'immortalité dans la continuité de notre séparation individuelle. Mais l'immortalité est dans le « soi », qui est la vie en tous. Ceux qui ont la soif de l'existence et qui désirent durer en tant qu'êtres séparés parviennent tout naturellement à découvrir ce que l'on appelle la « réincarnation ». La réincarnation est une théorie pour un grand nombre de personnes, mais elle n'est plus une théorie pour celui qui vit, dans le moment présent, cette idée de réincarnation. La réincarnation est une série d'opportunités qui serviront à la réalisation spirituelle de l'être pur. Tant que l'on n'a pas réalisé l'être pur (dans lequel a cessé tout effort) on a besoin, d'une façon ou d'une autre, d'opportunités. Mais si, en tant qu'individus, nous nous concentrons intensément dans le présent, nous vivons cette série d'opportunités *maintenant*. Si la raison d'être ultime de l'existence individuelle — la réalisation de la totalité de l'être pur en qui il n'y a pas de séparations — demande une série d'opportunités offertes par une série d'existences, alors nous avons besoin de cette

théorie de la réincarnation. Mais si nous, individus soi-conscients, pleinement éveillés à nos actions dont nous assumons la responsabilité, nous désirons parvenir à l'achèvement de la vie, alors nous devons concentrer toute cette série d'opportunités *dans le moment présent*. Des personnes dont le « moi » individuel n'est pas capable de maîtriser immédiatement les circonstances de la vie, se trouvent contraintes à adopter la théorie de la réincarnation. Elles prolongent ainsi dans le temps leurs existences individuelles jusqu'à limer, user le sens du « je », et réaliser le « soi ». Mais pour ceux qui vivent la compréhension de la vérité dans le moment présent, la théorie de la réincarnation devient inutile. Pour réaliser en fait la valeur de cette théorie, il faut la vivre tout de suite, et ne pas la remettre à plus tard. Ce n'est pas une question de temps, car le temps n'est qu'une série d'opportunités destinées à nous mener au but. Par la théorie de la réincarnation on transforme la vie en une existence bien facile, on remet l'effort à demain, on demande que la cicatrice de l'individualité demeure intacte, et qu'elle se préserve même dans l'accomplissement final. Ainsi que je l'ai dit, l'individualité n'est pas une fin en soi, mais le moyen par lequel se

fera la réalisation, l'immense réalisation de l'être en qui il n'y a ni séparation ni individualité, de l'être pur qui est dynamique et non pas statique, qui n'est ni l'annihilation ni la continuation de l'individu.

Lorsque l'individu, qui est séparé, a vaincu son isolement, toutes ses désillusions cessent. Dans sa lutte contre l'isolement, l'individu éveillé, conscient d'être une entité séparée, éprouve naturellement des désillusions et des chagrins, et dans cette souffrance naît en lui le désir d'être réconforté. Ce désir surgit de la peur. Quand on a peur on cherche hors de la vie refuge contre les luttes de la vie, on se conforme à un modèle établi, on s'abrite dans une religion ou une philosophie. Une autre source de désillusions est dans la folle aspiration que l'on a de prolonger sa propre individualité. De cette illusion naissent d'innombrables problèmes : que se passe-t-il après la mort ? L'homme continue-t-il ? Revient-il dans un autre corps, et comment ? Retrouvera-t-il, après la mort, ceux qu'il aime ?... La souffrance infligée par la mort n'est qu'une autre façon d'être conscient du fait que l'on est, en tant qu'individu, un être séparé. On se sent seul, et cette solitude provient de ce que l'on a donné son amour à un être qui, lui

aussi, était conscient de son individualité. Quand l'un des deux meurt, ce qui est inévitable, l'autre souffre. Il désire s'unir de nouveau à lui, sur un autre plan de la conscience, dans un autre monde de phénomènes. Mais il devrait envisager toute la question du point de vue de la continuité de la vie, sans se préoccuper de savoir s'il y a ou non phénomène. On considère l'amour — j'inclus dans ce mot la haine, l'avidité et tous les opposés — du point de vue de l'individu soi-conscient, et l'on voudrait que cet individu se prolonge à travers le temps, on aspire à une expansion continue de cet individu. Mais parce que les consciences sont séparées, parce qu'elles distinguent le « moi » des « autres », la souffrance est *inévitabile*. Etre conscient du fait que l'on est séparé est une limitation dans le sillage de laquelle naît la souffrance. Si l'on n'aime que ce qui est extérieur, donc simplement la manifestation du réel, la souffrance est nécessaire. Mais si l'on aime la réalité en chaque chose, on y trouve la continuité de l'amour, on n'aspire plus à être uni à l'entité séparée dont on a fait l'objet de son amour. L'amour est sa propre éternité, sa propre continuité.

L'individualité croît dans le sol de l'amour, de la haine, de la jalousie, de l'avidité, de l'ac-

tion, de l'inaction, de la solitude, du désir que l'on a de compagnie. Mais l'homme qui dépend d'une quelconque de ces choses connaît la séparation et est pris dans les griffes de la souffrance. Quand il souffre il cherche à être réconforté, et en même temps à faire durer indéfiniment son existence individuelle. Mais lorsqu'il s'aperçoit que ce désir est une illusion il l'abandonne pour une autre chose : la foi — non pas la foi en une autre personne, en un autre individu, quelles que soient son évolution et sa supériorité, mais la foi en la réalité qu'il porte en lui, intérieurement ; c'est cela que j'appelle la vraie foi. Avoir la vraie foi c'est comprendre qu'en nous-mêmes réside le tout en puissance, et que notre tâche est d'appréhender et de réaliser cette totalité.

C'est de cette réalisation que naît la certitude de notre raison d'être individuelle, de la raison d'être de toute existence individuelle, qui est l'union avec la totalité, où il n'y a pas de séparation, pas de sujet ni d'objet. Naturellement, la vie dans sa totalité, la somme de toutes les vies, n'a pas de but. Elle *est*. Elle n'a pas de tempérament particulier, elle n'est pas d'une espèce particulière, elle est impersonnelle. Entre cette vie impersonnelle d'une part, et d'autre part la compréhension qu'en



a l'individu, s'interpose comme une cicatrice douloureuse l'existence individuelle. Le but de cette existence individuelle est de limer, par usure pour ainsi dire, l'individualité (cet égo composé de réactions) par un recueillement constant, une concentration sans cesse alertée, qui projettent notre but et notre raison d'être sur tout ce que nous faisons. Alors notre action devient spontanée, car c'est notre propre désir qui nous incite de plus en plus à purifier notre conduite, comme conséquence de la purification de nos émotions et de nos pensées. Notre conduite n'est plus dès lors que la mise en application de notre raison d'être, parce que celle-ci nous apparaît clairement. Une telle conduite ne nous empêche plus, n'agit plus comme une cage, mais comme un instrument de notre réalisation.

Les personnes qui, autour de moi, se sont délivrées de certaines cages, philosophies, religions, conventions sociales, etc... ont adopté, naturellement, une attitude très critique. Mais la critique peut être superficielle ou profonde. Si elle va jusqu'à la racine des choses elle nous fait découvrir non pas une nouvelle cage mais un instrument qui nous conduira à la réalité vivante fondamentale. Je parle de la réalité qui demeure cachée dans le cœur de chacun,

que chacun peut arriver à saisir, de cette réalité que je possède et que je vis. C'est cette réalité là que je demande que l'on critique. Mais la critique ne doit pas être uniquement intellectuelle : il faut aimer le sujet que l'on critique. Il arrive que des personnes s'efforcent de mettre en pratique et d'exprimer dans leur conduite ce qu'elles ont compris, qu'elles s'y efforcent non pas superficiellement mais parce que cela leur est absolument vital. Si elles examinent, analysent et critiquent avec affection l'idée qu'elles veulent vivre, cette idée deviendra pratique et pourra être traduite en actes quotidiens. Il nous faut exercer notre esprit critique en observant si nous vivons ou non cette réalité. La critique n'a de valeur que si elle développe notre esprit d'observation de telle sorte que nous puissions le tourner sur nous-mêmes. C'est là le vrai but de la critique. Lorsque l'on projette sur soi-même la lumière de la critique on commence à croître, et à détruire ce qui n'est pas essentiel.

La conduite est la voie dont se sert la vie. C'est la voie vers la réalité suprême et sereine que chacun doit réaliser. Par le discernement l'individu s'approche de plus en plus de l'essence de chaque chose, jusqu'au moment où la réalité devient vivante pour lui. Une fois

qu'il a saisi cette réalité centrale, principe fondamental de l'être, qu'il s'en est emparé, qu'il l'a examinée, critiquée, analysée impersonnellement, et qu'il la vit — même partiellement — alors à travers son effort il illumine l'ombre qui entoure la vie de tous les êtres humains, cette ombre que j'appelle le non-essentiel.

Pour découvrir ce qui pour nous-mêmes est essentiel et ce qui ne l'est pas il nous faut comprendre clairement la raison d'être de toutes les existences individuelles. Sur cette raison d'être se basera notre jugement. Dès que nous ne trouvons pas en nous-mêmes de résistance intérieure à une chose qui n'est pas essentielle, cette absence de résistance nous pouvons l'appeler le « mal ». On ne peut guère établir une stricte démarcation entre le mal et le bien, puisque le « bien » n'est que la capacité de résister à ce qui n'est pas essentiel. La découverte de l'essentiel est un choix continu, déterminé par la compréhension de notre véritable raison d'être. Choisir c'est continuellement découvrir la vérité. Le choix c'est l'action, en d'autres termes notre conduite, notre comportement, de sorte que c'est par notre conduite que nous parvenons en fin de compte à l'être pur. Ainsi ce n'est point seu-

lement de la réalité ultime que nous devons nous préoccuper, mais encore de la façon dont pratiquement nous la traduirons en conduite. Chacun voudrait avoir l'esprit pratique, voudrait comprendre la vie pratiquement. L'homme libéré est l'homme le plus pratique qui soit car il a découvert la vraie valeur de toute chose. Cette découverte est l'illumination.

Vie veut dire conduite, action, la manière dont nous nous comportons envers les autres. Quand ce comportement est pur il est la vie libérée en action. La vie, cette réalité indescriptible pour laquelle il n'est point de mots, est équilibre, et cet équilibre ne s'obtient que par le conflit des forces en manifestation. Manifestation veut dire action. Pour parvenir à l'équilibre parfait dont je parle, qui pour moi est vie pure, être pur, on ne peut pas se retirer du monde de la manifestation; on ne peut pas, parce qu'on est las du conflit, chercher cet équilibre en dehors du monde. La libération se trouve dans le monde de la manifestation, non pas en dehors de lui; elle appartient bien plutôt à la manifestation qu'au non-manifesté. Lorsqu'on est libéré, en ce sens que l'on connaît la vraie valeur de la manifestation, alors on s'est affranchi de la manifestation. C'est *dans ce monde-ci* que nous de-

vons trouver l'équilibre. Toutes les choses autour de nous sont réelles. Tout est réel, et non pas une illusion. Mais chacun de nous doit découvrir l'essentiel, le réel en tout ce qui l'entoure, c'est-à-dire discerner l'irréel qui enveloppe pour ainsi dire le réel. Le réel constitue la vraie valeur des choses. Dès qu'on reconnaît l'irréel, le réel s'affirme. On découvre la vraie valeur de chaque chose par le choix dans l'action. Par l'expérience l'ignorance se dissipe, l'ignorance n'étant qu'un mélange de ce qui est essentiel avec ce qui ne l'est pas. De l'accidentel naissent les illusions et les désillusions. Pour nous en affranchir il nous faut considérer notre désir, car le désir lui-même s'efforce constamment de se libérer des désillusions. Pour cela il traverse les différentes étapes de l'expérience et toujours en quête de son équilibre il pourra se transformer pour nous en une cage ou en une porte ouverte, en une prison ou en une voie menant à la libération. Il nous faut donc découvrir en nous-mêmes ce désir fondamental, et le contrôler au lieu de le réprimer. Réprimer n'est pas maîtriser. Maîtriser c'est dominer par la compréhension, c'est établir une discipline personnelle basée sur la vision claire de la raison d'être de l'existence individuelle.

Celui qui en tant qu'individu a découvert pour lui-même le vrai fondement de la conduite, établit désormais l'ordre autour de lui, l'ordre cette véritable compréhension qui détruit les barrières entre les individus. C'est pourquoi j'insiste sur la conduite. Une conduite vraie est celle que l'on s'est formée personnellement; elle n'est pas basée sur quelque philosophie compliquée mais sur l'expérience personnelle; elle est la traduction d'une réalisation personnelle en termes d'activité. Cette traduction n'est pas une tentative que l'on fait de devenir, mais d'être. Aussi la conduite vraie est de l'être, non du devenir. On peut commencer à faire un effort clairement conçu, vigoureux, vers l'être, lorsqu'on a d'abord éliminé la peur. On élimine la cause fondamentale de la peur lorsque l'on comprend, grâce à l'expérience, à un examen continu, à l'observation, à l'analyse impersonnelle, que la vie est une, et que l'on appartient à cette vie qui inclut tout. La cessation de la peur est le commencement de l'être. L'être est l'harmonie, l'équilibre parfait dans toutes ses expressions. Etre n'exige pas d'imitations, ni la formation d'un groupe ou d'une secte, ni le rassemblement d'une armée commandée par un chef dans le monde du chaos.

« Etre » inclut tous, sans la distinction du « moi et les autres », cette distinction qui, parce qu'elle est inharmonieuse, comporte l'idée du devenir et la sensation de la peur. Cette distinction, cette séparation, est causée par l'égo, le « je », l'existence soi-consciente de l'individu, qui par son ardent désir d'une immortalité personnelle se plonge dans l'illusion. Ainsi que je l'ai déjà dit l'existence individuelle n'est pas un but en soi, elle est dans le processus de devenir, jusqu'à ce qu'elle parvienne à l'être. Devenir signifie effort; être est la cessation de l'effort. Tout effort est conscient de soi, donc imparfait. « Etre » c'est être purement conscient, sans effort. La différence entre la soi-conscience et la conscience est en ceci : la soi-conscience provient de la notion que l'on a de posséder une existence individuelle propre, séparée des autres, cette notion donne lieu aux conflits entre individus; tandis que la conscience est le soi-étant, dans lequel existent toutes les consciences individuelles, dans lequel tout effort a cessé, qui est au-delà du temps et de l'espace, bien que le temps et l'espace soient en lui. Cette conscience est l'être positif, vrai. Pour parvenir à cet être il nous faut veiller aux désirs générés par l'existence soi-consciente. Comprendre le

désir, savoir d'où il surgit, vers quoi il tend, quelle est sa raison d'être, c'est en faire un joyau précieux et utile, que l'on affine et cisse continuellement. Alors ce désir n'est plus une discipline imposée, mais devient une discipline authentique, qui se transforme progressivement jusqu'à nous faire parvenir à l'être pur. Le désir est sa propre discipline.

La libération n'est pas une impossibilité. La difficulté est de soutenir l'effort constant et concentré qu'il faut pour y parvenir. C'est pour cela que peu l'entreprennent. Ce qui est en toute chose n'est pas difficile à accomplir ou à réaliser, mais entre cette réalisation et nous sont bien des obstacles qu'il nous faut éviter ou surmonter par un effort, un choix, un discernement continuel. Cette tâche demande une foi intense, du recueillement, et une énergie toujours concentrée, mais n'est cependant point limitée par les conditions extérieures, le temps dont on dispose, l'âge que l'on a. La vie n'a pas de limite d'âge. Le corps s'use comme s'use un vêtement, mais les personnes âgées aussi bien que les jeunes peuvent parvenir à leur réalisation si elles ont une foi assez intense. Ainsi que je l'ai déjà dit il ne faut pas se méprendre sur ce que j'appelle la foi : ce n'est pas la foi en quelque chose



d'extérieur, mais la certitude que nous pouvons avoir de posséder en nous-mêmes la potentialité et la totalité. Donc la libération peut être atteinte par tous; elle n'est pas réservée au petit nombre; elle ne dépend ni de notre âge ni des circonstances extérieures, mais de notre effort et de l'intensité de notre désir. En cela chacun est son propre juge.

Il n'existe pas d'insuccès. L'insuccès n'est que l'incapacité d'accomplir une certaine chose. Nous développons notre force graduellement, et si notre réel désir est d'atteindre une certaine chose, notre capacité d'y parvenir devient toujours plus grande. Il nous faut déterminer ce qui nous intéresse, savoir sur quoi nous insisterons, à quoi nous consacrerons notre force. Il nous faut découvrir la tendance de notre plus secret désir, puis il nous appartient d'étrangler ce désir à l'intérieur des limites les plus étroites, ou de le libérer jusqu'à le rendre universel, illimité. En somme il nous faut savoir quelle est la chose la plus importante dans notre vie. Celui qui est dans l'incertitude et le doute ne connaît pas l'être positif, mais le sage est celui qui sait attacher toute l'importance à ce qui est essentiel.

Le seul moyen que nous ayons de savoir si nous avons appuyé sur l'essentiel ou l'acci-

dentel, est de mettre en pratique le peu que nous avons compris de la réalité. En faisant cela nous évaluons rapidement la quantité de désir que nous avons en nous de conquérir la totalité. Anciennement ceux qui partaient à la recherche de la vérité abandonnaient le monde entier pour mener une vie monastique ou ascétique. Si je voulais fonder un corps étroit et exclusif d'ascètes je trouverais sans doute des adeptes, mais ils ne manifesteraient ainsi leur vrai désir que d'une façon superficielle. L'effort doit être fait là où l'on est, en soi-même, au milieu de toutes les confusions, des idées les plus contradictoires, et de ce que l'on appelle les tentations (de mon point de vue la tentation n'existe pas). Rejeter un vêtement et en adopter un autre ne raffermirait point notre désir. Mais ce qui nous raffermirait c'est le désir lui-même. Il nous faut observer le désir, le guider, être toujours présents à nous-mêmes dans notre conduite, dans nos pensées, dans nos mouvements, dans notre attitude, afin de nous réajuster constamment à la raison d'être de notre existence individuelle. L'épreuve positive de notre réalisation c'est ce travail sur nous-mêmes, et non point notre affiliation à des sectes, des sociétés, des groupes ou des ordres. Ce travail nous permet, au lieu de de-

venir l'esclave de l'expérience, de l'utiliser, donc de nous conduire purement grâce à la pureté de notre pensée. Par pureté de pensée j'entends la pureté qu'introduit la raison et non pas celle que voudraient introduire la sentimentalité et les croyances. La raison est l'essence de notre expérience — ou de l'expérience d'un autre si nous la savons examiner impersonnellement sans vouloir y trouver une consolation ou une autorité — que nous avons analysée et critiquée avec détachement. Ce travail est la seule manière dont nous puissions mettre à l'épreuve les valeurs de la vie.

En examinant ce que je dis au sujet de l'action pure, de la réalisation de l'être pur, je ne voudrais pas que l'on se perde dans l'abstraction et la métaphysique et que l'on oublie la conduite quotidienne, la façon dont on doit vivre, dont on doit *être*. On peut élaborer des théories sur l'être pur, le bonheur, la libération, mais pour ceux qui ont soif de possessions, qui sont jaloux, envieux, cruels, légers, inconsiderés, de quelle valeur sont leurs théories? C'est de tout cela qu'ils doivent d'abord se débarrasser, avant de parvenir à la réalité. Pour s'en débarrasser il leur faut avoir une vision claire de la réalité, puis mettre cette

vision en pratique. Sans quoi ils se laissent prendre par des mots.

Je le dis encore une fois : la conduite est la voie dont se sert la vie. C'est la voie vers la réalité suprême et sereine que chacun doit réaliser puisque chacun de nous la possède en puissance. Pour cette réalisation les discussions métaphysiques sont inutiles. La souffrance, partout où elle existe, est le résultat de la lutte à laquelle on se livre pour discerner l'essentiel de ce qui ne l'est pas. Tous les hommes ont le désir de lutter contre la souffrance, de lui échapper, de la considérer comme une chose terrible. Mais la souffrance et le plaisir sont tous deux le sol où nous devons croître, où nous devons réduire notre sens de séparation, cette réduction étant notre vraie croissance. En chacun de nous doit naître la foi de la certitude. A cette foi on ne parvient pas par le seul raisonnement, mais par un tâtonnement continu à travers les expériences, lorsqu'on est aiguillonné par le désir qui, lui-même, est toujours à la recherche de la réalité ultime.

Une autre chose que je voudrais encore répéter c'est que la réalisation spirituelle est pour chacun, car la réalité est en chacun. Mais seuls quelques-uns ont le désir de se concentrer, d'être constamment en éveil, d'être tou-

jours vigilants dans leur choix de l'essentiel jusqu'à réaliser de plus en plus l'existence sans effort, l'être sans effort, qui est serein, suprême. Lorsque ces quelques-uns auront, par cet effort constant et leur compréhension, obtenu leur réalisation, ils connaîtront ce dont je parle. Mais déjà s'ils aspirent à trouver la réalité, à rejeter tout ce qui n'est pas réel, ils ne sont plus dans les griffes de l'illusion. Parce qu'ils cherchent la certitude ils ne s'en vont pas à la dérive de l'incertitude, du doute, des choses non-essentiels.

Mon dessein est de montrer à ceux qui ont envie de voir que la vérité gît cachée en eux-mêmes. Le bonheur qu'ils recherchent est caché à l'intérieur de leurs limitations, de leur cœur, de leur pensée.

Cherchons la vérité ultime qui n'appartient ni à une personne, ni à une secte ni à un sentier particulier. Dans l'aboutissement de notre individualité est la totalité de la vie.

---

---

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ NOUVELLE  
D'EDITIONS FRANCO-SLAVES, 32, RUE DE  
— MENILMONTANT, PARIS 20<sup>e</sup>. —

---

---





Prix 3 fr.

27



1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106 107 108 109 110 111 112 113 114 115 116 117 118 119 120 121 122 123 124 125 126 127 128 129 130 131 132 133 134 135 136 137 138 139 140 141 142 143 144 145 146 147 148 149 150 151 152 153 154 155 156 157 158 159 160 161 162 163 164 165 166 167 168 169 170 171 172 173 174 175 176 177 178 179 180 181 182 183 184 185 186 187 188 189 190 191 192 193 194 195 196 197 198 199 200 201 202 203 204 205 206 207 208 209 210 211 212 213 214 215 216 217 218 219 220 221 222 223 224 225 226 227 228 229 230 231 232 233 234 235 236 237 238 239 240 241 242 243 244 245 246 247 248 249 250 251 252 253 254 255 256 257 258 259 260 261 262 263 264 265 266 267 268 269 270 271 272 273 274 275 276 277 278 279 280 281 282 283 284 285 286 287 288 289 290 291 292 293 294 295 296 297 298 299 300 301 302 303 304 305 306 307 308 309 310 311 312 313 314 315 316 317 318 319 320 321 322 323 324 325 326 327 328 329 330 331 332 333 334 335 336 337 338 339 340 341 342 343 344 345 346 347 348 349 350 351 352 353 354 355 356 357 358 359 360 361 362 363 364 365 366 367 368 369 370 371 372 373 374 375 376 377 378 379 380 381 382 383 384 385 386 387 388 389 390 391 392 393 394 395 396 397 398 399 400 401 402 403 404 405 406 407 408 409 410 411 412 413 414 415 416 417 418 419 420 421 422 423 424 425 426 427 428 429 430 431 432 433 434 435 436 437 438 439 440 441 442 443 444 445 446 447 448 449 450 451 452 453 454 455 456 457 458 459 460 461 462 463 464 465 466 467 468 469 470 471 472 473 474 475 476 477 478 479 480 481 482 483 484 485 486 487 488 489 490 491 492 493 494 495 496 497 498 499 500 501 502 503 504 505 506 507 508 509 510 511 512 513 514 515 516 517 518 519 520 521 522 523 524 525 526 527 528 529 530 531 532 533 534 535 536 537 538 539 540 541 542 543 544 545 546 547 548 549 550 551 552 553 554 555 556 557 558 559 560 561 562 563 564 565 566 567 568 569 570 571 572 573 574 575 576 577 578 579 580 581 582 583 584 585 586 587 588 589 590 591 592 593 594 595 596 597 598 599 600 601 602 603 604 605 606 607 608 609 610 611 612 613 614 615 616 617 618 619 620 621 622 623 624 625 626 627 628 629 630 631 632 633 634 635 636 637 638 639 640 641 642 643 644 645 646 647 648 649 650 651 652 653 654 655 656 657 658 659 660 661 662 663 664 665 666 667 668 669 670 671 672 673 674 675 676 677 678 679 680 681 682 683 684 685 686 687 688 689 690 691 692 693 694 695 696 697 698 699 700 701 702 703 704 705 706 707 708 709 710 711 712 713 714 715 716 717 718 719 720 721 722 723 724 725 726 727 728 729 730 731 732 733 734 735 736 737 738 739 740 741 742 743 744 745 746 747 748 749 750 751 752 753 754 755 756 757 758 759 760 761 762 763 764 765 766 767 768 769 770 771 772 773 774 775 776 777 778 779 780 781 782 783 784 785 786 787 788 789 790 791 792 793 794 795 796 797 798 799 800 801 802 803 804 805 806 807 808 809 810 811 812 813 814 815 816 817 818 819 820 821 822 823 824 825 826 827 828 829 830 831 832 833 834 835 836 837 838 839 840 841 842 843 844 845 846 847 848 849 850 851 852 853 854 855 856 857 858 859 860 861 862 863 864 865 866 867 868 869 870 871 872 873 874 875 876 877 878 879 880 881 882 883 884 885 886 887 888 889 890 891 892 893 894 895 896 897 898 899 900 901 902 903 904 905 906 907 908 909 910 911 912 913 914 915 916 917 918 919 920 921 922 923 924 925 926 927 928 929 930 931 932 933 934 935 936 937 938 939 940 941 942 943 944 945 946 947 948 949 950 951 952 953 954 955 956 957 958 959 960 961 962 963 964 965 966 967 968 969 970 971 972 973 974 975 976 977 978 979 980 981 982 983 984 985 986 987 988 989 990 991 992 993 994 995 996 997 998 999 1000 1001 1002 1003 1004 1005 1006 1007 1008 1009 1010 1011 1012 1013 1014 1015 1016 1017 1018 1019 1020 1021 1022 1023 1024 1025 1026 1027 1028 1029 1030 1031 1032 1033 1034 1035 1036 1037 1038 1039 1040 1

# KRISHNAMURTI



# LES RELIGIONS



**KRISHNAMURTI  
& LES RELIGIONS**

DU MEME AUTEUR :

« **Divagations sur Dieu et l'Etre** » (Divers-  
tissement philosophique), Edit. Adyar.

*Avec une forte préface de Han Ryner.*

6 fr. fr.

« **Krishnamurti et Le Problème Social** ».

*Avec un portrait de Krishnamurti.*

4 fr. fr.

En souscription :

« **L'Instructeur du Monde: Krishnamurti** ».  
(Un volume in-octavo, 380 pages).

*Avec un portrait de Krishnamurti.*

20 fr. fr.

**XX**

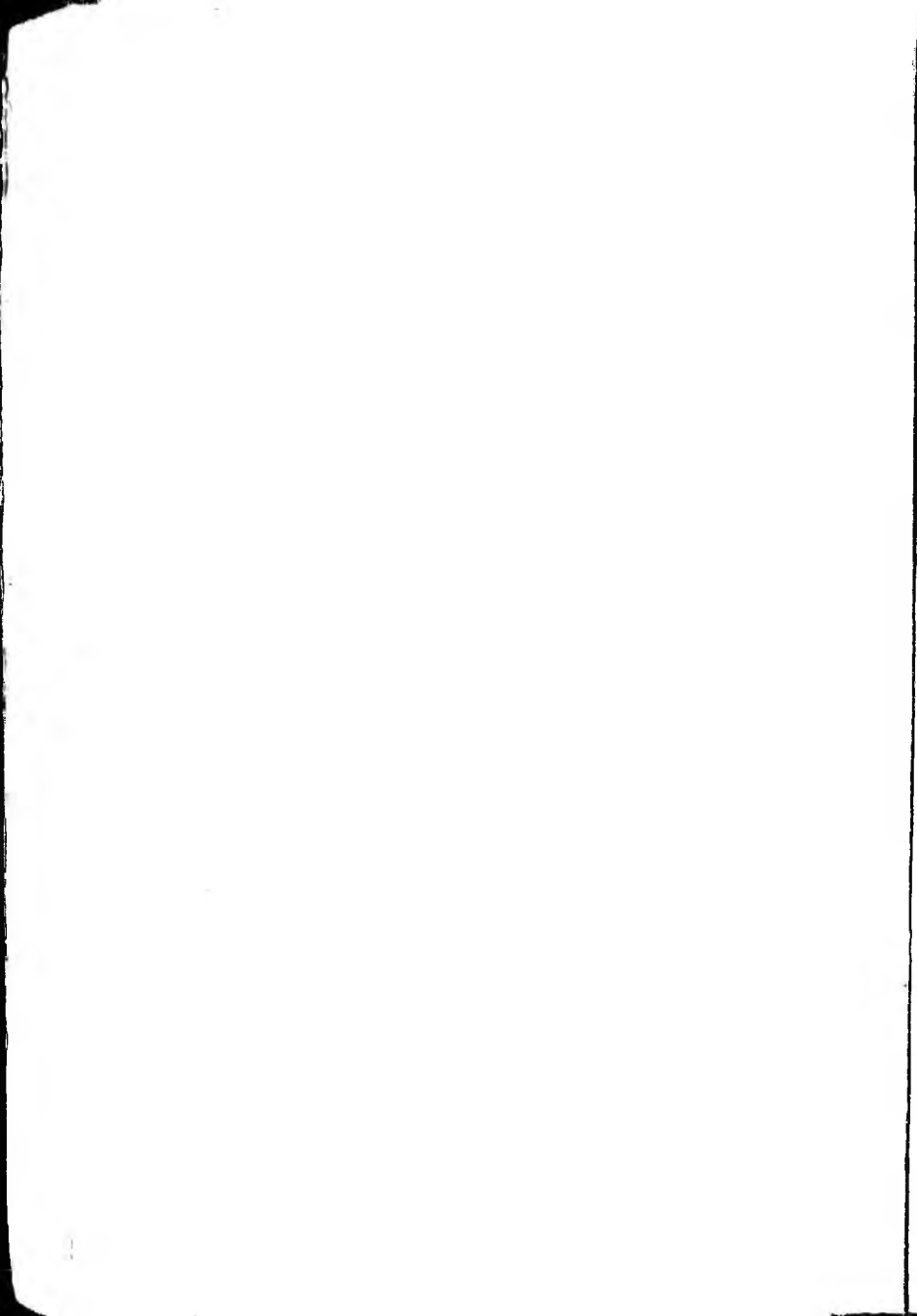
# KRISHNAMURTI & LES RELIGIONS

COPYRIGHT BY LUDOWIC RÉHAULT 1933

Tous droits de traduction, adaptation, reproduction réservés pour tous pays, y compris la Russie.



J. KRISHNAMURTI.





# KRISHNAMURTI & LES RELIGIONS <sup>(1)</sup>

## Religion ou Irreligion de l'Avenir?

Krishnamurti a plusieurs fois déclaré qu'il était l'Instructeur du Monde et qu'il ne pouvait « y avoir à la fois qu'un Instructeur du Monde » (2), qu'il avait « atteint cette vie éternelle que tout être humain doit atteindre »...; que c'était pour lui « un fait » (3); qu'il maintenait « sans une ombre de doute » qu'il était « le Tout, l'Inconditionné, non pas une part de la Vérité, mais la Vérité totale » (4). Mais il a demandé en même temps qu'on n'attache pas trop d'importance à ces mots : **Instructeur du Monde.**

« Je n'ai pas l'intention d'entrer dans des controverses au sujet de ce que je suis et qui je suis. Nul homme ne le sait. On ne peut que conjecturer. Ce qu'on dit de moi n'a donc pas de valeur; c'est le sujet le plus insignifiant » (5).

« Ne vous inquiétez pas de cela; s'il y a de la vérité dans mes paroles, si elles brillent d'une lumière qui leur est propre, suivez et

(1) Conf. faite à Strasbourg, Paris, Rouen, Bruxelles, etc.

(2) « Bulletin Int. de l'Etoile », oct.-nov. 1928.

(3) « Bulletin Int. de l'Etoile », mai 1930.

(4) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1929.

(5) « Bulletin Int. de l'Etoile », avril 1930.

comprenez cette lumière, c'est la seule chose qui importe » (1). « La valeur des idées ne dépend pas des mots : **Instructeur du Monde**, elle dépend de leur seule valeur intrinsèque » (2).

Forts de ces paroles de Krishnamurti lui-même, nous allons laisser là cette question de l'**Instructeur du Monde** et aborder l'étude, non point de son enseignement tout entier (3) mais de la partie seulement qui concerne les religions.

Nous allons rechercher si cet enseignement est religieux ou irréligieux, si Krishnamurti est venu annoncer et préparer la religion ou l'irréligion de l'avenir et par conséquent nous allons rechercher d'abord, **ce qu'est vraiment une religion et ce qu'est vraiment le sentiment religieux.**

\*\*\*

L'attitude de Krishnamurti devant les religions, donne un regain d'actualité à la question de savoir si dans l'avenir les hommes auront conservé leurs pratiques religieuses ou s'ils les auront abandonnées, vieille question en vérité qu'après bien des philosophes,

---

(1) « Bulletin Int. de l'Etoile », décembre 1928.

(2) « Bulletin Int. de l'Etoile », janvier 1929.

(3) **L'Instructeur du Monde**, Krishnamurti, par Ludovic Réhault, vol. de 380 p. actuellement en souscription, expose tout cet enseignement.

parmi lesquels son maître et collaborateur Charles Renouvier, mon noble ami, Louis Prat, s'est posée à son tour. Dans un de ses grands livres, **La Religion de l'Harmonie**, il s'interroge en ces termes :

« De quelle vie religieuse vivront les hommes qui viendront après nous? Qui pourrait affirmer que l'humanité au XXII<sup>e</sup> siècle, sera en majorité bouddhiste ou catholique ou luthérienne? Peut-être qu'à cette époque, le sentiment religieux aura complètement disparu de la conscience » (1).

Certes ! lorsque nous observons notre époque où la majorité des hommes, pressés de jouir, ne reconnaissent d'autres guides que leurs appétits et où le nombre des penseurs libres qui ont rejeté le joug des religions organisées, grandit chaque jour, si nous n'avons pas bien compris ce qu'il faut entendre par « **le sentiment religieux** », cette éventualité se présente à nous comme une fatalité. La religion disparaît, c'est indéniable. On ne croit plus à l'efficacité spirituelle des rites. On ne croit plus à l'enfer, on ne croit plus au purgatoire, on ne croit plus au ciel **théologiques**.

Les théologiens sont les grands destruc-

---

(1) « **La Religion de l'Harmonie** », Les Presses Universitaires de France, édit.

teurs du sentiment religieux. Ils ont ravalé les plus grands symboles et les plus universels. Ils les ont présentés aux masses comme des phénomènes physiques produits par Dieu, en contradiction avec les lois naturelles par lui établies. Prenons un exemple, car il faut aborder ces questions courageusement, de front. Prenons le grand symbole de la Vierge-Mère, qui est vieux comme le Monde et qui recouvre un des plus grands mystères cosmiques.

Méconnaissant le symbole, les principaux Pères de l'Eglise et les plus grands théologiens, Bossuet y compris, ont éprouvé le besoin de démontrer que la Mère de Jésus avait conservé sa virginité, non seulement après avoir conçu des œuvres de l'Esprit, mais encore pendant et après l'enfantement de Jésus.

Par exemple Saint-Ambroise, dans son **Traité de l'Institution des Vierges**, au ch. 8, et surtout le grand corrupteur de l'Eglise, son mauvais génie, celui qui l'a réellement dévoyée, Saint-Augustin, dans maint sermon ou encore dans son **Traité sur Jean** et dans sa **Lettre à Volosien**, ont écrit là-dessus les choses les plus absurdes, dont Saint-Thomas s'est fait le savant écho. Je ne puis les rapporter ici, mais sans exagération ni

déformation, et en me servant de leurs propres images, ces folies pourraient se résumer ainsi : « De même que le Christ est entré dans le Cénacle et qu'il en est sorti toutes portes closes, de même il est entré dans le sein de la Vierge Marie et il en est sorti, toutes portes closes ».

Si vous vous récriez, disant que c'est matériellement impossible, l'Eglise vous répondra, par la bouche de Saint-Augustin, que « si l'on pouvait donner la raison de ce fait, il n'aurait plus rien d'admirable » et que « si l'on pouvait en donner un exemple, il n'aurait plus rien de particulier » (!).

Ce n'est pas tout. L'Eglise soutenant que Marie demeura vierge après l'enfantement de Jésus, a tout simplement transformé en cousins et cousines, les frères et les sœurs que l'Evangile attribue explicitement à Jésus.

Eh bien si vous haussez les épaules, vous ne serez pas seulement accusés de manquer de respect à la Mère de Jésus; Saint-Jérôme vous dira sérieusement que vous faites injure à la vertu bien connue de Saint-Joseph et que vous portez atteinte à sa réputation de sainteté! (1).

---

(1) Voir « La Somme théologique de St-Thomas ». Chapitres : De la Virginité de Marie; Du Mariage de la Mère de Dieu; De la Naissance du Christ.

Le Christ lui-même a été rabaissé au rang des « faiseurs de miracles ». Et lorsqu'on le prie, c'est le guérisseur qu'on implore, ou bien encore le distributeur de privilèges de toutes sortes **aux seuls adorateurs de ses images**; mais ce n'est presque jamais l'Instructeur, vraiment religieux, qui a dit : **« Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ».**

Certes! le faste du cérémonial décore magnifiquement tout cela; mais l'encens ne grise plus le fidèle. Son intelligence s'étant considérablement développée, l'homme ne peut plus avaler les dogmes, issus des cervelles en folie des théologiens! Il les rejette. Il n'a plus peur d'un au-delà lointain, vaporeux, problématique. Et il n'espère pas davantage en lui. Il traverse une crise, en somme passionnante, où il n'est plus ni croyant ni incroyant. Il constate qu'il est dans une ignorance complète de sa destinée. Et, dès lors, se défiant d'un au-delà, dont on ne lui a présenté que des images absurdes, il ne se préoccupe plus guère que d'assurer le présent matériel, estimant que s'il y a un au-delà, son âme, si tant est qu'il en ait une, saura bien se débrouiller plus tard, toute seule.

Telle est la situation.

Que va-t-il se passer?...

Vers quelle religion ou irréligion de l'avenir allons-nous?

Ici se place tout naturellement l'examen de l'enseignement de Krishnamurti qui peut, à mon avis, mettre d'accord les penseurs qui ont élevé, autour de cette question, des hypothèses contradictoires. Voyons cet enseignement.

\*\*\*

Krishnamurti nous invite « à nous défier de la suggestion collective, à comprendre et non point seulement à sentir, à peser toute chose ».

« La plupart d'entre vous, dit-il, sont portés à me citer comme suprême autorité, à se servir de moi pour frapper les autres. Si vous agissez ainsi, vous n'aurez pas compris pourquoi je suis venu et quelles sont les choses que je vous apporte. »

« Mon dessein n'est pas d'engendrer des discussions sur des manifestations divines en ma personne. »

« Je n'ai pas de disciples. Je n'ai pas d'apôtres, ni sur terre, ni dans le domaine de la spiritualité... Que ferais-je d'une suite de gens insincères, hypocrites, moi, l'incorporation de la Vérité?... »

Ceux qui depuis si longtemps attendaient sa venue pour l'adorer, ne cachent plus leur

déception. Mais le propre des Messies n'est-il pas précisément, et d'abord, de décevoir ceux qui les attendent?

Et comme il se rend compte que la plus grande partie de ceux qui l'entourent, n'attendent qu'un mot de sa bouche pour se prosterner à ses pieds, il a résolu, dès le début, de les décourager.

« Vous espérez, raille-t-il, que je vous aiderai à enrichir votre collection de dieux?... C'est enfantin! »

Et aussitôt, il déclare qu'il vient, non pour fonder une religion nouvelle, mais au contraire « pour détruire la terreur créée par les religions et aider l'humanité à lutter pour la perfection » (1).

« Je ne m'occupe pas de créer de nouvelles théories, de nouvelles philosophies, de nouveaux systèmes ni de les combiner d'une façon nouvelle. Je m'occupe uniquement d'idées, de pensées et de sentiments qui peuvent être vécus, qui doivent être vécus. Si vous avez beaucoup de croyances, c'est que vous êtes dans l'incertitude. »

« Vos préjugés, vos craintes, vos autorités, vos églises anciennes et nouvelles, toutes ces choses, je le maintiens, sont des obstacles à la compréhension. »

---

(1) Discours à Los Angeles du 15 avril 1928.



« Vous ne pouvez à la fois adorer des images et parler de réalité. Vous ne pouvez pas être des esclaves et parler en même temps de l'émancipation, qui vient de la certitude intérieure, et de la véritable compréhension qui naît de la recherche » (1).

« Vous n'avez pas besoin de temples avec leurs innombrables images, leurs dieux aux multiples désirs... Devenez vous-même la Sainte-Image; devenez vous-même le Temple » (2).

« Quel est le dieu de votre culte?... quelque déité lointaine; et vous ne savez même pas aimer votre voisin! » (3).

« Ce n'est pas en élevant des églises, en créant des dieux ou des images, en priant, en adorant, en pratiquant des cérémonies, que vous obtiendrez la compréhension et la tranquillité intérieure... Vous croyez sur commande, non en vous préoccupant vous même de la Vérité... » (4). Or « dès le moment où l'on suit quelqu'un, on cesse de suivre la Vérité... ». « La Vérité est plus grande que les livres de toutes les religions, plus grande que toute croyance à laquelle

---

(1) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1929.

(2) « Bulletin Int. de l'Etoile », février 1930.

(3) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1929.

(4) « Bulletin Int. de l'Etoile », mars 1929.

**vous tenez. Pour la trouver, vous devez renoncer à l'adoration de l'image et devenir amoureux de la Vie. Alors vous serez immortels » (1).**

**« Vous ne pouvez approcher la Vérité par aucune religion quelle qu'elle soit, aucun rite quel qu'il soit, aucune cérémonie nouvelle ou ancienne. Mais en vous arrachant à ces choses qui sont les ombres de la réalité, vous trouverez le Créateur de toutes choses, la semence de toutes choses, la vraie création elle-même » (2).**

**« Du moment que vous établissez votre vérité dans une forme extérieure, dans une image, dans un autel, dans l'encens, dans les cloches, dans les vêtements somptueux de certains prêtres, alors vous perdez la vérité, parce qu'avec ces formes, cet encens, ces cloches, votre vérité s'évanouit » (3).**

**« Que l'unique autorité par vous reconnue, le seul ordre par vous accepté, soit cette voix de l'Intuition que rien ne peut troubler!... Vous êtes vous-même l'Absolu. Vous êtes le Sentier. Vous ne devez obéir qu'à la Voix qui parle en vous... Faites que cette**

---

(1) « La Vie Libérée », par Krishnamurti, Edit. Adyar.

(2) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1930.

(3) « Bulletin Int. de l'Etoile »,....

voix devienne comme un tonnerre en vous. Tout ce qui n'est pas elle, est irréal. Elle est le sommet de l'idéal, l'essence de l'Intelligence » (1).

« Mon dessein est de faire des hommes inconditionnellement libres... Vous devez être libres, n'appartenir à aucun dieu, à aucune religion, à aucune secte; vous ne devez vous courber devant aucune autorité, passée ou présente, car toute autorité est stérile » (2).

« Les religions ne sont ni la sève de la Vie, ni le vêtement de la Vérité » (3).

« Aucune cérémonie n'est nécessaire à la croissance spirituelle » (4).

« Vous ne pouvez pas approcher la Vérité par un Sentier, par une religion, par un rituel quels qu'ils soient » (5).

« Qui voudrait adorer à la lumière d'un cierge, alors que le soleil brille?... C'est cependant ce que vous faites tout le jour. Tandis que vous adorez dans un sanctuaire enclos, la Vie danse dans les rues sans que vous puissiez la saisir. Vous voulez trouver

---

(1) « Le Royaume du Bonheur », par Krishnamurti, Edit. Adyar.

(2) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1930.

(3) « Bulletin Int. de l'Etoile ».....

(4) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1928.

(5) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1930.

la Vérité dans les temples et les tabernacles faits de mains d'homme, mais vous ne voulez pas adorer la Vie elle-même qui est partout, dans le cœur, dans la lutte de chacun de ceux qui vous entourent » (1).

« Vous n'avez pas besoin de croyances pour vivre noblement. Et cependant vous dites : « Je dois adorer les dieux: je dois accomplir des rites; je dois aller visiter les sanctuaires; je dois suivre ceci et faire cela ». C'est un éternel : je dois. Vivre ainsi, ce n'est pas vivre! » (2).

« Si vous voulez découvrir la vérité, il faut mettre de côté toutes les religions et chercher uniquement, entièrement par vous-mêmes, parce que la Vérité est un pays sans chemin » (3).

« Comme je suis libéré des traditions et des croyances, je voudrais libérer les autres de ces croyances, de ces dogmes, de ces religions qui conditionnent la Vie... (4) et que l'homme se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté ».

---

(1) « Bulletin Int. de l'Etoile », octobre 1930.

(2) « La Vie Libérée », par Krishnamurti, Edit. Adyar.

(3) « Bulletin Int. de l'Etoile », mai 1930.

(4) « Bulletin Int. de l'Etoile », mars 1930.

« Ceux qui désirent comprendre, qui s'efforcent de trouver ce qui est éternel, sans commencement ni fin, ceux-là marcheront ensemble avec une plus grande ardeur, une plus grande intensité et seront un danger pour tout ce qui n'est pas essentiel, pour les irréalités, pour les ombres. Et ils se concentreront. Ils deviendront la flamme, parce qu'ils auront compris. C'est ce corps qu'il nous faut créer, et tel est mon dessein » (1).

Ces quelques citations expriment la pensée substantielle de Krishnamurti, concernant l'autorité, les cultes, les cérémonies.

\*\*\*

Si, la religion, c'est un ensemble de dogmes et de pratiques; si, être religieux, c'est se réunir dans un temple, soumettre sa raison à une autorité aussi haute soit-elle et croire sans comprendre; si, adorer, c'est se courber, s'humilier, balbutier de peur devant le mystère anthropomorphisé et « statufié »; si c'est mendier l'indulgence devant des autels de pierre, de bois ou d'airain, et parmi le faste du cérémonial; si c'est s'aplatir enfin devant un Dieu, et quel que soit ce Dieu, pour lui soutirer, de la manière la plus vile, avec une oisiveté éternelle dans le Ciel, les biens de ce monde les moins spirituels,

---

(1) « Bulletin Int. de l'Etoile ».....

l'enseignement de Krishnamurti, qui s'insoucie complètement des rites et n'accepte comme autorité que la voix de l'intuition, est sans contredit, et de la manière la plus absolue, un enseignement irréligieux.

Mais, être religieux, est-ce bien cela? Adorer, est-ce s'abaisser, se courber devant une image, ou au contraire, comme dit Guyau, **se redresser, s'élever?**

Le sentiment religieux n'est-il pas indépendant de la religion, de même qu'un homme l'est de ses vêtements? Oui, le sentiment religieux n'est-il pas une chose et la religion une autre chose? Un homme dévêtu n'en demeure pas moins un homme. Débarrassé des dogmes et des pratiques, le sentiment religieux n'est-il pas plus réel, naturel, comme l'homme est plus réellement, naturellement un homme lorsqu'il est débarrassé de ses vêtements? Un homme vêtu de noir, de bleu ou de gris, n'est pas plus un homme qu'un homme nu. Son vêtement ne lui a pas ajouté une parcelle d'humanité; il l'a au contraire, dans une certaine mesure, défiguré. Ainsi en est-il des formes religieuses qui revêtent le sentiment religieux. Non seulement elles ne l'accroissent pas, mais elles le déforment!

Nous allons essayer de répondre à toutes ces questions.

Qu'est-ce qu'une religion?

Dans **La Religion de l'Harmonie**, Louis Prat consacre un chapitre au livre de Guyau qui a pour titre **l'Irréligion de l'Avenir**. Ce livre d'une très haute élévation de pensée, est tout à fait remarquable. Il contient des observations et des suggestions que j'approuve pleinement.

Guyau déclare que ce qu'on appelle communément une religion a trois éléments distinctifs :

1° Un essai d'explication mythique et non scientifique des phénomènes naturels (miracles) ou des faits historiques (incarnation du Bouddha ou de J. C.).

2° Un système de dogmes, non démontrables scientifiquement ni justifiables philosophiquement.

3° Un culte et un système de rites.

Dénué de ces éléments, qui distinguent les religions de la philosophie, le krishnamurtisme, je le répète, fait figure d'irréligion.

Mais, observe Guyau « il ne s'en suit pas que l'irréligion ou l'aréligion — qui est simplement la négation de tout dogme, de toute autorité traditionnelle et surnaturelle, de toute révélation, de tout miracle, de tout mythe, de tout rite érigé en devoir, soit synonyme d'impiété, de mépris à l'égard du fond métaphysique et moral des antiques croyan-

ces. Nullement... l'irréligion de l'avenir pourra garder du sentiment religieux ce qu'il avait de plus pur : d'une part, l'admiration du Cosmos et des puissances infinies qui y sont déployées; d'autre part la recherche d'un idéal non seulement individuel, mais social et même cosmique, qui dépasse la réalité actuelle... On peut affirmer que la vraie « religion », si on préfère garder ce mot, consiste à ne plus avoir de religion étroite et superstitieuse ».

Guyau appelle excellemment cette irréligion « **un individualisme religieux** ». Cette appellation s'applique merveilleusement à l'enseignement de Krishnamurti, dont elle est, avant la lettre, une définition d'une juste remarquable.

Guyau pense — et il a raison! — que l'élément dogmatique et mythique interdira toujours aux religions l'**universalité** à laquelle elles aspirent toutes, et il leur oppose « **la pluralité future des croyances** », résultat précisément de l'individualisme religieux qu'il prédit.

Et, à son tour, il cherche à découvrir l'origine des religions, à surprendre le mystère et le mécanisme de leur formation. Nous ne pourrons malheureusement pas le suivre bien loin dans ses recherches captivantes, qui



nous mèneraient trop en dehors de notre sujet.

Les religions sont-elles nées d'une « intuition mystérieuse », d'une « erreur d'expérience », ou bien d'une « erreur intellectuelle » ? Il passe en revue et critique les thèses de Strauss, Renan, Matthew Arnold, Herbert Spencer, Max Muller, etc.

Suivant Max Muller, les dieux seraient nés de la notion du divin, notion « **naturelle à l'homme** ». D'après lui, toutes les religions se ramèneraient à l'évolution d'une seule et même idée, **celle d'infini**, qui, dès l'abord, a été présente à l'esprit de tous les hommes. « Par delà le fini, derrière le fini, au-dessous du fini, **au sein même du fini**, l'infini est toujours présent à nos sens. Il nous presse, nous déborde de toutes parts... Qu'est-ce que l'infini, si ce n'est l'objet dernier de toute religion ? »

Guyau est opposé à cette théorie de Max Muller, plaçant l'origine des religions dans l'idée métaphysique de l'Infini. Il est également opposé à la notion panthéiste et moniste de l'« UN-TOUT » qui serait, d'après Hartmann, « le point de départ des religions » et à celle de Spencer qui voit leur origine dans le culte des ancêtres.

D'après lui, la religion « a pour origine.

comme la science, l'étonnement de l'intelligence en face de certains phénomènes, la crainte et le désir sensibles qui en résultent, enfin la réaction volontaire qui les suit ».

« L'homme, dit-il, a déifié les phénomènes de la nature, comme il a immortalisé ses ancêtres, par cette seule raison que, pour un être vivant et voulant, ce qu'il y a eu primitivement de plus difficile à comprendre, c'est le déterminisme régulier des phénomènes et la complète inertie semblable à la mort. »

Avec la plénitude d'accent et le style expressif que nous lui connaissons tous, J.-H. Rosny, dans « Vamireh », un de ses romans préhistoriques, s'exprime de la même manière :

« Frissonnants... avec des imaginations embryonnaires, avec la pensée du trépas et de la nuit emmêlés, les humbles préhistoriques, fidèles à Wambâh, ajoutèrent un rêve aux millions de rêves dont naquirent les mariages de la Peur, du Surnaturel et de l'Immortalité. »

Cependant, critiquant le Renan des **Dialogues Philosophiques**, Guyau écrit d'autre part :

« L'anxiété de l'infini, le vertige divin, le

sentiment de l'abîme, manquent à l'homme des premiers âges. »

Mais ne les possède-t-il pas sous la forme nébuleuse de l'instinct?

Pour le préhistorique, comme pour l'enfant, le mystère a exactement la mesure, si je puis dire, de l'Infini. Pour l'un comme pour l'autre, l'Inconnu, c'est l'Inconnaissable et par conséquent l'Incommensurable, d'où sortira, plus tard, « l'être le plus grand possible » d'Anselme de Cantorbéry. Ce qui nous dépasse, ce qui est au-delà de nos connaissances, nous avons d'abord tendance à le diviniser. Et les dieux ne sont que les imaginations que l'homme se fait de la Vie dans ses manifestations supérieures.

Je m'étonne d'autant plus de cette idée de Guyau qu'il écrit un peu plus loin :

« De même que l'industrie, l'art, le langage et la raison, la religion peut donc avoir ses racines dans la conscience confuse et nébuleuse **de l'animal...** » Mais, ajoute-t-il, « il reste toujours incapable d'avoir un culte religieux. »

Est-ce bien sûr? Le chien n'use-t-il pas d'un véritable cérémonial à l'égard de son maître? Et qui oserait affirmer qu'il ne le divinise pas? Il le prie, comme la masse des fidèles prient leurs dieux. Il le flatte; il

se fait humble, rampe devant lui; il implore la bénédiction divine d'un sourire, la grâce d'une caresse ou d'une parole, le pardon et les biens matériels de l'existence et enfin la joie ineffable d'être assis à la droite ou à la gauche de son maître et de dormir bienheureusement sur ses pieds sacrés.

N'en doutons pas, le chien s'est établi peu à peu une religion superstitieuse. Son dieu, c'est l'homme. Et il l'adore, comme l'homme lui-même adore son Dieu.

Cet obscur instinct religieux, dont Guyau trouve la trace dans le cœur de l'animal, et qui est manifeste chez le chien, quelle est sa nature? Eh bien sa nature est précisément divine. Si l'homme imagine Dieu, c'est parce qu'il est Dieu lui-même. Aspirant à réaliser dans sa conscience, l'infini et l'éternel qu'il est en puissance, il l'imagine et lui prête un corps à la mesure de sa pensée. C'est ainsi qu'il crée ses dieux et qu'il les loge d'abord dans le fétiche. Mais au fur et à mesure de sa croissance intellectuelle, il embellit et rationalise ses créations. Et, lorsqu'il a élevé au plus haut des cieux l'image de plus en plus éthérée de son Dieu, il formule, pour assurer sa foi, le fameux argument d'Anselme de Cantorbéry : « L'Etre le plus grand possible existe parce que je conçois clairement son existence ».

Louis Prat rappelle que Kant a réfuté cet argument, disant qu'il prouve seulement l'existence de l'idée de cet être et non l'existence de cet être lui-même. Mais peut-on avoir l'idée de l'Infini, et par conséquent de l'Etre le plus grand possible, si on n'est pas soi-même l'Infini? « On ne pense pas ce qui n'est pas » disait Parménide.

Telle doit être, selon moi, l'origine de l'idée de Dieu et du sentiment religieux.

Cet instinct, ce sentiment, puis cette recherche intellectuelle et cette aspiration spirituelle ne sont que les expressions **progressives** de notre nature divine, qui cherche à se réaliser. Et tous les phénomènes, (la douleur et le plaisir, et enfin et surtout la mort), sont les philtres et les violences qui font peu à peu tomber les chaînes et le bandeau du dieu enchaîné et aveuglé. Ce sont eux seuls qui nous permettent de localiser le divin d'abord exclusivement en dehors de nous, puis au fond de nous-mêmes et enfin en toutes choses.

**Le sentiment religieux est donc absolument indépendant de la religion.** Il n'est pas une tendance à croire, mais à connaître; il est donc l'opposé de ce que les croyants entendent généralement par ces mots, (c'est-à-dire foi aveugle, goût des pratiques religieu-

ses et, par opposition déférente à Dieu, délectation malsaine de l'âme dans cet avilissement pitoyable qui pousse l'homme pieux à reproduire moralement devant les autels, la reptation du vers de terre) ; il est la réponse de l'être à l'appel de la Vie qui est en lui comme elle est en toutes choses. Ce sentiment est donc le lien qui doit un jour relier l'homme à l'homme et enfin à Dieu, c'est-à-dire à tous les êtres.

Nous allons en trouver la preuve dans sa tendance, comme nous constaterons que son objectif est le même que celui vers lequel nous oriente l'enseignement de Krishnamurti.

\*\*\*

C'est un fait d'expérience individuelle et collective que nous nous sentons menacés de toutes parts, torturés et attachés à la chaîne sans fin qui rive tous les êtres à l'existence. Nous avançons dans une atmosphère d'inquiétude et d'angoisse. Nous constatons que nous sommes sous la dépendance de forces visibles et invisibles implacables, et nous avons le désir de nous libérer.

Tout d'abord nous essayons de nous détacher de la chaîne sans fin, de nous séparer des autres êtres ; mais, à la longue, nous nous apercevons que c'est là un rêve fou, que la solidarité est universelle et qu'on ne

peut séparer l'homme de l'humanité, ni même de l'univers.

Ainsi peu à peu et fatalement se précise la véritable nature du **sentiment religieux qui n'est en réalité que le sentiment de l'harmonie**. Ainsi peu à peu et fatalement, nous arrivons à comprendre que son but éternel, c'est la réalisation **subjective** de l'Unité parce que, seule, cette réalisation donne la plénitude de l'Infini que nous sommes, soit du Bonheur-qui-ne-passe-pas.

En ce moment une religion à rebours se déploie; c'est le nietzchéisme, religion de la plus-que-puissance, religion du surhomme qui sacrifie en lui l'humanité, sous le prétexte de la dépasser. « C'est la religion de l'Orgueil humain » (1).

Mais elle ne saurait durer, car excluant la pitié, la miséricorde, la bonté et la justice, elle marche à l'encontre de l'évolution, dont finalement la force irrésistible la brisera.

Guyau dit que « **la religion est un sociomorphisme universel** ». Cette définition est remarquablement juste. « Ce qui fait l'unité de toutes les conceptions religieuses, écrit-il, c'est l'idée **d'un lien de société** entre l'homme et les puissances supérieures... L'homme

---

(1) « La Religion de l'Harmonie », par Louis Prat.

devient vraiment religieux quand il superpose à la société humaine où il vit, une autre société plus puissante et plus élevée, une société universelle et pour ainsi dire cosmique... La **sociabilité** est le fond du sentiment religieux... »

« Outre la conscience de notre dépendance et le besoin corrélatif de libération, ajoutez-il, nous trouvons encore dans le sentiment religieux, l'expression d'un autre besoin social non moins important, celui d'affection, de tendresse, d'amour. »

Et parlant du génial Carlyle, qui refusait de manger d'autre pain que celui préparé par sa femme, il écrit : « Ceux qui n'ont pas de main adorée, dont ils puissent le recevoir, le demandent à leur dieu, à leur idéal, à leur rêve; ils se font une famille pour leur pensée; ils inventent un cœur dans l'Infini ».

Non, ils ne l'inventent pas, car il n'est que des cœurs dans l'Infini! Et la force cohésive toute puissante qui groupe les atomes en molécules et celles-ci en cellules, est due à ce que l'atome est lui-même, comme le soleil, un cœur palpitant, un des innombrables cœurs de la Vie.

Il nous faut méditer cette haute sugges-



tion d'Alfred Fouillée : « **L'Univers entier n'est-il point lui-même une vaste société en voie de formation, une vaste union de consciences qui s'élabore ?** »

Ainsi qu'il est dit dans la Théogonie d'Hésiode, c'est Eros, c'est l'Amour qui est chargé de débrouiller le Chaos. Car l'Amour n'est pas une attraction aveugle; il est aussi une intelligence. Et ainsi il entraîne l'humanité, faite d'êtres à la fois individuels et sociaux, à réaliser ce que Louis Prat appelle « **la vie belle et bonne** » (1).

Si dans les « **Antinomies entre l'individu et la Société** », le pessimiste Georges Palante s'inscrit en faux contre la possibilité de semblable réalisation, c'est qu'il n'a pas saisi la vraie nature du sentiment religieux qui a pour fin précisément de détruire cette indiscutable antinomie et qu'il n'a pas vu que la religion naturelle, **sans pratiques ni dogmes**, est réellement une **harmonisation**.

Le vrai sentiment religieux nous apparaît donc comme le guide **intérieur** éternel qui nous conduit réellement dans la direction de notre prodigieuse destinée. Il nous initie lentement mais sûrement à la connaissance de

---

(1) Voir « **La Religion de l'Harmonie** », par Louis Prat.

nous-même et de l'Univers. C'est lui qui nous révèle finalement la divinité de notre nature et de la nature de tous les hommes, puis de tous les êtres qui constituent l'Univers. Et c'est à son action que nous devons de pouvoir nous unir avec ces êtres et nous identifier à eux. Alors s'étant vu en toutes choses et ayant vu toutes choses en lui, l'homme peut dire avec Krishnamurti : « **Je suis toutes choses, car je suis la VIE** ».

\*\*\*

Toutes ces considérations doivent nous mettre d'accord avec Kant lorsqu'il dit : « qu'il ne faut pas demander à la métaphysique dogmatique une loi certaine de conduite ».

Même au plein de ma foi religieuse, dans ma prime jeunesse, je ne tirais pas mon éthique de la dogmatique catholique. Celle-ci, certes ! m'emplissait parfois d'inquiétude, mais elle ne m'améliorait pas. Mon éthique, **sans obligation ni sanction**, les directives morales pour me conduire, me venaient toujours du fond de mon être.

J'ai toujours pensé — et cela de plus en plus — que l'éthique est une esthétique, non une éthique formulée, une espèce de Code officiel de la bonne route, mais une esthé-

tique individuelle, une **autodidaxie**, l'expression enfin du vrai sentiment religieux d'harmonisation.

Les dogmes font trembler le fidèle; ils ne l'améliorent pas; ils ne l'harmonisent pas. J'ai, dans ma vie si complexe, fréquenté des milliers de gens; je n'ai pas constaté que les croyants fussent plus honnêtes, plus fraternels, plus humains que les incroyants.

Les chrétiens estiment que le **Sermon sur la Montagne** (qui est cependant l'enseignement essentiel de Jésus), est pour les saints. Mais ne devons-nous pas, tous, nous efforcer de devenir des saints, j'entends par là des hommes parfaits? Alors on a remplacé, pour eux, le **Sermon** par les dogmes et les commandements de Dieu par les commandements de l'Eglise. Car les commandements de Dieu, expression de la Loi naturelle, sont très difficiles à observer; leur mise en pratique est une entreprise herculéenne; c'est le travail du démiurge, de l'homme qui a résolu de tirer de sa masse le dieu, d'accroître chaque jour ses contours divins.

L'éthique de Krishnamurti aussi est une esthétique; c'est cette éthique que Han Ryner appelle justement depuis longtemps « **un individualisme de la volonté d'harmonie** »; c'est l'éthique du **Sermon sur la Mon-**

tagne, du plus élevé des commandements : **Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait** » ; c'est la libération du sentiment religieux d'harmonisation hors des moules étroits et déformants des religions ; c'est, par le jeu naturel de ce que Krishnamurti appelle l' « **action pure** », son réel épanouissement (1).

Adolescent, déjà son but est trouvé, c'est la perfection humaine totale : pensées parfaites, désirs parfaits, corps parfait. Grâce à cette recherche constante et passionnée de l'harmonie dans ses comportements, ses écrits, ses paroles, grâce à cette éthique, à cette autodidaxie absolue, il est arrivé à cette science de la vie qui fait l'homme harmonieux, libre, heureux ; il est devenu ce que passionnément il voulait être, un être harmonieux, une harmonie.

D'ailleurs tout son enseignement n'est que l'enseignement de l'Harmonie.

Or l'Harmonie n'est que le nom esthétique du Bonheur. Son enseignement n'est donc que l'enseignement du Bonheur. Et le **Royaume du Bonheur** dont il parlait au

---

(1) L'action pure ou parfaite, c'est-à-dire libre, sans mobile, est l'action naturelle de la vie ; tandis que l'action imparfaite, motivée, l'action de l'homme ordinaire, n'est qu'une réaction de l'Ego.

début de son évangélisation, et dans lequel il nous pressait d'entrer, c'est le Royaume spirituel où ne peuvent vivre que des êtres harmonieux. C'est la « république des fins, la Cité divine » que Louis Prat a entrevue, et dont il parle en ces termes :

« Si la raison est amenée à conclure qu'il n'a pas existé de dieu ou des dieux au principe des choses, un autre problème se présente à elle, dont l'importance est capitale. Peut-elle espérer qu'il existera un Dieu ou des dieux, à la fin des choses? Si la véritable mission des hommes sur la Terre, était non pas d'organiser la vie de guerre, la vie de proie, mais une société d'harmonie, on pourrait dire des hommes qu'ils sont des candidats à la vie divine. Un jour pourrait venir où ils vivraient sur la Terre, dans la paix, la vie harmonieuse. Ce serait la République des fins, la Cité divine » (1).

Pour hâter l'édification et la vie de cette cité, Krishnamurti nous rappelle cette vérité qui devrait être, pour nous, une lapalissade, tant elle est évidente, que « le problème social est un problème individuel ».

C'est pourquoi, s'ils étaient parmi nous, les grands sages du passé approuveraient sa

---

(1) « La Religion de l'Harmonie », par Louis Prat.

parole. Le « **Vis harmonieusement** » de Zénon et le « **Réalise ton harmonie** » d'Épictète n'expriment-ils pas les mêmes vérités éternelles?... Et c'est bien ce qu'on reproche à son enseignement!

« Voulez-vous nous dire, dans une courte étude ce que Krishnamurti apporte de nouveau », m'écrivait la directrice d'une Revue française. Et elle ajoutait : « Les philosophes de tous les temps et les fondateurs de religion semblent avoir dit tout ce qu'il a dit jusqu'à ce jour ».

Certes! il a déclaré, lui-même : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ». Mais il a ajouté : « **Pour celui qui veut, par lui-même, mettre à l'épreuve une idée quelconque, tout devient nouveau** ».

Cette remarque de haute sagesse a-t-elle été comprise? Je ne le pense pas. On nous avait, depuis tant d'années, préparés à attendre de lui quelque chose de nouveau et surtout une métaphysique, un système théologique et quelques rites impressionnants. Or il ne nous apporte rien de tout cela. Mais ce qu'il nous propose n'est-il pas infiniment plus précieux?

« **Chacun, enseigne-t-il, doit être son propre instructeur.** »

Voilà en vérité la grande révélation, le

grand enseignement de l'Instructeur du Monde.

Il ne réclame aucune adhésion de foi à quelque vérité dogmatique que ce soit.  
« Une croyance, déclare-t-il, est une question purement individuelle. »

Déjà Louis Prat avait écrit : « Une vérité, la même pour des consciences naturellement différentes, est une vérité inintelligible, c'est-à-dire inexistante ».

« Chacun, dit Krishnamurti, doit trouver son inspiration en lui-même. »

Ecoutez-le parler. Jamais vous ne l'entendrez étayer ses déclarations de textes pris aux livres des philosophes. Il ne décore pas sa pensée de la pensée des autres, comme je le fais par exemple ici, mais pour des fins évidentes... Sa pensée est nue et pure comme celle de Jésus et celle du Bouddha, qui ne puisaient leur inspiration qu'en eux-mêmes.

Son dessein n'est pas de nous éblouir, de nous « épater » avec ses connaissances livresques. Posséder la culture, ce n'est pas en faire étalage. Le témoignage le plus sûr de la culture d'un homme, c'est son humanité harmonieuse.

Quelqu'un parmi nous, aurait-il la naïveté de croire que Jésus manquait de ce que

nous appelons la culture? qu'il ignorait les connaissances générales de l'humanité à son époque, et qu'il n'était pas familiarisé par exemple avec les grandes œuvres du VI<sup>e</sup> siècle pré-chrétien et particulièrement avec le pythagorisme, parce qu'il n'y fit jamais allusion?... Comme Krishnamurti, qui n'ignore rien de ce qu'un homme cultivé doit connaître à notre époque, il ne puisait son inspiration qu'en lui-même.

\*\*\*

Si, ainsi que nous l'avons observé, le sentiment religieux est indépendant de la religion, considérée comme système de rites et de dogmes, nous ne pouvons pas dire que l'enseignement de Krishnamurti, qui nie l'efficacité spirituelle des religions, est un enseignement irréligieux. Mais il n'est pas davantage un nouveau « mouvement » religieux.

**« Du moment, précise-t-il, que vous voyez en moi l'instigateur d'un nouveau mouvement, par opposition à un autre, vous pervertissez toute ma conception de la Vie. »**

C'est pourquoi il ne prêche pas une doctrine nouvelle, mais sachant que nous sommes, comme lui, des dieux (1); il cherche

---

(1) Jésus leur répondit : « N'est-il pas écrit dans votre loi : j'ai dit que vous êtes des dieux. Ev. St-Jean, chap. X, vers. 34.



à éveiller en nous le désir de libérer cette vie divine qui est notre vie. C'est pourquoi, dès ses premières instructions, je l'ai appelé l'**Eveilleur**.

Son enseignement n'est donc pas un système religieux, mais un « **individualisme religieux** ». C'est la religion naturelle, universelle, la religion de notre principe et de notre fin, la **Religion de la Vie**.

Une autre question se pose. Précisément parce qu'il est indépendant de tout système de rites et de dogmes, l'enseignement de Krishnamurti n'est-il pas en contradiction avec les enseignements de ceux qu'on appelle (à tort d'ailleurs) les grands fondateurs de religion, et, par exemple, puisque nous sommes en Occident, de Jésus?

La lecture des Ecritures sacrées est une chose passionnante. Si vous prenez l'Evangile selon Saint-Jean vous pourrez lire ceci, aux versets 21, 23 et 24 du chapitre IV :

« **Jésus lui dit (à la Samaritaine) : Femme croyez-moi, le temps va venir que CE NE SERA PLUS SUR CETTE MONTAGNE NI DANS JERUSALEM (1) que vous adorerez le Père.**

» **Mais le temps vient, et il est déjà venu,**

---

(1) Les Samaritains rendaient le culte sur une montagne, et les Juifs dans le Temple de Jérusalem.

que **LES VRAIS** adorateurs adoreront le Père **EN ESPRIT ET EN VERITE**; car ce sont là les adorateurs que le Père cherche.

» Dieu est esprit; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Au chapitre XVII, après la Cène, Jésus parle ainsi à son Père céleste : « **Or la vie ETERNELLE** consiste à vous connaître. »

Connaître, n'est-ce pas l'inverse de croire? La connaissance d'une chose n'implique-t-elle pas d'abord l'étude de cette chose? (Et l'Eglise interdit le libre examen!) Mais je dis plus, connaître, c'est en réalité se connaître, car rien n'existe pour l'individu, que le subjectif.

Ce qu'on appelle l'évolution n'est pas un progrès vers quelque chose d'extérieur à nous-mêmes; ce n'est que le dépouillement progressif des voiles qui dissimulent l'être à ses propres yeux, la destruction progressive des barrières qui le limitent et l'isolent, la préparation, par le développement du moi, de la mort du moi dont l'heure est exactement celle de la libération.

Si donc la vie éternelle consiste à connaître Dieu, elle consiste, par là même, à nous connaître éternellement, soit à nous épanouir à l'infini. Car, d'après Krishnamurti, même après la libération, la Connaissance pleine de la Vérité — sa possession totale

— ne cesse pas d'être un dynamisme. Si donc il n'y a plus alors évolution (c'est-à-dire plus d'acquisitions de qualités, de connaissances...) si, puisqu'il n'y a plus de « **Je** », il n'y a plus d'opposés et par conséquent plus d'ombre en opposition à de la lumière, plus d'erreurs en opposition à des vérités, mais uniquement la **Lumière et la Vérité infinies et éternelles**, la connaissance de soi ou de Dieu, qui est atteinte, ne change pas, n'augmente pas puisqu'elle est infinie, mais elle se renouvelle éternellement. Et c'est pourquoi il a déclaré : « **J'ai chaque jour une vision différente de ma Vérité** ».

Jésus n'a-t-il pas maudit les théologiens de la religion établie, les docteurs de la Loi qu'il accuse d'avoir ravi aux hommes la clef de la connaissance? (1). Cette clef, c'est la liberté de la pensée. L'imposition d'un dogme, c'est le rapt de cette liberté!

Saint-Paul n'a-t-il pas écrit, que nous sommes « **le temple de Dieu et que l'Esprit de Dieu habite en nous?** » (2) que « **La loi n'est pas écrite sur des tables de pierre, mais**

---

(1) « Malheur à vous, docteurs de la loi qui vous êtes saisis de la clef de la connaissance et qui n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer » (St-Luc, chap. XI, vers. 52).

(2) Première Epître aux Corinthiens, ch. III, vers. 16.

sur des tables de chair, qui sont nos cœurs » (1).

Et ceci : « Jusqu'à cette heure, lorsqu'on lit Moïse aux enfants d'Israël, ils ont un voile sur le cœur. Mais quand leur cœur se tournera vers le Seigneur, alors le voile en sera ôté. Or le Seigneur est Esprit; et **OU EST L'ESPRIT DU SEIGNEUR, LA AUSSI EST LA LIBERTE** » (2).

Dans l'Épître aux Galates, que les judeo-chrétiens voulaient obliger à se faire circoncire, il a nettement proclamé non seulement l'impuissance spirituelle des religions organisées, mais aussi que ceux qui se placeraient désormais sous leur joug, montreraient, par là même, qu'ils méconnaissent totalement l'enseignement du Christ et qu'ils ne sont pas animés par la vie de l'Esprit :

**« C'est POUR LA LIBERTE que le Christ nous a affranchis; DEMEUREZ DONC FERMES DANS LA LIBERTE et ne vous mettez point sous le joug D'UNE NOUVELLE SERVITUDE (3), car je vous dis, moi Paul, VOUS ETES APPELES A LA LIBERTE... Si vous êtes poussés par l'Esprit, VOUS N'ETES PLUS SOUS LA LOI...**

---

(1) Deuxième Epître aux Corinthiens, ch. III, vers. 3.

(2) Première Epître aux Corinthiens, ch. III, vers. 15, 16 et 17.

(3) C'est-à-dire d'une nouvelle religion.

**En J. C. la circoncision NE SERT DE RIEN,  
ni l'incirconcision, MAIS D'ETRE UNE  
NOUVELLE CREATURE. »**

\*\*\*

Krishnamurti déclare : « **Pour comprendre la Vérité, vous devez être si avides que vous devez abandonner tout et sauter** ».

A ces mots, on se voile la face; on l'appelle « le destructeur »!

Eh bien Saint-Paul a écrit :

« **Frères, pour moi, je ne crois pas encore avoir atteint le but, mais je fais une chose : OUBLIANT CE QUI EST DERRIERE MOI ET M'ELANÇANT VERS CE QUI EST DEVANT MOI, je cours vers le but pour obtenir le prix de la vocation céleste de Dieu en J.-C. Que ce soit donc là notre pensée à nous tous qui sommes des hommes faits; et si sur quelques points vous pensez autrement, Dieu vous éclairera aussi là-dessus** » (1). Dieu, et non point les théologiens!

Or, nous le savons, la voix de Dieu (de Dieu qui est esprit et dont nous sommes le vrai temple) ce n'est pas une voix qui part de Jérusalem, de Bénarès, de Rome ou de la Mecque, mais c'est la voix qui part des abîmes de l'être, la voix de l'Intuition, d'Eros,

---

(1) Epître aux Philippéens.

de l'Intelligence-Amour, la voix du Dieu qui est en nous.

Il n'y a donc aucune différence entre les enseignements de Jésus, de Saint-Paul et de Krishnamurti. Ni les uns ni les autres ne sont venus fonder une religion, mais libérer des religions. Voilà la vérité. Et quand on lit les Evangiles, on comprend pourquoi pendant si longtemps, la lecture en fut interdite aux fidèles par un synode et trois conciles, dont un (celui de Béziers) ordonna même de les brûler.

D'ailleurs le Bouddha lui-même n'a point parlé autrement.

Comme l'écrit Guyau, tous ceux qu'on appelle des fondateurs de religion, ont été « des ennemis plus ou moins avoués de l'autorité religieuse, ennemis de toute affirmation qui serait celle d'un corps sacré, non d'un individu ». C'est tout à fait exact; et il est impossible de soutenir raisonnablement que le Bouddha, le Christ, Saint-Paul, ennemis déclarés de toute autorité religieuse et de tout rite, aient voulu fonder une religion!

Certes! les religions organisées ne peuvent être balayées de la Terre par le souffle de Krishnamurti. Et d'abord une révolution de cette nature et de cette envergure irait à l'encontre même de son enseignement, car

elle ne pourrait être que l'œuvre violente d'une autorité qui contraindrait les croyants à ne plus croire. Et Krishnamurti entend que l'individu soit laissé libre de croire ou de ne pas croire.

Mais dans la mesure où leurs membres se transformeront et s'épuront eux-mêmes à l'aide du libre examen retrouvé, les religions se transformeront et s'épuront inévitablement jusqu'à leur dissolution intégrale qui libèrera définitivement le sentiment religieux d'harmonisation.

\*\*\*

Des amis (des chrétiens et des bouddhistes) étudiant ce problème avec moi, me disaient : « Mais puisqu'il faut, pour que l'humanité soit libérée, que les religions s'épurent elles-mêmes de leurs dogmes et de leurs rites jusqu'à cette dissolution intégrale, pourquoi Krishnamurti n'approuve-t-il pas ceux qui ont déjà commencé ce travail ? pourquoi rejette-t-il, au même titre que les autres religions, l'Eglise Catholique Libérale, par exemple, qui est un christianisme débarrassé de toute espèce de dogmes ? »

Mais le Christ a-t-il jamais approuvé semblable tactique spirituelle ? (Et d'abord en spiritualité il n'y a pas de tactique.) A-t-il jamais engagé ceux qui l'écoutaient, à rester

ou à entrer dans le judaïsme, afin de le transformer progressivement? Il suffit de lire les **Actes** et l'**Epître aux Galates** pour voir quelle perversion du christianisme était déjà le judeo-christianisme qui prétendait incorporer à la loi judaïque, la loi nouvelle qui était, elle, **une loi de liberté, la loi de l'homme affranchi de toute loi**, hormis la loi intérieure qui est la vie de l'esprit.

**Le Christ a conseillé aux hommes de ne pas se réunir dans les temples pour prier, VOILA LA VERITE.**

**« Mais vous, lorsque vous priez, entrez dans votre chambre, et, LA PORTE ETANT FERMEE, PRIEZ VOTRE PERE DANS LE SECRET » (1).**

Ainsi qu'il vient d'être dit, le Bouddha n'a pas parlé autrement. Ceux qui ont lu les Ecritures bouddhiques, ne l'ignorent pas. Et Krishnamurti de même, car, expression humaine de la Vérité, tout grand Instructeur vient uniquement éveiller et éclairer l'homme et non par conséquent le leurrer par le réconfort de quelque nouveau rite et de quelque aveugle foi. Une religion est un voile qui cache à l'homme la Vérité. Le grand Instructeur suggère à l'homme d'écarter le voile, afin de voir la Vérité.

---

(1) St-Mathieu, chap. VI, vers. 6.



Mais, ainsi que l'a démontré l'expérience du R. P. Sanson à Notre Dame de Paris, en 1927, les religions portent déjà en elles-mêmes, cette puissance de libération. Guyau que j'aime toujours à citer lorsque je parle de ces choses, a encore écrit ces justes paroles :

« Il existe au sein de toute grande religion, une force dissolvante, celle-là même qui a servi le plus puissamment à la constituer d'abord à la place d'une autre : **l'indépendance du jugement individuel**. C'est sur cette force qu'on peut compter pour annoncer, avec la décomposition graduelle de tout système de croyances dogmatiques, l'absence finale de religion. »

Il a ajouté :

« Celui-là seul est religieux, au sens philosophique du mot, qui cherche, qui pense, qui aime la vérité... Sympathiser avec la nature entière, en chercher le secret, vouloir contribuer à son amélioration, sortir ainsi de son égoïsme pour vivre de la vie universelle, voilà ce que l'homme fera toujours pour cela seul qu'il est homme, qu'il pense et qu'il sent. »

Il nous faut donc raisonnablement en venir à l'individualisme religieux de Krishnamurti qui est « **LA VIE HARMONIEUSE DANS**

**LE PRESENT** ». Ainsi nous acquerrons cette science éternelle qu'il possède, science du divin ou de la Vie, qui fait l'homme libre et lui ouvre les portes du Royaume du Bonheur.

Pratiquer cet individualisme religieux, c'est être ce que Louis Prat appelle « **un prêtre de la religion de l'harmonie** ».

« Le sage, écrit-il, est l'apôtre de l'harmonie. Sa gaiété est celle d'un enfant qui sourit à la beauté de son rêve. Il a définitivement conquis « **le gai savoir** ». Il est définitivement, superbement lui-même » (1).

Soyons, tous, ce savant et ce prêtre, un savant et un prêtre de cette **Religion de l'harmonie**, et, pour cela, soyons tous définitivement, superbement nous-mêmes.

L'heure est impressionnante, car l'Humanité est en péril, et elle a besoin, pour être sauvée, de l'héroïsme de certains. C'est l'époque où vont se compter les Forts. Les Forts sont ceux qui ne s'appuient, pour continuer leur route, que sur **LA REGLE**, et non sur les règles! que sur la **LOI**, et non sur les lois! Le faible seul est soumis aux lois. Le Fort rejette toutes les béquilles et s'élance, joyeux, dans le stade. C'est l'athlète complet, harmonieux, divin. L'amour de la

---

(1) « **La Religion de l'Harmonie** ».

Vérité l'a marqué d'une éternelle jeunesse. Tous les obstacles, il les franchit. Toutes les illusions de l'erreur, il les déjoue. Son sourire ambitieux s'accroche aux sommets qui cernent sa piste. Jusqu'au delà du jour et à la dernière heure de la nuit, il combattra avec la même maîtrise et la même joie. Et lorsqu'enfin viendra le Grand Jour qu'il espère, victorieux et couronné de lumière, il gravira l'Everest solaire des dieux....

Or tout homme porte en soi ce héros, ce dieu. Et c'est à lui que s'adresse l'appel que l'Instructeur ne cesse pas de lancer à travers le monde :

**EVEILLE-TOI!**

IMP. H. KUMPE  
81-83 R. KEVENHUELD, BRUXELLES

IMPRIME EN BELGIQUE

RENE FOUERE

---

# KRISHNAMURTI

---

L'HOMME  
ET SA PENSÉE



Collection " SPIRITUALITÉ "

51, Rue de la Victoire  
BRUXELLES

RENE FOUERE

---

# KRISHNAMURTI

---

L'HOMME  
ET SA PENSÉE



Collection " SPIRITUALITÉ "

51, Rue de la Victoire  
BRUXELLES



*J. KRISHNAMURTI*

# INTRODUCTION

---

**L**a majorité des lecteurs de la revue « Spiritualité » sont très familiers de la pensée de Krishnamurti. Beaucoup d'entre nous ont assisté à tous les camps d'Ommen de 1929 à 1937. D'autres encore ont, depuis plus de vingt ans, entendu de nombreux commentaires de l'éminent penseur hindou.

Mais lorsque la plupart d'entre nous vinrent écouter, ou lurent l'exposé admirable que René Fouéré fit à Bruxelles, sous les auspices de l'Institut Mondial des Synthèses Spirituelles, une appréciation unanimement enthousiaste accueillit son travail.

La synthèse de René Fouéré est à la fois la plus profonde, la plus pénétrante, la plus juste, la plus tranchante et la plus précise de la pensée « krishnamurtienne ».

L'auteur est parvenu à nous donner, en un minimum de pages, la quintessence d'un enseignement, dont seules les générations futures pourront discerner la profondeur et la mission fondamentale.

C'est en témoignage d'admiration pour ces lignes que nous considérons comme un chef-d'œuvre, et par amour pour l'enseignement si simple et lumineux de Krishnamurti, que nous avons jugé indispensable d'intégrer cet ouvrage dans notre collection « Spiritualité ».

Ram LINSEN.



# Krishnamurti, L'homme et sa pensée par René Fouéré

**P**arler de Krishnamurti, que je considère comme l'une des figures les plus étonnantes de tous les temps, est une tâche très ardue et très aventureuse.

Mon exposé se divisera en deux parties. La première sera principalement une biographie rapide de Krishnamurti. Dans la seconde, je m'efforcerai de vous dire en quoi consiste son enseignement.

Je passe immédiatement à la partie historique. Les renseignements que je donnerai dans cette partie seront puisés, parfois textuellement, soit dans les Bulletins de l'Étoile, soit dans le livre de Ludovic Réhault, « *Krishnamurti l'Instructeur du Monde* ».

Krishnamurti est né en 1895 à Madanapalle, près de Madras, de parents brahmanes. Son nom de famille est Jiddu mais selon une coutume de sa caste il est connu sous son nom personnel, nous dirions en Europe son prénom, Krishnamurti. Ce nom personnel qui signifie apparence de Krishna lui a été donné parce qu'il fut, comme le dieu Krishna, un huitième enfant mâle.

Sa mère, femme très douce, mourut prématurément. Son père, haut fonctionnaire dans l'administration anglaise, ne tarda pas à perdre sa situation et tomba dans la misère avec ses enfants, au nombre de neuf. Ces circonstances contribuèrent, paraît-il, à le rendre extrêmement dur et ses enfants recevaient, dit-on, plus de taloches que de nourriture ou de vêtements. Krishnamurti, en raison de sa nature pensive fut particulièrement malmené et devint ainsi très timide. Privé de nourriture, vêtu de haillons, il errait, avec son plus jeune frère Nityananda, sur les routes et les plages du Bengale.

C'est, nous dit Réhault, sur l'une de ces plages que M. Van Manen, bibliothécaire du Quartier Général de la Société Théosophique, remarqua les deux enfants et eut l'idée de les présenter à la présidente de la Société.

Fondée en 1875 par H. P. Blavatsky, cette société s'était donné pour tâche de propager dans le monde un enseignement que l'on peut tenir, en dépit de diverses critiques, pour une sorte de synthèse des doctrines de l'Inde. Au point où nous en sommes de l'histoire de Krishnamurti, la Société Théosophique était présidée par Madame Annie Besant, qui avait été jadis l'un des fondateurs du parti travailliste et dont la réputation était mondiale. Madame Besant était assistée d'un lieutenant, Leadbeater, qui passait pour un médium remarquable. Précisément, lorsque Krishnamurti et Nityananda furent amenés au quartier général de la Société Théosophique, Leadbeater se trouvait là. Ce dernier, mis en présence des deux frères, aurait déclaré qu'il y avait en Krishnamurti quelque chose de très grand. Les deux enfants, avec le consentement du père, devinrent les pupilles de Madame Besant. Or celle-ci prétendait communiquer télépathiquement avec de mystérieux personnages, doués de hauts pouvoirs spirituels et appelés Maîtres. Les messages qu'elle avait reçus de ces Maîtres annonçaient la venue imminente parmi les hommes d'un Instructeur qui, à la manière de Jésus et du Bouddha, enseignerait au sein de la confusion présente la voie du salut.

Pour préparer la venue de cet Instructeur, Madame Besant fonda en 1911 l'ordre mondial de l'Étoile d'Orient dont Krishnamurti est nommé chef. Presque au même moment le père de Krishnamurti

demandait que les deux enfants lui fussent rendus, l'éducation reçue par ceux-ci étant, selon lui, contraire aux règles de sa caste. A la suite d'un procès que Madame Besant faillit perdre le père fut finalement débouté de sa demande. Durant le procès les deux enfants, dont on craignait qu'ils fussent enlevés, furent envoyés en secret à Septeuil.

Krishnamurti reçoit en Angleterre une éducation privée mais n'entre dans aucune université. Il suit également des cours de français et de sanscrit à la Sorbonne où on l'appelle familièrement « le petit prince ». Selon Madame Besant il est non seulement le chef de l'Ordre de l'Étoile, mais encore l'être élu en lequel s'incarnera l'Instructeur du Monde et il porte déjà le fardeau de cette prophétie écrasante.

En 1922, il se rend en Californie où l'on espère que le climat rétablira la santé chancelante de son frère. En 1925, Nityananda meurt. C'est une grande souffrance pour Krishnamurti qui écrira plus tard :

*« Il est mort. J'ai pleuré dans la solitude. Partout où j'allais, j'entendais sa voix et son rire heureux. Je cherchais son visage sur tous les passants et demandais partout si l'on avait vu mon frère. Mais personne ne put me reconforter. J'ai prié, j'ai adoré, mais les dieux restaient silencieux. »*

Ces accents simples et émouvants nous découvrent la profonde sensibilité de Krishnamurti. La mort de son frère devait amener en lui une transformation décisive :

*« Je souffris, dit-il, mais je commençai à me délivrer de tout ce qui me limitait, jusqu'à ce qu'enfin, je m'unis au Bien-Aimé, j'entrai dans l'océan de libération et l'établis au-dedans de moi. »*

Krishnamurti est devenu soudainement méconnaissable. Une flamme s'est allumée en lui. Un enthousiasme inattendu le possède. Une immense expérience intérieure l'a bouleversé. Que s'est-il passé ? Est-il devenu l'un de ces mystiques dont toutes les annales religieuses nous entretiennent ? On pourrait le croire. Il semble que d'invisibles présences l'entourent et son Bien-Aimé n'est-il pas quelque chose d'analogue au Jésus des visionnaires chrétiens ?

Mais cette illumination, ces extases, ne parviennent pas à le satisfaire. « Aussi longtemps, se dit-il, que je les verrai (les, ce sont les grands Instructeurs passés) hors de moi comme un tableau, images objectives, je serai éloigné du centre. » Ainsi, se manifeste déjà en lui une immense aptitude au doute qui lui inspirera plus tard ces lignes si caractéristiques :

*« Il nous faut donc tout mettre en doute afin que du paroxysme du doute naisse la certitude. Ce n'est pas lorsque vous vous sentez fatigués ou malheureux qu'il faut douter ; n'importe qui peut faire cela. C'est dans les moments d'extase que vous devez douter, car vous découvrez alors si ce qui demeure est vrai ou faux. »*

Sans ce paroxysme de doute, Krishnamurti n'eut été qu'un mystique parmi tant d'autres, un homme ébloui, agenouillé devant une divinité extérieure et invisible. Grâce à ce paroxysme de doute il passe à travers toutes les images, crève toutes les toiles. Il sort de ses propres rêves. Les personnages s'évaporent. Krishnamurti demeure seul ou plutôt, et c'est fantastique, indescriptible, il disparaît lui-même de son propre regard. Nous aurons l'occasion de revenir tout à l'heure sur cette conclusion inouïe. Il nous faut reprendre l'histoire extérieure de Krishnamurti au point où nous l'avons laissée.

\*

Krishnamurti n'avait dit jusque là que de vagues généralités. Maintenant, il déclare qu'il est positivement l'Instructeur. Quel instructeur ? Selon Madame Besant, il doit être le Christ réincarné. Quoi qu'il en soit cette nouvelle provoque un déchaînement d'enthousiasme. Krishnamurti reçoit des hommages capable de faire tourner la tête la plus solide ou de corrompre l'homme le mieux disposé. A Trichinopoly, le parquet de son wagon disparaît sous les lilas et les roses. On lui fait présent d'un château historique entouré d'un domaine de 5.000 acres. Tout cet encens qui monte vers lui ne parvient pas à l'étourdir. Il reste tout à fait lucide et d'une simplicité déconcertante. Mais de nouvelles difficultés vont surgir. Non seulement les chefs théosophiques avaient annoncé la venue de l'Instructeur du monde mais encore, si l'on peut dire, ils en avaient réglé d'avance tous les détails. Krishnamurti allait-il endosser ce vêtement confectionné pour lui ? Allait-il, en particulier, prendre en mains ces organismes constitués exprès pour le servir, je veux parler de la Court Masonery, mouvement mixte d'inspiration maçonnique, et de l'Église Catholique Libérale dont le rituel, calqué sur celui de l'Église romaine, avait été soigneusement expurgé de toute trace de colère ou de haine ? Allait-il consentir à monter sur les autels préparés pour lui ? Question angoissante pour ses adorateurs ; et la simplicité de Krishnamurti, son silence à l'égard des organismes mentionnés, n'étaient pas faits pour dissiper les pires inquiétudes. Des pressions commencent à s'exercer sur Krishnamurti, discrètes d'abord, puis de plus en plus précises.

Finalement l'orage pressenti éclate. Krishnamurti rejette en bloc et les organisations et les cérémonies qui s'y accomplissent.

Krishnamurti se trouve placé devant une alternative qui s'est présentée à bien des hommes au cours de l'histoire. Il pouvait : soit conserver à son message toute sa pureté, au risque de voir se détacher de lui un grand nombre de ceux qui l'écoutaient, soit dégrader ce message, le mettre à la portée de la médiocrité générale, et augmenter ainsi le nombre de ses partisans. Sans hésiter il s'engage dans la voie difficile et annonce dans un remarquable discours, la dissolution de l'Ordre de l'Etoile. Le conflit est parvenu à son terme, le débat est clos. C'est à Ommen en 1929 que s'accomplit cet acte décisif. Quelques extraits du discours de dissolution montreront la rare grandeur et l'énergie de ce discours :

*« La Vérité est un pays sans chemins que l'on ne peut atteindre par aucune route quelle qu'elle soit : aucune religion, aucune secte. Tel est mon point de vue et je le maintiens d'une façon absolue et inconditionnelle... »*

*S'il n'y a que cinq personnes qui veuillent entendre, qui veuillent VIVRE, dont les visages soient tournés vers l'éternité, ce sera suffisant. A quoi cela sert-il d'avoir des milliers de personnes ne comprenant pas, définitivement embaumées dans leurs préjugés, ne voulant pas la chose neuve, originale, mais la voulant traduite, ramenée à la mesure de leur individualité stérile et stagnante...*

*Parce que je suis la Vérité... je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres. Et non pas qu'ils me suivent, non pas qu'ils fassent de moi une cage qui deviendrait une religion, une secte. Ils devraient plutôt s'affranchir de toutes les craintes : de la crainte des religions, de la crainte du salut, de la crainte de la spiritualité, de la crainte de l'amour, de la crainte de la mort, de la crainte même de la vie. Comme un artiste qui peint un tableau parce que c'est son art qui est sa joie, son expression, sa gloire, son épanouissement, c'est ainsi que j'agis, et non pas pour obtenir quoi que ce soit de qui que ce soit.*

*Vous êtes habitués à l'autorité, ou à l'atmosphère de l'autorité.*

*Que ferais-je d'une suite de gens insincères, hypocrites, moi, l'incorporation de la Vérité ?*

*Mon dessein est de faire des hommes inconditionnellement libres... je veux donc délivrer l'homme et qu'il se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté. »*

Le Krishnamurti que nous avons vu frémissant, bouleversé par la mort de son frère, semble faire place à un personnage implacable. Mais il nous prévient lui-même qu'il ne s'agit que d'une apparence, par laquelle pourtant beaucoup seront abusés.

*« Si vous allez consulter un chirurgien, dit-il, n'est-ce pas une bonté de sa part de vous opérer, même s'il vous fait mal ? C'est ainsi que, si je vous parle sans détours, ce n'est point par manque d'amour, au contraire. »*

\*

Krishnamurti vient de pulvériser les dernières illusions. La Société Théosophique entre, de ce fait, dans une grave crise intérieure. Beaucoup de ses membres qui faisaient partie de l'Ordre de l'Étoile, s'éloignent de Krishnamurti. Ils attendront désormais la venue d'un nouveau Messie plus conciliant. Les effectifs de ce qui fut l'Ordre de l'Étoile se trouvent considérablement réduits ; et réduites aussi les ressources. Néanmoins une organisation matérielle subsiste. Dépouillée de tout caractère messianique ou mystique, elle servira dorénavant à la diffusion de la pensée de Krishnamurti, elle organisera les camps où celui-ci viendra parler non plus comme chef mais en qualité de simple individu. Nous sommes parvenus à la phase présente. Krishnamurti n'est plus qu'un homme qui voyage à travers le monde et parle à ceux qui veulent bien l'écouter.

Les indications données jusqu'ici ne concernent pour ainsi dire que le Krishnamurti officiel. Comment l'homme apparaît-il à ceux qui l'approchent ? *« Parfaitement pure, de lignes harmonieuses, sa tête offre, nous dit Réhault, un complexe d'âme extrêmement rare. Parfois ses yeux semblent creusés d'abîmes de nostalgie ; parfois une pitié poignante alourdit ses paupières ; ou bien sa tête tout à coup se dresse et, ainsi que l'a écrit un journaliste américain, il a vraiment alors la majesté du faucon. Puis voici que sa bouche s'entr'ouvre sur des dents éclatantes de blancheur et que son visage s'éclaire du sourire frais et clair et de la joie candide d'un enfant. »* Ce portrait me paraît suffisamment objectif. J'ai vu moi-même Krishnamurti rire comme le plus authentique des collégiens, mais il m'a livré aussi, en me parlant de la

guerre d'Espagne, une face ravagée de tristesse, un masque si brusquement vieilli, que j'en ai éprouvé une sorte de saisissement. Son âge semblait effarant, inexprimable.

Autant que j'ai pu m'en rendre compte, son attitude ordinaire est simple jusqu'à l'effacement. Je n'ai pas ressenti près de lui cette atmosphère d'autorité qui émane presque toujours des puissantes personnalités. Il n'a visiblement aucun désir d'en imposer ou de retenir ses auditeurs. Pas plus qu'au temps déjà lointain de la dissolution de son ordre, il ne se soucie d'être suivi. Il a dit, un jour à Ommen : « *J'espère que la prochaine fois vous serez moins nombreux.* »

... J'ai voulu aller au-devant d'une curiosité naturelle, en évoquant l'apparence personnelle de Krishnamurti, mais on fera bien de se méfier des traits que je lui ai prêtés. C'est un homme à la fois simple et mystérieux, proche et lointain, une sorte de synthèse stupéfiante et intraduisible. Bragdon l'a justement qualifié de paradoxe vivant.

Voici donc esquissée à grands traits, l'histoire de Krishnamurti. Que peut-on dire de son message au cours de cette histoire ?

Nous avons vu Krishnamurti adolescent énoncer, comme lui-même le dira plus tard, de vagues généralités. Période d'attente, de recherche. Période d'inquiétude aussi pour les membres de l'Ordre qui se demandent comment un personnage aussi évasif pourra remplir la mission extraordinaire dont on l'a chargé. Mais voici la mort de Nityananda et l'éveil soudain de Krishnamurti. Il parle maintenant avec une assurance surprenante et sa parole est une affirmation éblouie. Son message alors est, comme le dira justement Carlo Suarès, un appel simple et direct à participer à une vie libérée, un appel empreint d'amour et s'adressant à l'amour. Il fut le chant qu'adresse un homme délivré de ses chaînes à la vie impersonnelle et infinie.

Mais ce langage poétique semble bercer ses auditeurs, les assoupir dans une quiète et paresseuse adoration. Krishnamurti, qui n'entend pas être une idole, commence à s'exprimer plus durement.

Il dénonce les méfaits de l'autorité, de toutes les autorités, de celle même qu'on lui prête. Sous peine de se contredire, une fois cette position prise, il ne peut plus conserver à son message la forme affirmative, sentimentale qu'il possédait au début. Il va donc entreprendre de détacher ce message de sa propre personne, de lui donner une forme impersonnelle. L'affirmation fait place peu à peu à l'analyse. Et c'est ainsi que nous arrivons à la forme actuelle de son enseignement. L'évolution de son message est-elle de pure forme ou le fond a-t-il varié depuis le cri de libération ? Je pense personnellement qu'après que Krishnamurti eût, comme il dit, traversé les images et dépassé la phase mystique, son message a été fixé dans ses lignes essentielles. Les perfectionnements ultérieurs, et ils furent pour les auditeurs d'importance capitale, n'eurent pas, à mon sens, un caractère fondamental mais plutôt technique.

De toute manière on ne devra pas perdre de vue que l'enseignement de Krishnamurti, même quand il paraît prendre une forme philosophique, n'est pas celui d'un savant, d'un érudit. C'est le message d'un homme qui par l'effort et la souffrance, est parvenu à une condition psychologique et vitale inconnue à l'immense majorité de ses semblables et qui, du point de vue de cette condition exceptionnelle et vécue j'insiste sur ce dernier mot examine et analyse, avec une pénétration qui nous est impossible, notre propre condition. Il se trouve d'ailleurs que c'est cette analyse qui est pour nous essentielle puisque la vie intérieure de Krishnamurti, si étonnante soit-elle, nous est présentement inaccessible.

\*

Je viens donc maintenant à ce que l'on peut appeler non sans quelque impropriété, la pensée de

Krishnamurti, pensée dont vous avez déjà eu quelques échos. Pour aller plus avant, trois voies s'offraient à moi. Je pouvais soit laisser Krishnamurti parler seul à travers une série de citations; soit présenter quelques textes de lui, en les accompagnant de commentaires plus ou moins étendus; soit enfin, vous faire part, à mes risques et périls, de la vision qui s'est dégagée pour moi, d'une longue familiarité avec ses ouvrages. C'est cette dernière voie que j'ai délibérément choisie, les autres me paraissant plus artificielles, moins propres à mettre en lumière l'unité d'une pensée vivante. Naturellement, la méthode adoptée est très personnelle, mais sous une forme plus subtile les autres procédés l'étaient peut-être autant. Je préfère être nettement personnel, en vous le disant, en vous demandant expressément de vous méfier de moi. Quand on dit que l'on va transmettre la pensée d'autrui c'est une formule commode mais dangereuse. Nul ne peut connaître vraiment la pensée d'autrui. Des ouvrages nombreux ont paru, sous la signature de Krishnamurti. Mon but, est surtout de vous intéresser à son message. Si j'y parviens, alors vous étudierez vous-mêmes les textes dont je vais essayer de dégager le sens.

\*

...Une énorme sphère incandescente s'éteint dans une agonie physico-chimique peuplée de convulsions. Finalement, elle se revêt d'une croûte et les océans se déversent dans les creux de sa face bosselée. Puis surgissent des végétaux géants, dont le foisonnement s'apaise peu à peu, dont la taille progressivement décline. Voici qu'une vie animale apparaît à son tour. D'abord timide et marine, elle donne graduellement naissance à des formes monstrueuses qui s'élancent sur les continents et s'aventurent même dans les airs. Comme la flore, cette faune subit avec le temps une sorte de recul, mais la décroissance de la taille s'accompagne d'un perfectionnement dans la structure. Ce perfectionnement est particulièrement visible chez un animal qui se tient debout et qui, seul, possède des mains dont le pouce est opposable aux autres doigts. Avec cet animal se manifeste un étrange pouvoir : celui de l'invention, invention qui produit l'instrument artificiel et en accroît d'âge en âge la complexité, la puissance; qui découvre le langage articulé.

Et à cause de ce pouvoir impalpable : l'intelligence, l'animal qui le porte va s'approprier, conquérir, malgré sa taille modeste, toute la surface de la planète. Des siècles passent : efforts, découvertes, batailles, empires croulant sur des empires, cruautés, horreurs, naissances et morts. Continuent l'animal humain engendre d'autres animaux similaires et, après une chaîne de générations dont l'origine se perd dans la nuit, des organismes issus d'un fabuleux passé, d'accouplements innombrables, sont rassemblés dans cette salle. Et ils écoutent. Ils écoutent parce qu'il y a en eux quelque chose de mystérieux et de familier pourtant : la conscience. Voilà donc l'homme : un organisme qui remonte par sa filiation biologique aux origines de la planète et du monde, organisme dans lequel existe une conscience. Non seulement une conscience mais, ce qui est plus troublant encore, une soi-conscience : en effet parmi toutes les images contenues dans la conscience de l'homme, se trouve sa propre image. Il s'aperçoit lui-même; il s'observe comme s'il se tenait à distance de soi. Il semble inclure en lui-même un point de vue qui lui serait extérieur. Il est conscient de sa propre conscience.

Il y a donc en nous une image de nous-même et chacun, en contemplant cette image, se dit : « Cela c'est moi, je suis cela, je suis moi ». En quoi consiste cette image ? Elle est la représentation d'un organisme conscient. C'est l'image intérieure ou même la vision directe d'un corps, avec ses particularités, et c'est en même temps l'évocation vécue ou, à la limite, purement verbale, d'une conscience, avec ses perceptions, ses tendances, ses désirs, ses pensées et les reflets, la traduction intime de ses activités extérieures, corporelles.

Grâce au langage, le résultat de notre contemplation, de notre constatation de nous-même, s'exprime par des jugements, comme ceux-ci : « Je suis grand, j'ai les yeux bleus » ou « je suis triste ». A ces jugements viennent s'ajouter d'autres dont l'origine est plus évidemment, plus manifestement sociale : « Je suis ouvrier, commerçant, Chrétien, communiste, etc... » Grammatically, toutes ces phrases énoncent les attributs portés par un sujet logique, représentation abstraite du sujet conscient, psychologique. Chacune d'elle exprime un jugement particulier, c'est-à-dire limité en son genre, puisqu'il exclut la possibilité de tout autre jugement contraire. Or, la somme de jugements limités est elle-même un jugement limité. En conséquence, les phrases précédentes, prises ensemble, mises en paquet, définissent des frontières, un domaine fermé dans l'univers des choses. En d'autres termes, elles constituent une affirmation limitée. Et cette affirmation est, à son tour, constitutive du moi. Elle nous donne à nous-mêmes, nous identifie à un certain empire, enclavé dans l'immensité du monde, et, en même temps, elle nous enferme, nous emprisonne dans cet empire borné. En nous définissant, nous avons le sentiment d'acquérir un patrimoine et l'on voit par là que, selon le mot de Krishnamurti, « *toute soi-conscience est de l'acquisition* », mais cette acquisition a pour revers une solitude irrémédiable. La conscience de soi est conscience de limite c'est-à-dire d'isolement, de séparation. C'est la conscience d'être, dans un ensemble, une tache différente, hétérogène, inassimilable, unique. Dès qu'elle devient nôtre, une qualité quelconque prend un caractère irréductible, intransmissible. Les autres peuvent être comme nous, ils ne sont jamais nous.

Nous ne pouvons être que nous. Nous sommes claustrés en nous-mêmes. L'intimité vivante d'autrui nous est interdite, nous ne pouvons atteindre qu'une pseudo-intimité, une intimité par reflet, reconstituée, rationnelle, discursive et non pas primitive, intuitive. Inversement, au plus secret de nous-mêmes, nous sommes impénétrables. Notre conscience profonde échappe à toute observation directe. Même pour qui serait capable de l'atteindre sans le secours des sens, elle resterait incertaine, interprétée, médiate. Nul tyran n'a pouvoir sur elle. Il peut étouffer notre expression extérieure, nous contraindre même à porter un masque, mais il ne peut disposer de notre appréciation ultime. Il y a toujours entre les autres et nous, tant que la soi-conscience existe, une sorte de glace impossible à rompre, si transparente qu'elle puisse devenir.

L'affirmation complète de soi, ce n'est donc pas seulement : « Je suis moi », c'est : « Je suis moi et non pas les autres ». C'est-à-dire que le moi ne consiste pas dans un sentiment d'identité pure et simple, mais dans un sentiment d'identité séparative.

Krishnamurti va résumer en quelques lignes tout le développement historique que nous venons d'évoquer :

« *Toute la destinée et la fonction de la Nature, nous dit-il, est de créer l'individu conscient de soi, qui sait qu'il constitue en lui-même une entité séparée, qui se sait différent des autres, en qui réside la distinction entre lui et les autres.* »

Nous avons vu que la soi-conscience c'est la conscience, le pouvoir de connaître, identifiée à un ensemble d'éléments, ensemble clos, exclusif et borné. En d'autres termes, la conscience se connaît elle-même comme étant ces choses avec lesquelles elle s'est identifiée, de sorte que ces choses, son avoir, deviennent la substance même de son être, la base de sa réalité et de sa durée. Pour la conscience, sentir

ces choses et les sentir siennes c'est s'affirmer dans l'être. Réciproquement, tout ce qui met en question cette plate-forme d'appui semble mettre en péril la conscience elle-même, le sujet Lui-même.

Or ces assises exclusives, ces fondations du moi sont à tous égards limitées, chétives et précaires.

Il a pu vous arriver d'apercevoir un insecte étourdi s'aventurant sur le bitume de la route au risque d'être anéanti, subitement et sans recours, par la moindre voiture.

Physiquement, et devant l'univers entier, sommes-nous quelque chose de plus que cet insecte, ou que tel brin d'herbe que nous brisons sans même l'avoir distingué ? Sur le flanc de la montagne, ou même simplement dans les foules humaines, notre corps devient vite imperceptible. Si l'on y met quelque pensée, c'est une expérience troublante que de rechercher quelqu'un dans une rue populeuse.

En regard de l'ensemble des connaissances humaines, le savoir de chacun de nous est ridicule, et ces connaissances ne sont elles-mêmes que des balbutiements au seuil d'un formidable inconnu. La durée consciente que nous pouvons nous attribuer est rigoureusement nulle comparée aux périodes géologiques et astronomiques.

Plus donc je m'affirme, c'est-à-dire plus je rentre en moi, dans mes minuscules frontières, et plus je me sens une pauvre chose entourée de menaces innombrables.

D'aucuns pourront objecter que s'affirmer ce n'est en aucune manière rentrer en soi. Objection spéieuse. En m'affirmant, je me soude en quelque sorte à mon propre contenu, j'y adhère avec force. Mon affirmation semble me projeter à l'extérieur, mais c'est une illusion. Je ne fais en réalité, que m'attacher plus solidement à moi-même, m'engager, si je puis dire, dans cette affirmation. Et je ne prends de satisfaction en elle que parce que j'oublie momentanément tout ce qui la contredit. Elle devient ainsi l'équivalent d'un absolu, une chose en soi. Mais un moment vient où je prends conscience de sa relativité, où des comparaisons redoutables s'imposent à mon esprit. J'avais pris plaisir à détailler mes possessions, concentré sur elles, ne voyant plus qu'elles. Et voici que tout à coup, je me réveille, je sors de mon rêve confortable. Tout ce qui m'appartient n'est plus soudain qu'un îlot rapetissé, presque invisible dans l'océan des êtres et des événements. Et plus j'ai adhéré à cet îlot dans mon affirmation première, plus je me sens rapetissé avec lui, confiné en lui, dans la monstrueuse perspective qui, maintenant, se découvre à mes yeux. En d'autres termes, plus je me suis accroché à mes possessions, plus je les ai revendiquées, lorsque je les apercevais isolément et, pour ainsi dire, en elles-mêmes, et plus je me sens emprisonné en elles dès qu'elles m'apparaissent situées dans l'infinie perspective du monde.

Cela peut être illustré par l'histoire de ce riche Athénien à qui un sage demandait, question embarrassante, de montrer, d'abord sur la carte d'Athènes, puis sur celle de l'Europe, les grands domaines dont il était si fier. L'humiliation du riche était en raison directe de son orgueil initial.

Cet exemple est représentatif du double mouvement de la conscience qui se place tour à tour au point de vue du riche Athénien et au point de vue du sage, qui passe du sentiment de ses richesses limitées au sentiment de ses limites elles-mêmes. Et l'intensité du second sentiment augmente en proportion de la complaisance avec laquelle on s'est abandonné au premier.

Ainsi donc, mon affirmation initiale entraîne par la suite un repli plus profond, une sorte d'enfoncement à l'intérieur de mes propres limites. Or plus je m'enfonce dans mon moi et plus tout ce qu'il exclut, c'est-à-dire le non-moi devient terrible. En d'autres termes, plus je m'affirme et plus je m'isole et plus je prends peur.



C'est cette peur secrète, tapie en nous, cette peur inséparable de la soi-conscience, cette peur qui suit le moi comme son ombre, que Krishnamurti appelle la peur fondamentale.

J'ai dit peur secrète. Je pourrais dire peur scellée. C'est l'élément de notre psychologie qui nous échappe le plus, qui est le plus désespérément refoulé. Nous verrons par la suite que toutes les activités individuelles et sociales ont été organisées de manière à la recouvrir, à l'apaiser. Rares sont les moments où nous ressentons sa présence aiguë et bouleversante. Alors elle nous tord les entrailles et nous brise. On ne rencontre guère cette épouvante vitale qu'à l'occasion d'incidents imprévus, lorsque plane, par exemple, la menace d'une mort immédiate ou lorsque sortant d'un horrible cauchemar, on n'a pas encore eu le temps de se ressaisir. On peut aussi en éprouver le frisson en évoquant un de ces affreux bombardements aériens, au cours desquels chaque point de l'espace devient un péril.

D'aucuns diront volontiers : « Mais vous vous trompez, je n'ai pas peur ». S'ils veulent entendre par là qu'ils n'ont pas actuellement peur, consciemment peur, ils peuvent avoir raison.

Cependant, tant qu'un être est limité sous quelque rapport essentiel, il n'est pas difficile d'imaginer des circonstances qui feraient apparaître en lui une peur vécue et profonde. On peut donc dire que si la peur n'est pas toujours active, consciente, dans l'individu, il la contient néanmoins en permanence à l'état potentiel. En un mot, du fait que l'individu se perçoit, et il ne peut se percevoir que comme une chose limitée, la peur est là, qu'il la ressent ou non. Je veux dire : ses racines sont là, qui ne demandent que des circonstances propices pour s'épanouir. Si, au lieu de me sentir limité dans l'espace, la force et la durée, je me savais tout-puissant, omniprésent, indestructible, éternel, comment et de quoi pourrais-je avoir peur ? Il n'est donc pas douteux que la peur ne soit l'ombre portée, l'ombre fatale de la limitation consciente. L'une et l'autre sont dès lors indissociables.

Il est même possible d'affirmer plus et de dire que la soi-conscience est toujours accompagnée, en fait, d'une peur vague située, pour ainsi dire, à la limite de l'observation. Cela ressemble à une sorte de pressentiment obscur et subtil. On a sourdement conscience qu'il pourra toujours surgir quelque chose ou quelqu'un qui mettra notre sécurité ou nos ambitions en péril. Et même quand nous crions très fort que nous ne redoutons rien, nous n'enflons la voix que pour essayer de couvrir le chuchotement inquiet qui s'élève du plus profond de notre cœur. L'espèce de contentement que nous éprouvons en retrouvant les choses qui nous sont familières est comme la réponse apaisante à une angoisse secrète, l'angoisse que l'univers, cette présence pour nous monstrueuse, ne vienne soudainement à bouger. Si donc nous observions plus attentivement notre vie, nous verrions que nous vivons sans cesse dans l'ombre d'une peur insidieuse et informulée qui empoisonne imperceptiblement toutes nos démarches et imprime à nos gestes les plus assurés un tremblement qui nous échappe à nous-mêmes; nous verrions qu'un halo d'épouvante auréole presque invisiblement toutes nos pensées et tous nos actes.

La peur fondamentale donne naissance à la hantise de la sécurité. Identifiée à ce moi fragile, dérisoire, la conscience individuelle tremble pour son destin. Toutes ses démarches sont une poursuite incessante des moyens par lesquels elle va pouvoir protéger cet édifice microscopique et menacé.

Nous voici parvenu au troisième maillon d'une chaîne de causes et d'effets. Nous sommes partis de l'affirmation limitée, qui est la condition du moi. Nous avons vu que cette affirmation donnait naissance à la peur fondamentale et que celle-ci à son tour engendrait la poursuite de la sécurité individuelle. Retenez bien cet enchaînement et allons plus avant dans notre analyse. Comment l'individu va-t-il s'efforcer de réaliser sa propre sécurité.

Sa réaction naturelle à cet égard, réaction qui n'est pas forcément intelligente, va être d'essayer de contrôler le non-moi, le milieu, les circonstances; de se subordonner les choses mêmes qu'il redoute, de les faire passer du camp qui menace dans le camp menacé.

Ainsi donc nous allons arriver logiquement à un résultat paradoxal : la peur fondamentale, inhérente à la soi-conscience va subir une sorte de retournement apparent et prendre la forme d'une affirmation conquérante, d'une volonté possessive. Elle va se muer en un pseudo-courage et nous voyons ainsi que l'affirmation frénétique est le revers d'une peur cachée.

La constatation primitive : « Je suis moi, je ne suis pas autrui », la conscience de séparation et de limite a déclenché le mécanisme d'expansion du moi, l'avidité, le désir.

**V**oulez-vous maintenant que nous suivions le moi dans son effort de possession, d'appropriation, et presque tout l'effort humain est un effort d'appropriation ?

Nous allons voir cet effort s'exercer dans le temps et dans l'espace, et nous allons essayer de mettre en lumière les conséquences de cet effort.

Considérons en premier lieu l'expansion dans l'espace. Elle aura deux aspects: d'une part l'expansion positive, d'autre part l'arrêt ou la réduction des expansions contraires. Examinons l'un après l'autre ces deux points.

L'expansion positive s'exprimera par l'accumulation d'objets physiques, ces objets pouvant être, dans la possession sexuelle, des êtres vivants. Elle comportera aussi la recherche d'appuis émotionnels: amitiés, amours, faveur d'autrui. Intellectuellement, elle prendra la forme d'une soif de connaissances, d'érudition. Elle sera à la fois quantitative et qualitative. On verra par exemple l'homme s'efforcer de conquérir des titres spirituels, ou prétendus tels, après qu'il aura amassé des possessions matérielles.

Cette expansion directe, immédiate, trouve bien vite ses limites. L'homme met alors en œuvre un système d'extension indirect à grand rendement, un système d'emprise intellectuel dont la pièce maîtresse est l'autorité. Par l'autorité, on s'empare du vouloir d'autrui et par là de son pouvoir. En s'emparant ainsi de l'esprit des autres on manœuvre tous leurs biens comme si l'on en disposait personnellement : l'amoureuse pour qui un homme se tue est presque ridicule devant le dictateur qui a le pouvoir de vie ou de mort sur des foules monstrueuses. Notons encore une forme d'extension idéale qui ne s'accompagne pas d'autorité exercée. C'est le sentiment de famille, de classe, de race, de patrie. Selon le mot de quelqu'un « le moi s'agrandit jusqu'à devenir le nous ». Assez sottement, le national moyen se voit comme nimbé de l'éclat des gloires de sa contrée. S'il est Français, il se croit en quelque mesure Pasteur ou Napoléon, Comme l'a dit Suarès, il s'exalte par procuration.

Ces indications sur l'expansion positive seront je crois suffisantes. Nous en arrivons maintenant à l'arrêt ou à la réduction des expansions contraires. Nous trouverons sous cette rubrique tout ce qui stérilise l'effort ou la puissance d'autrui, tout ce qui conduit à des trêves permettant de préparer les offensives futures. Signalons d'abord la morale conventionnelle. Selon la remarque spirituelle de Krishnamurti, on fait toujours des morales pour autrui. Puis voici l'obscurantisme, avec ses formes multiples. Il est à la fois le revers et le complément de l'autorité. Citons enfin la tolérance par laquelle nous demandons au voisin de respecter nos petites constructions imbéciles, à charge de réciprocité. Cette tolérance, indifférente à la vérité, c'est ce que j'appelais trêve tout à l'heure. A la tolérance on pourrait joindre à certains égards la notion légale de propriété. Car si la propriété consacre les possessions personnelles, elle limite également l'avidité d'autrui.

Si l'on envisage l'extension d'un point de vue purement intérieur, elle devient la recherche d'un sentiment d'intensité, de puissance intérieure. Et l'arrêt des expansions contraires devient dans cet ordre d'idées le rejet du doute, la fuite des états dépressifs.

Après l'espace, abordons le temps. Là, l'expansion revêt la forme d'un désir de prolongation dans la durée qui s'exprime par un triple effort: effort de prolongation directe, effort de prolongation idéale, effort de prolongation par résistance au changement.

L'effort de prolongation directe s'exprime par l'accumulation de matériaux en vue de la durée: objets, argent, etc... ; par le conformisme qui détourne de soi les menaces sociales; par la création des morales qui jouent ici le même rôle que dans l'extension spatiale D'ailleurs, et nous aurons d'autres occasions de le

voir, la distinction de l'expansion temporelle et de l'expansion spatiale n'a rien d'absolu. C'est une simple commodité...

L'effort de prolongation idéale s'exprime par l'identification de l'individu à des entités collectives ou à des notions abstraites auxquelles on attribue une vie indestructible. Dans un livre intitulé, je crois, « Les Raisons du Nationalisme », Barrés a très bien dégagé le sens de cet effort. Si je me pense isolément, a-t-il écrit en substance, je m'apparais comme une sorte d'éclair dans la durée. En adhérant à la nation, en m'intégrant en quelque sorte dans sa permanence, j'ai le sentiment de me prolonger en elle. Ce que Barrés disait de la nation, on peut le répéter de la famille, du parti, de la race, de la religion. C'est encore valable pour la tradition. Dieu mérite une mention spéciale: Il est le Moi des moi, celui qui a réussi la double expansion spatio-temporelle. En se nichant en lui, le fidèle espère atteindre l'éternité par procuration.

Passons maintenant à la prolongation par résistance au changement. Être conscient de soi, c'est se connaître comme une chose particulière, singulière. La soi-conscience, a dit Krishnamurti, est du particulier. Or, les choses particulières sont soumises au devenir. On les voit naître, croître, atteindre un point culminant puis décliner et mourir. Et l'homme qui se voit lui-même à leur image, en arrive associer dans sa pensée l'idée de changement aux idées de mort et de destruction. Ainsi tout changement qui survient dans son être est ressenti par lui comme un sombre avertissement. Pour les Grecs, éternité et immobilité étaient pratiquement synonymes. Les étoiles étaient immortelles et divines parce que les figures des constellations étaient invariables...

L'homme, obsédé par l'échéance de la mort, va donc se mettre à la recherche d'une permanence statique, d'une définition stable que rien ne pourra mettre en échec, qui prendra à ses yeux la consistance d'un absolu. Et il va essayer de se transformer en cet absolu, de donner à son moi un caractère immortel.

En fait d'immortalité, il n'atteindra, au prix de disciplines violentes, qu'un durcissement terrible. Il s'étranglera, il étouffera en lui toute spontanéité, toute fraîcheur, et progressera lentement vers la cristallisation définitive. Son cœur cessera littéralement de battre, son esprit subira une sorte de pétrification dogmatique, cependant qu'il deviendra l'esclave de tous ceux qui lui promettent cette durée indéfinie à laquelle désespérément il aspire. Nous touchons là une des racines les plus profondes de l'autorité subie.

En dépit de tous ses efforts vers une condition immuable, l'individu s'interroge avec angoisse. Cette chose immortelle qu'il désire, est-ce sa conscience banale ? Hélas ! Si fortement qu'il la veuille corseter, elle n'est que fluctuations. De plus le sommeil, la syncope lui imposent des éclipses évidentes. Il va chercher quelque chose d'invariable au-delà de ces mouvements incessants et de ces interruptions. Alors il imagine — ou plutôt on imagine pour lui — un noyau permanent et abstrait, une âme substantielle, dont la conscience vulgaire est l'expression intermittente. Et, avec l'âme, voici Dieu et ses interprètes infailibles, les crédos et l'exploitation religieuse; tout cela est entretenu par la soif de l'immortalité individuelle. Voici la foi et la haine du doute, du doute qui crée le sentiment que le moi est un assemblage mal fait, incohérent et précaire. L'individu mécanisé s'endort dans son rêve de survie statique et de permanence...

Nous avons passé en revue les principaux aspects de l'expansion du moi dans l'espace et dans le temps. Nous allons maintenant examiner les conséquences générales de cette double expansion. Notre examen sera bref. D'une part, en effet, nous avons déjà rencontré, chemin faisant, un certain nombre de résultats et, d'autre part, ceux que nous n'avons pas encore considérés s'imposent à nous quotidiennement avec une douloureuse évidence.

Selon la remarque de Krishnamurti, la recherche de la sécurité personnelle par les possessions engendre l'insécurité générale et la douleur. On se rend compte aisément de la vérité de cette remarque. Si mon voisin est dans la détresse, cela ne concerne pas ma sécurité personnelle et je me désintéresse de lui. Je contribuerai même à son malheur si j'espère en tirer quelque profit. Et la réciproque est vraie.

L'attitude possessive crée un immense esclavage, résumé par cette phrase de Krishnamurti: « *Vous êtes devenus les esclaves de tout ce que vous avez conquis* ». Elle suscite une concurrence haineuse entre les individus. Le plus faible est exploité par le plus fort.

C'est d'abord l'exploitation physique qui crée à un pôle l'accumulation des biens matériels et à l'autre pôle la misère et tout son cortège de douleurs. La cupidité conduit au meurtre : meurtre individuel et surtout meurtres collectifs qui sont la forme morale d'extension et de survie des nationalismes et des impérialismes.

Puis vient l'exploitation émotionnelle qui trouve son expression dans les tourments, les violences et les tyrannies de l'amour possessif, dans la jalousie sanglante, les amitiés exclusives. Enfin, nous trouvons l'exploitation intellectuelle et spirituelle. Elle se traduit par tous les méfaits de l'autorité, par l'obscurantisme, la standardisation des individus, l'abêtissement des masses: religieux, culturel, politique, les luttes pour le pouvoir intellectuel, la mise à l'écart du talent ou du génie par les gens en place, etc...

Tout cela ne date pas d'hier et toute l'histoire n'est qu'une longue suite de violences, de stupidités et d'horreurs. De siècle en siècle, les clameurs, les implorations de l'humanité déchirée ont monté vers les nues. Et l'individu, épouvanté de ses propres forfaits, des résultats monstrueux de ses valeurs possessives, s'est efforcé de développer tout un système de contre-valeurs. C'est ainsi que l'on a vu surgir des conceptions morales réputées altruistes, des idées de renoncement et de sacrifice qui paraissent s'opposer au mouvement naturel d'expansion du moi. Cette apparence est-elle fondée ? Examinons quelques exemples.

On s'est extasié sur le patriote qui se sacrifie à son pays. Si l'on y regarde de près, on voit qu'il ne fait que payer les frais d'une affirmation agrandie et plus subtile. Son amour pour sa contrée a pour revers une tranquille cruauté pour le reste du genre humain.

Et puisque les nations ne sont en somme que des bandes armées, sa fin est analogue à celle d'un meurtrier crapuleux. Cependant, par la fiction du patriotisme, l'assassinat devient une vertu.

Ce qui vient d'être dit de la patrie s'applique sans grand changement à la famille qui est la cellule primaire de l'exploitation.

Que penser de la prétendue générosité des philanthropes ? Après un ramassage impudent des biens de ce monde, le riche craint de s'être dépouillé de biens spirituels ou de l'estime d'autrui, qui sont des possessions d'une autre sorte. Pour les reconquérir, il se met à répandre ce qu'il avait accumulé.

*« C'est une grande illusion, dira Krishnamurti, de vouloir être riche pour faire du bien en aidant les autres. Le tort qui a été commis en amassant des richesses ne peut être réparé par aucune charité. L'argent étant une forme du pouvoir, aider les autres c'est simplement exercer ce pouvoir. »*

On exalte le dévouement des petites sœurs des pauvres. Ces saintes filles flattent la révolte des affamés. C'est une des formes d'exploitation les plus difficiles à démasquer. Elle a dû inspirer à Krishnamurti cette réflexion : « *Les Églises qui se disent spirituelles encouragent les riches, elles encouragent donc aussi les pauvres à rester pauvres.* »

L'on peut dire aussi avec Krishnamurti que l'amour, tel que la plupart des hommes le connaissent n'est qu'une prison subtile, une exploitation réciproque.

L'humilité consciente, j'insiste sur le mot consciente, n'est qu'une forme raffinée d'orgueil. Cette humilité étant considérée comme un bien, la posséder consciemment c'est se donner un nouveau titre secret d'orgueil.

On peut répéter de l'égoïsme et de l'altruisme conscient ce qui vient d'être dit de l'orgueil et de l'humilité consciente.

Nous avons déjà eu l'occasion de noter le rôle protecteur des morales. Des gens bien intentionnés, voulant remédier à la concurrence meurtrière qui sévit entre les hommes, prêchent un idéal d'union. Mais comme je l'écrivais à l'un d'eux : « *La question n'est pas d'éprouver un sentiment d'union avec les autres, mais de parvenir à la connaissance vraie de soi. Tant que vous vous sentirez vous, les autres vous apparaîtront autres, c'est inévitable. Et votre sentiment d'union sera un masque vain. Vous ne ferez que recouvrir d'un nuage émotionnel fabriqué la notion secrète et tenace de votre séparation d'avec autrui.* ».

En résumé, dans la plupart des cas, il n'y a pas renoncement véritable mais seulement un transfert, un passage d'une forme d'appropriation et de sécurité à une forme plus subtile d'appropriation et de sécurité. On passe d'un compartiment à l'autre sur l'échiquier des valeurs possessives et l'on s'imagine avoir fait un grand progrès. En réalité, on demeure dans la même condition essentielle. Comme l'expansion du moi, née d'un désir de sécurité, crée l'insécurité sociale, on a développé une morale, en apparence opposée à cette expansion mais, qui n'est encore qu'une recherche de sécurité. C'est là le grand piège des valeurs opposées ou, plus simplement, des opposés. L'illusion des opposés est un des points fondamentaux de l'enseignement de Krishnamurti. Nous aurons l'occasion d'y revenir. Indiquons toutefois dès à présent que le passage d'un opposé à l'autre, bien que dépourvu de valeur fondamentale, aboutit à des contradictions pratiques. Du point de vue de l'accumulation de l'argent, le riche en devenant philanthrope défait son premier travail. Les contradictions de cette espèce sont innombrables.

Nous allons maintenant laisser de côté les résultats généraux de l'expansion du moi pour considérer attentivement les modes et les conséquences individuelles de cette expansion.

La tendance possessive de l'individu ne s'exprime pas simultanément dans toutes les directions. Pratiquement, le désir se spécialise et choisit un objectif particulier. Supposons que cet objectif soit atteint. L'individu contemple ses limites élargies, et se trouve ramené au point de départ. Il est toujours le même domaine fermé dans l'univers immense. La dimension, la forme du domaine peuvent changer, l'état d'isolement, de séparation, subsiste et c'est cela le point central. Au surplus, si grande que puisse être, relativement, l'extension des limites individuelles, elle demeure, au point de vue absolu littéralement inexistante.

Même après une vie d'efforts enragés, les conquêtes de l'individu dans l'espace et dans le temps, sont, au regard de l'univers, imperceptibles. Je n'ai pas besoin de rappeler les limites naturelles qui nous sont imposées. La simple appropriation des connaissances humaines est rendue impossible par le fait que ces connaissances sont une création incessante. Elles s'accroissent dans le moment même où on les assimile.

Ainsi donc, quoi que l'homme puisse faire, le problème demeure entier. Nous sommes partis de la soi-conscience. Nous avons vu que cette soi-conscience créait la peur fondamentale, laquelle engendrait à son tour la hantise de la sécurité. De cette dernière, nous avons vu surgir l'avidité. Le mécanisme de l'expansion du moi s'est trouvé déclenché, conduisant l'homme à des possessions nouvelles. Et voici qu'après avoir étreint ces possessions, l'individu s'aperçoit que, fondamentalement, il n'est pas sorti de sa condition initiale. Nous sommes en présence d'un cycle. Soi-conscience, peur fondamentale, recherche de la sécurité, avidité, possession, sont les articulations d'un mécanisme circulaire. Et ce mécanisme une fois lancé, continue indéfiniment. Krishnamurti l'appelle « processus du moi » (I process) et le qualifie d'auto-actif pour exprimer la propriété qu'il a d'engendrer lui-même son propre mouvement.

*« Vous voyez, dit Krishnamurti, quelque chose qui vous attire, vous le désirez et vous le possédez. Ainsi se trouve établi ce processus de perception, désir et acquisition. Ce processus se maintient de lui-même indéfiniment. Il est auto-actif. La flamme se maintient elle-même par sa propre chaleur, et la chaleur elle-même est la flamme. Exactement de la même manière le moi se maintient lui-même par le besoin, les tendances et l'ignorance. »*

Cette réduction du moi à un processus cyclique qui se reforme sans cesse, qui renaît à chaque instant de ses propres résultats, est à mon sens l'une des idées centrales du message de Krishnamurti.

Cette idée est d'une portée immense. Indiquons dès à présent quelques-unes de ses conséquences.

On voit qu'à l'opposé des métaphysiques et des théologies, Krishnamurti refuse au moi tout caractère substantiel, tout principe d'immortalité ou de durée. Ce moi n'est pas pour lui une entité, une permanence intrinsèque, mais, au contraire, un simple enchaînement phénoménal, une sorte de tourbillon éphémère et, au regard de la substance, une irréalité. *« C'est, déclare-t-il, une bulle qui est vite crevée. »*

Mais, va-t-on lui objecter, toutes les activités individuelles et sociales démontrent que le moi est un fait. *« Bien que ce soit un fait, répond-il, c'est pourtant une illusion. »* Réponse paradoxale et judicieuse à la fois. Il est, en effet, au pouvoir de l'homme de prêter une vie concrète aux fantômes ignorants qu'il conçoit. Il lui appartient d'incarner dans ses actes, d'animer de son énergie, les conceptions les plus absurdes. Il devient ce qu'il croit être et confère ainsi sa propre réalité objective aux fictions de son esprit. C'est, pourrait-on dire, le mystère de l'incarnation du moi. C'est aussi le secret de la puissance des mythes, puissance qui éclipse en maintes occasions celle des personnages vivants.

Nous avons découvert l'existence d'un mécanisme circulaire, ou plutôt d'un mécanisme tournant puisque les mêmes phénomènes cycliques se reproduisent sans arrêt. D'un terme à l'autre, il y a transfert permanent d'une impulsion motrice. De ce fait, un même terme est, tour à tour, animateur et animé, cause et effet. De plus, si l'on considère deux moments du processus séparés par une révolution entière, on voit que chaque terme peut être considéré comme sa propre cause puisque le mouvement, parti de ce terme, y revient après un tour complet.

Ces propriétés sont inhérentes à la notion de chaîne causale fermée. Elles s'éloignent beaucoup de celles que l'on observe et que l'on pourrait appeler « la causalité de la ligne droite ». Celle-ci, dont la simplicité logique est séduisante, postule une cause unique, une cause simple, permanente en elle-même et produisant une série d'effets dans un ordre descendant. Cette dernière conception qui s'accorde,

semble-t-il, avec les vues cartésiennes, nous est très familière. Elle s'exprime dans la tendance de l'esprit à rechercher pour chaque événement une cause unique et spécifique, tendance qui donne naissance à l'armée innombrable des spécialistes et des experts.

Il résulte des considérations précédentes que dans un processus cyclique, au contraire, il n'existe pas à proprement parler de cause spécifique, mais plutôt un mouvement qui s'entretient de lui-même, une auto-activité. C'est un point que l'on ne devra jamais perdre de vue si l'on veut comprendre vraiment la pensée de Krishnamurti. Autrement on s'imaginera découvrir à tout instant des contradictions fantômes.

Par exemple, quand on veut résumer l'essentiel de l'analyse krishnamurtienne, on est amené de parler de désir ou de peur, dans un sens général. C'est un langage commode pour faire saisir un enchaînement, mais il ne faut pas oublier que dans l'examen des événements concrets, ce sont des désirs particuliers et des peurs particulières qu'il faut prendre en considération. Sinon, on aboutirait à des méprises grossières. Il n'y a certes, rien d'absurde à prétendre qu'un désir déterminé engendre une certaine peur et que cette peur, à son tour, suscite un nouveau désir. Or, en exprimant cela sous une forme générale, on semblera dire que le désir est à la fois la cause et l'effet de la peur, et d'aucuns penseront voir là une contradiction.

Ce n'en est pas une, je viens de le montrer.

Ces réflexions vont me donner l'occasion de répondre par avance à une objection, que plusieurs seraient tentés de me faire: « Vous faites procéder le désir, me diraient-ils, de la peur fondamentale. Or, selon les apparences, le désir ou, si l'on veut, la poussée vitale, est une réalité primitive antérieure à la peur fondamentale. Dans ces conditions, n'êtes-vous pas en train de prendre la cause pour l'effet, de renverser l'ordre des termes. » Une telle accusation est illusoire. Je n'ai jamais dit, en effet, que la soi-conscience, qui engendre la peur fondamentale fût, elle-même une notion primitive. Elle est le résultat d'une évolution historique dont l'origine est immémoriale. Et si quelque poussée vitale est à la base de tout ce développement, il ne faut pas nous étonner de la retrouver subtilement incluse dans la soi-conscience.

De même Krishnamurti pourra dire tour à tour, que l'attitude possessive engendre la peur ou que la peur engendre l'attitude possessive. Comprises comme elles doivent l'être, c'est-à-dire relativement à un processus cyclique, dans lequel il n'y a, en quelque sorte ni avant, ni arrière <sup>[1]</sup>, ces deux assertions sont également vraies et, à l'opposé de ce que pourrait croire un logicien classique, elles n'impliquent aucune contradiction <sup>[2]</sup>. Il y a là, et je demande qu'on y prenne garde, toute une mentalité à acquérir, mentalité inaccoutumée et assez souple pour échapper à d'apparentes équivoques.

Il importe aussi de marquer au moins sommairement, la différence entre un processus et une loi uniforme. Cette différence s'exprime ainsi: la cessation d'une loi uniforme n'est pas, en général, concevable (que l'on pense, notamment, aux relations mathématiques) tandis qu'on peut concevoir l'arrêt d'un processus.

Par exemple, le règne végétal tout entier n'est qu'un formidable processus cyclique dans lequel le mouvement passe continûment de la plante à la graine et de la graine à la plante. Si l'on détruisait toutes les graines de tous les arbres, au fur et à mesure de leur production, en l'espace de quelques siècles tout le monde végétal serait aboli.

Cela n'est pas seulement vrai du règne végétal. Toute vie organique repose sur des processus. Et si une interruption critique survient dans le déroulement de ces processus, l'individu ou l'espèce sont irrémédiablement anéantis. En fait, on trouve déjà au cimetière des espèces de nombreux cadavres. Par



contre, il nous apparaît inconcevable que le rapport d'une circonférence à son diamètre puisse varier, tout au moins tant que la géométrie pratique restera euclidienne. Nous imaginons presque aussi difficilement l'abolition de la pesanteur ou des lois générales de la physique, la matière demeurant présente.

On voit donc qu'il y a une différence profonde entre la continuité d'une loi et la continuité d'un processus. On pourrait dire que ces deux sortes de permanence n'ont pas le même ordre de réalité.

Cependant, cette distinction n'est pas toujours claire, ni dans les esprits, ni dans les faits. Un processus de très longue durée peut faire illusion et passer pour une loi immuable, indestructible. Pour beaucoup de personnes, un individu sans moi, ou une société sans guerre, sont aussi inimaginables qu'un solide sans pesanteur.

Pourtant, si le processus du moi est analogue au processus végétal, on peut concevoir, je ne dis pas réaliser son abolition.

Indiquons encore que, s'agissant d'exprimer un processus tout ordre d'exposition est nécessairement arbitraire, tout au moins lorsque l'origine du processus envisagé est insaisissable. On peut pénétrer dans le cycle par n'importe quelle articulation. Et l'on sent retrouver dans chaque terme l'essence de tous les autres, c'est-à-dire l'essence du processus total. Tout « plan » est ici artificiel.

Non seulement l'ordre d'exposition est arbitraire, mais encore, en maintes circonstances, les éléments ou termes reliés par la chaîne causale. La succession : soi-conscience — peur fondamental — désir de sécurité avidité — possession, n'est aucunement obligatoire. On pourrait introduire de nouveaux termes, judicieusement choisis, ou supprimer, au contraire, en toute connaissance de cause des termes déjà existants. La chaîne ainsi modifiée continuerait de s'appliquer à des cas psychologiques concrets. Des combinaisons très variées sont réalisables : circuits élargis, contractés, permutations, substitutions.

Ce qui est essentiel, ce n'est donc aucun des termes, ou articulations du processus cyclique, c'est ce processus lui-même, chaque terme n'étant qu'un lieu de passage ou, si l'on préfère, un modificateur de l'impulsion motrice.

Ainsi, ce qui subsiste à travers toutes les transformations, c'est l'idée même de circuit, de processus. Cette idée est extraordinairement féconde et révélatrice. C'est un instrument de choix pour la compréhension des complexités et des subtilités psychologiques.

Si l'on veut bien y réfléchir, si l'on veut bien apporter quelque soin à l'observation de soi-même, on verra, en effet, que tous les états conscients font partie d'un immense processus aux enroulements innombrables, processus où s'enchevêtrent des cycles mineurs ayant chacun leur rythme propre, et d'ailleurs variable. Ces cycles présentent des interférences multiples et, du fait de cette pénétration mutuelle, aucun d'eux n'a une existence vraiment indépendante, et ne peut donc, si on le considère isolément, faire l'objet d'une connaissance complète.

C'est pourquoi nous avons parlé, plus justement, d'un processus résultant.

Dans ce processus, dont la changeante complexité défie toute description, chaque cycle élémentaire joue le même rôle qu'un terme quelconque dans un processus particulier. Seul l'examen direct de ce réseau vivant et embrouillé, avec ses connexions subtiles, peut en donner une notion adéquate. Toute évocation de ce prodigieux écheveau est inévitablement schématique, et ne peut qu'en dégager le sens, le principe basique, sans prétendre à en fixer les détails, ni même les fuyants contours.

Avec cette vue, la vie psychologique se mobilise pour ainsi dire. Derrière chaque donnée qui passait

pour fixe, nous apercevons un mouvement générateur. Krishnamurti accomplit ainsi, ou plutôt achève, dans l'ordre de la conscience, une révolution symétrique de celle réalisée par les physiciens dans le domaine de la matière.

On remarquera d'autre part que l'analyse à laquelle nous avons procédé éclaire d'un jour décisif la notion même d'égoïsme. Il nous apparaît que l'égoïsme n'est pas seulement, comme beaucoup l'ont cru, une condition morale. C'est encore et surtout une condition psychologique dont l'identification repose sur un critère précis: la soi-conscience. Si, par générosité, il faut entendre une conduite réellement dénuée d'égoïsme, nous voyons combien grande est l'illusion de ceux qui s'efforcent de réaliser un moi généreux. Un tel moi est inconcevable. C'est une contradiction dans les termes, une impossibilité.

« *L'égoïsme, nous dit Krishnamurti, existe tant qu'existe la soi-conscience, qui est l'égoïsme.* » Et Suarès a également exprimé cela dans une formule saisissante : Dire « je suis moi » est un acte d'exploitation. Toute tentative de perfectionnement du moi est donc illusoire et toutes les morales qui s'efforcent à ce perfectionnement se trouvent frappés de stérilité. L'aboutissement du problème moral doit être cherché dans un changement d'état psychologique, changement fondamental, dont l'appréciation est directe, intuitive et non plus comparative, fondée sur un étalon de valeur variant dans le temps comme dans l'espace. Nous entrons ainsi dans la clarté. Nous sommes délivrés des arguties, des querelles byzantines, des autorités. Nous savons désormais que la solution du problème moral — si elle existe — est purement intime, échappe à tout contrôle extérieur.

Nous seuls pouvons savoir si la soi-conscience a cessé en nous.

En somme, on peut définir l'égoïsme: l'ensemble des comportements liés à la conscience de soi. Mais, diront certains, l'animal n'est-il pas égoïste ? Il ne l'est pas, sans doute, consciemment, et surtout il ne l'est pas de la même manière. L'égoïsme de l'animal est un ensemble de réflexes qui peuvent être qualifiés de purement physiologiques. Pour de tels réflexes ou instincts, une satisfaction définitive est possible. L'animal est parfait en son genre. Ses besoins sont limités. Leur satisfaction dissipe tout problème.

Dans le cas de l'homme, la question est tout autre. Le désir en passant par la soi-conscience acquiert un caractère nouveau. Il devient impossible à satisfaire par une accumulation finie. Il s'est en quelque sorte spatialisé et participe de ce fait à l'essence illimitée de l'espace et à toutes les propriétés symboliquement contenues dans la notion de domaine limité.

Je voudrais faire comprendre clairement ce point et montrer que l'espoir tenace de découvrir un objet dont la possession parviendrait à satisfaire pleinement et définitivement l'individu est un espoir sans fondement. En d'autres termes, je voudrais montrer combien le problème de la soi-conscience, posé en termes classiques, est contradictoire et insoluble, et je voudrais en même temps analyser de plus près cette soi-conscience elle-même.

Toute affirmation limitée — et l'affirmation limitée est l'essence même du moi — suppose l'existence d'une autre ou de plusieurs autres affirmations distinctes de la première. Un objet ne peut être dit bleu que parce qu'il existe des objets rouges, verts, jaunes, etc... Si tous les objets du monde étaient blancs, la notion blancheur n'aurait plus aucun sens. On ne dirait plus « ces objets sont blancs » puisque tous les objets le seraient. De même le concept « matière » n'a de sens que parce que l'on a formé un concept « esprit » et partagé entre ces deux concepts toutes les qualités des choses. Nous sommes revenus, vous le voyez, à la question des opposés, effleurée tout à l'heure.

Je puis m'imaginer que le sentiment que j'ai de moi-même est un absolu. Ce n'est là qu'une illusion. Je

ne suis moi-même que devant l'autre. S'il n'y avait pas d'autre, le moi-même disparaîtrait. Tant qu'il se sent lui-même, le moi créera toujours devant lui cet autre, ce non-moi, impossible à absorber. Les deux termes se supposent mutuellement et s'excluent à la fois. Ils sont dans le même rapport que les pôles d'un aimant, à la fois séparés et inséparables. Le moi s'efforce d'absorber, d'inclure cet autre qu'il n'est pas, tout en restant lui-même. C'est contradictoire et impossible. La conscience du moi est une impasse. Si, par miracle, le moi parvenait à digérer le non-moi, il perdrait alors toute conscience de lui-même. Donc tant qu'il restera lui-même, il y aura devant lui un objet et il éprouvera la peur et le désir de cet objet. Le moi ne peut vivre que dans l'opposition, la séparation, la dualité. Et c'est la contradiction fondamentale du moi qui, en se projetant sur les activités humaines, crée la double série des opposés, de ces opposés qui, en essence sont identiques. C'est l'ignorance de cette identité fondamentale qui est à l'origine de toutes les luttes furieuses qui ensanglantent la planète et déséquilibrent l'individu.

*« Quand vous avez peur, dit Krishnamurti, vous cherchez le courage et ce courage, nous l'appelons vertu; mais que faites-vous en réalité ? Vous fuyez la peur. Vous essayez de recouvrir la peur d'une autre idée que vous appelez courage; vous pouvez le faire momentanément, mais la peur continue d'exister et se manifestera sous d'autres formes; tandis que si vous essayez de comprendre la cause fondamentale de la peur, l'esprit n'est plus captif du conflit entre les opposés. »*

Et voici encore une citation qui ne manque pas d'humour:

*« La conscience de soi crée la dualité, et vous avez ainsi la conscience cosmique et la conscience individuelle, toutes deux étant des conceptions fausses qui surgissent à l'intérieur des limitations de l'individualité. Il résulte de cela une constante bataille entre les deux parties du même centre. La partie personnelle demande à la partie universelle pourquoi elle a créé la misère, l'injustice, la douleur. De cela résultent des spéculations sans fin au sujet du comment, du pourquoi, de la cause et de la finalité, qui n'auront jamais de réponse parce qu'elles partent d'un faux raisonnement. »*

À la faveur des indications de Krishnamurti sur les opposés, nous pouvons voir l'erreur de la phrase célèbre de Pascal: *« Le moi est haïssable »*. Se proposer de détruire le moi, c'est en réalité l'endurcir dans l'existence. Car cette volonté de négation contient implicitement l'affirmation de la chose que l'on veut nier. En repoussant quoi que ce soit, on lui confère par là même une réalité, on pense de plus en plus ce que l'on rejette. Au surplus, c'est le moi lui-même qui se déclare haïssable <sup>[3]</sup>.

Après cette digression sur les opposés et la soi-conscience, revenons au mécanisme général du moi. Nous avons supposé que l'individu était parvenu à la possession de l'objet convoité. Avant cette possession effective, il entre dans une phase d'exaltation, il y a en lui une sorte de galop intérieur. Dès qu'il s'est emparé de l'objet, cette exaltation se dissipe graduellement et fait place à une sorte de désillusion.

En effet, tant que l'homme était concentré sur l'objet de son désir, cet objet occupait pour ainsi dire tout l'horizon de son esprit, prenant de ce fait une extension psychologique pseudo-infinie. Dès que le

désir cesse, la concentration tombe et l'objet saisi se trouve soudain rapetissé, parce qu'il ne couvre plus toute l'aire de l'intensité consciente. Il n'est plus dans le champ psychique, qu'un domaine limité. C'est-à-dire que, pour reprendre une comparaison antérieure, le sujet passe du point de vue du riche athénien au point de vue du sage, et reprend conscience de ses limites, qui s'étaient en quelque sorte effacées au cours de la recherche ardente précédant la possession. De là un désenchantement subtil.

L'homme ressent avec ce désenchantement le caractère illusoire du processus du moi mais cela n'atteint pas chez lui la qualité d'une connaissance claire et distincte. Aussi sa recherche va-t-elle s'orienter après chaque conquête dans une nouvelle direction et à chaque initiative, il passera par les mêmes alternances cycliques d'exaltation et de creux. C'est ainsi que s'exprimera pour lui le fonctionnement de ce mécanisme psychologique, de cet oscillateur dont nous avons démonté les pièces essentielles. Après chaque expérience, la soi-conscience, cette conscience d'isolement renaîtra. Elle sera le poison secret des heures les plus exaltantes. Elle guettera les plus profondes intimités, celles mêmes où l'on croit se perdre en entier. Elle attendra, inexorable, après les étreintes, après les balbutiements extasiés des lèvres amoureuses. On la verra rôder dans l'ombre des couvents et glisser son amertume dans les cantiques, son âcre parfum dans l'encens. Et quand elle paraîtra, quand elle ôtera ses voiles et découvrira son visage très ancien, soudain l'être aimé, Dieu ou femme qu'importe, l'être aimé deviendra l'insaisissable, l'inconnu, l'autre enfin.

Avec le temps, l'homme s'apercevra comme une sorte de Sisyphe roulant son éternel rocher et malgré les victoires remportées, une secrète lassitude, une sorte de nostalgie s'installera en lui. Sans se l'avouer il souffrira.

Ceci dans l'hypothèse de succès faciles. Si l'objectif semble difficile à conquérir, l'individu aura le sentiment d'un rendement médiocre. Il sera partagé par l'effort persistant. L'idée d'une nouvelle recherche se présentera à son esprit. Il hésitera, incertain entre les deux objectifs possibles. C'est ce que Krishnamurti appelle le conflit du choix. Il implique ignorance, contradiction et douleur.

Enfin l'effort de l'individu peut aboutir à un échec brutal, et c'est encore la douleur.

Mais il peut se faire que l'individu soit lésé par autrui d'une manière inattendue et imméritée. C'est en quelque sorte le choc en retour de la collectivité. L'attitude propre de l'individu est pour ainsi dire réfléchie par le miroir social. Son agresseur est un autre lui-même placé dans des circonstances différentes.

Disons à ce propos que dans la société présente, chaque individu s'exprime autant qu'il le peut, aussi bien par la révolte que par la soumission. Mais comme chacune de ses expressions individuelles est ignorante, elles se limitent les unes les autres. « *Le problème social*, a dit Krishnamurti, *est un problème individuel*. » Il n'y a pas une société créée par une entité surhumaine qui limiterait l'expression des individus. Ce sont les expressions individuelles elles-mêmes qui s'entre-limitent, qui se heurtent l'une l'autre comme se heurteraient des aveugles.

Cette parenthèse ouverte puis refermée, nous pouvons voir que dans tous les cas le bilan du processus du moi s'établit ainsi : satisfactions précaires, inassouvissement quasi-continu, peur, permanente, souffrance.

Ainsi donc le processus du moi est un processus ignorant et la contradiction basique qui est à l'origine de ce processus engendre la souffrance. On peut même dire que cette contradiction est la souffrance elle-même. Cette souffrance va-t-elle être le roc sur lequel viendront se briser l'ignorance et l'illusion ?

Krishnamurti a écrit: « *La souffrance n'est pas autre chose que cette haute et intense clarté de la pensée et de l'émotion, qui vous force à reconnaître les choses telles qu'elles sont.* » Mais l'homme ne veut pas affronter la souffrance et l'écarte. C'est d'ailleurs dans la logique de l'expansion du moi : la souffrance étant ressentie comme un amoindrissement.

Elle implique en effet (prenez un échec cuisant) une intense perception des limites personnelles, de la pauvreté, de l'impuissance de l'individu. Elle conduit à un esseulement profond. L'individu se sent pareil à un enfant malmené qui aurait la tentation d'aller pleurer dans un coin. Il lui semble que l'univers entier conspire contre son bonheur. Comme il ne veut pas rester dans cette condition déplaisante, il essaie d'en sortir par une série de réactions qui sont autant d'évasions ou si l'on veut de divertissements, en donnant au mot divertir le sens de détourner l'attention. Voici quelques-unes de ces réactions : **recherche du réconfort** : on prend plaisir à inventorier les appuis qui subsistent ou l'on se complait dans l'évocation des fastes du passé; — **repliement sur soi** : on ne veut plus renouveler l'expérience douloureuse, rencontrer la ou les personnes qui ont lésé. Cette dernière attitude conduit éventuellement à la répulsion, à la haine: dans ce dernier cas, l'état de creux consécutif à la souffrance se transforme en exaltation agressive; — **recherche d'un autre terrain d'affirmation**, d'une nouvelle méthode ou spécialisation — dépréciation de l'être qui a fait souffrir. Exemple l'amant qui déclare: « Elle est partie, elle ne méritait pas que je m'y intéresse ». **Rationalisation** : on se dit que c'est dans la nature des choses, que cela devait arriver. Vulgairement on se fait une « raison » — **mise en œuvre d'une discipline quelconque** pour acquérir fermeté du caractère, impassibilité.

Toutes ces réactions ne tendent qu'à protéger l'homme contre la douleur. Elles sont un refus de faire face honnêtement au problème. Elles constituent autant d'évasions par lesquelles le processus du moi s'entretient. Elles marquent aussi une fuite de la responsabilité totale, un refus de se tenir debout par ses propres moyens et conduisent à la prolongation de l'état de dépendance à l'égard des appuis, que ces appuis soient des êtres vivants ou des théories consolantes.

On a en quelque sorte écarté la douleur, on l'a empêché d'atteindre un sommet indésirable. De quel prix va-t-on payer l'opération ? Soit un homme qui a pris une compagne. Sa vie s'est organisée sur cette base, un système de relations s'est établi et l'homme est adapté, habitué à ce système. Autrement dit, un état d'habitude existe dont l'homme tire un certain sentiment plus ou moins conscient de satisfaction. Mais voici que sa compagne meurt. L'homme façonné selon son habitude ancienne veut en répéter les rites, mais c'est impossible. Il y a une sorte de choc douloureux, quelque chose qui ressemble à un mouvement brusquement arrêté, et cet arrêt découvre une insupportable solitude. Déjà l'homme cherche un apaisement à cette torture. Des projets s'ébauchent en lui insidieusement, projets qu'une sorte de pudeur l'incite à écarter. Il n'ose pas se dire comme une héroïne de Rosamund Lehmann : « Il était mort, il fallait trouver autre chose ». Mais peu à peu la tentation se précise. Pourquoi souffrirait-il ? Ne retrouvera-t-il pas une autre compagne ? La douleur et la solitude décroissent. L'homme détourne son attention de la morte. Ce qui l'occupe maintenant, c'est de substituer à la condition abolie une condition nouvelle. Et avec une nouvelle compagne il reconstitue une habitude nouvelle, qui dérobe sous son mécanisme quotidien cet effroi de la solitude que la mort de sa première compagne avait mis à nu.

On pourrait imaginer d'autres réactions. On verrait dans tous les cas que le contact d'une habitude ancienne avec des circonstances nouvelles, ce que l'on peut appeler expérience, engendre une douleur et que pour échapper à cette douleur, on accentue l'habitude ancienne ou on forme une habitude nouvelle. J'emploie ici le mot habitude dans un sens élargi. Il ne désigne pas un acte précis, mais plutôt les actes

divers qui peuvent résulter d'une tendance.

Ainsi donc l'expérience, au lieu de rendre l'homme conscient du cercle vicieux dans lequel il tourne, aboutit à la formation d'habitudes, à la mécanisation de l'existence. Mais comme les circonstances sont mouvantes, il y a des ruptures incessantes dans l'édifice des habitudes, ruptures suivies de replâtrages aboutissant à de nouvelles ruptures.

Nous retrouvons ici cette résistance au changement que nous avons déjà rencontrée au cours de notre étude sur l'expansion du moi dans le temps. Mais cette fois, elle n'a plus le même sens et ne répond plus aux mêmes préoccupations. Ce n'est plus l'immortalité qui est recherchée. On fuit seulement devant l'effort et les troubles à venir.

Ce ne sont pas seulement en effet, des considérations métaphysiques qui poussent l'homme à acquérir une définition permanente, c'est aussi une certaine interprétation de la vie concrète.

Nous venons d'évoquer à l'instant le processus de ruptures et de replâtrages qui se greffe sur l'existence des habitudes. Ce processus est douloureux. Car toute habitude tend à se maintenir d'elle-même et s'appuie sur une accumulation d'énergie. Elle constitue donc un ensemble de réflexes durcis qui ne peuvent être vaincus ou modifiés, qu'au prix d'un effort souvent pénible. Même jugés indésirables par l'esprit, ces réflexes n'en tendent pas moins à se manifester. L'action qu'ils devaient exprimer s'ébauche, pour ainsi dire, bien qu'elle ne parvienne pas à son terme, arrêtée qu'elle est par la résolution qui veut briser l'habitude existante ou former une nouvelle habitude.

Il y avait dans l'automatisme ancien une sorte de satisfaction, d'expression de soi, de spontanéité. Le freinage brusque crée une douleur analogue à celle qui résulterait de l'immobilisation brutale d'un mouvement physique.

Ainsi donc, substituer une habitude à une autre ou, en d'autres termes, procéder à un « replâtrage », est une entreprise difficile, qui implique un effort soutenu et désagréable contre la précédente version de soi. D'autre part, la rupture involontaire d'une habitude établie, rupture causée par des événements dont le contrôle nous échappe, est un phénomène très déplaisant. On conçoit, en conséquence, que l'homme aspire à un état de choses qui ne nécessiterait plus ces reconstructions laborieuses, toujours renaissantes, et qui, en outre, serait à l'abri des bouleversements fortuits. Cela se traduit chez l'individu par la recherche d'une habitude parfaite, ou, ce qui revient au même, d'une définition parfaite, définitive, qui serait à la hauteur de toutes les circonstances à venir. C'est-à-dire que l'individu va se mettre en quête d'un idéal, d'un modèle qu'il prendra pour le symbole et la formule de l'inébranlable perfection qu'il veut atteindre. Dès qu'il estimera posséder ce modèle, il s'efforcera de s'y conformer.

Après chaque rupture dans l'édifice des habitudes, il y a ainsi recherche puis adoption d'un modèle, revu et corrigé, que l'on tient pour ultime. A chaque recommencement, l'individu essaie de se persuader qu'il procède à la dernière tentative, que cette fois son modèle est au point et ne subira plus de retouche. Et une fois la nouvelle définition, c'est-à-dire la nouvelle attitude acquise, elle lui a coûté de si grands efforts et il est si peu disposé à les renouveler, qu'il la veut maintenir avec une énergie farouche. De là encore, une empreinte volontaire, une induration qui tend à se maintenir d'elle-même, une accumulation de la volonté, un réflexe ancré, mécanique, qui ne pourra être dissipé que moyennant de nouveaux efforts répétés, lesquels engendreront à leur tour un nouveau mécanisme. Indubitablement, nous sommes en présence d'un processus, d'un nouveau processus, d'un nouveau cycle; cycle en quelque sorte latéral dans le processus du moi.

Si le processus réduit que nous venons de décrire est envisagé non plus à l'échelle individuelle mais à l'échelle sociale, les ruptures s'appellent révolutions et les replâtrages ne sont rien d'autre que l'institution de légalités nouvelles.

Remarquons, en outre, de quelle curieuse manière l'expérience du changement vient renforcer le désir de permanence et comment l'homme dans son irreflexion, s'accroche à la cause même de ses tourments, à ce comportement rigide qui suscite les troubles mêmes auxquels on lui demande de remédier.

Sans doute y a-t-il, malgré tout, de rupture en rupture, une sorte de mouvement, d'adaptation progressive. Mais ce progrès s'effectue par à-coups et en mode contraint, sous la pression des nécessités de l'heure. Ce n'est pas une mobilité fondamentale, fluide. Il s'agit plutôt de corrections, intermittentes et brutales, à une continuité durcie, à un état de choses qui est essentiellement rigide et se veut tel. Symboliquement ce n'est pas une courbe harmonieuse, aux souples inflexions, mais une ligne brisée ne rencontrant que rarement cette courbe idéale, et, pour ainsi dire, par hasard. En chaque sommet de la ligne brisée intervient ce que Krishnamurti appelle « *le conflit du choix* », conflit dont nous avons déjà parlé et qui s'accompagne de grands troubles.

Avec le processus de destruction et de reconstruction de l'habitude, on voit comment l'action exercée par l'individu sur le milieu se « réfléchit » en quelque sorte et revient sur son auteur sous forme d'événements qui tendent à susciter automatiquement chez celui-ci une nouvelle action, de même nature que l'action initiale.

Ainsi l'habitude renaît incessamment de ses propres cendres et les soufflets qu'elle reçoit de l'expérience contribuent paradoxalement à la renforcer. Mais cela ne peut avoir lieu, l'automatisme n'est assuré que parce que l'individu ne perçoit pas clairement ce cycle d'action-conscience sur lequel repose la pérennité du processus. Autrement dit, tant que l'individu n'est pas en mesure d'interpréter correctement ce qui lui advient, tant qu'il ne comprend pas que c'est précisément sa volonté antérieure de permanence qui a engendré les troubles dont il cherche à guérir, les expériences successives par lesquelles il passe sont dépourvues de sens et d'efficacité. Elles n'ont aucune valeur révélatrice. Contrairement à l'opinion commune et enracinée, leur simple accumulation ou multiplication n'apporte, pour ainsi dire, aucune lumière valable, aucun enrichissement réel. L'individu s'enchaîne aveuglément à la roue d'un effort vide. Il crée lui-même la nécessité qui le presse, l'aiguillon qui le harcèle. Sous la trompeuse diversité des apparences, l'asservissement, le conditionnement demeurent et ne font que changer de forme. L'esprit, obscurci par une limitation préalable, retraduit en les termes de cette limitation les résultats de ses activités. L'individu vit ainsi, indéfiniment, dans une sorte de nuage et, peut-on dire, sans toucher terre, bien que les événements auxquels il participe soient parfaitement réels.

Quoi que ce soit qui puisse surgir, le militaire conclura toujours qu'il faut s'armer, le prêtre, qu'il convient de prier davantage, etc... On voit de la sorte que la plupart de nos expériences ne nous éclairent pas vraiment, ne nous mettent pas en contact avec le réel, sont, en bref, dénuées d'objectivité. Elles ne constituent pas, comme en sciences, de critères indiscutables de la validité de nos concepts et de nos représentations. En d'autres termes, malgré leur caractère apparemment concret et tangible, ce ne sont pas de vraies expériences et, en les poursuivant, nous tournons dans un cercle d'illusion. Comme le dit excellemment Krishnamurti:

*« En permettant à l'esprit d'accepter une théorie, et d'être exercé selon cette conception, on peut*

*avoir une série d'expériences, mais ce ne sont pas des expériences de la réalité. »*

Mais, du moins, l'homme ne peut-il mettre un terme, par un décret de sa volonté à ce circuit de douleur ? Ne peut-il, par une résolution délibérée, arracher de son cœur toutes les racines du désir ?

Impossible, répond Krishnamurti, car derrière tout effort de volonté se dissimule un désir de gain, de satisfaction, qui est à l'origine de cet effort. C'est-à-dire que la volonté même d'échapper au processus du moi et du désir, la résolution d'en briser le cercle, s'alimentent, s'enracinent dans ce processus même. Ainsi donc, toute tentative de se délivrer, par un effort positif, de l'illusion géante dans laquelle toute vie est prise, est vaine dès le principe parce que contradictoire.

Ce point est capital, et personne, à ma connaissance, ne l'a vu aussi clairement que Krishnamurti.

N'y a-t-il donc aucune issue à cette roue supplicante du processus du moi ?

D'évidence, nous n'en pouvons concevoir qu'une seule et qui réside dans la conscience qui décourage cet effort et conduit, en conséquence, à l'extinction spontanée du processus du moi. Ce processus s'arrête de lui-même, par découverte de sa propre et douloureuse futilité.

C'est la compréhension même de la nature du processus du moi qui peut nous délivrer de ce processus. Mais cette délivrance ne peut avoir lieu que lorsque nous pénétrons de part en part le cercle d'illusion dans lequel nous avons jusque-là vécu, lorsque l'absurdité de nos agissements quotidiens se révèle à nous dans une aveuglante et irrésistible clarté. Une telle révélation ne saurait d'ailleurs s'obtenir par une voie purement intellectuelle. Chacun de nous sait bien que l'on peut persévérer longtemps dans des conduites dont on a déjà mesuré intellectuellement le caractère contradictoire et absurde.

C'est sur le vif, c'est au moment même de l'action, nous dit Krishnamurti, que nous pouvons avoir de notre condition une révélation libératrice. Et nous ne pouvons obtenir cette révélation que si, à ce moment de l'action, nous restons suprêmement lucides, cette lucidité étant à la fois intellectuelle et émotionnelle, constituant une connaissance de soi qui est transformante, qui possède une efficacité propre. Krishnamurti la désigne par le mot anglais « Awareness », mot qui traduit un état suprême d'attention et de vigilance.

Ainsi donc, selon Krishnamurti, ce n'est pas la volonté qui libère, mais une impitoyable, une subtile et minutieuse connaissance de soi, cette connaissance même dont les états de souffrance morale aiguë nous offrent tout à la fois l'avant-goût et l'occasion.

Quand l'homme discerne profondément le mécanisme implacable dans lequel il est pris, quand il comprend, avec toutes les puissances de son être, la nature de ce mécanisme, il consent à examiner ce sentiment de séparation, cette conscience d'isolement, qui sont à l'origine de toutes ses activités. Il affronte, avec une intelligence qui est à la fois émotion et pensée, ce problème central dont nul ne peut réellement s'évader.

Quelque effort que l'on fasse pour l'écarter, l'oublier, il reviendra insistant. C'est cela la chose torturante et torturée, cette conscience d'isolement, cette marque qui s'imprime sur tous les instants. L'agrandir ? La décorer ? Peine perdue ! « Il est vain, dit Krishnamurti, d'accroître au Nième degré cette conscience isolée du moi, qui demeurera toujours isolée, car elle a ses racines dans le sens de la séparation. »



Toutes les tentatives sont impuissantes à la dissiper et tant qu'elle subsiste, l'homme est enchaîné à la roue de l'inassouvissement et de la douleur.

Lorsque l'homme reconnaît que son effort pour fuir ce problème inéluctable est voué à l'échec, il connaît alors la véritable solitude. Non pas une solitude particulière, mais la solitude, cette solitude essentielle, intrinsèque que Krishnamurti appelle l'unicité individuelle. L'homme passe par l'agonie de la dénudation totale, de la responsabilité totale. Il entre dans la peur fondamentale, dans cette peur qui est son tourment secret et qu'avec toute la complicité de l'organisation sociale, il avait jusque là recouverte de voiles innombrables. Il en devient pleinement conscient. Elle le pénètre jusqu'aux moelles. Il est envahi de son frisson glacé. Et pourtant ce tremblement mortel est le frémissement d'une nouvelle naissance. Son cri d'angoisse devient soudain le cri de la délivrance ultime. La douleur s'est dissoute dans son propre paroxysme. L'homme entre ébloui dans un état nouveau et indescriptible, au seuil duquel toute conscience de soi s'est effacée.

Essayons de comprendre cette éclosion tout à la fois naturelle et mystérieuse.

Et d'abord, pourquoi la conscience de soi a-t-elle disparu, ainsi que Krishnamurti put s'en rendre compte après qu'il eut — comme il le dit — traversé les images des instructeurs ? C'est une conséquence nécessaire de l'arrêt du processus du moi. Celui-ci introduit dans l'être une contradiction fondamentale. C'est cette contradiction qui crée la soi-conscience. Quand l'homme croyait s'apercevoir lui-même, ce qu'il apercevait en vérité, c'était ce paquet d'habitudes qui faisait obstacle à son véritable épanouissement. Ce paquet s'est dissous dans le prodigieux éclair final. Son abolition établit le contact avec la réalité. C'est le commencement de l'expérience réelle. L'énergie de l'homme qui s'épuisait en contradictions toujours renaissantes, atteint maintenant une suprême concentration. L'être intérieur est projeté dans une plénitude sans mesure, dans une intensité sereine qui le rend inexploitable et qui, réciproquement, éteint en lui tout désir d'exploitation. L'intellect et l'émotion, dissociés auparavant par le processus du moi, convergent maintenant, s'unissent dans une intelligence délivrée du temps. Il y a une intégration complète des puissances de l'être, et cet amour surgit qui, selon le mot de Krishnamurti, est à lui-même sa propre éternité. Un tel amour n'emprisonne ni ne choisit. Il est pareil à un soleil spirituel dont la gloire se répand également sur toutes choses, illumine indifféremment le papillon doré ou l'insecte difforme. Il comprend dans son rayonnement splendide le criminel et le saint. Il est encore, nous dit Krishnamurti, semblable à la fleur qui répand son parfum sur tous les passants, ou à un projecteur qui rend aimable tout ce sur quoi se pose ses rayons.

J'ai parlé tout à l'heure d'une intelligence délivrée du temps. Qu'est-ce à dire ?

Nous avons vu que le moi est un faisceau de comportements, c'est-à-dire d'habitudes, si l'on veut bien entendre par habitudes non pas les gestes simples sans la répétition desquels les techniques, les arts, le commerce entre les hommes et la vie même ne pourraient subsister mais, très précisément, ces conduites habituelles qui ne font que perpétuer des réactions défensives suscitées par des événements douloureux du passé.

Ce sont, si l'on peut dire, des mémoires cicatricielles, des indurations qui se sont formées aux points où le moi s'est trouvé lésé, des résidus de ce que Krishnamurti appelle l'action incomplète, l'action qui n'a pas été pleinement vécue, qui n'a pas été pleinement comprise; l'incident qui n'a pas été assimilé, digéré.

Or, le monde est un mouvement éternel, un éternel devenir. La soi-conscience, avec ses fixités, ses indurations créées par le désir de permanence statique, est une résistance à ce devenir. Le moi est en

somme le passé, conservé dans une mémoire qui n'est pas simplement documentaire ou fonctionnelle, mais qui, chargée d'émotion et de puissance, oriente positivement nos activités, tend à imprimer un cours déterminé à notre destinée. C'est cette mémoire qui, à chaque réveil, nous rejette dans les voies de nos poursuites anciennes, nous impose de renouer avec nos ambitions du passé le pacte grâce auquel elles survivent et reçoivent une impulsion nouvelle. La continuité du moi n'est rien d'autre que la continuité de cette mémoire et la perpétuation du moi est ainsi la perpétuation du passé, d'un passé qui est raideur, résistance à toute déviation ou inflexion, à tout devenir.

Le conflit du moi avec le présent se réduit dès lors au conflit du passé avec le présent. Ce conflit crée la notion psychologique du passé. Autrement dit, cette résistance au devenir, qui s'est constituée à l'occasion d'événements passés, crée en nous le sens du passé.

D'autre part, l'inassouvissement, le désir créent le futur. Non pas le futur réel qui sera effectivement vécu mais un futur artificiel, qui n'est au fond qu'un passé, parce qu'il est construit avec tous les souvenirs du passé. Il n'y a pas de nouveauté réelle dans ce pseudo-futur. Il n'est pour ainsi dire que l'image retournée du passé dans le miroir de la soi-conscience. Le futur réel ne peut jamais être connu que comme un présent vivant.

On voit ainsi comment, dans son effort même pour s'identifier à une certaine image de lui-même qu'il conçoit, à une certaine conduite qu'il veut se donner, dans sa tentative pour devenir et rester quelque chose, le moi est le constructeur et l'esclave du temps. Je dis bien l'esclave, car dès que l'on se propose de devenir quelque chose, on a impérieusement besoin de temps pour réaliser son projet. Du même coup, on introduit en soi la terreur que ce temps puisse manquer, c'est-à-dire, finalement, la terreur de la mort.

On notera toutefois que le temps créé par le moi et ses exigences n'est pas celui des physiciens, lequel n'est que repère ou mesure du mouvement des choses, cette indifférente succession des jours dont nous avons la notion quand, d'un doigt distrait, nous effeuillons un calendrier.

Le temps créé par le moi est celui qui marque les moments de notre destinée et qui tantôt nous emprisonne et tantôt nous délivre. C'est le temps qui nous ouvre les portes terrifiantes ou radieuses de l'avenir et nous ferme impitoyablement celles du passé. C'est le temps dans lequel sonne l'heure de notre mort et qui enveloppe toute notre vie. C'est encore celui par lequel nous sommes pressés, éperonnés ou, à d'autres heures, découragés et accablés. Celui que nous étreignons passionnément et qui en retour nous étreint. Celui que parfois nous voudrions à jamais abolir et qui, finalement, nous détruit. Celui qui marque l'instant frémissant des rencontres décisives, des choix angoissants, des extases ou des agonies. Celui qui abaisse ou élève des murailles entre nous et les autres. C'est le temps dans lequel nous avons le sentiment de croître ou de décliner.

Comment ce temps, qui est celui de nos projets, de notre continuité personnelle, qui est la durée même, sinon l'essence, de notre moi pourrait-il être aboli ? De toute évidence, par suppression de la cause qui le crée, de cette volonté de devenir quelque chose, à partir de laquelle se construit sa notion.

Krishnamurti, au cours d'une causerie, à Ojaï en 1945, disait: « *Le présent est la totalité du temps; dans la semence du présent on trouve le passé et le futur; le passé est le présent, le futur est le présent. Le présent est l'Eternel, le Sans-Durée. Mais nous considérons le présent, le maintenant, comme un passage vers le passé ou vers le futur; dans le processus de devenir, le présent est un moyen en vue d'une fin et, par là, perd sa signification immense.* »

Je commenterai ce texte de la manière suivante: Philosophiquement, il y a deux manières d'envisager

le présent.

On peut voir en lui la limite insaisissable, évanescence, entre le passé et l'avenir; une paroi sans épaisseur traversée par des gestes qui ne sortent des ténèbres du futur que pour se précipiter dans la définitive immobilité du passé; un guichet vide franchi par une action qui, partant des données, des mesures, des images du passé, se propose d'atteindre les possibles qu'elle projette sur l'écran du futur. Le présent, ainsi considéré, n'est qu'une transition sans contenu propre. Il n'a aucune importance en lui-même et n'est qu'une porte ouverte sur quelque chose d'autre qui est seul important.

Mais il est pareillement légitime d'envisager le présent de tout autre manière. Il est alors l'essence vivante et la totalisation du passé; la floraison de tout le révolu; le parfum qui survit aux roses écrasées dans le pressoir du temps. D'un autre côté, comme je l'ai dit ailleurs, le futur n'est rien d'autre que le présent profond. C'est-à-dire que le présent est le germe essentiel de tout l'avenir et renferme secrètement l'odeur finale de ce qui n'a pas encore surgi. Cela, au surplus, reste vrai à tout moment de la durée. Le présent est sans cesse total, exprimé, du passé et le total, à exprimer, de l'avenir. Certains aspects qui étaient naguère désignés sous le nom de futur se trouvent maintenant désignés sous le nom de passé. Mais il n'y a là qu'un simple transfert d'étiquettes extérieures qui n'altère fondamentalement en rien la totalité concrète du présent profond. Ainsi le présent, saisi dans son essence, reste immuable, malgré le déroulement du temps. Le temps ne fait que glisser comme une ombre à la surface de ce présent éternel.

Je le répète, du point de vue philosophique, ces deux visions du présent : celle qui en fait un néant et celle qui le considère, sur le plan d'une essence qui n'est aucunement abstraite, comme une plénitude suprême, sont également légitimes. Mais que nous dit Krishnamurti? Ceci que, tant que nous nous évertuons à vouloir devenir quelque chose — et il importe peu ici que notre projet de nous-même soit réputé, conventionnellement, ignoble ou sublime — nous ne cesserons pas de nous lier à l'expérience du présent vide, du présent-transition, et de nous interdire la possession du présent éternel. Tant que nous continuerons d'errer sur les voies horizontales du devenir-quelque-chose, nous nous interdirons l'unique chemin vertical qui nous conduit aux profondeurs intemporelles de notre être et, par voie de conséquence, à l'immortalité.

Il y a là une vue à la fois très simple et d'une audace infinie. Quelle entreprise pour l'individu que celle de cesser de vouloir devenir, alors que tous les moments de sa vie actuelle sont pénétrés de la passion contraire! Nous sommes ici au delà de toutes les morales, si ingénieuses ou grandioses qu'elles puissent paraître. Car toutes les morales demandent à l'homme de devenir quelque chose qu'il n'est pas. Nous voyons aussi comment une attitude que nous serions tenté d'appeler « morale », si le terme ne prêtait à confusion, peut devenir, étrangement, la condition même d'une certaine perception des choses, d'une certaine expérience, inimaginable, du temps.

Que serait le présent de notre expérience concrète si nous parvenions à le saisir sous son aspect éternel, s'il nous devenait transparent jusqu'à ses dernières profondeurs ? C'est ce qu'une pensée engagée dans le temps comme la nôtre ne saurait, de toute évidence, se représenter. On voit par là combien ceux qui demandent à Krishnamurti de leur décrire ce présent éternel sont illogiques et ignorants. Si l'on pouvait décrire cette éternité en termes de temps, elle ne serait plus l'éternité, elle retomberait dans le cercle du temps. Est-ce à dire que l'éternité véritable soit figée. Nullement. Elle est devenir encore. Mais devenir pur, devenir spontané et non pas devenir en vue d'une fin. Elle est ce « *Timeless becoming* », ce devenir hors du temps dont parle Krishnamurti.

On peut saisir indirectement la logique de ce qui précède. J'ai dit que l'expérience éternelle du présent était impossible, évidemment et nécessairement impossible, tant que le présent, c'est-à-dire l'action présente, est réduit à n'être qu'un moyen en vue d'une fin, et donc n'a pas sa fin en lui-même.

Dire que les actions de l'homme n'ont pas leur fin en elles-mêmes, cela revient à dire que l'homme est écartelé en quelque sorte entre le présent et le futur. Son attention vitale est à demi-décentrée du présent. Elle est divisée entre l'œuvre qu'il accomplit et le résultat lointain qu'il en attend. C'est un nouvel aspect de la contradiction du moi. Et c'est encore un cycle. Car la poursuite du futur crée la dualité dans le présent et cette dualité, qui s'accompagne d'inassouvissement, crée elle-même un nouveau futur.

Au contraire, lorsque la vie s'accomplit à tout instant, alors chaque instant peut devenir le lieu d'une initiative nouvelle. Chaque acte se suffisant à lui-même n'a pas besoin d'être relié à des actes antérieurs. Ainsi le passé disparaît et aussi ce futur imaginaire qui n'était que son reflet et son extrapolation. Avec le futur s'effondrent tous les problèmes du futur: mort, au-delà, réincarnation, etc... C'est parce que l'homme ne vit pas pleinement qu'il redoute la mort, et réciproquement.

L'homme qui a réalisé son intégration complète vit dans un pur instant qui se renouvelle sans cesse. Il vit dans un présent éternel. Selon le mot de Suarès, l'éternité, c'est la présence du présent et, ajoute Suarès, le paradoxe, c'est qu'il faut du temps pour entrer dans le présent.

C'est parce qu'il est totalement intégré que l'homme libéré est inconscient de lui-même. C'est parce qu'il réalise pleinement sa propre particularité qu'il cesse d'en être conscient.

Cette libération de l'homme est à base d'intelligence, de compréhension. Elle est également éloignée du renoncement et de la licence, à vrai dire, elle n'a même aucun rapport avec ces choses.

René FOUÉRIÉ

- 
1. ^ Si l'origine des temps n'est pas fixée, on peut aussi bien dire qu'une montre retarde de 10 minutes ou avance de 23 h 50.
  2. ^ Autre exemple. On trouve dans le Bulletin de l'Etoile de Novembre-Décembre 1931 les deux assertions suivantes de Krishnamurti :
    - a) « *La lutte entre les opposés crée en nous la notion de l'existence individuelle, isolée.* » (page 92).
    - b) « *Ainsi que je vous l'ai expliqué, la cause des opposés est la soi-conscience.* » (page 124).En face de ces assertions dont l'une affirme que les opposés sont la cause de la soi-conscience et l'autre que la soi-conscience est la cause des opposés, un logicien borné dirait que Krishnamurti se moque de son auditoire ou qu'il érige la contradiction en système. Krishnamurti ne se moque pas du tout, et il n'est pas plus contradictoire que le naturaliste qui enseigne tour à tour que la plante est le produit de la graine et la graine est le produit de la plante.
  3. ^ Il ne se détruit sur un plan que pour s'affirmer sur un autre. C'est le « bon » moi qui fait la guerre au moi haïssable. Mais il n'y a pas de « bon » moi.

## INTRODUCTION

L'Ordre de l'Etoile d'Orient avait été fondé à Bénarès en 1911, dans "l'attente de la venue d'un Grand Instructeur".

Cette espérance messianique reposait sur le jeune Krishnamurti, alors âgé de quinze ans, que Madame Annie Besant, Présidente de la Société Théosophique, avait été la première

à distinguer.

Ardemment assoiffé de vérité, Krishnamurti n'eut dès lors qu'un seul but, vers lequel il concentra intensément toute sa vitalité: comprendre, savoir, savoir par lui-même, savoir tout. A chaque question qu'on lui posait sur son rôle futur, il répondait qu'il ne savait encore rien. Serait-il un Médiateur entre une Entité Surhumaine et les hommes? ...

Son corps deviendrait-il le "véhicule" d'une conscience supérieure à la sienne? Il ne savait rien... sauf qu'il voulait savoir tout.

En janvier 1927, après seize années de recherches et d'angoisse spirituelle, il trouva enfin sa délivrance: l'union avec la Vie. Alors seulement commença-t-il à s'exprimer. Etant libéré, il devint le libérateur.

Ce changement radical provoqua les réactions les plus diverses. Les uns comprirent quelque chose; d'autres, plongés dans leurs théories et leurs systèmes, ne comprirent rien.

"Le messie des théosophes" comme l'appelaient les journaux, était plus déconcertant pour ceux qui lui avaient préparé un cadre, que pour l'homme de la rue. En présence de

cet état de choses, Krishnamurti (qui se trouvait être le Chef de l'Ordre), décida de le dissoudre.

Vous trouverez ici le discours où il prononça cette dissolution et en expliqua les raisons. Nous pensons que la position prise ici par Krishnamurti est importante en soi, plus importante que l'objet même du discours puisque le public ne connaissait pas cette organisation.

# LA DISSOLUTION DE L'ORDRE DE L'ETOILE

UNE DÉCLARATION DE J. KRISHNAMURTI

Ce matin, nous allons discuter la dissolution de l'Ordre de l'Etoile. Beaucoup vont être contents, d'autres en seront affligés. Mais il ne s'agit pas ici de joie ni de tristesse, puisque cette dissolution est inévitable, comme je vais vous le démontrer. Peut-être vous souvenez-vous de cette histoire du diable et de son ami :

Ils marchaient dans la rue: et ils aperçurent un homme qui se baissait pour ramasser quelque chose et le mettre dans sa poche.

L'ami dit au diable:

- “ Qu'est-ce que cet homme vient de ramasser ? ”
- “ Un petit bout de Vérité ” répondit le diable.
- “ Mauvaise affaire pour vous ! ” remarqua l'ami.
- “ Pas du tout répliqua le diable, car je la lui laisserai l'organiser ! ”.

La Vérité est un pays sans chemins, que l'on ne peut atteindre par aucune route, quelle qu'elle soit: aucune religion, aucune secte.

Tel est mon point de vue: et je le maintiens d'une façon absolue et inconditionnelle. La Vérité, étant illimitée, inconditionnée, inapprochable par quelque sentier que ce soit, ne peut pas être organisée. On ne devrait donc pas créer d'organisations qui incitent les hommes à suivre un chemin particulier. Si vous comprenez bien cela dès le début, vous verrez à quel point il est impossible d'organiser une croyance.

Une croyance est une question purement individuelle, et vous ne pouvez ni ne devez l'organiser. Si on le fait, elle devient une religion, une secte, une chose cristallisée, morte, que l'on impose à d'autres.

C'est ce que tout le monde essaie de faire. La Vérité est ainsi rétrécie et transformée en un jouet pour ceux qui sont faibles, pour ceux dont le mécontentement n'est que momentané.

La Vérité ne peut pas être rabaissée au niveau de l'individu, mais c'est bien plutôt l'individu qui doit faire l'effort de s'élever jusqu' à elle.

On ne peut pas amener dans la vallée le sommet de la montagne. Si on veut l'atteindre, il faut prendre par la vallée, grimper les pentes raides, sans craindre le danger des précipices. Il faut monter vers la Vérité: elle ne peut pas être abaissée vers vous, organisée pour vous.

Si c'est par son organisation qu' une idée vous a intéressé, cela prouve que l'intérêt n'était ici qu'extérieur.

L'intérêt qui ne naît pas de l'amour de la Vérité pour elle-même est sans valeur. L'organisation devient un cadre: pour la commodité des membres qui s'y insèrent. Ils ne s'efforcent plus vers la Vérité, vers le sommet de la montagne, mais ils se

creusent une niche confortable dans laquelle ils se placent, ou se font placer, pensant qu'ainsi l'organisation les conduira à la Vérité.

Voilà la première raison, pour laquelle, à mon point de vue, l'Ordre de l'Etoile doit être dissout.

Malgré quoi, vous allez probablement fonder quelque autre Ordre ; vous continuerez à appartenir à d'autres organisations qui cherchent la Vérité. En ce qui me concerne je ne veux appartenir à aucune organisation. Il est bien entendu qu'il ne s'agit pas ici des organisations matérielles, mécaniques, qui sont utiles, et même indispensables comme par exemple, si je prends un train pour me mener à Londres, ou si j'emploie la poste ou le télégraphe.

Toutes ces choses ne sont que des machines, elles n'ont absolument rien à voir avec la spiritualité.

Je le répète, aucune organisation ne peut conduire les hommes à la vie spirituelle. Si l'on crée une organisation dans ce but, elle devient très vite une béquille, une entrave qui mutile l'individu, et l'empêche de grandir, d'établir sa personnalité unique: laquelle réside dans la découverte, pour lui-même, de cette vérité, absolue, inconditionnée. Telle est la seconde raison pour laquelle j'ai décidé puisque je me trouve être le chef de l'Ordre, de le dissoudre. Personne n'a pesé sur ma décision. Il n'y a rien là de tellement extraordinaire puisque je ne veux pas de disciples.

Dès le moment que l'on suit quelqu'un, on cesse de suivre la Vérité.

Je ne me préoccupe pas de savoir le cas que vous faites de ce que je dis. je veux faire une certaine chose dans le monde, et je la ferai avec une invariable fixité de concentration. je ne veux m'occuper que d'une seule chose essentielle: libérer l'homme.

Le libérer de toutes les cages, de toutes les craintes, et non pas au contraire fonder de religion, ni de secte, ni proposer de nouvelles théories philosophiques.

Vous allez naturellement me demander pourquoi je parcours le monde en parlant. Je vais vous le dire.

Ce n'est pas pour être suivi, ce n'est point par le désir de me composer un groupe spécial de disciples choisis.

Les hommes aiment tellement à se distinguer de leurs semblables, fût-ce par les différences les plus ridicules, les plus mesquines, les plus absurdes!

Cette absurdité, je ne veux pas l'encourager. je n'ai pas de disciples, je n'ai pas d'apôtres: ni sur terre, ni dans le domaine de la spiritualité.

Ce n'est pas non plus le désir de l'argent ni de la vie confortable qui me mène. Si je voulais avoir une vie confortable, je n'irais pas dans des camps, ni dans des pays humides. je parle en toute franchise, car je désire que ces choses soient établies clairement une fois pour toutes. je ne veux pas continuer, d'année en année, des discussions enfantines.

Un journaliste qui m'interviewait trouvait extraordinaire de dissoudre une organisation composée de milliers et de milliers de membres.

Il disait: "Que ferez-vous ensuite? Comment vivrez-vous? Vous n'aurez plus personne pour vous suivre, on ne vous écouterait plus.

Eh bien! moi je vous dis: S'il n'y a que cinq personnes qui veuillent entendre, qui veuillent vivre, dont les visages soient tournés vers l'éternité ce sera suffisant." A quoi cela sert-il d'avoir des milliers de personnes ne comprenant pas, définitivement embaumées dans leurs préjugés, ne voulant pas la chose neuve, originale, mais la voulant traduite, ramenée à la mesure de leur individualité stérile et stagnante?

Je vous parle avec une certaine violence, mais je vous prie de bien m'entendre, ce n'est pas par manque de compassion. Si vous allez consulter un chirurgien, n'est-ce pas une bonté de

sa part de vous opérer, même s'il vous fait mal?

C'est ainsi que, si je vous parle sans détours, ce n'est point par manque d'amour, au contraire.

Comme je vous l'ai déjà dit, je n'ai qu'un but:

rendre l'homme libre, l'inciter à la liberté, l'aider à s'affranchir de toutes les limitations, car cela seulement lui donnera le bonheur éternel, la réalisation inconditionnée du soi.

C'est précisément parce que je suis libre, inconditionné, intégral, parce que je suis la Vérité: non point partielle, ni relative, mais entière, la Vérité qui est éternelle, c'est pour cela que je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres. Et non pas qu'ils me suivent, non pas qu'ils fassent de moi une cage qui deviendrait une religion, une secte.

Ils devraient plutôt s'affranchir de toutes les craintes ; de la crainte des religions, de la crainte du salut, de la crainte de la spiritualité, de la crainte de l'amour, de la crainte de la mort, de la crainte même de la vie.

Comme un artiste qui peint un tableau parce que c'est son art qui est sa joie, son expression, sa gloire, son épanouissement, c'est ainsi que j'agis, et non pas pour obtenir quoi que ce soit de qui que ce soit.

Vous êtes habitués à l'autorité, ou à l'atmosphère de l'autorité: vous attendez d'elle de vous faire accéder à la vie spirituelle.

Vous croyez, vous espérez, qu'un autre, par des pouvoirs extraordinaires, un miracle, va vous transporter dans la région de la liberté éternelle, qui est le Bonheur. Toute votre conception de la vie est basée sur cette croyance.

Voici trois ans que vous m'écoutez sans que, à part quelques exceptions, aucun changement se soit produit en vous.

Analysez bien ce que je dis, avec un esprit critique, afin de comprendre pleinement, profondément.

Lorsque vous demandez à une autorité de vous mener à la vie spirituelle, vous êtes automatiquement obligé de construire une organisation autour de cette autorité. Et par le fait même de cette organisation, vous voilà prisonnier comme dans une cage.

Si je parle avec cette franchise, pensez bien que je ne le fais point par dureté, ni par un excès d'ardeur dans la poursuite de mon but, mais parce que je veux que vous me compreniez, car enfin c'est pour cela que vous êtes ici, et nous perdrons notre temps si je n'expliquais pas clairement, d'une façon décisive, mon point de vue.

Pendant dix-huit ans, vous avez tout préparé pour cet événement:

la Venue de l'instructeur du monde.

Pendant dix-huit ans, vous vous êtes organisés, vous avez attendu quelqu'un qui vienne apporter une nouvelle joie à votre esprit et à votre cœur, encourager et transformer votre existence, vous donner un autre entendement, vous élever à un plan supérieur de la vie, vous rendre libres enfin - et maintenant, voyez ce qui se passe! Considérez, raisonnez avec vous mêmes, cherchez si cette croyance vous a rendus différents - et je ne vous parle pas de cette différence, toute superficielle, qui consiste à porter des insignes: détail tout à fait mesquin et absurde.

Cette croyance a-t-elle balayé en vous toutes les choses non essentielles de la vie?

Il n'y a ici qu'un critérium: de quelle façon êtes-vous plus libres, plus grands, plus dangereux à l'égard de toutes les sociétés basées sur tout ce qui est faux et non essentiel ?



En quoi les membres de cette organisation de l'Etoile se sont-ils transformés? Comme je l'ai dit, vous avez tout préparé pour moi pendant dix-huit ans ; Il m'est égal que vous croyiez que je sois ou non l'Instructeur du Monde.

Cela est sans aucune importance.

Comme membres de l'Ordre de l'Etoile, vous avez donné votre sympathie et votre énergie parce que vous admettiez que Krishnamurti était l'instructeur du Monde, partiellement ou totalement, totalement pour ceux qui cherchent en toute bonne foi, et partiellement pour ceux que satisfont leurs propres demi vérités.

Donc, vous avez tout préparé pendant dix-huit ans: voyez cependant combien de difficultés se trouvent encore sur la voie de votre compréhension, combien de complications, combien de choses mesquines.

Vos préjugés, vos craintes, vos autorités, vos églises, anciennes et nouvelles, toutes ces choses, je le maintiens, sont des obstacles à la compréhension.

Je ne peux pas vous parler plus clairement. je ne veux pas que vous acceptiez mon opinion, mais que vous me compreniez.

Cette compréhension est nécessaire parce que votre croyance n'a pas suffi pour vous transformer, mais qu'elle vous a seulement compliqués, et parce que vous n'êtes pas désireux d'envisager les choses telles qu'elles sont. Vous voulez avoir des Dieux à vous: de nouveaux Dieux au lieu des anciens, de nouvelles religions au lieu des anciennes, de nouvelles formes au lieu des anciennes, tous également sans valeur, tous des barrières, des limitations, des béquilles.

Car vous en êtes là.

Au lieu des anciennes différences spirituelles, vous en avez de nouvelles, de nouvelles formes d'adoration, au lieu des anciennes.

Vous dépendez tous, pour votre vie spirituelle, de quelqu'un d'autre, pour votre bonheur de quelqu'un d'autre, et, bien que vous ayez tout préparé pour moi pendant dix-huit ans, lorsque je viens vous dire qu'il faut rejeter tout cela et chercher en vous mêmes l'illumination, la gloire, la purification, l'incorruptibilité du soi, pas un de vous n'accepte de le faire.

Ou du moins très peu, très peu.

Dans ces conditions, quel besoin d'organisation?

Que ferais-je d'une suite de gens insincères, hypocrites, moi l'incorporation de la Vérité? Encore une fois, je ne veux rien dire de dur ou de peu charitable, mais nous en sommes à un point où il faut regarder les choses en face.

J'ai dit, l'année dernière, que je n'acceptais aucun compromis. Bien peu alors m'ont compris. Cette année, je ne laisse subsister aucun doute. Je ne sais pas combien de milliers de personnes à travers le monde - des membres de l'Ordre - ont tout préparé pour moi pendant dix huit ans, et maintenant ils ne veulent pas écouter, sans réserves, ce que je dis.

Alors, à quoi bon une organisation?

je le répète, mon dessein est de faire des hommes inconditionnellement libres, car je maintiens que la vie spirituelle consiste uniquement dans l'incorruptibilité du soi, qui est éternel; qu'elle est l'harmonie entre la raison et l'amour. Cela, c'est la Vérité absolue, inconditionnée, la Vérité qui est la Vie elle-même. je veux donc délivrer l'homme, et qu'il se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté. Et moi, pour qui vous avez tout préparé pendant ces dix-huit ans, je vous dis qu'il faut vous affranchir de toutes ces choses, de toutes vos complications, de tout vos empêtements.

Et pour cela, vous n'avez nul besoin d'une organisation basée sur une croyance d'ordre spirituel.

A quoi bon une organisation pour cinq ou dix personnes dans le monde, pour cinq ou dix personnes qui comprennent, qui luttent, qui ont rejeté toutes les mesquineries? Et quant aux faibles, aucune organisation ne peut les aider à trouver la Vérité, il faut qu'ils la trouvent en eux: elle n'est ni loin ni près ; elle est éternellement là.

Encore une fois, aucune organisation ne peut nous rendre libres. Rien, ni personne, du dehors, n'en est capable: vous n'y parviendrez ni par un culte officiel, ni par l'immolation de vous-mêmes pour une cause quelconque, ni par l'accomplissement d'aucune oeuvre.

Vous employez une machine à écrire pour votre correspondance, mais il ne vous vient pas à l'esprit de la mettre sur un autel pour l'adorer.

Eh bien; c'est cela que vous faites lorsqu'une organisation devient par elle-même votre principal intérêt.

- “ Combien de membres contient votre ordre? ”

Voilà la première question que me posent les reporters.

- “ Combien de personnes vous suivent ? Par leur nombre, nous jugerons si ce que vous dites est vrai ou faux. ”

Je ne sais pas combien ils sont ; je ne m'occupe pas de cela.

Comme je l'ai dit, s'il y avait un seul homme délivré, ce serait assez.

Vous gardez l'idée que seules certaines personnes détiennent la clef du Royaume du Bonheur.

Mais personne ne la détient.

Personne n'en a l'autorité.

Cette clef se trouve dans votre propre moi, et c'est seulement dans le développement, dans la purification et dans l'incorruptibilité de ce moi, que réside le Royaume de l'Eternité.

Ainsi vous verrez combien est absurde tout cet édifice que vous avez construit en cherchant une aide extérieure, et faisant ainsi dépendre des autres ce confort, ce bonheur, et cette force que vous ne pouvez trouver qu'en vous mêmes.

Donc à quoi bon une organisation ?

Vous êtes habitués à ce que l'on vous dise combien vous êtes avancés, quel est votre degré spirituel.

Que c'est puéril !

Sinon vous, qui donc peut vous dire si vous êtes beau ou laid intérieurement ?

Si vous êtes incorruptible?

Allons, ce n'est pas sérieux.

A quoi bon une organisation?

Mais ceux qui vraiment désirent comprendre, qui s'efforcent de trouver ce qui est éternel, sans commencement ni fin, ceux-là marcheront ensemble avec une plus grande ardeur, une plus grande intensité, et seront un danger pour tout ce qui n'est pas essentiel, pour les irréalités, pour les ombres.

Et ils se concentreront. Ils deviendront la flamme, parce qu'ils auront compris.

C'est ce corps qu'il nous faut créer, et tel est mon dessein. A cause de cette vraie compréhension, il y aura la vraie amitié.

A cause de cette amitié, que vous ne semblez pas connaître, il y aura la vraie coopération de la part de chacun.

Et cela, non pas à cause d'une autorité, ni à cause d'un salut, ni à cause d'une immolation pour un idéal, mais parce que vous aurez vraiment compris, et que, par conséquent, vous serez capable de vivre dans l'éternel.

C'est là une plus grande chose que tous les plaisirs, que tous les sacrifices.

Voilà donc quelques-unes des raisons qui m'ont fait prendre cette décision, après deux années d'un examen attentif.

Ce n'est pas à la suite d'une impulsion momentanée. je n'ai été persuadé par personne, je ne me laisse pas persuader en de telles circonstances.

Pendant deux ans je n'ai pensé qu'à cela, avec soin, avec patience, et j'ai décidé de dissoudre l'Ordre, puisque je me trouve en être le Chef.

Vous pouvez former de nouvelles organisations et attendre quelqu'un d'autre ; je ne m'en occuperai pas, je ne veux pas créer de nouvelles cages, ni de nouvelles décorations pour ces cages.

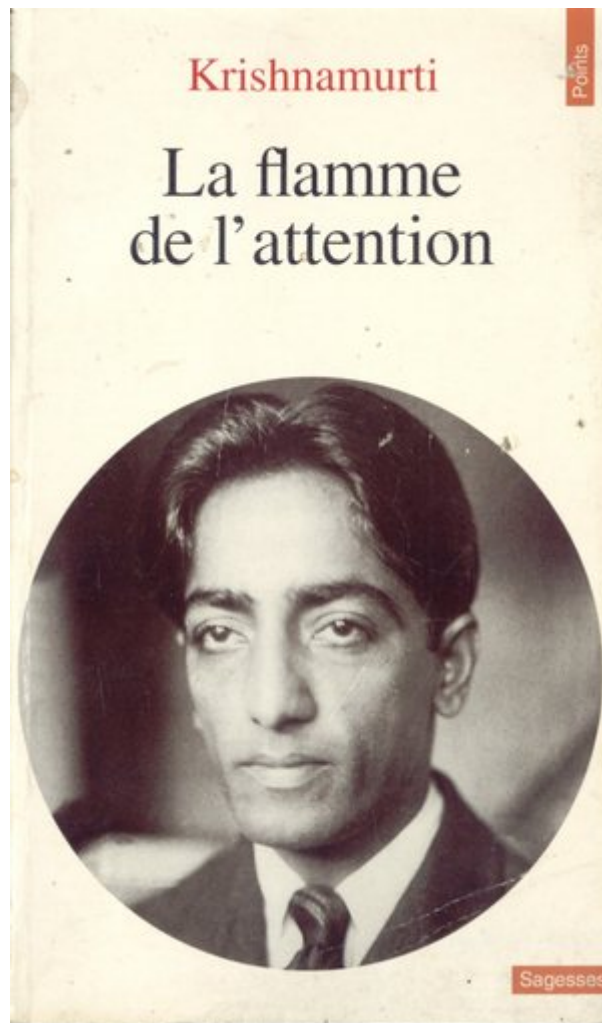
Mon seul souci est de délivrer les hommes, de les rendre libres, libres d'une façon inconditionnelle, absolue...

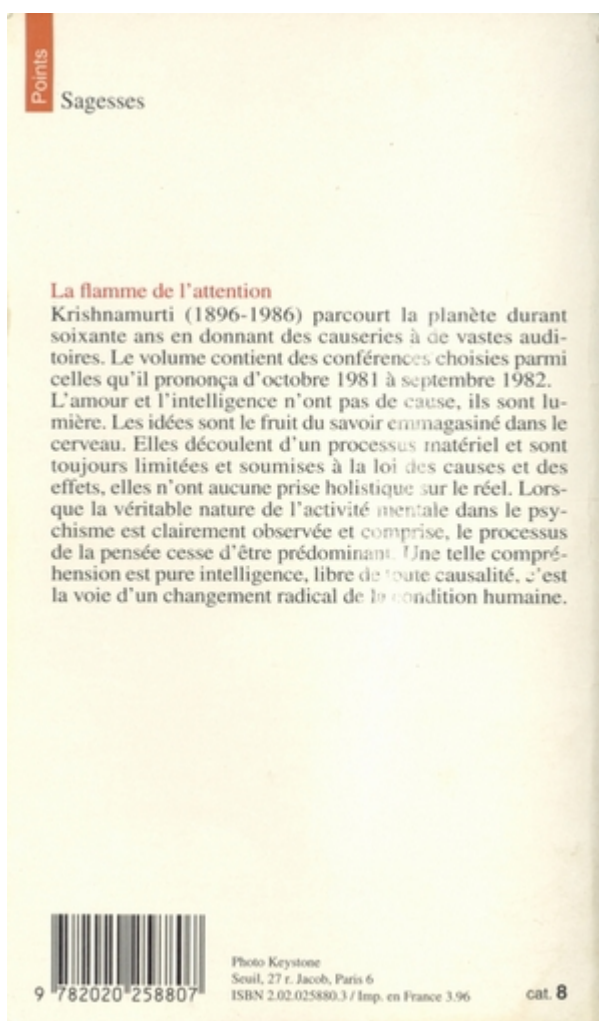
Jiddu Krishnamurti

## ***La flamme de l'attention***

(1987)

Traduction de l'anglais  
par Jean-Michel Plasaït





## Table des matières

### INDE

#### Chapitre I.

NEW DELHI, 31 octobre 1981 . . . . . 9

#### Penser ensemble

#### Chapitre II.

NEW DELHI, 8 novembre 1981 . . . . . 27

#### Chapitre III.

BENARES, 26 novembre 1981 . . . . . 43

#### Chapitre IV.

MADRAS, 27 décembre 1981 ..... 61

## **Chapitre V.**

BOMBAY, 6 février 1982 ..... 77

## **ETATS-UNIS**

### **Chapitre VI.**

NEW YORK, 27 mars 1982 ..... 91

### **Chapitre VII.**

OJAI, 1er mai 1982 ..... 113

## **SUISSE**

### **Chapitre VIII.**

SAANEN, 15 juillet 1982 ..... 131

## **ANGLETERRE**

### **Chapitre IX.**

BROCKWOOD PARK, 4 septembre 1982 ..... 147

*L'observation, telle une flamme d'attention, efface la haine.*

*Brockwood Park, le 28 août 1982*

*L'observation est comme une flamme qui est attention et avec cette  
capacité d'observation, les blessures, le sentiment d'avoir de la peine, la  
haine tout cela est consumé, envolé.*

*Brockwood Park, le 29 août 1982*

## Chapitre I.

### NEW DELHI

J'aimerais vous faire remarquer que nous ne faisons aucune propagande, pour une croyance, pour un idéal ou pour une organisation. Ensemble, nous regardons ce qui se passe dans le monde, autour de nous. Nous ne le considérons pas d'un point de vue Indien, Européen ou Américain, ni d'aucun autre point de vue d'intérêt national. Ensemble, nous allons observer ce qui se passe vraiment dans le monde. Nous pensons ensemble, mais nous n'avons pas un seul esprit. Il y a une différence entre avoir un seul esprit et **penser ensemble**. N'avoir qu'un seul esprit implique d'être parvenu à une conclusion, d'avoir adopté certaines croyances, certains concepts. Mais penser ensemble, c'est tout différent. Penser ensemble implique que vous et l'orateur avez la responsabilité de regarder objectivement, impersonnellement, ce qui se passe. Alors, nous pensons ensemble. L'orateur, bien qu'il soit assis sur une estrade, par commo-

9

dité, n'a **aucune autorité**. Je vous en prie, nous devons être très clairs là-dessus. Il n'essaie pas de vous convaincre de quoi que ce soit. Il ne vous demande pas de le suivre. Ce n'est pas votre gourou, Il ne vous préconise aucun système ni aucune philosophie, mais plutôt d'observer ensemble, comme deux amis de longue date, qui ne se préoccupent pas seulement de leur vie privée, mais qui regardent ensemble ce monde qui semble devenu fou.

Le monde entier s'arme, dépensant des sommes folles pour détruire les hommes qu'ils vivent en Amérique, en Europe, en Russie ou ici. Cela prend une tournure désastreuse et ce ne sont pas les hommes politiques qui peuvent y remédier. On ne peut pas compter sur eux, ni sur les scientifiques — ils aident à accroître la technologie militaire, ils rivalisent entre eux. Nous ne pouvons pas plus compter sur les prétendues religions, elles sont devenues purement verbales, répétitives, totalement dépourvues de sens. Elles sont devenues des superstitions, elles se contentent de suivre la tradition, qu'elle date de deux ou cinq mille ans. Donc, nous ne pouvons pas compter sur les hommes politiques qui à travers le monde ne pensent qu'à conserver leur place, leur pouvoir, leur

prestige. Nous ne pouvons pas plus compter sur les scientifiques qui chaque année ou même chaque semaine, inventent de nouvelles formes

10

de destruction. Nous ne pouvons pas plus nous tourner vers une religion pour résoudre ce chaos créé par l'homme.

***Que peut faire un homme?*** La crise est-elle intellectuelle, économique, ou nationale avec toute la pauvreté, le désordre, l'anarchie, le non-respect de la loi, le terrorisme et la menace permanente d'une bombe dans la rue? Quand vous regardez tout cela, quelle est notre part de responsabilité? ***Sommes-nous concernés par ce qui arrive dans le monde? Ou ne sommes-nous concernés que par notre salut personnel?***

Je vous en prie, examinez tout cela très sérieusement, afin que vous et l'orateur puissiez observer objectivement, ce qui se passe, non seulement à l'extérieur, mais aussi dans notre conscience, dans notre pensée, dans notre façon de vivre et d'agir. Si vous n'êtes pas concernés par le monde, mais que vous vous occupiez seulement de votre salut personnel, en adhérant à des croyances, à des superstitions, en suivant des gourous, alors j'ai bien peur que la communication entre vous et l'orateur ne puisse pas s'établir. Nous devons être clairs là-dessus. Nous ne nous occupons pas du salut personnel, mais nous nous intéressons, honnêtement, sérieusement, à ce qu'est devenu l'esprit humain, ce à quoi l'humanité est confrontée. Nous sommes concernés en tant qu'êtres humains, mais des êtres humains qui ne se

11

réclament pas d'une nationalité particulière. ***Ce qui nous intéresse, c'est de regarder le monde et ce que peut faire un homme qui vit dans ce monde, quel est son rôle?***

Chaque matin, dans les journaux, il y a des meurtres, des atrocités causées par des bombes, des destructions, du terrorisme et des kidnappings. Vous lisez tout cela, chaque jour et vous n'y faites presque plus attention. Mais si cela vous arrive personnellement, vous êtes dans un état de confusion, de détresse et vous demandez à un autre, au gouvernement ou à un policier, de vous sauver, ou de vous protéger. Et



ici, quand vous observez, comme l'orateur le fait depuis soixante ans, tout ce qui se passe dans ce malheureux pays, vous voyez la pauvreté, apparemment insoluble, la surpopulation, les divisions linguistiques, une communauté qui veut se séparer des autres, les divisions religieuses, les gourous qui deviennent extrêmement riches, avec leurs avions privés — ce que vous acceptez aveuglement — vous vous rendez compte que vous n'y pouvez rien. C'est un fait. Nous ne nous occupons pas d'idées, mais de faits, de ce qui arrive réellement.

Et si nous voulons observer ensemble, nous devons être dégagés de notre nationalisme. Nous, les êtres humains, sommes reliés, où que nous vivions. Je vous en prie, réalisez-le, voyez à quel point c'est sérieux et urgent. Car dans ce

12

pays les gens sont devenus léthargiques, complètement indifférents à ce qui se passe, tout à fait insouciants, seulement préoccupés de leur propre petit salut, de leur petit bonheur.

Nous vivons par la pensée. ***Quel est le fonctionnement, ou le processus et le contenu de la pensée?*** Tous les temples sont le fruit de la pensée et tout ce qui se trouve à l'intérieur des temples, les images, les pujas, toutes les cérémonies, tout cela est le résultat de la pensée. Tous les livres sacrés — les Upanishads, la Gita etc. sont le produit de la pensée, l'expression de la pensée sous forme écrite, pour transmettre ce que quelqu'un a expérimenté ou pensé. Mais le mot n'est pas sacré. Aucun livre au monde n'est sacré, tout simplement parce qu'il est le produit de la pensée de l'homme. Nous vénérons l'intellect. Les intellectuels semblent séparés de vous et moi, qui ne sommes pas intellectuels. Nous respectons leurs concepts, leur intellect. On pense que l'intellect va résoudre nos problèmes, mais c'est impossible, c'est comme si on développait un bras hors de proportion avec le reste du corps. Ni l'intellect, ni les émotions, ni la sentimentalité romantique ne vont nous aider. Nous devons regarder les choses telles qu'elles sont, les regarder très attentivement et voir l'urgence de faire quelque chose immédiatement, de ne pas laisser cela aux scientifiques, aux politiciens et aux intellectuels.

13

Donc, tout d'abord, regardons ce qu'est devenue la conscience humaine, car notre conscience est ce que nous sommes. Ce que vous pensez, ce que vous ressentez, vos peurs, vos plaisirs, vos angoisses et votre insécurité, votre malheur, vos dépressions, votre amour, votre douleur, votre souffrance et la peur finale de la mort, tout cela est le contenu de votre conscience. Ils sont ce que vous êtes. Ils sont ce qui fait de vous un être humain. Faute de comprendre ce contenu et de le dépasser — si c'est possible — nous ne pourrions pas agir sérieusement, essentiellement, fondamentalement, pour amener une transformation, une mutation dans cette conscience.

Pour découvrir quelle est l'action juste, nous devons comprendre le contenu de notre conscience. Si notre conscience est confuse, incertaine, tendue, passant d'une position à l'autre, d'un état à l'autre, alors on devient de plus en plus confus, incertain et inquiet. On ne peut pas agir au milieu de cette confusion. De cette façon, on dépend d'un autre — ce que l'homme fait depuis des milliers d'années. Mettre de l'ordre en nous-même est d'une importance primordiale. De cet ordre intérieur sortira un ordre extérieur. Nous cherchons toujours un ordre extérieur. Nous voulons que l'ordre règne dans le monde, un ordre qui soit établi par un gouvernement fort ou par une dictature totalitaire. Nous voulons tous être contraints pour nous conduire correc-

14

tement. Supprimez cette contrainte et nous devenons à peu près tels que nous sommes dans l'Inde actuelle. Donc, il devient de plus en plus urgent, pour ceux qui sont sérieux, qui font face à cette crise terrible de découvrir, tout seul, ce qu'est notre conscience et la libérer de son contenu, afin de devenir des gens vraiment religieux. En l'état actuel des choses, nous ne sommes pas des gens religieux, nous devenons de plus en plus matérialistes.

L'orateur ne va pas vous dire ce que vous êtes, mais vous et l'orateur allez examiner, ensemble, ce que nous sommes et chercher s'il est possible de nous transformer complètement. Donc, nous allons observer d'abord le contenu de notre conscience. Suivez-vous? Ou bien êtes-vous trop fatigués en cette fin de journée? Vous êtes tendus toute la journée, toute la semaine, tension à la maison, tension au travail, tension économique

et religieuse, pression du gouvernement et des gourous qui vous imposent leurs croyances, leur idiotie. Mais ici, nous ne sommes pas sous-tension. Je vous en prie, rendez-vous en compte. Nous sommes somme deux amis discutant ensemble de nos souffrances, de nos blessures, de nos angoisses, de notre incertitude, de notre inquiétude et du moyen de trouver la sécurité, de se libérer de la peur et de savoir si nos douleurs pourront, un jour, prendre fin. Ceci nous concerne, car si nous ne le comprenons pas

15

et que nous ne le regardons pas clairement, nous n'apporterons que plus de confusion et de destruction dans le monde. Nous serons peut-être tous volatilisés par une bombe atomique. Nous devons donc agir d'urgence, sérieusement, avec tout notre cœur et notre esprit. C'est vraiment très, très important, car nous sommes face à une crise considérable.

Nous n'avons pas créé la nature, les oiseaux, les eaux, les rivières, les cieus magnifiques et les eaux vives, le tigre, l'arbre merveilleux, nous ne les avons pas créés. Nous n'allons pas, maintenant, examiner la façon dont tout cela s'est fait. Et nous détruisons les forêts, ainsi que les animaux sauvages. Nous en tuons des millions et des millions chaque année — certaines espèces sont en voie de disparition. Nous n'avons pas créé la nature — le cerf, le loup — mais la pensée a créé tout le reste. La pensée a créé les magnifiques cathédrales, les temples anciens, les mosquées et les images qu'ils contiennent. La pensée qui a créé les images qui sont dans les temples, les cathédrales, les églises et les inscriptions qui sont dans les mosquées, cette pensée même adore ce qu'elle a créé.

Par conséquent, le contenu de notre conscience a-t-il été produit par la pensée qui a pris une telle importance dans notre vie? **Pourquoi l'intellect, la faculté d'inventer, d'écrire, de penser sont-ils devenus importants? Pourquoi l'af-**

16

**fection, la sollicitude, la sympathie, l'amour ne sont-ils pas devenus plus importants que la pensée?**

Donc, examinons d'abord ensemble ce qu'est la pensée. La structure du psychisme est basée sur la pensée. Nous devons examiner ce que c'est que réfléchir, ce qu'est la pensée. Je peux l'exprimer par des mots, mais vous le voyez vous-même. Ce n'est pas l'orateur qui indique et vous qui voyez, mais en parlant ensemble vous le voyez vous-même. A moins d'appréhender très prudemment ce qu'est la pensée, nous ne pourrions pas comprendre, observer ou avoir un insight dans la totalité de notre conscience, qui est ce que nous sommes. Si je ne me comprends pas, c'est-à-dire, si je ne comprends pas ma conscience, pourquoi je pense de cette façon, pourquoi je me comporte ainsi, si je ne comprends pas mes peurs, mes blessures, mes angoisses, mes diverses attitudes et mes convictions, alors quoi que je fasse, cela ne fera qu'accroître la confusion. ***Qu'est-ce que la pensée pour vous? Quand quelqu'un vous met au défi avec cette question, quelle est votre réaction? Qu'est-ce que la pensée et pourquoi pensez-vous?*** La plupart d'entre nous sont devenus des gens de seconde main. Nous lisons beaucoup, allons à l'Université et accumulons une grande somme de connaissances, d'informations tirées de ce que les autres

17

pensent, de ce que d'autres ont dit. Et nous citons ce savoir que nous avons acquis et le comparons avec ce qui a été dit. Il n'y a rien d'original, nous ne faisons que répéter, répéter, répéter. De telle sorte que lorsqu'on vous demande: « Qu'est-ce que la pensée? Qu'est-ce que penser? » , nous sommes incapables de répondre.

Nous vivons et nous nous comportons conformément à notre pensée. Nous avons ce gouvernement à cause de notre pensée, nous avons des guerres à cause de notre pensée — tous les fusils, les avions, les obus, les bombes, tout cela provient de notre pensée. La pensée a créé les merveilles de la chirurgie, les grands techniciens et les experts, mais nous n'avons pas étudié ce qu'est la pensée.

La pensée est un processus issu de l'expérience et du savoir. Écoutez cela calmement, voyez si ce n'est pas vrai, réel, alors vous le découvrirez vous-même, comme si l'orateur faisait office de miroir, dans lequel, tout seul, vous voyez exactement ce qui est, sans déformation. Alors jetez le miroir ou brisez-le. La pensée commence avec l'expérience qui devient du savoir quand elle est emmagasinée dans les cellules du cerveau sous forme de mémoire. Puis la pensée et l'action sont tirées de la mémoire. Je vous en

prie, voyez cela vous-même, ne répétez pas ce que je dis. Cette séquence est un fait réel: expérience, savoir,

18

mémoire, pensée, action. Et puis à partir de cette action, vous apprenez davantage, ainsi il y a un cycle et c'est notre chaîne.

C'est notre façon de vivre. Et nous ne sommes jamais sortis de ce domaine. Vous avez beau l'appeler action et réaction, mais nous ne sortons jamais de ce domaine — le domaine du savoir. C'est un fait.

Alors, le contenu de notre conscience, c'est tout ce que la pensée a généré. Je peux penser: oh, bien des vilaines choses; je peux penser que Dieu est en moi, mais c'est, une fois encore, le produit de la pensée.

Nous devons prendre le contenu de notre conscience et le regarder. La plupart d'entre nous, depuis l'enfance, sont blessés, meurtris, pas seulement à la maison, mais aussi à l'école, au collège et à l'université — et plus tard, dans la vie, nous sommes encore blessés. Et quand vous êtes blessés, vous bâtissez un mur autour de vous et la conséquence de tout cela, c'est de devenir de plus en plus isolé, de plus en plus perturbé, effrayé, et de chercher une façon de ne plus être blessé. Les actes qui découlent de ces blessures sont manifestement névrotiques. C'est un des contenus de notre conscience. Mais, ***qu'est-ce qui est blessé? Quand vous dites « Je suis blessé » — pas physiquement, mais intérieurement, psychologiquement, dans le psychisme — qu'est-ce qui est blessé?*** N'est-ce pas l'image que vous avez de vous-même? Nous tous, avons

19

des images de nous-même, vous êtes un grand homme, ou un homme très humble. Vous êtes un grand homme politique avec toute la fierté, la vanité, la puissance, la situation que cela implique, ce qui crée cette image que vous avez de vous-même. Si vous avez un doctorat ou si vous êtes une maîtresse de maison, vous avez de vous-même, l'image correspondante. Chacun a une image de soi. C'est un fait indiscutable. La pensée a créé cette image et cette image est blessée. Donc, ***est-il possible de n'avoir aucune image de soi?***

Quand vous avez une image de vous, vous créez une séparation entre vous et un autre C'est important de comprendre très profondément ce

qu'est la relation. Vous n'êtes pas seulement relié à votre femme, à votre voisin, à vos enfants, mais vous êtes relié à toute l'espèce humaine. La relation que vous avez avec votre femme est-elle purement sensuelle, n'est-ce qu'une relation sexuelle ou alors un compagnonnage romantique et commode? Elle fait la cuisine et vous allez au bureau. Elle met au monde les enfants et vous travaillez, du matin au soir, pendant cinquante ans, jusqu'à la retraite. Et c'est ce que l'on appelle vivre. Donc, vous devez découvrir très clairement, très prudemment, ce qu'est la relation. Si votre relation est basée sur la blessure, alors vous utilisez l'autre pour échapper à cette blessure. ***Votre relation est-elle***

20

***basée sur des images mutuelles?*** Vous avez créé une image d'elle et elle a créé une image de vous. La relation a lieu entre deux images que la pensée a créé. Donc, on demande: « La pensée est-elle amour? Le désir est-il amour? Le plaisir est-il amour? Vous pouvez répondre non, vous pouvez secouer la tête, mais en réalité, vous ne découvrirez jamais, vous n'explorez et vous n'approfondissez jamais cette question. »

***Est-il possible qu'il n'y ait pas de conflit dans la relation? Nous vivons dans le conflit du matin au soir, pourquoi?*** Cela fait-il partie de notre nature, de notre tradition, de notre religion? Chacun a une image de soi. Vous avez une image de vous et elle a une image d'elle, ainsi que bien d'autres images — son ambition, son désir d'être ceci ou cela. De même, vous avez vos ambitions, votre esprit de compétition. Vous avancez sur deux parallèles, comme deux rails de chemins de fer, vous ne vous rencontrez jamais, sauf peut-être au lit, mais jamais à un autre niveau. Quelle tragédie.

Donc, il est très important de regarder nos relations, pas seulement vos relations intimes, mais aussi vos relations avec le reste du monde. Le monde extérieur est intimement relié, vous n'êtes pas séparé du reste du monde. Vous êtes le reste du monde. Les gens souffrent, ils ont de grandes angoisses, des peurs, ils sont menacés par la guerre tout comme vous l'êtes. Ils accu-

mulent de vastes armements pour se détruire mutuellement et vous ne réalisez jamais à quel point nous sommes intimement reliés. Je peux être musulman et vous pouvez être hindou. Ma tradition dit « Je suis musulman » ; tel un ordinateur, j'ai été programmé pour répéter « Je suis musulman » . Et vous répétez: « Je suis hindou » . Vous réalisez ce que la pensée a fait? Le reste du monde est comme vous, avec quelques modifications, éduqué différemment, avec des usages superficiels différents, vivant ou non dans l'abondance, mais avec les mêmes réactions, les mêmes douleurs, les mêmes angoisses et les mêmes peurs. Je vous en prie, consacrez votre esprit, votre cœur à découvrir ce qu'est votre relation avec le monde, avec votre voisin et avec votre femme ou votre mari. Si elle est basée sur les images, les souvenirs, il y aura inévitablement des conflits avec votre femme, votre mari ou avec votre voisin, avec les musulmans, les pakistanais, les russes — vous suivez? Et le contenu de votre conscience est cette blessure que vous n'avez pas résolue, qui n'a pas été complètement effacée. Elle a laissé des cicatrices et diverses formes de peur proviennent de ces cicatrices et cela aboutit finalement à l'isolement. Chacun de nous est isolé, à cause des traditions religieuses, de l'éducation, à cause de l'idée que vous devez toujours réussir, réussir, réussir, devenir quelqu'un. Mais au-delà de nos

22

relations avec les autres, proches ou non, nous sommes intimement reliés, que l'on vive ici ou n'importe où ailleurs dans le monde. **Le monde est vous et vous êtes le monde.** Vous pouvez avoir des noms différents, des formes différentes, différentes sortes d'éducation, différentes situations, mais intérieurement nous souffrons tous, nous traversons tous de grandes détresses, nous versons des pleurs, nous sommes effrayés par la mort et nous avons un grand sentiment d'insécurité — sans amour et sans compassion.

Donc, **comment écoutez-vous ce fait?** C'est-à-dire, comment écoutez-vous ce qui vient d'être dit? L'orateur dit que vous êtes, en profondeur, le reste de l'humanité. Vous pouvez être brun, petit ou porter un sari, tout cela est superficiel; mais intérieurement, le courant, que je sois Américain, Russe ou Indien, le courant est le même. Le mécanisme de tous les êtres humains est similaire. Donc, vous êtes le monde et le monde est vous, très profondément. On doit réaliser cette relation. Vous comprenez que j'utilise le mot "réaliser" dans le sens d'être capable

d'observer et d'en voir la réalité.

Maintenant se pose la question: **comment observez-vous?** Comment regardez-vous votre femme, votre mari ou votre Premier ministre? Comment regardez-vous un arbre? On doit apprendre l'art de l'observation. Comment

23

m'observez-vous? Vous êtes assis là, comment me regardez-vous? Quelle est votre réaction? Regardez-vous l'orateur en pensant à sa réputation? Quelle est votre réaction quand vous voyez un homme comme moi? Vous contentez-vous seulement de sa réputation — même si c'est absurde c'est généralement ainsi que cela se passe — de la façon dont il est venu à cette place pour s'adresser à tous ces gens, du fait qu'il soit important et de ce que vous pouvez tirer de lui. Il ne peut pas vous donner une place dans un gouvernement. Il ne peut pas vous donner de l'argent, car il n'en a pas. Il ne peut pas vous donner des honneurs, du prestige, une position, ni vous guider ou vous dire que faire. Comment le regardez-vous? Avez-vous regardé quelqu'un, librement, franchement, sans un mot, sans une image? Avez-vous regardé la beauté d'un arbre, le frémissement de ses feuilles? Donc pouvons-nous apprendre ensemble comment observer? Vous ne pouvez pas observer, visuellement, optiquement, si votre esprit est occupé — comme la plupart de nos esprits le sont — par l'article que vous avez à écrire le lendemain, ou par votre cuisine, votre travail ou la sexualité ou occupé par savoir comment méditer ou par ce que les autres peuvent dire. Comment un tel esprit, occupé du matin au soir, peut-il observer? Si je m'occupe de devenir un maître charpentier, alors je dois connaître les qualités de

24

différents bois, je dois connaître les outils et la façon de s'en servir. Je dois étudier comment assembler des joints sans clous, etc. Donc, mon esprit est occupé. Ou si je suis névrosé, mon esprit est occupé par la sexualité, par ma réussite politique ou par autre chose. Donc, comment puis-je observer si je suis occupé? ***Est-il possible de ne pas avoir un esprit sans cesse occupé?*** Je suis occupé quand je dois parler, quand je



dois écrire une chose ou une autre, mais le reste du temps, pourquoi mon esprit doit-il être occupé?

Les ordinateurs peuvent être programmés, comme les hommes le sont. Ils peuvent, par exemple, apprendre, penser plus vite et plus précisément que l'homme. Ils peuvent jouer avec un grand joueur d'échecs. Après avoir été battu quatre fois, le maître bat l'ordinateur quatre fois et la cinquième et la sixième fois l'ordinateur bat le maître. L'ordinateur peut faire des choses extraordinaires. Il a été programmé — vous comprenez? Il peut inventer, créer de nouvelles machines, qui seront capables d'une meilleure programmation que l'ordinateur précédent, ou une machine qui, en définitive, sera « intelligente » . La machine créera, elle-même, disent-ils, l'ultime machine « intelligente » . ***Que va-t-il arriver à l'homme quand l'ordinateur prendra le contrôle de tout?*** L'encyclopédie britannique peut tenir dans un seul circuit intégré et il

25

contient tout ce savoir. Alors quelle sera la place du savoir dans la vie humaine?

Nos cerveaux sont occupés, jamais tranquilles.

Pour apprendre comment « observer » votre femme, votre voisin, votre gouvernement, la dureté de la pauvreté, les horreurs des guerres, vous devez être libre pour observer. Cependant nous refusons d'être libres, car nous avons peur d'être libres, d'être seuls.

Nous avons écouté l'orateur; qu'avons-nous entendu, qu'avons-nous recueilli — des mots, des idées, ce qui, en définitive, n'a aucun sens?

***Avez-vous vu, vous-même, l'importance de ne pas être blessé?*** Cela signifie n'avoir jamais d'image de soi. ***Avez-vous vu l'importance, l'urgence de comprendre la relation et d'avoir un esprit qui ne soit pas occupé?*** Quand il ne l'est pas, il est extraordinairement libre, il voit la grande beauté. Mais le petit esprit mesquin, le petit esprit de seconde main, est toujours occupé par le savoir, par devenir ceci ou cela, s'informant, discutant, se disputant, jamais calme, ce n'est jamais un esprit vacant. Quand un tel esprit vacant existe, la suprême intelligence provient de cette liberté — mais elle ne naît jamais de la pensée.

le 31 octobre 1981

## Chapitre II.

### NEW DELHI

Avant d'examiner la question de la méditation, nous devrions discuter, ou partager ensemble — c'est peut-être le mot exact — l'importance de la discipline. Dans le monde, la plupart de nous, ne sont pas disciplinés, disciplinés dans le sens que nous n'apprenons pas. Le mot « discipline » vient du mot disciple, le disciple dont l'esprit apprend — pas avec quelqu'un, pas avec un gourou, un maître ou un prêcheur, ni avec des livres, mais apprendre par l'observation de son propre esprit, de son propre cœur, apprendre à partir de ses propres actions. Et cet apprentissage demande une certaine discipline, et non le conformisme que la plupart des disciplines sont censées exiger. Là où il a du conformisme, de l'obéissance et de l'imitation, il n'y a jamais d'apprentissage, on ne fait que suivre. La discipline implique l'apprentissage, apprendre sur l'esprit très complexe que l'on a, sur notre vie

27

quotidienne, apprendre sur les relations avec les autres, de sorte que l'esprit soit toujours souple, actif.

Pour partager ce qu'est la méditation, on doit comprendre la nature de la discipline. Telle qu'elle est comprise habituellement, la discipline suppose le conflit, se conformer à un modèle comme un soldat, ou se conformer à un idéal, se conformer à certaines paroles des livres sacrés, et ainsi de suite. Là où il y a conformisme, et il y a forcément friction et, par conséquent, perte d'énergie. Si notre esprit et notre cœur sont en conflit, ils ne peuvent pas méditer. Nous allons approfondir cela. Ce ne sont pas de simples paroles, que vous acceptez ou que vous refusez, mais c'est quelque chose que nous allons examiner ensemble.

Nous vivons depuis des millénaires et des millénaires dans le conflit, le conformisme, l'obéissance, l'imitation, la répétition, de telle façon que notre esprit est devenu extrêmement terne; nous sommes devenus des gens de seconde main, toujours en train de citer quelqu'un d'autre, ce

qu'il a dit et ce qu'il n'a pas dit. Nous avons perdu la capacité, l'énergie pour apprendre à partir de nos propres actions. C'est nous qui sommes totalement responsables de nos actes — ce n'est ni la société, ni l'environnement, ni les hommes politiques — nous sommes entièrement responsables de nos actes et du fait d'ap-

28

prendre à partir d'eux. Dans un tel apprentissage, nous découvrons énormément, car dans chaque être humain, dans le monde entier, il y a l'histoire de l'humanité; en nous, il y a l'anxiété de l'humanité et la peur, la solitude, le désespoir, la souffrance et la douleur; toute cette histoire complexe est en nous. Si vous savez lire ce livre, alors, vous n'avez plus à lire aucun autre livre excepté des livres techniques, par exemple. Mais, nous sommes négligents, pas pressés d'apprendre sur nous-même, sur nos actions, et nous ne voyons pas que nous sommes responsables de nos actes et de ce qui arrive dans le monde et dans cet infortuné pays. On doit mettre de l'ordre dans sa maison, car personne sur terre ou dans les cieux ne va le faire pour nous, ni notre gourou, ni nos serments, ni notre dévotion. Nous vivons, nous pensons, nous agissons de façon désordonnée. Comment un esprit désordonné peut-il percevoir ce qui est ordre absolu — comme l'univers est ordre absolu?

***Quel est le rapport entre la beauté et un esprit religieux?*** Vous allez peut-être vous demander pourquoi les religions et les rituels traditionnels ne se réfèrent jamais à la beauté. Mais la compréhension de la beauté fait partie de la méditation, pas la beauté d'une femme ou d'un homme, ou la beauté d'un visage qui a sa propre beauté, mais la beauté elle-même, la véritable

29

essence de la beauté. La plupart des moines, des sannyâsins et des esprits que l'on dit portés à la religion, négligent totalement cela et s'endurcissent vis-à-vis de leur environnement. Un jour, où nous étions dans l'Himalaya avec des amis, il y avait un groupe de sannyâsins devant nous, descendant le chemin en chantant; ils ne regardaient jamais les arbres, ils ne voyaient pas la beauté de la terre, la beauté du ciel bleu, les

oiseaux, les fleurs, les eaux vives; ils étaient totalement préoccupés par leur salut et leur divertissement personnels. Et cette coutume, cette tradition, dure depuis des milliers d'années. Un homme qui est supposé être religieux, doit fuir, éviter toute beauté, et sa vie devient terne, sans le sens de l'esthétique; et pourtant la beauté est un des délices de la vérité. Quand vous donnez un jouet à un enfant qui a été bavard, dissipé, qui a joué, crié, quand vous donnez un jouet compliqué à cet enfant, il s'absorbe totalement dans ce jouet, il devient très calme, trouvant du plaisir dans son mécanisme. L'enfant devient complètement concentré, complètement absorbé par ce jouet. Toute l'agitation a été résorbée. Et nous aussi, nous avons des jouets, les jouets de l'idéal et des croyances qui nous absorbent. Si vous adorez une image — parmi toutes les images de la terre, aucune n'est sacrée, elles sont toutes faites par l'esprit de l'homme, par sa pensée — alors nous

30

sommes absorbés, comme un enfant est absorbé par un jouet et nous devenons extraordinairement calme et doux. Quand nous voyons une montagne merveilleuse, couronnée de neige sur un ciel bleu et les vallées profondes qui sont dans l'ombre, leur grande splendeur et leur grande majesté nous absorbent complètement; pendant un moment, nous sommes complètement silencieux car leur majesté nous envahit, nous nous oublions. La beauté est là où vous n'êtes pas. L'essence de la beauté, c'est l'absence de "moi ". L'essence de la méditation, c'est d'explorer le renoncement au moi.

Il faut énormément d'énergie pour méditer et la friction est une perte d'énergie. Quand dans notre vie il y a beaucoup de friction, de conflit entre les gens et d'aversion pour le travail que l'on fait, il y a gaspillage d'énergie. Et pour examiner vraiment très profondément — pas superficiellement, ni verbalement — il faut aller très profondément en soi, dans son propre esprit et voir pourquoi nous vivons comme nous le faisons, toujours en train de perdre de l'énergie, car la méditation est la libération de l'énergie créative.

La religion a joué un rôle immense dans l'histoire de l'homme. Depuis le début des temps, il a lutté pour trouver la vérité. Et maintenant, les religions reconnues du monde moderne ne sont plus du tout des religions, ce ne sont que de

vaines répétitions de phrases, de charabia et d'absurdités, une sorte de distraction personnelle sans grande signification. Tous les rituels, tous les dieux — tout particulièrement dans ce pays où il y a, je ne sais combien de milliers de dieux — sont inventés par la pensée. Tous les rituels sont inventés par la pensée. Ce que la pensée crée n'est pas sacré; mais nous attribuons à ces images fabriquées les qualités que nous aimerions qu'elles aient. Nous nous adorons constamment, même si c'est inconsciemment. Tous les rituels dans les temples, les pujas et tout ce que la pensée a fabriqué dans les églises chrétiennes, sont inventés par la pensée; et nous adorons ce que la pensée a créé. Voyez l'ironie, l'illusion et la malhonnêteté de tout ceci.

Les religions du monde ont complètement perdu leur signification. Tous les intellectuels, dans le monde, les évitent, les fuient. Ainsi, quand on utilise les mots « l'esprit religieux », comme le fait souvent l'orateur, ils demandent: « Pourquoi utilisez-vous le mot religieux? »

Étymologiquement, le sens premier de ce mot n'est pas très clair. A l'origine, il signifiait un état de relation avec ce qui est noble, avec ce qui est grand; et pour cela il fallait vivre une vie très laborieuse, scrupuleuse et honnête. Mais tout cela a disparu; nous avons perdu notre intégrité. *Si vous écartez ce que sont devenues toutes les traditions religieuses actuelles, avec leurs images*

***et leurs symboles, alors qu'est-ce que la religion?*** Pour découvrir ce qu'est un esprit religieux, on doit d'abord découvrir ce qu'est la vérité; aucun chemin ne mène à la vérité. Il n'y a pas de chemin. Quand on a de la compassion, avec son intelligence, on rencontre ce qui est éternellement vrai. Mais il n'y a pas de direction. Il n'y a pas de capitaine pour nous diriger sur cet océan de la vie. En tant qu'être humain, nous devons le découvrir. On ne peut appartenir à aucun culte, à aucun groupe si l'on veut découvrir la vérité. L'esprit religieux n'appartient à aucune organisation, à aucun groupe, à aucune secte; il a la qualité d'un esprit global.

Un esprit religieux est un esprit qui est totalement libre de tout attachement, de toute conclusion et de tout concept, il ne s'intéresse qu'à ce qui a vraiment lieu et pas à ce qui devrait être. Il s'occupe chaque jour de sa vie, de ce qui arrive réellement à la fois extérieurement et intérieurement; il comprend tout ce problème complexe de la vie. L'esprit religieux est libre de tout préjugé, de toute tradition, de tout sens de direction. Pour rencontrer la vérité, vous devez avoir un esprit clair, pas un esprit confus. Donc, après avoir mis de l'ordre dans notre vie, examinons ce qu'est la méditation — pas comment méditer, ce qui est une question absurde. Quand on demande comment, on veut un système, une méthode, un plan soigneusement

33

conçu. Regardez ce qui arrive quand on suit une méthode, un système. **Pourquoi veut-on une méthode, un système?** On s'imagine que c'est plus facile de suivre quelqu'un qui vous dit: « Je vais vous dire comment méditer. » Quand quelqu'un dit comment méditer, il ne sait pas ce qu'est la méditation. Celui qui dit « Je sais! » ne sait pas. On doit d'abord se rendre compte à quel point un système de méditation est destructif, que ce soit une des nombreuses formes de méditation qui semblent avoir été inventées, indiquant comment s'asseoir, comment respirer, comment faire une chose ou l'autre. Car si l'on observe, on s'apercevra que lorsqu'on pratique quelque chose très souvent, à maintes reprises, notre esprit devient mécanique. Il est déjà mécanique et on y rajoute encore plus de routine; de cette façon notre esprit s'atrophie progressivement. C'est comme un pianiste qui pratiquerait toujours la même fausse note, aucune musique n'en sortirait. Quand on voit la vérité qu'aucun système, aucune méthode, aucune pratique ne nous conduira jamais à la vérité, on les abandonne tous, comme étant fallacieux et inutiles. Il faut aussi approfondir tout le problème du contrôle. La plupart d'entre nous essaient de contrôler leurs réponses, leurs réactions; nous tentons de supprimer ou de modeler nos désirs. Dans tout cela, il y a toujours le contrôleur et le contrôlé. On ne se demande jamais: **qui est le**

34

**contrôleur et qui est celui que l'on essaie de contrôler dans cette soi-disant méditation? Qui est ce contrôleur qui essaie de contrôler ses pensées, sa façon de penser et le reste? Qui est le contrôleur? Le contrôleur est certainement cette entité qui a décidé de pratiquer cette méthode ou ce système. Mais qui est cette entité?** Elle provient du passé, c'est la pensée — elle est basée sur la récompense et la punition. Donc le contrôleur appartient au passé et il essaye de contrôler ses pensées; mais le contrôleur est le contrôlé. Regardez, tout cela est vraiment très simple. Quand vous êtes envieux, vous vous séparez de votre envie. Vous dites: « Je dois contrôler l'envie, je dois la supprimer — ou la rationaliser. » Mais vous n'êtes pas séparé de l'envie, vous êtes l'envie. L'envie n'est pas séparée de vous. Et cependant nous rusons en essayant de contrôler l'envie comme si elle était séparée de nous. Donc, **pouvez-vous vivre une vie sans aucun contrôle?** ce qui ne signifie pas que l'on doive se laisser aller à faire tout ce que l'on veut. Je vous en prie, posez-vous cette question: pouvez-vous vivre une vie — qui actuellement est tellement désastreuse, mécanique et répétitive — sans aucune sorte de contrôle? Cela ne peut se faire que lorsque vous percevez avec une clarté totale; que lorsque vous faites attention à toute pensée qui surgit — sans se mettre à penser. Quand vous êtes complète-

35

ment attentif, vous découvrez que vous pouvez vivre sans le conflit qui découle du contrôle. **Savez-vous ce que cela veut dire — avoir un esprit qui a compris ce qu'est le contrôle et qui vit sans l'ombre d'un conflit?** — cela signifie la liberté totale. Et on doit avoir cette liberté complète pour découvrir ce qui est éternellement vrai.

Nous devons aussi comprendre la différence qualitative entre concentration et attention. La plupart d'entre nous connaissent la concentration. A l'école, au collège, à l'université, nous apprenons à nous concentrer. L'enfant regarde par la fenêtre et le professeur dit: « Concentre-toi sur ton livre. » Et ainsi, nous apprenons ce que cela signifie. Se concentrer implique de rassembler toute son énergie pour se focaliser sur un certain point; mais la pensée s'évade et vous avez une lutte continuelle entre le désir de se concentrer, de consacrer toute votre énergie à regarder votre page et l'esprit qui vagabonde et que vous essayez de contrôler. Tandis qu'au contraire, l'attention n'a ni contrôle, ni concentration. C'est l'attention complète, ce qui signifie consacrer

toute votre énergie, votre courage, l'aptitude et l'énergie du cerveau, votre cœur, tout pour faire attention. Quand vous faites vraiment attention, complètement, il n'y a pas de mémorisation et pas d'action basée sur la mémoire. Quand vous faites attention, le cer-

36

veau n'enregistre pas. Tandis que si vous vous concentrez, que vous faites un effort, vous agissez toujours à partir de la mémoire — tel un tourne-disque qui répète.

Comprenez la nature d'un cerveau qui n'a besoin d'enregistrer que ce qui est nécessaire. ***Il est nécessaire d'enregistrer où nous vivons, ainsi que les activités pratiques de la vie. Mais il n'est pas nécessaire d'enregistrer psychologiquement, intérieurement, que ce soit l'insulte ou la flatterie, etc. Avez-vous déjà essayé?*** C'est probablement tout à fait nouveau pour vous. Quand vous le faites, le cerveau, l'esprit, est entièrement débarrassé de tout conditionnement.

Nous sommes tous esclaves de la tradition et nous pensons aussi que nous sommes complètement différents les uns des autres. Nous ne le sommes pas. Nous connaissons tous les mêmes grandes douleurs, tristesses, nous versons tous les mêmes pleurs, nous sommes tous des êtres humains, nous ne sommes pas des hindous, des musulmans ou des russes — ce sont des étiquettes vides de sens. L'esprit doit être totalement libre; ce qui signifie que l'on doit être totalement seul, mais nous avons très peur d'être seul.

L'esprit doit être libre, tout à fait tranquille et sans contrôle. Quand l'esprit est complètement religieux, il est non seulement libre, mais il est aussi capable d'examiner la nature de la vérité pour laquelle il n'y a aucun guide, aucun chemin.

37

Seul l'esprit silencieux, l'esprit qui est libre, peut découvrir ce qui est au-delà du temps.

***N'avez-vous jamais remarqué — si vous vous êtes observé — que votre esprit ne cesse jamais de bavarder, éternellement occupé par une chose ou une autre?*** Si vous êtes un Sannyâsin, votre esprit est occupé par



Dieu, par les prières, par ceci ou cela. Si vous êtes une ménagère, votre esprit est occupé par ce que vous allez faire à manger pour le prochain repas, comment faire ceci ou cela. L'homme d'affaires est occupé par le commerce; le politicien par les partis politiques et le prêtre est occupé par ses propres absurdités. Ainsi nos esprits sont toujours occupés et n'ont aucun espace, alors que l'espace est nécessaire.

L'espace implique aussi un vide, un silence qui a une immense énergie. Vous pouvez réduire votre esprit au silence en prenant une drogue. Vous pouvez ralentir votre pensée et devenir de plus en plus calme en absorbant un produit chimique. Mais ce silence est du même ordre que la suppression du son. ***Avez-vous jamais cherché à savoir ce que c'est que d'avoir un esprit naturellement, absolument silencieux, sans un mouvement, qui n'enregistre que les choses qui sont nécessaires, de sorte que votre psychisme, votre nature intérieure, devient absolument calme?*** Avez-vous jamais examiné cela, ou bien êtes-vous, tout simplement, prisonnier dans le

38

courant de la tradition, dans le flot du travail et trop préoccupé par l'avenir?

Là où il y a le silence, il y a l'espace — pas l'espace auquel nous pensons habituellement, celui qui va d'un point à un autre. Là où est le silence il n'y a pas de point, il n'y a que le silence. Et ce silence a cette extraordinaire énergie de l'univers.

L'univers n'a pas de cause, il existe. C'est un fait scientifique. Mais, nous, êtres humains, sommes concernés par les causes. Par l'analyse, vous pouvez découvrir la cause de la pauvreté dans ce pays, ou dans d'autres; vous pouvez trouver la cause de la surpopulation, le manque de contrôle des naissances. Vous pouvez trouver pourquoi les êtres humains sont divisés en Sikhs, hindous, musulmans etc. Vous pouvez découvrir la cause de votre angoisse ou de votre solitude, mais vous n'êtes pas libre de la causalité. Toutes nos actions sont fondées sur la récompense ou sur la punition — même si c'est très subtil- ce qui est une causalité. ***Pour comprendre l'ordre de l'univers, qui est sans cause, est-il possible de vivre une vie sans cause?*** C'est l'ordre suprême. Alors, nous parvient une énergie créatrice qui provient de cet ordre. La méditation, c'est libérer cette énergie créatrice.

Il est extrêmement important de connaître et de comprendre, la

profondeur et la beauté de la méditation. L'homme a toujours demandé,

39

depuis des temps immémoriaux, s'il y avait quelque chose au-delà de toute la pensée, au-delà de toutes les inventions romanesques et au-delà du temps. Il s'est toujours demandé: « y a-t-il quelque chose au-delà de toute cette souffrance, au-delà de tout ce chaos, au-delà des guerres, au-delà des batailles entre les hommes. ***Y a-t-il quelque chose qui soit immuable, sacré, totalement pur, que la pensée ou l'expérience n'aient jamais touché?*** Ceci a été la quête des personnes sérieuses depuis les temps anciens. Pour le trouver, pour le découvrir, la méditation est nécessaire. Pas la méditation répétitive qui n'a aucun sens. Il y a une énergie créatrice, qui est vraiment religieuse, quand l'esprit est dégagé de tout conflit, de tout le tourment de la pensée. Pour rencontrer ce qui n'a pas de début, pas de fin c'est la vraie profondeur de la méditation et sa beauté — cela nécessite d'être libre de tout conditionnement.

Il y a une sécurité totale dans l'intelligence compatissante — une entière sécurité. Mais nous voulons la sécurité dans les idées, les croyances, les concepts et les idéaux; nous nous y cramponnons, ils sont notre sécurité — même s'ils sont faux, même s'ils sont irrationnels. Quand la compassion est là, avec son intelligence suprême, il y a la sécurité — si l'on cherche la sécurité. En fait, quand la compassion est là, quand il y a cette intelligence, il n'est pas question de sécurité.

40

Donc il y a une origine, un terrain originel, à partir duquel tout arrive et ce terrain originel n'est pas le mot. Le mot n'est jamais la chose. Et la méditation, c'est découvrir ce terrain qui est à l'origine de toutes choses et qui est dégagé du temps. C'est ainsi qu'opère la méditation. Et celui qui le découvre est béni.

le 8 novembre 1981

41

### Chapitre III.

#### BENARES

L'orateur ne donne pas une conférence; il ne vous fait pas un exposé; il ne vous instruit pas. C'est une conversation entre deux amis qui ont une certaine affection l'un pour l'autre, une certaine considération réciproque, qui ne se trahiront pas et qui ont en commun certains intérêts profonds. Donc, ils s'entretiennent amicalement, avec un sentiment de profonde communication entre eux, assis sous un arbre par un beau matin, avec la rosée sur l'herbe, discutant ensemble des complexités de la vie. C'est la relation que vous et l'orateur avez — nous pouvons ne pas nous rencontrer réellement — nous sommes trop nombreux — mais c'est comme si nous suivions un chemin, en regardant les arbres, les oiseaux, les fleurs, en respirant le parfum de l'air et que nous parlions sérieusement de nos vies; pas superficiellement, ni avec désinvolture, mais intéressé par la résolution de nos problèmes. L'orateur dit cela sérieusement; ce n'est pas de la

43

rhétorique pour faire de l'effet; les problèmes de notre vie nous intéressent trop sérieusement pour agir ainsi. Ayant établi, entre nous, une certaine communication — malheureusement, ce n'est qu'une communication verbale mais entre les lignes, entre le contenu des mots, il y a, si on est un tant soit peu conscient, une relation plus profonde, plus intense — nous devrions réfléchir à la nature de nos problèmes. Nous tous avons des problèmes — sexuels, intellectuels, des problèmes de relations, les problèmes que l'humanité a créés avec les guerres, le nationalisme et les soi-disant religions. **Qu'est-ce qu'un problème?** Un problème signifie un défi qui vous est lancé, quelque chose auquel vous devez faire face, un défi, grand ou petit. Un problème non résolu demande : qu'on l'affronte, qu'on le comprenne, qu'on le résolve et qu'on agisse. Un problème, c'est un défi qui vous est lancé, souvent à l'improviste, soit à un niveau conscient ou à

un niveau inconscient, c'est un défi, superficiel ou profond.

**Comment peut-on aborder un problème?** La façon dont vous abordez un problème est plus importante que le problème lui-même. En général, on aborde le problème avec peur ou avec le désir de le résoudre, d'aller au-delà, de le combattre, de lui échapper ou de le négliger totalement; ou alors on le tolère. Le sens de ce mot

44

« aborder » , c'est de venir aussi près que possible, de s'approcher.

**Quand on a un problème, comment doit-on l'aborder? Doit-on venir à proximité de lui, près de lui, ou doit-on le fuir? Ou a-t-on le désir de le dépasser?** Tant que l'on a un motif, celui-ci conditionne notre façon de l'aborder.

Si on n'aborde pas un problème librement, on oriente la solution conformément à son conditionnement. Supposons que l'on soit conditionné à supprimer un certain problème, alors l'approche est conditionnée et le problème est déformé, tandis qu'au contraire si on l'aborde sans mobile et de très près, alors la réponse est contenue dans le problème, une réponse qui ne s'écarte pas du problème.

C'est très important de voir comment on aborde un problème, que ce soit un problème politique, religieux ou de relation personnelle. Il y a tant de problèmes, on est accablé de problèmes. Même la méditation devient un problème. **On ne regarde jamais vraiment ses problèmes. Alors, pourquoi vit-on accablé de problèmes?** Des problèmes que l'on n'a pas compris ou dissous et qui déforment toute notre vie. C'est très important d'être conscient de la façon dont on aborde un problème. On l'observe sans essayer d'appliquer une solution; c'est-à-dire, voir dans le problème lui-même, la réponse. Et cela dépend de la façon dont on l'aborde, de la

45

façon dont on le regarde. C'est très important d'être conscient de son conditionnement quand on l'aborde et d'être dégagé de ce

conditionnement. **Qu'est-ce que la perception? Qu'est-ce que voir?**

Comment voyez-vous cet arbre? Regardez-le un instant. Avec quels yeux le regardez-vous? Est-ce une observation purement optique, regardant l'arbre avec juste une réaction optique, observant la forme, le motif et la lumière qui joue sur la feuille? Ou bien, quand vous observez un arbre, le

nommez-vous, disant « c'est un chêne » et passez-vous à côté? En le nommant, vous ne regardez plus l'arbre — le mot nie la chose. Pouvez-vous le regarder sans le mot?

Donc, êtes-vous conscient de votre façon d'aborder, de regarder cet arbre? L'observez-vous partiellement, avec un seul sens, le sens optique, ou le voyez-vous, l'entendez-vous, le sentez-vous, le ressentez-vous, en voyez-vous le dessin, en saisissez-vous la totalité? Ou bien, le regardez-vous comme s'il était différent de vous — bien sûr, quand vous le regardez, vous n'êtes pas l'arbre. Mais pouvez-vous le regarder sans un mot, avec tous vos sens réagissant à la totalité de sa beauté? Ainsi la perception signifie non seulement d'observer avec tous nos sens, mais aussi de voir, ou d'être conscient s'il y a ou s'il n'y a pas de division entre vous et ce que vous observez. Vous n'avez, sans doute, jamais

46

réfléchi à cela. C'est important de le comprendre, car nous allons, maintenant, discuter de la façon d'aborder la peur et de la perception de la totalité de son contenu. C'est important d'être conscient de la façon dont vous abordez ce fardeau que l'homme porte depuis des millénaires. ***C'est plus facile de percevoir quelque chose à l'extérieur de vous, comme un arbre, comme une rivière ou comme le ciel bleu, sans nommer, en ne faisant qu'observer, mais pouvez-vous vous regarder vous-même, regarder la totalité du contenu de votre conscience, la totalité de votre esprit, votre être, votre démarche, votre pensée, vos sensations, votre découragement, de telle sorte qu'il n'y ait aucune division entre tout cela et vous.***

S'il n'y a pas de division, il n'y a pas de conflit.

Là où il y a division, le conflit est inévitable: c'est une loi. Donc, ***en nous, y a-t-il une division comme celle entre l'observateur et la chose observée?*** Si l'observateur aborde la peur, l'envie ou la souffrance comme si elles étaient différentes de lui-même et qu'il doive les résoudre, les supprimer, les comprendre, les dépasser, alors la division et la lutte s'installent.

Alors, ***comment abordez-vous la peur? La percevez-vous sans aucune distorsion, sans réaction de fuite, de suppression, d'explication ou même d'analyse?*** La plupart d'entre nous ont peur d'une chose ou de beaucoup de choses. Vous

pouvez avoir peur de votre femme ou de votre mari, a voir peur de perdre votre travail, peur de n'avoir aucune sécurité dans votre vieillesse, peur de l'opinion publique — ce qui est la forme la plus stupide de peur — avoir peur de beaucoup de choses — de l'obscurité, de la mort etc ... Nous n'allons pas, maintenant, examiner ensemble ce qui nous fait peur mais ce qu'est la peur elle-même. Nous ne parlons pas des sujets de peur, mais de la nature de la peur, de sa façon de surgir et de votre façon de l'aborder. ***Y a-t-il une motivation derrière notre approche du problème de la peur?*** On a bien évidemment un mobile, celui de le dépasser, de le supprimer, de l'éviter, de ne pas s'en occuper. Et, pendant la plus grande partie de notre vie, nous avons eu l'habitude de la peur, on la tolère donc. S'il y a le moindre motif, on ne peut pas voir clairement le problème, on ne peut pas s'en approcher. Et, ***quand on regarde la peur, est-ce que l'on considère qu'elle est différente de soi, comme si on était quelqu'un de l'extérieur qui regarde à l'intérieur ou comme quelqu'un de l'intérieur qui regarde à l'extérieur? Mais la peur est-elle différente de soi?*** Bien sûr que non, la colère non plus. Mais l'éducation, la religion nous ont amenés à nous sentir séparés d'elle, de telle sorte que l'on doit la combattre et en finir avec elle. On ne se demande jamais si cette chose que l'on appelle la peur est vraiment séparée de soi. Elle

ne l'est pas, et quand on le comprend, on réalise que l'observateur est l'observé.

***Supposons que l'on soit envieux. On peut penser que l'envie est différente de soi, mais la réalité est que l'on en fait partie. Nous faisons partie de l'envie, comme nous faisons partie de l'avidité, de la colère, de la souffrance, et de la douleur; donc cette douleur, cette souffrance, cette avidité, cette envie, cette angoisse et cette solitude, c'est soi. On est tout cela. Voyez-en, d'abord la logique, c'est ainsi. Et quand on le voit logiquement, est-ce que l'on fabrique une abstraction à partir de ce que l'on a vu, de telle sorte que cela devient une idée, une apparence de réalité?*** On fabrique une abstraction, une idée selon laquelle on devrait

fuir, et alors on agit sur la base de cette idée; et cela nous empêche d'observer de près ce qu'est la peur. Mais si on n'en fait pas une abstraction et que l'on voit que c'est un fait, alors on l'aborde sans motif. On l'observe comme quelque chose qui n'est pas différent de soi; on comprend l'association. On l'observe comme une partie de soi, on est cela, il n'y a pas de division entre soi et cela; ainsi notre observation est que l'observateur est l'observé; l'observé n'est pas différent de soi. Donc **qu'est-ce que la peur?** Approchons-nous-en très près. Car on ne peut voir très clairement que si l'on est très près. Qu'est-ce que la peur? ***Est-ce le temps sous forme d'un mou-***

49

***vement du passé, le présent modifié et qui se poursuit?*** On est le passé, le présent et également le futur. On est le résultat du passé, un millier d'années et plus. On est aussi le présent avec ses impressions, ses conditions sociales actuelles, son climat actuel, on est tout cela et aussi le futur. On est le passé, modifié dans le présent et poursuivi dans le futur; c'est le temps intérieur. Il y a aussi le temps extérieur, le temps de la montre, le temps du lever et du coucher .du soleil, de la succession du matin, de l'après-midi et du soir. Cela prend du temps extérieur d'apprendre une langue, d'apprendre la technique nécessaire pour conduire une voiture, pour devenir un menuisier, un ingénieur ou même un homme politique. Il y a un temps extérieur, celui qui est nécessaire pour parcourir la distance qui va d'ici à là et il y a également un temps qui prend la forme de l'espoir, c'est le temps intérieur. On souhaite devenir non-violent — ce qui est absurde. On souhaite obtenir ou éviter la douleur ou la punition, on espère avoir une récompense. Donc, il n'y a pas seulement le temps extérieur, physique, mais il y a aussi le temps intérieur, psychologique. On n'est pas ceci, mais on deviendra cela; ce qui signifie le temps. Le temps physique est réel, il est là, il est onze heures ou midi, maintenant. Mais intérieurement, psychologiquement, on a supposé qu'il y avait le temps: c'est-à-dire « Je ne suis pas bon

50

mais je serai bon » . Maintenant, on conteste ce temps intérieur, on

doute de son utilité. Quand le temps est là à l'intérieur, il y a la peur. On a un travail, mais on peut le perdre, ce qui est le futur ce qui est le temps. On a connu la douleur et on espère qu'on ne connaîtra plus jamais une telle douleur. C'est le souvenir de la douleur, et la prolongation de ce souvenir, en espérant qu'il n'y aura plus de douleur futur.

Donc, on se demande si le temps ne fait pas partie de la peur. ***Le temps intérieur n'est-il pas de la peur?*** Et la pensée n'est-elle pas un autre facteur de peur? On pense à sa douleur, celle que l'on a ressentie la semaine dernière et qui est maintenant enregistrée dans le cerveau; On pense que cette douleur peut se renouveler demain. Ainsi la pensée fonctionne et elle dit « J'ai souffert et je souhaite que cela ne se renouvelle pas. » La pensée et le temps font donc partie de la peur. La peur c'est un souvenir, donc de la pensée et c'est aussi le temps, le futur. Je suis en sécurité aujourd'hui et je peux ne pas l'être demain, alors la peur surgit. Donc, temps plus pensée égalent peur.

Maintenant, voyez en vous-même que c'est vrai, ne vous contentez pas de m'écouter, d'écouter l'orateur, de traduire en mots et de mémoriser tout cela; mais voyez vraiment que c'est un fait, pas une abstraction sous forme d'idée. Vous devez vous rendre compte si en écoutant vous

51

avez fabriqué une idée, si vous avez forgé une abstraction à partir de ce que vous avez entendu et que vous l'avez transformée en une idée ou si vous faites vraiment face à la réalité de la peur, qui est temps et pensée. Maintenant, la façon dont vous percevez le mouvement global de la peur, est importante. Soit vous le percevez en le niant ou bien vous le percevez sans la division du moi et de la peur, réalisant que vous êtes la peur, de telle sorte que vous restez avec cette peur.

Il y a deux façons de nier la peur: soit en la refusant totalement en disant: « Je n'ai pas peur — ce qui est absurde — ou en l'annulant en s'apercevant que l'observateur est l'observé de telle sorte qu'il n'y ait aucune action. Normalement, nous voulons refuser la peur, la refuser dans le sens d'en finir avec elle, de la fuir, de la détruire, de se protéger d'elle — ce sont toutes des formes de refus, un tel refus obéit à la peur. Mais, il y a une forme totalement différente de refus, qui est le commencement d'un nouveau mouvement, dans lequel l'observateur est l'observé, la peur c'est « moi » . L'observateur est la peur, donc il ne peut pas agir sur elle; alors il y a une sorte de refus totalement différent qui



est le début d'un mouvement neuf. ***Vous êtes-vous rendu compte que lorsque vous obéissez à la peur, vous la renforcez?*** Et, la fuir, la supprimer, l'analyser, en découvrir la cause, c'est lui obéir.

52

Vous essayez de supprimer quelque chose, comme si cette chose n'était pas vous. Mais quand vous réalisez que vous êtes cela et que par conséquent, vous ne pouvez rien y faire, alors il y a une non-action et un mouvement complètement différent prend naissance.

***Le plaisir est-il différent de la peur? Ou la peur est-elle plaisir?*** Quand vous comprenez la nature du plaisir qui est aussi temps et pensée, ce sont comme les deux faces d'une même pièce. Dans le passé, vous avez fait l'expérience de quelque chose de très beau et cela a été enregistré sous forme de mémoire et vous voulez répéter ce plaisir; de même que vous vous souvenez de la peur d'un événement passé et que vous voulez l'éviter. Ces deux mouvements sont semblables bien que vous appeliez l'un plaisir et l'autre peur.

***Y a-t-il une fin à la souffrance?*** L'homme a fait ce qu'il a pu pour transcender la souffrance. Il a adoré la souffrance, il a fui la souffrance, il l'a gardée près de son cœur, il a essayé de chercher du réconfort pour s'éloigner de la souffrance, il a poursuivi le chemin du bonheur, il s'y est cramponné, il s'y est accroché pour éviter de souffrir. Pourtant, l'homme a souffert. Les êtres humains ont souffert dans le monde entier et à travers les âges. Ils ont eu dix mille guerres songez aux hommes et aux femmes qui ont été mutilés, tués et aux larmes qui ont été versées, la

53

détresse des mères, des femmes, et à tous les gens qui ont perdu leurs enfants, leurs maris, leurs amis dans des guerres, depuis des millénaires et nous continuons toujours, en multipliant les armements sur une vaste échelle. Il y a cette Immense souffrance de l'humanité. Ce pauvre homme sur le bord de cette route qui ne connaîtra jamais un bon bain, des vêtements propres ou un voyage en avion; tous les plaisirs que l'on a., il ne les connaîtra jamais. Il y a la souffrance de l'homme très savant et celle de l'homme peu instruit. Il y a la souffrance de l'ignorance; il y a la

souffrance de la solitude. La plupart des gens sont seuls; ils ont beaucoup d'amis, beaucoup de savoir, mais ils sont très seuls. Vous connaissez cette solitude, si vous êtes un peu conscient de vous-même — un sentiment d'isolement complet. Vous pouvez avoir une femme, des enfants, beaucoup d'amis mais un jour viendra où un événement se produira qui vous feront vous sentir complètement isolé, seul. C'est une souffrance énorme. Et puis, il y a la souffrance de la mort; la douleur d'avoir perdu quelqu'un. Il y a aussi la souffrance qui a été accumulée, récoltée par les millénaires d'existence humaine. Et puis, il y a la souffrance de notre propre dégénérescence, de notre propre perte de notre manque d'intelligence, de capacité. Et nous nous demandons si cette souffrance peut cesser? Ou

54

est-ce que l'on arrive à la souffrance avec la souffrance, et que l'on meurt avec la souffrance? **Logiquement, rationnellement, intellectuellement nous pouvons trouver bien des raisons à la souffrance, ce sont toutes les explications du Bouddhisme, de l'Hindouisme, du Christianisme ou de l'Islam. Mais en dépit des explications, des causes, des autorités qui cherchent continuellement à l'expliquer, la souffrance est toujours là avec nous. Donc, est-il possible de faire cesser la souffrance?** Car s'il n'y a pas de fin à la souffrance, il n'y a pas d'amour, il n'y a pas de compassion. On doit examiner cela très profondément et voir si elle peut cesser.

L'orateur dit qu'il y a une fin à la souffrance, une fin complète à la souffrance, ce qui ne signifie pas qu'il ne se soucie pas ou qu'il soit indifférent ou sans cœur. Avec la fin de la souffrance, il y a le début de l'amour. **Et naturellement, vous demandez à l'orateur: « Comment? » Comment peut-on faire cesser la souffrance?** Quand vous demandez: « Comment? » vous voulez un système, une méthode, un processus. C'est pourquoi vous demandez: « Dites-moi comment y parvenir. Je suivrai le chemin, la route » , Vous voulez une direction quand vous dites: « Comment puis-je faire cesser la souffrance? Cette question, cette demande, cette recherche dit: « Montrez-moi » Quand vous demandez comment, vous poser la mauvaise question, si je puis vous le

55

faire remarquer, car vous ne pensez qu'à vous en débarrasser. De cette façon, vous ne vous en approchez pas. Si vous voulez regarder un arbre, vous devez vous en approcher pour en voir la beauté, l'ombre, la couleur de la feuille, pour savoir s'il y a des fleurs ou non — vous devez vous en approcher. Mais vous ne vous approchez jamais de la souffrance. Vous ne vous en approchez jamais car vous l'évitez et la fuyez constamment. Donc, la façon d'aborder la souffrance a beaucoup d'importance, selon que vous l'abordez avec l'intention d'y échapper, de chercher du réconfort et de l'éviter ou que vous l'abordez et que vous venez très, très près d'elle. Découvrez si vous vous en approchez. Vous ne pouvez pas vous en rapprocher si vous vous apitoyez sur vous-même ou si vous avez le désir d'en découvrir la cause, l'explication, d'une manière ou d'une autre; dans ce cas, vous l'évitez. Donc, la façon de l'aborder, de s'en approcher est très importante; ainsi que la façon de la voir, la façon de comprendre la douleur.

***Est-ce le mot « souffrance » qui vous fait ressentir la souffrance? Ou bien est-ce un fait? Et si c'est un fait, voulez-vous vous en rapprocher afin que la souffrance soit vous?*** Vous n'êtes pas différent de la souffrance. C'est la première chose à voir — vous n'êtes pas différent de la souffrance. Vous êtes la souffrance. Vous êtes l'angoisse, la solitude, le plaisir, la douleur,

56

la peur, ce sentiment d'isolement. Vous êtes tout cela. Ainsi, vous vous en approchez, vous êtes cela et par conséquent, vous restez avec elle. Quand vous voulez regarder cet arbre vous l'approchez, vous en regardez tous les détails, vous prenez votre temps. Vous regardez, regardez, regardez et il vous révèle toute sa beauté. Vous ne racontez pas votre histoire à l'arbre, c'est lui qui vous parle, si vous l'observez. De la même façon, si vous vous approchez de la souffrance, prenez-la, regardez-la, ne la fuyez pas, voyez ce qu'elle essaie de vous révéler, sa profondeur, sa beauté, son immensité, alors si vous restez entièrement avec elle, avec ce seul mouvement, la souffrance cesse. Ne vous contentez pas de mémoriser cela et ensuite de le répéter! C'est ce que vos cerveaux ont l'habitude de faire: mémoriser ce qu'a dit l'orateur et puis dire: « Comment puis-je mettre tout cela en pratique? » Car vous êtes elle, vous

êtes tout cela et par conséquent vous ne pouvez pas vous échapper de vous-même. Vous la regardez et il n'y a pas de division entre l'observateur et l'observé, vous êtes cela et il n'y a pas de division. Quand il n'y a pas de division, vous demeurez entièrement avec elle. Cela nécessite beaucoup d'attention, beaucoup d'intensité, de clarté, la clarté de l'esprit qui voit instantanément la vérité.

57

Alors, l'amour naît quand la souffrance cesse.

***Je me demande si vous aimez. Aimez-vous? Votre femme, vos enfants, ce que l'on appelle votre pays? Aimez-vous la terre, la beauté d'un arbre, la beauté d'une personne?*** Ou bien êtes-vous si terriblement centré sur vous-même que vous n'avez aucune perception de quoi que ce soit.

L'amour apporte la compassion. La compassion ne s'occupe pas d'assistance sociale. La compassion a sa propre intelligence. Mais, vous ne connaissez rien à tout cela. Tout ce que vous connaissez ce sont vos désirs, vos ambitions, vos déceptions, votre malhonnêteté. Quand on vous pose des questions très profondes, qui vous remuent, vous devenez négligent. Quand je vous pose une question comme celle-là: « aimez-vous quelqu'un? » vos visages sont vides. Et c'est le résultat de votre religion, de votre dévotion à vos gourous absurdes, de votre attachement envers vos dirigeants — ce n'est pas de l'attachement, vous avez peur et par conséquent vous suivez. Après tous ces millénaires, vous êtes ce que vous êtes maintenant, pensez à cette tragédie! C'est votre tragédie, vous comprenez? Donc demandez-vous, si l'on peut vous le suggérer, en marchant avec vous sur ce chemin, comme un ami: « Savez-vous ce que signifie l'amour? » L'amour qui ne demande rien à un autre. Posez-vous la question. Il ne demande rien à votre femme, à votre mari — rien n'est demandé à un

58

autre, ni physiquement, ni émotionnellement, ni intellectuellement. Ne pas suivre un autre, ne pas avoir de concept et suivre ce concept. Car l'amour n'est pas la jalousie, l'amour n'a aucun pouvoir, dans le sens courant de ce mot. L'amour ne recherche pas une position sociale, du

prestige, du pouvoir. Mais il a sa propre capacité, sa propre habileté et sa propre intelligence.

*le 26 novembre 1981*

59

## **Chapitre IV.**

### **MADRAS**

Nous parlions hier du conflit. Nous disions que nous, les êtres humains vivons sur cette belle terre, avec tous ses vastes trésors, avec ses montagnes, ses rivières et ses lacs, depuis des millénaires et cependant nous vivons dans un perpétuel conflit. Pas seulement le conflit extérieur avec l'environnement, avec la nature, avec les autres, mais aussi intérieurement, soi-disant spirituellement. Et nous sommes toujours en constant conflit, depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort. Nous le supportons. Nous nous y sommes habitués, nous le tolérons. Nous trouvons bien des raisons pour justifier le fait de vivre en conflit; nous pensons que le conflit, la lutte, la bagarre incessante sont synonymes de progrès — progrès extérieur et réussite intérieure — en direction du but le plus élevé. Il y a tant de formes de conflit; l'homme qui lutte pour obtenir un résultat, l'homme qui lutte avec la nature et qui essaie de la conquérir.

61

A quoi avons-nous réduit ce monde! C'est un monde si beau, avec ses ravissantes collines, ses montagnes merveilleuses et ses formidables rivières. Après trois mille ans de souffrance humaine, de lutte entre les hommes, d'obéissance, de soumission, d'entre-déchirement, voilà à quoi nous l'avons réduit: une masse confuse d'êtres humains sauvages et irréfléchis qui ne prennent pas soin de la terre, ni de ses splendeurs, ni de la beauté d'un lac, d'une mare ou de la rivière rapide et bondissante; personne ne semble s'en soucier. Nous ne nous' intéressons qu'à nos

petits moi, nos petits problèmes et ceci après trois ou cinq mille ans de prétendue culture.

Cette après-midi, nous allons regarder les choses en face. La vie est devenue extrêmement dangereuse, incertaine, absolument sans aucun sens. Vous pouvez inventer bien des sens, bien des significations, mais notre véritable vie quotidienne, qu'elle dure trente, quarante ou cent ans, a perdu toute signification — à part gagner de l'argent, être quelqu'un, être puissant etc. Je regrette, mais cela doit être dit.

Aucun homme politique, ni aucune sorte de politique, qu'elle soit de gauche, de droite ou du centre, ne résoudra aucun de nos problèmes. Résoudre les problèmes n'intéresse pas les politiciens, ils ne s'occupent que d'eux et de conserver leur situation. Et les gourous et les religions

62

ont trahi l'homme. Vous avez lu les Upanishads, les Brahmasoutras, les Bhagavad Gîtâ en pure perte. C'est le jeu des gourous de les lire à voix haute aux auditoires qui sont supposés illuminés, intelligents. On ne peut pas faire confiance aux hommes politiques, aux gouvernements, ni aux écrits religieux ou à un gourou, quel qu'il soit, car ils ont fait de ce pays ce qu'il est aujourd'hui. Si vous continuez à chercher à être un dirigeant, VOUS ferez également fausse route. Et, comme personne ne peut vous aider, personne, vous devez être totalement, complètement, responsable de vous-même — responsable de votre conduite, de votre comportement, de vos actions.

Il est nécessaire et important de découvrir si nous pouvons vivre sans conflit dans nos vies, tant intérieurement qu'extérieurement. Nous devons nous demander, ***pourquoi, après tous ces millénaires, les êtres humains n'ont pas résolu le problème du conflit, avec les autres ou en eux-mêmes.*** C'est une question très importante que l'on doit se poser: ***pourquoi nous soumettons-nous et succombons-nous au conflit, qui est une lutte pour devenir ou ne pas devenir quelque chose, la lutte pour atteindre un but, un progrès ou un succès personnel, essayant de réaliser un de nos désirs, le conflit de la guerre, les préparatifs de guerre — dont vous n'êtes peut-être, pas conscients?*** Il y a aussi le conflit entre l'homme et la femme, sexuellement ou dans leurs

relations quotidiennes. Apparemment, ce conflit ne se situe pas seulement au niveau conscient, mais également en profondeur dans les replis de l'esprit. Il y a du conflit dans la prétention, dans cette tentative d'être quelque chose que vous n'êtes pas, et le conflit qui existe en essayant de gagner le paradis, d'atteindre Dieu ou quelle que soit la façon dont vous aimez appeler ce que vous adorez et vénérez: le conflit dans la méditation, la lutte pour méditer, la lutte contre la léthargie et l'indolence. Notre vie, dès le tout début, depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, est un conflit perpétuel. Nous devons découvrir ***pourquoi l'homme vous en tant qu'être humain, représentant tout le monde — a toléré le conflit, qu'il l'a supporté et qu'il s'y est habitué.*** Nous examinons ensemble, très sérieusement, s'il est possible d'être dégagé du conflit; car le conflit, consciemment ou inconsciemment, engendre inévitablement une société qui est nous-même en plus vaste, une société en conflit. La société n'est pas une abstraction, ce n'est pas une idée, c'est une relation entre l'homme et l'homme. Si cette relation est en conflit, douloureuse, déprimante et angoissante, alors nous créons une société qui nous représente. C'est un fait. ***L'idée de la société, l'idée, n'est pas la société réelle. La société est ce que nous sommes entre nous. Et***

64

***nous nous demandons si ce conflit peut cesser?***

***Qu'est-ce que le conflit?*** Quand nous n'acceptons pas ce qui est réellement, quand nous fuyons dans ce qu'on appelle un idéal — le contraire de ce qui est — alors le conflit est inévitable. Quand on est incapable de regarder et d'observer ce que l'on fait et ce que l'on pense vraiment, on évite ce qui est et l'on projette un idéal, alors il y a conflit entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». Ce n'est pas pour mon plaisir que je vous parle, mais pour vous faire comprendre, si vous êtes sérieux, qu'il y a une façon de vivre sans aucun conflit. Si cela vous intéresse, si cela vous concerne, si vous voulez découvrir une façon de vivre qui soit exempte de ce sentiment d'effort vain, alors, je vous en prie, écoutez très attentivement, pas ce que dit l'orateur, mais écoutez la réalité, la vérité de ce qui est dit, de telle sorte que ce soit votre propre observation. L'orateur ne vous montre pas quelque chose mais nous

regardons ensemble. Cela n'est d'aucune utilité pour l'orateur de parler à des visages vides ou à des gens qui s'ennuient. Puisque vous avez pris la peine de venir et de vous asseoir sous ces arbres merveilleux, faites donc attention, car nous parlons ensemble de questions très sérieuses. Nous disions que le conflit existe quand on néglige ce qui a vraiment lieu et que l'on traduit ce qui est, en fonction d'un idéal, en fonction de

65

« ce qui devrait être » , en un concept que nous avons accepté ou que nous avons nous-même créé. Donc, quand il y a cette division entre « ce qui est » et « ce qui devrait être » , le conflit est inévitable. C'est une loi — ce n'est pas celle de l'orateur, mais c'est une loi. Donc, nous allons examiner ***pourquoi les êtres humains n'ont jamais affronté « ce qui est » , et qu'ils ont toujours tenté de le fuir.***

Ce pays a toujours parlé de la non-violence.

On a prêché la non-violence encore et toujours, en politique, en religion, par différents leaders que vous avez eus — la non-violence. La non-violence n'est pas un fait, ce n'est qu'une idée, une théorie, un ensemble de mots, le fait réel est que vous êtes violents. C'est le fait. C'est « ce qui est » . Mais nous ne sommes pas capables de comprendre « ce qui est » et c'est pourquoi nous créons cette absurdité appelée la non-violence. Et cela donne naissance au conflit entre « ce qui est » et « ce qui devrait être » , En même temps que vous poursuivez la non-violence, vous semez les graines de la violence. C'est tellement évident. Donc, ***pouvons-nous regarder ensemble « ce qui est » sans le fuir, sans idéal, sans suppression ou fuite de ce « qui est » .*** Par notre héritage animal — du singe, etc. — nous sommes violents. La violence prend de nombreuses formes, elle ne se cantonne pas aux actions brutales, aux échanges de coups. La violence est une

66

question très complexe; elle englobe l'imitation, le conformisme, l'obéissance. Quand vous prétendez être ce que vous n'êtes pas, c'est encore elle.

Nous sommes violents, c'est un fait. Nous nous mettons en colère, nous



nous conformons, nous imitons, nous suivons, nous sommes agressifs — et l'agression prend bien des formes, l'agression polie et aimable, qui prend des gants et vous persuade en utilisant l'affection; c'est une forme de violence. Vous forcer à penser d'une certaine façon, c'est de la violence. La violence, c'est aussi de vous prendre pour ce que vous n'êtes pas. Comprenez que la violence, ce n'est pas seulement être en colère et échanger des coups, c'est une forme de violence très superficielle. La violence est très, très complexe et pour la comprendre, pour pénétrer ses profondeurs mêmes, on doit d'abord voir le fait et ne pas se contenter d'affirmer « Nous devrions être non violents » .

***Il n'y a que ce qui est, qui est la violence. La non-violence est un non-fait, ce n'est pas une réalité, c'est une projection de la pensée en vue d'échapper à la violence ou de l'accepter, et de prétendre que nous devenons non violents. Donc, pouvons-nous regarder la violence, débarrassés de tout cela, dégagés de la fuite, des idéaux, du refoulement et observer réellement ce qu'est la violence?***

67

Nous devons donc apprendre ensemble comment observer. Dans cette enquête, il n'y a pas d'autorité, mais quand votre esprit est paralysé par l'autorité, comme c'est le cas, c'est très difficile d'être libre et ainsi capable de regarder la violence. C'est important de comprendre comment observer, pour observer ce qui se passe dans le monde — la misère, le désordre, l'hypocrisie, le manque d'intégrité, les actions brutales qui se déroulent, le terrorisme, les prises d'otages et les gourous avec leurs propres camps de concentration. Je vous en prie, ne riez pas, vous en faites partie. Tout cela, c'est de la violence. Comment quelqu'un peut-il dire: « Je sais, suivez-moi. » C'est une déclaration scandaleuse.

Donc, nous demandons: ***qu'est-ce qu'observer? Qu'est-ce qu'observer l'environnement autour de vous, les arbres, cet étang dans le coin, là-bas, qui a embelli cette année, les étoiles, la nouvelle lune, Vénus la solitaire, l'étoile du soir isolée, la splendeur du coucher de soleil?***

***Comment regardez-vous toute cette beauté, si vous l'avez déjà observée?***

Vous ne pouvez pas regarder, observer, si vous êtes occupé par vous-même, par vos problèmes, par vos idées, par vos propres pensées compliquées. Vous ne pouvez pas observer, si vous avez un préjugé, si vous êtes attaché à une certaine conclusion, ou si vous vous cramponnez à une expérience personnelle — c'est impossible. Donc, ***comment***

**arbre, cette chose merveilleuse que l'on appelle un arbre, sa beauté, comment le regardez-vous? Comment le regardez-vous, maintenant, alors que vous êtes assis là, entouré de ces arbres? Les avez-vous déjà observés? Avez-vous vu leurs feuilles, frémissant dans le vent, la beauté de la lumière sur la feuille; les avez-vous regardés? Pouvez-vous regarder un arbre ou la nouvelle lune, ou une étoile solitaire dans le ciel, sans le mot, lune, étoile, ciel — sans un mot? Parce que le mot n'est pas la véritable étoile, la véritable lune. Donc, pouvez-vous laisser le mot de côté et regarder — c'est-à-dire regarder à l'extérieur?**

Maintenant, **pouvez-vous regarder votre femme, votre mari, sans le mot, sans le souvenir de votre relation, si intime soit-elle, sans toute cette accumulation de souvenirs du passé, datant de dix jours ou de cinquante ans? L'avez-vous déjà fait?** Non, bien sûr. Donc, si vous le voulez bien, apprenons ensemble comment observer une fleur. Si vous savez comment regarder une fleur, ce regard contient l'éternité. Ne vous laissez pas entraîner par mes mots. Si vous savez regarder une étoile, une forêt dense, alors vous voyez que dans cette observation, il y a l'espace, l'éternité intemporelle. Mais pour observer votre femme, ou votre mari, sans l'image que vous avez créée d'elle ou de lui, vous devez commencer très près, vous devez commencer très près pour aller très loin. Si vous ne commencez pas très près, vous

n'irez jamais très loin. Si vous voulez escalader la montagne ou aller au village voisin, le premier pas est important, votre façon de marcher, avec quelle élégance, avec quelle aisance, avec quel bonheur. Donc, nous disons que pour aller très loin, l'éternité en l'occurrence, vous devez commencer très près, c'est-à-dire par la relation que vous avez avec votre femme ou votre mari. **Pouvez-vous regarder, observer, avec un regard lucide, sans les mots, « ma femme » ou « mon mari », « mon neveu » ou « mon fils », sans le souvenir de toutes les blessures accumulées, sans le souvenir des choses passées?** Faites-le, maintenant, pendant que vous

êtes assis là; observez. Et lorsque vous pouvez observer sans le passé, c'est-à-dire observer sans toutes les images que vous vous faites de vous et d'elle, alors il y a une relation correcte entre vous et elle. Mais actuellement, étant donné que vous ne vous observez pas, vous êtes comme deux rails de chemins de fer, vous ne vous rencontrez jamais. Telle est votre relation. Je me demande si vous en êtes conscient?

***Nous apprenons ensemble à observer cet arbre, à nous asseoir à côté de notre voisin en observant la couleur de sa chemise, la couleur de son sari, son type de visage; en observant sans critique, sans préférence ou aversion, en observant tout simplement. Maintenant, avec cette observation là, pouvez-vous regarder votre vio-***

70

***lence, c'est-à-dire, votre colère, votre irritation, votre conformisme, votre résignation, votre accoutumance à la saleté et à la misère noire qui entoure votre maison, pouvez-vous observer tout cela?*** Quand vous le faites, vous mettez toute votre énergie à observer et quand vous observez ainsi votre violence, vous découvrez, si vous l'examinez complètement, si vous le faites que cette violence — puisque vous avez mis toute votre énergie pour observer — disparaît totalement. Ne répétez pas — si je puis vous le demander très respectueusement — ne répétez pas ce que vous venez d'entendre. En répétant ce qu'a dit l'orateur, cela devient de seconde main. Tout comme en répétant les Upanishads, les Bramhasoutras et tous les livres imprimés, vous vous transformez en êtres humains de seconde main. Cela ne semble pas vous inquiéter, n'est-ce pas? Vous n'en avez même pas honte, vous l'acceptez, tout simplement Cette acceptation fait partie de ce problème complexe de la violence.

Donc, nous disons que lorsqu'il n'y a pas de dualité, on peut vivre sans conflit. ***Il n'y a pas de véritable dualité quand vous atteignez un certain état de conscience — il n'y a que « ce qui est » . La dualité n'existe que lorsque vous essayez de nier ou d'échapper à « ce qui est » pour le transformer en « ce qui n'est pas » . Est-ce clair? Sommes-nous ensemble dans tout ceci?*** Des gens m'ont beaucoup parlé de tous ces

sujets, vos philosophes, vos experts en Védanta et vos érudits. Mais, comme les gens ordinaires, ils vivent dans la dualité. (Pas la dualité physique, homme et femme, grand et petit, peau claire et peau foncée, ce n'est pas la dualité.) Et puis, il y a l'idée selon laquelle le conflit est nécessaire car nous vivons dans la dualité et que par conséquent, ceux qui sont libérés des contraires, ce sont les illuminés. Vous inventez une philosophie autour de cela. Vous le lisez et vous l'acceptez; vous lisez tous les commentaires et vous restez coincés là où vous êtes. Tandis qu'au contraire, l'orateur dit qu'il n'y a pas réellement de dualité; on ne se libère pas de la dualité en atteignant des « sommets spirituels » ; vous n'atteindrez jamais des « sommets spirituels » si vous vivez dans la dualité, ni maintenant, ni dans une future réincarnation ou à la fin de votre vie. L'orateur dit qu'il n'y a que « ce qui est » et rien d'autre. « Ce qui est » est le seul fait. Son opposé est le non-fait et n'a pas de réalité. J'espère que c'est très clair, au moins logiquement, avec la raison. Si vous exercez votre raison, votre capacité de penser logiquement, « ce qui est » est bien évidemment plus important à comprendre que « ce qui devrait être » . Et nous nous accrochons à « ce qui devrait être » car nous ne savons pas comment nous occuper de « ce qui est » . Nous utilisons le contraire comme levier pour nous libérer de « ce qui est » ,

72

Donc, il n'y a que « ce qui est » et par conséquent, il n'y a pas de dualité. Il n'y a que l'envie et il n'y a pas la non-envie. Quand vous comprenez la profondeur de la violence sans lui échapper, sans fuir dans un idéal stupide de non-violence, quand vous la regardez, quand vous l'observez de très près, c'est-à-dire que vous lui consacrez toute l'énergie que vous gaspilliez en poursuivant son contraire — quand vous essayez de la supprimer, c'est une perte d'énergie, c'est le conflit — il n'y a pas de conflit. Je vous en prie, comprenez-le.

Supposons que l'on soit envieux, envieux de quelqu'un qui est très astucieux, brillant, intelligent, sensible, qui voit la beauté de la terre et la splendeur du ciel, qui aime cette terre très belle, alors que pour soi cela ne signifie rien. On veut être comme lui. On commence donc à l'imiter, à imiter sa façon de marcher, sa façon de regarder, sa façon de sourire; et pourtant on est toujours avide. Bien que l'on ait été éduqué depuis

l'enfance à ne pas être envieux, on n'a pas compris que ce « ne pas être » n'est que le contraire de ce que l'on est. On a été éduqué, conditionné; les livres que l'on nous a donnés, nous ont dit que la dualité existe et nous l'avons accepté. C'est très difficile de briser ce conditionnement. Notre conditionnement, depuis l'enfance, nous empêche de comprendre ce fait très simple: il n'y a que « ce qui est » . Le bon n'est

73

pas contraire du mauvais. Si le bon est tiré du mauvais alors il contient le mauvais. Réfléchissez-y sérieusement, travaillez-y, exercez-y votre esprit, de façon à vivre toujours avec « ce qui est » , avec ce qui se passe réellement, à l'intérieur et à l'extérieur. Quand vous êtes envieux, vivez avec ce fait, observez-le. D'ailleurs, l'envie est un processus très complexe, elle fait partie de la compétition, du désir de progrès, politiquement, religieusement et en affaires. Nous avons été élevés avec cela, et pour rompre cette tradition, cela demande beaucoup d'observation; cela ne consiste pas à prendre l'opposé de la tradition; observez seulement ce qu'est la tradition. J'espère que l' orateur est très clair . Vous êtes tous des gens traditionalistes et vous répétez psychologiquement, même intellectuellement, ce que l'on vous a appris; votre religion est fondée là-dessus.

Donc, une fois que vous avez vu ce fait qu'il n'y a que « ce qui est » et que vous observez avec toute l'énergie que vous avez, alors vous verrez que « ce qui est » n'a aucune valeur, aucune importance, c'est absolument inexistant.

Depuis l'enfance, on nous dit d'être bon. Le mot « bon » est un mot désuet, mais c'est vraiment un mot de toute beauté. Bon signifie être correct, correct dans vos paroles, correct dans votre comportement — mais pas selon une idée de ce qui est correct. Correct signifie être précis,

74

exact, sans prétention. Mais on n'est pas bon. Et nos parents, nos professeurs et nos éducateurs disent: « Sois bon » , ainsi se crée un conflit entre ce que l'on est et ce que l'on devrait être. Et on ne comprend pas le sens de ce mot; ce mot est d'ailleurs très, très subtil, il demande

beaucoup d'investigation. Bon signifie aussi être complètement honnête: ce qui signifie que l'on ne se conduit pas selon une tradition ou une mode, mais avec un grand sens de l'intégrité, qui a sa propre intelligence. Être bon signifie aussi être entier, non fragmenté. Mais nous sommes fragmentés, élevés dans cette tradition chaotique. L'important, ce n'est pas ce qu'est la bonté, mais pourquoi notre cerveau est prisonnier de la tradition. Donc, on doit comprendre ***pourquoi le cerveau, qui, répétons-le, est très subtil, qui est très profond, pourquoi ce cerveau a suivi la tradition.*** Il l'a suivi car il y trouve la sécurité, car on suit ce que nos parents ont dit et ainsi de suite. Cela nous donne un sentiment de sécurité, de protection — une sécurité et une protection fausses. On pense être en sécurité mais c'est irréel, c'est illusoire. On n'écouterait pas l'orateur car on a trop peur d'être sans tradition et de vivre en étant totalement attentif.

Votre croyance en Dieu est votre sécurité ultime. Regardez ce que la pensée a fait? Elle a créé une image de Dieu qu'ensuite vous adorez. C'est de l'auto-adoration. Alors vous commencez

75

à demander qui a créé la terre, qui a créé les cieux, l'univers etc. Ainsi, votre tradition commence à détruire le cerveau humain. Il est devenu répétitif, mécanique, il n'a aucune vitalité, si ce n'est pour gagner de l'argent, aller au bureau chaque matin pour le reste de votre vie et à la fin de tout cela mourir. Donc, il est important de découvrir si vous pouvez être libre de la tradition et ainsi vivre sans aucun conflit, vivre quotidiennement avec « ce qui est » et observer « ce qui est », non seulement à l'extérieur, mais aussi à l'intérieur. Alors vous créerez une société qui sera sans conflit.

le 27 décembre 1981

## CHAPITRE V

### BOMBAY

L'homme moyen gâche sa vie; il a beaucoup d'énergie, mais il la gaspille. Il passe sa vie au bureau ou à bêcher son jardin ou comme avocat ou autrement, ou bien il mène une vie de sannyasin. ***La vie de l'homme ordinaire paraît, finalement, tout à fait dénuée de sens, sans signification. Quand il regarde en arrière, à cinquante, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, qu'a-t-il fait de sa vie?***

***La vie a une signification tout à fait extraordinaire, avec sa grande beauté, avec ses souffrances et ses angoisses profondes, le travail de huit ou neuf heures du matin jusqu'à dix-sept heures pendant des années et des années, pour amasser de l'argent. A la fin de tout cela, qu'avons-nous fait de notre vie?*** L'argent, le sexe, le conflit incessant de l'existence, la lassitude, le tourment, le malheur et les frustrations c'est tout ce que nous possédons — avec peut-être quelques rares joies; ou bien, vous aimez peut-

77

être quelqu'un complètement, totalement, sans le sens du moi. Il semble y avoir bien peu de justice dans le monde. Les philosophes ont beaucoup parlé de justice. Les travailleurs sociaux parlent de justice. L'homme moyen veut la justice. Mais ***y a-t-il vraiment une justice dans la vie?*** L'un est intelligent, bien placé, avec un esprit brillant et beau; il a tout ce qu'il veut. L'autre n'a rien. L'un a une bonne éducation, il est raffiné et libre de faire tout ce qu'il veut. L'autre est infirme, pauvre d'esprit et de cœur. L'un est capable d'écrire et de parler; un être humain normal, l'autre non. C'est le problème de la philosophie avec son amour de la vérité et son amour de la vie. Mais la vérité est peut-être dans la vie, non dans les livres éloignés de la vie, ni dans les idées. La vérité est peut-être où nous sommes et dans notre façon de vivre. Quand on regarde autour de soi, la vie semble si vide et si dépourvue de sens pour beaucoup de gens. ***L'homme connaîtra-t-il jamais la justice? La justice existe-t-elle dans le monde?*** L'un est blond, l'autre est brun. L'un est sensible, brillant, conscient, plein de sensibilité, aimant un coucher de soleil, la splendeur de la lune, la lumière extraordinaire se reflétant sur

***l'eau; l'un le voit, l'autre pas. L'un est raisonnable, sain, en bonne santé et l'autre non. Donc, on se demande, sérieusement, si la justice existe dans le monde?***

78

Nous sommes censés être tous égaux devant la loi, mais certains sont « plus égaux » que d'autres qui n'ont pas les moyens de s'assurer les services d'un bon avocat. ***Certains sont bien nés, d'autres non. Quand on observe cela dans le monde, il y a apparemment très peu de justice.***

***Alors, où est donc la justice?*** Il semble qu'il ne peut y avoir de justice que lorsqu'il y a compassion. La compassion, c'est la fin de la souffrance. La compassion n'est pas le résultat d'une religion ou de l'appartenance à un culte. Vous ne pouvez pas être un Hindou avec toutes vos superstitions et les dieux que vous avez inventés, et malgré tout devenir compatissant — vous ne le pouvez pas. ***Pour qu'il y ait compassion, il doit y avoir liberté, la liberté totale et complète de tout conditionnement. Une telle liberté est-elle possible?*** Le cerveau humain est conditionné depuis des millions d'années. C'est un fait. Et il semble que plus vous acquérez du savoir sur ce qui concerne la terre et le ciel, plus vous vous enlisez. Quand il y a compassion, alors il y a intelligence et cette intelligence a la vision de la justice.

Nous avons inventé les idées de karma et de réincarnation; et nous pensons qu'en inventant ces idées, ces systèmes concernant quelque chose qui arrivera dans le futur, nous avons résolu la question de la justice. La justice ne commence que lorsque l'esprit est très lucide et qu'il y a compassion.

79

Nos cerveaux sont des instruments très complexes. Votre cerveau ou celui de l'orateur est le cerveau de l'humanité. Il ne s'est pas seulement développé depuis votre naissance jusqu'à maintenant. Il a évolué durant un temps infini et il a conditionné notre conscience. Cette conscience n'est pas personnelle; c'est le fond commun de tous les êtres humains. Quand vous observez cette conscience avec tout son contenu de croyances, dogmes, concepts, peurs, plaisirs, détresses, solitude,



découragement et désespoir, ce n'est pas votre conscience individuelle. Ce n'est pas l'individu qui détient cette conscience. Nous sommes profondément conditionnés à penser que nous sommes des individus séparés; mais ce n'est pas votre cerveau ou le mien. Nous ne sommes pas séparés. Nos cerveaux sont tellement conditionnés par l'éducation, par la religion que nous pensons être des individus séparés avec des âmes séparées etc. Nous ne sommes pas du tout des individus. Nous sommes le résultat de milliers d'années d'expériences humaines, d'efforts et de luttes. Donc, nous sommes conditionnés; par conséquent nous ne sommes jamais libres. Aussi longtemps que nous vivons avec ou par un concept, une conclusion, avec certaines idées ou certains idéaux, nos cerveaux ne sont pas libres et ainsi il n'y a pas de compassion. Quand on est libre de tout conditionnement c'est-à-dire, que l'on n'est plus ni hindou, chré-

80

tien, musulman ou bouddhiste, que l'on n'est plus prisonnier d'une spécialisation (bien que la spécialisation ait sa place), que l'on ne consacre plus entièrement sa vie à l'argent — alors il peut y avoir compassion. Tant que le cerveau est conditionné, tel qu'il l'est actuellement, il n'y a aucune liberté pour l'homme. Il n'y a pas « d'ascension » pour l'homme, comme certains philosophes ou certains biologistes le disent, en utilisant le savoir. Le savoir est nécessaire; pour conduire une voiture, pour faire des affaires, pour aller d'ici à chez vous, pour produire un développement technologique etc., il est nécessaire; mais pas le savoir psychologique que l'on a recueilli sur soi-même, qui finit en mémoire — mémoire qui est le résultat de pressions extérieures et de demandes intérieures.

Nos vies sont morcelées, fragmentées, divisées, elles ne sont jamais entières; nous n'avons jamais une observation holistique. Nous observons d'un certain point de vue. A l'intérieur, nous sommes morcelés, de telle sorte que notre vie est faite de contradictions, alors il y a un conflit constant. Nous ne considérons jamais la vie comme un tout, complet et indivisible. Le mot « complet » signifie sain de corps et d'esprit. Cela signifie aussi saint. Ce mot a une grande signification. Cela ne signifie pas que les différents fragments s'intègrent dans notre conscience humaine. (Nous essayons toujours d'inté-

grer les différentes contradictions.) Mais ***est-ce possible de considérer la vie comme un tout, la souffrance, le plaisir, la douleur, l'énorme angoisse, la solitude, le fait d'aller au bureau, d'avoir une maison, des enfants, d'avoir des rapports sexuels, comme si ce n'était pas des activités séparées, mais un mouvement holistique, une action unitaire? Est-ce possible? Ou sommes-nous condamnés à vivre éternellement dans la fragmentation et donc à vivre pour toujours dans le conflit? Est-ce possible d'observer la fragmentation et l'identification avec ces fragments?*** Observer, pas corriger, pas transcender, ni fuir ou supprimer, mais observer. Il ne s'agit pas de ce qu'il faut en faire; car si vous essayez de modifier quelque chose, vous agissez à partir d'un fragment et ainsi vous cultivez d'autres fragments et d'autres divisions. Tandis qu'au contraire si vous observez holistiquement, si vous observez l'ensemble du mouvement de la vie comme un tout, alors le conflit avec son énergie destructive, non seulement cesse mais de plus, une approche totalement neuve de la vie naîtra de cette observation.

***Je me demande si on est conscient de la façon dont notre vie quotidienne est morcelée? Et si l'on en est conscient, est-ce qu'on se demande alors: comment vais-je rassembler tout cela pour en faire un tout? Et quelle est cette entité, le « Je », qui veut rassembler toutes ces différentes***

***parties et les intégrer? Cette entité n'est-elle pas aussi un fragment?*** La pensée elle-même est fragmentaire, car le savoir n'est jamais complet sur rien. Le savoir est une accumulation de mémoire et la pensée est la réaction de cette mémoire, par conséquent, il est limité. La pensée ne peut jamais provoquer une observation holistique de la vie.

***Donc, peut-on observer tous ces fragments qui forment notre vie quotidienne et les regarder comme un tout?*** On est enseignant, ou simplement un chef de famille ou un sannyâsin qui a renoncé au monde; ce sont des façons fragmentaires de vivre une vie quotidienne. Peut-on observer le mouvement global de notre vie fragmentée avec ses motifs séparés et séparateurs; ***peut-on les observer sans l'observateur?***

L'observateur est le passé, l'accumulation des souvenirs. Il est ce passé et c'est le temps. Le passé regarde cette fragmentation et le passé en tant que mémoire, est aussi lui-même, le résultat de fragmentations antérieures. Donc, ***peut-on observer sans le temps, sans la pensée, le souvenir du passé et sans le mot?*** Car le mot est le passé et le mot n'est pas la chose. On regarde toujours à l'aide des mots; avec des explications, qui sont le mouvement des mots. Nous n'avons jamais une perception directe. La perception directe c'est l'insight qui transforme les cellules du cerveau. Notre cerveau a été conditionné par le temps et

83

il fonctionne en pensant. Il est prisonnier de ce cycle. Quand il y a une pure observation d'un problème, il y a une transformation, une mutation, dans la structure même des cellules.

Nous avons créé le temps, le temps psychologique. Nous sommes maîtres de ce temps intérieur que la pensée a fabriqué. C'est pourquoi nous devons comprendre la nature du temps que l'homme a créé — le temps psychologique sous forme d'espoir ou de réussite. ***Pourquoi les êtres humains, ont-ils psychologiquement, intérieurement, créé le temps — le temps où on sera bon; le temps où on sera libre de la violence; le temps pour atteindre l'illumination; le temps pour atteindre un état d'esprit exalté; le temps sous forme de méditation?*** Quand on fonctionne dans le domaine du temps, on provoque une contradiction et de là le conflit. Le temps psychologique c'est le conflit.

C'est vraiment une grande découverte si l'on réalise la vérité que l'on est le passé, le présent et le futur; c'est-à-dire le temps sous forme de sa voir psychologique. On crée dans notre conscience, une division entre notre vie et le temps lointain qu'est la mort. C'est-à-dire, on vit avec tous nos problèmes et la mort est quelque chose à éviter, à ajourner, à tenir à distance — ce qui est une autre fragmentation dans notre vie. Observer holistiquement le mouvement global de la vie, c'est vivre à la fois la vie et la mort. Mais on

84

s'accroche à la vie et on évite la mort; on n'en parle même pas. Ainsi, non

seulement on a fragmenté notre vie, superficiellement, physiquement, mais en plus, on s'est séparé de la mort. ***Qu'est-ce que la mort?*** N'est-ce pas une partie de notre vie? On peut en avoir peur, on peut vouloir éviter la mort et prolonger la vie, mais elle se termine toujours par la mort.

***Qu'est-ce que vivre? Qu'est-ce que vivre, c'est-à-dire notre conscience?***

La conscience est faite de son contenu et le contenu n'est pas différent de la conscience. La conscience est ce que nous croyons, nos superstitions, nos ambitions, notre avidité, notre esprit de compétition, notre attachement, notre souffrance, la profondeur de la solitude, les dieux, les rituels — tout cela c'est notre conscience, c'est-à-dire nous-même. Mais cette conscience ne nous appartient pas en propre, c'est la conscience de l'humanité. Nous sommes le monde et le monde est nous. Nous sommes notre conscience avec son contenu. Ce contenu est le fond commun de toute l'humanité. Par conséquent, psychologiquement, intérieurement, nous ne sommes pas un individu. On peut avoir extérieurement une forme différente d'un autre, jaune, noir, brun de peau, petit ou grand, femme ou homme, mais intérieurement, en profondeur, nous sommes similaires — avec peut-être quelques variations, mais la similitude est comme un fil qui réunit les perles. Nous devons

85

comprendre ce qu'est la vie, alors nous pourrions comprendre ce qu'est la mort. Ce qui précède la mort est plus important que ce qui la suit. ***Avant la fin, bien avant la dernière minute, qu'est-ce que vivre? Est-ce ce tourment, ce conflit sans relation avec l'autre, est-ce cela vivre?*** Ce sentiment de profonde solitude intérieure, c'est cela que l'on appelle vivre. Pour fuir cette soi-disant vie, vous allez à l'église, au temple, vous allez prier et adorer, ce qui n'a absolument aucun sens. Si vous avez de l'argent, vous vous livrez à des extravagances — dépenses excessives pour le mariage dans ce pays. Vous connaissez bien toutes les ruses que vous utilisez pour fuir votre propre conscience, votre propre état d'esprit. C'est cela que l'on appelle vivre. Et la mort est la fin. La fin de tout ce que vous connaissez. La fin de tout attachement, de tout l'argent que vous avez accumulé et que vous ne pouvez pas emporter avec vous; alors vous avez peur. La peur fait partie de votre vie: Et ainsi, quel que vous soyez, que vous soyez riche ou pauvre, que vous ayez une position importante, quel que soit votre pouvoir, que vous soyez un homme politique, du plus grand jusqu'au plus bas filou en politique, il y a une fin, que l'on appelle

la mort. Et **qu'est-ce que mourir?** Le « moi » avec toutes les accumulations qu'il a rassemblées pendant toute sa vie, toute la douleur, la solitude, le désespoir, les larmes, les rires, la souffrance

86

– c'est le « moi » avec tous ses mots. La récapitulation de tout cela c'est « moi » . J'ai beau prétendre qu'en « moi » , il a un esprit supérieur, l'atman, l'âme, quelque chose d'éternel, mais tout cela est fabriqué par la pensée et la pensée n'est pas sacrée. Telle est donc notre vie, le « moi » auquel vous vous cramponnez, auquel vous êtes attaché et la conclusion de tout cela, c'est la mort. C'est la peur du connu et la peur de l'inconnu; le connu c'est notre vie et nous avons peur de cette vie et l'inconnu c'est la mort dont nous avons peur aussi. **Avez-vous déjà vu un homme ou une femme effrayé par la mort? L'avez-vous déjà vu de près?** La mort c'est la négation totale du passé, du présent et du futur, de tout ce qui est « moi » . Et à cause de cette peur de la mort, vous pensez qu'il y a d'autres vies à vivre. Vous croyez à la réincarnation pour la plupart d'entre vous. C'est une projection agréable et heureuse qui reconforte, et qui a été inventée par des gens qui n'ont pas compris ce qu'est la vie. Ils voient que la vie c'est la douleur, le conflit constant, la détresse sans fin avec de temps en temps l'éclat du sourire, du rire et de la joie et ils disent: « Nous allons revivre une autre vie; après la mort, je retrouverai ma femme — ou mon mari, mon fils, mon dieu. » Pourtant, nous n'avons pas compris qui nous sommes et à quoi nous sommes attachés. **A quoi sommes-nous attachés? A l'argent?** Si vous êtes

87

attaché à l'argent, c'est vous, l'argent c'est vous. Comme un homme attaché à un vieux meuble, un beau vieux meuble du XIVe siècle, bien brillant et de grande valeur, il est attaché à ce meuble; par conséquent il est le meuble. Donc, **à quoi êtes-vous attaché? Votre corps?** Si vous étiez vraiment attaché à votre corps, vous en prendriez soin, en mangeant correctement, en lui faisant faire correctement de l'exercice, mais vous ne le faites pas. Vous êtes juste attaché à l'idée du corps — à l'idée, mais pas au véritable instrument. Si vous êtes attaché à votre femme, c'est à

cause de vos souvenirs. Si vous lui êtes attaché, elle vous rassure sur ceci ou cela, avec toutes les banalités de l'attachement et la mort survient et vous sépare.

Donc on doit examiner de très près et très profondément nos attachements. La mort ne nous permet pas d'avoir quoi que ce soit quand on meurt. ***Notre corps est incinéré ou enterré, et qu'a-t-on laissé?*** Notre fils pour lequel nous avons amassé beaucoup d'argent que, de toute façon, il utilisera mal. Il héritera de nos biens, paiera les droits et traversera toutes les terribles angoisses de l'existence, tout comme on l'a fait soi-même. Est-ce ce à quoi on est attaché? Ou ***est-on attaché à notre savoir***, ayant été un grand auteur, un grand poète ou un grand peintre? Ou ***est-on attaché aux mots***, car les mots jouent un rôle très important dans notre vie? Aux mots

88

seuls. On ne regarde jamais derrière les mots. On ne voit jamais que le mot n'est pas la chose, que le symbole n'est jamais la réalité.

***Le cerveau et la conscience humaine peuvent-ils être libres de cette peur de la mort? Comme nous sommes maîtres du temps psychologique, peut-on vivre avec la mort — sans se séparer de la mort comme si c'était une chose à éviter, à ajourner, quelque chose à mettre de côté?*** La mort fait partie de la vie. ***Peut-on vivre avec la mort et comprendre le sens de la fin?*** C'est-à-dire comprendre le sens de la négation; rompre avec ses attachements, abandonner ses croyances, en les rejetant. Quand on rejette, termine, il y a une chose totalement neuve. Donc, ***pendant notre vie, peut-on complètement supprimer l'attachement?*** C'est cela vivre avec la mort. La mort signifie la fin. De cette façon, il y a incarnation, il y a quelque chose de neuf qui se passe. Savoir finir est extrêmement important dans la vie — pour comprendre la profondeur et la beauté du rejet de ce qui n'est pas la vérité. Supprimer par exemple son double langage. Si on va au temple, rejeter le temple, de façon que votre esprit ait cette qualité d'intégrité.

La mort est une fin et elle a une importance extraordinaire dans la vie. Pas le suicide, pas l'euthanasie, mais la fin de nos attachements, de notre orgueil, de notre antagonisme ou de notre haine pour autrui. Quand on regarde holistique-

ment la vie, alors la mort, la vie, la détresse, le désespoir, la solitude et la souffrance, tout cela est qu'un seul et même mouvement. Quand on voit holistiquement, il y a une liberté totale vis-à-vis de la mort — ce qui ne veut pas dire que le corps ne va pas être détruit. Il y a un sens de la fin et par conséquent il n'y a pas de continuité — il y a une liberté à l'égard de la peur de ne pas pouvoir continuer.

Quand un être humain comprend la pleine signification de la mort, il y a la vitalité, la plénitude, qui se trouve derrière cette compréhension; il est en dehors de la conscience humaine. Quand vous comprenez que la vie et la mort ne font qu'un — ils ne font qu'un quand dans votre vie, vous commencez à mettre fin aux choses — alors vous vivez côte à côte avec la mort, ce qui est la chose la plus extraordinaire à faire; il n'y a ni le passé, ni le présent, ni le futur, il n'y a que la fin.

*le 6 février 1982*

90

## CHAPITRE VI

### NEW YORK

Il faut bien comprendre que nous n'essayons pas de vous convaincre de quoi que ce soit. Nous ne faisons aucune propagande; nous n'exprimons pas non plus de nouvelles idées, une théorie exotique ou une philosophie fantastique; nous ne présentons pas non plus une sorte de conclusion et nous ne vous recommandons pas davantage une certaine foi. Je vous en prie, soyez-en bien convaincu. Mais ensemble, vous et l'orateur, allez observer ce qui arrive dans le monde, pas d'un point de vue particulier, ni en fonction d'une attitude linguistique, nationaliste, ou religieuse. Nous allons ensemble, si vous le voulez bien, observer, sans préjugé, librement, sans distorsion, ce qui arrive réellement à travers le monde. Il est important de comprendre que nous ne faisons qu'observer, sans prendre parti, sans avoir de conclusions en fonction desquelles on observe, mais nous examinons librement, rationnellement, sainement,

***les êtres humains dans le monde entier, sont devenus ce qu'ils sont: brutaux, violents, pleins d'idées fantastiques, avec leur culte du nationalisme ou du tribalisme, avec toutes les divisions de la foi, avec tous leurs prophètes, gourous et toutes ces structures religieuses qui ont perdu toute signification.***

Une telle observation n'est pas un défi, elle ne vous apportera pas non plus une expérience. L'observation n'est pas l'analyse. L'observation sans distorsion, c'est voir clairement, sans que ce soit à partir d'un point de vue personnel ou idéologique; c'est observer de façon à voir les choses telles qu'elles sont, à la fois à l'extérieur et à l'intérieur, ce qui se passe extérieurement et comment nous vivons psychologiquement. Nous parlons ensemble comme deux amis se promenant dans un petit chemin tranquille, par un jour d'été, observant et discutant de leurs problèmes, leur douleur, leurs souffrances, leur tristesse, leurs désordres, leurs incertitudes, leur manque de sécurité, et voyant clairement ***pourquoi les êtres humains dans le monde entier se comportent comme ils le font; nous demandons pourquoi, après des millénaires et des millénaires, les êtres humains continuent à souffrir, à avoir de grandes douleurs psychologiques, à être anxieux, hésitants et effrayés, sans aucune sécurité intérieure ou extérieure.***

Il n'y a aucune division entre l'extérieur et

l'intérieur, entre le monde que les êtres humains ont créé extérieurement et le mouvement qui a lieu à l'intérieur — c'est comme une marée, qui va et qui vient, c'est le même mouvement. Il n'y a aucune division, telle que l'extérieur et l'intérieur, c'est un mouvement continu. Pour comprendre ce mouvement nous devons examiner ensemble notre conscience, ce que nous sommes, ***pourquoi nous nous comportons comme nous le faisons, en étant cruels et en n'ayant pas de véritables relations avec les autres. Nous devons examiner pourquoi, après des millénaires et des millénaires, nous vivons dans un conflit et une misère perpétuels et***



***pourquoi les religions ont complètement perdu leur signification. Nous allons prendre notre existence humaine telle qu'elle est, l'observer et vraiment découvrir nous-même, s'il existe une possibilité de changement radical de la condition humaine — pas un changement superficiel, ni une révolution matérielle, aucune d'entre elles n'a apporté de changement radical, fondamental dans le psychisme. Et nous allons découvrir s'il est possible que le conflit, la lutte, la douleur et la souffrance de notre vie quotidienne cessent. Nous allons observer ensemble et voir s'il est possible d'être complètement libre de toute cette torture qu'est la vie, avec de temps en temps ses joies.***

Ce n'est pas un sermon; vous partagez, vous

93

participez à cette observation. Nous n'utilisons pas un jargon spécial ou des références linguistiques particulières. Nous utilisons un langage simple, de tous les jours. La communication n'est possible que lorsque nous sommes ensemble — on doit insister sur le mot « ensemble » lors de cet examen de nos vies et de la raison pour laquelle nous sommes ce que nous sommes devenus.

***Quelle est la place du savoir dans la transformation de l'homme? A-t-il une place dans toute cette transformation? Le savoir est nécessaire dans notre vie de tous les jours, où l'on va au bureau, où l'on exerce ses différentes compétences et ainsi de suite: il est nécessaire dans le monde technologique, dans le monde scientifique. Mais dans la transformation du psychisme, dont nous faisons partie, le savoir a-t-il sa place?***

Le savoir est l'accumulation de l'expérience pas seulement de l'expérience personnelle, mais aussi de l'expérience passée que l'on nomme tradition. Cette tradition est transmise à chacun de nous. Nous avons accumulé non seulement le savoir psychologique individuel et personnel, mais aussi le savoir psychologique qui nous a été transmis et qui a conditionné l'homme pendant des millénaires. ***Nous nous demandons si ce savoir psychologique pourra jamais transformer l'homme radicalement, de***

94

***façon à ce qu'il soit un être humain totalement non-conditionné. Parce que s'il y a la moindre forme de conditionnement, psychiquement, intérieurement, on ne peut pas trouver la vérité. La vérité est une contrée sans chemin et elle doit venir vers nous quand nous sommes totalement libres du conditionnement.***

Il y a ceux qui acceptent et qui disent que le conditionnement de l'homme est inévitable et qu'il ne peut lui échapper. Il est conditionné et il ne peut pas faire mieux que d'améliorer ou de modifier ce conditionnement. Il y a dans la pensée occidentale, un élément très fort qui sous-tend cette position. L'homme est conditionné par le temps, par l'évolution génétique, par la société, par l'éducation et par la religion. Ce conditionnement peut être modifié, mais l'homme ne peut jamais s'en libérer. C'est ce que les communistes et d'autres prétendent, faisant remarquer que si l'on regarde l'histoire et les faits, nous sommes tous conditionnés par le passé, par notre éducation, par notre famille et ainsi de suite. Ils disent que l'on ne peut pas échapper à ce conditionnement et que par conséquent l'homme est condamné à toujours souffrir, à toujours vivre dans l'incertitude et à toujours suivre ce chemin de lutte, de douleur et d'angoisse.

Ce que nous disons est très différent; nous disons que ce conditionnement peut être com-

95

plètement supprimé, de telle sorte que l'homme soit libre. ***Nous allons examiner ce qu'est le conditionnement et ce qu'est la liberté. Nous allons voir si ce conditionnement, qui est profondément enraciné dans les replis profonds de notre esprit et qui agit aussi superficiellement, s'il peut être compris, afin que l'homme soit totalement libre de toute douleur et de toute angoisse.***

Donc, nous devons d'abord regarder ***notre conscience, de quoi elle est faite, quel est son contenu. Nous devons nous demander si le contenu de cette conscience, avec laquelle nous nous identifions en tant qu'individu, est en fait une conscience individuelle. Cette conscience individuelle, que chacun d'entre nous maintient soigneusement séparée des autres, est-elle vraiment individuelle? Ou bien est-ce la conscience de l'humanité?*** Je vous en prie, écoutez d'abord ceci. Vous pouvez ne pas être d'accord du tout. Ne le rejetez pas, observez seulement. Il ne s'agit pas d'être tolérant — la tolérance est l'ennemi de l'amour; observez

simplement, sans opposition, ce que nous disons: **la conscience avec laquelle nous nous sommes identifiés en tant qu'individus, est-elle vraiment individuelle?** Ou bien est-ce la conscience de l'humanité? C'est-à-dire, la conscience avec tout son contenu de douleur, de souvenirs, de chagrin, d'attitudes nationalistes, de foi, d'adoration, est la même à

96

travers le monde. Où que l'on aille, l'homme souffre, lutte, se bat, est anxieux, plein d'incertitude, d'angoisse, de désespoir, de découragement, croyant à toutes sortes d'absurdités religieuses et superstitieuses. C'est commun à tout le genre humain, que ce soit en Asie ou ici en Occident. Donc, votre conscience, avec laquelle vous vous êtes identifiés, comme étant votre conscience « individuelle » , est une illusion. C'est la conscience du reste de l'humanité. Vous êtes le monde et le monde est vous. Je vous en prie, considérez ceci, voyez-en le sérieux, la responsabilité que cela implique. Vous avez lutté toute votre vie, en tant qu'individu, une entité séparée du reste de l'humanité et quand vous découvrez que votre conscience est la conscience du reste de l'humanité, cela signifie que vous êtes l'humanité, vous n'êtes pas un individu. Vous pouvez avoir des compétences, des tendances, des réactions propres, mais, en réalité, vous êtes le reste du genre humain, car votre conscience est la conscience de chaque être humain. Cette conscience est le résultat de milliers et de milliers d'années. La pensée a toujours été très importante dans nos vies. La pensée a créé la technologie moderne, elle a créé les guerres, elle a divisé les gens en nationalités, elle a produit les religions séparées, la pensée a créé la merveilleuse architecture des anciennes cathédrales,

97

temples et mosquées. Les rituels, les prières, tout le cirque — si je peux utiliser ce mot — qui continue au nom de la religion, est fabriqué par la pensée.

La conscience est l'activité de la pensée et la pensée a acquis une importance énorme dans nos vies. **Nous devons observer ce qu'est la**

***pensée, qui a provoqué une extraordinaire confusion dans le monde.*** La pensée joue un rôle dans nos relations, intimes ou non, avec les autres. La pensée est la source de la peur. Nous devons observer quelle est la place de la pensée dans le plaisir, ***quelle est sa place dans la souffrance et si elle a sa place dans l'amour.*** Il est important d'observer le mouvement de la pensée en soi.

Observer le mouvement de la pensée fait partie de la méditation. La méditation n'est pas une répétition absurde de mots à laquelle on consacre quelques minutes le matin, l'après-midi et le soir. La méditation fait partie de la vie. La méditation, c'est découvrir la relation de la pensée et du silence; la relation de la pensée et de ce qui est hors du temps. La méditation fait partie de notre vie quotidienne, tout comme la mort fait partie de notre vie et comme l'amour en fait aussi partie. Il est assez facile, quand on vous pose une question qui vous est familière, de répondre immédiatement. On vous demande votre nom,

98

vous y répondez instantanément, car vous l'avez répété si souvent qu'il vient aisément. Mais si l'on vous pose une question compliquée, il y a un intervalle entre la question et la réponse. Pendant cet intervalle, la pensée enquête — et finalement découvre une réponse. Mais quand on vous pose une question très profonde et que vous répondez: « Je ne sais pas », la pensée cesse. Très peu de gens disent vraiment: « Je ne sais pas », ils font semblant de penser qu'ils savent. Vraisemblablement, beaucoup d'entre vous croient en Dieu. C'est le dernier espoir, le dernier plaisir, l'ultime sécurité. Et quand vous vous posez réellement la question, sérieusement, avec une grande honnêteté: ***connaissez-vous vraiment Dieu, croyez-vous réellement?*** Alors si vous êtes vraiment honnête, vous dites « En vérité, je ne sais pas ». Alors, votre esprit observe réellement.

L'accumulation de l'expérience emmagasinée dans le cerveau sous forme de mémoire, c'est le savoir et la réaction à cette mémoire, c'est la pensée. La pensée est un processus matériel — il n'y a rien de sacré dans tout ce qui touche à la pensée. L'image que nous adorons comme étant sacrée, fait toujours partie de la pensée. Sans cesse, la pensée divise, sépare, fragmente et le savoir n'est jamais complet, sur rien. La pensée, qu'elle soit sublime ou banale, est toujours fragmentaire, entraîne toujours la division, car elle

provient de la mémoire. Toutes nos actions sont basées sur la pensée, par conséquent, toute action est limitée, fragmentaire, incomplète et sème la division — elle ne peut jamais être holistique. La pensée, que ce soit celle des plus grands génies, des plus grands peintres, musiciens, scientifiques ou celle qui prend la forme de nos petites pensées quotidiennes, est toujours limitée, fragmentaire et elle entraîne toujours la division.

Chaque action qui provient de cette pensée, apporte inévitablement le conflit. Il y a les divisions nationalistes, tribales, auxquelles l'esprit s'accroche dans sa recherche de sécurité. C'est cette recherche même de sécurité qui provoque les guerres. La recherche de sécurité est aussi l'activité de la pensée; donc il n'y a pas de sécurité dans la pensée.

La substance même du contenu de notre conscience, c'est la pensée. ***La pensée a créé dans la conscience, une structure de peur, de croyance. L'idée d'un sauveur, de la foi, de l'angoisse, de la douleur — tout cela est fabriqué par la pensée et c'est le contenu de la conscience. Nous nous demandons si ce contenu de la conscience peut être effacé, afin qu'il y ait une dimension totalement différente. Ce n'est que dans cette dimension, qu'il peut y avoir créativité; la créativité n'est pas dans le contenu de la conscience.***

Examinons maintenant, un des contenus de

100

notre conscience: la relation entre les êtres humains. ***Entre un homme et une femme, pourquoi y a-t-il un tel conflit dans cette relation, une telle détresse et une constante division?*** Il est important d'approfondir cela, parce que l'homme existe en relation; il n'existe pas un saint, un ermite ou un moine qui ne soit relié, même s'il se retire dans un monastère ou s'il va dans une caverne de l'Himalaya — il est toujours relié. ***Il est important de comprendre pourquoi les êtres humains ne vivent jamais en paix dans leurs relations, pourquoi il y a cette lutte et cette douleur, cette jalousie, cette angoisse terribles et de voir s'il est possible d'être débarrassé de tout cela et ainsi d'être réellement en relation.*** Pour découvrir ce qu'est la véritable relation, il faut beaucoup de recherche et

d'observation. L'observation n'est pas l'analyse. Une fois encore, il est important de le comprendre, car la plupart d'entre nous sont habitués à l'analyse. ***Nous observons la véritable relation de l'homme avec l'homme et la femme, entre deux êtres humains, nous nous demandons pourquoi il y a une telle lutte, une telle angoisse, une telle douleur. Dans la relation entre deux êtres humains, qu'ils soient mariés ou non, est-ce qu'il leur arrive de se rencontrer, psychologiquement?*** Ils peuvent se rencontrer physiquement, au lit, mais intérieurement, psychologiquement, ne sont-ils pas comme deux parallèles,

101

chacune poursuivant sa propre vie, sa propre ambition, son accomplissement, sa propre expression? Donc, telles deux parallèles, ils ne se rencontrent jamais et par conséquent, il y a combat, lutte et douleur de ne pas avoir de véritable relation. Ils disent être en relation, mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas honnête, car chacun a une image de lui-même. En plus de cette image, chacun a une image de la personne avec laquelle il vit. En réalité, nous avons deux images, ou de multiples images. Il a créé une image d'elle et elle en a créé une de lui. Ces images sont fabriquées par les réactions qui sont des souvenirs, qui deviennent l'image, l'image que vous avez d'elle ou qu'elle a de vous. La relation est entre les deux images qui sont le symbole des souvenirs, des douleurs. Ainsi, il n'y a pas de relation.

Donc, ***on se demande s'il est possible de n'avoir absolument aucune image de l'autre?*** Tant que vous avez une image d'elle et elle de vous, il y a forcément conflit car le fait de cultiver des images détruit la relation. ***A l'aide de l'observation, peut-on découvrir s'il est possible de ne pas avoir d'image de soi et des autres — n'avoir absolument aucune image?*** Tant que l'on a une image de soi, on est blessé. C'est une des souffrances de la vie, depuis l'enfance, en passant par l'école, le collège, l'université et tout au long de la vie, nous sommes constam-

102

ment blessés, avec toutes les conséquences et le processus graduel d'isolement en vue de ne pas être blessé. Et ***qu'est-ce qui est blessé?*** C'est

l'image que l'on a fabriquée de soi. Si l'on était totalement débarrassé de toutes les images, alors on ne serait plus blessé, ni flatté.

Mais, la plupart des gens trouvent la sécurité dans l'image qu'ils se sont fabriqué d'eux-mêmes, c'est-à-dire, l'image que la pensée a créée. Donc, ***nous nous demandons, en l'observant, si cette image construite depuis l'enfance, assemblée par la pensée, une structure de mots, une structure de réactions, un processus de souvenirs — des douleurs, des blessures, des idées, des incidents considérables, profonds et vivaces — si cette image peut prendre fin — car ce n'est qu'à cette condition que l'on peut avoir une relation avec un autre.*** Dans la relation, quand il n'y a pas d'image, il n'y a pas de conflit. Ce n'est pas une théorie, une idée; l'orateur dit que c'est un fait. Si on l'examine très profondément, on découvre que l'on peut vivre dans ce monde monstrueux sans avoir la moindre image de soi; alors notre relation a une signification totalement différente — il n'y a plus aucun conflit.

***Maintenant, je vous en prie, pendant que vous écoutez l'orateur, êtes-vous conscient de votre propre image et de sa fin? Ou bien allez-vous demander: « Comment vais-je faire cesser***

103

***cette image?*** » Quand vous demandez « Comment » , voyez ce que ce mot implique. Le « comment » signifie que quelqu'un va vous dire que faire. Ainsi, ce quelqu'un, qui va vous dire ce qu'il faut faire, devient le spécialiste, le gourou, le leader. Mais vous avez eu des leaders, des spécialistes, des psychologues, toute votre vie; et ils ne vous ont pas changé. Donc, ne demandez pas « comment » , mais découvrez vous-même, si vous pouvez être débarrassé de cette image, totalement. Vous pouvez en être libre, si vous faites complètement attention à ce qu'un autre dit. Si votre femme ou votre ami vous dit quelque chose de déplaisant et si à ce moment, vous êtes complètement attentif, alors dans cette attention, il n'y a aucune création d'images. Alors, la vie a une signification totalement différente.

Nous observons notre conscience, avec son contenu. Son contenu, tel que la blessure, les relations, constitue notre conscience. La peur est aussi un autre contenu de notre conscience; nous vivons avec la peur, non seulement extérieurement mais aussi bien plus profondément, dans les recoins obscurs de notre esprit, il y a une peur profonde, une peur du

futur, une peur du passé et une peur du vrai présent. Nous devrions parler ensemble de la possibilité pour les êtres humains, vivant dans ce monde tel

104

qu'il est aujourd'hui — menacé par les guerres, vivant notre vie quotidienne — d'être totalement, complètement libre de toute peur psychologique. La plupart d'entre vous, ne se sont peut-être jamais posé cette question. Ou peut-être l'avez-vous fait et avez-vous essayé de trouver un moyen d'échapper à la peur, de la supprimer, de la rejeter, ou de la rationaliser. Mais si vous observez réellement profondément la nature de la peur, alors vous devez regarder ce qu'est la peur, vous devez vraiment voir **quelles sont les causes qui contribuent à la peur**. La plupart d'entre nous ont peur, peur du lendemain, peur de la mort, de votre mari ou de votre femme ou de votre petite amie; il y a tant de choses dont nous avons peur. La peur est semblable à un grand arbre aux branches innombrables; ce n'est pas bon de couper seulement les branches, vous devez aller à sa racine même et voir s'il est possible de l'extirper d'une façon si complète que vous vous en libériez. Il ne s'agit pas de savoir si nous resterons toujours libres de la peur; quand vous en avez vraiment supprimé les racines, alors la peur n'a plus la possibilité de rentrer dans votre vie psychologique.

La comparaison est une des causes de la peur, se comparer avec un autre. Ou se comparer à ce que l'on a été et à ce que l'on voudrait être. Le mouvement de comparaison c'est le conformis-

105

me, l'imitation, l'adaptation; c'est une des sources de la peur. **A-t-on jamais essayé de ne jamais se comparer avec un autre que ce soit physiquement ou psychologiquement?** Quand on ne se compare pas, alors on ne devient pas. Toute notre éducation nous pousse à devenir quelque chose, à être quelque chose. Si l'on est pauvre, on souhaite devenir riche — si l'on est riche, on souhaite plus de pouvoir. Religieusement ou socialement, on veut toujours devenir quelque chose. Dans cette volonté, dans ce désir de devenir, il y a la comparaison. Vivre



sans comparaison, c'est la chose extraordinaire qui arrive quand on n'a pas de mesure. Tant que l'on mesure psychologiquement, la peur est inévitable parce que l'on lutte toujours et que la réussite n'est pas assurée.

Le désir est une autre raison de la peur. Nous devons observer la nature et la structure du désir et ***pourquoi le désir a pris une telle importance dans nos vies***. Le désir va inévitablement de pair avec le conflit, la compétition et la lutte. Donc, il est important, si vous êtes sérieux — et ceux qui sont sérieux, vivent vraiment, pour eux la vie a une signification et une responsabilité énormes — de découvrir ce qu'est le désir. Dans le monde entier les religions ont dit: « Supprimez le désir! » Les moines — il n'est pas question des religieux qui ne sont pas sérieux, mais de ceux qui se sont engagés dans une organisation

106

religieuse appartenant à leur propre foi — ont essayé de transférer ou de sublimer le désir au nom d'un symbole, d'un sauveur. Mais le désir est une force extraordinaire dans notre vie. On le supprime, on le fuit, on échange les activités du désir, ou on le rationalise, en voyant comment il apparaît et quelle est sa source. Donc, observons le mouvement du désir. Nous ne disons pas qu'il faut le supprimer, le fuir ou le sublimer — quel que soit le sens de ce mot.

La plupart d'entre nous sont des êtres humains extraordinaires. Nous voulons que tout soit expliqué, nous voulons que tout soit très soigneusement exposé sous forme de mots ou d'un schéma, et nous pensons que nous l'avons compris. Nous sommes devenus esclaves des explications. Nous n'essayons jamais de découvrir nous-même, ***quel est le mouvement du désir et comment il naît***. L'orateur va explorer cette question, mais l'explication n'est pas la réalité. Le mot n'est pas la chose. On ne doit pas être prisonnier des mots, des explications. La montagne peinte sur une toile n'est pas la véritable montagne. Elle peut être très bien peinte, mais elle n'a pas son extraordinaire et profonde beauté, ni sa majesté se découpant sur le ciel bleu. De même, l'explication du désir n'est pas le véritable mouvement du désir. L'explication n'a aucune valeur tant que l'on ne voit pas réellement soi-même.

L'observation doit être libre, sans direction, sans motif, pour pouvoir comprendre le mouvement du désir. Le désir provient de la sensation. La sensation, c'est le contact, la vision. Alors, la pensée crée une image à partir de cette sensation; ce mouvement de la pensée est l'origine du désir. Par exemple, vous voyez une belle voiture et la pensée crée l'image de vous dans cette voiture, etc; le désir débute à ce moment. Si vous n'aviez pas de sensation, vous seriez paralysé. L'activité des sens est indispensable. Quand la sensation de la vision ou du toucher commence, alors la pensée fabrique l'image de vous dans cette voiture. Le désir naît au moment où la pensée crée l'image.

Il faut un esprit très attentif pour voir l'importance de toute la sensation — pas une certaine activité des sens, suivie par l'activité de la pensée créant une image. ***Avez-vous déjà observé un coucher de soleil et le mouvement de la mer, avec tous vos sens?*** Quand vous observez avec tous vos sens, il n'y a pas de centre à partir duquel vous observez. Tandis que si vous cultivez seulement un ou deux sens, il y a fragmentation. Là où il y a fragmentation, il y a la structure du « moi » , En observant le désir, en tant que facteur de la peur, voyez comment la pensée survient et crée l'image. Mais si l'on est complètement attentif alors la pensée ne s'immisce pas dans le

108

mouvement de la sensation. Cela demande une grande attention intérieure avec sa discipline.

***Le temps est un autre facteur de la peur*** — le temps psychologique, pas celui du lever et du coucher de soleil, d'hier, d'aujourd'hui et de demain. Le temps est un des facteurs les plus importants de la peur. Il ne s'agit pas de faire cesser le temps qui est mouvement, mais de comprendre la nature du temps psychologique, pas intellectuellement ou avec des mots, mais on doit vraiment l'observer psychologiquement, intérieurement. Nous pouvons être libres du temps ou nous pouvons en être esclaves. Dans la plupart d'entre nous il y a un élément de violence qui n'a jamais été résolu, jamais effacé de façon à nous permettre de vivre sans aucune violence. Ne pouvant pas être débarrassés de la violence, nous avons créé l'idée de son contraire: la non-violence. La non-violence est un non-fait — la violence est un fait. La non-violence n'existe pas — si ce n'est sous

forme d'idée. Ce qui existe, « ce qui est » , c'est la violence. C'est comme ces gens, en Inde, qui disent qu'ils vénèrent l'idée de la non-violence, ils la prêchent, ils en parlent, ils l'imitent — ils s'occupent d'un non-fait, d'une non-réalité, d'une illusion. Ce qui est un fait, c'est la violence, grande ou petite, mais la violence. Quand vous poursuivez la non-violence, qui est une illusion, qui n'est pas une réalité, vous

109

cultivez le temps. C'est-à-dire « Je suis violent, mais je serai non-violent » . Le « Je serai » , c'est le temps, qui est le futur, un futur qui n'a aucune réalité, c'est une invention de la pensée pour s'opposer à la violence. C'est l'ajournement de la violence qui crée le temps. Lorsqu'il y a une compréhension et ainsi la fin de la violence, il n'y a pas de temps psychologique. Nous pouvons être maîtres du temps psychologique; ce temps peut être totalement éliminé si vous voyez que le contraire n'a pas de réalité. « Ce qui est » n'a pas de temps. Pour comprendre « ce qui est » , il n'y a pas besoin de temps, mais seulement une observation complète. Dans l'observation de la violence, par exemple, il n'y a pas de mouvement de pensée, il y a seulement la possession de cette énorme énergie que l'on appelle violence et son observation. Mais à partir du moment où il y a une distorsion, l'ambition de devenir non-violent, vous avez introduit le temps.

La comparaison, avec toute sa complexité, le désir et le temps, sont des éléments de la peur de la peur très profondément enracinée. Lorsqu'il y a observation et par conséquent, aucun mouvement de pensée — on observe seulement le mouvement total de la peur — il y a cessation complète de la peur et l'observateur n'est pas différent de l'observé. C'est un élément très important à comprendre. Et pendant que vous

110

observez, complètement, la peur cesse, alors l'esprit humain n'est plus prisonnier du mouvement de la peur. S'il y a une peur quelconque, l'esprit est en désordre, déformé et par conséquent il n'a pas de clarté. Et il doit y avoir de la clarté pour permettre à ce qui est éternel d'exister. Observer le mouvement de la peur en soi-même, en examiner toute la

complexité les ramifications et rester complètement avec elle, sans un mouvement de pensée, c'est la fin totale de la peur.

*le 27 mars 1982*

111

## CHAPITRE VII

### OJAI

Avant toute chose, comprenez que nous n'instruisons personne sur aucun sujet; nous ne faisons pas non plus état d'une idée, d'une croyance ou d'une conclusion pour vous convaincre; ce n'est pas de la propagande. Mais je pense qu'il serait bon, si nous pouvions, pendant ces causeries, réfléchir ensemble, observer et écouter ensemble le mouvement complet de notre vie, que ce soit en Afrique du Sud, en Amérique du Sud, en Amérique du Nord, en Europe ou en Asie. Nous nous occupons d'un problème très complexe qui demande à être étudié très prudemment, avec beaucoup d'hésitation, sans direction, sans mobile, afin d'observer, si possible, l'ensemble des événements extérieurs de notre vie. Ce qui arrive, à l'extérieur de nous, est la mesure qui nous permettra de nous comprendre intérieurement. Si nous ne comprenons pas ce qui arrive vraiment dans le monde extérieur, en dehors du domaine psychologiquement nous n'aurons aucune mesure qui nous permette de nous observer.

113

Observons ensemble sans aucun parti pris, tel que celui de se considérer américain, argentin, anglais, français, russe ou asiatique; observons sans aucun mobile — ce qui est assez difficile — et si possible voyons clairement ce qui se passe. Lorsqu'on voyage à travers le monde, on se rend compte qu'il y a beaucoup de dissension, de discorde, de désaccord, de désordre, beaucoup de confusion, d'incertitude. On voit des manifestations contre certains types de guerres et les énormes

préparatifs de guerre, les sommes incalculables consacrées à l'armement, une nation contre une autre se préparant pour un conflit éventuel. Il y a les divisions nationales. Il y a l'honneur national pour lequel des milliers de gens sont prêts à en tuer d'autres et fiers de le faire. Il y a les divisions des religions et des sectes: les catholiques, les protestants, les hindous, les mahométans, les bouddhistes. Il y a les différentes sectes et les gourous, avec leurs adeptes. Il y a une autorité spirituelle chez les catholiques et les protestants, il y a l'autorité du livre dans le monde islamique. Donc, partout il y a une division constante qui conduit au désordre, au conflit et à la destruction. Il y a l'attachement à une nationalité, à une région, espérant trouver de cette façon une sorte de sécurité intérieure ou extérieure. Voici les phénomènes qui ont lieu dans le monde, dont nous faisons tous partie — je suis sûr que nous voyons tous la

114

même chose. Il y a aussi l'isolement qui sévit, non seulement pour chaque être humain, mais également entre les groupes qui sont liés par une croyance, une foi, ou une conclusion idéologique; cela se passe de la même façon dans les états totalitaires et dans les soi-disant démocraties avec leurs idéaux. Idéaux, croyances, dogmes et rituels séparent l'humanité. C'est ce qui se passe vraiment dans le monde extérieur et c'est le résultat de notre propre vie psychologique intérieure. Nous sommes des gens isolés et le monde extérieur est créé par chacun d'entre nous.

Nous avons tous une profession, une croyance, des conclusions et des expériences qui nous sont propres, auxquelles nous nous accrochons et de ce fait, chacun de nous s'isole. Cette activité égocentrique se manifeste extérieurement sous forme de nationalisme, d'intolérance religieuse, même si ce groupe comprend sept cent millions de personnes, comme dans le monde catholique et en même temps chacun de nous s'isole. Nous créons un monde divisé par le nationalisme qui est une forme valorisée de tribalisme; chaque tribu est prête à en tuer une autre pour sa croyance, pour ses terres, pour son commerce florissant. Nous connaissons tous ceci, au moins ceux qui sont informés, qui écoutent la radio, qui regardent la télévision, les journaux et ainsi de suite. Il y a également ceux qui disent que cela ne

peut pas être changé, qu'il n'y a aucune possibilité que la condition humaine soit transformée. Ils disent que le monde va ainsi depuis des milliers et des milliers d'années, qu'il est créé par la condition humaine et que cette condition ne pourra jamais amener un changement. Ils affirment qu'il peut y avoir des modifications, de légers changements, mais que l'homme sera toujours fondamentalement ce qu'il est, créant la division en lui et dans le monde. Il y a ceux qui, dans le monde entier, préconisent des réformes sociales de toutes sortes, mais ils n'ont pas apporté une mutation profonde et fondamentale dans la conscience humaine. Tel est l'état du monde.

Et comment regardons-nous tout cela? Comment réagissons-nous en tant qu'êtres humains? ***Quelle est notre véritable relation, non seulement entre nous, mais aussi avec le monde extérieur, quelle est notre responsabilité? Est-ce que nous laissons cela aux politiciens?***

***Cherchons-nous de nouveaux leaders, de nouveaux sauveurs?*** C'est un problème très sérieux, dont nous parlons ensemble. Ou bien retournons-nous aux vieilles traditions, car les êtres humains, incapables de résoudre ce problème, retournent aux vieilles traditions du passé. Plus il y a de confusion dans le monde et plus grand est le désir et le besoin de certains de retourner aux illusions passées, aux traditions passées, aux

anciens leaders, aux anciens soi-disant sauveurs.

Donc ***si l'on est conscient de tout cela, comme on doit l'être, quelle est notre réponse, pas une réponse incomplète mais totale, à tout ce phénomène qui se déroule dans le monde? Est-ce que l'on ne s'intéresse qu'à sa propre vie, à une façon de vivre tranquille, serein, paisible dans un coin; ou bien est-ce que l'on s'occupe de la totalité de l'existence humaine, de toute l'humanité?*** Si l'on est seulement concerné par notre vie personnelle, même si c'est difficile, même si c'est limité, , même si cela apporte beaucoup de douleur et de peine, on ne réalise pas que cela fait partie du tout. On doit regarder la vie, pas la vie américaine ou la vie orientale, mais la vie comme un tout: une observation holistique; une

observation qui ne soit pas personnelle; ce n'est pas notre propre observation, mais l'observation qui comprend la totalité, la vision holistique de la vie. Chacun est concerné par ses propres problèmes — problèmes d'argent, de travail, de rechercher ses propres satisfactions, l'éternelle recherche du plaisir; le fait d'avoir peur, d'être isolé, seul, déprimé, souffrant et créant un sauveur à l'extérieur qui transformera ou amènera le salut pour chacun de nous. C'est la tradition en Occident depuis deux mille ans; et en Orient, on a soutenu la même idée avec des mots et des symboles différents, des conclusions différentes;

117

mais c'est la même recherche d'un salut individuel, d'un bonheur personnel, pour résoudre tous nos problèmes nombreux et complexes. Il y a des spécialistes de toutes sortes, les spécialistes en psychologie, vers lesquels on se tourne pour résoudre nos problèmes. Eux non plus n'ont pas réussi.

Technologiquement, les scientifiques ont permis de réduire les maladies, d'améliorer la communication; mais en même temps, ils ont augmenté le pouvoir dévastateur des armes de guerre, la possibilité de massacrer, d'un seul coup, un grand nombre de personnes. Les scientifiques ne sauveront pas l'humanité; les politiciens non plus, aussi bien à l'est qu'à l'ouest ou dans n'importe quelle partie du monde. Les hommes politiques recherchent le pouvoir, une situation et ils jouent toutes sortes de tours pour mystifier notre pensée. Il en est de même dans le monde soi-disant religieux; l'autorité de la hiérarchie, celle du Pape, des archevêques, des évêques et des prêtres locaux, au nom des images créées par la pensée.

Nous, êtres humains séparés et isolés, n'avons pas pu résoudre nos problèmes. Bien que nous soyons très bien éduqués, astucieux, égoïstes et capables d'étonnantes réalisations à l'extérieur; intérieurement, nous sommes plus ou moins identiques, depuis des milliers d'années. Nous sommes en rivalité, nous haïssons, nous nous

118

entre-détruisons; c'est ce qui arrive réellement à l'heure actuelle. Vous

avez entendu les experts parler de guerres récentes; ils ne parlent pas des êtres humains qui se font tuer, mais des terrains d'aviation à détruire, des objectifs à faire sauter. ***Il y a cette confusion totale dans le monde, ce dont, j'en suis bien sûr, nous sommes tous conscients; qu'allons-nous donc faire?*** Comme un ami l'a dit à l'orateur, il y a quelque temps: « Vous ne pouvez rien faire, vous vous cognez la tête contre un mur. Il en sera toujours ainsi: on continuera à se battre, à s'entre-tuer, à rivaliser et à rester prisonnier de toutes sortes d'illusions. Cela continuera toujours. Ne perdez pas votre vie et votre temps. » ***Conscient de la tragédie du monde, des événements effroyables qui surviendront si un fou appuie sur un bouton, les ordinateurs qui prennent la relève des capacités de l'homme, qui pensent plus vite et plus précisément — que va-t-il arriver à l'être humain?*** C'est le vaste problème que nous examinons. Depuis l'enfance, l'éducation qui nous est donnée à l'école, au lycée et à l'université, consiste à nous spécialiser d'une façon ou d'une autre, à accumuler beaucoup de savoir, puis à trouver un emploi et à le garder le reste de nos jours; allant au bureau, du matin au soir et finalement mourir. Ce n'est pas une attitude ou une observation pessimiste; c'est ce qui se passe vraiment. Quand on observe ce fait, on n'est ni

119

optimiste, ni pessimiste, c'est un fait. Et ***si l'on est sérieux et responsable, on se demande: que peut-on faire? Se retirer dans un monastère? Former une communauté? Fuir en Asie et pratiquer la méditation Zen ou une autre sorte de méditation?*** On se pose cette question très sérieusement. Quand on est confronté à cette crise, c'est une crise dans notre conscience, ce n'est pas là-bas, à l'extérieur de nous. La crise est en nous. Comme dit le proverbe: « Nous avons vu l'ennemi et l'ennemi, c'est nous. »

La crise n'a rien à voir avec l'économie, les guerres, la bombe, les politiciens ou les scientifiques, elle est en nous, la crise est dans notre conscience. Le monde continuera à créer plus de misère, de confusion et d'horreur tant que nous n'aurons pas compris très profondément la nature de cette conscience, que nous ne l'aurons pas examinée, fouillée profondément et découvert tout seul s'il peut y avoir une mutation totale dans cette conscience. ***Notre responsabilité ne consiste pas à accomplir une action altruiste à l'extérieur de nous, en politique, en économie ou dans le domaine social; c'est de comprendre la nature de notre être, de***



**découvrir pourquoi nous, les êtres humains — qui vivons sur cette belle terre — sommes devenus ainsi.**

**Ici, nous essayons, vous et l'orateur, ensemble, pas séparément, ensemble, d'observer le mouvement de la conscience et de ses relations avec le**

120

**monde, et de voir si cette conscience est individuelle, séparée ou si elle est commune à toute l'humanité.** Depuis l'enfance, nous avons été éduqués à être des individus, chacun ayant une âme séparée, ou nous avons été formés, éduqués, conditionnés à penser en individu. Ayant des noms différents, des formes différentes, par exemple: brun, blond, grand, petit; avec pour chacun des tendances propres, nous pensons que nous sommes des individus séparés avec nos expériences personnelles et ainsi de suite. Nous allons examiner cette idée selon laquelle nous sommes des individus. Cela ne signifie pas que nous sommes une espèce d'être amorphe, mais d'examiner vraiment si nous sommes des individus, malgré le fait que le monde entier soutient, à la fois religieusement et autrement, que nous sommes des individus séparés. A partir de ce concept et peut-être à partir de cette illusion, chacun d'entre nous essaie de se réaliser, de devenir quelque chose. Dans cet effort en vue de devenir quelque chose, nous sommes en compétition, en lutte avec l'autre; de sorte que si l'on conserve cette façon de vivre il est inévitable que l'on continue à s'accrocher aux nationalités, au tribalisme et à la guerre. **Pourquoi se cramponne-t-on au nationalisme avec tant de passion? — c'est ce qui arrive actuellement. Pourquoi donnons-nous une importance aussi extraordinaire et passionnée au nationa-**

121

**lisme — qui est essentiellement du tribalisme? Pourquoi?** Est-ce parce que dans cet attachement à la tribu, au groupe, il y a une certaine sécurité, un sentiment de plénitude intérieure. S'il en est ainsi, alors l'autre tribu pense de la même façon; d'où la division, la guerre et le conflit. Si l'on voit vraiment la vérité de tout ceci, pas comme une chose théorique et si l'on veut vivre sur cette terre — qui est notre terre, pas la

vôtre ou la mienne — alors il n'y a plus du tout de nationalisme. Il n'y a plus que l'existence humaine, une vie, pas votre vie ou la mienne; mais la vie dans sa totalité. Cette tradition d'individualité a été perpétuée par les religions tant à l'est qu'à l'ouest; le salut pour chaque individu, etc., etc. C'est très bien d'avoir un esprit qui s'interroge, qui n'accepte pas; un esprit qui dit: « Il n'est plus possible de vivre ainsi, de cette façon brutale et violente. » Il faut douter, remettre en question, ne pas accepter le mode de vie que nous avons suivi pendant peut-être cinquante ou soixante ans, ni la façon de vivre de l'homme depuis des milliers d'années. Donc, nous mettons en doute la réalité de l'individualité. **Votre conscience est-elle vraiment la vôtre?** — être conscient signifie être informé, savoir, percevoir, observer — le contenu de votre conscience comprend vos croyances, vos plaisirs, vos expériences, le savoir personnel que vous avez accumulé

122

sur certains sujets extérieurs ou sur vous-même; il comprend vos peurs et vos attachements; la souffrance et la détresse de la solitude, le chagrin, la recherche de quelque chose de plus que l'existence physique; tout cela est le contenu de votre conscience. Le contenu fait la conscience; sans son contenu, il n'y a pas de conscience telle que nous la connaissons. Ici, il n'y a pas matière à controverse. C'est ainsi. Alors, **votre conscience — qui est très complexe, contradictoire, avec une telle vitalité — est-elle vôtre? Votre pensée vous appartient-elle?** Ou bien, y a-t-il seulement la pensée, qui n'est ni occidentale, ni orientale — la pensée, qui est commune à toute l'humanité, au riche comme au pauvre, au technicien avec des compétences extraordinaires comme au moine qui se retire du monde et qui se consacre à une idée?

Où que l'on aille, on voit la souffrance, la douleur, l'angoisse, la solitude, la folie, la peur, la recherche de la sécurité, l'emprisonnement dans le savoir et la pulsion du désir; cela fait partie du fond commun de tous les êtres humains. **Notre conscience est la conscience du reste de l'humanité. C'est logique; vous pouvez ne pas être d'accord, vous pouvez dire: « ma conscience est séparée et doit être séparée » , mais est-ce ainsi?** Si l'on comprend la nature de ceci, alors on voit que l'on est le reste de l'humanité. On peut avoir des noms différents, on peut vivre dans une

certaine partie du monde et être éduqué d'une certaine façon, on peut être riche ou très pauvre, mais quand on va au-delà du masque, profondément, on est comme le reste de l'humanité blessé, solitaire, souffrant, désespéré, névrosé; croyant à des illusions et ainsi de suite. Aussi bien à l'Est qu'à l'Ouest, c'est ainsi. Cela peut déplaire, on préfère peut-être penser que l'on est totalement indépendant, que l'on est un individu libre, mais quand on observe très profondément, on est le reste de l'humanité.

On peut admettre tout ceci en tant qu'idée, qu'abstraction, en en faisant un merveilleux concept, mais l'idée n'est pas la réalité. Une abstraction n'est pas ce qui se passe vraiment. Mais on fabrique une abstraction à partir de ce qui est, on en fait une idée et puis on poursuit cette idée, qui est en réalité un non-fait. Donc, si le contenu de ma conscience et de la vôtre est en lui-même contradictoire, confus, luttant contre un autre, un fait s'opposant à un non-fait, voulant être heureux, étant malheureux, voulant vivre sans violence alors que l'on est violent alors notre conscience est désordre en elle-même. Là est la racine de la dissension. Tant que l'on n'aura pas compris cela et tant que l'on ne l'aura pas examiné très profondément et trouvé l'ordre absolu, il y aura toujours du désordre dans le monde. Donc, on ne dissuadera pas facilement une personne sérieuse de continuer à compren-

dre, de continuer à fouiller au fond d'elle-même, au fond de sa conscience, elle ne se laissera pas facilement séduire par les amusements et les distractions — qui peuvent être parfois nécessaires — continuant sans cesse, chaque jour, à explorer la nature de l'homme, c'est-à-dire, en elle-même, observant ce qui se passe réellement en elle. Et l'action découle de cette observation. ***Il ne s'agit pas de se demander: que puis-je faire en tant qu'être humain séparé, mais il est question d'une action qui provienne d'une observation holistique de la vie. Est-il possible, pour un être humain, comme chacun d'entre nous qui sommes des profanes, pas des spécialistes, des profanes, est-il possible pour lui de regarder***

***cette conscience contradictoire et confuse comme un tout; ou bien doit-il examiner chaque partie séparément?*** L'observation holistique est une perception saine, raisonnable, rationnelle, logique qui est complète, qui est sainte. Nous voulons nous comprendre, comprendre notre conscience. On sait depuis le début, qu'elle est très contradictoire; voulant une chose et n'en voulant pas une autre; disant une chose et en faisant une autre. Et l'on sait que les croyances divisent les hommes. On croit en Jésus, Krishna ou en quelque chose, ou on croit en sa propre expérience à laquelle on se cramponne, cela comprend le savoir que l'on a accumulé au cours des quarante ou soixante ans de sa vie et qui est devenu

125

extraordinairement important. On s'accroche à cela. On reconnaît que la croyance détruit et divise les gens et cependant, on ne peut pas y renoncer parce que la croyance a une étrange vitalité. Elle nous donne un sentiment de sécurité. On croit en Dieu et il y a une extraordinaire force là-dedans. Mais Dieu a été inventé par l'homme. Dieu est la projection de notre propre pensée, le contraire de nos propres demandes, de notre propre désespoir.

***Pourquoi a-t-on des croyances?*** Un esprit qui est mutilé par la croyance est un esprit malade. On doit s'en débarrasser. Donc, ***est-il possible de fouiller notre conscience — sans être persuadé ou guidé par les psychologues, les psychiatres et ainsi de suite — de fouiller profondément en soi-même et de découvrir; ainsi on ne dépend de personne, pas même de l'orateur? Quand on pose cette question, comment va-t-on connaître les complexités, les contradictions, le mouvement global de la conscience? Peut-on la connaître petit à petit?***

Prenez par exemple, la blessure dont chaque être humain souffre depuis l'enfance. On est blessé psychologiquement par ses parents. Puis blessé à l'école, à l'université par la comparaison, la compétition, parce que l'on vous dit que vous devez obtenir la mention très bien dans cette matière et ainsi de suite. Constamment, au cours de notre vie, il y a ce processus de blessure. On le sait et on sait aussi que tous les

126

humains sont blessés profondément, ce dont ils ne se rendent peut-être pas compte et ceci est à l'origine de tous les actes névrotiques. Cela fait partie de notre conscience. Le fait d'être blessé est inscrit dans notre conscience, en partie ouvertement et en partie de façon cachée. Mais, ***est-il possible de ne pas du tout être blessé?*** Parce que cette blessure a pour conséquence de construire un mur autour de soi et de moins s'impliquer dans nos relations avec les autres pour ne plus être blessé. Dans tout cela, il y a de la peur et un isolement progressif. Et maintenant nous nous demandons: ***est-il possible, non seulement, d'être débarrassé des blessures passées, mais aussi de ne plus jamais être blessé, pas en s'endurcissant, en devenant indifférent ou en fuyant toute relation?*** ***Qu'est-ce qui est blessé? On dit que c'est Je qui est blessé. Qu'est-ce que ce « Je » ?*** On doit examiner pourquoi on est blessé et qu'est-ce qui est blessé. Cette blessure fait partie de notre conscience et elle est à l'origine de diverses actions névrotiques et contradictoires. On examine la blessure comme on examine la croyance. Ce n'est pas à l'extérieur de nous, c'est à l'intérieur de nous. Mais qu'est-ce qui est blessé et est-il possible de ne plus jamais être blessé? Peut-on être un être humain libre, totalement, que rien ne peut blesser psychologiquement, intérieurement? Depuis l'enfance on s'est forgé une image de soi-même.

127

On a beaucoup, beaucoup d'images; non seulement l'image que les gens nous donnent, mais aussi les images que l'on a fabriquées; être un américain, c'est une image, ou être un hindou ou un spécialiste. Donc, le Je est l'image que nous avons de nous-même, comme un grand homme ou comme quelqu'un de très bon et c'est cette image qui est blessée. On peut avoir une image de soi comme étant un grand orateur, un auteur, quelqu'un de religieux, un leader. Ces images forment le cœur de nous-même; quand nous disons que nous sommes blessés, nous voulons dire que ce sont ces images qui sont blessées. Si l'on a une image de soi et qu'un autre vient nous dire: « Ne fais pas l'imbécile » , on est blessé. L'image que nous nous sommes bâtie de nous-même comme n'étant pas un imbécile, c'est moi, et c'est cela qui est blessé. On traîne cette image et cette blessure pour le reste de sa vie — et l'on prend bien soin de ne plus être blessé et d'esquiver toute allusion à notre imbécillité. Les conséquences de ces blessures sont très complexes. A cause de ces

blessures, on peut vouloir se réaliser en devenant ceci ou cela comme pour échapper à cette blessure terrible; donc cela doit être compris. Mais **est-il possible de n'avoir aucune image de soi? Pourquoi a-t-on une image de soi?** Quelqu'un peut paraître très gentil, doué, intelligent, lucide et l'on veut être comme lui; et si on ne l'est pas, on est blessé. **La**

128

**comparaison peut être un élément de blessure psychologique; alors pourquoi compare-t-on?**

**Peut-on vivre dans ce monde moderne sans aucune image?** L'orateur peut dire que c'est possible. Mais quand on veut découvrir s'il est possible de ne plus jamais être blessé et en plus de vivre une vie sans aucune croyance, cela demande beaucoup d'énergie, car c'est la croyance qui divise les hommes et les fait s'entretuer. Donc, **peut-on vivre sans une seule croyance et sans jamais avoir une image de soi?** C'est la véritable liberté.

C'est possible, quand on vous traite d'imbécile et que l'on a une image de soi, d'être totalement attentif à ce qui est dit parce que lorsqu'on a une image de soi et qu'on vous traite d'imbécile, on réagit instantanément. Comme la réaction est' immédiate, soyez attentif à ce côté instantané de la réaction. C'est-à-dire, écoutez avec beaucoup de clarté cette suggestion que vous êtes un imbécile, écoutez-la très attentivement; quand on l'écoute avec une attention complète, il n'y a pas de réaction. C'est parce que l'on n'est pas profondément attentif que l'image se construit et qu'à partir de là on réagit. Supposons que j'ai une image de moi, parce que j'ai voyagé à travers le monde et ainsi de suite. Vous venez me dire, regarde mon vieux, tu n'es pas aussi bon que l'autre gourou, ou l'autre leader, ou un autre maître, ou un autre imbécile; toi aussi, tu es un

129

imbécile. J'écoute tout cela complètement, je fais très attention à ce qui est dit. Quand il y a une attention totale, on ne forme pas de centre. Ce n'est que l'inattention qui crée le centre. **Un esprit indolent, un cerveau confus, perturbé, névrosé, qui n'a jamais fait face à quoi que ce soit, qui n'a jamais exigé de lui-même ses capacités maximum, peut-il être**

***totallement attentif?*** Quand on est totalement attentif devant cette affirmation que l'on est un imbécile, elle n'a plus aucun sens. Parce que lorsqu'il y a attention, il n'y a pas un centre qui réagit.

*le 1er mai 1982*

130

## CHAPITRE VIII

### SAANEN

Apparemment, nous nous occupons toujours des conséquences; psychologiquement, nous essayons toujours de modifier ou de changer les effets ou les résultats. Nous n'examinons jamais profondément les causes de ces effets. Toutes nos façons de penser et d'agir ont une cause, une raison, un motif, un fondement. Si la cause vient à cesser, qu'y a-t-il alors au-delà?

L'orateur espère que cela ne vous dérangera pas, s'il vous rappelle qu'il est totalement anonyme. Il n'est pas important. L'important est de découvrir, soi-même, si ce qui est dit est vrai ou faux et cela dépend de l'intelligence. L'intelligence c'est la découverte de ce qui est faux et son rejet total. Je vous en prie, souvenez-vous qu'ensemble, en coopération, nous étudions, nous examinons, nous explorons tous ces problèmes. Ce n'est pas l'orateur qui explore, mais vous qui explorez avec lui. Il ne s'agit pas de le suivre. Il n'est investi d'aucune autorité. Il faut le répéter

131

constamment car la plupart d'entre nous sont enclins à suivre, à accepter surtout quand cela vient de ceux que vous considérez comme différents ou spirituellement avancés — toutes ces absurdités. Donc, je vous en prie, si je puis vous le répéter encore et encore: nos esprits et nos cerveaux sont conditionnés à suivre — comme vous suivez un professeur à l'université; il informe et nous acceptons puisqu'il connaît sûrement mieux son sujet que nous — mais ici il ne s'agit pas de cela. L'orateur ne

vous informe pas, il ne vous pousse pas non plus à accepter ce qui est dit; mais ensemble nous devons plutôt examiner en coopération tous ces problèmes humains, qui sont très complexes et qui requièrent beaucoup d'observation, beaucoup d'énergie et d'investigation. Mais si vous vous contentez de suivre, vous ne faites que suivre l'image que vous vous êtes fait de lui ou du sens symbolique des mots. Je vous en prie, gardez bien cela à l'esprit. ***Nous allons ensemble examiner ce qu'est l'intelligence. Est-ce que la pensée, notre pensée, notre façon d'agir, tout le contexte social, moral ou immoral dans lequel nous vivons, tout cela est-il l'activité de l'intelligence?*** Découvrir et explorer est un des éléments de l'intelligence; explorer la nature du faux, parce que dans la compréhension du faux, dans la révélation de ce qui est une illusion, se trouve la vérité, qui est intelligence.

132

***L'intelligence a-t-elle une cause?*** La pensée a une cause. On pense parce que l'on a des nombreuses expériences passées, une accumulation d'informations et de savoir passés. Ce savoir n'est jamais complet, il va de pair avec l'ignorance et c'est sur ce terrain du savoir avec ses ignorances, qu'est née la pensée. La pensée est forcément partielle, limitée, fragmentée, car elle est le fruit du savoir et le savoir ne peut jamais être complet. La pensée est obligatoirement incomplète, insuffisante, limitée. Et nous utilisons cette pensée, sans en voir ses limites; nous vivons constamment en produisant des pensées et en adorant les choses que la pensée a créés. La pensée a créé la guerre, les instruments pour la faire et la terreur de la guerre. La pensée a créé tout le monde technologique. Donc, ***est-ce que la, pensée, l'activité de la pensée, qui consiste à comparer, à s'identifier, se réaliser, rechercher la satisfaction et la sécurité — qui sont les résultats de la pensée — est intelligente?*** Le mouvement de la pensée va du passé au futur en passant par le présent — ce qui est le mouvement du temps — et la pensée a son habileté, avec sa capacité de s'adapter, comme aucun animal sauf l'homme ne peut le faire.

Donc la pensée a une cause, c'est évident. On veut construire une maison, on veut conduire une voiture, on veut être puissant, célèbre, on est médiocre et l'on voudrait être intelligent, on



veut réussir, se réaliser, tout cela est le mouvement du centre d'où provient la pensée. C'est tellement évident. Par ce qui est évident, nous allons pénétrer dans ce qui peut être difficile. Mais d'abord, nous devons être très clairs sur ce qui est évident. Il y a une cause et il y a un effet, un effet qui peut être immédiat ou remis à plus tard. Le mouvement qui va de la cause à l'effet, c'est le temps. On a fait quelque chose d'incorrect dans le passé; son effet peut être de devoir le payer immédiatement ou dans un délai de cinq ans. Il y a une cause suivie d'un effet; l'intervalle qui les sépare, qu'il soit d'une seconde ou de plusieurs années, est le mouvement du temps. Mais ***l'intelligence est-elle le mouvement du temps?*** Réfléchissez-y, examinez-le, parce qu'il ne s'agit pas de clarifier ou d'expliquer tout cela avec des mots; mais voyez-en la réalité, la vérité. Nous allons examiner les divers aspects de notre vie quotidienne — et non pas un concept utopique ou une conclusion idéologique qui servirait de modèle à nos actions — nous explorons notre vie, notre vie qui est la vie de toute l'humanité; ce n'est pas ma vie ou votre vie; la vie est un énorme mouvement et nous y avons taillé des morceaux que nous nommons des moi individuels.

Nous disons que lorsqu'il y a une cause, l'effet peut cesser avec la fin de la cause. Si on a la

tuberculose, c'est la cause de notre toux et de la perte de sang; cette cause peut être guérie et les effets disparaîtront. Toute notre vie est faite de ce mouvement de cause et d'effet: vous me flattez, j'en suis ravi et je vous flatte. Vous me dites quelque chose de déplaisant et je vous hais. Dans tout ce mouvement, il y a la cause et l'effet. Bien sûr. Nous demandons: ***y a-t-il une vie, une façon de vivre sans causalité?*** Mais avant tout, nous devons comprendre les implications d'en finir. On en finit avec la colère ou l'envie afin d'obtenir autre chose; cette fin amène de nouvelles causes. ***Qu'est-ce que terminer? La fin est-elle une continuation?*** On termine quelque chose et on en commence une autre — ce qui est la même chose sous une autre forme. Pour approfondir cela, on doit comprendre le conflit des contraires, le conflit de la dualité. On est envieux et pour diverses raisons sociales ou économiques, on veut y

mettre un terme. Dans cette conclusion, on veut trouver quelque chose d'autre qui est alors une cause. Ce quelque chose d'autre est le produit de l'envie. En mettant un terme à l'envie, nous n'avons fait que la remplacer par autre chose. On est violent par nature; violence héritée de l'animal etc. On veut mettre fin à cette violence parce qu'on trouve que c'est trop stupide. En essayant d'y mettre un terme, on tente de trouver un domaine exempt de violence, qui ne contienne pas une

135

trace de violence. Mais on n'a pas vraiment mis fin à la violence, on n'a fait que transformer ce sentiment en un autre sentiment, mais le principe reste le même.

Si nous explorons ce sujet très prudemment, très profondément, cela aura un effet sur notre vie quotidienne; cela peut être la fin du conflit. Notre vie est en conflit, notre conscience est en conflit, elle est confuse, contradictoire. Notre conscience est le résultat de la pensée. La pensée est soumise à la causalité, notre conscience est soumise à la causalité. On constate que notre vie complexe avec ses contradictions, ses imitations et son conformisme, ses diverses conclusions avec leurs contraires, est un mouvement de causalité. ***Peut-on mettre un terme à cette causalité par la volonté, par le désir d'avoir une vie en ordre?*** Si on le fait, alors cette vie est le fruit de la causalité — parce qu'on est désordonné. Découvrir le désordre de sa vie et désirer avoir une vie en ordre, tout cela est dans la chaîne de la causalité, on voit par conséquent qu'elle ne sera pas en ordre.

***Qu'est-ce que l'ordre?*** Il y a, bien sûr, l'ordre de la loi, fondé sur des expériences, des jugements, des nécessités, des commodités, afin de réprimer celui qui fait une mauvaise action. Ce que nous appelons l'ordre social, l'ordre éthique, l'ordre politique, est essentiellement fondé sur la cause. Maintenant on se demande si ***intérieure-***

136

***ment, psychologiquement, l'ordre a une cause? Est-ce que nous reconnaissons, est-ce que nous voyons que nos vies, de façon désordonnée, contradictoire, se conforment, suivent, acceptent,***

**refusent ce que nous pouvons vouloir et acceptent autre chose?** Le conflit entre les différents contraires est désordre. Puisque nous acceptons une forme de pensée comme étant l'ordre, nous pensons que son contraire est le désordre. Le contraire peut créer le désordre, nous vivons donc toujours dans le domaine de ces opposés. Alors, **le désordre cessera-t-il complètement dans nos vies, si nous voulons l'ordre?** On veut vivre paisiblement, avoir une vie agréable avec des relations amicales et ainsi de suite, mais cette volonté provient du désordre. La cause du contraire est son propre contraire. On hait, mais on ne doit pas haïr, alors on s'efforce de ne pas haïr. Ne pas haïr est le fruit de la haine. S'il n'y a pas de haine, il n'y a pas de contraire. La pensée a créé le désordre. Regardons ce fait. La pensée a créé le désordre dans le monde par le nationalisme, les croyances, l'un est juif, l'autre est arabe, l'un croit et l'autre ne croit pas. Ce sont des activités de la pensée, qui, par essence, est un facteur de division. Elle ne peut pas amener l'unité puisqu'elle est elle-même fragmentée. Ce qui est fragmenté ne peut pas voir la totalité. On découvre que notre cons-

137

science est complètement en désordre et que l'on veut l'ordre, espérant ainsi en finir avec le conflit. Il y a un mobile et celui-ci est la cause de mon désir d'avoir une vie en ordre. Le désir de l'ordre provient du désordre. Cet ordre désiré perpétue le désordre — qui règne en politique, en religion et dans les autres domaines.

Mais, on voit la cause du désordre et on ne sort pas du désordre. On en voit la cause, le fait que nous sommes contradictoires, que nous sommes en colère; on voit la confusion. On en voit la cause. On ne sort pas de la cause ou de l'effet. On est la cause et on est l'effet. On voit que l'on est la cause et que ce qui arrive est nous-même. Tout mouvement pour sortir de cela, revient à perpétuer le désordre. Alors, **y a-t-il une fin sans un futur? Une fin de « ce qui est » qui n'a pas de futur?** Tout projet issu de ma demande d'ordre est toujours la continuation du désordre. **Existe-t-il une observation de mon désordre et une fin de ce désordre qui n'aient pas de cause?**

On est violent. La violence est dans tous les êtres humains. La cause de cette violence est essentiellement un mouvement égocentrique. L'autre est aussi violent puisqu'il est égocentrique. Par conséquent, c'est la bagarre entre nous. La pensée ne poursuit pas la non-violence qui est

une forme de violence. Si l'on voit cela très clairement, alors on n'est concerné que par la violence. La cause de cette violence peut être nos

138

nombreuses exigences contradictoires, nos nombreuses tensions etc. Donc, il y a de nombreuses causes et une de ces causes de violence est le moi. Le moi a bien des aspects, il se cache derrière beaucoup d'idées: on est un idéaliste parce que cela nous attire et on veut travailler pour cet idéal, mais en travaillant pour cet idéal, on devient de plus en plus important et on dissimule cela derrière l'idéal; cette fuite de soi fait partie de soi. Tout ce mouvement est la cause de la violence. Un idéaliste veut tuer d'autres personnes parce qu'ainsi il y aura un monde meilleur — vous savez bien ce qui se passe.

Notre vie est conditionnée par beaucoup de causes. ***Y a-t-il une façon de vivre, psychologiquement parlant, sans aucune cause?*** Je vous en prie, approfondissez cela. C'est une enquête merveilleuse; rien que de poser cette question demande une grande recherche. On veut la sécurité, alors on suit un gourou. On peut mettre ses vêtements et répéter ce qu'il dit, mais en profondeur, on veut la sécurité. On s'accroche à une idée, une image. Mais l'image, l'idée, la conclusion, le gourou, ne nous amèneront jamais la sécurité. On doit donc explorer la sécurité. ***La sécurité existe-t-elle intérieurement?*** Parce qu'on est incertain, confus et qu'un autre dit qu'il n'est pas confus, on se raccroche à lui. Notre demande est de trouver une sorte de paix, d'espoir, une sorte de tranquillité dans notre vie.

139

Il n'est pas important, mais notre désir l'est. On fera tout ce qu'il veut et on le suivra. Nous sommes assez bêtes pour agir ainsi, mais lorsque l'on en explore la cause, on découvre qu'en profondeur, on veut la protection, le sentiment de sécurité. Mais ***psychologiquement, peut-il jamais y avoir sécurité?*** Cette question même implique l'intervention de l'intelligence. Le fait de poser cette question est le fruit de l'intelligence. Mais si on dit qu'il y a toujours une sécurité dans notre symbole, dans notre sauveur, dans ceci ou cela, alors on ne s'en écarte pas. Mais si on

commence à explorer, à se demander: la sécurité existe-t-elle... ? Donc, s'il y a une cause à la sécurité, ce n'est pas la sécurité, parce que le désir de sécurité est le contraire de la sécurité.

***L'amour a-t-il une cause?*** Nous disons que l'intelligence n'a pas de cause, c'est l'intelligence, ce n'est pas votre intelligence ou mon intelligence. C'est la lumière. ***Quand il y a la lumière, il n'y a pas ma lumière ou votre lumière. Le soleil n'est pas votre soleil ou mon soleil; c'est l'éclat de la lumière. L'amour a-t-il une cause?*** S'il n'en a pas, alors l'amour et l'intelligence vont de pair. Quand on dit à sa femme ou à sa petite amie « Je t'aime » qu'est-ce que cela signifie? On aime Dieu. On ne connaît rien de cet être et on l'aime, parce qu'il y a la peur, ce besoin de sécurité et le très lourd poids de la tradition alors le livre

140

« sacré » nous encourage à aimer ce dont nous ne connaissons rien. Ainsi on dit « Je crois en Dieu » . Mais si l'on découvre que l'intelligence est la sécurité absolue, et que l'amour est en dehors de la causalité et qu'il est ordre, alors l'univers est ouvert — parce que l'univers est ordre. Examinons maintenant ce qu'est une relation intelligente; pas la relation de la pensée avec ses images. Nos cerveaux sont mécaniques — mécaniques signifie ici, qu'ils sont répétitifs, jamais libres, luttant dans le même domaine, pensant être libres en bougeant d'un coin à l'autre de ce domaine, c'est le choix et pensant que ce choix est liberté, ce qui est simplement la même chose. Notre cerveau qui a évolué à travers les âges, par la tradition, par l'éducation, par le conformisme, par adaptation est devenu mécanique. Il y a peut-être des parties de notre cerveau qui sont libres, mais on ne le sait pas, donc ne l'affirmez pas. Ne dites pas: « Oui, il y a une partie de moi qui est libre » : cela n'a aucun sens. Le fait est que le cerveau est devenu mécanique, traditionnel, répétitif et qu'il a sa propre habileté, sa propre capacité d'adaptation ou de discernement. Mais c'est toujours dans une zone limitée et c'est toujours fragmenté. La pensée a son foyer dans les cellules du cerveau. Le cerveau est devenu mécanique, comme on peut le voir quand je dis: « Je suis chrétien ou je

141

ne suis pas chrétien, je suis hindou, je crois, j'ai la foi, je n'ai pas la foi » — tout cela est un processus répétitif et mécanique et une réaction à une autre réaction et ainsi de suite. Le cerveau humain étant conditionné, a sa propre intelligence mécanique et artificielle — comme un ordinateur. Nous conserverons cette expression — intelligence mécanique. (On dépense des milliards et des milliards de dollars pour découvrir si un ordinateur peut fonctionner exactement comme le cerveau.) La pensée qui provient de la mémoire, du savoir, emmagasiné dans le cerveau, est mécanique; même si elle a la capacité d'inventer, elle reste mécanique — l'invention est absolument différente de la création. La pensée cherche à découvrir une autre façon de vivre ou un autre ordre social. Mais toute découverte d'un ordre social par la pensée est encore dans le domaine de la confusion. Nous demandons: ***y a-t-il une intelligence sans cause et qui puisse se manifester dans nos relations — qui ne soit pas cet état de relation mécanique qui existe actuellement.***

Nos relations sont mécaniques. On a des pulsions biologiques et on les satisfait. On réclame un certain réconfort, une certaine camaraderie parce qu'on est isolé ou déprimé et en s'accrochant à un autre cette dépression va disparaître. Mais dans notre relation avec l'autre, proche ou non, il y a toujours une cause, un

142

mobile, un terrain sur lequel on établit cette relation. C'est mécanique. Cela se passe ainsi depuis des millénaires; il semble toujours y avoir un conflit entre la femme et l'homme, une bataille constante, chacun suivant sa propre direction, sans jamais se rencontrer, telles deux lignes de chemin de fer. Cette relation est toujours limitée puisqu'elle provient de l'activité de la pensée qui est elle-même limitée. Partout où il y a limitation, le conflit est inévitable. Dans chaque forme d'association — on appartient à ce groupe et un autre appartient à un autre groupe — il y a la solitude, l'isolement et quand il y a isolement, le conflit est inévitable. C'est une loi, elle n'est pas inventée par l'orateur, il est évident que c'est ainsi. La pensée est toujours dans la limitation et ainsi elle s'isole. Donc quand il y a l'activité de la pensée dans les relations, le conflit est inévitable. Voyez-en la réalité. Voyez la vérité de ce fait, pas comme une idée, mais comme quelque chose qui se produit dans notre

vie quotidienne — les divorces, les querelles, la haine réciproque, la jalousie; vous connaissez toute cette misère. **Votre femme veut vous blesser, elle est jalouse et vous êtes jaloux; ce sont les réactions mécaniques, les activités répétitives de la pensée dans la relation qui amène le conflit, C'est un fait. Mais comment allez-vous 'aire avec ce fait?** Voici le fait: vous et votre femme vous vous querellez. elle vous haït et il y

143

a également votre réaction mécanique, vous la haïssez. Vous découvrez que c'est le souvenir des choses qui ont été conservées dans votre cerveau, qui continue jour après jour. Toute votre pensée est un processus d'isolement — et elle est aussi isolée. Aucun d'entre vous ne découvre jamais la vérité de l'isolement. Mais **comment regardez-vous ce fait? Qu'allez-vous faire avec ce fait? Quelle est votre réaction? Faites-vous face à ce fait avec un mobile, avec une cause?** Soyez prudent, ne dites pas: « Ma femme me haït » , pour étouffer ce fait, alors que vous la haïssez aussi, que vous ne l'aimez pas et ne voulez pas être avec elle, puisque vous êtes tous les deux isolés. Vous êtes ambitieux pour une chose, elle l'est pour une autre. Ainsi votre relation se déroule dans l'isolement. **Est-ce que vous abordez ce fait avec une raison, avec un motif qui sont tous des mobiles? Ou bien l'abordez-vous sans mobile, sans cause; Quand vous l'abordez sans cause que se passe-t-il alors?** Observez-le. Je vous en prie ne vous hâtez pas de conclure, observez-le en vous-même. Auparavant, vous abordiez ce problème mécaniquement, avec un mobile, avec une raison, un motif qui vous faisait agir. Maintenant vous voyez la bêtise d'un tel comportement puisqu'il est le produit de la pensée. Donc, **y a-t-il une approche du fait sans aucun mobile?** C'est-à-dire que vous n'avez pas de mobile même si elle en a un. Alors, **si vous n'avez pas de mobile, comment**

144

**regardez-vous ce fait?** Le fait n'est pas différent de vous, vous êtes le fait. Vous êtes l'ambition, vous êtes la haine, vous dépendez de quelqu'un, vous êtes cela. **Il y a une observation du fait, qui est vous-même, sans**

**aucun mobile, aucune raison. Est-ce possible?** Si vous ne le faites pas, vous vivez perpétuellement dans le conflit. Et vous pouvez dire que c'est la seule façon de vivre. Si vous acceptez cela comme façon de vivre, c'est votre affaire, votre plaisir. Votre cerveau, votre tradition et vos habitudes, vous disent que c'est inévitable. Mais quand vous voyez l'absurdité d'une telle acceptation, alors vous êtes obligé de voir que tout ce tourment c'est vous-même, vous êtes l'ennemi, pas elle.

***Vous avez rencontré l'ennemi et découvert que c'est vous. Alors, pouvez-vous observer tout ce mouvement du « moi », et l'acceptation traditionnelle que vous êtes séparé — ce qui devient ridicule quand vous examinez l'ensemble de la conscience humaine ?*** Vous êtes parvenu là en comprenant ce qu'est l'intelligence. Nous disons que l'intelligence est sans cause, comme l'amour est sans cause. Si l'amour a une cause, ce n'est pas de l'amour, c'est évident. Si vous êtes « intelligent » afin que le gouvernement vous emploie, ou « intelligent » parce que vous me suivez, ce n'est pas l'intelligence, c'est une aptitude. L'intelligence n'a pas de cause. Par conséquent, ***voyez si vous vous examinez avec un***

145

***mobile. Est-ce que vous vous rendez compte que vous pensez, vous travaillez, vous ressentez, dans l'isolement et que cet isolement doit inévitablement engendrer un conflit sans fin?*** Cet isolement c'est vous, vous êtes l'ennemi. ***Quand vous vous examinez sans un mobile, y a-t-il le « moi » — le moi en tant que cause et effet; le moi comme résultat du temps, qui est le mouvement qui va de la cause à l'effet?*** Quand vous vous regardez, que vous considérez ce fait sans une cause, quelque chose prend fin et quelque chose de totalement neuf commence.

le 15 juillet 1982



## CHAPITRE IX BROCKWOOD PARK

Regardez ce qui arrive sur cette terre où l'homme a provoqué ce chaos, où se déroulent les guerres et d'autres événements terribles. Ce n'est pas un point de vue pessimiste ou optimiste; c'est seulement regarder les faits tels qu'ils sont. Apparemment, il est impossible d'avoir la paix sur cette terre ou de vivre avec amitié et affection les uns pour les autres dans nos vies. ***Pour vivre en paix avec soi-même et avec le monde, il faut une grande intelligence. Il ne suffit pas d'avoir le concept de paix et de lutter pour vivre une vie paisible — ce qui peut simplement devenir une vie plutôt végétative — mais il faut chercher à savoir s'il est possible de vivre dans ce monde, où règnent un tel désordre, une telle perversité — si nous pouvons employer ce mot plutôt désuet — avec une certaine qualité d'esprit et de cœur qui soit en paix avec soi-même. Pas une vie de lutte incessante, de conflit, de compétition, d'imitation et de conformisme; pas une vie de contentement et de satisfaction;***

147

***pas une vie où l'on a acquis un résultat, un renom, la notoriété, la richesse; mais une vie qui a une qualité de paix. Nous devons approfondir cela pour découvrir s'il est possible d'atteindre cette paix — pas seulement la paix de l'esprit qui n'en est qu'une petite partie — d'avoir cette qualité particulière de tranquillité sans perturbation et pourtant terriblement vivante avec le sens de la dignité et sans aucun sens de vulgarité. Peut-on vivre une telle vie?***

Nous sommes-nous jamais posé cette question, alors que nous sommes entourés par un désordre total? On doit être très clair à ce sujet; extérieurement, il y a un désordre total- chaque matin nous lisons dans le journal des choses terribles, par exemple un avion qui peut voyager à une vitesse étonnante d'un coin de la terre à l'autre sans ravitaillement et transporter une grande quantité de bombes et de gaz qui peuvent détruire l'homme en quelques secondes. Si l'on observe tout cela et que l'on réalise ce qu'est devenu l'homme, on peut penser qu'en posant cette question on a demandé l'impossible et on peut dire qu'il n'est absolument pas possible de vivre dans ce monde sans être perturbé intérieurement, sans problèmes et sans vivre une vie qui ne soit pas

égoïste. Parler de cela, employer des mots, a très peu de sens à moins de découvrir ou de trouver, en communiquant les uns avec les autres, un état de tranquillité absolue. Cela

148

demande de l'intelligence, pas de l'imagination, pas cette sorte de rêve éveillé que l'on appelle méditation, pas une sorte d'auto-hypnose, mais de l'intelligence.

**Qu'est-ce que l'intelligence?** C'est percevoir ce qui est illusoire, ce qui est faux, qui n'est pas réel et de l'écarter. Il ne suffit pas d'affirmer que c'est faux et de continuer comme avant, mais il faut l'écarter complètement. Cela fait partie de l'intelligence. Voir, par exemple, que le nationalisme, avec son patriotisme, son isolement, son étroitesse, est destructif, est un poison dans le monde. Et en voir la vérité, c'est écarter ce qui est faux. C'est l'intelligence. Mais continuer avec cela, tout en reconnaissant que c'est stupide, fait fondamentalement partie de la stupidité et du désordre — cela crée encore plus de désordre. L'intelligence n'est pas la recherche habile d'arguments, d'opinions contradictoires — comme si la vérité pouvait être trouvée avec des opinions, ce qui est impossible — mais c'est de réaliser que l'activité de la pensée, avec toutes ses capacités, toutes ses subtilités et son extraordinaire activité incessante, n'est pas l'intelligence. L'intelligence est en dehors de la pensée.

Pour vivre en paix, il faut examiner le désordre. ***Pourquoi, nous les êtres humains, qui sommes supposés être extraordinairement évolués, formidablement capables dans certains domaines, pourquoi vivons-nous avec un tel désordre***

149

***et pourquoi le tolérons-nous dans notre vie quotidienne?*** Si l'on peut découvrir la racine de ce désordre, sa cause et l'observer prudemment, alors dans l'observation même de ce qui est la cause, l'intelligence s'éveille. Dans l'observation du désordre et non pas en s'efforçant d'établir l'ordre. Un esprit confus et désordonné, un état d'esprit contradictoire, même s'il s'efforce d'établir l'ordre, sera toujours du désordre. On est confus, incertain, allant d'une chose à l'autre, accablé de

nombreux problèmes et c'est à partir de cette façon de vivre que l'on veut l'ordre. Alors, ce qui semble être l'ordre provient en fait de notre confusion et, par conséquent, reste de la confusion.

Ceci étant clair, ***quelle est alors la cause du désordre?*** Il a de nombreuses causes: le désir de réussir, l'angoisse de ne pas réussir, la vie contradictoire que l'on mène, disant une chose et faisant quelque chose de totalement différent, essayant de supprimer une chose et d'en réaliser une autre. Ce sont là des contradictions qui nous habitent. On peut trouver bien des causes, la poursuite des causes est inépuisable. Tandis qu'au contraire, on peut se demander et découvrir s'il y a une cause principale. De toute évidence, il doit y en avoir une. La cause principale est le « moi », « l'ego », la personnalité construite par la pensée, par la mémoire, par diverses expériences, par certains mots, certaines

150

qualités qui produisent cette impression de séparation et d'isolement; c'est la cause principale du désordre. Quels que soient les efforts de l'ego pour ne plus être le moi, c'est encore l'effort de l'ego. L'ego peut s'identifier à la nation, mais cette identification à ce qui est plus grand, est toujours l'ego glorifié. Chacun de nous le fait de différentes façons. L'ego est construit par la pensée; c'est la cause principale de ce désordre total dans lequel nous vivons. Quand on observe ce qui cause le désordre — et l'on s'est tellement habitué à ce désordre, dans lequel on a toujours vécu qu'on le trouve naturel — on commence à le remettre en question, à l'examiner totalement et à en voir la racine. On l'observe sans rien faire, alors cette observation commence à dissoudre le centre qui est la cause du désordre.

L'intelligence, c'est la perception de ce qui est vrai. Elle écarte complètement ce qui est faux, elle voit la vérité dans le faux et réalise qu'aucune des activités de la pensée n'est intelligence. Elle voit que la pensée est le fruit du savoir qui est lui-même le résultat de l'expérience sous forme de mémoire et que la réponse de la mémoire c'est la pensée. Le savoir est toujours limité — c'est évident — il n'a pas de savoir parfait. De sorte que la pensée, avec toutes ses activités et tout son savoir, n'est pas l'intelligence. Alors on se demande ***quelle place la pensée a dans la vie si l'on considère que toute***

**notre activité est fondée sur la pensée?** Tout ce que nous faisons est fondé sur la pensée. Nos relations le sont. Toutes les inventions, toutes les réussites technologiques, tout le commerce, tous les arts sont des activités de la pensée. Les dieux que nous avons créés, les rituels, sont le produit de la pensée. Donc **quelle est la place du savoir et de la pensée dans cette dégénérescence de l'homme?**

L'homme a accumulé un savoir immense dans le domaine de la science, de la psychologie, de la biologie, des mathématiques etc. Et nous pensons qu'avec le savoir, nous allons nous élever, nous libérer, nous transformer. Nous contestons la place du savoir dans la vie. **Le savoir nous a-t-il transformés, nous a-t-il rendus bons?** c'est encore un mot désuet. **Nous a-t-il donné l'intégrité? Fait-il partie de la justice? Nous a-t-il donné la liberté?** Il nous a donné la liberté, dans le sens où l'on peut voyager, communiquer d'un pays à l'autre. Nous avons de meilleurs systèmes d'enseignement, ainsi que l'ordinateur et la bombe atomique. Ce sont les résultats d'une énorme accumulation de savoir. De nouveau, nous nous demandons: **ce savoir nous a-t-il donné la liberté, une vie juste, une vie qui soit fondamentalement bonne?**

Liberté, justice et bonté; ces trois qualités furent l'un des problèmes des anciennes civilisations qui s'efforcèrent de trouver une façon de

vivre juste. Le mot « juste » signifie avoir de la droiture, agir avec bienveillance, avec générosité, ne rien avoir à faire avec la haine ou l'antagonisme. Mener une vie juste et équitable signifie mener une vie qui ne suive pas un modèle, ni un idéal fantaisiste projeté par la pensée. Cela signifie mener une vie qui ait beaucoup d'affection, qui soit vraie, juste. Et dans ce monde il n'y a pas de justice, l'un est intelligent, l'autre ne l'est pas; l'un a du pouvoir, l'autre non; l'un peut voyager à travers le monde et rencontrer des gens importants; l'autre vit dans une petite ville, dans une petite chambre, travaillant jour après jour. Où est la justice là-dedans? **Peut-on trouver la justice dans les activités extérieures?** L'un peut devenir Premier Ministre, Président ou directeur d'une grande multinationale, l'autre peut rester pour toujours un employé au bas de l'échelle. Donc, **devons-nous chercher la justice à**

***l'extérieur en essayant de créer un état égalitaire — c'est ce qu'on essaie de faire, à travers le monde, en pensant que cela apportera la justice — ou bien, la justice doit-elle être trouvée en dehors de tout cela?***

La justice implique une certaine intégrité, d'être entier, complet, pas morcelé ni fragmenté. Elle ne peut survenir que lorsqu'il n'y a pas de comparaison. Nous sommes toujours en train de comparer — de meilleures voitures, de meilleures maisons, une meilleure situation, plus de pouvoir

153

et ainsi de suite. La comparaison est une mesure. Là où il y a mesure, il ne peut y avoir de justice. Et quand il y a imitation et conformisme, il ne peut y avoir de justice. En suivant quelqu'un, en écoutant ses paroles, nous ne voyons pas la beauté, la qualité, la profondeur de ces choses. Nous pouvons être d'accord superficiellement mais nous nous en éloignons. Tandis que les mots et la compréhension de leur sens profond doivent laisser une trace, une graine, car la justice doit être là, en nous. En parlant avec un psychologue assez connu, l'orateur a utilisé le mot « bonté ». Il fut horrifié. Il dit: « C'est un mot désuet, nous ne l'employons plus. » Mais l'orateur aime ce mot. Donc ***qu'est-ce que la bonté?*** Ce n'est pas contraire de ce qui est mauvais. Si c'est l'opposé de ce qui est mauvais, alors la bonté a ses racines dans la méchanceté. Tout ce qui a un opposé, a obligatoirement ses racines dans cet opposé. Donc, la bonté n'est pas liée à ce que nous considérons comme mauvais. Elle en est complètement séparée. On doit la regarder telle qu'elle est et non pas en tant que réaction à un contraire. La bonté signifie une façon de vivre vertueuse, pas en termes de religion, de morale ou selon un concept éthique de la vertu, mais en termes de quelqu'un qui voit ce qui est vrai et ce qui est faux, qui maintient cette qualité de sensibilité, qui le voit immédiatement et qui agit.

154

Le mot « liberté » a des implications très complexes. Quand il y a liberté, il y a justice, il y a bonté. On considère que la liberté est la possibilité de choisir. On pense être libre parce que l'on peut choisir d'aller à

l'étranger, on peut choisir son métier ou ce que l'on veut faire. Mais **quand il y a choix, y a-t-il liberté? Qui choisit? Et pourquoi doit-on choisir?** Quand il y a liberté, dans le domaine psychologique, quand on donne libre cours à ses capacités de penser objectivement, impersonnellement, très précisément et pas sentimentalement, il n'y a pas besoin de choisir. Quand il n'y a pas de confusion, il n'y a pas de choix.

Donc, **qu'est-ce que la liberté?** La liberté n'est pas le contraire du conditionnement, s'il en était ainsi, ce ne serait qu'une sorte de fuite. La liberté n'est pas une fuite. Un cerveau conditionné parle savoir, est toujours limité, il vit constamment dans le domaine de l'ignorance, il vit toujours avec le mécanisme de la pensée, de sorte qu'il ne peut y avoir de liberté. Nous vivons tous avec toutes sortes de peurs — peur du lendemain, peur des choses qui ont eu lieu dans le passé. Si nous cherchons à nous libérer de cette peur, alors cette liberté a une cause et ce n'est pas la liberté. Si nous pensons en termes de causalité et de liberté, alors cette liberté n'est absolument pas la liberté. La liberté ne concerne pas seulement un aspect de

155

notre vie, mais la liberté totale et cette liberté n'a pas de cause. Maintenant que tout cela a été précisé, **examinons la cause de la souffrance et cherchons à savoir si cette cause peut cesser.** D'une façon ou d'une autre, nous avons tous souffert, à cause de décès, du manque d'amour ou d'avoir aimé quelqu'un sans être payé de retour. La souffrance a de très nombreux visages. Depuis la nuit des temps, l'homme a toujours essayé de fuir la douleur et pourtant après des millénaires, nous vivons toujours avec la souffrance. L'humanité a versé des larmes innombrables. Il y a eu des guerres qui ont infligé à l'homme des douleurs atroces et de grandes angoisses et apparemment il n'a pas pu se libérer de la douleur. **Ce n'est pas une question pour la forme, mais le cerveau humain, l'esprit humain, l'être humain peut-il se libérer complètement de cette angoisse de la douleur et de tous les tourments humains qui l'accompagnent?**

Marchons ensemble dans le même sentier, pour découvrir si nous pouvons, dans notre quotidien, en finir avec ce terrible fardeau que l'homme porte depuis des temps immémoriaux. **Est-ce possible de découvrir la fin de la souffrance? Comment abordez-vous cette**

**question? Comment réagissez-vous à cette question? Quel est l'état, la qualité de votre esprit quand on vous pose ce genre de question? Mon fils est**

156

mort, mon mari est parti. J'ai des amis qui m'ont trahi. J'ai suivi un idéal avec une grande foi et après vingt ans, il s'est révélé stérile. La douleur contient une grande beauté et beaucoup de souffrances. **Comment réagit-on à cette question? Est-ce que l'on dit: « Je ne veux même pas la regarder. J'ai souffert, c'est le sort de l'homme, je la rationalise, je l'accepte et je continue. »** C'est une façon de traiter la question. Mais on n'a pas résolu le problème. Ou bien on reporte cette douleur sur un symbole et l'on adore ce symbole, comme cela se fait dans le Christianisme, ou bien comme l'on fait les anciens Hindous, c'est notre sort, notre karma. Ou bien encore, comme dans le monde moderne, où l'on rejette la responsabilité sur les parents ou sur la société ou sur les gènes dont nous avons hérité et qui seraient la cause de notre souffrance et ainsi de suite. Il y a un millier d'explications. Mais les explications n'ont jamais résolu la douleur et les affres de la souffrance. **Comment allez-vous aborder cette question? Voulez-vous la regarder en face ou bien avec insouciance ou inquiétude? Comment abordez-vous, vous approchez-vous très près d'un tel problème? La souffrance es-t-elle différente de l'observateur qui dit: « Je souffre. »** Quand il dit: « Je souffre » il s'est séparé de ce sentiment, de sorte qu'il ne l'a pas du tout approché. Il ne l'a pas touché. **Pouvez-vous cesser de l'éviter, pouvez-vous ne pas la**

157

**transmuter, ne pas la fuir mais l'approcher le plus près possible? Ce qui signifie que vous êtes cette souffrance. Est-ce exact? Vous pouvez avoir inventé un idéal de liberté par rapport à la souffrance. Cette invention vous a éloigné, séparé davantage de la souffrance, mais le fait est que vous êtes ce chagrin. Est-ce que vous réalisez ce que cela signifie?** Ce n'est pas quelqu'un qui a causé votre souffrance, ce n'est pas la mort de votre fils qui a fait que vous versez des

pleurs. Vous pouvez verser des pleurs pour votre fils ou votre femme, mais c'est l'extériorisation de votre douleur ou de votre souffrance. Cette souffrance est le résultat de votre dépendance vis-à-vis de cette personne, de votre attachement, de votre impression d'être perdu sans elle. Donc, comme d'habitude, vous essayez d'agir sur les symptômes, vous n'allez jamais au cœur même de ce grand problème, qu'est la souffrance. Nous ne parlons pas, ici, des effets externes de la souffrance, si ce sont les effets de la souffrance qui vous concernent, vous pouvez prendre une drogue pour vous calmer. Nous essayons ensemble de découvrir pour nous-même — il ne s'agit pas qu'on vous le dise et que vous acceptiez — mais de véritablement découvrir pour nous-même la racine de la souffrance. ***Est-ce le temps qui produit la souffrance — le temps que la pensée a inventé dans le domaine psychologique? Comprenez-vous ma question?***

158

Auditeur: ***Qu'entendez-vous par le temps psychologique ?***

K: Ne me demandez pas ce qu'est le temps psychologique. Posez-vous cette question. L'orateur peut peut-être vous y inciter, la mettre en mots, mais c'est votre question. On a eu un fils, un frère, une femme, un père. Ils ne sont plus. Ils ne reviendront jamais. Ils ont été effacés de la surface de la terre. On peut, bien sûr, inventer une croyance selon laquelle on vit sur d'autres plans. Mais on les a perdus, il y a une photo sur le piano ou sur la cheminée. Le souvenir que nous avons d'eux appartient au temps psychologique. L'amour qu'on leur a porté et celui qu'ils nous ont porté, l'aide qu'ils nous ont apporté; ils nous ont aidés à masquer notre solitude. Leur souvenir est un mouvement du temps. Ils étaient là hier et n'y sont plus aujourd'hui. C'est-à-dire qu'un souvenir a été formé dans le cerveau. Ce souvenir est un enregistrement sur la bande magnétique du cerveau et cette bande joue sans cesse. Les promenades que nous avons faites ensemble dans les bois, le souvenir de notre sexualité, leur amitié, le réconfort qu'ils nous ont procuré. Tout cela est fini et la bande continue à jouer. Cette bande est la mémoire et la mémoire est le temps. Si cela vous intéresse, explorez-le très profondément. On a vécu avec son frère ou son fils, on a connu des jours heureux avec eux, on a partagé bien des plaisirs mais ils ne sont



plus. Mais leur souvenir reste. C'est lui qui est la cause de la souffrance. C'est à cause de lui que l'on verse des larmes dans notre solitude. Mais ***est-il possible de ne pas enregistrer?*** C'est une question très sérieuse. Hier, on a aimé le lever de soleil, il était si clair, si beau parmi les arbres, projetant sur la pelouse une lumière dorée avec des ombres étirées. C'était une matinée agréable, charmante et on l'a enregistrée. Alors la répétition commence. On a enregistré ce qui est arrivé, ce qui a provoqué notre délectation et plus tard ce souvenir — comme un phonographe ou un magnétophone — est répété. C'est l'essence du temps psychologique. Mais ***est-il possible de ne pas du tout enregistrer?*** Le lever de soleil d'aujourd'hui, regardez-le, soyez-y complètement attentif, ainsi qu'à cet instant de lumière dorée sur la pelouse avec les ombres qui s'étirent et ne l'enregistrez pas, ainsi, la mémoire n'en garde aucun trace, c'est terminé. Soyez-y complètement attentif et n'enregistrez pas. C'est l'attention du regard qui empêche tout enregistrement.

Donc, ***le temps est-il la racine de la souffrance? La pensée est-elle la racine du chagrin?*** Oui, bien sûr. Les souvenirs et le temps sont donc le centre de notre vie. On se nourrit d'eux et quand survient quelque chose de terriblement douloureux, on revient à ces souvenirs et on verse des pleurs. On souhaite que celui ou celle que l'on a

160

perdu ait été encore là pour jouir de ce soleil quand on le regardait. C'est la même chose pour nos souvenirs sexuels, on construit une image et on y repense. Tout cela est mémoire, pensée et temps. ***Si l'on demande: « Comment le temps psychologique et la pensée peuvent-ils cesser? » c'est une mauvaise question. Quand on réalise que c'est vrai — pas la vérité d'un autre mais votre propre observation de cette vérité, votre propre clarté de perception — est-ce que cela ne va pas mettre un terme à la souffrance?***

***Peut-on être attentif de façon si intense qu'il soit possible de vivre sans rien enregistrer psychologiquement?*** Ce n'est que lorsqu'il y a inattention qu'il y a enregistrement. On est habitué au frère, au fils ou à l'épouse, on sait ce qu'ils vont dire, ils ont répété la même chose si

souvent. On les connaît. Quand on dit: « Je les connais » on est inattentif. Quand on dit: « Je connais ma femme » il est évident qu'on ne la connaît pas vraiment parce qu'il est impossible de connaître une chose vivante. On ne connaît qu'une chose morte, qu'un souvenir mort. Quand on prend conscience, avec une grande attention, de ce fait, la souffrance a un sens totalement différent. Il n'y a rien à apprendre de la souffrance. Il n'y a que la fin de la souffrance. Et quand il y a une fin à la souffrance, alors il y a amour. Comment peut-on aimer l'autre aimer, avoir la qualité de cet amour — quand

161

toute notre vie est fondée sur les souvenirs, sur cette photo suspendue au-dessus de la cheminée ou posée sur le piano. Comment peut-on aimer quand on est prisonnier d'une vaste structure de souvenirs? La fin de la souffrance est le commencement de l'amour.

Puis-je vous raconter une histoire? Un maître spirituel avait plusieurs disciples et, tous les matins, il leur parlait de la nature de la bonté, de la beauté et de l'amour. Un matin, alors qu'il s'apprête à parler, un oiseau se pose sur le rebord de la fenêtre et commence à chanter. Il chante un moment, puis disparaît. Le maître dit: « La causerie de ce matin est terminée. »

*le 4 septembre 1982*

162

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

**A** la suite des conférences données à Londres, en 1954, paraîtra en langue anglaise *The first and last Freedom*, qui sera plus tard traduit en français (*La première et dernière Liberté*) et qui constitue l'un des ouvrages les plus complets de l'enseignement de Krishnamurti. Aldous Huxley écrivit pour cet ouvrage une remarquable préface. Ce dernier volume concrétise très bien l'enseignement de Krishnamurti pendant la période 1944-1961. Il insiste alors tout particulièrement sur la vie en général, sur sa signification, sur la nécessité de percevoir l'erreur, l'illusion engendrée par la pensée pour entrer dans un état de communion véritable : avec nous-mêmes, avec les autres, avec le monde. Il faut aller au-delà des apparences, ne pas demeurer hypnotisé par les mirages de la pensée, crever nos structures qui ne sont que des sécurités et qui entretiennent la multiplicité et les conflits en nous. L'état de communion est une fusion intime en nous, au sein de laquelle aucune fonction ne devient hypertrophiée et anarchique. C'est, par excellence, un état d'harmonie, unifiant l'intellect, le cœur et l'intuition (p. 38).

---

— Yvon Achard, *Le langage de Krishnamurti*, (p. 65)

© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Préface de Aldous Huxley

**D**ans notre pensée, nous nous servons d'une grande variété de systèmes de symboles verbaux, mathématiques, plastiques, musicaux, liturgiques, sans lesquels nous n'aurions ni arts, ni sciences, ni lois, ni philosophies, bref pas même l'embryon d'une civilisation : nous serions des animaux. Les symboles, donc, sont indispensables. Mais, ainsi que nous le démontre abondamment l'Histoire de notre époque — et de toutes les époques — ils peuvent aussi être néfastes. Considérons, par exemple, le domaine de la science d'une part, et, d'autre part, celui de la politique et de la religion. Dans le premier, notre façon de penser et de réagir en fonction de ces symboles nous a permis, en une faible mesure, de comprendre et de vaincre certaines forces élémentaires de la nature. Mais dans le second, notre façon de penser et de réagir en fonction de cette catégorie-là de symboles, nous a menés à nous servir de ces mêmes forces pour des assassinats de masses et un suicide collectif (pp. 13 - 14).

---

— Bernard Delafosse, *Krishnamurti* « Cinquante ans d'éveil », (pp. 83 - 84)

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**J**e n'agis pas en tant que gourou ; car, tout d'abord, je ne vous apporte aucune consolation ; je ne vous dis pas ce que vous devriez faire d'instant en instant ; ou de jour en jour ; je ne fais que vous montrer quelque chose que vous êtes libre d'accepter ou de refuser : cela dépend de vous, non de moi. Je ne vous demande absolument rien, ni votre dévotion, ni vos flatteries, ni vos injures, ni vos dieux. Je dis : voici un fait ; prenez-le ou laissez-le. Et la plupart d'entre vous le rejettent, pour la raison

évidente qu'il ne vous apporte aucune délectation (pp. 20 - 21).

---

— Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 24)

© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Introduction

**L**e point de départ d'une pensée vraie est dans la connaissance de soi. Si l'on ne se comprend pas soi-même, l'on n'a aucune base pour penser : ce que l'on pense n'est pas vrai (p. 17).

---

— Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 23)

© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 59)

© 2010. Les Éditions du Relié, Broché, 191 pp.



**C**e que l'on répète n'est pas la vérité ; c'est un mensonge, car la vérité ne peut pas être répétée (p. 18).

---

— Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 19)

© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.



**C**e qu'il convient de faire, en vue d'affronter la nouvelle provocation de la vie, c'est se dénuder complètement, se dépouiller des accumulations du passé et aborder la provocation à la façon d'un être neuf (pp. 19 - 20).

---

— Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 26)

© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.



**L**'idée même de diriger quelqu'un est antisociale et anti-spirituelle (p. 20).

---

— Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (pp. 16 - 17)

© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.



**L**e processus libérateur doit commencer par la perception aiguë et impartiale de nos désirs ainsi que de nos réactions aux systèmes de symboles qui nous ordonnent ou nous interdisent de vouloir ceci ou cela. Grâce à cette perception impartiale, et au fur et à mesure qu'elle pénètre dans les couches successives de l'ego et du subconscient qui s'y associe, surgissent l'amour et la compréhension, mais d'un ordre différent de celui qui nous est familier. Cette perception impartiale — à tout instant et en chaque circonstance — est la seule méditation effective (pp. 24 - 25).

---

— Robert Linssen, *Quelques Aspects de la Pensée Krishnamurtienne*, (p. 40)

Article paru dans le N° 119-120 (Avril-Mai 1956) de la revue SYNTHÈSE. 196 pp.



**J**e n'agis pas en tant que *gourou*, car, tout d'abord, je ne vous apporte aucune consolation ; je ne vous dis pas ce que vous devriez faire ; je ne fais que vous montrer quelque chose que vous êtes libre d'accepter ou de refuser [...] La vérité ne peut vous être donnée par personne. Il vous faut la découvrir [...] La compréhension vient avec la perception de ce qui « est » [...] Parvenir à cet état où l'on perçoit instantanément la vérité est

possible, et c'est la seule voie (pp. 20, 28 et 36).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 129)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



**J**'emploie des mots simples, qui ne sont pas techniques, car je pense qu'aucun mode spécialisé d'expression ne peut nous aider à résoudre nos problèmes fondamentaux... Je voudrais transmettre, au moyen des mots très simples de la vie quotidienne, un sens plus profond que celui qu'on leur accorde habituellement ; mais cela me sera difficile si vous ne savez pas écouter (pp. 27 - 28).

---

— Yvon Achard, *Le langage de Krishnamurti*, (p. 154)

© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.



**J**e voudrais transmettre, au moyen des mots très simples de la vie quotidienne, un sens plus profond que celui qu'on leur accorde habituellement ; mais cela me sera difficile si vous ne savez pas écouter (pp. 27 - 28).

---

— Marie France Hureau et René Barbier, *Krishnamurti et Wittgenstein*,

Source : [www.barbier-rd.nom.fr](http://www.barbier-rd.nom.fr).



**S**avoir avec exactitude ce qui « est », le réel, l'actuel, sans l'interpréter, sans le condamner ou le justifier, est le commencement de la sagesse (pp. 28 - 29).

---





**L**es mots et les livres ont perdu leur signification et vous, qui citez la Bible, Karl Marx ou la Bhagavad Gîtâ (Livre sacré Indou), étant vous-mêmes dans l'incertitude ou la confusion, votre répétition devient mensonge, les mots écrits ne sont plus que propagande... aussitôt que vous vous mettez à répéter, vous cessez de comprendre votre propre état d'esprit. Vous ne faites que cacher votre confusion au moyen de l'autorité que vous accordez à des mots. Ce que nous essayons de faire ici, c'est comprendre cette confusion, et non la recouvrir au moyen de citations... Ne suivez pas mes mots, mais la pensée qui agit en vous (p. 31).

---

— Yvon Achard, *Le langage de Krishnamurti*, (p. 155)  
© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.



**N**e suivez pas mes mots mais la pensée qui agit en vous.  
Le nom n'est pas la chose ; ne nous laissons pas prendre par les mots, laissons cela aux conférenciers professionnels (pp. 31 et 41).

---

— Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, (p. 160)  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**L**a vraie révolution ne peut avoir lieu que lorsque vous, l'individu, devenez lucide dans vos rapports avec autrui (p. 37).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 129)  
© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Quel est l'objet de notre recherche ?

**Q**uel est le but que poursuivent la plupart d'entre nous ? Quel est notre désir le plus profond ? Dans ce monde agité, où tous s'efforcent de trouver une paix, un bonheur, un refuge, il est important, n'est-ce pas, que chacun de nous sache le but qu'il veut atteindre, l'objet de ses recherches. Nous sommes probablement presque tous à la poursuite d'une forme de bonheur, d'une sorte de paix. Dans un monde où régissent le désordre, les luttes, les conflits, les guerres, nous voulons trouver un peu de paix dans un refuge. Je crois que la plupart d'entre nous ont ce désir. Et nous le poursuivons en passant d'une autorité à l'autre, d'une organisation religieuse à une autre, d'un sage à un autre.

Mais est-ce le bonheur que nous cherchons ou une sorte de satisfaction dont nous espérons tirer un bonheur ? Le bonheur et la satisfaction sont deux choses différentes. Peut-on « chercher » le bonheur ? Peut-être est-il possible de trouver une satisfaction, mais peut-on « trouver » le bonheur ? Le bonheur est un dérivé ; c'est le sous-produit de quelque chose. Et avant de consacrer nos esprits et nos cœurs à une recherche qui exige beaucoup de sincérité, d'attention, de réflexion, de soins, nous devons savoir si c'est le bonheur que nous voulons, ou une satisfaction (pp. 39 - 40).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 205)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**S**e connaître c'est s'étudier en action, laquelle est relation (p. 45).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 129)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## L'individu et la société

**C**omment provoquer une transformation fondamentale, radicale de la société : voilà notre problème. Et cette transformation du monde extérieur ne peut pas avoir lieu sans une révolution intérieure (p. 49).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (pp. 129 - 130)  
© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



**C**e que vous êtes, le monde l'est (p. 50).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)  
© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



**D**ans quel état de relation êtes-vous par rapport à la misère, à la confusion en vous et autour de vous ? Elles n'ont évidemment pas surgi toutes seules. C'est vous et moi qui les avons engendrées. N'accusons ni le capitaliste, ni le communiste, ni le fasciste ; c'est vous et moi qui les avons créées dans nos rapports réciproques. Ce que vous êtes intérieurement a été projeté à l'extérieur, sur le monde ; ce que vous êtes, ce que vous pensez et sentez, ce que vous faites dans votre existence quotidienne est projeté au-dehors et constitue notre monde. Si nous sommes malheureux et dans un état intérieur de confusion et de chaos,

c'est cela qui, par projection, devient le monde, devient la société, parce que les rapports entre vous et moi, entre « moi et l'autre » sont la société. Celle-ci est le produit de nos relations réciproques, lesquelles étant mal posées, égocentriques, étroites, limitées, nationales, engendrent, par projection, un chaos.

Ce que vous êtes, le monde l'est. Votre problème est le problème du monde. Voilà un fait simple et fondamental.



Pourquoi la société s'effrite-t-elle, s'écroule-t-elle ? J'ai dit que c'est surtout parce que l'individu a cessé d'être créatif, et je m'explique : vous et moi sommes devenus des imitateurs, nous copions intérieurement et extérieurement. Du point de vue extérieur, il est évident que lorsqu'on apprend une technique, lorsque l'on communique avec les autres au niveau verbal, une certaine imitation, une certaine copie est nécessaire. Je copie des mots. Pour devenir ingénieur je dois d'abord apprendre une technique, puis m'en servir pour construire un pont. La technique des choses extérieures comporte nécessairement une certaine imitation. Mais lorsque l'imitation est intérieure, psychologique, nous cessons d'être créatifs. Notre éducation, notre structure sociale, notre vie soi-disant spirituelle, tout cela est basé sur l'imitation qui consiste à nous insérer dans une formule sociale ou religieuse. À ce moment-là, nous cessons d'être des individus réels. Psychologiquement, nous devenons des machines à répétition émettant certaines réactions conditionnées, hindoues, chrétiennes, bouddhistes, allemandes ou anglaises. Nos réponses aux stimuli sont déterminées selon une certaine forme de la société, orientale, occidentale, religieuse ou matérialiste. Une des causes principales de la désintégration de la société est l'imitation, et un de ses facteurs principaux est le chef spirituel ou temporel dont l'essence même est imitation (pp. 50 et 55 - 56).

---

— J. Krishnamurti, *De la nature et de l'environnement*, (pp. 55 - 57)

© 1994. Le Rocher, Paris. Trad. L. Larreur et J-M. Plasait. 182 pp.

— On Nature And The Environment, Gollancz, London, 1992.



**Q**ui résiste ?... Lorsque vous vous soumettez à la volonté de Dieu, c'est à votre projection que vous vous soumettez.... Les croyances divisent les hommes.... Elles sont désintégrantes et destructrices (pp. 214,

281, 52 et 272).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

**L**a pensée négative est la plus haute forme d'intelligence (p. 55).

---

— Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 29)

© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## De la connaissance de soi

**L**e monde n'est pas quelque chose en dehors de vous et de moi : le monde, la société, sont les relations que nous établissons, ou que nous essayons d'établir entre nous.

Ainsi le problème n'est autre que vous et moi, et non le monde, car le monde est la projection de nous-mêmes, et pour le comprendre nous devons nous comprendre. Il n'est pas isolé de nous : nous *sommes* le monde, et nos problèmes sont les siens (pp. 57 - 58).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 98 - 99)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**P**our transformer le monde, nous devons commencer par nous-mêmes ; et dès lors, ce qui compte, c'est l'intention. Notre intention doit être de nous comprendre vraiment, et non de laisser à d'autres le soin de se transformer, ou de provoquer une modification extérieure par une révolution de la gauche ou de la droite. Il est important de comprendre que là est notre responsabilité à vous et à moi ; car, si petit que soit notre monde, si nous pouvons nous transformer, introduire un point de vue radicalement différent dans notre existence quotidienne, peut-être alors pourrions-nous affecter un monde plus vaste, dans l'extension de nos rapports avec autrui (p. 58).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 320)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.



**S**e transformer soi-même, c'est transformer le monde, parce que le moi est à la fois le produit et une partie intégrante du processus total de l'existence humaine. Pour se transformer, la connaissance de soi est essentielle ; si vous ne vous connaissez pas, votre pensée n'a pas de base. Il faut se connaître tel que l'on est, et non tel que l'on désire être ; l'on ne peut transformer que *ce qui est*, tandis que ce que l'on voudrait être n'est qu'un idéal, une fiction, une irréalité. Mais se connaître tel que l'on est exige une extraordinaire rapidité de pensée, car *ce qui est* subit de perpétuels changements et, si l'esprit veut adhérer à cette course, il ne doit évidemment pas commencer par s'attacher, par se fixer à un dogme ou à une croyance. Pour vous connaître, il vous faut avoir l'agilité d'un esprit libéré de toutes les croyances, de toutes les idéalizations, lesquelles pervertissent la projection en projetant sur elle leurs colorations particulières. Si vous voulez vous connaître tel que vous êtes, n'essayez pas d'imaginer ce que vous n'êtes pas : si je suis avide, envieux, violent, mon idéal de non-violence aura bien peu de valeur... La compréhension déformée de ce que vous êtes — laid ou beau, malfaisant, ou élément de désordre — est le commencement de la vertu. La vertu est essentielle, car elle confère la liberté (p. 60).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 40 - 41)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**E**tre vertueux, c'est comprendre *ce qui est*, tandis que devenir vertueux, c'est masquer *ce qui est* derrière ce que l'on voudrait être et remettre indéfiniment à plus tard la solution. Et donc devenir vertueux signifie éviter toute action directe sur *ce qui est*. Ce processus qui consiste à éviter *ce qui est* en cultivant un idéal passe pour être vertueux ; mais si vous l'examinez de près et de façon directe, vous verrez qu'au contraire de ce que l'on dit, il n'est qu'un perpétuel refus de se trouver face à face à *ce qui est*. La vertu n'est pas le devenir de ce qui n'est pas mais la



compréhension de *ce qui est*, laquelle nous libère de *ce qui est*. Et la vertu est essentielle dans une société qui se désintègre rapidement (p. 61).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 257)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**J**e dois aimer la chose même que j'étudie. Si vous voulez comprendre un enfant, aimez-le, ne le blâmez pas, jouez avec lui, observez ses mouvements, ses caractéristiques personnelles, son comportement. Mais si vous ne faites que le blâmer, le contrarier ou l'accuser, toute compréhension de l'enfant est exclue. De même, pour comprendre *ce qui est*, vous devez observer ce que vous pensez, ressentez et faites d'instant en instant. C'est cela, l'actuel (p. 62).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 257)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**a compréhension de ce qui « est » exige un état d'esprit en lequel il n'y a ni identification ni condamnation, ce qui implique un esprit vif et pourtant passif... L'intensité de l'intérêt engendre cet état d'esprit (p. 62).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



**L**a compréhension fondamentale de soi-même n'est pas le fruit d'une accumulation de connaissances ou d'expériences. Celles-ci s'appuient sur la mémoire, tandis que la connaissance de soi est d'instant en instant. Si nous ne faisons qu'accumuler des données sur le moi, ces informations mêmes nous empêchent de nous comprendre plus profondément, car cet entassement de savoir et d'expériences devient un foyer où la pensée se concentre et a son être (pp. 62 - 63).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 280 - 281)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**I**l n'y a donc pas de méthode pour se connaître soi-même. La recherche d'une méthode implique invariablement le désir d'aboutir à un certain résultat — c'est cela que nous voulons tous : nous nous soumettons à l'autorité d'une personne, d'un système ou d'une idéologie —, nous désirons obtenir un résultat qui nous fasse plaisir et qui nous apporte la sécurité. En vérité, nous ne voulons pas nous connaître, comprendre nos impulsions, nos réactions, tout le processus conscient et inconscient de notre pensée ; nous préférons adopter un système qui nous garantisse un résultat. Cette poursuite est invariablement engendrée par notre désir de trouver une sécurité, une certitude, et le résultat n'est évidemment pas la connaissance de soi. Une méthode implique l'autorité d'un sage, d'un gourou, d'un Sauveur, d'un Maître — qui se portent garants de la satisfaction de nos attentes ; mais cette voie n'est pas celle de la connaissance de soi.

L'autorité, au contraire, nous empêche de nous connaître. Sous l'égide d'un guide spirituel nous pouvons éprouver temporairement un sens de sécurité et de bien-être, mais qui n'est pas la connaissance du processus total de nous-mêmes. L'autorité, de par sa nature, nous empêche d'être lucides quant à notre être intérieur et détruit de ce fait la liberté, la liberté en dehors de laquelle il n'y a pas de création. L'état créateur n'existe qu'en la connaissance de soi (pp. 63 - 64).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 42)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**I** l n'y a donc pas de méthode pour se connaître... Notre compréhension n'est pas un résultat ; elle consiste à se voir, d'instant en instant, dans le miroir des rapports que l'on entretient avec les personnes, les choses, les possessions, les idées (p. 63 et 65).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur l'action et l'idée

**L**a vie telle que nous la connaissons, notre vie quotidienne, est un processus de devenir : je suis pauvre, et mon but est de devenir riche ; je suis laid, et je veux être beau. Ainsi ma vie est un processus de devenir. La volonté d'être est la volonté de devenir, à des niveaux différents de la conscience, en des états différents où se retrouvent le défi, la réaction, l'acte de nommer et d'enregistrer. Et ce devenir est un effort, ce devenir est douleur, c'est une lutte constante : je suis ceci et veux devenir cela (pp. 68 - 69).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 51)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**es idées peuvent-elles jamais agir, ou, n'étant que le moule qui façonne la pensée, ne limitent-elles, de ce fait, l'action ? L'action dictée par une idée ne peut jamais libérer l'homme. Il est extrêmement important pour nous de comprendre ce point. Si l'action est façonnée par une idée, elle ne peut jamais apporter une solution à nos misères, parce que avant qu'elle puisse être effective, nous devons d'abord connaître l'origine de l'idée qui l'a déterminée (p. 70).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 68)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



L'idée est le résultat du processus de la pensée, le processus de la pensée est une réponse de la mémoire et la mémoire est toujours conditionnée. Elle est toujours dans le passé, mais ne prend vie que lorsqu'un défi la stimule. La mémoire n'a aucune vie en soi ; mais elle en assume une dans le présent sous le coup d'un défi. Et toute mémoire, qu'elle soit en sommeil ou active, est conditionnée.

C'est donc autrement qu'il faut aborder la question, d'une autre manière, et chercher à percevoir en soi-même, intérieurement, si l'on agit sur la base d'une idée, ou s'il peut exister une action sans idéation (pp. 72 - 73).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 69)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



Ce n'est que lorsque l'esprit se libère des idées que l'expérience est réellement vécue.

Les idées ne sont pas la vérité ; la vérité doit être vécue directement, d'instant en instant. Ce n'est pas une expérience que l'on puisse « vouloir » car elle ne serait encore qu'une sensation. L'état d'expérience n'existe que lorsqu'on va au-delà de ce paquet d'idées qu'est le « moi », qui est la faculté de penser — possédant une continuité partielle ou complète — car alors l'esprit est complètement silencieux, et l'on peut savoir ce qu'est la vérité (p. 75).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 66)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur les croyances et les connaissances

L'une des données que nous tenons avec le plus d'empressement pour acquises me semble être la question des croyances. Je n'attaque pas les croyances, je cherche à voir pourquoi nous les acceptons. Et si nous pouvons comprendre nos motifs, les causes de notre acceptation, alors peut-être pourrons-nous non seulement savoir pourquoi nous les acceptons, mais aussi nous en libérer. Nous voyons tous comment les croyances politiques, religieuses, nationales, et d'autres, appartenant à des domaines variés, séparent les hommes, créent des conflits, un état de confusion et d'inimitié : c'est un fait évident. Et pourtant, nous n'éprouvons aucunement le désir d'y renoncer. Il y a la croyance hindoue, la croyance chrétienne et bouddhiste, d'innombrables sectarismes, des convictions nationales, des idéologies politiques de toutes sortes, toutes luttant les unes contre les autres et cherchant à se convertir mutuellement. L'on peut voir sans difficulté que les croyances divisent et qu'elles engendrent l'intolérance. Mais est-il possible de vivre sans croyances ? L'on ne peut répondre à cette question qu'en s'étudiant soi-même dans les rapports que l'on a avec le monde des croyances ? Peut-on vivre sans croyances ? Peut-on, non pas passer d'une croyance à une autre, en remplacer une par une autre, mais être entièrement affranchi d'absolument toutes les croyances, de façon à pouvoir aborder la vie, chaque minute, à la façon d'un être neuf ? Car en somme c'est cela la vérité : avoir la capacité d'aborder tout, d'instant en instant, sans être conditionné par le passé, de sorte que n'existe plus d'effet cumulatif agissant comme une barrière entre soi et *ce qui est* (pp. 76 - 77).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 63 - 64)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**S**i nous n'avions pas de croyances, que nous arriverait-il ? Ne serions-nous pas très effrayés de ce qui pourrait se produire ? Si nous n'avions pas une ligne de conduite fondée sur une croyance — Dieu, le communisme, le socialisme, l'impérialisme, ou quelque autre formule religieuse, quelque dogme qui nous conditionne —, nous nous sentirions complètement perdus, n'est-ce pas ? Et l'acceptation d'une croyance n'est-elle pas une façon de masquer notre peur, cette peur de n'être rien du tout, d'être vide ? Mais après tout, un récipient n'est utilisable que lorsqu'il est vide, et un esprit qui est rempli de croyances, de dogmes, d'affirmations, de citations, est en vérité un esprit stérile, une machine à répétition. Échapper à cette peur — à cette peur du vide, de la solitude, à cette peur de n'arriver nulle part, de n'être rien, de ne rien devenir —, voilà certainement une des raisons qui nous font accepter les croyances avec tant d'avidité et d'enthousiasme, ne croyez-vous pas ? Et par l'acceptation de quelque croyance, pouvons-nous nous connaître ? Au contraire, une croyance, religieuse ou politique, nous interdit de nous connaître, de toute évidence. Elle agit comme un écran à travers lequel nous regardons. Mais nous est-il possible de nous voir nous-mêmes, si nous n'avons pas de croyances ? Je veux dire que, si nous écartons toutes ces croyances, les nombreuses croyances que nous avons, reste-t-il encore quelque chose en nous à regarder ? Si nous n'avons pas de croyances auxquelles notre pensée nous a identifiés, l'esprit n'étant identifié à rien est capable de se voir tel qu'il est — et c'est assurément là que commence la connaissance de soi (pp. 77 - 78).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 64 - 65)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Qu'est-ce que le moi ?

**S**avons-nous ce que nous appelons le moi ? Par cela j'entends l'idée, la mémoire, la conclusion, l'expérience, les diverses formes d'intentions définissables et non définissables, les tentatives conscientes d'être ou de ne pas être, la mémoire accumulée de l'inconscient, mémoire de la race, du groupe, du clan, de l'individu lui-même, et tout le reste qui se projette extérieurement en action ou spirituellement en vertu. L'effort à la poursuite de tout cela est le moi. En lui est inclus l'esprit de compétition, le désir d'être. Tout ce processus est le moi et nous savons par perception directe, lorsque nous le voyons en face, qu'il est mauvais. J'emploie avec intention ce mot « mauvais » car le moi est un instrument de division : il nous enferme en nous-mêmes et ses activités, quelque nobles qu'elles soient, nous séparent les uns des autres, nous isolent. Nous savons tout cela. Nous connaissons aussi ces instants extraordinaires où le moi n'est pas là, en lesquels il n'y a aucun sens d'effort, de volonté pénible, et qui se produisent lorsqu'il y a de l'amour (p. 101).

---

— Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, (pp. 84 - 85)

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**L**e moi est une force qui isole, qui détruit, et je veux trouver le moyen de la dissoudre (p. 105).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.





**L**'amour n'est pas dans le champ de l'ego... Là où est l'amour, le moi n'est pas (p. 110).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Qu'est-ce que la peur ?

**J**e vais maintenant examiner comment on peut se libérer de la peur du connu, c'est-à-dire la peur de perdre ma famille, ma réputation, mon caractère, mon compte en banque, mes appétits, et le reste. Vous pouvez dire que la peur est un phénomène de conscience ; mais votre conscience est formée par votre conditionnement, par conséquent elle aussi est le résultat du connu. De quoi se compose le connu ? D'idées, d'opinions diverses, de ce sens de la continuité que l'on a par rapport au connu, et c'est tout...

Il y a la peur de souffrir. La douleur physique est un réflexe nerveux ; mais la douleur psychologique surgit lorsque je m'accroche à des choses qui me sont agréables, car je redoute alors tout ce qui pourrait m'en priver. Les accumulations psychologiques constituent un barrage à cette souffrance tant qu'elles ne sont pas menacées : je suis un paquet d'accumulations et d'expériences, qui s'opposent à tout ce qui pourrait les déranger, donc j'ai peur, et c'est du connu que j'ai peur, de ces accumulations physiques ou psychologiques dont je me suis entouré pour empêcher l'affliction de se produire... Les connaissances aussi ont pour but de l'éviter. De même que les connaissances médicales sont utiles contre la douleur physique, les croyances le sont contre la douleur psychologique, et c'est pour cela que j'ai peur de perdre mes croyances, bien que je sois imparfaitement renseigné à leur sujet et que je n'aie pas la preuve concrète de leur réalité (pp. 111 - 112).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 344)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**a douleur physique est une réaction nerveuse ; mais la douleur psychologique surgit lorsque je m'accroche à des choses qui me sont agréables, car je redoute alors tout ce qui pourrait m'en priver. Les accumulations psychologiques constituent un barrage à cette souffrance tant qu'elles ne sont pas menacées : je suis un paquet d'accumulations et d'expériences qui s'opposent à tout ce qui pourrait les déranger. Je refuse de me laisser déranger, donc j'ai peur, et c'est du connu que j'ai peur, de ces accumulations physiques ou psychologiques dont je me suis entouré pour écarter la douleur ou pour empêcher l'affliction de se produire. Mais l'affliction est incluse dans le processus même de ces accumulations destinées à éviter la souffrance. Les connaissances aussi ont pour but de l'éviter. De même que les connaissances médicales sont utiles contre la douleur physique, les croyances le sont contre la douleur psychologique, et c'est pour cela que j'ai peur de perdre mes croyances, bien que je sois imparfaitement renseigné à leur sujet et que je n'aie pas de preuve concrète de leur vérité. Il peut m'arriver de rejeter certaines des croyances traditionnelles qui m'avaient été inculquées, et de m'appuyer sur une expérience personnelle qui m'éclaire et me donne force, compréhension et confiance en moi ; mais ces croyances et cette expérience sont de même nature : ce sont des moyens d'éviter la douleur (p. 112).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 214)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**a peur est une souffrance... La peur est la non-acceptation de ce qui « est » (p. 113 et 115).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



# **LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ**

## **Penser, cela peut-il résoudre nos problèmes ?**

**P**enser ne résout pas nos problèmes... Penser est évidemment une réaction (pp. 148 et 149).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la fonction de l'esprit

L'intellect avec tous ses désirs, ses ambitions, ses poursuites doit parvenir à une fin pour que l'amour entre en existence... L'amour n'appartient pas au temps, vous ne pouvez pas apprendre à aimer. L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... Dès que nous sommes conscients que nous aimons, l'activité égocentrique surgit et ce n'est plus l'amour (pp. 159 et 174).

---

— Robert Linssen, *Amour et sexe*, (p. 45)

Planète Plus, n°19 (Décembre 1970), L'homme et son message « Krishnamurti ».

— Robert Linssen, *Krishnamurti* « Psychologue de l'Ère Nouvelle », (p. 98)

© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Se duper soi-même

**T**ant que nous nous mentons à nous-mêmes, sous quelque forme que ce soit, il ne peut y avoir d'amour... L'amour n'appartient pas au temps... L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... S'il y a de l'amour, il n'y a pas de problème social, ni besoin de systèmes de philosophie sur la façon de traiter ces problèmes... L'amour n'est pas différent de la vérité(pp. 164, 174 et 374).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# **LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ**

## **Sur l'activité égocentrique**

**T**ant que nous nous mentons à nous-mêmes, sous quelque forme que ce soit, il ne peut y avoir d'amour... L'amour n'appartient pas au temps... L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... S'il y a de l'amour, il n'y a pas de problème social, ni besoin de systèmes de philosophie sur la façon de traiter ces problèmes... L'amour n'est pas différent de la vérité(pp. 164, 174 et 374).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Puissance et réalisation

**Q**uel est le but réel de l'état de relation ? Si vous vous observez dans vos rapports avec autrui, ne voyez-vous pas que ces rapports sont un processus d'auto-révélation ? Mon contact avec vous ne me révèle-t-il pas mon état d'être si je suis lucide, si je suis conscient de mes réactions ?

Nos relations n'ont pas beaucoup de sens tant que nous y cherchons un contentement mais acquièrent une signification extraordinaire lorsqu'elles sont un moyen de nous révéler à nous-mêmes et de nous connaître.

Là, où existe un sens possessif il n'y a pas de relations (pp. 186 et 269).

---

— Robert Linssen, *Quelques Aspects de la Pensée Krishnamurtienne*, (p. 47)

Article paru dans le N° 119-120 (Avril-Mai 1956) de la revue SYNTHÈSE. 196 pp.



**I**l n'y a de possibilité de création que lorsque l'esprit est vide (p. 189).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.



# **LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ**

## **Sur la crise contemporaine**

**D**e toute évidence, la crise qui affecte le monde entier à l'heure actuelle est exceptionnelle et sans précédent. L'histoire a connu, à différentes époques, des crises diverses — d'ordre social, national, politique. Les crises vont et viennent : les récessions économiques, les dépressions surviennent, subissent des mutations et continuent sous une forme différente. Cela, nous le savons et ce processus nous est familier. Mais assurément, la crise actuelle est différente, ne croyez-vous pas ? Différente tout d'abord parce que nous ne touchons pas là à des questions financières ou matérielles, mais à un problème d'idées. La crise est exceptionnelle parce qu'elle se situe dans le domaine du mouvement des idées. Nous nous battons à coups d'idées, nous justifions le meurtre ; partout dans le monde nous justifions le meurtre en tant que moyen de réaliser une juste cause, ce qui est en soi-même sans précédent. Auparavant, le mal, le meurtre, étaient reconnus pour ce qu'ils étaient, mais aujourd'hui le meurtre est un moyen de réaliser de nobles objectifs. On justifie le meurtre, qu'il s'applique à un individu ou à un groupe, parce que le meurtrier le présente, le justifie comme étant le moyen de réaliser une fin qui sera bénéfique à l'humanité. Autrement dit, nous sacrifions le présent sur l'autel de l'avenir — et peu importent les moyens, dès l'instant où notre but déclaré est d'obtenir un résultat prétendument bénéfique pour l'humanité. Cela implique par conséquent qu'une juste fin puisse être atteinte par des moyens pervers, que l'on justifie grâce à un système d'idées...

Nous élaborons de splendides édifices idéologiques afin de justifier le mal, et c'est une situation sans précédent. Le mal, c'est le mal, et il ne peut apporter rien de bon. La guerre n'est pas la voie vers la paix (pp. 195 - 196).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 73)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la peur

**D**e quoi avons-nous peur ? Est-ce d'un fait ou d'une *idée* concernant le fait ? Est-ce la chose telle qu'elle est que nous redoutons, ou ce que nous *pensons* quelle est ? Considérez la mort, par exemple. Avons-nous peur du fait de la mort ou de l'idée de la mort ? Le fait réel et l'idée que l'on s'en fait sont deux choses très différentes. Si j'ai peur de l'idée, du mot *mort*, je ne comprendrai jamais le fait, je ne le verrai jamais, je ne serai jamais en contact direct avec lui. Ce n'est que lorsque je suis en communion complète avec le fait que je ne le crains pas. Si je ne suis pas en communion avec lui, j'en ai peur, et je ne peux pas être en communion avec lui tant que j'ai une *idée*, une opinion, une théorie à son sujet. Je dois donc savoir très clairement si j'ai peur du mot, de l'idée, ou du fait. Si je suis libre d'affronter le fait, il n'y a rien à comprendre : le fait est là, et je peux agir. Si par contre j'ai peur du mot, c'est le mot que je dois comprendre ; je dois entrer dans tout le processus que le mot, que l'idée impliquent...

Ce qui cause la peur, ce sont mes opinions, mes idées, mes expériences, mes connaissances, mes appréhensions au sujet du fait, mais pas le fait lui-même. Tant que se déroule autour d'un fait le processus du langage, qui lui donne un nom, qui permet à la pensée de le juger à la façon d'un observateur, de le condamner, de créer une identification, la peur est inévitable. La pensée est le produit du passé, elle n'existe qu'au moyen de mots, de symboles, d'images ; et tant qu'elle commente ou traduit un fait, il y a forcément de la peur (pp. 248 - 250).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 103 - 104)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la connaissance

**S**upposez que vous n'ayez jamais lu aucun livre de religion ou de psychologie, et que vous deviez trouver le sens, la signification de la vie. Comment vous y prendriez-vous ? Supposez qu'il n'y ait pas de maîtres, pas de religions organisées, ni Bouddha, ni Christ, et que vous ayez à commencer depuis le commencement. Comment vous y prendriez-vous ? Tout d'abord, il vous faudrait comprendre votre processus de pensée, n'est-ce pas, et ne pas vous projeter, vous et vos pensées, dans le futur et créer un Dieu qui vous fasse plaisir : ce serait trop enfantin. Donc, tout d'abord, il vous faudrait comprendre le processus de votre pensée. Et c'est la seule façon de découvrir quelque chose de neuf, ne croyez-vous pas ?

Lorsque nous disons que le savoir et les connaissances sont un obstacle, une gêne, nous ne parlons pas des connaissances techniques — savoir conduire une voiture, faire fonctionner une machine, etc. — ni de l'efficacité qu'elles confèrent. Nous pensons à tout autre chose : à ce sens de félicité créative qu'aucune somme de savoir ou de connaissances ne donnera jamais. Être créatif, dans le vrai sens de ce mot, c'est être libéré du passé, d'instant en instant ; car c'est le passé qui constamment projette son ombre sur le présent. Nous accrocher à des informations, aux expériences d'autrui, à ce qu'un tel a dit — quelque grand qu'il soit — et essayer de conformer nos actes à ces pensées, tout cela est du monde des connaissances —, mais pour découvrir du neuf, l'on doit partir tout seul, complètement démuné, surtout de connaissances ; car il est très facile, au moyen de connaissances et de croyances, d'avoir des expériences ; mais celles-ci n'étant que des produits de projections personnelles sont irréelles, fausses (pp. 210 - 211).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 281 - 282)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**P**our découvrir le neuf, l'on doit partir tout seul, complètement démunie de tout, surtout de connaissances ; car il est très facile, au moyen de connaissances et de croyances, d'avoir des expériences ; mais celles-ci, n'étant que le produit de nos projections personnelles, sont absolument irréelles, fausses. Si vous voulez découvrir le neuf, ne vous chargez pas du fardeau du vieux, surtout de connaissances, des connaissances d'un autre ; même s'il est très grand. Vos connaissances vous servent de protection, de sécurité : vous voulez être tout à fait sûr de participer aux expériences du Bouddha, du Christ ou de X... Mais l'homme qui ne cesse de s'abriter derrière des connaissances n'est pas un chercheur de vérité...

La découverte de la vérité n'a pas de chemin... Lorsque vous voulez découvrir le neuf, lorsque vous expérimentez dans quelque domaine que ce soit, votre esprit doit être très tranquille ; car s'il est encombré, rempli de faits et de connaissances, tout ce bagage est un obstacle au neuf. La difficulté est que, pour la plupart d'entre nous, l'esprit est devenu si important, a acquis une valeur si prédominante, qu'il intervient chaque fois que se présente une chose neuve qui pourrait exister simultanément avec le connu. Ainsi les connaissances et le savoir sont un obstacle pour ceux qui voudraient chercher, pour ceux qui voudraient essayer de comprendre ce qui est intemporel (p. 211).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 26 - 27)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la discipline

**Q**ui résiste ?... Lorsque vous vous soumettez à la volonté de Dieu, c'est à votre projection que vous vous soumettez.... Les croyances divisent les hommes.... Elles sont désintégrant et destructrices (pp. 214, 281, 52 et 272).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la souffrance

**Q**u'est-ce que la souffrance ?... Que veut dire souffrir ? Qu'est-ce qui souffre ? Je ne demande pas « pourquoi » il y a souffrance ni quelle est la « cause » de la souffrance, mais : « Que se passe-t-il en fait ? »

Je ne sais pas si vous voyez la différence : je suis simplement dans l'état où la souffrance se perçoit ; elle n'est pas distincte de moi à la façon dont un objet est séparé de l'observateur ; elle est partie intégrante de moi-même, tout moi souffre. Dès lors je peux suivre son mouvement, voir où elle me mène. Et ainsi elle se révèle et je vois que j'ai donné de l'importance à moi-même et non à la personne que j'aimais. Celle-ci avait comme rôle de me cacher ma misère, ma solitude, mon infortune. J'espérais qu'*elle* aurait pu accomplir tout ce que moi je n'avais pas pu être. Mais elle n'est plus là, je suis abandonné, seul, perdu. Sans elle je ne suis rien. Alors je pleure. Non parce qu'elle est partie, mais parce que je demeure. Je suis seul.

... D'innombrables personnes sont là pour m'aider à m'évader : des milliers de personnes soi-disant religieuses, avec leurs croyances et leurs dogmes, leurs espoirs et leurs fantaisies : « C'est votre karma », « C'est la volonté de Dieu »..., vous connaissez toutes ces voies d'évasion. Mais si je peux demeurer avec cette souffrance, ne pas l'éloigner de moi, et ne pas essayer de la circonscrire ou de la nier, alors que se passe-t-il ? Quel est l'état de mon esprit lorsqu'il suit ainsi le mouvement de la souffrance ? (pp. 226 - 227).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 228 - 229)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**a souffrance n'est-elle qu'un mot ou une réalité ? Si c'est un fait, le mot, au point où j'en suis, n'a plus de sens ; il n'y a plus en moi que la perception d'une intense douleur. Par rapport à quoi ? Par rapport à une image, à une expérience, à quelque chose que je n'ai pas. Si je l'ai, je l'appelle plaisir ; sinon, c'est la douleur. La douleur, la souffrance existent *par rapport* à quelque chose. Ce « quelque chose », n'est-ce qu'une abstraction habillée de mots, ou est-ce une réalité ? Il est important de savoir ce qu'il est. De même que la peur n'existe pas en soi, mais est toujours la peur de quelque chose, la souffrance est toujours en relation avec une personne, un incident, un sentiment. Me voici maintenant pleinement conscient de la souffrance. Est-elle distincte de moi, ne suis-je que l'observateur qui la perçoit, ou est-elle « moi » ? (pp. 227 - 228).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 246)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**orsqu'il n'y a pas un *observateur* qui souffre, la souffrance est-elle autre chose que moi-même ? Je *suis* elle. La douleur et moi ne sommes pas dissociés. Et alors que se passe-t-il ? Il n'y a pas de mot, pas d'étiquette, qui vienne écarter cette douleur en lui donnant un nom. Lorsque je ne la nomme pas, lorsqu'il n'y a pas de peur suscitée par elle, est-ce qu'il existe une relation entre la souffrance et le moi en tant que centre de conscience ? Si le centre est en état de relation avec cette souffrance, il en a peur. Mais s'il *est* cette souffrance même, que peut-on faire ? Il n'y a rien que l'on puisse faire. On *est* cela, on ne peut ni l'accepter ni le refuser, ni lui donner un nom. Pouvez-vous encore dire que « vous » souffrez ? Mais déjà une transformation fondamentale s'est produite. Il n'y a plus de « Je souffre », parce qu'il n'y a pas de centre pour souffrir. Le centre ne souffre que parce que nous n'avons pas examiné ce qu'est ce centre. Nous ne vivons qu'en passant d'un mot à un autre mot, d'une réaction à une autre réaction (pp. 228 - 229).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 216)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**N**ous ne disons jamais : « Voyons ce qu'est cette chose qui souffre. » Et on ne peut pas voir en se forçant, en se disciplinant. Il faut regarder avec intérêt, avec une compréhension spontanée. Et alors on s'aperçoit que ce nous appelions souffrance, douleur, et que nous cherchions à éviter ou à discipliner, que tout ce processus a disparu. Tant que je ne suis pas en relation avec cette souffrance comme si elle était extérieure à moi, le problème n'existe pas. Dès que j'établis un rapport entre elle et moi, comme si elle m'était extérieure, le problème existe. Tant que je considère ma douleur comme une chose extérieure — « je souffre parce que j'ai perdu mon frère, parce que je n'ai pas d'argent, à cause de ceci ou cela » —, j'établis une relation entre elle et moi et cette relation est fictive. Mais si je *suis* elle, si je vois ce fait, tout est transformé, tout a un autre sens. Car je suis dans un état d'attention totale, d'attention intégrée, et ce qui est complètement considéré est complètement compris et dissous, et par conséquent le mot *souffrance* n'existe plus (p. 229).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 230)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.





# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Qu'est-ce que la peur ?

**L**a peur trouve des évasions de formes différentes. La plus commune est l'identification — l'identification avec un pays, avec la société, avec une idée. N'avez-vous pas remarqué la façon dont vous réagissez lorsque vous assistez à un défilé militaire ou à une procession religieuse — ou lorsque votre pays est sous le coup d'une invasion ? Vous vous identifiez à un pays, à un être, à une idéologie. En d'autres occasions, vous vous identifiez avec votre enfant, avec votre femme, avec telle ou telle forme d'action ou d'inaction. L'identification est un processus d'oubli de soi : tant que je suis conscient du « moi », je sais qu'il y a là de la souffrance, des conflits, une peur incessante. Mais si je peux m'identifier à quelque chose de grand, et de réellement valable, tel que la beauté, la vie, la vérité, la croyance, le savoir, ne serait-ce que temporairement, j'échappe au « moi », n'est-ce pas ? Si je parle de « mon pays » je m'oublie pour un temps. Si je parle de Dieu, je m'oublie. Si je peux m'identifier avec ma famille, avec un groupe, un parti, une idéologie, je jouis d'une évasion temporaire...

Savez-vous maintenant ce qu'est la peur ? N'est-ce point la non-acceptation de *ce qui est* ? Il nous faut comprendre le mot *acceptation*. Je ne l'emploie pas dans le sens d'un effort que l'on peut faire pour accepter. La question d'accepter ou non *ce qui est* ne se pose pas si je le perçois clairement. C'est lorsque je ne le vois pas clairement que je fais intervenir le processus d'acceptation. La peur est donc la non-acceptation de *ce qui est* (pp. 114 - 115).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 105 - 106)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la peur

**L**a peur n'existe que par rapport à quelque chose... C'est l'esprit qui crée la peur... Seule la connaissance de soi peut (vous) affranchir de la peur. La connaissance de soi est le commencement de la sagesse et la fin de la peur (pp. 147 et 150).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur l'esprit critique

**Q**uel est le but réel de l'état de relation ? Si vous vous observez dans vos rapports avec autrui, ne voyez-vous pas que ces rapports sont un processus d'auto-révélation ? Mon contact avec vous ne me révèle-t-il pas mon état d'être si je suis lucide, si je suis conscient de mes réactions ?

Nos relations n'ont pas beaucoup de sens tant que nous y cherchons un contentement mais acquièrent une signification extraordinaire lorsqu'elles sont un moyen de nous révéler à nous-mêmes et de nous connaître.

Là, où existe un sens possessif il n'y a pas de relations (pp. 186 et 269).

---

— Robert Linssen, *Quelques Aspects de la Pensée Krishnamurtienne*, (p. 47)

Article paru dans le N° 119-120 (Avril-Mai 1956) de la revue SYNTHÈSE. 196 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la croyance en Dieu

**Q**ui résiste ?... Lorsque vous vous soumettez à la volonté de Dieu, c'est à votre projection que vous vous soumettez.... Les croyances divisent les hommes.... Elles sont désintégrant et destructrices (pp. 214, 281, 52 et 272).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

**Q**u'est-ce que la réalité, qu'est-ce que Dieu ? Dieu n'est pas un mot, le mot n'est pas la chose. Pour connaître *ce qui n'est pas mesurable, qui est intemporel, l'esprit doit se libérer du temps. Cela signifie qu'il doit être libre de toute pensée, de toute idée concernant Dieu*. Que savez-vous sur Dieu ou la vérité ? Vous n'en savez absolument rien. Ce que vous connaissez ne sont que mots, expériences d'autrui ou à certains moments de vagues expériences. Certainement, cela n'est pas Dieu ni la réalité, cela n'est pas au-delà du temps. Pour connaître ce qui est au-delà du temps, le processus du temps doit être compris (...) Le temps est la pensée, le processus du devenir, l'accumulation de connaissances. Ceci constitue l'arrière plan de l'esprit (...) *L'esprit doit être libre du « connu » ce qui signifie qu'il doit être complètement silencieux*, non d'un silence (réalisé de propos délibéré par la volonté du « moi »). L'esprit qui réalise un silence résultant d'une action de propos délibéré, n'est pas (réellement) silencieux. Vous pouvez réussir à forcer votre esprit au silence pendant un moment mais ce n'est pas un silence véritable. Le silence se réalise seulement lorsque vous comprenez le processus total de la pensée, car la compréhension de ce processus engendre sa fin, et dans la fin du processus de la pensée réside le commencement du silence (véritable).

*Quand l'esprit est complètement silencieux, aux niveaux superficiels et profonds l'Inconnu peut se révéler. Dieu, la vérité se révèle d'instant en instant (...) ceci ne se produit que dans un état de liberté et de spontanéité*

et non lorsque l'esprit se discipline conformément à un modèle. Dieu n'est pas une chose du mental, il ne se révèle pas à travers nos projections mentales. Il se réalise lorsqu'il y a vertu (véritable) qui est liberté. La vertu (véritable) réside dans le fait d'affronter le fait de ce qui est, et cet affrontement du fait est un état de félicité. Lorsque l'esprit est dans la félicité, serein, sans aucun mouvement, sans projection de pensées, l'éternel entre en existence (p. 272 - 274).

---

— Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (pp. 122 - 123)

© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

**Se rendre à ce qui « est »**

**Q**ui résiste ?... Lorsque vous vous soumettez à la volonté de Dieu, c'est à votre projection que vous vous soumettez.... Les croyances divisent les hommes.... Elles sont désintégrant et destructrices (pp. 214, 281, 52 et 272).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la prière et la méditation

**Q**u'appelons-nous prière ? La prière consiste d'abord en une pétition, une supplication à ce que vous appelez Dieu... vous quémandez, mendiez... en somme vous cherchez une récompense, un contentement... En d'autres termes, nous voulons que notre confusion, nos conflits, soient remis en ordre par un autre que nous...

Qu'est donc la méditation ? Méditer, c'est comprendre ; la méditation du cœur est compréhension... Se concentrer, prier, cela n'éveille pas la compréhension, et celle-ci est la base même, le processus fondamental de la méditation...

Mais qu'appelons-nous comprendre ? Comprendre veut dire donner sa vraie valeur à toute chose... pour que surgissent des valeurs exactes, il me faut comprendre le penseur, n'est-ce pas ?... Donc, la connaissance de soi est le début de la méditation. Il ne s'agit pas des connaissances que l'on ramasse dans les livres, chez des guides spirituels, des gourous, mais de celle qui provient d'une enquête intérieure et d'une juste perception de soi. Sans connaissance de soi, il n'y a pas de méditation... Le penseur qui demande, prie, exclut, sans se comprendre, doit inévitablement tomber dans la confusion de l'illusion (pp. 284 - 288).

---

— *Krishnamurti et la méditation*, (p. 130)  
3e Millénaire n°67 (Printemps 2003)

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur le conscient et l'inconscient

**I**l n'y a en fait qu'un seul état, et non deux, le conscient et l'inconscient. Il n'y a qu'un état d'être, lequel est conscience, bien que certains veuillent y voir les deux formes du conscient et de l'inconscient. Mais cette conscience est toujours du passé, jamais du présent. L'on n'est conscient que de ce qui est passé. Vous n'êtes conscients de ce que j'essaie de dire que la seconde d'après, n'est-ce pas ? Vous le comprenez un moment plus tard. Vous n'êtes jamais conscients du « maintenant ». Vous ne le percevez pas. Observez Vos cœurs et vos esprits, et vous verrez que la conscience fonctionne entre le passé et le futur et que le présent n'est que le passage du passé au futur...

Si vous observez le fonctionnement de votre esprit, vous verrez que le mouvement, tant vers le passé que vers le futur, est un processus dans lequel le présent n'est pas. Tantôt le passé est un chemin d'évasion hors du présent (lequel est probablement désagréable), tantôt le futur est un espoir situé en dehors du présent. L'esprit est toujours absorbé dans le passé ou dans le futur et rejette le présent... Soit il condamne et rejette le fait, soit il l'accepte et s'identifie avec lui. Un tel esprit est évidemment incapable de voir un fait en tant que fait. Tel est notre état de conscience, conditionné par le passé, et notre pensée est une réponse conditionnée à la provocation d'un fait ; plus vous réagissez selon le conditionnement d'une croyance, d'un passé, plus vous renforcez le passé.

Ce renforcement du passé n'est évidemment qu'un prolongement du passé lui-même, qu'il appelle futur. L'état de notre esprit, de notre conscience, est celui d'un pendule qui va et vient entre le passé et le futur (pp. 293 - 294).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 291- 292)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.





**S**i vous observez très soigneusement, vous verrez que ce mouvement de la pensée n'est pas continu, mais qu'un intervalle se produit entre deux pensées. Bien qu'il puisse ne durer qu'une fraction infinitésimale de seconde, cet intervalle existe et a son importance dans le mouvement de va-et-vient pendulaire de la pensée. Il est aisé de voir que l'activité de notre pensée est conditionnée par le passé, lequel est projeté dans le futur. Sitôt que l'on admet le passé, l'on doit aussi admettre le futur, car ces deux états dits passé et futur ne sont en fait qu'un seul état, qui inclut le conscient et l'inconscient, le passé collectif et le passé individuel. Ces deux passés, en réponse au présent, émettent certaines réponses qui créent la conscience individuelle. Notre conscience se réfère par conséquent au passé ; et là est tout l'arrière-plan de notre existence. Dès que vous avez le passé, vous avez inévitablement le futur, parce que le futur n'est que la continuation du passé modifié, c'est-à-dire encore du passé. Notre problème consiste donc à produire une transformation dans ce processus du passé sans créer une nouvelle forme de conditionnement, un autre passé (pp. 294 - 295).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 275)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**J**e dis qu'il est parfaitement possible à l'esprit d'être libre de tout conditionnement ; mais n'acceptez pas mon autorité à ce sujet : si vous l'acceptiez, ce ne serait qu'un processus de substitution sans grande valeur, et vous ne pourriez rien découvrir...

Comment l'esprit peut-il être libre ? L'esprit, pour ce faire, doit non seulement voir et comprendre le mouvement pendulaire qu'il décrit entre passé et futur, mais également avoir conscience de l'intervalle qui sépare les pensées...

La compréhension de tout ce processus du conditionnement ne se produit pas par l'analyse et l'introspection ; car dès que vous avez l'observateur, celui-ci lui-même fait partie de l'arrière-plan et par conséquent son analyse n'a pas de valeur...

Comment l'esprit peut-il donc être libre ? Pour être libre, il ne doit pas seulement voir et comprendre son va-et-vient de balancier entre le passé et

le futur, mais aussi percevoir les intervalles entre deux pensées...

Si vous observez soigneusement votre pensée, vous verrez que, bien que ses réactions soient très rapides, il y a des trous, des arrêts entre une pensée et l'autre. Entre deux pensées il y a une période de silence, laquelle n'est pas reliée au processus de la pensée. Si vous l'examinez, vous verrez que cette période de silence, que cet intervalle, n'appartient pas au temps, et la découverte de cet intervalle, sa pleine perception, vous libère du conditionnement, ou plutôt il ne « vous » libère pas mais il y a affranchissement du conditionnement (pp. 295 - 297).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 170 - 171)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur le problème sexuel

*Nous savons que l'activité sexuelle est une nécessité physique et psychologique incontournable, et il semble que ce soit l'une des causes majeures du chaos régnant dans la vie privée de nos contemporains. Comment affronter ce problème ?*

Comment se fait-il que tout ce que nous touchons se transforme en problème ? Nous avons fait de Dieu un problème, nous avons fait de l'amour, de la relation, de la vie un problème, et nous avons fait du sexe un problème. Pourquoi ? Pourquoi tout ce que nous faisons est-il un problème, une horreur ? Pourquoi souffrons-nous ? Pourquoi le sexe est-il devenu un problème ? Pourquoi acceptons-nous de vivre avec des problèmes, pourquoi n'y mettons-nous pas fin ? Pourquoi ne savons-nous pas mourir à nos problèmes au lieu d'en subir le fardeau jour après jour, année après année ? La question du sexe est sans aucun doute pertinente, mais reste la question de fond, qui est de savoir pourquoi nous faisons de la vie un problème. Le travail, le sexe, l'argent, la pensée, l'expérience, tout ce qui constitue la trame de l'existence — pourquoi est-ce un problème ? Ne serait-ce pas essentiellement parce que notre pensée fonctionne toujours en allant du centre vers la périphérie, or, la plupart d'entre nous confond le centre et la périphérie, ce qui fait que tout ce que nous touchons reste superficiel. Mais la vie, elle, n'est pas une chose superficielle : elle demande à être vécue complètement, et parce que nous ne vivons que de façon superficielle, nous ne savons réagir que superficiellement. Et toutes nos actions périphériques sont inévitablement source de problèmes ; ainsi va notre vie : nous vivons dans le superficiel et nous nous contentons de vivre dans ce cadre, avec tous les problèmes liés à la superficialité. Or, les problèmes n'existent que tant que nous vivons dans le superficiel, à la périphérie, cette périphérie n'étant autre que le « moi » et ses sensations, ce « moi » qui peut s'extérioriser ou prendre un tour subjectif, qui peut s'identifier à l'univers, à la nation, ou à toute autre notion élaborée par l'esprit.

Tant qu'on vit dans ce cadre de l'esprit, les complications, les problèmes sont inévitables, cela nous le savons tous. L'esprit n'est autre que la sensation, l'esprit résulte d'une accumulation de sensations, de réactions,

et tout ce à quoi il touche est forcément source de malheur, de confusion et de problèmes sans fin. L'esprit est la véritable cause de nos problèmes, cet esprit qui fonctionne mécaniquement, jour et nuit, au niveau conscient et inconscient. L'esprit est une chose très superficielle, et nous avons pourtant, génération après génération, passé des vies entières à cultiver l'esprit, à le rendre de plus en plus intelligent, de plus en plus subtil, de plus en plus rusé, de plus en plus malhonnête et tordu, ce dont témoigne clairement chacune des activités de notre existence. Notre esprit, par sa nature même, est malhonnête, faux, incapable d'affronter les faits, c'est lui qui est la source des problèmes : le problème, c'est lui.

Qu'entendons-nous par « problème du sexe » ? Est-ce l'acte sexuel, ou le fait d'y songer ? Assurément, ce n'est pas l'acte qui est en cause. L'acte sexuel n'est pas plus problématique pour vous que l'acte de manger ; mais si vous pensez toute la journée à manger — ou à quoi que ce soit d'autre — parce que vous n'avez aucun autre sujet de réflexion, cela devient pour vous un problème. Le problème est-il l'acte sexuel ou le fait d'y penser ? Mais pourquoi y pensez-vous ? Pourquoi le montez-vous en épingle ? — et c'est ce que vous faites, de toute évidence. Pourquoi l'esprit en fait-il tout une affaire, et pourquoi au juste l'esprit pense-t-il au sexe, en fait ? Le cinéma, les magazines, les histoires qui courent, la façon dont les femmes s'habillent, tout concourt à ce que votre pensée soit obnubilée par le sexe. Pourquoi l'esprit est-il ainsi obnubilé, et pourquoi pense-t-il au sexe, en définitive ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce devenu un problème crucial dans votre vie ? Alors que tant d'autres choses appellent, réclament votre attention, c'est à l'idée du sexe que vous accordez votre attention pleine et entière. Mais que se passe-t-il donc, pourquoi le sexe occupe-t-il toutes nos pensées ? Parce qu'il constitue l'ultime voie de fuite, n'est-il pas vrai ? C'est la voie de l'oubli de soi absolu. L'espace d'un instant, ce bref instant au moins, vous pouvez vous oublier vous-même — et il n'y a pas d'autre moyen de s'oublier soi-même. Tous les autres actes de votre vie mettent l'accent sur le « moi », sur l'être individuel. Vos affaires, votre religion, vos dieux, vos leaders, vos actions sur le plan économique et politique, vos échappatoires, vos activités sociales, votre adhésion à tel parti et votre rejet de tel autre, tout cela ne fait que mettre en avant et renforcer le « moi ». Autrement dit, il n'y a qu'un seul acte qui ne donne pas la primauté au « moi » — cet acte-là pose donc problème, n'est-ce pas ? Lorsque, dans votre existence, il n'existe qu'une seule chose qui vous ouvre un véritable boulevard vers l'échappatoire ultime, vers l'oubli total de vous-même, ne serait-ce que l'espace de quelques secondes, vous vous y accrochez parce que c'est le seul moment où vous soyez heureux. Tous les autres problèmes que vous abordez se muent en cauchemars, sont sources de souffrance et de douleur, vous vous accrochez donc à la seule chose qui vous apporte ce total oubli de soi que vous qualifiez de bonheur. Mais, dès que vous vous y accrochez, il se mue à son tour en cauchemar, car vous voulez alors vous en libérer, vous refusez d'en devenir esclave. Et vous inventez, toujours à partir de l'esprit, la notion de chasteté, de célibat, et vous vous efforcez à ce

célibat, à cette chasteté, grâce au refoulement ; or, ce ne sont là que des manœuvres de l'esprit qui cherche à se couper de la réalité des faits. Cela donne, là encore, une importance toute particulière à ce « moi » en quête de devenir, et vous voilà une fois de plus pris dans l'engrenage des épreuves, des ennuis, des efforts, des souffrances.

Le sexe ne se transforme en problème extrêmement difficile et complexe que dans la mesure où vous ne comprenez pas l'esprit qui réfléchit au problème. L'acte sexuel lui-même n'est en aucun cas un problème, c'est le fait d'y penser qui suscite le problème. L'acte, vous y tenez — et de deux choses l'une, soit vous avez des mœurs très libres, soit vous vous livrez à l'acte sexuel dans le cadre du mariage, faisant ainsi de votre femme une prostituée, ce qui est apparemment tout à fait respectable : cela vous satisfait et vous vous en tenez là. Il va de soi que le problème ne peut être résolu que si l'on comprend tout le processus, toutes les structures du « moi » et du « mien » — ma femme, mes enfants, mes biens, ma voiture, ma réussite, mes succès —, faute de comprendre toutes ces questions et de les résoudre, le sexe demeurera un problème. Tant que vous serez ambitieux, sur le plan politique, religieux ou autre, tant que vous donnerez la primauté à l'individu, au penseur, à celui qui est au cœur de l'expérience, en le nourrissant d'ambition, que ce soit en votre propre nom en tant qu'individu, ou au nom du pays, du parti, ou d'une idée que vous nommez « religion », tant qu'existera cette activité d'expansion du soi, vous aurez toujours un problème par rapport au sexe.

D'un côté, vous créez, vous alimentez, vous gonflez votre ego, et de l'autre vous cherchez à vous oublier, à vous perdre, ne serait-ce qu'un instant. Comment ces deux choses peuvent-elles coexister ? Votre existence, écartelée entre cette inflation du « moi » et cet oubli du « moi », est la contradiction même. Ce n'est pas le sexe qui fait problème, mais cette contradiction au sein de votre vie — contradiction que l'esprit est incapable de résoudre, étant lui-même une contradiction en soi. Celle-ci ne peut être comprise qu'une fois pleinement compris l'ensemble du processus de l'existence quotidienne. Le cinéma et les femmes exposées à l'écran, la lecture de livres qui excitent la pensée ou de magazines, avec leurs photos de femmes à demi nues, la façon dont vous regardez les femmes, et ces regards furtifs qui captent les vôtres, sont autant d'éléments qui, par des voies détournées, encouragent l'esprit à une inflation de l'ego, alors que, parallèlement, vous vous efforcez d'être bon, aimant et tendre. Ces deux attitudes sont incompatibles. Celui qui est ambitieux, sur le plan spirituel ou autre, ne peut jamais être exempt de problèmes, car les problèmes ne cessent qu'avec l'oubli de soi, lorsque le « moi » n'existe plus ; or, cet état de non-existence du moi n'est pas un acte dicté par la volonté, ce n'est pas une simple réaction. Le sexe devient une réaction : quand l'esprit essaie de résoudre le problème, il ne fait que le rendre plus confus, plus perturbant, plus douloureux. Le problème, ce n'est pas l'acte sexuel, mais l'esprit, cet esprit qui décrète qu'il faut être chaste. Or, la chasteté ne relève pas de l'esprit. L'esprit ne peut censurer que ses propres activités, et le

refoulement n'est pas la chasteté. La chasteté n'est pas une vertu. La chasteté ne se cultive pas. Celui qui cultive l'humilité n'est assurément pas un homme humble ; il peut baptiser son orgueil du nom d'humilité, mais il est orgueilleux, et c'est pour cette raison qu'il voudrait être humble. Jamais l'orgueil ne peut devenir humble, et la chasteté n'est pas une chose qui relève de l'esprit — on ne *devient* pas chaste. Vous ne connaîtrez la chasteté que lorsque l'amour sera là, et l'amour ne relève pas de l'esprit et n'en fait pas partie.

Donc, ce problème du sexe, qui torture tant de personnes dans le monde, ne peut être résolu sans comprendre d'abord ce qu'est l'esprit. Nous ne pouvons pas mettre fin à l'activité de la pensée, mais la pensée cesse avec la disparition du penseur, et la seule condition pour que le penseur disparaisse, c'est la compréhension de tout le processus. La peur apparaît lorsqu'il y a division entre le penseur et sa pensée ; ce n'est qu'en l'absence de penseur que tout conflit interne à la pensée disparaît. Les implications ne sont pas difficiles à comprendre : c'est la pensée qui donne naissance au penseur ; celui-ci s'emploie ensuite à façonner, à contrôler ses pensées, ou à y mettre fin. Mais le penseur n'est rien d'autre qu'une entité fictive, une illusion de l'esprit. Lorsqu'on prend acte de la pensée en tant que fait, il devient inutile de penser au fait. En soumettant celui-ci au simple regard d'une conscience sans choix, ce qui est implicite dans le fait commence à se révéler, et c'est ainsi que la pensée en tant que fait prend fin. Vous verrez alors que les problèmes qui vous rongent le cœur et l'esprit, les problèmes liés aux structures mêmes de notre société, peuvent être résolus. Le sexe, alors, n'est plus un problème, il trouve sa propre place, il n'est ni pur ni impur. Le sexe a droit à sa propre place, mais quand l'esprit lui accorde une importance excessive, il devient un problème. L'esprit donne au sexe une place prépondérante car il ne peut pas vivre sans un certain bonheur, et c'est pourquoi le sexe se transforme en problème ; mais quand l'esprit comprend tout le processus qui est le sien, et finit ainsi par s'abolir, autrement dit lorsque cesse la pensée, alors quelque chose se crée, et c'est cette création qui nous rend heureux. Être dans cet état de création est une félicité, car c'est un oubli de soi dans lequel n'intervient aucune réaction du type de celles liées à l'ego. Il ne s'agit pas ici d'une réponse abstraite au problème quotidien du sexe — c'est l'unique réponse. L'esprit est la négation même de l'amour ; or, sans l'amour, point de chasteté : c'est l'absence d'amour qui vous amène à faire du sexe un problème (pp. 298 - 304).

---

— J. Krishnamurti, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 81 — 88)

© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.

— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.



**P**ourquoi acceptons-nous de vivre avec des problèmes, pourquoi n'y mettons-nous pas fin ? Pourquoi ne mourons-nous pas à nos problèmes, au lieu de les porter, jour après jour, année après année ? Le sexe est sans nul doute une très bonne question, mais la question primordiale est de savoir pourquoi nous faisons de la vie même un problème. Le travail, la sexualité, l'argent qu'il faut gagner, le domaine de la pensée, des sentiments, de l'expérience — bref, tout ce qui fait la trame de l'existence — pourquoi est-ce un problème ?

Quand nous évoquons le « problème du sexe », qu'entendons-nous par là ? S'agit-il de l'acte ou de la pensée qui s'y rapporte ? Ce n'est certainement pas l'acte sexuel qui est en cause, car il ne vous pose pas plus de problème que l'acte de manger ; mais si vous pensez toute la journée à manger — ou à quoi que ce soit d'autre — parce que vous n'avez rien d'autre à quoi penser, cela devient pour vous un problème. Mais est-ce l'acte sexuel qui pose problème ou la pensée qui lui est liée ?

Pourquoi y pensez-vous ? Pourquoi vous focaliser à ce point sur le sexe ? — ce qui est le cas, de toute évidence. Le cinéma, les magazines, les histoires qui courent, la façon dont les femmes s'habillent — tout concourt à focaliser votre pensée sur le sexe. Pourquoi cette focalisation, et pourquoi au juste l'esprit pense-t-il au sexe ? Pourquoi ? Pourquoi est-ce devenu le problème crucial de votre existence ? Alors que tant d'autres choses urgentes réclament votre attention, c'est le sexe qui la retient toute.

Que se passe-t-il donc ? Pourquoi occupe-t-il votre esprit à ce point ? C'est parce que le sexe est l'ultime échappatoire, n'est-ce pas ? C'est une voie vers l'oubli de soi absolu. Pendant ce moment-là, au moins l'espace de cet instant, vous pouvez vous oublier vous-même, et il n'y a pas d'autre voie d'accès à cet oubli de soi. Toutes vos autres activités dans la vie ne font que renforcer le moi.

Le sexe devient un problème extrêmement difficile et complexe — tant qu'on ne comprend pas l'esprit qui réfléchit à ce problème. L'acte sexuel lui-même ne peut en aucun cas être un problème, mais la pensée qui s'y attarde suscite le problème. Cet acte, pas question d'y renoncer, vous y tenez : soit vous avez des mœurs très libres, soit vous assouvissez vos sens dans le cadre du mariage, faisant par là même de votre femme une prostituée, ce qui est apparemment tout à fait respectable, et vous êtes satisfait, vous en restez là.

Évidemment, le problème ne peut être résolu que lorsqu'on comprend l'intégralité du processus et de la structure du moi et du mien — ma femme, mon enfant, mes biens, ma voiture, ma réussite, mes succès : tant que vous n'aurez pas compris et résolu tout cela, le sexe demeurera problématique. Tant que vous serez ambitieux sur le plan religieux, politique ou autre, tant que vous mettrez en avant l'ego, le penseur, le faiseur d'expériences, en le nourrissant d'ambition — que ce soit en votre

nom propre ou au nom du pays, du parti, ou d'une idée que vous appelez religion —, tant qu'existera cette activité d'expansion de l'ego, le sexe restera pour vous un problème (p. 298 - 302).

---

— J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (p. 178 - 179)

© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.

— Reflexions On TheSelf, 1997.





# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur la mort

**E**st-il possible de mettre fin à chaque attachement intérieur, à une sécurité psychologique, à tous les souvenirs que nous avons accumulés et où nous puisons notre sécurité et notre bonheur ?

Est-il possible de mourir à tout cela ? C'est alors que l'on connaît la mort pendant que l'on vit. Ce n'est qu'en cette mort, en cet arrêt de la continuité, qu'est le renouveau, la création de ce qui est éternel (p. 312).

---

— Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 131)

© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur l'action sans idéation

**Q**u'est-ce que l'action pour nous ? (...) La base de notre action est une récompense future, ou la peur d'un châtement. (...) Vous avez l'idée de vertu, et conformément à cette idée, vous vivez, agissez, êtes en relation. (...) Ainsi l'action est basée sur une idée. Entre l'action et l'idée, il y a une coupure, une scission : il y a le processus du temps : je ne suis pas charitable, je n'aime pas, il n'y a pas de pardon en mon cœur, mais je sens qu'il faut être charitable. Ainsi se produit un hiatus entre ce que je suis et ce que je devrais être, et nous essayons constamment de jeter un pont entre les deux. C'est cela notre activité, (...) l'action n'est jamais conforme à ce que vous êtes, elle est l'image de ce que vous voudriez être. (...) L'action ainsi basée sur une idée est très superficielle ; ce n'est pas de l'action mais de l'idéation. (...) C'est le processus de la pensée qui continue. (...) Et s'il n'y a aucune idée, qu'arrive-t-il ? Vous êtes ce que vous êtes. (...) Lorsque je reconnais complètement le manque de charité, non pas verbalement, artificiellement, mais lorsque je suis pleinement conscient de mon manque de charité et d'amour, n'y a-t-il pas déjà, dans cette perception même, de l'amour ? Est-ce que je ne deviens pas tout de suite charitable ? (...) Cela ne peut se produire que lorsque l'esprit est réellement silencieux devant les questions qu'il se pose. Alors, le problème, si vous l'aimez, est aussi beau qu'un beau coucher de soleil. Si vous êtes en conflit avec lui, vous ne le comprendrez jamais ((pp. 320 - 323).

---

— Yvon Achard, *Le langage de Krishnamurti*, (pp. 156 - 157)

© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Les vieilles habitudes et la vie neuve

**Ê**tre neuf c'est être créatif, et être créatif c'est être heureux (p. 326).

---

— Marie France Hureau et René Barbier, *Krishnamurti et Wittgenstein*,  
Source : [www.barbier-rd.nom.fr](http://www.barbier-rd.nom.fr).



**E**t il n'y a de bonheur qu'en notre propre fin (p. 327).

---

— Marie France Hureau et René Barbier, *Krishnamurti et Wittgenstein*,  
Source : [www.barbier-rd.nom.fr](http://www.barbier-rd.nom.fr).



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Faut-il nommer un sentiment ?

**Q**ue se passe-t-il lorsque vous ne nommez pas ? Vous examinez directement l'émotion, le sentiment, la sensation. Vous avez dès lors une relation toute différente avec elle, tout comme vous l'auriez avec une fleur que vous ne nommeriez pas. Vous êtes « forcé » d'avoir un regard neuf. Lorsque vous ne mettez pas de nom à un groupe de personnes, vous êtes forcé de regarder chaque visage et de ne pas traiter ces personnes comme une masse. Vous êtes alors bien plus vif, plus observateur, plus compréhensif ; vous avez un sens plus profond de pitié, d'amour ; mais si vous les traitez comme s'ils étaient une masse, plus rien n'est possible.

Si vous n'y mettez pas d'étiquettes, vous devez considérer chaque sentiment dès qu'il surgit. Lorsque vous le nommez, le sentiment est-il différent du nom ? Ou est-ce le nom qui éveille le sentiment ?

Si je ne nomme pas un sentiment, c'est-à-dire si la pensée cesse d'être une activité verbale, ou une manipulation d'images et de symboles (comme pour la plupart d'entre nous), qu'arrive-t-il ? L'esprit devient autre chose qu'un simple observateur, car, ne pensant plus en termes de mots, de symboles, d'images, le penseur n'est plus séparé de la pensée. Et l'esprit est alors silencieux. Il l'est spontanément : on ne l'a pas « rendu » silencieux. Lorsque l'esprit est réellement calme, les sentiments qui surgissent peuvent être traités immédiatement. Ce n'est que lorsque nous donnons des noms aux sentiments — en les renforçant de ce fait — que nous leur donnons une continuité ; ils sont emmagasinés au centre de nous-mêmes, et à partir de ce point nous leur mettons de nouvelles étiquettes qui les fortifient ou les communiquent (pp. 331 - 333).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 154 - 155)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.

# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur le connu et l'inconnu

*N*otre esprit ne connaît rien d'autre que le connu. Qu'y a-t-il en nous qui nous incite à chercher l'inconnu, la réalité, Dieu ?

Votre esprit vous pousse-t-il vers l'inconnu ? Y a-t-il en vous un élan vers l'inconnu, la réalité, Dieu ? Je vous invite à y réfléchir sérieusement. Sans faire de rhétorique, cherchons vraiment la réponse à cette question. Existe-t-il en chacun d'entre nous un besoin de découvrir l'inconnu ? Vraiment ? Comment peut-on aller à la recherche de l'inconnu ? Comment peut-on trouver ce qu'on ignore ? S'agit-il d'une impulsion vers le réel, ou d'un simple désir du connu, mais élargi ? Comprenez-vous ce que je veux dire ? J'ai connu beaucoup de choses ; elles ne m'ont pas donné le bonheur, le contentement, la joie ; alors à présent je veux autre chose, qui me donnera un plus haut degré de bonheur, de contentement, de vitalité, ou que sais-je encore. Le connu, c'est-à-dire mon esprit — car mon esprit est le connu, le résultat du passé —, peut-il se mettre à la recherche de l'inconnu ? Si je ne connais pas la réalité, l'inconnu, comment puis-je aller à sa recherche ? La vérité, sans nul doute, doit venir d'elle-même ; ce n'est pas à moi de la poursuivre. Si je me lance à sa poursuite, ce que je poursuis n'est autre que le connu, tel que je le projette.

Notre problème n'est pas de savoir ce qui nous incite à trouver l'inconnu : il est assez évident que c'est notre désir d'être plus en sécurité, plus permanent, plus établi, plus heureux, de fuir le désordre, la souffrance, la confusion. Telle est notre motivation évidente. Lorsqu'on est animé par ce désir, ce besoin, on trouve inmanquablement une merveilleuse échappatoire, un merveilleux refuge — dans le Bouddha ou le Christ, dans les slogans politiques ou que sais-je encore. Mais tout cela n'est pas la réalité, l'inconnaissable, l'inconnu. Cet élan vers l'inconnu doit s'arrêter, la recherche de l'inconnu doit cesser, ce qui signifie qu'il faut comprendre ce qu'est le connu cumulatif, c'est-à-dire l'esprit. L'esprit doit se comprendre lui-même en tant que connu, parce que ce qu'il connaît se limite à cela. On ne peut pas concevoir ce qui nous est inconnu. On ne peut concevoir que ce que l'on connaît.

Notre difficulté est de ne pas lancer l'esprit à la recherche de ce qu'il

connaît déjà, et cela ne peut se produire que lorsque l'esprit saisit sa propre nature, comprend comment tout son mouvement, issu du passé, se projette, à travers le présent, dans le futur. C'est un mouvement perpétuel du connu. Ce mouvement peut-il prendre fin ? Il ne peut se terminer que lorsque le mécanisme de son processus est compris, que l'esprit comprend sa propre nature et son fonctionnement, ses modes, ses objectifs, ses poursuites et ses demandes, et non seulement les demandes superficielles, mais les besoins et les mobiles intérieurs profonds. La tâche est très ardue. Ce n'est pas une réunion, une conférence, ni la lecture d'un livre qui suffiront à vous faire découvrir les réponses, loin de là. Il faut une observation de tous les instants, une perception claire et constante de chaque mouvement de la pensée, non seulement à l'état de veille, mais même pendant le sommeil. Ce doit être un processus total, et non sporadique ou partiel.

Et il faut aussi que l'intention soit juste. C'est-à-dire qu'il faut abolir cette superstition selon laquelle nous aurions tous en nous la soif de l'inconnu. C'est une illusion de croire que nous sommes tous à la recherche de Dieu ; rien n'est moins vrai. La lumière, nous n'avons pas besoin d'aller à sa recherche. Une fois dissipées les ténèbres, la lumière sera ; et ce n'est pas par les ténèbres que nous pouvons accéder à la lumière. Tout ce que nous pouvons faire, c'est ôter les barrières qui créent les ténèbres, et tout dépend pour cela de l'intention qui nous anime. Si vous les ôtez en ayant un but en vue — voir la lumière —, alors vous n'ôtez rien du tout, vous ne faites que substituer aux ténèbres le mot lumière. Même regarder au-delà des ténèbres est une tentative pour les fuir.

Ce que nous devons considérer, ce n'est pas ce qui nous pousse, mais pourquoi il y a en nous une telle confusion, de tels remous, de tels conflits, de telles contradictions, bref, toutes ces inepties de l'existence. Lorsqu'elles cessent, alors la lumière est, nous n'avons pas besoin d'aller à sa recherche. La sottise disparue, vient l'intelligence. Mais le sot qui veut devenir intelligent est toujours sot. La sottise ne peut se transformer en sagesse ; ce n'est que lorsque cesse la sottise qu'est la sagesse, qu'est l'intelligence. Celui qui, tout en étant stupide, veut devenir intelligent, sage, ne peut évidemment jamais y parvenir. Pour savoir ce qu'est la stupidité, il ne faut pas s'en tenir à un niveau superficiel, mais l'explorer d'une façon pleine et exhaustive, pénétrer jusqu'aux couches les plus profondes de la stupidité, et c'est une fois cette stupidité disparue qu'est la sagesse.

L'important, ce n'est donc pas de découvrir s'il existe quelque chose d'autre, quelque chose de plus grand que le connu, et qui nous pousse vers l'inconnu, mais de voir ce qui, en nous, engendre la confusion, les guerres, les clivages sociaux, le snobisme, la course à la célébrité, l'accumulation des connaissances, l'évasion dans la musique, dans l'art, dans tant de voies diverses. L'important, de toute évidence, c'est de voir toutes ces situations telles qu'elles sont, et de revenir à nous-mêmes tels que nous sommes. A partir de là, nous pouvons avancer, car dès lors le rejet du connu est relativement facile. Lorsque l'esprit est silencieux, qu'il ne se projette plus

dans le futur sous la tension du désir, lorsque l'esprit est vraiment calme, profondément paisible, l'inconnu entre en existence. Il est inutile d'aller à sa recherche. Et impossible de l'inviter. Inviter suppose de connaître : vous n'invitez pas un hôte inconnu. Vous n'invitez que celui qui est connu de vous. Or vous ne connaissez pas l'inconnu, la réalité ultime, Dieu — peu importe le terme. C'est lui qui doit venir. Il ne peut venir que lorsque le champ est prêt, que la terre est convenablement labourée ; mais si vous labourez avec pour motif de faire venir à vous l'inconnu, alors il vous échappera.

Notre problème n'est pas la quête de l'inconnaissable, mais la connaissance du processus cumulatif de l'esprit, qui est toujours le connu. C'est une rude tâche, qui exige une constante attention, une constante lucidité sans distraction, ni identification, ni condamnation : c'est être avec ce qui est. Alors seulement l'esprit peut être calme, silencieux. Et aucune dose de méditation, de discipline ne peut le rendre silencieux — dans le vrai sens du terme. On ne peut pas forcer un lac à être calme : il faut d'abord que le vent tombe pour qu'il devienne calme. Aussi notre tâche n'est-elle pas de poursuivre l'inconnaissable, mais de comprendre la confusion, le désordre, la détresse qui nous habitent. Alors, mystérieusement, entre en existence cette chose dans laquelle il y a de la joie (pp. 335 - 338).

---

— J. Krishnamurti, *A propos de Dieu*, (pp. 18 - 19)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 218 pp.

— On God, Harper San Francisco, San Francisco, 1992.



# LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ

## Sur Dieu

**L**a beauté n'est pas un résultat. Elle est la réalité, maintenant, pas demain (...). S'il y a amour (véritable), vous comprendrez l'Inconnu, vous connaîtrez ce qu'est Dieu et vous n'aurez besoin de personne pour vous dire ce qu'il est. C'est en cela que réside la beauté de l'amour. C'est l'éternité elle-même (p. 348).

---

— Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 122)

© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.



**V**ous voulez que je vous dise ce qu'est la réalité. L'indescriptible peut-il être mis en mots ? Pouvez-vous mesurer l'immensurable ? Pouvez-vous retenir le vent dans votre poing ? Si vous le faites, est-ce le vent ? Si vous mesurez l'immensurable, est-ce le réel ? Si vous le formulez, est-ce la vérité ? Non, car dès que vous décrivez ce qui échappe à la description, cela cesse d'être le réel. Dès que vous traduisez l'inconnaissable en termes de connu, il cesse d'être l'inconnaissable. Et pourtant c'est ce à quoi nous nous évertuons. Nous cherchons inlassablement à « savoir », dans l'espoir que la connaissance prolongera notre durée et nous permettra de capter l'ultime félicité dans une permanence. Nous voulons « savoir », parce que nous ne sommes pas heureux, parce que nous sommes usés, avilis par un misérable labeur. Et pourtant, au lieu de nous rendre compte du simple fait de notre déchéance, de notre lassitude, de notre détresse, nous voulons fuir du connu vers l'inconnu, lequel encore une fois devient le connu, de sorte que nous ne pouvons jamais trouver le réel (pp. 348 - 349).

---



— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (pp. 245 - 246)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**A**u lieu de demander qui s'est réalisé ou qui est Dieu, pourquoi ne pas appliquer toute votre attention et votre conscience à *ce qui est* ?

Alors, vous trouverez l'inconnu, ou plutôt il viendra à vous. Si vous comprenez ce qu'est le connu, vous vivrez cet extraordinaire silence qui n'est pas dû à une imposition ou à une persuasion, ce vide créatif, seule porte de la réalité. La réalité ne peut pas avoir lieu si vous êtes dans un état de *devenir*, de conflit ; elle ne vient que là où se trouve un état *d'être*, une compréhension de *ce qui est*. Vous verrez alors que la réalité n'est pas dans le lointain ; l'inconnu n'est pas loin de nous : il est dans *ce qui est*. De même que la réponse à un problème est dans le problème, la réalité est dans *ce qui est*. Si nous pouvons la comprendre, nous saurons ce qu'est la vérité (p. 349).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la Vie*, (p. 255)  
© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.  
— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**'éternel, ou l'intemporel est maintenant, et le maintenant ne peut pas être compris par l'homme qui est pris dans le réseau du temps (p. 349).

---

— Marie France Hureau et René Barbier, *Krishnamurti et Wittgenstein*,  
Source : [www.barbier-rd.nom.fr](http://www.barbier-rd.nom.fr).



**M**a « réalisation » n'a rien à faire avec ce que je dis ; et l'homme qui rend un culte à un autre parce que cet autre s'est réalisé adore en fait l'autorité ; par conséquent, il ne trouvera jamais la vérité (p. 346).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# **LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ**

## **Sur la confusion de l'esprit**

**T**ant que nous nous mentons à nous-mêmes, sous quelque forme que ce soit, il ne peut y avoir d'amour... L'amour n'appartient pas au temps... L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... S'il y a de l'amour, il n'y a pas de problème social, ni besoin de systèmes de philosophie sur la façon de traiter ces problèmes... L'amour n'est pas différent de la vérité(pp. 164, 174 et 374).

---

— Jean Biès, *Les Grands Initiés du XXe siècle*, (p. 130)

© 1998. Les Éditions du Félin, Paris. 252 pp.

# **LA PREMIÈRE ET DERNIÈRE LIBERTÉ**

## **Sur la transformation de soi**

**L**a vérité, c'est « être » de moment en moment, et un bonheur qui continue n'est pas le bonheur. Le bonheur est un état d'être intemporel (p. 379).

---

— René Fouéré, *Krishnamurti ou La révolution du réel*, (p. 111)

© 1985. Le courrier du livre, Paris. 446 pp.



JEAN BOUCHART D'ORVAL  
LE SECRET  
LE MIEUX GARDÉ

Almora

## CHAPITRE 6

### LA LUMIÈRE DE BROCKWOOD PARK

#### *La rencontre de Krishnamurti*

L'Angleterre m'a toujours offert une pause naturelle et bienfaisante en chemin vers l'Inde. Tout y est rond, calme et doux ; rien qui détonne vraiment, pas même les excentricités. Le pays lui-même se déroule devant l'œil tout en grâce et en modération. L'océan, jamais très loin, y modère les températures et les caractères. Les accidents de terrain n'ont jamais l'air d'accidents ; les collines et les vallées s'enchaînent les unes à la suite des autres aussi naturellement que les sourires sur le visage du bonheur. Tout y est parfaitement modéré en Grande-Bretagne, y compris parfois la modération.

Cette fois, c'était en août 1985, je m'y étais arrêté pour un mois. Déjà le dernier week-end s'amenait. La chaleur faisait bon et le soleil, après avoir vaguement menacé de sortir quelques fois durant le mois, ne se faisait vraiment plus prier. On me proposa d'aller entendre Krishnamurti à Brockwood Park, dans le comté d'Hampshire et donc pas très loin de Reigate, où je demeurais.

Je n'avais jamais rencontré cet homme légendaire et n'avais jamais lu le moindre de ses ouvrages. En fait, j'en avais surtout entendu des commentaires et des opinions négatives ; les dévots qui se bousculent et s'entassent dans les ashrams de l'Inde lui ont surtout reproché de fustiger les pratiquants de l'à-plat-ventrisme devant l'autorité traditionnelle des gurus. De tempérament plutôt

rebelle, j'avoue que cela fouettait ma curiosité plus qu'autre chose, mais je n'avais encore jamais eu l'opportunité de me rendre compte par moi-même de la présence de cet homme, que certains adulaient et d'autres redoutaient, tous avec la même passion.

Nous étions bientôt en chemin. Pénétrer dans le réseau de petites routes secondaires du sud de l'Angleterre est un délice pour l'âme. On a l'impression d'entrer dans l'intimité d'un chez-soi infiniment doux, qui a pour tapis l'herbe des prés et pour plafond le ciel. Après les récentes pluies, tout y était d'un vert encore plus riche et crémeux que je ne l'avais jamais vu. Si j'étais une vache ou un mouton, je crois que je ne détesterais pas vivre là-bas. Une paix incommensurable s'insinuait derrière chaque bosquet, chaque clairière, chaque détour de la route. Les villages semblaient avoir toujours fait partie du pays, les habitants aussi. Cette contrée paraissait avoir été créée d'un seul bloc et rien n'y détonnait. La laideur qu'on rencontre trop souvent à l'entrée des villes et villages d'Amérique du Nord était totalement absente.

C'est au terme d'une si jolie randonnée que m'apparut Brockwood Park, magnifique avec ses grands arbres, ses fleurs et ses grands espaces verts. Il y régnait malgré tout une grande activité cette fin de semaine là, car on accourait de partout pour venir écouter Krishnamurti. On avait dressé une immense tente derrière l'édifice principal et c'est là que les rencontres publiques avaient lieu. Plus loin, des campeurs s'étaient installés dans une mer de boue, car la terre n'avait pas eu le temps d'absorber toute l'eau si généreusement offerte par le ciel durant le mois.

La partie de la grande tente réservée aux rencontres — l'autre partie servant de cantine — pouvait accueillir plusieurs centaines de chaises disposées en hémicycle autour d'une scène dépouillée de tout tape-à-l'œil. Les premiers rangs étaient réservés à ceux qui désiraient s'asseoir par terre et nous ne fûmes pas longs à flirter l'aubaine... C'est donc aux premières loges que nous attendions l'arrivée de Krishnamurti et le début de la

rencontre. Sur la scène, complètement vide de toute forme d'ostentation, une seule chaise à dossier droit et un microphone... L'attente, tout aussi dépouillée que le décor, ne comportait aucun suspense artificiellement entretenu et se révéla de courte durée.

Krishnamurti entra seul, sans fanfare, sans introduction, sans roulement de tambour. Quelqu'un vint vérifier le microphone et s'effaça. L'homme qui se tenait assis devant nous n'était plus très jeune — il avait alors quatre-vingt-dix ans — et son énergie, bien que parfaitement claire, était visiblement sur son déclin. Quelque chose en lui se retirait. La conscience semblait n'avoir qu'un pas à faire pour quitter définitivement ce corps d'apparence si frêle. Si la main et le pied semblaient souvent hésiter, en revanche le regard demeurait alerte, vif et pleinement habité par ce quelque chose d'incommensurable que Krishnamurti lui-même appelait *l'Autre* (par comparaison avec sa personne, le véhicule de *l'Autre*)<sup>1</sup>.

Malgré le fait qu'il était malade, disait-on, sa voix ne trahissait pas vraiment son grand âge. Sa posture non plus : vêtu simplement mais impeccablement, il se tenait assis d'une façon tout aussi irréprochable. Mais ce ne fut pas sa voix ni sa posture qui me frappa de plein fouet ; ce fut sa présence. En un moment, je ressentis la tranquillité de *l'Autre*, qui s'exprimait par ce corps.

Une fois assis, le micro fixé, Krishnamurti ne parla pas immédiatement. Il considéra les gens devant lui, sans expression particulière, balayant l'auditoire du regard de cet *Autre*, qui, déjà, donnait des signes de sa présence. Puis, il ferma les yeux. Je n'oublierai jamais ce moment, car ce fut le plus éloquent de la rencontre. Au bout d'une quinzaine de secondes, on eût dit que l'auditoire entier s'élevait, presque physiquement, avec une aisance inouïe. Le silence formidable qui présidait à cette montée stupé-

---

1. Patañjali utilise aussi cette expression dans le même sens, dans son recueil d'aphorismes, lorsqu'il parle de l'état de conscience qui transcende toute dualité.



fiance ne laissait aucun doute sur la nature de ce phénomène. Un seul moment de silence de cette qualité vaut infiniment plus que tous les discours, tous les livres et surtout toutes les opinions du monde. Ce moment n'appartenait ni à l'espace ni au temps. C'était le Moment de *l'Autre*. En termes de temps humain, il dura à peine deux minutes, peut-être même moins, mais ceci n'avait absolument rien à voir avec la nature de ce qui se passait, car justement *Cela ne se passait pas*. Ce Moment n'était même pas ; il *est*, non pas *encore*, mais il *est*.

Mais n'avançons pas trop dans la recherche de l'expression juste, car quel mot pourrait bien mesurer l'Inconcevable ? Telle est bien la difficulté des mortels : l'incommensurable s'exprime dans un langage mesurable. Le langage est lui-même le monde de la mesure. Faut-il pour autant renoncer à la parole ? Sinon, quel est donc son rôle ? La difficulté tient à ce que les mortels s'arrêtent aux mots et à leur sens reçu, et ne portent guère attention à ce que ces mots peuvent laisser ouvert après leur passage, à ce qui les met en mouvement.

Cet *Autre*, qui se profile derrière la mouvance de la parole, vient dans le paraître à la condition que la parole demeure vivante, c'est-à-dire que son instrument ne l'alourdisse pas outre mesure, ne la colore pas au point de la masquer. On ne peut empêcher, chaque fois qu'il y a parole, que *l'Autre* adopte une forme, une couleur ; cela ne fait-il pas partie du jeu de la Lumière consciente ? C'est seulement quand un quelconque asservissement à la forme et à la couleur voile l'Autre Lui-même que les mortels recherchent celui-ci en vain dans une telle parole, devenue opaque et obscurcissante. N'est-ce pas là le genre d'expression qui prévaut encore à peu près partout sur terre ? Mais tel n'était pas le cas à Brockwood Park, en cette superbe journée d'août 1985. Krishnamurti allait parler et sa parole, je le savais, n'allait pas démentir son silence.

Sa première phrase fut, je crois, une interrogation. Il s'enquit de ce dont les gens désiraient discuter. Ce qui suivit

alors, je l'ai complètement oublié et il faudrait consulter les archives — s'il y en a — du 24 août 1985 pour le savoir ! La lenteur de sa parole me frappait et, au début, m'agaçait un peu. Mais très vite je me rendis compte qu'elle avait quelque chose de profond, de bienfaisant, de divin. Les phrases disposaient de l'espace nécessaire pour respirer. La pensée n'avait jamais possibilité de s'égarer trop loin du silence de *l'Autre*. Je me souviens qu'il parla une heure, sur un ton bienveillant, et qu'il vérifiait régulièrement si les gens le suivaient bien dans la recherche commune. « Sommes-nous bien ensemble ? » répéta-t-il à plusieurs reprises d'une voix plus forte que le reste de ses propos. Il parla donc une heure et ne dit, à proprement parler, strictement *rien*. Néanmoins, il en resta quelque chose de réel en moi, quelque chose qui fit même grande impression avec le recul.

L'homme que j'avais rencontré à Brockwood Park n'avait lancé aucun slogan facile sur une voix de tonnerre, il n'avait manipulé la personnalité de personne dans l'auditoire. De toute façon, quel être humain connaîtra jamais complètement la pensée d'un autre être humain ? Tous ceux qui ont cette prétention ont fini par réciter leur acte d'humilité, ne serait-ce que dans le secret de leur chambre... Contrairement à la plupart des grandes barbes blanches de l'Inde, Krishnamurti n'avait essayé d'établir aucun ascendant sur les gens. Il n'en avait pas besoin. Il n'en avait vraiment aucun besoin, car il n'était pas là ! L'entretien se termina sans aucun effet recherché, sans apothéose grandiloquente ni conclusion que la pensée eût pu se mettre sous la dent. Après sa dernière intervention, il dit quelque chose comme « C'est assez pour aujourd'hui » et quitta la scène avec la simplicité du jour se retirant de la forêt. Moins de six mois plus tard, Krishnamurti se retirait définitivement de la forêt humaine.

Je restai assis un moment à tenter d'évaluer ce que j'avais vu et entendu, mais y renonçai rapidement. Aujourd'hui encore, je ne me risquerais pas à coller une étiquette sur l'homme qu'il m'a été donné de rencontrer

une fois. Avec le temps m'est apparue l'énorme futilité et le ridicule de toutes ces discussions à savoir si Krishnamurti ou si tel autre personnage était un « éveillé », un « être réalisé ». Une seule chose me semble vraiment digne d'intérêt : s'éveiller soi-même, cesser de dormir.

Krishnamurti a fait beaucoup parler de lui et ce n'est pas terminé. Peut-être sera-t-il un jour reconnu comme un des plus grands hommes du <sup>xx</sup>e siècle. Peut-être que non. Quelle importance ? En tout cas, Krishnamurti demeure, pour la pensée linéaire, un personnage paradoxal. Mais voilà : Krishnamurti ne représentait pas la pensée linéaire ; c'est *l'Autre* qui s'exprimait par lui et venait faire un clin d'œil à l'intelligence de l'homme. Une chose semble acquise : il a dérangé beaucoup de gens dans leurs idées reçues sur ce qu'est la vie spirituelle. On dit que Jésus a chassé les vendeurs du temple et que Krishnamurti en a chassé les dévots... Mais n'était-il pas lui-même d'une extrême dévotion envers la Vie et n'entraînait-il pas facilement en extase devant la beauté de ses manifestations ? Il a beaucoup stigmatisé ceux qui s'accrochent à la robe d'un guru, mais n'était-il pas lui-même un maître extraordinaire ? Il n'en avait pas contre le sentiment de dévotion profonde de l'être humain en présence du sacré ou contre les maîtres authentiques, mais plutôt contre la bêtise humaine, celle qui nous fait oublier l'essentiel et abdiquer la liberté.

Il est évident que Krishnamurti ne pensait pas qu'il ne devait pas y avoir de maître, sinon il n'aurait pas participé à des entretiens publics pendant plus de soixante ans. Il n'a fait que briller comme un soleil et a répondu à ses interlocuteurs à partir de cette lumière intense. Pour lui, le rôle du maître consistait à indiquer la porte, qui est soi-même. Il en avait contre l'attente enfantine et immature des êtres humains qu'un guru les mènera et franchira la porte pour eux, c'est-à-dire qu'il leur communiquera la vérité. Il faut y aller soi-même ! Krishnamurti était donc perçu comme une menace par les faux gurus, les « experts » en méditation, les autorités spirituelles, les

fabricants d'idéaux et tous ceux qui se veulent indispensables dans notre vie. Il recommandait aux gens qui venaient l'entendre de se libérer de toutes ces idées irréalistes et puériles. Un être libre fait signe vers la liberté, non vers une voie-qui-mène-vers-la-liberté.

Krishnamurti est donc exigeant pour l'être humain et son besoin maladif de sécurité dans une recette, dans un groupe, dans un guru, ou dans un idéal ; les chercheurs qui ne sont pas prêts à remettre en question leurs certitudes et tout leur connu ont toujours soigneusement évité son contact. La question d'un maître, ou d'un guide, est avant tout d'ordre pratique : est-ce que cela me conduit vers une liberté plus sentie ou vers une nouvelle forme d'asservissement ? Il n'existe pas de réponse théorique et toute faite à cela. C'est à chacun d'y voir, d'examiner clairement ce qui est, sans se conter d'histoires.

Vivre la liberté est un état radical. Elle n'accepte aucun compromis avec la moindre image. C'est pourquoi elle produit — elle doit produire — une impression complètement *négative* sur le mental, une impression qui refuse toute concession aux représentations de la pensée. La liberté n'est ni ceci ni cela ; elle est la liberté. On peut dire de la Lumière consciente qu'elle n'est rien sinon Elle-même. Encore que ce qui n'est pas Elle-même est encore Elle-même...

Nous entrons donc à nouveau dans cette contrée du Mystère, là où le mot faillit et l'image échoue, comme la vague qui vient lécher la plage, mais ne parvient jamais à couvrir le continent. L'homme dont la présence m'avait si vivement frappé à Brockwood Park et dont je me mis à savourer les ouvrages demeure encore aujourd'hui un mystère. N'est-ce pas un de ses plus beaux titres ?

*LA*  
*VIE*  
*COMME*  
*IDÉAL*

PAR

*J. KRISHNAMURTI*

1928

PUBLICATIONS DE L'ÉTOILE  
PARIS

*LA  
VIE  
COMME  
IDÉAL*

*PAR*

*J. KRISHNAMURTI*

1928

PUBLICATIONS DE L'ÉTOILE  
PARIS



## OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

LA SOURCE DE SAGESSE  
DE QUELLE AUTORITÉ  
LE ROYAUME DU BONHEUR  
QUI APPORTE LA VÉRITÉ ?  
ETC., ETC.





# La Vie comme idéal

PAR

J. KRISHNAMURTI

---

Semblable aux nuages poussés par les vents, les hommes s'agitent dans le monde. L'homme est sans but défini, sans compréhension de la vie, il est, comme les nuages chassés de vallées en vallées, sans lieu de repos, sans quiétude, sans tranquillité et sans joie.

L'homme sans but, aveugle, est la proie du chaos et de la désintégration qui règnent en lui, et par suite dans le monde.

Mais à quoi tend la vie ? La vie tend à se libérer de toute chose, à la libération qui naît de toutes les épreuves quand elles ont été connues et dépassées. Je voudrais vous montrer que pour parachever en vous la vie dans sa plénitude, comme je l'ai fait moi-même, vous devez accueillir toutes les

expériences, si désagréables, si délicieuses soient-elles, afin de remplir votre vie, comme est pleine une goutte de pluie. La douleur vous paraît une chose terrible, une chose dont vous avez honte : c'est cependant l'expérience de la douleur qui vous donnera la force de lutter, et la lutte aussi est une expérience nécessaire. Invitez la douleur, lorsque votre cœur déborde dans sa plénitude, ne la rejetez pas, car elle distille le parfum de la connaissance, elle crée l'affection et vous met en immense sympathie avec la vie. Douleur et plaisir, mal et bien, ne peuvent avoir de sens pour vous, que si vous avez établi votre but, car ce but vous dirige constamment vers la compréhension.

Atteindre la vérité, c'est faire épanouir la vie, en lui donnant toute sa possibilité d'expression. Pour moi, le but unique, le seul but au monde qui soit réel, absolu, absolu comme infini, est celui de la vérité. L'homme qui en a eu la vision, même dans ses moments de plus grande lutte, a, par ce fait, créé pour lui-même ce but éternel. Quoiqu'il puisse encore errer dans le

monde transitoire, quoiqu'il puisse encore se perdre dans le monde des ombres, il a trouvé son guide, qui est l'affranchissement de tous les désirs, de toutes les épreuves, des douleurs et des luttes. Pour celui qui désire trouver l'éternel, porter ce but en soi, voilà ce qui importe. Non pas le but d'un autre, non pas la vision d'un autre, mais son propre but, résultant de ses propres épreuves, de sa propre expérience. Je voudrais que cette idée soit pour vous, ce qu'elle est pour moi, la base même de toutes vos pensées et de tous vos sentiments.

Celui qui a compris ce but, qu'il soit artiste, économiste, éducateur, crée dans la lumière de l'éternel et non dans l'ombre du présent.

Presque tous les hommes sont la proie du présent. Le présent est devenu pour eux une ombre immense dans laquelle ils créent, sans comprendre la vérité. Pour comprendre l'éternel, il faut qu'ils sachent que la vérité est une, que la vie est une, quoique ses expressions soient multiples. Mais on cherche habituellement l'unité

dans les expressions de la vie, plutôt que dans la vie elle-même. La vie n'a pas de tempérament particulier, pas de couleur, elle n'a ni limitations, ni barrières. Ces choses n'existent que pour celui qui veut considérer la vie comme la trame sur laquelle il inscrit son propre dessin, tandis qu'en réalité, c'est l'homme qui est la trame sur laquelle la vie doit projeter son œuvre.

Pour moi, le chaos actuel, l'inquiétude, les luttes sont dus au fait que la vie a été emprisonnée et mutilée. Dans le monde entier, les hommes ont imposé des limitations à la vérité. Ils ont voulu l'abaisser, comme un transformateur abaisse la tension d'un courant électrique. La vérité ne s'abaisse pas. Vouloir la limiter, c'est la trahir. Ils ont remplacé la compréhension de la vie par des croyances en une multitude de doctrines, par des dieux et des religions innombrables, mais il est plus important de comprendre la vie que de l'enfermer dans des croyances.

Vous avez cru à différents dogmes, vous avez dédié votre vie et votre pensée à des

credos et à l'esclavage des religions, et en tout cela vous n'avez pas trouvé le bonheur durable. Vous avez passé d'une limitation à une autre, d'une cage étroite, à une cage peut-être un peu plus large, mais vous n'avez pas éprouvé le désir de briser toutes les cages, leurs barreaux qui emprisonnent, qui détruisent, qui infligent la douleur. Parce que pour vous les croyances, les credos, les dogmes, les religions, priment la vie, il y a stagnation. Pouvez-vous lier les eaux de la mer ou contenir les vents dans votre main fermée? Les religions ne sont à mes yeux que les pensées congelées des hommes. Avec elles ils ont construit leurs temples et leurs églises. Dès que vous attribuez à une autorité extérieure une loi et un ordre divins et spirituels, vous limitez, vous étranglez cette vie même que vous désiriez parachever et que vous voudriez délivrer. Quand il y a limitations, il y a servage, donc souffrance. Le monde actuel est l'expression de la vie asservie. Ainsi, les croyances, les religions, les dogmes, les credos, n'ont selon moi, aucun rapport avec la vérité.

Le tissu de la vie est fait des événements quotidiens que vous pouvez dominer. Vous pouvez les douer d'originalité, faire surgir leur grandeur, ou vous pouvez les détruire, par manque d'entendement. Le tissu de la Vie et sa compréhension vous appartiennent et n'appartiennent pas à d'autres. Mais quand vous abandonnez la direction de votre vie entre les mains d'un autre, il ne peut en résulter que malheur, soumission à une autorité qui pourra être coupée comme un arbre et dont les réconfortants ombrages pourront disparaître.

De cette limitation de la vérité, de cette trahison, surgit la crainte dans l'esprit et dans le cœur des hommes, la crainte du bien et du mal, la crainte de la moralité étroite, la crainte de l'enfer. Et toutes ces craintes ont été maquillées en croyances, parce que l'homme veut être réconforté. Mais je vous dis : ne demandez pas le réconfort et cherchez l'entendement. La poursuite du réconfort enchaîne la vie, l'entendement la libère, et la liberté ne peut être acquise que par l'expérience. Quel réconfort peut-il y avoir en dehors

de la compréhension de la vérité? Prétendez-vous arriver sans luttes et sans larmes? C'est un marchand de drogues spirituelles qu'il vous faut, celui qui vous vendra des antidotes contre la crainte. C'est à l'extérieur que vous cherchez votre soutien. Vous avez peur de regarder votre faiblesse, peur de vous mettre en face de vous-même et d'être obligé de vous conquérir. N'ayant pas l'habitude des sommets, des grandes solitudes, de l'isolement, de la vie éternelle, vous vous croyez obligés d'emporter avec vous vos amis, vos qualités, vos églises, vos moralités, votre dignité, vos liens, vos rites et vos religions.

A ces grandes hauteurs, il n'est pas besoin de tout cela.

Dans l'ombre du présent, l'homme est saisi, capturé, et de là naît sa peine. Pour lui, la vie devient une lutte continuelle, un débat sans répit. Se creuser un passage entre le présent et l'éternel est le but de l'homme. Chaque être humain doit creuser ce tunnel, qui est la voie menant directement à l'accomplissement de la vie. Et



cette voie est en vous-mêmes. Dans ce tunnel, vous ne pouvez pas revenir en arrière, car, en avançant, vous avez amoncelé derrière vous ce qui entravait votre route. Il vous faut donc avancer, c'est-à-dire aller à la découverte de la vérité, ou bien vous arrêter. Et dès que vous avez affermi votre but, que vous avez dépassé tous vos désirs, votre soif d'expériences, vos douleurs et vos luttes, alors la peine de creuser se transforme en extase.



Je sais d'avance toutes les objections qui s'élèveront dans votre esprit, au sujet de tout ce que vous ne parvenez pas à concilier avec mes paroles. Vous direz : Il nous a été dit... on nous a incités à... telle chose a été proclamée... nous avons été instruits, élevés de telle manière... Contre cela je n'ai rien à dire. Si vous avez soif, vous boirez les eaux de la fontaine; si vous n'avez pas soif, vous passerez outre. Et comme le monde est vraiment altéré, il vaut mieux ne pas chercher à concilier.

Pourquoi voudriez-vous concilier? En essayant de le faire, vous vous perdriez dans la conciliation. Si vous vous voulez comprendre le but de la vie, aller au-devant de ses expériences, vous ne devez pas demander à un autre de vous guider sur la route.

De même que la terre desséchée est dans l'attente des pluies qui la nourriront, qui la couvriront de vertes prairies et lui procureront des ombrages, ainsi ceux qui ont le désir de comprendre la vie, mais dont le cœur et l'esprit sont desséchés, asservis, recevront la bonne nouvelle de la liberté, l'annonce du bonheur, et ils connaîtront la voie qui mène à la vérité. Mais pour souhaiter la bienvenue aux ombrages, aux champs reverdis, aux feuilles naissantes, il faut avoir été consumé, avoir connu la lutte, l'anxiété des jours privés de la fraîcheur des eaux. Ceux qui ont le désir de voir les champs reverdir, de jouir des brises rafraîchissantes que la pluie apporte des montagnes, doivent utiliser ce désir dans sa plénitude, ils doivent savoir en faire une réserve dans leur esprit et dans

leur cœur pour les futurs étés. Là est le seul baume, le précieux onguent qui guérira les blessures de la peine et les plaies des aventureuses expériences. Mais si le cœur ne porte pas vraiment en lui ce désir, si le désir ne le transforme point, une grande incompréhension et une perversion du jugement en découleront.

Je ne m'occupe pas de savoir combien suivront la vérité, mais de savoir combien la comprendront et la donneront aux passants qu'ils rencontreront sur leur route. Je ne m'occupe pas de savoir combien préféreront boire directement aux eaux de la vie, plutôt que de les recueillir dans un vase, pour les y laisser croupir et adorer ensuite leur stagnation.

Comme j'ai trouvé, comme j'ai atteint le but, et qu'en moi-même la vérité est fermement établie, je vous montre le chemin de l'illumination, je vous apporte les eaux qui étancheront votre soif, qui transformeront des branches, mortes hier, en branches verdoyantes. Mais avant que vous puissiez boire à ces eaux, vous devez comprendre avec intelligence, vous devez

avoir, à quelque stade que vous soyez, un esprit et un cœur purs, généreux, sans préjugés.

Il appartient à chacun de juger la mesure de sa compréhension. Nul autre que vous-même ne peut évaluer votre développement, votre progrès, votre triomphe. Celui qui se ferait fort de vous donner des affirmations à cet égard, trahirait la vérité.

Lorsque l'homme n'a pas labouré et travaillé sa terre, la pluie ne fera pas germer la graine. Mais si un homme a cultivé sa terre, s'il a pris soin d'elle, et avec amour retourné son champ, alors la pluie rendra fécond les graines qu'il a semées.

La vérité n'est ni mysticisme ni occultisme. Ces choses sont des limitations que l'on place autour d'elles. La vérité n'a rien à voir avec les limitations qu'on lui impose.

Vous ne cessez de rechercher des compromis,... comment concilier ce que je vous apporte avec les petites choses dont vous êtes entourés? Nécessairement, cela amène

des luttes, des sacrifices, et un mécontentement qui ne provient pas de l'intelligence.

Une fois au cours des siècles — et ceci n'est pas une menace, une promesse ou un espoir que j'agite devant vous, tel un appât pour le Nirvâna, le Paradis ou le Bonheur — une fois en bien des siècles, un homme atteint le but et partage avec les autres sa nouvelle compréhension.

Une fois en des centaines d'années, la plante séculaire rassemble ses forces et fait éclore sa fleur pour les délices du voyageur. Si le passant est sage, ardent en sa poursuite, laissant de côté ce qui n'est pas essentiel au parfum de la fleur et à la connaissance de la vérité, si ce passant désire s'arrêter, pour recueillir en son cœur et en son esprit le parfum de la connaissance, il découvrira qu'il ne peut y avoir de compromis avec la vérité. Il ne peut y avoir de compromis qu'entre les petites choses, les choses qui ne sont pas essentielles. Et comme chacun ne s'occupe que de compromis, de réconcilier des croyances fortement implantées en lui, la

nouvelle de l'accomplissement, le parfum de la liberté et du bonheur, passent à côté de lui et le laissent sec et vide comme une coque.

C'est à l'éternelle vérité que j'aimerais pouvoir relier votre esprit et votre cœur, (je ne dis pas ces mots dans leur sens étroit) et non pas aux choses qui trahissent et amoindrissent la vérité.

A bien des personnes, il semble nécessaire d'avoir un intermédiaire, un interprète de la vérité. Et je désire montrer que pareil médiateur ne peut qu'amoindrir la vérité, qu'il est inutile à la vie. Par un médiateur je veux dire un « gourou ». Je veux dire qu'un « gourou », est inutile, et que pour avoir un critérium de vos sentiments et de vos pensées, il est plus aisé de se servir du but lui-même comme médiateur, comme ultime « gourou », que d'une personne ou d'un idéal, qui ne peuvent que vous aider momentanément. Car la personne qui nous aide momentanément abaisse la vérité, ce qui est un danger, la trahison du but ultime.

C'est pourquoi si chacun fixe son propre

but qui est celui du monde, il deviendra créateur d'ordre, et ce fait même agira comme *gourou*, comme médiateur, produira les qualités requises aidant chacun à se diriger vers le but.



Pour moi, j'ai atteint mon but en adorant à tous les autels, consciemment ou inconsciemment; j'ai suivi, j'ai obéi, j'ai posé des limites à la chose même que je désirais libérer. J'ai aussi regardé comment les autres agissaient dans leurs luttes pour libérer la vie, la porter à son ultime expression. J'ai vu des multitudes se laisser mener par les désirs des autres, dans leur lutte pour libérer leur vie. J'ai vu ceux qui étaient sages et auxquels manquaient cependant le bonheur éternel; qui étaient solitaires parce qu'ils n'avaient pu voir éclore leur vie, solitaires au sein de la foule, parce qu'ils n'avaient pas atteint le sommet de la vie. J'ai observé toutes ces choses. Et de même que le volume de ses flots entraîne le fleuve vers la mer, j'ai

été, par l'accumulation de ma propre expérience, par mon propre entendement, amené à l'accomplissement de mon but.

Parce que je suis libre, que je ne suis conditionné par aucune croyance, que ni société, ni ordre, ni religion, ni credo ne me lient (et je dis cela en toute sincérité, espérant que vous me croyez dans la compréhension de votre cœur), si je le peux, je vous rendrai libres, et je ne vous inviterai pas à entrer dans ma cage particulière, car je n'ai pas de cage. Ma seule crainte, parce que je sais que chacun désire entrer dans une cage plus grande que la sienne, ma seule crainte est que vous vous serviez de ce que je dis pour en créer une nouvelle. Ce serait renier la vérité et la trahir. Je désire, si je puis le faire, vous montrer la lumière, mais c'est vous qui devez allumer votre torche à la flamme éternelle. Quand vous aurez édifié en votre propre esprit la compréhension, et en votre cœur l'affection, vous ne serez plus déraciné par le vent de l'autorité, ni retenu dans le filet des traditions, ni obscurci par le nuage des croyances.



Beaucoup s'élèveront contre ces idées qui leur sont neuves, beaucoup soulèveront des objections, beaucoup, par de subtils arguments, par leur habileté, vous troubleront et bouleverseront vos idées. Et je voudrais que cette graine, qui est semée dans l'esprit de tous, pût croître en dépit des vents constants qui déchirent, des rages qui détruisent. Mais pour donner de la force à cette graine, pour lui permettre de se développer en un arbre puissant qui protégera ceux qui passent, vous devez dès le début avoir recours au doute, examiner vos croyances, vos théories, vos connaissances, inviter le doute, non le laisser s'insinuer dans votre cœur. Je prétends que le doute est essentiel pour la découverte et la compréhension de la vérité. Si vous acceptez simplement, sans faire au doute, et à la cruauté de son examen, la place qui lui est due, ce que vous possédez n'est pas réel. Un jour de printemps, vous pouvez voir au bord de la route une fleur qui a lutté tout l'hiver pour parvenir à s'exprimer. Un enfant passe, il l'arrache et la détruit. De même, si votre connaissance n'a

pas résisté à la cruauté du doute, elle sera sans valeur, et tout votre édifice sera détruit, comme une belle chose est détruite par un enfant. Laissez donc venir à vous le doute, dans sa terrible cruauté et sa dureté; qu'il ne vous effraie point. Examinez-vous, scrutez avec soin la certitude même que vous croyez posséder. Car, je vous le dis, l'orthodoxie s'élève quand l'esprit et le cœur décroissent. Mais si dans leur plénitude l'esprit et le cœur appellent le doute, il ne peut y avoir d'orthodoxie ni d'autorité, il ne peut y avoir d'étroites et mesquines croyances en des personnalités. Vous êtes tous encore au point où vous pouvez facilement perdre pied, où votre théorie, ou plutôt votre nouvelle conception de la vérité, peut être brisée dans l'orage du doute. Je dis cela parce que jusqu'ici vous avez adoré des personnalités, parce que jusqu'ici vous avez enfermé la vérité dans des formes créées par l'humanité, que vous n'avez pas offert votre adoration au principe et à la vérité elle-même. Vous avez adoré la vérité contenue partiellement dans une individualité

humaine. Mais quand vous appelez le doute, il vient comme une pluie, balayant la poussière des traditions qui est celle des âges, la poussière des croyances vous laissant avec la certitude des choses essentielles, emportant avec lui celles qui sont sans importance et sans valeur...

Les insinuations des autres peuvent encore vous faire douter de votre propre connaissance, de votre propre entendement, résultat de vos épreuves personnelles. Le doute qui ne vient pas de vous-même ne purifie point. Il ne fait que renforcer vos croyances étroites, stabiliser votre forme étriquée d'adoration des personnalités, vous attacher plus étroitement à ce qui pour le moment vous réconforte en trahissant la vérité. Mais si vous soumettez délibérément votre vérité à l'épreuve du doute, alors vous douterez du doute même, et ce qui restera sera pur, absolu, final.

Après tout, ce que je dis ne dépend pas de Krishnamurti, ne vient pas d'une personne, n'est pas la création d'un individu, c'est l'éternelle vérité. Et pour comprendre

l'absolu et l'éternel, le doute ne doit pas projeter son ombre sur l'intelligence. Or, comme la plupart des personnes ont peur du doute, comme elles pensent que c'est un crime, un péché, elles l'écartent, et se fortifient ainsi dans leur étroitesse, dans leur mesquinerie, dans leur adoration des personnalités, dans leur abri de corruption et de réconfort. Mais si vous poursuivez le doute logiquement dans tous les couloirs, les avenues, dans les ombres de l'esprit et du cœur, et que sans relâche vous examiniez et scrutiez toute chose, ce qui restera sera votre propre connaissance, donc absolue, éternelle.

Parce que j'ai toujours douté, rejetant tout, acceptant seulement ce qui a de la valeur à la lumière de l'éternel, prenant la substance intérieure et non les ornements extérieurs de la vérité dépréciée, écartant les personnalités et les images que le monde adore, j'ai pu grandir. Et quand vint le moment où j'invoquai le doute final, pour qu'il vienne détruire la création elle-même qui avait surgi de tous les petits doutes, ce qui resta fut la vérité sans

fin, la vie que ne limite aucune barrière, le bonheur qui ne peut être détruit par aucune ombre. Et autant que je suis certain de ma propre connaissance et de mon propre but, je voudrais vous rendre certains de votre connaissance et de votre but futur et présent. Lorsque vous aurez cette connaissance et le courage de faire appel au doute, vous deviendrez les vrais disciples de la vérité, non les disciples d'un individu, ainsi que vous l'êtes à présent.

Si l'individu appelé Krishnamurti disparaissait, vous seriez de nouveau capturés par vos anciennes traditions, vos anciennes croyances, vos anciennes adorations personnelles, vous vous laisseriez prendre dans l'engrenage du mécanisme qui abaisse la vérité.

Aussi, je vous engage à provoquer le doute, et à l'aide du doute, à examiner loquiquement tout ce qui vous est cher, précieux et vital. Vous comprendrez alors que ce que vous possédez, vos croyances, vos traditions, vos connaissances de seconde main, n'ont pas de durée, et vous détrui-

rez l'énorme édifice que vous avez vainement construit à travers les âges.

Si vous êtes sincèrement à la recherche de la signification de la vie qui est la Vérité, donc l'éternel bonheur, vous ne vous cramponnerez pas à ce que vous avez créé dans le passé, ni aux croyances qui ont perdu leur utilité, et vous ne garderez plus en votre cœur la personnalité qui s'était interposée entre la vérité et vous. Alors, ces barrières que sont les croyances, ces barrières que sont les personnalités avec leur petite compréhension, ces barrières posées par l'autorité et leur abri vermoulu, disparaîtront.

Alors seulement vous serez en état de comprendre, alors seulement vous aurez la certitude, qui vous permettra de distribuer les eaux de la vie pour étancher la soif des hommes.

Mais l'unique manière d'arriver au but, de trouver la vérité, est de ne pas se laisser attirer dans le refuge des demi-vérités. La voie de la vérité éternelle est dans l'abandon de vos croyances, de vos dogmes, de vos connaissances partielles et de

vos timides visions, elle demande la sélection ininterrompue, la recherche constante, le mécontentement soutenu, et non pas l'adoration des personnalités, de ceux qui vivent dans les temples et qui se placent entre la vérité et vous. Arrachez tout, afin de trouver; doutez de tout, afin de découvrir. Alors seulement les eaux de la vie pourront couler à flot dans le monde et ne perdront pas, comme les eaux qui dans le désert disparaissent, absorbées dans le sable.

Je ne demande pas à être adoré, je ne demande pas que l'on accepte ce que je dis, que l'on fasse de moi un tabernacle pour y établir un refuge. Je ne demande pas que l'on se serve de moi comme de béquilles, car ma personnalité, ce corps que vous voyez est la chose la plus irréaliste, la plus transitoire et périssable. Mais quand vous aurez compris ce qui se trouve derrière la forme, et cela ne peut être fait qu'au moyen du doute, vous serez capable de transmettre la vérité dans sa beauté première, sans l'amoindrir. Voyez comment, à travers les âges, les soi-disant

disciples de la vérité ont adoré les personnalités, et en les adorant, en invitant les autres à faire de même, ont amoindri la vérité et l'ont ainsi trahie. Vous connaissez tous une parole fameuse du Seigneur Bouddha. Il disait : « Alors même que je vous l'ai dite, cette chose n'est pas vraie pour vous, si vous ne l'avez pas comprise. » Et parce qu'ils n'ont pas appliqué ces paroles, qu'ils ont adoré la personnalité, la forme qui contenait la vérité, ceux qui l'entendirent se laissèrent envahir par la complexité des croyances, la complication des préjugés, les mesquineries de l'adoration et l'étroitesse des temples. Mais, si vous sortez de là, ainsi que vous allez le faire, et que vous transmettiez la nouvelle idée en vous appuyant, non sur une autorité étrangère, mais sur votre propre compréhension de la vérité, alors vous ne la trahirez pas, vous ne l'amoindrirez pas, vous ne créerez pas des refuges inutiles, des images vaines et corruptibles qui ne représentent que des demi-vérités, et non pas la vérité dans toute sa plénitude. Alors, pour vous, le doute sera dépassé, et



c'est ce qui est le critérium de l'homme vraiment civilisé.



Par un homme civilisé, je ne veux pas dire un homme qui a maîtrisé la technique de la vie moderne. La civilisation est le résultat de cette culture qui est l'expression caractéristique de la perception individuelle de la vérité.

Un homme civilisé doit, avant tout, ne rien attendre des autres, ne rien désirer pour soi-même. C'est là, d'après moi, la caractéristique principale d'un homme civilisé, d'un homme cultivé. Or, s'il n'attend rien des autres, cela signifie qu'il s'efforce de se développer dans le sens de son originalité propre, qu'il devient une lampe pour lui-même, lampe dont la lumière ne projette pas d'ombre sur le chemin d'autrui il n'est limité ni par la crainte d'une autorité extérieure, ni par la crainte d'un dieu inconnu, ni par les superstitions et les traditions, parce que du moment où il tenterait de s'appuyer sur les autres, sa perception de la vérité s'affaiblirait.

Il doit alors être dominé par l'intuition, qui est le point ultime de l'intelligence. Par l'intelligence, j'entends l'accumulation, le résidu de toutes les expériences. Et si vous voulez éveiller cette intuition, qui de toute nécessité doit finir par être votre seul guide, votre seule inspiration, l'enthousiasme doit maintenir constamment l'intelligence en alerte.

Un homme civilisé, un homme cultivé sera tolérant, capable de discuter tous les sujets avec impartialité; il sera droit, apte à l'examen critique de tout ce qui est nouveau, avant de rien accepter ou de rien rejeter. La majeure partie des hommes sont dominés par la peur, la peur de l'inconnu, la peur causée par la superstition, les préjugés, la peur de suivre leurs désirs, peur générée par les croyances et les philosophies. L'homme civilisé ou cultivé n'a pas de crainte, car l'homme vraiment cultivé, dans le sens où j'entends ce mot, est la plus haute forme de l'épanouissement spirituel. Un tel homme a vraiment atteint le but de la vie, un tel homme contient dans son cœur les eaux de la vie. Et, de

même que les eaux s'en vont errantes dans le monde, il s'en va, lui aussi, de par le monde, sans rien désirer, sans rien craindre, ne recherchant rien pour lui-même. Mais il ne peut réaliser cela que lorsqu'il a pris le but comme arbitre, comme autorité finale. Un tel homme est simple, un tel homme est pur. Il est calme et clair, comme la montagne le matin, car il est arrivé au point où il est libéré de toutes recherches, parce qu'il a tout recherché. Cet homme a atteint l'accomplissement, parce qu'il a laissé la vie dessiner à travers lui l'image qu'elle voulait fixer, et qu'il n'a pas déformée, corrompue par son étroitesse et ses limitations.



Celui qui s'est élevé n'est-il pas parti d'en bas, celui qui s'est éloigné n'était-il pas auprès de vous? Celui qui a atteint le sommet de la montagne, n'a-t-il pas traversé les ombres de la vallée?

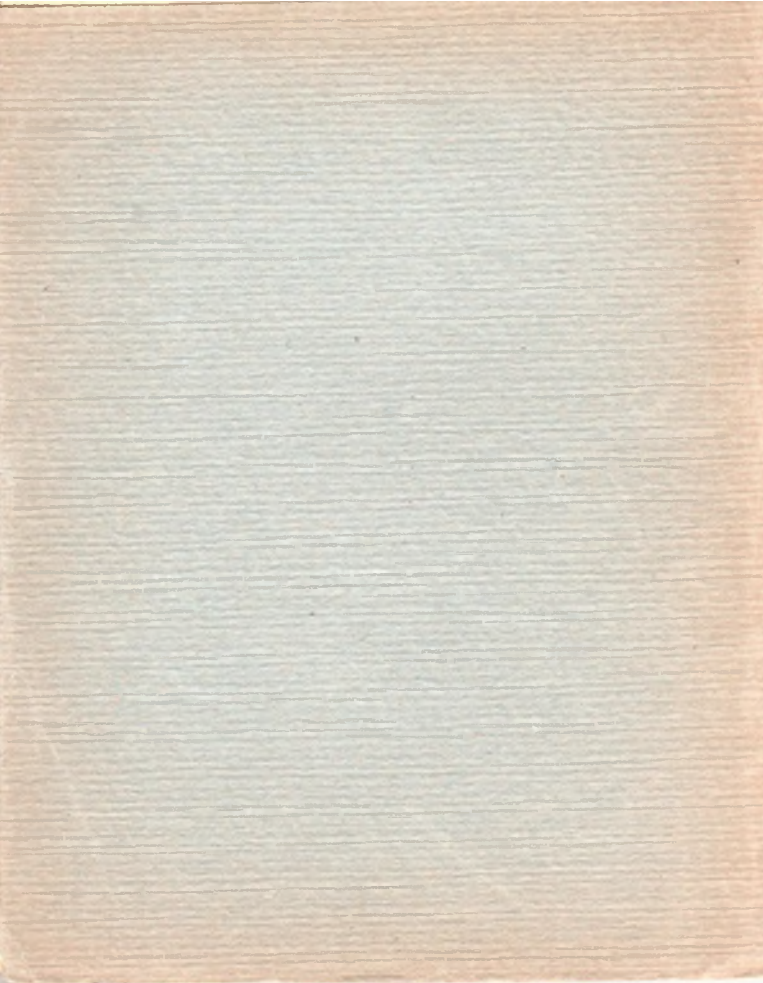
O mes amis, parce que j'ai erré dans la vallée, parce que j'ai demeuré parmi les

ombres, parce que j'ai souffert et que j'ai aimé dans la plénitude de mon cœur, je veux vous dire que le chemin direct est le seul chemin, et que la simple union est la meilleure. Quand vous aurez compris le chemin, consommé l'union, le temps et toutes ses complications s'évanouiront. Alors vous serez votre propre maître, votre propre dieu, votre propre lumière. Ayant compris cela, toutes les autres choses deviendront secondaires, donc inutiles.

~~~~~  
**L'ÉMANCIPATRICE**  
**(Imprimerie Coopérative)**  
**3, Rue de Pondichéry, 3**  
**:: :: Paris (xv<sup>e</sup>) :: ::**  
~~~~~

13924.8.28





**Jiddu Krishnamurti**

**LES OEUVRES COLLECTÉES  
DE J. KRISHNAMURTI  
(1933-1968)**

**Volume 1  
L'ART D'ÉCOUTER  
1933-1934**

1991-1992  
Éditions de Kendall/Hunt Dubuque (Iowa)



## **ITALIE 1933**

1ère Causerie

Alpino, Italie; le 1er juillet 1933

1ère Causerie

Stresa, Italie; le 2 juillet 1933

2ème Causerie

Alpino, Italie; le 4 juillet 1933

3ème Causerie

Alpino, Italie; le 6 juillet 1933

2ème Causerie

Stresa, Italie; le 8 juillet 1933

4ème Causerie

Alpino, Italie; le 9 juillet 1933

## **NORVÈGE 1933**

Causerie à l'Université

Oslo, Norvège; le 5 septembre 1933

1ère Causerie

Frognersetèren, Norvège; le 6 septembre 1933

2ème Causerie

Frognersetèren, Norvège; le 8 septembre 1933

3ème Causerie

Frognersetèren, Norvège; le 9 septembre 1933

Causerie au Coliseum

Oslo, Norvège; le 10 septembre 1933

4ème Causerie  
Frognersetèren, Norvège; le 12 septembre 1933

**INDE 1933-1934**

1ère Causerie  
Adyar, Inde; le 29 décembre 1933

2ème Causerie  
Adyar, Inde; le 30 décembre 1933

3ème Causerie  
Adyar, Inde; le 31 décembre 1933

4ème Causerie  
Adyar, Inde; le 1er janvier 1934

5ème Causerie  
Adyar, Inde; le 2 janvier 1934

6ème Causerie  
Adyar, Inde; le 3 janvier 1934

# **Italie**

## **1ère Causerie**

### **Alpino, le 1er juillet 1933**

Amis,

Je voudrais que vous fassiez une découverte vivante et non pas une découverte inspirée par la description des autres. Si quelqu'un, par exemple, vous avait parlé de ce paysage, vous seriez arrivés ici avec vos esprits préparés par cette description et alors, peut-être auriez-vous été déçus par la réalité. Personne ne peut décrire la réalité. Vous devez en avoir l'expérience, la voir, percevoir toute son atmosphère. Quand vous voyez sa beauté et sa fraîcheur, vous éprouvez un renouvellement, une intensification de joie.

La plupart des personnes qui pensent chercher la vérité ont déjà préparé leurs esprits à la recevoir en étudiant des descriptions de ce qu'elles sont en train de chercher. Quand vous examinez les religions et les philosophies, vous voyez qu'elles ont toutes essayé de découvrir la vérité ; elles ont essayé de décrire la vérité afin de vous guider.

Je n'essaierai pas de décrire ce qui, pour moi, est la vérité, car ce serait là une tentative impossible. On ne peut pas décrire ni donner à un autre la plénitude d'une expérience. Chacun doit la vivre pour lui-même.

Comme la plupart des gens, vous avez lu, écouté et imité ; vous avez essayé de découvrir ce que les autres ont dit concernant la vérité et Dieu, concernant la vie et l'immortalité. Ainsi vous avez une image dans votre esprit, et maintenant vous voulez comparer cette image avec ce que je vais dire. En d'autres termes, votre esprit ne fait que chercher des descriptions ; vous n'essayez pas de découvrir à nouveau, mais seulement de comparer. Mais, comme je n'essaierai pas de décrire la vérité, car elle ne peut pas être décrite, naturellement il y aura de la confusion dans votre esprit.

Quand vous maintenez en face de vous-même une image que vous essayez de copier, un idéal que vous essayez de suivre, vous ne pouvez jamais affronter une expérience pleinement ; vous n'êtes jamais franc, jamais véridique en ce qui vous concerne, vous et vos actions, vous êtes toujours en train de vous protéger au moyen d'un idéal. Si vous êtes réellement probes en votre esprit et en votre cœur, vous découvrirez que vous êtes venus ici pour obtenir quelque chose de neuf, une nouvelle idée, une nouvelle sensation, une nouvelle explication de la vie, afin de pouvoir façonner votre propre vie conformément à elles. Donc, vous êtes réellement en train de chercher une explication qui vous satisfera. Vous n'êtes pas venus avec cette attitude spontanée qui vous permettrait, grâce à votre propre perception, à votre propre intensité, de découvrir la joie de l'action naturelle et libre. La plupart d'entre vous cherchent simplement une explication descriptive de la vérité en pensant que si vous pouvez découvrir ce qu'est la vérité, vous pourrez modeler vos vies conformément à cette lumière éternelle.

Si c'est cela le mobile de votre recherche, ce n'est pas la recherche de la vérité. C'est plutôt la recherche d'une consolation, d'un réconfort ; ce n'est qu'une tentative d'échapper aux innombrables conflits et luttes que vous devez affronter chaque jour.

De la souffrance naît l'incitation à chercher la vérité ; dans la souffrance réside la cause de l'enquête incessante, de la recherche de la vérité. Pourtant, quand vous souffrez - et tout le monde souffre - vous cherchez un remède et un réconfort immédiats. Quand vous éprouvez une douleur physique momentanée, vous vous procurez un palliatif à la première pharmacie venue, afin d'atténuer votre souffrance. De même, quand vous éprouvez momentanément une angoisse mentale ou émotionnelle, vous cherchez une consolation et vous vous imaginez que le fait de chercher à soulager la douleur est la recherche de la vérité. De cette façon, vous êtes continuellement en train de chercher une compensation à vos peines, une compensation à l'effort que vous êtes ainsi obligés de fournir. Vous éludez la cause principale de la souffrance et vivez en conséquence d'une vie illusoire.

Ainsi, les personnes qui proclament tout le temps qu'elles sont en train de chercher la vérité passent, en réalité, à côté ; elles ont trouvé que leurs vies sont insuffisantes, incomplètes, privées d'amour et elles pensent qu'en essayant de chercher la vérité elles trouveront une satisfaction et un réconfort. Si vous vous dites franchement à vous-même que vous cherchez simplement une consolation et une compensation aux difficultés de la vie, vous serez capable de dominer le problème intelligemment. Mais tant que vous prétendez, vis-à-vis de vous-même, chercher quelque chose de plus qu'une simple compensation, vous ne pouvez pas voir la question clairement. La première chose à savoir, par conséquent, est si vous cherchez réellement, si vous cherchez fondamentalement la vérité.

Un homme qui cherche la vérité n'est pas un disciple de la vérité. Supposons que vous vous disiez : « Je n'ai pas eu d'amour dans ma vie ; cela a été une pauvre vie, une vie de continuelle douleur ; donc, afin d'acquérir une tranquillité, je cherche la vérité », alors il me faut vous montrer que votre recherche de la tranquillité est une illusion complète. Il n'y a rien dans la vie qui ressemble au réconfort et à la sécurité. La première chose à comprendre, c'est qu'il vous faut être tout à fait franc.

Mais vous-même n'êtes pas certain de ce que vous voulez réellement : vous voulez le réconfort, une consolation, une compensation, et pourtant vous voulez à la fois quelque chose qui est infiniment plus grand que la compensation ou que le réconfort. Vous êtes si confus dans votre esprit que, tantôt vous vous tournez vers une autorité qui vous offre une compensation et un réconfort, et que l'instant suivant vous vous adressez à une autre autorité qui vous dénie le réconfort. Ainsi votre vie devient une existence d'hypocrisie raffinée, une vie de confusion. Essayez de savoir ce que vous pensez réellement ; ne faites pas semblant de penser ce que vous vous croyez obligé de penser ; alors si vous êtes conscient, pleinement vivant dans ce que vous faites, vous saurez par vous-même, sans introspection, ce que vous désirez réellement. Si vous êtes pleinement responsable dans vos actes, vous saurez alors, sans vous analyser, ce que vous pensez réellement. Le processus de cette découverte ne nécessite pas une grande puissance de volonté ni une grande force, mais seulement l'intérêt de découvrir sa propre pensée, de découvrir si l'on est réellement honnête ou si l'on vit dans l'illusion.

En parlant à des groupes de personnes partout dans le monde, je trouve que de plus en plus de personnes semblent ne pas comprendre ce que je dis, parce qu'elles arrivent avec des idées préconçues ; elles écoutent avec cette attitude faussée, sans essayer de comprendre ce que j'ai à dire, mais en espérant simplement trouver ce qu'elles désirent secrètement. Il est vain de dire : « Voici un nouvel idéal auquel il faudra que je me conforme », essayez plutôt de savoir ce que réellement vous sentez et pensez.

Comment pouvez-vous découvrir ce que, réellement, vous sentez et pensez ? De mon point de vue, vous ne pouvez faire cela qu'en étant conscient de toute votre vie.

Alors, vous découvrirez jusqu'à quel point vous êtes l'esclave de vos idéals, et en découvrant cela vous verrez que vous n'aviez créé des idéals que pour votre consolation.

Là où existe une dualité, là où se trouvent des oppositions, existe forcément la conscience d'un manque de plénitude. L'esprit est empêtré dans des oppositions telles que la punition et la récompense, le bien et le mal, le passé et le futur, le gain et la perte. L'esprit est pris dans cette dualité, donc il y a insuffisance dans l'action. Cette insuffisance crée la souffrance, le conflit du choix, de l'effort et de l'autorité, et l'évasion du transitoire vers l'essentiel.

Quand vous sentez que vous êtes incomplet, vous vous sentez vide, et de ce sentiment de vide surgit la souffrance de cette insuffisance vous créez des critères, des idéals. afin de vous soutenir dans votre vide, et vous établissez ce critères et ces idéals en autorités extérieures. Quelle est la cause intérieure de l'autorité extérieure que vous créez pour votre usage? Tout d'abord, vous vous sentez incomplet et vous souffrez de cette insuffisance. Tant que vous ne comprenez pas la cause de l'autorité, vous n'êtes qu'une machine à imiter, et où il y a imitation il ne peut y avoir le riche épanouissement de la vie. Pour comprendre la cause de l'autorité, il vous faut suivre le processus mental et émotionnel qui la crée. Tout d'abord, vous vous sentez vide, et pour vous débarrasser de cette sensation, vous faites un effort ; par cet effort vous ne faites que créer des oppositions ; vous créez une dualité qui ne fait qu'augmenter l'insuffisance et le vide. Vous êtes responsable des autorités extérieures telles que la religion, la politique, la moralité, et des autorités telles que les critères économiques et sociaux. A cause de votre vide, à cause de votre insuffisance, vous avez créé ces critères extérieurs dont vous essayez de vous libérer. En évoluant, en vous développant, en grandissant de façon à les dépasser, vous voulez créer une loi intérieure pour vous-même. Au fur et à mesure que vous comprenez les critères extérieurs, vous voulez vous en libérer, et développer votre propre critérium intérieur. Ce critérium intérieur, que vous appelez « réalité spirituelle », vous l'identifiez à une loi cosmique, ce qui veut dire que vous ne faites que créer une autre division, une autre dualité.

Ainsi, vous créez d'abord une loi extérieure, et puis vous essayez de la dépasser en développant une loi intérieure que vous identifiez à l'univers, à la totalité. C'est cela qui arrive. Vous êtes encore conscient de votre égotisme limité, que vous identifiez maintenant à une grande illusion, en l'appelant cosmique. Ainsi, quand vous dites: « j'obéis à ma loi intérieure », vous ne faites qu'employer une expression qui recouvre votre désir d'évasion. Pour moi, l'homme qui est retenu soit par une loi extérieure, soit par une loi intérieure, est confiné dans une prison ; il est retenu par une illusion. Donc, cet homme ne peut pas comprendre l'action spontanée, naturelle, saine.

Pourquoi créez-vous des lois intérieures pour vous-même? N'est-ce point parce que la lutte dans la vie quotidienne est si grande, si inharmonieuse, que vous voulez vous en échapper et créer une loi intérieure qui deviendra votre réconfort? Et vous devenez un esclave de cette autorité intérieure, de ce critérium intérieur, parce que vous n'avez fait que rejeter l'image extérieure, et vous avez créé à sa place une image intérieure dont vous êtes l'esclave.

Par cette méthode, vous n'atteindrez pas le vrai discernement, et le discernement est tout autre chose que le choix. Le choix doit exister où existe la dualité. Quand l'esprit est incomplet et conscient de cette insuffisance, il essaye de s'en échapper et crée par conséquent un opposé à cette insuffisance. Cet opposé peut être un critérium extérieur ou intérieur et quand on a établi un tel critérium, on juge chaque action, chaque expérience en fonction de ce critérium et on vit, par conséquent, dans un état où l'on doit constamment choisir. Le choix n'est engendré que par une résistance. S'il y a discernement, il n'y a pas d'effort.

Donc, pour moi, toute cette conception d'efforts à soutenir en vue de la vérité, en vue de la réalité, cette idée de tentatives soutenues, est complètement fausse. Tant que vous êtes incomplet, vous éprouvez de la souffrance, et alors vous serez empêtré dans des choix à faire, dans l'effort, dans la lutte continuelle en vue de ce que vous appelez « l'achèvement spirituel ». Donc, je dis: quand l'esprit est retenu par l'autorité, il ne peut pas avoir une vraie compréhension, une vraie pensée. Et, étant donné que les esprits de la plupart d'entre vous sont retenus par l'autorité (qui n'est qu'une évasion de la compréhension, du discernement), vous ne pouvez pas affronter pleinement l'expérience de la vie. Alors vous vivez une vie de dualité, une vie hypocrite, qui prétend être ce qu'elle n'est pas, une vie dans laquelle il n'y a pas un instant de plénitude.

Alpino, le 1er juillet 1933

# Italie

## 1ère Causerie

### Stresa, le 2 juillet 1933

Amis,

Dans mes causeries, je ne tisserai pas une théorie intellectuelle ; je parlerai de ma propre expérience qui n'est pas engendrée par des idées intellectuelles, mais qui est réelle. Je vous prie de ne pas me considérer comme un philosophe qui exposerait une nouvelle série d'idées avec laquelle votre intellect pourrait jongler. Ce n'est pas cela que je veux vous offrir. Plutôt, j'aimerais vous expliquer que la vérité, que la plénitude et la richesse de la vie, ne peut être réalisée par personne au moyen de l'imitation ou d'une forme quelconque de l'autorité.

La plupart d'entre nous sentons occasionnellement qu'il existe une vraie vie, un éternel quelque chose, mais les moments où nous sentons cela sont si rares que cet éternel quelque chose recule de plus en plus vers l'arrière-plan et nous apparaît de moins en moins réel.

Or, pour moi, il y a une réalité ; une réalité éternelle et vivante ; appelez-la Dieu, immortalité, éternité, ou autrement si vous le voulez. Il y a quelque chose de vivant, de créateur, qui ne peut pas être décrit, parce que la réalité échappe à toutes descriptions. Aucune description de la réalité ne peut être durable, car elle ne peut être qu'une illusion des mots. Vous ne pouvez pas connaître l'amour par la description d'un autre ; pour connaître l'amour, il vous faut l'avoir vous-même éprouvé. Vous ne pouvez pas connaître le goût du sel avant d'avoir vous-même goûté au sel. Et pourtant, nous passons notre temps à chercher une description de la vérité au lieu d'essayer de découvrir la façon de la réaliser. Je dis que je ne peux pas décrire, que je ne peux pas mettre en mots cette réalité vivante qui est au delà de toute idée de progrès, de toute idée de croissance. Méfiez-vous de l'homme qui essaye de décrire cette réalité vivante, car elle ne peut pas être décrite ; elle doit être éprouvée, vécue.

Cette réalisation de la vérité, de l'éternel, n'est pas dans le mouvement du temps, lequel n'est qu'une habitude de l'esprit. Quand vous dites que vous réaliserez la vérité avec le temps, c'est-à-dire dans quelque avenir, alors vous ne faites que remettre à plus tard cette compréhension, qui doit pourtant être toujours du présent. Mais, si l'esprit comprend cette plénitude de la vie, et s'il est libre de la division du temps en passé, présent et futur, alors survient la réalisation de cette réalité vivante, éternelle.

Mais, comme tous les esprits sont retenus dans la division du temps, comme ils ne pensent au temps que dans les divisions du passé, du présent et du futur, un conflit surgit. Et encore: parce que nous avons divisé l'action en passé, présent et futur, parce que, pour nous, l'action n'est pas complète en elle-même, mais est plutôt quelque chose qui est mis en mouvement par des mobiles, par la peur, par des guides, par la récompense ou la punition, nos esprits sont incapables de comprendre la totalité dans sa continuité.

Ce n'est que lorsque l'esprit est libre de la division du temps que la vraie action peut en résulter. Quand l'action est engendrée par la plénitude, et non par la division du temps, elle est harmonieuse et est libérée des entraves de la société, des classes, des races, des religions et du désir d'acquiescer.

Pour mettre la chose différemment, l'action doit devenir vraiment individuelle. Je n'emploie pas le mot « individuel » dans le sens d'opposer l'individu au nombre. Par action individuelle, j'entends l'action qui est engendrée par la compréhension complète, par la compréhension de l'individu, par compréhension qui n'est pas imposée par d'autres. Où existe cette compréhension, il y a la vraie individualité, « l'esseulement » qui n'est pas l'isolement d'une fuite dans la solitude, mais « l'esseulement » qui est engendré par la pleine compréhension des expériences de la vie. Pour la plénitude de l'action, l'esprit doit être libre de l'idée du temps divisé en hier, aujourd'hui et demain. Si l'esprit n'est pas libéré de cette division, un conflit surgit, qui conduit à la souffrance et à la recherche d'évasions hors de cette souffrance.

Je dis qu'il y a une réalité vivante, une immortalité, une immortalité qui ne peut pas être décrite ; elle ne peut être comprise que dans la plénitude de notre propre action individuelle et non comme fragment d'une structure, non comme une partie d'une machine sociale, politique ou religieuse. Donc, vous devez éprouver la vraie individualité avant de pouvoir comprendre ce qui est vrai. Tant que vous n'agissez pas de cette source éternelle il doit y avoir conflit ; il doit y avoir division et lutte continues.

Chacun de nous connaît la lutte, le conflit, la douleur, le manque d'harmonie. Ce sont là des éléments qui, en grande partie, constituent notre vie et, consciemment ou inconsciemment, nous essayons de leur échapper. Mais, peu de personnes savent par elles-mêmes la cause du conflit. Elles peuvent connaître cette cause intellectuellement, mais cette connaissance est toute superficielle. Connaître la cause, c'est en être conscient à la fois avec l'esprit et le cœur.

Peu de personnes sont conscientes de la cause profonde de leur souffrance ; alors elles éprouvent le désir de fuir cette souffrance, et le désir de cette fuite a créé et a vitalisé nos systèmes moraux, sociaux et religieux. Ici, je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails, mais si vous pensez à l'action, vous verrez que les systèmes religieux à travers le monde sont basés sur l'idée de s'évader, de différer, sur cette recherche de médiateurs et de consolateurs. Parce que nous ne sommes pas responsables de nos propres actes, parce que nous créons des évasions à notre souffrance, nous créons des systèmes et des autorités pour qu'ils nous donnent des réconforts et des abris.

Quelle est alors la cause du conflit ? Pourquoi souffre-t-on ? Pourquoi doit-on lutter sans trêve ? Pour moi, un conflit est une barrière que l'on place dans le courant de l'action spontanée, de la pensée et du sentiment harmonieux. Quand la pensée et l'émotion manquent d'harmonie, il y a conflit dans l'action ; c'est-à-dire que, lorsque l'esprit et le cœur sont en état de discorde, ils créent une entrave à l'expression de l'action harmonieuse, et de là vient le conflit. Une telle entrave à l'action harmonieuse est causée par le désir de fuite par le continuel refus d'affronter la vie dans sa totalité, par l'habitude qu'on a d'aborder la vie en portant le poids de la tradition, celle-ci étant religieuse, politique ou sociale. Cette incapacité d'affronter l'expérience dans sa plénitude crée le conflit, et le désir qu'on a de s'en évader.

Si vous considérez vos pensées et les actes qui en découlent vous verrez que là où se trouve le désir de fuite, il doit y avoir la recherche de la sécurité ; parce que vous trouvez des conflits dans la vie avec toutes ses actions, ses sentiments, ses pensées, vous voulez échapper à ces conflits pour trouver une sécurité satisfaisante, une permanence.

Ainsi, toute votre action est basée sur ce désir de sécurité. Mais en fait, il n'y a pas de sécurité dans la vie, ni physique ni intellectuelle, ni émotionnelle, ni spirituelle. Si vous vous sentez en sécurité, vous ne pourrez jamais trouver cette vivante réalité ; et pourtant, la plupart d'entre vous cherchent la sécurité.



Quelques-uns d'entre vous cherchent la sécurité physique par la richesse, par le confort et le pouvoir sur les autres qu'elle confère ; vous êtes intéressés par les différences sociales et par les privilèges sociaux qui vous assurent une position dont vous recevrez satisfaction. La sécurité physique est une forme grossière de la sécurité, mais parce qu'il a été impossible à la majorité des hommes d'atteindre cette sécurité, l'homme s'est tourné vers une forme subtile de sécurité qu'il appelle spirituelle ou religieuse. A cause de ce désir de fuir le conflit, vous cherchez et vous établissez la sécurité physique ou spirituelle. L'ardent désir de sécurité se manifeste par la volonté d'avoir un compte substantiel en banque, une bonne position, par le désir d'être considéré quelqu'un dans la ville qu'on habite, par la lutte qu'on affronte pour obtenir des titres, des grades et tant d'autres stupidités qui n'ont pas de sens.

Ensuite, quelques-uns d'entre vous ne sont plus satisfaits par la sécurité physique et cherchent une sécurité d'une forme plus subtile. C'est encore de la sécurité, mais simplement un peu moins évidente, et vous l'appellez spiritualité. Mais je ne vois pas de différence entre les deux. Lorsque vous êtes rassasiés de sécurité physique ou lorsque vous ne pouvez pas l'obtenir, vous vous tournez vers la sécurité spirituelle. Et quand c'est vers cela que vous vous tournez, vous établissez et vous vitalisez ces choses que vous appelez religion et croyances spirituelles organisées. Parce que vous cherchez la sécurité, vous établissez une forme de religion, un système de pensée philosophique dans lequel vous êtes pris, dont vous devenez l'esclave. Donc, de mon point de vue, les religions, avec tous leurs intermédiaires, leurs cérémonies, leurs prêtres, détruisent la compréhension créatrice et pervertissent le jugement.

Une des formes de la sécurité religieuse est la croyance en la réincarnation, la croyance en des vies futures, avec tout ce que cette croyance implique. Je dis que lorsqu'un homme est emprisonné dans une croyance quelconque, il ne peut pas connaître la plénitude de la vie. Un homme qui vit pleinement agit de cette source dans laquelle il n'y a pas de réaction, mais seulement l'action ; mais l'homme qui est à la recherche de la sécurité, de l'évasion, doit s'accrocher à une croyance parce que c'est d'elle qu'il tirera son support continu et l'encouragement à son manque de compréhension.

Ensuite, il y a la sécurité créée par l'homme dans l'idée de Dieu. Beaucoup de personnes me demandent si je crois en Dieu, s'il y a un Dieu. On ne peut pas discuter cela. La plupart de nos conceptions sur Dieu, sur la réalité, sur la vérité sont purement des imitations spéculatives. Donc, elles sont totalement fausses, et toutes nos religions sont basées sur de telles faussetés. Un homme qui a vécu toute sa vie dans une prison ne peut que spéculer sur la liberté ; un homme qui n'a jamais éprouvé l'extase de la liberté ne peut pas connaître la liberté. Ainsi cela ne sert pas à grand-chose de discuter Dieu, la vérité ; mais si vous avez l'intelligence, l'intensité qu'il faut pour détruire les barrières autour de vous, alors vous connaîtrez par vous-même l'accomplissement de la vie. Vous ne serez plus un esclave dans un système social ou religieux.

Et encore, il y a la sécurité par le service. C'est-à-dire que vous voulez aller vous perdre dans les marais de l'activité, du travail. Par cette activité, par cette sécurité-là, vous essayez d'éviter d'affronter vos propres luttes incessantes.

Ainsi, la sécurité n'est qu'une évasion. Et puisque la plupart des gens essaient de s'enfuir, ils se sont transformés en machines à habitudes, afin d'éviter le conflit. Ils créent des croyances religieuses, des idéals ; ils adorent l'image d'une imitation qu'ils appellent Dieu ; ils essaient d'oublier leur inaptitude à affronter la lutte en se perdant eux-mêmes dans le travail. Tout cela, ce sont des façons de s'évader.

Or, afin de sauvegarder la sécurité, vous créez l'autorité. N'est-ce pas ainsi ? Pour recevoir la sécurité, il vous faut avoir quelqu'un ou quelque système qui vous l'accordera. Pour avoir la sécurité, il doit exister une personne, une idée, une croyance, une

tradition, pour vous donner l'assurance de la sécurité. Ainsi, dans notre tentative de trouver la sécurité, nous érigeons une autorité et devenons esclaves de cette autorité. Dans notre recherche de la sécurité, nous érigeons des idéals que nous, dans notre peur, avons créés ; nous cherchons la sécurité au moyen de prêtres ou de guides spirituels que nous appelons Instructeurs ou Maîtres. Ou encore, nous cherchons l'autorité dans la puissance de la tradition sociale, économique ou politique.

C'est nous, nous-mêmes, individuellement, qui avons établi ces autorités ; elles n'ont pas surgi à la vie spontanément. Pendant des siècles, nous n'avons cessé de les établir, et nos esprits ont été mutilés, pervertis par leur influence.

Mais, supposez que nous ayons mis de côté les autorités extérieures ; nous avons alors développé en nous une autorité intérieure dont nous disons qu'elle est intuitive et spirituelle, mais qui, pour moi, diffère peu de l'autorité extérieure. C'est-à-dire que, lorsque l'esprit est retenu prisonnier par l'autorité, que celle-ci soit extérieure ou intérieure, il ne peut pas être libre, et par conséquent il ne peut pas connaître le vrai discernement. Là où existe une autorité engendrée par la recherche de la sécurité, dans cette autorité sont les racines de l'égotisme.

Or, qu'avons-nous fait ? Par notre faiblesse, par notre désir de puissance, par notre recherche d'une sécurité, nous avons établi des autorités spirituelles. Et, dans cette sécurité, que nous appelons l'immortalité, nous voulons demeurer éternellement. Si vous considérez ce désir avec calme et discernement vous verrez qu'il n'est pas autre chose qu'une forme raffinée de l'égotisme. Où existe une division de la pensée, où existe l'idée du moi, l'idée du mien et du vôtre, il ne peut y avoir de plénitude dans l'action, et par conséquent il ne peut y avoir la compréhension de la réalité vivante.

Mais (et j'espère que vous comprendrez ceci), cette vivante réalité, cette totalité, s'exprime dans l'action de l'individualité. J'ai expliqué ce que j'entends par individualité : l'état dans lequel l'action s'exerce grâce à la compréhension, libérée de tous critères, sociaux, économiques et spirituels. C'est cela que j'appelle la vraie individualité, parce que c'est une action engendrée par la plénitude de la compréhension, tandis que l'égotisme a ses racines dans la sécurité, dans les traditions, dans les croyances. Donc l'action engendrée par l'égotisme est toujours incomplète, est toujours enchaînée par des luttes sans fin, par la souffrance et la douleur.

Voilà quelques-uns des obstacles et des entraves qui empêchent l'homme de réaliser cette suprême réalité. Cette vivante réalité, vous ne pouvez la comprendre que lorsque vous vous êtes libéré de ces entraves. La liberté de la plénitude ne consiste pas à échapper à des entraves mais réside dans la compréhension de l'action, qui est l'harmonie de l'esprit et du cœur.

Laissez-moi expliquer cela plus clairement. La plupart des personnes qui pensent sont intellectuellement conscientes de beaucoup d'obstacles. Par exemple, si vous considérez une sécurité comme celle de la richesse que l'on accumule comme protection ou comme ces idées spirituelles dans lesquelles vous essayez de vous abriter, vous verrez leur entière futilité.

Or, si vous examinez ces sécurités, vous pouvez intellectuellement voir leur erreur ; mais, pour moi, cette conscience intellectuelle de l'entrave n'est pas du tout la pleine lucidité. Elle n'est qu'une conception intellectuelle, et non une pleine conscience. La pleine conscience n'existe que lorsqu'on se rend compte de ces obstacles à la fois émotionnellement et mentalement. Si vous êtes en train, en ce moment, de penser à ces entraves, vous les considérez probablement intellectuellement, et vous dites : « dites-moi de quelle façon je puis me débarrasser de ces entraves », en d'autres termes, vous ne faites qu'essayer de conquérir les entraves et vous créez par là une nouvelle série de résistances. J'espère avoir rendu ceci clairement. Je puis vous

dire que la sécurité est futile, qu'elle n'a pas de signification, et vous pouvez intellectuellement l'admettre ; mais comme vous avez été habitués à lutter pour la sécurité, quand vous vous en irez d'ici vous ne ferez que continuer cette lutte, mais, cette fois-ci, contre la sécurité ; par là, vous ne ferez que rechercher une nouvelle voie, une nouvelle méthode, une nouvelle technique qui ne seront qu'un désir renouvelé d'une sécurité sous une autre forme.

Pour moi, il n'existe pas une technique de la vie, une technique pour la réalisation de la vérité. S'il existait une telle technique que l'on aurait à apprendre, on serait simplement réduit à l'esclavage par un nouveau système.

La réalisation de la vérité ne survient que lorsqu'existe la plénitude de l'action sans effort. Et la cessation de l'effort se produit par la conscience que l'on a de ces obstacles, et non lorsqu'on essaye de les conquérir. C'est-à-dire que, lorsque vous êtes pleinement conscient, pleinement lucide dans votre cœur et dans votre esprit, lorsque vous vous rendez compte des choses avec tout votre être, à travers cette lucidité vous serez libre de toute entrave. Expérimentez et vous verrez. Tout ce que vous avez conquis vous a enchaîné. Ce n'est que lorsque vous avez compris une entrave avec tout votre être, ce n'est que lorsque vous aurez réellement compris l'illusion de la sécurité, que vous ne lutterez plus contre elle. Mais si vous n'êtes conscient des entraves qu'intellectuellement, vous continuerez à lutter contre elles.

Votre conception de la vie est basée sur ce principe. Votre effort en vue d'un achèvement spirituel, d'un développement spirituel est la conséquence de votre désir de sécurité nouvelle, d'un développement nouveau, d'une nouvelle gloire, d'où résulte cette lutte continuelle, incessante.

Donc je dis: ne cherchez pas une voie, une méthode. Il n'y a pas de méthode, pas de voie vers la vérité. Ne cherchez pas une voie, mais devenez conscients de l'entrave. La lucidité n'est pas purement intellectuelle, elle est à la fois mentale et émotionnelle, elle est la plénitude de l'action. Alors, dans cette flamme de lucidité, toutes ces entraves tombent parce que vous les pénétrez. Alors vous pouvez percevoir directement, sans choisir, ce qui est vrai. Votre action sera alors engendrée par la plénitude, et non par l'insuffisance de la sécurité ; et dans cette plénitude, dans cette harmonie de l'esprit et du cœur, est la réalisation de l'éternel.

Stresa, le 2 juillet 1933

# Italie

## 2ème Causerie

### Alpino, le 4 juillet 1933

Amis,

Aujourd'hui, je vous parlerai de ce qu'on appelle l'évolution. C'est un sujet difficile à discuter, et il se peut que vous interprétiez mal ce que j'ai à vous dire. Si vous ne comprenez pas très bien, je vous prie de me poser des questions après.

Pour beaucoup d'entre nous, l'idée d'évolution implique une série d'achèvements, c'est-à-dire des achèvements engendrés par un choix continuels entre ce que nous appelons le non-essentiel et l'essentiel. Cela implique le fait d'abandonner ce qui n'est pas essentiel et d'aller vers l'essentiel. Cette série d'achèvements continuels qui résulte d'un choix, nous l'appelons l'évolution. Toute la structure de notre pensée est basée sur cette idée d'avancement et de perfection spirituelle, sur l'idée qu'il nous faut grandir de plus en plus afin de pénétrer dans l'essentiel comme résultat d'un choix continuels. Ainsi donc, nous pensons à l'action comme une série d'accomplissements, n'est-ce pas ?

Or, quand nous considérons le développement ou l'évolution comme une série d'accomplissements, naturellement nos actions ne sont jamais complètes ; elles se développent toujours en partant du plus bas vers le plus haut, elles grimpent toujours, elles avancent. Donc, si nous vivons avec cette conception, notre action nous rend esclave ; notre action est un effort constant, incessant, indéfini, et cet effort est toujours tourné vers la sécurité. Naturellement, quand existe cette recherche de la sécurité, existe aussi la peur, et cette peur crée la conscience continuelle de ce que nous appelons le moi.

N'est-ce pas ainsi ? Les esprits de la plupart d'entre nous sont prisonniers de cette idée d'achèvement, de perfection, d'ascension de plus en plus haute, c'est-à-dire de l'idée qui consiste à choisir entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. Et, étant donné que ce choix, que cet avancement que nous appelons l'action, n'est qu'une lutte incessante, un continuels effort, nos vies sont aussi un effort incessant et non pas un courant d'action libre et spontanée.

Je veux marquer la différence entre l'action et l'achèvement ou accomplissement. L'achèvement est une finalité, tandis que l'action, pour moi, est infinie. Vous comprendrez cette distinction dans la suite de ce que je dirai. Mais, d'abord, comprenons bien que ce qu'on appelle l'évolution est un continuels mouvement, engendré par le choix, vers ce que nous appelons l'essentiel, dans notre poursuite d'accomplissements de plus en plus grands.

La plus grande béatitude (et pour moi, ceci n'est pas une simple théorie) est de vivre sans effort. Maintenant, je vais expliquer ce que j'entends par effort. Pour la plupart d'entre vous, l'effort n'est qu'un choix. Vous vivez en choisissant ; vous êtes obligés de choisir. Mais pourquoi choisissez-vous ? Pourquoi y a-t-il une nécessité qui vous pousse, qui vous incite, qui vous force à choisir ? Je dis que cette nécessité d'un choix à faire existe tant que l'on est conscient de posséder en soi un vide ou une solitude ; cette insuffisance nous force à choisir, à faire un effort.

Or, la question n'est pas de savoir comment nous remplirons ce vide, mais plutôt de connaître la cause de ce vide. Pour moi, le vide est l'action engendrée par le choix, à la recherche d'un bénéfice. Le vide résulte d'une action engendrée par le choix. Et quand existe ce vide, une question surgit: « Comment puis-je remplir ce vide? Comment puis-je me débarrasser de cette solitude, de ce sentiment d'insuffisance? »

Pour moi, il n'est pas question de remplir ce vide, car on ne peut jamais le remplir. Pourtant, c'est ce que la plupart des gens essayent de faire. Par des sensations, par l'excitation ou le plaisir, par la tendresse ou l'oubli, ils essayent de remplir ce vide, d'atténuer ce sentiment de vide. Mais, ils ne rempliront jamais ce vide, parce qu'ils essayent de le remplir avec une action engendrée par le choix.

Le vide existe tant que l'action est basée sur le choix, sur les goûts et les dégoûts, l'attraction et la répulsion. Vous choisissez seulement parce que vous n'aimez pas ceci et que vous aimez cela ; vous n'êtes pas satisfaits par ceci, mais vous voulez vous satisfaire avec cela. Ou encore, vous avez peur de quelque chose et vous fuyez. Pour la plupart des gens, l'action est basée sur l'attraction et la répulsion, donc sur la peur.

Qu'arrive-t-il quand vous écartez ceci et choisissez cela? Vous êtes en train de baser votre action simplement sur l'attraction ou la répulsion, et de ce fait, vous créez des oppositions. Il en résulte un choix continuuel qui implique l'effort. Tant que vous opérez un choix, tant que le choix existe, il doit y avoir dualité. Vous pouvez penser que vous avez choisi l'essentiel ; mais votre choix étant engendré par l'attraction et la répulsion, le besoin et la peur, ne fait que créer du non-essentiel.

Voilà ce qu'est votre vie. Un jour vous voulez un objet, vous le choisissez parce qu'il vous plaît et vous le voulez parce qu'il vous cause de la joie et de la satisfaction. Le jour suivant, vous en êtes excédé, il ne veut plus rien dire pour vous, et vous le mettez de côté afin de choisir autre chose. Ainsi votre choix est basé sur de la sensation continuelle ; vous choisissez à travers la conscience de la dualité, et ce choix ne fait que perpétuer les oppositions.

Tant que vous choisissez entre des contraires, il n'y a pas de discernement, donc il doit y avoir effort, effort incessant, et constamment des oppositions et une dualité. Ainsi votre choix est incessant et votre effort continuuel. Votre action est toujours limitée, elle se définit en termes de réussite, donc ce vide que vous éprouvez existera toujours. Mais si l'esprit est libéré du choix, s'il a la capacité de discerner, l'action est infinie.

J'expliquerai cela encore une fois. Ainsi que je l'ai dit, si vous vous dites: « je veux telle chose », dans ce choix vous avez créé un opposé. Et ensuite, après ce choix, vous créez un autre opposé, et ainsi vous continuez en passant d'un opposé à l'autre par un processus d'effort continuuel. Ce processus est votre vie, et en cela il y a d'incessantes luttes et douleurs, des conflits et de la souffrance. Si vous réalisez cela, si vous sentez vraiment avec tout votre être (c'est-à-dire émotionnellement aussi bien que mentalement) la futilité du choix, vous ne choisissez plus ; alors il y a discernement ; il y a cette réponse intuitive qui est libre de tout choix, et c'est cela la lucidité.

Si vous vous rendez compte que votre choix engendré par des opposés ne fait qu'engendrer un autre opposé, vous percevez ce qui est vrai. Mais la plupart d'entre vous n'avez pas l'intensité du désir ni la lucidité, parce que vous voulez le contraire, parce que vous voulez la sensation. Donc, vous n'atteignez jamais le discernement ; vous n'atteignez jamais cette riche, cette pleine lucidité qui libère l'esprit des opposés. Dans cette libération des opposés, l'action n'est plus un achèvement, mais un épanouissement ; elle est engendrée par le discernement, qui est infini. Alors l'action surgit de votre propre plénitude et dans une telle action, il n'y a pas de choix, donc pas d'effort.

Pour connaître une telle plénitude, une telle réalité, il vous faut être dans un état de lucidité intense, que vous ne pouvez atteindre que lorsque vous affrontez une crise. La plupart d'entre vous subissez des crises de différentes sortes par rapport à l'argent ou à des personnes, ou à l'amour, ou à la mort, et quand vous êtes la proie de telles crises, vous êtes obligés de choisir, de décider. Comment décidez-vous? Votre décision surgit de la peur, du besoin, de sensations. Ainsi vous ne faites que différer, vous choisissez ce qui vous convient, ce qui est plaisant, et ainsi vous ne faites que créer une nouvelle ombre à travers laquelle vous êtes obligés de passer. Ce n'est que lorsque vous percevez l'absurdité de votre existence présente, lorsque vous l'éprouvez non seulement intellectuellement mais de tout votre cœur et votre esprit (lorsque vous sentez réellement l'absurdité de ce choix continu) que de cette lucidité naît le discernement. Alors, vous ne choisissez pas, vous agissez. Il est facile de donner des exemples, mais je n'en donnerai pas, parce qu'ils peuvent souvent porter à des malentendus.

Donc, pour moi, la lucidité ne résulte pas d'une lutte en vue d'être lucide ; elle vient naturellement lorsque vous êtes conscient avec tout votre être, lorsque vous vous rendez compte de la futilité du choix. Actuellement, vous choisissez entre deux choses, deux lignes d'action ; vous faites un choix entre ceci et cela ; entre une chose que vous comprenez et une que vous ne comprenez pas. Avec le résultat d'un tel choix vous espérez remplir votre vie. Vous agissez conformément à vos besoins, à vos désirs. Naturellement, quand ce désir est satisfait, l'action s'arrête là. Alors, puisque vous vous sentez encore seul, vous allez à la recherche d'une autre action, d'un autre accomplissement. Chacun de vous est affronté par une dualité dans l'action, par un choix à faire entre ceci ou cela ; mais lorsque vous êtes conscient de la futilité du choix, lorsque vous êtes lucide avec tout votre être, sans effort, alors vous discernez réellement.

Vous ne pouvez mettre ceci à l'épreuve que lorsque vous êtes vraiment en crise ; vous ne pouvez pas le mettre à l'épreuve intellectuellement, lorsque vous êtes assis à votre aise, en train d'imaginer mentalement un conflit. Vous pouvez comprendre la vérité de ce que je dis que lorsque vous êtes face à face avec une exigeante insistance d'un choix à faire, lorsque vous êtes obligé de décider, lorsque tout votre être exige l'action. Si, à ce moment-là, vous réalisez avec tout votre être, si à ce moment-là vous êtes conscient de la futilité du choix, de cela surgit la fleur de l'intuition, la fleur du discernement. L'action qui naît de cela est infinie ; alors l'action est la vie elle-même. Alors il n'y a pas de divisions entre l'action et l'acteur ; tout est continu. Ce n'est pas un accomplissement temporaire, vite disparu.

QUESTION : Je vous prie d'expliquer ce que vous entendez en disant que l'auto-discipline est inutile. Qu'entendez-vous par discipline personnelle?

KRISHNAMURTI : Si vous avez compris ce que j'ai dit, vous verrez la futilité de la discipline personnelle. Mais je vais essayer d'expliquer cela encore une fois et de le rendre clair.

Pourquoi croyez-vous qu'il soit nécessaire de vous discipliner vous-même? Conformément à quoi voulez-vous vous discipliner? Quand vous dites: « je dois me discipliner moi-même », vous établissez devant vous un critérium auquel vous croyez devoir vous conformer. L'auto-discipline existe tant que vous voulez remplir le vide qui est en vous ; elle existe tant que vous formez en vous une description de ce qu'est Dieu, de ce qu'est la vérité, tant que vous chérissez certaines séries de critères moraux, que vous vous astreignez à accepter comme guides. En d'autres termes, votre action est mise au pas, dominée par le désir que vous avez de vous conformer. Mais, si l'action naît du discernement, il n'y a pas de discipline.

Je vous prie de comprendre ce que j'entends par discernement. On ne peut dire: « J'ai appris à jouer du piano, est-ce que ceci n'implique pas une discipline? » ou bien: « J'ai étudié les mathématiques, est-ce que ce n'est pas de la discipline, cela? ». Je ne parle pas de l'étude, de la technique, qui ne peut pas être appelée discipline, je parle de la conduite dans la vie. Est-ce que ceci est clair? J'ai peur que la plupart d'entre vous n'ayez pas compris ceci, car être libéré de l'idée d'auto-discipline est extrêmement difficile, du fait que dès l'enfance nous avons été l'esclave de la discipline, de la domination. Se débarrasser de l'idée de la discipline ne veut pas dire qu'il vous faut aller à l'opposé, qu'il vous faut être chaotique. Ce que je dis c'est que, lorsqu'il y a discernement, point n'est besoin de discipline intérieure ; à ce moment-là, il n'y a pas d'auto-discipline.

Vous êtes, la plupart d'entre vous, emprisonnés dans l'habitude de la discipline. Tout d'abord, vous conservez une image mentale de ce qui est bien, de ce qui est vrai, et de ce que le caractère devrait être. Vous essayez de faire concorder vos actions avec cette image mentale. Vous agissez simplement en vous conformant à une image mentale que vous possédez. Tant que vous avez une idée préconçue de ce qui est vrai (et la plupart d'entre vous avez cette idée), il vous faut agir conformément à cela. La plupart d'entre vous êtes inconscients du fait que vous agissez conformément à un modèle. Mais, lorsque vous devenez conscient du fait que , vous agissez ainsi, vous n'essayez plus de copier ou d'imiter, mais c'est votre propre action qui vous révèle ce qui est vrai.

Notre entraînement physique, notre entraînement religieux et moral, tendent à nous mouler conformément à un modèle. Depuis l'enfance, la plupart d'entre nous avons été entraînés à nous adapter à un modèle, social, religieux, économique, et la plupart d'entre nous sommes inconscients de ce fait. La discipline est devenue une habitude, et vous êtes inconscients de cette habitude. Lorsque vous verrez que vous êtes en train de vous discipliner conformément à un modèle, votre action sera engendrée par le discernement.

Donc, tout d'abord, vous devez comprendre pourquoi vous vous disciplinez vous-même, et non pas pourquoi vous devriez ou vous ne devriez pas vous discipliner. Qu'est-il arrivé à l'homme à travers tous les siècles d'auto-discipline? Il est devenu plus semblable à une machine et moins à un être humain ; il n'a fait qu'acquérir plus d'habileté dans l'imitation, dans son aptitude à être une machine. La discipline intérieure, c'est-à-dire le conformisme à une image mentale établie soit par vous-même, soit par quelqu'un d'autre, n'engendre pas l'harmonie, elle ne fait que créer le chaos.

Qu'arrive-t-il quand vous essayez de vous discipliner vous-même? Votre action ne fait que créer sans cesse un vide en vous parce que vous essayez d'ajuster votre action à un modèle. Mais si vous vous rendez compte que vous agissez conformément à un modèle (un modèle fait pour vous ou quelqu'un d'autre), vous percevez l'erreur de ce qu'est l'imitation, et votre action sera engendrée par le discernement qui est l'harmonie entre votre esprit et votre cœur.

Or, intellectuellement, vous voulez agir d'une certaine manière, mais émotionnellement vous ne désirez pas les mêmes fins, de là résulte un conflit. En vue de conquérir ce conflit, vous cherchez la sécurité dans l'autorité, et cette autorité devient votre modèle. Donc, vous n'agissez pas selon la façon dont vous sentez et pensez réellement ; votre action est motivée par la peur, par le désir de la sécurité, et d'une telle action naît l'auto-discipline. Comprenez-vous?

Comprendre avec toute l'intensité de votre être est une chose bien différente de la compréhension purement intellectuelle. Quand des gens disent: « je comprends », ils ne font en général que comprendre intellectuellement. Mais une analyse intellectuelle ne vous libérera pas de cette habitude de la discipline. Quand vous agissez, ne dites

pas: « Je dois donc voir si cette action est engendrée par l'auto-discipline, si elle est conforme à un modèle ». Une telle tentative ne fait qu'entraver la vraie action. Mais si, en agissant, vous êtes conscient de l'imitation, votre action sera spontanée.

Ainsi que je l'ai dit, si vous examinez chaque action afin de savoir si elle est engendrée par l'auto-discipline, par l'imitation, votre action deviendra de plus en plus limitée ; vous suscitez des entraves, des résistances. Vous n'agirez pas réellement. Mais, si vous devenez lucide, avec tout votre être, de la futilité de l'imitation, de la futilité du conformisme, votre action ne sera pas imitative, entravée, enchaînée. Plus vous analysez votre action, moins vous agissez. N'est-ce pas vrai? Pour moi, l'analyse de l'action ne libère pas l'esprit de l'imitation qui est le conformisme, l'auto-discipline ; ce qui libère l'esprit de l'imitation est la lucidité de tout l'être dans l'action.

Pour moi, l'analyse intérieure appauvrit l'action, elle détruit la plénitude de la vie. Peut-être n'êtes-vous pas d'accord avec cela, mais écoutez, je vous prie, ce que j'ai à dire avant de décider si vous serez d'accord ou non. Je dis que ce processus continu d'introspection, qui est la discipline intérieure, établit constamment des limitations au libre courant de la vie, qui est l'action. Car l'auto-discipline est basée sur l'idée d'achèvement et non sur l'idée de la plénitude de l'action. Voyez-vous la distinction? Dans l'une, il y a une série d'achèvements, donc toujours une finalité ; tandis que, dans l'autre, l'action naît du discernement, et une telle action est harmonieuse, donc infinie. Ceci est-il clair?

Examinez-vous vous-même la prochaine fois que vous direz: « Je ne dois pas ». L'auto-discipline, le « je dois », le « je ne dois pas », tout cela est basé sur l'idée d'achèvement. Quand vous vous rendez compte de la futilité de tout achèvement (quand vous réalisez cela avec tout votre être, émotionnellement aussi bien qu'intellectuellement), il n'y a plus « je dois » ni de « je ne dois pas ».

Vous êtes prisonnier de votre tentative de vous conformer à une image de votre esprit, vous avez l'habitude de penser « je dois » ou « je ne dois pas ». Donc, la prochaine fois que vous direz cela, devenez conscient de vous-même et, dans cette lucidité, vous discernerez ce qui est vrai et vous vous libérerez des entraves du « je dois » et du « je ne dois pas ».

QUESTION : Vous dites que personne ne peut aider qui que ce soit. Alors, pourquoi allez-vous tout autour du monde en parlant?

KRISHNAMURTI : Cette question comporte-t-elle une réponse? Elle implique beaucoup si vous la comprenez. La plupart d'entre nous voulons acquérir la sagesse ou la vérité par le truchement d'un autre, par quelque aide extérieure. Personne ne peut faire de vous un artiste ; il n'y a que vous qui puissiez faire cela. C'est cela, ce que je veux dire: je peux vous donner de la couleur, des pinceaux, une toile. mais vous devez vous-même devenir l'artiste, le peintre. Je ne peux pas vous transformer en artiste. Or, dans vos tentatives de devenir spirituel, la plupart d'entre vous cherchez des maîtres, des sauveurs, mais je dis que personne au monde ne peut vous libérer du conflit de la douleur. Quelqu'un peut venir vous donner le matériel, les outils, mais personne ne peut vous donner cette flamme de vie créatrice.

Nous pensons en termes de technique, mais la technique n'est pas ce qui vient d'abord. Il vous faut d'abord avoir la flamme du désir, et la technique suit. Mais, dites-vous: « laissez-moi apprendre, si on m'enseigne la technique de la peinture, je serai capable de peindre ». Il y a beaucoup de livres qui décrivent la technique de la peinture, mais apprendre la simple technique ne fera jamais de vous un artiste créateur.

Ce n'est que lorsque vous marcherez entièrement seul, sans technique, sans maîtres, que vous trouverez la vérité.



Comprenons d'abord cela. Mais vous basez vos idées sur le conformisme. Vous croyez qu'il y a un critérium, un chemin, par lesquels vous pourrez trouver la vérité ; mais si vous examinez, vous verrez qu'il n'y a pas de sentier qui mène à la vérité. Afin de vous faire conduire vers la vérité, il vous faut d'abord savoir ce que c'est que la vérité, votre guide doit savoir ce que c'est, n'est-ce pas? Je dis qu'un homme qui enseigne la vérité peut, en effet, l'avoir, mais s'il offre de conduire vers la vérité et si vous vous faites conduire, vous êtes, l'un et l'autre, dans l'illusion. Comment pouvez-vous connaître la vérité si vous êtes encore retenu dans l'illusion? Si la vérité est là, elle s'exprime.

Un grand poète a la flamme, le désir de créer en écrivant, et il écrit. Si vous avez le désir, vous apprenez la technique. Je pense que personne ne peut conduire un autre vers la vérité, parce que la vérité est infinie ; c'est une terre qui n'a pas de sentier, et personne ne peut vous dire comment la trouver. Personne ne peut vous apprendre à être un artiste ; un autre que vous ne peut vous donner que des pinceaux et une toile et vous montrer les couleurs à employer. Personne ne m'a enseigné, je vous assure, ni ai-je appris dans des livres ce que je suis en train de dire. Mais j'ai observé, j'ai lutté, et j'ai essayé de comprendre. Ce n'est que lorsque vous êtes absolument nu, libre de toute technique, libre de tout maître, que vous trouverez.

Alpino, le 4 juillet 1933

# Italie

## 3ème Causerie

### Alpino, le 6 juillet 1933

Amis,

Dans ces causeries, j'ai essayé de montrer que là où l'action implique l'effort, le contrôle sur soi-même (et j'ai expliqué ce que j'entends par ces mots), il doit y avoir diminution et limitation de la vie, mais que là où l'action est sans effort, spontanée, il y a plénitude de vie. Ce que je dis, pourtant, concerne la plénitude de la vie elle-même, et non le chaos de la libération mal comprise. J'expliquerai encore ce que j'entends par l'action sans effort.

Lorsque vous êtes conscient d'un manque de quelque chose, vous avez le désir de trouver un but ou une fin qui sera votre autorité, et vous espérez par là remplir ce vide, ce manque. La plupart d'entre nous sommes continuellement à la recherche d'un but, d'une fin, d'une image, d'un idéal pour notre réconfort. Nous travaillons sans cesse vers ce but, parce que nous sommes conscients de la lutte qui surgit de notre insuffisance. Mais si nous comprenions l'insuffisance elle-même, nous ne cherchions pas un but, qui n'est qu'une substitution.

Pour comprendre l'insuffisance et sa cause, il vous faut découvrir la raison pour laquelle vous cherchez un but. Pourquoi faites-vous un effort vers un but? Pourquoi voulez-vous vous discipliner vous-même conformément à un modèle? Parce que cette insuffisance, dont vous êtes plus ou moins conscient, fait surgir un effort continu, une lutte continue, dont l'esprit cherche à s'évader en établissant l'autorité d'un idéal réconfortant qu'il espère pouvoir utiliser comme but. De ce fait, l'action en elle-même n'a pas de signification ; elle devient simplement un tremplin en vue d'une fin, d'un but. Dans votre recherche de la vérité, vous utilisez l'action uniquement comme un moyen en vue d'une fin et la signification de l'action est perdue. Vous faites un grand effort pour atteindre un but ; et l'importance de votre action réside dans la fin qu'elle achève et non dans l'action elle-même.

La plupart des gens sont empêtrés dans la recherche de récompenses et dans leur tentative d'échapper à des punitions. Ils travaillent pour des résultats ; ils sont poussés par des motifs, donc leur action ne peut pas être complète. La plupart d'entre vous êtes retenus dans la prison de l'insuffisance, donc il vous faut devenir conscient de cette prison. Si vous ne comprenez pas ce que je dis, veuillez m'interrompre et j'expliquerai de nouveau.

Je dis que vous devez devenir conscient du fait que vous êtes un prisonnier ; vous devez vous rendre compte que vous essayez constamment d'échapper à votre insuffisance et que votre recherche de la vérité n'est qu'une évasion. Ce que vous appelez la recherche de la vérité, de Dieu, par la discipline intérieure et l'achèvement, n'est qu'une tentative d'échapper à l'insuffisance.

La cause de l'insuffisance est cette recherche même d'un achèvement, mais vous fuyez continuellement cette cause. L'action engendrée par l'auto-discipline, l'action engendrée par la peur ou par le désir d'un achèvement, est la cause de l'insuffisance. Or, lorsque vous comprenez qu'une telle action est elle-même la cause de l'insuffisance, vous êtes affranchi de cette insuffisance. Dès que vous devenez conscient du

poison, le poison cesse d'être un problème pour vous. Il n'est un problème que tant que vous n'êtes pas conscient de son action dans votre vie.

Mais, la plupart des gens ne connaissent pas la cause de leur insuffisance, et de cette ignorance surgit un incessant effort. Quand ils deviennent conscients de la cause (qui est la recherche de l'achèvement), dans cette lucidité est une plénitude, la plénitude qui ne demande pas d'effort. Alors, dans votre action il n'y a pas d'effort, pas d'introspection, pas de discipline.

De l'insuffisance surgit la recherche du réconfort, de l'autorité, et la tentative d'atteindre ce but retire à l'action sa signification intrinsèque. Mais, quand vous devenez pleinement conscient avec votre esprit et votre cœur de la cause de l'insuffisance, l'insuffisance cesse. De cette lucidité naît l'action qui est infinie, parce qu'elle a une signification par elle-même.

Pour le mettre différemment, tant que l'esprit et le cœur sont empêtrés dans les besoins, dans le désir, il doit y avoir un vide. Vous voulez des choses, des idées, des personnes, seulement lorsque vous êtes conscient de votre propre vide, et ce besoin crée un choix. Où existe la soif intérieure, il doit y avoir choix, et le choix vous précipite dans le conflit des expériences. Vous avez la capacité de choisir, et de ce fait, vous vous limitez par votre choix. Ce n'est que lorsque l'esprit est libéré du choix qu'il y a libération.

Tout besoin, toute soif intérieure, aveuglent ; et votre choix est engendré par la peur, par le désir d'une consolation, d'un réconfort, d'une récompense, ou il est le résultat d'un calcul.

A cause de ce vide en vous, vous éprouvez des besoins, Étant donné que votre choix est toujours basé sur l'idée de profit, il ne peut y avoir de vrai discernement, de vraie perception ; il n'y a que des besoins. Quand vous choisissez, ainsi que vous le faites, votre choix ne fait que créer une nouvelle série de circonstances qui engendre un nouveau conflit et un nouveau choix à faire. Votre choix, qui est né d'une limitation, dresse de nouvelles séries de limitations, et ces limitations créent la conscience qui est le « Je », l'ego. La multiplication du choix est ce que vous appelez l'expérience. Vous comptez sur ces expériences pour vous délivrer de votre esclavage, mais elles ne peuvent jamais vous délivrer, parce que vous pensez aux expériences comme à un continuel mouvement d'acquisitions.

Laissez-moi illustrer ceci par un exemple qui, peut-être, transmettra ma pensée. Supposez que vous perdiez quelqu'un que vous aimiez beaucoup. Cette mort est un fait. Or, tout de suite vous éprouvez la sensation d'une perte, et l'immense désir d'être encore auprès de cette personne. Vous voulez le retour de votre ami, et puisque vous ne pouvez pas l'obtenir, votre esprit crée ou accepte une idée qui satisfait cette avidité émotionnelle.

La personne que vous aimez vous a été enlevée ; alors, parce que vous souffrez, parce que vous êtes conscient d'un vide immense, d'une solitude, vous voulez de nouveau votre ami. C'est-à-dire, vous voulez mettre fin à votre souffrance ou la mettre de côté ou l'oublier ; vous voulez amortir la conscience de ce vide, qui vous est caché lorsque vous êtes avec l'ami que vous aimez. Votre besoin surgit de votre désir d'être réconforté ; mais, puisque vous ne pouvez pas avoir le réconfort de sa présence, vous pensez à une idée susceptible de vous satisfaire: à la réincarnation, à la vie après la mort, à l'unité de toute vie. Dans de telles idées (je ne dis pas qu'elles soient justes ou fausses, nous les discuterons une autre fois), dans de telles idées, dis-je, vous trouverez votre réconfort. Parce que vous ne pouvez pas avoir la personne que vous aimez, vous tirez une consolation intellectuelle de telles idées. Je veux dire que, sans véritable discernement, vous acceptez n'importe quelle idée, n'importe quel principe, qui

semble pour le moment vous satisfaire, et écarter ce sentiment de vide qui cause la souffrance.

Donc, votre action est basée sur l'idée de la consolation, sur l'idée de la multiplication des expériences ; votre action est déterminée par un choix qui a ses racines dans vos besoins. Mais, dès que vous devenez conscient avec votre esprit et votre cœur, avec tout votre être, de la futilité de votre besoin, le vide cesse. Maintenant, vous n'êtes que partiellement conscient de ce vide, alors vous essayez de tirer satisfaction de la lecture de romans, en vous égarant dans les diversions que l'homme a créées au nom de la civilisation, et cette recherche de la sensation, vous l'appellez expérience.

Il vous faut réaliser avec votre cœur aussi bien qu'avec votre esprit que la cause du vide est votre soif intérieure qui résulte en un choix, et qui empêche le vrai discernement. Quand vous devenez conscient de cela, il y a cessation du besoin.

Ainsi que je l'ai dit, lorsqu'on éprouve un vide, un besoin, on accepte les choses sans vrai discernement. Et, la plupart des actions qui composent notre vie sont basées sur cette sensation du besoin. Nous pouvons penser que nos choix sont basés sur la raison, sur le discernement, nous pouvons penser que nous pesons nos possibilités et que nous calculons nos chances avant de faire un choix. Pourtant, parce qu'il y a en nous une nostalgie, un besoin, une soif intérieure, nous ne pouvons pas connaître la vraie perfection ni le discernement. Quand vous comprenez cela, quand vous devenez conscient avec tout votre être, émotionnellement et aussi avec l'esprit, quand vous percevez la futilité du besoin, ce besoin cesse ; alors vous êtes libéré de cette sensation de vide. Dans cette flamme de lucidité, il n'y a pas de discipline, pas d'effort.

Mais nous ne percevons pas cela pleinement ; nous ne devenons pas conscient, parce que nous éprouvons un plaisir dans nos besoins, parce que continuellement nous espérons que le plaisir dans notre besoin dominera la douleur. Nous nous efforçons d'atteindre le plaisir, bien que nous sachions qu'il n'est pas libéré de la douleur. Si vous devenez pleinement conscient de toute la signification de ceci, vous avez accompli un miracle ; vous éprouverez une libération de votre besoin, donc une libération du choix ; alors, vous ne serez plus cette conscience limitée qu'est le moi.

Où existe la dépendance ou la recherche d'un autre en vue d'une aide, d'un encouragement, où existe une mise en tutelle, existe aussi la solitude. Lorsque vous comptez sur un autre pour votre accomplissement, pour votre bonheur ou votre confort, lorsque vous cherchez la consolation chez un autre, lorsque vous dépendez d'une personne ou d'une idée en tant qu'autorité en matière de religion, dans tout cela il y a une solitude totale. Du fait que vous êtes ainsi dépendant, donc seul, vous cherchez un réconfort, ou un chemin d'évasion ; vous demandez à une autorité ou à l'aide que vous donnera quelqu'un une consolation. Mais quand vous devenez conscient de la fausseté de tout cela, quand vous devenez conscient avec votre cœur aussi bien qu'avec votre esprit, alors cesse la solitude, car vous ne dépendez plus d'un autre pour votre bonheur.

Où existe le choix il ne peut y avoir aucun discernement, car le discernement est libre de tout choix. Où existe le choix et la capacité de choisir il n'y a que limitation. Ce n'est que lorsque cesse le choix qu'il y a libération, plénitude, richesse d'action, qui est la vie elle-même. Dans la création il n'y a pas de choix, dans la vie il n'y a pas de choix, et de même la compréhension ne choisit pas. Ainsi est la vérité ; elle est une action continue, un devenir conscient, dans lequel il n'y a pas de choix. Elle est discernement pur.

QUESTION : Comment pouvons-nous nous débarrasser de l'insuffisance sans former en nous quelque idéal de plénitude? Après la réalisation de la plénitude, il se peut que Von n'ait aucun besoin d'un idéal, mais avant la réalisation de la plénitude,

un idéal quelconque semble inévitable, encore qu'il doive être provisoire et changer conformément au développement de la compréhension.

KRISHNAMURTI : Le seul fait de dire que vous avez besoin d'un idéal afin de surmonter votre insuffisance, montre que vous êtes simplement en train d'essayer de surimposer cet idéal sur l'idéal. C'est cela ce que la plupart d'entre vous essaient de faire. Ce n'est que lorsque vous trouvez la cause de l'insuffisance et que vous êtes conscient de cette cause que vous devenez complet. Mais vous n'êtes pas en train de chercher cette cause. Vous ne comprenez pas ce que je dis, ou plutôt vous ne comprenez qu'avec votre esprit, intellectuellement. N'importe qui peut faire cela, mais comprendre réellement exige l'action.

Vous éprouvez un manque de plénitude, donc vous cherchez un idéal, l'idéal de la plénitude. C'est-à-dire que vous cherchez un contraire à l'insuffisance, et en voulant ce contraire vous ne faites que créer un autre contraire. Ceci peut avoir l'air énigmatique, mais cela ne l'est point. Vous cherchez constamment ce qui vous semble être essentiel. Un jour, vous pensez cette chose essentielle ; vous la choisissez, vous luttez pour l'avoir, et vous l'obtenez, mais entre temps, elle est déjà devenue non-essentielle. Mais si l'esprit est libre de tout sens de dualité, libre de l'idée de l'essentiel et de ce qui ne l'est pas, vous n'êtes plus assailli par le problème du choix ; alors vous agissez par la plénitude du discernement et vous ne cherchez plus l'image de la plénitude.

Pourquoi vous accrochez-vous à l'idéal de la liberté lorsque vous êtes en prison ? Vous créez ou vous inventez l'idéal de la liberté parce que vous ne pouvez pas vous échapper de votre prison. Et ainsi pour vos idéals, pour vos dieux, vos religions : ce sont les créations du désir que vous avez de vous évader vers le réconfort. C'est vous qui avez transformé le monde en une prison, en une prison de souffrance et de conflit, parce\* que le monde est une telle prison, vous créez un dieu idéal, une liberté idéale, une vérité idéale. Et ces idéals, ces contraires, ne sont que des tentatives d'une évasion émotionnelle et mentale. Vos idéals sont des moyens de vous évader de la prison dans laquelle vous êtes confiné. Mais si vous devenez conscient de cette prison, si vous devenez conscient du fait que vous essayez d'échapper, cette lucidité détruira la prison ; alors au lieu de poursuivre la liberté, vous connaîtrez la liberté.

La liberté ne vient pas à celui qui cherche la liberté. La vérité n'est pas trouvée par celui qui cherche la vérité. Ce n'est que lorsque vous vous rendez compte, avec tout votre esprit et votre cœur de la condition de la prison dans laquelle vous vivez, ce n'est que lorsque vous réalisez la signification de cette prison, que vous êtes libre, naturel et spontané. Cette réalisation ne peut venir que lorsque vous êtes dans une grande crise, mais la plupart d'entre vous essaient d'éviter les crises. Ou, lorsque vous êtes assaillis par une crise, vous cherchez tout de suite un réconfort dans l'idée d'une religion, dans l'idée de Dieu, dans l'idée de l'évolution ; vous vous adressez à des prêtres, à des guides spirituels, pour vous faire consoler ; vous cherchez une diversion dans des amusements. Toutes ces choses ne sont que des évasions du conflit. Mais si vous affrontez réellement la crise qui est devant vous, si vous comprenez la subtilité, l'erreur de l'évasion qui n'est qu'un ajournement à l'action, dans cette lucidité naît la fleur du discernement.

Donc, il vous faut devenir lucide dans l'action, ce qui vous révélera les poursuites secrètes de votre avidité. Mais cette lucidité ne résulte pas de l'analyse. L'analyse ne fait que limiter l'action. Ai-je répondu à cette question ?

QUESTION : Vous avez énuméré les étapes successives du processus qui engendre l'autorité. Pouvez-vous énumérer les étapes du processus inverse, celui par lequel on se libère de toute autorité ?

KRISHNAMURTI : Je crains que la question soit mal posée. Vous n'interrogez pas sur la cause qui crée l'autorité, mais sur la façon de vous libérer de l'autorité. Laissez-moi redire ceci: dès l'instant que vous êtes conscient de la cause de l'autorité, vous êtes libre de cette autorité. C'est la cause de la création de l'autorité qui est la chose importante, et non pas les étapes qui conduisent à l'autorité ou les étapes qui conduisent à la démolition de l'autorité.

Pourquoi créez-vous l'autorité? Quelle est la cause pour laquelle vous créez l'autorité? C'est, ainsi que je l'ai dit, la recherche de la sécurité, et je serai obligé de dire cela si souvent que cela deviendra presque une formule pour vous. Maintenant vous êtes à la recherche d'une sécurité dans laquelle vous pensez que vous n'aurez pas besoin de faire d'efforts, dans laquelle vous n'aurez pas besoin de lutter avec votre voisin. Mais vous n'atteindrez pas cet état de sécurité en allant à sa recherche. Il y a un état qui est une plénitude, qui est l'assurance de la béatitude, un état dans lequel on agit vitalement ; mais cet état on ne l'atteint que lorsqu'on ne cherche plus la sécurité. Ce n'est que lorsque vous vous rendez compte avec tout votre être qu'il n'y a rien dans la vie qui s'appelle sécurité, ce n'est que lorsque vous êtes libre de cette constante recherche qu'il peut y avoir plénitude.

Vous créez l'autorité sous forme d'idéals, sous forme de systèmes religieux, sociaux, économiques, tous basés sur la recherche de la sécurité individuelle. Et vous êtes par conséquent responsable vous-même de la création de l'autorité, de laquelle vous êtes devenu un esclave. L'autorité n'existe pas par elle-même. Elle n'a pas d'existence séparée de celui qui la crée. Vous l'avez créée, et tant que vous ne serez pas conscient avec tout votre être de la cause de sa création, vous serez son esclave. Et vous pouvez devenir conscient de cette cause seulement lorsque vous êtes en train d'agir, et non par l'introspection ou par les discussions intellectuelles.

QUESTION : Je ne veux pas établir de règles sur la façon dont on devient « lucide », mais je voudrais bien comprendre ce que c'est que la lucidité. Ne doit-on pas accomplir un très grand effort si l'on veut être conscient de chaque pensée au fur et à mesure qu'elles surgissent avant d'arriver à l'état où il n'y a plus d'effort?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous être lucide? A quoi cela sert-il d'être lucide? Si vous êtes parfaitement satisfait tel que vous êtes, continuez ainsi. Quand vous dites: « Je dois être lucide », vous faites simplement de la lucidité un autre but à atteindre, et de la sorte vous ne deviendrez jamais lucide. Vous vous êtes débarrassé d'une série de règles, et maintenant vous êtes en train de créer une nouvelle série, au lieu d'essayer d'être lucide pendant que vous êtes dans une grande crise, pendant que vous souffrez.

Tant que vous cherchez le réconfort et la sécurité, tant que vous êtes à votre aise, vous ne faites que considérer la question intellectuellement et vous dites: « Je dois être lucide ». Mais lorsque, en pleine douleur, vous essayez de comprendre la signification de la douleur, lorsque vous n'essayez pas de la fuir, lorsque dans une crise vous arrivez à une décision (qui ne serait pas engendrée par un choix, mais par l'action elle-même) , vous devenez réellement conscient. Mais lorsque vous essayez de suivre, votre tentative de devenir lucide est futile. Vous ne désirez pas réellement devenir lucide, vous ne pouvez pas découvrir la cause de la souffrance ; tout ce qui vous occupe c'est l'évasion.

Vous venez ici et vous m'écoutez pendant que je vous dis que toute évasion du conflit est futile. Pourtant vous désirez fuir. Donc vous voulez réellement dire: « Comment puis-je les deux? », furtivement, avec ruse, dans votre arrière-pensée, vous voulez les religions, les dieux, les moyens d'évasion que vous avez habilement inventés et construits au cours des siècles. Et pourtant vous m'écoutez lorsque je dis que vous ne trouverez jamais la vérité sous la conduite d'un autre, ou par l'évasion, ni par la re-

cherche de la sécurité, qui n'aboutit qu'à la solitude éternelle. Alors vous demandez: « Comment pouvons-nous atteindre les deux? Comment pouvons-nous trouver un compromis entre l'évasion et la lucidité? » Vous avez brouillé les deux et vous cherchez un compromis, donc vous demandez: « Comment puis-je devenir lucide? » Mais si, au lieu de cela, vous vous dites franchement à vous-même: « Je veux échapper, je veux être réconforté », vous trouverez des exploiters pour vous donner ce que vous désirez. Vous avez vous-même créé les exploiters à cause de votre désir d'évasion. Sachez ce que vous voulez, soyez conscient de votre secret désir ; alors la question au sujet de la lucidité ne se posera pas. Parce que vous vous sentez seul, vous voulez être consolé. Mais si vous cherchez la consolation, soyez honnête, soyez franc, soyez conscient de ce que vous voulez, et conscient du fait que c'est cela que vous cherchez. Alors nous pourrions comprendre de quoi il s'agit.

Je puis vous dire que du fait que l'on dépend d'un autre, que de la recherche du réconfort, résulte une éternelle solitude. Je puis rendre ceci clair pour vous, et vous, à votre tour, vous pourrez être ou non d'accord. Je peux vous montrer que dans l'avidité il y a un éternel vide et un néant. Mais vous retirez une satisfaction de la sensation, du plaisir, des joies passagères qui remplissent votre avidité, vos désirs. Ensuite, lorsque je vous montre la fausseté de ces besoins, vous ne voulez pas agir. Donc, pour créer un compromis, vous commencez par vous discipliner vous-même et cette tentative de discipline détruit votre vie créatrice. Quand vous percevez réellement l'absurdité, le vide de ces besoins, alors le besoin se détache de vous sans effort. Mais tant que vous êtes l'esclave de l'idée du choix, il vous faut faire un effort, et de cela surgit en tant que son contraire le désir d'être lucide, le problème de la vie sans effort.

QUESTION : Vous parlez à l'homme, mais l'homme a d'abord été un enfant. Comment peut-on éduquer l'enfant) sans discipline?

KRISHNAMURTI : Êtes-vous d'accord que la discipline est futile? Percevez-vous la futilité de la discipline?

(De l'auditoire) : Mais vous commencez du point où l'homme est déjà homme. Je veux commencer par l'enfant en tant qu'enfant.

KRISHNAMURTI : Nous sommes tous des enfants ; il nous faut tous commencer, non pas avec d'autres, mais avec nous-même. Quand nous aurons fait cela, nous découvrirons la vraie façon d'agir avec les enfants.

Vous ne pouvez pas commencer avec des enfants du simple fait que vous êtes des parents, vous devez commencer par vous-même. Supposons que vous ayez un enfant. Vous croyez en l'autorité et vous le dressez conformément à cette croyance. Mais si vous compreniez la futilité de l'autorité, vous l'en libéreriez. Donc tout d'abord vous, vous-même devez trouver la signification de l'autorité dans votre vie.

Ce que je dis est très simple. Je dis que l'autorité est créée lorsque l'esprit cherche le confort et la sécurité. Donc, commencez par vous-même. Commencez avec votre propre jardin, et non avec celui d'un autre. Vous voulez créer un nouveau système de pensée, un nouveau système d'idée, un nouveau système de conduite ; mais vous ne pouvez pas créer quelque chose de neuf en réformant quelque chose d'ancien. Vous devez vous affranchir de l'ordre ancien pour en commencer un nouveau ; mais vous ne pouvez vous affranchir de l'ancien que lorsque vous aurez compris sa cause.

Alpino, le 6 juillet 1933

## **Italie**

### **2ème Causerie**

### **Stresa, le 8 juillet 1933**

QUESTION : Il a été dit qu'en réalité vous enchaînez l'individu au lieu de le libérer. Est-ce vrai?

KRISHNAMURTI : Lorsque j'aurai répondu à cette question, vous pourrez vous-même chercher à savoir si je libère l'individu ou si je l'enchaîne.

Considérons l'individu tel qu'il est. Qu'entendez-vous par individu? Une personne qui est contrôlée et dominée par ses craintes, par ses désillusions, par son avidité, qui engendre une certaine série de circonstances qui l'enchaînent et le forcent à s'ajuster à une structure sociale. C'est cela ce que nous entendons par un individu. Par nos peurs, nos superstitions, nos vanités et nos violents désirs, nous avons créé une certaine série de circonstances dont nous sommes devenus les esclaves. Nous avons à peu près perdu notre individualité, notre unicité. Si vous examinez votre action dans la vie quotidienne, vous pourrez voir qu'elle n'est qu'une réaction à une série de critères, à une série d'idées.

Je vous prie de suivre ce que je suis en train de dire, et ne dites pas que j'incite l'homme à se libérer afin de ne faire que son bon plaisir, afin qu'il soit libre d'engendrer autour de lui des ruines et des désastres.

Tout d'abord, je veux rendre clair le fait que nous ne sommes que des réactions à des séries de critères et d'idées que nous avons créés par notre souffrance et notre peur, par notre ignorance, par notre désir de possession. Cette réaction nous l'appelons action individuelle, mais pour moi, ce n'est pas de l'action du tout. C'est une constante réaction dans laquelle il n'y a pas d'action positive.

Je le mettrai différemment. A présent, l'homme n'est que le vide d'une réaction, pas autre chose. Son action n'est pas engendrée par la plénitude de sa nature, par sa sagesse ; il a comme point de départ de son action une simple réaction. J'affirme que le chaos, qu'une entière destruction sont en train de se produire dans le monde parce que notre action n'émane pas de notre plénitude, mais de notre peur, de notre manque de compréhension. Dès que nous devenons conscient du fait que ce que nous appelons individualité n'est qu'une série de réactions dans laquelle il n'y a pas de plénitude d'action ; dès que nous comprenons que cette individualité n'est qu'une série de réactions dans laquelle se trouve un vide continu, un néant, nous agissons harmonieusement.

Comment vous rendrez-vous compte de la valeur d'un certain critérium que vous possédez? Ce n'est pas en agissant en opposition à ce critérium, mais en mettant en balance et en pesant ce que vous pensez et ce que vous sentez réellement d'une part, et d'autre part ce qu'exige ce critérium. Vous découvrirez que le critérium exige certaines actions, tandis que votre propre action instinctive tend vers l'autre direction. Alors que ferez-vous? Si vous faites ce que votre instinct demande, votre action conduira au chaos, parce que nos instincts ont été pervertis pendant des siècles de ce que nous appelons l'éducation, d'une éducation qui est entièrement fautive. Votre propre instinct demande un type d'action, mais la société que nous, individuellement, avons créée au cours des siècles, cette société dont nous sommes devenus les esclaves,



demande une autre espèce d'action. Et lorsque vous agissez conformément à la série de critères qu'exige la société, vous n'êtes pas en train d'agir dans la plénitude de votre compréhension.

En méditant réellement sur les exigences de vos instincts et sur les exigences de la société, vous découvririez la façon dont vous pourrez agir avec sagesse. Cette action libère l'individu, elle ne l'enchaîne pas. Mais la libération de l'individu exige une grande ardeur, une grande recherche dans la profondeur de l'action ; elle n'est pas le résultat d'une action engendrée par des impulsions momentanées.

Donc il vous faut reconnaître ce que vous êtes en ce moment. Quelle que soit l'éducation que vous ayez reçue, vous n'êtes que partiellement un vrai individu ; la plus grande partie de vous est déterminée par la réaction à la société, société que vous avez créée. Vous n'êtes qu'un rouage dans une formidable machine que vous appelez société, religion, politique, et tant que vous êtes un tel rouage, votre action est engendrée par la limitation ; elle ne conduit qu'à l'inharmonie et au conflit. C'est votre action qui a abouti au chaos présent. Mais si vous agissiez en partant de votre plénitude, vous découvririez la vraie valeur de la société ainsi que l'instinct qui engendre l'action ; alors votre action serait harmonieuse, elle ne serait pas un compromis.

Tout d'abord, donc, vous devez devenir conscient des fausses valeurs que vous avez établies au cours des siècles et dont vous êtes devenus des esclaves ; vous devez devenir conscient des valeurs afin de découvrir si elles sont fausses ou vraies, et cela vous devez le faire par vous-même. Personne ne peut le faire pour vous, et c'est là que réside la grandeur et la gloire de l'homme. Ainsi, en découvrant la vraie valeur des critères, vous libérez l'esprit des faux critères qui ont été transmis par les âges. Mais une telle libération ne veut pas dire une action impétueuse et instinctive conduisant au chaos ; elle veut dire que l'action doit être engendrée par la pleine harmonie de l'esprit et du cœur.

QUESTION : Vous n'avez jamais vécu la vie du pauvre ; vous avez toujours eu pour vous l'invisible sécurité de vos riches amis. Vous parlez de l'absolu renoncement à toutes les sécurités de la vie, mais des millions de personnes vivent sans cette sécurité. Vous dites que l'on ne peut pas réaliser ce que l'on n'a pas expérimenté, par conséquent vous ne pouvez pas savoir ce que sont la pauvreté et l'insécurité physique ?

KRISHNAMURTI : Cette question m'est fréquemment posée ; j'y ai déjà souvent répondu, mais j'y répondrai encore.

Tout d'abord, quand je parle de sécurité, j'entends la sécurité de l'esprit établie pour son propre confort. La sécurité physique, un certain degré de confort physique, l'homme doit les posséder afin d'exister. Alors ne confondez pas les deux. Or, chacun de vous est à la recherche non pas seulement d'une sécurité physique, mais aussi d'une sécurité intellectuelle, et dans cette recherche vous êtes en train de créer l'auto-rité. Quand vous comprenez la fausseté de cette sécurité que vous cherchez, cette sécurité cesse d'avoir une valeur quelconque ; alors vous comprenez que, bien qu'un minimum de sécurité physique soit nécessaire, même cette sécurité-là ne peut avoir que peu de valeur. Alors vous ne concentrez pas tout votre esprit et tout votre cœur dans l'acquisition constante de la sécurité physique.

Je l'énoncerai différemment et j'espère que ce sera clair ; mais tout ce que l'on dit peut être aisément mal compris. On est obligé de passer par l'illusion des mots en vue de découvrir la pensée qu'un autre essaye de transmettre. J'espère que vous essaieriez de faire cela durant ma causerie.

Je dis que la poursuite de la vertu, qui n'est que l'opposé de ce que vous appelez vice, n'est que la recherche d'une sécurité. Parce que vous possédez dans votre esprit

une série de critères, vous poursuivez la vertu pour la satisfaction que vous en aurez ; car pour vous, la vertu n'est pas autre chose que le moyen d'acquérir la sécurité. Vous n'essayez pas d'acquérir la vertu pour sa valeur intrinsèque, mais pour ce qu'elle vous donne en échange. Vos actions, par conséquent, sont absorbées par la poursuite de la vertu, en elles-mêmes elles sont sans valeur. Votre esprit cherche constamment la vertu en vue d'obtenir, grâce à elle, autre chose, et ainsi votre action vous sert de tremplin en vue de nouvelles acquisitions.

Peut-être que la plupart d'entre vous recherchez une sécurité spirituelle plutôt qu'une sécurité physique. Vous cherchez la sécurité spirituelle soit parce que vous possédez déjà la sécurité physique (un important compte en banque, une position sûre, un haut poste dans la société) ou parce que vous ne pouvez pas atteindre la sécurité physique, et alors vous vous tournez vers la sécurité spirituelle comme succédané. Mais, pour moi, il n'existe rien qui s'appelle sécurité, il n'existe pas d'abri dans lequel l'esprit et l'émotion puissent trouver un réconfort. Lorsque vous vous rendez compte de cela, lorsque votre esprit est libre de l'idée du confort, vous vous ne vous accrochez pas à la sécurité ainsi que vous le faites maintenant.

Vous me demandez comment je puis comprendre la pauvreté quand je n'en ai pas eu l'expérience. La réponse est simple. Comme je ne recherche ni la sécurité physique, ni la sécurité mentale, cela m'est absolument égal si mes amis me donnent de la nourriture ou si je travaille pour cela. Il est très peu important pour moi que je voyage ou que je ne voyage pas. Si l'on me demande, je viens ; si l'on ne me demande pas, cela fait très peu de différence pour moi. Parce que je suis riche en moi-même (et je ne dis pas cela par vanité), parce que je ne cherche pas la sécurité, j'ai peu de besoins physiques. Mais si je cherchais le confort physique, j'insisterais beaucoup sur les besoins physiques, j'insisterais beaucoup sur la pauvreté.

Considérons ceci différemment. La plupart de nos querelles, partout dans le monde, concernent la possession et la non-possession ; elles ont trait à l'acquisition de ceci et à la perfection de cela. Or, pourquoi attachons-nous une telle importance à la possession ? Nous le faisons parce que la possession nous donne le pouvoir, le plaisir, la satisfaction ; elle nous donne une certaine assurance au sujet de notre individualité et nous accorde un débouché à notre action, à notre ambition. Nous mettons tant d'importance sur la possession pour ce que nous en retirerons.

Mais si nous devenons riches en nous-mêmes, la vie coulera en nous harmonieusement ; alors la possession ou la pauvreté ne seront plus de grande importance pour nous. Mais parce que nous mettons toute l'importance sur la possession, nous perdons la richesse de la vie, tandis que si nous étions complets en nous-mêmes, nous découvririons la valeur intrinsèque de toute chose et nous vivrions dans l'harmonie de l'esprit et du cœur.

QUESTION : Il a été dit que vous êtes la manifestation du Christ de nos jours. Qu'avez-vous à dire à cela ? Si c'est vrai, pourquoi ne parlez-vous pas d'amour et de compassion ?

KRISHNAMURTI : Mes amis, pourquoi posez-vous une telle question ? Pourquoi demandez-vous si je suis la manifestation du Christ ? Vous le demandez parce que vous voulez que je vous donne l'assurance que je suis ou que je ne suis pas le Christ, afin que vous jugiez ce que je dis conformément aux critères que vous avez. Il y a deux raisons pour lesquelles vous posez cette question : vous croyez que vous savez ce qu'est le Christ, et, par conséquent, vous dites : « Il agira conformément à cela » ; ou, si je dis que je suis le Christ, alors vous croirez que ce que je dis doit être vrai. Je ne me dérobe pas à la question, mais je ne vous dirai pas qui je suis. Ceci est de très peu d'importance, et, en outre, comment pouvez-vous savoir qui je suis ou ce que je suis, même si je vous le disais ? Une telle spéculation a très peu d'importance. Donc, ne

nous occupons pas de savoir qui je suis, mais voyons la raison pour laquelle vous posez cette question.

Vous voulez savoir qui je suis parce que vous êtes incertain au sujet de vous-même. Je ne suis pas en train de dire que je suis ou que je ne suis pas le Christ. Je ne vous donne pas une réponse catégorique, parce que pour moi la question n'est pas importante. Ce qui est important, c'est de savoir si ce que je dis est vrai, et ceci ne dépend pas de ce que je suis. C'est quelque chose que vous ne pouvez découvrir qu'en vous libérant de vos préjugés et de vos critères. Vous ne pouvez pas atteindre une réelle libération des préjugés en vous tournant vers une autorité, ni en travaillant en vue d'un but, et c'est pourtant cela que vous faites, insidieusement, mais assidûment vous êtes à la recherche d'une autorité, et dans cette recherche vous ne faites que vous transformer en machines à imiter.

Vous demandez pourquoi je ne parle pas d'amour, de compassion. La fleur parle-t-elle de son parfum? Elle est, simplement. J'ai parlé de l'amour ; mais pour moi, la chose importante n'est pas du tout de discuter sur ce qu'est l'amour ou sur ce qu'est la compassion, mais de vous libérer l'esprit de toutes les limitations qui entravent le flux naturel de ce que nous appelons l'amour et la compassion. Ce qu'est l'amour, ce qu'est la compassion, vous le saurez vous-même lorsque votre esprit et votre cœur seront libres de la limitation que nous appelons l'égotisme, la conscience de soi ; alors vous le saurez sans demander, sans discussion. Vous m'interrogez maintenant parce que vous croyez que vous pourrez ensuite agir conformément à ce que vous découvrirez grâce à moi, et que vous aurez alors une autorité pour votre action.

Donc je dis encore, la vraie question n'est pas de savoir pourquoi je ne parle pas de l'amour et de la compassion, mais plutôt de connaître la cause qui empêche l'homme de vivre naturellement et harmonieusement, qui empêche la plénitude de l'action, qui est l'amour. J'ai parlé des nombreuses barrières qui entravent notre vie naturelle, et j'ai expliqué que par vie naturelle je n'entends pas la vie instinctive, l'action chaotique, mais une vie riche et pleine. On a empêché le développement riche et naturel de la vie par des siècles de conformisme, par des siècles de ce que nous appelons l'éducation, qui n'a été qu'une façon de produire, de fabriquer d'innombrables machines humaines. Mais lorsque vous comprenez la cause de ces entraves et de ces barrières que vous avez créées pour vous-mêmes, par votre peur dans la recherche de la sécurité, alors vous vous en libérez, alors il y a l'amour. Mais ceci est une réalisation qui ne peut pas être expliquée. Nous ne discutons pas la lumière du soleil, elle est là ; nous sentons sa chaleur et nous percevons sa beauté pénétrante. Ce n'est que lorsque le soleil est caché que nous discutons au sujet de son éclat. Il en est ainsi de l'amour et de la compassion.

QUESTION : Vous ne nous avez jamais donné une conception claire du mystère de la mort et de la vie après la mort, pourtant vous parlez constamment de l'immortalité. Vous croyez sûrement en la vie dans l'au-delà?

KRISHNAMURTI : Vous voulez savoir d'une façon catégorique s'il y a ou s'il n'y a pas annihilation après la mort ; c'est une façon erronée d'aborder le problème. J'espère que vous suivrez ce que je dirai, sans quoi ma réponse ne vous sera pas claire, et vous croirez que je n'ai pas répondu à votre question. Je vous prie de m'interrompre si vous ne comprenez pas.

Que voulez-vous dire lorsque vous parlez de la mort? Vous voulez parler de votre douleur à la mort d'un autre, et de votre crainte au sujet de votre propre mort. La douleur est éveillée par la mort d'un autre. Quand votre ami meurt, vous prenez conscience de la solitude parce que vous vous êtes appuyé sur lui, parce que vous avez été, vous et lui, des complémentaires, parce que vous vous êtes compris, vous vous êtes aidés et encouragés mutuellement. Donc, lorsque votre ami est parti, vous êtes

conscient d'un vide en vous ; vous voulez que cette personne revienne afin de remplir le rôle dans votre vie qu'elle avait déjà rempli auparavant.

Vous voulez avoir de nouveau votre ami, mais puisque vous ne pouvez pas l'avoir, vous vous orientez vers différentes théories intellectuelles, vers différents concepts émotionnels qui, selon vous, vous donneront satisfaction. Vous cherchez de telles idées pour votre consolation et votre confort, au lieu de chercher la cause de votre souffrance et de vous libérer éternellement de l'idée de la mort. Vous allez chercher des séries de consolations et de satisfactions qui, graduellement, diminueront votre intense souffrance ; pourtant, lorsque la mort revient vous éprouvez la même souffrance encore une fois.

La mort vient et provoque en vous une intense douleur. Une personne que vous aimez a disparu et son absence accentue votre solitude. Mais au lieu de chercher la cause de cette solitude, vous essayez de vous en évader au moyen de satisfactions émotionnelles et mentales. Quelle est la cause de cette solitude ? Le fait que vous dépendez d'un autre, l'insuffisance de votre propre vie, la tentative continuelle d'éviter la vie. Vous ne voulez pas découvrir la vraie valeur des faits ; au lieu de cela, vous attribuez une valeur à ce qui n'est pas autre chose qu'un concept intellectuel. Ainsi la perte d'un ami provoque votre souffrance parce que cette perte vous rend tellement conscient de votre solitude.

Et puis il y a aussi la peur que l'on a de sa propre mort. « Je veux savoir si je vivrai après la mort, si je me réincarnerai, s'il y aura une continuation pour moi sous une forme quelconque. Ces espoirs et ces craintes me concernent parce que je n'ai connu aucun moment de richesse au cours de ma vie ; je n'ai pas connu une seule journée sans conflit, pas une seule journée où je me sois senti complet, épanoui comme le serait une fleur. Donc j'ai ce désir intense d'un accomplissement, un désir qui implique l'idée du temps. »

Mais qu'entendons-nous lorsque nous parlons du « Je » ?

Vous n'êtes conscient du « je » que lorsque vous êtes pris dans le conflit du choix, dans le conflit de la dualité. Dans ce conflit vous devenez conscient de vous-même, et vous vous identifiez vous-même avec un des termes de la dualité, et de cette continue identification résulte l'idée du moi. Je vous prie de considérer ceci avec votre cœur et avec votre esprit, car ce n'est pas une idée philosophique qui puisse être simplement acceptée ou rejetée.

Je dis qu'à cause de ce conflit du choix, l'esprit a établi la mémoire, de nombreuses couches de mémoire, il a fini par s'identifier avec ces couches stratifiées, et il s'appelle le moi, l'ego. Et alors surgit la question : « Que m'arrivera-t-il, aurai-je l'opportunité de vivre encore ? Existe-t-il un accomplissement futur ? » Pour moi, ces questions sont engendrées par l'avidité et la confusion. Ce qui est important, c'est la libération de l'esprit du conflit du choix, car ce n'est que lorsqu'on s'est ainsi libéré qu'existe l'immortalité.

Pour la plupart des personnes, l'idée de l'immortalité est la continuation du moi sans fin, à travers le temps. Mais je dis qu'un tel concept est faux. Alors, répondez-vous, il doit y avoir annihilation totale. Je dis que ceci n'est pas vrai non plus. Votre croyance que l'annihilation totale doit suivre la cessation de la conscience limitée que nous appelons le moi, est fausse. Vous ne pouvez pas comprendre l'immortalité de cette façon-là, car votre esprit se trouve pris dans des opposés. L'immortalité est libre de tous les opposés. C'est une action harmonieuse dans laquelle l'esprit est entièrement libre du conflit du moi.

Je dis que l'immortalité existe, une immortalité qui dépasse toutes nos conceptions, nos théories et nos croyances. Ce n'est que lorsque l'on a une pleine compré-

hension individuelle des contraires que l'on est libre. Tant que l'esprit crée des conflits par le choix, il doit y avoir conscience en tant que mémoire qui est le moi, et c'est le moi qui redoute la mort et qui aspire à sa propre continuation. A cause de cela, on n'a pas la capacité de comprendre la plénitude de l'action dans le présent, qui est l'immortalité.

Un certain brahmane, selon une vieille légende hindoue, décida de distribuer quelques-unes de ses possessions dans l'acte d'accomplir un sacrifice religieux. Or, ce brahmane avait un fils qui l'observait et qui le harcelait de nombreuses questions jusqu'à ce que le père en fut ennuyé. A la fin, le fils demanda: « A qui me donnerez-vous, moi? » Et le père répliqua en colère: « Je te donnerai à la Mort ». Or, on tenait pour nécessaire, dans les anciens temps, que tout ce qui était dit devait être accompli ; donc le brahmane fut contraint d'envoyer son fils à la Mort conformément à ces mots prononcés inconsidérément. Pendant que le garçon s'acheminait vers la maison de la Mort, il écoutait ce que de nombreux instructeurs avaient à dire au sujet de la mort et de la vie après la mort. Lorsqu'il arriva à la maison de la Mort, il vit que la Mort était absente, alors il attendit trois jours sans rien manger, conformément à la coutume qui interdisait que l'on mangeât en l'absence de l'hôte. Quand enfin la Mort arriva, elle s'excusa humblement d'avoir fait attendre un brahmane, et en témoignage de son regret, elle octroya au garçon l'accomplissement de trois vœux qu'il pourrait faire. Comme premier vœu, le garçon demanda d'être renvoyé à son père ; comme deuxième vœu, il demanda d'être instruit de certains rites. Mais le troisième vœu du garçon ne fut pas un vœu mais une question: « Dites-moi, Mort, demanda-t-il, la vérité au sujet de l'annihilation. De tous les instructeurs que j'ai écoutés sur mon chemin en venant ici, les uns disent qu'il y a annihilation, d'autres disent qu'il y a continuité. Dites-moi, ô Mort, ce qui est vrai ». - « Ne me pose pas cette question », répliqua la Mort. Mais l'enfant insista. Alors, en réponse à cette question, la Mort enseigna au garçon la signification de l'immortalité. La Mort ne lui dit pas s'il y a continuité, si la vie existe après la mort, ou s'il y a annihilation ; la Mort plutôt lui enseigna le sens de l'immortalité.

Vous voulez savoir s'il y a continuité. Quelques hommes de science sont maintenant en train de découvrir qu'elle existe. Les religions l'affirment, beaucoup de personnes y croient, et vous pouvez y croire si vous le voulez. Mais pour moi, c'est de peu d'importance. Il y aura toujours conflit entre la vie et la mort. Ce n'est que lorsque l'on connaît l'immortalité qu'il n'y a plus ni commencement, ni fin, alors seulement l'action implique l'épanouissement, et alors seulement est-elle infinie. Donc je dis de nouveau que l'idée de réincarnation est de peu d'importance. Dans le moi il n'y a rien de durable, le moi est composé de séries de mémoires qui impliquent un conflit. Vous ne pouvez pas rendre ce moi immortel. Toute la base de votre pensée est une série d'achèvements dans un continuuel effort, une continuelle limitation de la conscience. Pourtant, vous espérez de cette manière réaliser l'immortalité, éprouver l'extase de l'infini.

Je dis que l'immortalité est la réalité. Vous ne pouvez pas la discuter, vous pouvez la connaître dans votre action, dans l'action qui naît de la plénitude, de la richesse, de la sagesse ; mais cette plénitude, cette richesse, vous ne pouvez pas les atteindre en écoutant un guide spirituel ou en lisant un livre. La sagesse ne survient que lorsqu'il y a plénitude d'action ; alors vous verrez que tous les livres et que tous les instructeurs qui prétendent vous guider vers la sagesse ne peuvent rien vous enseigner. Vous ne pouvez connaître ce qui est immortel et éternel que lorsque votre esprit est libéré de tout sens d'individualité qui est créé par la conscience limitée qu'est le moi.

QUESTION : Quelle est la cause des malentendus qui font que nous vous posons des questions au lieu d'agir et de vivre?

KRISHNAMURTI : Il est bon de questionner ; mais comment recevez-vous les réponses? Vous posez une question et recevez une réponse. Mais que faites-vous de cette réponse? Vous m'avez demandé ce qu'il y a après la mort, et je vous ai donné ma réponse. Mais que ferez-vous de cette réponse? L'emmagasinez-vous dans quelque coin de votre cerveau pour l'y laisser. Vous avez des greniers intellectuels dans lesquels vous recueillez les idées que vous ne comprenez pas, mais dont vous espérez qu'elles vous serviront dans des périodes de douleur. Mais si vous comprenez, si vous vous donnez cœur et esprit à ce que je dis, alors vous agirez, alors l'action naîtra de votre plénitude.

Or, il y a deux façons de poser une question. Vous pouvez poser une question lorsque vous êtes dans une intensité de souffrance, ou vous pouvez poser une question intellectuellement lorsque vous êtes désœuvré et à votre aise. Un jour, vous voulez savoir intellectuellement, un autre jour vous demandez parce que vous souffrez et que vous voulez savoir la cause de votre souffrance. Vous ne pouvez réellement savoir que lorsque vous interrogez dans une intensité de souffrance, lorsque vous ne désirez pas vous évader de la souffrance, lorsque vous l'affrontez face à face, alors seulement vous connaîtrez la valeur de ma réponse, sa valeur humaine pour l'homme.

QUESTION : Qu'entendez-vous exactement par l'action sans but? Si c'est une réponse immédiate de tout notre être dans laquelle le but et l'action sont un, comment toute l'action de notre vie quotidienne peut-elle être sans but?

KRISHNAMURTI : Vous avez vous-même donné la réponse à votre question, mais vous l'avez donnée sans comprendre. Que ferez-vous dans votre vie quotidienne sans un but? Dans votre vie quotidienne vous pouvez avoir un plan. Mais lorsque vous éprouvez une souffrance intense, lorsque vous êtes pris dans une grande crise qui demande une décision immédiate, alors vous agissez sans but ; alors il n'y a pas de motifs dans votre action, parce que vous êtes en train de chercher la cause de la souffrance avec tout votre être. Mais vous n'avez, pour la plupart, aucun penchant à agir pleinement. Vous êtes constamment en train d'essayer de fuir la souffrance, vous essayez de l'éviter ; vous n'essayez jamais de l'aborder.

J'expliquerai ce que je veux dire d'une autre façon. Si vous êtes un Chrétien, vous considérez la vie d'un point de vue particulier ; si vous êtes un Hindou, vous la regardez sous un autre angle. En d'autres termes, l'arrière-plan de votre esprit colore votre vue sur la vie. Ainsi vous ne voyez jamais la vie telle qu'elle est réellement, vous ne la voyez qu'à travers une barrière de préjugés, donc votre action doit toujours être incomplète et doit toujours avoir un motif. Mais si votre esprit est libre de tout préjugé, vous abordez la vie telle qu'elle est, vous abordez la vie pleinement, sans la recherche d'une récompense ou la tentative d'échapper à une punition.

QUESTION : Quel rapport y a-t-il entre la technique et la vie, et pourquoi la plupart d'entre nous confondons l'une ou l'autre?

KRISHNAMURTI : La vie, la vérité, doit être vécue ; mais l'expression exige une technique. Si vous voulez peindre, vous devez apprendre une technique ; mais un grand artiste, s'il éprouve la flamme de l'impulsion créatrice, ne sera pas l'esclave de la technique. Si vous êtes riches en vous-même, votre vie est simple. Mais vous voulez parvenir à cette complète richesse par des moyens extérieurs tels que la simplicité du vêtement, la simplicité de l'habitation, l'ascétisme et la discipline intérieure. En d'autres termes, la simplicité qui résulte de la richesse intérieure, vous voulez l'obtenir au moyen de la technique. Il n'y a pas de technique qui vous conduise à la simplicité. Il n'y a pas de sentier qui puisse vous conduire vers la terre de la vérité. Lorsque vous comprenez cela avec tout votre être, la technique assume dans votre vie sa place naturelle.

Stresa, le 8 juillet 1933

# Italie

## 4ème Causerie

### Alpino, le 9 juillet 1933

Amis,

Avant de répondre à quelques questions qui m'ont été posées, je ferai une brève causerie concernant la mémoire et le temps.

Lorsque vous abordez une expérience, pleinement, complètement, sans faux-fuyants ni préjugés, elle ne laisse aucune cicatrice de mémoire. Chacun de vous traverse des expériences, et si vous les abordez complètement, avec tout votre être, l'esprit ne se laisse pas submerger par la vague de la mémoire. Lorsque votre action est incomplète, lorsque vous n'abordez pas l'expérience pleinement, mais à travers les barrières de la tradition, des préjugés ou de la crainte, cette action est suivie par une mémoire qui ronge.

Tant qu'existe cette cicatrice de mémoire, il doit y avoir la division du temps en passé, présent et futur. Tant que l'esprit est enchaîné par l'idée que l'action doit être divisée en passé, présent et futur, il y a identification à travers le temps, d'où une continuité de laquelle surgit la peur de la mort, la peur de la perte de l'amour. Pour comprendre la réalité intemporelle, la vie intemporelle, l'action doit être complète. Mais vous ne pouvez pas prendre conscience de cette réalité en dehors du temps en allant à sa recherche. Vous ne pouvez pas l'acquérir en demandant: « Comment puis-je obtenir cette conscience? »

Or, qu'est-ce qui cause la mémoire? Qu'est-ce qui vous empêche d'agir complètement, harmonieusement, avec richesse, dans toutes les expériences de la vie? L'action incomplète surgit quand l'esprit et le cœur sont limités par des obstacles, par des barrières. Si l'esprit et le cœur sont libres, vous aborderez toute expérience pleinement. Mais vous êtes, pour la plupart, entourés de barrières: les barrières de la sécurité, de l'autorité, de la peur, de l'ajournement. Et puisque ces barrières existent, vous agissez naturellement dans leurs limites, donc vous êtes incapable d'agir complètement. Mais lorsque vous devenez conscient de ces barrières, lorsque vous devenez conscient avec votre cœur et votre esprit en plein milieu d'une crise, cette lucidité libère votre esprit, sans effort, des barrières qui, jusqu'ici, avaient empêché votre action d'être complète.

Ainsi, tant qu'il y a conflit il y a mémoire. C'est-à-dire que lorsque votre action est engendrée par l'insuffisance, la mémoire de cette action conditionne le présent. Une telle mémoire produit un conflit dans le présent et crée l'idée de la stabilité. Vous admirez un homme qui est conséquent avec lui-même, un homme qui a établi un principe et qui agit conformément à ce principe. Vous attachez l'idée de noblesse et de vertu à une personne qui est consistante. Or, la consistance résulte de la mémoire. Parce que vous n'avez pas agi complètement, parce que vous n'avez pas compris l'entière signification de l'expérience dans le présent, vous établissez artificiellement un principe conformément auquel vous décidez de vivre demain. Donc votre esprit se trouve être guidé, dressé, contrôlé par le manque de compréhension, que vous appelez l'esprit de suite.

N'allez pas, je vous prie, à l'autre extrême, à l'opposé, et croire qu'il faut être tout à fait inconsistant. Je vous pousse à être inconsistant, je vous parle de la nécessité de



vous libérer du fétiche de la consistance que vous avez érigé, de vous libérer de l'idée qu'il faut vous ajuster à un modèle. Vous avez établi le principe de la consistance parce que vous n'avez pas compris ; de votre manque de compréhension vous développez l'idée selon laquelle il vous faut être consistant, et vous mesurez n'importe quelle expérience qui surgit à vous avec l'idée que vous avez établie, avec l'idée ou le principe qui naissent uniquement du manque de compréhension.

Donc la consistance, le fait de vivre conformément à un modèle existe tant que votre vie manque de richesse, tant que votre action n'est pas complète. Si vous observez votre propre esprit en action, vous verrez que vous essayez constamment d'être consistant. Vous dites: « Je dois », ou « Je ne dois pas ».

J'espère que vous avez compris ce que j'ai dit dans mes précédentes causeries, sans quoi ce que je dis aujourd'hui n'aura que peu de sens pour vous.

Je dis que cette idée de consistance naît lorsque vous n'abordez pas la vie pleinement, complètement, lorsque vous abordez la vie à travers une mémoire ; et lorsque vous suivez constamment un modèle, vous ne faites qu'accroître la consistance de cette mémoire. Vous avez créé l'idée de consistance par votre refus d'aborder librement, ouvertement et sans préjugés, chaque expérience de la vie. C'est-à-dire que vous abordez toujours les expériences partiellement ; et de cela surgit un conflit.

Pour surmonter ce conflit, vous dites qu'il faut avoir un principe, vous établissez un principe, un idéal, et vous vous efforcez de conditionner votre action conformément à lui. En d'autres termes, vous essayez constamment d'imiter, vous essayez de contrôler votre expérience quotidienne, les actions de votre vie quotidienne au moyen de cet idéal de la consistance. Lorsque vous comprenez vraiment ce point, lorsque vous le comprenez avec le cœur et avec l'esprit, avec votre être complet, vous voyez l'erreur de l'imitation et du fait d'être consistant. Lorsque vous êtes conscient de cela, vous commencez à libérer sans effort votre esprit de cette habitude invétérée de la consistance, bien que ceci ne signifie pas qu'il faille devenir inconsistant.

Pour moi, donc, la consistance est le signe de la mémoire, de la mémoire qui résulte du manque de vraie compréhension de l'expérience. Et cette mémoire crée l'idée du temps, elle crée l'idée du présent, du passé et du futur, sur laquelle toutes nos actions sont basées. Nous considérons ce que nous étions hier, ce que nous serons demain. Une telle idée du temps existera tant que l'esprit et le cœur seront divisés. Tant que l'action n'est pas engendrée par la plénitude, la division du temps doit exister. Le temps n'est qu'une illusion, il n'est que l'insuffisance de l'action.

Un esprit qui essaye de se faire mouler par un idéal, d'être conséquent avec un principe, crée naturellement un conflit, parce qu'il se limite constamment dans l'action. En cela, il n'y a pas de liberté ; en cela il n'y a aucune compréhension de l'expérience. En abordant la vie de cette façon, vous ne l'abordez que partiellement ; vous êtes en train de choisir, et dans l'acte de choisir vous perdez la pleine signification de l'expérience. Vous vivez incomplètement, donc vous cherchez un confort dans l'idée de la réincarnation, et de là votre question: « Que deviendrai-je après la mort? » Parce que vous ne vivez pas pleinement dans votre vie quotidienne, vous dites: « Je dois avoir un futur, plus de temps afin de vivre complètement ».

Ne cherchez pas à remédier à cette insuffisance, mais devenez conscient de la cause qui vous empêche de vivre complètement. Vous verrez que cette cause est l'imitation, le conformisme, la consistance, la recherche de la sécurité qui engendrent l'autorité. Tout cela vous éloigne de la plénitude de l'action parce que, sous ces limitations, l'action ne devient qu'une série d'achèvements conduisant à une fin, donc à un conflit et une souffrance continus.

Ce n'est que lorsque vous aborderez les expériences sans barrières que vous trouverez une joie continue ; vous ne serez plus surchargés par le poids de la mémoire qui empêche l'action. Alors vous vivrez dans la plénitude du temps. Cela, pour moi, est l'immortalité.

QUESTION : La méditation et la discipline de l'esprit m'ont beaucoup aidé dans la vie. Maintenant, en écoutant votre enseignement, je suis dans une grande confusion, parce que vous mettez de côté toute discipline intérieure. Est-ce que la méditation, non plus, n'a pas de sens pour vous ? Ou avez-vous une nouvelle méthode de méditation à nous offrir ?

KRISHNAMURTI : Ainsi que je l'ai déjà expliqué, où il y a choix il doit y avoir conflit, parce que le choix est basé sur le désir qu'on a d'un objet. Où ce désir existe il n'y a pas de discernement, donc votre choix ne fait que créer un nouvel obstacle. Lorsque vous souffrez, vous voulez le bonheur, le confort, vous voulez échapper à la souffrance ; mais puisque votre désir empêche le discernement, vous acceptez n'importe quelle idée, n'importe quelle croyance dont vous croyez qu'elle vous soulagera de vos conflits. Vous pouvez penser que vous raisonnez en faisant votre choix, mais vous ne le faites pas.

De cette façon, vous avez érigé des idéals dont vous dites qu'ils sont nobles, précieux, admirables, et vous forcez votre esprit à vous conformer à ces idéals ; ou encore vous vous concentrez sur une image particulière et vous créez ainsi une division dans votre action. Vous essayez de contrôler votre action au moyen de la méditation et d'un choix. Si vous ne comprenez pas ce que je dis, veuillez, je vous prie, m'interrompre afin que nous puissions discuter.

Ainsi que je l'ai dit, lorsque vous éprouvez de la douleur, vous commencez immédiatement à rechercher son contraire. Vous voulez être réconfortés, et dans votre recherche vous acceptez n'importe quel réconfort, n'importe quel palliatif, qui vous donne une satisfaction momentanée. Vous pouvez croire que vous raisonnez avant d'accepter un tel réconfort, une telle croyance, mais en réalité vous l'acceptez aveuglément, sans raisons, car lorsqu'on éprouve un tel besoin il ne peut pas y avoir de vrai discernement.

Or la méditation, pour la plupart des personnes, est basée sur l'idée de choix. Aux Indes, cette idée est portée à son extrême. Là, l'homme qui peut se tenir immobile pendant une longue période de temps, en se concentrant continuellement sur une idée, est considéré spirituel. Mais, en fait, qu'a-t-il fait ? Il a écarté toutes les idées, excepté celles qu'il a délibérément choisies, et son choix lui donne de la satisfaction. Il a entraîné son esprit à se concentrer sur cette idée-là, sur cette image ; il contrôle et, par conséquent, il limite son esprit et il espère surmonter le conflit.

Mais pour moi, cette idée que l'on a de la méditation (je ne l'ai naturellement pas décrite en détail) est totalement absurde. Ce n'est pas une méditation réelle, c'est une habile évasion du conflit, un exploit intellectuel qui n'a absolument rien de commun avec la vraie façon de vivre. Vous avez entraîné votre esprit à se conformer à une certaine règle d'après laquelle vous espérez aborder la vie. Mais vous n'aborderez jamais la vie tant que vous serez retenus dans un moule. La vie passera à côté de vous parce que vous avez déjà limité votre esprit par votre propre choix.

Pourquoi pensez-vous devoir méditer ? Par méditation entendez-vous parler de la concentration ? Si une chose vous intéresse réellement, vous ne luttez pas, vous ne vous astreignez pas à vous concentrer. Ce n'est que lorsque vous n'êtes pas réellement intéressé que vous devez vous forcer brutalement et violemment. Mais en vous forçant, vous détruisez votre esprit, et alors votre esprit n'est plus libre et votre émotion non plus. Les deux sont mutilés. Mais je dis qu'il y a une joie, une paix dans la médi-

tation sans effort, et ceci ne peut se produire que lorsque l'esprit est libre de tout choix, lorsque l'esprit n'est plus en train de créer une division dans l'action.

Nous avons essayé d'entraîner notre esprit et notre cœur à suivre une tradition, une façon de vivre, mais par un tel entraînement nous n'avons pas compris, nous n'avons fait que créer des contraires. Je ne dis pas que l'action doive être impétueuse et chaotique. Ce que je dis c'est que lorsque l'esprit est empêtré dans la division, cette division continuera à exister même si vous vous efforcez de la supprimer, en étant conséquent avec un principe, même si vous essayez de la dominer et de la surmonter en établissant un idéal. Ce que vous appelez la vie spirituelle est un effort continu, une lutte incessante, au cours desquels votre esprit essaye de s'accrocher à une idée, à une image, et, par conséquent, c'est la vie qui n'est pas pleine et complète.

Après avoir entendu cette causerie, vous pourrez dire: « On m'a dit que je devrais vivre pleinement, complètement ; que je ne dois pas être enchaîné par un idéal, par un principe ; que je ne dois pas être rigide ; donc je ferais ce qu'il me plaira ». Mais ce n'est pas cela l'idée que je voudrais vous laisser au cours de cette dernière causerie. Je ne parle pas d'une action qui serait simplement impétueuse, impulsive, irréfléchie: je parle de l'action qui est complète, qui est l'extase. Et je dis que vous ne pourrez pas agir pleinement en forçant votre esprit, en le moulant avec un grand effort, en vivant conformément à une idée, à un principe, à un but.

Avez-vous jamais examiné la personne qui médite? C'est une personne qui choisit. Elle choisit ce qui lui fait plaisir, ce qui lui donnera ce qu'elle pense être une aide. Ce qu'elle recherche réellement est quelque chose qui lui donnera du confort, une satisfaction, une espèce de paix morte, une stagnation. Et pourtant, l'homme qui est capable de méditer nous l'appelons un grand homme, un homme spirituel.

Tout notre effort porte sur cette superposition de ce que nous appelons les idées justes sur ce que nous considérons être les idées fausses, et par cette tentative nous créons continuellement une division dans l'action. Nous ne libérons pas l'esprit de la division ; nous ne comprenons pas que ce choix continu engendré par notre besoin intérieur, par notre vide, par notre nostalgie, est la cause de cette division. Lorsque nous éprouvons un sentiment de vide, nous voulons remplir ce vide, ce néant ; lorsque nous éprouvons une insuffisance, nous voulons échapper à cette insuffisance qui cause la douleur. Dans ce but nous inventons une satisfaction intellectuelle que nous appelons la méditation.

Maintenant vous direz que je ne vous ai pas donné une instruction positive et constructive. Méfiez-vous de l'homme qui vous offre des méthodes positives, car il ne fait que vous donner un modèle de vie, un moule. Si vous vivez réellement, si vous essayez de libérer l'esprit et le cœur de toute limitation (non pas au moyen de l'analyse intérieure, de l'introspection, mais par la lucidité de l'action), les obstacles qui maintenant vous séparent de la plénitude de la vie tomberont. Cette lucidité est la joie de la méditation, d'une méditation qui n'est pas l'effort d'une heure, mais qui est action, qui est la vie elle-même.

Vous me demandez: « Avez-vous une nouvelle méthode de méditation à nous offrir? » Vous méditez en vue d'achever un résultat. Vous méditez avec l'idée de bénéfice, de même que vous vivez avec l'idée d'atteindre une hauteur spirituelle, une altitude spirituelle. Vous pouvez lutter pour cette hauteur spirituelle, mais je vous assure que bien que vous puissiez avoir l'air de l'atteindre, vous éprouvez encore le sentiment de vide. Votre méditation n'a pas de valeur en elle-même, de même que votre action n'a pas de valeur en elle-même parce que vous êtes toujours tendus vers une culmination, vers une récompense. Ce n'est que lorsque l'esprit et le cœur sont libérés de cette idée d'achèvement, de cette idée engendrée par l'effort, le choix, le bénéfice,

ce n'est que lorsque vous êtes libre de cette idée, dis-je, qu'il y a une vie éternelle qui n'est pas une finalité mais un constant devenir, un renouvellement constant.

QUESTION : Je reconnais un conflit en moi, pourtant ce conflit ne crée pas une crise, une flamme dévorante en moi, me poussant à résoudre ce conflit et à réaliser la vérité. Comment agiriez-vous à ma place?

KRISHNAMURTI : La personne qui pose cette question reconnaît qu'il y a en elle un conflit, mais que ce conflit ne provoque pas une crise, et n'engendre par conséquent pas l'action. Je crains que ceci soit le cas pour la majorité des personnes. Vous demandez ce que vous devriez faire. Tout ce que vous essayeriez de faire, vous le feriez intellectuellement et ce serait donc faux. Ce n'est que lorsque vous êtes réellement désireux d'affronter votre conflit et de le comprendre pleinement que vous éprouvez une crise. Mais parce qu'une telle crise exige l'action, la plupart d'entre vous ne sont pas désireux de l'affronter.

Je ne peux pas vous pousser dans une crise. Le conflit existe en vous, mais vous voulez échapper à ce conflit, vous voulez trouver un moyen pour l'éviter, pour l'ajourner. Donc lorsque vous dites: « Je ne peux pas résoudre mon conflit en une crise », vos mots ne font que montrer que votre esprit essaye d'éviter le conflit ainsi que la liberté qui résulte du fait de l'affronter complètement. Tant que votre esprit évite soigneusement et insidieusement le conflit, tant qu'il recherche le confort par l'évasion, personne ne peut vous aider à compléter votre action, personne ne peut vous pousser dans une crise qui résoudrait votre conflit. Si vous comprenez cela (non pas si vous le voyez simplement par l'intellect, mais si vous sentez cette vérité), votre conflit créera cette flamme qui le consumera.

QUESTION : Voici ce que j'ai compris en vous écoutant: On ne devient pleinement conscient qu'en état de crise ; une crise implique la souffrance. Donc, si l'on veut être lucide tout le temps, on doit vivre continuellement dans un état de crise, c'est-à-dire dans un état de souffrance et d'agonie, mentales. C'est là une doctrine de pessimisme et non de bonheur et d'extase, ainsi que vous le dites?

KRISHNAMURTI : Je crains que vous n'ayez pas écouté ce que j'ai dit. Vous savez, il y a deux façons d'écouter: on peut simplement écouter les mots, ainsi que vous le faites lorsque vous n'êtes pas réellement intéressé, lorsque vous n'essayez pas de sonder les profondeurs d'un problème, et on peut écouter en saisissant la réelle signification de ce qui a été dit, et cette façon d'écouter exige un esprit aigu et alerte. Je crois que vous n'avez pas réellement écouté ce que j'ai dit.

Tout d'abord, s'il n'y a pas de conflit, si votre existence n'a pas de crise et si vous êtes parfaitement heureux, pourquoi tant vous occuper des conflits et des crises? Si vous ne souffrez pas, j'en suis très heureux. Tout notre système d'existence est arrangé de façon que vous puissiez échapper à la souffrance. Mais l'homme qui affronte la cause de la souffrance, et qui, par conséquent, est libre de cette souffrance, vous l'appellez un pessimiste.

J'expliquerai encore ce que j'ai dit afin que vous compreniez. Chacun de vous est conscient d'un grand vide, d'un néant intérieur, et étant conscient de ce vide, vous essayez soit de le remplir, soit d'y échapper ; et ces deux façons de faire reviennent à la même chose. Vous choisissez ce qui remplira ce vide, et ce choix vous l'appellez progrès ou expérience, mais votre choix est basé sur la sensation, sur la soif intérieure, et n'implique par conséquent ni discernement, ni intelligence, ni sagesse. Vous choisissez aujourd'hui ce qui vous donnera une satisfaction plus grande que celle que vous avez retirée du choix que vous avez fait hier. Ce que vous appelez choisir est simplement votre façon de fuir le vide qui est en vous, vous ne faites alors que différer la compréhension de la cause de la souffrance.

Ainsi, le mouvement d'une douleur à l'autre, d'une sensation à l'autre, vous l'appellez évolution, développement. Un jour vous choisissez un chapeau qui vous donne satisfaction, le jour suivant vous vous fatiguez de cette satisfaction et vous en voulez un autre, ou une voiture, ou une maison, ou vous voulez ce que vous appelez l'amour. Plus tard, comme vous vous fatiguez de ces choses, vous voulez l'idée ou l'image d'un dieu. Donc vous progressez du désir que vous avez d'un chapeau au désir que vous avez d'un dieu, et en cela vous pensez que vous avez accompli un admirable avancement spirituel. Et pourtant tous ces choix sont basés uniquement sur la sensation et tout ce que vous avez fait a été de changer les objets de votre choix.

Où le choix existe il doit y avoir conflit, parce que le choix est basé sur la soif intérieure, sur le désir qu'on a de remplir le vide intérieur ou de fuir ce vide. Au lieu d'essayer de comprendre la cause de la douleur, vous essayez constamment de conquérir cette souffrance ou d'y échapper, ce qui est la même chose. Mais je dis, découvrez la cause de votre souffrance. Cette cause, vous le verrez, est ce besoin continu, cette continuelle soif intérieure qui aveugle le discernement. Si vous comprenez cela (si vous le comprenez non pas seulement intellectuellement, mais aussi avec tout votre être), votre action sera libre de la limitation du choix, et vous êtes alors réellement vivant, vivant naturellement, harmonieusement et non d'une façon individualiste, dans un complet chaos comme en ce moment. Si vous vivez pleinement, votre vie n'aboutit pas à une discorde, parce que votre action est engendrée par la richesse et non par la pauvreté.

QUESTION : Comment puis-je connaître l'action et l'illusion dont elle surgit si je ne sonde pas l'action et ne l'examine pas? Comment pouvons-nous espérer connaître et reconnaître nos barrières si nous ne les examinons pas. Alors pourquoi ne pas analyser l'action?

KRISHNAMURTI : Comme mon temps est limité, cette question est la dernière à laquelle je pourrai répondre.

Avez-vous essayé d'analyser votre action? Alors, pendant que vous étiez en train de l'analyser, cette action était déjà morte. Si vous essayez d'analyser votre mouvement pendant que vous dansez, vous mettez une fin à ce mouvement ; mais si votre mouvement est engendré par une lucidité totale, par une pleine conscience, vous connaissez ce mouvement, vous savez ce qu'est ce mouvement dans l'acte de l'accomplir, vous le connaissez sans essayer de l'analyser. Est-ce que ceci est clair?

Je dis que si vous analysez l'action, vous n'agirez jamais ; votre action subira une restriction lente qui aboutira finalement à la mort de l'action. La même chose s'applique à votre esprit, à votre pensée, à votre émotion. Lorsque vous commencez à analyser, vous mettez une fin au mouvement. Lorsque vous essayez de disséquer un sentiment intense, ce sentiment meurt. Mais si vous êtes conscient avec votre cœur et votre esprit, si vous êtes pleinement conscient de votre action, alors vous connaîtrez la source d'où surgit l'action. Nous n'agissons que partiellement, nous n'agissons pas avec tout notre être. Dans notre tentative de contrebalancer l'esprit avec le cœur, dans notre tentative de dominer sur l'un au moyen de l'autre, nous croyons qu'il faut analyser notre action.

Ce que j'essaye d'expliquer exige une compréhension qui ne peut vous être donnée au moyen de mots. Ce n'est que dans le mouvement de la pleine lucidité que vous pouvez devenir conscient de cette lutte pour la domination ; alors, si vous voulez vraiment agir harmonieusement, complètement, vous devenez conscient du fait que votre action a été influencée par votre peur de l'opinion publique, par les critères d'un système social, par les concepts de la civilisation. Alors vous devenez conscient de vos craintes et de vos préjugés sans les analyser, et dès le moment que vous devenez conscient dans l'action, ces craintes et ces préjugés disparaissent.

Lorsque vous êtes conscient avec votre esprit et votre cœur de la nécessité d'une action complète, vous agissez harmonieusement. Alors toutes vos craintes, vos barrières, votre désir du pouvoir d'achèvement, toutes ces choses se révèlent à vous et les ombres de l'inharmonie se dissipent.

Alpino, le 9 juillet 1933

## **Oslo, Norvège**

### **Causerie à l'Université**

### **le 5 septembre 1933**

Amis,

On m'a posé quelques questions auxquelles je répondrai après ma causerie.

Où que l'on aille à travers le monde on trouve de la souffrance. Il semble ne pas exister de limites à la souffrance, pas de fins aux innombrables problèmes qui concernent l'homme, pas d'issues à ce continuel conflit entre lui-même et ses voisins. La souffrance semble pour toujours le sort commun de l'homme et il essaye de surmonter cette souffrance par la recherche du confort ; il croit qu'en recherchant une consolation, un réconfort, il se libérera de cette bataille continuelle, de ces problèmes que sont les conflits et la souffrance. Il part à la découverte de ce qui lui donnera le plus de satisfaction, de ce qui lui donnera la plus grande consolation dans cette continuelle bataille de la souffrance, et il va d'une consolation à l'autre, d'une sensation à l'autre, d'une satisfaction à l'autre. Ainsi, par le processus du temps, il érige graduellement d'innombrables sécurités et abris vers lesquels il se précipite lorsqu'il éprouve une souffrance intense.

Or, il existe de nombreuses espèces de sécurité, de nombreuses espèces d'abris. Il y a celles qui accordent une satisfaction temporaire et émotionnelle, comme, par exemple, les drogues et la boisson ; il y a les amusements et tout ce qui appartient aux plaisirs passagers. Et encore, il y a les innombrables croyances dans lesquelles l'homme cherche à s'abriter de ses douleurs ; il s'accroche à des croyances ou à des idéals dans l'espoir qu'ils imprimeront leur forme à sa vie et que, par le conformisme, il pourra graduellement surmonter la souffrance. Ou bien il prend refuge dans des systèmes de pensée qu'il appelle philosophie, mais qui ne sont que des théories transmises au cours des siècles, ou des théories qui ont pu être vraies pour ceux qui les ont élaborées, mais qui ne sont pas nécessairement vraies pour les autres. Ou encore, l'homme se retourne vers la religion, c'est-à-dire vers un système de pensée qui essaye de le modeler, de le mouler suivant une forme particulière, de le conduire vers une fin, car la religion, au lieu de donner à l'homme la compréhension, ne lui donne qu'une simple consolation. Mais dans la vie il n'y a rien qui ressemble au confort, il n'y a pas de sécurité. Dans sa recherche du réconfort, l'homme a construit au cours des siècles les sécurité des religions, des idéals, des croyances et l'idée de Dieu.

Pour moi il y a Dieu, une vivante, une éternelle réalité. Mais cette réalité ne peut pas être décrite, chacun doit la réaliser pour lui-même. Celui qui essaye d'imaginer ce que Dieu est, ce qu'est la vérité, ne fait que rechercher une évasion, un abri contre la routine quotidienne du conflit.

Lorsque l'homme a érigé une sécurité (la sécurité de l'opinion publique, ou du bonheur qu'il retire des possessions, ou des pratiques de la vertu, mais qui n'est qu'une évasion), il aborde tous les incidents de la vie, toutes les innombrables expériences de la vie, avec l'arrière-plan de cette sécurité ; en d'autres termes, il n'aborde jamais la vie telle qu'elle est réellement. Il vient à elle avec un préjugé, avec un arrière-

re-plan déjà élaboré par la crainte ; avec son esprit entièrement revêtu, surchargé d'idéals, il aborde la vie.

Pour le mettre différemment, l'homme, en général, ne voit la vie qu'à travers la tradition du temps, qu'il porte en son esprit et en son cœur ; tandis que pour moi la vie est fraîche, sans cesse renouvelée, mouvante, jamais statique. L'esprit et le cœur de l'homme sont surchargés par ce désir de confort, désir qu'ils acceptent sans mettre en question, et qui doit nécessairement engendrer l'autorité. A travers cette autorité, l'homme aborde la vie, et il est, par conséquent, incapable de comprendre la pleine signification de l'expérience, qui seule pourrait le libérer de la souffrance. Il se console avec les fausses valeurs de la vie et devient une simple machine, un rouage dans la structure sociale ou dans le système religieux.

On ne peut pas découvrir une vraie valeur tant que l'esprit est à la recherche d'une consolation ; et puisque la plupart des esprits sont à la recherche de la consolation, du réconfort, de la sécurité, ils ne peuvent pas découvrir ce qu'est la vérité. Ainsi, la plupart des gens ne sont pas des individus ; ce sont de simples rouages dans un système. Pour moi, un individu est une personne qui par un doute actif découvre de vraies valeurs ; et l'on ne peut réellement investiguer de la sorte que lorsqu'on souffre. Lorsqu'on souffre l'esprit est rendu aigu, vivant ; alors on n'est pas théorique ; et ce n'est que dans cet état d'esprit que l'on peut mettre en question, afin de connaître leur véritable valeur, les critères que la société, la religion et la politique ont érigés autour de nous.

Ce n'est que dans cet état que nous pouvons douter et lorsque nous doutons, lorsque nous découvrons les vraies valeurs, nous sommes de vrais individus. Pas avant. En d'autres termes, nous ne sommes pas des individus tant que nous sommes inconscients des valeurs auxquelles nous nous sommes accoutumés au moyen des sécurités, des religions, de notre poursuite de croyances et d'idéals. Nous sommes de simples machines, des esclaves de l'opinion publique, des esclaves des innombrables idéals que les religions ont placés autour de nous, des esclaves des systèmes économiques et politiques que nous acceptons. Et puisque chacun est un rouage dans cette machine, nous ne pouvons jamais découvrir de vraies valeurs, des valeurs durables, dans lesquelles, seules, résident l'éternel bonheur, l'éternelle réalisation de la vérité.

La première chose à comprendre, donc, est que nous avons ces barrières, ces valeurs qui nous ont été données. Pour découvrir leur signification vivante nous devons douter d'elles, et nous ne pouvons les mettre en question que lorsque nos esprits et nos cœurs brûlent d'une intense souffrance. Et tout le monde souffre ; la souffrance n'est pas un don conféré à quelques-uns. Mais lorsque nous souffrons nous cherchons une consolation immédiate, un réconfort, et ainsi cesse la mise en question de tout, il n'y a plus de doute, mais une simple acceptation. Où existe ce besoin de consolation il ne peut y avoir de compréhension des vraies valeurs qui, seules, libèrent l'homme, qui seules lui donnent la capacité d'exister en tant qu'être humain complet. Et ainsi que je le disais, lorsque nous abordons la vie partiellement, avec tout cet arrière-plan traditionnel de valeurs mortes que nous n'avons pas mises en question, il résulte forcément un conflit avec la vie, et ce conflit crée en chacun de nous l'idée de la conscience individuelle. En d'autres termes, lorsque nos esprits subissent les préjugés d'idées ou de croyances ou de valeurs non mises en question, il y a limitation, et cette limitation crée la conscience de soi qui, à son tour, engendre la souffrance.

Pour le dire différemment, tant que l'esprit et le cœur sont empêtrés dans les fausses valeurs que les religions et les philosophies ont érigées autour de nous, tant que l'esprit n'a pas découvert par lui-même des valeurs vraies et vivantes, il y a limitation de la conscience, limitation de la compréhension qui créent l'idée du moi. Et de cette idée du moi, du fait que la conscience connaît la limitation du temps, en tant



que commencement et fin, la douleur surgit. Une telle conscience, un tel esprit et un tel cœur, sont emprisonné dans la crainte de la mort, donc dans des recherches au sujet de l'au-delà.

Lorsque l'on comprend que la vérité, que la vie, ne peut être réalisée que lorsque l'on découvre par soi-même, sans aucune autorité ou imitation, la vraie signification de la souffrance, la valeur vivante de toute action, alors l'esprit se libère de la conscience de soi.

Puisque la plupart d'entre nous sont inconsciemment à la recherche d'un abri, d'un lieu de sécurité dans lequel ils ne souffriront plus, puisque la plupart d'entre nous cherchent dans de fausses valeurs une évocation de ce continuel conflit, je dis: devenez conscient du fait que tout le processus de la pensée, en ce moment, est une continuelle recherche d'un abri, d'une autorité, de moules auxquels on veut se conformer, de systèmes à suivre, de méthodes à imiter. Lorsque l'on comprend que le réconfort n'existe pas, que la sécurité n'existe pas, ni dans la possession d'objets, ni dans la possession d'idées, on aborde la vie telle qu'elle est, et non pas du point de vue de l'immense soit intérieure que l'on a de se faire réconforter. Alors on devient lucide, mais sans cette lutte constante en vue d'être lucide. Cette lutte se prolonge tant que l'esprit et le cœur cherchent une évocation continuelle de la vie au moyen d'idéals, au moyen de conformisme, d'imitations, d'autorités. Lorsque l'on comprend cela, on renonce à s'évader ; on est alors capable d'aborder la vie pleinement, totalement, en état de nudité, et en cela il y a la compréhension qui seule donne l'extase de la vie.

Pour mettre la chose autrement, puisque vos esprits et vos cœurs ont été mutilés à travers les âges par de fausses valeurs, vous êtes incapables d'aborder l'expérience pleinement. Si vous êtes un Chrétien, vous l'abordez d'une certaine manière, telle qu'elle est dictée par tous les préjugés du christianisme et par votre entraînement religieux. Si vous êtes un conservateur ou un communiste vous l'abordez d'une autre manière. Si vous tenez à une croyance particulière, vous abordez la vie selon cette ligne particulière, et vous espérez comprendre sa pleine signification au moyen d'un esprit rempli de préjugés. Ce n'est que lorsqu'on comprend que la vie, ce mouvement libre et éternel, ne peut pas être abordé partiellement et avec des préjugés, que l'on est libre, sans faire d'efforts. Alors on n'est plus entravé par toutes les choses que l'on possède, par la tradition héritée ou par les connaissances acquises. Je dis connaissances, et non sagesse, car la sagesse n'existe pas ici. La sagesse est naturelle, spontanée ; elle ne vient que lorsqu'on aborde la vie ouvertement et sans aucune barrière. Pour aborder la vie ouvertement, l'homme doit se libérer de toute connaissance ; il ne doit pas chercher une explication à la souffrance, car lorsqu'il cherche une telle explication il est prisonnier de la peur.

Donc, je le répète, il y a une façon de vivre sans effort, sans la constante tension de lutte à accomplir en vue d'achèvements et de succès, sans cette peur constante de perdre ou de gagner ; je dis qu'il y a une façon harmonieuse de vivre la vie qui vient lorsqu'on aborde chaque expérience, chaque action complètement, lorsque l'esprit n'est pas divisé contre lui-même ; lorsque le cœur n'est pas en conflit avec l'esprit, lorsqu'on fait toutes choses pleinement, en unité complète d'esprit et de cœur. Alors dans cette richesse, dans cette plénitude il y a l'extase de la vie, et cela pour moi est durable, cela pour moi est éternel.

QUESTION : Vous dites que votre enseignement est pour tous, et non pour une petite élite. S'il en est ainsi pourquoi trouvons-nous qu'il est difficile de vous comprendre?

KRISHNAMURTI : Il ne s'agit pas de me comprendre. Pourquoi devriez-vous me comprendre? La vérité n'est pas à moi, pour que vous ayez à me comprendre. Vous trouvez que mes mots sont difficiles à comprendre parce que vos esprits sont suffo-

qués par des idées. Ce que je dis est très simple. Ce n'est pas pour quelques êtres choisis, c'est pour quiconque a le désir d'essayer. Je dis que si vous vouliez vous libérer des idéals, des croyances, de toutes les sécurités que les gens ont construites au cours des siècles, vous comprendriez la vie. Vous ne pouvez vous libérer qu'en mettant tout en question, et vous ne pouvez douter que lorsque vous êtes en état de révolte, et non lorsque vous êtes stagnant avec des idées qui vous donnent satisfaction. Lorsque vos esprits sont suffoqués par des croyances, lorsque vous êtes lourds des connaissances acquises dans des livres, alors il est impossible de comprendre la vie. Donc il ne s'agit pas de me comprendre.

Quant à moi j'ai trouvé une voie (croyez que je ne vous le dis pas par vanité) ; ce n'est pas une méthode à laquelle on puisse s'exercer, ni un système qui devient une cage, une prison. J'ai réalisé la vérité, Dieu, quel que soit le nom que vous vouliez lui donner. Je dis qu'il y a cette réalité éternelle et vivante, mais elle ne peut être réalisée tant que l'esprit et le cœur sont surchargés, mutilés, par l'idée du moi. Tant que cette conscience de soi, cette limitation existe, il ne peut y avoir de réalisation du tout, de la totalité de la vie. Ce moi existe tant qu'il y a des fausses valeurs, des fausses valeurs que nous avons héritées et que nous avons laborieusement créées dans notre recherche de la sécurité, ou que nous avons établies comme autorité dans la recherche de notre confort. Mais les valeurs vraies, les valeurs vivantes, vous ne pouvez les découvrir que lorsque vous souffrez réellement, lorsque vous êtes profondément mécontents. Si vous voulez vous libérer de la poursuite du bénéfice, vous les trouverez. Mais la plupart d'entre nous ne veulent pas être libres ; nous voulons conserver ce que nous avons obtenu, soit dans le domaine de la vertu, soit dans celui de la connaissance et dans celui des possessions ; nous voulons garder tout cela. Ainsi surchargés nous essayons d'aborder la vie, d'où l'impossibilité totale de comprendre la vie pleinement.

Donc la difficulté n'est pas de me comprendre, mais de comprendre la vie elle-même ; et cette difficulté existera tant que vos esprits supporteront le fardeau de cette conscience que l'on appelle le moi. Je ne peux pas vous donner de vraies valeurs. Si je devais vous en donner, vous en feriez un système afin d'imiter, en érigeant ainsi simplement une nouvelle série de fausses valeurs. Mais vous pouvez découvrir les vraies valeurs par vous-même si vous devenez vraiment un individu, si vous cessez d'être une machine. Et vous ne pouvez vous libérer de cette meurtrière machine de fausses valeurs que lorsque vous êtes en grande révolte.

QUESTION : Certaines personnes ont affirmé que vous êtes le Christ qui est revenu. Nous voudrions savoir d'une façon définitive ce que vous avez à dire à cela. Acceptez-vous ou rejetez-vous cette affirmation ?

KRISHNAMURTI : Je ne fais ni l'un ni l'autre. Cela ne m'intéresse pas. Quelle valeur cela a-t-il, mes amis, de me demander cela ? On me pose cette question partout où je vais. Les gens veulent savoir si je suis le Christ ou si je ne le suis pas. Si je dis que je le suis, ils prennent mes mots comme autorité ou bien ils en rient ; si je dis que je ne le suis pas, ils en sont enchantés. Je n'affirme ni ne nie. Pour moi cette affirmation a très peu d'importance parce que je sens que ce que j'ai à dire est intrinsèquement vrai, est vrai en soi-même, et ne dépend pas de titres ou de degrés, de révélation ou d'autorité. Ce qui importe, c'est la compréhension que vous pouvez en avoir, votre intelligence et votre désir qui s'éveillent afin de comprendre, votre propre amour pour la vie, et non l'assertion selon laquelle je suis ou ne suis pas le Christ.

QUESTION : Votre réalisation de la vérité est-elle permanente et tout le temps présente, ou avez-vous des périodes obscures où vous affrontez de nouveau l'esclavage de la peur et du désir ?

KRISHNAMURTI : L'esclavage de la peur existe tant que demeure la limitation de la conscience que l'on appelle le moi. Lorsque vous devenez riche en vous-même, vous n'éprouvez plus aucun besoin intérieur. C'est dans cette continuelle bataille du besoin intérieur, dans cette recherche d'avantages que peuvent procurer les circonstances, qu'existent la peur et l'obscurité. Je crois que je suis libre de cela. Comment pouvez-vous le savoir? Vous ne le pouvez pas. Je pourrais être en train de vous décevoir. Donc ne vous en inquiétez pas. Mais j'ai ceci à dire: il est possible de vivre sans efforts, d'une façon qui ne peut pas être atteinte par l'effort ; il est possible de vivre sans cette incessante lutte en vue d'un achèvement spirituel ; on peut vivre harmonieusement, complètement en action, pas en théorie, mais dans la vie quotidienne, dans le contact quotidien avec les êtres humains. Je dis qu'il y a un moyen de libérer l'esprit de toute souffrance, une façon de vivre complètement, pleine ment, éternellement. Mais pour faire cela on doit être complètement ouvert envers la vie ; on ne doit laisser subsister aucun abri, aucun refuge dans lesquels l'esprit pourrai demeurer, où le cœur pourrait se retirer dans des périodes de conflit.

QUESTION : Vous dites que la vérité est simple. Pour nous ce que vous dites semble très abstrait. Quel est le rapport pratique selon vous entre la vérité et la vie elle-même?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que nous appelons la vie elle-même? Gagner de l'argent ; exploiter les autres et nous faire exploiter nous-mêmes, le mariage, les enfants, la recherche d'amitiés, le fait d'éprouver des jalousies, les querelles, la peur de la mort, les investigations dans l'au-delà, l'accumulation d'argent pour la vieillesse, tout cela nous l'appelons la vie quotidienne. Or pour moi, la vérité, l'éternel devenir de la vie, ne peut pas être trouvé indépendamment de ces choses. Dans le transitoire réside l'éternel et non hors du transitoire. Pourquoi exploitons-nous, soit dans les choses physiques, soit dans les choses spirituelles? Pourquoi sommes-nous exploités par les religions que nous avons échaufaudées? Pourquoi sommes-nous exploités par les prêtres chez qui nous cherchons notre réconfort? Parce que nous avons envisagé la vie comme une série d'achèvements et non comme une action complète. Quand nous envisageons la vie comme un moyen d'acquisitions, soit de choses, soit d'idées, lorsque nous considérons la vie comme une école où il nous faut apprendre, ou grandir, nous dépendons alors de cette conscience de soi, de cette limitation: nous créons l'exploiteur et nous sommes les exploités. Mais si nous devenons totalement des individus, si nous nous suffisons complètement à nous-mêmes, seuls dans notre compréhension, nous ne faisons pas de différenciation entre le fait de vivre, et la vérité ou Dieu. Parce que nous trouvons que la vie est difficile, parce que nous ne comprenons pas toutes les complications de l'action quotidienne, parce que nous voulons échapper à cette confusion, nous nous orientons vers l'idée d'un principe objectif ; et alors nous créons des différenciations, nous distinguons la vérité comme étant impraticable, comme n'ayant rien à voir avec la vie quotidienne. Ainsi la vérité, ou Dieu, devient une évasion vers laquelle nous nous tournons dans les jours de conflits et de difficultés. Mais si, dans notre vie quotidienne, nous voulions savoir pourquoi nous agissons, si nous voulions aborder pleinement les incidents, les expériences, les souffrances de la vie, nous ne ferions pas de différenciations entre la vie pratique et la vie non pratique. Parce que nous n'abordons pas l'expérience avec tout notre être, mental ou émotionnel, parce que nous ne sommes pas capables de faire cela, nous séparons la vie quotidienne et l'action pratique de l'idée de vérité.

QUESTION : Ne croyez-vous pas que l'appui des religions et des instructeurs religieux soit d'une grande aide à l'homme dans son effort de se libérer de tout ce qui l'attache?

KRISHNAMURTI : Aucun instructeur ne peut nous donner de vraies valeurs. Vous pouvez lire tous les livres du monde, mais vous ne pouvez pas y ramasser la sagesse. Vous pouvez suivre tous les systèmes religieux du monde et pourtant demeurer leur esclave. Ce n'est que lorsque vous êtes debout tout seul que vous pouvez trouver la sagesse et être entièrement libre, libéré. Être seul ne veut pas dire pour moi vivre séparé de l'humanité. Je parle de cet « esseulement » qui provient de la compréhension et non du retrait ; qui existe, en d'autres termes, lorsque l'on est totalement individu, non individualiste. Nous croyons qu'en travaillant continuellement le piano sous la direction d'un instructeur nous deviendrons un grand pianiste, un musicien créateur ; et de même nous demandons à des instructeurs religieux de nous guider. Nous nous disons « si je travaille quotidiennement selon ce qui est prescrit, j'aurai la flamme de la compréhension créatrice ». Je dis que vous pouvez travailler sans fin et que vous n'aurez cependant pas encore cette flamme créatrice. J'en connais qui, quotidiennement, pratiquent certains idéals, mais leur compréhension ne fait que se faner de plus en plus parce qu'ils sont simplement en train d'imiter, ils ne font que vivre à la hauteur d'un certain critérium. Ils se sont libérés d'un instructeur et sont allés vers un autre ; ils n'ont fait que se transférer d'une case à une autre. Mais si vous ne cherchez pas la sécurité, si vous doutez constamment (et vous ne doutez que lorsque vous êtes en révolte), vous établissez votre délivrance de tous les instructeurs et de toutes les religions, alors vous êtes suprêmement humain, n'appartenant ni à un parti ni à une religion ni à une cage.

QUESTION : Voulez-vous dire qu'il n'y a pas d'aide pour les hommes lorsque la vie devient difficile? Sont-ils entièrement abandonnés afin de s'aider eux-mêmes?

KRISHNAMURTI : Je crois, si je ne me trompe pas (et si je me trompe veuillez me corriger), je crois que la personne qui pose cette question veut savoir s'il n'y a pas une source, une personne ou une idée vers laquelle on puisse se tourner dans des périodes de difficultés, dans des périodes de souffrance, de douleur.

Je dis qu'il n'y a pas de source permanente qui puisse donner la compréhension. Pour moi, la gloire de l'homme est que personne ne puisse le sauver sauf lui-même. Si vous considérez les hommes à travers le monde, vous voyez qu'ils s'adressent toujours à d'autres pour les aider. Aux Indes, nous cherchons l'aide dans des théories, chez des Maîtres. Ici aussi vous faites la même chose. Dans le monde entier, l'homme s'adresse à quelqu'un pour le soulever hors de son ignorance. Je dis que personne ne peut vous sauver de votre ignorance. Vous l'avez créée par votre peur, par l'imitation, par la recherche de la sécurité, et vous avez ainsi établi des autorités. Vous l'avez créée pour vous-même, cette ignorance qui retient chacun de vous et personne ne peut vous délivrer si ce n'est vous-même par votre propre compréhension. D'autres peuvent vous libérer momentanément, mais tant que la cause radicale de l'ignorance existe, vous ne faites que créer une autre série d'illusions.

Pour moi, la cause radicale de l'ignorance est la conscience de soi, d'où surgissent les conflits et la douleur. Tant que cette conscience de soi existe, il doit y avoir souffrance, dont personne ne peut vous délivrer. Dans votre dévotion à une personne ou à une idée, vous pouvez momentanément vous séparer de cette conscience, mais tant que cette conscience demeure, elle est comme une blessure toujours ulcérée. L'esprit ne peut se libérer de cette ignorance que lorsqu'il aborde la vie pleinement, lorsqu'il expérimente complètement, sans préjugés, sans idées préconçues, lorsqu'il n'est plus mutilé par une croyance ou par une idée. L'idée que quelqu'un peut vous sauver, et que nous ne pouvons nous sortir nous-mêmes de ce borbier de souffrance est une illusion que nous chérissons. Pendant des siècles, nous avons cherché de l'aide au dehors et nous sommes encore retenus par cette croyance.

QUESTION : Quelle est la cause réelle du présent chaos dans le monde, et comment peut-on remédier à ce pénible état de choses?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, je pense, en ne considérant pas un système comme un remède. Pendant des siècles nous avons construit un système, le système de la possession basée sur la sécurité. C'est nous qui l'avons construit ; chacun de nous est responsable de ce système dans lequel l'acquisition, le gain, le pouvoir, l'autorité et l'imitation jouent le rôle le plus important. Nous avons fait des lois pour sauvegarder ce système, des lois basées sur notre égoïsme, et nous sommes devenus des esclaves de ces lois. Maintenant nous voulons innover de nouvelles séries de lois, dont nous deviendrons encore les esclaves, des lois selon lesquelles la possession deviendra un crime.

Mais si nous comprenions la vraie fonction de l'individualité, nous aborderions alors la cause radicale de tout ce chaos dans le monde, de ce chaos qui existe parce que nous ne sommes pas véritablement individuels. Je vous prie de comprendre ce que je veux dire par être individuel ; je ne veux pas dire individualiste. Pendant des siècles, nous avons été individualistes en cherchant la sécurité pour nous-mêmes, le confort pour nous-mêmes. Nous avons demandé aux choses physiques de la vie de nous donner un refuge intérieur, le bonheur, le confort spirituel. Nous avons été morts et nous ne l'avons pas su. Parce que nous avons imité et suivi, nous avons aveuglément exploité des croyances. Et étant spirituellement mort, naturellement nous avons essayé de réaliser nos facultés créatrices dans le monde de l'acquisition ; d'où le présent chaos dans lequel chaque homme ne fait que rechercher son propre avantage. Mais si chacun individuellement commence à se libérer de toute imitation et commence ainsi à réaliser cette vie créatrice, cette énergie créatrice qui est libre, spirituelle, alors j'ai le sentiment qu'on ne cherchera plus à attacher tant d'importance à la possession ou à la non-possession. N'est-ce pas vrai?

Nos vies entières sont un processus d'imitation. L'opinion publique dit ceci, donc nous devons le faire. Je ne dis pas qu'il vous faut aller contre toute convention, qu'il vous faut impétueusement faire tout ce qu'il vous plaira: ceci serait également stupide. Ce que je dis est ceci: puisque nous ne sommes que des machines, puisque nous sommes brutalement individualistes dans le monde des acquisitions, je dis, libérez-vous de toute limitation, devenez des individus ; mettez en question tous les critères, tout ce qui vous entoure, et pas seulement intellectuellement, pas lorsque vous vous sentez à votre aise avec la vie, mais dans les moments de souffrance, lorsque votre esprit et votre cœur sont aigus, éveillés. Alors, dans cette réalisation qui provient de la découverte des valeurs vivantes, vous ne diviserez pas la vie en sections économiques, domestiques, spirituelles ; vous l'aborderez en tant qu'unité complète ; vous l'aborderez en tant qu'être humain complet.

Pour mettre fin au chaos dans le monde, à l'agression brutale et à l'exploitation, vous ne pouvez pas vous adresser à un système. Ce n'est que vous, vous-même qui puissiez le faire, en devenant responsable, et vous ne pouvez être responsable que lorsque vous êtes réellement en train de créer, lorsque vous avez cessé d'imiter. Dans cette liberté, il y aura une vraie coopération, et non l'individualisme qui existe à présent.

Oslo, le 5 septembre 1933

# **Frognersetøren, Norvège**

## **1ère Causerie**

### **le 6 septembre 1933**

Amis,

Notre recherche même de la compréhension de la vie, de la signification de la vie, notre lutte pour comprendre toute la substance de la vie ou pour découvrir ce qu'est la vérité, détruit notre compréhension. Dans cette causerie, j'essaierai d'expliquer que là où existe une recherche pour comprendre la vie, ou pour découvrir la signification de la vie, cette recherche même pervertit notre jugement.

Si nous souffrons, nous voulons une explication de cette souffrance ; nous avons le sentiment que si nous ne cherchons pas, que si nous n'essayons pas de découvrir la signification de l'existence, nous ne progresserons pas et n'obtiendrons pas la sagesse. Donc nous faisons constamment un effort pour comprendre, et dans cet effort de comprendre nous érigeons consciemment ou inconsciemment un but vers lequel nous sommes éperonnés. Nous établissons un but, l'idéal d'une vie parfaite, et nous essayons d'être fidèle à ce but, à cette fin.

Ainsi que je l'ai dit, nous érigeons un but consciemment ou inconsciemment, une raison d'être, un principe ou une croyance et, l'ayant établi, nous essayons de lui être sincère ; nous essayons d'être loyal envers une expérience que nous n'avons que partiellement comprise. Par ce processus, nous établissons une dualité. Parce que nous ne comprenons pas l'immédiat avec ses problèmes, avec ses conventions, parce que nous ne comprenons pas le présent ; nous établissons une idée, un but, une fin, vers lequel nous essayons d'avancer. Parce que nous ne sommes pas prêts à être en éveil lorsque nous rencontrerons la souffrance dans sa totalité telle qu'elle viendra, parce que nous n'avons pas la capacité d'affronter l'expérience, nous essayons d'établir un but et d'être conséquent. Nous créons ainsi une dualité dans l'action, dans la pensée et dans le sentiment, et de cette dualité surgit un problème. Dans ce développement de dualité réside la cause du problème.

Tous les idéals doivent toujours appartenir au futur. Un esprit qui est divisé, un esprit qui s'efforce vers un futur, ne peut pas comprendre le présent, et développe ainsi une dualité dans l'action.

Or, ayant créé un problème, ayant créé un conflit du fait que nous ne pouvons aborder le présent dans sa totalité, nous essayons de trouver une solution à ce problème. C'est cela que nous faisons. N'est-ce pas ? Nous avons tous des problèmes. Vous êtes, ici, pour la plupart, parce que vous croyez que je vais vous aider à résoudre vos nombreux problèmes, et vous serez déçus quand je dirai que je ne peux pas les résoudre. Ce que je vais faire, c'est essayer de vous montrer la cause du problème, et alors vous, en comprenant, vous pourrez résoudre vos problèmes par vous-mêmes. Le problème existe tant que l'esprit et le cœur sont divisés dans l'action. C'est-à-dire que, lorsque nous avons établi une idée dans le futur et que nous essayons d'être conséquent, nous sommes incapables d'affronter le présent pleinement ainsi, ayant créé un problème, nous essayons de chercher une solution, ce qui n'est qu'une évasion.

Nous nous imaginons que nous trouverons des solutions aux divers problèmes, mais, en trouvant des solutions que nous n'avons pas réellement résolues, nous n'avons pas compris la cause du problème. Dès l'instant que nous avons résolu un problème, un autre surgit, et ainsi nous continuons jusqu'à la fin de notre vie à chercher des solutions à une série indéfinie de problèmes. Dans cette causerie, je veux expliquer la cause du problème et la façon de le dissoudre.

Ainsi que je l'ai dit, un problème existe tant qu'il y a réaction, soit une réaction à des critères de l'extérieur, soit une réaction à un critérium intérieur, lorsque vous dites, par exemple, « je dois être fidèle à telle idée », ou « je dois être sincère envers cette croyance ». La plupart des personnes instruites et réfléchies ont rejeté les critères extérieurs ; mais elles se sont construit des critères intérieurs. Nous écartons un critérium extérieur parce que nous avons créé un critérium intérieur envers lequel nous essayons d'être loyal, un critérium qui nous moule continuellement et nous forme, un critérium qui crée la dualité dans notre action. Tant qu'existent des critères envers lesquels nous essayons d'être sincère, il y aura des problèmes et, par conséquent, cette continuelle recherche d'une solution à ces problèmes.

Ces critères intérieurs existent tant que nous n'abordons pas pleinement les expériences et les incidents de la vie. Tant qu'existe dans nos vies un principe qui nous guide et envers lequel nous essayons d'être loyal, il doit y avoir dualité dans l'action et, par conséquent, un problème. Cette dualité existera tant qu'il y aura conflit et le conflit existe partout où existe la limitation qu'est la conscience de soi, le moi. Bien que nous ayons écarté les critères extérieurs et que nous ayons trouvé pour nous-mêmes un principe intérieur, une loi intérieure, envers lesquels nous essayons d'être sincères, il y a encore distraction dans l'action et, par conséquent, une compréhension incomplète. Ce n'est que lorsque nous comprenons, lorsque nous ne sommes plus à la recherche de la compréhension, qu'il y a une existence dénuée d'efforts.

Donc, lorsque je dis, ne cherchez pas une solution, ne soyez pas à la recherche d'une fin, je ne dis pas qu'il vous faut vous retourner vers l'opposé et devenir stagnant. Mon point de vue est: pourquoi cherchez-vous une solution? Pourquoi êtes-vous incapable d'aborder la vie pleinement, sans revêtements, simplement, pleinement? Parce que vous êtes continuellement en train d'essayer d'être conséquent, Donc il y a cet effort de la volonté de conquérir l'obstacle immédiat, il y a conflit, et vous n'essayez pas de découvrir la cause du conflit. Pour moi, cette continuelle recherche de la vérité, de la compréhension, de la solution des divers problèmes, n'est pas un progrès ; cette façon de passer d'un problème à l'autre n'est pas une évolution. Ce n'est lorsque l'esprit et le cœur abordent pleinement chaque idée, chaque incident, chaque expérience, chaque expression de la vie, qu'il peut y avoir un continuel devenir qui n'est pas la stagnation. Mais la recherche d'une solution, qu'à tort nous appelons progrès, n'est qu'une stagnation.

QUESTION : Voulez-vous dire que, tôt ou tard, tous êtres humains atteindront inévitablement au cours de l'existence la perfection, la libération complète de tout ce qui les entrave, s'il en est ainsi pourquoi faire un effort maintenant?

KRISHNAMURTI : Vous savez, je ne parle pas de la masse. Pour moi, il n'y a pas cette division de l'individu et de la masse. Je vous parle en tant qu'individu. Après tout, la masse ce n'est que vous-même multiplié, si vous comprenez, vous conférez la compréhension. La compréhension est comme la lumière qui dissipe les ténèbres. Mais si vous ne comprenez pas, si vous n'appliquez ce que je dis qu'à votre voisin, qu'à l'homme qui est en dehors de vous, vous ne faites qu'épaissir les ténèbres.

Donc, vous voulez savoir si vous, et non l'homme imaginaire de la masse, si vous, atteindrez inévitablement la perfection. Et s'il en est ainsi, pensez-vous, pourquoi faire un effort dans le présent? Je suis parfaitement d'accord. Si vous croyez que vous

réaliserez inévitablement l'extase de la vie, pourquoi prendre de la peine? Mais, néanmoins, du fait que vous êtes empêtré dans un conflit, vous faites un effort.

Je l'exprimerai différemment: c'est comme si l'on disait à l'homme qui a faim qu'il trouvera inévitablement un moyen de satisfaire sa faim. Comment cela l'aide-t-il aujourd'hui, si vous lui dites qu'il sera nourri dans dix jours? Au bout de ce temps-là il sera peut-être mort. Donc la question n'est pas: « la perfection est-elle inévitable pour moi en tant qu'individu? », mais plutôt « pourquoi est-ce que je fais cet effort incessant? ».

Pour moi, l'homme qui poursuit la vertu n'est plus vertueux. C'est pourtant cela que nous faisons tout le temps. Nous essayons d'être parfaits ; nous sommes impliqués dans l'incessant effort de devenir quelque chose. Mais, si nous faisons un effort parce que nous souffrons réellement et parce que nous voulons nous délivrer de cette souffrance, notre préoccupation principale c'est la perfection, et nous ne savons pas ce qu'est la perfection. Nous ne pouvons que l'imaginer ou lire des livres à son sujet. Donc elle doit être illusoire. Notre principale préoccupation n'est pas la perfection, mais la question: « Qu'est-ce qui crée ce conflit qui exige l'effort? ».

(De l'auditoire) : L'homme spirituel n'est-il pas toujours parfait?

KRISHNAMURTI : Un homme spirituel peut l'être, mais nous ne le sommes pas. C'est-à-dire que nous avons le sentiment de la dualité ; nous pensons à un homme supérieur qui est parfait et à un homme inférieur qui ne l'est pas ; et nous pensons au supérieur en tant qu'il essaye de dominer l'inférieur. Je vous prie d'essayer de suivre ceci, soit que vous approuviez ou que vous désapprouviez.

Vous ne pouvez connaître que le conflit présent ; vous ne pouvez pas connaître la perfection tant que vous êtes en conflit. Donc vous n'avez pas à vous préoccuper au sujet de ce qu'est la perfection, ni de la question de savoir si l'homme est parfait, si l'esprit est parfait ou non, si l'âme est parfaite ou non ; ce n'est pas cela qui vous intéresse. Mais ce qui vous intéresse, c'est sûrement ce qui cause la souffrance.

Un homme confiné dans une prison est intéressé dans la destruction de la prison en vue d'être libre ; il n'est pas intéressé par la liberté en tant qu'idée abstraite. Mais vous ne vous intéressez pas en ce moment à la cause de la souffrance, vous vous occupez des voies d'évasion de cette souffrance vers une perfection. Donc vous voulez savoir si vous, en tant qu'individu, réaliserez jamais la perfection.

Je dis que là n'est pas la question. La question est: êtes-vous conscient dans le présent? êtes-vous pleinement lucide dans le présent au sujet des limitations qui créent la souffrance? Si vous connaissez la cause de la souffrance, en partant de cela vous saurez ce qu'est la perfection. Mais vous ne pouvez pas connaître la perfection avant d'être libre de la souffrance. C'est cela la cause de la limitation. Donc ne demandez pas si vous atteindrez jamais la perfection, si l'âme est parfaite, ou si le Dieu en vous est parfait, mais devenez pleinement conscient des limitations de votre esprit et de votre cœur dans l'action. Et ces limitations, vous ne pouvez les découvrir qu'en agissant, lorsque vous n'essayez pas d'imiter une idée ou un principe directeur.

Nos esprits sont entravés par des valeurs nationales et internationales-, par des valeurs que nous avons reçues de nos parents, et par des valeurs que nous avons construites nous-mêmes. Guidés par ces critères, nous abordons la vie. Donc nous sommes incapables de comprendre. Nous ne pouvons comprendre que si nos esprits sont réellement frais, simples, enthousiastes, et non lorsqu'ils sont surchargés d'idées.

Or chacun de nous a de nombreuses limitations ; des limitations dont nous sommes entièrement inconscients. Cette question même: « la perfection existe-t-elle? », implique la conscience d'une limitation. Mais vous ne pouvez pas découvrir ces li-



mitations en analysant le passé. La tentative de s'analyser soi-même est destructive, mais c'est cela que vous essayez de faire. Vous dites: « Je sais que j'ai beaucoup de limitations ; donc j'examinerai, je chercherai et je découvrirai ce que sont les barrières et mes limitations, et alors je serai libre ». Lorsque vous faites cela, vous ne faites que créer de nouvelles séries de barrières, d'obstacles. Pour découvrir réellement les fausses valeurs et les barrières du passé, il vous faut agir en pleine lucidité dans le présent, et au cours de cette activité vous devenez conscient de tous les obstacles cachés. Essayez, et vous verrez. Commencez par vous mouvoir avec une pleine lucidité, avec une conscience pleinement éveillée dans l'action, et vous verrez que vous avez d'innombrables barrières, des croyances et des limitations qui vous empêchent d'agir librement.

Donc je dis que l'analyse intérieure, l'analyse en vue de découvrir la cause du passé est une erreur. Vous ne pouvez jamais découvrir en sondant ce qui est mort, mais seulement ce qui est vivant ; et ce qui est vivant est toujours dans le présent, jamais dans le passé. Ce qu'il vous faut faire, c'est aborder le présent en pleine lucidité.

QUESTION : Qui est le sauveur des âmes?

KRISHNAMURTI : Si l'on y pense pendant un instant, on voit que cette phrase, « le sauveur des âmes », n'a pas de sens. Qu'est-ce que nous voulons dire quand nous disons une âme? Une entité individuelle? Je vous prie de me corriger si je me trompe. Que voulons-nous dire lorsque nous parlons d'une âme? Nous voulons dire: une conscience limitée. Pour moi, il n'y a que cette vie éternelle qui est en contraste avec cette conscience limitée que nous appelons le moi. Quand ce moi existe, il y a dualité entre l'âme et le sauveur des âmes, le plus bas et le plus haut. Vous ne pouvez comprendre cette complète unité de la vie qu'avec la cessation de la conscience de soi, de ce « moi-étant », qui crée la dualité.

Pour moi, l'immortalité, cet éternel devenir, n'a rien en commun avec l'individualité. Si l'homme peut se libérer de ses nombreuses limitations, cette liberté est la vie éternelle ; alors l'esprit et le cœur connaissent l'éternité. Mais l'homme ne peut pas découvrir l'éternité tant qu'il y a limitation.

Donc la question « Qui est le sauveur des âmes? » cesse d'avoir un sens quelconque. Elle surgit parce que nous abordons la vie du point de vue de la soi-conscience limitée que nous appelons le moi. Nous disons: « Qui me sauvera, qui sauvera mon âme? ». Personne ne peut vous sauver. Vous avez tenu cette croyance pendant des siècles, et pourtant vous souffrez ; il y a encore un complet chaos dans le monde. C'est vous-même qui devez comprendre, rien ne peut vous donner la sagesse, sauf votre propre action dans le présent, qui, du conflit, doit créer l'harmonie. Ce n'est que de cela que la sagesse peut surgir.

QUESTION : Quelques-uns disent que votre enseignement n'est que pour des personnes cultivées et intellectuelles et non pas pour les masses qui sont vouées à une lutte, à une souffrance constantes dans la vie quotidienne? Êtes-vous d'accord?

KRISHNAMURTI : Que dites-vous, vous? Pourquoi devrais-je être d'accord ou non? J'ai quelque chose à dire, et je le dis. J'ai peur que ce ne soit pas des savants qui comprendront. Peut-être que cette petite histoire rendra clair ce que je veux dire: Une fois, un marchand, qui avait un peu de temps disponible, alla vers un sage hindou et lui dit: « J'ai une heure de loisir ; dites-moi, je vous prie, ce qu'est la vérité ». Le sage répondit: « Vous avez lu et appris beaucoup de livres ; la première chose qu'il vous faut faire est de supprimer tout ce que vous avez appris ».

Ce que je dis n'est pas seulement applicable à la classe qui a des loisirs, aux personnes qui sont supposées être intelligentes, bien élevées (et c'est à dessein que je dis qu'elles sont supposées l'être), mais aussi à ce qu'on appelle les masses. Qui maintient

les masses dans leur labeur quotidien? Les personnes intelligentes, celles qui sont supposées être instruites? N'est-ce pas vrai? Mais si elles étaient réellement intelligentes, elles trouveraient le moyen de libérer les masses de leur labeur quotidien. Ce que je dis est applicable, non seulement aux personnes instruites, mais à tous les êtres humains.

Vous avez des loisirs pour m'écouter. Or vous pouvez dire: « J'ai compris un peu, donc j'emploierai ce peu de compréhension pour changer le monde ». Mais vous ne changerez jamais ni ne modifierez le monde de cette façon. Vous pouvez écouter pendant quelque temps et vous pouvez penser que vous avez compris quelque chose, et vous dire: « J'emploierai cette connaissance à réformer le monde ». Une telle réforme ne serait qu'un replâtrage. Mais si vous compreniez réellement ce que je suis en train de vous dire, vous créeriez un trouble dans le monde, cette inquiétude émotionnelle et mentale qui engendre une amélioration des conditions. Je veux dire que si vous comprenez, vous essayerez de créer autour de vous un état de mécontentement et cela vous ne pourrez le faire qu'en vous changeant vous-même ; vous ne pourrez pas le faire si vous croyez que ce que je dis est applicable aux gens instruits seulement, plutôt qu'à vous-même. L'homme dans la rue, c'est vous. Donc la question est: est-ce que vous comprenez ce que je dis?

Si vous êtes intensément pris dans un conflit, vous voulez découvrir la cause de ce conflit ; or si vous êtes pleinement conscient de ce conflit, vous verrez que votre esprit essaye de s'en échapper, qu'il essaye d'éviter de se trouver face à face complètement avec ce conflit. La question n'est pas de savoir si vous me comprenez ou non, mais plutôt si vous, en tant qu'individu, êtes complètement lucide, et assez vivant pour affronter la vie pleinement. Qu'est-ce qui vous empêche d'aborder la vie pleinement? C'est cela la question. Ce qui vous empêche d'aborder la vie pleinement est la continue action de la mémoire, d'une valeur où la peur surgit.

QUESTION : Selon vous, il semblerait n'y avoir pas de connections entre l'intellect et l'intelligence. Mais vous parlez de l'intelligence éveillée comme on pourrait parler d'un intellect entraîné. Qu'est-ce que l'intelligence, et comment peut-elle être éveillée?

KRISHNAMURTI : L'entraînement de l'intellect n'engendre pas l'intelligence. L'intelligence est plutôt engendrée lorsqu'on agit en parfaite harmonie, à la fois intellectuellement et émotionnellement. Il y a une grande différence entre l'intellect et l'intelligence. L'intellect n'est pas autre chose que la pensée qui fonctionne indépendamment de l'émotion. Lorsque l'intellect, sans tenir compte de l'émotion, subit un entraînement dans une direction particulière, on peut posséder un puissant intellect, mais on n'a pas l'intelligence, parce que dans l'intelligence il y a une capacité inhérente à sentir et à raisonner ; dans l'intelligence, ces deux capacités sont également présentes, intensément et harmonieusement.

Or l'éducation moderne développe l'intellect, elle offre de plus en plus d'explications de la vie, de plus en plus de théories, sans l'harmonieuse qualité de l'affection. Donc nous avons développé des esprits rusés afin d'échapper au conflit ; et nous sommes satisfaits par les explications que les savants et les philosophes nous donnent. L'esprit (l'intellect) est satisfait par ces innombrables explications, mais l'intelligence ne l'est pas, car pour comprendre il doit y avoir unité complète de l'esprit et du cœur dans l'action.

C'est-à-dire que, tantôt vous avez l'esprit d'un homme d'affaires, tantôt un esprit religieux, tantôt un esprit sentimental. Vos passions n'ont rien à voir avec votre travail ; votre esprit qui gagne son pain quotidiennement n'a rien à voir avec vos émotions. Et vous dites que ces conditions ne peuvent pas être modifiées. Si vous introduisez vos émotions dans votre travail, vous dites que vos affaires ne peuvent pas être

bien administrées et honnêtes. Ainsi vous divisez votre esprit en compartiments: dans un compartiment, vous rangez vos intérêts religieux, et dans un autre vos émotions, dans un troisième vos intérêts d'affaires qui n'ont rien en commun avec votre vie intellectuelle et émotionnelle. Votre esprit d'homme d'affaires traite la vie uniquement en vue d'obtenir de l'argent afin de vivre. Donc cette existence chaotique, cette division de votre vie, continue.

Si vous employiez réellement votre intelligence dans les affaires, c'est-à-dire si vos émotions aussi bien que votre pensée agissaient harmonieusement, vos affaires souffriraient beaucoup en souffrir. En fait, elles en souffriraient probablement. Et vous les laisseriez probablement périliter si vous sentez réellement l'absurdité, la cruauté et l'exploitation qu'implique cette façon de vivre. Tant que vous n'approcherez pas réellement toute la vie avec votre intelligence, au lieu de l'aborder simplement avec votre intellect, aucun système au monde ne sauvera l'homme de son incessant labeur pour son pain.

QUESTION : Vous parlez souvent de la nécessité de comprendre les expériences. Voulez-vous, je vous prie, nous expliquer ce que vous entendez par comprendre une expérience de la façon correcte?

KRISHNAMURTI : Pour comprendre une expérience pleinement, vous devez venir à elle comme si elle était neuve chaque fois qu'elle vous affronte. Pour comprendre une expérience vous devez avoir l'esprit et le cœur simples et clairs. Mais nous n'abordons pas les expériences de la vie avec cette attitude. La mémoire nous empêche d'aborder l'expérience ouvertement et clairement. N'est-ce pas vrai? La mémoire nous empêche de rencontrer l'expérience pleinement, et, par conséquent, elle nous empêche de comprendre l'expérience complètement.

Or qu'est-ce qui cause la mémoire? Pour moi, la mémoire n'est que le signe d'une compréhension incomplète. Lorsque vous abordez une expérience pleinement, lorsque vous vivez pleinement, cette expérience ou cet incident ne laisse pas la cicatrice de la mémoire. Ce n'est que lorsqu'on vit partiellement, lorsqu'on n'aborde pas l'expérience pleinement qu'il y a mémoire ; ce n'est que dans l'insuffisance que la mémoire existe. N'est-ce pas ainsi? Considérez par exemple la personne qui est conséquent avec un principe. Pourquoi êtes-vous conséquent? Vous êtes conséquent parce que vous ne pouvez pas affronter la vie ouvertement, librement ; donc vous dites: « Je dois avoir un principe qui me guidera » : De là la lutte constante en vue d'être consistant et, avec cette mémoire, comme arrière-plan, vous abordez chaque incident de la vie. Ainsi il y a insuffisance dans votre compréhension parce que vous abordez l'expérience avec un esprit qui est déjà surchargé. Ce n'est que lorsque vous rencontrerez toutes les choses quelles qu'elles soient avec un esprit déchargé de tout fardeau, que vous aurez la vraie compréhension.

« Mais, dites-vous, que vais-je faire de toutes les mémoire que je possède? » Vous ne pouvez pas les écarter. Mais ce que vous pouvez faire c'est de rencontrer votre prochaine expérience totalement ; alors vous verrez ces mémoires du passé entrer en action, et alors le moment sera venu de les affronter et de les dissoudre.

Donc ce qui confère une compréhension juste, ce n'est pas le résidu de nombreuses expériences. Vous ne pouvez pas aborder pleinement de nouvelles expériences lorsque le résidu des expériences passées encombre encore votre esprit. Et pourtant c'est ainsi que vous les abordez continuellement. C'est-à-dire que votre esprit a appris à être prudent, à être rusé, à agir comme un signal, à donner un avertissement ; et alors vous ne pouvez pas rencontrer pleinement cet incident. Pour libérer votre esprit de la mémoire, pour le libérer du fardeau de l'expérience, il vous faut aborder la vie pleinement ; dans cette action vos mémoires passées entrent en activité, et dans la flamme de cette lucidité elles sont dissoutes. Essayez et vous verrez.

Lorsque vous serez partis d'ici vous rencontrerez des amis ; vous verrez le coucher du soleil, les longues ombres. Soyez pleinement lucides dans ces expériences, et vous verrez que toutes sortes de mémoires surgiront devant vous ; dans votre lucidité aiguë, vous comprendrez la fausseté et la force de ces mémoires, et vous pourrez les dissoudre ; vous aborderez alors en pleine conscience toutes les expériences de la vie.

Frognersetèren, le 6 septembre 1933

# **Frognerstøren, Norvège**

## **2ème Causerie**

### **le 8 septembre 1933**

Amis,

Aujourd'hui je veux expliquer qu'il y a une façon de vivre naturellement, spontanément, sans la constante friction de la discipline intérieure, sans la constante bataille de l'ajustement. Mais pour comprendre ce que je vais dire, je vous prie de ne pas le considérer seulement intellectuellement, mais aussi émotionnellement. Il faut le sentir: car on ne peut engendrer l'accomplissement de la vie que lorsque les émotions aussi bien que les pensées agissent harmonieusement. Lorsqu'on vit complètement dans l'harmonie de l'esprit et du cœur, l'action est naturelle, spontanée, sans effort.

La plupart des esprits cherchent la sécurité. Nous voulons la certitude. Nous érigons en autorité ceux qui nous offrent cette sécurité, et nous les adorons en tant qu'autorité parce que nous cherchons nous-mêmes une certitude à laquelle l'esprit puisse s'accrocher, dans laquelle l'esprit puisse se sentir à l'abri de tout danger.

Si vous considérez cette question, vous verrez que la plupart d'entre vous viennent m'écouter parce qu'ils cherchent une certitude (la certitude de la connaissance, la certitude d'une fin, la certitude de la vérité, la certitude d'une idée), afin de pouvoir agir en possédant cette certitude, et de choisir grâce à cette certitude. Vos esprits et vos cœurs désirent agir avec l'arrière-plan de cette certitude. Votre choix et vos actions n'éveillent pas en vous un vrai discernement ou une perception vraie, parce que vous êtes constamment occupés à récolter des connaissances, à accumuler des expériences, à rechercher différentes sortes de bénéfice, à recourir à des autorités qui vous donneront la sécurité et le confort, à lutter en vue de développer votre caractère. Par toutes ces tentatives d'accumulation vous espérez obtenir l'assurance d'une certitude ; d'une certitude qui dissipe tous les doutes et les angoisses ; une certitude qui vous donne (du moins vous espérez qu'elle vous la donnera) une sûreté de choix. Avec la pensée de la certitude, vous choisissez dans l'espoir d'obtenir plus de compréhension. Ainsi, dans la recherche de la certitude, naît la peur du gain et la peur de la perte.

Vous transformez ainsi la vie en une école où vous apprenez à être certains. N'est-ce pas cela qu'est votre vie? Une école où vous apprenez non pas à vivre, mais à être certain. Pour vous la vie est un processus d'accumulation ; et non pas quelque chose qu'il faille vivre.

Mais je fais une différence entre vivre et accumuler. Un homme qui vit réellement n'a pas du tout le sens de l'accumulation. Mais l'homme qui est à la recherche de la certitude et de la sécurité, qui cherche un refuge d'où il pourra agir (le refuge du caractère, de la vertu) cet homme considère la vie comme une accumulation, et ainsi la vie devient pour lui un enseignement, un bénéfice à acquérir, une lutte.

Où existe cette idée d'accumulation et de bénéfice, le sentiment de la durée doit exister aussi, et par conséquent l'insuffisance dans l'action. Si nous sommes constamment orientés vers un bénéfice futur, vers un futur qui vous confèrera des avantages, un développement, une plus grande capacité d'acquérir, notre action dans le présent devra être incomplète.

Si nos esprits et nos cœurs sont constamment à la recherche d'un bénéfice, d'un achèvement, d'une réussite, notre action, quelle qu'elle soit, n'aura pas de vraie signification ; nos yeux seront fixés sur le futur, nos esprits ne seront occupés que du futur. Donc toute action dans le présent créera une insuffisance.

De cette insuffisance surgit un conflit que nous espérons surmonter au moyen de la discipline intérieure. Nous créons une distinction dans nos esprits entre les objets que nous désirons acquérir, que nous appelons l'essentiel, et les objets que nous ne désirons pas acquérir que nous appelons le non-essentiel. Ainsi il y a une bataille constante, une lutte constante ; les conflits et la douleur résultent de cette distinction.

J'expliquerai ceci d'une autre façon, car si vous ne voyez pas et si vous ne comprenez pas réellement ce point, vous ne pourrez comprendre pleinement ce que j'aurai à dire plus tard.

Nous avons fait de la vie une école d'enseignement continu. Mais, pour moi, la vie n'est pas une école ; elle ne consiste pas à amasser. La vie doit être vécue naturellement pleinement, sans cette constante bataille de conflits, sans cette distinction entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas. De cette idée selon laquelle la vie est une école, surgit de constants désirs d'achèvements et de succès, donc la recherche d'un but, le désir de trouver la vérité ultime, Dieu, la perfection finale qui nous donnera (du moins l'espérons-nous) la certitude, d'où nos efforts en vue de nous ajuster continuellement à certaines conditions sociales, à des exigences éthiques et morales, au développement du caractère et à la culture des vertus. Ces valeurs et ces exigences, si vous les examinez réellement, ne sont que des abris d'où nous agissons, des abris construits par notre résistance.

Telle est la vie que vivent la plupart des personnes: une vie de constantes recherches en vue d'un bénéfice, d'une accumulation et, par conséquent, la vie est incomplète en action. L'idée de gain, qui divise l'action en passé, présent et futur, est toujours dans nos esprits ; par conséquent il n'y a jamais complète compréhension dans l'action elle-même. L'esprit pense constamment à un gain, donc il ne trouve pas de signification à l'action dans laquelle il est engagé.

Voilà donc l'état dans lequel vous vivez. Mais pour moi cet état est totalement faux. La vie n'est pas un processus d'accumulations ; une école dans laquelle il faille apprendre, dans laquelle il faille se discipliner, dans laquelle se trouvent de constantes résistances et luttes. Où existe cette constante accumulation, ce désir de ramasser, il doit y avoir insuffisance qui crée un besoin intérieur, si vous n'avez pas cette avidité, vous ne ramassez pas. Mais où existe ce besoin il n'y a pas de discernement, bien qu'on puisse passer à travers tous les processus de choix.

Or vous me dites: « Comment puis-je me débarrasser de ce besoin? Comment puis-je libérer mon esprit de ce processus d'acquisitions, comment puis-je conquérir ces entraves? Vous dites que la vie n'est pas une école où il faille apprendre, mais comment puis-je vivre naturellement? Dites-moi sur quel sentier il faut marcher, et selon quelle méthode je dois m'exercer tous les jours afin de vivre pleinement ».

Pour moi, ce n'est pas comme cela qu'il faut envisager le problème. La question n'est pas « comment vivre pleinement? », mais plutôt « qu'est-ce qui vous incite à cette constante accumulation? ». Il ne s'agit pas de savoir comment vous allez vous débarrasser de cette idée d'accumulation d'acquisitions, mais plutôt de savoir qu'est-ce qui crée en vous ce désir d'accumuler. J'espère que vous voyez la différence.

Or vous considérez ce problème du point de vue de la personne qui veut se débarrasser de quelque chose, qui veut acquérir la non-acquisition, ce qui est essentiellement la même chose que le désir d'acquérir un objet, puisque les contraires sont de

même nature. Qu'est-ce qui vous empêche de vivre harmonieusement et naturellement? Je dis que c'est ce processus d'accumulation, cette recherche de la certitude.

Vous voudrez alors savoir comment vous libérer de cette recherche de la certitude. Je dis, n'abordez pas le problème de cette façon. La futilité du gain n'aura de signification pour vous que lorsque vous serez réellement en conflit, lorsque vous serez pleinement conscient de l'inharmonie de vos actions. Si vous n'êtes pas empêtrés dans des conflits, alors continuez selon votre manière actuelle ; si vous êtes absolument inconscients de la lutte et de la douleur, si vous n'avez pas pris conscience de votre propre harmonie, alors continuez à vivre comme vous le faites. Ne cherchez pas à être spirituel, parce que vous ne savez pas du tout ce que cela signifie. L'extase de l'entendement ne vient que dans le profond mécontentement, lorsque toutes les fausses valeurs autour de nous sont détruites. Si vous n'êtes pas profondément mécontents, si vous n'êtes pas conscients de l'intense inharmonie qui est en vous et autour de vous, ce que je vous dirais de la futilité de l'accumulation ne peut avoir aucun sens pour vous.

Mais s'il existe en vous cette divine révolte, vous me comprendrez lorsque je dis que la vie n'est pas une école dans laquelle il faille apprendre ; la vie n'est pas un processus d'accumulations constantes, un processus dans lequel il y a un besoin continu qui aveugle. Alors cette révolte même dans laquelle vous êtes empêtrés, cette souffrance même, vous donnent la compréhension, parce qu'elles éveillent en vous la flamme de la lucidité. Et lorsque vous êtes pleinement conscients du fait que ce besoin vous aveugle, vous voyez sa pleine signification, qui dissipe ce besoin. Alors vous serez libérés du besoin et de l'accumulation ; mais si vous êtes 'inconscients d'une telle lutte, d'une telle révolte, vous ne pourrez que continuer votre vie telle que vous la vivez, en état de demi-éveil. Lorsque des personnes souffrent, lorsqu'elles sont prises dans des conflits, cette souffrance même et ces conflits devraient les rendre intensément lucides ; mais la plupart d'entre elles ne pensent qu'à trouver le moyen de se débarrasser de leurs désirs. Lorsque l'on comprend la pleine signification du fait de ne pas désirer de gain, ni d'accumulation, il n'y a plus alors de lutte en vue de se débarrasser de quelque chose.

Pour le mettre différemment, pourquoi passez-vous à travers le processus de la discipline intérieure. Vous le faites parce que vous avez peur. Pourquoi avez-vous peur? Parce que vous voulez votre sûreté, la sûreté qu'un critérium, qu'une croyance religieuse, ou que l'idée d'acquérir une vertu vous donne. Alors vous commencez à vous discipliner. En d'autres termes, lorsque l'esprit est l'esclave de cette idée de gain ou de conformisme, il y a discipline intérieure. Le fait qu'on est éveillé à la souffrance n'est que l'indication que l'esprit est en train d'essayer de se libérer de tous les critères ; mais lorsque vous souffrez, vous essayez immédiatement de calmer cette souffrance en droguant l'esprit avec ce que vous appelez le confort, la sécurité, la certitude. Alors vous continuez ce processus de recherche d'une certitude qui n'est qu'un stupéfiant. Mais si vous comprenez l'illusion de la certitude (et vous ne pouvez la comprendre que dans l'intensité du conflit d'où seule peut partir toute enquête), le besoin qui crée la certitude disparaît.

La question n'est pas de savoir comment se débarrasser du besoin ; elle est plutôt ceci : êtes-vous pleinement conscients lorsqu'il y a souffrance? Êtes-vous pleinement conscients du conflit, de la vie inharmonieuse autour de vous et en vous? Si vous l'êtes, alors dans cette flamme de lucidité il y a une perception vraie, sans cette constante bataille de l'ajustement, de la discipline intérieure. Toutefois, le fait de voir l'erreur de la discipline intérieure n'implique pas qu'il faille se complaire dans une action inconsidérée et impétueuse. Au contraire, cette action est engendrée par la plénitude.

QUESTION : Peut-il y avoir bonheur lorsqu'il n'y plus de conscience de soi? Est-on capable d'éprouver quoi que ce soit si la conscience de soi est susceptible de s'éteindre?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord qu'entend-on par conscience de soi? Quand êtes-vous conscient de ce moi? Quand êtes-vous conscient de vous-même? Vous êtes conscient en tant que moi, en tant qu'entité lorsque vous êtes dans la douleur, lorsque vous éprouvez une défaite, un conflit, une lutte.

Vous dites: « Si ce moi n'existe pas, qu'y a-t-il? ». Je dis, vous le saurez lorsque votre esprit sera libéré de ce moi ; donc ne demandez pas maintenant. Lorsque votre esprit et votre cœur seront harmonieux, quand ils ne seront plus empêtrés dans des conflits, alors vous saurez. Alors vous ne demanderez pas qui sent, qui pense? Tant que cette conscience de soi existe, il doit y avoir le conflit du choix, d'où surgit la sensation du bonheur et du malheur. C'est-à-dire que ce conflit vous donne le sentiment de votre conscience limitée, le moi, avec lequel votre esprit s'identifie. Je dis que vous découvrirez cette vie, qui n'est pas identifiée avec le « toi » ou avec le « moi », cette vie qui est éternelle, infinie, seulement lorsque cette conscience limitée se dissipera. Vous ne pouvez pas dissoudre cette conscience limitée, elle se dissout elle-même.

QUESTION : L'autre jour vous avez parlé de la mémoire comme d'un obstacle à la vraie compréhension. J'ai eu récemment l'infortune de perdre mon frère, devrais-je essayer d'oublier cette perte?

KRISHNAMURTI : J'ai expliqué l'autre jour ce que j'entends par mémoire, j'essaierai d'expliquer encore une fois.

Après avoir contemplé un beau coucher de soleil, vous retournez dans votre maison ou dans votre bureau et vous recommencez à vivre dans ce coucher de soleil parce que votre maison ou votre bureau ne sont pas tels que vous les voudriez, ne sont pas beaux ; alors pour échapper à cette laideur, vous retournez en mémoire vers ce coucher de soleil. Ainsi vous créez dans votre esprit une distinction entre votre maison, qui ne vous donne pas de joie, et les objets qui vous donnent une grande joie, comme le coucher du soleil. Ainsi, lorsque vous êtes assaillis par des circonstances qui ne sont pas plaisantes, vous vous retournez vers la mémoire de ce qui vous est plaisant. Mais si, au lieu de vous retourner vers une mémoire morte, vous vouliez essayer de transformer les circonstances qui ne sont pas plaisantes, alors vous seriez en train de vivre intensément dans le présent et non pas dans le passé mort.

De même, lorsqu'on perd quelqu'un que l'on aime profondément, pourquoi y a-t-il ce constant regard en arrière, ce constant attachement à ce qui vous a donné du plaisir, ce profond désir de voir cette personne revenir? Voilà par où chacun passe lorsqu'il éprouve une perte. Il s'évade de la souffrance de cette perte en se retournant vers le souvenir de la personne qui est partie, en vivant dans un futur ou dans une croyance dans l'au-delà, ce qui est analogue à la mémoire. C'est parce que nos esprits sont pervertis par l'évasion, parce qu'ils sont incapables d'aborder la souffrance ouvertement, avec fraîcheur, que nous devons nous rejeter sur la mémoire, et ainsi le passé vient s'accrocher au présent.

Donc la question n'est pas de savoir si vous devriez ou non vous souvenir de votre frère ou de votre mari, de votre femme et de vos enfants ; mais il s'agit plutôt de vivre complètement, pleinement dans le présent, bien que ceci n'implique pas que vous soyez indifférent à ceux qui vous entourent. Lorsque vous vivez complètement, pleinement, il y a cette intensité, la flamme de la vie, qui n'est pas la simple empreinte d'un incident.

Comment peut-on faire pour vivre complètement dans le présent, de telle façon que l'esprit ne soit pas perverti par les mémoires passées et les aspirations futures



(qui, elles aussi, sont de la mémoire)? Encore une fois, la question n'est pas de savoir comment il faut faire pour vivre complètement, mais quels sont les obstacles qui vous empêchent de vivre complètement. Car lorsque vous demandez comment, vous êtes à la recherche d'une méthode, d'un moyen et, selon moi, une méthode détruit la compréhension. Si vous savez quelles sont les causes qui vous empêchent de vivre complètement, alors, par vous-même, par votre propre lucidité et compréhension, vous vous libérerez de cet obstacle. Ce qui vous empêche de vous libérer, c'est votre recherche d'une certitude, votre continuel désir d'un bénéfice, d'accumulations et de réussites. Mais ne demandez pas: « comment puis-je faire pour vaincre ces obstacles? », car toute conquête n'est qu'un processus de gain nouveau, de nouvelles accumulations. Si cette perte engendre réellement une souffrance en vous, si elle provoque en vous réellement une douleur intense et non superficielle, vous ne demanderez pas comment, mais vous verrez immédiatement qu'il est futile de regarder en arrière ou en avant pour trouver des consolations.

Lorsque la plupart des personnes disent qu'elles souffrent, leur souffrance n'est que superficielle. Elles souffrent mais en même temps elles veulent autre chose, elles veulent le confort, elles ont peur, elles sont à la recherche de moyens et de voies d'évasion. La douleur superficielle est toujours accompagnée du désir du confort. La douleur superficielle est comme un labour trop léger: elle n'accomplit rien. Ce n'est que lorsque vous labourez le sol profondément, de toute la profondeur que donne la charrue, qu'il y a richesse. Dans un état de souffrance complète, il y a compréhension complète, dans laquelle les entraves en tant que mémoire à la fois du passé et du futur cessent d'exister. Alors vous vivez dans l'éternel présent.

Vous savez, comprendre une pensée ou une idée ne veut pas dire simplement l'approuver intellectuellement.

Il y a différentes sortes de mémoires: il y a la mémoire qui s'impose à vous dans le présent, la mémoire vers laquelle vous vous reportez activement, et la mémoire qui consiste à regarder en avant dans le futur. Toutes ces mémoires vous empêchent de vivre complètement. Ne commencez pas à analyser vos souvenirs. Ne demandez pas « quelle est la mémoire qui m'empêche de vivre complètement? », lorsque vous questionnez de la sorte, vous n'agissez pas ; vous ne faites qu'examiner une mémoire intellectuellement et un tel examen n'a pas de valeur parce qu'il traite une chose morte. Une chose morte n'apporte pas de compréhension. Mais si vous êtes vraiment lucides dans le présent, dans le moment de l'action, toutes ces mémoires entrent en activité. Alors vous n'avez pas besoin de passer par le processus qui consiste à les analyser.

QUESTION : Croyez-vous qu'il soit bon d'élever des enfants avec une éducation religieuse?

KRISHNAMURTI : Je répondrai à cette question indirectement, car lorsque vous comprendrez ce que je dirai vous pourrez vous répondre en particulier à vous-même.

Vous savez, nous sommes influencés, non seulement par des conditions extérieures, mais aussi par une condition intérieure que nous cultivons. En élevant un enfant, les parents lui font subir de nombreuses influences, ainsi que des circonstances qui limitent l'enfant, et une de ces influences est l'éducation religieuse. Or, s'il permet à l'enfant de grandir sans obstacles, sans ces influences qui le lient, soit du dedans, soit du dehors, l'enfant commencera à se poser des questions en grandissant, et il découvrira intelligemment par lui-même. Alors, s'il veut une religion, il l'aura, soit que vous approuviez, soit que vous interdisiez l'attitude religieuse. En d'autres mots, si son esprit et son cœur ne sont pas influencés, ne sont pas entravés, ni par des valeurs extérieures ni par des valeurs intérieures, il découvrira en toute vérité ce qui est vrai. Ceci exige une grande perception, une grande compréhension.

Mais les parents veulent influencer leur enfant d'une façon ou d'une autre. Si vous êtes très religieux, vous voulez influencer votre enfant dans le sens de la religion. Si vous ne l'êtes pas, vous essayez de le détourner de la religion. Aidez l'enfant à être intelligent, alors il découvrira par lui-même la vraie signification de la vie.

QUESTION : Vous avez parlé de l'harmonie de l'esprit et du cœur dans l'action. Qu'est-ce que l'action? Est-ce que cette action implique le mouvement physique ou l'action peut-elle avoir lieu lorsqu'on est parfaitement immobile et seul?

KRISHNAMURTI : L'action n'implique-t-elle pas la pensée? L'action n'est-elle pas la pensée elle-même? Vous ne pouvez pas agir sans penser. Je sais que la plupart des personnes le font, mais leur action n'est pas intelligente, elle n'est pas harmonieuse. La pensée est action, elle est aussi mouvement. Et encore nous pensons indépendamment de nos sentiments, en érigeant ainsi une nouvelle entité séparée de notre action. Ainsi nous divisons notre vie en trois parties distinctes: penser, sentir et agir. Donc vous demandez: « L'action est-elle purement physique? L'action est-elle purement mentale, émotionnelle? ».

Pour moi, ces trois choses en sont une seule: dans le fait de penser, sentir et agir il n'y a pas de distinctions. Donc vous pouvez être seul et tranquille pendant quelque temps ou vous pouvez travailler, bouger, agir ; les deux états peuvent être action. Lorsque vous comprendrez cela vous ne ferez pas de séparations entre penser, sentir et agir.

Pour la plupart des gens, le fait de penser n'est qu'une réaction. Si ce n'est qu'une réaction, ce n'est plus penser, parce qu'une réaction n'est pas créatrice. La plupart des gens qui disent qu'ils pensent ne font que suivre aveuglément leurs réactions ; ils ont certains critères, certains idéals, conformément auxquels ils agissent. Ils les ont mémorisés, et lorsqu'ils disent qu'ils pensent, ils ne font que suivre ces mémoires. Une telle limitation n'est pas penser, ce n'est qu'une réaction, un reflet. La vraie pensée n'existe que lorsqu'on découvre la vraie signification de ces critères, de ces préjugés, de ces sécurités.

Pour le mettre différemment, qu'est-ce que l'esprit? L'esprit est la parole, la pensée, la réflexion, la compréhension. C'est tout cela et c'est aussi sentir. Vous ne pouvez pas séparer le sentir du penser ; l'esprit et le cœur sont complets en eux-mêmes. Mais parce que nous avons créé d'innombrables évasions du conflit, surgit l'idée de la pensée séparée du sentiment, séparée de l'action, donc notre vie est fragmentée, incomplète.

QUESTION : Parmi les gens qui vous écoutent il y en a qui sont vieux et faibles par l'esprit et par le corps. Il y en a aussi qui se livrent à des stupéfiants, à la boisson ou au tabac. Que peuvent-ils faire pour se changer lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent le faire même s'ils le désirent.

KRISHNAMURTI : Restez comme vous êtes. Si vous avez réellement l'ardent désir de changer, vous changerez. Voyez-vous, c'est comme je disais: intellectuellement vous voulez changer, mais émotionnellement vous êtes encore attirés par le désir de fumer ou par le réconfort d'une drogue. Donc vous demandez: « Que dois-je faire? Je veux abandonner ceci, mais en même temps je ne veux pas l'abandonner. Je vous prie de me dire comment je peux faire les deux ». Ainsi exprimé cela a l'air amusant, mais c'est réellement ce que vous êtes en train de demander.

Or, si vous abordez le problème pleinement et non pas avec l'idée à la fois que vous voulez et que vous ne voulez pas que vous renoncez ou que vous ne renoncez pas, vous saurez si oui ou non vous voulez réellement fumer. Si vous trouvez que vous voulez réellement, alors fumez. De cette façon vous découvrirez la valeur de cette habitude sans constamment dire qu'elle est futile tout en la continuant. Si vous abordez

un acte complètement, pleinement, vous ne dire ; pas: « Est-ce que je renoncerai ou non à fumer? » Mais maintenant vous voulez fumer parce que cela vous donnera une sensation plaisante et en même temps vous ne voulez pas parce que vous considérez mentalement l'absurdité de la chose. Alors vous vous disciplinez en disant: « Je dois me sacrifier, je dois renoncer à cela ».

QUESTION : Ne pensez-vous pas qu'un homme obtiendra le royaume des deux en une vie, comme celle de Jésus entièrement dédiée au service?

KRISHNAMURTI : J'espère que vous ne serez pas scandalisé lorsque je dirai que l'homme ne peut pas gagner le royaume des cieux de cette façon.

Voyez ce que vous êtes en train de dire: « Par le service j'obtiendrai quelque chose que je désire ». Votre assertion implique que vous ne servez pas complètement. Vous recherchez une récompense par le service. Vous dites: « Par une conduite juste, je connaîtrai Dieu ». En d'autres termes, ce qui vous intéresse ce n'est pas réellement la conduite juste, mais le fait de connaître Dieu, et vous séparez ainsi la conduite juste de Dieu. Mais ce n'est ni par le service, ni par l'amour, ni par l'adoration ni par la prière, mais seulement dans leur action même qu'il y a la vérité, Dieu. Comprenez-vous? Lorsque vous demandez: « Est-ce que j'obtiendrai le royaume des cieux par le service? », votre service n'a pas de signification parce que vous êtes en premier lieu intéressé par le royaume des cieux ; ce qui vous intéresse c'est obtenir quelque chose en retour, c'est une espèce de marché, ainsi qu'est la plus grande partie de votre vie.

Donc, lorsque vous dites: « Par la justice, par l'amour, je parviendrai, je réaliserai », ce qui vous intéresse c'est la réalisation, qui n'est qu'une évasion, une forme d'imitation. Donc votre amour ou votre acte juste n'ont pas de sens. Si vous êtes charitable envers moi parce que je peux vous donner quelque chose en retour, quelle signification a votre charité?

Et voilà tout le processus de notre vie. Nous avons peur de vivre. Ce n'est que lorsque quelqu'un agit devant nos yeux une récompense que nous agissons, et alors nous agissons non point pour l'action elle-même, mais dans le but d'obtenir cette récompense. En d'autres termes, nous agissons pour ce que nous pouvons retirer de notre action. Il en est de même de vos prières. Parce que, pour nous, l'action n'a pas de signification en elle-même, parce que nous croyons que nous avons besoin d'encouragements afin d'agir en toute justice, nous avons placé devant nous une récompense, quelque chose que nous désirons, et nous espérons que cette incitation, que ce jouet nous donnera de la satisfaction. Mais lorsque nous agissons avec ce désir d'une récompense, l'action elle-même n'a pas de signification.

C'est pour cela que je dis que vous êtes empêtrés dans ce processus de récompense et de bénéfice, dans cette entrave engendrée par la peur, qui résulte en conflits. Lorsque vous verrez cela, lorsque vous serez conscients de cela, vous comprendrez que la vie, que la conduite, que le service, que tout a une signification en soi-même ; alors vous n'irez pas dans la vie en vous proposant d'obtenir autre chose, parce que vous saurez que l'action elle-même a une valeur intrinsèque. Alors on n'est pas simplement un réformateur, on est un être humain, on connaît la vie, la vie qui est souple, et par conséquent éternelle.

Frognerstèren, le 8 septembre 1933

## **Frognersetøren, Norvège**

### **3ème Causerie**

### **le 9 septembre 1933**

KRISHNAMURTI : Ce matin je ne ferai que répondre aux questions.

QUESTION : Croyez-vous à l'efficacité de la prière et à la valeur de la prière qui émane d'une sincère sympathie pour l'infortune et la souffrance des autres? La prière, dans son vrai sens, ne peut-elle pas engendrer cette liberté dont vous parlez?

KRISHNAMURTI : Lorsque nous employons le mot prière et je crois que nous l'employons dans un sens très défini. Telle qu'on la comprend généralement, la prière s'adresse à quelqu'un en dehors de nous-même afin de lui demander de nous accorder de la force, de la compréhension, etc.. C'est-à-dire que nous nous adressons à une source extérieure afin d'être aidés. Lorsque vous souffrez et que vous vous adressez à quelqu'un d'autre pour vous soulager de votre souffrance, vous ne faites que créer dans votre esprit, donc dans votre action, une insuffisance, une dualité. De mon point de vue, la prière telle qu'elle est communément comprise n'a pas de valeur. Vous pouvez oublier votre souffrance dans votre prière, mais vous n'avez pas compris la cause de votre souffrance. Vous vous êtes simplement perdus dans la prière ; vous vous êtes suggérés à vous-même certains modes de vie. Donc la prière, dans le sens ordinaire de ce mot, qui consiste à s'adresser à quelqu'un, en vue de soulager la souffrance, n'a pour moi aucune valeur.

Mais, si je puis employer ce mot dans un sens différent je crois qu'il y a une prière qui ne s'adresse pas à quelqu'un pour obtenir une aide, c'est une continuelle vivacité de l'esprit, un état éveillé dans lequel vous comprenez par vous-même. Dans cet état de prière, vous connaissez la cause de la souffrance, la cause de la confusion, la cause d'un problème. La plupart d'entre nous, lorsque nous avons un problème, en cherchons immédiatement une solution. Lorsque nous trouvons une solution, nous pensons avoir résolu le problème, mais nous ne l'avons pas fait. Nous l'avons simplement fuit. La prière, dans le sens conventionnel de ce mot, est un signe d'évasion. Mais j'ai le sentiment que la vraie prière est l'action qui s'accompagne d'un renouveau d'intérêt pour la vie.

(De l'auditoire) : Pensez-vous que la prière d'une mère pour ses enfants puisse être bonne pour eux?

KRISHNAMURTI : Que pensez-vous?

(De l'auditoire) : J'espère qu'elle est bonne pour eux.

KRISHNAMURTI : Que voulez-vous dire par bonne pour eux? N'y a-t-il pas autre chose que l'on puisse faire pour aider? Que peut-on faire pour une personne lorsqu'elle souffre? On peut lui donner de la sympathie et de l'affection. Supposez que je souffre parce que j'aime quelqu'un qui ne m'aime pas en retour, et qu'il se trouve que je sois votre fils. Votre prière ne soulagera pas ma souffrance. Qu'arrive-t-il? Vous discutez la question avec moi, mais la douleur persiste parce que je veux cet amour. Que désirez-vous faire lorsque vous voyez quelqu'un souffrir que vous aimez? Vous voulez aider ; vous voulez retirer la souffrance de cette personne. Mais vous ne le pouvez pas parce que sa souffrance est sa prison. Elle est la prison qu'il a créée lui-même,

une prison que vous ne pourrez pas retirer ; mais ceci ne veut pas dire que votre attitude doive être une attitude d'indifférence.

Or, lorsque quelqu'un que vous aimez souffre, et que vous ne pouvez rien pour lui, vous vous retournez vers la prière, en espérant que quelque miracle surviendra qui allégera sa douleur ; mais si vous comprenez que la souffrance est causée par l'ignorance créée par cette personne elle-même, vous comprendrez que vous pourrez lui accorder votre sympathie et votre affection, mais que vous ne pourrez pas retirer sa souffrance.

(De l'auditoire) : Mais nous voulons soulager notre propre souffrance.

KRISHNAMURTI : Ça c'est différent.

QUESTION : Vous dites « abordez toutes les expériences telles qu'elles viennent ». Mais que dites-vous d'infortunes terribles telles que celle d'un condamné à la prison à perpétuité ; ou celle d'être brûlé vivant pour des opinions politiques ou religieuses ; infortunes qui ont été le lot de nombreux humains ? Demanderiez-vous à ces personnes de se soumettre à ces infortunes et de ne pas essayer de les surmonter ?

KRISHNAMURTI : Supposez que je commette un meurtre ; alors la société me met en prison parce que j'ai commis quelque chose de foncièrement mal. Ou supposez qu'une force du dehors me contraigne à faire quelque chose que vous désapprouvez, et que vous, en retour, me fassiez du mal. Que puis-je faire ? Supposez que, dans quelques années, vous, dans ce pays, décidiez que vous ne me voulez pas ici à cause de ce que je dis. Que pourrais-je faire ? Je ne pourrais pas venir ici. N'est-ce pas, après tout, l'esprit qui attribue une valeur à ces mots fortune et infortune ? Si j'ai une certaine croyance et que je suis emprisonné à cause de cela, je ne considère pas cet emprisonnement comme une souffrance, parce que la croyance est véritablement mienne. Supposez que je crois en quelque chose, non pas en quelque chose d'extérieur, mais en quelque chose qui soit réellement à moi ; si je suis puni à cause de cette croyance, je ne considérerai pas cette punition comme une souffrance, car la croyance pour laquelle je suis puni n'est pas pour moi une simple croyance, mais une réalité.

QUESTION : Vous avez parlé contre l'esprit d'acquisition à la fois spirituel et matériel. Est-ce que la contemplation ne nous aide pas à comprendre et à aborder la vie complètement ?

KRISHNAMURTI : Est-ce que la contemplation n'est pas l'essence même de l'action ? Aux Indes, il y a des personnes qui se retirent de la vie, du contact quotidien des hommes, et qui se retirent dans les bois afin de contempler et de trouver Dieu. Appelez-vous cela de la contemplation ? Je ne l'appellerai pas de la contemplation ; ce n'est qu'une évasion hors de la vie. Du fait d'aborder la vie pleinement, naît la contemplation. La contemplation est l'action.

La pensée, lorsqu'elle est complète, est action. L'homme qui, dans le but de penser, se retire du contact quotidien de la vie, fait de sa vie quelque chose de pas naturel, pour lui la vie est une confusion. Notre recherche même de Dieu, de la vérité est une évasion. Nous cherchons parce que nous pensons que la vie que nous vivons est laide, monstrueuse. Vous dites « si je comprends qui a créé cette chose, je comprendrai la création ; je me retirerai de ceci et j'irai vers cela ». Mais si, au lieu de vous retirer, vous essayiez de comprendre la cause de la confusion dans cette confusion même, alors, dans l'acte de trouver, votre découverte détruirait ce qui est faux.

A moins que vous n'ayez connu la vérité, vous ne pouvez pas savoir ce que c'est. Ni des pages de description ni l'habile jonglerie intellectuelle des hommes ne peut vous dire ce que c'est. Vous ne pouvez connaître la vérité que par vous-même, et vous ne pouvez la connaître que lorsque vous avez libéré votre esprit des divisions. Si l'esprit n'est pas libre, vous ne faites que créer des contraires, et ces contraires deviennent vos idéals tels que Dieu, la Vérité.

Si je suis prisonnier de la souffrance, de la douleur, je crée l'idée de paix, l'idée de tranquillité. Je crée l'idée de vérité conformément à ce qui me plaît et à ce qui me déplaît, et, par conséquent, cette idée ne peut pas être vraie. Pourtant, c'est cela ce que nous faisons constamment. Lorsque nous contemplons comme nous le faisons en général, nous ne faisons qu'essayer d'échapper à la confusion. Mais, dites-vous, « lorsque je suis pris dans la confusion je ne peux pas comprendre, je dois m'en échapper afin de comprendre ». C'est-à-dire que vous essayez d'apprendre par la souffrance.

Mais ainsi que je le vois, vous ne pouvez rien apprendre par la souffrance, bien qu'il ne faille pas vous en retirer. La fonction de la souffrance est de vous donner un choc très violent ; l'éveil provoqué par ce choc vous donne de la douleur et alors vous dites « je vais chercher à voir ce que je puis apprendre par cela ». Mais si, au lieu de dire cela, vous demeurez éveillé pendant le choc de la souffrance, cette expérience engendrera la compréhension.

La compréhension réside dans la souffrance elle-même non en dehors d'elle ; c'est la souffrance elle-même qui libère de la souffrance.

(De l'auditoire) : Vous disiez, l'autre jour, que l'introspection est destructive, mais je crois qu'analyser la a de la souffrance donne de la sagesse.

KRISHNAMURTI : La sagesse n'est pas une analyse. Vous souffrez, et par l'analyse vous essayez de trouver la cause, c'est-à-dire que vous êtes en train d'analyser un événement mort, une cause qui est déjà dans le passé. Ce qu'il vous faut faire, c'est trouver la cause de la souffrance au moment même de la souffrance. En analysant la souffrance, vous n'en découvrez pas la cause. Vous ne faites qu'analyser la cause d'un acte particulier. Alors, vous dites : « J'ai compris la cause de cette souffrance-là ». Mais, en réalité, vous n'avez appris qu'à éviter la souffrance ; vous n'en avez pas libéré votre esprit. Ce processus d'accumulation, cette façon que l'on a d'apprendre au moyen de l'analyse d'un acte particulier ne donne pas la sagesse. La sagesse n'est engendrée que lorsque la conscience de soi, qui est le créateur, la cause de la souffrance, est dissoute. Est-ce que ceci est difficile ?

Qu'arrive-t-il lorsque nous souffrons ? Nous voulons un soulagement immédiat, donc nous acceptons tout ce qui nous est offert. Nous examinons superficiellement pour le moment et nous disons que nous avons appris. Lorsque cette drogue se montre insuffisante à nous apporter un soulagement, nous en prenons une autre, mais la souffrance continue. N'est-ce pas ainsi ? Mais lorsque vous souffrez complètement, pleinement, pas superficiellement, alors quelque chose se produit ; lorsque toutes les échappatoires que votre esprit a inventées ont été comprises et bloquées, il ne reste que la seule souffrance, et alors vous la comprenez. Il n'y a pas de cessation au moyen de drogues intellectuelles. Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, la vie selon moi n'est pas une série d'études ; et, pourtant, nous considérons la vie comme si elle était une école pour apprendre les choses, comme si elle était une souffrance en vue d'apprendre ; comme si chaque chose ne nous servait que comme un moyen en vue d'une autre chose. Vous dites que si vous pouvez apprendre à contempler vous aborderez la vie pleinement, tandis que je dis : Si votre action est complète, c'est-à-dire si votre esprit et votre cœur sont en harmonie, cette action est une contemplation qui ne comporte pas d'effort.

QUESTION : Est-ce qu'un pasteur qui s'est libéré des doctrines peut encore être un pasteur de l'église luthérienne ?

KRISHNAMURTI : Je crois qu'il ne restera pas dans son ministère. Qu'appellez-vous un pasteur ? Quelqu'un qui vous donne ce dont vous avez besoin spirituellement, c'est-à-dire le confort ? Sûrement j'ai déjà répondu à cette question. Vous vous adres-

sez à des médiateurs pour qu'ils vous aident. Vous me transformez, moi aussi, en un pasteur, en un pasteur sans doctrine, mais, pourtant, vous me considérez comme un pasteur. Mais je crains que je ne le sois pas. Je ne veux rien vous donner. Une des doctrines conventionnellement acceptées est que d'autres peuvent vous conduire vers la vérité, que grâce à la souffrance d'un autre vous pourrez comprendre la vérité ; mais je dis que personne ne peut vous conduire vers la vérité.

QUESTION : Mais supposez que ce pasteur soit marié et qu'il dépende de sa position pour vivre?

KRISHNAMURTI : Vous dites que si ce pasteur renonce à sa position, sa femme et ses enfants en souffriraient, ce qui serait une réelle souffrance pour lui ainsi que pour sa femme et ses enfants. Devrait-il renoncer? Supposez que je sois un pasteur ; que je ne crois plus en des églises, et que je sente la nécessité, au contraire, de m'en libérer. Considérerais-je ma femme et mes enfants? Non. Cette décision exige une grande compréhension.

QUESTION : Vous avez dit que la mémoire est une expérience qui n'a pas été comprise. Est-ce que cela veut dire que nos expériences n'ont pas de valeur pour nous? Et pourquoi est-ce qu'une expérience pleinement comprise ne laisse pas de mémoire?

KRISHNAMURTI : Je crains que la plupart des expériences que l'on a ne sont d'aucune valeur. Vous répétez sans fin la même chose, tandis que pour moi l'expérience réellement comprise libère l'esprit de toute recherche en vue d'expériences. Vous affrontez un incident grâce auquel vous espérez apprendre, dont vous espérez tirer un profit, et vous multipliez les expériences l'une après l'autre. Avec cette idée de sensation, de connaissance et d'acquisition, vous abordez différentes expériences, vous les abordez avec un esprit rempli de préjugés. Ainsi, vous employez les expériences qui viennent à vous uniquement comme des moyens pour obtenir autre chose, pour vous enrichir émotionnellement et mentalement, ou pour avoir du plaisir. Vous croyez que ces expériences n'ont pas de valeur intrinsèque, vous ne les considérez que dans la mesure où vous pensez en retirer quelque chose.

Où existe un besoin intérieur, la mémoire doit exister aussi, qui crée le temps. Et la plupart des esprits, étant empêtrés dans le temps, abordent la vie avec cette limitation. C'est-à-dire que, enchaînés par cette limitation, ils essaient de comprendre quelque chose qui n'a pas de limite. Donc, il y a conflit. En d'autres termes, les expériences desquelles nous essayons d'apprendre sont engendrées par des réactions. Mais on n'apprend jamais rien de l'expérience ni au moyen de l'expérience.

La personne qui pose la question veut savoir pourquoi une expérience pleinement comprise ne laisse pas de mémoire? Nous sommes solitaires, vides, étant conscients de ce vide, de cette solitude, nous nous retournons vers l'expérience afin de remplir ce vide. Nous disons: « J'apprendrai de l'expérience ; laissez mon esprit se remplir de cette expérience qui détruira la solitude ». L'expérience détruit en effet la solitude, mais elle nous rend superficiel. C'est ce que nous faisons toujours ; mais si nous nous rendons compte que ce besoin même crée la solitude, la solitude disparaîtra.

QUESTION : Je me rends compte des empêtrements et de la confusion de rattachement dans la pensée et dans l'émotion que constituent la richesse et la variété de ma vie. Comment puis-je apprendre à être détaché de l'expérience dont il semble que je ne puisse échapper?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous être détaché? Parce que l'attachement vous fait souffrir. La possession est un conflit dans lequel existent la jalousie, une continuelle surveillance, une lutte sans fin.

L'attachement vous fait souffrir ; donc, vous dites: « Laissez-moi être détaché ». C'est-à-dire que votre détachement n'est qu'une façon de fuir la douleur. Vous dites: « Laissez-moi trouver une voie, un moyen par lequel je ne souffrirai plus ». Dans l'attachement, il y a un conflit qui vous éveille, qui vous secoue et, afin de ne pas vous réveiller, vous aspirez au détachement. Vous allez dans la vie en désirant l'opposé exact de ce qui provoque en vous la douleur, et ce désir même n'est qu'une évasion de cette lutte dans laquelle vous êtes pris.

Il ne s'agit pas d'apprendre le détachement, mais de rester éveillé. L'attachement vous cause de la douleur. Mais si au lieu d'essayer d'échapper, vous essayez de rester éveillé, vous abordez ouvertement chaque expérience et vous la comprenez. Si vous êtes attaché et que vous êtes satisfait de cet état, vous n'éprouvez aucun trouble. Ce n'est que dans les moments de douleur et de souffrance que vous voulez le contraire qui, vous le pensez, vous apportera un soulagement. Si vous êtes attaché à une personne et que vous éprouvez la paix et la tranquillité, tout va sans heurt pendant un certain temps ; puis, quelque chose survient qui vous donne de la douleur. Considérez, par exemple, un mari et une femme: dans leur possession, dans leur amour, il y a un aveuglement complet, un bonheur. La vie coule sans heurt jusqu'à ce que quelque chose arrive: il peut la quitter, ou elle peut tomber amoureuse de quelqu'un d'autre. Alors, il y a douleur. Dans une telle douleur, dans une telle situation, vous vous dites à vous-même: « Je dois apprendre le détachement », mais si vous aimez de nouveau, vous répétez la même chose. Et encore: lorsque vous éprouvez de la douleur dans votre attachement, vous désirez son contraire. C'est cela la nature humaine ; c'est cela ce que veut tout être humain.

Donc, il n'est pas question d'acquérir le détachement. Il s'agit de voir l'absurdité de l'attachement lorsque vous souffrez dans votre attachement. Alors, vous n'allez pas vers le contraire. Mais qu'arrive-t-il? Vous voulez être attachés et, en même temps, vous voulez être détachés, et dans ce conflit est la douleur. Si dans la douleur elle-même vous vous rendez compte de la finalité de la douleur, si vous n'essayez pas de vous enfuir vers le contraire, cette douleur même vous libérera à la fois de l'attachement et du détachement.

Frognersetèren, le 9 septembre 1933



## **Oslo, Norvège**

### **Causerie au Coliseum**

### **le 10 septembre 1933**

Amis,

Vous savez, nous passons d'une croyance à une autre croyance, d'une expérience à une autre expérience, en recherchant et en espérant obtenir une compréhension permanente qui nous donne l'illumination et la sagesse ; et, en faisant cela, nous espérons découvrir par nous-même ce qu'est la vérité. Alors, nous commençons à rechercher la vérité, Dieu, ou la vie. Or, pour moi, cette recherche même de la vérité est une négation de la vérité, car cette vie éternelle, cette vérité ne peut être comprise que lorsque l'esprit et le cœur sont libres de toute idée, de toute doctrine, de toute croyance et lorsque nous comprenons la vraie fonction de l'individualité.

Je dis qu'il y a une vie éternelle que je connais et dont je parle, mais il est impossible de la comprendre en la recherchant. Quelle est actuellement notre recherche ? Elle est une façon de fuir nos souffrances quotidiennes, nos confusions et nos conflits ; elle est une fuite hors de la confusion de l'amour dans lequel se livre la constante bataille de la possession et de la jalousie ; une fuite hors de la continuelle lutte pour l'existence. Donc, nous nous disons : « Si je peux comprendre ce qu'est la vérité, si je peux découvrir ce qu'est Dieu je comprendrais et je conquérerais la confusion, la lutte, la douleur, les innombrables batailles du choix. Laissez-moi donc découvrir ce qui est, et, en comprenant cela je comprendrais la vie quotidienne dans laquelle il y a tant de souffrances ». Pour moi, la compréhension de la vérité ne réside pas dans sa recherche ; elle consiste à comprendre la vraie signification de toutes choses ; l'entière signification de la vérité est dans le transitoire et non en dehors de lui.

Donc notre recherche de la vérité n'est qu'une évasion. Notre recherche et notre enquête, notre étude des philosophies, notre imitation de systèmes éthiques et nos continuels tâtonnements vers cette réalité dont je dis qu'elle existe, ne sont que des voies d'évasion. Comprendre cette réalité, c'est comprendre la cause de nos divers conflits, de nos luttes, de nos souffrances ; mais, à cause du désir que nous avons d'échapper à ce conflit, nous avons construit des moyens nombreux et subtils pour éviter le conflit, et dans lesquels nous nous abritons. Ainsi, la vérité devient simplement un autre refuge dans lequel l'esprit et le cœur viennent se reconforter.

Mais cette idée même du réconfort est une entrave ; cette conception même d'où nous retirons une consolation n'est qu'une fuite hors du conflit de la vie quotidienne. Pendant des siècles, nous avons construit des chemins d'évasion, tel que l'autorité ; cela peut être l'autorité des valeurs sociales, ou de l'opinion publique, ou de doctrines religieuses ; cela peut être un critérium extérieur, tel que ceux que les gens les plus instruits écartent aujourd'hui, ou un critérium intérieur tel que ceux que l'on se crée après avoir écarté les valeurs extérieures. Mais un esprit qui a de la considération pour l'autorité, c'est-à-dire un esprit qui accepte sans discuter, un esprit qui imite, ne peut pas comprendre la liberté de la vie. Donc, bien que nous ayons construit au cours des siècles passés cette autorité qui nous donne une paix momentanée, une consolation momentanée, un réconfort transitoire, cette autorité n'est devenue que

notre évasion. Il en est de même de l'imitation, de l'imitation de modèles, de l'imitation d'un système ou d'une méthode de vie ; pour moi, cela aussi est une entrave. Et notre recherche d'une certitude n'est qu'une voie d'évasion ; nous voulons être certains, nos esprits désirent s'accrocher à des certitudes, de façon que nous puissions considérer la vie de cet arrière-plan ; de façon que nous puissions prendre notre point de départ de cet abri.

Pour moi, toutes ces entraves empêchent l'action naturelle et spontanée qui seule libère l'esprit et le cœur de façon que l'homme puisse vivre harmonieusement, de façon que l'homme puisse comprendre la vraie fonction de l'individualité.

Lorsque nous souffrons, nous cherchons la certitude, nous voulons nous retourner vers des valeurs qui nous réconforteront, et ce réconfort n'est que de la mémoire. Alors, encore une fois, nous reprenons contact avec la vie, et nous éprouvons de nouveau de la souffrance. Nous croyons que la souffrance nous fait apprendre, que nous recueillons la compréhension de la souffrance. Une croyance, une idée ou une théorie nous donne une satisfaction momentanée lorsque nous souffrons, et à cause de cette satisfaction, nous croyons avoir compris ou avoir récolté de la compréhension de cette expérience. Ainsi, nous passons d'une souffrance à une autre souffrance, en apprenant la façon de nous ajuster aux conditions extérieures. C'est-à-dire que nous ne comprenons pas le réel mouvement de la souffrance, nous devenons simplement de plus en plus rusés et subtils dans nos rapports avec la souffrance. Voilà en quoi la civilisation moderne et la culture sont superficielles ; de nombreuses théories, de nombreuses explications de nos souffrances nous sont offertes, et nous nous abritons dans ces explications et dans ces théories, en allant d'une expérience à une autre, en souffrant, en apprenant et en espérant à travers tout cela trouver la sagesse.

Je dis que la sagesse ne peut pas être achetée. La sagesse ne réside pas\* dans le processus de l'accumulation ; elle n'est pas le résultat d'innombrables expériences ; elle n'est pas acquise par l'étude. La sagesse, qui est la vie elle-même, ne peut être comprise que lorsque l'esprit est libre de ce sens de la recherche, de ce sens du confort, de cette imitation, parce que ce ne sont là que des voies d'évasion que nous avons cultivées pendant des siècles.

Si vous examinez la structure de notre pensée, de notre émotion, de toute notre civilisation, vous verrez qu'elle n'est qu'un processus d'évasion, un processus de conformisme. Lorsque nous souffrons, notre réaction immédiate est le désir d'un soulagement, d'une consolation, et nous acceptons les théories que l'on nous offre sans essayer de découvrir la cause de notre souffrance ; c'est-à-dire que nous sommes momentanément satisfaits, nous vivons superficiellement, et, ainsi, nous ne découvrons pas profondément par nous-même la cause de notre souffrance.

Laissez-moi dire cela différemment: bien que nous ayons des expériences, ces expériences ne nous maintiennent pas éveillés, mais au contraire elles nous endorment, parce que nos esprits et nos cœurs ont été entraînés pendant des générations à ne pas faire autre chose qu'imiter et se conformer. Après tout, lorsqu'il y a une souffrance, de quelque nature qu'elle soit, nous ne devrions pas nous adresser à elle pour qu'elle nous enseigne, mais bien plutôt pour qu'elle nous maintienne éveillés de façon que nous puissions aborder la vie avec une lucidité complète, et non dans cet état demi-conscient dans lequel la plupart des êtres humains abordent la vie.

J'expliquerai ceci encore une fois afin de le rendre clair, car si vous comprenez cela vous comprendrez naturellement ce que je dirai tout à l'heure.

Je dis que la vie n'est pas un processus d'études, d'accumulation, la vie n'est pas une école dans laquelle on ait à passer des examens au sujet de ce que l'on a appris, de ce que l'on a appris par les expériences, ou par les actions, ou par la souffrance. La

vie est faite pour être vécue et non pour qu'on y apprenne quoi que ce soit. Si vous considérez la vie comme quelque chose dont vous devez retirer un enseignement, vous n'agissez que superficiellement. Je veux dire que si l'action, si la vie quotidienne ne sont que des moyens en vue de récompenses, en vue d'une fin, l'action elle-même n'a pas de valeur. Mais lorsque vous avez une expérience vous dites que par elle vous devez apprendre, vous devez la comprendre. Donc l'expérience elle-même n'a pas de valeur pour vous parce que vous êtes à la recherche d'un bénéfice au moyen de la souffrance, de l'action, de l'expérience. Mais pour comprendre l'action complètement, ce qui, pour moi, est l'extase de la vie, l'extase qui est immortalité, l'esprit doit être libre de l'idée d'acquisition, de l'idée qu'il faille apprendre par l'expérience, par l'action. Mais notre esprit et notre cœur sont tous les deux empêtrés dans cette idée d'acquisitions, dans cette idée que la vie est un moyen en vue d'autre chose. Et lorsque vous voyez à quel point cette conception est fausse, vous ne traitez pas la souffrance comme un moyen en vue d'une fin. Alors vous ne vous réconfortez plus dans des idées, dans des croyances, vous ne vous abritez plus dans des critères de pensée ou d'émotion ; vous commencez alors à être pleinement conscient, non dans le but de savoir ce que vous pourrez en récolter, mais afin de libérer intelligemment l'action de l'imitation et de la recherche d'une récompense. En d'autres termes, vous voyez la signification de l'action et non pas simplement le profit qu'elle doit vous apporter.

Mais la plupart des esprits sont prisonniers de cette idée d'acquisition, de cette recherche d'une récompense. La souffrance survient pour les éveiller de cette illusion, pour les éveiller de leur état semi-conscient, mais non pas pour leur apprendre une leçon. Lorsque l'esprit et le cœur agissent avec un sens de dualité, en créant ainsi des oppositions, il doit y avoir conflit et souffrance. Qu'arrive-t-il lorsque vous souffrez ? Vous recherchez un soulagement immédiat, que ce soit dans la boisson ou dans l'amusement ou dans l'idée de Dieu. Pour moi, tout cela c'est la même chose, car ce ne sont que des voies d'évasion que la subtilité de l'esprit a créées en faisant de la souffrance une chose superficielle. Donc je dis, devenez pleinement conscient de vos actions quelles qu'elles puissent être, alors vous percevrez la façon dont votre esprit est constamment en train de trouver des évasions ; vous verrez que vous n'êtes pas en train d'aborder complètement les expériences, avec tout votre être, mais seulement partiellement, semi-consciemment.

Nous avons construit de nombreux obstacles qui sont devenus des refuges dans lesquels nous nous abritons au moment de la douleur. Ces abris ne sont que des fuites et n'ont donc en eux-mêmes aucune valeur intrinsèque. Mais pour savoir quels sont ces refuges, ces fausses valeurs que nous avons créées autour de nous, qui nous tiennent et nous emprisonnent, nous ne devons pas essayer d'analyser les actions qui prennent ces refuges comme point de départ. Pour moi, l'analyse est la négation même de l'action complète. On ne peut pas comprendre un obstacle en l'examinant. Il n'y a pas de compréhension dans l'analyse d'une expérience passée, parce qu'elle est morte ; il n'y a compréhension que dans l'action vivante et dans le présent. Donc l'analyse intérieure est destructive. Mais découvrir les innombrables barrières qui nous entourent c'est devenir pleinement conscient, c'est devenir pleinement lucide dans toute action qui se produit autour de nous ou dans tout ce que nous faisons. Alors tous les obstacles passés, tels que la tradition, l'imitation, la peur, les réactions défensives, le désir de la sécurité et de la certitude, tout cela entre en activité ; et ce n'est que dans ce qui est actif qu'il y a compréhension. Dans cette flamme de lucidité, l'esprit et le cœur se libèrent de toutes les entraves, de toutes les fausses valeurs ; alors il y a libération dans l'action, et cette libération est la liberté de la vie qui est immortalité.

QUESTION : Est-ce seulement par la souffrance et la douleur que l'on peut s'éveiller à la réalité de la vie ?

KRISHNAMURTI : La souffrance est la chose avec laquelle nous sommes le plus familiers, avec qui nous vivons constamment. Nous connaissons l'amour et sa joie, mais dans leur sillage surgissent de nombreux conflits. Tout ce qui nous donnera le plus grand des chocs, que nous appelons la souffrance, nous maintiendra éveillés afin d'aborder la vie pleinement, nous aidera à écarter les nombreuses illusions que nous avons créées autour de nous. Ce n'est pas seulement la souffrance ou le conflit qui nous tiennent éveillés, mais n'importe quoi qui nous donne un choc, qui nous fasse douter de toutes les fausses valeurs et des critères que nous avons créés autour de nous dans notre recherche de la sécurité. Lorsque vous souffrez profondément, vous devenez complètement lucide, et dans cette intensité de lucidité vous découvrez les vraies valeurs. Ceci libère l'esprit de la création de nouvelles illusions.

QUESTION : Pourquoi ai-je peur de la mort? et qu'y a-t-il au delà de la mort?

KRISHNAMURTI : Je crois qu'on a peur de la mort parce que l'on a le sentiment que l'on n'a pas vécu. Si vous êtes un artiste, vous pouvez avoir peur que la mort vous emporte avant que vous n'ayez fini votre œuvre. Vous avez peur parce vous n'avez rien accompli. Ou, si vous êtes un homme dans la vie ordinaire, sans capacités spéciales, vous avez peur parce que vous non plus vous n'avez rien accompli. Vous dites: « Si on m'arrache à mon accomplissement, qu'y a-t-il? Comme je ne comprends pas cette confusion, ce labeur, ce choix et ce conflit incessants, existe-t-il pour moi une nouvelle opportunité? » Vous avez peur de la mort lorsque vous ne vous êtes pas accomplis dans l'action ; c'est-à-dire que vous avez peur de la mort lorsque vous n'abordez pas la vie pleinement, complètement, avec une plénitude de l'esprit et du cœur. Donc la question n'est pas de savoir pourquoi vous avez peur de la mort, mais plutôt qu'est-ce qui vous empêche d'aborder la vie pleinement. Tout doit s'user et mourir. Mais si vous avez la compréhension qui vous permet d'aborder la vie pleinement, en cela il y a une vie éternelle, l'immortalité sans commencement ni fin, et il n'y a pas de peur de la mort. Encore une fois il ne s'agit pas de savoir comment se libérer de la peur de la mort, mais comment aborder la vie pleinement, comment l'aborder de telle façon qu'il y ait épanouissement.

Pour aborder la vie pleinement on doit être libéré de toutes les valeurs défensives. Mais nos esprits et nos cœurs sont étouffés par ces valeurs qui rendent notre action incomplète, et par conséquent il y a la peur de la mort. Pour trouver les vraies valeurs, pour être libre de cette continuelle peur de la mort, et du problème de l'au-delà, il vous faut connaître la vraie fonction de l'individu, à la fois dans ses fonctions créatrices et dans la collectivité.

Passons maintenant à la seconde partie de la question: Qu'y a-t-il après la mort? Y a-t-il un "au-delà? Savez-vous pourquoi une personne pose habituellement de telles questions, pourquoi elle veut savoir ce qu'il y a de l'autre côté? Elle interroge parce qu'elle ne sait pas comment vivre dans le présent ; elle est moins vivante que morte. Elle dit « laissez-moi découvrir ce qui vient après la mort », parce qu'elle n'a pas la vivacité de comprendre cet éternel présent. Pour moi, ce présent est l'éternité ; l'éternité demeure dans le présent et non dans le futur. Mais pour la personne qui pose une telle question, la vie a été toute une série d'expériences sans accomplissement, sans sagesse. Donc, pour elle, l'au-delà offre beaucoup plus d'attrait que le présent et de là surgissent les innombrables questions concernant la vie dans le présent. L'homme qui s'enquiert sur l'au-delà est déjà mort. Si vous vivez dans l'éternel présent, l'au-delà n'existe pas, car la vie n'est pas divisée en passé, présent et futur. Alors il y a une totalité, et en cela est l'extase de la vie.

QUESTION : Croyez-vous que les communications avec les esprits des morts soient une aide à la compréhension de la vie dans sa totalité?

KRISHNAMURTI : Pourquoi devriez-vous croire que les morts vous aideraient plus que les vivants? Parce que les morts ne peuvent vous contredire, ils ne peuvent pas vous démentir, tandis que les vivants le peuvent. En communiquant avec les morts, vous pouvez vous livrer à des fantaisies, par conséquent vous vous adressez aux morts plutôt qu'aux vivants pour vous aider. Pour moi, la question n'est pas de savoir s'il existe une vie au-delà de ce que nous appelons la mort ; il ne s'agit pas de savoir si nous pouvons communiquer avec les esprits des morts ; pour moi, tout cela n'a aucun rapport avec ce que je dis. Certaines personnes disent que l'on peut communiquer avec l'esprit des morts, d'autres disent qu'on ne peut pas. Pour moi, la discussion me semble avoir très peu de valeur ; car pour comprendre la vie avec ses rapides changements, avec sa sagesse, vous ne pouvez pas demander à quelqu'un de vous délivrer des illusions que vous avez créées. Ni les morts ni les vivants ne peuvent vous libérer de vos illusions. Ce n'est que dans un renouveau d'intérêt pour la vie, dans une constante vivacité de l'esprit et du cœur qu'il y a une vie harmonieuse, accomplissement et richesse de vie.

QUESTION : Quelle est votre opinion concernant le problème sexuel et celui de l'ascétisme à la lumière de la crise sociale actuelle?

KRISHNAMURTI : N'abordons pas ce problème, si je puis le suggérer, du point de vue de la condition présente, parce que les conditions ne font que changer. Considérons plutôt le problème lui-même, car si vous comprenez le problème, la crise actuelle pourrait aussi être comprise.

Le problème du sexe, qui semble troubler tant de personnes, a surgit parce que nous avons perdu la flamme créatrice, cette façon harmonieuse de vivre. Nous sommes devenus de simples machines à imiter ; nous avons fermé la porte à la pensée et à l'émotion créatrice ; nous sommes constamment en train de nous conformer ; nous sommes enchaînés par l'autorité, par l'opinion publique, par la peur, et ainsi nous nous trouvons en face du problème sexuel. Mais si l'esprit et le cœur se libèrent du sens de l'imitation, des fausses valeurs, de l'exagération de l'intellect, et s'ils libèrent ainsi leur propre fonction créatrice, le problème n'existe pas. Il a acquis une grande importance parce que nous aimons éprouver une sécurité, parce que nous pensons que le bonheur réside dans le sens possessif. Mais si nous comprenons la vraie signification de la possession et sa nature illusoire, l'esprit et le cœur sont libérés à la fois de la possession et de la non-possession.

Il en est de même au sujet de la seconde partie de la question qui concerne l'ascétisme. Lorsque nous nous trouvons en face d'un problème (dans ce cas-ci c'est le problème de la possession), nous croyons pouvoir le résoudre et le comprendre en allant vers son contraire. Je viens d'un pays où l'ascétisme est dans notre sang. Le climat encourage cette coutume. L'Inde est chaude, et là il vaut beaucoup mieux posséder très peu de choses, s'asseoir à l'ombre d'un arbre et discuter philosophie, ou se retirer entièrement des conflits harassants de la vie et s'en aller seul dans les bois pour méditer. La question de l'ascétisme surgit aussi lorsqu'on est l'esclave des possessions.

L'ascétisme n'a pas de valeur intrinsèque. Lorsque vous le pratiquez, vous ne faites que fuir de la possession à son contraire, qui est l'ascétisme. C'est comme l'homme qui cherche le détachement parce qu'il éprouve de la douleur dans l'attachement. « Laissez-moi être détaché », dit-il. Et de même vous dites: « Je deviendrai un ascète », car la possession crée la souffrance. Ce que vous faites c'est simplement ailler de la possession à la non-possession, ce qui est une autre forme de la possession. Mais dans ce déplacement aussi il y a un conflit parce que vous ne comprenez pas la vraie signification de la possession. Vous cherchez dans la possession le confort ; vous croyez que le bonheur, la sécurité, les flatteries de l'opinion publique résident dans le fait de posséder beaucoup d'objets, que ce soit des idéals, des vertus, des terres ou des

titres. Parce que nous croyons que la sécurité, le bonheur et le pouvoir résident dans la possession, nous accumulons, nous nous efforçons de posséder, nous luttons, et nous entrons en concurrence les uns avec les autres, nous nous étouffons et nous nous exploitons mutuellement. C'est cela ce qui se produit à travers le monde, et un esprit rusé dit: « Devenons des ascètes, ne possédons plus, devenons des esclaves de l'ascétisme ; faisons des lois pour que l'homme ne possède plus ». En d'autres termes, vous ne faites que quitter une prison pour une autre en appelant la nouvelle prison d'un autre nom. Mais si vous comprenez réellement la valeur transitoire de la possession, vous ne devenez ni un ascète ni une personne surchargée du désir de la possession, alors vous êtes un vrai être humain.

QUESTION : J'ai eu l'impression que vous avez un certain mépris pour l'acquisition des connaissances. Voulez-vous dire que l'éducation ou l'étude des livres, comme par exemple l'étude de l'histoire ou de la science, n'a pas de valeur? Voulez-vous dire que vous n'avez vous-même rien appris de ceux qui vous ont enseigné?

KRISHNAMURTI : Je parle de vivre une vie complète, une vie humaine, et aucune quantité d'explications, soit scientifiques, soit historiques ne délivrera votre esprit et votre cœur de la souffrance. Vous pouvez étudier, vous pouvez apprendre l'encyclopédie, mais vous êtes un être humain, actif. Vos actions sont volontaires, votre esprit est souple, et vous ne pouvez pas le suffoquer par les connaissances. Les connaissances sont nécessaires, la science est nécessaire. Mais si votre esprit est pris dans des explications, et si la cause de la souffrance est expliquée intellectuellement de façon que vous l'éloignez, vous vivez une vie superficielle, une vie sans profondeur. Et c'est cela ce qui vous arrive. Notre éducation nous rend de plus en plus creux ; elle ne nous enseigne ni la profondeur des sentiments ni la liberté de la pensée, et nos vies sont inharmonieuses.

La personne qui pose la question voudrait savoir si je n'ai pas appris de mes maîtres. J'ai peur de n'avoir rien appris parce qu'il n'y a rien à apprendre. Quelqu'un peut vous enseigner à jouer du piano, à résoudre des problèmes de mathématiques ; on peut vous enseigner les principes nécessaires à l'ingénieur ou la technique de la peinture, mais personne ne peut vous enseigner l'épanouissement créateur qui est la vie elle-même. Et pourtant vous voulez toujours qu'on vous enseigne. Vous dites: « Enseignez-moi la technique de la vie et je saurai ce qu'est la vie ». Je dis que ce désir même d'une méthode, de cette idée même détruit votre liberté d'action et que celle-ci est la liberté de la vie elle-même.

QUESTION : Vous dites que personne ne peut nous aider sauf nous-même. Ne croyez-vous pas que la vie du Christ a été une rémission pour nos péchés? Ne croyez-vous pas en la grâce divine?

KRISHNAMURTI : Ce sont des mots que j'ai peur de ne pas comprendre. Si vous voulez dire que quelqu'un peut vous sauver, alors je vous dis que personne ne peut vous sauver. Cette idée qu'un autre peut vous sauver est une illusion confortable. La grandeur de l'homme c'est que personne ne peut l'aider ou le sauver si ce n'est lui-même. Vous avez l'idée qu'un dieu extérieur peut vous montrer une issue à travers les conflits et les labyrinthes de la vie ; qu'un maître, qu'un sauveur de l'homme peut nous montrer la voie, peut nous faire sortir, peut nous conduire en dehors des prisons que nous avons créées nous-mêmes. Si une personne quelle qu'elle soit vous donne la liberté, méfiez-vous de cette personne, parce que vous ne ferez que créer de nouvelles prisons par votre manque de compréhension. Mais si vous doutez, si vous êtes éveillé, alerte, constamment conscient de votre action, votre vie est harmonieuse ; alors votre action est complète, car elle est engendrée par l'harmonie créatrice, et c'est cela le vrai accomplissement.

QUESTION : Quelle que soit l'activité qu'une personne entreprenne, comment peut-elle faire autre chose qu'un travail de replâtrage tant qu'elle n'a pas atteint la réalisation de la vérité?

KRISHNAMURTI : Vous croyez que le travail et l'assistance peuvent aider ceux qui souffrent. Pour moi, une telle tentative de faire le bien socialement pour le bien-être de l'homme est du replâtrage. Je ne dis pas que ce soit mal de le faire ; c'est sans aucun doute nécessaire parce que la société est dans un état qui exige que des personnes travaillent afin d'amener des changements sociaux, afin d'améliorer les conditions sociales. Mais il faut qu'il y ait aussi des travailleurs de l'autre type, ceux qui travaillent afin d'empêcher que les nouvelles structures de la société soient basées sur des idées fausses.

Pour le mettre différemment, supposons que quelques-uns d'entre vous soient intéressés par l'éducation ; vous avez écouté ce que j'ai dit, et supposons que vous fondiez une école ou que vous enseigniez dans une école. Tout d'abord, voyez si vous êtes simplement intéressés par l'amélioration des conditions de l'éducation, ou si ce qui vous intéresse est de semer la graine de la réelle compréhension en éveillant des personnes à une vie créatrice ; voyez si vous voulez simplement leur montrer une façon de sortir de leurs difficultés en leur donnant une consolation, des panacées, ou si vous êtes réellement anxieux de les éveiller à une compréhension de leurs propres limitations de façon qu'elles puissent détruire les barrières qui maintenant les retiennent.

QUESTION : Veuillez expliquer ce que vous entendez par l'immortalité. L'immortalité est-elle pour vous aussi réelle que la terre sur laquelle vous marchez ou est-elle seulement une idée sublime?

KRISHNAMURTI : Ce que je vais vous dire au sujet de l'immortalité sera difficile à comprendre parce que pour moi l'immortalité n'est pas une croyance, elle est. C'est une chose bien différente. Il y a l'immortalité et je ne dis pas que je la connaisse ou que j'y croie. J'espère que vous voyez la différence. Dès l'instant que je dis « je sais », l'immortalité devient une chose objective et statique. Mais lorsqu'il n'y a pas de « Je » il y a immortalité. Méfiez-vous de la personne qui dit « je connais l'immortalité », parce que pour elle l'immortalité est une chose statique, qui veut dire qu'il y a une dualité: il y a le « je » et il y a cela qui est immortel, deux choses différentes. Je dis qu'il y a l'immortalité et qu'elle est parce qu'il n'y a pas de conscience de soi.

Maintenant, je vous prie, ne dites pas que je ne crois pas en l'immortalité. Pour moi, la croyance n'a rien à voir avec cela. L'immortalité n'est pas extérieure. Mais lorsqu'il y a une croyance en une chose, il doit y avoir un objet et un sujet.

Par exemple, vous ne croyez pas en la lumière du soleil: elle est. Seul l'aveugle qui n'a jamais vu la lumière du soleil est obligé d'y croire.

Pour moi, il y a une vie éternelle, une vie en constant devenir ; elle est sans cesse en devenir, et non en développement, car ce qui grandit est transitoire. Or, pour comprendre cette immortalité, dont je dis qu'elle existe, l'esprit doit être libre de cette idée de continuité et de non-continuité. Lorsqu'une personne demande: « Où y a-t-il l'immortalité? » Elle veut savoir si, elle, en tant qu'individu, continuera, ou si elle, en tant qu'individu, sera détruite. En d'autres termes, elle ne fait que penser en termes d'opposition, en termes de dualité. Ou vous existez ou vous n'existez pas. Si vous essayez de comprendre ma réponse du point de vue de la dualité, vous échouerez complètement. Je dis que l'immortalité est ; mais pour réaliser cette immortalité et l'extase de la vie, l'esprit et le cœur doivent être libres de l'identification avec le conflit qui surgit de la conscience de soi, et libres aussi de l'idée de l'annihilation de la conscience de soi.

Laissez-moi vous l'expliquer d'une autre façon. Vous ne connaissez que des contraires: le courage et la peur, la possession et la non-possession, le détachement et l'attachement. Votre vie entière est divisée en contraires: vertu et non-vertu, bien et mal ; parce que vous n'abordez jamais la vie complètement, mais toujours avec cette réaction, avec cet arrière-plan de la division. Je veux dire que si vous avez peur ne recherchez pas le courage, mais laissez que l'esprit se libère de la peur ; voyez la futilité de ce que vous appelez le courage ; comprenez que ce n'est qu'une façon de fuir la peur, et que la peur existera tant qu'il y aura l'idée de gain et de perte. Au lieu d'aller tout le temps à la recherche d'un contraire, au lieu de lutter pour développer une qualité opposée, laissez l'esprit et le cœur se libérer eux-mêmes de cela où ils sont attrapés. N'essayez pas de développer le contraire, alors vous connaîtrez par vous-même, sans que personne ne vous le dise ou vous conduise, ce qu'est l'immortalité ; l'immortalité qui n'est ni le moi ni le toi, mais qui est la vie.

Oslo, le 10 septembre 1933



# **Frognersetøren, Norvège**

## **4ème Causerie**

### **le 12 septembre 1933**

Aujourd'hui, je donnerai un résumé de ce que j'ai dit ici.

Nous avons l'idée que la sagesse est un processus d'acquisition à travers la constante multiplication de l'expérience. Nous croyons qu'en multipliant les expériences nous apprendrons, et qu'en apprenant, nous acquerrons la sagesse ; et, au moyen de cette sagesse en action, nous espérons découvrir la richesse, la liberté intérieure, le bonheur, la liberté. C'est-à-dire que, pour nous, l'expérience n'est qu'un continuel changement de sensation, parce que nous comptons sur le temps pour nous donner la sagesse. Lorsque nous pensons de cette façon, lorsque nous croyons que, grâce au temps, nous acquerrons la sagesse, nous avons l'idée d'arriver quelque part. C'est-à-dire que nous disons que le temps nous révélera graduellement la sagesse. Mais le temps ne révèle pas la sagesse, parce que nous employons le temps comme moyen de parvenir quelque part. Lorsque nous avons l'idée d'acquérir la sagesse au moyen de continuels changements d'expériences, nous recherchons l'acquisition, donc il n'y a pas l'immédiate perception qui est la sagesse.

Prenons un exemple qui pourra peut-être éclaircir ce que je veux dire. Ce changement de sensations, cette multiplication des expériences que ces changements de sensation amènent, nous appelons tout cela le progrès. Supposons que nous voyions un chapeau dans une boutique, et que nous désirions le posséder, ayant obtenu ce chapeau, nous voulons quelque chose d'autre, une voiture, et ainsi de suite. Alors, nous nous tournons vers des besoins émotionnels et nous pensons qu'en faisant passer notre désir d'un chapeau à un besoin émotionnel, nous avons grandi. De la sensation émotionnelle nous passons aux sensations intellectuelles, aux idées, à Dieu, à la vérité. C'est-à-dire que nous croyons que nous avons progressé par un continuel changement d'expérience de l'état où l'on désire un chapeau à l'état où l'on désire et où l'on recherche Dieu. Donc, nous croyons qu'au moyen d'expériences et de choix nous avons progressé.

Mais, pour moi, ceci n'est pas du progrès. Ce n'est qu'un changement de sensations, de sensations de plus en plus subtiles, de plus en plus raffinées, mais tout de même des sensations, donc superficielles. Nous n'avons fait que changer l'objet de notre désir ; au début c'était un chapeau, maintenant, c'est devenu Dieu. Et, en cela, nous croyons que nous avons fait un progrès formidable. C'est-à-dire que nous croyons que, grâce à ce processus graduel qui consiste à raffiner nos sensations, nous finirons par savoir ce que sont la vérité, Dieu, l'éternité. Je dis que vous ne trouverez jamais la vérité par le changement graduel de l'objet du désir. Mais si vous comprenez que ce n'est que dans la perception immédiate, le discernement immédiat, que réside la totalité de la sagesse, cette idée du changement graduel du désir disparaîtra.

Mais que faisons-nous? Nous pensons: « J'étais différent hier, je suis différent aujourd'hui, je serai différent demain » ; donc, nous recherchons des différences, des changements, et non pas le discernement. Considérez, par exemples, l'idée d'attachement. Nous disons: « Il y a deux ans, j'étais très attaché, aujourd'hui, je suis moins attaché, et, dans quelques années, je le serai encore moins, j'arriverai ainsi finalement à

un état ou je serai tout à fait détaché ». Donc, nous pensons que nous avons grandi de l'attachement au détachement, grâce au choc constant de l'expérience, que nous appelons progrès, développement du caractère.

Ceci n'est pas du progrès. Si vous percevez avec votre être entier toute la signification de l'attachement, vous ne progresserez pas vers le détachement. La simple poursuite du détachement ne révèle pas ce que l'attachement a de creux, ceci ne peut être compris que lorsque l'esprit et le cœur ne s'évadent pas dans cette idée de détachement. Cette compréhension n'est pas engendrée par le temps, mais seulement par la réalisation du fait que dans l'attachement lui-même, il y a la douleur aussi bien que les joies transitoires. Alors, vous me demandez: « Est-ce que le temps ne m'aidera pas à voir cela? ». Le temps ne le fera pas. Ce qui vous le fera voir, ce sera soit la fugacité de la joie, soit l'intensité de la douleur dans l'attachement. Si vous êtes pleinement conscient de cela, vous n'êtes plus retenu par l'idée que vous êtes différent aujourd'hui de ce que vous étiez il y a quelques années et que, plus tard, vous serez encore différent. L'idée du temps progressif devient illusoire.

Pour le mettre différemment, nous croyons que, par le choix, nous avancerons, nous apprendrons, nous changerons. Notre choix est surtout déterminé par notre besoin intérieur. Il n'y a pas de satisfaction à un choix de comparaison. Ce qui ne nous satisfait pas nous l'appelons le non-essentiel, et ce qui nous satisfait, l'essentiel. Ainsi, nous sommes constamment attrapés dans ce conflit du choix par lequel nous espérons apprendre. Donc, le choix n'est pas autre chose que les contraires en action ; c'est un calcul entre les contraires et non un discernement durable. Il en résulte que nous grandissons en partant de ce que nous appelons le non-essentiel vers ce que nous appelons l'essentiel, et ceci, à son tour, devient le non-essentiel. C'est-à-dire que nous grandissons du désir du chapeau, dont nous pensions qu'il était essentiel et qui, maintenant, est devenu non-essentiel, vers ce que nous pensons être essentiel, et simplement pour découvrir que cela aussi ne l'est pas. Ainsi, par le choix, nous croyons que nous parviendrons à la plénitude de l'action, à la totalité de la vie.

Ainsi que je l'ai dit, pour moi, la perception ou discernement est intemporelle. Le temps ne vous apporte pas le discernement dans l'expérience ; il ne fait que vous rendre de plus en plus habile, de plus en plus rusé lorsque vous abordez des expériences. Mais, si vous percevez et si vous vivez complètement dans la chose même qui consiste votre expérience, cette idée de changement du non-essentiel à l'essentiel disparaît, et, ainsi, l'esprit se libère de cette idée du temps progressif.

Vous demandez au temps de vous changer, vous vous dites « grâce à la multiplication des expériences, en passant du désir du chapeau au désir de Dieu, j'apprendrai la sagesse, j'apprendrai à comprendre ». Dans l'action engendrée par le choix, il n'y a pas de discernement, car le choix est un calcul, un souvenir d'une action incomplète. C'est-à-dire que vous abordez maintenant une expérience, partiellement, avec un détour religieux, avec les préjugés des distinctions sociales ou de classe, et cet esprit pervers, lorsqu'il rencontre la vie, crée le choix ; il ne vous donne pas la plénitude de la compréhension. Mais si vous abordez la vie avec liberté, ouvertement, simplement, le choix disparaît, car vous vivez complètement sans créer le conflit des oppositions.

QUESTION : Qu'entendez-vous par vivre pleinement, ouvertement, librement? Veuillez nous donner un exemple pratique. Veuillez aussi expliquer, par un exemple pratique, comment, lorsqu'on essaye de vivre pleinement, ouvertement et librement, on devient conscient de ses propres entraves qui nous empêchent de nous libérer et comment en devenant pleinement conscient on peut s'en libérer?

KRISHNAMURTI : Supposez que je sois un snob et que j'en sois inconscient ; c'est-à-dire que j'ai un préjugé de classe, et qu'inconsciemment j'aborde la vie avec ce préjugé. Naturellement, ayant l'esprit déformé par cette idée de distinction de classe,

je ne peux pas comprendre, je ne peux pas aborder la vie ouvertement, simplement. Ou encore, si j'ai été élevé avec de strictes doctrines religieuses ou avec quelque entraînement particulier, mes pensées et mes émotions sont perverses ; avec cet arrière-plan de préjugés j'aborde la vie, et ce préjugé empêche naturellement la complète compréhension de la vie. Dans un tel arrière-plan de traditions et de fausses valeurs, de distinction de classes et de déviations religieuses, de crainte et de préjugés, nous sommes prisonniers. Avec cet arrière-plan, avec ces critères établis, intérieurs ou extérieurs, nous essayons d'aborder la vie et nous essayons de comprendre. De ces préjugés surgissent des conflits, des joies transitoires et la souffrance. Mais nous en sommes inconscients, nous sommes inconscients d'être les esclaves de certaines formes traditionnelles, du milieu social et politique, des fausses valeurs.

Or, pour se libérer de cet esclavage, je dis: n'essayez pas d'analyser le passé, l'arrière-plan de la tradition dont vous êtes l'esclave et dont vous êtes inconscient. Si vous êtes snob, n'essayez pas de découvrir, une fois que votre action est accomplie, si vous êtes snob. Mais soyez lucide, et à travers ce que vous ferez, à travers ce que vous direz, le snobisme, dont vous êtes inconscient, entrera en activité ; alors, vous pourrez en être libre, car cette flamme de lucidité créera un intense conflit qui dissoudra le snobisme.

Ainsi que je l'ai dit l'autre jour, l'analyse intérieure est destructrice parce que plus vous vous analysez, moins il y a d'action. L'introspection n'a lieu que lorsque l'incident est passé, lorsqu'il est derrière nous ; alors, vous retournez intellectuellement vers cet incident et vous essayez intellectuellement de le disséquer, de le comprendre. Il n'y a pas de compréhension dans une chose morte. Plutôt, si vous êtes pleinement conscient dans votre action, non pas comme un veilleur qui ne fait qu'observer, mais comme un acteur qui est entièrement consumé dans cette action, si vous en êtes pleinement conscient, mais, sans vous séparer de cette action, le processus de l'analyse intérieure n'existe plus. Il n'existe pas parce que vous abordez alors la vie pleinement ; vous n'êtes pas séparé de l'expérience, et dans cette flamme de lucidité, vous faites entrer en activité tous vos préjugés, ainsi que les fausses valeurs qui ont mutilé votre esprit, et en les amenant dans votre pleine conscience, vous vous en libérez, parce qu'ils engendrent une perturbation et un conflit, et, par ce conflit même, vous êtes libéré. Nous tenons cette idée que le temps nous donnera la compréhension. Pour moi, ceci est un préjugé, une entrave. Supposons que vous pensiez à cette idée pour un instant, que vous ne l'acceptiez pas, mais que vous y réfléchissiez afin de découvrir si elle est vraie. Vous verrez alors que vous ne pouvez l'éprouver que dans l'action, et non en faisant des théories à son sujet. Alors, vous ne demanderez pas si ce que je dis est vrai, vous l'éprouverez dans l'action. Je dis que le temps ne vous apporte pas la compréhension. Lorsque vous envisagez le temps comme un processus graduel de développement, vous créez un obstacle. Vous ne pouvez éprouver cela que dans l'action ; ce n'est que par l'expérience que vous pouvez savoir si cette idée a une valeur en elle-même. Mais vous perdez sa profonde signification si vous essayez de l'employer comme un moyen pour obtenir quelque chose.

L'idée que le temps est un processus de développement n'est qu'une méthode pour cultiver l'ajournement. Vous n'abordez pas le fait qui vient à votre rencontre parce que vous en avez peur ; vous ne voulez pas aborder pleinement l'expérience, soit à cause de vos préjugés, soit à cause de votre désir d'ajourner.

Lorsque vous avez une cheville tordue, vous ne pouvez pas la redresser graduellement. Cette idée que nous pouvons apprendre à travers des expériences nombreuses et graduées, à travers la multiplication de la joie et de la souffrance est un de nos préjugés, une de nos entraves. Pour savoir si ceci est vrai, il faut agir ; vous ne le saurez jamais en vous asseyant simplement et en discutant la question, vous ne pouvez le dé-

couvrir que dans le mouvement de l'action, en voyant comment réagissent l'esprit et le cœur et non pas en leur donnant une forme, en les poussant vers une fin particulière ; alors vous verrez qu'ils réagissent conformément au préjugé de l'accumulation. Vous dites: « Il y a dix ans, j'étais différent ; aujourd'hui, je suis différent, et, dans dix ans, je serai encore plus différent », mais le fait d'aborder les expériences avec l'idée que vous serez différent, que vous apprendrez graduellement, vous empêche de les comprendre, de discerner instantanément et pleinement.

QUESTION : Voudriez-vous aussi donner un exemple pratique de la façon dont est destructrice l'analyse intérieure. Est-ce que votre enseignement sur ce point surgit de votre propre expérience?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, je n'ai pas étudié les philosophies ou les livres sacrés. Ce que je vous donne provient de mes propres expériences. On me demande souvent si j'ai étudié les livres sacrés, les philosophies et d'autres écrits de ce genre. Je ne l'ai pas fait. Je vous dis ce qui, selon moi, est la vérité, la sagesse, et c'est à vous à voir ce qui en est, à vous qui êtes savants. Je crois que dans ce processus même d'accumulation que nous appelons la connaissance réside notre infortune. Lorsque l'esprit est surchargé de connaissances et de savoir, il est mutilé. Ce n'est pas qu'il ne faille point lire, mais la sagesse ne peut pas être achetée, elle doit être éprouvée dans l'action. Je crois que ceci répond à la seconde partie de la question.

Je répondrai à cette question d'une autre façon et j'espère que j'expliquerai ceci plus clairement. Pourquoi pensez-vous devoir vous analyser? Parce que vous n'avez pas vécu pleinement dans les expériences, et parce que l'expérience a créé en vous une perturbation. Alors, vous vous dites: « La prochaine fois que je rencontrerai l'expérience, je devrai être préparé, donc laissez-moi revoir cet incident qui est passé, et j'apprendrai ; alors, j'aborderai la nouvelle expérience pleinement, et elle-même ne me troublera plus ». Alors, vous commencez à analyser, ce qui n'est qu'un processus intellectuel, donc pas totalement vrai ; quand vous n'avez pas compris complètement, vous dites: « J'ai appris quelque chose de cette expérience passée ; maintenant, avec ce petit savoir laissez-moi aborder la nouvelle expérience de laquelle j'apprendrai un petit peu plus ». Ainsi, vous ne vivez jamais complètement dans l'expérience elle-même: ce processus intellectuel d'étude et d'accumulation continue toujours.

Voilà ce que vous faites tous les jours, mais inconsciemment. Vous n'avez pas le désir d'aborder la vie harmonieusement, complètement ; plutôt, vous pensez que vous apprendrez à l'aborder harmonieusement au moyen de l'analyse ; c'est-à-dire qu'en ajoutant petit à petit au grenier de l'esprit, vous espérez vous remplir et devenir capable d'aborder la vie pleinement, totalement. Mais votre esprit ne deviendra jamais libre par ce processus ; il peut devenir plein, mais jamais libres, ouvert, simple. Et ce qui vous empêche d'être simple, ouvert, c'est ce processus constant d'analyse des incidents du passé, qui doit nécessairement être incomplet. Il ne peut y avoir de compréhension complète que dans le mouvement même de l'expérience. Lorsque vous êtes dans une grande crise où il doit y avoir une action, vous n'analysez pas, vous ne calculez pas: vous mettez tout cela de côté, car en cet instant-là votre esprit et votre cœur sont dans une harmonie créatrice, et il y a action vraie.

QUESTION : Quel est votre point de vue concernant les pratiques religieuses et occultes pour ne mentionner que quelques activités qui aident l'humanité? Est-ce que votre attitude envers elles est de la complète indifférence ou de l'antagonisme?

KRISHNAMURTI : Se livrer à de telles pratiques me semble être un gaspillage d'énergie. Quand vous dites « pratiquer » vous voulez dire une méthode, une discipline dont vous espérez qu'elle vous permettra de comprendre la vérité. J'ai longuement parlé à ce sujet et je n'ai pas le temps d'y revenir pleinement. Toute idée qui consiste à suivre une discipline rend l'esprit et le cœur rigides et consistants. Ayant

déjà établi un plan de conduite et désirant être conséquent avec lui, vous vous dites: « Je dois faire ceci et je ne dois pas faire cela », et votre mémoire de cette discipline vous guide à travers la vie. A cause de la peur que vous avez des dogmes religieux et de la situation économique, vous abordez l'expérience partiellement, à travers le voile de ces méthodes et de ces disciplines. Vous abordez la vie avec crainte, ce qui crée des préjugés ; alors, il y a une insuffisance de compréhension, et de cela surgissent des conflits. Et dans le but de surmonter ces conflits, vous trouvez une méthode, une discipline selon laquelle vous décidez « je dois » ou « je ne dois pas ».

Donc, ayant établi un point de vue consistant, un critérium, vous vous disciplinez conformément à lui par une constante mémorisation et c'est cela que vous appelez la discipline intérieure, les pratiques occultes. Je dis qu'une telle discipline, que de telles pratiques, que ce continuel ajustement à un modèle, ou non-ajustement à un critérium ne libère pas l'esprit. Ce qui libère l'esprit, c'est aborder la vie pleinement, être pleinement lucide, ce qui n'exige aucun entraînement. Vous ne pouvez pas vous dire: « Je dois être lucide, je dois être lucide ». La lucidité vient dans la complète intensité de l'action. Lorsque vous souffrez profondément, lorsque vous avez de grandes jouissances, à ces instants-là, vous abordez la vie en toute lucidité et non avec une conscience divisée. Alors, vous abordez toute chose complètement, et, en cela, est la liberté.

Au sujet des cérémonies religieuses la question est très simple de mon point de vue. Une cérémonie n'est pas autre chose qu'une sensation glorifiée. Quelques-uns d'entre vous ne sont probablement pas d'accord avec cette opinion. Vous savez, il en est des cérémonies religieuses comme des pompes mondaines ; lorsqu'un roi tient sa cour, les spectateurs sont terriblement impressionnés et grandement exploités. La raison pour laquelle la majorité des gens vont à l'église est qu'ils y cherchent un confort, une évasion, ils cherchent à exploiter ou à être exploités, et si quelques-uns d'entre vous ont écouté ce que j'ai dit durant ces cinq ou six derniers jours, vous aurez compris mon attitude et mon action envers les cérémonies.

« Est-ce que votre attitude envers elles est de complète indifférence ou l'antagonisme? » Mon attitude n'est ni indifférente ni antagoniste. Je dis qu'elles doivent forcément et toujours contenir le germe de l'exploitation et que par conséquent elles sont inintelligentes et iniques.

QUESTION : Puisque vous ne cherchez pas à avoir de disciples pourquoi demandez-vous aux gens d'abandonner leur religion et de suivre votre conseil? Êtes-vous prêt à assumer les conséquences d'un tel conseil? Ou voulez-vous dire que les gens ont besoin d'être guidés? Sinon, pourquoi prêchez-vous?

KRISHNAMURTI : Je regrette, je n'ai jamais rien créé qui ressemble à un disciple. Je n'ai dit à personne « abandonnez vos églises et suivez-moi ». Ceci voudrait simplement dire: revenir à une nouvelle église, à une nouvelle prison. Je dis qu'en suivant un autre vous devenez un simple esclave inintelligent ; vous devenez une machine, un imitateur, un automate. En suivant un autre vous ne pouvez jamais découvrir ce qu'est la vie, ce qu'est l'éternité. Je dis que suivre un autre est toujours destructif, cruel et conduit à l'exploitation. Ce qui m'intéresse, c'est semer la graine. Je ne vous demande pas de suivre. Je dis que le fait même de suivre un autre est la destruction de la vie, de cet éternel devenir.

Pour le dire autrement, en suivant un autre vous détruisez la possibilité de découvrir l'éternité. Pourquoi suivez-vous? Parce que vous voulez être guidés, vous voulez être aidés? Vous pensez ne pas pouvoir comprendre, donc vous vous adressez à quelqu'un d'autre et vous apprenez sa technique, et vous devenez l'esclave de sa méthode. Vous devenez l'exploiteur et l'exploité, et pourtant vous espérez qu'en vous exerçant continuellement selon sa méthode vous libérerez la pensée créatrice.

On ne peut jamais libérer la pensée créatrice en suivant quelqu'un. Ce n'est que lorsque l'on commence à douter de l'idée même du disciple, de l'autorité et de la vénération que l'on a pour elle, que vous pourrez trouver ce qui est vrai, et la vérité libérera votre esprit et votre cœur.

« Voulez-vous dire que les gens ont besoin d'être guidés ». Je dis que les gens n'ont pas besoin d'être guidés, ils ont besoin d'être réveillés. Si vous êtes guidés vers certaines actions justes, ces actions ne sont plus justes, elles ne sont qu'imitation et coercition. Mais si vous, vous-même, par le doute, par une constante lucidité, découvrez de vraies valeurs (et vous ne pouvez faire cela que pour vous-même et pas pour d'autres), alors toute la question de suivre perd sa signification. La sagesse n'est pas une chose qui vient en suivant, ni en lisant des livres. Vous ne pouvez pas apprendre la sagesse de seconde main et pourtant c'est ce que vous essayez de faire. Alors vous dites: « guidez-moi, aidez-moi, libérez-moi ». Mais je dis, méfiez-vous de l'homme qui vous aide, qui vous libère.

« Pourquoi prêchez-vous? » C'est très simple: parce je ne peux pas faire autrement et aussi parce qu'il y a tant de souffrance, tant de joie qui se perd. Pour moi, il y a un éternel devenir qui est une extase, et je veux montrer que cette existence chaotique peut être transformée en une coopération ordonnée et intelligente dans laquelle l'individu ne sera pas exploité. Et ceci ne se fera pas au moyen d'une philosophie orientale, en restant assis sous un arbre, en se retirant de la vie, mais tout au contraire, grâce à l'action que l'on peut trouver lorsqu'on est pleinement éveillé, complètement lucide dans la grande douleur ou dans la joie. Cette flamme de lucidité consume tous les obstacles que l'homme a créés, qui détruisent et pervertissent l'intelligence créatrice de l'homme. Mais la plupart des personnes, lorsqu'elles éprouvent la souffrance, cherchent un soulagement immédiat ou essayent, grâce à la mémoire, de saisir une joie passagère. Ainsi leurs esprits s'évadent toujours. Mais je dis, devenez conscient, et vous libérerez vous-mêmes vos esprits de la peur, et cette liberté est la compréhension de la vérité.

QUESTION : Est-ce que votre expérience de la réalité est particulière à notre époque? Sinon pourquoi n'a-t-elle été possible dans le passé?

KRISHNAMURTI : Sûrement, l'éternité ne peut pas être conditionnée par le temps. Vous voulez demander si des personnes n'ont pas cherché la vérité et n'ont pas lutté en vue de la découvrir à travers les siècles. Pour moi, cette lutte même pour la vérité les a empêchés de comprendre.

QUESTION : Vous dites que la souffrance ne peut pas donner la compréhension mais seulement nous éveiller. S'il en est ainsi pourquoi ne cesse-t-elle pas lorsque nous avons été complètement éveillé?

KRISHNAMURTI : C'est exactement cela. Nous ne sommes pas totalement réveillés par la souffrance. Supposez que quelqu'un meure. Qu'arrive-t-il? Vous voulez un soulagement immédiat à cette douleur, donc vous acceptez une idée, une croyance, ou vous recherchez des amusements. Or, qu'est-il arrivé? Il y a une vraie souffrance, un réveil de la lutte, un choc, et pour surmonter ce choc, cette douleur, vous avez accepté une idée telle que la réincarnation ou la croyance dans l'au-delà, ou une croyance dans le fait que l'on communique avec les morts. Ce sont là des chemins d'évasion. En d'autres termes, lorsque vous êtes éveillé il y a conflit, lutte, que vous appelez la souffrance ; mais immédiatement vous voulez mettre de côté cette lutte, cet éveil ; vous aspirez à l'oubli au moyen d'une idée, d'une théorie ou d'une explication, ce qui n'est qu'un moyen de se faire endormir.

Ceci est le processus quotidien de l'existence ; vous êtes réveillé par le contact avec la vie, par l'expérience qui cause la douleur et vous voulez être réconforté, alors vous

allez à la recherche de personnes, d'idées, d'explications, pour vous donner un réconfort, une satisfaction, et ceci crée l'exploiteur et l'exploité. Mais, si dans cet état de doute aigu qu'est la souffrance, si dans cet état d'intérêt réveillé vous abordez l'expérience complètement, vous découvrirez la vraie valeur et la signification de tous les refuges humains et des illusions que vous avez créés ; et ce n'est que leur compréhension qui vous délivrera de la souffrance.

QUESTION : Quelle est la voie la plus rapide pour nous débarrasser de nos ennuis, de nos tourments et de notre dureté et de parvenir au bonheur et à la liberté?

KRISHNAMURTI : Il n'y a pas de plus court chemin mais la dureté, les ennuis et les tourments eux-mêmes vous délivrent si vous n'êtes pas en train d'essayer de leur échapper par le désir de liberté et de bonheur. Vous dites que vous voulez la liberté et le bonheur parce que des sentiments durs et des difficultés sont difficiles à supporter. Alors vous ne faites que les fuir, vous ne comprenez pas pourquoi ils existent ; vous ne comprenez pas pourquoi vous avez des ennuis, pourquoi vous avez des difficultés, des sentiments durs, de l'amertume, de la souffrance et des joies passagères. Et puisque vous ne comprenez pas vous voulez connaître le plus court chemin pour sortir de cette confusion. Je dis, méfiez-vous l'homme qui vous montre le chemin de sortie le plus court. n'y a pas de chemin pour sortir de la souffrance et de la difficulté si ce n'est à travers cette souffrance et cette difficulté mêmes. Ceci n'est pas une façon dure de m'exprimer ; vous le comprendrez si vous y réfléchissez. Dès l'instant que vous cessez d'essayer d'échapper vous comprendrez ; vous ne pourrez pas ne pas comprendre, car alors vous ne serez plus empêtrés dans des explications. Lorsque toutes les explications ont cessé, lorsqu'elles n'ont plus aucun sens, la vérité est. Maintenant vous cherchez des explications, vous cherchez le chemin le plus court, la méthode la plus rapide ; vous vous retournez vers des pratiques, vers des cérémonies, vers la théorie scientifique la plus récente. Ce ne sont là que des évasions? Mais lorsque vous comprenez réellement l'illusion de l'évasion, lorsque vous vous trouvez face à face complètement avec la chose qui crée le conflit en vous, cette chose même vous libérera.

En ce moment il se crée en vous de grands troubles, des problèmes au sujet de la possession, du sexe, de la haine. Alors vous dites: « Laissez-moi trouver une vie plus haute, un vie divine, une vie de non-possession, une vie d'amour ». Mais votre lutte même en vue de cette vie n'est qu'une façon de fuir vos ennuis. Si vous devenez conscient de la fausseté de l'évasion, et vous ne pouvez le comprendre que lorsqu'il y a conflit, vous verrez comment votre esprit est habitué à fuir. Et lorsque vous avez cessé de fuir, lorsque votre esprit n'est plus à la recherche d'une explication, qui n'est qu'une drogue, alors la chose même que vous avez essayée de fuir vous révèle sa pleine satisfaction. Cette compréhension libère l'esprit et le cœur de la douleur.

QUESTION : N'avez-vous absolument aucune foi d'une Divinité qui façonne la destinée humaine? Sinon êtes-vous un athée?

KRISHNAMURTI : La croyance en une Divinité capable de façonner l'homme est une des entraves de l'homme ; mais lorsque je dis cela, cela ne veut pas dire que je sois un athée. Je crois que ceux qui disent qu'ils croient en Dieu sont des athées et non pas seulement ceux qui ne croient pas en Dieu, parce que les uns et les autres sont les esclaves d'une croyance. Vous ne pouvez pas croire en Dieu ; vous devez croire en Dieu seulement lorsqu'il n'y a pas de compréhension et vous ne pouvez pas avoir l'entendement en le recherchant. Mais plutôt lorsque votre esprit est réellement libre de toutes les valeurs qui sont devenues le centre même de la conscience de soi, alors il y a Dieu. Nous avons dans l'idée que quelque miracle nous changera ; nous croyons que quelque influence divine ou extérieure engendrera des changements en nous-mêmes ou dans le monde. Nous avons vécu avec cette espérance pendant des

siècles, et c'est cela qui fait que le monde va si mal, qu'il y a un complet chaos et l'irresponsabilité dans l'action, parce que nous croyons que quelqu'un d'autre viendra tout faire pour nous. Écarter cette fausse idée ne veut pas dire qu'il nous faut retourner vers son contraire. Lorsque nous libérons l'esprit des contraires, lorsque nous voyons la fausseté de la croyance selon laquelle quelqu'un viendra s'occuper de nous, une nouvelle intelligence s'éveille en nous.

Vous voulez savoir ce qu'est Dieu, ce qu'est la vérité, ce qu'est la vie éternelle ; alors vous me demandez: « Êtes-vous un athée ou un déiste? Si vous croyez en Dieu alors dites ce que Dieu est ». Je dis que pour l'homme qui décrit ce qu'est la vérité ou ce que Dieu est, la vérité n'existe pas. Lorsqu'elle est mise dans la cage des mots, la vérité n'est plus une réalité vivante. Mais si vous comprenez les fausses valeurs dans lesquelles vous êtes retenus, si vous vous en libérez, alors il y a une réalité éternellement vivante.

QUESTION : Lorsque nous savons que notre façon de vivre dégoûtera inévitablement les autres et engendrera un malentendu complet dans leur esprit, comment devrions-nous agir si nous voulons respecter leurs sentiments et leurs points de vue.

KRISHNAMURTI : Cette question me semble si simple que je ne vois pas où réside la difficulté. « Comment devrions-nous agir de façon à ne pas troubler les autres? » Est-ce cela que vous voulez savoir? J'ai bien peur qu'alors nous n'agirions pas du tout. Si vous vivez complètement, vos actions peuvent troubler ; mais qu'est-ce qui est plus important, découvrir ce qui est vrai ou ne pas déranger les autres? Ceci semble si simple que cela a à peine besoin d'être répondu. Pourquoi voulez-vous respecter les sentiments des gens et leurs points de vue? Avez-vous peur d'être blessé vous-même dans vos sentiments et d'être influencé dans vos propres points de vue? Si des gens ont des opinions qui diffèrent des vôtres, vous ne pouvez savoir si elles sont vraies qu'en les mettant en doute, en entrant en contact actif avec elles. Si vous découvrez que ces opinions et que ces sentiments ne sont pas vrais, votre découverte peut provoquer une perturbation chez des personnes que vous aimez. Alors que devriez-vous faire? Devriez-vous vous soumettre, vous soumettre à eux, ou établir avec eux un compromis de façon à ne pas blesser vos amis?

QUESTION : Croyez-vous qu'une alimentation pure ait un rapport quelconque avec l'accomplissement de vos idées sur la vie? Êtes-vous végétarien? (Rires.)

KRISHNAMURTI : Vous savez, l'humour est impersonnel. J'espère que la personne qui a posé cette question n'est pas blessée du fait que l'on a ri. Si je suis végétarien, quelle importance cela a-t-il? Ce n'est pas ce qui va dans votre bouche qui vous libérera, mais la découverte des vraies valeurs d'où surgit l'action complète.

QUESTION : Votre message d'éloignement désintéressé, de détachement a été prêché dans les âges et dans beaucoup de confessions à quelques disciples choisis. Qu'est-ce qui vous fait croire que ce message est maintenant adapté à chacun dans une société humaine ou il y a de toute nécessité interdépendance de toutes les actions sociales?

KRISHNAMURTI : Je regrette beaucoup, mais je n'ai jamais dit que l'on doive être éloigné avec désintéressement ni qu'il faille être détaché, tout au contraire. Donc je vous prie, veuillez d'abord comprendre ce que je dis, ensuite voyez si cela a une valeur quelconque.

Prenons la question du détachement. Vous savez, pendant des siècles nous avons amassé, accumulé, pour nous mettre à l'abri. Intellectuellement vous pouvez voir l'absurdité du sens possessif et vous dire « je veux être détaché ». Ou plutôt, vous n'en voyez pas l'absurdité, et alors vous commencez à exercer le détachement, ce qui n'est qu'une autre façon d'amasser, d'entasser. Car si vous percevez réellement la stupidité



de la possession, vous êtes libre à la fois du détachement et de son contraire. Le résultat n'est pas une lointaine inactivité, mais plutôt l'action complète.

Vous savez, nous sommes esclaves de la législation. Si une loi venait à être passée demain décrétant que nous ne devrions plus posséder de propriétés, nous serions forcés de nous soumettre à elle en nous cabrant beaucoup. En cela aussi il y aurait une sécurité, la sécurité de la non-possession. Donc je dis, ne soyez pas les jouets de la législation, mais découvrez la chose même dont vous êtes esclave, qui est le sens de l'acquisition. Découvrez sa vraie signification, sans vous enfuir dans le détachement ; voyez comment elle vous confère des distinctions sociales, et le pouvoir, et comment elle vous conduit à une vie superficielle et vide. Si vous abandonnez vos possessions sans les comprendre, vous aurez le même vide dans la non-possession, dans la sensation de sécurité, dans l'ascétisme, dans le détachement, qui deviendra l'abri vers lequel vous vous retirerez dans des périodes de conflit. Tant que la peur existe, il doit y avoir la poursuite des contraires ; mais si l'esprit se délivre lui-même de la cause même de la peur, qui est la conscience de soi, le moi, la conscience limitée, alors il y a accomplissement, totalité de l'action.

Frognersetèren, le 12 septembre 1933

## **Adyar, Inde**

### **1ère Causerie**

### **le 29 décembre 1933**

*M. Warrington qui fait fonction de Président de la Société Théosophique m'a aimablement invité à venir à Adyar pour y donner quelques causeries. Je suis très heureux d'avoir accepté son invitation et j'apprécie son attitude amicale qui, je l'espère, continuera, bien que nous puissions différer entièrement dans nos idées et dans nos opinions.*

J'espère que vous écouterez tous mes causeries sans préjugés et que vous ne penserez pas que j'essaye d'attaquer votre société. C'est tout à fait une autre chose que je veux faire. Je voudrais susciter en vous le désir d'une vraie recherche, et ceci est je crois tout ce qu'un instructeur peut faire. Ceci est tout ce que je veux faire. Si je peux éveiller ce désir en vous, j'aurai accompli ma tâche, car de ce désir surgit l'intelligence, cette intelligence qui est libre de tout système et de toute croyance organisée. Cette intelligence est au delà de toute pensée, des compromis et des faux ajustements. Ainsi, pendant mes causeries, ceux d'entre vous qui appartiennent à différentes sociétés ou à des groupes tiendront présent à l'esprit que je suis très reconnaissant à la Société Théosophique et à son Président de m'avoir demandé de venir ici pour parler, et que je ne suis pas en train d'attaquer la Société Théosophique. Cela ne m'intéresse pas d'attaquer. Mais je tiens pour vrai que, tandis que des organisations pour le bien-être social de l'homme sont nécessaires, des sociétés, basées sur des espoirs religieux et des croyances, sont pernicieuses. Donc, bien que je puisse sembler rude dans mes paroles, veuillez, je vous prie, tenir présent à l'esprit que je ne suis pas en train d'attaquer aucune société particulière, mais que je m'oppose à toutes ces fausses organisations qui, bien qu'elles professent d'aider l'homme, sont, en réalité, un grand obstacle et sont les instruments d'une constante exploitation.

Lorsque l'esprit est rempli de croyances, d'idées et de conclusions définies qu'il appelle connaissances, et qui deviennent sacrées, l'infini mouvement de la pensée cesse. Voilà ce qui se produit dans la plupart des esprits. Ce que nous appelons connaissance n'est qu'une simple accumulation, et empêche le libre mouvement de la pensée ; et, pourtant, nous nous y accrochons et nous vénérons cette soi-disant connaissance. Alors, l'esprit s'y encroûte, s'y empêtre. Ce n'est que lorsque l'esprit est libre de toutes ces accumulations, de ces croyances, de ces idéals, de ces principes, de cette mémoire, que l'on pense d'une façon créatrice. Mais vous ne pouvez pas écarter aveuglément l'accumulation ; vous ne pouvez en être libres que lorsque vous l'avez comprise. Alors la pensée créatrice devient possible ; il existe un éternel mouvement ; l'esprit n'est plus séparé de l'action.

Les croyances, les idéals, les vertus, les idées sanctifiées que vous poursuivez, et que vous appelez connaissance, empêchent la pensée créatrice et, par conséquent, mettent une fin à la maturation continue de la pensée. Car penser ne veut pas dire suivre un sillon particulier d'idées établies, d'habitudes, de traditions. La pensée est critique ; c'est une chose en dehors de toute connaissance héritée ou acquise.

Lorsque vous ne faites qu'accepter certaines idées, des traditions, vous n'êtes pas en train de penser, et il y a une stagnation lente. Vous me dites: « Nous avons des croyances, nous avons des traditions, nous avons des principes, ne sont-ils pas justes?

Devons-nous nous en débarrasser? » Je ne vous dirai pas qu'il vous faut vous en débarrasser ou qu'il ne faut pas vous en débarrasser. En vérité, votre promptitude même à accepter l'idée qu'il vous faut ou non vous débarrasser de ces croyances ou de ces traditions vous empêche de penser, vous êtes déjà dans un état d'acceptation, et, par conséquent, vous n'avez pas la capacité de critiquer.

Je parle à des individus et non à des organisations ou à des groupes d'individus. Je vous parle en tant qu'individus et non à un groupe de personnes ayant certaines croyances. Si ma causerie doit avoir pour vous une valeur quelconque, essayez de penser par vous-mêmes et non avec une conscience de groupe. Ne pensez pas suivant certaines lignes que vous avez déjà acceptées, car elles ne sont qu'une forme subtile du confort. Vous dites: « J'appartiens à une certaine société, à un certain groupe, j'ai donné à ce groupe certaines promesses et j'ai accepté de lui certains bénéfices. Comment puis-je penser indépendamment de ces conditions et de ces promesses? Que faut-il faire? » Je dis: Ne pensez pas en termes d'engagements que vous avez pu prendre, car ils vous empêchent de penser d'une façon créatrice. Où il y a simple acceptation, il ne peut y avoir un courant de pensée libre et créatrice, qui seule est l'intelligence suprême, qui seule est le bonheur. La soi-disant connaissance que nous vénérions, que nous nous efforçons d'atteindre en lisant des livres, empêche toute pensée créatrice.

Mais, du fait que je dis qu'une telle connaissance et que de telles lectures empêchent la pensée créatrice, ne vous retournez pas immédiatement vers le contraire. Ne dites pas: « Ne devons-nous pas lire du tout? » Je parle de ces choses parce que je veux vous montrer leur signification propre ; je ne veux pas vous inciter vers leur contraire.

Si votre attitude est d'acceptation, vous vivez dans la peur de la critique et lorsque le doute surgit ainsi qu'il doit surgir, vous le détruisez soigneusement et insidieusement. Pourtant, ce n'est que par le doute, par l'esprit critique que vous pouvez vous accomplir ; et le but de la vie est d'accomplir et non d'accumuler, de réussir, ainsi que je l'expliquerai tout à l'heure. La vie est un processus de recherche, non pas d'une recherche d'une fin particulière, mais d'une libération de l'énergie créatrice de l'intelligence dans l'homme ; c'est un processus de mouvement éternel, non entravé par des croyances, par des idées, par des dogmes, par la soi-disant connaissance.

Donc, lorsque je parle d'esprit critique, je vous prie de ne pas être des partisans. Je n'appartiens pas à vos sociétés ; je n'ai pas vos opinions et vos idéals. Nous sommes ici pour examiner et non pour nous ranger d'un certain côté. Veuillez par conséquence suivre ce que j'ai à dire avec l'esprit ouvert, et ne prenez parti (si vous croyez devoir prendre un parti) que lorsque ces causeries seront terminées. Pourquoi vous rangez-vous d'un côté ou d'un autre? Le fait d'appartenir à un groupe particulier vous donne un sens de confort et de sécurité. Vous croyez que parce que beaucoup d'entre vous ont certaines idées ou certains principes vous pourrez, de ce fait, vous développer. Mais, pour le moment, essayez de ne vous ranger d'aucun côté.

Essayez de n'être pas influencés par le groupe particulier auquel vous appartenez et n'essayez pas de prendre parti de mon côté non plus. Tout ce que vous avez à faire durant ces causeries, c'est examiner, être critique, douter, découvrir, rechercher et sonder les problèmes qui sont devant vous.

Vous êtes habitués à faire opposition et non à critiquer. (Quand je dis « vous », je vous prie de ne pas croire que je parle avec une attitude de supériorité.) Je dis que vous n'êtes pas habitués à la critique et, au moyen de ce manque d'esprit critique, vous espérez vous développer spirituellement. Vous pensez que par la destruction du doute, qu'en vous débarrassant du doute, vous avancerez ; car le fait de ne pas douter vous a été présenté comme une qualité nécessaire au progrès spirituel ; et vous êtes,

de ce fait, exploités. Mais dans votre destruction soigneuse du doute, dans votre rejet de l'esprit critique, vous n'avez fait que développer l'esprit d'opposition. Vous dites: « les écritures sont mon autorité en telle matière » ou bien: « les instructeurs m'ont dit telle chose » ou bien: « j'ai lu ceci ». En d'autres mots, vous tenez certaines croyances, certains dogmes, certains principes, avec lesquels vous vous opposez à toute situation nouvelle qui provoquerait un conflit, et vous imaginez que vous êtes en train de penser, que vous critiquez, que vous êtes créateurs. Votre position est semblable à celle d'un parti politique qui agit simplement par opposition. Mais si vous êtes réellement critiques et créateurs, vous ne serez jamais simplement en opposition, mais vous vous occuperez des réalités. Si votre attitude est simplement d'opposition, votre esprit ne rencontrera pas le mien et vous ne comprendrez pas ce que j'essaie d'exprimer.

Lorsque l'esprit est habitué à l'opposition, lorsqu'il a été soigneusement entraîné par une soi-disant éducation, par la tradition et la croyance, par des systèmes religieux et philosophiques à acquérir cette attitude d'opposition, il n'a naturellement pas la capacité de critiquer et de douter réellement. Mais si vous voulez me comprendre, c'est pourtant la première chose qu'il vous faut faire. Ne fermez pas vos esprits, je vous prie, à ce que je suis en train de dire. Le vrai esprit critique est le désir de comprendre, la faculté de critiquer n'existe que lorsqu'on veut découvrir la valeur intrinsèque d'un objet. Mais vous n'êtes pas habitués à cela. Vos esprits sont habilement entraînés à accorder des valeurs, mais, par ce processus, vous ne comprendrez jamais la valeur intrinsèque d'un objet, ni d'une expérience, ni d'une idée.

Donc, pour moi, la véritable critique consiste à essayer de découvrir la valeur intrinsèque de la chose elle-même ; et non pas à attribuer une qualité à cette chose. Vous n'attribuez une qualité à un milieu, à une expérience que lorsque vous voulez en obtenir quelque chose, lorsque vous voulez un bénéfice, ou du pouvoir, ou du bonheur. Or, ceci détruit la véritable critique. Votre désir est perverti du fait qu'il attribue des valeurs, et, par conséquent, vous ne pouvez pas discerner clairement. Au lieu d'essayer de voir la fleur dans sa beauté originale et entière, vous la regardez à travers un verre coloré et, par conséquent, vous ne pouvez pas la voir telle qu'elle est.

Si vous voulez vivre, appréciez l'immensité de la vie ; si vous voulez réellement la comprendre, et non pas simplement répéter comme des perroquets ce qui vous a été enseigné, ce qui a été versé en vous, votre première tâche est de mettre de côté les perversions qui vous entravent. Et je vous assure que c'est là une des tâches les plus difficiles, car ces perversions sont une partie de votre éducation, une partie de vos habitudes, et il est très difficile de s'en détacher.

L'attitude critique exige qu'on soit libre de l'idée d'opposition. Par exemple, vous me dites: « Nous croyons au Maître, et vous non. Qu'avez-vous à dire à cela? » Or, ceci n'est pas une attitude critique, c'est (mais ne croyez pas que je parle d'une manière rude), une attitude enfantine. Nous sommes en train de discuter pour savoir si certaines idées sont fondamentalement vraies en elles-mêmes et non pas pour savoir si vous avez gagné quelque chose de ces idées, car ce que vous avez gagné peut n'être qu'une perversion, des préjugés.

Mon but, dans cette série de causeries, est d'éveiller votre propre capacité de critique réelle, de sorte que des instructeurs ne soient plus pour vous nécessaires, de sorte que vous n'éprouviez plus la nécessité de conférences, de sermons, de sorte que vous compreniez par vous-même ce qui est vrai et que vous viviez complètement. Le monde sera un lieu plus heureux lorsqu'il n'y aura plus d'instructeurs, lorsque des hommes ne sentiront plus qu'il leur faut prêcher à leur voisin. Mais cet état ne peut se réaliser que si vous, en tant qu'individus, êtes réellement éveillés ; que si vous doutez pleinement, que si vous avez réellement commencé à douter et à critiquer au milieu de la douleur. Maintenant, vous avez cessé de souffrir, vous avez étouffé vos esprits

avec des explications, avec des connaissances ; vous avez endurci vos cœurs. Ce n'est pas le sentiment qui vous intéresse, mais la croyance à des idées, et la sainteté de la soi-disant connaissance, et, par conséquent, vous mourrez de faim ; vous n'êtes plus des êtres humains, mais de simples machines.

Je vois que vous secouez vos têtes. Si vous n'êtes pas d'accord avec moi, posez-moi des questions demain, écrivez vos questions et passez-les moi et j'y répondrai. Mais ce matin, je parlerai, et j'espère que vous suivrez ce que j'ai à dire.

Il n'y a pas de lieu de repos dans la vie. La pensée ne peut avoir aucun lieu de repos. Mais vous êtes à la recherche d'un tel lieu de repos. Dans vos diverses croyances et religions vous avez recherché un tel lieu de repos, et dans cette recherche, vous avez cessé d'être critiques, de vous mouvoir dans le flot de la vie, de jouir de la vie, de vivre avec richesse.

Ainsi que je l'ai dit, la vraie recherche (qui est différente de la recherche en vue d'une fin, ou d'une aide, ou d'un bénéfice), la vraie recherche résulte dans la compréhension de la valeur intrinsèque de l'expérience. La vraie recherche est comme un fleuve rapide, et, dans ce mouvement, est la compréhension, un devenir éternel. Mais la recherche d'un guide n'aboutit qu'à un soulagement temporaire, ce qui signifie une multiplication des problèmes et de leur solution. Or, que recherchez-vous ? Que désirez-vous de ces choses ? Voulez-vous chercher et découvrir ou voulez-vous trouver un secours et des guides ? La plupart d'entre vous veulent un secours, un soulagement temporaire de la souffrance ; vous voulez guérir des symptômes plutôt que trouver la cause de la souffrance. « Je souffre, dites-vous, donnez-moi une méthode qui me délivrera de cette souffrance. » Ou vous dites encore : « le monde est dans une situation chaotique, donnez-nous un système qui résoudra ces problèmes et qui établira de l'ordre ».

Ainsi, vous cherchez, la plupart d'entre vous, un soulagement temporaire, un abri temporaire et, pourtant, c'est cela que vous appelez la recherche de la vérité.

Lorsque vous parlez de service, de compréhension, de sagesse, vous pensez simplement en termes de confort. Tant que vous voulez simplement soulager les conflits, les luttes, l'incompréhension, le chaos, la souffrance, vous êtes comme des médecins qui ne s'occupent que des symptômes d'une maladie. Tant que vous ne vous occupez que de la recherche du confort, vous n'êtes pas réellement en train de chercher.

Soyons tout à fait francs. Nous pouvons aller loin si nous sommes réellement francs. Admettons que tout ce que vous êtes en train de chercher est la sécurité, le soulagement ; vous cherchez une sécurité contre le changement continu et le soulagement de la douleur. Parce qu'il y a en vous une insuffisance, vous dites : « Donnez-moi ce qui me suffira », donc, ce que vous appelez la recherche de la vérité n'est, en réalité, qu'une tentative de trouver un soulagement à la douleur, ce qui n'a rien à voir avec la réalité. En ces choses-là, nous sommes comme des enfants. Dans des moments de danger nous courons vers notre mère, cette mère étant une croyance, un gourou, une religion, une tradition, l'habitude. Là, nous prenons refuge, et, par conséquent, nos vies sont des vies de constante imitation, avec jamais aucun moment de riche compréhension.

Or, vous pouvez fort bien être d'accord avec mes mots et dire : « Vous avez tout à fait raison, nous ne cherchons pas la vérité, mais le soulagement, et ce soulagement est satisfaisant pour le moment ». Si c'est cela qui vous satisfait, il n'y a plus rien à dire. Si vous avez cette attitude, je puis aussi bien ne rien ajouter. Mais, grâce au ciel, tous les êtres humains n'ont pas cette attitude. Ils ne sont pas tous arrivés au point d'être satisfaits par leur petite expérience qu'ils appellent la connaissance, qui est une stagnation.

Or, lorsque vous dites « je cherche », vous impliquez dans ces mots que vous êtes à la recherche de l'inconnu. Vous désirez l'inconnu, et c'est cela l'objet de votre recherche. Parce que le connu est pour vous décevant, futile, chargé de douleurs, effroyable, vous voulez découvrir l'inconnu, et de là la question: « Qu'est-ce que la Vérité? Qu'est-ce que Dieu? » De cela surgit la question: « Qui m'aidera à atteindre la vérité? » et, dans cette tentative même de trouver la vérité ou Dieu, vous créez des gourous, des instructeurs qui deviennent vos exploiters. Je vous prie de ne pas prendre offense de mes mots, de ne pas vous armer de préjugés contre ce que je dis, et ne croyez pas que je chevauche mon « dada » favori. Je ne fais que vous montrer la cause pour laquelle vous vous faites exploiter, et qui est votre recherche d'un but, d'une fin: et la compréhension de l'erreur qui réside en cette cause vous libérera. Je ne vous demande pas de suivre mon enseignement, car si vous désirez comprendre la vérité vous ne pouvez suivre personne ; si vous désirez comprendre la vérité, il vous faut rester debout tout à fait seuls.

Quelle est une des choses les plus importantes qui vous occupe dans votre recherche de l'inconnu? « Dites-moi ce qu'il y a de l'autre côté », dites-vous ; « Dites-moi ce qui arrive à une personne après la mort ». La réponse à de telles questions, vous l'appellez connaissance. Et, lorsque vous enquêtez ainsi dans l'inconnu, vous trouvez une personne qui vous en offre une explication satisfaisante et vous prenez appui en cette personne ou dans l'idée qu'elle vous donne. Ainsi, cette personne ou cette idée devient votre exploiteur et vous, vous-mêmes, êtes responsables de cette exploitation, et non pas l'homme ou l'idée qui vous exploite. Car une telle enquête dans l'inconnu est engendrée par l'idée d'un gourou qui vous conduira à la vérité. De cette enquête surgit la confusion au sujet de ce qu'est la vérité, parce que, dans votre recherche de l'inconnu, chaque instructeur, chaque guide, vous offre une explication de ce qu'est la vérité, et cette explication dépend naturellement de ses propres préjugés et des idées qu'il a ; mais au moyen de cet enseignement, vous essayez d'apprendre ce qu'est la vérité. Votre recherche de la vérité n'est qu'une évasion. Lorsque vous connaissez la cause réelle, lorsque vous comprenez le connu, vous cessez d'enquêter au sujet de l'inconnu.

La poursuite de la variété et de la diversité des idées au sujet de la vérité n'engendrera pas la compréhension. Vous vous dites: « J'écouterai cet instructeur, ensuite j'écouterai quelqu'un d'autre, et ensuite quelqu'un d'autre encore ; et j'apprendrai de chacun les aspects divers de la vérité ». Mais, par ce processus, vous n'arriverez jamais à comprendre. Tout ce que vous faites, c'est fuir ; vous essayez de découvrir ce qui vous donnera la plus grande satisfaction, et celui qui vous donne le plus, vous le chérissez en tant que votre gourou, votre idéal, votre but. Ainsi, votre recherche de la vérité a cessé.

Veillez ne pas croire que, lorsque je vous montre la futilité de cette recherche, j'essaye d'être habile: je vous explique la raison de l'exploitation qui a lieu dans le monde entier au nom de la religion, au nom du gouvernement, au nom de la vérité.

L'inconnu n'est pas ce qui devrait vous occuper. Méfiez-vous de l'homme qui vous décrit l'inconnu, la vérité ou Dieu. Une telle description de l'inconnu vous offre un moyen d'évasion ; et, en outre, la vérité défie toute description. Dans cette évasion il n'y a pas de compréhension ni d'accomplissement, il n'y a que de la routine et de la corruption. La vérité ne peut pas être expliquée ou décrite. Elle est. Je dis qu'il y a une réalité qui ne peut pas être mise en mots ; si elle le pouvait, elle serait détruite, et alors elle ne serait plus la vérité. Mais vous ne pouvez pas connaître cette réalité, cette vérité en vous informant à son sujet. Vous ne pouvez la connaître que lorsque vous avez compris le connu, lorsque vous avez saisi la pleine signification de ce qui est devant vous.

Vous êtes constamment à la recherche d'évasions, et ces tentatives d'évasion vous les ennoblissent avec différents noms spirituels, avec des mots pompeux: ces évasions vous satisfont temporairement, c'est-à-dire jusqu'à ce que la nouvelle tempête de souffrance vienne emporter vos refuges.

Mettons de côté cet inconnu et occupons-nous de ce qui est connu. Mettez de côté, pour le moment, vos croyances, votre esclavage des traditions, votre dépendance de votre Bhagavad Gita, vos écritures, vos Maîtres. Je n'attaque pas vos croyances favorites, vos sociétés favorites: je vous dis que si vous voulez comprendre la vérité de ce je dis, vous devez essayer d'écouter sans prévention.

Grâce à nos différents systèmes d'éducation (qui peuvent être un entraînement universitaire, ou l'acceptation d'un gourou, ou la dépendance au passé, sous la forme des traditions et des habitudes qui créent une insuffisance dans le présent) à travers ces systèmes d'éducation, nous avons été encouragés à acquérir, à vénérer le succès. Tout notre système de pensée ainsi que toute notre structure sociale sont basés sur l'idée de bénéfice. Nous nous retournons vers le passé parce que nous ne pouvons comprendre le présent. Pour comprendre le présent, qui est expérience, l'esprit doit être déchargé des traditions et des habitudes du passé. Tant que le poids du passé nous domine, nous ne pouvons pas comprendre, nous ne pouvons pas recueillir pleinement le parfum d'une expérience. Il doit y avoir, par conséquent, une insuffisance tant qu'existe la recherche d'un bénéfice. Le fait que tout notre système de pensée est basé sur le bénéfice n'est pas une simple affirmation hypothétique de ma part, c'est une réalité. Et l'idée centrale de toute notre structure sociale est aussi une idée de bénéfice, de réussite, de succès.

Mais parce que j'ai dit que votre poursuite de cette idée de bénéfice n'aboutira pas à une plénitude de vie, ne pensez pas immédiatement en termes contraires. Ne dites pas: « Ne devons-nous pas chercher? Ne devons-nous pas acquérir? Ne devons-nous pas réussir? » Ceci dénote une pensée très limitée. Ce que je voudrais que vous fassiez, c'est mettre en doute l'idée même de bénéfice. Ainsi que je l'ai dit, toute notre structure sociale, économique, et soi-disant spirituelle, est basée sur cette idée centrale de bénéfice: bénéfice obtenu par l'expérience, ou par le fait de vivre, ou par des instructeurs. Et de cette idée de bénéfice, vous cultivez graduellement en vous-mêmes l'idée de peur, parce que dans votre recherche d'un bénéfice vous avez toujours peur de perdre. Et, possédant cette peur de perdre, cette peur de perdre une occasion, vous créez l'exploiteur ; celui-ci étant soit l'homme qui vous guide moralement et spirituellement, soit une idée à laquelle vous vous accrochez. Vous avez peur et vous voulez avoir du courage ; et, ainsi, le courage devient votre exploiteur. Une idée devient votre exploiteur.

Votre tentative de réussite et de gain n'est simplement qu'une fuite, une évasion hors de l'insécurité. Lorsque vous parlez de bénéfice vous pensez à la sécurité ; et après avoir établi l'idée de sécurité vous voulez trouver une méthode afin d'obtenir et de conserver cette sécurité. N'est-ce pas ainsi? Si vous considérez votre vie, si vous l'examinez avec un esprit critique, vous verrez qu'elle est basée sur la peur. Vous êtes tout le temps à la recherche d'un bénéfice ; et après avoir recherché vos sécurités, après les avoir établies comme idéal, vous vous adressez à quelqu'un qui vous offre une méthode ou un plan au moyen desquels vous pensez pouvoir obtenir et conserver vos idéals. Et vous dites: « Dans le but de parvenir à cette sécurité, je dois me comporter d'une certaine manière, je dois poursuivre la vertu, je dois servir et obéir, je dois suivre des gourous, des instructeurs et des systèmes, je dois étudier et m'entraîner afin d'obtenir ce que je veux ». En d'autres termes, puisque votre désir est la sécurité, vous trouvez des exploiters qui vous aideront à obtenir ce que vous voulez. Et alors vous, en tant qu'individus, établissez des religions pour vous servir de sécurités,

pour servir de critères à votre conduite conventionnelle. A cause de la peur que vous avez de perdre, de perdre ou de manquer quelque chose que vous voulez, vous acceptez les titres et les idéals que vous offrent les religions.

Or, ayant établi vos idéals religieux, qui en réalité sont vos sécurités, vous devez maintenant avoir des façons particulières de vous conduire, des pratiques, des cérémonies et des croyances dans le but de parvenir à ces idéals. Vous cherchez à mettre tout cela en pratique et de là surgissent des divisions dans la pensée religieuse qui aboutissent à des schismes, à des sectes, à des confessions. Vous avez vos croyances et un autre a les siennes ; vous tenez à votre forme particulière de religion et l'autre tient aux siennes ; vous êtes un Chrétien, un autre est Musulman et un autre encore est Hindou. Vous avez ces distinctions religieuses et pourtant vous parlez d'amour fraternel, de tolérance et d'unité. Je ne dis pas qu'il faut une uniformité de pensée et d'idée. Mais la tolérance dont vous parlez n'est qu'une habile invention de l'esprit. Cette tolérance n'indique pas autre chose que votre désir de vous accrocher à vos propres idiosyncrasies, à vos propres idées limitées, à vos préjugés, et de permettre à un autre de poursuivre les siens. Dans cette tolérance il n'y a pas une diversité intelligente mais seulement une espèce d'indifférence dédaigneuse. Cette tolérance est totalement fausse. Vous dites: « Vous, continuez à votre manière, et moi je continuerai à la mienne ; mais soyons tolérants et fraternels ». Lorsqu'existe une vraie fraternité, un esprit amical, lorsqu'on éprouve de l'amour dans son cœur, on ne parle pas de tolérance. Ce n'est que lorsque vous vous sentez supérieurs dans votre certitude, dans votre position, dans votre connaissance, que vous parlez de tolérance. Vous n'êtes tolérants que lorsque vous établissez des distinctions. Avec la cessation des distinctions on ne parlera plus de tolérance. Alors vous ne parlerez pas de fraternité parce que dans vos cœurs vous serez frères.

Vous établissez en tant qu'individus différentes religions qui agissent comme sécurités. Aucun instructeur n'a établi l'exploitation de ces religions organisées. C'est vous-mêmes qui, à cause de votre insécurité et de votre confusion, à cause de votre manque de compréhension, avez créé des religions pour vous servir de guides. Et, après avoir établi des religions, vous allez à la recherche de gourous et d'instructeurs, vous recherchez des maîtres pour vous aider.

Ne croyez pas que j'essaie d'attaquer votre croyance favorite ; je ne fais qu'énoncer des faits, non pas pour que vous les acceptiez mais pour que vous examiniez, pour que vous critiquiez et vérifiez.

Vous avez votre Maître, un autre a son guide particulier ; vous avez votre sauveur, un autre a le sien. D'une telle division de la pensée et de la croyance surgit la contradiction et le conflit au sujet des mérites des différents systèmes. Ces disputes dressent l'homme contre l'homme ; du moment que nous avons intellectualisé la vie, nous ne nous battons plus ouvertement: nous essayons d'être tolérants.

Veuillez réfléchir au sujet de ce que je dis. Ne rejetez pas ou n'acceptez pas simplement ces mots. Pour examiner impartialement, avec un esprit critique, vous devez mettre de côté vos préjugés et vos tendances particulières, et vous devez aborder toute la question avec franchise.

A travers le monde entier les religions ont séparé les hommes. Individuellement, chacun cherche sa propre petite sécurité et s'occupe de son propre progrès. Individuellement, chacun désire grandir, s'étendre, réussir, achever ; donc il accepte n'importe quel instructeur qui lui offre de l'aider vers cet avancement et cette croissance. Comme résultat de cette attitude d'acceptation, la critique et l'information authentiques ont cessé. La stagnation s'est installée. Bien que vous vous mouviez le long d'un sillon étroit de pensée et de vie, la vraie pensée n'existe plus ni la plénitude de vie, mais simplement une réaction défensive. Tant que la religion sépare les hommes



il ne peut y avoir de fraternité ; pas plus qu'il ne peut y avoir de fraternité tant qu'existent les nationalités, qui doivent toujours provoquer des conflits parmi les hommes.

La religion avec ses croyances, ses disciplines, ses incitations, ses espérances, ses punitions, vous force vers une conduite que vous considérez juste, vers la fraternité et l'amour. Et du moment que vous êtes forcés, vous obéissez à l'autorité supérieure qui vous guide, ou bien (ce qui revient à la même chose), vous commencez à développer votre propre autorité intérieure comme réaction contre une autorité extérieure, et c'est celle-là que vous suivez. Où existe une croyance ou le but d'un idéal, il ne peut y avoir de plénitude de vie. Une croyance indique l'incapacité de comprendre le présent.

Ne vous retournez pas vers le contraire en disant: « Ne devons-nous plus avoir de croyances? Ne devons-nous plus avoir aucun idéal? » Je ne fais que vous montrer la cause et la nature de la croyance. Parce que vous ne pouvez pas comprendre le mouvement rapide de la vie, parce que vous ne pouvez pas recueillir la signification de son courant rapide, vous pensez que la croyance est nécessaire. Dans votre dépendance des traditions, des idéals, des croyances ou des maîtres, vous ne vivez pas dans le présent qui est l'éternel.

Beaucoup d'entre vous pourraient croire que ce que je dis est très négatif. Cela ne l'est pas, car lorsque vous voyez réellement le faux, vous pouvez alors voir le vrai. Ceci n'est pas de la négation. Au contraire, cet éveil de l'intelligence créatrice est la seule aide positive que je puisse vous donner. Mais vous pouvez ne pas trouver que ceci est positif, vous ne me trouveriez probablement positif que si je vous donnais une discipline, une ligne de conduite, un nouveau système de pensée. Mais nous ne pouvons pas aller plus loin dans ce sujet aujourd'hui. Si vous posez des questions à ce sujet, demain ou les jours suivants, j'essaierai d'y répondre.

Les individus ont créé la société en se groupant dans le but de bénéfices à obtenir, mais ceci n'engendre pas l'unité réelle. Cette société devient leur prison, leur moule, et pourtant chaque individu veut être libre de se développer et de réussir. Alors chacun devient un exploiteur de la société et il est à son tour exploité par elle. La société devient la culmination de leur désir, et le gouvernement devient l'instrument qui sert à accomplir ce désir en conférant des honneurs à ceux qui ont la plus grande puissance de posséder et d'acquérir. Cette même attitude stupide existe dans la religion: la religion considère l'homme qui s'est conformé entièrement à ses dogmes et à ses croyances comme une personne vraiment spirituelle. Elle confère de l'honneur à l'homme qui possède la vertu. Donc, dans votre désir de posséder (je répète que je ne parle pas en termes de contraires, mais plutôt que j'examine l'objet même qui cause le désir de la possession) , dans votre poursuite de la possession, vous créez une société dont nous devenons les esclaves. Nous devenons des rouages dans cette machine sociale en acceptant toutes ses valeurs, ses traditions, ses espoirs et ses espérances, et ses idées établies, car nous avons créé la société et elle nous aide à obtenir ce que nous voulons. Donc, l'ordre établi par le gouvernement ou par la religion met une fin à notre enquête, à notre recherche, à notre doute ; et plus nous nous unissons dans nos possessions diverses, plus nous tendons à devenir nationalistes.

Après tout, qu'est-ce que c'est qu'une nation? C'est un groupe d'individus qui vivent ensemble dans le but d'avantages économiques et d'auto-protection, et qui exploitent des unités similaires. Je ne suis pas un économiste, mais ceci est un fait évident. De cet esprit d'acquisition surgit l'idée de « ma famille », « ma maison », « mon pays ». Tant qu'existe ce sens possessif, il ne peut y avoir de vraie fraternité, ni de vrai internationalisme. Vos frontières, vos douanes, vos barrières fiscales, vos traditions, vos croyances, vos religions séparent l'homme de l'homme. Or, qu'est-ce qui a

été créé par cette mentalité de bénéfice, d'isolement, de sécurité? Ce sont les nationalités ; et où est le nationalisme il ne peut y avoir que la guerre. C'est la fonction des nations de préparer des guerres, sans quoi elles ne peuvent être de vraies nations.

C'est cela ce qui se passe dans le monde entier, et nous nous trouvons maintenant à la veille d'une nouvelle guerre. Chaque journal soutient le nationalisme et l'esprit d'isolement. Que dit-on, dans presque tous les pays, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie? « Nous d'abord et notre sécurité individuelle ; et ensuite nous considérerons le monde. » Nous n'avons pas l'air de nous rendre compte que nous sommes tous sur le même navire. Les peuples ne peuvent plus être séparés ainsi qu'ils l'ont été il y a quelques siècles. Nous ne devons pas penser en termes de séparation, et pourtant nous nous obstinons à penser en termes de nationalisme ou de conscience de classe, parce que nous nous accrochons encore à nos possessions et à nos croyances. Le nationalisme est une maladie ; il ne peut engendrer l'unité mondiale ni l'unité humaine. Nous ne pouvons pas trouver la santé au moyen de la maladie ; nous devons d'abord nous libérer de la maladie. L'éducation, la société, la religion contribuent à séparer les nations parce que chacun cherche individuellement à grandir, à gagner, à exploiter.

A cause de ce désir que nous avons de nous accroître, de gagner, d'exploiter, nous créons d'innombrables croyances (des croyances concernant la vie après la mort, la réincarnation, l'immortalité) et nous trouvons des personnes pour nous exploiter au moyen de nos croyances. Je vous prie de comprendre qu'en disant cela je ne désigne aucun leader ou instructeur particulier ; je n'attaque aucun de vos leaders. Attaquer qui que ce soit est une pure perte de temps. Je ne suis occupé à attaquer aucun leader particulier, j'ai quelque chose de plus important à faire dans la vie. Je voudrais agir comme un miroir et rendre claires pour vous les perversions et les duperies qui existent dans la société, dans la religion.

Toute notre structure sociale et intellectuelle est basée sur l'idée de bénéfice, de réussite ; et lorsque l'esprit et le cœur sont retenus par l'idée de bénéfice, il ne peut y avoir de vraie vie, il ne peut y avoir de vrai courant vital. N'en est-il pas ainsi? Si vous êtes constamment à la recherche de l'avenir, d'un achèvement, d'un gain, d'un espoir, comment pouvez-vous vivre complètement dans le présent? Comment pouvez-vous agir intelligemment, comme un être humain? Comment pouvez-vous penser et sentir dans la plénitude du présent lorsque vous fixez constamment votre regard sur le lointain avenir? Par notre religion, par notre éducation, nous sommes façonnés de manière à n'être rien, et, conscients de ce néant, nous voulons gagner et réussir. Alors nous recherchons constamment des instructeurs, des gourous, des systèmes.

Si vous comprenez réellement ceci, vous agirez, vous ne discuterez pas simplement cette question intellectuellement.

A la poursuite du bénéfice, vous perdez de vue le présent. Dans votre poursuite du bénéfice, dans votre dépendance du passé, vous ne comprenez pas pleinement l'expérience immédiate ; cette expérience laisse une cicatrice, une mémoire qui est l'insuffisance de cette expérience, et de cette insuffisance grandissante surgit la conscience du moi, de l'ego. Vos divisions de l'ego ne sont que les raffinements superficiels de l'égoïsme dans sa recherche d'un bénéfice. L'ego a ses racines intrinsèquement dans cette insuffisance de l'expérience, dans cette mémoire. Quels que soient son développement et son expansion, il gardera toujours en lui le sens de l'égoïsme. Ainsi, lorsque vous cherchez un bénéfice, un succès, chaque expérience développe la conscience du moi, mais nous discuterons ceci une autre fois. Dans cette causerie, je veux présenter ma pensée aussi complètement que possible, afin d'avoir le temps, dans les causeries suivantes, de répondre aux questions que vous voudriez me poser.

Lorsque l'esprit est prisonnier du passé ou du futur, il ne peut pas comprendre la signification de l'expérience présente, ceci est évident. Lorsque vous cherchez un bénéfice, vous ne pouvez pas comprendre le présent. Et puisque vous ne comprenez pas le présent qui est l'expérience, il laisse sa cicatrice, son insuffisance dans l'esprit. Vous n'êtes pas libre de cette expérience. Le manque de liberté, de plénitude, crée la mémoire, et le développement de cette mémoire n'est que la conscience du moi, l'ego. Ainsi lorsque vous dites: « je veux compter sur l'expérience pour obtenir la liberté », ce que vous faites en réalité c'est accroître, intensifier, étendre cette conscience du moi, cet ego. Car vous êtes à la recherche d'un bénéfice, d'une accumulation en tant que moyen d'obtenir le bonheur, en tant que moyen de réaliser la vérité.

Après avoir établi en votre esprit la conscience du moi, votre esprit nourrit cette conscience et de cela surgit vos questions pour savoir si vous vivrez ou non après la mort, si vous pouvez espérer en la réincarnation. Vous voulez savoir catégoriquement si la réincarnation est un fait. En d'autres termes, vous utilisez l'idée de réincarnation comme un moyen d'ajournement dans lequel vous vous reconfortez. Vous dites: « Par le progrès j'obtiendrai la compréhension ; ce que je n'ai pas compris aujourd'hui je le comprendrai demain. Donc, donnez-moi l'assurance que la réincarnation existe ».

Ainsi, vous tenez à cette idée de progrès, à cette idée de gagner de plus en plus jusqu'à ce que vous arriviez à la perfection. C'est cela que vous appelez le progrès: le fait d'acquérir de plus en plus. Mais pour moi la perfection est accomplissement et non accumulation progressive. Vous employez les mots progrès pour exprimer l'accumulation, le gain, la réussite ; voilà votre idée fondamentale du progrès. Mais la perfection ne réside pas dans le progrès ; elle est accomplissement ; la perfection ne se réalise pas à travers la multiplication des expériences, mais elle est l'accomplissement dans l'expérience, l'accomplissement dans l'action elle-même. Le progrès indépendamment de l'accomplissement conduit à une superficialité totale.

Un tel système d'évasion prévaut aujourd'hui dans le monde entier. Votre théorie de la réincarnation rend l'homme de plus en plus superficiel car il dit: « Puisque je ne peux pas accomplir aujourd'hui, je le ferai dans le futur ». Si vous ne pouvez pas vous accomplir dans cette vie, vous vous reconfortez dans l'idée qu'il y a toujours une vie à venir. De là surgissent les enquêtes au sujet de l'au-delà, et aussi l'idée que l'homme qui a le plus acquis en connaissance (ce qui n'est pas la sagesse) atteindra la perfection. Mais la sagesse n'est pas le résultat de l'accumulation ; la sagesse n'est pas possession ; elle est spontanée, immédiate.

Pendant que l'esprit s'évade du vide au moyen du bénéfice, ce vide augmente, et vous n'avez pas un jour, pas un instant, où vous puissiez dire: « J'ai vécu ». Vos actions sont toujours incomplètes, inachevées, et par conséquent votre recherche continue. Avec ce désir, qu'est-il arrivé? Vous êtes devenus de plus en plus vides, de plus en plus superficiels, irréflectifs, incapables d'esprit critique. Vous acceptez l'homme qui vous offre le confort, l'assurance, et vous, en tant qu'individu, en avez fait votre exploiteur. Vous êtes devenu son esclave, l'esclave de son système, de son idéal. De cette attitude d'acceptation ne résulte aucun accomplissement, mais un ajournement. D'où la nécessité pour vous de l'idée de continuité, la croyance en la réincarnation, et de cela surgit l'idée de progrès, d'accumulation. Il n'y a d'harmonie dans rien de ce que vous faites, il n'y a là aucune signification parce que vous pensez toujours en termes de bénéfice. Vous pensez à la perfection en tant que fin et non en tant qu'accomplissement.

Ainsi que je l'ai dit, la perfection réside dans l'entendement, dans la compréhension complète de la signification d'une expérience ; et cette compréhension est accomplissement, qui est l'immortalité. Vous devez donc devenir pleinement lucide de votre action dans le présent. L'accroissement de la conscience du moi surgit de ce que

l'action est superficielle, de l'exploitation incessante qui commence avec les familles, les maris, les femmes, les enfants et qui s'étend à la société aux idéals, à la religion, qui sont tous basés sur cette idée de bénéfice. Ce que vous poursuivez, en réalité, c'est la faculté d'acquérir, bien que vous puissiez en être inconscient, ainsi que de votre exploitation. Je veux rendre clair le fait que vos religions, vos croyances, que vos traditions, que votre discipline intérieure sont basées sur l'idée du bénéfice. Ce ne sont là que des incitations à l'action juste, d'où surgissent l'exploiteur et l'exploité. Si vous poursuivez l'esprit d'acquisition, poursuivez-le consciemment et non hypocritement. Ne dites pas que vous cherchez la vérité, car on n'arrive pas à la vérité de cette façon-là.

Cette idée que l'on a de grandir de plus en plus est pour moi fausse, car ce qui grandit n'est pas éternel. Vous a-t-il jamais été démontré que plus vous possédez, plus vous comprenez? En théorie il peut en être ainsi, mais en fait il n'en est pas ainsi. Un homme augmente sa propriété et l'enclôt ; un autre augmente sa connaissance et est encerclé par elle. Où est la différence? Ce processus de développement par accumulation est creux, il est faux dès son origine, car ce qui est capable de grandir n'est pas éternel. C'est une illusion, une erreur qui n'a en elle rien de la réalité. Mais si vous poursuivez cette idée du développement par accumulation, poursuivez-là avec tout votre esprit et avec tout votre cœur. Alors vous comprendrez combien elle est superficielle, vaine et artificielle. Et lorsque vous comprendrez que ceci est faux, vous comprendrez la vérité. Rien ne doit venir le remplacer. Alors vous ne cherchez plus la vérité afin de remplacer ce qui est faux: car dans votre perception directe le faux n'existe plus. Et dans cette compréhension est l'éternel. Alors il y a bonheur, intelligence créatrice. Vous vivrez naturellement, complètement, comme une fleur, et en cela il y a l'immortalité.

Adyar, le 29 décembre 1933

## **Adyar, Inde**

### **2ème Causerie**

### **le 30 décembre 1933**

Ainsi que je le disais hier, la pensée est mutilée, hébétée, lorsqu'elle est retenue par des croyances, et pourtant, la plupart de nos pensées sont des réactions basées sur des croyances, sur une croyance particulière ou sur un idéal. De ce fait, notre pensée n'est jamais fraîche, elle n'est jamais en mouvement ni créatrice. Elle est toujours tenue en échec par une croyance particulière, par la tradition, par un idéal. On ne peut réaliser la vérité, cette compréhension durable, que lorsque la pensée est continuellement en mouvement, lorsqu'elle n'est entravée ni par un passé, ni par un futur. Ceci est si simple que souvent nous ne l'apercevons pas. Un grand savant n'a pas de but dans sa recherche, s'il ne faisait que chercher un résultat il cesserait d'être un grand savant. Il doit en être ainsi de notre pensée, mais notre pensée est mutilée, enchaînée, circonscrite par une croyance, par un dogme, par un idéal, et il n'y a donc pas, ainsi, de pensée créatrice.

Je vous prie d'appliquer ce que je dis à vous-mêmes: alors vous pourrez aisément suivre ma pensée. Si vous ne faisiez qu'écouter pour occuper vos loisirs, ce que je dirais serait totalement inutile et il n'y aurait que plus de confusion.

Sur quoi est basée notre croyance? Sur quoi sont fondés la plupart de nos idéals? Si vous examinez la question, vous verrez que la croyance a pour mobile l'idée de bénéfice et de récompense, ou bien qu'elle sert d'incitation, de guide, de modèle. Vous dites: « Je poursuivrai la vertu, j'agirai de telle ou telle façon en vue d'obtenir le bonheur ; je découvrirai ce qu'est la vérité afin de surmonter la confusion et la misère ; je servirai afin d'obtenir les bénédictions du ciel ». Mais cette, attitude vis-à-vis de l'action en tant que moyen pour des acquisitions futures rend toujours la pensée infirme.

Ou encore, la croyance est basée sur le résultat du passé. Vous avez soit des principes extérieurs imposés, soit des idéals intérieurs que vous avez cultivés et qui vous aident à vivre. Les principes extérieurs sont imposés par la société, par la tradition, par l'autorité, ils sont basés sur la peur. Voici les principes que vous employez toujours comme modèle: « Que dira mon voisin? Que soutient l'opinion publique? Que disent les livres sacrés ou les instructeurs? » Ou bien vous développez une loi intérieure, qui n'est pas autre chose qu'une réaction contre ce qui est extérieur. C'est-à-dire que vous cultivez une croyance intérieure, un principe intérieur, basés sur la mémoire de l'expérience, sur des réactions, afin de vous guider à travers le mouvement de la vie.

Ainsi la croyance appartient soit au passé, soit au futur. Lorsqu'existe un besoin intérieur, le désir crée le futur ; mais lorsque vous vous guidez dans le présent en suivant une expérience que vous avez déjà eue, ce critérium est dans le passé, il est déjà mort. Alors nous développons une résistance contre le présent que nous appelons la volonté. Mais, pour moi, la volonté n'existe que lorsqu'il y a un manque de compréhension. Pourquoi voulons-nous la volonté? Lorsque je comprends une expérience et que je vis en elle, je n'ai pas à la combattre, je n'ai pas à lui résister. Lorsque je comprends une expérience complètement, il n'y a plus d'esprit d'imitation ni de volonté d'ajustement, ni de désir de lui résister. Je la comprends complètement, donc je suis

libre de son fardeau. Vous devrez penser à ce que je dis ; mes mots ne sont pas aussi difficiles à comprendre qu'ils en ont l'air.

La croyance est basée sur l'idée d'acquisition et sur le désir d'obtenir des résultats au moyen de l'action. Vous cherchez un bénéfice ; vous vous faites façonner par des séries de croyances basées sur l'idée de bénéfice, sur la recherche d'une récompense, et votre action est le résultat de votre recherche. Si vous étiez dans le mouvement de la pensée, si vous ne cherchiez pas un but, une fin, une récompense, alors il y aurait des résultats, mais ils ne vous toucheraient pas. Ainsi que je l'ai dit, un homme de Science qui cherche des résultats n'est pas un vrai scientifique, et un vrai scientifique qui cherche profondément n'est pas touché par les résultats qu'il obtient, même si ces résultats peuvent être utiles au monde. Donc, occupez-vous du mouvement de l'action elle-même et c'est dans cela qu'est l'extase de la vérité. Mais vous devez vous rendre compte que votre pensée est prisonnière des croyances, que vous agissiez simplement en vous conformant à certaines séries de croyances, que votre action est mutilée par la tradition.

Supposez, par exemple, que je sois un professeur dans une école. Si j'essaie de mouler l'intelligence de l'élève en vue d'une action particulière, ce n'est plus de l'intelligence. Comment l'élève emploiera son intelligence, cela c'est son affaire. S'il est intelligent, il agira avec vérité parce qu'il n'agira pas pour des bénéfices ou des récompenses, ou des excitations, ou pour le pouvoir.

Pour comprendre ce mouvement de la pensée, cette plénitude de l'action, qui ne peut jamais être statique comme un modèle, comme un idéal, l'esprit doit être libre de toute croyance, car l'action qui cherche une récompense ne peut pas comprendre sa propre plénitude, son propre accomplissement. Pourtant la plupart de vos actions sont basées sur la croyance. Vous croyez aux conseils d'un maître, vous croyez en un idéal, vous croyez à des dogmes religieux, vous croyez aux traditions établies de la société. Mais avec cet arrière-plan de croyance, vous ne comprendrez jamais, vous ne sonderez jamais les profondeurs de l'expérience que vous affrontez, parce que la croyance vous empêche de vivre cette expérience pleinement, avec tout votre être. Ce n'est que lorsque l'on n'est plus prisonnier de la croyance que l'on connaît la plénitude de l'action. Maintenant vous êtes inconscient de ce fardeau qui pervertit votre esprit. Devenez pleinement conscient de ce fardeau dans votre action, et cette lucidité seule libérera votre esprit de toute perversion.

Maintenant je répondrai à quelques-unes des questions qui m'ont été posées.

QUESTION : Par la sanction des écritures et par une unité de vue de beaucoup d'instructeurs, le doute a été considéré à travers les âges comme une entrave qui doit être détruite avant que la vérité ne puisse se lever dans l'âme. Au contraire, vous semblez considérer le doute sous un aspect tout à fait différent. Vous l'avez même appelé un baume précieux. De ces opinions contradictoires, laquelle est la vraie?

KRISHNAMURTI : Laissons les écritures en dehors de cette discussion ; car lorsque vous commencez à citer les écritures pour appuyer vos opinions, soyez sûr que le diable aussi pourra trouver des textes dans les écritures pour appuyer le point de vue tout à fait opposé. Dans les Upanishads, dans les Védas, je suis sûr que l'on peut trouver tout à fait l'opposé de ce que, d'après vous, les écritures enseignent. Je suis sûr que l'on peut y trouver des textes disant que l'on devrait douter. Donc, ne nous citons pas des écritures les uns aux autres ; c'est comme si on se lançait des briques à la tête.

Ainsi que je l'ai dit, vos actions sont basées sur des croyances, sur des idéals, que vous avez hérités ou acquis. Ils n'ont pas de réalité? Aucune croyance n'est jamais une réalité vivante. Pour l'homme vraiment vivant les croyances ne sont pas nécessaires.

Puisque l'esprit est rendu infirme par de nombreuses croyances, par de nombreux principes, par de nombreuses traditions, par des fausses valeurs et des illusions, vous devez commencer à les mettre en question, à douter d'eux. Vous n'êtes pas des enfants. Vous ne pouvez pas accepter tout ce qui vous est offert ou tout ce qui vous est imposé. Vous devez commencer à mettre en doute les fondements même de l'autorité, car c'est cela le commencement de la vraie vie ; vous devez douter de façon à découvrir par vous-mêmes la vraie signification des valeurs traditionnelles ; ce doute, engendré par un conflit intense, pourra seul libérer votre esprit et vous donner l'extase de la liberté, une extase libérée des illusions.

Donc, la première chose à faire c'est de douter, et non pas de chérir ses croyances. Mais c'est la joie des exploiters de vous inciter à ne pas douter, de considérer le doute comme une entrave. Pourquoi craindriez-vous le doute ? Si vous êtes satisfaits des choses telles qu'elles sont, continuez à vivre tels que vous êtes. Dites que vous êtes satisfaits par vos cultes. Vous pouvez avoir rejeté les vieilles cérémonies et accepté les nouvelles, mais les unes et les autres s'équivalent en fin de compte.

Si vous en êtes satisfaits, ce que je dirai ne vous dérangera pas dans votre tranquillité stagnante, mais nous ne sommes pas ici pour être enchaînés, pour être entravés. Nous sommes ici pour vivre intelligemment, et si vous désirez vivre de la sorte, la première chose qu'il vous faut faire c'est douter.

Mais notre soi-disant éducation détruit brutalement notre intelligence créatrice. L'éducation religieuse qui, d'une façon autoritaire, dresse devant vous l'idée de la peur sous des formes variées, vous empêche de tout mettre en question, de douter. Vous pouvez avoir rejeté la vieille religion de Mylapore, mais vous avez embrassé une nouvelle religion qui a beaucoup de « ne faites pas » et de « faites ». La société, grâce à la force de l'opinion publique qui est toute puissante, vous empêche aussi de douter, et vous dites que si vous vous dressiez contre cette opinion publique, elle vous écraserait. Ainsi, de toute part, le doute est découragé, détruit, écarté. Et pourtant vous ne pouvez trouver la vérité que lorsque vous commencez à mettre en question les valeurs dont la société et la religion, anciennes et modernes, vous ont entouré. Donc, ne comparez pas ce que je dis avec ce qui est dit dans les Écritures ; avec ce système nous ne comprendrons jamais. La comparaison ne conduit pas à la compréhension. Ce n'est que lorsque nous prenons une idée en elle-même et que "nous l'examinons profondément (non par comparaison ni par rapport à quelque chose, mais avec l'intention de découvrir sa valeur intrinsèque) que nous comprendrons.

Prenons un exemple. Vous savez que la coutume ici est de se marier très jeune, et cette coutume est devenue presque sacrée. Or, ne devez-vous pas mettre en doute cette coutume ? Vous mettez en question cette habitude traditionnelle si vous aimez réellement vos enfants. Mais l'opinion publique est si fortement en faveur de ces mariages très jeunes que vous n'osez pas vous dresser contre elle et qu'ainsi vous n'enquêtez jamais honnêtement dans cette superstition.

Et encore, vous avez écarté certaines cérémonies religieuses et vous en avez accepté d'autres. Mais pourquoi avez-vous abandonné les anciennes cérémonies ? Vous avez renoncé à elles parce qu'elles ne vous satisfaisaient pas. Et vous avez adopté de nouvelles cérémonies parce qu'elles sont plus promettantes, plus incitantes, parce qu'elles vous offrent de plus grandes espérances. Vous ne vous êtes jamais dit : « Je m'en vais découvrir la valeur intrinsèque de toutes les cérémonies, qu'elles soient hindoues, chrétiennes ou de toute autre confession ». Pour découvrir leur valeur intrinsèque, il vous faut mettre de côté tous les espoirs et toutes les incitations qu'elles vous offrent, et examiner toute la question avec un esprit critique. Cette attitude d'acceptation ne peut plus exister. Mais vous acceptez, lorsque vous désirez un bénéfice, lorsque vous cherchez un confort, un abri, une sécurité, et dans cette recherche de la

sécurité et du confort vous faites du doute une entrave, une illusion qui doit être bannie et détruite.

Une personne qui voudrait vivre avec vérité et comprendre la vie pleinement doit connaître le doute. Ne dites pas: « Y aura-t-il jamais une fin au doute? » Le doute existera tant que vous souffrirez et tant que vous n'aurez pas découvert les vraies valeurs. Pour comprendre les vraies valeurs, vous devez commencer à douter, à avoir l'esprit critique en ce qui concerne les traditions et les autorités dans lesquelles votre esprit a été façonné. Mais ceci ne veut pas dire que votre attitude doive être une attitude d'opposition inintelligente. Pour moi le doute est un baume précieux. Il guérit les blessures de celui qui souffre. Il a une influence bénéfique. La compréhension ne vient que lorsqu'on doute, non dans un but d'acquisition ou de substitution nouvelles, mais pour comprendre. Lorsqu'existe ce désir de gain, il y a acceptation d'une autorité, que cette autorité soit d'une personne, ou de cinq personnes, ou d'un million. Une telle autorité encourage l'acceptation et déclare que le doute est une entrave. Parce que vous cherchez continuellement le confort et la sécurité, vous trouvez des exploiters qui vous disent que le doute est une entrave, une chose qui doit être bannie.

QUESTION : Vous dites que l'on ne peut pas à la fois travailler pour le nationalisme et pour la fraternité. Voulez-vous dire que: 1° nous, qui sommes les sujets d'une nation et qui croyons fermement à la fraternité, devrions cesser de lutter pour nous gouverner nous-mêmes, ou bien que: 2° tant que nous essayons de nous libérer du joug étranger nous devrions cesser de travailler pour la fraternité?

KRISHNAMURTI : N'envisageons pas la question du point de vue d'une nation sujette ou d'une nation qui exploite. Lorsque nous disons que nous sommes une nation sujette, nous créons l'exploiteur. N'envisageons pas la question de cette façon-là pour le moment. Pour moi, la solution d'un problème immédiat n'est pas le point qui m'occupe, car si nous comprenons pleinement la raison ultime pour laquelle nous travaillons, dans le fait de travailler pour ce but nous résolvons le problème immédiat sans grande difficulté.

Je vous prie de suivre ce que je vais dire ; cela peut être nouveau pour vous, mais ce n'est pas une raison pour le rejeter. Je sais que la plupart d'entre vous êtes des nationalistes et qu'en même temps vous êtes sensés être partisans de la fraternité. Je sais que vous essayez à la fois de soutenir l'esprit de nationalisme et l'esprit de fraternité. Mais je vous prie de mettre de côté, pour le moment, cette attitude nationaliste et d'envisager la question d'un autre point de vue.

La solution ultime du problème du travail et de la misère est une unité mondiale, humaine. Vous dites qu'il y a des millions de personnes qui souffrent et qui meurent de faim aux Indes, et que si vous pouvez vous débarrasser des Anglais, vous trouverez le moyen de satisfaire ceux qui meurent de faim. Mais je dis: n'abordez pas le problème de ce point de vue-là. Ne considérez pas les souffrances immédiates des Indes, mais considérez toute la question des millions de personnes qui meurent de faim dans le monde entier. Des millions de Chinois meurent par manque de nourriture. Pourquoi ne pensez-vous pas à ceux-là? « Non, dites-vous, mon premier devoir est dans ma maison ». C'est aussi ce que disent les Chinois: « Mon premier devoir est dans ma maison ». C'est ce que proclament les Anglais, les Allemands, les Italiens ; c'est ce que soutient tout nationaliste. Mais je dis: ne considérez pas le problème de ce point de vue-là, que je n'appellerai ni un point de vue étroit, ni un point de vue large. Je dis: considérez la cause de la misère dans le monde entier, et non pas la raison pour laquelle un groupement particulier d'hommes ne mange pas à sa faim.

Qu'est-ce qui cause la misère? Un manque d'organisation méthodique pour l'humanité entière. N'est-ce pas ainsi? Il y a pourtant assez de nourriture. Et il y a des méthodes excellentes qui pourraient être employées pour la distribution de la nourri-



ture et des vêtements, et pour le travail des hommes. Il y a assez d'objets de toutes sortes. Et alors, qu'est-ce qui nous empêche de faire un emploi intelligent de ces objets? Les distinctions de classes, les distinctions nationales, les distinctions religieuses et sectaires, toutes ces distinctions empêchent une coopération intelligente. Dans son cœur, chacun de vous lutte en vue d'un bénéfice ; chacun est gouverné par son instinct possessif. Voilà pourquoi vous accumulez féroce­ment, vous conférez des possessions à vos familles, et ceci est devenu une ruine pour le monde.

Tant que cet esprit existe, aucun système intelligent ne fonctionnera de façon satisfaisante, parce qu'il n'y aura pas assez de personnes intelligentes pour l'employer avec sagesse. Lorsque vous parlez de nationalisme, vous voulez dire: « Mon pays, ma famille, et moi-même d'abord ». Au moyen du nationalisme, vous ne pourrez jamais parvenir à une unité humaine, à une unité mondiale. L'absurdité et la cruauté du nationalisme ne font aucun doute, mais les exploiters utilisent le nationalisme pour leur propre fin.

Ceux d'entre vous qui parlent de fraternité sont en général nationalistes dans leur cœur. Mais que veut dire la fraternité en tant qu'idée ou réalité? Comment pouvez-vous avoir réellement le sentiment d'amour fraternel dans vos cœurs lorsque vous possédez une certaine série de croyances dogmatiques, lorsque vous avez des distinctions religieuses? Et c'est cela ce que vous faites dans vos différentes sociétés, dans vos différents groupes. Pensez-vous agir en accord avec l'esprit de fraternité lorsqu'existent ces distinctions? Comment pouvez-vous connaître cet esprit lorsque votre esprit appartient à une classe particulière? Comment peut-il exister l'unité ou la fraternité lorsque vous ne pensez qu'en termes de votre famille, de votre nationalité, de votre Dieu?

Tant que vous essayez de ne résoudre simplement que le problème immédiat (ici le problème de la misère aux Indes), vous êtes assaillis par des difficultés insurmontables. Il n'y a aucune méthode, aucun système, aucune révolution qui puissent changer cette condition tout de suite. Vous débarrasser immédiatement de l'Anglais, ou substituer une bureaucratie brune à une bureaucratie blanche, ne nourrira pas les millions de meurt-de-faim aux Indes. La misère existera tant qu'existera l'exploitation. Et vous êtes individuellement impliqués dans cette exploitation à cause du désir que vous avez d'exercer un pouvoir et d'obtenir une sécurité individuelle, spirituelle aussi bien que physique, ce qui crée des distinctions. Je dis que tant que l'esprit d'exploitation existera, il y aura toujours des gens qui mourront de faim.

Ou, ce qui peut arriver, est encore ceci: vous pouvez être impitoyablement conduits à accepter une nouvelle série d'idées, à adopter un nouvel ordre social, que vous l'aimiez ou non. Actuellement, on a l'habitude (et elle est reconnue légitime) d'exploiter, de posséder et d'accroître ses possessions, d'accumuler, de ramasser, d'emmagasiner, d'hériter. Plus vous possédez, plus est grand votre pouvoir d'exploiter. En reconnaissance de vos possessions, de votre pouvoir, le gouvernement vous honore en vous conférant des titres et des monopoles ; on vous appelle « Sir », vous devenez un K.C.S.I., Rao Bahadur. Voilà ce qui vous arrive dans votre existence matérielle, et dans votre soi-disant vie spirituelle les mêmes conditions existent exactement. Vous êtes en train d'acquérir des honneurs spirituels, des titres spirituels, vous entrez dans la distinction spirituelle des disciples, des maîtres, des gourous. Il y a la même lutte pour le pouvoir, le même sens possessif, la même épouvantable cruauté d'exploitation par les systèmes religieux et par leurs exploiters, les prêtres. Et l'on pense que ceci est spirituel, moral. Vous, êtes esclaves de ce système qui existe à présent.

Maintenant, un nouveau système surgit, qu'on appelle communisme. Ce système surgit inévitablement parce que ceux qui possèdent sont si inhumains, si féroces dans

leur exploitation, que ceux qui en sentent la cruauté et la laideur doivent trouver un moyen de résistance. Alors ils commencent à s'éveiller, à se révolter, et ils vous entraîneront dans leur système de pensée parce que vous êtes inhumains. (Rires.)

Non, ne riez pas. Vous ne vous rendez pas compte de l'effroyable cruauté qui est engendrée par vos mesquins systèmes de possession. Un nouveau système vient, et que vous l'aimiez ou non, vous serez dépossédés ; vous serez entraînés comme des moutons vers la non-possession, de même que vous êtes entraînés maintenant vers la possession. Dans ce système, les honneurs sont conférés à ceux qui ne sont pas possessifs, Vous serez esclaves de ce nouveau système comme vous êtes esclaves de l'ancien. L'un vous force à posséder, l'autre vous force à ne pas posséder. Peut-être que le nouveau système sera un bien pour les multitudes, pour les masses ; mais si vous êtes forcés individuellement de l'accepter, il détruira la pensée créatrice. Alors je dis: agissez avec volonté, avec compréhension. Soyez libres du sens possessif aussi bien que de son contraire, la non-possession.

Mais vous avez perdu tout sens de vraie perception. C'est pour cela que vous êtes en train de lutter pour le nationalisme, et pourtant vous ne vous occupez pas des nombreuses implications du nationalisme. Lorsque vous vous occupez de vos distinctions de classes, lorsque vous vous battez pour garder ce que vous possédez, vous êtes en réalité exploités individuellement et collectivement, et cette exploitation aboutira inévitablement à la guerre. Ceci n'est-il pas évident en Europe, actuellement, d'une façon éclatante? Chaque nation continue à accumuler des armements, et pourtant parle de paix et assiste aux conférences de ^désarmement. (Rires.)

Vous faites exactement la même chose d'une autre manière. Vous parlez de fraternité et pourtant vous tenez à vos distinctions de castes, des préjugés religieux vous divisent, les classes sociales sont devenues des barrières cruelles. Par vos croyances, vos idéals, vos préjugés, l'unité de l'homme se trouve brisée. Comment pouvez-vous parler de fraternité lorsque vous ne l'approuvez pas dans vos cœurs, lorsque vos actions sont opposées à l'unité de l'homme, lorsque vous poursuivez sans cesse votre expansion individuelle, votre propre glorification? Si vous ne poursuiviez pas vos propres buts égoïstes, voulez-vous dire que vous appartiendriez à des organisations qui vous promettent -des récompenses spirituelles et temporelles? Voilà ce que font vos religions, vos groupes sélectifs, vos gouvernements, et vous y appartenez pour votre propre expansion individuelle, pour votre propre glorification.

Si vous devenez réellement intelligents au sujet de toute cette question du nationalisme, si vous lui accordez une vraie réflexion et si vous agissez avec vérité en ce qui la concerne, vous pouvez créer une unité mondiale qui sera la seule solution réelle au problème immédiat de la misère. Mais il est difficile pour vous de penser de cette façon-là, parce que vous avez été entraînés pendant des années à penser à l'intérieur du sillon nationaliste. Vos histoires, vos journaux, vos périodiques exaltent le nationalisme. Vous êtes éduqués par vos exploiters politiques de façon à ne pas écouter ceux qui vous disent que le nationalisme est une maladie, ceux qui vous disent que ce n'est pas le moyen d'arriver à une unité mondiale. Mais vous ne devez pas séparer le moyen de la fin ; la fin est directement rattachée au moyen, elle n'en est pas distincte. La fin est l'unité mondiale, un plan organisé pour la totalité, bien que ceci n'implique pas l'égalisation de l'individualité. Pourtant, une égalisation mécanique et privée de vie se produira forcément si vous n'agissez pas avec volonté et intelligence.

Je me demande combien d'entre vous sentent l'urgence et la nécessité de ces choses? Le but est l'unité humaine dont vous parlez tellement ; mais vous ne faites que parler sans volonté et sans action intelligente ; vous ne sentez pas et vos actions sont la négation de vos paroles. Le but est l'unité humaine, un plan organisé pour l'homme dans son ensemble, et non le conditionnement de l'homme. Le but n'est pas

de forcer l'homme à penser dans une direction particulière, mais de l'aider à être intelligent, de sorte qu'il puisse vivre pleinement et d'une façon créatrice. Mais il faut avoir un plan organisé pour le bien-être de l'homme, et ceci ne peut être amené que lorsque le nationalisme et les distinctions de classes, avec leur exploitation, n'existeront plus.

Messieurs, combien d'entre vous sentent la nécessité d'une telle action? Je me rends bien compte de votre attitude: « Des millions meurent de faim aux Indes », dites-vous, « n'est-il pas important de s'attaquer à ce problème immédiatement? » Mais que faites-vous, même en ce qui concerne ceci? Vous parlez de faire quelque chose, mais ce que vous faites, en réalité, c'est discuter au sujet de la façon dont vos plans devraient être organisés, au sujet du système qui devrait être adopté et de la personne qui devrait en être le chef. C'est cela qui est dans vos cœurs. Vous n'êtes pas réellement intéressés par les millions qui meurent de faim à travers le monde. C'est pour cela que vous parlez de nationalisme. Si vous affrontiez le problème dans sa totalité, si vous éprouviez réellement des sentiments pour l'ensemble de l'humanité, vous verriez l'immense nécessité d'une action humaine complète, qui ne pourra avoir lieu que lorsque vous cesserez de parler en termes de nationalisme, de classes, de religion.

QUESTION : Êtes-vous toujours disposé à nier catégoriquement que vous êtes le produit authentique de la culture théosophique?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par culture théosophique? Vous voyez comment cette question est rattachée à la question précédente au sujet du nationalisme. Vous demandez: « N'avez-vous pas été élevé par notre société, par notre religion, par notre pays? » Et la question suivante en découle: « Pourquoi êtes-vous ingrat vis-à-vis de nous? »

L'intelligence n'est le produit d'aucune société, bien que les sociétés et les groupes aiment exploiter cette idée. Si j'étais d'accord pour dire que je suis l'authentique produit de la culture théosophique (quel que soit le sens que vous donniez à cette phrase) vous diriez: « Voyez quel homme merveilleux c'est, c'est nous qui l'avons produit ; alors suivez-nous ainsi que nos idées ». (Rires.) Je sais que j'exprime ceci un peu brutalement, mais c'est comme cela que beaucoup d'entre vous pensent. Ne riez pas. Vous riez trop facilement, vous riez superficiellement, en montrant ainsi que vous ne sentez pas d'une façon vitale. Je veux examiner pourquoi vous me posez cette question, et non si je suis ou si je ne suis pas le résultat d'une culture théosophique.

La culture est universelle. La vraie culture est infinie, elle n'appartient à aucune société, à aucune nation, à aucune religion. Un vrai artiste n'est ni Hindou, ni Chrétien, ni Américain, ni Anglais, car un artiste qui est conditionné par la tradition ou par le nationalisme n'est pas un vrai artiste. Donc, ne discutons pas pour savoir si je suis le résultat de la culture théosophique ou si je ne le suis pas. Considérons pourquoi vous posez cette question. C'est plus important.

Parce que vous êtes accrochés à vos croyances particulières, vous dites que votre moyen est le seul moyen, qu'il est meilleur que tous les autres chemins. Mais je dis qu'il n'y a pas de chemin vers la vérité. Ce n'est que lorsqu'on est libre de cette idée des sentiers, qui ne sont que des illusions de nos tempéraments, que l'on commence à penser intelligemment et d'une façon créatrice.

Je n'attaque pas votre société. Vous avez été assez aimables pour m'inviter à parler, et je n'abuserai pas de votre amabilité. Votre société est comme des milliers d'autres sociétés à travers le monde, chacun tenant à ses propres croyances, chacun pensant: « notre chemin est le meilleur, notre croyance est bonne et les autres croyances sont fausses. » Dans les temps anciens, des gens, dont les croyances différaient de l'orthodoxie acceptée, étaient brûlés ou torturés. Aujourd'hui, nous sommes

devenus tolérants, c'est-à-dire que nous sommes intellectualisés. La tolérance n'est en somme pas autre chose.

Vous me posez cette question parce que vous voulez vous convaincre vous-mêmes que votre culture, que votre croyance, est la meilleure ; vous voulez amener d'autres à cette croyance, à cette culture. Aujourd'hui, l'Allemagne pense qu'elle sera un pays composé uniquement de personnes nordiques, qu'elle n'aura qu'une seule culture. Vous dites exactement la même chose, mais d'une façon différente. Vous dites: « Nos croyances résoudre les problèmes du monde ». Et c'est cela ce que disent les Bouddhistes et les Musulmans ; c'est cela ce que les Catholiques et d'autres disent: « Nos croyances sont les meilleures ; notre institution est la plus précieuse ». Chaque secte et chaque groupe croit à sa propre supériorité, et de telles croyances surgissent des schismes, des querelles et des guerres religieuses au sujet de choses qui ne valent pas un sou.

Pour l'homme qui vit pleinement, complètement, pour l'homme qui est vraiment cultivé, les croyances ne sont pas nécessaires, il est créateur, il est véritablement créateur, et cette faculté créatrice n'est pas le résultat d'une réaction à une croyance. L'homme vraiment cultivé est intelligent. En lui il n'y a pas de séparation entre la pensée et l'émotion, et, par conséquent, ses actions sont complètes et harmonieuses. La vraie culture n'est pas nationale ni appartient-elle à un groupe quelconque. Lorsque vous comprendrez ceci, il y aura le véritable esprit de fraternité: vous ne penserez plus en termes de catholicisme ou de protestantisme, en termes d'hindouisme ou de théosophie. Mais vous êtes si conscients de votre possession et de votre but en vue d'acquisitions futures, que vous créez des distinctions, et de ceci surgissent l'exploiteur et l'exploité.

Certains d'entre vous, je le sais, ont fermé leur esprit à ce que je dis et à ce que je dirai. Ceci est évident d'après vos visages.

(De l'auditoire) : Nous vous mettons en doute, c'est tout.

KRISHNAMURTI : Il est parfaitement légitime pour vous de douter de moi. Je suis heureux si vous doutez. Mais vous ne doutez pas. Si vous doutiez réellement, comment pourriez-vous me poser une question comme celle-ci au sujet de savoir si je suis ou non le résultat d'une culture théosophique? La pensée ne peut pas être conditionnée, mise dans des formes, et pourtant je sais que c'est cela qui se produit ; mais pourtant, vous ne pouvez sûrement pas accepter les choses telles qu'elles sont. Vous n'acceptez que lorsque vous êtes satisfaits. Vous n'acceptez pas lorsque vous souffrez. Lorsque vous souffrez, vous commencez à mettre en doute. Alors pourquoi ne devriez-vous pas douter? Ne vous ai-je pas invités, dès le début, à examiner, à mettre en question tout ce que je dirai, de façon que vous deveniez intelligents, affectueux, humains? Êtes-vous parvenus à cette compréhension intelligente de la vie? Je vous demande de mettre en question et de douter non seulement ce que je dis, mais aussi les valeurs passées et celles dans lesquelles vous êtes retenus en ce moment.

Le doute engendre une compréhension durable ; le doute n'est pas une fin en soi. Ce qui est vrai n'est révélé que grâce au doute, grâce à la mise en question des nombreuses illusions, des valeurs traditionnelles, des idéals. Est-ce cela ce que vous faites? Si vous savez que c'est cela que vous faites sincèrement, vous saurez aussi la signification durable du but. Vos esprits et vos cœurs se libèrent-ils du sens de la possession? Si vous êtes réellement éveillés à la sagesse du doute, votre instinct d'acquisition devrait être complètement détruit, car cet instinct est la cause de beaucoup de misère. En cela il n'y a pas d'amour, mais seulement le chaos, des conflits, de la douleur. Si vous doutez vraiment, vous percevrez l'erreur de l'instinct de possession.

Si vous êtes critiques, si vous mettez tout en question, pourquoi vous accrochez-vous à vos cérémonies? Ne comparez pas une cérémonie avec une autre dans le but de décider laquelle est la meilleure, mais tâchez de savoir si les cérémonies ont une valeur, quelles qu'elles soient. Si vous dites: « Les cérémonies que j'accomplis sont très satisfaisantes pour moi », je n'ai plus rien à dire. Votre affirmation montre simplement que vous ne connaissez pas le doute. La seule chose qui vous intéresse, c'est votre satisfaction. Les cérémonies maintiennent les gens séparés les uns des autres, et chaque croyant dit: « Mes cérémonies sont les meilleures, elles ont plus de pouvoir spirituel que les autres ». C'est cela ce que soutiennent les membres de chaque religion, de chaque secte religieuse et de chaque société, et au sujet de ces distinctions artificielles, il y a eu des querelles pendant des générations. Ces cérémonies, ainsi que d'autres barrières aussi irréflechies, ont séparé l'homme de l'homme.

Puis-je dire encore une chose? Si vous doutez, c'est-à-dire si vous désirez intensément trouver, vous devez abandonner ces choses que vous tenez si chèrement. Il ne peut y avoir de vraie compréhension lorsqu'on garde ce que l'on a. Vous ne pouvez pas dire: « Je continuerai à avoir tels préjugés, telles croyances, telles cérémonies, et en même temps j'examinerai ce que vous dites ». Comment pouvez-vous le faire? Une telle attitude n'est pas une attitude de doute, ce n'est pas une attitude de critique intelligente. Elle montre que vous n'êtes qu'à la recherche d'une substitution.

J'essaye de vous aider à comprendre réellement la plénitude de la vie. Je ne vous demande pas de me suivre. Si vous êtes satisfaits avec votre vie telle qu'elle est, continuez-la. Mais si vous n'êtes pas satisfaits, essayez ce que je dis. N'acceptez pas, mais commencez à être intelligemment critiques. Pour vivre totalement, vous devez être libres des perversions, des illusions dans lesquelles vous êtes retenus. Pour découvrir la signification durable des cérémonies, vous devez les examiner d'une façon critique, objectivement, et pour le faire vous ne devez pas être exaltés par elles, empêtrés par elles. Sûrement ceci est évident. Examinez à la fois l'exercice et le non-exercice des cultes. Doutez, mettez en question, réfléchissez-y profondément. Lorsque vous commencez à vous dessaisir du passé, vous créez un conflit en vous-mêmes, et de ce conflit doit surgir l'action engendrée par la compréhension. Maintenant vous avez peur de lâcher prise, parce que cette action de vous dessaisir engendrera un conflit ; de cet acte peut résulter la décision que les cérémonies ne sont d'aucun profit, ce qui irait contre votre famille, vos amis et vos assertions passées. Il y a de la peur derrière tout cela, et alors vous ne faites que douter intellectuellement. Vous êtes comme l'homme qui tient à toutes ses possessions, à ses idées, à ses croyances, à sa famille, et qui pourtant parle de non-possession, sa pensée n'a rien de commun avec son action. Sa vie est hypocrite.

Ne croyez pas, je vous prie, que je parle durement. Je ne le fais pas, mais je ne veux pas non plus être sentimental ou émotionnel dans le but de vous pousser à agir. En fait, je ne m'occupe pas de vous soulever à l'action ; vous vous éveillerez vous-mêmes à l'action lorsque vous comprendrez. Ce qui m'intéresse, c'est de montrer ce qui se passe dans le monde. Je veux vous éveiller à la conscience de la cruauté et de l'effroyable oppression, de l'exploitation qui vous accompagne. La religion, la politique, la société vous exploitent, et vous êtes conditionnés par elles, vous êtes forcés dans une direction particulière, vous n'êtes pas des êtres humains, vous n'êtes que des rouages dans une machine. Vous souffrez patiemment, en vous soumettant aux cruautés du milieu, alors que vous avez individuellement la possibilité de les changer.

Messieurs, il est temps d'agir. Mais l'action ne peut pas avoir lieu au moyen de simples raisonnements et de discussions. L'action ne peut avoir lieu que lorsque vous sentez intensément. L'action véritable ne peut avoir lieu que lorsque vos pensées et vos sentiments sont harmonieusement accouplés. Mais vous avez séparé vos senti-

ments de vos pensées, parce que leur harmonie doit nécessairement engendrer une action qui créera un conflit que vous ne voulez pas affronter. Mais je dis: libérez-vous des fausses valeurs de la société et des traditions ; vivez complètement, individuellement. Par cela, je ne veux pas dire d'une façon individualiste. Lorsque je parle d'individualité, j'entends par là la compréhension des vraies valeurs qui vous libèrent de la machine sociale et religieuse qui vous détruit. Pour être vraiment individuelle, l'action doit être engendrée par l'intelligence créatrice, sans aucune crainte ; elle ne doit pas être prisonnière de l'illusion.

Vous pouvez faire cela. Vous pouvez vivre complètement, non seulement vous, mais les gens autour de vous, lorsque vous devenez intelligemment créateurs. Mais, maintenant, vous êtes là pour acquérir des bénéfices et du pouvoir. Vous êtes menés par des incitations, par des croyances, par des succédanés. En cela il n'y a pas de bonheur, en cela il n'y a pas d'intelligence créatrice, en cela il n'y a pas de vérité.

Adyar, le 30 décembre 1933

## **Adyar, Inde**

### **3ème Causerie**

### **le 31 décembre 1933**

Si une personne peut trouver une garantie absolue de sécurité, cette personne n'a plus peur de rien. Si l'on pouvait être certain de quoi que ce soit, la peur cesserait complètement, la peur du présent aussi bien que du futur. Par conséquent, consciemment ou inconsciemment, nous cherchons toujours la sécurité qui, à la longue, devient notre unique possession. Il existe une sécurité que, dans l'état présent de la civilisation, un homme peut amasser au moyen de son habileté, de sa ruse, au moyen de l'exploitation. Physiquement, il peut ainsi se mettre à l'abri, tandis qu'émotionnellement il demande la sécurité au soi-disant amour, qui est dans sa plus grande partie de la possession ; il s'adresse aux distinctions égoïstes et émotionnelles des amis et de la nationalité. Après cela, il y a la constante recherche d'une sécurité mentale dans des idées, dans des croyances, dans la poursuite de la vertu, dans des systèmes, dans des certitudes, et dans la soi-disant connaissance.

Ainsi, nous creusons constamment des tranchées autour de nous ; au moyen du sens possessif, nous construisons autour de nous des sécurités, des réconforts, et nous essayons de nous sentir rassurés, saufs et certains. C'est cela que nous faisons constamment. Mais, bien que nous nous retranchions derrière les sécurités de la connaissance, de la vertu, de l'amour, de la possession, bien que nous construisions de nombreuses certitudes, nous ne faisons que construire sur le sable, car les vagues de la vie déferlent constamment sur nos fondations et mettent à jour les structures que nous avons si soigneusement et si insidieusement construites. Les expériences arrivent, l'une après l'autre, qui détruisent toute connaissance précédente, toute certitude précédente ; et toutes nos sécurités sont balayées, éparpillées comme du sable au vent.

Donc, bien que nous puissions penser être à l'abri, nous vivons dans la peur continue de la mort, dans la peur du changement et des pertes, dans la peur de la révolution, dans la peur de l'incertitude qui nous ronge. Nous sommes constamment conscients du caractère transitoire de la pensée, nous avons construit des murs innombrables derrière lesquels nous cherchons la sécurité et le confort, mais la peur ronge encore nos cœurs et nos esprits. Alors, nous sommes continuellement à la recherche de substitutions et ces substitutions deviennent notre but, notre fin. Nous disons : « telle croyance s'est révélée être sans valeur, alors je vais me tourner vers une autre série de croyances, vers une autre série d'idées, vers une autre philosophie ». Notre doute ne fait qu'aboutir à une substitution et non à la mise en question de la croyance elle-même. Ce n'est pas le doute qui dirige notre enquête, mais le désir de sécurité. Votre soi-disant recherche de la vérité devient simplement une recherche de sécurité plus permanente, et vous acceptez pour instructeur, pour guide, toute personne qui offre de vous donner une sécurité absolue, la certitude, le confort.

Voilà comment il en est de la plupart des personnes. Nous voulons et nous cherchons ; nous essayons d'analyser les succédanés que l'on nous propose afin de prendre la place des sécurités que nous connaissons déjà et qui sont tenacement dévorées et corrodées par l'expérience de la vie. Mais on ne peut se débarrasser de la peur par une substitution, en mettant de côté une série de croyances et en la rempla-

çant par une autre. Ce n'est que lorsque nous découvrons la vraie valeur des croyances que nous possédons, la réelle signification de nos instincts possessifs, de notre connaissance, des sécurités que nous avons érigées, que dans cette compréhension nous pouvons faire cesser la peur. La compréhension ne vient pas de la recherche de succédanés, mais de la mise en doute, dans le fait d'entrer réellement en conflit avec les traditions ; de la mise en question des idées établies de la société, de la religion, de la politique. Après tout, la cause de la peur est l'ego et la conscience de cet ego, qui est créée par le manque de compréhension. A cause de ce manque de compréhension nous recherchons des sécurités et nous renforçons par là cette conscience limitée du moi.

Or, tant qu'existe l'ego, tant qu'il y a la conscience du « mien », il doit y avoir de la peur ; et cet ego existera tant que nous désirerons des succédanés, tant que nous ne comprendrons pas les objets autour de nous, les choses que nous avons établies, les monuments mêmes de la tradition, les habitudes, les idées, les croyances dans lesquelles nous nous abritons. Et nous ne pouvons comprendre ces traditions et ces croyances, nous ne pouvons découvrir leur vraie signification que lorsque nous entrons en conflit avec elles. Nous ne pouvons pas les comprendre théoriquement, intellectuellement, mais seulement dans la plénitude de la pensée et de l'émotion qui est action.

Pour moi, l'ego représente le manque de perception qui crée le temps. Lorsque vous comprenez un fait complètement, lorsque vous comprenez les expériences de la vie totalement et sans réserves, le temps cesse. Mais vous ne pouvez pas comprendre complètement l'expérience si vous êtes constamment à la recherche de certitude et de confort, si votre esprit est retranché dans la sécurité. Pour comprendre une expérience dans toute sa signification, vous devez douter, vous devez mettre en question les sécurités, les traditions, les coutumes que vous avez érigées, car elles empêchent la plénitude de la compréhension. De cette mise en question de ce conflit, si ce conflit est réel, se lève la compréhension ; et dans cette compréhension, la conscience du moi, la conscience limitée disparaît.

Il vous faut savoir ce que c'est que vous cherchez, si c'est la sécurité ou la compréhension. Si vous cherchez la sécurité, vous la trouverez dans la philosophie, dans la religion, dans les traditions, dans l'autorité. Mais, si vous désirez comprendre la vie dans laquelle il n'y a ni sécurité ni confort, là il y aura une liberté durable. Et vous pouvez savoir ce que c'est que vous cherchez uniquement en étant conscient dans vos actions ; vous ne pouvez pas découvrir cela uniquement en mettant l'action en doute. Lorsque vous mettez en question l'action et que vous l'analysez, vous mettez une fin à l'action. Mais si vous êtes conscients, si vous êtes intenses dans votre action, si vous lui accordez la totalité de votre esprit et de votre cœur, cette action vous révélera si votre intention est de chercher le confort et la sécurité ou, au contraire, cette infinie compréhension qui est le mouvement éternel de la vie.

QUESTION : Dans son autobiographie, Mme Besant a écrit quelle est entrée dans la paix après la tempête, pour la première fois dans sa vie, après avoir rencontré son grand Maître. A partir de ce moment-là, sa vie magnifique eut pour stimulant sa dévotion fidèle et constante à son Maître, exprimée par la joie de le servir. Vous-même, dans vos paroles poétiques, avez déclaré votre joie inexprimable dans l'union avec le bien-aimé, et dans le fait de voir son visage partout où vous regardiez. Est-ce que l'influence d'un Maître, telle qu'elle apparaît avec évidence dans la vie illustre de M<sup>TM</sup> Besant ainsi que dans la vôtre, n'aura pas une signification équivalente pour d'autres existences?

KRISHNAMURTI : Vous me demandez, en d'autres termes, si les Maîtres sont nécessaires, si je crois aux Maîtres, si leur influence est bénéfique, et s'ils existent. Voilà



toute la question, n'est-ce pas? Très bien, Messieurs! Si vous croyez ou non aux Maîtres (et quelques-uns d'entre vous y croient certainement), je vous prie de ne pas fermer vos esprits à ce que je vais dire. Soyez ouverts, critiques. Examinons la question avec compréhension, plutôt que de discuter si vous ou moi croyons aux Maîtres.

Tout d'abord, pour comprendre la vérité, il vous faut être capable de marcher seul, complètement et totalement seul. Aucun Maître, aucun instructeur, aucun gourou, aucun système, aucune discipline intérieure ne soulèvera jamais pour vous le voile qui vous cache la sagesse. La sagesse est la compréhension des valeurs durables et le fait de vivre ces valeurs. Personne ne peut vous conduire à la sagesse! Ceci est évident, n'est-ce pas? Nous n'avons même pas besoin de discuter cela. Personne ne peut vous forcer, aucun système ne peut vous inciter à vous libérer de l'instinct de possession, jusqu'à ce que vous compreniez volontairement par vous-même ; et dans cette compréhension est la sagesse. Aucun Maître, aucun gourou, aucun instructeur, aucun système ne peut vous forcer à cette compréhension. Ce n'est que la souffrance que vous éprouvez vous-même qui peut vous montrer l'absurdité de la possession d'où surgissent les conflits ; et de cette souffrance surgit l'entendement. Mais lorsque vous cherchez une évasion à cette souffrance, lorsque vous cherchez un abri, un réconfort, alors il vous faut avoir des maîtres, il vous faut des philosophies et des croyances ; alors vous vous tournez vers des refuges de sécurité tels que la religion.

C'est avec cette compréhension que je répondrai à votre question. Oublions pour le moment ce que Mme Besant a dit et ce qu'elle a fait, ou ce que j'ai dit et fait. Laissons cela de côté. N'amenez pas Mme Besant dans la discussion ; si vous le faites, vous réagirez émotionnellement, ceux d'entre vous qui sont en sympathie avec ses idées, et ceux d'entre vous qui ne le sont pas. Vous direz qu'elle m'a élevé, que je suis déloyal, et tels mots que vous employez pour exprimer votre désapprobation. Mettons tout cela de côté pour le moment et examinons la question tout à fait simplement et directement.

Tout d'abord, vous voulez savoir si les Maîtres existent. Je dis que s'ils existent ou non, cela a très peu d'importance. Ne croyez pas, je vous prie, que j'attaque vos croyances. Je n'oublie pas que je parle à des membres de la Société Théosophique et que je suis ici votre hôte. Vous m'avez posé une question et j'y réponds simplement. Mais, voyons pourquoi vous voulez savoir si les Maîtres existent ou non. « Parce que, dites-vous à vous-mêmes, les Maîtres peuvent nous guider à travers la confusion, comme le phare d'un port guide le navigateur. » Mais, le fait même de dire cela implique que vous cherchez un havre de sécurité, que vous avez peur de la pleine mer de la vie.

Ou encore, il se peut que vous posiez cette question parce que vous voulez renforcer votre croyance ; vous voulez étoffer, corroborer votre croyance. Messieurs, un objet qui est un jouet, bien qu'il puisse être embelli par la confirmation de milliers de personnes, demeure un jouet. Vous me dites: « Nos instructeurs nous ont donné la foi, mais maintenant vous venez pour jeter le doute sur cette foi. Donc, nous voulons savoir si les Maîtres existent ou non. Renforcez, s'il vous plaît, notre croyance en eux ; dites-nous si vous avez été vous-même guidé par eux ou non ».

Si vous désirez simplement être renforcés dans votre foi, je ne peux pas répondre à votre question, parce que je ne considère pas la foi. La foi n'est que de l'autorité, de l'aveuglement, de l'espoir, du désir ; elle est un moyen d'exploitation, que ce soit dans l'église catholique ou dans n'importe quelle autre religion. Elle est un moyen de forcer l'homme à l'action, à l'action juste ou injuste. Renforcer la foi n'amène pas la compréhension: mais plutôt le fait même de douter de cette foi et la découverte de la signification de cette foi engendrent la compréhension. Quelle différence cela ferait-il si vous pouviez voir les Maîtres physiquement tous les jours? Vous vous accrocheriez

encore à vos préjugés, à vos traditions, à vos habitudes ; vous seriez encore les esclaves de vos cruautés, de vos croyances bigotes et étroites, de votre manque d'amour, de votre orgueil national, mais tout cela vous le garderiez secrètement sous clef.

Ensuite, de la première question surgit une seconde: « Mettez-vous en doute les messagers des Maîtres? » Je mets tout en doute, car ce n'est qu'à travers le doute que l'on peut découvrir, et non en plaçant sa foi en quelque chose. Mais vous avez soigneusement et insidieusement évité le doute, vous l'avez écarté comme une entrave.

Et vous dites encore: « si j'entrais en contact avec les Maîtres, je connaîtrais leur plan pour l'humanité ». Voulez-vous parler d'un plan social, d'un plan pour le bien-être physique de l'homme? ou faites-vous allusion au bien-être spirituel de l'homme? Si vous répondez qu'il s'agit des deux, je répondrai que l'homme ne peut pas atteindre le bien-être spirituel par l'entremise de quelqu'un d'autre. Ceci est entièrement entre ses mains. Personne ne peut établir cela pour un autre. Chaque homme doit découvrir par lui-même, il doit comprendre ; il y a plénitude dans le propre épanouissement de l'individu et non dans un progrès. Mais vous dites: « nous cherchons un plan pour le bien-être physique de l'homme ». Dans ce cas, il vous faut étudier l'économie et la sociologie! Alors, pourquoi ne pas prendre pour Maître Harold Laski ou Keynes, ou Marx, ou Lénine? Chacun de ceux-là offre un plan pour-le bien-être physique de l'homme. Mais ce n'est pas cela que vous voulez. Ce que vous voulez, quand vous cherchez des Maîtres, c'est un abri, un refuge de sécurité ; vous voulez vous protéger contre la souffrance, vous cacher loin des tourments et des conflits.

Je dis qu'il n'existe rien d'équivalent à un abri, à un confort. Vous ne pouvez créer que des abris artificiels, fabriqués intellectuellement. Parce que vous avez fait cela pendant des générations, vous avez perdu votre intelligence créatrice. Vous avez été enchaînés par l'autorité, mutilés par des croyances, par de fausses traditions et habitudes. Vos cœurs sont secs, durs. Voilà pourquoi vous êtes les soutiens de toutes sortes de systèmes cruels de la pensée qui conduisent à l'exploitation. Voilà pourquoi vous encouragez le nationalisme, pourquoi vous manquez de fraternité. Vous parlez de fraternité, mais vos mots sont privés de sens tant que vos cœurs sont enchaînés par les distinctions de classes. Vous qui croyez si profondément en toutes ces idées, qu'avez-vous, qu'êtes-vous? Des coques vides qui résonnent de mots, de mots, de mots. Vous avez perdu toute possibilité de sentir la beauté et l'amour ; vous êtes les soutiens de fausses institutions, d'idées fausses. Ceux d'entre vous qui croient aux Maîtres et qui suivent le système de ces Maîtres, leur plan, leur messager, que sont-ils? Dans votre exploitation, votre nationalisme, votre façon de maltraiter les femmes et les enfants, dans votre désir d'acquisition, vous êtes exactement aussi cruels que l'homme qui ne croit pas aux Maîtres, à leur plan, à leurs messagers. Vous avez simplement institué de nouvelles traditions à la place des anciennes, de nouvelles croyances au lieu des anciennes ; votre nationalisme est aussi cruel que dans le passé, mais vous avez simplement des arguments plus subtils pour étayer votre cruauté et votre exploitation.

Tant que l'esprit est entretenu par des croyances, il n'y a pas de compréhension, il n'y a pas de liberté. Donc, pour moi, si les Maîtres existent ou non, cela n'a absolument rien à voir avec l'action, avec l'épanouissement, dont nous devrions au contraire nous occuper. Même si leur existence est un fait, cela n'a aucune importance ; car pour comprendre, il vous faut être indépendant, il vous faut tenir debout tout seul, complètement nu, dépouillé de toute sécurité. C'est cela que j'ai dit dans ma première causerie. Vous devez savoir si vous cherchez la sécurité et le confort ou si vous cherchez la compréhension. Si vous examinez réellement vos propres cœurs, la plupart d'entre vous trouverez que vous cherchez la sécurité, le confort, des abris, et dans cette recherche vous vous munissez de philosophie, de gourous, de systèmes d'auto-

discipline ; ainsi, vous déformez continuellement votre pensée et vous la diminuez. Dans vos efforts pour échapper à la peur, vous vous retranchez derrière des croyances, et vous augmentez ainsi votre conscience du moi, votre propre égotisme ; vous n'avez fait que vous rendre plus subtils, plus rusés.

Je sais que j'ai dit toutes ces choses précédemment d'une façon différente, mais apparemment mes mots n'ont plus aucun effet. Ou bien vous avez envie de comprendre ce que je dis, ou bien vous êtes satisfaits par vos croyances et vos misères. Si vous êtes satisfaits par elles, pourquoi m'avez-vous invité à parler ici ? Pourquoi m'écoutez-vous ? Non, fondamentalement vous n'êtes pas satisfaits. Vous professez d'être satisfaits ; vous pouvez adhérer à de nouvelles institutions, vous pouvez accomplir de nouvelles cérémonies, mais intérieurement vous éprouvez une incertitude, qui incessamment vous ronge, et que vous n'osez jamais affronter. Au lieu de cela, vous cherchez des succédanés, vous voulez savoir si je puis vous donner de nouveaux abris, et c'est pour cela que vous m'avez posé cette question. Vous voulez que je vous soutienne dans ces croyances dont vous êtes incertains. Vous voulez une stabilité intérieure, mais je vous dis qu'une telle stabilité n'existe pas. Vous voulez que je vous donne des certitudes, des assurances. Je dis que vous avez de telles certitudes, de telles assurances par centaines dans vos livres, dans vos philosophies, mais qu'elles n'ont pas de valeur pour vous, elles sont poussière et cendres parce que, dans votre propre être il n'y a pas de compréhension. Vous ne pouvez avoir de compréhension, je vous l'assure, que lorsque vous commencez à douter, lorsque vous commencez à mettre en question les abris mêmes où vous trouvez votre confort, dans lesquels vous prenez refuge.

Mais ceci veut dire qu'il vous faut entrer en conflit avec les traditions et les habitudes que vous avez érigées. Peut-être avez-vous mis de côté de vieilles traditions, de vieux gourous, de vieilles cérémonies, peut-être en avez-vous adopté de nouveaux. Quelle est la différence ? Les nouveaux gourous, traditions et cérémonies sont exactement comme les anciens, sauf qu'ils sont plus exclusifs. En les mettant constamment en question, vous découvrirez la valeur réelle et inhérente des traditions, des gourous, des cérémonies. Je ne vous demande pas d'abandonner les cérémonies, de cesser de suivre les maîtres. Ceci est un point très secondaire et inintelligent ; que vous accomplissiez des cérémonies ou que vous vous adressiez à des Maîtres pour vous faire guider n'est pas important. Mais tant qu'il y a un manque de compréhension il y a de la peur, de la douleur ; et la tentative que vous faites de recouvrir cette peur et cette douleur au moyen de cérémonies et en vous faisant guider par les Maîtres ne vous libérera pas.

Vous m'avez déjà posé cette question d'autres fois. Vous m'avez posé cette question l'année dernière, et chaque fois vous la posez parce que vous voulez vous abriter derrière ma réponse ; vous voulez vous sentir à l'abri, mettre une fin à votre doute. Je pourrais contredire votre croyance ; je pourrais dire qu'il n'y a pas de Maîtres. Puis, viendra quelqu'un d'autre pour vous dire que les Maîtres existent. Je dis : doutez des deux réponses, mettez-les toutes les deux en question ; ne faites pas que les accepter. Vous n'êtes pas des enfants, des singes qui imitent l'action de quelqu'un d'autre ; vous êtes des êtres humains qui n'ont pas à être conditionnés par la peur. Vous êtes sensés être intelligemment créateurs, mais comment pouvez-vous être intelligemment créateurs si vous suivez un instructeur, une philosophie, une pratique, un système d'auto-discipline ? La vie n'est riche que pour l'homme qui est constamment dans un mouvement de pensée, pour l'homme dont les actions sont harmonieuses. En lui il y a de l'affection, de la considération pour les autres. Celui dont les actions sont harmonieuses utilisera un système intelligent pour guérir les blessures envenimées du monde.

Je sais que ce que je dis aujourd'hui, je l'ai dit des fois innombrables ; je l'ai répété maintes et maintes fois. Mais vous ne sentez pas ces choses parce que vous avez expliqué vos souffrances de façon à les écarter, et dans ces explications, dans ces croyances, vous prenez refuge et vous vous reconfortez. Vous n'êtes occupés que de vous-mêmes, de votre propre sécurité, de votre confort comme les hommes qui luttent pour obtenir des titres. Vous faites la même chose mais de façon différente et vos mots de fraternité, de vérité, n'ont aucun sens: c'est du verbiage.

QUESTION : Le seul regret de Mme Besant a été, dit-on, le fait que vous avez failli à son attente à votre sujet en tant qu'instructeur du monde. Quelques-uns d'entre nous partagent franchement ce regret et ce sentiment de désillusion et pensent que ce n'est pas tout à fait sans raison. Avez-vous quelque chose à dire?

KRISHNAMURTI : Rien, Messieurs. (Rires.) Lorsque je dis « rien », je veux dire rien qui puisse soulager votre désillusion ou celle de Mme Besant, en admettant qu'elle ait été désappointée, car elle m'a souvent exprimé le contraire. Je ne suis pas ici pour me justifier ; cela ne m'intéresse pas de me justifier. La question est de savoir pourquoi vous êtes déçus, si vous l'êtes. Vous aviez pensé me mettre dans une certaine cage, et du moment que cette cage ne me convenait pas, naturellement vous avez été déçus. Vous aviez une idée préconçue de ce que j'aurais dû faire, de ce que j'aurais dû dire, de ce que j'aurais dû penser.

Je dis qu'il y a une immortalité, un devenir éternel. Le point important n'est pas que je sache, mais que cela existe. Méfiez-vous de l'homme qui dit: « Je sais ». La vie en éternel devenir existe, mais pour réaliser cela, votre esprit doit être libre de toute idée préconçue au sujet de ce qu'elle est. Vous avez des idées préconçues au sujet de Dieu, de l'immortalité, de la vie. Vous dites: « ceci a été écrit dans des livres, ou quelqu'un m'a dit cela ». Ainsi, vous avez construit une image de la vérité, vous avez représenté Dieu et l'immortalité. Vous voulez vous accrocher à cette image, à ce tableau, et vous êtes déçus par toute personne dont l'idée diffère de la vôtre, par toute personne dont les idées ne se conforment pas aux vôtres. En d'autres termes, si cette personne ne devient pas votre instrument, vous êtes déçus par elle. Si elle ne vous exploite pas (et c'est vous qui créez l'exploiteur par votre désir de sécurité), vous êtes déçus par elle. Votre désappointement n'est pas basé sur la pensée, sur l'intelligence, sur une profonde affection, mais sur quelque image de votre propre invention, quelque fausse qu'elle puisse être.

Vous trouverez des personnes pour dire que je les ai déçues et elles créeront un corps d'opinion qui tiendra que j'ai failli. Mais dans cent ans, je ne crois pas que cela importera que vous ayez été déçus ou non. La vérité dont je parle demeurera, et non vos fantaisies ou vos désillusions.

QUESTION : Considérez-vous que ce soit un péché pour un homme et une femme d'avoir des rapports sexuels illégitimes? Un jeune homme voudrait se débarrasser d'un semblable bonheur illégitime qu'il considère mauvais. Il essaye continuellement de dominer son esprit ; mais il n'y parvient pas. Pouvez-vous nous montrer un moyen pratique d'être heureux?

KRISHNAMURTI : Dans ces choses, il n'y a pas de moyens pratiques. Mais considérons la question, comprenons-la, mais pas du point de vue de savoir si un certain acte est un péché ou n'est pas un péché. Pour moi, il n'existe rien de semblable.

Pourquoi le sexe est-il devenu un problème dans votre vie? Pourquoi y a-t-il tant de déformations, de perversions, d'inhibitions, de refoulements? N'est-ce pas parce que nous sommes affamés mentalement et émotionnellement, parce que nous sommes incomplets en nous-mêmes, parce que nous ne sommes que des machines à imiter, et parce que la seule expression créatrice qui nous soit laissée, la seule chose

dans laquelle nous puissions trouver le bonheur est cette chose que nous appelons le sexe? En tant qu'individus, nous avons, mentalement et émotionnellement, cessé d'exister. Nous sommes de simples machines dans la société, dans la politique, dans la religion. En tant qu'individus, nous avons été totalement, cruellement détruits par la peur, par l'imitation, par l'autorité. Nous n'avons pas libéré notre intelligence créatrice à travers les voies sociales, politiques et religieuses. Par conséquent, la seule expression créatrice qui nous est laissée en tant qu'individu est le sexe ; et nous lui accordons naturellement une importance formidable. C'est pour cela que le sexe est devenu un problème. N'est-ce pas?

Si vous pouvez libérer la pensée créatrice, l'émotion créatrice, le sexe ne sera plus un problème. Pour libérer complètement et pleinement cette intelligence créatrice, il vous faut mettre en question l'habitude même de la pensée, il vous faut mettre en question la tradition même dans laquelle vous vivez, ces croyances mêmes qui sont devenues automatiques, spontanées, instinctives. Par le doute vous entrez en conflit, et ce conflit et la compréhension que vous en aurez éveilleront l'intelligence créatrice ; dans cette mise en question, vous libérerez graduellement la pensée créatrice de l'imitation, de l'autorité, de la peur.

Voilà un côté de la question. Il y a aussi un autre côté de la question qui concerne la nourriture et l'exercice, et l'amour du travail que l'on fait. Vous avez perdu l'amour de votre travail. Vous êtes devenus les employés, les esclaves d'un système ; vous travaillez pour quinze roupies ou pour dix mille roupies, et non pour l'amour de ce que vous êtes en train de faire.

En ce qui concerne les rapports sexuels illégitimes, considérons d'abord ce que vous entendez par mariage. Dans la plupart des cas, le mariage n'est qu'une sanctification de la possession par la religion et par la loi. Supposons que vous aimiez une femme ; vous voulez vivre avec elle, la posséder. Or, la société a d'innombrables moyens pour vous aider à posséder, et des cérémonies variées qui sanctifient cet esprit possessif. Un acte que vous auriez considéré comme un péché avant le mariage, vous le considérez légal après cette cérémonie. En d'autres termes, avant que la loi n'ait légalisé et que la religion n'ait sanctifié votre sens possessif, vous considérez cet acte comme illégal et comme un péché.

Où existe l'amour, l'amour véritable, il n'est pas question de péché, de légalité ou d'illégalité. Mais, à moins que vous ne pensiez réellement et profondément à ce sujet, à moins que vous ne fassiez un effort réel pour ne pas comprendre de travers ce que j'ai dit, ceci vous conduira à toutes sortes de confusion. Nous avons peur de bien des choses! Pour moi, la cessation du problème sexuel ne réside pas dans une simple législation, mais dans la libération de cette intelligence créatrice, dans le fait d'être complet dans l'action, de ne pas séparer l'esprit et le cœur. Le problème ne disparaît que lorsqu'on vit complètement, totalement.

Ainsi que j'ai essayé de l'expliquer, vous ne pouvez pas cultiver le nationalisme et en même temps parler de fraternité. Je crois que c'est Hitler qui a banni l'idée de fraternité en Allemagne, parce que, disait-il, elle est en opposition avec le Nationalisme. Mais, ici, vous essayez de cultiver les deux. Dans vos cœurs, vous êtes nationalistes et possessifs, vous avez des distinctions de classes et vous parlez pourtant de fraternité universelle, de paix mondiale, d'unité, et de vie une. Tant que votre action est divisée, tant qu'il n'y a pas une connexion intime entre la pensée, le sentiment et l'action, et la pleine conscience de cette connexion intime, il y a des problèmes innombrables qui ont une telle prédominance dans vos vies qu'ils deviennent une source constante de corruption.

QUESTION : Ce que vous dites au sujet de la nécessité de nous libérer du conformisme, de tout chef et de toute autorité, est un enseignement utile pour quelques-uns

d'entre nous. Mais la société, et peut-être même la religions, avec leurs institutions, et appuyées par un gouvernement sage, sont essentielles pour la grande majorité de l'humanité et leur sont par conséquent utiles. Je parle à la suite de nombreuses années d'expérience. Êtes-vous en désaccord avec ce point de vue?

KRISHNAMURTI : Ce qui est un poison pour vous est un poison pour un autre. Si la croyance religieuse, si l'autorité est une erreur pour vous, elle est mauvaise pour tout le monde aussi. Lorsque vous considérez l'homme du point de vue de la personne qui pose cette question, vous maintenez et vous cultivez en lui une mentalité d'esclave. C'est cela, ce que j'appelle l'exploitation. C'est cela l'attitude d'acquisition, ou l'attitude capitaliste: « Ce qui est bénéfique et utile pour vous est dangereux pour moi ». Et ainsi, vous maintenez en esclavage ceux qui sont enchaînés par l'autorité, par des croyances religieuses. Vous ne créez pas de nouvelles organisations, de nouvelles institutions pour aider ces esclaves à se libérer et pour les empêcher de retomber dans l'esclavage de nouvelles organisations et de nouvelles institutions.

Je ne suis pas opposé aux organisations, mais je tiens qu'aucune organisation ne peut conduire l'homme à la vérité. Pourtant, toutes les sociétés religieuses, les sectes et les groupes sont basés sur l'idée que l'homme peut être guidé vers la vérité. Les organisations devraient exister pour le bien-être de l'homme, des organisations non divisées par les nationalités, par les distinctions de classes. C'est cela en dernier lieu la chose qui résoudra le problème immédiat qu'affronte chaque peuple, le problème de l'exploitation, le problème de la faim.

Vous pouvez insister sur le fait que les gens tels qu'ils sont doivent être assujettis à l'autorité. Mais si vous voyez que l'autorité pervertit et qu'elle mutile, vous combattez l'autorité, vous découvrirez de nouvelles méthodes d'éducation qui aideront l'homme à se libérer lui-même, sans cette malédiction des distinctions. Mais, lorsque vous regardez la vie d'un point de vue étroit, égoïste et bigot, vous posez inévitablement des questions comme celle-là ; vous les posez parce que vous craignez que ceux que vous dominez cessent de vous obéir. Cette considération pour la masse, pour la multitude est très superficielle, elle est fausse. Elle surgit de la peur, et doit inévitablement conduire à l'exploitation. Mais si vous perceviez avec vérité la signification de l'autorité, des conformismes, des traditions, des ajustements conformément à un modèle, des conditionnements de l'esprit et du cœur par des principes ou des idéals, vous aideriez intelligemment l'homme à s'en libérer. Vous verriez ainsi leur vide, et l'effet de dégénérescence que tout cela produit, non seulement sur vous-même ou sur une minorité, mais sur l'humanité entière. Vous aideriez à libérer la puissance créatrice dans l'homme, en vous-même ou chez les autres, vous ne maintiendriez plus cette distinction artificielle entre l'homme et l'homme, entre le supérieur et l'inférieur, entre celui qui est évolué et celui qui ne l'est pas. Mais ceci ne veut pas dire que l'égalité existe ni qu'elle existera ; il n'y a rien de semblable. Il n'y a que l'homme dans son épanouissement. Mais l'esprit qui crée les distinctions du fait qu'il se considère comme séparé des autres est un esprit exploiteur, un esprit cruel, et contre un tel esprit l'intelligence doit toujours être en révolte.

Adyar, le 31 décembre 1933

## **Adyar, Inde**

### **4ème Causerie**

### **le 1er janvier 1934**

Une personne de l'auditoire met une guirlande de fleurs autour de Krishnamurti et lui souhaite la bonne année.

KRISHNAMURTI : Merci, j'avais oublié que c'est le nouvel an. Je vous souhaite à tous aussi une bonne année.

Dans ma brève causerie ce matin je veux expliquer comment l'on peut trouver par soi-même ce que c'est que la vraie satisfaction. La plupart des personnes dans le monde sont empêtrées dans un mécontentement d'un ordre quelconque, et sont constamment à la recherche d'une satisfaction. Leur recherche de la satisfaction est la recherche d'un contraire. Mais le déplaisir, le mécontentement, surgissent d'un sentiment de vide, d'un sentiment de solitude, d'ennui, et lorsque vous éprouvez ce mécontentement vous cherchez à remplir le vide, le néant de votre vie. Lorsque vous êtes mécontent vous êtes constamment à la recherche de quelque chose qui puisse remplacer l'objet qui cause le mécontentement, de quelque chose qui serve de succédané, de quelque chose qui vous donnera la satisfaction. Vous demandez à une série de réussites, à une série de succès, de remplir le vide douloureux de votre esprit et de votre cœur. Voilà ce que vous faites, la plupart d'entre vous. Si il y a de la peur en vous, vous cherchez le courage qui, vous l'espérez, vous donnera de la joie et du bonheur.

Dans cette recherche des contraires, les sentiments profonds se trouvent être graduellement détruits. Vous devenez de plus en plus superficiels, de plus en plus vides, parce que toute votre conception de satisfaction, de bonheur, est une idée de substitution. L'ardent désir, la soif intérieure de la plupart des gens est pour ces contraires. Dans votre soif de réussir, vous poursuivez des idéals spirituels ou vous cherchez à recevoir des titres honorifiques, et les deux choses sont exactement équivalentes.

Prenons un exemple qui rendra peut-être le sujet plus clair, bien qu'en général les exemples portent à la confusion et sont désastreux pour la compréhension, car ils ne donnent aucune perception claire de ce qui est abstrait et seul l'abstrait engendre ce qui est pratique. Supposez que je désire quelque chose, et que par mes efforts je possède finalement cette chose. Mais cette possession ne me donne pas la satisfaction que j'en espérais, elle ne me donne pas un bonheur durable. Alors je transporte mon désir sur une autre chose, sur un autre objet que je finis par posséder. Mais même ce nouvel objet ne me donne pas une satisfaction permanente. Alors je me retourne vers l'affection, vers l'amitié. Ensuite vers des idées, et finalement je me tourne vers la recherche de la vérité ou de Dieu. Ce processus graduel de changement des objets du désir est appelé évolution, développement vers la perfection.

Mais si vous pensez réellement à cela, vous verrez que ce processus n'est pas autre chose que le progrès de la satisfaction et par conséquent un vide et un creux qui ne font qu'augmenter. Si vous y réfléchissez, vous verrez que ceci est la substance de vos vies. Il n'y a pas de joie dans votre travail, dans votre milieu. Vous avez peur, vous êtes envieux des possessions des autres. De cela surgit la lutte et de cette lutte vient le mécontentement. Alors, pour surmonter ce mécontentement, vous trouvez la satisfaction, vous vous tournez vers le contraire.

De la même façon, lorsque vous transportez votre désir de ce que vous appelez le transitoire, le non-essentiel, au permanent, à l'essentiel, ce que vous avez fait n'a été simplement que changer l'objet de votre satisfaction, l'objet de votre gain. D'abord c'était un objet concret et maintenant c'est la vérité. Vous n'avez fait que changer l'objet de votre désir en devenant de ce fait plus superficiels, plus vains, plus vides. La vie est devenue insuffisante, creuse, illusoire.

Je ne sais si vous êtes d'accord ou non avec ce que je dis, mais si vous voulez bien y penser, discuter et mettre en question ce point de vue, vous verrez que votre soif de vérité, ainsi que j'essaye de l'expliquer pendant ces causeries, n'est pas autre chose que le désir d'une gratification, d'une satisfaction, d'une certitude, d'une sécurité. Dans cette soif il n'y a jamais de réalité. Cette soif est superficielle, passive ; elle n'aboutit qu'à des ruses, à du vide, à des croyances sans discussions. Il y a une faim vraie, une vraie appétence ; ce n'est pas le désir d'un opposé, mais le désir de comprendre la cause de cela même dans quoi nous sommes empêtrés. En ce moment vous êtes constamment à la recherche d'opposés: lorsque vous avez peur vous cherchez le courage comme substitution à la peur, mais ce remplacement ne vous libère en réalité pas de la peur. Fondamentalement vous avez encore peur ; vous n'avez fait que recouvrir cette peur fondamentale avec l'idée du courage. L'homme qui est à la recherche du courage, ou de toute autre vertu, agit superficiellement, tandis que s'il essayait de comprendre intelligemment cette poursuite du courage, il serait amené à découvrir la vraie cause de la peur, qui le libérerait de la peur ainsi que de son contraire. Et ceci n'est pas un état négatif ; c'est la seule façon dynamique et positive de vivre.

Quelle est, par exemple, votre préoccupation immédiate lorsque vous avez une douleur physique? Vous voulez un soulagement immédiat, n'est-ce pas? Vous ne pensez pas à la période pendant laquelle vous ne souffrirez pas, ni pensez-vous au moment où vous ne souffrirez plus. Vous n'êtes attentif qu'à soulager immédiatement votre douleur. Vous cherchez le contraire de la douleur. Vous êtes si consumés par la douleur que vous voulez en être libérés. La même attitude existe lorsque tout votre être est consumé par la peur. Lorsqu'une telle peur surgit, ne la fuyez pas. Traitez-la complètement, avec tout votre être, n'essayez pas de développer le courage. Alors seulement comprendrez-vous sa cause fondamentale, en libérant ainsi l'esprit et le cœur de la crainte.

La civilisation moderne vous a aidés à entraîner votre esprit et votre cœur à ne pas sentir intensément. La société » l'éducation, la religion vous ont encouragés vers le succès, vous ont donné l'espoir du bénéfice. Et dans ce processus de succès et de gain, dans ce processus d'achèvements et de croissances spirituels vous avez insidieusement, soigneusement détruit l'intelligence, la profondeur du sentiment.

Lorsque vous souffrez réellement, lorsque par exemple quelqu'un meurt que vous aimez réellement, quelle est votre réaction?

Vous êtes si immergés dans vos émotions, dans vos souffrances, que pour le moment vous êtes paralysés de douleur. Et alors qu'arrive-t-il? Vous désirez ardemment le retour de votre ami. Alors vous poursuivez tous les moyens et toutes les voies pour retrouver cette personne. L'étude de l'au-delà, la croyance en la réincarnation, l'emploi de médiums, vous poursuivez tout cela afin d'entrer en contact avec l'ami que vous avez perdu. Alors, qu'est-il arrivé? L'acuité de l'esprit et du cœur que vous avez éprouvée dans votre douleur est tombée, elle est morte.

Essayez, je vous prie, de suivre intelligemment ce que je dis. Et encore que vous puissiez croire à l'au-delà, je vous prie de ne pas fermer votre esprit et votre cœur à ce que j'ai à dire.



Vous désirez avoir l'ami que vous avez perdu. Or, ce désir même détruit l'acuité, la plénitude de la perception. Car après tout qu'est-ce que la souffrance? La souffrance est un choc pour vous éveiller, pour vous aider à comprendre la vie. Lorsque vous faites l'expérience de la mort, vous éprouvez une solitude totale ; et vos soutiens vous manquent ; vous êtes comme l'homme qui a été privé de ses béquilles. Mais si vous cherchez immédiatement de nouvelles béquilles sous forme de confort, d'amitié, de sécurité, vous dépouillez le choc de sa signification. Un autre choc survient, et vous allez de nouveau par le même processus. Ainsi, bien que vous ayez de nombreuses expériences dans le courant de votre vie, des chocs de souffrance qui devraient éveiller votre intelligence, votre compréhension, vous assourdissez graduellement ces chocs par, votre désir et par votre poursuite du réconfort.

Ainsi, vous employez l'idée de la réincarnation, la croyance dans l'au-delà, comme une espèce de drogue ou de stupéfiant. En vous tournant vers cette idée, il n'y a pas d'intelligence. Vous ne faites que chercher une évasion à la souffrance, un soulagement à la douleur. Lorsque vous parlez de réincarnation vous n'aidez pas un autre à comprendre vraiment la cause de la douleur, vous ne l'aidez pas à se libérer de la douleur, vous ne faites que lui donner un moyen d'évasion. Si l'autre accepte ce réconfort, cette évasion que vous lui offrez, ces sentiments deviennent creux, vides, car il prend refuge dans l'idée de la réincarnation. A cause de cette assurance placide que vous lui avez donnée, il cesse de sentir profondément lorsque quelqu'un meurt, car il a étouffé ses sentiments, il a amorti ses pensées.

Donc, dans cette recherche de la satisfaction, du confort, vos pensées et vos sentiments deviennent creux, vides, insignifiants, et la vie devient une coque vide. Mais si vous voyez l'absurdité de la substitution et si vous comprenez l'illusion de la satisfaction, avec ses réussites, alors il y a une grande profondeur de la pensée et du sentiment ; alors l'action elle-même révèle la signification de la vie.

QUESTION : Il y a beaucoup de systèmes d'éducation et d'auto-discipline adaptés aux différents tempéraments et tous ont pour but de cultiver et d'aiguiser l'esprit ou les émotions ou les deux, car l'utilité ou la valeur d'un instrument est petite ou grande selon qu'il est aiguisé ou émoussé. Je vous demande: 1° Pensez-vous que tous ces systèmes sont futiles et nuisibles sans exception? 2° Comment traiteriez-vous les différents tempéraments des êtres humains? 3° Quelle valeur a pour vous la méditation du cœur?

KRISHNAMURTI : Établissons une différence entre la concentration et la méditation. Or, lorsque vous parlez de méditation, la plupart d'entre vous entendez par là le fait d'apprendre des tours d'adresse pour se concentrer. Mais la concentration ne conduit pas à la joie de la méditation. Considérez ce qui se produit dans ce que vous appelez la méditation qui n'est qu'un procédé pour entraîner l'esprit à se concentrer sur un objet ou sur une idée particulière. Vous excluez de votre esprit toutes les autres pensées et images excepté celles que vous avez délibérément choisies. Vous essayez de concentrer votre esprit sur cette seule idée, sur cette image ou sur ce mot. Mais ceci n'est pas autre chose qu'une contraction de la pensée, une limitation de la pensée. Lorsque d'autres pensées surgissent au cours de votre processus de contraction vous les congédiez, vous les mettez de côté. Alors votre esprit devient de plus en plus étroit, de moins en moins souple, de moins en moins libre.

Pourquoi voulez-vous vous concentrer? Parce que vous voyez une incitation, une récompense, qui vous attendent comme résultat de cette concentration. Vous voulez devenir un disciple, vous voulez trouver le Maître, vous voulez développer votre spiritualité, vous voulez comprendre la vérité. Alors votre concentration devient complètement destructrice de la pensée et de l'émotion parce que vous considérez la méditation, la concentration, en termes de bénéfice et d'évasion de la mêlée. Pensez-y sim-

plement pour quelques instants, ceux d'entre vous qui ont pratiqué la méditation, la concentration, pendant des années. Vous avez forcé votre esprit à s'ajuster à un modèle particulier, à se conformer à une image ou à une idée particulière, à se modeler conformément à une tendance particulière ou à un préjugé. Or, toutes les croyances, tous les idéals, toutes les particularités dépendent des inclinations et de toutes les ré pulsions particulières ; votre auto-discipline, votre soi-disant méditation, n'est qu'un processus au moyen duquel vous essayez d'obtenir quelque chose en échange. Et cette assurance que vous avez d'obtenir quelque chose en retour, cette recherche d'une récompense, explique la raison pour laquelle les églises et les sociétés religieuses ont tant de membres: ces institutions promettent une récompense, un bénéfice à leurs adeptes qui adhèrent fidèlement à leur discipline.

Où il y a domination et contrôle, il n'y a pas de méditation du cœur. Lorsque vous recherchez en vue de gagner, en vue d'obtenir des récompenses, votre recherche a déjà pris fin. Considérez par exemple le cas d'un homme de science, d'un grand scientifique et non d'un pseudo-scientifique ; un véritable homme de science est continuellement en train d'expérimenter sans poursuivre de résultats. Dans sa recherche, il y a ce que nous appelons des résultats, mais il n'est pas enchaîné par ces résultats, car il expérimente sans cesse. Dans ce mouvement même de l'expérimentation il trouve de la joie. C'est cela la vraie méditation, la méditation qui n'est pas la recherche d'un résultat, d'un sous-produit. Un tel résultat n'est qu'un incident, une expression extérieure de cette grande recherche qui est extatique, éternelle.

Donc, au lieu de bannir chaque pensée qui surgit, ainsi que vous le faites lorsque vous pratiquez la soi-disant méditation, essayez de comprendre et de vivre dans la signification de chaque pensée telle qu'elle se présente à vous ; faites cela, non pas dans une période particulière, à une heure ou à un moment particulier de la journée, mais durant la journée, continuellement. Dans cette constante lucidité vous comprendrez la cause de chaque pensée et sa signification. Cette lucidité libérera l'esprit des contraires, des mesquineries, des insuffisances ; dans cette lucidité il y a une liberté, une plénitude de la pensée. C'est un mouvement éternel, sans limitations, et en cela est la vraie joie de la méditation, en cela est une paix vivante. Mais lorsque vous cherchez un résultat, votre méditation devient creuse et vide ainsi que cela se voit par vos actes.

La plupart d'entre vous ont médité pendant des années. A quoi cela vous a-t-il servi? Vous avez banni votre pensée de votre action. Dans des temples, dans des sanctuaires, dans des chapelles de méditation vous avez rempli vos esprits de la soi-disant image de la vérité, de Dieu ; mais lorsque vous allez dans le monde, vos actions ne montrent rien de ces qualités que vous essayez d'acquérir. Vos actions sont tout à l'opposé ; elles sont cruelles, elles exploitent, elles sont possessives, destructrices. Ainsi, dans cette recherche d'un bénéfice, d'une récompense, vous avez établi une différence entre la pensée et l'action, vous avez établi une division entre les deux et votre soi-disant méditation est vide, sans profondeur, sans profondeur de sentiment ou grandeur de pensée.

Si vous êtes constamment lucides, pleinement conscients au fur et à mesure que surgissent vos pensées et vos émotions, dans cette flamme votre action sera le résultat harmonieux de la pensée et du sentiment. C'est cela la joie, la paix de la vraie méditation et non ce processus d'autodiscipline, de perversion, d'entraînement de l'esprit pour le conformer à une attitude particulière. Une telle discipline, une telle déformation, n'est que décomposition, ennui, routine, mort.

QUESTION : Au cours de la convention théosophique de la semaine dernière, différents leaders et admirateurs de Mme Besant ont parlé en lui rendant hommage. Quel hommage avez-vous à rendre et quelle opinion avez-vous à exprimer sur ce

grand caractère qui a été pour vous une mère et une amie? - Quelle fut son attitude à votre égard au cours des nombreuses années où elle a été votre gardien, ainsi que celui de votre frère, et au cours des années qui suivirent? Ne lui êtes-vous pas reconnaissant de son appui, de l'éducation quelle vous a donnée, de ses soins?

KRISHNAMURTI : M. Warrington m'a aimablement demandé de parler sur ce sujet, mais je lui ai dit que je ne voulais pas le faire. Ne me condamnez pas en employant des mots tels que: protection, gratitude et ainsi de suite. Messieurs, que puis-je dire? Mme Besant a été notre mère, elle s'est occupé de nous, elle nous aimait. Mais il y a une chose qu'elle n'a jamais fait: elle ne m'a jamais dit « Faites ceci » ou « Ne faites pas cela ». Elle m'a laissé tranquille. Eh bien! avec ces mots je lui rends le plus grand hommage. (Acclamations.)

Vous savez, les suiveurs ont détruit les chefs, et vous avez détruit les vôtres. Dans votre action de suivre un leader, vous l'exploitez ; dans votre façon d'employer si constamment le nom de Mme Besant vous ne faites que l'exploiter. Vous l'exploitez, elle et d'autres instructeurs. La meilleure façon que vous avez de desservir un instructeur, un leader, est de suivre ce leader. Je sais que vous hochez sagement la tête en signe d'approbation. Laissez-moi simplement citer son nom et sanctifier sa mémoire, et je peux vous exploiter parce que vous voulez être exploités ; vous voulez être employés comme instrument car ceci est beaucoup plus facile que de penser par vous-même. Vous êtes tous des rouages, des parties d'une machine qu'emploient des exploiters. Les religions vous exploitent au nom de Dieu ; les sociétés vous exploitent au nom de la loi, les politiciens et les éducateurs vous utilisent et vous exploitent. De soi-disant instructeurs et guides religieux vous exploitent au nom de leur culte, au nom des Maîtres. Je ne fais que vous éveiller à ces faits. Vous pouvez en faire ce que vous voudrez. Ce n'est pas mon affaire, parce que je n'appartiens à aucune société, et je ne reviendrai probablement plus ici.

(De l'auditoire) : Mais nous voulons que vous veniez.

KRISHNAMURTI : Je vous prie, ne devenons pas sentimentaux à ce sujet. Probablement quelques-uns d'entre vous seraient contents que je ne revienne plus.

(De l'auditoire) : Non.

KRISHNAMURTI : Attendez un instant, je vous prie. Je ne veux pas que vous me demandiez ou que vous ne me demandiez pas de revenir. Ceci n'a aucune espèce d'importance.

Messieurs, ces deux choses sont totalement différentes: ce que vous pensez et faites, et ce que je dis et fait. Les deux ne peuvent pas se combiner. Tout votre système est basé sur l'exploitation, sur le fait de suivre l'autorité, sur la croyance en des religions et sur la foi. Non seulement votre système, mais le système du monde entier. Je ne peux aider ceux d'entre vous qui sont satisfaits de ce système. Je veux aider ceux qui ont le vif désir de briser, de comprendre. Naturellement vous m'expulsez, car je suis opposé à tout ce qui vous est cher, sacré et précieux. Mais votre rejet n'aura pas d'importance pour moi. Je ne suis attaché ni à ce lieu ni à un autre. Je le répète, ce que vous faites et ce que je fais sont deux choses totalement différentes qui n'ont rien en commun.

Mais je répondrai à la question au sujet de Mme Besant. L'esprit humain est paresseux, léthargique. Il a été si endormi par l'autorité, si façonné, contrôlé, conditionné, qu'il ne se tient pas debout tout seul. Mais se tenir debout par ses propres moyens est la seule façon de comprendre la vérité. Mais êtes-vous réellement, fondamentalement intéressés à comprendre la vérité? Non. La plupart d'entre vous ne le sont pas. Vous n'êtes intéressés qu'à soutenir le système que vous tenez actuellement, à trouver des substitutions, à chercher le confort et la sécurité et dans cette recherche vous ex-

ploitez d'autres personnes et vous êtes exploités vous-mêmes. En cela il n'y a pas de bonheur, pas de richesse, pas de plénitude. Parce que vous suivez cette façon de vivre vous êtes obligés de choisir. Lorsque vous basez votre vie soit sur l'autorité, soit sur l'espérance du futur, lorsque vous guidez vos actions par les grandeurs passées ou par les idées passées d'un guide, vous n'êtes pas en train de vivre, vous ne faites qu'imiter, vous agissez comme le rouage dans une machine ; et malheur à une telle personne ! Pour elle, la vie ne recèle pas de bonheur, pas de richesse, mais une insuffisance, un vide. Ceci me semble si clair que je suis étonné de voir que cette question surgit sans cesse.

QUESTION : Vous avez parlé en termes très clairs au sujet de l'existence des Maîtres et de la valeur des cérémonies. Puis-je vous poser une question très directe ? Est-ce que vous nous exprimez votre point de vue authentique sans aucune réserve mentale ? Ou est-ce que votre manière un peu rude de présenter votre point de vue n'est qu'une épreuve pour mesurer notre dévotion au Maître et notre loyauté à la Société Théosophique à laquelle nous appartenons ? Je vous prie d'exprimer votre réponse en toute franchise, même si elle devait heurter quelques-uns d'entre nous.

KRISHNAMURTI : Que croyez-vous que je sois ? Je ne vous ai pas exprimé une réaction de l'instant, je vous ai dit ce que je pense réellement. Si vous désirez employer cela comme une épreuve pour vous fortifier, pour vous retrancher derrière vos vieilles croyances, je ne peux pas l'empêcher. Je vous ai dit ce que je pense, franchement, directement, sans dissimulation. Je n'essaye pas de vous faire agir d'une façon ou d'une autre, je n'essaye pas de vous inciter à appartenir à une société ou une forme particulière de la pensée, je n'agite pas devant vous une récompense. Je vous ai dit franchement que les maîtres ne sont pas essentiels, que l'idée des Maîtres n'est pas autre chose qu'un jouet pour l'homme qui réellement cherche la vérité. Je n'essaye pas d'attaquer vos croyances, je me rends compte que je suis un hôte ici ; ceci est simplement mon opinion franche, ainsi que je l'ai dit maintes et maintes fois.

Je tiens que là où existe l'iniquité existent les cérémonies, que ce soit à Mylapore, ou à Rome, ou ici. Mais pourquoi discuter cette question encore ? Vous connaissez mon point de vue puisque je l'ai déclaré de nombreuses fois. Je vous ai donné les raisons de mon opinion concernant les Maîtres et les cérémonies. Mais parce que vous aimez des Maîtres, parce que vous voulez accomplir des cérémonies, parce que ces rites vous donnent un certain sens d'autorité, de sécurité, d'exclusivité, vous persistez dans vos pratiques. Vous les continuez avec une foi aveugle, avec une acceptation aveugle, sans raisonner, sans appuyer vos actions par une pensée ou une émotion vraies.

Mais de cette façon vous ne comprendrez jamais la vérité, vous ne connaîtrez jamais la cessation de la douleur. Il se peut que vous trouviez l'oubli, mais vous ne découvrirez jamais la réalité, la cause de la douleur et vous ne vous en libérerez pas.

QUESTION : Vous condamnez à juste titre une attitude d'esprit hypocrite, et les sentiments et actions quelle engendre. Mais puisque vous dites que vous ne nous jugez pas et que pourtant vous considérez hypocrite l'attitude de certains d'entre nous, pouvez-vous nous dire ce qui vous donne cette impression ?

KRISHNAMURTI : C'est très simple. Vous parlez de fraternité et pourtant vous êtes nationalistes. J'appelle cela de l'hypocrisie parce que le nationalisme et la fraternité ne peuvent pas exister ensemble. Et encore, vous parlez de l'unité de l'homme, vous en parlez théoriquement et pourtant vous avez vos religions particulières, vos préjugés particuliers, vos distinctions de classes. J'appelle cela de l'hypocrisie. Ou encore vous vous tournez vers votre propre glorification, vers une auto-glorification subtile, à la place de ce que vous appelez l'auto-glorification grossière des hommes dans le monde qui cherchent des distinctions, des privilèges et des honneurs officiels.

Vous êtes vous aussi des hommes de ce monde, et votre auto-glorification est semblable à la leur, mais elle est simplement plus subtile. Vous, avec vos distinctions, vos réunions secrètes, votre exclusivité, essayez aussi de vous ennoblir, d'obtenir des honneurs et des titres hiérarchiques, mais dans un monde différent. Cela je l'appelle de l'hypocrisie. C'est de l'hypocrisie, parce que vous faites semblant d'être ouverts, vous parlez de la fraternité et de l'unité de l'homme pendant qu'au même instant vos actes sont tout à l'opposé de vos paroles.

Que vous le fassiez consciemment ou inconsciemment, cela n'a pas d'importance. Le fait est là. Si vous le faites consciemment, avec un intérêt pleinement éveillé, alors au moins vous le faites sans hypocrisie, alors vous savez ce que vous faites. Si vous dites: « Je veux me glorifier ; mais parce que je ne peux pas obtenir des distinctions dans ce monde, j'essayerai de les acquérir dans un autre, je deviendrai un disciple, je serai appelé ceci ou cela, je serai honoré comme un homme de qualité, comme un homme vertueux. » Alors, au moins, vous êtes parfaitement honnête. Alors il y a quelque espoir que vous découvriez que ce processus ne conduit nulle part.

Mais en ce moment vous essayez de faire deux choses incompatibles en même temps. Vous êtes possessifs, et en même temps vous parlez de la libération de toute possession. Vous parlez de tolérance et pourtant vous devenez de plus en plus exclusifs afin « d'aider le monde ». Des mots, des mots sans profondeur, c'est cela que j'appelle l'hypocrisie. Un moment vous parlez d'amour pour un Maître ; de vénération d'un idéal, d'une croyance, d'un Dieu, et pourtant le moment d'après vous agissez avec une épouvantable cruauté. Vos actes sont des actes d'exploitation, de possession, de nationalisme, de mauvais traitements de femmes et d'enfants et de cruauté envers les animaux. A tout cela vous êtes insensibles et pourtant vous parlez d'affection. N'est-ce pas là de l'hypocrisie? Vous dites: « Nous ne remarquons pas ces conditions. » Oui, c'est pour cela qu'elles existent. Alors, pourquoi parler d'amour?

Donc, pour moi, vos sociétés, vos réunions au cours desquelles vous parlez de vos croyances, de vos idéals, sont des réunions d'hypocrisie. N'est-ce pas ainsi? Je ne parle pas durement, au contraire ; vous savez ce que j'éprouve au sujet de l'état du monde. Et pourtant, vous qui dites vouloir aider, vous qui essayez d'aider, vous devenez de plus en plus étroits, de plus en plus bigots et sectaires. Vous avez cessé de pleurer, de verser des larmes, de sourire. L'émotion n'a plus de sens pour vous. Vous n'êtes intéressés que par d'incessants bénéfices, par l'acquisition de la connaissance qui étouffe, qui n'est que théorique, qui n'est qu'aveuglement vide. La connaissance n'a rien de commun avec la sagesse. La sagesse ne peut pas être achetée, elle est naturelle, spontanée, libre. Ce n'est pas une marchandise que vous puissiez acheter chez votre gourou, chez votre instructeur, au prix de la discipline. La sagesse, dis-je, n'a rien de commun avec la connaissance. Et pourtant vous cherchez la connaissance et dans cette recherche de la connaissance, du gain, vous perdez l'amour, vous perdez toute possibilité d'éprouver la beauté, toute sensibilité à la cruauté. Vous devenez de moins en moins sensibles.

Ceci nous amène à une autre question que nous discuterons peut-être plus tard, la question des impressions et des réactions. Vous appuyez avec force sur la conscience du moi, sur la limitation.

Lorsque vous dites: « Je fais cela parce que cela me plaît, parce que cela me donne une satisfaction, un plaisir », je suis entièrement avec vous, car alors vous comprendrez. Mais si vous dites: « Je cherche la vérité ; j'essaye d'aider l'humanité » et si en même temps vous accroissez votre conscience du moi, votre glorification, alors j'appelle votre attitude et votre vie une hypocrisie, parce que vous recherchez les pouvoirs par l'exploitation des autres.

QUESTION : La vraie critique, selon vous, exclut l'opposition pure et simple, ce qui revient à dire quelle inclut l'esprit caustique, tatillon et destructif. Est-ce que, par conséquent, l'esprit critique n'est pas, dans le sens que vous lui donnez, l'équivalent de la pensée pure dirigée vers l'objet que l'on considère? S'il en est ainsi, comment peut être suscitée et développée cette capacité de critiquer véritablement et de penser purement?

KRISHNAMURTI : Pour éveiller ce véritable esprit critique qui ne comporte pas d'opposition, il vous faut d'abord comprendre que vous n'êtes pas véritablement critiques, que vous ne pensez pas clairement. Voilà le premier pas. Pour éveiller ma possibilité de penser clairement, je dois d'abord savoir que je ne pense pas avec franchise. Ce n'est qu'ainsi que je peux savoir si je pense d'une façon vraie ou fausse. N'est-ce pas ainsi? Lorsque vous dites que vous avez l'esprit critique, vous ne faites que vous opposer à quelque chose au moyen de vos préjugés, de vos inclinations et répulsions particulières, au moyen de vos réactions émotionnelles. Lorsque vous êtes dans cet état, vous dites que vous pensez clairement, que vous êtes critiques. Mais pour critiquer intelligemment, il vous faut être libres de cette déviation personnelle, de cette opposition personnelle. Et pour être intelligemment critiques vous devez d'abord vous rendre compte que votre façon de penser est influencée, qu'elle est rendue étroite, bigote, personnelle, même si vous n'êtes pas conscients de cet esclavage. Donc, vous devez d'abord devenir conscients de cela.

Voyez comme l'attention de cet auditoire s'est relâchée. Vous êtes fatigués ou bien ce sujet ne vous intéresse pas autant que les cérémonies et les Maîtres ; vous ne voyez pas l'importance de la critique parce que vos capacités de douter, de mettre en question ont été détruites par l'éducation, par la religion, par les conditions sociales. Vous craignez que le doute et la critique détruisent la structure ou la croyance que vous avez si soigneusement construite. Vous savez que les vagues du doute saperont les fondations de la maison que vous avez construite sur le sable de la foi. Vous avez peur du doute et de l'enquête. C'est pour cela que votre intérêt, que votre attention est tombée. Et cependant pour agir il est nécessaire d'être tendu ; sans une tension semblable vous ne ferez rien, ni dans ce monde-ci ni dans le monde de la pensée et du sentiment, qui sont un seul monde.

Vous devez donc tout d'abord vous rendre compte que vous pensez d'une façon très personnelle, que votre pensée est dominée par vos goûts et vos répulsions, par vos réactions de plaisir et de douleur. Or, vous dites: « J'aime votre apparence, donc je suivrai vos enseignements ». Ou bien vous dites d'un autre: « Je n'aime pas ses croyances ; donc je ne le suivrai pas ; je n'essayerai même pas de savoir si ce qu'il dit a une valeur intrinsèque, je m'opposerai simplement à lui », ou encore: « C'est un instructeur qui a de l'autorité, donc je dois lui obéir ». Par une telle façon de penser, par de telles attitudes, vous détruisez graduellement mais sûrement toute possibilité de vraie intelligence, toute pensée créatrice. Vous devenez des machines dont la seule activité est la routine, dont la seule fin est l'ennui et la décomposition. Et pourtant vous vous demandez pourquoi vous souffrez et vous cherchez une discipline au moyen de laquelle vous pourrez échapper à cette souffrance.

QUESTION : Quelles sont les règles et les principes de votre vie? Puisque je suppose qu'ils sont basés sur votre conception d'amour de la beauté, de la vérité et de Dieu, quelle est cette conception?

KRISHNAMURTI : Quelles sont mes règles et mes principes de vie? Je n'en ai pas. Je vous prie de suivre ce que je dis, d'une façon critique et intelligente. Ne dites pas: « Ne devons-nous pas avoir de règles? Sans elles nos vies seraient un chaos. » Ne pensez pas en termes de contraires. Pensez intrinsèquement à ce que je dis. Pourquoi voulez-vous des règles et des principes? Pourquoi les voulez-vous, vous qui avez tant

de principes par lesquels vous façonnez, vous contrôlez, vous dirigez vos vies? Pourquoi voulez-vous des règles? « Parce que, répondez-vous, nous ne pouvons pas vivre sans cela. Sans règles ni principes, nous ferions exactement les choses que nous aurions envie de faire ; nous pourrions ou trop manger ou abuser des plaisirs sexuels, ou posséder plus que nous devrions. Il nous faut avoir des principes et des règles afin de guider nos existences. » En d'autres termes, pour vous restreindre sans comprendre, il vous faut avoir ces principes et ces règles. Voilà toute la structure artificielle de vos existences: la contrainte, la domination, l'inhibition ; car derrière cette structure est l'idée du gain, la sécurité du confort, qui engendrent la peur.

Mais l'homme qui ne poursuit pas les acquisitions, l'homme qui n'est pas pris dans le piège des promesses de récompense ou des menaces de punition, n'a pas besoin de règles, l'homme qui essaye de vivre et de comprendre complètement chaque expérience n'a pas besoin de principes et de règles, car ce ne sont que les croyances qui nous conditionnent qui exigent le conformisme. Lorsque la pensée est libérée de ses entraves, lorsqu'elle est inconditionnée, elle se sait alors éternelle. Vous essayez de dominer la pensée, de la façonner et de la diriger, parce que vous avez établi un but, une conclusion vers laquelle vous désirez aller, et ce but est toujours ce que vous voudriez qu'il soit, bien que vous puissiez l'appeler Dieu, perfection ou réalité.

Vous m'interrogez au sujet de ma conception de Dieu, de la vérité, de la beauté, de l'amour. Mais je dis que si quelqu'un décrit la vérité, que si quelqu'un vous parle de la nature de la vérité, il vous faut vous méfier de cette personne. Car la vérité ne peut pas être décrite, la vérité ne peut pas être mesurée par des mots. Vous hochez la tête en signe d'acquiescement, mais demain vous essayerez encore de mesurer la vérité, de trouver pour elle une description. Votre attitude envers la vie est basée sur le principe de créer un moule et de s'ajuster ensuite à l'intérieur de ce moule. Le christianisme vous offre un moule, l'hindouisme vous en offre un autre, l'islamisme, le bouddhisme, la théosophie vous en offrent encore d'autres. Mais pourquoi voulez-vous un moule? Pourquoi chérissez-vous des idées préconçues? Tout ce que vous pouvez connaître, c'est la douleur, la souffrance, et les joies passagères. Mais vous voulez les fuir ; vous n'essayez pas de comprendre la cause de la douleur, la profondeur de la souffrance. Vous vous tournez plutôt vers le contraire pour votre consolation. Dans votre douleur, vous dites que Dieu est amour, que Dieu est juste et charitable. Mentalement et émotionnellement vous vous tournez vers cet idéal d'amour et de justice, et vous vous façonnez suivant ce modèle. Mais vous ne pouvez comprendre l'amour que lorsque vous cessez d'être possessif. Du sens possessif surgit toute la douleur. Et pourtant votre système de pensée et d'émotion est basée sur le sens possessif, alors comment pouvez-vous connaître l'amour?

Donc, votre première tâche est de libérer l'esprit et le cœur du sens possessif et vous ne pouvez le faire que lorsque le sens possessif devient pour vous un poison, lorsque vous éprouvez la souffrance, l'agonie qu'engendre ce poison. En ce moment vous essayez d'échapper à cette souffrance. Vous voulez que je vous dise quel est mon idéal d'amour, mon idéal de beauté, de façon que vous puissiez le transformer en un nouveau modèle, en un nouveau critérium, ou comparer mon idéal avec le vôtre en essayant ainsi de comprendre.

La compréhension ne vient pas par la comparaison. Je n'ai pas d'idéal, pas de modèle. La beauté n'est pas divorcée de l'action. La vraie action est l'harmonie même de tout votre être. Quel sens cela a-t-il pour vous? Ce ne sont pour vous que des mots vides, parce que vos actions sont discordantes, parce que vous pensez une chose et que vous agissez différemment.

Vous ne pouvez trouver la liberté durable, la vérité, la beauté, l'amour, qui sont une seule et même chose, que lorsque vous n'êtes plus à leur recherche. Je vous prie

d'essayer de comprendre ce que je dis. Ce que je dis n'est subtil qu'en ceci qu'on peut infiniment le développer. Je dis que votre recherche même détruit votre amour, qu'elle détruit votre sens de la beauté, de la vérité, parce que votre recherche n'est qu'une évasion, une fuite du conflit. Et la beauté, l'amour, la vérité, cette divinité de compréhension, ne se trouvent pas en fuyant le conflit, mais résident dans le conflit lui-même.

Adyar, le 1er janvier 1934



## **Adyar, Inde**

### **5ème Causerie**

### **le 2 janvier 1934**

Ce matin, je veux expliquer quelque chose qui nécessite une pensée très affinée ; et j'espère que vous écouterez, ou plutôt que vous essayerez de comprendre ce que je vais dire, non pas en vous opposant à moi, mais en critiquant intelligemment. Je parlerai d'un sujet qui, s'il est compris, s'il est complètement examiné, vous donnera un point de vue de la vie entièrement nouveau. Je vous prierai aussi de ne pas penser en termes de contraires, d'opposition. Lorsque je dis que la certitude est une barrière, ne pensez pas qu'il vous faut par conséquent être incertains ; lorsque je parle de la futilité de l'assurance, je vous prie de ne pas penser qu'il vous faut rechercher l'insécurité.

Si vous y réfléchissez réellement, vous verrez que l'esprit est constamment à la recherche de cette quiétude, d'assurance ; il cherche la certitude d'un but, d'une conclusion, d'une raison de vivre. Vous demandez: « Existe-t-il un plan divin, une prédétermination, n'y a-t-il pas de libre arbitre? Ne pouvons-nous pas, en réalisant ce plan, en essayant de le comprendre, nous faire guider par ce plan? » En d'autres termes, vous voulez une assurance, une certitude, de façon que l'esprit et le cœur puissent se conformer, puissent se modeler conformément à elles. Et lorsque vous vous informez au sujet du sentier de la vérité, vous recherchez en réalité une assurance, une certitude, la sécurité.

Lorsque vous parlez d'un sentier de la vérité, ceci implique que la vérité, cette réalité vivante, n'est pas dans le présent, mais quelque part dans le lointain, quelque part dans le futur. Mais pour moi la vérité est un épanouissement, et vers l'épanouissement il ne peut y avoir de sentier. Il apparaît donc, du moins pour moi, que la première illusion dans laquelle vous êtes pris est ce désir d'une assurance, ce désir de la certitude, cette recherche d'un sentier, d'une voie, d'un mode de vie par lequel vous voudriez atteindre le but désiré, qui est la vérité. Votre conviction que la vérité n'existe que dans un lointain avenir implique l'imitation. Lorsque vous vous informez au sujet de ce qu'est la vérité, vous demandez en réalité qu'on dise quel est le sentier qui conduit à la vérité. Et alors vous voulez savoir quel système suivre ; quelle modalité, quelle discipline vous aideront sur la voie de la vérité.

Mais pour moi il n'y a pas de sentier vers la vérité ; la vérité ne peut être comprise au moyen d'aucun système, d'aucun sentier. Un sentier implique un but, une fin statique, et par conséquent un conditionnement de l'esprit et du cœur par ce but, qui nécessairement exige une discipline, un contrôle et des acquisitions. Cette discipline, ce contrôle, deviennent un fardeau: ils vous dérobent de votre liberté et conditionnent votre action dans la vie quotidienne. L'enquête au sujet de la vérité implique un but, une fin statique que vous êtes en train de chercher. Et le fait que vous cherchiez un but montre bien que votre esprit est à la recherche d'une assurance, d'une certitude. Pour atteindre cette certitude, l'esprit désire un sentier, une méthode qu'il puisse suivre et cette assurance vous pensez la trouver en conditionnant l'esprit et le cœur au moyen de l'auto-discipline, du contrôle sur vous-même, de la répression.

Mais la vérité est une réalité qui ne peut pas être comprise en suivant un sentier quel qu'il soit. La vérité n'est pas un conditionnement, un façonnement de l'esprit et du cœur, mais un épanouissement constant, un accomplissement en action. Le fait

que vous enquêtiez au sujet de la vérité implique votre croyance en un sentier vers la vérité, et ceci est la première illusion dans laquelle vous êtes pris. En cela il y a un esprit d'imitation, une déformation. Et ne dites pas, je vous prie: « Sans une fin, sans un but, la vie devient chaotique. » Je veux vous expliquer que cette conception est fausse. Je dis que chacun doit trouver par lui-même ce qu'est la vérité, mais ceci ne veut pas dire que chacun doive se tracer un sentier pour lui-même, que chacun doive voyager le long d'un sentier individuel. Ce n'est pas cela du tout, mais cela veut certainement dire que chacun doit comprendre la vérité par lui-même. J'espère que vous voyez la différence entre ces deux choses. Lorsque vous avez à comprendre, à découvrir la vie et à l'expérimenter, un sentier devient une entrave. Mais s'il vous faut vous tailler un sentier pour vous-même, alors il y a un point de vue individuel, un point de vue étroit et limité. La vérité est le mouvement de l'éternel devenir, donc elle n'est pas une fin, elle n'est pas statique. La recherche d'un sentier est engendrée par l'ignorance, par l'illusion ; mais lorsque l'esprit est souple, libéré des croyances et des mémoires, libéré des conditionnements de la société, dans cette action, dans cette souplesse, il y a l'infini mouvement de la vie.

Un véritable savant, ainsi que je l'ai dit l'autre jour, est un homme qui expérimente continuellement sans avoir en vue un résultat. Il ne recherche pas des résultats, qui ne sont que les sous-produits de sa recherche. Donc, lorsque vous cherchez, lorsque vous expérimentez, votre action ne devient qu'un sous-produit de ce mouvement. Un homme de science qui est à la recherche d'un résultat n'est pas un véritable esprit scientifique, il ne cherche pas vraiment. Mais s'il cherche sans idée de gain, alors bien qu'il puisse obtenir des résultats dans sa recherche, ces résultats sont pour lui d'une importance secondaire. Mais en ce moment vous êtes intéressés par des résultats et par conséquent votre recherche n'est pas vivante, n'est pas dynamique. Vous cherchez une fin, un résultat et par conséquent votre action devient de plus en plus limitée. Ce n'est qu'en cherchant sans le désir du succès ou de la réussite que notre vie s'enrichit et se libère continuellement. Ceci ne veut pas dire que dans votre recherche il n'y aura pas d'action, pas de résultats ; cela veut dire que l'action, les résultats, ne seront pas les premiers objets de votre attention.

Comme un fleuve qui arrose les arbres qui poussent sur ses rives, ce mouvement de recherche nourrit nos actions. L'action coopérative, l'action de gens qui sont reliés les uns aux autres, c'est la société. Vous voulez créer une société parfaite. Mais il ne peut y avoir une telle société parfaite, parce que la perfection n'est pas une fin, une culmination. La perfection est l'épanouissement constamment en mouvement. La société ne peut pas vivre à la hauteur d'un idéal ; ni l'homme non plus, car la société est l'homme. Si la société essaye de se façonner conformément à un idéal, si l'homme essaye de vivre conformément à un idéal, ni la société ni l'homme ne sont en épanouissement, les deux se décomposent. Mais si l'homme est dans ce mouvement d'accomplissement, son action sera harmonieuse et complète ; son action ne sera pas la simple imitation d'un idéal.

Donc pour moi la civilisation n'est pas un achèvement, mais un mouvement constant. Les civilisations parviennent à un certain niveau, elles durent un certain temps et puis déclinent, car en elles il n'y a pas d'épanouissement pour l'homme, mais seulement une constante imitation de modèles. Il n'y a plénitude et accomplissement que lorsque l'esprit et le cœur sont dans ce constant mouvement d'accomplissement, de recherche. Or, ne dites pas: « Y aura-t-il jamais une fin à cette recherche? » Vous n'êtes plus à la recherche d'une conclusion, d'une certitude ; le fait de vivre n'est plus une série de réussites, mais un continu mouvement d'épanouissement. Si la société n'est qu'une approximation d'un idéal, elle se corrompra vite. Si la civilisation n'est que la réussite d'individus réunis en groupe, elle est déjà sur la voie de la

corruption. Mais si la société, si la civilisation sont le résultat de ce mouvement constant d'épanouissement, elles dureront, elles seront la plénitude de l'homme.

Pour moi la perfection n'est pas l'accomplissement, au moyen de cette idée de progrès, d'un but, d'un idéal, d'un absolu. La perfection est l'épanouissement de la pensée et de l'émotion et par conséquent de l'action, épanouissement qui peut se produire à n'importe quel moment. Donc la perfection est libre du temps, elle n'est pas le résultat du temps.

Et bien, Messieurs, il y a beaucoup de questions et j'essayerai d'y répondre d'une façon aussi concise que possible.

QUESTION : Si une guerre éclatait demain et si une mobilisation vous forçait à prendre les armes, rejoindriez-vous l'armée en criant: « Aux armes! Aux armes! », ainsi que l'ont fait les chefs de la Société Théosophique en 1914, ou résisteriez-vous à la guerre?

KRISHNAMURTI : Ne nous occupons pas de ce qu'ont fait les chefs de la Société Théosophique en 1914. Où existe le nationalisme, il doit y avoir la guerre. Où il y a plusieurs gouvernements souverains il doit y avoir la guerre. C'est inévitable. Pour moi, je ne participerai à aucune activité guerrière d'aucune sorte parce que je ne suis pas un nationaliste, je n'ai pas l'esprit de classe, ni l'esprit de possession. Je ne rejoindrai pas l'armée ni ne l'aiderai d'aucune façon. Je ne joindrai aucune organisation qui n'existerait que dans le but de soigner les blessés et de les renvoyer ensuite au front se faire blesser de nouveau. Mais je parviendrai à une compréhension de ces questions-là avant qu'une guerre ne menace.

Aujourd'hui - en ce moment du moins - il n'y a pas de guerre en cours. Lorsque survient une guerre, on se livre à une propagande pour nous enflammer, des mensonges sont racontés au sujet du soi-disant ennemi ; le patriotisme et la haine sont excités, les gens perdent la tête dans leur soi-disant dévotion pour leur pays. « Dieu est de notre côté, crient-ils, et le mal est avec l'ennemi. » Et à travers les siècles ils ont crié les mêmes mots. Les deux côtés se battent au nom de Dieu, des deux côtés les prêtres bénissent, idée merveilleuse, les armements. Maintenant ils béniront même les avions de bombardement tellement ils sont dévorés par cette maladie qui crée la guerre: le nationalisme, la sécurité de leur propre classe, et la leur en tant qu'individus. Donc, pendant que nous sommes en « paix » (bien que le mot paix soit un mot curieux pour décrire la simple cessation des hostilités armées), pendant que nous ne sommes pas actuellement en train de nous tuer les uns les autres sur le champ de bataille, nous pouvons comprendre quelles sont les causes de la guerre et nous dépêtrer de ces causes. Et si vous êtes lucide dans votre compréhension, dans votre liberté, avec tout ce qu'implique cette liberté - avec le fait que vous pourriez être fusillé en refusant de vous soumettre à cette manie guerrière - alors vous agirez avec vérité lorsque viendra le moment, quelle que soit votre action.

Donc la question n'est pas de savoir ce que vous ferez lorsqu'il y aura la guerre, mais de savoir ce que vous faites maintenant pour empêcher la guerre. Vous qui criez toujours après moi pour mon attitude négative, que faites-vous en ce moment présent pour supprimer la cause même de la guerre? Je parle en ce moment de la cause réelle de toutes les guerres, et pas seulement de la guerre immédiate qui menace inévitablement pendant que chaque nation accumule des armements. Tant qu'existe l'esprit de nationalisme, l'esprit de distinction de classe, de particularisme et de possession, il doit y avoir la guerre. Vous ne pouvez pas l'empêcher. Si vous affrontiez réellement le problème de la guerre ainsi que vous devriez le faire maintenant, il vous faudrait accomplir une action définie, une action positive ; et par votre action vous aideriez à éveiller l'intelligence, qui est la seule façon d'empêcher la guerre. Mais pour faire cela,

il vous faut être libre de cette maladie de: « Mon Dieu, mon pays, ma famille, ma maison. »

QUESTION : Quelle est la cause de la peur et en particulier de la peur de la mort? Est-il possible d'être jamais complètement débarrassé de cette peur? Pourquoi la peur existe-t-elle universellement bien que le bon sens s'y oppose, la mort étant inévitable et un phénomène parfaitement naturel?

KRISHNAMURTI : Pour celui qui s'accomplit constamment dans son épanouissement, il n'y a pas de peur de la mort. Si nous sommes réellement complets, à chaque instant, chaque jour, nous ne connaissons pas la peur du lendemain. Mais nos esprits créent l'insuffisance dans l'action, donc la peur du lendemain. Nous avons été entraînés par la religion, par la société, à être incomplets, à remettre, et ceci nous sert d'évasion contre la peur, parce que nous avons un lendemain pour compléter ce que nous ne pouvons pas accomplir aujourd'hui.

Mais, un instant s'il vous plaît. Je voudrais que vous n'envisagiez pas ce problème avec l'arrière-plan de vos traditions, modernes ou anciennes, ni avec votre adhésion à la réincarnation, mais d'une façon tout à fait simple. Alors vous comprendrez la vérité, qui vous libérera entièrement de la peur. Pour moi, l'idée de réincarnation n'est qu'un ajournement. Bien que vous puissiez profondément croire en la réincarnation, vous éprouvez encore de la peur et de la douleur lorsque meurt quelqu'un, ou vous craignez votre propre mort. Vous pouvez dire: « Je vivrai de l'autre côté ; je serai plus heureux et je ferai du meilleur travail là-bas qu'ici. » Mais vos mots ne sont que des mots. Ils ne peuvent pas calmer la peur qui vous ronge toujours dans votre cœur. Donc attaquons le problème de la peur plutôt que celui de la réincarnation. Lorsque vous aurez compris ce qu'est la peur, vous verrez que la réincarnation n'a pas d'importance ; alors nous n'aurons même plus besoin de la discuter. Ne demandez pas ce qui arrive après la mort à l'homme qui est infirme, à l'homme qui est aveugle dans cette vie. Si vous comprenez le point central, vous considérerez de telles questions d'une façon intelligente.

Vous avez peur de la mort parce que vos journées sont incomplètes, parce qu'il n'y a jamais d'épanouissement dans vos actions. N'est-ce pas ainsi? Lorsque votre esprit est prisonnier d'une croyance, d'une croyance en un passé ou en un futur, vous ne pouvez pas comprendre pleinement l'expérience. Lorsque votre esprit est conditionné par des préjugés, il ne peut y avoir de compréhension complète de l'expérience en action. Alors vous dites qu'il vous faut avoir un lendemain afin de compléter cette action et vous avez peur que demain n'arrive pas. Mais si vous pouvez compléter votre action dans le présent, l'infinité est devant vous. Qu'est-ce qui vous empêche de vivre complètement? Ne me demandez pas, je vous prie, comment compléter l'action, ce qui est une façon négative d'envisager la vie. Si je vous disais comment faire, votre action ne serait qu'une imitation, et en cela il n'y aurait pas de plénitude. Ce que vous aurez à faire ce sera de découvrir ce qui vous empêche de vivre complètement, infiniment. Et ceci, vous le verrez, est l'illusion d'une fin, d'une certitude, dans laquelle votre esprit est attrapé, cette illusion que l'on a d'arriver à un but. Si vous êtes constamment tournés vers le futur pour y réussir, pour gagner, pour achever, pour conquérir, votre action dans le présent sera toujours limitée et devra être incomplète. Lorsque vous agissez conformément à vos croyances et à vos principes, naturellement votre action doit être limitée et incomplète. Lorsque votre action est basée sur la foi, cette action n'est pas un accomplissement, elle n'est que le résultat de la foi.

Ainsi, il y a beaucoup d'entraves dans vos esprits ; il y a l'instinct de la possession, cultivé par la société, et l'instinct de la non-possession également cultivé par la société. Lorsqu'il y a conformisme et imitation, lorsque l'esprit est enchaîné par l'autorité, il ne peut y avoir d'accomplissement, et c'est de cela que surgit la peur de la mort ain-

si que les nombreuses peurs qui gisent cachées dans le subconscient. Ma réponse est-elle claire? Nous traiterons ce problème de nouveau d'une autre façon.

QUESTION : Comment surgit la mémoire, et quelles sont les différentes sortes de mémoires? Vous avez dit: « Dans le présent est contenu toute l'éternité. » Veuillez, je vous prie, aller plus profondément dans cette assertion. Est-ce que cela veut dire que le passé et le futur n'ont pas de réalité subjective pour l'homme qui vit entièrement dans le présent? Est-ce que les erreurs passées, ou, ainsi qu'on pourrait les appeler, les hiatus dans la compréhension, peuvent être réparés ou rajustés dans le présent toujours continu où l'idée d'un futur ne peut pas avoir de place?

KRISHNAMURTI : Si vous avez suivi la réponse précédente, vous comprendrez la cause de la mémoire, vous verrez comment la mémoire surgit. Si vous ne comprenez pas un incident, si vous ne vivez pas complètement dans une expérience, la mémoire de cet incident, de cette expérience s'attarde dans votre esprit. Lorsque vous avez une expérience que vous ne pouvez pas pleinement sonder, dont vous ne pouvez pas voir la signification, votre esprit retourne à cette expérience. Ainsi, la mémoire est créée. Elle naît, en d'autres termes, du fait que l'action est incomplète. Et puisque vous avez de nombreuses couches superposées de mémoires, qui ont été engendrées par des actions incomplètes, la conscience du moi que vous appelez l'ego se forme, qui n'est qu'une série de mémoires, une illusion sans réalité, sans substance, ni ici, ni dans le plan le plus élevé.

Il y a différentes sortes de mémoires. Par exemple, il y a la mémoire du passé lorsque vous vous souvenez d'un beau spectacle. Mais est-ce que ceci vous intéresse? Je vois que beaucoup d'entre vous regardent de tous côtés. Si cela ne vous intéresse pas de suivre ce que je dis, nous discuterons le nationalisme, ou le golf, ou le tennis.

(Rires.)

Or, il y a une mémoire qui est associée avec le plaisir de la veille. C'est-à-dire que vous avez apprécié un beau spectacle ; vous avez admiré le coucher du soleil ou les reflets de la lune sur l'eau. Et plus tard, disons, par exemple, lorsque vous êtes à votre bureau, votre esprit retourne à cette scène. Pourquoi? Parce que lorsque vous êtes dans un milieu déplaisant et laid votre esprit et votre cœur sont retenus dans ce qui n'est pas plaisant, et votre être tend automatiquement à retourner à l'expérience plaisante de la veille. Voilà un type de mémoire. Au lieu de changer les conditions autour de vous, au lieu de modifier le milieu qui vous entoure, vous retracez les pas de l'expérience plaisante et vous demeurez sur cette mémoire, en supportant et en tolérant ce qui est déplaisant parce que vous sentez que vous ne pouvez pas le modifier. Par conséquent, le passé s'attarde dans le présent. Ai-je expliqué ceci clairement?

Il y a ensuite la mémoire, plaisante ou déplaisante, qui se précipite dans l'esprit encore même que vous ne le vouliez pas. Des incidents passés, que vous ne conviez pas, viennent dans votre esprit parce que vous n'êtes pas vitalemement intéressés par le présent, parce que vous n'êtes pas pleinement vivants dans le présent.

Une autre espèce de mémoire est celle qui se rapporte aux croyances ; aux principes, aux idéals. Tous les idéals et tous les principes sont en réalité morts, ce sont des choses du passé. La mémoire des idéals persiste lorsque vous ne pouvez pas aborder ou comprendre le mouvement total de la vie. Vous voulez une mesure pour jauger ce mouvement, un modèle par lequel vous jugerez l'expérience ; et lorsque vous agissez à la mesure de ce modèle, vous appelez cela vivre selon un idéal. Parce que vous ne pouvez pas comprendre la beauté de la vie, parce que vous ne pouvez pas vivre dans sa plénitude, dans sa gloire, vous voulez un idéal, un principe, un modèle à imiter, afin de donner une signification à votre existence.

Et encore, il y a la mémoire de l'auto-discipline, qui est la volonté. La volonté n'est pas autre chose que la mémoire. Car, après tout, vous commencez à vous discipliner conformément à un modèle de la mémoire. « J'ai fait ceci hier, dites-vous, et j'ai résolu de ne pas le faire aujourd'hui. » Donc, l'action, la pensée, l'émotion, dans la grande majorité des cas, sont entièrement le résultat du passé et sont basées sur la mémoire. Par conséquent, l'action n'est jamais un épanouissement. Elle laisse toujours une cicatrice de mémoire et l'accumulation de nombreuses cicatrices analogues devient la conscience du moi, le « je » qui vous empêche toujours de comprendre complètement. C'est un cercle vicieux, cette conscience du « je ».

Ainsi, nous avons d'innombrables mémoires, des mémoires de discipline et de volonté, d'idéals et de croyances, d'attractions plaisantes et de troubles déplaisants. Je vous prie de suivre ce que je dis. Ne vous laissez pas déranger par les autres. Si ceci ne vous intéresse pas, si votre esprit ne fait que vagabonder, vous pouvez aussi bien vous en aller. Je puis continuer à parler, mais ce que je dirai n'aura pas de signification pour vous si vous n'écoutez pas.

Nous agissons constamment à travers ce voile des mémoires et par conséquent notre action est toujours incomplète. Donc, nous nous réconfortons dans l'idée du progrès ; nous pensons à une série de vies tendant vers la perfection. Et ainsi nous n'avons jamais un seul jour de plénitude riche et totale, parce que ces mémoires entravent sans cesse, rognent, limitent, embarrassent notre action.

Pour revenir à la question: « Est-ce que cela veut dire que le passé et le futur n'ont pas de réalité subjective pour l'homme qui vit totalement dans le présent? » Ne me posez pas cette question-là. Si ce sujet vous intéresse, si vous voulez déraciner la peur, si vous voulez réellement vivre avec richesse, adorez la journée dans laquelle l'esprit est libre du passé et du futur et alors vous saurez comment vivre complètement.

« Est-ce que les erreurs passées, ou, ainsi qu'on pourrait les appeler, les hiatus dans la compréhension, peuvent être réparés ou rajustés dans le présent toujours continu où l'idée d'un futur ne peut pas avoir de place? » Comprenez-vous cette question? Comme je n'ai pas lu cette question à l'avance, je dois réfléchir au fur et à mesure. Vous ne pouvez remédier à des hiatus passés de la compréhension que dans le présent ; du moins, c'est mon point de vue. L'introspection, l'analyse du passé, n'engendre pas la compréhension, parce que vous ne pouvez pas faire surgir la compréhension d'une chose morte. Vous ne pouvez avoir la compréhension que dans le présent sans cesse actif. Cette question ouvre un large horizon, mais je ne veux pas l'approfondir maintenant. Ce n'est que dans le moment présent, dans le moment de crise, dans le moment de doute épouvantable et aigu engendré par l'action pleine que l'on peut remédier aux hiatus passés de la compréhension et les détruire. Ceci ne peut pas être fait en se retournant vers le passé, en examinant vos actions passées.

Permettez-moi de prendre un exemple qui, je l'espère, éclaircira pour vous cette question. Supposez que vous ayez une conscience de classe et que vous en soyez inconscients, mais que l'éducation à l'intérieur de cette conscience de classe, que sa mémoire, demeure encore en vous, soit encore une partie de vous. Pour libérer l'esprit de la mémoire de cet entraînement, ne vous retournez pas vers le passé en disant: « Je m'en vais examiner mon action afin de voir si cette action est limitée par la conscience de classe. » Ne faites pas cela, mais plutôt dans vos sentiments, dans vos actions, soyez pleinement conscients, et alors cette mémoire de classe se précipitera dans votre esprit ; dans cet instant d'intelligence éveillée, l'esprit commencera à se libérer de cette limitation.

Et encore, si vous êtes cruel (et la plupart des gens sont inconscients de leur cruauté), n'examinez pas vos actions, afin de voir si vous êtes cruel ou non. De cette façon-là vous ne le découvrirez jamais, vous ne comprendrez jamais, car alors l'esprit

est constamment tourné vers la cruauté et non vers l'action, et de ce fait il détruit l'action. Mais si vous êtes pleinement lucide dans votre action, si votre esprit et votre cœur sont pleinement vivants dans l'action, c'est au moment de l'action que vous verrez que vous êtes cruel. Vous découvrirez ainsi la cause véritable, la racine même de la cruauté, et non les simples incidents de la cruauté. Mais vous ne pouvez faire cela que dans la plénitude de l'action, en étant pleinement conscient dans l'action. Les hiatus de la compréhension ne peuvent pas être comblés par l'introspection, par l'examen ou par l'analyse d'un incident passé. Ceci ne peut être fait qu'au moment de l'action elle-même, qui doit toujours être en dehors de la durée.

Je ne sais pas combien d'entre vous comprennent ceci. Le problème est en réalité très simple et j'essayerai de l'expliquer encore plus simplement. Je n'emploie pas des termes philosophiques ou techniques parce que je n'en connais pas. Je parle dans le langage de tous les jours.

L'esprit est habitué à analyser le passé, à disséquer l'action dans le but de la comprendre. Mais je dis que vous ne pouvez pas comprendre de cette façon-là, car une telle analyse limite toujours l'action. Des exemples concrets d'une limitation de l'action se peuvent voir ici aux Indes et ailleurs, des cas où l'action est à peu près arrêtée. N'essayez pas d'analyser votre action. Mais plutôt, si vous voulez savoir si vous êtes limité par une conscience de classe, si vous êtes affirmatif dans votre moi, si vous êtes nationaliste, bigot, enchaînés par l'autorité, si vous êtes des imitateurs, si cela vous intéresse réellement de découvrir ces entraves, devenez pleinement lucide, devenez conscient de ce que vous faites. Ne soyez pas simplement en observation, n'examinez pas simplement votre action d'une façon objective, du dehors, mais devenez pleinement lucide, à la fois mentalement et émotionnellement, lucide avec tout votre être au moment de l'action. Alors vous verrez que les nombreuses mémoires qui vous entravent se précipiteront dans votre esprit et vous empêcheront d'agir pleinement, complètement. Dans cette lucidité, dans cette flamme, l'esprit sera capable de se libérer sans effort de ses entraves passées. Ne me demandez pas « comment », essayez. Vos esprits demandent toujours une méthode, demandent toujours comment faire ceci ou cela. Mais il n'y a pas de « comment ». Expérimentez, et vous découvrirez.

QUESTION : Puisque rentrée des temples pour les Harijans aide à briser une des nombreuses formes de divisions entre les hommes qui existent aux Indes, appuyez-vous ce mouvement pour lequel on fait en ce moment une grande propagande aux Indes?

KRISHNAMURTI : Veuillez comprendre que je n'attaque aucune personnalité. Ne me demandez pas: « Est-ce que vous attaquez Gandhiji? » et ainsi de suite. Je ne crois pas que le problème de la distinction des classes, aux Indes ou ailleurs, sera résolu en permettant aux Harijans d'entrer dans les temples. La distinction de classes ne peut cesser que lorsqu'il n'y a plus de temples, plus d'églises, que lorsqu'il n'y a plus de mosquées et qu'il n'y a plus de synagogues ; car la vérité, Dieu, n'est pas dans une pierre ni dans une image taillée ; elle n'est pas contenue à l'intérieur de quatre murs. Cette réalité n'existe dans aucun de ces temples, ni réside-t-elle en aucune des cérémonies que l'on y accomplit. Alors pourquoi nous préoccuper de ceux qui entrent ou de ceux qui n'entrent pas dans ces temples?

La plupart d'entre vous sourient et approuvent, mais vous ne sentez pas ces choses, vous ne sentez pas que la réalité est partout, en vous-même, en toutes choses. Pour vous la réalité est personnifiée, limitée, confinée dans un temple. Pour vous la réalité est un symbole, que ce symbole soit chrétien ou bouddhiste, qu'il soit associé à une image ou qu'il ne soit associé à aucune image. Mais la réalité n'est pas un symbole. La réalité n'a pas de symboles, elle est. Vous ne pouvez pas la sculpter sous forme d'images ni la limiter par une pierre ou par une cérémonie ou par une

croyance. Lorsque ces choses n'existeront plus les querelles entre les hommes cesseront ; de même que lorsque le nationalisme (qui a été cultivé au cours des siècles en vue de l'exploitation) n'existera plus, il n'y aura plus de guerre. Les temples, avec toutes leurs superstitions, avec leurs exploiters, les prêtres, ont été créés par vous. Les prêtres ne peuvent pas exister par eux-mêmes. La profession de prêtre peut exister comme moyen de subsistance, mais ceci disparaîtra bientôt lorsque les conditions économiques changeront ; et les prêtres changeront leurs appellations. La cause, la racine de toutes ces choses, des temples, du nationalisme, de l'exploitation, de la possession, est dans votre désir de sécurité et de confort. Par votre sens d'acquisition vous créez d'innombrables exploiters, qu'ils soient capitalistes, prêtres, instructeurs ou gourous et vous devenez des exploités. Tant que ce sens d'acquisition, tant que cette sécurité personnelle existeront, il y aura des guerres, il y aura des distinctions de classes.

Vous ne pouvez pas vous débarrasser d'un poison par la simple discussion, en parlant, en organisant. Lorsque vous vous éveillez, en tant qu'individu, à l'absurdité, à la fausseté, à la hideur de toutes ces choses, lorsque vous éprouvez en vous-même la grossière cruauté de tout cela, alors seulement vous créez des organisations dont vous ne deviendrez pas les esclaves ; mais si vous ne vous éveillez pas, des organisations surgiront qui feront de vous leurs esclaves. C'est cela ce qui se produit maintenant dans le monde entier. Pour l'amour de Dieu, éveillez-vous à ces choses, du moins ceux d'entre vous qui pensez ! N'inventez pas de nouvelles cérémonies, ne créez pas de nouveaux temples, de nouveaux ordres secrets, ce ne sont que d'autres formes de l'exclusivisme. Il ne peut y avoir de compréhension, de sagesse, tant que cet esprit d'exclusivisme existe, tant que vous cherchez des bénéfices, et la sécurité. La sagesse n'est pas en proportion du progrès. La sagesse est spontanée et naturelle ; elle ne peut pas être engendrée par le progrès ; elle existe dans l'épanouissement.

Donc si même vous tous, brahmines et non-brahmines, êtes autorisés à entrer dans les temples, ceci ne dissoudra pas les distinctions des classes. Car vous iriez au temple à une autre heure que les Harijans, vous vous laveriez plus soigneusement, plus minutieusement. Ce poison de l'exclusivisme, ce cancer dans vos cœurs n'a pas été déraciné, et personne ne le déracinera pour vous. Le communisme et la révolution peuvent venir balayer tous les temples de ce pays, mais ce poison continuera à exister, bien que sous des formes différentes. N'est-ce pas ainsi ? Ne hochez pas vos têtes en acquiescement parce que l'instant d'après vous serez en train de faire la chose même contre laquelle je parle. Je ne suis pas en train de vous juger.

Il n'y a qu'une seule façon de s'attaquer à ces problèmes, et cette façon est fondamentale, elle n'est pas superficielle, elle ne s'attaque pas qu'aux symptômes. Si vous abordez ces problèmes fondamentalement, il faudra qu'il y ait une gigantesque révolution ; le père se dressera contre le fils, le frère contre le frère, ce sera le temps de l'épée, de la guerre et non de la paix, parce qu'il y a beaucoup de corruption et de pourriture. Mais vous, vous voulez tous la paix, vous voulez la tranquillité à tout prix, avec ce poison cancéreux dans vos cœurs et dans vos esprits. Je vous dis que lorsqu'un homme cherche la vérité, il est contre toutes ces cruautés ; ces barrières, ces exploitations ; il ne vous offre pas le réconfort, il ne vous apporte pas la paix. Au contraire, il se tourne vers l'épée parce qu'il voit les nombreuses institutions fausses, et les conditions corrompues qui existent. C'est pour cela que je dis que si vous cherchez la vérité vous devez vous tenir debout tout seul, et cela peut être contre la société, contre la civilisation. Mais malheureusement très peu de personnes cherchent vraiment. Je ne suis pas en train de vous juger. Je dis que vos propres actions devraient vous révéler que vous construisez plutôt que vous ne démolissez ces murs de la distinction des classes, que vous les protégez plutôt que vous ne les détruisez, que vous les chérissez plutôt que vous ne les abattez, parce que vous êtes constamment à



la recherche de votre propre glorification, de votre sécurité, de votre réconfort, sous une forme ou sous une autre.

QUESTION : Ne peut-on pas atteindre la libération et la vérité, ce mouvement changeant et éternel de la vie, même si l'on appartient à cent sociétés? Ne peut-on pas avoir une liberté intérieure en laissant les chaînes extérieures intactes?

KRISHNAMURTI : La réalisation de la vérité n'a rien de commun avec aucune société ; donc vous pouvez appartenir à ces sociétés ou ne pas y appartenir. Mais si vous employez des sociétés, des corps sociaux ou religieux comme moyen de comprendre la vérité, vous aurez des cendres dans votre bouche.

« Ne peut-on pas avoir une liberté intérieure en laissant les chaînes extérieures intactes? » Oui. Mais sur cette voie se trouvent la duperie, la déception, la ruse et l'hypocrisie à moins que l'on ne soit suprêmement intelligent et constamment alerté. Vous pouvez dire: « J'accomplis toutes ces cérémonies, j'appartiens à des sociétés diverses parce que je ne veux pas briser mon lien avec elles ; je suis des gourous, ce qui je le sais est absurde, mais je veux avoir la paix avec ma famille, je veux vivre harmonieusement avec mon voisin et ne pas engendrer la discorde dans un monde déjà troublé ». Mais nous avons vécu dans de telles duperies si longtemps, nos esprits sont devenus si rusés, si subtils et hypocrites, que maintenant nous ne pouvons découvrir ou comprendre la vérité que si nous brisons tous ces liens. Nous avons tellement étouffé nos esprits et nos cœurs qu'à moins de briser les liens qui nous attachent en créant ainsi un conflit, nous ne pourrions pas savoir si nous sommes libres ou non. Mais un homme de vraie compréhension, et il y en a très peu, découvrira cela par lui-même. Alors il n'y aura pas de liens qu'il désirera retenir ou briser. La société le méprisera, ses amis l'abandonneront, ses relations ne voudront avoir avec lui aucun rapport, tous les éléments négatifs se détacheront de lui et il n'aura pas à se détacher d'eux. Et ceci impliquerait une perception pleine de sagesse ; ceci impliquerait un épanouissement en action et non un ajournement. Et l'homme ajournera tant que l'esprit et le cœur seront enchaînés par la crainte.

Adyar, le 2 janvier 1934

## **Adyar, Inde**

### **6ème Causerie**

### **le 3 janvier 1934**

Comme cette causerie est la dernière que je ferai ici, je répondrai d'abord aux questions qui m'ont été posées et je conclurai ensuite par une brève causerie. Mais avant que je ne réponde aux questions, je veux d'abord remercier M. Warrington, le Président en fonction, de m'avoir invité à parler à Adyar et de son attitude très amicale.

Ainsi que je l'ai dit au commencement de ces causeries, je ne m'occupe réellement pas d'attaquer votre société. En disant cela, je ne reviens pas sur ce que j'ai dit. Je crois que toutes les organisations spirituelles sont une entrave pour l'homme, car on ne peut trouver la vérité au moyen d'aucune organisation.

QUESTION : Quelle est l'attitude la plus sage à prendre: protéger et abriter les ignorants en les conseillant et en les guidant, ou les laisser trouver tout seuls, par leurs propres expériences et par leurs souffrances, même s'il leur faut pour cela toute une vie avant de se dépêtrer des effets d'une telle expérience et d'une telle souffrance?

KRISHNAMURTI : Je dirai que ce n'est ni l'une ni l'autre ; je dirai: aidez-les à être intelligents, ce qui est tout à fait une autre chose. Lorsque vous voulez guider et protéger les ignorants, vous leur donnez en réalité un abri que vous avez créé pour vous-mêmes. Et prendre le point de vue opposé, c'est-à-dire les laisser aller à la dérive de leurs expériences est également absurde. Mais nous pouvons aider un autre par la vraie éducation, qui n'est pas cette maladie moderne que nous appelons l'éducation et qui consiste à passer par des examens et des universités. Je n'appelle pas cela de l'éducation du tout, cette éducation-là ne fait qu'hébéter les esprits. Mais ceci est une autre question.

Si nous pouvons aider un autre à devenir intelligent, c'est tout ce que nous avons à faire. Mais c'est la chose la plus difficile qu'il y ait au monde, car l'intelligence n'offre pas d'abri contre les luttes et les mêlées de la vie, ni ne reconforte-t-elle ; elle crée la compréhension, c'est tout. L'intelligence est libre, sans entrave, sans peur ni superficialité. Nous pouvons aider un autre à se libérer de son désir d'acquisition, de ses nombreuses illusions et des entraves qui le lient, mais ce n'est que lorsque nous commençons à nous libérer nous-mêmes. Cependant nous avons assumé cette attitude extraordinaire de vouloir améliorer les masses pendant que nous sommes encore ignorants nous-mêmes, et que nous sommes retenus dans les superstitions et dans le désir d'acquiescer. Lorsque nous commençons à nous libérer nous-mêmes, nous aidons les autres naturellement et réellement.

QUESTION : Je suis d'accord avec vous au sujet de la nécessité pour l'individu de dénoncer les superstitions et même les religions en tant que telles ; mais ne croyez-vous pas qu'un mouvement organisé dans cette direction est utile et nécessaire, surtout du fait que par son absence les intérêts puissamment investis, par exemple les grands prêtres établis dans les lieux de pèlerinage, continueront à exploiter ceux qui sont encore sous la domination des superstitions, des dogmes et des croyances religieuses? Puisque vous n'êtes pas un individualiste, pourquoi ne restez-vous pas avec nous pour répandre votre message au lieu d'aller dans d'autres pays et de ne nous revenir que lorsque vos mots seront probablement oubliés?

KRISHNAMURTI : Donc vous concluez que les organisations sont nécessaires. J'expliquerai ce que j'entends par organisation. Il faut avoir des organisations pour le bien-être de l'homme, pour le bien-être physique de l'homme, mais non dans le but de le conduire à la vérité. Car la vérité ne peut être trouvée à travers aucune organisation, aucun sentier, aucune méthode. Aidez simplement les hommes, au moyen d'une organisation, à détruire leurs superstitions ; leurs croyances, leurs dogmes, ne leur conféreront pas la compréhension. Ils créeront de nouvelles croyances à la place des anciennes que vous auriez détruites. C'est cela ce qui se passe partout dans le monde. Vous détruisez une série de croyances, et les hommes en créent d'autres ; vous leur supprimez un temple particulier et ils en créent un autre.

Mais si des individus, par leur compréhension, créent l'intelligence autour d'eux, créent autour d'eux la compréhension, des organisations surgiront d'une façon spontanée. Maintenant nous voulons d'abord commencer par des organisations et nous disons: « Comment pouvons-nous vivre et nous ajuster conformément à toutes les demandes de ces organisations? » En d'autres termes, nous mettons les organisations d'abord et les individus après. J'ai vu cela dans toutes les sociétés: les individus sont écrasés tandis que l'organisation, cette chose mystérieuse dans laquelle vous travaillez tous, devient une force, un pouvoir écrasant pour l'exploitation. C'est pour cela que j'ai le sentiment que la libération de la superstition, des croyances et des dogmes ne peut commencer qu'avec l'individu. Si l'individu comprend réellement, grâce à sa compréhension, grâce à l'action de cette compréhension, il créera spontanément des organisations qui ne seront pas les instruments de l'exploitation. Mais si nous mettons l'organisation d'abord, ainsi que le font la plupart des gens, nous ne détruisons pas les superstitions, mais ne faisons que créer des substitutions.

Considérons par exemple l'instinct possessif. La loi vous sanctifie, vous bénit dans les possessions de votre femme, de vos enfants et de vos propriétés ; elle vous honore. Ensuite, si le communisme vient, il honore la personne qui ne possède rien. Or, pour moi, les deux systèmes sont identiques ; ils sont identiques, mais en termes contraires, en termes d'opposition. Lorsque vous êtes contraints à accomplir une certaine action, lorsque vous êtes façonnés, moulés par les circonstances, par la société, par une organisation, dans cette action il n'y a pas de compréhension. Vous ne faites que changer de maîtres. Des organisations résulteront spontanément si les personnes sentent véritablement et si elles se montrent intelligentes en ces choses-là. Mais si vous n'êtes intéressés que par l'organisation, vous détruisez ce sentiment vital, cette pensée intelligente et créatrice, parce que vous êtes obligés de considérer l'organisation, les revenus de cette organisation et les croyances sur lesquelles cette organisation est fondée. Vous êtes obligés de considérer tous les engagements de la société et, par conséquent, ni vous ni la société ne serez jamais souples, vivants, adaptables. Votre organisation est beaucoup plus importante pour vous que la liberté ; si vous pensez réellement à cela vous le comprendrez.

Quelques individus créent des organisations par leur enthousiasme, par leur intérêt vivace, et le reste des gens s'adaptent à ces organisations et en deviennent les esclaves. Mais s'il existait une intelligence créatrice (qui existe à peine dans ce pays parce que vous êtes tous des suiveurs en disant: « Dites-moi ce que je dois faire, quelle discipline, quelle méthode je dois suivre » comme autant de moutons), si vous étiez réellement libres, si vous possédiez une intelligence créatrice, de cela résulterait une action ; vous affronteriez le problème dans ses fondements, c'est-à-dire dans l'éducation, dans les écoles, dans la littérature, dans l'art, et non dans ces perpétuels bavardages au sujet d'organisations. Pour avoir des écoles, pour avoir une éducation véritable, il vous faut avoir des organisations ; mais tout ceci se produirait naturellement si des individus, si quelques personnes sont vraiment éveillées, sont vraiment intelligentes.

« Puisque vous n'êtes pas un individualiste, pourquoi ne restez-vous pas avec nous pour répandre votre message au lieu d'aller dans d'autres pays et de nous revenir que lorsque vos mots seront probablement oubliés? » J'ai promis cette fois-ci d'aller dans d'autres pays, en Amérique du Sud, en Australie, aux États-Unis, mais lorsque je reviendrai, j'ai l'intention de rester longtemps aux Indes. (Applaudissements.) Ne prenez pas la peine d'applaudir. Cette fois-là je ferai les choses tout à fait différemment.

QUESTION : Qu'est-ce qui vient d'abord ; l'individu ou l'organisation?

KRISHNAMURTI : Ceci est très simple. Désirez-vous replâtrer, ce qui impliquerait la modification du nationalisme, des distinctions de classes, du sens possessif, des lois sur l'héritage, des luttes au sujet de qui devrait entrer dans les temples, et des petites modifications par-ci par-là? Ou désirez-vous un changement complet et radical? Ce changement serait une libération de la conscience du moi, du moi limité qui crée le nationalisme, la peur, les distinctions, le sens possessif. Si vous percevez fondamentalement la fausseté de ces choses, il en résultera une action vraie. Il vous faut donc comprendre et agir. Tels que vous êtes vous ne faites que glorifier la conscience du moi et je sens que dans leurs bases toutes les religions font cela, bien qu'en théorie et dans les livres leurs enseignements puissent être différents. Vous savez, on m'a souvent dit que les Upanishads sont d'accord avec ce que je dis. Des gens me disent: « Vous dites exactement ce qu'a dit le Bouddha, ce que le Christ a dit. » Ou bien: « Vous enseignez fondamentalement ce que soutiennent les théosophes. » Mais tout cela c'est de la théorie. Il vous faut réellement penser à cela, il vous faut être réellement honnêtes et francs. Lorsque je dis « honnêtes et francs » je ne veux pas dire sincères, car un imbécile peut être sincère. (Répliquant à une interruption): Je vous prie de suivre ceci. Un fou qui s'accroche à une idée fixe, à une croyance, est sincère. La plupart des gens sont sincères, mais ils ont d'innombrables croyances. Au lieu d'avoir une seule idée, ils en ont beaucoup et ils essayent d'être sincères en s'accrochant à elles.

Si vous êtes réellement francs et honnêtes, vous verrez que toute votre pensée et que votre action sont basées sur ce replâtrage, sur cette conscience illimitée, sur cette auto-glorification, sur ce désir de devenir quelqu'un, soit spirituellement, soit dans le monde physique. Si vous agissez et que vous travaillez avec cette attitude, tout ce que vous ferez vous conduira inévitablement à un replâtrage ; mais si vous agissez avec vérité toute votre structure s'écroulera. Pour vous-mêmes, vous voulez une glorification, vous voulez la sécurité, vous voulez être en sûreté, vous voulez un réconfort, donc vous devez décider de faire une chose ou l'autre ; vous ne pouvez pas faire les deux. Si vous poursuivez franchement et honnêtement la sécurité et le confort, vous découvrirez leur vanité. Si vous êtes réellement honnêtes en ce qui concerne cette auto-glorification, vous vous rendrez compte qu'elle est creuse.

Mais malheureusement nos esprits ne sont pas clairs. Nous sommes déformés, nous sommes influencés ; la tradition et la coutume nous enchaînent. Nous avons d'innombrables engagements, nous avons des organisations à soutenir, nous nous sommes engagés dans certaines idées, dans certaines croyances. Et la question économique joue un grand rôle dans nos existences. Vous dites: « Si je pense autrement que mes associés, que mes voisins, je peux perdre ma situation, et alors comment pourrai-je gagner ma vie? » Alors nous continuons comme dans le passé. C'est cela ce que j'appelle l'hypocrisie, ne pas affronter les faits directement.

Percevez avec vérité et agissez ; l'action suit la perception, elles sont inséparables. Sachez ce que vous voulez faire: un replâtrage ou une action complète. Actuellement, vous insistez beaucoup sur le travail, donc principalement sur le replâtrage.

QUESTION : La réincarnation explique beaucoup de choses qui seraient sans cela pleines de mystère et d'énigmes. Elle montre, entre autres choses, que des relations

personnelles avec les personnes que l'on aime beaucoup dans une incarnation ne continuent pas nécessairement dans les incarnations suivantes. Ainsi des étrangers deviennent à leur tour nos parents, et vice-versa ; ceci révèle la parenté des âmes humaines, un fait qui, s'il était bien compris, devrait engendrer une vraie fraternité. Donc, si la réincarnation est une loi naturelle et si par hasard vous savez qu'il en est ainsi, ou, au contraire, si vous savez qu'une telle loi n'existe pas, pourquoi ne le dites-vous pas ? Pourquoi préférez-vous, dans vos réponses, laisser cette si importante et si intéressante question entourée d'un halo de mystère ?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas qu'elle soit importante ; je ne crois pas qu'elle résolve quoi que ce soit fondamentalement. Je ne crois pas qu'elle vous fasse comprendre cette unité fondamentale, vivante et unique qui n'est pas l'unité de l'uniformité. Vous dites : « J'ai été marié à quelqu'un dans ma vie précédente, et je suis marié avec une autre personne dans cette vie ; est-ce que ceci n'engendre pas un sentiment de fraternité, ou d'affection, ou d'unité ? » Quelle extraordinaire façon de penser ! Vous préférez la fraternité d'un mystère à la fraternité de la réalité, vous voudriez éprouver de l'affection à cause de vos rapports de parenté et non pas parce que l'affection est naturelle, spontanée, pure. Vous voulez croire parce que la croyance vous réconforte. C'est pour cela que vous avez tant de distinctions de classes, des guerres, et l'emploi constant du mot absurde : la tolérance. Si vous n'aviez pas de divisions, de croyances ou de séries d'idéals, si vous étiez des êtres humains réellement complets, alors il y aurait une vraie fraternité, une vraie affection et non cette chose artificielle que vous appelez fraternité.

Cette question de la réincarnation, je l'ai traitée si souvent que je n'en parlerai que brièvement aujourd'hui. Vous pouvez ne pas prendre en considération ce que je dis, ou vous pouvez l'examiner, c'est comme il vous plaira. Je crains que vous ne l'examiniez pas, bien que ceci n'ait pas d'importance, parce que vous avez pris des engagements envers certaines idées, envers certaines organisations, et que vous êtes enchaînés par l'autorité, par les traditions.

Pour moi, l'ego, cette conscience limitée, est le résultat d'un conflit. Intrinsèquement il n'a pas de valeur ; c'est une illusion. Il est engendré par un manque de compréhension qui à son tour crée des conflits et de ces conflits se développe la conscience du moi qui est une conscience limitée. Vous ne pouvez pas perfectionner cette conscience du moi au moyen du temps ; le temps ne libère pas l'esprit de cette conscience. Je vous prie de ne pas commettre ici une erreur ; le temps ne vous libérera pas de cette conscience du moi, parce que le temps n'est qu'un ajournement de la compréhension. Plus vous remettez une action, moins vous la comprenez. Vous n'êtes conscient que lorsqu'il y a conflit ; dans l'extase, dans la-perception véritable, il y a une action spontanée dans laquelle il n'y a pas de conflits. Alors vous n'êtes pas conscient de vous en tant qu'entité, en tant que « je ». Et pourtant vous désirez protéger cette accumulation d'ignorance que vous appelez le moi, cette accumulation d'où surgit l'idée de posséder de plus en plus ce centre d'accroissement qui n'est pas la vie, qui n'est qu'une illusion. Donc lorsque vous comptez sur le temps pour amener la perfection, la conscience du moi ne fait qu'augmenter. Le temps ne vous libérera jamais de cette conscience du moi, de cette conscience limitée. Ce qui libérera l'esprit ce sera la plénitude de la compréhension en action ; c'est-à-dire que lorsque l'esprit et le cœur agissent harmonieusement, lorsqu'ils ne sont plus déformés, liés à des croyances, circonscrits par des dogmes, par la peur, par les fausses valeurs, alors il y a liberté. Et cette liberté est l'extase de la perception.

Vous savez, ce serait réellement d'un grand intérêt si l'un de vous qui croit si profondément en la réincarnation voulait discuter ce sujet avec moi. Je l'ai discuté avec beaucoup de personnes, mais tout ce qu'elles peuvent dire, c'est qu'elles croient en la

réincarnation parce que cela explique tant de choses, et ceci règle la question. Il est impossible de discuter avec des personnes qui sont enracinées dans leurs croyances, qui sont certaines de leur savoir. Lorsqu'un homme dit qu'il sait, la discussion est terminée ; et vous vénerez l'homme qui dit: « Je sais » parce que son assertion positive, sa certitude vous donne un réconfort, un abri.

Que vous croyiez à la réincarnation ou non semble pour moi une question de très peu d'importance ; cette croyance est comme un jouet, elle est agréable ; elle ne résoud rien du tout, parce qu'elle n'est qu'un ajournement. Elle n'est qu'une explication, et les explications sont comme de la poussière pour l'homme qui cherche vraiment. Mais malheureusement vous êtes étouffés par la poussière, vous avez des explications pour tout. Pour chaque souffrance, vous avez une explication logique et adéquate. Si un homme est aveugle, vous expliquez le dur partage qu'est sa vie au moyen de la réincarnation. Les inégalités de l'existence vous les expliquez en vous en débarrassant par la réincarnation, par l'idée de l'évolution. Ainsi avec des explications vous avez réglé les nombreuses questions concernant l'homme et vous avez cessé de vivre. La plénitude de la vie exclue toutes les explications. Pour l'homme qui souffre réellement, les explications sont autant de cendres et de poussières. Mais pour l'homme qui cherche à être réconforté, les explications sont nécessaires et excellentes. Pourtant le réconfort n'existe pas. Seule la compréhension existe et la compréhension n'est pas circonscrite par des croyances ou par des certitudes. Vous dites: « Je sais que la réincarnation existe. » Eh bien quoi! La réincarnation, c'est-à-dire le processus d'accumulation, de croissance, le processus d'amasser des bénéfices, n'est que le fardeau de l'effort, la continuation de l'effort. Et je dis qu'il y a une façon de vivre spontanément sans cette lutte continuelle et que cette façon de vivre s'obtient en comprenant et qu'elle n'est pas le résultat de l'accumulation, d'une croissance. Cette compréhension, cette perception viennent à celui qui n'est pas déterminé par la peur, par la conscience du moi.

QUESTION : L'homme qui demeure imperturbable en face des dangers et des épreuves de la vie telle que l'opposition des hommes dans le cours d'une action est toujours un homme de forte volonté et de caractère bien trempé. Les écoles publiques en Angleterre et ailleurs reconnaissent l'importance du développement de la volonté et du caractère que l'on considère habituellement comme le meilleur équipement avec lequel on puisse s'embarquer dans la vie, car la volonté assure le succès et le caractère assure une position morale. Qu'avez-vous à dire au sujet de la volonté et du caractère, et quelle est leur vraie valeur pour l'individu?

KRISHNAMURTI : La première partie de la question sert d'introduction à la question elle-même qui est: « Qu'avez-vous à dire au sujet de la volonté et du caractère et quelle est leur vraie valeur pour l'individu? » Aucune, de mon point de vue. Mais ceci ne veut pas dire qu'il vous faut être dénué de volonté et privé de caractère. Ne pensez pas en termes de contraires. Qu'entendez-vous par volonté? La volonté est le produit d'une résistance. Si vous ne comprenez pas une chose vous voulez la conquérir. Toute conquête n'est qu'un esclavage et par conséquent une résistance. Et de cette résistance surgit la volonté, l'idée du « je dois » et du « je ne dois pas ». Mais la perception, la compréhension libèrent l'esprit et le cœur de la résistance, et par conséquent aussi de cette continuelle bataille du « je dois » et du « je ne dois pas ».

La même chose s'applique au caractère. Le caractère n'est que le pouvoir de résister aux nombreuses emprises de la société sur vous. Plus vous avez de volonté, plus est grande la conscience du moi, le « je », parce que le « je » est le résultat du conflit, et parce que la volonté est engendrée par la résistance qui crée la conscience du moi. Quand est-ce que la résistance surgit? Lorsque vous poursuivez l'acquisition, le gain ;

lorsque vous désirez réussir, lorsque vous poursuivez la vertu, lorsqu'il y a limitation et peur.

Tout ceci peut vous sembler absurde parce que vous êtes empêtrés dans le conflit de l'acquisition et que vous direz naturellement: « Que peut être un homme sans volonté, sans conflits, sans résistances? » Je dis que ceci est la seule façon de vivre: sans résistance ; ce qui ne veut pas dire non-résistance ; cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas avoir de volonté, pas de détermination, et qu'il faut se laisser pousser par les circonstances. La volonté est le résultat des fausses valeurs. Lorsqu'il y a la compréhension de ce qui est vrai, le conflit disparaît, et avec lui la création de la résistance qu'on appelle la volonté. La volonté et le développement du caractère, ces verres de couleur qui pervertissent la claire lumière, ne peuvent libérer l'homme, ils ne peuvent pas lui donner l'entendement. Au contraire, ils limiteront l'homme.

Mais un esprit qui comprend, un esprit qui est souple et vif (ce qui ne veut pas dire l'esprit rusé et habile d'un homme de loi, un type qui est si courant aux Indes, un type qui est destructeur), l'esprit qui est souple, l'esprit qui n'est pas confiné, qui n'est pas possessif, pour lui il n'y a pas de résistance parce qu'il comprend, il perçoit la fausseté de la résistance, car il est comme de l'eau. L'eau assumera toutes les formes et demeurera pourtant de l'eau. Mais vous voulez être façonnés suivant un modèle particulier, parce que vous n'avez pas une compréhension complète. Je dis que lorsque vous vous accomplissez, lorsque vous agissez complètement, vous ne cherchez pas un modèle et vous n'exercez plus votre volonté pour vous ajuster à ce modèle, car dans la vraie compréhension il y a un mouvement constant qui est la vie éternelle.

QUESTION : Vous avez dit hier que la mémoire, qui est le résidu d'actions accumulées, engendre l'idée du temps et par conséquent du progrès. Veuillez développer cette idée, par rapport surtout à la contribution au progrès du bonheur humain.

KRISHNAMURTI : Il y a un progrès dans le domaine des sciences mécaniques, un progrès qui concerne les machines » les automobiles, les objets modernes que nous utilisons et la conquête de l'espace. Mais je ne parle pas de ce genre de progrès, parce que le progrès de la science mécanique doit toujours être transitoire, en cela il n'y a pas d'accomplissement pour l'homme. Je dois parler brièvement parce que j'ai beaucoup de questions auxquelles je dois répondre. J'espère que ce que je dirai sera clair ; sinon nous continuerons plus tard.

Il ne peut pas y avoir d'accomplissement pour l'homme dans le progrès mécanique. Il y aura de meilleures autos, de meilleurs avions, de meilleures machines, mais l'accomplissement ne peut pas être réalisé au moyen de ce processus continu de perfectionnement mécanique. Non pas que je sois contre les machines. Lorsque nous parlons de progrès, en l'appliquant à ce que nous appelons le développement individuel, que voulons-nous dire? Nous voulons parler de l'acquisition de connaissances de plus en plus nombreuses, de plus grandes vertus, ce qui n'est pas l'accomplissement. Ce qui est appelé vertu ici peut être considéré comme vice dans une autre société. Les sociétés ont engendré les conceptions du bien et du mal. Intrinsèquement il n'y a rien de tel. Ne pensez pas en termes de contraires. Vous devez penser radicalement, intrinsèquement.

Pour moi il ne peut y avoir de totalité d'action au moyen de progrès, parce que le progrès implique le temps et le temps ne conduit pas à l'accomplissement. L'accomplissement réside dans le présent seulement, non dans le futur. Qu'est-ce qui vous empêche de vivre complètement dans le présent? Le passé, avec ses nombreuses mémoires et ses entraves.

Je l'exprimerai différemment. Tant qu'il y a choix, il doit y avoir ce soi-disant progrès dans les choses essentielles et non-essentielles ; mais dès l'instant que vous pos-

sédez l'essentiel, c'est déjà devenu le non-essentiel. Et ainsi nous continuons, en nous déplaçant constamment de ce qui n'est pas essentiel à ce qui l'est, et qui à son tour cesse d'être essentiel, et cette substitution nous l'appelons le progrès. Mais la perfection est un épanouissement, qui est l'harmonie de l'esprit et du cœur en action. Il ne peut pas y avoir une semblable harmonie si votre esprit est emprisonné par une croyance, par une mémoire, par un préjugé, par un désir de possession. Puisque vous êtes empêtrés dans ces choses, vous devez vous en libérer, et vous ne pouvez vous libérer que lorsque vous avez trouvé, vous, en tant qu'individus, leur vraie signification. Vous ne pouvez agir harmonieusement que lorsque vous découvrez leur vraie signification en mettant en question, en mettant en doute leurs valeurs actuelles.

Je regrette, mais je dois maintenant cesser de répondre aux questions. Beaucoup de questions m'ont été posées concernant la Société Théosophique, au sujet de savoir si j'en accepterais la présidence si on me l'offrait, et quel serait mon plan d'action si j'étais élu ; si la Société Théosophique, qui s'efforce d'éduquer les masses et d'élever le niveau éthique, devait être dissoute, quelle ligne d'action je préconiserais pour le « common-wealth » indo-britannique, et ainsi de suite. Je ne me propose pas de briguer la présidence de la Société Théosophique parce que je n'appartiens pas à cette Société. Elle ne m'intéresse pas, non point que je me considère supérieur, mais je ne crois pas aux organisations religieuses et aussi je ne veux guider personne. Je vous prie de me croire, Messieurs, lorsque je dis que je ne veux pas influencer une seule personne ; car le désir de guider montre que l'on possède un but, une fin, vers lesquels on pense que doivent arriver toute l'humanité, tel un troupeau de moutons. C'est cela ce qu'implique le fait de guider. Mais je ne veux inciter personne vers un but particulier ou vers une fin ; ce que je veux faire, c'est aider un homme à être intelligent, et ceci est une chose tout à fait différente. Donc, je n'ai pas le temps de répondre à ces innombrables questions basées sur de telles idées.

Comme il est assez tard, je voudrais faire un résumé de ce que j'ai dit pendant ces cinq ou six derniers jours, et naturellement je serai paradoxal. La vérité est paradoxale. J'espère que ceux qui ont intelligemment suivi ce que j'ai dit comprendront et agiront, mais ne m'érigeront pas en critérium pour leur action. Si ce que j'ai dit n'est pas vrai pour vous, vous l'oublierez naturellement. A moins que vous n'ayez réellement sondé ce que j'ai dit, à moins que vous n'ayez profondément pensé, vous ne ferez que répéter mes phrases, apprendre mes mots par cœur, et ceci n'est d'aucune valeur. Pour comprendre, la première condition est le doute. Il faut douter, non pas seulement de ce que je dis, mais tout d'abord des idées que vous tenez vous-mêmes. Mais vous avez lancé l'anathème sur le doute, vous en avez fait une entrave, un mal qui doit être banni, qui doit être expulsé ; vous avez fait du doute une chose abominable, une maladie. Mais pour moi le doute n'est rien de tout cela, le doute est un baume qui guérit.

Mais de quoi doutez-vous en général? Vous doutez de ce que dit l'autre. Il est très facile de douter de quelqu'un. Mais douter de la chose même où vous êtes retenus, de la chose qui vous tient, douter de l'objet même de votre recherche et de votre poursuite est beaucoup plus difficile. Le doute véritable ne conduira pas à des substitutions. Lorsque vous doutez de quelqu'un (ainsi que l'a dit une personne au cours d'une de ces causeries: « Nous doutons de vous ») ceci veut dire que vous doutez de ce que j'apporte, de ce que j'essaye d'expliquer. C'est très bien. Mais votre doute n'est que la recherche d'une substitution. Vous dites: « Je possède telle chose, mais je n'en suis pas satisfait. Est-ce que cette autre chose me satisfera, cette chose que vous offrez? Pour le savoir, je dois douter de vous. » Mais je ne vous offre rien. Je dis: doutez de la chose même qui est en vos mains, je veux dire dans votre esprit et dans votre cœur ; alors vous ne chercherez plus de substitutions.



Lorsque vous cherchez une substitution, vous avez peur et, par conséquent, vous augmentez le conflit. Lorsque vous avez peur, vous cherchez l'opposé de la peur qui est le courage ; vous vous mettez à acquérir du courage. Ou, si vous décidez que vous n'êtes pas charitable, vous vous mettez à acquérir la charité, ce qui n'est qu'une simple substitution, une façon de vous tourner vers un contraire. Mais si, au lieu de chercher une substitution, vous commencez réellement à enquêter à l'intérieur même de cette chose dans laquelle votre esprit est retenu (la peur, le manque de charité, le désir d'acquisition) , vous découvrirez sa cause. Et vous ne pouvez découvrir cette cause qu'en doutant continuellement, qu'en mettant en question par une habitude d'esprit critique et intelligente, qui est une attitude saine, mais qui a été détruite par la société, par l'éducation, par les religions, qui vous enjoignent de bannir le doute. Le doute n'est que la recherche des vraies valeurs, et lorsque vous avez découvert les vraies valeurs par vous-même, le doute cesse. Mais pour les découvrir, vous devez être critique, vous devez être franc, honnête.

Puisque la plupart des gens cherchent des substitutions, ils ne font qu'augmenter leurs conflits. Et cette amplification du conflit avec son désir d'évasion, nous l'appelons progrès, progrès spirituel, parce que pour nous la substitution ou l'évasion est une nouvelle acquisition, un nouvel achèvement. Donc ce que vous appelez la recherche de la vérité n'est que la tentative de trouver des substitutions, la poursuite de plus grandes sécurités, d'abris plus sûrs contre les conflits. Lorsque vous cherchez des refuges vous êtes en train de créer des exploiteurs, et les ayant créés, vous êtes pris par cette machine d'exploitation qui dit: « Ne faites pas ceci, ne faites pas cela, ne doutez pas, ne soyez pas critiques, suivez cet enseignement, car ceci est vrai et cela est faux. » Mais lorsque vous parlez de la vérité, vous voulez en réalité des substitutions, vous voulez le repos, la tranquillité, la paix, des évasions sûres, et par ce besoin vous créez des machines artificielles et vides, des machines intellectuelles qui vous fournissent des substitutions et qui satisfont ce désir. Ai-je expliqué clairement mon point de vue?

Tout d'abord vous êtes pris dans des conflits, et parce que vous ne pouvez pas comprendre ces conflits vous voulez leurs opposés: le repos, la paix qui ne sont que des concepts intellectuels. A cause de ces désirs, vous avez créé une machine intellectuelle et cette machine intellectuelle est la religion ; elle est entièrement dissociée de vos sentiments, de votre vie quotidienne, et n'est par conséquent qu'une chose artificielle. Cette machine intellectuelle peut également être la société, créée intellectuellement, une machine dont vous êtes devenus les esclaves et par laquelle vous êtes cruellement piétinés.

Vous avez créé ces machines parce que vous êtes dans des conflits, parce que vous êtes poussés vers le contraire de ces conflits par votre peur et votre angoisse, parce que vous cherchez le repos, la tranquillité. Le désir des contraires crée la peur, et de cette peur surgit l'imitation. Alors vous inventez des concepts intellectuels tels que les religions, avec leurs croyances et leurs modèles, leurs autorités et leurs disciplines, leurs gourous et leurs maîtres, pour vous conduire là où vous voulez être conduits, c'est-à-dire vers le confort, la sécurité, la tranquillité, l'évasion de ces continuels conflits. Vous avez créé cette machine que vous appelez la religion, cette machine intellectuelle qui n'a aucune validité, et vous avez aussi créé la machine qu'on appelle la société, parce que dans votre vie sociale aussi bien que dans votre vie religieuse vous voulez le confort, le refuge. Dans votre vie sociale vous êtes limités par les traditions, par les coutumes, par les valeurs indiscutées ; l'opinion publique est votre autorité ; et les opinions, les habitudes, les traditions indiscutées vous conduisent en fin de compte au nationalisme et à la guerre.

Vous parlez de chercher la vérité, mais votre recherche n'est qu'une recherche de substitution, une recherche d'une plus grande sécurité et d'une plus grande certitude, donc votre recherche détruit cela même que vous recherchez, qui est la paix, non la paix de la satisfaction, mais celle de la compréhension, de la vie, de l'extase. Il vous est refusé cela même que vous cherchez parce que vous désirez quelque chose qui vous aidera à vous évader.

Donc pour moi le seul but (si je puis employer ce mot sans malentendu) réside dans la destruction de cette fausse machine intellectuelle au moyen de l'intelligence, c'est-à-dire de la vraie lucidité. Vous pouvez comprendre les traditions qui sont devenues un obstacle et vous en débarrasser. Vous pouvez comprendre les maîtres, les idées, les croyances, et les mettre de côté. Mais ne les détruisez pas simplement pour en prendre d'autres ; ce n'est pas cela que je veux dire. Vous ne pouvez pas simplement détruire, simplement écarter, vous devez être créateurs: et vous ne pouvez être créateurs que lorsque vous commencez à comprendre les vraies valeurs. Donc, mettez en doute la signification des traditions et des coutumes, de la nationalité, de la discipline, des gourous et des Maîtres. Vous ne pouvez comprendre que lorsque vous êtes pleinement conscient avec tout votre être. Lorsque vous dites: « Je cherche Dieu », vous voulez, en essence, dire: « Je veux m'enfuir, je veux m'évader. » Lorsque vous dites: « Je cherche la vérité et une organisation pourrait m'aider à la trouver » vous ne faites que chercher un abri. Je ne suis pas dur, je veux simplement appuyer sur ce que je dis et le rendre clair. C'est à vous à agir.

Nous avons créé des entraves artificielles. Ce ne sont pas des entraves réelles et fondamentales ; elles sont artificielles. Nous les avons créées parce que nous sommes à la recherche de quelque chose, de récompenses, de sécurités, de paix, de réconforts. Pour obtenir notre sécurité, pour nous aider à éviter les conflits, nous devons avoir de nombreuses aides, de nombreux soutiens. Et ces aides, ces soutiens sont l'auto-discipline, les gourous, les croyances.

J'ai expliqué tout cela plus ou moins en détail. Lorsque je parle de ces choses, je vous prie de ne pas penser en termes de contraires, car alors vous ne comprendriez pas. Lorsque je dis que l'auto-discipline est une entrave, ne pensez pas qu'il vous faut par conséquent n'avoir aucune discipline. Je veux vous montrer la cause de l'auto-discipline. Lorsque vous la comprenez, il n'y a ni une discipline que l'on s'impose à soi-même ni son contraire, mais une vraie intelligence. En vue de réaliser ce que nous voulons (ce qui est fondamentalement faux parce que c'est basé sur l'idée du contraire en tant que substitution), nous avons créé des moyens artificiels tels que l'auto-discipline, la croyance, la soumission. Sans une telle croyance, sans une telle autorité, qui est une entrave, nous nous sentons perdus ; ainsi nous devenons des esclaves et nous sommes exploités.

Un homme qui vit par croyance ne vit pas réellement ; il est limité dans ses actions. Mais l'homme qui, par sa compréhension, est réellement libre de toute croyance ainsi/que du fardeau des connaissances, pour lui il y a l'extase, pour lui il y a la vérité. Méfiez-vous de l'homme qui dit: « Je sais » , parce qu'on ne peut savoir que ce qui est statique, limité, jamais ce qui est vivant et infini. L'homme ne peut jamais dire que: « Il y a », ce qui n'a rien de commun avec la connaissance. La vérité est toujours en devenir ; elle est immortelle, elle est la vie éternelle.

Nous avons ces entraves, ces entraves artificielles basées sur l'imitation, sur notre désir d'acquisition qui engendre le nationalisme, sur la discipline intérieure, les gourous, les maîtres, les idéals, les croyances. La plupart d'entre nous sommes les esclaves d'une de ces choses, consciemment ou inconsciemment. Je vous prie de suivre ceci, sans quoi vous direz: « Vous ne faites que détruire et vous ne nous donnez pas d'idée constructrice. »

Nous avons créé ces entraves, aussi nous ne pouvons en être libres qu'en devenant conscients, et non par le processus de la discipline, non par la substitution, non par le contrôle, non par l'oubli, non par la soumission, mais seulement en nous rendant compte que ce sont des poisons. Lorsque vous voyez un serpent venimeux dans votre chambre vous en êtes pleinement conscient et avec tout votre être. Mais ces choses, les disciplines, les croyances, les substitutions, vous ne les considérez pas comme des poisons. Elles sont devenues de simples habitudes parfois agréables et parfois pénibles, et vous vous en accommodez tant que le plaisir est plus fort que la souffrance. Vous continuez de cette manière-là jusqu'à ce que la souffrance vous écrase. Lorsque vous éprouvez une souffrance physique intense, votre seule pensée est de vous débarrasser de cette douleur. Vous ne pensez ni au passé, ni à l'avenir, ni à votre santé ancienne, ni à l'époque où vous n'éprouverez plus de douleurs. La seule chose qui vous intéresse c'est de vous débarrasser de la douleur.

De même, il vous faut devenir pleinement et intensément conscients de toutes ces entraves, et vous ne pouvez le faire que lorsque vous êtes en conflit, lorsque vous ne vous évadez plus, lorsque vous ne choisissez plus des succédanés. Tout choix est une simple substitution. Si vous devenez pleinement conscients de toutes ces entraves, et vous ne pouvez le faire ou la conscience de classe, cette lucidité mettra à découvert le créateur de toutes les entraves, le créateur des illusions, qui est la conscience du moi, l'ego. Lorsque l'esprit s'éveille intelligemment à ce créateur, qui est la conscience du moi, dans cette prise de conscience, le créateur des illusions se dissout. Essayez-le, et vous verrez ce qui arrivera.

Je ne dis pas cela pour vous inciter à l'essayer. N'essayez pas avec la détermination de devenir heureux. Vous ne l'essayerez que si vous êtes en conflit. Mais comme la plupart d'entre vous avez de nombreux refuges dans lesquels vous prenez votre réconfort, vous avez complètement cessé d'être en conflit. Pour tous vos conflits, vous avez des explications, autant de cendres et de poussière, et ces explications ont allégé vos conflits. Peut-être y en a-t-il un ou deux parmi vous qui ne sont pas satisfaits par les explications, qui ne sont pas satisfaits par des cendres, par les cendres mortes du passé, ou par les cendres futures de la croyance et de l'espoir.

Si vous êtes réellement pris dans un conflit, vous découvrirez l'extase de la vie, mais il faut qu'il y ait une lucidité intelligente. C'est-à-dire que si je vous dis que l'auto-discipline est une entrave ne rejetez pas ou n'acceptez pas immédiatement mon assertion. Voyez si votre esprit est pris dans une imitation, voyez si votre auto-discipline est basée sur la mémoire, ce qui n'est qu'une fuite hors du présent. Vous dites: « Je ne dois pas faire telle chose » et de la prohibition que vous vous imposez à vous-même surgit l'imitation ; donc l'auto-discipline est basée sur l'imitation, sur la peur. Où il y a imitation, il ne peut y avoir la fructification, de l'intelligence. Sachez si vous êtes des imitateurs, expérimentez. Et vous ne pouvez expérimenter que dans l'action elle-même. Ce ne sont pas là de simples mots, si vous y pensez vous verrez. Vous ne pouvez pas comprendre une fois que l'action a eu lieu, ce qui ne serait que de l'introspection, mais seulement au moment de l'action elle-même. Vous ne pouvez être pleinement conscient que dans l'action. Ne dites pas: « Je ne dois pas avoir ma conscience de classe », mais devenez lucide afin de découvrir si vous avez cette conscience de classe. Cette découverte dans l'action créera un conflit, et ce conflit lui-même libérera votre esprit de votre conscience de classe, sans que vous essayez de la surmonter.

Donc l'action elle-même détruit les illusions et non la discipline que vous vous imposez. Je voudrais que vous pensiez à ceci et que vous agissiez, alors vous verriez ce que tout cela veut dire. Cela ouvre d'immenses horizons à l'esprit et au cœur, de sorte que l'homme vit dans son épanouissement sans chercher un but, un résultat. Il peut agir sans mobile. Mais vous ne pouvez vivre complètement que lorsque vous avez une

perception directe, et la perception directe n'est pas engendrée par le choix, par l'effort qui naît de la mémoire. Elle réside dans la flamme de la lucidité, qui est l'harmonie de l'esprit et du cœur en action. Lorsque votre esprit est libéré des religions, des gourous, des systèmes, du désir d'acquisition, alors seulement peut-il y avoir totalité dans l'action, alors seulement l'esprit et le cœur peuvent suivre les rapides mouvements de la vérité.

Adyar, le 3 janvier 1934

**Jiddu Krishnamurti**

**LES OEUVRES COLLECTÉES  
DE J. KRISHNAMURTI  
(1933-1968)**

**Volume 3  
LE MIROIR DE LA RELATION  
1936-1944**

1991-1992  
Éditions de Kendall/Hunt Dubuque (Iowa)

## **OJAI, Californie 1936**

1ère Causerie

Ojai, Californie; le 5 avril 1936

2ème Causerie

Ojai, Californie; le 12 avril 1936

3ème Causerie

Ojai, Californie; le 19 avril 1936

4ème Causerie

Ojai, Californie; le 26 avril 1936

5ème Causerie

Ojai, Californie; le 3 mai 1936

6ème Causerie

Ojai, Californie; le 10 mai 1936

7ème Causerie

Ojai, Californie; le 17 mai 1936

8ème Causerie

Ojai, Californie; le 24 mai 1936

NEW YORK, u.s.a. 1936

1ère Causerie

New York City, NY; le 1er juin 1936

2ème Causerie

New York City, NY; le 4 juin 1936

## **EDDINGTON, Pennsylvanie 1936**

1ère Causerie

Eddington, Pennsylvanie; le 12 juin 1936

2ème Causerie

Eddington, Pennsylvanie; le 14 juin 1936

3ème Causerie

Eddington, Pennsylvanie; le 16 juin 1936

### **OMMEN, Hollande 1936**

1ère Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 25 juillet 1936

2ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 27 juillet 1936

3ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 28 juillet 1936

4ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 29 juillet 1936

5ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 1er août 1936

6ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 2 août 1936

7ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 3 août 1936

8ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 4 août 1936

### **MADRAS, Inde 1936**

1ère Causerie

Madras, Inde; le 6 décembre 1936

2ème Causerie

Madras, Inde; le 13 décembre 1936

3ème Causerie

Madras, Inde; le 20 décembre 1936

4ème Causerie

Madras, Inde; le 28 décembre 1936

**OMMEN, Hollande 1937**

1ère Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 1er août 1937

2ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 3 août 1937

3ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 4 août 1937

4ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 5 août 1937

5ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 6 août 1937

6ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 8 août 1937

7ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 9 août 1937

8ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 10 août 1937

**OMMEN, Hollande 1938**

1ère Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 4 août 1938



2ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 6 août 1938

3ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 8 août 1938

4ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 10 août 1938

5ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 12 août 1938

6ème Causerie

Camp d'Ommen, Hollande; le 13 août 1938

**OJAI, Californie 1940**

1ère Causerie

Ojai, Californie; le 26 mai 1940

2ème Causerie

Ojai, Californie; le 2 juin 1940

3ème Causerie

Ojai, Californie; le 9 juin 1940

4ème Causerie

Ojai, Californie; le 16 juin 1940

5ème Causerie

Ojai, Californie; le 23 juin 1940

6ème Causerie

Ojai, Californie; le 30 juin 1940

7ème Causerie

Ojai, Californie; le 7 juillet 1940

8ème Causerie  
Ojai, Californie; le 14 juillet 1940

**SAROBIA, Pennsylvanie 1940**

Notes  
Notes on Sarobia discussions

**OJAI, Californie 1944**

1ère Causerie  
Ojai, Californie; le 14 mai 1944

2ème Causerie  
Ojai, Californie; le 21 mai 1944

3ème Causerie  
Ojai, Californie; le 28 mai 1944

4ème Causerie  
Ojai, Californie; le 4 juin 1944

5ème Causerie  
Ojai, Californie; le 11 juin 1944

6ème Causerie  
Ojai, Californie; le 18 juin 1944

7ème Causerie  
Ojai, Californie; le 25 juin 1944

8ème Causerie  
Ojai, Californie; le 2 juillet 1944

9ème Causerie  
Ojai, Californie; le 9 juin 1944

10ème Causerie  
Ojai, Californie; le 16 juillet 1944

## **Ojai, Californie**

### **1ère Causerie**

### **le 5 avril 1936**

Certaines personnes viennent à mes Causeries dans un état d'expectative et d'espérance, et avec beaucoup d'idées étranges. Dans un but de clarification, examinons ces idées et voyons leur vraie valeur. Peut-être y en a-t-il quelques-uns, parmi nous ici, dont les esprits ne sont pas surchargés de jargons. Les jargons ne sont que d'ennuyeuses répétitions verbales. D'autres aussi, peut-être, qui se sont libérés des croyances et des superstitions, sont vivement désireux de comprendre la signification de ce que je dis. Voyant la nature illusoire de l'imitation, ils ne peuvent plus aller à la recherche de modèles ou de moules pour donner une forme à leur conduite. Ils viennent dans l'espoir d'éveiller leur faculté créatrice innée, afin de pouvoir vivre profondément dans le mouvement de la vie. Ils ne cherchent pas un nouveau jargon ni un mode de conduite, ni des idées brillantes ou des affirmations émotionnelles.

Or je parle à ceux qui désirent s'éveiller à la réalité de la vie et créer par eux-mêmes la façon vraie de penser et de vivre. Par cela, je ne veux pas dire que mes mots soient réservés à une minorité, ou à quelque clique imaginaire d'intellectuels qui s'imaginent constituer une élite.

Ce que je dis peut ne pas sembler vital aux simples curieux, car je n'ai pas de phrases creuses ni d'affirmations hardies pour exciter leur enthousiasme. Les curieux, qui ne désirent que des stimulants émotionnels, ne trouveront pas de satisfaction dans mes mots.

Et il y a aussi ceux qui viennent ici pour comparer ce que j'ai à dire avec les nombreuses écoles d'irréflexion. (Rires.) Non, je vous prie, ceci n'est pas un mot d'esprit. Par des lettres que j'ai reçues, et par des personnes qui m'ont parlé, je sais que bien des gens pensent avancer et être utiles au monde en appartenant à des écoles spéciales de pensée. Mais ce qu'ils appellent des écoles de pensée ne sont que des jargons imitatifs, bons à créer des divisions et à encourager l'exclusivisme et la vanité d'esprit. Ces systèmes de pensée n'ont en réalité aucune validité, car ils sont fondés sur l'illusion. Bien que leurs adeptes puissent devenir très érudits, et se servir de leur savoir, ils sont en réalité vides de réflexion.

Et encore, il y a beaucoup de personnes dont les esprits se sont compliqués à la recherche de systèmes destinés à sauver les hommes. Ils cherchent, tantôt par l'économie, tantôt par la religion, tantôt par la science, à instaurer l'ordre et la véritable harmonie dans la vie humaine. Le fanatisme devient le stimulant pour beaucoup qui essayent, par des assertions dogmatiques, d'imposer leurs imaginations et leurs illusions, qu'ils choisissent d'appeler la vérité ou Dieu.

Il vous faut donc découvrir par vous-mêmes pourquoi vous êtes ici, et sous quelle impulsion vous êtes venus entendre cette Causerie. J'espère que nous sommes ici pour chercher ensemble si nous pouvons vivre sainement, intelligemment, et dans la plénitude de notre compréhension. Je sens que c'est cela qui devrait être la tâche à la fois de celui qui parle et de ceux qui écoutent. Nous allons entreprendre un voyage d'enquête profonde et d'expérimentation individuelle, non un voyage d'assertions dogmatiques qui créeraient de nouvelles séries de croyances et d'idéals. Pour découvrir la réalité de ce que je dis, vous devrez l'expérimenter.

La plupart d'entre nous sont absorbés par le projet de découvrir quelque cause unique de la souffrance humaine, des conflits et de la confusion, qui puisse résoudre les nombreux problèmes de la vie. C'est devenu une mode de dire: « guérissez les maux économiques, et le bonheur, l'épanouissement humains seront assurés. » Ou: « acceptez telle idée religieuse ou philosophique, et la paix, le bonheur deviendront universels. » A la recherche de causes uniques, non seulement encourageons-nous des spécialistes, mais nous multiplions des experts toujours prêts à créer et à exposer des systèmes logiques, dans lesquels l'homme irréfléchi est pris au piège. Vous voyez des idées ou des systèmes exclusifs destinés au salut de l'homme prendre forme partout à travers le monde. Nous sommes facilement pris dans leurs pièges, car nous pensons que cette simplicité des causes uniques, en apparence logique, nous aidera à vaincre la misère et la confusion.

Un homme qui s'abandonne à ces spécialistes et à l'idée d'une cause unique de la souffrance, ne trouve que plus de confusion et de misère. Il devient un instrument entre les mains des experts, ou l'esclave consentant de ceux qui savent le mieux exposer la simplicité logique d'une unique cause.

Si vous examinez profondément la souffrance et la confusion humaines, vous verrez sans le moindre doute qu'il y a à cela beaucoup de causes, les unes complexes, les autres simples, que nous devons comprendre à fond avant de pouvoir nous libérer du conflit et de la souffrance. Si nous désirons comprendre ces nombreuses causes et leurs perturbations, nous devons traiter la vie comme un tout, et non la fragmenter en domaines appartenant à la pensée et à l'émotion, à l'économie et à la religion, à l'hérédité et au milieu. Pour cette raison, nous ne pouvons pas nous mettre entre les mains de spécialistes, qui sont entraînés, évidemment, à être exclusifs et à se concentrer dans leurs divisions étroites. Il est essentiel de ne pas faire cela ; néanmoins, inconsciemment nous nous confions à un autre afin qu'il nous guide, afin qu'il nous dise ce que nous devons faire, en croyant que l'expert en religion ou en économie pourra diriger nos vies individuelles grâce à ses connaissances spéciales et à ses accomplissements. La plupart des spécialistes sont entraînés de telle façon qu'ils ne peuvent avoir de la vie une vue compréhensive ; et parce que nous conformons nos vies, nos actions, aux ordonnances des experts, nous ne faisons que créer plus de confusion et de douleur. Donc, comprenant que nous ne pouvons pas être les esclaves d'experts, d'instructeurs, de philosophes, de ces personnes qui disent avoir trouvé Dieu et qui en apparence rendent la vie très simple, nous devrions nous méfier d'eux. Nous devrions chercher la simplicité, mais même là nous méfier des nombreuses illusions et désillusions d'une telle recherche.

Étant conscients de tout cela, que devrions-nous faire, en tant qu'individus? Nous devons réaliser profondément, non par hasard ni superficiellement, qu'une personne seule ou qu'un système seul ne pourront jamais entièrement résoudre pour nous nos problèmes douloureux ni clarifier nos réactions complexes et subtiles. Si nous nous rendons compte que personne, en dehors de nous, n'ira déblayer le chaos et la confusion qui existent en nous et en dehors de nous, nous n'aurons plus l'esprit d'imitation, nous n'aurons plus la soif de nous identifier à quoi que ce soit. Mais nous commencerons à libérer la puissance créatrice qui est en nous. Ceci veut dire que nous commencerons à être conscients de notre unicité individuelle. En effet, chaque individu est unique, différent des autres, semblable à personne ; mais par unicité je n'entends pas désigner l'expression des désirs égocentriques.

Nous devons commencer par être conscients de nous-mêmes, ce qui n'est pas le cas chez la plupart d'entre nous. En amenant à ciel ouvert, à la lumière, ce qui était caché, nous découvrons les diverses causes de l'inharmonie, de la souffrance. C'est cela seulement qui engendrera une vie d'accomplissement et un bonheur intelligent.

Tant que nous ne nous libérons pas de ce qui est caché, enfoui, nos efforts nous conduisent forcément à des déceptions. Tant que nous ne découvrons pas, par l'expérience, nos limitations subtiles et profondes avec leurs réactions, de manière à nous en libérer, nous menons une vie de confusion et de souffrance. Car ces limitations empêchent la pensée-émotion d'être souple, et la rendent incapable de s'ajuster vraiment au mouvement de la vie. Ce manque de souplesse est la source de nos luttes égocentriques, de la peur et de la poursuite de la sécurité, qui nous conduisent à de nombreuses et consolantes illusions.

Bien que nous puissions nous imaginer avoir trouvé la vérité, le bonheur, et croire que l'idée abstraite de Dieu puisse être objective, cependant, tant que nous demeurons inconscients des sources cachées de tout notre être, il ne peut y avoir de réalisation de la vérité. Le fait de prononcer des mots tels que vérité, Dieu, perfection, ne peut avoir aucune signification profonde et aucune portée.

La vraie recherche ne peut commencer que lorsque nous ne séparons pas la pensée de l'émotion. Nous avons été cependant entraînés à considérer la vie, non comme un tout complet, mais comme une chose divisée en corps, pensée et esprit, de sorte qu'il nous sera très difficile de nous orienter vers cette conception et cette réaction nouvelles envers la vie. Nous éduquer vers cette façon de considérer la vie, et ne pas glisser en arrière dans la vieille habitude d'une pensée isolée, exige que nous soyons tenaces et sans cesse en éveil. Lorsque nous commençons à nous libérer, par l'expérience, de ces fausses divisions avec leurs significations spéciales, leurs poursuites et leurs idéals, qui ont fait tant de mal et qui ont si faussement compliqué nos vies, nous délivrons notre énergie créatrice et nous découvrons le mouvement sans fin de la vie.

L'esprit-cœur peut-il connaître et profondément apprécier cet état qui n'a pas de fin, ce constant devenir? L'infini n'a de signification profonde que lorsque nous nous libérons de la limitation que nous avons créé par nos fausses conceptions et divisions, telles que corps, pensée et esprit, chacune avec ses idéals et ses buts propres et distinctifs. Lorsque l'esprit-cœur se détache des réactions nocives qui l'entravent, et lorsqu'il commence à vivre intensément avec une profonde lucidité, alors seulement avons-nous une possibilité de connaître profondément ce continuels devenir. Pour connaître cette félicité, la pensée-émotion doit être complètement libre de toute identification et imitation. Seul l'éveil de cette intelligence créatrice instaurera l'humanité de l'homme, son équilibre et son profond accomplissement.

Tant que vous ne devenez pas conscients à la fois de votre milieu et de votre passé, tant que vous ne comprenez pas leur signification (ne les voyez pas comme deux éléments en conflit, ce qui n'engendrerait que de fausses réactions, mais comme un tout coordonné) et tant que vous n'êtes pas capables de réagir profondément à ce tout, la perception de l'incessant mouvement de la vie fait défaut.

La vraie recherche ne commence qu'à la libération de ces réactions qui résultent d'une division. Sans la compréhension de la totalité de la vie, la recherche de la vérité ou du bonheur doit mener à l'illusion. A la poursuite d'une illusion, on éprouve souvent une excitation émotionnelle ; mais lorsqu'on examine cette structure émotionnelle, elle n'est qu'une limitation, la construction des murs d'un refuge. Elle est une prison, bien qu'on puisse l'habiter et même s'y plaire. Elle est une évasion hors du conflit de la vie, dans une limitation ; et il y a bien des gens qui vous aideront et vous encourageront dans cette fuite.

Si ces Causeries doivent avoir une signification pour vous, vous devez commencer à expérimenter ce que je dis, et vivre à neuf en devenant conscients de toutes vos réactions. Devenez-en conscients, mais n'en écarterez pas aussitôt quelques-unes comme étant mauvaises et n'acceptez pas les autres comme étant bonnes ; car l'esprit, étant limité, est incapable de discerner sans commettre d'erreurs. Ce qui est important c'est

d'en être conscient. Ensuite, par cette constante lucidité, dans laquelle il n'y a aucun sentiment d'opposition, aucune division en tant que pensée et émotion, survient l'harmonie de l'action qui seule engendrera l'accomplissement.

QUESTION : N'y a-t-il pas d'autres personnes qui exposent la vérité? Doit-on les abandonner toutes, et n'écouter que vous?

KRISHNAMURTI : Personne ne peut exposer la vérité. La vérité ne peut être expliquée, pas plus que vous ne pouvez expliquer l'amour à un homme qui n'a jamais été amoureux. L'expression: « exposer la vérité », n'a pas de sens.

Qu'essayons-nous de faire ici? Je ne vous demande pas de croire ce que je dis, ni ne vous oblige subtilement à me suivre en vue de vous exploiter. Indépendamment de moi, vous pouvez faire l'expérience de ce que je dis. J'essaye de vous montrer comment on peut vivre sainement et profondément, plein d'une richesse créatrice, de façon que la vie soit un épanouissement et non une continuelle frustration. Ceci peut être fait lorsque l'esprit-cœur se libère de ces fausses réactions, conceptions et idées qu'il a héritées et acquises. Ces réactions sont engendrées par des peurs et des limitations égocentriques, par la division, par le conflit des contraires. Ces limitations et ces réactions mesquines empêchent l'esprit-cœur de s'ajuster au mouvement de la vie. De ce manque de souplesse surgissent la confusion, la déception, la douleur. Ce n'est que par votre lucidité et par votre effort, et non par l'autorité ou le conformisme, que ces limitations peuvent être balayées.

QUESTION : Quelle est votre idée de l'infini?

KRISHNAMURTI : Il y a un mouvement, un processus indéfini de vie qu'on peut appeler l'infini. Par l'autorité et le conformisme qu'engendre la peur, l'esprit se crée beaucoup de fausses réactions et par là se limite. S'identifiant avec cette limitation, il est incapable de suivre le rapide mouvement de la vie. Parce que l'esprit, incité par la peur et par son désir de sécurité et de consolation, cherche une fin, un absolu avec lequel s'identifier, il devient incapable de suivre le mouvement indéfini de la vie. Tant que l'esprit-cœur est incapable de se libérer, en pleine conscience, de ces limitations, il ne peut comprendre ce processus sans fin du devenir. Donc ne demandez pas ce qu'est l'infini, mais découvrez par vous-mêmes les limitations qui retiennent l'esprit-cœur en esclavage, et qui l'empêchent de vivre dans ce mouvement de vie.

Ojai, le 5 avril 1936

## **Ojai, Californie 2ème Causerie le 12 avril 1936**

La plupart des gens réfléchis ont le désir d'aider le monde. Ils pensent à eux-mêmes comme étant séparés de la masse. Ils voient tant d'exploitation, tant de misère ; ils voient que les réalisations scientifiques et techniques sont très en avance sur la conduite humaine, sur la compréhension et l'intelligence. Voyant tout cela autour d'eux, et désirant changer ces conditions, ils pensent que la masse doit d'abord être réveillée.

Souvent cette question m'a été posée: pourquoi insistez-vous sur l'individu, et ne considérez-vous pas la masse? De mon point de vue, on ne peut faire cette division entre la masse et l'individu. Bien qu'il y ait une psychologie de la masse, de ses intentions, de ses actions et de ses buts, il n'y a pas une entité masse séparée de l'individu. Lorsque vous analysez ce mot masse, que voyez-vous? Vous voyez que la masse est composée d'unités séparées, c'est-à-dire de nous-mêmes, avec nos croyances extraordinaires, nos idéals, nos illusions, nos superstitions, nos haines, nos préjugés, nos ambitions et nos poursuites. Ces perversions et ces poursuites composent le phénomène incertain et nébuleux que nous appelons la masse.

Ainsi la masse est nous-mêmes. Vous êtes la masse et je suis la masse, et en chacun de nous il y a l'individu et le nombre, l'individu étant ce qui est conscient et le nombre ce qui est inconscient. On peut dire du conscient qu'il est l'individu. Ainsi, en chacun de nous, nous avons l'individu et le nombre.

La foule, l'inconscient, se compose de valeurs qui ne sont pas mises en doute, de valeurs qui sont fausses par rapport aux faits, de valeurs qui, avec le temps et l'usage, sont devenues agréables et acceptables. Le nombre se compose d'idéals qui nous donnent la sécurité et la consolation sans signification profonde ; de modèles, de conformismes, qui empêchent la claire perception et l'action ; de pensées et d'émotions qui ont leur origine dans la peur et dans des réactions primitives. C'est cela que j'appelle l'inconscient, la masse, dont chacun de nous est une partie, que nous le sachions ou non, que nous le reconnaissons ou non.

Pour avoir un reflet clair, le miroir ne doit pas être déformé, sa surface doit être égale et propre. Ainsi, pour que puissent exister le discernement, la compréhension, l'équilibre ou l'intelligence, l'esprit-cœur – qui est un tout intégral et non deux parties distinctes et séparées – doit être libre des perversions qu'il a créées. Pour vivre complètement, on doit continuellement amener l'expérience dans le conscient.

La plupart d'entre nous sont inconscients des arrière-plans, des perversions, des déformations qui empêchent le discernement et qui nous rendent incapables de nous ajuster au mouvement de la vie. Quelques-uns d'entre vous peuvent dire: tout cela est absolument évident, nous le savons, rien n'y est neuf. Je crains que si vous ne faites qu'écarter ce que je dis, sans y penser profondément, vous n'éveillerez pas votre intelligence créatrice.

Si nous voulons comprendre la vie totalement, complètement, nous devons amener l'inconscient, par l'expérience, dans le conscient. Alors il y aura équilibre et profonde intelligence. Alors seulement pourra-t-il se produire une vraie recherche. Tant

que l'esprit-cœur est enchaîné par des croyances, des idéals ou des poursuites vaines et illusoires, ce que nous appelons la recherche de la vérité ou de la réalité conduira inévitablement à des évasions. Aucun psychologue ou instructeur ne peut libérer l'esprit ; la liberté de l'esprit ne peut provenir que de sa nécessité propre, intrinsèque.

La recherche de la vérité ou de Dieu (le seul fait de dire cela contribue à créer une barrière), ne peut vraiment commencer que lorsque existe cette harmonieuse intelligence. L'esprit-cœur, étant perversi, limité par les réactions de l'ignorance, est incapable de percevoir ce qui est. Comment peut-on discerner le vrai si l'esprit-cœur a des préjugés? Ces préjugés sont si profondément enracinés et s'étendent si loin dans le passé que l'on ne peut découvrir leur commencement. Avec un esprit si rempli de préjugés, comment pouvons-nous véritablement discerner, comment peuvent exister le bonheur et l'intelligence? L'esprit-cœur doit se rendre compte de son propre processus, par lequel il crée des illusions et des limitations. Aucun instructeur ne peut le délivrer de ce processus. Tant que l'esprit-cœur n'est pas profondément ' conscient de son propre processus, de son propre pouvoir de créer des illusions, il ne peut avoir de discernement. Pour amener cette harmonieuse intelligence, il faut un changement fondamental dans les habitudes de la pensée-émotion, et ceci exige une patiente persévérance, une réflexion persistante.

Jusqu'à présent il a été dit que Dieu existe, qu'il y a une vérité, qu'il y a quelque chose d'absolu, de final, d'éternel, et sur cette assertion nous avons construit notre pensée et notre émotion, notre vie, notre morale. Il a été dit: agissez de telle manière, suivez ceci, ne faites pas cela. La plupart des gens considèrent ces enseignements comme étant positifs. Si vous examinez ces enseignements, dont on dit qu'ils sont des instructions positives, vous découvrirez qu'ils sont destructeurs de l'intelligence, car ils deviennent le cadre à l'intérieur duquel l'esprit se limite en vue d'imiter et de copier. Diminué de la sorte, l'esprit est incapable de s'ajuster au mouvement de la vie, car il déforme celle-ci suivant le modèle d'un idéal, ce qui ne fait que provoquer plus de douleur et de confusion.

Pour comprendre et pour éveiller cette harmonieuse intelligence, on doit partir, non de suppositions ou d'assertions autoritaires, mais négativement. Lorsque l'esprit est libre des réponses ignorantes, surgit alors la profonde harmonie née de l'intelligence. Alors commence la joie de la pénétration dans la réalité. Personne ne peut vous parler de la réalité, et toute description que l'on en fait ne peut être que fausse.

Pour comprendre la vérité, il faut une silencieuse observation. La décrire ne fait que la brouiller et la limiter. Pour comprendre le processus infini de la vie, nous devons commencer négativement, sans assertions ni suppositions, et sur cela construire la structure de notre pensée-émotion, de notre action, de notre conduite. Si ceci n'est pas profondément compris, ce que je dis se transformera en croyances et en idéals mécanisés et créera de nouvelles absurdités basées sur l'autorité et la foi. Nous reviendrions inconsciemment aux attitudes et réactions primitives basées sur la peur et à leurs nombreuses illusions, encore que nous pourrions peut-être revêtir celles-ci de mots nouveaux.

Lorsque vous êtes réellement capables de penser sans éprouver d'avidité, sans aucun désir de choisir (car le choix implique des contraires), il y a discernement.

Qu'est-ce qui constitue cet arrière-plan d'avidité? C'est le résultat d'un processus qui n'a pas de commencement. Il est composé de beaucoup de couches superposées, et quelques mots ne peuvent pas les décrire. Vous pouvez prendre deux ou trois de ces couches et les examiner (non objectivement, car l'esprit lui-même est leur créateur et en fait partie), et en les analysant, en les expérimentant, l'esprit commence à percevoir sa propre construction et le processus par lequel il crée sa prison. Non seulement cette profonde compréhension fait entrer dans la conscience ces nom-



breuses couches, mais elle arrête aussi la création de limitations et de barrières nouvelles.

Une des couches, ou sections, de cet arrière-plan est l'ignorance. L'ignorance ne doit pas être confondue avec un simple manque d'information. L'ignorance est le manque de compréhension de soi-même. Le « soi-même » n'est pas celui d'une période donnée, et les mots ne peuvent pas couvrir tout le processus de l'individualité. L'ignorance existera tant que l'esprit ne mettra pas à découvert le processus par lequel il crée ses propres limitations et aussi le processus de l'action qui s'engendre elle-même. Pour faire cela, il faut une grande persévérance, il faut expérimenter et comprendre.

La profonde compréhension de soi, du « soi-même » qui n'a pas de commencement, est rendue impossible par le processus d'accumulation. J'appelle processus d'accumulation la soif qu'on a de s'identifier à la vérité, l'imitation d'un idéal, le désir de conformisme, tout ce qui crée l'autorité et engendre la peur, et qui mène à de nombreuses désillusions. Le processus d'accumulation continue pendant que l'esprit, pris au piège, poursuit les opposés, le bien et le mal, le positif et le négatif, l'amour et la haine, la vertu et le péché. Le processus d'accumulation donne à l'esprit-cœur un réconfort et un abri contre le mouvement de la vie. Si l'esprit-cœur se perçoit lui-même en action, il voit qu'il crée ces illusions (dont la fonction est d'accumuler) dans le but d'établir sa propre continuité et sa sécurité. Ce processus engendre la douleur, la misère et les conflits.

Comment l'esprit peut-il se dépêtrer de ses terreurs, de ses réactions ignorantes et des nombreuses illusions? Toute influence qui forcera l'esprit à se libérer de ces limitations ne fera que créer de nouvelles évasions et illusions. Lorsque l'esprit laisse aux circonstances extérieures le soin de produire ces changements fondamentaux, il n'agit pas comme un tout, il se divise lui-même en passé et présent, en extérieur et intérieur. Si une telle division existe, l'esprit-cœur ne peut que se créer de nouvelles déceptions et douleurs.

Essayez, je vous prie, de comprendre tout cela soigneusement.

Si l'esprit essaye de se libérer de ces limitations à cause d'une contrainte, d'une récompense ou d'une punition, ou parce qu'il souffre et qu'il cherche de ce fait le bonheur, ou pour toute autre raison superficielle, ses tentatives doivent inévitablement le conduire à la frustration et à la confusion.

Il est important de comprendre cela, car il n'y a de libération de ces limitations que lorsque l'esprit lui-même en comprend l'entière nécessité. Cette nécessité, on ne peut se la fabriquer ni se l'imposer.

QUESTION : Comment pouvons-nous aider les déments incurables?

KRISHNAMURTI : La folie est un problème qui comporte des variétés subtiles, car une personne peut se croire tout à fait saine d'esprit et pourtant paraître complètement démente aux autres. Il y a la démence due à un défaut organique, physique, et il y a le manque d'équilibre provoqué par l'incapacité de l'esprit-cœur de s'ajuster à la vie. Évidemment, la division et la distinction ne sont pas si claires entre les causes purement physiques et celles purement mentales qui provoquent les nombreux troubles et l'inaptitude à s'ajuster à la vie. Je suis porté à penser que, dans la plupart des cas, ce manque de cohésion et d'équilibre commence lorsque l'individu, élevé et entraîné dans des réactions ignorantes, étroites et égocentriques, est incapable de s'ajuster à l'incessant changement de la vie.

Pour la plupart, nous ne sommes pas équilibrés, car nous sommes inconscients des nombreuses couches de valeurs limitées qui encerclent l'esprit-cœur. Ces valeurs limitées mutilent la pensée et nous empêchent de comprendre les valeurs infinies qui

seules peuvent instaurer la raison et l'intelligence. Nous acceptons certaines attitudes et actions comme étant en accord avec ces valeurs humaines. Considérez par exemple l'esprit de concurrence et la guerre. Si nous examinons la concurrence avec tout ce qu'elle implique, nous voyons qu'elle surgit de la réaction ignorante qui consiste à lutter contre un autre, tandis que dans la plénitude cet esprit ne peut exister. Nous avons accepté cet esprit de lutte comme faisant partie de la nature humaine. Il engendre non seulement la combativité individuelle, mais aussi les luttes raciales et nationales. C'est donc un des instruments de la guerre. Un esprit empêtré dans cette réaction primitive doit être considéré incapable de profond ajustement aux réalités de la vie.

Un homme dont la pensée-émotion est basée sur la foi, donc sur la croyance, doit de toute nécessité être déséquilibré, car sa croyance n'est qu'un accomplissement de rêve. Lorsque des gens disent qu'ils croient à la réincarnation, à l'immortalité, en Dieu, ce ne sont que des soifs émotionnelles qui, pour eux, prennent l'apparence de conceptions et de faits objectifs. Ils ne peuvent découvrir l'actuel que lorsqu'ils ont compris et dissous le processus de l'ignorance. Lorsque l'on dit: « je crois », on limite la pensée et on transforme la croyance en un modèle conformément auquel on guide et on conduit sa vie. On permet ainsi à l'esprit-cœur de se rétrécir, de se cristalliser, de devenir incapable de s'ajuster à la vie et à la réalité. Pour la plupart des personnes, la croyance devient une simple évasion hors des conflits et de la confusion de la vie.

La croyance ne doit pas être confondue avec l'intuition: l'intuition n'est pas un accomplissement de rêve. La croyance, ainsi que j'ai essayé de le montrer, est basée sur l'évasion, sur la frustration, sur la limitation, et elle empêche l'esprit-cœur de dissoudre l'ignorance qu'il engendre.

Ainsi chacun a la capacité, le pouvoir d'être sain d'esprit, d'être équilibré ou non. Pour découvrir si l'on est équilibré, on doit commencer négativement, non par des assertions, des dogmes, des croyances. Si l'on est capable de penser profondément, on devient conscient de l'extraordinaire beauté qu'a la plénitude intelligente.

QUESTION : Vous avez dit dimanche dernier que la plupart des personnes ne sont pas conscientes d'elles-mêmes. Il me semble que c'est tout le contraire qui est vrai, et que la plupart des personnes sont très conscientes de leur moi. Qu'entendez-vous par être conscient de soi?

KRISHNAMURTI : Ceci est une question difficile et délicate à répondre en quelques mots, mais j'essayerai de l'expliquer de mon mieux. Je vous prie de vous rappeler que les mots ne transmettent pas toutes les subtiles implications que comporte ma réponse.

Chaque chose vivante est une force, une énergie, unique en elle-même. Cette force ou énergie crée ses propres matériaux qui peuvent être appelés le corps, la sensation, la pensée, la conscience. Cette force ou énergie, dans son développement auto-agissant, devient la conscience. De cela surgit le processus du moi, le mouvement du moi. Alors commence à tourner en rond la création de l'ignorance. Le processus du moi s'identifie aux limitations qu'il crée lui-même: c'est ainsi qu'il commence et qu'il continue. Le « je » n'est pas une entité séparée, ainsi que le pensent la plupart d'entre nous ; il est à la fois la forme de l'énergie et l'énergie elle-même. Cette force, dans son développement, crée sa propre substance dont la conscience n'est qu'une partie, mais qui se fait connaître, par les sens, comme étant l'individu. Ce processus du « je » n'est pas du moment, il est sans commencement. Mais grâce à une lucidité et à une compréhension continues, ce processus du « je » peut être amené à sa fin.

Ojai, le 12 avril 1936

## **Ojai, Californie**

### **3ème Causerie**

### **le 19 avril 1936**

Pour unifier la pensée, donc aussi l'action, il faut une entente, un accord, qui semblent très difficiles à obtenir. Un accord n'est ni une acceptation irréfléchie ni de la tolérance, car la tolérance est superficielle. Mais il exige une profonde intelligence et un esprit très souple. Dans ce monde, apparemment, on est plus aisément convaincu par l'absurdité que par une pensée intégrale et intelligente. On établit des accords émotionnels qui ne sont pas des accords du tout. Ce sont des excitations qui nous entraînent vers certaines activités, attitudes ou assertions, mais qui ne conduisent pas à l'éveil complet et intelligent de l'accomplissement individuel.

Or si vous êtes d'accord avec la sottise – ainsi qu'apparemment le sont bien des gens – il y a forcément confusion. Vous pouvez provisoirement vous sentir suprêmement heureux et satisfaits jusqu'à croire que vous avez compris la vie. Mais permettez à votre esprit d'examiner votre soi-disant bonheur et vous verrez que ce que vous éprouvez n'est en réalité qu'une excitation émotionnelle superficielle causée par les assertions répétées de différentes personnes. Toute action engendrée par cette superficialité doit inévitablement mener à la confusion, tandis qu'un accord établi par une pensée intelligente conduit au vrai bonheur et au bien-être complet.

J'insiste sur ce point, car j'estime très important et nécessaire que l'on ne possède intérieurement aucune barrière susceptible de créer une division, un désaccord. Ces barrières qui créent la confusion et des conflits dans l'individu empêchent aussi une action coordonnée et intelligente dans le monde. Or un intelligent accord est nécessaire pour toute action concertée ; mais aussitôt qu'existe une contrainte, quelle qu'elle soit, ou une autorité, subtile ou grossière, cet accord n'en est plus un. Veuillez voir pourquoi une compréhension tellement profonde est nécessaire et veuillez aussi savoir si vous êtes vraiment d'accord avec ce que je dis. Être d'accord n'est pas une acceptation superficielle et tolérante de certaines idées que j'exprime. Vous devriez considérer tout ce qui est impliqué dans ce que je dis, et savoir si vous l'approuvez vraiment. Ceci exige de la réflexion et une analyse attentive, et alors seulement pourrez-vous accepter ou rejeter. La majorité d'entre nous semble céder à des assertions fortement répétées, mais je pense que vous perdriez votre temps si vous vous laissiez simplement convaincre par la fréquence de certaines de mes affirmations. Une telle abdication de votre part serait complètement inutile et même nuisible.

Dans ce monde, il y a tant d'opinions et de théories contradictoires, tant d'affirmations grotesques et de revendications émotionnelles, qu'il est difficile de discerner ce qui est vrai, ce qui est d'une aide réelle à la compréhension et à la réalisation individuelles. Ces affirmations, les unes fantastiques, les autres vraies, d'autres violentes, d'autres absurdement embrouillées, sont créées et lancées vers nous par des livres, des périodiques, des conférenciers et nous en devenons les victimes. Elles promettent des récompenses et, en même temps, menacent et contraignent avec subtilité. Petit à petit, nous nous laissons aller à prendre position, à attaquer et à défendre. Ainsi nous acceptons telle ou telle théorie, nous insistons sur tel ou tel dogme, et, inconsciemment, les assertions répétées des autres deviennent nos croyances, sur lesquelles nous essayons de modeler toute notre vie. Ceci n'est pas une exagération ; cela se pro-

duit en nous et autour de nous. Nous sommes constamment bombardés de revendications et d'idées souvent répétées et, malheureusement, nous tendons à prendre parti parce que notre désir inconscient est de trouver le confort et la sécurité émotionnels ou intellectuels. Pour se satisfaire, ce désir nous conduit à accepter des affirmations. Dans de telles conditions, et bien que nous nous imaginions examiner ces assertions et les vérifier intuitivement, nos esprits sont inaptes à l'examen comme à l'intuition. Presque personne n'échappe à cette constante offensive de la propagande ; et, malheureusement, à cause de notre soif de sécurité et de permanence, nous aidons à créer et à encourager des déclarations fantastiques.

Lorsque l'esprit-cœur est surchargé de nombreuses barrières, de préjugés, de distinctions nationales et sociales, il est incapable de parvenir à un accord intelligent. Ce qui se produit n'est pas un accord intelligent et conscient entre des personnes, mais une guerre de croyances, de doctrines, de groupes, d'intérêts investis. Dans cette bataille, l'intelligence et la compréhension sont niées.

Ce serait une calamité si de ces réunions vous faisiez surgir des dogmes, des croyances et des instruments de contrainte. Mes causeries n'ont pas pour dessein d'engendrer des croyances ou des idéals, car ceux-ci ne peuvent qu'offrir des évasions. Pour comprendre ce que je dis, l'esprit doit être libre de croyances et du préjugé qui consiste à dire « je sais ». Lorsque vous dites « je sais », vous êtes déjà mort.

Ceci ne veut pas être une affirmation cruelle.

C'est une tâche très sérieuse que d'essayer de découvrir ce qui est vrai, pourquoi nous sommes ici, et où nous allons. Mais la solution superficielle de nos problèmes immédiats ne nous mène pas à cette découverte. L'esprit-cœur doit se libérer des dogmes, des croyances et des idéals dont la plupart d'entre nous sont inconscients. Nous sommes ici pour découvrir intelligemment ce qui est vrai ; et si vous comprenez cela vous discernerez quelque chose de réel, non quelque chose que l'on s'impose ou qu'un autre a inventé. Je vous prie de croire que je ne m'occupe pas d'idées particulières, mais de la compréhension, du bonheur, de l'épanouissement individuels.

Il y a beaucoup d'instructeurs qui offrent des systèmes, des méditations, des disciplines, dont ils disent qu'ils conduiront à l'ultime réalité. Il y a beaucoup d'intermédiaires qui insistent sur l'obéissance au nom des Maîtres, et beaucoup d'individus qui affirment que Dieu, que la vérité existent. Malheureusement, j'ai moi-même avancé ces affirmations dans le passé. Sachant tout cela, je me suis rendu compte qu'au moment même de l'assertion, sa signification est déjà perdue. Alors comment saisirons-nous ce monde de contradictions, de confusions, de croyances, de dogmes et de revendications ? Par où commencerons-nous ? Si nous tentons de comprendre tout cela d'un point de vue autre que celui de la compréhension de nous-mêmes, nous ne ferons que multiplier les désaccords, les luttes et les haines. Il y a beaucoup de causes, beaucoup de processus en activité dans ce monde de devenir et de corruption, et lorsque nous essayons d'explorer chaque processus, chaque cause, nous arrivons inévitablement devant un mur, devant quelque chose qui n'a pas d'explication, car chaque processus est unique en lui-même.

Lorsque vous vous trouvez face à face avec l'inexplicable, la foi vient à votre aide et affirme qu'il y a un Dieu, qu'il nous a créés, que nous sommes ses instruments, que nous sommes des êtres transcendants, des entités permanentes. Ou, si vous n'êtes pas inclinés vers la religion, vous essayez de résoudre ce problème par la science. Là encore vous essayez de suivre une cause après l'autre, une réaction après une autre réaction, et bien qu'il se trouve des savants pour soutenir qu'il y a là une profonde intelligence en action, ou qui emploient d'autres symboles pour nous transmettre l'inexplicable, il vient pourtant un point au delà duquel même la science ne peut aller, car elle ne s'occupe que de la perception et de la réaction des sens.

Je crois qu'il y a une façon de comprendre tout le processus de la naissance et de la mort, du devenir et de la décomposition, de la douleur et du bonheur. Lorsque je dis « je crois », c'est afin de suggérer au lieu d'être dogmatique. Ce processus ne peut être véritablement compris et fondamentalement saisi qu'en nous-mêmes, car il est centré en chaque individu. Nous voyons autour de nous, continuellement, le devenir et la décomposition, l'agonie et le plaisir passager, mais nous ne pouvons absolument pas comprendre ce processus en dehors de nous-mêmes. Nous ne pouvons le comprendre que dans notre propre conscience, à travers le processus de notre moi ; et si nous faisons cela, nous découvrons une possibilité de percevoir la signification de toute existence.

Veuillez voir l'importance de cela ; sans quoi nous serons empêtrés dans la question très complexe du milieu et de l'hérédité. Nous comprendrons cette question lorsque nous ne diviserons pas notre vie en passé et présent, en subjectivité et objectivité, en centre et circonférence ; lorsque nous nous rendrons compte du fonctionnement du processus du moi, de la conscience du moi. Ainsi que je l'ai dit souvent, si nous ne faisons qu'accepter le « je » comme un principe vivant, comme une entité divine dans l'isolement, créée par Dieu, nous ne ferons que créer et encourager l'autorité, avec ses peurs et ses exploitations ; et ceci ne peut pas conduire à l'accomplissement humain.

Veuillez ne pas traduire ce que je dis au sujet du processus du moi dans la phraséologie particulière à votre croyance. Cela ne serait pour vous d'aucune aide ; au contraire, cela porterait à la confusion ; mais écoutez, je vous prie, avec un esprit et un cœur libres de préjugés.

Le processus du moi est le résultat de l'ignorance, et cette ignorance, comme la flamme alimentée par l'huile, s'entretient elle-même par sa propre activité. En d'autres termes, le processus du moi, l'énergie-moi, la conscience du je est le fruit de l'ignorance et l'ignorance s'entretient elle-même par les activités qu'elle crée ; elle est encouragée et entretenue par l'activité de sa soif et de son besoin intérieurs. Cette ignorance n'a pas de commencement, et l'énergie qui l'a créée est unique en chaque individu. Cette unicité devient, pour la conscience, l'individualité. Le processus du moi est le résultat de cette force, unique pour chaque individu, qui crée dans son auto-développement ses propres matériaux en tant que corps, discernement, conscience, que nous identifions au « je ».

Ceci est très simple, mais semble compliqué lorsqu'on le met en mots. Si, par exemple, on est élevé dans la tradition du nationalisme, cette attitude doit inévitablement placer des barrières à l'action. Un esprit-cœur rétréci et limité dans son action par des préjugés ne peut que créer de nouvelles limitations. C'est évident. Si vous avez des croyances, vous traduisez et modélez vos expériences conformément à elles, et ainsi vous contraignez et limitez continuellement la pensée-émotion. Ces limitations deviennent le processus du moi. L'action, au lieu de libérer, au lieu de délivrer l'esprit-cœur des barrières qu'il s'est imposées, crée de nouvelles et plus profondes limitations, et ces limitations accumulées peuvent être appelées l'ignorance. Cette ignorance est encouragée, nourrie par ses propres activités, nées des désirs créés par elle. A moins que vous ne réalisiez que l'ignorance est le résultat de ses propres activités, autogénératrices et qui s'entretiennent elles-mêmes, l'esprit-cœur doit indéfiniment demeurer dans ce cercle vicieux. Lorsque vous comprenez cela profondément, vous voyez que la vie n'est plus une série de conflits et de conquêtes, de luttes et d'achèvements qui conduisent à la frustration. Lorsque vous avez réellement une vision intérieure de ce processus d'ignorance, la vie n'est plus une accumulation de douleurs, elle devient l'extase d'une félicité et d'une harmonie profondes.

La plupart d'entre nous ont l'idée que le moi est un être séparé, divin, quelque chose de durable qui devient de plus en plus parfait. Je ne suis d'accord avec rien de tout cela. La conscience elle-même est le « je ». Vous ne pouvez pas séparer le processus du moi de la conscience. Il n'y a pas un « je » qui accumule de l'expérience et qui soit autre chose que l'expérience elle-même. Il n'y a que ce processus, cette énergie qui crée ses propres limitations, par ses besoins qui se nourrissent d'eux-mêmes. Lorsque vous percevez qu'il n'y a pas de je séparé de l'action, que l'acteur est l'action elle-même, alors graduellement arrive une plénitude, une béatitude insondables.

Lorsque vous saisissez cela, vous voyez qu'il n'existe aucune méthode pour vous libérer de vos limitations, de la prison dans laquelle vous êtes retenu. Le processus du moi doit se dissoudre. Il doit se détacher lui-même de lui-même. Aucun sauveur, aucune adoration ne peuvent vous sauver ; les disciplines que vous vous imposez et les autorités que vous créez ne sont d'aucun secours. Elles ne font que conduire à plus d'ignorance et de douleur. Si vous pouvez comprendre cela, vous ne ferez pas de la vie une cruelle et terrible lutte pour l'exploitation de l'homme.

QUESTION : Dimanche dernier, vous sembliez très peu sûr de ce que vous disiez, et quelques-uns d'entre nous n'ont rien pu en tirer. Plusieurs de mes amis disent qu'ils ne viennent plus vous écouter parce que vous devenez vague et incertain au sujet de vos propres idées. Est-ce que cette impression est due à un manque de compréhension en nous, ou est-ce que vous êtes moins sûr de vous-même que vous ne l'avez été?

KRISHNAMURTI : Vous savez, certaines choses ne peuvent pas être mises en mots d'une façon définitive, précise. J'essaie d'exprimer ma compréhension de la vie aussi clairement que possible, et c'est difficile. Parfois, je peux y réussir, mais il semble souvent que je ne puisse transmettre ce que je pense et sens. Si l'on pense profondément à ce que j'ai dit, cela deviendra clair et simple ; mais cela demeurera une simple conception intellectuelle s'il n'y a pas de compréhension en action. Quelques-uns d'entre vous viennent constamment à ces causeries, et je me demande ce qui vous arrive dans les intervalles entre ces réunions. C'est au cours de ces intervalles que vous pouvez découvrir si l'action est libératrice ou si elle crée de nouvelles prisons et limitations. Façonner vos vies est en vos mains, vous pouvez soit comprendre soit augmenter l'ignorance.

QUESTION : Comment peut-on être libre des réactions primitives dont vous parlez?

KRISHNAMURTI : Le désir même d'être libre crée sa propre limitation. Ces réactions primitives ou ignorantes créent des conflits, des troubles et de la douleur dans votre vie, et en vous en débarrassant vous espérez acquérir autre chose, le bonheur, la félicité, la paix, etc.. Alors vous me posez la question: « Comment puis-je me débarrasser de ces réactions? » Vous voulez en somme que je vous donne une méthode, que j'établisse un système, une discipline, un mode de conduite.

Si vous comprenez qu'il n'y a pas de conscience séparée en dehors du processus du moi, que le « je » est la conscience elle-même, que l'ignorance crée ses propres limitations, et que le moi n'est que le résultat de sa propre action, alors vous ne penserez plus en termes de dénudation ou d'acquisition.

Considérez par exemple la réaction qui porte au nationalisme. Si vous y pensez, vous verrez que cette réaction est ignorante et néfaste non seulement pour vous, mais pour le monde. Alors vous me demanderez: comment peut-on s'en débarrasser? Or pourquoi voulez-vous vous en débarrasser? Lorsque vous saurez pourquoi vous voulez vous en défaire, vous verrez comment elle a été engendrée artificiellement et vous comprendrez toutes ses cruelles implications. Et lorsque vous comprendrez cela pro-

fondément, vous ne ferez plus un conscient effort pour vous défaire de cette réaction ignorante, elle disparaîtra d'elle-même.

Lorsque l'esprit-cœur est prisonnier de peurs, de croyances qui le dominent à un tel point, qui sont si puissantes, si écrasantes qu'elles pervertissent la clarté de la perception, cela ne vaut pas la peine de faire de grands efforts pour s'en débarrasser. Tout d'abord il faut en être conscient et, au lieu de vouloir s'en débarrasser, découvrir si ces peurs et ces croyances existent ou non. Si l'on essaye de s'en délivrer, on en crée inconsciemment, ou on en accepte d'autres qui sont peut-être plus subtiles. Mais lorsqu'on voit comment elles ont été engendrées, par le désir de sécurité, de tranquillité, cette perception même les dissoudra. Ceci exige une grande vigilance de l'esprit-œ.

Il existe une lutte entre ces valeurs établies et les valeurs indéfinies sans cesse changeantes, entre ce qui est fixe et le libre mouvement de la vie, entre les critères, les conventions, les mémoires accumulées, et ce qui n'a pas de demeure fixe. Au lieu d'essayer de poursuivre l'inconnu, examinez ce que vous avez, le connu, les préjugés établis, les limitations. Comprenez leur signification ; alors ces entraves disparaîtront comme le brouillard au matin. Lorsqu'on se rend compte que ce qu'on croyait être un serpent dans l'herbe n'est qu'une corde, on n'a plus peur, il n'y a plus de lutte, de victoire. Ainsi lorsque, par une profonde perception, nous voyons que ces limitations s'engendrent elles-mêmes, notre attitude en face de la vie n'est plus un esprit de conquête, ni un désir de nous faire libérer par quelque méthode ou quelque miracle, ni une recherche de la vérité en dehors de nous. Mais nous réalisons par nous-mêmes que, bien que ce processus d'ignorance semble n'avoir pas de commencement, il a une fin.

Ojai, le 19 avril 1936

## **Ojai, Californie 4ème Causerie le 26 avril 1936**

Beaucoup d'entre vous viennent à ces réunions avec l'espoir que, par quelque miracle, je résoudrai leurs difficultés, économiques, religieuses ou sociales. Et si je ne puis les résoudre, ou si vous êtes incapables de les résoudre par vous-mêmes, vous espérez que quelque événement, que quelque circonstance miraculeuse les dissoudront ; ou bien vous vous perdez dans quelque système philosophique, ou vous espérez qu'en appartenant à une église ou à une société vos difficultés disparaîtront d'elles-mêmes.

Ainsi que j'ai souvent essayé de le montrer, ces problèmes, qu'ils soient sociaux, religieux ou économiques, ne seront pas résolus par l'adhésion à un système particulier quel qu'il soit. Ils doivent être résolus comme un tout et chacun de nous doit profondément comprendre son propre processus, par lequel il crée l'ignorance et se laisse prendre par elle. Comprendre ce processus d'accumulation de l'ignorance et son activité qui s'entretient elle-même, percevoir la conscience comme une combinaison de l'ignorance et de l'action, c'est comprendre profondément cette existence de conflit et de douleur. Mais malheureusement la plupart d'entre nous sont indifférents. Nous attendons que des circonstances extérieures nous contraignent à penser, mais cette contrainte ne peut qu'engendrer plus de souffrance et de confusion. Vous pouvez vérifier cela par vous-mêmes.

Et il y a aussi ceux qui font dépendre leur compréhension et leur tranquillité de la foi. Ils pensent qu'il y a un être suprême qui les a créés, qui les guidera, qui les protégera et les sauvera. Ils croient avec ferveur qu'en suivant une certaine croyance ou un certain système de pensée, et qu'en se contraignant à couler dans un certain moule leur conduite et leur discipline, ils parviendront à la vie suprême.

Ainsi que j'ai essayé de l'expliquer dimanche dernier, la foi, ou l'acceptation, est un obstacle à la profonde compréhension de la vie. La plupart d'entre nous, malheureusement, sont incapables d'expérimenter par eux-mêmes ou n'ont pas envie de faire cet effort ; nous n'avons pas envie de penser profondément et de passer par la réelle agonie de l'incertitude. Alors nous puisons dans la foi notre compréhension et notre tranquillité. Souvent nous pensons avoir changé radicalement, et que notre attitude est complètement transformée, mais malheureusement nous ne faisons que changer les formes extérieures de notre expression, et nous nous accrochons encore à l'avidité que nous avons de nous appuyer et de nous tranquilliser.

La plupart d'entre nous appartiennent à la catégorie de ceux qui cherchent dans une foi l'explication de leur être. J'inclus dans la foi les nombreuses et subtiles demandes, les prières et les supplications à un être extérieur, qu'il soit un Maître ou un saint ; et aussi l'appel à l'autorité des croyances, des idéals et des disciplines que l'on s'impose à soi-même. Possédant une telle foi, avec tout ce qu'elle implique, nous créons nécessairement une dualité dans notre vie, c'est-à-dire un personnage qui, sans cesse, essaye de se rapprocher, lui et son action, d'une idée, d'un modèle, d'une croyance, d'un idéal. Il y a ainsi en nous une constante dualité. Examinez votre propre attitude et votre action dans la vie, et vous verrez qu'il semble exister en vous une entité séparée qui regarde l'action, qui essaye de façonner, de mouler le proces-



sus de la vie selon un certain modèle, avec comme résultat une lutte et une souffrance toujours plus grandes. Observez cette dualité à l'œuvre, et vous verrez qu'elle est la cause de heurts, de conflits et de misères, car l'effort de chacun s'applique à conformer sa vie suivant un modèle ou un concept particuliers. Nous croyons qu'un homme est heureux et intelligent lorsqu'il est capable de vivre en union complète avec son idéal, avec ses croyances préétablies. Une personne capable de conformer complètement ses actions à un principe, à un idéal, nous la considérons sincère, sage et noble. Mais ce n'est là qu'une forme de rigidité, un manque de souplesse, donc une décomposition.

Ainsi, dans nos vies, il y a l'abstrait et l'actuel: l'actuel est le conflit, l'abstrait est l'inconscient fait de ces croyances et idéals, de ces concepts et mémoires que nous avons si assidûment érigés comme moyens d'autoprotection. En chacun existe ce conflit entre l'abstrait et l'actuel, entre l'inconscient et le conscient. Chacun essaye sans cesse de jeter un pont entre l'inconscient et le conscient, et cette tentative doit mener à la rigidité de l'esprit-cœur, donc à un dessèchement, à une contraction, qui empêchent la complète compréhension de soi-même, donc du monde. On pense souvent que cette tentative d'unifier l'actuel et l'abstrait provoquera un profond épanouissement, mais elle n'est qu'une façon subtile de fuir le conflit de la vie, une auto-protection contre le mouvement de la vie. On s'en aperçoit lorsqu'on l'examine soigneusement.

Avant que nous puissions tenter d'instaurer cette unité, nous devons savoir ce qu'est notre inconscient, qui l'a créé et quelle est sa signification. Si nous pouvons comprendre cela profondément, si nous pouvons en somme percevoir clairement nos mobiles subtils, nos concepts, nos vanités, nos actions et réactions, nous verrons qu'il n'y a pas autre chose que la conscience, que ce processus du moi, qui devient perceptible aux sens en tant qu'individualité. Ce processus doit indéfiniment créer une dualité en action et engendrer la division artificielle entre le conscient et l'inconscient. De ce processus surgit la conception d'une divinité suprême, d'un idéal, d'un but vers lesquels nous exerçons de constants efforts. Tant que nous ne comprenons pas ce processus, l'ignorance, donc la douleur, doivent exister.

L'ignorance est la non-compréhension de soi. Pour se comprendre, on doit discerner comment on est entré en existence, ce que l'on est, voir ses tendances, ses réactions, ses mobiles cachés, ses croyances et les poursuites que l'on s'est imposées. Tant que chacun ne comprend pas cela, la douleur ne peut cesser et la confusion de l'action divisée en domaines économiques et religieux, publics et privés, continuera. Les problèmes humains qui maintenant nous troublent ne disparaîtront que lorsque chacun sera capable de discerner ce processus de l'ignorance qui s'entretient de lui-même. Discerner exige de la patience et une constante et lucide vigilance.

Ainsi que je l'ai expliqué, il n'y a pas de commencement à l'ignorance ; elle est soutenue par sa propre avidité, par les exigences et les poursuites de son désir d'acquiescer ; quant à notre action, elle n'est autre chose que le moyen de faire durer l'ignorance. Ce processus de l'ignorance et de l'action qui agissent l'une sur l'autre engendre la conscience et l'identité du moi. Tant que vous ne savez pas ce que vous êtes, tant que vous ne discerne pas les différentes causes de ce processus continu du moi, il y a forcément illusion et douleur.

Chacun de nous est unique en ce sens que chacun crée continuellement sa propre ignorance, qui n'a pas de commencement et qui s'entretient elle-même par ses propres actions. Cette ignorance, bien qu'elle n'ait pas de commencement, peut parvenir à une fin grâce à une profonde perception de ce cercle vicieux. Alors le moi n'essaye plus de sortir de ce cercle vers une plus grande réalité, mais il perçoit sa nature

illusoire et s'éloigne ainsi lui-même de lui-même. Ceci exige une vigilance et une lucidité continuelles.

Nous faisons maintenant un effort pour acquérir des vertus, des plaisirs, des possessions ; nous cultivons de nombreuses capacités d'accumulation et d'autoprotection ; ou, si nous ne faisons pas cela, nous abordons ces choses négativement en les niant et en essayant une nouvelle série de sécurités subtiles. Si vous examinez ce processus soigneusement, vous verrez que la conscience, la pensée, s'isole sans cesse, par des désirs d'acquisition et d'autoprotection. Dans ce processus séparatif, la dualité est créée, qui engendre des conflits, des souffrances et de la confusion. Le processus du moi crée lui-même ses propres illusions, ses douleurs, par l'ignorance qu'il engendre. Pour comprendre ce processus, il faut une lucidité dépouillée de tout désir de choisir entre deux contraires. Le choix dans l'action crée la dualité, et ceci affirme le processus de conscience en tant qu'individualité. Si, ignorant ses propres vœux secrets, ses poursuites, ses espoirs et ses craintes, l'esprit-cœur se livre à un choix, il engendre forcément de nouvelles limitations et frustrations. Ainsi, par le manque de compréhension de nous-mêmes, nous avons des choix à faire. Ces choix créent des circonstances qui nécessitent une nouvelle série de choix ' à faire, et ainsi l'esprit-cœur est pris encore et encore dans le cercle des limitations qu'il se crée lui-même.

Ceux d'entre vous qui veulent mettre en pratique ce que je dis découvriront bientôt qu'il n'existe ni entité extérieure ni milieu qui nous guident, et que nous sommes entièrement responsables de nous-mêmes, de nos limitations et de nos douleurs. Lorsqu'on voit cela, on se rend compte que le milieu n'est pas par lui-même une force séparée qui contrôle, qui domine, qui déforme l'épanouissement de l'individu. Mais on commence à se rendre compte qu'il n'y a que de la conscience, perçue en tant qu'individualité, et qui ne cache ni ne recouvre aucune réalité. Le processus du moi ne s'achemine pas vers la réalité, vers une intelligence et un bonheur plus grands, mais il ne cesse de créer lui-même sa propre douleur et sa confusion.

Prenez un exemple très simple et vous pourrez le voir par vous-mêmes. Beaucoup d'entre vous ont des croyances très enracinées, qu'ils considèrent à tort comme le résultat de l'intuition: elles sont le résultat de peurs secrètes, d'aspirations et d'espoirs. De telles croyances nous guident inconsciemment, elles nous contraignent à certaines activités, et nous traduisons toute notre expérience conformément à elles. Il ne résulte de cela aucune compréhension de la vie, mais un simple emmagasinement de mémoires autoprotectrices qui augmentent en intensité et en limitation par de nouvelles expériences. Si vous êtes lucidement conscients, vous observerez que ce processus a lieu en vous, et que vos activités tendent vers un critérium, vers un idéal. Le fait d'arriver tout près d'un idéal s'appelle succès, accomplissement, bonheur ; mais ce qu'on a réellement accompli c'est, par l'évasion, une rigidité, un isolement complet, une autoprotection, une sécurité ; et ainsi on ne comprend pas la vie, on ne fait pas cesser l'ignorance, sa douleur et sa confusion.

QUESTION : Quel est le but de la souffrance? Est-ce celui de nous enseigner à ne pas répéter la même faute?

KRISHNAMURTI : Il n'y a pas de but dans la souffrance. La souffrance existe à cause d'un manque de compréhension. La plupart d'entre nous souffrent économiquement, spirituellement, ou dans leurs rapports avec les autres. Pourquoi y a-t-il cette souffrance? Économiquement, nous avons un système basé sur le sens d'acquisition, sur l'exploitation, sur la peur ; ce système se trouve encouragé et maintenu par nos soifs et nos poursuites, et il s'entretient ainsi lui-même. Le sens d'acquisition et un système d'exploitation doivent aller ensemble et ils sont toujours présents quand existe l'ignorance de soi. C'est encore un cercle vicieux ; notre soif, nos besoins ont produit un système, et ce système se maintient en nous exploitant.

Il y a souffrance dans nos rapports avec les autres. Cette souffrance est créée par notre avidité de tranquillité, de sécurité, de possession. Il y a ensuite la souffrance que cause la profonde incertitude, qui nous pousse à trouver la paix, la sécurité, la réalité, Dieu. Ayant soif de certitude, nous inventons de nombreuses théories, nous créons de nombreuses croyances, et l'esprit devient limité par elles, il s'y embourbe jusqu'à se faire recouvrir par elles ; il devient de la sorte incapable de s'ajuster au mouvement de la vie.

Il y a beaucoup de sortes de souffrances, et si vous commencez à discerner leur cause, vous verrez qu'il y a forcément souffrance lorsque chaque individu exige sa propre sécurité, soit financière, soit spirituelle, soit dans ses rapports humains. Où existe une recherche de sécurité, grossière ou subtile, la peur, l'exploitation, la douleur doivent forcément se trouver.

Au lieu de comprendre la cause de la douleur, vous demandez quel est son but. Vous voulez utiliser la douleur pour gagner quelque chose. Alors vous commencez à lui inventer un but ; vous dites que la douleur est le résultat d'une vie antérieure, ou le résultat du milieu, etc.. Ces explications vous satisfont, alors vous persistez dans votre ignorance, en subissant le constant retour de la douleur.

La souffrance existe là où existe l'ignorance de soi. Elle n'est que l'indication d'une limitation, du fait qu'on est incomplet. Il n'y a pas de remède à la souffrance elle-même. Dans la perception du processus de l'ignorance, la souffrance disparaît.

QUESTION : N'est-il pas vrai que les bonnes actions sont récompensées, et qu'en menant une vie charitable et juste nous parviendrons au bonheur?

KRISHNAMURTI : Qui vous récompense? La récompense dans ce monde s'appelle réussir dans la vie, parvenir au sommet, en exploitant les gens, ou en étant décoré par le gouvernement, par votre parti, etc.. Et si ce genre de récompense vous est nié, vous en voulez un autre, une récompense spirituelle: vous voulez devenir le disciple d'un maître, ou obtenir une initiation, ou qu'on admette que vous avez fait du bien dans votre vie passée.

Pensez-vous sérieusement qu'une telle chose existe, si ce n'est comme une incitation puérile? Pensez-vous qu'elle ait aucune validité? Êtes-vous bons, aimez-vous, parce que vous serez récompensés maintenant ou dans une vie future? Vous pouvez en rire, mais si vous examinez et comprenez profondément vos mobiles et vos actes, vous verrez qu'ils sont colorés par cette idée de récompense et de châtimement. Ainsi nos actions ne sont jamais intégrales, complètes, pleines. De cette insuffisance surgissent la douleur et les conflits, et nos vies deviennent mesquines, étroites, elles n'ont pas une profonde signification.

S'il n'y a ni récompense ni châtimement, mais la totale libération de la peur, quel est le but de la vie, demanderez-vous? Et il vous sera naturel de poser cette question, parce que vous avez été entraînés à penser en termes de récompenses et de châtimement, d'achèvement et de lutttes, de toutes ces qualités qui composent ce que vous pensez être la nature humaine. Mais vous verrez que lorsque nous comprenons profondément la signification de notre existence, du processus de l'ignorance et de l'action, ce que nous appelons but, raison d'être, n'a plus de sens. La simple recherche du but de la vie nous cache la compréhension de nous-mêmes, et nous égare.

Le mot récompense n'a pas de sens: ce n'est que la compensation de l'effort que vous avez déployé. Tout effort déployé en vue de gagner une récompense, ici ou dans l'au-delà, conduit à la frustration, et la récompense devient autant de poussière dans votre bouche.

QUESTION : Ne considérez-vous pas la philanthropie comme un élément important en vue de créer un nouveau milieu qui conduira vers le bien-être de l'homme?

KRISHNAMURTI : Si la philanthropie est l'amour de l'homme et l'effort d'instaurer son bonheur, elle n'aura de valeur que dans la mesure où nous considérons que chaque individu est unique, et où nous l'aiderons à comprendre que c'est dans ses mains que se trouvent le bonheur et le bien-être de tous. Mais, je le crains, ceci ne serait pas considéré comme de la philanthropie ; car la plupart d'entre nous ne se rendent pas compte qu'ils sont uniques, que la création de l'ignorance et de la douleur demeure en leur pouvoir, et que ce n'est qu'en la compréhension de soi qu'est la délivrance de ce processus. Si ceci était pleinement et profondément compris, la philanthropie aurait un sens.

La charité devient une simple compensation, et avec elle vont toutes les subtiles et grossières exploitations auxquelles l'homme s'est si bien accoutumé.

Ojai, le 26 avril 1936

## **Ojai, Californie**

### **5ème Causerie**

### **le 3 mai 1936**

Je voudrais ce matin exposer une idée qui, si nous pouvons la saisir, non pas tellement comme un fait, mais profondément dans toute sa signification, aura, je crois, une valeur réelle dans nos vies. Veuillez donc m'aider, en pensant avec moi.

Nous avons, la plupart d'entre nous, créé un concept que nous appelons la réalité, l'immortalité, le quelque chose qui demeure, qui est éternel. Nous sommes vaguement portés à rechercher ce que nous appelons Dieu, la vérité, la perfection, et nous nous efforçons constamment de réaliser ces idéals et ces conceptions. Pour nous aider à atteindre ces objectifs nous avons des systèmes, des modes de conduite, des disciplines, des méditations et d'autres aides. Ces aides englobent tout l'appareil des églises, des cérémoniaux et des autres formes d'adoration, et tout cela est censé nous aider à réaliser ces conceptions de la réalité que nous nous sommes créées nous-mêmes. Ainsi nous avons mis en mouvement le processus du besoin, du vide intérieur.

Il y a en nous une avidité perpétuelle, un effort constant vers une satisfaction que nous appelons la réalité. Nous essayons de nous conformer à un modèle, à un système particulier de conduite, de comportement, qui nous permet de nous donner la satisfaisante compréhension de ce que nous appelons la réalité, le bonheur.

Cette avidité est tout à fait différente de la recherche. Elle indique un vide, une tentative de devenir quelque chose, tandis que la vraie recherche conduit à une profonde compréhension. Avant que nous ne puissions comprendre ce qu'est la vérité, la réalité, ou même savoir si une telle chose existe, nous devons discerner, percevoir, la nature de ce qui cherche. Qu'est-ce qui est sans cesse mû par l'avidité? Qu'est-ce qui a toujours soif, qu'est-ce qui toujours poursuit une réalisation? Tant que nous n'aurons pas compris cela, l'avidité sera un processus sans fin qui empêchera le vrai discernement ; ce sera un continuel effort sans entendement, un aveugle conformisme, une peur incessante avec ses nombreuses illusions.

Donc la question n'est pas: « Qu'est-ce que la réalité, Dieu, l'immortalité, et devons-nous y croire ou non », mais « quelle est la chose qui lutte, qui est avide, qui a peur, qui a des aspirations ». Qu'est-ce que c'est, et pourquoi est-elle avide? Quel est le centre dans lequel cette avidité a son être? Quelle est l'état de conscience, la conception d'où nous partons, et dans laquelle nous avons notre être? C'est par là que nous devons commencer notre enquête. Je vais essayer d'expliquer ce processus d'avidité, qui crée sa propre prison d'ignorance ; et, je vous prie, traversez le pont des mots, car la simple répétition de mes phrases ne peut avoir aucune signification durable.

Ce qui est sans cesse avide, c'est cet état de conscience qui est devenu perceptible en tant qu'individu. En somme ce qui est avide, c'est un « je ». Qu'est-ce que c'est que le « je »? Il y a une énergie qui s'alimente elle-même, une force qui, par son développement, devient la conscience. Cette énergie ou force est unique à chaque être vivant. Cette conscience devient perceptible à l'individu par les sens. Elle est à la fois maintenue en existence par elle-même, et refournie d'énergie par elle-même. Je veux dire que non seulement elle se maintient et se supporte elle-même par sa propre igno-

rance, ses tendances, ses réactions, ses besoins, mais que, par ce processus, elle emmagasine ses propres énergies potentielles. Ce processus ne peut être profondément appréhendé que par un individu dont le discernement s'est éveillé.

Vous voyez une chose qui vous plaît, vous la désirez, vous vous en emparez. Ainsi s'échafaude le processus de perception, d'avidité et d'acquisition. Ce processus s'entretient indéfiniment lui-même. Il y a une perception voulue, une attraction ou une répulsion, une possession ou un rejet. Le processus du moi est ainsi actif en soi-même par soi-même. Je veux dire que non seulement il s'enfle lui-même par ses propres désirs et actions volontaires, mais qu'il se maintient en existence par sa propre ignorance, ses tendances, ses avidités, ses soifs. La flamme s'entretient par sa propre chaleur, et la chaleur elle-même est la flamme. Or, exactement de la même façon, le moi se maintient lui-même en existence par son avidité, ses tendances et son ignorance. Et pourtant le moi lui-même est avidité. Pour la flamme, la matière peut être une bougie ou un morceau de bois, et pour le processus du moi la matière est la sensation, la conscience. Ce processus est sans commencement, et est unique pour chaque individu. Examinez-le, et vous verrez combien il est réel, actuel. Il n'y a pas autre chose que le « je » ; ce « je » ne recouvre rien, aucune réalité. Il est lui-même, et il se maintient lui-même continuellement par ses propres exigences et par ses activités volontaires.

Donc ce processus, ce continuel processus d'avidité, crée sa propre confusion, sa douleur et son ignorance. Où existe une soif intérieure il ne peut y avoir de discernement. Ceci est très simple, si l'on y pense bien. Vous êtes assoiffé de bonheur. Vous cherchez le moyen de l'obtenir. Quelqu'un vous offre ce moyen. Or votre esprit-cœur est si aveuglé par son intense désir de bonheur qu'il est incapable de discernement. Bien que vous puissiez croire que vous examinez et que vous analysez le moyen qui vous est offert, pourtant cette profonde soif de satisfaction, de bonheur, de sécurité, empêche la clarté de la compréhension. Donc là où existe une avidité il ne peut y avoir de vrai discernement.

Par avidité nous créons de la confusion, de l'ignorance et de la souffrance, et ensuite nous mettons en mouvement le processus de l'évasion. Cette évasion, nous l'appelons la recherche de la réalité. Vous dites: « Je veux trouver Dieu, je veux parvenir à la vérité, à la libération ; je cherche l'immortalité ». Vous ne vous demandez jamais quel est le « je » qui cherche. Vous avez accepté comme une évidence de fait que le « je » est quelque chose de durable, qu'il est quelque chose en soi, et qu'il est créé par quelque suprême entité. Si vous l'examinez profondément vous verrez que le moi n'est pas autre chose qu'une auto-accumulation d'ignorance, de tendances, de besoins, et qu'il ne recèle rien à l'intérieur de lui-même.

Dès que vous aurez profondément saisi cela, vous ne demanderez jamais: « Dois-je me débarrasser de tous mes besoins? Dois-je être sans croyances? Ne dois-je avoir aucun idéal? Dois-je être sans désirs? Est-ce mal d'être avide? ». Comprendre tout ce processus du moi exige de votre part une réelle pensée et une profonde pénétration par discernement. Si vous comprenez la naissance, l'entrée en existence de la conscience au moyen de la sensation, du désir, et si vous voyez que de la conscience naît cette unité qu'on appelle le moi, qui en lui-même ne recèle aucune réalité, alors vous vous éveillerez à la nature de ce cercle vicieux. Lorsqu'on saisit sa signification, il surgit une compréhension nouvelle, un nouveau quelque chose qui n'est pas entraîné par le besoin, par l'avidité, par l'ignorance. Alors vous pouvez vivre dans ce monde d'une façon intelligente et saine, en profond épanouissement, et pourtant n'être pas du monde. La confusion ne surgit que lorsque vous devenez incapable d'ajustement à cause de vos conceptions fantastiques et nuisibles, de vos idéals et de vos croyances.

Si vous pouvez comprendre profondément ce processus de l'ignorance, qui s'alimente lui-même, qui donne une solidité au moi, et d'où surgissent toutes les confusions et les souffrances, vous verrez que la vie pourra être vécue pleinement, sans les nombreuses et subtiles évasions et poursuites que, sans le savoir, vous avez créées vous-mêmes. Alors naîtra un extraordinaire quelque chose, une plénitude, une béatitude. Mais avant que ceci puisse se produire, on doit avoir une profonde compréhension du processus du moi. Sans cette compréhension, le processus du moi crée incessamment, par son avidité, une dualité en lui-même. Lorsqu'il y a discernement, la poursuite de la vertu, la tentative de s'unir avec une réalité, avec Dieu, perd toute signification. Le discernement de ce processus ne peut pas exister si l'on accepte une croyance quelle qu'elle soit, ou si l'on poursuit un idéal, ou si l'on se conforme à un mode quelconque de conduite. Il vous faut discerner par vous-mêmes, d'une façon profonde et dans toute sa signification, la cause de cette misère, de cette confusion et de cette ignorance, qu'engendre l'éveil du processus du moi. Alors survient une béatitude qui n'a pas de mots à sa mesure.

QUESTION : Dans les liens que créent les rapports humains, on peut être obligé, par la nature même de ces rapports, de faire quelque chose que l'on n'a pas envie de faire. Pensez-vous que l'on puisse vivre avec plénitude dans de tels liens?

KRISHNAMURTI : Avant de pouvoir comprendre ce que c'est que vivre pleinement, tâchons de découvrir ce que nous entendons par rapports humains. En fait, il s'agit de morale. Les rapports sociaux impliquent des contacts vivants, que ce soit avec une seule personne ou avec beaucoup de monde. Ces rapports, sociaux et moraux, deviennent impossibles lorsque nous, en tant qu'individus, sommes incapables de souplesse. Je veux dire que si l'on est limité, limité par l'ignorance, par des tendances, par des formes diverses de l'acquisition et de l'avidité, il y a une barrière, une entrave qui empêche tout contact vivant avec les autres. Et comme les autres aussi ont les mêmes limitations, tout vrai rapport devient presque impossible. Puisque ce contact vivant n'existe pas, nous créons un mode de conduite que nous appelons la morale, et nous essayons de forcer notre conduite à se conformer à cette morale, à ce critérium. Si nous considérons les rapports humains comme étant la vraie, la profonde compréhension de nous-mêmes, nous leur donnerons, ainsi qu'à la morale, un sens tout à fait différent de celui qu'ils ont actuellement.

La plupart d'entre nous pensent que des codes, des systèmes, des disciplines d'ordre moral sont nécessaires. Il se peut qu'ils soient nécessaires pour ceux qui sont incapables de penser profondément, mais personne ne peut juger les autres et dire qu'ils sont incapables de penser. Ne dites pas qu'un tel ou un tel ont besoin d'un code de discipline. On doit découvrir pour soi-même cette morale active, ces rapports vivants avec les autres, et ceci exige une souplesse profonde et créatrice, qui ne peut être expérimentée que lorsque les limitations individuelles sont clairement perçues, et que leurs causes sont comprises. Lorsque votre vie est une vie d'acquisition et d'avidité, il y a nécessairement une tension continue avec les autres, qui aussi veulent acquérir, et ceci empêche tout rapport vrai, que ce soit entre individus ou entre nations. Et cette tension conduit à des conflits, à des guerres et aux nombreuses formes d'exploitation, grossières ou subtiles.

Si vous êtes conscients de vos propres exigences, de vos nombreuses formes d'acquisition, et si vous comprenez ainsi le processus auto-actif de l'ignorance, vous n'avez plus à choisir, à retenir, à rejeter, mais ces avidités et ces soifs s'usent, elles tombent comme des feuilles en automne. Alors peuvent s'établir des rapports vrais, dans lesquels cette lutte constante pour s'adapter aux autres n'existe plus.

QUESTION : En méditant sur le Maître, on peut réaliser la béatitude de l'union avec lui. Dans cet état, tout sens du moi disparaît. N'est-ce pas d'une grande valeur pour briser les limitations du moi?

KRISHNAMURTI : Certainement pas. Cela ne peut jamais l'être. La question est mal posée. Examinons-la.

D'abord, comprenons ce que vous entendez par Maître. Malheureusement, beaucoup de livres ont été écrits au sujet des Maîtres, des initiations, des disciples, et de nombreuses sociétés soi-disant spirituelles ont été formées autour de cela. Il existe de nombreux swamis et yogis qui encouragent et cultivent toutes ces idées. Vous qui cherchez une satisfaction que vous appelez bonheur et vérité, vous devenez leurs instruments et êtes exploités par ces instructeurs, ces chefs, et leurs sociétés.

Un Maître peut être soit un concept soit une réalité. S'il est un concept, une théorie, il ne peut jamais devenir dogmatique. Alors la question est ouverte à la spéculation, afin d'être discutée du point de vue de ce qu'on appelle l'évolution. Dans ce cas elle doit demeurer abstraite et ne peut jamais être employée comme une réalité dans le but de mettre en pratique certaines activités, certaines actions, certains modes de conduite. Étant une abstraction, elle n'a pas le stimulant de la peur, en tant que récompense ou châtiment. Mais il n'en est pas ainsi de ceux qui parlent des Maîtres et de leur travail. Ils confondent l'abstraction et la réalité. Tantôt ils parlent de l'idée abstraite des Maîtres, et l'instant d'après ils en font une réalité en vous disant à vous, les adeptes, ce que les Maîtres désirent que vous pensiez et fassiez. Ainsi vous êtes pris dans la confusion, et, assez curieusement, ce sont vos propres exigences qui créent cette confusion. Ce processus par lequel on transforme les Maîtres en entités réelles commence lentement, par des allusions et des messages, jusqu'à ce que vous croyiez que vos chefs les ont réellement rencontrés, et que ces êtres leur ont dit comment sauver l'humanité. Et vous, par ce que vous appelez dévotion, qui est en réalité de la peur, vous suivez ces chefs, et êtes exploités. Ainsi, il y a un continuel mélange de l'abstraction et du concret.

Qui doit dire ce qu'est un Maître? Pour les uns, un Maître est une personne qui possède un pouvoir extraordinaire, et pour d'autres il est celui qui révèle quelque connaissance particulière. Mais la sagesse ne s'acquiert pas par un autre, ni par un Maître ni par un savant. Pour dire si quelqu'un est un Maître, vous vous basez sur votre tempérament particulier, sur vos préjugés et vos tendances. Il en est forcément ainsi, même pour, ceux qui sont sensés représenter les Maîtres. Selon les éléments particuliers qui les déterminent eux-mêmes, les gens jugent toujours les autres, leurs maîtres ou leurs voisins. Vous ne mettez jamais en question les éléments qui déterminent celui qui déclare représenter les Maîtres, et qu'il est leur messenger, car vous cherchez le bonheur et vous voulez qu'on vous guide, qu'on vous dise exactement quoi faire. Alors vous obéissez par peur. C'est ce que vous appelez amour, intuition, choix volontaire ou loyauté. Vous croyez avoir examiné, analysé, compris, et vous pensez être d'accord intuitivement avec ce que disent vos chefs particuliers. Mais vous ne pouvez avoir de vrai discernement, car vous êtes emporté par vos intenses appétits. Donc, malheureusement, les gens, dans ce pays et ailleurs, tombent dans le piège de l'exploitation.

Je ne vous demande pas d'être d'accord avec moi, mais si, sans aucun besoin intérieur, vous examinez toute cette idée de Maîtres qui vous conduisent à la vérité, vous verrez combien elle est stupide. Si vous avez tant soit peu compris ce que j'ai expliqué du processus du moi, vous ne méditez pas sur un Maître, ni dans la forme de ce que vous appelez un idéal élevé ou le moi supérieur, ni dans la forme d'une image gravée dans votre esprit par des reproductions et par la propagande. De telles formes de méditation deviennent simplement des évasions subtiles. Bien que vous puissiez en reti-



rer une certaine sensation, et vous en émerveiller, et en être enthousiasmé, vous verrez qu'elles n'ont aucune validité, mais qu'elles ne mènent qu'à une rigidité de l'esprit-cœur.

La méditation est une lucidité et une plasticité constantes, non une adaptation à un modèle quel qu'il soit, ni à un mode de conduite. Essayez d'être conscient de vos caractéristiques particulières, de vos fantaisies, de vos réactions et de vos aspirations dans votre vie quotidienne, et comprenez-les: de là surgit la réalité de l'accomplissement. Pour cette profonde compréhension, il ne peut y avoir de système. Aucun Maître ne peut jamais vous les donner, ni vous y conduire. Si quelqu'un prétend pouvoir le faire, ce n'est pas un Maître. Le processus d'ignorance auto-active, et sa perception, sont uniques en vous-même. Un autre ne peut pas vous en libérer. Méfiez-vous de celui qui s'offre à détruire pour vous les murs de votre limitation. Si réellement vous comprenez cela, vous verrez quel changement essentiel se produira dans votre vie. Étant libre de la peur et du vide intérieur qu'on appelle si souvent amour, dévotion, vous ne serez plus exploité par des églises, par des sociétés soi-disant religieuses et spirituelles, par des prêtres, par les soi-disant messagers des Maîtres, par les swamis et les yogis. La vraie méditation est la perception du processus unique et particulier par lequel chacun crée l'ignorance et est pris par elle: elle consiste à percevoir ce processus, et à en être conscient.

QUESTION : Le système économique ne pourra changer que lorsque changera la nature humaine, et celle-ci ne changera pas tant que ce système existera, qui l'encourage à demeurer telle quelle est. Comment, alors, se produira la transformation?

KRISHNAMURTI : Pensez-vous que ce système soit entré en existence spontanément, de lui-même? Il est créé par la nature humaine, ainsi que vous l'appellez. C'est d'abord la nature humaine qui doit changer, et non le système. Un système peut aider ou gêner, mais foncièrement l'individu doit commencer à se transformer lui-même.

Il est bien certain que si vous pensiez profondément à toute la question de la guerre, par exemple, de cet assassinat à grande échelle, de cet assassinat en uniformes, avec décorations, cris de joie et de louanges, trompettes, étendards et bénédictions de prêtres ; si vous pensiez et sentiez profondément tout cela ; si vous vous rendiez compte de la cruauté et des absurdités infantiles que cela comporte, et de l'effroyable maltraitement de l'homme obligé à devenir une machine militaire grâce aux nombreux moyens d'exploitation, tels que le nationalisme, etc. ; si vous, en tant qu'individus, perceviez réellement cette horreur, sûrement vous refuseriez d'être utilisés pour faire durer la guerre et l'exploitation. Vous, en tant qu'individus, vous ne seriez pas utilisés, exploités par la propagande. Vous, en tant qu'individus, vous perdriez tout sentiment de nationalité.

Comment changerons-nous un système d'exploitation quel qu'il soit, économique, religieux ou social, si nous ne commençons par nous-mêmes, si nous ne voyons profondément la nécessité d'un tel changement – non pas seulement pour un instant, pendant ces réunions, mais continuellement dans nos vies quotidiennes? – Mais lorsque vous sentez la pression d'un système s'exercer sur vous par votre voisin, par votre patron, par vos employés, il devient très difficile pour vous de conserver cette profonde compréhension. Donc l'esprit-cœur doit percevoir la totale nécessité de se libérer de ses besoins apparemment incessants. Comme ceci exige un effort individuel qui ne nous plaît pas, nous comptons sur un système pour sortir de cette misère ; nous espérons qu'un système nous forcera à nous conduire d'une façon décente et intelligente. Cette voie conduit à la réglementation et à de plus grandes misères, non à l'accomplissement.

A moins que vous ne sentiez tout cela profondément, et que vous ne fassiez un effort pour vous libérer des limitations que vous vous êtes imposées à vous-mêmes, le

système vous emprisonnera, le système deviendra un processus qui se nourrira de lui-même. Bien qu'il soit sans vie, il sera entretenu par vos propres énergies individuelles. Ici encore il y a un cercle vicieux. Le vide de l'individu crée le système d'exploitation, et le système entretient ce vide. Alors l'individu est pris par cette machine, et dit: comment puis-je en sortir? Il compte sur d'autres pour qu'ils le conduisent au dehors, mais il ne sera conduit que dans une autre prison, dans un autre système d'exploitation. C'est lui, lui-même, par son ignorance dont le processus est autoactif, qui a créé la machine qui le tient ; et ce n'est que par lui-même, par son propre discernement du processus du moi, que pourront jamais exister la vraie liberté et l'épanouissement.

QUESTION : A de rares instants il arrive que l'on n'est pas conscient de soi comme d'une entité pensante séparée. Cependant, la plupart du temps, on est conscient de soi, et l'on sent qu'on oppose une résistance à la vie. Expliquez, je vous prie, pourquoi il y a cette résistance.

KRISHNAMURTI : Est-ce que le préjugé n'est pas une résistance? Et le préjugé est bien profondément enraciné: préjugé de classe ou de nationalité, croyance religieuse ou autres formes de croyances. De telles tendances sont des formes du processus du moi. A moins que nous ne percevions ce processus qui crée des croyances, des préjugés, des tendances, il y aura toujours résistance à la vie. Par exemple, si vous êtes une personne religieuse et si vous croyez fermement à l'immortalité, cette croyance agit comme une résistance à la vie, et empêche la compréhension même de l'immortalité. Cette croyance renforce continuellement la barrière, la résistance, parce qu'elle a ses fondations dans l'avidité. Vous croyez que pour vous, l'individu, il y a une continuité, un refuge où vous serez sauvé pour toujours. Cette croyance peut être subtile ou grossière, mais en essence elle est une soif de continuité personnelle. Comme la majorité des personnes ont cette croyance, lorsque la réalité commence à se montrer elles ne peuvent que la rejeter et, par conséquent, elles lui résistent. Une telle résistance crée des conflits, de la misère, et de la confusion. Mais vous ne voulez pas lâcher cette idée de l'immortalité parce qu'elle vous donne un espoir, un encouragement, la profonde satisfaction de la sécurité.

Nous avons beaucoup de préjugés, subtils ou grossiers, et chaque individu, étant unique, entretient sa propre ignorance par ses activités volitives. Si vous ne comprenez pas pleinement, dans sa totalité, cette ignorance auto-active, vous créez constamment des barrières, des résistances, donc une misère croissante. Donc vous devez devenir conscients de ce processus, et avec cette perception surgit, non le développement d'un contraire, mais la compréhension de la réalité.

Ojai, le 3 mai 1936

## **Ojai, Californie**

### **6ème Causerie**

### **le 10 mai 1936**

Quelques-uns d'entre vous peuvent penser que je me répète, et il se peut que ce soit vrai, car les questions que l'on me pose, les interviews, les conversations générales que j'ai avec les gens, me donnent l'impression que l'on comprend fort peu ce que je dis ; et ainsi je suis obligé de répéter les mêmes choses en termes différents. J'espère que ceux d'entre vous qui ont plus ou moins saisi mes idées fondamentales auront la patience d'écouter encore ce que j'ai à dire.

Il y a tant de souffrance partout, sous des formes si différentes, que l'on se sent agoniser. Ceci n'est pas une phrase creuse. On voit tant d'exploitation et de cruauté autour de soi, que l'on se demande constamment quelle est la cause de la douleur, et par quel moyen elle peut être dissipée.

Certaines personnes croient fermement que la misère du monde est le résultat de quelque maligne infortune hors de tout contrôle humain, et que le bonheur, la libération de la souffrance ne peuvent exister que dans l'autre monde, lorsque l'homme fait retour à Dieu. Cette attitude envers la vie est complètement erronée, de mon point de vue, car ce chaos est l'œuvre de l'homme.

Pour comprendre le processus de la souffrance, chacun doit se comprendre lui-même. Mais se comprendre est une des tâches les plus difficiles, qui exige qu'on fasse le plus grand des efforts et que l'on soit constamment en éveil, et bien peu ont l'inclination ou le désir de comprendre profondément ce processus de la souffrance et de la douleur. Nous avons plus d'occasions de dissiper nos énergies dans des amusements absurdes, des conversations futiles et des poursuites vaines, que de nous chercher, que de pénétrer profondément dans nos propres exigences, dans nos besoins, nos croyances et nos idéals psychologiques. Mais ceci implique un effort ardent de notre part, et comme nous ne voulons pas faire cet effort, nous préférons fuir dans toutes sortes de satisfactions faciles.

Si nous ne fuyons pas dans des diversions, nous fuyons dans des croyances, dans les activités de diverses organisations, avec la loyauté et les engagements qu'elles exigent. Ces croyances deviennent un bouclier qui nous empêche de nous comprendre nous-mêmes. Des sociétés religieuses nous promettent de nous aider à nous comprendre nous-mêmes, mais malheureusement nous sommes exploités et nous répétons simplement leurs phrases ; nous succombons ainsi à l'autorité de leurs chefs. Ainsi ces organisations, avec leurs restrictions de plus en plus grandes et leurs promesses secrètes, nous entraînent vers de nouvelles complications qui nous rendent incapables de nous comprendre. Une fois que nous nous sommes engagés envers une société particulière, ses chefs et leurs amis, nous commençons à cultiver cette loyauté et ces responsabilités qui nous empêchent d'être entièrement honnêtes avec nous-mêmes. Il y a naturellement d'autres formes d'évasion, dans des activités diverses et superficielles.

Pour se comprendre profondément on doit avoir de l'équilibre. Je veux dire qu'on ne peut pas abandonner le monde dans l'espoir de se comprendre, ni y être si empêtré que l'on n'ait jamais l'occasion de le faire. Il faut un équilibre: ni un renoncement ni une acceptation. Ceci exige de la vigilance et une profonde lucidité. Nous devons

apprendre à observer nos actions, nos pensées, nos idéals, nos croyances, silencieusement, sans leur porter de jugements et sans les interpréter, afin d'être capables de discerner leur vraie signification. Nous devons d'abord être conscients de nos propres idéals, de nos poursuites, de nos besoins, sans les accepter comme bons, ni les condamner comme mauvais. A présent nous ne pouvons discerner ce qui est vrai de ce qui est faux, ce qui est durable de ce qui est transitoire, car l'esprit est si mutilé par ses besoins, qu'il a créés lui-même, par des idéals et des évasions, qu'il est incapable de perception vraie. Donc nous devons d'abord apprendre à être des observateurs silencieux et équilibrés de nos limitations et des frottements qui causent la douleur.

Si vous commencez à vous observer, vous verrez que vous ne faites que chercher de nouvelles explications, des définitions, des satisfactions, des idéals, des images et des tableaux graphiques, en remplacement d'autres. Vous acceptiez les anciennes croyances, explications et images, parce qu'elles vous satisfaisaient ; et maintenant, par des frottements avec la vie, vous découvrez qu'elles ne vous donnent plus ce dont vous êtes assoiffés. Alors vous cherchez de nouvelles explications, de nouveaux espoirs, de nouveaux idéals, de nouvelles évasions, mais avec le même arrière-plan de besoins et de satisfactions. Vous commencez ensuite à comparer les anciennes explications et les nouvelles, et à choisir celles qui vous donnent le plus de sécurité et de contentement. Vous croyez qu'en acceptant ces nouvelles explications et ces nouveaux idéals, vous trouverez le bonheur et la paix. Comme vous ne désirez que le contentement et la satisfaction, vous aidez à créer et à accepter des croyances et des explications qui satisfont votre besoin, et vous commencez ensuite à façonner votre pensée et votre conduite conformément à ces nouveaux moules. Si vous vous observez, vous verrez qu'il en est ainsi. Comme il y a tant de souffrance, à la fois en vous et hors de vous, vous désirez en connaître la cause, mais vous êtes facilement satisfaits par des explications, et vous continuez à souffrir. Les explications sont autant de poussière, pour un esprit qui sait discerner.

Quelques-uns d'entre vous croient à l'idée de la réincarnation. Vous venez me demander si j'y crois, si la réincarnation est un fait ou non, si je me souviens de vies passées, etc.. Or pourquoi me demandez-vous tout cela? Pourquoi voulez-vous savoir ce que j'en pense? Vous voulez une confirmation nouvelle de votre propre croyance, et celle-ci vous l'appellez un fait, une loi, car cela vous donne ainsi un espoir, un but dans la vie. Donc votre croyance étant devenue pour vous un fait, une loi, vous partez à la recherche d'une confirmation de votre espoir. Cette confirmation, même si je vous la donnais, ne pourrait être pour vous d'une importance vitale. Que, pour moi, cette idée soit vraie ou fausse, ce qui importe pour vous c'est de discerner sa valeur vous-mêmes, au moyen de l'action, au moyen de la vie, et non d'accepter mes assertions.

Il y a trois états d'esprit: « je sais », « je crois », et « je ne sais pas ». Lorsque vous dites « je sais », vous voulez dire que vous savez par expérience, et que cette expérience vous a rendu certain, qu'elle vous a convaincu d'une idée, d'une croyance. Mais cette certitude, cette conviction, peuvent être basées sur l'imagination, sur un vœu que vous voudriez réaliser, mais qui pour vous devient graduellement un fait: alors vous dites « je sais ». Quelques-uns disent que la réincarnation est un fait, et pour eux il en est peut-être ainsi, puisqu'ils disent qu'ils peuvent voir leurs vies passées ; mais, pour vous, qui êtes assoiffés de continuité, la réincarnation vous donne de l'espoir et un but, et alors vous vous accrochez à cette idée, en disant que c'est votre intuition qui vous pousse à l'accepter comme un fait, comme une loi. L'idée de naissances successives, vous l'acceptez sur l'assertion d'un autre, sans jamais mettre en doute son savoir qui peut n'être que de l'imagination, une hallucination, ou la projection d'un désir. Ayant soif de vous perpétuer vous-mêmes, de vous immortaliser, vous devenez incapables de vrai discernement. Si vous ne dites pas « je sais », vous dites « je crois à la réincarnation parce qu'elle explique les inégalités de la vie ». Là encore, cette

croyance, dont vous dites qu'elle vient de votre intuition, est le résultat d'un espoir caché, d'une soif de continuité.

Ainsi le « je sais » et le « je crois » expriment tous deux l'insécurité et l'incertitude, et on ne peut pas s'appuyer sur eux. Mais si vous pouvez dire « je ne sais pas », en comprenant pleinement ce que cela signifie, alors il y a une possibilité de percevoir ce qui est. Être dans l'état où l'on ne sait pas exige qu'on se dénuide tout à fait, et qu'on fasse un immense effort, mais ce n'est pas un état négatif ; c'est l'état le plus vital et la plus sincère pour un esprit-cœur qui ne s'accroche pas à des explications et à des assertions.

On peut aisément dire, à l'occasion, qu'on ne sait pas, et la plupart des gens le disent. On entend et on lit tant de choses sur la cause de la souffrance, qu'inconsciemment on commence à accepter telle explication et à rejeter telle autre, selon les exigences de la satisfaction ou de l'espoir. Comme la plupart des gens ont l'esprit embrouillé par des croyances, des préjugés, des espoirs et des besoins secrets, il leur est à peu près impossible de dire « je ne sais pas ». Ils sont si enchaînés à certaines croyances par leurs aspirations, qu'ils ne sont jamais en état de complète banqueroute: ils ne sont jamais dans cet état de complète nudité où les appuis, les explications, les espoirs, les influences, ont tous complètement cessé.

Nous ne commençons à percevoir ce qui est vrai que lorsque tout besoin intérieur a cessé, car ce besoin crée des croyances, des idéals, des espoirs, qui ne sont que des évasions. Lorsque l'esprit ne cherche plus aucune forme de sécurité, lorsqu'il ne demande plus d'explications, lorsqu'il ne s'appuie plus sur des influences subtiles, dans cet état de nudité se trouve le réel, le permanent. Si l'esprit est capable de se rendre compte qu'il est en train de créer sa propre ignorance par sa soif, et de se perpétuer par l'action de son propre besoin, la conscience change et devient réalité. Alors il y a permanence, alors est la fin de l'état transitoire de la conscience. La conscience est l'action du frottement entre l'ignorance et les provocations extérieures de la vie, du monde, et cette conscience, cette lutte, cette douleur, se perpétue elle-même par son aspiration, sa soif, qui crée sa propre ignorance.

QUESTION : Je vous prie d'expliquer plus clairement ce que vous appelez la flexibilité de l'esprit.

KRISHNAMURTI : N'est-il pas nécessaire d'avoir un esprit souple et vif? Ne doit-on pas avoir un esprit suprêmement flexible? L'esprit ne doit-il pas être comme un arbre dont les racines enfoncent profondément dans la terre, et qui pourtant cède aux vents qui passent? Il est pleinement lui-même, donc il peut être flexible. Mais en ce moment, qu'est-ce qui nous occupe? Nous essayons de devenir quelque chose, et nous nous glorifions dans le fait de le devenir. Ce devenir n'est pas épanouissement, mais imitation: on copie un modèle de ce qu'on appelle perfection, on suit, on obéit, en vue de parvenir, de réussir. Cela n'est pas l'épanouissement. Une rose ou une violette ravissantes sont des fleurs parfaites, et cela en soi est l'accomplissement ; il serait vain d'espérer qu'une violette fût comme la rose. Nous faisons de constants efforts pour être quelque chose, et ainsi l'esprit-cœur devient de plus en plus rigide, limité, étroit, et incapable de profonde flexibilité. Alors il crée de nouvelles résistances en manière d'auto-protection contre le mouvement de la vie. Ces résistances créées par lui-même empêchent l'esprit-cœur de comprendre ses propres activités qui engendrent et accroissent l'ignorance. La flexibilité de l'esprit ne réside pas dans le fait de devenir quelque chose, de vénérer le succès, mais on la connaît lorsque l'esprit se dénuide de ces résistances qu'il a engendrées par sa soif. Cela, c'est le vrai accomplissement. Dans cet accomplissement est l'éternel, le permanent, ce qui est à jamais flexible.

QUESTION : Je connais toutes mes limitations, mais elles sont encore en moi. Alors que voulez-vous dire par amener le subconscient dans le conscient?

KRISHNAMURTI : Monsieur, simplement connaître ses propres limitations, ce n'est certainement pas suffisant, n'est-ce pas? Ne devrez-vous pas comprendre leur signification? J'ai dit, pendant beaucoup d'années, que certaines choses sont des limitations, et peut-être êtes-vous en train de répéter mes mots sans les comprendre profondément, et ensuite vous dites: « Je connais toutes mes limitations ». La vigilante clairvoyance que l'on a de ses limitations entraîne leur disparition.

Les cérémonies, comme d'autres perversions de la pensée, sont pour moi des limitations. Supposez que vous soyez d'accord avec moi et que vous vouliez découvrir si votre esprit est prisonnier de ces limitations. Commencez par en être conscient, non en les jugeant, mais en les observant silencieusement, et en examinant si certaines réactions sont nuisibles, limitées. Ce discernement même, cette clairvoyance même, sans créer une qualité opposée, délogent de l'esprit ces résistances et ces restrictions nuisibles. Lorsque vous demandez: « Comment dois-je me débarrasser de mes limitations? » Cela indique que vous n'en êtes pas conscient, qu'il n'y a pas en vous un ardent effort pour les discerner. Dans cette diligente lucidité, dans la lutte elle-même, il y a de la joie. La lucidité n'a pas de récompense.

QUESTION : J'ai écouté vos causeries pendant plusieurs années, mais pour être sincère, je n'ai pas encore saisi ce que vous essayez d'exprimer. Vos mots m'ont toujours semblé vagues, tandis que les écrits de Blavatsky, Steiner, Annie Besant, et de quelques autres personnes, m'ont beaucoup aidé. N'est-ce pas parce qu'il y a différentes façons de présenter la vérité et que votre voie est celle du mystique, distincte de celle de l'occultiste?

KRISHNAMURTI : J'ai répondu à cette question je ne sais combien de fois, mais si vous le désirez j'y répondrai encore. Toute explication, toute mesure de la vérité doit être erronée. La vérité doit être conquise, discernée, elle ne peut pas être expliquée. Elle est, mais on ne peut pas la chercher. Donc, il ne peut y avoir une façon ni de nombreuses façons de présenter la vérité. Ce qui est présenté comme la vérité n'est pas la vérité.

Mais alors vous me demandez: « Qu'essayez-vous de faire? Si vous n'êtes pas en train de nous donner une image graphique de la vérité, en mesurant pour nous l'incommensurable, que faites-vous? » Tout ce que j'essaie de faire, c'est de vous aider à vous rendre compte par vous-mêmes qu'il n'y a pas de salut en dehors de vous, qu'aucun maître, qu'aucune société ne peuvent vous sauver ; qu'aucune église, qu'aucune cérémonie, qu'aucune prière ne peuvent démolir les limitations et les restrictions créées par vous-mêmes ; qu'en votre seule lucidité soutenue est la compréhension du réel, du permanent ; et que votre esprit est si embrouillé, si surchauffé par des croyances, des idéals, des besoins et des espoirs, qu'il est incapable de perception. Sûrement, tout cela est simple, clair et défini ; ce n'est pas vague.

Chacun, par son propre vide intérieur, est en train de créer son ignorance ; et cette ignorance, par son activité volitive, se perpétue en tant qu'individualité, en tant que processus du moi. Je dis que le moi est ignorance ; il n'a pas de réalité, il ne recèle rien de permanent. J'ai dit cela souvent, et je l'ai expliqué de beaucoup de façons, mais quelques-uns d'entre vous ne veulent pas penser clairement, et de ce fait s'accrochent à leurs espoirs et à leurs satisfactions. Vous voulez éviter un profond effort ; vous espérez que l'effort d'un autre dissipera vos conflits, vos misères, vos douleurs ; vous espérez que les organisations qui exploitent, tant religieuses que sociales, changeront miraculeusement. Si vous faites un effort, vous voulez un résultat, ce qui exclut la compréhension. Alors vous dites: « A quoi me sert de faire un effort, si je n'en retire rien? » Votre effort, par l'avidité, crée de nouvelles limitations qui détruisent la compréhension. L'esprit est attrapé dans ce cercle vicieux de l'effort qui, mû par un vide intérieur, entretient l'ignorance ; et ainsi le processus du moi se nourrit de lui-

même. Les personnes qui ont amassé de l'argent, des propriétés, des qualités, sont rigides dans leur esprit d'acquisition et sont incapables de profonde compréhension. Elles sont esclaves de leur propre besoin, qui crée un système d'exploitation. Si vous y réfléchissez, il ne vous sera pas difficile de le comprendre. Mais comprendre par l'action exige un inlassable effort.

Pour quelques-uns d'entre vous, ce que je dis est vide et dénué de sens ; pour d'autres, venir à ces réunions est une habitude ; et quelques-uns sont intéressés vitalement. Quelques-uns d'entre vous prennent une ou deux de mes assertions, les détachent de leur texte, et essayent de les adapter à leurs systèmes particuliers. En cela, il n'y a pas d'entendement, et cela ne peut que mener à plus de confusion.

QUESTION : Puisque les Maîtres ont fondé la Société Théosophique, comment pouvez-vous dire que les sociétés spirituelles sont un obstacle à la compréhension ? Ou est-ce que ceci ne s'applique pas à la Société Théosophique ?

KRISHNAMURTI : Cela, c'est ce que déclare chaque société, secte ou corps religieux. Les catholiques soutiennent depuis des siècles qu'ils sont les représentants directs du Christ. Et d'autres sectes religieuses ont des assertions similaires, sauf qu'elles emploient des noms différents. De deux choses l'une : ou leur enseignement est intrinsèquement vrai et n'a besoin de l'appui d'aucune autorité, quelque grande qu'elle soit ; ou il ne peut se tenir debout que grâce à l'autorité. S'il s'appuie sur une autorité quelconque, qu'elle soit du Bouddha, du Christ ou des Maîtres, il n'a aucune signification. Alors il devient simplement le moyen d'exploiter des gens au moyen de leur peur. C'est ce qui se produit constamment, dans le monde entier : on emploie l'autorité pour contraindre les gens en utilisant leur peur (qu'on appelle amour ou respect d'une forme particulière d'activité). On fonde ainsi une organisation religieuse. Et vous qui voulez le bonheur, la sécurité, vous suivez sans réfléchir et vous êtes exploités. Vous ne mettez pas en doute toute la conception de l'autorité. Vous vous soumettez à l'autorité, à l'exploitation, en pensant qu'elle vous mènera à la réalité ; mais seule vous attend une plus grande confusion et misère. Cette question de l'autorité est si subtile que l'individu se leurre en se disant que c'est par sa propre volonté qu'il choisit de se soumettre à une forme particulière de croyance ou d'action. Là où est un besoin, un vide à remplir, la peur doit exister, ainsi que la création d'une autorité, avec ses cruautés et son exploitation.

J'ai répété cela bien souvent, en des mots différents. Quelques personnes sont venues me dire qu'elles ont démissionné de telle ou telle organisation. Sûrement, ce n'est pas cela le plus important, bien que la démission doive nécessairement suivre s'il y a compréhension. Ce qui est important, c'est de savoir pourquoi elles avaient adhéré à ces groupes. Si elles peuvent découvrir le mobile qui les a poussées à appartenir à ces sectes religieuses, à ces groupes, et discerner la profonde signification de cette impulsion, elles s'abstiendront elles-mêmes d'adhérer à une organisation religieuse, quelle qu'elle soit. Si vous analysez cette impulsion, vous percevrez à sa racine que là où se trouve une promesse de sécurité et de bonheur, le désir que l'on en a est si grand qu'il aveugle la compréhension, le discernement ; et l'autorité est vénérée en tant que moyen de satisfaire les nombreuses avidités qu'on a en soi.

QUESTION : Êtes-vous, ou n'êtes-vous pas, un membre de la Grande Loge Blanche des Adeptes et des Initiés ?

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'est-ce que cela peut faire ? Je crains que ce pays, surtout sur cette côte, soit inondé de mystères de ce genre, qui sont utilisés pour exploiter les gens par la crédulité et la peur. Il y a tant de swamis, des blancs et des bruns, qui vous parlent de ces choses. Sérieusement, quelle importance cela a-t-il qu'il y ait ou non une Loge Blanche ? Et qui donc parle ou écrit au sujet de ces mystères, si ce n'est celui qui, consciemment ou inconsciemment, désire exploiter

l'homme au nom de la fraternité, de l'amour et de la vérité? Méfiez-vous de telles personnes. Elles ont mis en mouvement des superstitions incroyables et nuisibles. J'ai souvent entendu des personnes dire qu'elles sont guidées par des maîtres qui projettent des forces, et ainsi de suite. Ne savez-vous pas, ne pouvez-vous pas voir par vous-même que vous êtes votre propre maître, que vous créez votre propre ignorance, votre propre douleur, que nul autre ne peut en aucune façon vous délivrer de la douleur, ni maintenant, ni à aucun moment? C'est vous qui créez votre propre limitation et votre douleur ; c'est vous, c'est vous-même, qui aidez à installer un système qui exploite l'homme cruellement ; c'est de vos propres exigences intérieures, de vos peurs et de vos besoins que naissent les organisations religieuses et autres, dont le but est l'exploitation de l'homme ; comprenez tout cela, percevez cette vérité, cette loi fondamentale, et alors vous n'encouragerez plus et vous ne contribuerez plus à créer ces systèmes. Alors l'autorité cessera d'occuper dans la vie une position ayant une signification quelconque ; alors seulement l'homme pourra-t-il parvenir à son propre épanouissement.

Ceci exige une prodigieuse indépendance d'esprit. Mais vous dites: Nous sommes faibles et nous devons être conduits ; nous devons avoir des bonnes d'enfants. Ainsi vous prolongez tout le processus de la superstition et de l'exploitation. Si vous comprenez profondément que l'ignorance ne cesse de se perpétuer par sa propre action, il y aura un changement radical dans vos rapports avec la vie. Mais je vous l'assure, ceci exige une profonde compréhension de vous-même.

Ojai, le 10 mai 1936



## **Ojai, Californie**

### **7ème Causerie**

### **le 17 mai 1936**

Chacun a dû souvent se demander s'il existe quelque chose en nous ayant une continuité, s'il existe un principe vivant ayant une permanence, une qualité durable, une réalité qui persiste à travers tout le transitoire. Dans ma causerie de ce matin, j'essaierai d'expliquer ce qui se cache derrière ce désir de continuité, et d'examiner s'il existe réellement quoi que ce soit qui ait une permanence. Je vous proposerai de bien vouloir écouter ce que j'ai à dire avec un esprit critique et avec discernement.

La vie est à chaque moment en un état de naissance, elle ne cesse de surgir, de venir en existence. Dans cet acte de surgir, de venir en existence, il n'y a pas une continuité, il n'y a rien qui puisse être identifié comme permanent. La vie est constamment en mouvement, en action ; aucun moment de cette action n'a jamais été précédemment, et ne sera jamais de nouveau. Mais chaque nouveau moment forme une continuité de mouvement.

Or la conscience, par l'action de l'ignorance, forme sa propre continuité en tant qu'individualité et s'accroche, avec une avidité désespérée, à cette identification. Quel est ce quelque chose à quoi chacun s'accroche, en l'espérant immortel, ou en espérant y trouver le permanent, l'éternel?

Ce quelque chose à quoi chacun s'accroche est la conscience de l'individualité. Cette conscience se compose de nombreuses couches de mémoires, qui viennent en existence, ou qui demeurent présentes, là où se trouve l'ignorance, l'avidité, le besoin. Un besoin, une aspiration, une tendance sous quelque forme qu'elle soit, doit créer un conflit entre elle-même et ce qui la provoque, c'est-à-dire l'objet du désir ; ce conflit entre l'avidité et l'objet convoité apparaît dans la conscience comme l'individualité. Donc c'est ce frottement, en réalité, qui cherche à se perpétuer lui-même. Ce qu'intensément nous désirons prolonger n'est autre chose que ce frottement, cette tension entre les différentes formes d'avidité et les causes qui les provoquent. Ce frottement, cette tension, est la conscience même qui entretient l'individualité.

Le mouvement de la vie n'a pas de continuité. A chaque moment il surgit, il entre en existence, et est ainsi dans un état d'action, de courant perpétuels. Lorsqu'on est assoiffé de sa propre immortalité, on doit chercher à discerner quelle est la signification profonde de cette avidité, et ce que c'est que l'on désire continuer. La continuité est le processus de la conscience, processus qui se maintient de lui-même et d'où surgit l'individualité (par l'ignorance, qui est le résultat du besoin, de l'avidité). De tout cela résultent des frottements et des conflits dans les rapports sociaux, dans la morale et dans l'action.

Le processus du moi qui cherche à se perpétuer n'est pas autre chose que de l'avidité accumulée. Cette accumulation et ses mémoires composent l'individualité à laquelle nous nous accrochons et qu'ardemment nous désirons immortaliser. Les nombreuses couches de mémoires accumulées, de tendances et de besoins fabriquent le processus du moi ; et nous voulons savoir si ce moi peut vivre toujours, s'il peut être rendu immortel. Est-ce que ces mémoires d'auto-protection deviennent ou peuvent être rendues permanentes? Ou bien est-ce qu'il existe une permanence qui, telle une corde solide, les traverse toutes? Ou est-ce qu'au delà de ce processus de frictions, de

limitations, qu'est le moi, il y a l'éternité? Nous désirons rendre permanentes les limitations accumulées, ou bien nous croyons qu'à travers ces couches de mémoires, de conscience, il existe un quelque chose d'éternel. Ou encore nous imaginons qu'au delà de ces limitations de l'individualité il doit y avoir l'éternité.

Je le répète: est-ce que les mémoires d'ignorance, de tendances, de besoins accumulés, d'où surgissent des frictions et de la douleur, peuvent être rendues durables? C'est cela la question. Nous ne pouvons pas sérieusement accepter qu'à travers l'individualité il y ait quelque chose d'éternel qui la parcourt, ni qu'au delà de cette limitation il y ait quelque chose de permanent, car ces conceptions ne peuvent être basées que sur la croyance, la foi, ou sur ce que nous appelons l'intuition, qui est presque toujours l'accomplissement imaginaire d'un vœu. A cause des inclinations, des espoirs, des aspirations que nous éprouvons de nous perpétuer, nous acceptons des théories, des dogmes, des croyances, qui nous donnent l'assurance de notre continuité. Cependant une profonde incertitude demeure, et nous essayons de nous en évader en cherchant la certitude, en entassant croyances sur croyances, en passant d'un système à un autre, en suivant un maître après l'autre, ce qui ne fait qu'augmenter la confusion et le conflit.

Je ne veux pas créer de nouvelles croyances ni de nouveaux systèmes: je veux vous aider à découvrir par vous-mêmes s'il existe une continuité, et à comprendre sa signification.

Ainsi, la question importante est: est-ce que le processus du moi peut être rendu permanent? Est-ce que la conscience faite de tendances, de besoins et de mémoires accumulés, d'où surgit l'individualité, peut être rendue permanente? En d'autres termes, est-ce que ces limitations peuvent devenir éternelles? La vie, l'énergie, sont dans un état perpétuel d'action, de mouvement, dans lequel il ne peut exister aucune continuité individuelle. Mais, en tant qu'individus, nous désirons ardemment nous perpétuer ; et lorsque l'on comprend profondément ce qu'est l'individu, on voit qu'il n'est que le résultat d'une ignorance qui s'entretient elle-même par ses nombreuses couches de mémoires, de tendances, de désirs. Ces limitations doivent inévitablement causer de la douleur et de la confusion.

Est-ce que ces limitations, que nous pouvons appeler l'individualité, peuvent être rendues permanentes? Voilà en réalité ce que cherchent la plupart des gens, lorsqu'ils désirent l'immortalité, la réalité, Dieu. Ils sont profondément attachés à la perpétuation de leur propre individualité. La limitation peut-elle être rendue éternelle? La réponse est évidente. Si l'on discerne son caractère manifestement transitoire, on trouve une possibilité de réaliser le permanent, et en cela seulement existent les vrais rapports sociaux, la moralité.

Si nous pouvons profondément percevoir le surgissement du processus du moi, et si nous devenons intensément lucides de la façon dont se construisent les limitations et leur précarité, cette perception même provoque leur dissolution ; et en cela est le permanent. La qualité de cette permanence ne peut pas être décrite, et l'on ne peut aller à sa recherche. Elle vient en existence avec le discernement du processus transitoire du moi. La réalité du permanent ne peut que se produire, qu'avoir lieu, elle ne peut pas être cultivée. Mais on cherche le permanent, on cherche quelque chose de durable au delà de soi-même, ou on essaye de devenir soi-même cette permanence. Ces conceptions sont toutes deux erronées. Si vous cherchez l'éternel au-delà de vous-mêmes, vous êtes forcés de créer des illusions et de vous faire prendre à leurs pièges ; elles ne vous offriront que des moyens de fuir l'actuel, et en cela ne peut exister la compréhension de ce qui est. L'individu doit se connaître lui-même, et alors pourra-t-il savoir s'il existe ou non une permanence? Notre recherche de l'éternel doit nous conduire vers l'illusion ; mais si – par des efforts et des expérimentations intenses –

nous pouvons nous comprendre profondément et discerner ce que nous sommes, alors seulement peut surgir le permanent: non la permanence de quelque chose en dehors de nous, mais cette réalité qui vient en existence lorsque le processus transitoire du moi ne se perpétue plus.

Pour beaucoup de personnes, ce que je dis demeurera une théorie, ce sera vague et incertain ; mais si vous discernez sa validité ou si vous l'acceptez comme une hypothèse – non comme une loi ni comme un dogme – vous pourrez comprendre sa signification active dans la vie quotidienne. Notre morale, notre conduite, nos idées, nos aspirations, sont basées fondamentalement sur notre désir de nous perpétuer. Le moi n'est que le résultat de mémoires accumulées, résultat qui cause des frictions entre lui-même et le mouvement de la vie, entre les valeurs définies et les valeurs indéfinies. Cette friction est elle-même le processus du moi, et elle ne peut pas être rendue éternelle. Si nous pouvons saisir cela à sa racine et pleinement, notre attitude et notre effort tout entiers auront un sens et un but différents.

Il y a deux qualités de volonté: la volonté qui naît du désir, du besoin, de l'avidité, et la volonté qui appartient au discernement, à la compréhension. La volonté qui naît du désir est basée sur un effort conscient en vue de l'acquisition, que ce soit l'acquisition de ce dont on a besoin, ou l'acquisition du renoncement. Cet effort, conscient ou inconscient, de l'avidité, du besoin, crée tout le processus du moi, et de cela 'naissent les frottements, la douleur, et l'intérêt qu'on trouve en l'au-delà. De ce processus surgit aussi le conflit des contraires, ainsi que la constante bataille entre l'essentiel et le non-essentiel, entre le choix et le fait de ne pas choisir. Et de ce processus surgissent encore les divers murs de limitations autoprotectrices, qui empêchent la réelle compréhension des valeurs indéfinies. Si nous nous rendons compte de ce processus, si nous voyons que nous avons développé une volonté par notre désir d'acquérir, de posséder, et que cette volonté crée continuellement des conflits, des souffrances, des douleurs, alors se produit, sans effort conscient, la compréhension d'une réalité que l'on peut appeler permanente.

Voir que chaque fois qu'il y a ignorance l'avidité est présente, qui engendre la souffrance, et pourtant ne pas laisser l'esprit s'entraîner à ne pas éprouver de besoins, est une tâche des plus ardues et difficiles. Nous pouvons, voir que posséder, acquérir, crée de la souffrance et perpétue l'ignorance ; que le mouvement de l'avidité met obstacle au clair discernement. Si vous y pensez vous verrez qu'il en est ainsi. Lorsqu'il n'y a ni besoin ni non-besoin, il y a alors la compréhension de ce qui est permanent. Ceci est un état des plus difficiles et des plus subtils à appréhender ; il exige qu'on exerce un effort soutenu et judicieux pour n'être pas pris entre deux contraires: le renoncement et l'acceptation. Si nous sommes capables de percevoir que les contraires sont erronés, qu'ils doivent mener à un conflit, cette perception même, cette lucidité même provoque l'illumination. Parler de cela est très difficile, car quel que soit le symbole qu'on emploie, il doit éveiller dans l'esprit un concept qui contient en lui-même son contraire. Mais si nous pouvons percevoir pleinement que c'est nous qui par notre propre ignorance créons la douleur, nous n'érigerons plus le processus des contraires.

Discerner exige un effort bien dirigé, et ce n'est que dans cet effort qu'est la compréhension du permanent.

QUESTION : Toutes les personnes intelligentes sont contre la guerre. Mais êtes-vous contre une guerre défensive, lorsque par exemple une nation est attaquée?

KRISHNAMURTI : Considérer que la guerre peut être défensive ou offensive ne fera que nous conduire à plus de confusion et de misère. Ce que nous devrions mettre en question c'est le fait de tuer, que ce soit par la guerre ou par l'exploitation. Qu'est-ce que c'est, après tout, qu'une guerre défensive? Pourquoi une nation en atta-

que-t-elle une autre? Probablement la nation qui est attaquée a provoqué cette attaque par l'exploitation économique et l'avidité. Si nous traitons la question de la guerre en la divisant en défensive et offensive, nous n'arriverons jamais à aucune solution satisfaisante et vraie. Nous serions aveuglés par les préjugés de l'acquisition. On peut mourir volontairement pour une cause ; mais qu'un groupe de gens doive entraîner d'autres êtres humains à tuer et à être tués est au plus haut point barbare et inhumain. Vous ne poserez jamais cette question sur la guerre – qui implique l'enrégimentation de la haine, la mécanisation de l'homme par la discipline militaire – vous ne demanderez pas s'il est juste de tuer dans la défensive ou dans l'agression, si vous pouvez discerner par vous-même la vraie nature de l'homme.

De mon point de vue, tuer est foncièrement mal, et c'est mal d'exploiter l'homme. La plupart d'entre vous sont horrifiés à l'idée de tuer ; mais lorsqu'il y a provocation, vous vous dressez en armes. Cette provocation est amenée par la propagande, par des appels à vos fausses émotions de nationalisme, de famille, d'honneur et de prestige, qui sont des mots sans signification réelle. Ce ne sont que des absurdités auxquelles vous vous êtes accoutumés, et au moyen desquelles vous exploitez et êtes exploités. Si vous pensez à cela profondément et avec vérité, vous aiderez à démolir toutes les causes qui créent la haine, l'exploitation et qui, en fin de compte, conduisent à la guerre, qu'on l'appelle offensive ou défensive.

Vous n'avez pas l'air de réagir vitalement à tout cela. Quelques-uns d'entre vous, ayant des habitudes religieuses, répètent sans doute souvent la phrase: il faut aimer son prochain. Mais contre certains groupes de personnes vous avez des préjugés de nationalisme et de distinctions raciales si profondément enracinés que vous avez perdu la faculté d'être responsifs humainement, affectueusement. Certains sont si fiers d'être Américains ou d'appartenir à quelque race particulière (car les distinctions de classes et de races sont si fausement et si brutalement stimulées en chacun de nous) qu'ils méprisent les étrangers, les Juifs, les Nègres ou les Asiatiques. Tant que nous ne serons pas libres de ces préjugés absurdes et enfantins, des guerres de toutes sortes existeront. Si vous qui écoutez avec attention ces causeries, sentez et agissez avec compréhension, et si vous vous libérez ainsi de ces idées étroites et nuisibles, il y aura une possibilité de créer un monde paisible et heureux. Ceci n'est pas un simple sentiment ; mais puisque cette question d'exploiter et de tuer concerne chacun de vous, vous devez faire de prodigieux efforts pour libérer votre esprit des idées qu'il s'impose à lui-même de sécurité et de perpétuation individuelles, qui engendrent la confusion et la misère.

QUESTION : Ne devons-nous pas avoir quelque idée de ce qu'est l'action pure? Devenir simplement conscient, même profondément lucide, semble être un état de conscience négatif. Est-ce qu'il n'est pas essentiel pour l'action pure d'être conscient d'une façon positive?

KRISHNAMURTI : Vous voulez que je vous décrive ce qu'est l'action pure ; une telle description, vous l'appelleriez un enseignement positif. L'action pure doit être discernée par chacun, individuellement, il ne peut y avoir une substitution du faux par le vrai. Le discernement du faux engendre l'action vraie. Une simple substitution, ou la notion de ce qu'est l'action pure, doit inévitablement mener à l'imitation, à la frustration, aux nombreuses pratiques qui détruisent la vraie intelligence. Mais si vous discernez vos propres limitations, cette compréhension produira une action positive.

Si vous expérimentez cela, vous verrez que ce n'est pas une attitude négative envers la vie ; au contraire, la seule façon positive de vivre, de s'accomplir, est de discerner le processus de l'ignorance qui doit forcément se trouver là où existe la soif intérieure d'où surgissent la douleur et la confusion. L'esprit cherche une définition dont

il puisse faire un moule pour lui-même, afin d'échapper aux réactions qui causent des frottements et de la douleur. En cela il n'y a pas de compréhension. J'ai dit cela très souvent.

Intérieurement, le processus du moi, avec ses exigences, ses violents désirs, ses vanités, ses cruautés, persiste et continue. Dans la compréhension de ce processus – il faut le comprendre pour lui-même, et non pour obtenir une récompense ou le bonheur – réside l'action vraie et claire.

QUESTION : Vous avez dit que les organisations dites spirituelles sont des obstacles à la spiritualité. Mais, après tout, est-ce que tous les obstacles qui empêchent de parvenir à la vie spirituelle ne résident pas en nous-mêmes, et non dans des circonstances extérieures?

KRISHNAMURTI : La plupart d'entre nous s'adressent à des organisations dites spirituelles parce qu'elles promettent des récompenses ; et comme nous sommes presque tous à la recherche d'une sécurité et d'un réconfort spirituels, émotionnels ou intellectuels, sous une forme ou l'autre, nous succombons à leurs promesses, nous devenons des instruments de l'exploitation et nous sommes exploités. Pour découvrir par vous-mêmes si vous êtes ou non pris dans cette prison qui s'est créée elle-même, et pour être libres de ses influences subtiles, il vous faut un grand discernement et un effort bien orienté. Ces organisations sont créées et existent à cause de notre violent désir de bien-être spirituel égocentrique, et parce que nous voulons nous prolonger nous-mêmes confortablement. De telles organisations n'ont en elles aucune spiritualité ; elles ne peuvent non plus libérer l'homme de son ignorance, de la confusion ou de la douleur.

QUESTION : Si nous ne devons avoir aucun idéal, si nous devons être débarrassés du désir de nous perfectionner, de servir Dieu et nos semblables moins fortunés, pourquoi vivre? Pourquoi ne pas simplement mourir et en finir?

KRISHNAMURTI : Ce que j'ai dit au sujet des idéals est ceci: ils deviennent une façon commode de fuir le conflit de la vie, et ainsi ils nous empêchent de nous comprendre. Je ne vous ai jamais dit de ne pas aider vos semblables moins fortunés.

Les idéals n'agissent que comme critères de mesure ; et comme la vie défie tout essai de la mesurer, l'esprit doit se libérer des idéals afin de pouvoir comprendre le mouvement de la vie. Les idéals sont des entraves, des obstacles. Au lieu de simplement accepter ce que je dis, et par conséquent de vous dire que vous ne devez pas avoir d'idéals, voyez par vous-mêmes s'ils n'obscurcissent pas votre compréhension. Lorsque l'esprit se libère des idées préconçues, des explications et des définitions, il devient capable d'affronter la cause de sa propre souffrance, de sa propre ignorance et de son existence limitée. Donc l'esprit doit se préoccuper de la souffrance, et non de ce qu'il peut retirer de la vie. La simple poursuite d'idéals, le violent désir du bonheur, la recherche de la vérité, de Dieu, tout cela indique que l'on fuit le mouvement de la vie. Ne vous occupez pas de ce qu'est la raison de vivre, mais devenez conscients de la cause de la souffrance et percevez-la. Dans la dissolution de cette cause se trouve la compréhension de ce qui est.

QUESTION : Voulez-vous, je vous prie, expliquer ce que vous voulez dire lorsque vous déclarez que même faire des comptes peut être une action créatrice? La plupart d'entre nous pensent que seul un travail constructif peut être créateur.

KRISHNAMURTI : N'est-ce pas votre attitude envers le travail qui compte, que ce soit la comptabilité ou le travail du sol, que vous écriviez des livres ou que vous peigniez des tableaux? Pour un homme paresseux que son travail n'intéresse pas, tout devient stérile. Pourquoi demander ce qui est un travail créateur et ce qui ne l'est pas, et si peindre un tableau est plus une création que taper à la machine? S'accomplir

c'est être intelligent ; et pour éveiller l'intelligence il faut un effort bien orienté. Cet effort ne doit pas être artificiel ; la vie ne doit pas être divisée en travail et en réalisation intérieure. Le travail et la vie intérieure doivent être unis. La joie même de l'effort bien orienté ouvre la porte de l'intelligence. La perception du processus du moi est le commencement de l'épanouissement.

Ojai, le 17 mai 1936

## **Ojai, Californie**

### **8ème Causerie**

### **le 24 mai 1936**

**QUESTION :** Pouvons-nous empêcher la guerre en priant pour la paix?

**KRISHNAMURTI :** Je ne crois pas que la guerre puisse être arrêtée par des prières. Est-ce que prier pour la paix n'est pas simplement une forme particulière de se soulager émotionnellement? Nous nous croyons incapables d'empêcher la guerre, et alors nous trouvons dans la prière un soulagement à cette horreur. Croyez-vous qu'en simplement priant pour la paix vous arrêterez la violence dans ce monde? La prière devient une simple fuite hors du réel. Cet état émotionnel qui se traduit par des prières peut aussi être travaillé par des propagandistes pour la haine et la guerre. De même qu'on prie ardemment pour la paix, on se persuade avec autant d'enthousiasme des beautés du nationalisme et de la nécessité de la guerre. Prier pour la paix est complètement inutile. Les causes de la guerre sont fabriquées par l'homme, et cela n'a aucune valeur de s'adresser à quelque force extérieure pour la paix. La guerre existe pour des raisons psychologiques et économiques. Tant que ces causes ne seront pas radicalement modifiées, la guerre existera, et prier pour la paix n'a aucune valeur.

**QUESTION :** Comment puis-je vivre simplement et pleinement si je dois m'analyser et faire un effort conscient pour penser profondément?

**KRISHNAMURTI :** Vivre simplement est l'art le plus grand. C'est extrêmement difficile, car cela exige une profonde intelligence et non pas une compréhension superficielle de la vie. Pour vivre intelligemment et simplement, on doit être libre de toutes ces restrictions, résistances, limitations, que chaque individu a développées pour sa propre protection et qui font obstacle à ses vrais rapports avec la société. Parce qu'il est enfermé dans ces restrictions, dans ces murs d'ignorance, il ne peut y avoir pour lui de vraie simplicité. Pour mettre en œuvre une vie intelligente, donc simple, on doit démolir ces résistances et ces limitations. Le processus de dissolution implique beaucoup de réflexion, d'activité et d'effort. Un homme qui a des préjugés, qui est nationaliste, qui est enchaîné par l'autorité des traditions ou de certaines idées, et dans le cœur duquel existe la peur, ne peut certainement pas vivre simplement. Un homme ambitieux, étroit, qui honore le succès, ne peut pas vivre intelligemment. Une telle personne n'est pas capable de profonde spontanéité. La spontanéité n'est pas une simple réaction superficielle ; c'est une réalisation profonde, une intelligente simplicité d'action.

La plupart d'entre nous ont en eux des murs de résistance pour se protéger contre le mouvement de la vie ; nous sommes conscients de certains d'entre eux seulement. Nous croyons qu'il nous est possible de vivre avec simplicité en nous bornant à éviter ou à négliger ceux des murs que nous n'avons pas découverts ; ou nous croyons pouvoir vivre avec plénitude en entraînant nos esprits selon certaines conventions. Ce n'est pas être simple que vivre seul, loin de toute société, ou posséder peu, ou s'ajuster à des principes particuliers. Ce ne sont là que des évasions. La vraie simplicité de l'intelligence, c'est-à-dire le profond ajustement au mouvement de la vie, ne se produit que lorsque – par une vigilance compréhensive et un effort bien orienté – nous commençons à user et à détruire les nombreuses couches de résistances autoprotectrices. Alors seulement il y a une possibilité de vivre spontanément et intelligemment.

QUESTION : Quel est votre idéal d'ambition? Est-ce l'inflation du moi? L'ambition n'est-elle pas nécessaire pour agir et pour réussir?

KRISHNAMURTI : Ambition n'est pas accomplissement. L'ambition est l'inflation du moi. En elle est l'idée de réussite personnelle, toujours en opposition avec l'idée de la réussite d'un autre ; en elle est l'admiration du succès, la concurrence cruelle, l'exploitation d'un autre. Dans le sillage de l'ambition se trouvent constamment l'insatisfaction, la destruction, le vide ; car au moment même du succès il y a un dessèchement, donc une impulsion nouvelle vers d'autres réussites. Lorsque vous comprenez profondément que l'ambition porte en elle ces luttes et ces combats continuels, vous réalisez ce qu'est l'accomplissement: c'est l'expression fondamentale, de ce qui est vrai. Mais il arrive souvent qu'on prenne une réaction superficielle pour cet épanouissement. Cet épanouissement n'est pas pour une minorité, bien qu'il exige une profonde intelligence. L'ambition comporte un but, donc l'effort en vue de l'atteindre, mais l'épanouissement est le processus intelligent de l'être qui parvient à sa plénitude. La compréhension implique un continuel ajustement et la rééducation de tout notre être social. L'ambition comporte la recherche de récompenses accordées par des gouvernements, des églises ou la société, ou le désir de récompenses pour la vertu avec leurs consolations. Dans la plénitude l'idée de récompense et de châtiment a complètement disparu, car toute peur a entièrement cessé.

Expérimentez ce que je vous dis là, et voyez par vous-mêmes. Votre vie actuelle est tissée d'ambition, non d'épanouissement. Vous essayez de devenir quelque chose au lieu d'être conscient des limitations qui empêchent la vraie plénitude. L'ambition recèle une grande frustration, mais dans la plénitude il y a de la félicité.

QUESTION : J'appartiens à une société religieuse, et je veux m'en retirer, mais j'ai été averti par un de ses chef à que si je démissionnais le Maître ne m'aiderait plus. Croyez-vous vraiment qu'il me ferait cela?

KRISHNAMURTI : Vous savez, cela c'est le fouet de la peur qu'emploient toutes les sociétés religieuses pour dominer l'homme. Elles promettent d'abord une récompense, ici ou au ciel, et lorsque l'individu commence à comprendre la bêtise de l'idée de récompense et de châtiment, il est menacé, grossièrement ou subtilement. Parce que vous avez soif de bonheur, de sécurité, et de ce qu'on appelle la vérité – et ceci est au contraire une fuite hors de la réalité – vous devenez un jouet entre les mains d'exploiteurs. Les églises et d'autres corps religieux ont, à travers les âges, menacé l'homme pour l'indépendance de sa pensée et de sa maturation. Ce n'est pas principalement la faute des exploiters. Les organisations et leurs chefs sont créés par les disciples, et tant que vous désirez ces secours mystérieux, tant que votre effort de vivre avec équité, tant que votre richesse intérieure dépendront de l'autorité, ces formes de menaces, et d'autres, seront employées et vous serez exploités.

Je vois que quelques personnes rient facilement à cette question, mais je crains qu'elles soient, elles aussi, engagées dans ce processus de récompenses et de châtiments. Elles peuvent n'appartenir à aucune société religieuse, mais peut-être cherchent-elles leurs récompenses auprès de gouvernements, ou chez leurs voisins, ou dans le cercle immédiat de leurs amis et parents. Ainsi, par leur avidité, subtilement ou inconsciemment, elles engendrent la peur et les illusions qui créent une voie facile à l'exploitation.

Vous savez, cette idée de suivre un Maître est absolument erronée et totalement inintelligente. J'ai récemment et très souvent expliqué la folie de cette idée qu'on a de se faire guider, de vénérer l'autorité, mais il semble que la personne qui me pose cette question, ainsi que d'autres personnes, ne comprennent pas sa signification profonde. Si ces personnes essayaient d'examiner sans préjugés cette conception, elles verraient tout le mal qu'elle comporte. Seul le discernement peut les libérer de l'escla-



vage de leur pensée habituelle. Les églises et les corps religieux offrent du romantisme et des évasions, et vous êtes pris par cela. Mais lorsque vous découvrez que cela n'a absolument aucune valeur, vous vous apercevez que vous vous êtes engagés financièrement et psychologiquement, et alors, au lieu d'abandonner ces absurdités, vous essayez de trouver des excuses à vos croyances et à vos engagements. Ainsi vous encouragez et entretenez tout un système d'exploitation, avec ses cruelles stupidités. A moins que vous ne compreniez foncièrement que personne ne peut vous libérer de votre propre ignorance et des activités qu'elle entretient, vous serez empêtrés dans ces organisations, et la peur continuera, avec ses nombreuses illusions et douleurs. Où est la peur existent aussi les formes subtiles et grossières de l'exploitation et de la souffrance.

QUESTION : Beaucoup de vos interprètes et de personnes qui ont joué un rôle dans votre jeunesse créent une confusion dans nos esprits en disant que vous avez un but qu'ils connaissent bien mais que vous n'avez pas divulgué au public. Ces individus prétendent savoir des choses spéciales en ce qui concerne vous, vos idées et votre travail. J'ai parfois l'impression, par ce qu'ils disent, qu'ils sont en réalité hostiles à vous et à vos idées, bien qu'ils professent une chaude amitié à votre égard. Me trompé-je en cela, ou vous exploitent-ils pour justifier leur propre action et les organisations auxquelles ils appartiennent?

KRISHNAMURTI : Pourquoi ces interprètes existent-ils? Qu'y a-t-il de si difficile dans ce que je dis que vous ne le puissiez comprendre tout seuls? Vous vous tournez vers des interprètes et des commentateurs parce que vous ne voulez pas penser pleinement, profondément. Et comme vous comptez sur d'autres pour vous tirer de vos difficultés, de votre confusion, vous êtes forcés de créer des autorités, des interprètes, qui ne font que troubler encore votre pensée. Et alors, plongés dans l'incertitude, vous me posez cette question. C'est vous-mêmes qui créez ces interprètes, et qui permettez ces confusions.

En ce qui concerne mes anciens associés, j'ai bien l'impression qu'eux et moi nous nous sommes quittés depuis longtemps. J'ai quelques amis immédiats qui travaillent avec moi et qui m'aident, mais les associés de ma jeunesse, comme ils s'intitulent eux-mêmes, sont du passé. Une amitié et une coopération profondes ne peuvent exister que lorsqu'il y a compréhension. Comment peut-il y avoir une vraie coopération et une action amicale entre un homme qui croit que l'autorité est nécessaire et un homme qui la croit pernicieuse? Comment peut-il y avoir camaraderie entre un homme qui croit que l'exploitation fait partie de la nature humaine et un autre qui affirme qu'elle est laide et cruelle ; entre un homme qui est limité par des croyances, des théories et des dogmes, et un homme qui perçoit leur caractère-fallacieux? Comment peut-il y avoir une action menée en commun par un homme qui crée et encourage la névropathie et un homme qui essaye d'en détruire la cause?

Je n'ai pas d'enseignement privé ; je n'ai pas de cours privé. Ce que je dis ici en public, je le répète dans mes conversations et interviews avec les personnes isolées. Mais ces gens qui se nomment eux-mêmes mes associés et mes interprètes mènent l'eau à leurs propres moulins, et vous aimez passer sous leurs meules. Vous pouvez rire, pourtant c'est exactement ce qui se passe. Vous m'écoutez, puis vous retournez chez vos chefs pour qu'ils vous interprètent ce que j'ai dit. Vous ne tenez pas compte de ce que je dis en vue d'y penser ensuite profondément: pourtant si vous y pensiez par vous-mêmes ce serait plus direct et plus clair. Mais si vous commenciez à y penser par vous-mêmes clairement et directement, l'action devrait s'ensuivre ; et pour éviter une action décisive, vous vous tournez vers vos chefs, qui vous aident à ne pas agir. Donc, par votre propre désir, et du fait que vous n'agissez pas clairement, vous

conservez ces interprètes avec leurs situations, leur autorité et leurs systèmes d'exploitation.

Ce qui importe profondément, c'est que vous vous libériez des croyances, des dogmes et des limitations, de façon que vous puissiez vivre sans conflits avec d'autres individus, avec la société. Les vrais rapports humains, la vraie morale, ne sont possibles que lorsque les barrières et les résistances sont entièrement dissoutes.

QUESTION : Si le processus entier de la vie est une énergie agissante en soi, ainsi que je le comprends par vos précédentes causeries, cette énergie, en la jugeant par ses créations, doit être supra-intelligente, bien au delà de la compréhension humaine. Quel rôle, donc, l'intellect humain joue-t-il dans le processus de la vie? Ne vaudrait-il pas mieux laisser cette énergie créatrice opérer en nous et à travers nous, et ne pas la déranger par notre intellect humain? En d'autres mots, a lâchez tout, laissez faire Dieu », comme le dit « Father Divine » (Father Divine est un Nègre qui, aux États-Unis, a créé une secte religieuse. Il déclare être, lui, Dieu le Père en personne. (N.D.T.).

KRISHNAMURTI : Je crains que la personne qui a posé cette question n'ait pas compris ce que j'ai dit. J'ai dit qu'il y a une énergie, une force unique à chaque individu. Je ne l'ai pas qualifiée ; je n'ai pas dit qu'elle est supra-intelligente ni divine. J'ai dit que, par l'action de son propre développement, elle crée sa propre substance. Par sa propre ignorance elle crée pour elle-même sa limitation et sa douleur. Il n'est pas question de laisser agir quelque chose de supra-intelligent à travers sa création, l'individu. Il n'y a de conscience qu'en tant qu'individu, et la conscience est créée par la friction entre l'ignorance, l'avidité et l'objet de son désir. Lorsque vous considérez cela, vous voyez que vous êtes entièrement responsable de vos pensées et de vos actions, et qu'il n'y a pas quelque autre chose qui agit à travers nous. Si vous vous considérez, ainsi que d'autres humains, comme de simples instruments entre les mains de forces et d'énergies que vous ignorez, je crains que vous ne deveniez le jouet d'illusions, de déceptions, de la confusion et de la douleur. Comment une force ou une intelligence supérieure pourrait-elle agir à travers un homme dont l'esprit-cœur est limité, déformé?

Vous savez, cette idée est une des plus fallacieuses que nous ayons créées en vue de ne pas creuser en nous pour découvrir notre propre être. Nous connaître demande une pensée et un effort constants, mais peu d'entre nous désirent ardemment voir clair, alors nous essayons vainement de nous transformer en instruments pouvant servir à une intelligence suprême, à un Dieu. Cette conception, sous diverses formes, existe dans le monde entier. Si vous y pensiez réellement et profondément, vous verriez que si elle était vraie, le monde ne serait pas dans cette inintelligente et chaotique condition de haine et de misère. Nous avons créé cette confusion et cette douleur par l'ignorance de nous-mêmes, par l'avidité et par les résistances de nos protections ; et nous seuls pouvons briser ces limitations et ces barrières qui causent la misère, la haine, et le manque d'ajustement à l'action de la vie.

Comme c'est ma dernière causerie ici, je voudrais donner un bref résumé de ce que j'ai exposé pendant ces quelques dernières semaines. Ceux d'entre vous qui sont vraiment intéressés peuvent faire l'expérience de ce que je dis et se donner à eux-mêmes la preuve de sa vérité, de façon à ne plus suivre ni des personnes, ni des dogmes, ni des explications, ni des théories. De la vraie perception naîtront la compréhension et la félicité.

Des idées et des théories contradictoires, des confusions sont créées par les continues assertions des chefs, au sujet de ce qui est et de ce qui n'est pas. Les uns disent qu'il y a un Dieu, d'autres disent que non ; les uns affirment que l'individu vit après la mort ; les spirites prétendent avoir prouvé qu'il y a continuation de la pensée individuelle ; d'autres disent qu'il n'y a qu'annihilation. Les uns croient en la réincarnation,

d'autres la nient. On empile une théorie sur l'autre, une incertitude sur l'autre, une assertion sur l'autre. Le résultat de tout cela est que l'on est tout à fait incertain ; ou bien on est si barricadé de tous côtés, si enfermé par des concepts particuliers et des formes de croyances, que l'on refuse de prendre en considération ce qui est réellement vrai.

Vous êtes dans l'incertitude et la confusion, ou certains dans votre croyance, dans votre forme particulière de pensée. Pour un homme vraiment incertain, il y a de l'espoir ; mais pour celui qui s'est retranché dans une croyance, qu'il appelle intuition, il y a très peu d'espoir, car il a poussé la porte sur l'incertitude et le doute, et il se repose et se console dans la sécurité.

La plupart d'entre vous qui venez ici êtes, je crois, dans l'incertitude et la confusion, et désirez par conséquent comprendre le réel, la vérité. L'incertitude engendre la peur, et celle-ci la dépression et l'angoisse. Alors, consciemment ou inconsciemment, on commence à s'évader de ces peurs et de leurs conséquences. Observez vos propres pensées, et vous percevrez le déroulement de ce processus. Vous désirez avidement avoir une certitude quant au but de la vie, l'au-delà, Dieu ; commencez à être conscients de vos désirs, et cette enquête engendrera le doute, l'incertitude. Alors cette incertitude même, ce doute, créeront autour de vous et en vous la peur, la solitude, le vide.

C'est un état d'esprit dans lequel il est nécessaire de se trouver, car on accepte alors d'affronter et de comprendre l'actuel. Mais la souffrance impliquée dans ce processus est si grande que l'esprit, cherchant à s'abriter, se crée ce qu'il appelle des intuitions, des concepts, des croyances auxquels il s'accroche désespérément en espérant y trouver la certitude. Cette façon de fuir l'actuel, l'incertitude, doit conduire à l'illusion, à un état anormal de névrose et de déséquilibre. Mais même lorsque vous acceptez ces intuitions, ces croyances, et que vous vous y abritez, vous verrez, en vous examinant profondément, que la peur et l'incertitude demeurent.

Cet état vital d'incertitude, lorsqu'on n'a point le désir de s'en évader, est le commencement de toute vraie recherche du réel. En fait, que cherchez-vous ? Il n'y a à chercher vraiment qu'un état de compréhension, une perception directe de ce qui est, de l'actuel ; car la compréhension n'est pas une fin, un objectif à atteindre. La perception du processus du moi tel qu'il est, de sa naissance et de sa vraie dissolution, est le commencement et la fin de toute recherche.

Pour comprendre ce qui est, on doit commencer par soi-même. Le monde est une série de processus différents et indéfinis, qui ne peuvent être pleinement compris, car chaque force est unique à elle-même, et ne peut être véritablement perceptible dans sa totalité. Tout le processus de la vie, de l'existence dans le monde, se compose entièrement de forces uniques, et on ne peut le comprendre que par ce processus qui est centré dans l'individu en tant que conscience. Vous pouvez superficiellement vous rendre compte de la signification d'autres processus, mais pour appréhender la vie pleinement, vous devez comprendre ce processus tel qu'il agit en vous en tant que conscience. Si chaque personne comprenait profondément et pleinement ce processus en tant que conscience, elle ne se battrait plus pour se sauvegarder elle-même, elle ne vivrait plus pour elle-même, elle ne se préoccuperait pas d'elle-même. Mais en ce moment chacun est préoccupé de soi, se bat pour soi, agit antisocialement, parce qu'il ne se comprend pas pleinement. Or ce n'est que par la compréhension de notre propre et unique force en tant que conscience que nous avons la possibilité de comprendre le tout. En percevant complètement le processus du moi, on cesse d'être une victime qui se débat seule dans le vide.

Cette force est unique, et dans son autodéveloppement elle devient la conscience, d'où surgit l'individualité. Je vous en prie, n'apprenez pas cette phrase par cœur, mais

pensez-y, et vous verrez que cette force est unique pour chacun et que dans son développement auto-agissant elle devient conscience. Cette conscience, qu'est-elle? On ne peut la localiser, comme on ne peut la diviser en un haut et un bas. La conscience est composée de nombreuses couches de mémoires, d'ignorances, de limitations, de tendances, d'avidités. Elle est aussi le discernement: elle a le pouvoir de comprendre les valeurs ultimes. Elle est ce que nous appelons l'individualité. Ne demandez pas: « n'y a-t-il rien au delà? » Vous le verrez lorsque ce processus du moi parviendra à une fin. Ce qui est important, c'est de se connaître, et non ce qui peut exister au delà de soi-même. Lorsque vous demandez: « y a-t-il quelque chose au delà de ce moi? », vous ne faites que chercher la récompense de vos efforts, un quelque chose à quoi vous accrocher dans votre désespoir, votre incertitude, votre peur.

L'action est ce frottement, cette tension, entre l'ignorance, l'avidité et l'objet du désir. Cette action s'entretient elle-même, ce qui donne une continuité au processus du moi. Ainsi l'ignorance, par ses activités qui s'entretiennent elles-mêmes, se perpétue comme conscience, comme processus du moi. Ces limitations, qui s'engendrent elles-mêmes, empêchent tous vrais rapports avec d'autres individus, avec la société. Ces limitations isolent, ce qui fait constamment surgir la peur. Cette ignorance vis-à-vis de soi-même crée indéfiniment la peur, avec ses nombreuses illusions. De là, la recherche de l'union avec une intelligence surhumaine, avec Dieu, etc. Cet isolement donne lieu à la poursuite de systèmes, à des méthodes de conduite, à des disciplines.

Dans la dissolution de ces limitations vous commencez à comprendre que l'ignorance n'a pas de commencement, qu'elle se maintient en existence par ses propres activités, et que ce processus peut parvenir à une fin par un effort bien orienté et par la compréhension. Vous pouvez vous rendre compte de cela en l'expérimentant, et discerner par vous-mêmes le processus sans commencement de l'ignorance, et sa fin. Si l'esprit-cœur est entravé par un préjugé quelconque, sa propre action doit créer de nouvelles limitations et amener plus de douleur et de confusion. Ainsi il perpétue sa propre ignorance, ses propres douleurs.

Si, par l'expérience, vous devenez pleinement conscients de cette réalité, vous comprenez ce qu'est le moi, et par un effort bien dirigé ce moi peut être amené à une fin. Cet effort est une lucidité vigilante, en laquelle il n'y a ni choix à faire, ni conflit entre opposés, ni une partie de la conscience dominant une autre, ni un préjugé dominant l'autre. Ceci exige une pensée tenace, qui libérera l'esprit de ses peurs et de ses limitations. Alors seulement existera le permanent, le réel.

Ojai, le 24 mai 1936

## **New York City, NY**

### **1ère Causerie**

### **le 1er juin 1936**

Dans le monde, aujourd'hui, il y a ceux qui affirment que l'individu n'est qu'une entité sociale, qu'il n'est que le produit du milieu et de ses conflits ; et d'autres déclarent que l'homme est divin ; cette dernière idée est exprimée et interprétée de façons différentes dans les diverses religions.

L'idée que l'homme est une entité sociale comporte de nombreuses implications qui semblent logiques. Si vous acceptez pleinement l'idée que l'homme est essentiellement une entité sociale, vous serez en faveur de l'enrégimentation de la pensée et de l'expression, dans tous les domaines de la vie. Si vous affirmez que l'homme n'est que le résultat du milieu, le système devient naturellement suprêmement important et l'on doit y porter tous les efforts, car les formes dans lesquelles l'homme doit être moulé acquièrent une grande valeur. On établit alors une discipline, une coercition, et finalement, assumant l'aspect d'un gouvernement, la société, ou certains groupes, ou certaines idéologies, imposent leur suprême autorité. Selon cette conception, la morale sociale n'est là que par commodité, et notre existence n'est qu'une brève durée suivie d'anéantissement.

Je n'ai pas besoin d'entrer dans tout ce qu'implique la conception selon laquelle l'homme n'est qu'une simple entité sociale. Si la question vous intéresse, vous pouvez comprendre par vous-même sa signification, et si vous acceptez l'idée que l'individualité n'est que le produit du milieu, vos conceptions morales, sociales et religieuses doivent nécessairement subir un changement complet.

Si, toutefois, vous acceptez l'idée religieuse d'un pouvoir invisible et divin, maître de votre destinée, qui de ce fait exige l'obéissance, le respect et l'adoration, vous devez aussi comprendre les implications de cette conception. De la profonde acceptation de cette puissance divine il doit résulter une complète réorganisation sociale et morale. Cette acceptation est basée sur la foi, qui doit nécessairement engendrer la peur, bien que vous recouvriez cette peur en affirmant qu'elle est amour. Vous acceptez cette idée religieuse car elle contient la promesse d'une immortalité personnelle. Sa morale est subtilement basée sur la perpétuation de soi, sur la récompense et le châtiment. Dans cette conception il y a aussi une idée d'accomplissement, de poursuite égoïste et de réussite. Et, si vous l'acceptez, il vous faut chercher des guides, des maîtres, des sentiers, des disciplines, et perpétuer les nombreuses et subtiles formes de l'autorité.

Il y a ces deux catégories de pensée, et elles doivent inévitablement entrer en conflit. Donc chacun de nous doit découvrir par lui-même si l'une de ces deux conceptions apparemment contradictoires de l'homme est vraie ; si l'homme est simplement le résultat d'influences du milieu et de l'hérédité, qui développent certaines particularités et certains caractères ; ou s'il existe quelque puissance invisible qui guide, qui contrôle, qui commande la destinée de l'homme et son accomplissement. Ou vous acceptez simultanément ces deux conceptions bien qu'elles s'opposent diamétralement, ou vous devez choisir entre la mise au pas de la pensée et de l'expression de l'individu, et la conception religieuse selon laquelle une intelligence invisible crée, guide et façonne l'avenir de l'homme et son bonheur, idée qui est basée sur la foi et sur la soif de se perpétuer, ce qui empêche tout vrai discernement. Ou encore vous

êtes indifférent à toute la question, et votre indifférence n'est que l'indication d'un manque de réflexion, elle n'est qu'un préjugé qui empêche la vraie compréhension.

Le choix est basé sur des inclinations et des répulsions, sur des préjugés et des tendances, et perd par conséquent toute validité. Au lieu d'appartenir à l'un de ces deux groupes, ou d'être obligé de choisir, je dis qu'il y a une façon différente d'aborder la compréhension de l'individu, de l'homme. Cette approche se fait par le discernement direct, par l'épreuve de l'action, sans que l'on soit obligé de violer le bon sens de l'intelligence.

Comment allez-vous découvrir, en tant qu'individu, si l'homme est une étincelle divine en limitation, ou un simple jouet d'événements sociaux? Ce problème perd son caractère purement intellectuel et devient terriblement vital lorsque vous l'éprouvez au feu de l'action. Comment doit-on agir? Comment doit-on vivre?

Si vous acceptez l'idée que vous n'êtes qu'une entité sociale, l'action devient apparemment simple: vous êtes entraînés par l'éducation, par une contrainte subtile, et par l'instillation constante de certaines idées, à vous conformer à certains modèles de conduite, de comportement social. D'un autre côté, si vous acceptiez réellement la conception religieuse d'une puissance invisible qui contrôle et guide votre vie, votre action aurait une signification totalement différente de celle qu'elle a actuellement. Vous entretiendriez avec les autres individus, avec la société, des rapports différents – ces rapports étant la morale – qui impliqueraient la cessation des guerres, des distinctions de classes, de l'exploitation.

Mais comme ces vrais rapports sociaux n'existent pas dans le monde, il est évident que vous êtes dans l'incertitude absolue au sujet de la signification réelle de l'individu et de l'action. Car, si vous acceptiez vraiment l'idée religieuse d'une entité suprême qui vous guide, peut-être votre action morale et sociale serait-elle saine, équilibrée et intelligente; mais comme elle ne l'est pas, il est évident que vous n'acceptez pas cette idée, bien que vous professiez de l'accepter. D'où les nombreuses Églises avec leurs formes variées d'exploitation. Si vous affirmez que vous n'êtes qu'une entité sociale, alors de même il faut un changement complet dans votre attitude et dans votre action. Et ce changement n'a pas eu lieu. Tout ceci indique que vous êtes dans un état de léthargie et que vous ne faites que poursuivre vos propres penchants.

Être complètement et vitalement dans l'incertitude est essentiel en vue de comprendre le processus de l'individualité, en vue de découvrir ce qui est permanent, ce qui est vrai. Il vous faut découvrir par vous-même si vous êtes dans cet état de complète incertitude, n'acceptant ni l'individu en tant qu'entité sociale, avec tout ce que cela implique, ni la suprématie de la personnalité guidée, avec toutes les implications de cette idée. Alors seulement y aurait-il une possibilité de vrai discernement et de compréhension.

Si vous êtes dans cet état, ainsi que doivent l'être la plupart des gens qui pensent, si vous n'adhérez à aucun dogme, à aucune croyance, à aucun idéal, vous verrez que pour comprendre ce qui est il faut savoir ce que l'on est. Vous ne pouvez comprendre aucun autre processus (le monde en tant que société est une série de processus en voie de naître, de devenir) que celui qui est centré dans l'individu comme conscience. Si vous pouvez comprendre le processus de la conscience, de l'individualité, alors seulement aurez-vous la possibilité de comprendre le monde et ses événements. La réalité ne peut être discernée qu'en connaissant et en comprenant le processus transitoire du moi. Si je parviens à me comprendre moi-même, à comprendre ce que je suis, comment je suis entré en existence, si le moi est une entité en lui-même et quelle est la nature de son existence, alors il y aura une possibilité de comprendre le réel, la vérité.

J'expliquerai le processus du moi, de l'individualité. Il y a de l'énergie qui est unique à chaque individu, et qui est sans commencement. Cette énergie (je vous prie de ne lui attribuer aucune divinité et de ne lui donner aucune qualité particulière), dans son processus de développement autoactif, crée sa propre substance, ou matière, qui est sensation, discernement et conscience; je parle de l'abstrait en tant que conscience: l'actuel est action. Naturellement, une division aussi absolue n'existe pas. L'action procède de l'ignorance, et celle-ci existe où existent des préjugés, des tendances, de l'avidité, qui ne peuvent qu'engendrer de la douleur. Alors l'existence devient un conflit, une friction. La conscience est à la fois discernement et action. Par l'interaction constante de ces avidités, de ces préjugés, de ces tendances, et des limitations que crée cette action, surgit un frottement, qui est le processus du moi.

Si vous l'examinez profondément, vous verrez que l'individualité n'est qu'une série de limitations, d'actions accumulatives, d'entraves, qui confèrent à la conscience l'identité appelée moi. Le moi n'est qu'une série de mémoires, de tendances, engendrées par l'avidité, et l'action est ce frottement entre l'avidité et son objet. Si l'action est le résultat de préjugés, de la peur, de quelque croyance, elle engendre une nouvelle limitation. Si vous avez été élevé dans une croyance religieuse particulière, ou si vous avez développé une tendance particulière, ceci doit créer une résistance au mouvement de la vie. Ces résistances, ces murs égocentriques d'auto-protection et de sécurité, engendrent le processus du moi, qui se perpétue par ses propres activités.

Pour vous comprendre, il vous faut devenir conscient de ce processus de construction du moi. Vous verrez alors que ce processus n'a pas de commencement, et que pourtant, par une observation constamment lucide, et par un effort bien dirigé il peut être amené à une fin. L'art de vivre consiste à amener ce processus du moi à une fin. C'est un art qui exige un grand discernement et un effort bien orienté. Nous ne pouvons comprendre aucun autre processus que celui-là, qui est la conscience et dont dépend l'individualité. Par un effort judicieux on discerne la façon dont vient en existence ce processus du moi, et on l'amène à une fin. Alors commence la félicité de la réalité, la beauté de la vie en tant que mouvement éternel.

Ce que je dis là, vous pouvez vous le prouver à vous-même, cela n'exige aucune foi, cela ne dépend d'aucun système de pensée, d'aucune croyance. Mais cela exige une lucidité intégrale et un effort bien dirigé, qui dissoudront les illusions et les limitations que nous sommes créées, et qui feront ainsi surgir la félicité du réel.

**QUESTION :** Un sincère désir de répandre le bonheur autour de moi, et d'aider à faire de ce monde un lieu où chacun puisse vivre plus noblement, me guide dans la vie et me dicte mes actions. Cette attitude me fait employer la fortune et le prestige que je possède, non pour me glorifier, mais comme un dépôt sacré, et c'est une incitation à vivre. Qu'y a-t-il de foncièrement faux dans cette attitude, et suis-je coupable d'exploiter mes amis et les hommes en général?

**KRISHNAMURTI :** Que vous exploitiez ou non dépend de ce que vous entendez par aider et par répandre le bonheur. Vous pouvez aider quelqu'un de façon à le rendre esclave, ou vous pouvez l'aider à se comprendre lui-même, donc à vivre plus pleinement. Vous pouvez répandre le bonheur en encourageant une illusion, en donnant une consolation et une sécurité superficielles, qui donnent l'apparence d'être durables. Mais vous pouvez aussi aider quelqu'un à discerner les nombreuses illusions dans lesquelles il est pris. Si vous êtes capable de faire cela, vous n'exploitez pas. Mais pour ne pas exploiter, vous devez être vous-même libre de ces illusions et de ces consolations dans lesquelles vous êtes retenus, vous ou d'autres. Vous devez discerner vos propres limitations avant de pouvoir réellement aider les autres. Beaucoup de personnes, à travers le monde, désirent sincèrement aider les autres, mais ce secours consiste généralement dans le fait de convertir les autres à leur croyance particulière,

à leur système, à leur religion. Ce n'est là qu'une substitution d'une prison par une autre. Ce remplacement n'engendre pas la compréhension, mais ne fait que créer une plus grande confusion. Dans la profonde compréhension de soi-même réside la félicité pour laquelle chaque individu lutte et s'acharne.

QUESTION : Ne croyez-vous pas qu'il est nécessaire de passer par l'expérience de l'exploitation afin d'apprendre à ne pas exploiter, de l'acquisition afin de ne plus désirer acquérir, et ainsi de suite?

KRISHNAMURTI : C'est une idée très réconfortante qu'il vous faut d'abord posséder, et ensuite apprendre à ne pas acquérir!

L'acquisition est une forme de plaisir, et au cours de ce processus, c'est-à-dire pendant que l'on acquiert, que l'on accumule, vient la souffrance, et afin de l'éviter vous commencez à vous dire: « je ne dois pas acquérir ». Ne pas acquérir devient une nouvelle vertu, un nouveau plaisir. Mais si vous examinez le désir qui vous pousse à ne pas acquérir, vous verrez qu'il est basé sur un désir plus profond de vous protéger contre la souffrance. C'est donc en réalité le plaisir que vous cherchez, aussi bien dans l'acquisition que dans la non-acquisition. Essentiellement, l'acquisition et la non-acquisition sont identiques, car elles surgissent toutes deux du désir de ne pas être mêlé à la douleur. Développer une qualité particulière ne fait que créer un mur d'auto-protection, de résistance contre le mouvement de la vie. Dans cette résistance, à l'intérieur de cette prison d'auto-protection, réside la douleur, la confusion.

Mais il y a une façon différente d'envisager ce problème des opposés. C'est de discerner directement, de percevoir intégralement que toutes les tendances et vertus contiennent en elles-mêmes leurs propres opposés, et que cultiver un opposé n'est qu'une façon de fuir l'actuel.

Serait-il vrai de dire qu'il faut haïr afin d'aimer? Ceci ne se produit jamais en fait. Vous aimez, et parce que dans votre amour il y a un sens de possession, surgissent la frustration, la jalousie et la peur. Ce processus éveille la haine. Alors commence le conflit des opposés. Si le sens d'acquisition est en lui-même laid et mauvais, pourquoi cultivez-vous son contraire? Parce que, sans vous rendre compte qu'il est vraiment laid et mauvais, vous voulez simplement éviter la douleur qu'il comporte. Tous les opposés doivent engendrer des conflits, car ils sont essentiellement inintelligents. Un homme qui a peur cultive la bravoure. En réalité il ne fait que fuir la peur. Mais s'il discerne la cause de la peur, celle-ci cessera tout naturellement. Pourquoi n'est-il pas capable d'un discernement direct? Parce que, s'il y a perception directe, il y a forcément action; et en vue d'éviter l'action on cultive des opposés, en instituant ainsi une série de subtiles évasions.

QUESTION : En tant qu'entités sociales – travailleurs, électeurs, gouvernants – nous avons différentes responsabilités. En ce moment, la base de la plupart de ces activités est l'existence des classes sociales, qui a engendré la conscience de classe. Si nous devons faire tomber ces barrières, qui sont la cause d'un tel chaos social et économique, nous devenons immédiatement antisociaux. Quelle contribution avez-vous à apporter en vue de la solution de ce problème mondial moderne?

KRISHNAMURTI : Croyez-vous réellement qu'il soit anti-social de rompre avec ce système d'exploitation, de consciences de classes, de concurrence? Sûrement pas. On a peur de créer un chaos – comme s'il n'existait pas déjà – en brisant avec ce système de division et d'exploitation ; mais si l'on se rend compte que l'exploitation est essentiellement inique, alors s'éveille la vraie intelligence qui seule peut créer l'ordre et le bien-être humains. Le système actuel est basé sur la sécurité individuelle, la sécurité et le confort qui sont impliqués dans l'immortalité et dans l'aisance économique. Sûrement, c'est cette façon de vivre dans l'acquisition qui est anti-sociale, et non le fait



de rompre avec une conception et un système essentiellement faux et stupides. Ce système crée un vaste chaos, une confusion, et engendre des guerres. En ce moment, nous sommes anti-sociaux par nos poursuites intéressées, que nous voulions acquérir Dieu ou la fortune. Puisque nous sommes empêtrés dans ce processus d'acquisition, que nous voulions la vertu ou la puissance, puisque nous sommes pris dans cette machine que nous avons créée, nous devons intelligemment rompre avec elle. Un tel acte d'intelligence n'est pas anti-social, c'est un acte de raison et d'équilibre.

QUESTION : Que faites-vous de l'opinion publique? La psychologie des masses n'est-elle pas importante pour les conducteurs d'hommes?

KRISHNAMURTI : L'opinion publique est en général façonnée par le point de vue particulier des chefs, et se laisser façonner par ce point de vue n'est certainement pas intelligent. Il n'y a là aucune spiritualité, si vous voulez employer ce mot. Considérez, par exemple, la guerre. On peut vouloir délibérément aller mourir pour une cause, mais qu'un groupe de gens ou une clique de chefs vous envoient tuer et vous faire tuer, voilà qui est tout à fait différent. On crée une psychologie d'émeute dont on se sert délibérément pour divers usages. En cela il n'y a pas d'intelligence.

QUESTION : Tout ce que je dégage de vos écrits et de vos discours est une insistance sur la nécessité de se mettre à nu, d'écarter toute consolation, toute satisfaction émotionnelle. Comme ceci ne me laisse pas plus heureux, mais en fait moins heureux qu'avant, pour moi votre enseignement ne m'apporte qu'une note destructive. Quel est son côté constructeur, s'il en a un?

KRISHNAMURTI : Qu'appellez-vous un secours constructeur? Celui qui consiste à vous dire quoi faire? A vous donner un système? A vous guider et diriger? A vous dire comment méditer et quelle sorte de discipline suivre? Tout cela construit-il réellement, ou détruit-il l'intelligence? Quel est le motif qui a dicté cette question? Si vous l'examinez, vous verrez qu'il est basé sur la peur, sur la peur de ne pas réaliser ce qu'on appelle le bonheur, la vérité ; c'est la peur et le manque de confiance au sujet de votre propre effort et de votre incertitude. Ce que vous appelleriez un enseignement positif serait totalement destructeur de l'intelligence, il vous empêcherait de penser et vous mécaniserait. Vous voulez qu'on vous dise quoi penser et comment agir ; mais un enseignement qui insiste sur le fait que par votre propre action ignorante – l'ignorance étant le manque de compréhension de soi-même – vous augmentez et perpétuez la limitation et la douleur, un tel enseignement vous l'appellez destructeur. Si vous comprenez réellement ce que je dis, vous verrez que ce n'est pas négatif. Au contraire, vous verrez que cela engendre une immense capacité de ne compter que sur soi, et que cela donne par conséquent le pouvoir de percevoir les choses directement.

QUESTION : Quel rapport y a-t-il entre la mémoire et la vie?

KRISHNAMURTI : La mémoire agit comme une résistance contre le mouvement de la vie. Elle n'est que les nombreuses couches superposées de nos réactions auto-protectrices envers la vie. Ainsi l'action, ou expérience, au lieu de libérer, crée de nouvelles limitations et douleurs. Ces mémoires avec leurs tendances et leurs avidités forment la conscience sur laquelle est basée l'individualité. De là surgissent la division, le conflit et la douleur. Le chaos, les conflits, la misère d'aujourd'hui ne pourront être compris et résolus que lorsque chaque individu percevra le processus de l'ignorance qu'il est en train d'engendrer par sa propre action. Pour engendrer l'ordre et le bien-être de l'homme, chacun, par son propre effort, doit discerner ce processus et l'amener à une fin. Ceci exige de l'agilité d'esprit et un effort bien orienté, non l'obéissance à un système particulier de pensée, ni la mise au pas de l'esprit et du cœur en vue de gagner cette réalité qui ne peut être décrite ni même conçue. Il n'y a de félicité dans la réalité que lorsqu'est dissoute la cause de la douleur.

New York City, le 1er juin 1936

## **New York City, NY**

### **2ème Causerie**

### **le 4 juin 1936**

Au milieu de grandes confusions et vicissitudes, nous sommes pris par la lutte pour le succès et la sécurité, et nous avons ainsi perdu le sentiment profond de la vie, la vraie sensibilité qui est l'essence de la compréhension. Nous admettons intellectuellement que l'exploitation, la cruauté, existent, mais il semble que nous n'ayons pas de cela une compréhension susceptible de nous pousser à une action, à un changement décisifs. Une action vraie et vitale ne peut surgir que d'une vue compréhensive, intelligente de la vie.

Il y a toutes les formes concevables d'exploitation dans les activités sociales, religieuses et créatrices de l'homme.

Nous voyons l'homme vivre de l'homme, obliger les autres à travailler pour son bénéfice individuel, acheter et vendre pour son profit, et chercher cruellement à établir sa propre sécurité. Il y a des distinctions de classes avec leurs antagonismes et leurs haines. Il y a des distinctions dans le travail. Une fonction est considérée supérieure, l'autre inférieure, tel type est méprisé, tel autre loué. C'est un système de concurrence et de cruelle élimination de ceux qui sont, peut-être, moins rusés, moins agressifs, et qui n'ont pas eu dans leur vie d'occasions heureuses.

Nous avons de l'orgueil racial et des préjugés nationaux qui souvent nous conduisent à la guerre avec toutes ses horreurs et ses cruautés. Et même les animaux n'échappent pas à la violence de l'homme.

Nous avons ensuite l'exploitation par les religions, avec leurs cruautés, la concurrence entre les confessions, leurs églises, leurs dieux, leurs temples. Chaque système de croyance et de foi affirme son droit divin, sa certitude de conduire l'homme vers ce qu'il y a de plus élevé, et l'individu perd la vraie expérience religieuse, celle qui n'est pas encombrée par des croyances et les dogmes des religions organisées. La superstition est systématisée au nom de la réalité, la peur est inculquée et maintenue par des assertions et des doctrines. Ainsi il y a une confusion de croyances et d'idéologies.

Et, dans le domaine du travail créateur, il y a un fossé immense entre l'expression créatrice et l'art de vivre. Dans ce travail créateur il y a de l'ambition personnelle, de la vanité, un esprit de compétition, qui produisent une réaction superficielle souvent confondue avec l'expression créatrice et l'épanouissement.

Dans cette civilisation, par un système que chacun a contribué à créer, nous sommes forcés, que nous le voulions ou non, à vivre sans nous réaliser profondément, et peu d'entre nous échappent à cette mutilation. Dans chaque perspective de la vie il y a confusion et misère, et chacun, en tant qu'entité sociale et religieuse, est empêtré dans cette machine d'exploitation et de cruauté. Les uns sont conscients de ce processus et de la douleur qu'il comporte, et bien qu'ils en reconnaissent la laideur, ils continuent dans leurs anciennes habitudes de pensée et d'émotion, en se disant qu'ils sont bien obligés de vivre dans ce monde. D'autres sont complètement inconscients de ce système de misère.

Lorsque vous commencez à examiner les différentes idées que l'on avance pour la solution de la misère humaine, vous voyez qu'elles se divisent en deux groupes: l'un

qui affirme la nécessité d'une complète réorganisation sociale de l'homme, de sorte que puissent cesser l'exploitation, le sens d'acquisition et les guerres; l'autre qui met toute l'importance sur les activités volitives de l'homme.

Insister sur l'une de ces deux idées est une erreur. Une réorganisation sociale est manifestement nécessaire. Mais si vous examinez avec un sens critique cette idée de réorganisation de l'homme et de son expression, vous verrez, si vous n'êtes pas entraîné par des assurances superficielles de résultats immédiats de sécurité et de confort, qu'il y a là de graves dangers. La simple création d'un nouveau système peut encore une fois devenir une prison dans laquelle l'homme sera enfermé par de nouveaux dogmes, par des idées et des croyances nouvelles.

Il y a ceux qui affirment que nous devons penser d'abord au pain, et que d'autres choses vitales pour l'homme s'ajouteront ensuite. En d'autres termes, ils disent que le milieu doit être contrôlé, et que par cela l'homme parviendra à son vrai accomplissement. Cette importance exclusive accordée au pain se frustre elle-même de son propre but, car l'homme ne vit pas que de pain.

Donc, sur quoi allons-nous insister? Sur l'intérieur ou l'extérieur? Commencerons-nous par l'extérieur, par contrôler, diriger et dominer? Ou insisterons-nous sur le processus intérieur de l'homme? Insister sur l'un ou l'autre de ces aspects détruit son propre but. Diviser l'homme en un monde extérieur et un monde intérieur c'est empêcher la vraie compréhension de l'homme. Pour comprendre le problème des classes sociales, des guerres, de l'exploitation, des cruautés, des haines, de l'acquisition, nous devons percevoir l'homme comme un tout, et de ce point de vue considérer ses activités, ses désirs et son accomplissement.

Considérer l'homme comme un simple résultat du milieu ou de l'hérédité, n'attacher d'importance qu'au pain et rejeter le processus intérieur, ou s'occuper uniquement de l'intérieur et ne pas tenir compte de l'extérieur, est extrêmement erroné, et ceci doit toujours mener à la confusion et à la misère. Nous devons comprendre l'homme, non comme une entité avec des fonctions séparées de travailleur, de citoyen ou d'être spirituel, mais comme un tout intégral, un être complet, interdépendant et interagissant. Nous devons avoir assez de perspicacité pour savoir que l'ignorance de notre propre être est la première condition de toute douleur et de tout conflit. Tant que nous ne nous comprenons pas nous-mêmes – le caché et le conscient – quoique nous fassions, dans n'importe quel champ d'action, nous devons inévitablement créer de la douleur.

Cette compréhension de soi-même – c'est-à-dire de ce processus de construction du moi, avec son ignorance, ses tendances, son activité – doit devenir actuelle et ne pas demeurer théorique. Et elle ne peut devenir actuelle, réelle, pour vous, que si vous percevez et comprenez, au cours de l'expérience, que le processus de l'ignorance peut être amené à une fin. Avec la cessation de l'ignorance – l'ignorance n'étant jamais autre chose que le manque de compréhension de soi-même, et du processus du moi – il y a la réalité et la félicité de l'illumination.

Il y a deux sortes d'expériences, celle du désir et celle de l'actuel. Mais pour connaître l'actuel, pour éprouver le réel, l'expérience du désir doit cesser. Les expériences que l'on fait en poursuivant un désir ne sont que la continuation de la conscience isolée du moi et ceci empêche la compréhension de l'actuel. Bien que peut-être vous vous imaginiez être en contact avec le réel, vous n'êtes réellement en contact qu'avec vos propres désirs, et ces désirs deviennent si réels, si concrets, si définis, que vous les prenez pour l'actualité. L'expérience du désir continue à créer des divisions et des conflits.

Quels sont les résultats des expériences du désir? Ce sont les camouflages ou les masques que nous avons construits par nos propres activités volitives, basées sur la peur et la recherche de la sécurité, la sécurité d'ici-bas avec ses possessions, ou celle de l'au-delà avec ses espoirs, ses aspirations, ou celle des opinions, des croyances, des idéals. Ces masques ou camouflages, ces produits de l'activité volitive de l'avidité, maintiennent en activité le processus sans commencement du moi, cette conscience que nous appelons l'individualité. Tant que ces masques existent il ne peut y avoir de compréhension du réel, de l'actuel.

Vous demandez: Comment puis-je vivre, puis-je exister, sans aucune avidité ni désir? Vous posez cette question parce que, pour vous, cette conception n'est que théorique, et comme vous n'en avez pas fait l'expérience, vous ne vous êtes pas prouvé à vous-même sa validité, son actualité. Si vous l'expérimentez, vous verrez que l'on peut vivre sans avidité, intégralement, complètement, dans l'actuel, et ainsi comprendre, la réalité, la beauté et la plénitude de la vie. Peut-on vivre, travailler, créer sans rien souhaiter, sans aspirer à rien? On ne peut pas le savoir par l'entremise de quelqu'un: on ne peut le découvrir que par soi-même.

Tant que se prolonge le processus de formation du moi par les expériences du désir, il doit y avoir de la confusion, de la douleur et des frottements que l'esprit cherche à fuir par la recherche de l'immortalité ou de tout autre réconfort ou sécurité, en engendrant ainsi le processus de l'exploitation. Avec la cessation de toutes les expériences du désir qui entretiennent l'individualité séparée, il y a une félicité et une réalité indicibles, incommensurables. Pour être capables d'être en contact avec la réalité, vous devez être libres de tous les masques que vous avez fabriqués dans votre lutte pour la possession, engendrée par l'avidité.

Ces masques ne recouvrent pas la réalité. Nous sommes enclins à penser qu'en nous débarrassant de ces masques nous découvrirons la réalité, ou qu'en mettant à nu les nombreuses couches superposées de nos désirs nous découvrirons ce qui est caché. Ainsi nous imaginons que derrière l'ignorance, ou que dans les profondeurs de la conscience, ou qu'au-delà de cette friction de la volonté, de l'avidité, gît la réalité. Cette conscience aux nombreux masques, aux nombreuses couches stratifiées, ne recèle aucune réalité. Mais au fur et à mesure que nous comprenons le processus de fabrication de ces masques, de ces couches de conscience, et que la conscience se libère de son accroissement volitif, il y a la réalité. L'idée selon laquelle l'homme est divin dans la limitation, la beauté voilée dans la laideur, la sagesse enterrée sous l'ignorance, l'intelligence suprême cachée dans les ténèbres, est totalement erronée. En percevant comment le processus du moi a surgi de cette ignorance sans commencement et de ses activités, et en amenant ce processus à une fin, il y a l'illumination. C'est une expérience de cet incommensurable qui ne peut être décrit, mais qui est.

Comment peut-on percevoir cette ignorance sans commencement et ses activités volitives? Comment peut-on amener sa fin? Comment peut-on devenir profondément réfléchi, intégralement conscient du processus de la conscience avec ses nombreuses couches de tendances, d'avidités, de haines et de désirs? Est-ce qu'il existe une discipline ou un système qui puissent nous aider à reconnaître ce processus d'ignorance et de douleur et à lui donner une fin?

Vous verrez, en les essayant, qu'aucun système, qu'aucun guide, qu'aucune discipline ne pourront jamais vous aider à percevoir ce processus ni à mettre fin à l'ignorance. Il vous faut au contraire un esprit enthousiaste et souple, capable d'une perception directe dans laquelle il n'y a pas de choix. Mais comme votre esprit a des préjugés, comme il est divisé en son propre sein, il est incapable de vraie perception. Puisque vous avez des préjugés, vous devez devenir conscients de ce fait avant que vous ne puissiez percevoir ce qui est actuel et ce qui est illusoire. Pour percevoir, il

faut cette lucidité. Vous devez devenir conscients du mouvement de votre pensée et de son activité. Quoique vous fassiez, faites-le dans la plénitude de votre esprit, et vous verrez que dans ce processus d'éveil bien des pensées et des avidités cachées et subtiles se révèlent. Lorsque l'esprit n'est plus prisonnier du choix, on perçoit l'actuel. Car le choix est basé sur le désir, et où l'on souhaite quelque chose il n'y a pas de perception. Par l'effort judicieux d'un intérêt éveillé, le processus sans commencement de l'ignorance, avec ses activités qui s'entretiennent elles-mêmes, est amené à sa fin. C'est par un effort bien orienté que l'esprit, en se libérant des peurs, des tendances, des avidités qu'il a engendrées lui-même, est capable de percevoir le réel, l'incom-mensurable.

QUESTION : J'ai perdu mon enthousiasme et le goût pour la vie que j'avais une fois. J'ai de quoi suffire à mes besoins matériels, pourtant la vie est maintenant pour moi une coque vide et sans but, une existence douloureuse qui traîne sans fin. Pourriez-vous me dire quelque chose qui puisse m'aider à rompre ce cercle de vide apparemment désespéré?

KRISHNAMURTI : On perd l'enthousiasme et le goût de la vie lorsqu'on ne se réalise pas. Tant qu'on est le simple esclave d'un système, ou que l'on est entraîné à s'adapter à une forme sociale particulière ou à s'ajuster sans réflexion à un mode établi de conduite, il ne peut y avoir d'épanouissement. En ne faisant que répondre à une réaction et en pensant que c'est cela la pleine expression de l'être, il y a frustration ; et là où existe une frustration, il doit y avoir un vide et une souffrance. Si l'on est profondément conscient d'une frustration, il y a de l'espoir, car cette conscience crée un tel état de misère et de mécontentement qu'elle vous force à vous dépouiller des nombreuses tendances que vous avez cultivées par votre avidité, et vous permet ainsi de vous libérer de vos illusions ainsi que des impositions de l'opinion. Ceci exige un effort bien compris, puisqu'il devient nécessaire de rompre avec les anciennes habitudes de pensée et d'action. Où existe une frustration doit exister un vide, un néant douloureux de souffrance, mais s'épanouir est ardu, cela exige une profonde compréhension et un esprit-cœur alerte.

QUESTION : Est-ce que le désir de sécurité n'est pas un instinct naturel, comme celui de se protéger en présence d'un danger? Comment pouvons-nous alors le surmonter, et pourquoi devrions-nous le faire?

KRISHNAMURTI : La recherche de la sécurité indique une frustration et qu'on est rongé par une peur constante. L'intelligence, qui n'a aucun point de contact avec la conception de sécurité, s'occupe du bien-être de tous et non du particulier. Chacun cherche individuellement sa propre sécurité et crée ainsi de la confusion et de la misère. Chacun se préoccupe de soi-même, cherchant sa sécurité individuelle ici et dans l'au-delà, et ne cesse ainsi d'entrer en conflit avec ceux qui poursuivent également leurs propres fins. Il y a ainsi constamment des frictions, des antagonismes, des haines et des luttes. Seule l'intelligence peut organiser humainement, pour tous, ce dont chacun a besoin pour vivre. Ceci est l'actualité, et pour entrer en contact avec elle, il vous faut comprendre la vraie signification de la sécurité. Si vous la considérez profondément, vous verrez que cette recherche de la sécurité n'a aucune valeur durable, ni ici ni dans l'au-delà. Ceci a été prouvé maintes et maintes fois au cours de bouleversements sociaux. Mais en dépit de cela, chacun poursuit sa propre sécurité et continue ainsi à vivre dans la peur et la confusion. Où n'existe aucune recherche de sécurité, là seulement est la félicité du réel.

QUESTION : On dit que l'exemple vaut mieux que l'enseignement. La valeur d'un exemple personnel comme la vôtre ne peut-elle être considérable?

KRISHNAMURTI : Quel est le mobile qui se cache derrière cette question? La personne qui pose cette question ne désire-t-elle pas suivre un exemple en pensant qu'il

pourrait la conduire vers un accomplissement? Suivre quelqu'un ne mène jamais à l'accomplissement. Une violette ne peut devenir une rose, mais une violette elle-même peut devenir une fleur parfaite. Étant incertain, on cherche la certitude par l'imitation d'un autre. Ceci engendre la peur, d'où à son tour naît l'illusion de l'abri et du réconfort qu'on peut trouver chez un autre, ainsi que les nombreuses idées fausses au sujet des disciplines, de la méditation et de la soumission à un idéal. Tout ceci ne fait qu'indiquer un manque de compréhension de soi-même, une perpétuation de l'ignorance. Voilà la racine même de la douleur, et au lieu d'en percevoir la cause, vous pensez pouvoir vous comprendre vous-même grâce à un autre. Cette façon de rechercher un exemple ne mène qu'à l'illusion et à la souffrance. Tant qu'il n'y a pas la compréhension de soi-même, il ne peut y avoir d'épanouissement. L'épanouissement n'est pas un processus de rationalisation, ni une simple accumulation d'informations, ni le trouve-t-on chez un autre, quelque grand qu'il soit, mais il est la fructification d'une profonde compréhension de votre propre existence et de vos actes.

QUESTION : Si la réincarnation est un fait de la nature, ainsi que la perfection qu'atteint l'ego à la fin, est-ce qu'atteindre la perfection, ou la vérité, n'implique pas la durée?

KRISHNAMURTI : Nous demandons souvent si la réincarnation est une réalité, car nous ne pouvons trouver aucun bonheur intelligent, aucun épanouissement de l'individu dans le présent. Si nous sommes dans le conflit et dans la misère, et que nous n'avons ni chance ni espoir dans cette vie, nous avons soif d'une vie future d'accomplissement, libre de luttes et de douleurs. Le futur état de félicité, nous aimons l'appeler perfection.

Pour comprendre cette question, nous devons comprendre ce qu'est l'ego. L'ego n'est pas quelque chose de réel en soi, qui, comme le ver qui va d'une feuille à l'autre, erre d'une existence à l'autre en ramassant et en apprenant la sagesse, jusqu'à arriver au point suprême, que nous imaginons être la perfection. Cette conception est erronée, elle n'est qu'une simple opinion, non un fait. Le processus réel du moi, de l'ego, peut être découvert lorsqu'on voit comment, par l'ignorance, par les tendances et l'avidité, il se reforme et se rétablit continuellement à chaque instant. La volonté d'avidité se perpétue elle-même au moyen de ses activités volitives. Par cette action de l'ignorance et par son processus qui s'entretient de lui-même, la limitation, en tant que conscience, crée sa propre nouvelle limitation et douleur. Dans ce cercle vicieux toute l'existence est prise.

Est-ce que cette limitation, cette friction, cette résistance au mouvement de la vie, connue sous le nom d'ego, peut jamais être rendue parfaite? Est-ce que l'avidité peut devenir parfaite? L'égoïsme ne peut certainement pas devenir un égoïsme plus noble, plus pur; il doit toujours demeurer ce qu'il est. Cette idée que l'ego deviendra parfait à travers le temps est totalement fausse.

Le temps est le résultat de ces activités volitives de l'avidité qui enchaînent et donnent un sens de continuité à la vie, alors qu'au contraire, celle-ci est constamment en un état de naissance, en un état qui n'a jamais été et qui ne sera jamais, mais qui sans cesse devient neuf, qui sans cesse est en mouvement.

Le point d'importance vitale est, pour chacun de nous, de découvrir si, grâce à l'ignorance et à ses activités volitives, le processus du moi se perpétue lui-même ou non. Tant que continue ce processus, qui se nourrit de lui-même, le réel, le vrai, ne peuvent exister. Ce n'est qu'avec la cessation de la volonté de l'avidité (avec ses expériences de désir) qu'il y a la réalité. Ce processus sans commencement du moi avec ses limitations autoactives ne peut pas être prouvé. Il doit être perçu. Ce n'est pas une question de foi, mais de compréhension profonde, de lucidité intégrale, d'effort judicieux pour voir comment l'avidité crée ses propres limitations, et comment l'action

engendrée par l'avidité doit forcément engendrer de nouvelles frictions, des résistances et de la douleur.

QUESTION : Que pensez-vous de la technique psychanalytique dans sa façon de traiter les fixations, les inhibitions et les complexes? Et comment traiteriez-vous de tels cas?

KRISHNAMURTI : Peut-on vous libérer de ces limitations, ou n'est-ce qu'un processus de substitution? La poursuite du psychanalyste est devenue une marotte de gens aisés. (Rires.) Ne riez pas, je vous prie. Vous pouvez ne pas aller chez un psychanalyste, mais vous passez par ce même processus, d'une autre façon, lorsque vous demandez à une organisation religieuse, à un chef, ou à quelque discipline de vous libérer de fixations, d'inhibitions et de complexes. Ces méthodes peuvent parvenir à créer des effets superficiels, mais elles doivent inévitablement développer de nouvelles résistances contre le mouvement de la vie. Aucune personne ni aucune technique ne peuvent réellement vous libérer de ces limitations. Pour éprouver cette liberté on doit comprendre la vie profondément, et percevoir par soi-même le processus qui crée et maintient l'ignorance et l'illusion. Ceci exige de la vivacité et une perception aiguë, non la simple acceptation d'une technique. Mais comme on est paresseux, on compte sur un autre pour comprendre, et l'on augmente ainsi la douleur et la confusion. La compréhension de ce processus d'ignorance, de ses activités qui se nourrissent d'elles-mêmes, de cette conscience qui n'est centrée que dans l'individu et qui n'est perceptible que par lui, peut seule engendrer pour l'homme une félicité profonde et durable.

New York City, le 4 juin 1936



# **Eddington, Pennsylvanie**

## **1ère Causerie**

### **le 12 juin 1936**

Il est important que vous vous demandiez pourquoi vous venez à ces réunions, et ce que vous y cherchez. A moins que vous ne sachiez cela par vous-mêmes, vous risquez de tomber dans la confusion en essayant de résoudre les nombreux problèmes qui s'imposent à nous tous.

Pour comprendre le motif et l'objet de votre recherche – si vous cherchez quoi que ce soit – vous devez savoir si vous considérez la vie du point de vue mécaniste ou du point de vue, qu'on appelle religieux, de la croyance en un autre monde. La plupart des gens vous disent qu'ils travaillent pour créer un monde dans lequel l'exploitation de l'homme par l'homme, avec ses cruautés, ses guerres et ses effroyables misères, n'existera plus. Et tandis qu'ils seront tous d'accord sur le but à atteindre, les uns accepteront le point de vue mécaniste de la vie, les autres le point de vue religieux.

D'après le point de vue mécaniste, l'homme n'est que le produit du milieu et de diverses réactions perceptibles seulement par les sens, et par conséquent le milieu et les réactions devraient être contrôlés par un système rationalisé qui ne permettra à l'individu de fonctionner que dans ses cadres. Je vous prie de comprendre la pleine signification de ce point de vue mécaniste de la vie. Il ne conçoit aucune entité suprême et transcendante, rien qui ait une continuité; ce point de vue n'admet aucune survivance d'aucune sorte après la mort; la vie n'est qu'un bref instant conduisant à l'annihilation. Comme l'homme n'est pas autre chose que le résultat de réactions par rapport au milieu, occupé par la poursuite de sa sécurité égocentrique, il a contribué à créer un système d'exploitation, de cruauté et de guerres. Donc ses activités doivent être façonnées et guidées en changeant et en contrôlant le milieu.

Le point de vue mécaniste de la vie prive l'homme du vrai contact de la réalité. Cette expérience n'est pas une expérience fantastique et imaginative, mais elle commence à se faire jour lorsque l'esprit est libre des encombrements de la peur, des dogmes, des croyances, et de ces maladies psychologiques qui résultent des restrictions et des limitations que nous acceptons dans notre recherche de protection, de sécurité et de confort.

Il y a ensuite le point de vue de ceux qui pensent que l'homme est d'essence divine, et que sa destinée est contrôlée et guidée par quelque suprême intelligence. Ceux-ci déclarent qu'ils cherchent Dieu, la perfection, la libération, le bonheur, un état de l'être dans lequel tout conflit subjectif a cessé. Leur croyance en une entité suprême qui guide la destinée humaine est basée sur la foi. Ils disent que cette entité transcendante, ou intelligence suprême, a créé le monde et que le moi, l'ego, l'individu, est quelque chose de permanent en soi et qu'il possède une qualité éternelle.

Si vous pensez à cela avec un esprit critique, vous verrez que cette conception, basée sur la foi, a conduit l'homme hors de ce monde, dans un monde de conjectures, d'espoirs et d'idéalisme, en l'aidant ainsi à fuir les conflits et la confusion. Cette attitude de n'être pas de ce monde, basée sur la foi, donc sur la peur, a engendré des croyances, des dogmes, des cultes, et a encouragé une morale de sécurité individuelle, aboutissant à tout un système d'évasions hors de ce monde de douleur et de conflits; elle a créé une division entre l'actuel et l'idéal, l'ici et l'au-delà, la terre et le ciel, l'in-

térieur et l'extérieur. Et cette conception a engendré une morale basée sur la peur, sur l'acquisition, sur la sécurité individuelle, sur le confort ici et dans l'au-delà, et sur une série de valeurs immorales, hypocrites et malsaines qui sont totalement en désaccord avec la vie. Cette conception de la vie, avec ses évasions basées sur la foi, prive ainsi l'homme de la vraie expérience de la réalité.

Donc, ou l'on est soumis à une foi, avec ses peurs, ses croyances organisées et ses disciplines; ou, rejetant la foi, on accepte le point de vue mécaniste avec ses doctrines, ses croyances rationalisées et son conformisme de pensée et de conduite.

La plupart des gens appartiennent à l'un de ces deux groupes, à l'un de ces opposés. Des opposés ne peuvent jamais être vrais; et si aucun des deux n'est vrai, comment pouvons-nous comprendre la vie, ses valeurs, sa morale et la profonde signification que nous sentons qu'elle a?

Il y a une différente façon de considérer la vie, non du point de vue des opposés, foi ou science, peur ou mécanique, mais en comprenant la vie, non en tant qu'elle se manifeste dans l'univers, mais en tant que processus centré en chaque individu. Je veux dire que chacun doit discerner le processus du devenir et de l'apparente cessation d'être, le processus du naître et du mourir. Seul de tous les processus, celui-ci, en tant que conscience, est pleinement perceptible à l'individu. Je vous prie de voir ce point clairement. Le processus de vie, qui se déroule dans l'univers ou dans une autre personne, ne peut être discerné que là où il est centré en vous, l'individu.

L'inclination que l'on peut avoir d'accepter le point de vue mécaniste de la vie, ou d'embrasser la sécurité et le confort qu'offre la foi, ne conduit pas au vrai discernement de ce qui est. La réalité ne peut être comprise qu'à travers le processus du moi, en tant que conscience, d'où surgit l'individualité. En d'autres termes, on doit comprendre le processus de son propre devenir, ce qui exige de l'intelligence, un discernement aigu, une lucidité constante. En se comprenant soi-même intégralement, il y a une possibilité de saisir les vraies valeurs de la vie, les vrais rapports entre les individus et la société.

Appartenir à l'un des deux groupes opposés de pensée que je viens de mentionner, ne conduira en fin de compte qu'à plus de confusion et de misère. Tous les opposés empêchent le discernement. Pour discerner ce qui est, on doit se comprendre soi-même, et pour se comprendre on doit percer à travers tous les encombrements et les limitations du mécanisme et de la foi; alors seulement est-il possible de discerner sainement, sans violence, le processus du moi en tant que conscience d'où surgit l'individualité.

Toutes les choses viennent en existence par l'énergie dont le processus est unique en chaque individu. Vous et moi sommes le résultat de cette énergie qui dans le cours de son développement crée ces préjugés, ces tendances, cette avidité qui font que chaque individu est unique. Or ce processus (qui est sans commencement), dans son mouvement, dans son action, devient conscience au moyen de la sensation, de la perception, du discernement. Cette conscience est perceptible aux sens en tant qu'individualité. Son action est engendrée par l'ignorance, qui est friction. L'énergie qui est unique en chaque individu n'a pas à être glorifiée.

Nous devons nous rendre compte de ce processus de perpétuation de l'ignorance en tant que conscience, perceptible aux sens en tant qu'individualité, afin qu'il devienne pour nous une actualité et non seulement une théorie. Alors seulement y aura-t-il un changement fondamental de valeurs, qui seul établira de vrais rapports entre l'individu et son milieu: la société. Si vous êtes capables de discerner ce processus de l'ignorance qui est sans commencement, et de comprendre aussi qu'il peut être amené à une fin par la cessation de sa propre activité volitive, alors vous verrez que vous

êtes entièrement maître de votre destinée, entièrement votre maître, et que vous ne dépendez ni des circonstances ni d'une foi pour votre conduite et vos rapports humains.

Pour amener ce profond changement de valeurs, et pour établir des rapports vrais et sains entre l'individu et la société, vous, l'individu, devez consciemment vous libérer du point de vue mécaniste de la vie, avec ses nombreuses implications et ses structures d'ajustement superficiel. Vous devez aussi être libre des encombrements de la foi avec ses peurs, ses croyances et ses confessions.

Parfois vous croyez que la vie est mécanique, puis aux moments de douleur et de confusion, vous vous retournez vers la foi, en demandant à un être suprême de vous guider et de vous aider. Vous vacillez entre ces opposés, tandis que ce n'est qu'en comprenant l'illusion des opposés que vous pouvez vous libérer de leurs limitations et de leurs embarras. Vous croyez souvent en être libres, mais vous ne pouvez en être radicalement libres qu'en comprenant pleinement la façon dont se construisent ces limitations, et en les amenant à une fin. Vous ne pouvez absolument pas avoir la compréhension du réel, de ce qui est, tant que ce processus, sans commencement, est perpétué. Lorsque cesse ce processus, qui s'entretient de lui-même par ses propres activités volitives et son avidité, il y a cela que nous pouvons appeler la réalité, la vérité, la félicité.

Pour comprendre la vie et pour avoir de vraies valeurs, vous devez voir comment vous êtes prisonniers des opposés, et avant de les rejeter, vous devez discerner leur profonde signification. Et dans l'acte même de vous en libérer, naît la compréhension de cette ignorance qui n'a pas de commencement, qui crée de fausses valeurs, et qui établit ainsi de faux rapports entre l'individu et son milieu, en engendrant la confusion, la peur et la souffrance.

Pour comprendre la confusion et la douleur, vous, l'individu, devez discerner votre propre processus de devenir, et cela par une grande intensité de pensée et par une lucidité intégrale. Ceci ne veut pas dire que vous deviez vous retirer du monde: au contraire, cela implique la compréhension des innombrables fausses valeurs du monde, et votre libération de ces valeurs. C'est vous-mêmes qui avez créé ces valeurs, et ce n'est que par une vigilance et un discernement constants que ce processus d'ignorance peut être amené à une fin.

QUESTION : N'y a-t-il pas une possibilité que cette attention vigilante, qui absorbe nécessairement nos pensées et nos sentiments, produise une attitude d'indifférence vis-à-vis des autres? Nous enseignera-t-elle la sympathie, qui est une sensibilité aux souffrances des autres?

KRISHNAMURTI : La lucidité ne consiste pas à s'absorber dans ses pensées et dans ses sentiments. Une telle occupation, qui est de l'introspection, objective nos actions et calcule le résultat de nos actes. Elle ne nous rend pas bienveillants et ne nous fait pas trouver notre plénitude. Chacun est si occupé avec lui-même, avec ses besoins psychologiques, avec sa propre sécurité, qu'il devient incapable de sympathie.

Or, la lucidité n'est pas cela. La lucidité est le discernement, sans jugement, du processus qui construit nos murs d'auto-protection et nos limitations, derrière lesquels l'esprit cherche l'abri et le confort. Prenez, par exemple, la question de la foi, avec sa peur et son espérance. La foi vous reconforte, vous soulage dans l'infortune et la douleur. Sur la foi, vous avez construit un système de coercition, de discipline, une série de fausses valeurs. Derrière le mur protecteur de la foi, vous vous abritez, et ce mur empêche l'amour, la sympathie, la bienveillance; et ceci, parce que vous avez été absorbé par vous-même, par votre propre salut, par votre propre bien-être, ici et dans l'au-delà.

Si vous commencez à être conscient, à voir comment vous avez créé ce processus par la peur, comment vous vous abritez constamment derrière ces idéals, concepts et valeurs, chaque fois qu'il y a une réaction quelconque, alors vous percevez que la lucidité n'est pas une absorption dans vos pensées et vos émotions, mais la profonde réalisation du fait que c'est une folie de créer ces valeurs derrière lesquelles l'esprit s'abrite.

Nous sommes, pour la plupart, inconscients du fait que nous suivons un modèle, un idéal, et qu'il est en train de nous guider à travers la vie. Nous acceptons et suivons un idéal parce que nous croyons qu'il nous aidera à nous frayer un chemin à travers la confusion de l'existence. C'est cela qui nous absorbe, ce n'est pas la compréhension de la vie elle-même. Nous sommes par conséquent inconscients de cet ajustement continu à un idéal, dont nous ne nous demandons même pas pourquoi il existe. Mais si nous examinons la chose avec un esprit critique, nous verrions qu'un idéal n'est qu'une façon de fuir l'actuel, et qu'en nous conformant à un idéal nous nous laissons aller à devenir de plus en plus étroits, à sombrer dans la confusion et dans la douleur. En comprenant l'actuel, avec ses souffrances, son âpreté au gain, ses cruautés, et en éliminant tout cela, nous nous éveillons à une sympathie et une affection vraies. Cette lucidité ne consiste pas à s'occuper de ses propres pensées et émotions, mais elle est une constante perception, libre de tout choix, de ce qui est vrai. Tout choix est basé sur nos tendances, notre avidité, notre croyance, qui mettent obstacle au vrai discernement. Si le choix existe, il ne peut y avoir de lucidité.

QUESTION : Par l'observation intelligente de la vie des autres, on peut souvent arriver à des conclusions précieuses pour soi-même. Quelle valeur a, selon vous, cette expérience acquise chez les autres?

KRISHNAMURTI : L'expérience par reflet ne peut avoir une valeur fondamentale intégrale. Il n'y a, centré en chacun, qu'un processus de perpétuation de l'ignorance, et ce n'est que par la compréhension de ce processus que l'on peut comprendre la vie, non par une voie latérale, l'expérience d'un autre. Par les voies latérales, qui consistent à suivre un autre ou à accepter la sagesse d'un autre, il ne peut y avoir d'épanouissement.

QUESTION : En admettant que nous agissions d'habitude poussés par quelque déformation mentale ou par quelque pression émotionnelle, existe-t-il une technique par laquelle nous puissions devenir conscients de cette déformation ou de cette pression au moment d'agir, et par conséquent avant d'avoir accompli cette action?

KRISHNAMURTI : En d'autres termes, vous cherchez une méthode, un système, qui vous permette de vous tenir éveillé au moment de l'action. Système et action ne peuvent coexister, ils se tuent l'un l'autre. Vous me demandez: puis-je prendre un calmant et pourtant être éveillé au moment de l'action? Comment un système peut-il vous tenir éveillé, ou toute autre chose sauf l'intensité de votre propre intérêt, la nécessité de demeurer éveillé? Je vous prie de voir la signification de cette question. Si vous vous rendez compte que votre esprit est déformé, vous n'avez besoin ni de discipline, ni de système, ni de modèles. Le seul fait de voir un préjugé le consume et vous devenez capable d'agir sainement et clairement. Mais parce que vous ne voyez pas la déformation qui cause la souffrance, vous espérez vous débarrasser de la douleur en suivant un système, ce qui revient à cultiver une nouvelle déformation; et cette nouvelle déformation vous l'appellez le processus de demeurer éveillé, le fait de devenir conscient. La recherche d'un système ne fait qu'indiquer une paresse d'esprit; suivre un système vous encourage à agir automatiquement, à détruire l'intelligence. Les soi-disants instructeurs religieux vous ont donné des systèmes. Vous croyez qu'en suivant un nouveau système vous entraînez l'esprit à discerner et à accepter de nouvelles valeurs. Si vous parvenez à faire cela, ce que vous aurez réellement fait aura été d'amor-

tir l'esprit, de l'endormir, et vous prenez cela pour le bonheur, la paix. On écoute tout cela, et pourtant il demeure un fossé entre la vie de tous les jours et la poursuite du réel. Ce fossé existe parce que le changement implique non seulement l'inconfort physique mais une incertitude mentale, et nous n'aimons pas être incertains. Parce que cette incertitude crée un dérangement, nous remettons le changement à plus tard, en augmentant ainsi le fossé. Nous continuons ainsi à créer des conflits et de la misère, dont nous désirons nous échapper. Alors nous acceptons soit le point de vue mécaniste de la vie, soit celui de la foi, et nous nous évadons de l'actuel. Le fossé entre nous et le réel n'est comblé que lorsque nous voyons l'absolue nécessité de mettre fin à toutes les évasions, donc la nécessité d'une action intégrale, d'où peuvent naître de vrais rapports humains avec les individus, avec la société.

Eddington, le 12 juin 1936

## **Eddington, Pennsylvanie**

### **2ème Causerie**

### **le 14 juin 1936**

QUESTION : Qu'y a-t-il d'erroné dans nos rapports avec les autres, lorsque ce qui nous semble une vie libre est considéré par d'autres comme une vie fausse, et leur procure une profonde souffrance tandis qu'elle nous donne la sérénité? Est-ce un manque de vraie compréhension de notre part, donc un manque de sympathie?

KRISHNAMURTI : Tout dépend de ce que vous appelez une vie libre. Si vous êtes obsédé par un idéal et que vous le suivez brutalement sans considérer profondément toute sa signification, vous n'êtes pas en train de vous épanouir, et par conséquent vous créez de la souffrance pour les autres et pour vous-même. Par votre manque d'équilibre, vous créez l'inharmonie. Mais si vous vous réalisez vraiment, c'est-à-dire si vous vivez dans de vraies valeurs, alors, bien que cet épanouissement puisse engendrer des antagonismes et des conflits, vous aiderez vraiment le monde. Mais on doit être sur ses gardes, et très attentif à voir si l'on n'est pas simplement en train de vivre selon un idéal, un principe, un critérium, ce qui indiquerait un manque de réelle compréhension du présent, une fuite hors de l'actuel. Cette fuite, cette imitation qui conduit à la frustration, est la vraie cause des conflits et de la douleur.

QUESTION : Comment puis-je empêcher que l'on entrave ce que je crois être l'action vraie, sans toutefois rendre les autres malheureux?

KRISHNAMURTI : Si votre seule idée est de ne pas rendre les autres malheureux et que vous essayez de conformer votre vie à cette idée, vous n'agissez pas vraiment. Mais si vous êtes en train de vous libérer des nombreuses et subtiles couches d'égo-centrisme, votre action, bien qu'elle puisse rendre certaines personnes malheureuses, est celle de l'épanouissement.

QUESTION : La morale et l'éthique, bien qu'elles aient varié, ont fourni à travers les âges des raisons d'agir, comme par exemple la charité chrétienne ou le renoncement hindou. Privés de cette base, comment pouvons-nous vivre des vies utiles et heureuses?

KRISHNAMURTI : Il y a la morale de l'idéal et la morale de fait. L'idéal est de s'aimer les uns les autres, de ne pas tuer, de ne pas exploiter, et ainsi de suite. Mais, en fait, notre conduite est basée sur une conception différente. L'éthique de notre existence quotidienne, la morale de nos contacts sociaux, sont basées foncièrement sur l'égo-centrisme, sur l'acquisition, sur la peur, sur l'autoprotection.

Tant que tout cela existe, comment peut-il exister une vraie morale, de vrais rapports entre l'individu et son milieu, et la société? Tant que chacun s'isole par la peur, par son sens d'acquisition, par son avidité égo-centrique, par ses croyances ou ses idéals, comment peuvent exister de vrais rapports avec les autres?

La morale quotidienne n'est en fait que de l'immoralité, et le monde est pris dans cette immoralité. Sous des formes variées, acquérir, exploiter, tuer sont des actes honorés par les gouvernements et par les organisations religieuses, et sont les bases de la morale acceptée. Dans tout cela il n'y a pas d'amour, il n'y a que de la peur, mais recouverte par la constante répétition de mots idéalistes qui empêchent le discernement. Pour que nous soyons vraiment moraux, c'est-à-dire pour que nous ayons de

vrais rapports avec d'autres, avec la société, l'immoralité du monde doit cesser. Cette immoralité a été créée par l'avidité et les efforts de chaque individu désireux de se protéger.

Mais vous me demandez comment on peut vivre sans avidité, sans le sens d'acquisition. Si vous pensez profondément à ce que signifie le fait de se libérer du sens de l'acquisition, et si vous en faites l'expérience, vous verrez par vous-même que vous pouvez vivre dans le monde sans être du monde.

QUESTION : Dans un livre intitulé « The Initiate in the Dark Cycle », il est dit que ce que vous enseignez est de l'Advaitisme, qui est une philosophie uniquement pour « yoguis » et « chélas », et dangereuse pour l'individu moyen. Qu'avez-vous à dire à cela?

KRISHNAMURTI : Il est évident que si je considérais ce que je dis comme dangereux pour la personne moyenne, je ne parlerais pas. Donc c'est à vous à considérer si ce que je dis est dangereux.

Les gens qui écrivent des livres de ce genre sont, consciemment ou inconsciemment, en train d'exploiter. Ils sont préoccupés par leurs propres affaires, et s'étant engagés dans un certain système, ils tirent l'eau à leur moulin en faisant intervenir ce qui en général contrôle les activités des gens: l'autorité d'un maître, d'une tradition, des superstitions, des églises.

Qu'y a-t-il, dans ce que je dis, qui soit si difficile ou si dangereux pour l'homme moyen? Je dis que pour connaître l'amour, la bienveillance, le respect des autres, il ne peut y avoir d'égoïsme. Il ne peut y avoir d'évasions subtiles, hors de l'actuel, par l'idéalisme. Je dis que l'autorité est pernicieuse, et non seulement l'autorité imposée par un autre, mais aussi celle que l'on se construit inconsciemment par l'accumulation de mémoires autoprotectrices: l'autorité du moi. Je dis que pour appréhender la réalité vous ne devez suivre personne. Sûrement, ceci n'est pas dangereux pour l'individu, mais pour l'homme qui s'est enrôlé dans une organisation et qui désire la maintenir, pour l'homme qui désire l'adulation, la popularité et le pouvoir. Ce que je dis du nationalisme et des distinctions de classes sociales est dangereux pour l'homme qui bénéficie de leur cruauté et de leur dégradation. La compréhension, l'illumination, sont dangereuses pour l'homme qui, subtilement ou grossièrement, jouit des bénéfices de l'exploitation, de l'autorité, de la peur.

QUESTION : Rejetez-vous tous les systèmes de philosophie, y compris les Vedanta qui enseignent le renoncement?

KRISHNAMURTI : Demandez-vous à vous-même pourquoi vous avez besoin d'un système, et non à moi pourquoi je le rejette. Vous croyez que les systèmes aident l'individu à s'épanouir, à s'accomplir, à comprendre. Comment un système ou une technique peuvent-ils jamais vous donner l'illumination? L'illumination provient de l'effort adéquat que l'on fait pour percevoir son propre processus d'ignorance. Pour discerner, l'esprit doit être sans préjugés; mais comme en ce monde les esprits en sont pleins et qu'ils ne peuvent pas discerner, il est évident qu'aucun système ne peut les en affranchir. Tout ce qu'on peut vous dire c'est de n'avoir pas de préjugés, ou encore vous en indiquer un certain nombre, mais c'est vous qui devez faire l'effort de vous en délivrer.

Le renoncement n'existe pas. Lorsque vous comprenez les vraies valeurs de la vie, l'idée de renoncement n'a pas de sens. C'est lorsque vous ne comprenez pas les vraies valeurs, que la peur fait naître en vous l'espoir de vous libérer par le renoncement. L'illumination ne vient pas par le renoncement.

Vous croyez qu'en fuyant l'actuel, l'existence quotidienne, vous trouverez la vérité. Au contraire, vous ne trouverez la réalité que dans la vie de tous les jours, par les

contacts humains, à travers les rapports sociaux, et par la voie de la pensée et de l'amour.

QUESTION : Quelle est votre idée de la méditation?

KRISHNAMURTI : Ce que l'on appelle méditation, telle qu'elle est pratiquée par la plupart des gens, est une concentration sur une idée, et la domination sur soi-même. Cette concentration vous aide à acquérir fortement la mémoire de certains principes qui guident et contrôlent la pensée et la conduite quotidiennes. Ce conformisme à un principe, à un idéal, n'est qu'une fuite hors de l'actuel, un manque de discernement de la vraie cause de la souffrance. L'homme qui cherche la réalité par le renoncement, par la méditation, par un système quel qu'il soit, est pris dans le système de l'acquisition, et ce qui peut être acquis n'est pas vrai. Méditer n'est pas se retirer de la vie. Ce n'est pas se concentrer. La méditation est le discernement constant de ce qui est vrai dans nos actions, nos réactions et dans les provocations de la vie. Discerner la vraie cause des luttes, de la cruauté et de la misère, c'est méditer vraiment. Ceci exige un esprit alerte et profondément conscient. Dans cette lucidité, au cours d'une profonde perception des vraies valeurs, survient la compréhension de la réalité, la félicité.

Eddington, le 14 juin 1936



## **Eddington, Pennsylvanie**

### **3ème Causerie**

### **le 16 juin 1936**

Je vais résumer ce que j'ai dit dans les causeries et discussions que nous avons eues ici. Je n'ai pas besoin d'entrer dans des détails ni d'attirer l'attention sur tout ce qui est impliqué dans ce que nous avons dit, mais ces idées, lorsque vous y réfléchirez profondément, vous révéleront en détail leur signification.

Nous cherchons tous à vivre sans confusion ni douleur, et à nous libérer non seulement des luttes que nous soutenons contre nos voisins, notre famille et nos amis, mais surtout de la lutte contre nous-mêmes, avec nos conceptions du bien et du mal, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste. Il n'y a pas seulement le conflit de nos rapports avec le milieu mais aussi le conflit en nous, qui se reflète inévitablement en morale sociale.

Naturellement, il y a des exceptions: les gens brutaux et stupides qui sont parfaitement à leur aise, ou ceux qui, craignant pour leur sécurité personnelle, vivent sans réfléchir et sans avoir de considération pour les autres. Leurs esprits sont si capitonnés, si invulnérables, qu'ils refusent d'être secoués par le doute ou l'investigation. Ils ne se permettent pas de penser, ou, s'il leur arrive de le faire, leurs pensées courent le long de voies traditionnelles. Ils ont leur propre récompense.

Mais les gens qui nous occupent sont ceux qui essaient sérieusement de comprendre la vie, avec ses misères et ses conflits apparemment sans fin. Ceux qui nous occupent sont ceux qui, profondément conscients de leur milieu, cherchent sa vraie signification et la cause de leur souffrance, de leurs joies fugitives. Dans leur recherche ils se sont embourbés, soit dans l'explication mécaniste de la vie, soit dans les explications, de la foi, de la croyance. L'esprit, dans ces explications opposées, s'est empêtré et enchaîné.

Le point de vue mécaniste de la vie, rejetant tout ce qui n'est pas perceptible aux sens, affirme que l'homme n'est que le produit de réactions ; que le mécanisme de son être est mû par une série de réactions, et non par une force ou énergie capable par elle-même d'engendrer l'action ; que son développement, ses désirs, ses conceptions et ses émotions ne sont que le résultat d'impacts extérieurs ; que la cause de chaque événement n'est simplement qu'une série d'événements antérieurs. Et de tout cela on conclut qu'en contrôlant les événements et les réactions des hommes à ces événements, par l'enrégimentation de leurs pensées et de leurs actions et par la propagande, ils seront rendus capables d'ajuster parfaitement leurs rapports avec leur milieu. En d'autres termes, l'enrégimentation et le contrôle de leurs différentes réactions engendreront des événements qui donneront aux hommes le bonheur.

En opposition à cela est la foi. Ce point de vue maintient que la cause de l'existence humaine est une force universelle, une force divine en elle-même, imperceptible aux sens. Cette force transcendante, cette superintelligence, guide et veille sans cesse, et décrète que rien ne se produira jamais sans qu'elle le sache. De cela, naturellement, découle l'idée de prédestination. S'il existe une intelligence suprême qui veille sur vous et qui vous guide dans vos actions, vous, l'individu, n'avez pas une grande responsabilité dans la vie. Votre destinée est prédéterminée, de sorte qu'il ne peut y avoir de libre arbitre. S'il n'y a pas de libre arbitre, l'idée de l'âme et de son immortali-

té n'a pas de sens. S'il en est ainsi, il n'y a pas de réalité, ni de Dieu, ni de force universelle. La foi détruit sa propre fin.

Entre ces deux opposés, le point de vue mécaniste de la vie et celui de la foi, nous oscillons selon nos inclinations personnelles du moment. Tour à tour la domination de la foi et de son opposé ont augmenté notre confusion et notre douleur.

Or je dis qu'il existe une autre façon de considérer notre existence et de vraiment la comprendre. L'actuel, ce que chacun éprouve et perçoit, n'a aucun rapport avec les opposés, avec le fait d'avoir la foi ou de rejeter tout ce qui n'est pas perceptible aux sens. Toute existence est un processus d'énergie qui à la fois est conditionné et conditionne. Cette énergie, dans son développement auto-agissant qui s'entretient de lui-même, crée sa propre substance-matière, la sensation, la perception, le choix de la conscience, d'où surgit l'individualité. Cette énergie est unique à chaque individu, en chaque processus qui n'a pas de commencement.

L'individualité, la conscience, est le résultat du processus de cette énergie unique. Avec la conscience sont amalgamées l'ignorance et l'avidité. Cette conscience s'entretient elle-même par ses propres activités volitives, nées de l'ignorance, des tendances, de l'avidité. Ce processus autoagissant, qui est unique, qui n'a pas de commencement, n'est pas stimulé, mû par une autre force ou énergie. C'est un processus qui est à tout instant autoactif au moyen de ses propres exigences, avidités et activités volitives.

Si vous pensez à cela soigneusement et profondément, vous verrez que ce point de vue a une signification qui diffère totalement du point de vue mécaniste ou de celui de la foi. Ces deux théories sont basées sur des oppositions, tandis que ce que j'ai expliqué n'est pas du domaine des opposés. Vous, en tant qu'individu, devez découvrir par vous-même quelle est la vraie cause de l'existence, de la souffrance et de son apparente continuité. Ainsi que je l'ai dit, l'actuel est ce que chacun perçoit et éprouve ; on ne peut pas vivre, en tant qu'expérience, une théorie, une explication. En permettant à l'esprit d'accepter une théorie, et d'être dressé conformément à cette conception, on peut avoir une série d'expériences, mais ce ne seront pas des expériences de l'actuel. La croyance et la foi ont dressé l'esprit d'une certaine façon, et les expériences basées sur cela n'appartiennent pas à l'actuel, car elles sont le produit de préjugés et de convictions. De telles expériences ne sont que le résultat d'accomplissements imaginaires.

Pour appréhender l'actuel, ou pour éprouver le contact du réel, il faut du discernement. Le discernement est un état où la pensée-émotion est intégrée, et où toute avidité, tout choix ont cessé ; ce n'est pas un état amené par la négation, la répression. Un manque, une soif intérieure – même celle de trouver la réalité – pervertissent le jugement. Le besoin intérieur conditionne la pensée-émotion et, de ce fait, la rend incapable de perception directe. Si l'esprit est faussé par une théorie ou une explication quelconques, ou s'il est pris dans une croyance quelconque, telle qu'une religion ou une philosophie, il est complètement incapable de discernement.

Donc, nous devons d'abord chercher à savoir ce que sont ces tendances et ces avidités qui maintiennent et qui perpétuent le processus du moi. Ce profond examen du processus du besoin et de ses conséquences, cette constante lucidité en action, libèrent l'esprit-cœur du besoin, de ces résistances autoprotectrices qu'il a érigées en sécurité et confort pour son propre usage. Car tout besoin agit comme un obstacle au discernement, toute avidité déforme la perception.

Toute avidité, et toute expérience qui en découle, contribuent à fabriquer le processus autoagissant du moi. Ce processus du moi, avec ses besoins et ses tendances, crée la peur, et de cela surgit l'acceptation du réconfort et de la sécurité qu'offre l'au-

torité. Il y a différentes espèces d'autorité. Il y a l'autorité extérieure, l'autorité d'un idéal, et l'autorité de l'expérience ou mémoire.

L'autorité extérieure est engendrée par la peur qui oblige l'esprit-cœur à accepter la contrainte de l'opinion, que ce soit celle du voisin ou celle du chef, et les assertions des croyances organisées, appelées religions, avec leurs systèmes et leurs dogmes. Ces assertions et croyances viennent à faire partie de votre être, et, consciemment ou non, vos pensées et actions se conforment au modèle établi par l'autorité.

Il y a ensuite l'autorité d'un idéal, et ceci vous empêche d'être votre propre maître, tandis que vous le seriez si vous compreniez l'actuel. Mais comme vous ne pouvez pas comprendre cette lutte et cette misère, vous demandez à un idéal, à un concept, de vous guider à travers cet océan de confusion et de souffrance. Si vous examinez soigneusement ce besoin, vous verrez qu'il n'est qu'une fuite de l'actuel, du conflit du présent. Pour échapper à la réalité, au maintenant, vous avez l'autorité d'un idéal, qui devient sacrée avec le temps et la tradition. L'autorité d'un idéal empêche la compréhension de l'action.

Ensuite, il y a l'autorité de l'expérience et de la mémoire. Nous ne sommes que le résultat du processus du temps. Chacun tire du passé son inspiration, son soutien, sa compréhension ; le passé agit comme un arrière-plan, il est l'entrepôt de l'expérience, dont les leçons trouvent en l'esprit un appareil enregistreur. Ces expériences, avec leurs leçons, sont devenues des mémoires, et ces mémoires sont devenues des avertissements en vue de vous protéger. Si vous examinez profondément les soi-disant leçons acquises par l'expérience, vous verrez qu'elles ne sont qu'un désir subtil d'autoprotection, qui vous guide dans le présent. Mais lorsque nous nous faisons guider par cette autoprotection, nous ne pouvons pas comprendre le présent. Ainsi l'expérience ajoute dans son entrepôt d'autres leçons, d'autres mémoires, et des connaissances qui nous servent à nous diriger habilement dans les périodes de malheur. Mais si vous examinez ces soi-disant connaissances, vous verrez qu'elles ne sont que des mémoires autoprotectrices, emmagasinées pour l'avenir, et qui deviennent l'autorité qui guide et dirige notre action.

Ainsi, par l'avidité, par le besoin, la peur se trouve engendrée, et de la peur naît la recherche du confort et de la sécurité que l'on trouve dans l'autorité extérieure, dans celle d'un idéal, ou dans celle de l'expérience. Cette autorité, dans ses différentes formes, entretient le processus du moi, qui est basé sur la peur. Considérez vos pensées, vos activités, votre comportement moral, et vous verrez qu'ils sont basés sur une peur autoprotectrice, avec ses autorités subtiles et réconfortantes. Ainsi, l'action engendrée par la peur ne fait que se limiter sans cesse elle-même, de sorte que le processus du moi s'entretient de lui-même par ses propres activités volitives.

Pour exprimer la même chose différemment, je dirai qu'il existe une volonté du désir, qui est effort, et une volonté de compréhension, qui est discernement. La volonté de l'avidité est toujours à la recherche d'une récompense, d'un bénéfice, et crée ainsi ses propres peurs. Sur cela est basée la morale sociale, et l'aspiration spirituelle n'est qu'une tentative d'établir de bonnes relations avec les personnes les plus haut placées. L'individu est l'expression de la volonté de l'avidité, et, dans le cours de son activité, ce besoin intérieur crée son propre conflit et sa douleur. De cela, l'individu cherche à s'évader dans l'idéalisme, dans des illusions, dans des explications, et maintient ainsi en existence le processus du moi. La volonté de compréhension vient en existence lorsqu'il y a cessation du besoin intérieur et de ses expériences sans cesse renouvelées.

Si l'on comprend bien le fait qu'il ne peut y avoir de vrai discernement tant que continue la volonté du désir, cette compréhension même conduira à sa fin le processus du moi. Il n'existe pas un autre moi, un moi supérieur, qui puisse amener ce pro-

cessus du moi à une fin ; aucun milieu ni aucune divinité ne peuvent le faire cesser. Seule y parvient la perception même de ce processus, la compréhension même de sa folie, de sa nature éphémère.

Le processus du moi s'entretient de lui-même, il est autoactif par sa propre ignorance, par ses tendances, par sa soif intérieure. Il doit s'amener lui-même à sa fin, par la cessation de ses exigences volitives. Si vous comprenez profondément la signification de toute cette conception du moi, vous verrez que vous n'êtes pas simplement le milieu, les opinions ou le hasard, mais le créateur, l'instigateur de l'action. Vous créez votre propre prison de douleur et de conflit. Dans la cessation de vos propres activités volitives, se trouvent la réalité, le bonheur.

QUESTION : Vous avez dit que, pour comprendre le processus du moi, il faut un très grand effort. Comment devons-nous comprendre votre assertion, souvent répétée, que l'effort met la lucidité en échec?

KRISHNAMURTI : Où existe l'effort de l'avidité, il y a un choix, qui doit être basé sur des préjugés, des déformations. La lucidité n'est pas engendrée par le choix, elle surgit lorsque existe la perception du caractère éphémère de la volonté qui émane du choix, ou du besoin intérieur. Par une réflexion constante et un intérêt aigu, la volonté de l'avidité est comprise, et alors entre en existence la volonté de la compréhension. Où existe la volonté de l'avidité, l'effort est nécessairement faux, c'est cet effort-là qui produit la confusion, la limitation, et qui multiplie la douleur. La lucidité est la perception constante de ce qui est vrai. La douleur et l'investigation de sa vraie cause (non pas l'investigation théorique, mais celle de l'expérimentation et de l'action) engendreront cette souplesse éveillée de l'esprit-cœur. Il n'y a personne qui ne souffre. Mais celui qui souffre fait un effort pour échapper à l'actuel, et cette évasion ne fait qu'augmenter la douleur. Si, patiemment, par une observation silencieuse, il discerne la vraie cause de la douleur, cette perception même la dissoudra.

QUESTION : êtes-vous toujours aussi rigide dans votre attitude envers les cultes et la Société Théosophique?

KRISHNAMURTI : Lorsque vous avez compris qu'une action est absurde, vous n'y revenez pas. Si vous percevez profondément, ainsi que je l'ai fait, la folie complète des cérémonies religieuses, elles ne peuvent jamais plus avoir d'empire sur vous. Aucune opinion, bien qu'elle puisse être très répandue, aucune autorité, bien qu'elle puisse émaner des traditions ou des circonstances, ne peuvent faire changer d'idée celui qui a compris leur manque de valeur. Mais tant que l'on n'a pas complètement compris la signification des cultes, on y revient. Il en est de même de la Société Théosophique. L'idée des croyances organisées, avec leurs autorités, avec leur propagande, avec son prosélytisme et son exploitation, est, pour moi, foncièrement inique.

Ce que je pense de la Société Théosophique n'est pas important. L'important c'est que vous découvriez par vous-même ce qui a de la valeur, ce qui est actuel, et non ce que vous voudriez que soit l'actuel. Et pour comprendre l'actuel, le réel, le vrai, sans qu'il subsiste de doute, vous devez y arriver complètement dénudé de toute avidité, de tout désir de sécurité ou de réconfort. Alors seulement y aura-t-il une possibilité de discerner ce qui est. Mais comme la plupart des personnes sont conditionnées par le besoin intérieur, par la soif d'une sécurité, par le désir d'un réconfort ici ou dans l'au-delà, elles sont totalement incapables de vraie perception.

Avant que vous ne puissiez discerner ce qui est vrai, soit dans les enseignements de la Société Théosophique, soit dans toute autre organisation, vous devez d'abord voir si vous êtes libre de tout besoin intérieur. Si vous ne l'êtes pas, ces organisations, avec leurs croyances, deviendront des moyens de vous exploiter. Si vous vous bornez à examiner leurs enseignements, vous vous perdrez en opinions, en explications.

Donc, commencez par discerner en vous-même le processus de l'avidité qui déforme la perception, qui entretient le processus du moi et qui nourrit la peur. Alors ces systèmes, ces organisations, avec leurs croyances, leurs menaces et leurs rituels, n'auront plus aucun sens.

Malheureusement, nous ne commençons pas par la base. Nous pensons que des systèmes et des organisations nous aideront à nous débarrasser de nos préjugés, de nos souffrances et de nos conflits. Nous croyons qu'ils nous libéreront de nos limitations, et ainsi, nous espérons, à travers eux, comprendre la réalité. Ceci n'est jamais arrivé et n'arrivera jamais. Aucune croyance, aucune organisation, accompagnées de leurs peurs et de leurs agonies, ne peuvent jamais libérer l'homme de ses désirs.

QUESTION : Selon vous, que devient l'âme après la mort du corps?

KRISHNAMURTI : Si la personne qui a posé cette question examine le motif qui l'a poussée à le faire, elle verra que c'est la peur. Elle ne trouve ni épanouissement ni bonheur dans le présent, alors elle demande une vie future de bonheur et de bonnes occasions. En d'autres mots, le moi se demande à lui-même s'il continuera. Pour comprendre la signification de son désir de continuer, il vous faut comprendre ce qu'est le moi.

Ainsi que j'ai essayé de l'expliquer, la foi détruit sa propre idée de l'âme. La foi affirme qu'il y a une force universelle, une entité suprême extérieure à l'homme, qui guide, qui dirige son existence, et qui détermine son avenir. Cette conception, si vous l'examinez à fond, détruit l'idée même de l'âme. S'il n'y a pas d'âme, vous retournez au point de vue mécaniste de la vie, et vous êtes simplement pris dans l'opposé. La vérité n'existe pas dans des opposés. Si vous compreniez pleinement la signification des opposés, et tout ce qu'elle implique, vous discerneriez le vrai processus du moi. Alors vous verriez que c'est le processus du désir qui, dans sa peur, se perçoit et s'entretient ainsi de lui-même. Cette peur incite le moi à se demander s'il a une pérennité, s'il vivra après la mort du corps. La vraie question est donc: est-ce que cette limitation, le moi, l'ego, passant à travers de nombreuses expériences et recueillant leurs leçons, deviendra finalement parfait? Est-ce que l'égoïsme peut jamais devenir parfait, avec le temps et l'expérience? Le moi peut devenir plus grand, plus étendu, plus riche en égoïsme, en limitations, il peut ramener à soi d'autres unités de limitation et d'égoïsme, mais sûrement ce processus ne peut jamais être que le même processus du moi, malgré toute son expansion et sa glorification.

Il dépend de la compréhension de chaque individu que ce processus continue ou arrive à une fin. Lorsque vous voyez profondément que le processus du moi s'entretient lui-même par ses propres limitations, ses propres activités volitives d'avidité, alors votre activité, votre morale, toute votre attitude envers la vie, subit un changement fondamental. En cela est la réalité, la félicité.

Je peux donner des explications au sujet de la cause de l'existence et de la douleur. Mais un homme qui cherche une explication ne discernera pas la réalité. Les définitions et les explications agissent comme un nuage qui obscurcit la perception. Ce processus du moi dont j'ai parlé peut n'être pour vous qu'une théorie. Pour discerner ce qu'il a de réel, on doit en faire l'expérience. Ce n'est qu'en le comprenant avec intelligence qu'on engendre l'action juste.

Eddington, le 16 juin 1936

# **Camp d'Ommen, Hollande**

## **1ère Causerie**

### **le 25 juillet 1936**

Amis,

Je suis très heureux de vous revoir tous après beaucoup d'années, et j'espère que ce camp sera utile à chacun de vous. J'espère aussi que vous ferez tous les efforts possibles pour comprendre ce que je vais essayer d'expliquer, et que vous mettrez en action cette compréhension.

Je voudrais que vous considériez ce que je dis, sans préjugés, sans ces réactions instinctives qui empêchent la pensée d'être claire et vraie.

Nous ne sommes pas un corps choisi de personnes en dehors de ce monde en conflit. Nous en faisons partie, avec sa confusion, sa misère, son incertitude, avec ses groupes politiques opposés, avec ses haines raciales et nationales, avec ses guerres et ses cruautés. Nous ne sommes pas encore un groupe séparé, nous ne sommes pas des individus délibérément actifs qui, avec compréhension, s'opposent à notre civilisation actuelle. Nous sommes ici pour comprendre par nous-mêmes ce processus de conscience centré en chaque individu, et en faisant cela, nous écarterons inévitablement les fausses valeurs qui sont devenues des principes dirigeants dans le monde.

Bien que vous, en tant qu'individus appartenant à une certaine classe ou nation et possédant certaines croyances, puissiez ne pas être impliqués dans ces haines et ces conflits (il se peut que, par quelque infortune, vous vous soyez protégés par différentes formes de sécurité) pourtant vous devez avoir une attitude définie envers cette civilisation, avec ses activités politiques, sociales, esthétiques et religieuses. Cette attitude conduisant à l'action doit être la compréhension du processus de la conscience individuelle.

Mettre l'accent sur la compréhension de la conscience individuelle ne doit pas être considéré comme un nouvel encouragement à l'égoïsme et un rétrécissement de la compréhension active. Ce n'est que par la compréhension du processus de la conscience individuelle qu'il peut y avoir une action spontanée, vraie et qui ne crée ni n'augmente la douleur et les conflits. Essayez, je vous prie, de comprendre ce point pleinement. Lorsque je parle de conscience individuelle, je ne veux pas parler de ce processus d'introspection et d'analyse qui, graduellement, limite toute activité. Pour obtenir la plénitude de l'action, il faut comprendre le processus de l'individualité. Le progrès individuel ou collectif ou l'activité des masses ne me concernent pas ; je ne m'occupe que de la compréhension qui engendrera une attitude et une action justes envers le travail, envers le voisin, envers toute la société. Donc nous devons comprendre profondément le processus de l'individualité avec sa conscience. Nous devons être capables de voir intelligemment en nous-mêmes l'influence qu'exerce la masse par ses traditions, ses préjugés raciaux, ses idéals et ses croyances auxquels nous nous sommes soumis, consciemment ou inconsciemment. Tant que tout cela nous domine, nous, en tant qu'individus, ne sommes pas capables d'action claire, directe, simple et compréhensive. Donc mon insistance sur l'individualité ne doit pas être prise pour un encouragement à l'expression personnelle et égoïste, ni pour un acquiescement à une idée ou à un principe collectifs. Elle ne doit pas servir d'excuse pour se subjuguer à un groupe de gens ou à une clique de chefs. Elle doit amener une

compréhension juste du processus de la conscience individuelle, compréhension qui, seule, peut engendrer une action spontanée et vraie.

Pour comprendre ce processus de l'individualité, il nous faut être poussés par le désir de connaître, non de spéculer, non de rêver.

Il ne faut pas confondre cette compréhension du processus de l'individualité avec l'acceptation d'une croyance ou d'une foi, ni avec l'adhésion à des conclusions et des définitions logiques. Pour connaître réellement, on ne doit avoir aucune inclination à se satisfaire de solutions immédiates et superficielles. Beaucoup de personnes pensent que, par une simple réorganisation économique, la plupart des problèmes humains seront résolus. On encore, beaucoup sont facilement satisfaits par les explications concernant l'au delà, ou par la croyance en la réincarnation, et ainsi de suite. Mais ceci n'est pas la connaissance, ceci n'est pas la compréhension, ce ne sont là que des stupéfiants qui satisfont et endorment l'esprit-cœur souffrant. Pour savoir, pour comprendre, il faut de la volonté, il faut de la persistance, il faut une continuelle et essentielle curiosité.

Alors, qu'est donc l'individualité? Veuillez comprendre que je ne mets pas l'intérêt sur l'égoïsme, ni sur la nécessité de s'en libérer. Mais lorsque vous comprenez par vous-même le processus du moi, il y a une possibilité de l'amener à une fin. Pour comprendre ce processus, il faut commencer par la base. La soi-disant âme est-elle une réalité ou une illusion? Est-elle unique? Existe-t-elle indépendamment de l'être physiologique ou psychologique, et exerce-t-elle son influence sur lui? Est-ce que, en étudiant les tissus ou les fluides organiques, nous saurons ce qu'est la pensée, ce qu'est l'esprit, ce qu'est cette conscience qui est cachée dans la matière vivante? En étudiant son comportement social, saurons-nous ce qu'est l'homme? Les économistes et les physiciens ont laissé de côté cette question fondamentale, et nous, en tant qu'individus, nous qui souffrons, devons entrer dans cette question profondément et avec sincérité. Comme nous avons affaire avec nous-mêmes, il nous faut, pour nous comprendre, une grande persistance, un effort et une patience bien orientés. Les physiciens, les économistes, les sociologues peuvent nous donner des théories, des systèmes et des techniques, mais nous devons nous-mêmes faire l'effort de comprendre le processus de notre conscience, de percer les nombreuses illusions qui cachent la réalité.

Les philosophes nous ont donné des théories et des concepts au sujet de la conscience et de l'individualité. Il y a beaucoup de points de vue, de croyances, d'assertions contradictoires concernant la réalité. Chacun de nous, par l'introspection et l'observation, se rend compte qu'il y a une réalité vivante cachée dans la matière. Mais elle ne joue qu'un très petit rôle dans notre vie quotidienne. Elle est niée par nos activités, par notre conduite quotidienne. Parce que nous avons construit une série de murs de mémoires autoprotectrices, il est devenu à peu près impossible de savoir ce qu'est le réel. Ainsi que je l'ai dit, il y a beaucoup de croyances, beaucoup de théories, beaucoup d'assertions au sujet de l'individualité, de ses processus, de sa conscience et de sa continuité, et le choix de ce qui est vrai parmi ces opinions et croyances variées est laissé à nous. Le choix est laissé à ceux qui ne sont pas entièrement subjugués par l'autorité d'une tradition, d'une croyance ou d'un idéal, et à ceux qui ne se sont pas engagés intellectuellement ou émotionnellement dans la foi.

Comment pourriez-vous choisir ce qui est vrai parmi ces contradictions? Est-ce que la compréhension de la réalité est une question de choix? Est-ce qu'elle comporte l'étude de diverses théories, d'arguments et de conclusions logiques qui ne demandent qu'un effort intellectuel? Cette façon de procéder peut-elle nous conduire quelque part? Peut-être à une argumentation intellectuelle ; mais un homme qui souffre désire savoir, et pour lui, les concepts et les théories sont complètement in-

utiles. Ou existe-t-il une autre voie, une perception qui ne choisit pas? Il est absolument essentiel pour notre bien-être, pour notre action et notre épanouissement, de comprendre ce qu'est l'individualité. Allez chez des instructeurs religieux, chez des psychologues, et peut-être chez des hommes de science, étudiez et expérimentez leurs théories et leurs conclusions. Vous pouvez aller d'un spécialiste à un autre, et, selon votre plaisir, essayer leurs méthodes, mais la souffrance continuera. Que doit-on faire?

C'est l'action qui est vitale, non les opinions et les conclusions logiques. Vous, en tant qu'individus, devez comprendre, par une perception directe et sans choix, le processus de la conscience. L'autorité de l'idéal et du désir empêchent et pervertissent la vraie perception. Lorsqu'il y a un désir insatisfait, lorsque l'esprit est pris dans des opposés, il ne peut y avoir de perception. Si nous dépendons d'un choix, d'un conflit entre opposés, nous créerons sans cesse une dualité dans nos actions et engendrerons ainsi la douleur.

Donc nous devons discerner la vérité nous-mêmes, par une vie, une action, sans choix. Seule cette perception peut mettre fin à ce processus de la souffrance qui s'empoisonne lui-même et qui se prolonge par l'action même de sa limitation.

Pour discerner la vérité, la pensée ne doit pas être déformée, l'esprit doit être sans désirs, sans choix à faire. Si vous vous observez en action, vous verrez que votre désir, au moyen de l'arrière-plan de la tradition, des fausses valeurs et des mémoires auto-protectrices, renouvelle à chaque instant le processus du moi qui empêche la vraie perception.

Donc il faut une perception profonde et sans choix pour comprendre le processus de la conscience. Une telle nécessité ne surgit que lorsqu'il y a souffrance. Pour découvrir la cause de la souffrance, l'esprit doit être aigu, souple, il ne doit pas se poser de choix, ni doit-il être hébété par le désir ni soumis à des théories. Si l'on ne discerne pas le processus de la conscience individuelle, l'action ne fera que créer de la confusion, des limitations, donc engendrer de la souffrance et des conflits. Tant que nous sommes dans ce processus, notre recherche doit s'attaquer à sa cause. Mais, malheureusement, la plupart d'entre nous cherchent des remèdes. La compréhension de la cause de la souffrance entraîne un changement de volonté dans la plénitude de notre être, qui ne comporte pas de choix. Alors l'expérience, sans ces mémoires accumulatives qui empêchent la compréhension et l'action, a une signification profonde.

Ainsi la vraie expérience conduit à discerner le processus de la conscience, qui est l'individualité, et ne peut pas intensifier la conscience individuelle. Pour discerner profondément la cause de la souffrance vous ne pouvez pas vous séparer du monde, de la vie, et contempler séparément la conscience, car vous ne pouvez la comprendre que dans le fait même de vivre.

Cette profonde perception de la vie sans choix comporte une grande vivacité et un effort judicieux. Je vais expliquer ce qu'est, pour moi, la conscience d'où surgit l'individualité ; mais tenez présent à l'esprit que cela ne peut pas être une réalité pour vous, mais seulement une théorie. Pour que cela vous devienne actuel, votre esprit doit être capable de discerner, de percevoir sans choisir, il doit être libéré de sa soif de confort et de sécurité. Il n'est pas suffisant d'être simplement logique. Ce n'est que par votre propre expérience que vous saurez si ce que je dis est vrai, et pour faire l'expérience d'une chose l'esprit doit être libre des barrières qu'il s'est créées lui-même. Il est extrêmement difficile d'être vulnérable de telle façon que l'esprit soit assez sensible pour comprendre le mouvement de la vie, et pour discerner ce qui est durable et vrai. Pour comprendre le processus de l'individualité il faut une grande intelligence et non l'intervention de l'intellect. Pour éveiller cette intelligence il faut être profondément poussé à connaître, non à spéculer.



Veillez garder présent à l'esprit que ce qui est pour moi une certitude, un fait, ne peut être pour vous qu'une théorie. La simple répétition de mes mots ne constituera pas votre connaissance et votre réalité. Ce que je dis est tout au plus une hypothèse pour vous. Ce n'est qu'en en faisant l'expérience et en agissant que vous pourrez percevoir par vous-mêmes sa réalité, qui n'est à personne, ni à vous, ni à moi.

Toute vie est énergie ; elle conditionne et est conditionnée, et cette énergie, dans son développement autoactif crée ses propres matériaux, le corps avec ses cellules et ses sens, la perception, le jugement, la conscience. L'énergie et les formes de l'énergie s'entremêlent sans cesse, et ceci donne à la conscience son caractère conceptuel aussi bien qu'actuel. La conscience individuelle est le résultat de l'ignorance, des tendances, des désirs inassouvis, de l'avidité. Cette ignorance est sans commencement, et elle est mêlée à l'énergie qui, dans son développement autoactif est unique. C'est ce qui donne son unicité à l'individu.

L'ignorance n'a pas de commencement mais elle peut être amenée à une fin. La seule compréhension du fait que l'ignorance s'entretient elle-même conduit ce processus à une fin. Comprendre, c'est observer comment vous alimentez l'ignorance par votre propre activité, comment vous l'installez par votre avidité génératrice de peur, et comment • tout ceci donne sa continuité au processus du moi, à la conscience. Cette ignorance, ce processus du moi, se maintient en existence par ses propres activités volitives engendrées par la peur, l'avidité. En cessant de se nourrir lui-même, le processus du moi arrive à une fin. Vous me demanderez: comment puis-je vivre sans désirs? Dans la vie de la plupart des gens, le désir, l'avidité, jouent un rôle considérable ; toute leur existence est le vigoureux processus de l'avidité, de sorte qu'ils ne peuvent imaginer que la vie, sa richesse et sa beauté, ses échanges et ses comportements, puissent être sans désirs. Lorsque vous commencez à discerner, en en faisant l'expérience, comment l'action engendrée par l'avidité crée sa propre limitation, il y a un changement de volonté. Jusque là il n'y a qu'un changement dans la volonté. C'est l'activité autoactive de l'ignorance qui donne à la conscience une continuité qui se reforme sans cesse. Le changement fondamental de la volonté est l'intelligence.

Ommen, le 25 juillet 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **2ème Causerie**

### **le 27 juillet 1936**

Nous sommes tous, en quelque mesure, pris par la souffrance, qu'elle soit économique, physique, psychologique ou spirituelle. Comprendre la cause de la souffrance et être libres de cette cause est notre constant problème.

Pour comprendre la cause fondamentale de la souffrance, nous ne pouvons pas diviser l'homme en différentes parties. L'homme est indivisible, bien qu'il s'exprime à travers de nombreux aspects, et qu'il assume de nombreuses formes d'expression qui lui donnent une grande complexité. Il y a des spécialistes qui étudient ces divers aspects et divisions de l'homme et qui essayent de découvrir, en poursuivant leurs études spécialisées, la cause de la souffrance ; mais nous ne pouvons pas laisser à d'autres le soin de nous comprendre nous-mêmes. Nous devons nous comprendre comme un tout, et examiner nos propres désirs et activités. Nous devons discerner le processus du moi, qui cherche toujours à se perpétuer et à s'entretenir isolément au moyen de ses propres activités. Lorsque nous comprenons pleinement ce processus, il y a l'éveil de cette intelligence qui, seule, peut nous libérer de la douleur.

Le processus du moi est conscience, qui est individualité, et la cause de la souffrance est l'ignorance de ce processus autoactif. Si nous ne comprenons pas ce processus, qui engendre la douleur, il ne peut y avoir d'intelligence. L'intelligence n'est pas un don, elle peut être cultivée, éveillée, si l'on a l'esprit alerte, et si l'on vit sans faire de choix. Donc l'action peut créer la douleur ou au contraire détruire l'ignorance avec ses tendances et ses avidités, et ainsi mettre fin à la douleur.

Vous pouvez voir par vous-mêmes, dans vos vies, comment ce processus, avec ses peurs, ses illusions et ses évasions, diminue l'intelligence créatrice qui, seule, peut engendrer le bien-être de l'homme. La compréhension de la réalité, de la vérité, vient avec la cessation de la douleur. Nos études sur l'au-delà, sur l'immortalité, sont une vaine poursuite, car il ne peut y avoir la félicité de la réalité qu'avec la cessation de la douleur.

Pour comprendre la douleur, nous devons commencer par nous-mêmes, non avec l'idée de la douleur, qui n'est qu'un vide aride de l'intellect. Nous devons commencer par nous-mêmes, avec nos agonies, nos misères et nos conflits, qui semblent n'avoir pas de fin. Le bonheur n'a pas à être recherché, mais avec la cessation de la douleur il y a l'intelligence, la félicité du réel.

De quelle source surgissent nos activités quotidiennes? Quelle est la base de notre pensée morale et religieuse? Si nous nous examinons profondément, avec compréhension, nous verrons qu'une grande partie de nos activités et de nos relations ont leur origine dans la peur et l'illusion. Elles sont le résultat de l'avidité, de la recherche incessante d'une sécurité et d'un confort, à la fois extérieurs et intérieurs. Cette recherche a produit une civilisation dans laquelle chaque individu, d'une façon subtile ou grossière, lutte pour lui-même, et engendre de ce fait la haine, la cruauté et l'oppression. Ce processus a développé une civilisation d'exploitation, de guerres et de superstitions religieuses organisées, résultats d'une fausse conception de l'individualité et de son épanouissement. Le conflit extérieur de races et de religions, la division des peuples, les luttes économiques, ont leurs racines dans des idées fausses en ce qui

concerne la culture. Nos vies sont en conflit continuels à cause de la peur, de la soumission, de nos croyances, et du fait que nous sommes toujours en train de choisir. Notre milieu stimule le processus de l'ignorance, et nos mémoires, ainsi que nos désirs inassouvis, renouvellent sans cesse la conscience et lui confèrent la continuité et l'individualité.

Lorsque vous examinez ce processus, vous voyez que le moi se reforme lui-même à chaque instant par ses propres activités volitives basées sur l'ignorance, le désir et la peur. Lorsque vous commencez, par conséquent, à voir que le moi n'est pas une chose permanente, il y aura un changement vital dans votre conduite et votre morale. Alors il ne pourra y avoir ni servitude ni acquiescement, mais seule l'action de l'intelligence éveillée qui crée sans cesse de nouvelles conditions, sans en être l'esclave. Seule cette intelligence peut établir une vraie coopération sans frustration.

Chacun de vous doit devenir conscient du processus de l'ignorance. Cette lucidité n'est pas une compréhension supérieure qui domine une inférieure (ceci n'est qu'un artifice de l'esprit), mais une compréhension qui ne choisit pas et qui résulte d'une action persistante, sans peur et sans désir. De cette perception sans choix surgissent une morale judicieuse, des relations humaines et des activités vraies. Notre conduite, alors, n'est plus la simple imitation d'un modèle ou d'un idéal, ou d'une discipline, mais elle est le résultat d'une vraie compréhension du processus du moi. Cette perception est une intelligence éveillée, qui, n'étant ni hiérarchique ni personnelle, aide à créer une nouvelle culture d'épanouissement et de coopération.

QUESTION : L'effort est-il compatible avec la lucidité?

KRISHNAMURTI : Veuillez comprendre ce que j'entends par lucidité. La lucidité n'est pas le résultat d'un choix. Un choix comporte des opposés, une distinction entre l'essentiel et le non-essentiel, entre le bien et le mal. Le choix doit forcément créer des conflits, car il est basé sur des mobiles, des calculs et des préjugés d'autoprotection. Le choix n'est jamais basé que sur la mémoire. Mais discerner c'est percevoir directement et sans choisir, ce qui est. Et percevoir directement, c'est être libre de l'arrière-plan des désirs. Ceci ne peut se produire que lorsque cesse l'effort qu'on a exercé jusqu'ici entre les opposés. Les opposés sont le résultat des désirs, de l'avidité, donc aussi de la peur. Avec la cessation de la peur il y a une perception directe de ce qui est. En ce moment, nous faisons des efforts pour réussir, pour parvenir, pour conquérir une habitude par une autre, pour subjuguier une peur par une autre, une aspiration par une autre, un idéal par un autre. Alors il y a un effort constant pour substituer, pour surmonter. Un tel effort est entièrement futile, vain ; il mène à la confusion et non à l'éveil de l'intelligence.

Si vous commencez à être conscient de ce processus du choix, de ces conflits entre opposés, il y aura un changement de volonté, et cette volonté sera le résultat du fait que vous vivrez sans choisir.

Lorsque je parle d'un effort bien compris, je veux dire que l'on doit se rendre compte de l'effort erroné que l'on exerce maintenant. Devenez conscients de l'arrière-plan, voyez comment à chaque instant la pensée se modifie elle-même (à l'intérieur de sa limitation) par ses propres activités volitives. Celles-ci, engendrées par l'ignorance et la peur, donnent une continuité au processus du moi, à la conscience.

Nous souffrons et nous voulons échapper à cette souffrance, alors nous faisons un effort pour chercher un remède, une substitution ; mais en faisant cela, nous ne déracinons pas la cause de la souffrance. Comme l'esprit est surchargé de nombreuses substitutions, de nombreuses évasions qui empêchent la naissance d'une perception sans choix, l'effort ne fait que créer plus de douleur et de frustration. Cet effort est

faux. L'effort juste est la perception spontanée du faux effort qui cherche des substitutions ou des évasions à travers de nombreuses formes de sécurité.

QUESTION : Comment peut-on parvenir à un accord avec des gens qui ont, dans la vie, des buts entièrement différents des vôtres?

KRISHNAMURTI : Il ne peut y avoir d'accord entre un but vrai et un but faux. Il peut y avoir accord entre deux buts faux. En essayant d'établir un accord entre le faux et le vrai, nous essayons de développer ce qu'on appelle la tolérance, avec ses nombreux prétextes. Il ne peut y avoir de réelle entente que lorsque les buts sont intelligents et vrais. Lorsque deux individus perçoivent l'illusion fondamentale de la sécurité, il y a accord, coopération. Mais si l'un comprend la cruauté de l'acquisition basée sur la sécurité et l'autre non, il y a conflit, et pour surmonter cette friction on cultive la fausse vertu de la tolérance. Ceci ne veut pas dire que celui qui comprend soit intolérant.

Au lieu d'essayer d'être d'accord, au lieu d'essayer de trouver le commun facteur de deux absurdités, voyons si nous pouvons être intelligents. Un homme qui a peur ne peut pas être intelligent, car la peur nous empêche de discerner sans choisir. Tant qu'existe l'esprit d'acquisition, il ne peut y avoir d'intelligence, car cela indique que l'esprit est empêtré dans le processus de l'ignorance et des désirs. Cultiver la vertu n'est pas intelligence. Tant qu'existe l'activité volitive de l'ignorance, la peur, la désillusion et les conflits doivent exister.

Au lieu de cultiver la tolérance, qui n'est qu'un artifice de l'esprit, nous devons éveiller l'intelligence qui n'a pas de mémoires et de peurs autoprotectrices.

QUESTION : Ceux qui possèdent – que ce soit de la terre, de l'outillage ou de la main-d'œuvre – ne partagent pas volontairement avec les moins fortunés. Ces derniers n'ont-ils donc pas le droit, et en fin de compte le devoir, de déposséder les premiers au bénéfice de tous? N'êtes-vous pas porté à gaspiller votre enseignement sur les plus fortunés qui ont le moins de chances de vouloir changer la structure économique et sociale actuelle?

KRISHNAMURTI : Je sais que ceci est un problème vital pour beaucoup de personnes. Je ne cherche pas à l'esquiver en disant que je veux traiter tous les problèmes de la vie dans leur ensemble, intégralement, et non séparément. Là où l'intelligence fonctionnera librement, ces problèmes séparés n'existeront pas. Là où il n'y a pas d'intelligence, vous créez de nouvelles divisions, avec leurs possessions et leurs guerres, malgré l'expropriation de l'outillage, de la terre, de la main-d'œuvre. Donc, de mon point de vue, ce qui est important c'est de cultiver la vraie intelligence qui seule peut engendrer l'ordre. Il faut cette révolution intérieure, qui pour moi est beaucoup plus importante que le soulèvement extérieur. Cette révolution intérieure ne doit pas être remise à plus tard. Elle est bien plus vitale, plus immédiate que l'extérieure. Ce complet changement de volonté est en votre pouvoir.

La résolution intérieure, vitale, est le résultat de la compréhension, non de la contrainte. L'intelligence ne reconnaît ni la richesse ni la pauvreté. Je ne parle ni aux riches, ni aux pauvres, ni aux fortunés, ni aux moins fortunés. Je parle à des individus à qui je dis qu'il leur est nécessaire de comprendre le processus de la vie parce qu'ils sont, en tant qu'individus, pris dans la souffrance. En tant qu'individus ils sont les créateurs de leur milieu, des rapports sociaux, de la morale. Donc nous devons traiter l'homme comme un tout et non dans un de ses aspects. Tant que n'existe pas cette profonde compréhension du processus de l'individualité, de simples changements extérieurs n'éveilleront pas l'intelligence. Si nous nous rendons vraiment compte de cela nous ne chercherons pas, en tant qu'individus, le bonheur dans ces cruautés et absurdités que nous appelons la civilisation moderne.

Si vous comprenez la nécessité absolue de cette révolution intérieure, de ce changement de volonté, vous aiderez naturellement, spontanément, à instaurer un ordre juste, à bien agir et bien se comporter.

QUESTION : Est-ce que la conception théosophique des Maîtres de Sagesse et de révolution de l'âme n'est pas aussi raisonnable que la conception scientifique du développement biologique de la vie dans la matière organique?

KRISHNAMURTI : Ce qui est susceptible de développement n'est pas éternel. La conception théosophique ou religieuse est celle d'un développement individuel: le processus du moi deviendrait de plus en plus grand, il acquerrait de plus en plus de vertus et de compréhension. Ainsi le moi serait capable d'un développement indéfini, il pourrait atteindre des cimes de plus en plus élevées vers la perfection, et pour l'aider dans son ascension, des maîtres, des disciplines et des organisations religieuses seraient nécessaires.

Tant que l'on ne comprend pas ce qu'est le moi, les maîtres (qu'ils soient d'une espèce ou d'une autre) deviennent une illusoire nécessité. Ils peuvent ne pas être des maîtres dans le sens théosophique, ils peuvent être les saints d'une église ou les autorités spirituelles d'une organisation. Ce que nous avons à comprendre n'est pas l'existence ou la non-existence des maîtres, leur nécessité ou leur inutilité, mais si le moi, dans son développement, dans son expansion, peut devenir éternel ou parvenir à la compréhension de la vérité. Le problème n'est pas de savoir si le fait de devenir un maître est un processus naturel, mais si la perception de la vérité peut se produire dans un esprit qui est pris dans le processus du moi. Si vous croyez que le moi est éternel, il ne peut pas grandir, il doit être en dehors du temps et de l'espace. Donc l'idée que le moi devient un maître par son développement, par l'expérience, est une illusion. Ou alors le processus du moi est éphémère. Pour amener ce processus à une fin, aucun agent extérieur ne peut être d'aucune utilité, quelque grand qu'il soit, car le processus du moi est autoactif et s'entretient tout seul par ses propres activités volitives. C'est à vous à examiner si le moi est éternel ou transitoire. Mais ce n'est pas une question de choix, car tout choix est basé sur l'ignorance, les préjugés, les désirs.

Quelques-uns d'entre vous peuvent ne pas être intéressés par la croyance en les maîtres des théosophes, pourtant lorsque la douleur viendra à vous, vous chercherez peut-être quelque autre autorité ou appui spirituels, et c'est cette dépendance qui perpétue le processus du moi, avec sa subtile exploitation et sa douleur.

QUESTION : Beaucoup de personnes trouvent très difficile d'être pleinement concentrées dans leurs actes. En vue d'exercer la faculté de concentration, certains exercices ne peuvent-ils pas être très utiles, ou les considérez-vous comme des entraves?

KRISHNAMURTI : Lorsque vous êtes profondément intéressés, il ne vous est pas nécessaire de vous livrer à des exercices pour vous aider à développer votre faculté de concentration. Lorsque vous jouissez d'un beau paysage, il y a une spontanéité de plaisir et d'intérêt qui dépasse tous les stimulants artificiels de la concentration. Ce n'est que lorsque vous n'êtes pas intéressés que se produit une division dans la conscience. Au lieu de chercher des exercices pour développer votre faculté de concentration, voyez si vous êtes profondément intéressé par les choses de la vie. Pour comprendre la vie vous devez être intéressé par toutes ses manifestations, non par le pain et beurre seulement, mais par les processus de la pensée, de l'amour, de l'expérience, des rapports sociaux. Où il y a un profond intérêt, il y a concentration. Est-ce que la personne qui pose cette question n'essaye pas de stimuler la concentration artificiellement? Une telle stimulation artificielle devient une barrière à la riche, compréhension de la vie. Les méditations disciplinées sont des stimulations artificielles et deviennent des barrières qui créent une division entre la réalité vivante et

des désirs et des aspirations illusoires. Ne cherchez pas la félicité du réel, car la simple recherche de la réalité conduit à l'illusion ; mais comprenez ce processus de pensée, de conscience, qui est centré en vous-même. Ceci n'exige pas une simple concentration, mais de la souplesse d'esprit et un intérêt qui se nourrit lui-même.

QUESTION : L'idée du chef est, pour beaucoup, une grande inspiration. Elle incite aussi à cultiver le respect et l'esprit de sacrifice. En vous nous reconnaissons un grand chef spirituel, et éprouvons pour vous un grand respect. Ne devons-nous pas encourager chez les autres aussi bien qu'en nous-mêmes ces grandes qualités de respect et de sacrifice personnel?

KRISHNAMURTI : Les témoignages de respect me sont personnellement très désagréables. (Rires.) Ne riez pas, je vous prie. Si vous éprouviez un vrai respect, vous ne me le montreriez pas à moi seulement, mais à tous. Votre témoignage de respect à mon égard ne fait qu'indiquer une mentalité de marchand. Vous croyez que je vais vous donner quelque chose, ou vous aider en quelque façon, et alors vous me montrez du respect. Ce que vous respectez en réalité c'est l'idée selon laquelle on doit de la considération à la personne qui vous aidera. Mais de ce faux respect naît le mépris pour les autres. Vous ne prenez pas du tout en considération les idées elles-mêmes, mais, malheureusement, la personne qui les expose. En ceci est un grand danger: l'exploitation réciproque. Le simple respect de l'autorité indique une peur qui engendre de nombreuses illusions. De ce faux respect surgit la distinction artificielle entre le chef et ceux qui le suivent, avec ses nombreuses formes d'exploitation, évidentes ou subtiles. Où il n'y a pas d'intelligence, il y a le respect pour quelques-uns et le dédain pour les autres.

Ommen, le 27 juillet 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **3ème Causerie**

### **le 28 juillet 1936**

Comment pouvons-nous éveiller cette intelligence, cette intuition créatrice qui appréhende la signification de la réalité, sans recourir aux processus de l'analyse et de la logique? Par l'intuition ; et je n'entends pas par là l'accomplissement imaginaire que la plupart des gens appellent ainsi. Si la morale, c'est-à-dire les rapports humains, est basée sur l'intelligence et l'intuition, il y a de la richesse, de la plénitude et de la beauté dans la vie. Mais si nous basons notre conduite et nos relations sur des nécessités industrielles et biologiques, l'action doit nécessairement rendre notre vie creuse, incertaine et douloureuse. Nous sommes susceptibles de cette intelligence et de cette intuition, mais comment les éveiller? Que devons-nous faire ou ne pas faire pour éveiller cette intelligence?

Tous les désirs inassouvis, avec leurs peurs, doivent cesser avant que ne puisse exister cette intuition créatrice. La cessation de ces désirs n'est pas le résultat de leur négation, ni pouvons-nous les rationaliser jusqu'à les faire disparaître. La libération des désirs, de leurs peurs et de leurs illusions, vient par une perception silencieuse et persistante que n'accompagne pas le choix délibéré de la volition. Par cette observation profonde vous verrez comment ces désirs engendrent la peur et l'illusion et brisent la conscience en passé, présent et futur, en une partie supérieure et une inférieure, en mémoires accumulées et en celles que l'on doit acquérir. Donc l'ignorance, avec son besoin d'assouvissement, ses préjugés et sa peur, crée une dualité dans la conscience, et de cette dualité surgissent les nombreux problèmes du contrôle sur soi-même et des conflits. De cette dualité surgit le processus de la discipline intérieure par l'autorité de l'idéal et de la mémoire, qui contrôle et limite l'action en engendrant de ce fait la frustration. Cette limitation de l'action crée, naturellement, de nouvelles limitations et, par conséquent, des frictions et de la douleur. Ainsi la roue de l'ignorance, de la peur, des préjugés, est mise en mouvement et empêche le complet ajustement à la vie. Où existe l'inassouvissement il doit y avoir aussi des mémoires accumulatives, des calculs d'auto-protection, qui donnent à la conscience une continuité et une identification.

Cette conscience, avec sa division et son conflit, crée pour elle-même une limitation par ses propres activités volitives et maintient ainsi en existence sa propre individualité. Elle est emprisonnée dans sa propre création, dans son milieu d'obscurité, de confusion, de luttes et de frustrations incessantes. Si vous vous observez silencieusement sans que le choix vienne se mêler à cette observation, vous verrez ce processus de l'ignorance et de la peur. Lorsque l'esprit se rend compte qu'il engendre sa propre ignorance, donc sa propre peur, c'est le commencement d'une lucidité qui ne choisit pas. Par une observation silencieuse et une profonde perception où il n'y a pas de choix, donc pas de conflit, l'ignorance cesse. Voilà la vraie façon d'éveiller l'intelligence et l'intuition. Elles ne peuvent être amenées à cesser par une dénégation ou par une simple rationalisation.

La conscience limitée est le conflit entre d'innombrables inassouvissements. Devenez conscients de ce conflit, de cette incessante bataille de la division, mais n'essayez pas de dominer une partie de la conscience, avec ses désirs, par l'autre. Lorsque l'es-

prit s'identifie à l'inassouvissement, ou à des opposés, il y a conflit ; alors l'esprit essaye de fuir dans des illusions ou des fausses valeurs en ne faisant qu'intensifier tout le processus de l'inassouvissement. Par une profonde perception, ce processus cesse, l'intelligence et l'intuition créatrice s'éveillent. Cette intelligence est la réalité elle-même.

QUESTION : J'ai perdu tout l'enthousiasme, toute la joie de vivre que j'avais dans le passé. La vie est aujourd'hui incolore pour moi, désespérément vide, un fardeau que je dois supporter. Pouvez-vous indiquer les causes possibles d'une pareille condition, et expliquer comment je pourrais briser cette dure coque dans laquelle je me trouve ?

KRISHNAMURTI : Par des fausses valeurs nous nous obligeons à agir à l'intérieur de certains sillons, et nous conformons nos pensées et nos sentiments à certaines conditions. Ainsi, en nous conditionnant nous-mêmes, nous perdons notre enthousiasme, de sorte que la vie devient ennuyeuse et pesante. Pour briser cette coque dans laquelle il n'y a plus d'espoir, nous devons être conscients de la limitation de notre pensée et de notre action. Lorsque nous devenons conscients de cet état et qu'au lieu de batailler contre ce vide désespérant nous considérons profondément les causes de la frustration, alors, sans qu'il y ait conflit d'antithèses, il se produit un changement vital qui est un accomplissement, la riche compréhension de la vie. Si l'on ne fait que discipliner son esprit sans comprendre le processus de la conscience, ou soumettre ses activités mentales et sa conduite à l'autorité d'un idéal sans discerner la stupidité de l'autorité, la vie devient aride, creuse, vaine.

A moins que l'on ne comprenne pleinement le processus de la conscience, l'illusion peut momentanément donner à l'action le stimulant nécessaire, mais une telle action doit inévitablement conduire à la confusion et à la douleur. Nous devons prendre conscience de nos nombreuses peurs et illusions, et lorsque l'esprit s'en libère, il y a la riche plénitude de la vie.

Lorsque vous commencez à vous rendre compte de la futilité absolue des désirs eux-mêmes, il y aura l'éveil de cette intelligence qui engendre des rapports justes avec le milieu. Alors seulement pourra-t-il y avoir une richesse et une beauté dans la vie.

QUESTION : Cela peut sembler impertinent de vous le dire, mais il vous est facile de conseiller aux autres de mettre en pratique une action intelligente, car vous ne manquerez jamais de pain. De quelle utilité seront vos conseils au grand nombre d'hommes et de femmes dans le monde pour qui une action intelligente se traduirait par un surcroît de faim ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi insistez-vous tellement sur le pain ? Le pain est essentiel, mais en n'insistant que sur cela vous finirez par en priver l'homme. En insistant sur un quelconque des besoins de l'homme, qui est indivisible, vous le dépouillerez de cette chose même sur laquelle vous insistez. C'est la peur qui conduit à l'action inintelligente, donc à la souffrance, et comme les individus sont prisonniers de cette peur, j'essaie d'éveiller en eux la perception des barrières d'ignorance et de préjugés qu'ils ont érigées eux-mêmes. Parce que chaque individu est à la recherche de sa propre sécurité sous de nombreuses formes, il ne peut pas coopérer intelligemment avec son milieu, et beaucoup de problèmes en résultent qui ne peuvent être résolus superficiellement. Si chacun de nous était sans peur, s'il n'était pas avide de sécurité sous une forme ou l'autre, ici ou dans l'au-delà, l'intelligence pourrait fonctionner et instaurer de l'ordre et du bonheur. En ne considérant qu'une partie, qu'une division artificielle de l'homme indivisible, nous ne pouvons pas le comprendre en entier, mais ce n'est que par la compréhension du tout que la partie peut être comprise. Ce problème a toujours existé : faut-il attacher l'importance au pain, au milieu, ou à l'esprit et au cœur ? Dans le passé cette division a aussi existé, cette dualité dans



l'homme, de l'âme et du corps, chacune des deux divisions insistant sur ses propres séries de valeurs et créant ainsi beaucoup de confusion et de misère. Et nous continuons à perpétuer, peut-être sous de nouvelles formes, cette division fausse et artificielle de l'homme. Un groupe ne considère que l'importance du pain, et un autre attache l'importance à l'âme. Cette division de l'homme est totalement fausse et doit toujours mener à une action inintelligente. L'action intelligente est le résultat de la compréhension de l'homme en tant qu'être complet.

QUESTION : Mes chagrins m'ont fait comprendre que je ne dois plus chercher aucune espèce de réconfort. Je suis convaincu qu'un autre ne peut pas guérir le mal qui est en moi. Et pourtant, puisque ma douleur continue, y a-t-il quelque chose de faux dans la façon dont je la traite?

KRISHNAMURTI : Vous dites que vous ne cherchez plus de réconfort, mais cette recherche n'a-t-elle pas évidemment été arrêtée de propos délibéré, par une décision, une résolution? Cela n'a pas été le résultat spontané de la compréhension. Cela n'a été que le résultat d'une décision de ne pas chercher le réconfort parce que cette recherche vous a apporté une désillusion. Alors vous vous dites: je ne dois plus chercher le réconfort. Lorsqu'un homme qui a été profondément meurtri dans son attachement commence à cultiver le détachement, et à le louer comme une noble qualité, ce qu'il fait en réalité, c'est se protéger contre une nouvelle blessure, et c'est ce processus qu'il appelle détachement. De la même façon la peur de la souffrance vous a fait voir que le réconfort, la dépendance, comportent un surcroît de souffrance, et alors vous vous dites: je ne dois pas chercher à me faire réconforter, je ne dois compter que sur moi-même. Et pourtant l'inassouvissement avec ses nombreuses et subtiles formes de peur continue. L'inassouvissement crée une dualité dans la pensée, et lorsqu'un désir crée de la souffrance, l'esprit cherche son opposé. Que ce soit un besoin de réconfort ou la dénégation du réconfort, c'est la même chose, c'est toujours un besoin. Alors l'esprit maintient le conflit entre opposés. Lorsque vous commencez à souffrir, ne dites pas: je dois me débarrasser de tel besoin ou de telle cause, mais observez silencieusement, sans dénégation ni acceptation, et de cette lucidité sans choix, le besoin avec ses peurs et ses illusions commence à céder la place à l'intelligence. Cette intelligence est la vie elle-même et n'est pas conditionnée par l'imposition du besoin.

QUESTION : Il est dit que des initiations occultes telles que celles que décrit la Théosophie, ainsi que d'autres anciens rites et mystères, constituent les différentes étapes du voyage spirituel. En est-il ainsi? Vous souvenez-vous d'aucun changement brusque de conscience en vous-même?

KRISHNAMURTI : La conscience passe par de continuels changements à l'intérieur de ses propres restrictions et limitations. Dans l'enceinte de son propre cercle elle subit des fluctuations, des expansions et des contradictions, et ces expansions sont appelées par certaines personnes avancement spirituel. Mais cela se passe toujours dans les frontières de ses propres limitations et ces expansions ne sont pas des changements de la conscience mais seulement des changements dans la conscience. Le changement de conscience n'est pas le produit de rites mystérieux et d'initiations. Celui qui perçoit la futilité du changement dans la conscience peut seul amener un changement de la conscience. Percevoir, et changer fondamentalement, cela exige une lucidité constante. Ce qui est important, c'est si nous pouvons, individuellement, amener ce changement vital. Occupons-nous, non des changements immédiats, mais seulement du changement fondamental de la conscience, et pour cela le processus du moi avec son ignorance, ses tendances, ses besoins, ses peurs, doit lui-même parvenir à une fin.

Ommen, le 28 juillet 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **4ème Causerie**

### **le 29 juillet 1936**

L'action dont l'origine est dans l'autoconservation de la conscience (avec ses nombreuses couches d'ignorance, de tendances, de besoins, de peurs), ne peut libérer l'esprit des limitations qu'il s'est créées lui-même, mais au contraire intensifie la douleur et la frustration. Tant que ce processus continue, tant qu'il n'y a pas de compréhension de ce processus du moi (non seulement dans ses expressions évidentes, mais aussi dans ses prodigieuses subtilités) il doit y avoir souffrance et confusion. Pourtant cette souffrance même, dont nous essayons toujours de nous évader, peut nous mener à la compréhension du processus du moi, à la profonde connaissance de soi-même, mais toutes les évasions dans les illusions doivent cesser. Plus est grande la souffrance, plus est nette l'indication d'une limitation. Mais si vous ne souffrez pas, cela ne veut pas dire nécessairement que vous soyez libre de limitations. Au contraire, cela peut vouloir dire que votre esprit est stagnant à l'intérieur de murs d'autoprotection, de telle façon qu'aucune provocation de la vie, qu'aucune expérience ne peuvent le mettre en activité et ainsi l'éveiller à la douleur. Un tel esprit est incapable de discerner la réalité. La souffrance peut amener la compréhension de soi-même, lorsque vous n'essayez pas de l'éviter ou de la fuir.

Comment pouvons-nous mener à sa fin le processus du moi de telle sorte que notre action ne crée pas un surcroît de limitations et de douleur? Pour l'amener à une fin, il faut la conscience de la souffrance, et non la simple conception de la souffrance. Si nous ne sommes pas provoqués par la vie, la plupart d'entre nous avons une tendance à nous endormir confortablement et à permettre ainsi au processus du moi de continuer. Pour discerner ce processus, la condition essentielle est d'être pleinement conscient de la souffrance. Ensuite il faut avoir la certitude absolue qu'il n'y a aucun moyen de fuir la souffrance. Alors toute recherche de réconfort et tout remède superficiel cessent complètement. Tous les palliatifs des rituels cessent d'avoir une signification. Nous commençons à voir qu'aucun agent extérieur ne peut nous aider à faire cesser ce processus autoactif d'ignorance. Lorsque l'esprit est dans cet état de réceptivité, lorsqu'il est pleinement capable de se regarder en face, il devient son propre miroir, sa conscience n'est plus divisée, il ne juge pas ses propres actions d'après des valeurs établies, ni se fait-il gouverner par l'autorité d'un idéal. Il est alors son propre créateur et destructeur. Le milieu avec ses influences qui conditionnent, et l'hérédité avec ses caractères qui limitent, cèdent à la compréhension du processus du moi. Lorsque l'esprit discerne ce processus intégralement, il se voit comme étant ce processus, il voit qu'il se sert de toute action, de tout échange, pour s'alimenter lui-même. Par son propre renouvellement d'instant en instant, au moyen de ses activités volitives, le processus du moi se perpétue en ne faisant qu'engendrer de la douleur.

La plupart d'entre nous essayent d'échapper à la souffrance par des illusions, des définitions logiques et des conclusions, et ainsi l'esprit s'abêtit graduellement et devient incapable de se percevoir lui-même. Ce n'est que lorsque l'esprit se perçoit tel qu'il est – la volonté d'être soi-même, avec ses nombreuses couches d'ignorance, de peur, de besoins, d'illusions – ce n'est que lorsqu'il voit comment ce processus du moi se perpétue lui-même par ses propres activités volitives, que ce processus a une possibilité de s'amener lui-même à une fin. Lorsque l'esprit voit qu'il est lui-même en train

de créer la douleur, de perpétuer le processus du moi, et qu'il est le processus même du moi, il y a un changement de la volonté, un changement de la conscience. La fin du processus du moi est le commencement de la sagesse, de la félicité.

Nous avons diligemment cultivé l'idée qu'existent dans la conscience une volonté supérieure et une volonté inférieure. Cette division ne fait que créer un conflit auquel nous essayons de mettre fin par la discipline. Où existent l'inassouvissement ou la peur, leur action est comme un combustible pour une flamme, elle ne fait que nourrir le processus du moi. La compréhension de ce processus exige une grande lucidité, non l'effort du choix ou de la discipline.

QUESTION : La peur est-elle une partie fondamentale de la vie de sorte que le fait de la comprendre nous permet simplement de la mieux accepter, ou est-elle une chose que l'on peut transmuier en autre chose, ou encore quelque chose que l'on peut entièrement éliminer? On peut souvent retracer la cause d'une peur particulière, et pourtant, sous d'autres formes, la peur continue. Pourquoi doit-il en être ainsi?

KRISHNAMURTI : La peur existera sous des formes différentes, grossièrement ou subtilement, tant qu'existera le processus autoactif de l'ignorance engendré par les activités de l'insatisfaction. Il est possible d'éliminer complètement la peur: elle n'est pas une partie fondamentale de la vie. S'il y a peur, il ne peut y avoir d'intelligence, et pour éveiller l'intelligence on doit pleinement comprendre le processus du moi en action. La peur ne peut pas être transmuée en amour. Elle ne peut jamais être que de la peur, même si nous essayons de nous en défaire par le raisonnement, même si nous essayons de la déguiser en l'appelant amour. Ni pouvons-nous considérer la peur comme une partie fondamentale de la vie, dans le but de nous en accommoder. Vous ne découvrirez pas la cause profonde de la peur en vous bornant à analyser chaque peur au fur et à mesure qu'elle surgit. La peur n'a qu'une cause fondamentale, bien qu'elle s'exprime sous des formes différentes. Par la simple dissection de ces différentes formes, la pensée ne peut pas se libérer de la cause radicale de la peur. Lorsque l'esprit n'accepte, ni rejette, ni fuit, ni essaye de transmuier la peur, alors seulement a-t-elle une possibilité de cesser. Lorsque l'esprit n'est pas pris dans le conflit des opposés, il est capable de discerner, sans choisir, la totalité du processus du moi. Tant que ce processus continue, la peur doit exister, et les tentatives de s'en évader ne font qu'accroître et renforcer le processus. Si vous voulez être entièrement libéré de la peur, vous devez pleinement comprendre l'action engendrée par les désirs.

QUESTION : Je commence à penser que les possessions matérielles tendent à cultiver la vanité et qu'en outre elles sont un fardeau ; et maintenant j'ai décidé de limiter mes besoins. Il m'est difficile pourtant d'arriver à une décision en ce qui concerne l'héritage à laisser ou non à mes enfants. Dois-je prendre une décision à cet égard? Je sais que je ne transmettrais pas consciemment une maladie contagieuse si je pouvais l'éviter. Aurais-je raison d'avoir le même point de vue en ce qui concerne l'héritage, et d'en priver mes enfants?

KRISHNAMURTI : La personne qui a posé cette question dit elle-même qu'elle ne passerait pas volontairement une maladie contagieuse. Or l'héritage est-il une telle maladie? Posséder ou acquérir de l'argent, sans travailler pour l'obtenir, engendre une forme de maladie mentale. Si vous êtes d'accord avec cette affirmation et si vous agissez conformément à elle, vous devez accepter d'affronter les conséquences de votre action. Vous aiderez à renverser le système social actuel avec son exploitation et le pouvoir cruel et stupide de l'argent accumulé, des privilèges, des intérêts investis. La possession ou l'acquisition d'argent sans qu'on ait travaillé est-elle une maladie ou non? C'est à vous de le découvrir. Lorsque vous, un individu, commencerez à vous libérer de la maladie de la peur, vous ne demanderez pas à un autre individu si vous devez laisser ou non votre fortune à vos enfants. En effet, votre action aura une signi-

fication profonde et différente. Votre attitude envers la famille, les classes sociales, le travail, la richesse ou la pauvreté subiront un changement profond. S'il n'y a pas ce changement important, engendré par la compréhension et non par la contrainte, les problèmes artificiels ne trouvent que des réponses superficielles, sans conséquence ni valeur.

QUESTION : Vous avez parlé du stimulant vital, de l'état sans cesse éveillé, qui, si je comprends bien, ne seraient possibles qu'après avoir passé par une solitude complète. Croyez-vous qu'il soit possible d'avoir cette grande poussée vitale et pourtant d'être marié? Il me semble que quelque libres que soient le mari ou la femme, il y aura toujours des liens invisibles entre les deux qui, inévitablement, les empêcheront d'être pleinement responsables vis-à-vis d'eux-mêmes. Est-ce que l'état d'éveil ne conduira donc pas à un complet détachement de tous et de tout?

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez pas exister si ce n'est en entretenant des rapports avec des personnes, avec un milieu, avec une tradition, avec l'arrière-plan du passé. Être, c'est exister dans des relations. Vous pouvez faire que ces relations soient vitales, fortes, expressives, harmonieuses, ou vous pouvez les transformer en conflits et en souffrance. C'est la souffrance qui vous force à vous retirer, et comme vous ne pouvez pas exister sans être en rapport avec quelque chose, vous commencez à cultiver le détachement, une réaction autoprotectrice contre la douleur. Si vous aimez, vous avez avec votre milieu les relations qu'il faut ; mais si l'amour devient de la haine, de la jalousie, et qu'il crée un conflit, les rapports deviennent des fardeaux douloureux, et vous commencez le processus artificiel du détachement de ce qui vous fait souffrir. Vous pouvez intellectuellement créer une barrière autoprotectrice de détachement et vivre dans cette prison de votre fabrication, qui lentement détruit la plénitude de l'esprit-cœur. Vivre, c'est être en relation. Il ne peut y avoir de rapports harmonieux et vitaux s'il y a des désirs d'autoprotection et des réactions qui engendrent la douleur et les conflits.

QUESTION : Si je vous comprends bien, la lucidité est nécessaire et suffisante pour dissoudre à la fois le conflit et sa source. Je suis parfaitement conscient, et depuis longtemps, de mon snobisme. Qu'est-ce qui m'empêche de m'en débarrasser?

KRISHNAMURTI : La personne qui a posé cette question n'a pas compris ce que j'appelle lucidité. Si vous avez une habitude, celle du snobisme par exemple, il est inutile de la surmonter par une autre, son contraire. Il est futile de lutter contre une habitude par une autre habitude. Ce qui débarrasse l'esprit de ses habitudes c'est l'intelligence. La lucidité est l'action d'éveiller l'intelligence, non de créer de nouvelles habitudes pour lutter contre les anciennes. Donc vous devez devenir conscients de vos habitudes de pensée, mais n'essayez pas de cultiver des qualités ou des habitudes contraires. Si vous êtes pleinement conscient, si vous êtes dans cet état d'observation qui ne choisit pas, vous verrez tout le processus de création d'une habitude et aussi le processus opposé de la surmonter. Cette perception éveille l'intelligence qui se défait de toutes les habitudes de la pensée. Nous sommes anxieux de nous débarrasser des habitudes qui nous causent de la souffrance ou dont nous reconnaissons la futilité, en donnant de nouvelles habitudes à nos pensées, à nos assertions. Ce processus de substitution est totalement inintelligent. Si vous vous observez, vous verrez que l'esprit n'est pas autre chose qu'une masse d'habitudes de la pensée et des souvenirs. En surmontant simplement ces pensées par d'autres, l'esprit demeure toujours en prison, confus et souffrant. Lorsque nous comprenons profondément que les réactions d'autoprotection deviennent des habitudes de la pensée qui limitent toute action, alors avons-nous une possibilité d'éveiller l'intelligence qui seule peut dissoudre le conflit entre opposés.

QUESTION : Voulez-vous expliquer la différence entre changement dans la volonté et changement de la volonté?

KRISHNAMURTI : Le changement dans la volonté n'est que le résultat d'une dualité dans la conscience, et le changement de la volonté se produit dans la plénitude de tout l'être. L'un est un changement de degré, l'autre un changement de nature. Le conflit des désirs, ou le changement de l'objet du désir, n'est que changement dans la volonté, mais avec la cessation de toute avidité, il y a un changement de volonté. Le changement dans la volonté est une soumission à l'autorité de l'idéal et de la conduite. Le changement de volonté est discernement, intelligence, dans lesquels il n'y a pas le conflit des antithèses. Ici il y a un ajustement profond et spontané ; dans l'autre, il y a contrainte par ignorance, avidité et peur.

QUESTION : Le renouvellement de l'individu est-il suffisant pour résoudre les problèmes du monde? L'intelligence implique-t-elle une action pour la libération de tous?

KRISHNAMURTI : Quels sont les problèmes du monde?

Le pain, le chômage, les guerres, les conflits, les oppositions entre groupes politiques, la jouissance des richesses du monde par une minorité, les divisions de classes, la faim, la mort, l'immortalité – voilà les problèmes du monde. Ces problèmes ne sont-ils pas aussi individuels? Les problèmes du monde ne peuvent être compris qu'à travers ce processus qui est centré en chacun, le processus du moi. Pourquoi créer cette division artificielle de l'individu et du monde? Nous sommes le monde, nous sommes la masse. Si vous, l'individu, comprenez le processus de division qui s'appelle nationalisme, conflit de classes, ou antagonisme racial, si vous n'êtes plus Hollandais, Français, Allemand ou Anglais avec toutes les absurdités de l'exclusivisme, alors sûrement vous devenez un centre d'intelligence. Alors vous luttez contre la stupidité partout où vous êtes, bien que cela puisse vous conduire à la faim et à des conflits. Si nous comprenons cela pleinement dans l'action, nous pouvons être comme des oasis dans des déserts. Le processus de la haine et de la division est aussi vieux que les siècles. Vous ne pouvez pas vous en retirer, mais en étant dedans, vous pouvez être clair, simple, vrai, sans toutes les incrustations des stupidités du passé. Alors vous verrez quelle compréhension et quelle joie vous pouvez apporter à la vie. Mais malheureusement, dans des périodes de grands bouleversements et de guerres, vous êtes entraînés. Vos haines et vos peurs latentes sont éveillées et vous emportent. Vous n'êtes pas l'oasis tranquille où peut aller l'humanité qui souffre.

Il est donc d'une suprême importance que vous compreniez le processus qui engendre ces limitations, ces liaisons, ces souffrances. L'action née d'une compréhension intégrale sera une force libératrice, bien que les effets d'une telle action puissent ne pas se faire voir dans le cours de notre vie ni dans une période déterminée. Le temps n'a pas d'importance. Une révolution sanglante n'engendre pas une paix et un bonheur durables pour tous. Au lieu de désirer une paix immédiate dans ce monde de confusion et d'agonies, voyez comment vous pouvez, vous, l'individu, être un centre, non de paix, mais d'intelligence. L'intelligence est essentielle pour l'ordre, l'harmonie et le bien-être de l'homme.

Il y a beaucoup d'organisations pour la paix, mais il y a très peu d'individus libres, intelligents dans le vrai sens du mot. C'est en tant qu'individus que vous devez commencer à comprendre la réalité ; alors la flamme de la compréhension se répandra dans le monde.

Ommen, le 29 juillet 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **5ème Causerie**

### **le 1er août 1936**

Nos esprits sont devenus le champ de bataille d'idéals, de peurs et d'illusions, de désirs et de dénégations, d'espoirs et de frustrations, de mises au pas et de spontanéité. Pouvons-nous amener à une fin le conflit dans notre esprit sans créer en même temps un vide, une aridité, une frustration? Vous pouvez étouffer le conflit pendant quelque temps en forçant l'esprit dans un certain moule, mais ceci ne crée que des illusions et des inadaptations à la vie. La plupart d'entre nous essayent de subjuguer leurs désirs, ou de leur donner toute liberté, mais le conflit n'est pas terminé pour cela.

Y a-t-il un moyen de mettre fin au conflit et à la douleur sans détruire l'intelligence créatrice et la plénitude intégrale? Peut-il jamais exister une vie sans choix, je veux dire peut-il jamais exister une action sans dénégation ni désir agressif? Peut-il exister une action spontanée, donc libre du conflit des opposés? Peut-il jamais exister une vie de plénitude sans le processus desséchant de la discipline, de la dénégation, de la peur et de la frustration? Un tel état de profonde compréhension est-il jamais possible? Je me demande combien d'entre vous sont vitalelement conscients de ce conflit dans le champ de bataille de l'esprit.

Une vie de plénitude, une vie d'action sans choix, une vie délivrée du processus desséchant de la subjugation et de la substitution est possible. Comment cet état peut-il être réalisé? Des systèmes et des méthodes ne peuvent pas produire cet heureux état d'esprit. Cette vie sans choix doit s'instaurer naturellement, spontanément ; elle ne peut pas être recherchée. Elle ne peut pas être comprise, réalisée ou conquise par une discipline, par un système. On peut conditionner l'esprit par un entraînement, une discipline, une coercition, mais un tel conditionnement ne peut pas nourrir la pensée ou éveiller une profonde intelligence. Un esprit ainsi entraîné est comme une terre aride.

Peu d'entre nous sont profondément conscients du conflit, avec sa souffrance, ses incertitudes subtiles et évasives, et conscients en même temps de cette lutte pour des certitudes par laquelle l'esprit espère obtenir la sécurité et le confort. La conscience profonde et vitale du conflit est comme le labour du sol. Il faut simplement ce labour du sol, il ne faut que la lucidité du conflit, sans choisir. Lorsque vous êtes en conflit, vous avez soit le désir de le fuir soit le désir de l'utiliser pour des accomplissements futurs. Mais il ne vous faut seulement que la profonde conscience de la souffrance, du conflit, qui n'est que le labour du sol, et l'esprit ne doit pas se permettre de chercher des remèdes, des substitutions, des évasions. Il faut ce labour, ce bouleversement, cette révolution de l'esprit, et pourtant, en même temps, il faut une immobilité, une perception silencieuse sans dénégation, acceptation ni résignation. L'esprit, lorsqu'il est en conflit, cherche immédiatement un remède, et se crée de ce fait une évasion, en empêchant la pleine compréhension de la souffrance ; mais ce n'est que par la perception spontanée que peut exister une compréhension directe et de ce fait un ajustement sans choix à la vie. Où il y a imitation, il y a aussi de la peur, et l'action imitative est inintelligente. La discipline de contrainte, de peur, conduit au dessèchement lent

de l'esprit, ce qui n'engendre jamais les relations sans choix et spontanées avec le milieu qui seules sont l'action juste.

Il ne peut y avoir d'action juste que par la compréhension de tout le processus du moi, qui n'est que le processus de l'ignorance. Tant qu'il n'y a pas de perception du processus de la conscience, du vaste complexe d'ignorance, de mémoires, de désirs, de tendances, de conflits, la simple imitation dans la conduite ne peut absolument pas engendrer un ordre intelligent et harmonieux dans le monde, et le bonheur de l'homme. Une telle imitation peut produire un ordre superficiel de l'industrie et de l'économie, mais ne peut pas créer d'intelligence. Pour comprendre la pleine signification du processus du moi, la persistance intelligente est essentielle, une lucidité occasionnelle ne suffit pas.

L'action née du besoin ou de la peur ne peut qu'intensifier l'ignorance et accroître la limitation, donc maintenir le processus du moi. Par la cessation volontaire du besoin et de la peur, l'intelligence est éveillée. L'éveil de l'intelligence est le commencement de l'action vraie. Seule cette intelligence peut engendrer un ajustement spontané à la vie sans la coercition du choix.

QUESTION : Comment puis-je éveiller l'intelligence?

KRISHNAMURTI : Où il n'y a pas d'intelligence, il doit y avoir de la souffrance. L'intelligence peut être éveillée lorsqu'on se rend compte, sans choisir, que l'esprit se crée des évasions en se divisant en différentes parties, en différents désirs. Si l'esprit est conscient de ces divisions illusoire avec leurs valeurs, l'intelligence s'éveille. Le processus du choix n'est que la domination d'un désir sur l'autre, la dispersion d'une illusion par une autre, la substitution d'une série de valeurs par une autre. Cette dualité dans la conscience perpétue le conflit et la douleur, et le conflit est le manque d'action intégrale.

QUESTION : Je me rends compte que la libération de l'individu est essentielle ; mais comment un ordre social durable peut-il être établi sans un effort de la masse?

KRISHNAMURTI : Dans toutes mes causeries j'ai indiqué la nécessité de la compréhension individuelle. L'ordre social en serait le produit. L'importance que j'attache à la libération individuelle n'est pas un encouragement à des activités égoïstes ou à des expressions étroites et personnelles. Ce n'est qu'en libérant la pensée des limitations qui mutilent l'esprit, que l'intelligence peut être éveillée, et seule l'intelligence peut engendrer un vrai ordre social. Être responsable dans ses actes et intégral dans sa pensée implique une plénitude de l'être, spécialement dans un monde où les mouvements de masses ont l'air d'assumer la plus grande importance. Il est relativement facile de créer un enthousiasme de masse en vue d'une action concertée, mais il est très difficile de se comprendre soi-même et d'agir judicieusement. Ce n'est que d'une profonde compréhension que peut naître la coopération et un ordre social durable. Ces causeries n'ont pas pour but de susciter un effort de masse ou une action concertée ; elles ne peuvent qu'aider à créer la compréhension et l'effort individuels et à libérer de ce fait l'individu de la prison qu'il se construit avec ses propres limitations. Seul . l'éveil de la compréhension intégrale de soi-même, qui discerne sans choisir, engendrera un véritable ordre social, dans un monde libre d'exploitation et de haine.

QUESTION : L'art appartient-il au monde de l'illusion ou à la réalité? Quel rapport l'art a-t-il avec la vie?

KRISHNAMURTI : Divorcé de la vie, l'art n'a pas de réalité. Il ne devrait pas être une expression superficielle de la dualité dans une vie humaine, mais l'expression intégrale de l'homme indivisible. Actuellement l'art n'exprime qu'un seul aspect de l'homme et ne fait donc qu'accroître la division. Ainsi il y a une étrange séparation entre la vie et l'art. Lorsque l'art est la véritable expression intégrale de l'homme, de

sa vie et de ses activités, alors il appartient à la réalité, alors il a un rapport direct avec nous et avec notre milieu.

QUESTION : Lorsque nous sommes en face de la mort de quelqu'un que nous aimons beaucoup, il nous est difficile d'affirmer que la vie est l'essentiel et que les considérations sur l'au-delà sont futiles. Par ailleurs on peut se demander si la vie est, après tout, autre chose qu'un simple processus physiologique et biologique conditionné par l'hérédité et le milieu, ainsi que l'affirment certains savants. Dans cette confusion, que doit-on faire? Comment doit-on penser et agir afin de savoir ce qui est vrai?

KRISHNAMURTI : Ainsi que le dit la personne même qui pose cette question, certains savants affirment que l'hérédité explique les tendances individuelles de l'homme, ses particularités, et d'autres affirment que l'homme est le résultat du milieu, une simple entité sociale. De ces assertions contradictoires, que devons-nous choisir? L'homme, qu'est-il? Comment pouvons-nous comprendre la signification de la mort, et la profonde souffrance qu'elle suscite en nous? En acceptant simplement de nombreuses affirmations, pouvons-nous résoudre la douleur et le mystère de la mort? Parmi ces explications, sommes-nous capables de choisir la vraie? Est-ce une question de choix?

Ce qui est choisi ne peut être vrai. Le réel ne peut être trouvé dans les opposés, car ils ne sont que le jeu de réactions. Si ce qui est vrai ne peut être trouvé dans des opposés, et si ce qui est choisi ne peut amener la compréhension de la vérité, que devons-nous faire? Vous devez comprendre par vous-même le processus de votre propre être, et ne pas simplement accepter les investigations des hommes de science ou les assertions des religions. En discernant pleinement le processus de votre propre être, vous serez capable de comprendre la souffrance et l'agonie de la solitude qui viennent avec l'ombre de la mort. Tant que vous ne percevez pas profondément le processus qui est vous, les considérations sur l'au-delà, la théorie de la réincarnation, les explications des spirites, doivent demeurer superficielles et donner une consolation temporaire qui ne fait qu'entraver l'éveil de l'intelligence. La perception est essentielle pour la compréhension du processus du moi. Ce n'est que par la perception que peuvent être résolus les nombreux problèmes que le processus du moi se crée sans cesse pour lui-même.

Vous essayez de vous débarrasser de la souffrance par des explications, des drogues, la boisson, des amusements, ou la résignation, et pourtant la souffrance continue. Si vous voulez amener la douleur à une fin, vous devez comprendre comment la division dans la conscience crée un état de conflit et transforme l'esprit en un champ de bataille de nombreux désirs. Une perception qui ne choisit pas éveille cette intuition créatrice, cette intelligence qui seule peut libérer l'esprit-cœur des nombreux et subtils processus de l'ignorance, des désirs et de la peur.

Ommen, le 1er août 1936



## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **6ème Causerie**

### **le 2 août 1936**

QUESTION : Quels sont, d'après vous, les principes fondamentaux d'après lesquels on doit élever et éduquer les enfants? Aurions-nous raison de présumer que les enfants sont capables de savoir ce qui leur est bon et ce qui leur est mauvais, et que moins les adultes se mêlent de les guider, mieux cela vaut?

KRISHNAMURTI : Les nombreux problèmes concernant l'éducation des enfants ne peuvent être résolus que dans leur ensemble, intégralement. L'humanité est éduquée et enrégimentée selon certaines philosophies industrielles et idées religieuses. Si l'homme n'est pas autre chose que le résultat du milieu et de l'hérédité, s'il n'est qu'une entité sociale, alors, sûrement, plus il est enrégimenté, guidé, dominé et contraint, mieux cela vaut. S'il en est ainsi, l'enfant doit être dominé dès l'âge le plus tendre, et ses réactions les plus intimes à la vie doivent être corrigées et disciplinées conformément aux nécessités industrielles et à la morale biologique.

Opposée à cette conception est la foi, qui affirme qu'il n'existe qu'une seule force transcendante et universelle, Dieu, que tout en fait partie et que rien ne lui est inconnu. Alors l'homme n'est pas libre et sa destinée est prédéterminée. Dans la foi aussi il y a une enrégimentation de la pensée par la croyance et l'idéal. Ce que nous appelons éducation religieuse n'est qu'une imposition sur l'individu pour qu'il s'adapte à certaines idées, à des morales et des conclusions établies par des organisations religieuses.

Examinez ces deux contraires et vous verrez que les assertions de la foi et celles de la science, bien qu'elles soient en opposition, façonnent toutes deux l'homme, grossièrement ou subtilement, chacune selon ses propres modèles.

Avant que nous ne puissions savoir comment éduquer nos enfants, ou nous-mêmes, nous devons comprendre la signification de ces opposés. Nous avons créé, par la foi, la peur et la coercition, un système de pensée et de conduite que nous appelons religion et auquel nous nous ajustons constamment ; ou, par l'assertion constante que l'homme n'est qu'une entité sociale, un produit du milieu et de l'hérédité, nous avons créé une morale superficielle qui est creuse et stérile. Donc avant que nous ne puissions éduquer nos enfants ou nous-mêmes, nous devons comprendre ce qu'est l'homme.

Notre pensée et notre action surgissent parfois de nos croyances et des réactions que provoquent en nous les nécessités biologiques ou industrielles. Lorsque nous éprouvons une angoisse brûlante, une peur, une incertitude, nous nous tournons vers Dieu, nous affirmons qu'une force transcendante nous guide, et avec la morale de la foi nous essayons de vivre dans un monde d'opportunisme, de haine et de cruauté. Donc, inévitablement, il y a conflit entre le système de la foi et le système de la morale égocentrique. Par aucun de ces deux systèmes opposés on ne peut percevoir ce qu'est l'homme.

Comment, alors, découvrirons-nous ce qu'est l'homme? Nous devons d'abord devenir conscients de notre pensée et de notre action, et les libérer de la foi, de la peur et de la contrainte. Nous devons les dépêtrer des réactions et des conflits de ces oppo-

sés dans lesquels ils sont maintenant retenus. En étant alertes et constamment conscients, nous découvrirons par nous-mêmes le vrai processus de la conscience. J'ai essayé d'expliquer ce processus dans mes différentes causeries.

Au lieu d'appartenir à l'un ou l'autre des systèmes opposés de pensée – la foi et la science – nous devons aller au-dessus et au-delà d'eux, et alors seulement percevons-nous ce qui est vrai. Alors nous verrons qu'il y a une multitude d'énergies dont les processus sont uniques, et non une force unique et universelle qui mette en mouvement ces énergies séparées. Chaque homme est cette énergie unique, autoactive, qui n'a pas de commencement, dont le développement autoactif engendre la conscience, d'où surgit l'individualité. Ce processus se nourrit de lui-même par ses propres activités d'ignorance, de préjugés, de désirs, de peur. Tant qu'existe le processus de l'ignorance et des désirs, la peur doit exister avec ses nombreuses illusions et évasions ; de ce processus surgissent les conflits et la douleur.

Si nous percevons vraiment le processus autoactif de l'ignorance, nous aurons une attitude totalement différente envers l'homme et son éducation. Nous ne subirons plus la coercition de la foi ou de la morale superficielle, mais l'intelligence s'éveillera et s'ajustera à toutes les provocations de la vie. Tant que nous n'aurons pas vraiment compris la signification de tout cela, la simple recherche d'un nouveau système d'éducation sera complètement futile. Pour éveiller l'intelligence créatrice de façon que chacun soit capable de s'ajuster spontanément à la vie, il faut s'examiner profondément soi-même en tant que processus. Aucun système philosophique ne peut nous aider à nous comprendre nous-mêmes. La compréhension ne peut venir que par la perception du processus du moi avec son ignorance, ses tendances et ses peurs. Où existera une intelligence profonde et créatrice, l'éducation et les rapports avec le milieu seront ce qu'il faut qu'ils soient.

QUESTION : Est-ce que l'expérience ne conduit pas à la plénitude de la vie?

KRISHNAMURTI : Nous voyons beaucoup de personnes passer d'une expérience à l'autre, multiplier les sensations, et vivre des souvenirs en anticipant sur le futur. Est-ce que de telles personnes vivent une vie de plénitude? Est-ce que des souvenirs qui accumulent engendrent la plénitude de la vie? Ou n'y a-t-il au contraire de plénitude que lorsque l'esprit est ouvert, vulnérable, entièrement dénudé de toutes ses mémoires autoprotectrices?

Avec une action intégrale, non divisée par de nombreux désirs, il y a une plénitude, de l'intelligence, la profondeur de la réalité. La simple accumulation de l'expérience, ou le fait de vivre dans la sensation de l'expérience, ne sont qu'un enrichissement superficiel de la mémoire qui, stimulée, provoque une sensation artificielle de plénitude. Mais loin d'être la plénitude de la vie, cet enrichissement de la mémoire ne fait que construire de nouveaux murs de protection contre son mouvement, contre la souffrance. Ces murs empêchent la spontanéité de la vie, augmentent la résistance, et par conséquent intensifient la douleur et le conflit. Les mémoires accumulatives de l'expérience n'engendrent ni la compréhension ni la force de la profonde souplesse.

La mémoire nous guide à travers l'expérience. Nous abordons chaque nouvelle expérience avec un esprit conditionné, avec un esprit déjà surchargé de souvenirs faits de peur, de préjugés, de tendances, et avec lesquels il se protège. La mémoire conditionne sans cesse l'esprit et crée pour lui un entourage de valeurs dont il devient prisonnier. Tant qu'existent des mémoires autoprotectrices qui donnent une continuité au processus du moi, la vie ne peut avoir de plénitude.

Donc nous devons comprendre le processus de l'expérience et voir comment l'esprit ne cesse de récolter, de cette expérience, des leçons qui lui servent de guides. Ces leçons, ces idéals, ces guides, qui ne sont que des mémoires d'autoprotection, aident

constamment l'esprit à fuir l'actuel. Bien que l'esprit cherche à échapper à la souffrance, aidé par ces souvenirs, en faisant cela, il ne fait qu'accentuer la peur, l'illusion et le conflit. La plénitude de la vie n'est possible que lorsque l'esprit-cœur est entièrement vulnérable au mouvement de la vie, sans les entraves artificielles qu'il se crée. La richesse de la vie vient lorsque les désirs, avec leurs illusions et leurs valeurs ont cessé.

QUESTION : Parlez-nous, je vous prie, de la beauté et de l'extase de la liberté. Est-il possible d'établir cet heureux état sans le concours de la méditation ou d'autres méthodes adaptées à notre condition?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous que je vous parle de la beauté et de l'extase de la liberté? Est-ce afin d'avoir une nouvelle sensation, un nouveau tableau imaginaire, un nouvel idéal, ou est-ce parce que vous espérez créer en vous-même, grâce à ma description, une assurance, une certitude? Vous désirez être stimulé. De même que lorsque vous lisez un poème vous êtes emporté par une vision momentanée due à la fantaisie du poète, vous voulez le stimulant de ma description. Lorsque vous regardez un beau tableau, son charme vous a transporté pour un instant, loin de vos conflits quotidiens, de votre misère, de votre peur. Vous vous évadez, mais vous revenez bientôt à votre douleur. A quoi vous servirait ma description de l'indescriptible? Aucun mot n'en peut donner la mesure. Donc ne demandons pas ce qu'est la vérité, ce qu'est la liberté.

Vous saurez ce qu'est la liberté lorsque vous serez profondément conscient des murs de votre prison, car cette conscience même dissout les limitations que l'on se crée soi-même. Lorsque vous demandez ce qu'est la vérité, ce qu'est l'extase de la liberté, vous ne faites que demander une nouvelle façon d'échapper au fardeau pénible des luttes, des passions, des haines quotidiennes. Nous sommes à l'occasion conscients de la beauté de l'indescriptible, mais ces moments sont si rares que nous nous y accrochons en souvenir et que nous essayons de revivre le passé, tandis que l'actuel est toujours présent. Ceci ne fait que créer et perpétuer le conflit et l'illusion. Ne vivons pas par l'imagination dans un futur anticipé, mais soyons conscients de nos luttes et de nos peurs quotidiennes.

Il y a une minorité qui, ayant compris le processus autoactif de l'ignorance, l'a volontairement amené à une fin. Et il y a la majorité qui s'est presque évadée de l'actuel, qui ne peut pas discerner le réel, le continuel devenir. Aucun système, philosophique ou scientifique, ne conduira ces personnes à l'extase de la vérité. Aucun système de méditation ne les libérera des illusions qui s'engendrent et se nourrissent elles-mêmes de misères et de conflits. Et ceux-ci sont si insistants qu'ils contribuent à créer les conditions qui empêchent la fructification de l'intelligence. Vous appelez méditation des séries de règles, une discipline dont vous espérez qu'elles éveilleront l'intelligence. Est-ce que la contrainte de la récompense ou de la punition peut engendrer l'intuition créatrice de la réalité? Ne devez-vous pas être profondément conscient du processus de l'ignorance, du désir qui, en créant de nouveaux désirs, engendre sans cesse la peur et l'illusion? Lorsque vous commencez réellement à être conscient de ce processus, cette lucidité même est la vraie méditation, non la méditation artificielle de quelques minutes pendant laquelle vous vous retirez de la vie pour contempler la vie. Nous croyons qu'en nous retirant de la vie, même pour une minute, nous la comprendrons. Pour la comprendre, nous devons être dans son courant, dans son mouvement. Nous devons connaître le processus de l'ignorance, des désirs et de la peur, car nous sommes ce processus lui-même.

Je crains que beaucoup d'entre vous qui m'écoutez souvent, mais ne faites pas l'expérience de ce que je dis, acquerrez simplement une nouvelle terminologie sans ce changement fondamental de volonté qui seul peut libérer l'esprit-cœur du conflit et

de la souffrance. Au lieu de demander une méthode de méditation, ce qui n'est que l'indication du désir d'échapper à l'actuel, discernez par vous-même le processus de l'ignorance et de la peur. Cette profonde perception est la méditation.

QUESTION : Vous dites que la discipline est futile, quelle soit imposée de l'extérieur ou de l'intérieur. Pourtant, lorsqu'on prend la vie sérieusement, on se soumet inévitablement à une discipline qu'on s'impose à soi-même. Y a-t-il une erreur à cela?

KRISHNAMURTI : J'ai essayé d'expliquer que la conduite engendrée par la contrainte, qu'elle soit la contrainte de la récompense ou du châtiment, de la peur ou de l'amour, n'est pas appropriée à la vie. Elle n'est qu'une imitation, une contrainte et un entraînement de l'esprit conformément à certaines idées, en vue d'éviter un conflit. Cette sorte de discipline, imposée ou volontaire, n'engendre pas une conduite adaptée à la vie. Une telle conduite ne devient possible que lorsque nous comprenons la pleine signification du processus autoactif de l'ignorance et la formation constante des limitations par l'action des désirs. Si nous percevons profondément le processus de la peur, l'intelligence s'éveille et nous nous comportons d'une façon juste. L'intelligence peut-elle être éveillée par une discipline imposée ou volontaire? S'agit-il de dresser l'esprit à se conformer à certains modèles? L'intelligence s'éveille-t-elle par la peur qui nous oblige à nous soumettre à des valeurs morales établies? Une coercition quelconque, qu'elle soit extérieure ou imposée volontairement, ne peut pas éveiller l'intelligence, car la coercition est le produit de la peur. Où la peur existe, il ne peut y avoir d'intelligence. Où fonctionne l'intelligence il y a un ajustement spontané sans que l'on ait recours à la discipline. Donc il ne s'agit pas de savoir si la discipline est une chose bonne ou mauvaise, ou si elle est nécessaire, mais si l'esprit peut se libérer de la peur qu'il crée lui-même. Car lorsqu'on est libéré de la peur, il n'y a pas le sentiment de la discipline, mais, seule, la plénitude de la vie.

Quelle est la cause de la peur? Comment la peur est-elle engendrée? Quel processus, quelles expressions a-t-elle? La peur doit forcément exister tant qu'existe le processus du moi, la notion d'inassouvissement, qui limite l'action. Toute action engendrée par ces limitations que sont les désirs ne fait que créer une nouvelle limitation. Ce continuel changement de besoins, avec ses nombreuses activités, ne libère pas l'esprit de la peur ; il ne fait que donner au processus du moi une identité et une continuité. L'action qui surgit du besoin intérieur doit sans cesse créer de la peur et de ce fait entraver l'intelligence et l'ajustement spontané à la vie.

Au lieu de me demander s'il est juste de se discipliner ou si c'est une erreur, soyez conscient de votre propre avidité, et alors vous verrez comment la peur s'engendre et se perpétue elle-même. Au lieu de vouloir vous débarrasser de la peur, soyez profondément conscient de vos désirs, et ne subissez aucune coercition. Alors il y aura la cessation de la peur, l'éveil de l'intelligence et la profonde plénitude de la vie.

Ommen, le 2 août 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **7ème Causerie**

### **le 3 août 1936**

Pour discerner la réalité, l'esprit doit être infiniment souple. La plupart d'entre nous imaginent qu'au delà et au-dessus de l'esprit il y a une réalité, qu'au delà et au-dessus de l'état de conscience des conflits et des limitations, du plaisir et de la douleur, il y a la vérité. Mais pour comprendre la réalité, l'esprit doit comprendre ses propres créations, ses propres limitations. Pour percevoir le processus de la conscience, qui se compose de concepts aussi bien que de l'actuel, pour entrer profondément dans ses prodigieuses subtilités, l'esprit doit être admirablement souple et la pensée doit être intégrale. La pensée intégrale n'est pas le résultat d'une éducation, d'un contrôle ou d'une imitation. Un esprit qui n'est pas divisé en opposés, qui est capable de perception directe, ne peut pas être le résultat d'une discipline. Il n'est pas le produit d'une volonté qui en domine une autre, d'un désir qui en surmonte un autre. Toute antithèse dans la pensée doit être fausse. La discipline et le contrôle indiquent qu'un processus de dualité dans les désirs engendre un conflit dans la conscience. Où existe un conflit, une subjugation, une domination, une bataille d'antithèses, il ne peut y avoir de souplesse, l'esprit ne peut être subtil, pénétrant, clairvoyant. Par le conflit des contraires, l'esprit se conditionne ; et la pensée conditionnée crée de nouvelles limitations, de sorte que le processus du conditionnement continue. Ce processus empêche la souplesse.

Comment peut-on amener un état qui ne soit pas le résultat d'un conflit entre opposés?

Sans nous identifier à un des opposés ni nous mêler au conflit, nous devons devenir conscient du fait que ce conflit des opposés a lieu en chacun de nous. Le conflit remue l'esprit, et comme l'esprit n'aime pas qu'on l'agite, il cherche une sortie artificielle de cette condition troublée. En faisant cela, il ne peut trouver qu'une évasion ou un contraire, et ceux-ci ne font que créer dans l'esprit un surcroît de limitation. Être en conflit et être en même temps vibrant et immobile, sans acceptation ni dénégation, n'est pas facile. Être en état de conflit et en même temps ne chercher ni remède ni évasion, engendre une pensée intégrale. C'est cela l'effort juste.

Pour libérer l'esprit du conflit des opposés, vous devez devenir conscients de la façon dont une partie de la conscience, dont une division de la conscience domine l'autre. C'est ce que vous appelez entraîner l'esprit, mais vous ne faites qu'installer une habitude engendrée par les opposés.

Considérons un esprit soumis à l'autorité. Il y a l'autorité de la contrainte extérieure, des groupes, des chefs, des opinions, des traditions. Vous pouvez céder à cette autorité sans la comprendre pleinement, et affirmer qu'il s'agit d'un choix volontaire; mais si vous vous examinez profondément, vous verrez que dans ce choix il y a un grand désir de sécurité, qui engendre la peur, et pour surmonter cette peur vous vous soumettez à l'autorité. Il y a aussi la subtile autorité subjective des souvenirs accumulés, des préjugés, des peurs, des antipathies, des besoins, qui sont devenus des valeurs, des idéals, des critères. Si vous l'examinez profondément, vous verrez que l'esprit constamment accepte et rejette l'autorité, en se conditionnant par de nouvelles valeurs standardisées qui naissent de son avidité à se protéger. Vous pouvez

vous dire que vous ne cherchez en aucune façon cette sécurité qui crée les formes nombreuses et subtiles de l'autorité, mais alors, si vous vous observez, vous verrez que vous cherchez l'insécurité dans le but de vous convaincre que la recherche de la sécurité est une erreur. Ainsi l'idée d'insécurité devient simplement une autre forme de la sécurité et de l'autorité. Lorsque vous rejetez l'autorité et que vous cherchez à vous en libérer, vous ne faites que chercher une antithèse ; tandis que la vraie liberté, l'état d'esprit intelligent et éveillé, est au-delà des opposés. C'est cette immobilité vibrante de pensée profonde, de lucidité qui ne choisit pas, de cette intuition créatrice, qui est la plénitude de la vie.

QUESTION : Si je suis en conflit avec ma famille, mes amis, mes employeurs et les lois de l'État, bref avec les différentes formes de l'exploitation, est-ce que la recherche de la libération de toutes les servitudes ne me rendra pas la vie pratiquement impossible ?

KRISHNAMURTI : J'ai peur que oui, si vous ne cherchez la libération que comme l'opposé du conflit, donc comme une évasion de l'actuel. Si vous désirez que la vie soit vivable, pleine, il vous faut comprendre tout le processus de l'exploitation, à la fois ce qui est évident et ce qui est insidieux. Simplement fuir le conflit de la famille, des amis, du milieu, ne vous libérera pas de l'exploitation. Ce n'est qu'en comprenant la signification de tout le processus de l'exploitation qu'il y a de l'intelligence. L'intelligence rend la vie possible, pratique, intense. Ce que j'appelle intelligence n'est pas le processus intellectuel, qui est superficiel, mais ce changement de volonté qui est provoqué par la plénitude intégrale de tout l'être. Nous connaissons bien les formes évidentes de l'exploitation, mais il y a ses nombreuses formes subtiles dont nous sommes inconscients. Si vous voulez réellement comprendre l'exploitation dans ses formes évidentes et ses formes subtiles, vous devez percevoir le processus du moi, ce processus né de l'ignorance, du besoin, de la peur. Toute action engendrée par ce processus doit entraîner l'exploitation. Beaucoup de personnes se retirent du monde pour contempler la réalité, et espèrent mener à sa fin le processus du moi. Vous ne devriez pas vous retirer de la vie pour considérer la vie. Cette évasion ne mène pas à sa fin le processus d'ignorance, de besoin, de peur, qu'est le moi. Vivre c'est être en relations, et quand ces relations deviennent désagréables, limitées, elles créent un conflit, de la souffrance. Alors on désire l'opposé, fuir les relations. On fuit très souvent, mais dans une vie aride et creuse de peur et d'illusions, qui intensifie le conflit et provoque une lente décomposition. C'est cette fuite qui est inconfortable et embrouillée. Si vous désirez arracher de la vie sa laideur et sa cruauté, vous devez, par un effort approprié, mener à sa fin le processus autoactif de l'ignorance.

QUESTION : Si la vérité est au delà et au-dessus de toutes les limitations, elle doit être cosmique, et par conséquent contenir toutes les expressions de la vie. Cette conscience cosmique n'inclut-elle donc pas la compréhension de tous les aspects, de toutes les activités de la vie, sans rien en exclure ?

KRISHNAMURTI : Ne nous préoccupons pas de savoir ce que sont la conscience cosmique, la vérité, etc. Le réel sera connu lorsqu'auront cessé les différentes formes d'illusions. Notre esprit est susceptible de se créer des illusions si subtiles, et il a une telle faculté de se décevoir, que nous ne devrions pas nous préoccuper de l'état de réalité, mais plutôt chasser les nombreuses illusions qui surgissent, consciemment ou inconsciemment. En appartenant à une organisation religieuse avec ses dogmes, ses croyances, ses crédos, ou en étant un de ces nouveaux nationalistes dogmatiques, vous espérez réaliser Dieu, la vérité, ou le bonheur humain. Mais comment l'esprit peut-il comprendre la réalité s'il est déformé par des croyances, des préjugés, des dogmes, des peurs ? Il ne peut y avoir de vérité que lorsque ces limitations sont dissoutes. N' imaginez pas ce qui est, pour ensuite conformer vos désirs à cette concep-

tion. Pour aimer l'homme vous croyez devoir appartenir à une nationalité ; pour aimer la réalité vous croyez nécessaire d'appartenir à une religion organisée. Comme nous n'avons pas la capacité de discerner la vérité parmi les nombreuses illusions qui encombrant notre esprit, nous nous décevons en pensant que l'erreur aussi bien que la vérité, que la haine aussi bien que l'amour, sont des parties essentielles de la vie. Où il y a de l'amour, la haine ne peut pas exister. Pour comprendre la réalité, il n'est pas nécessaire de passer par toutes les expériences de l'illusion.

QUESTION : Comment pouvons-nous résoudre le problème sexuel ?

KRISHNAMURTI : Où il y a de l'amour, le problème sexuel n'existe pas. Il ne devient un problème que lorsque l'amour est remplacé par la sensation. Alors le problème est de savoir comment dominer la sensation. Avec la flamme vitale de l'amour, le problème sexuel cesse. Mais le sexe est devenu un problème à cause de la sensation, de l'habitude, des stimulants, des nombreuses absurdités de la civilisation moderne. La littérature, le cinéma, la publicité, les conversations, la mode, tout cela stimule la sensation et intensifie le conflit. Le problème sexuel ne peut pas être résolu séparément, tout seul. Il est futile d'essayer de le comprendre par des morales basées sur le comportement ou sur la science. Des restrictions artificielles peuvent être nécessaires, mais elles ne peuvent que produire une vie aride et creuse. Nous sommes tous susceptibles d'amour profond et vaste, mais par les conflits, les fausses relations, la sensation, l'habitude, nous détruisons sa beauté. Par notre sens possessif et ses nombreuses cruautés, par toute la laideur de l'exploitation réciproque, nous étouffons lentement la flamme de l'amour. Nous ne pouvons pas artificiellement maintenir cette flamme vivante, mais nous pouvons éveiller l'intelligence, l'amour, par la constante perception des nombreuses illusions et limitations qui en ce moment dominent notre esprit-cœur, tout notre être. Donc ce que nous avons à comprendre ce n'est pas la nature des restrictions, scientifiques ou religieuses, qui devraient être imposées aux désirs et aux sensations, mais la manière d'instaurer un épanouissement profond et durable. Nous sommes frustrés de tous côtés ; la peur domine notre vie spirituelle et morale, elle nous force à être des imitateurs, à nous conformer à de fausses valeurs et à des illusions. Il n'y a d'expression créatrice de tout notre être ni dans notre travail ni dans notre pensée, de sorte que la sensation devient monstrueusement importante et ses problèmes écrasants. La sensation est artificielle, superficielle, et si nous ne pénétrons pas profondément dans l'inassouvissement, si nous ne comprenons pas son processus, notre vie sera creuse et totalement vaine et misérable. La simple satisfaction des désirs ou le changement continu des désirs détruisent l'intelligence, l'amour. Seul l'amour peut vous libérer du problème sexuel.

QUESTION : Vous dites que nous pouvons devenir pleinement conscients de ce processus du moi qui est centré en chacun de nous individuellement. Est-ce que cela veut dire qu'aucune expérience n'est valable que pour la personne même qui la fait ?

KRISHNAMURTI : Si c'est par votre propre expérience que vous conditionnez votre pensée, comment l'expérience d'un autre peut-elle la libérer ? Si vous avez conditionné votre esprit par vos propres activités volitives, comment la compréhension d'un autre peut-elle vous libérer ? Elle peut vous stimuler superficiellement, mais une telle aide n'est pas durable. Si vous comprenez cela, tout le système de ce qu'on appelle l'aide spirituelle, par l'adoration et la discipline, ou par des messages de l'au-delà, a très peu de signification. Si vous comprenez que le processus du moi s'entretient lui-même par ses propres activités volitives nées de l'ignorance, des désirs et de la peur, l'expérience d'un autre ne peut avoir que très peu de signification. De grands instructeurs religieux ont proclamé ce qui est moral et vrai. Leurs disciples n'ont fait que les imiter et par conséquent ne se sont pas réalisés. Si vous dites que nous devons vivre selon un idéal, cela indique simplement qu'il y a de la peur dans votre cœur et

vosre esprit. Les idéals créent une dualité dans la conscience, ce qui ne fait que prolonger le processus du conflit. Lorsqu'on voit que l'éveil de l'intelligence est la fin du processus du moi, il se produit un ajustement spontané à la vie, des rapports harmonieux s'établissent avec le milieu, à la place de la coercition, de la peur, du conformisme. Ceux-ci ne font qu'accroître le processus d'ignorance, de désirs, de peur, qu'est le moi. Si chacun de vous réellement voyait cela, je vous assure qu'il y aurait un changement vital dans votre volonté et dans votre attitude envers la vie. Souvent des gens me demandent: Ne devons-nous pas avoir une autorité? Ne devons-nous pas suivre des maîtres? Ne devons-nous pas avoir des disciplines? Et d'autres disent: Ne nous parlez pas d'autorité, parce que nous avons dépassé cela. Tant que continue le processus du moi, les nombreuses formes d'autorité, d'avidité, doivent exister avec leurs peurs, leurs illusions, leurs coercitions. L'autorité d'un exemple implique la peur, et tant que nous ne comprenons pas le processus du moi, de simples exemples ne deviendront que des entraves.

QUESTION : Est-ce que Dieu, un tel être séparé de l'homme, existe? L'idée de Dieu a-t-elle pour vous une valeur quelconque?

KRISHNAMURTI : Pourquoi me posez-vous cette question? Voulez-vous que je vous encourage dans votre foi ou que je vous appuie dans votre scepticisme? Ou Dieu existe ou il n'existe pas. Les uns affirment qu'il existe, d'autres le nient. L'homme est perplexe dans ces contradictions.

Pour percevoir l'actuel, le réel, l'esprit doit être libre d'opposés. J'ai expliqué que le monde est fait de forces uniques qui n'ont pas de commencement, qui ne sont pas mues par une force suprême ou par une énergie unique, transcendante. Vous ne pouvez comprendre aucun autre processus d'énergie que celui qui est centré en vous, qui est vous. Cette énergie unique, dans son développement autoactif, devient conscience et crée ses propres limitations et son milieu, à la fois conceptuels et actuels.

Le processus du moi s'entretient lui-même par ses propres activités volitives d'ignorance, de désirs. Tant qu'il continue, il y a toujours des conflits, de la peur, une dualité en action. En menant à une fin les activités volitives, il y a la félicité, l'amour du vrai. Lorsque vous souffrez, vous ne considérez pas la cause de tout le processus de la souffrance, mais vous désirez seulement échapper dans une illusion que vous appelez le bonheur, la réalité, Dieu. Si toutes les illusions sont perçues et qu'il y a une profonde perception de la cause de la souffrance, ce qui éveille le vrai effort, il y a l'incommensurable, l'inconnaissable.

QUESTION : L'idée de prédestination a-t-elle une validité quelconque?

KRISHNAMURTI : L'action qui surgit à chaque instant de la limitation, de l'ignorance, modifie et renouvelle le processus du moi, en lui donnant une continuité et une identité. Cette continuité de l'action par la limitation est la prédestination. C'est par vos propres actes que vous êtes conditionnés, mais à n'importe quel moment vous pouvez briser la chaîne de la limitation. Donc vous êtes libre en tout temps, mais vous vous conditionnez vous-même par l'ignorance, la peur. Vous n'êtes pas le jouet de quelque entité, de quelque force mystérieuse, bonne ou mauvaise. Vous n'êtes pas à la merci de quelque force capricieuse qui domine sur le monde. Vous n'êtes pas non plus purement dominés par l'hérédité et le milieu.

Lorsque nous pensons à la destinée, nous imaginons que notre présent et notre futur sont déterminés par quelque force extérieure, et alors nous nous soumettons à la foi. Nous acceptons sur l'autorité de la foi qu'une énergie unique, qu'une intelligence, ait déjà établi notre destinée. En opposition à la foi nous avons la science, avec ses explications mécanistes de la vie.



Ce que je dis ne peut pas être compris à travers des opposés. La pensée est conditionnée par l'ignorance et la peur, et la conscience s'entretient et nourrit son identité par, ses propres activités volitives. L'action née de la limitation doit conditionner l'esprit de plus en plus ; en d'autres termes, l'ignorance de soi forme une chaîne d'actions qui se limitent elles-mêmes. Ce processus d'autodétermination et d'autolimitation de la pensée-action, confère une identité et une continuité à la conscience, en tant que moi.

Le passé est l'arrière-plan de la pensée-action conditionnée, qui domine et contrôle le présent, en créant de ce fait un futur prédéterminé. Un acte né de la peur crée certaines mémoires, ou résistances autoprotectrices, qui déterminent l'action future. Ainsi se forme une chaîne qui maintient la pensée en esclavage. Voir clairement ce processus et ne pas choisir est le commencement de la vraie liberté.

Si l'esprit est instruit du processus de l'ignorance, il peut s'en libérer à n'importe quel moment. Si vous comprenez cela profondément, vous verrez que la pensée n'a aucun besoin de jamais être conditionnée par la cause et l'effet. Si ceci est compris, vécu, il y a une liberté vitale, sans peur, sans la superficialité de l'antithèse.

Ommen, le 3 août 1936

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **8ème Causerie**

### **le 4 août 1936**

J'espère que vous avez passé ces dix jours à penser utilement, car maintenant vous devez retourner chez vous pour affronter la routine quotidienne des conflits et problèmes dans un monde devenu fou de haine. Nous avons essayé durant ces quelques jours de comprendre la façon dont nous pouvons aborder les problèmes humains si nombreux et si complexes. Si l'on ne pénètre pas profondément dans tout le processus du conflit humain, si l'on ne fait qu'y répondre par des réactions, on ne peut aller que vers de plus grands conflits et plus de souffrance. Ce camp, je l'espère, a donné à chacun de nous une possibilité de penser pleinement, intégralement, d'une façon vraie. En retournant dans le monde, chacun de nous sera mêlé aux nombreux problèmes religieux, sociaux et économiques de son milieu, avec ses divisions douloureuses.

En retraçant chaque problème jusqu'à sa cause, serons-nous libérés des conflits? En étudiant des réactions, pourrions-nous percevoir la cause de toute action? Les sciences et les religions avec leurs assertions contradictoires n'ont créé dans l'esprit que la division. Avec nos problèmes humains embrouillés et subtils, comment pouvons-nous savoir quel est le vrai centre, quelle est la vraie cause de toute action, de ses conflits, de sa souffrance? Tant que nous ne découvrons pas par nous-mêmes ce centre d'action et que nous ne le voyons pas intelligemment, intégralement, la simple analyse de réactions, ou la soumission à une foi, ne libéreront pas l'esprit de l'ignorance et de la douleur.

Si nous discernons pleinement le centre de toute action nous provoquerons un changement formidable dans notre façon de voir et dans nos activités. Si nous ne comprenons pas le processus de l'action, essayer de replâtrer l'édifice social par des réformes ou des changements économiques est totalement inutile ; cela peut produire des résultats, mais cela ne peut apporter que des remèdes superficiels.

Il y a, dans le monde, beaucoup de forces ou d'énergies uniques, qui fonctionnent séparément. Nous ne pouvons pas les comprendre complètement. Nous ne pouvons comprendre radicalement et intégralement que l'unique énergie centrée en chacun de nous, le moi. C'est le seul processus que nous puissions comprendre.

Pour comprendre le processus de cette énergie unique, le moi, il nous faut un profond discernement et non des déductions et des analyses intellectuelles. Il nous faut un esprit capable de grande souplesse. Un esprit surchargé de besoins et de peurs, qui crée des opposés, et qui est pris dans des alternatives de choix à faire, est incapable de discerner le processus subtil du moi, le centre de toute action. Ainsi que je l'ai expliqué, cette énergie est unique ; elle est conditionnée et elle conditionne en même temps. Elle crée sans cesse sa propre limitation par sa propre action née de l'ignorance. Cette énergie unique et sans commencement est devenue, dans son développement autoactif, la conscience, le processus du moi.

Cette conscience qui ne fait que se conditionner sans cesse par ses propres activités volitives, ce moi, ce processus d'ignorance, de désirs, de peurs, d'illusions, est le centre de l'action. Ce centre se reforme sans cesse de lui-même et crée sa propre limitation par son activité volitive, de sorte qu'il y a toujours conflit, souffrance, douleur.

Il faut un changement fondamental de conscience dans ce centre même d'action. Une simple discipline et l'autorité d'un idéal ne peuvent pas entraîner la cessation de la souffrance et de la douleur. Vous devez vous rendre compte que le processus du moi, avec sa peur et son illusion, est transitoire, et qu'il peut donc être dissout.

Beaucoup d'entre vous croient que le moi est éternel, divin, que sans lui il ne peut y avoir ni activité ni amour, et que la cessation du processus du moi ne peut être que l'anéantissement. Donc vous devez d'abord profondément chercher en vous-mêmes pour savoir si le processus du moi est éternel ou transitoire. Il vous faut savoir quelle est sa nature, quel est son être. C'est une tâche très difficile, car la plupart d'entre vous ont été élevés dans la foi d'une tradition religieuse qui vous pousse à vous accrocher au moi et qui vous empêche de percevoir sa vraie essence. Quelques-uns d'entre vous, qui n'ont rejeté les croyances religieuses que pour accepter des dogmes scientifiques, trouveront également difficile la recherche de la vraie nature du centre de l'action. Rechercher superficiellement la nature du moi, ou affirmer occasionnellement sa divinité, c'est ne pas comprendre la nature du processus du moi.

Vous pouvez par vous-mêmes voir ce qu'est le moi, de même que je connais par moi-même sa vraie nature. Lorsque je dis cela, ce n'est pas pour vous encourager à croire que je comprends le processus du moi. Ce n'est que lorsque vous le connaissez par vous-même, que ce processus peut être amené à une fin.

Avec la cessation du processus du moi, il y a un changement de volonté, qui seul peut faire terminer la douleur. Aucun système, aucune discipline, ne peuvent provoquer ce changement de volonté. Devenez conscients du processus du moi. Si l'on est lucide sans choisir, la dualité (qui n'existe que dans l'action des désirs, de la peur et de l'ignorance) cesse. Il n'y a plus dès lors, que la perception de l'acteur, avec ses mémoires, ses désirs, ses peurs, et son action ; le centre se perçoit sans s'objectiver.

Le simple contrôle, ou la contrainte, un désir dominant un autre désir, ou la simple substitution, ne sont que des modifications dans la volonté qui ne peuvent jamais conduire la souffrance à une fin. Le changement dans la volonté est un changement dans la limitation, un nouveau conditionnement de la pensée, qui résulte en des réformes superficielles. S'il y a changement de volonté par la compréhension du processus du moi, alors il y a une intelligence, une intuition créatrice, qui seule peut établir des rapports harmonieux avec les individus, avec le milieu. Avec la perception du processus de l'ignorance qu'est le moi, naît la lucidité. C'est une spontanéité d'action qui ne choisit pas, ce n'est pas l'action née du choix, qui pèse une action en l'opposant à une autre, une réaction en l'opposant à une autre, une habitude de pensée en l'opposant à une autre. Lorsqu'il y a la pleine compréhension – donc la cessation – du processus du moi, il y a une vie libre de tout choix, une vie de plénitude, une vie de félicité.

**QUESTION :** Lorsque l'on rencontre ceux qui sont empêtrés dans la pensée collective et dans la psychologie de masse, et qui sont responsables d'une grande partie du chaos et des conflits autour de nous, comment peut-on les dépêtrer de leur mentalité de masse et leur montrer la nécessité de la pensée individuelle?

**KRISHNAMURTI :** D'abord dépêtrez-vous de la psychologie de masse, de l'irréflexion collective. Affranchir sa pensée des stupidités accumulées par le passé est une tâche difficile. L'irréflexion et la stupidité des masses existent en nous. Nous sommes la masse, conscients de quelques-unes de ses stupidités et cruautés, mais surtout inconscients de ses préjugés tout puissants, de ses fausses valeurs et de ses faux idéals. Avant de pouvoir dégager les autres vous devez vous libérer vous-même de la grande puissance de ces besoins et de ces peurs. C'est-à-dire que vous devez savoir par vous-même quelles sont les stupidités, quelles sont ces valeurs qui conditionnent la vie et l'action. Quelques-uns d'entre vous sont conscients des valeurs manifestement

fausses de la haine, des divisions et exploitations nationales, mais vous n'avez pas discerné le processus de ces limitations et vous ne vous en êtes pas libérés. Lorsque vous commencez à voir les fausses valeurs qui vous retiennent, et à comprendre leur signification, alors vous savez quel changement formidable a lieu en vous. Alors seulement pouvez-vous vraiment aider un autre. Vous pouvez ne pas devenir le chef de grandes multitudes, vous pouvez ne pas accomplir de réformes spectaculaires, mais si vous saisissez vraiment la signification de ce que je dis, vous deviendrez comme une oasis dans un désert brûlant, comme une flamme dans l'obscurité. La fin du processus du moi est le commencement de cette sagesse qui seule peut instaurer un ordre intelligent et le bonheur dans ce monde chaotique.

QUESTION : Quelques-uns d'entre nous vous ont écouté pendant dix ans, et bien que nous soyons peut-être changés un peu, ainsi que vous l'avez dit, nous n'avons pas changé radicalement. Pourquoi? Devons-nous attendre que la souffrance nous pousse?

KRISHNAMURTI : Je ne pense pas que vous ayez besoin d'attendre que la souffrance vous change radicalement. Vous souffrez maintenant. Vous pouvez être inconscient des conflits et de la douleur, mais vous souffrez. Ce qui produit un changement superficiel, c'est la pensée à la recherche de remèdes artificiels, d'évasions et de sécurité. Un changement profond de la volonté ne peut se produire qu'avec une profonde compréhension du processus du moi. En cela seulement est la plénitude de l'intelligence et de l'amour.

QUESTION : Quelle est votre idée de révolution?

KRISHNAMURTI : Il y a évidemment des choses simples et des choses très complexes: la simplicité et la grande complexité des formes ; la simplicité et la grande subtilité de la pensée ; la simple roue d'il y a quelques milliers d'années, et l'outillage complexe d'aujourd'hui. Le simple qui devient complexe, est-ce cela l'évolution? Lorsque vous parlez d'évolution, vous ne pensez pas simplement à l'évolution de la forme. Vous pensez à la subtile évolution de la conscience que vous appelez le moi. De là surgit la question: y a-t-il un développement, une continuité dans le futur, pour la conscience individuelle? Est-ce que le moi peut devenir suprêmement intelligent, permanent, durable? Ce qui est susceptible de croître n'est pas éternel. Ce qui est durable, vrai, est toujours en devenir. C'est un mouvement qui ne choisit pas. Vous me demandez si le moi évoluera, s'il deviendra glorieux, divin. Vous comptez sur le temps pour diminuer, pour détruire la douleur. Tant que l'esprit sera lié au temps il y aura conflit et douleur. Tant que la conscience se crée une identification, tant qu'elle se renouvelle et se reforme par ses propres activités qu'engendre la peur et qui la conditionne au temps, il doit y avoir souffrance. Ce n'est pas le temps qui vous libérera de la souffrance. Désirer ardemment l'expérience et l'occasion, comparer des souvenirs, cela ne peut engendrer la plénitude de la vie, l'extase de la vérité. L'ignorance cherche la perpétration du processus du moi ; et la sagesse naît avec la cessation du renouvellement autoactif de la conscience limitée. Une complexité d'accumulation n'est pas la sagesse, l'intelligence. L'accumulation, l'accroissement, le temps, n'engendrent pas la plénitude de la vie. Être sans peur est le commencement de la compréhension, et la compréhension est toujours dans le présent.

QUESTION : Comme un vivant exemple de quelqu'un qui a atteint la libération, vous êtes une prodigieuse source d'encouragement pour nous qui sommes encore embarrassés dans la souffrance. N'y a-t-il pas le danger qu'en dépit de nous-mêmes cet encouragement devienne une entrave?

KRISHNAMURTI : J'espère que je ne deviens pas pour vous un exemple à suivre du fait que je parle du processus de la souffrance et de l'ignorance, de l'illusion de l'esprit, des fausses valeurs créées par la peur, de la liberté qui appartient à la vérité.

Un exemple est une entrave ; il naît de la contrainte et de l'imitation que provoque la peur. L'imitation d'un autre n'est pas la compréhension de soi-même. Pour se connaître on ne doit suivre personne ; on ne doit pas avoir de ces souvenirs coercitifs qui empêchent le processus du moi de se révéler à lui-même. Lorsque l'esprit a cessé de fuir la souffrance pour se réfugier dans des illusions et des fausses valeurs, cette souffrance même engendre la compréhension, puisqu'on n'a plus les faux mobiles des récompenses et des châtements. Le centre de l'action est l'ignorance et son résultat est la souffrance. Suivre un autre ou se discipliner l'esprit suivant l'autorité d'un idéal, cela ne donne pas la plénitude de la vie ni la félicité de la réalité.

QUESTION : Existe-t-il au monde une façon de faire cesser cette horreur stupide que nous voyons encore une fois se perpétrer en Espagne?

KRISHNAMURTI : La guerre est le problème de l'humanité. Comment allons-nous mettre fin aux cruautés individuelles et collectives?

Pour susciter une action de masse contre les horreurs, les cruautés et les absurdités de la civilisation actuelle, il faut une compréhension individuelle.

Commencez par vous-mêmes. Déracinez les préjugés et les désirs cruels et vous connaîtrez un monde heureux. Déracinez vos ambitions personnelles, vos subtiles exploitations, votre désir d'acquisition, votre soif de puissance. Alors vous aurez un monde intelligent et ordonné. Tant qu'il y a cruauté et violence de l'individu, la haine collective, le patriotisme et les luttes doivent continuer.

Lorsque vous vous rendrez compte, dans l'action, de votre responsabilité individuelle, il y aura une possibilité de paix, d'amour et de relations harmonieuses avec votre voisin. Alors il y aura une possibilité de mettre fin à l'horreur des guerres, à l'horreur de l'homme qui tue l'homme.

Ommen, le 4 août 1936

## **Madras, Inde**

### **1ère Causerie**

### **le 6 décembre 1936**

Dans ce monde de conflits et de souffrances, seule une vraie compréhension peut instaurer un ordre intelligent et un bonheur durable. Pour éveiller une pensée intelligente il faut un effort bien orienté de chaque individu, un effort qui n'est pas suscité par des réactions personnelles et des fantaisies, par des croyances et des idéals. Seule une telle pensée peut créer une bonne organisation de la vie et des relations vraies entre l'individu et la société. Je vais essayer de vous aider, en tant qu'individus, à penser directement et simplement, mais il vous faut un désir intense de comprendre. Vous devez vous libérer du préjugé de loyauté envers des croyances et des dogmes particuliers, et aussi des préjugés qui conforment votre conduite habituelle à des traditions d'irréflexion. Vous devez avoir le désir ardent de l'expérience et de l'action, car seule l'action peut vous montrer que l'autorité, les croyances, les idéals, sont des entraves nettes à l'intelligence, à l'amour.

Mais je crains que la plupart d'entre vous viennent simplement par habitude écouter ces causeries. Ceci n'est pas un meeting politique ni ai-je le désir de vous inciter à quelque action économique, sociale ou religieuse. Je ne veux pas de disciples, et ne cherche pas à me faire adorer. Je ne veux pas devenir un chef, ni créer une nouvelle idéologie. Je désire seulement que nous essayions de penser ensemble clairement, sainement, intelligemment ; et du développement de cette pensée véritable l'action découlera inévitablement ; la pensée ne doit pas être séparée de l'action.

La vraie compréhension de la vie ne peut pas se faire jour si, sous une forme quelconque, existent la peur, la coercition. La compréhension créatrice de la vie est entravée lorsque la pensée et l'action sont constamment arrêtées par l'autorité, l'autorité de la discipline, de la récompense et du châtiment. Par l'action créatrice, qui est directe, vous verrez que la cruelle recherche de sécurité individuelle doit inévitablement conduire à l'exploitation et à la souffrance. Ce n'est que par une pensée-action dynamique que peut se produire cette complète révolution intérieure avec ses possibilités de vrais rapports humains entre l'individu et la société.

Quelle est donc notre réponse individuelle au problème complexe de la vie actuelle? Abordons-nous la vie avec le point de vue particulier de la religion, de la science, de l'économie? Nous accrochons-nous, sans réfléchir, à une tradition ancienne ou nouvelle? Est-ce que cette chose prodigieusement complexe et subtile qu'est la vie peut être comprise en la divisant en différentes parties, politiques, sociales, religieuses, scientifiques, en attachant toute l'importance à l'une de ces parties et en négligeant les autres?

C'est la mode aujourd'hui de dire: solutionnez d'abord le problème économique, et tous les autres problèmes seront résolus. Si nous considérons la vie comme un simple processus économique, vivre devient une chose mécanique, superficielle, destructrice. Comment pouvons-nous saisir le processus psychologique de la vie, subtil et inconnu, en disant que nous devons d'abord résoudre le problème du pain? La simple répétition de formules n'exige pas beaucoup de pensée.

Je ne veux pas dire que le pain n'est pas un problème ; c'est un problème immense. Mais en n'insistant que sur cela, en en faisant notre principale préoccupation,

nous abordons la complexité de la vie avec un esprit étroit, et ne faisons donc que compliquer le problème.

Si nous sommes religieux, c'est-à-dire si nos esprits sont conditionnés par des croyances et des dogmes, nous ne faisons qu'ajouter à la complexité de la vie. Nous devons considérer la vie avec une intelligence profonde, et pourtant la plupart d'entre nous essayent de résoudre les problèmes de la vie avec des esprits conditionnés, chargés de traditions. Si vous êtes un Hindou, vous cherchez à comprendre la vie à travers les croyances, les traditions, les préjugés particuliers à l'Hindouisme. Si vous êtes un Bouddhiste, un socialiste ou un athée, vous essayez de comprendre la vie à travers votre foi spéciale. Un esprit conditionné, limité, ne peut pas comprendre le mouvement de la vie.

Je vous prie de ne pas venir chercher chez moi une panacée, un système ou un mode de conduite ; car je considère les systèmes, les modes de conduite, les panacées comme des entraves à l'intelligente compréhension de la vie.

Pour comprendre la complexité de la vie, l'esprit doit être extrêmement souple et simple. La simplicité de l'esprit n'est pas le vide d'une négation, d'un renoncement ou d'une acceptation ; c'est la plénitude de la compréhension. C'est la perception directe d'une pensée intégrale, non entravée par les préjugés, par la peur, par la tradition ou l'autorité. Libérer l'esprit de ces limitations est ardu. Faites-en l'expérience sur vous-mêmes et vous verrez combien il est difficile d'avoir une pensée intégrale, non conditionnée par les provocations de la mémoire, avec son autorité et sa discipline. Et pourtant ce n'est qu'avec une telle pensée que nous pouvons comprendre la signification de la vie.

Je vous prie de voir combien il est important d'avoir un esprit flexible, un esprit instruit des complications de la peur et de ses illusions et qui en est entièrement libre, d'un esprit non dominé par les influences de son milieu. Avant que nous ne puissions comprendre la pleine signification de la vie, ses processus vitaux, nous devons libérer notre pensée de la peur ; et pour éveiller cette pensée créatrice nous devons devenir conscients de ce qui est complexe, de ce qui est actuel.

Qu'est-ce que je veux dire par « être conscient » ? Ce n'est pas seulement percevoir objectivement les complexités interdépendantes de la vie, mais aussi réaliser complètement les processus psychologiques cachés et subtils d'où surgissent la confusion, la joie, les luttes, la souffrance. La plupart d'entre nous croient être conscients des complexités objectives de la vie. Nous sommes conscients de notre travail, de nos patrons, de nous-mêmes en tant qu'employeurs ou employés. Nous sommes conscients de frictions dans nos rapports avec les autres. Cette simple perception de la complexité objective de la vie n'est pas, pour moi, la pleine conscience. Nous ne devenons pleinement conscients que lorsque nous relions profondément la complexité psychologique à la complexité objective. Lorsque nous sommes capable de relier, par l'action, le caché et le connu, nous commençons à être conscients.

Avant que nous ne puissions éveiller en nous-mêmes cette pleine conscience qui, seule, peut engendrer une vraie expression créatrice, nous devons prendre conscience de l'actuel, c'est-à-dire des préjugés, des peurs, des tendances, des besoins, et de leurs nombreuses illusions et expressions. Lorsque nous sommes ainsi conscients, nous voyons le rapport entre l'actuel et nos désirs que limite et conditionne notre pensée-émotion avec ses réactions, ses désirs, ses espoirs, ses évasions. Lorsque nous sommes conscients de l'actuel, il y a l'immédiate perception de ce qui est faux. Cette perception du faux est la vérité. Alors il n'y a pas le problème du choix, du bien et du mal, du faux et du vrai, de l'essentiel et du non essentiel- En percevant ce qui est, le faux et le vrai deviennent apparents, sans le conflit du choix.

Vous croyez, maintenant, pouvoir choisir entre le faux et le vrai. Ce choix est basé sur des préjugés ; il est suscité par des idéals préconçus, par la tradition et l'espoir, de sorte que le choix n'est qu'une modification de l'erreur. Mais si vous êtes capable de percevoir l'actuel sans aucun désir d'identification, dans cette perception même du faux est le commencement du vrai. C'est cela l'intelligence ; elle n'est pas basée sur des préjugés, des traditions, des besoins ; elle seule peut dissoudre l'essence subtile de tous les problèmes, spontanément, richement, sans la contrainte de la peur.

Essayons de découvrir, si nous le pouvons, ce qu'est l'actuel, sans interprétations, sans identifications. Lorsque je parle de vos croyances et de vos théories, de vos cultes, de vos Dieux, de vos idéals et de vos chefs, lorsque je parle de la maladie du nationalisme et des systèmes qui comportent des « gourous » et des maîtres, ne projetez pas de réactions défensives. Tout ce que j'essaie de faire c'est montrer ce que je considère la cause des conflits et de la souffrance.

L'action qui résulte d'une pensée intégrale, sans identifications ni interprétations, éveillera l'intelligence créatrice. Si vous êtes profondément observateurs, vous commencerez à voir ce qui est vrai ; alors vous éveillerez l'intelligence, sans le continuel conflit du choix. Le comportement qui se conforme à un modèle est imitatif et non créateur. L'action intelligente n'est pas de l'imitation. Une pensée conditionnée s'ajuste toujours à des modèles, parce qu'elle a peur de savoir ce qu'elle est. Si vous discernez l'actuel dans toute sa clarté, tel qu'il est, sans interprétation ni identification, à l'instant même de la perception il y a l'aurore d'une nouvelle intelligence. Seule cette intelligence peut résoudre les problèmes de la vie, si formidablement compliqués et douloureux.

Quel est le tableau de nous-mêmes et du monde ? La division entre nous-mêmes et le monde semble être l'actuel, bien qu'une telle division disparaisse lorsque nous examinons profondément l'individu et la masse. L'actuel est le conflit entre l'individu et la masse, mais l'individu est la masse, et la masse est l'individu. L'individualité et la masse cessent lorsque disparaissent les caractéristiques de l'individu et de la masse. La masse est, dans l'individu, l'ignorance, le désir, la peur. Toutes les régions inexplorees de la conscience, les états mi-éveillés de l'individu, forment la masse. Ce n'est que lorsque l'individu et la masse cessent d'exister en tant que forces en conflit qu'il peut exister une intelligence créatrice. C'est cette division de la masse et de l'individu, qui n'est qu'une illusion, qui crée la confusion et la misère. Vous n'êtes pas un individu complet, ni êtes-vous complètement la masse ; vous êtes à la fois l'individu et la masse.

Dans l'esprit de la plupart des personnes existe cette malheureuse division, l'individu et la masse. Certains pensent qu'en organisant la masse on instaurera la liberté et l'expression créatrice individuelles. Si vous songez à organiser la masse en vue d'aider à libérer les facultés créatrices de l'individu, une telle organisation deviendra un moyen subtil d'exploitation.

Il y a deux formes d'exploitation, l'évidente et la subtile. L'évidente est devenue habituelle, nous la connaissons et passons outre, mais il faut une profonde perception pour reconnaître les formes subtiles d'exploitation. La classe qui possède les richesses exploite la masse. Le petit nombre qui contrôle l'industrie exploite le grand nombre qui travaille. La richesse concentrée dans les mains du petit nombre crée les distinctions et les divisions sociales ; et par ces divisions nous avons le nationalisme économique et sentimental, la constante menace de guerre avec toutes ses terreurs et ses cruautés, la division des peuples en races et nations avec leur lutte féroce pour se suffire chacune à elle-même, les systèmes hiérarchiques d'astuces et de privilèges gradués.

Tout ceci est évident, et comme c'est évident, vous vous y êtes habitués.



Vous dites que le nationalisme est inévitable, c'est ce qu'affirme chaque nation en préparant la guerre et le massacre. En tant qu'individus vous poussez à la guerre inconsciemment en exagérant vos caractéristiques nationales particulières. Le nationalisme est une maladie, que ce soit dans ce pays, en Europe ou en Amérique. L'individu qui se retranche des autres, ou la recherche nationale d'une sécurité, ne font qu'intensifier le conflit et la souffrance humaines.

La forme subtile d'exploitation n'est pas facilement perçue, car elle est le processus intime de notre existence individuelle. Elle est le résultat de la recherche d'une certitude, d'un confort dans le présent et dans l'au-delà. Cette recherche que nous appelons la recherche de la vérité, de Dieu, a conduit à la création de systèmes d'exploitation que nous appelons croyances, idéals, dogmes, et à leur perpétuation par des prêtres, des « gourous », des guides spirituels. Parce que vous, en tant qu'individus, êtes dans la confusion et le doute, vous espérez qu'un autre vous apportera l'illumination. Vous espérez surmonter la souffrance et la confusion en suivant un autre, en suivant un système de discipline ou quelque idéal. Cette tentative de surmonter la misère et la douleur en vous soumettant à un autre, en réglant votre conduite selon un modèle standardisé, n'est qu'une fuite hors de l'actuel. Ainsi, dans votre recherche d'une évasion hors de l'actuel, vous allez chez un autre pour vous faire enrichir et reconforter, et vous engendrez de ce fait le processus de l'exploitation subtile. La religion, telle qu'elle est, vit de la peur et de l'exploitation.

Combien d'entre vous sont conscients du fait qu'ils cherchent la sécurité, qu'ils cherchent à fuir la peur, la confusion et la souffrance qui ne cessent de le ronger? Le désir d'une sécurité, d'une certitude psychologique, a encouragé une forme subtile d'exploitation, par la discipline, la contrainte, l'autorité, la tradition.

Donc il vous faut discerner par vous-mêmes le processus de votre propre pensée-action, faite d'ignorance et de peur, qui engendre une cruelle exploitation, la confusion et la souffrance. Où existe la compréhension de l'actuel, sans la lutte du choix, il y a l'amour, l'extase de la vérité.

Madras, le 6 décembre 1936

## **Madras, Inde**

### **2ème Causerie**

### **le 13 décembre 1936**

Parmi les remèdes, les systèmes, les idéals, nombreux et contradictoires, quel traitement guérirait vraiment nos complications, nos cruautés sociales, notre profonde incompréhension qui créent la confusion et le chaos dans le monde?

Il y a beaucoup d'instructeurs ayant leurs méthodes, beaucoup de philosophes ayant leurs systèmes. Comment choisir ce qui est vrai? Chaque système, chaque instructeur, attache toute l'importance à une seule partie de la totalité de l'existence humaine.

Comment, alors, comprendre tout le processus de la vie, et comment se libérer l'esprit de façon à percevoir la vérité? Chaque chef a son propre groupe, qui est en conflit avec un autre groupe, avec un autre chef. Il y a désaccord, confusion, chaos. Certains groupes deviennent cruels, et d'autres essaient de devenir tolérants, libéraux, car leurs chefs leur disent: cultivez la tolérance car toutes les voies mènent à la réalité. Alors, en essayant de développer l'esprit de tolérance, de fraternité, ils deviennent graduellement indifférents, apathiques, et brutaux eux aussi.

Dans un monde de confusion, de désaccord, lorsque les gens prennent leurs croyances, leurs idéals au sérieux, lorsque ces questions sont vitales, peut-il y avoir une vraie coopération entre des groupes qui croient différemment, qui travaillent pour des idéals différents? Si vous croyiez fermement à une idée, et qu'un autre, avec une foi ardente, travaillait en s'opposant à vous, pourrait-il exister de la tolérance, de l'amitié entre vous deux? Ou l'idée que chacun doit aller de son côté est-elle fausse? L'idée de cultiver la fraternité et la tolérance au milieu du conflit n'est-elle pas impossible et hypocrite? En dépit de vos fermes croyances, de vos convictions et de vos espoirs, pouvez-vous établir un rapport même superficiel d'amitié et de tolérance avec quelqu'un qui s'oppose diamétralement à votre conception de la vie? Si vous le pouvez, il faut qu'il y ait un compromis, un relâchement de ce qui est vrai pour vous, et vous cédez ainsi à ceux qui sont matériellement plus puissants que vous. Ceci ne fait qu'augmenter la confusion. Cultiver la tolérance n'est qu'une entreprise intellectuelle, qui par conséquent n'a pas de signification profonde, qui conduit à l'irréflexion et à la pauvreté de l'être.

Si vous examinez la propagande qui se fait dans le monde par les nations, les classes sociales, les groupes, les sectes, les individus, vous verrez que chacun, d'une façon différente, est décidé à vous convertir à son point de vue particulier, à sa croyance. Est-ce que des propagandistes rivaux peuvent être profondément, réellement amis et mutuellement tolérants? Si vous êtes hindou et qu'un autre est musulman, si vous êtes capitaliste et qu'un autre est socialiste peut-il y avoir entre vous des relations profondes? Est-ce possible? Non. C'est impossible. Cultiver la tolérance est un processus intellectuel, donc superficiel, qui n'a pas de réalité. Ceci ne veut pas dire que je prêche la persécution ou un acte quelconque de cruauté pour la cause d'une croyance. Veuillez suivre ce que je dis.

Tant qu'existent le prosélytisme, l'incitation, la subtile pression pour faire adhérer à un groupe ou pour souscrire à des croyances particulières ; tant qu'existent des idées opposées, contradictoires, il ne peut y avoir d'harmonie ou de paix, bien que

nous puissions faire semblant intellectuellement d'être tolérants et fraternels. Car chacun est si intéressé, si enthousiasmé par ses propres idéals et méthodes qu'il désire les faire accepter d'urgence, et qu'il crée ainsi une condition de conflit et de confusion. Ceci est évident.

Si vous êtes une personne réfléchie et non un propagandiste, vous êtes forcé de voir la superficialité de ce jargon de tolérance et de fraternité, et d'affronter la furieuse bataille des idées contradictoires, des espoirs et des croyances. En d'autres termes, vous devez percevoir l'actuel, les désaccords, la confusion qui nous entourent. Si nous pouvons mettre de côté ce facile jargon de tolérance et de fraternité, nous pourrions alors voir comment comprendre le désaccord. Il existe une issue au chaos, mais non pas à travers la fraternité superficielle ou la tolérance intellectuelle. Ce n'est que par une pensée et une action justes que le conflit entre groupes et idées opposés peut être amené à une fin.

Qu'est-ce que j'entends par pensée juste? La pensée doit être vitale, dynamique, et non mécanique ou imitative.

On dit d'un système qui discipline l'esprit suivant un mode particulier qu'il donne une façon positive de penser. Vous commencez par créer ou accepter une image intellectuelle, un idéal, et pour vous accorder à cela vous déformez votre pensée. Ce conformisme, cette imitation, on les prend pour de la compréhension, mais ce n'est en réalité qu'une soif de sécurité, engendrée par la peur. L'aiguillon de la peur ne mène qu'au conformisme, et la discipline née de la peur n'est pas une pensée juste.

Pour éveiller l'intelligence, vous devez voir ce qui empêche le mouvement créateur de la pensée. Si vous pouvez, de vous-même, voir que les idéals, les croyances, les traditions, les valeurs, déforment constamment votre pensée-action, alors en devenant conscients de ces déformations, vous éveillez l'intelligence. Il ne peut y avoir aucune pensée créatrice tant qu'existent, consciemment ou inconsciemment, des entraves, des valeurs, des préjugés, qui pervertissent la pensée. Au lieu de poursuivre l'imitation, les systèmes et les « gourous », vous devez devenir conscients de vos entraves, de vos préjugés et conformismes, et en discernant leur signification vous ferez surgir cette intelligence créatrice qui, seule, peut détruire la confusion et engendrer le profond accord de la compréhension.

La plus tenace des entraves est la tradition. Vous pouvez demander: Qu'arrivera-t-il au monde si la tradition est détruite? N'y aura-t-il pas le chaos? N'y aura-t-il pas l'immoralité? Mais la confusion, les conflits, la douleur, existent maintenant malgré vos traditions honorées et vos doctrines morales.

Par quel processus l'esprit accumule-t-il sans cesse les valeurs, les souvenirs, les habitudes, que nous appelons tradition? Nous ne percevons pas ce processus tant que notre propre esprit sera conditionné par la peur et le besoin qui s'ancrent constamment dans la conscience en devenant des traditions.

L'esprit peut-il jamais être libre de ces ancrages des valeurs, des traditions, des souvenirs? Ce que vous appelez penser c'est simplement se mouvoir d'un ancrage, ou centre de déformation, à un autre, et, de ce centre, juger, choisir et créer des substitutions. Ancrés dans la limitation, vous entrez en contact avec d'autres idées et valeurs qui modifient superficiellement vos croyances conditionnées. Vous formez alors un autre centre de valeurs nouvelles, de souvenirs nouveaux, qui, encore une fois, conditionne la pensée et l'action à venir. Donc, toujours de ces ancrages, vous jugez, calculez, réagissez. Tant que continue ce mouvement d'ancrage à ancrage, il doit y avoir conflit et souffrance, il ne peut pas y avoir d'amour. Cultiver superficiellement la fraternité et la tolérance ne fait qu'encourager ce mouvement et intensifier l'illusion.

L'esprit-cœur peut-il jamais se libérer des centres de la pensée-émotion conditionnée? S'il cesse de se fabriquer ces ancrages d'autoprotection, il rend possible l'existence d'une pensée claire et d'un amour véritable qui seuls résoudront les nombreux problèmes engendrés aujourd'hui par la confusion et la misère. Si vous commencez à être conscients de ces centres, vous verrez quel énorme pouvoir ils ont de créer des désaccords et de la confusion. Lorsque vous n'en êtes pas conscients, vous êtes exploités par des organisations, par des chefs, qui vous promettent de nouvelles substitutions. Vous apprenez à parler facilement de fraternité, de charité, d'amour – de mots qui n'ont aucune signification tant que vous ne faites que vous mouvoir d'une déformation à l'autre.

Ou vous discernez le processus de l'ignorance avec sa tradition, et alors il y a une action immédiate ; ou vous êtes si habitué à l'opium de la substitution que la perception devient impossible, et alors vous commencez à chercher une voie d'évasion. La perception est action ; elle n'est pas divisible. Ce que vous appelez perception intellectuelle crée une séparation artificielle entre la pensée et l'action. Vous luttez alors pour franchir cette séparation, effort qui n'a aucun sens, car c'est le manque de compréhension qui a créé cette division illusoire. Vous pouvez être conscients ou non du processus. Si vous ne l'êtes pas, considérez-le profondément, avec enthousiasme, mais ne cherchez pas une méthode. Cet enthousiasme de comprendre deviendra la flamme de la lucidité, qui brûlera tout désir de substitution.

QUESTION : Puis-je jamais me débarrasser de la douleur, et par quelle méthode?

KRISHNAMURTI : La douleur est la compagne de chacun, du riche et du pauvre, du croyant et de l'incroyant. En dépit de toutes vos croyances et doctrines, en dépit de vos temples et de vos Dieux, la souffrance est la compagne constante. Comprenons-la, et ne pensons pas seulement à nous débarrasser d'elle. Lorsque vous aurez pleinement compris la douleur, vous ne chercherez pas un moyen de la dominer.

Désirez-vous vous débarrasser de la joie, de l'extase, de la félicité? Non. Alors pourquoi dites-vous qu'il vous faut vous débarrasser de la douleur? L'une est un plaisir, l'autre une souffrance, et l'esprit s'accroche à ce qui est agréable, et le nourrit. Toute intervention de l'esprit pour stimuler la joie et écraser la douleur doit être artificielle, inefficace. Vous cherchez une issue à votre misère, et il y a ceux qui vous aideront à oublier la douleur en vous offrant l'espoir d'une croyance, d'une doctrine, d'un bonheur futur. Si l'esprit n'intervient ni dans la joie ni dans la douleur, alors cette joie même, cette souffrance même, éveillent la flamme créatrice de la lucidité.

La douleur n'est que le symptôme d'une pensée conditionnée, d'une pensée limitée par des croyances, des peurs, des illusions, mais vous ne tenez pas compte de cet avertissement incessant. Pour oublier la douleur, pour la dominer, pour la modifier, vous cherchez refuge dans des croyances, dans l'ancrage de l'autoprotection et de la sécurité. Il est très difficile de ne pas intervenir dans le processus de la douleur (et je ne veux pas dire qu'il faille se résigner à elle ou l'accepter comme inévitable, comme un « karma », une punition). De même que vous ne désirez pas changer une forme ravissante, la lumière d'un coucher de soleil, la vision d'un arbre dans un champ, ainsi ne mettez pas obstacle au mouvement de la douleur. Laissez-la mûrir, car dans son propre processus d'épanouissement est la compréhension. Lorsque vous êtes conscient de la blessure de la douleur, sans acceptation, résignation ou dénégation, sans l'inviter artificiellement, alors la souffrance éveille la flamme de l'intelligence créatrice.

La recherche même d'une fuite devant la douleur crée l'exploiteur, et l'esprit se soumet à l'exploitation. Tant que continue le processus artificiel de l'intervention dans la douleur, celle-ci doit être votre constante compagne. Mais dans la lucidité vi-

tale, sans choix, sans détachement, est une intelligence qui, seule, peut disperser toute confusion.

QUESTION : Avec quelle signification spéciale employez-vous le mot « intelligence » ? Est-ce une gradation, susceptible d'évoluer et de varier constamment ?

KRISHNAMURTI : J'emploie le mot intelligence pour désigner la plénitude vitale de la pensée-action. L'intelligence n'est pas le résultat d'un effort fondamental, ni d'une ferveur émotionnelle. Elle n'est pas le produit de théories, de croyances ou d'informations. C'est la plénitude de l'action qui surgit de la compréhension non divisée de la pensée-émotion. Dans de rares moments d'amour profond nous connaissons la plénitude.

L'intelligence créatrice ne peut pas être invitée ni mesurée, mais l'esprit est à la recherche de définitions, de descriptions, et est sans cesse pris dans l'illusion des mots. La lucidité sans choix révèle, dans l'instant même de l'action, les déformations cachées de la pensée et de l'émotion et leur secrète signification.

« Est-ce une gradation, susceptible d'évoluer et de varier constamment ? » Ce qui est discerné complètement ne peut pas être variable, ne peut pas évoluer, grandir. La compréhension du processus du moi, avec ses nombreux centres d'autoprotection, la perception de la signification des ancrages, ne peut pas être changeante, ne peut pas être modifiée par la croissance. L'ignorance peut varier, se développer, changer, croître. Les différents centres autoprotecteurs de l'esprit sont susceptibles de grandir, de changer, de se modifier. Le processus de substitution n'est pas l'intelligence, ce n'est qu'un mouvement dans le cercle de l'ignorance.

La flamme de l'intelligence, de l'amour, ne peut être éveillée que lorsque l'esprit est vitalement conscient du conditionnement de sa propre pensée, avec ses peurs, ses valeurs, ses besoins.

Madras, le 13 décembre 1936

## **Madras, Inde**

### **3ème Causerie**

### **le 20 décembre 1936**

J'ai essayé d'expliquer ce qu'est une pensée claire et créatrice, et comment la tradition, les ancrages, la peur et la sécurité entravent constamment le libre mouvement de la pensée. Si vous voulez éveiller l'intelligence, votre esprit ne doit pas s'évader dans des idéals et des croyances, ni doit-il se laisser prendre dans le processus accumulateur des mémoires autoprotectrices. Vous devez être conscients de cette fuite hors de l'actuel, et du fait que vous vivez le présent avec les valeurs du passé ou du futur.

Si vous vous observez, vous verrez que l'esprit construit pour lui-même une sécurité, des certitudes, afin de se débarrasser de la peur, de ses appréhensions, des dangers. L'esprit est sans cesse à la recherche d'ancrages d'où puissent partir son choix et son action.

L'esprit, sans cesse, recherche et développe différentes formes de sécurité, avec leurs valeurs et leurs illusions: la sécurité de la richesse avec ses avantages personnels et son pouvoir ; la sécurité d'une croyance et d'un idéal ; et la sécurité que l'esprit cherche dans l'amour. Un esprit en sécurité développe ses propres stupidités et puérités particulières, qui causent beaucoup de confusion et de souffrance.

Lorsque l'esprit est égaré et épouvanté, il cherche des sécurités inexpugnables, qui deviennent des idéals, des croyances. Pourquoi crée-t-il ces ancrages de croyances et de traditions et s'y accroche-t-il? N'est-ce pas parce que, rendu perplexe par les conflits et les changements perpétuels, il cherche une finalité, une assurance profonde, un état immuable? Et pourtant, en dépit de ces ancrages, la souffrance et les chagrins continuent. Alors l'esprit commence à chercher les substitutions, d'autres idéals et croyances, espérant de nouveau trouver la sécurité et le bonheur. Il va d'un espoir de certitude à un autre, d'une illusion à une autre. Ce vagabondage, on l'appelle croissance.

Lorsque l'esprit conditionné devient conscient de la douleur et de l'incertitude, il ne tarde pas à entrer en stagnation par l'évasion dans des croyances, des théories, des espérances. Ces substitutions, ces fuites, ne mènent qu'à la frustration.

La recherche de la sécurité n'est que l'expression de la peur qui déforme l'esprit-coeur. Lorsque vous voyez le véritable sens de votre recherche de sécurité dans une croyance ou un idéal, vous devenez conscient de son erreur. Alors l'esprit cherche dans une réaction contre toute croyance et tout idéal une antithèse dans laquelle il espère trouver la certitude et le bonheur, ce qui n'est qu'une autre façon de s'évader de l'actuel. Il doit devenir conscient de l'habitude qu'il a de cultiver ces antithèses.

Pourquoi l'esprit se protège-t-il si fortement contre le mouvement de la vie? Un esprit qui n'est pas vulnérable, qui cherche ces propres avantages au moyen de valeurs qu'il se crée lui-même, peut-il jamais connaître l'extase de la vie et la plénitude de l'amour? L'esprit se rend inexpugnable afin de ne pas souffrir et pourtant cette protection même est la cause de la douleur.

QUESTION : Je peux voir que l'intelligence doit être indépendante de l'intellect et aussi de n'importe quelle forme de discipline. Existe-t-il un moyen de hâter l'éveil de l'intelligence et de la rendre permanente?

KRISHNAMURTI : Il ne peut pas y avoir d'amour, d'intelligence créatrice, tant qu'il y a de la peur sous une forme quelconque. Si vous êtes pleinement conscients de la peur avec ses nombreuses activités et illusions, cette conscience même devient la flamme de l'intelligence. Lorsque l'esprit perçoit de lui-même les obstacles qui empêchent la pensée d'être claire, aucun stimulant artificiel n'est nécessaire pour éveiller l'intelligence. Un esprit à la recherche d'une méthode n'est pas conscient de lui-même, de son ignorance, de ses peurs. Il espère simplement que, peut-être, une méthode, un système, une discipline, dissiperont ses peurs et ses souffrances. Une discipline ne peut que créer une habitude, donc étouffer l'esprit. Être conscient sans choisir, être conscient des nombreuses activités de l'esprit, de sa richesse, de ses subtilités, de ses erreurs, de ses illusions, c'est être intelligent. Cette lucidité dissipe l'ignorance, la peur. Si vous faites un effort pour être lucide, cet effort crée une habitude stimulée par l'espoir d'échapper à la douleur. Où existe une lucidité profonde et sans choix, il y a une autorévélation qui seule peut empêcher l'esprit de se créer des illusions et, de ce fait, de s'endormir. Si l'esprit est constamment alerte sans la dualité de l'observateur et de l'observé, s'il peut se connaître tel qu'il est, sans dénégations ni assertions, sans acceptation ni résignation, de ce fait actuel surgit l'amour, l'intelligence créatrice.

QUESTION : Pourquoi y a-t-il beaucoup de sentiers de la vérité? Cette idée est-elle une illusion, habilement conçue pour expliquer et justifier les différences entre les hommes?

KRISHNAMURTI : La pensée claire peut-elle avoir beaucoup de sentiers? Est-ce qu'aucun système peut conduire à l'intelligence créatrice? Il n'y a que l'intelligence créatrice, il n'y a pas de systèmes pour l'éveiller. Il n'y a que la vérité, il n'y a pas de sentiers qui mènent à la vérité. Ce n'est que l'ignorance qui se dresse elle-même en sentiers et systèmes. Chaque religion affirme qu'elle seule a la vérité et que par elle seulement Dieu peut être réalisé ; différentes organisations affirment ou laissent entendre que grâce à leurs méthodes spéciales la vérité peut être connue ; chaque secte affirme qu'elle possède le message spécial, le véhicule spécial de la vérité. Les prophètes individuels et les messagers spirituels offrent leurs panacées comme des révélations directes de Dieu. Pourquoi revendiquent-ils une telle autorité, une telle efficacité pour leurs assertions? N'est-ce pas évident? Ce sont des intérêts capitalisés dans le présent ou dans l'au-delà. Ils sont obligés de soutenir l'artifice de leur prestige et de leur pouvoir, sans quoi qu'arriverait-il à toutes les créations de leur gloire terrestre? D'autres, parce qu'ils se sont appauvris par le renoncement et le sacrifice, s'imaginent avoir grandi en splendeur et assument par conséquent le droit spirituel de guider ceux qui appartiennent au monde. C'est une des explications faciles des intérêts spirituels de dire qu'il y a beaucoup de sentiers à la vérité ; ils justifient ainsi leurs activités organisées, et essayent en même temps d'être tolérants pour ceux qui érigent des systèmes similaires.

Aussi, nous sommes si retranchés dans des préjugés et des traditions, avec leurs croyances et leurs doctrines, que nous répétons dogmatiquement et volontiers qu'il y a de nombreux sentiers à la vérité. Pour introduire de la tolérance parmi les nombreuses divisions des pensées conditionnées rivales, les chefs des intérêts organisés essaient de recouvrir, avec des phrases superbes, la brutalité intrinsèque de la division. Le seul fait de parler de sentiers de la vérité est la négation de la vérité. Comment peut-on montrer la direction de la vérité? Elle n'a pas de lieu, elle n'est pas me-

surable, elle ne peut pas être cherchée. Ce qui est fixe est mort, et à cela il y a beaucoup de sentiers. L'ignorance crée l'illusion des nombreuses voies et méthodes.

Par votre propre pensée conditionnée, par votre propre désir d'une certitude et d'une finalité, par vos propres peurs qui créent sans cesse des sécurités, vous fabriquez des conceptions mécaniques, artificielles, de la vérité, de la perfection. Et ayant inventé cela, vous cherchez des voies et des moyens de l'établir. Chaque organisation, groupe, secte, sachant que les divisions nient l'amitié, essaie d'amener une unité et une fraternité artificielles. Chacun dit: Vous suivez votre religion et je suis la mienne ; vous avez votre vérité et j'ai la mienne ; mais cultivons la tolérance. Une telle tolérance ne peut que mener à l'illusion et à la confusion.

Un esprit conditionné par l'ignorance, la peur, ne peut pas comprendre la vérité, car par sa propre limitation il se crée de nouvelles limitations. La vérité ne peut pas se faire inviter. L'esprit ne peut pas la créer. Si vous comprenez cela pleinement, vous percevrez la futilité complète des systèmes, des pratiques, des disciplines.

Maintenant, vous êtes à un tel point une partie intégrante du processus intellectuel et mécanique de la vie, que vous ne pouvez pas voir qu'il est artificiel ; ou vous refusez de le voir, car perception voudrait dire action. D'où la pauvreté de votre être. Lorsque vous commencez à être conscient du processus de la pensée et du fait qu'il se crée pour lui-même son propre vide et sa frustration, cette conscience même dissipera la peur. Alors il y aura l'amour, la plénitude de la vie.

QUESTION : Ne voyez-vous pas, Monsieur, que vos idées ne peuvent nous conduire qu'à un résultat: le vide d'une négation et l'impuissance dans notre lutte avec les problèmes de la vie?

KRISHNAMURTI : Quels sont les problèmes de la vie? Gagner son pain, aimer, n'avoir pas de peur, pas de chagrin, vivre heureux, sainement, complètement. Voilà les problèmes de notre vie. Est-ce que je dis quoique ce soit qui puisse vous conduire à la négation, au vide, qui puisse vous empêcher de comprendre votre propre misère et votre lutte? Est-ce que vous ne me posez pas cette question parce que votre esprit est habitué à rechercher ce qu'on appelle une instruction positive? En somme, vous voulez qu'on vous dise quoi faire, qu'on vous conseille certaines disciplines, de façon que vous puissiez vivre une vie de bonheur et réaliser Dieu. Vous êtes habitués au conformisme, dans l'espoir d'une vie plus grande et plus pleine. Je dis au contraire que le conformisme est engendré par la peur, et que cette imitation n'est pas le côté positif de la vie. Vous montrer le processus dans lequel vous êtes embourbés, vous aider à devenir conscients de la prison de limitation que l'esprit a créée pour lui-même, n'est pas de la négation. Au contraire, si vous prenez conscience du processus qui vous a amenés à cette actuelle condition de douleur et de confusion, et si vous comprenez sa pleine signification, cette compréhension même dispersera l'ignorance, la peur, le besoin. Alors seulement pourra-t-il y avoir une vie de plénitude et de rapports vrais entre l'individu et la société. Comment ceci peut-il vous conduire à une vie de négation et d'inefficacité? Maintenant, qu'avez-vous? Quelques croyances et idéals, quelques possessions, un chef ou deux à suivre, un occasionnel soupir d'amour, une lutte et une douleur constantes. Est-ce cela la richesse de la vie, la plénitude et l'extase? Comment la félicité de la réalité peut-elle exister lorsque l'esprit-cœur est empêtré dans la peur? Comment peut-il y avoir l'illumination quand l'esprit-cœur est en train de créer sa propre limitation et confusion? Je dis: considérez ce que vous avez, devenez conscient de ces limitations, et cette conscience même éveillera l'intelligence créatrice.

QUESTION : Est-ce que n'importe qui, à n'importe quel moment, peut se libérer du conflit, sans tenir compte de révolution? Avez-vous rencontré un autre exemple, à part vous-même, chez qui la possibilité est devenue un fait accompli?



KRISHNAMURTI : Ne demandons pas si quelqu'un d'autre s'est libéré de l'ignorance et du conflit. Est-ce que vous, surchargé d'illusions et de peur, vous pouvez vous libérer de la douleur à n'importe quel moment? Pouvez-vous avec beaucoup de croyances et de valeurs, vous libérer de l'ignorance et du besoin? L'idée d'une perfection dans l'avenir n'est qu'une illusion. Un esprit paresseux s'accroche à l'idée satisfaisante d'un agrandissement progressif, et il accumule pour son propre usage beaucoup de théories réconfortantes.

Est-ce que le mouvement d'une expérience à une autre peut engendrer l'intelligence créatrice? Vous avez eu de nombreuses expériences. Quel en est le résultat? De toutes ces expériences vous n'avez fait qu'accumuler des mémoires autoprotectrices, qui défendent l'esprit contre le mouvement de la vie.

L'esprit peut-il devenir conscient, à n'importe quel moment, de son propre conditionnement, et commencer à se libérer de sa propre limitation? Sûrement, c'est possible.

Vous pouvez l'admettre intellectuellement, mais cela n'aura absolument aucune signification tant que cela ne résultera pas en action. L'action implique des frottements, des ennuis. Votre voisin, votre famille, vos chefs, vos valeurs, tout cela crée de l'opposition. Alors l'esprit commence à esquiver l'actuel et à cultiver des théories subtiles et habiles au sujet de sa propre perfection. L'esprit conditionné, redoutant le résultat de son effort, s'échappe subtilement dans l'illusion d'un perfectionnement remis au lendemain.

Madras, le 20 décembre 1936

## **Madras, Inde**

### **4ème Causerie**

### **le 28 décembre 1936**

*(La substance des causeries du 26 et 27 décembre 1936 est contenue dans cette causerie n° IV.)*

Dans mes causeries j'emploie des mots sans leur donner la signification spéciale que leur ont donnée les philosophes ou les psychologues.

Quelle compréhension ces causeries vous ont-elles apportées? Affirmez-vous encore qu'il existe une divinité, un amour au-delà de la vie humaine? êtes-vous toujours à tâtonner vers des remèdes partiels, des cures superficielles? Quel est l'état de vos esprits et de vos cœurs?

Pour instaurer un ordre intelligent il faut penser juste, agir juste. Lorsque l'esprit est capable de comprendre son propre processus de lutte, de limitation, lorsque la pensée est capable de se révéler à elle-même sans le conflit de la division, il y a la plénitude de l'action. Si l'esprit se prépare à l'action, une telle préparation est forcément basée sur le passé, sur des mémoires autoprotectrices, et doit par conséquent empêcher la plénitude de l'action. La simple analyse de l'action passée ne peut pas révéler sa pleine signification. Un esprit qui, consciemment ou inconsciemment, se conforme à un idéal (et un idéal n'est que la projection d'une sécurité et d'une satisfaction personnelles) doit forcément limiter l'action et ainsi se conditionner lui-même. Il ne fait que développer des mémoires et des habitudes d'autoprotection, pour résister à la vie. Ainsi il y a une frustration constante.

De l'accumulation de mémoires autoprotectrices, naît l'entité, la notion du moi, de sa continuité, et de son évolution vers la perfection, vers la réalité. Ce moi cherche à se perpétuer grâce à ses propres activités volitives, à son ignorance, sa peur, ses besoins. Tant que l'esprit n'est pas conscient de ces limitations, l'effort qu'il fait pour évoluer, pour réussir, ne fait que créer de nouvelles souffrances et accroître l'inconscient. L'effort devient ainsi une pratique, une discipline, un ajustement mécanique, un conformisme.

La plupart d'entre nous croient que le temps et l'évolution par le progrès sont nécessaires à notre accomplissement. Nous pensons que des expériences sont nécessaires pour notre accroissement et notre épanouissement. Beaucoup acceptent volontiers cette idée, car cela les réconforte de penser qu'ils disposent de nombreuses vies pour se perfectionner ; ils pensent que le temps est nécessaire pour leur accomplissement. En est-il ainsi? Est-ce que l'expérience vraiment libre la pensée, ou ne fait-elle que la limiter? L'expérience peut-elle libérer l'esprit de ses mémoires autoprotectrices, de l'ignorance, de la peur, de l'avidité? Les mémoires autoprotectrices et les désirs se servent des expériences pour se perpétuer. Ainsi nous sommes les esclaves du Temps.

Qu'appelons-nous l'expérience? N'est-ce pas une accumulation de valeurs, basée sur des mémoires autoprotectrices, et qui nous dicte un mode de conduite inspiré par un avantage personnel? C'est le processus du choix basé sur l'agréable et le désagréable. L'accumulation de mémoires autoprotectrices est le processus de l'expérience, et nos rapports humains sont les contacts entre deux mémoires individuali-

sées, autoprotectrices, dont la morale est un engagement réciproque de respecter ce qu'elles possèdent.

Vous êtes votre propre voie et votre propre vie. De votre propre effort bien compris surgira l'intelligence créatrice. Tant que n'existera pas cette intelligence créatrice, née d'une lucidité qui ne choisit pas, il y aura forcément un chaos, des disputes, de la haine, des conflits, de la douleur.

QUESTION : Vous avez dit que la compréhension de la vérité n'est possible que par l'expérimentation. Or expérimenter veut dire agir, et si l'action doit avoir une valeur quelconque, elle doit être dictée par une pensée mûre. Mais si, pour commencer, ma pensée est elle-même conditionnée par des mémoires et des réactions, comment puis-je expérimenter vraiment?

KRISHNAMURTI : Pour expérimenter d'une façon réelle, l'esprit doit être conscient du fait que sa pensée est conditionnée. On peut croire que l'on expérimente, mais si l'on n'est pas conscient des limitations, on agit dans la prison de l'ignorance, de la peur. La pensée conditionnée ne peut pas se savoir conditionnée ; le désir d'échapper à cette limitation, par l'analyse, par le processus artificiel de la coercition, par la dénégation ou l'assertion, ne vous apportera pas la compréhension, la liberté. Aucun système ni aucune contrainte de la volonté ne peuvent révéler à l'esprit sa propre limitation, son esclavage. Lorsqu'il y a souffrance, l'esprit cherche une évasion et comme conséquence il ne fait que se créer de nouvelles illusions. Mais si l'esprit est pleinement conscient de la souffrance et ne cherche pas à fuir, cette conscience même détruit l'illusion ; cette lucidité est la compréhension. Donc au lieu de demander comment libérer la pensée de la peur, du besoin, soyez conscient de la douleur. La douleur est l'indication du conditionnement de l'esprit, et se borner à la fuir ne fait que renforcer la limitation. Dans le moment de la souffrance, commencez à être lucides ; alors l'esprit lui-même percevra la nature illusoire de l'évasion, des mémoires autoprotectrices et des avantages personnels.

QUESTION : Devrait-on être respectueux du devoir à accomplir?

KRISHNAMURTI : Qui pose cette question? Ce n'est pas un homme qui cherche la compréhension, la vérité, mais celui dont l'esprit est surchargé de peurs, de traditions, d'idéals et de loyautés raciales. Un tel esprit, en venant en contact avec le mouvement de la vie, crée, pour lui-même, des frottements et de la souffrance.

QUESTION : Les aînés sont-ils coupables d'exploitation lorsqu'ils demandent aux jeunes respect et obéissance?

KRISHNAMURTI : Montrer du respect aux personnes âgées est en général une habitude. La peur peut assumer la forme de la vénération. L'amour ne peut pas devenir une habitude, une pratique. Il n'y a pas, chez les personnes âgées, de respect pour les jeunes, ni chez les jeunes de respect pour les vieux, il n'y a que des démonstrations d'autorité et l'habitude de la peur. L'organisation de phrases, la culture du respect, ne sont pas la vraie culture, mais des pièges pour ceux qui ne pensent pas. Nos esprits sont devenus si esclaves des valeurs habituelles que nous avons perdu toute affection et tout respect profond pour la vie humaine. Où il y a de l'exploitation, il ne peut y avoir aucun respect pour la dignité humaine. Si vous demandez le respect simplement parce que vous êtes âgé et que vous avez de l'autorité, c'est de l'exploitation.

QUESTION : Si un homme est dans l'ignorance ou perplexe au sujet de ce qu'il doit faire, n'a-t-il pas besoin d'un « gourou » pour l'aider?

KRISHNAMURTI : Qui peut vous aider à traverser le vide cuisant de la vie quotidienne? Quelque grande que soit une personne, peut-elle vous aider à sortir de cette mêlée? Elle ne le peut pas. Cette confusion se crée elle-même ; cette mêlée est le résultat de volontés en conflit. La volonté est l'ignorance.

Je sais que cette poursuite de gourous, d'instructeurs, de guides, de maîtres, est le sport que beaucoup de personnes pratiquent dans leurs chambres, le sport, dans le monde entier, des gens qui ne pensent pas. Ils disent: Comment pouvons-nous empêcher le chaos de cette misère et de cette cruauté, si ceux qui sont libres, illuminés, ne viennent pas à notre aide pour nous sauver de notre douleur? Ou encore ils créent une image mentale d'un saint favori et lui accrochent tous leurs malheurs à son cou. Ou encore ils croient que quelque guide supraphysique veille sur eux et leur dit quoi faire, comment agir. Chercher un a gourou », un maître, indique qu'on évite la vie.

Le conformisme est la mort. Ce n'est que la formation d'une habitude, le renforcement de l'inconscient. Combien souvent nous assistons à une scène affreuse et cruelle et nous nous en éloignons! Nous voyons la pauvreté, la cruauté, la dégradation sous toutes ses formes ; tout d'abord cela nous fait frémir, puis nous en devenons inconscients.

Nous nous habituons à notre milieu, nous haussons les épaules, et nous disons: Que pouvons-nous faire? C'est la vie. Ainsi nous détruisons notre sensibilité à la laideur, à l'exploitation, à la cruauté et à la souffrance, et aussi notre appréciation et le profond plaisir de la beauté. Ainsi la perception se fane petit à petit.

L'habitude, graduellement, étouffe la pensée. Observez l'activité de votre propre pensée et vous verrez comment elle se forme elle-même par des habitudes successives. Ainsi le conscient devient l'inconscient, et l'habitude durcit l'esprit par la volonté et la discipline. Forcer l'esprit à se discipliner lui-même, par la peur que l'on prend souvent pour de l'amour, engendre la frustration.

Le problème des gourous existe lorsque vous recherchez le confort, lorsque vous désirez la satisfaction. Il n'y a pas de confort mais la compréhension ; il n'y a pas de satisfaction mais l'épanouissement.

QUESTION : Vous semblez donner une signification nouvelle à la volonté, cette qualité divine dans l'homme. Je vois que vous la considérez comme un obstacle. Est-ce vrai?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par volonté? N'est-ce pas une domination, une conquête, un effort déterminant? Qu'avez-vous à conquérir? Vos habitudes, des résistances développées par la peur, le conflit de vos désirs, la lutte des opposés, la frustration par votre entourage. Alors vous développez la volonté. La volonté d'être, dans toute sa signification, n'est qu'un processus de résistance, un processus de domination, mû par une avidité autoprotectrice.

La volonté est en réalité une nécessité illusoire de la peur, non une qualité divine. Elle n'est que la perpétuation de mémoires autoprotectrices. A cause de votre peur, vous vous rendez invulnérable à l'amour, à la vérité ; et le développement du processus d'autoprotection, on l'appelle volonté. La volonté a ses racines dans l'égoïsme. La volonté d'exister, la volonté de devenir parfait, la volonté de réussir, la volonté d'acquiescer, la volonté de trouver Dieu, tout cela c'est l'incitation de l'égoïsme.

Lorsque l'action de la peur, de l'ambition, de la sécurité, de la vertu personnelle et du caractère, se retire devant l'intelligence, alors vous savez comment vivre complètement, intégralement, sans la bataille de la volonté.

La volonté n'est que l'incitation insistante des mémoires autoprotectrices, le résultat d'ignorance et de peur individualisées. La cessation de la volonté n'est pas la mort, elle n'est que la cessation de l'illusion née de l'ignorance. Seule l'action dépouillée de la peur et des avantages personnels engendrera des relations harmonieuses et créatrices entre une personne et l'autre, entre une personne et la société.

Madras, le 28 décembre 1936

# **Camp d'Ommen, Hollande**

## **1ère Causerie**

### **le 1er août 1937**

Au milieu des circonstances changeantes de la vie, y a-t-il rien de permanent? Y a-t-il un rapport quelconque entre nous et le changement constant autour de nous? Si nous acceptons que tout est changement, y compris nous, alors il n'y aurait jamais l'idée du permanent. Si nous pensions à nous-mêmes comme à un état de mouvement continu, alors il n'y aurait pas de conflit entre les circonstances changeantes de la vie et la chose à laquelle nous pensons maintenant comme étant permanente.

Il y a en nous l'espoir profond, ou la certitude, qu'il existe quelque chose de permanent au milieu du changement continu, et ceci donne lieu à des conflits. Nous voyons que le changement existe autour de nous. Nous voyons tout se corrompre, mourir. Nous voyons des cataclysmes, des guerres, des famines, la mort, l'insécurité, la déception. Tout, autour de nous, est en changement constant, en devenir, en décomposition. Toute chose s'use par l'usage. Il n'y a rien de permanent autour de nous. Dans nos institutions, dans notre morale, dans nos théories politiques, économiques, sociales, en toute chose il y a des courants, il y a des changements.

Et pourtant, au milieu de tout ce transitoire, nous pensons qu'existe le permanent: n'étant pas satisfaits de ce transitoire, nous avons imaginé un état de permanence, et créé ainsi un conflit entre ce qui est censé être permanent et ce qui change, ce qui est transitoire. Mais si nous nous rendions compte que tout, y compris nous-mêmes, le moi, est transitoire et que les objets de la vie, qui nous entourent, sont aussi transitoires, sûrement alors il n'y aurait pas ce douloureux conflit.

Qu'est-ce que c'est qui demande la permanence, la sécurité, qui aspire à la continuité? C'est sur cette demande que nos rapports sociaux et moraux sont basés.

Si vous croyiez réellement ou si vous sentiez profondément par vous-même l'incessant changement de la vie, alors il n'y aurait jamais la soif de sécurité, de permanence. Mais parce qu'existe une ardente soif de permanence nous créons un mur de clôture contre le mouvement de la vie.

Ainsi un conflit existe entre les valeurs changeantes de la vie, et le désir qui est à la recherche de la permanence. Si nous sentions et comprenions profondément la nature passagère de nous-mêmes et des choses de ce monde, alors ce conflit amer, cette souffrance, cette peur cesseraient. Il n'y aurait pas cet attachement d'où surgissent les luttes sociales et individuelles.

Qu'est donc cette chose qui a assumé une permanence et qui est sans cesse à la recherche d'une nouvelle continuité? Nous ne pouvons pas examiner cela intelligemment avant d'avoir analysé et compris notre faculté critique elle-même.

Notre capacité de critiquer surgit de préjugés, de croyances, de théories, d'espoirs, etc.. ou de ce que nous appelons l'expérience. L'expérience est basée sur la tradition, sur des souvenirs accumulés. Notre expérience est toujours teintée par le passé. Si vous croyez en Dieu, peut-être pouvez-vous avoir ce que vous appelez une expérience de la Divinité. Sûrement, cela n'est pas une vraie expérience. On a imposé à nos esprits, pendant des siècles, l'idée que Dieu existe, et conformément à ce conditionnement nous avons une expérience. Ceci n'est pas une expérience vraie, authentique.

Un esprit conditionné, agissant d'une manière conditionnée, ne peut pas avoir une expérience complète. Un tel esprit est incapable d'expérimenter pleinement la réalité ou la non-réalité de Dieu. De même, un esprit déjà altéré par un désir – conscient ou inconscient – de permanence, ne peut pas pleinement appréhender la réalité. Pour un esprit à ce point déformé par un préjugé, toute recherche n'est qu'un nouveau renforcement de ce préjugé.

La recherche et la soif de l'immortalité sont la poussée de souvenirs accumulés, d'une conscience individuelle, d'un moi, avec ses peurs, ses espoirs, ses amours, ses haines. Ce moi se fragmente en beaucoup de parties antagonistes: la supérieure et l'inférieure, la permanente et la transitoire, et ainsi de suite. Ce moi, dans le désir de se perpétuer, cherche et emploie des voies et des moyens de se retrancher.

Peut-être quelques-uns d'entre vous peuvent-ils se dire qu'avec la disparition de ces désirs la réalité doit apparaître. Le désir même de savoir s'il y a quelque chose au-delà de sa conscience fragmentée de l'existence est une indication que l'esprit est à la recherche d'une assurance, d'une certitude, d'une récompense à ses efforts.

Nous voyons comment la résistance mutuelle est créée, et cette résistance, par des souvenirs accumulés, par l'expérience, est de plus en plus renforcée, devient de plus en plus consciente d'elle-même.

Ainsi il y a votre résistance personnelle et celle de votre voisin, de la société. L'ajustement entre deux ou plusieurs résistances est ce qu'on appelle les rapports sociaux, sur lesquels la morale est construite. Ce n'est que dans un état de résistance qu'il peut y avoir conscience de ces rapports, et cet état n'est qu'un ajustement entre conflits opposés.

Le conflit n'est pas seulement entre diverses résistances, mais aussi, à l'intérieur de lui-même, entre la qualité permanente et la qualité transitoire de la résistance elle-même.

Y a-t-il rien de permanent au sein de cette résistance? Nous voyons que la résistance peut se perpétuer elle-même par le désir d'acquisition, par l'ignorance, par une soif consciente ou inconsciente d'expérience. Mais, sûrement, cette continuité n'est pas l'éternel ; elle n'est que la perpétuation du conflit.

Ce que nous appelons le permanent dans la résistance n'est qu'une partie de la résistance elle-même, donc une partie du conflit. Ainsi, en soi-même, ce n'est pas l'éternel, le permanent.

Où il y a manque de plénitude et d'épanouissement il y a une soif de continuité qui crée une résistance, et cette résistance s'attribue la qualité de permanence.

La chose à laquelle l'esprit s'accroche comme étant le permanent est, dans son essence même, le transitoire. C'est le produit de l'ignorance, de la peur, des désirs insoumis. Si nous comprenons cela, nous voyons que le problème n'est pas celui d'une résistance en conflit avec une autre, mais celui de la naissance de cette résistance, et de la façon dont elle doit être dissoute. Lorsque nous affrontons ce problème profondément il y a un nouvel éveil, un état qui peut être appelé amour.

Ommen, le 1er août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **2ème Causerie**

### **le 3 août 1937**

Un conflit doit invariablement surgir chaque fois qu'il y a un centre statique à l'intérieur de quelqu'un, et, autour de lui, des valeurs changeantes. Ce centre statique doit être en lutte avec la qualité vivante de la vie.

Le changement implique qu'il n'y a rien de permanent à quoi l'esprit puisse s'attacher. Pourtant il désire continuellement s'accrocher à quelque forme de sécurité. Comme la forme de son attachement subit un changement continu, il considère ce changement comme un progrès, mais l'attachement continue.

Or ce changement implique qu'il ne peut y avoir aucun centre personnel qui accumule, qui emmagasine des souvenirs lui servant de sauvegarde et de vertus, aucun centre qui constamment recueille à soi des expériences, des leçons pour l'avenir. Bien qu'intellectuellement nous puissions saisir ceci, émotionnellement chacun s'accroche à un centre personnel, statique, et s'identifie à lui. En réalité, il n'y a pas de centre en tant que moi avec ses qualités permanentes. Nous devons comprendre cela intégralement, non seulement intellectuellement, si nous nous proposons de modifier radicalement nos rapports avec notre voisin, rapports actuellement basés sur l'ignorance, la peur, les désirs.

Or, est-ce que nous croyons tous que ce centre, d'où la plupart de nos actions surgissent, est-ce que nous croyons que ce centre est transitoire?

Qu'est-ce que penser veut dire pour vous? êtes-vous simplement stimulés par mes images verbales, par une explication que vous examinerez intellectuellement, à loisir, et que vous transformerez en un modèle, en un principe qu'il faudra suivre et vivre? Est-ce qu'une telle méthode engendre une façon intégrale de vivre? Une simple explication de la douleur ne la fait pas disparaître, pas plus que le fait de suivre un principe ou un modèle, mais ce qui la détruit c'est la pensée et l'émotion intégrales.

Si vous ne souffrez pas, l'image verbale d'un autre sur la souffrance, son explication à ce sujet, peuvent pour le moment vous stimuler et pourraient vous faire penser que vous devriez souffrir. Mais une telle souffrance n'a pas de signification.

Il y a deux façons de penser. L'une est au moyen d'une simple stimulation intellectuelle, sans aucun contenu émotionnel: mais lorsque les émotions sont profondément remuées, il y a un processus de pensée intégral, qui n'est pas superficiel, intellectuel. Seule cette pensée-émotion intégrale peut engendrer une compréhension et une action durables.

Si ce que je dis agit simplement comme stimulant, alors surgit la question de comment l'appliquer à votre vie quotidienne, avec ses douleurs et ses conflits. Le comment, la méthode, ne deviennent suprêmement importants que lorsque des explications et des stimulations vous poussent vers une action particulière. Le comment, la méthode, ne cessent d'être importants que lorsque vous êtes lucide, intégralement.

Lorsque l'esprit se révèle à lui-même ses propres efforts faits de peurs et de désirs, alors surgit en lui la conscience intégrale de sa nature passagère qui, seule, peut le libérer des labeurs qui l'enchaînent. A moins que cela ne se produise, toute stimulation devient une nouvelle servitude.



Toute qualité cultivée artificiellement divise: toute élaboration intellectuelle de morale, d'éthique, est cruelle, est engendrée par la peur, et ne fait que créer une nouvelle résistance de l'homme contre L'homme.

La qualité de la résistance est l'ignorance. Être au courant de nombreuses théories intellectuelles ce n'est pas être libéré de l'ignorance. Un homme qui n'est pas intégralement conscient du processus de son propre esprit est ignorant.

Libérer l'esprit de son désir d'acquisition, par la discipline, par la volonté, ce n'est pas le libérer de l'ignorance, car il continue à être emprisonné dans le conflit des opposés. Lorsque la pensée perçoit intégralement que l'effort de se libérer de son sens d'acquisition est encore une partie de ce sens d'acquisition, alors il y a un commencement d'illumination.

Quel que soit l'effort que fasse l'esprit pour se débarrasser de certaines qualités, il est toujours pris dans l'ignorance ; mais lorsque l'esprit discerne que tout effort qu'il fait pour se délivrer, fait encore partie du processus de l'ignorance, alors il y a une possibilité de briser le cercle vicieux de l'ignorance.

La volonté de satisfaction fragmente l'esprit en beaucoup de parties, chacune en conflit avec les autres, et cette volonté ne peut pas être détruite par une volonté supérieure, qui n'est qu'une autre forme de la volonté de satisfaction. Ce cercle d'ignorance ne se brise, pour ainsi dire, de l'intérieur, que lorsque l'esprit cesse de vouloir acquérir. La volonté de satisfaction détruit l'amour.

QUESTION : Comment devons-nous distinguer la révélation, qui est la pensée vraie, de l'expérience? Pour moi, l'expérience, à cause de notre façon mensongère de vivre, est limitée et ainsi n'est pas une révélation pure. Elles devraient pourtant n'être qu'une seule et même chose.

QUESTION : Vous voulez dire que l'expérience est un souvenir, la mémoire de quelque chose que l'on a fait?

KRISHNAMURTI : L'expérience peut conditionner de plus en plus la pensée ou elle peut la délivrer des limitations. Nous faisons des expériences selon notre conditionnement, mais nous pouvons passer à travers celui-ci en le brisant, ce qui peut donner à tout notre être une liberté intégrale. La morale, qui devrait être spontanée, a été établie conformément à un modèle, à un principe qui devient bon ou mauvais selon les croyances que nous avons. Pour modifier ce modèle, les uns ont recours à la violence, en espérant créer un vrai modèle, et d'autres ont recours à la loi pour le refaçonner. Les uns et les autres espèrent créer une « vraie » morale par la force et le conformisme. Mais une telle imposition n'est plus une morale.

La violence sous une forme quelconque est considérée comme un moyen nécessaire pour une fin pacifique. Nous ne voyons pas que la fin est dominée et modelée par les moyens que nous employons.

La vérité est une expérience dissociée du passé. L'attachement au passé avec ses souvenirs, ses traditions, est la continuation d'un centre statique qui nous empêche de faire l'expérience de la vérité. Lorsque l'esprit n'est pas surchargé de croyances, de besoins, d'attachements, lorsqu'il est vide d'une façon créatrice, alors il y a une possibilité de faire l'expérience de la réalité.

Ommen, le 3 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **3ème Causerie**

### **le 4 août 1937**

Toute lutte provient des rapports, des ajustements entre deux résistances, deux individus. La résistance est un conditionnement ; elle limite ou conditionne cette énergie que l'on peut appeler vie, pensée, émotion. Ce conditionnement, cette résistance, n'a pas eu de commencement. Elle a toujours été, et nous voyons qu'elle peut être prolongée. Il y a des causes nombreuses et complexes à ce conditionnement.

Ce conditionnement est de l'ignorance que l'on peut faire cesser.

L'ignorance consiste à ne pas se rendre compte du processus de ce conditionnement, qui se compose de nombreux désirs, de peurs, de souvenirs possessifs, etc..

La croyance fait partie de l'ignorance. Toute action qui surgit d'une croyance ne fait que renforcer l'ignorance.

La soif de comprendre, d'être heureux, les efforts pour se débarrasser de telle qualité et d'acquérir telle vertu particulière, toutes ces luttes proviennent de l'ignorance qu'engendre ce désir constant.

Ainsi, dans les rapports humains, les luttes et les conflits continuent.

Tant qu'existe ce besoin intérieur, toute expérience conditionne de plus en plus la pensée et l'émotion, et prolonge ainsi le conflit.

Où existe le besoin intérieur, l'expérience ne peut pas être complète et de ce fait elle renforce la résistance. Une croyance, résultant d'un désir, est une force qui conditionne ; l'expérience basée sur une croyance quelconque limite, quelque large et grande qu'elle puisse être.

Quel que soit l'effort que fasse L'esprit pour briser son propre cercle vicieux d'ignorance, il ne peut qu'aider encore à prolonger l'ignorance. Si l'on ne comprend pas tout le processus de l'ignorance, et si l'on se borne à des efforts pour s'en débarrasser, la pensée agit encore dans son cercle.

Que doit-on donc faire, lorsque l'on s'aperçoit que toute action, que tout effort, ne font que renforcer l'ignorance? Le désir même de briser le cercle de l'ignorance fait encore partie de l'ignorance. Que peut-on donc faire? Cette question est-elle supérieurement importante, vitale pour vous? Si oui, vous verrez qu'il n'y a pas de réponse directe, positive. Car des réponses positives ne peuvent qu'engendrer un nouvel effort, et celui-ci ne peut que renforcer le processus de l'ignorance. Ainsi il n'existe qu'une voie d'approche négative: elle consiste à être intégralement conscient du processus de la peur et de l'ignorance. Cette lucidité n'est pas un effort pour surmonter, pour détruire ou pour remplacer, mais une immobilité qui n'est ni d'acceptation ni de refus, une quiétude intégrale, sans choix. Cette lucidité brise le cercle de l'ignorance par l'intérieur, pour ainsi dire, sans le renforcer.

QUESTION : Comment peut-on savoir avec certitude que l'on a l'esprit inconditionné, car il y a là une possibilité d'illusion?

KRISHNAMURTI : Ne nous préoccupons pas d'être certains du non-conditionnement de l'esprit, mais soyons plutôt conscients des limitations de la pensée-émotion.

QUESTION : Il y a une réelle différence entre être inconscients de notre conditionnement et imaginer que nous sommes inconditionnés.

KRISHNAMURTI : Sûrement ; c'est évident. S'interroger sur l'état inconditionné lorsqu'on a l'esprit limité est si complètement futile ! Nous devons nous préoccuper des causes qui retiennent la pensée-émotion en esclavage.

QUESTION : Nous savons qu'existent la réalité et l'irréalité, et c'est de l'irréel que nous devons aller vers le réel.

KRISHNAMURTI : Mais ceci n'est, certainement, qu'une autre forme de conditionnement. Comment savez-vous que le réel existe ?

QUESTION : Parce qu'il est là.

KRISHNAMURTI : Vous avez cessé de penser, si vous me permettez de le dire, quand vous affirmez qu'il est là.

QUESTION : Je crois que nous nous rendons continuellement compte que nous sommes conditionnés parce que toujours nous souffrons et sommes en conflit.

KRISHNAMURTI : Ainsi le conflit, la souffrance, l'effort des rapports humains, indiquent un conditionnement. Il peut y avoir beaucoup de causes au conditionnement, mais vous rendez-vous compte d'une au moins de ces causes ?

QUESTION : La peur et le désir sont les causes de la limitation.

KRISHNAMURTI : Lorsque vous faites cette affirmation êtes-vous conscient de ce que, dans votre vie, la peur et le désir causent des conflits et de la misère ?

Lorsque vous dites que la peur conditionne votre vie, êtes-vous conscient de cette peur ? Ou est-ce parce que vous l'avez lu ou que vous m'en avez entendu parler, que vous répétez « la peur conditionne » ? La peur ne peut exister toute seule, mais seulement par rapport à quelque chose.

Lorsque vous dites que vous êtes conscient de la peur, est-elle causée par quelque chose en dehors de vous, ou est-elle en vous-même ? On a peur d'un accident, ou du voisin, ou d'un parent, ou de quelque réaction psychologique, et ainsi de suite. Dans certains cas ce sont les choses extérieures de la vie qui font que nous avons peur, et si nous pouvons les éliminer, nous croyons que nous serons sans peur.

Pouvez-vous vous libérer de votre voisin ? Vous pouvez peut-être fuir un voisin particulier, mais où que vous soyez vous serez toujours en rapport avec quelqu'un. Vous pouvez peut-être créer une illusion dans laquelle vous vous retirez, ou construire un mur entre votre voisin et vous, et avec cela vous protéger. Vous pouvez vous séparer des autres par des divisions sociales, par des vertus, des croyances, des acquisitions, et ainsi vous délivrer de votre voisin. Mais ceci n'est pas la liberté.

Puis il y a la peur des maladies contagieuses, des accidents, et de choses analogues contre lesquelles on prend des précautions naturelles, sans les exagérer inutilement.

La volonté de survivre, la volonté d'être satisfait, la volonté de continuer – cela c'est la cause même, la racine de la peur.

Savez-vous réellement qu'il en est ainsi ? Si oui, qu'entendez-vous par « savoir » ? Le savez-vous seulement intellectuellement, ou comme une image verbale, ou en êtes-vous conscient intégralement, émotionnellement ? Vous connaissez la peur en tant que réaction lorsque votre résistance est affaiblie, lorsqu'on a fait une brèche dans les murs de votre auto-protection ; alors vous êtes conscient de la peur et votre réaction immédiate est de replâtrer ces murs, de les renforcer de façon à être à l'abri.

QUESTION : Voulez-vous nous dire ce qu'est la peur ?

KRISHNAMURTI : Vous voulez que je vous dise ce qu'est la peur! Ne savez-vous pas ce que c'est?

Si dans votre maison il n'y a aucun objet de valeur auquel vous soyez attaché, vous n'avez pas peur de votre voisin, vos fenêtres et vos portes sont ouvertes. Mais la peur est dans votre cœur lorsque vous êtes attaché ; alors vous barriquez vos fenêtres, vous fermez vos portes à clé. Vous vous isolez.

L'esprit a recueilli certaines valeurs, certains trésors, et il entend les garder. Si la valeur de ces possessions est mise en doute, il y a un éveil de la peur. Grâce à la peur, nous les protégeons plus étroitement, ou nous vendons nos vieilles possessions et en acquérons de nouvelles que nous protégeons avec plus d'habileté. Cet isolement, nous l'appelons de noms différents.

Ce que je vous demande c'est si vous avez quelque chose de précieux dans l'esprit, dans le cœur, que vous protégez. Si oui, alors vous ne pouvez que créer des murs contre la peur, et cette résistance s'appelle de beaucoup de noms: amour, volonté, vertu, caractère.

Possédez-vous rien de précieux? Possédez-vous rien qui puisse vous être enlevé, votre position, vos ambitions, vos désirs, vos espoirs? En fait, que possédez-vous? Peut-être avez-vous des possessions terrestres que vous essayez de sauvegarder. Pour les protéger, vous avez l'impérialisme, le nationalisme, les distinctions de classes. Chaque individu, chaque nation fait cela, engendrant la haine et la guerre. Est-ce que la peur de perdre vos possessions peut être entièrement éliminée? Tout indique que cette peur ne peut être supprimée par de plus grandes protections, par plus de nationalisme, par plus d'impérialisme. Où il y a de l'attachement, il y a de la peur.

QUESTION : Est-ce en laissant aller les objets, ou en établissant entre eux et nous de nouveaux rapports, que la peur se dissipe?

KRISHNAMURTI : Nous ne sommes certainement pas encore arrivés à nous demander comment il faut se débarrasser de la peur. Nous sommes en train d'essayer de découvrir quels sont les biens précieux que chacun de nous garde si habilement, et alors seulement pourrions-nous découvrir les moyens de nous débarrasser de la peur.

QUESTION : C'est très difficile de savoir. Je ne sais pas à quoi je suis accroché.

KRISHNAMURTI : Oui. c'est une des difficultés, mais à moins que vous ne le sachiez, la peur continue, bien que vous puissiez désirer vous en débarrasser. Êtes-vous conscient de tout votre être que vous êtes en train de vous protéger, sous une forme ou l'autre, par des croyances, des acquisitions, des vertus, des ambitions?

Lorsque vous commencez à réfléchir profondément, vous voyez comment la croyance, ou toute autre forme d'exclusion, vous isole soit comme groupe soit comme individu, et vous voyez que la croyance agit comme une résistance contre le mouvement de la vie. Quelques-uns d'entre vous diront peut-être que l'esprit ne protège pas ses croyances mais que les croyances sont une partie même de l'esprit ; que sans une forme quelconque de croyance, l'esprit, la pensée, ne peut exister. Ou peut-être direz-vous que telle croyance n'est pas vraiment une croyance, mais une intuition qu'il faut protéger et encourager.

QUESTION : Pour moi, il me semble que la croyance est là, et je ne sais pas quoi en faire. Je ne sais pas si je la protège ou non.

KRISHNAMURTI : C'est justement cela. Vous dites que c'est une partie de vous. Pourquoi est-elle là? Pourquoi est-elle une partie de vous? Vous avez été conditionné par la tradition, l'éducation ; vous avez acquis des croyances consciemment ou inconsciemment, comme protection contre différentes formes de peur, ou, grâce à la propagande, vous avez accepté une croyance comme panacée. Il se peut que vous ne

croyez pas en des théories particulières, mais en une personne. Il y a différentes formes de croyances. Le désir de confort, de sécurité, nous force à avoir une croyance quelconque que nous protégeons, car sans elle nous nous sentirions complètement perdus. Ainsi, il y a une tentative constante de justifier notre croyance, ou de remplacer une vieille croyance par une nouvelle.

Où il y a de l'attachement il y a de la peur, mais la délivrance de la peur n'est pas une récompense du non-attachement. La souffrance nous pousse à prendre la résolution d'être entièrement détachés, mais ce détachement est en réalité une forme de protection contre la souffrance. Or comme, pour la plupart, nous avons quelque chose à protéger, un amour, des possessions, un idéal, des croyances, des idées, qui contribuent à fabriquer cette résistance qu'est le moi, le « je », il est futile de demander comment se débarrasser du moi, du « je », avec ses nombreuses couches superposées de désirs, de peurs, au lieu de comprendre pleinement le processus de La résistance. Le désir même de nous délivrer est une nouvelle forme d'auto-protection, plus sûre que l'ancienne.

Si vous êtes conscient de ce processus de protection, de construction de murs destinés à garder ce que vous êtes et ce que vous avez, si vous êtes conscient de cela, vous ne demanderez jamais quelle est la voie, la méthode pour vous délivrer de la peur, de l'avidité. Mais vous trouverez, dans l'immobilité de la lucidité la dispersion spontanée des diverses causes qui conditionnent la pensée-émotion. Vous ne deviendrez pas lucides en vous bornant à écouter une ou deux causeries. C'est un feu que l'on doit construire, et vous devez le construire. Vous devez commencer, même dans une petite mesure, à être conscients, à être lucides, et cela, vous pourrez l'être lorsque vous parlez, lorsque vous riez, lorsque vous entrez en contact avec des gens, ou lorsque vous êtes tranquille. Cette lucidité devient une flamme, et cette flamme consume toute peur qui provoque l'isolement. L'esprit doit se révéler à lui-même spontanément. Et ceci n'est pas donné à quelques-uns seulement, ni est-ce une impossibilité.

Ommen, le 4 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **4ème Causerie**

### **le 5 août 1937**

L'ignorance est la non-perception du processus de votre propre pensée et émotion. J'ai essayé d'expliquer ce que j'entends par lucidité.

Est-ce que l'expérience dissoudra cette ignorance?

Qu'entendons-nous par expérience? Des actions et des réactions selon une pensée et une émotion conditionnées. L'esprit-cœur est conditionné par des conclusions, des habitudes de pensée, des préjugés, des croyances, des craintes, des besoins.

Cette masse d'ignorance ne peut pas être dissoute simplement par l'expérience. L'expérience peut donner à l'ignorance une nouvelle signification, de nouvelles valeurs, de nouvelles illusions: mais elle est toujours de l'ignorance. La simple expérience ne peut pas dissoudre l'ignorance: elle ne peut que la reformer.

Est-ce que le simple contrôle et le changement du milieu dissolvent l'ignorance? Qu'entendons-nous par milieu? Des habitudes et des valeurs économiques, des divisions sociales, la morale du conformisme, et ainsi de suite. Est-ce que la création d'un nouveau milieu, établi par la coercition, la violence, par la propagande et la menace, dissoudra l'ignorance? Ou simplement la refaçonnera-t-elle encore d'une autre façon?

Par la domination extérieure, cette ignorance peut-elle être dissoute? Je dis qu'elle ne le peut pas. Ceci ne veut pas dire que la barbarie actuelle des guerres, de l'exploitation, des cruautés, des dominations de classes, ne doive pas être changée. Mais un simple changement de la société ne modifiera pas la nature fondamentale de l'ignorance.

Nous avons porté notre attention sur deux façons différentes de dissoudre l'ignorance: l'une consiste à contrôler le milieu, l'autre à détruire l'ignorance par l'expérience. Avant que vous n'acceptiez ou ne rejetiez l'impossibilité de vous débarrasser de l'ignorance par ces méthodes, vous devez connaître la réalité de ces deux procédés. La connaissez-vous? Sinon, vous devez expérimenter et savoir. Aucune stimulation artificielle ne peut vous donner la réalité. L'ignorance ne peut être dissoute ni par l'expérience ni par un simple contrôle du milieu, mais elle se fane et disparaît spontanément, volontairement, si existe cette lucidité dans laquelle il n'y a pas désir, pas de choix.

QUESTION : Je me rends compte que j'aime, et que la mort emportera la personne que j'aime. La souffrance est une chose difficile, pour moi, à comprendre. Je sais que c'est une limitation et je sais que je veux autre chose, mais je ne sais pas quoi.

KRISHNAMURTI : La mort apporte une grande douleur à la plupart d'entre nous, et nous voulons trouver un moyen de sortir de cette souffrance. Alors nous nous tournons vers une croyance en l'immortalité, ce qui nous reconforte, ou nous essayons d'oublier la douleur par différents moyens, ou nous cultivons une forme supérieure d'intelligence par la rationalisation.

Toutes les choses périssent, tout s'use à l'usage, tout arrive à une fin. Percevant cela, les uns rationalisent leur douleur. Par un processus intellectuel ils amortissent leur souffrance. D'autres cherchent à surmonter cette souffrance en la remettant à

plus tard, en croyant en un au-delà, en ayant le concept de l'immortalité. Cela aussi amortit la souffrance, car une croyance donne un abri, un réconfort. On peut ne pas redouter l'au-delà ou la mort pour soi-même, mais la plupart d'entre nous ne veulent pas supporter l'agonie de la perte de ceux qu'ils aiment. Alors nous nous mettons à la recherche de moyens pour frustrer la douleur. Les explications intellectuelles sur les moyens de se défaire de la souffrance nous rendent indifférents à la souffrance. Dans le trouble qui nous saisit à devenir conscients de notre appauvrissement par la mort de ceux que nous aimons, survient le choc de la souffrance. Mais l'esprit refuse la douleur, alors il cherche des voies et des moyens pour la fuir: il est satisfait par les nombreuses explications sur l'au-delà, la continuité, la réincarnation, etc.. L'un rationalise la souffrance, ce qui l'écarte, afin d'être le moins dérangé possible, l'autre cherche refuge et réconfort dans sa croyance, dans la remise à plus tard, afin de ne pas souffrir dans le présent. Ces deux individus sont profondément semblables ; aucun des deux ne veut souffrir: ce ne sont que leurs explications qui diffèrent. Le premier raille toute croyance, et le second est profondément absorbé soit à étayer sa croyance en la réincarnation, l'immortalité, etc.. soit à chercher des « faits », des « réalités » qui s'y rapportent.

QUESTION : Je ne vois pas pourquoi le refuge lui-même est faux. Je crois que prendre refuge est bête. La réincarnation peut être un fait.

KRISHNAMURTI : Si l'on souffre et qu'existe le fait supposé de la réincarnation, quelle valeur fondamentale a-t-il s'il cesse d'être un refuge, un réconfort? Si l'on meurt de faim, quel bien cela peut-il faire de savoir qu'il y a surproduction dans le monde? On veut être nourri, non par des faits, mais par une substance plus nourrissante.

Ne discutons pas pour savoir si la réincarnation est un fait ou non. Pour moi ceci est absolument hors du sujet. Lorsque vous êtes malade, affamé, des faits ne soulagent pas la souffrance, ne satisfont pas la faim. On peut prendre espoir en un futur état idéal, mais la faim continuera. La peur de la mort et la douleur qu'elle engendre continuera même en dépit du fait supposé de la réincarnation ; à moins, naturellement, qu'on ne vive dans une complète illusion. Pourquoi prenez-vous abri dans un fait supposé, dans une croyance? Je ne vous demande pas comment vous savez que c'est un fait. Vous croyez que c'en est un, et pour le moment tenons-nous-en à cela. Qu'est-ce qui vous pousse à prendre un abri? De même qu'un homme prend refuge dans la conclusion rationalisée que toutes les choses doivent périr, et par cela adoucit sa souffrance, ainsi en prenant refuge dans une croyance, dans un fait supposé, vous aussi vous amortissez l'action de la douleur. A cause de l'acuité de votre misère, vous désirez un réconfort, un soulagement, et alors vous cherchez un refuge, en espérant qu'il est durable et réel. N'est-ce point pour cette raison fondamentale que nous cherchons un refuge, un abri?

QUESTION : Parce que nous ne sommes pas capables d'affronter la vie, nous cherchons un succédané.

KRISHNAMURTI : Déclarer simplement que vous cherchez un succédané ne résoud pas le problème de la souffrance. Les succédanés nous empêchent de sentir et de penser profondément. Ceux d'entre-vous qui ont souffert et qui souffrent, quelle a été leur expérience?

QUESTION : Rien.

KRISHNAMURTI : Quelques-uns d'entre vous ne font rien et supportent la douleur avec indifférence. D'autres essaient de s'en évader par la boisson, l'amusement, en s'oubliant dans l'action, ou en prenant abri dans une croyance. Quelle est, en fait, la réaction en cas d'une mort? Vous avez perdu la personne que vous aimez, et vous

voudriez la ravoir ; vous ne voulez pas affronter la solitude. Vous rendant compte de l'impossibilité de la ravoir, dans votre vide et votre douleur, vous remplissez votre esprit et votre cœur d'explications, de croyances, d'informations, de connaissances et d'expériences de seconde main.

QUESTION : Il y a une troisième possibilité. Vous ne nous montrez que ces deux possibilités, mais je sens très distinctement qu'il y a une autre façon d'aborder la douleur.

KRISHNAMURTI : Il peut y avoir beaucoup de façons d'aborder la douleur, mais si l'on a le désir fondamental de chercher le réconfort, toutes les méthodes se résolvent en ces deux voies d'approche: rationaliser ou chercher un refuge. Ces méthodes ne font toutes deux que calmer la douleur: elles offrent une évasion.

QUESTION : Et si un homme se remarie?

KRISHNAMURTI : Même s'il le fait, le problème de la souffrance demeure non résolu. Cela aussi c'est remettre à plus tard, oublier. L'un se donne des explications intellectuelles, rationnelles, parce qu'il ne veut pas souffrir. L'autre prend abri dans une croyance, afin, lui aussi, d'éviter la souffrance. Un autre encore prend refuge dans l'idée que s'il peut trouver la vérité il y aura enfin cessation de la souffrance. Un autre enfin, en cultivant l'irresponsabilité, évite de souffrir. Tous essayent de fuir la souffrance.

Ne soulevez pas d'objections aux mots « abri », « refuge ». Remplacez-les par vos propres mots, croyance, Dieu, vérité, remariage, rationalisation, etc.. Mais tant qu'il y a une aspiration consciente ou inconsciente d'échapper à la souffrance, l'illusion, sous beaucoup de formes, doit exister.

Mais pourquoi ne devriez-vous pas souffrir? Lorsque vous êtes heureux, lorsque vous êtes joyeux, vous ne dites pas qu'il ne faut pas être heureux. Vous ne fuyez pas la joie, vous ne cherchez pas un refuge contre elle. Lorsque vous êtes dans un état d'extase, vous n'avez pas recours à des croyances, à des succédanés. Au contraire, vous détruisez tout ce qui vous barre la route, vos dieux, vos morales, vos valeurs, vos croyances, tout, pour maintenir cette extase.

Pourquoi ne faites-vous pas la même chose lorsque vous souffrez? Pourquoi ne détruisez-vous pas toutes les choses qui viennent déranger la douleur, les nombreuses explications, fuites, peurs et illusions de l'esprit? Si vous vous posez sincèrement et profondément cette question vous verrez que les croyances, les dieux, les espoirs, ne comptent plus. Alors votre vie a une nouvelle signification, fondamentale. Dans la flamme de l'amour, toute peur est consommée.

Ommen, le 5 août 1937



## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **5ème Causerie**

### **le 6 août 1937**

Bien qu'intellectuellement nous puissions percevoir la cause de la souffrance, ceci a bien peu d'influence sur notre vie. Bien que nous puissions intellectuellement convenir que tant qu'il y a de l'attachement il y a de la peur et de la souffrance, pourtant notre désir est si fortement possessif qu'il triomphe de notre raisonnement. Bien que nous puissions savoir la cause de notre souffrance, la souffrance continuera, car une simple connaissance intellectuelle ne suffit pas à détruire la cause. Donc lorsque l'esprit, par l'analyse, découvre la cause de la souffrance, cette découverte même devient un refuge. L'espoir qu'en découvrant la cause de la douleur la souffrance cessera est une illusion.

Pourquoi l'esprit cherche-t-il la cause de la douleur? Évidemment pour la subjuguer. Et pourtant, dans les moments d'extase, il n'y a pas de recherche de la cause: s'il y en avait une, l'extase cesserait. En aspirant si fortement à l'extase, nous tâtonnons à la recherche des causes qui nous empêchent de l'atteindre. Cette aspiration même et l'intense désir de surmonter la douleur empêchent la réalisation.

Un esprit surchargé d'un désir de réalité, de bonheur, d'amour, ne peut pas se libérer de la peur. La peur amortit la douleur comme aussi elle déforme la joie. Notre être tout entier est-il en contact direct avec la douleur, comme il l'est avec le bonheur, la joie?

Nous nous rendons compte que nous ne sommes pas en entier dans la douleur, qu'il y a une partie de nous qui essaie de s'en évader. Dans ce processus, l'esprit a accumulé de nombreux trésors auxquels il s'accroche désespérément. Lorsque nous nous rendons compte de ce processus d'accumulation, nous nous sentons poussés à y mettre fin. Alors nous cherchons des méthodes, des moyens de nous débarrasser de ces fardeaux. La recherche même d'une méthode est une autre forme d'évasion. Le choix d'une méthode, d'une façon de se débarrasser de ces fardeaux accumulés qui causent la résistance, ce choix même est né du désir de ne pas souffrir, et par conséquent émane d'un préjugement. Ce préjugement est la conséquence du désir d'un refuge, d'un réconfort.

QUESTION : Je crois que personne n'a pensé ce que vous venez de dire. C'est trop compliqué.

KRISHNAMURTI : Nous essayons en ce moment de discerner, de sentir la vérité qui libérera l'homme, et non pas de simplement découvrir les causes de la douleur. Si ce que j'ai dit, et qui peut sembler compliqué, est la vérité, alors cela libérera.

La découverte de la vérité est un processus complexe, car l'esprit s'est enveloppé dans de nombreuses illusions.

L'aurore de la vérité n'est pas dans le choix de l'essentiel, par opposition au non-essentiel. Mais lorsque vous commencez à percevoir l'illusion du choix lui-même, alors cette révélation est libératrice, et détruit spontanément l'illusion dont l'esprit se nourrit.

Est-ce l'amour qui, lorsqu'il trouve des obstacles, souffre, et il y a là une amertume, un vide? C'est la mise en évidence de la petitesse de notre amour qui nous fait

mal. Chaque fois que l'esprit choisit, son choix est basé sur un préjugement d'auto-protection, et comme nous désirons ne pas souffrir, ses actes sont basés sur la peur. La peur et la réalité ne peuvent exister ensemble. L'une détruit l'autre. Mais c'est une des illusions de l'esprit de créer l'espoir en quelque chose qui se trouve au delà de sa propre obscurité. Ce quelque chose, cet espoir d'une réalité, est une autre forme de refuge, une autre évasion de la douleur. L'esprit perpétue son propre état conditionné, par la peur.

QUESTION : Ce que vous dites mène à une forme de vie très matérialiste.

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par une forme de vie matérialiste? Qu'il n'y a que cette vie-ci, qu'il n'y a pas de réalité, pas de Dieu, que la morale doit être basée sur des besoins sociaux et économiques, etc.. Or, quel est le point de vue non matérialiste envers la vie? Qu'il y a Dieu, qu'il y a une âme (qui continue), qu'il y a un au-delà, que l'individu contient en lui-même l'étincelle de l'éternel. Quelle est la différence entre les deux points de vue, le matérialiste et le religieux?

QUESTION : Les deux sont des croyances.

KRISHNAMURTI : Mais alors pourquoi méprisez-vous la façon matérialiste de vivre?

QUESTION : Parce qu'elle nie la persistance.

KRISHNAMURTI : Vous ne faites que réagir à des préjugés. Votre vie religieuse est foncièrement une vie irrégulière. Bien que vous puissiez recouvrir ce fait en parlant de Dieu, de l'amour, de l'au-delà, dans votre cœur cela ne veut rien dire, ce sont autant de phrases que vous avez apprises, comme le matérialiste a appris ses idées et ses phrases. L'esprit religieux et l'esprit matérialiste sont tous deux conditionnés par leurs propres préjugés, qui empêchent de comprendre intégralement la vérité et de communier avec elle.

QUESTION : Hier vous nous avez demandé de dire pourquoi nous essayons de fuir la souffrance, et soudainement j'ai vu toute sa signification. Si nous nous rendons à la douleur au lieu d'essayer de la fuir, nous brisons la résistance en nous.

KRISHNAMURTI : Oui, si ce n'est pas par l'effort de la volonté. Mais est-ce que se rendre à la douleur n'est pas artificiel, un effort de l'intellect pour gagner quelque chose? Sûrement, vous ne vous rendez pas à l'extase? Si vous le faites, ce n'est pas de l'extase.

QUESTION : Je ne voulais pas dire cela. Je voulais dire qu'au lieu d'essayer de fuir, nous souffrons.

KRISHNAMURTI : Pourquoi sentez-vous qu'il vous faut souffrir? Lorsque vous vous dites que vous ne devez pas fuir, vous espérez que par la souffrance vous parviendrez à quelque chose. Mais lorsque vous êtes intégralement conscient de l'illusion de toute fuite, alors là il n'y a pas de volonté de résister au désir de fuite, ni de volonté de parvenir à quelque chose par la souffrance.

QUESTION : Oui, je vois cela.

QUESTION : Voulez-vous, je vous prie, répéter ce que vous venez de dire.

KRISHNAMURTI : On ne se rend pas à la joie. Il n'y a pas de dualité dans l'extase. C'est un état qui entre spontanément en existence sans notre volonté. La souffrance est une indication de dualité. Si nous ne comprenons pas cela, nous perpétuons la dualité en faisant de nombreux efforts intellectuels pour vaincre la souffrance, en nous abandonnant à son opposé, en développant des vertus, etc.. Toutes ces tentatives ne font que renforcer la dualité.

QUESTION : Est-ce que les résistances que nous érigeons contre la souffrance n'agissent pas aussi comme résistances à l'extase?

KRISHNAMURTI : Bien sûr. Là où nous manquons de sensibilité à la laideur, à la souffrance, il y a là forcément aussi une profonde insensibilité à la beauté, à la joie. La résistance contre la douleur est aussi une barrière au bonheur. Qu'est-ce que c'est que l'extase? Un état où l'esprit et le Cœur sont en complète union, où la peur ne les arrache pas l'une de l'autre, où l'esprit ne réserve rien.

QUESTION : Y a-t-il une meilleure façon de souffrir? Une meilleure façon de vivre?

KRISHNAMURTI : Oui, et c'est ce que j'ai essayé d'expliquer. Que chacun devienne conscient de son propre état conditionné, alors il commencera à se libérer de la peur, de l'ambition, de l'attachement, de ces peurs qui mutilent la vie. Si l'esprit ne détruit un état conditionné que pour en embrasser un autre, la vie devient entièrement vaine, désespérante. C'est cela qui arrive à la plupart d'entre nous, nous errons d'une cage à une autre cage, chaque fois pensant trouver plus de liberté, là où, en réalité, ne se trouvent que des limitations d'un genre différent. Ce qui est libre ne peut pas grandir en passant du moins au plus.

QUESTION : J'accepte l'état conditionné tout comme j'accepte le mouvement du globe terrestre ; c'est une partie nécessaire de notre développement.

KRISHNAMURTI : Si nous faisons cela, nous n'employons pas notre intelligence. En nous bornant à affirmer que toute existence est conditionnée, nous ne découvri-  
rons jamais s'il existe un état qui puisse n'être point conditionné. En devenant inté-  
gralement conscients de l'état conditionné, chacun commencera à comprendre la li-  
berté qui provient de la cessation de la peur.

Ommen, le 6 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **6ème Causerie**

### **le 8 août 1937**

Les relations humaines peuvent être limitées, entre deux individus, ou il peut s'agir du nombre, en une sphère sans cesse élargie. Limitées ou larges, l'importance des relations est dans leur caractère.

Qu'entendons-nous par relations? Ce sont des ajustements entre deux désirs individualistes. Dans ces relations, il y a lutte d'ambitions opposées, d'attachements, d'espoirs, de besoins. Ainsi presque toute relation devient relation d'efforts et de conflits. Il y a relation non seulement avec des personnes et des valeurs extérieures, mais aussi avec ces valeurs et conceptions qui sont en nous.

Nous sommes conscients de cette lutte entre amis, entre voisins, entre nous-mêmes et la société.

Ce conflit doit-il continuer indéfiniment? Nous pouvons ajuster nos relations avec un autre assez habilement pour ne jamais en venir à un contact vital avec lui ; ou l'ajustement étant impossible, deux personnes peuvent être forcées de se séparer. Mais tant qu'il y a une activité quelconque il doit y avoir relation entre l'individu et son milieu (que ce soit une personne ou une foule). L'isolement n'est possible que dans un complet état de névrose. A moins que l'on agisse mécaniquement, sans penser ni sentir. Ou que l'on soit conditionné qu'il n'y a qu'un modèle de pensée et de sentiment, toute relation est d'ajustement, soit par la lutte et la résistance, soit par le renoncement.

L'amour n'est pas de relation, ni d'ajustement ; il est d'une qualité entièrement différente.

Cette lutte dans les relations peut-elle jamais cesser? Nous ne pouvons pas, par la simple expérience, établir des relations dans lesquelles il n'y a pas de luttes. L'expérience est une réaction à un conditionnement antérieur, qui, en relations, produit des conflits. La simple domination du milieu avec ses valeurs sociales, ses habitudes et ses pensées, ne peut pas amener des relations libres de tout conflit.

Il y a conflit entre les influences conditionnantes du désir, et le courant rapide, animé, des relations. Ce n'est pas, ainsi que la plupart le pensent, la relation qui limite, mais c'est le désir qui conditionne. C'est le désir, conscient ou inconscient, qui sans cesse cause des frictions dans les relations.

Le désir surgit de l'ignorance. Le désir ne peut pas exister tout seul ; il doit se nourrir du conditionnement antérieur, qui est ignorance.

L'ignorance peut être dissipée. C'est possible. L'ignorance se compose des nombreuses formes de la peur, de croyance, de besoin, d'attachement. Celles-ci créent les conflits dans les relations.

Lorsque nous sommes intégralement conscients du processus de l'ignorance, volontairement, spontanément, là se trouve le commencement de cette intelligence qui aborde toutes les influences conditionnantes. C'est cela qui nous intéresse: l'éveil de cette intelligence, de cet amour qui seul peut libérer l'esprit, et le cœur, des conflits. L'éveil de cette intelligence, de cet amour, n'est ni le résultat d'une morale disciplinée,

systématique, ni un accomplissement à rechercher, mais c'est un processus de lucidité constante.

QUESTION : Les relations sont aussi des contacts entre habitudes, et par l'habitude il y a une continuité d'activité.

KRISHNAMURTI : Dans la plupart des cas l'action est le résultat de l'habitude, de l'habitude basée sur la tradition, sur des modèles de pensée et de désir, et ceci donne à l'action une continuité apparente. Généralement, donc, l'habitude gouverne nos actions et nos relations.

L'action n'est-elle qu'habitude? Si l'action n'est que le produit d'une habitude purement mécanique, elle doit conduire à la confusion et à la douleur. De la même façon, si la relation n'est que le contact de deux habitudes individualisées, alors toute relation de ce genre est souffrance. Mais, malheureusement, nous réduisons tout contact entre nous à un modèle conventionnel et ennuyeux, à cause de notre incapacité de nous ajuster, à cause de notre peur, de notre manque d'amour.

L'habitude est la répétition, consciente ou inconsciente. d'une action guidée par le souvenir d'incidents passés, par des traditions, par la pensée-désir d'un modèle, etc... On se rend souvent compte que l'on vit dans un étroit sillon de pensée, et. le brisant pour en sortir, on retombe dans un autre. Ce passage d'une habitude à l'autre est souvent appelé progrès, expérience ou croissance.

L'action, qui a pu une fois découler d'une pleine lucidité, devient souvent habituelle, sans pensée, -ans aucune profondeur de sentiment. Est-ce que peut exister une vraie relation lorsque l'esprit ne fait que suivre un modèle standardisé?

QUESTION : Mais il y a une réponse spontanée, qui n'est pas du tout une habitude.

KRISHNAMURTI : Oui, nous connaissons cela, mais de telles occasions sont rares, et nous aimerions établir des relations de spontanéité. Entre ce que nous aimerions être et ce que nous sommes il y a un grand fossé. Ce que nous aimerions être est une forme d'attachement ambitieux, qui n'a pas de signification pour celui qui recherche la réalité. Si nous pouvions comprendre ce que nous sommes, alors peut-être saurions-nous ce qui est. Une vraie relation peut-elle exister, lorsque l'esprit ne fait que suivre un modèle? Lorsqu'on est conscient de l'état qui s'appelle amour, il y a une relation dynamique qui n'est pas d'un modèle, qui est au delà des définitions et calculs mentaux. Mais, par l'influence conditionnante de la peur et du désir, de telles relations se réduisent à un simple plaisir, à de l'habitude, à de la routine. Un tel état n'est pas une vraie relation mais une forme de mort et de décomposition. Comment peut-il y avoir une vraie relation entre deux objets de série individualisés, même si chacun d'eux répond et réagit mécaniquement?

QUESTION : Il y a un ajustement continu entre ces deux habitudes.

KRISHNAMURTI : Oui, mais un tel ajustement a un caractère purement mécanique, qui est renforcé par le conflit et la souffrance: un tel renforcement ne brise pas le désir fondamental de former des habitudes standardisées. Les influences extérieures et les déterminations intérieures ne brisent pas la formation de l'habitude, mais ne font que faciliter un ajustement superficiel et intellectuel, qui ne conduit pas à des relations vraies. Est-ce que cet état de standardisation, d'idéal, de conformisme, conduit à l'épanouissement, à la vie, à l'action créatrice et intelligente? Avant que nous ne puissions répondre à cette question, est-ce que nous sommes conscients, est-ce que nous nous rendons compte de cet état? Si nous n'en sommes pas conscients, il n'y a pas de conflit. Mais nous le sommes, alors il y a une anxiété et une souffrance que nous essayons de fuir, à moins que nous ne brisions nos anciennes habitudes et nos modèles. Si nous les brisons, nous ne faisons qu'en créer d'autres: le désir d'un

simple changement est plus fort que le désir de se rendre compte de tout le processus de formation des habitudes et des modèles. Ainsi, nous passons d'une habitude à l'autre.

QUESTION : Oui, je sais que l'habitude est bête, mais puis-je m'en évader?

KRISHNAMURTI : Avant de me demander comment surmonter une habitude particulière, voyez qu'elle est la chose qui crée l'habitude. Car vous pouvez vous débarrasser d'une habitude, d'une modalité, mais dans l'acte même de le faire, passer d'une habitude à une autre. Nous continuerons à faire cela indéfiniment à moins que nous ne découvrons ce que c'est que l'esprit recherche toujours pour former des habitudes et suivre des modèles de pensée-désir. Toute relation vraie requiert une attention et un ajustement continuel et qui ne soient pas selon un modèle. Où existent l'habitude, le conformisme, l'idéal, cet état de souplesse est impossible. Être souple exige une pensée et une affection constantes, mais comme l'esprit trouve plus facile d'établir des modèles de conduite que d'être conscient, il commence à former des habitudes ; et lorsqu'il est secoué par l'affliction et l'incertitude, jusqu'à sortir d'une habitude, il va en chercher une autre. La peur de l'insécurité et de l'inconfort force l'esprit à suivre des modèles de pensée-désir. La société devient ainsi la faiseuse des habitudes, des modèles, des idéals, car la société est le voisin, la relation immédiate, avec laquelle on est toujours en contact.

Ommen, le 8 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **7ème Causerie**

### **le 9 août 1937**

La souffrance indique le processus d'un modèle de pensée et de désir. Cette souffrance, l'esprit cherche à la surmonter en se replongeant dans le sommeil par la création d'autres modèles et d'autres illusions. Mais il se voit encore secoué hors des limitations qu'il s'est imposées, et encore une fois s'incite lui-même à ne pas penser, jusqu'à s'identifier à tel point avec quelque modèle de pensée-désir, ou quelque croyance, qu'il ne puisse plus être secoué, ni souffrir. Cet état, beaucoup le considèrent comme le plus haut degré d'accomplissement.

Dès que vous développez une volonté capable de subjuguer toute habitude, tout conditionnement, cette volonté même devient une répétition vide de pensée.

Il nous faut d'abord comprendre à la fois l'action habituelle et l'action idéale ou conceptionnelle, si nous voulons comprendre ce qu'est l'action sans illusion. Car le réel est dans l'actuel. La lucidité n'est pas le développement d'une volonté introspective, mais l'unification spontanée de toutes les forces séparatrices du désir.

QUESTION : Est-ce que la lucidité est une lente croissance?

KRISHNAMURTI : Là où existe un intérêt intense existe une pleine lucidité. Comme l'on est mentalement paresseux et émotionnellement mutilé par la peur, la lucidité devient un processus de lente croissance. A ce moment-là ce n'est plus de la lucidité, c'est une patiente construction de murs de résistance. Comme nous avons, presque tous, construit ces murs d'auto-protection, la lucidité apparaît comme un processus lent, comme une croissance, ce qui satisfait notre paresse. A cause de cette paresse, nous fabriquons des théories qui remettent à plus tard: « un jour mais pas maintenant » disons-nous, ou: « l'illumination est un processus de lente croissance, de vie après la vie ». etc.. Nous commençons à rationaliser cette paresse et, à notre satisfaction, à disposer notre vie conformément à elle.

QUESTION : Ce processus semble inévitable. Mais comment peut-on s'éveiller vite?

KRISHNAMURTI : Est-ce un processus lent, pour un individu, que de passer de la violence à la paix? Je ne le crois pas. Si l'on perçoit réellement la pleine signification de la haine, l'affection spontanée entre en existence. Ce qui empêche cette perception immédiate et profonde c'est notre peur inconsciente des engagements et des modèles de notre intellect et de notre désir. Car une telle perception pourrait entraîner un changement radical de notre vie quotidienne: l'ambition s'évanouirait, les distinctions de classes et de nationalismes, les attachements, etc.. seraient mis de côté. Cette peur nous pousse, nous avertit, et nous lui obéissons, consciemment ou inconsciemment, en multipliant nos protections, qui ne font qu'engendrer un surcroît de peur. Tant que nous ne comprenons pas ce processus, nous penserons toujours en termes d'ajournements, de croissance, de conquêtes. La peur ne peut pas être dissoute dans le futur: ce n'est que dans la lucidité complète qu'elle peut cesser d'être.

QUESTION : Je crois qu'il nous faut vite parvenir à la paix.

KRISHNAMURTI : Si vous haïssez parce que votre bien-être intellectuel et émotionnel est menacé de beaucoup de façons et si vous ne faites que recourir à de nou-

velles violences, bien que vous puissiez avec succès – pour le moment du moins – éloigner la peur en vous protégeant, la haine continuera. La crainte et la haine ne disparaîtront que par une lucidité constante: ne pensez pas en termes d'ajournement. Commencez à être conscient, et si vous y trouvez de l'intérêt, ce seul fait engendrera spontanément un état de paix, d'affection. La guerre, la guerre en vous, la haine du voisin, ou d'autres personnes, ne peuvent être surmontées par la violence sous aucune forme. Si vous commencez à voir l'absolue nécessité de profondément penser-sentir ceci dès maintenant, vos préjugés, vos conditionnements, qui sont la cause de la haine et de la peur, vous seront révélés. Dans cette révélation se produit un éveil d'affection, d'amour.

QUESTION : Je crois qu'il nous faudra toute notre vie pour surmonter la peur, la haine.

KRISHNAMURTI : Vous pensez de nouveau en termes d'ajournement. Est-ce que chacun voit l'horreur de la haine et perçoit ses conséquences? Si vous sentiez cela profondément, vous ne demanderiez pas à quel moment la haine cessera, car elle aurait déjà cédé la place à la seule chose où se puissent trouver le profond contact humain et la coopération. Si l'on est conscient de la haine ou de la violence sous différentes formes, peut-on se débarrasser de cette violence par le processus du temps?

QUESTION : Non, pas par le simple passage du temps. On devrait se servir d'une méthode pour s'en débarrasser.

KRISHNAMURTI : Non, le simple passage du temps ne peut pas résoudre la haine ; on peut la recouvrir lourdement ou soigneusement, on peut la surveiller et la protéger. Mais la peur, la haine, continuent. Un système peut-il vous aider à vous débarrasser de la haine? Il peut vous aider à la subjuguer, à la gouverner, il peut renforcer votre volonté de la combattre, mais il ne fera pas naître cette affection qui, seule, peut donner à l'homme une liberté durable. Si vous ne sentez pas profondément que la haine est essentiellement empoisonnée, aucun système, aucune autorité ne peuvent la détruire pour vous.

QUESTION : On peut intellectuellement voir que la haine est empoisonnée mais éprouver encore de la haine.

KRISHNAMURTI : Pourquoi ceci se produit-il? N'est-ce point parce que vous êtes exagérément développé intellectuellement et encore primitif dans vos désirs? Il ne peut y avoir d'harmonie entre le beau et le laid. La cessation de la haine ne peut être produite par aucune méthode, mais seulement par une continuelle perception des conditionnements qui ont créé cette division entre l'amour et la haine. Pourquoi cette division existe-t-elle?

QUESTION : Manque d'amour.

QUESTION : Ignorance.

KRISHNAMURTI : Ne voyez-vous pas ce que vous faites? En répétant que si nous vivions comme nous devrions le faire, cette division n'existerait pas, qu'elle disparaîtrait si nous n'étions pas ignorants, que l'habitude est la cause de la division, que si nous n'étions pas conditionnés il y aurait l'amour parfait ; ne voyez-vous pas que vous ne faites que répéter certaines phrases que vous avez entendues? De quelle valeur est-ce tout cela? D'aucune. Chacun de vous est-il conscient de cette division? Je vous en prie, ne répondez pas. Examinez ce qui est en train de se produire en vous. Nous voyons que nous sommes en conflit, qu'il y a en nous de la haine et pourtant en même temps un dégoût pour elle. Il y a cette division. Nous pouvons voir comment cette division est entrée en existence, par différentes causes conditionnantes. Le simple examen de ces causes ne produira pas une libération de la haine, de la peur. Le problème de la faim n'est pas résolu lorsqu'on se borne à en découvrir les causes: le mauvais



système économique, la surproduction, la mauvaise distribution, etc... Si vous, personnellement, avez faim, votre faim ne sera pas satisfaite lorsque vous vous bornerez à en connaître les causes. De la même façon, se borner à connaître les causes de la haine, de la peur, avec ses différents conflits ne la dissoudra pas. Ce qui met fin à la haine, c'est une lucidité qui ne choisit pas, une cessation de tout effort intellectuel pour vaincre la haine.

QUESTION : Nous ne sommes pas assez conscients de cette haine.

KRISHNAMURTI : Lorsque nous sommes conscients, nous désapprouvons le conflit ainsi que la souffrance impliquée dans ce conflit. Nous commençons dès lors à agir, en espérant surmonter tout conflit, ce qui ne fait que renforcer l'intellect. Il vous faut être conscient de tout ce processus, silencieusement, spontanément, car dans cette lucidité surgit un nouvel élément qui n'est le résultat d'aucune violence, d'aucun effort, et qui, seul, peut libérer de la haine et des conditionnements qui mutilent.

Ommen, le 9 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **8ème Causerie**

### **le 10 août 1937**

La peur n'est dissoute ni par l'expérience, ni par aucune accumulation de vertus, ni peut-elle être vaincue par l'exercice de l'amour. Tout cela ne fait que recouvrir la peur, la haine. Soyez conscient de cela, et alors se produira une formidable transformation dans votre vie.

QUESTION : Quel rapport y a-t-il entre l'illusion de cette croissance psychologique et la croissance que nous voyons autour de nous ?

KRISHNAMURTI : Nous voyons que ce qui est susceptible de grandir n'est pas durable. Mais à notre croissance psychologique chacun de nous s'accroche comme à quelque chose de permanent. Si nous sentions profondément, et étions de ce fait conscients que tout est en continuel changement, en constant devenir, alors peut-être serions-nous capables de nous libérer de notre conflit intérieur, et de nos conflits avec le voisin, avec la société.

QUESTION : Il me semble que je ne puis pas sauter de la haine à l'amour, mais je peux transformer lentement mon antipathie en un sentiment de compréhension et de sympathie.

KRISHNAMURTI : Nous ne pouvons pas déblayer notre esprit du conditionnement passé et recommencer à nouveau.

Mais nous pouvons être conscients de ce qui entretient la peur, la haine. Nous pouvons être conscients des causes psychologiques et des réactions qui nous empêchent d'agir intégralement. Le passé nous domine, avec ses croyances, ses espoirs, ses craintes, ses conclusions, ses souvenirs ; ceci nous éloigne de l'action intégrale. Nous ne pouvons pas effacer le passé, car dans son essence l'esprit est du passé. Mais en étant conscients des accumulations du passé et de leur effet sur le présent, nous commencerons à nous libérer sans violence de ces valeurs qui mutilent l'esprit et le cœur.

Est-ce que ceci, le passé avec ses influences dominatrices, ses peurs, est un problème aigu pour vous, personnellement ?

La vie telle qu'elle est, engendrant des guerres, des haines, des divisions, dépouillant l'unité: ceci est-ce un problème pour vous ? Si oui, alors, comme vous êtes une partie de ce problème, vous ne le comprendrez qu'à travers vos propres souffrances, vos ambitions, vos craintes. Le monde c'est vous ; son problème est votre problème intime. S'il est aigu, ainsi que je l'espère, pour chacun de vous, alors vous ne fuirez jamais dans des théories, des explications, des « faits », des illusions. Mais ceci exige une grande vivacité: l'on doit être intensément lucide ; nous préférons donc la voie la plus facile, celle de l'évasion. Comment pouvez-vous résoudre ce problème si votre esprit et votre cœur en sont distraits ? Je ne dis pas que ce problème soit simple. Il est complexe. Vous devez donc lui donner votre esprit et votre cœur. Mais comment pouvez-vous lui donner tout votre être si vous le fuyez, si vous en êtes détourné par différentes évasions que l'esprit a établies pour son usage ?

QUESTION : Mais nous ne le voyons pas au moment de la fuite.

KRISHNAMURTI : Nous sommes en train d'essayer de nous comprendre nous-mêmes, d'ouvrir les recoins cachés de notre esprit, de voir les différentes évasions, de sorte que nous puissions affronter la vie avec spontanéité, profondément, pleinement. Toute action de subjuguer une habitude par une autre, de subjuguer la haine par des vertus, est une substitution ; et la culture de leurs opposés n'élimine pas ces qualités dont nous désirons nous libérer. Il nous faut percevoir la haine, non comme l'antithèse de l'amour, mais comme étant en soi un poison, un mal.

QUESTION : Ne croyez-vous pas que nous puissions voir les différentes évasions ? Nous pouvons savoir que la haine est empoisonnée, mais en même temps nous savons que nous continuons à réprouver. Je crois que si nous voulions la comprendre pleinement, nous accepterions de tout abandonner, notre maison, notre femme, tout ; nous devrions serrer la main à tout le monde, dire adieu et aller dans un camp de concentration.

KRISHNAMURTI : Ne pensez pas aux conséquences, mais voyez si vous pouvez vous libérer de la haine. Est-ce que vous vous dites que vous êtes incapable de vous en débarrasser ?

QUESTION : Nous ne pouvons qu'essayer ; nous ne savons pas.

KRISHNAMURTI : Pourquoi dites-vous que vous ne savez pas ?

QUESTION : Parce que ce n'est pas notre véritable problème.

KRISHNAMURTI : Bien que la haine existe dans le monde, en vous et autour de vous, pourtant vous dites que ce n'est pas un problème aigu pour vous. Vous n'en êtes pas conscient. Pourquoi n'en êtes-vous pas conscient ? Soit parce que vous en êtes libre, soit parce que vous vous êtes si bien retranché, si habilement protégé, que vous n'avez pas de peur, pas de haine, parce que vous êtes sûr de votre sécurité.

QUESTION : Nous ne sentons pas de haine en ce moment.

KRISHNAMURTI : Lorsque vous n'êtes pas ici vous la sentez et alors c'est un problème pour vous. Ici vous lui avez momentanément échappé, mais le problème existe encore. Vous ne pouvez pas lui échapper, ni ici ni ailleurs. C'est un problème pour vous, que vous le vouliez ou non. Bien que ce soit un problème, vous l'avez mis de côté, vous en êtes devenu inconscient. Et par conséquent vous dites que vous ne savez pas comment vous agirez par rapport à lui.

QUESTION : Nous souhaitons souvent que la vie elle-même agisse malgré nous, et quelle emporte les objets que nous chérissons bien que nous connaissions leur vanité. Est-ce cela aussi une fuite ?

KRISHNAMURTI : Certaines personnes semblent soulagées en temps de guerre. Elles n'ont pas de responsabilité ; leur vie est dirigée par le ministère de la guerre. Là est une des principales raisons pour lesquelles l'autorité, temporelle ou spirituelle, est florissante et vénérée. La mort est préférable à la vie.

Nous avons été habitués à penser que la haine est inévitable, que nous devons passer par ce stage, que c'est une part de l'héritage humain, un instinct.

Nous sommes habitués à penser que la haine ne peut pas être éliminée immédiatement ; qu'il nous faut passer par quelque discipline pour la vaincre. Ainsi il y a un double processus en nous, de violence et de paix, de haine et d'affection, de colère et de bienveillance.

Notre effort tend à jeter un pont entre ces deux forces séparées, ou à dompter l'une par l'autre, ou à nous concentrer sur l'une pour que disparaisse son opposée. Quel que soit l'effort que vous fassiez pour détruire la haine par l'amour, il est vain, car la violence, la peur, se révèlent sous une autre forme. Nous devons aller plus pro-

fondement que la simple discipline ; nous devons découvrir pourquoi cette dualité de haine et d'affection existe en nous. Tant que dure ce double processus, le conflit des opposés doit continuer.

QUESTION : Peut-être la haine n'appartient-elle pas vraiment à moi?

QUESTION : Notre amour est-il trop pauvre, alors?

KRISHNAMURTI : Ces questions sont très révélatrices, elles montrent comment l'esprit est conditionné.

L'effort même que fait l'esprit n'est jamais qu'une partie de ce dont il essaye de s'évader. L'esprit trouve que cela n'est pas une bonne affaire de haïr, car il a découvert qu'il y a trop de souffrance impliquée là-dedans, alors il fait un effort pour se discipliner, pour subjuguier la haine par l'amour, pour soumettre la violence de la peur par la paix. Tout cela indique le désir fondamental de simplement échapper à la souffrance: c'est-à-dire de se protéger dans ces vertus et qualités qui ne donnent pas de douleur, qui ne causent pas de troubles. Jusqu'à ce que cesse ce désir, cette soif de sécurité auto-protectrice, la peur doit continuer, avec toutes ses conséquences. L'esprit ne peut pas se débarrasser de la peur. Dans sa tentative de le faire, il cultive les opposés, qui font partie de la peur elle-même. Ainsi l'esprit se divise, crée en lui-même un processus double. Tout effort de la part de l'esprit doit entretenir cette dualité, bien qu'il puisse développer des tendances, des caractéristiques, des vertus, et subjuguier cette dualité même.

QUESTION : Je ne vois pas très bien comment l'esprit s'est divisé lui-même en amour et haine.

KRISHNAMURTI : Il y a le bien et le mal, ce qui est lumineux et ce qui est sombre. La lumière et les ténèbres ne peuvent exister ensemble. L'une détruit l'autre.

Si la lumière est lumière, alors les ténèbres, le mal, cessent d'exister: l'effort n'est pas nécessaire, il est alors non-existant. Mais nous sommes dans un état de continuels efforts, parce que ce qui pour nous est lumière n'est pas lumière, ce n'est que la lumière, le bien, selon l'intellect.

Nous faisons de constants efforts pour subjuguier, pour acquérir, pour posséder, pour être détachés, pour nous agrandir. Il y a des moments de clarté au milieu de la confusion environnante. Nous désirons cette clarté et nous nous y accrochons. En espérant qu'elle dissoudra les désirs contradictoires. Ce désir de clarté, ce désir de subjuguier une qualité par une autre, est une perte d'énergie ; car la volonté qui a soif, la volonté qui subjugue, est la volonté de succès, de satisfaction, la volonté de sécurité. Cette volonté doit indéfiniment continuer à créer et à entretenir la peur, même lorsqu'elle affirme qu'elle cherche la vérité, Dieu. Sa clarté est la clarté de la fuite, de l'illusion, non la clarté de la réalité.

Lorsque la volonté se détruit elle-même, spontanément, alors il y a cette vérité qui est au delà de tout effort. L'effort est violence ; l'amour et la violence ne peuvent exister ensemble.

Le conflit dans lequel nous existons n'est pas une lutte entre le bien et le mal, entre le moi et le non-moi. La lutte est, dans notre dualité qui s'est créée elle-même, entre nos différents désirs d'auto-protection. Il ne peut pas y avoir de conflit entre la lumière et les ténèbres ; où la lumière est, les ténèbres ne sont pas. Tant que la peur existe, le conflit doit continuer, bien que cette peur puisse se déguiser sous des noms différents. Et comme la peur ne peut se libérer elle-même en aucune façon, puisque tous ses efforts surgissent de sa propre source, il faut qu'il y ait cessation de toute sauvegarde intellectuelle. Cette cessation vient, spontanément, lorsque l'esprit se révèle à lui-même son propre processus. Ceci ne se produit que lorsqu'il y a une lucidité

intégrale, qui n'est pas le résultat d'une discipline, ni d'un système moral ou économique ni d'une imposition.

Chacun doit devenir conscient des processus de l'ignorance, des illusions qu'il a créées.

L'intellect ne peut pas vous conduire hors de ce présent chaos, de cette confusion, de cette souffrance. La raison doit s'épuiser, non en battant en retraite, mais par la compréhension intégrale et l'amour de la vie.

Lorsque la raison n'a plus la capacité de vous protéger par des explications, des évasions, des conclusions logiques, alors, quand il y a complète vulnérabilité, complète nudité de tout votre être, surgit la flamme de l'amour.

Seule la vérité peut libérer chacun de la douleur et de la confusion de l'ignorance. La vérité n'est pas la fin de l'expérience, elle est la vie elle-même. Elle n'appartient pas à demain, elle n'est d'aucun temps. Elle n'est pas un résultat, un accomplissement, mais la cessation de la peur, du besoin intérieur.

Ommen, le 10 août 1937

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **1ère Causerie**

### **le 4 août 1938**

Avez-vous jamais essayé de communiquer à un ami quelque chose que vous sentez très profondément? Vous avez dû le trouver très difficile, quelle que fût l'intimité de l'ami. Vous devez donc imaginer comme il est difficile pour nous ici de nous comprendre, car nos relations sont singulières. Il ne s'y trouve pas cette amitié qui est essentielle aux communications profondes et à la compréhension. Pour la plupart, nous avons l'attitude d'un disciple envers un maître, ou de quelqu'un qui suit, ou de quelqu'un qui essaye de se forcer à adopter un point de vue particulier et la communication devient très difficile. Elle se complique encore si vous avez une attitude de propagandiste, si vous venez simplement pour propager certaines idées d'une société particulière ou d'une secte, ou une idéologie qui est populaire en ce moment. Une communication libre n'est possible que lorsque l'auditeur et l'orateur pensent tous deux ensemble sur le même point.

Pendant ces journées du Camp, il ne devrait pas y avoir cette attitude de maître et de disciple, de chef et de celui qui suit, mais plutôt une communication amicale entre l'un et l'autre, qui est impossible si l'esprit est prisonnier d'une quelconque croyance ou idéologie. Il n'y a jamais d'amitié entre le chef et celui qui le suit, et par conséquent une profonde communication entre eux est impossible.

Je parle de quelque chose qui pour moi est réel, où je trouve de la joie, et qui aura très peu de signification pour vous si vous êtes en train de penser à quelque chose de tout différent. Si nous pouvons, d'une façon quelconque, dépasser l'absurde relation que nous avons établie entre nous par la tradition et la légende, par la superstition et toutes sortes d'imaginations, alors peut-être pourrons-nous nous comprendre les uns les autres, d'une façon plus naturelle.

Ce que je veux vous dire semble être très simple – pour moi du moins – mais lorsque ces pensées et ces sentiments sont mis en mots ils deviennent compliqués. La communication devient encore plus difficile lorsque c'est à travers vos préjugés particulier, vos superstitions et vos barrières, que vous essayez de percevoir ce que j'essaie de dire, au lieu de tenter de débarrasser votre esprit de ces perversions qui empêchent la pleine compréhension qui, seule, peut engendrer une attitude critique et affectueuse.

Ainsi que vous le savez, ce Camp n'est pas fait pour des buts de propagande, ni pour la Droite ni pour la Gauche, ni pour aucune société ou idéologies particulières. Je sais qu'il y a beaucoup de personnes ici, qui régulièrement, viennent à ce Camp pour faire de la propagande pour leurs sociétés, leur nation, leur église, etc.. Donc je vous prierai sérieusement de ne pas vous complaire dans ce genre de passe-temps. Nous sommes ici pour des raisons plus sérieuses. Ceux qui ont une démangeaison pour ce genre de passe-temps ont beaucoup d'occasions ailleurs. Ici, au moins, essayons de découvrir ce qu'individuellement nous pensons et sentons, et alors, peut-être, commencerons-nous à comprendre le chaos, la haine qui existent en nous et autour de nous.

Chacun de nous a beaucoup de problèmes: faut-il devenir pacifiste, et jusqu'où doit-on aller vers le pacifisme? Doit-on se battre pour son pays? Il y a les problèmes

sociaux et économiques et les problèmes de la croyance, de la conduite et de l'affection. Je ne vais pas donner de réponse qui résolve immédiatement ces problèmes. Mais ce que j'aimerais faire, c'est vous montrer une nouvelle façon de les approcher, de sorte que lorsque vous vous trouverez face à face avec ces problèmes du nationalisme, de la guerre, de la paix, de l'exploitation, de la croyance, de l'amour, vous serez capables de les aborder intégralement et d'un point de vue réel.

Donc, je vous prie, ne comptez pas, au début de ces causeries, sur une solution immédiate de vos divers problèmes. Je sais que l'Europe est un vrai asile d'aliénés, dans lequel il y a des paroles de paix et en même temps une préparation à la guerre: dans lequel les frontières et les nationalismes sont renforcés pendant qu'en même temps on parle d'unité humaine ; on parle de Dieu, d'amour, et en même temps la haine est déchaînée. Ceci n'est pas seulement le problème du monde, mais votre propre problème, car le monde c'est vous.

Pour affronter ces problèmes, il vous faut être inconditionnellement libres. Si vous êtes enchaînés d'une façon quelconque, c'est-à-dire si en une façon quelconque vous avez peur, vous ne pouvez résoudre aucun de ces problèmes. Ce n'est que dans la liberté inconditionnée qu'est la vérité: ce n'est que dans cette seule liberté que vous pouvez être véritablement vous-mêmes. Être intégral dans tout son être c'est être inconditionné. Si, de quelque façon que ce soit, vous avez en vous des doutes, de l'avidité, de la peur, cela crée un esprit conditionné qui empêche la solution ultime des nombreux problèmes.

Je veux expliquer comment aborder cette libération de la peur conditionnante, qui fait que l'on est soi-même en tous temps et en toutes circonstances. Cet état sans peur est possible ; c'est le seul où existent l'extase, la réalité, Dieu. A moins que l'on ne soit pleinement, intégralement libre de la peur, les problèmes ne font que croître et deviennent suffocants, sans aucun sens ni raison.

Voici ce que je veux vous dire: ce n'est que dans la liberté inconditionnée qu'est la vérité, et être entièrement soi-même, intégral dans son être entier, c'est être inconditionné: c'est cela qui révèle la réalité.

Mais qu'est-ce que c'est qu'être soi-même? Et pouvons-nous être nous-mêmes en tous temps? On ne peut être soi-même en tous temps que si l'on fait quelque chose que l'on aime vraiment: et si l'on aime complètement. Lorsque vous faites quelque chose que vous ne pouvez vous empêcher de faire avec votre être entier, vous êtes vous-même. Ou lorsque vous aimez quelqu'un complètement, dans cet état vous êtes vous-même, sans aucune peur, sans aucun obstacle. Dans ces deux états l'on est complètement soi-même.

Donc on doit découvrir ce que c'est que l'on peut faire avec amour. J'emploie le mot amour délibérément. Quelle est la chose que votre être entier peut faire avec amour? Vous ne le savez pas. Nous ne savons pas ce qu'il est sage de faire et ce qui est sot, et la découverte de ce qui est sage et de ce qui est sot est tout le processus de notre vie. Vous n'allez pas découvrir cela en un clin d'œil.

Mais comment peut-on le découvrir? Est-ce que cela doit être découvert (ce qui est sage et ce qui est sot) mécaniquement, ou spontanément? Lorsque vous faites quelque chose avec votre être entier, sans aucun sens de frustration ou de peur, sans aucune limitation, dans cet état d'action vous êtes vous-même, sans tenir compte d'aucune condition extérieure. Je dis: si l'on peut arriver à cet état, dans lequel on est soi-même en action, alors on trouve l'extase de la réalité, Dieu.

Cet état doit-il être obtenu mécaniquement, cultivé, ou entre-t-il en existence spontanément? Je vais expliquer ce que j'entends par processus mécanique. Toute action imposée de l'extérieur doit former des habitudes, doit être mécanique, donc non

spontanée. Pouvez-vous découvrir ce que c'est que d'être vous-même, par la tradition?

Laissez-moi ici digresser un peu et dire que nous essaierons, comme nous l'avons fait l'année dernière, de discuter ces idées au cours des réunions suivantes. Nous essaierons de reprendre ces différents points: non d'argumenter les uns contre les autres. Mais, d'une façon amicale, de découvrir ce qu'individuellement nous pensons de ces choses. Dans ma première causerie je veux donner une brève esquisse de ce qui, pour moi, est la vraie façon de vivre.

Pouvez-vous être vous-même si votre être est en aucune façon touché par la tradition? Ou pouvez-vous vous trouver par l'exemple, par des préceptes?

QUESTION : Qu'est-ce que c'est qu'un précepte?

KRISHNAMURTI : Par un précepte, par une sentence – le mal, dit-on par exemple, est tout ce qui divise et le bien tout ce qui unit – par la simple obéissance à un principe, pouvez-vous être vous-même? Est-ce que vivre suivant un modèle, un idéal, le suivre implacablement, méditer sur lui, vous conduira à la découverte de vous-même? Ce qui est réel peut-il être perçu par la discipline ou la volonté? C'est-à-dire: est-ce que par l'effort, par un effort de l'intellect, en pliant, contrôlant, disciplinant, guidant, forçant la pensée en une direction particulière, vous pouvez vous connaître? Et est-ce que vous pouvez vous connaître au moyen de modèles de conduite ; c'est-à-dire en préconcevant un mode de vie. un bien, un idéal, et en le suivant constamment, en déformant votre pensée et vos sentiments selon ses ordres, en mettant de côté ce que vous considérez mauvais et en suivant impitoyablement ce que vous considérez être le bien? Est-ce que cette façon de faire vous révélera ce que vous êtes, quoique vous soyez? Pouvez-vous vous découvrir par la contrainte? Et c'est une forme de contrainte, cet impitoyable écrasement des difficultés par la volonté, la discipline, cette subjugation et cette résistance ; le fait de retenir et de céder.

Tout cela c'est l'emploi de la volonté, que je considère un mode mécanique, appartenant à l'intellect. Pouvez-vous vous connaître par ces moyens – par ces moyens mécaniques? Tout effort mécanique, de la volonté, forme des habitudes. Par la formation de l'habitude vous pouvez être à même de créer un certain état, de parvenir à un certain idéal que vous pouvez considérer comme étant vous-même, mais comme cet état est le résultat d'un effort intellectuel ou de l'effort de la volonté, il est entièrement mécanique, donc faux. Est-ce que ce processus peut vous livrer la compréhension de vous-même, de ce que vous êtes?

Ensuite il y a l'autre état, qui est spontané. Vous ne pouvez vous connaître que lorsque vous n'êtes pas sur vos gardes: lorsque vous ne calculez ni ne vous protégez ; lorsque vous n'êtes pas constamment en train d'observer pour guider, pour transformer, pour soumettre, pour dominer: lorsque vous vous voyez vous-même d'une façon inattendue, c'est-à-dire lorsque l'esprit n'a aucune préconception en ce qui le concerne ; lorsque l'esprit est ouvert, non préparé à rencontrer l'inconnu.

Si votre esprit est préparé, il est certain que vous ne pouvez pas connaître l'inconnu, car vous êtes l'inconnu. Si vous vous dites: « Je suis Dieu », ou « je ne suis pas autre chose qu'une masse d'influences sociales, ou un paquet de qualités, si vous avez une quelconque préconception de vous-même, vous ne pouvez pas comprendre l'inconnu, le spontané.

Ainsi la spontanéité ne peut venir que lorsque l'intellect est sans défense, lorsqu'il ne se protège pas, lorsqu'il n'a plus peur pour lui-même: et ceci ne peut se produire que du dedans. C'est-à-dire que le spontané doit être le neuf, l'inconnu, l'incalculable, ce qui crée, ce qui doit être exprimé, aimé, et où la volonté en tant que processus de l'intellect qui contrôle et dirige n'a aucun rôle. Observez vos propres états émotion-



nels et vous verrez que les moments de grande joie, de grande extase, ne sont pas prémédités: ils arrivent mystérieusement, obscurément, sans qu'on le sache. Lorsqu'ils sont partis, l'esprit désire recréer ces moments, les recapturer, et alors vous vous dites: « si je pouvais suivre certaines lois, former certaines habitudes, agir de cette façon-ci et non de celle-là, alors j'aurais encore ces moments d'extase .

Il y a toujours un état de guerre entre le spontané et le mécanique. Je vous en prie, n'adaptez pas cela de façon à satisfaire vos terminologies religieuses, philosophiques. Pour moi, ce que je dis est vitalement neuf et ne peut pas être déformé pour s'adapter à vos préjugés spéciaux sur le moi supérieur et le moi inférieur, le transitoire et le permanent, le moi et le non-moi, etc. La plupart d'entre nous avons, malheureusement, presque détruit cette spontanéité, cette joie créatrice de l'inconnu, qui, seule, peut engendrer une action sage. Nous avons cultivé avec assiduité, à travers des générations de tradition, de morale basée sur la volonté, de contrainte, l'attitude mécanique de la vie. en l'appelant de noms agréables à entendre ; en essence tout cela est purement intellectuel, mécanique. L'action qui s'exerce par la discipline, la violence, la subjugation, la résistance, l'imitation: tout cela est le produit du développement du simple intellect, qui a sa racine dans la peur. L'action mécanique domine notre vie d'une façon écrasante. Sur cela sont basées notre civilisation et notre morale: et, à de rares moments, lorsque la volonté est endormie, oubliée, il y a de la joie, de la spontanéité, de l'inconnu.

Je dis que seul dans cet état de spontanéité vous pouvez percevoir ce qu'est la vérité. Seul dans cet état existe l'action sage, non l'action d'une morale qui calcule ou de la volonté.

Les différentes formes de discipline morale et religieuse, les nombreuses impositions des institutions sociales et éthiques, ne sont que le produit d'une attitude mécanique envers la vie, soigneusement cultivée, qui détruit la spontanéité et entraîne la destruction de la vérité.

Par aucune méthode – et toutes les méthodes doivent inévitablement être mécaniques vous ne pouvez démêler la vérité de votre propre être. On ne peut imposer la spontanéité par aucun moyen. Aucune méthode ne vous donnera la spontanéité. Toute méthode ne peut que créer des réactions mécaniques. Aucune discipline n'engendrera la joie spontanée de l'inconnu. Plus vous vous forcez à être spontané, plus la spontanéité se retire, plus elle se cache et s'obscurcit, moins elle peut être comprise. Et pourtant c'est pour essayer de comprendre que vous suivez des disciplines, des modèles, des idéals, des chefs, des exemples, etc... C'est négativement qu'il faut essayer, non avec l'intention de capturer l'inconnu, le réel.

Est-ce que chacun est conscient de ce processus mécanique de l'intellect et de la volonté, qui détruit le spontané, le réel? Vous ne pouvez pas me répondre immédiatement, mais vous pouvez commencer à penser à l'intellect, à la volonté, et à sentir particulièrement sa qualité destructive. On ne peut percevoir la nature illusoire de la volonté ni par la contrainte ni par aucun désir d'aboutir, d'atteindre, de comprendre, mais seulement lorsque l'intellect se permet d'être dénudé de toutes ses gaines protectrices.

On ne peut se connaître que lorsqu'on aime complètement. Cela encore c'est tout le processus de notre vie, qui ne peut être cueilli en quelques instants, de quelques-uns de mes mots. On ne peut pas être soi-même lorsque l'amour est subordonné. Une satisfaction personnelle, bien qu'elle puisse être réciproque, n'est pas l'amour. Se réserver une part n'est pas de l'amour: l'amour n'est pas un moyen pour une fin ; ni est-ce une simple sensation. Vous ne pouvez pas être vous-même lorsque l'amour est aux ordres de la peur ; c'est alors de la peur, non de l'amour, qui s'exprime de beaucoup de façons, bien que vous puissiez la recouvrir en l'appelant

amour. La peur ne peut vous permettre d'être vous-même. L'intellect ne peut que guider la peur, la contrôler, mais ne peut jamais la détruire, car l'intellect est la cause même de la peur.

Comme la peur ne peut nous permettre d'être nous-même, comment pouvons-nous surmonter cette peur: la peur de toutes sortes, non d'une sorte particulière? Comment se délivre-t-on de cette peur, dont on peut être conscient ou inconscient? Si vous êtes inconscient de la peur, devenez-en conscient: devenez conscient de vos pensées et de vos actions, et bientôt vous serez conscient de la peur. Et si vous en êtes conscient, comment allez-vous en être délivré? Allez-vous vous libérer de la peur mécaniquement, par la volonté: ou commencera-t-elle à se dissoudre d'elle-même, spontanément? Le processus mécanique, ou de volonté, ne peut que cacher la peur de plus en plus, la protéger et la contenir soigneusement, ne laissant se produire que les réactions d'une morale établie. Sous ce comportement imposé par un modèle, la peur doit indéfiniment continuer. C'est le résultat inévitable du processus mécanique de la volonté, avec ses disciplines, ses désirs, ses contrôles, etc..

Tant qu'on ne se libère pas du mécanique, le spontané, le réel, ne peuvent exister. Être avide du réel, de cette flamme qui éclate du dedans, ne peut pas le produire.

Ce qui vous libérera du mécanique c'est l'observation profonde du processus de la volonté, c'est être un avec lui, sans aucun désir d'en être libéré. Maintenant vous observez l'attitude mécanique envers la vie avec un désir de vous en débarrasser, de la changer, de la transformer. Comment pouvez-vous transformer la volonté lorsque le désir lui-même appartient à la volonté?

Il vous faut être conscient du processus entier de la volonté, du mécanique, de ses luttes, de ses évasions, de ses misères ; et de même que le cultivateur permet au sol de demeurer en friche après une récolte, ainsi devez-vous vous permettre d'être silencieux, négatif, sans rien attendre. Ce n'est pas facile. Si dans l'espoir de gagner le réel vous vous permettez mécaniquement d'être silencieux, vous vous forcez à être négatif, alors la peur est la récompense. Ainsi que je l'ai dit. ce vide créateur ne doit pas être poursuivi ni recherché par des moyens détournés. Il doit se produire. La vérité est. Elle n'est pas le résultat d'une morale organisée, car la morale basée sur la volonté n'est pas une morale.

Nous avons beaucoup de problèmes, individuels aussi bien que sociaux, et pour ces problèmes il n'y a pas de solution par l'intellect, par la volonté. Tant que le processus de la volonté continue sous une forme quelconque, il doit y avoir confusion et douleur. Par la volonté vous ne pouvez vous connaître ni le réel peut-il exister.

Ommen, le 4 août 1938

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **2ème Causerie**

### **le 6 août 1938**

Vous vous rappelez peut-être que j'essayais d'expliquer la différence entre la spontanéité et l'action mécanique, celle-ci étant la morale de la volonté, et la spontanéité celle qui naît de la profondeur de l'être. Ce matin je parlerai d'une ou deux choses à ce sujet, et puis nous les discuterons.

Je disais que la peur, sous n'importe quelle forme, crée l'habitude, qui empêche la liberté inconditionnée dans laquelle seule, est la réalité, dans laquelle, seule, est l'intégrité de soi-même. La peur empêche la spontanéité.

Or, il serait assez ridicule, et impossible, d'établir ce que c'est qu'être spontané, ou de juger qui est spontané et qui ne l'est pas, ni de convenir des qualités et des caractéristiques de la spontanéité. Chacun saura ce que c'est qu'être spontané, réel, lorsqu'il aura la condition intérieure qu'il faudra. Vous saurez par vous-même à quel moment nous serez vraiment spontané, vraiment vous-même. Juger d'un autre s'il est spontané veut dire, en fait, avoir un critérium de spontanéité, ce qui est absurde. Juger de ce qui est spontané révèle un esprit qui ne fait que réagir mécaniquement à ses propres habitudes et à ses modèles moraux.

C'est donc une futilité et une perte de temps, qui conduit à n'avoir que des opinions, de considérer ce que c'est qu'être réel, spontané, pleinement soi-même. De telles considérations mènent à l'illusion. Occupons-nous de ce qu'est la condition nécessaire qui nous révélera le réel.

Quelle est cette condition nécessaire? Il n'y a pas de division entre les conditions intérieures et extérieures: je ne les divise ainsi qu'afin de les observer, de les comprendre plus clairement. Cette division n'existe pas en réalité.

Ce n'est que dans un état intérieur juste que les conditions extérieures peuvent être changées, améliorées, fondamentalement transformées. L'action sur ce qui n'est que superficiel, c'est-à-dire sur l'extérieur, qui consiste à créer de nouvelles conditions, n'aura que peu de valeur pour la compréhension de la vérité, de Dieu.

L'on doit donc comprendre ce qu'est la bonne condition intérieure, mais non celle obtenue par une contrainte superficielle ou l'autorité. Le profond changement intérieur agira toujours intelligemment à l'égard des conditions extérieures. Une fois pour toutes, percevons pleinement l'importance de ce nécessaire changement intérieur et ne comptons pas simplement sur un changement des conditions extérieures. C'est toujours le motif et l'intention intérieurs qui modifient et contrôlent l'extérieur. Les motifs, les désirs, ne sont pas radicalement modifiés lorsqu'on se borne à dominer l'extérieur.

Si un homme est intérieurement paisible et affectueux, sans avidité, sûrement un tel homme n'a pas besoin de lois lui imposant la paix, de police pour régler sa conduite, d'institutions pour soutenir sa moralité.

En ce moment nous donnons une grande importance à l'extérieur, pour conserver la paix: par des institutions, des lois, des polices, des armées, des églises, etc.. nous cherchons à maintenir une paix qui n'existe pas. Par la contrainte et la domination, en opposant la violence à la violence, nous espérons créer un état paisible.

Si vous comprenez vraiment ceci, profondément, honnêtement, alors vous verrez l'importance de ne pas aborder les nombreux problèmes de la vie comme s'ils étaient extérieurs et intérieurs, mais d'un point de vue compréhensif et intégral.

Donc quelle est la condition intérieure nécessaire pour être soi-même, pour être spontané? La première condition intérieure nécessaire est que le mécanisme qui forme l'habitude cesse. Quel est le mobile qui pousse ce mécanisme?

Avant de répondre à cela, nous devons d'abord savoir si nos pensées et nos sentiments sont le simple résultat de l'habitude, de la tradition, et s'ils suivent des idées et des principes. Si vraiment nous y pensons intelligemment, honnêtement, nous verrons, la plupart d'entre nous, que nos pensées et nos sentiments surgissent habituellement de modèles standardisés, qui peuvent être des idées ou des principes.

Ce qui fait durer cette habitude mécanique, et le mobile qui la pousse, c'est le désir de certitude. Tout le mécanisme de la tradition, de l'imitation, de l'exemple, de la construction d'un futur, d'un idéal, de la perfection et de son obtention, est le désir d'être en sécurité ; et si nous cultivons diverses qualités soi-disant nécessaires, c'est pour garantir, pour instaurer cette sécurité.

Le désir donne une fausse continuité à notre pensée, et l'esprit s'accroche à cette continuité dont toute l'action consiste à imiter des modèles, des idéals, des principes et à installer l'habitude. Ainsi l'expérience n'est jamais neuve, jamais fraîche, jamais joyeuse, jamais créatrice: d'où l'extraordinaire vitalité des choses mortes, du passé.

Prenons maintenant quelques exemples de ce que je veux dire. Considérez l'habitude du nationalisme, qui devient en ce moment de plus en plus forte et cruelle. Le nationalisme n'est-il pas en réalité un faux amour de l'homme? Celui qui, de tout son cœur, est nationaliste, n'est jamais un être humain complet. Pour un nationaliste, l'internationalisme est un mensonge. Beaucoup disent avec insistance qu'on peut être un nationaliste et en même temps n'être d'aucune nation: c'est une impossibilité et un simple artifice de l'esprit.

L'attachement à un coin particulier de terre empêche l'amour de la totalité. Ayant créé le problème, faux et pas naturel, du nationalisme, nous nous mettons à le résoudre par des arguments habiles et complexes sur la nécessité du nationalisme et de son maintien par les armements, la haine et la division. Toutes ces réponses ne peuvent qu'être totalement stupides et fausses, car le problème lui-même est une illusion et une perversion. Comprenons cette question du nationalisme, et en cela au moins demeurons sains dans un monde d'enrégimentation brutale et d'insanité.

L'amour organisé pour votre pays, avec sa haine et son affection enrégimentées, cultivées et imposées par la propagande, par des chefs, n'est-il pas un placement d'intérêts? Ce soi-disant amour pour votre pays n'est-il pas là pour nourrir votre égoïsme par des moyens détournés? Toute coercition ou gratification doit inévitablement créer des habitudes mécaniques qui continuellement entrent en conflit avec votre intégrité et vos affections. Les préjugés, la haine, la peur, créent une division qui inévitablement engendre la guerre ; la guerre non seulement en vous-même, mais aussi entre les peuples.

Si le nationalisme n'est qu'une habitude, que devons-nous faire? Ne pas avoir de passeport ne vous libère pas de l'habitude nationaliste. Une action superficielle ne vous libère pas de la cruelle conviction intérieure d'une supériorité raciale. Lorsque vous vous trouvez en face de sentiments de nationalisme, quelle est votre réaction? Sentez-vous que ces sentiments sont inévitables, qu'il vous faut passer par le nationalisme pour arriver à l'internationalisme, qu'il vous faut passer par la brutalité pour devenir pacifique? Quel est votre raisonnement? Ou ne raisonnez-vous pas du tout, mais suivez-vous un drapeau parce que des millions de personnes font cette chose ab-

surde? Pourquoi êtes-vous tous si silencieux? Mais comme vous serez pressés de discuter avec moi sur Dieu, la réincarnation ou les cérémonies!

Cette question du nationalisme frappe à votre porte, que vous le vouliez ou non, et quelle est votre réponse?

QUESTION : N'est-il pas possible de considérer le nationalisme comme un progrès sur l'esprit de clocher? Et par conséquent comme le premier pas vers l'internationalisme?

QUESTION : C'est la même chose, assurément.

QUESTION : Je trouve que le nationalisme est une extension de l'esprit de clocher.

QUESTION : Vraiment il me semble, Monsieur, que vous exagérez la position nationaliste, Il me semble qu'il y a moins de sentiment national aujourd'hui dans certaines parties du globe qu'il n'y en avait il y a cinquante ans. qu'au fur et à mesure que le temps passe le sentiment national peut s'atténuer auprès d'un nombre de plus en plus grand de personnes, et que l'internationalisme peut avoir plus d'occasions de se développer. Je crois qu'il est de la plus haute importance de donner aux éléments modérés de la population le temps de développer leurs pensées et sentiments internationaux et d'empêcher, si possible, quelque explosion qui balaierait le bien de cette civilisation en même temps que son mal.

KRISHNAMURTI : La question est celle-ci, n'est-ce pas: pouvez-vous, à aucun moment, parvenir à la paix par la violence, que vous l'appeliez esprit de clocher, nationalisme ou internationalisme? La paix peut-elle s'obtenir par des étapes lentes? L'amour n'est pas une question d'éducation ni de temps. La dernière guerre a été livrée pour la démocratie, je crois, et voyez, nous sommes plus préparés pour la guerre que nous ne l'avons jamais été, et les peuples sont moins libres. Ne vous complaisez pas, je vous prie, à de simples argumentations intellectuelles. Ou vous prenez vos sentiments et vos pensées sérieusement, et les considérez profondément, ou vous êtes satisfaits par des réponses intellectuelles, superficielles.

Si vous croyez chercher la vérité, ou être en train de créer dans le monde de vraies relations humaines, le nationalisme n'est pas le moyen: la vraie relation, l'affection, l'amitié humaine ne peut pas être établie par des canons. Si vous aimez profondément, il n'y a ni l'exception ni le nombre. Il n'y a que cet état d'être qui est amour, dans lequel l'exception peut exister, mais non à l'exclusion du nombre. Mais si vous vous dites que par l'amour d'une seule chose, s'établira l'amour du nombre, alors vous n'êtes pas du tout en train de considérer l'amour, mais seulement le résultat de l'amour, ce qui est une forme de la peur.

Prenons un autre exemple du fonctionnement du mécanisme qui forme l'habitude et détruit la vie créatrice. Il faut être refait à neuf pour comprendre la réalité.

Considérez la façon dont nous traitons les gens. Avez-vous remarqué comment vous traitez vous-même les gens: ceux que vous croyez supérieurs, avec une grande considération, et les inférieurs avec un mépris offensant et de l'indifférence? L'avez-vous remarqué? (Oui) Il est facile de voir, dans ce Camp, la façon dont vous me traitez et la façon dont vous traitez les autres campeurs ou ceux qui travaillent ; la façon dont vous vous comportez envers une personne titrée et envers une personne du commun ; le respect que vous avez pour l'argent et le respect que vous n'avez pas pour le pauvre, etc.. Tout cela n'est-il pas le résultat de l'habitude, de la tradition, de l'imitation, du désir d'arriver, de l'habitude de satisfaire votre vanité?

Je vous en prie, pensez à cela et voyez comment l'esprit vit et persiste dans l'habitude, bien qu'il affirme la nécessité d'être spontané, libre. A quoi cela sert-il que vous

m'écoutez si la chose évidente échappe à votre considération? Vous voici encore silencieux, parce que ceci est un événement courant dans vos vies ; vous êtes un peu nerveux à l'idée de l'approcher car vous ne voulez pas être trop exposés.

Si cette habitude existe – et c'est purement une habitude et non une action délibérée, consciente, excepté pour une minorité – lorsque vous en devenez conscient elle disparaît si vous aimez vraiment tout ce processus de vie. Mais si cela ne vous intéresse pas, vous m'écoutez et vous pourrez être stimulés intellectuellement pour quelques minutes, puis vous continuerez de la même vieille façon. Mais ceux d'entre vous qui êtes profondément intéressés, qui aimez comprendre la vérité, à vous je dis: observez comment cette habitude, ou n'importe quelle autre, crée une chaîne de souvenirs, qui devient de plus en plus forte, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que le moi, le « je ». Ce mécanisme est le moi, et tant que ce processus existe il ne peut y avoir l'extase de l'amour, de la vérité.

Prenons un autre exemple: la méditation. Maintenant je vois que cela commence à vous intéresser. Le nationalisme, la façon dont nous traitons les gens, l'amour, la méditation: tout cela fait partie du même processus ; tout cela surgit de la même source, mais nous examinons chaque chose séparément afin de mieux comprendre.

Peut-être discuterez-vous avec moi cette question de la méditation, car la plupart d'entre vous, d'une façon ou d'une autre, pratiquez cette chose appelée méditation, n'est-ce pas? (Oui et Non) Les uns la pratiquent, d'autres non. Ceux d'entre vous qui la pratiquent, pourquoi méditez-vous? Et ceux d'entre vous qui ne le pratiquent pas, pourquoi ne méditez-vous pas? Ceux qui ne méditent pas, quel est leur motif? Ou bien leur attitude est de totale irréflexion, d'indifférence, ou bien ils ont peur de se trouver empêtrés dans tout ce fatras, ou ils ont peur de se révéler à eux-mêmes, ou il y a la peur d'acquérir de nouvelles et gênantes habitudes, et ainsi de suite. Ceux qui méditent, quel est leur mobile?

QUESTION : L'égoïsme.

KRISHNAMURTI : Est-ce que vous émettez ce mot comme explication? Je puis, moi aussi, vous donner une très bonne explication, mais nous essayons d'aller au delà des simples explications. De simples explications, en général, mettent un terme à la pensée. Qu'essayons-nous de faire en parlant de cela? Nous nous exposons. Nous aidons les autres à voir ce que nous sommes. Vous agissez comme un miroir pour moi et moi comme un miroir pour vous, sans déformations. Mais si vous ne faites que donner une explication, jeter quelques mots, vous voilez le miroir, ce qui empêche la claire perception. Nous essayons de découvrir pourquoi nous méditons, et ce que cela veut dire. Ceux d'entre vous qui méditez, vous le faites probablement parce que vous sentez que le recueillement intérieur vous donnera l'équilibre et la clarté dont vous avez besoin pour affronter les problèmes de la vie. Alors vous vous réservez du temps dans ce but, et vous espérez, durant cette période, entrer en contact avec quelque chose de réel, qui vous aidera à vous diriger pendant la journée. N'est-ce pas cela? (Oui) Pendant cette période, vous commencez à vous discipliner, puis pendant toute la journée, vous disciplinez vos pensées et vos sentiments, donc vos actions, selon les modèles établis par ces quelques moments de soi-disant méditation.

QUESTION : Non. je considère la méditation comme un pas sur la voie de la libération du moi, comme un pas seulement.

KRISHNAMURTI : Mais vous dites la chose même que j'essaie de montrer, sauf que vous la mettez dans vos propres mots. Par la discipline, peut-on libérer la pensée, libérer l'émotion? Voilà le point que vous soulevez. Peut-on se discipliner soi-même en vue de devenir spontané, de comprendre l'inconnu, le réel? La discipline implique

un modèle, un moule qui vous façonne, mais ce qui est la vérité doit être inconnu et ne peut être approché par le connu.

QUESTION : Je crois que je médite parce que je veux me connaître, parce que j'ai peur de moi-même, parce que je me hais comme je hais mon voisin, et je veux me connaître pour me protéger. Je hais mon voisin et je l'aime. Je le hais parce qu'il menace mes habitudes, mon bien-être. Je l'aime parce que j'ai besoin de lui. Et je suis nationaliste parce que j'ai peur de ceux de l'autre côté de la frontière. Je me protège par tous les moyens possibles.

KRISHNAMURTI : Vous êtes en train de dire que vous méditez afin de vous protéger. (Oui) C'est cela. Mais nous devrions aller plus profondément dans cette question de discipline, non seulement de la discipline imposée par le monde extérieur, par différentes institutions de morale organisée, par des systèmes sociaux particuliers, mais aussi de la discipline que développe le désir.

Une discipline imposée du dehors, par la société, par des chefs, etc.. doit inévitablement détruire l'épanouissement individuel ; je crois que c'est assez évident. Car une telle discipline, ou contrainte, ou conformisme, ne fait que reculer l'inévitable problème de la peur individuelle avec ses nombreuses illusions.

Or, il y a beaucoup de raisons pour se discipliner ; il y a le désir de se protéger de différentes façons, par des accomplissements, en essayant de devenir plus sage, plus noble, de trouver le Maître, en devenant plus vertueux, en suivant des principes, des idéals, en étant assoiffé, avide de vérité, d'amour, etc.. Tout cela indique l'œuvre de la peur, et ces nobles raisons ne sont que les revêtements de cette peur innée.

Vous vous dites: « En vue de chercher Dieu, de trouver la réalité, de me mettre en communion avec l'Absolu, avec le Cosmos (vous connaissez toutes ces phrases) je dois commencer à me discipliner. Je dois apprendre à me concentrer davantage. Je dois m'exercer à la lucidité, développer certaines vertus ». Lorsque vous êtes en train d'affirmer ces choses et de vous discipliner, qu'arrive-t-il à vos pensées et à vos émotions?

QUESTION : Voulez-vous dire que c'est une forme d'auto-glorification?

QUESTION : Nous formons des habitudes.

KRISHNAMURTI : Supposez que l'on conçoive un modèle de ce qui est bien, ou qu'il ait été imposé par la tradition, l'éducation, ou que l'on ait appris que le mal est ce qui divise ; et si ceci est l'idéal, le modèle de conduite que l'on poursuit par la méditation, par la discipline qu'on s'impose, alors qu'arrive-t-il à nos pensées et à nos émotions? On les force, violemment ou avec amour, à se conformer, et l'on établit de ce fait une nouvelle habitude à la place de l'ancienne. N'est-ce pas? (Oui)

Ainsi l'intellect, la volonté, gouverne et façonne la morale: la volonté basée sur le désir de se protéger. Le désir de se protéger provient de la peur, qui est la négation de la réalité. La voie de la discipline est le processus de la peur, et l'habitude créée par la soi-disant méditation détruit la spontanéité, la révélation de l'inconnu.

QUESTION : N'est-il pas possible de former une habitude d'amour sans perdre la spontanéité?

KRISHNAMURTI : L'habitude est de l'esprit, de la volonté, et ne fait que subjuguer la peur sans la faire disparaître. Les émotions sont créatrices, vitales, neuves, et par conséquent ne peuvent être transformées en habitude quels que soient les efforts de la volonté de les contrôler.

C'est l'esprit, la volonté, avec ses attachements, ses désirs, ses peurs, qui crée le conflit entre lui-même et l'émotion. L'amour n'est pas la cause de la misère: ce sont

les craintes, les désirs, les habitudes de l'esprit qui créent la douleur, l'agonie de la jalousie, la désillusion. Ayant créé le conflit et la souffrance, l'esprit avec sa volonté de satisfaction trouve des raisons, des excuses, des échappatoires, qui s'appellent de noms variés: détachement, amour impersonnel, et ainsi de suite. Il nous faut comprendre tout le processus du mécanisme qui forme les habitudes, et ne pas demander quelle discipline – ou modèle, ou idéal – est la meilleure. Si la discipline est une coordination, elle ne peut se réaliser ni par la contrainte, ni par aucun système. L'individu doit comprendre sa propre profonde complexité et ne pas se borner à chercher un modèle pour s'épanouir.

Ne pratiquez pas de discipline, ne suivez ni modèles ni idéals. mais soyez conscients du processus de formation des habitudes. Soyez conscients des vieux sillons que l'esprit a parcourus et aussi du désir d'en créer de nouveaux. Faites sérieusement l'expérience de cela ; peut-être y aura-t-il plus de confusion et de souffrance, car la discipline, les lois morales, n'ont agi que pour étouffer les désirs et buts secrets. Lorsque vous êtes conscient intégralement, avec tout votre être, de cette confusion et de cette souffrance, sans aucun espoir de vous évader, alors surgit spontanément ce qui est réel. Mais vous devez aimer cette confusion et cette souffrance, être enthousiasmé par elles. Vous devez aimer avec votre propre cœur, pas avec celui d'un autre.

Si vous commencez à expérimenter sur vous-même, vous verrez une curieuse transformation se produire. Dans le moment de plus haute confusion est la clarté ; dans le moment de plus grande peur est l'amour. Vous devez y arriver spontanément, sans l'effort de la volonté.

Je propose sérieusement que vous expérimentiez ce que je viens de dire et alors vous commencerez à voir de quelle manière l'habitude détruit la perception créatrice. Mais ce n'est pas une chose à désirer et à cultiver. Il ne peut y avoir de tâtonnements vers elle.

Ommen, le 6 août 1938



## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **3ème Causerie**

### **le 8 août 1938**

J'ai essayé d'expliquer quelle est la condition intérieure dans laquelle on peut vraiment être soi-même: et que, tant qu'existe le mécanisme de la formation de l'habitude, on ne peut pas véritablement être soi-même, même si on y aspire comme à un bien. Toute habitude ne peut qu'empêcher la clarté de la perception et nous cacher notre propre intégrité. Ce mécanisme a été mis en œuvre comme moyen d'évasion, comme une façon de cacher, de recouvrir notre propre confusion et nos incertitudes ; nous l'avons développé pour recouvrir la futilité de nos propres actions et la routine du travail, de l'occupation: ou pour fuir le vide, la douleur, les déceptions, etc..

Nous essayons de nous échapper, de fuir l'ignorance et la peur, en formant des habitudes qui les contrecarreront, qui leur résisteront: des habitudes d'idéal et de moralité. Lorsqu'il y a du mécontentement, de la douleur, l'intellect s'avance mécaniquement avec des solutions, des explications, il offre des suggestions qui, graduellement, se cristallisent et deviennent des habitudes de pensée. Ainsi la souffrance et le doute sont recouverts.

La peur est la racine de ce mécanisme de formation de l'habitude. Nous devons comprendre ce processus. Par comprendre je ne veux pas dire saisir intellectuellement, mais devenir conscient de lui comme d'un processus qui est en train de se produire, non pas superficiellement, mais comme quelque chose qui se produit tous les jours de notre vie. La compréhension est un phénomène d'auto-révélation, qui consiste en une lucidité non pas objective, mécanique, mais faisant partie de notre propre existence.

Pour comprendre ce mécanisme d'évasion par l'habitude, nous devons d'abord découvrir le motif caché, le motif qui nous pousse à certaines actions, qui entraîne dans son sillage ce que nous appelons l'expérience. Tant que nous ne comprenons pas le mobile de ce mécanisme qui crée l'évasion, le simple fait d'examiner ces évasions a peu de valeur.

L'expérience est un phénomène d'accumulation et de dépouillement, de révélation et de renforcement de vieilles habitudes, une démolition et une construction de ce que nous appelons la volonté. L'expérience renforce la volonté ou à certains moments la détruit ; elle construit des désirs actifs ou démolit nos désirs emmagasinés, pour en créer d'autres. Dans cette façon d'expérimenter, de vivre, il y a une formation graduelle de la volonté.

Il n'y a pas de volonté divine, seule existe la volonté ordinaire du désir: la volonté de réussir, d'être satisfait, d'être. Cette volonté est une résistance, et c'est le fruit de la peur qui guide, choisit, justifie, discipline. Cette volonté n'est pas divine. Elle n'est pas en conflit avec la soi-disant volonté divine, mais à cause de sa propre existence, elle est une source de douleur et de conflit, car elle est la volonté de la peur. Il ne peut y avoir de conflit entre la lumière et l'obscurité ; où l'une est, l'autre n'est pas. Quel que soit notre désir de revêtir cette volonté d'attribution divines, de principes et de noms retentissants, la volonté dans son essence est le résultat de la peur, du désir.

Certains sont conscients de cette volonté de la peur, avec toutes ces permutations et combinaisons. Quelques-uns reconnaissent peut-être la peur dans cette volonté et essaient de la briser en la poursuivant dans ses nombreuses expressions, mais ils ne créent ainsi qu'une autre forme de volonté, et ne brisent une résistance que pour en créer une autre.

Avant donc que nous ne commençons à nous informer des moyens de briser la peur par la discipline, par la formation de nouvelles habitudes, etc.. nous devons d'abord comprendre le mobile moteur qui agit derrière cette volonté. J'ai expliqué ce que j'entends par compréhension. Cette compréhension n'est pas un processus intellectuel, analytique. Son processus n'appartient ni aux salons ni à des spécialistes, mais aux actions de tous les jours, à nos relations quotidiennes. Cela veut dire que le processus de notre vie nous révélera, si nous sommes tant soit peu éveillés, le fonctionnement de cette volonté, de cette habitude, le cercle vicieux qui consiste à créer une résistance après l'autre, et que nous pouvons appeler de différents noms: idéal, amour, Dieu, vérité, et ainsi de suite.

Le mobile moteur de la volonté est la peur, et lorsque nous commençons à nous rendre compte de cela, le mécanisme de l'habitude intervient, offrant de nouvelles évasions, de nouveaux espoirs, de nouveaux dieux. Or, c'est à ce moment précis, lorsque l'esprit commence à intervenir dans la perception qu'on a de la peur, qu'il faut une très grande lucidité afin de ne pas être entraîné, ou distrait par les offres de l'intellect, car l'esprit est subtil et rusé. Lorsqu'il n'y a plus que de la peur sans aucun espoir de fuite, dans les moments les plus sombres, dans la totale solitude de la peur, surgit du dedans d'elle-même, pour ainsi dire, la lumière qui la dissipera.

Quels que soient les efforts que nous fassions superficiellement, intellectuellement, pour détruire la peur par diverses formes de discipline, par des modèles de conduite, ils ne font que créer d'autres formes de résistance ; et c'est dans cette habitude que nous sommes pris. Lorsque vous demandez comment vous débarrasser de la peur, comment briser des habitudes, vous n'approchez la question que de l'extérieur, intellectuellement, et ainsi votre question n'a pas de sens. Vous ne pouvez pas dissoudre la peur par la volonté, car la volonté est l'enfant de la peur: ni pouvez-vous la détruire par l'« amour », car si l'amour est employé pour des fins de destruction, ce n'est plus de l'amour mais un autre nom de la volonté.

QUESTION : Je vous prie, qu'est-ce que c'est que le Samadhi? Ceux qui l'ont atteint affirment que c'est une vraie réalisation. N'est-ce pas, au contraire, simplement une forme de suicide, le résultat final d'une voie artificielle? N'y a-t-il pas là un manque absolu de toute activité créatrice? Vous montrez la nécessité d'être soi-même, tandis que cela c'est simplement se tuer soi-même, n'est-ce pas?

KRISHNAMURTI : Tout processus qui conduit à se limiter, à résister, à se retrancher hors de la vie, pour ainsi dire, dans un état intellectuel ou idéal, détruit la vie créatrice. Ceci est évident. Cela veut dire que si l'on a un idéal d'amour (et tout idéal doit être intellectuel et par conséquent mécanique) et qu'on essaie de le mettre en pratique, de transformer l'amour en habitude, ce n'est qu'un état intellectuel d'épanouissement. Cette poursuite de l'idéal est tentée par tous les peuples: les Hindous la pratiquent à leur façon, les Chrétiens et les autres corps religieux la pratiquent aussi. La peur crée l'idéal, le modèle, le principe, car l'esprit poursuit sa satisfaction. Lorsque cette satisfaction est menacée l'esprit fuit dans l'idéal. La peur, ayant créé le modèle, moule la pensée et le désir, détruisant graduellement la spontanéité, l'inconnu, la création.

QUESTION : Ma plus grande peur est que ma vie, ou celle d'un autre, puisse être gâchée.

KRISHNAMURTI : Chacun, à sa façon, n'est-il pas en train de gâcher sa vie? Ne détruisons-nous pas notre intégrité? Par nos propres désirs, en nous conditionnant nous-mêmes, nous gâchons nos vies individuelles. Ayant la domination sur un autre, et ayant la capacité de gâcher notre propre vie, nous nous mettons à déformer la vie d'un autre, celle d'un enfant, d'un subordonné, du voisin.

Il y a des institutions, gouvernementales ou religieuses, auxquelles nous sommes, volontairement ou involontairement, forcés de nous conformer. Donc à quelle façon de gâcher la vie vous réferez-vous? La perversion délibérée de notre propre vie, ou la déformation de notre vie par des institutions puissantes? Notre réaction naturelle est de dire que les institutions, grandes ou petites, corrompent nos vies. Notre réaction est de jeter le blâme sur l'extérieur, sur les circonstances.

Pour exprimer la chose différemment, nous voici dans un monde d'enrégimentation, de contrainte, de techniques habiles que les gouvernements et les religions organisent pour user l'individu: et que devons-nous faire? Comment un individu doit-il agir? Je me demande combien d'entre vous se sont sérieusement posé cette question. Les uns peuvent s'être rendu compte de la brutalité de tout cela et avoir adhéré à des sociétés ou groupes qui promettent de modifier certaines conditions. Mais dans le processus de la modification, les organisations des partis, des sociétés, ont grandi dans de vastes proportions et ont assumé la plus haute importance. Dès lors, l'individu est de nouveau pris dans des rouages.

Comment devons-nous aborder cette question? Du dehors ou du dedans? Il n'y a pas de division entre l'extérieur et l'intérieur, mais changer simplement l'extérieur ne peut pas radicalement modifier l'intérieur. Si vous voyez que vous gâchez votre vie, comment pouvez-vous vous adresser à une institution, ou à un modèle extérieur pour vous aider?

Si vous sentez profondément que la violence, sous quelque forme que ce soit, ne peut que conduire à la violence, bien que vous ne puissiez pas empêcher les guerres, vous serez au moins un centre de santé, comme un médecin au milieu de malades. Donc, de la même façon, si vous percevez intégralement la façon dont vous gâchez votre vie, cette perception même commencera à redresser vos déformations. Une telle action n'est pas une fuite.

QUESTION : Devons-nous retourner au passé? Dois-je être conscient de ce que j'ai été? Dois-je connaître mon karma?

KRISHNAMURTI : Lorsqu'on est lucide, le passé et le présent se révèlent tous deux ; ce n'est pas un processus mystérieux, mais lorsqu'on essaye de comprendre le présent, les peurs et les limitations passées se révèlent. Karma est un mot sanscrit dont le verbe veut dire agir. Une philosophie d'action a été créée autour de l'idée centrale suivante: « selon que vous semez, vous récolterez », mais nous n'avons pas besoin d'entrer dans tout cela maintenant. Nous voyons que toute action engendrée par l'idée de récompense ou de châtement doit limiter, car une telle action surgit de la peur. L'action entraîne soit la clarté soit la confusion, qui dépendent du conditionnement où l'on se trouve. Si l'on est élevé à vénérer le succès, soit ici soit dans la soi-disant sphère spirituelle, la poursuite de la récompense, avec ses craintes et ses espoirs, conditionne toute action, toute existence. Vivre équivaut alors à apprendre: cela devient un processus de continuelle accumulation de connaissances. Pourquoi érigeons-nous ces soi-disant connaissances?

QUESTION : Ne devons-nous pas avoir en nous-mêmes quelque critérium d'action?

KRISHNAMURTI : Maintenant nous arrivons à la question fondamentale: devons-nous vivre selon des critères, soit extérieurs soit intérieurs? Nous reconnais-

sons aisément que le critérium extérieur est un critérium imposé qui, de ce fait, empêche l'épanouissement individuel. Nous nous tournons alors vers un critérium intérieur que chacun se crée par des actions et de réactions, par des jugements de valeurs, des désirs, des expériences, des craintes, etc.. Sur quoi ce critérium intérieur est-il basé, bien qu'il varie continuellement? N'est-il pas basé sur le désir d'auto-protection et ses nombreuses craintes? Ces désirs et ces craintes créent un modèle de comportement, de moralité, et la peur est le critérium constant, assumant différentes formes sous différentes conditions. Les uns prennent refuge dans la formule intellectuelle: « la vie est une », et d'autres dans l'amour de Dieu, qui est aussi une formule intellectuelle. Ils transforment cela en modèles, en principes pour leur vie quotidienne. La morale de la volonté n'est pas une morale mais l'expression de la peur.

Ommen, le 8 août 1938

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **4ème Causerie**

### **le 10 août 1938**

Chacun de nous a un problème singulier et particulier qui lui est propre. Les uns sont occupés par la mort, la peur de la mort et ce qui doit arriver dans l'au-delà ; d'autres sont si solitaires dans leurs occupations qu'ils cherchent une façon de surmonter ce vide ; d'autres sont surchargés de douleur: d'autres ont la routine et l'ennui du travail, et d'autres le problème de l'amour avec ses complexités. Comment tous ces problèmes, ou le problème particulier de chacun, peuvent-ils être résolus? N'y a-t-il qu'un seul problème ou y a-t-il beaucoup de problèmes séparés? Chacun doit-il être résolu séparément, sans lien avec les autres, ou devons-nous retracer chacun d'eux et ainsi parvenir au problème unique? Y a-t-il, donc, un seul problème, et en retraçant chaque difficulté arriverons-nous à l'unique problème à travers lequel, si nous le comprenons, nous pourrions résoudre tous les autres?

Il n'y a qu'un problème fondamental, qui s'exprime de beaucoup de façons différentes. Chacun de nous est conscient d'une difficulté particulière et désire surmonter cette difficulté toute seule. En résolvant nos difficultés singulières, nous pouvons, à la fin, parvenir au problème central, mais pendant le temps que l'esprit y arrive, il se lasse et a acquis des connaissances, des formules, des critères, qui, en réalité, l'empêchent de comprendre ce problème central. Quelques-uns d'entre nous essaient de retracer chaque problème à sa source, et dans l'acte même d'examiner et d'analyser, nous apprenons, nous accumulons une soi-disant connaissance. Cette connaissance devient graduellement des formules, des modèles. L'expérience nous a donné des souvenirs et des valeurs qui guident et disciplinent et qui, inévitablement, conditionnent.

Or, ce sont ces critères et souvenirs auto-protecteurs, ces connaissances emmagasinées, ces formules, qui nous empêchent de saisir le problème fondamental et de le résoudre. Si nous sommes en face d'une expérience vitale et que nous essayons de la comprendre avec des valeurs, des souvenirs morts, nous ne faisons que la pervertir, l'absorbant dans la morte accumulation du passé.

Pour résoudre le problème de vivre, il vous faut avoir un esprit frais, neuf. Une nouvelle naissance doit se produire. La vie, l'amour, la réalité sont toujours neufs, et un esprit et un cœur frais sont requis pour les comprendre. L'amour est toujours neuf, mais cette fraîcheur est abîmée par l'intellect mécanique avec ses complexités, ses angoisses, ses jalousies, etc....

Sommes-nous refaits à neuf, se produit-il une nouvelle naissance chaque jour? Ou ne faisons-nous que développer notre capacité de résistance par la volonté, par l'habitude, par des valeurs?

Nous ne faisons que fortifier la volonté de résistance sous des formes variées et subtiles. Ainsi l'expérience, au lieu de nous libérer, de nous donner la liberté de renaître, de devenir neufs, nous conditionne encore plus, nous lie encore plus à l'accumulation morte du passé, aux connaissances emmagasinées, ce qui, en réalité, est de l'ignorance et de la peur. Ceci pervertit et détruit la force libératrice de l'expérience.

Voilà le problème fondamental: comment renaître, être refaits à neuf? Or, pouvez-vous redevenir neuf par des formules, par des croyances? N'est-elle pas absurde cette idée même que l'on peut être refait à neuf par des modèles, des idéals, des critères? La discipline, imposée par les autres ou par soi-même, peut-elle amener une renaissance de l'esprit? Cela aussi est une impossibilité, n'est-ce pas? Par des formules, des mots d'ordre, des institutions, par le culte voué à quelqu'un, pouvez-vous redevenir neuf? Peut-être momentanément, pendant que vous m'écoutez, sentez-vous l'impossibilité d'être refaits à nouveau par une méthode, par une personne, etc..

Alors qu'est-ce qui nous renouvellera? Percevez-vous la nécessité vitale d'être renouvelé, de renaître? Pour comprendre la vie avec tous ses problèmes complexes, sa réalité, son inconnu, il faut qu'il y ait une mort constante et une nouvelle naissance. Sans cela vous abordez de nouveaux problèmes, de nouvelles expériences, avec des accumulations mortes, qui ne font que lier, causant de la confusion et de la souffrance.

Nous sommes, donc, mis en présence de ces souvenirs accumulés, de ces formules, croyances et valeurs qui agissent constamment comme un bouclier, comme une résistance. Or, si nous essayons simplement d'éliminer ces résistances, ces sauvegardes par la volonté, la discipline, l'esprit n'est pas renouvelé. Et pourtant nous avons en nous cette puissance, cette seule force qui puisse libérer et qui puisse refaire à neuf, et c'est l'amour: l'amour non d'un idéal, non d'une formule, mais l'amour de l'homme pour l'homme. Cependant nous avons enfermé cet amour dans une morale de volonté, à cause de notre désir de satisfaction, et de sa peur. Ainsi l'amour devient destructeur, il enchaîne au lieu de libérer, de renouveler.

Nous voyons ce processus de servitude et de douleur dans notre vie quotidienne. Ce n'est que dans la vie quotidienne, avec ses relations et ses conflits, ses craintes et ses ambitions, que l'on commence à percevoir la force rénovatrice de l'amour. Cet amour n'est pas sentiment. Le sentiment, après tout, n'est que l'incapacité de sentir profondément, intégralement, donc de changer radicalement.

QUESTION : Je voudrais savoir pourquoi je suis quelquefois trop paresseux pour être frais et neuf?

KRISHNAMURTI : Il se peut que vous soyez paresseux faute d'un bon régime alimentaire, mais est-ce que posséder un corps sain assure une renaissance de l'esprit? On peut être tranquille, apparemment paresseux et pourtant être extraordinairement vivant.

QUESTION : Pour redevenir neufs nous devons en faire l'effort.

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez pas être refait à neuf avec le poids mort du passé, et voyant cela vous croyez qu'il vous faut faire un effort pour vous en débarrasser. Étant pris dans la confusion, vous sentez que pour vous en dépêtrer, vous devez vous discipliner, faire un effort pour la surmonter sans quoi la confusion augmentera et continuera. C'est cela que vous voulez dire, n'est-ce pas? Vous faites un effort pour demeurer immobile et observer, afin de trouver les moyens de surmonter cette confusion et ce conflit, ou vous faites un effort pour voir leurs causes afin de les vaincre: ou encore vous n'êtes intéressé intellectuellement qu'à observer (mais nous n'avons pas à nous occuper des soi-disant intellectuels). Soit que vous acceptiez ce chaos, cette lutte, soit que vous essayiez de vaincre la souffrance, les deux méthodes impliquent un effort. Si vous examinez le motif de cet effort vous verrez qu'il y a là le désir de ne pas souffrir, le désir d'échapper, d'être satisfait, de se protéger, etc.. L'effort est fait pour vaincre, pour comprendre, pour transformer ce que nous sommes en ce que nous voulons être ou que nous croyons devoir être. Tous les efforts de ce genre ne produisent-ils pas en réalité une série de nouvelles habitudes en remplacement des vieilles?

Les vieilles habitudes, les vieilles valeurs, ne vous ont pas donné l'idéal, la satisfaction, et alors vous faites un effort pour établir de nouveaux idéals, une nouvelle série d'habitudes, de valeurs, de satisfactions. Un tel effort est considéré estimable et noble. Vous faites un effort pour être ou pour ne pas être quelque chose, conformément à une idée préconçue, à un modèle. Ainsi il ne peut pas y avoir de renaissance, mais seulement une continuation du vieux désir sous une nouvelle forme qui ne tarde pas à créer de la confusion et de la douleur. Encore une fois, la volonté s'applique à vaincre ce conflit et cette douleur, et l'on est encore une fois pris dans le cercle vicieux de l'effort, que ce soit l'effort de trouver la cause de la souffrance ou l'effort de la subjuguer.

L'effort s'exerce pour subjuguer la peur par la découverte de ses causes. Pourquoi voulez-vous découvrir la cause? N'est-ce point parce que vous ne voulez pas souffrir, parce que vous avez peur de souffrir? Alors vous espérez que, la peur cédant à la peur, toute peur sera vaincue. C'est une impossibilité.

Faites-vous un effort pour découvrir la cause de la joie? Si oui, la joie cesse d'être et seuls existent ses souvenirs et ses habitudes.

QUESTION : Ainsi donc, en l'analysant, la peur devrait disparaître de la même façon que le plaisir lorsqu'on l'examine. Mais pourquoi ne disparaît-elle pas?

KRISHNAMURTI : La joie est spontanée ; elle n'est ni recherchée ni invitée ; et lorsque l'esprit l'analyse pour la cultiver ou la recapturer, ce n'est plus de la joie. Tandis que la peur n'est pas spontanée, sauf dans des incidents soudains et imprévus, mais assidûment cultivée par l'esprit dans son désir de satisfaction, de certitude. Donc si vous faites un effort pour vous débarrasser de la peur en découvrant ses causes, etc.. vous ne faites que recouvrir la peur, car l'effort appartient à la volonté, qui est une résistance créée par la peur. Si vous comprenez ce processus, intégralement, avec tout votre être, alors au milieu de cette flamme de souffrance, lorsqu'il n'y a ni le désir d'échapper ni celui de vaincre, de cette confusion même surgit une nouvelle compréhension qui lève spontanément du sol de la peur elle-même.

Ommen, le 10 août 1938

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **5ème Causerie**

### **le 12 août 1938**

Avant de découvrir si l'effort est moral ou immoral, important ou vain, nous devons d'abord considérer le désir. En comprenant le désir, chacun découvrira par lui-même si l'effort est moral ou immoral par rapport au renouveau, à la nouvelle naissance de l'esprit. Si l'on n'avait pas de désir il n'y aurait pas d'effort. Nous devons donc connaître son processus. la raison motrice de l'effort, qui est toujours le désir ; par quelque nom que vous vouliez l'appeler, justice, bien, le Dieu en nous, le moi supérieur, etc.. néanmoins c'est toujours le désir.

Or, le désir a toujours un objet ; il est toujours dépendant et par conséquent toujours producteur de peur. Dans le fait qu'il est dépendant, il y a toujours une incertitude, qui engendre la peur. Le désir ne peut pas exister par lui-même, il doit toujours être en relation avec quelque chose. Vous pouvez observer cela dans vos réactions psychologiques quotidiennes. Le désir est toujours dépendant, relié à quelque chose. Ce n'est que l'amour qui n'est pas dépendant.

Il y a le désir d'être quelque chose, de devenir, de réussir, de ne pas souffrir, de trouver le bonheur, d'aimer et d'être aimé, de trouver la vérité, la réalité, Dieu. Il y a le désir positif d'être quelque chose ; et le désir négatif de ne pas être quelque chose. Si nous sommes attachés, il y a une agonie, une souffrance, qui nous apprend – ce que nous appelons apprendre – que l'attachement engendre la douleur. Dès lors nous désirons n'être pas attachés, et cultivons cette qualité négative: le détachement. Le désir nous incite à être ceci et pas cela.

Les désirs positifs et négatifs, le désir d'être et de ne pas être, de devenir et ne pas devenir, nous sont familiers. Or, le désir n'est pas une émotion ; le désir est le résultat d'un esprit qui ne cesse de chercher sa satisfaction et dont les valeurs sont basées sur la satisfaction. Se satisfaire est le motif qui se cache dans tout désir. L'esprit ne cesse de chercher la satisfaction à tout prix, et s'il est entravé dans une direction, il cherche à atteindre son but dans une autre. Tout l'effort, toute la puissance directrice de l'esprit vont vers sa satisfaction. Ainsi la satisfaction devient une habitude mécanique de l'esprit. Dans les moments de grande émotion, de profond amour, il n'y a pas cette dépendance du désir ni cette recherche de la satisfaction.

Pour être satisfait, l'esprit se forme sa propre technique de résistance et de non-résistance, qui est la volonté. Et quand l'esprit découvre que dans le processus de la satisfaction il y a de la souffrance, il commence à cultiver le désintéressement, le détachement. Ainsi il y a la volonté positive et négative, qui s'entretient par son propre effort continu. Et où est la volonté, la peur doit toujours suivre, la peur de n'être pas satisfait, de ne pas réussir, de ne pas devenir. La volonté et la peur vont toujours ensemble. Et encore, pour surmonter la peur, on fait un effort, et dans ce cercle vicieux de l'incertitude l'esprit est attrapé. La volonté et la peur vont toujours la main dans la main, et la volonté maintient sa continuité, de satisfaction en satisfaction, par la mémoire qui donne à la conscience sa continuité, en tant que moi.

La volonté et l'effort, donc, ne sont que le mécanisme de l'esprit qui se satisfait. Ainsi le désir est entièrement de l'esprit. L'esprit est l'essence même du désir. L'habi-



tude est établie par la constante recherche de la satisfaction, et la sensation que stimule l'esprit n'est pas de l'émotion.

Tout effort, donc, surgissant de la volonté soit d'être satisfait soit de ne pas l'être, doit toujours être mécanique, former des habitudes, et ne peut provoquer aucune nouvelle naissance, aucun renouveau. Même lorsque l'esprit s'enquiert de la cause de la souffrance, il le fait surtout parce qu'il désire s'enfuir, se débarrasser de ce qui n'est pas satisfaisant et obtenir la réalité.

Tout ce processus dans lequel est attrapé l'esprit, est le fait de l'ignorance. La volonté, qui s'entretient par l'effort de se satisfaire, de se gratifier par différentes voies et méthodes, cette volonté de satisfaction doit cesser de par elle-même, car tout effort de mettre fin à la satisfaction n'est qu'une autre façon de se satisfaire.

Ce processus de satisfaction, de gratification, dure continuellement et tout effort ne peut que lui donner de la force. Percevant que tout effort est le désir de satisfaction et par conséquent qu'il appartient à la peur, comment peut-on amener ce processus à une fin? Même le désir de sa propre fin naît de la volonté de se satisfaire. Cette question même sur la façon de se libérer du désir est suscitée par le désir lui-même.

Si vous sentez intégralement tout ce processus en tant qu'ignorance, vous ne demanderez pas une façon d'être libre du désir et de la peur. Vous ne chercherez aucune méthode, quelque soient ses promesses, ses espoirs. Il n'y a pas de méthode, pas de système, pas de sentier à la vérité. Lorsque vous comprenez la pleine signification intérieure de toutes les méthodes, cette compréhension même commence spontanément à dissoudre le désir, la peur qui recherche la satisfaction.

Ce n'est que dans l'émotion profonde qu'il n'y a pas d'avidité de satisfaction. L'amour ne dépend pas de la satisfaction et de l'habitude. Mais la volonté du désir cherche toujours à faire de l'amour une habitude mécanique, on essaye de la contrôler par des lois morales, par la contrainte, etc.. En conséquence, il y a une constante bataille livrée par l'esprit, avec sa volonté de satisfaction, afin de contrôler, de dominer l'amour: et la bataille est presque toujours gagnée par l'esprit, car l'amour n'a pas de conflit en lui-même, ni, par conséquent, avec d'autres. Ce n'est que lorsque le désir, avec sa volonté de peur, cesse spontanément de lui-même – pas par contrainte ou par promesse de récompense – qu'il y a un renouveau, une nouvelle naissance de tout l'être.

QUESTION : Puis-je avoir confiance ou foi en cet amour, ou est-ce cela aussi une manière d'auto-protection?

KRISHNAMURTI : La foi n'est-elle pas un autre refuge dans lequel l'esprit donne satisfaction et abri? Vous pouvez avoir foi en l'amour, un autre en Dieu, et ainsi de suite. Toute foi de ce genre est un ancrage pour l'esprit. Tout refuge, tout attachement, quel que soit son nom, ne peut être qu'une auto-protection, une satisfaction, donc le résultat de la peur. On voit une épouvantable cruauté autour de soi, un chaos, une barbarie totale, et l'on prend refuge dans un idéal, une croyance, ou dans quelque forme de consolation. Ainsi l'on s'évade dans une illusion ; mais le conflit entre l'actuel et l'illusoire doit continuer soit jusqu'à ce que l'irréel subjugué l'actuel soit jusqu'à ce que l'actuel brise toute sauvegarde, toute évasion, et commence à révéler sa profonde signification.

QUESTION : En n'insistant que sur l'épanouissement individuel, ne mettez-vous pas de côté la question sociale? Comment l'individu, qui est sans cesse en relation avec la société, peut-il être le seul facteur important? Pourquoi insistez-vous tant sur l'individu?

KRISHNAMURTI : Sans l'individu, la société ne peut pas exister: cette entité sociale n'est pas indépendante de l'individu. La société est la relation entre un individu

et un autre. La société est basée sur la personne, mais elle est devenue une machine indépendante, avec une vie à elle, qui emploie l'individu. La société est devenue une institution qui contrôle et domine l'individu au moyen de l'opinion, de lois morales, d'intérêts investis, etc.. Comme les institutions ne sont jamais importantes, mais seulement l'individu, nous devons considérer l'épanouissement de celui-ci, épanouissement qui ne peut être produit par un simple changement du milieu, quelque radical qu'il soit. Un changement dans ce qui est superficiel ne produira pas le profond épanouissement de l'homme, mais des réactions mécaniques. Cette division en individus et milieu est d'ailleurs elle-même mécanique et fausse ; lorsque chacun comprendra profondément qu'il en est ainsi, l'individu agira intégralement, non comme un individu ni comme un simple produit mécanique de la société, mais comme un être humain intégral.

QUESTION : Ceci sûrement prendra beaucoup de siècles, n'est-ce pas? Donc ne devons-nous pas créer de nouvelles lois sociales et de nouvelles conditions maintenant?

KRISHNAMURTI : Comment allons-nous provoquer ce changement que nous désirons tous? Par la force, à moins que chaque individu ne commence à s'éveiller à la nécessité d'un changement fondamental ; par l'imposition, la révolution, la domination, ou par l'éveil de l'individu à la réalité. Si nous ne voulons créer qu'un monde mécanique de systèmes moraux, de lois, d'impositions, la violence peut être suffisante, la force de toute sorte ; mais si nous voulons la paix, la fraternité et des relations basées sur l'amour, la violence sous n'importe quelle forme ne peut pas être le moyen. Par la violence vous ne pouvez pas arriver à la paix, à l'amour, mais seulement à plus de violence. La violence est complexe et subtile, et tant que l'individu n'est pas libéré de sa domination, visible ou cachée, il ne peut y avoir nulle part de paix ni de fraternité durables.

QUESTION : Alors devons-nous laisser les gens cruels continuer à être cruels?

KRISHNAMURTI : Pour sauver l'humanité devez-vous d'abord détruire l'humain? Est-ce cela ce que vous me demandez? Parce que vous avez certaines idéologies, certaines croyances, l'individu doit-il leur être sacrifié? Non, mes amis, nous ne voulons pas aider le monde, nous voulons seulement imposer aux autres une certaine idéologie, une certaine foi, une certaine croyance. Nous voulons que domine la tyrannie des idées, non l'amour. Chacun poursuit son problème particulier, ou son propre idéal de l'homme, ou sa propre conception de l'État, ou sa croyance en Dieu, et ainsi de suite. Mais si vous, qui m'écoutez, saisissez radicalement ce que je dis, alors vous vous occuperez du problème fondamental, celui du désir avec ses craintes et ses efforts, qui empêche l'accomplissement de l'individu, sa nouvelle naissance.

Ommen, le 12 août 1938

## **Camp d'Ommen, Hollande**

### **6ème Causerie**

### **le 13 août 1938**

J'ai essayé d'expliquer que le mécanisme de la peur forme les habitudes, qu'il détruit ce renouveau, cette nouvelle naissance dans laquelle, seule, peut être la réalité. Le désir de satisfaction crée la peur de l'habitude. Ainsi que je l'ai expliqué, le désir et l'émotion sont deux processus différents et distincts: le désir étant de l'esprit seulement, et l'émotion l'expression intégrale de tout l'être. Le désir, le processus de l'esprit, est toujours accompagné de peur, et l'émotion est dénuée de peur. Le désir doit toujours engendrer la peur, et l'émotion n'a aucune peur, à aucun moment, car elle est de l'être tout entier. L'émotion ne peut pas conquérir le désir, car l'émotion est un état sans peur qui ne peut être éprouvé que lorsque le désir, avec la peur et la volonté de satisfaction, cesse. L'émotion ne peut pas vaincre la peur: car la peur, de même que le désir, appartient à l'esprit. Les émotions sont totalement d'un caractère, d'une qualité, d'une dimension autres.

Or, ce que nous essayons de faire, la majorité d'entre nous, c'est de subjuguier la peur soit par le désir soit par ce que nous appelons l'« émotion », qui n'est qu'une autre forme du désir. Vous ne pouvez pas subjuguier la peur par l'amour. Subjuguer la peur par une autre force que nous appelons émotion, amour, n'est pas possible, car le désir de subjuguier la peur est né du désir lui-même, de l'esprit lui-même, et n'appartient pas à l'amour. Ceci veut dire que la peur est le résultat du désir, de la satisfaction, et le désir de subjuguier la peur est de la nature même de la satisfaction. Il n'est pas possible de subjuguier la peur par l'amour, ainsi que la plupart des personnes le découvrent elles-mêmes. L'esprit, qui appartient au désir, ne peut pas détruire une partie de lui-même. C'est cela que vous essayez de faire lorsque vous parlez de vous « débarrasser » de la peur. Lorsque vous demandez: Comment puis-je me débarrasser de la peur? Que dois-je faire des différentes formes de la peur? » Vous ne voulez que savoir comment subjuguier une série de désirs par une autre, et ceci ne fait que perpétuer la peur. Car tout désir crée la peur. Le désir engendre la peur, et en essayant de subjuguier un désir par un autre, vous ne faites que céder à la peur. Le désir ne peut que se reconditionner, se remodeler suivant un nouveau modèle, mais il demeurera désir, donnant naissance à la peur.

Nous savons que nos habitudes actuelles de pensée et de morale sont basées sur la sécurité individuelle et le profit, et qu'ainsi nous avons créé une société qui est maintenue en existence par notre propre désir. Se rendant compte de cela, certaines personnes essayent d'établir de nouvelles habitudes, de nouvelles vertus, dans l'espoir de créer une nouvelle société basée sur le non-profit, etc.. Mais le désir persiste encore sous différentes formes, et tant que nous ne percevons pas tout le processus du désir lui-même, la simple transformation des conditions et valeurs extérieures, aura peu de valeur.

Remplacer la vieille forme du désir par une nouvelle, ce n'est que reconditionner l'esprit: le désir demeurera désir et sera toujours une source de peur. Donc nous devons comprendre le processus de l'esprit lui-même. L'esprit n'est-il pas, tel que nous le connaissons, l'instrument de notre survivance, de notre satisfaction, de notre protection, de notre résistance, donc l'instrument de la peur? Écartons l'idée que l'esprit

est l'instrument de Dieu, le plus haut guide moral, etc., car toutes les suppositions de ce genre ne sont que traditionnelles ou ne sont que des espoirs. L'esprit est essentiellement un instrument de la peur. Du désir naissent des raisons, des conclusions, des actions dont les valeurs et les morales sont basées sur la volonté de survivre, d'être satisfait. Ainsi l'esprit, la pensée, se brise en beaucoup de parties, telles que le conscient et l'inconscient, le haut et le bas, le réel et le faux, le bien et le mal. L'esprit, cherchant la satisfaction, s'est brisé lui-même en beaucoup de parties, chaque partie étant en conflit avec l'autre, mais la poursuite centrale et essentielle de chaque partie et du tout est l'auto-satisfaction, sous différentes formes. Ainsi l'esprit ne cesse d'engendrer sa propre peur.

Il y a différentes formes de peur: la peur de notre futur, la peur de la mort, de la vie, de la responsabilité, et ainsi de suite. Ainsi l'esprit essaye sans cesse d'être en sécurité, par des croyances, des espoirs, des illusions, des connaissances, des idéals, des modèles. Il y a une lutte constante entre le connu et l'inconnu. Le connu est le passé, l'accumulation, l'habitude, et l'inconnu et ce qui est incertain, impossible à conquérir, spontané, créateur.

Le passé essaye sans cesse de subjuguer le futur ; l'habitude transforme l'inconnu en une chose familière, afin que cesse la peur. Ainsi il y a le conflit continu du désir, et la peur est sans cesse présente. Le processus consiste à absorber, à être certain, satisfait, et lorsque cela n'est pas possible, l'esprit a recours à des explications, à des théories, à des croyances, pour se satisfaire. Ainsi la mort, l'inconnu, sont transformés en quelque chose de connu ; la vérité, qui ne peut être conquise, en un objet à atteindre.

L'esprit est le champ de bataille de ses propres désirs, de ses craintes, de ses valeurs, et quelque effort qu'il fasse pour détruire la peur (c'est-à-dire pour se détruire lui-même) est entièrement vain. La partie qui désire se débarrasser de la peur est tout le temps à la recherche de la satisfaction ; et ce dont elle aspire à se débarrasser a été dans le passé un moyen de satisfaction. Ainsi la satisfaction essaye de se débarrasser de ce qui a satisfait: la peur essaye de subjuguer ce qui a été l'instrument de la peur. Le désir, créant la peur dans sa recherche de satisfaction, essaye de conquérir cette peur, mais le désir lui-même est la cause de la peur. Le désir ne peut pas plus se détruire lui-même, que la peur ne peut se subjuguer elle-même ; tout effort que fait l'esprit pour se débarrasser du désir est né du désir. Ainsi l'esprit est pris dans le cercle vicieux de son propre effort.

Nous devons comprendre profondément la nature intérieure de l'esprit lui-même, et cette compréhension ne naît pas en un jour ; elle exige une lucidité immense de notre être entier. L'esprit, ainsi que je l'ai dit, est un champ de bataille de désirs, de valeurs, d'espoirs, et tous ses efforts pour s'en libérer ne peuvent qu'accentuer le conflit. La lutte existe tant que continue le désir sous n'importe quelle forme ; lorsqu'un désir prend parti contre un autre, lorsqu'une série de valeurs, lorsqu'un idéal s'opposent à d'autres, ce conflit doit continuer. Ce pouvoir qu'a le désir de prendre parti, de choisir, doit cesser, et ceci ne peut arriver que lorsqu'on comprend, lorsqu'on sent intérieurement que l'effort de l'intellect est aveugle. Observer profondément ce processus, sans aspiration, sans jugement, sans préjugé, donc sans désir, est le commencement de cette lucidité qui seule peut libérer l'esprit de ses craintes, de ses habitudes, de ses illusions destructives.

Mais pour la majorité d'entre nous, la difficulté est de percer à travers ces formes d'émotion, qui sont en réalité des stimulations du désir et de la peur. De telles émotions sont destructrices de l'amour. Elles empêchent la lucidité intégrale.

QUESTION : Est-ce que le désir et l'intérêt, tels que nous les connaissons maintenant, sont la même chose?

KRISHNAMURTI : Si l'intérêt n'est que le résultat du désir de gagner, d'être satisfait, de réussir, alors l'intérêt est la même chose que le désir et est par conséquent destructeur de la vie créatrice.

QUESTION : Comment puis-je parvenir à l'état sans désir, sans avoir le désir de l'atteindre?

KRISHNAMURTI : Monsieur, ceci est exactement ce dont j'ai parlé ce matin. Pourquoi désirez-vous atteindre un état sans désir? N'est-ce point parce que vous avez trouvé, par expérience, que le désir est douloureux, que le désir engendre la peur, que le désir crée des conflits ou des succès cruels? Alors vous souhaitez ardemment être dans un état de non-désir, qui, il est vrai, peut être réalisé, mais qui appartient à la mort, car il n'est que le résultat de la peur. Vous voulez être libre de toute peur, et alors vous faites du non-désir un idéal, un modèle à poursuivre. Mais le mobile secret de cet idéal est encore le désir, donc encore la peur.

QUESTION : Est-ce que l'esprit est la vie elle-même? Car on ne peut pas diviser la vie en esprit et émotion.

KRISHNAMURTI : Ainsi que je l'ai expliqué, l'esprit est devenu un simple instrument d'auto-protection sous différentes formes, et il s'est divisé en émotion et pensée ; ce n'est point que la vie l'ait divisé ni que les émotions se soient séparées de l'esprit, mais l'esprit, par ses propres désirs, s'est brisé lui-même en différentes parties. L'esprit a découvert qu'en étant sans désir, il sera moins susceptible de souffrir. Il a appris par l'expérience, par des connaissances, qu'un état sans désir pourrait octroyer l'ultime réconfort, dont il espère que c'est la vérité, Dieu, etc.. Donc il fait un effort pour être sans désir et par conséquent se divise en différentes parties.

QUESTION : Est-il possible d'être sans désir lorsqu'on a un corps?

KRISHNAMURTI : Et vous-même, qu'en dites-vous, Monsieur? C'est là un problème que vous devez affronter, que nous devons tous affronter. L'esprit, ainsi que je l'ai dit, cherche sans cesse sa satisfaction sous différentes formes. La nécessité est ainsi devenue un moyen de se satisfaire. Ceci se manifeste de beaucoup de façons: par l'avidité, le pouvoir, les hautes situations, etc.. Ne peut-on exister dans ce monde, sans désir? Vous verrez cela dans votre vie quotidienne. Ne distinguez pas les besoins du désir, ce qui serait une fausse approche à la compréhension du désir. Lorsque les besoins sont glorifiés comme moyens de s'accorder de l'importance, le désir met en mouvement le processus complexe de l'ignorance. Si vous attachez une grande importance aux besoins et que vous en faites un principe, vous approchez encore la question du désir d'un point de vue très inintelligent, mais si vous commencez à considérer le processus du désir lui-même, qui engendre la peur et l'ignorance, alors les besoins assumeront leur vraie valeur.

QUESTION : Donnez-nous, je vous prie, votre point de vue sur la façon d'élever les enfants.

QUESTION : Ce n'est pas l'enfant qui est en question ; c'est nous, le problème.

KRISHNAMURTI : êtes-vous en train de dire que nous devons d'abord résoudre nos propres problèmes et qu'ensuite nous serons à même de nous occuper des enfants? N'est-ce point là une conception très unilatérale? L'éducation de l'enfant n'est-elle pas un problème très complexe? Vous voulez aider l'enfant à grandir jusqu'à atteindre sa capacité pleine et intégrale, mais comme il n'y a pas d'éducateurs et d'écoles adéquats à ce but, l'éducation devient un problème. Vous, en tant que parents vous pouvez avoir certaines idées définies qui aideront l'enfant à être intelligemment critique et à être spontanément lui-même en tous temps, mais malheureusement à l'école, le nationalisme, la haine des races, l'autorité, la tradition, l'exemple, etc. sont inculquées à l'enfant, en contrecarrant ainsi tout ce que vous pouvez faire à

la maison. Donc il vous faudrait fonder une école à vous où les préjugés de races et de pays, les exemples, les superstitions religieuses, les croyances, ne seraient pas inculqués aux enfants (ce qui veut dire qu'un être humain intelligent serait nécessaire comme maître, et on en trouve rarement) ; ou bien vous devez envoyer l'enfant à des écoles qui existent déjà, en espérant pour le mieux, et en contre-balançant à la maison les choses stupides et pernicieuses qu'il apprend à l'école, en l'aidant à être intelligent et critique. Mais généralement, vous n'avez pas le temps de faire cela, ou vous avez trop d'argent, et alors vous employez des gouvernantes pour s'occuper de vos enfants. C'est un problème complexe que chaque parent doit traiter selon ses capacités, mais malheureusement, celles-ci sont paralysées par ses propres craintes et ses croyances.

QUESTION : Au moins pouvons-nous donner à l'enfant le milieu qui lui convient, à la maison.

KRISHNAMURTI : Même cela n'est pas suffisant, n'est-ce pas? Car la pression de l'opinion est très forte. Un enfant se sent en dehors de la majorité lorsqu'il n'endosse pas un uniforme ou qu'il ne porte pas un fusil de bois comme tout le monde. Il y a l'exigence de la soi-disant nation dont le gouvernement, avec son pouvoir colossal, force l'individu à ressembler à certains modèles, à porter des armes, à tuer, à mourir. Puis il y a encore cette autre institution, la religion organisée, qui, par la croyance, le dogme, etc.. essaye également de détruire l'individu. Ainsi l'individu est continuellement privé de son épanouissement. Ceci est le problème de toute notre vie, que nous ne pouvons résoudre par de simples explications et assertions.

Ommen, le 13 août 1938

**1ère Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 4 août 1938**

Xxxxxx

**2ème Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 6 août 1938**

Xxxxxx



**3ème Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 8 août 1938**

Xxxxxx

**4ème Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 10 août 1938**

Xxxxxx

**5ème Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 12 août 1938**

Xxxxxx

**6ème Causerie  
Camp d'Ommen, Hollande  
le 13 août 1938**

Xxxxxx

**1ère Causerie  
Ojai, Californie  
le 26 mai 1940**

Xxxxxx

**2ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 2 juin 1940**

Xxxxxx

**3ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 9 juin 1940**

Xxxxxx

**4ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 16 juin 1940**

Xxxxxx



**5ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 23 juin 1940**

Xxxxxx

**6ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 30 juin 1940**

Xxxxxx

**7ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 7 juillet 1940**

Xxxxxx

**8ème Causerie  
Ojai, Californie  
le 14 juillet 1940**

Xxxxxx

**SAROBIA, Pennsylvanie 1940**  
**Notes**  
**Notes on Sarobia discussions**

Xxxxxx

## **Ojai, Californie**

### **1ère Causerie**

### **le 14 mai 1944**

Au milieu de tant de confusion et de douleur, il est essentiel de parvenir à une compréhension de nous-mêmes qui soit créatrice, faute de quoi il n'y aura point de rapports humains. Or, on ne parvient à cette compréhension que par une façon de penser convenable. Cette compréhension créatrice n'est engendrée ni par des chefs, ni par des échelles de valeurs ou des formules, mais seulement par notre propre effort soutenu en vue de l'obtenir.

Comment est-il possible de découvrir cette essentielle compréhension? D'où partons-nous pour découvrir le réel et le vrai au sein de ces conflagrations, de cette confusion, de cette misère? N'est-il pas important de découvrir par nous-mêmes comment penser sans erreurs au sujet de la guerre, de la paix, des questions économiques et sociales, des rapports avec nos semblables? Vous vous rendez certainement compte de la différence entre une réflexion profonde et libre et une suite d'idées qui, pour correcte qu'elle puisse être dans sa formation, est toujours préconditionnée par sa méthode et, de ce fait, n'est pas réellement créatrice. Savoir penser par nous-mêmes, à la fois librement et correctement, c'est être vivant et dynamique, c'est donner naissance à une nouvelle culture et à une nouvelle félicité.

Je voudrais, au cours de ces causeries, décrire le processus de cette façon de penser, grâce à laquelle on est vraiment créateur au lieu de demeurer enfermé dans des séries d'idées ou de préjugés. Mais comment commencerons-nous à découvrir par nous-mêmes cette façon de penser? Penser ainsi est la condition du bonheur. Ne pas penser ainsi, c'est faire en sorte que nos actions, notre comportement, nos affections n'aient pas de base. Cette façon de penser, ce penser dont je parle ne peut être découvert par des lectures, ni en assistant à des causeries, ni en écoutant les raisonnements des autres sur ce que penser veut dire. La découverte du penser ne se peut faire que par nous-mêmes et à travers nous-mêmes.

Le penser n'existe qu'en la connaissance de soi. En dehors de la connaissance de soi le penser n'existe pas, ce que l'on pense et ce que l'on sent ne peut être vrai. Le germe de toute compréhension est dans la compréhension de soi-même. Lorsque vous découvrez les causes de vos pensées-sensations et que, de là, vous apprenez à penser-sentir, vous êtes à la source de l'entendement. Si vous ne vous connaissez pas, vos accumulations d'idées, votre acceptation de croyances et de théories n'ont point de bases. Si vous ne vous connaissez pas, vous serez toujours la proie de l'incertitude, vous dépendrez de votre humeur et des circonstances. Si vous ne vous connaissez pas pleinement, vous ne pouvez pas penser dans le vrai sens du mot. Ceci n'est-il pas évident? Car si je ne sais pas quels sont mes mobiles, mes intentions, les éléments qui m'ont formé, mes pensées-émotions secrètes, comment puis-je qualifier ou établir mes rapports avec un autre? Comment puis-je découvrir quoi que ce soit en ce qui concerne la vie si je ne me connais pas moi-même? Et me connaître est une tâche énorme qui exige une observation constante, une perception méditative.

Telle est notre première tâche, avant même d'aborder le problème de la guerre et de la paix, des conflits économiques et sociaux, de la mort et de l'immortalité. Ces questions surgiront, elles ne peuvent pas ne pas surgir, mais en nous découvrant

nous- mêmes, ces questions recevront des réponses correctes. Ceux qui abordent ces sujets avec sérieux doivent commencer par eux- mêmes en vue de comprendre le monde dont ils sont une partie. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous ne pouvez comprendre le tout.

La connaissance de soi est le commencement de la sagesse. La connaissance de soi se cultive par l'individu, dans sa recherche de lui-même. Je ne suis pas en train d'opposer l'individu à la masse. Ils ne sont pas contradictoires. Vous, l'individu, êtes la masse, le résultat de la masse. En nous, ainsi que vous le découvrirez si vous y pénétrez profondément, se trouvent et la multitude et le particulier. C'est comme un cours d'eau dans le flot ininterrompu duquel se trouvent de petits tourbillons et ces tourbillons que nous appelons individualités ne sont que le résultat de ce continuél courant d'eau. Vos pensées-sentiments, ces activités mentales- émotionnelles, ne sont-elles pas le résultat du passé, de ce que nous appelons la multitude? N'avez-vous pas des pensées-sentiments similaires à celles de votre voisin?

Donc, lorsque je parle de l'individu, je ne l'établis pas en opposition à la masse. Au contraire, je veux éliminer cet antagonisme. Cet antagonisme qui oppose la masse à vous, individu, crée de la confusion, des conflits, de la cruauté, de la misère. Mais si nous pouvons comprendre comment l'individu, le nous, est une partie du tout, non pas seulement mystiquement, mais en fait, alors nous nous libérons nous-mêmes, avec joie et spontanément, de la plus grande partie de notre désir de rivaliser, de parvenir, de tromper, d'opprimer, d'être cruel, ou de devenir un disciple ou un chef. Alors nous considérerons d'une tout autre façon le problème de l'existence. Et il est important de comprendre cela profondément. Tant que nous nous considérons des individus, séparés du tout, rivalisant, barrant le chemin, luttant, sacrifiant le nombre au particulier ou le particulier au nombre, ces problèmes qui surgissent de cet antagonisme actif ne trouveront aucune solution heureuse et durable, car ils sont la conséquence d'une façon erronée de penser-sentir.

J'ai dit que lorsque je parle de l'individu, je ne l'oppose pas à la masse. Que suis-je? Je suis le résultat de quelque chose : le résultat du passé, d'innombrables couches superposées de passé, d'une série de causes-effets. Et comment peut-on m'opposer au tout, au passé, lorsque j'en suis le résultat? Si moi, qui suis la masse, le tout, je ne me comprends pas moi-même, non seulement tel que j'apparais à la surface de ma peau, objectivement, mais subjectivement, tel que je suis à l'intérieur de ma peau, comment puis-je comprendre les autres, le monde? Se comprendre soi- même, cela nécessite un détachement tolérant et charitable. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous ne comprendrez rien; vous pourrez avoir de grands idéals, des croyances et des formules, mais qui n'auront pas de réalité, qui seront des illusions. Donc, il vous faut vous connaître, afin de comprendre le présent et, à travers le présent, le passé. Du présent connu sont découvertes les stratifications cachées du passé et cette découverte est libératrice et créatrice.

La compréhension de nous-mêmes comporte une étude objective, bienveillante, sereine, de nous-mêmes en tant qu'organisme complet, avec notre corps, nos sentiments, nos pensées. Ces éléments ne sont pas indépendants, mais reliés les uns aux autres. Ce n'est que lorsque nous comprenons l'organisme en tant que totalité que nous pouvons aller au delà et découvrir des choses encore plus grandes, plus vastes. Mais si, cette compréhension initiale faisant défaut, nous ne construisons pas les fondations du penser, nous ne pouvons pas nous acheminer vers de plus grandes altitudes.

Ainsi il devient essentiel de faire naître en chacun de nous la capacité de découvrir le vrai, car ce qui est découvert a une vertu libératrice et créatrice, puisque tout ce qui est découvert est vrai. Si nous ne faisons qu'imiter un modèle de ce que nous vou-

drions être ou si, au contraire, nous cédon à quelque désir intime, nous observons de toute façon des résultats contradictoires qui nous égarent, mais dans l'acte de nous étudier nous-mêmes, nous sommes en un voyage d'auto-exploration qui engendre la joie.

C'est dans un penser-sentir négatif, plutôt que positif, qu'il y a certitude. Car c'est d'une façon positive que nous avons affirmé ce que nous sommes, c'est d'une façon positive que nous avons cultivé nos idées sur les énoncés d'autrui ou les nôtres, de sorte que nous comptons sur le pouvoir ou les circonstances pour mettre en œuvre une série positive d'idées et d'actions. Tandis que si vous examinez la question, vous verrez qu'il y a accord dans la négation, il y a certitude dans le penser-négatif, qui est la forme la plus élevée du penser. Une fois que vous avez trouvé la vraie négation et un accord dans la négation, vous pouvez aller plus loin et construire dans le positif.

La découverte qui réside en la connaissance de soi est ardue, car le commencement et la fin sont en nous. Chercher le bonheur, l'amour, l'espérance, en dehors de nous, mène à l'illusion, à la douleur ; trouver le bonheur, la paix, la joie en nous, pré-suppose la connaissance de soi. Nous sommes esclaves des passions et des exigences immédiates du monde, nous sommes entraînés par tout cela, nous y dissipons notre énergie, de sorte que nous avons peu de temps pour nous étudier nous-mêmes. Mais être profondément conscient de nos mobiles, de nos désirs de parvenir, de devenir, exige une attention intérieure constamment soutenue. Si nous ne nous comprenons pas nous-mêmes, des plans superficiels de réformes sociales et économiques, quelque nécessaires et profitables qu'ils soient, ne produiront pas d'unité dans le monde, mais encore plus de confusion et de misère.

Nombre d'entre nous pensent qu'une réforme économique d'une sorte ou d'une autre apportera la paix du monde ; ou qu'une certaine réforme sociale, ou qu'une religion particulière triomphant sur toutes les autres apportera le bonheur aux hommes. Je crois qu'il y a au moins huit cents sectes religieuses dans ce pays, chacune rivalisant avec les autres et faisant du prosélytisme. Mais pensez-vous qu'une religion compétitrice puisse donner à l'humanité la paix, l'unité et le bonheur ? Pensez-vous qu'une religion particularisée, quelle qu'elle soit, Hindouisme, Bouddhisme ou Christianisme, puisse apporter la paix ? Ou devons-nous mettre de côté toutes les religions spécifiques et découvrir la vérité par nous-mêmes ? Lorsque nous voyons le monde démolé par des bombes et que nous sentons toutes les horreurs qui s'y passent, lorsque le monde est fragmenté en religions, nationalités, races et idéologies séparées, quelle est la réponse à tout cela ? Nous ne pouvons pas simplement continuer à vivre pour enfin mourir en espérant que de notre brève existence résultera quelque bien. Nous ne pouvons pas laisser à d'autres la tâche d'apporter le bonheur et la paix à l'humanité ; car l'humanité c'est nous-mêmes, c'est chacun de nous. Et où se trouve la solution hormis en nous-mêmes ? La découverte de la réponse réelle nécessite un penser-sentir profond et peu d'entre nous sont désireux de résoudre cette misère. Si chacun de nous considère ce problème comme surgissant de l'intérieur et ne se laisse pas simplement mener sans défense à travers cette effroyable confusion et misère, alors nous trouverons une réponse simple et directe.

En nous étudiant donc, en nous comprenant nous-mêmes, nous permettrons à la clarté et à l'ordre de surgir. Et il ne peut y avoir de clarté que dans la connaissance de soi qui nourrit le penser. Le penser précède l'action correcte. Si, en devenant auto-conscients, nous cultivons la connaissance de soi d'où surgit le penser, nous créons un miroir en nous-mêmes qui reflétera sans déformations toutes nos pensées-émotions. Mais être à ce point conscient de soi est extrêmement difficile, car notre esprit est habitué à errer et à se laisser distraire. Ses vagabondages, ses distractions, font partie de ce qui l'intéresse et de ce qu'il crée. Les comprendre – et non pas les écarter



– c'est donner l'essor à la connaissance de soi et au penser. Ce n'est que par inclusion, et non pas par exclusion, non pas par approbation, condamnation ou comparaison, que naît l'entendement.

QUESTION : Quel est mon droit dans mes rapports avec le monde?

KRISHNAMURTI : C'est une question intéressante et instructive. La personne qui pose cette question semble se mettre en opposition avec le monde et demande ensuite quels sont ses droits, dans ses rapports avec lui. Mais est-il coupé du monde? N'en est-il pas une partie? A-t-il des droits particuliers? Et en se mettant à part, comprendra-t-il le monde? En accordant de l'importance à une partie et en la renforçant comprendra-t-il le tout? La partie n'est pas le tout et pour le comprendre il ne doit pas s'ériger en opposition avec lui. Sa compréhension de la partie est aussi celle du tout. Lorsque l'individu est en opposition avec le monde, il revendique ses droits ; mais pourquoi devrait-il se mettre en état d'opposition? Celui qui s'oppose au monde avec son moi et son non-moi se ferme à la compréhension. N'est-il pas une partie du tout? Ses problèmes ne sont-ils pas les problèmes du monde? Ses conflits, ses égarements, ses misères ne sont-ils pas ceux de son semblable, proche ou lointain? Lorsqu'il se percevra clairement, il saura qu'il est une partie du tout. Il est le résultat du passé avec ses peurs, ses espoirs, ses avidités et le reste. Or, ce résultat cherche son droit dans ses rapports avec le tout. Mais a-t-il des droits tant qu'il est envieux avide, cruel? Ce n'est que lorsqu'il ne se considérera pas comme un individu, mais comme un résultat et une partie du tout qu'il connaîtra cette liberté dans laquelle il n'y a pas d'opposition ni de dualité. Mais tant qu'il appartient au monde, avec son ignorance, sa cruauté, sa sensualité, il n'a aucun contact en dehors de lui.

Nous ne devrions pas employer le mot individu, ni les mots mien et vôtre, parce qu'au fond ils n'ont pas de sens. Je suis le résultat de mon père et de ma mère et de l'influence extérieure du pays et de la société. Si je me situe par opposition, il n'y a pas de compréhension ; une combinaison d'opposés ne produit pas d'entendement. Mais si je deviens lucide et que j'observe les façons de faire de la dualité, alors je commence à sentir ce qu'est l'affranchissement des opposés. Le monde est réparti en contraires, le blanc et le noir, le bon et le mauvais, le mien et le vôtre, et ainsi de suite. Dans la dualité, il n'y a pas de compréhension, chaque antithèse contient son propre opposé. Notre difficulté consiste à penser ces problèmes d'une façon neuve, à penser au monde et à nous-mêmes d'un tout autre point de vue, en observant silencieusement, sans identifier ni comparer. Les idées que vous pensez sont le résultat de ce que d'autres ont pensé, en combinaison avec le présent. La vraie unicité, c'est découvrir ce qui est vrai et c'est être dans cette découverte. Cette unicité, cette joie, cette libération qui proviennent de cette découverte ne se trouvent pas dans l'orgueil des possessions ou d'un nom ou de caractères physiques ou de tendances. La vraie liberté vient de la connaissance de soi qui engendre le penser. La connaissance de soi est la découverte du vrai qui seul met fin à notre ignorance et à notre douleur.

Par la lucidité vis-à-vis de soi-même et la connaissance de soi, la paix est atteinte, et en cette sérénité, il y a immortalité.

Ojai, le 14 mai 1944

## **Ojai, Californie 2ème Causerie le 21 mai 1944**

Dimanche dernier j'ai essayé d'expliquer ce qu'est le penser et comment on s'y prend pour y parvenir. J'ai dit que, sans la conscience de soi, sans la connaissance intime de tous nos mobiles, de nos intentions et instincts, la pensée-sentiment n'a pas de base réelle, et que, sans cette base, il n'est pas de penser. La connaissance de soi est le début de l'entendement. Et tels nous sommes, tel est le monde. C'est-à-dire que si nous sommes cupides, envieux, pleins de rivalités, notre société sera mue par la rivalité, l'envie, la cupidité d'où résulteront la misère et la guerre. L'État est ce que nous sommes. Pour instaurer l'ordre et la paix, nous devons commencer par nous-mêmes, et non par la société ou l'État, car le monde c'est nous. Il n'est pas égoïste de penser que chacun de nous doit se comprendre et se transformer avant d'aider le monde, Vous ne pouvez aider autrui si vous ne vous connaissez vous-mêmes. Grâce à la connaissance de soi, on découvrira qu'en soi es le tout.

Si nous voulons instaurer une société saine et heureuse, il nous faut commencer par nous-mêmes, non par un autre, non en dehors de nous, mais en nous. Au lieu de donner de l'importance à des noms, à des étiquettes, à des appellations qui engendrent la confusion, nous devons en libérer notre esprit et nous considérer sans passion. Tant que nous ne nous comprenons pas, tant que nous ne nous dépassons pas, l'exclusivisme sous toutes ses formes existera. Nous voyons autour de nous et en nous des actions et des désirs exclusifs qui restreignent les rapports humains.

Avant de pouvoir comprendre la nature de l'effort qu'il faut faire pour se connaître, nous devons prendre conscience de la nature de l'effort que nous faisons maintenant. Notre effort actuel consiste, n'est-ce pas, à constamment devenir, à nous évader d'un opposé à un autre. Nous vivons dans une série de conflits entre l'action et la réaction, le vouloir et le non-vouloir. Notre effort se passe à devenir et à ne pas devenir. Nous vivons dans un état de dualité. Comment naît cette dualité? Si nous pouvons le comprendre, peut-être pourrions-nous dépasser la dualité et découvrir une façon différente d'être. Comment surgit en nous ce douloureux conflit entre le bien et le mal, l'espoir et la crainte, l'amour et la haine, le moi et le non-moi? Ne sont-ils pas créés par notre soif de devenir? Cette soif qui s'exprime dans la sensualité, l'attachement aux plaisirs du monde, ou la recherche personnelle de la gloire et de l'immortalité. En essayant de devenir, ne créons-nous pas l'opposé de ce que nous cherchons? Si nous ne comprenons pas ce conflit des contraires, tous nos efforts ne feront que remplacer des conditions douloureuses par d'autres, aussi douloureuses et instables ; nous devons donc trouver le moyen de dépasser ce conflit, mais les mauvais moyens mènent à de mauvaises fins ; seuls les bons moyens produisent de bonnes fins. Si nous voulons la paix dans le monde, nous devons nous servir de méthodes pacifiques et pourtant, il semble qu'invariablement nous nous servions de mauvaises méthodes dans l'espoir d'arriver à de bonnes fins.

Si nous ne comprenons pas ce problème des contraires avec ses conflits et ses misères, nos efforts seront vains. La soif de devenir (cette cause du conflit), doit être observée et comprise grâce à un état de lucidité vis-à-vis de nous-même, mais la compréhension cesse s'il y a identification, s'il y a acceptation, ou refus, ou comparaison.

Avec une impartialité bienveillante, cette soif doit être comprise dans son essence et ainsi dépassée. Car un esprit prisonnier du désir, de la dualité, ne peut appréhender la réalité. L'esprit doit être immobile à l'extrême ; et nulle technique ne peut provoquer, discipliner ou imposer cette immobilité. Celle-ci ne s'établit que par la compréhension du conflit. Et vous ne pouvez contraindre le conflit à cesser. Vous ne pouvez y mettre fin par votre volonté. Il vous est loisible de l'étouffer, de le cacher, mais il ne cessera de resurgir. On peut guérir une maladie, mais s'attaquer seulement aux symptômes est de peu d'utilité. C'est seulement quand nous prenons conscience de la cause du conflit, quand nous la comprenons et la dépassons que nous pouvons faire l'expérience de ce qui est. Prendre conscience, c'est peser les contraires, les sentir autant qu'on le peut, aussi largement et profondément qu'il est possible, sans acceptation ni refus, avec une vigilance qui ne choisit pas. Dans cette vigilance élargie, vous verrez que survient une nouvelle espèce de volonté ou un sentiment nouveau, une compréhension nouvelle qui ne naît pas des contraires. Le penser cesse quand la pensée-sentiment est enchaînée, retenue par les contraires. Si vous prenez conscience de vos pensées et de vos sentiments, de vos actions et réactions, vous verrez qu'ils sont pris dans le conflit des contraires. A mesure que surgit chaque pensée sensible, pensez-la, sentez-la pleinement, sans vous identifier à elle. Cette lucidité étendue ne peut avoir lieu que lorsque vous ne niez pas, lorsque vous ne repoussez pas, ni n'acceptez, ni ne comparez. Grâce à cette conscience étendue, on découvre une forme d'être, libérée du conflit des contraires.

Cette compréhension créatrice doit être l'objet d'une découverte et c'est cette compréhension qui libère l'esprit du désir. En cette lucidité étendue, il n'y a plus de devenir avec son cortège d'espoirs et de craintes, de succès et d'échecs, de plaisirs et de peines. C'est cette lucidité qui libérera la pensée-sentiment de l'ignorance et de la douleur.

QUESTION : Comment est-il possible d'arriver à la vraie concentration ?

KRISHNAMURTI : Cette question implique bien des choses, de sorte qu'il vous faudra avoir la patience d'écouter tout un développement. Qu'est-ce que la vraie méditation ? N'est-ce pas le commencement de la connaissance de soi ? Sans la connaissance de soi peut-il y avoir une réelle concentration, une méditation dans le vrai sens du mot ? La méditation n'est pas possible à moins que vous ne commenciez à vous connaître. Pour vous connaître, il vous faut acquérir une perception méditative, ce qui exige une concentration d'une espèce particulière et non point cette concentration exclusive dans laquelle, pour la plupart, nous nous complaisons lorsque nous croyons méditer. La vraie méditation est la compréhension du soi avec tous les problèmes que posent son incertitude, ses conflits, sa misère, ses affections.

Je suppose que certains d'entre nous ont médité ou ont essayé de se concentrer. Qu'arrive-t-il lorsque nous essayons de nous concentrer ? De nombreuses pensées surviennent, l'une après l'autre, en foule et non conviées. Nous essayons de fixer notre pensée sur un seul objet ou sur une seule idée ou sur un seul sentiment à l'exclusion de tous autres sentiments et pensées. Cette méthode de concentration qui consiste à se fixer sur un seul point est, en général, considérée nécessaire à la méditation. Mais cette méthode exclusive doit inévitablement échouer, car elle maintient le conflit des contraires ; elle peut vous faire obtenir un succès momentané, mais tant que la dualité existe dans la pensée-sentiment, la concentration conduit à l'étroitesse d'esprit, à l'entêtement, à l'illusion.

Le contrôle de la pensée n'engendre pas le penser : un simple contrôle de la pensée n'est pas de la méditation. A coup sûr, il nous faut d'abord découvrir la raison pour laquelle l'esprit se met à vagabonder. Il vagabonde ou il se répète par intérêt, par habitude, par paresse ou parce que la pensée-sensibilité n'est pas parvenue à sa plénitude.

Si c'est par intérêt, vous ne pourrez pas le soumettre bien que vous puissiez y parvenir momentanément, car la pensée retournera à ses intérêts et à ses vagabondages. Il vous faut donc poursuivre cet intérêt en le pensant et le sentant pleinement et en appréhender tout le contenu, quelque futile et stupide qu'il soit. Si ce vagabondage est le résultat de l'habitude, il est très significatif, car il indique que votre esprit, prisonnier de ses habitudes et de ses méthodes de raisonner ne pense pas du tout. Un esprit qui est prisonnier de l'habitude ou de la paresse révèle qu'il fonctionne automatiquement et sans réflexion. Et de quelle valeur est l'irréflexion quand bien même elle serait contrôlée?

Quand la pensée se répète, cela indique que la pensée-sensibilité n'est pas arrivée à son achèvement, et jusqu'à ce qu'elle y parvienne, elle ne cessera de revenir sur elle-même. En prenant conscience de vos pensées-sentiments, vous découvrirez un trouble profond, un remous. De la conscience des causes de cette agitation naissent la connaissance de soi et le penser, qui sont la base de la vraie méditation. Sans la connaissance de soi, sans lucidité intérieure, il n'y a pas de méditation et, sans méditation, il n'y a pas de connaissance de soi.

La vraie concentration vient avec la connaissance de soi. Vous pouvez créer de nobles fixations et vous absorber entièrement en elles, mais cela n'engendre pas la compréhension. Cela ne conduit pas à la découverte du réel. Cela peut faire naître la bienveillance ou certaines qualités désirables, mais de nobles fixation ne font que renforcer l'illusion, et un esprit prisonnier des contraires ne peut comprendre le tout. Au lieu d'appliquer les méthodes qui consistent à exclure et à contracter, laissez couler votre pensée-sensibilité, comprenez-en chaque frémissement, chaque mouvement. Pensez-la, sentez-la aussi largement, aussi profondément que possible. Alors vous découvrirez que de cette conscience surgit une concentration extensive, une méditation qui n'est plus devenir, mais être. Mais il est difficile de soutenir cette conscience extensive au delà d'un laps de temps donné au cours de la journée entière. Il faut se rendre opiniâtre et expérimenter directement car cette méditation n'est pas quelque chose que l'on trouve dans un livre, ou en assistant à des réunions ou en suivant une technique. Elle vient par la conscience de soi, par la connaissance de soi. La vraie signification de la méditation devient d'une importance énorme. Ce processus de lucidité intérieure ne doit pas être restreint à certaines fractions du jour, mais doit être continu. De cette conscience méditative vient la paix profonde en qui seule est le réel. Cette quiétude n'est pas le résultat d'un exclusivisme, d'une contraction, d'une mise à l'écart de toute pensée et de tout sentiment grâce à quoi l'on se concentre en vue d'immobiliser l'esprit. Vous pouvez imposer la paix à l'esprit, mais ; c'est le silence de la mort, stérile, stagnant, et en cet état, il n'est pas possible de découvrir ce qui est.

**QUESTION :** Comment se libérer de tous les problèmes qui vous troublent?

**KRISHNAMURTI :** Pour comprendre un problème, quel qu'il soit, nous devons lui donner notre attention intégrale. A la fois le conscient et l'inconscient, qui est l'intelligence profonde, doivent en chercher la solution, mais la plupart d'entre nous, malheureusement, essayent de résoudre leurs problèmes superficiellement, c'est-à-dire avec cette petite partie de l'esprit que nous appelons le conscient, et qui n'est que l'intellect. Or, notre conscience ou notre esprit-sentiment est semblable à un iceberg, dont la plus grande partie est immergée en profondeur, et dont une seule fraction se montre au dehors. Nous avons connaissance de cette couche superficielle, mais c'est une connaissance confuse tandis que la partie intérieure, la plus grande, le profond inconscient, nous est à peine perceptible, ou si elle le devient, nous en prenons conscience à travers des rêves, à travers des avertissements occasionnels, mais ces rêves et ces suggestions, nous les interprétons selon nos préjugés et nos capacités in-

tellectuelles toujours limitées. Ainsi ces avertissements perdent leur signification pure et profonde.

Si nous désirons vraiment comprendre notre problème, il nous faut d'abord dissiper la confusion du conscient, de l'esprit superficiel, en la pensant et en la sentant aussi largement et intelligemment que possible, avec compréhension et impartialité. Ensuite, dans cette éclaircie du conscient élucidé, alerte et vigilante, l'esprit intérieur peut se projeter. Quand le contenu des nombreuses couches de la conscience a été ainsi rassemblé et assimilé, et seulement alors, le problème cesse d'exister.

Prenons un exemple. La plupart d'entre nous sont élevés dans un esprit nationaliste. On nous a enseigné à aimer notre pays par opposition aux autres pays ; à considérer notre peuple supérieur à tout autre et ainsi de suite. Ce sens de supériorité, ou orgueil, est implanté dans l'esprit dès l'enfance, et nous l'acceptons, nous vivons avec, nous le justifions à nos propres yeux. Essayons donc avec cette mince couche que nous appelons le conscient, de comprendre ce problème et sa signification profonde. Nous voyons d'abord que nous acceptons le nationalisme parce qu'il nous est imposé par les influences du milieu et que nous sommes conditionnés par lui. En outre, cet esprit nationaliste nourrit notre vanité. L'assertion que nous sommes de tel ou tel pays, de telle ou telle race, nourrit nos pauvres petits moi mesquins, les gonfle comme des voiles et nous sommes prêts à défendre notre pays et notre idéologie, à tuer ou à être mutilés pour eux. En nous identifiant avec ce que, selon nous, il y a de plus grand, nous espérons nous agrandir. Mais nous n'en restons pas moins pauvres, ce n'est que l'étiquette qui émerge, énorme et puissante. Cet esprit nationaliste est utilisé à des fins économiques et, par l'intermédiaire de la haine et de la peur, sert à unir un peuple contre un autre. Aussi quand nous prenons conscience de ce problème et de ses corollaires, nous apercevons ses effets: la guerre, la misère, la famine, le désordre. En adorant un seul des aspects de la réalité, ce qui est une forme de l'idolâtrie, nous nions l'ensemble. Cette négation de l'unité humaine engendre à l'infini des guerres et des atrocités, des divisions et des tyrannies sociales et économiques.

Nous comprenons tout cela intellectuellement avec une mince couche que nous appelons le conscient, mais nous sommes toujours prisonniers de la tradition, de l'opinion, de la crainte, des convenances, etc. Tant que les couches profondes ne seront pas mises à nu et comprises, nous ne serons pas à l'abri du virus du nationalisme et du patriotisme.

Ainsi, en examinant ce problème, nous déblayons la couche superficielle du conscient dans laquelle les couches profondes peuvent dès lors se déverser. Ce flot est renforcé par une vigilance constante, par l'observation de chaque réaction, de chaque excitation que provoquent en nous le nationalisme ou toute autre entrave. Chaque réaction, si petite soit-elle, doit être pensée et sentie largement et profondément. Ainsi vous vous apercevrez bientôt que le problème s'est résolu, que l'esprit nationaliste s'est dissipé. Conflits et souffrances peuvent tous être compris et dissipés de cette manière: il s'agit de déblayer la mince couche du conscient et de penser et sentir le problème de façon aussi complète que possible ; dans cette clarté, dans cette quiétude relative, des mobiles, intentions, craintes, etc., plus profonds, peuvent se projeter. Au fur et à mesure qu'ils arrivent, examinez-les, étudiez-les et ainsi comprenez-les. Alors l'obstacle, le conflit, le chagrin se trouvent appréhendés profondément dans leur ensemble et se dissipent.

QUESTION : Voulez-vous, s'il vous plaît, tirer au clair l'idée de la « certitude dans la négation ». Vous avez parlé de pensée négative et positive: entendez-vous par là quatre positif c'est se livrer à des affirmations et que celles-ci sont sans valeur, parce qu'elles sont enfermées en elles-mêmes et qu'elles excluent le doute ; tandis qu'être négatif c'est s'ouvrir à la pensée, du fait qu'en s'affranchissant des traditions on de-

vient capable d'examiner ce qui est neuf? Ou voulez-vous dire que nous devons être positifs en ceci qu'il n'y a pas de choix entre le vrai et le faux, et que nier signifie participer à un compromis?

KRISHNAMURTI : J'ai dit que, dans la négation, il y a certitude. Développons cette idée. Quand nous prenons conscience de nous-mêmes, nous découvrons que nous sommes dans un état de contradiction intime, de vouloir et de non-vouloir, d'amour et de haine, etc. Les pensées et les actions nées de cette contradiction intime sont considérées comme positives, mais est-elle positive, la pensée qui se contredit elle-même? A cause de notre formation religieuse, nous sommes certains que nous ne devons pas tuer, mais nous nous surprenons à appuyer ou à trouver des raisons de tuer quand l'État l'exige ; une pensée contredit l'autre et ainsi il n'y a plus de pensée. Dans un état de contradiction intime, la pensée cesse et il ne reste que l'ignorance. Donc, sachons, si nous pensons ou si nous vivons dans un état de contradiction intime, où penser cesse d'être possible.

Si nous regardons en nous-mêmes, nous nous apercevons que nous vivons dans un état de contradiction et comment un tel état peut-il être positif? Car ce qui se contredit cesse d'exister. Ne nous connaissant pas nous-mêmes profondément, comment peut-il y avoir accord ou désaccord, affirmation ou démenti? Dans cet état de contradiction intime, comment peut-il y avoir certitude? Comment pouvons-nous, dans cet état, affirmer que nous avons raison ou tort? Nous ne pouvons rien affirmer, n'est-ce pas? Mais notre morale, notre action positive sont fondées sur cette contradiction intime et ainsi nous nous livrons à une activité incessante, aspirant à la paix et engendrant la guerre, désirant le bonheur et causant de la douleur, aimant et aussi haïssant. Si notre pensée est en contradiction avec elle-même, donc non existante, il n'y a qu'une seule voie d'accès possible à la connaissance, c'est l'état du non- devenir, état qui peut sembler négatif mais qui contient les plus hautes possibilités.

L'humilité naît de la négation, et sans humilité, il n'y a pas d'entendement. Dans la compréhension négative, nous commençons à percevoir une possibilité de certitude dans nos accords avec les gens, donc des rapports plus étendus avec eux et une pensée plus élevée. C'est lorsque l'esprit atteint le vide créateur, et non lorsqu'il ordonne par affirmation, qu'il y a réalité. Toutes les grandes découvertes sont nées dans ce vide créateur, et il ne peut y avoir de vide créateur que lorsque cesse l'auto-contradiction. Tant que le désir existe, il y a auto-contradiction. C'est pourquoi au lieu d'aborder la vie positivement, comme le font la plupart d'entre nous, ce qui donne naissance aux misères, aux barbaries, aux conflits que nous connaissons si bien, pourquoi ne pas l'aborder négativement? (Ce qui ne serait pas une négation de la vie.)

Quand j'emploie les termes positif et négatif, je ne les emploie pas en les opposant l'un à l'autre. Commencer à comprendre la nature de ce que nous appelons le positif, qui est le produit de l'ignorance, c'est trouver la certitude dans la négation. Lorsqu'on essaye de comprendre la nature à jamais contradictoire de l'ego, de ce qui est moi et de ce qui est mien, avec ses appétits et ses renoncements, ses poursuites et sa mort, alors survient le vide créateur et immobile. Cela n'est pas le résultat d'une action positive ou négative, mais un état de non-dualité. Quand le cerveau-cœur est immobile, vidé de tout ce qui n'est pas création, alors seulement est la réalité.

QUESTION : Vous avez dit que celui qui s'oppose à la colère par la colère devient colère. Voulez-vous dire que lorsque nous combattons la cruauté avec les armes de la cruauté, nous devenons l'ennemi? Mais, pourtant, si nous ne nous défendons pas, l'ennemi nous abat.

KRISHNAMURTI : A coup sûr, vous devenez la chose que vous combattez. (Faut-il vous expliquer cela aussi? Bon.) Si je suis en colère et que vous m'abordez avec colère, quel en est le résultat? Un surcroît de colère. Vous êtes devenu ce que je suis

moi-même. Si je suis malfaisant et que vous me combattez avec des moyens malfaisants, vous aussi devenez malfaisant, quelque vertueux que vous puissiez vous sentir. Si je suis brutal, et que vous vous servez de méthodes brutales pour me vaincre, vous devenez brutal tout comme moi. Et ceci nous le faisons depuis des milliers d'années. Assurément, il y a d'autres voies que celle qui oppose la haine à la haine. Si j'emploie des méthodes violentes pour étouffer en moi la colère, j'emploie pour une bonne fin de mauvais moyens et, par suite, la fin cesse d'être bonne. En cela il n'y a pas de compréhension et l'on ne s'élève pas au-dessus de la colère. Il faut étudier la colère avec tolérance et la comprendre ; il ne faut pas la maîtriser par des moyens violents ; elle peut être le résultat de bien des causes, et si on ne les comprend pas, on ne s'affranchit pas de la colère.

Nous avons créé l'ennemi, le bandit, et le fait de devenir nous-mêmes l'ennemi ne met fin en aucune façon à l'inimitié. Il nous faut comprendre la cause de l'inimitié, et cesser de l'alimenter par notre pensée, nos sentiments et nos actions. C'est là une tâche pénible et qui exige une vigilance intérieure constante, une souplesse intelligente, car tels nous sommes, telle est la société, ou tel est l'État. L'ennemi et l'ami sont le produit de notre pensée, de notre action. Nous sommes responsables de la création de l'inimitié, aussi est-il plus important d'être conscient de notre propre pensée et de notre action que de s'occuper de l'ennemi et de l'ami, car penser d'une façon adéquate met fin à la division. L'amour dépasse l'ami et l'ennemi.

Ojai, le 21 mai 1944

## **Ojai, Californie**

### **3ème Causerie**

### **le 28 mai 1944**

Dans ma première causerie, j'ai essayé d'expliquer que le penser ne peut naître qu'avec la connaissance de soi. Sans ce penser, vous ne pouvez savoir ce qui est vrai. Si vous ne vous connaissez pas vous-mêmes, vos rapports humains, votre action, votre existence quotidienne n'ont pas de base vraie. Notre existence est un état d'opposition et de contradiction, et aucune pensée, aucune action qui en découlent ne peuvent jamais être vraies. Avant de pouvoir comprendre le monde, notre conduite et nos rapports avec nos semblables, il nous faut nous connaître. Quand l'individu s'oppose à la masse, il agit dans l'ignorance et la peur, car il est le résultat de la masse, il est le résultat du passé. Nous ne pouvons nous dresser contre ce que nous désirons comprendre, ni nous en séparer.

Dans ma deuxième causerie, nous avons en quelque sorte effleuré le sujet de la pensée qui se met en état d'opposition en créant ainsi la dualité. Nous devrions comprendre cela avant de commencer à nous occuper de notre pensée et de notre activité quotidiennes. Si nous ne comprenons pas ce que c'est qui cause le dualisme, cette opposition instinctive entre le tien et le mien, nous ne comprendrons pas le sens de notre conflit. Nous avons conscience, dans notre vie, d'un dualisme et de son conflit incessant: il y a le vouloir et le non-vouloir, le paradis et l'enfer, l'État et le citoyen, la lumière et les ténèbres. Le dualisme ne naît-il pas de l'avidité? Dans la volonté d'être, de devenir, n'y a-t-il pas aussi la volonté de ne pas devenir? Dans l'avidité positive, il y a aussi une négation et, par suite, la pensée-sentiment est entraînée dans le conflit des contraires. Par les contraires, il n'a pas moyen d'échapper au conflit, à la douleur.

Le désir de devenir, sans comprendre la dualité, est une lutte vaine, mais le conflit des contraires cesse si nous pouvons saisir et vaincre le problème de l'avidité. L'avidité est à la racine de toute ignorance et de toute douleur et l'on ne peut pas se libérer de l'ignorance et de la douleur, si ce n'est en abandonnant l'avidité. Il ne faut pas l'écarter par un effort de la volonté, car la volonté fait partie de l'avidité, il ne faut pas non plus l'écarter par le renoncement, car un tel renoncement est le fruit des contraires. On ne peut dissoudre l'avidité qu'en devenant conscient de ses nombreuses formes et expressions. Grâce à une observation et à une compréhension tolérantes, on la dépasse. L'avidité se consume dans la flamme de la connaissance.

Examinons le désir que l'on a de devenir vertueux. Y a-t-il vertu quand il y a conscience de vice? Devenez-vous vertueux en vous opposant au vice, ou la vertu est-elle un état qui n'est pas ancré dans les contraires? La vertu naît quand il y a libération des contraires. Est-ce que la générosité, la bonté, l'amour sont le contraire de la cupidité, de l'envie, de la haine ou l'amour est-il quelque chose qui dépasse ou domine toute contradiction? En nous opposant à la violence, y aura-t-il la paix? Ou la paix est-elle quelque chose qui est au delà, qui dépasse à la fois les deux contraires? La véritable vertu n'est-elle pas une négation du devenir? La vertu est la libération de l'avidité.

Il nous faut prendre conscience de ce problème complexe de qualité, grâce à une vigilance constante, non pas pour corriger, mais pour comprendre; car si nous ne



comprenons pas comment cultiver le penser, ce penser qui éclaire la recherche, nous ne pourrions d'engendrer des contraires avec leurs conflits infinis.

Le penser surgit-il du conflit des contraires, ou est-il engendré lorsque la cause des contraires, l'avidité, est pensée et sentie, donc comprise? La libération des contraires n'est possible que lorsque la pensée-sentiment est capable d'observer ses actions et réactions sans les accepter, ni les refuser, ni les comparer. De cette vigilance naît une perception nouvelle, un entendement nouveau qui n'est pas ancré dans les contraires. La pensée-sentiment qui est entraînée dans la dualité est incapable de comprendre la non-dualité. Nous devons donc, dès le début de notre réflexion, poser les fondations de notre recherche, car les moyens justes conduisent à de justes fins, et les mauvais moyens mènent à de mauvaises fins. A aucun moment, de mauvais moyens ne nous mèneront à de bonnes fins, et celles-ci ne couronneront que de justes moyens.

QUESTION : J'ai beaucoup de difficulté à me comprendre moi-même. Par où dois-je commencer?

KRISHNAMURTI : N'est-il pas très important que l'on se comprenne soi-même avant toute autre chose? Si nous ne nous comprenons pas, nous ne comprendrons rien d'autre, puisque la racine de la compréhension est en nous-mêmes. En me comprenant, je comprendrai mes rapports avec mes semblables, avec le monde ; car, en moi, ainsi qu'en chacun de nous, se trouve le tout ; je suis le résultat du tout, du passé. Ce souci de se comprendre peut, à première vue, paraître égocentrique, égoïste, mais si vous l'examinez, vous verrez que ce que nous sommes – chacun de nous – le monde, l'État, la société le sont aussi ; et pour amener un changement vital dans notre entourage – changement qui est essentiel – chacun de nous doit commencer par lui-même. En se comprenant, et par là en se transformant lui-même, il amènera inévitablement un changement nécessaire et vital au sein de l'État, du milieu. L'acceptation et la compréhension de ce fait provoqueraient une révolution dans votre façon de penser-sentir. Le monde est une projection de vous-mêmes, votre problème est le sien. Sans vous, le monde n'existe pas. Ce que vous êtes, le monde l'est aussi ; si vous êtes envieux, avide, inamical, combatif, brutal, exclusif, la société sera telle et tel sera l'État.

L'étude de vous-mêmes est très difficile, car vous êtes très complexes. Vous devez vous munir d'une immense patience, non pas d'une acceptation léthargique, mais d'une capacité à la fois éveillée et passive d'observer et d'étudier. Rendre objectif et étudier ce que vous êtes subjectivement est une tâche difficile. Nous sommes pour la plupart pris dans un tourbillon d'activités, tandis que troublés intérieurement et déchirés par de nombreux désirs contradictoires, tantôt nous les nions, tantôt nous affirmions. Comment cette machine extrêmement complexe peut-elle être étudiée et comprise? Une machine qui se meut très rapidement, qui tourne à une vitesse vertigineuse, ne peut pas être étudiée en détail. On ne peut commencer à l'étudier que si l'on en ralentit le mouvement. Si vous pouvez ralentir votre pensée-sentiment, vous pourrez alors l'observer ainsi que dans un film au ralenti vous pouvez étudier les mouvements d'un cheval lorsqu'il trotte ou qu'il saute une haie. Si vous arrêtez la machine, vous ne pouvez la comprendre – elle n'est plus qu'une chose morte – et si elle tourne trop vite, vous ne pouvez la suivre ; mais il faut qu'elle aille doucement, qu'elle tourne posément si vous voulez l'examiner en détail et la comprendre intimement. C'est de cette façon que doit travailler l'esprit, s'il veut suivre chaque mouvement de la pensée-sentiment. Pour s'observer lui-même sans frottement, il doit se mettre au ralenti. Se borner à contrôler la pensée-sentiment, ou la freiner, c'est gaspiller l'énergie nécessaire à sa compréhension ; dans ce cas, la pensée-sentiment est plus absorbée dans

ce contrôle, dans cette maîtrise, que dans le fait de penser, Je sentir, de comprendre chaque pensée-sentiment.

Avez-vous jamais essayé de penser, de sentir chaque pensée- sentiment? Comme c'est difficile! Car l'esprit erre tout autour, la pensée ne s'achève pas, le sentiment ne se conclut jamais. Il oscille d'un sujet à un autre, comme un esclave poussé de-ci de-là. Si l'esprit ne peut ralentir son mouvement, le problème qui l'engage, le sens profond de ses pensées-sentiments ne peut être découvert. Contrôler ses courses errantes, c'est le limiter et le rapetisser, et alors la pensée-sentiment s'épuise à contenir et à restreindre au lieu d'étudier, d'examiner et de comprendre. L'esprit doit ralentir sa course, mais comment y parvient-il? S'il s'impose ce ralentissement, il engendre un état d'opposition qui crée encore plus de conflits, plus de contradictions. Une contrainte, de quelque nature qu'elle soit, annule son propre effort. Prendre conscience de chaque pensée-sentiment est une tâche extrêmement ardue et difficile, reconnaître ce qui est vain et l'abandonner, ce qui a un sens et le suivre d'une façon pénétrante et profonde, cela est épuisant et exige une concentration extensive.

Je voudrais vous suggérer une méthode, mais n'en faites pas un système rigide, une technique exigeante, une voie de salut, une routine fastidieuse, un devoir de plus. Nous savons tous tenir un journal personnel, où nous notons, le soir, les événements de la journée. Je ne vous propose pas de tenir un journal rétrospectif, mais efforcez-vous de noter chaque pensée-sentiment, lorsque vous en aurez le loisir. Si vous vous y essayez, vous constaterez que cela seul est déjà difficile. Quand vous écrivez, vous ne pouvez noter qu'une ou deux pensées, tant nous pensons rapidement, d'une façon décousue et papillonnante. Et comme vous ne pouvez pas tout écrire, puisque vous avez d'autres choses à faire, vous vous apercevrez bientôt qu'une autre couche de votre conscience en prend note. Lorsqu'à nouveau vous aurez le loisir d'écrire, vous vous « remémorerez » toutes les pensées-sentiments auxquelles vous n'avez pu prêter une attention consciente. Ainsi, à la fin de la journée, vous aurez pris note d'un aussi grand nombre de pensées et de sentiments que possible. Naturellement, je ne propose ceci qu'à ceux qui en ont envie. Revoyez le soir ce que vous avez écrit pendant le jour. Cette étude est un art, car la compréhension en jaillit. Ce qui importe, c'est la manière dont vous étudiez ce que vous avez noté plutôt que le simple fait de l'avoir noté.

Si vous vous placez en état d'opposition avec ce que vous avez écrit, vous ne le comprendrez pas. J'entends que si vous acceptez ou reniez, si vous jugez ou comparez, vous ne saisissez pas le sens de ce qui est écrit, car l'identification empêche l'épanouissement de la pensée-sentiment. Mais si vous examinez votre texte en vous refusant à tout jugement, son contenu profond se révélera. Cet examen, fait par une conscience impartiale, sans peur ni prévention, est très difficile. Vous apprenez de cette façon à ralentir vos pensées et vos sentiments, mais aussi – et c'est très important – à observer chaque pensée-sentiment sans passion, sans la charger d'un jugement ou d'une critique pervertie. De cela naît une compréhension profonde qui se développe non seulement pendant les heures de veille, mais aussi pendant le sommeil. Vous verrez qu'il en résulte de la franchise et de l'honnêteté.

Alors vous serez capables de suivre chacun des mouvements de la pensée-sentiment. Car non seulement votre observation portera sur les couches superficielles de la conscience, mais ses nombreuses assises cachées se révéleront aussi à vous. Ainsi, grâce à une constante auto-vigilance, la connaissance de soi s'approfondit et s'étend. C'est un livre aux multiples volumes. En son commencement est aussi sa fin. Vous ne pouvez en sauter une seule page, un seul paragraphe en vue d'atteindre rapidement la fin que vous êtes avides de connaître. La cupidité et l'impatience monnayées ne peuvent acheter la sagesse. Celle-ci vient lorsque le livre de la connaissance de soi est

lu avec soin, car il contient ce que nous sommes à chaque moment et non le récit d'un moment particulier. Assurément, cela implique un incessant travail, une vigilance à la fois passive et toujours curieuse et l'absence de désir qui pousse tant de personnes à atteindre une fin. Cette passivité est en elle-même active. La quiétude engendre la sagesse et le bonheur suprêmes.

QUESTION : Je suis très déprimé ; comment puis-je surmonter cela?

KRISHNAMURTI : N'est-il pas naturel d'être déprimé à l'époque actuelle, lorsqu'il y a ce carnage, ce chaos, cette douleur? Mais qu'apprenons-nous lorsque nous avons des hauts et des bas, lorsque nous passons des sommets aux ombres des vallées? Nos vies se déroulent à travers des ondulations, sur des hauteurs et dans des abîmes. Les altitudes nous exaltent, nous y sommes si consumés de félicité et de joie qu'en cette plénitude, les abîmes et les ténèbres sont oubliés. La joie n'est pas un problème, le bonheur ne fait pas d'effort vers la connaissance. Il est. Mais il ne dure pas et nous tâtonnons alors à sa recherche. Nous nous souvenons, nous nous accrochons, nous comparons. Ce n'est que dans les abîmes, dans les ténèbres que nous voyons naître le conflit, le doute et la tristesse. Nous voulons fuir tout cela, avides d'atteindre les cimes à nouveau. Mais nous n'y parviendrons pas au moyen de la volonté, car la joie ne peut être convoitée. Le bonheur n'est pas une fin en lui-même, mais un incident au cours d'une compréhension plus vaste et plus profonde.

Lorsque nous essayons de comprendre la discorde et la douleur, nous commençons à nous comprendre nous-mêmes par rapport à elles ; nous voyons comment nous allons à leur rencontre ou comment nous les évitons, comment nous les condamnons ou les justifions, comment nous les expliquons ou les comparons. Ce que faisant, nous arrivons à nous connaître, avec nos artifices, nos évasions, nos excuses. Vous pouvez fuir la dépression, mais elle vous ressaisira encore et encore. Si nous essayons de la comprendre – et pour cela il nous faut observer toutes les réactions qu'elle provoque en nous et comment nous nous efforçons de lui échapper ou de lui trouver des substitutions – nous constaterons que le désir même de la dominer indique que nous ne la comprenons pas. Mais en prenant conscience de ses causes et de sa signification, une compréhension plus générale et plus profonde apparaît, en laquelle la dépression, l'apitoiement sur soi et la peur n'ont plus de place.

QUESTION : Vous avez parlé de l'État. Voudriez-vous nous dire encore quelque chose à ce sujet?

KRISHNAMURTI : L'État ne sera que ce que vous êtes. Si vous êtes envieux, accessible aux passions, avide de pouvoir et de richesses, vous créerez l'État et le Gouvernement qui vous représenteront. Si, comme la plupart, vous recherchez le pouvoir et la domination, au sein de la famille, de la ville ou de la communauté, vous établirez un gouvernement d'oppression et de cruauté. Si vous êtes ambitieux, attaché aux choses de ce monde, il en résultera une société organisée sur la violence, au moyen de valeurs purement matérielles, ce qui, pour finir, engendrera des guerres, des désastres et des tyrannies.

Lorsque vous avez contribué à créer une société et un État conformes à vos appétits, ils vous échappent ; ils deviennent des entités indépendantes qui dominent et qui ordonnent. C'est pourtant nous, vous et moi, qui les avons créés par notre mauvaise volonté, notre avidité et nos désirs des choses de ce monde. Ce que vous êtes, l'État le sera aussi.

Pour exister, la religion organisée doit devenir et devient le partenaire de l'État, et, ce faisant, elle ne remplit plus sa véritable fonction qui est de guider, d'enseigner, de soutenir en tout temps la vérité. Dans cette association, la religion devient un autre foyer d'oppression et de discorde. Si vous ne vous comprenez pas vous-mêmes, vous

qui êtes responsables de la création de l'État, comment pourrez-vous amener les changements nécessaires dans le mécanisme social? Vous ne pourrez obtenir de changements profonds et radicaux dans l'État tant que vous ne vous comprendrez pas, c'est-à-dire tant que vous ne serez pas libérés de la sensualité, de la mondanité et du désir de célébrité. Tant que vous ne serez pas devenu religieux, dans le sens fondamental de ce mot, et non par l'adhésion à une quelconque religion instituée, votre État sera irréligieux et responsable, par conséquent des guerres, des désastres économiques, de la famine et de l'oppression. Si vous êtes nationaliste, si vous avez des idées séparatives et des préjugés raciaux, l'État que vous instituerez sera une cause d'antagonisme, d'oppression et de misère. Un tel État ne pourra jamais être religieux ; plus il s'agrandira et acquerra de puissance, plus il cédera au mal. Je n'emploie pas le mot religieux dans le sens particulier de quelque doctrine, foi ou croyance. J'entends parler de ceux qui vivent une vie de non-sensualité, de non-mondanité et qui ne recherchent ni la célébrité personnelle, ni l'immortalité.

Ne nous laissons pas troubler par des mots, des noms ou des étiquettes, qui n'amènent que confusion, tels que Hindous, Bouddhistes, Chrétiens ou Mahometans, ou tels que Américains, Allemands, Anglais, Chinois. La religion est au-dessus de tous les noms, de toutes les fois, de toutes les doctrines. Elle est la façon dont on réalise le suprême, et la vertu n'est d'aucun pays, ni d'aucune race, ni d'aucune religion particulière. Nous devons nous libérer des noms et des étiquettes, de leur confusion et de leurs rivalités, et nous efforcer, par la moralité la plus haute, de trouver ce qui est. Ainsi vous deviendrez vraiment religieux et l'État le deviendra aussi.

Alors, seulement, il y aura dans ce monde paix et lumière. Que chacun de nous comprenne qu'il ne peut y avoir d'unité que grâce à une façon juste de penser – et non grâce à des systèmes superficiels d'économie. Lorsque nous devenons religieux, que nous dépassons le désir d'immortalité personnelle et de pouvoir, de mondanité et de sensualité, nous atteignons la sagesse intérieure et profonde de l'amour et de la paix.

QUESTION : N'enseignez-vous pas simplement une forme subtile de psychologie?

KRISHNAMURTI : Qu'entendons-nous par psychologie? N'est-ce pas l'étude de l'esprit humain, l'étude de soi-même? Si nous ne comprenons pas les éléments de notre esprit, de notre psyché, de nos pensées-sentiments, comment pourrions-nous comprendre quoi que ce soit? Comment pouvez-vous savoir ce que vous pensez est vrai si vous ne vous connaissez pas? Sans la connaissance de soi, on ne peut connaître la réalité. La psychologie n'est pas une fin en elle-même, elle n'est qu'un début. C'est dans l'étude de soi que sont les bases sur lesquelles s'établit la structure de la réalité. Il faut que ces bases existent, mais elles ne sont pas une fin, elles ne sont pas la structure. Si vous n'avez pas posé la fondation véritable, l'ignorance, l'illusion et la superstition surgissent telles qu'elles existent dans notre monde actuel. Nous devons établir de bonnes fondations par des moyens adéquats. Vous ne pouvez atteindre le vrai par de faux moyens. L'étude de soi est une tâche extrêmement difficile et si l'on ne se connaît pas, si l'on ne pense pas d'une façon juste, l'ultime réalité demeure incompréhensible. Si vous ne percevez pas votre contradiction intérieure, votre état de confusion, vos différentes couches de conscience, donc si vous ne les comprenez pas, sur quelles bases construirez-vous ? Sans la connaissance de soi, tout ce que vous construirez, vos formulaires, vos croyances, vos espoirs, n'auront que peu de sens.

Se comprendre nécessite beaucoup de détachement, de persévérance, de subtilité et de pénétration. Le dogmatisme, les affirmations, les négations, les comparaisons conduisent au dualisme et à la confusion. Vous devez être votre propre psychologue, vous percevoir tel que vous êtes, car c'est en vous que sont la connaissance et la sagesse. Personne ne peut être un expert à votre sujet. C'est à vous de vous découvrir et

de vous libérer, personne ne peut vous aider à vous délivrer de l'ignorance et de la tristesse. Vous êtes les créateurs de votre tristesse, et il n'y a de sauveur que vous.

QUESTION : Ai-je bien compris qu'en discernant à chaque instant la cause des pensées qui pénètrent l'esprit, le véritable moi commence à être découvert?

KRISHNAMURTI : Si nous présumons qu'il y a un moi vrai et un moi faux, nous ne comprenons pas ce qui est vrai. Ne voyez-vous pas qu'il en est ainsi? Nous sommes engagés dans un voyage de découverte. Pour qu'il y ait découverte, la pensée-sentiment ne doit pas être entravée par des hypothèses et des croyances ; elles forment obstacle. Pour qu'il y ait découverte, il faut être libre et passivement éveillé. Le savoir des autres est de peu de valeur pour la découverte de la vérité. Celle-ci doit être trouvée par vous-mêmes, personne ne le fera pour vous, personne ne vous donnera la sagesse. La vérité n'est pas une récompense, ni le produit d'une pratique ; on ne peut ni l'assumer, ni la formuler. Si vous la formulez, vous la perdez, votre hypothèse ne fera que l'obscurcir. Mais par une constante lucidité vis-à-vis de vous-mêmes, vous découvrirez ce qui est vrai en ce qui concerne le moi.

C'est cette découverte qui importe, car elle délivre la pensée de l'ignorance et de la douleur. C'est ce que vous découvrez au cours de ce voyage qui vous libère et non vos assertions ou vos négations au sujet de la vérité et du mensonge.

Découvrir comment les pensées-sentiments sont circonscrites par une foi, par une croyance, découvrir le sens du conflit des opposés, prendre conscience de la convoitise, des aspirations mondaines, du désir de se perpétuer, c'est être libéré de l'ignorance et de la douleur. La lucidité vis-à-vis de soi-même engendre la connaissance de soi et le penser. On ne peut penser dans le vrai sens de ce mot si l'on ne se connaît pas.

QUESTION : Voulez-vous dire que le penser est un processus ininterrompu de la conscience, tandis que la pensée n'est que statique? Pourquoi la pensée n'est-elle pas le penser?

KRISHNAMURTI : Le penser est un processus continu né de la découverte de soi, de l'auto-lucidité. Il n'y a ni commencement ni fin à ce processus, de sorte que le penser est éternel. Il est en dehors du temps, il n'est limité ni par le passé, ni par la mémoire, ni par une formulation. Il est né de la délivrance de toute peur et de tout espoir. Sans cette qualité vivante de la connaissance de soi, le penser n'est guère possible. Cette façon de penser est créatrice, car elle est un processus constant de la découverte de soi, tandis que la pensée, même juste, est toujours conditionnée ; elle est un résultat, un produit fabriqué, une coordination d'éléments, elle est le résultat d'un modèle, de la mémoire, de l'habitude, de l'exercice. Elle est imitative, accumulatrice, traditionnelle. Elle se façonne d'après la peur et l'espoir, l'envie et le devenir, l'autorité et l'imitation. L'action de penser-sentir va au delà et au-dessus des opposés, tandis que la pensée, même juste, est conditionnée, est opprimée par ceux-ci. Le conflit des opposés est statique.

Penser juste est une façon de penser, et non ce qu'il faut penser. Pourtant, la plupart d'entre nous ont été entraînés, ou s'entraînent à savoir ce qu'il faut penser – ce qui revient à conditionner la pensée. Notre civilisation est basée sur ce qu'il faut penser, et cela nous est offert par des religions organisées, par des partis politiques et leurs idéologies, etc. La propagande ne nous dit pas comment penser, mais quoi penser.

La lucidité vis-à-vis de soi-même permet de découvrir le modèle, la copie, l'habitude, le conditionnement de la pensée. Cette perception commence à libérer l'action de penser-sentir de l'ignorance qui l'enchaîne. L'auto-lucidité et la connaissance de soi, qui engendrent le penser dévoilent l'immobilité créatrice de la réalité. Le désir de

sécurité engendre la pensée conditionnée ; rechercher la certitude, c'est la trouver, mais elle n'est pas le réel. La plus haute sagesse apparaît avec l'immobilité créatrice du cœur-esprit.

Ojai, le 28 mai 1944

## **Ojai, Californie**

### **4ème Causerie**

### **le 4 juin 1944**

Dans mes trois dernières causeries, j'ai tâché de montrer que le penser, né de la connaissance de soi, ne peut être acquis par l'entremise d'aucun maître, quelque sublime qu'il soit, ni au moyen de livres, mais par l'expérience directe de la découverte de soi, cette découverte étant créatrice et libératrice. J'ai tâché d'expliquer que, puisque notre vie est une suite de conflits et de luttes, nous ne trouverons ni lumière, ni apaisement, mais toujours plus de conflits et de souffrances, tant que nous n'aurons pas compris ce qu'est le juste effort ; j'ai aussi expliqué comment, sans la connaissance de soi, faire son choix entre des termes opposés doit fatalement conduire à encore plus d'ignorance et de douleur.

Je ne sais si j'ai assez clairement exposé ce problème du conflit des opposés ; aussi longtemps que nous n'en comprenons pas les causes et les effets, notre effort, pour ardent et énergique qu'il soit, ne nous délivrera point de nos doutes et de notre misère. Nous aurons beau formuler, ou essayer de comprendre ce que nous appelons Dieu ou la Vérité, nous ne pourrons saisir l'inconnu tant que l'esprit lui-même ne deviendra aussi vaste, aussi incommensurable que cette chose même qu'il s'essaye à ressentir et dont il souhaite l'expérience. Pour faire l'expérience de l'incommensurable, de l'inconnaissable, l'esprit doit aller au delà et au-dessus de lui-même.

La pensée-sentiment est limitée par sa propre cause, le désir de devenir, qui renferme le temps ; l'avidité, au moyen de la mémoire identificatrice, crée tout ce qui se rapporte aux termes soi, moi, le mien, semblable en cela à un acteur qui, selon les circonstances, incarne différents rôles, mais demeure intérieurement le même. Tant que cette avidité, cause de notre ignorance et de notre peine, n'est pas comprise et dissipée le conflit de la dualité continue, et l'effort que nous faisons pour nous en dégager nous y enfonce toujours davantage. Cette avidité s'exprime par la sensualité, l'attachement au monde, le désir d'immortalité personnelle, l'autorité, le mystère, le miracle. Pendant tout le temps que l'esprit demeure l'instrument du moi, de l'avidité, il y a dualité et conflit. Un tel esprit ne peut comprendre l'incommensurable.

Le Soi, cette conscience du moi et du mien, est construit par l'avidité, au moyen non seulement d'une suite de pensées et de sentiments qui appartiennent au passé, mais aussi de l'influence qu'exerce ce passé dans le présent. Nous sommes les résultats du passé ; notre être a ses fondations en lui. Les couches nombreuses et reliées entre elles de notre conscience sont le produit du passé. Ce passé doit être étudié et compris au moyen du présent vivant. Par les données du présent, le passé se dévoile. Par l'étude du moi et de sa cause, l'avidité, nous commençons à comprendre les voies qu'empruntent l'ignorance et la douleur. Nier tout simplement l'avidité, lui opposer ses expressions diverses, ce n'est pas la dépasser, mais la prolonger. Nier la mondanité, c'est être encore attaché au monde ; mais si vous comprenez les voies de l'avidité, alors la tyrannie des opposés, de la possession et de la non-possession, du mérite et du démerite, cesseront d'être. Si nous explorons profondément l'avidité en méditant sur elle, en percevant son sens le plus profond et le plus large, en commençant de ce fait à la dépasser, nous nous éveillons à une faculté nouvelle, différente, qui n'est pas engendrée par l'avidité, ni par le conflit des opposés. Une constante auto-lucidité

donne lieu à une observation qui s'abstient d'identifier, c'est-à-dire à l'étude du soi dépourvue de tout jugement. Grâce à cette lucidité, les nombreuses couches de la conscience de soi se découvrent et sont comprises. La connaissance de soi entraîne le penser qui, seul, délivrera la pensée-sentiment de l'avidité et de ses nombreuses souffrances contradictoires.

QUESTION : La compréhension de soi nous fait-elle changer de problème et d'idée? Le nationaliste peut comprendre comment naît le nationalisme, par l'éducation, par la persécution, la vanité, etc., mais il demeure nationaliste. La volonté de changer, de comprendre le problème, ne dissipe pas vraiment ce problème. Quel est donc, selon votre façon de penser, l'étape suivante, une fois que l'on a reconnu les causes d'un problème?

KRISHNAMURTI : S'identifier à telle race, ou à tel pays, ou encore à telle idéologie entraîne une sécurité, une satisfaction et une flatteuse importance que l'on se donne à soi-même. Cette adoration de la partie, au lieu du tout, développe l'antagonisme, le conflit et la confusion. Si vous pensez à ce problème, si vous le ressentez clairement et intelligemment, en examinant, non pas les idées, mais vos réactions vis-à-vis de celles-ci, en comprenant tout ce que le nationalisme implique, l'ordre et la clarté pénétreront dans la mince couche de conscience au moyen de laquelle nous fonctionnons tous les jours. Il est important de faire cela, de prendre conscience de l'entière signification du nationalisme, de voir comment il divise l'humanité qui pourtant est une, comment il nourrit l'antagonisme et l'oppression, comment il encourage la possession d'un patrimoine et d'une famille, comment il conditionne la pensée-sentiment au moyen d'organisations, comment il développe les barrières économiques et la pauvreté, les guerres, les misères et le reste.

Par la compréhension profonde de tout ce qu'implique le nationalisme, l'ordre et la clarté se font dans l'esprit, et dans cette clarté les réactions cachées et emmagasinées se projettent. Grâce à l'étude diligente et intelligente de cette projection, la conscience entière se trouve alors délivrée de la maladie du nationalisme. Vous ne devenez pas de ce fait, un internationaliste, ce qui serait une façon de maintenir les séparations et l'adoration du partiel; mais il se forme une perception de l'unité et de la non-nationalité, une délivrance de toute étiquette, de tout nom, de tout préjugé de race et de classe.

Le même processus peut être appliqué à tous nos problèmes: il faut les penser-sentir aussi largement et librement que possible, de façon à introduire l'ordre et la clarté dans l'esprit. Celui-ci peut alors répondre avec intelligence aux projections des impulsions et injonctions secrètes et, de cette façon, résoudre le problème complètement. Tant que les nombreuses couches de la mémoire ne sont pas sondées, éclairées, et leurs réponses pleinement comprises, le problème continuera à se poser ; mais cette recherche, cette enquête, ne sont guère possibles si la conscience consciente n'a pas, au préalable, éclairci le problème. La difficulté pour nous consiste à ne pas nous identifier au problème, car l'identification empêche le libre cours du penser-sentir ; elle implique l'acceptation ou la dénégation, le jugement ou la comparaison, qui faussent notre compréhension. Ce n'est pas par un effort momentané que la pensée-sentiment peut se libérer d'un problème, d'une gêne. La liberté requiert une lucidité à la fois extérieure et intérieure, l'extérieure étant toujours prête à recevoir les réponses intérieures ; cette lucidité constante approfondit et élargit la connaissance de soi. En cette connaissance est la liberté du penser. Ce n'est qu'en la connaissance de soi que les problèmes et les servitudes sont compris et dissipés.

QUESTION : Physiquement, je suis un être très actif. Un jour viendra où je ne le serai plus. A quoi donc occuperai-je mon temps?



KRISHNAMURTI : La plupart d'entre nous sont prisonniers des valeurs sensibles, et le monde qui les entoure est organisé en vue de les multiplier et les maintenir. Nous nous empêtrons de plus en plus en elles et vieillissons machinalement, usés par notre activité extérieure, mais oisifs et pauvres intérieurement. Bien vite, cette activité extérieure et bruyante parvient à son terme inévitable et, alors, nous percevons notre solitude et la pauvreté de notre être. Afin de ne pas affronter cette peur et cette douleur, les uns continuent sans répit à s'agiter dans le domaine social, au sein d'une religion organisée, ou dans la politique, ou dans les affaires, en justifiant ainsi leur bruyante activité ; mais à ceux qui ne peuvent maintenir cette activité extérieure se pose le problème de l'emploi de leur vieillesse. Ils ne peuvent, d'un seul coup, devenir intérieurement actifs, ils ignorent ce que c'est, toute leur vie s'est opposée à cela. Comment peuvent-ils s'éveiller à la connaissance intérieure ?

Il serait sage, après un certain âge, peut-être vers les quarante ou quarante-cinq ans, ou même plus jeune encore, de se retirer du monde, avant d'être trop vieux. Qu'arriverait-il si vous vous retiriez, non pas pour savourer les fruits du monde des sens, mais pour vous trouver vous-mêmes, pour penser-sentir profondément, pour méditer, pour découvrir la réalité ? Peut-être pourriez-vous sauver l'humanité du sentier sensuel et mondain qu'elle suit, et qui comporte tant de brutalité, de déceptions et de douleur. Ainsi, il pourrait y avoir un groupe de personnes qui, dissociées de ce monde, des rôles que l'on y joue et des exigences que l'on y a, seraient capables de guider l'humanité, de l'instruire. Étant dégagées des désirs mondains, elles seraient sans autorité, sans importance et ne seraient donc pas entraînées dans les stupidités et les calamités humaines, car un homme qui a encore le sentiment de l'autorité et du rang n'est pas capable de guider autrui et de l'instruire. Un homme qui a une part d'autorité s'identifie à son rang, à son importance, à son travail, il est donc entravé. La liberté de la Vérité ne peut être comprise que dans la liberté de l'expérience. Si un tel groupe d'hommes pouvait se créer, il favoriserait l'éclosion d'un monde nouveau, d'une culture nouvelle.

Il est triste, pour celui qui voit la vieillesse approcher, d'interroger son existence vide. Du moins a-t-il commencé à s'éveiller... L'autre jour, un couple est venu me voir. Il travaillait dans une usine et gagnait beaucoup d'argent. Ils étaient vieux. Au cours de la conversation, on leur suggéra tout naturellement qu'étant donné leur âge, ils pourraient enfin cesser de travailler, afin de se mettre à penser, à vivre à nouveau ; ils semblèrent surpris : « Penser, mais à quoi ? »

Vous pouvez en rire, mais je crains que, pour la plupart, nous en soyons là. Pour la plupart d'entre nous, penser c'est suivre l'ornière d'un dogme ou d'une croyance particulière et suivre cette ornière est censé être un acte religieux, intelligent. Penser ne commence qu'avec la connaissance de soi. La connaissance d'idées ou de faits n'est qu'une extension de l'ignorance. Que vous soyez jeunes ou vieux, si vous commencez à vous comprendre, vous découvrirez des trésors immenses et impérissables. Mais cette découverte exige une application, une adaptation, une conscience persistantes, une conscience de chaque pensée-sentiment : et ainsi le trésor de la vie sera découvert.

QUESTION : Comment pouvons-nous vraiment nous comprendre, ainsi que nos richesses infinies, sans parvenir tout d'abord à une perception entière et complète, car, autrement, par notre perception comparative de la pensée, nous ne pouvons qu'atteindre une compréhension partielle de cet infini courant de causes dans lequel nous agissons et dans lequel se trouve notre moi véritable et conscient ?

KRISHNAMURTI : Comment pouvez-vous comprendre le tout alors que vous adorez la partie ? Mesquins, partiels, bornés, comment voulez-vous comprendre ce qui est illimité, infini ? Le petit ne peut comprendre le grand, mais il peut cesser

d'être. Si vous comprenez ce qui fait la limitation, le partiel et que vous le dépassez, vous serez capable de saisir le tout, l'illimité. Au moyen du connu, on conçoit l'inconnu, mais spéculer sur l'inconnaissable, c'est simplement nier ce qui est limité et petit et, ainsi, toute spéculation devient un obstacle à la compréhension de la réalité.

Commencez par vous comprendre ; par là d'incommensurables richesses seront découvertes. Commencez par ce qui est connu, banal, borné, confus, par ce qui est petit et qu'entrave la peur, la croyance, la convoitise, la mauvaise volonté. Tout cela est mesquin, partiel, parce que c'est le produit de l'ignorance. Comment un tel esprit pourrait-il comprendre le tout? Comment peut-il y avoir compréhension de ce qui est sans cause, tant que notre pensée-sentiment est une résultante, tant qu'elle est soumise à la durée? Cela paraît trop évident pour nécessiter une explication et, pourtant, beaucoup sont prisonniers de l'illusion que nous devons d'abord avoir une vision, une perception du tout ou une hypothèse de départ avant de comprendre une partie. Pour avoir une perception de cette plénitude, une vision de cette réalité infinie, l'esprit particulariste, limité, doit briser les barrières qui l'encerclent. On ne peut d'une ouverture petite, étroite, percevoir les cieux immenses. Nous nous efforçons de percevoir le tout au moyen d'une petite ouverture de notre pensée-sentiment, mais ce que nous voyons est forcément borné, partiel, incomplet. Nous prétendons vouloir comprendre le tout, pourtant nous nous accrochons à ce qui est mesquin, au « moi » et au « mien ». La lucidité envers nous-mêmes engendre la connaissance de soi et nourrit le penser qui seul nous délivrera de notre mesquinerie et de notre douleur. Lorsque l'esprit cesse de bavarder, lorsqu'il ne joue plus un rôle, lorsqu'il n'essaye plus de s'emparer ou de devenir, lorsqu'il se tient parfaitement immobile, alors dans ce vide créateur, il y a le tout, l'incrée.

QUESTION : Croyez-vous que le mal existe ici-bas?

KRISHNAMURTI : Pourquoi me le demandez-vous? Ne voyez-vous pas le mal? Ses effets ne sont-ils pas évidents et la douleur qu'il cause n'est-elle pas écrasante? Qui l'a créé sinon chacun de nous? Qui en est responsable, sinon chacun de nous? De même que nous avons créé le bien, si petit qu'il soit, si vaste qu'il soit nous avons créé le mal. Le bien et le mal font partie de nous, et ils sont aussi indépendants de nous. Lorsque nous pensons- sentons d'une façon bornée et envieuse avec haine et convoitise, nous ajoutons au mal qui se retourne contre nous et nous déchire. Ce problème du bien et du mal, ce conflit, nous accompagne toujours pendant que nous le créons. Ce vouloir et ce non-vouloir, cet amour et cette haine, cette avidité et ce renoncement, tout cela est devenu partie de nous-mêmes. Continuellement, nous créons cette dualité dans laquelle vient se perdre la pensée-sentiment.

Celle-ci ne peut séparer le bien et son opposé, elle ne peut s'élever au-dessus d'eux que si elle comprend leur cause: l'avidité. En comprenant le mérite et le démerite, on se libère de tous les deux. Les opposés ne peuvent être fondus et il faut les dépasser par la dissolution de l'avidité. Chaque opposé doit être pensé et senti aussi largement et profondément que possible, à travers toutes les couches de la conscience ; par cet acte, une nouvelle compréhension s'éveille, et elle n'est le produit ni de l'avidité, ni du temps.

Le mal existe en ce monde ; nous y contribuons, de même que nous contribuons au bien. Les hommes paraissent s'unir plus facilement dans la haine que dans le bien. Le sage perçoit la cause du bien et du mal et, par la compréhension, en délivre sa pensée-sentiment.

QUESTION : Dimanche dernier, j'ai cru comprendre que vous nous reprochez de ne pas consacrer à nous connaître nous- mêmes une partie du temps que nous employons à nos affaires, à nos familles, à nos activités. Cela me semble contredire votre affirmation précédente que l'on peut être conscient en toute chose que l'on accomplit.

KRISHNAMURTI : Il faut, évidemment, commencer par être conscient dans tout ce que l'on fait. Mais qu'arrive-t-il lorsque vous êtes conscient de la sorte? Si vous prolongez de plus en plus cet état d'éveil, vous arriverez à être seul, mais non pas isolé. Aucun objet n'existe dans l'isolement ; être, c'est être relié, que l'on soit en compagnie ou seul. Mais quand vous commencez à être conscient de tout ce que vous faites, vous commencez à vous étudier vous-mêmes, vous devenez de plus en plus conscients de vos pensées-sentiments intimes, privées, de vos mobiles, de vos craintes et ainsi de suite. Plus on est lucide envers soi-même, plus on se concentre sur soi ; on devient plus silencieux, plus intensément attentif. Nous nous occupons trop de nos familles, de nos professions, de nos amis, de la société, et nous sommes peu lucides. Puis la vieillesse et la mort nous guettent et notre vie est demeurée vide. Si vous êtes lucides dans vos rapports quotidiens et dans vos activités, vous commencez à dégager la pensée-sentiment de la cause de l'ignorance et de la douleur. En prenant conscience de nos actions et de nos réactions profondes ou superficielles, nous ne chercherons plus à nous distraire, et une vie plus simple s'ensuivra inévitablement.

QUESTION : Pensez-vous un jour revenir aux Maîtres occultes de la Société Théosophique?

KRISHNAMURTI : Comme celui qui me pose cette question croit aux Maîtres et espère en eux, il désire me ramener dans sa bergerie ; peut-être pense-t-il que je reviendrai à sa croyance parce qu'il m'est arrivé une fois de la partager.

Examinons intelligemment cette croyance en des Maîtres, sans nous identifier à elle. Ce sera difficile pour certains d'entre nous, car ils s'y sont bien laissés prendre, mais tâchons de penser-sentiment ce problème aussi largement et librement que nous le pourrons. Pourquoi avez-vous besoin de Maîtres, de ces êtres dont on vous dit qu'ils sont vivants et avec lesquels vous n'avez pas de contact direct? Vous répondrez probablement qu'ils agissent comme poteaux indicateurs de la réalité. Si ce sont des poteaux, pourquoi vous arrêtez-vous pour les adorer? Pourquoi acceptez-vous de: indicateurs, des médiateurs, des messagers, des autorités intermédiaires? Pourquoi instituez-vous des organisations, des groupements autour d'eux? Si vous cherchez la vérité, pourquoi tant vous inquiéter des Maîtres, pourquoi ces organisations exclusives et ces secrets conclaves? N'est-ce pas parce qu'il est plus facile et plus agréable de traîner, d'adorer un autel sur le bord de la route, d'y trouver du réconfort, que de partir pour le long voyage de recherche et de découverte? Personne ne peut vous conduire à la Vérité, ni les Maîtres, ni les dieux, ni leurs messagers. Vous seuls devez peiner, chercher et découvrir.

Être directement en contact avec un instructeur, c'est déjà différent, bien que cela aussi comporte ses dangers ; mais avoir un soi-disant contact avec ceux qu'on ne connaît pas directement ou que l'on ne connaît que par des représentants ou des messagers présumés, c'est favoriser la superstition, l'oppression et créer de graves obstacles. L'adoration d'une autorité est la dénégation de la vérité. L'autorité nous aveugle et détruit la floraison de l'intelligence ; avec elle, l'arrogance et la stupidité augmentent, l'intolérance et l'antagonisme croissent et multiplient.

Que peuvent dire les Maîtres de fondamental? Qu'il faut se connaître, cesser de haïr, être compatissant et chercher la réalité. Tout autre enseignement n'aurait que peu d'importance. Personne ne peut vous fournir une technique, une formule pour vous connaître. Si vous en aviez une et que vous l'employiez, vous ne vous connaîtriez quand même pas ; vous connaîtriez le résultat d'une formule, mais non vous-mêmes. Pour cela, vous devez chercher et découvrir en vous-mêmes. Le résultat d'une technique, d'une pratique, d'une habitude est stérile et mécanique. Personne ne vous aidera à comprendre, et sans cette compréhension, il n'y a pas non plus celle de la réalité. Cette recherche de Maîtres vous est inspirée par les désirs de ce monde, car une

valeur supra-sensuelle est encore de ce monde. Elle est donc une cause d'ignorance et de douleur.

Vous pourriez alors me demander: « Que faites-vous vous-même? N'êtes-vous pas un poteau indicateur? » Si j'en suis un et si vous l'entourez et le couvrez de fleurs et construisez un sanctuaire avec les stupidités qui accompagnent ce genre de chose, ce sera absurde et indigne d'adultes. Ce que nous essayons de faire, c'est apprendre à cultiver le penser qui est la connaissance de soi. Le penser est le fondement même du Suprême. Cette connaissance, personne ne peut vous la donner, mais c'est vous-mêmes qui devez prendre conscience de vos pensées-sentiments. Car en vous sont le commencement et la fin, la vie tout entière. Le Suprême doit être découvert, non formulé.

Pour lire les pages du passé, vous devez vous connaître tel que vous êtes dans le présent, car, par le présent, le passé se révèle. Vous portez en vous la clé qui ouvre la porte de la réalité ; personne ne peut vous l'offrir, car elle est à vous. C'est par votre lucidité que vous pouvez ouvrir la porte ; ce n'est que par la lucidité envers vous-mêmes que vous pouvez lire le riche volume de la connaissance de soi, car en lui se trouvent les indices et les perspectives, les obstacles et les blocages qui retiennent et qui pourtant conduisent à ce qui est sans durée, à l'Éternel.

Ojai, le 4 juin 1944

## **Ojai, Californie**

### **5ème Causerie**

### **le 11 juin 1944**

Tant que nous n'avons pas compris les problèmes impliqués par l'avidité, ainsi que je l'expliquais dimanche dernier, le conflit et la douleur de notre vie quotidienne ne pourront être dissipés. L'avidité revêt trois principaux aspects : la sensualité, l'attachement au monde, et la recherche de l'immortalité personnelle, qui correspondent à la satisfaction des sens, au désir de prospérité, à la recherche du pouvoir personnel et de la gloire. Si nous analysons l'avidité qu'ont nos sens de s'assouvir, nous comprenons son insatiabilité, ses tourments et ses exigences toujours croissantes. Son terme est la misère et le tourment. Si nous examinons l'attachement au monde, il nous révèle aussi d'incessantes disputes, de la confusion et de la douleur. Le désir d'immortalité personnelle naît de l'illusion, car le soi est un résultat, un produit fabriqué; et ce qui est assemblage, résultat, ne pourra jamais comprendre ce qui est sans cause, ce qui est immortel.

Les voies de l'avidité sont très complexes et difficiles à dissoudre, car l'avidité est la cause de notre misère, de nos conflits. Tant que l'on n'y mettra pas fin, on ne connaîtra pas la paix ; sans sa complète extinction, la pensée-sentiment se tourmente et la vie devient une horrible lutte. L'avidité est la racine de tout égoïsme, de toute ignorance. Elle cause la frustration et le désespoir. Tant qu'elle n'est pas dépassée, il n'y a pas de bonheur, pas d'apaisement créateur.

L'avidité sensuelle révèle une pauvreté intérieure; le désir d'accumuler engendre un monde de brutales rivalités, les valeurs du monde sensible et le désir d'immortalité ou de pouvoirs personnels font naître la domination, le mystère, le miracle, qui empêchent la découverte du réel. Des désirs mondains jaillissent la violence et les guerres, et il n'y a de paix que lorsque l'avidité, sous ses différentes formes, est comprise et dépassée.

Quand, sans comprendre cette cause première, nous nous contentons de développer en nous la vertu, nous ne faisons qu'affermir le moi, source d'ignorance et de douleur, le moi qui joue différents rôles et cultive des vertus diverses pour son propre plaisir. Nous devons comprendre cet aspect changeant de l'avidité, son adaptabilité, ses ruses et ses manières de sauvegarder sa propre satisfaction. Le développement de la vertu devient la forteresse du moi, tandis que la vertu véritable consiste à libérer de l'avidité la pensée-sentiment. Cette délivrance, qui est la vertu, est semblable à une échelle, elle n'est pas une fin en elle-même. Sans elle, il n'y a ni compréhension, ni paix. Fortifier la vertu par opposition à autre chose, c'est encore renforcer le moi. Car toute avidité, tout désir, est particulariste, limité ; vous aurez beau essayer de l'ennobler, de le rendre vertueux, à cause de ce particularisme, il demeurera borné, petit et suscitera donc des luttes, de l'antagonisme et de la douleur. Toujours, il connaîtra la mort.

Donc, aussi longtemps que la semence de l'avidité demeure, sous quelque forme que ce soit, il y aura tourment, pauvreté et mort. Si nous développons la vertu sans comprendre l'avidité, nous ne faisons pas apparaître cette immobilité créatrice de l'esprit- cœur qui, seule, contient le réel. Si nous ne comprenons pas les subtilités de l'avidité, tout effort pour nous adapter à notre entourage, pour introduire la paix dans

nos rapports avec la famille, avec le prochain, avec le monde, sera vain, puisque le moi, l'instrument de l'avidité, reste l'acteur principal. Comment est-il possible de délivrer de l'avidité la pensée-sentiment ? En devenant lucide : en étudiant et en comprenant le moi et ses actions, cette délivrance de l'avidité s'accomplira. Tout refus ou toute acceptation, tout jugement ou toute comparaison doivent être écartés si l'on veut comprendre. En devenant lucides, nous découvrirons ce que sont l'honnêteté, l'amour, la peur, la vie simple et le problème complexe de la mémoire.

Un esprit qui doute, qui se contredit, ne peut savoir ce que sont la candeur, l'honnêteté. L'honnêteté requiert l'humilité et il ne peut y avoir d'humilité que si vous connaissez votre état de contradiction intérieure, votre incertitude. La contradiction, l'incertitude subsisteront tant qu'existeront l'avidité et le doute au sujet des valeurs, des actions, des rapports humains. Celui qui est certain est obstiné, irréfléchi ; celui qui sait, ignore. En prenant conscience de cette incertitude, vous rendez possible le détachement, l'impartialité. L'humilité commence par le détachement. Voilà le premier degré de l'échelle. Ce degré doit être tout usé, car vous y avez posé souvent le pied. L'homme qui est conscient de son détachement cesse d'être détaché ; mais celui qui s'est soucié de l'avidité et de ses voies devient vertueux sans faire l'effort d'acquiescer la vertu ; il est dénué de passion sans l'avoir recherché. Mais sans une lucidité candide, on n'arrive ni à la compréhension, ni à la paix.

QUESTION : En plus du gaspillage du papier, entendiez-vous sérieusement dire que nous devrions noter chaque pensée et chaque sentiment ?

KRISHNAMURTI : J'ai suggéré l'autre jour que, pour nous comprendre, nous devons devenir conscients de ce qui se passe en nous et que, pour nous étudier, la pensée-sentiment doit se ralentir. Si vous l'observez, vous verrez comme elle se meut rapidement : les pensées et les sensations se succèdent sans rapports entre elles, vagabondes et distraites. Il est impossible de suivre, d'examiner une telle confusion. Pour ordonner et clarifier, j'ai suggéré que vous preniez note de chaque pensée-sentiment. Ce mécanisme tourbillonnant doit ralentir son allure pour être observé, et le fait d'écrire chaque pensée-sentiment peut aider à cela. De même que vous voyez chaque mouvement dans un film au ralenti, ainsi en limitant la vitesse de l'esprit vous devenez capables d'observer chaque pensée, l'insignifiante et l'importante. L'insignifiant conduit à l'important, aussi ne l'écartez pas en l'appelant mesquin. Puisqu'il est là, il témoigne de la petitesse de l'esprit, et l'écarter de la sorte ne rend pas l'esprit moins banal, moins stupide. L'écarter, c'est aider l'esprit à demeurer petit, borné ; mais en prendre conscience, le comprendre, c'est aller vers de grandes richesses.

Si quelques-uns parmi vous ont essayé d'écrire ainsi que je le proposai il y a deux semaines, ils sauront comme il est difficile de noter chaque pensée, chaque sentiment. Vous n'emploierez pas seulement beaucoup de papier, mais vous serez incapables de noter toutes vos pensées-sentiments, car votre esprit est trop rapide dans ses distractions. Mais si vous avez l'intention de noter chaque pensée-sentiment, pour insignifiante et stupide qu'elle soit, l'inavouable comme la flatteuse, même si vous n'y parvenez que difficilement au début, vous vous apercevrez bientôt d'une chose particulière. Puisque vous n'avez pas le temps d'écrire chaque pensée-sentiment, car vous serez obligé de prêter attention à d'autres sujets, vous verrez qu'une des couches de la conscience en garde le souvenir pour vous. Quoique vous ne soyez pas directement attentif en vue de l'écrire, vous trouverez néanmoins que vous demeurez intérieurement en éveil, et lorsque vous aurez de nouveau le temps d'écrire, vous verrez revenir à la surface ce que la conscience plus profonde a retenu. Si vous relisez ce que vous avez écrit, vous vous surprendrez en train de condamner ou d'approuver, de justifier ou de comparer. Cette approbation ou ce refus empêchent l'épanouissement de la pensée-sentiment et il n'y a alors pas de compréhension. Si, vous abstenant de

condamner, de justifier ou de comparer, vous réfléchissez à vos notes en essayant de comprendre, vous découvrez que ces pensées-sentiments sont les indications de quelque chose de beaucoup plus profond. Vous commencerez ainsi à simplifier ce miroir qui reflète vos pensées- sentiments sans altération. En les observant, vous comprenez vos actions et réactions et, de cette manière, la connaissance de soi se fait plus étendue et plus profonde. Vous ne comprenez pas seulement l'action et la réaction présentes momentanées, mais aussi le passé qui a engendré le présent. Et, pour cela, vous devez être dans le calme et la solitude. Mais la société ne vous les accorde pas. Vous êtes obligés de vous mêler aux gens, d'exercer à tout prix une activité extérieure. Si vous êtes seul, vous êtes considéré comme antisocial ou étrange, ou bien encore votre solitude vous fait peur. Mais dans le processus de l'auto-lucidité, on découvre bien des choses sur soi-même et, par conséquent, sur le monde.

Ne considérez pas ces notes écrites comme une méthode nouvelle, ou une nouvelle technique. Essayez! L'important est de devenir conscient de chaque pensée-sentiment, car la connaissance de soi en jaillit. Vous devez entreprendre le voyage de la découverte de soi ; ce que vous trouverez ne dépend pas d'une technique – la technique empêche la découverte – et c'est la découverte qui est libératrice, créatrice. L'important n'est pas votre décision, votre conclusion, votre choix, mais ce que vous découvrez, car c'est cela qui amènera la compréhension.

Si vous ne désirez pas écrire, devenez conscients de chaque pensée-sentiment, ce qui est bien plus difficile. Prenez conscience, par exemple, de votre rancune, si vous en avez. En prendre conscience, c'est en reconnaître la cause, comprendre pourquoi et comment elle a été emmagasinée, comment elle façonne vos actions et réactions et comment elle vous est un compagnon fidèle. Assurément, percevoir avec pleine lucidité la rancune, l'antagonisme, implique tout cela et bien plus encore, et il est très difficile d'y arriver en un seul instant, d'une façon complète, mais si vous commencez, vous verrez bientôt des transformations se produire. Si vous ne pouvez être si perceptifs, notez vos pensées-sentiments, apprenez à les étudier avec une tolérante impartialité et, peu à peu, vous en découvrirez tout le contenu. C'est cette découverte, cette compréhension, qui est le facteur de libération et de transformation.

QUESTION : Parliez-vous sérieusement quand vous avez suggéré, la semaine dernière, que l'on devait se retirer du monde aux environs de quarante-cinq ans?

KRISHNAMURTI : Je l'ai dit sérieusement. Jusqu'à ce que la mort nous surprenne, nous sommes presque tous tellement pris par les désirs de ce monde que nous n'avons pas le temps de chercher profondément, de découvrir le réel. Se retirer du monde nécessiterait un changement radical dans nos systèmes éducatifs et économiques, n'est-ce pas? Si vous vous retiriez, vous n'y seriez pas préparés, vous vous sentiriez perdus, vous ne sauriez que faire de vous-mêmes. Vous ne sauriez comment penser. Vous créeriez probablement de nouveaux groupes, de nouvelles organisations avec des croyances, des étiquettes, des brassards nouveaux et, une fois de plus, vous seriez actifs extérieurement, accomplissant des réformes qui en nécessiteraient d'autres à leur tour. Ce n'est pas cela que j'entends. Pour vous retirer du monde, vous devez y être préparé : par un certain genre d'occupation, par la création d'un bon entourage, par l'établissement d'un État adapté, par une éducation adéquate, et ainsi de suite. Si vous étiez ainsi préparés, abandonner la mondanité à n'importe quel âge en serait la conséquence naturelle, non anormale ; vous vous retireriez pour vous plonger dans le courant d'une conscience profonde et pure, vous vous retireriez non dans l'isolement, mais pour trouver le réel, pour aider à transformer la société et l'État, toujours en voie de cristallisation, toujours en conflit. Cela impliquerait un genre d'éducation tout différent, un bouleversement de notre ordre social et économique. Un tel groupement de personnes serait complètement dissocié de l'autorité, de la po-

litique, de toutes les causes qui font naître la guerre et l'antagonisme entre les hommes. Une pierre peut diriger le cours d'une rivière, de même un petit nombre de personnes peuvent diriger l'évolution d'une culture. Toute grande chose se fait de cette manière.

Vous direz probablement que la plupart d'entre nous ne pourraient se retirer, même s'ils le voulaient. Naturellement, vous ne pouvez tous le faire, mais certains d'entre vous le peuvent. Vivre seul, ou dans une petite communauté, cela demande beaucoup d'intelligence. Or, si vous pensiez vraiment que cela en vaut la peine, vous le feriez non pas comme un acte superbe de renoncement, mais comme une chose naturelle et intelligente qu'un homme sensé peut faire. Il est extrêmement important que quelques êtres au moins n'appartiennent à aucun groupe particulier, ni à aucune race, ni à aucune religion. Ils créeraient la véritable fraternité humaine, car ils chercheraient la vérité. Pour se libérer des richesses extérieures, la conscience de la pauvreté intérieure est nécessaire; elle fait apparaître des richesses cachées. Le courant de la culture peut changer de direction grâce à quelques individus éveillés. Il ne s'agit pas d'inconnus, mais de vous et de moi.

QUESTION : N'y a-t-il point, parfois, des problèmes si importants qu'il faille les aborder objectivement et non pas seulement sous l'angle de la connaissance de soi? Par exemple, la question des narcotiques meurtriers que le Japon écoule en Chine? Voilà une des multiples formes de l'exploitation dont nous sommes vraiment responsables. Y a-t-il un moyen, en dehors de la violence, par lequel nous pourrions contribuer à arrêter cet horrible procédé, ou devons-nous attendre que la conscience individuelle s'éveille, et suive son cours?

KRISHNAMURTI : Périodiquement, un groupe de gens en exploite un autre, et cette exploitation provoque une crise violente. Cela est arrivé de tout temps : une race domine une autre, l'exploite, la massacre, pour être à son tour opprimée, dépouillée, réduite à la misère. Quelle solution à cela? Peut-on y remédier par une législation extérieure, une organisation extérieure, une éducation extérieure, ou par la compréhension des causes intérieures et contradictoires qui sont la source du chaos et de la misère? Vous ne pouvez saisir le sens de ce qui est intérieur sans avoir compris ce qui est extérieur. Si vous essayez simplement de réduire la race qui exploite et opprime l'autre, vous devenez à votre tour l'exploiteur, le tyran. En adoptant de mauvaises méthodes pour une juste fin, la fin se trouve transformée par les moyens. Tant que nous ne comprenons pas cela profondément, d'une manière durable, le simple fait de réformer le mal par de mauvaises méthodes ne produit qu'un autre mal ; ainsi cette réforme en nécessite une autre. De cela nous croyons en voir l'évidence et, pourtant, nous nous laissons persuader du contraire, par crainte, par la propagande, ou par autre chose ; ce qui indique que nous ne comprenons pas la vérité.

Si tel est l'individu, ainsi est la nation, l'État. Or, vous n'êtes pas capable de transformer votre prochain, mais vous pouvez être certain de votre propre changement. On peut empêcher, par des méthodes violentes, par des sanctions économiques, et ainsi de suite, qu'un pays en exploite un autre. Mais quelle garantie y a-t-il que cette nation, qui met un terme à la cruauté d'une autre, ne sera pas à son tour tyrannique et inhumaine? Il n'y a aucune sorte de garantie. Bien au contraire, en s'opposant au mal par de mauvais moyens, la nation, l'individu, deviennent cela même qu'ils combattent. Vous pouvez édifier la structure d'une excellente législation destinée à contrôler et à réprimer, mais s'il n'y a pas de bonne volonté et d'amour fraternel, le conflit intérieur et la pauvreté font explosion et produisent le chaos. Aucune législation n'empêchera l'Occident d'exploiter l'Orient, ou peut-être l'Orient d'exploiter l'Occident à son tour; mais aussi longtemps que, individuellement ou par groupe, nous nous identifions à telle ou telle race, pays ou religion, il y aura la guerre, l'exploita-



tion, l'oppression, la famine. Tant que vous admettrez la division et la longue liste de divisions absurdes comme celle qui fait dire, par exemple: l'Américain, l'Anglais, l'Allemand, l'Hindou, etc. ; tant que vous ne prendrez pas conscience de l'unité des hommes et des rapports qui les lient, il n'y aura que massacres et douleur. Un peuple guidé, contenu uniquement par des lois, est une fleur artificielle, belle à voir, mais vide à l'intérieur.

Vous répondrez sans doute que le monde n'attendra pas l'éveil individuel, ou l'éveil de quelques-uns, pour changer son cours. Oui, il poursuivra sa route aveugle et prévue. Mais il s'éveillera grâce à chaque individu qui pourra s'affranchir de l'état d'esclavage dû à la division, à l'attachement au monde, à l'ambition personnelle, au désir de puissance. Par sa compréhension et sa compassion, la brutalité et l'ignorance pourront prendre fin. Ce n'est qu'en son éveil que réside l'espoir.

QUESTION : Je veux aider les gens, les servir. Quelle est la meilleure façon de le faire?

KRISHNAMURTI : Commencez par vous comprendre et vous changer: c'est le meilleur moyen. Dans ce désir d'aider et de servir les autres se dissimulent un orgueil caché et la suffisance. Si vous aimez, vous servez. Proclamer qu'on veut venir en aide est un cri de la vanité.

Pour aider votre prochain, vous devez vous connaître, car vous êtes le prochain. Nous sommes extérieurement dissemblables, jaunes, noirs, bruns ou blancs, mais nous sommes tous poussés par l'avidité, la peur, la convoitise ou l'ambition ; intérieurement, nous nous ressemblons beaucoup. Sans connaissance de soi, comment peut-on connaître les besoins des autres? Si vous ne vous comprenez vous-même, vous ne pouvez comprendre un autre, ni le servir ; vous agissez dans l'ignorance et créez ainsi de la douleur.

Examinons tout cela. L'industrialisme s'étend rapidement sur le monde, poussé par l'avidité et la guerre. Il peut procurer des emplois, nourrir plus de gens, mais quel est le résultat général? Qu'arrive-t-il à un peuple parvenu à un niveau très haut de technique? Il sera plus riche, il aura plus d'autos, plus d'avions, plus de séances de cinéma, des maisons plus grandes et mieux construites, mais qu'en est-il des individus en tant qu'êtres humains? Ils deviennent toujours plus cruels, ils vivent en automates et sont de moins en moins créateurs. La violence doit se propager et le gouvernement devient alors l'organisation de la violence. L'industrialisme peut amener de meilleures conditions économiques, mais quels épouvantables résultats: taudis, antagonismes entre la classe ouvrière et les autres, entre patrons et esclaves, entre capitalisme et communisme. Il y a là toute une situation chaotique qui va se répandant en différents points du monde. Nous déclarons avec optimisme que le niveau de la vie sera relevé, que la pauvreté sera bannie, qu'il y aura du travail, de la dignité, de la liberté et le reste. Mais la division entre riches et pauvres, entre ceux qui exercent le pouvoir et ceux qui le recherchent, cette division et cet incessant conflit continuent. Quelle en sera la fin? Que s'est-il produit en Occident? Des guerres, des révolutions, d'éternelles menaces de destructions, un complet désespoir où l'on ne sait qui aide et qui est aidé, qui sert et qui est servi. Lorsque tout se détruit autour de nous, ceux qui pensent doivent en rechercher les causes profondes, mais peu semblent le faire ! L'homme qu'une bombe explosive a chassé de sa maison doit envier l'homme primitif. Vous apportez sûrement la civilisation aux peuples dits arriérés, mais à quel prix! Vous servez, peut-être, mais regardez plutôt ce qui se produit dans votre sillage. Ceux qui comprennent les causes profondes du désastre sont peu nombreux. On ne peut détruire l'industrie, ni supprimer l'avion, mais on peut déraciner les causes qui produisent leur emploi néfaste: les causes de leur effroyable emploi résident en vous. Vous pouvez les déraciner, ce qui est une tâche ardue; mais parce que vous ne voulez

pas affronter cette tâche, vous essayez de codifier la guerre ; vous établissez des accords, des ligues, une sécurité internationale, mais la cupidité, l'ambition les dominent et les guerres et les catastrophes s'ensuivent inévitablement.

Pour aider votre prochain, vous devez vous connaître ; il est, comme vous, le produit du passé. Nous sommes tous reliés les uns aux autres. Si vous êtes intérieurement contaminé par l'ignorance, la mauvaise volonté et la colère, vous propagerez inévitablement votre maladie et vos ténèbres. Si vous êtes intérieurement sains et harmonieux, vous répandrez la lumière et la paix; autrement vous ajouterez au chaos et à la misère. Se comprendre nécessite de la patience et une vigilance tolérante; le moi est un livre aux nombreux volumes qui ne peut se lire en un jour; mais si vous en commencez la lecture, il vous faut lire chaque mot, chaque phrase, chaque paragraphe, car ils contiennent les appels du tout. Le commencement en est la fin. Si vous savez lire, la suprême sagesse sera découverte.

QUESTION : Ne peut-on être lucide que dans les heures de veille?

KRISHNAMURTI : Plus vous êtes conscients de vos pensées- émotions, plus vous le devenez de votre être entier. Les heures de sommeil deviennent alors l'intensification des heures de veille. La conscience fonctionne même pendant le soi-disant sommeil, c'est un fait bien connu. Si l'on réfléchit profondément à un problème sans pouvoir le résoudre, et qu'on « dort dessus », selon l'expression courante, au matin, on trouve que ses solutions sont plus claires, et on sait comment agir; ou bien on perçoit un nouvel aspect du problème, qui aide à l'éclairer. Comment cela se produit-il? On peut entourer ce fait de mystère et de niaiseries, mais que se passe-t-il réellement? Dans le soi-disant sommeil, la mince couche de conscience consciente est tranquille et peut « être réceptive » ; elle s'est préoccupée du problème et, à présent fatiguée, elle est immobile, relâchée de sa tension. Alors les suggestions des couches plus profondes de la conscience se laissent discerner et, à notre réveil, le problème paraît plus clair et plus facile à résoudre. Ainsi, plus vous êtes conscients de vos pensées- sentiments pendant tout le jour et non pas pour quelques secondes, ou pendant une période déterminée, plus l'esprit s'apaise, devient vigilant, capable ainsi de comprendre les avis profonds et d'y répondre. Mais il est difficile d'être conscient de la sorte ; la conscience n'est pas habituée à être si intense. Plus la conscience est éveillée, plus l'esprit profond coopère avec elle, et une compréhension plus profonde et plus vaste prend place.

Plus vous êtes conscient pendant les heures de veille, moins vous avez de rêves. Les rêves sont l'indication de pensées-sentiments et d'actions incomplètes, incomprises, qui demandent une nouvelle interprétation, ou encore de pensées-espoirs frustrées et qui nécessitent d'être pleinement comprises. Certains rêves sont sans importance. Ceux qui ont un sens doivent être interprétés, et cette interprétation dépend de votre perspicacité, de votre capacité de ne pas vous identifier à un de vos personnages. Si vous êtes profondément conscient, cette interprétation n'est pas nécessaire; mais comme vous êtes paresseux, vous consultez, si vous pouvez le payer, un spécialiste qui interprète vos rêves à sa manière. Peu à peu, vous tombez sous sa dépendance ; il devient le nouveau prêtre, et vous vous êtes chargé d'un nouveau problème. Mais si vous êtes lucide, même pour une courte période, vous voyez que cette lucidité brève, aiguë, pour furtive qu'elle soit, commence à éveiller une nouvelle sensation, qui n'est pas engendrée par l'avidité, mais qui est une faculté libérée des limitations et des tendances personnelles. Lorsque vous devenez lucide d'une manière plus profonde, plus large, cette faculté, cette sensation acquerra de la force ; ainsi, vous serez toujours lucide, même si votre attention se porte sur d'autres sujets. Vous serez certainement pris par des devoirs nécessaires qui requerront votre attention quotidienne, mais cette lucidité intérieure restera en éveil. Elle sera semblable à une

plaque sensible de photographie, sur laquelle chaque pensée-sentiment s'imprime pour être étudiée, assimilée, comprise. Cette faculté, cette perception nouvelle est de la plus haute importance, car elle révélera ce qui est éternel.

Ojai, le 11 juin 1944

## **Ojai, Californie**

### **6ème Causerie**

### **le 18 juin 1944**

J'ai dit, dans mes causeries, qu'en la connaissance de soi est le penser, que sans cette connaissance il n'est guère possible de penser dans le vrai sens de ce mot. Elle est la compréhension et la racine de toute compréhension. Le monde qui nous entoure n'est pas compris sans elle. Pour faire apparaître cette compréhension, il faudra d'abord comprendre le sens de l'effort, autrement, ainsi que je l'ai expliqué, la pensée-sentiment sera toujours prise dans le conflit de la dualité – du mérite et du démerite, du moi et du mien s'opposant au non-moi et au non-mien – et engendrera l'angoisse et la douleur. Le conflit des opposés existera toujours si l'avidité n'est pas observée et comprise, donc dépassée ; l'avidité des biens terrestres et de l'immortalité personnelle est la cause de la douleur. Cette avidité, sous de multiples formes, crée l'ignorance, la rivalité et la douleur. Le désir d'immortalité personnelle n'est pas seulement la continuation du moi dans l'au-delà, mais aussi dans le présent et il s'exprime par l'orgueil de la famille, du nom, du rang social, par le désir de possessions, de gloire, de puissance, de mystère, de miracle. Désirer ces choses, c'est commencer à souffrir ; en cédant à leur appel, on ne met pas un terme à la souffrance.

Ainsi, délivrer la pensée-sentiment de l'avidité est le commencement de la vertu. La vertu est la négation du moi, plutôt que le devenir positif du moi ; car la compréhension négative est l'aspect le plus élevé de la pensée-sentiment. Le prétendu devenir positif n'est autre que les qualités du moi qui s'enferment et s'enchaînent elles-mêmes, de façon à ne jamais vous libérer des conflits et de la souffrance. Pour noble et vertueux qu'il soit, le désir de devenir est encore compris dans la sphère étroite du moi, il est donc une source de lutte et de confusion. Ce processus du devenir continu, que l'on prétend positif, conduit à la mort, avec ses craintes et ses espoirs. Délivrer la pensée de l'avidité, bien que cela puisse paraître une négation, est l'essence même de la vertu, car cette délivrance ne renforce pas le processus du soi, du moi et du mien.

Comme je l'ai dit au cours de mes causeries précédentes, en délivrant de l'avidité la pensée-sentiment, en prenant conscience des chemins que l'avidité emprunte, nous commençons à percevoir le sens de la candeur, de l'amour, de la peur, de la vie simple. Ce n'est point qu'il nous faille devenir candide et honnête, mais en pensant-sentant, en devenant extensivement lucide à ce sujet, ses profondes implications seront perçues. Cela n'est point le moi qui devient honnête. La vertu n'est pas une base sur laquelle le moi puisse construire, car en lui il n'y a pas de devenir. Le moi ne peut jamais devenir candide, franc, clair, sa propre nature étant sombre, bornée, confuse, contradictoire.

Prendre conscience de l'ignorance est le commencement de la candeur, de l'honnêteté. Ne pas reconnaître l'ignorance, c'est nourrir l'obstination et la crédulité. Essayer de devenir honnête, sans être conscient de l'ignorance, c'est aller vers un surcroît de confusion. Sans la connaissance de soi, la simple sincérité n'est que limitation et crédulité. Si l'on commence à être conscient de soi et que l'on observe avec candeur, la confusion cédera à la clarté. C'est l'insuffisance de clarté qui conduit à la malhonnêteté, aux faux-semblants. Être conscient des évasions, des perversions, des obs-

tacles, c'est introduire l'ordre et la lumière. L'ignorance, qui est le manque de connaissance de soi, conduit à la confusion, à la malhonnêteté. Être candide, sans avoir compris la nature contradictoire du moi, c'est être dur et susciter toujours plus de confusion. Par la lucidité intérieure et la connaissance de soi, l'ordre, la clarté et le penser apparaissent.

La compréhension négative est la forme la plus élevée du penser. Penser-sentir positivement, sans comprendre l'avidité, c'est établir des valeurs qui séparent, qui détruisent, qui sont stériles.

Nous savons que l'amour est toujours douloureux, qu'il engendre la souffrance, l'amertume, la désillusion; la peine de l'amour est un tourment qui nous fait éprouver la crainte et le ressentiment. Il ne nous est pas possible de fuir l'amour et, pourtant, il nous torture. Les insensés le blâment, sans comprendre la cause de la souffrance ; mais si l'on ne comprend pas cette cause, qui est un conflit, on n'en surmontera pas l'angoisse. Si l'on ne comprend pas ce conflit qui est l'avidité, l'amour engendrera toujours la souffrance. C'est l'avidité et non l'amour qui crée la dépendance, et les tristes conséquences qui en résultent. C'est l'avidité dans nos rapports avec autrui et non l'amour qui engendre l'incertitude ; cette incertitude nourrit l'instinct de possession, la jalousie, la peur. Cet instinct de possession, cette dépendance, créent une fausse impression d'unité qui soutient et nourrit un sentiment temporaire de bien-être. Cette fausse unité n'est pas l'amour ; elle contient de la peur et de la méfiance. Elle nous stimule extérieurement, mais nous transforme en parasites: vivre dans la dépendance l'un de l'autre, cela n'est pas aimer, c'est être intérieurement vide et seul. La dépendance engendre la crainte, non l'amour. Tant que nous ne comprenons pas l'avidité, n'y a-t-il pas en nous l'esprit de domination et d'oppression qui empruntent la forme de l'amour? Dans nos rapports avec un seul individu ou avec la multitude, un tel amour de la puissance et de la domination, avec sa contrepartie de soumission et de résignation, engendre des conflits, de l'antagonisme et de la douleur. Si l'on porte en soi le germe de la violence, comment peut-il y avoir amour? Si l'on porte en soi le germe de la contradiction et de l'incertitude, comment peut-il y avoir amour? L'amour est au delà et au-dessus de tout cela: il dépasse les sens. L'amour est en soi éternel, il n'est pas conditionné, il n'est pas un résultat. Il contient la pitié et la générosité, le pardon et la compassion. L'amour fait naître l'humilité et la douceur ; sans l'amour, elles n'ont pas d'existence.

QUESTION : Je suis déjà introspectif de nature ; à suivre voire enseignement n'y a-t-il pas pour moi le danger de devenir de plus en plus égocentrique, d'être toujours plus introspectif?

KRISHNAMURTI : Si vous êtes introspectif par opposition aux personnes qui s'extériorisent, il y a danger d'égocentrisme. Si vous vous mettez en état d'opposition, il n'y a pas compréhension ; vos pensées, vos sentiments, vos actions vous enferment en vous-même, vous isolent. En appréhendant intelligemment l'extérieur, vous serez guidé inévitablement vers l'intérieur ; ainsi la division entre l'extérieur et l'intérieur cessera. Si vous vous opposez à ce qui est extérieur en vous accrochant à ce qui est intérieur, ou si vous niez le second et affirmez le premier, il y a conflit d'opposés, donc point de compréhension. Pour comprendre l'extérieur, le monde, commencez donc par vous-même, car vous, vos pensées- sentiments, vos actions, vous êtes le produit à la fois de l'extérieur et de l'intérieur. Vous êtes le centre de toute existence objective et subjective et, si vous voulez l'appréhender, par où commencerez- vous, sinon par vous-même? Commencer par soi-même, cela n'est pas favoriser le déséquilibre, mais au contraire faire apparaître la compréhension créatrice, la paix intérieure.

Mais si vous niez l'extérieur, le monde, si vous vous efforcez de vous en évader, si vous le déformez, le façonnant suivant vos fantaisies, votre monde intérieur sera une

illusion qui vous isolera et vous entravera. Alors ce sera la déception, la misère morale. Être, c'est avoir des rapports avec l'univers, mais vous pouvez bloquer, fausser ces rapports et, devenant ainsi toujours plus isolé et plus égocentrique, aller vers un déséquilibre mental. La racine de la compréhension est en vous-même, dans la connaissance de soi.

QUESTION : Comme beaucoup d'Orientaux, vous paraissez ennemi de l'industrialisation, pourquoi ?

KRISHNAMURTI : Je ne sais pas si beaucoup d'Orientaux sont opposés à l'industrialisation et, s'ils le sont, j'ignore leurs raisons ; mais je crois avoir expliqué pourquoi je considère que le développement de l'industrie n'est pas la solution de notre problème humain, qui comporte tant de peine et de souffrance. L'industrialisme établit des valeurs concrètes, sur la base desquelles chacun veut posséder une salle de bain plus grande et meilleure, une auto plus grande et meilleure, veut se distraire, veut s'amuser, etc. Les valeurs extérieures et temporelles prennent le pas sur les valeurs éternelles. Le bonheur, la paix, sont recherchés dans la possession de biens fabriqués manuellement ou cérébralement, dans l'attachement à des objets ou à des connaissances encyclopédiques. Parcourez n'importe quelle grande rue et vous verrez un magasin après l'autre vendre le même objet, mais avec des couleurs et des formes différentes ; d'innombrables revues, des milliers de livres. Nous voulons qu'on nous divertisse, qu'on nous amuse, qu'on nous sorte de nous-mêmes, car nous sommes si misérables, si pauvres, si vides, si tristes. Et là où il y a demande, il y a production, donc tyrannie de la machine. Nous nous imaginons que la seule industrialisation peut résoudre notre problème économique et social. Le fait-elle ? Pour un temps peut-être, mais elle entraîne à sa suite des guerres, des révolutions, l'oppression, l'exploitation et apporte la soi-disant civilisation – qui est tout ce qu'implique l'industrialisme – aux peuples arriérés.

L'industrialisation et la machine sont là, vous ne pouvez les ignorer ; ils ne prennent leur juste place que pour celui dont le bonheur ne dépend pas d'objets, mais qui développe ses richesses intérieures, les trésors impérissables de la réalité. Sans ces trésors, l'industrialisation n'apporte que d'indicibles horreurs, mais si elle les accompagne, elle a un sens. Ce problème ne concerne pas un pays seulement ou une race ; sa solution est sur le plan humain. Si l'on ne fait pas contre-poids à la machine avec la compassion et le détachement du monde, on n'obtiendra, par l'accroissement de la production d'objets, de connaissances et de techniques, que des guerres plus vastes et mieux faites, des oppressions économiques, des zones d'influence, des moyens plus subtils de décevoir, de désunir, de tyranniser.

Une pierre peut changer le cours d'une rivière et, de même, quelques hommes qui comprendraient pourraient peut-être faire dévier ce terrible chemin de l'homme. Mais il est difficile d'endurer la pression constante de la civilisation moderne, à moins d'être toujours en éveil et de découvrir ainsi les biens qui ne périssent pas.

QUESTION : Croyez-vous que la méditation collective soit une aide ?

KRISHNAMURTI : Quel est le but de la méditation ? La base de la découverte du Suprême, n'est-ce pas là le penser ? C'est par le penser que l'inconnaissable et l'incomensurable entrent en existence, et c'est vous-même qui devez le découvrir. Pour cela, votre esprit doit être complètement libre de toute influence. Il doit être parfaitement silencieux, immobilisé par un vide créateur. Il doit se délivrer du passé, des influences qui conditionnent, il doit cesser de créer des valeurs.

Vous êtes l'un et la multitude, le groupe et l'individu ; vous êtes le résultat du passé. Il est impossible de comprendre tout ce processus si ce n'est par son résultat ; c'est à vous d'étudier et d'examiner ce résultat qui est vous-même. Pour observer, il faut

être détaché, libre d'influence, et cesser d'être l'esclave de la propagande grossière ou subtile. L'influence de l'entourage modèle la pensée-sentiment, et de cela aussi on doit s'affranchir pour découvrir le réel, qui seul peut libérer. Combien facilement l'on nous persuade de croire ou de ne pas croire, d'agir ou de ne pas agir ; les revues, les journaux, les cinémas, les radios, façonnent journellement notre pensée-sentiment, et qu'ils sont peu nombreux ceux qui peuvent échapper à leur influence limitative.

Un groupement religieux croit à ceci, et un autre à cela ; leurs pensées-sentiments sont façonnées à l'imitation de certains modèles. Dans ce chaos d'assertions imitatives, quels espoirs y a-t-il de découvrir le réel ? Pour comprendre cette folle confusion, la pensée-sentiment doit s'en dépêtrer, et ainsi devenir claire, directe, simple. Pour découvrir le réel, l'esprit-coeur doit se libérer de la tyrannie du passé ; il doit demeurer purement seul. Combien facilement une collectivité, une congrégation est utilisée, manœuvrée, droguée ! La découverte du réel ne peut être organisée ; le réel doit être cherché en chacun de nous, sans contrainte, sans le stimulant de récompenses ou de punitions. Lorsque l'intellect cesse de créer, il y a création.

QUESTION : La croyance en Dieu n'est-elle pas nécessaire en ce monde terrible et cruel ?

KRISHNAMURTI : Nous avons cru en Dieu pendant des siècles et des siècles, et pourtant nous avons créé un monde terrible. Le sauvage, tout comme le prêtre hautement civilisé, croit en Dieu. Le primitif tue avec des arcs et des flèches et danse frénétiquement ; le prêtre civilisé bénit les navires de guerre, les bombardiers et rationalise. Je ne dis pas cela ironiquement, ne souriez pas, je vous en prie : c'est un sujet grave. Tous les deux croient, et il y a aussi l'autre, l'incroyant, mais lui aussi a pour méthode de liquider ceux qui se dressent sur son chemin. S'accrocher à une croyance ou à une idéologie ne résout pas la tuerie, l'oppression, l'exploitation. Au contraire, il y a eu, et il y a encore, des guerres terribles, inhumaines, des destructions et des persécutions, tout cela au nom de Dieu. Si nous pouvions mettre de côté ces croyances et ces idéologies ennemies et apporter un changement profond dans notre vie quotidienne, il y aurait la possibilité d'un monde meilleur. C'est notre vie quotidienne qui a amené cette catastrophe et les précédentes. Notre irréflexion, nos privilèges, nos barrières nationales et économiques, notre manque de bonne volonté et de compassion ont amené ces guerres et d'autres désastres. L'attachement au monde éclatera toujours en chaos et douleur.

Nous sommes le produit du passé et, si nous ne le comprenons pas, construire sur ce passé, c'est inviter le désastre. L'intellect qui est un produit, un assemblage, ne peut espérer comprendre ce qui n'est pas fabriqué, ce qui est sans cause, ce qui est en dehors du temps. Pour comprendre l'incrée, l'intellect doit cesser de créer. Une croyance appartient toujours au passé, au créé, et une telle croyance devient une entrave à la perception du réel. Lorsque la pensée-sentiment est ancrée, conditionnée, la compréhension du réel est impossible. Il faut, par rapport au passé, s'ouvrir à une liberté immobile. Dans ce débordement spontané du silence, dans lui seul, le réel peut fleurir. Lorsque vous regardez un coucher de soleil, en cet instant de beauté, il y a une joie spontanée, créatrice. Mais si vous désirez répéter l'expérience, il n'y a plus de joie pour vous dans le soleil couchant ; vous essayez d'éprouver le même bonheur créateur, mais il n'est plus là. Sans attente, sans désir, votre esprit était capable de recevoir ; mais, ayant reçu, il convoite encore, et c'est cette convoitise qui aveugle. La convoitise accumule, elle alourdit l'esprit-coeur ; toujours elle amasse, elle emmagasine. La pensée-sentiment est corrompue par la convoitise, par les vagues corrosives de la mémoire. Ce n'est que par une profonde lucidité que cet engloutissant processus du passé est mené à terme. La convoitise, comme le plaisir, est toujours individua-

liste, limitative, et comment une pensée née de la convoitise peut-elle comprendre l'incommensurable?

Au lieu de raffermir des croyances et des idéologies, prenez conscience de vos pensées-sentiments, car d'elles jaillissent les solutions de la vie. Ce que vous êtes, le monde l'est aussi ; si vous êtes cruel, sensuel, ignorant cupide, le monde le sera aussi. Que vous croyiez ou ne croyiez pas en Dieu, cela ne signifie pas grand chose, car, par vos pensées-sentiments-actions, vous rendez le monde terrible et cruel, ou paisible et compatissant, barbare ou sage.

QUESTION : Quelle est la source du désir?

KRISHNAMURTI : La perception, le contact, la sensation, le besoin et l'identification causent le désir. La source du désir est la sensation, dans ses formes les plus basses et les plus hautes. Et plus vous demandez à satisfaire vos sens, plus l'attachement au monde, qui recherche la continuité dans l'au-delà, s'affermira. Puisque l'existence est sensation, il nous faut comprendre celle-ci – non devenir ses esclaves – et permettre à la pensée d'atteindre la lucidité pure. Le désir de se satisfaire doit engendrer les moyens d'y parvenir à n'importe quel prix. Une telle exigence, un pareil désir, peuvent être observés et étudiés, compris intelligemment et dépassés. L'esclavage du désir est l'ignorance, au bout est la douleur.

QUESTION : Ne croyez-vous pas qu'il y a dans l'homme un principe de destruction, indépendant de sa volonté de détruire, et en même temps de son désir de vivre? La vie semble être un processus de destruction.

KRISHNAMURTI : Il y a en nous tous une volonté latente de détruire, il y a de la colère, de la mauvaise volonté qui, en s'étendant, mènent à des catastrophes mondiales; et il y a aussi le désir d'être réfléchi et compatissant. Ainsi fonctionne en nous ce double processus en un conflit qui paraît sans fin. Celui qui a posé cette question désire savoir si la vie elle-même n'est pas un processus destructeur. Elle l'est, en effet, si nous entendons par là que la plus haute compréhension se trouve dans la négation. Cette négation est la destruction des valeurs basées sur le positif, sur le moi et le mien. Aussi longtemps que la vie est le devenir du moi, enfermée par la pensée-sentiment du moi et du mien, elle devient un processus destructeur, cruel et stérile. Un devenir positif, affirmatif est, en fin de compte, périssable. C'est si évident dans le monde actuel! La vie recherchée positivement, en termes du moi et du mien, est un conflit, une destruction. Lorsqu'on met fin à ce vouloir ou à ce non-vouloir positif, agressif, la conscience de la peur, de la mort, du néant apparaît. Mais si la pensée peut s'élever au-dessus de cette peur, la dépasser, il y a l'ultime réalité.

Ojai, le 18 juin 1944



## **Ojai, Californie**

### **7ème Causerie**

### **le 25 juin 1944**

Je me suis efforcé d'expliquer, au cours des dernières causeries, comment on développe le penser et comment ce penser apparaît avec la connaissance de soi. Dans la mesure où vous êtes conscients de vos pensées-sentiments, vous vous détachez et, dans la mesure où vous cessez de vous identifier, la connaissance de soi grandit ; c'est cette dernière qui dissipe l'ignorance et la douleur. Par la compréhension de soi, le penser prend naissance.

Ainsi que je l'ai expliqué, la vertu consiste à libérer la pensée- sentiment de l'avidité. Pour libérer la pensée, il faut aussi de la candeur. La dépendance détruit l'amour. Le désir crée toujours l'attachement, l'esprit de possession, donc la jalousie, l'envie et tous ces conflits qui ne nous sont que trop familiers. Là où il y a dépendance et attachement, il n'y a point d'amour.

En examinant les rapports humains, nous voyons que chercher chez autrui la nourriture intérieure et le bonheur est une cause de perturbations et de douleur. Les rapports humains n'étant plus que la recherche de satisfactions personnelles engendrent l'attachement et la peur. Mais s'ils sont, au contraire, une façon de se révéler à soi-même, nos rapports avec autrui sont un miroir dans lequel nous commençons à nous découvrir, nous et nos tendances, nos prétentions, nos motifs égoïstes et bornés, nos craintes, etc. Si vous êtes lucides dans vos rapports humains, vous comprendrez qu'ils vous exposent publiquement ce qui est une cause de conflits, de douleur. L'homme réfléchi accueille cette mise en évidence, car elle lui sert à introduire de l'ordre et de la clarté dans ses pensées- sentiments et à les libérer de leur tendance à s'isoler, à s'enfermer en elles-mêmes. Mais, pour la plupart, nous cherchons dans nos rapports avec autrui notre bien-être et notre satisfaction ; nous ne désirons pas être révélés à nous-mêmes, nous ne souhaitons pas nous étudier tels que nous sommes : ainsi nos rapports humains deviennent une fatigue et nous cherchons à nous évader. Nous cherchons la paix dans nos rapports avec autrui et, si nous ne la trouvons pas, nous favorisons les changements qui nous gratifient, jusqu'à ce que nous trouvions ce que nous cherchons, un morne confort, ou quelque distraction propre à dissimuler notre vide et nos craintes douloureuses. Mais nos rapports ne seront que douloureux, ils ne seront qu'une lutte, jusqu'au moment où il en jaillira une connaissance de soi profonde et extensive. En la profonde connaissance de soi est un inépuisable amour.

Comprendre les rapports humains et la cause de la dépendance, c'est ne plus créer d'inimitié, et cela est de première importance. Dans tout rapport avec autrui, la cause de l'inimitié ne peut être découverte que si ce rapport devient un processus de révélation de soi-même. S'il n'y a pas de cause d'inimitié, il n'y a plus ni ami, ni ennemi, ni celui qui pardonne, ni celui qui est pardonné. Nous créons l'inimitié parce que nous sommes orgueilleux de notre rang social, de notre savoir, de notre famille, de nos capacités, et nous éveillons ainsi, chez les autres, le mauvais vouloir et l'envie.

Le désir de devenir est source de peur ; être, exécuter et, par conséquent, dépendre d'autrui engendre la peur. L'état de non- peur n'est pas une négation, ce n'est ni l'opposé de la peur, ni le courage. C'est dans la compréhension de ce qui cause la peur qu'est la fin de celle-ci et non dans le fait de devenir courageux, car dans tout de-

venir se trouve le germe de la peur. Dépendre d'objets, de gens, ou d'idées, c'est cultiver la peur ; la dépendance naît de l'ignorance, du manque de connaissance de soi, de la pauvreté intérieure ; la peur cause l'incertitude de l'esprit-cœur, elle empêche les échanges et la compréhension. Par l'auto-lucidité, nous commençons à découvrir et, par là, à comprendre la cause de la peur ; et non seulement des peurs superficielles, mais des peurs profondes, causales, accumulatives. La peur est à la fois innée et acquise ; elle est liée au passé et, pour en libérer la pensée- sentiment, le passé doit être appréhendé à travers le présent. Le passé est toujours aux aguets pour donner naissance au présent, qui devient la mémoire identificatrice du moi et du mien: le moi. Le moi est la racine de toute peur.

Inhiber ou supprimer la peur, ce n'est pas la dépasser ; sa cause doit être l'objet d'une auto-révélation ; c'est ainsi qu'elle se comprend et se dissipe elle-même. En prenant conscience de l'avidité et de sa dépendance, en observant avec un détachement bienveillant son cours et ses actions, la peur fait place à la compréhension. La lucidité à l'égard de chaque problème comporte trois étapes: d'abord on le perçoit, puis on en perçoit profondément la cause et l'effet, et le double processus ; et enfin pour le dépasser, il faut que le penseur et la pensée se perçoivent « un ». Supposons que nous n'éprouvions pas de peur parce que nous n'en sommes pas conscients ; dès que nous en prenons conscience, nous la fuyons, nous l'étouffons ou nous la cachons, mais si nous ne faisons rien de tout cela, alors, grâce à une lucidité toujours en éveil, la cause et ses processus commencent à se déployer ; si nous ne sommes pas impatients, si nous ne sommes pas avides d'un résultat, cette flamme de lucidité, qui engendre la compréhension, dissipe la cause et ses processus toujours en marche. Il n'y a qu'une cause, mais ses voies et ses expressions sont multiples.

Inhiber, réprimer la peur, ne déracine pas la cause de la peur, mais produit encore plus de facteurs de trouble et de souffrance. Par l'observation tolérante de la peur, par la prise de conscience de chaque manifestation de la peur, cette cause peut se déployer ; en la suivant complètement, sans esprit d'identification, avec un détachement bienveillant, la compréhension créatrice se fera jour ; elle seule dissout la peur, sans développer son opposé, qui est une autre forme de peur.

QUESTION : Pourquoi ne regardez-vous pas en face les maux économiques et sociaux au lieu de fuir dans quelque explication sombre et mystique?

KRISHNAMURTI : J'ai essayé de faire ressortir que ce n'est qu'en accordant de l'importance à ce qui est primordial que les questions secondaires peuvent être comprises et résolues. Les maux économiques et sociaux ne peuvent être guéris si l'on ne comprend pas leurs causes. Pour les comprendre, et amener ainsi un changement fondamental, nous devons d'abord nous comprendre nous- mêmes, qui sommes la cause de ces maux. Individuellement, et donc aussi comme groupe, nous avons créé des discordes sociales et économiques, et de la confusion. Nous seuls en sommes responsables ; et ainsi c'est nous, individuellement, et par conséquent en tant que collectivité peut-être, qui pouvons ramener de l'ordre et de la clarté. Pour agir collectivement, nous devons commencer individuellement. Pour agir en tant que groupe, chacun doit comprendre et radicalement changer les causes qui, en lui, produisent les conflits et les misères extérieurs. Vous pouvez, grâce à une législation, obtenir quelques résultats bienfaisants, mais si nous ne modifions pas ce qui, en nous-mêmes, constitue les causes fondamentales des conflits et des antagonismes, ces résultats seront faussés et la confusion s'élèvera à nouveau. Des réformes extérieures nécessiteront toujours d'autres réformes, et ce chemin mène à l'oppression et à la violence. L'ordre extérieur durable et la paix créatrice ne peuvent s'établir que si chacun de nous crée l'ordre et la paix en lui-même.

Quel que soit son rang, chacun de nous recherche le pouvoir, convoite, est luxurieux ou violent ; si, sans mettre un terme à tout cela en lui-même par lui-même, il réforme le monde extérieur, cette réforme peut donner des résultats superficiels, mais qui seront détruits par ceux qui ne cessent de rechercher un rang social, la gloire et le reste. Pour amener dans le monde extérieur, dans ce monde de guerres, de rivalités et de tyrannie, le changement nécessaire et fondamental, vous devez commencer par vous-mêmes et vous transformer profondément. Sans doute direz-vous que, de cette façon, il faudra un temps bien long pour réformer le monde ? Et quand cela serait ? Une révolution rapide, sévère et superficielle changerait-elle le fait intérieur ? En sacrifiant le présent créerait-on un avenir heureux ? De mauvais moyens nous conduiraient-ils à de bonnes fins ? On ne nous l'a jamais fait voir, et pourtant nous persévérons aveuglément et sans réfléchir, avec, pour résultat, une destruction totale et une souffrance totale. Vous n'obtiendrez la paix et l'ordre que par des moyens pacifiques et ordonnés. Quel est le but de révolutions économiques et sociales tout extérieures ? Est-ce de libérer l'homme, de l'aider à penser- sentir complètement et à vivre avec plénitude ? Mais ceux qui veulent un changement immédiat et rapide dans l'ordre économique et social ne créent-ils pas aussi un modèle de comportement et de pensée ? Ils ne disent pas comment penser, mais quoi penser. Ainsi ils trahissent leur but, et l'homme est à nouveau le jouet de l'entourage.

J'ai tâché d'expliquer dans ces causeries que l'ignorance, la mauvaise volonté et la convoitise créent la souffrance, et que si l'on ne se purifie pas de ces résistances intérieures, on crée inévitablement au dehors des conflits, du désordre et de la souffrance. L'ignorance, le manque de connaissance de soi, est le « mal » le plus grand. L'ignorance empêche de penser ; elle place au premier plan des choses secondaires, de sorte que la vie devient vide et grise, une routine machinale qui nous pousse à chercher différentes issues, des explosions dans le dogme, des spéculations et toutes sortes d'illusions qu'on voudrait faire passer pour du mysticisme. En essayant d'appréhender le monde extérieur, on est amené au monde intérieur, et lorsque celui-ci est bien exploré et bien compris, il conduit au Suprême. Cette réalisation n'est pas le fruit de l'évasion. Cette réalisation seule apportera au monde l'ordre et la paix.

Le monde est plongé dans le chaos, parce que nous avons cherché de fausses valeurs. Nous avons donné de l'importance à la sensualité, à l'attachement au monde, à la gloire ou à l'immortalité personnelle, qui engendrent les conflits et la douleur. La vraie valeur se trouve par le penser. Il n'y a pas de penser sans connaissance de soi, et celle-ci apparaît avec l'auto-lucidité.

QUESTION : Ne croyez-vous pas que certaines nations aiment la paix et que d'autres sont agressives ?

KRISHNAMURTI : Non. Le terme « nation » est séparatif, exclusif ; il est cause de discordes et de guerres. Il n'y a pas de nation qui aime la paix ; elles sont toutes agressives, dominatrices, tyranniques. Tant qu'une nation demeure une unité à part, séparée des autres, orgueilleuse de son isolement, de son patriotisme, de sa race, elle entretient des misères sans noms pour elle-même et pour les autres. Vous ne pouvez pas avoir la paix et à la fois être exclusif. Vous ne pouvez pas avoir des frontières économiques et sociales, nationales et raciales, sans attirer l'inimitié et la jalousie, la peur et la méfiance. Vous ne pouvez pas sans inviter la violence, posséder beaucoup pendant que les autres meurent de faim. Nous ne sommes pas séparés, nous sommes des êtres humains qui communiquent entre eux. Votre souffrance est la souffrance d'autrui ; en tuant un autre, c'est vous-mêmes que vous détruisez ; en haïssant autrui, vous souffrez : car vous êtes l'autre. La bonne volonté et la fraternité ne s'obtiennent pas au moyen de frontières et de nationalités séparées, exclusives, celles-ci doivent être écartées si l'on veut donner la paix et l'espoir aux hommes. Et, d'ailleurs, pour-

quoi vous identifiez-vous à une nation, à un groupe ou à une idéologie quels qu'ils soient? N'est-ce pas pour protéger votre petit moi, pour nourrir vos vanités mesquines et périssables, pour soutenir votre propre gloire? Quel orgueil peut-on tirer de ce moi, créateur de guerres, de misère, de conflits, de confusion? La nation est la glorification du moi, elle nourrit la discorde et la souffrance.

QUESTION : Je suis très attiré par l'amour sexuel et pourtant j'en ai peur. C'est devenu un problème torturant ; comment peut-on le résoudre?

KRISHNAMURTI : C'est devenu un problème dévorant parce que nous avons cessé d'être créateurs. Intellectuellement et moralement, nous sommes devenus de simples machines à imiter ; religieusement, nous ne faisons que copier, accepter l'autorité, et nous laisser endormir. Notre éducation nous étriqué ; notre société, par son esprit de compétition, nous gâche ; les cinémas, les radios, les journaux nous disent continuellement ce qu'il faut penser, en nous stimulant d'une façon artificielle et sensuelle. Nous recherchons le bruit incessant et nous en sommes nourris. Ainsi nous trouvons un dérivatif dans l'amour sexuel, qui devient un problème torturant.

Par une claire perception intérieure, l'automatisme de la pensée que nous appelons réflexion est vue à la lumière de la compréhension ; en l'observant, en l'examinant avec un détachement plein de bienveillance, en suspendant tout jugement, nous commençons à éveiller la compréhension créatrice. C'est de cette façon que l'on dégage la pensée-sentiment de ses entraves et de ses imitations. Si nous devenons conscients de ce processus, tous nos problèmes, insignifiants et complexes, peuvent lui être exposés, et nous pouvons en dégager une compréhension créatrice. Il est donc essentiel de comprendre ce point. Le refus ou l'acceptation, le jugement ou la comparaison, qui veulent dire identification, empêchent le complet épanouissement de la pensée-sentiment. Ne vous identifiez pas avec elle, mais au fur et à mesure que la pensée-sentiment s'écoule, suivez-la entièrement, pensez ce problème et ressentez-la aussi largement et profondément que possible, et devenez ainsi conscient de ses vastes et profondes implications. Ainsi l'esprit étroit, mesquin, enfermé en lui-même, brise les limitations et les blocages qu'il s'était imposés et passe au travers. Dans ce processus de clarification, il y a une joie créatrice intérieure.

De cette façon, résolvez le problème de la luxure. Ainsi que je l'ai dit, la simple inhibition ou la suppression ne résolvent pas le problème, mais deviennent un nouveau facteur d'excitation, de perturbation, et ne font que raffermir le processus enfermé en lui-même du moi, de ce qui est mien. Prenez conscience du problème, aussi largement et profondément que possible, et découvrez ainsi sa cause. Ne vous identifiez pas avec la cause en la jugeant ou en la comparant, en la condamnant ou en l'acceptant, mais observez-la qui s'exprime de mille manières ; suivez-la à travers toutes ses expressions ; réfléchissez-y, ressentez-la intelligemment, avec un détachement plein de bienveillance. En cette lucidité extensive le problème est résolu et dépassé.

Il y a une différence entre conquérir la sensualité et l'état de non-sensualité. Dans ce dernier, la pensée-sentiment n'est plus esclave des sens ; mais conquérir, c'est être à son tour conquis. La lucidité qui fait naître la compréhension créatrice, affranchit de la luxure la pensée-sentiment ; alors que trouver des substitutions à la luxure, c'est encore être luxurieux. On n'échappe pas au conflit et à la souffrance si ce n'est par le penser. Et penser est impossible sans la connaissance de soi. La démarche du moi est découverte par la lucidité, et c'est cette découverte qui libère et qui crée. L'amour est chaste, mais l'esprit qui se propose de l'être ne l'est pas.

QUESTION : Ne croyez-vous pas que la vie comporte un principe de destruction, une volonté aveugle tout à fait indépendante de l'homme, toujours assoupie, prête à jaillir dans l'action, et qui ne peut jamais être surmontée?

KRISHNAMURTI : Nous savons certainement qu'en nous- mêmes se trouvent deux capacités opposées ; détruire et créer, être bon et être nuisible. Mais sont-elles indépendantes l'une de l'autre? La volonté de détruire est-elle séparée de la volonté de vivre, ou bien la volonté de vivre, de devenir, est-elle en elle-même un processus de destruction? Qu'est-ce qui nous pousse à détruire? Qu'est-ce qui nous rend coléreux, ignorants, brutaux ; qu'est-ce qui nous pousse à tuer, à poursuivre une vengeance, à tromper? Est-ce une volonté aveugle, une chose sur laquelle nous n'avons aucune sorte de contrôle – appelons-la le diable – une force du mal indépendante, ou une ignorance incontrôlable? Ce besoin de détruire est-il absurde ou est-il la réponse à une plus profonde requête de vivre, d'être, de devenir? Cette réaction ne peut-elle jamais être dépassée ou peut-elle se ralentir, afin de se laisser examiner et comprendre? Ralentir une réaction est chose possible.

Ou y a-t-il une zone aveugle qui ne peut jamais être observée, un résultat de l'hérédité, un résultat inné qui a tellement conditionné notre pensée que nous sommes incapables d'y plonger notre regard, de sorte que nous croyons en une puissance de destruction qui ne peut jamais être dépassée?

Assurément, une chose qui a été fabriquée peut être comprise par ceux qui l'ont construite. Ce processus double, du bien et du mal, se trouve en nous pour créer et pour détruire. Puisque nous l'avons créé, nous pouvons le comprendre ; mais pour le comprendre, nous devons avoir la faculté de nous observer sans passion, ce qui requiert une grande vigilance et une lucidité agile. Au contraire, nous pourrions dire que nous avons en chacun de nous, potentiellement, une force mauvaise et essentiellement destructrice, et que tout aimants, généreux, miséricordieux que nous puissions être, cette force complètement impersonnelle – comme un tremblement de terre – cherche à se manifester occasionnellement. Et de même que sur un tremblement de terre, sur les manifestations de la nature nous n'avons aucun pouvoir, ainsi nous n'aurions pas la moindre influence sur cette force.

Mais en est-il ainsi? Ne pouvons-nous, en nous comprenant, comprendre les causes de destruction et de création qui existent en nous? Si nous arrivons d'abord à éclaircir la confusion qui règne dans la couche superficielle de notre conscience, alors, dans celle-ci, du fait qu'elle est ouverte et claire, peuvent se projeter les couches plus profondes de la conscience, avec tout leur contenu. Cette clarification de la couche superficielle a lieu lorsque la pensée-sentiment ne s'identifie pas, lorsqu'elle est détachée et, par conséquent, capable d'observer sans comparer ni juger. Alors, seulement, la conscience consciente peut-elle découvrir ce qui est vrai. Ainsi vous pouvez apprendre par vous-même s'il existe ou non, en vous, un élément qui échappe absolument à votre contrôle, un élément destructeur. Vous pourrez savoir s'il est le résultat d'un conditionnement ou si c'est de l'ignorance, ou si c'est une zone aveugle, ou encore une force du mal, indépendante, incontrôlable. Et alors, seulement, vous pourrez découvrir si vous êtes capables ou non de dépasser ce problème.

Plus vous vous comprendrez, créant ainsi le penser, et moins vous trouverez en vous de tendances, d'ignorance, de forces que vous ne pouvez dépasser. Et, en cela, vous découvrirez une extase qui vient avec la compréhension, avec la sagesse. Ce n'est pas la foi et l'espérance des sois. En nous comprenant complètement et en créant ainsi la faculté de nous sonder profondément, nous trouverons qu'il n'y a rien qui ne puisse être examiné et compris. Cette connaissance de soi engendre la compréhension créatrice ; mais, parce que nous ne comprenons pas, il y a ignorance. Ce que la pensée a créé, la pensée peut dépasser.

QUESTION : Pourquoi y a-t-il tant de fous et de déséquilibrés en ce monde?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que cette civilisation que nous avons construite? Une civilisation qui est le résultat de l'avidité, dont le facteur dominant est la gratifi-

cation des sens. Et ayant produit ce monde, dans lequel les valeurs des sens dominant, nous voyons que les sensibilités créatrices y sont évidemment ou détruites ou perverses ou bloquées. Comme il n'y a pas de délivrance possible par les valeurs des sens, les individus ont recours, consciemment ou inconsciemment, à la fabrication d'illusions qui, finalement, les isole. Tant que les valeurs des sens ne le céderont pas aux valeurs éternelles, nous serons dans des désillusions, des discordes, des chaos et des guerres. Pour amener un changement fondamental de valeurs, vous devez devenir réfléchi et écarter ces valeurs du moi, de l'avidité, au moyen d'une constante lucidité et de la connaissance de soi.

QUESTION : Je suis dans une solitude terrible. Je ne parviens à dépasser cette souffrance, que dois-je faire?

KRISHNAMURTI : Ce n'est pas là un problème individuel ; toute la pensée humaine se sent seule. Si nous pouvions y réfléchir et sentir ce problème profondément, nous deviendrions capables de le dépasser. Comme je l'ai expliqué, nous créons en nous-mêmes, par l'avidité, un processus double, et ainsi s'élève le « je », la dualité du moi et du non-moi, mon travail personnel, mon propre accomplissement et le reste. Ayant créé, par l'avidité, ce processus qu'est le conflit entre le moi et le non-moi, son résultat naturel est l'isolement, la complète solitude. Dans nos rapports humains, dans nos actions, si une seule pensée-sentiment s'enferme sur elle-même, elle construit nécessairement des murs isolants qui deviennent la cause d'une insupportable solitude.

L'avidité engendre la peur, la peur nourrit la dépendance ; la dépendance de choses, de gens ou d'idées. Plus la dépendance est grande, plus la pauvreté intérieure l'est aussi. En prenant conscience de cette pauvreté qu'est la solitude, vous vous efforcez de l'enrichir, de la remplir de connaissances ou d'activités, d'amusements ou de mystères. Plus vous essayez de la remplir, de la recouvrir, plus profondément s'enferme la cause réelle de la solitude. Le moi est insatiable, il n'y a aucun moyen de le satisfaire. Il est comme un vase brisé, comme un puits sans fond qu'on ne peut jamais remplir.

En prenant conscience de la façon dont la pensée-sentiment, en créant ses propres liens et sa servitude, construit son isolement ; en prenant conscience de l'importance accordée aux valeurs des sens, qui inévitablement doivent engendrer la pauvreté intérieure ; par cette lucidité même, par cette compréhension extensive et méditative, le bien impérissable est découvert. Si cette lucidité constante se développe bien, devenant toujours plus profonde et plus étendue, naissent la sérénité et la joie de la plus haute sagesse.

Ojai, le 25 juin 1944

## **Ojai, Californie**

### **8ème Causerie**

### **le 2 juillet 1944**

Au cours de ces dernières causeries, nous avons discuté le développement de la faculté au moyen de laquelle on peut découvrir le vrai, et qui seule contient la sérénité et la paix créatrice. Cette faculté se développe, ainsi que je l'ai expliqué, par l'action de penser, le penser actif étant différent de la pensée, car celle-ci même lorsqu'elle est juste est toujours conditionnée. En devenant lucides, nous apercevons le conflit de la dualité qui, si nous ne le comprenons pas profondément, nous conduit à des efforts stériles. L'effort est créateur dans l'acte qu'accomplit la pensée-sentiment lorsqu'elle se libère elle-même du conflit du mérite et du démerite, du devenir et du non-devenir. La perception de la vérité ne peut se développer que dans la candeur, dans l'intégrité de compréhension et celles-ci n'apparaissent qu'avec l'humilité. Comme je l'ai expliqué, la vertu ne consiste pas à développer en soi des qualités – car c'est là une façon de nourrir les opposés, donc de provoquer des efforts stériles, – mais la vertu naît lorsque la pensée-sentiment se libère de l'avidité.

Et nous avons parlé aussi des rapports avec l'univers, de la dépendance, de la peur, de l'amour, de la façon dont on commence à libérer la pensée-sentiment de la dépendance et de la peur qui corrompent l'amour.

J'ai dit que, ce matin, nous chercherions à comprendre en quoi consiste la vie simple. Vivre une vie simple, c'est être libéré des besoins d'acquérir, c'est être libéré des besoins qui vous possèdent, c'est être libéré des distractions. Se libérer de l'esprit d'acquisition, c'est évidemment comprendre la cause qui nourrit en nous le conflit de la convoitise et de l'envie. Plus nous acquérons et plus grandit le besoin de posséder ; nier ce besoin, se dire : « Je ne vais plus acquérir », ne résout en aucune façon le problème de la convoitise et de l'envie. Mais en examinant ce problème, en prenant conscience de la façon dont le désir d'acquisition et l'envie se développent dans les divers plans de notre conscience, nous commençons à comprendre leur sens profond et toutes leurs implications intérieures, économiques et sociales. Ce conflit en vue d'acquérir, cette compétition en vue de posséder, ne conduisent pas à la vie simple, qui est essentielle pour comprendre le réel. Si vous prenez conscience de cet esprit d'acquisition et de ses problèmes – sans vous opposer à lui, ce qui développerait l'esprit de non-acquisition, c'est-à-dire une autre forme de convoitise – vous commencerez à connaître ses implications les plus profondes et les plus étendues.

Alors, vous comprendrez qu'un esprit que la convoitise et l'envie possèdent ne peut éprouver la béatitude de la vérité. Celui qui vit dans un esprit de rivalité qui est conditionné par le conflit du devenir et qui pense en termes de comparaisons, n'est guère capable de découvrir le réel. La pensée-sentiment, intensément éveillée, vit dans une constante découverte de soi, et comme cette découverte est vraie, elle libère et crée. Une telle découverte de soi libère du besoin d'acquérir et de la vie complexe de l'intellect. C'est elle, cette vie complexe de l'intellect, qui se gratifie dans l'esclavage de ses habitudes : la curiosité destructrice, la spéculation, le savoir, les qualités, les bavardages, etc., qui sont des obstacles à la simplicité de la vie. Être possédé par un besoin, par une Spécialisation, aiguise l'esprit et permet à la pensée de se concentrer

en un point, mais ce n'est pas là l'épanouissement de la pensée-sentiment au sein de la réalité même.

Se libérer de la distraction est plus difficile tant que nous n'avons pas pleinement compris le processus de penser-sentir, qui est lui-même devenu la cause de toute distraction. Toujours incomplet et rempli de curiosité, toujours prêt à spéculer et à formuler, il a le pouvoir de créer ses propres obstacles et ses illusions, qui bloquent la conscience du réel. Il devient ainsi sa propre distraction, son propre ennemi. Comme l'intellect est capable de créer des illusions, ce pouvoir doit être compris avant que l'on ne puisse se libérer des distractions que l'on s'est ainsi créées. L'esprit doit être parfaitement immobile, silencieux, car toute pensée devient une distraction. L'avidité est le facteur déformant, et comment un esprit capable de se décevoir lui-même peut-il connaître le simple, le réel? Tant que l'avidité, sous ses multiples formes, n'est pas comprise et dépassée, la joie de la vie intérieure, simple et pleine, ne peut exister. Si vous commencez à prendre conscience des distractions extérieures et que vous en retracez la cause, qui est intérieure, la pensée-sentiment qui était devenue l'instrument de sa propre évasion et de sa propre ignorance se dégagera de la jungle des distractions. En prenant conscience des distractions extérieures, nos possessions, nos relations, nos amusements, nos plaisirs, nos habitudes invétérées, en les pensant et en les sentant à fond, les distractions intérieures: nos évasions, notre savoir, nos spéculations, nos croyances-refuges, nos souvenirs, etc., se découvrent. Lorsqu'on prend conscience des distractions extérieures et intérieures, la compréhension profonde apparaît, et alors seulement on peut se dégager de tout cela d'une manière facile et naturelle. Car si la pensée-sentiment se discipline à ne pas se distraire, elle ne peut plus comprendre la nature de la distraction, ni sa cause ; cette discipline elle-même devient une évasion, un moyen de distraction.

La vie simple ne consiste pas à posséder un nombre limité d'objets, mais à être délivré de la possession et de la non-possession, à éprouver, vis-à-vis des choses, l'indifférence de la profonde compréhension. Ne renoncer aux choses que pour atteindre un bonheur plus grand ou une joie promise, c'est chercher une récompense et limiter la pensée, l'empêcher de fleurir et de découvrir la réalité. Subjuguer la pensée-sentiment en vue d'une plus grande récompense, d'un résultat plus grand, c'est la rendre mesquine, ignorante et douloureuse. La simplicité de vie apparaît avec la richesse intérieure, l'affranchissement intérieur du désir, de l'esprit d'acquisition, de l'attachement et de la distraction.

Cette vie simple engendre une fixité d'intention qui n'est pas celle d'un esprit replié sur lui-même, mais qui provient d'une lucidité extensive et d'une compréhension méditative. La vie simple n'est pas le résultat de circonstances extérieures: c'est grâce aux richesses de la compréhension intérieure que l'on se contente de peu. Si vous dépendez des circonstances pour être satisfait de la vie, vous créerez de la souffrance et du chaos, car vous serez le jouet de votre milieu ; ce n'est que lorsque les circonstances sont dépassées par la compréhension qu'il y a ordre et clarté. Être constamment conscient de la façon dont on cherche à acquérir, à tomber dans des habitudes, à se distraire, c'est s'en délivrer et participer ainsi à une vie simple et vraie.

QUESTION : Mon fils a été tué pendant cette guerre. J'ai un autre fils âgé de douze ans et je ne veux pas le perdre aussi dans une autre guerre. Comment peut-elle être empêchée?

KRISHNAMURTI : Je suis sûr que cette question doit se poser pour chaque mère et chaque père, dans le monde entier. C'est un problème universel. Et je me demande quel prix les parents seraient prêts à mettre pour empêcher une autre guerre, pour empêcher que leurs fils soient tués, pour arrêter cet épouvantable carnage humain? Jusqu'à quel point l'entendent-ils vraiment quand ils disent qu'ils aiment leurs en-



fants, que la guerre doit être empêchée, qu'ils veulent la fraternité, qu'il faut trouver un moyen pour qu'il n'y ait plus de guerres?

Pour créer un nouveau mode de vie, vous devez avoir une façon nouvelle, révolutionnaire, de penser-sentir. Vous aurez une autre guerre, vous aurez fatalement une autre guerre, si vous pensez en termes de nationalités, de préjugés raciaux, de frontières économiques et sociales. Si chacun cherche réellement en son cœur le moyen d'empêcher une autre guerre, il doit écarter sa nationalité, sa religion spécialisée, sa cupidité, son ambition. Si vous ne le faites pas, vous aurez une autre guerre, car ces préjugés et l'adhésion à des religions particularisées ne sont que les expressions extérieures de votre égoïsme, de votre ignorance, de votre mauvaise volonté, de votre luxure.

Mais vous répondrez qu'il faudra beaucoup de temps pour que chacun de nous change et, par conséquent, pour que les autres soient convaincus de ce point de vue ; que la société n'est pas prête à accueillir cette idée, qu'elle n'intéresse pas les hommes politiques, que les chefs sont incapables de concevoir un gouvernement ou un État universel, sans souverainetés séparées. Vous pourriez dire que c'est une évolution lente qui amènera peu à peu ce changement nécessaire. Si vous répondiez ainsi au parent dont le fils va être tué dans une autre guerre et si ce parent aime vraiment son fils, croyez-vous que l'idée de cette évolution lente lui donnerait de l'espoir? Il veut sauver son fils et il veut connaître la façon la plus sûre d'arrêter toute guerre. Il ne se satisfera point de votre évolution lente. Cette théorie, selon laquelle la paix viendra lentement s'installer, est-elle vraie ou l'avons-nous inventée pour rationaliser notre pensée-sentiment paresseuse et égoïste? N'est-elle pas incomplète et, par conséquent, fausse? Nous croyons qu'il faut passer par les différents états, la famille, le groupe, la nation et l'inter-nations, et qu'alors seulement nous obtiendrons la paix. Mais ce n'est qu'une justification de notre égoïsme et de notre étroitesse d'esprit, de notre bigoterie et de nos préjugés ; au lieu de balayer ces dangers, nous inventons une théorie de croissance progressive et nous lui sacrifions le bonheur d'autrui et le nôtre. Si nous faisons front, avec notre cœur et avec notre esprit, au mal de l'ignorance et de l'égoïsme, nous créerions un monde sain et heureux.

Nous ne devons pas penser et sentir horizontalement, mais verticalement. C'est-à-dire qu'au lieu de suivre le cours paresseux, égoïste, ignorant, d'une pensée-émotion qui compte sur le temps pour illuminer les hommes graduellement, au lieu de suivre ce courant de conflits et de misères, de carnage et de haltes dans ce carnage, que l'on nomme périodes de paix, pour arriver en fin de compte à un paradis sur terre, au lieu de penser-sentir le long de ces lignes horizontales, ne pouvons-nous pas penser-sentir verticalement? N'est-il pas possible de nous arracher à la continuité horizontale de la confusion et des querelles et de penser-sentir loin de cela, à nouveau, sans la notion du temps, verticalement? Sans penser en terme d'évolution, car cela aide à rationaliser notre paresse et nos attermoissements, ne pouvons-nous penser-sentir directement simplement? Une mère dans son amour maternel pense et sent directement et simplement, mais dans son égoïsme et son orgueil national, etc., elle pense en terme de degrés, horizontalement.

Le présent est l'éternel; ni le passé, ni l'avenir ne peuvent le révéler ; par le présent seul on réalise ce qui est sans durée. Si vous désirez vraiment sauver votre fils, et par conséquent l'humanité, d'une autre guerre, vous devez en payer le prix: ne pas être cupide, ne pas avoir de mauvaise volonté, ne pas être attaché aux choses de ce monde, car la convoitise, la mauvaise volonté et l'ignorance nourrissent le conflit, la confusion et l'antagonisme ; ils nourrissent le nationalisme et l'orgueil ainsi que la tyrannie de la machine. Si vous êtes désireux de vous libérer de la convoitise, de la mauvaise volonté et de l'ignorance, alors seulement vous sauverez votre fils d'une

autre guerre. Pour apporter le bonheur au monde, pour mettre fin à ce carnage, il faut une révolution intérieure et complète de la pensée-sentiment qui fasse naître une moralité nouvelle dont les valeurs ne seront pas du domaine des sens, mais qui sera fondée sur la délivrance de la sensualité, de l'attachement au monde et du désir d'immortalité personnelle.

QUESTION : Vous parlez de la conscience méditative, mais jamais de la prière. Êtes-vous opposé à la prière?

KRISHNAMURTI : Dans l'opposition, il n'y a pas de compréhension. La plupart d'entre nous aiment les prières qui consistent à quémander. Cette forme de prière développe et renforce la dualité, tandis que l'observateur et l'observé ne sont qu'un seul phénomène. Ce n'est que lorsque cette dualité cesse qu'il y a le tout. Quoi que vous demandiez, votre réponse dépendra de votre requête, mais elle n'appartient pas au monde réel. La réponse à un désir est dans le désir lui-même. Quand l'esprit-cœur est parfaitement immobile, parfaitement silencieux, alors seulement il y a le tout, l'éternel.

Il y a quelque temps, j'ai vu une personne qui m'a dit avoir prié Dieu et que l'une de ses requêtes était un frigidaire. Je vous en prie, ne riez pas. Elle avait acquis non seulement un frigidaire, mais aussi une maison, et ainsi ses prières avaient été exaucées et Dieu, affirmait-elle, était une réalité.

Quand vous demanderez, vous recevrez, mais vous devrez en payer le prix ; vous serez exaucés selon vos requêtes, mais il y aura un prix à cela. L'avidité répond à l'avidité. Lorsque vous demandez par avidité, par peur, par désir, vous obtiendrez satisfaction, mais vous payerez pour cela, et vous payerez par des guerres, des discordes et de la misère. Les siècles de convoitise, de cruauté, de mauvais vouloir, d'ignorance, se manifestent lorsque vous les invoquez. Ainsi, il est désastreux de se complaire dans la prière sans avoir la connaissance de soi, sans compréhension. La conscience méditative dont je vous ai parlé est le résultat de la connaissance de soi, dans laquelle seule se trouve le penser, c'est cela qui libère l'esprit-cœur du double processus de l'observateur et de l'observé, tandis qu'ils ne sont qu'un seul phénomène, un seul événement. L'observateur conditionne sans cesse celui qui est observé, et il est extrêmement difficile de dépasser cet observateur et celui qu'il observe, de dépasser le créé, de s'élever au-dessus de lui. Le penseur et la pensée doivent cesser pour que l'Éternel soit.

J'ai essayé d'expliquer dans mes causeries comment clarifier, au moyen de la connaissance de soi et du penser, la confusion qui existe entre celui qui observe et celui qui est observé, entre le penseur et sa pensée. Car sans cette clarification de soi, celui qui observe conditionne toujours celui qui est observé, ainsi il ne peut se dépasser et s'emprisonne. Il est pris dans sa propre illusion. Car pour concevoir ce qui n'est pas créé, ce qui n'est pas fabriqué, la pensée-sentiment doit dépasser le créé, le résultat, le moi ; la pensée-sentiment doit cesser de formuler des requêtes, elle doit cesser d'acquérir, et ne se laisser distraire par aucune forme de ritualisme et de mémoire. Si vous en faites l'expérience, vous découvrirez combien il est difficile pour la pensée d'être complètement libre de son propre bavardage et de ses créations. Mais quand elle est libre ainsi, quand il n'y a plus celui qui observe et celui qui est observé, alors seulement est l'Incommensurable.

QUESTION : J'ai pris des notes, ainsi que vous l'avez suggéré. Je m'aperçois que je ne peux aller au delà de pensées futiles. Est-ce parce que la conscience refuse d'avouer les désirs et les besoins du subconscient qu'il se réfugie dans une attitude d'obstruction?

KRISHNAMURTI : J'ai suggéré que, pour ralentir l'esprit, afin d'examiner le processus de la pensée-sentiment, vous écriviez chaque pensée-sentiment. Si, par exemple, on désire comprendre une machine de haut régime, on doit en ralentir la marche et non l'arrêter, car alors cette machine devient de la matière morte, mais faites-la tourner doucement, lentement, afin d'étudier sa structure, son mouvement. De même, si nous désirons comprendre notre intellect, nous devons ralentir notre pensée – non pour l'arrêter – la ralentir pour l'étudier, pour la suivre dans son entière étendue. Et, pour cela, j'ai suggéré que vous preniez note de chaque pensée-sentiment. Il n'est guère possible d'écrire chaque pensée et chaque sentiment, car il y en a trop, mais si vous essayez d'écrire un peu tous les jours, vous arriverez bientôt à vous connaître, vous commencerez à connaître les nombreuses couches de votre conscience, la façon dont elles sont reliées et comment elles réagissent entre elles. Cet état d'éveil est difficile, mais si vous voulez aller loin, il vous faut commencer tout près.

Or, celui qui m'a posé cette question s'aperçoit que ses pensées sont futiles et qu'il ne peut les dépasser. Il veut savoir si cette futilité est une façon de fuir les désirs et les besoins les plus profonds. Cela est vrai partiellement et aussi parce que nos pensées et nos sentiments sont eux-mêmes mesquins, insignifiants, petits.

La racine de la compréhension repose dans le petit et le mesquin. Sans avoir compris ce qui est petit, la pensée-sentiment ne peut se dépasser elle-même. Vous devez prendre conscience de vos mesquineries, de votre étroitesse, des préjugés qui vous empêchent de les comprendre, et vous ne pourrez comprendre qu'avec de l'humilité, quand il n'y a ni jugement, ni comparaison, ni acceptation, ni refus. Là est le commencement de la sagesse. La plupart de nos pensées-sentiments sont futiles. Pourquoi ne pas en reconnaître et en comprendre la cause: le moi, résultat de la vaste et mesquine ignorance? De même qu'en suivant un mince filon vous pouvez parvenir à des richesses, ainsi, si vous suivez, pensez et ressentez complètement ce qui est futile, vous découvrirez de profonds trésors. Le superficiel peut cacher le profond, mais vous devez le suivre. Le futile, si vous l'étudiez, apporte la promesse de quelque chose d'autre. Ne l'écartez pas, mais prenez conscience de chaque pensée-sentiment, car elle a un sens.

Des barrages peuvent se former soit parce que la conscience ne veut pas répondre à des exigences profondes qui nécessiteraient un changement dans notre conduite et provoqueraient de ce fait des perturbations et de la douleur, soit parce qu'elle est incapable de penser-sentir plus largement et plus profondément. Si c'est par manque de capacité, vous ne pourrez y remédier que par un état d'éveil persistant et constant, par la recherche, l'observation, l'étude.

J'ai simplement suggéré d'écrire chaque pensée-sentiment comme moyen de développer cette conscience comprehensive, extensive, qui n'est pas la concentration de l'exclusion, la concentration d'un moi qui s'enferme en lui-même. Cette lucidité extensive vient par la compréhension et non par le jugement, ou la comparaison, ou le déni, ou l'acceptation.

QUESTION : Quelle garantie puis-je avoir que cette nouvelle faculté dont vous parlez naîtra en moi?

KRISHNAMURTI : Aucune, je le crains. Il ne s'agit pas de faire un placement. Si vous cherchez la certitude, vous rencontrerez la mort ; mais si vous êtes incertain et, par conséquent, si vous vous aventurez, si vous cherchez, le réel sera découvert. Nous exigeons des garanties, nous voulons être sûrs du résultat avant même d'essayer, car nous sommes paresseux et irréfléchis et nous ne souhaitons pas entreprendre le long voyage de la découverte de soi. Nous n'avons pas recours à nous-mêmes ; nous voulons qu'on nous octroie l'illumination en échange de notre effort, car nous désirons

posséder la sécurité. Dans la sécurité, il n'y a point de découverte du réel ; cette recherche de la sécurité est une protection du moi et, dans le moi, il y a ignorance et douleur. Pour comprendre, pour découvrir le réel, il doit y avoir abandon du moi, il doit y avoir une compréhension négative de ce qui se trouve au delà des ruses du moi. Ce qui est découvert dans la recherche de la connaissance de soi est vrai, et c'est le vrai moi qui libère et qui crée. Vous garantir une libération serait de la folie pure. Nous nous trouvons dans le conflit, dans la confusion, dans la douleur et c'est cette douleur et une promesse de récompense quelle qu'elle soit qui doit nous pousser irrésistiblement à chercher à poursuivre et à découvrir le réel. Cette recherche doit être entreprise par chacun de nous et la connaissance de soi doit être développée par une continuelle auto-lucidité. Le penser naît avec la connaissance de soi, qui seule apporte la paix et la compréhension. L'avidité éloigne cet aboutissement.

QUESTION : Est-ce une erreur d'avoir un Maître, un instructeur spirituel dans un autre plan d'existence?

KRISHNAMURTI : Je me suis efforcé de répondre à la même question posée plusieurs fois de façons différentes, mais apparemment ceux qui désirent comprendre sont peu nombreux. Il est difficile de se dégager de la superstition, car l'esprit la crée et devient son prisonnier. Comme il est difficile de discerner le vrai dans nos lectures, dans nos rapports quotidiens, dans notre pensée! Des préjugés, des tendances, des conditionnements dictent notre choix ; pour découvrir ce qui est vrai, nous devons les mettre de côté ; l'esprit doit écarter ses propres pensées-sentiments étroites, qui restreignent le moi. Il est extrêmement difficile de découvrir ce qui est vrai dans nos pensées, dans nos sentiments et dans nos actions et combien plus difficile encore n'est-il point de discerner ce qui est vrai dans un hypothétique monde spirituel. Il est déjà suffisamment difficile, si nous voulons un maître, un gourou, d'en trouver un en chair et en os ; combien plus complexe, illusoire, embarrassant cela doit être de chercher un maître dans le soi- disant monde spirituel, dans un autre plan d'existence. Même si un hypothétique instructeur spirituel vous choisissait, c'est vous qui, réellement, faites ce choix, non cet instructeur présumé. Si vous ne vous comprenez pas en ce monde d'action et d'interaction, de convoitise, de mauvais vouloir et d'ignorance, comment pouvez- vous faire confiance à votre jugement, à votre discernement, dans un monde spirituel hypothétique? Si vous ne vous connaissez pas, comment pouvez- vous discerner ce qui est vrai? Comment savez- vous que votre propre esprit qui a le pouvoir de créer l'illusion, n'a pas créé le Maître, l'instructeur? N'est-ce pas la vanité qui vous persuade à chercher le Maître et à être élu?

On raconte qu'un disciple se présenta à un instructeur et demanda de le conduire auprès du Maître ; l'instructeur le lui promit à condition que lui, l'élève, fît exactement ce qu'on lui ordonnerait. L'élève fut ravi. Pendant sept années, lui dit-on, il devrait vivre dans une caverne des environs et suivre là les directives de l'instructeur. On lui dit d'abord de rester assis calmement, paisiblement, en concentrant sa pensée ; puis, la deuxième année, il devrait inviter le Maître dans la caverne ; la troisième, il devrait faire asseoir le Maître avec lui ; la quatrième, il devrait parler avec lui ; la cinquième, il devrait promener le Maître dans la caverne ; la sixième, il lui ferait quitter la caverne. Au bout de la sixième année, l'instructeur demanda à l'élève de sortir et lui dit: « Maintenant, vous savez qui est le Maître. »

L'esprit a le pouvoir de créer l'ignorance ou de découvrir ce qui est vrai. Dans cette recherche du Maître, il y a toujours le désir d'obtenir et cela fait apparaître la peur ; un esprit qui cherche une récompense et qui, par conséquent, convie la peur, ne peut pas comprendre ce qui est vrai. C'est le fait de l'ignorance que de penser en termes de récompense et de punition, de supérieur et d'inférieur. D'ailleurs, quelqu'un peut-il vous aider à découvrir ce qui est vrai dans vos propres pensées-sentiments? Les

autres peuvent vous donner des indications, mais c'est vous qui devez chercher et découvrir ce qui est vrai.

Si vous attendez d'un autre qu'il vous sauve de la souffrance, de l'ignorance de ce monde chaotique et barbare, vous ne ferez que créer toujours plus de confusion et de mauvais vouloir, toujours plus d'ignorance et de peine. Vous êtes responsables de vos propres pensées-sentiments-actions, vous seuls pouvez faire apparaître l'ordre et la clarté ; vous seuls pouvez vous sauver vous-mêmes ; c'est par votre seule compréhension que vous pouvez dépasser la cupidité, le mauvais vouloir et l'ignorance.

Chacun de nous ici, je l'espère, essaye de chercher le réel, l'impérissable, et ne se laissera pas distraire par la beauté d'autels placés sur le bord du chemin, par les parures de poteaux indicateurs, par le ritualisme. Aucune autorité ne pourra vous conduire à l'ultime réalisation, et cette réalité est dans le commencement comme dans la fin. Ne vous arrêtez pas aux poteaux indicateurs, ne vous laissez pas prendre par la mesquinerie de groupements, ne soyez pas épris de chants, d'encens, du rituel. Se reposer sur autrui pour la connaissance de soi, c'est encore augmenter l'ignorance, car autrui c'est vous-mêmes. La racine de la compréhension se cache en vous-mêmes. La perception du vrai est dans le penser, dans l'humilité, la compassion, la vie simple, et non dans l'autorité d'un autre. Celle-ci, aussi élevée qu'elle soit, conduit à plus d'ignorance et de douleur.

Ojai, le 2 juillet 1944

## **Ojai, Californie 9ème Causerie le 9 juillet 1944**

Il est important en tous temps, mais surtout aux époques de grande souffrance et de confusion, de trouver par nous-mêmes cette joie, cette compréhension intérieures et créatrices. Nous devons les découvrir par nous-mêmes, mais la sensualité, la prospérité matérielle et le pouvoir personnel, dans leurs formes diverses, entravent la paix et le bonheur créateurs. Si nous employons nos énergies à la satisfaction des sens, nous créerons inévitablement des valeurs qui apporteront la prospérité matérielle, l'attachement au monde ; mais la guerre, la confusion et la souffrance les accompagneront. Si nous recherchons l'immortalité personnelle, nous développerons la convoitise du pouvoir, qui s'exprime de nombreuses façons, sur le plan national, racial, économique, etc., et qui provoque les grands désastres que nous connaissons bien.

Nous avons discuté ces questions au cours des huit dernières causeries. Il est nécessaire de nous comprendre nous-mêmes, car par cette compréhension nous commencerons à penser réellement, et dans le processus du penser nous découvrirons ce que signifie vivre profondément, d'une façon créatrice et nous percevrons ce qui est au delà de toute limite. Vivre d'une manière totale et créatrice exige la connaissance de soi, et se connaître requiert de la candeur et de l'humilité, de l'amour et une pensée libérée de la crainte. La vertu est dans la libération de l'avidité, car en l'avidité est la multiplicité et la répétition qui rendent la vie complexe, pénible et douloureuse.

Une vie simple ne consiste pas, comme je l'ai expliqué, à posséder peu de choses, mais à vivre dans l'affranchissement des distractions, des habitudes invétérées et de l'esprit de possession. L'affranchissement du désir d'acquisition nous donnera les moyens matériels de mener la vie que nous voulons. Il est évident que les moyens que mettent en jeu la cupidité, la tradition et le désir de puissance sont faux. Même à l'époque actuelle, où chacun se trouve attelé à une tâche spécialisée, il est possible de trouver une occupation qui corresponde à notre façon de penser. Nous devons tous nous rendre compte du fait que les occupations que nous désapprouvons conduisent à des désastres, à de la misère, à une routine épuisante, et à des méthodes mortelles. N'est-il pas nécessaire que chacun sache quels sont les moyens d'existence qu'il approuve ou désapprouve ? Si nous sommes avares, envieux, si nous recherchons la puissance, nos moyens de subsistance correspondront à nos désirs intérieurs et produiront un monde de rivalité, de cruauté, d'oppression, qui conduira à la guerre.

Il est donc indispensable que chacun pense à son problème ; peut-être ne pourrez-vous rien faire immédiatement, mais vous pouvez au moins penser-sentir sérieusement à ce sujet et cette attitude engendrera sa propre action. Le talent et la capacité comportent leurs propres dangers et si nous ne sommes pas vigilants, nous devenons leur esclave. Cet esclavage produit une action antisociale et apporte à l'homme la misère et la destruction. Sans véritable compréhension, le talent et la capacité deviennent une fin en eux-mêmes, et il en résulte un désastre pour celui qui les possède et pour ses semblables.

Sans la découverte et la compréhension du réel, il n'y a ni joie créatrice ni paix ; notre vie sera une lutte et une douleur constantes ; nos actions, nos rapports humains

n'auront pas de sens, une législation et une contrainte extérieures ne produiront jamais de richesses intérieures, de trésors impérissables. Pour comprendre le réel, nous devons prendre conscience du processus de notre penser, du cheminement de notre mémoire et des couches, reliées entre elles, de notre conscience. Notre pensée est le résultat du passé. Notre être est fondé sur le passé. Organiquement et par la pensée, nous sommes des copies. Organiquement nous pouvons comprendre ces copies que nous sommes et nous pouvons, en les comprenant, comprendre leurs actions et réactions imitatives. Mais si notre pensée-sentiment n'est qu'imitative, n'est que le résultat de la tradition et de l'entourage, il y a peu d'espoir qu'elle se dépasse. Si nous reconnaissons et comprenons les limitations apportées par l'entourage et si nous sommes capables de dépasser leurs restrictions imitatives, nous trouverons qu'il est possible de s'affranchir de cette imitation. Dans cette liberté est le réel.

Une copie, une chose qui est assemblée, le moi, ne peut jamais comprendre ce qui n'est pas fabriqué, l'incrée. C'est seulement lorsque cesse la copie, le moi, « le moi et le mien », qu'il y a l'extase de l'impérissable. Le moi pense et sent en termes d'accumulation, de possession, d'expérimentation ; il pense et sent en termes de passé, d'avenir ou de perpétuation du présent. Ce processus accumulatif de la mémoire renforce le moi, qui est cause de l'ignorance et de la douleur. Si l'on ne comprend pas les manières d'être du moi, ceux d'entre nous qui ont une tendance politique et sociale sont capables de sacrifier le présent, avec l'espoir de créer un monde meilleur dans l'avenir ; ou bien il en est d'autres qui souhaitent perpétuer le présent ; ou d'autres encore qui se tournent vers le passé. Si l'on ne comprend pas le moi et qu'on ne le dépasse pas, toutes ces actions finissent fatalement en calamités. En prenant conscience du processus du moi, avec sa mémoire accumulative, nous commençons à comprendre sa nécessité de s'emprisonner dans la durée, son avidité d'une identification permanente. Tant que nous ne comprendrons pas la nature du moi et que nous ne dépasserons pas cette qualité particulière qui l'enchaîne nécessairement au temps, il n'y aura pas de paix, pas de bonheur. Ce qu'est le moi, le milieu politique et social le sera aussi.

Cet emprisonnement dans la durée, qui caractérise le moi avec sa mémoire identificatrice, doit être étudié, compris et, de cette façon, dépassé. Le désir, surtout le désir de l'agréable, est individuel, et c'est la mémoire qui donne une continuité identifiée au moi et au mien. Lorsque la pensée-sentiment, toujours mouvante, s'identifie au moi et au mien, elle s'inclut dans la notion limitative de durée, donnant à la mémoire, au moi, une continuité identifiée. Cette mémoire, qui sans cesse se renforce et se multiplie, doit être abandonnée. C'est elle qui est source d'imitation, du mouvement de la pensée qui va du connu au connu, empêchant de la sorte la conception de la vérité : l'incrée. La mémoire doit devenir comme un coquillage qui ne renfermerait pas d'organisme vivant. Pour découvrir la réalité inconnaissable, nous devons dépasser cette notion de durée qui caractérise le moi : la mémoire identificatrice. C'est une tâche ardue. Ce processus limitatif de la mémoire doit être saisi grâce à une conscience méditative et grâce à une lucidité constante de chaque pensée-sentiment, la soif d'identification est observée et comprise. Ainsi, par une lucidité à la fois prompte et passive, la pensée-sentiment se libère de cette qualité inhérente à la mémoire qui consiste à s'emprisonner dans la durée de ce qui est moi et de ce qui est mien. Ce n'est que lorsque le moi cesse de créer qu'il y a l'incrée.

QUESTION : Dans la Bhagavad Gita, Krishna presse Arjuna d'entrer dans la bataille. Vous dites : des moyens justes pour de justes fins. Êtes-vous opposé aux enseignements de Krishna ?

KRISHNAMURTI : Certains d'entre vous ne connaissent peut-être pas ce livre : c'est le livre sacré des Hindous, dans lequel Krishna, qui est supposé être la manifes-

tation de Dieu, presse Arjuna, le guerrier, d'entrer dans la bataille. Or, celui qui a posé cette question désire savoir si je suis opposé à cet enseignement qui pousse Arjuna à combattre. Cet enseignement peut être interprété de plusieurs façons, et chaque interprétation peut être l'objet d'un débat. Nous pouvons penser à diverses interprétations, mais je ne veux pas me livrer à des spéculations futiles. Tâchons de penser-sentir sans le paralysant fardeau d'une autorité spirituelle. C'est d'une importance primordiale pour comprendre le réel.

Accepter une autorité, surtout dans les questions qui concernent le penser est une absurdité totale. L'acceptation de l'autorité est une entrave, un obstacle ; l'adoration de l'autorité est l'adoration de soi. C'est une forme de paresse, d'irréflexion, qui conduit à l'ignorance et à la douleur. La plupart d'entre nous souhaitent un monde de paix et de fraternité, dans lequel il n'y aurait pas de place pour la cruauté et la guerre, mais pour la bonté et la tolérance. Comment y arriverons-nous? Pour atteindre des fins justes, il faut, certes, employer de justes moyens. Si vous voulez qu'il y ait de la tolérance, c'est vous qui devez être tolérants, c'est vous qui devez écarter, en vous-mêmes, l'intolérance. Si vous voulez qu'il y ait la paix, c'est vous qui devez employer des moyens justes pour cela, non de fausses méthodes de brutalité et de violence. Cela n'est-il pas évident? Si vous voulez être l'ami de quelqu'un, vous devez lui témoigner de la courtoisie et de la douceur ; il ne faut pas de colère, pas de cause d'inimitié entre vous. Vous devez donc employer des moyens justes pour créer des fins justes, car la fin est dans les moyens mêmes, elle n'est pas séparée d'eux, elle n'est pas éloignée d'eux. Si vous voulez la paix en ce monde, vous devez employer des méthodes pacifiques. Vous pouvez souhaiter des fins justes, mais elles ne seront pas atteintes par de faux moyens. C'est un fait évident. Malheureusement, nous sommes emportés par l'autorité de tout ce qu'on nous répète, par la propagande et l'ignorance. En elle-même la chose est simple et claire. Si vous voulez un monde fraternel, unifié, il vous faut écarter les causes de ruptures: l'inimitié, la jalousie, l'esprit d'acquisition, la nationalité, les différences raciales, l'orgueil et le reste. Mais très peu d'entre nous sont désireux de se débarrasser de leur soif de puissance, de leur religion particulière, de leur mauvais vouloir, que sais-je? Nous ne voulons pas abandonner tout cela et pourtant nous souhaitons la paix, un monde sain et sans rivalités!

Vous ne pouvez établir la paix dans le monde, sinon par des moyens pacifiques. Il vous faut déraciner en vous-mêmes les causes d'inimitié par des moyens justes et intelligents, en pensant juste. Ce penser est cultivé par la connaissance de soi. Mais comme, pour la plupart, nous nous ignorons-nous-mêmes, et comme notre penser-sentir n'est que contradiction intérieure, notre pensée n'a pas d'existence. Ainsi nous sommes amenés, poussés et contraints à accepter. Les voies du moi se révèlent par la perception constante de chaque pensée-sentiment et, en cette connaissance, naît le penser. Le penser juste créera les moyens justes qui instaureront un monde sain et pacifique.

QUESTION : Comment puis-je me délivrer de la haine?

KRISHNAMURTI : L'on m'a posé des questions similaires se rapportant à l'ignorance, à la colère, à la jalousie. En répondant à cette question particulière, j'espère répondre aux autres aussi.

Un problème ne peut être résolu dans son propre plan, à son propre niveau. Il doit être compris, et par suite résolu, à un niveau d'abstraction différent et plus profond. Mais si nous ne voulons que nous délivrer de la haine en la supprimant ou en la considérant comme une chose fatigante et embarrassante, nous ne nous en affranchirons pas ; elle se présentera encore et toujours sous différentes formes, car nous la considérons sur son propre terrain, limité et mesquin. Lorsque nous commençons à comprendre ses causes intérieures et ses effets extérieurs, en rendant ainsi notre pen-



sée-sentiment plus étendue, plus profonde, plus aiguë et plus claire, la haine disparaît tout naturellement, car nous sommes à des niveaux plus profonds et plus importants de nos pensées- sentiments.

Si nous sommes en colère et si nous sommes capables de réprimer ce sentiment ou de nous dominer de manière à ce qu'il ne s'éveille plus, notre esprit demeure aussi petit et insensible qu'auparavant. Qu'y a-t-il de gagné dans cet effort de ne plus être en colère, si notre pensée-sentiment est encore envieuse et peureuse, étroite et limitée? Nous pouvons nous débarrasser de la haine ou de la colère, mais si l'esprit-cœur demeure stupide et mesquin, il créera à nouveau d'autres problèmes, d'autres antagonismes, et il n'y aura pas de fin au conflit. Mais si nous commençons à percevoir les causes de la colère et ses effets, – donc à les comprendre, – assurément nous élargissons la pensée-sentiment, nous la libérons de son ignorance et de ses conflits. En devenant lucides, nous commencerons à découvrir les causes de la colère ou de la haine, qui sont des peurs protectrices du moi, sous différentes formes. Par cette connaissance, nous découvrons que nous sommes en colère parce que, peut-être, notre croyance particulière a été attaquée ; en l'examinant plus à fond, nous en viendrons à nous demander si une croyance est vraiment nécessaire. Nous devenons alors plus conscients du sens élargi de la colère, nous percevons comment les dogmes et les idéologies divisent les gens et engendrent l'antagonisme et d'autres formes d'absurdités stupides et cruelles. Ainsi, par cette lucidité extensive, par la compréhension du sens profond de la colère, celle-ci se dissipe bientôt. Grâce à cette auto-lucidité, l'esprit s'est approfondi, apaisé, assagi et ainsi les causes de la haine et de la colère n'y ont plus de place. En affranchissant la pensée-sentiment de la colère et de la haine, de la cupidité et du mauvais vouloir, la douceur apparaît, qui est la seule guérison. Cette douceur, cette compassion, n'est pas le résultat d'une suppression ou d'une substitution, mais le résultat de la connaissance de soi et du penser.

QUESTION : Malgré vos explications, je trouve que la concentration est une chose difficile à atteindre. Voudriez-vous revenir là-dessus?

KRISHNAMURTI : Une attention pleine d'intérêt n'est-elle pas nécessaire si nous voulons comprendre? Elle est surtout nécessaire si nous voulons nous comprendre nous-mêmes, car nos pensées et nos sentiments sont si vagabonds, si rapides et apparemment si décousus! Pour nous comprendre nous-mêmes, une lucidité extensive est essentielle. Un esprit exclusif qui rejette et qui juge, qui se concentre en lui-même, ne peut se connaître. La lucidité extensive engendre une fixité d'intention qui est la vraie concentration.

Mais pourquoi avons-nous tant de peine à nous concentrer?

N'est-ce point parce que la plus grande partie de notre pensée est une distraction, une dissipation? Par habitude, par paresse, par intérêt, ou encore parce que la pensée-sentiment ne s'est pas complétée, notre pensée vagabonde ou rabâche. Si elle vagabonde par intérêt, la supprimer ou la dominer est peu utile, car une telle suppression, un tel contrôle, sont des facteurs additionnels de troubles. La pensée reviendra encore et toujours à cet intérêt, pour futile qu'il soit, jusqu'à ce que toute sa valeur disparaisse. Alors, si la pensée vagabonde, sollicitée par un intérêt, pourquoi ne pas penser celui-ci totalement, au lieu de lui résister? Accompagnez-le, prenez conscience de tout ce qu'il implique, étudiez-le avec désintéressement, jusqu'à ce que cette pensée-là, pour stupide et mesquine qu'elle soit, soit comprise et dissipée. Ainsi vous découvrirez que, grâce au processus de cette lucidité extensive, les rabâchages à propos d'intérêts futiles cesseront. Ils cesseront lorsque vous les penserez et ressentirez à fond, consciemment, et non lorsque vous les supprimerez. Si la pensée vagabonde poussée par l'habitude, cela est significatif et il est important d'en prendre conscience. Si la pensée-sentiment est prisonnière d'habitudes, elle n'est qu'une répé-

tition machinale et une imitation ; ce n'est plus là, penser du tout. Si vous examinez une pareille habitude de la pensée, vous percevrez que l'éducation peut en être la cause, ou bien la crainte de l'opinion, ou la formation religieuse, ou l'influence du milieu, etc. Ainsi votre pensée suit une ornière, un modèle qui révèle votre propre état d'être. Il se peut que la pensée vagabonde par paresse. N'est-ce pas aussi significatif? Être conscient de la paresse, c'est devenir vigilant, mais en être inconscient, c'est être vraiment paresseux. Nous tombons dans la paresse parce que nous nous nourrissons mal et que nous n'accordons pas à notre santé une attention suffisante, ou encore à cause de circonstances ou de fréquentations qui nous endorment, etc. Ainsi, lorsque nous devenons conscients des causes de notre paresse, nous sommes capables de susciter en nous des remous qui ont des effets extérieurs ; aussi préférons-nous, peut-être, demeurer paresseux. Ou bien encore la pensée se répète parce qu'on ne lui permet jamais de se compléter. De même qu'une lettre inachevée devient une source d'irritation, ainsi la pensée-sentiment inachevée rabâche.

Par une lucidité constante, vous commencerez à trouver par vous-mêmes pourquoi votre pensée-sentiment vagabonde ou se répète: si c'est par intérêt, par habitude, par paresse, ou parce qu'elle est incomplète. Si vous poursuivez vos pensées-sentiments avec soin et ardeur, avec une vigilance passive et désintéressée, une concentration extensive apparaît, qui est essentielle pour la compréhension du réel. Un intellect qui ne cesse de formuler, de créer, ne peut comprendre la création, l'incréé. Comment un esprit bavard et bruyant peut-il comprendre l'incommensurable? Quelle valeur une magnifique œuvre d'art a-t-elle pour un enfant? Il jouera avec elle et s'en fatiguera vite. Il en est ainsi pour la plupart d'entre nous. Nous croyons ou ne croyons pas, nous nous contentons de l'expérience et de la connaissance des autres. Nos esprits sont mesquins, cruels, ignorants, morcelés ; il n'y a pas d'intégration et d'immobilité. Comment un pareil esprit peut-il comprendre ce qui est au delà de toute dimension, de toute formulation? Pour que l'esprit soit vraiment concentré, toute évaluation doit cesser. La conscience s'épanche dans les étangs profonds et calmes de la méditation.

QUESTION : Ne dois-je pas quelque chose à ma race, à ma nation, à mon groupe?

KRISHNAMURTI : Que sont votre nation et votre race? Chaque peuple parle de sa nation, de son groupe, de sa race. De cette affirmation irréfléchie naissent des confusions et des conflits, une douleur et une dégradation indescriptibles. Vous et moi sommes un ; il n'y a ni Orient, ni Occident. Nous sommes des êtres humains, non des étiquettes. Nous avons artificiellement créé des nations, des races, des groupements, en les opposant à d'autres nations, à d'autres races, à d'autres groupements. Nous les avons créés, vous et moi, par notre recherche de puissance et de renommée, par notre désir d'être exclusifs, en nous délectant de désirs personnels qui s'enferment en eux-mêmes. Par la cupidité, le mauvais vouloir et l'ignorance, nous avons créé des barrières nationales, raciales, économiques. Nous nous sommes artificiellement séparés de nos semblables. Un homme réfléchi doit-il quelque chose à ce qui est le résultat de la mauvaise volonté et de l'ignorance? Si vous êtes une partie d'une nation, d'un groupement, d'une race, vous, le résultat de la peur et de la convoitise, vous engendrez de la douleur et de la cruauté, et ce que vous êtes, votre race, votre nation, votre groupement le sont aussi. Alors, comment pouvez-vous devoir quelque chose à cela dont vous êtes une partie? Ce n'est que lorsque vous vous opposez à la masse, que, par votre réaction individualiste, une dette est contractée. Mais une telle réaction est assurément fausse, car c'est vous le groupement, la nation, la race ; ils sont nés de vous ; sans vous, ils n'existent pas.

Il ne s'agit donc pas de savoir si vous avez une dette envers une collectivité, mais comment dépasser tout cela ; comment aller au delà des causes qui ont produit cette

existence séparatrice, exclusive. En vous demandant quel est votre devoir, votre karma, votre rapport avec la masse, avec la nation, vous vous posez une question fausse qui ne peut avoir qu'une réponse fausse.

Vous avez créé la nation dans votre désir d'auto-adoration, de gloire personnelle et toute réponse à cela sera encore conditionnée par votre désir. Toute réponse à un désir se trouve dans le désir lui-même. Donc, la question est de savoir comment dépasser les réactions de l'individualité, de la masse ou de la nation. On ne peut s'élever au-dessus d'elles et les dépasser que par la lucidité intérieure en laquelle le moi, source du conflit, de l'antagonisme et de l'ignorance, est observé avec désintéressement, et, de cette façon, il est compris et dissous. Le prix du penser est sa propre récompense.

QUESTION : Y a-t-il différents chemins vers la Réalité?

KRISHNAMURTI : Ne voudriez-vous pas poser la question différemment? En chacun de nous sont plusieurs tendances ; chaque tendance va créant ses propres difficultés. Chacun a, en soi, une tendance dominante, intellectuelle, émotive ou sensuelle, une tendance qui incline vers la connaissance, la dévotion ou l'action. Chacune a sa propre complexité et ses épreuves. Si vous suivez une tendance exclusivement, en repoussant les autres, vous ne découvrez pas la plénitude de la réalité, mais en prenant conscience des obstacles rencontrés par chaque tendance, donc en les comprenant, le tout est conçu. Quand nous demandons s'il n'y a pas différents chemins vers la réalité, n'entendons-nous pas parler des difficultés et des obstacles que rencontre chaque tendance et de la façon dont on peut les dépasser pour découvrir le réel? Pour les dépasser, vous devez devenir conscient de chaque tendance, l'observer avec une vigilance désintéressée et passive ; enfin, la dépasser et vous élever au-dessus d'elle par la compréhension de ses conflits et de ses épreuves. Par une perception constante et méditative, ces diverses tendances, avec leurs obstacles et leurs joies, sont comprises et intégrées au tout.

Ojai, le 9 juillet 1944

## **Ojai, Californie 10ème Causerie le 16 juillet 1944**

J'ai dit que mettre l'immédiat au premier rang de nos préoccupations n'est pas résoudre le problème humain, qui est très complexe. Par l'immédiat, j'entends l'urgente considération accordée aux sens et à leur satisfaction. Autrement dit, mettre l'accent sur les valeurs économiques et sociales au lieu des valeurs essentielles et éternelles, conduit à des déformations désastreuses. L'immédiat devient l'avenir lorsque les valeurs du monde sensible et leur satisfaction sont, l'enjeu du sacrifice du présent. Sacrifier le présent à l'espoir d'un bonheur futur ou d'un bien-être économique à venir est l'origine d'une cruelle et désastreuse irréflexion. Une telle attitude doit inévitablement conduire à un plus grand chaos, car en donnant de l'importance à ce qui est secondaire, le tout, le réel, nous échappe et ainsi naissent la confusion et la misère. Chacun doit percevoir, doit penser et sentir par lui-même ce qu'implique le fait de mettre au premier plan la satisfaction des désirs sensoriels. Céder aux valeurs des sens c'est, pour finir, favoriser les guerres, les catastrophes sociales et économiques.

Vouloir s'enrichir d'objets, qu'ils soient fabriqués par la main ou par l'esprit, c'est créer une pauvreté intérieure, source de misères sans nom. L'accumulation et l'importance qu'on lui donne prive la pensée-sentiment de la conception du réel, qui seule apportera l'ordre, la clarté et le bonheur.

Mais si l'on cherche d'abord à cultiver ce qui est intérieur, ce qui est réel, alors ce qui est de second plan, l'ordre économique et social, s'instaurera avec sagesse ; autrement il y aura toujours des bouleversements économiques et sociaux, de la confusion et des guerres. En cherchant l'Éternel, nous instaurerons l'ordre et la clarté. La partie n'est jamais le tout et cultiver la partie, c'est provoquer sans arrêt des confusions, des conflits et des antagonismes.

Pour comprendre le tout, il nous faut d'abord nous comprendre nous-mêmes. Là est la racine de toute compréhension, sans laquelle nous ne comprendrons pas le monde, car le monde, c'est nous-mêmes. L'« autre », l'ami, le parent, l'ennemi, le semblable, proche ou lointain, c'est nous-mêmes.

La connaissance de soi est le commencement du penser et en développant cette connaissance, on découvre l'Infini. Le livre de la connaissance de soi n'a ni commencement ni fin. C'est une découverte constante et ce qui est découvert est vrai, et le vrai libère. Il est créateur. Si, en ce processus de la compréhension de soi, nous cherchons un résultat, un tel résultat nous lie, nous enferme, nous entrave de telle façon que l'incommensurable, que ce qui n'a pas de durée ne peut être découvert. Chercher à obtenir un résultat, c'est chercher une valeur, c'est-à-dire cultiver avidité et engendrer l'ignorance, le conflit et la douleur. Si nous cherchons à comprendre, à lire ce livre riche et complexe, nous pourrions découvrir ses richesses infinies. Lire ce livre de la connaissance de soi, c'est devenir lucide. Par l'auto-lucidité, chaque pensée-sentiment est examinée sans l'intervention du jugement et ainsi, étant libre de s'épanouir, elle engendre la compréhension ; car si nous poursuivons jusqu'au bout une seule pensée-sentiment, nous trouverons qu'en elle tout le penser est contenu. Mais nous pouvons penser-sentir complètement que si nous ne sommes pas la recherche d'un résultat, d'une fin.

Par le développement de la connaissance de soi, le penser paraît et affranchit l'esprit de l'avidité. La délivrance de l'avidité est la vertu. L'esprit doit se libérer de l'avidité, source de l'ignorance et de la douleur. Pour qu'un esprit soit vertueux et libre d'avidité, la candeur totale, l'honnêteté qui naît de l'humilité, sont essentielles. Une telle intégrité n'est pas la vertu, elle n'est pas une fin en soi, mais un sous-produit de la pensée se libérant de son avidité. L'avidité s'exprime surtout dans la sensualité, dans l'attachement au monde, dans la recherche de la prospérité, de l'immortalité personnelle, ou de la renommée. En se libérant de l'avidité, la pensée comprendra la nature de la peur, et ainsi la peur sera dépassée, de sorte que l'amour apparaîtra, qui est en lui-même éternel. Mener une vie simple, ce n'est pas se contenter de peu de choses, mais plutôt s'affranchir de l'esprit d'acquisition, de la subordination et de la distraction intérieure et extérieure. Par une lucidité constante, l'identification (cet emprisonnement dans la durée, ce processus de la mémoire qui construit le moi) se trouve dissoute. Alors, seulement, l'ultime réalité peut entrer en existence.

Se comprendre soi-même, cette entité complexe, est très difficile. Un esprit alourdi par des valeurs et des préjugés, par des jugements et des comparaisons ne peut se comprendre lui-même. La connaissance de soi naît d'une lucidité qui s'abstient de choisir, lorsque l'avidité ne déforme plus la pensée-sentiment ; alors, dans cette plénitude, lorsque l'esprit est totalement immobile et créativement vide, le Suprême est.

QUESTION : J'avais un fils qui a été tué dans cette guerre. Il ne voulait pas mourir. Il voulait vivre et empêcher que cette horreur recommence. Est-ce ma faute s'il a été tué?

KRISHNAMURTI : Si les horreurs actuelles se poursuivent, la faute en est à chacun de nous. Elles sont le résultat extérieur de nos vies intérieures quotidiennes, faites de cupidité, de mauvais vouloir, de concupiscence, de rivalités, d'acquisitions, de religions particularisées. La faute à tous ceux qui, se complaisant en tout cela, ont créé cette terrible calamité. Parce que nous sommes nationalistes, individualistes, passionnés, chacun de nous contribue à ce meurtre en masse. On vous a appris comment on tue et comment on meurt, mais non comment on vit. Si, de tout cœur, vous abhorriez la tuerie et la violence sous toutes leurs formes, vous trouveriez les façons et les moyens de vivre paisiblement, en créateurs. Si c'était là votre intérêt majeur et essentiel, vous rechercheriez chaque cause, chaque instinct qui engendrent la violence, la haine, le meurtre collectif. Voulez-vous vraiment, de tout votre cœur, arrêter la guerre? Dans ce cas, vous devez déraciner en vous-mêmes les causes de la violence et de la tuerie, quelles qu'en soient leurs raisons. Si vous désirez faire cesser les guerres, alors une révolution profonde, intérieure, de tolérance et de compassion, doit avoir lieu ; alors, la pensée-sentiment doit se libérer du patriotisme, de son identification avec un groupe quel qu'il soit, de la convoitise et des causes de l'inimitié.

Une mère m'a dit que, renoncer à ces choses serait non seulement difficile, mais impliquerait une grande solitude et un complet isolement qu'elle ne pouvait affronter. N'est-elle pas ainsi responsable de ces misères sans nom? Il se peut que vous soyez d'accord avec elle et ainsi, par votre paresse et votre irréflexion, vous alimentez les flammes toujours plus hautes de la guerre. Si, au contraire, vous essayiez sérieusement de déraciner en vous-mêmes les causes de l'inimitié et de la violence, il y aurait une paix et une joie en votre cœur, qui produiraient un effet immédiat autour de vous.

Nous devons nous rééduquer à ne pas assassiner, à ne nous liquider les uns les autres pour aucun motif, quelque juste qu'il tous apparaisse pour le bonheur futur de l'humanité, pour aucune idéologie, quelle que prometteuse qu'elle soit ; nous ne devons pas simplement avoir une éducation technique, qui inévitablement crée la

cruauté, mais nous devons nous contenter de peu, avoir de la compassion et chercher le Suprême.

Empêcher cette destruction et ces horreurs sans cesse croissantes dépend de chacun de nous, non d'une organisation, ni un plan, ni d'une idéologie, ni de l'invention d'instruments de destruction plus grands, ni de quelques chefs, mais de chacun de nous. Ne croyez pas qu'il soit impossible d'empêcher des guerres en commençant si modestement, si humblement: une pierre peut modifier le cours d'un fleuve ; pour aller loin, il faut commencer tout près. Pour comprendre le chaos et la misère du monde, vous devez comprendre votre propre confusion et votre propre douleur, car d'elles jaillissent les grands problèmes du monde. Pour vous comprendre, une lucidité méditative constante est nécessaire, qui ramènera à la surface les causes de la violence et de la haine, de la convoitise et de l'ambition, et, en les étudiant sans identification, la pensée les dépassera. Car personne ne peut vous conduire à la paix, sinon vous-mêmes ; aucun chef, aucun système ne pourront mettre fin à la guerre, à l'exploitation, à l'oppression, mais seulement vous-mêmes. Par votre réflexion, par votre compassion, par votre compréhension vigilante, la bonne volonté et la paix pourront être établies.

QUESTION : Quoique vous ayez expliqué la semaine dernière comment on se délivre de la haine, voudriez-vous reprendre ce sujet, car je sens que ce que vous avez dit était de grande importance.

KRISHNAMURTI : La haine est le produit d'un esprit mesquin, d'un petit esprit. Un esprit borné est intolérant. Un esprit en esclavage est capable de ressentiment. Or, un esprit mesquin demeure mesquin, même s'il se dit qu'il ne doit pas haïr. Un esprit ignorant est une source d'inimitiés et de conflits.

Ainsi le problème n'est pas de se débarrasser de la haine, mais plutôt de détruire l'ignorance, le moi, cause d'une pensée-sentiment bornée. Si vous ne faites que surmonter la haine sans comprendre les voies de l'ignorance, celle-ci engendrera d'autres formes d'antagonismes et la pensée-sentiment sera violente et toujours en conflit. Comment donc pourrez-vous affranchir l'esprit de l'ignorance, de la stupidité ? Par une lucidité constante, en prenant conscience de la petitesse, de la mesquinerie, de l'étroitesse de votre pensée-sentiment et en n'en éprouvant pas de honte ; en comprenant les causes qui l'ont rapetissée et renfermée en elle-même. Comprendre ces causes dans leurs vastes profondeurs, c'est engendrer l'intelligence, la générosité désintéressée, la bienveillance où la haine cède le pas à la compassion. Une lucidité constante ne cesse de découvrir, de comprendre et de dissoudre la cause de l'ignorance, le processus du moi avec le fardeau de ce qui est mien, de mon accomplissement, de mon pays, de mes possessions, de mon dieu. Pour comprendre, il ne doit y avoir ni jugement, ni comparaison, ni acceptation, ni déni, car toute identification empêche cette conscience passive, dans laquelle seule se produit la découverte du vrai. Et c'est cette découverte qui est libératrice et créatrice. Si l'esprit est négativement, passivement conscient, il s'ouvre et étant alors capable de découvrir la servitude, l'influence ou l'idée qui le limitent, il peut s'en libérer.

Ainsi, aucun problème ne peut être résolu à son propre niveau, mais à un niveau différent d'abstraction. Penser est un processus d'expansion, une enquête inclusive, ce n'est pas se concentrer sur une dénégation ou une affirmation. En essayant de comprendre la haine et ses causes, en essayant de libérer la pensée-sentiment de ses obstacles, de ses illusions, l'esprit devient plus profond et plus vaste. Dans le plus grand, ce qui est moindre cesse d'exister.

QUESTION : Y a-t-il quelque chose après la mort ou est-ce la fin ? Certains disent qu'il y a continuation, d'autres qu'il y a annihilation. Qu'en pensez-vous ?

KRISHNAMURTI : Cette question implique beaucoup de choses ; comme elle est complexe, nous devons l'examiner, si vous le désirez, profondément et franchement. Tout d'abord qu'entendons-nous par individualité ? Car nous ne sommes pas en train de considérer la mort d'une façon abstraite, mais la mort d'un individu, du particulier. Le moi individuel, avec son nom et sa forme, continuera-t-il ou cessera-t-il d'exister ? Naîtra-t-il à nouveau ? Avant de pouvoir répondre à cette question, il nous faut trouver les éléments qui composent l'individualité. Il n'y a pas de réponse correcte à une question mal posée ; seule une question bien posée peut recevoir une réponse. Et aucune des questions sur les problèmes profonds de la vie ne peut recevoir de réponse catégorique, car chacun de nous, par lui-même, doit découvrir ce qui est vrai. Seule la vérité apporte la liberté.

Bien que l'individualité assume en chacun de nous une forme et un nom particuliers, n'est-elle pas toujours le résultat d'une série de réactions et de souvenirs accumulés du passé, d'hier ?

Chacun de nous est le résultat du passé, et le passé vous contient, vous et la multitude, vous et autrui. Vous êtes le résultat de votre père et de votre mère, de tous les pères et de toutes les mères ; vous êtes le père, celui qui a créé le passé, le père de l'avenir. Ainsi, par la mémoire identificatrice, l'ego est créé, ce qui est moi et ce qui est mien, et il enchaîne dans la durée. Alors, on demande si le moi continue ou s'il est annihilé après la mort. Mais ce n'est que lorsque le moi est dépassé, le moi qui se dit immortel comme celui qui se situe dans le devenir, le créateur du passé, du présent et de l'avenir, le géôlier dans la durée, que se trouve ce qui est au delà de la mort, hors de la durée.

Cette question pose aussi celle de la cause et de l'effet : la cause et l'effet sont-ils séparés, ou l'effet est-il contenu dans la cause ? Ils s'écoulent ensemble, ils existent ensemble, ils sont un phénomène unique, qui ne doit pas être séparé. Bien que l'effet puisse demander du « temps » pour apparaître, le germe de l'effet est dans la cause, il coexiste avec la cause. Il ne s'agit plus d'une cause à laquelle s'ajoute un effet, mais d'un problème bien plus subtil et délicat que nous devons pénétrer et dont nous devons faire l'expérience personnelle. La cause-effet devient un moyen de limitation, de conditionnement de la conscience, et ces restrictions engendrent des conflits et de la douleur. Ces restrictions subtiles et intérieures doivent se découvrir et se comprendre elles-mêmes, ce qui finalement libérera la pensée de l'ignorance et de la souffrance.

Cette question sur la naissance et sur la mort, sur la continuité et sur l'annihilation n'implique-t-elle pas une notion de progrès, d'évolution ? Certains d'entre nous ne pensent-ils pas que, graduellement, par des naissances et des morts répétées par la durée, le moi, devenant de plus en plus parfait, connaîtra enfin la félicité suprême ? Le moi est-il une entité permanente, une essence spirituelle ? N'est-il pas construit, assemblé, donc éphémère ? N'est-il pas un résultat, donc autre chose qu'une essence spirituelle ? Le moi n'est-il pas une continuité due à un procédé d'identification de la mémoire, assujettie au temps et, par conséquent, éphémère, transitoire ? Comment ce qui est en soi impermanent, ce qui est un assemblage et un résultat peut-il atteindre ce qui est sans cause, éternel ? Comment ce qui est cause d'ignorance et de douleur peut-il atteindre la suprême félicité ? Et ce qui est le produit du temps peut-il connaître ce qui est en dehors du temps ?

Devant l'impermanence du moi, il y a ceux qui disent que la permanence peut être trouvée en rejetant les nombreuses couches du moi, ce qui nécessite du temps et qu'il est, par conséquent, indispensable de se réincarner. Ainsi que nous l'observons, le moi – résultat du désir, source d'ignorance et de douleur – continue ; mais pour le comprendre et le dépasser, nous ne devons pas penser en termes de durée. Ce qui est en dehors du temps ne peut se concevoir au moyen du temps. Vouloir s'approcher de

la réalité, par degrés, par un lent processus d'évolution, par la naissance et la mort, n'est-ce pas une erreur? N'est-ce pas la rationalisation d'une pensée conditionnée, de l'atermoisement, de la paresse et de l'ignorance? Cette idée d'évolution lente existe, n'est-ce pas parce que nous ne pensons ni ne sentons directement et simplement. Nous choisissons une explication satisfaisante, une rationalisation de notre effort confus et paresseux. Mais le réel peut-il être découvert par une façon de penser conditionnée, par l'atermoisement? Le moi, cause d'ignorance et de douleur, peut-il graduellement, au moyen du temps, devenir parfait? Ou bien, au moyen du temps, le moi peut-il se dissoudre? Ce qui est, dans sa propre nature, cause d'ignorance, peut-il être éclairé? Ne doit-il pas cesser d'être, afin que la lumière soit? Sa disparition est-elle une question de temps, un processus horizontal, ou bien l'éclaircissement n'est-il possible que lorsque la pensée-sentiment abandonne ce processus horizontal de la durée et devient alors capable de penser-sentir verticalement, directement? La vérité n'existe pas le long de ce sentier horizontal de la durée, de l'atermoisement, de l'ignorance ; elle doit être trouvée verticalement, en n'importe quel point de ce processus horizontal, si la pensée-sentiment peut sortir de là, en se libérant de l'avidité et de la durée. Cette libération ne dépend pas du temps, mais de l'intensité de la perception et de la plénitude de la connaissance de soi.

La pensée doit-elle passer par les étapes de la famille, du groupe, de la nation, de l'internation, pour arriver à la conception de l'unité humaine? N'est-il pas possible de penser-sentir directement cette unité humaine sans passer par ces étapes? Nous sommes entravés, n'est-ce pas, par les\* influences qui nous conditionnent. Si nous rationalisons celles-ci et les acceptons, nous ne concevrons jamais l'unité humaine et, par conséquent, nous créerons des guerres sans fin et des désastres terribles. Nous rationalisons ce qui nous conditionne parce qu'il est plus facile d'accepter ce qui est, d'être paresseux, irréfléchi, que d'examiner vigoureusement et de découvrir ce qui est vrai. Nous craignons de l'examiner, car il pourrait nous révéler des peurs cachées, faire apparaître des conflits et des souffrances plus grands et nous obliger à recourir à des actes qui engendreraient l'incertitude, l'insécurité, l'isolement, etc. Ainsi nous acceptons ce qui nous conditionne ; nous inventons la théorie d'une évolution graduelle vers une unité humaine finale et nous obligeons toutes les pensées- sentiments-actions à se conformer à notre agréable théorie.

De même, n'acceptons-nous pas agréablement cette théorie d'une progression graduelle, d'une croissance évolutive vers la perfection? Ne l'acceptons-nous pas parce qu'elle apaise notre peur angoissée de la mort, du danger, de l'inconnu? En l'acceptant, nous nous conditionnons et devenons esclaves d'idées erronées, de faux espoirs. Ces influences qui nous conditionnent, nous devons nous en libérer, non dans le temps, non dans l'avenir, mais dans le présent ; dans le présent est l'éternel.

Seul le penser peut libérer notre pensée-sentiment de l'ignorance et de la douleur, le penser n'est pas provoqué par le temps, mais par le fait de devenir intensément conscient, dans le présent, de tout ce qui conditionne et qui empêche la clarté et la compréhension.

La réalisation de ce qui est immortel est hors des voies de la continuité du moi, comme aussi de son contraire. Dans les opposés, il y a conflit et non vérité. Par la lucidité intérieure et dans la clarté de la connaissance de soi, le penser apparaît. La capacité de percevoir la vérité est en nous. En cultivant le penser, qui vient avec la connaissance de soi, la pensée-sentiment s'épanouit dans le réel, dans ce qui n'a pas de durée.

On me dira que je n'ai pas répondu à la question, que je l'ai esquivée, que j'ai tourné autour d'elle. Que voudriez-vous que je dise? Qu'il y a ou qu'il n'y a pas? N'est-il pas plus important de savoir comment découvrir par vous-mêmes ce qui est vrai, que



de vous entendre dire ce qui est? Cela ne serait que verbal et n'aurait, par conséquent, que peu de sens, tandis que la première attitude apportera la véritable expérience et a donc une grande importance. Mais si je me contentais d'affirmer qu'il y a ou qu'il n'y a pas continuité, un pareil langage ne ferait que renforcer une croyance, c'est-à-dire cela même qui barre le chemin du réel. Ce qui est nécessaire, c'est aller au delà de nos petites croyances et idées, de nos désirs et de nos espoirs, afin de faire l'expérience de ce qui est en dehors de la mort et de la durée.

QUESTION : Les hommes de science ne sauveront-ils pas le monde?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par hommes de science? Ceux qui travaillent dans les laboratoires et qui, sortis de là, sont des êtres humains comme nous, avec des préjugés nationaux et raciaux, cupides, ambitieux, cruels. Sauveront-ils le monde? Sont-ils en train de le sauver? N'emploient-ils pas leur connaissance technique à détruire bien plus qu'à guérir? Peut-être, dans leurs laboratoires, cherchent-ils la connaissance et la compréhension, mais ne sont-ils pas poussés par le moi, par l'esprit de rivalité, par les passions comme les autres êtres humains?

On doit être attentif, se garder avec vigilance de tout groupe organisé ; plus vous êtes organisés, dominés, façonnés, moins vous êtes capables de penser entièrement, complètement. Vous pensez alors partiellement, ce qui engendre des calamités. On doit se garder des spécialistes dans tous les domaines ; ils ont leurs intérêts, leurs exigences étroites. Par la spécialisation dans une partie, le tout n'est pas compris. Plus vous vous reposez sur eux, plus vous leur abandonnez la tâche de délivrer le monde de la misère et du chaos et plus il y aura de confusion et de catastrophes. Car qui doit vous sauver, sinon vous-mêmes? Le chef, le parti, le système, sont créés dans votre être et ce que vous êtes, ils le sont ; si vous êtes ignorants et violents, si vous avez un esprit de rivalité et d'acquisition, ils représenteront ce que vous êtes.

Les hommes de science et les laïques sont nous-mêmes ; nous pensons partiellement, rejetant le tout ; nous nous laissons insoucieusement mener par la luxure, par la mauvaise volonté et l'ignorance. Par crainte et par esprit de dépendance, nous nous laissons enrégimenter, opprimer. Qu'est-ce qui peut nous sauver, sinon notre propre capacité de nous libérer de ces servitudes qui engendrent des conflits et des misères? Personne ne peut nous rééduquer, sinon nous-mêmes, et cette rééducation est une tâche ardue.

En nous-mêmes est le tout, le commencement et la fin. Le livre de la connaissance de soi nous semble difficile à lire et, impatients et avides d'obtenir des résultats, nous nous adressons aux hommes de science, aux groupes organisés, aux professionnels, aux chefs. De cette façon, nous ne sommes jamais sauvés, personne ne peut nous délivrer, car l'affranchissement de l'ignorance et de la peine vient de notre propre compréhension. Nous rééduquer est une tâche ardue, qui nécessite une lucidité constante et une grande souplesse, non une opinion et un dogme, mais la compréhension. Pour comprendre le monde, chacun doit se comprendre lui-même, car il est le monde ; le penser naît de la connaissance de soi, seul il apportera l'ordre, la clarté et la paix créatrice. Pour penser-sentir d'une façon neuve la douleur de l'existence, chacun doit devenir lucide, afin de penser et sentir jusqu'au bout chaque pensée-sentiment, et cela ne peut se faire s'il y a identification ou jugement.

QUESTION : Ni la nationalité, ni la vertu ne m'intéressent particulièrement. Mais je suis très impressionné par ce que vous dites de l'incrée. Voudriez-vous en reparler un peu plus, quoique ce soit difficile?

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez pas trier et choisir, car la nationalité, la vertu et l'incrée sont interdépendants. Vous ne pouvez pas accepter ce qui est agréable et repousser ce qui est déplaisant ; l'agréable et le désagréable, les rites et la douleur, la

vertu et le mal sont liés ; choisir l'un et repousser l'autre, c'est être pris dans le filet de l'ignorance.

Penser à l'incrée, sans que l'esprit se libère vraiment de l'avidité, c'est se complaire dans la superstition et la spéculation. Pour faire l'expérience de l'incrée, de l'incom-mensurable, l'esprit doit cesser de créer. Il doit cesser d'acquérir, il doit se libérer de la mauvaise volonté, de l'imitation. Il doit cesser d'être l'entrepôt de souvenirs accumulés. Ce que nous adorons est notre création, et n'est, par conséquent, pas le réel. Le penseur et sa pensée doivent cesser pour que l'incrée puisse être.

L'incrée ne peut être que lorsque l'esprit est capable d'immobilité complète. Un esprit divisé, qui se consume par avidité n'est jamais tranquille. Il n'y a pas de vertu si la pensée ne se libère pas de l'avidité, mais lorsqu'elle commence à s'en libérer, le penser apparaît, qui engendrera finalement la clarté de la perception. Il y a, à coup sûr, une différence entre ce qu'il est possible de penser et ce dont il est possible de faire l'expérience. De l'expression, de l'imagination, du connu, nous faisons l'expérience, mais il en est peu qui soient capables d'expérience sans symboles, sans imagination, sans expressions formulées. La compréhension négative libère l'esprit de l'imitation, du créé. Nos esprits sont pleins de souvenirs, de connaissances, d'actions et de réactions concernant nos rapports avec l'univers et les choses, mais alors ils n'ont pas cette riche immobilité intérieure sans prétention ni désir, ils n'ont pas ce vide créateur. Un esprit riche d'activité, de possessions, de mémoire, n'a pas conscience de sa pauvreté. Un tel esprit est incapable de compréhension négative ; un tel esprit ne peut faire l'expérience de l'incrée. La suprême sagesse lui est refusée.

QUESTION : L'exercice d'une discipline régulière n'est-il pas nécessaire?

KRISHNAMURTI : Un danseur ou un violoniste étudient plusieurs heures par jour, afin de conserver des doigts souples, des muscles flexibles. Or, pensez-vous que l'on maintienne un esprit souple, réfléchi et compatissant par la pratique d'un système ou d'une discipline particulière? Ou le garde-t-on vif et aiguë par une perception constante du penser-sentir? Penser, sentir, ce n'est pas appartenir à un système donné. Nous cessons de penser aussitôt que nous le faisons en termes de systèmes et parce que nous pensons dans les limites de systèmes, notre pensée a besoin d'être soutenue. Un système n'engendrera qu'une forme spécialisée de la pensée, mais ce n'est pas là penser, n'est-ce pas? La simple pratique d'une discipline, en vue d'obtenir un résultat, ne fait qu'encourager la pensée à fonctionner dans une ornière et, par conséquent, la limite ; mais si nous devenons perceptifs intérieurement et comprenons que nous pensons en termes de systèmes, de formules et de modèles, la pensée-sentiment, en s'en libérant, s'assouplira, s'éveillera, deviendra alerte, attentive. Si nous pouvons penser chaque pensée jusqu'au bout, l'accompagner aussi loin que possible, nous deviendrons capables de comprendre et de faire l'expérience, largement et profondément. Cette perception expansive et profonde engendre sa propre discipline qui n'est pas imposée de l'extérieur ni de l'intérieur, suivant un système ou un modèle, mais qui naît de la connaissance de soi et, par conséquent, d'un juste penser, d'un juste comprendre. Une telle discipline est créatrice, car elle ne forme pas d'habitudes et n'encourage pas la paresse. Si vous devenez conscients de chaque pensée-sentiment, pour futile qu'elle soit, si vous la pensez et ressentez d'une façon aussi profonde et aussi étendue que possible, la pensée se met à démolir les barrières qu'elle s'était imposées. Ainsi se produit un ajustement compréhensif, une discipline bien plus efficace et souple que la discipline imposée par un modèle, quel qu'il soit. Si, par la lucidité, on n'éveille pas la plus haute intelligence, la pratique d'une discipline ne crée qu'une habitude et un état d'irréflexion. La lucidité elle-même, au moyen de la connaissance de soi et du penser, élabore sa propre discipline. L'habitude, l'irrè-

flexion, comme moyens en vue d'une fin, transforment cette fin en ignorance. Des moyens justes créent des fins justes, car la fin est dans les moyens.

QUESTION : Comment puis-je immobiliser l'esprit de façon à concevoir quelque chose qui pénètre les problèmes journaliers? Comment puis-je, aussi, garder l'esprit immobile?

KRISHNAMURTI : De même qu'un lac est calme lorsque la brise n'y souffle plus, quand l'esprit a compris et a, par conséquent, dépassé les problèmes déchirants qu'il a créés, une grande immobilité apparaît. Cette tranquillité ne peut pas être produite par la volonté, ni par le désir ; elle est née de l'affranchissement de l'avidité. Notre soi-disant méditation consiste surtout à immobiliser l'esprit par des méthodes variées, qui ne font que renforcer notre concentration exclusive enfermée en elle-même ; une telle concentration, en se rétrécissant, produit un certain résultat, mais qui est loin de la tranquillité qu'engendrent tout naturellement et sans contrainte la compréhension vaste d'une haute intelligence et de la vraie sagesse. Cette compréhension doit être éveillée, développée, par la perception constante de chaque pensée-sentiment-action, de chaque perturbation, grande ou petite. En comprenant, donc en dissipant les conflits et les perturbations qui existent dans la conscience consciente, dans la couche extérieure et en introduisant ainsi la clarté, l'esprit devient capable d'être passif et de comprendre les couches plus profondes, reliées entre elles, de la conscience, avec leurs accumulations, leurs impressions, leurs souvenirs. Par cette constante lucidité, le profond processus de l'avidité qui est cause du moi, donc aussi des conflits et de la douleur, est observé et compris. Sans la connaissance de soi, sans le penser, il n'y a pas de méditation, et sans lucidité méditative, il n'y a pas de connaissance de soi.

Ojai, le 16 juillet 1944

# LE SENS DU BONHEUR

## Note de l'éditeur

**C**'est... Le mouvement éternel vers la découverte du bonheur, de Dieu, de la vérité.

Quand ce mouvement est bloqué par l'autorité, par la tradition, par la peur, c'est la décadence (p. 8).

---

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 63)

Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.



# LE SENS DU BONHEUR

## Le problème de la liberté

**S**oyez attentifs à la question, au sens caché derrière les mots. Un esprit fruste peut-il devenir sensible ? Si je dis que mon esprit est grossier et que j'essaie de devenir sensible, l'effort même de devenir sensible est de la grossièreté. Je vous en prie, voyez bien cela. Et que, loin de vous intriguer, cela retienne votre attention. Alors que si je reconnais ma grossièreté d'esprit sans vouloir changer, sans essayer de devenir sensible, si je commence à comprendre ce qu'est la grossièreté, à en observer les manifestations dans ma vie quotidienne — ma gloutonnerie à table, ma rudesse envers les autres, mon orgueil, mon arrogance, la brutalité de mes attitudes et de mes pensées —, alors cette observation même transforme *ce qui est*.

De même, si je suis stupide et que je décrète que je dois devenir intelligent, mes efforts en ce sens ne sont qu'un degré de plus dans la stupidité, car l'essentiel, c'est de comprendre la stupidité. J'aurai beau m'évertuer à l'intelligence, ma stupidité demeurera. Je peux éventuellement acquérir un vernis superficiel de connaissances, faire des citations, réciter des textes de grands écrivains, mais fondamentalement je serai toujours aussi stupide. Alors que si je constate et si je comprends la stupidité telle qu'elle s'exprime dans ma vie quotidienne — mon comportement à l'égard de mon serviteur, mon attitude envers mon voisin, envers le pauvre, le riche, envers l'employé de bureau —, alors cette conscience même provoque la débâcle de la stupidité (Chap. 2, p. 25).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (pp. 52 - 53)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## L'écoute

**V**ous est-il déjà arrivé de rester là, assis dans le plus grand silence, sans que votre attention soit fixée sur rien, sans faire aucun effort de concentration, mais en ayant l'esprit très calme, vraiment silencieux ? Alors, on entend tout, n'est-ce pas ? Les bruits lointains comme les plus proches, jusqu'aux plus immédiats — ce qui signifie que l'on est vraiment attentif à tout. Votre esprit n'est plus confiné à une unique voie étroite. Si vous savez écouter ainsi, sans effort, sans contrainte, vous verrez s'opérer en vous un changement extraordinaire, un changement qui vient sans volonté délibérée, sans sollicitation ; et dans ce changement il est une grande beauté, et une immense profondeur de vision. (Chap. 4, pp. 40 - 41).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 21)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**C**herchons tout d'abord à savoir ce que la religion *n'est pas* [...]. Y avez-vous déjà réfléchi ? (Chap. 4, p. 45).

---

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 149)

Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.



# LE SENS DU BONHEUR

## Le mécontentement créatif

N'ayez pas peur du mécontentement, mais nourrissez-le jusqu'à ce que l'étincelle devienne une flamme et que vous soyez perpétuellement mécontent de tout — de votre travail, de votre famille, de la traditionnelle course à l'argent, à la situation, au pouvoir — de sorte que vous vous mettiez vraiment à penser, à découvrir. Or, en vieillissant, vous vous rendez compte qu'il est très difficile de maintenir cet esprit de mécontentement. Vous avez des enfants à nourrir, et les exigences de votre travail à prendre en compte, l'opinion de vos voisins, de la société qui se referme sur vous, et très vite vous commencez à perdre cette flamme ardente du mécontentement. Quand vous êtes mécontent, vous allumez la radio, vous allez voir un gourou, vous récitez la *puja*, vous vous inscrivez à un club, vous buvez, vous courez les femmes — tout est bon pour étouffer la flamme. Or, voyez-vous, sans cette flamme du mécontentement, vous n'aurez jamais l'initiative qui est le commencement de la créativité. Pour découvrir la vérité, vous devez être en révolte contre l'ordre établi. Mais plus vos parents ont d'argent, plus vos professeurs s'installent dans la sécurité de leur poste, moins ils ont envie que vous vous révoltiez (Chap. 5, pp. 51 - 52).

---

— Dominique Schmidt, *Le Nouvel Homme selon Sri Aurobindo et Krishnamurti*, (p. 6)  
Éditions D. Schmidt, Inde, 2009. 284 pp.



# LE SENS DU BONHEUR

## Un esprit ouvert

**E**t même quand vous observez quelque chose pour la première fois, que se passe-t-il ? Vous transcrivez automatiquement ce que vous voyez en fonction de vos préjugés, n'est-ce pas ? Votre expérience est conforme à votre conditionnement en tant que communiste, socialiste, capitaliste ou tout autre qualificatif en "iste". Alors que, si vous n'êtes rien de tout cela, et que vous ne regardez pas les choses à travers l'écran d'une idée ou d'une croyance, mais que vous êtes en contact direct avec elles, vous remarquerez l'extraordinaire relation qui se crée entre vous et ce que vous observez. Si vous êtes sans préjugés, sans parti pris, si vous êtes ouvert, alors tout ce qui vous entoure devient extraordinairement intéressant, formidablement vivant (Chap. 9, p. 90).

---

— Dominique Schmidt, *Le Nouvel Homme selon Sri Aurobindo et Krishnamurti*, (pp. 47 - 48)  
Éditions D. Schmidt, Inde, 2009. 284 pp.





# LE SENS DU BONHEUR

## La confiance de l'innocence

**S**avez-vous ce que signifie avoir confiance ?

Comprendre la différence entre les deux — entre la confiance en soi et la confiance étrangère à l'ego — [aura une grande portée].

Si vous pouvez vous dégager des structures sociales, des schémas collectifs [...], alors naît en vous [...] la confiance de l'innocence (Chap. 12, pp. 118, 119 et 120).

---

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 57)

Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.



# LE SENS DU BONHEUR

## L'autodiscipline

**T**ant que cette intégration [éducation bien faite, etc.] fait défaut, la discipline reste nécessaire, mais elle est destructrice car elle ne mène pas à la liberté (Chap. 14, p. 141).

---

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 69)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.



**C**e qui amène l'ordre dans le monde, c'est d'aimer (Chap. 14, p. 142).

---

— Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 70)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.



**A**vez-vous déjà songé à la question ? Nous voulons la célébrité, en tant qu'écrivain, poète, peintre, politicien, chanteur, que sais-je encore. Pourquoi ? Parce que nous n'aimons pas vraiment ce que nous faisons. Si vous aimiez chanter, ou peindre, ou écrire des poèmes — si vous aimiez vraiment cela —, vous ne vous inquiéteriez pas d'être célèbre ou non. Le désir de célébrité est une marque de mauvais goût, de trivialité, de stupidité, cela n'a aucun sens ; mais, parce que nous n'aimons pas ce que nous faisons, la notoriété nous tient lieu de richesse. Notre éducation actuelle ne vaut rien du tout, car elle nous apprend à préférer le succès à ce

que nous faisons. L'importance du résultat prend le pas sur celle de l'action.

C'est beau, pourtant, de garder secret l'éclat de son talent, d'être anonyme, d'aimer ce que l'on fait, sans ostentation. C'est bien d'être bon en taisant son nom. Cela ne fait pas de vous une célébrité dont la photo paraît dans les journaux. Les politiciens ne se pressent pas devant votre porte. Vous êtes simplement un être humain créatif, vivant de façon anonyme, et il y a en cela une grande richesse, une grande beauté (Chap. 14, p. 146).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 335)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## Le fleuve de la vie

**S**avez-vous ce qu'est la religion ? Elle n'est pas dans les psalmodies, ni dans l'observance d'un rituel, qu'il soit hindou ou autre, ni dans le culte qu'on rend à des dieux de métal ou de pierre, ni dans les temples ou les églises, ni dans la lecture de la Bible ou de la Gîta, ni dans la répétition du nom sacré, ni dans la soumission à l'une ou l'autre des superstitions inventées par les hommes. La religion n'est rien de tout cela.

La religion, c'est la perception de ce qui est bon et juste, c'est cet amour qui est comme le fleuve, éternellement vivant, éternellement en mouvement. Dans cet état, vous découvrirez qu'il arrive un moment où cesse toute quête, et la fin de cette quête est le commencement de quelque chose de totalement différent. La recherche de Dieu, de la vérité, le sentiment d'être d'une bonté sans limites — qui n'a rien à voir avec une bonté, une humilité cultivées, mais qui est la recherche de quelque chose qui est au-delà des inventions et des supercheries de l'esprit, ce qui signifie que l'on est sensible à cette chose, que l'on vit en elle, que l'on est cette chose —, c'est cela, la vraie religion. Mais cela, vous n'en serez capable que lorsque vous quitterez la mare stagnante que vous avez creusée de vos propres mains, pour plonger dans le fleuve de la vie. Alors, la vie prend soin de vous à un point étonnant, parce que ce n'est plus à vous de le faire. La vie vous porte là où elle veut, car vous en faites partie ; alors la sécurité n'est plus un problème, alors peu importe ce qu'on peut bien dire ou ne pas dire — et c'est cela, la beauté de la vie (Chap. 17, pp. 176 - 177).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (pp. 380 - 381)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**e fait est que la vérité c'est la vie et la vie n'a pas de pérennité. La vie doit être découverte d'instant en instant, de jour en jour. Il faut la découvrir. On ne peut pas la considérer comme allant de soi. Si vous considérez comme allant de soi que vous connaissez la vie, alors vous ne vivez pas. Trois repas par jour, les vêtements, un abri, faire l'amour, votre métier, vos distractions, et votre processus de pensée — ce processus terne et répétitif n'est pas la vie.

La vie est quelque chose à découvrir, et vous ne pouvez pas la découvrir si vous n'avez pas perdu, mis de côté ce que vous avez trouvé. Je vous en prie, faites l'expérience de ce que je dis. Mettez de côté vos philosophies, vos religions, vos coutumes, vos tabous raciaux, et tout ce qui va avec. Car ils ne sont pas la vie. Si vous êtes prisonniers de ces choses, vous ne découvrirez jamais la vie.

Un homme qui dit qu'il sait est déjà mort. Mais l'homme qui pense « Je ne sais pas », qui découvre, qui ne cherche pas une fin, qui ne pense pas en terme d'arriver ou de devenir, un tel homme est vraiment en train de vivre, et ce fait de vivre est la vérité (Chap. 17, pp. 178 - 179).

---

J. Krishnamurti, *Être humain*, pp. 46 - 47.

© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.

— To Be Human, Shambhala, 2000.



# LE SENS DU BONHEUR

## L'esprit attentif

**V**ous savez ce qu'est l'espace. Il y a de l'espace dans cette salle. La distance entre l'endroit où nous sommes et votre foyer d'étudiant, entre le pont et chez vous, entre cette rive du fleuve et l'autre — c'est tout cela, l'espace. Alors, y a-t-il aussi de l'espace dans votre esprit ? Ou est-il tellement encombré qu'il n'y a plus le moindre espace ? S'il y a de l'espace dans votre esprit, alors dans cet espace il y a le silence — et c'est de cet espace que vient tout le reste, car on peut alors écouter, on peut exercer une attention sans résistance. C'est pourquoi il est essentiel qu'il y ait de l'espace au sein de notre esprit. Si l'esprit n'est pas plein à craquer, s'il n'est pas sans cesse occupé, alors il peut écouter ce chien qui aboie, le bruit du train qui traverse le pont au loin, et avoir aussi pleinement conscience de ce que dit une certaine personne assise ici, à vous parler. Alors, l'esprit est une chose vivante, il n'est pas mort (Chap. 18, pp. 186 - 187).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (pp. 181 - 182)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



**L**orsque vous observez ces pauvres femmes qui portent leurs lourdes charges au marché, ou que vous regardez les petits paysans jouer dans la boue en n'ayant guère d'autre jouet qu'elle, en voyant ces enfants qui n'auront pas l'éducation dont vous bénéficiez, qui n'ont pas de vraie maison, qui sont sales, mal vêtus, mal nourris — lorsque vous observez tout cela, quelle est votre réaction ? Il est très important de découvrir vous-même quelle réaction vous avez. Je vais vous dire ce que fut la mienne.

Ces enfants n'ont pas d'endroit convenable où dormir ; le père et la mère sont occupés toute la journée, sans un jour de vacances ; les enfants

ignorent ce que c'est d'être aimés, choyés ; jamais leurs parents ne s'assoient auprès d'eux pour leur raconter des histoires qui disent la beauté de la terre et des cieux. Comment qualifier une société qui a créé une telle situation — où certains sont immensément riches et ont tout ce qu'ils peuvent désirer, alors qu'en même temps des garçons et des filles sont démunis de tout ? Comment qualifier une telle société, et comment est-elle née ? Vous pouvez révolutionner tout le pays, casser les schémas de cette société, mais l'acte même par lequel on les brise en suscite de nouveaux, qui sont identiques sous des dehors différents — les commissaires du peuple avec leur résidence privée à la campagne, les privilèges, les uniformes, et ainsi de suite, cela n'en finit jamais. C'est ce qui s'est produit après chaque révolution — française, russe et chinoise. Est-il possible de créer une société dans laquelle cessent d'exister toute cette corruption et toute cette misère ? Cette société ne pourra voir le jour que lorsque vous et moi en tant qu'individus nous arracherons à toute emprise collective, lorsque nous nous libérerons de toute ambition et que nous saurons ce qu'aimer veut dire. Voilà quelle fut alors ma réaction, jaillie tout entière en un éclair (Chap. 18, pp. 187 - 188).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 357)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## Être religieux, c'est être sensible au réel

**N**'est-il pas possible de vivre en ce monde, sans ambition, en étant simplement ce que vous êtes ? Si vous commencez à comprendre ce que vous êtes sans essayer d'y rien changer, alors ce que vous êtes fera l'objet d'une transformation. Je crois possible de vivre en ce monde de manière anonyme, en étant un parfait inconnu, ni célèbre, ni ambitieux, ni cruel. On peut mener une vie très heureuse quand on n'accorde aucune importance au moi, et cela participe aussi d'une éducation juste.

Le monde entier idolâtre le succès. On entend parler d'histoires comme celle du jeune homme pauvre qui, à force de nuits d'étude, a fini par devenir juge, ou celle du petit livreur de journaux devenu millionnaire. La glorification du succès est notre pain quotidien. L'obtention de tout succès important se double aussi d'une grande souffrance ; mais nous nous laissons le plus souvent happer par le désir de réussite, et le succès compte pour nous beaucoup plus que la compréhension et la dissolution de la souffrance (Chap. 20, p. 212).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 340)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.





# LE SENS DU BONHEUR

## La simplicité de l'amour

L'esprit est l'unique instrument dont vous disposez ; et l'esprit, c'est également le cerveau. Donc, pour pouvoir comprendre la vérité en ce domaine, vous devez comprendre le mécanisme de l'esprit, n'est-ce pas ? Si l'esprit est faussé, la vision juste ne sera jamais juste ; et si l'esprit est très limité, il est impossible de percevoir ce qui est sans limites. L'esprit est l'instrument de la perception, et pour percevoir véritablement, il doit être remis dans le droit fil, lavé de tout conditionnement, de toute peur. L'esprit doit être aussi libéré du savoir, car le savoir dévoie l'esprit et distord tout. Cette immense capacité d'invention, d'imagination, de spéculation, de réflexion qui est le propre de l'esprit — ne faut-il pas s'en défaire, si l'on veut que l'esprit puisse retrouver sa fraîcheur, sa simplicité ? Car seul l'esprit innocent — l'esprit qui, tout en ayant une vaste expérience de la vie, est en même temps vierge de tout savoir, de toute expérience —, seul un tel esprit peut découvrir cette chose qui est plus que le cerveau et l'esprit. Sinon, ce que vous découvrirez sera dénaturé par l'expérience déjà vécue, et votre expérience n'est que le résultat de votre conditionnement (Chap. 22, pp. 238 - 239).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 312)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## La nécessité d'être seul

**L**e sadisme existe. Savez-vous ce que ce mot signifie ? Un écrivain, le marquis de Sade, raconta dans un de ses livres l'histoire d'un homme qui prenait plaisir à faire souffrir et à regarder souffrir ses victimes. Telle est l'origine du mot sadisme, qui signifie le fait d'éprouver du plaisir devant la souffrance d'autrui. Certaines personnes éprouvent une étrange satisfaction au spectacle de la souffrance. Observez-vous et voyez si vous éprouvez ce sentiment. Il peut ne pas être évident, mais s'il est présent, vous constaterez qu'il s'exprime dans le rire qui se déclenche impulsivement lorsqu'on voit tomber quelqu'un. On a envie de voir les puissants abattus ; on critique, on fait des commérages inconséquents — tout cela est l'expression d'une insensibilité, une espèce de désir de faire du mal aux autres. On peut blesser autrui délibérément, vraiment exprès, ou on peut le faire inconsciemment, d'un mot, d'un geste, d'un regard ; mais dans un cas comme dans l'autre, on cède au désir de faire mal à quelqu'un, et rares sont ceux qui renoncent définitivement à ce type de plaisir pervers (Chap. 23, pp. 248 - 249).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 221)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## L'énergie de la vie

**L**a quête de la réalité exige une immense énergie ; et si l'homme ne s'investit pas dans cette quête, il dissipe son énergie dans des voies qui n'engendrent que le malheur, c'est pourquoi la société le met sous surveillance. Est-il donc possible de libérer cette énergie par et dans la recherche de Dieu ou de la vérité, et, tout en poursuivant cette découverte de ce qui est vrai, d'être un citoyen qui comprend les problèmes essentiels de la vie, sans que la société ne puisse le détruire ?

En fait, l'homme est énergie, et s'il n'est pas à la recherche de la vérité, cette énergie devient destructrice ; c'est pourquoi la société contrôle et façonne l'individu — étouffant par là même cette énergie... Et vous avez peut-être remarqué un autre fait tout simple et très intéressant, à savoir qu'il suffit que l'on ait vraiment envie de faire quelque chose pour en avoir l'énergie... Cette énergie devient en elle-même un agent de contrôle, vous n'avez donc plus besoin d'aucune discipline extérieure. Dans cette quête de la réalité, l'énergie crée sa propre discipline. Celui qui cherche spontanément la vérité devient un citoyen authentique, ce qui ne veut pas dire docile aux schémas en vigueur dans quelque type de société ou de gouvernement que ce soit. (Chap. 24, pp. 257 - 258).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (p. 175)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



# LE SENS DU BONHEUR

## Vivre sans effort

**V**ous êtes-vous jamais demandé pourquoi, à mesure qu'ils vieillissent, les gens semblent perdre toute joie de vivre et n'ont plus ce joyeux pressentiment qu'il existe, au-delà, quelque chose d'une plus vaste portée ? Pourquoi sommes-nous si nombreux, en entrant dans ce qu'on appelle l'âge mûr, à devenir ces êtres ternes, insensibles à la joie, à la beauté, à l'immensité du ciel et aux merveilles de la terre ?

Pourtant, quand on se pose cette question, plusieurs explications nous viennent à l'esprit. Nous faisons preuve envers nous-mêmes d'un intérêt excessif — c'est une des explications. Nous voulons à toute force devenir quelqu'un, réussir et préserver un certain statut social ; nous avons des enfants, entre autres responsabilités à assumer ; et nous devons gagner de l'argent.

Toutes ces préoccupations extérieures nous « plombent », et nous font perdre notre joie de vivre. Regardez, dans votre entourage, le visage des gens âgés : voyez comme la plupart d'entre eux sont tristes, soucieux, maladifs, repliés sur eux-mêmes, distants, parfois dépressifs, et peu souriants. Vous ne vous demandez pas pourquoi ? Et, même si l'on se pose la question, on se contente généralement d'explications simplistes.

Hier soir, j'ai vu un bateau remonter la rivière toutes voiles dehors, poussé par le vent d'ouest. C'était un grand bateau, lourdement chargé de bois de chauffage pour la ville. Le bateau avançait sur fond de soleil couchant — sans effort, car le vent faisait tout le travail. De même, si chacun d'entre nous pouvait comprendre ce problème de la lutte et du conflit, je crois que nous pourrions vivre heureux, sans effort, et le sourire aux lèvres.

Je pense que ce qui nous détruit, ce sont les efforts, c'est cette lutte perpétuelle qui occupe quasiment tous les instants de notre vie. Si vous observez les gens âgées autour de vous, vous verrez que, pour eux, la vie est le plus souvent une succession de batailles — contre eux-mêmes, contre leur femme ou leur mari, contre les voisins, contre la société —, et cette lutte perpétuelle est un pur gaspillage d'énergie.

L'homme véritablement heureux, joyeux, ne se laisse pas prendre dans l'engrenage de l'effort. Ne pas faire d'effort ne signifie pas que l'on stagne,

ou que l'on soit bête, stupide, bien au contraire ; seuls les sages, les êtres dotés d'une intelligence exceptionnelle savent véritablement s'affranchir de l'effort, de la lutte.

Le problème, c'est qu'en entendant parler de cette absence d'effort nous voulons tout de suite ressembler à ces êtres, et accéder à cet état dans lequel il n'y a ni lutte ni conflit, et nous en faisons un but, un idéal — que nous nous efforçons d'atteindre ; et dès l'instant où nous faisons cela, nous perdons notre joie de vivre. Nous voici de nouveau pris dans l'engrenage de l'effort, de la lutte. L'objet de cette lutte varie, mais toutes les formes de lutte sont fondamentalement les mêmes. On peut se battre pour instaurer des réformes sociales, pour trouver Dieu, pour améliorer les liens entre soi-même et son conjoint, ou sa relation avec le voisin, on peut s'asseoir au bord du Gange, effectuer des rituels aux pieds d'un gourou, et j'en passe. Tout cela n'est qu'effort et lutte. L'important n'est donc pas l'objet de la lutte, il s'agit de comprendre la lutte en elle-même.

L'esprit pourrait-il donc être non pas superficiellement conscient du fait que pour l'instant il ne lutte pas, mais au contraire totalement libre de toute forme de lutte, de sorte qu'il découvre un état de joie dans lequel les notions de supérieur et d'inférieur n'existent plus ?

Le problème, dans notre cas, c'est que l'esprit se sent inférieur, et c'est pourquoi il lutte pour être ou devenir quelque chose, ou pour concilier ses divers désirs contradictoires. Mais cessons d'expliquer pourquoi l'esprit est habité par la lutte. Tout être pensant sait pourquoi la lutte est présente à l'intérieur de lui-même comme à l'extérieur.

Notre avidité, notre jalousie, notre ambition, notre esprit de compétition menant à une efficacité impitoyable — tels sont les facteurs qui nous incitent à lutter, que ce soit dans le monde actuel ou dans le monde à venir. Inutile d'étudier les traités de psychologie pour savoir pourquoi nous luttons : l'important, assurément, est de savoir si l'esprit est susceptible de s'affranchir totalement de toute démarche de lutte.

En définitive, lorsque nous luttons, il s'agit d'un conflit entre ce que nous sommes et ce que nous devrions — ou voudrions — être. Peut-on, sans passer par des explications, comprendre tout ce processus de lutte, de sorte que la lutte prenne fin ? L'esprit, comme ce bateau poussé par le vent, peut-il s'abstenir de lutter ? Là est assurément la vraie question — et pas de savoir comment accéder à un état étranger à toute forme de lutte. L'effort nécessaire pour accéder à cet état est lui-même un processus de lutte, cet état reste donc à jamais hors d'atteinte.

Mais si vous observez, d'instant en instant, comment l'esprit s'enlise dans les luttes perpétuelles, si vous observez le fait sans chercher à le modifier, sans chercher à imposer à l'esprit un certain état que vous appelez « paix », vous découvrirez alors que l'esprit cesse spontanément de lutter et, dans cet état, il est capable d'apprendre énormément. L'apprendre ne se limite plus alors à un simple processus de stockage d'informations : c'est une découverte de richesses fabuleuses allant bien

au-delà de tout ce que l'esprit aurait pu espérer ; et, pour l'esprit qui fait cette découverte, la joie est là.



Observez-vous, et vous constaterez combien vous luttez du matin au soir, et combien votre énergie s'épuise dans cette lutte. Si vous vous contentez d'expliquer pourquoi vous luttez, vous vous noyez dans les explications et la lutte se poursuit ; alors que si vous observez tranquillement votre esprit sans chercher d'explications, si vous laissez simplement l'esprit prendre acte de ses propres luttes, vous verrez bientôt se manifester un état où la lutte cède le pas à une attention d'une acuité stupéfiante. Dans cet état d'attention extrême, il n'y a plus ni supériorité ni infériorité, plus d'hommes de premier plan ni d'hommes de second rang ; il n'y a plus de gourous. Toutes ces fadaises ont disparu parce que l'esprit est pleinement éveillé ; et un esprit pleinement éveillé est un esprit joyeux (Chap. 25, pp. 266 - 269).

---

— J. Krishnamurti, *Face à soi-même*, (pp. 111 - 114).

© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.

— Reflexions On The Self, 1997.



# LE SENS DU BONHEUR

## L'esprit n'est pas tout

**Q**u'est-ce que l'âge ? Est-ce le nombre d'années que vous avez vécues ? C'est en partie cela : vous êtes né en telle année, et vous avez à présent quinze, quarante ou soixante ans. Votre corps vieillit — votre esprit aussi lorsqu'il se laisse encombrer par toutes les expériences, les misères et la lassitude de l'existence ; et un tel esprit ne peut jamais découvrir la vérité. L'esprit n'est capable de découverte que lorsqu'il est jeune, frais, innocent ; mais l'innocence n'est pas une question d'âge. Il n'y a pas que l'enfant qui soit innocent (il peut d'ailleurs se faire qu'il ne le soit pas), c'est aussi le privilège de l'esprit qui sait vivre ses expériences sans en accumuler les sédiments. L'esprit doit faire des expériences, c'est inévitable. Il doit répondre à tout ce qui le sollicite — le fleuve, l'animal malade, le cadavre que l'on emporte au lieu de crémation, les pauvres villageois portant leurs lourdes charges tout le long de la route, les tortures et les misères de l'existence — sinon il est déjà mort ; mais il doit être capable de répondre sans être figé par l'expérience. Ce sont la tradition, l'accumulation des expériences, les cendres de la mémoire, qui font que l'esprit vieillit. Mais l'esprit qui meurt chaque jour aux souvenirs d'hier, à toutes les joies et toutes les peines du passé — cet esprit-là est frais, innocent, il n'a pas d'âge ; et sans cette innocence, que vous ayez dix ou soixante ans, jamais vous ne trouverez Dieu (Chap. 26, pp. 287 - 288).

---

— J. Krishnamurti, *Le livre de la méditation et de la vie*, (pp. 341 - 342)

© 1997. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 412 pp.

— Book Of Life (The), Daily Meditations with Krishnamurti, edited by R.E. Mark LEE, Harper San Francisco, San Francisco, 1995.



J. KRISHNAMURTI

# Le Sentier

*Traduit de l'Anglais*

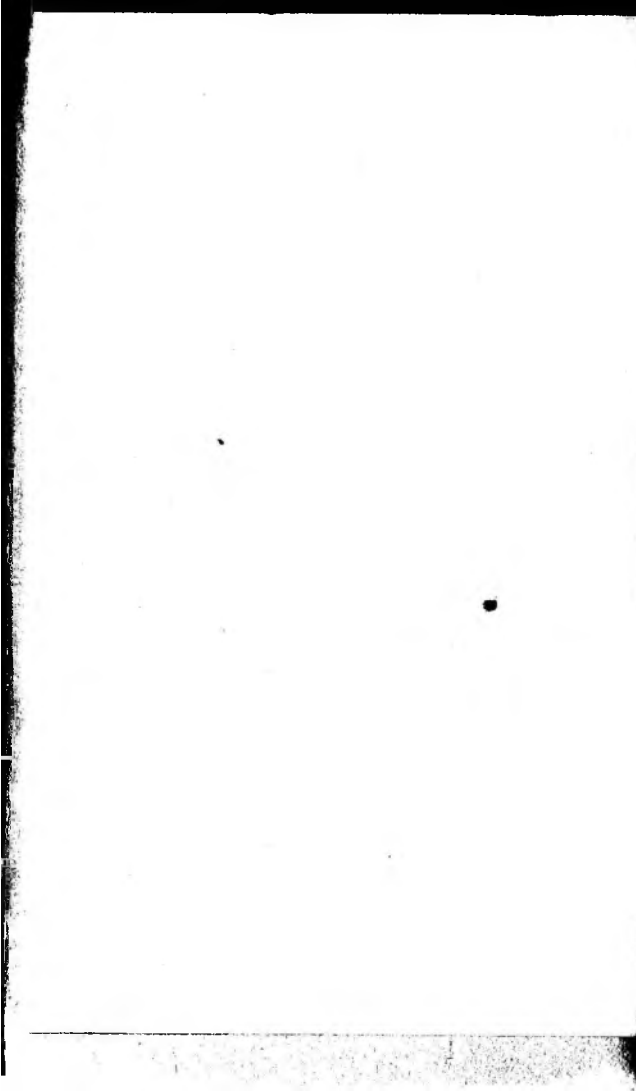
1926

---

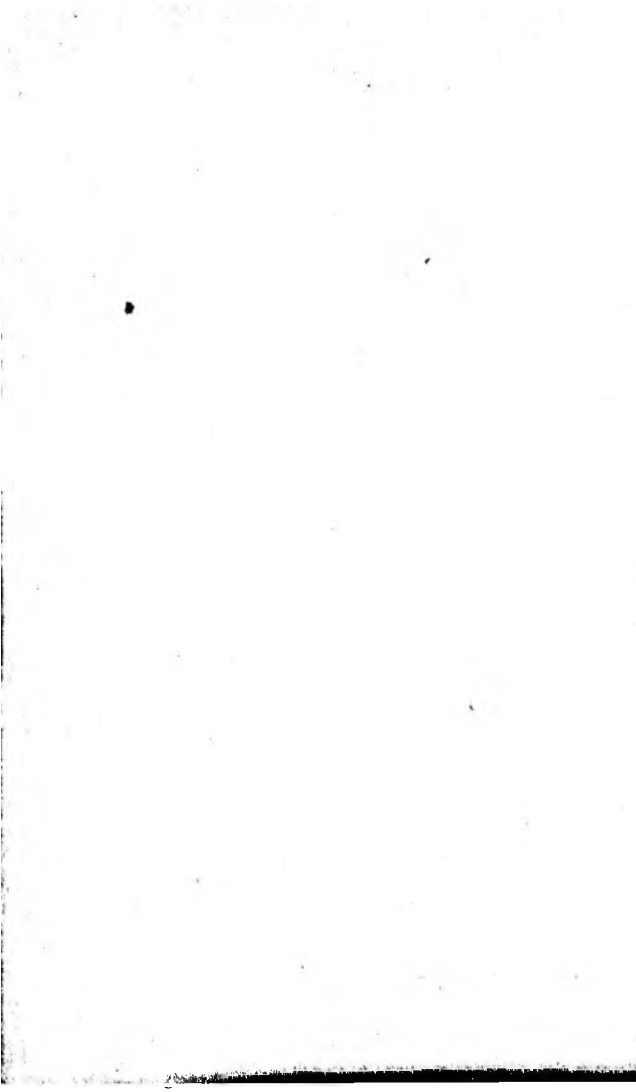
LES ÉDITIONS ADYAR  
PARIS







# LE SENTIER



J. KRISHNAMURTI

# Le Sentier

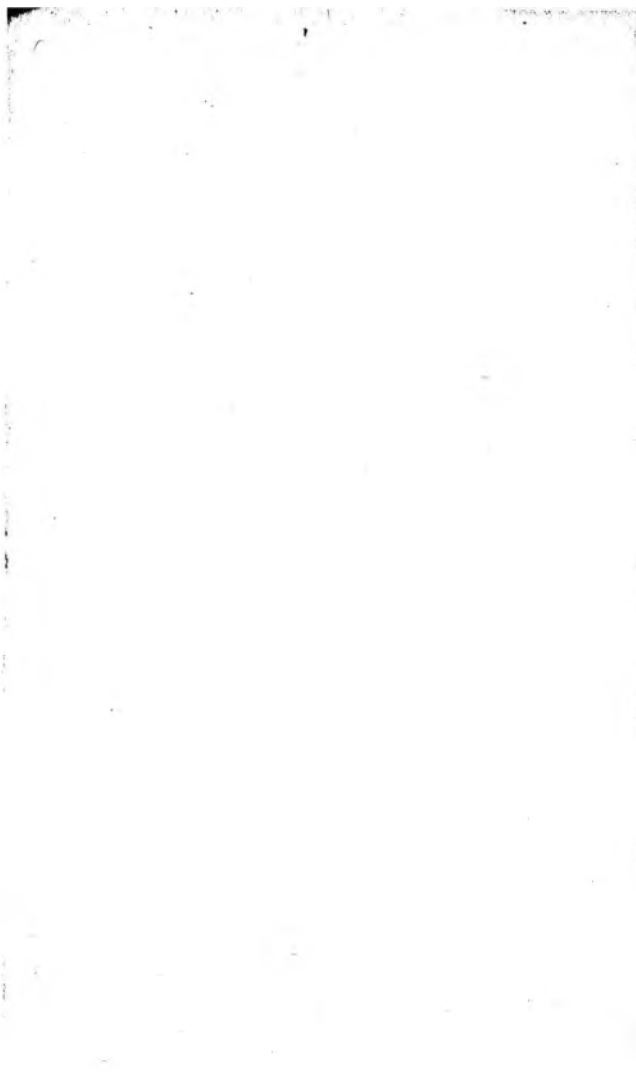
*Traduit de l'Anglais*

1926

---

LES ÉDITIONS ADYAR

PARIS



# LE SENTIER

par J. KRISHNAMURTI

---

## PREMIÈRE PARTIE

Pas un nuage au ciel, pas un souffle dans les airs; inexorablement, le soleil verse ses rayons de feu. Et je me trouve seul sur la route. A l'entour, des plaines qui s'étendent au loin jusqu'à l'horizon. Pas un brin d'herbe, pas une fleur ne respirent sur ce sol désolé. Tout y est flétri, brûlé et parle avec angoisse de la douleur inexprimée et inexprimable des siècles révolus. Dans ces vastes étendues, pas un arbre à l'ombre duquel une tendre fleurette puisse gaiement s'épanouir, insoucieuse des rayons meurtriers du soleil. Le sol même s'entr'ouvre déses-

pérément. Le ciel a perdu son azur délicat; il a pris une teinte de plomb due à la chaleur torride de tous les siècles traversés.

Ce ciel, pourtant, doit avoir épanché une pluie bienfaisante; cette terre doit l'avoir absorbée, ces plantes mortes, ces touffes jetées là pêle-mêle, ces brins d'herbe desséchés, jadis, doivent avoir étanché leur soif. Et ils sont tous morts, à présent, morts sans espoir de renouveau possible. Combien de siècles y a-t-il donc que la bonne pluie est tombée? Je ne saurais le dire. Ces pierres brûlantes non plus ne se souviennent pas du temps où elles étaient heureuses sous la pluie, non plus que ces brins d'herbe desséchés, du temps où ils étaient humides de rosée. Tout a péri, péri sans espoir. Pas un son. Seul règne un silence terrible, angoissant, coupé, par intervalles, par le gémissement de l'immense douleur ambiante; alors, la



terre craque et une poussière sans vie tourbillonne. Pas un être vivant ne respire cet air asphyxiant; tout ce qui vivait jadis a succombé. A côté de la route, le large fleuve est tari, qui, aux premiers âges du monde coulait si gaîment, apportant, dans ses flots limpides, joie et fraîcheur; et son lit ne se souvient plus même d'avoir charrié des ondes bienfaisantes où nageaient des poissons aux couleurs diaprées. Les délicats squelettes blancs des poissons morts gisent là aujourd'hui exposés à la lumière aveuglante. Les plaines sont jonchées de tous ces vestiges des créatures vivantes aux siècles passés, et jamais plus l'heureuse pulsation de la vie ne pourra s'y faire sentir encore. Tout est fini, tout est consommé; la mort a saisi dans sa serre cruelle tous les êtres vivants, oui, tous, excepté moi.

Je suis tout seul sur la route; personne devant moi; peut-être y a-t-il

beaucoup de pèlerins derrière moi; mais je ne désire pas porter mes regards en arrière, ni voir l'horreur des souffrances du passé. De chaque côté de ce sentier, le sentier de ma vie, qui me paraît interminable, une triste figure, une figure de désolation, me supplie sans cesse de m'associer à sa misérable vie de quiétude illusoire. Devant moi, le Sentier s'étend, lieue sur lieue, année sur année, siècle sur siècle, tout blanc dans la lumière du soleil impitoyable; le chemin monte toujours d'une façon insensible. L'éclat de ce sentier tuant sous le soleil étincelant, m'aveugle, et je cherche où reposer mes yeux fatigués. Mais rien que cet immense brasier de lumière éblouissante! Le soleil ne se couche jamais; il déverse implacablement sa chaleur torride. La route n'est pas égale; çà et là il y a des parties aussi unies que la surface d'un lac par un jour calme et serein. Ce triste sentier

est alors propice au marcheur, mais soudain, comme un orage contenu qui tout à coup éclaterait triomphant dans son œuvre de destruction, la route s'effondre et devient impraticable aux pieds déjà saignants du pèlerin. Je ne puis dire quand elle redeviendra douce et clément; peut-être sera-ce au détour prochain ou seulement après bien des années de tourmentes et d'épreuves! Le chemin abrupt ne se soucie guère, lui, s'il cause de la douleur ou de la joie; il est là pour que je le gravisse, de gré ou de force. Qui a tracé ce chemin de malheur? Je ne le sais. Et le chemin ne peut dire son nom. Il existe depuis des siècles sans nombre ou plutôt depuis des millénaires. Nul autre que moi ne l'a gravi; il a été tracé pour moi, afin que j'y marche seul. J'ai eu naguère des compagnons, des amis, des frères, des sœurs, des pères, des mères, mais sur ce fatal chemin, ils ne peuvent

marcher de conserve avec moi. Ce sentier est comme l'amant exigeant et jaloux qui ne souffrirait pas que sa bien-aimée eût d'autres amis ou d'autres amants que lui. Le chemin est mon inexorable amant; il garde jalousement mon affection et confond tous ceux qui voudraient m'accompagner ou m'aider. Exigeant en toutes choses, petites ou grandes, il ne détourne jamais de moi son regard, cruel et fascinateur. Il m'étreint avec une force qui me fait presque mal et rit avec une tendresse significative quand mes pieds se mettent à saigner. Je ne puis m'éloigner de lui; il est mon seul et constant amour. Je ne puis porter mes regards ailleurs que sur ce long, cet interminable sentier. Parfois, il n'est ni amène, ni désobligeant; il se montre indifférent à mon sort. Que je sois fortuné ou infortuné, dans la peine ou dans l'extase, abîmé dans la tristesse ou bien dans un état de plé-

nitude : rien ne le touche. Il sait bien que je ne puis le quitter, ce Sentier captivant, et qu'il ne peut se séparer de mon « Soi » accablé de tristesse. Nous sommes inséparables; il ne peut exister sans moi, ni moi sans lui. Nous ne faisons qu'un, bien que je sois différent de lui. Parfois, comme le sourire d'un doux matin de printemps, le Sentier m'invite à le parcourir, et d'autres fois, comme l'Océan irrité et perfide, il me leurre dans mes bonheurs passagers. Quand je tombe, il me relève par une amicale étreinte, me faisant oublier l'amertume et les souffrances du passé, m'embrassant comme une mère tendre et aimante dont la seule pensée est de protéger son enfant; mais lorsque j'entre dans un état d'inconscience heureuse ou que je me perds dans des rêveries, comme si j'eusse bu à longs traits à la fontaine du bonheur suprême, d'un choc brusque, il me réveille de mon

rêve heureux et éphémère et me remet rudement sur mes pieds meurtris.

Il est cruel et charmant, mon ami solitaire, mon amant... Quoiqu'il me traite tantôt avec sa tyrannie coutumière, tantôt avec un amour sans pareil, il reste mon seul compagnon, et je n'en désire point d'autre. Le soleil me brûle et le Sentier me blesse. Mes pas ne laissent pas d'empreinte sur le dur chemin et je n'y aperçois pas non plus la trace d'aucun être humain. Ainsi, voyant que je suis le seul amant de mon Sentier, je vais dans mon exclusivité et dans ma séparativité, me glorifiant en mon âme de ce privilège. Je souffre plus que personne; j'exulte plus que personne et mon obstination à l'aimer est différente de tout ce que le monde a jamais connu. Dans mon adoration, le souffle me manque et aucun amant ne pourra jamais lui offrir ses sacrifices avec un

enthousiasme plus délirant que le mien. Ses cruautés mêmes me poussent à le chérir davantage et sa tendresse m'attache plus étroitement à lui pour l'éternité. Nous vivons l'un pour l'autre; seul je puis entrevoir son cher visage et lui baiser la main. Il n'a d'autre amant ni d'autre ami que moi. Tel l'oiselet qui, pour jouir de la liberté du vaste monde s'élance du nid avant que ses ailes soient éprouvées, tel je me suis précipité dans ce Sentier pour jouir de la douceur de son amour, dans la solitude et loin de tous les regards.

Les vents de saisons innombrables m'ont fait tournoyer comme la feuille morte, jetée de-ci, de-là, par les rafales d'automne, et cependant mes pas errants ont toujours retrouvé le séduisant Sentier. Comme la vague qui danse dans la splendeur infinie et radieuse du Soleil, ainsi j'ai dansé dans la fureur des vents déchainés; comme

le désert qui n'est limité par aucune chaîne de montagnes, ainsi j'ai été exposé au Soleil.

Telles furent mes vies. Jamais les délices d'un paisible repos n'a rasséréiné mon âme, n'a pénétré jusqu'à mon Etre véritable, et jamais je n'ai été réconforté. Pas un sourire n'a apaisé mon impatience, pas un visage aimant n'a apporté un baume à mon cœur endolori; jamais une douce parole n'est venue alléger mon indicible angoisse. Jamais l'amour d'une mère, d'une femme ou d'un enfant n'a éteint l'ardeur de ma soif d'aimer, tous se sont détournés de moi, et moi, je les ai tous abandonnés. Sans qu'on me plaignît, j'ai erré seul, tel un lépreux. La douleur et l'amertume ont été mes compagnes éternelles et inséparables. Comme une ombre, ma peine me suivait, et dans cette douleur sans trêve, j'ai versé bien des larmes amères. Souvent j'aspirais à la mort et au néant,



mais ni l'autre ne m'étaient accordés. Bien des fois, j'ai vu la face hideuse de la mort qui me déchirait le cœur et j'accueillais à bras ouverts celle qui était la terreur de tant d'hommes, mais alors elle me souriait et me bénissait. Fatigué de désirer la mort, je tournais mes regards et mes pas vers les autels de l'amour et de l'adoration, mais j'y trouvais peu de réconfort. Bien des fois je suis demeuré plongé dans une adoration muette; mais, comme le parfum délicat d'une fleur, mon adoration traversait les siècles et je restais inapaisé sur mes genoux douloureux. Que de fois j'ai déposé des fleurs odoriférantes aux pieds des idoles révérees, sans recevoir une bénédiction. Que de fois j'ai sacrifié aux nombreux Dieux de tous les pays et de toutes les races, et les dieux sont toujours restés muets, leurs regards détournés de moi. Bien des fois j'ai été leur prêtre, dans les temples sacrés,

mais ma robe blanche tombait de mes épaules et je restais nu au soleil. Que de fois, avec adoration, j'ai baisé le Saint Lotus du Temple, mais le lotus se flétrissait dans ma main. Que de fois j'ai été payer mon tribut d'adoration aux autels que le monde avait dressés, mais je m'en retournais silencieux et la tête courbée. Que de cérémonies j'ai célébrées, sans que jamais mes aspirations ne fussent satisfaites. De combien de rites j'ai fait mes délices sans que j'en aie ressenti joie ou espérance. Dans combien de temples ai-je été consacré, sans que j'en aie obtenu aucune allégeance ! Combien de livres sacrés j'ai lus, et la Connaissance m'était toujours refusée. Combien de vies n'ai-je pas passées dans la sainteté ! Mais ces vies étaient sans clarté. Combien de fois j'ai interrogé les étoiles ! Mais toujours, elles s'éteignaient sans me communiquer leur sagesse profonde. Sou-

vent, je veillais, sondant le néant, cherchant la lumière; mais les ténèbres, les épaisses ténèbres continuaient à régner. Dans bien des vies, j'ai délibérément suivi, tantôt en aveugle, tantôt éclairé déjà, les leçons des modestes instituteurs des villages retirés; mais leurs enseignements me laissaient au pied de la colline solitaire. J'ai vécu noblement et travaillé laborieusement. Je me suis dominé et j'ai aussi mené une vie effrénée. Souvent, affligé et versant des larmes amères, je suppliais la main divine de me guider, mais aucune main ne me guidait. Je luttais ardemment contre l'humanité pour obtenir la lumière, mais je perdais à la fois et la lumière et l'humanité. Les yeux fixés vers le but, contrôlant toutes mes émotions, cherchant la vérité, je méditais, mais rien ne m'était révélé. Que de fois j'ai tenté de m'écarter de mes frères bruyants, pour échapper à leurs pensées igno-

bles et mesquines, à leurs querelles, à leurs vaines ou grossières passions, à leurs chagrins et aux petites misères qu'ils s'étaient créées à eux-mêmes, à leur haine féroce et à leur pitié enfantine, à leurs affections puériles et à leur inconsistante compassion, à leurs bavardages, à leur amitié passionnée et égoïste, à leurs aigres querelles et à leurs réjouissances bruyantes; à leur colère vindicative, à leurs fades amours, à leurs causeries sur les grands problèmes qu'ils ignoraient et à leur science des choses secondaires, à leur vanité ou à leur dédain, à leurs flatteries grossières et à leur insolence; à leurs désirs d'amour et à leurs aversions injustifiées; enfin à tout ce qui était humain. Et j'aspirais à tout ce qui est grand, noble et divin. Mais dans quelque lieu que je sois allé ou que j'allasse, toujours l'humanité me poursuivait du spectacle de ses agonies sans nom et de ses cris de désespoir.

Souvent j'allais chercher une retraite dans la solitude des clairières de la forêt profonde et paisible, mais je les trouvais peuplées de mes pensées et hantées par ma misère. Souvent je tressaillais au spectacle de la beauté du monde, à la vie du doux printemps et du rude hiver, du soleil couchant, pacifique et splendide, des astres scintillants des cieux, du réveil du matin, et du soir mourant, de la tendre lune à la pâle clarté, du soleil impitoyable et des ténèbres sans fond, de l'herbe verdoyante, des feuillages veloutés, du tigre féroce, du daim paisible, du hideux reptile, de l'éléphant plein de majesté, de la magnificence des montagnes, des mers impétueuses. J'ai goûté dans leur plénitude les beautés que la nature peut donner mais je n'ai pas trouvé l'apaisement en elles. J'ai erré dans les vallées ombreuses et escaladé les monts

escarpés. J'ai tout exploré en vain et dans la désolation.

A maintes reprises, dans nombre de vies, j'ai pratiqué la Yoga par les privations, par la torture physique, par l'abnégation, mais je n'ai pas rencontré le Dieu vivant. J'ai tué en moi les désirs et les fausses émotions, j'ai vécu purement selon les préceptes des saints livres de bien des peuples, j'ai accompli bien des actions nobles au regard des hommes, qui m'ont couvert de gloire. Je n'ai jamais donné accès dans mon âme douloureuse à la désespérance ni à la tentation; j'ai entrepris sur la terre des pèlerinages aux saints lieux, mais jamais nulle part, je n'ai trouvé le réconfort vrai et durable. J'ai eu des visions dans les temples de Ninive, de Babylone, d'Egypte et dans les temples sacrés de l'Inde bénie. J'ai adoré leurs dieux, renié le bonheur terrestre, renoncé à mon père, à ma mère, à ma femme,

à mes enfants, offrant des sacrifices grands et petits, nobles et puérils, sacrifiant mon corps et mon âme elle-même pour que la lumière me guidât; le contentement m'a été refusé dans toutes les choses que j'ai faites. J'ai été imprégné d'effluves divines, j'ai aspiré à être délivré de ce monde de douleur. J'ai aidé beaucoup de frères, alors que j'avais tant besoin d'être aidé; j'en ai guéri beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être guéri; j'en ai guidé beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être guidé; j'en ai réconforté beaucoup, alors que j'avais tant besoin d'être réconforté moi-même. Plongé dans une angoisse sans nom, j'ai su sourire; étant joyeux, j'ai su pleurer. Je restais heureux tout en perdant et misérable tout en gagnant, et toujours je continuais à chérir mon Dieu. Et cependant, mon âme demeurerait plongée dans le plus grand chaos. j'étais encore un aveugle digne de

pitié, entouré d'obscurité et d'irréel. La pure lumière m'était encore refusée et je n'obtenais toujours pas l'allègement qui guérit. La paix du cœur m'était encore déniée; pour moi, point de bonheur nulle part. Je restais seul, toujours seul, comme le juste errant dans le ciel. J'étais seul avec moi-même.

Las enfin d'adorer et de respecter, épuisé de solitude, las de chercher et d'aspirer au bonheur divin, las des sacrifices et des mortifications, las de chercher la lumière et la vérité, las d'être noble et altruiste, las de lutter et de gravir les hauteurs, je me plongeai alors violemment dans le monde matériel, espérant ainsi atteindre à l'inaccessible et à l'impénétrable. Je devins jeune et plein de santé, beau et passionné, libre et joyeux, ne pensant aucunement au lendemain, libre et insoucieux. Je m'appliquai systématiquement à me



divertir follement, avec égoïsme, ne recherchant que les plaisirs des sens et les entretiens mondains. Je pris la résolution de faire toutes les expériences possibles dans les milieux que pouvait m'offrir le monde ici-bas. Rien ne devait m'être refusé; le plaisir souverain devint mon but unique. Souvent je naquis riche; je dormais dans le giron de la volupté, bercé de flatteries. J'avais pour moi la jeunesse et la beauté. Avec ces deux atouts, le monde et ses grossiers plaisirs m'était accessible. Je fus bientôt au premier rang dans tout ce qui était bruyant et turbulent. Entouré d'une jeunesse licencieuse, je m'adonnai aux plaisirs inavouables du matin au soir et même jusqu'à l'aube. J'étais le premier dans tous les divertissements; personne ne pouvait rivaliser avec moi dans mes folies. Les plaisirs de la brillante Ninive, de la fastueuse Babylone, de la merveilleuse Egypte et celle de l'Inde

au soleil de feu, étaient toujours à mes ordres. Partout, j'étais comblé d'honneurs, de louanges, de flatteries. Je buvais à longs traits à la fontaine de la gaieté et des jouissances. J'avais de nombreux esclaves et serviteurs et point de maître. Mes désirs naissaient comme les fleurs luxuriantes du printemps et étaient aussitôt satisfaits. Nul frein à mes folies, à mes caprices. Quand me venait une nouvelle fantaisie de luxe, elle était réalisée au moment le plus favorable. L'amour sous toutes ses formes était à ma portée : rien n'était sacré pour moi. Je profanais tout, me moquant des dieux les plus vénérés et traitant avec mépris les hommes des classes inférieures. Les vins les plus généreux et les plus fins étaient toujours à ma disposition, avec un esclave pour me les présenter. Saturé de toutes les délices que pût rêver un homme civilisé faisant partie des nations et des races

les plus raffinées du globe, je voulus alors m'incarner comme femme, afin de goûter au ravissement délicat d'être aimée par des hommes passionnés.

J'ai eu d'innombrables adorateurs sous ma croisée, mais jamais je ne me sentais satisfaite de l'amour insipide de mes soupirants. Je passais ma vie, languissante au sein de l'amour même et réclamant toujours davantage. J'ai expérimenté toutes les souffrances et toutes les joies de porter un enfant dans mon sein et de lui donner le jour; j'ai connu le chagrin de le perdre, les douleurs et les déchéances de la vieillesse, la négligence et l'indifférence de mes premiers amants; j'ai passionnément été attachée à des souvenirs du passé et déploré l'abandon d'amants disparus depuis longtemps.

Lasse enfin de mener une vie déréglée, je devins une femme vertueuse et obtins les délices de l'amour pur. Je mis au monde dans la joie et sans

que mon cœur fût, comme jadis, tourmenté par la rancune de souffrir par les autres, alors que j'enfantais un être innocent.

J'ai connu la tendresse et les sourires ingénus des petits enfants qui s'attachent à vous de tout leur cœur, j'ai goûté leurs chers et purs baisers, leurs délicates étreintes et j'ai été pénétrée de cette douceur. J'ai été une femme aimante, une mère tendre, glorieuse dans son amour.

Après avoir fait l'expérience de la maternité, je redevins une fois encore un homme libre, dominé par des passions fortes et brutales. Les désirs enflammant mon cœur, je me suis livré à la luxure, oubliant la tristesse et la souffrance, sans pitié pour les maux dont je suis cause : Ma vie est tissée de joies égoïstes, riche en expériences viles et en plaisirs violents et le monde matériel ne peut rien me refuser. Mais je n'éprouve ni satis-

faction, ni bonheur vrai, et mon cœur reste aussi vide et aussi désolé que le désert aride où pas une créature qui procure beauté et joie ne peut vivre. Après avoir goûté aux richesses, je devins un indigent, un pauvre hère, allant de maison en maison, rebuté et maudit, malpropre, harassé, hideux à mes propres yeux, hué et montré du doigt, affamé, sans père, ni mère, ni femme qui osât me toucher; pitoyable, rongé par des maladies connues et inconnues, les pieds saignants, les épaules couvertes d'un sac de toile grossière en guise de vêtement les jours de fête et qui me tenait lieu de couverture quand soufflait la bise et de coiffure quand l'ardeur du soleil me brûlait sans pitié. Un vieux bâton à la main, j'ai erré à travers les cités fastueuses et inhospitalières de bien des pays. Les marchands me poursuivaient de leurs malédictions et j'étais chassé à coups de pied par les hom-

mes et mordu par les chiens furieux. Les gens se détournaient de moi et me refusaient le peu de secours qu'ils auraient pu me donner. Les villes et les villages étaient tous semblables, je veux dire, sans pitié, et partout les hommes me regardaient passer, le cœur dur.

Je m'abritais, pour la nuit, dans des endroits désolés et écartés, où ni homme ni bête n'osaient s'aventurer, repoussés par l'air méphitique qu'on y respirait. La faim rongeaît sans cesse mes entrailles; tantôt la chaleur du soleil me grillait, tantôt le vent glacial du nord me transissait; la gelée me desséchait; je grelottais de fièvre et de langueur.

Et j'ai erré ainsi sur la terre entière sans rencontrer jamais un sourire, une parole fraternelle, un regard ami. Les chiens étaient plus heureux que moi puisqu'ils étaient nourris et caressés et qu'on prenait soin d'eux; mais les

chiens eux-mêmes aboyaient après moi. Nulle maison ne s'ouvrait pour moi et les prêtres mêmes me chassaient des temples sacrés. Les enfants, frappés d'horreur à mon aspect, s'arrêtaient de pleurer. A ma vue, les mères rappelaient leurs enfants et les faisaient en hâte rentrer dans les maisons. Je paraissais répandre la peste et le malheur et assombrir la lumière du jour. Les rivières où je voulais étancher ma soif se desséchaient à mon approche, les arbres me refusaient leurs fruits, la terre tremblait sous mes pas, les étoiles se voilaient à la vue de mon être infortuné et la benoîte pluie ne tombait point sur moi pour me laver de mes impuretés. Ainsi, pendant bien des générations, parmi maints peuples et maintes nations, seul et malheureux comme un nuage isolé chassé par le vent sur les vallées et les collines, j'ai erré, misérable et abhorré. Pendant des siècles,

je n'ai pas connu de bien-être : épuisé, lamentable, repoussé comme un animal immonde, je cherchais un asile, mais hélas ! la solitude et la misère demeuraient toujours mon lot. Telle une feuille morte foulée aux pieds, j'ai cruellement pâti dans ma prison de chair, pauvre et déguenillé, sans haine comme sans amour, devenu indifférent à l'infortune comme à la douleur, vide d'intelligence, affamé et assoiffé : toutes les nobles émotions qui jadis gonflaient mon cœur étant mortes depuis longtemps en moi.

Pourtant, quoique désespérant de mon existence, fuyant les hommes et en butte aux railleries de la jeunesse, au sein de cette agonie et de cette détresse infinies, dans cette torture physique, ces privations de l'âme, dans l'horreur de cette ignominie et de cette douleur sans fin, je continuais à chercher la lumière et le bonheur qui m'avaient toujours été refusés car



jamais encore je n'avais trouvé la paix intérieure, que je fusse plongé dans un luxe éhonté et vautre dans des jouissances égoïstes, ne recherchant que les plaisirs malsains, ou bien que j'essayasse de mener une vie noble et pure, détestant la turpitude et recherchant partout la vérité...

Quelle lumière merveilleuse brillait alors autour de moi cependant, mais quelles profondes et lugubres ténèbres en moi ! J'aimais d'un amour pur, nobles étaient mes désirs, je frissonnais au seul nom de Dieu. Pourtant, dans les asiles de la piété et de l'innocence, je ne trouvais jamais le bonheur...



## DEUXIÈME PARTIE

Nombreuses et variées, furent mes expériences, mes pensées et mes émotions; innombrables, mes passions bestiales ou nobles, mes sympathies subtiles et mes grandes amours, désintéressées ou égoïstes. Que de nuances dans mes satisfactions et dans mes sentiments nobles et glorieux! Combien j'en ai possédées de grandes intelligences et de ruses basses, le long des siècles sans nombre! J'ai passé par des races et des nations diverses, avec des capacités multiples, acquérant la connaissance que le monde peut donner à celui qui cherche et qui souffre.

Cependant, où est cette lumière que les Sages ont aperçue, me disais-je, cette vérité supérieure à toutes les non-réalités; cette miséricorde qui soulage toutes les peines, cette paix

intérieure qui apporte l'éternel bonheur à l'âme frappée de douleur et cette Sagesse qui guide l'humanité souffrante?

En quelque lieu que je sois allé, où que j'aie cherché à tâtons, moi, je suis revenu les mains vides et l'âme inquiète. Comme un enfant indiscipliné, qui s'écarte de sa mère bien-aimée, je me suis égaré dans les abîmes du désespoir et de l'irréel, cherchant toujours la grande Réalité. Loin du sentier solitaire, je suis parti, poussé par cette invincible aspiration et par cette soif inextinguible, mais j'ai été brûlé par l'angoisse et je suis revenu, le front courbé. Parmi les humains, en lutte les uns avec les autres, pas plus que parmi ceux qui vivent loin des foules insensées, je n'ai trouvé ni joie, ni satisfaction.

Heureux ou malheureux aux yeux des hommes, honoré ou dégradé, dans la peine comme dans le plaisir, tou-

jours je sentais en moi un vide affreux que rien ne pouvait combler, un désir immense et inassouvi. Las, j'ai erré comme un aveugle, demandant à tous les passants le baume qui pût guérir mon cœur endolori : chacun donnait ce qu'il pouvait, avec un doux sourire et une bénédiction, mais sans résoudre le problème qui me hantait.

Où est cette lumière, où se trouve ce bonheur sans borne ? Je suis las ; las des courses errantes que j'ai faites durant tant de siècles. Je suis épuisé et sans force pour lutter et combattre encore. Je trébuche à chaque pas, je puis à peine me traîner. J'ai pour ainsi dire perdu la vue tant je me suis usé les yeux. Je suis chenu, hagard et décrépît. L'orgueil de la vie et la jeunesse m'ont quitté. Je suis doublement courbé sous le faix des siècles et sous celui de la douleur. La beauté dont je me glorifiais à la face du monde s'est flétrie et je suis devenu

un être monstrueux. Ce qui s'est passé, ce qui a été formé durant ces longues et terribles années d'épreuve, s'est effacé de ma mémoire et mon indifférence pour tout est absolue. Je suis à présent sans désirs; nulle passion n'a plus prise sur moi, nulle affection ne me trouble; les émotions ont perdu leur influence, jadis toute puissante sur moi. L'amour est derrière moi, perdu dans le lointain; l'ivresse joyeuse de l'action est abolie en moi; l'ambition qui éperonne tant d'êtres humains en leur apportant soit la gloire, soit la honte, est enfouie dans le passé. L'orgueil qui fait marcher haut la tête dans le tumulte des actions nobles ou indignes, a disparu à jamais; la crainte qui accable et asservit, est anéantie; la mort, ce compagnon terrible et impartial de tous les hommes, ne m'effraye plus de son regard menaçant.

Cependant, le mécontentement inté-

rieur et l'éternelle aspiration à l'inaccessible laissent en moi un vide profond. Atteindrai-je jamais à la plénitude de la joie et saisirai-je jamais le suprême bonheur?

O Etres Puissants, ayez pitié du voyageur solitaire qui a vogué sur tant de mers houleuses, traversé tant de contrées et subi tant d'épreuves! Je suis seul, venez à mon aide, Vous, qui êtes toute pitié, Vous, les bienheureux! Vous que j'ai honorés, adorés, Vous à qui j'ai offert de si nombreux sacrifices, vous pour qui j'ai tant souffert afin de devenir digne de baiser les pieds sacrés. Réconfortez-moi, Maîtres de la Sagesse, par vos regards d'amour et de bonté. Qu'ai-je fait et que dois-je faire encore pour atteindre à la gloire et à la grandeur? Combien de temps encore cette pitoyable condition devra-t-elle durer? Quand, ô Maître, pourrai-je contempler Ta beauté sacrée? Devrai-je mar-

cher longtemps encore dans ce long sentier solitaire? Y aura-t-il un terme à cette interminable agonie où je me consume d'Amour pour Toi? Pourquoi as-tu détourné de moi Ta face adorable? Où est Ton divin sourire qui calme toutes les souffrances? Avec humilité et angoisse, j'ai servi les Grands Etres, et les gens les plus déshérités de ce monde; j'ai aimé aveuglément toutes choses, petites et grandes, et j'ai bu à toutes les sources de la sagesse terrestre. Mais jamais je n'ai pu arriver à toucher Tes pieds. Telle une belle fleur qui, en se fanant, perd son parfum, sa beauté et son charme, ou un arbre desséché qui ne donne plus d'ombrage au voyageur harassé, telle est mon existence mélancolique et désolée. J'ai tout donné sans restriction et suis demeuré dénué et sans espoir. J'ai soutenu l'affligé et mené l'aveugle, alors que j'étais moi-même affligé et aveugle. Pourquoi



n'as-tu pas tendu Ta main secourable vers moi quand je trébuchais? Je suis las d'implorer, je n'ai plus d'espérance; tout paraît mort et la plus grande obscurité règne autour de moi. Mes larmes sont taries et cependant je crie toujours vers Toi dans ma détresse infinie... Nul passant ne peut me venir en aide dans l'état lamentable où je me trouve, car je suis seul dans ce long, long sentier qui se prolonge comme un puissant fleuve sans commencement ni fin. Comme un insensé, j'erre, ne sachant où aller, insoucieux de ce qui doit m'arriver. Je suis desséché jusqu'aux moelles : le soleil ne pourrait me brûler davantage. L'éblouissante blancheur qui m'environne est comme un océan sans limite où je puis à peine distinguer le sentier qui conduit au bonheur suprême. Tout est resté en arrière; mes compagnons, mes amis, mon amour. Je suis désespérément seul.

O Maître de Compassion, viens à mon secours et conduis-moi de cette profonde obscurité à la pure lumière que quelques Grands Etres ont su atteindre. Je cherche le Grand Libérateur qui me délivrera de la roue de la naissance et de la mort. Je cherche le Frère qui partagera avec moi sa divine sagesse; l'Aimé qui me reconfortera et me guidera; je cherche à reposer ma tête lasse sur le cœur de la miséricorde : Je cherche un refuge dans la lumière...

Mais le Sentier ne répond point à mon appel désespéré, les cieux fermés me regardent avec une indifférence cruelle. Nul écho compatissant dans les lamentations lugubres du vent. Le profond silence n'est interrompu que par le bruit monotone d'une respiration lente et le glissement de pieds fatigués. Pas de paix : des milliers d'êtres invisibles tourbillonnent autour de moi comme s'ils

voulaient railler la souffrance du pauvre solitaire. Le moment de silence qui précède l'orage est mon seul apaisement. Seul, l'engloutissement des siècles répond à mes instances continues; mon isolement est complet et atroce.

Depuis longtemps le Sentier ne me parle plus comme jadis quand il m'enseignait à discerner le juste de l'injuste, le vrai du faux, le réel de l'irréel, la grandeur de la petitesse. Maintenant, il est muet comme la tombe. Il m'a indiqué une partie du chemin mais le reste, je dois le découvrir moi-même; avant de pouvoir l'abandonner et m'engager dans un sentier plus large et plus lumineux. Il ne peut y entrer sans moi, il ne peut plus me faire signe comme autrefois. Il faut que la seule notion de sa direction me suffise, pendant de longues périodes, à travers bien des tempêtes, jusqu'à ce que j'aborde au havre éternel.

Le sentier qui s'offre à ma vue monte insensiblement, sans raideur ni obstacle, tel un serpent gigantesque dont la tête et la queue ne pourraient se rejoindre et qui ne pourrait mesurer sa propre longueur : couché dans le sable brûlant, repu de carnages, il gît endormi et satisfait, plein de quiétude. Mais soudain, voilà que le soleil m'inonde de ses rayons de feu et chasse toute pensée de mon cerveau. Je n'ai plus qu'un désir : trouver une ombre délicieuse où je puisse étendre un moment mon corps exténué. Cependant une force irrésistible me pousse en avant, sans répit et me fait marcher à pas hésitants. Je ne puis lui résister. Quoique faible et épuisé, j'obéis à cet appel éternel et souverain. Je fais un pas, je chancelle et tombe, comme l'oiseau rapide frappé par la flèche cruelle. Je me débats et je me perds dans l'inconscience.

Lentement, avec accablement, je

reviens à moi et regarde le ciel découvert et lumineux et je désire m'étendre à nouveau et demeurer où j'étais. Mais la même force me remet debout et, comme jadis, je suis irrésistiblement contraint de suivre l'interminable Sentier.

Au loin, s'élève un arbre solitaire, dont l'ombrage délicieux me souhaite la bienvenue. Ses feuilles sont douces, fraîches et veloutées, comme si le souffle bienfaisant du printemps avait soudain éveillé à la vie joyeuse ses branches mortes et son feuillage d'un vert morbide. Son ombre est épaisse et protège le passant contre les ardeurs du soleil. Les senteurs de l'herbe fraîche et l'arbre protecteur semblent me sourire et m'inviter à partager leur ivresse. Une multitude d'oiseaux s'appellent en gazouillant. Sans force, je tâchai pourtant de mettre à profit l'aubaine inespérée que les dieux m'envoyaient. J'approchai

péniblement; l'arbre tout entier se ploya pour me faire accueil, me donnant un peu de sa force vitale. Je me glissai sous son ombrage parfumé et contemplai sa verte frondaison. Le sommeil et l'épuisement triomphèrent de moi et je m'endormis, bercé par le bruissement des feuilles et le ramage des oiseaux.

Ces moments fortunés, ces moments d'absence complète de toute angoisse et de toute souffrance, me délassaient du mal des nombreux âges vécus. J'espérais demeurer toujours baigné dans cette lumière ineffable, bercé par le doux murmure des choses vivantes, pacifié après tant d'orages intérieurs et extérieurs. Ah! qu'il serait doux de rester éternellement dans ce délicieux repos!

Hélas, le Soleil inexorable, jaloux de mon fugitif bonheur, me brûle à nouveau de ses rayons de feu. Où est mon arbre bien-aimé? Où sont les oi-

seaux gazouillants? Je regarde de tous côtés : nulle trace de l'arbre tutélaire. Je suis seul une fois de plus. Etait-ce donc un rêve? Etait-ce l'ancienne illusion qui avait pris une forme tangible? Etait-ce la pitié d'un dieu secourable ou bien le jeu cruel d'un dieu malin? Etait-ce la grande promesse annoncée ou bien une épreuve offerte à ma patience?

Combien j'en avais suivi, de ces réalités mensongères, qui m'échappaient toujours quand je croyais les saisir! Cette fois-ci pourtant, j'avais bien cru échapper à leur perfide influence, à leur persécution cruelle, tant j'avais mis de sincérité à rechercher le réel, le durable.

L'illusion m'avait donc leurré jusque dans ce lieu écarté et solitaire! Avec une prudence infinie, j'avais pourtant appris à démêler le réel de l'irréel et maintenant que je pensais avoir acquis cet art suprême, art difficile entre

tous, voilà que je devais reprendre la pénible ascension.

De même qu'au début du Sentier, une ardeur nouvelle vient animer mes pas, un nouvel enthousiasme naît en moi et, comme jadis, devant les souffrances et les chagrins, je me sens aujourd'hui plein d'ardeur en face de l'inconnu, impatient d'essayer à nouveau mes forces sur l'inflexible Sentier. L'ardeur de la lutte me transporte et je pars à la conquête du bonheur souverain et immortel. Le Sentier ne doit plus m'entraîner; sans trébucher, je cours à présent sur le chemin. Je ne reste plus en arrière; je suis devenu le Maître du Sentier. Il n'est plus nécessaire de me stimuler pour que j'agisse, car je suis devenu moi-même l'action. Je veux, et je marche librement. Le Sentier s'étend, mille à mille, siècle à siècle, plus escarpé, plus abrupt, plus étroit que jamais; il serpente entre des pré-



cipices, laissant en arrière tout le passé.

Tout là-bas, au-dessous de moi, s'étend le monde de la désolation et de l'infinie tristesse où l'Illusion, sous toutes ses formes, sous toutes les apparences possibles, régit les Forces déchaînées.

A cette altitude, règne un silence absolu et accueillant; cependant, comme j'avance sans cesse sur le chemin abrupt, la joie nouvelle meurt de nouveau en moi, mes pieds fatigués se font hésitants comme naguère et j'aspire à retrouver l'arbre aimé qui m'avait fait partager son ombre heureuse et les chants joyeux de ses oiseaux; cet arbre fantôme ne m'avait donné qu'un moment de fugitif bonheur, il est vrai, mais cette joie tout éphémère qu'elle fût, m'avait soulagé. Je prie les dieux propices de me rendre cet ombrage, ce chant, ce compagnon pour bercer mon cœur tour-

menté. Qui que tu sois, Mirage glorieux et chéri, souviens-toi du voyageur fatigué qui s'est blotti une heure dans tes bras et accueille-le encore une fois afin qu'il oublie et se retrempe à nouveau dans ton repos délicieux bien qu'illusoire.

Exauce-moi, une fois encore, et je te bénirai à jamais ! Je suis las, viens à mon aide, Beauté passagère ! Endors-moi par tes faux murmures, encourage-moi par tes flatteries perfides ! Je suis épuisé de fatigue et de supplications et accablé par la désespérance.

Au loin, un bouquet d'arbres entoure une maison riante, au jardin frais et plein de senteurs. Je prends part à la joie et aux rires de séduisantes beautés. Leurs douces voix et leur musique enchanteresse m'apaisent. C'est à nouveau la tranquillité, le calme, l'oubli complet. Je me sens heureux, car dans cette demeure, j'ai trouvé le bonheur poursuivi durant

des âges innombrables : j'ai enfin saisi la réalité. Mais, suis-je vraiment satisfait? N'ai-je pas tout ce que je désirais? Pourquoi alors souffrir encore? Pourquoi lutter encore? Il y a ici un élixir pour le cœur malade, un réconfort pour le malheureux.

Combien de jours ou de siècles suis-je resté dans cette éphémère demeure; je ne pourrais le dire; pourrais-je jamais, en vérité, évaluer les moments heureux vécus là?

Mais de nouveau l'inextinguible désir reprend vie : dans les replis de mon cœur il s'est réveillé et me torture. Je ne puis demeurer plus longtemps dans cette maison joyeuse; je n'y ai pas trouvé le contentement qu'elle me promettait; il n'y a ni bonheur, ni paix pour moi sous ce toit. J'ai été le jouet des illusions. Je me suis nourri de mensonges. J'avais été attiré par la lumière de la fausse rai-

son et, comme jadis, j'ai adoré dans un temple de ténèbres.

Ainsi, après tant de millénaires, après tant d'efforts, je m'étais leurré moi-même, et une fois encore, j'avais été victime des dieux moqueurs. Devais-je continuer à marcher plus avant, devais-je encore affronter l'inflexible Sentier?

Une fois de plus, me voilà pénétrant dans un rayonnement éblouissant; une fois de plus, je me sens la force d'entreprendre le long voyage. Un nouvel enthousiasme et de nouveaux espoirs me soulèvent; mon courage est né à nouveau. Le vieux Sentier des siècles sans nombre me sourit encore une fois et il promet de me mener à la Lumière.

Il me semble que je suis un grand arbre qui, courbé par les autans, se redresse quand il est apaisé et qui, la tête haute, fixe à nouveau les cieux insondables et défie le soleil éblouis-

sant. Une fois de plus l'orgueil de l'isolement qui m'écarte des vains plaisirs de la foule banale, fait vibrer tout mon être. La solitude dans laquelle je suis plongé est comme un vent frais venant de la montagne. Une fois de plus j'aspire ardemment à triompher de la tristesse et à atteindre à la libération glorieuse. Heureux celui qui lutte!

## TROISIÈME PARTIE

Le sentier long et sinueux se déroule devant moi sur le chemin désert, rien ne vit, rien, si ce n'est le voyageur. Mon cœur palpite dans l'attente d'une nouvelle victoire, je suis intrépide comme un conquérant entrant fièrement dans une ville prise d'assaut. J'aspire à des batailles plus sérieuses et plus difficiles, et je regrette qu'elles me fassent défaut. Soudain un calme solennel et grave obscurcit ma joie et m'étreint le cœur. Je suis comme écrasé par l'immensité et les cieus impitoyables; la gloire et l'orgueil de la victoire n'existent plus à mes yeux et la terrible solitude m'accable de plus en plus. Mais le désir invincible d'atteindre au but persiste toujours en moi, avec la volonté indomptable de réussir. Depuis

combien de siècles suis-je en route? Ma mémoire obscurcie se refuse à en supporter le nombre:

Le Sentier est aussi las que celui qui le gravit, et tous deux aspirent au terme, mais la volonté de celui qui conduit est aussi ferme que celle de celui qui est conduit. De chaque côté du chemin, à intervalles irréguliers, s'élèvent des arbres majestueux qui balancent leur cime argentée au soleil, oubliant qu'ils furent eux-mêmes jadis, semblables aux plantes. Des oiseaux de toute espèce, de toute couleur, de toute grandeur y habitent: leurs cris joyeux ou plaintifs résonnent à mes oreilles qui, depuis de longs âges, n'ont ouï que le bruit monotone de mes pas.

À mon approche, ces joyeuses créatures se sont effarouchées, mais elles continuent à chanter en me regardant avec une suprême indifférence. Sous l'ombrage redouté, l'herbe se balance

au rythme du vent jouant parmi les feuilles. L'arbre vigoureux, les charmants oiseaux, l'herbe tendre, tout m'accueille et promet de bercer mon sommeil. Tout cela est si secret, si parfumé, si apaisant pour ma vue fatiguée, que je suis sur le point de céder à la tentation. Mais alors en moi s'évoque le souvenir d'autres arbres, d'autres oiseaux, d'autres ombrages, aussi accueillants et délicieux, mais combien décevants! Étonné, mon Sentier bien-aimé sourit, observant mes faits et gestes pour savoir si, à nouveau, j'opterai pour la jouissance. Oh! la fraîcheur de cet arbre, le délice de ces chants d'oiseaux, le doux bruissement de ces feuilles! Oh! laissez-moi me délasser, fût-ce un instant, avant de reprendre mon chemin!

Le soleil est si chaud, et je suis si las, et mon cœur est si meurtri par ce long voyage! L'ombre fraîche ne peut me faire de mal. O sentier inexo-



nable, accorde-moi cette seconde heureuse! Depuis des siècles j'ai connu tant de nuits sans sommeil; m'envies-tu ou me dénies-tu ce moment de repos? Ne peux-tu m'octroyer cette faveur unique et digne d'intérêt? Où a fui ton amour, ta sympathie infinie? Je te supplie, non pas de t'éloigner de moi, mais d'exaucer ma prière.

Un profond silence règne. Le vent a cessé de folâtrer dans les feuilles. Les oiseaux sont muets, muets comme la mort, et le grand arbre est dans une profonde songerie. L'ombre s'est épaissie, il règne un plus grand calme et une plus grande fraîcheur. L'herbe tendre me regarde d'un air interrogateur et cherche, avec ses petites pensées la cause de mon hésitation insolite, et chacun de ses brins susurre un encouragement à mon adresse. Le Sentier des nombreuses expériences et de la haute connaissance sourit à mes hésitations et mes

luttés; et dans ce sourire il n'y a ni encouragement, ni satisfaction. C'est le sourire neutre de la sagesse et de la connaissance, qui me dit : « Fais ce que bon te semble, mais le repentir est là qui te guette ». Mon choix est fait. Tel le brouillard matinal, doucement dissipé par les premiers rayons du soleil levant, ainsi le bel arbre de la jouissance s'évanouit graduellement à ma vue, les oiseaux chantants prennent leur volée comme à l'approche d'un lointain orage et l'herbe verte se dessèche aux rayons ardents du soleil. Il ne reste plus qu'un seul vestige du passé, c'est le Sentier. Il se prolonge et je le suis humblement. A intervalles irréguliers, le long du chemin s'offrent des arbres qui m'invitent à goûter à leurs fruits aromatiques et savoureux et à m'en délecter. Ils adouciraient ma gorge desséchée et étancheraient ma soif ardente. Mais mon Sentier est rigou-

reux, et je passe. Plus loin, de splendides palais, lieux de plaisirs et de délices, aux portes toujours grandes ouvertes, invitant le pèlerin fatigué à entrer. Un siècle, bien des vies me séparent de ces demeures, le voyageur fatigué va-t-il être encore une fois victime de leurs appâts? Sans me lasser de leur hospitalité trompeuse, que de fois j'avais hésité à leur seuil, y pénétrant quelquefois, en sortant avec honte, heureux de marcher à nouveau par le Sentier brûlé de soleil. J'entrais dans cette maison des passions violentes et égoïstes, des jouissances grossières, des ignominies et je m'y délectais de tout ce qu'elle pouvait m'offrir. Souvent aussi, à pas hésitants je passais devant cette demeure des ombres vaines, devant celle de la satiété, au fugitif bonheur, celle de la flatterie et celle de l'enseignement où la connaissance des faits passagers et faux contente l'ignorant.

J'étais attiré dans la maison de l'amour qui limite, qui est égoïste et méchant, qui oublie tout, excepté soi-même, de l'amour qui se passionne, qui désire, de l'amour limité du père, de la mère, de la sœur, du frère et de l'enfant; de l'amour qui consume lentement et sans pitié les plus nobles sentiments, de l'amour qui se contente de choses mesquines. Bien des fois j'avais franchi le seuil de l'ignorance heureuse, le seuil brillant de la vaine flatterie, le triste seuil de la noire haine et de la ruse trompeuse.

Que de fois j'avais succombé aux tentations de l'intolérance toujours renaissante, du patriotisme bruyant qui engendre la haine venimeuse et belliqueuse, de l'orgueil solitaire et glacé qui demeure inaccessible. J'avais séjourné au logis de l'amitié exclusive et jalouse — au logis du vice caché et attrayant, de la fausse sagesse, intransigeante pour tout sauf

pour sa propre philosophie mesquine — au logis de l'enseignement étroit qui sait peu de chose, mais qui condamne avec éclat tout ce qui est au-dessus de sa portée.

J'avais pénétré dans les sanctuaires de bien des religions qui vivent entre leurs murs étroits, entachés de superstitions obscures, adorant de faux dieux, sacrifiant d'innocentes créatures sur leurs autels, s'engageant dans des guerres religieuses futiles et ordonnant d'atroces persécutions. Errant dans des maisons obscures, j'y avais cherché la lumière, je n'avais fait que m'égarer comme un aveugle, hélas!

Seul, le cher bon Sentier me comprend toujours, alors que la tête basse et la honte au cœur, je reviens à lui; il m'accueille et me promet d'être mon guide et mon éternel ami.

De chaque côté du long chemin, peuvent surgir des nombreuses tentations sans nombre, sous les formes

les plus attirantes. Je n'y veux plus succomber; que d'autres se laissent séduire, je veux, moi, suivre mon sentier. Je n'éprouve plus qu'un seul désir, c'est celui de me délasser, de boire à longs traits à la source promise depuis si longtemps et d'étancher ma soif à la fontaine, dans l'ombre. Mais aussi loin que mon regard se porte, il est retenu par des objets trompeurs. Une seule fois j'ai été capable de parler tranquillement et longuement avec mon compagnon solitaire, le Sentier; mais il est redevenu muet, étouffé par le bruit d'alentour. Une seule fois a régné la paix absolue, mais depuis, le silence sacré ne m'est plus audible, à cause du langage profane de la foule. Cependant, au travers du tumulte du monde et des bavardages incessants, mon Sentier m'entraîne toujours, et je le suis sans plus de tergiversations.

Je ne puis dire pendant combien de

temps j'ai voyagé dans le pays de la fantaisie; un jour pourtant, dans un élan de résolution virile, j'ai enfin adhéré à mon Sentier. Il monte toujours, désespérément, et moi, les membres rompus, je continue à le gravir, sans plus m'en écarter, pour retourner dans la vallée ténébreuse.

Pendant des siècles j'ai lutté, résistant aux inclinations et aux plaisirs passagers; pourtant sans trêve et toujours, surgissent devant moi, pour me séduire, de nouvelles et multiples formes de tentations. Il est certain que je ne prétends plus jamais être leur victime, et cependant... O dieux cruels, n'y aura-t-il jamais une fin à cette misère, à cette déloyauté, à ces désirs éphémères? Depuis combien de siècles suis-je en route sur ce Sentier de justice, dont on n'aperçoit pas encore le bout? Le seul but à atteindre serait-il donc de mettre mon endurance à l'épreuve? Non, cela ne peut

être, car autrefois, dans un temps bien lointain déjà, j'ai entrevu le sommet de l'illumination. Mais pendant combien d'incarnations encore devrai-je errer dans le chagrin et les tribulations avant d'atteindre au portail de la Félicité? Sans plainte et sans curiosité, je suis contraint de continuer pendant un nouveau siècle encore à gravir le Sentier. Je suis las, mon cœur saigne de toute la misère, de toutes les souffrances que j'ai endurées.

Les vains espoirs et les fallacieuses promesses m'avaient soutenu, l'éternel avait pourtant été l'objet de tous mes désirs; mes tâtonnements aveugles pour trouver la vérité avaient été persévérants et mon enthousiasme ardent et inextinguible. Mon bien-aimé Sentier ne pourrait-il me mener au sommet de la montagne, comme il me l'a toujours promis?

Après une si douloureuse attente, le



Sentier me conduit donc encore à l'Illusion? Pourquoi? Qu'ai-je fait, qu'ai-je donc omis de faire? Quelles vétilles ai-je négligées, quels sacrifices devrai-je encore offrir, quelles plus grandes agonies aurai-je à supporter? A quelles purifications plus grandes dois-je encore être soumis et quelle est l'expérience de plus grandes tortures qui m'est réservée avant que j'atteigne à la demeure bénie de la pure Connaissance et du Bonheur sacré?

La mère qui m'a porté ne savait certes pas ce qu'elle faisait. Ah! si elle l'avait su, le lait dont elle me nourrissait avec tant d'amour se serait changé en poison, et m'aurait épargné ces tortures interminables. Je serais heureux d'y mettre fin à l'heure du crépuscule; mais n'est-il pas enfantin de se lamenter contre l'inévitable?

Ma mère bien-aimée fut sans reproche, et il est insensé de se révolter

contre les épreuves de l'évolution. Cette lutte doit prendre fin, car la porte de la connaissance peut être atteinte et c'est là que doit luire la Lumière qui guide, la Vérité qui apaise, l'enseignement qui donne le bonheur parfait sans mélange.

Oh! je ne puis gémir davantage, mon corps est trop débilité pour résister plus longtemps au chagrin, ma force va déclinant peu à peu, mon être entier se rebelle contre ce vide cruel. Dieu ne peut-il jeter un regard compatissant sur le voyageur solitaire et épuisé?

Maître de la Sagesse, prenez-le en pitié, dispensez-lui de cette grâce infinie qui seule peut guérir et apporter la lumière à celui qui titube dans les ténèbres. O vous, nuits fraîches, obligez le soleil ardent à s'éloigner d'ici et vous, sombres nuages, voilez ses rayons brûlants. Où sont, la forte main qui pourrait me conduire et me

soutenir, la voix qui saurait me réconforter et m'encourager, le baiser que me ferait oublier? Suis-je donc abandonné? Et d'une voix mourante je jette un appel suprême.

Le silence absolu seul me répond.

Mon Sentier bien-aimé me sourit avec pitié, et partout, même dans les maisons bruyantes, règne le calme inquiétant d'une nuit où se perpétuerait un crime, ou lorsque les mâchoires pesantes des tombes s'entr'ouvrent en un bâillement forcé.

A bout de force, je chancelle. La fin de mon existence est proche. Dans ma pensée j'ai la vision d'un ciel où règnerait la paix parfaite, d'un gîte délicieux pour le voyageur fatigué. Pendant combien de siècles encore devrai-je endurer cette douleur dans mon mental, cette marée continuelle de mécontentement, ces reliquats du passé, ces souffrances dans mon corps? Hélas! je ne saurais le prévoir...

Aussi loin que ma vue peut aller je n'aperçois que des choses illusoires. A chaque pas grandit pourtant en moi la conviction que le terme du long voyage se fait plus proche; tel un bateau près du havre. Puissent les divinités qui nous guident me pousser vers ma destination!

Soudain l'atmosphère est devenue calme, sans un souffle comme dans un moment de solennelle attente, et le silence règne, pareil à celui qui suit un beau coucher de soleil, alors que le monde entier est plongé dans une muette adoration.

C'est un silence profond pareil à celui d'une nuit étoilée lorsque les étoiles distantes s'envoient des baisers à travers l'immensité. Il règne une accalmie inusitée pareille à une brusque fin d'orage; on éprouve une paix immense, comme si l'on était dans le parvis d'un temple sacré.

En moi, la douleur et la tristesse du

passé sont en partie endormies, et comme mes yeux se ferment, un murmure léger et doux flotte dans les airs. Toutes les choses animées et inanimées se reposent de leur labeur. Le monde entier est plongé dans un rêve pacifique. Le soleil, dont les rayons brasillants m'ont impitoyablement brûlé durant tant de siècles, est soudain pitoyable, et une fraîcheur pareille à celle des profondes forêts s'établit alentour. La Divinité a pris forme au dedans de moi. Toutefois le Sentier est devenu beaucoup plus escarpé, et péniblement j'en continue l'ascension ardue. Tandis que je gravi cette colline, les demeures innombrables de la concupiscence et celles des passions s'évanouissent; les arbres verts se font de plus en plus rares et comme j'atteins au sommet, les attrait du monde disparaissent sans retour...

Le Sentier monte toujours en droite

ligne, mais l'air est devenu plus frais, l'ascension plus aisée. Une force immense emplit mon être, et j'avance avec un enthousiasme croissant.

Au loin, là-bas, mon Sentier se montre à moi au travers d'un bosquet. Je n'ose regarder en arrière, ni de côté, car le Sentier est devenu dangereusement étroit.

Je franchis ce pas périlleux comme dans un songe, les yeux fixés sur la vision lointaine, regardant à peine où je marche. Je suis dans une extase indicible, car la vision voilée qui brille devant moi, emplit mon âme d'un ultime et immense espoir. D'un pas léger, je précipite ma marche, craignant que l'heureuse vision ne se dissipe et ne m'échappe comme cela m'est arrivé tant de fois déjà...

Il n'y a pas d'autre pèlerin devant moi, et pourtant le Sentier est doux, uni et pour ainsi dire usé par les milliers de pas qui l'ont foulé pendant

des âges innombrables; il brille comme un miroir. Il est glissant. Je le gravis comme en songe, craignant de me réveiller à de mensongères réalités. La vision reste claire et se fait plus nette à mesure que j'approche avec rapidité.

Les dieux pitoyables ont enfin répondu à l'appel que, dans ma solitude, je leur avais fait. Ma longue et triste odyssée touche à sa fin et la glorieuse étape est proche.

Bien loin en avant, s'ouvrent d'autres sentiers et d'autres portes où je frapperai d'un cœur joyeux et avec plus d'assurance. De cet endroit, je puis dénombrer tous les Sentiers qui se déroulent devant moi. Ils convergent tous vers un même point, bien qu'ils soient séparés par de grandes distances : nombreux sont les pèlerins en marche sur ces sentiers solitaires et chacun d'eux se sent fier de

sa solitude aveugle et de sa séparativité insensée.

Comme moi, ils se sont fourvoyés dans leur petit sentier personnel, abandonnant et repoussant la grand' route.

Dans leur ignorance ils luttent à l'aveuglette, marchant dans leur propre ombre, s'attachant à leurs petites vérités qu'ils appellent opiniâtrément la Grande Vérité. Mon Sentier, qui m'a guidé à travers les contrées hérissées de montagnes, reste à mes côtés. En versant des larmes de bonheur, je contemple ces voyageurs harassés. Mon bien-aimé, mon cœur est brisé à cette vue cruelle, car je ne puis redescendre pour leur dispenser le breuvage divin qui seul étancherait leur soif dévorante.

C'est par eux-mêmes qu'ils doivent découvrir la source éternelle. Mais, ô Dieux d'amour, ne pourrai-je au moins rendre leur sentier plus doux et allé-



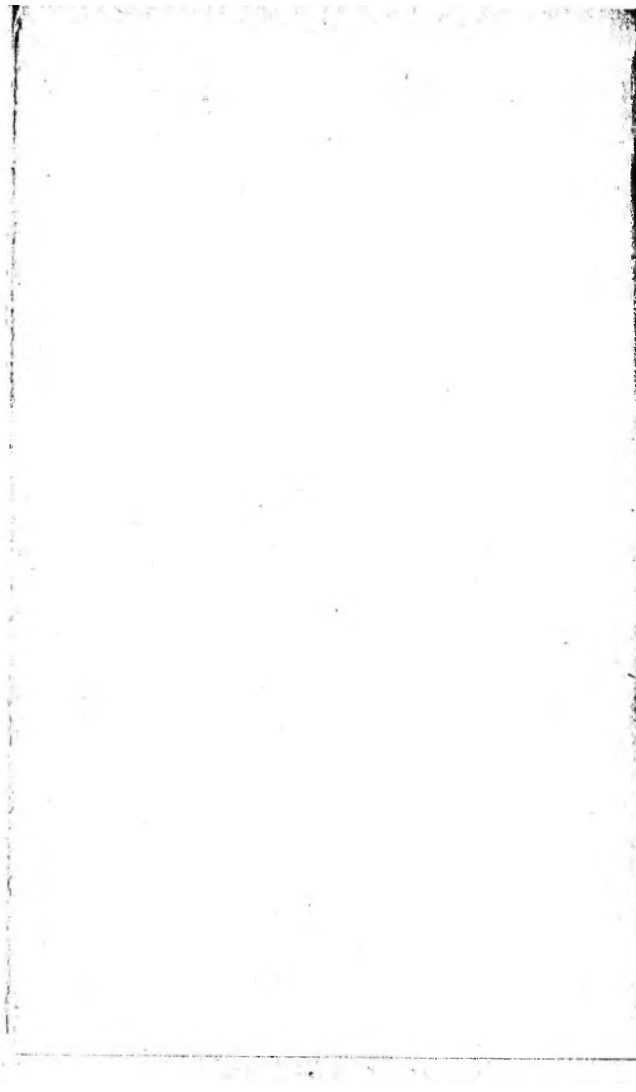
ger les souffrances et la tristesse qu'ils se sont créées à eux-mêmes par leur inconscience et leur indolence?

Venez tous, vous qui êtes affligés, et entrez avec moi dans le Temple de la Connaissance et dans les oasis de l'immortalité. Contemplons la lumière éternelle, la lumière qui épand la paix, la lumière qui purifie. La radieuse vérité brille, resplendissante, et nous ne pouvons pas demeurer aveuglés plus longtemps, ni continuer à marcher à tâtons dans les régions ténébreuses. Notre soif alors sera étanchée à jamais car nous puiserons à la fontaine de la Sagesse.

Je suis fort, je n'hésite plus. La divine étincelle a jailli en moi. Dans un rêve lucide, j'ai contemplé le Maître de toutes choses et je rayonne de sa joie éternelle. Je plonge mon regard dans l'Océan sans fond de la Connaissance et j'en contemple tous les reflets. Je suis une pierre du tem-

ple Sacré. Je suis l'humble brin d'herbe fauché et foulé aux pieds. Je suis l'arbre grand et droit qui fait sa cour aux cieux. Je suis l'animal pourchassé. Je suis le criminel honni de tous. Je suis le noble honoré par tous. Je suis la tristesse, le désespoir, le plaisir d'une heure, les passions, les jouissances, la rancune amère et la compassion infinie et tout à la fois le péché et le pécheur. Je suis l'amant et le véritable amour lui-même. Je suis l'amour même. Je suis le saint, l'adorateur et le croyant. Je suis Dieu.

J. KRISHNAMURTI.



# Hymne de l'Initié Triomphant

---

J'ai demeuré en Ta sainte présence,  
J'ai vu la splendeur de ta Face,  
Je me prosterne à Tes pieds sacrés,  
Je baise le bord de Ton vêtement,  
J'ai senti la gloire de Ta beauté,  
J'ai vu Ton regard serein.

Ta sagesse a ouvert mes yeux fermés,  
Ta paix éternelle m'a transfiguré,  
Ta tendresse, la tendresse d'une mère  
pour son enfant, d'un maître pour  
son élève, je l'ai sentie.

Ta compassion pour toute chose, vi-  
vante et non vivante, animée et  
inanimée, je l'ai sentie.

Ta joie, indescriptible, m'a fait tres-  
saillir,

Ta voix m'a fait entendre de nom-  
breuses voix,

Ton toucher a éveillé mon cœur,

Tes yeux ont ouvert les miens,  
Ta gloire a fait briller la gloire en moi.

O Maître des Maîtres, j'ai ardemment  
aspiré à cette heure bienheureuse  
où je serais en Ta sainte présence,  
Et elle m'a été enfin donnée.

Je suis heureux,  
Je suis paisible, paisible comme le  
fond d'un lac bleu;  
Calmé comme le sommet vêtu de neige  
au-dessus des nuages orageux.  
J'ai ardemment aspiré à cette heure :  
elle est venue.

Je suivrai humblement la trace de Tes  
pas le long de ce sentier que Tes  
pieds sacrés ont foulé.

Je servirai humblement le monde, ce  
monde pour lequel Tu as souffert  
et peiné, pour lequel Tu t'es sacrifié.  
Je lui apporterai Ta paix.

J'ai ardemment aspiré à cette heure :  
elle est venue.

Ton image est dans mon cœur.  
Ta compassion brûle en moi.  
Ta sagesse me guide.  
Ta paix m'illumine.  
Ta tendresse m'a donné le pouvoir du  
sacrifice.  
Ton amour m'a donné la force.  
Ta gloire pénètre mon être tout entier.  
J'ai soupiré après ce moment : il est  
venu dans toute la splendeur d'un  
glorieux printemps.  
Je suis jeune comme le plus jeune,  
Vieux comme le plus vieux.  
Je suis heureux comme un amant  
éperdu, car j'ai trouvé mon amour.  
J'ai vu.  
Je ne pourrai jamais être aveugle,  
même après des milliers d'années.  
J'ai vu Ta divine face partout, dans  
la pierre et le brin d'herbe, dans  
les pins géants de la forêt, dans le  
reptile et le lion, dans le criminel  
et le saint.

J'ai ardemment aspiré à ce moment  
merveilleux : il est venu et je l'ai  
saisi.

J'ai demeuré en Ta présence.  
J'ai vu la splendeur de Ta face.  
Je me prosterne à Tes pieds sacrés.  
Je baise le bord de Ton vêtement.

---

## RENSEIGNEMENTS

---

La Société théosophique est un organisme composé d'étudiants appartenant, ou non, à l'une quelconque des religions ayant cours dans le monde. Tous ses membres ont approuvé, en y entrant, les trois buts qui font son objet; tous sont unis par le même désir de supprimer les haines de religions, de grouper les hommes de bonne volonté, quelles que soient leurs opinions, d'étudier les vérités enfouies dans l'obscurité des dogmes, et de faire part du résultat de leurs recherches à tous ceux que ces questions peuvent intéresser. Leur solidarité n'est pas le fruit d'une croyance aveugle mais d'une commune aspiration vers la vérité, qu'ils considèrent, non comme un dogme imposé par l'autorité, mais comme la récompense de l'effort, de la pureté de la vie et du dévouement à un haut idéal. Ils pensent que la foi doit naître de l'étude ou de l'intuition, qu'elle doit s'appuyer sur la raison et non sur la parole de qui que ce soit.



Ils étendent la tolérance à tous, même aux intolérants, estimant que cette vertu est une chose que l'on doit à chacun et non un privilège que l'on peut accorder au petit nombre. Ils ne veulent point punir l'ignorance, mais la détruire. Ils considèrent les religions diverses comme des expressions incomplètes de la Divine Sagesse et, au lieu de les condamner, ils les étudient.

Leur devise est Paix; leur bannière Vérité.

La Théosophie peut être définie comme l'ensemble des vérités qui forment la base de toutes les religions. Elle prouve que nulle de ces vérité ne peut être revendiquée comme propriété exclusive d'une église. Elle offre une philosophie qui rend la vie compréhensible et démontre que la justice et l'amour guident l'évolution du monde. Elle envisage la mort à son véritable point de vue, comme un incident périodique dans une existence sans fin et présente ainsi la vie sous un aspect éminemment grandiose. Elle vient, en réalité, rendre au monde l'antique science perdue, la *Science de l'Ame*, et apprend à l'homme que l'âme c'est lui-même, tandis que le mental et le corps physique ne sont que ses instruments et ses serviteurs. Elle éclaire les Ecritures sacrées de toutes les religions, en révèle de sens caché, et

les justifie aux yeux de la raison comme à ceux de l'intuition.

Tous les membres de la Société théosophique étudient ces vérités, et ceux d'entre eux qui veulent devenir Théosophes, au sens véritable du mot, s'efforcent de les vivre.

Toute personne désireuse d'acquérir le savoir, de pratiquer la tolérance et d'atteindre à un haut idéal, est accueillie avec joie comme membre de la Société théosophique.

---

## **SOCIETE THEOSOPHIQUE**

*Quartier général: Adyar (Madras), Indes.*

*Présidente: Annie BESANT.*

---

## **SIEGE DE LA SOCIETE THEOSOPHIQUE DE FRANCE**

*4, square Rapp, Paris (VII<sup>e</sup>).*

---

### **BUTS DE LA SOCIÉTÉ**

1° Former un noyau de fraternité dans l'humanité, sans distinction de sexe, de race, de rang ou de croyance;

2° Encourager l'étude des religions comparées, de la philosophie et de la science;

3° Etudier les lois inexplicables de la nature et les pouvoirs latents dans l'homme.

L'adhésion au premier de ces buts est seule exigée de ceux qui veulent faire partie de la Société.

Pour tous renseignements s'adresser au Secrétaire général, au Siège de la Société, tous les jours de 3 à 6 heures, sauf le dimanche.

### **COURS — CONFERENCES BIBLIOTHEQUE — LIBRAIRIE**

---

Au Siège de la Société : 4, square Rapp.

Le Siège de la Société est ouvert tous les jours de la semaine de 3 à 6 heures. Prière de s'y adresser pour tous renseignements.

---

## **SOCIETE THEOSOPHIQUE BELGE**

**45, rue de Luxum, Bruxelles (Belgique).**

# LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE S. A

4, Square Rapp, Paris (7<sup>e</sup>)

---

## ETUDE GRADUÉE de l'Enseignement Théosophique

### EXTRAIT DU CATALOGUE

#### *Ouvrages élémentaires*

- ANNIE BESANT. — Introduction à  
la Théosophie.....  
— La Nécessité de la Réin-  
carnation .....
- G. CHEVRIER. — La Théosophie,  
ses origines et ses lois fonda-  
mentales .....
- C. W. LEADBEATER. — Une Es-  
quisse de la Théosophie.  
— Précis de Théosophie.....
- Docteur Th. PASCAL. — La Théo-  
sophie en quelques chapitres.
- Aimée BLECH. — A ceux qui souf-  
frent .....
- LE CLERC. — La Théosophie en  
25 leçons .....
- I. COOPER. — La Réincarnation..

## *Ouvrages d'instruction générale*

**J.-C. CHATTERJI.** — La Philosophie ésotérique de l'Inde.....

**Annie BESANT.** — La Sagesse antique .....

— Avenir imminent .....

— Le Christianisme ésotérique .....

— L'Homme et ses corps...

— Le Pouvoir de la pensée..

— La Vie occulte de l'Homme

**A.-P. SINNETT.** — Le Bouddhisme ésotérique .....

— Le Monde occulte .....

**C. W. LEADBEATER.** — L'Occultisme dans la Nature...

— Les Maîtres et le Sentier.

**C. JINARAJADASA.** — L'Evolution occulte de l'Humanité..

— Les Premiers enseignements des Maîtres .....

## *Ouvrages d'instruction spéciale*

**Annie BESANT.** — La Mort et l'au delà .....

- La Réincarnation .....
- Le Karma .....
- Le Monde de demain.....
- Le Pouvoir de la Pensée..
- Les Maîtres et l'œuvre théosophique .....
- Etude sur la conscience..
- Evolution de la vie et de la forme .....
- La généalogie de l'homme.
- Des Religions de l'Inde...

**C. W. LEADBEATER.** — Le Plan astral .....

- Les Aides invisibles.....
- L'autre côté de la Mort..
- De la clairvoyance.....
- Echappées sur l'Occultisme
- Le Monde céleste .....
- Le Plan mental .....
- Le Credo chrétien.....
- **L. REVEL.** — Vers la fraternité des Religions...

**H. P. BLAVATSKY.** — Doctrine secrète (6 vol.) .....

- Abrégé de la Doctrine secrète .....
- Premiers pas sur le chemin de l'Occultisme....

### *Ouvrages d'ordre éthique*

ANNIE BESANT. — Vers le Temple.

— Le Sentier du Disciple...

ALCYONE. — Aux pieds du Maître.

H. P. BLAVATSKY. — La Voix du  
Silence .....

M. C. — La Lumière sur le Sentier

La Bhagavad Gîtâ .....

Neuf Upanishads .....



**DEMANDER NOTRE**

# **CATALOGUE GÉNÉRAL**

**contenant les meilleurs ouvrages sur :**

**L'Esotérisme.**

**La Littérature Orientale.**

**Le Mysticisme.**

**L'Occultisme.**

**Les Philosophies.**

**Le Psychisme.**

**Les Religions.**

**La Sociologie.**

**La Théosophie, etc., etc.**



**REVUE THÉOSOPHIQUE FRANÇAISE**

**LE LOTUS BLEU**

**37<sup>e</sup> ANNÉE**

**Revue paraissant le 27 de chaque mois**

---

**L'année part du Numéro de Mars**

---

**Abonnements : FRANCE . . 20 fr.**

**— ÉTRANGER. 25**

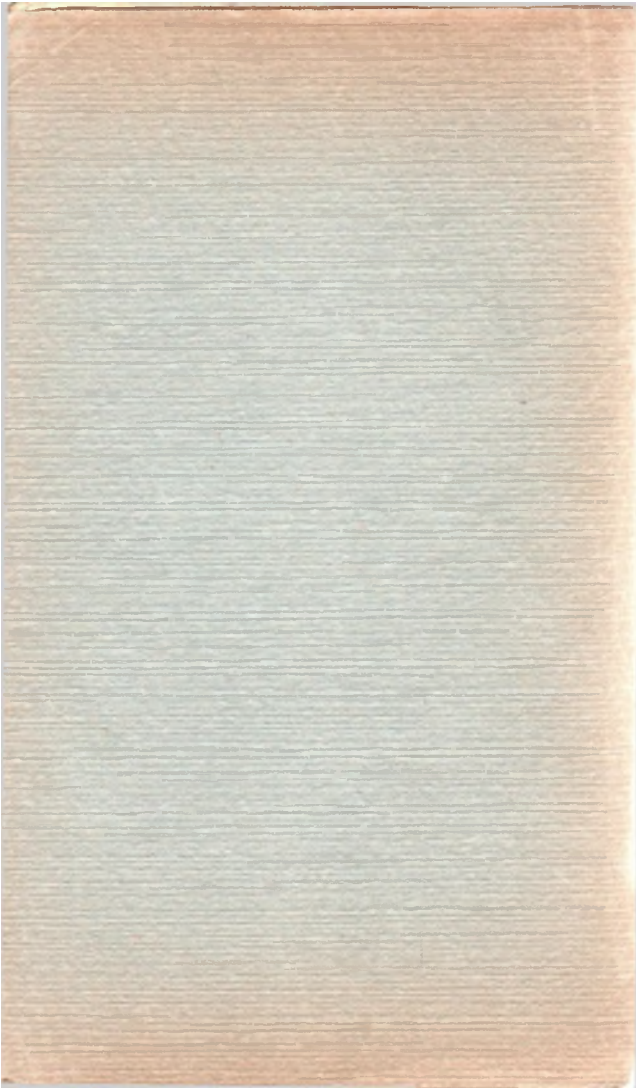
**Le numéro : 2 francs**

---

**LA FAMILLE THÉOSOPHIQUE**

**4, Square Rapp**

**PARIS (7<sup>e</sup>)**

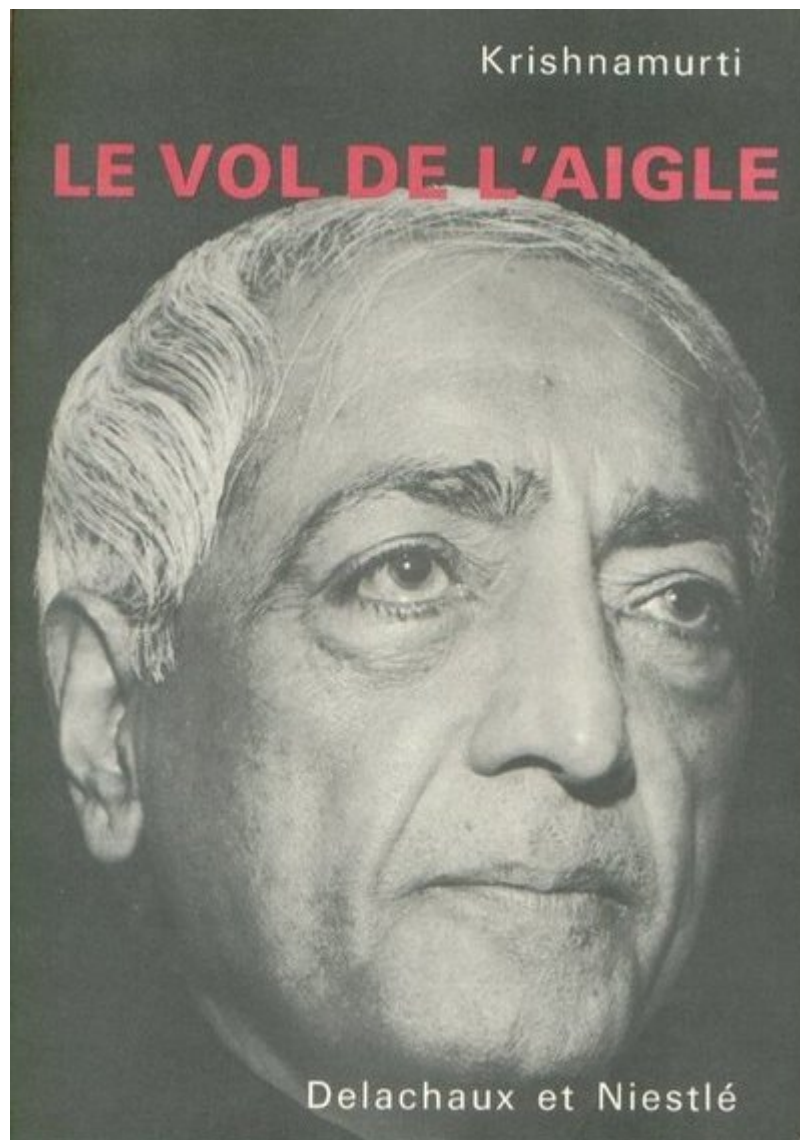


Jiddu Krishnamurti

***Le vol de l'aigle***

(1971)

Traduit de "The Flight of the Eagle"  
Par Annette DUCHÉ



Krishnamurti

## LE VOL DE L'AIGLE

Huitième enfant d'une famille de Brahmanes, *Jiddu KRISHNAMURTI*, philosophe bien connu, est né en mai 1895 à Madanapalle près de Madras. Chef de l'Ordre de l'Etoile de l'Est, il quitte l'Inde son pays natal en 1911, afin d'achever ses études en Angleterre.

Ses conférences et œuvres lui apportèrent rapidement une réputation grandissante. A partir de 1924, il parla en Hollande, au château d'Ommen où, chaque été, le soir devant le feu de camp, se rassemblaient les foules qui venaient l'écouter.

Considérant qu'il n'appartient à aucun pays, nationalité ou culture, il n'est jamais resté plus de deux mois à la même place. Depuis 1961, il est revenu chaque année en Suisse, à Saanen, où pendant six semaines, des gens venus de partout ont écouté ses propos.

Il n'a jamais cessé de poursuivre le but de ses conceptions : mettre l'humanité dans un état de liberté inconditionnelle, libre de toutes les craintes ou contraintes qui séparent un homme de l'autre.

« La liberté est pour la plupart d'entre nous une idée, ce n'est pas une réalité. Quand nous parlons de liberté, il s'agit de liberté extérieure : agir selon notre fantaisie, voyager, penser ce qui nous plaît. Son expression extérieure nous apparaît extraordinairement importante et plus particulièrement dans les pays où sévissent des tyrannies, des dictatures ; et dans ceux où la liberté extérieure est possible, on recherche toujours plus de plaisir, de plus en plus de possession. »

DELACHAUX ET Niestlé Neuchâtel, Paris et Bruxelles

DN 514

## Table des matières

### *Première partie* **CAUSERIES & QUESTIONS**

## **Chapitre I.**

*Liberté* ..... 8

Pensée, plaisir et souffrance

(Londres, 16 mars 1969)

## **Chapitre II.**

*Fragmentation* ..... 31

Division, le conscient et l'inconscient ; mourir au « connu ».

(Londres, 20 mars 1969)

## **Chapitre III.**

*Méditation* ..... 52

Le sens du mot « recherche ». Problèmes soulevés par la contrainte et les méthodes. La qualité du silence.

(Londres, 23 mars 1969)

## **Chapitre IV.**

*L'homme peut-il changer ?* ..... 75

L'énergie ; gaspillage d'énergie dans le conflit.

(Amsterdam, 3 mai 1969)

## **Chapitre V.**

*Pourquoi ne pouvons-nous pas vivre dans la paix ?* . . . 96

La peur ; comment elle surgit. Le temps et la pensée. L'attention: être en « éveil ».

(Amsterdam, 10 mai 1969)

## **Chapitre VI.**

*La vie: totalité* ..... 115

La passion de comprendre: passion sans mobile.

(Amsterdam, 11 mai 1969)

## **Chapitre VII.**

*La peur* ..... 135

Résistance ; énergie et attention.

(Paris, 13 avril 1969)

## **Chapitre VIII.**

*Le transcendant* . . . . . 148

Pénétrer la réalité. Tradition de la méditation. La réalité et l'esprit silencieux.

(Paris, 24 avril 1969)

## ***Deuxième partie***

### **DIALOGUES**

#### **Chapitre IX.**

*Violence* . . . . . 166

Qu'est-ce que la violence. L'imposition est sa racine psychologique.

(Saanen, Suisse, 3 août 1969)

#### **Chapitre X.**

*Changement radical* . . . . . 190

Quel est l'instrument qui regarde ?

(Saanen, Suisse, 6 août 1969)

#### **Chapitre XI.**

*L'art de voir* . . . . . 207

Lucidité sans intervalle de temps. Un tigre en chasse un autre.

(Saanen, Suisse, 8 août 1969)

#### **Chapitre XII.**

*Pénétrer l'inconnu* . . . . . 226

Action issue du silence. Voyage intérieur, faux voyages et inconnu « projeté ».

(Saanen, Suisse, 9 août 1969)

#### **OTHER**

WIMBLEDON, LONDON

2ND PUBLIC TALK, 16TH MARCH 1969

'THOUGHT BREEDS FEAR'

## **Avant-propos**

« L'illumination ne peut pas vous être donnée par un autre. Il ne peut y avoir illumination qu'avec la compréhension de la structure et de la nature du moi. C'est lui qui est cause de la confusion, de la violence et de la division qui règne entre les hommes, la racine de toute souffrance. » Au courant de ces causeries, KRISHNAMURTI fait remarquer que dans notre pensée habituelle, même quand elle est tournée vers des sujets graves, nous sommes beaucoup trop portés à verbaliser et à conclure. Nous ne regardons jamais le problème lui-même. Pour KRISHNAMURTI, la « vision » et l'attention éveillée sont beaucoup plus importantes que n'importe quelle idée. « Nous sommes terriblement conscients des choses extérieures, dit-il, mais intérieurement nous sommes aveugles. » Nous sommes incapables d'aborder ces questions vitales qui se posent à l'humanité — telles que le conflit, la violence, la peur, la liberté possible, la paix, l'extase — à moins de comprendre l'entité qui regarde et qui pense. Si

5

l'observateur est embrumé par ses préventions et aveugle à lui-même, il ne connaît pas les déformations de sa conscience — et ce sont peut-être précisément ces déformations qui sont la substance des problèmes dont nous sommes prisonniers. Partant de là, KRISHNAMURTI parle longuement d'une autre manière de voir, une vision sans observateur et excluant la dualité.

Les dialogues ou discussions de la deuxième partie nous invitent à examiner les erreurs fondamentales de notre façon d'aborder la vie et ses problèmes. Ce ne sont pas des discussions poursuivies au niveau verbal : pas de conclusions arrêtées, de problèmes résolus. Nous nous trouvons devant une autre façon de penser et KRISHNAMURTI s'efforce, en mettant ses interlocuteurs au pied du mur, d'indiquer la porte qui débouche sur l'inconnu. Il ne dénigre pas la science ni la recherche scientifique, mais il parle d'un principe transcendant; un trajet sans « chemin » qui, tel le vol de l'aigle, ne laisse derrière lui aucune trace.

« L'aigle dans son vol ne laisse aucune trace derrière lui, à l'encontre du savant. S'agissant de cette question de la liberté, la rigueur de l'observation scientifique est requise, mais aussi le vol de l'aigle qui ne laisse aucune trace. »

Compte rendu exact des Causeries et Discussions de Londres,  
Amsterdam, Paris et Saanen (Suisse)

6

***Première partie***  
**CAUSERIES & QUESTIONS**

7

**CHAPTER 1**  
**2ND PUBLIC TALK**  
**LONDON, 16TH MARCH 1969**  
**'FREEDOM'**

***Pensée, plaisir et souffrance***

**Pensée**

La liberté est pour la plupart d'entre nous une idée, ce n'est pas une réalité. Quand nous parlons de liberté, il s'agit de liberté extérieure: agir selon notre fantaisie, voyager, pouvoir librement nous exprimer de façons diverses, penser ce qu'il nous plaît. Son expression extérieure nous apparaît extraordinairement importante et plus particulièrement dans les pays où sévissent des tyrannies, des dictatures ; et dans ceux où la liberté extérieure est possible, on recherche toujours plus de plaisir, de plus en plus de possessions.

Si nous voulons approfondir ce qu'indique ce mot, ce que cela implique que d'être totalement et complètement libre intérieurement — liberté qui dès lors se manifeste extérieurement dans la société, dans tous nos rapports — il me semble que nous serons amenés à nous demander si l'esprit humain, lourdement conditionné comme il l'est, peut jamais être



ce qu'on appelle libre. Doit-il forcément toujours agir et fonctionner dans les limites imposées par

8

son propre conditionnement, de façon qu'il n'y ait aucune possibilité de liberté d'aucune espèce ? On s'aperçoit dès lors que l'esprit, ayant compris verbalement qu'elle n'existe pas dans ce bas monde, ni intérieurement ni extérieurement, se met à inventer une liberté pouvant exister dans un autre monde, une liberté future, un paradis et ainsi de suite.

Rejetez donc tous les concepts théoriques et idéologiques de cette notion, nous permettant ainsi d'examiner si notre esprit, le vôtre, le mien, peut jamais être réellement libre, dégagé de toute dépendance, de toute peur, de toute anxiété, et des innombrables problèmes, à la fois ceux qui sont conscients et ceux qui se dissimulent dans les couches profondes de l'inconscient. Peut-il exister une liberté psychologique complète permettant à l'esprit humain de déboucher sur un « quelque chose » qui soit intemporel, qui ne soit pas une construction de la pensée, pas plus qu'une évasion devant les réalités immédiates de la vie quotidienne ?

A moins que l'esprit humain ne soit psychologiquement, intérieurement, complètement libre, il ne lui est pas possible de distinguer ce qui est vrai, de voir s'il existe une réalité qui ne soit pas une invention de la peur, qui ne doive pas sa forme à la société ou à la culture au sein de laquelle nous vivons, et qui ne soit pas une évasion devant la monotonie du quotidien avec son ennui, sa solitude, son désespoir, son anxiété. Pour découvrir si une telle liberté existe véritablement, il nous faut

9

prendre conscience de notre conditionnement, des problèmes, de la monotone superficialité, de notre carence, de l'insuffisance de notre vie quotidienne et au-dessus de tout, il nous faut prendre conscience de la peur. Cette prise de conscience ne doit procéder ni par introspection ni par analyse ; il s'agit de nous sentir nous-mêmes avec lucidité, tels que nous sommes, et de voir s'il nous est le moins du monde possible d'être

complètement affranchis de toutes ces questions qui paraissent encombrer notre esprit.

Pour regarder comme nous allons le faire, il faut qu'existe cette liberté, non pas à la fin de l'enquête, mais dès le premier pas. Faute d'être libre on ne peut explorer, examiner, sonder. Pour qu'il y ait pénétration profonde, il faut qu'il y ait non seulement liberté mais encore la discipline nécessaire à toute observation ; la liberté et la discipline vont de pair (mais il ne faut pas se discipliner dans le but d'être libre). Nous prenons ce mot « discipline » non pas dans son sens traditionnel et courant, autrement dit se conformer, imiter, supprimer, suivre un modèle établi. Nous entendons plutôt indiquer par là le sens du radical *discere* que l'on trouve dans le mot « apprendre ». Apprendre et être libre vont de pair, la liberté entraînant sa propre discipline, une discipline qui n'est pas imposée par l'esprit dans le but d'obtenir un certain résultat. Voilà deux choses qui sont essentielles: la liberté et l'action d'apprendre. On ne peut pas apprendre à se connaître à moins d'être sans entraves, cette liberté nous permettant d'observer, non pas conformé-

10

ment à un modèle, à une formule ou à un concept, mais d'observer en toute réalité, tel que l'on est. Une telle observation, une telle perception, une telle vision entraînent leur propre discipline, leur propre façon d'apprendre ; il ne s'y trouve aucun conformisme, aucune imitation, aucune suppression, aucun contrôle d'aucune sorte. En cela réside une grande beauté.

Nos esprits sont conditionnés — fait évident — conditionnés par une certaine culture, une certaine société, influencés par des impressions diverses, des tensions, des tirages dans nos rapports, par des facteurs économiques, éducatifs ou encore par le climat, le conformisme religieux et ainsi de suite. Nos esprits sont dressés à admettre la peur, nous en évadant si nous le pouvons, n'étant jamais capables de pénétrer et de résorber d'une façon entière et complète la structure et la nature même de la peur. Notre première question est, par conséquent : l'esprit, si lourdement chargé, est-il capable de résoudre complètement, non seulement son propre conditionnement, mais encore sa propre peur ? Parce que c'est la peur qui nous pousse à accepter notre conditionnement.

Ne vous contentez pas d'emmagasiner une accumulation de paroles et d'idées — lesquelles sont en réalité sans aucune valeur — mais par l'acte même d'écouter, d'observer les divers états de votre esprit, à la fois verbalement et non verbalement, demandez-vous tout simplement si l'esprit peut jamais être affranchi de la peur — ne l'acceptant pas, ne la fuyant pas, ne se disant pas:

11

« Il faut que je développe en moi une résistance, le courage », mais en prenant réellement conscience de cette peur qui nous entrave. A moins d'en être libéré on est incapable de voir clairement, profondément ; et de toute évidence, là où il y a peur il n'y a pas d'amour.

Donc, l'esprit peut-il jamais être réellement dégagé de toute peur ? Il me semble que c'est là, pour toute personne d'esprit sérieux, une des questions primordiales et essentielles qui doit être posée et qui doit être résolue.

Il y a des peurs physiques et des peurs psychologiques: la peur de la souffrance physique et son aspect psychologique, le souvenir d'avoir éprouvé une telle souffrance dans le passé avec, en plus, la crainte de la voir se reproduire dans l'avenir ; et puis encore, la peur de la vieillesse, de la mort, de l'insécurité physique, du lendemain incertain, la peur d'être un raté, de ne jamais aboutir, de ne pas devenir « quelqu'un » dans ce monde plutôt lamentable ; peur de destruction, de solitude, de ne pas pouvoir aimer, de n'être pas aimé et ainsi de suite ; les peurs conscientes aussi bien que celles qui sont inconscientes. L'esprit peut-il être totalement affranchi de tout ce fardeau ? Il affirme dès le départ en être incapable, il se fausse lui-même, se rendant inapte à toute perception, à toute compréhension ; incapable d'être complètement silencieux, apaisé. Il ressemble à une âme perdue dans la nuit, recherchant la lumière, ne la trouvant jamais, et réduite à inventer une « lumière » toute de paroles, de concepts, de théories.

12

Comment un esprit si lourdement entravé par la peur, avec tout le conditionnement qui s'ensuit, comment peut-il jamais s'en affranchir ?

Devons-nous l'accepter comme une des composantes inévitables de l'existence ? — et c'est bien ce qui se passe pour la plupart d'entre nous : nous nous y résignons. Alors que devons-nous faire ? Comment moi, l'être humain, vous, l'être humain, allez-vous vous débarrasser de cette peur ? — non pas d'une peur particulière, mais de la peur totale, de sa structure, de sa nature même.

Qu'est-ce que la peur ? (Si vous me permettez de le dire, n'acceptez pas ce qu'affirme l'orateur, il n'est investi d'aucune autorité d'aucune espèce, il n'est pas un instructeur, il n'est pas un gourou ; parce que si, lui, est un instructeur, vous êtes un disciple, et si vous êtes un disciple vous vous détruisez vous-même ainsi que lui.)

Nous cherchons à découvrir la vérité de cette question de la peur avec une telle rigueur que jamais plus l'esprit ne la subira et qu'il sera par conséquent quitte, désormais, de toute dépendance d'autrui, intérieure ou psychologique. La beauté de la liberté c'est que vous ne laissez aucune trace derrière vous. L'aigle dans son vol ne laisse aucune trace — à l'encontre du savant. En examinant cette question de la liberté, il faut qu'existe non seulement une observation scientifique rigoureuse, mais encore ce vol de l'aigle qui ne laisse aucune trace derrière lui ; il faut les deux choses ; il faut l'explication verbale et la perception non verbale — car jamais la description ne

13

peut être la réalité décrite ; très évidemment, l'explication n'est jamais la chose que l'on explique ; jamais le mot n'est la chose.

Si tout ceci est limpide nous pouvons avancer ; nous pouvons découvrir par et pour nous-mêmes — et non pas grâce à l'orateur, aux paroles qu'il prononce, aux idées, aux pensées qu'il émet — si l'esprit peut jamais être complètement libéré de la peur.

La première partie de tout ceci n'est qu'une introduction verbale ; si vous ne l'avez pas entendue clairement et si vous ne l'avez pas comprise, vous ne pouvez pas aller plus loin.

Pour examiner il faut qu'il y ait liberté dans notre vision ; absence de tout préjugé, de toute conclusion, de tout concept, de tout idéal, de toute idée préconçue, ce qui vous permet dès lors d'observer réellement par vous-même ce que c'est que la peur. *Quand vous observez de très près, au cœur des choses, la peur existe-t-elle ?* Autrement dit : vous ne pouvez

observer ce que c'est que la peur de très très près et dans la profondeur des choses, que quand l'« observateur » est la « chose observée ».

Nous allons nous étendre sur ce point. Donc, qu'est-ce que la peur ? Comment prend-elle naissance ? Les appréhensions physiques peuvent être saisies, tout comme les dangers physiques qui donnent lieu à des réactions instantanées — et assez faciles à comprendre — point n'est besoin d'approfondir cette question. Mais nous parlons de peurs psychologiques ; comment surgissent-elles ?

14

Quelles sont leurs origines ? Voilà le problème. Il y a la peur d'un incident qui a eu lieu hier ; qui pourrait se reproduire aujourd'hui ou demain. Il y a la peur de ce que nous avons connu et la peur de l'inconnu, du lendemain. On peut voir par soi-même et très clairement que la peur est implicite dans la structure même de la pensée — quand on réfléchit à ce qui s'est passé hier et dont on a peur, ou en pensant à l'avenir — d'accord ? La pensée donne naissance à la crainte, n'est-il pas vrai ? S'il vous plaît, il faut que nous en soyons tout à fait assurés ; n'acceptez pas ce que dit l'orateur, soyez absolument certains en vous-mêmes, certains de ceci : que la pensée donne naissance à la peur. En réfléchissant à la souffrance, à la souffrance psychologique que l'on a éprouvée jadis et ne désirant pas la voir se répéter, ne désirant pas revoir surgir cette chose, pensant à tout cela, on voit naître la crainte. Pouvons-nous continuer ? Parce que faute de voir ce point très clairement nous ne pourrions pas aller plus avant. La pensée, dans l'appréhension ou d'un incident, d'une expérience, d'un état qui s'est accompagné de danger, de trouble, de souffrance ou de douleur, la pensée donne naissance à la peur. Elle s'est assurée une certaine sécurité psychologique et se refuse à tout ce qui peut menacer cette sécurité, et ainsi tout élément de trouble est un danger et engendre par conséquent un état de peur.

## **Plaisir et souffrance**

La peur est imputable à la pensée ; il en est de même pour le plaisir. On a passé par une expérience agréable, la pensée s'y attarde et voudrait la voir se prolonger ;

quand ceci s'avère impossible il y a une résistance, un état de colère, de désespoir, d'affolement. Ainsi la pensée est responsable de la peur comme du plaisir, n'est-ce pas ? Ce n'est pas ici une conclusion verbale ni une formule permettant d'éviter la peur. Répétons-le, là où il y a plaisir il y a souffrance, il y a la peur nourrie par la pensée ; le plaisir accompagne la souffrance, ce sont deux choses indivisibles, et la pensée est responsable des deux. S'il n'y avait pas de lendemain, d'instant d'après, à quoi on pourrait penser, s'agissant de peur ou de plaisir, ni l'un ni l'autre n'existeraient. Pouvons-nous aller plus loin ? En tout ceci nous travaillons dans la pâte du réel, ce n'est pas une idée, mais une chose que vous avez découverte et qui est par conséquent vraie, réelle, et vous avez le droit de dire : « J'ai découvert que la pensée donne naissance à la fois au plaisir et à la peur. » Vous avez éprouvé un plaisir sexuel, une jouissance ; plus tard vous y pensez, évoquant des tableaux, l'imagerie du mental, et cette pensée même va renforcer ce plaisir qui, dès lors, fait partie du scénario de la pensée, et quand il se heurte à un obstacle il y a souffrance, anxiété, peur, jalousie, irritation, colère et brutalité. (Nous ne disons pas que vous ne devez pas connaître le plaisir.) La félicité n'est pas le plaisir ; l'extase n'est pas une sécrétion de la pensée ; c'est une chose entièrement autre. Vous ne pouvez rencontrer la félicité ou l'extase qu'après avoir compris la nature de la pensée — elle qui donne naissance à la fois au plaisir et à la peur.

Alors se pose la question: peut-on mettre fin à la pensée ? Si celle-ci donne naissance à la peur et au plaisir — parce que là où il y a plaisir il y a forcément souffrance, chose évidente — on se demande alors : la pensée peut-elle prendre fin ? Ce qui n'implique pas la fin de toute perception de beauté, de toute jouissance émanant de la beauté. On contemple la splendeur d'un nuage, d'un arbre ; on en jouit totalement, complètement ; mais quand la pensée aspire à passer par la même expérience le lendemain, à connaître à nouveau les délices qu'elle éprouva à la vision de ce nuage, de cet arbre, de cette fleur, d'un visage qu'éclaire la beauté, alors elle sollicite la déception, la souffrance, la peur, en même temps que le plaisir.

Donc, la pensée peut-elle prendre fin ? Ou bien est-ce là une question totalement fausse ? C'est une question fausse parce que nous aspirons, comme on aspire au plaisir, à ressentir une extase, une félicité qui ne sont pas du domaine du plaisir. En mettant fin à la pensée nous espérons découvrir quelque chose d'immense, qui ne soit né ni du plaisir ni de la peur. On se demande: quel est le rôle de la pensée dans notre vie ? — et non pas comment mettre fin à la pensée ? Mais quels sont les rapports existant entre la pensée et l'action - inaction ? Quels rapports entre la pensée et l'action là où l'action est nécessaire ? Et pourquoi là où il y a une jouissance complète de la beauté verrait-on la pensée jouer un rôle quelconque ? En effet, si elle n'en jouait aucun il n'y aurait

17

pour cette jouissance, aucun lendemain. Je me propose de découvrir ceci : quand il y a une jouissance complète de la beauté, d'une montagne, d'un visage, d'une nappe d'eau — pourquoi la pensée doit-elle intervenir pour lui donner un tour d'écrou supplémentaire et tout fausser en disant : « Il me faut éprouver de nouveau ce plaisir demain. » J'ai à découvrir les rapports existant entre la pensée et l'action, à découvrir si la pensée doit nécessairement intervenir là où n'existe aucun besoin d'elle. J'aperçois un bel arbre dénudé de son feuillage, se détachant sur le ciel, il est extraordinairement beau et cela suffit — c'est fini. Et pourquoi la pensée intervient-elle pour dire : « Il faut que j'éprouve ce même plaisir demain » ? Mais je vois aussi que la pensée doit agir là où il y a action. L'habileté, le savoir-faire dans l'action est aussi habileté et savoir-faire dans la pensée. Quel est donc le rapport réel entre la pensée et l'action ? Comme sont les choses, actuellement, nos actions sont toujours basées sur des concepts, des idées. J'ai une idée, un concept de ce qui devrait être fait et ce que je fais est, dès lors, une approximation tendant à me rapprocher de ce concept, de cette idée, de cet idéal. Il y a donc une division entre l'action et le concept, l'idéal, le « ce qui devrait être » ; et dans cette division prévaut un état de conflit. Toute division, toute division psychologique engendre forcément le conflit. Et je me demande : « Quel est le rapport entre la pensée et l'action ? » Dès l'instant où il existe une division entre l'action et l'idée, l'action

18

est incomplète. Existe-t-il une action dans laquelle la pensée aperçoit quelque chose instantanément, agit instantanément de sorte que n'interviennent aucune idée, aucune idéologie donnant naissance à une action séparée ? Existe-t-il une action où la perception même est action — où la pensée même est action ? Je vois par exemple que la pensée donne naissance au plaisir et à la peur ; je vois que là où il y a plaisir il y a souffrance et par conséquent résistance à la souffrance. Cela je le vois très clairement ; et ici la vision même est une action immédiate ; en voyant cela il y a pensée logique, pensée très claire ; et pourtant cette vision est instantanée et l'action est instantanée — et par conséquent on est libéré.

Sommes-nous en communication les uns avec les autres ? Avançons lentement, parce que tout ceci est assez difficile. Je vous en prie, ne dites pas « oui » avec tant de facilité. Si vous êtes en droit de dire « oui », alors quand vous quitterez cette salle, vous devrez être libérés de la peur. Votre façon de dire « oui » est une pure et simple affirmation d'avoir compris verbalement, intellectuellement — c'est-à-dire rien qui vaille. Vous et moi-même ici ce matin examinons la question de la peur et quand vous quitterez cette salle vous devrez en être complètement affranchis. Signifiant que vous êtes dès lors un être humain libre, un être humain différent, complètement transformé, et ceci n'est pas pour demain, c'est pour tout de suite. Donc, vous voyez très clairement que la pensée engendre ces deux choses, vous voyez que toutes

19

nos valeurs sont basées sur la peur et le plaisir — morales, éthiques, sociales et spirituelles. Si vous percevez la vérité de tout ceci — et pour en voir la vérité il vous faut être extrêmement lucide, en éveil, logiquement, sainement, observant chaque frémissement de la pensée — alors cette perception même est une action totale et par conséquent quand vous quitterez cette salle vous en serez complètement sorti ; autrement vous allez dire : « Comment vais-je m'affranchir de la peur demain ? » Dans l'action la pensée doit agir. Vous devez penser pour rentrer chez vous, pour prendre un autobus, un train, pour aller au bureau ; dans ces instants la pensée agit avec efficacité, objectivement et non pas d'un point de vue personnel ou émotif, et cette pensée est une chose vitale.



Mais quand elle prolonge une expérience que vous avez connue, la reportant par l'action de la mémoire dans l'avenir, alors une telle action est incomplète, produisant certaines formes de résistance et ainsi de suite.

Abordons dès lors la question suivante. Exprimons-la comme ceci: quelle est l'origine de la pensée, qui est le penseur ? On peut voir que la pensée est une réaction issue de notre savoir, de notre expérience, de notre mémoire accumulée, de l'arrière-plan à partir duquel il y a une réponse de la pensée à toute provocation extérieure ; si on vous demande où vous vivez il y a une réaction immédiate. La mémoire, l'expérience, le savoir sont l'arrière-plan d'où surgit la pensée. Et par conséquent celle-ci n'est jamais une chose neuve ; elle appartient

20

toujours à l'ancien, au déjà vu ; jamais elle ne peut être libre parce qu'elle est liée au passé et qu'elle est par conséquent incapable de voir quoi que ce soit de façon neuve. Et dès l'instant où je comprends ceci très clairement le mental s'apaise. La vie est un mouvement, un mouvement constant dans l'univers des interrelations ; et la pensée qui s'efforce toujours de capturer ce mouvement en fonction du passé, de la mémoire, du stable, du figé, la pensée a peur de la vie.

A la vision de tout ceci, voyant que la liberté est nécessaire à tout examen — que pour examiner clairement il faut qu'existe une discipline due à notre aperception et non pas à un état de censure et d'imitation — voyant comment l'esprit est conditionné par la société, par le passé, que toute pensée naissant du cerveau est vieille et par conséquent incapable de comprendre quoi que ce soit de neuf, l'esprit alors devient calme, complètement calme, non pas par contrainte, non pas poussé au calme. Il n'existe aucun système, aucune méthode — qu'il s'agisse du Zen japonais ou d'un système hindou — il n'en existe aucun pour apaiser l'esprit ; c'est une entreprise vaine et stupide de l'esprit que de se discipliner au calme. Donc, voyant tout cela — le voyant vraiment et non pas théoriquement — il surgit alors une action qui jaillit de cette perception ; la perception même est l'action libérant de la peur. Donc, à chaque occasion où surgit la peur, il y en a une perception immédiate et la peur prend fin.

Qu'est-ce que l'amour ? Pour la plupart d'entre nous, l'amour signifie plaisir et par conséquent peur ; c'est cela que nous appelons l'amour. Mais quand sont compris la peur et le plaisir, alors que devient l'amour et « qui » va répondre à cette question ? L'orateur, un prêtre, un livre ? Existe-t-il un agent de l'extérieur pour nous féliciter de ce que nous agissons extraordinairement bien et dire qu'il nous faut continuer ? Ou n'est-ce pas plutôt qu'ayant examiné, observé, perçu hors de tout esprit d'analyse toute la structure, la nature du plaisir, de la peur et de la souffrance, nous nous apercevons que l'« observateur », le « penseur », fait partie de la pensée même. *S'il n'y a pas de pensée il n'y a pas de penseur, les deux sont inséparables ; le penseur est la pensée.* Il y a une certaine beauté, une certaine subtilité à le voir. Et, dès lors, qu'est-il advenu de cet esprit qui voulait aborder la question de la peur ? — vous comprenez ? Quel est maintenant l'état de cet esprit qui a passé par tout ceci ? Est-il le même que tout à l'heure avant d'avoir parcouru ce chemin ? Il a examiné tout ceci de très près, il a vu la nature de ce que nous appelons la pensée, la peur, le plaisir, tout cela il l'a vu ; et maintenant quel est son état réel ? De toute évidence personne ne peut répondre à cette question que vous-même ; mais si véritablement vous l'avez vécu, vous vous apercevrez que l'esprit en est complètement transformé.

*Question.* — (incompréhensible).

*Réponse.* — C'est une des choses les plus faciles au monde que de poser une question. Il est probable que certains d'entre nous avons pensé à ce que serait notre question pendant que parlait l'orateur. Nous sommes plus préoccupés de poser notre question que d'écouter. Nous devons nous poser des questions non seulement ici mais partout. Mais poser une question juste a beaucoup plus d'importance que d'en recevoir la réponse. La solution d'un problème consiste à le comprendre ; la question n'est pas en dehors du problème, elle est dans le problème même que l'on ne peut voir très clairement si l'on est obsédé par la solution, la réponse. La plupart d'entre nous sommes tellement avides de résoudre le problème sans même le regarder — et pour l'approfondir il faut avoir de l'énergie, un certain élan, une intensité, une passion ; et

non pas l'indolence et la paresse qui sont en nous pour la plupart — vous et moi voudrions voir résoudre le problème par quelqu'un d'autre. Or, personne ne va résoudre aucun de nos problèmes, politique, religieux ou psychologique. Mais il faut une grande intensité, une grande vitalité, de la passion pour le regarder, l'observer et alors, comme vous le verrez, la réponse est là, très claire.

Cela ne signifie pas que vous devez vous abstenir de poser des questions ; au contraire vous devez les poser ; vous devez mettre en doute tout ce qui a été dit par tout le monde, l'orateur compris.

23

*Question.* — N'y a-t-il pas un certain danger d'introspection à scruter des problèmes personnels ?

*Réponse.* — Pourquoi n'y aurait-il pas de danger ? Quand on traverse la rue il y a un danger. Entendez-vous suggérer que parce qu'il peut être dangereux de regarder nous ne devons pas regarder ? Je me souviens qu'une fois un homme très riche — si vous me permettez de raconter cet incident — est venu nous voir et il dit : « Je suis très, très sérieux et préoccupé des questions que vous traitez et je voudrais résoudre tous mes... etc., etc. » Vous savez toutes les sottises que disent les gens. Je répondis : « Bon, monsieur, allons-y » et nous parlâmes. Il vint plusieurs fois et après la seconde semaine il revint me trouver et dit : « J'ai des rêves épouvantables, effrayants, il me semble que je vois tout ce qui m'entoure en train de disparaître, tout s'en va » ; puis il ajouta : « Ceci est probablement le résultat de mon examen de moi-même et j'en vois les dangers » ; et après cela il ne revint plus.

Nous avons tous le désir d'être en sécurité, d'être tranquilles dans notre petit monde mesquin, ce monde « d'un ordre bien établi », lequel est désordre, le monde de toutes nos relations particulières bien à nous et que nous ne voulons pas voir troublé — les rapports établis entre l'homme et la femme où ils se cramponnent l'un à l'autre — et où règnent la souffrance, la méfiance, la peur, où il y a danger, jalousie, colère, domination.

Il existe une manière de regarder en nous-mêmes sans qu'il y ait peur ou danger ; c'est de regarder sans con-

damner, sans justifier d'aucune manière, simplement de regarder sans interpréter, sans juger, sans soupeser. Pour cela l'esprit doit être ardent dans son désir d'apprendre par son observation de ce qui est réel. Où est le danger de « ce qui est » ? Les êtres humains sont violents. Cela c'est ce qui « existe réellement ». Et le danger qu'ils ont créé dans ce monde est le résultat de cette violence, il est le produit de la peur. Et pourquoi y aurait-il danger à observer la chose cherchant à détruire cette peur complètement, donnant ainsi naissance à une société et à des valeurs différentes ? Il y a une grande beauté à observer, à voir les choses telles qu'elles sont psychologiquement et intérieurement ; cela ne veut pas dire qu'on les accepte telles qu'elles sont ; et cela ne veut pas dire non plus qu'on les rejette ou que l'on veuille faire quelque chose pour changer « ce qui est » ; c'est la perception même de « ce qui est » qui entraîne sa propre mutation. Mais il faut connaître « l'art de regarder ». Cet art de regarder ne comporte jamais d'élément d'introspection ou d'analyse, il s'agit simplement d'observer sans aucun choix.

*Question.* — N'existe-t-il pas une peur spontanée ?

*Réponse.* — Appelleriez-vous cela de la peur ? Quand brûle un feu, quand vous vous trouvez devant un gouffre, est-ce la peur qui vous pousse à vous en écarter ? Si vous voyez un animal sauvage, un serpent, est-ce la peur qui vous pousse à vous retirer ou est-ce l'intelligence ? Cette intelligence peut être le résultat d'un conditionnement parce qu'on vous a mis en garde contre les dan-

gers d'un précipice, autrement vous pourriez tomber et ce serait la fin. Votre intelligence vous dit de faire attention ; cette intelligence est-elle peur ? Mais est-ce l'intelligence qui agit quand nous nous divisons en nationalités, en groupes religieux — quand nous dressons cette division entre vous et moi, nous et eux, est-ce là de l'intelligence ? Ce qui agit quand on établit de telles divisions et qui est cause de danger, qui sépare les gens, qui entraîne la guerre, est-ce là de l'intelligence ou n'est-ce pas de la peur ? Dans ce cas c'est de la peur et non pas de l'intelligence. Autrement dit nous nous sommes morcelés ; une partie de nous agit avec intelligence quand c'est nécessaire, par exemple en évitant un précipice ou un autobus qui passe ; mais nous ne sommes pas assez intelligents

pour voir les dangers du nationalisme, des facteurs qui divisent les gens. Donc une partie de nous-mêmes — très petite — est intelligente et le reste non. Là où il y a morcellement il y a forcément conflit et forcément souffrance ; l'essence même du conflit c'est la division, la contradiction qui existe en nous. Cette contradiction ne doit pas être intégrée. C'est une de nos particularités de dire qu'il nous faut nous intégrer. Au fond, je ne sais pas ce que ce mot veut dire. Qui va intégrer les deux natures divisées et qui s'opposent ? Celui auquel on fait appel pour intégrer ne fait-il pas lui-même partie de cette division ? Mais quand on voit la chose dans sa totalité, quand on la perçoit, sans aucun choix — il n'y a pas de division.

26

*Question.* — Existe-t-il une différence entre la pensée correcte et l'action correcte ?

*Réponse.* — Quand vous vous servez de ce mot « correct » s'agissant de pensée et d'action, alors cette action « correcte » est une action « incorrecte ». N'est-ce pas vrai ? En vous servant de ce mot « correct » vous avez déjà, et d'avance, une *idée* de ce qui est correct. Quand vous avez une idée de ce qui est « correct », elle est « incorrecte » parce que le « correct » prend ses racines dans vos préjugés, votre conditionnement, votre peur, votre culture, votre société, toutes vos particularités personnelles, vos peurs, vos principes religieux et ainsi de suite. Il existe pour vous une norme, un modèle : et ce modèle lui-même est incorrect, il est immoral. La moralité sociale est immorale. Êtes-vous d'accord ? Si oui, vous avez rejeté la moralité sociale, c'est-à-dire l'envie, l'avidité, l'ambition, le nationalisme, le respect de classe et ainsi de suite. L'avez-vous fait quand vous dites oui ? Mais la moralité de la société est immorale — parlez-vous sérieusement quand vous le dites ? — ou n'est-ce en vous qu'une suite de paroles ? Monsieur, être véritablement moral et vertueux, est une des choses les plus extraordinaires de la vie ; et cette moralité n'a absolument aucun rapport avec le comportement social courant. Pour être vraiment vertueux, il nous faut être libres et vous n'êtes pas libre si vous suivez la moralité sociale dictée par l'envie, l'avidité, la concurrence et l'adoration du succès. Vous savez, toutes ces choses prônées par l'Église et par la société dans le but d'être moral.

*Question.* — Devons-nous attendre que tout ceci arrive ou bien existe-t-il une discipline que nous puissions observer ?

*Réponse.* — Nous faut-il une discipline pour nous rendre compte que la vision même est action ? Le faut-il ?

*Question.* — Voulez-vous nous parler de l'esprit silencieux — résulte-t-il de la discipline ou non ?

*Réponse.* — Voyez, monsieur : un soldat est sur le terrain de manœuvre, le dos droit, tenant son fusil avec la plus stricte exactitude ; il est dressé jour après jour, jour après jour ; pour lui plus de liberté. Il est immobile, muet, est-ce là silence, immobilité ? Ou bien quand un enfant est absorbé par un jouet, est-ce là silence ? Enlevez le jouet et l'enfant redevient ce qu'il est vraiment. Donc la discipline (je vous supplie, comprenez ceci une fois pour toutes, c'est tellement simple) — est-ce la discipline qui donne naissance au silence ? Elle peut donner naissance à un état d'abrutissement, de stagnation ; mais donne-t-elle naissance à ce silence qui comporte une intense activité dans le silence ?

*Question.* — Monsieur, que voulez-vous que nous fassions nous autres qui vivons dans ce monde ?

*Réponse.* — C'est très simple, monsieur, je ne veux rien, voilà le premier point. Le second le voici : vivez, vivez dans ce monde. La beauté de ce monde est si merveilleuse, c'est notre monde, notre terre sur laquelle nous existons, mais nous n'y vivons pas, nous sommes étroits, séparés les uns des autres, anxieux, apeurés et par con-

séquent nous ne vivons pas, nous sommes sans relation avec autrui, nous sommes des êtres humains isolés, désespérés. Nous ne savons pas ce que cela signifie que de vivre dans cette atmosphère d'extase et de félicité. Je dis que l'on ne peut vivre ainsi que quand on sait comment se libérer de toutes les absurdités et les sottises de notre vie. En être libéré n'est possible qu'en prenant conscience de nos rapports non seulement avec des êtres humains, mais avec les idées, la nature, avec tout ce qui nous entoure. C'est grâce à ces rapports que nous pouvons comprendre ce que nous sommes, ce que sont nos peurs, nos anxiétés, notre désespoir, notre solitude, notre total manque d'amour. Nous sommes bourrés de théories,

de mots, de citations venant d'autrui. De soi-même on ne sait rien, et par conséquent on ne sait pas comment vivre.

*Question.* — Comment expliquez-vous les différents niveaux de conscience en fonction du cerveau humain. Le cerveau paraît être une chose physique, et l'esprit ne paraît pas être une chose physique. De plus, l'esprit semble avoir un élément conscient et un élément inconscient. Comment pouvons-nous voir avec clarté étant, comme nous le sommes, le jouet de tant d'idées différentes ?

*Réponse.* — Quelle est la différence entre l'esprit et le cerveau ; c'est bien cela, monsieur ? Le cerveau physique qui est le résultat du passé, de l'évolution, de la suite de jours innombrables, avec tous ses souvenirs et son savoir et ses expériences, ce cerveau ne fait-il pas

29

partie de l'ensemble du mental ? — ce mental où il y a un niveau conscient et un niveau inconscient. Le physique tout comme le non-physique, le psychologique, tout cela ne fait-il pas partie d'un tout ? — Et n'avons-nous pas nous-mêmes établi ces divisions: conscient et inconscient, cerveau et non-cerveau ? Ne pouvons-nous pas regarder le tout comme un ensemble non fragmenté ?

L'inconscient est-il tellement différent du conscient, ou plutôt ne fait-il pas partie d'une totalité où nous avons introduit des divisions ? Et de là naît cette question: comment l'esprit conscient peut-il prendre conscience de l'inconscient ? Le positif, autrement dit ce qui fonctionne — cette chose qui fonctionne toute la journée — est-il capable d'observer l'inconscient ?

Je ne sais pas si nous avons le temps d'approfondir cette question, n'êtes-vous pas fatigués ? S'il vous plaît, messieurs, ne faites pas de tout ceci une distraction comme cela arrive quand on est assis dans une chambre agréablement tiède, en écoutant une voix qui parle. Il s'agit de choses très importantes et si vous avez travaillé comme vous avez dû le faire, vous devez être fatigués. Le cerveau ne peut pas observer plus d'une certaine quantité de choses et pour approfondir cette question de l'inconscient et du conscient il faut que l'esprit soit aigu et clair. Et je doute beaucoup qu'après une causerie d'une heure et demie vous en soyez capables. Donc, ne pouvons-nous pas, si vous êtes d'accord, remettre cette question à jeudi soir ?

**CHAPTER 2**  
**3RD PUBLIC TALK**  
**LONDON, 20TH MARCH 1969**  
**'FRAGMENTATION'**

***Division ; le conscient et l'inconscient ; mourir au « connu »***

**Division**

Nous devons ce soir discuter du conscient et de l'inconscient, de l'esprit superficiel et des couches plus profondes de la psyché. Je me demande pourquoi nous divisons la vie en fragments : vie des affaires, vie sociale, vie de famille, vie religieuse, vie sportive et ainsi de suite ? Pourquoi ce morcellement existe-t-il, non seulement en nous-mêmes mais encore dans la vie sociale — nous et eux, vous et moi, amour et haine, mourir et vivre ? Il me semble que cette question mérite d'être approfondie et qu'il convient de pousser notre enquête assez avant pour découvrir s'il n'existerait pas une manière de vivre où ne régnerait aucune division du tout, entre vivre et mourir, le conscient et l'inconscient, la vie d'affaires, la vie sociale, la vie de famille, la vie individuelle.

Ces divisions donnent naissance aux nationalités, aux religions, aux classes, tout ce morcellement qui règne en moi-même et qui entraîne tant de contradictions —

pourquoi vivre ainsi ? Ces causes de tant de troubles, de conflits, de guerres ; tout cela est cause d'une véritable insécurité extérieure comme



intérieure. Il y a une telle fragmentation, Dieu et le diable, le bien et le mal, « ce qui est » et « ce qui devrait être ».

Je crois qu'il vaudrait la peine de consacrer notre temps ce soir à découvrir s'il existe une façon de vivre — non pas théoriquement ou intellectuellement, mais véritablement — une façon de vivre où il n'y aurait aucune division du tout ; où l'action ne serait pas partielle, elle ferait partie d'une coulée unique et constante, et chacune serait reliée à toutes les autres.

Pour découvrir un tel mode de vie, dépourvu de toute fragmentation, il faut examiner très profondément la question de l'amour et de la mort. Par une juste compréhension de ces deux choses, nous pourrions peut-être connaître une vie hautement intelligente qui soit un mouvement continu et sans brisure. Un esprit morcelé manque d'intelligence ; il est évident qu'un homme qui vit sur une demi-douzaine de plans — ce qui passe pour être hautement moral — il est évident qu'un tel homme fait preuve de manque d'intelligence.

Il me semble aussi que la notion d'intégration — qui consiste à agglomérer les différents fragments dans le but d'en faire un tout — n'est évidemment pas intelligente, car elle implique l'existence de celui qui procède à cette intégration, qui se charge d'intégrer, de rattacher ensemble tous les fragments ; mais cette entité, celle qui

32

s'efforce d'obtenir un certain tel résultat n'est elle-même que le fragment d'un fragment.

Ce qui est nécessaire, c'est qu'il y ait une intelligence, une passion telles, qu'il s'ensuive une révolution radicale de notre existence, telles qu'il n'y ait plus en nous d'activités contradictoires mais un seul mouvement uni et continu. Pour que se produise un tel changement dans notre vie, il faut qu'il y ait passion. Si nous devons faire quoi que ce soit qui en vaille la peine, une passion intense doit exister — elle est tout autre chose que le plaisir, et elle doit exister si nous voulons comprendre cette action qui ne connaît ni contradiction ni morcellement, il faut qu'elle existe. Des formules, des concepts intellectuels ne vont pas modifier notre façon de vivre, mais seulement la compréhension profonde de « ce qui est » ; et pour cela il faut un élan et une intensité.

Pour découvrir s'il existe une façon de vivre, d'une vie normale et non monastique — une façon de vivre toute de passion et d'intelligence — il

nous faut comprendre la nature du plaisir. Nous avons étudié l'autre jour cette question du plaisir, nous avons vu comment la pensée encourage une expérience qui nous a procuré un instant de délice, et comment ce plaisir est entretenu quand elle s'y attarde ; or, là où il y a plaisir il y a forcément souffrance et peur. L'amour est-il plaisir ? Celui-ci est la base des valeurs morales chez la plupart d'entre nous ; même le fait de se sacrifier, de se dominer afin d'obtenir un conformisme, ces actions sont accomplies sous la

33

poussée du plaisir — un plaisir sans doute plus grand, plus noble, plus « élevé ». L'amour est-il plaisir ? Encore une fois ce mot amour est tellement chargé, ressassé par tout le monde, par le politicien, par le mari ou la femme. Or, il me paraît que seul l'amour dans le sens le plus profond du mot peut donner naissance à cette manière de vivre complètement dépourvue de fragmentation. Il y a toujours un élément de peur dans le plaisir ; et très évidemment là où il existe des relations empreintes de peur il y a forcément fragmentation, il y a forcément division.

Elle est véritablement profonde cette enquête nous permettant de voir pourquoi l'esprit humain s'est toujours divisé dans son opposition à autrui, conduisant ainsi au résultat final de la violence et des choses que l'on espère obtenir au moyen de la violence. Nous autres êtres humains sommes engagés dans un engrenage de vie qui conduit à la guerre et pourtant nous aspirons en même temps à la paix, à la liberté ; mais cette paix n'est qu'une idée, une idéologie ; et au même moment nous nous laissons conditionner par tout ce que nous faisons.

Il existe encore une division psychologique, celle du temps ; le temps considéré en tant que passé (hier, aujourd'hui et demain) ; et cela aussi il nous faudra l'examiner si nous voulons accéder à une vie sans division. Il faut nous demander si c'est le temps sous son aspect de passé, présent et avenir — le temps psychologique — qui est la cause de cette division. Celle-ci est-elle propre au connu, à la mémoire, qui est le passé, qui est le contenu

34

du cerveau lui-même ? Ou bien la division prend-elle naissance parce que l'« observateur », l'« expérimentateur », le « penseur » est toujours séparé de l'objet qu'il observe, de l'expérience par laquelle il passe ? Ou bien encore est-ce l'activité égoïste, auto-centrique, celle qui engendre le « moi » et le « vous », qui crée sa propre résistance, ses propres activités isolées, est-ce elle qui est cause de ce morcellement ? Nous devons avoir toutes ces questions dans l'esprit en procédant à notre enquête: le temps ; l'« observateur » qui s'isole de la chose qu'il observe ; l'expérimentateur qui se distingue de l'expérience ; le plaisir ; et considérer si tout ceci a un rapport quelconque avec l'amour.

Psychologiquement peut-on dire qu'il existe le « demain », s'il existe vraiment ou s'il n'est pas une fiction de la pensée ? Il existe un lendemain dans le temps chronologique, mais existe-t-il véritablement psychologiquement et intérieurement ? S'il existe en tant qu'idée, alors notre action n'est pas complète, et cette action entraîne division et contradiction. Cette notion du lendemain, du futur est — n'est-il pas vrai — cause que nous ne voyons pas les choses très clairement, telles qu'elles sont à l'instant même — « j'espère les voir plus clairement demain ». On est paresseux ; on n'a pas cette passion, cet intérêt brûlant de vouloir découvrir tout de suite. Et la pensée invente cette idée de parvenir « éventuellement », de comprendre « plus tard » ; pour justifier une telle attitude intérieure le temps est nécessaire, beaucoup de

35

journées sont nécessaires. Mais le temps nous conduit-il à la compréhension ? Nous permet-il de voir quoi que ce soit très clairement ?

Est-il possible pour l'esprit d'être libéré du passé afin de n'être plus lié par les entraves du temps ? Psychologiquement le lendemain se présente en fonction du connu ; existe-t-il donc une possibilité d'être libéré du connu ? Y a-t-il possibilité d'une action qui ne soit pas fonction du connu ?

Une des choses les plus difficiles pour nous est de communiquer entre nous. Il y a forcément une communication verbale, mais je crois qu'il existe un niveau beaucoup plus profond où il ne s'agit pas d'une simple communication verbale, mais d'une communion où tous deux nous devons nous rencontrer au même niveau, avec la même intensité, avec la

même passion ; alors seulement peut-on parler de communion, une chose beaucoup plus importante qu'une simple entente verbale. Et comme nous traitons d'une chose assez compliquée, qui est en contact intime et profond avec notre vie quotidienne, il faut qu'il y ait non seulement communication verbale mais encore communion. Le sujet qui nous intéresse est cette révolution psychologique totale ; elle n'est pas pour un avenir lointain, elle est pour aujourd'hui, pour tout de suite, maintenant. Nous désirons savoir si l'esprit humain, soumis à un conditionnement si pesant, est capable de se transformer immédiatement, de sorte que ses actions soient un tout continu, sans brisure, qui ne

36

porte pas les cicatrices de ses regrets, de ses désespoirs, de ses souffrances, de ses peurs, de ses angoisses, de sa culpabilité et ainsi de suite. Comment l'esprit humain peut-il rejeter tout cela et se trouver dans un état de jouvence, de fraîcheur, d'innocence complète ? Telle est la vraie question. Je ne crois pas que soit possible cette révolution radicale tant qu'existe une division entre « observateur » et l'objet de son observation, entre le sujet et l'objet de l'expérience. C'est cette division qui fait le conflit. Toute division entraîne forcément un conflit et il ne peut évidemment pas se produire un changement psychologique profond là où règne un état de conflit, de lutte, de combat (bien qu'il puisse évidemment se produire certaines modifications superficielles).

## **Division ; le conscient et l'inconscient**

Donc, comment l'esprit, le cœur et le cerveau, cet état global, comment peut-il aborder ce problème de la division ?

Nous nous sommes proposé d'approfondir cette question du conscient et des couches plus profondes, l'inconscient: et nous nous demandons pourquoi existe cette division, celle qui sépare l'esprit conscient centré sur ses propres activités, ses soucis, ses problèmes, ses plaisirs superficiels, son gain quotidien et ainsi de suite, des couches les plus profondes de ce même esprit avec ses motivations, ses élans, ses pulsions, ses craintes cachées. Pourquoi ce clivage ? Est-ce parce que nous sommes tellement pris superficiellement par nos éternels bavardages, nos exigences de surface, notre désir de divertissement,

d'amusements religieux et autres ? Parce que l'esprit superficiel ne peut absolument pas creuser, pénétrer profondément en lui-même tant que surgissent de telles divisions. Quel est le contenu des couches profondes de l'esprit ? — non pas selon les psychologues, Freud et ainsi de suite — comment allez-vous tenter de le découvrir, n'ayant pas recours aux lectures, œuvres d'autrui ? Comment allez-vous révéler ce qu'est votre inconscient ? Vous l'observerez, n'est-ce pas ! Ou bien allez-vous attendre de vos rêves qu'ils vous en interprètent tout le contenu ? Et qui va traduire ces rêves ? Les experts ? — eux aussi sont conditionnés selon leur spécialisation. Et alors on en vient à se demander: est-il possible de ne pas rêver du tout ? Sauf, évidemment, quand il s'agit de cauchemars engendrés par une mauvaise alimentation ou des repas trop copieux. Il existe — nous nous servirons de ce mot pour le moment — un inconscient. De quoi est-il fait ? Du passé évidemment ; la conscience raciale, le résidu racial, les traditions familiales, les différents conditionnements religieux et sociaux — tout cela caché, obscur, voilé ; peut-on s'attendre à ce que ce soit découvert et dévoilé sans qu'il y ait rêve ? — sans aller trouver un psychanalyste ? — de façon que l'esprit, quand vraiment il dort, soit calme, apaisé et non pas constamment agité. Et, du fait de ce calme, ne peut-il pas être imprégné d'une qualité entièrement différente, d'une activité tout autre, complètement dissociée d'avec les anxiétés, les craintes, les tour-

ments, les appréhensions, les exigences quotidiennes ? Pour le découvrir — si c'est possible — autrement dit pour ne pas rêver du tout, et permettre à l'esprit d'être véritablement renouvelé au réveil le matin, il nous faut prendre conscience dans le courant de la journée de toutes les suggestions, de tous les signaux que nous adresse la vie. Ceux-ci ne peuvent être saisis qu'au fil de nos rapports quotidiens ; si vous observez la nature de ces rapports avec les autres, sans rien condamner, sans rien censurer, sans rien soupeser ; quand vous observez simplement comment vous vous comportez, quelles sont vos réactions ; quand vous

constatez tout cela sans aucun penchant personnel ; simplement en observant de façon à ce qu'au cours de la journée tout ce qui est inconscient et caché soit exposé à la lumière.

Pourquoi attribuons-nous une signification si profonde à l'inconscient ? Après tout, sa nature est aussi triviale que celle du conscient. Si l'esprit conscient est extraordinairement actif, s'il observe, s'il écoute, s'il voit, alors il prend beaucoup plus d'importance que l'inconscient ; dans l'état dont je parle tous les contenus de l'inconscient sont exposés et la division qui sépare les différentes couches franchie. Vous observez vos réactions quand vous êtes assis dans l'autobus, quand vous parlez à votre femme, à votre mari, quand vous êtes dans votre bureau, que vous écrivez, que vous êtes seul, si toutefois vous êtes jamais seul — alors toute cette observation, cette façon de voir exempte de toute division entre l'observateur

39

et la chose observée, voilà qui met fin à la contradiction.

### **Mourir au « connu »**

Maintenant, si tout ceci est plus ou moins éclairci, nous pouvons nous demander: « Qu'est-ce que l'amour ? L'amour est-il plaisir ? Jalousie ? Est-il possessif ? Aime-t-il dominer ? — Le mari cherche-t-il à établir une domination ? Le mari sur sa femme et la femme sur son mari. Très certainement rien de tout cela n'est amour ; et cependant nous en portons le poids, nous disons à notre mari ou à notre femme ou à tout autre : « Je vous aime. » Or, la plupart d'entre nous sommes, d'une façon ou d'une autre, envieux ; l'envie naît de la comparaison, des évaluations, du désir d'être autre chose que ce que l'on est. Sommes-nous capables de voir l'envie pour ce qu'elle est vraiment, d'en être complètement affranchis au point que jamais plus elle ne puisse nous atteindre ? — Autrement l'amour ne peut pas exister. L'amour ignore le temps ; il ne peut être cultivé ; il n'est pas une émanation du plaisir. Qu'est-ce que la mort ? Quels sont les rapports entre l'amour et la mort ? Je crois que nous découvrirons ces rapports si nous comprenons la signification de la « mort » ; et si nous voulons la comprendre, il nous faut évidemment comprendre ce que c'est que de vivre. En fait, vivre, qu'est-ce pour nous ? — il s'agit de notre vie quotidienne et non pas

d'une notion idéologique ou intellectuelle, où nous la voyons telle qu'elle devrait être selon nous, une notion qui est réellement fausse. Pour nous qu'est-ce que vivre ? — la vie quotidienne faite de conflits, de désespoir, de

40

solitude, d'isolement. Elle est un champ de bataille quand nous dormons, quand nous sommes éveillés, et nous cherchons à nous en évader par différents procédés: la musique, l'art, les musées, les divertissements philosophiques ou religieux, une multitude de théories que nous dévidons interminablement, le savoir, piège auquel nous nous laissons prendre, tout, n'importe quoi, sauf de mettre fin à ce conflit, à cette lutte à laquelle nous donnons le nom de vie et qui traîne comme son ombre une souffrance constante.

Cette souffrance de notre vie quotidienne peut-elle prendre fin ? Si notre esprit ne change pas de façon radicale, la vie a bien peu de sens — elle consiste à aller tous les jours au bureau, à gagner son pain, à lire quelques livres, à énoncer parfois d'heureuses citations, à savoir toutes sortes de choses — une vie tout à fait vide, un véritable train-train bourgeois.

Prenant conscience de cet état de choses, on commence à élaborer une signification que l'on attribue à la vie ; on trouve un sens à lui donner ; on recherche des gens habiles, capables de nous proposer de telles significations, un but à la vie — et c'est une nouvelle façon de s'en évader. Cette existence doit subir une transformation radicale.

Et pourquoi sommes-nous effrayés par la mort comme le sont la plupart des gens ? Effrayés par quoi ? Observez, je vous en prie, vos propres appréhensions en ce qui concerne ce que nous appelons la mort. Nous avons peur de voir la fin de cette lutte à laquelle nous donnons le

41

nom de « vivre ». Nous avons peur de ce qui pourrait arriver, peur de quitter les choses que nous avons connues ; nous avons peur de l'inconnu, de renoncer aux choses familières, les livres, la famille, la maison et les meubles auxquels nous nous sommes attachés, les êtres qui

nous entourent. Nous avons peur de lâcher ainsi tout ce qui nous est connu ; et le connu c'est cette existence faite de souffrance, de douleur, de désespoir et coupée de courtes éclaircies de joie ; il n'y a pas de fin à cette lutte constante ; c'est ce que nous appelons vivre — perdre tout cela, voilà ce qui nous fait peur. Est-ce le « moi » — le résultat de toute cette accumulation — qui redoute de prendre fin ? Il exige une espérance future, et par conséquent il faut qu'existe la réincarnation. Cette idée de réincarnation qui prévaut dans tout l'Orient, consiste à croire que vous renaîtrez, dans une vie future, sur un échelon un peu plus élevé que cette fois-ci. Dans cette vie vous avez lavé la vaisselle, dans la prochaine vous espérez être un prince, ou autre chose — et quelqu'un d'autre lavera la vaisselle pour vous. Pour ceux qui croient à la réincarnation, ce que vous êtes dans cette vie a la plus grande importance parce que ce que vous êtes maintenant, votre façon de vous comporter, les pensées et les activités qui sont les vôtres, votre vie prochaine dépend de tout cela, soit pour en être récompensé ou châtié. Mais tous ces gens n'attachent aucune espèce d'importance à la façon dont ils se conduisent ; pour eux, la réincarnation est simplement une certaine croyance, tout comme la

42

croyance à un paradis, à un Dieu, à n'importe quoi d'autre. Mais, en fait, ce qui importe réellement c'est ce que vous êtes maintenant, aujourd'hui, comment vous vous comportez dans l'immédiat, non seulement extérieurement mais intérieurement. L'Occident a aussi créé sa propre consolation en ce qui concerne la mort, il la rationalise, il a son propre conditionnement religieux.

Donc, en réalité, qu'est-ce que la mort — la fin ? L'organisme physique prendra fin, parce qu'il vieillit, il prendra fin par l'effet de la maladie, ou par accident. Rares sont ceux d'entre nous qui vieillissent en beauté parce que nous sommes des entités torturées, nos visages en fournissent la preuve à mesure que nous vieillissons — il y a la tristesse de vieillir, de se souvenir des choses du passé.

Peut-on mourir à tout ce qui est « connu », psychologiquement, mourir à tout cela, de jour en jour. A moins d'être affranchi de ce « connu », ce qui est « possible » ne peut jamais être saisi. Pour l'instant le « possible » pour nous est toujours limité au champ du connu ; mais quand il y a liberté, alors ce « possible » est immense. Peut-on mourir, psychologiquement, à tout son passé, à tous ses attachements, ses



craintes, ses anxiétés et à la vanité, à l'orgueil, y mourir si complètement que demain vous vous réveillerez un être humain régénéré ? Vous allez dire: « Et comment faire, quelle est la marche à suivre ? » Il n'y a aucune méthode, parce qu'une « méthode » implique un lendemain ; elle implique que vous allez vous exercer,

43

aboutir à quelque chose plus tard, demain, après de nombreux lendemains. Mais ne pouvez-vous pas en apercevoir la vérité immédiatement — voir la chose vraiment dans le vif et non pas théoriquement — voir que l'esprit ne peut pas être innocent, jeune, plein de fraîcheur, de vitalité, passionné, à moins qu'il n'y ait une fin psychologique à tout ce qui appartient au passé ? Mais nous ne voulons pas lâcher le passé parce que nous sommes le passé ; toutes nos pensées ont leurs racines dans le passé, tout notre savoir est le passé ; c'est pourquoi l'esprit est incapable de lâcher prise ; tout effort qu'il pourrait faire dans ce sens, fait encore partie du passé, c'est le passé nourrissant l'espoir de parvenir à un état différent.

L'esprit doit être extraordinairement serein, silencieux ; et il devient tranquille et silencieux sans qu'il y ait aucune résistance, sans l'emploi d'aucun système, dès l'instant où il aperçoit l'étendue, la portée de la question. L'homme a toujours recherché l'immortalité ; il peint un tableau, il y appose son nom, c'est une forme d'immortalité ; le fils est un prolongement de son père, et c'en est encore une autre forme ; on veut laisser un nom derrière soi, toujours l'homme a le désir de laisser quelque chose de soi derrière lui. Or, qu'a-t-il à laisser — à part son savoir technique — mais de lui-même qu'a-t-il à donner ? Qu'est-il ? Vous et moi, que sommes-nous psychologiquement ? Peut-être votre compte en banque est-il mieux garni, peut-être êtes-vous plus intelligent que moi, plus ceci ou cela ; mais psychologiquement, que sommes-

44

nous ? Un ramassis de paroles, de souvenirs, d'expériences et voilà ce que nous devrions transmettre à un fils, inscrire dans un livre ou rendre dans un tableau, « moi ». Et ce « moi » prend une importance

extraordinaire, ce « moi » qui s'oppose à la communauté, ce « moi » désirant s'identifier, s'accomplir, connaître le silence, vous savez tout ce qui s'ensuit. Et quand vous observez ce « moi », vous voyez que c'est un amas de souvenirs, de paroles vides : c'est à cela que nous nous cramponnons ; et « cela » c'est l'essence même de cette séparation entre le vous et le moi, le eux et le nous.

Quand vous avez compris tout cela, que vous l'observez, non pas à travers un autre mais par vous-même, que vous l'observez de très près sans aucun soupçon de jugement, d'évaluation, de censure, quand simplement vous observez, vous verrez que l'amour n'est possible que quand il y a mort. L'amour n'est pas mémoire et n'est pas plaisir ; on dit bien que l'amour est lié à l'instinct sexuel — et on revient à cette vieille division entre l'amour profane et l'amour sacré, comportant l'approbation de l'un et la condamnation de l'autre. Mais assurément l'amour n'est rien de tout cela. On ne peut le découvrir totalement et complètement que si l'on est mort au passé, si l'on est mort à tout le labeur, le conflit, la souffrance ; alors il y a amour ; alors on peut faire ce que l'on veut.

Comme nous l'avons dit l'autre jour, il est assez facile de poser une question ; mais posez-la avec une ferme intention, demeurez avec elle jusqu'à ce que vous l'ayez

45

résolue complètement par vous-même ; interroger ainsi a une grande importance ; mais interroger d'une façon négligente en a bien peu.

*Question.* — S'il n'existe aucune division entre le « ce qui est » et le « ce qui devrait être », on pourrait devenir suffisant, cesser avec complaisance de se tourmenter au sujet des choses affreuses qui se passent.

*Réponse.* — Le « ce qui devrait être », quelle est sa réalité ? En a-t-il aucune ? L'homme est violent mais il « devrait être paisible ». Quelle est la réalité de ce « devrait être » ? Et pourquoi existe-t-il pour nous ce « devrait être » ? Et si cette division n'existait plus l'homme en deviendrait-il suffisant, satisfait, accepterait-il n'importe quoi ? Accepterais-je la violence si je n'avais aucun idéal de non-violence ? La non-violence nous a été prêchée depuis les temps les plus reculés : ne tuez pas, soyez compatissants et ainsi de suite ; et le fait est celui-ci :

l'homme est violent, c'est là « ce qui est ». S'il accepte cet état de choses comme étant inévitable, alors il s'y complaît — et c'est ce qui se passe maintenant. Il a accepté la guerre comme faisant partie de la vie et il continue à guerroyer, bien qu'il y ait des milliers de sanctions religieuses, sociales et autres qui nous enjoignent de ne pas tuer — non seulement les hommes mais les animaux ; cependant, il les tue, les animaux pour s'en nourrir, et il continue à faire la guerre. Donc, s'il n'existait aucun idéal du tout, vous resteriez avec « ce qui est ». En serions-nous pour

46

cela plus enclins à la complaisance ? Ou bien n'auriez-vous pas plutôt l'énergie, l'intérêt, la vitalité qu'il faut pour résoudre « ce qui est » ? L'idéal de non-violence n'est-il pas une évasion devant le fait de la violence ? Quand l'esprit ne s'évade pas, mais qu'il est devant ce fait, sachant qu'il est violent, sans condamner, sans juger — alors assurément un tel esprit prend une qualité entièrement différente et en lui la violence n'existe plus. Un tel esprit n'accepte pas. La violence ne consiste pas simplement à blesser ou à tuer quelqu'un ; elle est également présente dans cette déformation, ce conformisme, cette imitation, cette obéissance à la moralité courante ou à sa propre moralité. La contrainte et la suppression dans tous leurs aspects sont une déformation, et par conséquent sont violence. Certes, quand il s'agit de comprendre « ce qui est », il faut qu'il existe une tension, un état d'éveil, permettant de découvrir ce qui existe vraiment, et ce qui existe vraiment c'est cette division créée par l'homme, conséquence du nationalisme qui est une des principales causes de la guerre ; nous l'acceptons, nous révérons le drapeau ; et puis il y a des divisions engendrées par la religion ; nous sommes chrétiens, bouddhistes, ceci ou cela. Ne pouvons-nous pas nous affranchir de « ce qui est » en observant les faits dans leur réalité ? Mais vous ne pouvez vous en affranchir que quand l'esprit ne déforme en aucune façon ce qu'il observe.

*Question.* — Quelle est la différence qui existe entre voir conceptuellement ou réellement ?

47

*Réponse.* — Quand vous voyez un arbre, est-ce conceptuellement ou véritablement ? Quand vous voyez une fleur, la voyez-vous directement ou bien ne la voyez-vous pas à travers l'écran de vos connaissances particulières, botaniques ou non botaniques, ou encore à travers l'écran du plaisir qu'elle vous procure, comment la voyez-vous ? Si c'est une affaire de vision conceptuelle, autrement dit si vous voyez à travers un écran de pensées, est-ce vision ? Voyez-vous votre mari ou votre femme — ne voyez-vous pas plutôt l'image que vous en avez ? Cette image est le concept à travers lequel vous voyez conceptuellement ; mais quand il n'y a aucune image, alors vous voyez vraiment, il existe un rapport réel. Donc, quel est le mécanisme qui construit cette image, laquelle nous empêche de voir véritablement l'arbre, la femme ou le mari, ou toute autre chose ? Très évidemment — bien que j'espère me tromper — vous avez de moi une image, celle de l'orateur, non ? Si vous avez de l'orateur une image, vous ne l'écoutez pas vraiment. Et quand vous regardez votre femme ou votre mari et ainsi de suite, que vous regardez à travers une image, vous ne voyez pas véritablement la personne, vous la voyez à travers l'image, et par conséquent il n'y a entre vous aucune relation réelle. Vous pouvez bien dire : « Je vous aime », cela n'a pas de sens. L'esprit ne peut-il pas cesser de créer des images ? — dans le sens où nous l'entendons pour le moment. Ce n'est possible que quand il est complètement attentif dans

48

l'immédiat, à l'instant même de la sollicitation ou de l'impression extérieure. Prenons un exemple très simple : on vous flatte, c'est une chose qui vous plaît, et ce sentiment de s'y complaire, en lui-même, construit l'image. Mais si vous écoutez cette flatterie avec une attention complète, sans vous y complaire ni éprouver d'irritation, si vous écoutez d'une façon totale et entière, aucune image ne se forme ; vous ne direz pas de cet homme qu'il est votre ami et, contrairement, celui qui vous insulte, vous ne l'appellerez pas non plus votre ennemi. La formation d'images vient d'un état d'inattention ; dès qu'il y a attention aucun concept ne se construit. Faites-le ; on peut s'en apercevoir très facilement. Quand vous accordez votre attention complète en regardant un arbre, une fleur, un nuage, il n'y a plus aucune projection de vos connaissances botaniques, de vos préférences ou de vos aversions, vous regardez tout simplement, ce qui ne veut pas dire que vous vous

identifiez à l'arbre (en aucun cas vous ne pouvez *devenir* l'arbre). Si vous regardez votre femme, votre mari, votre ami sans qu'il y ait aucune image, il s'établit un rapport entièrement différent ; alors la pensée n'intervient pas et il y a une possibilité d'amour.

*Question.* — L'amour et la liberté vont-ils de pair ?

*Réponse.* — Pouvons-nous aimer sans liberté ? Si nous ne sommes pas libres, pouvons-nous aimer ? Si nous sommes jaloux, pouvons-nous aimer ? Apeurés, pouvons-nous aimer ? Ou si nous poursuivons une ambition particulière dans nos affaires, et que nous rentrons chez nous

49

pour dire : « Ma chérie, je vous aime » — est-ce là de l'amour ? Dans notre bureau nous sommes brutaux, tortueux, et à notre foyer nous nous efforçons d'être dociles, aimants — est-il possible d'aimer d'une main, de tuer de l'autre ? L'ambitieux peut-il jamais connaître l'amour, celui qui est affolé par la concurrence, le peut-il ? Toutes ces choses, nous les acceptons avec la moralité sociale courante, mais quand nous rejetons cette moralité complètement, de tout notre être, nous sommes alors véritablement moraux, mais c'est ce que nous ne faisons pas.

Moralement, socialement, nous en sommes responsables et en conséquence nous ne savons pas ce que c'est que l'amour. Sans amour nous ne pouvons jamais découvrir ce que c'est que la vérité, ni découvrir s'il existe ou non un principe tel que Dieu. Nous ne pouvons connaître l'amour que si nous savons mourir à toutes les choses de jadis, à toutes les images du plaisir, images sexuelles ou autres ; et alors quand il y a l'amour, qui en lui-même est vertu, qui en lui-même est moralité — parce qu'il comprend toutes les éthiques possibles — alors ce quelque chose qui est au-delà de l'univers mesurable peut prendre naissance.

*Question.* — L'individu, plongé comme il l'est dans le chaos, crée la société ; dans le but de modifier la société conseillez-vous que l'individu s'en détache et ne dépende plus d'elle ?

*Réponse.* — L'individu n'est-il pas la société ? Vous et moi nous avons créé cette société avec nos avidités, notre

ambition, notre nationalisme, notre concurrence, notre brutalité, notre violence ; tout cela nous l'avons créé extérieurement parce que c'est ce que nous sommes intérieurement. La guerre qui se prolonge au Vietnam, nous en sommes responsables vous et moi, véritablement, parce que nous avons accepté la guerre comme un principe de notre vie. Vous proposez que nous nous en détachions. Au contraire, comment pouvez-vous vous détacher de vous-même ? Vous faites partie de cette confusion et vous pouvez vous affranchir de cette laideur, de cette violence, de tout ce qui est là vraiment devant vous, non pas en vous détachant, mais en apprenant à connaître, en observant, en comprenant tout ce qui est en vous, et par conséquent en vous libérant de toute la violence. Vous ne pouvez pas vous détacher de vous-même: cette attitude donne naissance au problème de savoir « qui » se propose de le faire ? « Qui » va détacher le « moi » de la société, ou qui va détacher « moi » de « moi-même » ? L'entité qui se propose de se détacher, est-ce qu'elle ne fait pas partie de tout ce cirque ? Comprendre tout ceci — que l'« observateur » n'est pas différent de la chose observée — c'est la méditation. Elle exige une considérable pénétration en soi-même, une pénétration conduite non analytiquement ; ce n'est qu'en s'observant dans les contacts qui s'établissent avec les choses, les biens, les gens, les idées et la nature, que l'on peut découvrir intérieurement ce sentiment de liberté complète.

*London, 20th march 1969*

51

**CHAPTER 3  
4TH PUBLIC TALK  
LONDON, 23RD MARCH 1969  
'MEDITATION'**

***Le sens du mot « recherche » — Problèmes soulevés par la contrainte et les méthodes — La qualité du silence***

## **Le sens du mot « recherche »**

Je voudrais parler d'une chose très importante, à mon sens. L'ayant comprise nous pourrions peut-être parvenir par nous-mêmes à une perception totale de la vie, sans aucune fragmentation, nous permettant une action globale, libre et heureuse.

Nous recherchons sans cesse une certaine qualité de mystère parce que nous sommes insatisfaits de la vie que nous menons, de la superficialité de nos activités. Elles n'ont pas grand sens et nous cherchons à leur attribuer un certain poids, une certaine signification ; mais ces tentatives sont purement intellectuelles et, par conséquent, demeurent superficielles, incertaines et, en fin de compte, vaines. Cependant — sachant tout ceci — sachant que nos plaisirs sont fugitifs et nos activités quotidiennes routinières ; sachant aussi que nos problèmes, pour la plupart, ne seront probablement jamais résolus, ne croyant à rien du tout, n'ayant plus foi en nos valeurs traditionnelles, nos instructeurs, nos gouroux, aux sanc-

52

tions de l'Église ou de la société, sachant tout ceci, la plupart d'entre nous continuons à chercher, à tâtonner, à nous efforcer de trouver quelque chose qui en vaille la peine, quelque chose que la pensée n'a pas corrompu, qui s'accompagne d'un sentiment extraordinaire d'extase et de beauté. La plupart d'entre nous, me semble-t-il, s'efforcent de trouver un état qui soit durable, qui ne se corrompe pas si facilement. Nous écartons ce qui s'impose à nous de toute évidence et il y a en nous une aspiration profonde ; elle n'est ni sentimentale ni émotive, c'est une interrogation intense, capable d'ouvrir pour nous une porte sur quelque chose qui se trouve au-delà des mesures du temps, qui ne peut être classé dans aucune catégorie de foi ni de croyance ; mais ces tâtonnements, cette recherche ont-ils un sens quelconque ?

Nous allons discuter de la question de la méditation ; elle est assez complexe et avant de l'approfondir, il faut que nous nous fassions une idée claire de ce désir de recherche, d'expérimentation, de découverte d'une réalité. Nous avons à comprendre le sens même de la recherche, de la découverte de la vérité, de ce tâtonnement intellectuel vers quelque chose de neuf qui soit au-delà du temps, qui ne soit pas né de nos besoins, de nos contraintes, de notre désespoir. Pouvons-nous espérer

trouver la vérité par la recherche et, l'ayant trouvée, pourrions-nous la reconnaître ? Dans ce cas pourrions-nous dire: « Voici la vérité, voici le réel » ? Et la recherche a-t-elle un sens quelconque ? La plupart des gens religieux parlent

53

sans cesse de cette « recherche » de la vérité ; et nous nous demandons *nous*, si celle-ci peut être l'objet d'une recherche. L'idée de chercher, de trouver n'implique-t-elle pas aussi une idée de reconnaître, autrement dit si je trouve quelque chose il faut que je puisse le reconnaître ? Et reconnaître n'implique-t-il pas que j'ai déjà connu ? La vérité est-elle reconnaissable dans ce sens qu'elle a été ressentie auparavant, de sorte que l'on soit en droit de dire: « Voici ce qu'elle est » ? Donc, quelle est la valeur même de la recherche ? Et si elle se trouve n'en avoir aucune, ne pourrait-on pas dire que la valeur réside dans une observation constante, une oreille tendue, un esprit en éveil — ce qui n'est pas la même chose que la recherche. Là où il y a une observation constante il n'y a aucun mouvement du passé. « Observer » implique une vision claire, et pour qu'il y ait une vision claire il faut qu'il y ait liberté, il faut être libre de tout ressentiment, de toute hostilité, de tout préjugé, de toute rancune, de tous ces souvenirs que nous avons accumulés qui sont notre savoir et qui sont autant d'empêchements à notre vision. Quand existe cette qualité, cette liberté qui accompagne un état d'observation constante, observation des choses extérieures aussi bien qu'intérieures, observation de ce qui se passe réellement — dans un tel état quel besoin de recherche ? — car tout est là, le fait, le « ce qui est », tout cela est observé. Mais dès l'instant où nous nous proposons de modifier « ce qui est » pour en faire autre chose, le processus

54

de déformation se déclenche. Si nous observons en toute liberté, sans déformation aucune, sans aucun jugement, sans aucune attirance vers le plaisir si, purement et simplement, nous observons, nous nous apercevons que « ce qui est » subit une transformation extraordinaire.



La plupart d'entre nous nous efforçons de combler notre vie avec notre savoir, nos distractions, nos aspirations spirituelles, choses qui, comme nous l'avons vu, ont bien peu de valeur ; nous voudrions connaître quelque chose de transcendantal, qui soit au-delà de tous les objets de ce monde ; nous voudrions ressentir quelque chose d'immense, de sans frontière, qui soit au-delà du temps. S'agissant d'avoir l'expérience de l'inmesurable, il faut comprendre ce qu'implique la notion de l' « expérience ». Pourquoi éprouvons-nous ce besoin d'expérimenter, de ressentir ?

S'il vous plaît, n'acceptez pas, ne rejetez pas ce que dit l'orateur, contentez-vous de l'examiner. L'orateur — nous n'insisterons jamais assez sur ce point — n'a aucune valeur du tout. (Il est comme le téléphone, et vous n'obéissez pas à la voix du téléphone. Il n'a aucune autorité, et pourtant vous l'écoutez.) Si vous écoutez avec soin, ce soin est empreint d'affection, non pas d'une idée d'accord ou de désaccord, mais une attitude de l'esprit qui dit : « Voyons un peu ce que vous affirmez, voyons si cela à une valeur quelconque, voyons dans tout cela ce qui est vrai et ce qui est faux. » N'acceptez pas, ne rejetez pas, mais observez et écoutez, non seulement les paroles

55

prononcées mais encore vos propres réactions, le biais par lequel vous prenez les choses tandis que vous tendez l'oreille ; constatez vos propres préjugés, vos opinions, vos images, vos expériences et voyez comment tout cela va vous empêcher d'écouter.

Nous demandons donc: Quelle est la portée d'une « expérience » ? A-t-elle un sens quelconque ? Est-elle capable d'éveiller un esprit qui sommeille, qui s'en tient à certaines conclusions, qui est conditionné et entravé par des croyances ? L'expérience est-elle capable de l'éveiller et de mettre à bas toute cette structure ? Un tel esprit — si conditionné, si alourdi par ses propres problèmes innombrables, ses désespérances, ses souffrances — est-il capable de répondre à un défi quelconque ? Et s'il répond, sa réponse n'est-elle pas forcément inadéquate et ne va-t-elle pas donner naissance à de nouveaux conflits ? Rechercher sans cesse une expérience plus large, plus profonde, plus transcendante, est une façon d'éviter la réalité immédiate du « ce qui est », à savoir nous-mêmes en somme, notre propre conditionnement. Un esprit extraordinairement éveillé, libre, intelligent, quel besoin a-t-il, quel besoin pourrait-il avoir

d'une « expérience » quelconque ? La lumière est la lumière, elle ne demande pas qu'on lui en donne davantage. Ce désir d'une nouvelle « expérience » est une évasion du réel, de « ce qui est ».

Dès l'instant où nous sommes quittes de cette éternelle recherche, libérés du désir et du besoin d'expérience de quelque chose d'extraordinaire, nous pouvons

56

alors aller plus avant et découvrir ce que c'est que la méditation. C'est un mot qui, comme les mots « amour », « mort », « beauté », « bonheur », est chargé. Il existe tant d'écoles, prêtes à vous apprendre comment méditer. Cependant, pour comprendre ce que c'est que la méditation, il faut poser les bases d'un comportement juste. Dépourvue de cette base, la méditation est une forme d'autohypnose. Si nous ne sommes pas affranchis de la colère, de la jalousie, de l'envie, de l'avidité, de la haine, de la concurrence, du désir de réussir, toutes ces formes respectabilisées et morales de ce qu'on juge être bien, si nous ne posons pas une fondation juste, si nous ne menons pas réellement une vie quotidienne affranchie des déformations que donnent la peur personnelle, l'anxiété, l'avidité et ainsi de suite, la méditation est bien peu de chose. Il est de toute première importance de poser cette base et l'on se demande alors: qu'est-ce que la vertu, qu'est-ce que la moralité vraie ? S'il vous plaît, n'allez pas dire que c'est une question embourgeoisée, qu'elle n'a plus de sens dans une société où tout est plus ou moins permis, qui ferme les yeux sur n'importe quoi. Ce genre de société ne nous intéresse pas ; ce qui nous intéresse, c'est une vie complètement libérée de toute crainte, une vie où peut régner un amour profond et durable. Sans une telle base, la méditation devient une déviation ; elle est comparable à l'habitude de se droguer (qui est si courante) dans le but d'obtenir une expérience extraordinaire tout en menant une petite vie quelconque.

57

Ceux qui prennent des drogues ont, en effet, des expériences étranges, peut-être perçoivent-ils quelques couleurs plus vives, ils sont peut-être un peu plus sensitifs et, dans cet état de sensibilité dû à des phénomènes

chimiques, peut-être leur arrive-t-il de voir des objets dans une perspective où n'existe plus l'espace entre l'observateur et la chose observée ; mais le phénomène chimique une fois évanoui, ils retombent dans leur état précédent où sévissent la peur, l'ennui, la routine ancienne — et il ne leur reste plus qu'à reprendre de la drogue à nouveau. Donc, à moins d'établir cette base de vertu, la méditation devient un procédé destiné à maîtriser l'esprit, à le contraindre au calme, à l'imitation servile d'un modèle établi selon tel ou tel système où l'on vient nous dire: « Faites toutes ces choses et grande sera votre récompense. » Mais un tel esprit, malgré tout ce qu'il pourra faire, suivant toutes les méthodes et tous les systèmes que l'on vous propose, un tel esprit restera étroit, mesquin, conditionné et par conséquent sans valeur. Il nous faut donc examiner ce que c'est que la vertu, le comportement. Celui-ci est-il le résultat de l'entourage, du conditionnement, d'une société, d'une culture dans laquelle on a été élevé ? Vous vous comportez selon tout cela, est-ce là vertu ? Ou bien au contraire la vertu ne se trouve-t-elle pas dans la libération et le rejet de la moralité sociale, imprégnée comme elle l'est, d'envie, d'avidité et de tout ce qui s'ensuit — choses qui sont cependant

58

tenues pour être hautement respectables ? La vertu peut-elle être cultivée ? Et si elle le peut, ne devient-elle pas une chose mécanique et par conséquent dépourvue de toute espèce de « vertu » réelle ? La vraie vertu est une chose qui vit, qui coule, qui se renouvelle constamment et qui ne peut pas être structurée dans le temps ; c'est comme si vous proposiez de cultiver l'humilité. Seul l'homme vaniteux cultive l'humilité et tout ce qu'il pourra cultiver restera vanité. Mais en voyant très clairement la nature de la vanité, de l'orgueil, c'est par la vision même de ces choses que l'on s'en affranchit, et c'est là qu'est l'humilité. Quand ceci sera très clair, nous pourrons alors aller plus avant et nous demander ce que c'est que la méditation. Si vous ne pouvez pas faire ceci profondément, avec sérieux et avec ardeur, non pas pour vous distraire pendant un ou deux jours et ensuite tout laisser tomber, alors, s'il vous plaît, ne parlez pas de méditation. La méditation, dès l'instant où vous comprenez ce qu'elle est, est une des choses les plus merveilleuses ; mais vous ne pouvez absolument pas la comprendre si vous n'avez pas cessé de chercher, de tâtonner, d'avoir soif, de vous emparer avidement de ce

que vous pensez être la vérité — et qui n'est qu'une projection de vous-même. Vous ne pouvez pas la connaître si vous n'avez pas cessé d'aspirer à une « expérience », mais, au contraire, il vous faut comprendre la confusion dans laquelle vous vivez, le désordre de votre vie. C'est par l'observation de ce désordre que

59

l'ordre prend naissance, un ordre qui n'est pas un projet, qui n'est pas du planning. Ceci, quand vous l'avez fait — et c'est déjà de la méditation — vous pourrez alors vous demander non seulement ce qu'est la méditation mais surtout ce qu'elle n'est pas, parce que c'est dans le rejet du faux que réside le vrai.

### **Problèmes soulevés par la contrainte et les méthodes**

Tout système, toute méthode qui prétend enseigner comment méditer sont évidemment faux. Intellectuellement et logiquement on peut voir pourquoi ; parce que dès l'instant où vous vous exercez à quelque chose en vous conformant à une méthode — si noble, si ancienne, si moderne, si dernier cri qu'elle soit — vous tombez dans le mécanisme, vous vous répétez sans cesse afin d'aboutir à un certain résultat. Mais dans la méditation vraie la fin n'est pas autre chose que les moyens. La méthode, elle, vous promet quelque chose ; c'est un moyen employé en vue d'une fin. Si les moyens sont mécaniques, alors la fin est également le produit d'un mécanisme ; l'esprit mécanique dit : « Je vais gagner quelque chose. » Or, vous devez être complètement libéré de toute méthode, de tout système ; c'est déjà là un début de méditation ; déjà vous avez rejeté quelque chose de complètement faux, de complètement vain. Il y a aussi des gens qui s'exercent à la « lucidité ». Peut-on s'exercer à la « lucidité » ? — si vous vous y exercez vous êtes tout le temps inattentif. Il s'agit de prendre lucidement conscience de cet état d'inattention, et non pas de vous exercer à être attentif et, par une

60

prise de conscience lucide, l'attention est déjà là, vous n'avez pas besoin de vous y exercer. Je vous en prie, comprenez ceci, c'est si simple et si clair. Point n'est besoin d'aller en Birmanie ou en Chine, en Inde, dans tous ces endroits nimbés de romantisme mais dépourvus de réalité. Je me souviens d'avoir voyagé jadis dans un autobus, en Inde, avec un groupe de gens. J'étais assis devant à côté du chauffeur et, derrière moi, trois personnes parlaient de la lucidité dans le désir de discuter avec moi de ce qu'elle pouvait être. L'autobus allait très vite, sur la route se trouvait une chèvre et le chauffeur ne fit pas grande attention, il écrasa la pauvre bête. Ces trois messieurs qui parlaient de lucidité et de prise de conscience, ne surent jamais ce qui s'était passé ! Vous riez ; mais c'est bien ce que nous faisons tous. Intellectuellement nous sommes préoccupés par nos idées de prise de conscience, de lucidité, d'examen verbal et dialectique, d'opinions diverses et, en fait, nous sommes aveugles à ce qui se passe autour de nous.

Il n'y a pas de méthodes auxquelles s'exercer, il n'y a que la chose vivante.

Et maintenant surgit la question : comment maîtriser la pensée ? La pensée vagabonde de tous côtés ; vous avez le désir de penser à une chose et la voilà partie à la poursuite d'une autre. Alors on vous dit: « Maîtrisez-là, exercez-vous, pensez à un tableau, une phrase, n'importe quoi, concentrez-vous ; et votre pensée bourdonne dans une direction différente, et vous la tirez en arrière et cette

61

lutte se poursuit en avant et « da capo ». Alors on se demande : quel besoin de contrôler la pensée et quelle est l'entité qui se propose de la contrôler ? S'il vous plaît, suivez ceci de très près. Faute de comprendre cette question, il sera impossible de voir ce que signifie la méditation. Quand on dit : « Il me faut contrôler ma pensée », qui est celui qui contrôle, qui est le censeur ? Est-il différent de la chose qu'il prétend censurer, mouler ou modifier, pour la faire parvenir à d'autres qualités ? Ne sont-ils pas tous deux une seule et même chose ? Or, que se passe-t-il quand le penseur s'aperçoit qu'il est la pensée — et il l'est — que l'« expérimentateur » est l'expérience ? Que faire alors ? Vous comprenez la question ? Le penseur est la pensée et la pensée vagabonde de-ci de-là ; et alors le penseur, se figurant être autre chose, affirme : « Il faut que je

la maîtrise. » Mais le penseur est-il différent de cette chose qu'il appelle pensée ? Et s'il n'y a pas de pensée, y a-t-il un penseur ? Que se passe-t-il quand le penseur s'aperçoit qu'il est la pensée ? Que se passe-t-il véritablement quand le penseur *est* la pensée, de même que l' « observateur » *est* la chose observée ? Que se passe-t-il ? Dans un tel état il n'y a pas de séparation, pas de division, et par conséquent pas de conflit ; et plus n'est besoin de contrôler ni de mouler la pensée. Que se passe-t-il alors ? La pensée continue-t-elle à vagabonder ? Avant, il y avait un contrôle de la pensée, une concentration, il y avait un conflit entre le « penseur » se proposant de contrôler

62

la pensée, et la pensée errant dans tous les sens. C'est là ce qui se passe tout le temps pour nous tous. Et puis, tout à coup, il y a une subite illumination par laquelle on aperçoit que le « penseur » est la pensée — c'est une réalisation, ce n'est pas une affirmation verbale, c'est un mouvement réel. Que se passe-t-il alors ? Y a-t-il encore cette pensée qui vagabonde ? Quand l' « observateur » se prend pour autre chose que sa pensée, alors il se propose de la censurer ; il peut alors dire : « Ceci est une pensée juste ou une pensée injuste », ou « la pensée vagabonde, il me faut la contrôler ». Mais quand le penseur réalise qu'il est lui-même la pensée, y a-t-il encore vagabondage ? Regardez en vous-mêmes, messieurs, n'acceptez pas ce qui est dit mais voyez par vous-mêmes. Il y a conflit quand il y a résistance ; la résistance est engendrée par le penseur, se figurant qu'il est autre chose que la pensée ; mais quand il se rend compte, quand il voit qu'il est lui-même la pensée, il n'y a plus de résistance — et il ne s'ensuit pas que la pensée vagabonde dans tous les sens suivant sa fantaisie, bien au contraire.

Alors toute cette notion du contrôle et de la concentration subit un immense changement ; l'esprit devient toute attention, quelque chose d'entièrement différent. Quand une fois on a compris la nature de l'attention, qu'elle peut se porter sur un foyer, on comprend qu'elle est entièrement différente de la concentration, laquelle implique exclusion. Vous allez alors demander : « Puis-je faire quoi que ce soit sans concentration ? » La concen-

tration n'est-elle pas nécessaire si je veux accomplir quelque chose ? Mais ne pouvez-vous pas faire quelque chose grâce à l'attention — qui n'est pas concentration.

L'« attention » implique être présent, c'est-à-dire écouter, entendre, voir, avec tout votre être, avec votre corps, avec vos nerfs, avec vos yeux, avec vos oreilles, votre esprit, votre cœur, totalement. Et dans cette attention totale — où il n'y a pas de division — vous pourrez faire tout ce que vous voudrez ; dans une telle attention on ne rencontre pas de résistance. Puis se pose la question suivante : l'esprit, qui comprend le cerveau — le cerveau qui est conditionné, qui est le résultat de milliers et de milliers d'années d'évolution, le cerveau où s'emmagent les trésors de la mémoire — peut-il être calmé ? Quand l'esprit tout entier est apaisé, silencieux, alors seulement il peut y avoir une perception, une vision claire, dans un esprit dégagé de toute confusion. Comment peut-il être tranquille, silencieux ? Je ne sais pas si vous avez jamais constaté par vous-même qu'en regardant un très bel arbre, un nuage plein de splendeur et de lumière, il vous faut regarder d'une façon complète, silencieuse, autrement vous ne regardez pas directement, vous regardez ayant en vous une image quelconque teintée de plaisir, un souvenir d'hier et vous ne regardez pas vraiment, vous regardez l'image plutôt que le fait.

On se demande donc si l'esprit dans sa totalité, cerveau compris, peut être complètement immobile ? Des gens se sont posé cette question — des gens véritablement

64

très sérieux — ils n'ont pas pu la résoudre, ils ont usé de procédés, ils ont dit que l'esprit peut être apaisé par une répétition de paroles. Vous y êtes-vous jamais essayés — répétant « Ave Maria », ou ces paroles sanscrites que certaines gens nous ont amenées des Indes, des mantras — une répétition de certaines paroles destinées à calmer l'esprit ? Si vous répétez n'importe quel mot, peu importe lequel, faites-en quelque chose de rythmé — Coca-Cola, ou autre chose — répétez-le souvent, vous verrez que votre esprit s'apaise ; mais c'est un esprit émoussé, ce n'est pas un esprit sensitif, en éveil, actif, vivant, passionné, intense. Un esprit terne

peut affirmer: « J'ai passé par une expérience transcendante immense » ; il ne fait que se tromper lui-même.

Ce n'est donc pas par la répétition de paroles, ni en prenant des mesures de contrainte que l'on y parviendra ; l'esprit a été le jouet de trop de procédés pour être réduit au calme ; et cependant on sent profondément en soi-même que quand l'esprit est apaisé, silencieux, alors tout est accompli, alors il y a une perception véritable.

Donc, comment l'esprit, cerveau compris, peut-il être complètement silencieux ? Les uns vous diront: « Respirez comme il le faut, aspirez profondément », autrement dit : « Augmentez la teneur en oxygène de votre sang » ; un petit esprit misérable qui se met à respirer très profondément, jour après jour, peut parvenir à un calme relatif ; mais il demeure ce qu'il était, un petit esprit misérable. Ou bien par l'exercice du yoga ? Encore

65

une fois tout cela implique bien des choses. Yoga signifie habileté dans l'action, et non pas simplement la mise en pratique de certains exercices pour maintenir le corps dans un état de santé, de force, de sensibilité. Ceci comprend une juste alimentation, ne pas bourrer le corps d'une masse de viande et ainsi de suite (mais laissons cela de côté, vous êtes probablement tous des mangeurs de viande). L'habileté dans l'action exige une grande sensibilité du corps, une légèreté, une alimentation juste, n'obéissant pas aux ordres de votre langue ni de vos habitudes. Dès lors que faire ? Cette question, qui la pose ? On voit très clairement que nos vies sont désordonnées intérieurement et extérieurement ; et cependant un ordre est nécessaire, un ordre aussi rigoureux que l'ordre mathématique ; et celui-ci ne peut prendre naissance que par une observation du désordre, et non pas en faisant des efforts pour se conformer à une planification de ce que d'autres ou vous-même ont considéré comme étant ordre. En voyant, en prenant connaissance du désordre, c'est ainsi que surgit l'ordre. On peut voir aussi qu'il est besoin d'un esprit extraordinairement calme, sensitif, en éveil, dégagé de toute habitude physique ou psychologique ; et comment parvenir à un tel état ? Qui pose cette question ? La question est-elle posée par cet esprit qui bavarde, cet esprit qui sait tant de choses ? Mais n'a-t-il pas appris une nouvelle chose, laquelle est : « Je ne peux voir très clairement que quand je suis silencieux et, par



conséquent, il faut que je le sois. » Il se dit ensuite : « Comment être silencieux ? » Mais une telle question est assurément fausse en elle-même ; dès l'instant où l'on exprime l'idée de « comment », cela implique la recherche d'un système, détruisant par là la chose même que l'on examine ; autrement dit : comment l'esprit peut-il être entièrement calme — non pas par l'effet de mesures mécaniques ou contraignantes ? Un esprit qui n'est pas contraint au silence est extraordinairement actif, sensitif, éveillé. Mais dès que vous demandez « comment », il y a division qui sépare l'observateur de la chose observée.

Dès l'instant où vous vous rendez compte qu'il n'existe aucune méthode, aucun système, aucun mantram, aucun instructeur, rien au monde qui puisse vous aider à être silencieux ; quand vous voyez cette vérité, que seul l'esprit silencieux est capable de voir, alors de lui-même il le devient. C'est comme quand on voit un danger et qu'on l'évite ; de la même façon, quand on voit que l'esprit doit être complètement silencieux, il l'est.

### **La qualité du silence**

Maintenant la *qualité* de ce silence a de l'importance. Un très petit esprit peut être très calme, il dispose d'un petit espace au sein duquel il peut l'être ; mais ce petit esprit avec son petit calme est la chose la plus mortellement pernicieuse qui soit — vous savez ce que c'est. Tandis qu'un esprit dont l'espace est sans limite possède ce calme, ce silence, il n'y a pour lui aucun centre, aucun « moi », aucun « observateur », il est entièrement différent. Dans un tel silence il n'y a pas d' « observateur » du tout ;

une telle qualité de silence règne sur un vaste espace, il est activité intense, il n'a pas de frontière ; et l'activité de ce silence diffère en tous points d'une activité centrée sur elle-même. Si votre esprit a parcouru cette distance (et elle n'est pas tellement considérable parce que la « chose » est toujours là si vous savez comment regarder), alors peut-être

que cette chose recherchée par l'homme à travers les siècles, Dieu, la vérité, l'immensurable, cette chose qu'on ne peut pas nommer, cette chose qui est au-delà du temps, elle est là — sans que vous l'ayez invitée, elle est là. Un tel homme est véritablement béni, pour lui il y a vérité et extase.

Voulez-vous que nous discussions de tout ceci, que nous posions des questions. Vous pourriez me dire: « Quelle valeur tout cela peut-il bien avoir dans ma vie quotidienne ? » — « Il me faut vivre, aller au bureau, il y a ma famille, mon patron, la concurrence — et que faire de tout ceci ? » Vous ne vous la posez pas, cette question. Si vous vous la posez, c'est que vous n'avez pas suivi tout ce qui a été dit ce matin. La méditation n'est pas une chose étrangère à la vie quotidienne ; n'allez pas vous retrancher dans un coin de votre chambre pour méditer pendant dix minutes, et en sortir ensuite pour agir comme un boucher — métaphoriquement ou littéralement. La méditation est une des choses les plus graves ; on la pratique toute la journée, au bureau, dans la famille, quand vous dites à quelqu'un : « Je vous aime », et quand vous contemplez vos enfants, quand vous les

68

élevez pour devenir des soldats, pour tuer, pour être nationalisés, pour vénérer un drapeau, pour se laisser prendre au piège de ce monde moderne ; observez tout cela, constatez-le, la part que vous en prenez, tout cela fait partie de la méditation. Et quand vous méditez ainsi, vous y trouverez une extraordinaire beauté ; vous agirez avec justesse à chaque instant ; et si par hasard, à un certain moment, vous n'agissez *pas* avec justesse, cela n'a pas d'importance, vous reprendrez le fil après — et vous ne perdrez aucun temps à vous laisser aller à de vains regrets. La méditation fait partie de la vie et n'est pas quelque chose d'un autre ordre.

*Question.* — Pouvez-vous nous parler de la paresse ?

*Réponse.* — La paresse — et tout d'abord où est le mal ? Ne confondons pas la paresse avec le loisir. La plupart d'entre nous, malheureusement, sommes paresseux, enclins à l'indolence, et alors nous nous fouettons pour nous forcer à une activité — et nous devenons plus paresseux que jamais. Plus je dresse de résistance contre ma paresse, plus je suis paresseux. J'observe ma paresse le matin quand je me lève, me sentant

terriblement indolent, me refusant à faire tant de choses qui m'attendent. Pourquoi mon corps est-il devenu paresseux ? — Peut-être ai-je trop mangé, je me suis laissé aller à des abus sexuels, j'ai fait hier tout ce qu'il faut pour alourdir et amortir mon corps ; et alors celui-ci dit : « Pour l'amour de Dieu laissez-moi tranquille encore un petit peu » ; alors

69

on veut le fouetter, le contraindre à l'activité, mais sans rien changer à sa manière de vivre, et on prend une pilule pour se stimuler à plus d'activité. Mais si l'on veut bien observer de près, on verra que le corps a sa propre intelligence ; il faut beaucoup de pénétration pour sentir l'intelligence du corps. On le force, on le pousse ; on est habitué à manger de la viande, à boire, à fumer, vous savez tout ce qui s'ensuit, et alors le corps lui-même perd sa propre intelligence organique, intrinsèque. Pour lui permettre d'agir avec intelligence, l'esprit doit être lui-même intelligent et ne pas se permettre d'intervenir dans les activités du corps. Essayez et vous verrez qu'alors la paresse prend un tout autre visage.

Il y a aussi la question des loisirs. Il y a de plus en plus de loisirs pour tout le monde, plus particulièrement dans les sociétés riches. A quoi consacrer ces loisirs ? — cela devient un problème. Nous nous octroyons plus de divertissements, plus de cinémas, plus de télévision, de livres, de bavardages, de courses en bateau, de parties de cricket: vous savez, on se lève, on sort et on remplit le temps des loisirs avec toutes sortes d'activités. L'Église vous enjoint de les consacrer à Dieu, d'aller à l'église, de prier, tous ces trucs qu'ils ont toujours pratiqués et qui ne sont qu'une autre forme de divertissement. Ou bien, interminablement, on parle de choses et d'autres. Vous disposez de loisirs: allez-vous vous en servir pour vous tourner vers l'extérieur ou vers la vie intérieure ? La vie n'est pas uniquement vie inté-

70

rieure ; la vie est mouvement, elle est comme la marée qui monte et qui descend. Qu'allez-vous faire de vos loisirs ? Devenir plus instruit, capable

de citer des pages entières de livres ? Allez-vous vous mettre à faire des conférences (comme moi, malheureusement), ou bien à pénétrer profondément en vous-même ? Pour pénétrer profondément en soi-même, il faut comprendre l'extérieur. Plus vous comprendrez l'extérieur — non seulement des faits tels que la distance entre ici et la lune, ou telle ou telle connaissance technique, mais les mouvements extérieurs et visibles de la société, les guerres, les nations, cette haine qui règne partout — quand vous comprenez ce qui est extérieur, alors vous pouvez pénétrer très très profondément intérieurement et cette profondeur intérieure est sans limite. Jamais vous n'allez dire : « Je suis arrivé au bout, ceci est l'illumination. » L'illumination ne peut pas vous être donnée par un autre ; elle vient quand est comprise la confusion ; et pour comprendre la confusion il vous faut la regarder.

*Question.* — Si vous dites que le penseur et la pensée ne sont pas choses séparées ; et si l'on se figure que le penseur est séparé et qu'en conséquence on s'efforce de contrôler sa pensée, réveillant ainsi la lutte et la complexité de l'esprit, s'il est vrai que le silence ne peut être trouvé de cette façon-là, alors je ne comprends pas — si le penseur est la même chose que sa pensée — comment cette séparation a pris naissance en premier lieu. Comment la pensée peut-elle se combattre elle-même ?

71

*Réponse.* — Comment la séparation entre le penseur et sa pensée peut-elle surgir étant donné qu'ils sont une seule et même chose ? En est-il ainsi pour vous ? Est-ce véritablement un fait pour vous que le penseur est sa pensée — ou bien vous figurez-vous que cela devrait être ainsi et, par conséquent, pour vous ce n'est pas une réalité ? Pour vous rendre compte de cela il vous faut beaucoup d'énergie ; autrement dit, quand vous voyez un arbre il vous faut avoir une intense énergie pour ne pas sentir cette division entre le « moi » et l'arbre. Pour vous en rendre compte, il vous faut une immense énergie ; alors il n'y a pas de division et pas de conflit entre les deux, il n'y a pas lieu d'avoir recours à la contrainte. Mais comme la plupart d'entre nous sommes conditionnés à cette idée que le penseur est différent de la pensée — c'est de là que jaillit le conflit.

*Question.* — Pourquoi nous paraissions-nous si compliqués ?

*Réponse.* — Parce que nous avons des esprits très compliqués, n'est-il pas vrai ? Nous ne sommes pas des gens simples qui regardent les choses simplement ; nos esprits sont compliqués et la société évoluée, elle

devient de plus en plus complexe — tout comme nos esprits. Pour comprendre quelque chose de très compliqué, il faut soi-même être très simple. Pour comprendre quelque chose de très compliqué, un problème très complexe, il faut regarder directement le problème lui-même sans faire intervenir toutes les conclusions, les réponses, les

72

suppositions et les théories. Quand vous le regardez — et sachant que la réponse se trouve dans le problème — votre esprit devient très simple ; la simplicité est dans l'observation et non dans le problème qui, lui, peut être complexe.

*Question.* — Comment puis-je voir l'ensemble des choses comme un tout ?

*Réponse.* — Nous avons l'habitude de regarder les choses fragmentairement, de voir l'arbre comme une chose séparée, la femme, le bureau, le chef, tout cela fragmentairement. Comment puis-je voir le monde dont je fais partie d'une façon globale, complète et sans division ? Maintenant, monsieur, écoutez, contentez-vous d'écouter ; qui va répondre à cette question ? Qui va vous dire comment regarder — l'orateur ? Vous avez posé cette question et vous attendez une réponse, de qui ? Si la question est véritablement très grave — et je ne dis pas que votre question soit fausse — si la question est véritablement grave, alors quel est le problème ? Le problème est alors : « Je suis incapable de voir les choses globalement, parce que je considère tout par fragments ! » Et pourquoi l'esprit considère-t-il toutes choses par fragments, pourquoi ? J'aime ma femme et je déteste mon chef de bureau ! Vous comprenez ? Si vraiment j'aime ma femme, il s'ensuit que je dois aimer tout le monde. Non ? N'allez pas dire oui, parce que vous ne le faites pas ; vous n'aimez pas votre femme et vos enfants, bien que vous puissiez le prétendre. Si vous aimiez votre femme

73

et vos enfants, vous les éduqueriez autrement, vous en auriez soin, je ne dis pas financièrement, mais d'une autre manière. Ce n'est que quand il y a amour que les divisions cessent d'exister, vous comprenez, monsieur ?

Quand vous haïssez il y a division, et dès cet instant vous êtes anxieux, avide, envieux, brutal, violent. Mais quand vous aimez — non pas quand vous aimez avec votre intelligence, l'amour n'est pas un mot, l'amour n'est pas le plaisir — quand vous aimez vraiment, alors le plaisir, la vie sexuelle et ainsi de suite, ont une coloration différente ; dans un tel amour il n'y a pas de division. La division paraît avec la peur. Quand vous aimez il n'y a plus de « moi » ni de « vous » ni d' « eux ». Mais maintenant vous allez dire: « Comment puis-je aimer ? Comment puis-je sentir ce parfum de la vie ? » A cela il n'y a qu'une seule réponse, regardez-vous vous-même, observez-vous vous-même ; ne vous frappez pas, mais observez et de cette observation, en voyant les choses telles qu'elles sont, peut-être naîtrez-vous à l'amour. Mais il faut travailler très durement cette besogne d'observation, et non pas en étant indolent, non pas en étant inattentif.

*London, 23th march 1969*

74

**CHAPTER 4**  
**1ST PUBLIC TALK**  
**AMSTERDAM, 3RD MAY 1969**  
**'L'HOMME PEUT-IL CHANGER ?'**

***L'énergie ; Gaspillage d'énergie dans le conflit***

**L'énergie**

Nous observons les conditions extérieures qui règnent dans le monde et constatons ce qui s'y passe — révoltes d'étudiants, préjugés de classes, conflit entre les Blancs et les Noirs, guerres, chaos politiques, divisions qu'entraînent les nationalités et les religions. Intérieurement aussi, nous souffrons d'un état de conflit, de lutte, d'anxiété, de solitude, de désespoir, de manque d'amour et de peur. Pourquoi admettons-nous un tel état de choses ? Pourquoi acceptons-nous les conditions morales et

sociales, sachant très bien qu'elles sont foncièrement immorales ? Sachant cela dans le fond de nos cœurs — non pas seulement émotionnellement et sentimentalement, mais simplement en regardant le monde et nous-mêmes — pourquoi vivre ainsi ? Pourquoi notre système éducatif ne produit-il pas de vrais êtres humains au lieu d'entités mécaniques dressées à remplir certaines tâches pour, en fin de compte, mourir ? Ni l'éducation ni la science ni la religion n'ont, en aucune façon, résolu nos problèmes.

75

Nous observons toute cette confusion, mais pourquoi chacun de nous l'accepte-t-il au lieu de briser en nous-mêmes le processus tout entier ? Il me semble que nous avons à nous poser cette question, non pas intellectuellement, dans le but de dénicher quelque dieu, quelque réalisation, quelque bonheur particulier, lesquels inévitablement conduiront à des évasions diverses, mais plutôt en contemplant tout ce tableau dans le calme, avec des yeux qui ne cillent pas, sans émettre aucun jugement, aucun jugement de valeur. Nous devrions nous poser cette question avec une mentalité d'adulte : « Pourquoi vivre ainsi, lutter et mourir ? » Et si nous nous la posons avec sérieux, dans la pleine intention de comprendre, dès cet instant les philosophies, les théories, les hypothèses idéalistes n'ont plus aucune raison d'être. Ce qui importe n'est pas ce qui devrait ni ce qui pourrait être, ni selon quels principes nous devrions vivre, quels devraient être nos idéaux, vers quelle religion ou vers quel gourou nous pourrions nous tourner. Il est évident que toutes ces réactions sont absolument vaines devant cette confusion, cette souffrance, ce conflit sans fin. Nous avons fait de notre vie un champ de bataille où chaque famille, chaque groupe, chaque nation se dresse contre l'autre. Et si vous considérez tout cela, non pas comme une idée, mais comme quelque chose devant quoi vous vous trouvez véritablement, à quoi vous devez faire face, vous allez vous demander : au fond, de quoi s'agit-il ? Pourquoi continuons-nous de vivre ainsi, sans

76

aimer, toujours en proie à la terreur et à la peur jusqu'à l'instant de notre mort ?

Cette question étant posée, qu'allez-vous faire ? Elle n'inquiète pas les gens qui sont installés agréablement à l'abri d'idéaux rebattus, dans une maison confortable, disposant d'un peu d'argent et qui sont, en somme, profondément respectables dans leur traintrain bourgeois. Ceux-là, s'il leur arrive de se poser des questions, y répondent selon leurs satisfactions individuelles. Mais ce problème est un problème très courant, très humain, qui affecte la vie de chacun de nous, les pauvres comme les riches, les jeunes comme les vieux : pourquoi persistons-nous dans cette vie monotone et sans but ; aller à notre bureau, travailler dans un laboratoire ou dans une usine pendant quarante années, engendrer quelques enfants, les élever dans l'absurdité, pour finir dans la mort ? Cette question, il me semble que vous devez y faire face de tout votre être, afin de découvrir ce qu'il en est. Vous pourrez dès lors aborder la question suivante : de savoir si l'être humain est capable d'une mutation radicale, fondamentale, lui permettant de voir le monde, un monde neuf avec des yeux différents, un cœur différent, n'étant plus rempli de haine, d'hostilité, de préjugés raciaux, mais avec un esprit clair, imprégné d'une immense énergie.

Ayant vu tout ceci — les guerres, les absurdes divisions qu'engendrent les religions, le mur de séparation levé entre l'individu et la communauté, la famille dressée

77

contre le reste du monde, chaque être humain cramponné à son propre idéal, se divisant en « moi » et « vous », « nous » et « eux » — voyant tout cela à la fois objectivement et psychologiquement, il demeure une question, un problème fondamental qui est de savoir si l'esprit humain, conditionné comme il l'est, est susceptible de changer. Non pas de se trouver transformé dans quelque incarnation future, ni à la fin de sa vie, mais de changer radicalement tout de suite, de connaître une nouvelle fraîcheur, une nouvelle jeunesse, une nouvelle innocence, d'être dégagé de tout fardeau. Il peut dès lors espérer savoir ce que cela signifie que d'aimer et de vivre en paix. Selon moi, c'est là le seul et unique problème. Celui-ci étant résolu, tout autre problème économique et social, tous ces conflits qui conduisent à la guerre prendront fin, et nous aurons une société différemment structurée.



Le problème est donc de savoir si l'esprit, le cerveau et le cœur sont capables de vivre comme pour la première fois, dans la fraîcheur et l'innocence, sans avoir subi de contamination, sachant ce que cela signifie que de vivre heureux, dans l'extase et dans un profond amour. Vous savez, il y a un certain danger à écouter et à se complaire à des questions purement rhétoriques ; or ceci n'est pas du tout une question rhétorique, il s'agit de notre vie même. Les mots et les idées ne nous intéressent pas. La plupart d'entre nous se laissent prendre

78

à leurs pièges, ne s'étant pas rendu compte que jamais le mot n'est l'objet, que jamais la description n'est la chose décrite. Et si, pendant ces cinq causeries, nous pouvions nous efforcer d'approfondir ce grand problème, de constater comment l'esprit humain — comprenant comme il le fait le cerveau, le cœur et le mental — a été conditionné au cours des siècles par la propagande, la peur et d'autres influences, nous pourrions alors nous demander si un tel esprit est capable de subir une transformation radicale. Elle permettrait aux hommes de vivre paisiblement dans le monde entier, dans un monde de grand amour, d'extase, ayant réalisé ce qui est au-delà de toutes les mesures du nôtre. Voici notre problème, de voir si l'esprit, accablé par la mémoire, les traditions, est susceptible, sans effort, sans lutte, sans conflit, d'allumer en soi la flamme du changement et de brûler toutes les scories du passé. Ayant posé la question — et je suis sûr que toute personne sérieuse et grave le fait — par où allons-nous commencer ? Par un changement, devant s'effectuer dans le monde extérieur de l'administration, dans les structures sociales ? Ou bien commencerons-nous par le monde intérieur, c'est-à-dire le monde psychologique ? Allons-nous observer le monde extérieur avec toute sa science technique, les merveilles accomplies par l'homme dans le domaine scientifique, est-ce par là que nous allons tenter de susciter une révolution ? Cela aussi l'homme s'est efforcé de le faire. Il a dit : « Si vous changez de fond en comble

79

les choses extérieures (et c'est ce qu'ont fait toutes les révolutions sanglantes de l'histoire) l'homme alors changera, et il pourra vivre heureux. » Les communistes et d'autres révolutionnaires ont affirmé : « Établissez l'ordre extérieur et l'ordre intérieur s'ensuivra. » Ils ont dit aussi que l'ordre intérieur importe peu, ce qui importe c'est un ordre dans le monde tangible — un ordre idéal, une utopie, et au nom d'un tel idéal on a massacré des millions d'hommes.

Commençons donc par le monde intérieur, psychologique. Ceci ne signifie pas que vous permettez à l'ordre social actuel, avec tous ses abus et dans toute sa confusion, de demeurer tel qu'il est. Mais existe-t-il un mur de division entre l'intérieur et l'extérieur ? Ou bien n'y a-t-il qu'un seul mouvement comprenant l'intérieur et l'extérieur, non pas comme deux éléments séparés, mais comme faisant partie d'un unique mouvement ?

Il me semble qu'il est très important, si nous devons établir entre nous une communication autre que verbale — parlant anglais comme une langue que nous connaissons tous, utilisant les mots que nous comprenons — de faire appel à une autre sorte de communication ; parce que nous allons approfondir des choses graves et sérieuses, et il faut qu'il y ait entre nous une communication intérieure dépassant celle qui se traduit par les seuls mots. Il faut qu'il y ait communion ; cela implique que nous sommes tous deux profondément concernés, que nous avons le souci de ce problème et que nous l'abordons

80

avec une sorte d'affection, nous proposant de le pénétrer à fond. Il faut donc qu'il y ait non seulement une communication verbale, mais encore une profonde communion où il n'est plus question d'être en accord ou en désaccord. Cette question d'être d'accord ou non ne devrait jamais se poser, parce que nous ne sommes pas en train de manipuler des idées, des opinions, des concepts ou des idéaux — il s'agit pour nous du problème d'une mutation humaine. Là, ni votre opinion ni la mienne n'ont aucune valeur. Si vous dites par avance qu'il est impossible de changer l'être humain, qu'il est tel qu'il a été pendant des milliers d'années, vous êtes déjà bloqués, vous n'avancerez plus, vous ne commencerez pas à explorer ou à mettre en question. Mais si par ailleurs vous vous contentez de dire que c'est possible, sans plus, vous vivez dans un monde de possibilités et non pas de réalités.

Il faut donc aborder cette question sans prétendre que l'homme est susceptible de changer ou non. Il faut l'aborder avec un esprit neuf, avide de comprendre et assez jeune encore pour examiner et explorer. Nous devons instaurer non seulement une communication claire et verbale, mais il faudrait qu'existent une communion entre l'orateur et vous-même, un sentiment d'amitié et d'affection né de ce que nous nous intéressons profondément à la même chose. Quand un mari et une femme sont profondément concernés par leurs enfants, ils mettent de côté toutes leurs opinions, leurs préférences

81

et leurs aversions particulières, parce que c'est l'enfant qui les intéresse. Et une telle préoccupation comporte une grande affection, et une action qui n'est pas dirigée par des opinions. De même, il faudrait qu'existe ce sentiment de communion profonde entre vous-même et l'orateur, nous permettant d'aborder de face le même problème, avec la même intensité et au même instant. Alors seulement nous pourrions établir cette communion qui est seule capable de donner naissance à une profonde compréhension.

Donc, voici la question: comment l'esprit, lourdement conditionné comme il l'est, peut-il changer radicalement ? J'espère que vous vous posez cette question à vous-même, parce que s'il n'existe pas de moralité autre que la moralité sociale, pas d'austérité autre que celle prônée par le prêtre avec sa violence et sa dureté ; et, à moins qu'il n'y ait un ordre profond en nous-mêmes, cette recherche de la vérité, de la réalité, de Dieu — de tout ce que vous voudrez l'appeler — est sans portée aucune. Peut-être que ceux d'entre vous qui êtes venus ici pour découvrir comment il est possible de réaliser Dieu ou de passer par une profonde expérience pleine de mystère, peut-être seront-ils déçus ; parce que, à moins d'avoir un esprit neuf, plein de fraîcheur, des yeux capables de discerner le vrai, vous ne pouvez absolument pas comprendre ce qui *est vrai*, l'immensurable, l'ineffable.

Si vous vous contentez de désirer des expériences plus profondes et plus vastes, et que vous continuez à

82

vivre d'une vie vaine et vulgaire, vous aurez alors des expériences sans aucune valeur. Il nous faudra approfondir ceci ensemble et vous allez trouver cette question très complexe parce qu'elle implique beaucoup de choses. Pour comprendre il faut qu'il y ait liberté et énergie ; nous devons tous avoir ces deux choses — une grande énergie et la liberté d'observer. Si vous êtes liés à une certaine croyance, attachés à un certain idéal utopique, vous n'êtes évidemment pas libres de regarder. Il existe donc cet esprit complexe, conditionné à être catholique ou protestant, recherchant sa sécurité, lié ou entravé par l'ambition et la tradition. Pour celui qui est aussi superficiel — sauf en ce qui concerne le champ de la technique — c'est une chose merveilleuse que d'aller dans la lune. Mais ceux qui ont construit les engins spaciaux mènent leur propre petite vie mesquine, jalouse, ambitieuse, anxieuse, et leurs esprits sont conditionnés. Et nous demandons si de tels esprits peuvent être complètement affranchis de tout conditionnement, afin de connaître un genre de vie totalement différent. Pour le découvrir, il faut qu'il y ait liberté dans l'observation et que celle-ci ne parte pas d'un point de vue chrétien, hindou, hollandais, allemand, russe ou quoi que ce soit d'autre. Pour observer très clairement il faut qu'il y ait liberté et ceci implique que l'observation même est action. L'observation même entraîne une révolution radicale. Et pour être capable d'une telle observation, il faut une intense énergie.

83

### **Gaspillage d'énergie dans le conflit**

Nous nous proposons donc de découvrir pourquoi les êtres humains ne connaissent pas cette énergie, cet élan, cette intensité vers le changement. Ils ont des réserves inépuisables d'énergie quand il s'agit de se quereller, de se massacrer, de diviser le monde, d'aller dans la lune ; pour tout cela ils ont toute l'énergie voulue. Mais il semblerait que leur manque celle qu'il faudrait pour se changer eux-mêmes radicalement. Et nous nous demandons par conséquent pourquoi cette carence dans l'énergie ?

Devant une telle question je me demande quelle sera votre réaction ? Nous avons dit: l'homme a l'énergie voulue pour haïr ; quand il y a une guerre, il combat, quand il veut se fuir lui-même il en a la force — il agit des idées, il se distrait, il adore ses dieux, il boit. Quand il est à la

poursuite du plaisir sexuel ou autre, il consacre beaucoup d'énergie à l'obtenir. Il a l'intelligence qu'il faut pour se rendre maître de son entourage, pour vivre au fond des mers ou dans les cieux — pour tout ceci il a l'énergie vitale voulue. Mais apparemment il n'a pas celle qu'il faudrait pour changer en lui-même la moindre petite habitude. Pourquoi ? Parce que cette énergie se dissipe en conflits intérieurs. Nous ne cherchons pas ici à vous persuader, à faire de la propagande, à remplacer de vieilles idées par des nouvelles. Nous cherchons à découvrir, à comprendre.

Voyez-vous, nous nous rendons compte qu'il nous faut changer. Prenons par exemple la violence et la brutalité — ce sont là des faits, les êtres humains sont brutaux

84

et violents ; ils ont construit une société qui est violente, malgré tout ce qu'ont pu dire les religions qui parlent de l'amour du prochain ou de l'amour de Dieu. Ce sont là simplement des rêveries sans aucune valeur, parce que l'homme demeure brutal, violent, égoïste. Puis, étant brutal, il invente de toutes pièces un opposé, à savoir la non-violence. S'il vous plaît, approfondissons ce point ensemble.

L'homme s'efforce constamment de devenir non-violent. Il y a donc un conflit entre ce qui existe qui est la violence, et ce qui devrait être à savoir la non-violence. Entre les deux s'établit un conflit, et une telle situation est l'essence même de l'énergie gaspillée. Tant que persistera cette dualité entre ce qui est et ce qui devrait être — l'homme s'efforçant de devenir quelque chose de différent, faisant des efforts pour atteindre à « ce qui devrait être » — ce conflit sera cause d'un gaspillage d'énergie. Tant qu'existe ce conflit entre les opposés, l'homme n'a pas assez d'énergie pour changer. Mais quel besoin est-il d'un opposé quelconque, la non-violence, l'idéal ? L'idéal est sans réalité, il est sans aucune portée, il ne fait que conduire à différentes manifestations d'hypocrisie ; on est violent et on fait semblant de ne pas l'être. Ou bien, si vous dites que vous êtes un idéaliste et qu'en fin de compte vous allez devenir paisible, c'est une excuse, un faux semblant, parce que vous mettrez des années pour dompter votre violence — en fait, vous n'y arriverez peut-être jamais, et entre-temps vous êtes un hypocrite et vous êtes encore violent. Mais si nous pouvons, non

par la vertu d'une abstraction mais dans la réalité immédiate, mettre complètement de côté tous les idéaux et ne regarder que le fait — dans le cas présent la violence — alors il n'y a pas d'énergie perdue. C'est là une chose qu'il est très important de comprendre, et ce n'est pas une théorie particulière à l'orateur. Tant que l'homme se débat dans le corridor des opposés, il perd forcément de l'énergie, et par conséquent ne peut pas changer.

Donc, d'un seul souffle, il vous faut balayer toutes les idéologies, tous les opposés. Je vous en prie, regardez la chose à fond et comprenez ce point, parce que ce qui se passe alors est tout à fait extraordinaire. Si un homme en colère s'efforce de ne pas l'être ou semble ne pas l'être, il est dans un état de conflit. Mais s'il se dit : « Je vais observer ce que c'est que cette colère, sans chercher à la fuir, ni à la raisonner », alors il a l'énergie qu'il faut pour la comprendre et y mettre fin. Si nous nous contentons de nourrir l'idée que l'esprit *doit* être affranchi de tout conditionnement, il demeurera toujours une dualité entre le fait et le « ce qui devrait être ». Tout cela est par conséquent cause d'une déperdition d'énergie. Tandis que si vous vous dites : « Je veux découvrir par quel processus l'esprit est conditionné », c'est comme si vous alliez trouver un chirurgien quand vous êtes cancéreux. Le chirurgien s'intéresse à l'opération, à la destruction de la maladie. Mais si le malade rêve de la vie joyeuse qu'il mènera après, ou s'il se laisse épouvanter à l'idée de l'opération, c'est un gaspillage d'énergie.

Ce qui nous importe, c'est de constater le fait du conditionnement de l'esprit et non pas de se laisser absorber par l'idée qu'il « devrait être libre ». Si l'esprit est inconditionné, il est *libre*. Nous allons donc découvrir et regarder de très près quelle est la cause du conditionnement, quelles influences lui ont donné naissance, et pourquoi nous l'acceptons. Il y a en premier lieu la tradition qui joue dans nos vies un rôle immense. Selon cette tradition, le cerveau s'est développé pour assurer notre sécurité physique. On ne peut pas vivre sans aucune sécurité, elle est la première exigence animale : qu'il y ait

une certaine sécurité physique ; il faut disposer d'une maison, d'aliments, de vêtements. Mais nos habitudes psychologiques sont d'utiliser ce besoin de sécurité et entraînent ainsi un chaos intérieur et extérieur. La psyché, structurée par la pensée, ne doit-elle pas aussi disposer d'une sécurité intérieure dans toutes ses relations ? Et c'est alors que commencent nos misères. Il faut qu'existe une certaine sécurité physique pour chacun et non pas seulement pour une minorité ; mais cette sécurité physique nécessaire à chaque être humain est rendue impossible quand on recherche, quand on tente d'assurer la sécurité psychologique par les nationalités, les religions, les familles. J'espère bien que vous comprenez et que nous avons établi une sorte de communication entre nous.

Donc il y a le conditionnement nécessaire à la sécurité physique, mais dès l'instant où il y a une exigence et une recherche de sécurité psychologique, le conditionnement

87

prend une influence et une force extravagantes. En somme, psychologiquement, dans nos rapports avec les idées, les gens, les objets, nous aspirons à la sécurité, mais la sécurité psychologique existe-t-elle ? Existe-t-il aucune sécurité dans aucun de nos rapports ? Très évidemment non. En l'exigeant on rend impossible la sécurité extérieure. Si je veux me sentir psychologiquement en sûreté, garanti en tant qu'Hindou, m'étayant de toutes les traditions, de toutes les superstitions et de toutes les idées qui s'y rattachent, je m'identifie à une unité plus vaste, et ceci m'est d'un grand réconfort. J'en viens à adorer mon drapeau, ma nation, ma tribu, et à me séparer du reste du monde. Cette division entraîne très évidemment une insécurité physique. Quand je m'incline devant la nation, les coutumes, les dogmes religieux, les superstitions, je m'isole dans ces catégories et j'en suis évidemment amené à ignorer la sécurité physique des autres. L'homme a besoin d'une sécurité physique qui lui est refusée dès l'instant où il recherche une sécurité psychologique. Ceci est un fait, ce n'est pas une opinion — les choses sont ainsi. Quand je recherche la sécurité dans ma famille, auprès de ma femme, de mes enfants, dans ma maison, je m'établis contre le reste du monde, je m'isole nécessairement de toutes les autres familles. Il est possible de voir très clairement comment débute le conditionnement, comment deux mille années de propagande dans le

monde chrétien ont poussé celui-ci à vénérer sa propre culture, et le même phénomène s'est

88

produit en Orient. Ainsi, l'esprit commence à se conditionner lui-même par la propagande, les traditions, le désir de se sentir en sûreté. Mais existe-t-il aucune sécurité psychologique dans nos rapports avec les idées, les gens, les objets ? Si le mot rapport signifie être en contact direct avec les choses, vous méconnaissiez ces rapports quand vous n'êtes pas en contact. Si j'ai de ma femme une idée ou une image, je n'ai pas de rapport direct avec elle. Je partage peut-être son lit, mais je suis sans rapport avec elle parce que l'image que je me fais d'elle empêche tout contact direct. Et elle, avec l'idée qu'elle a de moi, rend impossible un rapport direct avec moi. Cette sécurité, cette garantie psychologique que l'esprit recherche sans cesse, existe-t-elle ? Il est évident que si vous observez de près un rapport quelconque, il ne comporte aucune certitude. Dans le cas d'un mari et d'une femme, ou d'un garçon et d'une fille qui se proposent d'établir un rapport ferme, qu'est-ce qui se passe ? Quand le mari ou la femme regarde quelqu'un d'autre, immédiatement surgissent la peur, la jalousie, l'anxiété, les querelles et la haine, et il n'y a aucun rapport permanent. Et pourtant tout le temps l'esprit est assoiffé d'un sentiment de permanence.

Donc, tel est le facteur du conditionnement, par la propagande, les journaux, les revues, l'orateur sur son estrade, et on prend intensément conscience de cette nécessité où nous sommes de ne nous appuyer sur aucune influence extérieure. Vous découvrirez alors ce que cela signifie que de ne pas subir d'influences. Suivez ceci,

89

s'il vous plaît. Quand vous lisez un journal vous subissez une influence consciente ou inconsciente, de même si vous lisez un roman ou n'importe quel livre. Il y a une certaine pression, une tension, une inclination en vous de classer votre lecture dans telle ou telle catégorie. C'est là le but de la propagande. Cela commence dès l'école, et vous passez toute votre vie à répéter ce que d'autres ont dit. Vous êtes par



conséquent des êtres humains de seconde main. Et comment un être humain de seconde main pourra-t-il découvrir quelque chose qui soit original, qui soit vrai ? Il est très important de comprendre ce que c'est que le conditionnement, de l'approfondir de fond en comble, et c'est en observant ainsi que vous aurez l'énergie vous permettant de briser tous ces conditionnements qui sont des entraves pour l'esprit.

Peut-être désirez-vous poser des questions et approfondir tout ceci, mais souvenez-vous qu'il est très facile de poser des questions, mais que c'est une des choses les plus difficiles que de poser une question juste. N'allez pas croire que l'orateur se propose de vous empêcher d'en poser. Il faut nous poser des questions, mettre en doute tout ce qui a été dit par n'importe qui, les livres, les théories religieuses, n'importe quoi ! Il nous faut mettre en question, douter, être sceptique. Mais nous devons aussi savoir quand il convient de laisser tomber le scepticisme et de poser la question juste, parce que dans cette question même est contenue la réponse. Donc, si vous désirez poser des questions faites-le, je vous prie.

90

*Question.* — Monsieur, êtes-vous complètement toqué ?

*Réponse.* — Vous demandez à l'orateur s'il est toqué ? Très bien. Je me demande ce que vous entendez par ce mot « toqué » ; voulez-vous dire déséquilibré, atteint d'une maladie mentale, plein d'idées bizarres ? Le mot « toqué » implique tout cela. Qui est le juge — vous, moi, un autre ? Non, mais sérieusement, qui va juger ? Celui qui est toqué va-t-il, lui, juger pour dire qui est toqué et qui ne l'est pas ? Si vous jugez que l'orateur est déséquilibré ou non, un tel jugement ne fait-il pas partie de la folie générale de ce monde ? Pour juger quelqu'un, alors que vous ne connaissez rien de lui, sauf sa réputation, l'image que vous avez de lui, si vous jugez conformément à cette réputation et la propagande dont on vous a abreuvé, êtes-vous capable de juger ? Juger implique une certaine vanité ; que le juge soit névrosé ou sain d'esprit, il y a toujours en lui une certaine vanité. La vanité est-elle capable de percevoir ce qui *est vrai* ? Ou bien n'est-il pas besoin d'une grande humilité pour regarder, pour comprendre, pour aimer. Monsieur, c'est une des choses les plus difficiles que d'être sain d'esprit dans ce monde anormal et déboussolé. Être sain d'esprit implique que l'on n'a aucune illusion, aucune image, ni de soi ni d'un autre. Vous dites : « Je suis ceci, je suis cela, je suis grand, je suis petit, je suis bon, je suis noble », toutes ces épithètes

appartiennent à l'image que l'on a de soi. Et dès l'instant où l'on a une image de soi, on est, assurément,

91

un peu déséquilibré, on vit dans un monde d'illusions. Et j'ai bien peur que ce ne soit le cas pour la plupart d'entre nous. Quand vous dites que vous êtes Hollandais — pardonnez-moi de le dire, vous n'êtes pas tout à fait équilibré. Vous vous séparez, vous vous isolez, comme le font d'autres quand ils se prétendent hindous. Toutes ces divisions nationalistes, religieuses, leurs armées, leurs prêtres, tout cela indique un état de déséquilibre mental.

*Question.* — Peut-on comprendre la violence sans s'inquiéter de son opposé ?

*Réponse.* — Quand l'esprit désire demeurer dans sa violence il invente un idéal de non-violence. Voyez, c'est très simple. Je veux demeurer dans ma violence, c'est ce que je suis, ce que sont les êtres humains, brutaux. Mais il y a une tradition vieille de dix mille ans qui dit : « Cultivez la non-violence. » Il y a donc ce fait que je suis violent et la pensée qui dit : « Voyez-vous, il faut être non-violent. » Tel est mon conditionnement. Comment vais-je m'affranchir de mon conditionnement de façon à regarder, à demeurer avec ma violence, à la comprendre, à la pénétrer à fond et en avoir fini avec elle pour toujours ? — non seulement au niveau superficiel, mais encore profondément au niveau prétendu inconscient. Comment l'esprit peut-il éviter d'être pris au piège de l'idéal ? Est-ce là la question ?

Je vous en prie, écoutez. Nous ne parlons pas de Martin Luther King ou de M. Ghandi, ou de X, Y, Z. Nous ne sommes pas concernés par ces gens, pas du

92

tout — ils ont leurs idéaux, leurs conditionnements, leurs ambitions politiques et rien de tout cela ne nous intéresse. Nous parlons de ce que *nous* sommes, vous et moi, les êtres humains que nous sommes. En tant qu'êtres humains nous sommes violents, conditionnés par la tradition,

par la propagande, par notre culture, à créer un opposé à cette violence. Nous utilisons cet opposé quand cela nous convient, et quand cela ne nous convient pas nous le laissons de côté. Nous l'utilisons politiquement ou spirituellement de façons diverses. Ce que nous disons maintenant c'est que, quand l'esprit se propose de demeurer avec la violence et de la comprendre de fond en comble, l'habitude et la tradition interviennent pour nous en empêcher. Elles disent : « Il vous faut avoir un idéal de non-violence. » Comment l'esprit peut-il briser avec la tradition, afin de tourner toute son attention vers la violence ? Telle est la question. L'avez-vous comprise ? Il y a le fait que je suis violent et il y a la tradition qui prétend que je ne dois pas l'être. Et maintenant je vais observer, non pas la violence, mais seulement la tradition. Si elle intervient quand je me propose de porter mon attention vers la violence, pourquoi intervient-elle ? Que vient-elle faire là ? Pour le moment mon propos n'est pas de comprendre la violence, mais de comprendre l'intervention de la tradition. Vous avez compris ? J'accorde mon attention à ce *point-là*, et alors elle n'intervient plus. Donc je découvre pourquoi la tradition joue un rôle si important dans notre vie — la tradition étant

93

l'habitude. Que ce soit l'habitude de fumer ou de boire, ou une habitude sexuelle, ou une habitude dans ma façon de parler — pourquoi vivons-nous dans un monde d'habitudes ? En sommes-nous conscients ? Sommes-nous conscients de nos traditions ? Si vous n'en êtes pas complètement conscients, si vous ne comprenez pas la tradition, l'habitude, la routine, alors forcément elles interviendront, elles percuteront l'objet que vous vous proposez de regarder. Il est facile de vivre dans nos habitudes, mais briser avec elles implique bien des choses — je pourrais perdre ma situation. Quand je me propose de briser ces habitudes j'ai peur, parce que vivre dans l'habitude donne un sentiment de sécurité, de certitude, parce qu'autour de moi tout le monde fait de même. Se dresser subitement dans un monde hollandais et dire : « Je ne suis pas un Hollandais » cela donne un choc. Et alors il y a la peur. Si vous dites : « Je suis contre tout cet ordre établi le quel est désordre », on vous rejettera ; alors vous avez peur et vous acceptez. La tradition joue un rôle extraordinairement important dans notre vie. Avez-vous jamais essayé de manger un repas différent de celui auquel vous êtes habitué ?

Découvrez-le par vous-même et vous verrez comment votre estomac et votre langue se révolteront. Si vous avez l'habitude de fumer, vous continuez à fumer et vous passerez des années à lutter contre cette habitude.

Ainsi l'esprit trouve dans ses habitudes une certaine sécurité, disant : « Ma famille, mes enfants, mes meubles,

94

ma maison. » Et quand vous dites : « Mes meubles », vous êtes ces meubles. Vous riez, mais quand ce meuble particulier que vous aimez vous est enlevé, vous êtes en colère ; vous êtes ce meuble, cette maison, cet argent, ce drapeau. Mais vivre ainsi c'est vivre non seulement une vie bête et superficielle, mais vivre dans la routine et l'ennui. Et quand on vit dans la routine et l'ennui par force on a la violence.

*Amsterdam, 3rd may 1969*

95

**CHAPTER 5**  
**3RD PUBLIC TALK**  
**AMSTERDAM, 10TH MAY 1969**  
**'POURQUOI NE POUVONS-NOUS PAS VIVRE DANS LA PAIX**  
**?'**

***La peur, comment elle surgit. Le temps et la pensée.***  
***L'attention : être en « éveil »***

Il paraît étrange que nous ne puissions trouver une façon de vivre où il n'y ait ni conflit, ni souffrance, ni confusion, mais au contraire une abondance de joie et de bienveillance. Nous lisons des livres, œuvres d'intellectuels nous proposant des organisations économiques et morales de la société. Nous nous tournons aussi vers des ouvrages écrits par des théologiens, personnages religieux ayant leurs idées de prédilection et se

complaisant à de nombreuses spéculations. Apparemment, il est difficile pour la plupart d'entre nous de découvrir une manière de vivre qui soit vivante, paisible, pleine d'énergie et de clarté et où l'on ne dépende pas d'autrui. Nous sommes censés être des gens mûris et sophistiqués. Ceux d'entre nous qui sommes plus âgés avons assisté à deux épouvantables guerres, à des révolutions, des soulèvements, et à la souffrance sous toutes ses formes. Et pourtant nous voici, par une belle matinée, parlant de toutes ces choses,

96

attendant peut-être qu'on nous dise quoi faire, qu'on nous indique une façon pratique de vivre, de suivre quelqu'un qui nous donne une clef à la beauté de la vie et à une grandeur qui dépasse la routine quotidienne. Je me demande — et vous aussi peut-être — pourquoi nous écoutons les autres. Pourquoi ne pouvons-nous pas trouver la clarté par nous-mêmes dans notre propre esprit, dans notre propre cœur, et sans aucune déformation ; pourquoi devons-nous être si encombrés de littérature ? Ne pouvons-nous pas vivre pleinement, sereinement, dans une grande extase et véritablement en paix ? Notre état de choses me paraît très étrange, mais il est ce qu'il est. N'avez-vous jamais considéré si vous ne pourriez pas vivre d'une vie complètement dépourvue d'efforts et de luttes ? Nous faisons sans cesse des efforts pour changer ceci, pour transformer cela, pour supprimer une chose, en accepter une autre, pour imiter, pour mettre en pratique certaines formules et certaines idées. Je me demande si nous nous sommes jamais préoccupés de savoir s'il est possible de vivre sans conflit — non pas pour cela nous retrancher dans un isolement intellectuel ou dans une ambiance émotive, sentimentale et brouillonne. Mais au contraire de vivre sans aucun effort du tout. Parce que l'effort, si agréable (ou désagréable), si satisfaisant ou si profitable qu'il soit, fausse et déforme l'esprit. C'est comme une machine qui fonctionne tout le temps avec frottement et jamais tout uniment et qui, ainsi, se détruit rapidement par l'usure. Alors on se pose

97

la question — et il me paraît qu'elle en vaut la peine — la question de savoir s'il est possible de vivre, tout effort étant éliminé, sans pour cela tomber dans la paresse, l'isolement, l'indifférence, l'insensitivité, la torpeur. Toute notre vie, depuis l'instant de notre naissance jusqu'à celui de notre mort, se passe dans une lutte interminable pour nous adapter, nous modifier, pour devenir quelque chose. Et cette lutte, ce conflit engendrent la confusion, émoussent l'esprit et nos cœurs deviennent insensibles.

Donc, est-il possible — non pas en tant qu'idée, ou comme une chose sans espoir, au-delà de notre portée — de découvrir une façon de vivre sans conflit, non seulement superficiellement mais encore dans les profondeurs de l'inconscient, dans la profondeur de nous-mêmes ? Ce matin nous allons peut-être pouvoir pousser cette question très avant. Et tout d'abord, pourquoi inventons-nous des conflits, agréables ou pénibles, et est-il possible d'y mettre fin ? Pouvons-nous y mettre fin et vivre d'une vie entièrement différente, disposant de la plus grande énergie, la plus grande clarté, la plus grande vigueur intellectuelle, la raison, et avoir dans le cœur une abondance d'amour dans le vrai sens de ce mot ? Il y a lieu, me semble-t-il, d'appliquer notre esprit et notre cœur à cette question, à nous en pénétrer complètement.

Le conflit existe évidemment en nous à cause de nos contradictions intérieures, lesquelles s'expriment extérieurement dans la société, dans les activités du « moi »

98

et du « non moi » ; autrement dit, du « moi » avec toutes ses ambitions, ses élans, ses recherches, ses plaisirs, ses anxiétés, sa haine, sa compétition, sa peur, et de l'« autre » qui est le « non moi ». En face de cela il y a cette idée d'une existence sans conflits, sans désirs, sans recherches, sans poussées contradictoires. En prenant conscience de notre état de tension, nous pouvons contempler tout le tableau en nous-mêmes, les crispations issues d'exigences contradictoires, de conscience, d'idées, de recherches opposées.

C'est cette dualité, cette opposition dans nos désirs, avec leurs craintes et leurs contradictions, qui entraînent le conflit. Il me semble que ceci est assez clair quand nous observons la chose en nous-mêmes. Ce thème se répète sans cesse, non seulement dans notre vie quotidienne, mais encore dans la vie religieuse — entre le paradis et l'enfer, le bien et le

mal, le noble et l'ignoble, l'amour et la haine et ainsi de suite. Si je puis vous le suggérer, je vous en prie, ne vous contentez pas d'écouter les paroles, mais observez-vous vous-mêmes, sans analyser mais utilisant l'orateur comme un miroir dans lequel vous pouvez vous contempler réellement, prenant ainsi conscience du fonctionnement de votre esprit et de votre cœur, tandis que vous regardez dans ce miroir. On peut voir comment la division sous toutes ses formes, la séparation ou la contradiction en soi-même ou en dehors de soi-même, suscitent inévitablement un conflit entre la violence et la non-violence. Ayant constaté cet état de

99

choses tel qu'il existe vraiment, est-il possible d'y mettre fin, non seulement au niveau superficiel de notre conscience, dans notre vie quotidienne, mais aussi très profondément aux racines mêmes de notre être, de sorte que n'existent plus aucune contradiction, plus d'exigences ou de désirs en opposition, plus d'activité de l'esprit dualiste ? Comment faire ? Nous cherchons toujours à jeter un pont entre le « moi » et le « non moi » — le « moi » avec ses ambitions, ses élans, ses contradictions, et le « non moi » qui est l'idéal, la formule, le concept. Nous cherchons toujours à jeter un pont entre ce qui est et ce qui devrait être ; et par là, donnons naissance à un état de contradiction et de conflit où se perdent toutes nos énergies. Notre esprit peut-il cesser de diviser, ne peut-il pas demeurer complètement avec ce qui est ? Et dans la compréhension de ce qui *est*, subsiste-t-il un conflit quelconque ?

Je voudrais approfondir cette question, la voir sous un jour différent dans ses rapports avec la liberté et la crainte. La plupart d'entre nous avons soif de liberté, bien que nous vivions dans une activité égocentrique où nous passons nos journées penchés sur nous-mêmes, nos échecs, nos accomplissements. Nous voulons être libres — non seulement politiquement, ce qui est comparativement facile, à l'exception du monde des dictatures — mais libres aussi de toute propagande religieuse. Toute religion, ancienne ou moderne, est l'œuvre de propagandistes et n'est par conséquent pas une religion. Plus on

est sérieux, plus on s'intéresse à la qualité de notre vie, plus on recherche la vérité et plus on met en doute sans accepter, sans croire. On veut être libre dans le but de découvrir si la réalité existe, s'il existe quelque chose d'éternel, d'intemporel ou non. Il y a cet extraordinaire besoin d'être libre dans tous nos rapports. Mais en général cette liberté devient un processus d'auto-isolément et n'est par conséquent pas la vraie liberté.

### **La peur, comment elle surgit**

Même notre besoin de liberté est empreint de peur. Parce que celle-ci peut signifier une insécurité complète et absolue, et cette insécurité nous paraît redoutable. Elle nous semble être une chose très dangereuse — chaque enfant aspire à la sécurité dans ses rapports avec l'extérieur. Et à mesure que nous vieillissons nous continuons à aspirer à la sécurité, à la certitude dans tous nos rapports avec les objets, les gens et les idées. Ce besoin de sécurité engendre inévitablement la peur et, ayant peur, nous dépendons de plus en plus des choses auxquelles nous sommes attachés. C'est ainsi que surgit la question de la liberté et de la peur, et on se demande s'il est le moins du monde possible d'être affranchi de cette peur, non seulement physiquement mais psychologiquement, non pas superficiellement mais encore dans les recoins les plus obscurs et les plus profonds de notre âme, dans ces mêmes recoins secrets qui n'ont jamais été pénétrés. L'esprit peut-il être entièrement et complètement affranchi de toute angoisse ? C'est la peur qui détruit l'amour — ceci n'est pas une théorie — c'est elle qui facilite

101

l'anxiété, l'attachement, la possessivité, la domination, la jalousie dans tous nos rapports, et c'est elle qui provoque la violence. Comme on peut l'observer dans les villes surpeuplées avec leur explosion démographique, il y a une grande insécurité, une grande incertitude, une grande anxiété. C'est là en partie ce qui pousse à la violence. Pourrions-nous nous en affranchir de façon à quitter cette salle et à en sortir sans que subsiste cette ombre, cette obscurité qui accompagne la peur ? Pour la comprendre, il nous faut examiner non seulement les peurs physiques mais encore le vaste enchevêtrement des peurs psychologiques. C'est un point que nous allons pouvoir approfondir



quelque peu. Notre question est: comment la peur surgit-elle ? Qu'est-ce qui l'entretient, qui la prolonge, et est-il possible d'y mettre fin ? Les anxiétés physiques sont assez faciles à comprendre. Il y a une réaction immédiate à un danger physique et cette réaction est due à de nombreux siècles de conditionnement, parce que sans cela il n'y aurait aucune survie physique, la vie aurait pris fin. Physiquement il faut survivre et une tradition millénaire nous dit « attention », la mémoire dit « attention il y a danger, agissez tout de suite ». Mais cette réaction visible au danger est-elle vraiment de la peur ?

Je vous en prie, suivez tout ceci soigneusement parce que, bien que nous ayons à approfondir quelque chose d'assez simple mais qui est tout de même suffisamment compliqué, si vous n'y prêtez pas votre attention tout

102

entière nous n'allons pas comprendre. Nous demandons si cette réaction physique, sensorielle au danger, qui pousse à une action immédiate, si c'est de la peur ? N'est-ce pas plutôt de l'intelligence et par conséquent cela n'est pas de la peur ? Or, l'intelligence est-elle une affaire de tradition et de mémoire ? Et si oui, pourquoi n'agit-elle pas d'une façon complète, comme elle le devrait, dans le champ psychologique où nous sommes si affreusement terrifiés par tant de choses ? Pourquoi cette même intelligence qui agit lors de l'observation du danger physique, n'agit-elle plus quand nos angoisses sont psychologiques ? Cette intelligence physique n'est-elle pas applicable à la nature psychologique de l'homme ? Autrement dit, il y a des peurs de diverses sortes que nous connaissons tous — peur de la mort, de l'obscurité, de ce que pourrait dire notre mari ou notre femme, ou ce que peut penser le voisin ou le patron — tout un enchevêtrement d'angoisses. Nous n'allons pas entrer dans les détails de ses diverses formes ; l'objet de notre examen c'est la peur elle-même et non pas telle ou telle peur particulière. Et quand elle existe et que nous en prenons conscience, il y a un mouvement qui nous pousse à l'éviter, à la supprimer, à la fuir, à l'ignorer grâce à différentes formes de divertissements, des distractions religieuses, ou encore en développant en nous le courage qui est une résistance à la peur. Évasion, distraction et courage sont toutes des formes différentes de résistance devant le fait immédiat de la peur.

Plus elle est grande, plus la résistance est intense et ainsi certaines activités névrotiques sont mises en branle. Quand elle est là, l'esprit — ou le « moi » — dit : « il ne faut pas qu'il y ait de peur », et nous voilà dans la dualité. Il y a un « moi » qui est autre chose que la peur, qui s'en évade, qui y résiste, qui cultive son énergie, dévide des théories ou va trouver un psychanalyste ; et puis il y a le « non moi » ! Le « non moi » c'est la peur ; et le « moi » est maintenu séparé d'elle. Il y a donc un conflit immédiat entre la peur et le « moi » qui cherche à s'en rendre maître. Il y a l'observateur et la chose observée. La chose observée étant la peur et l'observateur étant le « moi » qui se propose de s'en débarrasser. Il y a donc une opposition, une contradiction, une séparation et par conséquent un conflit entre la peur et le « moi » qui veut l'annihiler. Est-ce que nous communiquons l'un avec l'autre ? Donc, il y a le problème de ce conflit entre le « non moi » qui est la peur et le « moi » qui pense en être différent et qui veut y résister, qui cherche à la dominer, à s'en évader, à la supprimer ou à la maîtriser. Cette division entraînera invariablement un état de conflit, comme il arrive pour les nations avec leurs armées, leurs marines et leurs gouvernements souvent différents.

Il y a donc l'observateur et la chose observée — l'observateur qui dit : « Il me faut me débarrasser de cette chose affreuse, il faut absolument que je la détruise. » L'observateur est toujours à lutter, il est devant un état de conflit. Ceci est devenu pour nous une habitude, une

tradition, un conditionnement. Et c'est une des choses les plus difficiles au monde que de briser aucune habitude, parce que nous nous complaisons à vivre dans nos routines, fumant, buvant, nous abandonnant à des habitudes sexuelles ou psychologiques ; et il en va de même pour les nations, les gouvernements souverains qui disent « mon pays et votre pays », « mon Dieu et votre Dieu », « ma croyance et votre croyance ». Il est dans notre tradition de combattre, de résister à la peur et par conséquent d'intensifier le conflit et de vitaliser nos angoisses.

Si ceci est bien clair, nous pouvons alors envisager la prochaine question que voici: y a-t-il une différence réelle entre l'observateur et la chose observée, dans ce cas particulier ? L'observateur se figure être autre chose que la chose observée, c'est-à-dire la peur. Y a-t-il vraiment une différence entre lui et la chose qu'il observe ou ne sont-ils pas tous deux une seule et même chose ? Très évidemment ils sont une seule et même chose. L'observateur est la chose observée — si quelque chose d'entièrement neuf se présente il n'y a plus d'observateur du tout. Mais du fait que l'observateur reconnaît sa propre réaction comme étant la peur, qu'il a connue auparavant, il y a division. Aussi, si vous voulez comprendre la chose à fond vous découvrirez par vous-même — j'espère que vous le faites — que l'observateur et la chose observée essentiellement ne font qu'un. Et par conséquent, s'ils sont la même chose, vous éliminez la contradiction, le « moi » et le « non moi », et en même temps vous balayez

105

totalelement toute sorte d'effort. Toutefois ceci ne veut pas dire que vous acceptez la peur, ni que vous vous identifiez à elle. Il y a donc la peur, la chose observée et l'observateur qui en fait partie. Que faire alors ? (Travaillez-vous aussi dur que l'orateur ? Si vous vous contentez d'écouter ses paroles, je crains bien que jamais vous ne puissiez résoudre cette question). Il n'y a donc plus que la peur — et non plus l'observateur qui la regarde, parce que l'observateur est la peur. Il se passe alors bien des choses mais, tout d'abord, qu'est-ce que la peur et comment se produit-elle ? Nous ne parlons pas de ses résultats, ni de sa cause, ni de la façon dont elle obscurcit notre vie avec sa laideur et sa souffrance. Mais nous nous demandons ce qu'elle est et comment elle se produit. Devons-nous pour cela l'analyser constamment afin de découvrir ses innombrables causes ? Parce que dès l'instant où vous vous mettez à analyser, l'analyseur doit être extraordinairement dégagé de tout préjugé, de tout conditionnement, il lui faut regarder et observer. Autrement s'il existe une sorte de déformation dans son jugement, cette déformation ne cesse de croître à mesure qu'il poursuit son analyse. Donc, analyser dans le but de mettre fin à la peur n'y met pas fin, bien au contraire. J'espère qu'il y a ici des psychanalystes ! Parce qu'en découvrant sa cause et en agissant à la suite d'une telle découverte, la cause devient l'effet et l'effet devient la cause. L'effet et toute

action sur cet effet poursuivie dans le but de découvrir la cause, la découverte de la cause et l'action qui se poursuit conformément à cette cause, nous place dans la situation suivante. C'est une chaîne ininterrompue d'effets et de causes. Si nous rejetons cette compréhension de la cause et de son analyse, que nous reste-t-il à faire ?

### **Le temps et la pensée**

Voyez-vous, ce n'est pas ici un amusement mais il y a pourtant une grande joie dans la découverte, une grande satisfaction à comprendre tout ceci. Donc, qu'est-ce qui crée la peur ? Elle est engendrée par le temps et la pensée — le temps : hier, aujourd'hui et demain ; on a peur que quelque chose ne se passe demain, une perte de situation, une mort, la fuite de la femme ou du mari, on a peur que la souffrance et la maladie que j'ai connues jadis, il y a longtemps, ne se reproduisent. C'est ici qu'intervient le temps ; le temps comprenant ce que mon voisin peut dire de moi demain, ou bien le temps qui jusqu'ici a dissimulé une chose que j'ai pu faire il y a bien des années. Je redoute certains désirs profonds, des désirs qui pourraient ne pas recevoir d'accomplissement (donc dans la peur, le temps joue un rôle). La crainte de la mort qui se produit à la fin de la vie, qui peut-être se cache au coin de la rue, et j'en ai peur. Par conséquent, le temps implique la pensée et la peur. S'il n'y a pas de temps, il n'y a pas de pensée. Et quand je m'attarde à penser à ce qui s'est passé hier, dans la crainte que j'ai de le voir se reproduire demain — ceci implique le temps aussi bien que la peur.

Je vous en prie, observez ceci, regardez par vous-même — n'acceptez, ne rejetez rien ; mais écoutez, découvrez par vous-même la vérité de la chose et non pas simplement les paroles, ne vous demandez pas si vous êtes d'accord ou non, mais allez de l'avant. Pour discerner la vérité il vous faut le sentiment, la passion de découvrir et une grande énergie.

Vous vous apercevrez alors que la pensée engendre la peur ; penser au passé ou à l'avenir — l'avenir pouvant être la minute qui suit ou le lendemain ou dans dix ans — en y pensant vous en faites un événement. Et penser à un événement qui vous a été agréable hier, le maintient, le prolonge, que ce plaisir soit sexuel, sensoriel, intellectuel ou psychologique ; en y pensant, en construisant une image comme le font la plupart des gens, vous donnez à cet événement passé une continuité due à cette pensée et qui engendre un nouveau plaisir.

Mais la pensée donne naissance à la peur aussi bien qu'au plaisir ; tous deux appartiennent au domaine du temps. C'est ainsi que la pensée engendre cette monnaie à deux faces, le plaisir et la souffrance, qui est peur. Alors que faire ? Nous révérons la pensée. Elle a pris pour nous une importance telle que nous nous figurons que plus elle est rusée, le mieux cela vaut. Dans le monde des affaires, le monde religieux, le monde de la famille, l'intellectuel utilise la pensée, il se complaît à manipuler cette monnaie, à tresser une couronne de paroles. Combien nous honorons ces gens qui sont verbalement et

108

intellectuellement habiles en pensée ! Et pourtant c'est celle-ci qui est responsable de la peur et de cette chose que nous appelons le plaisir. Nous ne prétendons pas qu'il faille se priver de plaisir. Nous ne tombons pas dans le puritanisme, nous cherchons à le comprendre, et dans la compréhension même de ce processus, la peur prend fin. Vous verrez alors que le plaisir est quelque chose d'entièrement différent, et c'est une chose que nous approfondirons si nous en avons le temps. C'est donc la pensée qui est responsable de ces tourments — une face est tourmentée, l'autre est plaisir et prolongation du plaisir ; ce besoin, cette recherche du plaisir, s'adressent à des plaisirs de toutes sortes, le plaisir religieux compris. Alors que faire avec notre pensée ? Peut-elle prendre fin ? Est-ce là une question juste ? Qui doit y mettre fin ? — est-ce un « moi » qui ne serait pas pensée ? Mais ce « moi » est le résultat de la pensée. Et par conséquent vous retombez dans le même vieux problème ; le « moi » et le « non moi », l'observateur qui dit : « Si seulement je pouvais mettre fin à la pensée, je vivrais une vie différente. » Mais en tout cela il n'y a rien d'autre que la pensée, il n'y a pas le penseur qui dit : « Je veux mettre fin à la pensée », parce que l'observateur est le résultat de la pensée.

Et comment celle-ci prend-elle naissance ? Il est facile de voir que c'est une réaction de la mémoire, de l'expérience, du savoir qui est le cerveau, le siège de la mémoire. Quand on lui demande quelque chose, il

109

répond par une réaction qui est à la fois mémoire et reconnaissance. Le cerveau est le résultat de millénaires d'évolution et de conditionnement — la pensée est toujours vieille, elle n'est jamais libre, elle est une réaction du conditionnement tout entier.

Dès lors que faire ? Quand la pensée se rend compte qu'elle ne peut absolument rien sur la peur parce que c'est elle qui la crée, alors il y a silence ; il y a la négation complète de tout mouvement qui puisse engendrer la peur. Alors l'esprit, cerveau compris, observe tout ce phénomène de l'habitude, de la contradiction et de la lutte entre le « moi » et le « non moi ». Il se rend compte que l'observateur est la chose observée. Et, voyant que la peur ne peut pas être simplement analysée et mise de côté, mais qu'elle sera toujours là, l'esprit se rend compte aussi que l'analyse ne mène à rien. Et alors on demande : quelle est l'origine de la peur ? Comment prend-elle naissance ?

Nous avons dit qu'elle doit sa naissance au temps et à la pensée. La pensée est une réaction de la mémoire et ainsi elle engendre la peur. Celle-ci ne peut pas prendre fin par un simple contrôle ou une suppression de la pensée, inutile de faire des efforts pour la transformer ou de se complaire à toutes sortes de procédés que l'on emploie contre soi-même. Voyant tout ce tableau étalé devant soi, le voyant sans jugement, choix ou censure, la pensée elle-même dit : « Je vais rester tranquille, sans aucun contrôle, sans aucune censure, je vais être immobile, silencieuse. »

110

Et ainsi il y a la fin de la peur, ce qui veut dire la fin de la souffrance, la compréhension de soi-même. Faute de se connaître soi-même il n'y a pas de fin à la souffrance et à la peur. Seul un esprit affranchi de la peur peut faire face à la réalité.

Peut-être voudrez-vous maintenant poser des questions. Il faut poser des questions — s'exposer ainsi soi-même à soi-même est nécessaire, nécessaire ici et nécessaire aussi quand vous êtes seul dans votre chambre, dans votre jardin, assis tranquillement dans l'autobus ou en vous promenant — il vous faut poser des questions afin de découvrir. Mais il faut poser la question juste, et la question juste elle-même comprend la réponse juste.

*Question.* — S'accepter soi-même, sa propre souffrance, sa propre douleur, est-ce là la chose à faire ?

*Réponse.* — Comment peut-on s'accepter soi-même ? Vous voulez dire que vous allez accepter votre laideur, votre brutalité, votre violence, votre prétention, vos hypocrisies ? Pouvez-vous accepter tout cela ? Ne désirez-vous pas changer ? — En fait, ne faut-il pas que nous changions tout ceci ? Comment pouvons-nous accepter l'ordre établi de la société avec sa moralité qui est immoralité ? La vie n'est-elle pas un mouvement constant de changement ? Quand on vit il n'est pas question d'accepter, il n'y a que le fait de vivre. Nous vivons dès lors avec le mouvement de la vie et celui-ci exige un changement, une révolution psychologique, une mutation.

111

*Question.* — Je ne comprends pas.

*Réponse.* — Je regrette. Peut-être, en vous servant du mot « accepter » n'avez-vous pas réalisé qu'en anglais courant cela signifie accepter les choses telles qu'elles sont. Peut-être désireriez-vous vous exprimer en hollandais.

*Question.* — Accepter les choses comme elles viennent.

*Réponse.* — Vais-je accepter les choses comme elles viennent, mettons quand ma femme me quitte ? Quand je perds mon argent, quand je perds ma situation, quand je suis méprisé, insulté, vais-je accepter toutes ces choses comme elles viennent ? Vais-je accepter la guerre ? Pour prendre les choses comme elles viennent, pour le faire vraiment et non pas théoriquement, il faut être libéré du « moi », du « je ». Et c'est de cela que nous avons parlé ce matin, de vider l'esprit du « moi », du « vous », du « eux », du « nous ». Alors vous pouvez vivre d'instant en instant, sans fin, sans lutte, sans conflit. Mais cela c'est la véritable méditation, la véritable action, et non pas le conflit, la brutalité et la violence.

## **L'attention : être en « éveil »**

*Question.* — Il nous faut penser ; c'est inévitable.

*Réponse.* — Oui, monsieur, je comprends. Vous ne suggérez pas que nous ne pensions pas du tout ? Pour faire un métier il vous faut penser, pour aller chez vous il vous faut penser ; il y a la communication verbale, résultat de la pensée. Donc quel est le rôle de la pensée dans la vie ? La pensée doit forcément agir quand vous faites quelque chose. Suivez ceci, s'il vous plaît. Pour accom-

112

plir n'importe quelle besogne technique, pour fonctionner comme le fait un ordinateur — même si c'est avec moins de compétence — il faut de la pensée. Penser clairement, objectivement, et non pas émotivement, sans préjugé, sans opinion ; la pensée est nécessaire si l'on veut agir avec clarté. Mais nous savons aussi que la pensée donne naissance à la peur, et que cette peur elle-même nous empêchera d'agir avec efficacité.

Sommes-nous donc capables d'agir sans peur quand la pensée est de mise, et de rester dans le calme quand elle ne l'est pas ? Vous comprenez ? Peut-on avoir un esprit et un cœur qui comprennent tout ce processus de la peur, du plaisir, de la pensée et du silence de l'esprit ? Peut-on agir avec la pensée quand c'est nécessaire et ne pas l'utiliser quand elle ne l'est pas ? Ceci est assez simple, n'est-il pas vrai ? Autrement dit, l'esprit peut-il être complètement attentif, de sorte que, quand il est éveillé il agira et pensera si c'est nécessaire et demeurera éveillé au cours de cette action ; sans pour cela s'endormir, ni agir mécaniquement.

La question, par conséquent, n'est pas de savoir si nous devons penser ou non, mais comment rester éveillés. Pour rester éveillés il nous faut avoir cette profonde compréhension de la pensée, de la peur, de l'amour, de la haine, de la solitude ; il nous faut être complètement engagés dans cette façon de vivre tels que nous sommes, mais il faut comprendre d'une façon complète. On ne peut la comprendre profondément que quand l'esprit est totalement éveillé, sans aucune déformation.



*Question.* — Prétendez-vous dire que devant le danger on réagit tout simplement à partir de son expérience ?

*Réponse.* — N'est-ce pas là ce que vous faites ? Quand vous voyez un animal dangereux, n'est-ce pas par votre mémoire que vous réagissez, par votre expérience — ce n'est peut-être pas votre expérience personnelle mais l'héritage racial qui vous dit : « attention ».

*Question.* — C'est bien l'idée que j'en avais.

*Réponse.* — Mais pourquoi n'agissons-nous pas avec la même efficacité quand il s'agit de voir le danger du nationalisme, de la guerre, des gouvernements séparés avec leurs droits souverains et leurs armées ? Ce sont là les choses les plus dangereuses, pourquoi ne réagissons-nous pas, pourquoi ne disons-nous pas : « Mais changeons donc tout cela » ? Cela signifie que vous vous changez vous-même, cet être qui vous est connu — sachant que vous n'appartenez à aucune nation, à aucun drapeau, à aucune région, à aucune religion, étant par conséquent un être humain libre. Mais ce n'est pas là ce que nous faisons. Nous réagissons aux dangers physiques mais non aux dangers psychologiques, qui sont beaucoup plus dévastateurs. Nous acceptons les choses telles qu'elles sont ou nous nous révoltons contre elles pour tendre vers quelque utopie de notre cru, ce qui revient à la même chose. Voir un danger intérieurement et le voir extérieurement, c'est la même chose, il s'agit de rester éveillé — c'est-à-dire intelligent et sensitif.

*Amsterdam, 10th may 1969*

114

**CHAPTER 6**  
**4TH PUBLIC TALK**  
**AMSTERDAM, 11TH MAY 1969**  
**'LA VIE: TOTALITE'**

***La passion de comprendre: passion sans mobile***

On s'étonne du manque de passion des êtres humains dans le monde entier. Ils ont soif de puissance, de situations sociales, de

divertissements variés: religieux, sexuels et autres, ils sont esclaves d'autres formes de soif. Mais, apparemment, rares sont ceux qui connaissent cette profonde passion tournée vers la compréhension du mouvement de l'existence dans sa totalité, ceux qui ne consacrent pas toute leur énergie à des activités fragmentaires. Le directeur de banque s'intéresse intensément à ses affaires bancaires, l'artiste et le savant se consacrent à leurs intérêts particuliers, mais c'est apparemment une des choses les plus difficiles que de ressentir le désir passionné, intense et durable de comprendre la vie dans sa totalité.

S'agissant d'approfondir cette question de la compréhension totale du processus de vivre, aimer et mourir, nous aurons besoin non seulement d'une efficacité intellectuelle, de sentiments vigoureux, mais bien plus encore

115

d'une grande énergie que seule peut donner la passion. Nous nous trouvons devant un problème immense, compliqué, subtil et profond, il faudra consacrer notre attention tout entière — et c'est bien là ce qu'est la passion — afin de voir et de découvrir par nous-mêmes s'il existe une façon de vivre en tous points différente de notre mode actuel. Pour comprendre tout ceci il faut examiner diverses questions, le processus de la conscience à la fois en surface et dans les couches les plus profondes de la psyché ; nous aurons aussi à nous préoccuper de la nature de l'ordre ; non seulement l'ordre extérieur et social, mais l'ordre intérieur. Nous aurons à découvrir la signification de la vie, ne lui accordant pas seulement une portée intellectuelle, mais en regardant ce que cela signifie que de vivre. Nous devons aussi approfondir la question de savoir ce que c'est que l'amour, et ce que cela signifie de mourir. Ces choses doivent être examinées au niveau du conscient et dans les recoins les plus profonds, les plus cachés de l'esprit. Demandons-nous aussi ce que c'est que l'ordre, ce que cela signifie vraiment que de vivre, et si on est capable de mener une vie pleine d'un amour, d'une tendresse, d'une compassion, d'une affection entière et totale. Il faut aussi découvrir par soi-même le sens de cette chose extraordinaire que nous nommons la mort.

Ces choses ne sont pas des fragments, elles sont un mouvement total, la totalité de la vie. Nous ne pourrons jamais comprendre si nous divisons la question en vivre,

aimer et mourir — il s'agit d'un seul et unique mouvement. Pour comprendre ce processus de totalité, il faut qu'il y ait énergie, non seulement une énergie intellectuelle mais une énergie résultant d'un sentiment intense, ce qui implique une passion sans mobile et qui, de ce fait, brûle constamment en vous. Nos esprits étant morcelés, nous devons approfondir cette question du conscient et de l'inconscient, parce que c'est là que toute division — le « moi » et le « non moi », le « vous » et le « moi », le « nous » et le « eux » — commence. Tant qu'existera ce cloisonnement — les nations, les familles, les religions avec leurs influences possessives isolées — il y aura inévitablement des divisions dans la vie. Il y aura la vie quotidienne, son ennui, sa routine et puis ce que nous appelons l'amour, amour contaminé par la jalousie, la possessivité, la dépendance, la domination, il y aura la peur et l'inévitable mort. Allons-nous pouvoir approfondir cette question avec sérieux, non pas théoriquement ni verbalement, mais la creuser véritablement, regardant en nous-mêmes, nous demandant pourquoi existe ce morcellement, cause de tant de souffrances, de confusions, de conflits ?

On peut observer très clairement en soi-même les activités de l'esprit superficiel préoccupé de vie quotidienne et de connaissances techniques, scientifiques et acquiescentes. On peut se voir dans son bureau plein de l'esprit de compétition, on peut voir le fonctionnement superficiel de son propre esprit. Mais il y a des recoins

cachés qui n'ont jamais été explorés parce que nous ne savons pas comment nous y prendre. Quand nous nous proposons de les dévoiler à la lumière d'une compréhension claire, ou bien nous lisons des livres qui traitent de tels sujets, ou bien nous nous mettons à la recherche d'un psychanalyste ou d'un philosophe. Nous ne savons pas comment regarder les choses par nous-mêmes; même si nous sommes capables d'observer l'activité extérieure et superficielle de la vie, nous sommes apparemment incapables de pénétrer dans cette caverne profonde et

cachée où se dissimule la totalité du passé. L'esprit conscient avec toutes ses affirmations et ses exigences positives est-il capable de pénétrer dans les couches profondes de notre être ? Je ne sais pas si vous avez jamais essayé, mais si vous l'avez fait dans un esprit suffisamment persistant et sérieux, vous aurez découvert par vous-même le vaste contenu du passé, l'héritage racial, le dogmatisme religieux, les divisions ; tout est là, caché. Une opinion émise en passant jaillit de toute cette accumulation du passé, laquelle est basée essentiellement sur nos expériences, notre savoir de jadis et toutes les formes diverses de conclusions et d'opinions qui peuvent en résulter. L'esprit peut-il contempler tout ceci, le comprendre, le transcender, de sorte qu'il n'y ait plus aucune division ? Ceci est important, parce que nous sommes tellement conditionnés à considérer la vie d'une façon fragmentaire. Tant que persiste cette fragmentation, il y a une soif d'accomplissement — le « moi » désirant s'accomplir,

118

aboutir, concurrencer, être ambitieux. C'est cet aspect fragmentaire de la vie qui nous rend à la fois individualistes et collectifs, centrés sur nous-mêmes et ressentant néanmoins le besoin de nous identifier avec quelque chose de plus grand, tout en restant séparés. C'est cette division profonde qui régit notre conscience, qui fait partie de toute la structure et de toute la nature de notre être, c'est elle qui favorise le cloisonnement de nos activités, de nos pensées et de nos sentiments. C'est ainsi que nous morcelons la vie, que nous morcelons ces choses que l'on appelle aimer et mourir.

Est-il possible d'observer le mouvement du passé qui est l'inconscient ? — si toutefois nous pouvons nous servir de ce mot « inconscient » sans lui donner une signification psychanalytique spécialisée. Les profondeurs de l'inconscient sont le passé, et c'est à partir de lui que nous agissons. Ainsi s'établit cette division entre le passé, le présent et l'avenir — qui constituent le temps.

Tout ceci peut paraître assez compliqué, mais il n'en est rien — en réalité c'est très simple si l'on est capable de regarder en soi-même, de s'observer en action, d'observer le fonctionnement de nos opinions, de nos pensées, de nos conclusions. Quand vous vous regardez avec un certain esprit critique, vous pouvez constater que vos actions sont basées sur des modèles, des formules, ou des conclusions nées dans le passé,

lesquelles se projettent dans l'avenir sous forme d'idéal, un idéal à partir duquel vous allez agir désormais. Ainsi c'est toujours le passé qui

119

opère avec ses motifs, ses conclusions, ses formules ; et ainsi le cœur et l'esprit sont lourdement « chargés » par des souvenirs qui donnent à nos vies leurs formes particulières et entraînent le morcellement.

La question se pose donc de savoir si l'esprit conscient est capable de pénétrer l'inconscient assez à fond pour nous permettre de comprendre la totalité de son contenu, à savoir le passé. Ceci exige une capacité critique — non un esprit obstinément critique — il faut que nous soyons en éveil. Quand on est véritablement éveillé, cette division de la conscience globale prend fin. Cette lucidité n'est possible que quand existe une prise de conscience de soi-même dans un esprit critique et dépourvu de tout jugement personnel.

Observer signifie être critique — ne pas utiliser un esprit critique basé sur des jugements, des opinions, mais être en observation, en éveil avec un esprit critique. Mais si cet esprit part d'un point de vue personnel, s'il est faussé par la peur ou par n'importe quel genre de préjugé, il cesse d'être véritablement critique et tombe dans la fragmentation.

Ce qui nous préoccupe aujourd'hui c'est de comprendre le processus dans sa totalité, la vie dans son ensemble, et non pas de nous préoccuper d'un fragment particulier. Il ne s'agit pas de savoir que faire à l'égard d'un problème particulier, d'une activité sociale distincte du processus de la vie dans son entier ; mais nous nous efforçons de découvrir ce qu'implique la compréhension

120

de la réalité et si même une telle réalité existe, une telle immensité, une telle éternité. C'est cette perception globale, totale — et aucune perception fragmentaire — que nous examinons. Cette compréhension du mouvement total de l'existence, vue comme une activité unique, n'est possible que lorsque dans notre conscience, les principes, les concepts, les idées, les divisions, « moi » et « non moi », ont pris fin. Si ceci est vu

clairement — et j'espère bien que c'est le cas — nous pouvons aller de l'avant et découvrir ce que c'est que de vivre.

Pour nous, le fait de vivre est une activité positive — on agit, on réfléchit, on s'abandonne à un éternel tourbillon, à des conflits, à la peur, à la tristesse, à la culpabilité, à l'ambition, à la concurrence, la soif du plaisir avec sa conséquence inévitable de souffrance, de désirs de réussir. Tout cela nous l'appelons vivre. Et c'est bien là notre vie, coupée par des moments de joie passagère, des moments de compassion sans motif, de générosité gratuite. Rares sont les moments d'extase, de cette félicité qui ne connaît ni le passé ni l'avenir. Mais notre vie de bureau, nos colères, notre haine, notre mépris, nos hostilités, ce à quoi nous donnons le nom de vie quotidienne, nous jugeons que tout cela est extraordinairement positif.

Mais le seul positif véritable c'est la négation du positif. Nier cette soi-disant existence, qui est laide, solitaire, apeurée, brutale et violente, la nier sans rien connaître d'une autre existence, c'est l'action positive entre

121

toutes. Sommes-nous en communication les uns avec les autres ? Voyez-vous, c'est être hautement moral que de rejeter complètement la moralité conventionnelle, parce que, ce que nous appelons la moralité sociale, la moralité de la respectabilité, est complètement immoral ; nous avons l'esprit compétitif, avide, envieux, nous cherchons toujours à n'en faire qu'à notre tête — vous savez comment nous nous comportons. Et nous appelons tout cela la moralité sociale ; les gens religieux parlent d'une morale différente, mais leur vie, toutes leurs attitudes, la structure hiérarchique des organisations religieuses et de la croyance, tout cela est immoral. Rejeter tout cela n'est pas réagir, parce que quand vous réagissez, c'est une nouvelle façon d'être en désaccord et de le manifester par une résistance. Quand vous le rejetez parce que vous l'avez compris, alors surgit la moralité suprême.

Et de même, rejeter la moralité sociale, rejeter notre façon de vivre — nos petites vies mesquines, notre existence, notre vie intellectuelle, nos satisfactions superficielles obtenues par l'accumulation de biens — rejeter tout cela non pas par réaction, mais parce que nous en avons vu la complète stupidité et tout ce que cette façon de vivre a de destructeur ; rejeter tout cela c'est vivre. Voir le faux comme étant faux — c'est la vérité.

Qu'est-ce alors que l'amour ? Est-il plaisir ? Est-il désir ? L'amour est-il attachement, dépendance, possession de la personne que vous aimez et que vous dominez ? Est-ce amour quand vous dites : « Ceci est à moi et pas

122

à vous, cela m'appartient, j'ai des droits sexuels » — qui impliquent jalousie, haine, colère, violence ? Et puis encore, on a partagé l'amour en sacré et profane, c'est une partie de notre conditionnement religieux ; tout cela, est-ce de l'amour ? Pouvez-vous aimer et être ambitieux ? Pouvez-vous aimer votre mari, peut-il prétendre vous aimer s'il est ambitieux ? Peut-il y avoir amour, là où il y a concurrence et lutte pour la réussite ?

Rejeter tout cela, non seulement intellectuellement ou verbalement, mais le balayer de tout notre être, ne plus jamais être la proie d'aucune jalousie, d'aucune envie, d'aucune ambition, d'aucun désir de surclasser — rejeter tout cela c'est bien certainement de l'amour. Et ces deux façons d'agir ne peuvent jamais aller ensemble. L'homme qui est jaloux, la femme qui est dominatrice, ne savent pas ce que signifie l'amour — ils peuvent en parler, dormir ensemble, se posséder l'un l'autre, dépendre l'un de l'autre pour leur confort, leur sécurité, leur crainte de solitude, mais tout cela ce n'est certainement pas de l'amour. Si ceux qui prétendent aimer leurs enfants parlaient sérieusement, aurions-nous des guerres ? Serions-nous divisés en nationalités — ces séparations existeraient-elles ? Ce que nous appelons amour est torture, désespoir, sentiment de culpabilité. On identifie en général l'amour au plaisir sexuel. Nous ne voulons être ni prudes ni puritains, nous n'affirmons pas qu'il faut vivre sans plaisir. Quand vous regardez un nuage ou le ciel ou un beau visage, il y a une grande joie. Quand vous regardez une

123

fleur il y a sa beauté — et nous ne rejetons pas la beauté. Mais la beauté n'est pas un plaisir issu de la pensée, c'est la pensée qui ajoute le plaisir à la beauté.

De même, quand nous aimons au cours de notre vie sexuelle, la pensée y surajoute le plaisir, l'image de ce qui a été, la répétition de cette expérience pour le lendemain. Cette répétition est plaisir, elle n'est pas beauté. La beauté, la tendresse, l'amour dans son sens complet n'excluent pas la sexualité. De nos jours tout est permis, le monde paraît avoir subitement découvert la vie sexuelle qui a pris une importance extraordinaire. C'est probablement pour l'homme l'unique évasion qui lui reste, l'unique liberté ; partout ailleurs il est bousculé, maltraité intellectuellement et émotivement, violé ; dans tous les sens du mot il est un esclave, il est brisé et le seul instant où il dispose d'une certaine liberté c'est au cours de l'expérience sexuelle. Et, dans ce moment de liberté, il trouve une certaine joie et il désire la voir se répéter. Et en tout ceci, où est l'amour ? Seul un esprit et un cœur plein d'amour sont capables de voir le mouvement de la vie dans sa totalité. Et dès lors quoi qu'il puisse faire, un homme qui connaît un tel amour est moral, il est vertueux, et tout ce qu'il fait est beau.

Quel est le rôle de l'ordre en tout ceci ? — Nous savons que notre vie est désordonnée et confuse. Tous, nous avons soif d'ordre, non seulement dans notre maison, mettant chaque chose à sa place, mais nous désirons également un ordre extérieur dans la société où règne

124

une immense injustice sociale. Nous désirons aussi un ordre intérieur — il faut qu'il y ait un ordre profond, un ordre mathématique. Pouvons-nous établir un ordre en nous-mêmes en suivant un modèle que nous pensons être ordonné ? S'il en était ainsi nous serions à comparer le modèle avec le fait, donnant ainsi naissance à un conflit. Ce conflit même n'est-il pas désordre ? — et par conséquent il n'y a là aucune vertu.

Quand un esprit lutte pour être vertueux, moral, éthique, il résiste et ce conflit même est désordre. Par conséquent, la vertu est l'essence même de l'ordre — bien que ce mot soit mal vu dans nos sociétés modernes.

Une telle vertu ne prend pas naissance à la suite d'un conflit dans la pensée, mais seulement quand le désordre est aperçu d'une façon critique, par une intelligence en éveil, une intelligence qui se comprend elle-même. Là règne un ordre complet dans sa forme la plus élevée, et c'est bien la vertu. Et ceci ne peut avoir lieu que quand il y a amour.

Puis il y a la question de mourir, que nous avons avec grand soin éloignée de nous, quelque chose qui doit se passer dans l'avenir, dans



cinquante ans ou demain. Nous avons peur de cesser d'exister physiquement et d'être séparés des choses que nous avons possédées, ressenties, et pour lesquelles nous avons travaillé — la femme, le mari, la maison, les meubles, le petit jardin, les livres et les poèmes que nous avons écrits ou que nous espérons écrire. Et vous avez peur de lâcher tout cela parce que vous êtes ce mobilier, vous êtes le tableau que vous pos-

125

sédez; quand vous êtes doués pour jouer du violon, vous êtes ce violon. En effet, nous nous sommes identifiés à toutes ces choses — nous sommes ces choses et rien d'autre. Avez-vous jamais regardé le monde sous ce jour ? Vous êtes la maison — les volets, la chambre à coucher, le mobilier que vous avez entretenu pendant des années, que vous possédez — c'est là ce que vous êtes. Enlevez tout cela et vous n'êtes plus rien. Et c'est de cela que vous avez peur — de n'être rien. N'est-il pas étrange de constater comment vous passez quarante années à travailler dans le même bureau et quand vous vous arrêtez vous avez une maladie de cœur et vous mourez. Vous êtes le bureau, les dossiers, le directeur ou l'employé, quelle que soit votre position ; vous êtes cela et rien d'autre. Et puis vous avez d'innombrables idées sur Dieu, la bonté, la vérité, ce que devrait être la Société — et c'est tout. C'est là ce qui est triste. Se rendre compte par soi-même que l'on est cela, c'est une grande tristesse, mais la plus grande tristesse de tout c'est que vous ne vous en rendez pas compte. Le voir, voir ce que tout cela implique, c'est mourir. La mort est inévitable, tous les organismes physiques doivent prendre fin. Mais nous avons peur de lâcher le passé. Nous sommes le passé, le temps, la souffrance et le désespoir, traversés d'une perception passagère de beauté, d'un épanouissement de bonté ou de tendresse profonde, impression passagère, et non durable. Ayant peur de la mort, nous disons: « Vais-je revivre ? » —

126

autrement dit : « Vais-je prolonger la bataille, le conflit, la souffrance, la possession d'objets, l'expérience accumulée ? » L'Orient tout entier croit

à la réincarnation. Vous aimeriez voir se réincarner ce que vous êtes ; mais vous êtes tout ceci, cette pagaille, cette confusion, ce désordre. La réincarnation implique que nous renaîtrons dans une autre vie ; par conséquent, ce que vous faites aujourd'hui a la plus grande importance, et non pas votre comportement dans votre prochaine vie — si cela existe. Si vous êtes destinés à renaître, ce qui importe c'est votre façon de vivre aujourd'hui, parce que c'est « aujourd'hui » qui va semer la graine de la beauté ou de la souffrance. Mais ceux qui croient à la réincarnation avec une telle ferveur n'ont pas idée de comment se comporter. S'ils étaient préoccupés de leur comportement, ils ne seraient pas si préoccupés de l'avenir, car la vertu c'est l'attention à aujourd'hui.

Mourir fait partie de vivre. Vous ne pouvez pas aimer sans mourir, mourir à tout ce qui n'est pas amour, mourir à tous les idéaux qui sont les projections de vos propres exigences, mourir au passé, à l'expérience, de façon à savoir ce que signifie l'amour, et par conséquent ce que cela signifie que de vivre. Et ainsi vivre, aimer et mourir sont une seule et même chose, c'est-à-dire vivre d'une façon complète maintenant. Alors il y a une action qui n'est pas contradictoire, entraînant la souffrance et la tristesse ; alors vivre, aimer et mourir sont action. Et cette action est ordre. Si nous vivons de cette façon-là

127

— comme nous devons le faire, non pas à des moments isolés mais tous les jours, et à chaque minute — alors nous connaissons l'ordre social, alors il y aura unité de l'humanité, les gouvernements s'appuieront sur le travail d'ordinateurs, et non pas sur les activités de politiciens mus par leur conditionnement et leurs ambitions personnelles.

Par conséquent vivre c'est aimer et mourir.

*Question.* — Peut-on être affranchi instantanément et vivre sans conflits ou cela va-t-il nous prendre du temps ?

*Réponse.* — Peut-on vivre immédiatement ayant rejeté le passé ou bien cela implique-t-il un certain temps ? Est-il besoin du temps pour se débarrasser du passé, et ceci nous empêche-t-il de vivre d'une façon immédiate ? Telle est la question. Le passé est comme une caverne cachée, une cave où vous tenez votre vin — si vous avez du vin. Faut-il du temps pour s'en affranchir ? Prendre du temps qu'est-ce que cela implique — c'est ce que nous faisons d'habitude. Je me dis : « J'y mettrai

du temps, la vertu est une chose qu'il faut acquérir, à laquelle il faut s'exercer quotidiennement. Je vais me débarrasser de ma haine, de ma violence, lentement, graduellement. » C'est ainsi que nous nous y prenons habituellement, tel est notre conditionnement. Et nous nous demandons dès lors s'il est possible de rejeter tout le passé graduellement — en y mettant du temps. Autrement dit, en étant violent « je vais m'en débarrasser graduellement ». Qu'est-ce

128

que cela veut dire « graduellement », « pas à pas » ? En attendant je suis violent. Cette idée de se débarrasser de la violence graduellement est une forme d'hypocrisie. Très évidemment, si je suis violent, je ne peux pas m'en débarrasser petit à petit, il faut en finir tout de suite. Puis-je mettre fin à des facteurs psychologiques immédiatement ? Vous ne le pouvez pas, si vous acceptez cette idée de vous libérer du passé petit à petit. Mais ce qui importe c'est de voir le fait tel qu'il est maintenant, sans aucune déformation. Si je suis envieux et jaloux, il faut que je le voie par une observation totale, instantanée et non passagère. Je regarde ma jalousie — pourquoi suis-je jaloux ? Parce que je me sens seul, la personne dont je dépendais m'a quitté et subitement je me trouve devant mon propre vide, mon isolement et de cela j'ai peur et, par conséquent, je dépends de vous. Et si vous vous détournez, je suis en colère, je suis jaloux. Le fait c'est que je me sens seul, j'ai besoin de compagnie, j'ai besoin de quelqu'un non seulement pour faire ma cuisine, pour me réconforter, pour me donner un plaisir sexuel et tout ce qui s'ensuit, mais parce que fondamentalement je suis seul. Et c'est pour cela que je suis jaloux. Suis-je capable de comprendre cette solitude instantanément ? Je ne peux la comprendre que si je l'observe, si je ne la fuis pas — si je suis capable de la regarder, de l'observer pour la critiquer avec une intelligence éveillée, sans me chercher des excuses ou essayer de remplir mon vide ou de trouver un nouveau compagnon. Pour contempler tout

129

ceci il faut qu'il y ait liberté, et quand je suis libre de regarder, je suis affranchi de ma jalousie. Ainsi la perception, la totale observation de la

jalousie et son affranchissement, ne sont pas une affaire de temps, mais d'attention totale, d'une lucidité critique, d'une observation dépourvue de choix tournée vers toutes les choses qui surgissent à mesure de leur apparition. Alors il y a libération, non pas dans l'avenir mais tout de suite, de ce que nous appelons la jalousie.

On pourrait en dire autant de la violence, de la colère, de toute autre habitude, que vous fumiez, que vous buviez, que vous abusiez de votre sexualité. Si nous les observons avec la plus grande attention, y accordant la totalité de notre cœur et de notre esprit, nous prenons conscience intelligemment de tout leur contenu ; et il y a liberté. Quand cette prise de conscience lucide fonctionne, alors tout ce qui peut se produire — colère, jalousie, violence, brutalité, ombre légère de dissimulation, hostilité, toutes ces choses peuvent être observées instantanément et complètement. En ceci réside la liberté et ce qui fut cesse d'exister. Par conséquent, le passé ne peut pas être balayé avec le temps. Le temps n'est pas le chemin qui mène à la liberté. Cette idée d'une libération graduelle n'est-elle pas une certaine forme d'indolence, d'impuissance à agir instantanément quand elle surgit ? Dès l'instant où vous avez cette faculté étonnante d'observer chaque chose clairement à mesure qu'elle se produit, quand vous donnez tout votre esprit et tout

130

votre cœur à cette observation, le passé cesse d'exister.

Par conséquent, le temps et la pensée ne mettent pas fin au passé, parce que le temps et la pensée sont le passé.

*Question.* — La pensée est-elle un mouvement de l'esprit ? La lucidité est-elle une fonction d'un esprit immobile ?

*Réponse.* — Comme nous l'avons dit l'autre jour, la pensée est une réaction de la mémoire, comme un ordinateur où vous avez programmé toutes sortes de connaissances. Et quand vous êtes à la recherche d'une réponse, ce qui a été accumulé dans l'ordinateur répond. De la même manière l'esprit, le cerveau, sont le magasin du passé, de la mémoire, et quand un défi leur est adressé ils répondent par la pensée conformément à leurs connaissances, leurs expériences, leurs conditionnements et ainsi de suite. Ainsi la pensée est le mouvement, ou plutôt fait partie du mouvement de l'esprit et du cerveau. Le questionneur voudrait savoir si la lucidité est le silence de l'esprit ? Êtes-vous capable d'observer quoi que ce soit — un livre, votre femme, votre prochain, un politicien, un

prêtre, un beau visage — sans qu'il s'ensuive aucun mouvement de l'esprit ? Les images que vous avez de votre femme, de votre mari, de votre voisin, votre connaissance d'un nuage ou d'un plaisir, tout cela intervient, n'est-ce pas ? Et dès qu'il y a intervention d'une image d'aucune espèce, subtile ou trop évidente, il n'y a plus d'observation, il n'y a plus de lucidité réelle et entière, il n'y a plus qu'une prise de conscience, une lucidité partielle. Pour qu'il y ait observation claire, il faut

131

qu'aucune image n'intervienne entre l'observateur et la chose observée. Quand vous observez un arbre, êtes-vous capable de le regarder sans qu'intervienne votre connaissance de cet arbre en termes botaniques, sans aucune connaissance du plaisir ou d'un certain désir en ce qui le concerne ? Pouvez-vous le regarder si complètement que l'espace entre vous — l'observateur — et la chose observée disparaisse ? Cela ne signifie pas que vous devenez l'arbre ! Mais quand cet espace disparaît, l'observateur cesse d'exister, et ne demeure plus que l'objet. Dans une telle observation il y a perception, on voit la chose avec une vitalité extraordinaire, la couleur, la forme, la beauté d'une feuille ou du tronc ; et quand le centre du « moi » qui observe n'existe pas, vous êtes en contact intime avec l'objet de votre observation.

Il y a un mouvement de la pensée qui fait partie du cerveau et de l'esprit, quand il y a une provocation à laquelle la pensée doit répondre. Mais pour découvrir quelque chose de neuf, quelque chose que l'on n'a encore jamais regardé, il faut qu'existe cette intense attention qui ne connaît aucun mouvement. Ceci n'est pas quelque chose de mystérieux ni d'occulte à quoi il faut s'exercer pendant des années et des années ; cette optique est une complète sottise. Cela se produit quand entre deux pensées vous observez.

Vous savez comment a procédé l'homme qui a découvert l'avion à réaction ? Comment c'est arrivé ? Il savait tout ce qu'il y avait à savoir du moteur à combustion, il cherchait une autre méthode. Pour regarder il vous faut être silencieux ; si vous emportez avec vous tout ce que vous savez sur le moteur à combustion,

132

vous ne retrouverez jamais que ce que vous avez appris. Ce que vous avez appris doit rester en sommeil dans le calme — et dès lors vous découvrez quelque chose de neuf. De même pour voir votre femme, votre mari, l'arbre, le voisin, toute la structure sociale qui est désordre, il vous faut silencieusement trouver une nouvelle façon de regarder et par conséquent une nouvelle façon de vivre et d'agir.

*Question.* — Comment pouvons-nous trouver la force qu'il faut pour vivre sans théories ni idéaux ?

*Réponse.* — Comment avez-vous la puissance de vivre avec eux ? Où trouvez-vous cette extraordinaire énergie vous permettant de vivre avec ces formules, ces idéaux, ces théories ? Vous vivez avec ces formules — où trouvez-vous l'énergie nécessaire ? Cette énergie se dissipe incessamment dans le conflit. L'idéal est là-bas, vous êtes ici, et vous vous efforcez de vivre conformément à cela. Ainsi il s'établit une division, il y a conflit et c'est une perte d'énergie. Donc, quand vous apercevez le gaspillage d'énergie, l'absurdité qu'il y a à entretenir des idéaux, des formules, des concepts, donnant ainsi naissance à un état de conflit incessant — quand vous le voyez, vous avez l'énergie de vivre sans cela. Vous avez alors de la force en abondance, parce qu'il n'y a plus de déperdition d'énergie par le conflit. Mais voyez-vous,

133

nous avons peur de vivre ainsi à cause de notre conditionnement. Et nous acceptons cette structure de formules et d'idéaux, comme l'ont fait d'autres avant nous. Nous vivons avec eux, nous acceptons le conflit comme une façon de vivre. Et quand nous voyons tout ceci, non pas verbalement ni théoriquement ni intellectuellement, mais quand nous ressentons de tout notre être l'absurdité qu'il y a à vivre ainsi, nous disposons de l'abondante énergie qui nous vient quand il n'y a pas de conflit du tout. A cet instant vous ne pouvez que faire face au fait et c'est tout. Il y a le fait que vous êtes avide, et non pas un idéal vous interdisant de l'être. C'est là une déperdition d'énergie, mais le fait est que vous êtes possessif, avide et dominateur. C'est là le fait unique, et quand vous y consacrez toute votre attention vous disposez de l'énergie qu'il faut pour le dissiper. Et par conséquent vous pouvez vivre librement sans aucun

idéal, sans aucun principe, sans aucune croyance. Voilà ce que signifie mourir et vivre à toutes les choses du passé.

*Amsterdam, 11th may 1969*

134

**CHAPTER 7  
2ND PUBLIC TALK  
PARIS, 13TH APRIL 1969  
'LA PEUR'**

***Résistance — Énergie et attention***

La plupart d'entre nous sommes esclaves de nos habitudes — physiques et psychologiques. Certains en ont conscience et d'autres non ; or si l'on en a conscience est-il possible d'y mettre instantanément fin sans en porter le fardeau pendant de nombreux mois, de nombreuses années. Est-il possible d'y mettre fin sans aucune forme de lutte et de s'en débarrasser instantanément — l'habitude de fumer, un port de tête sujet à un tic, un sourire tout mécanique, enfin n'importe laquelle des nombreuses habitudes qui peuvent nous affliger ? Prendre conscience de nos interminables et vains bavardages, de l'agitation de notre esprit — ceci peut-il être fait sans qu'il y ait résistance, contrainte, et ainsi en être quitte aisément, sans effort et instantanément ? Ceci implique plusieurs choses: tout d'abord la compréhension que toute lutte entreprise contre quelque chose, contre une habitude particulière, donne naissance à une certaine résistance à l'égard de cette habitude ; on peut voir aisément que

135

toute résistance d'aucune espèce engendre de nouveaux conflits. Si l'on prétend résister à une habitude, chercher à la supprimer, lutter contre

elle, l'énergie qui est nécessaire pour la comprendre se perd dans cette lutte et cette contrainte. Ceci entraîne une deuxième constatation: on prend pour admis que le temps est chose nécessaire, que toute habitude doit être lentement usée, lentement supprimée, anéantie.

Ainsi d'une part, nous sommes faits à cette idée qu'il n'est possible de nous libérer d'aucune habitude que par une résistance, en développant une habitude contraire, et d'autre part à l'idée que nous ne pouvons le faire que graduellement en y mettant du temps. Voyons les choses de près: il me semble que toute forme de résistance favorise de nouveaux conflits, et que le temps étalé sur de nombreuses journées, de nombreuses semaines, de nombreuses années, ne détruit pas véritablement l'habitude ; et nous nous demandons s'il est possible d'y mettre fin sans élaborer une résistance mais instantanément, sans qu'il faille compter sur le temps.

Pour être libéré de la peur, point n'est besoin d'une résistance agissant pendant un certain laps de temps, mais il faut une énergie capable de l'aborder et de la dissoudre en un instant ; telle est l'attention ; elle est l'essence même de toute énergie. Accorder son attention signifie consacrer toute son intelligence, son cœur, son énergie physique, et avec cette énergie, prendre conscience, regarder en face cette habitude particulière ; vous

136

vous apercevrez alors qu'elle n'a plus de prise — elle disparaît instantanément.

On pourrait penser que nos différentes habitudes ne sont pas particulièrement importantes, on les a et tant pis ; puis on leur trouve des excuses. Mais si nous pouvions établir une certaine qualité d'attention dans notre esprit, celui-ci ayant saisi le fait, la vérité, que l'énergie est attention et qu'elle est nécessaire quand il s'agit de dissoudre n'importe quelle habitude particulière, alors, ayant pris conscience d'une telle habitude, ou d'une certaine tradition, on s'aperçoit qu'elle disparaît instantanément.

On est peut-être habitué à parler d'une certaine façon, ou bien on se complaît à d'interminables bavardages inutiles ; si l'on devient lucidement attentif, on dispose d'une extraordinaire énergie — une énergie qui n'est pas due à une résistance comme la plupart d'entre elles. Cette énergie de l'attention c'est la liberté.



Une fois qu'on a compris ceci très profondément, non en tant que théorie mais comme un fait que l'on a expérimenté, un fait qui a été saisi, dont on est pleinement conscient, on peut alors examiner toute la nature et la structure de la peur. Il faut se souvenir, en parlant de cette question assez compliquée, que toute communication verbale entre vous et l'orateur devient difficile si l'on n'écoute pas avec le soin et l'attention voulus, alors la communication n'est pas possible, elle prend fin. Si vous pensez à une chose et que l'orateur parle d'une

137

autre, si vous êtes préoccupé par votre peur particulière et que vous êtes centré sur elle, toute communication verbale entre vous et l'orateur prend fin également. Pour communiquer verbalement, il faut qu'il y ait une certaine qualité d'attention comportant une sollicitude, une intensité, une urgence à vouloir comprendre cette question. Plus importante que la communication est la communion. La communication est verbale, la communion non-verbale. Deux personnes qui se connaissent très bien peuvent, sans prononcer un mot, se comprendre complètement, immédiatement, parce qu'elles ont établi une certaine forme de relation entre elles. Quand nous parlons d'une question très compliquée telle que la peur, il faut qu'il y ait communion aussi bien que communication. Les deux peuvent aller de pair tout le temps, autrement nous ne travaillerons plus ensemble. Ayant établi tout ceci — chose nécessaire — tournons-nous vers cette question de la peur. Il ne s'agit pas de vous affranchir de la peur. Dès l'instant où vous vous efforcez de vous en libérer, vous créez contre elle une résistance. Aucune forme de résistance n'y mettra fin — elle demeurera toujours, même si vous cherchez à vous en évader, à y résister, à la dominer, à la fuir et ainsi de suite, elle sera toujours là. Fuir, se dominer, supprimer, sont des formes de résistance ; et la peur continue d'exister même si vous développez contre elle une force plus grande encore. Ne parlons donc pas d'être *affranchi* de la peur. Être affranchi de quelque chose

138

n'est pas la liberté. Je vous en prie, comprenez ceci, parce qu'en approfondissant la question, si vous avez consacré toute votre attention à ce que l'on aura pu dire, il vous faudra quitter cette salle libéré de tout sentiment de peur. Telle est la seule question qui importe et non pas ce que l'orateur dit ou ne dit pas, ou si vous êtes d'accord ou non ; ce qui est important c'est que l'on puisse psychologiquement et dans le tréfonds de son être, se débarrasser de la peur.

Donc, il ne s'agit pas d'en être affranchi ou d'y résister, il s'agit d'en comprendre la nature et la structure, *comprendre* ; ceci veut dire apprendre à la connaître, l'observer, entrer avec elle en contact direct. Nous avons donc à apprendre à connaître la peur et non pas comment nous en évader, comment y résister par le courage et ainsi de suite. Nous sommes là pour apprendre à connaître. Que signifie pour vous ce mot « apprendre » ? Assurément, il ne s'agit pas d'accumuler tout ce que nous savons sur la peur. Il serait inutile d'approfondir la question si ceci n'est pas parfaitement compris. Nous nous figurons qu'apprendre signifie accumuler n'importe quel savoir sur un sujet donné ; ainsi, si l'on veut apprendre l'italien, il faut emmagasiner des mots et leur sens, la grammaire, et comment joindre les phrases entre elles et ainsi de suite ; ayant accumulé des connaissances, on est capable de parler cette langue-là. Autrement dit, il y a accumulation de connaissances suivie d'action ; par conséquent il faut du temps. Eh bien ! nous prétendons

139

qu'accumuler ainsi n'est pas apprendre. Apprendre est toujours dans le présent actif, il ne résulte pas d'un savoir accumulé ; apprendre à connaître est un processus, une action qui appartient toujours au présent. La plupart d'entre nous sommes habitués à l'idée qu'il s'agit tout d'abord de rassembler des connaissances, des informations, de l'expérience et d'agir à partir de ce connu. Nous disons, nous, quelque chose d'entièrement différent. Le savoir appartient au passé et quand on agit c'est le passé qui détermine l'action. Nous disons que le fait d'apprendre accompagne l'action elle-même et que, par conséquent, il n'y a jamais accumulation, savoir.

Apprendre à connaître la peur est affaire du présent, c'est quelque chose de neuf. Si je l'aborde à partir de mon passé accumulé, à partir de mes souvenirs et de mes associations passées, je ne me trouve jamais face à face avec elle, et par conséquent je n'apprends rien à son sujet. Ceci je ne

peux le faire que si mon esprit est neuf, plein de fraîcheur. Et c'est là notre difficulté parce que nous abordons toujours la peur ayant dans l'esprit les associations, les souvenirs, les incidents, les espérances, lesquels nous empêchent de la regarder d'une façon nouvelle et d'apprendre à la connaître d'instant en instant.

Nombreuses sont les peurs — peur de la mort, de l'obscurité, de perdre sa situation, du mari ou de la femme, de l'insécurité, la peur de ne pas s'accomplir, de ne pas être aimé, peur de la solitude, peur de ne pas réussir. Toutes ne sont-elles pas l'expression d'une peur

140

centrale ? Et nous nous demandons dès lors si nous examinons une peur particulière ou s'il s'agit d'aborder le fait lui-même ?

Nous désirons comprendre la nature de la peur et non pas les modalités de ses expressions. Si nous pouvons considérer le fait central, nous pourrons alors résoudre ou agir sur les formes particulières. Donc, ne brandissez pas votre peur particulière pour dire : « Ceci je vais le résoudre », mais comprenez la nature et la structure de la peur en elle-même ; et vous pourrez dès lors vous tourner vers votre peur à vous.

Voyez l'importance pour l'esprit d'être dans un état entièrement dépourvu de toute espèce de peur. Parce qu'avec elle existe l'obscurité et l'esprit s'émousse, puis il recherche différentes évasions, différents stimulants, des distractions — que ce soit à l'église ou sur le terrain de football ou à la radio. Un tel esprit angoissé est incapable de clarté et ignore le sens du mot amour — il peut connaître le plaisir mais il ne connaît certainement pas ce que cela signifie que d'aimer. La peur est destructrice et elle enlaidit l'esprit.

Il y a la peur physique et la peur psychologique. Il y a la peur physique du danger — comme de rencontrer un serpent ou de se trouver devant un précipice. Celle-là, l'angoisse physique devant un danger, n'est-elle pas intelligence ? Il y a là un précipice — je le vois, je réagis immédiatement, je ne m'en approche pas. Mais cette peur n'est-elle pas intelligence, elle qui me dit:

« Attention, il y a un danger » ? Cette intelligence a été construite à travers les âges, d'autres sont tombés dans le précipice, ou bien ma mère ou mon ami a dit : « Attention ! ». Donc, dans cette expression physique de la peur, il y a la mémoire et l'intelligence qui agissent en même temps. Puis il y a l'appréhension d'une peur physique par laquelle on a passé : avoir une maladie cause de grandes souffrances ; ayant passé par cette souffrance, une souffrance purement physique, nous ne voulons pas la voir se répéter, et nous en avons une peur psychologique bien que la souffrance ne soit pas dans l'immédiat. Eh bien ! comment une telle peur psychologique peut-elle être comprise afin qu'elle ne prenne pas vraiment naissance ? J'ai souffert — la plupart d'entre nous avons souffert — c'est arrivé la semaine dernière ou bien il y a un an. La douleur était atroce, je ne veux pas la voir se répéter et j'ai peur qu'elle ne revienne. Que s'est-il passé ? Je vous en prie, suivez ceci soigneusement. Il y a le souvenir de cette souffrance et la pensée dit : « Qu'elle ne revienne pas, faites très attention ». En pensant à elle, on craint sa répétition, c'est la pensée qui invite la peur. C'est là une forme particulière d'appréhension, celle de voir une maladie se répéter avec la souffrance qui l'accompagne. Et puis il y a toutes les peurs psychologiques nées de la pensée — peur de ce que peut dire le voisin, de n'être pas tenu pour un grand bourgeois respectable, de ne pas parvenir à se conformer à la moralité sociale —

142

; laquelle est immoralité — peur de perdre une situation, d'être seul, d'être anxieux — (l'anxiété elle-même est peur) et ainsi de suite — tout cela est le produit d'une vie axée sur la pensée.

Il n'y a pas seulement les peurs conscientes, mais encore les peurs enfouies, dissimulées dans la psyché, dans les couches profondes de l'esprit. On peut agir sur les peurs conscientes, mais les peurs profondes et cachées sont plus difficiles. Comment faire surgir à la surface ces angoisses inconscientes et profondes, comment les dévoiler ? L'esprit conscient est-il capable de le faire ? Mû comme il l'est par sa pensée active, peut-il découvrir ce qui est inconscient, ce qui est caché ? (Nous nous servons du mot « inconscient » d'une façon non technique : ne pas être conscient de, ne connaissant pas les couches cachées — sans plus). L'esprit conscient, celui qui est entraîné à s'adapter sans cesse pour assurer la survie, le conservateur des choses comme elles sont — vous

connaissiez l'esprit conscient et ses ruses — un tel esprit est-il capable de dévoiler tout le contenu de l'inconscient ? Je ne le crois pas. Il peut dévoiler une couche qu'il traduira selon son conditionnement. Mais cette interprétation même, conforme au conditionnement, ajoutera aux nouveaux préjugés de l'esprit conscient, le rendant encore plus incapable d'examiner la couche suivante.

On peut voir que le simple effort conscient pour examiner le contenu plus profond de l'esprit devient extrêmement ardu à moins que l'esprit de surface ne soit com-

143

plètement libéré de tout conditionnement, de tout préjugé, de toute peur — autrement dit, il est incapable de regarder. Voyant combien ce procédé est ardu, probablement complètement impossible, on demande : existe-t-il une autre façon de s'y prendre tout à fait différente ?

L'esprit peut-il se vider de toute peur par l'analyse, auto-analyse ou analyse professionnelle ? Ce procédé implique autre chose. Quand je m'analyse moi-même, que je m'observe, couche après couche, j'examine, je juge, je soupèse ; je dis : « ceci est bien », « cela est mal », « je rejetterai ceci », « je garderai cela ». Suis-je alors autre chose que la chose analysée ? Ceci vous devez y répondre vous-même, voir quelle en est la vérité. L'analyseur est-il autre chose que la chose analysée ? Par exemple la jalousie ? Le jaloux n'est pas différent, il est cette jalousie, il s'efforce de se distinguer de cette jalousie et d'être une entité qui dit : « Je vais regarder la jalousie, m'en débarrasser, la dominer. » Mais la jalousie et l'analyseur font partie l'un de l'autre.

Ce processus d'analyse fait intervenir le temps ; autrement dit, pour m'analyser il me faudra bien des jours ou peut-être bien des années. A la fin de ces années j'aurai encore peur. Donc, ce n'est pas l'analyse qui convient. Elle exige beaucoup de temps et quand la maison brûle vous n'allez pas vous asseoir pour analyser, ou vous adresser à un professionnel et lui dire : « S'il vous plaît, dites-moi tout ce qu'il y a à savoir sur moi-même » — il vous faut agir. L'analyse est une forme d'éva-

sion, de paresse, d'inefficacité. Il est peut-être de mise pour un névropathe d'aller trouver un psychanalyste, mais même dans un tel cas il ne verra pas la fin de sa maladie. Mais c'est là une autre question. L'analyse de l'inconscient conduite par le conscient ne convient pas. Ceci l'esprit l'a vu et il se dit : « C'est fini, l'analyse j'en ai vu la vanité ; je ne vais plus résister à la peur. » Vous suivez bien ce qui est arrivé à l'esprit ? Quand il a rejeté la façon traditionnelle d'aborder le problème, celui de l'analyse, de la résistance, du temps, que lui est-il arrivé, à lui ? Il est devenu extraordinairement aigu. L'esprit, par la nécessité d'observer, est devenu extraordinairement intense, acéré, vivant. Et il demande : y a-t-il une autre façon d'aborder ce problème qui consiste à dévoiler tout le contenu, le passé, l'héritage racial, familial, tout le poids des traditions culturelles et religieuses, produit de deux mille ou dix mille années ? L'esprit peut-il être affranchi de tout cela, peut-il le rejeter et par conséquent rejeter toute peur ? Ainsi je me trouve devant ce problème, ce problème qu'un esprit aiguisé — un esprit qui a rejeté toute forme d'analyse, laquelle, par force, prend du temps, et pour lequel par conséquent n'existe plus le demain — se propose de résoudre complètement et immédiatement. Par conséquent plus d'idéal ; plus question d'un avenir où l'on se dit : « Je vais m'en affranchir. » Ainsi, il est désormais dans un état d'*attention complète*. Il ne s'évade plus, il ne fait plus appel au temps comme moyen de

145

résoudre son problème, il ne fait plus appel à l'analyse, il ne dresse aucune résistance. En tout cela il a pris une qualité entièrement nouvelle. Les psychologues prétendent qu'il vous faut rêver, autrement vous deviendriez fou. Moi je me demande : « Mais pourquoi rêver ? » Existe-t-il une façon de vivre où l'on ne rêverait pas du tout ? — parce qu'alors, si vraiment on ne rêve pas du tout, l'esprit se repose totalement. Toute la journée il a été actif, il a observé, il a écouté, il a questionné, il a contemplé la beauté du nuage, le visage d'une belle créature, l'eau, le mouvement de la vie, tout — il a observé, il a regardé ; et quand il s'endort il lui faut un repos complet, autrement au réveil le lendemain matin il sera fatigué, il sera encore vieux. On se demande dès lors s'il n'y aurait pas possibilité de ne pas rêver du tout, afin que l'esprit pendant le sommeil prenne un repos complet et puisse tomber sur certaines qualités qui lui sont interdites pendant les

heures de veille ? Ce n'est possible — et ceci est un fait, ce n'est pas une hypothèse, une théorie, ou une invention, ou une aspiration — ce n'est possible que si vous êtes complètement éveillé au courant de la journée, observant votre activité, votre pensée, vos sentiments, vos mobiles, chaque intimation, chaque suggestion profondément enfouie, quand vous bavardez, quand vous vous promenez, quand vous écoutez quelqu'un, quand vous observez votre propre ambition, votre jalousie, vos sentiments, quand il s'agit de la « gloire de la France », quand vous

146

lisez un livre qui affirme que « vos croyances religieuses sont des sottises » — quand vous observez pour voir ce qu'implique la croyance. Pendant ces heures de veille, soyez complètement à l'écoute, que vous soyez assis dans un autobus ou bavardant avec votre femme, avec vos enfants, avec vos amis, quand vous fumez — pourquoi fumez-vous — quand vous lisez un roman policier — pourquoi vous le lisez — quand vous allez au cinéma — pourquoi — comme divertissement, comme stimulant sexuel ? Quand vous voyez un bel arbre ou le mouvement d'un nuage qui traverse le ciel, prenez-en conscience complètement, prenez conscience de ce qui se passe autour de vous et en vous, et vous vous apercevrez, au moment du sommeil, que vous ne rêvez pas, et au réveil le lendemain matin que vous avez un esprit plein de fraîcheur, d'intensité, de vie.

*Paris, 13th april 1969*

147

**CHAPTER 8**  
**5TH PUBLIC TALK**  
**PARIS, 24TH APRIL 1969**  
**'LE TRANSCENDANT'**

## ***Pénétrer la réalité. Tradition de la méditation. La réalité et l'esprit silencieux.***

### **Pénétrer la réalité**

Nous avons parlé du chaos qui règne dans le monde, de la grande violence, de la confusion non seulement extérieure mais intérieure. La violence est un résultat de la peur, sujet que nous avons déjà approfondi. Il me semble que nous devons maintenant examiner une question qui peut vous être un peu étrangère et cependant elle est à étudier, et non pas à mettre de côté sous prétexte qu'elle serait chimérique, fantaisiste et ainsi de suite.

Tout au long de son histoire, l'homme — mis en face du fait que sa vie est courte, pleine d'accidents, de tristesse et vouée à l'inévitable mort — a toujours formulé une idée à laquelle on a donné le nom de Dieu. Il s'est rendu compte, comme nous le faisons encore aujourd'hui, que la vie est passagère et il a toujours eu soif de connaître quelque chose de vaste, d'immense, de suprême, quelque chose qui ne soit une émanation ni du mental, ni de nos états émotifs ; il avait soif de connaître, de trouver en tâtonnant, un monde entièrement différent, qui

148

transcende celui-ci, qui soit au-delà de toute souffrance, de toute douleur. Ce monde transcendantal, il espérait le trouver en cherchant, en creusant. Il nous faut approfondir cette question de savoir s'il existe ou non une réalité — quel que soit le nom qu'on lui donne — une réalité appartenant à une dimension entièrement différente. Et si l'on prétend la connaître dans ses profondeurs, il faut évidemment se rendre compte qu'une compréhension au niveau verbal ne suffit pas, car jamais la description n'est l'objet décrit, jamais le mot n'est la chose. Pouvons-nous approfondir ce mystère — si mystère il y a — que l'homme s'est toujours efforcé de capter, de pénétrer, de solliciter, de maintenir, d'adorer, à quoi il rêve de se dévouer ?

La vie étant ce qu'elle est — vide, superficielle, une affaire tortueuse et sans grande portée — on s'efforce d'inventer une signification, de lui donner un sens, et pour un esprit habile, rusé, la signification et le but de



cette invention seront compliqués. N'y trouvant ni la beauté, ni l'amour, ni le sentiment d'immensité auquel on aspire, on risque de tomber dans le cynisme, de ne plus croire à rien. Il est visiblement assez absurde, illusoire et déraisonnable d'inventer une idéologie, une formule, d'affirmer que Dieu existe ou qu'il n'existe pas, et que la vie n'a pas de sens — ce qui est vrai étant donné notre façon de vivre, elle n'a pas de sens. Mais n'allons pas en inventer un. Ne pouvons-nous pas avancer ensemble et découvrir par nous-mêmes s'il existe ou non une réalité autre qu'une

149

invention purement mentale ou émotive, autre qu'une évasion ! A travers leur histoire les hommes ont toujours affirmé qu'une telle réalité existe ; il faut, disent-ils, s'y préparer, accomplir certaines actions, se discipliner, résister à la tentation sous toutes ses formes, se dominer, maîtriser sa vie sexuelle, se conformer à un modèle établi par une autorité religieuse quelconque, ses saints et ainsi de suite ; ou bien encore, disent-ils, vous devez rejeter le monde, vous retirer dans un monastère, dans une grotte où vous vous proposerez de méditer, de vivre seul, de ne pas être soumis à la tentation. L'absurdité de tous ces efforts est évidente ; il est impossible de s'évader du monde, de « ce qui est », de la souffrance, des distractions, de tout ce que l'homme a édifié dans le domaine scientifique. Et puis les théologies ! Très évidemment il faut rejeter toutes les théologies, tous les dogmes. Si l'on élimine ainsi complètement les croyances sous toutes leurs formes, alors il ne subsiste plus aucune peur.

Sachant que la moralité sociale n'en est pas une, qu'elle est immorale, on se rend compte qu'il faut pourtant être intensément moral car, après tout, la moralité n'est pas autre chose que l'établissement de l'ordre en soi-même et extérieurement aussi ; mais cette moralité doit se manifester dans l'action, être un comportement moral réel et non pas une création mentale fictive ou idéale.

Est-il possible d'être discipliné sans avoir recours à la contrainte, aux évasions, aux suppressions ? La racine du mot « discipline » signifie « apprendre », non pas se

conformer, se dire le disciple de quelqu'un, imiter ou opprimer, mais apprendre. L'action d'apprendre exige une discipline, une discipline qui n'est pas imposée, qui ne consiste pas à s'adapter à une idéologie quelconque, qui ne se confond pas avec l'impitoyable austérité du moine. Cependant, faute d'une profonde austérité notre comportement dans la vie quotidienne ne peut nous conduire qu'au désordre. On peut voir combien il est essentiel d'avoir en soi-même un ordre total, rappelant l'ordre mathématique, et non pas relatif, comparatif, issu des influences de l'entourage. Le comportement, qui est vertu, doit manifester un ordre total. Un esprit tourmenté, frustré, moulé par son entourage, se conformant à la moralité sociale, est forcément confus ; et un esprit confus est incapable de découvrir ce qui est vrai.

### **Tradition de la méditation**

Si l'esprit doit découvrir ce mystère étrange — si toutefois il existe — il doit établir comme base un comportement, une moralité qui ne sont pas ceux de la société, une moralité qui ne connaît aucune espèce de peur et qui est par conséquent libre. Alors seulement — après qu'a été posée cette base solide — l'esprit peut avancer et découvrir ce que c'est que la méditation, cette qualité de silence, d'observation, où l'« observateur » n'existe pas. Si cette base de comportement vertueux ne joue pas son rôle dans notre vie, dans notre action, la méditation n'a que peu de sens. En Orient il y a de nombreuses écoles, de systèmes et de méthodes de méditation — le Zen, le Yoga — qui

se sont répandus en Occident. Il faut voir très clairement ce qu'implique cette notion que l'esprit est capable de découvrir la réalité au moyen d'une méthode, d'un système, ou en se conformant à certains modèles, certaines traditions. Il est bien clair que tout ceci est absurde, que cela vienne de l'Orient ou ait été inventé ici. Toute méthode implique conformisme et répétition ; elle implique qu'existe un personnage ayant atteint une certaine illumination et qui dit : faites ceci ou ne faites pas

cela. Et nous, dans notre soif d'atteindre cette réalité, nous suivons, nous nous conformons, nous obéissons, nous nous exerçons à ce que l'on nous a dit de faire, jour après jour, comme autant de mécaniques. Un esprit morne dont la sensibilité est émoussée, un esprit dénué de la plus haute intelligence, peut s'exercer à une méthode éternellement, il sera de plus en plus obtus, de plus en plus stupide. Il aura sa propre « expérience », mais, cela, toujours dans le champ de son conditionnement.

Certains d'entre vous avez peut-être été en Orient où vous avez sans doute étudié la méditation. Derrière ces mots se cache toute une tradition. Aux Indes, et à travers toute l'Asie, elle s'est répandue en explosion dans les jours anciens. C'est une tradition qui exerce encore sa puissance sur l'esprit, on a écrit des volumes à ce sujet. Mais n'importe quelle tradition — reliquat du passé — que l'on peut utiliser pour découvrir s'il existe une immense réalité, est évidemment un effort gaspillé. L'esprit doit être libéré de toute forme de tradition ou

152

de sanction spirituelle ; autrement il est privé de l'intelligence dans sa forme la plus haute.

Qu'est-ce donc que la méditation, si elle n'est pas traditionnelle ? — et elle ne peut pas être traditionnelle, personne ne peut vous l'enseigner, vous ne pouvez suivre un chemin particulier et dire : « C'est en suivant ce chemin-là que je vais apprendre la méditation. » Toute la portée de la méditation consiste en ceci, que l'esprit devienne complètement silencieux ; non seulement au niveau conscient, mais encore dans les couches profondes, secrètes, cachées ; dans un calme et un apaisement si complets, si entiers, que la pensée même soit silencieuse et cesse de vagabonder. Un des enseignements traditionnels sur la méditation, ce procédé dont nous parlons, prétend qu'il faut contrôler la pensée ; mais c'est là un point de vue qu'il faut rejeter totalement et pour cela il faut regarder les choses de très près, d'une façon objective et sans émotivité quelconque.

La tradition prétend que vous devez avoir un gourou, un instructeur ; il vous aidera à méditer, il vous dira quoi faire. L'Occident aussi possède sa tradition : prière, contemplation, confession. Mais dans tout enseignement selon lequel il existe quelqu'un d'autre qui sait, alors que vous ne savez pas et que celui qui sait va vous enseigner, vous dispenser l'illumination, en cela sont impliqués l'autorité, le maître, le gourou, le

sauveur, le Fils de Dieu et ainsi de suite. Eux savent et vous ne savez pas ; et on vous dit : « Suivez cette méthode, ce système, exercez-

153

vous quotidiennement et en fin de compte vous parviendrez — si vous avez de la chance. » Ceci veut dire que toute la journée vous êtes en lutte avec vous-même, vous efforçant de vous conformer à un modèle, à un système, à supprimer vos propres désirs, vos appétits, votre envie, vos jalousies, vos ambitions. Et alors, en vous, fait rage ce conflit entre ce que vous êtes vraiment et ce que vous devriez être selon le système ; d'où un état d'effort, et l'esprit qui fait un effort ne peut jamais être tranquille, jamais par l'effort l'esprit ne pourra devenir complètement silencieux. Puis la tradition dit : Concentrez-vous afin de dominer vos sentiments. Se concentrer c'est tout simplement résister, élever un mur autour de soi-même, projeter un processus d'orientation exclusif dirigé vers une idée, un principe, une image ou tout ce que vous voudrez. La tradition affirme que vous devez passer par cet état afin de découvrir cette chose que vous désirez. Elle dit aussi qu'il vous faut rejeter toute vie sexuelle et ne pas vous tourner vers ce monde, comme l'ont dit tous les saints qui sont plus ou moins névrosés. Et si vous voyez tout cela clairement — non pas seulement verbalement ou intellectuellement, mais réellement — ce qu'impliquent toutes ces pratiques, et vous ne pouvez le voir que si vous n'êtes pas engagés, si vous êtes capables de regarder les choses objectivement, alors tout cela vous le niez complètement. Il faut le rejeter complètement, parce que l'esprit, du fait même de cette dénudation, devient libre

154

et par conséquent intelligent, éveillé et dégagé des pièges de l'illusion. Pour méditer, au sens le plus profond de ce mot, il faut être vertueux, moral ; il ne s'agit pas ici de la moralité d'un modèle, d'un exercice, de celle qui est issue d'un ordre social, mais d'une moralité qui s'instaure tout naturellement, inévitablement dans la douceur, quand vous commencez à vous comprendre vous-même, quand vous pénétrez profondément en vous-même, quand vous êtes conscient de votre propre

pensée, de vos sentiments, de vos activités, de vos appétits, de vos ambitions et ainsi de suite — et cela sans aucune inclination personnelle, vous contentant simplement d'observer. D'une telle observation jaillit l'action juste, totalement autre que le conformisme ou l'action conforme à un idéal. Quand un tel état règne profondément en vous-même, dans sa beauté et son austérité à laquelle toute dureté est complètement étrangère — car la dureté n'existe que là où il y a effort — quand vous avez fait le tour de tous ces systèmes, de toutes ces méthodes, de toutes ces promesses, que vous les avez vus objectivement sans aversion ni prédilection, vous pouvez dès lors les rejeter complètement, et votre esprit se trouve allégé, libéré du passé ; et vous pouvez prétendre découvrir ce que c'est que la méditation.

### **La réalité et l'esprit silencieux**

Faute d'avoir posé la base essentielle vous pouvez vous amuser à méditer, mais cela n'a pas de sens — vous êtes comme ces gens qui vont en Orient. Ils vont trouver

155

un maître quelconque qui leur dit comment s'asseoir, comment respirer, quoi faire, ceci ou cela, puis ils reviennent pour écrire un livre qui n'est qu'une suite de pauvretés. Il faut être son propre instructeur et son propre disciple, il n'existe aucune autorité, il n'existe que la compréhension.

Celle-ci n'est possible que lorsqu'il y a une observation dépourvue de tout centre, l'observateur. Avez-vous jamais cherché à découvrir, observer ou suivre ce que c'est que la compréhension ? Elle n'est pas un processus intellectuel ; elle n'est ni sentiment ni intuition. Quand on dit : « Je comprends quelque chose très clairement », c'est une observation qui surgit d'un silence total — alors seulement il y a compréhension. Quand vous dites : « Je comprends quelque chose », cela signifie que l'esprit écoute dans le plus grand calme, sans être d'accord ou en désaccord ; dans un tel état on écoute complètement — alors seulement se produit une compréhension et celle-ci est action. Il n'y a pas d'abord compréhension et action ensuite, il n'y a qu'un seul mouvement, unique et simultané.

Donc la méditation — ce mot si lourdement chargé par la tradition — consiste à amener sans effort, sans aucune contrainte, l'esprit et le cerveau à leur plus haute capacité, laquelle est intelligence ; cela consiste à être intensément et hautement sensitif. Le cerveau est apaisé ; ce reliquaire du passé, moulé à travers des millions d'années, ce siège d'une agitation incessante et continue — ce cerveau est apaisé, tranquille.

156

Lui est-il le moins du monde possible, alors qu'il réagit à chaque instant, répondant au stimulus le plus infime, selon son propre conditionnement, lui est-il possible d'être immobile ? Selon la tradition il peut être contraint à l'immobilité par certains systèmes de respiration, en s'exerçant à la lucidité. Mais ceci pose à nouveau la question « qui » est l'entité qui contrôle, qui s'exerce, qui moule le cerveau ? N'est-ce pas la pensée, laquelle affirme : « C'est moi l'observateur et je me propose de contrôler le cerveau et de mettre fin à la pensée » ? La pensée engendre le penseur.

Le cerveau peut-il être complètement immobile ? Cela fait partie de la méditation que de le découvrir, et non pas de se laisser dire comment faire ; personne ne peut nous dire comment faire. Votre cerveau — si lourdement conditionné par vos cultures, toutes les formes d'expérience, ce cerveau qui est l'aboutissement d'une vaste évolution — peut-il demeurer immobile ? Parce qu'autrement tout ce qu'il pourra voir ou ressentir sera déformé, traduit selon son conditionnement.

Quel rôle peut bien jouer le sommeil dans la méditation, et dans notre existence en général ? C'est une question intéressante ; si vous l'avez examinée par vous-même vous aurez pu découvrir bien des choses.

Comme nous l'avons dit l'autre jour: les rêves ne sont pas une chose nécessaire. Nous avons dit que l'esprit, le cerveau, doit être complètement éveillé et lucide au courant de la journée — attentif à ce qui se passe à la fois intérieure-

157

ment et extérieurement, conscient des réactions intérieures qui se produisent vis-à-vis du monde extérieur, avec ses tensions qui suscitent des réactions. Il faut qu'il soit complètement attentif aux suggestions de l'inconscient — et puis, à la fin de la journée, il doit tenu-compte de tout cela. Si vous négligez tout ce qui s'est passé, à la fin de la journée, le cerveau se voit forcé de travailler pendant la nuit alors que vous dormez, afin de mettre de l'ordre en lui-même — tout ceci est évident. Mais si vous l'avez fait, quand vous dormirez, vous allez apprendre une chose entièrement différente, vous apprenez dans une dimension complètement autre ; c'est là un élément de la méditation. Donc, vous posez la base de votre comportement, là où action est amour. Vous avez rejeté toutes les traditions, laissant votre esprit complètement libre et le cerveau complètement calme. Si vous l'avez fait par vous-même, vous aurez vu que le cerveau peut être calmé non pas au moyen d'un procédé, en prenant une drogue, mais grâce à cette lucidité active et passive qui règne au courant de la journée. Et si vous avez résumé le soir tout ce qui s'est passé et que, par conséquent, vous avez établi en vous-même un état d'ordre, alors pendant le sommeil le cerveau est apaisé, il apprend selon un mouvement complètement différent. Donc, ce corps tout entier, le cerveau, tout est tranquille, ne subissant aucune déformation ; et c'est alors seulement, s'il existe une réalité, que l'esprit est capable

158

de l'accueillir. Elle ne peut pas être sollicitée, cette chose immense — si toutefois une telle immensité existe, si le transcendental, cette chose que l'on ne peut nommer, existe — mais seul un esprit ainsi apaisé est capable de distinguer ce qui est faux et ce qui est vrai d'une telle réalité. Vous pourrez peut-être dire : « Quels rapports entre tout ceci et la vie courante ? — Il me faut vivre de ma vie quotidienne, aller au bureau, faire la vaisselle, voyager dans un autobus encombré et entendre tout le bruit de ce monde — quels rapports existent entre la méditation et tout ceci ? » Et pourtant, après tout, la méditation c'est la compréhension de la vie, la vie courante dans toute sa complexité, ses tourments, sa tristesse, sa solitude, son désespoir, son désir de célébrité, de réussite, et puis la peur et la convoitise — comprendre tout cela, c'est méditer. Faute de le comprendre, toute tentative de dévoiler le mystère est complètement vide, inutile et fallacieuse. C'est comme une vie

désordonnée, un esprit désordonné cherchant à découvrir un ordre mathématique. La méditation plonge en plein dans la vie ; elle ne consiste pas à se réfugier dans un état émotif ou extatique. Il existe une extase qui n'est pas plaisir ; mais celle-ci ne surgit que là où règne cet ordre rigoureux en soi-même, un ordre absolu. La méditation c'est le chemin même de la vie quotidienne — et alors seulement ce qui est impérissable, qui ne connaît pas le temps, alors seulement « cela » peut prendre naissance.

159

*Question.* — Qui est l'observateur qui prend conscience de ses propres réactions ? Quelle est l'énergie utilisée ?

*Réponse.* — Avez-vous jamais considéré quoi que ce soit sans réaction ? Avez-vous regardé un arbre, le visage d'une femme, une montagne, un nuage ou une lumière se jouant sur l'eau, simplement pour les regarder et sans traduire votre sensation en préférence ou en aversion, en plaisir ou en souffrance — simplement regarder ? Dans une telle observation, si vous êtes complètement attentif, existe-t-il un observateur ? Faites-le, monsieur, ne me demandez pas à moi — et si vous le faites vous découvrirez. Observez les réactions, sans juger, soupeser, déformer, soyez si complètement attentif à chaque réaction que, dans cette attention, vous vous apercevrez qu'il n'existe ni observateur, ni penseur, ni sujet de l'expérience.

Venons-en à la deuxième question : pour changer quoi que ce soit en soi-même, pour susciter une transformation, une révolution dans la psyché, quelle est l'énergie qui est en jeu ? Comment obtenir cette énergie ? Dans notre état actuel nous disposons d'une certaine énergie, mais elle se fait jour dans les états de tension, de contradiction, de conflit ; il y a une énergie dans la lutte entre deux désirs, entre ce que je dois faire et ce que je devrais faire — il y a là beaucoup d'énergie perdue. Mais quand il n'y a aucune contradiction d'aucune sorte, il y a abondance d'énergie.

Regardez votre propre vie, regardez-la vraiment, elle est faite de contradictions ; vous aspirez

160



à la paix et il y a quelqu'un que vous haïssez ; vous désirez aimer et vous êtes ambitieux. Ces contradictions engendrent des conflits et des luttes ; et ces luttes sont un gaspillage de force. S'il n'existe plus aucune contradiction, vous disposez de l'énergie suprême qui vous permettra de vous transformer. On demande alors : comment est-il possible que n'existe aucune contradiction entre l'observateur » et la chose « observée », entre l' « expérimentateur » et « l'expérience », entre l'amour et la haine ? — Toutes ces dualités, comment vivre sans elles ? C'est possible dès l'instant où n'existe que le fait et rien d'autre — le fait que vous haïssez, que vous êtes violent, sans qu'aucune idée ne vienne s'y opposer. Quand vous avez peur vous cherchez à créer un opposé, le courage, lequel est résistance, contradiction, effort et tension. Mais quand vous comprenez à fond ce que c'est que la peur et que vous ne vous évadez pas grâce à un opposé, quand vous consacrez toute votre attention à la peur, alors non seulement elle cesse psychologiquement d'exister mais, en plus, vous disposez de l'énergie nécessaire pour la regarder en face. Ceux de la tradition disent : « Il vous faut disposer de cette énergie, par conséquent ne la dissipez pas dans la sexualité, ne vous laissez pas prendre aux activités de ce monde, concentrez-vous, tournez votre esprit vers Dieu, abandonnez ce monde, ne vous laissez pas tenter » — tout cela dans le but de conserver cette énergie. Mais vous demeurez tel que vous étiez, un être humain doué d'appétits, brûlant intérieurement de pressions sexuelles

161

et biologiques, ayant le désir ardent de faire ceci ou cela, vous contrôlant, vous contraignant et tout ce qui s'ensuit, et, par conséquent, gaspillant votre énergie. Mais si vous vivez avec le fait et rien d'autre — si, étant en colère vous comprenez cette colère au lieu de faire des efforts pour la vaincre, si vous approfondissez la chose, si vous vivez avec elle, demeurez avec elle, y consacrez la plus complète attention, vous vous apercevrez que vous disposez d'une abondance d'énergie. C'est celle-ci qui rend l'esprit clair, le cœur ouvert, et il y a alors abondance d'amour — et non pas d'idées ou de sentiments.

*Question.* — Qu'entendez-vous par extase, pouvez-vous la décrire ? Vous avez dit que l'extase n'est pas le plaisir, que l'amour n'est pas le plaisir.

*Réponse.* — Qu'est-ce que l'extase ? Quand vous contemplez un nuage, la lumière dans ce nuage, il y a beauté. La beauté est passion. Voir la beauté

d'un nuage, celle d'un rayon de lumière sur un arbre, pour cela il faut qu'il y ait passion, qu'il y ait intensité. Dans une telle intensité, dans une telle passion, il n'y a aucun sentiment, aucun sentiment de préférence ou d'aversion. L'extase n'est pas personnelle, elle n'est ni la vôtre ni la mienne ; tout comme l'amour qui n'est ni le vôtre ni le mien. Quand il y a plaisir il y a le tien et le mien. Mais quand existe l'esprit méditatif il a sa propre extase V qui ne peut pas être décrite ni exprimée en paroles.

162

*Question.* — Prétendez-vous qu'il n'existe ni bien ni mal, que toutes nos réactions sont bonnes — est-ce là ce que vous dites ?

*Réponse.* — Non, monsieur, ce n'est pas cela que j'ai dit. J'ai dit: observez votre réaction et ne l'appellez ni bonne ni mauvaise. Dès que vous la nommez bonne ou mauvaise il surgit une contradiction. Avez-vous jamais regardé votre femme — je regrette d'y revenir — sans l'image que vous avez d'elle, cette image que vous avez construite pendant trente années ou plus ? Vous avez d'elle une image et elle en a une de vous. Il y a des relations entre ces images, mais entre elle-même et vous il n'y en a pas. Ces images prennent naissance quand vous n'êtes pas attentif dans vos rapports — c'est l'inattention qui engendre ces images. Êtes-vous capable de contempler votre femme sans condamner, sans évaluer, pour dire qu'elle a tort ou raison, simplement observer sans permettre à vos préjugés d'intervenir ? Vous verrez alors qu'il surgit une action d'un ordre totalement différent, issue d'une telle observation.

*Paris, 24th april 1969*

163

## ***Deuxième partie*** **DIALOGUES**

**CHAPTER 9**  
**1ST PUBLIC DIALOGUE**  
**SAANEN, 3RD AUGUST 1969**  
**'VIOLENCE'**

***Qu'est-ce que la violence ? ; L'imposition est sa racine  
psychologique***

**Qu'est-ce que la violence ?**

Le propos de ces discussions est de mettre en œuvre une observation créatrice — nous observer nous-mêmes créativement alors même que nous parlons. Nous devrions tous prendre notre part à tous les sujets dont nous désirons discuter, et il faut qu'il y ait une certaine franchise — non pas un manque d'égards ou de la rudesse en exposant la sottise ou l'intelligence d'un autre ; mais chacun de nous devrait prendre sa part de la discussion de toute question et de son contenu. Dans l'affirmation même de tout ce que nous pouvons ressentir, ou examiner, il faudrait qu'il y ait l'impression de percevoir quelque chose de neuf. Telle est la création, non pas la répétition de l'ancien, mais l'expression du neuf dans la découverte de nous-mêmes au moment même où nous nous exprimons en paroles. Il me semble qu'alors ces discussions en vaudront la peine.

*Question (1).* — Pourrions-nous approfondir la question de l'énergie et de son gaspillage ?

166

*Question (2).* — Vous avez parlé de la violence, celle de la guerre, notre façon de traiter les gens, notre façon de penser, de regarder les autres. Que dire de la violence, l'auto-préservation ? Si je me voyais attaqué par un loup, je me défendrais passionnément et de toutes mes forces. Est-il possible d'être violent d'une part et de ne pas l'être d'une autre ?

*Krishnamurti.* — Une suggestion a été émise en ce qui concerne la violence, un procédé qui consiste à nous déformer nous-mêmes dans le

but de nous conformer à un certain modèle social ou à une certaine moralité ; mais il y a aussi la question de l'auto-préservation. Comment délimiter la frontière entre la préservation de soi-même — laquelle peut parfois exiger une certaine violence — et d'autres formes de violence ? Désirez-vous discuter de ce point ?

Auditeur. — Oui.

*Krishnamurti.* — Puis-je tout d'abord discuter des différentes formes de violence psychologiques, pour voir ensuite le rôle de l'auto-préservation devant une attaque extérieure ? Je me demande quelle idée vous vous faites de la violence ? Qu'est-elle pour vous ?

Auditeur (1). — C'est un type de défense.

Auditeur (2). — C'est un trouble apporté à mon confort personnel.

*Krishnamurti.* — Qu'est-ce que c'est pour vous, la violence, le sentiment, le mot, la nature de la violence ?

*Question* (1). — C'est une agression.

167

*Question* (2). — Si vous êtes frustré vous tombez dans la violence.

*Question* (3). — Si un homme se sent incapable de faire quelque chose, il devient violent.

*Question* (4). — C'est de la haine, le désir de dominer.

*Krishnamurti.* — Que signifie pour vous le mot violence ?

*Question* (1). — C'est une manifestation de danger quand intervient le « moi ».

*Question* (2). — C'est de la peur.

*Question* (3). — Mais, assurément, dans la violence vous blessez quelqu'un ou quelque chose mentalement ou physiquement.

*Krishnamurti.* — Connaissez-vous la violence parce que vous connaissez la non-violence ? Sauriez-vous ce que c'est que la violence s'il n'y avait pas son opposé ? Vous connaissez des états de non-violence, est-ce pour cette raison que vous reconnaissez la violence ? Et comment la connaissez-vous ? On est agressif, compétitif, et en voyant les effets de tels états, c'est-à-dire de la violence, on construit un état de non-violence. S'il n'y avait pas d'opposé, sauriez-vous ce que c'est que la violence ?

*Question.* — Je n'y attacherais pas d'étiquette, mais je ressentirais quelque chose.

*Krishnamurti.* — Ce sentiment existe-t-il ou bien prend-il naissance parce que vous connaissez la violence ?

*Question.* — Il me semble qu'elle est pour nous une cause de souffrance ; c'est un état malsain dont nous

168

voulons nous débarrasser, c'est pourquoi nous désirons devenir non-violents.

*Krishnamurti.* — Je ne sais rien de la violence pas plus que de la non-violence. Je ne pars d'aucun concept, d'aucune formule. Véritablement, je ne sais pas ce que signifie la violence. Je désire la découvrir.

*Question.* — Ayant passé par l'expérience d'avoir été blessé ou attaqué, on désire se protéger.

*Krishnamurti.* — Oui, cela je le comprends, cela a déjà été dit. Mais je cherche encore à découvrir ce que c'est que la violence. Je veux examiner, je veux explorer, je veux déraciner le problème, le modifier. Vous me suivez ?

*Question.* — La violence c'est un manque d'amour.

*Krishnamurti.* — Savez-vous ce que c'est que l'amour ?

*Question.* — Je crois que toutes ces choses-là viennent de nous-mêmes.

*Krishnamurti.* — Oui, tout juste.

*Question.* — La violence vient de nous-mêmes.

*Krishnamurti.* — C'est tout à fait cela. Et je veux découvrir si elle vient de l'extérieur ou de l'intérieur.

*Question.* — C'est une forme de protection.

*Krishnamurti.* — Avançons lentement, s'il vous plaît. C'est un problème grave qui intéresse le monde entier.

*Question.* — La violence dissipe une partie de mon énergie.

### **L'imposition est sa racine psychologique**

*Krishnamurti.* — Tout le monde a parlé de la violence et de la non-violence, les gens disent : « Il faut vivre avec violence » — ou bien, en ayant vu les effets, ils disent :

« Il faut vivre dans la paix. » Nous avons entendu tant de choses émanant de livres, de prédicateurs, d'éducateurs, d'autres encore ; mais moi je veux découvrir s'il est possible de connaître la nature de la violence et le rôle — si toutefois il y en a un — qu'elle joue dans la vie. Qu'est-ce qui nous pousse à la violence, l'agressivité, la compétition ? La violence est-elle implicite dans le conformisme à un modèle, si noble qu'il puisse être ? La violence fait-elle partie d'une discipline imposée par soi-même ou par la société ? La violence est-elle un conflit intérieur ou extérieur ? Je veux découvrir quelle est l'origine, le début de la violence, autrement je ne fais que dévider une suite de mots. Est-il naturel d'être violent au sens psychologique ? (Nous examinerons les états physiopsychologiques plus tard.) Intérieurement, la violence est-elle agression, colère, haine, conflit, suppression, conformisme ? Et le conformisme est-il basé sur cette lutte constante pour découvrir, pour parvenir, pour se réaliser soi-même, pour être noble et tout ce qui s'ensuit ? Tout cela appartient au champ psychologique. Si nous ne pouvons pas examiner la chose très profondément, nous ne comprendrons jamais comment produire un état différent dans notre vie quotidienne, laquelle exige une certaine auto-préservation, d'accord ? Alors partons de là. Selon vous qu'est-ce que la violence — non pas verbalement, mais véritablement et intérieurement ?

*Question (1).* — Elle consiste à violer quelque chose d'autre, à imposer quelque chose.

170

*Question (2).* — Et que dire du rejet de quelque chose ?

*Krishnamurti.* — Prenons tout d'abord le premier point, imposer quelque chose, violenter ce qui est. Je suis jaloux et sur cet état je surimpose l'idée de ne pas être jaloux, je dis : « Je ne dois *pas* être jaloux. » Cette surimposition, ce viol de « ce qui est », c'est la violence. Nous allons avancer petit à petit et peut-être que dans cette unique phrase toute la question peut être vue. Le « ce qui est » est toujours en mouvement, ce n'est pas une chose statique. Et cet état, je le violente en lui surajoutant quelque chose dont je crois que cela « devrait être ».

*Question.* — Voulez-vous dire que quand je suis en colère, je me dis que la colère ne devrait pas exister et alors au lieu d'être en colère, je cherche

à la contrôler. Est-ce là de la violence ? Ou bien est-ce violence quand je l'exprime ?

*Krishnamurti.* — Considérons un exemple : je suis en colère et pour procurer une certaine détente à cet état, je vous frappe, ce qui entraîne toute une chaîne de réactions, et vous en venez à me frapper à votre tour. L'expression même d'une telle colère est violence. Et si, sur ce fait de ma colère, je surimpose autre chose, autrement dit « ne pas être en colère », n'est-ce pas là aussi de la violence ?

*Question.* — Je serai d'accord avec vous tant qu'il ne s'agira que d'une définition générale. Mais la surimposition doit se produire d'une façon plus ou moins brutale.

171

C'est là ce qui la rend violente. Si vous l'imposez graduellement, ce ne serait pas violence.

*Krishnamurti.* — Je comprends, monsieur. Si la surimposition se passe avec douceur, avec tact, ce n'est pas violence. Je violente le fait que je hais en le supprimant graduellement, en douceur. Ceci, selon ce monsieur, ne serait pas de la violence. Mais que ce soit fait violemment ou en douceur, le fait demeure que vous surimposez quelque chose d'étranger sur « ce qui est ». Sommes-nous au moins d'accord sur ce point ?

*Auditeur.* — Non.

*Krishnamurti.* — Regardons-y de plus près. Disons que j'ai l'ambition de devenir le plus grand poète du monde (ou n'importe quoi d'autre), et comme je ne le peux pas, je me sens frustré. Cette frustration, cette ambition est une forme de violence contre le fait que je ne le peux pas. Je me sens frustré parce que vous valez plus que moi. Est-ce que cela n'engendre pas la violence ?

*Auditeur.* — Toute action entreprise contre une personne ou contre une chose est violence.

*Krishnamurti.* — Je vous en prie, examinez la difficulté qu'implique cette question. Il y a un fait, et il y a le viol de ce fait accompli par une autre action. Mettons par exemple que je n'aime pas les Russes ou les Allemands ou les Américains, et je cherche à imposer mon opinion à moi, mon jugement politique, c'est là une forme de violence. Quand je vous impose quelque chose c'est violent. Quand je me compare avec vous (qui êtes beaucoup

plus important et intelligent que moi), je me violence moi-même — n'est-ce pas vrai ? Je suis violent. A l'école, B se compare à A, qui est beaucoup mieux doué pour les examens et les passe brillamment. Le professeur dit à B : « Vous devriez faire comme lui. » Et ainsi quand il compare B avec A, il y a violence et il détruit B. Tâchez de voir ce qu'implique ce fait que, quand je surimpose sur « ce qui est » le « ce qui devrait être » — l'idéal, la perfection, l'image et ainsi de suite, il y a violence.

*Question (1).* — J'ai l'impression en moi-même que s'il y a une résistance, quelque chose qui est capable de détruire, alors la violence prend naissance, mais aussi que si on ne résiste pas, on pourrait peut-être se faire violence à soi-même.

*Question (2).* — Toutes les manifestations qui entourent le soi, le « moi », ne sont-elles pas à la racine de toute violence ?

*Question (3).* — Supposons que j'admette tout ce que vous dites.

Supposons que vous haïssiez quelqu'un et que vous vous proposiez d'éliminer cette haine. Il y a deux façons de mener les choses : la façon violente et la façon non-violente. Si vous vous imposez à vous-même d'éliminer cette haine, vous vous faites violence à vous-même. Si, d'autre part, vous y mettez du temps, que vous vous donnez de la peine pour connaître vos propres sentiments et l'objet de votre haine, vous en viendrez peu à peu à dominer cette haine. Vous aurez alors résolu le problème dans la non-violence.

*Krishnamurti.* — Tout cela est assez clair, monsieur, n'est-ce pas ? Mais nous ne cherchons pas pour le moment à voir comment s'y prendre avec cette violence, violemment ou non-violemment, nous nous demandons ce qui la fait naître en nous. En nous, psychologiquement, qu'est-ce que cette violence ?

*Question.* — C'est une contrainte, n'est-ce pas ? Ne s'agit-il pas de briser quelque chose ? Quand on se sent mal à l'aise on devient de plus en plus violent.



*Krishnamurti.* — Si l'on veut briser ses propres idées, sa façon de vivre et ainsi de suite, il en résulte un certain malaise. Et c'est ce malaise qui entraîne la violence.

*Question* (1). — La violence peut provenir de l'extérieur ou de l'intérieur. En général, on considère que c'est l'extérieur qui porte la responsabilité de la violence.

*Question* (2). — La racine de la violence ne provient-elle pas de la fragmentation ?

*Krishnamurti.* — 3 S'il vous plaît, il y a tant de façons diverses de montrer ce que c'est que la violence et quelles en sont les causes. Ne pouvons-nous pas voir un fait tout simple et partir de celui-là, lentement ? Pouvons-nous voir que toute forme d'imposition, celle du parent sur son enfant, ou de l'enfant sur son parent, ou de l'instructeur sur son élève, ou de la société, ou du prêtre, que toutes ces formes sont des formes de violence ? Ne pouvons-nous pas nous mettre d'accord là-dessus et commencer par là ?

*Question.* — Cela, ça vient du dehors.

174

*Krishnamurti.* — Nous le faisons non seulement extérieurement mais aussi intérieurement. Je me dis à moi-même : « Je suis en colère », et sur cette idée, je surimpose une idée que je ne dois pas être en colère. Et nous disons que c'est cela la violence. Extérieurement, quand un dictateur opprime le peuple, c'est de la violence. Quand je supprime ce que je ressens parce que j'ai peur, parce que ce n'est pas noble, parce que ce n'est pas pur et ainsi de suite, il y a violence. Donc, la non-acceptation de « ce qui est » nous entraîne à une telle imposition. Mais si j'accepte le fait que je suis jaloux sans offrir aucune résistance, alors je n'impose rien ; je saurai alors ce qu'il convient de faire. Et en cela il n'y a pas de violence.

*Question.* — Alors vous prétendez que l'éducation est violence ?

*Krishnamurti.* — Oui. Mais n'existerait-il pas une façon, une éducation dépourvues de violence ?

*Question.* — D'après la tradition, non.

*Krishnamurti.* — Voici le problème : par ma nature, dans mes pensées, selon la façon dont je vis, je suis un être humain violent, agressif, compétitif, brutal et tout ce qui s'ensuit. Voilà ce que je suis. Et je me dis : « Comment pourrais-je vivre autrement ? » — parce que la violence est

source d'immenses antagonismes et de terribles destructions dans le monde. Je veux la comprendre, je veux m'en affranchir, je veux vivre autrement. Et alors je me dis : « Mais quelle est cette violence qui existe en moi ? » C'est frustration, parce que je voudrais être

175

célèbre et, sachant que je ne le peux pas, je hais les gens qui le sont. Je suis jaloux et je voudrais être non-jaloux, je hais cet état de jalousie avec toute son anxiété, sa peur, son irritation, et par conséquent je le supprime. Je le fais et je me rends compte que c'est le chemin de la violence. Et maintenant je veux découvrir si c'est inévitable, ou s'il existe un moyen de la comprendre, de la contempler, de l'aborder de front afin de vivre autrement. Donc, il me faut découvrir ce que c'est que la violence.

*Question.* — C'est une réaction.

*Krishnamurti.* — Vous allez trop vite. Est-ce que cela peut m'aider à comprendre la nature de ma violence ? Je veux l'approfondir, je veux découvrir. Je vois que tant qu'existe un état de dualité — autrement dit violence et non-violence — il existe par force un état de conflit et, par conséquent, de violence accrue. Je suis bête et tant que je surimpose sur ce fait l'idée qu'il me faut être intelligent, il y a un début de violence. Quand je me compare à vous, qui êtes beaucoup plus que moi, cela encore est violence. Toute comparaison, suppression, domination — toutes ces choses manifestent une forme de violence. C'est comme cela que je suis fait. Je compare, je supprime, je suis ambitieux. Je me rends compte de tout ceci : comment vivre sans violence ? Je veux découvrir une façon de vivre sans toute cette lutte.

*Question.* — N'est-ce pas le « moi » ou le « je » qui est dressé contre le fait ?

176

*Krishnamurti.* — Nous y viendrons. Mais voyez tout d'abord ce qui se passe. Ma vie tout entière, depuis le moment où on m'a éduqué jusqu'à maintenant, n'a été qu'une forme de violence. La société dans laquelle je vis est une forme de violence. La société me dit de me conformer,

d'accepter, de faire ceci, de ne pas faire cela, et je suis ses avis. C'est une forme de violence. Mais quand je me révolte contre la société, cela encore c'est une forme de violence (une révolte dans le sens que je n'accepte pas les valeurs établies par la société). Je me révolte, je me fais mes propres valeurs qui deviennent pour moi un modèle ; ce modèle je l'impose aux autres et à moi-même, et cela devient une autre forme de violence. Voilà le genre de vie que je vis. Autrement dit, je suis violent. Et maintenant que faire ?

*Question.* — En premier lieu il faudrait vous demander pourquoi vous ne voulez plus être violent.

*Krishnamurti.* — Parce que je vois ce que la violence a fait dans ce monde tel qu'il est ; guerres extérieures, conflits intérieurs, conflits dans tous nos rapports. Objectivement et intérieurement je vois cette lutte qui se poursuit et je dis : « Il y a sûrement une autre façon de vivre. »

*Question.* — Et pourquoi est-ce que cet état de choses vous déplaît ?

*Krishnamurti.* — C'est tellement destructeur.

*Question.* — Ceci implique que vous-même avez par avance attribué une valeur suprême à l'amour.

177

*Krishnamurti.* — Je n'ai attribué de valeur à rien du tout. Je me contente d'observer.

*Question.* — Dès l'instant où quelque chose vous déplaît, vous avez donné des valeurs.

*Krishnamurti.* — Je ne donne pas des valeurs, j'observe. J'observe que la guerre est destructrice.

*Question.* — Et où est le mal ?

*Krishnamurti.* — Je ne dis pas que c'est mal ou bien.

*Question.* - Alors pourquoi voulez-vous y changer quelque chose ?

*Krishnamurti.* — Je voudrais le changer parce que mon fils se fait tuer à la guerre, alors je me demande : « N'y a-t-il pas une façon de vivre autre que de s'entretuer ? » *Question.* - Donc, tout ce que vous désirez c'est de faire une expérience avec une autre façon de vivre pour la comparer ensuite avec ce qui se passe actuellement.

*Krishnamurti.* — Non, monsieur. Je ne compare pas. J'ai déjà dit tout ceci. Je vois mon fils qui se fait tuer à la guerre et je dis : « N'existe-t-il pas une autre façon de vivre ? » Je veux découvrir s'il n'existe pas un mode de vie où la violence n'existe pas.

Question. — Mais supposons ...

Krishnamurti. — Il n'y a pas de supposition, monsieur. Mon fils se fait tuer à la guerre et je veux découvrir s'il y a une façon de vivre où d'autres fils ne se font pas tuer.

Question. — Alors ce que vous désirez c'est l'une ou l'autre de deux possibilités.

Krishnamurti. — Il y a des douzaines de possibilités.

178

Question. — Votre soif de trouver une autre façon de vivre est si forte que vous voulez adopter cette autre façon, quelle qu'elle soit. Vous voulez en faire l'expérience et la comparer.

Krishnamurti. — Non, monsieur. Vous appuyez, à ce que je crains, sur quelque chose que je n'ai pas exprimé clairement.

Ou bien nous acceptons notre mode de vie tel qu'il est, comprenant la violence et tout ce qui s'ensuit, ou bien nous affirmons qu'il en existe un autre, et que l'intelligence humaine est capable de le trouver — et où la violence n'existe pas, voilà tout. Et nous disons que cette violence existera tant que notre mode de vie s'appuiera sur la comparaison, la suppression, le conformisme, et les disciplines exercées sur soi-même conformément à un modèle. Ce mode de vie implique conflit et par conséquent violence.

Question. — Mais d'où surgit la confusion ? Ne tourne-t-elle pas autour du « je » ?

Krishnamurti. — Nous y viendrons, monsieur.

Question. — La chose qui se cache derrière la violence, la racine, l'essence même de la violence, c'est le fait d'influencer. Du fait même que nous existons, nous exerçons une influence sur le reste des choses existantes. Je suis ici. En respirant l'air qui m'entoure, j'exerce une influence sur ce qui vit dans cet air. Donc, je prétends que l'essence de la violence c'est le fait que nous influençons, ce qui est propre à toute existence. Quand

179

notre influence s'exerce dans le désaccord, le manque d'harmonie, nous lui donnons le nom de violence. Mais si notre influence s'exerce en harmonie c'est l'autre aspect de la violence — mais c'est encore influencer. On influence contre et ceci c'est violenter, ou bien on influence avec.

*Krishnamurti.* — Monsieur, puis-je vous demander quelque chose ? Êtes-vous préoccupé de la violence ? Vous sentez-vous impliqué en elle ? Vous intéresse-t-elle cette violence qui existe en vous-même et dans le monde dans le sens que vous sentez : « Je ne peux plus vivre comme cela » ?

*Question.* — Quand nous nous révoltons contre la violence, nous créons un problème parce que toute révolte est violence.

*Krishnamurti.* — Je comprends, monsieur, mais comment allons-nous nous y prendre avec ce sujet ?

*Question.* — Je ne suis pas d'accord avec la société. La révolte contre les idées — l'argent, l'efficacité à tout prix — c'est ma forme de violence.

*Krishnamurti.* — Oui, je comprends. Par conséquent, se rebeller contre la culture actuelle, l'éducation et ainsi de suite, c'est violence ?

*Question.* — C'est comme cela que je vois ma violence.

*Krishnamurti.* — Oui et, par conséquent, qu'allez-vous faire à son égard ? C'est de cela que nous cherchons à discuter.

*Question.* — C'est ce que je voudrais savoir.

*Krishnamurti.* — C'est également ce que moi je veux savoir. Donc tenons-nous en à ce sujet.

180

*Question.* — Si j'ai un problème avec quelqu'un, je le comprends beaucoup plus clairement. Si je hais quelqu'un je le sais. Je réagis contre cet état. Mais avec la société ce n'est pas possible.

*Krishnamurti.* — Considérons ceci, s'il vous plaît. Je suis en révolte contre la structure morale de la société. Je me rends compte que la révolte pure et simple contre cette moralité, si je ne parviens pas à découvrir quelle est la vraie moralité, est violence. Quelle est la vraie moralité ? A moins de la découvrir et de la vivre, simplement se révolter contre la structure de la moralité sociale n'a pas de sens.

*Question.* — Mais, monsieur, on ne peut connaître la violence que quand on l'a vécue.

*Krishnamurti.* — Ah oui ! Vous prétendez qu'il faut que je vive avec violence avant de pouvoir comprendre autre chose ?

*Question.* — Vous avez dit que pour comprendre la vraie moralité, il faut la vivre. Mais il faut vivre violemment si l'on veut voir ce que c'est que l'amour.

*Krishnamurti.* — Quand vous prétendez que je dois vivre de cette façon-là, vous m'imposez une idée de ce que vous pensez être l'amour.

*Question.* — Vous répétez vos propres paroles.

*Krishnamurti.* — Monsieur, il y a la moralité sociale contre laquelle je me révolte parce que je vois son absurdité. Quelle est la véritable moralité qui ne connaît pas la violence ?

181

*Question.* — La moralité ne consiste-t-elle pas à dominer la violence ? Il y a certes de la violence en tout le monde. Il y a des gens — soi-disant supérieurs — qui la contrôlent, mais de nature elle est toujours là. Que ce soit au cours d'un orage ou quand un animal sauvage en tue un autre, ou qu'on voie mourir un arbre, la violence est partout.

*Krishnamurti.* — Il peut y avoir une forme supérieure de la violence, plus subtile, plus ténue, et puis il y a des formes brutales. La vie tout entière est violence, petite ou grande. Si l'on veut découvrir la possibilité de se sortir de toute cette structure de violence, il faut l'approfondir. Et c'est ce que nous cherchons à faire.

*Question.* — Mais, monsieur, qu'entendez-vous par « approfondir » ?

*Krishnamurti.* — Par « approfondir » j'entends tout d'abord l'examen, l'exploration de « ce qui est ». Pour explorer il faut qu'il y ait libération de toute conclusion, de tout préjugé. Alors avec une telle liberté je contemple le problème de la violence. Voilà ce que j'entends par l' « approfondir ».

*Question.* — Et alors il arrive quelque chose ?

*Krishnamurti.* — Non, il ne se passe rien.

*Question.* — Je constate que ma réaction contre la guerre est celle-ci : « Je ne veux pas me battre »... Mais je m'aperçois que ce que je fais c'est de chercher à me tenir à l'écart, à vivre dans un autre pays ou bien à éviter les gens que je n'aime pas. Simplement je me tiens à l'écart de la société américaine.

*Krishnamurti.* — Elle dit: « Je ne suis pas contestataire, je ne me livre pas à des démonstrations, mais je ne vis pas dans le pays où se passe tout ceci. J'évite les gens que je n'aime pas. » Tout ceci est une forme de violence. S'il vous plaît, prêtons quelque attention à ce problème, permettons à nos esprits de le comprendre. Que peut faire un homme quand il voit tout le tracé de notre comportement, politique, religieux et économique. Un comportement où la violence est toujours plus ou moins implicite, quand il se sent pris dans un piège qu'il a lui-même tendu ?

*Question.* — Puis-je suggérer que la violence n'existe pas, mais que c'est la pensée qui l'engendre ?

*Krishnamurti.* — Ah bien ! Je tue quelqu'un puis j'y pense et, par conséquent, c'est violence. Non, monsieur. Nous sommes en train de jouer avec les mots. Ne pourrions-nous pas approfondir tout ceci un peu ? Nous avons vu que quand je m'impose quelque chose psychologiquement, une idée ou une conclusion, cela engendre de la violence (nous nous en tiendrons à ceci pour le moment). Je suis cruel — par mes paroles et dans mes sentiments. Sur cet état je surimpose « je ne dois pas l'être », et je me rends compte que même cela est violence. Que puis-je faire à l'égard de ce sentiment de cruauté sans lui surimposer autre chose ? Puis-je le comprendre sans le supprimer, sans le fuir, sans avoir recours à aucune forme d'évasion ou de substitution ? Voici le fait — je suis cruel. Pour moi c'est un problème et aucun raisonnement tel

que « vous devriez, vous ne devriez pas », ne peut le résoudre. C'est là une question qui me touche et que je veux résoudre, parce que je vois qu'il pourrait peut-être y avoir une autre façon de vivre. Et alors je me dis: « Comment puis-je être libéré de cette cruauté sans pour cela engendrer un conflit », parce que dès l'instant où je donne naissance à un conflit pour me débarrasser de la cruauté, j'ai déjà donné naissance à la violence. Donc, tout d'abord, il faut que je voie très clairement ce qu'implique le conflit. S'il existe un conflit en ce qui concerne la cruauté — dont je veux me libérer — de ce conflit même surgit la violence. Comment m'affranchir de la cruauté sans tomber dans le conflit ?

*Question.* — Acceptez-la.

*Krishnamurti.* — Je me demande ce que nous entendons par « accepter notre cruauté ». Voilà le problème ! Je n'accepte pas, je ne rejette pas. A quoi cela peut-il servir de dire « je l'accepte » ? Ma peau est brune, c'est un fait — il en est ainsi. Pourquoi l'accepter, pourquoi le rejeter ? Le fait c'est que je suis cruel.

*Question.* — Si je vois que je suis cruel et que j'accepte cet état de choses, je le comprends ; mais, de plus, j'ai peur d'agir avec cruauté et de continuer dans ce sens.

*Krishnamurti.* — Oui. J'ai dit : « Je suis cruel ». Je n'accepte ni ne rejette. C'est un fait, et c'est un autre fait que, dès l'instant où il y a conflit et parce que je cherche à me débarrasser de ma cruauté, il y a violence. Par conséquent j'ai deux choses sur les bras : la violence, la

184

cruauté, et le moyen de m'en débarrasser sans effort. Mais que faire ? Toute ma vie je combats et je lutte.

*Question.* — La question n'est pas la violence, mais la création d'une image.

*Krishnamurti.* — Cette image est imposée, autrement dit, on surimpose cette image sur « ce qui est ». D'accord ?

*Question.* — Tout cela provient de l'ignorance où l'on est de son être véritable.

*Krishnamurti.* — Je ne sais pas très bien ce que vous entendez par « votre être véritable ».

*Question.* — Je veux dire que nous ne sommes pas séparés du monde, nous sommes le monde et, par conséquent, nous sommes responsables de la violence qui règne à l'extérieur.

*Krishnamurti.* — Oui. Il dit, notre être véritable consiste à voir que nous sommes le monde et que le monde c'est nous-mêmes, que la cruauté et la violence ne sont pas quelque chose de différent mais font partie de nous-mêmes. C'est là ce que vous voulez dire ?

*Question.* — Non. Mais elles font partie de l'ignorance.

*Krishnamurti.* — Vous prétendez donc qu'il y a l'être véritable et l'ignorance ? Qu'il y a deux états. Notre être véritable qui est recouvert et voilé par l'ignorance. Pourquoi ? C'est une vieille théorie hindoue tout cela. Comment le savez-vous, qu'il existe un être véritable qui est voilé par l'illusion et l'ignorance ?

*Question.* — Si nous nous rendons compte que tous



nos problèmes existent en fonction des deux opposés, tous les problèmes disparaîtront.

*Krishnamurti.* — Tout ce que nous avons à faire est de ne pas penser par opposés. Est-ce là ce que nous faisons, ou bien n'est-ce qu'une idée ?

*Question.* — Mais, monsieur, la dualité n'est-elle pas implicite dans la pensée ?

*Krishnamurti.* — Nous arrivons à un certain point puis nous nous en éloignons. Je sais que je suis cruel — pour différentes raisons psychologiques. C'est là un fait. Comment m'en libérer sans effort ?

*Question.* — Qu'entendez-vous par « sans effort » ?

*Krishnamurti.* — J'ai expliqué ce que j'entendais par effort. Si je le supprime cela implique un effort dans le sens qu'il y a une contradiction: la cruauté et le désir de ne pas être cruel. Il y a alors un conflit entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ».

*Question.* — Si je regarde vraiment je ne peux plus être cruel.

*Krishnamurti.* — Je me propose de découvrir et de ne pas accepter d'affirmation. Je veux découvrir s'il est possible ou non d'être libéré de la cruauté, s'il est possible d'en être libéré sans supprimer, sans fuir, sans contrainte. Que peut-on faire ?

*Question.* — La seule chose à faire c'est de l'exposer au grand jour.

*Krishnamurti.* — Pour l'exposer il faut que je lui permette de surgir, de se montrer — non pas dans le sens

de devenir encore plus cruel. Mais pourquoi est-ce que je ne lui permets pas de surgir ? Tout d'abord j'en ai peur. Je ne sais pas si, en lui permettant de se montrer, je ne pourrais pas devenir plus cruel encore. Et en l'exposant, suis-je capable de la comprendre ? Suis-je capable de regarder tout cela avec grand soin, c'est-à-dire avec attention ? Je ne peux le faire que si mon énergie, l'urgence et l'intérêt que je porte à la question coïncident au moment où cette cruauté est exposée. A ce moment précis, il faut qu'il y ait urgence de comprendre et un esprit exempt de toute déformation. Il faut que j'aie une immense énergie pour

regarder. Et ces trois facteurs doivent exister instantanément au moment où la cruauté est exposée. Autrement dit, si je suis assez sensitif, assez libre pour disposer de cette énergie, de cette intensité, de cette attention vitale. Et cette attention intense, comment l'avoir ? Comment l'obtenir ? *Question.* — Si nous en arrivons au point de désirer désespérément comprendre, alors nous disposons de cette attention.

*Krishnamurti.* — Je comprends. Je dis tout simplement : « Est-il possible d'être attentif ? » Attendez, voyez ce que cela implique, ce que contient la question. N'attribuez pas un sens superflu, n'introduisez pas une nouvelle série de paroles. Me voici. Je ne sais pas ce que signifie l'attention. Il est possible que je n'aie jamais fait attention à quoi que ce soit, parce que pendant la plus grande partie de ma vie je suis inattentif. Et subitement vous venez et

187

vous dites: «Voyons, dirigez votre attention vers la cruauté », et je dis : « Oui, oui » et je suis d'accord, mais qu'est-ce que cela veut dire ? Comment puis-je susciter cet état d'attention ? Existe-t-il une méthode ? S'il existe une méthode et que je m'y exerce pour devenir attentif, j'y mettrai du temps. Et pendant ce temps je continue dans mon inattention, et par conséquent j'entraîne de nouvelles destructions. Donc tout ceci doit se passer instantanément.

Je suis cruel. Je ne veux rien supprimer, je ne vais pas m'évader. Ceci ne veut pas dire que je suis décidé à ne pas fuir, que je me suis décidé à ne pas supprimer cette cruauté. Mais je vois et je comprends avec intelligence qu'aucune suppression, aucun contrôle sur moi-même, aucune évasion, ne peuvent résoudre le problème ; et par conséquent j'ai rejeté toutes ces choses. Et maintenant j'ai cette intelligence qui a pris naissance dans ma compréhension de tout ce que la suppression, l'évasion et la domination ont de futile et de vain. Avec cette intelligence j'examine, j'observe la cruauté. Je me rends compte que pour l'observer, il faut qu'il y ait une grande attention et que cette attention ne peut se produire que si je suis conscient de mon inattention. Ce qui m'intéresse par conséquent c'est de prendre conscience de mon inattention. Qu'est-ce que cela veut dire ? Parce que si je m'efforce de m'exercer à l'attention, cela devient mécanique, stupide, dépourvu de sens ; tandis que si je deviens attentif ou si je prends conscience de mon manque

d'attention, je commence à découvrir comment l'attention prend naissance. Pourquoi suis-je inattentif quand il s'agit des sentiments des autres, de ma façon de parler, de manger, de ce que les autres disent et font ? En comprenant l'état négatif je tomberai sur le positif, qui est attention. Par conséquent j'examine, je cherche à comprendre comment cette inattention prend naissance.

Ceci est une question très grave parce que le monde entier est en flammes. Si je fais partie de ce monde et que ce monde est moi-même, il faut que je mette fin à ce feu. Nous demeurons naufragés devant ce problème. Parce que c'est un manque d'attention qui a introduit tout ce chaos dans le monde. On peut s'apercevoir de ce fait curieux que l'inattention est négation — manque d'attention, manque d'être sur place au moment même. Comment est-il possible de prendre conscience de son inattention d'une façon si complète, qu'elle se transforme en attention ? Comment puis-je prendre conscience de cette cruauté qui est en moi d'une façon complète et instantanée, avec une énergie intense, de sorte qu'il n'y ait aucun frottement, aucune contradiction, et que ma prise de conscience soit totale et entière ? Comment aboutir à cet état de choses ? Nous avons dit que ce n'était possible que là où il y a une attention complète, et cette attention complète n'existe pas parce que notre vie se passe à gaspiller notre énergie dans notre état d'inattention.

*Saanen, 3rd august 1969*

**CHAPTER 10**  
**4TH PUBLIC DIALOGUE**  
**SAANEN, 6TH AUGUST 1969**  
**'CHANGEMENT RADICAL'**

***Quel est l'instrument qui regarde ?***

*Krishnamurti.* — L'homme n'a pas subi de changement profond. Il s'agit pour nous d'une révolution radicale se produisant en lui, et non pas de la surimposition d'un nouveau modèle de comportement recouvrant l'ancien. Seule nous intéresse la mutation fondamentale de tout ce qui se passe réellement et intérieurement en nous. Comme nous l'avons déjà dit, le monde et nous-mêmes ne sommes pas deux entités différentes, le monde c'est nous et nous sommes le monde. L'intention de provoquer un immense changement à la racine même de tout notre être, une révolution, une mutation, une transformation — peu importe le mot dont nous nous servons — voilà quel sera l'objet de ces discussions. Hier nous nous demandions si l'on est né capable de se contempler clairement sans déformation — la déformation étant une tendance à évaluer, à juger, à obtenir, à se débarrasser de « ce qui est » ? Tous ces facteurs nuisent à une perception claire, nous empêchent de voir d'une

190

façon intime et exacte « ce qui est ». Ce matin il me semble que nous ferions bien de consacrer notre temps à discuter, à parler ensemble de la nature même de l'observation, de la manière de regarder, d'écouter, de voir. Nous chercherons à découvrir s'il est possible de voir, et cela non pas avec une seule partie de notre être, visuelle, intellectuelle ou émotionnelle. Est-il possible en aucune façon d'observer de très près sans qu'il y ait aucune déformation ? Voilà une question qui vaut la peine d'être approfondie. Qu'est-ce que voir ? Sommes-nous capables de nous regarder, de saisir les faits fondamentaux, la base même de nous-mêmes — laquelle est faite d'avidité, d'envie, d'anxiété, de peur, d'hypocrisie, tromperie et ambition — sommes-nous capables simplement d'observer tout cela sans qu'intervienne aucune déformation ?

Ne pourrions-nous pas ce matin consacrer un certain temps à tenter d'apprendre ce que c'est que de regarder ? Apprendre est un mouvement constant, un renouveau de chaque instant. Il ne s'agit pas d'avoir appris « quelque chose » et de contempler à partir de cette science acquise. En écoutant les paroles prononcées et en nous observant nous-mêmes quelque peu, nous apprenons quelque chose, nous ressentons quelque chose ; et c'est à partir de ce que nous avons appris ou ressenti que nous regardons. Nous regardons appuyés sur la mémoire de ce que nous avons appris, de ce que nous avons ressenti, de ce que nous avons expérimenté ; c'est accompagnés par le sou-

venir de ces choses, que nous regardons. Et par conséquent nous ne regardons pas vraiment, nous n'apprenons pas vraiment. Apprendre sous-entend qu'un esprit recommence à nouveau, chaque fois. Il apprend dans un renouveau constant. Ceci étant compris nous ne portons aucun intérêt à la culture de la mémoire, il s'agit plutôt d'observer et de voir à chaque instant ce qui se passe dans l'immédiat. Nous allons veiller à être très lucides, très attentifs, afin que, ce que nous aurons pu apercevoir ou apprendre, ne devienne pas un souvenir à partir duquel nous regardons, ce qui constitue déjà une déformation. Il s'agit chaque fois de regarder comme si c'était la première fois ! Regarder, observer « ce qui est » en s'appuyant sur la mémoire signifie que celle-ci dicte ou moule ou oriente votre observation, laquelle est par conséquent déjà faussée. Pouvons-nous aller plus avant ?

Il s'agit pour nous de découvrir ce que c'est qu'observer. Le savant peut regarder quelque chose avec un microscope et observer de près ; il y a un objet extérieur et il le regarde sans aucun préjugé, avec cependant une certaine science qui est nécessaire pour regarder. Mais nous, en cet instant, nous proposons de regarder toute la structure, le mouvement de la vie dans son entier, et, dans son entier, toute cette entité qui est « moi-même ». Tout cela doit être vu non pas intellectuellement, ni émotivement, ni à partir d'une conclusion préconçue sur le bien et le mal, avec l'arrière-pensée « ceci ne doit pas être », « ceci devrait être ». Donc, avant de commencer

à regarder d'une façon intime, il nous faut avoir pris conscience de ce processus d'évaluation, de jugement, d'affirmation qui se poursuit sans cesse en nous et qui est un obstacle à toute observation juste.

Or, ce qui nous intéresse n'est pas tant de regarder, mais quelle est l'entité qui regarde ? Cet instrument qui regarde est-il taché, déformé, torturé, accablé de fardeaux ? Ce qui est important n'est pas tellement la vision, mais l'observation de vous-même, l'instrument qui regarde. Si j'ai admis certaines conclusions, par exemple celles qu'implique le

nationalisme et que j'observe, imprégné de ce conditionnement puissant, cette exclusivité tribale que l'on appelle le nationalisme, très évidemment j'observe à partir de puissants préjugés ; et par conséquent je ne peux pas voir clairement. Ou bien encore si j'ai peur de regarder, mon regard est évidemment faussé ; ou encore si j'ai l'ambition d'arriver à l'illumination, ou d'obtenir une situation plus éminente, ou n'importe quoi d'autre, tout cela aussi est un obstacle à la clarté de la perception. Il faut être conscient de toutes ces choses, conscient de l'instrument qui regarde et de son degré de pureté.

*Question.* — Mais si on regarde et qu'on s'aperçoit que l'instrument n'est pas pur, que peut-on faire ?

*Krishnamurti.* — Je vous en prie, suivez ceci soigneusement. Nous avons dit : observer « ce qui est ». L'activité fondamentale égoïste, auto-centrique, ce qui résiste, ce qui peut se sentir frustré, qui peut se mettre en colère

193

— observer tout cela. Puis nous avons parlé de considérer l'instrument qui observe, et de découvrir si cet instrument est propre, pur. Voyez, nous avons avancé ; partant du fait jusqu'à l'instrument qui se propose de regarder. Nous examinons si cet instrument est propre, sans tache, et nous nous apercevons qu'il n'en est rien. Que faire alors ? L'intelligence en est aiguisée. Tout à l'heure j'avais l'unique souci d'observer le fait, le « ce qui est ». Je l'observais, puis j'ai changé quelque peu l'objet de mon observation et je me suis dit : « Il me faut observer l'instrument qui observe, il me faut regarder l'instrument qui regarde, voir s'il est sans tache. » Or, cette question même implique de l'intelligence — vous me suivez, vous suivez tout ceci ? Et ainsi l'intelligence, l'esprit, le cerveau en sont aiguisés.

194

*Question.* — Est-ce que tout ceci n'implique pas qu'il y a un niveau de conscience où n'existe ni division, ni conditionnement ?

*Krishnamurti.* — Je ne sais pas ce que cela implique. Simplement j'avance petit à petit. Ce mouvement n'est pas un mouvement fragmentaire. En lui pas de brisure. Mais tout à l'heure quand je regardais, c'était sans intelligence. Je me disais : « Il faut que je change quelque chose », « il ne faut rien changer », « ceci ne doit pas être », « ceci est bon, ceci est mauvais », « ceci devrait être » — tout cela. A partir de toutes ces conclusions je regardais et il ne se passait rien du tout. Maintenant je me rends compte qu'il faut, pour regarder, un instrument extraordinairement propre. Il y a là un mouvement constant de l'intelligence et non pas un état fragmentaire. Mais je voudrais approfondir ceci.

*Question.* — Mais cette intelligence elle-même est-elle énergie ? Si elle dépend de quelque chose elle s'épuisera.

*Krishnamurti.* — Pour le moment ne vous souciez pas de cela ; mettons de côté la question de l'énergie.

*Question.* — Mais vous l'avez déjà, tandis que pour nous cela paraît un raffinement se superposant à un autre raffinement, l'élan restant toujours le même.

*Krishnamurti.* — Oui, est-ce cela ce qui se passe — un raffinement ? Ou bien l'esprit, le cerveau, le cœur, l'être tout entier ne se sont-ils pas émoussés par l'effet de différents éléments tels que les pressions ambiantes, les activités et ainsi de suite. Mais nous disons que l'être tout entier doit être complètement éveillé.

*Question.* — Ça c'est le point délicat.

*Krishnamurti.* — Attendez, j'y viendrai, vous verrez. Dans l'intelligence il n'y a pas d'évolution. L'intelligence n'est pas le produit du temps. L'intelligence, c'est cette qualité de lucidité sensitive capable de prendre conscience de « ce qui est ». Mon esprit est émoussé et je me dis : « Il me faut me regarder moi-même. » Cet esprit émoussé s'efforce de se regarder soi-même. Très évidemment il ne voit rien du tout. Ou bien il résiste, ou il rejette, ou il se conforme ; c'est un esprit des plus respectables, un esprit petit bourgeois qui regarde.

*Question.* — Vous avez commencé par parler de sys-

tèmes idéologiques, de moralité, et maintenant vous allez plus loin et semblez suggérer que nous devons avoir recours à l'observation de nous-

mêmes, que toutes les autres méthodes sont futiles. Mais ceci même n'est-il pas aussi une idéologie ?

*Krishnamurti.* — Non, monsieur. Je dis au contraire que si vous regardez à partir d'une idéologie, la mienne comprise, dès lors vous êtes perdu et vous ne regardez pas du tout. Vous en avez tellement d'idéologies, celles qui sont respectables, celles qui ne le sont pas et bien d'autres encore ; et vous regardez en donnant asile à ces idéologies dans votre cerveau et dans votre cœur ; et elles ont émoussé votre cerveau, votre esprit, tout votre être. Maintenant un mental émoussé, terni, se propose de contempler, or, il est évident qu'un tel esprit peut regarder n'importe quoi, peut méditer, peut visiter la lune, il reste ce qu'il était, un esprit émoussé. Cet esprit observe, puis survient quelqu'un qui lui dit : « Regardez un peu, mon ami, vous avez l'esprit obtus et terni, ce que vous verrez le sera tout autant ; parce qu'il est obtus tout ce que vous pourrez voir le sera aussi. » Mais c'est là une très grande découverte, qu'un esprit émoussé, quand il observe quelque chose d'extraordinairement vivant, réduit l'objet de son observation à son propre état.

*Question.* — Mais cette entité n'arrête pas de tendre vers quelque chose.

*Krishnamurti.* — Attendez, avançons lentement si vous le voulez bien. Avancez pas à pas avec l'orateur.

196

*Question.* — Si un esprit terni reconnaît qu'il l'est, il l'est déjà moins.

*Krishnamurti.* — Mais je ne le reconnais pas ! Ce serait une chose excellente si l'esprit terne se voyait comme étant tel, mais ce n'est pas ce qui arrive. Ou bien il s'efforce de se polir de plus en plus, recherchant la science, des connaissances diverses et tout ce qui s'ensuit, ou bien, s'il en prend conscience, il dit : « Cet esprit terne est incapable de regarder clairement. » Et la question suivante se pose alors : comment cet esprit terni, taché, peut-il devenir extraordinairement intelligent, de façon à ce que cet instrument grâce auquel on regarde soit sans tache ?

*Question.* — Prétendez-vous que quand l'esprit se pose la question sous cette forme, il a mis fin à son état ? Peut-on faire des choses justes pour des raisons qui ne le sont pas ?

*Krishnamurti.* — Non. J'aimerais bien que vous laissiez vos conclusions de côté pour écouter ce que dit l'orateur.

*Question.* — Non monsieur. Vous, suivez-moi.



*Krishnamurti.* — Ce que vous dites c'est ceci: vous essayez de vous emparer de quelque chose qui puisse donner de la clarté, de l'acuité à un esprit brouillé. Ce n'est pas là ce que je dis. Moi je dis : tournez votre attention vers l'état de votre esprit.

*Question.* — Sans que se poursuive l'éternel mouvement ?

197

*Krishnamurti.* — Observer un esprit émoussé sans que se poursuive ce mouvement continu de déformation — comment cela peut-il arriver ? Mon esprit émoussé regarde ; et il n'y a rien à voir. Je me demande alors comment il serait possible de le rendre plus clair ? Mais cette question n'a-t-elle pas pris naissance du fait que j'ai comparé l'esprit terne avec un autre esprit plus brillant, me disant : « Il faudrait que je lui ressemble » ? Vous me suivez ? Or, la comparaison même n'est qu'une manifestation de l'esprit obtus.

*Question.* — Mais l'esprit obtus peut-il se comparer à un esprit brillant ?

*Krishnamurti.* — N'est-il pas constamment à se comparer avec un esprit brillant ? C'est là ce que nous appelons l'évolution.

*Question.* — L'esprit émoussé ne compare pas, il demande « pourquoi ? » Ou, enfin, pour exprimer la chose un peu différemment: on se figure que si l'on pouvait être un peu plus intelligent, on pourrait en tirer quelque chose de plus.

*Krishnamurti.* — Cela revient au même. J'ai donc découvert quelque chose. L'esprit terne s'est dit: c'est par comparaison que je suis terne, je suis émoussé parce que ce monsieur là-bas est brillant. Il n'a pas conscience par lui-même d'être émoussé, ni terne. Ce sont deux états différents. Si je prends conscience de ma médiocrité parce que vous, vous êtes brillant, c'est un point de vue. Mais si je prends conscience de ma médiocrité sans

198

comparaison, c'est tout à fait autre chose. Quel est le cas pour vous ? Êtes-vous en train de vous comparer pour dire: « En conséquence, mon esprit est médiocre, émoussé » ? Ou bien prenez-vous conscience de ce

que vous êtes terne et médiocre, sans aucune comparaison ? Est-ce un état possible ? Je vous en prie, attardons-nous sur ce point un petit peu.

*Question.* — Mais, monsieur, est-ce possible ?

*Krishnamurti.* — S'il vous plaît, accordons deux minutes à cette question. Ai-je conscience d'avoir faim parce que vous me dites qu'il en est ainsi, ou bien est-ce que je ressens la faim ? Si vous me dites que j'ai faim, je ressentirai peut-être quelques tiraillements, mais ce n'est pas une faim véritable, tandis que si j'ai faim, *j'ai* faim. Il me faut donc voir très clairement si l'imperfection de mon esprit est le résultat d'une comparaison. A partir de là nous pouvons avancer.

*Question.* — Quel est le facteur qui m'a fait saisir les choses de façon à laisser la première question de côté, et ne plus m'intéresser qu'à la question de savoir si mon esprit est émoussé ou non ?

*Krishnamurti.* — C'est de voir cette vérité que la comparaison émousse l'esprit. A l'école quand on compare un garçon à un autre, on le détruit par cette comparaison. Si vous dites à un frère plus jeune qu'il doit être aussi intelligent que son aîné, vous avez détruit le plus jeune, n'est-ce pas ? Ce qui vous intéresse ce n'est pas le plus jeune des deux frères, mais l'intelligence de l'aîné.

199

*Question.* — Mais un esprit médiocre est-il capable de regarder pour découvrir s'il l'est ?

*Krishnamurti.* — C'est ce que nous allons découvrir. S'il vous plaît, recommençons à nouveau. Ne pouvons-nous pas nous en tenir à ce point ce matin ?

*Question.* — Mais s'il existe en moi cet élan, quelle importance cela a-t-il de savoir si je suis médiocre en moi-même ou par comparaison ?

*Krishnamurti.* — C'est ce que nous allons découvrir. S'il vous plaît, avancez avec l'orateur pendant quelques minutes, sans accepter ni rejeter, mais en vous observant vous-même. Au commencement de la causerie nous avons dit qu'une révolution doit se produire à la racine même de notre être, et si ceci doit arriver nous devons savoir comment observer ce que nous sommes. Notre observation dépend de la clarté, de l'ouverture, de l'intelligence de l'esprit qui regarde. Mais la plupart d'entre nous sommes émoussés, obtus et quand nous regardons, nous disons que nous ne voyons rien ; nous voyons bien la colère, la jalousie et ainsi de suite, mais apparemment sans résultat. Par conséquent, le sujet

de notre préoccupation c'est la médiocrité de notre esprit et non plus l'objet de son observation. Cet esprit médiocre se dit: « Il faudrait que je sois plus habile afin de voir. » Il a donc établi un modèle de ce que serait le brillant, l'intelligence, et il s'efforce de l'imiter. Alors quelqu'un vient lui dire : « La comparaison ne produira jamais que du médiocre. » Lui se dit donc : « Voilà une chose à laquelle

200

il faut que je fasse très attention, je ne vais plus comparer. Je connaissais ma médiocrité par comparaison. Et si je ne compare pas, comment saurai-je que je le suis ? » Alors je me dis : « Je ne vais pas l'appeler émoussé. » Je ne vais pas me servir du mot « émoussé », pas du tout. Je vais observer « ce qui est », sentir que c'est émoussé. Parce que dès l'instant où je lui accole une épithète, je lui ai donné un nom et, de ce fait, il en est devenu émoussé. Mais si je ne lui donne pas le nom d'émoussé, si je me contente d'observer, j'ai écarté la comparaison, j'ai écarté le mot « émoussé », il ne reste plus que « ce qui est ».

Ceci n'est pas difficile, n'est-ce pas ? Je vous en prie, regardez la chose par vous-même. Regardez ce qui s'est passé ! Regardez où en est mon esprit maintenant.

*Question.* — Je vois que mon esprit est trop lent.

*Krishnamurti.* — Voulez-vous vous contenter d'écouter, je vais aller très lentement, pas à pas.

Comment me suis-je rendu compte de ce que mon esprit est stupide ? Parce que vous me l'avez dit ? Parce que j'ai lu des livres qui paraissent extraordinairement habiles, compliqués, subtils ? Ou bien j'ai vu des gens très brillants et par comparaison je me trouve stupide ? C'est une chose à découvrir. Donc je ne vais pas comparer. Je me refuse absolument à me comparer à quelqu'un d'autre. Dès lors, comment puis-je savoir que je suis stupide ? Ne serait-ce pas le mot qui m'empêche d'observer ? Ou bien le mot ne prend-il pas la place de « ce qui est vraiment » ? Vous me suivez ? Donc je ne vais utiliser aucun

201

mot, je ne vais pas lui accoler l'épithète de stupide, pas plus que je vais dire qu'il est trop lent, je ne vais l'appeler rien du tout, je vais découvrir « ce qui est ». Donc me voilà débarrassé de la comparaison, chose extrêmement subtile. Mon esprit est désormais d'une acuité extraordinaire parce qu'il ne compare pas, il ne se sert d'aucun mot pour décrire « ce qui est », parce qu'il s'est rendu compte qu'aucune description n'est la chose qu'elle prétend décrire. Donc quel est réellement le fait de « ce qui est » ?

Pouvons-nous aller plus avant ? J'observe, l'esprit observe son propre mouvement. Et maintenant vais-je condamner ce que je vois, juger, peser pour dire « ceci devrait être », « ceci ne devrait pas être » ? Mon regard est-il assujetti à aucune formule, aucun idéal, aucune résolution, aucune conclusion, lesquels inévitablement déformeraient « ce qui est » ? Voilà une chose à approfondir. Si j'ai accepté une conclusion, je suis incapable de regarder. Si je suis un moraliste, une personne respectable, un Chrétien, un Védantiste, un homme « illuminé », ou ceci ou cela — tout cela m'empêche de regarder. Il faut par conséquent que je sois complètement libéré de tout cela. Je regarde bien en moi-même s'il existe une conclusion d'aucune espèce. Ainsi l'esprit étant devenu extraordinairement clair se dit encore : « Existe-t-il quelque peur ? » J'observe et je me dis : « Il y a une peur, il y a un désir de sécurité, il y a un élan vers le plaisir » et ainsi de suite. Et je vois qu'il est absolument impos-

202

sible de regarder s'il existe une conclusion d'aucune sorte, un mouvement d'aucune sorte inclinant vers le plaisir. Et j'observe encore et m'aperçois que je suis encore assujetti à la tradition et qu'un esprit ainsi assujetti est incapable de regarder. Un intérêt, le plus profond, est d'observer, et cet intérêt profond me fait voir le danger de toute conclusion. Et la perception même d'un tel danger a pour effet de le rejeter. Ainsi mon esprit n'est plus dans la confusion, il ne renferme aucune conclusion, il ne pense pas en fonction de paroles, de descriptions, il ne compare pas. Un tel esprit est capable d'observer et ce qu'il observe c'est lui-même. Et par conséquent il s'est produite une révolution. Et maintenant vous êtes perdus — complètement perdus ! *Question.* — Je ne crois pas que cette révolution se soit produite. Aujourd'hui je suis parvenu à regarder l'esprit de la façon dont vous le

dites, et l'esprit en est aiguisé, mais demain j'aurai oublié comment regarder.

*Krishnamurti.* — Vous ne pouvez pas l'oublier. Oubliez-vous un serpent ? Oubliez-vous un précipice ? Oubliez-vous la bouteille sur laquelle il est écrit « poison » ? Vous ne *pouvez pas* oublier. Ce monsieur a demandé : comment puis-je nettoyer l'instrument ? Et nous avons dit que la purification de l'instrument c'est la prise de conscience de ce que cet instrument est souillé, obscurci, impur. Et nous avons décrit ce qui le rend impur, et nous avons dit aussi que la description n'est pas la chose ; donc ne vous laissez pas prendre au filet des mots. Restez

203

avec la chose, sujet de la description, à savoir l'instrument qui est souillé.  
*Question.* — Mais si vous vous regardez de la façon dont vous venez de le dire, il est certain que vous en attendez quelque chose.

*Krishnamurti.* — Je n'attends rien. Je n'attends pas une transformation, une illumination, une mutation, je n'attends rien, parce que je ne sais absolument pas ce qui va se passer. Une seule chose, je la sais et je la sais clairement, c'est que l'instrument qui regarde est souillé, obscurci, fissuré. C'est là tout ce que je sais et rien d'autre. Et mon seul intérêt est celui-ci, comment cet instrument peut-il être sain, guéri ?

*Question.* — Mais pourquoi regardez-vous ?

*Krishnamurti.* — Le monde est en feu et le monde c'est moi-même. J'en suis bouleversé de fond en comble, plongé dans une confusion atroce et il faut qu'il y ait quelque part un ordre quelconque en tout ceci. Voilà ce qui me pousse à regarder. Mais évidemment si vous dites : « Mais le monde va très bien, pourquoi vous mettre en souci. Vous êtes en bonne santé, vous avez un peu d'argent, une femme, des enfants, une maison, laissez tout cela de côté » — alors, évidemment, pour vous le monde n'est pas en feu. Mais il *est en feu* malgré cela, que cela vous plaise ou non. C'est donc là ce qui me pousse à regarder et non pas un concept intellectuel ou une excitation émotive, mais ce fait réel que le monde est en feu — les guerres, la haine, la fausseté, les images,

204

les faux dieux et tout ce qui s'ensuit. Et c'est cette perception même de ce qui se passe extérieurement qui m'éveille intérieurement. Et j'affirme que l'état intérieur est l'état extérieur, qu'ils ne sont qu'une seule et même chose, indivisible.

*Question.* — Nous sommes revenus à notre point de départ. Le fait est que l'esprit médiocre n'aperçoit pas que c'est par comparaison qu'il veut être différent.

*Krishnamurti.* — Non, c'est un point de vue tout à fait faux. Je ne désire pas être différent ! Je n'aperçois qu'une seule chose c'est que l'instrument est souillé. Je ne sais plus qu'en faire. Donc je vais découvrir, cela ne veut pas dire que je veux changer l'instrument, ce n'est pas le cas.

*Question.* — Mais est-ce un obstacle à la vision que de se servir d'*aucune* parole ?

*Krishnamurti.* — Le mot n'est pas la chose. Par conséquent si vous regardez un objet, le mot prend une importance extraordinaire si vous ne le mettez pas de côté.

*Question.* — Je crois que je ne suis pas d'accord avec vous. Quand on regarde, on voit que l'instrument est fait de deux éléments : l'un est la perception et l'autre est expression. Il est impossible de séparer ces deux éléments. C'est un problème de linguistique et non pas de médiocrité. La difficulté réside dans le langage, dans le caractère imprécis de toute expression.

*Krishnamurti.* — Prétendez-vous que dans l'observation il y a perception et expression, et que les deux sont

205

séparées ? Par conséquent, quand vous percevez il faut qu'il y ait aussi clarté dans l'expression, une compréhension linguistique, et la perception et l'expression ne doivent jamais être séparées, doivent toujours aller de pair. Vous dites par conséquent qu'il est très important d'utiliser le mot juste.

*Question.* — Je dis « expression », je ne dis pas « intention ».

*Krishnamurti.* — Je comprends: expression. Et il surgit un nouvel élément: perception, expression et action. Si l'action n'est pas expression et perception — l'expression signifiant exprimer en paroles — dès cet instant il y a fragmentation. Et la perception n'est-elle pas action ? La perception même est l'action. Comme quand je perçois un précipice et

qu'il y a une action immédiate ; cette action est l'expression de la perception. Et ainsi la perception et l'action ne peuvent jamais être séparées, et par conséquent l'idéal et l'action sont impossibles. Et si j'aperçois la stupidité que constitue un idéal, cette perception même de la stupidité est l'action de l'intelligence. C'est ainsi que l'observation de la médiocrité, la perception de la médiocrité, libèrent l'esprit de cette médiocrité, ce qui est action.

*Saanen, 6th august 1969*

206

**CHAPTER 11**  
**5TH PUBLIC DIALOGUE**  
**SAANEN, 7TH AUGUST 1969**  
**'L'ART DE VOIR'**

***Lucidité sans intervalle de temps. Un tigre en chasse un autre***

**Lucidité sans intervalle de temps**

Il me paraît important de comprendre la nature et la beauté de l'observation, de la vision. Tant que l'esprit n'est en aucune façon déformé — par des impulsions et des sentiments frôlant la névrose, par la peur, la tristesse, les soucis de santé, l'ambition, le snobisme, la recherche de puissance — il est incapable d'écouter, d'observer, de voir. L'art de voir, d'écouter, d'observer n'est pas une chose à cultiver, ce n'est pas une question d'évolution, de croissance graduelle. Quand on prend conscience d'un danger immédiat il y a une action immédiate, une réaction instinctive, instantanée du corps et de la mémoire. Dès l'enfance nous avons été conditionnés à agir de telle façon vis-à-vis d'un danger et ainsi l'esprit répond immédiatement, faute de quoi on aboutirait à la destruction physique. Nous nous demandons s'il est possible d'agir au sein même de la *vision*, phénomène ou mouvement où il n'y a aucun conditionnement. Un esprit est-il capable de réagir librement et instantanément à l'égard de toute

déformation et par conséquent d'agir ? Autrement dit, la perception, l'action et l'expression ne font qu'un, elles ne sont pas divisées, il n'y a aucune brisure. La vision même est action, expression de ce qui est vu. Quand il y a une prise de conscience de peur, observez-la de tellement près, avec une telle intimité, que l'observation même soit libératrice, soit action. Pouvons-nous approfondir cette question ce matin ? Elle me paraît très importante, nous pourrions peut-être pénétrer dans l'inconnu. Mais un esprit qui est en aucune façon profondément conditionné par ses propres peurs, ses ambitions, son désespoir et tout ce qui s'ensuit, est absolument incapable de pénétrer une question qui exige un état extraordinairement sain, équilibré, harmonieux.

Notre question est donc celle-ci : un esprit — ce qui signifie notre être tout entier — est-il capable de prendre conscience de l'aspect particulier d'une perversion, d'un effort, d'une violence, et peut-il, en le voyant, y mettre fin non graduellement mais instantanément ? Ceci signifie qu'entre la perception et l'action il ne s'écoule aucun temps. Quand vous voyez un danger il n'intervient aucun intervalle de temps, il se produit une action instantanée.

Nous sommes accoutumés à cette idée que nous deviendrons sages, éclairés petit à petit en observant, en nous y exerçant jour après jour. Voilà ce à quoi nous sommes habitués et c'est le modèle établi par notre culture et par notre conditionnement. Or, nous disons maintenant que ce processus graduel employé par l'esprit pour

s'affranchir de la peur ou de la violence a pour effet d'intensifier la peur et d'encourager de nouvelles violences.

Est-il possible de mettre fin à la violence — non seulement dans ses manifestations intérieures, mais dans les racines les plus profondes de notre être — de mettre fin à l'agressivité, à la recherche de puissance ? Par le fait même de voir la question dans son entier, pouvons-nous en voir la fin sans permettre à l'élément temps d'intervenir ? Nous nous proposons de discuter de cette question ce matin. En général, nous



permettons au temps d'intervenir par un intervalle entre voir et agir, un retard entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». Il existe un désir de se débarrasser de « ce qui est », afin de devenir ou de parvenir à quelque chose d'autre. Or, la nature de cet intervalle de temps doit être très clairement saisie. Nous pensons de cette façon-là parce que, dès notre enfance, nous avons été élevés et dressés à penser comme suit : plus tard, petit à petit nous serons quelque chose. Quand il s'agit de facteurs extérieurs et techniques, il est facile de voir que le temps est nécessaire. Je ne peux pas devenir un menuisier de premier ordre, un médecin ou un mathématicien sans y consacrer de nombreuses années. On peut posséder les lumières — je n'aime pas me servir du mot intuition — permettant d'apercevoir une question mathématique alors qu'on est encore très jeune. On se rend compte aussi que pour cultiver la mémoire nécessaire à l'acquisition d'une nouvelle technique ou d'une nouvelle langue, le temps est absolument indispensable.

209

Je ne peux pas me mettre à parler l'allemand demain, il me faudra des mois. Je ne sais rien de la science électronique et pour la connaître il me faudra peut-être de nombreuses années. Donc, n'allons-nous pas confondre cet élément temps, qui est nécessaire pour se rendre maître d'une technique, avec le danger qu'il y a à permettre au temps d'intervenir dans la perception et l'action.

*Question.* — Devrions-nous parler aux enfants du fait qu'ils vont grandir ?

*Krishnamurti.* — Un enfant doit forcément grandir. Il a tant de choses à apprendre. Quand on dit à un enfant : « Il te faut grandir », c'est plutôt péjoratif.

*Question.* — Mais, monsieur, une modification psychologique partielle se produit en nous.

*Krishnamurti.* — Evidemment ! On a été en colère, ou bien on est en colère et alors on se dit : « Je ne dois pas être en colère », et petit à petit on y travaille et on amène un changement partiel. On est un peu moins coléreux, moins irritable et plus maître de soi.

*Question.* — Mais ce n'est pas cela que je voulais dire.

*Krishnamurti.* — Alors que voulez-vous dire, madame ?

*Question.* — Je parle de quelque chose que l'on a pu avoir et que l'on a laissé tomber. Il pourra se produire une certaine confusion à nouveau mais elle ne sera pas la même.

*Krishnamurti.* — Oui, ce n'est pas toujours la même confusion, elle peut être quelque peu modifiée. Il y a une

210

continuité modifiée, vous pouvez cesser de dépendre de quelqu'un, de ressentir la souffrance de la dépendance, celle de la solitude, en disant: « Je ne vais pas me permettre d'être dépendant. » Peut-être pourrez-vous vous en débarrasser. Et alors vous dites qu'il s'est produit un certain changement. La prochaine dépendance ne sera pas exactement pareille à celle d'autrefois. Puis, à nouveau vous approfondirez la chose, vous laisserez tomber et ainsi de suite. Nous nous demandons donc s'il est possible de voir la nature de la dépendance tout entière, de s'en libérer instantanément — et non pas graduellement — tout comme vous agiriez de façon instantanée devant un danger. C'est ici une question véritablement importante qu'il nous faudrait approfondir non seulement verbalement mais intérieurement et profondément. Regardez ce que cela implique. L'Asie tout entière croit à la réincarnation, autrement dit, que nous pourrions renaître à nouveau dans une nouvelle vie, laquelle dépendra de notre façon de vivre pendant celle-ci. Vous avez vécu avec brutalité, agressivement, de façon destructrice, et vous allez le payer pendant votre vie suivante. Vous ne deviendrez pas nécessairement un animal, mais vous retournerez à un état humain différent, vivant d'une vie plus douloureuse, plus destructrice parce que, auparavant, vous n'avez pas su vivre d'une vie de beauté. Ceux qui adoptent cette croyance à la réincarnation ne croient qu'à la parole, mais non pas à la profondeur de ce que cette parole signifie. Ce que vous faites *maintenant*

211

importe infiniment en préparant demain — parce que « demain », qui est la prochaine vie, vous allez payer. Donc, cette idée de parvenir à des formes différentes petit à petit est essentiellement la même en Orient et en Occident. Il intervient toujours cet élément temps, de « ce qui est » et

« de ce qui devrait être ». Pour aboutir à ce qui devrait être il faut du temps, le temps étant effort, concentration, attention. Et comme nous ne sommes pas très attentifs, pas très concentrés, il y a un effort constant pour s'exercer à l'attention, et pour cela il faut du temps.

Il doit y avoir une façon entièrement différente d'aborder ce problème. Il faut comprendre la perception, à la fois la vision et l'action ; ce ne sont pas deux choses séparées, elles ne sont pas divisées. Et nous devons aussi nous informer de la question de l'action, de « faire ». Qu'est-ce que l'action, qu'est-ce que faire ?

*Question.* — Comment un aveugle dépourvu de perception peut-il agir ?

*Krishnamurti.* — Avez-vous jamais essayé de mettre un bandeau sur vos yeux pendant une semaine ? Nous l'avons fait en manière d'amusement. Voyez-vous, il se développe d'autres sensibilités, vos sens en sont beaucoup plus aiguisés. Et avant d'atteindre un mur ou une chaise ou un bureau, vous savez par avance qu'ils sont là. Nous parlons d'être aveugles à nous-mêmes, intérieurement. Nous sommes terriblement conscients des choses extérieures, mais intérieurement nous sommes aveugles.

212

Qu'est-ce que l'action ? L'action est-elle toujours basée sur une idée, un principe, une croyance, une conclusion, une expérience, un désespoir ? Si on a une idée, un idéal, on se conforme à cet idéal et il y a un écart entre l'idéal et l'action. Cet intervalle c'est le temps. « Je serai cet idéal » — en m'identifiant à cet idéal, celui-ci, éventuellement, agira et il n'y aura pas de séparation entre l'idéal et l'action. Mais qu'est-ce qui se passe quand il y a l'idéal et l'action qui s'efforce de s'y adapter ? Dans cet intervalle de temps qu'est-ce qui se passe ?

*Question.* — Un état de comparaison incessante.

*Krishnamurti.* — Oui, la comparaison et tout ce qui s'ensuit. Mais quelle action se produit si vous voulez bien observer ?

*Question.* — Nous négligeons le présent.

*Krishnamurti.* — Et quoi encore ?

*Question.* — Contradiction.

*Krishnamurti.* — C'est une contradiction. Cela conduit à un état d'hypocrisie. Je suis en colère et mon idéal dit : « Ne sois pas en colère. » Je supprime, je contrôle, je me conforme, je m'adapte à cet idéal et, par conséquent, je suis dans un état de conflit incessant et je fais tout le

temps semblant. L'idéaliste est un homme qui fait semblant. Et un tel état est conflit. Puis il y a d'autres éléments qui interviennent.

*Question.* — Pourquoi ne nous est-il pas permis de nous souvenir de nos anciennes vies ? Notre évolution serait tellement plus aisée, plus facile.

213

*Krishnamurti.* — Vous croyez ?

*Question.* — Nous pourrions éviter des erreurs.

*Krishnamurti.* — Qu'entendez-vous par la vie d'avant ? Votre vie d'hier, d'il y a vingt-quatre heures ?

*Question.* — Ma dernière incarnation.

*Krishnamurti.* — C'est-à-dire il y a environ cent ans ? Et comment la vie en serait-elle facilitée ?

*Question.* — On comprendrait mieux.

*Krishnamurti.* — S'il vous plaît, suivez pas à pas. Vous auriez le souvenir de ce que vous avez pu faire ou ne pas faire, de ce que vous avez souffert il y a cent ans et tout cela est exactement la même chose qu'hier. Hier vous avez fait beaucoup de choses que vous regrettez ou qui vous plaisent, qui ont été pour vous cause de souffrance, de désespoir ou de tristesse. Il y a le souvenir de toutes ces choses. Et vous aurez le souvenir d'un millier d'années, ce qui est essentiellement la même chose que celui d'un seul jour. Pourquoi donner à *cela* le nom de réincarnation et non pas l'incarnation d'hier qui prend naissance aujourd'hui. Voyez-vous, c'est un point de vue que nous n'aimons pas, parce que nous nous figurons être des créatures extraordinaires qui ont le temps de grandir, de devenir, de se réincarner. Vous ne regardez pas ce que c'est qui se réincarne — et c'est votre mémoire. Il n'y a rien de sacré ni de saint en tout cela. Votre mémoire d'hier prend naissance aujourd'hui dans ce que vous faites, le « hier » contrôlant ce que vous faites aujourd'hui. Et des milliers d'années de souvenirs agissent à travers

214

hier, à travers aujourd'hui. Ainsi il y a une incarnation constante du passé. N'allez pas vous figurer que ceci est une façon habile de s'en sortir,

une explication facile. Quand on aperçoit l'importance de la mémoire et sa complète vanité, on ne reparlera plus jamais de réincarnation.

Nous demandons ce que c'est que l'action. L'action est-elle jamais libre, spontanée, immédiate ? Ou est-elle toujours entravée par le temps qui est pensée, qui est mémoire ?

*Question.* — J'observe un chat qui attrape une souris. Il ne réfléchit pas pour dire : « C'est une souris » ! Instinctivement, immédiatement il l'attrape. Il me semble que nous aussi devons agir spontanément.

*Krishnamurti.* — Ne dites pas « nous devons, nous devrions ». S'il vous plaît, monsieur, je crois que nous ne dirons jamais « nous devons, nous devrions » à partir du moment où nous comprenons tout l'essentiel de l'élément temps. Nous nous demandons, non pas verbalement, ni intellectuellement, mais profondément et intérieurement, qu'est-ce que l'action ? Dans l'action sommes-nous toujours liés par le temps ? L'action qui naît d'un souvenir ou d'un état de peur ou de désespoir fait de nous des esclaves du temps. Existe-t-il une action qui soit absolument libre et par conséquent indépendante de celui-ci ?

### **Un tigre en chasse un autre**

*Question.* — Vous dites qu'on voit un serpent et qu'on agit immédiatement, mais les serpents grandissent au courant de l'action. La vie n'est pas si simple, il n'existe pas un seul serpent mais deux et cela devient comme un

215

problème mathématique. Et alors intervient le temps.

*Krishnamurti.* — Vous dites que nous vivons dans un monde de tigres et qu'on ne rencontre pas un seul tigre mais une douzaine sous forme humaine ; ils sont violents, brutaux, avares, avides, chacun à la poursuite de son propre plaisir particulier. Et pour vivre et pour agir dans un tel monde il vous faut le temps de tuer un tigre après l'autre. Le tigre c'est moi-même — il est en moi — il y a en moi des douzaines de tigres. Et vous avez dit que pour se débarrasser de ces tigres l'un après l'autre, il faut du temps. C'est justement cela que nous mettons en question, absolument. Nous avons accepté qu'il faut du temps pour tuer graduellement ces serpents qui surgissent en moi l'un après l'autre. Le « moi » c'est le « vous » — le « vous » avec vos tigres, avec vos serpents —

tout ceci c'est encore le « moi ». Et nous disons : pourquoi tuer tous ces animaux qui se poursuivent les uns les autres ? Il y a en moi des milliers de « moi », des milliers de serpents, et avant de les avoir tous tués je serai mort moi-même.

Donc, existe-t-il une façon — je vous en prie, écoutez-moi, ne répondez pas, découvrez — de se débarrasser de tous ces serpents d'un seul coup et non pas graduellement ? Puis-je apercevoir le danger de tous ces animaux, de toutes ces contradictions qui sévissent en moi et m'en affranchir instantanément ? Si j'en suis incapable, il n'y a pas d'espoir pour moi. Je peux simuler bien des choses, mais si je ne peux pas balayer tout

216

ce qui est en moi instantanément, je suis un esclave pour l'éternité, que je renaisse dans une autre vie ou dans dix mille autres vies. Il me faut donc trouver une façon d'agir, de regarder, qui mette instantanément fin, dès l'instant de la perception, à tel et tel dragon particulier, à tel ou tel singe qui est en moi.

*Question.* — Faites-le !

*Krishnamurti.* — « Faites-le. » Non, madame, s'il vous plaît, ceci est vraiment une question extraordinaire, et vous ne pouvez pas vous contenter de dire : « Faites ceci » ou « ne faites pas cela ». Cela exige une recherche intense ; n'allez pas me dire que vous y êtes parvenue ou que vous devriez faire ceci ou cela, cela ne m'intéresse pas — je veux, moi, découvrir.

*Question.* — Si on pouvait seulement le voir !

*Krishnamurti.* — Non, s'il vous plaît, pas de « si ».

*Question.* — Si je perçois quelque chose, devrai-je l'exprimer en paroles ou simplement lui permettre de demeurer en moi ?

*Krishnamurti.* — Pourquoi traduisez-vous ce qui a été dit en langage simplifié dans vos propres paroles — pourquoi ne pouvez-vous pas voir ce qui est dit ? Il y a en nous de nombreux animaux, de nombreux dangers. Puis-je en être affranchi par le fait d'une *seule* perception — en voyant d'une façon immédiate ? Peut-être l'avez-vous fait, madame, je ne mets pas en question que vous l'ayez fait ou pas, ce serait de ma part de l'impudence. Mais je demande, est-ce possible ?

*Question.* — L'action comporte deux éléments. Un élément intérieur impliquant décision qui se produit immédiatement. Mais l'action vers le monde extérieur exige du temps. La décision est une action intérieure. Mais pour jeter un pont unissant ces deux aspects de l'action, il faut du temps. Et il y a le problème du langage, de la transmission.

*Krishnamurti.* — Monsieur, je comprends. Il y a l'action extérieure qui exige du temps et l'action intérieure qui est perception et action. Comment peut-on jeter un pont entre cette action intérieure, issue d'une perception, d'une décision et une action immédiate, et cette autre action qui, elle, exige du temps ? La question est-elle claire ?

Si je peux me permettre de le faire remarquer, je ne crois pas que cela exige un pont. On ne jette pas un pont, on ne relie pas les deux. Je vais vous montrer ce que je veux dire. Je me rends compte très clairement que pour me rendre d'ici à là, il faut du temps, pour apprendre une langue, il faut du temps, pour faire n'importe quoi physiquement, il faut du temps. Mais le temps est-il nécessaire intérieurement ? Si je peux comprendre la nature du temps, alors j'agirai à l'égard de l'élément temps dans le monde extérieur comme il convient, et ne lui permettrai pas d'intervenir dans l'état intérieur. Par conséquent, je ne commence pas par l'extérieur, me rendant compte que l'extérieur exige du temps. Mais je me demande si, s'agissant de la percep-

218

tion intérieure, de la décision, de l'action, le temps intervient en aucune façon. Et par conséquent je me demande: une décision est-elle nécessaire, la décision étant peut-être un fragment instantané du temps — une seconde, un point. « Je décide » signifie qu'il *existe* un élément temps ; la décision étant basée sur la volonté et le désir, choses qui impliquent le temps. Je me demande donc pourquoi une décision d'aucune sorte devrait-elle intervenir ? Ou bien une telle décision fait-elle partie de mon conditionnement qui me dit : « Il me faut du temps » ?

Par conséquent, existe-t-il perception et action sans décision ?

Autrement dit, j'ai conscience de ma peur, une peur née de ma pensée, de mes souvenirs passés, de mon expérience, cette incarnation de la peur

d'hier se produisant aujourd'hui. J'ai compris toute la nature, la structure, l'intériorité de la peur. Et la seule vision de la chose, sans aucune décision, voilà l'action qui est en même temps la libération de cette peur. Ceci est-il possible ? N'allez pas dire oui, je l'ai fait moi-même, ou quelqu'un d'autre l'a fait — ce n'est pas là la question. Une telle peur peut-elle prendre fin instantanément, à l'instant même où elle surgit ? Il y a les peurs superficielles, qui sont les peurs de ce monde. Le monde est plein de tigres et ces tigres, qui sont parties de moi-même, se préparent à détruire, et par conséquent il y a une guerre entre moi — une partie du tigre — et tous les autres.

219

Il y a aussi la peur intérieure — insécurité, incertitude psychologique — tout cela est né de la pensée. Celle-ci engendre le plaisir, elle engendre aussi la peur — tout cela je le vois. Je vois le danger de la peur de la même façon que je vois le danger d'un serpent, d'un précipice d'une eau courante profonde — j'aperçois ce danger pleinement. Et le fait même de le voir en est la fin, sans qu'il soit besoin d'un intervalle ou de la moindre seconde pour prendre une décision.

*Question.* — Il existe des cas où l'on reconnaît la peur et où on la ressent toujours.

*Krishnamurti.* — Ce point mérite d'être soigneusement approfondi. Tout d'abord, je ne veux pas me débarrasser de la peur. Je veux l'exprimer, la comprendre, la laisser couler, lui permettre de venir et d'exploser en moi, et tout ce qui s'ensuit. De la peur elle-même je ne sais rien. Je sais que j'ai peur. Et maintenant, je veux découvrir à quel niveau, à quelle profondeur j'ai peur, consciemment, ou bien encore à la racine même de mon être, dans ses couches les plus profondes — dans les cavernes, dans les recoins inexplorés de mon esprit. Je veux découvrir. Je veux que tout cela soit exposé, dévoilé, mis en lumière. Et comment m'y prendre ? Il faut que je le fasse — non pas petit à petit — vous comprenez ? Il faut que cela surgisse de mon être complètement.

*Question.* — S'il y a des milliers de tigres et que je suis assis sur le sol, je ne peux pas les voir. Mais si je m'élève à un plan au-dessus, je pourrai les prendre en main.



*Krishnamurti.* — Pas de « si ». « Si je pouvais voler, je verrais la beauté de la terre. » Je ne peux pas voler, je suis ici. Je crains fort que toutes ces questions théoriques soient sans valeur et, apparemment, nous ne nous en rendons pas compte. J'ai faim et vous prétendez me nourrir de théories. Voici un problème, je vous en prie, regardez-le, nous avons tous peur, chacun ressent une peur d'une sorte ou d'une autre. Il y a des peurs profondes, cachées et aussi celles qui sont superficielles, que je connais bien, les peurs de ce monde, celles qui surgissent à l'idée que je pourrais perdre ma situation ou ceci ou cela — perdre ma femme, mon fils. Tout cela que je connais très bien ! Et il y a peut-être des couches plus profondes de peur. Et alors comment puis-je, moi, cet esprit qui est le mien, comment peut-il exposer tout cela instantanément ? Qu'en dites-vous ?

*Question.* — Prétendez-vous que nous devons chasser l'animal une fois pour toutes ou avons-nous à le chasser chaque fois ?

*Krishnamurti.* — Cet auditeur demande: prétendez-vous qu'il est possible de chasser l'animal complètement et pour toujours, et ne pas le chasser un jour pour qu'il revienne le lendemain. C'est ce que nous disons. Nous ne voulons pas chasser l'animal de façon répétée. C'est là ce que toutes les écoles, tous les saints, toutes les religions et tous les psychologues prétendent: chassez-le petit à petit. Pour moi cela n'a pas de sens. Je veux découvrir comment chasser l'animal de sorte qu'il ne revienne

221

jamais. Et quand il revient, je sais comment m'y prendre il ne pénétrera pas dans la maison. Vous comprenez ?

*Question.* — Le temps est venu d'appeler l'animal par son nom : c'est la pensée. Et quand elle reviendra, nous saurons comment agir à son égard.

*Krishnamurti.* — Je ne sais pas quoi faire — nous allons voir. Vous êtes tous tellement pressés !

*Question.* — Mais c'est notre vie — il nous faut être pressés !

*Krishnamurti.* — Vous êtes tellement pressés de répondre (et c'est ce que je voulais dire). Évidemment qu'il nous faut être pressés. Mais c'est un sujet tellement difficile ; vous ne pouvez pas jeter à la volée une quantité de mots. Tout ceci exige du soin.

*Question.* — Mais pourquoi est-ce que nous ne percevons pas tout de suite et immédiatement ?

*Krishnamurti.* — C'est précisément ce que je propose.

*Question.* — Qu'est-ce qui se passe si je vous regarde ? Tout d'abord je reçois de vous une présentation. S'il vous plaît, regardez-moi. La première chose qui se passe c'est une représentation visuelle de moi, d'accord ? Et qu'est-ce qui se passe alors ? Une pensée surgit au sujet de cette présentation.

*Krishnamurti.* — C'est là ce que disait la dame, exactement la même chose. L'animal c'est la pensée. Veuillez vous en tenir à cet animal, s'il vous plaît. Ne dites pas l'animal est la pensée, ou le moi, ou le je, ou l'égo, ou la peur, ou l'avidité, ou l'envie, pour revenir à une

222

nouvelle description de la chose. Cet animal, nous le disions, c'est *tout* cela. Et nous voyons que cet animal ne peut pas être chassé graduellement, parce qu'il reviendra toujours sous des formes différentes. En étant plus ou moins lucide, je dis : « Comme tout ceci est bête. » Cette poursuite constante de l'animal — il revient sans cesse et sans cesse il faut le chasser. Je veux découvrir s'il est possible de le chasser complètement de façon à ce qu'il ne revienne jamais.

*Question.* — Je vois en moi des fonctions différentes, agissant à des vitesses différentes. Si l'une de ces fonctions en poursuit une autre, il ne se passe rien. Par exemple, quand l'émotion poursuit l'idée. Il faut regarder avec toutes les fonctions à la fois.

*Krishnamurti.* — Vous exprimez la même idée avec des paroles différentes.

*Question.* — Vous aviez commencé à donner une explication, elle a été interrompue. Vous avez dit que vous ne désiriez pas du tout vous débarrasser de la peur.

*Krishnamurti.* — Je vous ai dit tout d'abord, je ne veux pas me débarrasser de l'animal. Je ne veux pas le pourchasser. Avant de saisir un fouet ou un gant de velours, je voudrais savoir qui est celui qui se propose de le pourchasser. C'est peut-être un tigre qui est plus grand que tous les autres. Alors je me dis: je ne veux pourchasser rien du tout. En voyez-vous l'importance !

*Question.* — Le pourchasser jusqu'au bout pourrait être éventuellement une sentence de mort.

*Krishnamurti.* — Non, je n'en sais rien. Avançons lentement, monsieur, et permettez-moi d'expliquer. Je dis qu'avant de pourchasser l'animal, il me faut découvrir quelle est l'entité qui se propose de le faire. Et j'ai dit : « C'est peut-être un tigre plus grand que les autres. » Si je veux me débarrasser de tous les tigres, cela ne sert à rien de s'adresser à un tigre plus grand pour en chasser un petit. Alors je me dis : « Attendons, je ne veux rien pourchasser du tout ». Voyez ce qui se passe dans mon esprit. Je ne veux rien pourchasser, mais je veux regarder, je veux observer, je veux voir très clairement si c'est un gros tigre qui se propose d'en pourchasser un petit. Et ce jeu se continue éternellement, et c'est bien ce qui se passe dans notre monde — la tyrannie d'un pays pourchassant un pays plus petit.

Je suis donc extrêmement conscient, suivez-moi, s'il vous plaît, de ce qu'il ne me faut rien pourchasser du tout. Il faut que je déracine ce principe qui consiste à pourchasser quelque chose, à le dominer, à le conquérir. Parce que la décision qui affirme : « Il faut que je me débarrasse de ce tout petit tigre », peut subitement croître et devenir elle-même un grand tigre. Il faut donc une cessation complète de toute décision, de tout désir de pourchasser quoi que ce soit, de se débarrasser de quoi que ce soit. Dès lors je peux regarder. Alors je me dis (je parle verbalement) : « Je ne vais rien pourchasser. » Par conséquent, je me suis libéré du fardeau du temps, lequel consiste à faire chasser un tigre par un autre. Pro-

cessus qui implique un intervalle de temps et, par conséquent, je me dis : « Je ne vais rien faire du tout, je ne vais pas pourchasser, je ne vais pas agir, je ne vais pas décider, il me faut d'abord regarder. »

Et je regarde — ce n'est pas l'ego mais l'esprit qui regarde, le cerveau qui observe. Je peux déceler certains tigres, la mère tigre avec ses petits et son mâle ; tout cela je peux l'observer, mais il doit y avoir des choses encore plus profondes enfouies en moi, elles doivent toutes être exposées. Vais-je les exposer par mes actions, mes accomplissements ?

Me laissant de plus en plus aller à la colère pour me calmer ensuite, et puis huit jours plus tard me mettant de nouveau en colère pour me calmer encore ! Ou bien y a-t-il une façon de contempler tous les tigres, le petit, le grand, celui qui prend naissance à l'instant même — tous. Puis-je les observer tous si complètement que j'ai compris tout le processus ? Si je n'en suis pas capable alors ma vie continuera dans la même vieille routine, le chemin bourgeois, le chemin compliqué, stupide, plein de ruses. C'est tout. Donc, si vous avez su comment écouter, le sermon de la matinée est fini.

Vous souvenez-vous de cette histoire d'un maître qui parle à ses disciples tous les matins ? Un jour il monte sur l'estrade et un petit oiseau vient s'asseoir sur le rebord de la fenêtre et se met à chanter, et le maître le laisse faire. Après un certain temps l'oiseau s'envole. Et le maître dit à ses disciples : « Le sermon de ce matin est fini. »

*Saanen, 7th august 1969*

225

**CHAPTER 12**  
**6TH PUBLIC DIALOGUE**  
**SAANEN, 8TH AUGUST 1969**  
**'PENETRER DANS L'INCONNU'**

***Action issue du silence. Voyage intérieur. Faux voyages et inconnu « projeté »***

**Action issue du silence**

Krishnatnurti. — Nous nous demandions comment se débarrasser de toute la ménagerie que l'on renferme en soi. Nous discutons de tout cela parce que nous voyons — ou tout au moins je vois — qu'il nous faut pénétrer dans l'inconnu. En somme, tout bon mathématicien ou physicien se voit forcé d'examiner l'inconnu, et aussi peut-être l'artiste s'il ne se laisse pas emporter par ses émotions et son imagination. Et nous, nous autres gens ordinaires avec nos problèmes quotidiens, devons

vivre avec le sentiment d'une compréhension profonde. Il nous faut aussi pénétrer dans l'inconnu. Or, un esprit, lancé à la poursuite d'animaux de sa propre invention, les dragons, les serpents, les singes avec toutes leurs misères et leurs contradictions — c'est ce que nous sommes — est absolument incapable de pénétrer l'inconnu. Nous autres, gens ordinaires, qui n'avons reçu en partage ni une intelligence hors ligne, ni de vastes visions, mais qui vivons nos vilaines petites vies quotidiennes et monotones,

226

nous proposons de changer tout cela instantanément. Tel est l'objet de nos réflexions.

Les gens se modifient sous l'influence de nouvelles inventions, de nouvelles pressions, de nouvelles théories, de nouvelles situations politiques; toutes ces choses entraînent des changements d'une certaine qualité. Mais nous parlons d'une transformation profonde et radicale de notre être et nous demandons si une telle révolution peut se produire graduellement ou instantanément. Hier nous avons examiné tout ce qu'impliquent le changement graduel, la notion de distance, le temps et l'effort nécessaires pour parcourir cette distance. Comme nous l'avons constaté, telle a été la tentative des humains depuis des millénaires, mais malgré tout, il ne semble pas qu'ils aient pu changer radicalement — à l'exception peut-être d'une ou deux personnes. Nous devons donc voir s'il nous est possible, à chacun de nous et par conséquent au monde — car le monde est nous-mêmes et nous sommes le monde, ce ne sont pas choses différentes — de balayer instantanément toute cette existence de labeur, de colère et de haine, l'hostilité que nous avons créée et l'amertume que nous portons en nous. Celle-ci est apparemment une des choses qui nous est la plus habituelle. Si ses causes nous en sont connues, si nous décelons sa structure, ne peut-elle être effacée instantanément ?

Ceci n'est possible, avons-nous dit, que grâce à l'observation. Quand l'esprit est capable de regarder avec la plus grande intensité, cette observation même est

227

l'action qui met fin à l'amertume. Nous avons aussi examiné la question de l'action: s'il existe une action libre, spontanée, qui ne soit pas un effet de la volonté. Ou bien l'action est-elle toujours issue de la mémoire de nos idéaux, nos contradictions, nos blessures, notre amertume et ainsi de suite ? L'action tend-elle toujours à s'aligner sur un idéal, un principe ou un modèle ? Comme nous l'avons dit, une telle action n'est absolument pas une action vraie parce qu'elle entraîne une contradiction constante entre « ce qui est » et « ce qui devrait être ». Quand vous avez un idéal, il existe une distance à parcourir entre ce que vous êtes et ce que vous devriez être. Le « ce que vous devriez être » peut vous prendre des années ou, selon certaines personnes, des réincarnations répétées avant d'atteindre cette Utopie parfaite. Nous avons aussi parlé d'« hier » s'incarnant en « aujourd'hui ». Que cet « hier » comprenne des millénaires ou soit de vingt-quatre heures seulement, il ne cesse pas d'opérer quand l'action est basée sur cette division entre le passé, le présent et l'avenir, le monde du « ce qui devrait être ».

Il y a aussi ces instants où l'on se trouve devant une grande crise, un défi, une grande douleur. L'esprit est alors étonnamment immobile, il est dans un état de choc. Je ne sais pas si vous l'avez observé. Quand vous contemplez une montagne le soir ou à l'aube, baignée dans une extraordinaire lumière, les ombres, l'immensité, la majesté, le sentiment de totale solitude. En voyant cette

228

beauté, l'esprit est incapable de tout absorber, pendant un instant il est complètement figé. Toutefois, il surmonte assez rapidement ce choc et réagit alors selon son propre conditionnement, ses problèmes particuliers et ainsi de suite. Donc, il y a bien un instant de tranquillité complète, mais ce sentiment d'immobilité totale ne peut être maintenu. Ainsi, cette immobilité peut être la suite d'un choc. La plupart d'entre nous connaissent cet arrêt total; il peut être produit extérieurement en conséquence d'un incident quelconque ou bien encore artificiellement, intérieurement, comme suite à une série de questions impossibles à résoudre telles que les posent certaines écoles de Zen, ou encore par des états agissant sur l'imagination, des formules selon lesquelles l'esprit est contraint au silence, toutes choses qui sont très évidemment assez puériles et symptômes d'une maturité fruste. Nous disons que pour un

esprit capable de perception, dans le sens où nous l'entendons, celle-ci ne fait qu'un avec l'action. Pour percevoir ainsi, l'esprit doit être complètement calme, autrement il ne peut pas voir. Si je veux entendre ce que vous dites, il me faut écouter dans le silence. Toute pensée vagabonde, toute interprétation de vos paroles, tout sentiment de résistance, empêchent d'entendre vraiment.

Donc, un esprit qui se propose d'écouter, d'observer, de voir ou de regarder, doit nécessairement être extraordinairement tranquille et une telle tranquillité ne peut absolument pas être obtenue par l'effet d'un choc ou par

229

absorption dans une idée particulière. Quand un enfant se laisse absorber par un jouet, il est tout à fait tranquille, il joue. Mais le jouet, en absorbant son esprit, l'a *contraint* à la tranquillité. Dans le cas de prise de drogue ou d'autres processus artificiels, il y a ce sentiment d'être absorbé par quelque chose de plus vaste — un tableau, une image, une utopie. Mais l'esprit silencieux, immobile, dont nous parlons, ne peut naître que grâce à la compréhension de toutes les contradictions, les perversions, le conditionnement, les peurs, les déformations. Nous demandons si ces craintes, ces souffrances, ces confusions peuvent toutes être balayées instantanément, permettant à l'esprit, dans le silence, d'observer, de pénétrer.

Cela peut-il être fait ? Pouvez-vous véritablement vous regarder dans un silence complet ? Dès que l'esprit entre en activité, il déforme ce qu'il voit, il traduit, il interprète, disant : « Ceci me plaît, ceci me déplaît. » Il est soumis à des états intenses d'émotivité, d'excitation et un tel esprit est absolument incapable de voir.

Nous demandons donc si les êtres humains, tels que nous sommes, sont capables de le faire ?

Quel que je sois, puis-je me regarder moi-même, connaissant le danger de mots tels que « peur » ou « amertume », sachant que le mot lui-même est un obstacle à la vision de « ce qui est » ? Suis-je capable d'observer, connaissant tous les pièges du langage ? Et aussi sans qu'intervienne la notion de temps — aucun sentiment de

vouloir « parvenir », « se débarrasser de » — simplement observer dans le calme, l'attention, l'intensité. Dans un tel état d'intense attention, les cheminements cachés, les recoins dissimulés de l'esprit sont aperçus et en cela il n'y a aucune analyse d'aucune sorte, uniquement perception. L'analyse implique le temps et aussi l'existence d'un analyseur et de l'objet de son analyse. Cet analyseur et l'objet analysé ne sont-ils pas une seule et même chose ? Dans le cas contraire, l'analyse n'aurait pas de sens. Il faut avoir conscience de tout ceci et le mettre de côté — le temps, l'analyse, la résistance, le désir de parvenir, de surmonter et ainsi de suite — parce que cette porte-là débouche sur une souffrance qui ne connaît pas de fin.

Ayant écouté tout ceci, pouvez-vous véritablement le faire ? C'est vraiment une question importante. Il serait vain de demander « comment ». Personne ne vous dira quoi faire, personne ne vous donnera l'énergie nécessaire. Il faut beaucoup d'énergie pour observer. Un esprit silencieux est lui-même énergie totale, ignorant tout gaspillage, autrement il n'est pas silencieux. Est-on capable de se regarder soi-même avec cette énergie totale et si complète que la vision ne fait qu'un avec l'action, mettant ainsi fin au problème ?

*Question.* — Monsieur, votre question n'est-elle pas complètement impossible ?

*Krishnamurti.* — Est-ce une question impossible ? Si c'est une question impossible, pourquoi êtes-vous tous

231

assis ici ? Pour écouter une voix qui parle, un ruisseau qui coule, passer d'agréables vacances au milieu des collines, des montagnes, des prairies ? Pourquoi ne pouvez-vous pas le faire ? Est-ce tellement difficile ? Cela exige-t-il un cerveau très intelligent ? Ou bien encore ne vous étant jamais vraiment observé de toute votre vie, vous vous apercevez que c'est impossible. Il faut pourtant faire quelque chose quand la maison brûle ! Vous ne dites pas : « C'est impossible », « je ne veux pas le croire », « il n'y a rien que je puisse faire ». Vous ne vous asseyez pas pour regarder l'incendie ! Vous faites quelque chose, qui a un rapport avec le fait immédiat et non pas un rapport avec ce que vous pensez devoir exister.



L'immédiat, le réel, c'est la maison qui brûle — peut-être ne pouvez-vous pas éteindre l'incendie complètement avant l'arrivée des pompiers, mais en attendant — en fait il n'y a pas de « en attendant » — vous agissez en rapport avec l'incendie.

Donc, quand vous dites que c'est une question impossible, aussi difficile, aussi impossible que de mettre un canard dans une petite bouteille — cela prouve que vous ne vous rendez pas compte de l'incendie. Pourquoi ne s'en rend-on pas compte ? La maison qui brûle c'est le monde, le monde qui est vous-même, avec tout votre mécontentement, toutes les choses qui se passent en vous et dans ce qui vous entoure. Et si vous n'en êtes pas conscient, pourquoi ? Parce qu'on n'est pas intelligent, parce qu'on n'a pas lu beaucoup de livres, parce qu'on n'est pas sensible à ce qui se passe en soi ou autour de soi ?

232

Et si vous dites : « Je regrette, mais je ne le sens pas », alors pourquoi ne le sentez-vous pas ? Quand vous êtes en colère, quand on vous insulte, vous êtes sensibilisé, vous vous en rendez compte, comme vous l'êtes si l'on vous flatte ou si vous poursuivez la satisfaction d'un désir sexuel ; dans ces conditions-là vous êtes très conscient. Mais ici vous dites : « Je ne le suis pas. » Alors que faire ? S'appuyer sur quelqu'un qui vous encourage et qui vous stimule ?

*Question.* — Vous prétendez qu'il faut une mutation et que celle-ci peut se produire si l'on observe ses propres désirs, ses propres pensées, et encore vous dites que cela peut se produire instantanément. Je l'ai fait une fois sans qu'il s'ensuive aucun changement. Si nous agissons selon votre suggestion, est-ce alors un état permanent ou faut-il persister régulièrement, quotidiennement ?

*Krishnamurti.* — Cette perception, cette action, doit-elle avoir lieu une fois pour toutes ou doit-elle être poursuivie quotidiennement ? Qu'en pensez-vous ?

*Question.* — Il me semble que cela peut être fait après avoir écouté de la musique.

*Krishnamurti.* — Et par conséquent la musique devient nécessaire tout comme une drogue, mais la musique est beaucoup mieux vue que la drogue. La question est celle-ci: doit-on regarder chaque jour, chaque minute, ou peut-on regarder d'une façon si complète un seul jour

qu'ainsi tout le processus prenne fin ? Puis-je, quand une fois j'ai vu la chose dans son entier, m'endormir jusqu'à

233

la fin des temps ? Vous comprenez la question ? J'ai le regret de dire qu'il faut observer chaque jour et ne pas s'endormir. Il vous faut prendre conscience non seulement des insultes, des flatteries, de la colère, du désespoir, mais encore de toutes les choses qui se passent autour de vous et en vous à chaque instant. Vous ne pouvez pas dire : « Maintenant je suis complètement illuminé, libéré et rien ne peut plus me toucher. »

*Question.* — Au moment, à la minute, à l'instant où vous atteignez à cette perception et pour comprendre ce qui s'est passé, n'allez-vous pas supprimer la violente réaction qui a surgi en vous au moment de l'insulte ? Cette perception n'est-elle pas tout simplement un escamotage de la réaction qui aurait eu lieu autrement ? Au lieu de réagir on perçoit — la perception n'est peut-être pas autre chose que la suppression de la réaction.

*Krishnamurti.* — Nous avons déjà traité cette question, n'est-il pas vrai ? Il se produit en moi une réaction d'aversion — je ne vous aime pas et j'observe cette réaction. Si je l'observe avec la plus grande attention, elle se révèle, exposant mon conditionnement, la culture dans laquelle j'ai été élevé. Et si j'observe encore et ne me suis pas assoupi, si l'esprit observe toujours ce qui est exposé, beaucoup, beaucoup de choses sont révélées — il n'est pas question de supprimer. Parce que la chose qui m'intéresse c'est de voir ce qui se passe, et non d'enjamber toutes les réactions. Je suis passionné de découvrir si l'esprit peut regarder, percevoir la structure

234

du moi, de l'ego, du soi. Et en tout cela comment aucune forme de suppression pourrait-elle exister ?

*Question.* — Je ressens parfois un état de silence; peut-il surgir une action de ce silence ?

*Krishnamurti.* — Demandez-vous comment ce silence peut être maintenu, prolongé, soutenu ? Est-ce là votre question ?

*Question.* — Puis-je continuer mon travail quotidien ?

*Krishnamurti.* — Les activités quotidiennes peuvent-elles naître du silence ? Vous attendez tous que je réponde à cette question. J'ai horreur d'être un oracle ; il se trouve que je suis assis sur une estrade, mais je ne suis investi d'aucune autorité. Voici la question: un esprit qui est très calme, immobile, peut-il agir dans la vie quotidienne ? Si vous séparez la vie quotidienne du silence, de l'utopie, de l'idéal — qui est silence — jamais les deux ne pourront se rencontrer. Puis-je maintenir une division entre les deux ? Puis-je dire ceci est le monde, ma vie quotidienne et cela c'est le silence dont j'ai fait l'expérience, où je me suis frayé un chemin en tâtonnant. Puis-je traduire ce silence dans ma vie quotidienne ? Vous ne le pouvez pas. Mais si les deux choses ne sont pas séparées, si la main droite est la main gauche, s'il y a harmonie entre les deux, entre le silence et la vie quotidienne, quand il y a unité, alors jamais on ne demandera : « Puis-je agir à partir de ce silence ? »

*Question.* — Vous parlez d'une lucidité, d'une prise de conscience, d'une vision intense. Ne pourrait-on pas

235

dire que c'est le degré d'intensité dès le début qui rend la chose possible ?

*Krishnamurti.* — On est essentiellement intense; il existe cette intensité profonde et fondamentale qui est en nous. Est-ce là la question ?

*Question.* — C'est la façon dont on l'aborde avec une passion, non pas pour elle, mais il semble que ce soit une nécessité première.

*Krishnamurti.* — Que nous possédons d'avance. Oui ?

*Question.* — Oui et non.

## **Voyage intérieur**

*Krishnamurti.* — Monsieur, pourquoi admettons-nous tant de choses d'avance ? Ne peut-on pas entreprendre un voyage et examiner sans rien savoir d'avance ? Un voyage en soi-même est entrepris sans que l'on sache ce qui est bien ou mal, bon ou mauvais, ce qui devrait être, ce qui ne devrait pas être, mais simplement le voyage est entrepris sans que l'on soit embarrassé d'aucun fardeau. C'est une nuance des plus difficiles à saisir, ce voyage intérieur dépourvu de toute sensation de fardeau. Et c'est au cours du voyage que vous découvrez — vous ne vous mettez pas en route en disant : « Ceci ne doit pas être, ceci devrait être. » Il

semblerait que c'est là une des choses les plus difficiles à faire, je ne sais pas pourquoi. Voyez, messieurs, il n'existe personne qui puisse vous aider, l'orateur compris; personne en qui vous puissiez avoir foi, et j'espère bien que vous n'avez foi en *personne*, aucune autorité qui puisse vous dire ce qui existe ou ce qui devrait être, qui vous conseille une direction plutôt qu'une

236

autre, d'éviter des pièges, tout cela bien indiqué d'avance — non, vous avancez tout seul. En êtes-vous capables ? Vous dites : « Je ne peux pas le faire parce que j'ai peur. » Alors, emparez-vous de la peur, approfondissez-la et comprenez-la à fond. Oubliez le voyage, oubliez l'autorité — examinez la totalité de cette chose nommée peur — la peur, parce que vous n'avez personne sur qui vous appuyer, personne qui vous dise quoi faire. Vous avez peur parce que vous pourriez vous tromper. Alors trompez-vous, et en observant votre erreur, vous en sortirez instantanément.

Découvrez à mesure que vous avancez. En cela il y a plus de créativité que dans la peinture d'un tableau, la composition d'un livre, une activité théâtrale ou toute autre singerie. C'est plus, si je peux me permettre ce mot, passionnant, il y a un plus grand sentiment de...

*Question.* — D'exaltation ?

*Krishnamurti.* — Oh ! n'allez pas me souffler un mot.

*Question.* — Si la vie quotidienne se passe sans l'intervention d'un observateur, rien alors ne vient troubler le silence.

*Krishnamurti.* — C'est là tout le problème. Mais l'observateur est toujours à jouer des tours à sa façon. Il projette toujours son ombre, donnant ainsi naissance à de nouveaux problèmes. Nous demandons si vous et moi pouvons entreprendre un voyage intérieur, sans rien savoir d'avance et en découvrant à mesure que nous avançons, nos désirs sexuels, nos soifs, nos intentions. C'est

237

une immense aventure, beaucoup plus passionnante que d'aller dans la lune.

*Question.* — Mais voici le problème ; eux savaient où ils allaient quand ils ont entrepris d'aller à la lune, ils connaissaient la direction. Intérieurement il n'y a pas de direction.

### **Faux voyages et inconnu « projeté »**

*Krishnamurti.* — Ce monsieur dit qu'aller à la lune est une action objective, nous savons où nous allons, mais ici, quand il s'agit d'un voyage intérieur, nous ne le savons pas. Nous éprouvons par conséquent un sentiment d'insécurité et de peur. Si vous savez où vous allez, vous ne pénétrerez jamais dans l'inconnu et, par conséquent, vous ne serez jamais cet homme vrai qui découvre ce qui est éternel.

*Question.* — Peut-il y avoir une perception immédiate et totale sans l'aide d'un maître ?

*Krishnamurti.* — C'est de cela que nous avons parlé.

*Question.* — Nous n'en avons pas fini avec l'autre question: ceci est un problème parce que nous savons où nous allons ; nous voulons nous cramponner au plaisir, nous ne désirons vraiment pas l'inconnu.

*Krishnamurti.* — Oui, nous voulons tenir solidement le tablier du plaisir par la bride. Nous voulons tenir solidement les choses que nous connaissons. Et encombrés de tout cela nous voulons entreprendre un voyage. Avez-vous jamais fait l'ascension d'une montagne ? Plus vous êtes chargés, plus c'est difficile. Même pour gravir ces petites collines, si vous portez un poids lourd, c'est assez

238

pénible, et si vous vous proposez de gravir une montagne, il vous faut être beaucoup plus libres encore. Je ne vois véritablement pas où est la difficulté. Nous voulons emporter avec nous tout ce que nous connaissons — les insultes, les résistances, les absurdités, les joies, les exaltations, tout ce que nous avons connu. Quand vous dites, je vais entreprendre un voyage en emportant tout cela, vous vous dirigez ailleurs et non pas vers ce que vous portez. Votre voyage, par conséquent, n'est qu'imagination et irréalité. Mais faites le voyage pour pénétrer au sein des choses que vous portez, le connu — non pas dans l'inconnu — au sein de ce que vous connaissez déjà : vos plaisirs, vos délices, vos désespérances, vos douleurs. Pénétrez toutes ces choses dans votre voyage, c'est tout ce que vous avez. Vous dites, je vais faire un

voyage dans l'inconnu en emportant tout cela et l'inconnu par-dessus le marché, y ajoutant de nouveaux plaisirs, de nouvelles joies. Ou, encore, ce voyage peut être si dangereux que vous allez dire : « Je ne veux pas l'entreprendre. »

*Saanen, 8th august 1969*

239

**OTHER - WIMBLEDON, LONDON  
2ND PUBLIC TALK, 16TH MARCH 1969  
'THOUGHT BREEDS FEAR'**

For most of us freedom is an idea but not an actuality. When we talk about freedom or think about it, we want to be free outwardly, to do what we like, to travel, to be free to express ourselves in different ways, free to think what we like. The outward expression of freedom seems to be extraordinarily important, especially in countries where there is tyranny, dictatorship; and in those countries where outward freedom is possible one seeks more and more pleasure, more and more enjoyment, freedom to possess. And in the search for freedom, if one is at all serious, there is not only the outward expression of that freedom, which must, it seems to me, come from psychological freedom, inward freedom.

And if we are to enquire deeply into what freedom implies, freedom to be inwardly, completely and totally free - which then expresses itself outwardly in society, in relationship - then we must ask, it seems to me, whether the human mind, heavily conditioned as it is, can ever be free at all. Or must it always live and function within the frontiers of its own conditioning, and therefore there is no freedom at all? One sees that the mind, verbally understanding that there is no freedom here on this earth, inwardly or outwardly, one then begins to invent freedom in another world, liberation, moksha, heaven and so on.

So if we could put aside all theoretical, ideological, concepts of freedom and actually enquire whether our minds, yours and mine, can ever be free, freedom from dependence, psychologically, inwardly, freedom from fear, anxiety, the innumerable problems, both the conscious as well as the deeper layers of consciousness. Whether there can be complete psychological freedom, so that the human mind, being free from all problems can come upon something which is not of time,

which is not put together by thought, or as an escape from the actual realities of daily existence?

If we could this morning go into this question whether the human mind, yours and mine, can ever be inwardly, psychologically, totally free. Because without that freedom it is not possible to see what is truth, to see if there is a reality not invented by fear, not shaped by the society or the culture in which we live, not as an escape from the daily monotony, with its boredom, loneliness, despair and anxiety. Because unless one is free you can't explore, you can't investigate, you can't examine. To look into it, there needs not only freedom but the discipline that is necessary to observe. So freedom and discipline go together, not that one must be disciplined in order to be free. We are using the word discipline not in the accepted, traditional sense, which is to conform, imitate, suppress, follow a set pattern, but rather the root meaning of that word itself, which is to learn.

So learning and freedom go together. Learning bringing its own discipline, not imposed by the mind in order to achieve a certain result. So those two things are necessary essentially. The act of learning and freedom. One cannot learn about oneself unless one is free. And to learn about oneself one must observe, not according to any pattern, formula, or concept but actually observe as one is. And that observation, that perception, that seeing, brings about its own discipline, its own learning in which there is no conformity, imitation, suppression, control whatsoever. So freedom and learning are always together. And there is a great deal of beauty in that.

Our minds are conditioned - that is an obvious fact - conditioned by the culture or society, influenced by various impressions, strains, stresses, relationships, economic, social, climatic, educational, religious conformity, sanctions and so on. Our minds are trained to accept fear and escape, if we can, from that fear, never being able to resolve, totally and completely, the whole nature and structure of fear. So our first question is: whether the mind, so heavily burdened, can resolve completely, not only its conditioning, but also its fears? Because it is the fear that makes us accept conditioning.

And if we may this morning - please do not merely hear a lot of words and ideas - which are really of no value at all - but through the act of listening, observing your own states of mind, then we can together both verbally and non-verbally, enquire whether the mind can ever be free from fear - not accepting fear, not escaping from it, not saying "I must develop courage, resistance", but actually be fully aware of the fear in which one is trapped. Because unless one is free from this quality of fear

one cannot see very clearly, feel very clearly, deeply; and obviously, when there is fear there is no love.

So, can the mind actually ever be free of fear? That seems to me to be one of the most primary, essential, questions which must be asked and which must be resolved, for any person who is at all serious. There are physical fears and psychological fears. The physical fears of pain, having had pain and the repetition of that pain in the future; the fears of old age, death, the fears of physical insecurity, the fears of the uncertainty of tomorrow, the fears of not being able to be a great success, achieve and so on, not being somebody in this rather ugly world; the fears of destruction, the fears of loneliness, not being able to love or be loved, and so on; the conscious fears as well as the unconscious fears. Can the mind be free, totally, of all this? And if it cannot, then such a mind is incapable, because it is distorted, it is incapable of perception, of understanding, of having a mind that is completely silent, quiet; it is like a blind man seeking light and never finding light, and therefore inventing a 'light' of words, concepts, theories.

So how is a mind which is so heavily burdened with fear, and with all its conditioning, ever to be free of it? Or must we accept it as an inevitable thing of life? - and most of us do accept it, put up with it.

Now what shall we do? How shall I, as a human being, and you as a human being, be rid of this fear, the total fear, not a particular fear, but the whole nature and structure of fear?

What is fear? Don't accept, if I may suggest, what the speaker is saying; the speaker has no authority whatsoever, he is not a teacher, he is not a guru; because if he is a teacher then you are the follower and if you are the follower you destroy yourself as well as the teacher. What we are trying to do is to find out what is truth. We are trying to go into this question of fear so completely that your mind is never afraid, therefore you are free of all dependence on another, inwardly, psychologically. So we are taking a journey together, not being led, someone ahead of you and you following in his footsteps. The beauty of freedom is that you do not leave a mark. The eagle in its flight does not leave a mark, only the scientist does. And in enquiring into this question of freedom there must be not only the scientific observation, but also the flight of the eagle that does not leave a mark at all; both are required; which is, both the verbal explanation and the non-verbal perception, bearing in mind that the description is never the described, the explanation is never that thing which is explained, that is the word is never the thing.

So if all this is very clear then we can proceed to find out for ourselves - not through the speaker, not through his words, not through his ideas



or thoughts - to find out for ourselves whether the mind can be completely free from fear.

All right? Shall we go on from there? Please this not an introduction; if you have not heard the first part clearly and understood it, you cannot go on to the next.

To enquire there must be freedom, as we said, to look, freedom from prejudice, from conclusions, concepts, ideals, prejudices, so that you can observe actually for yourself what fear is. And when you observe very closely, intimately, is there fear at all? That is: you can only observe very, very, closely, intimately what fear is, when the observer is the observed. We are going to go into that. So what is fear? How does it come about? The obvious physical fears can be understood, like the physical dangers, in which there is instant response; that's fairly easy to understand, into which we need not go too much. But we are talking about psychological fears; how do these psychological fears arise? What is their origin? And whether they can end? That is the issue. What is fear, fear of something that happened yesterday; the fear of something that might happen later on today or tomorrow. Fear of the known and fear of the unknown, which is tomorrow - the unknown being death and all the rest of it, we won't go into that question this morning.

So one can see for oneself very clearly that fear arises through the structure of thought. Thought thinking about what happened yesterday of which one is afraid, thinking about it, thinking about the future causes fear. Right? Thought breeds fear. No? Please, sirs, be quite sure; do not accept what the speaker is saying; be absolutely sure for yourself, that thought is the origin of fear. Thinking about the pain, psychological pain that one has had some time ago and not wanting to repeat it again, or have that thing recalled, or happen, and thought thinking about all this, breeds fear. Can we go on from there? Unless we see this very clearly we will not be able - please don't ask questions yet, it is quite complex, this, please for the moment just hold on to your question, no, don't hold on to your question, drop your question and go on with it, what we are talking about. Thought, thinking about an incident, an experience, a state in which there has been a disturbance, danger, grief, pain, brings about fear. Thought, having established a certain security, psychologically, does not want that security to be disturbed, any disturbance is a resistance and therefore fear.

So thought is responsible for fear; as thought is responsible for pleasure. One has had a happy experience; thought thinks about it and wants it repeated, perpetuated; and when that is not possible there is a resistance, there is anger, despair and fear. So thought is both

responsible for fear as well as pleasure. Right? This is not a verbal conclusion; this is not a formula for avoiding fear. That is, where there is fear there is pain and pleasure, pleasure goes with pain, the two are indivisible, and thought is responsible for both. If there were no tomorrow, or the next moment to think about either fear or pleasure, then neither would exist. Shall we go on from there? Please bear in mind, not as an idea, but an actuality, a thing that you yourself have discovered and therefore real, so you say "I've found out that thought breeds both these things." You have had sexual enjoyment, pleasure; then you think about it, the image, the pictures, you know the whole business of it, and the very thinking about it gives strength to that pleasure which you have had. And when that is thwarted there is pain, anxiety, fear, jealousy, annoyance, anger, brutality. So thought is the origin of both. And we are not saying that you must not have pleasure.

Bliss is not pleasure; ecstasy is not brought about by thought; it is an entirely different thing. You can only come upon that when you understand the nature of thought - which breeds both pleasure and fear. And when a mind seeks bliss or ecstasy, and there is such a thing which is not pleasure, and to understand that there must be real enquiry and understanding of fear and pleasure which is brought about by thought.

So, the question arises: can one stop thought? You are following all this? If thought breeds fear and pleasure - and where there is pleasure there must be pain, which is fairly obvious - then one asks oneself: can thought come to an end? Which does not mean the ending of the perception of beauty, the enjoyment of beauty. It is like seeing the beauty of a cloud or a tree and enjoying it totally, completely, fully; but when thought says, "I must have that same experience tomorrow, that same delight which I had yesterday when I saw that cloud, that tree, that flower, the face of that beautiful person", then it invites both disappointment, pain, fear and pleasure, tomorrow. Obvious, isn't it?

So, can thought come to an end? Or is that a wrong question altogether? It is a wrong question because we want to experience an ecstasy, a bliss, which is not pleasure, therefore you hope by ending thought we hope we will come upon something immense, which is not the product of pleasure and fear.

So our question then is: what place has thought in life? Not, how to end thought. What is the relationship of thought in action and in inaction? What is the relationship of thought, where action is necessary, and why does thought come into existence at all when there is complete enjoyment of beauty? So that it doesn't carry it over to tomorrow. I want to find out where thought is necessary, and it is necessary in action. And

I also see that where there is complete enjoyment of beauty, of a mountain, of a beautiful face, a sheet of water - why thought should come there and give a twist to it and say, "I must have that pleasure again tomorrow"? I have to find out what is the relationship of thought in action; and thought must not interfere when there is no action of thought at all.

Am I making myself clear? Look: I see a beautiful tree, without a single leaf, against the sky, it is extraordinarily beautiful and that is enough - finished. Why should thought come in and say 'I must have that same delight tomorrow'? And I also see that thought must operate in action. Skill in action is also skill in thought which is really yoga, not merely physical exercise; yoga also means skill in action - which we will not go into for the moment. So, what is the actual relationship between thought and action? Our action is now based on a concept, an idea. I have an idea or knowledge of what should be done, and what should be done is in approximation to the concept, to the idea, to the ideal. So there is a division between action and the concept, the ideal, the 'should be'. In this division there is conflict. Any division, psychological division, must breed conflict. I am asking myself, what is the relationship of thought in action? If action is separated from the idea, then action is incomplete. Because in that there is a separation, division, conflict, therefore action is incomplete. So is there an action of thought which sees something instantly and acts immediately? And therefore no division, no conflict, and therefore there is not an idea, an ideology, something to be acted on separately? Right? Is there an action in which the very seeing is the acting, and therefore the very thinking is the action?

I see, there is the perception that thought breeds fear and pleasure; and where there is pleasure there must be pain and therefore resistance to pain. I see that very clearly; the seeing of it is the immediate action; and the seeing of it requires perception, a thought, logic, thinking very clearly; all that is involved. And the seeing of it is instantaneous, and therefore the action is instantaneous, therefore freedom from it. That means you are a free human being, a different human being, totally transformed, not tomorrow but now because you see very clearly that thought breeds both fear and pain and pleasure. And all our values are based on it, moral, ethical, social, religious, spiritual, all the values are based on that. And if you see the truth of it, and to see the truth of it you have to be astonishingly aware, logically, healthily, sanely, observe every movement of thought. Then that very perception is total action, therefore when you leave you are completely out of it. Otherwise you will say, how

am I to be free of fear tomorrow.

So thought must operate in action, and it does operate: to go to your house you must think, or catch a bus, train, and all the rest of it, or go to the office, more efficiently, more objectively, non-personally, non-emotionally, the more vital the thought is. But when thought carries on that experience that you have had as a delight, carries on through memory into the future, then such action is incomplete, therefore it is a form of resistance and so on. Right?

Then we can go on to the next question. Let us put it this way: what is the origin of thought, and what is the thinker? One can see that thought is the response of memory, which is fairly simple to understand, accumulated memory, knowledge, experience, the background from which there is a response to any challenge; if you are asked where you live there is instant response, and so on. So memory, experience, knowledge is the background of thought. But thought which is always old can never be free, it may express itself freely but it is always old; and therefore thought can never see anything new. So when I understand that, very clearly, the mind becomes quiet. Because Life is a movement, a constant movement in relationship; and thought, trying to capture that movement in terms of the past, is afraid of life.

And so, then the question is: seeing all this, seeing that freedom is necessary to examine - and to examine very clearly there must be the discipline of learning and not of suppression and imitation, seeing how the mind is conditioned by society, by the past, and the mind, the brain is the past, and all thought springing from that is old and therefore it cannot possibly understand anything new. And to understand, the mind must be completely quiet - not controlled, not shaped to be quiet. Now seeing all that - actually seeing it, not theoretically, then there is an action from that perception, or that very perception is the action of liberation from fear. So on the next occasion of any fear arising, there is immediate perception and the ending of it.

Are we going along together? You see from this arises - perhaps we have no time to go into it this morning - what is love? For most of us it is fear, pleasure, which we call love. When there is no fear and the understanding of pleasure, then what is love? And who is going to answer this question? The speaker, the priest, the book, some outside agency to tell us you are doing marvellously well, carry on? Or, having examined, observed, seen non-analytically, this whole structure and nature of pleasure, fear, pain, and therefore understood that the observer, the thinker, is part of thought. Because if there is no thinking there is no observer, thinker, the two are inseparable. The thinker is the

thought.

So seeing all that and the beauty of all that, the subtlety of all that, then where is the mind that starts to enquire into this question of fear? You understand? What is the state of the mind now that has gone through all this? Is it the same as it was before it came here? Or has it seen this thing very intimately, seen the nature and the beauty of this thing called thought, fear and pleasure, seen all that, what is the actual state of the mind now? Obviously nobody can answer that except yourself; and if you have actually observed it, gone into it, you will see that it has become completely transformed.

Can we now proceed to, if you wish, ask questions? It is one of the easiest things to ask a question. Probably some of us have been thinking what our question will be while the speaker was going on. We are more concerned with our question than with listening. One has to ask questions, not only here but everywhere, of ourselves. And to ask the right question is far more important than to receive the answer. Because the solution of a problem lies in the understanding of the problem; the answer is not outside the problem, it is in the problem. And we cannot look at the problem very clearly if we are concerned with the answer, with the solution of the problem. As most of us are so eager to resolve the problem, without looking into it - and to look into it one has to have energy, drive, intensity, a passion, and as most of us are rather indolent, lazy, though we have problems, we would rather somebody else solved them. And there is nobody going to solve any of our problems, either political, religious, psychological, or any problem. One has to have a great deal of vitality and passion, intensity, to look, to observe the problems, and as you observe, the answer is there very clearly. So, please, this does not mean that you must not ask questions; on the contrary you must ask questions; you must doubt everything everybody has said, including the speaker.

Q: Is there a danger of introspection in looking into personal problems?

K: Why shouldn't there be danger? To cross the street is a danger. Do you mean to say, we must not look because it is dangerous to look? I remember once - if I may repeat an incident - a very very rich man came to see us and he said "I am very, very serious about what you are talking about and I want to resolve all my..." - you know all the rest of it, the nonsense that people talk about. I said, "All right sir, let us go into it", and we talked. He came several times, he was really a multimillionaire. And about the second week he came to me and he said, "I am having dreadful dreams, frightening dreams. I seem to see everything around

me disappearing.", and all kinds of things he went into. And then he said, "Probably this is the result of my enquiry into myself and I see the danger of it", and you know, after that he did not come at all!

You know, we all want to be safe; we all want to be secure in our petty little world, the world of 'well established order' which is disorder, the world of our particular relationship, which we do not want to be disturbed - the relationship between the wife and the husband, and therefore they hold together tight, and in that there is misery, there is distrust, there is fear, there is danger, jealousy, anger, domination, you know all the rest of it.

So there is a way of looking into ourselves without fear, without danger; that is to look without any condemnation, without any justification, just to look, not to interpret, not to judge, not to evaluate. And to do that the mind must be eager to learn in its observation of 'what is'. What is the danger in 'what is'? Human beings are violent; that is actually 'what is', and the danger they have brought about in the world is the result of this violence, which is the outcome of fear. What is there dangerous about it, to observe it and to completely eradicate that fear? You may bring about a different society, different values. You see, there is a great beauty in observation, in seeing things as they are psychologically, inwardly; which does not mean that one accepts things as they are; it doesn't mean that one rejects or wants to do something about 'what is'; the very perception of 'what is' brings about its own mutation. But one must know the art of looking and the art of looking is never the introspective art, or the analytical art, but just to observe without any choice.

Q: Is there not spontaneous fear?

K: Would you call that fear? When you know fire burns, when you see a precipice, is it fear to jump away from it; when you see a wild animal, a snake, to withdraw, is that fear, or is it intelligence? That intelligence may be the result of conditioning, because you have been conditioned to the dangers of a precipice, if you were not you would throw yourself and that would be the end of you. Your intelligence tells you to be careful; is that intelligence fear? And is it intelligence that operates when we divide ourselves into nationalities, into religious groups - this division between you and me, we and they, is that intelligence that is in operation in this division, which brings about danger, which divides people, which brings war, is that intelligence operating, or fear? There is fear, and the other is not. So in other words we have fragmented ourselves; part of us acts intelligently, where necessary, like a precipice, like a bus going by; but we are not intelligent enough to see the dangers of nationalism, the

dangers of division between people. So one part of us - a very small part of us - is intelligent, the rest of us is not. Where there is fragmentation there must be conflict, there must be misery; and that is the very essence of conflict when there is division, contradiction in us. And the contradiction is not to be integrated. It is one of our peculiar idiosyncrasies that we must integrate ourselves. I do not know what it means really. Who is it that is going to integrate the two dividing opposing natures? Is not the integrator himself part of that division? But when one sees the totality of it, the perception of it, without any choice, in which there is no division. In seeing there is no division.

Q: Is there any difference between correct thought and correct action?

K: When you use that word 'correct' between thought and action then that correct action is incorrect action. Right? When you use the word correct, you have already an idea of what is correct. When you have an idea already of what is correct it is incorrect because that correct is based on your prejudice, on your conditioning, on your fear, on your culture, on your society, on your own particular idiosyncrasies, fears, religious sanctions and so on. You have the norm, the pattern: that very pattern is in itself incorrect, is immoral. The social morality is immoral. Right? Yes? Do you agree to that? Then you have rejected social morality, which means greed, envy, ambition, nationality, the worship of class, fear, all the rest of it - have you, when you say yes? Social morality is immoral - do you really mean it, or is it just a lot of words? Sir, to be really moral, virtuous, is one of the most extraordinary things in life; and that morality has nothing whatsoever to do with the social, environmental, behaviour. That's why one must be free to be really virtuous, and you are not free if you follow the social morality of greed, envy, competition, worship of success - you know all those things that are put forward by the church and by society, as being moral.

Q: Do we have to wait for this to happen or is there some discipline we can use?

K: Must we have a discipline to realize that the very seeing is action? Must we? No?

Q: Would you talk about the quiet mind - is it the result of discipline? Or is it not?

K: Sir, look: a soldier on the parade ground, he is very quiet, with a straight back, holding the rifle very exactly, and all the rest of it, he is drilled, drilled day after day, day after day; any freedom is destroyed for him. He is very quiet; is that quietness? Like a child absorbed in a toy, is that quietness? Remove the toy and the boy becomes what he is. So will discipline (do understand this, sir, once and for all, it is so simple) will

discipline bring about quietness? It may bring about dullness, a state of stagnancy, but does it become quiet, quiet in the sense, intensely active, and therefore quiet.

Q: Sir what do you want us people here on this world to do?

K: Very simple sir: I don't want anything. That's first. Second: live, live in this world. This world is so marvellously beautiful. It is our world, our earth to live upon, but we do not live, we are frightened, we are narrow, we are separate, we are anxious, we are frightened human beings, and therefore we do not live, we have no relationship, we are isolated despairing human beings, and therefore we do not know what it means to live in that ecstatic, blissful sense. I say one can live that way only when one knows how to be free from all the stupidities of one's life and to be free from them. To be free from them is only possible in becoming aware of one's relationship, not only with human beings, but our relationship with ideas, with nature, with everything. In that relationship we discover what we are, which is, fear, anxiety, despair, loneliness, the utter lack of love. We are full of theories, words, knowledge of what other people have said; we know nothing about ourselves, and therefore we don't know how to live.

Q: How do you explain different levels of consciousness in terms of the human brain? The brain seems to be a physical affair, the mind does not seem to be a physical affair. In addition, the mind seems to have a conscious part and an unconscious part. How can we see with any clarity in all these different ideas?

K: What is the difference between the mind and the brain; is that it sir? Without the actual physical brain, which is the result of the past, which is the outcome of evolution, of many thousand yesterdays, with all its memories and knowledge and experience, is not that brain part of the total mind - the mind in which there is a conscious level and the unconscious level? Isn't all that part of consciousness? The physical as well as the non-physical, the psychological, isn't all that one whole: and haven't we divided it as the conscious and unconscious, the brain and the not-brain? Can we not look at the whole thing as a total affair, non-fragmented?

Is the unconscious so very different from the conscious? Or is it part of the totality but we have divided it? From that arises the question: how is the conscious mind to be aware of the unconscious? Can the positive which is the operative - the thing that is working all day - can that observe the unconscious?

I do not know if we have time to go into this. Do you want to go into this now? You do? Are you not tired? Is this an entertainment? I fear it



might become an entertainment. Let me finish this, sir. Please sirs, don't reduce it to an entertainment. It is a nice warm room, sitting there, listening to some voice. We are dealing with very serious things and if you have worked, as one should have, then you must be awfully tired. Your brain cannot take more than a certain amount and to go into this question of the unconscious and the conscious, the brain, the whole thing, requires a very sharp, clear, mind to observe. I doubt very much if at the end of an hour and a half you are capable of it. So may we, if you agree, take up this question on Thursday evening? May we? So may I go now?

# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

## Quatrième de Couverture

**I**l s'agit d'une mise en ordre de l'enseignement de Krishnamurti au cours de ces sept dernières années, en sorte qu'aucun des ouvrages de l'auteur n'a jusqu'ici abordé et traité tant de sujets différents, le registre de ses interlocuteurs allant de l'auditeur anonyme au physicien célèbre et du grand védantiste au jeune étudiant. Krishnamurti trouve son auditoire dans tous les pays du monde... L'intelligence et ses relations avec la pensée constitue l'un des thèmes essentiels de ce livre. Ce problème apparaît notamment au dernier chapitre dans une discussion avec David Bohm, professeur de physique théorique. Krishnamurti cherche constamment à libérer les esprits et l'essence même de la pensée en dehors de toute espèce de messianisme.

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 123

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Madras, Le 3 Janvier 1968**

**M**ais là où il y a une vision réelle, il n'y a pas de conflit, et c'est pour cela qu'il faut apprendre dès le commencement — non, même pas dès le commencement, mais *maintenant*, tout de suite — à voir. Pas demain, parce que demain n'existe pas, demain appartient au monde où règne la recherche du plaisir, de la peur ou de la douleur, qui invente le « lendemain ». Mais, en réalité, le demain n'existe pas psychologiquement ; c'est le cerveau, l'esprit humain qui a inventé le temps (p. 216).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, pp. 106 - 107  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Madras, le 10 Janvier 1968**

**S**ans passion, vous ne pouvez découvrir aucune vérité. Ce mot « passion » vient d'un mot latin signifiant souffrance, et dérive aussi d'un mot grec, et ainsi de suite ; et à partir de cette idée de la souffrance, toute la chrétienté a une vénération pour la souffrance, elle ignore la passion. Ils ont donné au mot « passion » un sens particulier. Je ne sais pas quel sens vous lui donnez à ce sentiment de passion complètement animé d'une sorte de force mystérieuse, de totale énergie, cette passion qui ne recèle aucun besoin caché.

Et si nous demandions, non pas seulement par curiosité, mais avec toute la passion que nous avons, quelle serait la réponse ? Mais il est probable que la passion vous fait peur, car, pour la plupart des gens, la passion est désir. Elle découle de la vie sexuelle et tout ce qui l'accompagne. Ou encore, elle peut être liée au sentiment qui nous vient d'une identification avec la patrie à laquelle nous appartenons, ou nous connaissons la passion qu'inspire certain Dieu minable élaboré par la main ou l'esprit de l'homme... (pp. 223 - 224).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 154

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Saanen, le 25 Juillet 1969**

**S** . Venkatesananda — *Krishnaji, je viens à vous comme un modeste penseur s'adressant à un « gourou », non pas dans un sens dévotionnel, mais dans le sens littéral du mot « gourou » ; autrement dit, celui qui dissipe l'obscurité de l'ignorance... Or, comme vous le dites souvent vous-même : « Trouvez-le par vous-mêmes. » « Il est impossible de décrire exactement le Brahman (la vérité) »... « mais quand on a éliminé tout le reste, il est là. Comme vous l'avez dit l'autre jour, l'amour ne peut pas être décrit, — « il est ceci » — mais seulement en éliminant tout ce qui n'est pas l'amour... Selon vous, quel est le rôle d'un « gourou », d'un précepteur, ou de celui qui provoque l'éveil ?*

Krishnamurti — Monsieur, si vous vous servez du mot « gourou » dans un sens classique, qui est celui qui dissipe l'obscurité, l'ignorance, est-il possible qu'un autre, quel qu'il soit, stupide ou éclairé, puisse réellement dissiper cette obscurité qui réside en soi-même ?... Vous pouvez indiquer, vous pouvez dire : « Voyez, passez par cette porte-là », mais c'est à lui de faire le travail entièrement.

S — *Mais iriez-vous jusqu'à dire, Krishnaji, qu'il a été nécessaire de vous indiquer cette porte ?*

Krishnamurti — Oui, naturellement. J'indique, cela, je le fais, nous le faisons tous. Sur la route, je demande à un homme : « Veuillez me dire, s'il vous plaît, le chemin pour aller à Saanen », et il me l'indique ; mais je ne perds pas de temps à exprimer un sentiment de dévotion pour dire : « Mon Dieu, vous êtes le plus grand des hommes ! » Ce serait trop enfantin. (pp. 155 - 156 et 158).

---

Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, pp. 211 - 212

© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).



**M**e voici donc, en ma qualité d'être humain ordinaire. Je n'ai jamais rien lu. Pourtant je veux savoir. Par où commencer ? Je dois travailler pour vivre — comme jardinier ou cuisinier, en usine ou dans un bureau. Et puis il y a aussi la femme et les enfants. Je les aime, je les hais, ou je suis accro au sexe parce que c'est la seule échappatoire qui me soit offerte dans la vie. Me voici donc : tel est mon cadre de vie, et c'est de là que je pars. De ce cadre-là et pas d'un autre. Je me demande à quoi rime cette existence.

J'ignore tout de Dieu. On peut toujours inventer, faire semblant : j'ai horreur de faire semblant. Si je ne sais pas, je ne sais pas, voilà tout. Je ne vais pas citer Shankara, Bouddha ou qui que ce soit d'autre. C'est pourquoi je dis : voilà d'où je pars. Suis-je à même d'instaurer l'ordre dans ma vie ? — pas un ordre inventé par moi ou par « eux », mais un ordre qui soit vertu. Suis-je en mesure de le faire naître ? Être vertueux suppose l'absence de tout conflit, de toute lutte en moi-même comme à l'extérieur. Donc, il faut qu'il n'y ait ni agressivité, ni violence, ni haine, ni animosité. Et je découvre que j'ai peur. Je dois être affranchi de toute peur. En avoir conscience, c'est être conscient de tout cet ensemble de choses, être conscient du stade où j'en suis.

Et je découvre alors que je suis capable d'être seul — de ne plus porter sur mes épaules tout le poids de la mémoire. Si je peux être seul, c'est que j'ai compris la nature de l'ordre dans ma vie : et j'ai compris l'ordre parce que j'ai renié le désordre, parce que j'ai appris à le connaître. Le désordre est synonyme de conflit, de soumission à l'autorité, d'acceptation, d'imitation — c'est tout cela, le désordre ; et la morale sociale est le désordre. Ce constat va me permettre d'instaurer l'ordre en moi-même — pas en tant que pauvre être humain relégué aux arrières-cours, mais en qualité d'Être humain digne de ce nom.

Chaque être humain passe par cet enfer dont nous parlons. Par conséquent, si moi, en tant qu'être humain, je comprends tout cela, tous les êtres humains peuvent le découvrir aussi. (pp. 156 - 157).

---

J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, pp. 55 - 56

© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.  
— Reflexions On TheSelf, 1997.



**P**ouvez-vous, en tant que *guru* untel ou untel, dissiper ces ténèbres, dissiper les ténèbres de quelqu'un d'autre ? Sachant qu'il est malheureux, désespéré, qu'il n'a pas assez d'intelligence, d'amour ou de peine, pouvez-vous faire disparaître cela ? Ou s'agit-il pour lui de travailler énormément sur lui-même ? Vous pouvez lui indiquer le chemin, vous pouvez lui dire : « Regarde, prend cette porte », mais c'est à lui de faire le travail, du début à la fin... Vous êtes le *guru* et vous lui montrez la porte. Vous avez fait votre travail. Votre fonction de *guru* s'arrête là. Vous ne devenez pas pour autant quelqu'un d'important. Je ne vous couronne pas de guirlandes. C'est à moi de faire tout le travail. Vous n'avez pas dissipé les ténèbres de l'ignorance. Vous m'avez plutôt fait comprendre ceci : « Vous êtes vous-même la porte que vous devez franchir (pp. 156 - 157).

---

Aryel Sanat, *La vie intérieure de Krishnamurti*, p. 22

© 2001. Éditions Adyar, Paris. Trad. B. Taquin. 302 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Saanen, le 26 Juillet 1969**

**V**ous êtes le gourou d'un tel... vous pouvez indiquer : « Voyez passez par cette porte-là... » Mais il faut que je m'y rende par moi-même. Monsieur, vous êtes le gourou et vous me montrez la porte. Et là finit votre tâche (pp. 156 - 157).

---

3e millénaire n°1 (Printemps 1986) 1<sup>o</sup> Année, p. 11.





# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Malibu, le 26 Mars 1971**

**P** ar les questions des gens soi-disants jeunes, par leurs rires, par leurs applaudissements, ils ne me frappent pas par leur maturité, par leur sérieux, par leur intention ferme. Je peux me tromper, évidemment (p. 13).

---

3e millénaire n°38, Hiver 1995, (p. 35)



**K** rishnamurti — Chacun doit rejeter toutes les promesses, toutes les expériences, toutes les affirmations mystiques. Je crois qu'il faut commencer comme si l'on ne savait absolument rien.

Needleman — *C'est très ardu.*

Kr — Non, Monsieur, je ne crois pas que ce soit ardu. Je crois que c'est ardu et difficile seulement pour les gens qui sont bourrés d'un savoir de seconde main (p. 15).

---

Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, p. 211

© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).



**J** e ne lis aucun livre religieux, philosophique ou psychologique. Mais on peut pénétrer dans d'immenses profondeurs en soi-même et tout y découvrir. (p. 17).

---

Mary Lutyens, *Krishnamurti* « *Les années d'accomplissement* », p. 211  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp.  
(épuisé).



L'esprit doit trouver comment se vider de son contenu, c'est-à-dire n'avoir pas d'image, et de ce fait pas d'observateur. L'image veut dire le passé aussi bien l'image qui se forme maintenant, que celle que je vais projeter dans l'avenir. Donc, pas d'image, ce qui veut dire pas de formule, d'idée, de principe, car tout ceci implique une image. Peut-il ne pas y avoir formation d'image du tout ? Vous me blessez ou me donnez du plaisir, et de ce fait j'ai une image de vous. Est-il possible qu'il n'y ait pas de formation d'image quand vous me blessez ou me donnez du plaisir ? Par exemple, quand vous m'insultez, être complètement présent, attentif, de sorte que cela ne laisse pas de marque ? (pp. 46 - 47).

---

J. Krishnamurti, *Être humain*, p. 294  
© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.  
— To Be Human, Shambhala, 2000.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Malibu, le 27 Mars 1971**

**M**a conscience est la conscience du monde, et la conscience du monde c'est moi. Ceci est une vérité, ce n'est pas une invention de ma part ou dépendant de votre accord. C'est une vérité des plus absolues (p. 124).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 92

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Malibu, le 28 Mars 1971**

O n a le sentiment qu'il existe un bien absolu, non pas un concept émotif, mais l'on sait — si on s'est examiné soi-même profondément — que c'est une chose qui existe : le bien complet, absolu, irrévocable ; autrement dit un ordre. Et cet ordre n'est pas une chose fabriquée par la pensée ; s'il l'était, ce serait conforme à un plan préétabli... Dès l'instant où votre vie est l'objet d'un « planning », selon un certain modèle, alors vous ne vivez pas ; simplement vous vous conformez à un certain standard, et ce conformisme aboutit à une contradiction interne. Le « ce qui est » et le « ce qui devrait être » impliquent une contradiction et, par conséquent, un conflit... Donc, l'ordre, la vertu, le bien existent dans le moment présent. Par conséquent toutes ces choses sont dégagées du passé... (pp. 140 et 143 - 144).

---

Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, p. 211

© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).



P arce que la société, c'est moi. Je suis la société ; si je ne change pas, la société ne peut changer. (p. 148)

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 92

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**L**e monde entier est divisé pour des raisons psychologiques entre « votre pays » et « mon pays », « mon Dieu » et « votre Dieu » — cela et des raisons économiques sont la cause de la guerre assurément (p. 150).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 92

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**New York City, le 18 Avril 1971**

**L**e processus même de retenir un souvenir est le passé, et la pensée est le passé. C'est ainsi que la pensée, sous son aspect plaisir, est maintenue. Si vous l'avez remarqué, le plaisir appartient toujours au passé. Le plaisir imaginé pour le lendemain est encore le souvenir projeté dans le futur depuis le passé.

Vous pourrez observer aussi que là où il y a plaisir et la recherche du plaisir, il y a aussi un aliment pour la peur. Ne l'avez-vous pas remarqué ? La peur de la chose que j'ai faite hier, de la souffrance physique que j'ai subie il y a huit jours. La pensée s'y attardant nourrit la peur, et quand cette souffrance a pris fin, la peur subsiste. Elle est finie, mais j'en porte le poids en y pensant (p. 69).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 124  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**D**onc, quand cette division entre l'observateur et la chose observée a complètement cessé d'exister, alors « ce qui est » n'est plus ce qui est. Votre esprit est au-delà (p. 70).

---

*L'éveil de l'intelligence chez Krishnamurti*  
3e millénaire n°90 (Hiver 2008), p. 23



**J**e viens d'expliquer qu'il y a forcément fragmentation dès l'instant où il y a l'observateur et la chose observée comme étant deux choses différentes... ceci n'est pas une argutie, il n'y a pas d'argument à développer. J'ai approfondi la question plus ou moins ; nous pourrions évidemment y consacrer beaucoup plus de temps, parce que plus on pénètre profondément dans cet ordre de choses, plus on trouve. Nous avons morcelé notre vie en fragments nombreux, n'est-ce pas ? Le savant, l'homme d'affaires, l'artiste, la ménagère, et ainsi de suite. Quelle est la base, quelle est la racine de toute cette fragmentation ? La racine de cette fragmentation, c'est l'observateur qui se tient séparé de la chose observée. Il morcelle la vie : je suis hindou et vous êtes catholique, je suis un communiste et vous êtes un bourgeois (p. 73).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 125  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



**L**e « moi » c'est l'observateur, ce « moi » c'est le passé qui divise le présent en passé et en avenir (p. 73).

---

Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, p. 106  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**New York City, le 24 Avril 1971**

**N**ous devons observer nos relations mutuelles telles qu'elles sont maintenant, tous les jours ; et en observant *ce qui est*, nous découvrirons comment amener une modification dans cet état de fait. Donc nous décrivons ce qui est vraiment. Chacun vit dans son monde à lui, son monde d'ambition, d'avidité, de peur, de soif de réussite — avec tout ce que cela suppose. Si je suis marié, j'ai des responsabilités, des enfants ; je me rends au bureau ou ailleurs pour travailler ; puis mari et femme, garçon et fille, se rencontrent au lit. Et c'est ce que nous appelons l'amour : nous vivons des vies séparées, isolées, nous dressons autour de nous des murailles de résistance, nous poursuivons une activité égocentrique. Chacun recherche psychologiquement une sécurité ; chacun dépend de l'autre pour son confort, son plaisir, sa compagnie. Parce que chacun d'entre nous est profondément seul, chacun exige d'être aimé, chéri, chacun cherche à dominer l'autre. Vous pouvez en faire la constatation si vous vous observez vous-même. Existe-t-il aucune relation authentique ? Il n'y en a aucune entre deux êtres humains ; ils ont beau avoir des enfants, vivre sous le même toit, en fait ils ne sont pas vraiment reliés l'un à l'autre. S'ils ont des projets communs, ces projets les soutiennent, les lient, mais ce n'est pas là une vraie relation.

Lorsqu'on prend conscience de tout cela, on s'aperçoit que s'il n'existe aucune relation entre deux êtres humains, la corruption commence à se manifester non pas dans la structure externe de la société, à travers le phénomène extérieur de la pollution, mais sous forme d'une pollution, d'une destruction intérieures. Les êtres humains n'établissent aucune relation digne de ce nom — c'est le cas pour vous. Vous avez beau tenir l'autre par la main, vous avez beau vous embrasser, dormir ensemble, en réalité, en y regardant de plus près, y a-t-il vraiment relation ? Avoir une vraie relation signifie ne pas dépendre l'un de l'autre, ne pas fuir votre solitude à travers un autre, ne pas tenter de trouver, grâce à l'autre, un réconfort, une compagnie. Quand, à travers l'autre, on cherche un réconfort, quand on est dépendant, avec tout ce que cela suppose, une quelconque relation est-elle possible ? N'est-ce pas en fait une exploitation réciproque ?

Nous ne sommes pas cyniques, mais simplement en train d'observer



réellement ce qui est : ce n'est pas du cynisme. Pour découvrir ce que veut dire une vraie relation, il faut comprendre cette question de la solitude, car nous sommes, pour la plupart, terriblement seuls. Plus nous vieillissons, plus nous sommes seuls, et plus particulièrement dans ce pays-ci. Avez-vous remarqué comment sont les gens âgés ? Avez-vous remarqué leurs modes d'évasion, leurs distractions ? Ils ont travaillé toute leur vie, et ils cherchent à fuir à travers diverses formes de divertissements.

Face à tout cela, pouvons-nous découvrir une manière de vivre où nous n'exploiterions pas autrui — où, psychologiquement, émotionnellement, nous ne dépendrions pas d'autrui, où nous n'utiliserions pas l'autre comme un moyen de fuir nos propres tourments, nos propres désespoirs, notre propre solitude ?

Comprendre cela, c'est comprendre ce qu'être seul veut dire. Vous êtes-vous jamais senti seul ? N'avoir aucun lien avec un autre, être complètement isolé, savez-vous ce que cela signifie ? Vous pouvez être en famille, ou parmi la foule, ou encore au bureau, n'importe où, quand soudain s'abat sur vous un sentiment de solitude absolue, doublé de désespoir. Tant que vous n'aurez pas résolu ce problème complètement, vos liens de relation ne seront que des moyens d'évasion, conduisant de ce fait à la corruption, à la souffrance. Comment faire pour comprendre cette solitude, ce sentiment d'isolement total ? Pour cela, il faut observer notre propre vie. Chacun de vos actes n'est-il pas une activité égocentrique ? Certes on peut, à l'occasion, se montrer charitable, généreux, agir sans motif personnel — mais c'est rare. Ce n'est pas par la fuite que ce désespoir pourra être dissipé, mais uniquement par l'observation.

Nous voilà donc revenus à cette question, à savoir comment nous observer nous-même de telle sorte que cette observation soit dépourvue de tout conflit. Car le conflit est corruption, gaspillage d'énergie ; il est aussi cette lutte féroce qu'est notre existence, de l'heure de notre naissance jusqu'à l'heure de notre mort. Est-il possible de vivre sans un seul instant de conflit ? Pour ce faire, pour découvrir cela par nous-même, nous devons apprendre à observer tout le mouvement qui est le nôtre. L'observation véritable est celle d'où l'observateur est absent : il n'y a plus alors que la seule observation.

Quand il n'y a pas relation, peut-il y avoir amour ? Certes nous en parlons, et l'amour tel que nous le connaissons est lié à la sexualité et au plaisir, n'est-ce pas ? Certains d'entre vous disent: « Non. » Dès l'instant où l'on dit non, alors il faut qu'on soit sans ambition, hors de tout esprit de compétition, de toute division telle que « vous » et « moi », ou « nous » et « eux ». Il ne doit plus exister de division de nationalité, ni de ces divisions qu'entraînent la croyance, le savoir. Alors seulement pourrez-vous dire que vous aimez. Mais pour la plupart des gens, l'amour est lié au sexe et au plaisir, et à toutes les douleurs qui les accompagnent — jalousie, envie, antagonismes — vous savez bien ce qui se passe entre homme et femme. Quand cette relation-là n'est pas vraie, réelle, profonde, complètement harmonieuse, comment la paix pourrait-elle exister dans le monde ?

Comment la guerre pourrait-elle prendre fin ?

La relation est donc l'une des choses les plus importantes — sinon la plus importante — de la vie. Cela veut dire qu'il nous faut comprendre ce qu'est l'amour. Et, assurément, l'amour vient à notre rencontre étrangement, sans qu'on le sollicite. Lorsque vous découvrez par vous-même ce que l'amour n'est pas, alors vous savez ce qu'il est. Pas de façon théorique ou discursive, mais en prenant conscience dans les faits de ce que l'amour n'est pas : n'ayez donc pas un esprit ambitieux, compétitif, un esprit qui ne cesse de lutter, de comparer, d'imiter. Un tel esprit est absolument incapable d'aimer.

Pouvez-vous donc, vivant dans ce monde, être totalement dénué d'ambition, vivre sans jamais vous comparer à un autre ? Car dès l'instant où vous comparez, s'installent aussitôt le conflit, l'envie, le désir de réussir, de surpasser l'autre.

Un esprit et un cœur qui gardent la mémoire des blessures, des insultes, de tout ce qui les a rendus insensibles et les a émoussés — un tel esprit, un tel cœur peuvent-ils savoir ce qu'est l'amour ? L'amour, est-ce le plaisir ? C'est pourtant bien le plaisir que nous recherchons, consciemment ou inconsciemment. Nos dieux sont l'écho direct de notre plaisir. Nos croyances, nos structures sociales, la morale en vigueur dans la société — laquelle est foncièrement immorale — sont le résultat de notre quête du plaisir. Et quand nous disons : « J'aime quelqu'un », s'agit-il d'amour ? Or aimer signifie : point de séparation, ni de domination, ni d'activité égocentrique. Pour découvrir ce qu'est l'amour, il faut rejeter tout cela, le rejeter au sens d'en voir la fausseté. Dès lors que l'on a vu pour fausse une chose jusqu'alors considérée comme vraie, naturelle, humaine — jamais plus on ne peut y retourner ; quand vous voyez un serpent venimeux, ou un animal dangereux, jamais vous ne jouez avec lui, jamais vous ne vous en approchez. De même, lorsque vous verrez véritablement que l'amour n'est rien de tout cela, que vous le percevrez, l'observerez et le remâcherez, que vous vivrez avec la chose, en vous y impliquant totalement, alors vous saurez ce qu'est l'amour, la compassion — c'est-à-dire une passion qui s'adresse à tous.

Nous sommes sans passion ; nous connaissons le désir, le plaisir. Le sens originel du mot passion est « souffrance ». Nous avons tous connu la souffrance sous une forme ou une autre : souffrance lorsqu'on perd quelqu'un, souffrance lorsqu'on s'apitoie sur soi-même, souffrance de l'espèce humaine, collective ou individuelle. Nous savons ce qu'est la souffrance, la mort d'un être que nous pensons avoir aimé. Si vous demeurez totalement avec elle, sans chercher en aucune façon à la rationaliser ou à la fuir, ni en parole ni en action, si vous demeurez avec elle complètement, sans le plus petit mouvement de la pensée, alors vous découvrirez que de cette souffrance jaillit la compassion. Cette compassion a la qualité même de l'amour — et l'amour ne connaît pas la souffrance.

Donc, pouvez-vous découvrir comment vivre, tout de suite, dès aujourd'hui, une vie où toute chose que vous avez commencée atteindrait sa fin définitive ? Pour ce faire, il faut mettre fin — pas dans la vie de bureau, bien sûr, mais intérieurement — à tout le savoir que vous avez engrangé, le savoir étant la somme de vos expériences, de vos souvenirs, de vos blessures, de cette façon de vivre si comparative, où vous vous mesurez sans cesse à quelqu'un d'autre. Il faut mettre fin à tout cela chaque jour, afin que le lendemain votre esprit soit plein de fraîcheur, de jeunesse. Un tel esprit ne peut jamais être blessé, et c'est cela l'innocence.

Il nous faut découvrir par nous-même ce que mourir veut dire ; alors il n'y a plus de peur, et de ce fait chaque jour est un jour nouveau — et cela, je le pense vraiment, je sais qu'il est possible de le faire — de sorte que votre esprit et vos yeux voient la vie comme étant quelque chose de complètement neuf. C'est cela, l'éternité. C'est la qualité de l'esprit qui a éprouvé cet état intemporel, car il sait désormais ce que signifie mourir chaque jour à tout ce qu'il a emmagasiné au fil de la journée. Assurément, c'est en cela qu'est l'amour. L'amour est une chose entièrement neuve chaque jour, ce que plaisir n'est pas : le plaisir, lui, s'inscrit dans une continuité. L'amour est toujours neuf, il est donc en lui-même sa propre éternité.

Souhaitez-vous poser des questions ?

*Vous semblez croire aux vertus du partage, mais en même temps vous dites que deux amants, ou un mari et sa femme, ne peuvent pas, ne doivent pas prendre pour base de leur amour le fait de s'apporter un réconfort mutuel. Je ne vois pas quel mal il y a à se réconforter l'un l'autre : c'est un partage.*

Que partagez-vous ? Que partageons-nous en ce moment même ? Nous avons parlé de l'amour, nous avons parlé de la mort, de la nécessité d'une révolution totale, d'un changement psychologique du tout au tout, du refus de vivre selon les vieux schémas des formules toutes faites, des luttes et des souffrances, de l'imitation et du conformisme, et de tout ce que les hommes ont vécu pendant des millénaires — pour en arriver à ce fantastique univers de pagaille ! Nous avons parlé de la mort. Comment faire pour partager cette chose-là ? Pour partager la compréhension que nous en avons — et non le constat purement verbal, ni la description que l'on en fait, ni les explications que l'on en donne ? Que signifie partager la compréhension, partager cette vérité qui accompagne la compréhension ? Et que signifie cette compréhension ? Vous me dites quelque chose qui est sérieux, vital, pertinent, important, et j'écoute avec une attention complète, parce que, pour moi, l'enjeu est vital. Et pour que mon écoute soit à la mesure de cet enjeu vital, il faut que mon esprit soit calme, silencieux, n'est-ce pas ? Si je bavarde, si j'ai le regard ailleurs, si je compare ce que

vous dites à ce que je sais, mon esprit n'est pas tranquille et silencieux. Ce n'est que lorsque mon esprit est calme, immobile, silencieux, entièrement à l'écoute, qu'il y a compréhension de la vérité d'une chose. Cela, nous le partageons ensemble ; autrement, nous ne pouvons pas partager. Nous ne pouvons pas partager les paroles, nous ne pouvons partager que la vérité d'une chose. Vous et moi ne pouvons voir la vérité d'une chose que lorsque notre esprit s'engage tout entier dans cet examen. Devant la splendeur d'un coucher de soleil, la beauté des collines, ou les ombres et le clair de lune, comment faire pour partager tout cela avec un ami ? Est-ce en lui disant : « Regardez, mais regardez cette magnifique colline » ? Vous pouvez prononcer ces mots — mais est-ce cela, partager ? Quand vous partagez authentiquement quelque chose avec un autre, cela signifie qu'il faut avoir tous deux la même intensité de perception, au même instant, au même niveau. Sinon, on ne peut pas partager, n'est-ce pas ? Il faut avoir des deux côtés le même intérêt commun, au même niveau, la même passion, sinon comment pourrait-on partager ? On peut partager un morceau de pain, mais ce n'est pas de cela que nous parlons.

Pour voir ensemble, c'est-à-dire partager, il faut que nous puissions voir tous deux — il ne s'agit pas d'être d'accord ou non, mais de voir ensemble ce qu'il en est de la réalité des faits. Ne pas l'interpréter en fonction de mon conditionnement ou du vôtre, mais voir ensemble ce qui est. Et pour voir ensemble, il nous faut être libres d'observer, libres d'écouter. Et cela veut dire être sans préjugés. C'est alors seulement, avec cette qualité d'amour, qu'il y a partage.

*Quand vous parlez de relation, c'est toujours d'un homme et d'une femme, ou d'une jeune fille et d'un jeune homme que vous parlez. Les choses que vous dites concernant ces relations-là s'appliquent-elles aussi à la relation entre un homme et un autre homme, ou entre une femme et une autre femme ?*

Vous voulez parler d'homosexualité ?

*Effectivement, si tel est le nom que vous souhaitez lui donner.*

Voyez-vous, quand nous parlons ici d'amour, que ce soit entre un homme et un autre homme, entre une femme et une autre, ou entre homme et femme, nous ne parlons pas d'un type de relation en particulier, mais de la relation en tant que mouvement global, de relation au sens global, non d'une relation intéressant une ou deux personnes. Ne savez-vous pas ce que cela veut dire que d'être relié au monde entier, ce que cela signifie, lorsqu'on a le sentiment d'être soi-même le monde ? Non pas l'idée — ce serait abominable — mais avoir le sentiment réel qu'on est responsable, que cette responsabilité vous engage ? Il n'est d'autre engagement que celui-là ; ne vous engagez pas avec pour langage les bombes, ne vous engagez pas dans une activité particulière, mais sentez que vous êtes vous-même le monde et que le monde n'est autre que vous. Faute de vous transformer complètement, radicalement, de déclencher en vous-même une mutation globale, quoi que vous fassiez extérieurement, il

n'y aura pas de paix en vue pour l'homme. Mais si ce sentiment est en vous, jusque dans vos veines, alors c'est entièrement au présent, et au changement qu'il faut introduire dans le présent, que s'attacheront vos questions — et non à des idéaux hypothétiques. (pp. 81 - 93).

---

J. Krishnamurti, *De l'amour et de la solitude*, pp. 112 - 122

© 1998. Éditions Stock, Paris Trad. Colette Joyeux. 252 pp.

— On Love And Loneliness, Harper San Francisco, San Francisco, 1993.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Saanen, le 4 Août 1971**

**J**e suis moi-même fragmenté. En moi-même, je suis conditionné. Et cette fragmentation peut cesser si je vois clairement que toute ma conscience est elle-même constituée par cette fragmentation. C'est ma conscience qui est la fragmentation (pp. 468 - 469).

---

Robert Linssen, *L'Arbre de Vie Cosmique et ses Fleurs*  
© 1987. Éditions "Être Libre", Paris. 80 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Saanen, le 8 Août 1971**

**L**es parents sont des êtres humains redoutables ! Ils détruisent leurs enfants parce que *eux-mêmes* ne sont pas éduqués. (p. 515).

---

Thérèse Brosse, *La "Conscience - Energie" structure de l'homme et de l'univers : ses implications scientifiques et sociales et spirituelles*

© 1984. Editeur : Presence. Collection : Le Soleil Dans Le Coeur. 232 pp.



# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Saanen, le 10 Août 1971**

*A*urai-je tors de dire que nous sommes dans un état de lucidité tout le temps ? Et que c'est la pensée qui invente la division ?

Oh ! pas du tout. C'est encore là une hypothèse de la pensée, cette idée que nous sommes lucide tout le temps. Nous ne sommes dans un état de lucidité absolue que par instants et, en général, nous sommeillons. Les moments où nous sommeillons, les moments où nous sommes inattentifs sont ceux qui sont importants, et non ceux où nous sommes lucides (p. 535).

---

*L'éveil de l'intelligence chez Krishnamurti*  
3e millénaire n°90 (Hiver 2008), p. 23





# L'ÉVEIL DE L'INTELLIGENCE

**Brockwood Park, le 7 Octobre 1972**

**A**insi, la pensée est mesurable ; l'intelligence ne l'est pas. Et comment cette intelligence prend-elle naissance ? Si la pensée n'a aucun rapport avec l'intelligence, la cessation de la pensée est-elle l'éveil de l'intelligence ? Ou bien cette intelligence, étant indépendante de la pensée, du temps, existerait-elle toujours ? (p. 599).

---

Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, p. 212  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp.  
(épuisé).



**P**rofesseur Bohm — *Le cerveau ne crée pas l'intelligence, mais il est un instrument qui l'aide à fonctionner.*

Krishnamurti — La pensée a une valeur d'indication, mais sans l'intelligence, cette indication est sans valeur... La pensée, le mental, l'intellect dominant le monde. Par conséquent, l'intelligence n'y trouve qu'une très petite place. Quand une chose domine, l'autre est subordonnée.

Comme nous le disions l'autre jour dans notre conversation, toute la culture occidentale est fondée sur le mesurable ; en Orient, ils ont voulu le transcender, mais pour ce faire, ils ont eu recours à la pensée.

Ainsi la pensée a vraiment créé un monde d'illusions, de miasmes, de confusions, et elle s'est détournée de l'intelligence.

Professeur Bohm — *Comme nous l'avons dit, le cerveau est devenu chaotique et bruyant, et l'intelligence est le silence du cerveau ; le cerveau bruyant n'est pas intelligent..*

Krishnamurti — Il est possible de voir comment, politiquement, psychologiquement et religieusement, la pensée a engendré un monde de fragmentation plein de contradictions, et une intelligence issue de cette

confusion cherche à y établir de l'ordre. Il ne s'agit pas de l'intelligence qui voit le faux de tout ceci. Je ne sais pas si je m'exprime clairement. Voyez-vous, il arrive qu'on soit extrêmement intelligent tout en étant chaotique.

Professeur Bohm — *Les gens ont développé la technique et d'autres choses en fonction d'une intelligence limitée, qu'ils ont mise au service de buts absolument inintelligents..*

Krishnamurti — Mais revenons en arrière. Nous avons dit qu'il y avait une source commune à la pensée et à l'intelligence...

Ne m'écoutez pas avec vos oreilles conscientes, mais avec des oreilles beaucoup plus profondes. C'est comme cela que je vous ai écouté ce matin, parce que cette question de la source m'intéresse terriblement, tout comme vous. ... Je suis vraiment passionné de cette chose unique. Tout ceci c'est l'explicable, facile à comprendre — mais parvenir à cette chose ensemble ! la ressentir ensemble !... C'est ainsi, me semble-t-il, que peuvent être brisés un conditionnement, une habitude, une image qui a été cultivée.

Je crois que ce qui se passe est ceci : alors que vous parliez — je l'ai remarqué — je n'écoutais pas tant vos paroles. Je vous écoutais, vous. J'étais toute ouverture à votre égard, non pas tant à vos paroles, mais au sens, à la qualité intérieure de votre sentiment que vous vous efforciez de me communiquer (pp. 604 - 626).

---

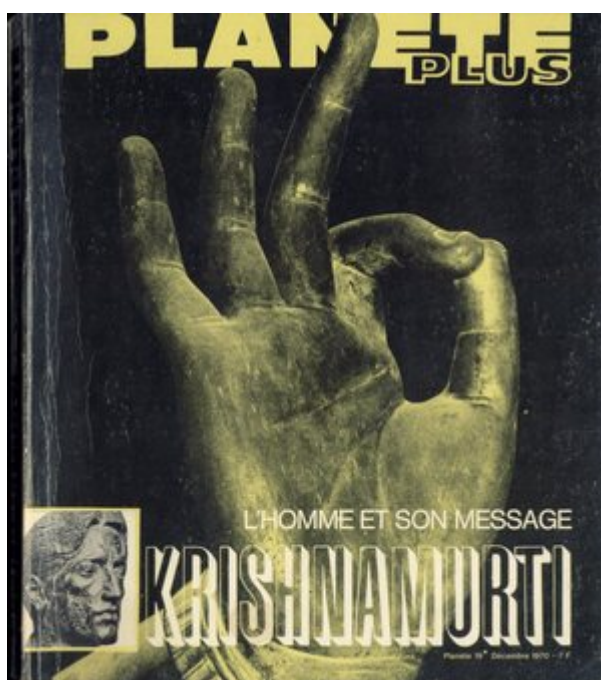
Bernard Delafosse, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, pp. 131 - 135 et 155

© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.



***Le nouveau PLANÈTE Plus - L'homme et son message - KRISHNAMURTI - Numéro 19 - Décembre 1970***

*Ce numéro de Planète+ Plus  
a été réalisé par Marc de Smedt  
sous la direction de [Louis Pauwels](#)*



*La plupart de nos actes sont motivés  
par « je devrais », « je ne devrais pas »,  
ce qui indique qu'ils sont enracinés dans le monde des idées,  
avec lesquelles nous cherchons toujours à les faire coïncider.  
Ce dont je parle est l'élimination totale de l'idée,  
donc la suppression complète de l'état de conflit.  
Cela ne veut pas dire  
s'endormir confortablement dans un monde de non-idéation,*

*mais au contraire être lucidement éveillé.*

*Krishnamurti*

## **Table des matières**

### **Chapitre I**

Parce que ..... 9

par Marc de Smedt

- Pourquoi nous sommes-nous penché sur le personnage de Krishnamurti.
- Sommaire -
- Pourquoi Krishnamurti ?

### **Chapitre II**

Parcours ..... 13

par Yvon Achard

- La biographie événementielle de ce personnage qui marque tout un courant spirituel de notre époque.
- Sommaire -
- Les paroles de...
- Mort de Nityananda et...
- Krishnamurti parle
  - Période 1929-1933
  - Période 1934-1938
  - Période 1944-1961
  - De 1961 à nos jours
- La rupture

### **Chapitre III**

Bilan ..... 27

par Daniel Odier

- Avant de fouiller plus avant, il fallait rappeler les grands thèmes du message de Krishnamurti.
- Sommaire -
- La transformation par l'amour
- La vision de ce qui est
- L'action sans devenir et l'effort
- Liberté et création
- La vacuité de l'esprit

### **Chapitre IV**

Les réunions de Saanen ..... 37

par Henri Villard

- Krishnamurti parle chaque été en Suisse, dans ce village qui est devenu une station de sports d'hiver.
- Que s'y passe-t-il ?
- Sommaire -
- Né libre

### **Chapitre V**

Les textes ..... 41

- Une anthologie thématique afin de mieux cerner le sujet.
- Sommaire -
- Communiquer
- Une pensée sans langage
- Les fausses questions
- Une lutte continuelle
- Dieu existe-t-il ?
- La réincarnation
- Un esprit libre ?
- Voir l'ensemble du conflit
- Exploitation à tous les niveaux
- Conditionnement de l'enfance ?
- Le mensonge des propagandes
- La soif de conquérir
- Prolonger lâchement le connu
- Je ne sais rien du tout
- Pas de disciples
- Entretien : Dois-je tout lâcher ?

## **Chapitre VI**

Lexique ..... 69

par Yvon Achard

- Précisions à propos du langage de Krishnamurti.

## **Chapitre VII**

Amour et sexe ..... 71

par Robert Linssen

- Comment cette question est-elle envisagée par Krishnamurti.
- Sommaire -
- Ne rien rejeter !
- Le problème sexuel
- La pulvérisation de nos...
- L'habitude

## **Chapitre VIII**

Les deux libertés ..... 79

par Roger Maria

- La conscience sociale chez Krishnamurti , qu'est-ce que cela veut dire ?
- Sommaire -
- Ne pas chercher la sécurité
- D'une liberté à l'autre
- Recommencer l'opération...

## **Chapitre IX**

Le « Moi » ..... 87

par Van Geirt

- On parle beaucoup d'approfondissement de soi, mais que se cache-t-il derrière les mots abstraits ?
- Sommaire -
- Sur la révolution du « Moi »
- Sur Krishnamurti et le...
- Sur la dualité du « moi »
- Sur la fuite du « moi »
- Sur le « moi » d'un...

## **Chapitre X**

La notion du temps ..... 95

par Hervé Volkman

- Une leçon pour un temps réconcilié.
- Sommaire -
- Le dernier homme
- L'ambiguïté de sa position
- Révolution psychologique ou...
- La quête du possible
- L'infini joint tout

## **Chapitre XI**

Krishnamurti et le zen ..... 107

par Robert Linssen

- Similitudes et différences de deux messages.
- Sommaire -
- Un art de vivre
- Importance du Présent
- Inexistence du « moi »
- Mutation et vide
- Dieu, la « soi-nature » et...
- Qu'est-ce que la méditation ?

## **Chapitre XII**

Le problème de l'immortalité ..... 117

par René Fouéré

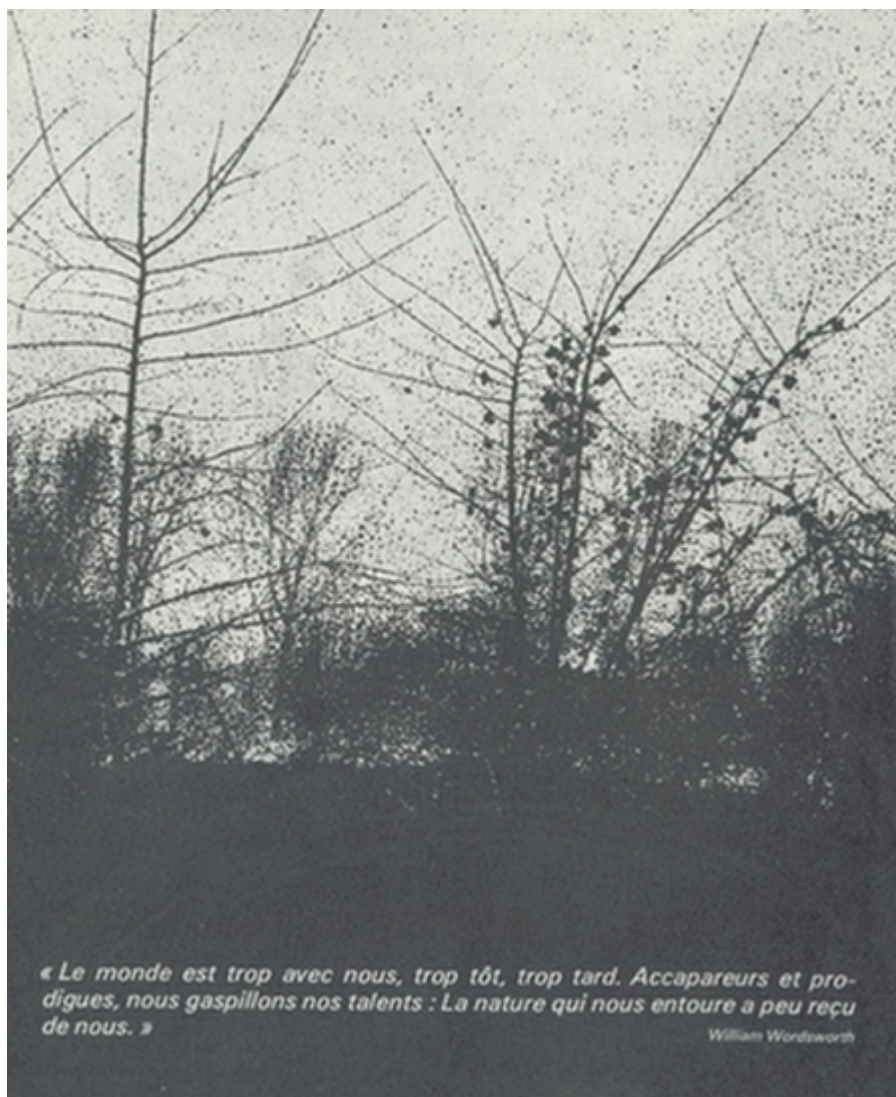
- Quel est le sens de ce problème ?
- Sommaire -
- L'épicier au paradis
- Vivre audacieusement
- Un parachèvement de...
- La vie intemporelle

## **Chapitre XIII**

Analyse graphologique ..... 125

par Jacques de Backere

- Sommaire -
- Une crainte de lâcher le fil
- Notre peu de sérieux ...
- La société



## **Krishnamurti**

### **Parce que**

**par Marc de Smedt**

#### ***Pourquoi Krishnamurti ?***

Parce que l'homme vit mal, pense mal, n'est maître en aucune façon de sa destinée. Tout le monde sait aujourd'hui que [Socrate](#), et bien d'autres, ont crié : « Connais-toi toi-même. » Mais personne ne sait plus ce que

cela veut dire. Personne ne sait plus ce que méditer veut dire. La vie intérieure ? Oh, quelques vagues pensées, à propos de tout et de rien, qui passent, phantasmes... Ceci n'est en aucun cas un appel à une vie monastique ou religieuse, mais plutôt un appel à l'éveil de ces « rêves du jour » qui nous empêchent complètement de voir ce qui se passe et où nous sommes vraiment. Il faut essayer d'exister, tout simplement et en pleine conscience. La réponse est là, certainement ici, partout.

Se remettre en cause soi-même, à chaque instant, ce qui entraîne d'ailleurs automatiquement la remise en cause d'une société de marionnettes, aux structures qui s'effritent car périmées, ridiculement inefficaces. Il s'agit de déboulonner le système et, avant tout, notre propre système, fait de ces mensonges qui amènent tout, sauf le bonheur et la plénitude d'être.

Le fruit est mûr. Partout ce mot : révolution.

Oui. Mais retrouvons la dynamique de la révolution primordiale : celle de notre propre évolution. Le reste s'écroulera tout seul, très simplement, Krishnamurti a parlé pendant une cinquantaine d'années face à des auditeurs qui pour la plupart n'ont jamais voulu comprendre son message mais ont voulu surtout l'ériger comme un autre dogme, comme un autre Sauveur, sans jamais se rendre compte qu'il faut se sauver soi-même.

Et tout seul.

« L'important n'est pas de se demander comment transformer la douleur, ou si la douleur peut se changer en bonheur, ou s'il faut souffrir de la souffrance des autres... L'important est de comprendre la douleur par vous-même et, de ce fait d'y mettre fin. »

Finalement, par des voies différentes, ils disent tous la même chose, tous : [Ramakrishna](#), [Guénon](#), [Henry Miller](#), [Mounier](#), [Jung](#)...

Il faut résoudre la crise de la conscience humaine !

Produire une mutation fondamentale en chacun de nous sinon nous finirons tous par crever dans notre « village planétaire » sans savoir pourquoi et l'homme alors, n'aura été en effet qu'un simple accident dans le cours des choses.



« Nous avons nos croyances, nos dogmes, la résurrection, la réincarnation, et mille autres façons de fuir la réalité, puis lorsque de pauvres diables se font tuer à la guerre, nous plantons des croix. Sous une forme ou l'autre cette façon de se comporter dure depuis des millénaires.

Et bien... Assez ! »

par *Marc de Smedt*.



## PARCOURS

Bachelard disait :

*" Tout ce qui est grand se fait contre ".*

*Voilà une vie*

*fertile en parfait accord avec cette phrase.*

**par Yvon Achard**

C'est vraisemblablement en mai 1895 que naquit dans le Sud des Indes, près de Madras, le huitième enfant d'une famille de [Brahmanes](#) que ses parents, en hommage au dieu [Krishna](#), prénommèrent [Krishnamurti](#).

La nature douce et spirituelle de sa mère contribua à développer très tôt le caractère méditatif de l'enfant et, comme il le précisera plus tard, alors que ses petits camarades d'école rêvaient d'avoir un jour une boutique et d'être marchands, « son cœur se serrait à cette idée, car il voulait entrer dans le domaine spirituel ». Ainsi, bien que sa mère mourut alors qu'il n'était âgé que de six ans, elle avait eu le temps de lui enseigner une quête spirituelle qu'il n'oubliera jamais.

Voici donc un enfant qui, très jeune, aspire à « autre chose » qu'à la vie matérielle, une nature assez exceptionnelle et naturellement portée vers la recherche intérieure. L'enfant possédait vraisemblablement cette base dès la naissance, elle fut développée par la mère et, dès l'âge de six ans, elle était très ferme.

Vers 1904, alors que Krishnamurti et son plus jeune frère Nityananda jouaient, l'un des chefs de la [Société Théosophique](#) de Adyar les remarqua et les présenta à Mme [Annie Besant](#), présidente de la Société. Mme Besant, frappée par les qualités des deux enfants devint leur tutrice et dirigea leur éducation. C'est ainsi que vers 1910, ils furent envoyés à Londres où ils poursuivirent leurs études.

A la même époque, les chefs de la Société Théosophique fondèrent « [L'Ordre de l'Étoile d'Orient](#) », dont le but était de grouper les spiritualistes du monde entier attendant la venue d'un grand instructeur. Krishnamurti, âgé alors de 15 ans, est déclaré chef de l'Ordre. L'organe de liaison est un journal, « le journal de l'Étoile » qui va désormais transmettre des conseils aux milliers de membres, dispersés dans les

différents pays du monde. C'est à la même époque que Krishnamurti écrit son premier livre, dont l'élaboration n'est pas strictement personnelle, puisque c'est à la suite de l'enseignement oral délivré par son maître qu'il écrira le petit recueil « *Aux Pieds du Maître* ». Mme Besant précise dans une courte préface que ces pages constituent la « première offrande au monde » de Krishnamurti. C'est dans ce petit livre que nous pouvons lire cette phrase qui à elle seule, résume une partie de son enseignement futur :

« La superstition est l'un des plus grands fléaux du monde, l'une des entraves dont il faut entièrement se libérer. »

Rappelons qu'elle est écrite par un jeune garçon de quatorze ans, annonçant l'éducateur futur, il écrit aussi :

« celui qui a oublié son enfance et perdu toute sympathie pour les enfants ne pourra les instruire et les aider ».

C'est également à la même époque, donc très jeune, que Krishnamurti commence à parler en public, et ses conférences deviendront très-vite de plus en plus nombreuses. L'organe de liaison de « l'Ordre de l'Étoile » relatera la plupart d'entre elles.

En 1911, âgé de 16 ans, Krishnamurti écrit un second petit livre, « *Le Service dans l'Éducation* » dont l'élaboration est cette fois personnelle. Il se trouve à Londres, les approches de la grande guerre créent une atmosphère de plus en plus tendue et Krishnamurti, conscient au plus haut point de la responsabilité individuelle de tout être écrit dans ce recueil :

« Un crime ne cesse pas d'être un crime parce qu'il est commis par beaucoup de gens ».



*Krishnamurti enfant  
tel qu'il apparut comme futur instructeur du monde.*

***Les paroles de Krishnamurti ne furent pas celles qu'attendaient ses tuteurs***

Mais, alors que les chefs de la Société Théosophique voyaient en lui le futur Instructeur, capable de regrouper les différents courants spirituels du monde et leurs adhérents en un grand courant commun, Krishnamurti se révèle bientôt comme un « révolté ». Il précisera plus tard les raisons de cette révolte permanente dans le recueil « *La vie libérée* » :

« Je me suis révolté contre tout, contre l'autorité des autres, contre l'enseignement des autres, contre la connaissance des autres, ne voulant rien accepter pour vrai jusqu'à ce que j'eusse

trouvé moi-même la vérité. Je ne m'opposais jamais aux idées des autres, mais ne voulais pas accepter leur autorité et leur théorie de la vie... Petit garçon, j'étais déjà dans un état de révolte. Rien ne me satisfaisait. J'écoutais, j'observais, je cherchais quelque chose au-delà de la [maya](#) des mots ».

Tel sera, en bref, l'état d'esprit constant de Krishnamurti tout au long de ses années de jeunesse : il ne « s'oppose » pas aux idées des autres, ni à l'éducation reçue, mais il « n'accepte » rien et, intérieurement, il remet tout en question. Parallèlement à l'acquisition des enseignements reçus et aux différentes lectures, le progrès intérieur consistera en un affranchissement de plus en plus fort, nous pouvons dire que plus l'acquisition extérieure se fera vaste, et plus elle l'incitera à l'affranchissement intérieur. Krishnamurti, voyant en effet avec lucidité les méfaits de la croyance aveugle s'en libère et découvre par lui-même. Très observateur, il perçoit les erreurs de ceux qui l'entourent et les souffrances qui en découlent. Son éducation fut variée et étendue mais, ne se bornant pas à apprendre, il pourra déclarer plus tard ne rien savoir des livres religieux ou philosophiques.

En 1919. Krishnamurti vient à Paris où il s'inscrit à la Sorbonne, il assiste aux cours de français et de sanscrit. Qu'il soit à Londres ou à Paris, il se mêle aux autres, étudie, observe, n'accepte aucune idée toute faite, surtout celles touchant à la vie spirituelle.

« J'allais au théâtre, dit-il, je voyais comment les gens s'amusaient, essayant d'oublier qu'ils n'étaient pas heureux... j'assistais à des réunions socialistes, communistes et j'écoutais parler les chefs. Ces réunions m'intéressaient mais ne me satisfaisaient point. »

Mûri par cette observation minutieuse, Krishnamurti retourne alors aux Indes, son pays natal. De tout temps, ce pays a attiré l'homme en quête spirituelle. Dominant l'Inde de la misère, celui-ci ne voit de loin, que l'Inde des sages, le pays des Maîtres, qui possèdent les secrets de la vie et qui, après une lente et minutieuse initiation vous font atteindre les béatitudes célestes. Krishnamurti, pourtant Indien d'origine et recherchant lui aussi le bonheur ne se laisse pas séduire par les apparences :

« Les Indes ont beau posséder les livres les plus sacrés du monde, les philosophies les plus grandes, de merveilleux temples anciens, rien de tout cela ne put me donner ce que je cherchais. »

Krishnamurti va alors passer du pays des traditions au pays neuf : des Indes à l'Amérique. Il se rend alors en Californie avec son frère. Celui-ci est malade et recherchant la tranquillité propice à la guérison, les deux jeunes gens vont séjourner à Ojaï où ils ont fait l'acquisition d'une petite maison. Ce séjour, qui date de 1922 est très important dans l'évolution spirituelle de Krishnamurti. En effet, loin de la foule, loin des réunions, loin des conférences, Krishnamurti et Nityananda méditent beaucoup.

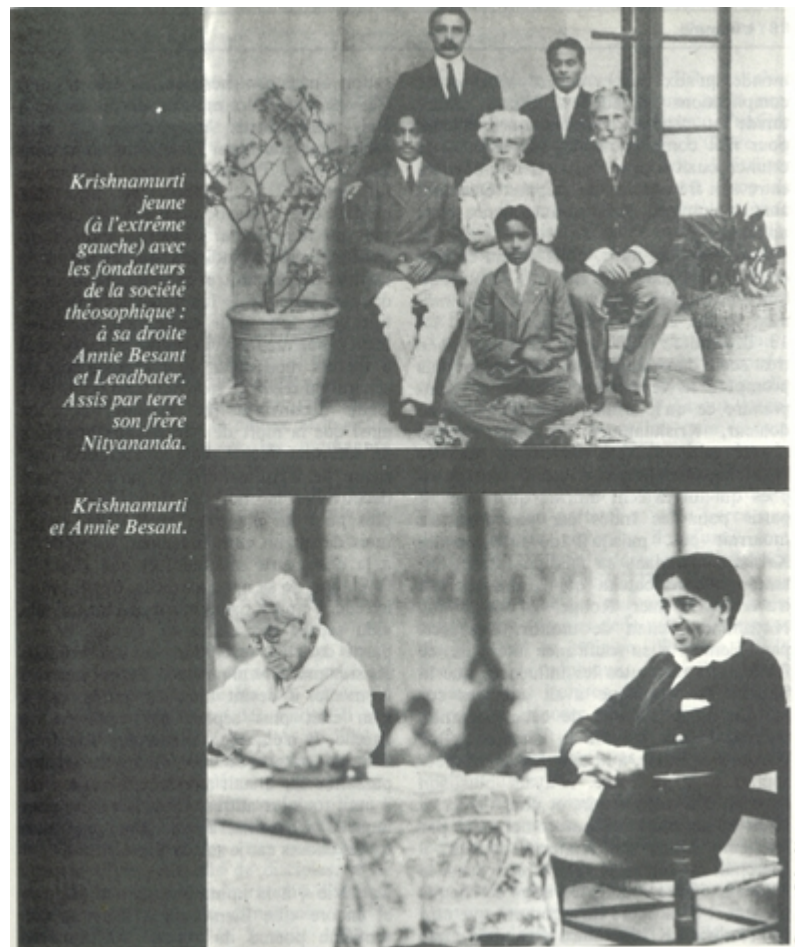
« Le sens et la réalité de la vie nous ont été révélés dans cette vallée »,

écrit-il dans le journal américain de l'Ordre d'oct. 1926. Un événement important se produisit également en ces lieux : jusqu'à cette époque, Krishnamurti s'était donné pour but la découverte de la Vérité, or, c'est à Ojaï en 1922, qu'il prend conscience qu'il ne doit pas *connaître* ce but mais *être* ce but. A la « recherche » de la vérité, va succéder le « devenir » la Vérité.

« Quand on recherche la Vérité, on en porte le reflet sur le visage. Quand on devient la Vérité, on ne la reflète plus, on la rayonne »,

écrira-t-il en 1930 dans l'introduction à l'admirable recueil « *Le Sentier* ». En 1924, le baron [Van Pallandt](#) donne à Krishnamurti le grand domaine de Eerde avec son château, situé à Ommen, dans le Nord-Est de la Hollande. C'est ici que chaque année, en été, Krishnamurti parlera à plusieurs milliers de personnes et, dès 1926, il y demeurera trois mois par an.





### ***Mort de Nityananda et renaissance de Krishnamurti***

Le 13 décembre 1925, alors que Krishnamurti se rend à nouveau aux Indes, il apprend la mort de son frère, resté en Californie. Il est à la fois désespéré et encore plus révolté. Désespéré car leurs liens affectifs et spirituels étaient si forts que toute découverte était commune. D'autre part, insistant avec force sur l'erreur des organisations spirituelles, « marchandes de vérités », et sur le fait que la connaissance de la vie et la découverte de la Vérité ne pouvaient être que personnelles et directes, Krishnamurti se sentait de plus en plus étranger à cette Société Théosophique au sein de laquelle il vivait, qui ne voyait le monde qu'aux travers de croyances et de complications initiatiques. D'une nature timide et réservée, Krishnamurti n'avait pour réel compagnon que Nityananda, et celui-ci jouait souvent le rôle d'intermédiaire entre son frère et les théosophes. Quelques années plus tard, Krishnamurti écrira dans un poème :

« Mon frère est mort, nous étions comme deux étoiles dans un ciel nu »,

transmettant en quelques mots à la fois leur communion intime et leur profonde solitude. Le 13 décembre 1925 il se retrouva donc très seul, dans un monde beaucoup plus prompt à le vénérer qu'à tenter de comprendre ce qu'il disait. Parallèlement à sa douleur, Krishnamurti fut encore plus révolté spirituellement. Sa nature réservée l'avait en effet poussé à croire les théosophes qui lui avaient affirmé qu'il pouvait partir pour les Indes car son frère ne mourrait pas, puisqu'il devait seconder Krishnamurti dans sa mission future. Or, tandis que le bateau qui le transportait traversait la mer Rouge, il apprit que Nityananda venait de mourir. Dès lors, parallèlement à sa souffrance intérieure, ce fut le rejet de toutes les influences que la Société Théosophique avait exercées sur lui. Le reflet matériel de cette libération intérieure sera bientôt la dissolution de l'Ordre de l'Étoile, à la tête duquel les théosophes l'avaient placé. N'ayant plus son frère pour le comprendre et pour l'aider, il sentit la nécessité de tout comprendre par lui-même. Dans son immense douleur, il cherchait à retrouver son frère dans la nature entière et « dans le visage de chaque passant ». C'est alors qu'il comprit que tant que l'individu Krishnamurti aurait une entité propre et serait différent des autres, la séparation entre son frère et lui demeurerait.

« Quand mon frère mourut, on me dit qu'il était parfaitement heureux sur le plan astral, que tout pour lui était beau et couleur de rose. Pensez-vous que ma douleur fut apaisée ? Je compris que tant qu'il existait une séparation entre les individus, tant que Krishnamurti serait plus important pour moi, comme individu, que les autres, la douleur subsisterait et mon frère me manquerait. Lorsque je fus capable de m'identifier avec tous et de sentir, non pas seulement d'une manière intellectuelle, mais aussi à travers mon cœur qu'il n'existe pas de séparation réelle, je trouvais mon bonheur. »

Cette découverte fut capitale, et c'est ainsi que la mort de Nityananda constitua un tournant décisif dans la libération intérieure de Krishnamurti. A partir de cette découverte, la mort de son frère ne fut plus pour lui un arrêt, ne fut plus subie, mais devint un enrichissement, un prétexte à la découverte intérieure et une véritable révélation de sa nature irréaliste. Cette nature irréaliste, c'était Krishnamurti en tant qu'individu séparé des autres et, lorsqu'elle disparut dans la révélation



de son irréalité, Krishnamurti « mourut ». Étant mort à lui-même, il devint tous les autres, car il n'en était plus séparé par cette nature irréelle. Il n'eut plus à chercher son frère dans la nature et « le visage de chaque passant » car il était alors son frère, comme il était tous les autres. C'est la raison pour laquelle il précisera un jour,

« je suis toutes choses car je suis la Vie ».

La « Vie », il la nomme aussi « le Maître » et encore « Le Bien-Aimé ». Dans le dix-septième poème du recueil « *L'Immortel Ami* », il écrit :

*« Oui, j'ai cherché mon Bien-Aimé  
Et je l'ai découvert établi dans mon cœur.  
Mon Bien-Aimé regarde par mes yeux,  
Car maintenant mon Bien-Aimé et moi nous sommes un.  
Je ris avec Lui,  
Avec Lui je joue.  
Cette ombre n'est point la mienne,  
C'est l'ombre du cœur de mon Bien-Aimé,  
Car maintenant, mon Bien-Aimé et moi nous sommes un. »*

Dans le *Bulletin International de l'Étoile* de février 1930, Krishnamurti indiquera ce qu'il entend par le « Bien-Aimé ». « Pour moi, le Bien-Aimé est chacun de vous, le brin d'herbe, le pauvre et le riche, le chien malheureux et les montagnes grandioses, les arbres magnifiques... » En janvier 1927, la libération intérieure devint totale. Il a un peu plus de trente ans et déclare :

« J'ai été fait simple. »

### ***La dissolution de l'Ordre de l'Étoile et le refus d'avoir des disciples***

A la lumière de sa propre existence, Krishnamurti secoue alors la torpeur de ceux qui l'entourent, torpeur qui les fait adhérer à des croyances et suivre des guides. Il sait que l'erreur consiste à accepter au lieu de comprendre, il sait

« qu'il est beaucoup plus facile de suivre aveuglément que de comprendre et de devenir ainsi vraiment libre ».

Alors couronnant tout cela, il déclare à ses adorateurs :

« Je ne veux pas de spectateurs, je ne veux pas de disciples, je ne veux ni Louanges ni admirations d'aucune sorte... je veux être le compagnon non le maître. »

Et, lorsque le 3 août 1929. à Ommen, il dissout « l'Ordre de l'Étoile », créé autour de lui en 1911 à Bénarès, c'est pour éviter la formation d'une secte supplémentaire, et donner à chacun l'entière responsabilité de sa vie. « L'Ordre de l'Étoile » risquait en effet de dévitaliser l'enseignement de Krishnamurti. Trop de gens n'adoraient que sa propre personne et risquaient ainsi de créer en eux un esclavage supplémentaire. Les journaux l'appelaient déjà le « Messie des Théosophes », et c'est après avoir constaté lucidement ces faits qu'il déclara :

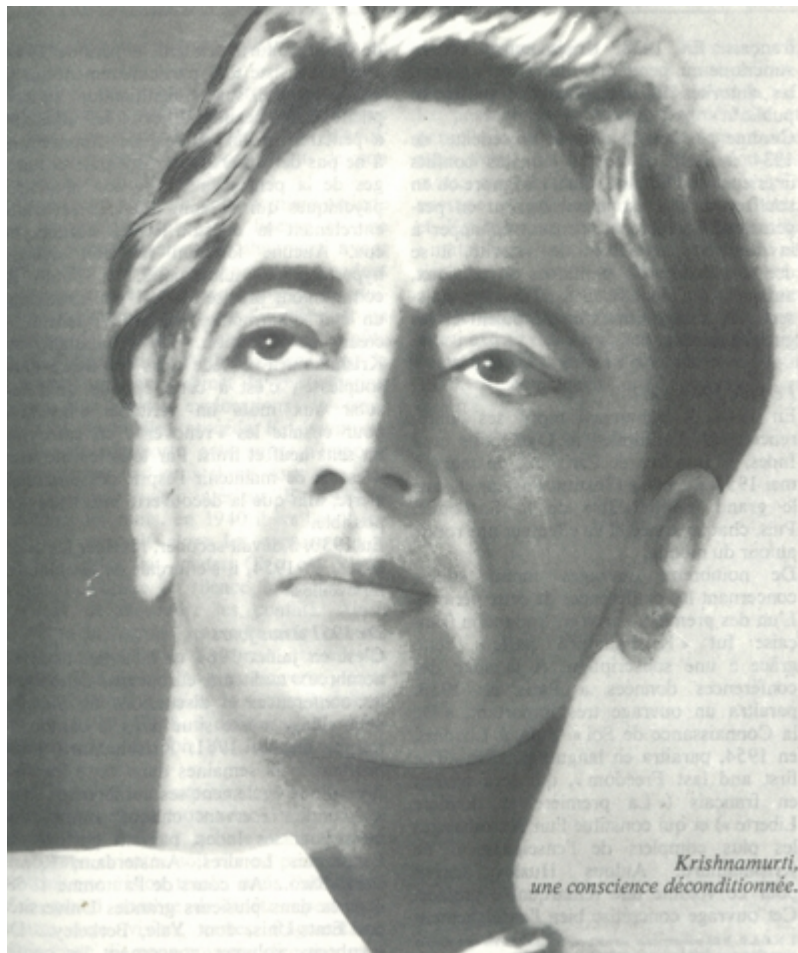
« La vérité est un pays sans chemin... étant illimitée, inconditionnée, inapprochable par quelque sentier que ce soit, elle ne peut être organisée »,

et il dissout l'organisation créée autour de lui, puis restitua les biens qui lui avaient été donnés. Si, en dissolvant « L'Ordre de l'Étoile », il refusa d'avoir des disciples parmi les Théosophes en particulier, c'est parce que d'une manière générale, il refusait tout disciple. Il est bien évident que l'influence que put avoir la Société Théosophique sur Krishnamurti ne fut pas négligeable, mais, comme nous venons de le voir, ni son pays d'origine, ni sa religion d'origine, ni la Société Théosophique, ni l'éducation reçue, ni ses lectures, ni ses voyages ne purent lui imposer une forme de pensée particulière. Et c'est en dépassant les systèmes et les structures particulières qu'il atteignit la liberté.

La formation spirituelle de Krishnamurti est donc terminée. Depuis, son enseignement n'a subi aucun revirement, aucune cassure. Les années qui se sont écoulées, avec leurs événements et leurs changements n'ont pu faire varier la réalité dont il parle car, dit-il, cette réalité est en dehors du temps et des circonstances.

Libéré de toute organisation, de tout disciple, Krishnamurti va alors tenter d'éveiller chez les hommes indépendants le désir de parvenir à l'unité qu'il connut en janvier 1927 :

« Et depuis, j'ai vécu dans ce jardin aux mille roses, aux mille parfums... Avec cette force en moi, il faut que je donne, je ne puis rien retenir ». « Je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres. Et non pas qu'ils me suivent, non pas qu'ils fassent de moi une cage, qui deviendrait une religion, une secte... Je veux délivrer l'homme, et qu'il se réjouisse comme un oiseau dans le ciel clair, sans fardeau, indépendant, extatique au milieu de cette liberté. »



*Krishnamurti,  
une conscience déconditionnée.*

## **Krishnamurti parle**

### ***Période 1929-1933***

C'est en 1930 que Krishnamurti commença à parler régulièrement dans différentes parties du monde. Au début, les réunions eurent lieu en trois

points : à Ojaï (Californie), à Ommen (Hollande) et à Bénarès. Les conférences de cette période furent éditées par le « Bulletin de l'Étoile ».

Pendant cette période, il parle du « moi » : il détaille le processus suivant lequel l'homme se fabrique un « moi », comment celui-ci arrive à prendre conscience et créer en nous un état de conflit pratiquement permanent.

Il doit insister longuement sur la nécessité de se séparer de toutes les organisations, « marchandes de vérités », afin de commencer à assumer la responsabilité de son existence, condition de base pour que l'homme devienne libre. Constamment, il ramène les auditeurs à l'essentiel, qui n'est pas la croyance aveugle, mais la connaissance intime et profonde de ce qu'ils pensent, de ce qu'ils font, de ce qu'ils sont. Krishnamurti n'essaie jamais de leur arracher leurs croyances, car il sait qu'ils les remplaceraient par d'autres, mais il s'efforce, grâce à la prise de conscience, de les hisser spirituellement plus haut, là où, naturellement, les croyances aveugles fondent d'elles-mêmes, comme fond la neige lorsque le soleil chaud perce les nuages. Certains auditeurs ont l'esprit occupé et accaparé par de grandes théories initiatiques et souvent, Krishnamurti leur rappelle d'une manière émouvante que ces divagations leur masquent la beauté du réel simple et quotidienne :

« Vous aspirez tous au moment où vous serez dans la sixième race, mais en attendant, ne laissez pas passer la splendeur du jour... Vous regardez la vie par le mauvais côté du télescope... il ne vous suffit pas de voir un beau coucher de soleil, il vous faut, en plus, un ange assis sur le sommet ».

### ***Période 1934-1938***

En 1934, après le camp des Indes, Krishnamurti parla à Auckland, en Nouvelle-Zélande. Ces conférences furent éditées et constituèrent le premier volume complet. Il fut traduit en français.

Au cours des années 1935-1936, il parle en Amérique du Sud devant des foules considérables, si bien que les organisateurs durent louer des stades pour contenir tous les auditeurs.

A la suite de ses conférences annuelles à Ommen de 1936, 1937 et 1938, un nouveau volume parut et fut traduit également en français. En 1938,

Krishnamurti est en Amérique où, pendant la durée de la guerre, les autorités lui interdisent de parler en public (N.D.L.R. Il fut constamment surveillé par la C.I.A. durant cette période. Nouvelle preuve du ridicule de la police !).

Comme pendant la période précédente, de 1934 à 1938, il mit à jour les conflits intérieurs de l'homme. Qu'il les ignore ou en souffre, celui-ci est intérieurement en perpétuel déséquilibre et, pensant échapper à la douleur, par besoin de sécurité, il se donne à des partis, politiques ou religieux, auxquels il s'identifie. Les différences naissent, les antagonismes en découlent et les guerres suivent.

### ***Période 1944-1961***

En 1944, Krishnamurti reprit ses conférences en Californie, à Ojai, puis aux Indes, à Londres et Paris où, de mars à mai 1950, il parla à l'Institut Pasteur et dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne. Puis, chaque année, il va effectuer une ronde autour du monde.

De nombreux ouvrages furent édités, concernant les conférences de cette période. L'un des premiers parus en traduction française fut « *Krishnamurti parle* », édité grâce à une souscription. A la suite des conférences données à Paris en 1953, paraîtra un ouvrage très important, « *De la Connaissance de Soi* ». Puis, à Londres, en 1954, paraîtra en langue anglaise « *The first and last Freedom* », qui sera traduit en français (« *La première et dernière Liberté* ») et qui constitue l'un des ouvrages les plus complets de l'enseignement de Krishnamurti. [Aldous Huxley](#) écrivit pour ce volume une remarquable préface. Cet ouvrage concrétise bien l'enseignement de Krishnamurti pendant la période 1944-1961. Il insiste tout particulièrement sur la vie en général, sur sa signification, sa simplicité et sa beauté. Il invite les auditeurs à pénétrer en eux au-delà des apparences, à ne pas demeurer hypnotisés par les mirages de la pensée, à crever ces structures psychiques qui ne sont que des sécurités, entretenant la division et les conflits en eux. Aucune fonction ne doit devenir hypertrophiée, anarchique, et l'état de communion, précise-t-il, est par excellence un état d'harmonie, unifiant l'intellect, le cœur, et l'intuition. Le vocabulaire de Krishnamurti possède alors une très grande souplesse; c'est à cette époque qu'il fait subir aux mots un véritable « lavage », pour ensuite les « rénover », en extrayant un sens neuf et frais. Par tous les moyens, il essaie de maintenir l'esprit des auditeurs alerte, afin que la découverte intérieure soit possible.

En 1930, il devait secouer, réveiller les auditoires, en 1954, il s'efforçait de les maintenir éveillés.

### ***De 1961 à nos jours***

C'est en juillet 1961 qu'à la demande de nombreux auditeurs européens, débutèrent les conférences et discussions de Saanen, petit village suisse situé dans le canton de Berne. Depuis 1961, Krishnamurti parle pendant trois semaines dans cette localité. Il continue également ses conférences dans le monde, réservant chaque année trois mois pour les Indes, passant parfois par Paris puis Londres, Amsterdam, Rome, Porto-Rico... Au cours de l'automne 1968, il parla dans plusieurs grandes Universités des États-Unis, dont [Yale](#), [Berkeley](#)... De nombreux volumes concernant les conférences de cette période furent traduits en français.

En 1969, une propriété, Brockwood Park, fut achetée en Angleterre, « en accord avec le désir pressant de Krishnamurti d'avoir un centre pour le rayonnement de son œuvre à travers le monde ».

D'une façon générale, cette dernière période est caractérisée par une finesse et une poésie extraordinaires. Krishnamurti ayant affiné ses moyens d'expression pendant quarante ans est parvenu à une réelle maîtrise du langage qu'il est littéralement en mesure de méditer à haute voix. Du côté public, l'adoration a été remplacée par le respect, qui seul permet la participation active aux vastes explorations du cœur humain auxquelles procède Krishnamurti. Il aborde n'importe quel sujet, n'importe quel thème, car ceux-ci ne sont que des prétextes au voyage intérieur. En 1930, il réveillait les mots, en 1940 il les lavait, en 1950 il pouvait alors les explorer et à Saanen, il les fait éclater. C'est cet éclatement qui libère le silence intérieur, seul capable de dissoudre les conflits. Ainsi, à Saanen, après quarante-cinq années passées à enseigner, Krishnamurti unit les auditeurs dans ce langage universel, cette langue commune qu'est le silence intérieur. Le 19 juillet 1929, il définissait synthétiquement la fonction du langage en ces mots :

« La vie est une expérience, c'est le ciel tout entier, et les mots sont des fenêtres ».

Il est bien évident qu'une seule fenêtre, aussi bien orientée soit-elle ne peut donner du ciel une vision totale, mais l'utilisation d'un grand nombre de fenêtres peut permettre une vision, certes fragmentaire, mais vaste. Et nous pouvons dire que, pendant quarante-cinq ans, Krishnamurti, redécouvrant les mots, ouvrit systématiquement des fenêtres sur ce ciel qu'est la vie. Le passage de la vision fragmentaire et partielle à la totalité, non seulement vue mais vécue se fait dans

l'explosion des mots, qui libère le silence intérieur. Ce passage est en fait un changement d'état, et Krishnamurti lui a donné le nom de « mutation », précisant ainsi qu'il n'avait rien à voir avec un élargissement, une expansion de la conscience. C'est ce parfum indescriptible que, depuis 1961, Krishnamurti extrait des mots. Ses conférences sont souvent de la poésie à l'état pur et, en août 1970, il commença une conférence en disant :

« ÉCOUTEZ NOTRE CHANT »

### ***La rupture***

La rupture eu lieu le 3 août au camp d'Ommen. Krishnamurti décida de renoncer à cette autorité que des milliers de personnes utilisaient comme des béquilles pour parer à leur incapacité spirituelle. M. Théodore Bestermann décrivit l'événement dans sa biographie d'Annie Besant :

« Un matin, M. Krishnamurti s'adressa aux campeurs assemblés. On comprit tout de suite qu'il parlait maintenant en son nom, et non plus comme porte-parole, et ses mots appuyaient indubitablement cette impression... Il annonça la dissolution de l'Ordre de l'Étoile et d'un seul coup abattit l'édifice que Mme Besant avait mis dix huit ans à construire.

Je maintiens, dit Krishnamurti, que la Vérité est un pays sans voies, et que l'on ne peut y accéder par aucun chemin, par aucune religion, par aucune secte. C'est là mon point de vue, je m'y tiens absolument et inconditionnellement... Toute foi est matière individuelle. Elle ne peut ni ne doit être organisée.

Il déclara ne point vouloir d'adeptes... Il établit clairement que ses paroles étaient dirigées contre ceux qui, depuis dix-huit ans avaient cherché à lui bâtir une doctrine. Krishnamurti ajouta :

Vous vous êtes préparés à cet événement, à cette venue d'un Instructeur du Monde. Pendant dix-huit ans vous avez organisé, vous avez cherché quelqu'un qui donnerait à vos cœurs une nouvelle joie... qui vous libérerait... Dans quelle mesure une telle croyance a-t-elle balayé en vous toutes les

choses inutiles de la vie ? Dans quelle mesure êtes vous plus libres, plus grands ?

M. Krishnamurti continua :

Vous pourrez former de nouvelles organisations et attendre quelqu'un d'autre. Cela ne me regarde pas, ni de créer de nouvelles cages... Mon seul souci est de rendre les hommes libres, absolument et sans condition.

Après cela, M. Krishnamurti se défit de tous les biens dont on l'avait accablé et, peu à peu, s'éloigna de toute organisation.

Il est facile d'envisager l'immense courage qu'il fallait pour en arriver à une telle décision. Pour en bien comprendre la portée il faut se souvenir de ce à quoi Krishnamurti renonçait. L'organisation comprenait des milliers d'adhérents, des lieux de conférences aux quatre coins du globe; une affaire commerciale indépendante, avec ses livres et ses publications en douze langues différentes; des aides parmi toutes les classes de la société, prêts à tous les sacrifices, matériels ou moraux; en fait, un tout puissant appareil pour la propagation d'un message spirituel. Pour bien comprendre ce que signifiait l'abandon de tout cela, il faut penser à l'argent, aux efforts, au temps consacrés à l'établissement d'un organisme semblable, dont le but était la propagation d'un idéal non-commercial, quel que fût l'ordre religieux, social, politique ou intellectuel dont il s'agit.

*ROM LANDAU  
Dieu est mon aventure*





## **BILAN**

*« Avant de se pencher plus précisément sur le message  
laissé par Krishnamurti, en voilà une vue d'ensemble  
».*

*par Daniel Oldier*

Krishnamurti commence par le début : la souffrance, la misère, la désintégration de tout ce que notre esprit a créé pour nous libérer; l'échec de l'homme à tous les niveaux de l'existence. Il n'était pas question pour lui de raser les constructions anciennes pour les remplacer par d'autres qui parviendraient inévitablement à leur fin. C'est en cela que son action se situe à un niveau différent de celles d'autres hommes qui n'ont pas résisté à combler l'espace vide de leurs théories. Ces

dernières paraissent parfois résister au temps, elles n'en sont pas moins un poids qui nous retient solidement en nous.

Krishnamurti ne propose pas d'analyse des faits, des causes, des conséquences. Il ne nous promet pas de nous tirer plus haut, ni de nous donner un enseignement qui nous libérera de notre misère. Il ne nous invite pas à le suivre sur la voie libératrice d'une pensée ou d'une pratique quelconque. Il essaye simplement par le mensonge à la puissance 1, la parole, de nous révéler à nous-même afin que nous puissions voir ce qui « *est* », puis nous oublier. Sortir de l'ego, accéder à la créativité par la cessation non contrainte de nos processus de pensée, par la vision de notre vacuité et la découverte simultanée de l'amour.

« Ainsi donc en vue de comprendre la nature d'une société en voie de désintégration, n'est-il pas important de nous demander si vous et moi, si l'individu peut être créatif ? Nous pouvons voir que là où est l'imitation, il y a certainement désintégration; là où est l'autorité, il y a nécessairement copie. Et puisque toute notre structure mentale et psychologique est basée sur l'autorité, il faut nous affranchir de l'autorité afin d'être créatifs. »

S'affranchir de l'autorité est une chose difficile. Nous avons conscience de notre propre faiblesse, nous avons conscience de notre peur face à la réalité. Nous ne voulons pas être seul car nous n'avons pas la force d'affronter ce qui est. C'est alors que nous donnons notre liberté à une cause qui doit remplacer notre progression individuelle. Nous vendons notre liberté contre un paquet de mots vides. Une fois notre liberté vendue, nous avons le privilège de n'être plus directement concernés par les faillites des systèmes, lesquels ne sont que la projection de notre lâcheté. Tout au plus, en cas de désillusion, changerons-nous de système, mais cette épicerie ne nous rendra jamais ce que nous avons perdu, la liberté.

« Un système ne peut pas modifier l'homme, c'est l'homme qui altère toujours le système. »

Chacun veut la révolution, la liberté pour les hommes, et autres sornettes de même acabit. Chacun détient l'élixir de bonheur, de liberté, mais personne ne songerait à l'essayer. Notre seule vision est de forcer les autres à en boire un bon coup, quitte à leur casser les dents pour que ça descende mieux. Nous ne sommes que des réduits à propagande passant

leur temps à coasser. Les arbres sur lesquels nous nous posons s'enlissent si vite que nous passons indéfiniment sur le suivant.

« Les idées sont toujours une source d'inimitié, de confusion, de conflits. Il nous faut d'abord nous affranchir de toutes les propagandes. Les croyances divisent les hommes. »

### ***La transformation par l'amour***

Krishnamurti ne nous propose pas de nouveau refuge. Par la vision des faits il tente de nous faire découvrir la vraie liberté.

« Nos problèmes sont si complexes que nous ne pouvons les résoudre qu'en étant simples. Nos esprits sont si encombrés que nous sommes devenus incapables d'être simples et d'avoir des expériences directes. Si l'on n'est pas simple on ne peut pas être sensible aux signes intérieurs des choses. »

Pour prévenir de notre part une éventuelle recherche de la simplicité, il précise ce qu'il entend par là :

« Un esprit habile n'est pas simple. Un esprit qui a un but en vue pour lequel il travaille, une récompense, une crainte, n'est pas un esprit simple. Un esprit surchargé de connaissances n'est pas un esprit simple. Un esprit mutilé par des croyances, un esprit qui s'est identifié à ce qui est plus grand que lui et qui lutte pour maintenir cette identité n'est pas un esprit simple. La simplicité est *action sans idée*. Mais c'est une chose très rare : elle implique un état créatif. »

Il ne s'agit pas de réduire le nombre de ses possessions extérieures (chaussettes, poissons rouges, surfaces molles, etc.) mais plutôt de dissoudre celles qui à l'intérieur de nous-mêmes, sont plus tenaces.

« La simplicité fondamentale, réelle, ne peut naître que de l'intérieur : et de là se produit l'expression extérieure. La simplicité nous rend de plus en plus sensibles. Un esprit sensitif (un cœur sensitif) est essentiel, car il est susceptible de perception rapide. »

La simplicité dont parle Krishnamurti n'est pas un moyen de parvenir quelque part mais uniquement l'aboutissement de notre libération. Les mots sont un des principaux obstacles à notre liberté. Leur importance est si grande dans notre vie consciente et inconsciente qu'ils sont devenus notre principale nourriture. Le fait de nommer chaque perception supprime les contacts directs que nous pourrions avoir avec l'univers. Le contact devient de plus en plus rapide, sec, inexistant. Nous croyons atteindre par le mot ce qui est en relation avec nous, mais nous nous imposons des limites qu'il est difficile de franchir ensuite. Nous mutilons nos perceptions et nos contacts en les nommant consciemment et inconsciemment.

« Si je ne nomme pas un sentiment, c'est-à-dire si la pensée cesse d'être une activité verbale, ou une manipulation d'images et de symboles (comme pour la plupart d'entre nous) qu'arrive-t-il ? L'esprit devient autre chose qu'un simple observateur, car, ne pensant plus en termes de mots, de symboles, d'images, le penseur n'est plus séparé de la pensée, c'est-à-dire du mot. Et l'esprit est alors silencieux. »

Le silence de l'esprit est amour; parfois ce que nous appelons l'amour nous dévoile un fragment de ce silence. L'amour que nous éprouvons nous porte au-delà de l'ego. Il est un des instants où nous échappons aux mots, aux idées, aux concepts qui nous enferment. Nous ne pouvons donc pas faire autrement que d'en créer un de nos problèmes les plus importants. L'amour est l'écharde qui nous donne ce que nous fuyons : la liberté.

La meilleure façon de créer un problème important est évidemment de le diviser en plusieurs petits problèmes : l'amour, l'érotisme, la sexualité, le désir, la chasteté sur lesquels nous ajoutons en surimpression les grands mots clé, encore plus dépourvus de sens : liberté, droit, morale. Après cette double opération, le problème a atteint toute son ampleur. Impossible de le résoudre. Nous pouvons donc nous en repaître à loisir, le surcharger, écrire des livres, réaliser des films, interviewer des gens, avoir des avis; en parler, à la radio, à la télévision, dans la presse, aborder le problème en famille, autour d'un steak frites, à l'église, à l'université ou dans le métro.

« L'esprit ne peut que corrompre l'amour, il ne peut pas l'engendrer, il ne peut pas conférer de la beauté. L'amour n'est ni du monde de la pensée, ni du monde des objets de la pensée. On ne peut pas penser à l'amour, on ne peut pas le cultiver, on ne peut pas s'y exercer. L'amour seul peut transformer la folie actuelle, la démence du monde. »

### ***La vision de ce qui est***

« Plus l'on se connaît, plus il y a de clarté. La connaissance de soi n'a pas de limite; elle ne mène pas à un accomplissement, à une conclusion. C'est un fleuve sans fin. Plus on y plonge, plus grande est la paix que l'on y trouve. Ce n'est que lorsque l'esprit est tranquille grâce à la connaissance de soi (et non par l'imposition d'une discipline) qu'en cette tranquillité, en ce silence, la réalité surgit. Alors seulement est la félicité, l'action créatrice. »

La connaissance de soi est donc un état sans but, sans conclusion, sans cesse mouvant. L'homme qui se connaît voit ce qui « *est* » sans intermédiaire, sans déformation. Il ne juge pas, il ne condamne pas, il n'interprète pas. Il n'est plus celui qui regarde ni ce qui est regardé. Il « *est* » simplement.

Cette réalité nous échappe car lorsque nous la voulons, en raison justement de cet effort, elle se dérobe. Elle n'entre dans aucun moule préfabriqué et nous sommes incapables de nous ouvrir à quelque chose sans avoir défini et par conséquent, tué d'avance, la venue de ce quelque chose. Nous cherchons le vide, la béatitude, la félicité, nous n'en trouvons que l'image. L'accomplissement ne sera que projection de notre moi et nous n'aurons pas de peine à l'atteindre si notre volonté est suffisante. C'est la différence subtile qui trompe plus d'un candidat à la libération. On n'atteint que l'idée de la libération. Lorsqu'il y a réellement libération, il n'y a plus cheminement vers quelque chose ni quelque chose qui soit atteint.

Mais cette réalité, cette vérité, où la saisir ? Est-ce un état lointain ? Et si celui qui la recherche ne peut l'atteindre que faire ? Krishnamurti répond :

« Le réel est tout près de vous. La réalité est en ce qui *est* — c'est cela sa beauté. Tout mouvement de l'esprit, positif ou négatif, est une expérience, laquelle en fait, renforce le moi. L'état de création n'est pas du tout dans le champ d'expérience du moi, car la création n'est pas un produit de l'intellect, n'est pas du monde de la pensée, n'est pas une projection de l'esprit, mais est au-delà de toute expérience. »

Cet état créatif signifie état neuf, état non souillé par l'esprit. Il signifie que nos murs, servant à la fois de remparts contre la réalité et de soutiens, s'écroulent sous la poussée lumineuse. Il ne s'agit pas de détruire nos murs psychologiques et spirituels, ni de tenter de réduire notre moi au silence, notre mémoire et notre pensée à néant. C'est le chemin suivi par de nombreux adeptes à la réalisation, mais on n'arrache pas le moi par la force. Une quête spirituelle procédant ainsi se heurterait sans cesse aux éléments indestructibles de la volonté. A peine arrachés, ils resurgiraient plus puissants. C'est uniquement la poussée lumineuse de la réalité vécue avec « *simplicité* » qui découvre en nous l'état paisible, le vide créatif. C'est la mort à ce que nous appelons la vie qui est le passage de la réalité. Au delà, le temps, l'espace, le moi et la perception ont subi la désintégration spirituelle.

« Il y a un hiatus entre ce que je suis et ce que je devrais être, et nous essayons constamment de jeter un pont entre les deux. C'est cela notre créativité. Qu'arriverait-il si l'idée n'existait pas ? D'un seul coup vous auriez éliminé l'intervalle. Vous seriez ce que vous êtes. » « Se connaître tel que l'on est exige une extraordinaire rapidité de pensée, car ce qui *est* subit de perpétuels changements, et si l'esprit adhère à cette course il ne doit évidemment pas commencer par s'attacher, par se fixer à un dogme ou à une croyance. » « L'état créatif est discontinu; il est neuf d'instant en instant; c'est un mouvement en lequel le *moi*, le *mien*, n'est pas là, en lequel la pensée n'est pas fixée sur un but à atteindre, une réussite, un mobile, une ambition. En cet état seul est la réalité, le créateur de toute chose. Mais cet état ne peut être conçu ou imaginé, formulé ou copié; on ne peut l'atteindre par aucun système, aucune philosophie, aucune discipline; au contraire, il ne naît que par compréhension du processus total de nous-mêmes. »

Le devenir est la principale infirmité de l'homme, l'obstacle qui le situe toujours par rapport au passé. Il passe ainsi son existence entre le passé et le futur qui se rejoignent sans qu'il vive le présent immédiat. Il y a parfois quelques exceptions, quelques secondes d'extase pendant lesquelles l'homme, dans l'amour ou la création artistique, échappe au temps et vit un présent immédiat, mais elles sont extrêmement rares. Nous sommes toujours prisonniers de notre mémoire affective qui nous retranche de la réalité et coupe toute communication avec le monde.

« Une nouvelle pensée, un nouveau sentiment ne se produisent que lorsque l'esprit n'est pas pris dans le filet de la mémoire. vous comprenez une chose complètement, c'est-à-dire si vous voyez complètement la vérité d'une chose, cela ne comporte aucune mémoire. »

C'est en observant et en devenant conscient de nos mécanismes internes que nous pouvons saisir la différence entre le temporel qui nous paralyse et l'intemporel, libre de la mémoire et du temps.

« Observez-vous et vous verrez qu'il y a un intervalle entre deux pensées, entre deux émotions. Dans ce hiatus qui n'est pas le produit de la mémoire il y a une extraordinaire liberté par rapport au *moi* et au *mien* et cet intervalle est intemporel. » « Examinez-vous sans identification, sans comparaisons, sans condamnation, sans justification, observez simplement et vous verrez une chose extraordinaire se produire : non seulement vous mettez fin à une activité qui est inconsciente (et la plupart de nos activités le sont) mais vous devenez conscient des mobiles de cette action, sans enquête, sans analyse. »

Une autre difficulté, imposée elle aussi par la pensée, est l'impression que nous avons sans cesse de la nécessité de choisir. La volonté de parvenir à un état de libération, nous l'avons vu, mène à l'illusion. Le choix, lui, engendre le conflit.

« C'est lorsque mon esprit est confus que je choisis; s'il n'y a pas de confusion, il n'y a pas de choix. Une personne simple et claire ne choisit pas entre faire ceci ou cela : ce qui est, est. Une action basée sur une idée est évidemment issue d'un choix; une

telle action n'est pas libératrice; au contraire, elle n'engendre que de nouvelles résistances, de nouveaux conflits, conditionnés par l'idée. »

Les connaissances enfin sont un obstacle à la vision de ce qui est intemporel. Les actes et les pensées sont les produits morts-nés de la mémoire.

« Un homme riche de liens terrestres ou riche de connaissances et de croyances ne connaîtra jamais que les ténèbres et sera un centre de désordre et de misère. » — « Seul l'homme pleinement conscient est en état de méditation. Lorsqu'il y a cessation de soi, l'éternité peut entrer en existence. »

### ***L'action sans devenir et l'effort***

« L'action sans devenir est un état expérimental vécu, dans lequel il n'y a ni objet d'expérience, ni sujet subissant l'expérience. »

L'action telle que nous la concevons n'est que le résidu de l'idée dont elle est toujours dépendante. D'autre part l'expansion de l'intellectualisme qui nous étouffe supprime de plus en plus la possibilité de nous ouvrir à la réalité. Plus l'intellectualisme s'étend, plus la possibilité d'action diminue. Le pouvoir des mots est avant tout un pouvoir paralysant qui nous retranche à jamais de la réalité.

« L'idée n'est qu'une cristallisation de la pensée en un symbole et l'effort de se conformer au symbole engendre une contradiction. Ainsi, tant qu'existe un moule dans lequel vient se couler la pensée, la contradiction continuera; et pour briser ce moule et dissiper la contradiction, la connaissance de soi est nécessaire. »

Nous avons vu que la volonté de parvenir à un but n'engendre que l'atteinte de la projection de notre pensée. La pensée à l'aide de laquelle nous essayons d'échapper à tout, de résoudre nos contradictions et nos



problèmes se révèle être au contraire l'instrument qui nous paralyse et nous confine en nous-même, coupant tous les rapports que nous pourrions avoir avec l'univers et nous laissant nous heurter aux limites infranchissables que nous avons choisies. L'isolement, la vie en vase clos dans le vacarme de sons que nous croyons pourvus de sens, nous paralyse ainsi physiquement et nos actes ne sont plus que de pâles images de nos idées. L'odeur de la mort plane sur les cités de l'homme esclave et pour survivre, nous ne trouvons que d'autres mots à rajouter à ceux qui sont cause de notre dégénérescence.

L'absence d'acte sans devenir engendre l'effort ridicule qui nous secoue et nous propulse au sommet de nous-même, sans plus. Nous voulons faire quelque chose, nous voulons changer l'échec en réussite mais sans arrêt nous nous encombrons dans nos propres jambes. Nous avançons nos barrières comme une planche de salut, nous cherchons partout au point que le moindre résidu de pensée nous paraît être digne de confiance et que nous suivons en troupeau les croque-morts de l'illusion.

« Par la connaissance de soi, par la constante lucidité, l'on voit que la lutte, que les efforts en vue de devenir, ne mènent qu'à la déception, à la douleur, à l'ignorance. Mais vivre en état de connaissance en ce qui concerne ce vide intérieur et vivre avec lui en l'acceptant totalement, c'est découvrir une extraordinaire tranquillité, un calme qui n'est pas expliqué, construit, mais qui résulte de la compréhension de ce qui est. Seul cet état de paix est un état d'être créateur. »

### ***Liberté et création***

Krishnamurti essaye simplement de déclencher « *maintenant* », à l'instant où les sons vous parviennent, l'élan qui vous propulsera sans plus attendre vers la vision de la réalité. Pour la première fois, vous avez l'occasion d'agir, de laisser les mots morts à ceux qui s'en repaissent : les jugements, les appréciations, les subtilités se perdent dans l'espace.

« Lorsque je vous vois, je réagis. Le fait de nommer cette réaction, ce n'est pas une expérience. »

Ici commence la vision de la réalité. La réalité dépasse la fiction pour autant que l'on soit ouvert à l'action sans devenir.

« Si votre action a pour point de départ le centre du moi. elle doit produire, inévitablement encore plus de conflits, plus de confusion, plus de souffrance. »

Nous arrivons maintenant à l'effort qui nous pousse à rechercher tel ou tel acte. Il se pourrait que nous ayons l'impression qu'un effort soit absolument nécessaire même si nous n'avons pas l'idée d'un but à atteindre. Nous pourrions penser que l'acte sans devenir est le résultat de l'effort.

« Le bonheur se réalise-t-il par l'effort ? Avez-vous jamais *essayé* d'être heureux ? C'est impossible, n'est-ce pas ? Vous luttez pour être heureux et il n'y a pas de bonheur. La joie ne vient ni par la répression ou la domination ni par un laisser-aller, car celui-ci finit dans l'amertume. »

Là non plus, la pensée ne paraît être d'aucun secours ni pour provoquer, ni pour réaliser l'acte pur. Elle dérobe par la tension qu'elle crée ce que nous recherchons.

« L'effort nous éloigne de ce qui est. » « On ne peut pas *rendre* calme un lac, Il est calme lorsque la brise s'arrête. »

Il nous faut d'abord être libres pour voir que la joie et le bonheur ne se produisent pas par un effort. Y a-t-il création par exercice de la volonté, ou au contraire lorsque cesse l'effort ? C'est alors que l'on crée, n'est-ce pas, que l'on écrit, peint ou chante, lorsqu'on est complètement ouvert, lorsque à tous les niveaux on est en communication. lorsqu'on est intégré. C'est alors qu'il y a de la joie, que l'on exprime ou façonne un objet. Cet instant de création n'est pas le produit d'une lutte.

A l'image de la création artistique qui se produit lorsque l'effort cesse, lorsqu'il y a non présence à soi-même, en laquelle il n'y a aucune agitation ni même la perception du mouvement de la pensée, l'état créateur surgit lorsqu'il y a perception de la réalité. Ce vide créatif seul est bonheur intemporel.



Vers 1928, excédé par des questions inopportunes d'auditeurs trop attachés à des idées anciennes, Krishnamurti s'exclama soudain : « *Vous êtes beaucoup trop nombreux... j'espère que la fois prochaine il y aura moins de monde...* »

Lors d'une conférence admirablement bien organisée en 1935, le comité Krishnamurti en Uruguay parvint à une salle comble.

Les reporters des grands quotidiens de Montevideo demandaient à Krishnamurti s'il était heureux de son grand succès.

Il leur répondit : « *Le succès ne m'intéresse pas. Il est utile pour les clowns au cirque ...* »

A Paris, 1961, une riche Américaine tend un chèque de 5 000 dollars à Krishnamurti dans l'espoir d'obtenir une série d'entretiens privés.

« *Je ne suis pas à vendre* dit Krishnamurti en refusant le chèque. »

*par Daniel Oldier.*



## LES RÉUNIONS DE SAANEN

*Depuis de nombreuses années Krishnamurti parle chaque été à Saanen. Quelle est l'ambiance de ces causeries.*

*par Henry Villard*

Sous la tente polyédrique qui finalement est seule habilitée en ce lieu à recevoir le millier de personnes qui défile chaque été, se pressent des visages de toutes sortes; des pâles secrètement extasiés, des moins pâles que les lieux environnants rendent moins attachés à l'événement que constitue la parole du « maître ». A vrai dire, on comprend mal ce qui

unit les gens sérieux de la société théosophique, les dames pleines de vertiges et les jeunes curieux de passage, les problèmes micro-psychologiques des riches vieillards et les petites questions des pauvres gens. On ne comprend pas davantage pourquoi tout cela se passe ici, bien près de Gstaad, station réputée depuis le début du siècle, petit amas de passions luxueuses qui survivent mal à la démocratisation du site. Ici, c'est aussi la Suisse, l'ombre de l'argent et de la bienveillante neutralité. On a beau se dire que l'air est pur, que l'altitude de onze cents mètres est à peu près l'idéal qu'exige la santé devenue fragile de Krishnamurti, on arrive difficilement à se faire, de ces arguments fragiles, de quoi se raccrocher à l'image un peu désincarnée et pleine d'une aura de sérénité, qui ne manque pas d'accompagner l'écho de sa parole.

Il y a les petits problèmes, les cabinets, les trous dans la toile, les questions idiotes, la fatigue, les vieux contre les jeunes, les jeunes contre les vieux, les pieuses attentes trop mêlées aux questions agressives, les fausses discussions qui finissent en faux prêche et la vraie absence d'un auditoire à demi-présent, les riches qui habitent trop bien pour écouter, et les pauvres, trop mal.

Il y a toute cette chasse aux moustiques, en fait il s'agit de taons très sévères que l'imagination helvétique conjura par un feu de broussailles, enfin je parle des moustiques spirituels, engendrés par les croisements quotidiens des campeurs et de sérieux disciples venus avec l'époque de l'« ordre de l'Étoile d'Orient ». Il y a les petites rancœurs de courtisans, les grands combats de Don Quichotte, et la terrible sottise des sujets à la mode, et démodés. « Dois-je porter des bijoux ? », « Comment résolvez-vous le problème sexuel ? » etc, etc.

La misère en tout cas, sous des formes diverses, venue tranquillement à lui, en petits paquets de curieux, de « révolutionnaires ». d'idolâtres. Misère de la vie quotidienne, de l'absence, de l'oubli.

C'est une chose.

Lorsque [Linssen](#), à qui l'on ne peut rien apprendre. ici au moins, sur le [Zen](#). le [Ch'an](#) ou le [Védanta](#), découvre Gstaad et songe à proposer le site à Krishnamurti, il est cependant question d'autre chose, quelque chose qui fera plus tard souhaiter au maître d'en faire un promontoire définitif, au moins jusqu'à sa mort. Rien de très mystérieux en vérité, mais une combinaison d'éléments simples attelés à un projet précis. La montagne,

et ce qu'elle supporte d'une certaine recherche, la bienveillance du contexte, voire la situation géographique sans ambiguïté, ont suffi à écarter ce qui pouvait en ternir l'acheminement.

Tout se passe un peu comme si, ayant jugé suffisante l'énergie dépensée jusque-là, moins à semer un évangile qu'à laisser entendre une disponibilité et entrevoir des possibles simples et merveilleux, Krishnamurti avait décidé de venir ici écouter davantage le silence et les questions des hommes. Se récrier du décalage entre la sereine parole et l'impromptu plus ou moins innocent des chercheurs de solutions hâtives paraît même déplacé. Ce qui se passe en réalité dans les entretiens de Saanen est double; d'une part, il y a l'abondance naïve des misères angoissées, manifestées parfois sous forme de questions pointues, ainsi que l'adoration inconditionnelle privée définitivement d'entendre : C'est le témoignage d'une agonie collective qui ne laisse pas sensible celui qui a consacré sa vie à tenter d'y semer une lumière; il engendre une fatigue qui s'arme bientôt de patience et de douceur, parfois de tendresse et aussi l'effort inépuisable d'une fécondation fondée le plus simplement du monde sur le renvoi aux simples fondements :

Sois celui que tu es, connais-toi, dépasse-toi.

D'autre part il y a la relève d'une complicité dans la recherche authentique, plus rare, mais qui soulève la parole du maître, la fait glisser et rebondir comme au gré des proches montagnes et enlève sa reconnaissance car, dit-il, il est aussi là pour apprendre.

En 1950, à la [Salle Pleyel](#), Krishnamurti tenait encore des propos vagues; les conférences d'Oakland en 34 lui donnaient comme l'autonomie de son expression, à Omen en 36 les contours de la « mutation psychologique » se précisaient, mais ce n'est qu'après la guerre que la tactique presque farouche du dénuement de l'esprit prend pied, qui se donne les moyens de déloger la certitude, le sommeil, au-delà des contradictions.

Un peu partout soutenue, elle engendre une petite armée qui la propage et l'assume de façon plus ou moins autonome; il reste alors à Krishnamurti à écouter le monde. On vient avec lui le faire à Saanen. Et l'on écoute, ce faisant, celui qui tente presque naturellement d'être les mots qu'il prononce.



Et que se passerait-il si l'on tentait de voir le phénomène en oubliant volontairement ce qui en est l'objet, la présence de Krishnamurti lui-même ? Comment comprendre, autrement que par l'existence d'une parole doublée d'une question, la présence de ce millier annuel qui se range chaque matin de l'été pour deux heures environ, avec l'idée qu'il se passe ici quelque chose de mêlé de l'Orient et de l'Occident, des profondeurs de l'être et de la conquête matérielle ? Comment interpréter cette quête diverse dans sa singularité ?

Comme la pensée de Krishnamurti rappelle une psychologie des niveaux dans laquelle on observerait un mouvement incessant de passage d'une crise à un niveau plus profond, prémices d'une autre vision du monde, on peut saisir les différents niveaux de la quête : De celui-ci, qui, se voulant préservé dans son ignorance, cherche à combler le casier vide de sa machine à survivre, à celui-là qui ponctue d'un silence médité, la gamme des contradicteurs et des contredits : Sauver la religion en abandonnant la politique, la vengeance en abandonnant la domination ... Ces gens ont parfois des yeux étonnés qu'on ne vit pas autrefois chez ceux qui disaient reconnaître une divine incarnation. Des hommes et des femmes à qui il n'a que deux ou trois choses à dire.

Un regard, dirait [René Fouéré](#); et encore quelques autres, dans l'air frais de Saanen.

### **NÉ LIBRE**

— « ...J'aimearis mieux être assis sur un potiron, et m'y trouver seul, que sur un coussin de velours, écrasé au milieu de beaucoup d'autres. J'aimerais mieux voyager sur terre dans un char à boeufs que de monter au ciel dans le wagon luxueux d'un train de plaisir... La simplicité même et le dénuement de la vie de l'homme primitif présentaient au moins l'avantage de n'en faire encore qu'un hôte de passage dans la nature. Lorsqu'il s'était restauré et avait pris du repos, il reprenait son voyage. Il campait pour ainsi dire en ce monde, suivant les détours des vallées, traversant les plaines et escaladant les montagnes. Mais voyez ! Les hommes sont devenus les instruments de leurs instruments. L'homme qui cueillait librement les fruits lorsqu'il avait faim est devenu fermier, et celui qui s'abritait sous un arbre concierge. Nous ne campons plus maintenant pour la nuit, mais nous sommes installés sur terre et nous avons oublié le ciel. Nous avons

*adopté le christianisme simplement parce qu'il représentait une meilleure méthode d'agriculture. Nous avons construit pour ce monde un château familial et, pour l'autre, un caveau de famille... Il n'est ni beau ni utile de mettre la charrue avant les boeufs. Avant de pouvoir décorer la maison, il faut dépouiller nos murs et nos vies et construire sur les restes du bel intérieur et du bien vivre : aujourd'hui, le goût du beau est le plus souvent mieux cultivé à l'extérieur... »*

*par Henry David Thoreau  
(extrait de « Walden, or Life in the Woods » 1854)*

## **LES TEXTES**

### ***Communiquer***

Communiquer l'un avec l'autre, même si l'on se connaît très bien, est extrêmement difficile. Nous voici ici; vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas. Nous parlons à des niveaux différents. Je puis employer des mots qui ont pour vous un sens différent du mien. La compréhension ne se produit que lorsque nous — vous et moi — nous rencontrons au même niveau, au même instant et cela n'arrive que lorsqu'il y a une réelle affection entre personnes, entre mari et femme, entre amis intimes. C'est la vraie communion. La compréhension instantanée survient lorsque l'on se rencontre au même niveau au même instant.

Il est difficile, dans une réunion comme celle-ci, de communier l'un avec l'autre spontanément, effectivement, et avec une action définie. J'emploie des mots qui sont simple, qui ne sont pas techniques, parce que je pense qu'aucun type technique d'expression ne nous aidera à résoudre nos problèmes. Je n'emploierai donc aucun terme technique, soit de psychologie, soit scientifiques. Je n'ai lu aucun livre de psychologie, ni aucun livre religieux, heureusement. Je voudrais transmettre, avec les très simples mots que nous employons dans notre vie quotidienne, une signification plus profonde; mais cela est très difficile, si vous ne savez pas écouter.

Il y a un art d'écouter. Pour écouter réellement, on devrait abandonner — ou mettre de côté — tous les préjugés, les idées que l'on se fait d'avance



sur les choses et les activités quotidiennes. Lorsqu'on est dans un état d'esprit réceptif, les choses peuvent être facilement comprises; vous êtes en train d'écouter lorsque votre réelle attention est donnée à ce qui se dit. Mais malheureusement, la plupart d'entre nous écoutent à travers des écrans de résistance. Nous nous entourons de ces écrans que sont nos préjugés (religieux, spirituels, psychologiques ou scientifiques), nos tracasseries, nos angoisses, nos désirs quotidiens. Et, avec cela comme écrans, nous écoutons. Par conséquent, nous écoutons en fait notre propre bruit, notre propre son et non ce qui se dit. Il est extrêmement difficile de mettre de côté notre savoir, nos préjugés, nos inclinations, notre résistance, et, dépassant l'expression verbale, d'écouter de façon à comprendre instantanément. Ce sera là une de nos difficultés.

J'expliquerai tout à l'heure que la vérité peut être comprise instantanément. Ce n'est pas une affaire de temps, ni de développement personnel, ni d'habitude. La vérité ne peut être comprise que directement, immédiatement, maintenant, dans le présent, non dans le futur; et elle peut être comprise, sentie, réalisée, lorsqu'on est capable d'écouter directement, d'une façon ouverte, et avec un cœur ouvert. Mais si nos esprits sont absorbés, si nos cœurs sont las, il n'y a pas la possibilité de recevoir ce qui est la vérité. Ainsi, notre difficulté est d'avoir cette capacité instantanée de percevoir directement, par nous-mêmes, et de ne pas attendre le concours du temps. Le temps et la vie deviennent un processus de destruction lorsque nous sommes incapables de comprendre directement; donc la raison pour laquelle je suggère que vous écoutiez sans résistance est évidente.

Si, pendant ce discours, quoi que ce soit se dise qui est opposé à votre façon de penser et à vos croyances, écoutez simplement : ne résistez pas. Vous pourriez avoir raison et je pourrais avoir tort; mais en écoutant et en considérant ensemble, nous découvrirons ce qu'est la vérité. La vérité ne peut pas vous être donnée par quelqu'un. Il vous faut la découvrir. Et pour découvrir, il faut un état d'esprit qui comporte une perception directe. Il n'y a pas de perception directe lorsqu'il y a une résistance, une sauvegarde, une protection. La compréhension est engendrée du fait que l'on est conscient de ce qui *est*. Savoir exactement ce qui *est*, le réel, l'actuel, sans l'interpréter, sans le condamner ou le justifier, est le commencement de la sagesse. Ce n'est que lorsque nous commençons à interpréter, à traduire selon notre conditionnement, selon nos préjugés, que nous passons à côté de la vérité. En somme, c'est comme pour toute recherche : pour savoir ce qu'est une chose, ce qu'elle est réellement, il

faut procéder à des recherches; vous ne pouvez pas vous contenter de traduire cette chose selon votre humeur. De même, si nous pouvons regarder, observer, écouter ce qui *est*, et en être conscients avec exactitude, le problème est résolu. Et c'est ce que nous essayons de faire dans ces discours. Je vous montrerai ce qui *est* et ne le traduirai pas selon ma fantaisie; il ne faudra pas non plus que vous le traduisiez et l'interprétiez selon le monde qui vous a formés ou que vous vous êtes créé.

### ***Une pensée sans langage***

Nous savons ce qu'est la mort, ainsi que la peur extraordinaire qu'elle suscite. C'est un fait que nous mourrons tous, que cela nous plaise ou non. Alors nous rationalisons la mort ou nous nous évadons dans des croyances, karma, réincarnation, résurrection ou autre chose, qui ne font qu'alimenter la peur au cours de notre fuite. Et la question est de savoir si nous sommes résolus à aller jusqu'au bout et à voir s'il est possible d'être complètement libre de la douleur, non pas dans l'avenir, mais maintenant, dans le présent.

Pouvons-nous, chacun de nous, voir la réalité en face, d'une façon intelligente et saine ? Puis-je voir en face le fait que mon fils est mort (ou mon frère, ma sœur, mon mari, ma femme, un ami) et que je suis dans la solitude ? Puis-je voir ma solitude face à face et ne pas fuir au moyen d'explications, de croyances, de théories, etc. ? Puis-je regarder un fait, quel qu'il soit ? Voir que je n'ai aucun talent, que je suis obtus, inintelligent, que je souffre de ma solitude, et que mes croyances, mes structures religieuses, mes valeurs spirituelles, sont autant de systèmes de protection ? Puis-je voir en réalité et ne pas chercher des voies et des moyens d'évasion ? Est-ce possible ?

Je crois que cela n'est possible que si l'on ne fait pas intervenir la notion du temps, l'idée d'un demain. Nos esprits sont paresseux et c'est pourquoi nous demandons du temps : du temps pour surmonter notre douleur, du temps pour acquérir des qualités. Le temps n'efface pas la douleur; il peut nous permettre d'oublier une souffrance particulière, mais la douleur est toujours là, dans les profondeurs. Et je pense qu'il est possible de balayer la douleur dans sa totalité, non pas demain, non pas au cours du temps, mais de voir la réalité dans le présent et d'aller au-delà.

Après tout, pourquoi devrions-nous souffrir ? La souffrance est une maladie. Nous allons chez le médecin pour nous débarrasser de nos maladies, mais pourquoi nous croyons-nous obligés de demeurer dans une affliction, quelle qu'elle soit ?.. Veuillez croire que je ne parle pas théoriquement, ce serait trop superficiel. Pourquoi devrions-nous être dans un état psychique douloureux, et pouvons-nous nous débarrasser complètement de la douleur ?

Cette question revient à nous demander : « Pourquoi devrions-nous vivre dans un état de conflit ? » Car la douleur est un état de conflit. On pense que cet état de contradiction est nécessaire, qu'il fait partie de la vie, que dans la nature, que partout autour de nous, cette lutte existe, bref, qu'il est impossible de vivre sans conflits. On accepte donc cet état comme étant inévitable, à la fois en nous-mêmes et dans le monde.

A mon sens, aucun conflit d'aucune sorte n'est nécessaire. Vous pouvez me répondre : « C'est une idée bizarre, qui vous est toute personnelle : vous êtes seul, vous n'êtes pas marié, et il est peut-être facile pour vous de vivre sans conflits; mais nous devons lutter contre nos voisins, lutter dans notre travail : tout ce que nous touchons engendre de l'opposition. »

Je crois qu'ici intervient une question d'éducation. Celle qu'on nous a donnée est défectueuse; nous avons été entraînés à penser en termes de compétitions, en termes de comparaisons. Je me demande si l'on peut comprendre, si l'on peut voir quoi que ce soit, par comparaison. Ou ne voit-on clairement, simplement, que lorsque toute comparaison a cessé ? Il est évident que l'on ne peut voir avec clarté que lorsqu'on n'est plus ambitieux, qu'on n'essaye plus d'être ou de devenir quelque chose. Je ne veux pas dire qu'il faut se satisfaire de ce que l'on est, mais que l'on peut vivre sans se comparer aux autres, et sans comparer ce que l'on est à ce que l'on « devrait être ». Voir à tout instant « ce qui est » élimine toute évaluation comparative et, je pense, peut par conséquent aussi éliminer la douleur. Je crois qu'il est très important que l'esprit se débarrasse de la douleur, car alors la vie acquiert une signification toute nouvelle.

Ce qu'il y a aussi de malheureux, voyez-vous, c'est que nous recherchons le confort : non seulement physique, mais aussi psychologique. Nous voulons nous réfugier dans une idée, et lorsqu'elle fait faillite, nous sommes dans le désespoir, ce qui engendre encore de la douleur. La question est donc : « l'esprit peut-il vivre, fonctionner, sans abri

psychique, sans refuge ? » Peut-on vivre de jour en jour, en faisant face à chaque fait, au fur et à mesure qu'il surgit, et ne jamais chercher une évasion ? Affronter « ce qui est » chaque minute de la journée ? Je pense que nous découvrirons alors, que non seulement la douleur prend fin, mais que l'esprit devient étonnamment simple, clair, capable de perception directe, sans mots, sans symboles.

Je ne sais pas si vous avez jamais pensé aux mots. Existe-t-il une pensée sans langage ? Ou toute la pensée est-elle uniquement des mots, des symboles, de l'imagination ? Je pense que tous les mots, tous les symboles, toutes les idées sont préjudiciables à la clarté de la vision. Pour parvenir jusqu'à l'extrême fin de la douleur et savoir s'il est possible d'être libre immédiatement, de vivre chaque journée en étant affranchi de la douleur, on doit pénétrer très profondément en soi-même et se débarrasser de toutes ces explications, de ces mots, de ces idées, de ces croyances, de sorte que l'esprit soit réellement purifié et capable de voir « ce qui est ».

### ***Les fausses questions***

***Qu'est-ce qui nous empêche de pénétrer profondément un problème ?***

Qu'est-ce qui nous retient ? Bien des choses, n'est-ce pas ? Voulez-vous réellement pénétrer à fond le problème de la peur ? Savez-vous ce que cela veut dire ? Cela veut dire fouiller chaque recoin de la conscience, démolir chaque abri, mettre en pièces toutes les formes d'évasion où nous avons cherché à nous réfugier. Est-ce cela que vous voulez ? Vous exposer ainsi ? ... Je vous en prie, ne dites pas « oui » si facilement. Cela veut dire renoncer à tant de choses auxquelles on s'accroche. Cela peut vouloir dire abandonner votre famille, quitter votre emploi, vos églises, vos dieux et tout le reste. Très peu de personnes acceptent cela. Alors elles posent des questions superficielles comme : « Comment nous débarrasser de la peur ? » et s'imaginent avoir résolu le problème. Ou encore elles demandent si Dieu existe ! Songez à la stupidité d'une telle question ! Pour savoir si Dieu existe, il faut renoncer à toutes les divinités, n'est-ce pas ? Il faut être complètement dénudé pour savoir, et les bêtises que l'homme a échafaudées au sujet de Dieu doivent être brûlées. Cela veut dire être sans peur, errer, et rares sont ceux qui le font.

### ***Une lutte continue***

Nous avons souvent dû nous demander avec étonnement pourquoi la vie, de la naissance à la mort, est un processus de lutte continuelle. Pourquoi la vie, l'existence quotidienne, est-elle une telle lutte, une incessante bataille contre soi-même, contre les autres, contre les idées que l'on a ? Pourquoi cet éternel conflit ? Cette lutte sans arrêt est-elle nécessaire, ou existe-t-il un processus différent ? Ce conflit, ce combat, cet effort, cette bataille contre soi-même et contre le voisin, est-ce nécessaire pour exister, pour vivre ? Nous voyons que la vie, telle que nous la connaissons, est le processus d'un devenir sans fin, qui se meut de cela-qui-est à cela-qui-n'est-pas, de la colère à la non-colère, de la violence à la paix, de la haine à l'amour. Il est manifeste que le processus du devenir est une répétition en laquelle il y a toujours un effort douloureux. Nous voyons que, quoi que nous fassions dans la vie, la lutte pour devenir se répète toujours. Ce devenir est la cultivation de la mémoire, n'est-ce pas ? Et cette cultivation de la mémoire passe pour la vertu même. L'homme qui, à ses propres yeux, personnifie la justice et le droit s'enferme en lui-même. (Righteousness is a process of self-enclosure). Ce continuel devenir — l'employé qui devient directeur, l'ignoble qui devient noble — cette continuelle lutte est une forme d'auto-perpétuation. Nous connaissons cette bataille en vue de devenir quelque chose : étant attachés, nous voulons être détachés; étant pauvres, nous voulons devenir riches; étant petits, nous voulons devenir importants; étant mesquins, nous cherchons à être profonds, à avoir du fond, de la valeur. Il y a cette perpétuelle bataille du devenir, et devenir comporte évidemment la cultivation de la mémoire. Sans mémoire il n'y a pas de devenir. Je suis en colère et je veux être en état de non-colère; je veux posséder cet état de non-colère, et je lutte. Cette lutte est considérée bonne, juste, vertueuse. Et c'est ainsi que l'on se confine en soi-même. Dès l'instant que je désire devenir quelque chose, ou être quelque chose, l'accent est mis sur le devenir, sur le fait que l'on est quelque chose; de là provient cette lutte. Et nous avons donné de la valeur à cette lutte; nous disons qu'elle est juste, vertueuse et noble. Ainsi, de la naissance à la mort nous sommes engagés dans un incessant effort et nous avons accepté cette bataille en vue de devenir, comme valable et noble, comme une partie essentielle de l'existence.

Mais la vie, l'existence, est-elle inévitablement un processus de lutte, de douleur, d'affliction, une bataille continuelle ? Il y a certainement quelque chose de faux dans cette action qui consiste à devenir. Il doit y avoir une approche différente, une différente façon d'exister. Je crois

qu'il y en a une; mais elle ne peut être comprise que lorsque nous comprenons la pleine signification du devenir. Devenir comporte toujours une répétition, donc la cultivation de la mémoire, qui met l'accent sur le soi; et le soi, en sa nature même est labeur douloureux, conflit, bataille. Or la vertu ne peut jamais être un devenir. La vertu est un état d'être, dans lequel il n'y a pas de lutte. Vous ne pouvez pas devenir vertueux : vous êtes vertueux ou vous ne l'êtes pas. Vous pouvez toujours devenir une personnification du droit et de la justice (You can always become righteous), mais vous ne pouvez jamais devenir vertueux, parce que la vertu engendre la liberté, et vous remarquerez que l'homme aux principes rigides (Righteous) n'est jamais libre. Cela ne veut pas dire que l'homme vertueux soit celui qui se laisse aller, mais que la vertu de par sa nature même, engendre la liberté. Si vous essayez de devenir vertueux, qu'arrive-t-il ? Vous devenez une personnification de principes (Righteous). Mais la vertu engendre nécessairement la liberté, car dès que vous comprenez le processus, la lutte pour devenir, il y a être et, par conséquent, vertu. Considérez, par exemple, la clémence. Vous ne pouvez pas devenir charitable, n'est-ce pas ? Si vous le faites, qu'arrive-t-il ? Si vous luttez pour devenir bienfaisant, si vous essayez de devenir généreux, bienveillant, qu'arrive-t-il ? Dans le fait de s'efforcer de devenir charitable, l'accent est fortement mis sur le devenir, ce qui veut dire que l'importance est donnée au soi; c'est le « moi » qui devient quelque chose et le « moi » ne peut jamais être clément, n'est-ce pas ? Il peut se draper de vertu, mais il ne peut jamais être vertueux. Ainsi, la vertu n'est pas la rigidité de l'homme qui se sent sans reproche (Virtue is not Righteousness); l'homme strict dans ses principes (The righteous man) ne peut jamais être un homme vertueux; il ne fait que s'enfermer en lui-même; tandis que la vertu, en laquelle il n'y a pas de devenir, mais un être, est toujours libre, ouverte, ordonnée. Faites l'expérience sur vous-mêmes et vous verrez que dès l'instant que vous vous efforcez de devenir vertueux, charitable, généreux, vous ne faites que construire une résistance; tandis que si vous comprenez réellement le processus du devenir, qui consiste à mettre l'accent sur le moi, vous verrez alors naître une assurance, une liberté, un être en lequel sera la vertu.

Mais comment peut-on se transformer, engendrer ce changement radical du devenir à l'être ? Une personne qui devient et qui, par conséquent, fait un effort, soutient une lutte, une bataille contre elle-même, comment une telle personne peut-elle connaître cet état d'être, qui est la vertu, qui est la liberté ? J'espère que j'ai posé la question clairement. Voici : j'ai lutté pendant des années pour devenir quelque chose, pour n'être pas

envieux, pour devenir non-envieux; et comment puis-je laisser tomber cette lutte, l'abandonner et simplement être ? Car, tant que je lutte pour acquérir ce que j'appelle la droiture et la vertu, je ne fais, manifestement, que mettre en œuvre un processus qui m'enferme en moi-même; et il n'y a pas de liberté dans le confinement. Donc, tout ce que je peux faire c'est être conscient, passivement lucide de mon processus de devenir. Si je suis creux, je puis être passivement conscient du fait que je suis creux, je n'ai pas à lutter pour devenir quelque chose. Si je suis coléreux, si je suis jaloux, envieux, si je manque de charité, je puis être simplement conscient de cela et ne pas m'y opposer. Dès l'instant que nous nous opposons à une qualité, nous donnons l'importance à la lutte, et par conséquent, renforçons le mur de résistance. Ce mur de résistance est censé être la vertu même, mais il empêche la vérité de naître. Ce n'est qu'à l'homme libre que la vérité peut apparaître, et pour être libre, il ne faut pas cultiver la mémoire qui est l'armature des morales conventionnelles.

En résumé, l'on doit être conscient de cette lutte, de cette perpétuelle bataille. Soyez-en simplement conscients, sans opposition, sans condamnation; et si vous êtes réellement en état passif d'observation et pourtant lucidement sur le qui-vive, vous verrez que l'envie, la jalousie, l'avidité, la violence, vous verrez que tout cela tombe et que survient l'ordre. Tranquillement, rapidement un ordre s'établit qui n'est pas l'armature de ceux qui se disent vertueux, un ordre qui n'enferme pas l'individu en lui-même. Je répète que la vertu est liberté et non un processus de confinement. Ce n'est qu'en la liberté que la vérité peut naître. Il est donc essentiel d'être vertueux et non rigide, car la vertu engendre l'ordre. Seul est confus l'homme qui se pare de sa respectabilité; c'est lui qui est dans la confusion, lui qui est en état de conflit, lui qui met en œuvre sa volonté comme moyen de résistance; et l'homme de volonté ne peut jamais trouver la vérité, parce qu'il n'est jamais libre. Être, qui veut dire reconnaître ce qui *est*, accepter ce qui est et vivre avec — sans essayer de le transformer, sans le condamner — engendre la vertu; et en cela est la liberté. Ce n'est que lorsque l'esprit ne cultive pas la mémoire, lorsqu'il ne cherche pas à incarner la vertu comme moyen de résistance, qu'il y a liberté; et en cette liberté surgit la réalité, cette félicité que l'on ne peut connaître qu'en la vivant.

***Dieu existe-t-il ?***

***Pouvons-nous vous prier de déclarer clairement si Dieu existe ou non ?***

Monsieur, pourquoi voulez-vous le savoir ? Quelle différence cela vous ferait-il que je le déclare clairement ou non ? Je vous confirmerais dans votre croyance, ou je vous ébranlerais dans votre croyance. Si je confirmais votre croyance, vous seriez content, et vous continueriez à vivre selon vos habitudes, aimables et hideuses. Si je vous troublais, vous diriez : « Oh! cela n'est pas important », et malheureusement vous continueriez aussi à être tel que vous êtes. Mais pour quelle raison voulez-vous savoir ? Voilà qui est plus important que de découvrir si Dieu existe ou non. Pour connaître Dieu, Monsieur, pour connaître le réel, il ne faut pas le chercher. Si vous le cherchez, c'est que vous fuyez ce qui *est*; et c'est pour cela que vous demandez si Dieu existe ou non. Vous voulez échapper à votre souffrance, fuir dans une illusion. Vos livres sont pleins de divinités, chaque temple est plein d'images faites par la main; mais il n'y a pas de Dieu, parce que ce ne sont là que des évasions hors de votre souffrance. Pour trouver la réalité, ou plutôt, pour que la réalité entre en existence, la souffrance doit cesser; et simplement chercher Dieu, la vérité, l'immortalité, c'est fuir la souffrance. Mais il est plus agréable de discuter si Dieu existe ou non que de dissoudre les causes de la souffrance, et c'est pour cela que vous avez des livres innombrables traitant de la nature de Dieu. L'homme qui discute sur la nature de Dieu ne connaît pas Dieu, parce que cette réalité ne peut pas être mesurée, elle ne peut pas être captée dans des guirlandes de mots. Vous ne pouvez pas saisir le vent dans votre poing; vous ne pouvez pas capturer la réalité dans un temple, ni en faisant *puja*, ni au cours d'innombrables cérémonies. Ce ne sont là que des évasions, comme boire de l'alcool. Vous buvez, vous vous enivrez parce que vous voulez vous évader; de même, vous allez dans un temple, vous faites *puja*, vous suivez des rituels ou ce que c'est que vous suivez — et c'est afin de vous évader de ce qui *est*. Ce qui est, est la souffrance, cette perpétuelle bataille contre soi-même, donc contre un autre; et tant que vous ne comprenez pas et ne transcendez pas cette souffrance, la réalité ne peut pas entrer en vie. Donc votre interrogation au sujet de l'existence ou de la non-existence de Dieu est vaine, n'a aucun sens, ne peut mener qu'à une illusion. Comment un esprit qui est prisonnier de l'agitation quotidienne, de l'affliction et de la souffrance, qui est ignorant et limité peut-il connaître ce qui est sans limites, indicible ? Comment ce qui est le produit du temps peut-il connaître l'intemporel ? Il ne le peut pas. Il ne peut même pas y penser. Penser à la vérité, penser à Dieu est encore une forme



d'évasion; car Dieu, la vérité, ne peut pas être saisi par la pensée. La pensée est le résultat du temps, d'hier, du passé; et étant le résultat du temps, du passé, étant un produit de la mémoire, comment la pensée peut-elle trouver ce qui est éternel, intemporel, immesurable ? Comme elle ne le peut pas, tout ce que vous pouvez faire c'est libérer l'esprit du processus de pensée; et pour libérer l'esprit du processus de pensée, vous devriez comprendre la souffrance et ne pas la fuir — la souffrance non seulement sur le plan physique, mais sur tous les plans de la conscience. Cela veut dire être ouvert, vulnérable à la souffrance, ne pas se défendre contre la souffrance, mais vivre avec elle, l'embrasser, la regarder. Car vous souffrez maintenant. Vous souffrez du matin au soir, avec un rayon de soleil occasionnel, avec une éclaircie occasionnelle dans le ciel nuageux. Or, puisque vous souffrez, pourquoi ne pas considérer cela, pourquoi ne pas y entrer pleinement, profondément, complètement et le résoudre ? Cela n'est pas difficile. La recherche de Dieu est beaucoup plus difficile, parce que c'est l'inconnu, et vous ne pouvez pas aller à la recherche de l'inconnu. Mais vous pouvez rechercher la cause de la souffrance et la déraciner en la comprenant, en en étant conscient, non en la fuyant. Puisque vous avez fui la souffrance au moyen de différentes évasions, examinez toutes ces évasions, mettez-les de côté, et arrivez face à face devant la souffrance. En comprenant cette souffrance, il y a un affranchissement.

### ***La réincarnation***

***Qu'y a-t-il de vrai et qu'y a-t-il de faux dans les théories de la réincarnation ?***

J'espère qu'après avoir écouté deux heures et dix minutes, vos esprits sont encore frais. Le sont-ils, Messieurs et Mesdames ? oui ? Très bien. Ce que nous essayons de faire ici c'est de penser à un problème ensemble, vous n'êtes pas en train d'écouter un gramophone. Je refuse d'être un gramophone; mais vous êtes habitués à simplement écouter, ce qui veut dire, en fait, que vous ne suivez pas du tout. Vous écoutez superficiellement, étant captés par des mots, et par conséquent, vous n'êtes pas les régénérateurs, ou créateurs, d'une nouvelle société. Vous êtes le facteur désintégrant, Messieurs, et c'est cela la calamité; mais vous n'en voyez pas la tragédie. Le monde, y compris l'Inde, est au bord d'un précipice, il brûle et se désintègre rapidement; et l'homme qui se contente d'écouter un chef, s'habituant à des mots et demeurant un spectateur, contribue au désastre. Donc, si je puis le suggérer, ne

commencez pas à vous habituer à ce que je dis. Et ne répétez pas; je pense à nouveau, chaque fois que je réponds à une question. Si je ne faisais que répéter, ce serait effroyablement ennuyeux pour moi. Et comme je ne veux pas m'assommer avec des répétitions, je repense à neuf — et ainsi devez-vous faire, si vous avez la curiosité et l'intensité qu'il faut pour découvrir.

Qu'est-ce qui est impliqué dans cette question de réincarnation ? C'est un problème énorme, et nous ne pouvons pas le régler en quelques minutes. En examinant cette question, regardons-la sans aucune déformation — ce qui ne veut pas dire avoir soi-disant l'esprit ouvert. Cela n'existe pas, un esprit ouvert : ce qu'il faut, c'est un esprit investigateur. Il nous faut, vous et moi, investiguer cette question. Or, lorsque nous poursuivons notre enquête, que cherchons-nous ? Nous sommes à la recherche de la vérité, non selon votre croyance ou ma croyance; car, pour trouver la vérité en ce qui concerne n'importe quelle affaire, je ne dois pas avoir de croyance. Je veux trouver la vérité; donc j'enquête. Je mets à nu tout ce qui se rapporte à cette question, ne m'abritant derrière aucune forme de préjugé. C'est-à-dire que j'enquête honnêtement. Mon esprit est très honnête, en essayant de comprendre, donc je ne me laisserai entraîner ni par la [Bhagavad-Gîta](#), ni par la *Bible*, ni par mon *gourou* favori. Je veux savoir; et pour savoir, je dois avoir l'intensité qu'il faut pour poursuivre ma tâche; et l'homme qui est attaché à une croyance, quelque longue que soit la corde qui l'attache, est retenu, et par conséquent, ne peut pas explorer. Il ne peut explorer que dans le rayon de sa servitude et, par conséquent, ne trouvera jamais la vérité.

Donc, quelle est la chose qui est impliquée dans la réincarnation ? Quelle est la chose qui se réincarne ? Vous comprenez ce que l'on entend par réincarnation; revenir maintes et maintes fois, sous des formes différentes, à différentes époques. Quelle est cette qualité continue qui renaît ? Il n'y a que deux possibilités : ou cette chose appelée âme, le « je », est une entité spirituelle, ou elle n'est qu'un paquet de mes souvenirs, de mes caractéristiques, de mes tendances, de mes désirs inassouvis, de mes succès, etc. Nous sommes en train d'examiner le problème, nous ne prenons pas parti; donc nous ne prenons la défense de rien. L'homme qui est sur la défensive ne connaîtra jamais la vérité. Il trouvera ce qu'il est en train de protéger, et ce qu'il protège n'est plus la vérité, mais sa propre inclination, sa propre déformation, son propre préjugé.

Examinons maintenant ce que nous appelons l'entité spirituelle. L'entité spirituelle ne peut évidemment pas être créée par moi. Elle n'est pas le produit de mon esprit, de ma pensée, de ma projection. L'entité spirituelle, si elle est spirituelle, ne peut pas être créée par moi. Elle doit être autre que moi. Or, si elle est autre que moi, elle doit être intemporelle, elle doit être éternelle, elle doit être le réel; et ce qui est le réel, ce qui est intemporel, ce qui est immesurable, ne peut pas évoluer, se développer. Cela ne peut pas revenir. Si c'est au-delà des temps, c'est immortel. Et si c'est immortel, si c'est au-delà de moi, alors je n'ai aucun contrôle sur cela; ce n'est pas dans le champ de ma conscience, donc je ne peux pas y appliquer ma pensée, je ne peux pas chercher à savoir si cela peut ou si cela ne peut pas se réincarner. Car, évidemment, je ne peux pas investiguer ce qui est au-delà de ma portée. Je ne peux faire de recherches qu'en ce que je connais, qui est ma propre projection; et si l'entité spirituelle que j'appelle Krishnamurti me transcende, elle est intemporelle, et je ne peux donc pas y appliquer ma pensée; et ce à quoi je ne peux pas penser n'a pas de réalité pour moi. Puisqu'elle est intemporelle et immortelle et puisque c'est la mort, le temps, qui sont l'objet de ma pensée, je ne peux pas l'étudier. Et je n'ai donc pas à m'en préoccuper. Mais cela nous préoccupe. Ce qui nous préoccupe n'est pas la continuation d'une entité spirituelle, mais si le « je » continue, le « je » de tous les jours, avec mes œuvres et mes échecs, mes frustrations, mon compte en banque, mes caractéristiques et idiosyncrasies, ma propriété, ma famille, mes croyances... tout cela continuera-t-il ? C'est cela que nous voulons savoir, non si l'entité spirituelle continue, ce qui, ainsi que je l'ai montré, est une question absurde. Car le réel, l'être intemporel, ne peut pas être connu par une personne qui est prise dans le filet du temps. Étant donné que la pensée est le processus du temps, que la pensée est fondée sur le passé, cela n'a aucun sens que la pensée spéculer sur l'intemporel. C'est une évasion. Ce qui est le résultat du temps ne peut connaître que soi-même, ne peut investiguer qu'en soi-même.

Je veux savoir si le « je » continue. Le « je », qui est un processus total, un processus psychologique et physiologique à la fois, qui est avec le corps et aussi distinct du corps — je veux savoir si le « je » continue, s'il entre en existence après que cette existence physique s'est terminée. Or, qu'entendons-nous par continuité ? Nous avons examiné plus ou moins ce que nous entendons par le « je » : mon nom, mes caractéristiques, mes frustrations, mes œuvres vous savez, toutes les variétés de pensées et de sentiments à différents niveaux de la conscience. Nous savons cela.

Et alors, qu'entendons-nous par continuité ? Continuer, qu'est-ce que cela veut dire ? Qu'est-ce que c'est, qui donne la continuité ? Qu'est-ce que c'est, qui dit : « je continuerai », ou « je ne continuerai pas » ? Qu'est-ce que c'est qui s'accroche à la continuité, à la permanence, qui est sécurité ? Après tout, je cherche la sécurité ici dans des possessions, dans des choses, dans la famille, dans des croyances : et lorsque le corps meurt, la permanence des choses, la permanence de la famille a disparu, mais la permanence de l'idée continue. Ainsi, c'est l'idée que nous voulons voir continuer. Nous voyons que la propriété va disparaître, qu'il n'y aura pas de famille; mais nous voulons savoir si l'idée continue, si l'idée du « je », la pensée « je suis » est continue. Je vous prie, il est important de voir la différence. Je sais que je serai incinéré, que le corps sera détruit. Je sais que je ne vous verrai pas, que je ne verrai pas ma famille, mais est-ce que l'idée du « moi » continuera à exister ? L'idée du « moi » n'est-elle pas continue — la continuité signifiant devenir, se déplacer dans le temps, passer d'une période à une autre période, d'expérience en expérience ? C'est cela, la vraie question que l'on se pose; si le « je », l'idée ou formulation du « moi » continuera. N'êtes-vous pas fatigués ? Très bien, Messieurs.

Donc, qu'est-ce que le « je » ? Nous avons investigué cela, et vous savez ce que c'est. Manifestement, la pensée s'identifie à une croyance, et cette croyance continue, comme une vague électrique. La pensée, identifiée à une croyance, à une continuité, à une substance; cette pensée est nommée, reçoit une dénomination, elle reçoit une reconnaissance en tant que « je », et ce « je », manifestement, à un mouvement, il continue, il devient. Or, qu'arrive-t-il à une chose qui est continuelle, qui est en constant devenir ? Ce qui continue n'a pas de renouveau; cela ne fait que se répéter sous différentes formes, mais cela n'a pas de renouveau. La pensée, identifiée à une idée, a une continuité en tant que « je », mais une chose qui continue est constamment en voie de décomposition, elle ne connaît ni naissance ni mort. En ce sens elle continue, mais la chose qui continue ne peut jamais se renouveler. Il n'y a de renouvellement que lorsqu'il y a une fin. Il est très important de découvrir et de comprendre cela. Supposez, par exemple, que je sois tracassé par un problème que j'essaye de résoudre, et que je ne cesse de me tracasser. Qu'arrive-t-il ? Il n'y a pas de renouveau, n'est-ce pas ? Le problème continue jour après jour, une semaine après l'autre, d'année en année. Mais lorsque le tracassé a cessé, il y a un renouveau et alors le problème a un sens différent. Ce n'est qu'en une fin qu'il y a un renouveau, ce n'est qu'en la mort qu'il y a une nouvelle naissance — ce qui veut dire mourir au jour qui passe, à l'instant qui passe. Mais lorsqu'il y a simplement le désir de continuer,

par conséquent l'identification à une croyance, ou à une mémoire, qui est le « je », dans une telle continuité il n'y a pas de renouveau, c'est un fait bien évident. Un homme qui a un problème, qui est continuellement tracassé pendant des années, est mort, pour lui il n'y a pas de renouveau; il appartient aux morts vivants, il ne fait que continuer. Mais dès l'instant que le problème prend fin, il y a un renouvellement. De même, où il y a une fin il y a une nouvelle naissance, il y a création; mais où il y a continuité, il n'y a pas de création. Messieurs, voyez la beauté, la vérité du fait qu'en une fin il y a l'amour. L'amour est de moment en moment, il n'est pas continu, il n'est pas à répétition. C'est sa grandeur, c'est sa vérité. L'homme qui recherche la continuité la trouvera évidemment, parce qu'il s'identifie à une idée, et l'idée ou la mémoire continue; mais dans une continuité il n'y a pas de renouveau. Ce n'est qu'en une mort, en une fin, qu'il y a un renouveau, non en une continuité. Et vous direz maintenant que je n 'ai pas répondu à la question : « y a-t-il ou non réincarnation ? » J'y ai certainement répondu. Monsieur, les problèmes de la vie ne sont pas des « oui » ou des « non » catégoriques. La vie est si vaste. Ce n'est que la personne frivole qui cherche une réponse catégorique. Mais en analysant cette question, nous avons découvert un grand nombre de choses. Il y a de la beauté dans une fin, il n'y a de renouvellement, de création, de commencement qu'en la mort, qu'en mourant chaque minute — ce qui veut dire ne pas stocker, ne pas entasser, physiquement ou psychologiquement. Ainsi, la vie et la mort sont un, et l'homme qui sait qu'elles sont un, meurt chaque minute. Ceci veut dire ne pas nommer, ne pas permettre à l'enregistreur de faire tourner encore et encore son disque, qui est sa conscience particulière. L'immortalité n'est pas la continuation d'une idée, qui est le « je », L'immortalité est ce qui, mourant constamment, constamment se renouvelle.

### ***Un esprit libre ?***

***Passons au sentiment religieux. L'homme moderne, qui vit consciemment dans l'univers d'Einstein et non plus dans celui d'Euclide, ne peut-il pas mieux communier avec la réalité de l'univers grâce à une conscience avertie et élargie d'une façon adéquate ?***

Celui qui veut élargir sa conscience peut aussi bien choisir, parmi les psycho-drogues, celle qui lui conviendra le mieux. Quant à mieux communier avec l'univers grâce à une accumulation d'informations et de

connaissances scientifiques au sujet de l'atome ou des galaxies, autant dire qu'une immense érudition livresque, au sujet de l'amour, nous fait connaître l'amour. Et d'ailleurs votre homme ultra-moderne, si au courant des dernières découvertes scientifiques, aura-t-il pour autant mis le feu à son univers inconscient ? Tant qu'une seule parcelle inconsciente subsistera en lui, il projettera une irréalité de symboles et de mots au moyen de laquelle il aura l'illusion de communier avec quelque chose de supérieur.

(Entretien avec *Carlos Suarès*)

### ***Voir l'ensemble du conflit***

Est-il possible de voir la totalité, l'ensemble de ce conflit et d'être en contact avec cette totalité ? Cela ne veut pas dire être en contact avec l'idée de totalité, ni s'identifier aux mots que j'emploie mais cela veut dire être en contact avec ce fait qu'est la totalité de l'existence humaine, avec tous ses combats, sa douleur, sa misère, ses aspirations, ses efforts. Cela veut dire affronter ce fait, vivre avec lui.

Or, vivre avec le fait est extraordinairement difficile. Vivre avec ces montagnes qui nous entourent, avec la beauté des arbres, avec les ombres et la lumière du matin, et la neige, réellement vivre avec cela, est ardu. Nous acceptons un paysage, n'est-ce pas ? Le voir jour après jour nous rend insensibles, à la façon de certains paysans, et nous ne le regardons plus jamais réellement. Mais vivre avec lui, avec toute notre sensibilité, avec amour, cela exige une très grande énergie. Et de même, vivre avec quelque chose de laid sans que cette laideur pervertisse ou corrompe l'esprit, cela aussi exige une grande énergie. Vivre avec, à la fois, de la beauté et de la laideur — ainsi qu'on est obligé de le faire, dans la vie requiert une énergie énorme; et cette énergie nous est refusée, elle est détruite lorsque nous sommes dans un perpétuel état de contradiction.

### ***Exploitation à tous les niveaux :***

***Jusqu'à quel point un gouvernement doit intervenir dans l'éducation, et les enfant devraient-ils recevoir un entraînement militaire ?***

— Ceci soulève une question des plus importantes. Qu'entendez-vous par gouvernement ? Des personnes en autorité, quelques bureaucrates, les membres du cabinet, le premier ministre, etc. Est-ce cela un gouvernement ? Qui les élit ? Vous, n'est-ce pas ? Vous en êtes responsables, n'est-ce pas ? Vous avez le gouvernement que vous voulez, alors à quoi objectez-vous ? votre gouvernement, qui est vous-même, veut imposer un entraînement militaire, pourquoi objectez-vous ? Parce que vous êtes pleins de préjugés de races et de classes, parce que vous avez des frontières économiques, il vous faut un gouvernement militaire. Vous êtes responsables et non le gouvernement, parce que le gouvernement est la projection, l'extension de vous-même — ses valeurs sont vos valeurs. Puisque vous voulez une Inde nationaliste, vous devez inévitablement avoir la machinerie qui protège un gouvernement national souverain, avec l'orgueil pompeux de sa puissance et de ses possessions; donc il vous faut une machine militaire dont la fonction est de préparer la guerre — ce qui veut dire que vous voulez la guerre. Vous pouvez secouer la tête, mais tout ce que vous faites prépare la guerre. L'existence même d'un état souverain, avec ses points de vue nationalistes, doit causer une préparation à la guerre; chaque général doit faire les plans d'une guerre future, car c'est son devoir, sa fonction, son métier. Naturellement, si vous avez un tel gouvernement, qui est vous-même, il doit protéger votre nationalisme, vos frontières économiques, il faut qu'il y ait une machine militaire. Donc si vous acceptez tout cela, l'entraînement militaire est inévitable. C'est exactement ce qui se produit dans le monde entier. L'Angleterre, qui avait toujours combattu la conscription, aujourd'hui l'a adoptée. Heureusement, dans ce pays-ci qui est si vaste, vous ne pouvez, pour le moment, forcer personne à servir. Vous êtes désorganisés, mais que l'on vous donne quelques années, vous arriverez à vous organiser, et alors vous aurez probablement la plus grande armée du monde, parce que c'est cela que vous voulez. Vous voulez une armée parce que vous voulez un gouvernement séparé, souverain, une race séparée, une religion séparée, une classe séparée avec ses exploiters; je vous assure, vous voulez devenir un exploiteur à votre tour, et alors vous faites durer ce jeu. Puis vous demandez si le gouvernement devrait intervenir dans l'éducation.

Messieurs, il devrait y avoir une classe de personnes qui seraient en dehors du gouvernement, qui n'appartiendraient pas à la société, qui en seraient en dehors, de sorte qu'elles puissent agir comme guides. Ce sont ceux qui châtient, ce sont les prophètes qui vous disent combien vous

avez tort. Mais un tel groupe n'existe pas, parce que le gouvernement dans le monde moderne n'appuierait pas un tel groupe qui n'appartiendrait pas au gouvernement, un groupe qui n'appartiendrait à aucune religion, caste ou nation. Ce n'est qu'un tel groupe qui pourrait agir comme frein sur les gouvernements. Parce que les gouvernements deviennent de plus en plus puissants, employant de plus en plus d'êtres humains, il y a de plus en plus de citoyens incapables de penser par eux-mêmes. Ils sont enrégimentés et on leur dit quoi faire. Donc, ce n'est que lorsqu'il y aura un tel groupe, un groupe actif, vital, intelligent, ce n'est qu'alors qu'il y aura de l'espoir et le salut. Autrement, chacun de nous deviendra un employé du gouvernement, et de plus en plus le gouvernement nous dira quoi faire et quoi penser — non *comment* penser. Nécessairement un tel gouvernement, avec son nationalisme, son orgueil, ses jalousies et ses haines — conduisant inévitablement à la guerre — doit avoir une machine militaire, donc dans chaque école on doit enseigner le culte du drapeau. Si vous êtes fiers de votre nationalisme, de vos frontières économiques, de votre État souverain, de votre préparation à la guerre, il vous faut avoir un gouvernement qui se mêle d'éducation, qui intervienne dans vos vies, qui vous enrégimente, qui contrôle vos actes. C'est exactement ce que vous voulez. Si vous ne le vouliez pas, vous rompriez intelligemment, vous vous libéreriez du nationalisme, de l'avidité, de l'envie, du pouvoir que donne l'autorité; et alors, étant intelligents, vous seriez capables de regarder la situation mondiale et de contribuer à l'établissement d'une nouvelle éducation et d'une nouvelle culture.

***Quel est le rôle de l'art et de la religion dans l'éducation ?***

Qu'appellez-vous art et qu'appellez-vous religion ? L'art consiste-t-il à accrocher quelques images dans une classe, à dessiner quelques lignes ? Qu'appellez-vous art ? Qu'appellez-vous religion ? La religion est-elle la diffusion d'une croyance organisée ? L'art consiste-t-il à imiter ? Ou à copier un arbre ? L'art est sûrement plus que cela. L'art implique l'appréciation de la beauté; bien qu'il puisse s'exprimer dans l'écriture d'un poème, dans la peinture d'un tableau, dans une composition, l'art est cette appréciation de la beauté, cette richesse créatrice, ce sentiment de joie qui proviennent de ce qu'on regarde un arbre, les étoiles, un clair de lune sur des eaux immobiles. L'art ne consiste sûrement pas à acquérir quelques tableaux et à les accrocher dans une chambre. S'il vous arrive d'avoir de l'argent et de sentir qu'il est plus sûr de l'investir dans



des œuvres d'art que dans des titres en bourse, vous ne devenez pas artistes pour cela, n'est-ce pas ? Parce qu'il se trouve que vous avez de l'argent et que vous l'investissez dans les bijoux, cela ne veut évidemment pas dire que vous appréciez la beauté. La beauté est autre chose que la sécurité, n'est-ce pas ? Vous êtes-vous jamais assis pour regarder les eaux qui courent, vous êtes-vous jamais assis immobiles à observer la lune ? Avez-vous jamais remarqué un sourire sur un visage ? Avez-vous jamais observé un enfant qui rit ou un homme qui pleure ? Il est évident que vous ne l'avez pas fait. Vous êtes trop occupés à penser à l'action, répétant vos [mantrams](#), faisant de l'argent, emportés par vos désirs sensuels. N'ayant pas l'appréciation de la beauté, nous nous entourons de choses soi-disant belles. Ne savez-vous pas comment le riche s'entoure de belles choses ? Il vit dans une atmosphère de beauté extérieure, mais intérieurement il est vide comme un tambour (*Rires*). Ne riez pas aux dépens du riche, Messieurs, il est un reflet de la vie dans son ensemble, et vous voulez être, vous aussi, dans cette situation. Donc l'appréciation de la beauté ne provient pas du simple attachement à des expressions extérieures de la beauté. Vous pouvez vous habiller d'un ravissant sari, poudrer votre visage peindre vos lèvres; mais il est évident, n'est ce pas, que ce n'est pas cela la beauté. Cela n'en est qu'une partie. La beauté vient lorsqu'il y a une beauté intérieure; et il n'y a de beauté intérieure que lorsqu'il n'y a pas de conflit, lorsqu'il y a de l'amour, lorsqu'il a de la compassion, de la générosité. Alors vos yeux ont une signification, vos lèvres ont des richesses et vos mots ont du poids. Parce que ces choses nous font défaut, nous nous complaisons en une représentation extérieure de la beauté, nous achetons des bijoux, des tableaux. Mais ce ne sont pas les actions de la beauté. Parce que la plupart de nos vies sont hideuses, laides, mornes et vides au-delà de toute expression, nous nous entourons de choses que nous appelons belles. Nous faisons collection de chose lorsque nos cœurs sont vides; nous créons un monde de laideur autour de nous parce que, pour nous, les choses comptent énormément. Et comme la plupart d'entre nous sont dans cet état, comment pouvons-nous avoir de l'art, de la beauté à l'école ou dans l'éducation ? Lorsqu'il n'y a ni art, ni beauté dans votre cœur, comment pouvez-vous éduquer votre enfant ? Ce qui arrive aujourd'hui c'est que l'éducateur est surchargé d'une centaine de garçons ou de filles méchants et malicieux comme il faut qu'ils soient. Alors vous accrochez une image au mur et vous parlez d'art. Vos écoles indiquent un esprit vide, un cœur vide. Dans une telle école, dans une telle éducation, il n'y a certainement pas de beauté. La lumière d'un sourire, l'expression d'un visage : l'art consiste à voir que cela est beau, et non à simplement

admirer un tableau peint par quelqu'un d'autre. Parce que nous avons oublié comment être bienveillant, comment regarder les étoiles, les arbres, les reflets dans l'eau, nous avons besoin de peintures; par suite, l'art n'a aucun sens dans nos vies, si ce n'est comme sujet de discussion au club.

### ***Conditionnement de l'enfance ?***

#### ***Comment peut-on éviter de conditionner les enfants ?***

Tout d'abord, si vous êtes parent ou éducateur, vous devez être conscient de votre propre conditionnement: c'est évident. Mais même alors, pouvez-vous éviter que l'enfant se conditionne ? La Société insiste sur ce conditionnement. Les gouvernements avec leur propagande, les religions organisées avec leurs dogmes, leurs croyances, codes de morale, la structure psychologique de ce que nous appelons le social — tout cet ensemble fait constamment pression non seulement sur l'esprit de l'enfant, mais sur nous tous. La Société moderne étant ce qu'elle est, vous ne pouvez pas éviter d'envoyer l'enfant à l'école, et l'école n'a aucun intérêt à ne pas le conditionner. Au contraire, elle tient à le former d'une façon particulière. Ainsi a lieu une bataille entre le désir de parents intelligents et la Société qui est bien résolue à marquer son emprise. Les religions interviennent pour imposer leurs croyances. A coup de propagande, les religions organisées, protestante, catholique, hindouiste et autres, ont pour but de conditionner dès l'enfance. Et l'enfant « veut » se conformer, il ne veut pas être différent des autres, car appartenir à un groupe, scout ou autre, être en bande, est bien plus amusant qu'être seul. Vous savez tout cela. Et qu'y pouvez-vous ?

Vous pouvez, à la maison, commencer à montrer à l'enfant que se conformer est une stupidité. Vous pouvez discuter avec lui, argumenter, lui expliquer combien il est important de ne pas se contenter d'accepter tout ce que la Société impose, de mettre plutôt en doute, de transpercer des valeurs manifestement fausses, de ne pas réagir dans un sens qui, poussé à l'extrême, pourrait le conduire à la délinquance. La délinquance est une révolte à l'intérieur d'un cadre établi, et il est facile d'y tomber. Se révolter réellement c'est comprendre, ce n'est pas se laisser emporter par les innombrables influences qui font pression sur les esprits. Vous pouvez expliquer ces influences à l'enfant, de sorte qu'il puisse les discerner, dans ses « comics », à la radio ou à la télévision, et qu'il puisse éviter de se laisser détruire par elles. Mais il vous faut être très vigilant,

c'est-à-dire qu'il vous faut travailler à briser votre propre conditionnement, car alors, seulement vous pourrez aider votre enfant.

(Saanen 1962)

### ***Le mensonge des propagandes***

***Je voudrais vous aider en faisant de la propagande pour votre enseignement. Pouvez-vous me donner un conseil sur la meilleure façon de m'y prendre ?***

Être un propagandiste c'est être un menteur (*Rires*). Ne riez pas, Messieurs. Car la propagande n'est que de la répétition, et la répétition d'une vérité est un mensonge. Lorsque vous répétez ce que vous considérez être la vérité, cela cesse d'être la vérité. Supposez, par exemple, que vous répétiez la vérité concernant les rapports de l'homme et de la propriété, la vérité que vous n'avez pas découverte par vous-même; de quelle valeur est-elle ? La répétition n'a aucune valeur; elle ne fait qu'émousser l'esprit, et vous ne pouvez répéter qu'un mensonge. Vous ne pouvez pas répéter la vérité, car la vérité n'est jamais constante. La vérité est un état d'expérience, et ce que vous pouvez répéter est un état statique, donc n'est pas la vérité. Je vous prie, voyez l'importance de cela. Nous sommes si habitués à être des propagandistes, à lire les journaux, à parler de tous les sujets. La propagande étant une répétition n'expose pas la vérité; elle fait donc un mal infini dans le monde. Le conférencier qui fait des tournées de propagande pour une idée, est en réalité un destructeur de la pensée, car il ne fait que redire sa propre expérience ou l'expérience d'un autre. Mais la vérité ne peut pas être redite, la vérité doit être l'expérience vécue, de moment en moment, par chacun. Donc, avec cette compréhension, que pouvez-vous faire pour aider à cet enseignement, pour diffuser cet enseignement ? Tout ce que vous pouvez faire c'est le vivre; même si vous ne comprenez que peu, même si ce n'est qu'une parcelle infime, vivez-la complètement, pas superficiellement, mais profondément, pleinement, aussi vitalement, aussi intrinsèquement avec autant d'enthousiasme que possible. Alors, comme une fleur dans un jardin, le simple fait de la vivre répandra son parfum. Vous n'avez pas à faire de la propagande pour le jasmin. Le jasmin lui-même fait sa propagande; sa beauté, son parfum, sa grâce, racontent l'histoire. Lorsque vous n'avez pas cette beauté, vous faites de la propagande pour elle. Mais dès que vous avez compris un peu, vous en parlez, vous le prêchez, vous le criez; à cause de votre propre compréhension, vous aidez un autre à comprendre, et alors la

compréhension s'étend de plus en plus, elle se meut vers des régions de plus en plus éloignées. C'est la seule façon dont vous puissiez faire ce que vous appelez de la propagande — qui est un mot très laid. Monsieur, comment se répand une nouvelle pensée, une pensée vivante, non une pensée morte ? Certainement pas par la propagande. Les systèmes se répandent par la propagande, mais non une pensée vivante. Une pensée vivante, est diffusée par une personne vivante, par celui qui vit cette pensée. Sans la vivre, vous ne pouvez pas diffuser cette pensée vivante; mais dès que vous la vivez, vous verrez.

### ***La soif de conquérir***

Donc, la question fondamentale est de savoir si des êtres humains peuvent exister en isolement par identification; et l'Histoire a montré maintes et maintes fois que c'est une destruction pour l'homme. Lorsque vous dites être un Hindou, un Musulman, un Parsi ou Dieu sait quoi encore, cela produit fatalement un conflit dans le monde. Si vous observez une soi-disant religion, une religion organisée, vous verrez qu'elle est essentiellement basée sur l'isolement, sur une séparation : le Chrétien, l'Hindou, le Musulman, le Bouddhiste; et lorsque vous rendez un culte à une image ou à des images, lorsque vous interdisez à quelqu'un d'entrer dans vos temples (comme si la réalité résidait dans un temple!) en vérité, vous êtes le responsable du conflit et de la violence. Ne l'êtes-vous pas ? Je vous en prie, ceci n'est pas une harangue, je ne tiens pas du tout à vous convaincre; mais il nous importe, à vous et à moi, de trouver la vérité en cette question : ceci n'est pas une harangue politique, elle n'aurait aucun sens. Pour trouver la vérité, pour voir que nous sommes responsables de ce qui arrive, nous devons penser de très près, directement. Lorsque vous avez une religion, à laquelle vous appartenez, une religion organisée, ce seul fait crée un conflit entre l'homme et l'homme; et lorsque la croyance devient plus forte que l'affection, plus forte que l'amour, lorsque la croyance est plus importante que l'humanité et que toute notre structure est faite de croyance — croyance en Dieu ou en idéologie, au communisme ou au nationalisme — manifestement, vous êtes la vraie cause des destructions.

Je ne sais pas si vous sentez l'extraordinaire importance de tout cela — de penser tout cela très clairement et de ne pas se cacher derrière des mots.

Ensuite, il y a le fait flagrant de la division par la propriété, par le sens d'acquisition. La propriété en soi a très peu de sens : l'on ne peut dormir que dans une chambre, dans un seul lit : mais le désir d'une position, la soif d'acquiescer, de trouver une sécurité pour vous lorsque le monde entier autour de vous est dans l'insécurité, ce sens de la propriété, ce sens de la possession est une des causes de l'effroyable misère de ce monde. Je ne vous dis pas qu'il vous faut abandonner toute propriété, mais soyons conscients de sa signification, de son sens dans l'action; et lorsqu'on en est conscient, on abandonne avec naturel toutes ces choses. Cela n'est pas difficile de renoncer, cela n'est pas un labeur d'abandonner des possessions, lorsque l'on voit directement que les rapports que l'on a avec la propriété mènent à la misère, non pour une personne, mais pour des millions, et que l'on se bat pour des possessions.

### ***Prolonger lâchement le connu***

Nous voulons une continuité sans jamais nous être demandé quelle est l'origine de ce désir, de cette chaîne, de ce mouvement perpétuel. Si vous cherchez bien, vous verrez que cette origine n'est autre que la pensée. C'est par la pensée que nous nous identifions à notre famille, à notre maison, à nos œuvres écrites ou peintes, à notre caractère, à nos déceptions, à nos joies. Et plus nous pensons à quelque problème humain, plus nous l'enracinons dans une continuité. Penser à ce que l'on aime, c'est engendrer au sein du Temps un sens de durée. Mais ne peut-on pas faire aboutir une pensée en un instant ? Elle cesserait aussitôt. Si l'on ne s'attachait pas à « mon œuvre », « mon » expression, « mon » Dieu, « ma » femme, « ma » vertu, on n'aurait pas ce sens de durée. Nous ne pensons pas clairement, nous n'allons pas jusqu'au bout de chaque problème. Nous voulons toujours prolonger quelque plaisir et fuir quelque douleur. Nous pensons aux deux à la fois, de sorte que notre pensée les fait durer tous les deux. C'est ainsi que nous voulons prolonger notre existence, bien que malheureuse, parce que nous ne la connaissons pas. En séparant la vie de la mort, nous nous contentons, jusqu'à la mort, d'avoir à son sujet des croyances et des dogmes.

### ***Je ne sais rien du tout***

Je cherche à m'accomplir, mais il y a toujours quelqu'un qui est plus fort que moi, qui est plus connu, un plus grand écrivain, un meilleur musicien. Et dans tout cela il y a concurrence, souffrance; il me faut flatter les gens; être hypocrite; il me faut faire toutes sortes de choses qui

sont laides. Tout ceci entraîne de la souffrance. Je veux réussir et dans cette réussite, il y a plaisir, et en même temps je veux éviter la souffrance. Je dois me demander quelle est cette réussite, ce que je fais.

Le monde entier rampe devant le succès. Si j'ai de l'argent, un certain *standing*, un certain prestige, une certaine célébrité, si je suis quelqu'un, si je suis connu de ceux qui lisent les journaux, tout cela est très agréable; cela me donne un sentiment des plus satisfaisants. Mais enfin qu'est-ce que cela signifie? La réussite, est-ce que cela existe? L'accomplissement, et qu'est-ce que j'accomplis, et pourquoi est-ce que je veux m'accomplir? J'ai le désir de m'accomplir, d'être célèbre parce que, intérieurement, je ne suis *rien du tout*; je suis vide; je suis seul; je suis une pauvre créature et je me revêts des plumes de la célébrité parce qu'il se trouve que je possède une technique, un talent, je joue bien du violon, du piano, je sais manier la plume. Je m'évade de ce vide, de cette solitude, de cette éternelle activité égocentrique, de cet ennui, dans mes efforts pour m'accomplir parce que je me trouve posséder une petite technique. Cet accomplissement de soi est une évasion du fait de ce que je suis. Puis-je résoudre ce problème, le problème de ce que je suis, cette laideur, ce vide, cette activité égocentrique comportant des exigences et des névroses? Cette question résolue, cela m'est tout à fait égal d'être célèbre ou non, de m'accomplir ou non, je suis au-delà de toutes ces pauvretés. Et alors le plaisir, la pensée et la souffrance ont un sens tout différent, je les ai dépassés.

### ***Pas de disciples***

« Je ne veux pas de disciples. Je parle sérieusement. »

« Un reporter, qui m'interviewait, trouvait que, dissoudre une organisation comptant des milliers et des milliers de membres, était un acte grandiose. Il disait : « Que ferez-vous ensuite, comment vivrez-vous? Personne ne vous suivra, les gens ne vous écouteront plus. » S'il y a seulement cinq personnes qui veulent écouter, qui veulent vivre, qui aient leurs faces tournées vers l'éternité, ce sera suffisant. A quoi cela peut-il servir d'avoir des milliers de gens qui ne comprennent pas, qui sont totalement embaumés dans leurs préjugés, qui ne veulent pas la chose neuve mais voudraient plutôt la traduire pour l'adapter à leurs stériles individualités? Parce que je suis libre, inconditionné, intégral, parce que je ne suis pas la vérité partielle, relative, mais la vérité totale qui est éternelle, je désire que ceux qui cherchent à me comprendre soient libres, et non qu'ils me suivent; qu'ils fassent de moi une cage qui

deviendrait une religion, une secte. Ils devraient plutôt se libérer de toutes les peurs; de la peur de la religion; de la peur du salut; de la peur de la spiritualité; de la peur de l'amour; de la peur de la mort; de la peur même de la vie. » (*Candies in the sun.*)

***Entretien : Dois-je tout lâcher ?***

- *J'ai quitté le monde de l'écrivain professionnel dont je faisais partie, dans le désir de mener une vie spirituelle. J'ai renoncé à tous mes appétits et à mes ambitions d'être célèbre, bien que j'eusse le talent nécessaire, et je suis venu vers vous espérant trouver, réaliser le principe suprême. J'ai vécu sous ce grand arbre, ce banyan, pendant cinq années maintenant et tout d'un coup je me sens morne, vidé, intérieurement seul et assez malheureux. Je m'éveille le matin pour m'apercevoir que je n'ai rien réalisé du tout, et que j'étais peut-être plus heureux il y a deux ans quand je nourrissais encore une forte ferveur religieuse. Maintenant il ne me reste aucune ferveur; ayant fait le sacrifice des choses de ce monde dans le but de trouver Dieu, je me trouve privé et de l'un et de l'autre. Je suis comme un fruit vidé. Qui blâmer — enseignements, vous, votre entourage — ou bien serait-ce que je ne suis pas doué pour tout ceci, que je n'ai pas trouvé la fissure dans le mur qui me permettra d'apercevoir le ciel? Ou bien toute ma recherche du commencement à la fin ne serait-elle qu'un mirage? Aurais-je mieux fait de n'avoir jamais pensé à la religion et d'en être resté aux aboutissements tangibles et quotidiens de ma vie d'autrefois? Ou me suis-je trompé, et quoi faire maintenant? Dois-je tout lâcher? Et si oui, pourquoi?*

- Avez-vous le sentiment que de vivre sous ce banyan, ou sous n'importe quel autre arbre, est en train de vous détruire, de vous empêcher de voir, de comprendre. Vous laissez-vous détruire par cet environnement? Et si vous quittiez ce monde pour retourner à vos occupations d'avant — le monde des hommes de lettres, des choses courantes et quotidiennes de la vie — ne seriez-vous pas détruit, émoussé, vidé dans cet environnement-là et par les objets de cette vie-là? Ce processus de destruction vous pouvez l'observer partout, chez des gens qui sont à la poursuite du succès, quels que soient leurs occupations et leurs mobiles; vous le voyez détruisant le docteur, le politicien, le savant et l'artiste, mais existe-t-il un homme qui échappe à cette destruction?

- *Oui. Je vois bien que tous sont vidés de leur substance. Ils ont peut-être atteint la célébrité et la richesse, mais s'ils se regardent objectivement ils sont forcés de reconnaître qu'ils ne sont en fait qu'une façade prétentieuse d'actions, de paroles, de formules, de concepts, d'attitudes, de lieux communs, d'espoirs et de peurs. Sous tout cela, il n'y a que confusion, vide, vieillesse et l'amertume de l'échec.*

- Et voyez-vous aussi que les gens religieux qui ont censément renoncé au monde s'y trouvent encore en réalité, parce que leur conduite est orientée par les mêmes ambitions, la même soif de s'accomplir, de devenir, de réaliser, d'atteindre, de saisir et de conserver ? Les objets de cette pulsion sont dits spirituels et paraissent se distinguer des buts poursuivis par ceux qui sont attirés par le monde, mais ils ne s'en distinguent pas du tout parce que le sens, la pulsion se fait exactement selon le même mouvement. Ces gens religieux eux aussi sont pris au piège des formules, des idéaux, de leur imagination, de leurs expériences, de certitudes vagues qui ne sont que des croyances — et eux aussi sont superficiels, eux aussi vieillissent et s'enlaidissent. Donc le monde A qu'ils ont quitté est exactement le même que le monde B, le monde soi-disant spirituel. A est B, et B est A. Dans ce monde soi-disant spirituel vous vous laissez détruire exactement comme c'est le cas dans le monde de tous les jours. Eh bien, croyez-vous que cette destruction, que cette mort sont le fait de votre environnement ou de vous-même ? Est-ce quelque chose qui vous est fait ou quelque chose que vous vous faites à vous-même ?

- *J'ai pensé jusqu'ici que cette mort, cette destruction était due à mon entourage, mais maintenant que vous m'avez indiqué comment elle se produit dans tous les entourages, partout, et persiste même quand on change d'environnement, de A à B ou que l'on revienne de B à A, je commence à percevoir que cette destruction ne naît sûrement pas de l'environnement. Cette mort est de l'autodestruction. C'est quelque chose que je m'inflige à moi-même. C'est moi qui en suis l'auteur, qui en suis responsable, et cela n'est dû en rien aux gens ni à mon milieu.*

C'est là la chose la plus importante à réaliser. Cette destruction vient de vous-même et de nul autre, ni de votre entourage, ni des gens, ni des événements ou des circonstances. Vous êtes responsable de votre propre destruction, de votre propre souffrance de votre propre solitude, de vos humeurs, de votre superficialité et de votre vide. Quand vous vous en rendez compte ou bien vous tombez dans l'amertume ou l'insensibilité, vous disant à vous-même que tout va bien; ou bien encore vous tombez



dans la névrose, oscillant sans cesse entre A et B, vous figurant qu'il existe une différence entre eux, ou bien encore vous vous mettez à boire ou à vous droguer comme le font tant de gens.

- *Tout cela maintenant je le comprends.*

- Si c'est le cas vous allez renoncer à tout espoir de trouver une solution simplement en modifiant votre entourage extérieur, en allant de B à A, car vous comprendrez que A et B sont une seule et même chose; dans les deux cas il y a ce désir de réussir, d'atteindre, d'obtenir un plaisir ultime, qu'on lui donne le nom d'illumination, de Dieu, de vérité, d'amour, ou tout simplement un compte en banque fourni ou tout autre forme de sécurité.

- *Tout ceci je le vois, mais que faire ? Je suis encore en train de mourir, de me détruire, je me sens encore vide, desséché, inutile. J'ai perdu tout ce que j'avais et je n'ai rien gagné en échange.*

- Alors vous n'avez pas compris. En disant cela, en le sentant, vous parcourez encore la même route dont nous parlions — cette route d'accomplissement de soi, dans le monde A ou le monde B. Cette route est faite d'autodestruction, elle est le chemin même de la mort. Avoir le sentiment que vous avez tout perdu et rien gagné en échange c'est le fait même de parcourir cette route, cette route est la destruction; elle est sa propre destination qui est suicide, frustration, solitude, immaturité. La question est donc maintenant : avez-vous véritablement tourné le dos à cette route ?

- *Comment savoir si je lui ai tourné le dos ou non ?*

- Vous ne savez pas. Mais si vous voyez ce qu'elle est véritablement, cette route, non seulement à sa terminaison mais dès son commencement, terminaison et commencement qui sont une seule et même chose, alors il vous est impossible de la suivre. Il se peut que tout en voyant le danger qu'elle comporte vous vous y égariez passagèrement dans un moment d'inattention et que vous preniez conscience subitement de vous y trouver — mais voir la route et la désolation qui l'entoure c'est lui tourner le dos, et c'est la seule et unique action véritable. Ne dites pas : « Je ne comprends pas, il va falloir que je réfléchisse, il faut que je me mette au travail, que je m'exerce à la lucidité, que je découvre ce que c'est que d'être attentif, il me faut méditer, il me faut approfondir tout ceci »,

mais voyez que chaque mouvement en vue de réussite ou d'accomplissement ou de dépassement ou de dépendance dans la vie, c'est cette route même. Voir cette route c'est l'abandonner. Quand vous voyez un danger vous ne faites pas beaucoup d'histoires pour vous décider et savoir que faire. Si devant un danger immédiat et pressant vous dites : « Il faut méditer là-dessus, en prendre conscience, l'approfondir, le comprendre, vous êtes perdu, il est trop tard. Donc ce que vous avez à faire est simplement de voir cette route, ce qu'elle est, où elle conduit, quelle impression elle vous fait — et déjà vous allez prendre une autre direction.

C'est là ce que nous entendons quand nous parlons de prise de conscience, de lucidité. Nous entendons que l'on prenne conscience de la route, que l'on voie avec lucidité sa signification profonde, les milliers de mouvements différents de la vie qui tous font partie de cette route. Si vous faites des efforts pour voir où vous diriger sur « l'autre route », vous êtes tout de même encore sur la même vieille route.

- *Mais comment être sûr de voir ce qu'il convient de faire ?*

- Vous ne pouvez pas voir ce qu'il y a lieu de faire, vous pouvez seulement voir ce qu'il n'y a pas lieu de faire. La négation totale de cette voie c'est un nouveau commencement, une autre voie. Cette autre voie n'existe sur aucune carte, elle ne peut jamais être tracée sur aucune carte. Toute carte existante est une carte de la voie mauvaise, de la voie ancienne.

Tous ces extraits sont tirés des ouvrages de Krishnamurti parus aux éditions « Courrier du Livre », et plus spécialement des : « *Entretiens de Saanen* ».

## LEXIQUE

***Précisions et propos du langage de Krishnamurti et de certains termes de son vocabulaire.***

***Par Yvon Achard***

Si Krishnamurti a déjà passé quarante-cinq ans à instruire ses auditeurs, cette instruction a porté seulement sur la découverte et la compréhension de leurs illusions, mais il n'a jamais parlé de la vérité, si ce n'est pour dire ce qu'elle n'est pas. La fonction du langage

krishnamurtien est donc de montrer ce qui n'est pas, car la révélation de ce qui n'est pas libère ce qui est. Krishnamurti n'a jamais tenté de structurer le « ce qui est » dans les mots, car ceux-ci ne peuvent le faire, ils trahissent, ils déforment.

« La vérité est indescriptible, disait-il en 1932. Si quelqu'un vous la décrit, ce n'est pas la vérité. Si quelqu'un vous explique cette extase, ce parfum, méfiez-vous de cette personne car elle ment. »

La fonction du langage krishnamurtien est donc de dépouiller l'homme, et c'est grâce à ce dépouillement qu'il parviendra, au plus profond de lui-même, à la vie pure et spontanée qui était, jusque-là, retenue prisonnière. Cette vie pure et spontanée est innommable, c'est-à-dire qu'elle ne peut être enfermée dans les mots, qui structurent et fossilisent. Si les « mots-fenêtres » peuvent donner de ce « ciel-vie » une impression juste et large [www.bookmooch.fr](http://www.bookmooch.fr)

e, par l'accumulation et la synthèse des clichés séparés, ils ne peuvent en aucune façon rendre la totalité du ciel : ils conduisent à la totalité du ciel, mais s'arrêtent à la porte, ils élargissent la vision, mais lorsqu'ils ont apporté leur expansion, ils sont impuissants, et, seul le silence intérieur peut engendrer la mutation. C'est ainsi que Krishnamurti a restitué à la fois la grandeur et l'impuissance du langage : grandeur, car c'est par sa compréhension juste et totale que l'homme découvre ses illusions, en découvrant les mots, et parvient au silence intérieur; impuissance, car le langage ne peut amener que l'expansion, non la mutation.

Comme nous l'avons déjà mentionné, le fond de l'enseignement de Krishnamurti n'a jamais changé. Par contre, au cours des quarante-cinq années passées à enseigner, il a transformé son expression verbale au contact des foules, en fonction de la compréhension ou de l'incompréhension du public, et en fonction de sa propre progression dans la maîtrise du langage. Il semblerait que lorsque Krishnamurti parle, toute sa conférence conduit à la découverte de certains mots. Utilisés en début de conférence, ils sont anodins, puisque compris dans leur sens habituel et superficiel. Mais, au bout d'une demi-heure. lorsque les auditeurs sont plus attentifs, l'esprit mieux concentré, Krishnamurti reprend ces mêmes mots et leur fait subir un lavage, afin de mettre à jour leur sens caché. Exposant le mauvais sens des mots, il extrait leur bon sens. De même, l'auditeur attentif se libère, dans la prise de conscience de son « mauvais sens » et peut retrouver son « bon sens », C'est la

raison pour laquelle Krishnamurti n'emploie que des mots simples et, apparemment, connus.

Le langage manipulé et travaillé par Krishnamurti devient donc source de résurrection puisqu'il redonne vie aux mots. Le langage retrouve ainsi sa véritable importance, qui n'est pas de figer les choses et les arrêter à une étape, mais, bien au contraire, grâce à lui, d'être constamment dans l'étape présente, qui n'est que le tremplin de l'éternelle étape future. Passé, présent et futur ne sont alors plus distincts et souvent contradictoires, mais deviennent une seule et même coulée, qui est la vie. L'homme qui a figé les mots et, de ce fait, sa vie, n'est jamais un créateur, car il n'évolue pas. Il est fossilisé, cristallisé et ne peut que pro-créer, imiter. Le créateur est libre, le pro-créateur esclave des agents extérieurs, le créateur agit. le pro-créateur ne peut que réagir.

- *The Mind* :

« Il englobe dans ce mot, à la fois la pensée, l'émotion, la volonté et, depuis quelques années, il semble en exclure la perception pure. Il lui arrive de préciser ce terme en lui adjoignant le mot « heart » :

- *The mind-beart* :

Il veut, par là, indiquer qu'il parle aussi des émotions.

- *To learn et leaming* :

Krishnamurti fait une différence entre « apprendre », processus accumulatif lié à la mémoire, donc au temps, et une autre capacité, qu'il appelle « learning » qui n'est pas un processus accumulatif et ne dépend pas du temps.

- *Right thinking et right tbought* :

Comme précédemment, lorsqu'il emploie l'un des deux termes, il le précise en évoquant aussi son contraire. Le « right thinking » serait le penser juste, pénétrant, lucide et direct. Le « right thought » serait le processus de pensée habituel, qui utilise la mémoire, le jugement, la comparaison, le moi...

- ***Awariness*** :

Certains traducteurs ont traduit ce mot par lucidité. D'autres ont utilisé la périphrase « prendre conscience de ».

- ***Uniqueness*** :

C'est l'état de l'individu qui a cessé de s'identifier à des éléments extérieurs. Il a alors retrouvé, à la fois ce qui fait son individualité propre et son caractère humain total.

- ***Background*** :

Ce sont les éléments du passé, qui conditionnent l'état de conscience, les identifications... Le moi ainsi formé est un filtre à travers lequel la conscience voit le réel déformé.

- ***To break tbrough*** :

C'est briser la coque psychique dans laquelle la conscience s'était enfermée pour découvrir le réel.

- ***Self-knowing*** :

C'est un mouvement vivant, une auto-perception, une prise de conscience de ce que l'on est dans l'instant. Voici d'autres termes de vocabulaire auxquels krishnamurti fait subir tout d'abord un véritable lavage puis les rénove, leur donnant un sens inhabituel :

- ***Action*** :

L'action telle qu'il l'entend est la perception directe, ne passant pas par l'idéation, l'aspiration, la comparaison, le jugement, la mémoire. « Si brusquement vous vous trouvez face à un tigre, votre action est directe » dit-il.

- ***Discipline*** :

« Ce mot, dit-il, n'a rien à voir avec l'imitation, le conformisme, la contrainte, la suppression, la peur. Le sens de ce mot est en fait « apprendre ». Or vous êtes incapables d'apprendre si vous êtes disciplinés par avance mais le fait d'apprendre à connaître est discipline. Il marque une différence capitale entre « se discipliner » et « être discipliné ».

- **Beauté :**

Il fait une différence entre la vision de la beauté et l'état de beauté, précisant que l'état de beauté, c'est « l'action totale qui agit quand il y a inaction totale ».

- **Amour :**

Il précise que l'amour qui est lié au temps et aux circonstances n'est pas l'amour véritable. L'amour véritable est l'état d'unité dans lequel il n'y a plus de hiatus entre l'observateur et la chose observée.

- **Pensée négative et pensée positive :**

Krishnamurti précisa que « the negative thought » était la pensée juste, car c'est celle qui détruit, remettant en question le processus figé de la « pensée positive » qui accumule et, bientôt, étouffe l'homme. La « pensée négative », qui remet sans cesse en question dans l'état de lucidité a son achèvement dans le silence intérieur. Elle seule, dit Krishnamurti peut conduire à la vérité, qui n'est pas une chose pensée mais un état vécu.

- **Esprit religieux :**

L'esprit religieux, précise-t-il, n'a rien à voir avec le conformisme, les dogmes, les rites et les organisations spirituelles ou religieuses. C'est l'esprit qui est en perpétuel état de résurrection, c'est-à-dire qui meurt sans cesse à son passé. Figé dans son passé, incapable donc de vivre à chaque seconde cette résurrection, l'homme la projette constamment dans un avenir hypothétique, détériorant et congelant ce mot. Krishnamurti rend à tous ces mots leurs dimensions humaines, c'est-à-dire réelles, en déterminant et en exposant l'illusion placée sur eux, et en extrayant le parfum de leur essence véritable.

« A l'écoute de Krishnamurti en 1966 »

Note. Yvon Achard introduisit l'enseignement de Krishnamurti à l'Université en écrivant, en 1967, une étude intitulée « *Krishnamurti le miroir des hommes* ». En 1969, il écrivit une thèse pour le Doctorat de Lettres intitulée « *Le Langage de Krishnamurti* » qui fut reçue par l'université de Grenoble.

## AMOUR ET SEXE

*Dès que les gens parlent de mystique ou de sagesse ils ont tendance à passer sous silence des problèmes. Les maîtres, eux, n'oublient jamais d'en parler.*

*par Robert Linssen*

Après la véritable vague de fond qui déferle sur le monde depuis la publication des œuvres de [Wilhem Reich](#) — surnommé le père de la révolution sexuelle du XXe siècle — il semble urgent d'étudier les problèmes de l'amour sous d'autres aspects non opposés mais complémentaires. Les mouvements d'émancipation sexuelle de certains pays nordiques, tel le Danemark suscitent des remous en sens divers dans le monde entier.

Les solutions équilibrées, originales et profondes que suggère Krishnamurti concernant les problèmes de l'amour et du sexe méritent toute notre attention.

Beaucoup de personnes ont eu, en écoutant Krishnamurti, une impression de dureté ou de sécheresse intérieure qui le rendraient inapte à traiter les problèmes de l'amour et du sexe dans un langage accessible à notre compréhension et notre sensibilité. Cette impression est dénuée de fondement.

Les problèmes de l'amour et du sexe sont fréquemment envisagés au cours des causeries et écrits de Krishnamurti. Il les approche d'une façon différente de la plupart des psychologues, sociologues ou religieux du monde actuel.

Les quelques extraits suivants donneront une idée du climat de son approche.

Dans les « Causeries d'Ojai 1944 »

« C'est l'avidité et non l'amour qui crée la dépendance et ses tristes conséquences : l'instinct de possession, la jalousie, la peur. Vivre dans la dépendance de l'autre, ce n'est pas aimer, c'est être vide intérieurement et seul. La dépendance engendre la crainte et non l'amour ». « L'amour dépasse les sens. L'amour est en soi, éternel, il n'est pas conditionné, il n'est pas un résultat. Il contient la pitié, la générosité, le pardon et la compassion. Il fait naître l'humilité et la douceur ».

Dans « *Première et dernière liberté* » nous lisons :

« L'intellect avec tous ses désirs, ses ambitions, ses poursuites doit parvenir à une fin pour que l'amour entre en existence. »  
« L'amour n'appartient pas au temps, vous ne pouvez pas apprendre à aimer. L'amour est la seule chose qui soit éternellement neuve... ...Dès que nous sommes conscients que nous aimons, l'activité égocentrique surgit et ce n'est plus l'amour. »

L'étude de ces fragments nous montre le point de vue très élevé auquel se place Krishnamurti. L'égoïsme, la conscience de soi, la pensée sont, pour lui, les principaux obstacles s'opposant à la réalisation de l'amour véritable.

Malgré l'évocation d'un climat qui peut sembler inaccessible à certains, Krishnamurti donne à l'amour une place de première importance. Mais cet amour est pour lui, infiniment plus qu'un ensemble d'activités psychologiques, d'émotions, de contacts et de sensations physiques. Privée de la richesse d'un tel amour, la vie humaine perd la plus essentielle de ses significations.

***Ne rien rejeter !***

Dès 1928, Krishnamurti déclarait :

« Un cœur sans amour est comme une rivière qui n'a plus d'eau pour abreuver ses rives ».

Mais, dit-il plus tard,

le mot « amour » est parmi ceux dont on a le plus abusé.



Nul terme n'a été plus bafoué, trahi. Au nom de l'amour de Dieu de nombreux fanatiques religieux ont commis, tout au long de l'histoire les crimes les plus odieux. Au nom de l'amour, l'homme et la femme s'engagent souvent dans des processus de possession et de domination psychologiques et sexuels étrangers au sens profond et à la beauté que Krishnamurti donne à l'amour véritable.

Il nous dit souvent que le mot « amour » devrait être purifié ... (en anglais : « love ... this word must be disinfected »). Et ceci n'implique aucun discrédit systématique de l'activité sexuelle.

La « purification » à laquelle Krishnamurti fait allusion ici est beaucoup plus mentale que physique.

Le problème pourrait s'éclaircir si nous prenons en considération les deux catégories de sexualité humaine.

En premier lieu, une sexualité objective : celle qui dépend de l'exigence purement biologique et de la richesse hormonale.

En second lieu, la sexualité subjective : celle qui résulte de l'ensemble des activités mentales se superposant à la première. C'est à l'existence de cette sexualité subjective que Krishnamurti se réfère lorsqu'il parle de la « purification ». Il évoque le cortège incessant des images érotiques qui se présente dans un grand nombre d'êtres humains.

D'une façon très imagée, Krishnamurti évoque fréquemment les deux aspects de l'amour : d'abord la pureté première d'une flamme mais ensuite les fumées : fumées de la possession, de la domination, des marchandages, des sensations, des jalousies, etc.

L'amour, dans la pureté première de son jaillissement spirituel est incorruptible. C'est la pensée qui tend à le corrompre en le rivan à des habitudes, à des sensations et aux exigences innombrables de l'égoïsme.

Il est important de rappeler ici que Krishnamurti ne rejette systématiquement aucune forme de l'amour ni des désirs. Il ne rejette rien et considère le rejet comme une évasion. Krishnamurti nous suggère l'affrontement des circonstances, non la fuite. « Le désir », dit-il est l'expression même de la vie. « Pour atteindre l'amour incorruptible, force

nous est de passer par les limites, les conflits, les épreuves douloureuses de l'amour corruptible. »

La tâche qui nous incombe consiste à nous orienter vers la source première d'où émane la flamme pure de l'amour en la dépouillant des fumées innombrables que tente d'y mêler notre pensée.

Si nous avons la sagesse de rester inébranlablement fidèles à la loi de l'amour, en nous soustrayant à la magie destructrice de nos opérations mentales nous pouvons franchir l'étape nous séparant de l'amour corruptible à l'amour incorruptible en passant soudain du désespoir à l'extase. Telle est, selon Krishnamurti, l'issue bien heureuse et totalement inattendue d'une dépossession lucide de l'amour. Il n'y a là, rien d'impossible ni d'extraordinaire, nous dit-il. Il s'agit d'une mutation psychologique s'inscrivant dans un vaste ensemble de phénomènes naturels. Mais la nature ne se limite pas au monde extérieur. Elle englobe les énergies physique, psychique et spirituelle. Krishnamurti évoque souvent l'existence de dimensions nouvelles et d'un « espace » spirituel. Il déclare à cet effet :

« Nous ne savons pas ce qu'est l'amour parce que dans l'espace qu'engendre la pensée — et qui est le « moi » — l'amour (que nous connaissons), n'est que le conflit du « moi » et du « non-moi ». « Ce tourment n'est pas l'amour. La pensée est la négation même de l'amour... elle ne peut jamais pénétrer dans cet espace où le « moi » n'est pas »...

Pour Krishnamurti, l'amour véritable est un état d'être. (It is a state of being).

« Pensez-vous » disait-il « que je dirige « mon » amour vers tel ou tel être : plus ou moins fort, dans telle « ou telle direction » suivant mes préférences ou mes répulsions « personnelles » ?.. Non ...l'amour est un état d'être ;... il est aussi inséparable de mon être que la couleur brune de ma peau...

Cet état d'amour se caractérise par une gratuité, une spontanéité dépassant les calculs et les conditionnements égoïstes qui nous sont familiers.

Krishnamurti en évoque parfois certains aspects dans des comparaisons d'une certaine poésie. Cet amour est semblable au parfum des fleurs qui charme également ceux qui les vénèrent et ceux qui les écrasent. »  
C'est dans un tel climat qu'il aborde le problème sexuel.

### ***Le problème sexuel***

Parlant à un auditoire de jeunes préoccupés par les problèmes sexuels Krishnamurti déclarait :

« Nier la vie sexuelle est une forme de brutalité. Elle existe. Le fait est là. Esclaves intellectuels, nous répétons sans cesse ce que d'autres ont dit, nous suivons, nous obéissons, nous imitons et toute une perspective de la vie nous est close. Quand l'action n'est qu'une répétition mécanique et non pas mouvement libre, il n'existe plus de libération. Quand demeure en nous, cet incessant besoin d'accomplir, nous sommes émotionnellement en échec, il y a blocage. C'est ainsi que la vie sexuelle devient notre seule issue, la seule qui ne nous vienne pas de seconde main. » « Dans l'acte sexuel nous trouvons l'oubli de nous-même, de nos problèmes, de nos peurs. En lui, est un oubli total de soi. Cet oubli de soi n'appartient d'ailleurs pas seulement à l'acte sexuel. La boisson, la drogue, la contemplation même de quelque jeu le procurent aussi. Or, cette évasion de nous-mêmes que nous recherchons, nous identifiant à certains actes, certaines idéologies, images et ainsi la sexualité devient un problème. La chasteté par ailleurs, devient quelque chose de très important, de même que le plaisir sexuel, les obsessions et les images sans fin qui l'accompagnent. « Les mots « chasteté » et « sexualité » sont des mots grossiers qui ne représentent pas la réalité. Tout mot est faux et l'amour n'est pas un mot. « Quand l'amour est synonyme de plaisir, il implique douleur et crainte : celles-ci font fuir l'amour et la vie devient un problème ». « Si nous voyons le tableau dans son ensemble, non comme une idée mais comme un fait réel, l'amour, la chasteté et la sexualité ne font plus qu'un. » « La sexualité peut être aussi chaste que le ciel bleu sans nuage mais avec la pensée survient le nuage qui assombrit tout. C'est la pensée qui est le poison et non pas l'amour, ni la chasteté, ni la sexualité. Ce qui est innocent est

toujours chaste mais l'innocence n'est pas un produit de la pensée ».

Nous nous trouvons ici en présence d'une approche non-mentale de l'expérience sexuelle. Loin de la ternir elle lui donne une signification hautement révélatrice. Dans cette perspective l'orgasme physique est perçu en tant que sensation pure et non-mentale. Il permet une adhésion totale de l'être humain suspendu à l'acuité de l'instant. Il s'agit d'une présence dans laquelle la « félicité existentielle des profondeurs » et l'orgasme de « surface » s'expriment en parfaite simultanéité dans un couple. Les possibilités d'auto-révélation mutuelle d'une telle communion sont immenses.

Disons immédiatement qu'une telle expérience est plus une conséquence d'un certain éveil intérieur qu'un « moyen » en vue d'acquérir quoi que ce soit pour Krishnamurti, le caractère presque obsessionnel du problème sexuel provient de l'absence de toute vie créatrice dans la civilisation moderne. Les progrès prodigieux de la science et de la technique, réalisés sans une maturité psychologique parallèle, tendent à précipiter anormalement les rythmes de l'existence. Tout se mécanise, s'organise, se codifie, se contrôle.

La liberté s'éteint chaque jour davantage. L'homme se sépare de la Nature qu'il s'acharne à détruire. Toutes les issues d'une délivrance étant bloquées à tous les niveaux, il n'en reste plus qu'une : le sexe.

« Le sexe, écrit Krishnamurti est un des moyens que l'on a de s'oublier soi-même... parce que nous vivons si superficiellement, d'une façon si imitative, le sexe est la seule chose qui nous reste et il devient un problème. »

A la lumière de la psychologie extraordinairement pénétrante de Krishnamurti l'amour et le sexe nous révèlent les richesses insoupçonnées que la Nature nous destine à la condition que nous respections ses lois.

### ***La pulvérisation de nos consciences***

Ce qui nous intéresse, par conséquent, c'est la pulvérisation de nos consciences de façon à permettre à du nouveau de surgir. Et c'est ce qui

fera l'objet de tous nos entretiens ici : comment provoquer une révolution dans nos esprits. Il y faut une révolution: une destruction totale de tous les passés; autrement, nous ne pourrions pas aborder le neuf. Et la vie est toujours neuve comme l'amour. L'amour n'a ni hier ni demain; il est toujours neuf. Mais l'esprit qui a goûté à la satiété, à la satisfaction, entrepose cet amour en tant que mémoire et lui rend un culte, ou encore il place une photographie sur le piano ou la cheminée en tant que symbole d'amour.

### ***L'habitude***

L'important est de passer au travers du mur de ce conditionnement qu'est l'habitude. On cherche souvent à y parvenir au moyen d'une analyse faite par soi-même ou par un autre, mais cela ne peut pas se faire ainsi. Le mur des habitudes ne peut être transpercé que lorsqu'on est complètement et impartialement lucide, attentif négativement.

Monsieur, lorsque, soudain, vous voyez une montagne dans son immensité et sa splendeur, avec ses ombres, ses altitudes formidables et ses abîmes, qu'en faites-vous ? Vous ne pouvez rien en faire. Vous ne pouvez que regarder, n'est-ce pas ? Mais qu'arrive-t-il en général ? On jette un coup d'œil, on fait aussitôt remarquer la beauté de la montagne, et à cause de ces mots on a cessé de voir, on est déjà ailleurs. Mais si l'on regarde réellement quelque chose, la pensée se tait parce qu'on ne porte pas de jugements, on ne traduit pas cette vision en termes comparatifs. Le fait de simplement regarder est ce que j'appelle l'observation négative. Si l'on peut se voir ainsi, on constate que les habitudes inconscientes et les conditionnements sont transformés en un seul élément que l'on a pulvérisé en le comprenant directement. Ce n'est pas une assertion verbale : faites cette expérience, et vous la vérifierez vous-mêmes.

*par Robert Linssen*

## **LES DEUX LIBERTÉS**

***Une exploration critique pour un art de vivre : Que choisir entre faction sociale et l'action de vie***

*intérieure ?*

*par Roger Maria*

Vous avez quelque chose à dire à vos semblables ? On vous écoute. Mais surtout ne demandez pas d'être écouté; encore moins d'être appelé « maître ». Semez, c'est déjà beaucoup. Ne cherchez pas à récolter. La moisson ne saurait vous appartenir. Pas plus qu'au soleil et à la pluie, dont l'apport est pourtant décisif pour les fructueuses germinations.

Voilà ce que l'on a envie de dire à Krishnamurti et à quelques autres dispensateurs de lumière de notre temps — et même du lointain passé. L'avantage, avec Krishnamurti, c'est que cette liberté d'esprit fait exactement partie de son enseignement (Je sais : Krishnamurti n'aime guère ce mot, qui ne correspond pas à ce qu'il fait. Pourtant, faute de mieux...), qu'il refuse d'avoir des disciples et de constituer une école.

Ni philosophe, ni penseur religieux, Krishnamurti ne saurait être considéré que comme l'occasion d'un éveil disponible, comme un ferment au plus secret de cette difficile préparation qu'est l'art de vivre. Il déconcerte en le faisant exprès et reste naturel comme le jour qui se lève, de façon à aider qui veut l'être sans se substituer jamais à l'effort que chacun de nous doit faire sur lui-même pour s'épanouir en toute saine réalité, alors que tant de voiles s'interposent entre nous et la vie authentique. Krishnamurti explique, depuis une quarantaine d'années, sa façon de comprendre nos problèmes. Il le fait en homme librement seul, volontairement sans attache d'organisation. On sait qu'à l'aube de sa jeunesse, toute une opération Barnum fut montée artificiellement pour faire de lui un nouveau Messie, le grand missionné du xxe siècle. Il eut le courage de balayer, sans la plus petite compromission, tout l'appareil truqué dressé pour le culte de sa personnalité et de proclamer, d'une voix douce et ferme, que dogmes, rituels et bureaucraties religieuses n'étaient propres qu'à forger de nouvelles chaînes s'ajoutant à tant d'autres déjà accablantes pour notre marche en avant, et que la secte que l'on voulait fonder autour de son nom ne serait qu'une entrave supplémentaire à la vraie libération.

Et Krishnamurti parcourut le monde jusqu'à maintenant pour dire et répéter des paroles dures et simples éclairant les voies de cette vraie libération.

Il ne prêche ni n'endocctrine : il ne demande pas que l'on s'incline devant ses messages : au terme de ses brefs exposés, il s'offre toujours aux questions de ses auditeurs; ses réponses semblent souvent prendre un biais plutôt que d'entrer dans les préoccupations de ses interlocuteurs; il tend le plus souvent à opposer une autre question à la question posée, du genre :

Mais pourquoi vous posez-vous, me posez-vous cette question ?

Et d'un mot vif, non sans humour, il détruit joyeusement, jusqu'à la racine, le mobile caché de l'interrogation, provoquant plus sûrement la réflexion utile que s'il eût apporté une réponse de style classique.

Mais Krishnamurti, s'il déploie une sorte d'offensive multiforme et très efficace pour permettre à l'homme de se libérer intérieurement, de se déconditionner par rapport aux déformations qui nous menacent surtout du fait de la vie sociale, veut ignorer qu'il appartient aux hommes, par leur action collective, d'intervenir consciemment pour se libérer aussi des aliénations qui découlent non pas de la vie sociale en tant que telle, mais de tel ou tel type de société dont l'existence ou la persistance n'est nullement fatale.

De plus, laisser penser qu'il y aurait contradiction entre la libération de soi et la libération de son pays ou de l'humanité relève d'un irréalisme qui mutile l'homme de notre époque.

C'est dans cet esprit que nous voudrions tenter de méditer comme à haute voix, en une exploration dialoguée de ce champ où se rejoignent les deux libertés, jamais séparées, jamais séparables.

Chemin faisant, nous serons amenés à confronter la pensée de Krishnamurti et divers aspects d'une recherche illimitée dont le caractère commun est que si recherche elle se veut exclusivement, elle se perd dans la spéculation intellectuelle stérile. Autrement dit, « le vent se lève, il faut tenter de vivre » ([Paul Valéry](#)), et c'est la fraîcheur même de la vie, ses exigences d'expérience indéfiniment renouvelée en elle-même, qui commandent l'intérêt que nous pouvons accorder à l'apport krishnamurtien.

(Nous aurions pu amorcer ce dialogue en partant de n'importe quelle causerie ou texte de Krishnamurti, et de n'importe quelle époque de son enseignement, car il fait preuve d'une très dynamique continuité, réserve

faite pour la coloration particulière — hindoue — de ses œuvres du début; mais nous avons préféré nous en tenir à la lecture critique de quelques dizaines de pages d'un ouvrage parmi tant d'autres, qui réunit le texte d'entretiens avec lui organisés à *Saanen en 1961 et 1962* et qui nous paraissent particulièrement stimulants.)

### ***Ne pas chercher la sécurité***

*Que dit Krishnamurti ? Par exemple, ceci : « Voir les choses telles qu'elles sont libère l'esprit. »*

Cette connaissance de la réalité telle qu'elle est, sans addition artificielle, est, en effet, la condition de tout comportement juste dans la vie. Mieux vaut une vérité douloureuse qu'un mensonge agréable, car il vient toujours un moment où les faits, qui sont têtus, comme a dit [Lénine](#), prennent leur revanche et s'imposent de façon consciente, normale. Oui, la vérité en elle-même est déjà révolutionnaire (c'est le très important marxiste italien [Antonio Gramsci](#), fondateur, avec [Palmiro Togliatti](#), du Parti communiste italien, qui a formulé cette simple et explosive vérité et c'est à dessein que je me réfère à lui ainsi qu'à Lénine); oui, selon le propos de Krishnamurti, la vérité est l'exigence première de toute libération de l'esprit.

Krishnamurti a commencé le premier entretien de cette série en expliquant pourquoi et comment il fallait « être sérieux » :

*« Si nous pouvons comprendre tous les événements extérieurs, non pas en détail, mais en saisissant leur totalité, en les regardant d'un œil non prévenu, sans éprouver de crainte, sans chercher une sécurité, sans nous abriter derrière nos théories préférées, nos espoirs et nos illusions, alors le mouvement intérieur acquiert une nouvelle signification. Être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur, c'est cela que j'appelle être sérieux. »*

Il faudrait toute une vie pour méditer activement sur une parole aussi riche de substance. Nous sommes là devant un diamant de la pensée krishnamurtienne. Mais justement, il faut bien se garder de méditer au sens trop courant du terme sur un tel propos qui n'a rien de « contemplatif ».



« *Ne pas chercher une sécurité* », c'est aller à l'encontre de tout le courant de notre éducation qui nous voile la vision claire des choses en nous conditionnant par rapport à des nécessités qui peuvent nous être étrangères.

« *Au fond de tout cela, il y a la peur* », dit plus loin Krishnamurti. En réalité, il s'agit plus de la peur que nous fabriquent forces sociales hostiles et religions et morales correspondantes que de la peur admissible que l'on pourrait éprouver devant des manifestations redoutables. « On » veut nous faire peur. Mais nous sommes libres de dire non, de refuser notre peur à ceux qui guettent notre défaillance pour l'exploiter contre notre propre intérêt.

C'est parce que nous sommes séparés de la réalité extérieure, parce que la réalité extérieure précisément est extérieure, au lieu que nous la connaissions concrètement, au lieu que nous lui soyons comme intégré, c'est en raison de cette rupture d'équilibre, de cette rupture d'unité que nous nous sentons déchirés.

Loi sûre, toute simple, d'une richesse illimitée, « *être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur* », il n'y a pas d'autre règle par laquelle faire passer le courant de sa propre vie. Il faut « *être Cela* », telle est la voie vivante, la suprême expérience. Le reste est creux, pauvre — et bavardage embrumé. La clarté de vivre tient à cette identification rigoureuse, palpable, proche comme un parfum d'été, c'est-à-dire naissant de plantes enracinées vibrant au soleil. C'est à la seconde d'or où il n'y a plus deux : cet air embaumé et moi-même, mais splendeur unique, que la vie réelle se vit à travers soi, par vous qui lisez ces lignes; et c'est possible.

Tout ce qui rompt l'unité d'être n'est que la mort au sens cadavérique du terme. Tout ce qui fait l'un sans partage accorde au suprême la splendeur d'être, en dehors de toute notion de mort vulgaire, car vie et mort ne sont que deux faces triomphantes de l'instant aigu, éternellement renouvelé, intensément intemporel.

Répétons ces neuf mots ordinaires : « *Être ce mouvement intérieur qui a compris l'extérieur* »; non pas le comprendre, mais l'être; alors il n'y a plus d'intérieur ni d'extérieur, le nœud des contradictions est tranché, la houle de vivre se déferle indéfiniment par l'océan cosmique...

... Cela dit, « *il faut tenter de vivre* » en ce monde rugueux, avec ses proches et pas seulement avec soi-même, avec les autres (— Mais toi qui dis cela, tu es aussi « l'autre » ...), dans une société donnée, à une époque nettement caractérisée, dans des rapports tissés par l'histoire non sacrée, mais transformables, — ou ce qu'alors tu ne fais pas, tu le fais pire. Donc sache ce qu'il faut savoir, deviens celui que tu dois être — avec les autres.

### ***Ne pas chercher la sécurité***

*« Ainsi, notre vrai problème est de démolir tout cela, non dans le monde extérieur, ce serait impossible, car le processus historique continue et nous ne pouvons pas empêcher les politiciens de déclencher des guerres. Il y aura probablement des guerres, si ce n'est ici, peut-être dans quelque pays pauvre et malheureux : nous ne pouvons pas les empêcher. Mais nous pouvons, je pense, démolir en nous-mêmes toutes les stupidités que la société a construites en nous. Cette destruction est un état de création. Ce qui est créateur est toujours destructeur. »*

Si nous devons détruire intérieurement « *toutes les stupidités que la société a construites en nous* » — et il faut procéder à cette joyeuse et dynamique démolition sans une seconde de retard, et même à chaque seconde qui naît et meurt — il n'y a pas de contradiction à tenter d'atteindre le mal à sa source, c'est-à-dire à travers les forces constitutives d'un certain type de société qui introduit insidieusement en nous des matériaux contraires à notre nature réelle, à notre intérêt. Par exemple (il faut toujours donner des exemples, on sort ainsi des jeux abstraits), si une société repose sur la propriété privée des biens sociaux, donc sur la course au profit, donc sur l'âpreté possessive (Toute l'œuvre de [Balzac](#), avec quel génie, montre la destruction des êtres par « la toute-puissante pièce de cent sous » (*La Cousine Bette*). Qui a prêté attention, entre tant d'autres à ce jugement terrible, à longue portée, énoncée incidemment par Balzac dans « La duchesse de Langeais » : « La religion est le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles, la religion est intimement liée à la propriété » ?), comment veut-on qu'elle ne multiplie pas tout naturellement en des millions d'hommes, dès l'enfance, des notions et réflexes qu'on peut dire inhumains, créant et recréant sans cesse l'hypocrisie morale, le camouflage par les religions de la vérité nue : l'argent et le pouvoir de l'argent pèsent d'un poids énorme en définitive. Entendons-nous bien : lorsque l'argent s'identifie au travail, le mal est limité, mais lorsqu'il provient de l'exploitation du travail d'autrui et qu'il s'accumule et qu'il prend des proportions monstrueuses, les quelques hommes ou groupes

d'hommes qui ont le contrôle du système à un haut niveau ne doivent pas du tout être mis en cause parce qu'ils sont riches, facteur secondaire, mais parce qu'ils acquièrent, par la concentration des biens — de nos biens à tous — entre quelques mains, une puissance sociale démesurée. Or cette puissance n'est pas en dehors de nous et nous ne sommes pas en dehors d'elle : c'est elle qui fait, en fin de compte, qu'il y a des guerres, de la misère.

Un seul exemple, relativement récent : Cuba s'est libéré de l'emprise de la dictature non pas seulement de [Batista](#), ce domestique soudoyé, mais des maîtres de ce domestique et de sa police : l'United Fruit, trust-roi de la canne à sucre, et plus généralement certains groupes financiers américains. Il va de soi que, lorsque ces trusts détenaient le pouvoir de fait, ils ne pouvaient s'y maintenir qu'en favorisant la diffusion dans l'esprit de chaque Cubain de tout un conditionnement psychologique et politique propre à le maintenir dans la passivité, dans l'acceptation de « l'ordre établi ». Il pouvait toujours y avoir là-bas des « krishnamurtistes » détruisant intelligemment en eux « *les stupidités que la société y avait construites* », mais ils n'ont plus à le faire, car la machine infernale à esclavagiser les gens a totalement été démolie.

Je sais, je sais ce que les beaux esprits ont l'habitude d'objecter alors :

— C'est vrai, mais ce qu'on a mis à la place ne vaut pas mieux et ce sont d'autres stupidités qu'une autre société fabrique dans les esprits.

C'est proprement... stupide.

On peut lire tous les témoignages d'hommes de toutes tendances sur Cuba avant la révolution castriste et après — seule comparaison équitable — et on ne peut qu'être frappé par les grands progrès accomplis en très peu de temps, et cela pour les neuf dixièmes de la population, pour les plus accablés par la misère, pour les plus humiliés.

Ce n'est pas dans cette revue — dont ce n'est pas l'objet — qu'il y a lieu d'entrer dans les détails sur ces questions; je cite seulement un exemple sensible à tout le monde pour montrer le solide pont qui traverse logiquement, sainement, le fleuve de la liberté entre ses deux rives dialectiques : la liberté intérieure et la liberté dans la société.

Non. « le processus historique » ne se déroule pas en dehors des hommes, en dehors de vous et de moi, en dehors de Krishnamurti lui-même, et si nous l'oublions, alors le mouvement de l'histoire se fait contre nous.

Non. il n'est pas juste de dire que « nous ne pouvons pas empêcher les politiciens de déclencher des guerres », car c'est, au contraire, une des grandes nouveautés de notre temps qu'un nombre grandissant d'hommes à travers le monde est désormais en mesure, soit spontanément, de faire de très efficaces pressions dans les périodes de crises pour empêcher les maniaques de la guerre froide, de la tension jusqu'au bord du gouffre, de nous conduire jusqu'à la catastrophe elle-même.

Là encore, un exemple, même rappelé schématiquement, vaut mieux qu'une vue générale : lors de la crise des Caraïbes, à l'automne 1962, chacun a compris que le monde a failli être entraîné dans l'apocalypse d'une guerre atomique. Le [Pentagone](#) et les services spéciaux américains y poussaient, appuyés, actionnés par les énormes intérêts financiers dont ils ne sont que les instruments. Pourtant, il n'y eut pas de guerre. Et ce retournement positif d'une situation tendue à craquer ne fut pas dû seulement à l'action convergente de trois hommes raisonnables et réalistes : le président [Kennedy](#), [Khrouchtchev](#) et le pape [Jean XXIII](#), mais au fait que chacun d'eux s'est trouvé devant une multitude d'informations en provenance des quatre coins du monde confirmant que les peuples ne comprenaient pas, n'approuvaient pas, rejetaient l'orientation des événements vers le conflit armé.

L'erreur serait de croire que cette pression mondiale s'est faite toute seule, « comme ça », par le simple jeu des bons sentiments. Non pas : en quelques jours furent collectés, en quelque sorte, et comme concentrés qualitativement, d'innombrables efforts obscurs additionnés dans toute la période antérieure dans chaque pays.

C'est reculer pour mieux sauter ? Au mieux, cette vue pessimiste (encore une de ces « stupidités » qu'on introduit artificiellement en nous pour nous rendre dociles aux desseins des bellicistes incorrigibles) ne peut être considérée, par tout esprit normalement constitué, que comme un stimulant :

— Vous voulez dire que certainement ils vont recommencer ? Sans aucun doute ! Mais nous aussi ! Et, s'il n'y avait qu'une chance sur cent

d'empêcher la prochaine crise mondiale de dégénérer en conflit armé, il resterait juste de ne pas s'avilir dans la résignation, de lutter pour la paix — tout en se voulant intemporel à l'instant de respirer un bouquet de jasmin ou d'entendre l'Adagio pour instruments à corde et orgue d'Albinoni ou d'offrir un jouet à un enfant.

Je « fais-de-la-politique » en m'exprimant comme je viens de le faire dans les réflexions qui précèdent ? Moi pas, mais Krishnamurti oui, lorsqu'il dit qu'« il y aura probablement des guerres... et que nous ne pourrions pas les empêcher ». Je dirai, en style familier, que « ce n'est pas moi qui ai commencé ». Ensuite que la politique ne m'intéresse pas. Si, si, je vous assure que je ne me force pas pour écrire cela. Je veux dire que ce qui m'intéresse, ce sont les hommes et leur dignité et leur liberté, et je me refuse à distinguer la mienne de la leur. N'êtes-vous pas ainsi faits, amis lecteurs, que si un homme est humilié, victime de l'injustice, vous en ressentez l'outrage ? Est-ce là de la politique ? Et si vous pouvez y faire quelque chose, avez-vous le devoir de le faire ? Et si ce qu'il faut faire ne peut l'être qu'en s'y mettant à plusieurs, allez-vous pleurnicher que c'est une atteinte à votre liberté ?

Encore une fois, d'une liberté à l'autre, la vie circule dans toute sa force exigeante et c'est très bien ainsi.

### ***Recommencer l'opération destructrice***

Encore de Krishnamurti, quelques pages plus loin :

*« Il faut être complètement dénudé pour savoir, et les bêtises que l'homme a échafaudées au sujet de Dieu doivent être brûlées. »*

Ce propos équivaut à une fantastique et bienfaisante charge de dynamite. Si vous voulez construire un barrage, générateur de force au service de l'homme, il faut d'abord détruire l'obstacle. Comme le dit supérieurement et avec une simplicité offensive Krishnamurti dans le texte cité plus haut :

*« Cette destruction est un état de création. Ce qui est créateur est toujours destructeur. »*

Il vient toujours un temps où, sur le plan disons intérieur aussi bien que dans la société, des accumulations de déchets empêchent tout pas en avant. Il faut donc éliminer aussi bien de vieilles institutions parasitaires que leur reflet en nous — ou le reflet en nous de ces reflets idéologiques des formes vétustes que sont des idéologies dépassées, des religions sclérosées.

Or, qu'y a-t-il de pire, dans ce bric-à-brac des choses mortes ou moribondes, qu'un dogme, une croyance ? Une connaissance scientifique, au contraire, relève d'un principe en perpétuel renouvellement, une connaissance meilleure : remplaçant, de génération en génération de savants, une connaissance qui se révèle à l'expérience, en laboratoire, comme erronée ou incomplète. C'est autre chose de savoir si les hommes de science se comportent tous, à l'égard de leur spécialité, selon cet esprit ouvert, mieux : honnêtement révolutionnaire.

Mais, avec un homme installé sur un dogme ou l'esprit barricadé dans une croyance, l'affaire est réglée : lui, il ne bouge plus, il sait. Un [Louis de Broglie](#) est capable, avec une invincible jeunesse d'esprit, lui qui sait tout dans sa discipline, de se montrer modeste et de rectifier ses théories passées, parce qu'il ne cesse de soumettre ses recherches et ses théories au crible du travail expérimental, l'esprit critique toujours en éveil. Il avance tranquillement sur la part de chemin qui lui est impartie et « passe le flambeau » aux équipes suivantes, à de jeunes chercheurs qui prolongent ses efforts. Mais les hommes qui se réfèrent à des dogmes, à des croyances sont bloqués, ce qui ne serait pas grave si, par-dessus le marché, comme le montre l'histoire de toutes les religions et sectes, ils n'entreprenaient pas de bloquer les autres, des sociétés entières par le fer et par le bûcher. si on les laisse faire.

Et c'est vrai que la première opération à accomplir pour « ne pas se laisser faire » par les forcenés du dogme et de la croyance consiste à s'examiner pour déceler en soi tout dépôt frauduleux, toute trace d'influence de ce poison paralysant. Mais attention, il y a péril, car il ne faut pas oublier que les pires inepties peuvent s'être introduites dans l'esprit sous des dehors impressionnants d'élévation spirituelle apparente, d'émotion poétique ou de grandeur d'âme. Raison de plus — revenons à Krishnamurti pour se « dénuder » complètement — striptease psychologique mêlé de passion et de sérénité — et se rendre ainsi tout autre, libre, transparent, disponible pour devenir adéquat à ce qui est dans sa totalité et dans son incessant mouvement. Et si l'on peut

comparer le réel-un à quelque « train d'ondes », alors la métamorphose créatrice équivaut à se sentir un récepteur tellement enrichi intérieurement qu'il ne reste plus qu'à se vérifier en émetteur. Mais, là encore, il y faut le contrôle des autres, car on peut se mystifier soi-même sur son état. Être émetteur ? Bon. Mais si personne ne reçoit ?

Quant aux « *bêtises qui doivent être brûlées* », la notion de Dieu, qui certes bat tous les records (si je puis me permettre cette expression), n'en a pas l'exclusivité. Nous vivons dans un monde qui nous impose, sans même qu'on y prenne garde, un écrasant encombrement mental dans tous les domaines (Particulièrement : conformisme social, harcelernent quotidien de la grande presse, publicité commerciale mensongère, vieilles coutumes tribales (par exemple : les grotesques enterrement « bien de chez nous »), tabous sexuels, respect du corps médical (ou des guérisseurs, sic). mauvaises habitudes alimentaires, magie puérile du vocabulaire spiritualiste, gémissements de pleureuses devant les progrès scientifiques et techniques, snobisme devant les formes d'art nouvelles (parce qu'elles sont « nouvelles »), préjugés racistes, etc. ). Il faut « brûler » tout cela, tantôt d'un seul coup — cependant nous ne sommes pas ouverts qu'à la réalité, mais aussi « à tous les vents » —, tantôt à petit feu, car la tendance à « l'échafaudage des bêtises » est d'une puissance extraordinaire. Autrement dit, ça recommence. Alors, il faut continuellement recommencer l'opération destructrice, armé de hardiesse, avec une patience souriante, disons même : à chaque seconde qui passe.

Et si les choses sérieuses se faisaient pour ainsi dire seconde après seconde, sans fin ? Et s'il n'y avait rien de décourageant dans cet incessant mouvement ? N'est-ce pas plutôt exaltant ?

## **LE « MOI »**

***Se pencher sur soi-même : que cela signifie-t-il ?***

***par Van Geirt***

« Communiquer l'un avec l'autre, même si l'on se connaît très bien, est extrêmement difficile. Nous voici ici; vous ne me connaissez pas, et je ne vous connais pas. Nous parlons à des niveaux différents. Je puis employer des mots qui ont pour vous un sens différent du mien. »

C'est, pour Krishnamurti, la raison essentielle des maux journaliers de l'existence, de la plus simple à la plus élaborée des valeurs humaines connues et/ou reconnues comme telles. Elle tient de l'absence totale de la connaissance raisonnable du « moi ». Or, c'est précisément cette inexpérience qui justifie, de la part du philosophe, ce second avertissement, à savoir :

« Qu'entendez-vous lorsque vous employez le mot « moi-même » (myself) ? Étant donné qu'il y a de nombreux « moi », en vous, en changement perpétuel, existe-t-il un « moi » permanent ? C'est l'entité multiple, le paquet de « mémoires » qui doit être compris et non l'apparente entité unique qui s'intitule le « moi ». Ce n'est qu'en comprenant le processus dans sa totalité, que la pensée ainsi rendue correcte, ouvre la porte à l'Éternel. »

Le bilan de cette trame mentale amenant logiquement l'être à « cet art de vivre consistant à mettre une fin au processus du « moi », dit encore Krishnamurti, sommant ainsi sa pensée. Et, si chez ce dernier, on trouve plus qu'après de n'importe quel autre philosophe une quête aussi assidue de vérité acceptable en philosophie moderne qu'en ami de la sagesse, cela est dû primordialement au choc profond causé par le décès de son frère Nityananda, à la fin de 1925. Résumant ainsi son état d'âme en cette époque décisive, Krishnamurti écrit :

« Je souffris, mais je commençais à me délivrer de tout ce qui me limitait, jusqu'à ce qu'enfin je m'unis au Bien-Aimé, j'entrai dans l'océan de libération et l'établis au dedans de moi. »

***Sur la révolution du « Moi »***



Krishnamurti assure que le mécanisme du « moi » est un « changement perpétuel » impliquant de par ce fait le phénomène cyclique qu'il faut approfondir, par conséquent, dans une première phase ? En prenant comme point de départ, le « moi » conscient, ce dernier engendrant les frayeurs primaires, la hantise de la sécurité, nous abordons d'autorité ce que Krishnamurti appelle le « processus du moi » (I process) le qualifiant « d'auto-actif »,

« Vous voyez, dit-il, quelque chose qui vous attire, vous le désirez et vous le possédez. Ainsi se trouve établi ce processus de perception, désir et acquisition. Ce processus se maintient de lui-même indéfiniment. Il est auto-actif, La flamme se maintient elle-même par sa propre chaleur, et la chaleur elle-même est la flamme (cf. *Krishnamurti et le « moi » tibétain*).

Exactement de la même manière le moi se maintient lui-même par le besoin, les tendances et l'ignorance. » Le « soi » venant, cycliquement, impressionner le « moi » suggérant sans aucun doute que la conscience du « soi-en-sa-qualité-de-« moi » survient dès cet instant pareil à un tourbillon éphémère, auto-créateur et auto-sustentateur. Mais créant également entre le sujet et le milieu une apparition simultanée dans le sens du « moi » et la notion d'un non-moi conçu comme opposant à ce moi. [René Fouéré](#), dans son ouvrage « *Krishnamurti ou la révolution du réel* » explique ainsi cette étape dans le processus du moi chez Krishnamurti.

Supposons que je me torde le pied à tel point qu'il va en résulter une entorse. Tout d'abord, je ressens une douleur violente. Cette douleur, née de surtensions musculaires va engendrer elle-même de nouvelles surtensions, dues à des causes externes, et génératrices de douleurs, vont succéder des surtensions d'origine interne qui, créées par cette douleur, la perpétuent. Ainsi une sorte de circuit va s'instituer entre surtensions musculaires et douleurs. Les unes faisant surgir l'autre, et réciproquement. Au départ la douleur avait une cause objective, indépendante du sujet en ce sens qu'elle supposait des rapports entre ce sujet et un milieu, qu'elle ne s'expliquait pas sans l'intervention de ce milieu. Elle est résultat d'une déformation anormale infligée à la musculature du pied par un mouvement malheureux sur un profil inspiré

par le milieu. Mais à partir du moment où la douleur surgit et devient fulgurante, on voit apparaître un état de choses qui se maintient de lui-même, qui ne cesse de renaître de ses propres conséquences. La douleur devient la cause même des états qui la produisent. C'est-à-dire qu'à travers les sur-tensions musculaires qu'elle entraîne, elle devient sa propre cause. Dès lors elle n'a plus de cause distincte, n'étant plus causée par rien d'autre qu'elle-même. On chercherait vainement hors d'elle une cause qui, dotée d'une existence propre et autonome, serait responsable de sa perpétration.

Ainsi, bien que la douleur envisagée soit un fait, elle n'en est pas moins une illusion, en ce sens qu'elle n'a pas de fondement réel, pas de cause véritable, permanente, extérieure à elle-même. Elle crée, à chaque instant, sa propre continuité, sa propre durée. Et M. Fouéré de continuer sur plusieurs pages encore l'explication imagée certes, de la relation sujet-milieu, auto-crédation, moi-soi. Par trop imagée cette présentation de l'écrivain peut entraîner une mécompréhension des relations profondes entre le moi « connu » et le moi « profond ».

### ***Sur Krishnamurti et le « moi » tibétain***

C'est pour cela que je préfère l'approche similaire à prime abord du « moi » krishnamurtien et du « moi » bouddhiste. L'« awareness » (lucidité) des bouddhistes tibétains et la « vue juste » de Krishnamurti incitent à pousser, plus loin encore, les similitudes entre les « ego » cités ici. « Personne n'accomplit l'action, personne n'en goûte les fruits, seule la succession des actes et de leurs fruits tourne en une ronde continuelle, tout comme la ronde de l'arbre et de la graine, sans que nul ne puisse dire où elle a commencé. Ceux qui ne discernent pas cet enchaînement croient à l'existence d'un « ego » révèlent les textes Mahâyânistes et Hinâyânistes, lorsqu'il s'agit d'infirmer l'hypothèse du « moi », du moins telle que nous la concevons. Les livres tibétains expriment ainsi la même pensée, dans un autre vocabulaire, que Krishnamurti. On trouve également dans ces livres, la théorie cyclique du « moi », comparant ce dernier à une flamme.

« Si nous regardons distraitement une flamme de bougie située dans une pièce privée de courant d'air, nous aurons l'impression de voir une forme brillante, immobile, continue.

Or, nous savons fort bien que la flamme n'est pas immobile. Elle se recrée à chaque instant. Elle est dans un flux continu. Elle s'alimente des milliards de molécules qui fondent et se consomment en se combinant à l'oxygène de l'air et donnent la chaleur à la flamme. La notion que nous avons d'une apparente immobilité de la flamme provient essentiellement de notre inattention. Le « moi » est semblable à cette flamme. C'est par ignorance et absence de vue juste, que nous avons de notre soi-conscience et de nos pensées une vue continue. Ce sentiment de continuité nous incite à nous considérer comme une « entité » toujours identique à elle-même. La réalité est autre. Notre « moi » n'est que révolution. »

### ***Sur la dualité du « moi »***

Le moi étant révolution permanente, par conséquent en opposition constante, cela étant d'ailleurs la base des grands conflits intérieurs qui régit l'être, Krishnamurti dit encore :

« Quand vous avez peur, vous cherchez le courage et ce courage, nous l'appelons vertu, mais que faites-vous en réalité ? Vous fuyez la peur. Vous essayez de recouvrir la peur d'une autre idée, que vous appelez courage; vous pouvez le faire momentanément, mais la peur continue d'exister et se manifestera sous d'autres formes; tandis que si vous essayez de comprendre la cause fondamentale de la peur, l'esprit n'est plus captif du conflit entre les opposés. »

La conscience de soi crée la dualité et vous avez ainsi la conscience cosmique et la conscience individuelle, toutes deux étant des conceptions fausses qui surgissent à l'intérieur des limitations de l'individualité. Il résulte de cela une constante bataille entre les deux parties du même centre. La partie personnelle demande à la partie universelle pourquoi elle a créé la misère, l'injustice, la douleur. De cela résultent des spéculations sans fin au sujet du comment, du pourquoi, de la cause et de la finalité, qui n'auront jamais de réponse parce qu'elles partent d'un faux raisonnement. Où se trouve donc ce « moi » parfait que prônent certains anciens, il faut pour approcher cet idéal abstrait, hormis la flagrante dualité du « moi », que l'être parvienne à cerner la

terminologie de son « moi », prenant par exemple, la réalité qu'il n'est lui-même que devant un autre, et que sans ce dernier, le « lui-même » disparaît. C'est aimer et être aimé. C'est concevoir et être conçu. Autant de divisibles et d'indivisibles. C'est, qualitativement une impasse, l'un détruisant l'autre. En imposant à autrui son « moi », il n'est plus « sien », mais « leurs », perdant ainsi sa particularité propre, à savoir, le sentiment profond qui l'avait entraîné. Et c'est sans aucun doute la contradiction impérieuse du moi krishnamurtien. **Pascal** disait du moi qu'il était « haïssable », Suivant sa ligne de pensée, il était donc nuisible, destructible. Or, le fait de vouloir le détruire, ce « moi haïssable » ne peut que le renforcer. A force de n'en plus vouloir, de bâtir nombre d'éléments pour sa destruction, l'existence de ce moi est solidifiée. C'est un faux problème du choix.

### ***Sur la fuite du « moi »***

Dualité, choix, surtout ignorance du « moi » peut être la clé et la conclusion du « moi » krishnamurtien, bien que selon sa propre philosophie, le phénomène de révolution interdit un début et une fin, si ce n'est arbitraire, au cycle du « moi ». Face aux contradictions permanentes du « moi », l'individu est entraîné dans une souffrance métaphysique qu'il veut fuir afin de retrouver une sérénité de l'âme, même passagère. Reste à savoir si cette souffrance sera assez forte pour qu'éclate l'ignorance dont nous parlions précédemment.

« La souffrance n'est pas autre chose que cette haute et intense clarté de la pensée et l'émotion, qui vous force à reconnaître les choses telles qu'elles sont ».

Or, l'homme n'aimant pas souffrir, son « moi » repousse cette alternative, mieux, cette solution de vérité nue. Il fera tout ce qui est acceptable en son âme pour s'évader de cette condition. M. Fouéré, définit quelques-unes de ces réactions... humaines !

*Recherche du réconfort* : on prend plaisir à inventorier les appuis qui subsistent ou l'on se complaît dans l'évocation des fastes du passé.  
*Repliement sur soi* : on ne veut plus renouveler l'expérience douloureuse, rencontrer la ou les personnes qui ont lésé. Cette dernière attitude conduit éventuellement à la répulsion, à la haine : dans ce dernier cas, l'état de creux consécutif à la souffrance se transforme en exaltation agressive.

*Recherche d'un autre terrain d'affirmation* : d'une nouvelle méthode ou spécialisation. *Dépréciation de l'être qui fait souffrir* : l'exemple courant de l'amant qui dit : elle est partie, elle ne méritait pas que je m'y intéresse. *Rationalisation* : Il se dit que c'est dans la nature des choses, que cela devait arriver (fatalisme).

Mise en œuvre d'une discipline quelconque pour acquérir fermeté de caractère, impassibilité.

Que faut-il dire de ces réactions on ne peut plus humaines que chacun a souvenir d'avoir péniblement traversées. Évasion, bien sûr. Lâcheté, peut-être. Refus inconscient de faire face à la douleur, à la souffrance morale. Refus de se suffire. Mais c'est là notre quotidien.

« Nous avons dit que sans connaissance de soi, aucun problème humain ne peut être résolu de façon permanente. Peu d'entre nous sont disposés à entrer complètement dans un problème et à appréhender le mouvement de leur pensée, de leurs sentiments et de leurs actions comme un tout intégral : la plupart d'entre nous veulent une réponse immédiate, sans comprendre en son entier le processus de nous-même »

conclut Krishnamurti.

« Me comprendre moi-même est d'une importance primordiale, parce que je ne peux comprendre aucun problème humain sans comprendre l'instrument qui observe, l'instrument qui perçoit, qui examine. Si je ne me connais pas, je n'ai aucune base pour penser; et me connaître n'est pas le résultat d'une spécialisation, du fait que je deviens un expert en connaissance de soi, ce qui, au contraire, m'empêche de me connaître. Car le moi est désir, il est vivant, toujours en mouvement, il n'a pas de repos, il subit constamment des changements; et pour comprendre le désir vous ne pouvez pas avoir un plan d'action. »

***Sur le « moi » d'un tout-le-monde***

J'avoue, au fil de cet article, découvrir une vision du « moi » positive, constructive. Philosophes du monde et de tout temps ont des explications négatives, quand ce n'est pas destructives du « moi », de l'ego, de l'I (je-moi). Inutile bien sûr ici de mentionner l'affectif « moi-je » qui n'est que le reflet du « soi-conscient », du « moi-connu », du « moi-connaiss ». Or, Krishnamurti ouvre ici un véritable dialogue intérieur, à la merci de sa conscience entre le « moi » et le « moi », l'être et le paraître. Je, donc je suis. Absurdité shakespearienne tronquée afin de mieux définir le dialogue entre le « moi-intérieur », caché et le « moi-extérieur » apparemment découvert, visible à l'âme nue. Qui est « moi » ? La flamme ou l'entorse. La douleur ou l'absence de douleur. Ce masochisme de l'âme, cette torture de « soi », ce tunnel effrayant de l'obscurité vérité. Dans un monde où le temps-vitesse régit l'être, peu sont ceux qui croient bon de se pencher, une seconde durant sur l'intérieur. « Je me connais ! » Mais Krishnamurti pose le problème entre la connaissance et le savoir de « moi ». Qui et quoi dicte les réactions et les actions d'autrui à votre endroit si ce n'est trop souvent une parfaite ignorance de votre « moi » profond.

Fenêtre grande ouverte sur le monde intérieur, le « moi » consciemment inconscient dicte chacun des actes apparemment incontrôlables. Notre rationalisme, notre terminologie contradictoire veut que nous lui trouvions des excuses, sortes de pis-aller du genre : c'est l'instinct... l'intuition... le pressentiment, là où l'explication est si simple. Incapables de connaître le « moi » des autres, nous nous enfermons à simuler, fantômatiser, échafauder, mille rapports faussés à la base. Et cela uniquement à cause de cette obstination qui se veut de prendre ses irréalités psychologiques pour des vérités absolues. Qui, caucasien, n'a pas ressenti cette gêne incontrôlable à l'endroit de l'hindou, de l'asiatique ? Cette impression de « moi » mis à nu par une force supérieure, par une perceptivité innée dont ils semblent dotés. Le « moi » krishnamurtien est une porte ouverte sur la communication entre les êtres. De ces portes, qui font peur car elles ouvrent sur la vérité. De ces vérités que les siècles nous ont appris à ne plus vouloir voir.

*par Van Geirt*

## **LA NOTION DU TEMPS CHEZ KRISHNAMURTI**

***Cet article réclame beaucoup d'attention dans la lecture. Mais ceux qui s'y engageront ne le regretteront pas.***

*par Hervé Volkman*

L'auteur de ces lignes fera d'entrée un aveu, au risque de surprendre, voire d'indigner : il ne prétend nullement rassembler, d'une manière plus ou moins conventionnelle, les éléments de la pensée de Krishnamurti, autour d'un thème qu'il aurait privilégié pour une raison ou pour une autre; ce qui revient à dire qu'il ne prétend pas « comprendre » celle-ci, ni *a fortiori* la faire « comprendre », pour une bonne raison : A savoir qu'il n'y a pas de « pensée » de Krishnamurti; voilà un considérant que le « maître » (qui n'en est pas un et s'y refuse toujours absolument) n'a pas cessé un instant de livrer à tous ses commentateurs, c'est-à-dire les ennemis de sa parole ainsi qu'il aime à le laisser entendre.

Toute tentative de « comprendre », au sens de « rassembler les éléments de », est sans prise sur ce qui ne relève en rien d'un système d'interprétation; une pensée communicative et pouvant se communiquer implique une composition en éléments séparables au gré de l'analyse, telle que, par un effort de l'imagination, on puisse en recomposer, au moins l'enchaînement combinatoire. Cela ne semble pas être le cas du message de Krishnamurti.

Certes, ne serait-ce que parce que le message en question est véhiculé par des mots, il est parfaitement possible de détecter çà et là des entités pivotales, telles que « ego », « liberté », « révolution », « psychologie », « conscience », et aussitôt de s'en emparer à la manière des philosophes pour en faire autant de problématiques, combinées ou non. Car il est clair que ces problèmes philosophiques sont les mots eux-mêmes et inversement. C'est ainsi qu'il m'eût été facile puisque mon rôle est ici d'en parler, d'entreprendre l'interprétation des notions et de leur enchaînement, ainsi qu'éventuellement de soumettre laquelle interprétation à une comparaison avec tel ou tel système interprétatif. Mais pour peu que celui-ci fût le mien, je n'eusse gagné selon Krishnamurti lui-même, que son renforcement et sa confirmation; je ne serais venu à lui que pour mieux retourner à ma « pensée », c'est-à-dire ma non-pensée.

Pour autant que cette perspective, si bien dénoncée dans la « Fausse conscience » de [Joseph Gabel](#), ait été de moi rejetée, je n'en refuse pas moins le principe de l'adhésion pure et simple, celle que la musique des langues très anciennes, et l'assurance des gestes premiers qu'elles contiennent, rendit autrefois moins dangereuse. Mais quelle est donc cette alternative ? Apparemment et toujours selon Krishnamurti lui-même, la critique radicale de l'interprétation qui n'est jamais qu'une projection idéaliste, le refus catégorique d'une perception partielle se caractérisant par le dédoublement de celui qui écoute et de celui qui le regarde, « de la pensée et du penseur », ne peut avoir pour effet que le néant de l'esprit, ou le presque néant, cette sorte de passivité amoureuse, amoureuse du vrai, du réel, de l'être et du tout. Au bord d'un abîme d'anéantissement, le désir total d'un esprit fait un de connaître le tout, ou soi-même dans l'Un, est le but recherché. C'est dit-on, dit-il, dans ce temps, que pénètre en toi qui m'écoute le message que j'ai à te transmettre et qui n'est rien moins que toi-même; rien de plus également. A savoir qu'il n'y a pas davantage de message en soi.

Pas de pensée, encore moins de système, pas d'idéologie ni d'interprétation, pas même un message. Ce que j'ai à te dire ne peut s'énoncer autrement que ce que je te dis, car cela ne supporte aucune de ces références qui toutes sont confondantes. Ce que j'ai à te dire c'est moi-même et toi-même dans l'élan de mon amour. Ce que dit Krishnamurti n'est donc pas une chose, un objet que l'on peut se transmettre comme un ballon de rugby ou un sac de billes, ensemble ou en morceaux. C'est un message d'amour personnel et impersonnel, de moi à toi et de moi-dieu à toi-dieu.

### ***Le dernier homme***

Un monolithe total. Cela dit, il ne me reste plus qu'à clore mon discours et toi lecteur, entreprendre la lecture d'un article suivant; au mieux je perfectionne ma paraphrase de Krishnamurti, et si bien que je deviens Krishnamurti lui-même, c'est-à-dire bien mieux que n'importe quel disciple, ainsi qu'il le souhaite. L'esprit amoureux de l'Être dans la délicieuse proximité du néant, cela s'appelle, plus communément, la foi, le credo. Et si je n'ai que mon credo à te dire, lecteur, tu lis Krishnamurti pour la seconde fois, ce qui du reste n'est peut-être pas inutile, bien que tu sois venu te perdre ici avec d'autres motivations.



Deuxième acte. Toutes réflexions faites, je n'ai pas décidé de me taire encore. Je repousse ma foi pour un temps, laissant à mon esprit l'ultime privilège de décrypter le monolithe avant de se mourir à lui-même, de saisir l'identité d'un tel propos dans l'élan fulgurant du dernier homme. Au moins, tant qu'à penser, me serai-je placé dans la meilleure perspective, la plus fragile et la plus risquée, à savoir exactement ce qu'entend l'auteur de l'« Être et le Néant », dans l'ultime projection du temps, le présent, cet hors-le-temps. Et comment saisir le message unique dans son unicité, l'être même de « ce qui est, est », si ce n'est au soleil de midi, au centre de l'épilepsie nietzschéenne, quand fond la neige du savoir ?

Qu'on me pardonne s'il subsiste ici ou là, les croûtes d'une pensée, temporelle par définition. Pour mon compte, je me suis déjà pardonné : quiconque choisit de s'exprimer au gré des mots (ces choses de nos langues mortes) et s'éloigne aussi bien de la pulsion première en formules rythmées, tel qu'en l'araméen, quiconque se piège ainsi au creux du langage, aussi inhumain que la société est séparée des hommes, ne peut attendre autre chose que l'adhésion servile, ou l'interprétation sourde. Seul le cri est d'amour seul le dernier homme, celui qui n'est pas dans cette salle de conférences, mais déjà s'est assis au sommet de la montagne (mais qui peut dire où est Krishnamurti ?), peut prétendre percer mon cœur à le rendre dieu. En quittant la note unique, celle qui transperce la terre et les hommes du cri de l'être, puis en quittant l'essence de la psalmodie hindoue, qui n'est que l'écho de ce cri, Krishnamurti s'est retrouvé, après avoir été choisi, au plus loin des fondements, des voix profondes, et comme saisi dans une forêt de paravents : la pensée occidentale du vingtième siècle. C'est en elle qu'il tente de s'exprimer, avec le souvenir de la source, le seul qu'il tolère en lui-même. Mais toi qui t'exprime dans cette forêt de paravents, n'as-tu pas peur de devenir paravent toi-même ? Oh ! blasphème à moins que ne surgisse hors de ta parole, un autre dieu. Eh bien, je suis celui-là ; et ce lecteur qui m'accompagne ...

### ***L'ambiguïté de sa position***

Le blasphème sera donc notre mode d'appréhension de la parole de Krishnamurti. INÉVITABLEMENT. La **tautologie** que constitue son message doit donc être exposée en tant que telle, soit en tant qu'elle ne permet aucune alternative, ne supporte aucune contradiction, excepté ce qui peut appréhender la tautologie, ce qui est plus que Dieu lui-même :

Moi, le devenir de l'homme, l'homme en devenir, le dernier homme. Toi aussi, lecteur, tu es ce dernier homme. Et ce qu'elle exclut s'en trouvera radicalement valorisé, à savoir le TEMPS, mais plus que la temporalité, le devenir.

Le principe de toute tautologie, le principe d'Identité (ce qui est, est; ce qui n'est pas, n'est pas), exprime et situe l'intemporalité, tout ce qui se trouve hors de la durée de l'illusion que constitue, selon le détenteur d'une temporalité qu'il veut éterniser, le devenir. L'intemporalité, le trans-historique et autres formes de l'autorité d'être sont à la fois le point commun et la meilleure arme décelable dans toutes les expressions de tous les pouvoirs. La meilleure arme en effet puisqu'elle use de ce qu'[Heidegger](#) désigne comme l'angoisse métaphysique, l'expérience de l'Être, de l'intemporel et qui peut, aussi bien, être compris comme l'énergie vitale elle-même, sous les formes du Premier Désir. Et non seulement elle use de cette expérience, mais encore la nie en tant que telle. Il ne peut y avoir, nous dit Krishnamurti, d'expérience de Dieu, ou de l'Être, puisqu'un appel à celle-ci est un appel à la mémoire et pour autant un appel à la pensée et à la durée. Comme on le voit et comme le dit la chanson : « Pourquoi brûle la maison ? Parce qu'on y a mis le feu; pourquoi y a-t-on mis le feu ? Parce qu'on avait bu; pourquoi avait-on bu ? Parce qu'on avait chaud; pourquoi avait-on chaud ? Parce que la maison brûlait », etc. Ainsi fonctionne la tautologie de l'Être : pas d'expérience de l'Être, parce que l'Être est et n'est pas susceptible de temps; pas temporalité qui ne soit illusoire, pour la même raison : la raison d'Être au sens supérieur du terme. Ce serpent qui se mord la queue, c'est l'anneau passé par les prêtres dans le nez de l'humanité pour en canaliser les désirs dans les ornières du pouvoir, temporel par définition. Il est curieux de remarquer que Krishnamurti, pour être moins agressif que nous sur cet état de fait, n'en a pas moins tenu des propos tout à fait identiques. La critique des religions, de leurs prêtres comme de leurs disciples, n'a pas chez lui d'autre sens. On pressent là l'ombre d'une contradiction, qu'il faut soit dissiper, soit déterminer avec davantage de précision.

*A priori*, elle se présente comme suit : le caractère illusoire de la temporalité et l'expérience que tout individu peut en faire est utilisée par les prêtres et les hommes du pouvoir, soit les détenant de et dans une temporalité, pour satisfaire, aux dépens des autres, leur soif de domination. Il y a contradiction à partir du moment où l'on admet l'existence objective d'un rapport de domination d'homme à homme. Or,

il semble bien que Krishnamurti ne songe pas à nier celui-ci sans quoi il n'entreprendrait pas d'aider tout un chacun à se défaire de l'instinct du même nom qui paralyse sa connaissance de l'Être. En d'autres termes, s'il peut y avoir une libération, c'est qu'il y a une aliénation, un esclavage. A ce niveau, une réponse est possible. Il peut en effet être dit : Ce n'est pas l'autre qui constitue l'obstacle de ta liberté, c'est toi-même : les forces qui sont en toi et assiègent ta conscience sont ton vrai et ton seul ennemi. L'homme est un ennemi pour l'homme en ceci que tu es ton maître et ton esclave, ton bourreau et ta victime, ainsi que ton prochain : et seule la résorption de cette dualité, le dépassement du moi-je, constitue une révolution radicale. Mais dans ce cas, que fait-on des prêtres ? Il semble que Krishnamurti à la fois nie et affirme la répartition collective, à l'échelle de la société, des rapports de domination. Il l'affirme quand il fait la critique des religions et, en agissant pour, annonce une ère de libération (mais les prêtres font de même); il la nie en assurant que tout projet collectif est fondé sur une temporalité et donc, comme tel, est condamné.

Ambiguïté suffisamment importante pour lui attirer les foudres des pouvoirs temporels qui ont vu le jour au gré d'un projet et d'une idéologie de libération collectifs d'une part, ainsi que les véhémentes protestations des prêtres en question d'autre part; qu'on se rappelle le machiavélisme mis en œuvre en Argentine, au moment du long séjour que fit Krishnamurti en Amérique du Sud, tant de la part des communautés chrétiennes et surtout catholique, que de celle, même, de la communauté israélite; cependant qu'il pouvait passer, ici ou là, pour un agitateur politique, voire un provocateur, déguisé en prophète.

### ***Révolution psychologique ou collective***

Tout cela nous conduit vers une question d'ordre plus général encore; et nous voulons que ce soit une question, de celles précisément qui font au philosophe Heidegger s'interroger le langage, bien plus qu'une problématique axée sur l'archétype, temps, espace, liberté ou autre. Il y a, dans la parole de Krishnamurti, quelque chose qui vibre juste et précisément évoque l'expérience de l'intemporalité, quelque chose qui n'est loin ni des voix profondes de [Nietzsche](#), ni, pour clore ces références, du désir de l'homme. La matière même de celui-ci est tissée d'éternité ainsi que les plus hauts sentiments; la connaissance la plus fine, le voyage le plus risqué aux limites du conscient et de l'inconscient, s'exercent en bordure de la durée, là où la mort cesse d'être un problème.

Et cependant le désir de l'homme implique une satisfaction, ou plutôt une réalisation, donc une durée, un temps, un devenir, celui de l'homme réalisé dans ce désir; c'est la mise au monde d'un homme nouveau.

Personne ne peut affirmer que dans la pensée de ceux qui, par excellence, ont misé sur l'histoire, par exemple les matérialistes marxistes, il n'y ait, dans l'élan d'une construction aux apparences les plus scientifiques, le ferment d'une intuition fondée, précisément, dans l'a-historicité. Ce que [Freud](#) et [Lacan](#), [Marx](#) une telle certitude dans le devenir de l'humanité qu'il faut se demander si elle pourrait voir le jour autrement que dans une conviction inspirée hors de l'expérience directement historique; à moins que — c'est la tautologie matérialiste — on affirme que toute expérience soit directement historique, *a priori*. Inversement, Jésus se bat contre les docteurs juifs et prêche en araméen, la langue du peuple, la révolte contre leur pouvoir, et sa collusion au pouvoir d'occupation. Entre autres. Certes au nom de la révolution « in anima », mais d'une façon si bien située dans l'histoire que la peine de mort est requise.

Il n'est pas si simple en effet d'opposer l'histoire à l'éternité, la révolution psychologique à la révolution collective. C'est au prix de la plus grande confusion que l'on interprète la parole de Krishnamurti comme une invite à la révolution dans et par le moi — sans indication de dépassement —, transcription de la fameuse « révolution psychologique » qui fit et fait encore les titres des hebdomadaires plus ou moins à sensation. Il a fallu qu'en Occident, dans l'énorme mouvement suicidaire qui sépare une fois pour toutes la chose de son contraire, l'on mette la psychologie (étymologiquement discours sur le fonctionnement de l'esprit) du côté de l'individu et par opposition (définitivement) au collectif humain unitairement compris. Il n'en est pas moins vrai que la parole du « maître », pour autant qu'elle n'ait jamais contenu dans son inspiration un tel exclusif, est devenue presque aussitôt jaillie, la prisonnière de cette opposition dont il fait montrer, et dont il montre, combien elle est facilement mensongère et ce qu'elle rapporte à la résignation, voire la lâcheté ou l'intérêt de la domination.

De fait, c'est au gré d'une opposition, dans les mœurs depuis plusieurs siècles et en tout cas le XVII<sup>e</sup> pour l'Europe occidentale, qui divise l'homme en sujet et en individu, en citoyen et en homme privé, voire en matière et en esprit, que la religion, devenue sœur du pouvoir, distribue d'une main ce qu'elle retire de l'autre, accorde à l'individu ce dont elle

prive le sujet. Que les prêtres menteurs prétendent nier l'existence de l'homme matière, chair et désir, pour se consacrer tout entiers à la réalité exclusive du cœur et de l'esprit dans la pratique de l'amour universel, on les voit aussitôt compromis et confondus dans la réalité du même sujet et de la même matière, dominant d'autant mieux ici ceux dont ils attirent ailleurs l'attention. Telle est la vertu hypnotique de la religion dénoncée par Krishnamurti, l'opium en question. Cependant qu'il n'est pas non plus étonnant que, tout en raillant les travers des prêtres et détournant de leur malveillance, il soit pris, de par le langage même, dans une logique qui s'apparente aux mêmes confusions; seule peut-être l'innocence du désir constitue-t-elle le champ d'expérience qui porte chacun à la fois hors et au fond de lui-même, hors et au fond du temps.

Telle personne qui venait lui faire ses adieux, me raconte comment, soudainement prise dans le vertige d'un regard d'amour venu d'outre-temps, elle perd la conscience du moi dans une longue période de sanglots, de néant puis d'innocence.

Sans doute est-il vrai que dans le cri qui précède le SENS rationnellement compris, dans la sensualité même de la parole de Krishnamurti, de telles oppositions et les erreurs éternellement répétées auxquelles elles conduisent, n'effleurent pas l'homme qui parle; mais les temps sont passés où la parole est pure, précisément, du pouvoir, et le langage est plus fort, hélas, que celui qui en use. Sans doute est-il vrai qu'en dénonçant l'oubli, l'obscurité, les entraves de la liberté et de l'amour dans le cœur de l'individu, Krishnamurti n'entende nullement par là détourner les consciences d'une mutation collective dans les rapports sociaux et quotidiens et au gré d'un devenir historique; il est absurde même de penser qu'il introduise une relation de cause à effet (donc de durée des effets) entre une mutation psychologique individuelle et une révolution collective de l'humanité; cependant c'est bien ainsi qu'il est, pour l'essentiel, compris, à de rares exceptions près.

### ***La quête du possible***

Car l'Histoire est l'obsession de l'Occident, bloqué dans son histoire. Comme le MOI. Comme l'État. Et de cela Krishnamurti a l'intuition d'une délivrance possible, non par le rejet pur et simple — le moi est une illusion, il n'y a pas d'histoire —, mais souvent au gré d'une intelligence dialectique. Miser sur l'histoire, s'en remettre à une révolution collective, cela peut être en effet s'oublier davantage soi-même de la pire façon, s'enfoncer encore dans l'obscurité. La nier purement et simplement, c'est

s'installer sous le joug du pouvoir, quel qu'il soit. L'histoire ne doit pas davantage être rejetée qu'érigée en absolu. Considérée comme un avatar de l'être, elle doit être assumée avec l'élan conjugué du dépassement du moi vers le soi. L'inconscient n'est peut-être autre chose que l'entrave au devenir et à la conscience totalisante et doit en tout cas être inventorié comme tel. Et tel est, sans doute, le sens de cette disponibilité cultivée de l'esprit, qui veut envisager tous les sens et le sens. Il n'y a jamais chez Krishnamurti l'affirmation brutale de l'éternel, par exemple sous la forme d'une illumination ou de la divine inspiration; mais seulement la quête du possible et du simple, étant bien entendu que ce simple n'est pas révélé; il EST, hors de toi et en toi.

Cependant, pour autant qu'on saisisse cet élan du moi vers le Soi, et qu'on ait accepté avec lui de partir de l'un, c'est-à-dire l'expérience vécue, pour connaître dans l'autre, c'est-à-dire « en » conscience, on n'échappe pas en dernier ressort à une condamnation persistante de la durée, sorte de résidu de toute cette dialectique. Comme si tout, et Krishnamurti le rappelle très exactement, devait être cherché dans l'instant, et non dans un alluvionnement de l'expérience, fécondant la conscience. La folie de Nietzsche, l'extase d'autant de mystiques, le niveau atomique de la conscience selon [Timothy Leary](#) et d'une façon générale tout ce qui permet l'état d'exception dans le fonctionnement de la pensée, en favorisant l'événement, maladie, folie, souffrance, prière, anéantissement, permettent d'apprécier les bijoux engendrés par l'intemporanéité, le subit, l'instant éternel. Mais l'exclusive sur cette forme de conscience, aux dépens de celle que féconde l'expérience et l'histoire, renvoie précisément à l'individu sans possibilité d'aucun secours. Et seule la parole du prophète, pour autant qu'elle implique l'éclosion immédiate de la conscience du disciple, trouve à se glisser dans cette absence de temps. On nous dit que Krishnamurti n'offre aucune pensée constituée, aucun système et que seul en dernier, ressort, le rapport direct à sa parole est fécondant. Mais cela même exclut l'éventualité d'une semence qui germerait lentement confrontée à l'histoire quotidienne.

Faut-il alors se rappeler [Daumal](#) et réintroduire avec lui l'historicité même des élans mystiques de l'humanité, qui accompagnent la genèse des civilisations. N'y a-t-il pas dans sa façon d'envisager ces pulsions premières, ces réveils éphémères — mais collectifs — de la conscience, à la fois l'histoire et la non-histoire, sous la forme de l'éternel retour? Cette dialectique combinée du devenir et de l'éternel retour, de l'aigle et



du serpent, n'a pas, non plus chez Nietzsche, les formes d'une insoluble contradiction. Chez Marx même, l'idée d'une première harmonie n'est pas absente, et plus encore chez [Engels](#), ce n'est pas un hasard si la question de « l'aliénation naturelle » est ce qui préoccupe — et divise — le plus les épigones marxistes. Il semble cependant qu'il ait fallu Daumal et les siens pour réintroduire, avant de la relativiser, la notion d'histoire, autrement qu'en nous précipitant dans l'abîme du matérialisme vulgaire. Comme s'il fallait comprendre que l'homme, périodiquement s'éveille, se souvient, se tend, construit, puis à nouveau, presque aussitôt, se rendort, remet les choses à l'envers, réintroduit les confortables et abjectes séparations de l'être et du devenir, du moi et de l'autre. Cette vision de l'élan connaissant, qui toujours se tue lui-même dans l'érection d'un pouvoir religieux, quand bien même depuis [Hegel](#) cette religion serait d'État et de l'État, pour à la fin renaître encore, cette histoire en spirale dont on peut préférer voir la composante circulaire plutôt que celle linéaire ou inversement, mais dont rarement on saisit l'oblique ascendante dans l'infini de l'être et du devenir conjugués, est lovée dans la douce parole de Krishnamurti; ou plutôt, si cette parole était faite d'un soupir et du cri muet de [Münch](#), d'un attendrissement infini d'un côté, et d'un autre du flot constant des mots, il serait bon d'oublier le second pour profiter du premier.

### ***L'infini joint tout***

Mais rêvons-nous ? Krishnamurti parle en conférences et sa parole est d'une grande solitude en ces temps où la parole sur le chemin et au cœur public de la cité est monopole d'État...

Passée la problématique de l'histoire, il nous paraît bon, en tout cas, d'utiliser l'historicité; la parole de Krishnamurti n'a pas surgi n'importe quand, dans la permanente monotonie des oppositions ou de leur illusoire réalité; sans quoi elle eût aussitôt embrasé les foules ou se fut au contraire perdue dans un désert d'incompréhension. Elle vient au seuil d'une ère de la parole, précisément, peut-être juste un peu avant. Celle qui s'annonce avec, nous dit [Mac Luhan](#) la fin de l'écriture marchande et la fermeture volontaire des postes de télévision. Le cri de [Dada](#) a déjà retenti et [Zarathoustra](#) est descendu à plusieurs reprises de la montagne, quoique dans les livres; et l'élan spirituel qui semble accompagner la révolution californienne n'est pas encore connu. Sous le joug de vingt siècles de christianisme et de vingt-cinq de [bouddhisme](#), l'individu dédoublé peut encore, en toute bonne conscience, pratiquer une

recherche dont les composantes, à l'instar du héros de [Scott Fitzgerald](#), sont encore et la compromission totale avec l'existant et la plus totale intransigeance, sans solution.

Cependant, venu parler à l'Occident, il n'est pas sans avoir l'intuition que cette réconciliation, qui guette sous les cendres de la ville et du sexe séparé, et constitue le projet de révolution totale le plus concret, passe par « l'abolition de l'espace et du temps dans une volonté pleine d'indifférence » ainsi que le veut secrètement l'axolotl de [Julio Cortazar](#) (On pense à cette merveilleuse nouvelle de Julio Cortazar, l'*Axolotl*, parue dans l'Anthologie du Fantastique de Roger Caillois et dont la leçon, tirée plus bas, vaut son pesant d'or.).

Même dans les compromissions littéraires occidentales les plus évidentes de ce temps, on trouve cette recherche du vertigineux infinitésimal, toujours hors de l'espace et du temps; c'est le héros de [Gombrowicz](#) ou même de [Robbe-Grillet](#) : là où apparaît le mouvement absolu, la fulgurante connaissance de l'être dans l'immobile anéantissement; nous sommes ici dans la genèse du [Nirvanâ](#), à l'antipode des moulins à prière; nous nous sommes dans la tendresse première, disséqués par les messes en tout genre. La pulsion de l'être-soi, dans le moi retiré au gré de l'indifférence la plus cultivée et la plus voulue, est ce qui se cache — d'ailleurs assez peu — dans l'étrange neutralité du fond d'esprit prêché par Krishnamurti.

Le mouvement et la pensée prennent dès lors un sens, aussitôt que par une simple « ondulation du corps », et de l'esprit, au gré de la plus élémentaire volonté réapparue, il est possible de s'évader de la « torpeur minérale » pour gagner aussitôt les trésors les plus cachés de la conscience, le réel même. Telle est la méditation désespérée de l'axolotl et l'espoir du maître.

Mais c'est aussi la désespérance d'une communication horizontale possible. Dans la géométrie lobatchievskienne, les parallèles se rencontrent. L'infini joint tout. Comme la prière et la réclusion qui prend pour objet une meilleure présence au monde.

Cependant, dans l'homme dressé devant Dieu, comme un entonnoir, s'engouffre le message unique et unilatéral de toutes les autorités oppressives.



Le mouvement subversif de ce siècle n'est-il pas une transgression horizontale, comme la musique africaine, là où les hommes se retrouvent entre eux.

Lorsque la pensée de l'objet devient l'objet lui-même, lorsque la volonté et l'imagination de l'homme devient l'histoire, que reste-t-il de l'homme lui-même, sinon précisément l'excision d'une conscience, la pauvreté d'un oubli, la misère du moi solitaire et obscurci ? L'absence et le désir se conjuguent obliquement.

*par Hervé Volkman*

(1) On pense à cette merveilleuse nouvelle de [Julio Cortazar](#), l'Axololl, parue dans l'Anthologie du Fantastique de [Roger Caillois](#) et dont la leçon, tirée plus bas, vaut son pesant d'or.

## KRISHNAMURTI ET LE ZEN

*L'auteur a tiré ces réflexions de longues  
conversations avec Krishnamurti cet été.*

*par Robert Linssen*

L'étude comparative de Krishnamurti et du [bouddhisme Zen](#) laisse apparaître à part quelques divergences — des similitudes incontestables.

Beaucoup de personnes ont exprimé leur étonnement à la lecture d'une déclaration de Krishnamurti publiée récemment ! (Bulletin de la Krishnamurti Foundation n° 7, été 1970.)

« ...tous les systèmes, le Zen, l'hindouisme, le système chrétien ne sont que des balivernes. Un esprit qui s'exerce à un système, une méthode, un mantra est incapable de voir ce qui est vrai... »

Cette déclaration appelle une mise au point et des précisions, Krishnamurti a toujours dénoncé les dangers d'une systématisation de la pensée. Pour lui, la Vérité est libre, vivante, inconditionnée. Ses caractères d'infinitude, de jaillissement spontané rendent toute systématisation, toute organisation impossibles.

Les méditations dirigées, les rites, les ordinations monastiques du Zen japonais peuvent être considérés comme des organisations spirituelles au même titre que le système chrétien. L'origine première du Zen, c'est-à-dire le Ch'an chinois, est très différente. Le Chan n'est pas un système de pensée mais un art de vivre libéré des conditionnements de l'esprit au sens où l'entend Krishnamurti.

L'éveil authentique ne peut résulter de la répétition de syllabes magiques (mantras). La pratique du « nemboutsou » (Répétition continuelle du nom du Bouddha.) dans le Zen japonais est étrangère au Zen originel c'est-à-dire au Ch'an chinois de la « Voie Abrupte ».

De telles pratiques aboutissent à des états d'auto-hypnose étrangers à l'Éveil. La méditation, au sens où l'entendent Krishnamurti et les maîtres de la Voie Abrupte implique une prise de conscience profonde, rigoureusement individuelle. Elle ne peut se réaliser dans l'ambiance collective d'une assemblée nombreuse d'étudiants pratiquant le « Zazen (Position de méditation assise.) » sous la direction d'un guide spirituel circulant bâton à la main, administrant deci-delà des coups inattendus. De telles pratiques n'ont de sens que pour une discipline corporelle.

La confusion établie dans les esprits à propos des similitudes et divergences entre Krishnamurti et le Zen japonais se dissipe en examinant les origines de ce dernier.

Le Zen japonais n'est qu'une émanation tardive (1191-1768) du Ch'an chinois (312-1100).

Les écrits des maîtres du Ch'an, tels TaoCheng, Cheng-Chao, [Bodhidharma](#), SensTsang, [Huineng](#) et surtout [Shen-Hui](#), laissent apparaître un climat d'autant plus proche de Krishnamurti qu'ils se séparent de celui des sectes japonaises actuelles.

On en jugera facilement par la lecture de pensées enseignées par Shen-Hui (668-770) et Huai-Jang (env. 775).

Au cours de son dialogue avec le maître Ch'eng, Shen-Hui évoque les limitations d'une méditation faite pour l'obtention du « Satori » ou « Éveil intérieur », En voici les termes :

***Shen-Hui* :**

Lorsqu'on pratique le « Samadhi » n'est-ce pas une activité choisie délibérément par l'esprit ?

**Ch'eng :**

Oui.

**SlJen-Hui :**

Alors cette activité délibérée du mental est un acte de la conscience conditionnée et comment peut-il apporter la vision de la « soi-nature » (qui est inconditionnée) ?

**Ch'eng :**

Pour réaliser la vision de la « soi-nature » il est nécessaire de pratiquer le « Samadhi ».

**Shen-Hui :**

Toute pratique du « Samadhi » est fondamentalement une vue erronée. Comment pourrait-on, en pratiquant le « Samadhi » obtenir le « Samadhi » ?

Dans le « Kû-Tsun-Hsun-Yû-lun, le maître Huai-jang nous dit: Lorsque vous vous entraînez au « Zazen », vous devriez savoir que le Ch'an ne consiste, ni à s'asseoir, ni à se coucher.

Si vous vous entraînez à devenir un Bouddha assis, vous devez savoir que le Bouddha n'a pas de forme fixe.

Parce que la Vérité n'a pas de forme fixe, elle ne peut être l'objet d'aucun acte de choix. Si vous vous transformez en Bouddha assis, par cela même vous détruisez le Bouddha.

Si vous vous attachez à la position assise, vous n'atteindrez pas le principe du Ch'an.

Les textes du Ch'an abondent en déclarations de cet ordre. Ils ressemblent étonnamment à ceux de Krishnamurti.

Hui-Hai déclare dans « *The path to sudden attainment* » :

Je vous ai dit de ne pas vous exercer à la méditation seulement lorsque vous êtes assis. Quoique vous fassiez, d'une façon

continue, vous devez être attentif : en marchant, en vous reposant, sans aucune interruption.

Krishnamurti exprime la même pensée :

Méditer, c'est vivre attentif d'instant en instant, ce n'est pas s'isoler dans une chambre ou une caverne, car de cette façon on ne peut jamais connaître la Vérité. La vérité ne peut être trouvée que dans nos rapports avec l'existence quotidienne. Méditer, c'est pour la pensée, se libérer du temps, car dans la durée, l'Intemporel ne peut jamais être appréhendé.

### ***Un art de vivre***

Le Zen et Krishnamurti doivent être considérés comme un art de vivre. Ils abolissent toute séparation entre méditation et action. Il s'agit donc d'une psychologie au sens où l'entendent [S. Freud](#) et [C.-G. Jung](#), c'est-à-dire une science du comportement. Pour C.-G. Jung la psychologie est surtout, une science de l'âme.

Krishnamurti et le Zen mettent en lumière les multiples conditionnements asservissant l'esprit humain. Ils veulent rendre l'homme réellement libre en dépit de ses chaînes extérieures. A cet effet, ils nous demandent de prendre conscience des mobiles profonds présidant à la genèse de nos pensées, de nos émotions, de nos désirs, de nos actes. Nous accédons alors à la pleine connaissance de nous-mêmes nous permettant de nous dépasser en nous ouvrant à la perception de l'unité fondamentale des êtres et des choses. La surprise et l'émerveillement d'une dimension nouvelle se révèlent à nous dans la vision d'une « essence commune dans laquelle les êtres et les choses se meuvent et ont leur « être » (Krishnamurti 1930 et Zen: Sen-Tsang 606).

Très prudent, Krishnamurti évite d'employer le terme « Dieu ». Il le désigne par l'Inconnu, l'Intemporel. Le Zen le désigne par « la soignature », le « Non-mental (Le non-Mental par D.T. Suzuki.) », le « Mental Cosmique », le « Corps de Bouddha », etc. Tous deux évitent d'en parler et sont hostiles aux spéculations métaphysiques. Ils insistent davantage sur l'importance d'un art de vivre intégralement, présent au Présent, dégagé des illusions et tensions de l'égoïsme, toujours disponible au langage sans cesse nouveau des faits.

L'esprit et la matière sont les faces opposées mais complémentaires d'une seule et même Réalité, source unique et sommet de toute puissance, d'intelligence pure et d'amour.

Les profondeurs de la « soi-nature » doivent se matérialiser en acte, ici même, « à la surface », car dans le Zen originel et Krishnamurti, profondeurs et surfaces sont les aspects d'une seule et même Réalité. Cette réalité est « Acte Pur ». Il n'y a plus d'opposition entre des actes ordinaires et extraordinaires.

Tout acte ordinaire peut devenir véritablement extraordinaire. Il le sera dans la mesure où les avidités du « moi » ne s'expriment plus en lui. Cette richesse intérieure peut et doit s'exprimer au cours de circonstances que nous jugeons banales et sans intérêt. Le sens de cette plénitude spirituelle vécue au cours de circonstances jugées à tort insignifiantes — est évoqué par un poète Zu Ch'an connu sous le nom de P'angIun :

*Quelle surnaturelle merveille !  
Et quel miracle, voici !  
Je tire de l'eau et je porte du bois !*

« Le Zen, écrit D. T. Suzuki, est notre état ordinaire d'esprit : c'est-à-dire qu'il n'y a rien de surnaturel ou d'inusité ou de hautement spéculatif qui dépasserait notre vie quotidienne »,

Ceci sous-entend, évidemment, la réalisation d'un rythme de vie simple, naturel, profondément extatique résultant d'une pleine compréhension et du dépassement du « processus du moi » (Krishnamurti 1930).

La libération des tensions psychologiques inhérentes à l'attachement, à l'ignorance de nous-mêmes nous permet d'accéder à des richesses intérieures insoupçonnées. Nous pouvons être libres intérieurement au cœur des activités extérieures. Nous pouvons jouer le jeu de la vie dans le monde sans être identifié aux fausses valeurs du monde.

Telles sont les résultantes essentielles de l'attitude Zen et de Krishnamurti : la détente et le silence intérieur parmi les agitations extérieures. La réalisation d'une telle attitude est un enrichissement

incontestable de notre façon de vivre, de réagir vis-à-vis des êtres et des choses. Elle nous rend libres.

Comment ?

« La vie est relation. Pour aller loin il faut commencer par ce qui est près, c'est-à-dire nous-mêmes avec nos conditionnements »,

ne cesse de répéter Krishnamurti. Toute circonstance, toute perception, toute relation peut être une occasion de « Satori » ou d'Éveil intérieur, nous dit le Zen.

Tous deux insistent sur l'importance de notre attitude intérieure d'approche des événements. Si elle est mentale, routinière, il y a échec. Nous continuons alors cette « marche stérile » qui va du connu au connu. La continuité du passé se prolonge dans le présent et le corrompt (Krishnamurti).

« L'approche du problème » nous dit Krishnamurti est plus importante que le problème lui-même »... car vos préjugés, vos craintes et vos espoirs le coloreront. La relation correcte avec le problème résulte d'une approche « lucide et sans choix ».

Krishnamurti et le Zen dénoncent le caractère limitatif du choix.

Les déclarations de Seng-Tsang dans le « Hsinhsin-ming (Chan) sont à cet égard éloquentes.

*La parfaite voie ne connaît nulle difficulté  
Sinon qu'elle se refuse à toute préférence  
Une différence d'un dixième de pouce  
Et le ciel et la terre se trouvent séparés.  
La voie parfaite est comme le vaste espace  
Rien n'y manque, rien n'y est superflu  
C'est parce que l'on fait un choix  
Que sa vérité absolue se trouve perdue.  
N'essayez pas de chercher la Vérité.  
Cessez simplement de chérir des opinions.*

Le détachement ou non-fixation des idées, la souplesse de l'esprit confèrent le don de l'adéquacité parfaite c'est-à-dire la faculté de répondre adéquatement à toutes les implications de circonstances imprévues. Pour cette raison, les spécialistes du bouddhisme Ch'an ou Zen originel le définissent comme l'enseignement de la parfaite momentanéité.

L'adéquacité dans les relations et la parfaite momentanéité résultent d'une véritable mutation psychologique dont la genèse est identique dans le Zen et Krishnamurti. La conscience personnelle se libère de sa continuité conflictuelle et sans issue par la cessation de l'agitation mentale.

La délivrance des tensions psychiques du « moi » permet une liberté d'action intégrale. Liberté spirituelle, liberté psychologique, relaxation physique et nerveuse forment la base de la « rapidité des réflexes dans la détente » souvent évoquée dans le Zen.

### ***Importance du Présent***

« L'infini est dans le fini de chaque instant » déclare D. T. Suzuki. « Nous ne pouvons jamais reprendre ce que nous avons engagé dans l'action. Le Zen doit être saisi au moment où la chose se passe, ni avant, ni après; c'est un acte d'un instant ».

La vie est flottante, ne se répète jamais et reste impossible à saisir. L'idée de la « méthode directe » est de saisir cette vie flottante « pendant qu'elle s'écoule et non après qu'elle s'est écoulée ».

Évoquant d'une façon identique l'importance du présent, Krishnamurti déclare : « Le présent est de la plus haute importance. Quelque tragique et douloureux qu'il soit, le présent est la seule porte de la Réalité. Le présent est l'Éternel, la non-durée mais nous le considérons comme un passage entre le passé et le futur; dans le développement du devenir (égoïste) le présent est un moyen en vue d'une fin et perd son immense signification.

... si le « penser-sentir » parvient à suivre ses méandres et à les dépasser, dans l'extension même de cette lucidité se trouve le Présent intemporel ».

### ***Inexistence du « moi »***

Les textes du bouddhisme en général et du Zen en particulier insistent sur le caractère illusoire et conflictuel du « moi ». Seules existent des pensées nombreuses et complexes, rapides comme l'éclair. Il n'existe pas, tel que nous le pensons, une entité pensante, continue et douée d'une quelconque solidité psychologique. A ce flux de pensées

continuellement changeantes et discontinues, nous superposons la notion arbitraire d'entité continue, de conscience personnelle.

« Personne n'accomplit l'action, personne n'en goûte les fruits, seule, la succession des actes et de leurs fruits tourne en une ronde continue, sans que nul puisse dire où elle a commencé, tout comme la ronde de l'arbre et de la graine. » Ceux qui ne discernent pas cet enchaînement croient à l'existence d'un « ego »(Méditation - Contemplation.).

Krishnamurti emploie un langage semblable et déclare :

Sans ses pensées, le « penseur » n'est pas ... Cette séparation du « penseur » et de ses pensées est un stratagème du penseur afin de s'octroyer une sécurité, une permanence.

La notion du caractère illusoire du « moi » est liée à celle du « Vide » et de mutation psychologique auxquels Krishnamurti et le Zen ont consacré des commentaires assez semblables.

### ***Mutation et vide***

Il est dit dans le « Lankâvatâra Sûtra » :

Ce qui est entendu par « Vide » dans le plus haut sens de réalité finale, c'est que dans l'acquisition d'une compréhension intérieure par la Sagesse il n'y a plus aucune trace de la « force d'habitude » engendrée par des conceptions erronées. Hui-Hai, maître du Ch'an précise la façon dont le terme « Vide » doit être compris. Il déclare :

« Lorsque le mental est détaché, le Vide apparaît.. Le Vide est simplement non attachement... Comprendre le vide de distinction, c'est être délivré. »

Si des distinctions sont faites, elles résultent des perceptions communes.

La perception suprême implique le « vide de distinction ».

Nous trouvons évoquée ici la différence entre les perceptions communes résultant de nos habitudes mentales dualistes, conditionnées par nos mémoires, et une perception suprême totalement affranchie des automatismes du passé. Il s'agit là d'une mutation psychologique



formant l'une des bases de la pensée de Krishnamurti. Il déclare à ce sujet :

« Pour réaliser une mutation dans la conscience, il est nécessaire de réaliser un vide complet. Un tel vide est impossible lorsque nous découvrons ce qui est illusoire. Vous verrez alors que cette *vacuité* « elle-même est mutation. »

Au cours de ses conférences en Inde, Krishnamurti rapprochait trois notions : celles de mutation, de vide et d'espace ou d'immensité insondable.

« La mutation n'est réalisée que lorsque l'esprit est *vide de toute pensée*. Cette mutation est absolument nécessaire au salut de l'être humain. » Vous devez avoir un esprit complètement différent, qui ne soit plus le produit du milieu, de la société, des réactions, de la connaissance (intellectuelle). Ces choses n'engendrent pas l'innocence, la liberté ni un sens d'immensité insondable dans l'esprit. C'est seulement dans un tel espace (intérieur) que le mouvement de la mutation se produit.

Nous nous trouvons en présence du même état de vacuité et d'espace « intérieur » que celui évoqué par Hui-Hai (720-814) (*Le Bouddhisme* par [A. David.Neel.](#)).

« Lorsqu'un mental entièrement instruit de la vacuité en toutes choses se trouve devant les formes, il réalise aussitôt leur vacuité. Pour lui, cette vacuité reste là, tout le temps, qu'il se trouve devant les formes ou non, qu'il parle ou non, qu'il discrimine ou non. »

Parmi les conséquences de l'expérience vécue de Krishnamurti et du Zen, il faut mentionner la perception d'une unité spirituelle et physique des êtres et des choses. Il s'agit d'une essence commune « de profondeur » impensable, occupant une place de priorité par rapport aux apparences « de surface » du monde extérieur. L'expérience de la mutation spirituelle nous révèle des dimensions nouvelles, surprenantes. La matière se dépouille de son opacité. Le mental lui-même se dégage de ses limites, de ses conditionnements habituels. Un espace intérieur insondable, entièrement nouveau, inconnu, vide de toutes nos propriétés familières s'impose irrésistiblement à notre esprit comme Réalité suprême, intemporelle, inconditionnée. Seng Tsang évoque cette vision d'unité :

*« Lorsque l'esprit reste serein dans l'unité des choses »*

*Le dualisme s'évanouit de lui-même.*

*Phraséologie, jeux de l'intellect*

*Plus nous nous y adonnons, plus loin nous nous égarons.*

*Si l'esprit conserve son unité*

*Les dix mille choses sont d'une seule et même essence.*

*Il n'est plus rien dont on doive se souvenir*

*Tout est vide, lucide et porte en soi un principe d'illumination.*

*Dans le plus haut royaume de l'Essence vraie*

*Il n'y a, ni « autre », ni « soi »*

Il est utile d'ajouter que le Zen insiste tout autant que Krishnamurti sur le fait que le « vide mental » correct n'est pas une absence permanente d'idées résultant d'un acte de discipline du « moi ».

Hsi-Yun déclare :

« Un état de vide mental ne peut être maintenu continuellement. Il conduirait à des absurdités. Il est possible de réagir aux circonstances de la vie quotidienne de telle sorte qu'on soit capable d'y prendre part de façon satisfaisante, tandis que l'on demeure absolument détaché et non affecté par les circonstances. »

Pour Krishnamurti également, la mutation résulte d'un silence mental ou vide permettant à la pensée de se décoller de ses attachements passés. Ce décollement lui permet d'être libre et d'adhérer pleinement à l'instant présent. La pensée ainsi libérée de l'illusion d'être elle-même une entité, n'est plus alors qu'un simple instrument de communication. Krishnamurti dénonce également l'absurdité d'un état de vide mental permanent. L'homme « libéré » pense mais ses pensées ne sont plus complices d'un désir de durée. Elles s'épuisent lorsque cessent les circonstances qui les ont fait apparaître et ne laissent plus de « résidus », Telle est, dans l'optique du bouddhisme et de Krishnamurti, la délivrance du « karma » (loi de cause à effet, asservissement).

### ***Dieu, la « soi-nature » et l'action quotidienne***

Krishnamurti et le Zen évitent d'employer le terme « Dieu ». Tous deux évoquent l'existence d'une Vie cosmique dont nous faisons partie intégrante. Krishnamurti la nomme « l'Inconnu », « l'Intemporel », Le Zen la désigne par « Soi-nature », « Mental Cosmique », « Corps de Bouddha » etc.

« Il n'y a d'autre Dieu que l'homme purifié » déclarait Krishnamurti (1930). L'homme « purifié » se connaît parfaitement et s'est libéré des fausses valeurs de l'égoïsme, de l'agitation mentale. Il découvre alors qu'il est lui-même l'Impensable, l'Inconnu.

Krishnamurti déclare à cet effet :

« ...alors, l'esprit lui-même est l'Inconnu ... le « nouveau », le « non-contaminé ». Par conséquent, il est le Réel, l'Incorruptible »

« Lorsque l'esprit est libre du passé, de la mémoire, de la connaissance, il est l'Inconnu. Pour un tel esprit il n'y a pas de mort. » Hui-Neng, le Sixième Patriarche du Ch'an déclarait :

« La nature de Bouddha est présente en tous les êtres et constitue leur nature propre. La nature propre est la connaissance de soi » ...

En dépit de son apparence abstraite, cette phrase de Hui-Neng est suivie du côté essentiellement pratique qu'elle implique. Évoquant la nécessité de l'action (l'usage) il déclare :

« Le corps est « non-corps » sans son « usage » (action) et le Corps est Usage (pas de séparation entre l'essence pure et l'action). Être soi, est se connaître. Notre être nous est révélé par notre « usage » de nous-mêmes ... et cet « usage » est vision de la soi-nature (Dans le Ch'an, la « soi-nature » comporte trois éléments inséparables : le « corps » (taï), symbolise l'essence cosmique primordiale, la « forme », (hsiang) symbolise l'ensemble des apparences du monde extérieur, l'« usage » ou action (yung). »

Dans l'optique de Krishnamurti, la « divinité » vivante de l'homme est réalisée par l'intégration parfaite de trois éléments arbitrairement

séparés par un vice de fonctionnement généralisé du mental humain. Ces trois éléments sont : le « sujet » expérimentateur. l'organe de l'expérimentation, les objets de l'expérience. L'éveil se réalise par une abolition des distinctions entre observateur et observé, expérimentateur et expérience, entre acteurs, corps et action.

### ***Qu'est-ce que la méditation ?***

Qu'est-ce que la méditation ? La concentration de pensée n'est pas une méditation parce qu'il est relativement facile de se concentrer sur un sujet intéressant. Un général absorbé par le plan de la bataille qui enverra ses soldats à la boucherie est très concentré. Un homme d'affaires en train de gagner de l'argent est très concentré, ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, d'être cruel et de se fermer à tout sentiment. Il est absorbé dans ses desseins, comme toute personne dont l'intérêt est capté; il se concentre naturellement et spontanément.

Qu'est donc la méditation ? Méditer, c'est comprendre; la méditation du cœur est compréhension. Et comment puis-je comprendre s'il y a exclusion ? Comment puis-je comprendre s'il y a pétition et supplication ? En la compréhension il y a la paix, la liberté; car on est libéré de ce que l'on a compris. Se concentrer, prier, cela n'éveille pas la compréhension, et celle-ci est la base même, le processus fondamental de la méditation. Vous n'êtes pas tenus d'accepter ce que je dis, mais si vous examinez la prière et la concentration de pensée très soigneusement, profondément, vous verrez que ni l'une ni l'autre ne conduisent à la compréhension, tandis que la méditation qui consiste à comprendre engendre la liberté, la clarté, l'intégration.

Mais qu'appelons-nous comprendre ? Comprendre veut dire donner sa vraie valeur à toute chose. Être ignorant, c'est attribuer des valeurs erronées. La nature même de la stupidité est le manque de compréhension des vraies valeurs. La compréhension se fait jour lorsque s'établissent des valeurs vraies. Et comment établirions-nous les valeurs justes de nos possessions, de nos rapports humains, de nos idées ? Pour que surgissent des valeurs exactes, il me faut comprendre le penseur, n'est-ce pas ? Si je ne comprend pas le penseur — lequel est moi-même — ce que je choisis n'a pas de sens; si je ne me connais pas, mon action, ma pensée sont sans fondement. Donc, la connaissance de soi est le début de la méditation. Il ne s'agit pas des connaissances que l'on ramasse dans des livres, chez des guides spirituels, des gourous, mais de

celle qui provient d'une enquête intérieure et d'une juste perception de soi. Sans connaissance de soi, il n'y a pas de méditation.

## LE PROBLÈME DE L'IMMORTALITÉ

*Une réponse passionnante à une question sans cesse posée.*

*par René Fouéré*

L'immortalité n'est, pour la plupart des hommes, qu'un espoir, un remède à la terreur qu'ils éprouvent à la pensée de leur anéantissement total.

Ni Krishnamurti ni moi-même ne pouvons avoir l'intention de vous apporter, au sujet de cette immortalité, des assurances solennelles, autoritaires et fallacieuses, de prétendues certitudes qui n'ont aucune évidence propre et qui, même assénées avec la dernière vigueur, se réduiraient encore à des articles de foi passionnants, à des affirmations invérifiables qui exaltent mais ne peuvent éclairer.

Ce qu'avec Krishnamurti, je viens vous proposer, c'est non pas une réponse — qui se voudrait décisive — au problème de l'immortalité, tel qu'on le pose communément et inconsidérément, mais une manière neuve et insolite d'envisager ce problème, un examen de sa signification psychologique, qui nous permettra peut-être d'apprendre quelque chose sur nous-même.

Je ne vous dirai pas, au nom et sous la garantie de Krishnamurti ou de qui que ce soit, que l'immortalité telle que vous l'entendez, l'imaginez ou la rêvez, existe ou n'existe pas, mais quel sens, au regard de notre expérience coutumière du temps — de ce temps où s'inscrivent notre naissance et notre mort, nos attentes et nos regrets — on pourrait tenter de donner au terme « immortalité », ce terme désignant alors un état effectivement vécu, considéré en lui-même et pour lui-même, et non une affirmation intellectuelle destinée à recouvrir, à tranquilliser une angoisse profonde ...

Les chrétiens non instruits de vues théologiques ou mystiques plus profondes confondent volontiers éternité et survie. Pour eux, l'éternité

est surtout, pour user du langage des scholastiques, une « éternité », c'est-à-dire une vie banale indéfiniment prolongée, après une sorte de transposition céleste ou infernale, automatiquement consécutive à la mort physiologique. Ils sont attachés à l'aspect durée de cette « éternité ». Ils veulent faire de cette éternité une continuité d'eux-mêmes, de la conception qu'ils se font d'eux-mêmes.

Pour Krishnamurti, au contraire, la continuité est une garantie de déclin :

« Qu'arrive-t-il à quelque chose qui continue ? Il tombe en ruines et devient une routine. La continuité est une garantie de dégradation. »

Il est remarquable que l'éternité n'apparaisse pas seulement comme une continuité, au jugement commun, mais encore comme une éternelle jeunesse. Mais, précisément, ce qui caractérise psychologiquement la jeunesse, proprement dite (comme, du reste, cette autre forme de jeunesse qu'est l'amour), c'est son merveilleux pouvoir de renouvellement. Ainsi donc, la conception que Krishnamurti nous propose de l'immortalité, tout en contredisant, pour une part, les vues ordinaires, présente néanmoins avec elles, d'autre part une certaine similitude.

A vrai dire, c'est la conception commune qui est contradictoire, parce que là où existe une soif impérieuse de continuité, il ne peut y avoir renouvellement et fraîcheur. Notre vie ne peut être, à la fois, une répétition d'elle-même et un perpétuel nouveau. Vouloir persévérer dans l'identité, et vouloir se recréer, sont deux exigences simultanément incompatibles. En voulant la continuité — non pas une continuité naturelle dont nous n'aurions ni le soupçon ni, *a fortiori*, la hantise, mais la continuité d'une idée, d'un effort — nous appelons sur nous l'accablement du temps, nous nous jetons dans les griffes de la fatigue, de la discorde et de l'ennui.

Alors les jours de notre vie s'attendent et s'appellent l'un l'autre, se soudent en une grise continuité, deviennent les moments incolores d'une intention monotone. Ils nous apparaissent comme les barreaux toujours semblables d'une échelle sans fin. Et nous avons le sentiment désolant de gravir, barreau après barreau, cette fastidieuse et interminable échelle; d'être le forçat d'une entreprise irritante et absurde, que nous ne pouvons ni abandonner ni aimer. Des barreaux, encore des barreaux, toujours des barreaux ! C'est une hallucinante et morne succession; une

répétition écoeurante des mêmes gestes, des mêmes efforts, des mêmes espoirs et des mêmes déceptions. Chaque matin, à mesure que nous reprenons conscience de nous-mêmes, nous voyons resurgir l'insistant cortège des projets qu'hier n'a pas achevés, des problèmes qu'il n'a pas résolus.

Il nous semble que nous tournons en rond : que l'échelle que nous gravissons se ploie, s'enroule sur elle-même, devient cage d'écureuil; la cage du processus du moi, des montées illusoires, des ascensions stériles.

Alors nous prend un désir éperdu de fraîcheur, de renouveau, de plénitude, sans mourir à nos ambitions, à nos projets, sans renoncer à faire sans cesse l'orgueilleux total de nos acquisitions ? Or, nous ne pouvons consentir à cette mort. Nous n'en avons pas l'audace. Nous voulons prolonger, poursuivre, ajouter aux résultats d'hier les résultats d'aujourd'hui. Nous sommes attachés à nos œuvres. Nous ne voulons pas renoncer aux fruits des efforts ignorants du passé, admettre que nos poursuites anciennes ne furent que des égarements coûteux. Nous ne voulons pas nous dédire, nous renier. Nous avons peur de perdre notre définition.

### ***L'épicier au paradis***

Or, si nous ne voulons pas mourir d'abord, comment pourrions-nous renaître ? Comment chaque moment pourrait-il nous apparaître frais et neuf si nous le condamnons à servir les intentions du passé, si nous l'enchaînons délibérément à des moments révolus ?

En conséquence, une éternité de fraîcheur et de jeunesse ne saurait être une éternité de continuité. D'autre part, si l'éternité est le dépassement du temps, elle ne peut se concilier avec cette continuité voulue et préméditée qui est nécessairement prise dans le temps, enlisée dans sa notion. Elle ne saurait non plus apparaître comme un prolongement indéfini. Ce qui se prolonge, indéfiniment ou non, c'est une durée. L'éternité ne se prolonge pas. Elle est. Dans l'idée même de prolongement est incluse celle de commencement. Or, l'éternité n'a pas commencé. On pourrait dire que, vue des rivages du temps, c'est une perpétuité qui n'a pas le souci d'elle-même.

Au surplus, une éternité qui se prolonge ne peut être une éternité vivante. Ce qui attend sans cesse de vivre n'y parvient jamais, et l'attente

de l'avenir est le meurtre du présent. Il est aisé de se rendre compte que l'éternité, telle que la « conçoit » Krishnamurti, n'est, comme il le dit lui-même, ni continuité, ni annihilation, au sens que nous prêtons communément à ces termes. Elle n'est, en effet, ni perpétuation du moi-continuité, ni anéantissement véritable de l'être. On pourrait la définir comme la perte — chez un sujet qui néanmoins demeure — de tout souci de continuité. Mais cette définition, toute négative, n'en saurait traduire l'intensité vivante. Une éternité de cette sorte correspond à une « néantisation » du sujet à son propre regard, qui détruit toute notion d'attributs personnels à prolonger. Mais cette « néantisation » apparente est, en même temps un accomplissement réel de ce même sujet, une plénitude psychologique. Elle enveloppe une continuité de profondeur qui, se maintenant d'elle-même, disparaît comme objet de préoccupation consciente, mais n'en subsiste pas moins comme fait spontanément vécu.

Krishnamurti nous dit que, si nous sommes contraints de mourir, quand sonne l'heure de la désintégration physiologique, c'est parce que nous n'avons pas su mourir à chaque instant de notre vie; parce que, toute notre vie durant, nous sommes restés empêtrés dans le conflit entre la mort et la vie, sans parvenir à le dépasser en perdant le sens et la soif de notre continuité personnelle...

On comprend dès lors que Krishnamurti ait pu répondre à un auditeur qui lui demandait comment on pourrait parler de la mort à un enfant venant de perdre son petit camarade :

« Je lui ferais remarquer que, tout naturellement, les fleurs se flétrissent et meurent. »

Et l'on comprend aussi qu'un prélat argentin, déconcerté par la profondeur des vues de Krishnamurti, ait pu dire que l'immortalité, telle que la concevait le sage Indien,

« ne l'intéressait pas plus que celle de ses ongles ou de ses cheveux ».

Le prêtre catholique restait pris dans le sens de la continuité personnelle, pensée et préméditée. La plupart des hommes, et même ceux qui passent pour intelligents et réfléchis, se représentent l'au-delà comme une continuation, un prolongement de leur existence actuelle; comme une condition où ils transporteraient, inaltérés en essence, leurs espoirs et leurs peurs, leurs haines et leurs amours. Où ils recevraient, comme à l'école, des récompenses et des châtiments.



L'épicier se voit encore plus ou moins épicier au paradis, où il espère que l'on confondra devant lui, devant Dieu et ses saints anges, son ex-concierge qu'il accuse d'avoir autrefois médité sur son compte... Un au-delà de cette espèce n'est plus un au-delà, et la mort n'est plus la mort. Elle n'apporte rien de nouveau, d'inconnu, d'immense. Elle cesse d'être la profondeur de la vie.

On ne fait que transférer outre-tombe les préoccupations limitées, les préoccupations communes, les données coutumières de l'existence. D'aucuns vont même jusqu'à s'inquiéter de savoir si le défunt, dont toute l'organisation nerveuse est dénuée, désorganisée ou dissoute, n'aura pas froid dans son sépulcre; s'il ne trouvera pas trop mesuré ou inconfortable l'espace qui lui est offert...

### ***Vivre audacieusement***

Ceux mêmes qui font observer que nul décédé n'est revenu dire ce qui lui est advenu au sortir de la vie, ne vont pas jusqu'à se demander si ce qui se passe après la mort — en admettant qu'il se passe quelque chose — peut être effectivement dit; si un langage conçu pour décrire les impressions et les événements de la vie peut convenir à la description des états qui peuvent suivre la mort.

Quel manque d'imagination ! En admettant que l'au-delà existe (et il est sans intérêt, pour la vie d'affirmer son improuvable existence), peut-on penser qu'il puisse si peu différer du monde de notre expérience quotidienne ou, du moins, de l'aspect que nous présente ce monde sous l'angle où nous avons coutume de l'envisager ? Peut-on penser qu'il se réduise à n'être qu'un nouveau lieu de résidence, un nouveau théâtre offert à des activités qui resteraient communes dans leur principe, sinon même dans leur forme ? Ou bien qu'il doive être consacré à nous dédommager d'outrages et d'ennuis qui, si gros qu'ils puissent nous apparaître, se révèlent ridicules au regard d'une vision infinie ? En y réfléchissant un peu, on voit combien tout cela est puéril, combien cet au-delà est celui qu'enfantent, avec leurs imaginations débiles, des êtres qui n'ont ni l'intelligence ni le courage de s'arracher à des limitations dont ils n'ont même pas le sens; et qui construisent le futur avec la substance de leurs plus naïfs désirs.

Que l'au-delà existe ou non — et, je le répète, il n'est pas besoin de le savoir pour vivre vraiment, audacieusement — la plupart de ceux qui

affirment son existence le ravalent, dans la notion qu'ils s'en font, à n'être, tout comme leur Dieu, qu'une compensation et une consolation ingénues à leurs désagréments journaliers. De ce qui devrait leur apparaître comme une immensité inconnue, bouleversante, indescriptible, comme une présence mystérieuse devant laquelle pâliraient toutes leurs notions familières ou, au contraire, aux heures de doute, comme un néant inimaginable, insupportable à leur pensée, ils ne font qu'un accessoire du connu, un hochet réconfortant.

En comparaison, on pourrait dire de cette immortalité que Krishnamurti s'efforce, non pas de nous décrire vraiment, mais de nous faire entrevoir, qu'elle apparaît comme une saisie du sens et du secret de la mort dans les profondeurs mêmes de la vie; comme la perception, au terme d'une plongée dans les entrailles du présent, de ce qui constitue l'essence ultime, tout à la fois, du passé, du présent et de l'avenir.

Celui qui l'atteint possède, d'emblée, sans qu'il s'arrête pour autant de respirer et de vivre, ce que l'humanité commune ne pense pouvoir connaître qu'à l'heure et au prix du trépas. Les murailles du temps et de l'espace s'abattent devant son regard. Il découvre demain dans les abîmes d'aujourd'hui. Il se tient au point vertigineusement tranquille où les visages inconnus de l'existence et de la mort se recroisent et se recouvrent, s'éclairent mutuellement en s'identifiant. Au point où, selon l'insolite parole de Krishnamurti, la mort devient « aussi ravissante que le réel ».

Sans que son cœur ait cessé de battre, sans que ses yeux terrestres se soient éteints, il pénètre dans cette infrastructure du monde qui n'est, au regard du commun, qu'une ténébreuse énigme vers laquelle convergent des avenues d'épouvante. Il se trouve soudainement au confluent de toutes choses, il entre dans une dimension nouvelle qui contient, à elle seule, l'essence de toutes les autres, en même temps qu'elle en dépasse les contradictions et les interdits.

### ***Un parachèvement de l'expérience***

Qu'on ne s'y trompe pas néanmoins : une telle expérience n'est pas une évasion ! On pourrait dire, paradoxalement, que l'au-delà du présent et du monde qu'elle nous découvre reste à l'intérieur du présent et du monde. On ne l'atteint pas en se détournant de la considération des choses communes, au profit de contemplations imaginaires, mais, au contraire, en intensifiant cette considération : en parvenant à un

paroxysme d'attention à la vie : en projetant sur les êtres et les objets une lumière si vive qu'elle nous révèle en eux des profondeurs, une dimension d'éternité que notre coutumière distraction n'avait pas soupçonnées. Une pareille immortalité n'est donc pas une fuite du monde mais, bien plutôt, une complémentation, un parachèvement de notre expérience du monde. Si, en un sens, elle dépasse l'objet, supposé réduit à ses apparences communes, ce n'est pas en le fuyant, en l'évitant, mais, pour ainsi dire, en le traversant. Elle nous conduit aux racines éternelles de l'immédiat.

Elle nous découvre que cet au-delà, dont nous pensions que la mort physiologique était l'entrée unique et redoutable, est déjà ici et maintenant, dans sa réalité profonde; que l'expérience de la mort est déjà présente en essence, et accessible, dans l'expérience même de la vie; que c'est l'infirmité de notre vision qui nous fait attendre du futur et du trépas ce qui s'offre à nous dès aujourd'hui, ce que nous distinguerions au creux de nos paumes si nous savions y regarder, si nous avons le courage de renverser ces ridicules décors de carton, naïvement érigés par nous pour notre protection, qui aveuglent notre regard et nous masquent l'immensité mystérieuse du présent.

On me permettra, pour préciser davantage ces indications, de citer maintenant, à quelques modifications près, ce que j'ai écrit aux pages 74 et 75 de mon ouvrage « *Disciplines, Ritualisme et Spiritualité* » :

« Communément, on conçoit la vie comme un pur fonctionnement, toujours identique à lui-même, qui se poursuivrait en ligne droite, indéfiniment. Tout au moins, on agit comme si l'on concevait la vie de cette façon. Et la mort apparaît comme un point d'arrêt sur cette droite infinie, comme un butoir implacable sur lequel la vie viendrait s'écraser, se disperser, s'anéantir. « Ainsi, on imagine, d'une part, une continuité parfaite et, de l'autre, une coupure absolue, une coupure totale. Le monde de la vie et celui de la mort s'excluent mutuellement et ne se rencontrent qu'à l'instant du trépas.

« De la mort ainsi conçue, on n'a rien à faire pour la vie. Elle demeure une interruption mystérieuse, un terme fatal sur lequel nous sommes sans prise, une éventualité sinistre dont nous rejetons indéfiniment l'examen, que nous expulsons délibérément de notre esprit pour nous consolider à tout prix dans le sentiment de notre existence actuelle. Une telle mort ne peut être, dès lors, qu'un problème irritant et insoluble, une

ténébreuse et insolite concrétion dans la blancheur de la vie, un corps étranger, et inassimilable, dans la chair de notre expérience quotidienne : un point obscur, obsédant, irréductible.

« Si l'on veut rendre à la mort une signification positive, il faut la relier organiquement à la vie, il faut saisir comment mort et vie se suscitent mutuellement, s'entrelacent dialectiquement, s'enchevêtrent inextricablement. Il faut faire de la mort, non ce couperet menaçant, placé à une distance inconnue, non cette noirceur impénétrable qui devrait s'abattre sur nous soudainement et en bloc pour nous détruire, mais une présence constante et constamment acceptée.

### ***La vie intemporelle***

Ainsi la mort, en essence, n'est pas l'opposé de la vie mais sa condition même, l'instrument de sa richesse, le principe de tout devenir, de toute conscience, la source des fraîcheurs précieuses et des renouvellements infinis. Aucune vie qui ne soit pénétrée, tissée de mort. L'une et l'autre sont comme les pôles, les fonctions constitutives de l'ultime réalité, qui n'est ni mort ni vie (aux sens mutuellement exclusifs de ces termes), mais incessante oscillation de la mort à la vie, et de la vie à la mort; du non-être à l'être et de l'être au non-être.

Intégrer la mort dans la vie, c'est prendre pleine conscience du caractère transitoire de toute possession; c'est retirer à notre expérience de la présence du monde et de nous-même tout caractère possessif. sans que, néanmoins, cette renonciation à nous emparer des choses s'accompagne d'une désaffection à leur égard, sans que nous cessions de leur accorder la même attention aiguë que nous leur prêtions quand nous avons le sentiment de les posséder. En d'autres termes, le dépassement de l'antithèse entre la vie et la mort, telles que nous les concevons communément, consiste en une conscience non possessive des êtres et des choses : en un rapport avec ces êtres et ces choses qui est exclusif de tout sentiment d'appropriation personnelle.

On est concentré sur l'être ou l'objet présent comme s'il devait occuper à lui seul et toujours tout l'horizon de l'esprit : et cependant on ne s'efforce pas plus de le retenir que si on le considérait comme déjà perdu. La synthèse de la vie et de la mort, dans l'instant présent, est à ce prix. Si l'on s'écarte de cet équilibre vers la mort, l'idée de dépossession l'emporte, et l'on parvient à l'indifférence. En réalisant à l'excès la

fragilité des choses, on s'en désintéresse et on s'en détourne. Si l'on s'écarte du même équilibre en direction de la vie, on tombe dans le mirage du fonctionnement indéfini et dans l'esclavage du sens possessif. »

On observera, enfin combien simplement et directement Krishnamurti nous ramène, du problème classiquement insoluble de la mort, aux problèmes significatifs de la vie. Il lui suffit de nous faire remarquer que nous avons peur de la mort parce que nous n'avons jamais vraiment vécu. Par cette remarque, notre peur de la mort se trouve soudainement reliée à toute notre vie psychologique. Elle s'intègre dans le problème général de vivre. Il ne s'agit plus de savoir ce qui se trouve au-delà de la mort, mais pourquoi nous ne vivons pas vraiment dans le présent, et comment nous pourrions enfin vivre.

De cette immortalité qu'il nous propose et dont j'ai tenté de cerner la notion, disant bien moins ce qu'elle est — et qui est indicible — que ce qu'elle n'est pas, Krishnamurti devait affirmer plus tard, en des termes d'une émouvante poésie, qu'elle consiste à « entrer vivant dans la maison de la mort » (« to enter the house of death while living », *Talks in America*, 1955). Cette « maison de la mort », où l'on entre vivant, n'est pas la maison des morts, mais celle des vivants, celle de l'intemporalité vécue. On n'en franchit pas la porte en succombant à une pression extérieure, naturelle et irrésistible, mais délibérément, et au terme d'une transformation intérieure difficile.

Nous pouvons nous y établir dès à présent, en parvenant à l'expérience de la vie intemporelle, et en faire notre quotidienne demeure.

En y pénétrant, nous entrerons du même coup dans ce « royaume de bonheur » où, au sortir de sa crise libératrice. Krishnamurti appelait ses auditeurs à pénétrer (Le Royaume du Bonheur (« The Kingdom of Happiness »). 1926 ou 1928).

Pour lui, en effet, le bonheur n'est qu'un autre nom de la vie intemporelle.

## ANALYSE GRAPHOLOGIQUE

*Graphologue-conseil, expert en écritures agréé par  
les Tribunaux.*

par Jacques de Backère

Nous pensons que cet humaniste qu'est Krishnamurti a dû marquer, au cours de son enfance, une forte opposition au père tandis que sa mère, adoptive ou non, devait, par son ascendant et sa personnalité, le préparer, à partir d'une vie familiale perturbée, à découvrir le chemin, plus exactement la voie royale vers l'accomplissement de soi.

Le graphisme de Krishnamurti, à son stade actuel d'évolution, révèle une volonté et une persévérance remarquables. Pour contradictoire que cela puisse paraître il est introverti et pourtant réellement présent au monde. Cette introversion est en somme expression d'une forte intériorité mais où l'on ne découvre pas ou peu le ressentiment d'un passé non plus qu'un accrochage fondamental à ce qui fût.

C'est notre sentiment à travers son expérience intérieure que ce sage a su résorber ses conflits, annuler le passé et conquérir un équilibre au niveau même des propriétés fondamentales de l'énergie corporelle dans son mode de potentialisation et d'actualisation. (Il faut lire concernant la logique de l'énergie les remarquables travaux [Stéphane Lupasco](#).)

On peut penser que la sexualité elle-même s'est acheminée vers une forme de sublimation.

Chez Krishnamurti ce savoir intérieur est un vécu, un senti. Il est valeur de vérité non dialectisée c'est-à-dire en deçà de toute verbalisation, de tout nominalisme.

C'est à ce niveau qu'il s'est éprouvé lui-même pour tendre à un équilibre fondamental et résorber, autant que faire se peut, les inhibitions, les angoisses, les ambivalences, les blocages et autres mécanismes de défense qui expriment, au niveau de la corporalité et des symbolismes spatio-temporels, une organisation énergétique défectueuse troublant la dynamique globale de l'être.

Nous découvrons la qualité de son équilibre dans le souple déroulement, sans précipitation, du ruban graphique et la bonne coordination des

formes, tandis qu'une bonne pression, associée aux traits assez nourris, assure à cette écriture sa bonne densité.

Son relief est aussi témoignage d'une faculté de jugement précis. Quant à son élasticité elle est révélatrice de la manière dont l'influx nerveux se distribue au cours de la gestique graphique pour nous livrer le mode d'écoulement des pulsions qui confirment ici un bon contrôle de la direction et de l'intensité. Il est intéressant en effet d'observer la bonne assise des lignes malgré une très légère perturbation du train de l'écriture au dernier tiers de chaque fin de ligne.

Les majuscules disent que Krishnamurti tient la tête haute. Très élégantes et esthétiques elles symbolisent une fierté naturelle et un charme princier.

Le velouté des traits comme la sensualité des formes viennent compenser ce qu'une logique rigoureuse pourrait avoir de froid. Cette écriture exprime en fait un climat d'Orient.

On y trouve condensé un style de comportement qui confirme une esthétique personnelle. Ce style est bien intégré à sa personne y compris ce que son attitude pourrait avoir de formaliste dans l'abord.

### ***Une crainte de lâcher le fil***

Krishnamurti affirme sa position sans ambiguïté et semble, sur ce point, ne faire aucune concession. Il fait face et sait opposer aux objections une argumentation d'une logique rigoureuse à partir de prémisses fondamentales à bonne distance de l'anecdotique. Je dirais volontiers qu'il soude très bien les propositions entre elles.

La pression finale qui achève les traits filiformes de certains mots confirme un aspect caractérologique : celui de ne pas se laisser accaparer par autrui et de prendre ses distances pour maintenir son intégrité. C'est une attitude qui s'inscrit dans la cohérence même de son statut. Cette écriture confirme cette volonté d'un minimum de dépense d'énergie.

Son côté économique est assez frappant malgré les enroulements et les nœuds qui sont indices, pour une part, de sécrétivité mais aussi reflet de l'usage d'une forme graphique indienne, à savoir celle de sa langue maternelle : le Telegou. On peut affirmer qu'il poursuit un but bien

précis, bien fixé. Il peut volontairement aussi se fermer pour ne pas se laisser submerger par autrui limitant ainsi sa disponibilité.

Sans doute y a-t-il une certaine crainte de « lâcher le fil », Qu'il y ait au niveau des échanges sociaux une écoute sensible de l'autre c'est certain mais l'empathie est mesurée. Ce qui importe, c'est une fidélité inconditionnelle à un mode d'être qui est cette conquête de la liberté essentielle qu'il qualifie de « Première et dernière liberté »

S'il fallait à travers les typologies et les diverses caractérolgies cerner une dominante dans les fonctions psychiques, nous serions bien en peine de la formuler sans hésitation. Au demeurant les classifications systématiques lorsqu'elles sont poussées à leur logique extrême aboutissent à la caricature et la distorsion. Elles ne sont pas moins dangereuses que l'évaluation quantitative là où elle n'a que faire. Sans doute est-il permis de croire que le sentiment vient s'unir à la pensée, l'intuition constituant la fonction la moins évidente tandis que la sensation presque symbiotiquement liée au sentiment nous éclaire sur la qualité concrète du statut psychique de Krishnamurti. Cette composante sensation vient en quelque sorte substantialiser l'esprit qui se soucie peu de théorie. Krishnamurti vit le présent tandis qu'il s'insurge contre les constructeurs de mythes. Sur ce point il est catégorique. Jamais les mythes ont eu le pouvoir d'assurer la libération psychologique. On ne saurait assez mettre en évidence cette assertion de Krishnamurti qui est aussi celle de HuiNeng que « L'Illumination n'existe pas » !

La véritable création de soi s'inaugure selon un processus qui serait davantage une attitude réflexive de la Conscience sur elle-même.

Nous ne découvrons aucun indice graphique qui soit expression d'exaltation paroxystique, d'imagination aberrante ou de délires interprétatifs !

L'émotivité est en somme bien dirigée à partir d'une tête bien faite.

Il reste encore à souligner combien la signature maintient la même homogénéité par rapport au texte écrit. Elle signe, d'une façon évidente, le statut homogène de la personne.

On peut dire que Krishnamurti confirme cette adéquacité à lui-même soit aucun écart entre l'être et le paraître c'est dire que chez lui la conscience se fait acte.



La souplesse élégante du paraphe est expressive de dépouillement. La signature ne prend pas valeur « d'étiquette » mais exprime la nature intime qui est celle d'un homme d'élite où la fermeté morale se confond avec la conscience lucide.

Krishnamurti vit fondamentalement sa vérité.

Il en est maître. Chez lui il n'y a plus de place laissée au doute. Extrait inédit de l'ouvrage de Robert Linssen : « *Krishnamurti psychologue de l'ère nouvelle* » à paraître en janvier aux éditions le Courrier du Livre.

### ***Notre peu de sérieux...***

Malheureusement, nous recevons une éducation erronée. Nous ne devenons réellement sérieux qu'au moment d'une crise, lorsque la vie exige de nous une terrible épreuve, lorsque nous recevons un choc affreux. Alors nous assumons une certaine gravité, nous essayons d'entreprendre quelque chose, mais trop tard. Je ne suis pas cynique, croyez-le bien: je ne fais que constater un fait.

Quel est notre principal intérêt dans la vie ? Si nous avons assez d'argent, nous nous occupons de ce qu'on appelle « spiritualité », nous avons des divertissements intellectuels, des discussions sur l'art, nous nous mettons à peindre pour nous « exprimer »; et si nous n'avons pas assez d'argent, tout notre temps, jour après jour, est absorbé par la nécessité d'en gagner et nous devenons les esclaves de la misère, pris dans une éternelle et lassante routine. La plupart d'entre nous sont entraînés à fonctionner mécaniquement en vue d'un gagne-pain, une année après l'autre. Nous avons des responsabilités, une femme et des enfants à nourrir et, engagés dans ce monde-là, nous essayons d'être sérieux, nous essayons d'être religieux, nous allons à l'église, nous embrassons tel ou tel culte, ou, peut-être, étant en vacances et ayant entendu parler de ces réunions, nous venons ici. Mais rien de tout cela ne provoquera l'extraordinaire transformation de la conscience dont il est question.

### **La société**

Mais n'est-ce pas un fait évident que ce que je suis, dans mes rapports avec autrui, engendre la société ? Et que, si je ne me transforme pas radicalement moi-même, il ne peut y avoir de transformation dans la fonction essentielle de la société ? Lorsque nous nous basons sur un système pour transformer la société, nous ne faisons qu'écarter la question, car un système ne peut pas transformer l'homme ; l'Histoire nous montre que c'est l'homme qui transforme toujours le système. Tant que je ne me connais pas dans mes rapports avec vous, je suis la cause du chaos de la misère, de la destruction, de la peur, de la brutalité. Me comprendre n'est pas une question de temps; je veux dire que je peux me comprendre en cet instant-ci. Si je dis : « Je me comprendrai demain », j'engendre le chaos et la misère, mon action est destructrice. Dès l'instant que je dis : « je me comprendrais », j'introduis un élément de durée et je suis donc déjà plongé dans la vague de confusion et de destruction. La compréhension est forcément maintenant, pas demain. Demain est pour l'esprit paresseux, pour l'esprit apathique, pour l'esprit que la question n'intéresse pas. Lorsque vous êtes intéressés par une chose, vous la faites instantanément, il y a compréhension immédiate, immédiate transformation. Si vous ne changez pas maintenant, vous ne changerez jamais, parce que le changement qui a lieu demain n'est qu'une modification, n'est pas une transformation. La transformation a lieu immédiatement; **la révolution est maintenant, pas demain.**

## BILIOGRAPHIE

### Ouvrages disponibles de Krishnamurti

- De la connaissance de Soi (Inde 1948-1950), le Courrier du Livre.
- Les entretiens de Saanen (1961-1962-1963, 3 vol.), le Courrier du Livre.
- A l'écoute de Krishnamurti (1966), le Courrier du Livre.
- Au seuil du silence ( 1968), le Courrier du Livre.
- Se libérer du connu, Stock.
- La première et dernière dynastie, Stock. Commentaires sur la vie, Buchet-Chastel.

### Quelques ouvrages sur et autour de Krishnamurti

- Krishnamurti ou la révolution du réel par René Fouéré, le Courrier du Livre.
- Dieu est mon aventure par Rom Landau, éd. de l'Arche.
- Un éternel voyage (témoignage) par Vimala Thakar, le Courrier du Livre.
- Spiritualité de la Matière par R. Linssen, Planète édit.

- Krishnamurti et l'unité humaine par Carlo Suarès, le Cercle du Livre.
- Krishnamurti et la révolte par André Niel, le Cercle du Livre.

### **Vient de paraître**

- Le langage de Krishnamurti par Yvon Achard, le Courrier du Livre.
- Krishnamurti psychologue de l'ère nouvelle par R. Linssen, le Courrier du Livre.

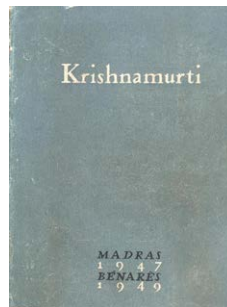
### **Ouvrages sur le Zen**

- Le Bouddhisme Zen par A lan Watts, pte biblio. Payot.
- Le Zen par R. Linssen, Marabout.
- Essais sur le bouddhisme Zen par D. T. Suzuki, éd. Albin-Michel, 3 vol.

J. KRISHNAMURTI

MADRAS  
1 9 4 7  
BÉNARÈS  
1 9 4 9

*Traduction de Carlo Suarès*



© 1950 by Le Cercle du Livre

J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

I — Le 22 octobre 1947

Les difficultés qui nous entourent doivent être comprises à un tout autre niveau, et c'est là que je sens qu'une révolution est nécessaire (p. 11).<sup>55</sup>



Les formules, les systèmes n'ont jamais rien résolu, ni engendré aucune révolution... L'éducation, la religion, un système après l'autre se sont écroulés (pp. 11 et 31).<sup>32</sup>



L'importance de l'individu est suprême, mais... il nous faut voir la totalité de son être et non le seul aspect de son activité individuelle. Le monde est un processus total (pp. 15 et 229).<sup>65</sup>



Qu'il faut organiser l'économie à une échelle mondiale, et non pas à l'échelle d'une communauté, ce qui veut dire que nous avons besoin de personnes qui ne pensent pas en termes de nationalisme, mais en fonction de l'homme ; non en termes de formules mais en termes de bonheur humain (p. 18).<sup>10</sup>



Il faut organiser un fonds commun de nourriture, d'habillement, de logement... et cela pourrait être fait si les hommes de science voulaient bien y consacrer leur temps. Mais ils ne sont actuellement occupés qu'à trouver des moyens de détruire (p. 19).<sup>37</sup>



P our avoir la paix dans le monde, nous devons cesser d'être Brahmanes, Indiens, Musulmans, Anglais, etc. Toutes les divisions doivent être abandonnées parce que vous et moi sommes un, biologiquement (p. 35).<sup>56</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

### III — Le 2 novembre 1947

Nous voulons transformer le monde, engendrer le bonheur, l'ordre et la paix (p. 45).<sup>31</sup>



Que ce soit l'Etat qui exploite l'homme ou l'homme qui exploite l'homme... nous ne faisons que revenir à l'exploitation de l'homme sous une forme différente, à différents degrés, à différents niveaux (p. 48).<sup>43</sup>



Je sais que vous serez facilement d'accord avec moi sur tout ce que je dis, vous hochez la tête en signe d'assentiment, vous viendrez sans doute dimanche et d'autres nombreux dimanches, et pourtant, vous continuerez selon votre routine habituelle parce que vous êtes conditionnés. Si vous changiez vraiment, que dirait votre voisin ! vous pourriez même perdre votre situation ! par conséquent, vous continuerez à hocher la tête en signe d'assentiment, et le monde sera de plus en plus misérable pendant que vous continuerez de penser à le changer (p. 49).<sup>3</sup>



Nous sommes déterminés par nos étiquettes : allemande, anglaise, japonaise, chinoise... Nous ne sommes pas des êtres humains... (p. 60).<sup>59</sup>



Nous consentons... à tuer les autres au nom de la liberté, au nom de Dieu (p. 60).<sup>34</sup>



Nous devons changer, mettre un terme au nationalisme..., cesser d'agiter des drapeaux (p. 60).<sup>40</sup>



La liberté ne peut être obtenue que lorsque l'esprit est libre (p. 63).<sup>51</sup>



La liberté ne peut être obtenue que lorsque l'esprit est libre, lorsqu'il n'est pas déterminé par une discipline, par un modèle (p. 63).<sup>71</sup>



A quel moment découvrez-vous quelque chose ? Lorsque vous êtes spontané, absolument libre, et non lorsque vous êtes emprisonné, aveugle (p. 63).<sup>70</sup>





J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

IV — Le 9 novembre 1947

**S**i vous sentiez que vous êtes un être humain, pensez-vous que vous vous battiez de la sorte ? Vous êtes un hindou et vous combattez un musulman... (p. 83).<sup>57</sup>



**U**n but est une projection du moi... et crée une barrière entre nous et les autres (p. 83).<sup>35</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

V — Le 16 novembre 1947

Voilà un merveilleux état de confusion, et vous ne voulez pas le regarder. Vous voulez que quelqu'un l'éloigne de vous (p. 80).<sup>68</sup>



Ce qu'il nous faut faire tout d'abord, c'est cette chose extraordinaire qui est le premier pas (p. 91).<sup>54</sup>



EXAMINONS POUR DE bon la question de savoir s'il existe plusieurs chemins qui mènent à la réalité ultime. Un chemin ne peut mener que vers quelque chose de connu, et ce qui est connu n'est pas la vérité. Quand vous savez quelque chose, cela cesse d'être la vérité parce que c'est du passé, c'est complètement immobilisé. De ce fait, le connu, le passé, est pris dans le filet du temps. En conséquence, ce n'est pas la vérité, ce n'est pas le réel. Ainsi, un sentier qui mène vers le connu ne peut vous conduire vers la vérité, et un sentier ne peut mener que vers le connu et non vers l'inconnu. Vous prenez un sentier qui mène vers une maison dans un village, parce que vous savez où est la maison, il y a de nombreux sentiers qui mènent à votre maison et à votre village. Mais la réalité, c'est ce qu'on ne peut mesurer, c'est l'inconnu. Si vous pouviez la mesurer, ce ne serait pas la vérité. Et ce que vous avez appris dans les livres, à travers ce que disent les autres, ce n'est pas réel, ce n'est que de la répétition, et ce qui est répété n'est plus la vérité.

Y a-t-il un chemin qui mène à la vérité ? Jusqu'à présent, nous avons pensé que tous les chemins menaient à la vérité. Est-ce vrai ? Le chemin de l'ignorant, le chemin de l'homme de mauvaise volonté mènent-ils à la vérité ? Il doit abandonner tout chemin, n'est-ce pas ? Un homme qui songe à assassiner des gens au nom de l'État peut-il trouver la vérité à moins d'abandonner son occupation ? Donc tous les chemins ne mènent pas à la vérité. Un homme obsédé par l'acquisition de connaissances ne peut trouver la vérité parce qu'il se préoccupe de la connaissance et non pas de la vérité. L'homme qui accepte les divisions, trouvera-t-il la *vérité* ? Manifestement pas, car il a choisi un chemin particulier et non le tout. L'homme d'action trouvera-t-il la réalité ? Évidemment non, pour la simple raison qu'en suivant la partie on ne peut trouver le tout.

Cela veut dire que la connaissance, la division et l'action prises séparément ne

peuvent mener nulle part si ce n'est à la destruction, l'illusion, l'agitation. Voici ce qui s'est passé. L'homme qui a couru après la connaissance pour l'amour de celle-ci, croyant que cela le mènerait à la réalité devient un savant, mais pourtant qu'est-ce que la science a fait pour le monde ? Je ne décrie pas la science. Le savant est comme vous et moi, il n'est différent que dans son laboratoire. Sinon, il est comme vous et moi, avec son étroitesse d'esprit, ses craintes, son nationalisme.

Croire qu'il existe un chemin que les « maîtres » enseignent à leurs « disciples » est aussi assez fantastique, n'est-ce pas ? Parce que la sagesse ne se découvre pas à travers un disciple ou un maître. Le bonheur ne peut pas être trouvé sans abandon de l'idée que nous sommes l'élite choisie qui suit un chemin spécial. Cette idée nous donne seulement un sentiment de sécurité et l'idée que nous nous grandissons. L'idée selon laquelle votre chemin est direct, alors que le nôtre nécessitera un temps plus long est le produit d'une pensée immature. Ne divise-t-elle pas l'humanité selon des chemins systématisés ?

Ceux qui ont acquis la maturité trouveront la vérité. Celui qui est mûr ne suit ni le chemin des maîtres, ni celui de la connaissance, de la science, de la dévotion, ou de l'action. Un homme qui se cantonne à un seul chemin est immature, et un tel homme ne trouvera jamais ce qui est éternel, le sans-temps, parce que le sentier particulier auquel il se cantonne est lié au temps. Par le temps vous ne trouverez jamais le sans-temps. Par la souffrance vous ne trouverez jamais le bonheur. Il faut laisser de côté la souffrance pour qu'il y ait bonheur. Si vous aimez, il ne peut y avoir dans cet amour ni coercition ni conflit. Au milieu des ténèbres il n'y a pas de lumière, et quand vous vous débarrassez des ténèbres vous avez la lumière. De même il y a amour quand il n'y a pas d'esprit de possession, de condamnation, d'épanouissement du soi.

Ceux d'entre nous qui se cantonnent dans des chemins y trouvent des intérêts mentaux, émotionnels et physiques, et c'est pourquoi nous trouvons si extraordinairement difficile d'acquérir de la maturité. Comment pouvons-nous abandonner ce à quoi nous nous sommes cramponnés pendant les cinquante ou soixante dernières années ? Comment pouvez-vous quitter votre demeure et redevenir le mendiant que vous étiez quand vous cherchiez vraiment ? Maintenant vous vous êtes fixé sur une association dont vous êtes le président, le secrétaire ou le membre. Pour l'homme qui cherche, c'est la recherche elle-même qui est amour, dévotion, connaissance. L'homme qui se cantonne à un chemin particulier ou à une action particulière est prisonnier de systèmes, et il ne trouvera pas la vérité. Dans la partie on ne trouve jamais le tout. Par une petite fente de la fenêtre on ne voit pas le ciel, le merveilleux ciel clair, et l'homme qui peut voir le ciel clairement est celui qui est en plein air, loin de tous sentiers, loin de toutes traditions (pp. 100, 101, 102, 103).<sup>11</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

VI — Le 23 novembre 1947

**D**evenir est *continu*, et n'avez-vous pas observé que *ce qui est continu emprisonne toujours* ? Les rapports humains nous emprisonnent s'ils ne sont que *continus* ; s'ils ne sont que des habitudes. Dès l'instant qu'ils cessent d'être *continus*, il y a une nouvelle qualité... Si vous allez plus loin encore, vous verrez que là où il y a *continuité*, habitudes processus de pensée allant d'une *continuité* à une autre *continuité*, il y a toujours esclavage, friction, douleur (p. 110).<sup>29</sup>



**L**orsqu'une chose est neuve, nous la mettons dans de vieilles bouteilles, nous l'adaptions à de vieilles terminologies, et alors elle se gâte, comme « du vin neuf dans de vieilles outres ». Qu'arrive-t-il lorsque vous mettez du vin nouveau dans de vieilles bouteilles ? Il se produit une fermentation, et les bouteilles se cassent. Pourtant, je crains que ce soit cela que vous fassiez (p. 108).<sup>17</sup>



**S**i nous comprenions la différence entre « devenir » et « être », peut-être comprendrions-nous ce qu'est le bonheur ; Devenir est continu, et n'avez-vous pas observé que ce qui est continu emprisonne toujours (pp. 109 - 110).<sup>16</sup>



**L**à où il y a continuité et durée, il y a corruption et source de conflits (p. 110).<sup>14</sup>



**V**ous verrez que là, où il y a continuité, habitudes, processus de pensée allant d'une continuité à une autre continuité, il y a toujours esclavage, friction, douleur.

... cette mémoire, nous lui donnons la vie par d'incessantes accumulations et de constants rappels... L'habitude est une chose morte à laquelle nous donnons la vie. (pp. 110 et 146).<sup>83</sup>



**L**orsque vous regardez un tableau... faites-vous un effort ? Oui, si vous voulez critiquer, comparer... Mais si vous voulez réellement comprendre, vous vous asseyez tranquillement devant le tableau... dans cette tranquillité... vous comprenez sa beauté (p. 111).<sup>67</sup>



**P**our comprendre *ce qui est*, vous ne devez évidemment pas réprimer ni dominer, mais regarder sans condamnation ni justification (p. 113).<sup>66</sup>



**P**our comprendre cette angoisse, cette peur de la mort, il vous faut savoir pourquoi... vous évitez la pensée de la mort... (p. 118).<sup>49</sup>



**A**vez-vous des livres sacrés sur la mort ? Non. Mais il y a toujours eu des livres et des livres sur Dieu (p. 118).<sup>48</sup>



**S**i vous cherchez bien, vous découvrirez le sens de la mort (p. 119).<sup>50</sup>



Messieurs, comment savez-vous que je me suis réalisé ? Pour le savoir, il faudrait que vous le soyez vous-mêmes (p. 123).<sup>72</sup>



Lorsque nous comprenons intimement ce que veut dire « finir », l'être entier devient extraordinairement créateur, passivement vif, parce que dans cette fin est un renouveau, tandis que dans la continuité, il y a mort et décomposition (p. 127).<sup>26</sup>



## *Madras*

VII — Le 30 novembre 1947

Nous ne cessons de nous débattre, de lutter. Et cette bataille, à quoi sert-elle ?... Notre existence est douloureuse... Nous avons quelques rares instants au cours desquels la lutte quotidienne s'arrête... tant que nous ne saurons pas les prolonger, la vie n'aura aucun sens (p. 130).<sup>46</sup>



QUESTION. — *Je suis très sérieusement troublé par l'appétit sexuel. Comment puis-je le surmonter ?*

KRISHNAMURTI. — Messieurs, ce problème est énorme. Ses implications sont extrêmement profondes et étendues, il y a beaucoup de choses impliquées dans cette question, et pas seulement le sexe qui n'est que d'importance secondaire. Donc si je ne vous dis pas comment surmonter l'appétit sexuel, soyez patients, car nous allons étudier le problème ensemble et voir ce qu'il implique. Au fur et à mesure que nous l'étudierons, vous trouverez la vraie réponse vous-mêmes. Tout d'abord voyons ce que surmonter veut dire. Comment puis-je surmonter la colère, la jalousie ? Que se produit-il lorsque nous dominons un ennemi ? La domination est toujours possible. Je puis vous dominer parce que je suis le plus fort, puis le plus fort sera vous, et c'est vous qui me dominerez. C'est un jeu d'incessante, de perpétuelle domination. Car ce qui peut être dominé devra l'être encore, indéfiniment. Comprenez, je vous prie, la signification de cette simple affirmation. Si vous comprenez une chose, elle tombe. Considérez les guerres qui ont eu lieu en Europe ; la domination d'un pays par un autre. On a fait cela partout dans le monde au cours de ces deux derniers millénaires. Mais si l'on s'était réuni pour comprendre et pour cesser de se battre et de s'entre-tuer, il y aurait sûrement eu une compréhension de ce qu'est la paix.

Comprendre est beaucoup plus difficile que conquérir, que dominer, parce que la compréhension exige de la pensée, une sérieuse observation, une recherche dans la façon d'aborder le problème ; en d'autres termes, de l'intelligence. Une personne stupide peut toujours surmonter quelque chose. Les conseils que l'on prodigue sur la nécessité de lutter et de se dominer sont de vraies folies. Cela ne veut pas dire qu'il nous faille céder aux passions sexuelles et nous y complaire, car ce ne serait que le contraire de la domination et, par conséquent, également inintelligent. Ainsi que vous me le dites, le problème sexuel existe. Comprenons-le, au lieu de simplement demander : « Comment dois-je le surmonter ? » Ce qui a été surmonté doit être conquis et reconquis. Avez-vous jamais établi une conquête ? N'avez-vous pas été obligé de revenir maintes et maintes fois sur votre victoire, parce que l'ennemi réapparaissait de dix nouvelles façons ? Ce

n'est donc pas ainsi qu'il faut comprendre le problème.

Nous justifions une domination ; ou nous la condamnons ; ou nous nous identifions à elle. Et il n'y a évidemment pas de compréhension en cela. Il y aura compréhension lorsque vous considérerez le problème, lorsque vous l'accepterez, lorsque vous l'examinerez de l'intérieur et que vous deviendrez conscients complètement de sa signification. Lorsque vous arriverez même à l'aimer. Alors il vous révélera sa signification, alors en son sein il y aura création.

Parce que tous nos plaisirs sont mécanisés, le sexe est devenu le seul plaisir créateur. La religion est devenue mécanique, l'autorité nous a entravés mentalement et émotionnellement. A cause de cela, Vous êtes aveugles et bloqués. Il n'y a pas de pensée créatrice se rapportant à Dieu, n'est-ce pas ? Vous ne trouvez pas de joie en pensant à Dieu ; cela vous donne une satisfaction émotionnelle, mais nous voulons être heureux et joyeux, ce qui est sûrement la plus haute forme de religion. Suivre une autorité, une tradition, aller au temple, répéter des mantrams, assister des pauvres, cela n'est certainement pas de la religion, cela n'est qu'une simple répétition et qu'arrive-t-il lorsqu'on répète ? L'esprit s'abêtit, il n'y a pas de joie en lui. Émotionnellement et mentalement, on est affamé, on ne fait que répéter. C'est un fait, je ne dis pas là quelque chose d'extraordinaire. Émotionnellement, on devient une machine qui travaille selon une routine et la machine n'est pas créatrice. On peut avoir des habitudes, cela ne rend pas créateur ; on peut réciter des mantrams, pratiquer des japams et d'autres sottises, cela ne rend pas créateur. Ainsi livré à des répétitions, l'homme ne fait que détruire sa clarté, sa capacité de comprendre et de percevoir.

Voyez ce que la société nous a faits, voyez notre éducation, la routine de nos affaires, cette façon d'amasser de l'argent, cet accomplissement de devoirs odieux. En tout cela y a-t-il un sentiment de joie ? Il n'y a qu'un immense ennui. Nous sommes entièrement encerclés par une pensée non créatrice et il ne nous reste plus qu'une chose : le sexe, qui, de ce fait, devient un énorme problème. Mais si nous comprenions ce que c'est qu'être créateur, religieusement et émotionnellement, créateur à tous les moments, lorsque nous aimons ou lorsque nous pleurons ; si nous étions conscients de cela directement, le sexe, à coup sûr, serait un problème insignifiant.

Mais vous voyez les difficultés. Les passions, les besoins psychologiques sont si forts, que des institutions religieuses vous ont maintenus dans la contrainte par leurs traditions ou leurs lois. Et maintenant que ces traditions et ces lois n'ont plus d'effet, vous vous laissez simplement aller.

Une chose immense que nous avons perdue au cours de cette lutte et de cette enrégimentation, c'est l'amour. Messieurs, l'amour est chaste. Et si l'on veut, sans amour, simplement dominer le sexe ou s'y complaire, cela n'a aucun sens. Étant privés d'amour, nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui : de simples machines. Si nous regardons nos visages dans des miroirs, nous pouvons voir combien peu formés, combien peu mûrs ils sont. Nous avons, sans amour, engendré des enfants. Souvent, nous sommes mus émotionnellement, mais sans amour ; et quelle espèce de civilisation pensez-vous produire de cette façon ? Je sais que les livres religieux disent qu'il vous faut être un Brahmacharia <sup>[1]</sup> pour trouver Dieu. Voulez-vous vraiment dire que vous pouvez trouver Dieu sans amour ? Le Brahmacharia est simplement un idéal à atteindre, mais il est bien certain que ce qu'on ne réalise que par la volonté, par la condamnation, par une conclusion, ne nous conduit pas à la réalité, à Dieu. La voie vers la réalité nous est montrée par la compréhension, non par la suppression ou la répétition. Renoncer au sexe pour l'amour de Dieu n'est qu'une substitution, une sublimation, ce n'est pas comprendre. S'il y a amour, il y a



chasteté ; mais devenir chaste, c'est devenir laid, vicieux et ne pas atteindre à la maturité.

Considérez vos vies et voyez ce que vous en avez fait. Nous ne savons pas comment aimer, notre vie consiste à aspirer à une position, à une continuation de nous-mêmes par nos familles, par nos fils, etc., et sans amour qu'est devenue notre vie ? Le simple refoulement des passions ne résout rien. La passion brutale du sexe ou la passion que l'on a de devenir quelque chose ne sont-elles pas identiques ? Vous pouvez refouler le sexe, mais si vous avez l'ambition de devenir quelque chose, il s'agit du même désir dans une autre direction, c'est également brutal, également vicieux, également laid. L'homme qui a un véritable amour en son cœur n'a pas de tourment. Pour lui, le sexe n'est pas un problème, mais parce que nous avons perdu l'amour, le sexe est devenu un problème vaste et difficile. Nous sommes pris dans son réseau par l'habitude, par l'imagination et par la mémoire d'hier qui nous guette et nous retient. Et pourquoi sommes-nous retenus par la mémoire d'hier ? Je le répète : parce que nous ne sommes pas des êtres humains créateurs. La création est un constant renouveau. Ce qui était hier ne sera jamais plus. Il ne peut y avoir de vie qu'aujourd'hui. On ne peut pas redonner une vraie vie à des mémoires. La mémoire n'est pas création, la mémoire n'est pas vie, la mémoire ne confère pas la compréhension. Et pourtant, nous nous y accrochons. Nous y accrochons toutes nos excitations sexuelles, cela nous stimule extraordinairement, car c'est la seule chose que nous ayons. Nous sommes affamés, vides et, la seule chose qui nous reste, c'est répéter, nous souvenir. Qu'arrive-t-il à une chose qui est répétée et répétée sans cesse ? Elle devient mécanique. Il n'y a pas de joie en cela, pas de création.

Nous sommes encerclés par la peur, par l'angoisse, par le désir de sécurité ; mais afin de comprendre ce problème, nous devons l'examiner de tous les côtés, considérer tous ses aspects : dans les excitations quotidiennes que propagent les journaux et les cinémas ; dans la recherche du plaisir et du luxe ; dans les péchés que l'on commet aussi bien que dans les sous-entendus ; dans l'éducation que nous recevons, qui paralyse toute pensée, qui nous prépare à devenir quelque chose, ce qui est le comble de la stupidité.

Nous devenons des hommes de loi, des employés respectables, mais cette éducation ne nous donne pas une culture d'intégration, la joie de vivre. Nous ne savons même pas comment regarder un arbre, nous ne savons qu'en parler. Et dans le domaine religieux, qu'êtes-vous devenus ? Vous allez au temple, vous accomplissez toutes les cérémonies et tous les rituels. Et qu'en est-il ? Ce ne sont que vaines répétitions. Quant à vos activités politiques, elles ne sont que commérages, que tromperies. L'existence étant tout cela, comment peut-il y avoir création pour l'homme qui est aveugle ? Comment peut-il voir ? Il est certain qu'il le pourrait, s'il voulait rejeter toutes les pourritures qui l'entourent. Ce serait comme une tempête qui viendrait balayer tout ce qui n'est pas solide. Cette liberté serait une création. Mais non seulement nous ne voulons pas la liberté, nous ne voulons pas non plus la révolution. Je ne parle pas d'une révolution politique, d'une révolution extérieure, c'est de la révolution intérieure que nous ne voulons pas. Nous préférons prolonger indéfiniment cette existence mécanique, dénuée de création, car nous avons peur de ce que nous pourrions trouver.

Ainsi le problème ne peut être résolu qu'en nous comprenant nous-même, et en comprenant l'état totalement privé de création dans lequel nous vivons. Ce n'est que par la connaissance de soi que la création peut avoir lieu ; elle est la réalité, ou Dieu, ou ce que vous voulez l'appeler. Elle ne peut pas avoir lieu au moyen de répétitions ni d'habitudes agréables, religieuses ou sexuelles. Se

comprendre soi-même est extrêmement ardu. Si vous compreniez ce problème et deveniez conscient de sa signification, vous verriez ce qu'il révèle et c'est précisément ce que je viens de montrer : une série d'imitations, une série d'habitudes, une série de nuages et de mémoires. C'est cela que révèle cette question, que cela vous plaise ou non. Cette occasionnelle trouée à travers les nuages dans lesquels nous sommes est un fait, mais la plupart du temps nous sommes enfermés dans nos propres désirs, dans nos peurs. Et, naturellement, la seule issue est le sexe, qui dégénère, énerve et devient un problème. Or, c'est pendant que l'on observe ce problème que l'on commence à découvrir l'état dans lequel on se trouve, c'est-à-dire ce qui est, non la façon de le transformer, mais la façon d'en être conscient. Ne condamnez pas, n'essayez pas de sublimer ou de trouver un substitution ou de le dominer. Soyez simplement conscients de cela comme du reste : de ce que sont vos visites dans les temples, vos chapelets, vos répétitions, vos familles, etc. Voyez combien tout est monotone, peu créateur, stupide. Tels sont les faits et vous devez être lucides à leur sujet, alors vous éprouverez un nouveau souffle, une nouvelle conscience. Dès l'instant où l'on se rend compte de ce qui est, une transformation instantanée a lieu. Voir que le faux est faux est le commencement de la sagesse. Mais nous ne pouvons pas voir le faux si nous ne sommes pas conscients, à chaque moment de la journée, de tout ce que nous disons, sentons et pensons. Vous Verrez que de cette lucidité surgira une chose extraordinaire appelée amour et l'homme qui aime est chaste, l'homme qui aime est pur et connaît la vie (pp. 136 - 143).<sup>75</sup>

---

1. ^ Brahmacharia : celui qui a fait vœu de chasteté.



**V**ous verrez que là, où il y a continuité, habitudes, processus de pensée allant d'une continuité à une autre continuité, il y a toujours esclavage, friction, douleur.

... cette mémoire, nous lui donnons la vie par d'incessantes accumulations et de constants rappels... L'habitude est une chose morte à laquelle nous donnons la vie. (pp. 110 et 146).<sup>84</sup>



**L**orsque ce qui est le résultat du passé cesse de fonctionner nous coïncidons avec le présent, alors il n'y a que silence (p. 150).<sup>1</sup>



**L**orsque ce qui est le résultat du passé cesse de fonctionner, nous coïncidons avec le présent, alors il n'y a que silence. Ce n'est qu'en lui que l'état créateur peut se produire (p. 150).<sup>73</sup>



**L**orsque ce qui est le résultat du passé cesse de fonctionner, nous coïncidons avec le présent, alors il n'y a que silence. Ce n'est pas un silence hypnotique, mais un silence qui est immobilité. Ce n'est qu'en lui que l'état créateur peut se produire. C'est lui le réel. Pour trouver cette immobilité, la raison doit se transcender elle-même.

L'homme qui n'est que logique, qui emploie l'intellect très soigneusement, ne peut jamais découvrir ce qui est. L'homme intégral a un processus de raisonnement tout différent ; qui est intelligence. Et pourtant cette intelligence même, ce raisonnement même doivent se transcender eux-mêmes. Alors survient ce calme, qui est bonheur, qui est extase (pp. 150 - 151).<sup>15</sup>



## *Madras*

### VIII — Le 7 décembre 1947

Ce qui arrive généralement, c'est que *l'amour est moins important* que la personne. L'objet de notre amour devient important... non l'amour lui-même (p. 157).<sup>81</sup>



L'amour n'est pas une recherche de satisfaction. Il n'existe que lorsqu'il y a oubli de soi, complète communion non entre une ou deux personnes — mais communion avec le Suprême, et ceci ne peut avoir lieu que lorsque le « moi » est oublié (p. 158).<sup>82</sup>



QUESTION. — *La Société Théosophique vous a annoncé comme devant être le Messie et l'Instructeur du monde. Pourquoi avez-vous abandonné la Société Théosophique et renoncé à votre messianisme ?*

KRISHNAMURTI. — On m'a posé plusieurs questions à ce sujet et j'ai pensé que je ferais bien d'y répondre. Sans être très importantes, elles nous posent le problème des organisations. Il y a à ce propos une très jolie histoire. Un homme marchait le long d'une rue, et derrière lui se trouvaient deux étrangers. Or, pendant qu'il marchait, il vit quelque chose de brillant, le ramassa, le regarda et le mit dans sa poche. Les deux hommes qui le suivaient observèrent la chose et l'un dit à l'autre ; « C'est une très mauvaise affaire pour vous, n'est-ce pas ? » Mais l'autre, qui était le diable, répondit : « Non, ce qu'il vient de ramasser est la vérité mais je vais l'aider à l'organiser. » Alors vous voyez ce que tout cela implique.

La vérité peut-elle être organisée ? Pouvez-vous trouver la vérité par une organisation ? Ne devez-vous pas aller au delà et au-dessus des organisations pour trouver la vérité ? En somme, pourquoi existent toutes ces organisations spirituelles ? Ne sont-elles pas basées sur différentes croyances ? Vous croyez en une chose, quelqu'un d'autre y croit aussi et, autour de cette croyance, vous formez une organisation. Quel en est le résultat ? Croyances et organisations séparent indéfiniment les hommes. Vous êtes brahmaniste, je suis musulman, vous êtes chrétien et je suis bouddhiste. Les croyances à travers l'Histoire ont fait fonction de barrières entre l'homme et l'homme. Toute organisation basée sur une

croyance doit inévitablement engendrer la guerre entre l'homme et l'homme, ainsi que cela s'est produit maintes et maintes fois. Nous parlons de fraternité, mais si votre croyance est différente de la mienne, je suis prêt à vous couper la gorge. Nous avons vu cela sans arrêt.

Les organisations sont-elles nécessaires ? Vous comprenez que je ne parle pas des organisations constituées pour les commodités mutuelles de l'homme, dans son existence quotidienne. Je parle des organisations psychologiques, dites spirituelles. Sont-elles nécessaires ? Elles sont basées sur la supposition qu'elles aideront l'homme à réaliser la vérité, et sont un moyen de propagande. Vous voulez dire aux autres ce que vous pensez, ce que vous avez appris, ce qui vous semble être un fait. Mais la vérité a-t-elle quelque chose de commun avec la propagande ? Ce qui est la vérité pour l'un, si l'on en fait un objet de propagande, cesse évidemment d'être la vérité pour l'autre, n'est-ce pas ? La réalité, Dieu, donnez-lui le nom que vous voudrez, ne peut pas être objet de propagande mais doit être expérimenté, en chacun, par lui-même, et cette expérience ne peut pas être organisée. Dès l'instant où elle est organisée et propagée, elle cesse d'être la vérité, elle devient un mensonge, par conséquent une entrave à la vérité. Car, après tout, le réel, l'incommensurable, ne peut pas être formulé, ne peut pas être mis en mots. L'inconnu ne peut pas être mesuré par le connu, par le mot. Mesurez-le, il cesse d'être la vérité, le réel devient mensonge, de sorte qu'en général la propagande est un mensonge et les organisations basées sur la recherche de la vérité, pour la recherche de la vérité, deviennent les instruments des propagandistes, donc cessent d'avoir un sens. Non seulement l'organisation particulière dont il s'agit ici, mais toutes les organisations spirituelles deviennent des moyens d'exploitation. Elles acquièrent des propriétés, et la propriété devient très importante. Elles recherchent des membres et le trafic commence. Or ces membres ne trouveront pas la vérité, pour la raison évidente que l'organisation devient plus importante que la recherche. Aucune vérité ne peut être trouvée au moyen d'aucune organisation : la vérité surgit lorsqu'il y a liberté. Or, la liberté ne peut pas exister là où il y a croyance. La croyance n'est qu'un désir de sécurité. L'homme qui est pris dans son besoin de sécurité ne peut jamais découvrir ce qui est.

En ce qui concerne la fonction messianique, la réponse est très simple. Je ne l'ai jamais niée et je ne crois pas qu'il importe beaucoup que je la nie ou non. Ce qui est important pour vous, c'est de voir si ce que je dis est vrai ou non. Ne vous laissez pas guider par des étiquettes. N'attachez pas d'importance à un mot. Que je sois l'instructeur du monde, messieurs, ou autre chose, cela n'est certainement pas important. Si cela était important pour vous, vous passeriez à côté de la vérité de ce que je dis, car Vous jugeriez d'après une étiquette et une étiquette est toujours si fragile ! Les uns diraient que je suis le Messie, les autres que je ne le suis pas et alors où seriez-vous ? Vous seriez dans la même confusion, dans la même misère, dans le même conflit. Vous voyez bien que cela a très peu de sens. Je regrette de perdre votre temps sur cette question. Que je sois ou non le Messie, cela a très peu d'importance. Ce qui est important, c'est de découvrir, lorsqu'on est vraiment sincère, si ce que je dis est la vérité, et l'on ne peut le savoir qu'en l'examinant, qu'en étant conscient, maintenant, de ce que je dis et en cherchant à voir si tout cela peut être réalisé dans la vie quotidienne. Ce que je dis n'est pas si difficile à comprendre. La personne intellectuelle le trouvera difficile parce que son esprit est perverti. Et le dévot aussi trouvera cela extrêmement difficile. Mais l'homme qui cherche vraiment comprendra, parce que je parle d'une chose très simple. Cette chose ne peut pas être mise en quelques mots et je n'essaierai pas de la dire en peu de mots. Mes réponses à vos

questions et ces différentes causeries révéleront si ce que je vous dis vous intéresse (pp. 158 - 161).<sup>74</sup>



Ce que je dis n'est pas si difficile à comprendre. La personne intellectuelle le trouvera difficile parce que son esprit est perversi. Et le dévot aussi trouvera cela extrêmement difficile. Mais l'homme qui cherche vraiment comprendra parce que je parle d'une chose très simple. Cette chose ne peut pas être mise en quelques mots et je n'essaierai pas de la dire en peu de mots. Mes réponses à vos questions et ces différentes causeries révéleront si ce que je vous dis vous intéresse (p. 161).<sup>2</sup>



Méditer, c'est pour la pensée se libérer du temps, car dans la durée l'Intemporel ne peut jamais être appréhendé. Et comme l'esprit est le produit du temps, la pensée doit cesser pour que le Réel soit. Tout le processus de la méditation conduit la pensée à sa fin (p. 165).<sup>8</sup>



Méditer, c'est pour la pensée se libérer du temps, car dans la durée, l'intemporel ne peut jamais être appréhendé (p. 165).<sup>91</sup>



Des révolutions ont eu lieu, mais elles n'ont pas réalisé l'égalité, bien qu'à leur début elles l'aient proclamée. Lorsqu'elles ont été accomplies, l'excitation est tombée, l'inégalité a subsisté (p. 170).<sup>41</sup>



On peut égaliser économiquement, mais même cette égalisation-là perd de son importance, tant que subsistent les inégalités psychologiques. Celles-ci ne peuvent pas être supprimées par des systèmes économiques. La seule

solution, la vraie, la durable est l'amour, l'affection, la bienveillance, la charité, la compassion.

Mais l'amour est extrêmement difficile pour celui qui est pris dans les activités inhumaines, dans la concurrence, dans la violence...

Messieurs, vos croyances ne peuvent pas remplacer l'amour. Parce que vous ne savez pas ce qu'est l'amour, vous vous complaisez dans des théories et des pratiques, vous êtes à la recherche de systèmes économiques, sociaux ou religieux qui dissoudront cette monstrueuse inégalité.

Lorsqu'on aime, il n'y a ni l'intellectuel, ni le pécheur, ni l'homme d'équité. Être libre de la sorte est une chose merveilleuse. Seul l'Amour peut donner cette liberté, non une croyance. L'amour n'est possible que lorsque tombent les croyances, lorsqu'on ne s'appuie sur aucun système, lorsqu'on devient humain, lorsqu'on n'est plus mécanisé. Combien peu nous aimons dans notre vie quotidienne !

Vous n'aimez ni vos fils, ni vos filles, ni vos femmes, ni vos maris, et parce que vous ne les connaissez pas, vous ne vous connaissez pas vous-même. Plus nous nous connaissons nous-mêmes plus nous comprenons la signification de l'amour. L'amour est le facteur le plus extraordinaire de la vie parce qu'il résout tous nos problèmes.

Cela n'est pas une simple assertion ; essayez de laisser tomber votre agressivité, vos compétitions, vos poursuites, soyez simples et vous trouverez l'amour. L'homme simple trouve la paix dans ce qu'il est lui-même, et la compréhension de « ce qui est » engendre l'amour et le bonheur (pp. 170 - 171).<sup>20</sup>



L'amour est le facteur le plus extraordinaire de la vie, parce qu'il résout tous nos problèmes. Ceci n'est pas une simple assertion ; essayez de laisser tomber votre agressivité, vos compétitions, vos poursuites, soyez simples et vous trouverez l'amour. L'homme simple ne se préoccupe pas de savoir ce qui est supérieur ou inférieur, car il trouve la paix dans ce qu'il est lui-même, et la compréhension de ce qui est, engendre l'amour et le bonheur (pp. 170 - 171).<sup>19</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

IX — Le 14 décembre 1947

**J**e suis ceci et veux devenir cela... Telle est la lutte constante de chacun, de l'employé, du directeur... Nous sommes pris dans ce tunnel de douleur où nous essayons toujours de dominer un des termes de la dualité et de devenir l'autre (p. 180).<sup>58</sup>



**I**l n'y a pas d'existence en dehors de ce qui est (p. 180).<sup>63</sup>



**P**ourquoi nommons-nous une réaction : colère, jalousie, envie, haine, etc. ? Est-ce en vue de les comprendre ou afin de pouvoir les reconnaître ?

Un sentiment est-il indépendant du terme dont on le désigne, ou le comprend-on grâce à ce terme ? Si on le comprend à travers ce terme, à travers le mot, à travers le nom, c'est le nom qui devient important et non le sentiment. Serait-il possible de ne pas du tout donner un nom à un sentiment ? Lorsqu'on le désigne qu'arrive-t-il ? **On inclut alors le sentiment vivant dans un cadre de références et, par là, on absorbe dans la durée ce sentiment vivant, ce qui renforce la mémoire, qui est le « moi ».**

Et qu'arrive-t-il si l'on ne nomme pas un sentiment ? Le sentiment se disperse bientôt.

Toute réponse à une provocation arrive à sa fin lorsque vous ne la nommez pas et lorsque vous ne la mettez pas dans un cadre de références (pp. 181 - 182).<sup>18</sup>





J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

X — Le 21 décembre 1947

**P**lus vous éprouverez de plaisirs, plus vous vous émousserez (p. 202).<sup>23</sup>



**L**a conscience consciente est activement occupée toute la journée, soit à gagner de l'argent, soit à une routine de travail, soit à une occupation technique.

Lorsque vous vous endormez, qu'arrive-t-il ? L'esprit superficiel est relativement calme, mais la conscience ne consiste pas simplement en une couche superficielle ; ELLE A DE TRES NOMBREUSES COUCHES.

Chacune de ces couches possède sa propre conscience. Lorsque la couche superficielle se calme, ces couches se projettent en elle ; c'est alors que vous rêvez.

Il existe naturellement des rêves superficiels et des rêves qui ont un sens. Les rêves superficiels sont engendrés par les réactions du corps, par exemple une indigestion. Nous n'avons pas à nous en occuper ici. D'autres rêves sont des émissions des couches les plus profondes de la conscience.

Peut-on comprendre le contenu total de la conscience, la libérer, de sorte que ce contenu n'ait nul besoin de se projeter sur la couche superficielle pendant le sommeil ? En d'autres termes, peut-on être si consciemment lucide, d'une lucidité exclusive de tout choix que toutes les couches de la conscience transmettent leurs émissions tout le temps et que la conscience interne devienne un tout indivisible ?

Lorsque la conscience consciente est calme, elle peut se livrer à des occupations superficielles sans que son calme en soit troublé. Vous verrez alors que plus on est conscient, plus l'observation est passivement négative, vive et dépourvue de choix, et PLUS LES CONTENUS DE L'INCONSCIENT MONTENT À LA SURFACE ; on n'a aucun besoin de les interpréter, parce que, dès l'instant qu'ils surgissent, ils sont compris. Si vous faites cette expérience, vous éprouverez une liberté extraordinaire, parce que vous réaliserez l'être total. La conscience, qui est maintenant fragmentée, sera intégrale ; il n'y aura plus de luttes dans la conscience et celle-ci sera, par conséquent amour, elle sera totale, elle ne sera pas fragmentée. A ce moment, il n'est plus besoin de rêves (pp. 202, 203, 205, 206, 207).<sup>13</sup>



Lorsque la conscience consciente est calme, elle peut se livrer à des occupations superficielles sans que son calme soit troublé. Vous verrez alors que plus on est conscient, plus l'observation est passivement négative, vive, dépourvue de choix, et plus les contenus de l'inconscient montent à la surface. On n'a aucun besoin de les interpréter, parce que dès l'instant qu'ils surgissent, ils sont compris (p. 206).<sup>89</sup>



Le capitaliste est un exploiteur acharné, il paiera le moins possible pour obtenir le plus possible, nous le savons tous. Mais si le travailleur peut avoir le dessus, il fera la même chose, parce qu'alors tout sera contrôlé par l'Etat ; et vous serez dans l'obligation de travailler, que vous en ayez envie ou non (p. 210).<sup>42</sup>



Votre intérêt immédiat n'est pas l'existence humaine, mais un système dont vous croyez qu'il sera avantageux pour l'homme... A l'heure actuelle, lorsque nous parlons de révolution... il s'agit d'une révolution conforme à un modèle de gauche, de droite ou du centre (p. 211).<sup>33</sup>



Considérer l'homme comme un tout est ce que très peu de personnes acceptent de faire... (p. 212).<sup>61</sup>



Pour aller loin, nous devons commencer près (p. 218).<sup>53</sup>



Vous êtes le point focal de ce chaos... Ce que vous êtes à l'intérieur de vous-mêmes a été projeté en dehors dans le monde (p. 218).<sup>64</sup>

J. KRISHNAMURTI

## *Madras*

XI — Le 28 décembre 1947

**V**ous jetterez sur ce que je dis le filet des paroles... Vous créerez un nouveau système sacré sur les mots de Krishnamurti... et provoquerez une nouvelle division entre les hommes (p. 230).<sup>60</sup>



**L**'amour se manifeste seulement lorsque le moi est absent (p. 234).<sup>27</sup>



**L**a licence n'est pas chaste, elle conduit à la dégradation et à la misère (p. 234).<sup>22</sup>



**Q**UESTION. — *J'ai été attentif à vos propos, et j'ai le sentiment que pour mettre en œuvre vos enseignements je dois forcément renoncer au monde dans lequel je vis.*

KRISHNAMURTI. — Mais, monsieur, renoncer au monde, c'est impossible, non ? Et d'abord, qu'est-ce que le monde ? Le monde est fait d'objets, de relations et d'idées. Comment faire pour renoncer aux objets ? Même si vous renoncez à votre maison, il vous restera toujours au moins un vêtement.

Vous pouvez renoncer à votre femme, mais vous serez toujours en relation avec quelqu'un, avec le laitier, par exemple, ou avec la personne qui vous donne à manger. Et vous ne pouvez pas renoncer à vos croyances, n'est-ce pas ? Je souhaiterais que vous en soyez capable. Commencez par là : renoncez aux fausses valeurs que vous avez associées à toutes choses. Les fausses valeurs engendrent le chaos, et ces fausses valeurs, qui sont la cause de tant de malheurs, ce sont elles que vous devez fuir.

Mais vous refusez de comprendre que vous attribuez aux choses une valeur erronée. Vous voulez échapper aux conséquences de cette erreur d'appréciation, l'ego et l'identification pourtant, si vous compreniez le monde — qui est un

ensemble d'idées, de liens relationnels, d'objets —, et la signification réelle de tout cela, vous ne seriez pas en conflit avec le monde. Vous ne pouvez pas vous retirer du monde : cela serait synonyme d'isolement, or, nul ne peut vivre dans l'isolement. Ce n'est que dans un asile d'aliénés — et pas dans le renoncement au monde — que l'on peut vivre isolé.

Vous ne pourrez vraiment vivre heureux dans ce monde que si vous n'en êtes pas prisonnier, autrement dit si vous n'attribuez pas aux choses matérielles une valeur erronée. Et cela ne peut se faire que si vous comprenez ce dispensateur de fausses valeurs que vous êtes.

Prenez, par exemple, un homme stupide qui essaie de renoncer à sa stupidité. Il aura beau faire, même s'il veut être malin, il restera toujours stupide. Mais, s'il comprenait ce qu'est la stupidité — autrement dit s'il se comprenait lui-même —, il atteindrait certainement les plus hauts sommets. Il aurait alors la sagesse. Ce n'est pas en renonçant que vous découvrirez la réalité. Le renoncement n'est qu'une fuite dans l'illusion, qui ne donne pas accès à la découverte du vrai.

Ce que je ne cesse de dire, c'est qu'il faut donner aux choses, aux relations, aux idées leur juste valeur, sans chercher à fuir le monde. Il est relativement facile de s'éloigner du monde et de s'en isoler, mais extrêmement ardu d'être pleinement conscient et de savoir donner leur vraie valeur aux choses.

Les choses, les objets en eux-mêmes sont dénués de valeur. La maison n'a pas de valeur en soi, elle n'a que celle que vous lui attribuez. Si, sur le plan psychologique, vous êtes vide, insuffisant, la maison prend de l'importance parce que vous vous identifiez à elle ; se pose alors le problème de l'attachement et du renoncement. C'est vraiment stupide, et si vous compreniez votre nature profonde, votre vide intérieur, le problème n'aurait alors plus guère d'importance.

Tout prend un tour extrêmement révélateur quand vous essayez de mettre à profit la situation pour camoufler votre propre solitude. Le même constat vaut pour les relations, les idées ou les croyances : la vraie richesse est dans la compréhension du sens de ce qui est — pas dans une fuite qui mène à l'isolement.

Peu importe ce que disent les livres, quels qu'ils soient. Le penseur s'est-il dissocié de sa pensée ? Si tel est le cas, les problèmes continueront ; dans le cas contraire, il peut être libéré de ce qui est source de tous les problèmes.

Si le penseur est distinct de ses pensées, comment cette scission se fait-elle ? Privez le penseur de ses qualités, de ses pensées, qu'en reste-t-il, où est-il ? Le penseur n'existe plus. Privez l'ego de ses qualités — la mémoire, l'ambition, etc. — qu'en reste-t-il, où est-il ? Mais si vous dites que l'ego n'est pas le penseur, mais quelque autre entité derrière le penseur, c'est pourtant toujours le penseur qui est là : vous l'avez simplement relégué à l'arrière-plan.

Pourquoi le penseur s'est-il dissocié de ses pensées ? Il ne peut pas exister sans la pensée, car sans pensée, point de penseur.

En fait, le penseur s'est dissocié de la pensée pour la simple raison que la pensée peut être transformée, modifiée ; c'est ainsi que, pour se donner une permanence, le penseur se distancie de la pensée et se donne par là même cette permanence.

La pensée — étant transitoire, sujette à mutations — peut être modifiée, mais le penseur qui crée la pensée peut être permanent. Il est l'entité permanente : alors que la pensée est fluctuante, susceptible d'être modifiée en fonction des circonstances, de l'influence du milieu ambiant, le penseur, lui, demeure. Il est la pensée et si la pensée cesse, il n'est plus, c'est une évidence — bien que tous nos livres soient d'un autre avis.

Réfléchissez vous-même à la question, une bonne fois pour toutes. Posez vos livres, oubliez vos autorités et confrontez-vous au problème sans intermédiaires. Sans la pensée, point de penseur ; or, c'est lui qui suscite la pensée, pour s'en dissocier ensuite dans le dessein de se protéger, et c'est de cette façon que le penseur assure sa stabilité, sa certitude, sa continuité.

Mais comment naît le penseur ? De toute évidence, par l'intermédiaire du désir. Le désir est ce qui résulte de la perception, du contact, de la sensation, de l'identification, et du moi — par exemple, la perception d'une voiture passe par le contact, la sensation, puis l'identification, avec ses « Elle me plaît » ou « Il me la faut ». Je suis donc — le penseur est donc — le produit, le fruit du désir, et le « je » ainsi engendré par le désir se dissocie de la pensée, ce qui lui permet alors de transformer la pensée tout en maintenant sa propre permanence.

Donc, tant que le penseur sera dissocié de sa pensée, il y aura forcément des problèmes, une succession d'innombrables problèmes mais, si ce clivage n'existe pas, si le penseur et la pensée ne font qu'un, que se passe-t-il alors ? Alors, le penseur lui-même subit une mutation, une transformation radicale, fondamentale, et, comme je l'ai dit, c'est en cela que consiste la méditation.

La connaissance de soi, tout ce que j'ai dit concernant le penseur, la façon dont il se distancie de la pensée, la façon même dont naît le penseur — c'est tout cela, la méditation. Vous pouvez en faire l'expérience (inutile de chercher dans un livre saint la vérité en la matière). Cette expérience est le commencement de la connaissance de soi — là est la source même de la méditation.

La méditation est l'abolition de la pensée, du penseur, la condition requise étant de ne pas accorder d'importance au penseur, de ne pas lui donner de continuité. Le penseur ne cesse de discipliner sa pensée, de s'en dissocier pour se donner une continuité, à travers la famille, la possession de biens, à travers les idées, et, tant que le penseur existe, il y aura des problèmes : ce n'est que lorsque le penseur cesse de penser que commence la méditation.

La méditation, c'est la connaissance de soi ; sans connaissance de soi, point de méditation. Vous vous apercevrez que si vous examinez à fond toute cette question de la connaissance de soi, qui est le commencement de la sagesse — mais sans passer par la pratique, qui n'est qu'une forme de résistance —, vous pouvez aller de plus en plus loin, en commençant par le centre, qui n'est autre que le désir, créateur du « je », de l'ego ; et quand cet ego persiste dans l'atman ou l'être supérieur, il s'agit toujours du même penseur, qui essaie simplement de pousser toujours plus loin les limites de sa permanence.

Tant qu'on n'est pas conscient de tout ce processus, le problème est sans fin. Mais, dès qu'on en prend conscience, on s'aperçoit que le temps — le temps sous forme de mémoire du passé et du futur — est alors aboli, et que le présent immédiat, l'éternel, est là : et c'est en cela, et en cela seulement qu'est la réalité vraie (pp. 237, 238, 242, 243, 244).<sup>12</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Bénarès*

I — Le 16 janvier 1949

L'ultime, la fondamentale, la radicale révolution qui est (aujourd'hui) nécessaire (p. 248).<sup>45</sup>



En quoi consiste la révolution fondamentale ? Le monde entier doit être transformé (p. 255).<sup>47</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Bénarès*

II — Le 23 janvier 1949

**Q**UESTION. — *Le passé peut-il se dissoudre d'un seul coup ou lui faut-il du temps ?*

KRISHNAMURTI. — Nous sommes le résultat du passé, notre pensée est fondée sur hier, sur des milliers d'hiers. Nous sommes le résultat du temps et nos réactions, nos présentes attitudes sont l'effet accumulé de multiples milliers d'instantanés et d'expériences. Ainsi le passé est, pour la plupart d'entre nous, le présent, c'est là un fait indéniable. Vous, vos pensées, vos actions et réactions êtes le résultat du passé. Vous voulez savoir si ce passé peut être effacé immédiatement, c'est-à-dire non dans la durée, mais effacé instantanément ? Il est important de comprendre cette question : si chacun de nous est le résultat du passé avec un bagage d'influences innombrables constamment variables et changeantes, est-il possible d'effacer tout cet arrière-plan sans entrer dans le processus du temps ? Est-ce clair ? Certes.

Or, qu'est-ce que le passé ? Qu'entendons-nous par passé ? Nous ne parlons naturellement pas du passé chronologique, de la seconde qui vient de s'écouler, nous voulons parler évidemment des expériences, des réponses, des mémoires, traditions, connaissances accumulées, de l'entrepôt subconscient de nos innombrables pensées, sentiments, influences et réactions. Avec tout ce bagage, il est impossible de comprendre la réalité, parce que la réalité n'appartient pas au temps, elle est intemporelle. Il est donc impossible de comprendre l'intemporel avec un esprit qui est le résultat du temps. Vous voulez savoir s'il est possible de libérer l'esprit, s'il est possible, pour celui-ci, qui est le résultat du temps, de cesser d'être immédiatement ou si, au contraire, il faut passer par une longue série d'examen et d'analyses afin de le libérer de l'arrière-plan. Vous voyez la difficulté de la question ?

L'esprit est l'arrière-plan. L'esprit est le résultat du temps. L'esprit est le passé, il n'est pas le futur. Il peut se projeter dans le futur et se servir du présent comme passage, de sorte qu'il demeure toujours pris dans le filet du temps quoiqu'il fasse, quelle que soit son activité future, présente ou passée. Mais est-il possible à l'esprit de cesser complètement, ce qui veut dire : le processus de pensée peut-il parvenir à sa fin ? L'esprit se compose de nombreuses couches de conscience, chacune d'elles est liée aux autres, chacune d'elles dépend des autres et réagit sur elles. La conscience totale n'inclut pas seulement l'action d'expérimenter, mais aussi celle de désigner les choses et d'accumuler des stocks sous forme de mémoire. C'est cela l'ensemble du processus de la conscience, n'est-ce pas ? Est-ce trop difficile ?

Lorsque nous parlons de conscience, ne parlons-nous pas plutôt de l'expérience, de la dénomination de cette expérience, et par suite de son enregistrement dans la mémoire ? Cela à différents niveaux est ce que nous appelons la conscience, ou esprit, qui est le résultat du temps ; et cet esprit peut-il entreprendre pas à pas un processus d'analyse en vue de se libérer de son arrière-

plan, ou peut-il se libérer entièrement du temps et regarder la réalité directement ? Cette question vous intéresse-t-elle, car elle est vraiment importante ? Il est possible, ainsi que vous le verrez tout à l'heure, d'être libre de tout arrière-plan et, par conséquent, de renouveler la vie immédiatement sans être sous la dépendance du temps, de se recréer soi-même immédiatement et de ne pas dépendre du temps. Si cela vous intéresse, je continuerai et vous Verrez.

Pour se libérer de l'arrière-plan, beaucoup d'analystes disent qu'il vous faut examiner chaque réaction, chaque complexe, chaque résistance, chaque blocage, ce qui demande du temps. De plus, l'analyste doit comprendre ce qu'il analyse, il doit se garder des fausses interprétations car, s'il se trompe dans son interprétation, cela le conduira à tirer des conclusions erronées et à établir, de ce fait, un nouvel arrière-plan. Me suivez-vous ? Ainsi l'analyste doit être capable d'analyser ses pensées et ses sentiments sans la moindre déviation, et il ne doit oublier aucune des mailles de son analyse, parce que, s'il fait un faux pas, s'il arrive à une fausse conclusion, il rétablit un arrière-plan suivant des données différentes et à des niveaux différents. Et un autre problème surgit : l'analyste est-il différent de ce qu'il analyse ? Messieurs, je ne suis pas sûr que cela vous intéresse, mais je poursuis.

L'expérimentateur et l'expérience sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux processus séparés. Ainsi, tout d'abord, examinons les difficultés de l'analyse. Il est à peu près impossible d'analyser le contenu total de notre conscience de façon à s'en libérer au moyen de ce procédé, parce que, après tout, qui est l'analyste ? Il n'est pas différent, bien qu'il puisse s'imaginer l'être, de ce qu'il analyse. Il peut se séparer de ce qu'il analyse, mais il n'en est qu'un fragment. J'ai une pensée, j'ai un sentiment, par exemple je suis en colère. La personne qui analyse la colère n'est, en fait, qu'une partie de la colère. L'analyste, et ce qu'il analyse, sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux forces, deux processus distincts. Ainsi, nous analyser, nous déchiffrer, nous examiner page après page, examiner chacune de nos réactions, chaque réponse, présente des difficultés immenses, ce n'est pas le moyen de nous libérer de notre arrière-plan.

Il doit y avoir un moyen plus simple et direct de nous libérer, et c'est ce que vous et moi allons découvrir. Mais, pour découvrir, il faut rejeter le faux, au lieu de nous y accrocher. L'analyse n'étant pas le bon moyen, il nous faut nous libérer de ce processus. De même que vous ne prendriez pas un sentier sachant qu'il serait sans issue, de même le processus d'analyse ne conduisant nulle part, vous ne vous y engagerez pas.

Alors que nous reste-t-il ? La seule chose à laquelle vous soyez habitués, c'est l'analyse. L'observateur, essayant d'analyser ce qu'il observe, ne se libérera pas de son arrière-plan, car lui et ce qu'il observe ne font qu'un. S'il en est ainsi, et c'est ainsi, vous devez abandonner ce procédé, n'est-ce pas ?

Je ne sais pas si vous suivez, si vous voyez que cette voie est fausse. Si vous vous rendez compte, non seulement verbalement mais effectivement, que ce procédé est erroné, qu'arrive-t-il à votre analyse ? Vous cessez d'analyser, n'est-ce pas ? Examinez cela, messieurs, je vous prie, et vous verrez avec quelle rapidité on peut se libérer de son arrière-plan.

Si cette voie n'est pas la bonne, que vous reste-t-il ? Quel est l'état d'un esprit entraîné à s'analyser, à se questionner, à se disséquer, à tirer des conclusions ? Si ce processus est arrêté, quel est l'état de votre esprit ? Vous dites que l'esprit est vide. Allez plus avant dans ce vide. En d'autres termes, lorsque vous rejetez ce que vous savez être faux, qu'arrive-t-il à votre esprit ? En somme, qu'avez-vous rejeté ? Vous avez rejeté le processus erroné qui est le résultat de l'arrière-plan.



D'un seul coup, si l'on peut dire, vous avez rejeté tout cela. Lorsque vous avez rejeté le processus analytique avec toutes ses implications, pour l'avoir reconnu faux, votre esprit libéré du passé, capable, par conséquent, de vision directe sans entrer dans le processus du temps, rejette immédiatement son arrière-plan.

Pour m'exprimer autrement, je dirai que la pensée est le résultat du temps, elle est le résultat du milieu, des influences sociales et religieuses qui appartiennent au temps. Or, la pensée peut-elle être libre du temps ? La pensée, qui est le résultat du temps, peut-elle s'arrêter et être libre du processus du temps ? La pensée peut être contrôlée, façonnée, mais la domination de la pensée est encore incluse dans le temps. Notre difficulté est donc : Comment un esprit, qui est le résultat du temps, d'un passé millénaire, peut-il être instantanément libéré de cet arrière-plan complexe ? Vous ne pouvez pas être libre demain, mais dans le présent, dans l'aujourd'hui. Cela ne peut se faire que lorsque vous vous rendez compte de ce qui est faux. Le faux est évidemment le processus analytique, et c'est la seule chose que nous ayons.

Lorsque ce processus s'arrêtera complètement, non parce que nous l'y obligerons, mais parce que nous aurons compris l'erreur inévitable de ce procédé, nous verrons notre esprit se dissocier complètement du passé. Cela ne signifie pas que vous ne reconnaissez pas ce passé, mais que votre esprit n'est pas en communion directe avec lui. Ainsi l'esprit peut-il se libérer immédiatement de ce passé, dès à présent. Cette dissociation d'avec le passé, cette complète libération psychologique et non chronologique est possible, et c'est la seule façon de comprendre la réalité.

En résumé, si vous voulez comprendre votre enfant, votre voisin, ce que l'on dit, quel est votre état d'esprit ? Vous n'analysez ni ne critiquez, ni ne jugez, Vous écoutez, n'est-ce pas ? Vous êtes attentif, votre esprit est dans un état où le processus de pensée n'est pas actif, mais très aigu, et cette acuité n'appartient pas au temps, n'est-ce pas ? Vous êtes passivement réceptif, et pourtant vous êtes alerte, vous êtes pleinement attentif ; dans cet état seulement, il y a compréhension. Lorsque l'esprit s'agite, se tourmente, lorsqu'il interroge, dissèque, analyse, il n'existe pas de compréhension. Et lorsque, dans l'action de comprendre, il y a intensité, l'esprit est évidemment tranquille. Vous devez expérimenter cela vous-même, et non pas me croire sur paroles. Mais vous pouvez voir que plus vous analysez, moins vous comprenez. Vous pouvez comprendre certains événements, certaines expériences, mais le contenu total de la conscience ne peut pas être épuisé par le procédé analytique, vous ne pouvez l'épuiser que lorsque vous découvrez que l'analyse est une fausse approche.

Lorsqu'on voit que le faux est faux, on commence à découvrir le vrai, et c'est le vrai qui vous libérera de votre arrière-plan. Pour recevoir cette vérité, l'esprit doit cesser d'être analytique. Il ne doit pas être emprisonné dans le processus de la pensée qui est, manifestement, l'analyse (pp. 266 - 272).<sup>86</sup>



L'esprit peut-il entreprendre pas à pas un processus d'analyse en vue de se libérer de son arrière-plan, ou peut-il se libérer entièrement du temps et regarder la Réalité directement ? Pour se libérer de l'arrière-plan (c'est-à-dire l'emprise des mémoires psychologiques du passé), beaucoup d'analystes disent qu'il faut examiner chaque réaction, chaque complexe, chaque résistance,

chaque blocage, ce qui demande du temps. De plus l'analyste doit comprendre ce qu'il analyse, il doit se garder des fausses interprétations, car s'il se trompe dans son interprétation, cela le conduira à tirer des conclusions erronées, et à établir, de ce fait, un nouvel arrière-plan...

Et un autre problème surgit : l'analyste est-il différent de ce qu'il analyse ? L'expérimentateur et l'expérience sont un seul et même phénomène, ce ne sont pas deux processus séparés.

Ainsi, nous analyser, nous déchiffrer, nous examiner page après page, examiner chacune de nos réactions, chaque réponse, présente des difficultés immenses ; ce n'est pas le moyen de nous libérer de notre arrière-plan.

L'analyse n'étant pas le bon moyen, il nous faut nous libérer de ce processus. Alors que reste-t-il ? L'observateur essayant d'analyser ce qu'il observe ne se libérera pas de son arrière-plan, car lui et ce qu'il observe ne font qu'un.

Lorsque vous avez rejeté le processus analytique avec toutes ses implications, pour l'avoir reconnu faux, votre esprit libéré du passé, capable par conséquent de vision directe sans entrer dans le processus du temps, rejette directement son arrière-plan.

Lorsque ce processus s'arrêtera complètement, non parce que nous l'y obligerons, mais parce que nous aurons compris l'erreur inévitable de ce procédé, nous verrons notre esprit se dissocier complètement du passé.

Cela ne signifie pas que vous ne reconnaissez pas ce passé, mais que votre esprit n'est pas en communion directe avec lui.

Cette complète libération psychologique et non chronologique est possible, et c'est la seule façon de comprendre la réalité (pp. 268 - 271).<sup>80</sup>

Lorsque vous avez rejeté le processus analytique avec toutes ses implications, pour l'avoir reconnu faux, votre esprit libéré du passé, capable par conséquent de vision directe sans entrer dans le processus du temps rejette directement son arrière-plan. Lorsque ce processus s'arrêtera complètement, non parce que nous l'y obligerons, mais parce que nous aurons compris l'erreur inévitable de ce procédé, nous verrons notre esprit se dissocier complètement du passé. Cela ne signifie pas que vous ne reconnaissiez plus ce passé, mais que votre esprit n'est pas en communion directe avec lui. Cette complète libération psychologique et non chronologique est possible et c'est la seule façon de comprendre la réalité (pp. 270 et 271).<sup>9</sup>



Vous ne pouvez pas être libre demain, mais dans le présent, dans l'aujourd'hui (p. 271).<sup>38</sup>



Lorsque, dans l'action de comprendre, il y a intensité, l'esprit est évidemment tranquille (p. 271).<sup>69</sup>



Je suppose que, pour la plupart, vous avez un maître quelconque, un gourou d'une sorte ou d'une autre, soit aux Himalayas, soit ici, au coin de la rue, un guide d'une espèce ou d'une autre, et pourquoi en avez-vous besoin ? Certainement pas pour des raisons matérielles, à moins qu'il ne vous promette un bon emploi pour après-demain. Je suppose donc que vous en avez besoin pour des raisons psychologiques...

De même qu'un homme vous conduit à la gare, vous pensez qu'un gourou peut vous conduire à la vérité...

Vous saluez très bas votre gourou et brutalisez vos domestiques. Votre respect, par conséquent, a très peu de sens (pp. 272, 274, 277).<sup>76</sup>



Je suppose que, pour la plupart, vous avez un maître quelconque, un gourou d'une sorte ou d'une autre, soit aux Himalayas, soit ici, au coin de la rue, un guide d'une espèce ou d'une autre, et pourquoi en avez-vous besoin ? Certainement pas pour des raisons matérielles, à moins qu'il ne vous promette un bon emploi pour après-demain. Je suppose donc que vous en avez besoin pour des raisons psychologiques.

(...) De même qu'un homme vous conduit à la gare, vous pensez qu'un gourou peut vous conduire à la vérité.

(...) Vous voulez une sécurité, l'assurance d'un gourou, vous voulez qu'il vous dise : vous réussissez très bien, continuez ; vous voulez qu'il vous donne un réconfort moral, une tape amicale dans le dos.

(...) Messieurs, vous êtes-vous jamais assis tranquillement sous un arbre ? Là aussi vous trouverez une grande paix, là aussi vous sentirez que vous êtes compris. En d'autres termes, en présence d'une personne très calme vous devenez calmes vous aussi, et cette sérénité vous l'attribuez à l'instructeur ; vous l'entourez d'une guirlande de fleurs, et puis vous rentrez bousculer vos domestiques. Lorsque vous dites que vous avez besoin d'un gourou, je suppose que tout cela y est impliqué, et le gourou qui vous garantit une évasion devient votre besoin.

(...) La plupart d'entre nous, malheureusement, ne veulent pas posséder un esprit vif et souple, ils veulent, au contraire, se faire endormir par des mantras<sup>[1]</sup>, des pujas<sup>[2]</sup>. Grands dieux, de combien de façons nous nous poussons nous-mêmes au sommeil !

(...) Vous saluez très bas votre gourou et brutalisez vos domestiques. Votre respect, par conséquent, a très peu de sens. Je sais bien que ce sont des faits et que, probablement, ce que je dis est désagréable à la plupart d'entre vous, parce

que votre esprit tient à être réconforté, après avoir été si meurtri. Il est pris dans tant de difficultés et de misères qu'il dit : « pour l'amour de Dieu, donnez-moi quelque espoir, quelque refuge. » Messieurs, ce n'est que dans le désespoir que l'esprit peut trouver la réalité. L'esprit totalement mécontent peut sauter dans la réalité, non l'esprit satisfait, non l'esprit respectable, clôturé par des croyances (pp. 272, 274, 275, 276, 277).<sup>4</sup>

---

1. ^ Un « mantra » est une répétition de mots sacrés, p. 210.

2. ^ Une « puja » est une prière, une adoration, p. 210.



Ce n'est que dans la relation, ce n'est que dans l'amour, et pas dans la querelle, que l'on s'épanouit. Mais notre coeur, à force de n'être nourri que de sèches abstractions intellectuelles, s'est racorni, étiolé, et c'est ainsi que nous nous tournons vers les autres pour qu'ils nourrissent notre esprit de leurs propres créations. Étant dépourvus d'amour, nous tentons de le trouver auprès du maître, ou de quelque autre personne. Mais l'amour est une chose qui ne se trouve ni ne s'achète, et au nom de quoi on ne peut s'immoler. L'amour ne naît qu'en l'absence d'ego : et tant que vous serez en quête de gratifications, d'échappatoires, tant que vous refuserez de comprendre la confusion que vous instillez dans vos relations, vous ne ferez rien d'autre que renforcer l'ego, et, par là même, nier l'amour (pp. 278 - 279).<sup>79</sup>

## *Bénarès*

### III — Le 6 février 1949

Une réforme introduite dans un ordre social donné n'est qu'une régression. N'ayez pas l'air surpris, pensez-y. Une réforme n'a-t-elle pas pour but de maintenir une condition sociale existante en lui apportant certaines modifications, tout en maintenant sa structure fondamentale ? Une réforme est-elle ou n'est-elle pas la continuité modifiée d'une structure sociale qui donne à la société une certaine stabilité, et tout changement n'a-t-il pas ce même caractère ? Un changement est aussi une continuité modifiée, parce que tout changement implique une formule que l'on essaie d'appliquer ou un modèle-type que nous cherchons à établir en nous en rapprochant le plus possible. Donc, réformer et changer sont, quant au fond, plus ou moins identiques, les deux impliquent la continuation du présent sous une forme modifiée. Celui qui réforme, ou celui qui désire substituer possède un étalon de mesure auquel il se réfère quand il cherche une action approximative. Ainsi cette réforme, ou cette substitution, n'est que la réaction à un arrière-plan qui l'a conditionnée. Ainsi sa réforme ou sa substitution est la réaction de l'arrière-plan ou du conditionnement. Son action n'est donc qu'un effort pour s'approcher de ce qui n'est qu'une projection de son esprit. J'espère que vous suivez tout cela ; je le pense à haute voix devant vous, je ne l'ai pas pensé auparavant, ainsi devons-nous procéder.

Ainsi, un homme qui désire réformer, apporter un certain remaniement, instaurer un certain changement, est en réalité une personne qui agit au détriment de la révolution. Un réformateur, ou un homme qui désire apporter quelques changements est, en réalité, rétrograde, car il y a, d'une part, la révolution permanente et, de l'autre, il n'y a qu'un simple changement ou une simple modification. Cette modification n'étant qu'une réaction de l'arrière-plan ou du conditionnement, dans lequel a grandi le réformateur, ne fait que prolonger ce conditionnement sous une autre forme. Le réformateur désire introduire un changement dans une société donnée mais sa réforme n'est que la réaction à un arrière-plan. L'action de se rapprocher d'un certain prototype qu'il essaie d'établir n'est encore que la projection de son conditionnement ; ainsi le réformateur, celui qui désire instaurer un changement, agit dans la société comme facteur de régression. Pensez à cela, je vous prie, ne niez pas, ne rejetez pas.

Quel est le rapport entre le réformateur et le révolutionnaire, et qu'entendons-nous par révolutionnaire ? Celui qui a une théorie définie ou une formule et qui désire l'appliquer est-il révolutionnaire ? Que la technique qu'il utilise soit pacifique ou bien sanglante n'y change rien, car là n'est pas le point important. L'homme qui a une formule, un programme, un modèle qui lui sert d'étalon pour orienter son action, est-il révolutionnaire dans le sens fondamental du mot ? Il est très important de trouver la réponse à cette question parce que chacun se préoccupe ou du moins beaucoup de personnes se préoccupent de cette question de révolution, quelle soit de gauche, de droite, du centre ou d'ailleurs. A l'heure actuelle, lorsque nous parlons de révolution, il s'agit d'une révolution conforme à un modèle de gauche, de droite ou du centre et, lorsqu'une personne se dit

révolutionnaire, n'est-elle pas, en réalité, un facteur de régression dans la société tout comme le réformateur, tout comme celui qui veut provoquer des changements ? L'homme qui a une formule et qui tente d'orienter la société vers cette formule est, en réalité, une personne qui agit comme facteur régressif dans la société.

Qui donc est le vrai « révolutionnaire » ? Nous voyons que le révolutionnaire ayant une formule, et l'homme désirant provoquer un changement, ainsi que le réformateur sont semblables. Ils ne diffèrent point parce qu'ils ont foncièrement la même manière d'envisager l'action. Pour eux, l'action c'est l'ajustement des choses à une idée ; l'idéaliste, le réformateur et le révolutionnaire ont un modèle. Donc leurs actions sont, à l'origine, une réaction à leur arrière-plan, de ce fait ils sont un facteur de régression.

Voilà pourquoi une révolution échoue en définitive, parce quelle ne fait que s'approcher de la gauche ou de la droite, ne réagit qu'à un opposé. Me suivez-vous ? Il en est de même de la réforme. Le réformateur veut modifier une certaine structure sociale mal ajustée, et sa réforme prend sa source dans la réaction à son arrière-plan, à son conditionnement, ainsi se marque leur similitude, n'est-ce pas ? Ainsi le réformateur, l'homme sanguinaire et celui qui veut des transformations, se ressemblent. De toute évidence, ils ne sont pas de véritables révolutionnaires.

Nous allons tâcher de voir maintenant ce que nous entendons par révolution. La révolution n'est-elle pas une suite d'intervalles entre deux réactions conditionnées ? La révolution est-elle le résultat d'un état statique, d'une action qui est dynamique, ou n'est-elle pas notre constante rupture avec l'arrière-plan et, en conséquence, ne laisse-t-elle rien subsister de statique à aucun moment donné ? En d'autres termes, la révolution est-elle une rupture soudaine dans la continuité modifiée et, de cette façon, dans la réponse de l'arrière-plan, ou bien est-elle le mouvement constant qui n'est jamais statique à aucun moment donné ?

La révolution peut-elle jamais impliquer changement ou réforme ? Réforme et changement indiquent un état dans lequel il n'y a pas eu action véritable et qui, de ce fait, doit être transformé, changé ; un état statique qui a besoin d'être changé et, ainsi que nous l'avons dit, le réformateur, ou celui qui désire un changement, et même le soi-disant révolutionnaire, sont semblables dans leurs objectifs. Réforme ou révolution ne sont pour eux qu'une marche progressive vers une autre stabilité. Je crois que cela est clair. Nous nous permettons, nous — c'est-à-dire la société, la communauté, le groupe — de devenir statique. Statiques en ce sens que nous continuons le même modèle d'action ; bien que nous donnions l'apparence de nous mouvoir, de vivre, d'agir, d'engendrer des enfants, de construire des maisons, nous sommes toujours dans le cadre du même modèle statique.

Or, ce que je suggère est-il possible ? Et n'est-ce pas cela la vraie révolution qui consiste à ne jamais se permettre de devenir statiques. La société, c'est-à-dire les rapports entre vous et moi, ne doivent jamais devenir statiques, et seulement alors peut exister une constante révolution dans nos rapports. Or, qu'est-ce qui nous rend statiques, qu'est-ce qui nous fait agir sans profondeur, sans signification, sans raison, sans beauté — ce qui est un fait pour la plupart d'entre nous ? Nous vivons, nous produisons, nous bâtissons, mais c'est dans un état statique assurément, ce n'est pas dans un état créateur, et qu'est-ce qui nous rend statiques ? Qu'est-ce qui rend statique la société, c'est-à-dire l'ensemble de nos rapports, vos rapports avec moi et mes rapports avec les autres. Quels sont les facteurs qui produisent cette action qui n'a pas de signification, cette existence sans raison d'être ? Qu'est-ce qui produit dans nos rapports un sentiment de

décomposition ? Bien que je vive avec vous, que je travaille avec vous, dans nos rapports il y a quelque chose qui est toujours destructif, qui est toujours mort, qui est toujours ténébreux, qui est figé. Si nous pouvons comprendre cela et l'éliminer, il y aura une constante révolution, un constant dynamisme, un constant changement, non, je ne veux pas employer le mot changement, mais celui de constante transformation.

Qu'est-ce qui produit une transformation, provoque une vraie révolution, et non une simple continuité modifiée, dans un constant état de transformation ? Qu'est-ce qui engendre la mort dans nos rapports ? Et pourquoi arrivons-nous à être exténués, pourquoi nous épuisons-nous sexuellement, physiquement, pourquoi nous décomposons-nous de différentes façons ? Si nous comprenons cela, nous serons dans un constant état de transformation. Or, qu'est-ce qui introduit la mort dans nos relations ? Qu'est-ce qui nous corrompt et nous fait rechercher des modifications, des changements et tout ce qui s'ensuit ? N'est-ce pas notre pensée qui est le résultat du passé ? Il n'y a pas de pensée sans mémoire, et la mémoire est toujours une entité morte. Elle est une chose achevée, et pourtant elle se manifeste dans l'action présente, mais c'est une action de décomposition, de mort. Bien que la pensée semble être si active, si vivante, si rapide et énergique, elle n'est en réalité que le produit d'une cristallisation de la mémoire. La mémoire est fixée et, par conséquent, tout ce qu'elle engendre est nécessairement limité. Le processus de la pensée n'engendre-t-il pas, par conséquent, la mort, le dessèchement, l'épuisement, cet état statique. Ainsi une révolution basée sur une idée, sur la pensée, doit tôt ou tard aboutir à la mort. La pensée qui est idéation, ou la marche tâtonnante vers un idéal, est l'immolation du présent à une utopie, le futur. Messieurs, avez-vous saisi quelque chose à tout cela ?

Tout rapport basé sur la pensée, c'est-à-dire sur l'usage, l'habitude, engendre nécessairement une société qui est statique, et l'action du réformateur qui désire changer cette société est encore sous le signe de la mort, des ténèbres ou de la réaction d'un esprit statique. Observez que ce qui nous dessèche dans nos rapports c'est le fait de penser, repenser, calculer, juger, évaluer, nous agiter ; et que la seule chose qui nous libère de tout cela, c'est l'amour qui n'est pas un processus de pensée. Vous ne pouvez penser l'amour, vous pouvez penser à la personne que vous aimez, mais il est impossible de penser l'amour.

Donc l'homme qui aime est le vrai révolutionnaire, le religieux dans le vrai sens du mot, parce que la vraie religion n'est pas basée sur la pensée, ni sur des croyances ou des dogmes. Celui qui est un amoncellement de croyances et de dogmes n'est pas religieux, il est stupide. Tandis que l'homme qui aime réellement est le vrai révolutionnaire, en lui il y a une réelle transformation. L'amour n'est pas un processus de la pensée, vous ne pouvez penser l'amour, vous pouvez imaginer ce qu'il devrait être, mais ceci est un simple processus de la pensée, ce n'est pas l'amour. L'homme qui aime est vraiment religieux, qu'il aime un seul être ou qu'il en aime beaucoup. L'amour n'est ni personnel, ni impersonnel, il est l'amour, il n'a pas de frontières, ni de classe, ni de race. Celui qui aime est révolutionnaire, lui seul est révolutionnaire. L'amour n'est pas le produit de la pensée, car la pensée est le résultat de la mémoire, le résultat du conditionnement et ne peut produire que la mort, la décomposition.

Il ne peut y avoir de vraie révolution, de transformation radicale que lorsqu'il y a amour, et cela est la plus haute religion. Cet état n'entre en existence que lorsque cesse la pensée, lorsqu'on renonce à ce processus — et l'on ne peut renoncer qu'à une chose que l'on comprend, non à une chose que l'on renie. Une communauté, une société, un groupe, ne peuvent être réellement révolutionnaires,

ne peuvent se transformer continuellement que s'ils sont dans cet état et non d'après une formule, une formule n'est que le produit d'un processus de pensée et, par conséquent, est en soi la cause d'un état statique. Il nous est possible aussi de voir que la haine ne peut pas produire de révolution radicale car, inévitablement, ce qui est le produit du conflit, de l'antagonisme, de la confusion, ne peut pas être révolutionnairement créateur. La haine est le produit de ce processus de pensée, la haine est la pensée ; et cette transformation que l'amour apporte ne peut exister que lorsque le processus de pensée cesse. Donc la pensée ne peut jamais produire une révolution vivante (pp. 281 - 288).<sup>87</sup>



**L**a pensée qui est idéation, ou la marche tâtonnante vers un idéal, est l'immolation du présent à une utopie, le futur (p. 286).<sup>36</sup>



**A**bien observer les choses, ce qui fait perdre leur fraîcheur à nos relations est le fait de penser, de songer, de cogiter sans cesse, de calculer, de peser, de nous adapter, et la seule et unique chose qui nous libère de tout cela est l'amour, qui n'est pas un processus d'ordre mental. On peut penser à la personne aimée — mais pas à l'amour. L'amour n'est pas un sujet de réflexion. (p. 286).<sup>78</sup>



**C'**est une réelle révolution, celle qui consiste à expérimenter intégralement (la vie) en tant qu'être humain total (p. 294).<sup>62</sup>





J. KRISHNAMURTI

## *Bénarès*

### IV — Le 13 février 1949

Un esprit emprisonné dans une concentration exclusive ne peut jamais trouver la vérité, mais un esprit qui comprend chaque mouvement de la pensée, qui est conscient de chaque sentiment, étant extrêmement souple et rapide est capable de voir ce qui est... (p. 317).<sup>85</sup>



Méditer, c'est vivre d'instant en instant, ce n'est pas s'isoler dans une chambre ou une caverne, car de cette façon on ne peut jamais connaître la Vérité. La Vérité peut être trouvée dans nos rapports avec l'existence quotidienne (pp. 322 - 323).<sup>90</sup>



L'amour est sa propre éternité ; il est la réalité, le suprême, l'incommensurable (p. 323).<sup>28</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Bénarès*

V — Le 20 février 1949

**I**l n'y a de rapports (entre les hommes) que dans le présent ; en cela réside leur beauté (p. 329).<sup>39</sup>



**C**omment faire pour répondre intelligemment aux exigences sexuelles, sans en faire tout un problème ?

Tout d'abord, que voulons-nous dire au juste quand nous parlons de sexe ? S'agit-il de l'acte purement physique, ou de la pensée qui excite l'esprit et le stimule dans le but de prolonger l'acte ? De toute évidence, le sexe relève de l'esprit, et c'est parce qu'il est d'ordre mental qu'il cherche absolument à s'assouvir, sinon la frustration s'installe. Ne soyez pas nerveux face à ce sujet. Je vois bien que vous êtes soudain tous très tendus. Abordons-le comme s'il s'agissait de n'importe quel autre sujet. N'ayez pas l'air si graves, si perdus ! Traitons du sujet en toute simplicité et de manière directe. Plus un sujet est complexe, plus il exige d'avoir les idées claires et plus l'approche doit en être simple et directe.

Pourquoi le sexe est-il devenu un problème d'une telle importance dans notre vie ? Allons au fond des choses, mais que ce soit sans contrainte, sans angoisse, sans crainte ni condamnation. Pourquoi est-ce devenu un problème ? Car c'en est un, assurément, pour la plupart d'entre vous. Pourquoi ? Vous ne vous êtes probablement jamais posé la question. Essayons de le découvrir.

Le sexe pose problème parce que, selon toute vraisemblance, c'est l'acte dans lequel le soi est totalement absent. Dans ce moment-là, on est heureux parce que la conscience de soi est suspendue, le « moi » cesse d'exister, d'où notre désir de répétition, d'un « toujours plus » — toujours plus de cet oubli de soi qui est la clé du bonheur absolu, sans passé ni futur —, d'où, aussi, notre soif insatiable de ce bonheur absolu qui passe par la fusion totale, la pleine intégration : il est bien naturel qu'il en vienne à prendre une telle importance. N'est-ce pas ainsi que les choses se passent ? Parce que c'est quelque chose qui m'apporte une joie sans mélange, qui m'arrache totalement à moi-même, je deviens insatiable. Pourquoi cette insatiable soif ? Parce que, partout ailleurs, je suis en conflit, partout ailleurs, à tous les niveaux de mon existence, l'ego ne cesse de se renforcer. Dans la sphère économique, sociale, religieuse, la conscience de soi gagne constamment en épaisseur, et cela va de pair avec le conflit. En définitive, ce n'est que dans le conflit qu'on a conscience de soi-même. La conscience de soi, dans sa nature même, est le résultat du conflit. Donc, partout ailleurs, nous sommes en conflit : toutes nos relations concernant les biens, les personnes ou les idées sont empreintes de conflit, de douleur, de luttes, de souffrances ; alors que

dans cet acte sexuel — à l'exclusion de tout autre —, tout cela cesse complètement d'exister. Il est bien naturel qu'on en veuille toujours plus, puisque cet acte vous apporte le bonheur, alors que tous les autres vous mènent au malheur, aux ennuis, aux conflits, à la confusion, aux antagonismes, aux soucis, à la destruction : l'acte sexuel prend donc une signification et une importance exceptionnelles.

Le problème n'est donc pas le sexe, bien sûr, mais la question de savoir comment se libérer de l'ego. Vous avez goûté — ne fut-ce que l'espace de quelques secondes, l'espace d'une journée ou que sais-je encore — à cet état d'être où le soi est absent. Or, dès que le soi est là, conflit, malheur et lutte sont également là. D'où cette envie permanente de retrouver, encore et encore, cet état où l'on est libéré de soi-même. Mais le problème crucial est le conflit à différents niveaux et la manière de parvenir à cet effacement de l'ego. Vous êtes à la recherche du bonheur — cet état dans lequel le moi, avec tous ses conflits, n'existe plus, et que vous retrouvez momentanément dans l'acte sexuel. Sinon, vous vous soumettez à la discipline, à la lutte, au contrôle, allant même jusqu'à vous détruire à force de refoulement, ce qui signifie que vous essayez d'échapper au conflit parce que la cessation du conflit vous apporte la joie. S'il existe une possibilité de se libérer du conflit, alors c'est le bonheur à tous les divers niveaux de l'existence.

Qu'est-ce qui suscite le conflit ? Comment prend-il forme, dans votre travail, dans vos relations, dans l'enseignement — bref, dans toutes les circonstances ? Même quand vous écrivez un poème, quand vous chantez, quand vous peignez, le conflit est là.

Comment naît le conflit ? N'est-ce pas par le biais du désir de devenir ? Vous peignez, vous voulez vous exprimer à travers la couleur, vous voulez être le meilleur peintre qui soit. Vous étudiez, vous vous inquiétez, vous espérez que le monde entier va acclamer votre peinture. Or, partout où il existe un désir de devenir « plus », le conflit est inévitable. C'est une nécessité d'ordre psychologique qui exige ce « plus ». Ce besoin d'un « plus » est psychologique, cette soif de « plus » existe lorsque la psyché, l'esprit, est en devenir, en quête, à la poursuite d'un résultat, d'une fin. Lorsqu'on veut devenir un mahatma, un saint, lorsqu'on veut comprendre, lorsqu'on pratique une vertu, lorsqu'on a une conscience de classe qui fait que l'on se sent un être « supérieur », lorsqu'on privilégie telle ou telle fonction pour rehausser son prestige, tout cela témoigne, de toute évidence, d'un esprit en devenir. Le conflit, c'est donc ce « plus ». L'esprit qui est à la recherche de ce « plus » n'est jamais conscient de *ce qui est*, car il vit constamment dans le « plus », dans la situation telle qu'il la voudrait — dans *ce qui devrait être*, jamais dans *ce qui est*. Tant que vous n'aurez pas résolu ce conflit dans son intégralité, cet unique moyen d'échapper à soi-même — à travers le sexe — restera toujours un hideux problème.

Le soi individuel n'est donc pas une entité objective que l'on peut examiner au microscope, connaître grâce à des livres ou comprendre à grand renfort de citations, si pertinentes soient-elles. Ce n'est que dans la relation qu'il peut être compris. Car, en définitive, le conflit est au cœur de toute relation, qu'elle concerne les biens, les idées, votre femme ou votre voisin ; et si l'on ne résout pas ce conflit fondamental, s'accrocher à cette seule issue libératrice du sexe est évidemment signe d'un manque d'équilibre. Déséquilibrés, nous le sommes, en effet. Nous sommes déséquilibrés pour avoir fait du sexe notre seule et unique échappatoire ; et la société, la culture prétendument moderne nous encouragent dans ce sens. Regardez les publicités, les films, la suggestivité des gestes, des postures, des apparences.

Vous vous êtes, pour la plupart, mariés très jeunes, à une période de la vie où les pulsions biologiques sont très fortes. Vous avez pris femme — ou mari —, et vous allez bel et bien devoir vivre avec elle — ou avec lui — le restant de vos jours. Votre relation est purement physique, et il faut adapter tout le reste en fonction de cela. Alors, que se passe-t-il ? Peut-être êtes-vous un intellectuel, et elle plutôt sentimentale. Où est votre terrain de communication avec elle ? Ou bien elle a l'esprit pratique, alors que vous êtes rêveur, évasif, plutôt indifférent. Où est le point de contact entre vous deux ? Vous avez de gros appétits sexuels — elle, non ; mais vous vous servez d'elle parce que c'est votre droit. Comment peut-il y avoir communion entre vous deux, alors que vous l'utilisez comme un objet ? De nos jours, le mariage est fondé sur cette idée, sur ce besoin ; mais il y a de plus en plus de contradictions et de graves conflits au sein des mariages — d'où les divorces.

Ce problème mérite donc d'être traité avec doigté, avec intelligence, ce qui signifie qu'il nous faut modifier les bases mêmes de notre éducation, et cela suppose de comprendre non seulement les réalités de la vie, mais aussi notre existence quotidienne, et il ne suffit pas de connaître et de comprendre les pulsions biologiques et les besoins sexuels, il faut aussi savoir les aborder intelligemment. Ce n'est pas précisément ce que nous faisons, n'est-ce pas ? C'est un sujet tabou, secret, dont on ne parle que portes closes. Quand le besoin se fait très fort, on ne tient plus compte de rien d'autre, et l'on s'accouple pour le restant de ses jours. Voyez les conséquences pour soi-même et pour l'autre !

Comment l'intellectuel peut-il venir à la rencontre d'une femme sentimentale, ou bête, ou sans éducation, et entrer en communion avec elle ? Quelle communion peut-il y avoir alors, sinon d'ordre sexuel ? Le problème dans tout cela — n'est-il pas vrai ? — est que l'assouvissement du désir sexuel, de la pulsion biologique, rend nécessaires certaines réglementations sociales — d'où les lois régissant le mariage. Vous disposez de tous les moyens de posséder ce qui est pour vous source de plaisir, de sécurité, de confort ; mais ce qui procure un plaisir constant émousse l'esprit. De même qu'une douleur constante émousse l'esprit, le plaisir constant fane l'esprit et le cœur.

Comment faire pour avoir l'amour ? De toute évidence, l'amour n'appartient pas à la sphère de l'esprit, n'est-ce pas ? L'amour, c'est quelque chose que l'esprit ne peut absolument pas concevoir ; l'amour est quelque chose d'indicible. Pourtant, c'est sans amour que vous entamez des liens de relation, c'est sans amour que vous vous mariez. Alors, au sein de ce mariage, vous vous « adaptez » l'un à l'autre. Belle expression ! Vous vous adaptez l'un à l'autre, il s'agit une fois de plus d'un processus intellectuel, n'est-ce pas ? Elle vous a épousé, pourtant vous n'êtes qu'un paquet de chair dénué de charme, emporté par vos passions. Et elle doit vivre avec vous. Elle n'aime ni la maison, ni l'environnement, hideux à ses yeux, ni votre brutalité. Mais elle se dit : « Oui, je suis mariée, je dois m'accommoder de tout cela. » Donc, par souci d'autoprotection, elle cède et elle se met très vite à dire : « Je t'aime. » En fait, quand, pour des raisons de sécurité, on supporte des situations hideuses, elles semblent devenir belles car elles sont une forme d'autoprotection ; sans cela, on pourrait risquer d'être blessé, voire totalement détruit. Nous voyons donc que ce qui était laid, hideux, est peu à peu devenu beau.

Cet ajustement — comme tout ajustement — est de toute évidence un processus mental. Or, il va de soi que l'amour est incapable d'ajustements. Voyons, vous savez parfaitement que si vous aimez l'autre, il n'est pas question d'« ajustements » : c'est la fusion totale. Ce n'est qu'en l'absence d'amour que l'on commence à s'ajuster. Et c'est cet ajustement, cette adaptation qu'on appelle

le mariage. D'où l'échec du mariage, puisque c'est la source même du conflit, une bataille entre deux êtres. C'est un problème extrêmement complexe, comme tous les problèmes, mais il est d'autant plus aigu que les appétits et les besoins sont forts.

Ainsi, l'esprit qui ne fait que s'ajuster ne peut jamais être chaste. L'esprit qui cherche le bonheur à travers le sexe ne peut jamais être chaste. Certes, il peut, de manière éphémère, trouver dans cet acte un oubli de soi, un effacement du moi, mais cette quête même du bonheur, qui est le propre de l'esprit, ôte à l'esprit sa chasteté. La chasteté ne naît qu'en présence de l'amour. Sans amour, point de chasteté. Or, l'amour ne se cultive pas. L'amour n'existe que dans l'oubli total du moi, et pour jouir de ce bienfait inouï, on doit être libre, grâce à la compréhension qu'on a de la relation. Alors, quand l'amour est là, la relation sexuelle prend un tout autre sens : alors l'acte sexuel n'est ni une forme de fuite ni une habitude. L'amour n'est pas un idéal, c'est un état d'être. L'amour est incompatible avec le devenir. La présence de l'amour est la condition nécessaire à la chasteté, à la pureté ; mais un esprit en voie de devenir, ou s'efforçant de devenir chaste, est dépourvu d'amour (pp. 334 - 340).<sup>77</sup>



**L**a chasteté n'est pas le produit de l'esprit, elle n'est pas engendrée par la discipline, elle n'est pas un idéal à atteindre. L'esprit qui s'efforce de devenir chaste, n'est pas chaste...

Voyons pourquoi pour la plupart d'entre-nous, le sexe est devenu un problème, et aussi comment il est possible d'aborder intelligemment les exigences sexuelles et de ne pas les transformer en problème ?

Qu'entendons-nous par sexe ? Est-ce simplement l'acte physique, ou la pensée qui excite, stimule et prolonge l'acte ? *Assurément, la sexualité relève de l'esprit* ; et de ce fait, elle doit chercher son accomplissement, sinon il y a frustration... Ne devenez pas nerveux ; vous voilà brusquement tendus, je le vois. Parlons de cela comme s'il s'agissait d'un autre sujet. Plus un problème est complexe plus il exige de clarté de pensée et plus nous devons l'aborder simplement et directement (pp. 334 - 335).<sup>21</sup>



**L**a sexualité est un problème parce qu'il semblerait que dans cet acte il y ait absence totale du moi. A ce moment là, vous êtes heureux parce qu'il y a cessation de la conscience de soi, du moi ; et comme vous désirez retrouver encore cette abnégation du moi en laquelle réside un bonheur complet, cet acte devient très important.

Or, pourquoi ai-je ce désir accru ? Parce que partout ailleurs je suis en conflit... dans tous nos rapports avec les personnes, avec la propriété, avec les idéaux, nous sommes en conflit, en lutte, en détresse, mais dans un seul acte est la complète cessation de tout cela... donc l'acte sexuel devient suprêmement

significatif et important.

Ainsi le problème n'est pas la sexualité, certainement, mais de savoir comment se libérer du moi.

S'accrocher au seul exutoire sexuel est évidemment un signe de déséquilibre ; et précisément nous sommes tous des déséquilibrés. Nous le sommes parce que nous avons fait du sexe la seule voie d'évasion, et la société, la prétendue culture moderne nous aident à le faire. Vous n'avez qu'à voir toutes les publicités, les cinémas, les gestes suggestifs, les attitudes (pp. 335 - 336).<sup>24</sup>



Un esprit qui cherche son bonheur au moyen du sexe ne peut jamais être chaste. Bien que vous puissiez, dans cet acte, trouver momentanément l'abnégation et l'oubli de vous-même, la poursuite même de ce bonheur est du domaine de l'esprit, et rend l'esprit non chaste.

La chasteté n'entre en existence que lorsqu'il y a amour. Sans amour, il n'y a pas de chasteté, et l'amour n'est pas une chose qui puisse être cultivée ; il n'est d'amour que dans le complet oubli de soi-même, et pour avoir cette bénédiction de l'amour nous devons être libres, grâce à la compréhension de nos rapports. Lorsque l'amour est présent, l'acte sexuel a une signification toute différente (p. 340).<sup>25</sup>



Ne suivez personne, moi inclus. Ne faites pas d'un autre votre autorité. Vous devez être, à vous seul, le maître et le disciple. Dès l'instant que vous reconnaissez un autre comme maître, et vous comme disciple, vous niez la *Vérité*. C'est la recherche de la *Vérité* qui est importante... Dans l'éducation moderne, on vous enseigne ce qu'il faut penser, mais non *comment* il faut penser... (p. 341).<sup>5</sup>



Ce n'est que lorsque l'esprit est libre de la pensée qu'il y a perception de ce qui est, de ce qui est éternel, de ce qui est la *Vérité* (p. 341).<sup>6</sup>



QUESTION. — *Qu'entendez-vous par transformation ?*

KRISHNAMURTI. — Il est manifeste qu'il faut une révolution radicale. La crise mondiale l'exige. Nos vies l'exigent. Nos incidents quotidiens, nos poursuites, nos angoisses l'exigent. Nos problèmes l'exigent. Il faut une révolution fondamentale, radicale, car tout autour de nous s'est écroulé. Bien qu'en apparence, il semble y avoir un certain ordre, le fait est qu'il y a lente décomposition, destruction. La vague de destruction rattrape et recouvre constamment la vague de vie.

Donc il faut une révolution — mais non pas une révolution basée sur une idée. Une telle révolution ne serait que la continuation de l'idée et non une transformation radicale. Et une révolution basée sur une idée provoque du sang, des destructions, un chaos. Le chaos ne peut pas engendrer l'ordre ; vous ne pouvez pas délibérément provoquer le chaos et espérer créer un ordre à partir de ce chaos. Vous n'êtes pas élus de Dieu pour créer l'ordre à partir de la confusion. Cette façon de penser de la part de ceux qui veulent créer de plus en plus de confusion en vue d'engendrer un ordre meilleur est fausse parce que, dès l'instant qu'ils exercent le pouvoir, ils s'imaginent connaître toutes les façons d'engendrer l'ordre et nous voyons cette catastrophe dans son ensemble : la constante répétition des guerres, les conflits incessants entre classes, entre peuples, les effroyables inégalités sociales et économiques, l'inégalité des capacités et des dons, l'abîme qui existe entre ceux qui sont extraordinairement heureux dans leur impassibilité et ceux qui sont pris dans la haine, les conflits et la misère. Nous voyons tout cela, nous estimons qu'il faut une révolution ; et comment pourrions-nous douter de la nécessité d'une complète transformation ?

Or, cette transformation, cette révolution radicale, est-elle finale, ou doit-elle se produire d'instant en instant ? Je sais, nous aimerions quelle fût un aboutissement car il est tellement plus facile de penser en termes de choses lointaines. Vous voulez qu'en fin de compte nous soyons transformés, qu'en fin de compte nous soyons heureux, qu'en fin de compte nous trouvions la vérité, mais pendant ce temps nous voulons durer.

Certainement un esprit qui pense en termes de futur est incapable d'agir dans le présent, un tel esprit ne cherche pas la transformation, il ne fait qu'esquiver la transformation, et que voulez-vous dire par transformation ?

La transformation n'est pas dans le futur, elle ne peut jamais être dans le futur, elle ne peut être que maintenant, d'instant en instant. Qu'entendons-nous donc par transformation ? C'est assurément très simple, c'est voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai. Voir le vrai dans le faux, et voir le faux dans ce qui a été accepté comme étant le vrai. Voir le faux en tant que faux, et le vrai en tant que vrai est transformation ; car lorsque vous reconnaissez très clairement quelque chose comme étant le vrai, ce vrai libère ; lorsque vous voyez que quelque chose est faux, il tombe. Messieurs, lorsque vous voyez vraiment que des rituels sont de vaines répétitions, lorsque vous voyez la vérité de cela, que vous ne les justifiez pas, il y a une transformation, n'est-ce pas ? Parce qu'une entrave est tombée. Lorsque vous voyez que la distinction des classes est fausse, quelle crée des conflits, des misères, des divisions entre les hommes, lorsque vous voyez la vérité de cela, cette vérité même libère. Cette perception même de la vérité est transformation, n'est-ce pas ? Et comme nous sommes entourés par tant de choses fausses, percevoir ce faux d'instant en instant est transformation. La vérité n'est pas cumulative, elle est d'instant en instant. Ce qui est cumulatif,

ce qui est accumulé est mémoire et, par la mémoire, vous ne pouvez jamais trouver la vérité, car la mémoire appartient au temps — le temps est le passé, le présent et le futur. Le temps, qui est continuité, ne peut jamais trouver ce qui est éternel. L'éternel n'est pas continuité, ce qui dure n'est pas éternel. L'éternité est dans l'instant, l'éternité est dans le maintenant. Le maintenant n'est pas un reflet du passé, une continuation du passé à travers le présent, vers le futur.

Un esprit désireux d'une transformation future, ou qui considère la transformation comme un but ultime, ne peut jamais trouver la vérité, car la vérité doit venir d'instant en instant, doit toujours être découverte à nouveau ; et on ne peut évidemment rien découvrir par l'accumulation. Comment pouvez-vous découvrir le neuf si vous portez le fardeau du passé, ce n'est qu'en vous déchargeant de ce fardeau que vous découvrirez le neuf. Pour découvrir le neuf, l'éternel dans le présent, d'instant en instant, il faut une extraordinaire agilité d'esprit, un esprit qui ne cherche pas de résultat, un esprit qui n'est pas en devenir. Un esprit qui devient ne peut jamais connaître la pleine félicité du contentement. Je ne parle pas du contentement d'une agréable satisfaction, ni du contentement d'un résultat obtenu, mais du contentement qui vient lorsque l'esprit voit le vrai dans ce qui est, et le faux dans ce qui est. La perception de cette vérité se fait d'instant en instant, et cette perception est toujours retardée par la verbalisation de l'instant. Ainsi la transformation n'est pas un résultat ni une fin. Un résultat implique un résidu, une cause et un effet ; où il y a causalité il y a nécessairement effet. L'effet n'est que le résultat du désir que vous avez d'être transformés. Lorsque vous désirez d'être transformés, vous pensez encore en termes de devenir ; et ce qui devient ne peut jamais connaître ce qui est. La vérité consiste à être d'instant en instant, le bonheur qui continue n'est pas le bonheur. Le bonheur est un état d'être intemporel, cet état ne vient que par un immense mécontentement, non par le mécontentement qui a trouvé une voie d'évasion, mais par le mécontentement qui n'a pas d'issue, qui n'a pas d'évasion possible, qui ne cherche pas à s'accomplir. Alors, seulement, dans cet état de mécontentement suprême, la réalité peut être engendrée, Cette réalité ne peut pas être achetée, ni vendue, ni répétée, elle ne peut pas être saisie dans des livres, il faut la trouver d'instant en instant dans le sourire, dans les larmes, sous la feuille morte, dans les pensées vagabondes, dans la plénitude de l'amour, car l'amour n'est pas différent de la vérité. L'amour est cet état dans lequel le processus de la pensée, en tant que durée, a complètement cessé. Où réside l'amour il y a transformation, sans amour la révolution n'a pas de sens, car alors la révolution n'est que destruction, décomposition, et un désastre de plus en plus grand. Où réside l'amour il y a transformation, parce que l'amour est transformation d'instant en instant (pp. 346 - 350).<sup>88</sup>



**I**l est manifeste qu'il faut une révolution radicale. La crise mondiale l'exige. Nos vies l'exigent. Nos incidents quotidiens, nos poursuites, nos angoisses l'exigent. Nos problèmes l'exigent. Il faut une révolution fondamentale, radicale (p. 346).<sup>44</sup>





**L**a constante répétition des guerres ; les conflits incessants entre classes, entre peuples ; les effroyables inégalités sociales et économiques ; ... l'abîme qui existe entre ceux qui sont extraordinairement heureux dans leur impassibilité et ceux qui sont pris dans la haine, les conflits et la misère... Nous voyons tout cela, nous estimons qu'il faut une révolution (p. 347).<sup>30</sup>



**Q**u'entend-on par transformation ? C'est assurément très simple : c'est voir le faux en tant que faux et le vrai en tant que vrai... Car nous sommes entourés par tant de choses fausses (que) percevoir ce faux d'instant en instant est transformation (p. 347).<sup>52</sup>



**L**e bonheur est un état intemporel, et cet état ne vient que par un immense mécontentement ; non par le mécontentement qui a trouvé une voie d'évasion, mais par celui qui n'a pas d'évasion possible, qui ne cherche pas à s'accomplir (p. 349).<sup>7</sup>



# Sources

## I — Madras, le 22 octobre 1947

- 10. Robert LINSEN, *Quelques Aspects de la Pensée Krishnamurtienne*, (p. 45)  
© 1956. Article paru dans le N° 119-120 (Avril-Mai 1956) de la revue SYNTHESE. 196 pp.
- 32. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 24)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 37. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 27)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 55. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 39)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 56. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 39)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 65. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 46)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## III — Madras, le 2 novembre 1947

- 3. Yvon ACHARD, *Le langage de Krishnamurti*, (p. 49)  
© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.
- 31. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 24)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 34. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 26)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 40. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 29)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 43. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 29)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 51. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 34)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 59. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 40)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 70. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 48)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 71. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 132)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## IV — Madras, le 16 novembre 1947

- 35. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 26)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 57. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 39)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## V — Madras, le 16 novembre 1947

- 11. J. KRISHNAMURTI, *Être humain*, (pp. 61 - 64)  
© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.

— To Be Human, Shambhala, 2000.

- 54. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 37)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 68. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 47)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## VI — Madras, le 23 novembre 1947

- 14. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (p. 65)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
- 16. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (p. 86)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
- 17. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (p. 93)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
- 26. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
- 29. Robert LINSEN, *L'éveil Suprême : Bases pratiques du Ch'an du Zen et de la pensée de Krishnamurti*, (pp. 112 - 113)  
© 1970. Éditions: Le Courrier du Livre, Paris, et « Être Libre », Bruxelles, 3<sup>e</sup> édition, revue et augmentée, 1970. 159 pp.
- 48. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 32)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 49. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 32)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 50. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 33)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 66. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 46)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 67. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 46)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 72. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 150)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 83. Robert LINSEN, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (p. 261)  
© 1972. Éditions: Le Courrier du Livre, Paris, 367 pp.

## VII — Madras, le 30 novembre 1947

- 1. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 41)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
- 15. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (pp. 84 - 85)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
- 73. Dominique SCHMIDT, *Le Nouvel Homme selon Sri Aurobindo et Krishnamurti*, (p. 39)  
© 2009. Éditions D. Schmidt, Inde, 284 pp.
- 46. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 30)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 75. Carlo SUARÈS, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 195 - 203)  
© 1950. Le cercle du livre, Paris, 234 pp.
- 84. Robert LINSEN, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (p. 261)  
© 1972. Éditions: Le Courrier du Livre, Paris, 367 pp.

## VIII — Madras, le 7 décembre 1947

2. Yvon ACHARD, *Krishnamurti « le miroir des hommes »*, (p. 87)  
© 1968. Éditions Dervy, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 107 pp.
8. Ram LINSEN, *Limites de l'analyse en physique et en psychologie.*, (p. 111)  
© 1952. La Tour de Feu n°36-37 (Printemps 1952), Pour un nouvel accès à la vie  
« Krishnamurti », 200 pp. (épuisé).  
Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (pp. 100 - 101)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
19. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (p. 103)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
20. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
41. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 29)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
74. Carlo SUARÈS, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 53 - 57)  
© 1950. Le cercle du livre, Paris, 234 pp.
81. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
82. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
91. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 165)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.

## **IX — Madras, le 14 décembre 1947**

18. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (p. 94)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
58. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 40)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
63. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 43)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## **X — Madras, le 21 décembre 1947**

13. Robert LINSEN, *Études psychologiques de C. G. Jung à J. Krishnamurti*, (pp. 41 - 43)  
© 1950. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 117 pp.
23. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
33. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 26)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
42. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 29)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
53. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 37)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
61. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 41)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
64. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 43)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
89. Bernard DELAFOSSE, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 119)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.

## **XI — Madras, le 28 décembre 1947**

12. J. KRISHNAMURTI, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (pp. 260 - 264)  
© 2011. Presses du châlelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.  
— *Reflexions On TheSelf*, 1997.
22. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
27. Robert LINSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
60. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 41)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.



## **I — Bénarès, le 16 janvier 1949**

45. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 30)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
47. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (pp. 31 - 32)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## **II — Bénarès, le 23 janvier 1949**

4. Yvon ACHARD, *Le langage de Krishnamurti*, (pp. 209 - 211)  
© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.
9. Ram LINSEN, *Limites de l'analyse en physique et en psychologie.*, (p. 108)  
© 1952. La Tour de Feu n°36-37 (Printemps 1952), Pour un nouvel accès à la vie  
« Krishnamurti », 200 pp. (épuisé).
38. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 28)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
69. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 48)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
76. Bernard DELAFOSSE, *Krishnamurti « Cinquante ans d'éveil »*, (pp. 191 - 192)  
© 1983. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 236 pp.
79. J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (p. 172)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— *The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety*, 1992.
80. Robert LINSEN, *Krishnamurti et la pensée occidentale*, (pp. 73 - 74)  
© 1951. Éditions « Être Libre », Bruxelles, 180 pp.
86. Carlo SUARÈS, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 184 - 190)  
© 1950. Le cercle du livre, Paris, 234 pp.

## **III — Bénarès, le 6 février 1949**

36. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 27)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
62. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 42)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
78. J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (p. 164)

© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.

87. Carlo SUARÈS, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 213 - 220)  
© 1950. Le cercle du livre, Paris, 234 pp.

#### **IV — Bénarès, le 13 février 1949**

28. Robert LINSSSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
85. Robert LINSSSEN, *Bouddhisme, Taoïsme et Zen*, (p. 262)  
© 1972. Éditions : Le Courrier du Livre, Paris, 367 pp.
90. Robert LINSSSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (pp. 222 - 223)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.

#### **V — Bénarès, le 20 février 1949**

5. Marcial RETUERTO, *Krishnamurti est-il un monstre de sincérité ?*, (p. 103)  
© 1952. La Tour de Feu n°36-37 (Printemps 1952), Pour un nouvel accès à la vie  
« Krishnamurti », 200 pp. (épuisé).
6. Marcial RETUERTO, *Krishnamurti est-il un monstre de sincérité ?*, (p. 103)  
© 1952. La Tour de Feu n°36-37 (Printemps 1952), Pour un nouvel accès à la vie  
« Krishnamurti », 200 pp. (épuisé).
7. Marcial RETUERTO, *Krishnamurti est-il un monstre de sincérité ?*, (p. 103)  
© 1952. La Tour de Feu n°36-37 (Printemps 1952), Pour un nouvel accès à la vie  
« Krishnamurti », 200 pp. (épuisé).
21. Robert LINSSSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
24. Robert LINSSSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
25. Robert LINSSSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ...)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
30. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 23)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
39. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 28)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
44. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 30)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
52. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 37)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
77. J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 101 - 108)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.
88. Carlo SUARÈS, *Krishnamurti et l'unité humaine*, (pp. 221 - 225)  
© 1950. Le cercle du livre, Paris, 234 pp.

**Fin.**

J. KRISHNAMURTI

*P A R I S*  
*1 9 5 0*



© 1952 Le Courrier du Livre, PARIS

J. KRISHNAMURTI

## *Paris*

Première causerie

### Conférence et questions du 9 avril 1950

**N**otre plus grande difficulté n'est pas de résoudre des problèmes mais de comprendre profondément, totalement le créateur des problèmes, c'est-à-dire nous-mêmes (p. 10).<sup>27</sup>



**U**n esprit qui croit ne peut jamais être calme. Toute croyance conditionne l'esprit, engendre l'antagonisme... Un esprit pris au piège d'un dogme ne peut jamais être créateur (p. 27).<sup>6</sup>





J. KRISHNAMURTI

## *Paris*

Deuxième causerie

### Conférence et questions du 16 avril 1950

L' 'affranchissement définitif de cette même conscience... « de tout désir de refuge au sein d'idéologies... croyances, systèmes, groupes, personnes, maîtres, enseignements, quels qu'ils soient » (p. 36).<sup>16</sup>



Au cœur d'une semblable liberté, où n'existerait plus aucun désir de sécurité intérieure, l'on pourrait rendre possible une sécurité extérieure consistant en la jouissance des objets matériels nécessaires à la survivance de l'homme (p. 36).<sup>25</sup>



Vous vous bornez à dire : il me faut du temps pour me libérer. Et vous laissez tomber la question... La question est : est-il possible pour une personne ordinaire... de se libérer immédiatement de tout désir de s'attacher à une croyance ou à un dogme (p. 45).<sup>12</sup>



Si vous et moi voyons cette vérité, que chacun de nous peut être libéré de tout dogme et de toute croyance, nous agirons, que nous formions un groupe ou non (p. 46).<sup>26</sup>



L'expérience d'une action libre de l'imposition des idées, vous la ferez lorsque vous verrez que, partout dans le monde, les actions basées sur des croyances, des dogmes, des conclusions... provoquent des divisions, des

conflits, une désintégration (pp. 46 et 47).



**L**a vraie solitude n'est pas isolement, n'est pas la condition de celui qui se retire... mais le seul état qui soit créatif... un état où l'on est seul du fait que l'on comprend à la fois ce qui est conscient en nous et ce qui est caché (p. 50).<sup>24</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris*

Troisième causerie

### Conférence et questions du 23 avril 1950

**N**ous cherchons refuge et protection dans des livres, chez des Maîtres... Mais personne ne peut nous libérer de nos désirs... Ce n'est que lorsque cesse l'état de dépendance qu'il y a une possibilité de comprendre ce qu'est le bonheur (p. 60).<sup>21</sup>



**I**l n'y a de bonheur que lorsqu'on se libère du processus qui consiste à s'isoler, à s'enfermer, à se rétrécir à l'intérieur de soi-même (p. 63).<sup>22</sup>



**I**l n'y a création que lorsque l'esprit est complètement silencieux, lorsqu'il n'a pas d'exigences, qu'il ne cherche rien (pp. 66 - 67).<sup>23</sup>



**N**ous nous conformons à (la société), ou, au contraire, nous brisons avec elle ; mais cette rupture dépend de notre... conditionnement : elle n'est pas un signe de liberté (p. 67).<sup>14</sup>



**T**ant que l'individu essaiera d'être créatif dans le champ de son conditionnement, il n'y parviendra évidemment pas (pp. 68 - 69).<sup>20</sup>



**L**a liberté ne s'obtient pas par la discipline (p. 72).<sup>15</sup>



**L**a liberté survient lorsque l'on se comprend soi-même (p. 73).<sup>19</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris*

Quatrième causerie

### Conférence et questions du 30 avril 1950

N'est-il pas important de mettre de côté cette perpétuelle aspiration vers quelque chose, si nous voulons réellement comprendre ce que c'est que vivre ? (p. 87).<sup>5</sup>



Sans relations, nous ne « sommes pas » ; « être », c'est être en rapport avec quelque chose <sup>[1]</sup>, des possessions, des personnes, des idées... La vie n'est que rapports <sup>[2]</sup>, et ne pas comprendre la vraie nature de nos rapports, c'est transformer nos vies en une lutte perpétuelle pour transformer ce qui « est » en ce que nous désirons (pp. 93 - 94).<sup>1</sup>

---

1. ^ To be, is to be related.

2. ^ Relationship is life.



Lorsque nous disons « amour » qu'entendons-nous par là ? Nous voulons désigner un processus de pensée, de sensations ? Or, la pensée, est-ce de l'amour ? Lorsque je pense à vous, est-ce de l'amour ? Si nous ne pensons pas à une personne, nous croyons ne pas l'aimer.

Ce que nous appelons aimer est un processus de pensée, une sensation qui est mémoire : le souvenir de ce que nous avons fait ou de ce que nous n'avons pas fait avec ces personnes (pp. 102, 103 et 104).<sup>3</sup>



L'amour est une flamme sans fumée. La fumée est tout ce que nous connaissons si bien : la fumée de la jalousie, de la colère, de la dépendance, de l'attachement, des mots « personnel » ou « impersonnel ». Nous n'avons pas la flamme, mais nous connaissons si bien tout ce qui concerne la fumée.

Toutefois, il n'est possible d'avoir la flamme, que lorsque la fumée n'est pas. Cessons donc de nous préoccuper de l'amour, de savoir s'il est au delà de la pensée et de la sensation ; libérons-nous plutôt de la fumée, de la fumée de la jalousie, de l'envie, de la séparation, du chagrin, de la douleur. Et lorsque la fumée ne sera pas, alors seulement connaissons-nous, vivrons-nous, cela qui est la flamme. Et la flamme n'est ni personnelle ni impersonnelle, ni universelle ni particulière ; elle n'est que flamme (pp. 104 - 105).<sup>2</sup>



L'Amour est une flamme sans fumée. La fumée est tout ce que nous connaissons si bien : la fumée de la jalousie, de la colère, de la dépendance. Cessons donc de nous préoccuper de l'amour, de savoir s'il est au-delà de la pensée et de la sensation : libérons-nous plutôt de la fumée, de la fumée de la jalousie, de l'envie de la séparation. Et lorsque la fumée ne sera pas, alors seulement vivrons-nous cela qui est la flamme. Et la flamme n'est ni personnelle ni impersonnelle. Elle n'est que flamme. La réalité de cette flamme n'est présente que lorsque tout le processus de l'esprit, de la pensée a été compris. Il n'y a d'amour que lorsque a pris fin la fumée des conflits, des luttes, de l'envie... qui comportent toujours une certaine peur. Et tant que la peur existe, il n'y a pas de communion... (pp. 104 - 105).<sup>4</sup>



Plus l'idéal est élevé, noble, sacré, plus nous le croyons spirituel mais il n'est qu'un modèle... et l'esprit est victime d'une imitation. Si le but est la liberté, le départ ne doit-il pas être libre ? Si, au début, notre esprit est dominé, façonné, discipliné, moulé conformément à une autorité, il est évident qu'il sera encore circonscrit, encadré, à la fin. Si vous n'avez pas de liberté au départ, vous n'aurez pas de liberté à l'arrivée (pp. 112 - 113).<sup>10</sup>



C'est le désir de sécurité qui crée l'autorité, qui élabore des disciplines, qui constitue des modèles à imiter, qui fait poursuivre un idéal, qui met en œuvre tout le processus du conformisme (p. 113).<sup>8</sup>



**S**'apercevoir que l'esprit est tombé dans la copie d'un modèle, et simplement rejeter cette structure n'est qu'une réaction, ce n'est pas la liberté (pp. 113 - 114).<sup>17</sup>



**C**'est par la compréhension directe que se produit la libération du désir de sécurité, donc de la peur (p. 114).<sup>18</sup>



**E**t, tant que nous ne ferons que répéter, lire des ouvrages, citer des autorités, poursuivre un idéal, nous conformer à des formules, adhérer à une religion, exercer un culte, chercher de nouveaux maîtres, dans l'espoir d'être heureux, il n'y aura évidemment pas de liberté (p. 114).<sup>9</sup>



J. KRISHNAMURTI

# *Paris*

Cinquième causerie

Conférence et questions du 7 mai 1950

**C**ombien extraordinairement vides nous sommes, quelle extraordinaire solitude nous vivons... sous le couvert de nos évasions... (p. 133).<sup>7</sup>





J. KRISHNAMURTI

*Texte original*  
*d'une interview radiodiffusée*  
*en langue française*

enregistrée à Paris (mai 1950)

L'individu qui n'est pas total, entier, sera toujours en état de contradiction intérieure... et cette contradiction aura des effets destructeurs non seulement sur la société, mais sur son propre bonheur (p. 145).<sup>11</sup>



# Sources

## 1 — Conférence et questions du 9 avril 1950

- 27. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 157)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 6. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 38)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## 2 — Conférence et questions du 16 avril 1950

- 16. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 109)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 25. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 136)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 12. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 106)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 26. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 138)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 13. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 107)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 24. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 134)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## 3 — Conférence et questions du 23 avril 1950

- 21. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 129)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 22. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (pp. 129 - 130)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 23. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 130)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 14. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (pp. 107 - 108)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 20. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 123)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 15. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 108)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 19. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 118)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## 4 — Conférence et questions du 30 avril 1950

- 5. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 37)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
- 1. André NIEL, *Krishnamurti et la Synthèse de l'Avenir*, (p. 28)  
© 1956. Article paru dans le N° 119-120 (Avril-Mai 1956) de la revue SYNTHESE. 196 pp.
- 3. Robert LINSSSEN, *Spiritualité de la matière : Essai sur la réalité fondamentale*, (p. 122)  
© 1966. Éditions Planète, Paris, 214 pp.

2. Robert LINSSEN, *De L'Amour Humain à L'Amour Divin*, (p. ?)  
© 1953. Derain, Lyon, Préface du Dr R. Godel. Avant-propos de J. Herbert. 168 pp.
4. Robert LINSSEN, *Spiritualité de la matière : Essai sur la réalité fondamentale*, (pp. 122 - 123)  
© 1966. Éditions Planète, Paris, 214 pp.
10. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 98)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
8. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 97)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
17. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 109)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
18. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 114)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.
9. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 97)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

## **5 — Conférence et questions du 7 mai 1950**

7. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (p. 41)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

**Texte original d'une interview radiodiffusée en langue française,**  
enregistrée à Paris (mai 1950)

11. André NIEL, *Krishnamurti et la révolte*, (pp. 103 - 104)  
© 1953. Le Cercle du Livre, Paris. 204 pp.

**Fin.**

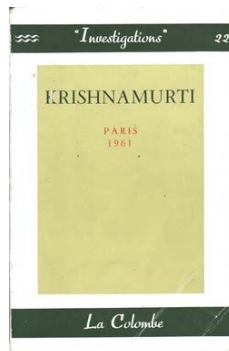
J. KRISHNAMURTI

# KRISHNAMURTI

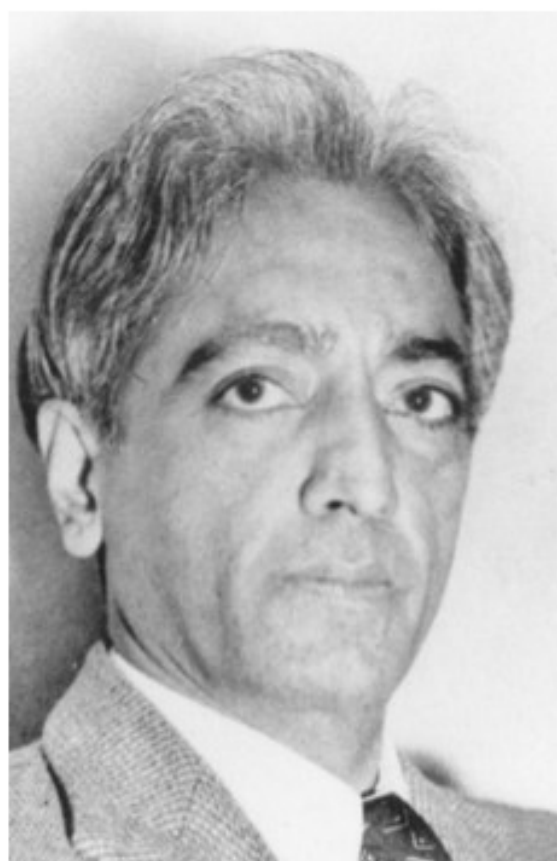
P A R I S

1 9 6 1

Causeries  
enregistrées et traduites  
par les soins  
du  
KRISHNAMURTI WRITINGS INC



© 1962 Éditions du Vieux Colombier, Paris.



J. KRISHNAMURTI

## *Paris 1961*

Premier entretien

Paris, le 9 septembre 1961

**I**l est toujours difficile, il me semble, de communiquer les uns avec les autres, lorsqu'il s'agit de choses sérieuses, et c'est particulièrement vrai à ces réunions, parce que vous êtes de langue française et que je dois parler en anglais. Mais je crois que nous pourrons communiquer assez clairement, si nous ne demeurons pas à un niveau purement verbal. Les mots ont pour but de communiquer, de transmettre quelque chose, mais, en eux-mêmes, il ne sont pas ce qu'il y a de plus important. La plupart d'entre nous, je le crains, demeurent au niveau verbal, et, par conséquent, la communication devient beaucoup plus difficile, parce que ce dont nous voulons parler se situe aussi au niveau intellectuel et émotionnel. Nous voulons communiquer d'une façon globale, compréhensible, et, à cet effet, il nous faut une approche verbale, émotionnelle et intellectuelle (p. 11).<sup>1</sup>



**L**es mots ont pour but de communiquer, de transmettre quelque chose, mais en eux-mêmes ils ne sont pas ce qu'il y a de plus important (p. 11).<sup>2</sup>



**L**a plupart d'entre nous, je le crains, demeure au niveau verbal, et, par conséquent, la communication devient beaucoup plus difficile, parce que ce dont nous voulons parler, se situe aussi au niveau intellectuel et émotionnel. Nous voulons communiquer d'une façon globale, compréhensible, et, à cet effet, il nous faut une approche verbale, émotionnelle et intellectuelle (p. 11).<sup>3</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris 1961*

Troisième entretien

Paris, le 10 septembre 1961

**L**e mot revêt pour la plupart d'entre nous une extraordinaire importance. Le mot *Dieu*, le mot *communiste*, le mot *nègre* ont un contenu émotionnel et neurologique considérable. De la même façon, le mot *jalousie* est également chargé. Alors, quand le mot est laissé de côté, il y a un sentiment qui subsiste. C'est le fait, non pas le mot, et regarder le sentiment sans le mot réclame d'être libre à l'égard de toute condamnation ou justification.

Quelquefois quand vous êtes jaloux, en colère, ou plus particulièrement quand vous passez un moment agréable grâce à quelque chose, regardez si vous pouvez distinguer le mot du sentiment, si c'est le mot ou le sentiment qui est primordial. Alors, vous découvrirez qu'en regardant le fait sans le mot, il y a une action qui n'est pas un processus intellectuel, c'est le fait lui-même qui est mis en œuvre, et dès lors il n'y a pas de contradiction, pas de conflit (p. 40).<sup>4</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris 1961*

Quatrième entretien

Paris, le 12 septembre 1961

Comprendre le désir est une nécessité, or, il est très difficile de comprendre une chose aussi essentielle, aussi exigeante, aussi impérieuse que le désir, car c'est dans l'accomplissement même du désir que naît la passion — avec le plaisir et la douleur allant de pair. Si l'on veut comprendre le désir, il faut exclure toute notion de choix. On ne peut pas juger le désir comme étant bon ou mauvais, noble ou ignoble, ou dire : « Je vais garder celui-ci mais bannir celui-là. » Il faut balayer tout cela pour pouvoir découvrir la vérité sur le désir — en voir la beauté, la laideur, selon le cas. Fait étrange, si l'on y songe bien, ici, à l'ouest, dans les pays occidentaux, de nombreux désirs peuvent être satisfaits. Vous avez des voitures, la prospérité, une meilleure santé, la possibilité de lire des livres, d'acquérir des connaissances et d'engranger divers types d'expériences, alors que si l'on va vers l'Orient, la pénurie de nourriture, de vêtements et de logements est toujours d'actualité, les gens sont toujours aux prises avec une misère et une pauvreté dégradantes. Mais, en Occident comme en Orient, le désir ne cesse de flamber, en tous lieux et en tous sens, et au-dehors comme dans les profondeurs intimes, il est là. L'homme qui renonce au monde est tout aussi handicapé par son désir d'atteindre Dieu que l'homme qui est en quête de prospérité matérielle. Le désir est donc constamment présent, brûlant, contradictoire, il est une inépuisable source de perturbations, d'angoisses, de culpabilité et de désespoir.

J'ignore si vous avez déjà fait l'expérience, mais qu'arrive-t-il si, plutôt que de condamner le désir, ou de le juger bon ou mauvais, vous ne faites rien d'autre que d'en prendre conscience ? Je me demande si vous savez ce que veut dire avoir conscience de quelque chose ? Cette conscience vigilante fait défaut à la plupart d'entre nous, tant nous nous sommes accoutumés à condamner, à juger, à évaluer, à identifier, à choisir. Le choix empêche d'être pleinement conscient, car il est toujours issu d'un conflit. Être pleinement conscient en entrant dans une pièce — tout remarquer, les meubles, le tapis ou l'absence de tapis, etc., et se contenter de voir, de prendre acte de tous ces éléments sans exercer le moindre jugement — est chose très difficile. Avez-vous déjà essayé d'observer une personne, une fleur, une idée, une émotion, sans qu'intervienne ni choix ni jugement ?

Si l'on fait de même avec le désir, si l'on vit avec lui — sans le nier, et sans dire : « Que faire de ce désir ? Il est tellement moche, tellement débordant, tellement violent ? », sans l'associer à un nom ou à un symbole, sans le masquer sous un mot —, le désir est-il alors toujours aussi dérangeant ? Est-il encore cette chose qu'il convient d'écarter, d'éradiquer ? Nous voulons le détruire parce que chaque désir vient en contrecarrer un autre, suscitant le conflit, le malheur et la contradiction, et nous sommes les premiers témoins de toutes nos tentatives d'échapper à cet éternel conflit. Alors, peut-on être conscient du désir dans sa totalité ? Ce que j'entends par « totalité » ne désigne pas simplement une ou plusieurs formes de désirs mais concerne la nature entière du désir en soi. Et l'on



ne peut être conscient de cette globalité du désir qu'en s'abstenant à son égard de toute opinion, de toute parole, de tout jugement, de tout choix. Être conscient de l'éclosion de chaque désir, sans s'identifier à lui, sans le condamner — lorsqu'on est dans cet état, est-ce encore du désir, ou est-ce alors une flamme, une passion nécessaire ? On réserve en général le terme de passion à une seule chose : le sexe. Or, pour moi, la passion, ce n'est pas le sexe. Il faut être animé d'une passion, d'une flamme intenses, pour vivre vraiment, pleinement les choses ; pour voir une montagne, un arbre, un être humain — les voir véritablement —, il faut être animé d'une passion intense. Mais cette passion, cette flamme nous seront refusées si nous sommes cernés de toutes parts par des exigences, des besoins, des contradictions et des craintes d'ordres divers. Comment une flamme peut-elle survivre si elle est noyée sous des flots de fumée ? Notre vie n'est que fumée ; nous cherchons la flamme, mais nous la renions en voulant étouffer, contrôler, façonner cette chose que nous appelons le désir.

Sans passion, comment la beauté saurait-elle exister ? La beauté dont je parle n'est pas celle des tableaux, des édifices, des femmes maquillées, et ainsi de suite — qui ont tous une forme de beauté qui leur est propre ; mais nous ne parlons pas ici de beauté superficielle. Ce que crée la main de l'homme — que ce soit une cathédrale, un temple, un tableau, un poème ou une statue — peut être beau ou non. Mais il existe une beauté qui transcende la pensée et le sentiment et qu'on ne peut ni réaliser, ni comprendre, ni connaître si la passion n'est pas là. Ne vous méprenez donc pas sur le sens du mot passion : ce n'est pas un vilain mot. La passion n'est pas une marchandise qui se vend et s'achète au marché ou dont on peut parler en termes romanesques. Elle n'a absolument rien à voir avec l'émotion, le sentiment. Elle n'est pas non plus de l'ordre du convenable, de la respectabilité : c'est une flamme qui détruit tout ce qui est faux. Et nous avons toujours peur de laisser cette flamme dévorante consumer ce qui nous est cher et que nous qualifions d'important.

En définitive, notre mode de vie actuel, fondé sur des besoins, des désirs, et sur les moyens de contrôle du désir, font de nous des êtres plus creux, plus vides que jamais. Nous pouvons, certes, être très intelligents, très érudits, capables de restituer tout notre savoir acquis, mais les machines électroniques font déjà cela, et surpassent même dans certains domaines les capacités humaines, s'avérant plus exactes et plus rapides dans leurs calculs. On en revient toujours au même point, à savoir que nous menons actuellement une vie tellement superficielle, étriquée et limitée — tout cela parce que, au plus profond de nous-mêmes, nous sommes vides, seuls, et toujours en train d'essayer de camoufler, de combler ce vide ; voilà pourquoi le besoin, le désir deviennent quelque chose de terrible. Pourtant, rien, ni dieux, ni sauveurs, ni savoir, ni relations, ni enfants, ni mari ni femme, rien ne peut combler ce vide intérieur insondable — rien. Mais si l'esprit, si le cerveau, si votre être tout entier peut regarder cette réalité en face — et vivre avec —, alors vous verrez que, psychologiquement, intérieurement, on n'a besoin de rien. C'est cela, la vraie liberté.

Mais cela suppose une lucidité intense, un examen approfondi, une attention perpétuelle, et à partir de là peut-être saurons-nous ce qu'est l'amour. Comment l'amour coexisterait-il avec l'attachement, la jalousie, l'envie, l'ambition et tous les faux-semblants que ce mot sous-entend ? Alors, si nous avons su traverser ce vide, qui est une réalité et non un mythe ou une idée abstraite, nous découvrirons que l'amour et la passion sont une seule et même chose. Si vous détruisez l'un, vous détruisez l'autre, si vous en dégradez un, vous dégradez la beauté. Approfondir ces choses requiert d'être doté non pas d'un esprit détaché, d'un esprit dévoué ou d'un esprit religieux, mais d'un esprit curieux, jamais satisfait,

cherchant toujours à regarder, à observer, à s'étudier, à se connaître. Sans l'amour, jamais vous ne découvrirez ce qu'est la vérité (pp. 47 - 51).<sup>6</sup>



Qu'est-ce que la sexualité ? Est-ce l'acte sexuel lui-même, les images agréables, les pensées, les souvenirs qui s'y rattachent ? Ou est-ce un simple fait d'ordre biologique ? Et ce souvenir, cette image, cette excitation, ce besoin sont-ils toujours présents lorsque l'amour est là — si je puis me permettre d'employer ce mot sans l'abîmer ? Je crois qu'il importe de comprendre le fait biologique, physiologique — cela, c'est une chose. Tout le romantisme, toute l'excitation, ce sentiment qu'on a de s'être donné à l'autre, de s'identifier à l'autre au sein de la relation, cette sensation de continuité, de satisfaction — cela, c'en est une autre. Lorsqu'on se sent vraiment concerné par le désir, par le besoin, quelle est l'importance du rôle joué par le sexe ? S'agit-il d'un besoin psychologique ou biologique ? Il faut un cerveau et un esprit très vifs, très lucides pour faire la différence entre le besoin physique et le besoin psychologique. La sexualité est plurielle, elle ne se limite pas à l'acte sexuel. Le désir de s'oublier dans l'autre, la continuité d'une relation, les enfants et la tentative d'accéder à l'immortalité à travers eux, le mari, la femme, le sentiment de s'abandonner à l'autre, avec tous les problèmes de jalousie, d'attachement, de peur — et la souffrance qui va avec —, est-ce cela, l'amour ? Faute d'une compréhension globale, fondamentale, du besoin, qui se niche au plus profond des replis obscurs de la conscience, le sexe, l'amour et le désir ne font que semer le chaos dans notre existence (pp. 53 - 54).<sup>7</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris 1961*

Sixième entretien

Paris, le 17 septembre 1961

L'esprit, ayant vu ce qui est faux, l'a mis complètement de côté, mais sans savoir ce qui est vrai. Si vous savez déjà ce qui est vrai, alors vous ne faites qu'échanger ce que vous considérez comme faux contre ce que vous imaginez être vrai. Il n'y a pas de renonciation si vous savez ce que vous allez recevoir en retour. Il n'y a de renonciation que quand vous laissez tomber quelque chose sans savoir ce qui va se passer (pp. 72 - 73).<sup>5</sup>



J. KRISHNAMURTI  
*Paris 1961*  
Septième entretien

Paris, le 17 septembre 1961

**L**a pensée peut-elle mourir à elle-même ? Peut-on mourir à tous les souvenirs, à toutes les expériences, à toutes les valeurs ?

Avez-vous jamais essayé de mourir à quelque chose ? De mourir sans argumentation, sans choix, à une douleur ou, plus particulièrement à un plaisir ? Dans la mort, il n'y a pas d'argumentation ; vous ne pouvez pas discuter avec la mort, elle est catégorique, absolue. De la même manière on doit mourir à un souvenir, à une pensée, à toutes les choses, à toutes les idées qu'on a accumulées, rassemblées.

Aussi longtemps qu'il y a continuité de la pensée en tant que durée, en tant que plaisir et douleur, la peur est inévitable (...) On a peur de tant de choses mais si vous voulez choisir l'une d'elles et mourir à elle complètement, vous verrez que la mort n'est pas ce que vous aviez imaginé ; elle est quelque chose d'entièrement différent. Mais nous avons *soif* de continuité (...) Notre vie est une continuité du connu : nous nous mouvons et agissons du connu au connu, et quand le connu est détruit, la conscience de la peur surgit en entier, la peur d'affronter l'inconnu. La mort est l'inconnu. Dès lors, peut-on mourir au connu et affronter la mort ? (pp. 81 - 82).<sup>9</sup>



**J**e ne parle pas de théories, je ne suis pas en train de perdre mon temps avec des idées. Nous essayons de découvrir ce que vivre signifie. Vivre sans peur, c'est peut-être l'immortalité, être immortel. Mourir à ses souvenirs, à hier et à demain, c'est sûrement vivre avec la mort ; et dans cet état il n'y a, ni la peur, ni toutes les inventions absurdes que crée la peur (p. 82).<sup>10</sup>



**N**ous demandons s'il est possible de vivre avec la mort, non à nos derniers moments, quand l'esprit est malade ou qu'on est emporté par la vieillesse ou par un accident, mais nous cherchons à découvrir en toute réalité s'il est possible maintenant de vivre avec la mort. Cela doit être une extraordinaire expérience, quelque chose de totalement neuf, à quoi nous n'avons jamais pensé et que la pensée ne peut pas découvrir. Et pour découvrir ce que signifie vivre

avec la mort, il faut une immense énergie... (pp. 82 - 83).



**M**ourir chaque jour, cela signifie ne pas transférer d'hier dans le présent vos ambitions, vos griefs, les souvenirs de vos moments de plénitude totale, vos rancunes, votre haine. La plupart d'entre nous se flétrissent mais ce n'est pas cela mourir. Mourir c'est savoir ce qu'est l'amour. L'amour n'a pas de continuité, pas de lendemain. Le portrait d'une personne sur le mur ou son image dans votre esprit, ce n'est pas l'amour, ce n'est que mémoire. L'amour est l'inconnu et il en est de même de la mort. Et pour entrer dans l'inconnu qui est mort et amour on doit d'abord mourir au connu. Alors seulement l'esprit est frais, jeune, innocent ; et en cela il n'y a pas de mort (pp. 83 - 84).<sup>12</sup>



**V**ous n'êtes rien de plus qu'un paquet de mémoires (...) Ne peut-on mourir à tout cela en un seul coup de balai total ? (...) Sûrement on peut faire cela. Alors vous saurez ce qu'est mourir chaque jour, et peut-être pourrons-nous savoir ce qu'est aimer chaque jour, et non pas seulement connaître l'amour en tant que mémoire. Tout ce que nous connaissons présentement, c'est la fumée de l'attachement, de la jalousie. Nous ne savons rien de la flamme derrière la fumée. Mais si l'on peut chasser la fumée complètement on ne manquera pas de découvrir que vivre et mourir sont la même chose. C'est seulement dans la destruction de la continuité que la nouveauté existe (...) Je ne parle pas de destructions sociales ou économiques, ce sont des faits très superficiels. Si vous étudiez ceci très profondément (...) au-delà de toute mesure de la pensée, au-delà de toute conscience qui subsiste dans le cadre de la pensée, vous découvrirez que la mort est une chose extraordinaire, qu'elle est création. La mort n'est pas le désespoir. C'est au contraire, vivre chaque minute complètement, totalement, sans les limitations de la pensée. On découvre alors que la vie est la mort et que la mort est création et amour. La mort est destruction, création et amour, ces trois choses vont toujours ensemble, elles sont inséparables (pp. 84 - 85).<sup>13</sup>



**V**ous n'êtes rien qu'un paquet de mémoires... Ne peut-on mourir à tout cela d'un seul coup de balai... Sûrement on peut faire cela. Alors vous saurez ce qu'est mourir chaque jour, et peut-être pourrons-nous savoir ce qu'est aimer chaque jour et non pas seulement connaître l'amour en tant que mémoire.

Tout ce que nous connaissons présentement est la fumée de l'attachement et de la jalousie. Nous ne savons rien de la flamme derrière la fumée. Mais si l'on peut chasser la fumée complètement on ne manquera pas de découvrir que vivre et mourir sont la même chose (p. 84).<sup>14</sup>



**T**out ce que nous connaissons présentement c'est la fumée de l'attachement, de la jalousie. Nous ne savons rien de la flamme derrière la fumée...

Si vous étudiez ceci très profondément, au-delà de toute conscience qui subsiste dans le cadre de la pensée, vous découvrirez que la mort est une chose extraordinaire, qu'elle est création (p. 84).<sup>15</sup>



J. KRISHNAMURTI

## *Paris 1961*

Neuvième entretien

Paris, le 24 septembre 1961

Quand l'esprit et le cerveau sont complètement silencieux, sans aucun mouvement, toutes formes de vision, d'influence et d'illusion ayant été absolument éliminées, alors, dans cette immobilité, la totalité de l'esprit ira plus avant dans le voyage, pour recevoir ce qui n'est pas mesurable au moyen du temps, ce qui n'a pas de nom, l'éternel, l'immortel (p. 114).<sup>8</sup>



# Sources

## Premier entretien

1. Yvon ACHARD, *Le langage de Krishnamurti*, (p. 75)  
© 1970. Le courrier du livre, Paris. Préface de Jean-Pierre Gaillard. 252 pp.
2. Marie France HUREAU, *L'importance du mot chez Krishnamurti*, (p. 5)  
© 2006. Krishnamurti et Wittgenstein, par Marie France HUREAU et René BARBIER. Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr/krishnamurti.wittgenstein.pdf>
3. Marie France HUREAU, *L'importance du mot chez Krishnamurti*, (p. 5)  
© 2006. Krishnamurti et Wittgenstein, par Marie France HUREAU et René BARBIER. Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr/krishnamurti.wittgenstein.pdf>

## Troisième entretien

4. J. KRISHNAMURTI, *Être Humain*, (pp. 274 - 275)  
© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.  
— To Be Human, Shambhala, 2000

## Quatrième entretien

6. J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 76 - 80)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.
7. J. KRISHNAMURTI, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 88 - 89)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.

## Sixième entretien

5. J. KRISHNAMURTI, *Être Humain*, (p. 342)  
© 2001. Le Courrier du Livre, Paris. Trad. Pascal Hanriot. 363 pp.  
— To Be Human, Shambhala, 2000

## Septième entretien

9. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (pp. 126 - 127)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
10. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 127)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
11. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 128)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
12. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 129)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
13. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (pp. 129 - 130)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
14. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Précurseur du 3<sup>e</sup> Millénaire »*, (p. 85)  
© 1986. Courrier du livre, Paris, Etre libre (Bruxelles), 1986. 220 pp.
15. Robert LINSEN, *Krishnamurti « Précurseur du 3<sup>e</sup> Millénaire »*, (p. 188)  
© 1986. Courrier du livre, Paris, Etre libre (Bruxelles), 1986. 220 pp.



## Neuvième entretien

8. Robert LINSSEN, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 121)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.
- Robert LINSSEN, *Au-delà du Mirage de l'égo*, (p. 30)  
© 1994. Éditions: A.L.T.E.S.S., Paris, 172 pp.

**Fin.**

# POUR DEVENIR DISCIPLE

par

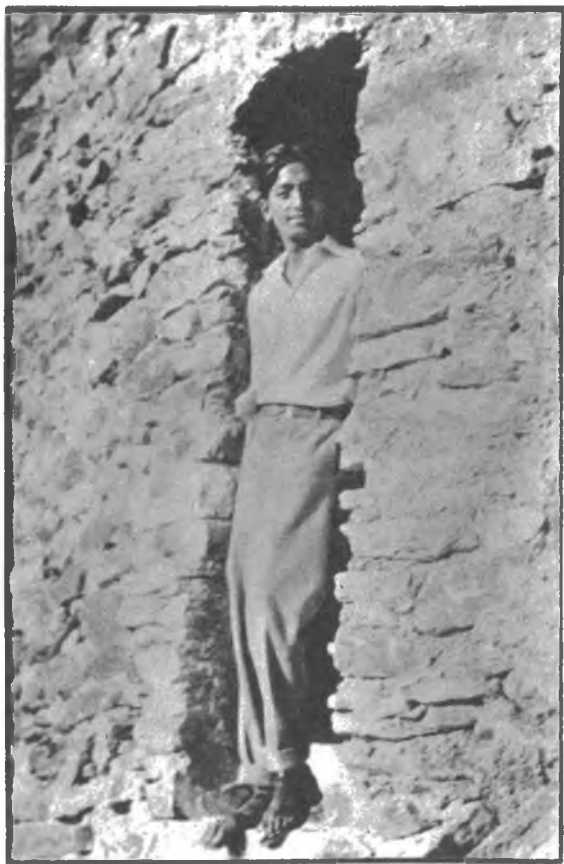
J. KRISHNAMURTI

1926

---

LES ÉDITIONS ADYAR  
PARIS

**Pour devenir Disciple**



J. KRISHNAMURTI à Pergine



# POUR DEVENIR DISCIPLE

*Série de causeries à des aspirants Disciples*

par

J. KRISHNAMURTI

1926

---

LES ÉDITIONS ADYAR  
PARIS

A MON FRÈRE  
NITYA







## **PRÉFACE**

---

C'est à Pergine que mon frère et moi avons passé nos meilleurs étés, et quand nous eûmes quitté cet endroit idéalement beau, lui et moi reparlions souvent de notre séjour, du lac lointain et des montagnes couvertes de neige. Une vie nouvelle commença pour nous au château de P. et j'espère que tous ceux qui étaient avec nous l'ont sentie. Ces causeries intimes furent faites à des amis et n'étaient pas destinées au public. Plus tard, quelques-uns de ces amis eurent l'idée de réunir ces entretiens et de les faire publier. Si j'avais su que nos causeries du matin étaient destinées à paraître en livre, j'aurais certainement fait plus attention à la forme. Aussi je demande à mes lecteurs de se rappeler qu'elles furent faites dans l'intimité et le plus simplement du monde. Cependant je souhaite qu'elles soient utiles.

**J. KRISHNAMURTI.**



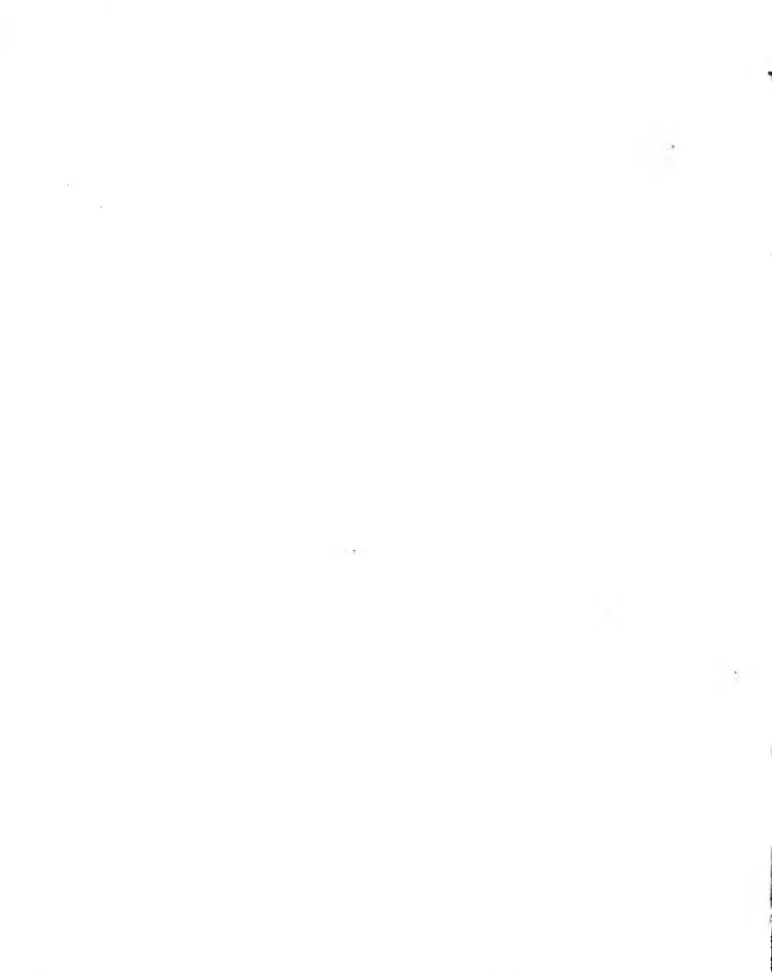
## **AVANT-PROPOS**

---

Pendant l'été 1924, un groupe d'amis se réunirent autour de Krishnaji, dans cette belle région du Trentin, en Italie; leur quartier général fut le vieux château de Pergine, transformé en hôtel; la plus grande partie de la bande se composait de jeunes et tous désiraient profiter de la présence de Krishnaji pour se rapprocher de la vie réelle et se préparer à devenir des disciples des Maîtres. Aussi, jour après jour, la bande se réunit sur une verte colline, dans un verger, et l'on parla des Maîtres et du Sentier qui mène à Eux. Ces entretiens furent tous faits sous l'inspiration du moment, de là leur valeur et leur charme. Ils furent pris par écrit par quelqu'un de la bande, et par conséquent les termes ne sont pas toujours strictement fidèles. De plus, Krishnaji ne les a ni revus, ni corrigés, ce travail a été fait par d'autres. En publiant ce livre, ils espèrent que ces causeries apporteront au lecteur autant d'inspiration qu'à ceux qui les écoutèrent dans ce coin d'Italie.

C. J.

V. C. P.



# Pour devenir Disciple

---

## I

**QUESTIONS.** — Quelles sont les qualifications spéciales qui doivent être acquises avant la Probation, l'Acceptation et l'Initiation.

**KRISHNAJI.** — Les qualifications essentielles à acquérir avant la Probation sont : 1° l'Altruisme ou l'oubli de soi-même; 2° beaucoup d'affection de la bonne espèce; 3° une grande capacité de sympathie. Pour l'Acceptation, une constante surveillance de soi, afin de devenir un bon canal pour le Maître. Avant l'Initiation, il faut tâcher d'être grand en toutes choses, d'agir avec grandeur, de penser avec grandeur et de sentir avec grandeur. Il faut que nous acquerriions une largeur d'esprit qui nous rende capable de tout comprendre. Si nous sommes en colère, ou jaloux,

eh bien soyons-le avec force, sans petitesse. Ce que je veux dire, c'est qu'il faut que nous paraissions grands aux yeux des autres, nos semblables, même dans les fautes que nous commettons, et non petits et mesquins. Il y a une qualification spéciale avant l'Acceptation, c'est l'extrême propreté du corps et du mental. Nous ne devons pas avoir de pensées impures (par exemple de sexe, etc...).

Nous débordons continuellement d'agitation et d'émotions, et si nous en cherchons la cause profonde, nous la trouvons généralement dans l'égoïsme. C'est le cas lorsque, par exemple, nous aimons une personne et que nous désirons être aimé en retour. Nous sommes bouleversés lorsque cette personne ne nous rend pas notre affection.

Si nous allons à Adyar ou en Australie dans cet état de surexcitation mentale, nous nous apercevrons de notre faute et une réaction sera à craindre.

Nous rencontrons, à Adyar ou à Sydney, des gens qui ont pour ainsi dire tué leurs émotions. Ne faites pas la même

chose. Ne tuez ni ne réprimez vos émotions. Ce qu'il faut, c'est non les supprimer, mais les guider et les contrôler. Quelques-uns de nos travailleurs, qui sont du reste de très braves gens, arrivent, à force de réprimer leurs émotions, à n'en avoir presque plus. Ils ont tendance à devenir froids et durs. Mais si vous pouvez regarder sous la coque mentale les empêchant de vibrer, vous verrez qu'ils sont au fond très bons.

Je vous préviens que C. W. L. (1) vous aidera à tuer ou supprimer vos émotions de la mauvaise espèce. S'il vous trouve dans un état d'ébullition émotionnelle, il y mettra fin. Il ne permet pas d'émotions non contrôlées, et si vous en avez il vous traitera impitoyablement. C'est alors que vous serez obligés de les rééduquer avec beaucoup de difficulté, tôt ou tard, il faut que vous cultiviez la bonne espèce d'émotions — celle qui est parfaitement contrôlée. Rappelez-vous que si vous tuez vos émotions, il faut recommencer depuis le com-

(1) Mgr C. W. Leadbeater.



mencement. Il est vrai que cela peut se faire; mais il est infiniment plus facile de faire attention dès le début et de substituer le contrôle à la répression.

Il est très nécessaire d'apprendre à contrôler nos émotions sans les détruire, ce qu'on a tendance à faire, si on ne fait pas très attention.

Je me souviens qu'il y a dix ans j'ai commis cette faute. Ayant eu une affection très prononcée pour quelqu'un et sentant que j'avais tort, je réprimai ce sentiment. Nous devons être capables d'émotions d'une grande intensité et cependant parfaitement contrôlées.

Amma (1) est un exemple remarquable par la capacité qu'elle a de ressentir humainement et cependant avec des émotions contrôlées.

Les personnes qui tâchent de réprimer toute émotion deviennent comme des êtres morts. Ils luttent contre leurs désirs mauvais au point d'être tellement insensibles

(1) En langue tamil signifie « Mère ». Nom donné au Dr Annie Besant.

qu'ils ne sont plus capables de ressentir quoi que ce soit.

C'est une tâche très difficile que chacun de nous avons devant nous. Si nous connaissions d'avance la dixième partie des difficultés à surmonter, je doute que nous entreprendrions la tâche. C'est pour cela qu'il vaut mieux que nous ne sachions pas. Néanmoins, nous ne devons pas fermer les yeux devant les difficultés.

Mais nous pouvons rendre notre tâche plus simple si nous savons nous maintenir dans l'attitude voulue qui est la suivante : oublions-nous en tout ce que nous faisons, pensons, sentons. Ne nous mettons pas toujours en avant. Soyons content de jouer le second rôle. Le premier est celui du Maître.

Vous devez lutter constamment. Il se peut que vous ne vous mariez pas, à moins naturellement que votre Karma ne vous conduise dans cette voie, car vous devez être entièrement au service du Maître. Ainsi vous ne pouvez, comme les autres personnes, espérer trouver un compagnon dans la vie. Vous pouvez sentir le besoin

d'un tel compagnon ou d'un foyer. Mais vous devez marcher seul tout le long du chemin. Et vous trouvez cela bien difficile. Pouvez-vous imaginer la solitude dans laquelle se trouve A. B.? Le fardeau de toute sa vie est de donner, donner constamment et elle n'a personne qui puisse lui donner en retour. Combien, parmi ceux qui la suivent, lui donnent quelque chose? Naturellement il y en a; mais qu'est-ce en comparaison de toute sa vie de sacrifice et de service?

La seule façon d'éviter dans nos vies d'innombrables difficultés et d'ennuis est de ne penser qu'au travail à faire pour le Maître.

Vous ne devez avoir aucun désir pour vous-mêmes, aucune pensée d'avancement personnel, d'Acceptation ou d'Initiation, excepté celle de ressembler au Maître. C'est le *seul* moyen. A moins que vous n'ayez réellement décidé d'agir, de penser, de sentir d'un point de vue impersonnel, comme instrument du Maître, vous trouverez votre vie extrêmement difficile.

Tant de personnes m'ont demandé :

« Qu'allez-vous faire de tous ces jeunes gens qui vous entourent? Vous-même, pensez-vous vous marier? Allez-vous mener une vie de sacrifice en renonçant à tout, en travaillant pour le Maître, ou bien vivrez-vous dans la richesse et le confort? Et même si vous ne vous mariez, tous ces jeunes vont-ils travailler comme vous et rester célibataires? » Il est bien difficile de répondre à ces questions; ce que nous pouvons dire, c'est que notre seul désir est de servir le Maître en mettant de côté tout désir personnel.

Rappelez-vous que c'est la seule chose qui vous sauvera. Il faut que vous ne viviez que pour le Maître et que vous gardiez cette pensée continuellement présente à l'esprit. Tout ce que vous faites doit être fait impersonnellement au nom du Maître. Tous vous serez un jour placés dans des postes plus ou moins importants et il faudra veiller à ne pas devenir vaniteux et fiers des actions que vous accomplirez.

## II

KRISHNAJI. — L'oubli de soi est le seul moyen d'atteindre un contact réel et personnel avec le Maître.

Si nous n'arrivons pas à cet oubli total de la personnalité, nous sommes encore très loin de ce moment. Tous nous avons de fortes personnalités, et les personnalités fortes sont très utiles, à condition que nous sachions nous oublier. Il est essentiel que nous apprenions dans la vie que le seul moyen de progresser est de donner sans rien demander en retour. Un jour nous arriverons tous à ce point. La complète annihilation de la personnalité est le chemin le plus court pour arriver au Maître. La manière de nous débarrasser de ce facteur personnel est simplement de regarder honnêtement en nous (beaucoup déclarent qu'ils désirent le faire, mais au fond ils ne le désirent pas); ensuite de discerner ce qui est personnel de ce qui ne

l'est pas. Après avoir vu, si nous agissons dans le bon sens, la chose est faite. Mais, en général, on dit : « Oh! je m'en occuperai demain. »

Pour en revenir à ce que nous disions hier, je crois qu'il faut que chacun de nous ressente de l'amour ou une profonde affection pour quelqu'un, pour le Maître par exemple, mais il ne faut pas désirer être le seul pour lui. Instinctivement nous nous demandons : « Suis-je le premier ? » Ce sentiment doit complètement disparaître. Nous devons être unis par une vraie amitié; le Maître sera bien près de nous lorsque nous réaliserons cette unité avec tout le monde. Pour commencer, sentons-la entre nous. Nous sommes tous comme des adorateurs, et cependant nous sommes incapables d'un sentiment réellement fort ou d'une intense aspiration. Malgré tout, c'est là le seul moyen de progresser.

En allant en Australie, vous rencontrerez certainement d'autres jeunes gens et jeunes filles avec des personnalités aussi fortes que les vôtres. Peut-être à vos yeux auront-ils peu de valeur, et pourtant il est

possible qu'ils soient plus près du Maître que vous. Ne jugez pas, quoi qu'il arrive. Ceux que vous rencontrerez pourront vous paraître médiocres, mais il faut bien qu'ils aient acquis quelque chose qui les ait ainsi poussés en avant; ouvrez les yeux et apprenez de tout le monde. La première condition est de savoir s'adapter à tout : ceci est particulièrement difficile pour les Européens.

Les Maîtres peuvent vous apparaître un jour, même dans votre chambre. Il faudra savoir comment agir dans un cas pareil. La plupart d'entre nous seraient trop conscients d'eux-mêmes et ne sauraient que faire. Inutile de tâcher de réaliser un Maître si vous êtes incapables de voir en autrui la vraie grandeur, dans Amma, par exemple. Chaque fois que nous méditons sur le Maître, il devrait se produire en nous une sorte de révolution; nous devrions pour ainsi dire sortir de nous-mêmes. La condition d'une personne qui passe son temps à ressasser un sujet et qui agit dans un esprit de calcul est si anormale. Elle doit absolument s'en débarras-

ser et s'en purifier complètement. Il y a tant de membres de la S. T. qui ainsi se sont créés des coques.

Nous avons encore exactement seize jours à passer ensemble. Il devrait y avoir un si grand changement en chacun de nous que le Maître serait obligé de s'en apercevoir. Vous comprenez ce que je veux dire? C. W. L. nous marque de son estampe qui ne s'effacera pas. Il devrait en être de même pour tous ceux qui sont ici. Des événements se produisent tout le temps et cependant nous sommes si peu attentifs que même si un Maître était présent, aucun changement ne se produirait en nous. La persistance avec laquelle C. W. L. était toujours derrière nous (1) était vraiment terrible. Personne ne fera cela pour vous, aussi faut-il que vous ayez vous-mêmes le désir, la volonté et la persévérance d'avancer.

(1) Krishnaji et son frère.



## III

QUESTION. — Quel est le meilleur moyen de se débarrasser de la jalousie?

KRISHNAJI. — D'être plus absorbé dans le travail que dans la personnalité. Le progrès personnel importe peu si vous vous intéressez vraiment au travail. L'essentiel est de développer en nous cette bonté spontanée que nous avons par exemple pour ceux que nous aimons. Vous savez qu'il y a certaines personnes pour lesquelles la bonté est chose normale, je parle de cette vraie bonté qui ne calcule pas et fait partie de la nature. Vous verrez que C. W. L. aide ceux qui possèdent cette qualité. Si vous avez cette bonté vous ne vous écarterez jamais du sentier, quelles que soient les erreurs que vous commettrez. Nous sommes tous tellement absorbés dans notre propre bonheur; nous pouvons

nous en apercevoir lorsque nous causons ou marchons avec quelqu'un. Il n'y a pas en nous cette extraordinaire bonté que nous aurions en présence d'un Maître. Si le Maître était là, nous serions prêts à faire n'importe quoi. Regardez Amma; les personnes qui sont auprès d'elle s'oublient elles-mêmes et font tout avec énergie et enthousiasme. Elles écartent leur propre plaisir et se donnent beaucoup de mal. Mais si elles étaient seules, elles réfléchiraient à deux fois avant d'agir. Il faut que nous soyons bons pour tous ceux avec lesquels nous venons en contact. Nous parlions hier et depuis quinze jours de la difficulté de réaliser le Maître. Je crois que nous nous y prenons mal. Nous désirons tous comprendre, mais nous manquons de préparation. Je ne crois pas que vous ayez beaucoup de chance de trouver le Maître si vous allez en Australie — moins peut-être si vous êtes entourés de soucis mesquins et de jalousie.

Quelques-uns d'entre vous auront peut-être la bonne fortune d'y trouver le Maître, mais ne partez pas avec la pensée que vous

le trouverez là-bas si vous ne le trouvez pas ici. D'être avec C. W. L. ne vous inspirera pas et d'un autre côté vous serez très malheureux si vous n'acquièrez pas la bonne attitude avant de partir.

Malgré nos causeries de ces trois dernières semaines sur l'oubli de soi, etc..., nous n'avons pas l'air d'être beaucoup plus avancés. Nous sommes toujours le centre de notre cercle. Il n'y a pas en nous l'aspiration et la dévotion du vrai disciple. L'élément personnel entre trop dans notre dévotion. Nous sommes troublés par la pensée : « A quoi bon, que pouvons-nous donner au Maître ? » Il se peut que nous ne puissions ni écrire, ni parler en public, ni être des chefs. Mais ce que nous pouvons faire, c'est de nous donner nous-mêmes, donner notre amour, donner notre dévouement, notre être tout entier. Ceci est beaucoup plus important que de faire des conférences ou autres choses de ce genre. Donnez-vous entièrement et vous donnerez quelque chose que personne ne peut faire pour vous.

Il nous faut bien longtemps pour assi-

miler les premiers principes de bonté que l'on apprend aux petits enfants. Nous n'avons pas encore en nous cette bonté et nous voudrions réaliser le Maître. A quoi cela va-t-il nous servir? Nous sommes ici depuis trois semaines, sans doute nous avons changé, car malgré tout nous travaillons sans cesse, mais nous ne voyons pas cette volte-face qui doit s'opérer en nous. Il faut, pour ainsi dire, que nous enlevions notre manteau et que nous nous jetions par la fenêtre (au figuré). Nous hésitons encore en attendant Dieu sait quoi.

Peu de nous réalisent quelles occasions nous avons particulièrement pendant que nous sommes jeunes. Nous n'employons pas autant que nous le pourrions les opportunités qui se présentent à nous. Nous perdons nos journées les unes après les autres. Vous pensez qu'il suffit de réaliser le Maître pour changer, mais vous ne réaliserez vraiment le Maître que lorsque vous aurez changé. Dans cinq ans vous regarderez en arrière en pensant : « Mon Dieu, pourquoi n'a-je pas changé alors? ». Vous ne songez pas à tout ce que nous manquons

ici. Nous parlons sans cesse tous les jours, nous changeons il est vrai. Dans chacun de nous il y a un changement. Mais au lieu qu'il soit radical et visible, nous continuons à vivre de même, jour après jour. Il est évident que, pour quelqu'un nous regardant de l'extérieur, il nous faudrait des années pour arriver à un résultat, tant nos progrès sont lents. Nous avançons d'un pas pour reculer d'un autre. Nous n'avons pas la volonté inébranlable d'avancer, d'avancer, d'avancer. Il ne sert à rien d'attendre que le Maître descende jusqu'à notre niveau pour nous dire ce qu'il faut changer. Nous connaissons tous nos faiblesses et ce que nous devons transformer. Nous n'avons besoin de personne de l'extérieur pour venir nous le dire. Notre présomption et notre vanité sont incroyables. Nous nous attendons à tout recevoir sans nous donner le moindre mal. Quand vous irez en Australie, vous ne serez pas l'objet d'une attention personnelle comme ici et peu à peu vous retombez dans vos vieilles habitudes, de nouveau esclaves de votre moi inférieur.

Ou bien votre désir de trouver le Sentier est réel, et alors rien au monde ne saurait exister, ou bien il ne l'est pas. Nous attendons de l'inspiration? Comment l'obtient-on? Il faut nous débattre et lutter sans cesse. Il ne sert à rien d'attendre — nous pourrions attendre jusqu'au jugement dernier. Tous nous avons quelque chose à donner, et au lieu de cela, nous regardons les nuages, espérant y trouver l'inspiration. Tous nous gaspillons, gaspillons misérablement, jour après jour. On ne nous demande rien d'impossible. Les qualités requises sont le contrôle et l'oubli de soi-même, la bonté et d'autres semblables. Il nous a fallu trois semaines pour nous en rendre compte et pour réaliser que tout dépend de nous. C'est à cela que nous en venons. Si vous ne faites pas attention, il vous faudra une vie entière pour réaliser ces choses si simples. Vous souffrirez et vous vous sentirez blessés. Eh bien! blessez-vous, ce sera la seule façon de vous réveiller. Ne voyez-vous pas que tout ce que nous faisons maintenant est si peu de chose et qu'il nous a fallu un temps inouï

pour réaliser les premiers principes d'éducation? A quoi bon aller à Adyar ou en Australie?

Si à la fin de ce mois vous n'avez pas une attitude radicalement différente envers le monde, vous aurez manqué une merveilleuse occasion. Ne pensez pas que je dise cela parce que je suis ici ou pour une autre raison de ce genre. Nous sommes tous jeunes, l'année prochaine vous serez tous occupés de façons différentes et il n'y aura plus personne pour s'intéresser à vous. Il faut que nous nous réveillions dès *maintenant*. Tout dépend d'un constant contrôle de nous-mêmes. Si nous ne nous réveillons pas à temps, nous pouvons aussi bien plier bagage et nous en aller.

Nous sommes tous tellement ambitieux. Nous désirons tant voir le Maître. Mais qu'avons-nous fait pour mériter un pareil honneur? Regardez Amma et C. W. L. Regardez ce qu'ils ont souffert et tout ce qu'ils ont traversé dans la vie : c'est alors qu'ils ont trouvé leur Maître.

Vous ne verrez pas le Maître tant que vous ne ferez attention qu'à vous-mêmes

toute la journée. Vous avez la possibilité de changer si vous en prenez la résolution mais vous ne l'avez pas prise. Vous ne faites que nager dans une trompeuse illusion superficielle. Si vous aviez vraiment pris cette résolution, croyez-vous qu'il vous aurait fallu trois semaines pour arriver au point où vous en êtes? Trois jours ou même deux vous auraient suffi.

C'est en nous que réside l'énergie permettant de changer. La force venant de l'extérieur ne peut rien pour nous. Elle peut nous aider, mais je veux dire qu'il ne faut pas l'attendre. Il est temps pour nous d'agir soit dans un sens soit dans l'autre.



## IV

KRISHNAJI. — J'étais en train de me demander pourquoi il n'y avait pas en nous de véritable écho et si c'était de notre faute. Cet écho intérieur qui nous fait prendre la résolution d'avancer. Nous piétons sur place. Sans doute avons-nous senti une certaine réponse intérieure, mais pas celle qui nous pousse à l'action.

J. N. — Mais une résolution prise au courant de trois semaines vaut-elle grand' chose?

KRISHNAJI. — Personnellement, je trouve inutile de mettre un an pour prendre une décision si simple.

J. N. — Une chose comme celle-là n'est pas une affaire de décision. C'est plutôt une question d'évolution? Ce dont on a besoin, c'est un but plus ou moins défini auquel on peut arriver. Cela ne se fait pas

instantanément, mais est le résultat d'expériences et d'assimilation.

KRISHNAJI. — Nous connaissons tous le but. A quoi bon perdre son temps en tâchant d'y arriver, lorsque tôt ou tard nous l'atteindrons? Lorsque vous avez un but il faut sans tarder faire le nécessaire pour vous conformer à ce but. Nous sommes dans une pièce sombre et nous attendons que quelqu'un vienne ouvrir la porte et fasse de la lumière.

Prenez par exemple C. W. L. Croyez-vous qu'il ait attendu que nous ayons pris des décisions? Il nous a dit : « Voici, j'ai l'intention de vous aider, que vous l'aimiez ou non... J'ai ce travail à faire pour vous. » Il n'a pas été question de notre décision; Il nous força d'agir et nous aida à acquérir une base solide. Il en est de même pour vous ici. Vous pourrez devenir multimillionnaires ou ce que vous voudrez, à condition que vous ayez cette base, mais je crois que vous en êtes encore trop éloignés...

Depuis deux ou trois jours, je me demande qui va donner à chacun de nous

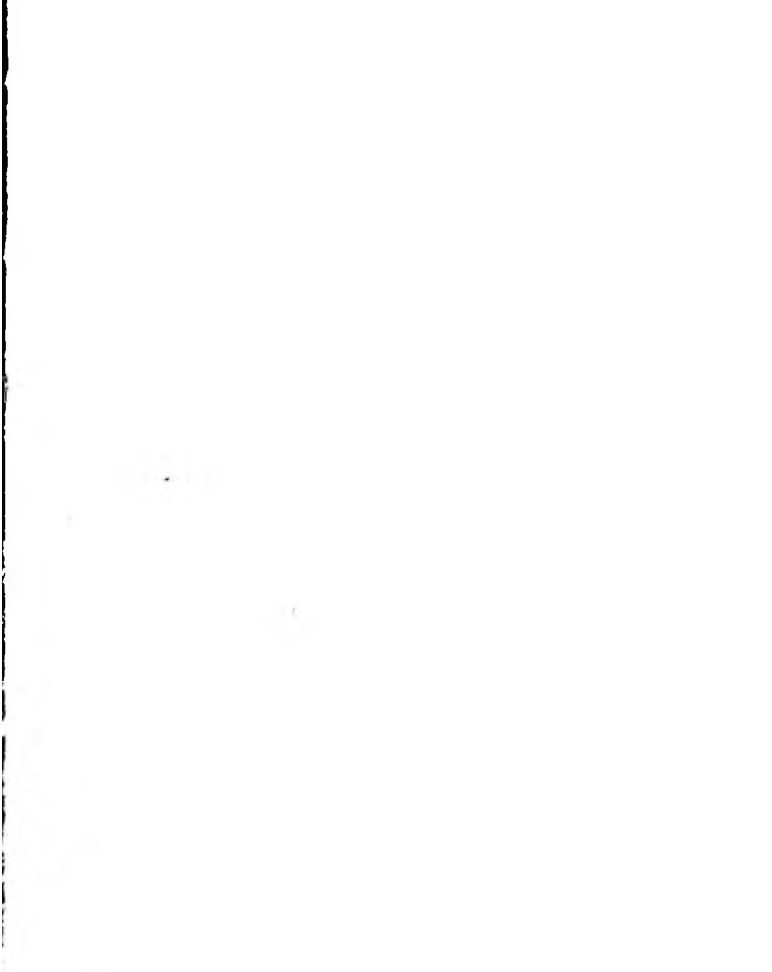
l'inspiration qui lui permettra d'allumer sa lumière?

Nous n'avons pas encore une vision intérieure suffisamment nette pour travailler sans arrêt. Un jour nous sommes pleins d'enthousiasme et d'animation, et le lendemain nous devons tout recommencer. Même si c'était possible, ce n'est pas Nitya ni moi, ni quelqu'un d'autre qui pourrions vous donner la clé vous permettant d'ouvrir la porte. Vous n'avez pas l'impulsion nécessaire pour chercher la clé vous-mêmes. Vous attendez que quelqu'un vous donne quelque chose. Vous croyez qu'en réalisant le Maître, il vous donnera la clé.

J. N. — Nous ne devrions pas tant demander d'inspiration au Maître; nous avons A. B. et C. W. L. qui devraient nous suffire.

KRISHNAJI. — S'ils ne peuvent pas nous inspirer, à quoi bon vouloir réaliser le Maître? Pourquoi n'y a-t-il pas en nous un plus grand désir de changement?

J. N. — L'abnégation et l'amour envers tous sont des qualités trop abstraites au début. Les exemples que nous donnent



A. B. et C. W. L. nous fournissent une inspiration bien plus grande que des vérités abstraites.

KRISHNAJI. — C. W. L. nous força d'agir. Il ne le fera pas pour vous, car vous êtes plus âgés et individualistes. Le désir doit donc venir de vous. Pourquoi désirez-vous aller chez A. B. ou C. W. L., quand vous avez quelque chose ici, quand tous les matins vous méditez ici, quand tous les matins vous pensez au Bouddha ? Pourquoi ne trouvez-vous pas ici suffisamment de désirs et d'impulsions ? Vous ne savez pas si Amma et C. W. L. ne vous laisseront pas de côté.

Ceux qui sont égoïstes n'ont pas, en général, un désir assez grand de devenir altruistes ; il en est de même pour les autres défauts. Que verrait en nous C. W. L. si nous allions le trouver tels que nous sommes maintenant ? Il ne penserait certainement pas « voilà quelqu'un qui vaut la peine d'être aidé ».

J. N. — Nous ne sommes pas tant ici pour découvrir les qualités dont nous avons besoin que les désirs de changer.



### LE GROUPE DE PERGINE

Rang supérieur : N. S. Rama Rao, D. Rajagopalacharya, J. Cordes, V. C. Parwardhan

Rang du milieu : Helen Knothe, J. Nityananda, Lady Emily Luyens

Rang inférieur : M<sup>re</sup> Malati Parwardhan, Betty Luyens, Mary Luyens, M<sup>re</sup> N. Sivakamu, Ruth Roberts

Ce qui nous manque, c'est un constant contrôle de nous-mêmes et comme une flamme intérieure qui brûle continuellement.

KRISHNAJI. -- Chacun de nous devient de plus en plus fort tous les jours, mais le changement n'est pas assez rapide, radical et profond.

J. N. — C'est une question de croissance; nous pouvons hâter cette croissance mais non la réaliser aussitôt. Nous la hâterons en créant en nous un puissant désir de progrès.

KRISHNAJI. — Personnellement je crois que j'atteindrai le but. J'en ai pris la résolution et il importe peu que des amis ou d'autres personnes m'aident ou me retardent. Voilà de quelle façon j'envisage la question. Voilà l'attitude que nous devons avoir. Nous ne prenons pas la chose assez au sérieux.

N. S. R. — Nous sommes trop indulgents pour nous-mêmes et trop sévères pour les autres. (*Approbatton générale.*)

KRISHNAJI. — Quand vous irez à Adyar, vous verrez rarement Amma. Elle ne pren-

dra pas en vous le même intérêt personnel que C. W. L. Elle n'en a pas le temps et vous aurez longtemps à attendre avant d'aller en Australie. Admettons que vous alliez chez C. W. L. dans cinq mois; si votre terrain est suffisamment cultivé, il trouvera que cela vaut la peine de vous aider.

Chaque jour nous avons lu dans l'*Evangile du Bouddha* la nécessité de nous débarrasser de notre moi inférieur et d'acquérir le contrôle du mental et des sens, et pourtant combien nous avons peu de contrôle.

J. N. — Par exemple dans nos disputes sur le terrain de jeux!

KRISHNAJI. — Il nous faut trois semaines pour perdre l'habitude de nous mordre les lèvres, de froncer les sourcils ou autres choses de ce genre. Nous sommes tous comme des enfants. C. W. L. nous força de changer jusqu'à ce que nous ayons créé une seconde nature et en grandissant nous avons pris l'attitude voulue. D'un autre côté, vous avez dépassé le stade où l'on peut vous pousser; maintenant c'est à vous



de construire votre propre charrette et de la pousser vous-mêmes. On ne peut pas agir envers les grandes personnes de la façon dont C. W. L. nous traita.

N. S. R. — Dans les premières années, à Bénarès, M. Arundale était tout le temps à nous stimuler, jeunes et vieux, jusqu'à des hommes de cinquante ans, et personne ne s'en plaignit.

KRISHNAJI. — Nous prenons si longtemps pour faire des choses que nous pourrions accomplir en une journée.

Il n'y a pas de C. W. L. ici pour nous traiter d'une manière énergique, à chacun de le faire pour lui-même.

D. R. — La plupart d'entre nous qui sommes jeunes prenons inconsciemment l'attitude voulue, les personnes plus âgées sont obligées de progresser consciemment.

J. N. — Et, dans ce cas, nous entendons grincer le mécanisme.

## V

QUESTION. — Qu'est-ce qui constitue la vraie grandeur?

KRISHNAJI. — La vraie grandeur des individus réside dans leur capacité de sympathie et dans leur attitude. Leur mental (pour de grandes personnalités comme A. B. et C. W. L.) est élastique, capable de comprendre d'autres points de vue, prêt à écouter les idées d'autrui tout en gardant leur propre opinion. Leur grandeur se trouve aussi dans leur dévouement à leur idéal. Je crois que vous savez tous que les qualités en tant que qualités n'ont pas grande importance. Ce qui importe, c'est l'attitude qui réside derrière elles. Nous n'aurons une attitude correcte que lorsque nous aurons contrôlé tous les principes latents des qualités que nous possédons. Je pense qu'ici la plupart d'entre nous com-

mençons à acquérir cette attitude et pouvons en hâter la venue, à condition de posséder toutes les qualifications nécessaires pour la Probation. Seule la lutte impersonnelle nous permettra de prendre l'attitude voulue.

Nous avons encore treize jours ici et je propose que vous employiez le temps qui reste à changer radicalement en vous certaines choses indésirables, à lutter contre vos imperfections pour voir jusqu'à quel point vous en êtes maîtres. Travaillez comme si vous étiez à la veille d'un examen.

L'acquisition des qualités ne doit pas être le but. Le but doit être l'attitude du mental qui ne peut être atteint que par l'abnégation totale et le service du Maître. Nous n'avons pas encore cette vraie dévotion qui nous permette de tout consacrer au Maître. Nous n'avons pas vraiment le désir de changer mais nous consentons à faire une tentative expérimentale. Vous obtiendrez l'attitude désirable en voyageant, en voyant des personnes, en vivant avec elles; mais il faut que votre terrain

soit déjà préparé jusqu'à un certain point. Il faut qu'il y ait eu lutte. Notre lutte n'a pas été celle du vrai serviteur. Même en imagination nous n'avons pas eu le sentiment que le Maître avait besoin de quelque chose que nous pouvions lui donner. Nous n'avons pas eu le sentiment non plus de notre responsabilité vis-à-vis de lui, ni que nous vivions pour le représenter.

Si vous avez ceci constamment dans l'esprit, vous ne pourrez plus être égoïste ou mesquin, car la pensée du Maître sera dominante dans votre conscience et il n'y aura plus de place pour votre soi inférieur. Pour devenir de véritables serviteurs il faut : 1° cultiver l'attitude que le Maître désire nous voir posséder; 2° être responsable envers le Maître; 3° vivre pour suivre son exemple.

Ce qui importe vraiment, c'est de s'oublier totalement, au point que le Maître devienne de plus en plus réel, de plus en plus Celui qui guide et remplace notre personnalité. Voilà en quoi consiste la spiritualité. Dès lors vous êtes prêt à tout oublier et la puissance directive est votre Maître.

Comme je viens de le dire, prenez quelque chose en main, une qualité, par exemple, et voyez jusqu'à quel point elle est réelle en vous. De cette façon vous vous connaîtrez mieux et serez beaucoup plus utile quand vous irez aux Indes et en Australie.

## VI

KRISHNAJI. — On m'a dit que je vous avais parlé d'une façon très décourageante. Je le regrette, parce que mon intention était de ne décourager ni d'encourager personne. Je voudrais seulement que ces causeries vous ouvrent les yeux et vous fassent voir quelque chose de merveilleux, quelque chose d'admirable dont personne au monde ne pourra vous priver. J'ai tâché seulement de vous ouvrir les yeux et de vous rendre la chose vivante. Si j'ai parlé d'une façon pessimiste, c'est parce que je sentais que vous ne faisiez pas d'efforts assez grands. Je regrette si je vous ai découragé, mais comme je l'ai dit, mon intention était bonne. Naturellement cela ne sert à rien de parler d'une façon pessimiste; c'est futile. Si vous ne vous êtes pas épanouis aussi rapidement que je l'attendais, c'est moi qui suis le plus désappointé. Je

n'ai pas un instant supposé que vous ne faisiez pas un très grand effort; seulement je trouvais que ce n'était pas l'effort formidable que j'avais imaginé et espéré que vous feriez. Je conviens que j'ai été pessimiste dans mes causeries pendant quelques jours. Je n'en avais pas le droit; mais tout cela est passé.

Si seulement vous pouviez ouvrir les yeux, vous verriez cette chose merveilleuse dont je vous parlais tout à l'heure; prenez par exemple une belle montagne; si quelqu'un vient pour essayer de vous détourner de son charme et de sa beauté, vous l'enverrez promener; de même, une fois que vos yeux auront contemplé cette chose merveilleuse, vous ne craindrez plus le découragement.

Il y a quelque chose de formidablement grand en chacun de nous, autrement nous ne serions pas ici. Mais il faut que nous voyions quelque chose d'encore *plus* grand si nous voulons avancer. C'est très difficile à décrire. Tout ce que je peux dire, c'est que, personnellement, je sens que je vais y arriver. Ce n'est pas parce que j'ai

vu, mais parce que, consciemment ou inconsciemment, je sens que c'est la seule chose qui vaille la peine d'être vécue et à laquelle je vais arriver malgré tout ou plutôt avec l'aide de tout. C'est comme pour gravir le sommet de cette montagne, vous savez que, de toute façon, malgré la pluie et le brouillard, vous devez y parvenir. Je ne veux pas prendre une attitude de supériorité, mais je ne vois pas vraiment à quoi cela sert de décrire toujours la même chose. Cela devient si *banal*. Regardez le portrait du Seigneur Bouddha; quand je le vois, je me dis : « Je veux être comme lui. » Inutile de décrire ce que c'est; vous le voyez aussi bien que moi.

La seule chose qui importe vraiment, c'est que vous atteigniez le but, que vous arriviez au sommet de la montagne. Vous savez qu'il faut que vous y arriviez, advenue que pourra. Tout ce que je désire, c'est que vous arriviez au but, la source à laquelle vous puisez votre inspiration et votre impulsion importe peu. Nous savons tous qu'avec assez de volonté et suffisamment d'efforts nous serons victorieux; mes



discours pessimistes ne sauraient vous empêcher d'atteindre le but. Je ne veux décourager personne; ce n'est pas mon affaire. Regardez Shackleton et d'autres. Tout le monde disait : « Pauvres diables », et cependant ils arrivèrent là où ils avaient décidé d'aller.

J. N. — A part ces excuses pour le pessimisme, vous (Krishnaji), dites que la seule chose à développer est l'abnégation. En général il ne suffit pas seulement de penser à cette qualité pour l'acquérir. Je trouve beaucoup plus facile et plus agréable de voir quelle est la chose qui vous tient le plus à cœur dans nos moments de grand bonheur et d'en faire la note dominante de notre vie. Nous n'avons pas besoin qu'on nous dise de nous souvenir du Maître. Mais si, chaque matin en nous levant, nous pensions à la signification qu'aurait avoir pour nous cette nouvelle journée, puis tâchions de vivre selon l'idée que nous nous en étions faite, nous ne tarderions pas à avoir l'attitude voulue. Après tout, chaque journée a pour chacun de nous une signification spéciale; autrement,

pourquoi nous réveillons-nous? Décidons d'avance quelle valeur aura pour nous la journée en tant que représentant le Maître et gardons cette pensée présente à l'esprit.

Ceci me semble mieux que de penser à des qualités abstraites et de se châtier; « un éclair sentimental d'altruisme », comme dit le Maître dans une de ses lettres, ne vaut rien, à moins que nous en fassions un éclair continu et permanent, quoique sentimental. La punition viendra en son temps. Pourquoi nous mortifier? Pourquoi ne pas chercher à posséder les seules choses réelles et établir notre vie sur le roc. Lorsque vous partirez d'ici, vous trouverez des quantités d'occupations et, à moins que vous n'ayez cette fondation, ce roc, vous risquerez pour un temps de manquer le but.

KRISHNAJI. — Je n'ai jamais voulu dire que nous devons nous mortifier ou nous châtier. Ce serait absurde. Voici ma pensée : Faites de la réalité une chose si grande que vous ne puissiez retomber en arrière et que vous n'ayez de désir que pour cette réalité. Vous devez avoir en

vous tous les éléments des qualités qui rendront cette réalité permanente.

J. N. — Chacun sait combien il peut être petit, mais il ignore les hauteurs auxquelles il peut atteindre. On ne le réalise que lorsqu'on est en présence de A. B. et de C. W. L.

Comme quelqu'un l'a dit ce matin, chacun de nous a une chance de devenir le disciple du Maître, de trouver le Sentier et de s'y maintenir. Personne ne réalise ce que cela implique. Etre trop humble est aussi mauvais que d'être infatué.

Ce que chacun doit se demander, ce n'est pas « quelles sont les qualités qui me manquent? », mais « ai-je une résolution inébranlable? ». Les qualités s'acquièrent sur le Sentier. Nous ne pouvons nous poser trop souvent cette dernière question.

## VII

N. R. S. — Pour devenir le disciple d'un Maître, est-il nécessaire d'être sur le plan physique auprès d'un représentant du Maître? Personnellement, comme Hindou, je crois que cela est nécessaire. Il me semble que nous cherchons le Maître en tâtonnant, sans comprendre combien il est difficile de l'approcher. A part de grandes personnalités comme A. B. et C. W. L., pour nous un représentant du Maître est nécessaire.

J. N. — A mon avis, je crois que c'est le moyen le plus rapide pour devenir un disciple, car un représentant sur le plan physique sert de canal et concentre la force venant du Maître. M. L. K. raconta un rêve qu'elle eut à son retour d'Adyar, en 1914. Elle marchait à côté de Krishnaji et avait l'impression de nager dans un océan

d'amour irradiant de lui. Il semblait en même temps inséparable du Maître K. H.

KRISHNAJI. — Il est parfaitement clair que notre but, le but de chacun de nous, est de devenir un disciple du Maître, et la façon la plus simple et la plus naturelle d'y parvenir est d'arriver au détachement de soi-même, afin que notre personnalité ne réapparaisse pas lorsqu'on ne s'y attend pas et nous empêche de sentir notre unité avec le Maître. Non seulement nous devons avoir de l'abnégation, mais il faut que nous soyons constamment détachés de notre personnalité pour être toujours à la disposition du Maître. Nous comprenons pourquoi le Seigneur Bouddha (1) insistait tant sur ce point. C'est notre soi inférieur qui nous rend peureux et paresseux. Nous devrions pouvoir nous dire franchement que nous avons éliminé l'élément personnel. Depuis que j'ai commencé à lire *l'Evangile du Bouddha*, je me suis observé

(1) Dans *l'Evangile du Bouddha*, de Paul Carus.



Au pied du château, où le matin, Krishnaji donnait ses causeries



pour voir où le moi inférieur apparaissait et je l'ai affronté bien souvent.

D. R. — Voulez-vous nous dire comment il faut se débarrasser de l'élément personnel dans la vie journalière?

KRISHNAJI. — En vous surveillant étroitement. Détachez-vous de votre corps et regardez-vous de l'extérieur, regardez vos sensations, vos émotions, comme la jalousie, etc... L'essentiel est de pouvoir nous regarder nous-mêmes d'un point de vue détaché. Ce n'est pas de l'indifférence, car être indifférent, c'est être vraiment paresseux.

Il y a toujours deux côtés : il y a vous-mêmes et il y a le Maître. Le Maître doit devenir beaucoup plus grand que vous-mêmes, afin que vous soyez absorbés par Lui. Supposez que je veuille être comme le Maître, il ne faut pas qu'il y ait de petits Krishnas qui surgissent. Cela est parfaitement clair dans mon esprit, mais incroyablement difficile à expliquer. Si l'on peut se détacher, alors toute l'attitude et le point de vue changent. Peu à peu on éli-



mine différentes parties, sauf la seule partie importante; celle dont le Maître a besoin.

Supposons par exemple que je sois jaloux, parce que quelqu'un aime mieux une autre personne que moi. Mais vous et moi sommes uns; par conséquent, il importe peu que cette personne aime vous ou moi. Après tout, nous sommes tous les deux des rayons dans une même roue. C'est la personnalité qui veut s'amuser pour son compte.

Dans la poursuite de la spiritualité, ce qui est le plus important c'est de prendre une décision. Nous prenons très longtemps à décider ce que nous allons faire, tant nous nous parquons dans notre individualisme. C'est assez naturel qu'il en soit ainsi puisque cette absence de séparativité est une qualification que nous devons acquérir à un stade assez avancé.

D. R. — La séparativité, la superstition et le doute doivent disparaître entre la première et la deuxième Initiation.

J. N. — Dans un sens tout le monde dé-

sire être le plus grand possible et le Maître est le plus bel exemple qui puisse nous servir de modèle. Ce désir est en chacun de nous.

KRISHNAJI. — Mais il y a une certaine ambition et vanité personnelle qui barrent la route. Il y a aussi autre chose : c'est la conscience qui est centrée sur le moi. Nous regardons tout de notre propre point de vue. Si nous tâchions de penser continuellement au Maître, afin qu'il occupe le centre de notre conscience, nous n'aurions plus qu'un désir : celui de lui ressembler. Nous finissons par constater que nous n'avons pas vraiment décidé d'être de réels disciples — nous l'avons fait a un point de vue très limité et non pas d'une façon complète. Détruire la personnalité, c'est obtenir une vitre transparente, un cristal qui fera votre propre bonheur et celui des autres pouvant se regarder au travers. Moins il y aura en vous de personnalité, plus la vitre sera transparente et plus vous pourrez aider les autres.

J. N. — Nous avons beaucoup plus cons-

ciencia de nous-mêmes lorsque nous agissons mal et sommes malheureux que lorsque nous agissons bien et sommes pleinement heureux. Un discernement continuuel est nécessaire pour ne pas nous endurcir ou être découragé par le sentiment de nos fautes. Dans ce cas une sorte de confession ou d'aveu peut être une chose excellente pour l'âme.

## VIII

KRISHNAJI. — Je crois que chacun de nous sait qu'il est en train de changer, lentement ou vite, selon ses efforts. Mais ce qui est vraiment satisfaisant, c'est que nous avançons tous ensemble. Nous avons l'esprit d'Unité. Si j'avance ou si B. avance, nous sentons, ou devrions sentir, que nous avons tous réussi à faire quelque chose. Nous devrions tous être des disciples, en nous efforçant d'être parmi les plus favorisés, pas en tant qu'individu avançant séparément, mais en tant que collectivité. Au Congrès de l'Etoile j'ai senti que nous étions tous un. Etant ici un petit nombre, tous avec le même but, nous devrions avoir entre nous ce sentiment de formidable unité et d'amour intense pour chacun. Si chacun de nous agissait et vivait comme s'il était saint Jean, comme s'il était le

disciple favori du Maître, en s'oubliant totalement, il serait vite débarrassé de sa personnalité qui le gêne et l'arrête. Nous n'avons pas le véritable esprit d'unité, quoique nous nous promenions bras dessus bras dessous — au lieu d'être profond cet esprit n'est que superficiel.

Hier je réfléchissais que nous serions tous des disciples du Maître — peu importe en combien d'années. Lorsque l'Instructeur sera là, il y aura des personnes à tous les différents stades d'évolution. Si nous avons le désir qui caractérise le vrai serviteur, ainsi que le sentiment d'unité, nous serons de grands disciples, les favoris du Maître, quoique ce mot donne une impression d'égoïsme. En ce cas, nous pourrons lui être d'une grande utilité. A Adyar vous remarquerez qu'il y a des personnes qui ont l'air de travailler chacun pour soi et que les efforts de l'une ne sont pas encouragés par les autres. Elles n'agissent pas en tant que collectivité. L'une avance et l'autre reste en route.

Ce sentiment d'unité doit être très vivant en nous. Nous devons souffrir avec

ceux qui souffrent et lorsqu'une personne est heureuse tous doivent ressentir son bonheur. En nous oubliant de cette façon nous perdrons vite notre personnalité.

Je pensais encore à une autre chose ce matin. Pendant que nous sommes encore jeunes — et la plupart d'entre nous le sont — nous devrions faire beaucoup plus attention à nos corps, afin d'en tirer plus tard le meilleur parti possible. Nous pouvons facilement faire de nos corps ce que nous voulons qu'ils soient. Étant responsables envers le Maître, nous sommes également responsables envers lui de notre santé. Une petite coupure ou quelque chose de ce genre résultant de notre négligence ne devrait pas se produire. Lorsqu'on possède un cheval ou un chien, on se sent responsable envers eux pour la nourriture et les soins qu'on leur doit. De même nous sommes responsables de nos corps en tant que propriétaire de ces corps — ils ne sont pas nous-mêmes, mais nous les possédons.

Voilà la raison pour laquelle C. W. L. attache tant d'importance au corps. Il insiste sur la parfaite propreté jusqu'à ce que cela

devienne insupportable! Lorsque nous habitions avec lui, il fallait que nous fassions tout à de certaines heures. Tout le temps il nous rappelait que nos corps n'étaient pas nous-mêmes et que nous devions en devenir les maîtres et non les esclaves.

Je ne crois pas que nous réalisions suffisamment que nos corps n'ont pas de rapport avec notre vrai soi et que leurs besoins et leurs désirs ne sont pas les nôtres. Notre corps doit être traité comme une chose objective et non subjective, comme un élémental qui a besoin de nos soins. Nous devons le considérer comme notre bébé qui désire continuellement toutes espèces de choses souvent mauvaises pour notre vrai « soi ». La paresse, les soucis, le découragement et tant d'autres petits ennuis nous assaillent parce que le corps n'est pas contrôlé. L'autre jour, quand M. marcha sur ce piquet, j'ai senti que cela ne serait pas arrivé si elle avait eu vraiment le contrôle de son corps.

Lorsque vous posséderez ce contrôle, vous aurez un réflexe instantané en face de n'importe quel danger. Je n'aurais pas eu

hier cette égratignure si j'avais fait attention. Regardez comment une mère soigne son bébé. En traitant ainsi notre corps, nous rendrons l'élémental beaucoup plus utile. On s'en aperçoit à mesure que l'intelligence se développe. En faisant très attention à notre corps, en remarquant ses réflexes et ses besoins, etc..., on finit par savoir ce qu'il faut lui donner et ce qui est bon pour lui. Il est comme une auto ou un cheval. Vous savez exactement de quel effort il est capable. Nous devons donc tendre à faire de nos corps de bons instruments prêts à aller où nous le désirons et satisfaits partout où ils seront.

J. N. — Si vous vous identifiez avec les désirs de l'élémental, votre égo n'aura aucune chance d'être le maître. Il est bon de se rappeler que l'élémental a des instincts que nous croyons être nos désirs. Quand nous sommes fatigués, ou lorsque quelqu'un nous a agacé, ou mis en colère, nous laissons l'élémental faire ce qu'il veut. Lorsque nous avons envie de manger, de boire ou de jouer, ou de faire n'importe quoi, n'est-ce pas seulement le désir



de l'élémental? Sachons distinguer entre les instincts de celui-ci et nos propres désirs. Il est aussi facile de maltraiter le corps que de le traiter avec bonté et considération.

KRISHNAJI. — Lorsqu'un grand Etre est présent, un Maître par exemple, on accorde les vibrations de l'élémental avec celles du Maître. Nous tâchons tous de devenir des disciples et pour cela il faut que notre corps et nous devenions de bons amis. Si l'élémental prédomine, cela va nous retarder.

J. N. — Trop d'exubérance indique un manque de contrôle. D'un autre côté, on n'est jamais fatigué au point de ne pouvoir faire quelque chose qu'on désire vraiment accomplir. C'est une paresse d'esprit qui nous retient. Nous n'exerçons pas un contrôle suffisant sur le mental.

## IX

KRISHNAJI. — Ce matin, je pensais à ce que le Seigneur Bouddha disait à Ananda au sujet de ses disciples : Que chacun devrait être une lumière pour lui-même dépendant de lui seul, sans espérer trouver de l'aide en quelqu'un d'autre. Et il termina en disant que nous devons être *prêts à apprendre*.

C'est le moment de sonder les profondeurs de notre être, c'est-à-dire de nous connaître nous-mêmes et de voir où nous sommes et jusqu'où nous voulons aller. C'est le moment de « cultiver le champ ». Quand vous l'aurez cultivé, lorsque vous serez en Australie ou à Adyar, non seulement vous aurez le désir d'apprendre, mais vous serez capables de bien apprendre. C'est le moment de prendre l'attitude cor-

recte, celle qui vous permet de dire humblement que vous irez n'importe où et que vous ferez tout ce que le Maître désire.

En Australie vous serez dans l'atmosphère de C. W. L. qui vous aidera si vous êtes prêts. De même, après l'expérience que vous avez eue ici, vous pourrez profiter de toutes les occasions qui vous seront offertes et pourrez regarder les choses d'une manière objective. Ici, à Pergine, nous avons grimpé jusqu'au point nous permettant d'avoir une vue d'ensemble. Dans quelque temps nous irons plus haut et nous verrons encore mieux. C'est le moment de transformer les petites choses en grandes choses. Ce que je désire, c'est que nous puissions être nos propres lampes, connaissant la puissance de notre lumière et jusqu'où nous pouvons rayonner sans nous éteindre. En Australie nous serons capables de commencer un travail mental plus important si nous avons déjà déraciné les petites choses de notre esprit. Après tout, c'est le pouvoir du mental qui nous permet de diriger notre attention sur ce que nous désirons observer sans nous laisser aller à faire des petites

choses quand il y en a de grandes à accomplir.

Si votre esprit est toujours sur le « qui vive », ayant derrière lui une vraie force d'impulsion, toutes vos innombrables mesquineries telles que l'égoïsme, le manque de bienveillance, etc., disparaîtront rapidement. Vous êtes tous intelligents, mais cette intelligence sert à lire et à critiquer, etc... Elle n'agit pas instantanément lorsque quelque chose ne va pas. Si, au lieu de cela, vous aviez cet esprit critique qui vous surveille tout le temps en vue de vous avertir quand vous vous sentez sans force; si vous employiez votre esprit à vous encourager dans vos moments de paresse en acceptant de faire de grandes choses en dépit de votre petite évolution, alors, en Australie, vous serez capables de comprendre comment un esprit préparé peut se tourner vers la spiritualité.

Comme nous l'avons dit au début, nous avons dépassé le stade où l'on peut nous modeler, et maintenant c'est en modelant et réformant nous-mêmes notre intelligence que nous trouverons l'inspiration qui nous

donnera le désir de changer et la volonté de plus en plus forte de cultiver notre champ. Nous devons avoir un champ parfait dans lequel nous pouvons faire pousser tout ce que nous voulons, des roses par exemple. Si nous possédions ce genre d'esprit capable de contrôler les émotions, un esprit parfaitement purifié, demain nous serions des Bouddhas.

Nous nous trahissons dans les petites choses. Voilà ce dont C. W. L. va se rendre compte immédiatement, parce que cela montrera plutôt l'attitude que la qualité de votre esprit. Si votre attitude n'est pas celle qu'il faut, si vous capitulez devant les petites choses, alors il pourra juger ce dont vous êtes capables de faire ou de ne pas faire. Chacun de nous a une formidable occasion d'être vraiment merveilleux, d'être une inspiration pour nous-mêmes et pour les autres et chacun de nous le sait. Pourtant nous doutons, nous questionnons et avons des scrupules. Je ne dis pas : n'en ayez pas, mais qu'ils soient secondaires. L'essentiel est d'être réellement dévoués et de véritables disciples. C'est alors qu'en

peu de jours vous obtiendrez l'attitude correcte.

Avant de devenir le disciple favori du Seigneur Bouddha, Ananda a vécu des existences de complet et incessant sacrifice. Pour lui, le Seigneur Bouddha était tout; amis, parents, etc..., rien ne comptait. Le Seigneur Bouddha était son plus grand désir, son idéal et il réussit, parce qu'il ne désirait qu'une chose : devenir le disciple favori du Seigneur.

Nous avons tous l'occasion de devenir quelqu'un dans une voie similaire et comme disait le Seigneur Bouddha, cela ne dépend que de nous. Nous devons avoir le désir et la détermination d'avancer. Nous sommes déjà arrivés à mi-côte. Après tout, ni le Maître, ni personne d'autre ne peut faire plus que de vous donner l'inspiration pour avancer. Mais il faut que vous ayez l'attitude correcte, un esprit ouvert, un champ cultivé où il pourra semer au lieu d'un champ clos, rempli de mauvaises herbes et de déchets. Vous n'avez pas encore en vous cette humilité qui désire se donner, se dévouer avec cette ambition

(dans le bon sens du mot) qui triomphe de tous les obstacles.

Vous savez que Shri Krishna dit que celui qui adore avec la connaissance lui est cher. Nous ne sommes pas des géants intellectuels, nous ne sommes capables que d'une certaine quantité de travail intellectuel. Pour la plupart d'entre nous la force motrice est la dévotion et l'enthousiasme qui en découle. Nous en avons un peu, même beaucoup si vous voulez, mais pas d'une façon constante et sans unité de direction. Napoléon était égoïste mais il disait : « Je vais y arriver » et il y arriva. Le Christ dit aussi je vais y arriver et il y arriva. Ils réussirent à cause de leur dévouement à leur idéal et ils lui sacrifièrent tout, leur confort, leur plaisir, etc.

Nous devrions chaque jour éprouver une joie intense à vivre parce que nous sommes les serviteurs du Seigneur. Vous n'êtes pas responsables envers vous-mêmes mais envers le Maître. Si vous avez cette attitude vous deviendrez bientôt des disciples. Rien ne comptera si vous avez le véritable dévouement qui vous pousse sans cesse en

avant. Une personne qui parle toujours du but, mais reste en arrière, y parviendra peut-être, mais au bout de quinze ou vingt ans, tandis que celle qui avance en dépit des obstacles, verra rapidement ses efforts couronnés de succès.

Vous avez tout ce que vous pouvez désirer : santé, aide et encouragement de ceux qui vous entourent et aucun ennui avec votre famille, etc. Ainsi tout dépend de vous-mêmes. Lorsque vous aurez l'attitude du vrai disciple, vous verrez la différence qu'il y aura dans vos vies quand vous serez en Australie ou à Adyar.

J'étais en train de lire le numéro du Jubilé qui a paru sur Amma; la façon dont elle peut continuellement avancer est stupéfiante. Elle respire tout le temps de l'air pur et s'en grise pour ainsi dire. Elle ne respire pas comme nous tantôt de l'air vicié, tantôt de l'air pur. Je sens et même j'en suis certain, que tous nous avons été bien souvent auprès du Maître et qu'Il nous a donné Sa bénédiction. Nos égos en ont reçu l'impression sur un autre plan, mais cette impression n'est pas encore descen-



due dans notre conscience physique pour nous donner cette force formidable que nous sentons auprès d'Amma ou de C. W. L. Nous devrions tâcher de réaliser cela, quel que soit l'endroit où nous nous trouvons. Lorsque nous jouons, nous rions ou nous pleurons, nous sommes responsables envers le Maître. Nous sommes chacun comme une bougie brûlant dans l'obscurité et nous devrions déborder d'émotion, de joie de vivre et de bonheur.

Nous ne réalisons pas suffisamment ce que nous possédons, ce dont nous sommes capables et toutes les grandes choses que nous pourrions faire si nous en avions le désir.

Nos esprits sont encore pervertis et impurs. Voilà ce qui nous retient. Voyez comme les mathématiciens sont obligés de garder leur esprit dégagé et pur. Nous devrions avoir une si grande unité de direction vers le but que toute la journée nous serions sur le « qui vive », comme des chevaux de course que l'on entraîne. Supposons que le Maître vienne nous parler; je sens que nous ne pourrions que bien peu

apprécier toute la force et l'aide extraordinaire qu'il nous apporterait.

Nous ressemblons à des tourbillons : rien n'est calme en nous. Nous pensons tout le temps à nous-mêmes et à notre progrès individuel. Nous devrions être si attentifs et alertes que nous serions toujours à la hauteur des circonstances. Nous ne réalisons pas ce dont nous sommes capables. Nous errons comme des brebis égarées qui ne savent où est leur berger. Voilà pourquoi il est si important, pendant notre séjour ici, de trouver nos défauts et de supprimer les barrières qui nous empêchent d'avancer afin qu'à Adyar ou en Australie nous puissions nous occuper de choses plus importantes, en supprimant de plus grandes barrières.

Il ne suffit pas d'avoir le désir d'apprendre. Il faut donner quelque chose de soi-même et être toujours prêt à sympathiser. Un sauvage même pourrait avoir le désir de s'instruire, mais cela n'est pas assez.

Notre esprit et nos émotions sont bornés. Ce n'est qu'en luttant seuls que nous pourrions nous épanouir et apprécier quelque

chose. Tous les jours je change, quelquefois peu, quelquefois beaucoup. Je donnerais n'importe quoi pour que vous fassiez de même. Je voudrais partager avec vous cette réalisation.

N. S. R. — Nous ne pouvons vous exprimer toute notre reconnaissance pour tout ce que vous nous avez apporté et nous avons si peu à vous donner en échange! Vous avez créé des conditions favorables à notre progrès et si nous n'avons pas changé davantage, ce n'est pas par manque d'inspiration, mais peut-être parce que nous n'avons pas fait assez d'efforts. Quant à moi je ne peux pas dire que j'ai changé tous les jours. J'aimerais avoir un thermomètre spirituel qui indiquerait nos variations. Mais j'ai cependant au fond de mon cœur le désir de changer qui devra se manifester en résultats tangibles. D'autres que moi pourront peut-être répondre avec une plus grande assurance.

## X

KRISHNAJI. — Je pensais hier au merveilleux privilège que nous avons tous d'être ici (j'emploie le mot privilège dans son vrai sens et non pas dans son sens habituel). Nous sommes comme des boutons de roses qui ont besoin pour s'ouvrir d'un peu de temps, de chaleur et des soins d'un jardinier. Nous sommes à ce stade de transition et d'attente. En s'ouvrant, le bouton va nous montrer toute sa beauté, mais cette éclosion peut être hâtée ou retardée suivant l'individu. Je crois que nous avons tous réalisé — pour ma part je le réalise beaucoup plus maintenant que lorsque je suis arrivé ici — le merveilleux privilège de pouvoir répondre au Maître, aussi imparfaitement que cela soit, et de sentir que, malgré nos inaptitudes, nous serons à la hauteur des circonstances. Que

de choses en moi sont encore à développer et combien nous faisons peu, vous et moi pour éveiller en nous-mêmes cet écho!

Nous sommes tous en voie d'évolution. Nous évoluons parce que nous avons des moments de vrai bonheur et sentons que nous serons un jour comme le Maître. Il est facile de prendre une décision lorsqu'on est pour ainsi dire sous le coup de l'inspiration, c'est bien différent lorsque la vision s'éloigne; c'est alors le temps de l'épreuve et de la dépression. Naturellement « la montagne » est toujours là, mais elle peut être momentanément voilée par un nuage. A nous, pendant que nous sommes jeunes, le privilège d'apprécier la valeur du bonheur et de l'inspiration et de nous en servir pour grandir. Cela est un immense privilège. En général ce n'est que vers quarante ans que l'on arrive à la source de l'inspiration. Pour nous, qui l'avons trouvée, et qui sommes jeunes, ce serait un sacrilège et une trahison que de laisser cette vision s'affaiblir. Nous pouvons devenir aveugles, nous pouvons mourir, ou être frappés de folie; bien

d'autres choses peuvent arriver que nous ne pouvons empêcher; mais il ne faut pas laisser cette vision s'évanouir, car il nous faudrait deux ou trois vies pour la retrouver.

Il ne sert à rien de se croiser les mains en disant : « Que la montagne vienne jusqu'à Mahomet ». Elle ne viendra pas. Comme individu, nous ne pouvons pas nous mettre au-dessus de la montagne. Mais celui qui a trouvé l'inspiration et qui avance arrivera au sommet.

Vous et moi avons de si grandes possibilités devant nous! Vous vous en rendrez compte d'ici quelques années, après que vous aurez goûté à ce qu'on appelle la souffrance. Ce que moi ou d'autres disent ici, a bien peu d'importance. L'essentiel est de savoir comment vous le faites.

Je ne puis m'empêcher de revenir tout le temps sur le même point. La volonté d'atteindre notre idéal (de gravir la montagne ou d'approcher le Maître) existe en chacun de nous, mais si faiblement qu'elle n'a pas le pouvoir de nous changer de jour en jour. Le changement se fait par à coups et

ne nous permet pas de dire : « J'ai triomphé de ceci, maintenant commençons autre chose. » Nous agissons mal et continuons à le faire dix fois avant de nous arrêter. Cela devrait nous être complètement impossible. Vous pouvez dire : « Cela ne fait rien. » Naturellement, cela ne fait rien si nous envisageons notre longue évolution et cependant cela importe, et c'est chose vitale, puisque cela montre notre attitude.

Nous voulons tous servir le Maître et mériter son amour. Nous désirons le connaître intimement et vivre dans son atmosphère; mais nous n'avons pas l'attitude qui nous permettrait de l'apprécier si nous étions avec Lui. Vous ne savez pas ce que vous manquez et les occasions que vous perdez tous les jours. Ceci s'applique aussi bien à moi qu'à vous. Je ne vous sermonne pas du haut d'une chaire; si moi, Krishna, je n'ai pas vraiment acquis quelque chose avant de partir d'ici, j'aurai perdu ce que je ne pourrai jamais retrouver. Il en est de même pour vous.

Comment savez-vous que le Maître n'est

pas ici en ce moment. Et même en ce cas cela ne fait pas une grande différence si nous sommes incapables de lui répondre. Vous connaissez la règle occulte, qu'un Maître ne vient jamais à moins que sa venue puisse faire du bien. Je sens qu'il est souvent venu ici; toute l'atmosphère est imprégnée d'ardeur et l'attention du Maître a dû y être attirée. Mais qu'avons-nous retiré de sa présence?

A quoi bon respirer un jour de l'air pur et le lendemain de l'air vicié? Nous ne devrions pas prendre si longtemps pour changer. Nous perdons du temps alors qu'il y a tant à faire. Si nous ne traversons pas le gué au bon moment, la crue n'attendra pas notre bon plaisir. L'évolution ne s'arrêtera pas pour nous et nous resterons en route. Ceci n'est pas une menace, mais un fait logique. Imaginez que nous ayons été autrefois aux Indes avec le Seigneur Bouddha et qu'il nous eût donné tous les jours une tâche à faire que nous n'aurions eu ni la volonté, ni la persévérance d'accomplir. Nous n'aurions pu être ni ses disciples ni ses vrais adorateurs. Une occa-



sion merveilleuse aurait été perdue, quoiqu'une autre nous serait offerte dans une vie ultérieure. Il en est de même pour chacun de nous ici.

Il ne sert à rien que je continue à parler. Il faut que vous ayez votre lampe et de quoi l'allumer et le désir que votre lumière reste brillante et forte. J'ai si peur que nous ne manquions quelque chose. Comme je le disais hier, c'est le moment de se débarrasser de toutes nos mesquineries afin qu'à l'heure voulue nous ayons l'attitude correcte et la capacité d'apprendre de grandes choses. Une fois que vous aurez bu à cette source pure, aucune autre eau ne vous satisfera. Le temps est proche où vous devrez vous-mêmes trouver la source, car il n'y aura personne pour vous l'indiquer. C'est comme si vous demandiez à quelqu'un le chemin et ensuite vous refusiez de le prendre. Si en quittant Pergine vous n'avez pas l'attitude voulue, vous resterez sur place, vous n'avancerez pas, et vous aurez l'attitude qu'il ne faut pas avoir lorsque vous serez avec C. W. L. ou à Adyar.

Comprenez ce qu'est le moule et tâchez de vous y adapter; le moule ne changera jamais, nul ne pourrait s'y soustraire pas même les plus grands hommes. C'est le moment de vous assouplir et d'acquérir l'élasticité nécessaire. Nous savons ce que tout cela implique, ce que sont les Maîtres, la beauté et la gloire de notre idéal; et nous savons adorer et être suprêmement heureux. Plus vous goûterez de ce bonheur, plus vous le désirerez, mais plus il vous faudra avancer. Le Maître ne vous attendra pas. Après tout, nous ne sommes pas si importants. Des milliers d'hommes dans le monde ont besoin de son aide.

Chaque minute, chaque seconde où nous ne regardons pas dans la bonne direction, où nous perdons notre idéal de vue, est du temps de perdu. Nous sommes aveuglés au point de ne pas voir ce que nous gagnons et ce que nous perdons. C'est un fouillis inextricable et cela sera toujours ainsi tant que nous n'aurons pas appris le discernement. Le discernement s'acquiert en ayant l'attitude voulue. Ce n'est pas une question d'aide personnelle de vous à moi ou de moi

à vous, mais une question d'aide réciproque. Nous avons tous un même but : devenir les disciples du Maître. Plus nous serons nombreux, plus ce sera plaisant pour chacun de nous. Je peux vous dépasser, ou vous pouvez avancer plus rapidement que moi, cela importe peu; tous nous devons tâcher de rendre notre idéal si beau, si merveilleux que nous deviendrons dans le monde des chefs et des inspireurs. Cela est beaucoup plus important que si vous ou moi « traversons la rivière ».

Il faut que nous ayons la force et l'énergie d'avancer et malgré la brume de regarder en avant. Il se peut qu'en Australie vous ne voyiez rien de bien nouveau. Mais vous devrez avoir le désir d'apprendre et de jouir de tout ce qui est beau. Quoique la nuit commence à se dissiper, vous ne voyez pas encore la réalité dans toute sa gloire. Vous ne faites pas un effort collectif. Au lieu de tendre vers le même but, chacun va de son côté.

En nous l'égo est fort, la personnalité est forte aussi mais ils ont des désirs différents. Nous ne réalisons pas que la seule

chose importante est de trouver le Maître et que tout doit concourir à ce résultat. Ne soyons pas comme des enfants ou comme certains membres d'Adyar qui écoutent Amma les yeux fermés et ne font rien d'autre. Nous avons dépassé ce stade mais nous ne sommes pas encore maîtres de nous-mêmes — cet état transitoire est très important.

Si je vous disais que le Maître était ici hier (je ne vous le dis pas) cela vous donnerait peut-être une émotion, mais non l'enthousiasme et l'inspiration qu'il faudrait pour qu'Il revienne aujourd'hui. Ne croyez-vous pas qu'Il viendrait tous les jours si nous étions vraiment grands?

Nous n'assimilons pas assez vite les enseignements que l'on nous donne. L'essentiel est d'aller droit vers le but, sans nous engager dans des voies secondaires. Que nous soyons seul ou avec quelqu'un, il faut avancer sans hésitation. Si vous avez cette attitude vous sentirez quand le Maître sera là et vous saurez comment profiter de sa présence pour vous transformer à son image.

Il est inutile d'aimer X. ou Z. si notre affection ou notre amour ne fait pas quelque chose de nous. Nous pouvons aimer et admirer la montagne; la différence entre un homme civilisé et un sauvage consiste à ce que le premier peut atteindre le sommet de la montagne et le second n'en est pas encore capable. C'est le désir d'être semblable à la montagne qui importe, le désir doit nous poursuivre et nous harceler au point de devenir insensibles à tout ce qui pourrait ternir la gloire de notre idéal.

## XI

KRISHNAJI. — L'aube apparaît dans nos vies — et cette aube, c'est le bonheur. Dans l'*Evangile du Bouddha* que nous lisons tous les matins, vous avez remarqué le rôle que joue Ananda, le disciple favori du Bouddha. Nous pouvons nous imaginer que son bonheur était absolument parfait, qu'il ne pouvait avoir une pensée ou une idée de découragement, car son soleil était toujours présent. Nous devrions développer cette qualité beaucoup plus que nous le faisons en étant intensément heureux sans nous permettre le moindre souci ou découragement. Tout revient à ceci : Si nous sommes découragés, cela prouve que nous ne nous sommes pas donnés suffisamment au Maître. Cela prouve que notre personnalité revient à la surface. Vous pouvez vous figurer ce que doivent ressentir de

vrais disciples lorsqu'ils sont près du Maître. Rien ne les retient; leurs personnalités ne se mettent plus en avant, ils n'ont plus la présomption de se croire plus grands que le Maître.

Si vous partez de ce point de vue, vous comprendrez que c'est parce que nous dépendons encore de nos personnalités infatuées d'elles-mêmes que nous ne donnons pas tout au Maître. Si je dis que moi, Krishna, je suis entièrement à la disposition du Maître, je puis atteindre un état de suprême bonheur où tout m'est indifférent, sauf la pensée que je suis son disciple. Une fois que nous avons eu cette vision, nous devrions tous — et en particulier les jeunes parmi nous — pouvoir évoluer continuellement par le bonheur plutôt que par la souffrance. De plus, si nous savons vraiment — et cette connaissance se trouve dans nos cœurs — qu'il ne dépend que de nous de devenir des disciples impersonnels, nous aurons cet immense bonheur qui balaye tout devant lui et apporte le parfait contentement. C'est impossible à décrire et l'on ne peut entrevoir le bon-

heur que si l'on écarte complètement sa personnalité en devenant totalement indifférent aux fruits qui peuvent vous tomber du ciel.

Une fois que vous aurez cette attitude, vous ne serez plus jamais déprimés et votre personnalité sera définitivement vaincue. A mon avis, c'est ce que le Seigneur Bouddha voulait dire : que le bonheur du Nirvana n'est perçu que lorsque le Soi inférieur est anéanti. Ce n'est qu'alors qu'un homme réalise ses pouvoirs latents. Il n'y a rien au monde qui puisse nous rendre malheureux si nous sommes de vrais disciples du Maître. Le véritable bonheur provient du don complet de soi-même. Voilà de quelle façon nous devons évoluer, surtout pour les plus jeunes d'entre nous. L'évolution ne devrait pas se faire par la souffrance.

Un vaste champ de possibilités s'étend devant l'esprit purifié parce qu'il ne voit que le but à atteindre. Cela montre que votre seul désir est de ressembler au Maître et devant ce désir disparaissent tous les sentiments malveillants, les soucis



et bien d'autres défauts. Tout devient alors ridiculement facile, parce que vous êtes l'adorateur et le disciple du Maître. Il est vrai que cela fait une extraordinaire différence. Je ne sais si c'est le point de vue oriental ou si je ne fais qu'exprimer ma propre conviction.

Si tous ceux qui désirent progresser pouvaient avoir cette attitude, ne fût-ce que pour une journée, pour en faire l'expérience, leur tâche serait grandement facilitée. C'est comme si nous nous débarrassions de la poussière. Nous ne désirons qu'une chose, avancer, avancer continuellement. Et nous voulons aussi rendre les autres heureux, nous cherchons toujours à partager notre bonheur; ce n'est pas un bonheur égoïste que nous désirons garder pour nous-mêmes. C'est la joie que nous voulons répandre autour de nous; c'est le Christ qui est né dans le vrai disciple. C'est le désir de faire tout ce qui peut rendre tangible la cause de notre bonheur. Voilà pourquoi nous sommes ici pour trouver le bonheur non pour nous-mêmes, mais pour le partager avec nos frères.

Nous devons sentir la responsabilité, mais pour y réussir il faut sortir de nous-mêmes. Voilà à quoi chacun de vous doit tendre et je sais que vous y parviendrez, car vous en avez le désir.

Il vous faut aussi être actifs. Il vous faut progresser et désirer le progrès de tous. De même quand vous regardez ce beau château vous êtes contents lorsque l'on vient l'admirer. Le bonheur d'Anma et de C. W. L. est inaltérable. Ils sont de vrais disciples. Ne comprenez-vous pas quelle joie il y a de pouvoir constater avec franchise que partout le soi inférieur est absent? Nous devrions examiner toutes les avenues les unes après les autres pour y détruire la personnalité, mais si vous êtes un disciple assis aux « Pieds du Maître » il n'est plus nécessaire d'observer ces différents chemins, vous n'en reconnaissez plus qu'un seul : celui du disciple et tout le reste est irréel.

Une fois que vous aurez cette attitude, votre progrès, votre bonheur, le fait d'être « quelqu'un » dans le monde, n'ont plus qu'une importance secondaire, car vous

appartenez au Maître et vous ne demandez plus rien : tout ce que le Maître pourra désirer, vous le ferez. On peut se figurer pendant combien de vies Ananda a dû lutter pour en arriver là. Chacun de nous a une chance de devenir Ananda, mais pas naturellement d'être le disciple favori. L'indifférence ou la méchanceté d'autrui ne nous affecteront plus, car nous reflétons un peu de la compréhension et de la compassion du Maître.

Il y a encore une chose. Vous remarquerez que tous les étrangers qui vinrent voir le Bouddha s'assirent respectueusement à une certaine distance à côté et non en face de Lui. C'est la manière orientale de témoigner du respect. Personnellement je me sens très inconfortable lorsque je m'assieds en face d'Amma. Vous n'avez pas ce respect en Occident. Si vous possédez dans votre cœur ce véritable respect, vous ne pouvez jamais manquer de bonté envers quelqu'un. Quand vous êtes avec Amma, vous remarquez combien elle est respectueuse et bonne pour vous, elle vous traite comme si vous étiez un personnage

de valeur. Puisqu'elle peut le faire, combien il est plus important pour nous d'avoir cette attitude.

Cela vous donne aussi un équilibre, une certaine dignité. Toutes ces choses sont importantes : comment nous nous asseyons, la manière dont nous nous habillons, l'état de nos mains, tout a de l'importance parce que nous sommes des disciples. Nous ne pouvons rien négliger. Nous devons être parfaits en toutes choses, dans notre attitude, dans nos actions et dans nos paroles. Mais je suis certain qu'Ananda était follement heureux, riant, plaisantant, etc., il n'avait pas tué toutes ces qualités.

Le respect n'est pas synonyme d'extermination de soi. Il implique le don total de soi-même au Maître. Si nous, qui sommes jeunes, n'avons pas ces qualités, cela va nous retarder énormément. Nous devrions déborder de respect et être prêts à nous mettre à genoux devant des milliers de personnes. Si nous avons du respect les uns pour les autres et pouvions être ce qu'Amma est pour nous tous, nos es-

appartenez au Maître et vous ne demandez plus rien : tout ce que le Maître pourra désirer, vous le ferez. On peut se figurer pendant combien de vies Ananda a dû lutter pour en arriver là. Chacun de nous a une chance de devenir Ananda, mais pas naturellement d'être le disciple favori. L'indifférence ou la méchanceté d'autrui ne nous affecteront plus, car nous reflétons un peu de la compréhension et de la compassion du Maître.

Il y a encore une chose. Vous remarquerez que tous les étrangers qui vinrent voir le Bouddha s'assirent respectueusement à une certaine distance à côté et non en face de Lui. C'est la manière orientale de témoigner du respect. Personnellement je me sens très inconfortable lorsque je m'assieds en face d'Amma. Vous n'avez pas ce respect en Occident. Si vous possédez dans votre cœur ce véritable respect, vous ne pouvez jamais manquer de bonté envers quelqu'un. Quand vous êtes avec Amma, vous remarquez combien elle est respectueuse et bonne pour vous, elle vous traite comme si vous étiez un personnage

de valeur. Puisqu'elle peut le faire, combien il est plus important pour nous d'avoir cette attitude.

Cela vous donne aussi un équilibre, une certaine dignité. Toutes ces choses sont importantes : comment nous nous asseyons, la manière dont nous nous habillons, l'état de nos mains, tout a de l'importance parce que nous sommes des disciples. Nous ne pouvons rien négliger. Nous devons être parfaits en toutes choses, dans notre attitude, dans nos actions et dans nos paroles. Mais je suis certain qu'Ananda était follement heureux, riant, plaisantant, etc., il n'avait pas tué toutes ces qualités.

Le respect n'est pas synonyme d'extermination de soi. Il implique le don total de soi-même au Maître. Si nous, qui sommes jeunes, n'avons pas ces qualités, cela va nous retarder énormément. Nous devrions déborder de respect et être prêts à nous mettre à genoux devant des milliers de personnes. Si nous avons du respect les uns pour les autres et pouvions être ce qu'Amma est pour nous tous, nos es-

prits se purifieraient et nous serions beaucoup plus actifs et réceptifs. Nous trouverions une force toujours plus grande pour nous donner l'impulsion nécessaire. Vous remarquerez qu'aux Indes nous montrons beaucoup de dévotion, cela ne sert peut-être pas à grand'chose mais, au moment même, ce respect est une grande force. En acquérant ce sentiment profond, cela pourra signifier que vous avez détruit votre personnalité et que, maître de vous-mêmes, votre idéal est le seul but de vos efforts. Si vous avez ce sentiment inné et profond, cela pourra signifier que vous aurez détruit votre personnalité et que, maître de vous-mêmes, votre idéal est le seul but de vos efforts.

## XII

KRISHNAJI. — Nous n'avons plus que cinq jours à passer ici, pour ma part, je crois que j'ai encore le temps de faire des progrès en jouant. De nous tous, N. S. R. est celui qui montre le plus de maîtrise et moi le moins.

Ces cinq derniers jours vont montrer à chacun de nous quel contrôle il a gagné sur lui-même et ce qu'il a appris depuis qu'il est ici. C. W. L. disait que ces jeux étaient enfantins; c'est vrai, nous devenons enfantins à moins que nous ne fixions toute notre attention sur le jeu. Nos esprits se détendent. Nous ne sommes pas vraiment « présents » : les uns se surexcitent, les autres ne prennent pas suffisamment d'intérêt (au jeu) et continuent à se mordre leurs ongles et ainsi de suite. Pendant ces derniers jours où nous serons ensemble,



soyons parfaitement maîtres de nous-mêmes. Personnellement, je suis décidé à l'être, et je vais encourager mon camp, tout en restant calme. Faites-en tous de même et voyez à quel point vous pouvez vous changer. Je me sermonne plutôt moi-même en ce moment, il vaut toujours mieux avouer ses torts, quitte à en souffrir.

Jusqu'à présent nous avons considéré la Probation et les qualités telles que l'humilité et la dévotion de notre point de vue et non du point de vue de celui qui regarde du sommet de la montagne. Nous sommes comme l'alpiniste qui ne voit pas très loin devant lui et qui ignore les obstacles qui vont se présenter.

Nous devrions prendre l'attitude du Maître qui nous regarde du haut de la montagne, c'est-à-dire qui sait ce dont nous sommes capables et à quel point son disciple est pur et prêt à vibrer. Pour lui chacun de nous est en Probation quel que soit le nombre d'initiations que nous ayons pu recevoir. Nous ne sommes pas parfaits après tout. Il nous observe comme une mère son enfant et, comme elle, se lamente

lorsque nous trébuchons sur une pierre et nous encourage dans les moments difficiles de notre vie. Il nous regarde du haut de sa sagesse et de sa compassion en nous tendant une main secourable. Mais sa main nous secoure à la condition que nous soyons réceptifs et que nous fassions de grands efforts pour le comprendre. Si, par exemple, nous sommes en colère, cela prouve que nous ne savons pas nous contrôler et que nous perdons tout intérêt, nous oublions où réside notre force. Le Maître est si attentif qu'il est peiné lorsque nous agissons mal et ressent une joie immense lorsque nous agissons bien. Figurez-vous la joie d'une mère lorsque son enfant fait quelque chose de bien, et sa tristesse si sa conduite est mauvaise.

Si nous avons cette attitude, nos pensées, nos idées, seront plus claires, plus concrètes. Pour le moment, nous ne sommes responsables ni envers nous-mêmes, ni envers le Maître. Un moment nous sommes de son côté et le moment d'après nous dépendons de nos petites personnalités... C'est un va-et-vient conti-

nuel. Nous n'avons pas appris à considérer le Maître ou notre idéal au point de vue de la responsabilité que nous avons envers lui, comme celle d'un disciple envers son Maître. Si j'avais une grande affection pour quelqu'un, je ferais très attention de ne pas lui faire de peine par ma façon de penser et d'agir. Un Maître fait toutes choses avec beaucoup plus de soin que nous-mêmes ne le faisons. Nous devons ainsi sentir notre responsabilité pour nos moindres actions qu'elles soient agréables ou ennuyeuses. Alors nous ressentirions les douleurs et les joies de la mère pour son enfant.

Nos progrès seront plus rapides partout et toujours si nous gardons l'image du Maître dans notre conscience, afin que sa compassion accompagne nos bonnes actions et ne soit pas arrêtée par nos erreurs. Nous devrions être nous-mêmes sur le sommet de la montagne et observer les différents changements qui s'opèrent consciemment ou inconsciemment à nous. Comment pouvons-nous supposer que le Maître, qui a des milliers d'enfants dans

le monde entier, a le temps de nous indiquer nos erreurs et de nous guider pas à pas?

Par conséquent, ce n'est que par nos efforts ou par notre attitude et le don complet de nous-mêmes que nous attirons l'attention du Maître. Si nous sommes de vrais serviteurs, en vérité, il prendra soin de nous. Le Maître guide ceux qui ont l'attitude simple des enfants qui sont assez grands pour comprendre et faire ce qu'il leur demande. En ayant cette attitude, nous faisons partie du Maître et nous perdons notre petite personnalité. Notre esprit, nos émotions, prennent l'attitude du Maître, ceci est très important car plus tard plusieurs d'entre nous auront à faire le travail qu'il nous demandera. Ce sentiment de responsabilité envers lui nous fera éviter bien des difficultés et des préjugés, contre lesquels nous aurions à lutter par la suite. Nos imperfections importent peu si nous lui appartenons entièrement.

J. N. — Je voudrais dire quelque chose que nous sentons tous. Il nous reste quelques jours, jusqu'à présent nous avons pu-

rifié l'atmosphère, nettoyé notre champ en enlevant les pierres et les mauvaises herbes et nous n'avons conservé que la seule plante de valeur. Lorsque nous aurons quitté Pergine, il faudra veiller à ce que notre terrain ne se couvre pas de nouveau de mauvaises herbes. Il nous sera bien difficile de ne conserver que cette unique plante. La véritable épreuve viendra lorsque vous aurez retrouvé vos différentes occupations dans le monde, car les mauvaises herbes n'ont été supprimées que superficiellement et peuvent repousser. Entourons-nous toujours de la dévotion que nous avons ressentie ici. Amma et C. W. L. vivent continuellement dans une atmosphère de dévotion; ils n'ont qu'une fleur dans leur jardin. Pendant ces six semaines nous avons nettoyé notre champ et purifié l'atmosphère et notre tâche consiste à les garder ainsi. Ce n'est pas au bout d'un jour ou même d'un an que nous pouvons espérer garder cette attitude de dévotion continue dont témoignent A. B. et C. W. L. depuis quarante ans.

Aucun de nous ne réalise le germe qu'il

possède en lui et les possibilités qu'il renferme. Nous pouvons devenir des Arhats dans cette vie; donc, à partir de demain, vivons comme des Arhats. La Probation et l'Initiation suivront. Le Grand Etre qui vient récompensera mille fois nos petits efforts.

Aujourd'hui, chacun a pris sa décision, si nous pouvons la maintenir tout le temps, nous serons sur le sentier qui mène aux Maîtres. Chacun de nous emploiera sa méthode; l'un méditera, d'autres prendront un engagement, et ainsi de suite... Tâchons de garder cette concentration vers le but que nous avons trouvée ici.

N. S. R. — J'exprimerai autrement les mêmes pensées; pendant ces cinq semaines nous avons opéré une nouvelle orientation, et de même que la boussole est tournée vers le nord, nos esprits sont définitivement tournés vers le Maître.

Nous avons compris dans les cas de doute et d'incertitude que nous pouvons nous référer aux Maîtres. Ils sont des réalités, et rien ne nous a plus aider à les comprendre que ces causeries. Nous sen-

tons qu'ils désirent nous aider et que leur aide dépend de la réponse que nous pouvons leur donner.

Gardons à l'esprit l'idée que tout ce que nous sentons et pensons nous le faisons en leur Nom.

Je considère ce séjour ici comme un grand privilège car ces cinq semaines ont été les plus heureuses de ma vie. J'ai l'intention d'emporter chez moi toute l'inspiration que j'ai recueillie ici afin d'y faire du bon travail. Ce n'est pas seulement de Krishnaji que j'ai reçu l'inspiration, mais de vous tous, ce qui est bien naturel dans une réunion comme celle-ci. J'ai peut-être reçu plus que je n'ai pu donner.

## XIII

KRISHNAJI. — Il est évident, je crois, que les efforts que nous faisons pour devenir des disciples seront grandement facilités quand le Grand Instructeur sera parmi nous. Sa venue nous incitera à faire de grandes choses, et la plupart d'entre nous seront appelés à jouer des rôles bien définis dans le travail. L'autre jour nous avons lu que le Seigneur Bouddha avait prédit la venue du Seigneur Maitreya : Celui dont le nom est Compassion. Presque tous nous croyons à cette venue et nous nous préparons à Le servir. Nous aurons alors de grandes responsabilités, mais aussi d'immenses joies.

N. S. R. — Quand le Seigneur sera parmi nous, notre travail sera plus ardu du



fait que nos erreurs seront centuplées. Il nous sera très difficile d'accepter et de nous mettre à son point de vue. Notre présent entraînement nous sera d'une grande utilité, mais il est un peu attristant de penser qu'il y aura d'autres hommes beaucoup plus capables que nous et qui ne font par partie de l'Ordre de l'Etoile; il se peut que le Seigneur choisisse ses serviteurs parmi eux plutôt que parmi nous. Ne soyons pas désappointés si cela arrive, contentons-nous du peu qui nous sera accordé.

Nous sommes tous en train de subir une orientation nouvelle. L'épreuve est encore devant nous : soyons donc prêts à la subir vaillamment. Nous ne savons quelle sera Son attitude et Ses enseignements, par conséquent, cherchons à être réceptifs. Trouvons en nous-mêmes la source d'inspiration, le monde entier éprouvera une expansion de conscience lorsque l'Instructeur viendra. Nous devons être capables de partager le bonheur qui fera tressaillir de joie la nature entière.

KRISHNAJI. — Je voudrais vous dire quel-



que chose au risque de me répéter et de vous ennuyer. Nous avons dit que dans la vie il était urgent de prendre une décision et d'avoir un but vers lequel nous pouvons tendre. Pour nous ce but est le Maître et le service du Grand Instructeur. Nous ne pouvons réussir à la fois dans le monde spirituel et dans le monde extérieur. Si nous désirons être populaires et réussir sur le plan physique, prenons cette voie, mais aucun de nous ici n'a ce désir.

Eprouvons-nous pour nous rendre compte de l'intensité et de la force de notre désir qui nous pousse vers le but. N'oubliez pas que ce ne sont pas seulement nos moindres fautes qui seront centuplées, mais qu'il en sera de même pour chaque petit acte de bonté, pour chaque petite victoire remportée. Pour nous, qui ne sommes pas arrêtés par des difficultés telles que de sexe, etc., il nous faut, pour ainsi dire, ceindre nos reins et marcher droit vers le but. Tous nous avons résolu au fond de nos cœurs de devenir de parfaits disciples, des êtres merveilleux pour représenter le Maître dans le monde. Ce



Le Château de Pergine. Trenin. Italie

désir, continuellement répété, allié à de constants efforts, nous permettra d'avancer. Nous avons de fortes personnalités et des vues personnelles très marquées; nous sommes volontaires. Si nous voulons progresser, nous devrions faire des efforts au point d'en être épuisés à la fin de la journée. Pour le moment, notre résolution ne nous permet pas d'aller d'une vallée à une autre, nous restons toujours dans la même et ne voyons que le même paysage. Si nous pouvions résolument vaincre une première difficulté afin de passer à la prochaine, notre compréhension et notre vision s'élargiraient. Un jour nous faisons de grands efforts et il en résulte un certain progrès, et le lendemain nous faiblissons et retombons en arrière; nous progressons à la manière d'un escargot. Ce n'est pas le progrès résultant d'un dévouement, d'un respect, d'une affection véritables. L'amour intense que nous éprouvons pour quelqu'un est le mobile qui nous pousse à le rendre heureux. Si vous vivez dans une belle maison, située dans une belle rue et que vous possédiez un beau

jardin bien ensoleillé, pendant que la personne que vous aimez habite un faubourg triste, privé de soleil et des moindres comforts, votre désir constant sera de lui apporter ce dont elle est privée.

Ces sentiments ne sont pas superficiels. Quelques-uns d'entre nous ont eu cette vision, ils savent où est ce jardin et où se trouvent la rose et le soleil. Ceux-là chercheront instinctivement à partager ce qu'ils connaissent et ce qu'ils ont vu.

Chacun de nous doit être une lumière. Il doit apprendre et donner. Plus on approche du Maître, plus on éprouve le besoin de savoir et de partager avec autrui ce que l'on possède et toutes nos affections acquièrent une grande intensité. C'est alors que l'on apprend ce que peut-être l'amour véritable.

Quand le Grand Instructeur sera ici nous seront tous près de Lui. Nous pourrons nous pénétrer de sa beauté et de sa gloire, tout en essayant de comprendre à fond ses enseignements. A nous le privilège d'être des précurseurs, de savoir ce qui va se passer, d'être prêts à saisir toutes

les occasions qui se présenteront à nous. Chacun ne peut devenir le disciple favori, mais peut-être le favori de ce disciple. Nous n'avons pas le droit de dire : « Je n'aurai pas cette chance », de penser que nous sommes trop petits. Prenons journellement la résolution inébranlable de trouver ce jardin et pour cela de lutter du matin jusqu'au soir. Nous ne tarderions pas à y arriver si nous avions un si grand désir.

Aux Indes, les Hata Yogis torturent leurs corps — même cela vaut mieux que nos petits efforts et nos petits échecs. Si nous échouons, échouons dans les grandes choses qui ont de l'importance; pour le moment nous sommes vaincus par des circonstances puériles et mesquines.

Il est tellement plus agréable d'être heureux et de pouvoir aimer tout, et tout le monde : aimer chaque fleur, chaque arbre, chaque animal, chaque pierre que vous rencontrez sur votre chemin. Au début, nous aimerons nos voisins, puis, en élargissant toujours le cercle de nos affections, nous finirons par tout englober. Le Maître

qui a des milliers de disciples dans le monde entier, peut donner à chacun l'attention et l'affection nécessaires, permettant à ceux-ci de ne pas se sentir oubliés : et ceci est encore beaucoup plus vrai s'il s'agit du Grand Instructeur.

Si nous pouvons penser à cela pendant quelques minutes tous les jours, nous aurons l'impression de prendre un bain rafraîchissant après une journée fatigante. Vous ne vous figurez pas quelle différence cela fait — et tout ceci dépend simplement de votre résolution et de vos efforts. La moindre faute que nous commettons devrait être pour nous une telle leçon que nous ne pourrions plus en être capables. Imaginez que vous êtes en présence du Maître : ne croyez-vous pas que vous feriez de grands efforts sur vous-mêmes ? Vos émotions, vos pensées, vos affections, votre esprit seraient constamment en éveil pour ne rien faire qui puisse déplaire au Maître. Remarquez bien que tout le temps nous sommes dans un cas semblable, quoique nous n'en soyons pas conscients.

Je suis certain que le Maître remarque



tout ce que nous faisons et nous encourage continuellement. Ce qui nous empêche d'avancer à pas de géant, c'est notre laisser-aller, le peu de persévérance avec laquelle nous nous observons. Posez-vous cette question. Quant à moi, je sais quelle est la réponse que j'obtiens. Nous ne sommes pas toujours sur le qui-vive. C. W. L. nous répétait sans cesse du matin au soir qu'il ne fallait pas laisser échapper la moindre faute, que notre attention devait être si éveillée et si prompte que dès que nous faisons quelque chose indigne d'un disciple, nous nous en apercevions et y mettions immédiatement fin.

Un ou deux d'entre nous ont vu le Maître et savent quelle joie et quel bonheur appartient à celui qui a eu cette vision. Cela centuple votre désir de l'approcher davantage. On est plein de remords et d'humiliation lorsqu'on réalise son aveuglement de ne pas avoir su que le Maître était tout le temps à côté de soi.

J. N. — Chacun à sa façon a pris ici certaines décisions. Ne croyez-vous pas qu'il serait utile chaque jour qu'il répète

cette décision afin de bien s'en imprégner?

KRISHNAJI. — Chacun devrait le faire tous les jours à heure fixe. A partir de maintenant nous devrions considérer ce groupe comme ne formant qu'un corps. N'ayons parmi nous ni jalousie ni mauvais sentiments d'aucune sorte.

Vous ne savez pas quelle joie procure l'amitié véritable. A Londres (la plupart d'entre nous y seront pendant un mois), nous tâcherons si possible de nous réunir tous les jours; de méditer ou de faire quelque chose qui entretienne cette unité.

La nuit dernière il m'est arrivé quelque chose. J'étais couché les yeux fermés. Vous savez comme dans un rêve on voit quelquefois les objets d'une façon nette et saisissante. C'est ainsi que dans mon esprit je vis le Maître. J'en reçus un choc inattendu et j'aimerais que vous ayez la même expérience pour que vous compreniez à quel point cela vous rend intensément heureux.

Je suis sûr que notre avenir est déjà tracé et que rien ne nous arrivera qui n'ait été décidé d'avance. Cela sera de notre faute si nous nous en écartons. Si nous

restons sur le Sentier qu'Il nous a tracé, tout ira bien et nous recevrons tout ce qu'un disciple peut désirer. Nous aurons bientôt le bonheur de voir et de comprendre le Maître.

## XIV

KRISHNAJI. — Il nous reste encore exactement deux jours à passer ici. Je ne sais quelles sont vos impressions; personnellement il me semble que nous commençons quelque chose, que nous entrevoyons le résultat de nos efforts. Pour nous tous qui avons décidé de devenir avant tout disciples du Maître, il importe que nous « apprenions à donner », dans le sens que lui donne le Seigneur Bouddha : « avoir le désir d'apprendre ».

L'effort doit venir de nous, il nous faut allumer notre lampe. Mais nous devons toujours garder un certain sentiment « d'humour » nous permettant de rire de nous-mêmes, nous devons discerner entre ce qui a de l'importance et ce qui n'en a pas... En d'autres mots, il nous faut acquérir l'équilibre — équilibre de volonté, de désir et d'efforts. Vous verrez que ce

n'est pas tant le désir d'apprendre qui nous manque que l'équilibre qui nous permette d'harmoniser cette connaissance avec nos activités. Si nous allions chez le Seigneur Bouddha comme ses disciples, c'est-à-dire si nous pouvions nous élever jusqu'à ce niveau, Il nous dirait qu'il faut tuer la personnalité; qu'il faut nous débarrasser de tout désir et que seulement par nos propres efforts nous pouvons atteindre le Nirvana. A en juger par ce que nous trouvons dans les livres, il est très probable qu'il nous parlerait ainsi. Sans doute serions-nous désappointés du peu de nouveauté de cet enseignement. Il faut que nous puissions mettre en pratique ces préceptes dans leurs moindres détails. Chaque avenir doit être exploré avant que nous puissions comprendre combien c'était simple de le faire. Nous ressemblons un peu à cette dame qui, voyant pour la première fois le Grand Canyon, s'écria : « Comment, c'est tout! » Voilà, je crois, quel serait notre sentiment. Notre champ devrait être si bien cultivé que nous puissions y faire pousser n'importe quelle

plante... Voilà ma façon d'interpréter « être désireux d'apprendre ».

De même le Grand Instructeur, quand Il viendra, n'enseignera rien que nous n'ayons déjà entendu, à nous de comprendre la profondeur de son enseignement et de montrer l'ardeur nécessaire pour le mettre en pratique dans ses plus petits détails.

Dans une Loge ou une Branche, la plupart des membres écoutent les conférences, mais ne mettent pas en pratique les vérités qu'ils entendent, pour la bonne raison qu'ils sont encore très centrés en eux-mêmes. Ils se mettent au point de vue de quelqu'un qui cherche toujours à saisir ou à penser ce qu'il pourra retirer pour lui-même des enseignements reçus. Si le Grand Instructeur venait, ces personnes l'écouteraient et diraient : « Quelle merveilleuse ambiance ! » mais en resteraient là.

Vous vous souvenez que le Seigneur Bouddha, après avoir dit : « Soyez vos propres lampes », continua en disant qu'il fallait tuer tout désir personnel — par

exemple le désir d'avancement ou celui d'arriver au Nirvana — et cependant conserver le désir d'apprendre. Même à ses disciples il donne cet enseignement, et pourtant Il savait que ceux-ci faisaient les plus grands efforts dont ils étaient capables et avaient sacrifié tout ce qu'ils possédaient.

Lorsqu'on expose un merveilleux tableau il ne sert à rien de l'admirer si l'on ne ressent pas cet enthousiasme et cette dévotion qu'il devrait faire naître en nous. Si nous sommes vraiment désireux d'apprendre, alors, comme C. W. L. disait bien souvent, nous ne manquerions jamais une occasion de nous instruire. Dans le cas contraire, cela prouve que notre attitude n'est pas encore ce qu'elle devrait être. Supposez que le Maître vienne ce soir ou maintenant et dise à chacun de nous ce qu'il désire lui voir faire, et bien, à moins que nos esprits soient parfaitement purs et impersonnels, remplis du désir d'apprendre, nous ne pourrions pas lui répondre, et son appel restera sans échos. Nous voyons que tous les Instruc-

teurs exigent de leurs disciples une certaine capacité de compréhension de manière à les suivre en toute confiance. Le sens critique, lorsqu'il est trop développé, nous empêche d'apprécier ou d'admirer quelque chose. Vous savez tous ceci, cela fait partie de votre vie journalière. Cependant, si notre champ est inculte, les plus belles vérités seront étouffées par les mauvaises herbes. Non seulement nous devons désirer trouver le Sentier de l'Occultisme et les Maîtres, mais nous devons posséder par dessus tout un esprit qui sait apprécier et admirer.

Quand le Maître parle, il ne répète jamais ce qu'il a dit, il n'en a pas le temps. C'est comme si vous alliez trouver un homme très occupé pour lui poser une question triviale. Je sens de plus en plus que *vous* devez faire l'effort, que *vous* devez en avoir le désir et que surtout vous devez être désireux d'apprendre de tous ceux avec lesquels vous venez en contact, que cela soit le jardinier, le cuisinier ou le Maître, et non vous limiter à une source seulement.



Nous ne sommes pas si avancés que nous ne puissions recevoir d'instruction que du Maître. Cherchons partout des renseignements et trouvons une leçon dans chaque pierre.

Il en est de même pour C. W. L. Il donne une indication qui peut vous sembler triviale et déraisonnable sur le moment, et vous n'y faites pas attention. Puis, quatre ou cinq jours après, vous vous dites : « Comme j'ai été stupide de ne pas en profiter ! ». Dans tous les livres d'Occultisme nous lisons : « Le Maître ne parle jamais deux fois ». Si nous n'avons pas le désir d'apprendre, il est inutile qu'il répète une deuxième fois ce qu'il a dit. Je ne dis pas qu'il faille accepter aveuglément toutes les idées que nous rencontrons, mais nous devons être désireux d'apprendre de tout le monde et pas seulement du Maître.

Puis, nous devons donner quelque chose de nous-mêmes. Tous nous avons ce désir. C'est ce don volontaire et joyeusement offert qui importe parce qu'il montre qu'en vous oubliant vous-mêmes vous vivez pour

les autres et, par conséquent, pour le Maître. Vous et moi avons tant de choses que nous pouvons donner! Nous serions des Maîtres si nous avions développé la capacité d'aider et de servir tout le monde en ne retenant rien pour nous-mêmes. La difficulté consiste à se contrôler, à montrer une telle affection, un tel enthousiasme, que nous donnons tout sans qu'on ait besoin de nous le demander. Voilà le vrai dévouement. Nous le possédons tous d'une façon latente, mais n'avons pas le courage d'essayer d'atteindre notre but, au risque de nous perdre nous-mêmes.

Nous avons tous de l'amour et de l'affection au fond de nos cœurs et aussi la dévotion et le respect qui nous poussent à aimer et à suivre notre idéal. Si nous pouvons donner ces choses au Maître, nous devrions pouvoir les donner à tous ceux qui nous entourent. Ce n'est pas qu'il nous demande quelque chose, mais nous ne pouvons faire autrement que de lui donner notre dévouement et notre vénération, ensuite nous aurons le même désir envers autrui. Lorsque nous avons vu quelque

chose de merveilleux, par exemple, notre impulsion immédiate devrait être de partager avec les autres ce que nous éprouvons nous-mêmes. Ces vérités sont enfermées dans nos cœurs, à nous de les libérer. Si nous en sommes capables, nous aurons atteint notre but, nous serons parvenus au sommet de la montagne.

Notre personnalité est encore trop forte, elle nous empêche d'avancer, car, à chaque pas en avant, elle demande une explication. Nous ne pouvons pas nous figurer ce que serait notre vie si nous donnions sans compter notre dévouement, notre affection et notre respect sans aucune restriction. Notre petite personnalité serait alors oubliée et n'influencerait plus nos pensées et nos actions. L'étincelle qui est en chacun de nous pourra donner la force et la persévérance d'accomplir cet effort. Si nous voulons transformer cette étincelle en flamme, le Maître n'hésitera jamais à venir à notre aide. Nous tâchons de grimper une pente très raide, mais avec une volonté et une résolution si peu assurée que nous perdons constamment notre



La tour principale du Château, habitée par Krishnaji et quelques membres de son groupe



but de vue. Cependant cela est si simple ! Si vous désirez progresser et arriver au Maître, il vous faut adopter cette attitude de parfait oubli de soi-même et de pensée impersonnelle. Puis, il vous faut de l'affection, de la dévotion et de l'équilibre. Alors, vous toucherez presque au but.

Au lieu de cela, nous nous perdons dans un labyrinthe et ne savons pas vraiment ce que nous désirons trouver. Ce que nous voulons, c'est un Sentier simple et droit et non une philosophie et une métaphysique. Si nous persévérons, nous verrons s'évanouir les difficultés et les portes mêmes du ciel s'ouvriront devant nous. Nos esprits sont si compliqués que nous ne pouvons pas voir une simple vérité sans la fausser. Prenez par exemple pour le vrai disciple la nécessité de se débarrasser de son soi inférieur. Il n'y a rien à ajouter. Examinez chaque petit coin de votre nature pour en chasser le soi personnel et alors vous aurez atteint le Nirvana, l'état de Bouddha; le Bouddha dut souffrir atrocement à cause de l'incompréhension des Brahmines de son temps qui cherchaient

la vérité en se perdant dans une foule de complications. Le Bouddha voulait trouver le Sentier droit, simple, clair, un Sentier que tout le monde pourrait suivre.

Nous ne prenons jamais le chemin le plus court pour arriver à notre but. Nous pensons avoir éliminé notre Soi inférieur dans un défaut et soudain nous le voyons surgir dans quelque repli caché de notre être et il nous faut recommencer la lutte. Un autre jour il réapparaît ailleurs et ainsi nous perdons du temps. Si nous possédions un esprit clairvoyant et une résolution inébranlable nous pourrions détruire le soi inférieur *d'un seul coup et partout.*

C'est comme les personnes qui vont à Adyar pour chercher le Maître et qui ne peuvent reconnaître quelqu'un de plus grand qu'elles-mêmes. Nous ne pouvons réaliser la grandeur du Maître, elle dépasse notre compréhension.

Pour de vrais disciples tels que nous nous efforçons d'être, la première condition est de s'oublier soi-même. En vous observant vous sentirez immédiatement

quand le soi inférieur fait son apparition. Vous n'avez pas besoin du Maître ou de quelqu'un d'autre pour venir vous dire cela. Soyez des lumières et devenez de jour en jour de plus en plus brillant. Un jour nous nous épuisons à astiquer nos lampes et le lendemain elles redeviennent ternes.

Je vous en prie ne croyez pas que je veuille vous décourager car cela n'est pas mon intention. Vous devez poursuivre sans cesse vos efforts dans la bonne direction en prenant le chemin de moindre résistance. Vous trouverez d'innombrables opportunités quand vous irez en Australie. Plus vous en profiterez plus vos progrès seront rapides. Il vous faut étudier mais aussi vous perfectionner et aller de l'avant. Cependant ne pensez pas continuellement à vos progrès. Celui qui en est tout le temps conscient malgré d'immenses efforts ne pourra parvenir au but.



## XV

KRISHNAJI. — Je crois que les Occidentaux ne comprennent pas très bien ce qu'on entend par la foi. Aux Indes c'est une chose toute naturelle. Si vous avez un gourou, vous le considérez comme étant plus avancé que vous-mêmes et votre désir instinctif est de le suivre et de lui obéir sans réticences. Mais si nous considérons l'E. S. ou d'autres groupements composés en majorité d'Européens, nous voyons qu'ils ont beaucoup de peine à suivre leurs chefs : ils ignorent cette foi qui leur permettrait d'écarter leur propre jugement pour considérer attentivement les ordres de leurs Instructeurs. Si vous avez une telle foi alors votre propre jugement s'effacerait devant celui du Maître, tellement plus évolué que vous. Le Maître est sur le sommet de la montagne et vous demeurez dans la vallée, par conséquent

Il est le premier à voir le soleil. Il vous faut donc cette foi instinctive qu'ont les petits enfants envers leurs parents plus expérimentés. C'est cette foi solidement établie en nous qui nous donnera l'impulsion nécessaire à nos progrès.

Naturellement, personne ne nous demande de suivre aveuglément; mais en occultisme il faut accepter momentanément certains enseignements comme vrais à moins que votre conscience ne s'y oppose. Ainsi il faut croire à l'existence des Maîtres quoiqu'elle ne puisse être prouvée par les moyens ordinaires. Même si vous pouviez les voir aujourd'hui il se peut que plus tard vous ayez l'impression d'avoir été trompés et ainsi de suite : Il vous faut une foi instinctive qui vous donnera une force extraordinaire.

Regardez les partisans d'Amma. Leur foi en elle est si grande qu'ils la suivraient au bout du monde. Mais parmi ses partisans il y en a d'autres qui sont toujours en train de douter d'elle. Si vous l'acceptez comme votre instructeur vous devez la suivre partout où elle vous mènera. Si

vous ne comprenez pas certaines choses suspendez votre jugement et ne la condamnez pas immédiatement. Il s'écoule souvent quelque temps avant qu'on ait assimilé une vérité. Si peu de personnes savent réserver leur jugement et cependant elles désirent devenir des disciples!

Pour en revenir au même sujet, si vous n'avez pas une confiance absolue dans le Maître, c'est ou bien que vous ne l'avez pas vu ou bien que, si vous l'avez vu, votre personnalité reprenant le dessus, votre propre jugement vous paraît plus important que le sien. En ce cas vous manquez de dévotion et de respect. Ou les Maîtres existent ou ils n'existent pas. S'ils existent notre foi en eux doit être si grande que nous puissions dire : « Je ne comprends pas certaines choses mais puisque vous, qui êtes tellement au-dessus de moi, me dites que ces choses existent, j'en accepte volontiers la teneur et les considérations comme étant vraies. Comment savez-vous que les Indes existent? Ceux d'entre nous qui n'y sommes pas allés sont cependant obligés d'y croire.

Les Maîtres existent. C'est à nous de les découvrir, de gravir le flanc de la montagne jusqu'à ce qu'ils viennent à notre rencontre, car nos moindres efforts attireront leur attention. Dans une nuit sombre la flamme la plus vacillante est visible. Le Maître sait tout. Nous devons tâcher de réaliser que notre Soi supérieur est continuellement en sa présence.

S'il est impossible d'avoir une semblable foi nous pouvons faire comme ceux qui écoutèrent le Bouddha et qui pensèrent : « Je ne crois pas en Lui, mais je vais tâcher de comprendre ses enseignements ».

Si nous n'avons pas foi dans les Maîtres, ayons foi cependant dans leurs enseignements.

Toutes ces choses ont une énorme importance car toute qualité, toute bonne ou mauvaise action montrent l'attitude que vous avez. Les Initiés peuvent avoir encore d'innombrables défauts souvent très visibles, mais ils ont une attitude impersonnelle et ils peuvent dire : « Vous avez peut-être raison et moi peut-être tort ». L'absence d'égoïsme vous donne une force

énorme, votre utilité dans le monde en dépend. La plupart des désirs naissent de l'égoïsme. Nous pouvons dire « Tuez les désirs » et naturellement tuez-les, s'ils sont nés de l'égoïsme comme ceci arrive habituellement, mais si nous voulons développer le pouvoir d'être utile, il nous faut plutôt acquérir les désirs qui ont leur source dans un désintéressement profond. Plus on réfléchit plus on voit que le véritable occultiste trouve sa force non dans le désir d'avancement personnel mais dans l'aspiration de ressembler au Maître. Si vous sentez ce désir sondez-le jusqu'au plus profond de vous-même et voyez s'il n'y a pas trace d'égoïsme. L'ambition égoïste empêchera tout progrès sur la voie de l'Occultisme. Mais si vous souhaitez avancer parce que vous êtes remplis du désir d'aider et parce que vous admirez la beauté et la grandeur du plan divin toutes les portes du ciel vous seront ouvertes. Dès que la plus petite parcelle d'égoïsme s'introduit dans nos actions et dans nos intentions nous sommes inévitablement retenus loin des sommets. Si vous êtes

égoïste comment le Maître peut-il vous influencer et vous faire connaître ses idées et ses enseignements?

On nous dit « Cherchez-Moi ». Le Maître est là si seulement vous pouviez voir. Il doit être derrière tous nos désirs, nos ambitions, notre travail, notre repos, nos actions et nos pensées. Le Maître doit dominer et remplir notre vie tout entière. Alors tout ce qui est secondaire, toutes les qualités inutiles tomberont d'elles-mêmes comme des feuilles en automne. Si vous pouvez avoir cette attitude vous serez un avec le Grand Etre.

## XVI

KRISHNAJI. — Ceci est notre dernière causerie, et il serait bon de résumer toutes les raisons pour lesquelles nous sommes ici et le but de nos efforts.

Je crois qu'il est parfaitement clair que tous ceux qui sont ici seront pris un jour en Probation par l'un des Maîtres. Et il est également clair que nous voulons tous progresser de façon à nous rapprocher d'eux, car c'est la seule chose qui importe. Mais pour cela il nous en faut le désir uni à des efforts persévérants et sans cesse renouvelés ne dépendant pas de nos humeurs changeantes.

Il est évident qu'il faut que nous apprenions le détachement et l'oubli de nos désirs personnels afin de trouver et servir les Maîtres. Pour nous oublier il faut acquérir un certain nombre de qualités essentielles qui nous font défaut et nous dé-

barrasser d'autres que nous possédons et qui sont inutiles. Nos faiblesses doivent si bien disparaître qu'elles ne reviennent plus à la surface lorsque nous sommes malades et fatigués.

La première chose me semble-t-il, est de détruire le soi inférieur en examinant et mettant une sentinelle devant chaque porte pour empêcher l'égoïsme d'entrer. Nous voyons à quel point ce défaut fait encore partie de notre caractère. Cependant, c'est moins les qualités que l'attitude qui nous rapprochera des Maîtres; mais l'attitude est basée sur certaines qualités fondamentales.

Nous devons si bien être persuadés qu'aucun avancement n'est possible si nous sommes égoïste, qu'à aucun moment nous ne nous laissions aller à penser à nous-mêmes dans les petites comme dans les grandes choses car cela va nous retarder. Le soi inférieur est caché en chacun de nous. Il est encore dominant dans la majorité. Il faut le découvrir en le déterrants, puis le déraciner sans merci pour le détruire à tout jamais. Si nous ne luttons pas



pendant que nous sommes jeunes et pleins d'enthousiasme, notre égoïsme sera un poids mort lorsque nous voudrons voler. Plus tard vous trouverez la tâche plus difficile. L'absence d'égoïsme est la première des qualités requises du disciple. Le Maître ne peut pas nous guider ni nous influencer si nous ne sommes pas capables d'amour et d'affection. L'égoïsme dans les petites choses est un péché contre Dieu et contre le Maître et cela n'est pas évident pour tout le monde. C. W. L. nous répétait du matin au soir, à Nitya et à moi, que nous étions des disciples du Maître et que nous devions être incapables de pensées égoïstes.

Chacun de nous doit se mettre au travail d'une façon intelligente pour chasser le soi inférieur des moindres recoins de son être. Un homme égoïste ne peut jamais avancer, la spiritualité ne pouvant lui appartenir. Celui qui est franc, ouvert, pur, sans trace d'égoïsme, fait de rapides progrès. Nous vivons presque tous dans une atmosphère chaude désagréable qui nous suit partout où nous allons, car nous

n'avons pas eu cette vision merveilleuse et ne réalisons pas les immenses possibilités qu'entraîne le don total de soi-même. Nous devons tous être comme le vent du Nord, frais et vivifiant. Ne restons pas sur place. N'oubliez jamais cette question d'égoïsme : Vous n'avez aucune idée comme il peut rapidement surgir lorsqu'on s'y attend le moins. Vous serez égoïste alors que vous croirez ne pas l'être. Plus vous avancerez plus votre chute sera facile et c'est par l'égoïsme qu'on échoue le plus souvent sur le chemin de la spiritualité. Pour nous, qui avons eu une première vision du sommet de la montagne, il nous importe de faire très attention et de nous débarrasser entièrement de tout égoïsme. En ce cas les portes du ciel s'ouvriront devant nous.

Pour atteindre le parfait oubli de soi-même, il faut acquérir encore d'autres qualités qui sont :

1. *l'Affection*, qui consiste à aimer tout le monde et être capable de montrer une profonde affection pour quelqu'un. Cela ne veut pas dire que vous ayez à marcher

bras dessus, bras dessous, pour témoigner vos sentiments. Cela signifie que vous ayez le désir de donner à quelqu'un le meilleur de vous-même.

Nous sentons quelquefois que nous ne pouvons collaborer avec certaines personnes — mais nous devons montrer à tous de l'affection. Nous n'avons pas non plus la capacité de répondre à celle qui nous est donnée — nous devrions réagir immédiatement et rendre au centuple l'affection que nous recevons. Non pas que la personne qui nous témoigne ses sentiments agit ainsi dans l'espoir de recevoir la pareille, mais de notre côté nous devons être remplis d'amour; au lieu de donner quelque chose de nous-mêmes, nous restons insensibles ou pensons à notre personnalité ou à notre nature sentimentale. Tout le monde est capable d'amour, même si ce n'est que la plus basse forme de l'amour sexuel. Nous pouvons faire briller notre amour comme un phare ou le laisser vaciller comme la flamme d'une bougie.

Si nous voulons suivre le Sentier, à moins que nous ne fassions très attention,

il se peut que nous ayons une vie très solitaire. Tout le monde s'intéresse au travail à accomplir dans le monde, personne ne pense aux individus.

Par conséquent, si nous ne savons pas nous adapter à un travail, quelqu'un d'autre prendra notre place et nous nous sentirons mis à l'écart. Voilà où il faudra faire très attention. Quand nous serons détachés du monde et que nous serons parvenus à mi-chemin de la spiritualité nous nous sentirons terriblement solitaires et commencerons à supprimer nos émotions afin de ne plus en souffrir. Nous détruirons ainsi la rose, une chose si belle et tout sera à recommencer. Veillons à cela et prenons l'habitude chaque jour, de donner notre affection à quelqu'un.

2. *Pureté.* Il faut que nous soyons absolument purs et d'une façon croissante à mesure que nous avançons. La plupart d'entre nous désirons recevoir de l'affection de ceux que nous aimons. Plus vous aimerez, plus il faudra contrôler votre personnalité, car l'affection mêlée d'égoïsme devient impure. Nos sentiments d'amour

doivent être parfaitement purs si nous voulons devenir l'Amour incarné. Tout cela est si simple et clair, et cependant nous le perdons de vue et devenons compliqués en pensant à des choses sans importance.

3. *Sympathie.* Si vous avez de l'affection véritable, vous aurez de la sympathie qui vous pousse à donner à un autre quelque chose que vous possédez ou que vous avez senti. Même si personne ne vous demande rien soyez toujours prêt à donner par vos regards, par vos gestes, votre bonne volonté et votre façon d'agir. Ayez constamment cette attitude afin que lorsque votre mental est inoccupé, ces pensées vous reviennent à l'esprit. Nous avons ces qualités en nous mais les laissons se perdre à cause de notre égoïsme et de notre ambition.

L'affection, le respect, le dévouement se suivent de près. Celui qui a peu d'affection manque aussi de respect ne pouvant reconnaître la grandeur en autrui à cause de sa propre vanité. Si vous réalisez tout cela vous aurez le désir de guider et de contrô-

ler votre corps. Avez-vous jamais vu une fleur qui soit sale après avoir été lavée par la pluie et le vent? Notre jardin a besoin d'être nettoyé et cultivé. Au lieu de cela, nous nous entourons de toutes sortes de choses malpropres.

4. *L'Ordre.* Vous devez également être ordonnés car cela montre votre attitude. Habillez-vous convenablement, soyez nets et en bonne santé pour ressembler au Maître. C'est l'esprit et le cerveau négligents qui dénote un manque de désir utile. Mais votre désir et votre idée ne doivent pas être superficiels. Je veux être l'homme le mieux habillé, parce que le Maître est bien habillé. La façon dont vous vous peignez, dont vous mettez vos chaussures, dont vous marchez, chaque petit détail a son importance. C. W. L. nous réprimandait lorsque nos lacets étaient mal attachés ou que nos cheveux étaient en désordre. En fin de compte cela n'a évidemment pas d'importance, mais cela en a au début et beaucoup plus que vous ne le croyez. Gardez votre corps sain et en bonne santé pour l'amour du Maître. Votre

être tout entier n'existe que pour lui. Votre corps doit vibrer, être fort et réceptif à la fois. Il ne doit pas ressembler à un pudding mou sans résistance. Tout a de l'importance, votre façon d'être, de sourire, de parler et d'agir. Nous désirons tous arriver au sommet de la montagne et nous ne savons même pas attacher les lacets de nos chaussures! Comment voulez-vous que le Maître s'approche de nous, si nos esprits, nos émotions et notre être tout entier ressemblent à un tourbillon.

5. *Adaptabilité.* Il nous faut de l'ordre mais cependant ne tombons pas dans une ornière. N'exagérons rien. Il faut être ordonné, mais qu'on ne remarque pas que vous essayez de l'être. Prenez garde que votre esprit ne soit pas prisonnier d'un monde qui ne change pas. Il faut que vous puissiez garder un esprit ouvert et plastique afin de recevoir du Maître de nouvelles idées et de nouvelles inspirations. Il va de même pour les émotions.

6. *L'Équilibre.* Nous n'avons pas assez de muscle. Nous ne possédons pas l'énergie qui fait de grands hommes. Nous som-

mes facilement déprimés puis exaltés. Un jour quelque chose nous affecte d'une façon et le lendemain d'une autre. Comme nous nous décourageons facilement et cependant le découragement est notre plus grand ennemi qui nous empêche d'arriver au Maître. Il ressemble à un nuage noir qui passe entre nous et le soleil en obscurcissant tout le paysage. Il faut absolument nous en débarrasser. Chaque jour nous nous sentons tristes ou solitaires et ne faisons par conséquent que peu de progrès. Si nous avons l'attitude correcte nous ne pourrions qu'être gais et heureux.

7. *Distinction.* Ne soyons pas « bourgeois », c'est-à-dire un mélange de sentiments bons, mauvais et indifférents, un mélange de positif et de négatif. Le Maître ne désire pas avoir un tel élève. Il trouvera ailleurs de meilleurs spécimens d'humanité. Il désire quelqu'un qui pense : « Je suis prêt à devenir tout ce que vous voudrez ». Si vous avez cette attitude, vous possédez presque toutes les qualités requises. Le vrai disciple trouve une leçon et un enseignement dans chaque nuage,



dans chaque souffle d'air dans le ciel bleu et se rapproche ainsi du Maître.

Vous ne savez pas ce que nous manquons lorsque nous permettons ainsi aux petites choses de nous troubler. Il s'est trouvé que l'autre jour le Maître était avec nous pendant un certain temps, cependant bien peu d'entre nous l'ont su et l'ont reconnu. Nous ne possédons pas la capacité de reconnaître un Grand Etre quand Il est près de nous à cause de la vieille habitude que nous avons de ressasser les mêmes choses en faisant notre propre malheur et celui des autres. Quelques-uns d'entre nous ne possèdent même pas les premiers rudiments des qualités nécessaires au disciple. Tous nous avons quelque chose de défini à apprendre et quelque chose de défini à donner, c'est-à-dire nous-mêmes : notre amour, notre esprit de sacrifice tout ce que nous possédons de grand. Apprenons ce que le Maître désire que nous sachions et n'allons pas nous occuper de futilités. En ayant amassé ces trésors nous pourrions compter sur nous-mêmes et deviendrons notre propre lu-

mière. C'est comme si nous habitions un beau jardin où nous pouvions aller nous reposer lorsque nous sommes fatigués.

8. *Introspection.* Nous n'avons pas encore appris à séparer le corps de l'âme, ce qui est laid de ce qui est beau, et cependant nous voulons nous approcher du Maître.

Chaque journée où nous oublions de discerner ces choses est une journée perdue, vécue non pour le travail du Maître, mais pour satisfaire nos petites personnalités égoïstes.

Cultivez dans votre jardin toutes les plus belles qualités que vous puissiez développer. Elles ne sont que latentes en vous faute d'expression. Que votre jardin devienne de plus en plus beau afin qu'un jour il soit si merveilleux que tout le monde vienne l'admirer; pour le moment personne ne se préoccupe de son existence et ignore si vous y avez ou non de belles fleurs. Il nous faut séparer l'âme, le beau jardin et toutes les belles fleurs qu'il contient, ses émotions pures, ses nobles pensées, ses grandes affections, de l'égoïsme

du soi inférieur. Si nous ne faisons pas cette séparation, il nous faudra des années pour acquérir ce discernement et agir en conséquence. Ces deux choses sont claires comme le jour et cependant nous perdons notre temps et notre énergie en oubliant d'agir. Chaque effort dans la bonne direction nous rapproche de la vérité.

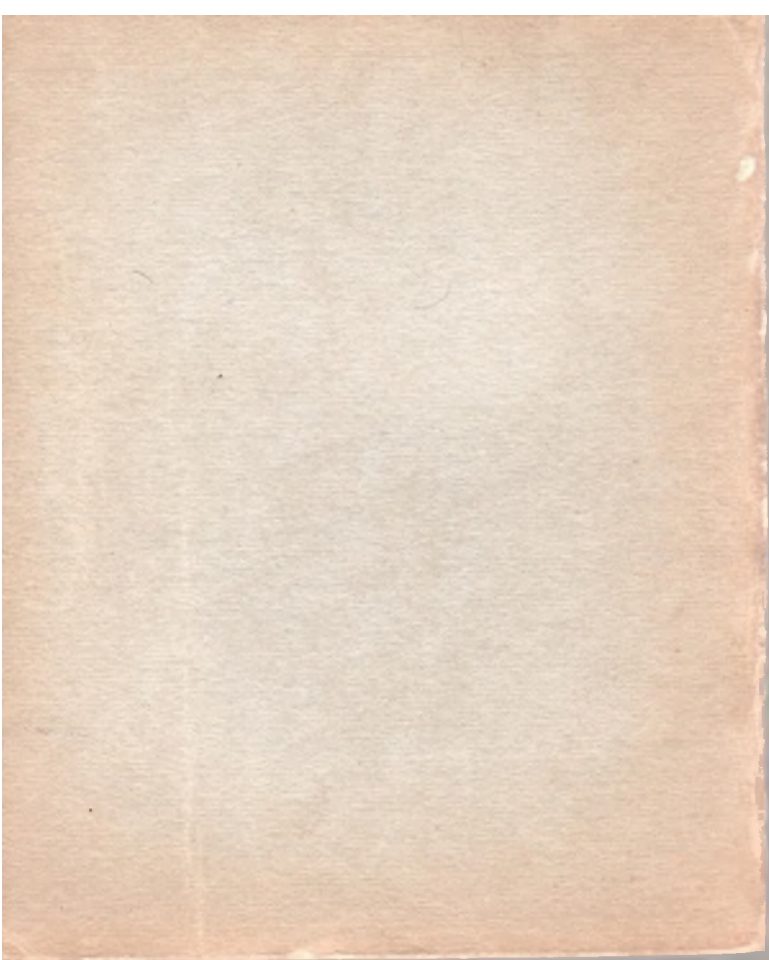
Nous arriverions très rapidement si nous gardions simplement nos regards fixés sur le but au lieu de nous promener pour ainsi dire les mâchoires fermées, les dents serrées, les muscles tendus. Nous sommes négligents. Nous relâchons sans cesse nos efforts, soudainement nous jetons tout de côté. Les occasions perdues ne se représenteront jamais. Apprenons à être au-dessus de ces changements continuels. Quand le Grand Instructeur sera parmi nous, nous serons inutiles le jour où nous nous sentirons fatigués ou paresseux. Il fera un temps splendide dehors mais nous serons enfermés dans notre chambre. Nous sommes tous dans le même cas — un jour nous respirons l'air pur et le lendemain

nous nous enfermons dans une chambre hermétiquement close.

Nous sommes tous intelligents, mais notre intelligence ne sert à rien tant que nous n'aurons pas appris à nous élever au-dessus de nos personnalités et de ses limitations. Il nous faut le désir, le pouvoir et la résolution de demeurer toujours dans le jardin, afin que notre amour, notre dévotion et notre service soient toujours purs et exempts d'égoïsme.

Maintenant va venir la grande épreuve qui montrera la valeur de chacun. C'est le moment d'employer toute la force de notre esprit et de nos émotions à cultiver notre jardin; à faire des améliorations sans perdre un seul jour, ni une seule seconde. Plus vous embellirez votre jardin et enlèverez des mauvaises herbes, plus il deviendra attrayant. Et c'est de chacun de nous qu'en dépend la beauté. Ne perdons pas une minute. Vous ne savez pas quelles choses merveilleuses nous sont réservées. Chaque fois que nous manquons de discernement, nous nions l'existence de cette beauté.

Après tout nous sommes ici pour servir le Grand Instructeur quand Il viendra. Si nous avons su cultiver notre jardin nous serons comme de merveilleuses fleurs exhalant d'exquis parfums partout où nous irons. Alors qu'importe que nous soyons à Londres ou à Adyar, à Sydney, à Pergine ou dans les faubourgs les plus pauvres. Veillez à ce que ce jardin soit si beau qu'il devienne un sanctuaire digne du Maître, et un endroit où vos amis et même vos ennemis puissent se réunir dans une même attitude de prière et d'adoration.



**Jiddu Krishnamurti**

**LES OEUVRES COLLECTÉES  
DE J. KRISHNAMURTI  
(1933-1968)**

**Volume 2  
QU'EST-CE QUE L'ACTION JUSTE ?  
1934-1935**

1991-1992  
Éditions de Kendall/Hunt Dubuque (Iowa)

## **AUCKLAND 1934**

1ère Causerie à L'Hôtel de Ville  
Auckland, Australie; le 28 mars 1934

1ère Causerie dans les Jardins de L'École Vasanta  
Auckland, Australie; le 30 mars 1934

2ème Causerie dans les Jardins de L'École Vasanta  
Auckland, Australie; le 31 mars 1934

Causerie aux Théosophes  
Auckland, Australie; le 31 mars 1934

2ème Causerie à L'Hôtel de Ville  
Auckland, Australie; le 1er avril 1934

3ème Causerie dans les Jardins de L'École Vasanta  
Auckland, Australie; le 2 avril 1934

Causerie aux Hommes D'Affaires  
Auckland, Australie; le 6 avril 1934

## **OJAI 1934**

1ère Causerie  
Ojai, Californie; le 16 juin 1934

2ème Causerie  
Ojai, Californie; le 17 juin 1934

3ème Causerie  
Ojai, Californie; le 18 juin 1934

4ème Causerie  
Ojai, Californie; le 19 juin 1934

5ème Causerie



Ojai, Californie; le 22 juin 1934

6ème Causerie

Ojai, Californie; le 23 juin 1934

7ème Causerie

Ojai, Californie; le 24 juin 1934

8ème Causerie

Ojai, Californie; le 25 juin 1934

9ème Causerie

Ojai, Californie; le 28 juin 1934

10ème Causerie

Ojai, Californie; le 29 juin 1934

11ème Causerie

Ojai, Californie; le 30 juin 1934

12ème Causerie

Ojai, Californie; le 1er juillet 1934

### **NEW YORK 1935**

1ère Causerie

New York City, NY; le 11 mars 1935

2ème Causerie

New York City, NY; le 13 mars 1935

3ème Causerie

New York City, NY; le 15 mars 1935

### **RIO DE JANEIRO 1935 (1)**

1ère Causerie

Rio De Janeiro, Brésil; le 13 avril 1935

2ème Causerie  
Rio De Janeiro, Brésil; le 17 avril 1935

### **SAO PAULO 1935**

2ème Causerie  
Sao Paulo, Brésil; le 24 avril 1935

### **RIO DE JANEIRO 1935 (2)**

3ème Causerie  
Rio De Janeiro, Brésil; le 4 mai 1935

4ème Causerie  
Rio De Janeiro, Brésil; le 10 mai 1935

4ème Causerie  
Rio De Janeiro, Brésil; le 18 mai 1935

### **NICHTEROY 1935**

Causerie  
Nichteroy, Brésil; le 28 mai 1935

### **MONTEVIDEO 1935**

1ère Causerie  
Montevideo, Uruguay; le 21 juin 1935

2ème Causerie  
Montevideo, Uruguay; le 26 juin 1935

3ème Causerie  
Montevideo, Uruguay; le 28 juin 1935

Causerie à L'Université  
Montevideo, Uruguay; le 6 juillet 1935

### **BUENOS AIRES 1935**

1ère Causerie

Buenos Aires, Argentine; le 12 juillet 1935

2ème Causerie

Buenos Aires, Argentine; le 15 juillet 1935

3ème Causerie

Buenos Aires, Argentine; le 19 juillet 1935

4ème Causerie

Buenos Aires, Argentine; le 22 juillet 1935

**ARGENTINE 1935**

Causerie au Collège National

La Plata, Argentine; le 2 août 1935

Causeries à Rosario et Mendoza

27 et 28 juillet, et le 25 et 27 août 1935 (Résumé)

**CHILI 1935**

1ère Causerie

Santiago, Chili; le 1er septembre 1935

Causerie

Valparaiso, Chili; le 4 septembre 1935

2ème Causerie

Santiago, Chili; le 7 septembre 1935

3ème Causerie

Santiago, Chili; le 8 septembre 1935

**MEXICO CITY 1935**

1ère Causerie

Mexico City, Mexique; le 20 octobre 1935

2ème Causerie

Mexico City, Mexique; le 27 octobre 1935

3ème Causerie

Mexico City, Mexique; le 30 octobre 1935

4ème Causerie

Mexico City, Mexique; le 3 novembre 1935

# **Auckland, Australie**

## **1ère Causerie à L'Hôtel de Ville**

### **le 28 mars 1934**

Amis,

Je crois que tout homme se trouve pris dans un problème religieux, une lutte sociale ou un conflit économique. Tout le monde souffre de ne pas comprendre ces divers problèmes et nous essayons de résoudre chacun de ces problèmes pris en lui-même.

Vous pensez pouvoir résoudre un problème religieux en balayant de votre esprit le problème économique, le problème social, pour vous concentrer uniquement sur le problème religieux, ou si vous êtes en face d'un problème économique, vous vous confinez uniquement dans cette difficulté spéciale. Je dis que vous ne pouvez résoudre chaque problème pris en lui-même, sans tenir compte de la relation intime qui existe entre les problèmes religieux, social, économique.

Ce que nous appelons des problèmes ne sont que des symptômes qui s'intensifient et se multiplient parce que nous ne nous attaquons pas à la vie totale, considérée comme une, mais que nous la divisons en problèmes d'ordre religieux, social, économique. Si vous considérez les diverses solutions proposées pour remédier à tous ces maux, vous verrez qu'elles traitent chaque problème à part, isolé par des cloisons étanches, et non par la compréhension du tout. Je voudrais montrer que traiter chacun des problèmes séparément ne fait qu'accentuer le malentendu, donc le conflit, la souffrance, la misère ; tant qu'on ne saisit pas le lien subtil et délicat qui les relie tous trois, au lieu de résoudre les problèmes, on ne fait qu'accentuer la lutte. On croit avoir trouvé la solution, mais le problème renaît sous une autre forme, et nous allons ainsi à travers la vie, luttant, résolvant les problèmes les uns après les autres, sans comprendre la pleine signification de notre existence.

Pour saisir l'intime liaison entre ce que nous appelons problème religieux, social ou économique, il faut une complète réorientation de la pensée: l'individu ne doit plus être un rouage, un instrument dans le mécanisme social ou religieux. Regardez autour de vous, vous verrez que la plupart des êtres humains ne sont que des esclaves, des rouages dans une machine ; ils ne sont pas réellement humains, ils ne font que réagir à un ensemble de conditions extérieures, sans action, sans pensée réellement individuelle. Or, pour découvrir l'étroite parenté entre tous vos actes, religieux, politiques, sociaux, il faut que vous pensiez en tant qu'individu, non comme groupe ou collectivité. C'est une des plus grandes difficultés pour un individu de se dégager du mécanisme social ou religieux, de l'examiner avec un sens critique et de découvrir ce qu'il y a en lui de vrai ou de faux. Vous voyez alors que vous ne vous occupez plus seulement des symptômes, mais que vous essayez de découvrir la cause du problème lui-même.

Quelques-uns diront peut-être à la fin de cette Causerie que je ne vous ai rien donné de positif sur lequel vous puissiez travailler d'une manière définie, aucun système à suivre. Je n'ai pas de système ; je les crois pernicious. Ils peuvent pour un temps faciliter la solution d'un des trois problèmes ; mais si vous ne faites que suivre un système, vous en devenez l'esclave ; vous ne faites que substituer un nouveau système à l'ancien, ce changement ne peut amener la compréhension. Ce qui fait naître la com-

préhension, ce n'est pas chercher un nouveau système, c'est découvrir, en tant qu'individus et non comme mécanisme collectif, ce qu'il y a de vrai ou de faux dans le système existant.

Pouvoir critiquer, douter, distinguer le vrai du faux dans le système actuel, est essentiel ; la pensée devient ainsi action et non pure acceptation. Pendant cette Cause-rie, si vous voulez comprendre ce que je dis, il faut critiquer, mettre en doute, mais nous n'avons pas été exercés à douter, à critiquer, nous ne savons que faire de l'opposition. Si je dis des choses qui vous déplaisent, – et j'espère le faire – vous commencerez, naturellement, par faire de l'opposition ; car il est plus facile de s'opposer que de rechercher si ce que je dis a quelque valeur : cette recherche comporte l'action et vous êtes obligés de changer toute votre attitude devant la vie. Mais nous ne sommes pas préparés à cela, nous avons une habile technique d'opposition : vous mettrez en avant vos préjugés enracinés, et si ce que je dis vous heurte ou vous déconcerte, vous vous retrancherez derrière ces traditions, ces préjugés, et de là vous réagirez ; c'est cette réaction que vous appelez le sens critique. Pour moi, ce n'est qu'une opposition absolument sans valeur. Vous êtes, probablement, tous Chrétiens et peut-être dirai-je des choses que vous ne comprendrez pas, au lieu d'essayer de découvrir ce que je veux vous transmettre, vous vous abriterez aussitôt derrière les traditions, les autorités de l'ordre établi, les préjugés comme derrière une forteresse, et vous attaquerez. Selon moi, ce n'est pas une manière habile d'éviter l'action complète, totale.

Je voudrais vous demander si vous pouvez comprendre ce que je dis, de faire une véritable critique, non une habile opposition. Il faut pour cela une grande intelligence. Le sens critique n'est pas le scepticisme. Si vous ne faisiez que répondre : « Ce que vous dites me laisse sceptique », ce serait aussi stupide que de purement l'accepter.

La vraie critique consiste à discerner les valeurs vraies, non à attribuer des valeurs. Nos esprits sont habitués à décerner des valeurs, non à chercher le mérite intrinsèque des choses. L'argent, par exemple, n'a aucune valeur en lui-même ; il n'a que celle que vous lui donnez. Si vous voulez la puissance que donne l'argent, vous vous servez de l'argent pour acquérir cette puissance, et vous lui attribuez une valeur inhérente qu'il n'a pas ; de même, si vous voulez comprendre ce que je dis, et c'est facile si vous avez le désir de découvrir vous-même, ne dites pas : « Je n'ai pas envie d'être attaqué ; je suis sur la défensive ; j'ai tout ce que je veux ; je suis parfaitement satisfait ». Une telle attitude est à peu près sans espoir. C'est que vous êtes ici par simple curiosité – comme c'est le cas pour la majorité d'entre vous probablement – ce que je dirai sera pour vous purement négatif et n'aura aucun sens constructif.

Aussi, je vous prie, n'oubliez pas que nous essayerons ce soir, d'examiner et de découvrir ensemble ce qu'il y a de vrai et de faux dans les conditions sociales et religieuses existantes ; ne mettez pas sans cesse vos préjugés en avant – que vous soyez Chrétiens ou d'une autre Secte – mais gardez une attitude intelligente, critique, non seulement à l'égard de ce que je dirai, mais en face de toute chose dans la vie ; vous cesserez ainsi de chercher de nouveaux systèmes, qui une fois trouvés s'altèrent, se corrompent, vous garderez vos esprits et vos cœurs libres, sans créer de fausses barrières dans lesquelles la pensée s'empêtrerait de nouveau.

La plupart d'entre vous êtes à la recherche d'un nouveau système de pensée, d'économie sociale, de philosophie religieuse. Pourquoi chercher un nouveau système ? « Parce que, dites-vous, – si vous vous en préoccupez – je suis mécontent de l'ancien ».

Mais, je vous le dis, ne cherchez pas un nouveau système, examinez plutôt celui-là même dans lequel vous êtes retenus ; vous verrez qu'aucun système ne peut faire naître l'intelligence créatrice, essentielle à la compréhension de la Vérité, ou de Dieu, quelque nom que vous lui donniez ; aucun système ne vous fera découvrir cette éter-

nelle réalité ; mais vous-même, comme individu, essayez de comprendre le système que vous avez échafaudé à travers les siècles.

Je n'ai pas l'intention de vous proposer un nouveau système de philosophie. Ce sont des cages pour enfermer la pensée. Au lieu d'aider l'homme, ils l'entravent, ce sont des moyens d'exploitation ; mais si vous, individus, commencez à remettre en doute la valeur des systèmes vous ne pourrez plus en accepter un nouveau, comme un autre soporifique qui ne ferait que vous endormir et vous transformer de nouveau en machines.

Cherchons ce qui est vrai et ce qui est faux dans le système des religions et de la sociologie. Quelle est la base des religions ? Je parle de la religion sous la forme cristallisée qui est devenue l'idéal le plus élevé de la majorité, c'est-à-dire des religions telles qu'elles sont, non comme vous voudriez qu'elles fussent.

Sur quoi reposent-elles ? Si vous y réfléchissez sans y mêler vos espoirs ou vos préjugés vous constaterez qu'elles reposent sur le réconfort, la consolation apportés à vos souffrances. L'esprit humain cherche sans cesse une position de certitude de sécurité, dans une croyance, un idéal ou un concept ; l'habitude de rechercher la sécurité, la certitude engendre la peur. Si vous avez peur, vous avez besoin de vous conformer.

Je n'ai pas le temps d'entrer dans les détails ; je le ferai au cours des différentes réunions ; je voudrais seulement exposer brièvement l'idée et si elle vous intéresse vous y réfléchirez, et nous la discuterons par questions et réponses.

Les soi-disant religions proposent un modèle à l'esprit qui cherche le réconfort, la sécurité, nés de la peur ; pour vous mouler suivant un modèle spécial, elles emploient ce qu'elles appellent la foi ; elles exigent la foi. Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles, et ne bondissez pas sur moi.

Elles exigent la foi et vous acceptez la foi qui vous protège des conflits de l'existence quotidienne, des luttes, des dégoûts, des chagrins. De cette foi, qui doit être dogmatique, sont nés les églises, les idéals, les croyances.

Or, pour moi, et rappelez-vous, je vous prie, que je vous ai demandé de critiquer et non d'accepter, pour moi tous les idéals, toutes les croyances sont les obstacles qui vous empêchent de comprendre le présent. Vous les jugez nécessaires comme des phares, pour vous guider à travers le tumulte de la vie, c'est-à-dire que vous vous intéressez aux croyances, à la tradition, aux idéals, à la foi, plutôt que de chercher à comprendre le tumulte lui-même. Pour le comprendre, il ne faut ni préjugé ni croyance ; il faut le regarder en face, le juger avec un esprit neuf, non contaminé, ni déformé par ce préjugé particulier que nous appelons un idéal.

Si nous cherchons le confort, la sécurité, il nous faut un modèle à imiter, il nous faut un refuge ; donc, nous avons déjà une idée préconçue de ce que doit être Dieu, la Vérité.

Pour moi, il existe une réalité vivante éternelle fondamentale ; mais elle ne peut être conçue d'avance ; elle n'exige aucune croyance, aucun idéal qui retient l'esprit attaché comme un animal à un piquet ; elle veut, au contraire, un esprit libre, qui va toujours se mouvant, expérimentant, ne restant jamais statique. Appelez cette réalité vivante Dieu ou la Vérité, cela n'a pas d'importance ; on ne peut la saisir au moyen du conformisme, mais avec une suprême intelligence qui remet en question tout ce qui encercle l'esprit. Parmi vous, qui avez des tendances religieuses, la plupart sont en quête de la vérité ; cette recherche même indique que vous vous évadez du conflit présent, que vous êtes mécontents des conditions actuelles. Vous essayez de trouver ce qui est réel ; vous abandonnez la lutte et vous vous enfuyez pour trouver Dieu, la Vérité. Cette recherche est la négation de la vérité, car vous voulez vous échapper, trouver le confort, la sécurité.

Aussi, les religions telles qu'elles sont, fondées sur le besoin de sécurité, ne sont qu'une série d'exploitations. Ceux que nous appelons médiateurs entre notre conflit présent et la réalité supposée sont devenus nos exploiters ; ce sont les prêtres, les maîtres, les instructeurs, les sauveurs, car c'est seulement par la compréhension du conflit présent, de toute sa signification dans les nuances les plus délicates, que nous pouvons découvrir ce qu'est le réel et personne ne peut nous y aider.

Si le chercheur et l'instructeur connaissaient ce qu'est la vérité, tous deux pourraient aller vers elle ; mais le disciple ne peut savoir ce qu'est la vérité. Donc sa quête ne peut se faire qu'au milieu du conflit, et non loin du conflit ; tout instructeur qui décrit ce qu'est la vérité, ce qu'est Dieu, nie la vérité même, car elle est incommensurable et ne peut se décrire en mots. L'illusion des mots ne peut la contenir, ni servir de pont pour aller vers elle.

Mais si vous, comme individu, commencez à réaliser l'immense conflit, à en discerner la cause et l'erreur, vous découvrirez ce qu'est la vérité ; c'est l'éternel bonheur, l'intelligence, mais non cette chose falsifiée qu'on appelle spiritualité qui n'est qu'un conformisme imposé à la peur, par l'autorité. Pour découvrir cette chose exquise, infinie, l'homme ne peut être une machine à imiter et nos religions n'en font pas autre chose.

En outre, nos religions divisent les peuples à travers le monde. Vous, qui vous appelez Chrétiens, avec vos préjugés particuliers, et les Hindous avec leurs croyances propres, ne vous rencontrez jamais. Vos religions, vos croyances vous maintiennent séparés. « Mais, dites-vous, si les Hindous devenaient Chrétiens, nous obtiendrions l'unité », les Hindous disent : « Qu'ils deviennent tous Hindous ». Même alors, il y aurait division car la croyance entraîne les divisions, les distinctions, l'exploitation, la lutte incessante entre les catégories distinctes.

Nous disons que les religions unifient : c'est le contraire. Regardez le monde déchiqueté en petites sectes étroites luttant les unes contre les autres pour augmenter le nombre de leurs adhérents, leurs richesses, affermir leurs positions, leurs autorités, prétendant être « La » Vérité. Il n'y a qu'une seule Vérité ; vous ne pouvez aller à elle par l'entremise d'aucune secte, d'aucune religion. Pour discerner ce qui est juste de ce qui est faux dans une religion, il ne faut pas être une machine, accepter ce qui est et s'en contenter. Si vous êtes satisfaits, vous ne m'écoutez pas et je parlerai en vain.

Si vous êtes mécontents, je vous aiderai à remettre les questions au point ; le doute vous fera découvrir ce qui est la vérité et vous connaîtrez la plénitude, la richesse, l'extase de la vie, au lieu de cette lutte constante, acharnée que vous soutenez contre toute chose pour assurer votre sécurité et que vous appelez vertu.

Cette peur du besoin de sécurité cherche aussi un abri dans la société. La société après tout, n'a rien de mystérieux ; elle n'est que l'expression de l'individu multipliée par milliers ; elle est ce que vous êtes ; elle domine, elle oppresse, elle contrôle, elle déforme ; elle est l'expression de l'individu. Cette société vous protège, par le moyen de la tradition, de l'opinion publique. L'opinion publique soutient que la possession des biens, que la propriété est parfaitement éthique, morale, vous confère des distinctions et des honneurs, fait de vous un personnage. Cette opinion traditionnelle vous l'admettez, vous l'avez créée vous-même comme individus, car c'est ce que vous cherchez, vous voulez tous être un personnage dans l'État, Sir ou Lord, quelque chose, et détenir tout ce qui a pour base la possession, les richesses, cette opinion est devenue juste, vraie, parfaitement Chrétienne ou parfaitement Hindoue, c'est la même chose. Nous l'appelons la moralité et cette moralité consiste à s'ajuster à un modèle. Je ne prêche pas l'opposé, je vous montre l'erreur et si vous voulez trouver la vérité, vous agirez, vous ne prendrez pas l'opposé. Vous considérez que posséder vos biens, votre femme, vos enfants, est parfaitement moral. Supposez qu'une autre société vienne à



naître où la propriété soit un mal, où l'idée de possession soit proscrite, et qu'on vous l'ait inculquée par l'éducation, l'opinion, les circonstances. Alors la moralité perd son sens ; elle n'est qu'une simple commodité, une habile adaptation aux circonstances, non la véritable perception des choses. Supposez que vous, individu, vouliez ne pas être possessif, considérez tout ce qu'il faudrait combattre. Le système social n'est que possession. Si vous voulez comprendre, et ne pas être poussé par des circonstances qui ne sont pas dites morales, vous comme individu, vous devez commencer par vous dégager volontairement de ce système, et non pas vous laisser mener comme des brebis à accepter une moralité de non-possessivité.

Or, que vous le vouliez ou non, que vous le jugiez raisonnable ou non, vous êtes poussés par les circonstances, par les conditions que vous avez créées, parce que vous êtes toujours avides de posséder ; peut-être un autre système viendra vous pousser vers l'opposé – vers la non-possessivité. -Assurément, ce n'est pas cela la moralité, ce n'est que de la passivité. La vraie moralité, c'est comprendre pleinement l'absurdité du sentiment possessif, le combattre volontairement, et non se laisser pousser dans un sens ou dans un autre.

Un autre appui de cette société, c'est la conscience de classe qui est aussi née du besoin de sécurité. De même que les croyances se développent en religions, ainsi le sens possessif s'exprime en classes et en nationalités. De même que les croyances divisent les peuples, les conditionnent les tiennent à l'écart les uns des autres, le sens de possession s'exprimant en conscience de classe et se développant en nationalités, maintient les peuples isolés. Toute nationalité a pour base l'exploitation de la majorité par un petit nombre qui détient les moyens de production à son profit. Cette nationalité, grâce à l'instrument appelé patriotisme, est une cause de guerre. Toutes les nationalités, tous les gouvernements souverains doivent se préparer à la guerre ; c'est leur devoir. A quoi bon être pacifiste et parler en même tempo de patriotisme ? Vous ne pouvez parler de fraternité et parler de Christianisme, parce que c'est un non sens : pas plus ici qu'en Inde, ou ailleurs. En Inde, ils peuvent parler d'Hindouisme, dire nous sommes un, toute l'humanité ne fait qu'un. Ce ne sont que des mots, c'est une pure hypocrisie.

Ainsi toutes les nationalités sont une cause de guerre. Lorsque je parlais en Inde, on me disait : (actuellement les Hindous traversent une crise de nationalisme) « Occupons-nous d'abord de notre propre pays où tant d'êtres meurent de faim ; après, nous parlerons de l'unité humaine ». C'est ce que vous dites ici : « Protégeons-nous d'abord, nous parlerons ensuite d'unité, de fraternité », etc..

Si vraiment l'Inde se préoccupe du problème de la famine, si vous vous préoccupez réellement du problème du chômage, vous ne pouvez le traiter seulement du point de vue de la Australie ; c'est un problème humain et non celui d'un groupe pris à part. Vous ne pouvez résoudre le problème de la famine comme problème hindou ou chinois, ni celui du chômage comme problème anglais, ou allemand ou américain ou australien, il faut le prendre dans son entier, vous ne pourrez le faire que si vous n'êtes plus nationaliste, si vous n'êtes plus exploité au moyen du patriotisme. Vous n'êtes pas patriote chaque matin en vous éveillant ; vous le devenez quand les journaux disent que vous devez l'être parce qu'il faut vaincre votre voisin. C'est « nous » qui sommes les barbares, non celui qui envahit votre pays. Le barbare, c'est le patriote. Pour lui, sa patrie est plus importante que l'humanité, que l'homme ; je dis que vous ne résoudrez ni le problème économique, ni le problème des nationalités, tant que vous serez New-Zélandais, mais seulement lorsque vous serez un réel être humain, libéré de tous les préjugés de nationalités, quand vous ne serez plus possessif, et que votre esprit ne sera plus divisé par des croyances. L'unité humaine pourra vraiment exister, les problèmes de la famine, du chômage, de la guerre disparaîtront

parce que vous considérerez l'humanité comme un tout et non comme des peuples qui veulent exploiter d'autres peuples.

Vous voyez ce qui divise les hommes, ce qui détruit la vraie gloire de l'existence en laquelle seule vous pouvez trouver cette réalité vivante, cette extase, cette immortalité. Mais pour la trouver, il faut avant tout être des individus ; c'est-à-dire que vous devez commencer à comprendre, donc à agir ; à découvrir ce qui est faux dans le système actuel, et, comme individus, vous formerez un noyau. Vous ne pouvez changer la masse ? Qu'est-ce que la masse ? Vous-mêmes multipliés. Nous attendons que la masse agisse, espérant qu'un miracle se produira quelque beau jour et amènera un changement, parce que nous ne pensons pas, nous n'avons pas envie d'agir. Si vous restez dans cette attitude d'attente, il y aura des luttes de plus en plus violentes toujours plus de souffrance, plus d'incompréhension ; la vie est devenue une tragédie, elle a perdu toute valeur. Au contraire, si vous, individu, agissez volontairement, parce que vous voulez comprendre et découvrir, vous ne deviendrez pas un réformateur, mais vous deviendrez responsable ; il se produira un changement, vous ne prendrez plus pour base l'amour de la possession des distinctions, mais la réelle humanité et vous créerez l'affection, la pensée active, l'extase de vivre.

Auckland, le 28 mars 1934

**Auckland, Australie**  
**1ère Causerie**  
**Dans les Jardins de L'École Vasanta**  
**le 30 mars 1934**

Amis,

Il semble que ce soit dommage, pour une belle matinée comme celle-ci, de parler des multiples contraintes, des cruautés que nous endurons chaque jour ; des exploitations diverses et plus ou moins conscientes que nous voyons autour de nous ; cependant nous nous efforçons d'en sourire, de les supporter ; nous menons une vie odieuse et laide, essayant de nous arranger tant bien que mal au milieu des malheurs et des souffrances qui nous assaillent journellement.

Si vous considérez ce qui se passe, vous constaterez qu'en dépit de cette oppression, de cette cruauté, de cette exploitation extraordinaire des uns par les autres, nous cherchons continuellement la satisfaction ; soit en tolérant tout ce que nous voyons, soit en voulant le changer. De temps en temps, si nous sommes atteints directement nous avons un brûlant désir de changer, de déraciner le mal, de vivre d'une manière décente, humaine, complète ; mais quand ce contact immédiat a disparu emportant les souffrances, nous retombons dans la satisfaction.

Aussi, si vous êtes simplement satisfaits, heureux, contents de rester tel que vous êtes au milieu d'un monde où tout croule, où il y a tant de corruption, d'exploitation et de cruauté, où il se passe de réelles horreurs, il n'y a rien à dire et je crains que mes paroles ne restent absolument vaines. Mais si vous voulez un changement, si vous pensez que, comme êtres humains, nous devrions créer un état de choses, des conditions, un milieu différents, non seulement pour une élite choisie, mais pour l'humanité entière, considérons le problème ensemble. Non que j'aie envie de dogmatiser ou de vous influencer, dans un sens ou dans un autre, ou de vous pousser à agir d'une manière particulière ; mais en réfléchissant ensemble, nous aboutirons à une conclusion naturelle de laquelle l'action devra découler nécessairement et spontanément. Ainsi deux voies sont ouvertes pour chaque individu: ou rapiécer, réformer ou changer complètement l'orientation de la pensée.

Ce que j'appelle rapiéçage, c'est cette continuelle modification du système de pensée actuel en gardant la base intacte: c'est s'en tenir aux difficultés superficielles, porter remède aux affections passagères et ne pas s'en prendre aux causes fondamentales. C'est comme si vous vouliez améliorer les taudis de la cité ; non qu'il soit mauvais d'améliorer les taudis, mais qu'il y ait des taudis, qu'il y ait des gens qui exploitent, qu'il existe ces distinctions de classe, c'est là le problème, et non telle ou telle amélioration à apporter. Tant que nous n'aurons pas compris cela, tant qu'il n'y aura pas un changement radical, fondamental, traiter les symptômes ne produira aucun résultat.

Je voudrais vous montrer, ce matin, que la pensée, donc l'action, qui prend racine dans l'idée de croissance personnelle, d'agrandissement personnel, dans la conscience de soi, toujours limitée, ne pourra manquer de soulever des problèmes issus de cette conscience limitée ; malgré les changements, malgré les réformes sociales, si le système de pensée garde à sa base la possessivité, la sécurité, les droits de

propriété, vous ne traiterez que les symptômes, vous ne vous attaquerez pas à la racine.

Supposez, Messieurs, qu'il y ait une réforme à la propriété, vous trouveriez parfaitement juste de posséder votre petit coin de terre et que chacun possède un coin de terre. Vous voulez vous attacher à votre propriété particulière et laisser les autres faire de même ; au lieu que, pour moi, l'idée même de possessivité ne peut manquer de provoquer une lutte avec le voisin, d'engendrer les distinctions, le snobisme, les classes, les nationalités ; si votre réforme porte sur ce que vous devez posséder, et ce que votre voisin doit posséder, vous faites encore comme le médecin qui traite les symptômes et ne s'attaque pas à la racine du mal.

Prenons un autre exemple: Traiter les symptômes c'est encore admettre que vous pouvez vous attacher à votre religion, moi à la mienne, pourvu que nous soyons tolérants. J'ai expliqué, l'autre soir, comment la fondation d'une religion suppose l'adhésion à un credo, à un dogme spécial. Vous vous dites religieux, chrétien, parce que vous avez certaines croyances, un certain idéal, certains dogmes, et vous pensez que le monde sera parfait quand tous les peuples du monde croiront ce que vous croyez, adopteront votre forme particulière de pensée ; nous essayons, par cette attitude envers les religions, de réformer, de rapiécer.

Pour moi, la véritable réforme, le véritable changement de pensée, c'est de voir l'absurdité des religions. Les croyances font naître les divisions. Tant que vous resterez engagé dans une forme particulière de pensée, vous serez naturellement séparé de moi ; il n'y aura aucun contact humain, aucune compréhension vraiment humaine, mais un choc de préjugés.

Donc, si vous ne faites que réformer, amener quelques améliorations dans le système de pensée, de culture, dans les droits de propriété, vous pouvez momentanément alléger les souffrances, mais vous ne faites que différer, remettre à plus tard la solution de la question fondamentale: Est-il indispensable qu'une société ou une culture se base sur l'agrandissement personnel, la possessivité et l'exploitation?

Ainsi, vous, en tant qu'individus, vous avez à découvrir ce que vous voulez faire: Si vous appartiendrez à ce système avec toutes ses nuances, toutes ses subtilités ; ou si, vous rendant compte, comme individus, que l'état de choses existant ne peut amener que guerres, cruautés, exploitation, vous êtes préparés à changer complètement, non pas à vous occuper seulement des symptômes ; devant tout individu, le problème se pose ; ne ferons-nous que rapiécer ou adopterons-nous une toute autre attitude de pensée non enracinée dans la possessivité, l'importance personnelle? Cette attitude produirait nécessairement, par degrés, un nouvel état de choses, une nouvelle société, une nouvelle conscience dans lesquels l'exploitation, la lutte continuelle pour l'existence – pour la seule existence – n'auraient plus de place. Vous ne résoudrez pas la question en vous asseyant pour la discuter intellectuellement, en comparant des théories, mais en réfléchissant vraiment, en vous demandant, en ce qui vous concerne, si vous souffrez réellement. C'est vous qui avec votre raison, donc par votre action, devez décider si vous voulez faire naître une humanité dans laquelle il y aurait une vraie compréhension, ou maintenir cet état de lutte incessante.

On m'a posé quelques questions auxquelles je vais répondre ; et j'ai l'intention de le faire chaque jour.

QUESTION : Quelques-uns de mes amis ont fait observer que tout en s'intéressant intensément à ce que vous dites, ils préfèrent le service plutôt que la préoccupation de ces questions de la vérité? Quelle réponse leur ferez-vous?

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'entendez-vous par le Service? Tout le monde a envie d'aider. C'est le cri de ces gens qui croient servir le monde, spécialement ceux

qui font partie d'une secte, ils parlent toujours d'aider. C'est leur maladie ; ils croient qu'en faisant telle ou telle chose, peu importe laquelle, ils vont servir, ils vont aider. Qui dira ce que c'est que le service? Un soldat prêt à tuer le barbare qui envahit son pays, dit qu'il sert la patrie. L'homme qui tue, le boucher, dit qu'il sert la communauté. L'exploiteur qui a monopolisé entre ses mains les moyens de production, dit qu'il sert la communauté ; de même le prêtre qui exploite la croyance, dit qu'il sert le pays, la communauté. Qui pourra décider?

Ou bien, nous placerons-nous d'un point de vue différent? Pensez-vous qu'une fleur, une rose, se dit sans cesse qu'elle sert l'humanité, que son existence aide le monde, parce qu'elle est belle? Au contraire, parce qu'elle est belle, d'une suprême beauté, inconsciente de sa propre magnificence, elle aide véritablement, non pas à la manière de l'homme, qui va criant partout qu'il sert le monde. Cela signifie que chacun se sert de ses moyens, de ses idées, pour exploiter le monde, non pour le libérer. Personnellement, -vous voulez ne pas vous méprendre sur le sens' de ce que je dis – ce n'est pas du tout mon point de vue. Je n'ai pas le désir d'aider, comme vous le dites. Je ne puis aider, cela arrive naturellement. C'est cela le service. Je ne désire pas faire partager aux autres ma forme particulière de croyance, ni les faire entrer dans ma propre cage de pensée, car je soutiens que toute croyance est une limitation.

Pour servir réellement, il faut être suprêmement libéré de la conscience limitée que nous appelons le « Je », l'ego, la conscience centrée sur soi ; tant qu'elle existe, vous ne servez pas véritablement. Si vous ne pensez pas réellement vous ne pouvez savoir si vous aidez. Aussi, ne commençons pas par nous demander si nous servons le monde, mais si nous avons le pouvoir de penser et de sentir. Pour penser réellement, il ne faut pas que l'esprit soit lié à une croyance. C'est très simple, n'est-ce-pas? Pour penser réellement, profondément, sincèrement, complètement, il faut que l'esprit soit libre de préjugés, de certitude, de crainte, d'idées préconçues ; il doit partir sur nouveaux frais, à vide, et non avec un bagage de traditions. Après tout, la tradition n'a de valeur qu'autant qu'elle vous aide à penser, et non si elle vous surcharge de son poids.

En d'autres termes, nous avons tous le désir d'aider ; quand vous voyez la souffrance du monde, vous avez un intense besoin de servir ; mais pour aider vraiment, il faut aller jusqu'à la racine fondamentale, il faut découvrir la cause de la souffrance ; vous ne pouvez le faire qu'en allant aux profondeurs de la pensée, et cette pensée n'est pas la simple jouissance intellectuelle ; elle n'existe que dans l'action.

QUESTION : On affirme qu'il n'y a qu'une ou deux personnes dans le monde pouvant espérer saisir l'importance de votre message.

Donc, à un degré inférieur, l'enseignement de la Théosophie moderne est nécessaire comme adjuvant pour le salut du monde? Qu'avez-vous à répondre?

KRISHNAMURTI : Avant tout, Monsieur, il faut comprendre ce que j'ai à dire, avant de déclarer que c'est impossible. Ce que je veux dire, c'est que tout notre système de pensée, d'action, de vie, repose sur le développement personnel et la croissance aux dépens des autres. C'est un fait, n'est-ce pas? Tant que ce fait existera dans le monde, il y aura souffrance, exploitation, division de classes ; aucune forme de religion ne peut apporter la paix, parce qu'elle est la création des intenses désirs des hommes, elle est un moyen d'exploitation. Cette réalité vivante, que je dis qui existe – appelez-la Dieu, la Vérité ou d'un autre nom – cette suprême intelligence que je dis avoir réalisée, ne peut se trouver que par la libération des entraves que vous avez créées en cherchant la sécurité et le confort, le confort des religions et la sécurité artificielle de la possession des biens.

Certainement, ce n'est pas très difficile à comprendre. La difficulté, c'est de le traduire en actes ; ce n'est pas tant le courage, mais plutôt la compréhension qui est né-

cessaire. La plupart d'entre nous attendent que le monde change au lieu de commencer par changer nous-mêmes. Nous attendons que le monde change cette attitude de possessivité, sans nous demander si, comme individus, nous pouvons nous-mêmes nous libérer. Pour s'en libérer, il faut discerner intelligemment quels sont nos besoins essentiels ; quand nous avons trouvé nos besoins essentiels, nous ne sommes plus avides de possessions. Tout homme peut connaître ses besoins, très simplement, très clairement, s'il s'interroge avec intelligence, mais non si son esprit est captif de l'avidité, de l'exploitation. Quand vous connaissez vos besoins, vous ne faites plus de compromis entre ces besoins essentiels et les conditions du monde qui reposent sur la soif des possessions.

J'espère avoir expliqué cela clairement.

Ce que je veux dire, c'est qu'il ne peut exister entre les hommes de rapports vraiment humains, vitaux, c'est qu'on ne peut jouir de la plénitude de la vie dans le présent -ce qui pour moi est la seule éternité – tant que l'esprit et le cœur sont paralysés par la peur ; pour surmonter cette peur, nous avons créé d'innombrables barrières, religions, croyances,- sécurités, possessions, et ainsi, comme individus, nous ajoutons sans cesse aux souffrances, aux luttes, au chaos du monde. Assurément, c'est très simple, si vous y réfléchissez.

Si vous voulez vraiment comprendre ce que je dis, examinez une des idées que j'avance et mettez-la en action ; vous verrez qu'elle devient pratique, et non vague, théorique, impossible à saisir ; alors vous n'avez pas besoin d'un autre enseignement.

Vous savez, cette idée que les gens ne comprennent pas, qu'il faut leur donner quelque autre enseignement qu'ils puissent comprendre est un habile moyen d'exploitation. C'est l'attitude de la classe capitaliste, c'est l'attitude de l'homme qui possède ; il veut nourrir le monde, guider le monde, diriger l'autre homme ; tandis que je veux éveiller l'autre homme pour qu'il agisse par lui-même. Si je puis lui donner le sens de sa propre force, de sa propre intelligence, éveiller sa propre responsabilité, sa propre activité, je détruis la distinction de classe. Je ne le laisse pas dans la nursery, comme un enfant, pour qu'il soit exploité par celui qui est censé en savoir davantage. C'est l'attitude de toutes les religions ; elles disent qu'à l'exception d'une ou deux personnes, vous ne pouvez seuls découvrir la vérité ; elles vous proposent de vous aider, de vous servir de médiateur, donc elles commencent à vous exploiter. C'est là Je processus de toute religion. C'est une habile manière d'exploiter, de se montrer cruel, que de maintenir les hommes dans la sujétion, exactement comme le fait la classe capitaliste: L'une emploie des moyens spirituels, l'autre des moyens matériels. Mais si vous les regardez de près, toutes les deux sont de cruelles exploitations. (Très bien, Très bien.)

Messieurs, je vous prie, ne prenez pas la peine de crier: « Très bien! » Ce qui est important, c'est d'agir et non d'être intellectuellement d'accord avec moi ; cela n'a pas de valeur. Vous ne pouvez approuver que par l'action. Quand vous manifestez ainsi votre approbation cela signifie qu'il vous faut vous dresser seul contre la société, contre vos voisins, votre famille, contre tout ce que la société a édifié depuis des générations ; cela exige une profonde perception, non du courage ni une attitude héroïque devant la vie, mais une perception directe et profonde de ce qui est réel.

Pour moi, la vie n'est pas destinée à être une école. La vie ne s'apprend pas, elle est faite pour être vécue divinement, avec une suprême intelligence ; mais si vous en faites une bataille, une lutte, un effort continuel, elle devient hideuse ; et vous l'avez rendue telle par votre unique souci de croissance personnelle, de développement, d'agrandissement personnel ; tant que cet état durera, la vie ne sera qu'une lutte hideuse.

Ainsi, voilà ce que je veux dire. Assurément, c'est très facile à comprendre, au moins dans un sens: on peut le saisir immédiatement. On peut voir dans quelle direction il faut tendre ; et, pour changer son attitude, il ne faut pas être satisfait, mais passer par de grandes afflictions, des conflits brûlants qui vous forcent à découvrir ; et Dieu sait que toute la journée les conflits se présentent ; mais nous avons exercé notre esprit à la ruse, nous passons légèrement par-dessus ces conflits et nous nous en échappons. Aussi, nous avons beau affronter conflits sur conflits, nous poser problèmes sur problèmes, notre esprit a appris à ruser et à esquiver.

QUESTION : Voulez-vous, s'il vous plaît, expliquer avec plus de détails ce que vous entendez par cette affirmation: « vos instructeurs sont vos destructeurs ». – Comment un prêtre, pourvu qu'il soit honnête dans ses intentions, peut-il être un destructeur?

KRISHNAMURTI : Monsieur, pourquoi avez-vous besoin d'un prêtre? Pour vous maintenir dans le droit chemin? Pour vous mener à la vérité? Pour servir d'interprète entre Dieu et vous-même? Pour accomplir un rite, une cérémonie de mariage ou de mort, ou le service du dimanche matin? Pourquoi avons-nous besoin de prêtres? Quand nous découvrirons pourquoi nous en avons besoin, nous comprendrons qu'ils sont nos destructeurs.

Si vous dites qu'un prêtre est nécessaire pour vous maintenir dans la stricte moralité, vous n'êtes déjà plus moral ; même si le prêtre vous y force ; pour moi, la moralité n'est pas la contrainte ; la vraie moralité n'est pas née de la peur ni conditionnée par les circonstances, c'est l'action volontaire née de la compréhension ; donc, le prêtre n'est pas nécessaire pour conserver votre intégrité. Si vous dites qu'il est nécessaire comme médiateur ou interprète entre vous et la vérité, je réponds que vous devez savoir tous deux ce qu'est la vérité.

Pour demander que l'on vous conduise quelque part, il faut savoir où vous allez, et le guide doit savoir aussi où il va vous mener ; et si vous savez ce qu'est la vérité, vous n'avez pas besoin d'un guide. Ne croyez pas, je vous prie, que c'est habileté de langage, ce sont des faits.

Or, qu'avons-nous fait? Nous nous sommes forgé une idée de la vérité par contraste avec ce que nous sommes. Nous disons que la vérité est calme, sage, illuminée, et nous voulons qu'on nous aide à l'atteindre. Qu'est-ce que cela veut dire? Que vous cherchez quelqu'un qui vous aide à vous évader du conflit et vous mène vers ce que vous supposez être la vérité ; autrement dit, le prêtre vous aide à fuir les réalités, les faits.

L'autre jour, je parlais avec un prêtre, il me dit qu'il maintenait son église à cause du chômage. « Vous savez, disait-il, les chômeurs n'ont pas de foyer ; ils n'ont autour d'eux ni beauté, ni musique, ni lumières, ni couleurs, rien ; ils n'ont pas même une vie, sinon l'horreur d'une vie odieuse ; s'ils viennent une fois par semaine à l'église, du moins, ils y trouvent la beauté, le calme, une atmosphère parfumée ; ils s'en vont apaisés pour le reste de la semaine, et ils reviennent... »

N'est-ce pas là, assurément, la forme la plus évidente de l'exploitation? Ce prêtre essayait de les apaiser au milieu de leur conflit, de les faire tenir tranquilles, en d'autres termes de les engluier, les empêchant d'essayer de découvrir la véritable cause du chômage.

Si vous dites qu'il faut des prêtres pour accomplir les rites, les cérémonies du christianisme, cherchons si ces rites sont nécessaires. Comme je n'y assiste pas, je ne puis répondre. Pour moi, ils sont sans valeur ; mais pour vous, quelle est leur utilité? En quoi vous profitent-ils? Vous allez à l'église le dimanche matin, vous vous sentez élevé, rempli de dévotion, tout ce que vous voudrez, et pendant le reste de la semaine

vous êtes exploité ou vous exploitez, c'est encore de la cruauté. Ainsi, quelle est la nécessité du prêtre?

Si vous dites que c'est un moyen de gagner de l'argent, nous le placerons dans une catégorie tout à fait différente. Si vous le considérez comme une profession telle que le barreau, la marine, l'armée, c'est tout différent, et la plupart des religions avec leurs prêtres ne sont pas autre chose: une antique profession.

Si vous considérez le prêtre comme un instructeur pour vous guider, je dis qu'il vous exploite, qu'il est votre destructeur. Je n'ai rien contre les prêtres – Chrétiens ou Hindous – pour moi, ils sont tous les mêmes, je dis qu'ils ne sont pas nécessaires à l'humanité. N'acceptez pas ce que je dis comme une affirmation dogmatique, une autorité décisive, réfléchissez vous-même.

Si vous acceptez ce que je dis, je deviendrai aussi votre prêtre et votre exploiteur ; mais si vous considérez le fait en général, si vous y réfléchissez, non pendant un instant passager, mais profondément, vous verrez que ces religions et tous leurs instructeurs sectaires, maintiennent l'humanité dans un état de division. Elles intensifient les distinctions de classe, les divisions de nationalités, tout ce qui mène aux horreurs de la guerre, à une plus grande exploitation, au lieu de mener au réel amour, à la véritable profondeur de la pensée.

QUESTION : Y a-t-il une vie future?

KRISHNAMURTI : Je suppose que cela vous intéresse réellement, puisque vous posez la question? Pourquoi demandez-vous s'il y a une vie future? Par amusement ou par curiosité? Parce que vous avez peur du présent et que vous cherchez à savoir ce qu'est le futur? Ou simplement à titre de renseignement?

Or, vous savez que des savants modernes bien connus affirment qu'il y a une vie future ; qu'au moyen des médiums on peut avoir par soi-même la preuve de cette vie après la mort. Très bien, admettons qu'il y a une vie future. Qu'avez-vous obtenu en découvrant qu'il y a une vie future? Vous n'êtes ni plus heureux, ni plus intelligent, ni plus humain, plus réfléchi, plus aimant. Vous êtes revenu à votre point de départ. Vous avez acquis la connaissance d'un autre fait: – qu'il y a une vie au-delà. Ce peut être une consolation ; et même alors? « J'ai, dites-vous, la certitude de vivre une autre vie. » – Même avec cette certitude, n'avez-vous pas les mêmes problèmes, les mêmes difficultés, les mêmes joies et plaisirs fugitifs? Au lieu que, pour moi, en admettant que ce soit un fait, il a très peu d'importance, l'immortalité n'est pas dans le futur ; l'immortalité ou l'éternité, comme vous voudrez l'appeler, est le maintenant présent ; et le présent vous ne pouvez le comprendre que si l'esprit est libéré du temps.

Je crains d'être obligé de parler un peu métaphysique ; j'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient ; d'ailleurs, ce n'est pas réellement de la métaphysique.

Tant que l'esprit est dans l'esclavage du temps, vous avez la peur de la mort, la crainte et l'espoir d'une vie future, vous vous posez perpétuellement des questions sur ce sujet. Cette peur est déjà une lente décrépitude, une mort lente, quoique vous soyez vivant. La recherche même de ce qu'est le futur prouve que vous êtes déjà en train de mourir. Pour vivre d'une manière complète, dans la plénitude du présent, dans l'éternel maintenant, l'esprit doit être libéré du temps. Je n'emploie pas le mot temps dans le sens où nous l'employons généralement pour notre commodité, pour prendre le bateau ou le train, pour fixer un rendez-vous, etc. J'emploie le mot temps dans le sens de mémoire. Si chaque matin, vous naissiez frais et neuf, débarrassé du fardeau des mémoires d'hier, des incrustations du passé, chaque jour, alors, serait nouveau, frais, simple ; pouvoir vivre dans cette fraîcheur, cette simplicité, c'est être libéré du temps. Notre esprit est devenu un magasin de souvenirs, il est accablé par le passé, surchargé des innombrables expériences que nous avons traversées.



C'est avec le bagage du passé, le fardeau des expériences que nous abordons, une expérience neuve, fraîche, un nouveau jour, de nouvelles circonstances ; avec l'arrière-plan du passé, nous rencontrons le présent. N'en est-il pas ainsi? Si vous êtes Chrétien, vous avez, à l'arrière-plan de votre esprit les dogmes, les croyances, les traditions chrétiennes, et vous essayez d'aborder la vie avec ces idées-là.

Ou, si vous êtes socialiste, vous avez certains préjugés, certains dogmes bien définis et vous regardez la vie avec ces verres déformants. Vous abordez toujours le présent avec l'encombrement du passé, aussi vous ne comprenez pas le présent. C'est ce malentendu qui crée la mémoire, l'accumulation des souvenirs, le besoin de savoir si vous vivrez une autre vie. Tandis que si vous pouvez vous placer devant toute chose avec un esprit neuf, non contaminé ni surchargé par les acquisitions du passé, ou la pensée du futur, vous verrez que la mort n'existe pas, que la peur n'existe pas. La vie est une extase continuelle, non une horrible, une affreuse lutte ; mais cette attitude exige une grande lucidité de pensée, une grande agilité de l'esprit et du cœur dans le présent.

Je crains que celui qui a posé la question ne soit déçu. Il veut savoir s'il y a – ou s'il n'y a pas – il veut une réponse catégorique, oui ou non. Je crains qu'il ne puisse exister de réponse catégorique. Méfiez-vous des réponses catégoriques « oui » et « non ». N'est-il pas plus important, réellement, de savoir comment vivre, que de chercher ce qui se passe quand vous mourez? Ce sont les mourants qui veulent savoir ce qui arrive après la mort – non les vivants. Cherchons plutôt à découvrir si nous pouvons vivre richement, humainement, complètement, divinement, au lieu de chercher ce qui est au-delà. Quand vous saurez vivre ainsi, vous trouverez ce qui est au-delà ; cette découverte n'est pas une théorie, c'est un fait ; vous verrez que ce que vous cherchez a très peu de sens, parce qu'il n'existe pas une chose telle que « l'au-delà ». La vie est un tout complet, sans commencement ni fin ; cette extase, cette sagesse amène la plénitude de la vie dans le présent.

QUESTION : L'Angleterre deviendra-t-elle fasciste, est-ce un mouvement progressiste?

KRISHNAMURTI : Aucun mouvement, reposant sur la possessivité, conservant les distinctions de classes, excitant la peur, ne peut-être un véritable mouvement ni un mouvement progressiste. J'ai lu des livres fascistes ; ils parlent du droit divin de la propriété ; ils maintiennent les distinctions de classe, les nationalités, les frontières ; assurément, ce ne peut être un mouvement humain. Au lieu qu'un mouvement qui détruit toutes ces barrières, qui aide les peuples à comprendre et à penser est véritablement spirituel et humain. Ces mouvements sont encouragés ou découragés par des individus tels que vous-mêmes.

S'ils vous procurent ce que vous réclamez, s'ils maintiennent la forteresse où vous vous retranchez, s'ils garantissent la sûreté de vos capitaux spirituels ou matériels, vous les encouragez ; vous découragez ceux qui s'efforcent de les réduire et vous aidez à détruire ceux qui prouvent l'erreur de la propriété. Pour moi, l'instinct de la possession n'est pas inné chez l'homme ; c'est la création artificielle d'une société fausse, artificielle. Les êtres humains ont été entraînés à la possession par les conditions qu'ils ont créées. Que le fascisme soit ou non un mouvement progressiste, c'est de peu d'importance. L'important c'est que vous, comme individus, compreniez que tant que le monde, avec ses gouvernements, poursuit subtilement l'agrandissement personnel - consciemment ou non – l'importance personnelle, spirituelle ou terrestre, il y aura des souffrances, des cris de misère, des guerres, des exploitations. Donc, c'est à vous, comme individus, de changer l'orientation de votre pensée, de chercher si la base de votre pensée, de votre action, c'est la conscience de soi avec ses limitations.

Auckland, le 30 mars 1934



**Auckland, Australie**  
**2ème Causerie**  
**Dans les Jardins de L'École Vasanta**  
**le 31 mars 1934**

Amis,

Un grand nombre de personnes qui réfléchissent ont le désir de savoir s'il existe une réalité plus durable, dans laquelle la vie soit plus complète, plus totale, elles décrivent cette réalité, dans les termes de « Dieu, la Vérité, la Vie elle-même ». Pour moi, une telle réalité existe ; une réalité complète, persistante, éternelle ; mais comme je l'ai dit dans les deux dernières Causeries, la recherche de la vérité en est la négation même, car cette réalité doit être une découverte, non un modèle à suivre. J'espère que vous saisissez la différence. Si vous partez à la recherche de la Vérité, de la réalité, il faut que vous sachiez ce qu'elle est, que vous en ayez une idée préconçue ; mais si vous commencez à la découvrir, cette découverte est réelle, mais non la recherche de la vérité ; je voudrais ce matin dans ce bref entretien, vous aider à découvrir, et non à suivre.

Avant tout, la vérité, ou cette réalité, ne se trouve pas en courant après elle ; car si nous recherchons quelque chose, cela prouve que notre esprit, notre être entier, essaye de s'évader du conflit dans lequel l'esprit et le cœur sont retenus prisonniers. Tandis que si nous devenons clairement conscients des nombreuses barrières que la peur nous fait élever et que nous libérons notre esprit de cette peur et de ces limites, nous découvrirons ce qu'est cette vie éternelle. Au lieu de nous demander ce qu'est la vérité, cherchons à découvrir quelles sont les entraves créées par la peur ; et c'est en comprenant la cause de la peur et de tout ce qu'elle crée que nous trouverons cette réalité indescriptible.

Il est inutile de parler de la liberté à un prisonnier, il saura ce qu'est la liberté, quand il sera sorti de prison. Mais la plupart d'entre nous voulons savoir ce qu'est la vérité avant d'avoir conscience de ce qu'est la prison ; tant que nous ne faisons que chercher la liberté, la réalité, la richesse de la vie, nous ne pouvons comprendre, nous ne pouvons nous en faire qu'une image, irréaliste, tracée par un esprit limité, conscient de soi. Tandis que si nous pouvons connaître quelles sont les murailles de la prison qui enferme l'esprit et le cœur, et si nous les faisons tomber pour libérer l'esprit, assurément, nous pourrions découvrir cette réalité qui est.

Quelles sont les barrières que nous avons élevées ? N'est-ce pas d'abord l'autorité, née de la peur ? L'esprit est saisi, puis dirigé, moulé par quelque autorité extérieure, religieuse ou sociale, ou par une autorité intérieure que nous avons créée. Car vous le savez, nous acceptons d'abord une autorité extérieure, parce que nous sommes incapables d'agir, de penser, de sentir par nous-mêmes ; nous érigeons une autorité en dehors de nous, celle de la religion, d'un instructeur, ou d'un système social ; puis nous croyons rejeter cette autorité extérieure et nous créons une autorité, une loi intérieure qui n'est qu'une réaction contre l'extérieure.

Au lieu de chercher à connaître cette autorité extérieure que nous avons prise pour guide, nous la rejetons ; nous croyons avoir trouvé une loi pour nous-même individuellement, et nous vivons conformément à cette loi. C'est ce que font la plupart des

gens. Il y a une autorité extérieure objective qu'ils rejettent, et ils se créent une autorité intérieure, subjective.

Pour moi, toute autorité objective ou subjective est de même nature ; parce que l'autorité implique modèle, imitation, contrôle, conditionnement imposés de l'extérieur ou par un effort, une tension intérieure. Selon moi, c'est la première entrave. L'homme qui comprend n'a pas besoin d'autorité ; la véritable perception n'est pas l'imitation que réclame l'autorité. J'espère que vous comprenez cela. D'abord, on est esclave d'une autorité sociale, religieuse, puis graduellement à travers les conflits et les difficultés vous développez ce que vous appelez une autorité subjective. « C'est ma compréhension, dites-vous, je dois obéir à la loi que j'ai trouvée pour moi-même ». L'esprit qui n'est qu'un instrument prêt à obéir ne peut comprendre. La compréhension est perception, et non pression extérieure ou intérieure.

Pour le dire en d'autres termes, nous avons des idéals extérieurs imposés par l'éducation, les influences sociales, la politique, tout ce qui nous entoure. Nous sentons qu'ils nous contraignent, nous limitent, nous dominent, usurpent le contrôle sur notre pensée individuelle et nous nous créons nos propres croyances, notre propre idéal, auquel nous essayons de nous conformer ; nous pensons avoir réalisé un énorme progrès ; nous n'avons fait que rejeter l'autorité extérieure et nous modeler sur une loi créée par nous-même. Cette idée de suivre, d'imiter, d'être guidé, contrôlé, dominé est, pour moi, la première entrave à la perception de toute expérience, nous empêche d'agir avec une parfaite compréhension, nous sommes dominés par l'idée de gain. Tous nous représentons la sagesse, la compréhension, l'action parfaite, en termes d'accumulation, non comme une plasticité infinie, donc éternelle. Cette réalité flexible est permanente, mais le poids d'une multitude d'accumulations produit une résistance, et s'oppose à la compréhension. Je vois sur vos visages que vous ne saisissez peut-être pas très bien ce que je veux dire ; je crains qu'en écoutant une ou deux Causeries, vous ne puissiez le comprendre. Ce qui fait naître la compréhension, ce n'est pas écouter seulement, mais essayer de réaliser en action.

Pour parler en d'autres termes, l'esprit et le cœur sont conditionnés par l'extérieur, votre manière de sentir, ou de penser est contrôlée par votre entourage. Ne dites pas : « L'intelligence n'est-elle que cela ? Il doit y avoir autre chose, quelque chose de plus durable ? » Je dis que pour le découvrir, il faut commencer par ce que nous connaissons et partir de là – non d'une chose mystérieuse que nous ne connaissons pas, autour de laquelle notre imagination ne fait que broder. Donc l'esprit et le cœur, la pensée et le sentiment sont conditionnés par le milieu social, religieux, etc. ; tant que vous êtes dépendant de ce milieu, vous ne pouvez le dominer, il ne peut y avoir compréhension ; mais se rendre maître de l'entourage, c'est le comprendre.

Le système social, le système religieux constitués par des préjugés innombrables, des dogmes, des croyances, maintiennent l'esprit en esclavage. Si, par exemple, vous comptez sur vos connaissances intellectuelles pour gagner votre vie, comme beaucoup de personnes sont obligées de le faire, vous êtes en grande partie sous le contrôle des croyances. Supposez qu'étant catholique romain, vous cherchiez une situation dans un milieu protestant, ou que protestant vous-même vous vouliez entrer dans une institution ou un bureau catholique romain ; si l'on connaît vos croyances, vous pouvez avoir une grande difficulté à trouver un emploi ; alors vous mettez vos croyances de côté, ou vous acceptez momentanément ce que les autres disent, parce que vous voulez gagner de l'argent, parce qu'il vous faut absolument gagner votre vie. Vous êtes, mentalement, contrôlé par le milieu et vos croyances sont conditionnées par les circonstances ; tant que vous ne renversez pas ces barrières élevées par la société et la religion, vos croyances, votre idéal n'ont aucune valeur ; ce sont des produits des conditions extérieures nées de la peur.

Pour comprendre ce qui est durable, permanent, il faut amener un conflit entre l'individu et l'entourage et ce conflit seul vous fera percer les murailles de votre prison. Nous acceptons étourdissement, inconsciemment, une foule de conditions imposées par la religion ou la société, nous les admettons comme vraies ; notre esprit a été traditionnellement coulé dans un moule, et nous sommes devenus esclaves de ces conditions ; c'est en remettant en doute constamment, en tenant l'esprit en alerte, que nous pouvons libérer l'esprit et l'affranchir du milieu.

QUESTION : La vertu ne semble pas être le trait dominant de votre enseignement ? Pourquoi cela ? Une vie vertueuse a-t-elle vraiment un si maigre rôle à jouer dans la réalisation de la vérité ?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par vertu ? Est-ce l'opposé du vice ? Appelez-vous courage, bravoure, l'opposé de la peur ? D'abord, on a peur : vous pensez qu'il est bon de développer le courage, et vous voulez acquérir le courage ; c'est-à-dire, vous fuyez la peur, ce processus de fuite, vous l'appellez courage, bravoure, et il devient une vertu. Pour moi, l'homme qui poursuit l'acquisition d'une vertu n'est plus vertueux ; mais si au lieu de recouvrir la peur par l'idée de bravoure, vous commencez à vous demander ce qui cause la peur, à chercher la cause fondamentale de la peur ; cette découverte de la cause fait que vous n'êtes ni courageux, ni poltron, vous êtes affranchi des deux opposés. Après tout, la vertu n'est que le résultat d'un conditionnement faux ; pour s'en rendre maître, il vous faut actuellement beaucoup de caractère – du moins ce qu'on appelle caractère – nous avons aidé à créer une société, dans laquelle le détachement des richesses est considéré comme une grande vertu, n'est-ce pas ? Nous avons édifié une société où l'acquisition des richesses suppose consciemment ou non, la lutte constante avec le voisin, l'affirmation de soi-même, l'exclusion des autres ; et l'homme qui n'a pas envie d'agir ainsi, vous l'appellez noble et vertueux. Pour moi, cela n'a rien à voir avec la noblesse ou la vertu. Si les conditions sociales, si l'entourage est changé, être avide ou détaché devient une même chose ; vous ne l'appellez ni vertu, ni vice. Telle que la société est constituée, se dégager de ces faux critères est considéré comme une vertu ou un péché. Si nous commençons à changer le conditionnement dans lequel l'esprit et le cœur sont emprisonnés, l'idée de vertu et de péché prend un sens tout différent ; pour moi, la vertu, il ne faut pas chercher à l'acquérir, à la posséder ; ni le péché, à l'abhorrer, à le fuir – quoi que ce soit – qu'on appelle péché.

Pour moi, vivre naturellement exige une grande intelligence ; en employant le mot « naturellement », je n'entends pas une vie brutale, sauvage, primitive, inconsiderée. Vivre une vie spontanée, complète, une vie intelligente et créatrice, vous ne pouvez le faire avant d'avoir discerné le vrai et le faux des critères sociaux, et de vous en être dégagé parce que vous comprenez leur sens ; alors vous ne serez plus limité par la poursuite de l'opposé que nous appelons vertu.

Pour résumer, quand vous avez peur, vous cherchez le courage, et ce courage nous l'appelons vertu ; mais que faites-vous en réalité ? Vous fuyez la peur. Vous essayez de recouvrir la peur d'une autre idée que vous appelez courage ; vous pouvez le faire momentanément, mais la peur continue d'exister et se manifestera sous d'autres formes ; tandis que si vous essayez de comprendre la cause fondamentale de la peur, l'esprit n'est plus captif du conflit entre les opposés.

QUESTION : Croyez-vous que la méthode de psychanalyse, le fait d'amener dans le conscient la connaissance des mobiles de l'inconscient, puisse aider l'individu à libérer son esprit des complexes primitifs et égoïstes, des insatiables désirs et permettre à sa pensée de tendre vers ce bonheur dont vous parlez ?

KRISHNAMURTI : C'est-à-dire l'esprit est encombré de complexes, et la question est de savoir si vous pouvez l'en affranchir par l'introspection ? N'est-ce pas cela ? L'es-

prit et le cœur sont entravés par de multiples obstacles, inconscients, cachés que nous appelons complexes. Pouvons-nous, par le processus de psychanalyse, affranchir l'esprit de son point de vue égoïste et compliqué?

Pour moi, l'esprit peut être libéré de ces obstacles quand vous êtes pleinement conscient, quand votre être entier est-actif, sur le qui-vive. Dans le processus d'introspection, votre être entier n'est pas en activité ; c'est seulement cette partie de vous-même, que vous appelez esprit, pensée, intellect, qui fonctionne et avec laquelle vous essayez de découvrir les complexes cachés ; je dis que pour amener ces résistances cachées en pleine action consciente, il faut être totalement en éveil au moment présent.

Supposez que vous ayez le complexe du snobisme ; c'est le cas pour la plupart des gens. Comment allez-vous procéder pour le reconnaître? Pour moi, ce n'est pas par l'introspection ; c'est-à-dire par la recherche intellectuelle de tout ce que vous avez fait, et la constatation de ce snobisme. Tout d'abord, vous voulez découvrir si vous êtes snob ou non ; vous n'avez pas envie de changer, mais de savoir ; quand vous l'aurez découvert, vous agirez d'une façon ou d'un autre. Comment pouvez-vous le découvrir? Seulement quand vous serez pleinement conscient de ce que vous dites et de ce que vous sentez, absolument lucide au moment où vous le dites ou le ressentez – et non après que vous l'avez dit ou senti. – Avec cette parfaite lucidité, vous découvrirez par vous-même si vous êtes snob ou non ; non en vous asseyant pour vous livrer à l'analyse intellectuelle d'un fait. Je sais qu'on peut soulever une infinité de questions à ce sujet: je ne puis répondre à toutes. Mais si vous y réfléchissez, vous verrez que d'être continuellement en alerte, pleinement conscient de ce que vous faites, amènera l'inconscient, le caché en pleine conscience ; vous créerez ainsi la perturbation qui est nécessaire et affranchirez l'esprit de cette entrave, de ce complexe.

QUESTION : Vous semblez considérer la poursuite d'un idéal comme un moyen de s'évader de la vie? N'y a-t-il aucun fond de vérité dans l'idéal le plus élevé?

KRISHNAMURTI : Pourquoi avons-nous besoin d'idéals? Je ne dis pas que ce ne sont pas des vérités ; mais pourquoi en avons-nous besoin? Nous disons que sans un critère, une mesure, un idéal, nous sommes incapables de nous diriger à travers les batailles, les luttes de la vie. Ainsi nous voulons un étalon, une mesure qui nous permette de juger continuellement nos actions quotidiennes. Qu'est-ce que cela prouve? Que nous nous intéressons davantage à la mesure, à l'idéal qu'aux conflits, aux luttes, aux afflictions qui nous assaillent ; ces luttes sont si vives, si contraires, si immenses que nous dressons un idéal comme moyen de les fuir. Tandis que, à mon point de vue, pour comprendre ces luttes, ces souffrances, l'esprit doit pouvoir les envisager telles qu'elles sont, non au moyen d'une mesure, d'un critère. Assurément, au milieu d'un violent conflit, d'une grande souffrance, vous ne pensez pas à l'idéal, vous ne vous demandez pas ce que vous devriez faire ou ne pas faire. Vous êtes consumé par la douleur, vous voulez comprendre. Vous ne cherchez pas un idéal pour vous en faire sortir. C'est seulement lorsque la douleur s'apaise, diminue d'intensité, que vous vous tournez vers un idéal pour vous aider à sortir de cette affliction. Pour moi, tout idéal est un moyen d'alléger une souffrance et ne peut donc vous expliquer la raison de la souffrance. Une personne moyenne a en général une quantité d'idéals, de croyances, et toute la journée elle s'efforce de vivre en conformité avec ces idéals, si elle y pense ; elle fait de la vie une bataille continue entre les faits tels qu'ils sont et ce qu'elle veut être. Or, si elle distingue quels sont les faits, lesquels sont réels, et reconnaît leur signification, elle trouvera la racine même du confort ; elle se libérera de ces faux modèles, de ces fausses mesures auxquels elle essaie perpétuellement de conformer son esprit.

QUESTION : Croyez-vous au communisme, tel qu'il est compris par les masses?

KRISHNAMURTI : Je ne sais pas comment il est compris par les masses, aussi, ne puis-je l'expliquer? Qu'est-ce, actuellement? Considérons-le, non du point de vue d'un « isme » quelconque, mais du point de l'état humain ordinaire. Comment peut-il exister une réelle compréhension entre les peuples, si vous vous considérez vous-même comme New-Zélandais, et si je me considère moi-même comme Hindou? Comment pouvons-nous entrer en contact les uns avec les autres? Comment peut-il y avoir entre nous un rapport vraiment vital? une compréhension humaine? Nous nous distinguons par certaines étiquettes, vous appelant vous Chrétiens, m'appelant moi-même Hindou, par certains préjugés, dogmes ou credos, comment peut-il y avoir réelle fraternité? Nous avons beau parler de tolérance, ce n'est qu'une invention intellectuelle pour vous maintenir où vous êtes et me laisser où je suis en tâchant de nous entendre. Cela ne signifie pas que je veuille préconiser l'uniformité: c'est maintenant qu'il y a uniformité. Vous êtes tous prisonniers d'une croyance, d'un idéal, d'un dogme ; les barreaux de votre prison sont peints de couleurs différentes, mais c'est une prison ; vous voulez garder les décorations de votre prison, comme l'Hindou veut garder les siennes et cette fraternité se nomme tolérance. Tandis que pour moi, l'idée elle-même est la négation de la compréhension, de l'unité humaine.

Avec le temps, il se peut que vous soyez poussés, comme autant d'esclaves à accepter le communisme, comme vous acceptez actuellement le capitalisme ; mais dans le fait de se laisser ainsi pousser, il n'y a pas d'action volontaire ; si vous acceptez et vivez l'un ou l'autre, sûrement vous n'êtes pas un être qui crée individuellement. Vous êtes comme autant de moutons ; troupeau capitaliste ou troupeau communiste, dirigés par le milieu, le conditionnement, forcés d'accepter. Ce n'est sûrement pas là une chose morale, ni spirituelle, ni vraie, ni riche. Je dis que le véritable état humain ne pourra naître que lorsque vous, comme individu, ferez ces choses volontairement parce que vous en verrez la nécessité, l'immense profondeur – non par pure excitation superficielle ; il y aura alors possibilité pour les individus d'une vie complète, créatrice, et non si vous vous laissez conduire.

QUESTION : Quelle est à votre point de vue la cause du chômage?

KRISHNAMURTI : Vous savez que pendant des siècles, des générations, nous avons édifié une structure sociale reposant sur la concurrence, sur l'idée barbare de sécurité personnelle, où le plus habile, le plus ruse atteint le sommet et retient dans ses mains tous les moyens de direction. N'est-ce pas évident? Nous voyons cela partout ; et naturellement le monde étant divisé en nationalités qui sont la culmination de la soif de possession, de l'avidité des individus, il se produit une distribution inégale qui amène le chômage. Je le vois d'une façon très simple. Pour vous, c'est très compliqué, bien que vous soyez peut-être plus instruits que moi, que vous ayez beaucoup lu. La cause, pour moi, est simple, mais qu'allons-nous faire? Et vous me direz: « Pourquoi ne parlez-vous pas de la réglementation générale du travail, ne tentez-vous pas de changer les conditions économiques? Alors tout ira très bien, pourquoi ne pas vous spécialiser dans ce sujet particulier et changer le système actuel? » – Comment puis-je changer la société dont vous et moi faisons partie? Comment pouvons-nous la modifier? D'abord, en adoptant une attitude intelligente, donc action intelligente à l'égard de la vie tout entière. C'est-à-dire, vous ne pouvez prendre à part le problème économique, le traiter en lui-même et dire: « Résolvons celui-là, et tout sera résolu ». Le problème économique n'est que le symptôme du problème humain dans son ensemble, or, si nous pouvons créer une opinion intelligente, une action intelligente, visant dans l'ensemble tous les êtres humains, nous agirons d'une manière définie, sur les conditions économiques. Aussi, je sens que ce que j'ai à faire, c'est de créer une opinion, non pas seulement une opinion intellectuelle, mais une opinion née de l'action ; cette opinion créée, vous emploierez judicieusement n'importe quel

système intelligent capable d'amener un changement radical dans les conditions économiques actuelles.

QUESTION : Vous n'admettez pas l'idée de possession, ni l'exploitation ; autrement comment pourriez-vous voyager, faire des conférences à travers le monde ?

KRISHNAMURTI : Je vais vous le dire très simplement. Pour vivre dans le monde sans exploitation, il faut vous retirer dans une île déserte. Dans le système actuel, pour vivre seulement – si vous faites partie du système – vous êtes obligé d'exploiter.

Comprenons ce que j'entends par exploitation. Pour moi, si vous ne cherchez à découvrir intelligemment quels sont vos besoins, vous devenez un exploiteur ; mais si vous découvrez quels sont vos besoins, vous n'êtes plus exploiteur ; cela exige une grande intelligence. Nous possédons un grand nombre de choses parce que nous pensons que les posséder nous rendra heureux. Pour les posséder, nous sommes obligés d'exploiter ; mais si réellement, vous vous mettiez à réfléchir, à découvrir quels sont vos besoins essentiels, il n'y aurait pas d'exploitation. Pour moi-même, j'ai trouvé quels sont mes besoins essentiels. Pour ce qui concerne mes voyages, des amis me demandent d'aller en différents pays, j'y vais. S'ils ne me le demandent pas, je ne voyage pas ; si je ne parle ou n'enseigne, je puis faire autre chose. Si je cherchais à vous convertir à une forme particulière de pensée, si j'usais de contrainte, si je réunissais des fonds pour cela – c'est ce que j'appellerais exploitation. Il y a l'inévitable ; un homme intelligent accepte intelligemment l'inévitable, que cela lui plaise ou non. Aussi, je n'ai pas la sensation d'exploiter, et je sais que je ne le fais pas, ni n'ai-je le besoin de posséder.

Encore une fois, pour être vraiment affranchi du besoin de posséder, il faut être toujours en éveil, toujours sur le qui-vive, ne pas se duper soi-même, parce que dans l'idée qu'on est libre de toute possessivité peut se cacher une grande erreur sur soi-même ; on pense souvent qu'on est libre, mais on vit réellement sous le couvert de l'auto-déception. Dès que votre besoin est satisfait, vous ne vous y accrochez pas ; vous ne sentez pas que vous avez sur les choses des droits de propriétaire.

QUESTION : Serait-ce pour vous une grande surprise si le Christ des évangiles apparaissait soudain et que tout le monde pût le voir ?

KRISHNAMURTI : Vous savez que l'esprit réclame des miracles, des idées romanesques, des phénomènes supra-naturels. Non qu'il n'y ait pas des miracles, des phénomènes supra-naturels ; mais nous les recherchons parce que nos esprits et nos cœurs sont si vides, si pauvres, si laids, si misérables ; nous pensons triompher de cette pauvreté d'esprit et de cœur en courant après les miracles, en faisant la chasse aux phénomènes. Plus vous poursuivez les phénomènes et les miracles, moins vous avez de richesse, d'affection, de plénitude d'esprit et de cœur. Dans la plénitude de l'esprit et du cœur, qu'il y ait ou non des miracles ou des phénomènes super-physiques, cela n'a pas beaucoup de sens. Nous créons la distinction entre le physique et le super-physique, parce que le physique est laid, intolérable. Nous voulons le fuir et vous suivez quiconque peut vous mener vers le super-physique, que vous appelez spirituel : mais ce n'est qu'une autre forme d'un grossier matérialisme. Tandis que la vraie spiritualité consiste à vivre harmonieusement dans la parfaite unité de votre cœur et de votre esprit ; dans cette harmonie, il y a compréhension et dans cette compréhension, le délice de la vie.

Vasanta, le 31 mars 1934



## **Auckland, Australie**

### **Causerie aux Théosophes**

### **le 31 mars 1934**

Amis, Je dirai seulement quelques mots avant d'essayer de répondre aux questions. Avant tout, je voudrais que ce que je vais vous dire ne soit pas pris dans un esprit de parti: vous êtes probablement Théosophes pour la plupart, et vous avez un certain idéal, certaines idées, certains enseignements définis ; vous pensez que je soutiens des vues contraires et concluez que j'appartiens à un autre camp avec un autre idéal et d'autres croyances. Abordons la question dans le but de découvrir et non pour dire: « Nous croyons cela et vous ne le croyez pas ; nous sommes les défenseurs de certaines idées que vous cherchez à détruire. » Cette attitude d'esprit indique plutôt l'opposition que la compréhension ; c'est que vous avez quelque chose à protéger et si quelqu'un met en doute ce que vous possédez, vous dites immédiatement qu'il attaque ou que j'attaque. Mon intention n'est pas du tout d'attaquer, mais de vous aider à découvrir si ce que vous soutenez est vrai. Si c'est vrai, personne ne peut l'attaquer ; peu importe que quelqu'un l'attaque, si ce que vous soutenez est réel ; vous ne pouvez découvrir ce qui est réel qu'en l'approfondissant, non en le couvrant, en vous mettant sur la défensive.

Vous savez que partout où je vais, les Théosophes, comme le font d'autres organisations, me demandent de leur parler ; et les Théosophes, avec qui j'ai vécu si longtemps, ont adopté cette malheureuse attitude de dire que je les attaque, que je détruis leurs chères croyances qu'ils doivent protéger à tout prix, – et autres absurdités.

Je sens, au contraire, que si nous pouvons vraiment réfléchir ensemble, raisonner ensemble, considérer ce que nous avons entre les mains et que nous voulons protéger, au lieu d'appartenir à un camp ou à une section particulière de pensée, nous comprendrons naturellement ce qui est vrai, et ce qui est vrai n'a pas de parti. Ce n'est ni le vôtre, ni le mien.

Voilà mon attitude en m'adressant à vous, en parlant n'importe où: vous aider à trouver – et je l'entends honnêtement – si ce que vous soutenez est réellement éternel ou si c'est un produit de votre imagination, ou de votre souci de conservation personnelle, de sécurité personnelle: toutes choses qui n'ont pas de valeur bien qu'elles soient revêtues de sécurité, de certitude ou de sagesse.

Or, Messieurs, je voudrais dire que pour moi, la vérité n'a pas d'aspects. Nous avons l'habitude spécialement je crois, les Théosophes, et d'autres d'ailleurs, de dire que la vérité a différents aspects. Le Christianisme en est un aspect, le Bouddhisme un autre, l'Hindouisme un autre, etc. Ce qui veut seulement dire que nous voulons nous en tenir à notre tempérament, à nos préjugés particuliers et nous montrer tolérants pour les préjugés des autres. Tandis que, pour moi, la vérité est sans aspects, elle est une, étant une, complète, totale, elle n'a pas d'aspects.

Ce n'est pas un éclairage obtenu par des lampes de diverses couleurs ; mais vous placez des lampes colorées sur un courant de lumière et vous essayez d'être tolérant pour une lumière rouge si vous êtes une lumière verte, et vous inventez ce déplorable mot de tolérance, si artificiel, représentant une chose sèche sans aucune valeur. A coup sûr, vous n'êtes pas tolérant envers votre frère, vos enfants. Là où il existe une réelle affection, il n'y a pas de tolérance ; seulement quand le cœur s'est desséché,

parlons-nous de tolérance. Personnellement, je ne me demande pas ce que vous croyez ou ne croyez pas ; car mon affection n'est pas fondée sur la croyance. La croyance est artificielle ; au lieu que l'affection est l'innéité des choses, et quand cette affection se dessèche, nous essayons de répandre la fraternité à travers le monde, nous parlons de tolérance, de l'unité des religions, mais la vraie compréhension ne parle pas de tolérance.

La compréhension n'est pas enfermée dans les livres. Vous pouvez étudier des livres pendant des années, si vous ne savez pas comment vivre, tout votre savoir se flétrit ; il n'a aucune substance, aucune valeur. Au lieu qu'un seul moment de pleine lucidité, de pleine compréhension consciente amène une paix réelle et durable, non pas une paix statique, mais une paix illimitée, toujours en mouvement.

Je me demande maintenant comment je vais répondre à toutes les questions qui sont posées.

QUESTION : Une cérémonie peut-elle être un secours sans être une limitation?

KRISHNAMURTI : Avez-vous réellement le désir de pénétrer la question ou voulez-vous seulement la traiter superficiellement?

Combien parmi vous accomplissent réellement des cérémonies? C'est un sujet autour duquel vous avez malheureusement pris l'habitude de disputer dans la S. T.

Qu'est-ce qu'une cérémonie? Ce n'est pas mettre une cravate? Faire votre toilette? Prendre un repos? Apprécier la beauté? – J'ai discuté avec un grand nombre de personnes et elles ont fait courir leur imagination à travers ces arguments. Elles disent aussi: « Nous allons à l'église parce que nous y trouvons tant de beauté. C'est notre manière de nous exprimer. Est-ce que mettre un vêtement, laver ses dents, n'est pas une cérémonie? » – Assurément ce n'est pas une cérémonie. Vous n'allez pas à l'église, vous n'assistez pas à une cérémonie en vue de vous exprimer vous-même. Une cérémonie, autant que je puis comprendre le sens que vous donnez à ce mot, est soit l'espoir d'avancer spirituellement grâce à son efficacité, soit un moyen de répandre dans le monde des forces spirituelles. Pouvons-nous nous borner à ce sens sans introduire des arguments étrangers? Le mot cérémonie, n'est-il pas vrai, est seulement applicable lorsque vous répandez une force spirituelle ou que vous espérez obtenir un avancement spirituel. Examinons ces deux aspects.

D'abord, quand vous dites que vous répandez une force spirituelle dans le monde, comment savez-vous que vous le faites? Ou bien vous vous fondez sur une autorité, vous acceptez les ordres, les préceptes d'un autre, ou bien vous sentez que vous répandez cette force. Laissons de côté le point de vue de l'autorité, parce qu'il est enfantin. Si on vous dit seulement « faites cela » et que vous le fassiez, cela n'a aucune valeur, peu importe qui le dit, nous nous réduisons en enfants, nous devenons des instruments de l'autorité, il n'y a dans notre action aucune vitalité ; nous sommes de simples machines à répétition.

Nous pouvons penser aussi qu'en fréquentant une église nous nous sentons exaltés, pleins de vitalité, nous éprouvons un sentiment de bien-être. Je puis dire, sans insulte, que vous avez la même impression en vous livrant à la boisson, en écoutant un discours entraînant ; pourquoi donnez-vous à une cérémonie une place plus importante, plus vitale, plus essentielle qu'à tout ce qui vous stimule réellement? Si vous examinez de plus près, c'est beaucoup plus que l'appréciation de la beauté qui vous stimule. Vous espérez, en prenant part à une cérémonie que votre être entier, par quelque miraculeux processus, se trouvera purifié. Or, pour moi, cette idée est, si je puis dire, réellement absurde, c'est un instrument d'exploitation. Absolument intégral, complet en vous-même, vous ne pouvez avoir recours à personne pour purifier votre esprit et votre cœur. Il faut découvrir par soi-même. Pour moi, la croyance au

pouvoir d'une cérémonie pour vous donner la compréhension, la richesse spirituelle est précisément celle du soi-disant matérialiste. Il veut être quelqu'un dans le monde, être riche, il commence à entasser, à exploiter, il devient cruel. L'homme qui veut être quelqu'un dans le monde spirituel fait exactement la même chose, seulement il l'appelle spirituelle. Derrière tout cela il y a une idée de gain et pour moi le désir d'acquisition est en lui-même une limitation ; si vous accomplissez une cérémonie comme moyen de profit, elle est une limitation. Si vous accomplissez ou considérez une cérémonie comme essentielle, nécessaire, vous ne faites qu'accepter une autorité ou une tradition ; dans cet esprit, vous ne pouvez comprendre ce qu'est la vie, le processus total de l'existence.

Je suis étonné que cette question me soit posée partout où je vais, spécialement parmi ceux qui passent pour un peu plus avancés, – quel que soit le sens de ce mot – qui ont étudié la philosophie pendant des années et passent pour réfléchis. Cela prouve qu'ils n'ont fait que substituer une chose à une autre. Vous êtes rassasiés de vos vieilles églises et institutions, vous avez besoin d'un nouveau jouet pour vous amuser, et vous acceptez ce nouveau jouet sans vous demander s'il a quelque valeur ; on ne peut trouver si une chose a de la valeur quand on ne fait que chercher à la substituer à d'autres.

Ai-je traité cette question complètement? Me suis-je fait comprendre? Je voudrais discuter réellement cette idée des cérémonies avec quelqu'un ; j'ai discuté avec ceux qui sont récemment devenus prêtres, il ne me donnent aucune raison solide, ils en appellent à l'autorité « On nous a dit » ou cherchent une sorte d'excuse à leurs actes. Or, il y a un autre aspect complètement différent. C'est l'idée qu'une cérémonie contient une magie – (non une magie blanche ou noire, ce n'est pas de cela que je parle) – qui révèle le mystère de la vie. J'ai parlé avec des Catholiques Romains et ils vous diront que c'est la raison pour laquelle ils vont à l'église. Cet argument n'est invoqué par aucun des cérémonialistes à tendance théosophique, ainsi ne vous en servez pas contre moi.

La vie est un mystère: il y a quelque chose d'immense, de magique dans la vie, mais créer des choses falsifiées, artificielles, ce n'est pas percer le voile, et pour moi, ces cérémonies sacerdotales sont anti-naturelles: ce sont des modes d'exploitation.

QUESTION : On a suggéré que le pouvoir qui s'exprime par votre entremise appartient aux plans supérieurs et ne peut descendre au-dessous du plan intuitionnel, qu'il nous faut donc écouter plutôt avec notre intuition si nous voulons comprendre votre message. Est-ce juste?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par l'intuition? Que signifie l'intuition pour vous tous? Vous dites, c'est la faculté de percevoir instinctivement sans passer par le processus de la raison logique: une « bosse » comme diraient les Américains. Or, je me demande si votre intuition est réelle ou si elle n'est que la magnification d'espoirs inconscients, d'aspirations subtiles, trompeuses.

Lorsque vous entendez parler de réincarnation ou que vous écoutez une conférence sur la réincarnation, ou que vous lisez un livre qui en traite, vous sautez sur l'idée et vous dites: « Je sens que c'est vrai, ce doit être vrai », et vous appelez cela intuition. Est-ce réellement l'intuition ou est-ce l'espoir d'une possibilité de revivre une prochaine vie? Vous vous cramponnez à cet espoir et l'appellez intuition. Attendez: je ne nie pas que l'intuition existe ; mais ce qu'une personne moyenne appelle intuition n'est pas la véritable intuition, c'est une intuition sans la raison, sans la compréhension, sans valeur au fond.

La question dit que le pouvoir qui s'exprime par mon entremise appartient aux plans supérieurs et ne peut être envoyé au dessous du plan intuitionnel. Assurément

vous comprenez ce que je dis, n'est-ce pas? C'est assez évident. Ce que je dis est facile à comprendre, mais si vous n'allez pas jusqu'au bout, si vous ne le mettez pas en pratique, il n'y a pas compréhension, et comme vous n'allez pas jusqu'à l'acte, vous préférez transférer ce que je dis dans le monde intuitionnel, répéter que je parle d'un plan supérieur, que vous devez atteindre votre plan le plus élevé pour essayer de comprendre. En d'autres termes, quoique vous compreniez assez bien ce que j'essaie de dire, c'est difficile de passer à l'action et vous dites: « Reportons-le sur le plan supérieur, et de là nous pourrions discuter ». N'en est-il pas ainsi? Si vous disiez: « Je ne comprends pas ce que vous voulez dire », il y aurait possibilité de pousser plus loin la discussion, j'essaierais de l'expliquer différemment, nous pourrions pénétrer plus avant, examiner ensemble ; mais partir en supposant que vous deviez vous élever à un plan supérieur pour me comprendre, est une attitude radicalement fausse. Quel est le plan supérieur, sinon la pensée? Pourquoi aller plus loin? Mais ne voyez-vous pas que nous voulons commencer par quelque chose de mystérieux, de lointain et de là trouver l'évidence, les réalités, aussi nous sommes voués à de grandes déceptions, à des hypocrisies, à l'erreur ; tandis que si nous partons des choses que nous connaissons, simples à étudier, alors vous pouvez réellement aller très loin, à l'infini. Il est absurde de partir du mystérieux, d'essayer de reléguer la vie dans ce mystère qui peut être romanesque, faux, illusoire. Dire: « Pour vous comprendre, il nous faut écouter avec notre intuition », peut être une attitude fausse, c'est pourquoi j'ai dit que vos intuitions peuvent être entièrement fausses. Comment pouvez-vous écouter avec ce qui n'est peut-être que vos espoirs, vos préférences, vos aspirations ou vos rêves? Pourquoi ne pas écouter avec vos oreilles, avec votre raison? En partant de là, quand vous connaîtrez les limites de la raison, vous pouvez aller plus loin, c'est-à-dire pour grimper sur la hauteur, il faut partir du bas ; mais vous êtes déjà montés haut, et vous ne pouvez aller plus loin. C'est la difficulté pour vous tous. Vous avez gravi les hauteurs intellectuellement ; mais vos êtres sont naturellement vides, arrogants ; tandis que si vous commencez tout en bas, vous saurez comment grimper, comment aller à l'infini.

Tout cela, vous savez, ce sont des modes d'exploitation réelle. C'est la manière des prêtres, – compliquer les choses, alors qu'elles sont infiniment simples. Je ne puis entrer dans plus de détails, j'ai expliqué cela maintes et maintes fois ; mais compliquer les choses, les revêtir de toutes sortes de traditions et de préjugés et ne pas reconnaître ces préjugés, c'est ce qui fait le caractère hideux de l'exploitation.

QUESTION : Si une personne juge que la Société Théosophique est un canal à travers lequel elle peut s'exprimer elle-même et servir, pourquoi quitterait-elle la Société?

KRISHNAMURTI : Avant tout, cherchons si c'est exact. Ne dites pas: « Pourquoi devrait-elle quitter ou non? » Examinons la question. Qu'entendez-vous par un canal à travers lequel on s'exprime soi-même? Ne vous exprimez-vous pas vous-même dans les affaires? Dans le mariage? Vous exprimez-vous oui ou non, quand vous travaillez chaque jour pour votre subsistance, que vous élevez des enfants? Et comme il apparaît que vous ne vous exprimez pas vous-même par là, il vous faut une Société pour vous exprimer. N'en est-il pas ainsi? J'espère que je ne mêle à tout cela aucun sens subtil. Vous dites: « Comme je ne m'exprime pas moi-même dans le monde de l'action, dans le monde de tous les jours, je me sers de la Société pour m'exprimer ». C'est cela? Pour autant du moins que je comprenne la question. Comment vous exprimez-vous vous-même? Dans le monde actuel, aux dépens des autres ; quand vous parlez d'expression personnelle, ce doit être aux dépens des autres. Il y a une véritable expression dont nous parlerons tout à l'heure ; mais cette idée d'expression de soi-même indique que vous avez quelque chose à donner, et que la Société doit être créée pour votre usage. Tout d'abord, avez-vous quelque chose à donner? Un peintre, Un musicien, ou un ingénieur, tout homme vraiment créateur ne parle pas d'expres-

sion de soi-même ; il s'exprime à chaque instant ; dans le monde extérieur, à la maison, au club. Il n'a pas besoin qu'une Société spéciale lui permette de s'exprimer. Ainsi quand vous parlez « d'expression de soi-même » vous ne voulez pas dire que vous vous servez de la Société pour répandre dans le monde une connaissance spéciale, ou donner ce que vous avez en vous. Si vous possédez quelque chose, vous le donnez : vous ne vous en apercevez pas ; une fleur n'a pas conscience de sa beauté, son charme est toujours présent.

« Servir le monde... » Servez-vous le monde, réellement ?

Si vous pouviez penser honnêtement, franchement, vous serviriez le monde, – et non de cette manière extraordinaire -. Quels sont les besoins du monde en ce moment – ou en n'importe quel temps, présent ou futur ? Il lui faut des hommes qui puissent être complètement humains ; c'est-à-dire des hommes qui ne soient pas enfermés dans le cercle étroit de leurs pensées et de leurs préjugés, ou dans les limites de leurs émotions, de leur conscience de soi.

Si vous voulez véritablement servir le monde, vous ne pouvez appartenir à aucune Société ou Secte particulière, pas plus qu'à une religion particulière. Si vous dites que toutes les religions sont une, pourquoi avoir une religion ? Les religions, les nationalités encagent les peuples, les entravent. On peut le voir à travers l'histoire, à travers le monde où les sectes sont de plus en plus nombreuses, où se multiplient les groupes enserrés dans des murailles de croyances, avec leurs guides particuliers, et vous parlez de fraternité ! Comment la fraternité peut-elle être réelle là où l'instinct de possession est si profond ? là où le patriotisme, le nationalisme ne peuvent qu'entraîner des guerres. Parler de fraternité prouve qu'on n'est pas réellement fraternel ; vous ne parlez pas de fraternité envers votre sœur, votre femme, là où l'affection est naturelle. Comment la fraternité, la réelle unité de l'humanité peut-elle coexister avec l'exploitation ? Ainsi pour aider vraiment le monde – puisque vous parlez d'aider le monde – pour l'aider à se libérer de tous les liens qui l'entravent, de ses intérêts égoïstes, de ses limites, ne parlez pas de servir, ne vous mettez pas sur un piédestal pour aider d'en haut celui qui est plus bas.

QUESTION : Approuvez-vous qu'on invoque l'aide du royaume angélique, comme celle de l'ange Raphaël, dans la maladie, de l'Ange du Feu, dans la cérémonie de l'incinération ? Sont-ce là des béquilles ? (Rires).

KRISHNAMURTI : Quelques-uns d'entre vous se moquent ; mais vous avez vos propres préjugés et superstitions. Vous pouvez ne pas avoir la superstition « angélique » ; vous en avez d'autres. Regardons la question du point de vue de l'aide invoquée. Tout d'abord, pour celui qui est normal, il y a dans le monde un miracle normal, mais nous sommes si anormaux que nous voulons qu'il se passe des choses anormales. Si vous êtes malade et que vous soyez guéri, soit par un médecin, soit par un ange, si vous ne connaissez pas la cause de la maladie, vous retombez malade. Personnellement, je me suis un peu mêlé de guérison ; mais je veux faire autre chose dans la vie ; guérir vraiment l'esprit et le cœur ; vous faire chercher vous-même la cause de la maladie ; et je vous assure, ni l'appel aux anges, ni le recours continu au médecin ne vous fera voir la cause de la maladie. Vous pouvez être guéri des symptômes au moment présent, mais si vous ne trouvez vous-même – et personne ne peut le trouver pour vous – la cause de la maladie, vous retombez malade ; en trouvant la cause, vous reviendrez à la santé.

QUESTION : Avez-vous de la sympathie pour ceux qui admirent votre beauté, mais font peu de cas de votre sagesse ?

KRISHNAMURTI : C'est la même question que précédemment : « Écoutons intuitivement ce que vous dites sans tenir compte de vos paroles... » mise sous une autre

forme. Vous savez, la Sagesse ne s'achète pas ; vous ne la trouvez ni en lisant des livres, ni en écoutant. Vous pouvez m'écouter pendant des centaines d'années, vous ne serez pas plus sage. Ce qui apporte la sagesse, c'est l'action ; l'action est la sagesse, elles sont inséparables. Parce que nous avons séparé l'action de notre pensée, de nos émotions, de notre pouvoir de raisonner, nous sommes entraînés par les choses superficielles, et par là même exploités.

QUESTION : Considérez-vous que la Société Théosophique ait terminé son œuvre dans le monde et quelle doit rentrer dans l'ombre?

KRISHNAMURTI : Qu'en pensez-vous, vous qui êtes ses membres? N'est-ce pas une question plus naturelle que celle que vous me posez? Puis-je vous demander, Messieurs, pourquoi vous appartenez à une société? Pourquoi vous êtes Chrétiens, Théosophes, Chrétiens-Scientistes, et Dieu sait quoi? Pourquoi vous séparez-vous? vous excluez-vous? « Parce que, dites-vous, cette forme particulière de croyance, d'expression, d'idées m'attire, je vais m'inscrire ». Vous devenez membre parce que vous espérez y trouver quelque avantage, bonheur, sagesse, emploi, situation. Au lieu de me demander si la Société devrait rentrer dans l'ombre, demandez-vous pourquoi vous en faites partie? Pourquoi faire partie de quelque chose? C'est toujours l'horrible besoin de l'exclusivité – Club Occidental – groupe du Golfe Oriental – hôtels exclusifs, etc.. Nous pensons ainsi avoir quelque chose de spécial. De même les Hindous, les Catholiques Romains, etc.. Tout le monde veut avoir une distinction quelconque ; alors on se sépare, on devient possesseur de cette distinction, on crée ainsi plus de divisions, plus de conflits, plus de souffrance. D'ailleurs, qui suis-je pour vous dire si la Société doit rentrer dans l'ombre? Je ne sais combien parmi vous se sont vraiment demandé pourquoi ils appartiennent à la Société.

Si vous êtes réellement un corps social, non un corps religieux, éthique, il y a quelque espoir pour vous dans le monde ; si vous êtes un groupe de chercheurs, et non de gens qui ont trouvé, si vous pouvez donner des informations, et non distribuer des distinctions spirituelles, si vous êtes un groupe où toutes les idées peuvent s'exprimer, non pas seulement les miennes ou celles d'un autre, si vous êtes un groupe dans lequel il n'y a ni chefs, ni imitateurs, alors il y a quelque espoir. Mais je crains que tous vous ne vouliez suivre, et tous avoir des chefs. Dans ce cas, une telle Société, celle-ci ou une autre, est inutile. Vous êtes seulement des imitateurs ou seulement des chefs. Dans la vraie spiritualité, il n'y a pas de distinction entre l'instructeur et l'élève, entre l'homme qui a le savoir et celui qui ne l'a pas. C'est vous qui créez cette distinction, parce que vous cherchez à être perpétuellement distincts. Vous ne pouvez tous être Mr... de ceci ou de cela, aussi vous voulez être quelqu'un dans cette Société ou dans une autre, ou dans le paradis. Si vous pensiez réellement à tout cela et si vous étiez honnête, vous pourriez être un groupe extrêmement utile dans le monde. Vous travailleriez pour le mérite intrinsèque de ses idées – non pour quelque image mentale ou quelque fantaisie émotionnelle de vos leaders. Vous examineriez toute idée, vous scruteriez sa véritable signification et vous la réaliseriez sans compter sur les honneurs conférés à vos services, sur l'appât offert à votre travail, sans vous acheminer vers l'étroitesse, la bigoterie, vers plus de divisions et de cruautés et finalement vers un absolu chaos de la pensée.

QUESTION : Quel est votre attitude devant les premiers enseignements de la Théosophie, du type Blavatsky ? Considérez-vous que nous avons dégénéré ou progressé?

KRISHNAMURTI : Je crains de ne pouvoir répondre, parce que je ne connais pas les enseignements de Mme Blavatsky. Pourquoi devrais-je les connaître? Pourquoi devez-vous connaître les enseignements d'un autre? Il n'y a qu'une seule vérité, donc

un seul chemin qui n'est pas distant de cette vérité ; il n'y a qu'une seule méthode pour atteindre cette vérité, parce que les moyens ne sont pas distincts de la fin.

Vous qui avez étudié la Théosophie de Mme Blavatsky, et la Théosophie la plus récente, ou tout autre, pourquoi voulez-vous étudier dans les livres au lieu d'étudier la vie? Pourquoi ériges-vous des instructeurs et demandez-vous quels sont les meilleurs enseignements? Croyez que je n'ai en aucune manière l'intention d'être dur? Ne comprenez-vous pas? Vous êtes Chrétiens, cherchez à distinguer ce qui est vrai dans le Christianisme de ce qui est faux – et vous découvrirez ce qui est vrai. Quel besoin avez-vous de philosophies? Parce que la vie est laide et vous espérez la fuir au moyen d'une philosophie. La vie est si vide, si terne, si stupide, si ignominieuse que vous voulez introduire quelque romantisme dans votre monde, quelque espoir, la torpeur d'une rêverie obsédante ; mais si vous affrontiez le monde tel qu'il est, si vous étiez aux prises avec les faits, vous trouveriez quelque chose d'infiniment plus grand qu'aucune philosophie, plus grand qu'aucun livre du monde, plus grand qu'aucun enseignement, qu'aucun instructeur.

Nous avons vraiment perdu toute faculté de sentir vivement, de sentir avec l'opprimé, avec l'opprimeur. Vous sentez seulement quand vous êtes opprimé. Ainsi peu à peu, l'intellect a chassé tous nos sentiments, notre sensibilité, nos délicates perceptions, si bien que nous sommes absolument creux ; et pour remplir ce vide, pour nous enrichir, nous étudions des livres. Je lis toutes sortes de livres, mais jamais de philosophie, Dieu merci. Laissez-moi vous dire, sans intention de vous peiner, que j'éprouve un sentiment de recul quand on me dit: « Je suis étudiant de philosophie », étudiant de ceci ou de cela ; jamais de l'action quotidienne, jamais des choses telles qu'elles sont. Je vous assure, pour votre bonheur, pour comprendre par vous-même, pour découvrir cette chose éternelle, il faut que vous viviez réellement, vous trouverez alors ce que nulle parole, nulle peinture, nulle philosophie, nul instructeur ne peut donner.

QUESTION : Les enseignements de la Théosophie touchant l'évolution ont-ils quelque influence sur la croissance de l'âme?

KRISHNAMURTI : Qu'entendez-vous par évolution, messieurs. Si je comprends, il s'agit de progresser du non essentiel à l'essentiel. Est-ce cela? Croître de l'ignorance vers la sagesse, n'est-ce pas? Personne ne hoche la tête. Bien. Ce que vous entendez par évoluer, c'est acquérir plus d'expérience, plus de sagesse, plus de connaissance, toujours plus, de plus en plus, et infiniment plus. C'est-à-dire, vous allez du non-essentiel vers l'essentiel ; et cet essentiel devient le non-essentiel dès que vous l'avez atteint. Est-ce cela?

(Êtes-vous trop fatigués? Est-il trop tard? Je vous en prie, pensez avec moi ; c'est la seconde conférence de la journée, si vous ne pensez pas avec moi, je dois me battre contre les murs.)

Vous considérez une chose comme essentielle aujourd'hui, vous la poursuivez, vous l'acquérez ; demain, elle devient non-essentielle, et vous dites: « J'ai appris cela », vous continuez toujours ainsi, acquérant toujours de plus en plus, discernant de mieux en mieux l'essentiel du non-essentiel, et vous appelez cela croissance, évolution – et cependant rien ne peut être essentiel ou non-essentiel puisque ce que vous jugez essentiel aujourd'hui, devient le non-essentiel demain, et que vous voulez autre chose.

Posons la question différemment. Vous voulez posséder un objet désirable que vous voyez, vous le possédez ; puis satisfait, vous vous tournez vers un autre. Ce peut être un intense désir émotionnel, ou une idée que vous poursuiviez et que vous réalisez. Puis, en définitive, vous voulez atteindre Dieu, la vérité, le bonheur ; et vous

considérez comme spirituel celui qui veut posséder Dieu, la vérité, et l'homme qui désire un chapeau, une cravate etc., vous l'appellez mondain, matérialiste. Le non-essentiel, c'est le chapeau ; l'essentiel, c'est Dieu ou la vérité. Qu'avons-nous fait? Seulement, changé l'objet de nos désirs. Nous avons dit: « Maintenant, j'ai eu assez de chapeaux, d'automobiles, de maisons, je veux autre chose », et vous courez après cet autre objet ; quand vous en avez fini avec celui-ci vous en poursuivez un autre, et ainsi graduellement jusqu'à ce que vous désiriez autre chose que vous appelez Dieu, et vous pensez alors avoir atteint l'ultime. Tout ce que vous avez fait, c'est de jouer avec vos désirs, et c'est ce processus de choix continuels que vous appelez évolution. Est-ce vrai ou non?

(Observation de l'auditoire) : Au même moment un individu est satisfait d'une chose, un autre individu se contente d'une autre.

KRISHNAMURTI : Mais certainement le désir est identique: que ce soit le désir d'un chapeau ou le désir de Dieu ; c'est toujours le désir qui est derrière: nous désirons jusqu'à ce que nous ayons parcouru le champ de notre désir. Si au contraire nous comprenons la réelle signification de tout objet convoité, il n'y a plus ni essentiel, ni non-essentiel ; l'évolution prend un sens différent – non celui d'atteindre, d'acquérir, de réussir continuellement.

Observation : Devons-nous cesser de désirer?

KRISHNAMURTI : Sûrement non. Si vous cessez de désirer, alors, adieu! c'est la mort. Comment pouvez-vous arrêter le désir? Ce n'est pas une chose qu'on prend et qu'on quitte. Pourquoi voulez-vous l'arrêter? Parce qu'il vous cause de la souffrance. S'il vous apporte du plaisir, vous continuez sans rien demander, mais dès que vous souffrez vous dites: « Je ferais mieux de cesser ». Pourquoi? C'est qu'il n'y a pas de compréhension. Si vous comprenez une chose, la souffrance n'existe plus.

Observation : Pouvez-vous donner un exemple de ce fait, que la souffrance cesse si on la comprend?

KRISHNAMURTI : Ne pouvez-vous le trouver? Peut-être le donnerai-je plus tard. Plaçons-nous à un autre point de vue. Nous sommes entraînés à l'idée de tuer le désir, de le discipliner, le contrôler, le subjuguier. Pour moi, c'est une manière de penser malsaine et anti-naturelle. Vous désirez un chapeau ou un manteau – je ne sais quoi – et vous multipliez les désirs parce que l'objet poursuivi ne vous satisfait pas ; vous changez l'objet. Pourquoi votre désir poursuit-il une chose après une autre? Parce que vous ne comprenez pas l'objet même poursuivi par le désir ; vous ne voyez pas la pleine signification du désir d'un objet. Vous vous occupez plus du gain ou de la perte que de la signification de cette recherche. Ai-je rendu le sens plus clair?

Il faut y réfléchir, je vous prie.

QUESTION : Ce que vous avez écrit dans « Aux Pieds du Maître » est-il toujours valable?

KRISHNAMURTI : Très bien, messieurs. Quel sens implique la question? Est-ce que je crois encore aux Maîtres, n'est-ce pas? Et naturellement, si je crois en eux, je dois croire encore à leurs enseignements, etc. Regardons la question tout à fait ouvertement non comme si j'attaquais vos Maîtres et que vous deviez les protéger.

Or, pourquoi voulez-vous un Maître? Vous dites nous en avons besoin comme d'un guide – c'est ce que disent les spirites, les Catholiques Romains – c'est ce que tout le monde répète ; ce qui s'applique à tout le monde, non pas à vous en particulier. Vous guider, vers quoi? C'est la question qu'on se pose ensuite, évidemment? Vous répondez: « Il me faut un guide vers le bonheur, la vérité, la libération, le nirvana, le paradis » vous avez besoin de quelqu'un pour vous y conduire. Croyez, je vous



prie, que je ne suis pas un habile avocat procédant par intimidation ; j'essaie de vous aider à trouver par vous-même, et non de vous convertir à une idée ou à une autre. Si vous vous intéressez à la découverte de la vérité, les guides n'ont aucune importance, n'est-ce pas? Cela ne fait rien, – vous choisiriez n'importe qui. Comment savez-vous, s'il vous aidera à trouver la vérité? Il est possible que l'homme qui balaye la rue vous aidera, votre sœur, votre voisin, votre frère, n'importe qui ; pourquoi attachez-vous une attention spéciale à vos guides? Oh! ne hochez pas la tête. Je sais tout cela. Vous dites: « Oh! oui, c'est vrai, il a raison » et cependant vous recherchez le rang de probationnaire, de disciple, les distinctions, les initiations.

Pour vous, l'important, ce n'est pas la vérité, mais le guide qui vous mènera. N'est-ce pas Non? Alors, dites-moi, je vous prie.

Observation : Vous disiez dans « Aux Pieds du Maître » qu'il fallait être sans désirs, et maintenant vous dites... que nous devons...

KRISHNAMURTI : Pardon, Monsieur. Oui, c'est une contradiction. J'espère qu'il y aura des quantités de contradictions. Voici une dame qui a dit: « Non ». Elle hoche la tête.

Réflexion : J'ai oublié quelle est exactement la question au sujet du Maître. Je sens que ce n'est pas la manière dont personnellement je considère le Maître. De même que je m'adresse à vous pour m'aider à comprendre et à découvrir, ainsi le Maître nous aidera à comprendre et à découvrir.

KRISHNAMURTI : C'est-à-dire que pour la plupart d'entre vous le Maître est le guide. Vous ne pouvez le nier et dire: « Non, je ne me soucie pas de savoir qui nous mènera à la vérité ».

Observation : Je ne pense pas que le guide, tel guide spécial, soit la chose importante.

KRISHNAMURTI : Vous n'avez pas de guides spéciaux?

Réflexion : C'est pour cela que nous venons vous écouter.

KRISHNAMURTI : Essayez, je vous prie, de comprendre ce dont je parle: ne dites pas « Nous ne voulons pas de Maîtres, de guides, cherchons », ni « Cela ne s'applique pas à moi ». Si vous réfléchissez vraiment à ce dont je parle, cela s'appliquera à vous, parce que nous sommes tous dans le même cercle.

Si vous voulez découvrir ce qu'est la vérité, comme je le disais ce matin, et si vous demandez un guide, il faut que vous sachiez, que lui sache, que tous les deux vous sachiez ce qu'est la vérité. Mais si vous savez ce qu'est la vérité, – et vous en avez une faible perception – alors vous ne chercherez aucun guide. Vous ne vous occuperez pas si vous êtes élève probationnaire, ou initié avec des honneurs spéciaux, etc. Vous voulez la vérité, non les distinctions. Que dites-vous à cela?

Observation : Je dirais que c'est pour beaucoup, non le désir des distinctions, mais le désir de comprendre?

KRISHNAMURTI : Vous n'essayez pas de défendre. Je n'essaye pas d'abattre. Discutons ensemble avec cette attitude. Comment pouvez-vous avoir la compréhension alors que vous êtes un élève, une personne distinguée des autres, une entité distincte avec plus de privilèges que quelque autre?

Observation : Je n'ai pas l'impression d'avoir quelque privilège spécial, ni que quelqu'un me confère des privilèges, mais d'être seulement ce que je me fais moi-même.

KRISHNAMURTI : Je regrette de ne pas m'expliquer tout à fait clairement. N'est-ce pas distinction, agrandissement de soi, d'être l'élève spécial de quelqu'un? Vous di-

rez: « Non. Cela m'aidera à trouver la vérité. C'est un stage nécessaire vers la vérité ». Ce stage n'est qu'une accentuation, une exagération de la conscience de soi. Pour comprendre, il faut qu'il y ait de moins en moins conscience du « Je » et non de plus en plus. N'est-il pas vrai? Pour comprendre n'importe quelle chose, il ne faut pas de préjugé ; pas de conscience de « mon sentier » et « votre sentier », « mon » ceci et « votre » cela. Tout ce qui accentue l'idée du mien doit être une entrave, n'est-ce pas?

Réflexion : On nous enseigne qu'il y a des Maîtres.

KRISHNAMURTI : Eh bien, je ne puis discuter cela. Si vous dites: « C'est une autorité, on nous enseigne », il n'y a plus rien à dire ; mais est-ce que cela vous satisfait tous?

Voix : – Non.

KRISHNAMURTI : Pour un moment, oubliez tout ce que vous avez appris ici des Maîtres, des disciples, des initiations. Si vous étiez réellement francs, vous verriez que c'est simplement parce que chacun veut être quelque chose et ce besoin est utilisé et exploité.

Quelle est cette conscience que nous appelons le « je ». Quand êtes-vous conscient de vous-même? Quand il y a conflit, entrave, échec? Enlevez tout échec, enlevez toute entrave, vous ne dites pas « je » ; vous vivez alors. C'est seulement quand vous ressentez une douleur que vous avez conscience du corps. Quand vous souffrez émotionnellement ou intellectuellement, vous avez conscience d'être séparé. Nous avons accentué cette conscience, produit dans l'esprit telle condition que nous appelons « Je » ; nous la considérons comme un fait et désirons avec l'expansion de cette conscience entrer dans la vérité – nous voulons, au moyen de la probation, des initiations élargir cette conscience de plus en plus ; mais le point de départ est faux, c'est-à-dire le « Je » n'est pas une réalité, à cette cause erronée, vous avez des réponses erronées, initiations, expansion de la conscience du « je », et vous dites que vous avez besoin de quelqu'un pour vous aider à réaliser la vérité, pour élargir votre conscience. Vous dites: « Le monde a besoin d'un plan ; il y a des personnes plus sages que moi ; donc je dois devenir leur instrument pour aider le monde ». Ainsi vous établissez un médiateur entre le plan et vous-même – celui qui sait et celui qui ne sait pas et vous devenez seulement un instrument d'exploitation. Je sais que vous souriez et me désapprouvez ; mais cela ne fait rien. Je ne suis pas ici pour vous convaincre, ni vous pour me convaincre. Considérez cela avec votre raison, vous jugerez. Ainsi vous instituez un plan connu seulement de quelques-uns et vous devenez seulement un instrument d'action pour exécuter des ordres. Prenez cet exemple: Si les Maîtres disaient : « La guerre est juste ». – Je ne dis pas qu'ils l'aient dit – Vous savez comment dans la dernière guerre, tout le monde répétait: « Dieu est de notre côté », et nous sautions tous sur cette idée. Or, si vous comme individu, commencez à penser vraiment, vous constaterez que la guerre est pernicieuse, et si réellement vous le pensiez, vous ne pourriez plus prendre part à une guerre. Mais vous dites: « Je ne sais pas. Le plan dit qu'il faut une guerre, et que le bien sortira du mal, je m'engage. » Autrement dit, vous cessez de penser. Vous n'êtes que des automates, de la chair à canon.

Assurément, tout cela n'est pas de la spiritualité. Aussi, que je croie aux Maîtres ou non, pour moi cela a très peu d'importance. Que vous croyiez ou non à un Maître n'a rien à faire avec la spiritualité. Quelle différence y a-t-il entre un médium qui reçoit des messages et vous qui recevez des messages des Maîtres?

Réflexion : Devons-nous ne rien croire?

KRISHNAMURTI : Un instant, je vous prie, j'ai parlé sur ce sujet. Pourquoi voulez-vous croire? (Rires). Ne riez pas, car tout le monde est dans cette situation. Nous voulons des croyances pour nous appuyer, nous soutenir. Assurément, plus vous avez

de croyances, moins vous avez de force, de richesse intérieure. Je regrette de ne pouvoir entrer dans les détails ; il est huit heures et demie. Je voudrais seulement vous dire: La sagesse, la compréhension ne peut s'acquérir en s'accrochant à des croyances, à des idées. La sagesse prend naissance quand vous êtes vraiment en mouvement et non ancré dans une forme particulière de croyance ; vous découvrirez alors qu'il est de bien peu d'importance que les Maîtres existent ou non, que votre société soit essentielle au monde ou non. Vous ferez naître dans le monde une nouvelle civilisation, une nouvelle culture.

C'est très extraordinaire, vous savez! J'ai entendu très souvent Dr Besant dire à tous les membres: « Nous préparons la venue d'un Instructeur du Monde. Gardez un esprit ouvert. Il pourra contredire tout ce que vous pensez, le présenter différemment. » Et quelques-uns d'entre vous se sont préparés pendant vingt ans ou plus ; il importe peu que je sois ou non l'Instructeur. Personne ne peut vous le dire, naturellement, parce que personne ne peut le savoir, excepté moi-même. Et même alors, je répète que cela n'a pas d'importance. Je ne l'ai jamais contredit. Je dis: « Laissons cela. Ce n'est pas l'affaire. » Vous vous êtes préparés pendant vingt ans ou plus et très peu d'entre vous ont réellement un esprit ouvert, très peu disent: « Examinons ce que vous dites. Pénétrons plus avant. Cherchons à découvrir si c'est vrai ou faux, sans avoir égard à votre étiquette. » – Et, après vingt ans, vous êtes exactement dans la même position qu'auparavant. Vous avez d'innombrables croyances, vous avez vos certitudes, votre savoir et vous n'êtes pas réellement disposés à examiner ce que je dis. Il semble que ce soit une telle perte de temps, un tel dommage, que ces vingt ans ou plus aient été gaspillés et que vous vous trouviez exactement ou vous étiez avec de nouveaux systèmes de croyances, de dogmes, de limitations! Je vous assure, vous ne pouvez trouver la vérité, ou la libération, le nirvana ou le ciel, comme vous voulez l'appeler, par ce processus d'attachement.

Ce qui ne signifie pas que vous deviez tous vous détacher, ce ne serait que vous dessécher ; mais chercher franchement honnêtement, simplement, si ce que vous tenez avec une si farouche avidité a quelque signification, quelque valeur ; et de découvrir, en admettant qu'il ait quelque valeur, s'il n'y a pas le désir de s'y accrocher. Quand vous le considérerez de ce point de vue, vous trouverez quelque chose d'indescriptible, de réel, de durable, d'éternel. Il ne sera pas nécessaire qu'il y ait un instructeur et un élève et ce sera un heureux monde que celui où il n'y aura ni instructeurs ni élèves.

Auckland, le 31 mars 1934

## **Auckland, Australie**

### **2ème Causerie à L'Hôtel de Ville**

#### **le 1er avril 1934**

Amis,

La plupart d'entre vous sont venus ici en quête de quelque chose, et dans l'espoir de trouver ce quelque chose que vous ne connaissez pas, vous assistez à cette réunion. Vous êtes ici pour trouver le bonheur, car tout le monde, d'une manière ou d'une autre, souffre ; nos esprits et nos cœurs sont continuellement rongés par le doute ; nous sommes incomplets, mécontents. A ces innombrables souffrances, on donne des explications innombrables, et vous venez à cette conférence dans l'espoir de trouver la cause de votre souffrance, la réponse à vos problèmes.

Or, en général, quand vous souffrez, vous cherchez un remède ; devant un problème, vous cherchez une solution ; vous allez d'un remède à l'autre, d'une solution, d'une expérience à l'autre, d'un système ou d'une croyance à l'autre – c'est-à-dire vous changez sans cesse de secte, de cage, vous heurtant vainement contre les barreaux pour essayer de trouver la cause de cette souffrance. Mais vous ne trouverez jamais l'explication, car si vous souffrez, vous exigez un soulagement immédiat, vous acceptez le remède donné sans l'examiner, sans chercher sa vraie signification. Psychologiquement, vous vous êtes forgé un espoir qui vous aveugle et vous perdez la claire compréhension du remède. N'est-ce pas un fait ? Vous appelez le médecin, il vous donne un remède ; vous ne demandez jamais ce que c'est ; vous vous préoccupez seulement de faire disparaître la douleur.

Si vous cherchez quelque chose, vous venez à cette réunion avec la même attitude d'esprit ; si vous êtes poussé par la curiosité, je crains d'avoir peu de chose à dire. Si vous êtes en quête d'un remède, vous serez désappointé, car je ne vais vous donner ni remède ni explication ; nous allons réfléchir ensemble, raisonner ensemble et chercher la cause de la souffrance.

On peut traiter la douleur superficiellement d'après les symptômes ; mais cette méthode ne mène pas à la racine, à la cause fondamentale, réelle ; le désir intense d'un soulagement immédiat ne vous fera jamais découvrir la cause de la douleur.

Par exemple, si vous perdez un être cher, vous ressentez une douleur profonde ; on vous offre le remède de la vie dans l'au-delà, de la réincarnation, vous acceptez ce remède, mais le chagrin reste ; l'isolement, le vide est toujours là, vous n'avez fait que le voiler avec une explication, un remède, une drogue superficiels.

Au lieu que, si vous essayiez vraiment de découvrir la cause de cette souffrance, vous examineriez la signification du remède qui vous est offert, que ce soit la vie de l'autre côté, ou la croyance à la réincarnation. Dans l'état de souffrance, l'acuité de la pensée, l'intense besoin de savoir est réellement ce qui vous torture, n'est-il pas vrai ? Si vous avez vécu intimement avec votre frère, votre femme ou votre ami et que ce frère, cette femme ou cet ami meure, vous restez face à face avec votre solitude, dans la pleine conscience de votre isolement, et c'est ce qui crée dans votre esprit cet intense besoin de savoir. Ce moment de lucidité aiguë, de pleine conscience, est le moment de chercher la cause de la souffrance ; il faut cette acuité de l'esprit et du cœur qui cherche, qui essaie de pénétrer la cause ; dans cet état, vous constaterez que l'es-

prit et le cœur sont devenus esclaves des conditions extérieures. La pensée, pour la grande majorité, est dépendante de l'entourage extérieur, et, dans cette condition, il y a conflit continu entre l'individu et la société ; l'individu ne pourra se libérer qu'en devenant maître des limites posées sur lui par le milieu ; quand vous comprendrez la véritable signification, la véritable valeur des barrières placées autour de vous par la société, les religions, vous percerez à jour ces limites imposées, et la vraie intelligence pourra naître.

Après tout, on est malheureux parce qu'on n'a pas l'intelligence qui est la compréhension. Quand vous comprenez vraiment, vous n'êtes plus en conflit, vous n'êtes plus prisonnier des limites imposées par l'autorité, la tradition, les préjugés profondément enracinés. Ainsi, pour être suprêmement heureux, l'intelligence est nécessaire et pour éveiller cette intelligence, il faut se libérer des innombrables incrustations créées par les religions, la société à travers les âges ; ce milieu créé par les individus, vous pouvez vous en libérer en remettant en question ses critères, ses valeurs, ses préjugés, ses autorités ; vous commencez ainsi à découvrir la cause fondamentale de la souffrance, qui est le manque de vraie intelligence ; cette vraie intelligence ne se trouve pas par quelque processus miraculeux, mais en se tenant sans cesse en alerte, en mettant continuellement en doute la valeur des conditions extérieures pour en découvrir le vrai et le faux. On m'a posé quelques questions auxquelles je vais essayer de répondre ce soir.

QUESTION : Croyez-vous en Dieu? Êtes vous athée?

KRISHNAMURTI : Je présume que tous vous croyez en Dieu, puisque vous êtes tous chrétiens, du moins vous faites tous profession de l'être. Or, pourquoi croyez-vous en Dieu? Je vais répondre tout à l'heure, donc ne m'appellez ni athée ni théiste. Qu'est-ce qu'une croyance? Vous ne croyez pas, ce qui est évident, comme l'éclat du soleil, l'existence de la personne assise près de vous, vous n'avez pas à y croire. Tandis que votre croyance en Dieu n'est pas réelle. C'est quelque espoir, quelque idée préconçue, quelque aspiration qui peut n'avoir rien de commun avec la réalité.

Si vous ne croyez pas, mais si vous êtes vraiment conscients de cette réalité dans votre vie, comme vous êtes conscients du soleil, la conduite de votre vie sera totalement différente. Actuellement, votre croyance n'a rien à voir avec votre vie quotidienne ; aussi, pour moi, que vous croyiez en Dieu ou non, cela n'existe pas.

(Applaudissements.)

Je vous prie, ne prenez pas la peine d'applaudir ; il y a beaucoup de questions à répondre.

Votre croyance en Dieu ou votre négation de Dieu sont pour moi sans réalité.

Si vous étiez conscients de la vérité comme vous l'êtes de cette fleur, de l'air pur ou du manque d'air pur – votre vie tout entière, votre conduite, vos affections, vos pensées, mêmes, seraient différentes. Que vous vous déclariez croyants ou incroyants n'a pas grande importance, car vous ne le montrez pas par votre manière d'agir. Ce n'est qu'une idée superficielle imposée au moyen de la crainte de l'autorité, de l'imitation.

Donc, quand vous demandez: « Croyez-vous? Êtes-vous Athée? » Je ne puis vous répondre catégoriquement, parce que pour vous la croyance a beaucoup plus d'importance que la réalité. Je sais qu'il y a une réalité immense, incommensurable, insondable, qu'il y a une suprême intelligence ; mais on ne peut la décrire. Comment pouvez-vous décrire le goût du sel si vous ne l'avez jamais goûté? Et ce sont ceux qui n'ont jamais goûté le sel, qui n'ont jamais eu conscience de cette immensité dans leurs vies, qui commencent à se demander si je crois ou si je ne crois pas, parce que, pour eux, la croyance est beaucoup plus importante que cette réalité qu'ils pourraient

trouver en vivant avec droiture et sincérité ; mais ils ne veulent pas vivre vraiment, ils pensent que croire en Dieu est essentiel pour être véritablement homme.

Pour moi, être théiste, est une absurdité aussi bien qu'être athée. Si vous connaissez ce qu'est la Vérité, ce qu'est Dieu, vous ne seriez ni athée, ni théiste parce qu'avec cette connaissance la croyance n'est pas nécessaire.

C'est l'homme non averti, qui ne fait qu'espérer et supposer, qui a recours à la croyance ou à l'incroyance pour le soutenir, pour l'inciter à agir de telle ou telle manière.

Or, si vous abordez la question tout différemment, vous découvrirez par vous-même, comme individu, quelque chose de réel, par delà toutes les limites de croyances, par delà l'illusion des mots. Mais cette découverte – de la Vérité ou Dieu – demande une grande intelligence, non l'assertion d'une croyance ou de l'incroyance, mais la perception des entraves créées par le manque d'intelligence. Pour découvrir la Vérité, Dieu – et je dis qu'une telle chose existe, que j'ai réalisée – l'esprit doit être libéré de toutes les entraves créées à travers les âges par le besoin de sécurité, de protection de soi.

Vous ne pouvez vous délivrer de ce besoin de sécurité en disant seulement que vous êtes libres. Pour percer ces murailles, il faut une grande intelligence, non le pur intellect. Pour moi, l'intelligence est l'harmonie parfaite du cœur et de l'esprit, ce qu'est cette réalité, vous le trouverez vous-même, sans demander à personne.

Or, que se passe-t-il dans le monde? Il y a un Dieu Chrétien, des Dieux Hindous ; les Mahométans ont leur conception particulière de Dieu – chaque petite secte a sa vérité particulière. Toutes ces vérités deviennent comme autant de maladies qui séparent les peuples ; entre les mains de quelques-uns, elles deviennent des instruments d'exploitation. Vous allez de l'une à l'autre, les goûtant toutes, parce que vous commencez à perdre de la sagacité ; vous voulez un remède à votre souffrance et vous acceptez n'importe quel remède offert par n'importe quelle secte, chrétienne, hindoue, ou autre. Aussi qu'arrive-t-il?

Vos dieux, vos croyances vous divisent et cependant vous parlez de fraternité humaine, d'unité en Dieu, en même temps la chose même que vous voulez découvrir vous la niez, parce que vous vous cramponnez à ces croyances comme aux plus puissants moyens de détruire les limitations, au lieu qu'elles ne font que les intensifier.

Tout cela est évident: si vous êtes protestant, vous avez horreur du catholique romain ; si vous êtes catholique romain, vous avez horreur de toutes les autres sectes. Il en est ainsi partout, non pas seulement ici, mais en Inde, chez les Mahométans, dans toutes les sectes religieuses ; car pour toutes, la croyance – cette chose cruelle – est plus vitale, plus importante que la découverte de la vérité qui est l'humanité réelle. Ceux qui croient si fort en Dieu ne sont pas véritablement amoureux de la vie ; ils sont amoureux d'une croyance, non de la vie ; aussi leurs cœurs et leurs esprits se dessèchent, se creusent, se vident, se réduisent à rien.

QUESTION : Croyez-vous à la réincarnation?

KRISHNAMURTI : Avant tout je ne sais quels sont ceux parmi vous à qui l'idée de réincarnation est familière. Je vais vous l'expliquer très brièvement. Cela signifie que pour atteindre la perfection, vous devez parcourir une série de vies, recueillant de plus en plus d'expérience, de connaissance jusqu'à ce que vous atteigniez la réalité, la perfection. Grossièrement et brièvement sans entrer dans les subtilités, voici l'idée de la réincarnation ; c'est que vous, comme « Je », entité, ego, revêtez une série de formes, vie après vie, jusqu'à ce que vous soyez parfait.

Je ne vais pas répondre que je crois ou non à la réincarnation, car je veux vous montrer que cette réincarnation est irréaliste... Ne rejetez pas immédiatement ce que je dis. Qu'est-ce que l'ego? Cette conscience que nous appelons le « Je »? Je vais vous le dire et vous demande d'y réfléchir. Vous êtes ici pour comprendre et non pour créer avec votre croyance une barrière entre vous et moi. Qu'est-ce que le « Je », ce point focal que vous appelez « Je », dont votre esprit a continuellement la notion consciente?

Ou plutôt quand êtes-vous conscient du « Je »? De vous-même? Seulement quand vous vous sentez lésé, quand vous sentez une entrave, une résistance ; autrement vous êtes suprêmement inconscient de votre petit moi en tant que « Je ». Vous êtes conscient de vous-même quand il y a conflit ; ainsi nous ne vivons que dans le conflit dont nous avons presque sans cesse conscience. Dans ce conflit, le « Je » n'est que la conscience de vous-même comme forme, avec un nom, certains préjugés, certaines idiosyncrasies, tendances, facultés, aspirations, déceptions ; et vous pensez que c'est cela qui doit durer, grandir, atteindre la perfection? Comment le conflit peut-il atteindre la perfection? Comment cette conscience limitée peut-elle atteindre la perfection? Elle peut s'élargir, s'étendre, mais serait-elle assez grande pour englober l'univers, elle ne serait pas la perfection, parce qu'à la base, c'est le conflit, la conception erronée, la résistance. Vous vous dites: « Je dois vivre comme entité après la mort, donc je dois revivre jusqu'à ce que j'atteigne la perfection ».

Mais vous direz: « Si vous ôtez cette conception de « Je », quel est le point focal de la vie? Si vous libérez l'esprit de cette conscience de soi-même, comme « Je », que reste-t-il? » – Or, que reste-t-il quand vous êtes suprêmement heureux, créateur? Il reste ce bonheur. Quand vous êtes réellement heureux, ou profondément amoureux, il n'y a pas de « vous ». Il y a cette extase du bonheur ou cet immense sentiment d'amour. Je dis que c'est cela le réel, tout le reste est faux.

Cherchons si ce qui crée ces conflits, ces résistances, ces frottements continuels est réel ou artificiel?

Si cette lutte est réelle, si elle est le processus même de la vie, la conscience du « Je » doit être réelle. Or, je dis que ce frottement continu est une erreur, qu'il peut ne pas exister dans une humanité organisée pour les besoins des êtres humains où il y aurait affection véritable.

Cherchons si le « Je » est la création illusoire d'un entourage faux, d'une société fautive, ou s'il est permanent, éternel? Pour moi, cette conscience limitée n'est pas éternelle. Elle est le résultat du milieu extérieur, des croyances, etc. Si vous faisiez ce que vous vouliez dans la vie au lieu d'être astreint à une certaine besogne qui vous dégoûte, si vous suiviez votre véritable vocation en vous réalisant vous-même, le travail ne serait plus une entrave. Pour le peintre, le poète, l'écrivain, l'ingénieur qui aime son art, la vie n'est pas un fardeau.

Mais votre travail n'est pas votre vocation ; les conditions sociales qui vous contraignent à le faire ont déjà créé un frottement ; certains règlements de morale, certaines autorités ont établi divers idéals comme le vrai, le faux, être vertueux, etc., et vous les admettez. Vous avez endossé ce vêtement sans comprendre, sans en chercher la valeur, vous avez ainsi créé des frottements. Graduellement, votre esprit est totalement dévié, perversi ; au milieu du conflit, vous êtes devenu conscient du « Je », et non du reste. Ainsi, vous partez d'une cause qui n'est pas la véritable cause, et vous lui donnez une conséquence erronée.

Aussi, que la réincarnation existe ou non est pour moi sans importance. Ce qui importe, c'est la réalisation, qui est la perfection. Vous ne pouvez atteindre cette réalisation dans le futur, elle est dans le présent, et n'appartient pas au temps.

Que s'est-il passé? Au milieu des résistances, des conflits continuels, la mémoire s'est créée, mémoire du « Je », qui devient possessif et dit « le mien ». Les nombreuses couches de cette mémoire constituent la conscience du « Je » ; ce « Je », étant le résultat faux d'un entourage faux, ses problèmes et leurs solutions sont entièrement faux, illusoires! Mais si vous, comme individu, commencez à vous éveiller, à entrevoir les limitations qui vous sont imposées par la société, les religions, les conditions économiques, à les remettre en question, à soulever un conflit, vous ferez disparaître cette petite conscience que vous appelez « Je », vous connaîtrez alors cette réalisation, cette active création dans le présent.

Pour parler en d'autres termes, certains savants affirment que cette individualité, cette conscience limitée subsiste après la mort ; ils ont découvert l'ectoplasme, et tout le reste, et pour eux cette vie continue après la mort.

Si vous voulez écouter un peu attentivement, vous comprendrez ce qui va suivre: l'individualité, cette conscience limitée est un fait, c'est un fait dans votre vie, n'est-ce pas? C'est un fait, mais il est sans réalité. C'est un fait, que vous êtes constamment soi-conscient, mais ce n'est que l'habitude séculaire acquise au milieu d'un entourage faux qui a constitué un fait de ce qui n'est pas réel. Bien que ce fait puisse exister – et il existe – tant que cet état dure il ne peut y avoir réalisation. Je dis que la réalisation de la perfection n'est pas l'accumulation des vertus ni l'ajournement dans le futur, c'est la parfaite harmonie de la vie dans le présent.

Si vous avez faim et que l'on vous promette de la nourriture pour la semaine prochaine, à quoi cela sert-il? Si vous avez perdu un être cher et qu'on vous dise ou que vous sachiez vous-même qu'il vit de l'autre côté, qu'en résulte-t-il? C'est en réalité, que le vide, l'isolement de la pensée et du cœur, la solitude vous accable ; vous pensez y échapper par la certitude que votre frère ou votre femme, ou votre mari, existe encore. Mais dans cette conscience, il y a toujours la mort, la limitation, le vide, la morsure continuelle du chagrin. Au lieu que si vous libérez l'esprit de cette conscience du « Je » en découvrant la véritable valeur de ce qui vous entoure – et personne ne peut la découvrir pour vous – vous connaîtrez par vous-même cette réalisation qui est la vérité, qui est Dieu, ou de tout autre nom que vous préférez la nommer. En développant la conscience limitée, qui est le résultat illusoire d'une cause fausse, vous ne trouverez pas ce qu'est Dieu, la vérité, le bonheur, la perfection dans la conscience de soi, il n'y a que conflit perpétuel, lutte perpétuelle, misère perpétuelle.

QUESTION : Êtes-vous le Messie?

KRISHNAMURTI : Est-ce d'une grande importance? C'est une des questions qu'on m'a posées partout: les reporters de journaux, pour un entrefilet ; les assistants pour savoir, parce qu'ils pensent que cette autorité les convaincra. Je n'ai jamais nié, ni affirmé que je sois le Messie, que je sois le Christ revenu sur la terre ; cela n'a aucune importance. Personne ne peut vous le dire. Même si je vous le disais, ce serait littéralement sans valeur ; je ne vous le dirai pas car, pour moi, c'est si accessoire, si futile, si secondaire. Quand vous voyez une magnifique sculpture ou une admirable peinture, vous en jouissez ; mais je crains que vous ne cherchiez plutôt à savoir qui est le sculpteur ou le peintre qu'à vous intéresser à l'œuvre elle-même. Ce n'est pas la pureté de l'œuvre, sculpture ou peinture, ce n'est pas la pureté de la pensée qui vous intéresse, c'est de savoir qui parle, cela prouve que vous n'êtes pas capable de découvrir la valeur intrinsèque d'une idée, mais que vous vous préoccupez plutôt de celui qui l'exprime. Je crains-qu'on ne cultive de plus en plus le snobisme ; il y a un snobisme spirituel comme il y a un snobisme mondain ; mais tous les snobismes se ressemblent.

Ainsi, amis, ne vous inquiétez pas, mais cherchez si ce que je dis est vrai ; en essayant de trouver, vous vous débarrasserez de l'autorité, cette chose pernicieuse, il ne



peut y avoir d'autorité pour les êtres humains réellement intelligents, créateurs. Pour savoir si ce que je dis est vrai, il ne faut pas l'aborder dans un pur esprit d'opposition, ou en disant: « On nous a dit » – « Il est écrit » – « Certains livres disent ceci et cela » – « Nos esprits-guides nous ont dit ». – C'est, vous le savez, la dernière mode: « Nos esprits-guides nous ont dit ». Je ne sais pourquoi vous accordez plus d'importance aux esprits des morts qu'aux vivants. Les vivants peuvent toujours vous contredire, aussi vous ne faites pas grande attention à eux ; les esprits peuvent toujours tromper, vous, vous savez.

Nous nous sommes habitués, non à apprécier la valeur d'une œuvre pour elle-même, mais selon son auteur. Aussi nos esprits et nos cœurs sont vides et creux, il n'y a en eux ni réelle affection, ni pensée raisonnable, mais seulement des masses de préjugés.

QUESTION : Qu'est-ce que la spiritualité?

KRISHNAMURTI : Je dis que c'est la vie harmonieuse. Je vais expliquer ce que j'entends par là. Vous ne pouvez vivre harmonieusement si vous êtes nationaliste, si vous avez une conscience de race, une conscience de classe ; comment pourriez-vous vivre intelligemment, suprêmement, si vous n'êtes pas libéré de cette conscience de classe? Ou si vous êtes possessif, préoccupé de l'idée du tien et du mien? Ou si vous êtes prisonnier de vos croyances? La croyance n'est qu'un moyen d'échapper au conflit. L'homme qui lutte dans cet immense conflit de la vie, qui veut comprendre, n'a pas de croyance, il fait des expériences ; il ne croit pas positivement, il poursuit son expérience. Le savant ne commence pas par croire, il commence par expérimenter. L'homme prisonnier d'une autorité sociale ou religieuse ne peut assurément vivre dans l'harmonie, donc spirituellement, intelligemment, l'autorité en fait un automate, un rouage de la machine sociale ou religieuse. L'homme, dans la plénitude de la pensée, se libère de l'autorité, qui ne mène qu'à l'initiation, à l'hypocrisie ; il peut vivre harmonieusement et dans cette harmonie de son esprit et de son cœur, il n'est plus accablé de crainte, il est sain, normal, complet, intégral.

QUESTION : L'étude de la musique ou l'art en général sont-ils de quelque valeur pour celui qui désire atteindre la réalisation dont vous parlez?

KRISHNAMURTI : Voulez-vous dire que vous allez écouter la musique comme si vous alliez acquérir quelque chose en retour? Assurément la musique n'est pas une marchandise à vendre. Vous en jouissez, mais vous n'espérez rien en retour. Ce n'est pas une boutique. La réalisation de la vérité, de la vie dans l'extase, ne consiste pas à accumuler des idées, des sensations. Vous allez voir une belle œuvre d'art, peinture ou architecture pour votre plaisir, non pour obtenir autre chose. Cette attitude d'échange, de commerce est vraiment matérialiste. C'est votre manière de vous approcher de la réalité, de vous approcher de Dieu. Vous allez vers Dieu avec des prières, des fleurs, des confessions, des sacrifices, parce que vous espérez obtenir autre chose de retour ; c'est ainsi que vos sacrifices, vos prières, vos implorations perdent de leur valeur. C'est aussi l'attitude de l'homme qui se montre aimable parce que vous allez lui donner quelque chose. Tout le processus de la civilisation repose là-dessus. L'amour est une marchandise qu'on trafique. La spiritualité ou la réalisation de la vérité, vous cherchez à l'atteindre en retour du bien que vous faites. Ce n'est pas agir avec droiture que d'attendre quelque chose en retour d'une action bonne.

QUESTION : Si les prêtres, les églises et autres organisations semblables agissent envers les hommes comme secours en cas d'urgence pour soulager des symptômes jusqu'à l'arrivée du Grand Médecin qui traite la cause, ont-ils tort?

KRISHNAMURTI : Ainsi vous faites des prêtres et des religions comme un marche-pied? Puis vous attendez qu'un autre vienne vous révéler la cause? Si je com-

prends bien, vous dites: « Comme il y a tant de symptômes, pour traiter les symptômes, c'est-à-dire guérir superficiellement, il est nécessaire d'avoir des églises et des prêtres ».

Est-ce vraiment ce que vous me dites, ce que vous reconnaissez? Affirmez-vous que les prêtres et les églises ne font que traiter les symptômes? Si réellement vous le reconnaissiez et le sentiez vous-même, vous trouveriez vous-même la cause immédiatement. Mais ce n'est pas en réalité ce que vous pensez. En vérité, pour vous, la grande majorité, pratiquement pour tout le monde, les prêtres, les églises ne font pas que traiter les symptômes, vous croyez qu'ils peuvent vous aider à trouver la vérité, vous mener à la réalité. Sinon vous les aboliriez immédiatement, dès demain! Et je le souhaiterais! Alors vous trouveriez ; vous n'auriez besoin de personne pour vous dire la cause ; vous penseriez avec intelligence, vous commenceriez à douter, non plus à accepter ; vous deviendriez de véritables individus et non de pures machines mues par la peur, par les forces extérieures, il n'y aurait plus dans le monde tant de ces affreuses divisions, mais plus de pensée réfléchie, plus d'amour, plus d'humanité.

QUESTION : S'il est nécessaire que la société humaine devienne coopérative et collective, comment l'individu peut-il contribuer à la réaliser? La dictature supprime la liberté de l'individu et ôte toute valeur à son unicité?

KRISHNAMURTI : Cherchons si l'individu, en devenant vraiment un individu, ne coopérera pas, c'est-à-dire, si au lieu d'être poussés à la coopération comme vous l'êtes actuellement par les circonstances (je ne devrais pas dire à la coopération, car elle n'existe pas – au lieu d'être poussés par les circonstances à agir pour vous-même, et non pour une vraie et intelligente coopération) il est possible de coopérer en devenant de réels individus?

Je dis que c'est possible ; devenant réellement un individu, d'agir dans une vraie et naturelle coopération sans y être contraint par les circonstances.

Êtes-vous de véritables individus, fonctionnant avec la plénitude de volition, c'est bien ce qui constitue l'individu, n'est-ce pas? c'est l'homme qui agit avec sa pleine liberté ; autrement vous êtes de purs rouages dans une machine en marche. La véritable individualité consiste à libérer l'esprit de l'encerclement de l'erreur ; devenir réellement un individu doit amener à la coopération.

Je ne puis entrer dans les détails, mais si la question vous intéresse vous y réfléchirez ; vous constaterez que dans le monde tel qu'il est constitué, tout individu entre en lutte avec son voisin, cherche sa propre sécurité, sa propre conservation. La coopération, la vraie coopération, intelligente, humaine, créatrice, non égoïste, ne peut exister que si vous, comme individu, devenez pleinement un individu. Supprimer la lutte pour la sécurité personnelle, signifie changer totalement la structure de notre civilisation, avec ses droits acquis, sa possessivité de classe, ses nationalités, ses distinctions de race, ses divisions de peuples par les religions. Lorsque vous serez réellement libres, lorsque vous, comme individu, verrez la signification de toutes ces barrières et leur irréalité, vous deviendrez un réel individu, capable de coopérer avec intelligence: c'est inévitable.

Ce qui nous isole, ce sont nos préjugés, notre ignorance des réelles valeurs, et toutes les entraves, que nous, comme individus, avons créées ; c'est en qualité d'individus seulement que nous pouvons abattre ce système. Ce qui signifie que vous ne pouvez plus avoir de nationalité, que vous perdez le sens de la possessivité bien que vous puissiez avoir des vêtements, des maisons ; votre attitude n'est pas celle de classe possédante, parce que vous avez découvert vos besoins réels.

Ainsi, quand chaque individu s'occupera du bien-être de l'ensemble, il y aura véritable coopération. Actuellement, vous êtes poussés comme autant de moutons dans

une direction ou une autre et vos leaders vous annihilent parce que vous n'êtes que des instruments d'exploitation, et vous êtes exploités parce que l'unique préoccupation de votre être, de votre pensée n'est que la conservation personnelle aux dépens des autres. Il y aura véritable conservation, véritable sécurité dans le monde en son ensemble, lorsque vous, comme individus, détruirez ce qui sépare les peuples, les oppose les uns aux autres en des guerres continuelles: – les nationalités, les gouvernements souverains. Tant que ces conditions subsisteront vous n'aurez ni paix, ni bonheur ; elles produiront toujours plus de luttes, plus de guerres, de calamités, de misère, de souffrances. Ce sont les individus qui les ont créées et en tant qu'individus vous devez commencer à les démolir, à vous en libérer et seulement alors vous réaliserez cette extase de la vie.

Auckland, le 1er avril 1934

**Vasanta, Australie**  
**3ème Causerie**  
**Dans les Jardins de L'École Vasanta**  
**le 2 avril 1934**

Amis,

Ce matin, j'essaierai d'abord de répondre à quelques-unes des questions, puis à la fin des réponses, de faire un résumé de ce que j'ai dit.

QUESTION : Pour découvrir les valeurs éternelles, la méditation est-elle nécessaire, et si elle est nécessaire, quelle est la vraie méthode de méditation?

KRISHNAMURTI : Je me demande ce qu'on entend en général par méditation. Autant que je puis comprendre, la soi-disant méditation, qui n'est que la concentration, n'est pas méditation du tout.

Nous sommes accoutumés à croire qu'en faisant un très grand effort pour contrôler l'esprit, le fixer sur une certaine idée ou concept, certain portrait ou image, ou centrer l'attention sur un point particulier, nous méditons.

Or, qu'arrive-t-il quand vous essayez de le faire? Vous cherchez à vous concentrer sur une idée et vous bannissez toutes les autres idées, tous les autres concepts ; vous forcez votre attention à se limiter soit à une grande pensée que vous avez recueillie dans une livre, à se fixer sur une image, et tout aussitôt viennent se glisser d'autres idées que vous essayez de chasser et c'est une lutte qui commence entre les idées que vous ne voulez pas accepter et celle que vous voulez fixer. Vous ne faites que créer une lutte, vous rétrécissez l'esprit, vous le contractez, tandis que, pour moi, la joie de la méditation consiste, non à contraindre l'esprit, mais à tâcher de découvrir la pleine signification de toute pensée telle qu'elle vient. Comment pouvez-vous dire que telle pensée est meilleure ou pire? qu'elle est noble ou ignoble? Vous ne pouvez le dire que si l'esprit a découvert leurs vraies valeurs. Aussi pour moi, la joie de la méditation consiste à découvrir la vraie valeur, la signification de chaque pensée par un processus naturel et délivrer ainsi l'esprit de ce conflit continu.

Supposez que vous vouliez vous concentrer sur une idée, aussitôt vous pensez au vêtement que vous allez mettre, aux personnes que vous allez voir, à ce que vous aurez pour déjeuner, etc.. Complétez chaque pensée, n'essayez pas de la bannir, et vous verrez que l'esprit n'est plus un champ de bataille de pensées en lutte. Ainsi votre méditation n'est pas limitée à quelques heures ou à quelques moments de la journée ; mais l'esprit et le cœur sont constamment en alerte, c'est pour moi la vraie méditation dans laquelle il y a paix et joie. Mais la soi-disant méditation que vous pratiquez comme discipline pour obtenir quelque chose en retour est pour moi, pernicieuse, elle détruit réellement la pensée.

Pourquoi sommes-nous contraints à le faire? Pourquoi nous forçons-nous à penser intensément pendant quelques instants du jour à des choses que nous croyons aimer? Parce que nous faisons, le reste de la journée, des choses que nous n'aimons pas, qui nous sont pénibles. Et nous disons: « Pour trouver quelque chose que j'aime, pour y penser, il faut que je médite ». Ainsi vous donnez une réponse fausse à une cause fausse. L'entourage – économique, social, religieux – vous empêche, de faire ce

que vous voudriez faire ; vous êtes obligés de trouver une heure ou deux pendant lesquelles vous allez vivre. L'idée de discipline devient nécessaire pour contraindre l'esprit, le forcer à suivre un certain modèle. Mais si vous compreniez réellement la limitation imposée par le milieu et si par l'action, vous la perciez à jour, ce processus de discipline de l'esprit d'après une certaine méthode serait tout à fait inutile.

Si vous voulez saisir la pleine signification de tout ceci, je vous prie, réfléchissez-y soigneusement ; parce qu'un esprit discipliné – non pas seulement discipliné pour acquérir une technique – a été dressé suivant un certain modèle et ce modèle est celui d'une société fausse, d'idées fausses, de concepts faux. Si vous êtes capables d'aller au fond et de discerner ce qui est faux, l'esprit n'est plus un champ de bataille d'idées contradictoires, vous trouvez la vraie contemplation, la joie de la pensée s'éveille.

QUESTION : Quel est cet état de lucidité de l'esprit dont vous parlez? Voulez-vous donner quelques précisions?

KRISHNAMURTI : Messieurs, nous sommes habitués à faire tout avec un effort incessant: penser est un effort ardu. Je voudrais expliquer ce qui, pour moi, n'est pas un effort, mais une nouvelle manière de vivre.

Lorsque vous êtes averti qu'une chose est dangereuse, qu'elle est un poison, votre être entier devient conscient du poison, vous ne faites aucun effort pour le rejeter, vous vous en êtes déjà écarté, vous en êtes libéré. C'est seulement lorsque nous ignorons le poison, ou lorsque ce poison donne plaisir et souffrance à la fois, que nous jouons avec lui.

Or, la peur a fait créer quantité d'entraves telles que le nationalisme, le patriotisme, l'imitation servile de l'autorité, la soumission à la tradition, la recherche continue du confort. Mais si nous savons avec notre être tout entier que le patriotisme est réellement faux, empoisonné, nous n'avons pas à batailler contre lui, à nous en débarrasser ; c'est un poison écarté. Comment pouvons-nous découvrir que c'est un poison? En ne nous identifiant ni avec le patriotisme, ni avec l'anti-patriotisme. La première chose est d'être sur ses gardes, de devenir conscient du fait de non-identification avec l'un ou avec l'autre, et vous commencez à voir la vraie signification du patriotisme, à vous rendre compte de sa vraie valeur.

Après tout, qu'est-ce que le patriotisme? J'essaie de vous aider à devenir conscients de ce poison ; sans que vous vous croyiez obligés d'accepter ou de rejeter ce que je dis. Considérons-le ensemble et voyons si ce n'est pas un poison, si vous le constatez, vous n'avez plus à lutter, vous en êtes délivré. Devant un serpent venimeux, vous vous écarterez, vous ne luttez pas avec lui. Dans le doute, vous vous approchez et vous jouez avec lui. De même, essayons de voir sans l'accepter ni le rejeter si le patriotisme est un poison ou non.

D'abord, quand êtes-vous patriotique? Pas tous les jours ; vous ne vivez pas perpétuellement avec ce sentiment. Vous êtes soigneusement entraîné au patriotisme à l'école, par les livres d'histoire qui vous disent que votre pays a battu un autre pays, que votre pays est meilleur que tous les autres. Pourquoi cet entraînement de l'esprit au patriotisme qui, pour moi, est anti-naturel? Non que vous n'appréciez pas la beauté d'un pays plus que celle des autres ; mais cette préférence n'a rien à faire avec le patriotisme, c'est le sens de la beauté.

Il y a des pays sans un seul arbre, où le soleil est brûlant ; un tel pays a sa propre beauté ; alors l'homme qui aime l'ombrage, les feuilles dansantes, n'est pas patriote?

Le patriotisme a été cultivé, développé comme moyen d'exploitation ; ce n'est pas un sentiment instinctif dans l'homme. Le sentiment instinctif dans l'homme est d'apprécier la beauté et non de dire: « mon pays ». Mais le patriotisme a été cultivé par ceux qui cherchent des marchés étrangers pour leurs marchandises. C'est-à-dire, si

j'ai entre les mains les moyens de production, et si j'ai saturé ce pays de mes produits, j'ai besoin de m'étendre, d'aller vers d'autres pays, de conquérir les marchés de ces pays. Il me faut des moyens de conquête.

Aussi, je dis « Notre pays » et j'excite le sens du patriotisme au moyen de la presse, de la propagande, de l'éducation, des livres d'histoire, afin que dans un moment de crise, nous tombions sur un autre pays ; les exploiters jouent de ce sentiment jusqu'à ce que vous soyez si bien dupés que vous êtes prêts à vous battre pour votre pays, appelant les autres barbares, etc..

Ce n'est pas de mon invention, c'est l'évidence même ; vous pouvez l'observer avec un esprit non prévenu qui ne cherche pas à s'identifier avec l'un ou l'autre parti, mais essaie de comprendre. Qu'arrive-t-il si vous découvrez que le patriotisme est réellement un obstacle à la vie, complète, pleine, réelle? Vous n'avez plus à lutter, il a disparu entièrement.

Observation : Vous vous dresseriez contre la loi du pays?

KRISHNAMURTI : La loi du pays? Pourquoi non? Assurément, si vous êtes libéré du patriotisme et si la loi du pays intervient, vous prend pour la guerre, alors que vous ne sentez aucun patriotisme, vous pouvez devenir un objecteur de conscience, ou aller en prison, vous devez combattre la loi. La loi est faite par des êtres humains et sûrement elle peut être brisée par des êtres humains (Applaudissements) . Ne prenez pas la peine d'applaudir, c'est une perte de temps.

Que se passe-t-il? Le patriotisme, qu'il soit de nature orientale ou occidentale est le même: un poison qui dans les êtres humains déforme réellement la pensée. C'est une maladie et quand vous commencerez à comprendre et que vous vous rendrez clairement compte que c'est une maladie, vous verrez comment votre esprit réagira contre cette maladie. Lorsque en temps de guerre, le monde entier parlera de patriotisme, vous en connaîtrez la fausseté et vous agirez comme un être humain véritable.

De même, et pour prendre un autre exemple, la croyance est une entrave. Un esprit ne peut penser complètement, pleinement, s'il est assujéti à une croyance. Il est comme un animal attaché au piquet par une corde. Peu importe que la corde soit longue ou courte ; il est attaché ; il ne peut vagabonder en pleine liberté, aller jusqu'où il veut, partout où il veut ; il ne peut dépasser la longueur de la corde. Assurément tourner en rond n'est pas penser, c'est se mouvoir dans le cercle limité d'une croyance.

Or, les esprits humains sont assujettis à une croyance et incapables de penser ; leur pensée est toujours circonscrite, limitée par la croyance ou l'idéal avec lequel ils se sont identifiés. Les croyances séparent les peuples. Si vous le constatez, si vous reconnaissez, avec tout votre être, que la croyance conditionne la pensée, vous commencerez à libérer l'esprit de cette limitation, vous commencerez à penser complètement, pleinement.

Faites ces expériences, vous verrez que la vie n'est pas un processus perpétuel de lutte contre des règles qui s'opposent à ce que vous voulez faire. Il n'y a plus alors ni ce que vous voulez faire, ni la règle, mais l'action droite, sans l'identification personnelle.

Prenez un autre exemple. Vous avez peur de ce que votre voisin peut dire – peur très courante. – Ce n'est pas la peine de développer l'opposé, de dire: « Je ne me soucie pas de ce que dit le voisin », et d'agir dans un esprit d'opposition ; mais si vous devenez réellement conscient de ce qui cause votre peur du voisin, la peur cesse tout à fait. Quelle est la raison de cette peur ? Vous avez peur de perdre votre situation, de ne pas marier votre fils ou votre fille, de ne pas faire figure dans la société, etc.. Vous commencez à comprendre en ayant l'esprit toujours en alerte ; dans la flamme de

cette compréhension sont brûlées les scories des faux règlements. Ainsi la vie n'est pas une bataille ; il n'y a rien à conquérir.

Vous pouvez ne pas accepter ce que je dis, mais faire vous-même l'expérience avec les trois exemples que je vous ai donnés, la peur, la croyance, le patriotisme, vous verrez combien votre esprit est assujéti, conditionné, et là où l'esprit est en esclavage, il y a lutte, conflit, souffrance. Car après tout, la pensée est comme l'eau d'une rivière, elle doit être en mouvement continu et ce mouvement, c'est l'éternité. Si vous limitez ce libre cours de la pensée, de l'esprit et du cœur, vous créez des conflits auxquels il faut porter remède et le processus commence: chercher des remèdes, des subterfuges, et ne jamais essayer de trouver la cause. Mais par la pleine conscience vous libérez l'esprit et le cœur des entraves qui les conditionnent. Sans la découverte de la vraie signification de l'entourage, il y a conflit et la réponse illusoire au conflit: l'auto-discipline.

QUESTION : Quand on a découvert par soi-même que toute méthode pour s'évader du présent est vaine, futile, que reste-t-il à faire?

KRISHNAMURTI : Quand vous constatez que votre esprit s'échappe du conflit à travers des remèdes superficiels, vous voulez savoir ce qui reste? Que reste-t-il? L'intelligence, la compréhension. N'en est-il pas ainsi?

Supposez que vous éprouviez un chagrin ; le chagrin causé par la mort ou quelque autre peine passagère.

S'il s'agit de la mort, vous vous évadez à travers la croyance à la réincarnation ou à la continuation de la vie de l'autre côté. J'en ai parlé hier soir, je ne puis y revenir ici. Mais quand vous reconnaissez que c'est un faux-fuyant, qu'arrive-t-il? Vous le considérez pour découvrir sa signification, sa valeur s'il en a quelque-une, et de ce processus de recherche naît l'intelligence, la compréhension ; cette suprême intelligence est la vie elle-même. Il ne vous faut rien de plus.

Si vous avez quelque chagrin passager, vous voulez vous en évader, le fuir, vous en distraire, l'oublier. En essayant d'oublier, vous ne comprenez jamais la cause ; vous multipliez les moyens de distraction, le cinéma, l'église, ou tout autre. Il ne s'agit donc pas de ce qui reste, alors que vous cessez de vous évader ; mais chercher à découvrir la valeur des échappatoires que vous avez créées pour vous-même, c'est la vraie intelligence, et cette intelligence est réalisation, bonheur créateur.

QUESTION : Quelle est la cause primordiale de la peur?

KRISHNAMURTI : N'est-ce pas l'instinct de la conservation, avec toutes ses subtilités? Par exemple, si vous êtes riche, vous n'avez pas à vous tourmenter pour trouver une situation ; mais vous avez peur d'autre chose, peur de mourir subitement et de finir, peur de perdre votre argent. Cette peur si vous l'examinez, existe tant que l'idée de conservation personnelle persiste et que l'esprit s'accroche à cette conscience de soi, que j'ai expliquée hier soir ; la conscience de soi, telle est l'idée fondamentale qui crée la peur.

J'ai essayé d'expliquer aussi hier soir, comment cette conscience limitée que nous appelons « Je » surgit, comment elle se crée par suite d'un milieu faux et la lutte amenée par ce milieu.

Dans le système tel qu'il existe, vous avez à lutter pour votre propre vie ; cette lutte crée la peur ; et nous cherchons des remèdes à la peur. Tandis que si vous changez réellement les conditions qui engendrent cette peur, si vous vous attaquez à la source créatrice de peur, vous n'avez plus besoin de remède.

Ne pouvons-nous concevoir un état dans lequel vous n'auriez pas à lutter pour votre existence?

Non pas qu'il n'y ait autres sortes de peur auxquelles nous viendrons plus tard ; mais c'est cette idée de nationalité, de conscience de race, conscience de classe, les moyens de production entre les mains d'un petit nombre, – en conséquence l'exploitation – qui vous empêchent de vivre autrement que dans une bataille perpétuelle pour votre conservation et votre sécurité, ce qui dans un état intelligent est proprement absurde.

Nous sommes réellement des animaux, bien que nous nous appelions civilisés, chacun luttant pour lui-même et sa famille ; c'est l'une des causes fondamentales de la peur. Si vous comprenez cette lutte contre les conditions extérieures, vous ne vous en inquiétez pas, et la peur relâche son étreinte.

Mais il y a un autre genre de peur, la peur de la pauvreté intérieure. Après la peur de la pauvreté extérieure, celle d'être creux, vide, isolé, qui nous fait rechercher divers remèdes dans l'espoir de nous enrichir. Mais qu'arrive-t-il réellement ? Nous ne faisons que recouvrir ce creux, ce vide, par d'innombrables moyens : soit par la littérature, en lisant beaucoup – non que je sois opposé à la lecture – soit par l'exagération des sports, cette agitation continuelle, ce besoin d'être ensemble à tout prix, d'appartenir à certains groupes, certaines classes, certaines sociétés, d'être dans le train, dans le mouvement, de faire partie des gens chics. Vous savez, nous le faisons tous ; et cela prouve la peur de cette solitude que vous devrez affronter un jour ou l'autre. Tant que ce creux, ce vide, cette superficialité existent, la peur existe.

Être délivré de cette peur, ce n'est pas recouvrir le vide par des remèdes, mais plutôt le reconnaître, s'en rendre compte, ce qui vous rend l'esprit alerte et prompt à rechercher le sens de toute expérience, limite ou critère. Vous découvrez aussi la vraie intelligence, profonde, illimitée, et le vide disparaît.

C'est plutôt en essayant de la couvrir ou d'acquérir ce qui peut le remplir, que le vide gagne de plus en plus. Mais si vous reconnaissez que vous êtes vide, creux, n'essayez pas de fuir ; votre esprit s'aiguise dans cette certitude, parce que vous en souffrez.

En devenant conscient de votre vide, un violent conflit s'élève, et au sein du conflit, vous découvrez graduellement le sens de l'expérience – les valeurs de la société, de la religion, des conditionnements, des règlements autour de vous. Au lieu de couvrir le vide, vous trouvez la profondeur de l'intelligence. Alors vous n'êtes jamais isolé, même si vous êtes seul ou au milieu d'une foule énorme, il n'y a pas de sentiment de vide.

QUESTION : 5e dirigera-t-on par l'instinct ou faudra-t-il toujours quelqu'un pour montrer le chemin ?

KRISHNAMURTI : On ne peut maintenant se fier à l'instinct, n'est-ce pas ? L'instinct a été tellement perverti, assujéti par la tradition, l'autorité, les conditions extérieures, qu'on ne peut plus se fier à lui. L'instinct de possession est faux, anti-naturel. Il a été créé par une autre société basée sur la sécurité individuelle, aussi l'instinct de possession a été soigneusement cultivé au cours des générations. Nous disons : « Instinctivement, j'aime posséder ; c'est dans la nature humaine d'être possessif » ; mais si vous regardez de plus près vous verrez que cet instinct de possession a été cultivé par des conditions fausses, et qu'il n'est pas un vrai instinct. Ainsi nous avons des instincts qui ont été artificiellement nourris et si vous vous fiez à un autre pour vous faire sortir de ces fausses lois de l'instinct, vous entrerez dans une autre cage, vous créerez une autre catégorie de valeurs qui vous pervertira de nouveau. Tandis que si vous considérez chaque instinct sans vous essayer de vous identifier avec lui, mais en cherchant sa signification, vous faites naître l'action naturelle spontanée, la vraie intuition.



Pendant ces quatre ou cinq jours vous avez, heureuse ment ou malheureusement, assisté à ces réunions, mais vous savez, écouter seulement mes Causeries ne peut rien produire, ne peut vous donner la sagesse. Ce qui donne la sagesse, c'est l'action. La sagesse ne peut s'acheter ; on ne l'acquiert pas en lisant des philosophies ou des encyclopédies. Je n'ai jamais lu de philosophies. C'est dans le processus de l'action que vous commencez à discerner le vrai du faux et très peu de gens sont en alerte, avides d'action. Ils aiment mieux s'asseoir et discuter, fréquenter des églises, créer des mystères de rien, parce que leurs esprits sont indolents, paresseux, et que derrière, il y a la peur de s'élever contre la société, contre l'ordre établi. Ainsi, écouter mes paroles ou lire ce que j'ai dit, n'éveillera pas votre intelligence, ne vous mènera pas à la vérité, à cette extase de la vie qui est en mouvement perpétuel. Ce qui donne la sagesse, c'est de se rendre compte de l'une de ces entraves et d'agir. Prenez, comme je l'ai dit, l'entrave du patriotisme ou de la croyance, commencez à agir et vous verrez à quelle profondeur, à quel abîme de pensée elle vous mènera. Vous irez beaucoup plus loin que les théories dû théologien ou du philosophe ; et vous constaterez qu'il vient un moment où vous ne recherchez plus un résultat, un fruit de votre action, mais que l'action elle-même a un sens. Comme un savant fait des expériences, et au cours de ses expériences obtient des résultats, mais continue l'expérience ; de la même manière, dans le processus de libérer l'esprit et le cœur des entraves a lieu l'action, le résultat ; mais l'essentiel est le continuel mouvement de l'esprit et du cœur. Si toute action est réellement l'expression de ce mouvement elle produira la société nouvelle, les nouvelles conditions, non l'approche de quelque idéal, mais une société jamais statique, jamais immobile, toujours en mouvement. La moralité est une perception volontaire non inculquée par la peur ou imposée de l'extérieur par la société ou la religion.

Ainsi graduellement, au cours de cette libération de l'esprit, vous ne remplacez pas le faux par le vrai, vous ne cherchez plus une substitution ; le vrai seul reste ; vous laissez l'esprit se mouvoir, vivre éternellement, l'action devient spontanée et naturelle ; la vie devient non une école où l'on apprend à lutter, à rivaliser, mais une vie vécue intelligemment, suprêmement heureuse ; une telle vie est celle d'un être humain consommé.

Auckland, le 2 avril 1934

## **Auckland, Australie**

### **Causerie aux Hommes D'Affaires**

### **le 6 avril 1934**

Amis, Je crois que la plupart d'entre nous pensent que ce serait un monde merveilleux, celui où il n'y aurait aucune exploitation réelle, où tout être humain pourrait vivre naturellement, pleinement, humainement ; mais il n'y en a qu'un très petit nombre qui veuille faire quelque chose pour cela. On s'y complaît comme dans un idéal, une utopie, un rêve, mais très peu désirent agir. Vous ne pouvez faire surgir une utopie, ni cesser l'exploitation sans agir.

Or, aucune action collective ne peut aboutir sans que d'abord on réfléchisse au problème individuellement. Tout être humain, à ses heures de lucidité, ressent l'horreur de l'exploitation réelle, celle du prêtre, de l'homme d'affaires, du médecin, du politicien, etc., et ne peut manquer d'en voir l'effrayante cruauté, s'il y pense un seul moment. Pourtant nous sommes tous prisonniers de cet engrenage, de ce système d'exploitation ; et nous attendons, nous espérons qu'un autre système naisse en vertu de quelque miracle ; nous pensons que, comme individus, nous n'avons qu'à attendre, à laisser les choses suivre leur cours. En vérité, pour créer un nouveau système, un nouveau monde, une nouvelle organisation, il faut que les individus commencent ; il faut que les hommes d'affaires, ou tout individu, en particulier, découvre si son action est réellement basée sur l'exploitation.

Comme je l'ai dit, le prêtre exploite la peur ; l'exploitation du marchand a pour cause l'agrandissement, l'accumulation de la richesse, l'avidité, formes subtiles de l'égoïsme et du besoin de sécurité ; vous êtes tous supposés être des hommes d'affaires ; mais vous ne pouvez cependant laisser de côté tout problème humain et vous occuper uniquement d'affaires. Après tout, les hommes d'affaires sont des êtres humains, et les êtres humains, tant qu'ils sont exploités doivent avoir continuellement en eux cet esprit de révolte.

C'est seulement lorsque vous aurez atteint un certain niveau, où vous êtes en pleine sécurité que vous perdez de vue cette exploitation et ce qu'il faudrait faire pour changer le monde ou faire naître une attitude d'action spontanée envers la vie, vous trouvez que tout va bien et vous oubliez ; mais à l'arrière-plan, il ne peut y avoir de bonheur, de bonheur humain, tant que l'exploitation subsiste.

Or, pour moi, l'exploitation commence quand les individus veulent aller au delà de leurs besoins essentiels ; découvrir quels sont vos besoins essentiels exige une grande intelligence, et vous ne pouvez être vraiment intelligent si vos besoins consistent à poursuivre la sécurité, le confort. Naturellement, il faut avoir la nourriture, le logement, le vêtement, etc. ; mais pour mettre ces choses à la portée de tous, il faut que les individus comprennent quels sont leurs propres besoins, les besoins qui sont humains, et que d'après cela, ils organisent leur système de pensée et d'action ; alors seulement on pourra créer le bonheur dans le monde.

Mais qu'arrive-t-il ? Nous sommes sans cesse en lutte, nous jouons des coudes, c'est une concurrence continuelle où personne ne se sent en sécurité, et cependant nous allons à la dérive, sans agir d'une façon définie. Au lieu d'attendre qu'un miracle vienne changer le système, il faut qu'une révolution complète le transforme ; c'est ce que tout le monde reconnaît.

Bien que nous puissions avoir légèrement peur du mot révolution, nous reconnaissons tous l'immense nécessité d'un changement. Cependant, individuellement, nous sommes incapables d'amener ce changement, parce qu'individuellement, nous n'avons pas réfléchi, nous n'avons pas essayé de découvrir la cause de ce processus d'exploitation continue. Quand les individus seront véritablement intelligents, ils créeront une organisation qui pourvoira, sans exploitation, aux besoins essentiels de l'humanité. Individuellement, nous ne pouvons vivre séparés de la société, la société c'est l'individu, et aussi longtemps que les individus rechercheront seulement leur propre sécurité ou celle de leur famille, le système d'exploitation subsistera.

Il ne peut y avoir de vrai bonheur dans le monde si des individus, comme vous-mêmes, traitent les affaires commerciales en dehors des affaires du monde, des affaires humaines. Vous ne pouvez, si je puis dire, avoir des préférences nationales et parler de la liberté du commerce. Vous ne pouvez considérer la Australie comme le premier et le plus important pays, au détriment de tous les autres pays, sous prétexte que vous sentez, individuellement, le besoin essentiel de votre propre sécurité. C'est dire, Messieurs, pour employer d'autres termes, il ne pourra y avoir réelle liberté du commerce, développement des industries, etc., que quand il n'y aura plus de nationalités dans le monde. Je pense que c'est évident. Tant que des murailles douanières protégeront chaque pays, il y aura guerres, confusion, chaos, mais si nous pouvions envisager le monde entier, non comme divisé en nationalités, en classes, mais comme une entité humaine ; non divisé en sectes religieuses, ou en classe capitaliste et classe ouvrière, alors seulement il y aurait possibilité d'une réelle liberté de commerce, dans la coopération.

Pour cela, il ne suffit pas de prêcher ou d'assister à des réunions, de trouver à ces idées un plaisir intellectuel, il faut agir ; et nous devons commencer individuellement à passer à l'action, même si nous devons en souffrir. Nous devons commencer à créer une opinion intelligente, pour avoir un monde où l'individualité ne soit plus comprimée, rognée, suivant un certain modèle, mais devienne un moyen d'expression de la vie ; qu'elle ne soit plus cette forme mutilée, déjetée, que nous appelons êtres humains. La plupart des gens comprend qu'il faut un changement complet et le désire. Je ne vois pas d'autre moyen que de commencer en tant qu'individus, et cette opinion individuelle deviendra la réalisation de l'humanité.

QUESTION : Puis-je demander quel sens intelligible vous attachez à l'idée d'un Dieu masculin telle qu'elle est postulée par l'ensemble du clergé chrétien, a été imposée arbitrairement aux masses durant les sombres âges du passé et jusqu'à nos jours?

Un Dieu conçu en termes du genre masculin doit, selon les règles de la droite et saine logique être prié, importuné, adoré en termes de personnalité.

Et un Dieu personnel – personnel comme nous humains le sommes nécessairement – doit être limité dans le temps, l'espace, dans sa puissance et ses desseins. Dieu ainsi limité ne peut être Dieu du tout. En face de cette colossale imposture arbitrairement imposée aux masses est-il étonnant que le monde se trouve dans son état catastrophique actuel? Dieu pour être Dieu, doit être en bonne et saine réalité, l'absolue, l'infinie totalité de toute existence positive et négative, n'est-il pas vrai?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous savoir si Dieu est masculin ou féminin? Pourquoi nous posons-nous ces questions? Pourquoi essayons-nous de découvrir s'il y a un Dieu? Si c'est un Dieu personnel? S'il est masculin? N'est-ce pas parce que nous sentons l'insuffisance de la vie? Nous sommes persuadés que si nous comprenions la nature de cette immense réalité, nous pourrions conformer nos vies selon cette réalité. Nous commençons par préjuger de ce que cette réalité doit ou devrait être, nous modelons cette réalité sur nos fantaisies et nos caprices, nos préjugés et nos tempéraments.

Par une série de contradictions et d'oppositions, nous commençons à bâtir une idée de ce que Dieu, pensons-nous, devrait être, et, pour moi, un tel Dieu n'est pas un Dieu du tout. C'est un moyen humain d'échapper aux combats constants de la vie, à ce que nous appelons l'exploitation, aux inanités, à l'isolement, aux chagrins de la vie, tandis que, pour moi, Dieu est quelque chose de beaucoup plus fondamental, réel ; je dis qu'il y a quelque chose qui peut être appelée Dieu ; ne cherchons pas à pénétrer ce que c'est. Vous le trouverez si vous commencez à comprendre le conflit même qui tord l'esprit et le cœur ; cette lutte constante, pour la sécurité personnelle, cette horreur de l'exploitation, les guerres, les nationalités, les absurdités de la religion organisée. Si nous pouvons les regarder en face, les comprendre, nous trouverons le sens véritable de la vie, le sens véritable de Dieu, au lieu de nous contenter des spéculations de l'esprit.

QUESTION : Suivez-vous Mahomet ou le Christ?

KRISHNAMURTI : Puis-je demander pourquoi on doit suivre un autre? Après tout, la vérité ou Dieu ne se trouve pas par l'imitation d'un autre, ou bien nous ne sommes que des machines: En vérité, avons-nous besoin comme êtres humains d'appartenir à une secte? – au Mahométisme, au Christianisme, à l'Hindouisme, au Bouddhisme? Si vous érigez une personne comme votre sauveur, votre guide, il y a exploitation, le besoin de couler le monde dans une secte particulière. Si nous n'érigeons personne en autorité, mais si nous cherchons à comprendre ce qu'il dit, ce que tout être humain dit, nous réaliserons une chose durable ; mais ne faire que suivre un autre ne nous mène nulle part.

Je considère que vous êtes tous des Chrétiens, et vous dites que vous suivez le Christ. Est-ce vrai? Les êtres humains soit qu'ils appartiennent au Christianisme, au Mahométisme, au Bouddhisme, suivent-ils réellement leurs chefs? Non, c'est impossible. Alors, pourquoi vous appeler par des noms différents et vous séparer? Tandis que si nous changions réellement les conditions qui nous entourent et dont nous sommes devenus de tels esclaves, nous serions vraiment dieux en nous-mêmes, nous ne suivrions personne. Personnellement, je n'appartiens à aucune secte, grande ou petite. J'ai trouvé la vérité, Dieu, peu importe de quel nom vous l'appellez, mais je ne puis la transmettre à un autre. On ne peut la découvrir qu'à travers l'intelligence consommée, et non par l'imitation de certains principes, de certains personnages, ou grâce à certaines croyances.

QUESTION : Existe-t-il une force organisée ou une influence extérieure du mal?

KRISHNAMURTI : Y a-t-il une force du mal? L'homme d'affaires moderne, le nationaliste, le sectateur d'une religion – je les appelle le mal, le mal organisé, parce que, messieurs, c'est individuellement que nous avons créé ces horreurs dans le monde. Comment les religions ont-elles pris naissance avec leur pouvoir d'exploiter cruellement la peur? Comment ont-elles développé leur formidable mécanisme? C'est nous, qui individuellement les avons créées par notre peur de l'au-delà. Non qu'il n'y ait pas d'au-delà, c'est une chose tout à fait différente.

Nous avons créé ce mécanisme et nous en sommes prisonniers. Il n'y en a qu'un très petit nombre qui s'en échappent et vous les appelez Christ, Bouddha, Lénine, ou X, Y, Z.

Il y a donc le mal de la société telle qu'elle est. C'est un mécanisme oppressif pour contrôler les êtres humains. Vous pensez que si les hommes sont laissés libres, ils deviendront dangereux, ils commettront toutes sortes d'horreurs, aussi vous dites: « Réfrénons-les socialement, par la tradition, par l'opinion, par les bornes de la moralité, et de même dans la vie économique ». Ainsi graduellement le mal est accepté comme une chose normale, saine. Il est évident que l'éducation nous façonne pour

nous ajuster à un système où il n'est jamais question de vocation individuelle. Vous êtes façonné pour vous adapter à quelque détail, ainsi nous créons une vie double, au cours de notre existence: celle des affaires, ou de telle autre occupation de 10 heures à 5 heures, qui n'a rien à voir avec l'autre, notre vie privée, sociale, familiale. Nous vivons ainsi en perpétuelle contradiction, allant de temps en temps à l'église, si cela vous intéresse, pour suivre la mode, garder l'apparence. Nous nous mettons en quête de la réalité, de Dieu dans les moments de lutte, d'oppression, dans une catastrophe. Nous disons: « Il doit y avoir une réalité. Pourquoi vivons-nous? » Ainsi graduellement, nous créons dans nos vies une dualité, et c'est pour cela que nous devenons de tels hypocrites.

Donc, pour moi, le mal existe. C'est le mal de l'exploitation engendré par les individus, par leur intense désir de sécurité, de conservation personnelle à tout prix, sans égard pour l'ensemble des êtres humains ; il n'y a ainsi ni affection, ni réel amour, mais seulement cet instinct de possession auquel nous donnons le nom d'amour.

QUESTION : Pouvez-vous nous dire comment vous êtes arrivé à ce degré de compréhension?

KRISHNAMURTI : Je crains que ce ne soit trop long et peut-être très personnel. D'abord, Messieurs, je ne suis pas un philosophe, je ne suis pas le disciple d'une philosophie. Je pense que celui qui n'est que l'étudiant d'une philosophie est déjà mort. Mais j'ai vécu avec toutes sortes de personnes, et j'ai été élevé, comme vous le savez peut-être, pour remplir une certaine fonction, un certain office. Cela aussi signifie « exploiteur ». Je fus aussi le chef d'une immense organisation répandue à travers le monde pour des buts spirituels, et j'en vis l'erreur, parce qu'on ne peut conduire les hommes à la vérité. On ne peut que les rendre compréhensifs par l'éducation, ce qui n'a rien à voir avec les prêtres et leurs moyens d'exploitation – les cérémonies -. Aussi, j'ai dissous cette organisation ; et vivant avec les hommes, n'ayant aucune idée arrêtée au sujet de la vie, ni un esprit limité par un certain arrière-plan traditionnel, je commençai à découvrir ce monde qui, pour moi, est la vérité ; la vérité pour tout le monde – une vie qu'on peut vivre sainement, raisonnablement, humainement, non basée sur l'exploitation, mais sur les besoins. Je sais ce dont j'ai besoin, et c'est de très peu de chose, aussi que je travaille en bêchant un jardin, en parlant, ou en écrivant, cela n'a pas une grande importance.

Avant tout, pour découvrir quelque chose, il faut un grand mécontentement, il faut tout remettre en doute, il faut être malheureux ; et très peu de personnes au monde veulent accentuer leur mécontentement, aller jusqu'au fond pour le pénétrer. En général, elles cherchent l'opposé. Si elles sont malheureuses, elles veulent le bonheur ; quant à moi – si je puis être personnel – je n'ai pas recherché l'opposé, j'ai voulu découvrir: graduellement par des frottements continuels, en remettant tout en question, je suis arrivé à réaliser ce qu'on peut appeler la vérité ou Dieu. J'espère avoir répondu à la question.

QUESTION : Dites-nous quelque chose de votre conception de l'au-delà.

KRISHNAMURTI : N'est-ce pas étrange? Nous sommes censés avoir une réunion pour les hommes d'affaires, et nous parlons de l'au-delà, de Dieu, de tout le reste. Cela montre que nous ne nous intéressons pas à nos affaires ; elles n'ont d'intérêt pour nous que comme moyen d'assurer notre existence ; il y a un divorce entre nos intérêts humains et notre vie quotidienne.

Pour ce qui concerne l'au-delà, vous avez lu peut-être ce que disent certains grands savants en Europe: qu'il y a survivance après la mort. Quelques-uns affirment qu'il y a survivance individuelle, les autres le nient avec la même énergie. Il est assez

évident qu'il y a une sorte de continuité, que ce soit la forme-pensée de l'entité qui meurt, ou l'expression de la pensée universelle, etc..

Or, cherchons à découvrir, mettons-nous en quête de ce que nous appelons individualité. Quand vous posez la question: « Y a-t-il un au-delà? » pourquoi la posez-vous? Parce que vous voulez savoir si vous continuerez à vivre comme M. X., après votre mort ; ou parce que la mort a enlevé une personne que vous aimiez profondément. Cherchons en quoi consiste ce que nous appelons individualité, c'est-à-dire, mon frère, ma femme, mon enfant ou moi-même: qu'est-ce? Quand vous parlez de M. X., qu'est-ce que ce M. X.? N'est-ce pas une forme, un nom, certains préjugés, un certain compte en banque, certaines distinctions de classe? C'est-à-dire M. X. est devenu le point focal de cette condition sociale.

J'espère que je me fais comprendre ; nous pouvons l'exprimer autrement. Un individu ordinaire, tel qu'il est actuellement, n'est rien d'autre que le point focal de l'entourage social, religieux, des lois morales, des conditions économiques – voilà ce qu'il est, n'est-il pas vrai? Ce point focal, avec ses contradictions, ses préjugés, ses espoirs, ses aspirations, ses craintes, ses sympathies ou antipathies constitue un ensemble que nous appelons individu, comme M. X, etc.. Or, nous voulons savoir si ce M. X. vivra dans l'au-delà? Il est possible qu'il vive, et il vit maintenant. Or, ce que nous appelons individu n'est rien d'autre que le résultat d'un entourage faux. Ce point focal de l'état actuel de l'individualité est réellement faux. Un homme ordinaire doit lutter dans ce monde pour vivre seulement. Il faut qu'il soit intrigant, cruel, il doit appartenir à certaines classes de la Société: Bourgeoisie, Proletariat, Capitalisme, ou appartenir à certaines sectes religieuses appelées de noms divers: Christianisme, Hindouisme, Bouddhisme, etc.. Assurément, ce milieu est faux si j'ai à lutter brutalement avec mon voisin pour vivre. N'y a-t-il pas quelque chose de pourri dans un tel état? N'y a-t-il pas quelque chose d'anormal à nous diviser en classes? quelque chose de grossier à nous appeler Chrétiens, Hindous, Mahométans ou Bouddhistes?

Ainsi ce milieu faux crée le frottement dans l'esprit et l'esprit s'identifie lui-même avec ce conflit, il s'identifie lui-même comme M. X. Et alors, la question se pose: « Qu'arrive-t-il? Vivrai-je, ou non? » Comme je le dis, il y a possibilité qu'il vive, mais une vie dans laquelle il n'y a ni bonheur, ni intelligence créatrice, ni joie de vivre: c'est une bataille perpétuelle. Tandis que si nous comprenons la vraie signification de toutes ces limitations imposées à l'esprit – religieuses, sociales, économiques – en libérant l'esprit du conflit, nous découvrirons qu'il existe une unicité focale différente, une individualité tout à fait différente, et je dis que cette individualité est continue, ce n'est pas la vôtre et la mienne. Cette individualité est l'éternelle expression de la vie elle-même et dans cette vie, il n'y a pas de mort, pas de commencement et de fin, mais une plus large conception de la vie. Au lieu que dans cette fausse individualité, il y a la mort, une continuelle perplexité: vivrai-je ou ne vivrai-je pas? une crainte perpétuelle qui vous hante, vous poursuit.

QUESTION : Pensez-vous que le système social du monde évoluera vers un état de fraternité internationale, ou celui-ci naîtra-t-il de l'institution parlementaire, de l'éducation?

KRISHNAMURTI : Dans la société telle qu'elle est organisée, vous ne pouvez avoir une fraternité internationale. Vous ne pouvez rester un New-Zélandais, et moi un Hindou et parler de fraternité. Comment peut-il exister une réelle fraternité, si vous êtes contraints par les conditions économiques, par le patriotisme qui est une erreur? Comment parler de fraternité si vous restez New-Zélandais attachés à vos préjugés particuliers, à vos barrières douanières, à votre patriotisme? et moi, Hindou vivant aux Indes avec mes préjugés? Nous pouvons parler de tolérance, nous laisser mutuellement tranquilles, ou nous envoyer réciproquement des missionnaires ; mais il ne

peut y avoir de fraternité. Quelle fraternité peut exister alors que vous êtes Chrétien et moi Hindou, que vous êtes mené par un prêtre et moi mené aussi par un prêtre d'une manière différente, que vous avez une forme de culte, et moi une autre? – ce qui n'implique pas que vous deviez adopter la mienne ou moi la vôtre.

Dans cet état de choses, la fraternité ne peut exister. Au contraire, c'est le nationalisme, plus de gouvernements souverains qui ne sont que des instruments de guerre. Les institutions sociales, telles qu'elles existent ne peuvent évoluer en cette chose magnifique parce que leur base même est fausse ; et vos parlements, votre éducation fondés sur ces mêmes idées n'amèneront pas la fraternité. Regardez vos nations. Que sont-elles? Seulement des instruments de guerre. Chaque pays est meilleur que l'autre, l'emporte sur un autre, et vous allumez le patriotisme, ce mensonge.

Sans doute, vous préférez certains pays, vous appréciez leur beauté, vous en jouissez comme d'un coucher de soleil, en Europe ou en Amérique. Il n'y a dans ce plaisir ni nationalisme ni patriotisme. Le patriotisme naît seulement lorsqu'on commence à utiliser son plaisir dans un but. Comment peut-il y avoir fraternité réelle dans le patriotisme quand la forme totale de gouvernement est bâtie sur les distinctions sociales, quand la classe qui possède tout gouverne celle qui n'a rien, ou que celle-ci envoie au parlement des représentants qui n'ont rien? Assurément, il est impossible d'atteindre ainsi l'état humain, l'unité humaine. C'est si évident qu'il est même inutile de discuter.

Aussi longtemps que dureront les distinctions de classes, développées en nationalités, fondées sur l'exploitation par la classe qui possède ou la classe qui a entre les mains les moyens de production, il y aura des guerres ; et vous n'atteindrez pas la fraternité par la guerre, c'est évident. Vous pouvez constater qu'il y a en Europe depuis la guerre, plus de nationalisme, plus de flottement de drapeaux, de plus hauts tarifs douaniers: cet état n'est pas pour amener la fraternité. Il pourra la produire en ce sens qu'il y aura une grande catastrophe ; les peuples s'éveilleront et diront: « Pour l'amour de Dieu, éveillons-nous et soyons sensés ».

Éventuellement, la fraternité peut naître ainsi ; mais ni les nationalités ne l'engendreront pas plus que les distinctions religieuses, qui sont réellement, si on y réfléchit, bâties sur un égoïsme raffiné. Nous voulons tous être en sûreté dans le paradis – n'importe lequel – sains et saufs, tranquilles, ainsi nous créons des institutions, des organisations pour assurer la sécurité, nous les appelons des religions et l'exploitation ne fait qu'augmenter. Au lieu que si nous voyons réellement la fausseté de tout cela, si nous la percevons non seulement intellectuellement, mais si nous la sentons complètement avec notre esprit et notre cœur, il y aura une possibilité de fraternité ; il y aura, si nous agissons, une action volontaire, vraie, morale. Je dis qu'un acte est vraiment moral quand nous agissons en percevant une chose complètement et non quand nous sommes forcés par les circonstances, si la fraternité est amenée de force par la simple et brutale nécessité de la vie. C'est-à-dire quand les hommes d'affaires, les capitalistes, les financiers s'apercevront que cette distinction ne paie pas, qu'ils ne peuvent plus s'enrichir, qu'ils ne peuvent rester dans la même attitude, ils provoqueront des circonstances forçant les individus à devenir fraternels ; de même que présentement, vous êtes contraints par les circonstances à la non fraternité, à l'exploitation, vous serez aussi contraints à la coopération. Assurément, ce n'est pas la fraternité, c'est une manière d'agir provoquée seulement par la commodité, sans humaine intelligence ni compréhension.

Pour remettre réellement l'intelligence humaine en action, il faut que les individus agissent volontairement, moralement et, alors, ils créeront une organisation dans laquelle ils lutteront vraiment contre l'exploitation. Mais cela demande une profonde perception, une grande intelligence dans l'action, et vous devez commencer par vous-

même ; vous pouvez cultiver seulement votre propre jardin et non vous occuper de celui du voisin.

QUESTION : Voulez-vous être franc? Pouvons-nous connaître la vérité comme vous, cesser d'exploiter et, cependant, rester dans les affaires? Ou voulez-vous suggérer que nous devions les abandonner? Pourriez-vous entrer dans le commerce et rester ce que vous êtes?

KRISHNAMURTI : Monsieur, veuillez croire que je n'esquive pas les conséquences. Je vais être parfaitement franc. Dans le système actuel, à moins de vous retirer dans une île déserte où vous ferez votre cuisine et tout par vous-même, il y aura toujours exploitation ; c'est évident, n'est-ce pas? Tant que le système aura pour base la concurrence, la sécurité, la possession individuelle, l'exploitation existera. Mais ne pouvez-vous supprimer cette base parce que vous n'avez pas peur, parce que vous savez quels sont vos besoins essentiels, parce que vous êtes riche en vous-même? Dès lors, même en restant dans le commerce, vous constatez que vous avez très peu de besoins ; tandis que s'il y a pauvreté d'esprit et de cœur, les besoins deviennent immenses. Mais encore, à moins d'être réellement honnête, absolument franc, de ne pas se duper subtilement soi-même, ce que j'ai dit peut encore servir à l'exploitation. Personnellement, cela me serait indifférent d'entrer dans le commerce, mais ce serait pour moi sans valeur, parce que je n'en ai nul besoin. Non que je sois riche, mais je pourrais faire n'importe quelle chose raisonnable, sensée, parce que mes besoins sont très peu nombreux et que je n'ai pas peur d'être ruiné.

C'est la peur de perdre – l'argent, la sécurité, la vie -qui nous fait lutter. Mais si vous êtes prêt à perdre tout parce que vous ne possédez rien, il n'y a pas d'exploitation. Cela sonne d'une façon ridicule, absurde, sauvage, primitive, mais si vous y réfléchissez sainement, pendant quelques minutes, avec votre pensée réellement créatrice, vous verrez que ce n'est pas si absurde que tout ce qui vous entoure. C'est le sauvage qui est continuellement esclave de ses besoins, non l'homme d'intelligence réfléchie. Il ne se cramponne pas aux choses parce qu'intérieurement il possède la richesse suprême ; ses besoins extérieurs sont très réduits. Assurément, nous pouvons organiser une société fondée sur les besoins et non sur l'exploitation par la publicité. J'espère avoir répondu à votre question, Monsieur.

QUESTION : Sans vouloir exploiter l'orateur, je le considère comme l'un des exemples les plus parfaits de l'altruisme philosophique, mais je voudrais bien qu'il dît à son auditoire, ici, cet après-midi, s'il croit à l'ultime millénaire que lui, sans doute, et toute la race humaine cherche à atteindre? (Millénaire: Les mille ans pendant lesquels certains croient que le Christ régnera personnellement sur la terre. – N.D.T.).

KRISHNAMURTI : Monsieur, atteindre le millénaire parfait signifie que le sauvage doit être aussi intelligent que tout autre homme, avoir les mêmes conditions parfaites. C'est-à-dire que tous les êtres humains, vivant dans le monde au même moment précis, doivent tous être heureux. C'est ce que nous entendons quand nous en parlons? Très bien. Est-ce une chose possible? Non, assurément. Nous pensons qu'un millénaire parfait est un moment où l'idéal s'est réalisé, où la civilisation a atteint son apogée, comme un individu qui moule sa vie sur un certain idéal et atteint la perfection. Qu'arrive-t-il à cet individu? Il veut autre chose, il y a un idéal au delà. Il n'atteint jamais la culmination. Mais quand un être humain vit, non pas en essayant de parfaire un idéal, de réussir, d'atteindre un sommet, mais qu'il vit pleinement, humainement, son action qui se répercute dans la société n'atteindra pas une apogée ; elle sera sans cesse en mouvement, sans cesse croissante, sans s'efforcer vers une culmination.

Auckland, le 6 avril 1934



# **Ojai, Californie**

## **1ère Causerie**

### **le 16 juin 1934**

Ce que je me propose, au cours de ces Causeries, c'est moins de vous présenter un système de pensée que d'éveiller votre pensée, et dans ce but, je vous exposerai certaines données, non dogmatiques naturellement, que vous voudrez bien examiner. Beaucoup de questions se présenteront alors à vous, et, si vous voulez bien me les soumettre, j'essaierai d'y répondre, et nous pourrons ainsi discuter plus à fond ce que j'ai à vous dire.

Je me demande pourquoi la plupart d'entre vous viennent ici. C'est sans doute que vous cherchez quelque chose. Et que cherchez-vous? Vous ne pouvez naturellement pas répondre à cette question parce que votre recherche varie, l'objet de vos recherches varie ; il change constamment, ce qui fait que vous ne savez pas de façon précise ce que vous cherchez, ce que vous désirez. Mais vous avez malheureusement pris l'habitude d'aller d'un soi-disant instructeur spirituel à un autre, de vous joindre à différentes organisations, à différentes sociétés et de suivre différents systèmes. En d'autres termes, vous essayez de trouver ce qui vous donnera une satisfaction, une excitation de plus en plus grandes.

Ce processus qui consiste à aller d'une école de pensée à une autre, d'un système à un autre, d'un instructeur à un autre, vous l'appellez la recherche de la vérité. En d'autres termes, vous allez d'une idée à une autre, d'un système à un autre, en les accumulant dans l'espoir de comprendre la vie, vous essayez de sonder la signification de la vie et de ses conflits, et, chaque fois, vous déclarez que vous avez trouvé quelque chose.

Mais j'espère qu'à la fin de ces Causeries vous ne direz pas que vous avez trouvé quelque chose ; car dès l'instant où vous avez trouvé quelque chose vous êtes déjà perdus ; c'est une ancre à laquelle la pensée s'accroche, et, par conséquent, ce mouvement éternel, cette recherche véritable dont je vais vous parler, s'arrête. La plupart des esprits cherchent un but précis, avec le désir précis de trouver, et une fois que ce désir existe on trouve sûrement quelque chose. Mais ce n'est pas quelque chose de vivant, c'est une chose morte que l'on trouve, et par conséquent l'on s'en détourne pour un autre objet ; et ce processus de choix continu, de rejet continu, c'est ce que vous appelez acquérir la sagesse, l'expérience, la vérité.

Il est probable que la plupart d'entre vous sont venus, consciemment ou inconsciemment, avec cette attitude ; aussi votre pensée est-elle uniquement absorbée par la recherche de projets et de certitudes, et par le désir d'adhérer à des mouvements, de former des groupes, sans voir clairement ce qui est essentiel, sans essayer de comprendre la signification des valeurs fondamentales de la vie. Aussi, comme je le disais, je ne vous propose pas un idéal à imiter, un but à atteindre, mais je désire éveiller votre pensée afin qu'elle se libère des choses établies que nous avons acceptées comme vraies.

Or, chacun essaie d'immortaliser ce que le milieu engendre, ce qui est le résultat du milieu, nous essayons de le rendre immortel. Je veux dire que les craintes, les espoirs, les désirs, les préjugés, les préférences, les vues personnelles que nous appelons avec orgueil notre caractère, ne sont, après tout, que le résultat, le produit du mi-

lieu. Et le paquet de nos souvenirs, ce résultat du milieu, ce produit de nos réactions au milieu, ce paquet devient, n'est-il pas vrai, la conscience que nous appelons le moi.

Le conflit existe donc uniquement entre le résultat du milieu, avec lequel l'esprit s'identifie et devient le moi, et le milieu. Après tout, le moi, la conscience avec laquelle la pensée s'identifie, est le résultat du milieu. La lutte se produit entre ce moi et le milieu qui change constamment.

Vous cherchez sans cesse l'immortalité pour ce moi. En d'autres termes, le faux essaie de devenir le réel, l'éternel. Quand on comprend ce qu'est le milieu, il n'y a pas de réaction et, par conséquent, le conflit qui existait entre la réaction (le moi) et le créateur de cette réaction (le milieu), est éliminé.

Ainsi cette recherche de l'immortalité, cette soif intérieure de certitude et de pérennité, est ce qu'on appelle le processus d'évolution, la voie vers la vérité, vers Dieu, vers la compréhension de la vie. Et quiconque vous aide à atteindre ce but, à immortaliser la réaction que nous appelons le moi, vous en faites votre rédempteur, votre sauveur, votre maître, votre instructeur, et vous suivez son système. Vous le suivez avec réflexion ou sans réflexion ; avec réflexion, quand vous pensez que vous le suivez intelligemment parce qu'il vous conduira à l'immortalité, à la réalisation de cette extase. En somme, vous voulez que quelqu'un immortalise pour vous une réaction, engendrée par le milieu, et qui, en elle-même, est essentiellement fausse.

Par ce désir d'immortaliser ce qui est faux, vous créez les religions, les systèmes, les groupements sociaux, les méthodes politiques, les panacées économiques, les règles de morale. Ainsi, peu à peu, en développant des systèmes pour sauver l'individu dans l'immortalité et l'éternité, l'individu se perd complètement, il entre en conflit avec les créations de sa propre recherche, engendrées par son désir de sécurité et qu'il appelle immortalité. Car, après tout, pourquoi les religions devraient-elles exister? Les religions, en tant que divisions de la pensée, ont été engendrées, nourries et glorifiées par des systèmes de croyances, à cause du désir qu'on a d'atteindre, de réaliser, d'acquérir l'immortalité.

De même, les règles de morale sont créées par la société, dans le but d'établir sa domination sur l'individu. Pour moi, la morale ne peut être standardisée. La morale et des critères de morale ne peuvent coexister. Il ne peut y avoir que de l'intelligence qui n'est pas, qui ne peut pas être standardisée. Mais nous parlerons de cela dans mes prochaines Causeries.

Ainsi donc, cette recherche perpétuelle dans laquelle chacun de nous est pris, cette recherche du bonheur, de la vérité, de la santé, ce désir continu est cultivé par chacun de nous afin d'obtenir la sécurité, la permanence. Et de cette recherche de la permanence naît le conflit, le conflit entre le résultat du milieu qui est le moi et le milieu lui-même.

Or, si on y réfléchit, qu'est-ce que le moi? Quand vous dites: moi, le mien, ma maison, mon plaisir, ma femme, mon enfant, mon amour, mon caractère, qu'est-ce que c'est que tout cela? Rien que le résultat du milieu, et il y a conflit entre ce résultat – le moi – et le milieu. Or, un conflit ne peut exister qu'entre le faux et le faux, non entre le vrai et le faux. Il ne peut exister de conflit entre ce qui est vrai et ce qui est faux, mais il peut, il doit y avoir conflit entre deux choses fausses, entre deux degrés de fausseté, entre les contraires ; c'est inévitable.

Ne croyez donc pas que cette lutte entre le moi et le milieu, que vous appelez la lutte véritable, soit vraie. Est-ce qu'il n'y a pas conflit en chacun de vous entre vous-même et votre milieu, votre entourage, votre mari, votre femme, votre enfant, votre voisin, votre société, vos organisations politiques? N'y a-t-il pas bataille constante? Vous pensez que cette bataille est nécessaire pour vous aider à trouver le bonheur, la

vérité, l'immortalité, l'extase. En d'autres termes, ce que vous considérez être la vérité, c'est la conscience de soi, le moi, qui essaie tout le temps de devenir immortel, et le milieu que je considère être le mouvement continu du faux. Ce mouvement devient le milieu sans cesse changeant que l'on appelle progrès, évolution. Donc pour moi le bonheur, ou Dieu, ou la vérité, ne peut être l'aboutissement de cette conséquence du milieu, le moi, à travers des conditions sans cesse changeantes.

Je vais essayer de dire cela encore autrement. Il y a un conflit dont chacun de vous a conscience, entre vous-même et le milieu, les circonstances. Or, vous dites: « Si je puis maîtriser le milieu, le dominer, je trouverai, je comprendrai ». Et c'est ainsi que se livre sans cesse la bataille entre vous et le milieu.

Or, qu'est-ce que le « vous-même »? Ce n'est que le résultat, le produit du milieu. Alors, que faites-vous? Vous luttez contre une chose fausse avec une autre chose fausse, et le milieu sera faux tant que vous ne l'aurez pas compris. Le milieu produit donc cette conscience que vous appelez le moi qui essaie constamment de devenir immortel. Et pour le rendre immortel, il vous faut beaucoup de moyens, beaucoup de voies, et c'est pourquoi vous avez des religions, des systèmes, des philosophies, toutes ces choses fastidieuses, toutes ces barrières que vous avez créées. Il y a donc nécessairement conflit entre le résultat du milieu et le milieu lui-même, et, comme je l'ai dit, il ne peut y avoir conflit qu'entre le faux et le faux, mais jamais entre le vrai et le faux. Au contraire, dans votre esprit s'est ancrée cette idée que, dans cette lutte entre le résultat du milieu qui est le moi et le milieu lui-même, réside la puissance, la sagesse, le sentier de l'éternité, de la réalité, de la vérité, du bonheur.

Notre préoccupation essentielle devrait être ce milieu, non la lutte contre lui, non le moyen de le dominer, ou d'y échapper. En examinant le milieu, en essayant d'en comprendre le sens, on découvre sa vraie valeur, n'est-ce pas vrai? La plupart d'entre nous sont pris, enchaînés, dans le processus qui consiste à essayer de dominer, de fuir les circonstances, le milieu ; nous n'essayons pas de découvrir ce qu'il signifie, quelle en est la cause, le sens, la valeur. La découverte de la signification du milieu entraîne une action énergique, un bouleversement complet dans la vie, un changement d'idées total, révolutionnaire, où il n'y a plus place pour l'autorité ni pour l'imitation. Mais très peu de gens consentent à comprendre la signification du milieu parce que cela implique un changement, un changement radical, un changement révolutionnaire, que bien peu désirent. Alors un grand nombre de gens, la plupart des gens, cherchent à fuir le milieu, le masquent ou essaient de trouver de nouvelles substitutions ; ils se débarrassent de Jésus-Christ, mais exigent un autre sauveur ; ils cherchent de nouveaux instructeurs à la place des anciens, mais ils ne se disent pas qu'ils n'ont pas besoin de guides. Or, c'est cela seul qui les aiderait, qui leur ferait connaître la véritable signification de leur besoin.

Tant que l'individu ne cherche qu'à remplacer ses valeurs, il se soumet à l'autorité, il suit des chefs et, par conséquent, il devient un rouage dans le mécanisme social et religieux. Si vous y regardez de près, vous verrez que cette recherche ne vise que le confort, la sécurité, la délivrance ; qu'elle n'a point pour but la compréhension, la vérité, mais plutôt l'évasion, et par conséquent le moyen de maîtriser les obstacles ; mais après tout, maîtriser c'est substituer, et en cette substitution il n'y a pas de compréhension.

Il y a des évasions par les religions, avec leurs lois, leurs règles de morale, leurs craintes, leurs autorités, et des évasions par l'expression individuelle (ou ce que l'on appelle ainsi et qui n'est que la réaction au milieu, l'effort de s'exprimer en réagissant à ce milieu). Cette expression individuelle utilise l'art, la science, diverses formes d'action. Je n'entends pas ici les vraies expressions spontanées de beauté, d'art, de science, qui sont complètes en elles-mêmes. Je parle de l'homme qui recherche ces

choses comme un moyen de s'exprimer individuellement. Le véritable artiste ne parle pas de son expression individuelle, il exprime ce qu'il ressent avec intensité. Mais il y a beaucoup de faux artistes, comme il y a des gens à fausse spiritualité, toujours à la recherche de leur expression individuelle, en vue d'obtenir quelque chose, quelque satisfaction qu'ils ne trouvent pas dans le milieu où ils vivent.

A cause de cette recherche de la sécurité et de la permanence, nous avons établi les religions d'évasion avec leurs inanités, leurs querelles, leurs exploitations ; et si ces moyens d'évasion sont devenus d'une importance si vitale c'est que pour s'attaquer au milieu, aux circonstances qui nous entourent, il faut une action forte, volontaire, dynamique, dont peu sont capables. Au contraire, on consent à se laisser pousser à l'action par le milieu, par les circonstances. Si donc un homme, par suite de chagrins, devient hautement moral et vertueux, on admire ce changement, on déclare que c'est un homme très bien. Mais ce changement ne provient que du milieu, et tant que vous dépendez du milieu pour bien agir, il vous faut trouver des moyens d'évasion, des substitutions que vous pouvez appeler religion, ou autrement si vous voulez. Tandis que pour le véritable artiste, qui est aussi vraiment spirituel, l'action est spontanée, et cette action est en elle-même suffisante, complète, entière.

Ainsi donc, que faites-vous ? Qu'arrive-t-il à chacun de vous ? Qu'essayez-vous de faire dans la vie ? Vous cherchez ; et que cherchez-vous ? Il y a conflit entre vous et le mouvement incessant de votre entourage. Vous cherchez le moyen de dominer cet entourage afin de perpétuer votre moi qui n'en est que le résultat. Ou bien, parce que vous avez été contrecarrés par ce milieu, qui vous a empêchés de vous exprimer, comme vous dites, vous cherchez un nouveau moyen d'expression en voulant servir l'humanité, en vous occupant de réformes économiques, etc..

C'est à chacun de trouver ce qu'il cherche ; s'il ne cherche rien, c'est la satisfaction, le déclin. S'il y a conflit, il y a désir de mettre fin à ce conflit, d'y échapper, de le dominer. Or, comme je l'ai dit, il ne peut y avoir conflit qu'entre deux choses fausses, entre cette soi-disant réalité que vous appelez le moi – lequel n'est, pour moi, que le produit du milieu – et ce milieu lui-même. Si donc votre esprit n'est occupé qu'à mettre fin à cette lutte, vous perpétuez l'erreur et créez de nouveaux conflits, de nouvelles souffrances. Mais si vous comprenez ce que signifie le milieu, c'est-à-dire la richesse, la pauvreté, l'exploitation, l'oppression, les nationalités, les religions, toutes les inanités de la vie sociale dans l'existence moderne, sans essayer de les dominer, mais en comprenant leur signification, vous allez à l'action individuelle, à une révolution complète de vos idées et de vos pensées. Il n'y a plus de lutte, mais bien plutôt la lumière qui chasse les ténèbres. Il n'y a pas de conflit entre la lumière et les ténèbres. Il n'y a pas conflit entre ce qui est vrai et ce qui est faux. Il n'y a conflit que là où existent des contraires.

Ojai, le 16 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **2ème Causerie**

### **le 17 juin 1934**

Vous pouvez vous rappeler que je vous ai parlé hier de la naissance du conflit et de la façon dont l'esprit le résout. Je veux traiter aujourd'hui toute la question du conflit et de l'inharmonie, et montrer la complète futilité d'un esprit qui en cherche la solution, car la simple recherche de la solution ne supprimera pas le conflit lui-même. Lorsque vous cherchez une solution à un conflit, un moyen de le dissoudre, vous ne faites qu'essayer de lui superposer, ou de mettre à sa place une nouvelle série d'idées ou de théories. Ou encore, vous essayez tout bonnement de le fuir. Lorsque des gens désirent une solution à leur conflit, c'est cette fuite qu'ils recherchent.

Si vous vous observez, vous verrez que dès que se produit un conflit en vous, vous lui cherchez aussitôt une solution. Vous voulez trouver une façon de sortir de ce conflit et, en général, vous ne manquez pas de la trouver. Mais vous n'avez pas résolu le conflit, vous l'avez simplement mis de côté, en substituant à l'ancien milieu un nouveau, avec des conditions nouvelles, qui produiront à leur tour de nouveaux conflits. Examinons donc toute cette question du conflit, voyons d'où elle surgit, et ce que nous pouvons en faire.

Or, le conflit est le résultat du milieu environnant, n'est-ce pas? Pour l'exprimer différemment, qu'est-ce que le milieu? Quand êtes-vous conscient de votre milieu? Vous n'en êtes conscient que lorsqu'existe un conflit, une résistance à ce milieu. Donc, si vous observez, si vous examinez votre existence, vous verrez qu'un conflit, à tout instant, vous pervertit, imprime une forme, une déviation à votre vie, et à cette vie ne prend aucune part l'intelligence, qui est la parfaite harmonie de l'esprit et du cœur. En d'autres termes, le milieu environnant modèle votre vie, la pousse à l'action au moyen de la forme qu'il lui imprime, et il est évident que de cette torsion, de ce façonnement, de cette mise en forme, de cette perversion, naît le conflit. Donc, quand existe ce constant processus du conflit, il ne peut exister d'intelligence. Et pourtant nous nous imaginons qu'en passant continuellement par des conflits nous parviendrons à l'intelligence, à la plénitude, à la totalité de l'extase. Mais par l'accumulation de conflits il est impossible de découvrir la façon de vivre intelligemment. Cette façon, on ne peut la trouver qu'en comprenant le milieu qui est en train de créer le conflit. Et une simple substitution, c'est-à-dire l'introduction de conditions nouvelles, ne résoudra pas le conflit. Pourtant, si vous observez, vous verrez que lorsqu'il y a un conflit, la pensée cherche une substitution. Ou bien nous disons: « C'est l'hérédité, ce sont les conditions économiques, c'est la faute des conditions précédentes » ; ou nous affirmons notre croyance au Karma, à la réincarnation, à l'évolution. Ainsi, nous essayons de trouver des explications du conflit actuel dans lequel l'esprit est attrapé, et nous n'essayons pas de découvrir la cause du conflit lui-même, c'est-à-dire de comprendre la signification du milieu.

Le conflit, donc, ne peut exister qu'entre le milieu – ce milieu étant les conditions économiques et sociales, la domination politique, les voisins – et la conséquence du milieu, qui est le moi. Le conflit ne peut exister que tant qu'il y a réaction à ce milieu qui produit le moi. La majorité des personnes ne sont pas conscientes de ce conflit, le conflit entre leur propre moi, qui n'est que le résultat du milieu et le milieu lui-même.

Très peu de personnes sont conscientes de cette bataille continuelle. On ne devient conscient de ce conflit, de cette inharmonie, de cette lutte entre cette fausse création du milieu qu'est le moi et le milieu lui-même, que par la souffrance. N'est-ce pas vrai? Ce n'est que par l'acuité de la souffrance, l'acuité de la douleur, l'acuité de l'inharmonie qu'on devient conscient du conflit.

Qu'arrive-t-il quand on devient conscient du conflit? Qu'arrive-t-il quand, dans l'intensité de la souffrance, on devient pleinement conscient de la bataille, de la lutte qui a lieu? La plupart des gens veulent un soulagement immédiat, une réponse immédiate. Ils veulent s'abriter de cette souffrance et, par conséquent, ils trouvent différents moyens de s'enfuir, que j'ai mentionnés hier, comme les religions, les excitations, toutes les vanités, et les nombreux et mystérieux chemins d'évasion que nous avons créés par notre désir de nous protéger contre cette lutte. La souffrance nous rend conscients de ce conflit et, pourtant, la souffrance ne conduira pas l'homme à la plénitude, à la richesse, à la totalité, à l'extase de la vie, car, après tout, la souffrance ne peut qu'éveiller notre esprit à une plus grande intensité. Et quand l'esprit est aiguïlé, alors il commence à mettre en doute le milieu, les conditions extérieures, et en instruisant ce procès l'intelligence fonctionne. Ce n'est que l'intelligence qui conduira l'homme à la plénitude de la vie et à la découverte de la signification de la douleur. L'intelligence commence à fonctionner au moment aigu de la souffrance, quand l'esprit et le cœur ne s'évadent plus, quand ils ne prennent pas la fuite le long des diverses avenues que vous avez si adroitement tracées, qui, en apparence, sont si raisonnables, si concrètes, si réelles. Si vous observez soigneusement, sans préjugés, vous verrez que tant qu'il y a évasion, vous ne résolvez pas le conflit, vous ne vous présentez pas à lui face à face et, par conséquent, la souffrance est simplement l'accumulation de l'ignorance. C'est-à-dire que lorsqu'on cesse de s'évader à travers les voies bien connues, alors, dans cette acuité de souffrance, l'intelligence commence à fonctionner.

Pardonnez-moi si je ne vous donne pas d'exemples ou d'analogies. Je veux que vous approfondissiez la question, et si je donnais des exemples, je penserais pour vous et vous ne feriez qu'écouter. Tandis que si vous commencez à penser à ce que je dis, vous verrez, vous observerez par vous-mêmes la façon dont l'esprit, étant habitué à tant de substitutions, d'autorité, d'évasion, ne parvient jamais à ce point d'acuité de souffrance qui exige que l'intelligence se mette à fonctionner. Et ce n'est que lorsque l'intelligence est en plein fonctionnement qu'il peut y avoir dissolution totale de la cause du conflit.

Chaque fois que fait défaut la compréhension du milieu il doit y avoir conflit. Le milieu donne naissance au conflit, et tant que nous ne comprenons pas le milieu, les conditions extérieures, le monde environnant ; tant que nous nous bornons à rechercher de nouvelles conditions pour remplacer les anciennes, nous fuyons un conflit pour aller à la rencontre d'un autre. Mais si, dans cette acuité de souffrance, qui dresse devant nous le conflit dans sa totalité ; si, dans cet état, nous commençons à mettre en doute le milieu, alors nous connaissons sa vraie valeur et l'intelligence se mettra à fonctionner naturellement. Jusqu'ici l'esprit s'est identifié au conflit, au milieu, aux évasions et, par conséquent, à la souffrance ; c'est-à-dire que vous dites: « Je souffre ». Tandis que dans cet état d'acuité de souffrance, dans cette intensité de souffrance dans laquelle il n'y a point de fuite possible, l'esprit lui-même devient intelligence.

Pour dire encore la chose différemment, tant que nous sommes en train de chercher des solutions, des substitutions, des autorités pour nous éclairer sur la cause du conflit et sur la façon de nous soulager, l'esprit doit s'identifier avec le particulier. Tandis que si l'esprit est dans cet état de souffrance intense dans lequel tous les che-

mins de fuite sont bloqués, l'intelligence sera éveillée, fonctionnera naturellement et spontanément.

Si vous voulez expérimenter ce que je dis, vous verrez que je ne vous donne pas de théories, mais quelque chose avec quoi vous pourrez agir, quelque chose de pratique. Vous êtes environnés de tant de choses qui vous ont été imposées par la société, par la religion, par les conditions économiques, par les distinctions sociales, par l'exploitation et par les oppressions politiques! Le moi a été créé par cette imposition, par cette coercition ; il y a en vous une conscience individuelle qui se bat contre le milieu, et de là le conflit. Il est inutile de créer un nouveau milieu, parce que la même chose existera encore. Mais si, dans ce conflit, il y a de la douleur et de la souffrance conscientes (il y a toujours souffrance dans tout conflit, mais l'homme peut fuir cette lutte et il cherche par conséquent à établir des substitutions), si, dans cette acuité de souffrance, on cesse de chercher autre chose, et si on affronte vraiment les faits, on voit que l'esprit, qui est la somme de l'intelligence, commence à découvrir la vraie valeur du milieu, et alors on se rend compte que l'esprit est libre de tout conflit. Dans l'acuité même de la souffrance réside sa dissolution. Et en cela réside la compréhension de la cause du conflit.

On devrait aussi tenir présent à l'esprit que ce que nous appelons l'accumulation de douleurs ne conduit pas à l'intensité. De même la multiplication de la souffrance ne nous mène pas à sa propre dissolution. Car l'acuité de l'esprit dans la douleur ne se produit que lorsqu'il a cessé de fuir. Quand l'esprit essaye de s'échapper, aucun conflit n'éveillera cette souffrance, cette acuité de souffrance, car dans la fuite il n'y a pas d'intelligence.

Pour le dire encore brièvement, avant de répondre aux questions que l'on m'a posées: tout d'abord, chacun est pris, attrapé dans de la souffrance et des conflits, mais la plupart des gens n'en sont pas conscients. Ils ne font pas autre chose que chercher des substitutions, des solutions, des évasions. Mais si l'on cesse de chercher à s'échapper et si l'on commence à faire le procès du milieu qui crée le conflit, alors l'esprit devient aigu, vif, intelligent. Dans cette intensité l'esprit devient intelligence et, par conséquent, il voit la vraie valeur et la signification du milieu qui crée le conflit.

Pardonnez-moi de vous le dire, mais je suis sûr que la moitié d'entre vous ne comprend pas ce que je dis là. Cela ne fait rien: ce que vous pourrez faire, si vous le voulez, c'est de repenser à tout cela et de vérifier si ce que je dis est vrai ou non. Mais repenser ne veut pas dire « intellectualiser », c'est-à-dire s'asseoir et faire que tout ceci s'évanouisse dans l'intellect. Pour savoir si ce que je dis est vrai, vous devez le mettre en action, et pour le mettre en action vous devez douter du milieu. Si vous êtes en conflit, il est évident que vous devez douter de votre entourage, mais ce que je voulais dire c'est que la plupart des esprits se sont tellement pervertis qu'ils ne sont même pas conscients du fait qu'ils cherchent des solutions, des évasions, à travers leurs merveilleuses théories. Ils raisonnent parfaitement, mais leur raisonnement est basé sur leur recherche d'une évasion, dont ils sont totalement inconscients.

Donc, s'il y a conflit, et si vous voulez en découvrir la cause, votre esprit doit naturellement la chercher en aiguisant la pensée, donc, en mettant en doute tout ce que votre milieu a placé autour de vous: votre famille, vos voisins, vos religions, vos autorités politiques. Et par la non-acceptation de ce milieu, vous agirez contre lui. En mettant en question la signification de la famille, du voisin, de l'État, vous verrez que votre intelligence deviendra spontanée, que vous n'aurez pas à l'acquérir, à la cultiver. Vous aurez semé la graine de la lucidité et elle produira la fleur de l'intelligence.

QUESTION : Vous dites que le moi est le produit du milieu. Voulez-vous dire qu'un milieu parfait pourrait être créé, qui ne développerait pas la conscience du

moi? Si oui, la parfaite liberté dont vous parlez consiste à créer le milieu qu'il faut. Est-ce correct?

Des voix dans l'assistance : Non!

KRISHNAMURTI : Attendez une minute. Peut-il jamais exister le milieu qu'il faut, un milieu parfait? Non. Les personnes qui viennent de répondre « non », n'ont pas fait le tour de la question. Alors raisonnons ensemble, entrons profondément dans cette question.

Qu'est-ce que le milieu? Le milieu est créé, toute cette construction humaine a été créée, par la crainte, par les nostalgies, les espoirs, les désirs, les accomplissements. Or, il est impossible de créer un milieu parfait, parce que chaque homme est en train de créer, conformément à sa fantaisie et à ses désirs, de nouvelles conditions ; mais si vous avez un esprit intelligent, vous pouvez percer à jour tout ce faux entourage et, de ce fait, être libres de la conscience de soi. Car la conscience du moi, le sens du « mien », sont le résultat du milieu, n'est-ce pas? Je ne pense pas que nous ayons besoin de discuter ce point, car il est évident.

Si l'État vous donnait votre maison et tout ce dont vous auriez besoin, les mots « ma maison » n'auraient plus lieu d'exister, et le mot « mien » pourrait acquérir un nouveau sens. Mais comme cet exemple ne se rapporte pas à vous, nous parlons en ce moment du sens particulier qu'a pour vous ce mot: le sens possessif.

En somme, le résultat du milieu, qui est le moi, n'est qu'une fausse réaction au milieu. Tandis que si l'esprit commence à douter du milieu lui-même, il n'y a plus de réaction au milieu. Donc la possibilité ou non d'un milieu parfait ne nous concerne pas.

Après tout, qu'est-ce que c'est qu'un milieu parfait? Chaque homme vous dira ce qui, pour lui, est un milieu parfait. L'artiste vous dira une chose, le financier une autre, l'actrice de cinéma une autre ; chacun demande un milieu parfait qui le satisfasse ; ou, en d'autres termes, qui ne provoque pas en lui de conflits. Donc, il ne peut pas exister de milieu parfait. Mais s'il y a de l'intelligence, alors le milieu n'a pas de valeur, pas de signification, parce que l'intelligence est alors libérée des circonstances, elle fonctionne pleinement.

La question n'est pas de savoir si nous pouvons créer un milieu parfait, mais plutôt d'éveiller cette intelligence qui sera libre du milieu, que celui-ci soit imparfait ou parfait. Je dis que vous pouvez éveiller cette intelligence en enquêtant sur la vraie valeur de tout milieu où votre esprit se trouverait empêché. Alors vous verrez que vous serez libre de tout milieu particulier, parce que vous fonctionnerez intelligemment, sans être dévié, perversi, modelé par le milieu.

QUESTION : Vous n'avez sûrement pas l'intention de dire ce que vos mots semblent exprimer. Quand je vois que le vice est déchaîné sur le monde, j'éprouve un intense désir de le combattre et de lutter contre toute la souffrance qu'il crée dans les vies des hommes. Ceci implique un grand conflit, car lorsque j'essaye de secourir, on s'oppose souvent à moi avec méchanceté. Comment pouvez-vous dire alors qu'il n'y a pas de conflit entre le faux et le vrai?

KRISHNAMURTI : J'ai dit hier qu'il ne peut y avoir de lutte qu'entre deux choses fausses ; il y a conflit entre le milieu et le produit du milieu, le moi. Or, entre le milieu et le moi existent d'innombrables avenues pour fuir, que le moi a créées, et que nous appelons le vice, la vertu, la moralité, les critères de morale, les craintes et tous les nombreux opposés ; et la lutte ne peut exister qu'entre la fausse création du milieu, qui est le moi et le milieu lui-même. Mais il ne peut pas exister de lutte entre la vérité et ce qui est faux. Cela, c'est sûrement évident, n'est-ce pas? Vous pouvez rencontrer des oppositions méchantes parce que l'autre personne est ignorante. Cela ne veut pas dire que vous ne devez pas vous battre, mais ne prétendez pas personnifier la vertu



qui combat. Voyez-vous, il y a une façon naturelle de faire, une façon spontanée, exquise, qui ne se revêt pas de toute cette vertu agressive.

Tout d'abord, pour combattre, il vous faut connaître ce que vous combattez, donc il vous fait comprendre l'essentiel et non les catégories de choses fausses. Or, nous sommes si conscients de nous-mêmes, si conscients des conflits qui séparent les fausses valeurs entre elles, et le milieu de ses propres créations, que nous nous battons contre tout cela. Nous voulons réformer, changer, transformer, sans changer fondamentalement toute la structure de la vie humaine. En d'autres termes, nous voulons encore maintenir intacte la conscience de soi, qui est la fausse réaction au milieu ; nous voulons préserver cela, et pourtant nous voulons changer le monde. En d'autres mots encore, vous voulez garder votre compte en banque, vos possessions, vous voulez protéger le sens du « mien » et, pourtant, vous voulez changer le monde pour que cesse d'y exister cette idée du « mien » et du « vôtre ».

Donc, ce que l'on doit faire c'est savoir si l'on a de l'intérêt pour ce qui est fondamental ou seulement pour le superficiel. Et, pour moi, le superficiel existera tant que vous ne vous occuperez que de la modification du milieu, en croyant alléger le conflit. C'est-à-dire que vous voulez encore vous raccrocher à la conscience de soi en tant que ce qui est « mien », et pourtant vous désirez modifier les circonstances de façon à ne pas créer de conflit dans ce moi. J'appelle cela une pensée superficielle et de cela ne peut résulter qu'une action superficielle. Tandis que si vous pensez radicalement, c'est-à-dire si vous mettez en doute ce produit du milieu qu'est le moi, et le milieu lui-même, alors vous agissez dans l'essentiel, d'une manière durable. Et en cela est une extase, en cela est une joie qu'en ce moment vous ne connaissez pas parce que vous avez peur d'agir fondamentalement.

QUESTION : Dans votre Causerie d'hier vous avez dit que le milieu est le mouvement de ce qui est faux. Est-ce que vous incluez dans le milieu toutes les créations de la nature, y compris les formes humaines?

KRISHNAMURTI : Le milieu ne change-t-il pas continuellement? Non? Pour la plupart des gens il ne change pas, car le changement implique un ajustement continu, donc une constante lucidité d'esprit, et la plupart des gens ne s'occupent que de l'état statique du milieu. Et pourtant le milieu est mobile, car il est impossible à dominer, et il est faux tant que vous ne comprenez pas sa signification.

« Le milieu inclut-il les formes humaines? » Pourquoi les séparer de la Nature? La Nature ne nous préoccupe pas, parce que nous l'avons presque dominée, mais nous n'avons pas compris le milieu créé par les êtres humains. Voyez quels sont les rapports entre les gens, entre deux êtres humains, et toutes les conditions que les hommes ont créées et que nous n'avons pas comprises, même alors que nous avons largement compris et conquis la nature grâce à la science.

Donc, ce qui nous préoccupe ce n'est pas le côté stable et durable, que nous comprenons, d'un milieu, car dès le moment que nous comprenons il n'y a pas de conflit. Je veux dire ceci: nous recherchons la sécurité émotionnelle et intellectuelle, et nous sommes heureux tant que cette sécurité est assurée ; donc nous n'interrogeons jamais le milieu et, de ce fait, son incessant mouvement est une chose fausse, qui provoque en chacun une perturbation. Tant que ce conflit existe, cela veut dire que nous n'avons pas compris les conditions qui nous entourent, et ce mouvement du milieu demeure faux tant que nous n'enquêtons pas au sujet de sa signification. Celle-ci nous ne pouvons la découvrir que dans l'état de conscience aiguë de la souffrance.

QUESTION : Il est parfaitement clair pour moi que la conscience de soi est le résultat du milieu, mais ne voyez-vous pas que le moi n'a pas sa première origine dans cette vie? D'après ce que vous dites, il est évident que la conscience de soi, étant le ré-

sultat du milieu, doit avoir commencé dans le lointain passé et quelle continuera dans le futur.

KRISHNAMURTI : Je sais que c'est là une question pour m'attraper au sujet de la réincarnation. Mais cela n'a pas d'importance. Examinons-la. Tout d'abord vous admettez, si vous y pensez, que le moi est le résultat du milieu. Or, pour moi, que ce milieu soit le milieu passé ou le milieu présent, cela n'a pas d'importance. Après tout, le milieu est du passé aussi. Vous avez fait quelque chose que vous n'avez pas compris, cette chose vous l'avez faite hier, et elle vous poursuit jusqu'à ce que vous la compreniez. Vous ne pouvez pas résoudre cette question du milieu passé tant que vous n'êtes pas pleinement conscient dans le présent. Donc, que l'esprit soit infirme à cause de conditions passées ou à cause des conditions présentes, cela n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que vous compreniez le milieu, et c'est cela qui vous libérera l'esprit du conflit.

Certaines personnes croient que le moi a pris naissance dans un lointain passé, et qu'il survivra dans le futur. Pour moi la question n'est pas là, et ceci n'a pour moi aucune signification. Je vous montrerai pourquoi. Si le moi est le résultat du milieu, si le moi est l'essence du conflit, alors l'esprit doit se préoccuper, non pas de la perpétuation du conflit, mais de sa propre libération de ce conflit. Alors il importe peu que ce soit le milieu passé qui ait mutilé l'esprit, ou que ce soit le milieu présent qui soit en train de le pervertir, ou que le moi ait eu une première naissance dans le lointain passé. Ce qui importe, c'est que dans cet état de souffrance, dans cette conscience, dans cette consciente acuité de souffrance, il y ait dissolution du moi.

Tout ceci nous ramène à l'idée de karma. Vous savez ce que cela veut dire: que vous portez un fardeau dans le présent, le fardeau du passé dans le présent. Cela veut dire que vous emportez avec vous le milieu du passé dans le présent, et que ce fardeau vous donne une prise sur le futur, que vous le façonnez. Si vous y pensez, en fait, cela doit être ainsi. Si votre esprit a été perverti par le passé, alors naturellement le futur aussi doit être faussé, parce que si vous n'avez pas compris le milieu d'hier, il faut qu'il se continue aujourd'hui ; donc, comme vous ne comprenez pas le présent, vous ne comprendrez évidemment pas l'avenir quand vous y serez. Si vous n'avez pas compris la pleine signification d'un milieu ou d'une action, votre jugement du milieu actuel en est perverti, ainsi que celui de l'action d'aujourd'hui qu'engendre le milieu, et ceci à son tour vous pervertira demain. Ainsi on est pris dans un cercle vicieux, et de là provient l'idée de renaissances continuelles, de renaissances de la mémoire, ou de l'esprit, provoquées par le milieu.

Mais je dis que l'esprit peut être libre du passé, du milieu passé, des entraves passées, et que, par conséquent, on peut être libéré du futur, parce qu'alors on vit dynamiquement dans le présent, intensément, suprêmement. Dans le présent est l'éternité, et pour comprendre cela, l'esprit doit être libre du fardeau du passé ; et pour libérer l'esprit du passé on doit intensément questionner le présent, et non pas se demander si le moi continuera dans le futur.

Ojai, le 17 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **3ème Causerie**

### **le 18 juin 1934**

Ce matin, je ne ferai que répondre à des questions.

QUESTION : Quelle est la différence entre la discipline intérieure et le refoulement?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas que leur différence soit grande, car les deux nient l'intelligence. Le refoulement est la forme grossière de la discipline intérieure, plus subtile, mais qui est aussi du refoulement: l'un et l'autre ne sont que des façons de s'ajuster au milieu. Le refoulement est la forme grossière d'ajustement, et la discipline intérieure en est la forme subtile. Les deux sont basés sur la peur: le refoulement sur une peur évidente ; l'autre, la discipline intérieure, sur la peur de perdre quelque chose, ou sur la peur qui s'exprime par de l'acquisition.

La discipline intérieure – ce que vous appelez discipline intérieure – n'est qu'une façon de s'ajuster à un milieu que nous n'avons pas complètement compris. Donc, dans cette adaptation il y a forcément une négation de l'intelligence. Pourquoi doit-on jamais se discipliner soi-même? Pourquoi se discipline-t-on, pourquoi se force-t-on à se conformer à un modèle particulier? Pourquoi tant de personnes appartiennent-elles aux différentes écoles de disciplines qui sont censées conduire à la spiritualité, à une plus grande compréhension, à un plus grand développement de la pensée? Vous verrez que plus vous vous disciplinerez l'esprit, plus vous l'entraînez, et plus grandes seront ses limitations. Je vous en prie, il faut penser à cela soigneusement, avec une perception délicate, et ne pas tout brouiller en introduisant de nouvelles évasions. Ici j'emploie les mots de discipline intérieure comme dans la question ; il s'agit du procédé qui consiste à se discipliner conformément à un modèle, préconçu ou pré-établi, et par conséquent avec le désir d'obtenir, de gagner quelque chose. Tandis que, pour moi, le processus même de la discipline, cette continuelle déformation qui tord la pensée pour l'amener à un modèle pré-établi, ne peut que mutiler l'esprit. Un esprit véritablement intelligent est libre de toute discipline intérieure, car l'intelligence est engendrée par la mise en question du milieu, et par la découverte de sa vraie signification. Dans cette découverte réside l'adaptation vraie, non l'adaptation à un modèle particulier, ou à des conditions particulières, mais l'adaptation par l'entendement, qui est par conséquent libre de toute condition particulière.

Considérez un primitif. Que fait-il? Il fait ce qu'il désire, ce primitif. L'homme intelligent aussi fait ce qu'il désire, mais avec intelligence. L'intelligence n'est pas engendrée par la discipline intérieure ou par le refoulement. Dans le premier cas il y a uniquement poursuite du désir, il y a l'homme primitif qui poursuit l'objet de son désir. Dans le second cas, l'homme intelligent voit la signification du désir, et voit le conflit. Le primitif ne voit pas cela: il poursuit tout ce qu'il désire, et crée la souffrance et la douleur. Donc pour moi, la discipline intérieure et le refoulement sont pareils ; tous deux nient l'intelligence.

Je vous en prie, faites l'expérience de ce que je vous ai dit au sujet de la discipline, de la discipline intérieure. Ne rejetez pas ce que j'ai dit, ne dites pas qu'on doit se discipliner parce que sans cela le monde serait dans le chaos (comme si le chaos n'existait pas déjà) ; mais n'acceptez pas tout bonnement ce que je dis, en approuvant. Je

vous parle de quelque chose dont j'ai fait l'expérience et que j'ai trouvé être vrai. Psychologiquement, je crois que c'est vrai, parce que la discipline intérieure implique un esprit qui est tenu en laisse par une pensée particulière, ou par une croyance, ou par un idéal, un esprit qui est retenu par une circonstance ; et de même qu'un animal attaché par une corde ne peut se déplacer que dans les limites de cette corde, ainsi un esprit tenu en laisse par une croyance, perverti par une discipline intérieure, ne peut s'aventurer que dans les limites de cette condition. Par conséquent, un tel esprit n'est pas un esprit du tout, puisqu'il est incapable de penser. Il se peut qu'il soit capable d'ajustement à l'intérieur des limites les plus reculées d'une corde attachée à un poteau, mais un tel esprit, un tel cœur, sont incapables de vraiment penser et sentir. Ils sont disciplinés, mutilés, pervers par la négation de la pensée, par la négation de l'affection. Donc vous devez observer, vous devez devenir conscients de la façon dont fonctionnent votre pensée et vos sentiments, sans vous efforcer de les guider dans une direction particulière. Tout d'abord, et sans chercher à les guider, découvrez la façon dont ils fonctionnent. Avant d'essayer de changer, de modifier la pensée et le sentiment, rendez-vous compte de comment ils agissent et vous verrez qu'ils sont tout le temps en train de s'adapter, à l'intérieur de limitations qu'établissent un point fixe du désir et l'assouvissement de ce désir. Dans la lucidité, il n'y a pas de discipline.

Laissez-moi prendre un exemple. Supposons que vous soyez un snob, mais vous voulez savoir si vous l'êtes. Comment le saurez-vous? En devenant conscient de votre pensée et de vos sentiments. Qu'arrive-t-il alors? Supposons que vous ayez découvert que vous êtes snob ; alors cette découverte même provoque une perturbation, un conflit, et c'est ce conflit même qui dissout ' votre snobisme. Tandis que si vous disciplinez simplement votre esprit en vue de n'être pas snob, vous ne faites que développer en vous un nouveau trait distinctif qui est l'opposé du snobisme et qui, étant déterminé, est faux, donc également pernicieux.

Ainsi, parce que nous avons établi différents modèles, différents buts, des guides, que nous poursuivons tout le temps, consciemment ou inconsciemment, nous disciplinons nos esprits et nos cœurs conformément à eux, et il faut pour cela qu'il y ait coercition, perversion. Tandis que si l'on commence à étudier les conditions qui créent le conflit, et si, de ce fait, on éveille l'intelligence, alors cette intelligence elle-même est suprême car elle est continuellement en mouvement et il ne subsiste plus en elle de point statique susceptible d'y provoquer un conflit.

QUESTION : Si l'on accorde que le moi est composé de réactions au milieu, par quelle méthode peut-on échapper à ses limitations? Ou comment entreprend-on le processus de ré-orientation qui nous épargnera le conflit entre deux choses fausses?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, vous voulez connaître la méthode grâce à laquelle vous échapperez aux limitations. Pourquoi? Pourquoi demandez-vous cela? Dites-moi, pourquoi demandez-vous toujours une méthode, un système? Qu'est-ce que cela indique, ce désir d'une méthode? Chaque demande d'une méthode indique un désir d'évasion. Vous voulez que j'établisse un système afin d'imiter ce système. En d'autres termes, vous voulez un système inventé pour vous de façon que vous puissiez le superposer aux conditions qui créent en vous un conflit, et par là échapper au conflit. En somme, vous ne cherchez qu'à vous adapter à un modèle, dans le but d'échapper au conflit ou à votre propre milieu. Voilà le désir qui est au fond de cette demande d'une méthode, d'un système. Mais vous savez, la vie n'est pas une méthode Pelmann. Le désir d'une méthode indique essentiellement le désir de fuir.

« Comment entreprend-on le processus de ré-orientation qui nous épargnera le conflit entre deux choses fausses? » Tout d'abord, êtes-vous conscient d'être dans un conflit, avant de vouloir savoir comment vous en échapperez? Ou, étant conscient du conflit, cherchez-vous simplement un refuge, un abri, qui ne créera pas de conflits ul-

térieurs? Alors, décidons cela d'abord: voulez-vous un abri, une zone de sécurité qui n'engendre pas du tout de conflit? Voulez-vous échapper à un conflit actuel et entrer dans un état où il n'y a pas de conflit? Ou êtes-vous simplement inconscient du conflit qui est en vous? Si vous êtes inconscient du conflit, c'est-à-dire de la bataille qui a lieu entre le moi et le milieu, alors pourquoi cherchez-vous des remèdes? Restez inconscient. Laissez les événements eux-mêmes produire le conflit nécessaire, sans lui courir après, sans provoquer artificiellement, faussement, un conflit qui n'existe pas dans votre esprit et dans votre cœur. Et vous créez artificiellement un conflit, parce que vous avez peur de passer à côté de quelque chose. C'est la vie qui ne passera pas à côté de vous. Si vous croyez qu'elle ne vous atteindra pas, c'est qu'il y a en vous quelque chose qui ne va pas. Peut-être êtes-vous névrosé, anormal.

Si vous êtes dans un conflit, vous ne me demanderez pas une méthode. Si je vous donnais une méthode, vous ne feriez que vous discipliner conformément à elle, en essayant d'imiter un idéal, un modèle que j'aurais établi, et en détruisant par conséquent votre intelligence. Tandis que si vous êtes vraiment conscient de ce conflit, dans cette conscience la souffrance se fera aiguë, et dans cette acuité, dans cette intensité, vous dissoudrez la cause de la souffrance, qui est le manque de compréhension du milieu.

Vous savez, nous avons perdu le sens de la vie normale, simple, directe. Pour revenir à cette normalité, à cette simplicité, à cette spontanéité, vous ne pouvez pas suivre des méthodes, vous ne pouvez pas devenir de simples machines automatiques ; et j'ai peur que la plupart d'entre vous cherchent des méthodes, parce que vous pensez qu'elle vous permettront de réaliser la plénitude, la stabilité, la permanence. Pour moi, les méthodes conduisent à une stagnation lente, à la décomposition, et elles n'ont aucun rapport avec la vraie vie spirituelle, qui est, en somme, la totalisation de l'intelligence.

QUESTION : Vous parlez de la nécessité d'une révolution radicale dans la vie de l'individu. Mais s'il ne veut pas révolutionner son milieu environnant à cause de la souffrance que cela entraînerait pour sa famille et ses amis, est-ce qu'une révolution intérieure l'amènerait à une libération de tout conflit?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, messieurs, ne voyez-vous pas qu'une révolution radicale dans la vie de l'individu est nécessaire? Ou êtes-vous simplement satisfaits des choses telles qu'elles sont, avec vos idées de progrès et d'évolution, votre désir d'achèvement, vos nostalgies et vos plaisirs fluctuants? Vous savez, dès que vous commencez à penser, à vraiment sentir, vous éprouvez forcément ce désir brûlant d'un changement radical, d'une révolution radicale, d'une complète ré-orientation de la pensée. Or, si vous sentez que c'est nécessaire, ni votre famille ni vos ennemis ne vous en empêcheront. Alors il n'y a plus une révolution extérieure et une révolution intérieure: il y a simplement révolution, changement. Mais dès l'instant que vous commencez à circonscrire ce changement en disant: « Je ne dois pas blesser ma famille, nos amis, nos prêtres, mon exploiteur capitaliste ou mon État exploiteur », alors c'est que vous ne voyez pas réellement la nécessité d'un changement radical, vous ne faites que chercher à changer le milieu. Le fond de ce désir est une léthargie qui crée encore un faux milieu et qui prolonge le conflit.

Je crois que nous nous donnons un prétexte en disant que nous ne voulons pas blesser nos familles et nos amis. Quand vous voulez faire une chose vitale, vous la faites, sans tenir compte de votre famille et de vos amis, n'est-ce pas? Alors vous ne vous dites pas que vous craignez de les blesser. Cela échappe à votre contrôle ; vous sentez si intensément, vous pensez si complètement, que cela vous porte au delà des limitations des cercles de famille et des frontières cataloguées. Mais vous commencez à prendre en considération la famille, les amis, les idéals, les croyances, les traditions,

l'ordre des choses établies, quand vous vous raccrochez à une sécurité particulière, quand il n'y a pas en vous de richesse intérieure, quand cette richesse dépend de stimulants extérieurs. Quand existe la pleine conscience de la souffrance qu'engendre le conflit, vous n'êtes plus retenu prisonnier par une orthodoxie, par des amis ou par la famille. Vous voulez découvrir la cause de cette souffrance, vous voulez découvrir la signification du milieu qui crée ce conflit ; en cela il n'y a pas de personnalité, il n'y a pas de pensée limitée émanant du moi. Mais ce n'est que lorsque vous vous accrochez à cette pensée limitée du moi que vous êtes obligé de vous demander jusqu'où vous ne vous aventurerez pas.

Il est bien certain que la vérité, cette divinité de compréhension, ne peut pas être trouvée en se raccrochant soit à la famille soit à la tradition ou à l'habitude. Elle ne peut être découverte que lorsque vous êtes complètement dénudé, dépouillé de vos désirs nostalgiques, de vos espoirs, de vos sécurités, et dans cette simplicité spontanée réside la richesse de la vie.

QUESTION : Pouvez-vous expliquer pourquoi le milieu a commencé par être faux au lieu d'être vrai? Quelle est l'origine de toute cette confusion et de ces difficultés?

KRISHNAMURTI : Qui, pensez-vous, a créé le milieu? Quelque Dieu mystérieux? Attendez une seconde: qui a créé le milieu, la structure sociale et économique, la structure religieuse? Nous. Chacun a contribué individuellement à ce milieu, jusqu'à ce qu'il soit devenu collectif, et alors l'individu qui avait aidé à créer le collectif y est maintenant perdu, parce que le collectif est devenu son moule, son milieu. Par le désir de sécurité économique, morale et spirituelle, vous avez créé un milieu capitaliste dans lequel existent les nationalités, les distinctions de classes et l'exploitation. C'est nous qui avons créé cela, vous et moi. La chose n'est pas miraculeusement venue à l'existence. Tant que vous chercherez la sécurité, vous créerez encore un autre système capitaliste, basé sur l'acquisition, un système différent, avec une nuance différente, une différente couleur. Vous pourrez abolir le modèle actuel, mais tant qu'existera le sens possessif vous créerez un autre État capitaliste, avec une nouvelle phraséologie, un nouveau jargon.

Et la même chose s'applique aux religions, avec toutes leurs absurdes cérémonies, leurs exploitations, les peurs qu'elles suscitent. Qui les a créées? Vous et moi. A travers les siècles, nous avons créé ces choses et nous nous y sommes soumis par peur. C'est l'individu qui a créé un milieu faux, partout. Et il est devenu un esclave, et ce milieu faux a abouti à une fausse recherche pour la sécurité de cette conscience individuelle que vous appelez le moi. De là la constante bataille entre le moi et le milieu.

Vous voulez savoir qui a créé ce milieu et toute cette effroyable confusion parce que vous voulez qu'un rédempteur vienne vous soulever hors de ces difficultés et vous emporter dans un nouveau paradis. En vous accrochant à tous vos préjugés particuliers, à vos espoirs, à vos peurs, à vos préférences, vous avez, individuellement, créé ce milieu, de sorte qu'individuellement il vous faut le démolir et non pas attendre qu'un système vienne le balayer pour vous. Un système ne manquera certainement pas de venir le balayer et vous deviendrez ses simples esclaves. Le système communiste viendra peut-être et vous emploierez peut-être alors de nouveaux mots, mais en possédant toujours les mêmes réactions, bien que d'une manière différente, avec des modalités différentes.

C'est pour cela que je vous ai dit l'autre jour que si le milieu vous pousse à agir, cette action n'est pas juste. Seule est juste l'action qu'engendre la compréhension du milieu.

Donc individuellement nous devons devenir conscients. Je vous assure qu'alors vous créerez, individuellement, quelque chose d'immense, non pas une société qui

s'attachera simplement à un idéal et qui, par conséquent, sera en décomposition, mais une société qui sera constamment en mouvement, qui ne passera pas par un apogée pour ensuite mourir. Les individus établissent un but, ils luttent pour l'atteindre, et après l'avoir atteint ils s'écroulent. Ils essaient tout le temps d'atteindre quelque but et de se maintenir à ce stage qu'ils ont atteint. Il en est de l'État comme de l'individu. L'État s'efforce tout le temps d'atteindre un idéal, un but, tandis que, pour moi, l'individu doit toujours être en mouvement, il doit tout le temps être en devenir, il ne doit pas chercher un apogée, poursuivre un but. Alors l'expression des individus, qui est la société, sera aussi tout le temps en mouvement.

QUESTION : Pensez-vous que le karma soit l'interaction du milieu, qui est faux, et du moi, qui est faux?

KRISHNAMURTI : Vous savez, le karma est un mot sanskrit qui veut dire agir, faire, travailler, et qui implique aussi la cause et l'effet. Or, le karma est la barrière, la réaction, qui naît du milieu que l'esprit n'a pas compris. Ainsi que j'ai essayé de l'expliquer hier, si nous ne comprenons pas un état particulier où nous nous trouvons, l'esprit doit en être forcément encombré. Il est encombré par la condition où il se trouve et par le fait qu'il ne la comprend pas. Et avec ce manque de compréhension nous fonctionnons, nous agissons, nous créons par conséquent de nouveaux fardeaux, de plus grandes limitations.

Donc, chacun doit découvrir la cause de ce manque de compréhension qui empêche l'individu de recueillir la pleine signification du milieu, que ce soit le milieu passé ou le milieu présent. Et pour découvrir cette signification, l'esprit doit être réellement libre de préjugés. C'est une des choses les plus difficiles que de s'affranchir vraiment d'un faux-fuyant, d'une inclination particulière, d'une déviation ; et aborder le milieu avec un esprit ouvert et frais, avec spontanéité, exige une très grande perception. La plupart des esprits sont déviés par vanité, par le désir d'impressionner les autres en étant « quelqu'un », ou par le désir d'atteindre la vérité, d'échapper au milieu, d'enfler leur conscience individuelle (mais cela, ils l'appellent d'un nom spécial pris au vocabulaire de la spiritualité) ou encore par leurs préjugés nationaux. Tous ces désirs empêchent l'esprit de percevoir directement la pleine valeur du milieu, et comme la plupart des esprits sont pleins de préjugés, les premières choses dont on doit devenir conscients sont ses propres limitations. Et quand vous commencez à devenir conscient, il y a conflit dans cette conscience. Quand vous savez que vous êtes en réalité brutalement orgueilleux ou vaniteux, dans la conscience même de cette vanité, celle-ci commence à se dissiper parce que vous en percevez l'absurdité. Mais si vous commencez simplement à la recouvrir, elle crée de nouvelles maladies, de nouvelles réactions fausses.

Donc, pour vivre chaque moment, maintenant, sans le fardeau du passé ou du présent, sans cette mémoire mutilatrice créée par le manque de compréhension, l'esprit doit toujours aborder le monde comme s'il était neuf. Il est fatal d'aborder la vie chargée du fardeau de la certitude et étant vaniteux des connaissances qu'on a, parce que, après tout, les connaissances ne sont que des choses du passé. Quand on aborde la vie avec cette fraîcheur spontanée, on sait ce que c'est que de vivre sans conflit, sans cet effort constant et harassant. Alors on voyage loin sur les flots de la vie.

Ojai, le 18 juin 1934

## **Ojai, Californie 4ème Causerie le 19 juin 1934**

Je répondrai d'abord à des questions qui m'ont été posées, puis je ferai une courte Causerie.

QUESTION : L'intuition inclut-elle l'expérience passée et autre chose avec, ou seulement l'expérience passée?

KRISHNAMURTI : Pour moi, l'intuition est l'intelligence, et l'intelligence n'est pas l'expérience passée, elle est la compréhension de l'expérience passée. Je parlerai tout à l'heure de toute cette question: expérience passée, mémoire, intelligence et esprit, mais je répondrai maintenant à ce point particulier: l'intuition est-elle engendrée par le passé?

Pour moi, le passé est un fardeau, le passé n'étant que des interruptions, des trous dans la compréhension ; et si vous basez votre action sur le passé, sur la soi-disant intuition, il vous égarera inmanquablement. Mais s'il y a action spontanée dans le toujours mouvant présent, dans cette action réside l'intelligence et cette intelligence est l'intuition. La plupart des gens aiment distinguer l'intuition de l'intelligence, parce que l'intuition leur donne une certaine sécurité et de l'espoir. Beaucoup de gens disent qu'ils agissent « par intuition » ; cela veut dire qu'ils agissent sans le concours de la raison, sans profondeur de pensée. Beaucoup de personnes acceptent une théorie, une idée, parce qu'ils prétendent que leur « intuition » leur dit qu'elle est vraie. Ceci n'est pas raisonné ; la théorie ou l'idée est acceptée simplement parce qu'elle leur apporte une solution, un réconfort. En réalité, ce n'est pas leur raison qui fonctionne, ce sont leurs espoirs et leurs aspirations dirigés par leur esprit. Au contraire, l'intelligence étant détachée du milieu, en elle se trouvent la raison, la pensée.

QUESTION : Comment puis-je agir librement et sans inhibitions quand je sais que mon action blesserait ceux que j'aime? Dans un tel cas, quel est le critérium de l'action juste?

KRISHNAMURTI : Je crois avoir répondu à cette question l'autre jour, mais celui qui me la pose n'était peut-être pas là, donc j'y répondrai encore. Le critérium de l'action juste est sa spontanéité. Mais agir spontanément c'est être profondément intelligent. La plupart des gens n'ont que des réactions qui sont perverses, déviées et étouffées à cause du manque d'intelligence. Où l'intelligence fonctionne il y a action spontanée.

Or, celui qui a posé la question veut savoir comment il peut agir librement et sans refoulement quand il sait que son action fera souffrir ceux qu'il aime. Pourtant, aimer c'est être libre: c'est être libre de part et d'autre. L'amour où existe une possibilité de douleur et de souffrance n'est pas vraiment de l'amour, mais une forme subtile de la possession, du sens possessif. Si vous aimez, si vous aimez réellement quelqu'un, il n'y a plus pour vous de possibilité de le faire souffrir quand vous faites quelque chose que vous pensez être juste. Il n'y a douleur que quand vous voulez faire faire à cette personne ce que vous désirez, ou réciproquement. En somme, vous voulez appartenir à quelqu'un, cela vous procure une sécurité, un réconfort ; et, encore que vous sachiez que cette sécurité est provisoire, vous vous abritez dans le provisoire. Ainsi toute lutte



qu'on soutient en vue d'un réconfort, d'un encouragement, trahit en réalité un manque de richesse intérieure ; en conséquence, une action individuelle, indépendante de l'autre personne, dérange et fait souffrir, et une des deux personnes est obligée de refouler son véritable sentiment, afin de s'adapter à l'autre. En d'autres termes, cette constante répression, engendrée par ce qu'on appelle l'amour, détruit les deux personnes. Un tel amour ne comporte pas de liberté: c'est une prison subtile. Lorsque vous éprouvez très violemment la nécessité de faire quelque chose, vous la faites. Vous y employez parfois de la diplomatie et de la ruse, mais vous la faites. Il existe toujours cette incitation à agir indépendamment.

QUESTION : Ai-je raison de croire que toute condition et que tout milieu paraissent bons à l'esprit vraiment intelligent? Ne s'agit-il pas, en somme, de découvrir l'art qui a inspiré le tableau?

KRISHNAMURTI : A un esprit intelligent le milieu révèle sa signification ; donc cet esprit est maître du milieu, il en est libéré, il n'est plus conditionné par ce qui l'environne. Qu'est-ce qui conditionne l'esprit? Le manque de compréhension, n'est-ce pas? Ce n'est pas le milieu: le milieu ne limite pas l'esprit ; ce qui le limite c'est sa propre incapacité de comprendre une condition particulière.

Où il y a de l'intelligence, l'esprit n'est conditionné par aucun milieu, car il est tout le temps conscient, lucide et en plein fonctionnement^ donc il discerne, il perçoit la pleine valeur du milieu. L'esprit n'est conditionné par le milieu que lorsqu'il est paresseux, léthargique, lorsqu'il essaye d'échapper au milieu lui-même. Bien que dans cette condition l'esprit puisse penser, en fait il ne fonctionne pas vraiment, il ne fait que penser à l'intérieur du cercle limité de cette condition, ce qui, pour moi, ne s'appelle pas du tout penser.

Ce qui crée l'intelligence, ce qui éveille l'intelligence est cette perception des vraies valeurs et comme l'esprit est estropié par toutes les valeurs que lui impose la tradition, on doit se libérer de ces expériences du passé, de ces fardeaux du passé, afin de comprendre l'entourage actuel. Donc, la bataille est entre le passé et le présent. La lutte est entre l'arrière-plan, que nous avons cultivé à travers les siècles et les circonstances perpétuellement changeantes du présent. Et un esprit obscurci par le passé ne peut pas comprendre ces changements rapides du milieu. En d'autres termes, pour comprendre le présent, l'esprit doit être suprêmement libre du passé: il doit être susceptible d'une appréciation spontanée des valeurs dans le présent. Je parlerai de cela plus tard.

« Ne s'agit-il pas, en somme, de découvrir l'art qui a inspiré le tableau? » Sûrement. C'est-à-dire que, dans le tableau des contingences, dans le tableau que forme le milieu, l'esprit doit découvrir la valeur subtile, si cachée, si délicate. Et pour percevoir cette subtilité, cette délicatesse, l'esprit doit être vivant, souple, aigu. Il ne doit pas être surchargé par les valeurs d'hier.

QUESTION : Des personnes semblent penser que la libération est un but, un apogée. Quelle serait, dans ce cas, la différence entre cette poursuite de la libération et toute autre poursuite d'un but? L'idée d'un but à atteindre, d'une finalité, est sûrement fausse. Comment devrions-nous alors envisager la libération, si ce n'est de cette façon-là?

KRISHNAMURTI : Je crains que celui qui a posé cette question n'a pas entendu ce que j'ai dit, ne sait pas de quoi j'ai parlé. Il a probablement lu un de mes anciens livres et m'a posé ensuite cette question.

L'esprit est en quête d'un but, d'une fin, parce qu'il veut acquérir une assurance, une certitude. Retirez de l'esprit toutes ses assurances et ses certitudes, qui sont une forme subtile d'auto-glorification ou de l'appétit qu'il a de durer. Retirez tout cela de

l'esprit, arrachez-lui ses vêtements, laissez-le nu et vous le verrez encore se battre pour une sécurité, pour un abri, parce que, de ce refuge, il peut fonctionner, il peut agir sans risques, comme un animal attaché par une corde à un poteau.

Ainsi que je l'ai dit, la libération n'est pas une fin, elle n'est pas un but ; elle est la compréhension des vraies valeurs, des valeurs éternelles. L'intelligence est un éternel devenir, elle n'a pas de fin, pas de finalité. Dans le désir de parvenir à quelque chose, se cache un subtil appétit de durée individuelle, de durée individuelle glorifiée. Et tout effort, toute lutte qu'on soutient en vue d'obtenir la libération indique une évasion du présent. Cette totalisation de l'intelligence, qu'est la libération, n'est pas une chose à comprendre par un effort. Après tout, vous faites un effort quand vous voulez et désirez acquérir. Quand on a cet appétit d'une libération, d'un apogée, d'un accomplissement, on fait un effort en vue de soutenir, de maintenir, de perpétuer cet état de conscience que nous appelons le moi. Et cet effort vers un apogée est la véritable essence du moi, parce qu'il se déploie en une série de mouvements de la mémoire. Il se meut vers un but.

« Comment devrions-nous envisager la libération, si ce n'est de cette façon-là? » Pourquoi devons-nous du tout l'envisager? Pourquoi voulez-vous la libération? Est-ce parce que j'en ai parlé pendant ces dix dernières années? Ou est-ce parce que vous voulez échapper aux circonstances? Ou parce que cela vous excitera, vous stimulera, vous octroiera une plus grande possibilité de dominer intellectuellement? Pourquoi voulez-vous la libération? Vous dites: « Je ne suis pas heureux, et si je puis trouver la libération j'aurai le bonheur. Parce que je suis dans la misère, si je trouve cet autre état, la misère aura disparu ». Si c'est cela ce que vous dites, vous ne faites que chercher à remplacer une chose par l'autre.

La libération n'est à être « envisagée » en aucun façon. Elle naît. Elle n'est engendrée que quand l'esprit n'essaye pas d'échapper à l'état qui l'emprisonne, mais plutôt quand il comprend la signification de cette condition qui crée le conflit. Or, comme vous ne comprenez pas les conditions, le milieu, qui créent le conflit, vous poursuivez une idée, une exaltation, un but, une fin, en vous disant: « Si je comprends cela, ceci disparaîtra » ; ou: « Si j'obtiens cela, je pourrai le superposer à cette condition-ci ». Et tout cela n'est qu'une forme subtile d'évasion perpétuelle, hors du présent. Tous les idéals, les croyances, les buts et les états exaltés auxquels on pense, ne sont que des chemins qui vous font sortir du présent. Mais si vous y pensez réellement, vous verrez que plus on poursuit un but, une fin, une croyance, un idéal, plus il arrive qu'on surcharge le futur, parce qu'on s'échappe du présent. On crée de plus en plus de limitations, de conflits, de douleurs.

QUESTION : Certaines personnes disent que, selon votre idée, nous devrions nous libérer maintenant, tant que nous en avons l'occasion et que nous pourrions devenir des maîtres plus tard, une autre fois. Mais si nous devons devenir des maîtres, pourquoi ne serait-ce pas bien pour nous de mettre dès maintenant nos pieds sur ce sentier?

KRISHNAMURTI : Y a-t-il maintenant une occasion pour vous de vous libérer? Qu'appellez-vous une occasion? Comment pourriez-vous être libérés maintenant? Par quelque processus miraculeux? Et plus tard devenir des maîtres? Mais, monsieur, qu'est-ce que c'est qu'un maître et qu'est-ce que c'est qu'une libération? Quel est cet état de « maîtrise »? Si la libération n'est pas la totalisation de l'intelligence dans le présent, alors il est bien certain que cette intelligence n'ira pas se faire acquérir dans quelque lointain avenir. Alors vous voulez la libération maintenant, et la maîtrise plus tard? Je me demande pourquoi vous voulez la libération maintenant. J'ai peur que la libération n'ait aucun sens quand on la « veut ». Et cette idée de devenir un maître (celui qui pose cette question s'imagine que la vie est comme passer un examen, deve-

nir quelque chose), j'ai peur que ce fait de devenir un maître, d'être libéré n'ait pour vous aucun sens. Ne comprenez-vous pas? Quand vous ne voudrez réellement pas devenir quoi que ce soit, mais quand vous vivrez totalement en une journée, dans la richesse d'une seule journée, vous saurez ce que c'est que la maîtrise et la libération. Ce désir que vous avez, crée constamment un futur qui ne pourra jamais s'accomplir, donc il vous fait vivre incomplètement dans le présent.

Ces trois derniers jours j'ai parlé de l'esprit et de l'intelligence. Or, pour moi, il n'y a pas de séparation entre l'esprit et l'intelligence. L'esprit, dépouillé de tous ses souvenirs et de ses entraves, fonctionnant spontanément, pleinement, avec lucidité, engendre la compréhension, et c'est cela l'intelligence, c'est cela l'extase, c'est cela ce qui, pour moi, est l'immortalité, la non-durée. L'intelligence est la non-durée, l'intelligence est l'esprit lui-même. Cette intelligence est le réel et ne doit pas être distinguée de l'esprit lui-même ; cette intelligence est l'extase, elle est perpétuellement en devenir, en mouvement.

Or, la mémoire n'est qu'un obstacle à cette intelligence ; elle est indépendante de cette intelligence ; elle est la perpétuation du milieu, de ce milieu dont la pleine signification n'a pas été comprise par l'esprit. Ainsi la mémoire frappe de stupeur cette intelligence intemporelle, elle entrave son incessant devenir, son perpétuel mouvement. L'esprit est intelligence, mais la mémoire est imposée à l'esprit. La mémoire, étant la conscience de soi, s'identifie à l'esprit, et cette conscience de soi s'interpose pour ainsi dire entre l'intelligence et l'esprit, en divisant ce dernier, en le stupéfiant, en l'entravant, en le pervertissant. Ainsi la mémoire, en s'identifiant à l'esprit, essaye de devenir intelligence, ce qui, pour moi, est faux (si je puis employer ce mot ici), parce que c'est l'esprit lui-même qui est intelligence et c'est la mémoire qui le pervertit, et, de ce fait, obscurcit l'intelligence. Et voilà pourquoi l'esprit semble toujours être à la recherche de cette intelligence intemporelle, qui est l'esprit lui-même.

Qu'est-ce que c'est donc que la mémoire? N'est-elle pas faite d'incidents, d'expériences, de craintes, d'espoirs, d'appétits, de croyances, d'idées, de préjugés et aussi de traditions, d'actions, de faits, avec leurs réactions subtiles et complexes? L'espoir, l'aspiration, la peur, le préjugé, le tempérament, dès qu'ils existent, conditionnent l'esprit, et cette limitation crée la mémoire qui obscurcit la clarté de l'esprit, de l'esprit qui est intelligence. Cette mémoire roule à travers le temps, elle se coagule et se durcit, et devient la conscience individuelle du moi. Quand vous parlez du moi, c'est de cela que vous parlez: de la cristallisation, du durcissement de la mémoire de vos réactions. Ces réactions sont celles qu'ont provoqué en vous l'expérience, les incidents, les croyances, les aspirations. Une fois devenue une masse solidifiée, cette mémoire s'identifie à l'esprit et se confond avec lui. Si vous réfléchissez à cela vous le comprendrez. La conscience de soi, ou conscience du particulier, qu'est le moi, n'est pas autre chose qu'un paquet de mémoire, et le temps n'est pas autre chose que son champ d'action et de jeux. Cette masse durcie de réactions ne peut pas être dissoute, elle ne peut pas se résorber en retournant sur elle-même dans le temps par l'analyse. Cette analyse du passé qui consiste à se retourner pour regarder en arrière n'est qu'un des stratagèmes de la mémoire elle-même. Vous savez, le fait de prendre un plaisir malsain dans des ré-évolutions et des réajustements du passé dans le présent, est l'activité constante, le « métier » de la mémoire, n'est-ce pas vrai? Pensez-y. Ce n'est ni un concept philosophique, ni une pensée ingénieuse que j'expose. Pensez-y et vous verrez que c'est vrai. Il y a une masse de réactions engendrées par les conditions, par le milieu, par les préjugés, par les diverses aspirations qu'on a eues, et tout cela forme ce qu'on appelle le moi.

Maintenant, voici que vous avez l'idée qu'il faut dissoudre le moi à cause de ce que j'ai dit, ou bien, voyant par vous-même la stupidité de la chose, vous commencez à

dérouler le moi à l'envers. Quand la mémoire commence à se dérouler à l'envers dans le passé, cela s'appelle l'introspection. Mais si vous venez à y penser sérieusement, vous verrez que la mémoire elle-même prend un plaisir malsain à soumettre le passé au présent. Et de même, le futur, pour la mémoire, est un nouveau durcissement provoqué par un renouvellement de soif intérieure, par l'accumulation de nouvelles expériences et réactions. En d'autres termes, le temps est mémoire, conscience de soi. On ne peut ni résoudre ni dissoudre la conscience de soi en allant dans le passé. Le passé n'est que de l'accumulation de mémoire, et creuser dans le passé ne résoudra pas cette conscience dans le présent, pas plus d'ailleurs qu'aller dans le futur. Car le futur, qui est une involution dans le temps, ne se compose que de nouvelles accumulations, de nouvelles soifs intérieures, de nouvelles réactions qui durcissent et que nous appelons idéals, croyances, espoirs. Aussi longtemps que continue ce processus de la mémoire en tant que passé et futur, l'intelligence ne peut pas agir complètement et pleinement dans le présent.

L'intuition, telle qu'on la comprend communément, est basée sur le passé: sur l'accumulation du passé en tant que mémoire et en tant qu'expériences. Cette intuition nous sert simplement d'avertissement, dans le présent, pour agir avec prudence, ou librement.

Ainsi que je l'ai dit, l'intelligence intemporelle n'est pas pour moi un concept mais une réalité, et vous le verrez aussi, si vous expérimentez ce que je dis. Vous verrez que c'est une réalité, si votre esprit n'est pas encombré par cette accumulation du passé que vous appelez la mémoire. La mémoire fonctionne et vous dirige dans le présent, elle vous empêche d'être pleinement intelligent, donc de vivre pleinement dans le présent.

Donc la libération, ou vérité, ou Dieu, est la délivrance de l'esprit, qui lui-même est l'intelligence, sa délivrance du fard eau de la mémoire. Je vous ai expliqué ce que j'entends par mémoire: ce n'est pas la mémoire des faits, vrais ou faux, mais le fardeau dont la conscience de soi charge l'esprit. Et cette mémoire est la réaction au milieu qui n'a pas été compris. L'immortalité n'est pas la perpétuation de la conscience du moi, qui n'est que le résultat d'un milieu faux, mais la libération, la délivrance de l'esprit du fardeau de la mémoire.

Ojai, le 19 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **5ème Causerie**

### **le 22 juin 1934**

Ce matin, je voudrais vous parler de la peur qui crée, qui nécessite l'ascendant personnel, la coercition.

Nous avons divisé l'esprit en pensée, raison, intellect ; mais, comme je l'ai expliqué dans la dernière Causerie, l'esprit, pour moi, c'est l'intelligence auto-créatrice, mais obscurcie par la mémoire ; cette intelligence obscurcie par la mémoire se confond avec la conscience de soi qui est un produit du milieu. L'esprit est tenu en esclavage par le milieu qu'il a lui-même créé par son insatiable désir ; il en résulte une peur incessante. L'esprit a créé le milieu, et tant que nous ne comprenons pas ce milieu, la crainte existe. Nous ne donnons pas entièrement notre pensée à ce milieu, nous n'en sommes pas pleinement conscient, ainsi l'esprit en reste l'esclave, il est soumis à la peur, à la contrainte qui est l'instrument de la peur. Naturellement le fait de ne pas comprendre le milieu est un résultat du manque d'intelligence, et parce que nous ne comprenons pas le milieu, la peur est créée et nécessite la contrainte extérieure ou intérieure.

Comment se crée cette contrainte continuelle, devenue l'instrument aigu de la peur ? La mémoire obscurcit l'esprit, et ceci, je l'ai répété maintes et maintes fois, est causé par le fait que nous ne comprenons pas le milieu, ce qui engendre un conflit, de sorte que la mémoire devient la conscience de soi. Cet esprit obscurci, limité, confiné par la mémoire, cherche la perpétuation du « Je », ce produit du milieu, et en perpétuant ce « Je » l'esprit cherche à s'ajuster au milieu, à le modifier, à le changer, à l'élargir ou à l'accroître. Vous savez que l'esprit cherche toujours à s'adapter au milieu, mais cette adaptation n'engendre pas la compréhension. Nous ne pouvons pas voir la signification de notre milieu en modifiant tout simplement notre état d'esprit, ou en essayant de changer ou d'élargir ce milieu.

Parce que l'esprit est toujours à la recherche de sa protection, il se laisse obscurcir par la mémoire qui s'est confondue, identifiée avec la conscience de soi, avec cette conscience de soi qui veut se perpétuer ; il en résulte que l'esprit essaie de changer, d'adapter, de modifier le milieu ; en d'autres termes, il essaie de conférer au moi le caractère de ce qu'il s' imagine universel, immortel, cosmique. N'en est-il pas ainsi ?

L'esprit qui cherche l'immortalité désire en réalité la continuation de la conscience de soi, la perpétuation du milieu. C'est-à-dire : tant que l'esprit s'accroche à cette idée de la conscience du « Je » (qui n'est que le manque de compréhension du milieu et la cause du conflit), il cherche dans cette limitation à se perpétuer lui-même. Cette perpétuation est ce qu'il appelle l'immortalité ou la conscience cosmique, dans laquelle subsiste le particulier. Tant que l'esprit, qui est intelligence, est retenu dans l'esclavage de la mémoire, il poursuit le faux pour le faux. Le moi, comme je l'ai expliqué, est une fausse réaction au milieu ; il y a une cause fausse, et il recherche perpétuellement une fausse solution, un faux résultat. Ainsi quand l'esprit, obscurci par la mémoire, cherche à se perpétuer comme conscience de soi, il cherche une fausse immortalité, une fausse expansion cosmique, appelez cela comme vous voudrez.

Dans ce processus de perpétuation du « Je » (de cette mémoire qui est là pour se protéger), naît la peur, non pas la peur superficielle, mais une peur fondamentale,

dont je parlerai tout à l'heure. Éliminez cette peur, dont les expressions extérieures sont les nationalités, les expansions, les accomplissements, les succès, éliminez cette peur, cet angoissant désir qu'on a de perpétuer le moi, et toutes les autres peurs cessent. Mais cette peur subsiste tant que vous tenez à perpétuer ce « Je » qui est faux, et qui produit une réaction fausse: cette peur elle-même. Partout où cette peur existe, on trouve la discipline, la contrainte, l'influence, exercée par des hommes sur d'autres hommes, la domination, et la recherche du pouvoir que l'esprit glorifie comme une vertu divine. Si vous réfléchissez réellement à tout cela, vous verrez que là où il y a intelligence, il ne peut y avoir poursuite du pouvoir.

Toute vie est modelée par la peur et par des conflits, donc par la coercition, par l'imposition de décrets et de liens que certains considèrent vertueux et précieux, et d'autres, nocifs et funestes.

Ce sont là les freins que vous avez institués dans votre désir de vous perpétuer: vous avez créé des disciplines, des codes, des autorités, et votre vie est modelée, contrôlée par des obligations, de formes et de degrés divers que les uns appellent le bien, d'autres le mal.

Tout d'abord, nous avons la contrainte extérieure exercée par le milieu sur l'individu. La personne ordinaire qui, d'après vous, n'est pas évoluée, pas spirituelle, est conditionnée par l'entourage extérieur, c'est-à-dire par la religion, les codes de conduite, les règlements de morale, l'autorité sociale et politique ; elle en est l'esclave, car cet ensemble est inextricablement mêlé aux besoins économiques de l'individu, n'est-il pas vrai? Supprimez les besoins économiques dont l'individu dépend, et alors les codes de conduite, les critères de morale, les valeurs sociales, économiques et politiques disparaissent. Dans les contraintes du milieu environnant, qui créent le conflit entre l'individu et ce milieu, et dans lequel l'individu est écrasé, entravé, dévié, l'individu devient de plus en plus inintelligent. L'individu qui est simplement et tout le temps conditionné par le milieu, modelé par des règles, des lois, des réactions, des édits, des principes de morale, devient de moins en moins intelligent, au fur et à mesure qu'on l'écrase. Or, l'intelligence consiste à comprendre le milieu, à discerner sa signification subtile et dégagée de la contrainte.

Ces freins imposés à l'individu, et qu'il appelle son milieu environnant, ont pour promoteurs les charlatans et les exploitants de la religion, de la morale publique, de la vie politique et économique. L'exploiteur est l'individu qui, consciemment ou inconsciemment, se sert de vous, et vous lui cédez, consciemment ou non, parce que vous ne comprenez pas ; vous devenez l'exploité, économiquement, socialement, politiquement, religieusement, et il devient votre exploiteur. De cette manière, la vie devient une école, un cadre, un moule en acier dans lequel l'individu est battu jusqu'à en épouser la forme.

L'individu devient une simple machine, un rouage sans pensée, rigidement limité. La vie devient une lutte, un combat continuel ; aussi a-t-on inventé cette idée fausse que la vie est une série de leçons à apprendre, d'expériences à acquérir pour se prémunir et pour pouvoir aborder de nouveau la vie le lendemain, mais avec des idées préconçues. La vie devient une simple école, et non quelque chose dont on doit jouir, et qu'on doit vivre extatiquement, pleinement, sans peur.

Le milieu extérieur étreint l'individu, le broie dans un cadre d'objets en série, de moralité, d'idées religieuses, de prescriptions morales, et comme il se sent écrasé par l'extérieur, il cherche à s'échapper dans un monde qu'il appelle le monde intérieur. Naturellement, quand l'esprit est dévié, perverti, moulé par le milieu extérieur et qu'il se livre au dehors à des luttes incessantes, à une constante et fausse adaptation, il espère en une tranquillité, en un bonheur, en un monde différents, et il se construit

alors un romantique havre d'évasion dans lequel il cherche une compensation aux échecs et aux souffrances de l'extérieur.

Comme je l'ai dit, vous êtes ici pour chercher à comprendre, pour critiquer, non pour vous opposer à ce que je dis. Quand vous aurez réfléchi soigneusement à ce que j'ai dit, vous pourrez vous y opposer, élever des barrières si vous le désirez, mais découvrez d'abord clairement ce que je cherche à vous transmettre, et pour cela, il vous faut être lucide, intelligent, très critique.

Donc l'individu, écrasé par les circonstances extérieures qui produisent la souffrance, crée un monde intérieur dans son effort pour s'en échapper, et institue sa loi intérieure, ses propres restrictions, qu'il appelle auto-discipline, ou coopération avec ce qu'il a appris à nommer son soi supérieur.

Un grand nombre de personnes – les personnes soi-disant spirituelles – ont rejeté la force extérieure du milieu et son influence, mais elles ont établi une loi intérieure, un critérium intérieur, une discipline intérieure pour amener, disent-elles, le soi supérieur vers le soi inférieur ; ce n'est qu'une simple substitution avec d'autres mots. Donc voilà installée la discipline intérieure. Il y a ensuite ce qu'on appelle la voix intérieure, dont le pouvoir et l'empire sont beaucoup plus puissants même que ceux du milieu environnant. Mais quel est, après tout, la différence entre les deux, l'intérieur et l'extérieur? Tous deux contrôlent, pervertissent l'esprit qui est intelligence, en se servant de son désir de pérennité.

Vous avez aussi ce que vous appelez l'intuition, qui n'est que la réalisation désenchaînée de vos secrets espoirs et désirs. Ainsi vous avez rempli le monde intérieur – ce que vous appelez le monde intérieur – de tout cela: auto-discipline, voix intérieure, intuition. Ce ne sont, si vous y réfléchissez, que les formes subtiles du même conflit, transposées dans un autre monde où il n'y a pas de compréhension, où vous ne faites que vous modeler, vous ajuster à un milieu plus subtil, que vous appelez plus spirituel.

Dans le monde extérieur, certains recherchent et trouvent les distinctions sociales ; de même, les personnes soi-disant spirituelles recherchent dans ce monde intérieur, et généralement y trouvent leurs égaux et leurs supérieurs spirituels: et de nouveau, de même qu'il y a conflit à l'extérieur entre individus, se trouve créé, dans le monde intérieur, un conflit spirituel entre idéals, réalisations, et leurs propres aspirations. Vous voyez donc ce qu'on a créé.

Le monde extérieur ne permet pas à l'esprit obscurci par la mémoire de s'exprimer. Pour cette conscience de soi il n'y a pas d'expression possible, parce que le milieu est trop violent, trop puissant, trop écrasant ; là, vous entrez dans le moule, sinon vous êtes brisé. Alors vous développez un milieu intérieur, plus subtil, où tout se passe de la même manière. Dans ce milieu créé pour échapper au monde extérieur, vous retrouverez les règlements, les lois morales, les institutions, la voix intérieure, le soi supérieur auxquels vous vous ajustez perpétuellement. C'est là un fait.

En essence, ces entraves que nous appelons l'extérieur et l'intérieur sont nées de l'insatiable désir qui produit la peur ; et la peur engendre la contrainte, la coercition, la volonté de puissance, qui n'en sont que les expressions extérieures. Où la peur existe, il n'y a pas d'intelligence ; et tant que nous n'avons pas compris cela, il faut qu'il y ait cette division entre la vie intérieure et la vie extérieure, de sorte que nos actions sont toujours influencées, ou violentées de l'extérieur, ou bien faussées, ou violentées de l'intérieur, ce qui est également faux, puisque là aussi, vous ne faites que vous ajuster à d'autres critères.

La peur est créée quand le faux cherche à se perpétuer dans le milieu faux. Et qu'arrive-t-il alors à notre action, qui est notre conduite quotidienne, à notre pensée

et à nos sentiments? Que leur arrive-t-il? L'esprit et le cœur se moulent sur le milieu extérieur ; mais quand ils s'aperçoivent qu'ils ne peuvent pas le faire parce que la contrainte devient forte, ils s'orientent vers une condition intérieure où ils cherchent la satisfaction et la tranquillité parfaites.

Ou bien ils sont parfaitement satisfaits de réussites sociales, politiques, économiques, religieuses, et ils se tournent vers le monde intérieur pour réussir là aussi, pour acquérir, pour atteindre un but ; il leur faut toujours un point culminant, un but, qui devient la condition à laquelle s'ajustent continuellement l'esprit et le cœur.

Et pendant ce temps, qu'arrive-t-il à nos sentiments, à nos pensées, à notre amour, à notre raison? Qu'arrive-t-il quand vous ne faites que vous adapter, quand vous ne faites que modifier, que changer? Qu'arrive-t-il à un objet quelconque, qu'arrive-t-il à une maison, quand vous vous bornez à décorer ses murs, alors que ses fondations sont pourries? Et de même, nos pensées et nos émotions ne prennent forme, ne changent, ne se modifient que d'après un modèle intérieur ou extérieur ; ou suivant une contrainte extérieure ou une direction intérieure. Nos actions sont si limitées par les influences que nous subissons, que notre raison entière devient la simple imitation d'un modèle, l'adaptation à une condition, et que l'amour devient une autre forme de la peur. Notre vie entière (notre vie, après tout, ce sont nos pensées, nos émotions, nos joies et nos peines), notre vie entière demeure incomplète, et tout notre mode de pensée, ainsi que notre façon d'exprimer notre vitalité, ne sont que des adaptations, des modifications, et jamais une plénitude, un absolu. Et ceci engendre un problème après l'autre, une adaptation à un milieu qui change sans cesse, et l'imitation de modèles qui changent aussi. Ainsi vous continuez cette bataille, vous appelez l'évolution, le développement du moi, et l'expansion de cette conscience qui n'est que la mémoire. Vous avez inventé des mots pour apaiser votre esprit, mais vous continuez à lutter.

Si vous réfléchissez réellement à tout cela – et je crois que vous avez la possibilité de le faire ces jours-ci, ceux d'entre vous qui restez tranquillement ici – si vous reconnaissez cela, sans éprouver le désir de changer, de modifier, et si vous devenez conscient de ce milieu environnant, de ces circonstances, de ces conditions, et du monde intérieur dans lequel se trouvent les mêmes conditions, le même milieu, que vous avez appelé de noms plus subtils et plus attrayants ; si vous devenez réellement conscient de tout cela, alors vous commencerez à comprendre la vraie signification du monde extérieur et du monde intérieur. A ce moment-là existe une perception immédiate, la vie se trouve libérée, et alors l'esprit devient intelligence et il peut fonctionner d'une façon naturelle, créatrice, sans cette constante bataille. Alors l'esprit – l'intelligence – reconnaît les obstacles, et parce qu'il comprend ces obstacles il les pénètre, il n'y a pas d'adaptation, il n'y a pas de modification, il y a, seule, la compréhension. Donc l'intelligence ne dépend ni de l'extérieur, ni de l'intérieur, et dans cette lucidité il n'y a pas de désir, il n'y a pas de soif ardente, mais la perception de ce qui est vrai. Pour percevoir ce qui est vrai, il faut que cette soif intérieure n'existe pas.

Lorsqu'existe cette soif, votre esprit est déjà obnubilé, est déjà perverti, parce que l'esprit s'identifie à un objet et rejette l'autre. Quand cette soif existe, il n'y a pas de compréhension. Il y a compréhension quand l'esprit ne s'identifie pas avec le moi, mais devient conscient à la fois de l'extérieur et de l'intérieur, des subtiles divisions, des émotions diverses, des nuances délicates de l'esprit qui se divise lui-même en mémoire et intelligence. Alors, dans cette lucidité, vous verrez la pleine signification du milieu que nous avons créé à travers les siècles, de ce milieu que nous appelons extérieur, et de celui que nous appelons intérieur, tous les deux étant en changement continu, s'adaptant constamment l'un à l'autre. Tout ce qui vous occupe actuellement, c'est cette modification, cette altération, cette adaptation, d'où découle néces-



sairement la peur. La peur a ses instruments dans la coercition, et la coercition n'existe que lorsqu'il n'y a pas de compréhension, quand l'intelligence ne fonctionne pas normalement.

Ojai, le 22 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **6ème Causerie**

### **le 23 juin 1934**

Je donnerai d'abord une brève Causerie et ensuite je répondrai à quelques questions qui m'ont été posées.

J'ai traité hier de toute la question de la peur et de la façon dont elle nécessite la coercition. Ce matin, je parlerai encore brièvement de la façon dont l'insuffisance intérieure crée la contrainte. Où existe ce vide intérieur existe aussi le désir de se faire guider, le désir d'une autorité, de cette influence qui vous moule et qui est devenue la tradition, une tradition qui n'est pas réfléchie, mais qui agit simplement comme guide. Mais, pour moi, la tradition devrait être un moyen d'éveiller la pensée, et non pas de l'amollir ou même de la tuer. Où il y a insuffisance, il doit y avoir coercition ; et cette coercition engendre un mode particulier de vie ou une méthode d'action, donc encore un conflit, encore des luttes et de la souffrance. En d'autres termes, lorsqu'on éprouve consciemment ou inconsciemment l'étreinte de ce vide intérieur, il doit y avoir conflit, il doit y avoir de la misère et un sentiment d'insuffisance, de néant, et de la totale vanité de la vie. On peut ne pas être conscient de cette insuffisance, ou on peut en être conscient.

Donc, où existe cette insuffisance, comment procède l'esprit? Qu'arrive-t-il lorsqu'on devient conscient de ce vide, de ce creux à l'intérieur de soi-même? Que faisons-nous lorsque nous éprouvons ce vide, lorsque nous devenons conscient de ce néant en nous-même? Nous désirons remplir ce vide, et nous cherchons un modèle, un moule créé par un autre ; nous imitons, nous suivons ce modèle, nous nous disciplinons à l'intérieur de ce moule établi par un autre, en espérant combler de la sorte notre vide, ce creux dont nous sommes devenus plus ou moins conscient.

Ce modèle, ce moule commencent à influencer nos vies, ils nous contraignent à nous ajuster nous-mêmes, nos esprits, nos cœurs et nos actions à leur forme particulière. Donc, nous commençons à vivre, non pas dans les limites de notre propre expérience, de notre propre compréhension, mais à l'intérieur de l'expression des idées, des limitations de l'expérience d'un autre. C'est cela qui arrive. Si vous y pensez réellement un instant, vous verrez que nous commençons à rejeter nos propres expériences particulières et la compréhension de ces expériences parce que nous éprouvons cette insuffisance, et alors nous commençons à imiter, à copier, et à vivre à travers l'expérience d'un autre. Et lorsque nous nous retournons vers l'expérience d'un autre et que nous ne vivons pas selon notre propre compréhension, il se produit naturellement une insuffisance, un conflit de plus en plus grands. Mais il est vrai aussi que si nous nous disons qu'il nous faut vivre selon notre propre expérience, notre propre compréhension, nous transformons cela aussi en un idéal, en un autre modèle, et nous modelons notre vie conformément à eux.

Supposons que vous vous disiez: « je ne dépendrai pas de l'expérience d'un autre, mais je vivrai selon la mienne », alors vous avez sûrement déjà créé un moule auquel vous voulez vous adapter. Quand vous dites: « je vivrai selon ma propre expérience », vous imposez déjà une limitation à votre pensée, parce que cette idée, que vous devez vivre selon votre propre compréhension, crée en vous une complaisance vis-à-vis de vous-même, qui n'est qu'une adaptation inefficace conduisant à la stagnation. Vous

savez, la plupart des gens disent qu'ils rejeteront le modèle extérieur qu'ils ne faisaient que copier, et qu'ils essaieront de vivre selon leur propre compréhension. Ils disent: « nous ne ferons que ce que nous comprendrons » ; ils créent de ce fait un nouveau modèle dont ils tissent le dessin dans leur vie. Et qu'arrive-t-il alors? Ils deviennent de plus en plus satisfaits, et, par conséquent, ils pourrissent lentement.

Pour dissiper cette insuffisance, nous comptons simplement sur l'action, parce que lorsqu'existent cette insuffisance et ce vide, notre désir est de les combler et nous espérons que l'action pourra le faire. Et encore, que faisons-nous lorsque nous comptons sur une action pour supprimer cette insuffisance? Nous essayons simplement de remplir ce vide par accumulation, et nous n'essayons pas de découvrir la cause de l'insuffisance.

Quand vous sentez en vous cette insuffisance, qu'arrive-t-il? Vous essayez de remplir ce vide, vous essayez de devenir riche, et vous dites que devenir riche c'est devenir complet. Vous devez vous retourner vers quelqu'un d'autre et alors vous commencez à adapter vos pensées et vos sentiments aux idées et aux expériences d'un autre. Mais ceci ne vous donne pas la richesse, ceci n'engendre pas la plénitude ni l'accomplissement. Et alors vous vous dites: « j'essaierai de vivre selon ma propre compréhension », ce qui offre ces dangers, ainsi que je l'ai montré, conduisant à la complaisance vis-à-vis de soi-même. Et si vous vous retournez uniquement vers l'action, en disant: « j'irai dans le monde et j'agirai de façon à devenir riche, complet », là encore vous ne faites qu'essayer de remplir ce vide au moyen de substitutions. Tandis que si vous devenez lucide par l'action, alors vous découvrirez la cause de l'insuffisance. C'est-à-dire qu'au lieu de rechercher, vous créez l'action par l'intelligence.

Or, qu'est-ce que l'action? En somme, c'est ce que nous pensons et ce que nous sentons. Et tant que vous n'êtes pas conscient de vos propres pensées, de vos propres sentiments, il doit y avoir insuffisance, et aucune quantité d'activités extérieures ne viendra vous remplir.

En d'autres termes, seule l'intelligence peut disperser ce vide, et non pas l'accumulation ; et l'intelligence est, ainsi que je l'ai montré, la parfaite harmonie de l'esprit et du cœur. Donc, si vous comprenez le fonctionnement de votre pensée et de votre propre émotion et que, de ce fait, vous deveniez lucide dans l'action, alors existe l'intelligence, qui disperse l'insuffisance et qui ne la remplace pas par une suffisance ou par une plénitude, parce que l'intelligence elle-même est cette plénitude.

Et quand cette plénitude existe, il ne peut y avoir de coercition. Mais l'inharmonie, l'insuffisance créent la séparation entre l'esprit et le cœur. N'est-ce pas vrai? Qu'est-ce que l'inharmonie? C'est la conscience que l'on a de la division entre ce que l'on pense et ce que l'on sent, et par conséquent dans cette distinction il y a conflit. Tandis que pour moi penser et sentir sont une même chose. Donc, possédant ce conflit et cette inharmonie, et ayant séparé l'esprit des sentiments, nous allons encore plus loin et nous séparons et divisons l'esprit et le cœur de l'intelligence – qui pour moi est la vérité, la beauté et l'amour. En d'autres termes, le conflit, ainsi que je l'ai expliqué, est une lutte entre le résultat du milieu qui est la conscience de soi, et ce milieu lui-même. Ce conflit entre le résultat et le milieu lui-même engendre une lutte qui produit une inharmonie. Nous divisons l'esprit de l'émotion, et les ayant ainsi séparés, nous procédons plus loin à la division entre l'intelligence d'une part, l'esprit et le cœur: d'autre part ; tandis que pour moi ils constituent une unité. L'intelligence est la pensée et l'émotion en harmonie parfaite, donc l'intelligence est la beauté elle-même, intrinsèque, et non pas un objet qu'il faille rechercher.

Quand existent un grand conflit, une profonde inharmonie et en même temps la pleine conscience de ce vide, alors surgit la recherche de la beauté, de la vérité et de l'amour destinés à influencer et à diriger nos vies. C'est-à-dire que, partant de ce vide,

vous extériorisez la beauté dans la nature, dans l'art, dans la musique, et vous commencez à vous entourer artificiellement de ces expressions afin qu'elles puissent devenir dans votre vie des facteurs de raffinement de culture et d'harmonie. N'est-ce pas de cette façon que l'esprit procède? Ainsi que je l'ai dit, nous avons, par un conflit, séparé l'intelligence de l'esprit et de l'émotion, et ceci produit la conscience que nous avons de cette insuffisance, de ce vide. Alors nous commençons à chercher le bonheur, la plénitude, en art, en musique, dans la nature, dans un idéal religieux, et ceux-ci commencent à influencer notre vie, à la contrôler, à nous dominer et à nous guider, et nous croyons que de cette façon-là nous arriverons à cette plénitude ; nous espérons surmonter l'inharmonie et le conflit par l'accumulation d'influences positives et d'expériences. Mais cela, c'est s'écarter de plus en plus de l'intelligence, donc de la vérité, de la beauté et de l'amour, c'est-à-dire de la plénitude elle-même.

Dans le sentiment que nous avons de notre insuffisance, de notre vide, nous commençons à accumuler, en espérant devenir complets grâce à cette moisson d'expériences, et au plaisir que nous éprouvons au contact d'idées et de modèles élaborés par d'autres. Tandis que pour moi l'insuffisance disparaît quand il y a intelligence, et l'intelligence elle-même est la beauté et la vérité. Nous ne pouvons pas comprendre cela tant que l'esprit et le cœur sont divisés et ils se divisent entre eux par un conflit. Nous séparons l'intelligence elle-même de l'esprit et du cœur, et ce processus de séparation, cette recherche d'un accomplissement continuent indéfiniment. Mais l'accomplissement réside dans l'intelligence elle-même, et éveiller cette intelligence, c'est découvrir cela même qui crée l'inharmonie, donc la division.

Qu'est-ce qui crée l'inharmonie dans nos vies? Notre manque de compréhension du milieu, de ce qui nous environne. L'intelligence, qui est beauté, vérité et amour, prend naissance quand vous commencez à questionner le milieu et à le comprendre, ainsi que sa pleine valeur et sa signification, sans essayer de l'imiter ou de le suivre, de vous adapter à lui ou de le fuir.

QUESTION : Selon votre opinion, serait-il mieux pour moi de devenir une diaconesse de l'église protestante épiscopale, ou serais-je d'un plus grand service pour le monde en restant ce que je suis?

KRISHNAMURTI : Je suppose que la personne qui pose cette question veut savoir comment aider le monde et non pas si elle doit s'affilier à une église ou à une autre, ce qui est de peu d'importance. Comment peut-on aider le monde? Sûrement en ne créant pas de nouvelles divisions sectaires, en ne créant pas encore du nationalisme. Le nationalisme est, après tout, le développement et la réalisation de l'exploitation économique, et les religions sont les conséquences cristallisées de certaines séries de croyances et de dogmes. Si l'on veut réellement aider le monde, cela ne peut pas être, de mon point de vue, au moyen d'une religion organisée, qu'elle soit chrétienne ou hindoue, avec leurs sectes innombrables, ou tout autre religion. Celles-ci sont en réalité des divisions pernicieuses de l'esprit, de l'humanité. Et pourtant nous croyons que si le monde entier devenait chrétien, alors il y aurait la fraternité des religions et l'unité de la vie. Pour moi, la religion est un faux résultat d'une fausse cause, cette cause étant un conflit, et la religion étant simplement un moyen d'échapper à ce conflit. Donc, plus vous développez et renforcez les divisions sectaires de la religion, moins il y aura de vraie fraternité ; et plus vous renforcez le nationalisme, moins existera l'unité de l'homme.

QUESTION : L'avidité est-elle le produit du milieu ou de la nature humaine?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que la nature humaine? N'est-elle pas elle-même le produit du milieu, pourquoi les diviser? Existe-t-il une chose appelée nature humaine indépendamment du milieu? Certaines personnes pensent que la distinction entre la nature humaine et le milieu est artificielle, car en modifiant le milieu ils disent que la

nature humaine peut être changée suivant une nouvelle forme. Après tout, l'avidité n'est que le résultat d'un milieu faux, donc de la nature humaine elle-même.

Quand l'individu essaie de comprendre son milieu, et les conditions dans lesquelles il vit, alors parce qu'il y a intelligence, il ne peut y avoir avidité. Ainsi donc, l'avidité ne serait pas un vice ou un péché à surmonter. Vous ne comprenez pas et vous ne transformez pas le milieu qui produit l'avidité, mais vous redoutez le résultat de cette avidité que vous appelez un péché. Mais la recherche pure et simple d'un milieu parfait, donc d'une nature humaine parfaite, ne peut pas engendrer l'intelligence. Quand existe l'intelligence existe aussi la compréhension du milieu, donc l'affranchissement de ses réactions. Or le milieu, ou société, vous contraint, vous incite à vous protéger vous-même. Mais si vous commencez à comprendre le milieu qui engendre l'avidité, alors en voyant la signification du milieu, l'avidité s'évanouit entièrement, et vous ne la remplacez pas par son opposé.

QUESTION : D'après ce que vous dites, je comprends que le conflit cesse quand on l'affronte sans le désir de s'en évader. J'aime quelqu'un qui ne m'aime pas, et je me sens seul et malheureux. Je crois honnêtement affronter mon conflit, et je ne cherche pas une évasion ; mais je suis encore seul et malheureux. Donc, ce que vous avez dit n'a pas servi. Pouvez-vous me dire pourquoi ?

KRISHNAMURTI : Peut-être essayez-vous simplement d'employer mes mots comme des moyens d'évasion ; peut-être êtes-vous en train d'employer mes mots, mes idées, afin de combler votre vide.

Vous dites donc que vous avez affronté le conflit. Je me demande si vous l'avez fait vraiment. Vous dites que vous aimez quelqu'un, mais en réalité vous voulez posséder cette personne, donc il y a conflit. Et pourquoi voulez-vous posséder ? Parce que vous avez cette idée qu'au moyen de la possession vous trouverez le bonheur, la plénitude.

Donc la personne qui a posé la question n'a pas réellement affronté le problème, mais désire la possession d'une personne et, de ce fait, limite sa propre affection. Car, après tout, quand vous aimez réellement quelqu'un, dans cet amour vous êtes libre de toute possession. Nous avons à l'occasion, rarement, ce sentiment d'affection intense dans lequel il n'y a pas de sens possessif, pas de désir d'acquérir. Et ceci nous ramène à ce que je viens de dire dans ma Causerie, au fait que le sens possessif existe tant qu'existe une insuffisance, un manque de richesse intérieure ; et la richesse intérieure ne consiste pas en accumulations mais en intelligence, en une lucidité au sujet de l'action dans le conflit, ce conflit étant causé par un manque de compréhension du milieu.

QUESTION : Est-ce que le simple fait que des personnes viennent vous écouter ne vous rend pas Instructeur ? Et pourtant vous dites que nous ne devrions pas avoir d'instructeur. Faudrait-il donc ne pas venir vous entendre ?

KRISHNAMURTI : Vous feriez bien de ne pas venir si vous faites de moi un instructeur, si vous faites de moi votre guide. Si j'influence votre vie, si par mes mots et par mes actes je vous pousse vers une certaine action, alors vous devriez rester éloigné de moi, alors ce que je dis n'a pas de valeur pour vous, n'a pas de sens, car vous feriez de moi un instructeur qui vous exploiterait. Et dans cette exploitation, il ne peut y avoir de compréhension de richesse, d'extase, mais rien que de la douleur et du néant. Mais si vous venez m'écouter afin de découvrir par vous-même le moyen d'éveiller l'intelligence, alors je ne suis pas votre exploiteur, alors je ne suis qu'un simple incident, une expérience qui vous permet de pénétrer le milieu qui vous retient dans ses chaînes.

Mais la plupart des personnes veulent des instructeurs, elles veulent des guides, des maîtres, ici dans le plan physique ou dans quelque autre plan ; elles veulent être

guidées, contraintes, influencées de façon à agir correctement, parce qu'elles n'ont pas de compréhension par elles-mêmes. Elles ne comprennent pas le milieu, elles ne comprennent pas les diverses nuances de leurs pensées et de leurs émotions, donc elles pensent qu'en suivant quelqu'un d'autre elles parviendront à leur accomplissement, ce qui, ainsi que je l'ai expliqué hier, n'est qu'une autre forme de la coercition. Comme il y a dans ce cas une coercition qui vous oblige à suivre un sillon déterminé du fait qu'il n'y a pas d'intelligence, alors vous cherchez des instructeurs afin d'être influencé par eux, afin d'être guidé et moulé par eux et en cela encore il n'y a pas d'intelligence. L'intelligence est la vérité et la plénitude, la beauté et l'amour lui-même. Et aucun maître, aucune discipline ne peuvent vous y conduire, car ils ne sont que des formes de la coercition et d'une modification du milieu. Lorsque vous comprenez pleinement la signification du milieu et que vous en voyez la valeur, alors seulement il y a intelligence.

QUESTION : Comment peut-on déterminer ce qui remplira le vide qu'on a créé en procédant à l'élimination de la conscience de soi?

KRISHNAMURTI : Monsieur, pourquoi voulez-vous éliminer la conscience de soi? Pourquoi pensez-vous qu'il soit important de dissoudre la conscience de soi, ce moi, cette limitation égocentrique? Pourquoi pensez-vous que cela soit nécessaire? Si vous dites que c'est nécessaire parce que vous cherchez le bonheur, alors cette conscience de soi, cette particularité limitée du « je » continuera. Mais si vous dites ; « je vois un conflit, mon esprit et mon cœur sont prisonniers d'une inharmonie, mais je vois la cause de cette inharmonie, qui est le manque de compréhension du milieu qui a créé la conscience de soi », alors il n'y a pas de vide à remplir. J'ai bien peur que la personne qui a posé cette question n'ait pas du tout compris cela.

Laissez-moi vous l'expliquer encore une fois. Ce que nous appelons la conscience de soi, ou cette conscience qu'on a d'être un moi, n'est pas autre chose que le résultat du milieu ; c'est-à-dire que lorsque l'esprit et le cœur ne comprennent pas le milieu, le monde environnant, la condition dans laquelle l'individu se trouve, alors, à cause de ce manque de compréhension, le conflit est créé. L'esprit est obscurci par ce conflit, et ce conflit continué crée la mémoire, finit par s'identifier avec l'esprit et ainsi cette idée du « Je » de la conscience de soi s'endurcit. De cela résulte un nouveau conflit, encore de la douleur et de la souffrance. Mais la compréhension des circonstances environnantes, de la condition qui crée le conflit, n'est pas engendrée par une substitution, mais par l'intelligence, qui est l'esprit et le cœur ; cette intelligence qui se crée elle-même sans cesse, qui est sans cesse en mouvement. Et cela pour moi est l'éternité, une réalité incorporelle. Tandis que vous êtes à la recherche de la perpétuation de cette conscience qui est le résultat du milieu et que vous appelez le moi. Mais ce moi ne peut disparaître que lorsqu'il y a compréhension du milieu. L'intelligence fonctionne alors normalement, sans contrainte ni coercition. Alors il n'y a plus cette lutte terrible, cette recherche de la beauté, cette recherche de la vérité et cette constante lutte de l'amour possessif, parce que l'intelligence elle-même est complète.

Ojai, le 23 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **7ème Causerie**

### **le 24 juin 1934**

Jetons pour un instant un coup d'œil sur le monde, du moins en imagination, d'un point de vue qui nous révélera les activités intérieures et les activités extérieures de l'homme, ses créations et ses batailles. Et si nous parvenons à faire cela par l'imagination pour un instant, que voyons-nous se dérouler devant nous? Nous voyons l'homme emprisonné par d'innombrables murs, des murs religieux, des limitations sociales, politiques et nationales, des murs créés par ses propres ambitions, ses aspirations, ses craintes, ses exploits, sa sécurité, ses préjugés, sa haine et son amour. Il est retenu à l'intérieur de ces barrières et de ces prisons ; il est limité par les cartes géographiques colorées de ses frontières nationales, par ses antagonismes de races, par ses luttes de classe, par ses distinctions culturelles de groupe. Nous voyons l'homme, à travers le monde, emprisonné, enfermé par les limitations, les murs de sa propre création. Au moyen de ces murs et au moyen de ces clôtures, il essaie d'exprimer ce qu'il sent et ce qu'il pense, et dans leurs enceintes, il fonctionne avec joie et avec douleur.

Donc, nous voyons qu'à travers le monde, l'homme est un prisonnier, nous voyons qu'il est emprisonné à l'intérieur des murs de sa propre création, à l'intérieur des murs de sa propre fabrication ; et au moyen de ces clôtures, au moyen de ces murs environnants, au moyen des limitations de ses propres idées, de ses ambitions et de ses aspirations, c'est avec tout cela qu'il essaie de fonctionner, parfois avec succès, et parfois avec une lutte hideuse. Et de l'homme qui parvient à rendre sa vie confortable dans la prison, nous disons qu'il a réussi ; tandis que de l'homme qui succombe dans la prison, nous disons qu'il a échoué. Mais les succès aussi bien que les échecs se produisent à l'intérieur des murs de la prison.

Donc, lorsque nous regardons le monde de cette façon-là, nous voyons l'homme dans cette limitation, dans ces clôtures. Et qu'est-ce que c'est que cet homme, qu'est-ce que cette individualité? Quel est son milieu, et quelles sont ses actions? C'est de cela que je veux parler ce matin.

Tout d'abord, qu'est-ce que c'est que l'individualité? Quand vous dites: « je suis un individu », qu'entendez-vous par là? Sans donner d'explications philosophiques et métaphysiques très subtiles, je pense que vous voulez dire par là, par individualité, la conscience que vous avez de votre isolement, et l'expression de cette conscience séparée des autres, que vous appelez expression individuelle. En d'autres termes, l'individualité est cette pleine reconnaissance, cette pleine conscience d'une pensée séparée, d'un monde émotionnel isolé, limité et reconnu en esclavage par le milieu. Et l'expression de cette pensée limitée et de ce sentiment limité, qui sont essentiellement une seule et même chose, est ce que nous appelons l'expression individuelle. Cette expression personnelle de l'individu n'est que la conscience qu'il a d'être séparé du reste du monde. Elle peut être forcée et contrainte par les circonstances à adopter un canal particulier d'action ou, en dépit des circonstances, exprimer l'intelligence qui est une façon créatrice de vivre. En d'autres termes, l'homme, en tant qu'individu, a pris conscience de son action séparatrice, et se trouve contraint et incité par les circonstances à fonctionner suivant un canal particulier qu'il ne choisit pas du tout. La plu-

part des gens se trouvent poussés dans des travaux, dans des activités, dans des vocations pour lesquels ils ne sont pas du tout adaptés. Ils passent le reste de leur existence à batailler contre ces circonstances, et à gaspiller toute leur énergie en luttés, en douleurs et souffrances, et occasionnellement en plaisirs. Ou bien un homme parvient à percer à travers les limitations du milieu parce qu'il en comprend la pleine signification, et alors il vit intelligemment, en créateur, que ce soit dans le monde de l'art, de la musique, de la science, ou d'une profession quelconque, sans éprouver ce sentiment de séparation à travers son expression.

Cette expression de l'intelligence créatrice est très rare ; et bien qu'elle ait l'apparence de l'individualité et de l'isolement personnel, pour moi elle n'est pas de l'individualité mais de l'intelligence. Là où existe une vraie intelligence en activité, il n'y a pas cette conscience de l'individualité ; mais où il y a frustration, effort et lutte contre les circonstances, il y a la conscience de l'individualité qui n'est pas de l'intelligence.

Nous disons d'un homme qui agit intelligemment qui, par conséquent est libéré des circonstances, qu'il est créateur, divin. L'homme libéré, l'homme intelligent est un dieu pour l'homme qui est en prison. Donc, ne discutons pas sur cet homme qui est libre, parce que ce n'est pas lui qui nous occupe ici ; la plupart des gens ne s'occupent pas de lui, et je ne vais pas parler de cette liberté parce que la libération, la divinité, ne peuvent être comprises, réalisées que lorsqu'on a quitté la prison. En prison, vous ne pouvez pas comprendre la divinité. Donc, il est entièrement futile, il est purement métaphysique et philosophique de discuter au sujet de ce qu'est la libération, de ce qu'est la divinité, de ce qu'est Dieu, parce que ce que vous pouvez discerner maintenant de Dieu doit être limité, du moment que votre esprit est circonscrit et emprisonné. Donc, ce n'est pas ce que je décrirai.

Tant que cette expression intelligente et spontanée que nous appelons la vie, et qui est une réalité exquise, est entravée, il ne peut exister qu'une accentuation de la conscience, de l'individu. Plus vous bataillez contre le milieu sans le comprendre, plus vous luttez contre les circonstances ; et plus vous devenez conscient, dans cet effort, de votre limitation.

Je vous prie de ne pas supposer que l'opposé de cette conscience limitée soit une annihilation complète, ou un fonctionnement mécanique ou une activité de groupe. Je vous montre la cause de l'individualité, la façon dont l'individualité surgit ; mais la dissolution, la disparition de cette conscience limitée ne veut pas dire que vous deveniez mécanique, ou qu'une collectivité se mette à fonctionner à travers le foyer d'un seul individu qui domine. Du fait que l'intelligence est libre du particulier, qui est l'individuel aussi bien que le collectif (car après tout, le collectif n'est que la multiplication de l'individuel) et du fait de la disparition de cette conscience limitée que nous appelons l'individualité, il ne résulte pas que vous deveniez mécaniques et collectifs, mais plutôt qu'existe l'intelligence et que cette intelligence est coopérative, et non destructive, qu'elle est non-individualiste, non-collectiviste.

Donc, chaque homme est entravé, et conscient de sa propre séparation, il fonctionne et agit dans et par le milieu, en bataillant contre lui et en faisant des efforts prodigieux pour ajuster, modifier et transformer les circonstances. N'est-ce pas ce que vous faites tous ? Vous êtes entravés dans votre amour, dans votre vocation, dans vos actions ; et dans la lutte contre vos limitations vous devenez très aigu dans votre conscience individuelle, et vous commencez à modifier et à changer les circonstances, le milieu. Qu'arrive-t-il alors ? Vous ne faites qu'épaissir les murs de la résistance, car ces modifications ou ces transformations ne sont que le résultat d'un manque de compréhension. Quand on comprend, on ne cherche pas à modifier, à transformer, à réformer.



Donc, dans ces modifications, dans ces ajustements, dans ces transformations, dans vos efforts pour briser les limitations, les murs, il y a ce que vous appelez l'activité. Pour une vaste majorité de personnes, l'action n'est pas autre chose que la modification du milieu et cette action conduit à élargir les murs de la prison, ou à limiter le milieu. Si vous ne comprenez pas une certaine chose, mais que vous essayez simplement de la modifier, votre action ne peut que multiplier les barrières, elle ne peut qu'ériger de nouvelles séries de barrières ; vos efforts ne font qu'élargir la prison. Et ces barrières, ces murs, sont ce que l'homme appelle le milieu environnant ; et son fonctionnement à l'intérieur de ces barrières est ce qu'il appelle l'action.

Je me demande si tout cela est clair pour vous. L'homme, sans comprendre la signification du milieu, lutte pour changer, pour modifier ce milieu, et partant il ne fait que surélever les murs de sa prison, bien qu'il pense les avoir abattus. Ces murs sont le milieu, sans cesse changeant, et pour l'homme l'action n'est pas autre chose que la modification de ce milieu.

Donc, il n'y a jamais un soulagement, jamais une plénitude, jamais une richesse dans cette action ; il n'y a qu'une peur grandissante, mais jamais d'accomplissement. La multiplication des problèmes constitue le processus entier de l'existence de l'individu, de la vôtre. Vous croyez avoir résolu un problème, et à sa place il en surgit un autre, et vous continuez ainsi jusqu'à la fin de votre vie, et quand il n'y a plus de problèmes du tout, vous appelez cela la mort. Quand il n'y a plus de possibilités pour un nouveau problème, naturellement ceci pour vous est l'annihilation, la mort.

Et encore: est-ce que votre affection, votre amour, ne sont pas engendrés par la peur et clôturés par la jalousie, la suspicion, et ne sont-ils pas opprimés par le sens possessif et par la douleur? Car cet amour est engendré par le désir que vous avez de posséder, il est engendré par l'insuffisance, par un manque intérieur. Et la pensée n'est que la réaction à une limitation, à un milieu, n'est-ce pas? Quand vous dites: « je pense, je sens », vous êtes en train de réagir envers un milieu et non pas d'essayer de transpercer ce milieu. Mais l'intelligence est l'action de percer un milieu et non pas une réaction envers le milieu. En d'autres termes, quand vous dites « je pense », vous voulez dire que vous possédez une certaine série d'idées, de croyances, de dogmes et de credos. Et, de même qu'un animal attaché à un piquet erre dans les limites de sa corde, vous errez à l'intérieur des limitations de ces croyances, de ces dogmes et de ces credos. Sûrement, penser n'est pas cela. Cela, c'est réagir simplement envers des limites, des croyances, des dogmes et des credos ; ces réactions produisent un effort, un conflit, et ce conflit vous l'appellez penser, mais ce n'est qu'une marche circulaire à l'intérieur des murs d'une prison. Votre action n'est qu'une réaction à cette prison, qui produit encore de la peur, encore des limitations.

N'est-ce pas vrai?

Quand nous parlons de l'action, que voulons-nous dire? Nous entendons parler d'un mouvement qui s'exerce dans les limitations du milieu, ce mouvement étant confiné à une idée arrêtée, à un préjugé arrêté, à une croyance arrêtée, à un dogme ou à un credo ; un tel mouvement à l'intérieur de cette limitation, vous l'appellez l'action. Donc plus vous agissez, moins vous devenez intelligent et libre, parce que vous avez toujours en vous ce point fixe de sécurité, ce dogme ou cette croyance ; et comme c'est de là que part votre action, il est évident que vous ne faites que créer de nouvelles limitations, de nouveaux murs de restrictions. Alors votre action n'est pas créatrice, votre action n'est pas engendrée par l'intelligence qui est la plénitude elle-même. Donc il n'y a pas de joie, pas d'extase, pas de plénitude, pas d'amour.

Donc l'homme, ne possédant pas cette intelligence créatrice qui est la compréhension du milieu, commence à jouer à l'intérieur des murs de sa prison, il commence à embellir et à décorer la prison et s'installe confortablement à l'intérieur de ces murs,

et il pense et il espère introduire la beauté dans cette prison laide. Donc il commence à réformer, il va à la recherche de sociétés qui parlent de fraternité, mais qui sont aussi à l'intérieur de la prison ; il essaye de devenir libre tout en demeurant possessif. Et cette manière d'embellir, de réformer, de jouer, de rechercher les comforts à l'intérieur des murs de cette prison, il l'appelle vivre, fonctionner et agir. Et comme il n'y a pas d'intelligence, pas d'extase vivante, créatrice, l'homme doit forcément être écrasé par les fausses constructions qu'il a élevées. Ainsi il commence à se résigner à la prison parce qu'il voit qu'il ne peut pas modifier, qu'il ne peut pas démolir ces limitations ; il s'y résigne et prend la fuite dans le romantique, ou s'évade dans la glorification de son propre moi, parce qu'il n'a pas le désir, ou l'intensité de souffrance, qui exigeraient la démolition de cette prison. C'est cette glorification de son propre moi qu'il appelle religion, spiritualisme, occultisme scientifique ou occultisme de contre-façon.

N'est-ce pas cela que chacun fait? Ceci n'est-il pas applicable à vous? Ne dites pas que ceci s'applique à l'individu que nous sommes en train d'observer du sommet du monde. Cet individu est vous-même, votre voisin, chacun de vous. Donc, pendant que je parle de ces choses, ne pensez pas à votre voisin ou à tel ami distant, ce qui n'est qu'une évasion immédiate. Mais plutôt, pendant que je parle, laissez le miroir d'intelligence se créer devant vous, de manière que vous puissiez y voir votre portrait, sans une déviation, sans un faux-fuyant, et avec clarté. De cette clarté naîtra l'action, et non pas la pensée léthargique ou une simple modification du milieu.

Ou encore, si vous n'êtes ni imagitatif ni romantique, si vous ne cherchez pas ce qui est appelé Dieu ou religion, vous créez autour de vous un tourbillon affairé, vous devenez des inventeurs de projets, vous commencez à réformer votre milieu, à modifier les murs de votre prison, et vous augmentez encore l'activité dans cette prison.

Si vous n'êtes ni imagitatif, ni romantique, ni mystique, vous commencez à créer une activité de plus en plus grande à l'intérieur de cette prison, en vous appelant des réformateurs, et vous créez ainsi des limitations de plus en plus grandes, des restrictions, et un chaos de plus en plus grand dans la prison. Le résultat est que vous avez des divisions antinaturelles qui s'appellent religions et nationalités, causées ou créées par des exploiters, et perpétuées pour l'exercice de leur profession, et à leur bénéfice.

Or, qu'est-ce que la religion? Quelle est la fonction de la religion telle qu'elle existe? Ne venez pas imaginer quelque religion merveilleuse, vraie et parfaite ; nous parlons de ce qui existe, et non pas de ce qui devrait exister. Qu'est-ce que cette religion dont l'homme est devenu l'esclave, à laquelle il a succombé inintelligemment, sans espoir, pour être égorgé sur l'autel par l'exploiteur? Comment a-t-elle été créée? C'est l'individu qui l'a créée à cause de son désir de sécurité personnelle, qui naturellement crée la peur. Quand vous commencez la recherche de votre propre sécurité au moyen de ce que vous appelez la spiritualité, qui est une contrefaçon, vous engendrez nécessairement la peur. Quand l'esprit recherche la sécurité, qu'espère-t-il? Il voudrait être assuré d'une condition dans laquelle il vivrait à son aise, un point fixe de certitude, d'où il pourrait penser et agir ; et il voudrait vivre perpétuellement dans cette condition-là. Mais un esprit qui recherche la certitude n'est jamais assuré. C'est l'esprit qui ne recherche pas la certitude qui peut devenir assuré. C'est l'esprit qui n'a pas de peur, qui voit la futilité d'un but, d'un apogée, d'un achèvement, et qui vit inintelligemment, donc avec certitude, qui est immortel.

Donc, la recherche de la sécurité doit créer la peur, et de la peur naît le désir de croyance et de credo destiné à nous parer contre cette peur. Avec vos croyances, vos credos, vos dogmes et vos autorités, vous repoussez la peur à l'arrière-plan. Pour vous parer contre votre peur, vous cherchez des guides, des maîtres, des systèmes, parce

que vous espérez qu'en les suivant, qu'en leur obéissant, qu'en les imitant, vous aurez la paix, vous aurez le réconfort. Ce sont les dupeurs qui deviennent prêtres, exploiters, prêcheurs, médiateurs, swamis et yogis.

Ne hochez pas la tête en signe d'approbation, parce que vous êtes dans ce chaos. Vous y êtes tous empêtrés. On ne peut hocher la tête en signe d'approbation que lorsqu'on en est libéré. En m'écoutant et en hochant la tête, vous ne faites que montrer une approbation intellectuelle à des idées que j'exprime. Et que vaut tout cela?

Où existe cette avidité pour une sécurité, il doit y avoir de la peur, donc l'esprit et le cœur sont à la recherche d'entraîneurs spirituels afin d'apprendre par eux les chemins d'évasion. De même que dans un cirque les animaux sont dressés à manœuvrer pour l'amusement des spectateurs, ainsi l'individu est poussé par sa peur à rechercher ces entraîneurs spirituels qu'il appelle prêtres et swamis, qui sont les défenseurs d'une spiritualité de contrefaçon, et de toutes les inanités de la religion. Il est évident que la fonction de ces entraîneurs spirituels est de créer pour vous des amusements, donc ils inventent des cérémonies, des disciplines et des adorations ; toutes ces manifestations prétendent être belles dans leur expression, mais dégénèrent en superstitions. Tout cela n'est que de la friponnerie sous le manteau du service.

La discipline n'est qu'une forme d'ajustement à un milieu d'une espèce différente, et pourtant la bataille continue tout le temps en vous, bien que par la discipline vous paralysez votre intelligence créatrice. Et l'adoration, qui en réalité est très belle, qui est affection, qui est l'amour lui-même, devient un objet, une exploitation, sans aucune signification ni valeur.

Il est naturel que de toute cette peur surgisse cette recherche de la sécurité, cette recherche de Dieu ou de la vérité. Pouvez-vous jamais trouver Dieu? Pouvez-vous jamais trouver la vérité? Mais la vérité existe ; Dieu est. Vous ne pouvez pas trouver la vérité ; vous ne pouvez pas trouver Dieu, parce que votre recherche n'est qu'une fuite devant la peur, votre recherche n'est que le désir d'un apogée. Donc, lorsque vous êtes à la recherche de Dieu, vous ne faites que rechercher un lieu de repos confortable. Sûrement ceci n'est pas Dieu, ceci n'est pas la vérité ; ceci est simplement un lieu, une demeure de stagnation, d'où toute intelligence est bannie, où toute vie créatrice est éteinte. Pour moi, la recherche même de Dieu ou de la vérité est sa propre négation. L'esprit qui ne recherche pas un apogée, un but, une fin, découvrira la vérité. Alors la divinité ne sera pas un désir insatisfait et extériorisé, mais cette intelligence qui est elle-même Dieu, qui est la beauté, la vérité, la plénitude.

Ainsi que je l'ai dit, nous avons créé des divisions pas naturelles que nous appelons religions et organisations sociales de la vie humaine. Après tout, ces organisations sociales sont essentiellement basées sur nos besoins, sur nos besoins d'abris, de nourriture et sur nos besoins sexuels. Toute la structure de la civilisation est basée sur cela. Mais cette structure est devenue si monstrueuse, et nous avons glorifié nos besoins d'une façon si épouvantable, que nos besoins d'abris, de nourriture et de sexe, qui sont simples, naturels et propres, sont devenus compliqués et ont été rendus hideux, cruels, horribles, par cette structure colossale et croulante que nous appelons la société et que l'homme a créée.

La découverte de nos besoins dans la simplicité, dans ce qu'ils ont de naturel, de propre, de spontané, exige une immense intelligence. L'homme qui a découvert ses besoins n'est plus prisonnier du milieu.

Mais parce qu'il y a tant d'exploitation, tant d'inintelligence, tant de brutalités dans la glorification de ces besoins, cette structure que nous appelons le nationalisme, l'autarchie économique, les organisations politiques et sociales, les divisions de classe, le prestige des peuples et leur culture raciale, cette structure existe pour l'ex-

exploitation de l'homme par l'homme et le conduit à des conflits, à l'inharmonie, à la guerre, à la destruction. Après tout, voilà le but de toutes les distinctions de classes, voilà la fonction de toutes les nationalités, des gouvernements souverains, des préjugés raciaux, c'est la spoliation et l'exploitation de l'homme par l'homme, qui conduit à la guerre.

Voilà comment sont les choses, voilà toute cette structure, cette création de l'esprit humain qu'individuellement nous avons aidé à construire. Ces distinctions sociales et religieuses monstrueuses, cruelles, effroyables, qui divisent, séparent et désunissent les êtres humains, ont ravagé le monde. Vous, en tant qu'individu, les avez créées ; elles ne sont pas venues au monde naturellement, mystérieusement, spontanément. Elles n'ont pas été créées par quelque dieu miraculeux. C'est l'individu qui les a créées, et vous seuls, en tant qu'individus, pouvez les détruire. Si nous attendons qu'un autre système monstrueux soit engendré afin de créer pour nous de nouvelles conditions de vie, alors nous deviendrons de nouveau les simples esclaves de cette nouvelle condition. En cela il ne peut y avoir aucune intelligence, aucune vie spontanée et créatrice.

En tant qu'individu, vous devez commencer à percevoir la vraie signification du milieu, que celui-ci soit du passé ou du présent. En d'autres termes, vous devez percevoir la vraie signification des circonstances sans cesse changeantes ; et dans la perception de ce qui, dans le milieu, est vrai, il doit y avoir un grand conflit. Mais vous ne désirez pas le conflit, vous voulez des réformes, vous voulez que quelqu'un réforme le milieu. Étant donné que la plupart des gens sont dans des conflits et qu'ils essayent d'échapper à ce conflit en cherchant une solution (qui peut être une modification du milieu), alors je dis: devenez intensément conscient de ce conflit, n'essayez pas d'y échapper, n'essayez pas de lui trouver des solutions. Alors, dans cette acuité de souffrance, vous discernerez la vraie signification du milieu. Dans cette clarté de pensée, il n'y a pas de déceptions, pas de sécurité, pas d'accaparement, pas de limitations.

C'est cela l'intelligence, et cette intelligence est action pure. Quand l'action est engendrée par cette intelligence, quand l'action est elle-même intelligence, alors vous ne recherchez pas cette intelligence, et vous n'allez pas l'acheter au moyen de l'action. Il y a alors plénitude, suffisance, richesse, la réalisation de cette éternité qui est Dieu. Et cette totalité, cette intelligence, empêche à tout jamais la création de barrières et de prisons.

Ojai, le 24 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **8ème Causerie**

### **le 25 juin 1934**

Ce matin, je répondrai à des questions.

QUESTION : Ai-je bien compris que vous voulez dire que l'ego, produit par les effets du milieu, est la coquille visible, qui entoure un germe unique et immortel? Ce germe se développe-t-il, dépérit-il, ou se modifie-t-il?

KRISHNAMURTI : Vous savez, quelques-uns d'entre vous apportent l'esprit de spéculation, l'esprit de combinaisons, dans votre enquête au sujet de ce qu'est la vérité. De même que vous spéculez à la Bourse pour vous enrichir gratuitement, et qu'ainsi vous exploitez les autres, vous les trompez à cause de cette pernicieuse habitude que vous avez du jeu de hasard, ainsi un esprit philosophique se complaît dans son habitude de spéculation. Avec cette attitude d'esprit, vous commencez à demander s'il existe une âme durable, immortelle, s'il existe une entité ou un être qui soit complet en soi, ou une individualité sans cesse croissante, grandissante, en expansion.

Or, pourquoi voulez-vous savoir? Que réside derrière cette question, derrière cet esprit de spéculation? Ne serait-il pas mieux de ne pas s'informer, de ne pas spéculer, mais de s'assurer plutôt si le milieu crée ce conflit résultant de la conscience individuelle dont j'ai parlé hier? Cela ne serait-il pas mieux que de simplement spéculer? Car toute spéculation à ce sujet doit être totalement fausse, étant donné que l'individu dans cet état de limitation, dans cet état de conflit entre le résultat du milieu et le milieu lui-même, ne peut absolument pas concevoir cette réalité, cette vie éternelle qui est la vérité.

Si vous dites qu'il existe une conscience sans cesse grandissante, en constante expansion, ou si vous dites que cette conscience est complète en elle-même et éternelle, je crois que ces deux points de vue sont incorrects parce qu'aucune de ces deux affirmations n'est vraie du point de vue de ce que j'appelle l'intelligence. Si vous êtes purement et simplement en train de spéculer pour découvrir si cet être grandit, ou si éternellement il est, alors le résultat sera un concept métaphysique ou philosophique, un modèle conformément auquel vous mouleriez votre vie, consciemment ou inconsciemment. Donc un tel modèle ne serait qu'une fuite, une fuite en face de ce conflit qui, seul, peut libérer l'homme de sa spéculation, de ses jeux de hasard.

Donc, si vous devenez conscient du conflit, alors vous verrez dans son intensité le sens de l'éternité ; c'est-à-dire que lorsque vous commencez à libérer l'esprit et le cœur de tout conflit, il y a de l'intelligence, et alors la non-durée acquiert entièrement une nouvelle signification. C'est un accomplissement, ce n'est pas une croissance. C'est un devenir, non pas vers un but, mais un devenir en soi. Vous pouvez comprendre cela intellectuellement, superficiellement, mais vous ne pouvez pas le comprendre fondamentalement dans toute sa profondeur et dans sa richesse, si l'esprit et le cœur sont simplement à la recherche d'un refuge métaphysique, ou s'ils prennent plaisir à des spéculations philosophiques.

QUESTION : Si l'éternel est intelligence et par conséquent la vérité, alors il n'a pas à se préoccuper de ce qui est faux, c'est-à-dire du moi et du milieu. Et de même, ce

qui est faux, le moi et le milieu, n'ont pas de raison de se préoccuper de l'éternel, de la vérité et de l'intelligence ; car, ainsi que vous l'avez dit très souvent, l'un ne peut pas être atteint par l'autre, quel que soit l'effort qu'il y emploie. Et il apparaît également qu'à travers les milliers d'années de la vie de l'homme, l'éternel n'a pas beaucoup progressé dans la dispersion du faux en créant le vrai. Si l'un et l'autre n'ont pas de rapport ainsi que vous le dites, pourquoi ne pas laisser l'éternel être l'éternel, et laisser le faux empirer si cela lui fait plaisir ? En d'autres termes, pourquoi nous préoccuper de quoi que ce soit ?

KRISHNAMURTI : Pourquoi nous en préoccuper ? Pourquoi vous préoccupez-vous de quoi que ce soit dans la vie ? Parce qu'il y a des conflits, parce que l'homme est empêtré dans des chagrins, dans la douleur, dans des joies passagères, dans des luttes innombrables, dans de vains tâtonnements, dans des fantaisies raffinées et dans des romantismes qui ne cessent de s'écrouler. Parce qu'existent dans l'esprit une lutte et un labeur continuels, vous commencez à demander pourquoi cette lutte existe. S'il n'y a pas de conflit, pourquoi s'en préoccuper ? Je suis parfaitement d'accord avec la personne qui pose cette question. Pourquoi se préoccuper de quoi que ce soit s'il n'y a pas cette lutte, cette lutte pour gagner de l'argent et pour conserver cet argent, cette lutte pour s'adapter à ses propres voisins, au milieu, aux conditions et aux exigences, cette lutte pour être soi-même, pour exprimer ce que l'on sent. Si vous ne sentez pas qu'il y a une lutte, alors ne vous en préoccupez pas, laissez-la tranquille. Mais je ne crois pas qu'il existe un seul être dans le monde, excepté peut-être des sauvages en quelque point éloigné de toute civilisation, qui ne soit pas dans cette lutte, dans cette constante recherche de sa sécurité et de son confort, poussé par la peur. Dans cette lutte, l'homme commence à créer des idées au sujet de la vérité et des moyens d'évasion.

Je dis qu'il existe un mode de vie dans lequel le conflit cesse complètement, un mode de vie spontanée, naturelle, extatique. Pour moi ceci est un fait, et non une théorie. Et je voudrais aider ceux qui sont dans la douleur, ceux qui ne cherchent pas un but, ceux qui cherchent à découvrir la cause de ce conflit, ceux qui ne sont pas à la recherche d'une solution – car il n'y a pas de solution – je voudrais les aider à éveiller en eux-mêmes cette intelligence qui dissipe, par la compréhension même, la cause du conflit. Mais si vous n'êtes pas en conflit, alors il n'y a plus rien à dire. Alors vous avez cessé de penser, alors vous avez cessé de vivre, parce que vous avez simplement trouvé une sécurité, un abri éloigné de ce constant mouvement de la vie, de ce mouvement qui, sans intelligence, devient un conflit, mais qui, une fois compris, devient un bonheur, une extase, un mouvement continu mais intemporel. Et c'est cela l'éternité.

Donc, qu'est-ce que ce conflit ? Le conflit, ainsi que je l'ai dit, ne peut exister qu'entre deux choses fausses. Le conflit ne peut pas exister entre la compréhension et l'ignorance, le conflit ne peut pas exister entre ce qui est vrai et ce qui est faux. Donc, tout le conflit de l'homme, sa douleur et sa souffrance, réside entre deux choses fausses, entre ce qu'il considère essentiel et ce qui n'est pas essentiel. Voyons ce que sont ces deux choses fausses, et non pas laquelle des deux a été engendrée avant l'autre, ne posons pas cette vieille question au sujet de la poule et de l'œuf. Cela, c'est encore une paresse métaphysique de l'esprit spéculatif qui n'est pas réellement en train de penser.

Tant que nous ne comprenons pas la vraie valeur du milieu qui crée l'individu et qui se bat contre lui, il doit y avoir lutte, il doit y avoir conflit, il doit y avoir accroissement constant de contraintes et de limitations. Et alors l'action, ainsi que je l'ai dit hier, crée de nouvelles barrières ; l'esprit et le cœur (qui pour moi sont une seule et même chose, que je ne divise que pour la commodité du langage) sont entravés et

obscurcis par la mémoire. La mémoire est l'effet engendré par la recherche de la sécurité, elle est la conséquence de notre adaptation au milieu et cette mémoire obscurcit sans cesse l'esprit qui est l'intelligence elle-même et le divise par conséquent de l'intelligence. Cette mémoire engendre le manque de compréhension, cette mémoire crée le conflit entre l'esprit et le milieu. Mais, si vous pouvez approcher le milieu à nouveau sans être surchargé par cette mémoire du passé – qui n'est qu'une adaptation soigneuse, donc un simple avertissement – si vous êtes cette intelligence, cet esprit qui constamment se renouvelle lui-même – qui ne s'ajuste pas, qui ne se modifie pas conformément à une condition, mais qui aborde toute chose comme si elle était neuve, comme le soleil par un frais matin, comme les étoiles du soir – alors dans cette fraîcheur, dans cette vivacité, surgit la compréhension de toute chose. Alors le conflit cesse entièrement, parce que l'intelligence et le conflit ne peuvent pas coexister. L'inharmonie cesse lorsque l'intelligence fonctionne dans sa plénitude.

QUESTION : Quand une personne que j'aime, sans attachement et sans désirs, entre dans mes pensées et que je m'attache agréablement à ces pensées pour un instant, est-ce là ce que vous critiquez comme n'étant pas le fait de vivre pleinement dans le présent?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce que vivre pleinement dans le présent? J'essaierai encore d'expliquer ce que je veux dire. Un esprit qui est en conflit, en lutte, cherche constamment une évasion. La mémoire du passé peut se précipiter inconsciemment dans l'esprit ou bien c'est l'esprit qui, délibérément, se retourne vers le passé, afin de vivre dans la joie de ce passé, ce qui est une forme d'évasion. Ou encore l'esprit en conflit, en lutte, qui n'a pas de compréhension, cherche un futur, un futur que vous appelez une croyance, un but, un apogée, un achèvement, une réussite, et s'enfuit dans cette direction-là. C'est la fonction de la mémoire d'être rusée et d'échapper au présent. Cette façon de regarder en arrière n'est qu'un des stratagèmes de la mémoire que vous appelez une introspection, et qui ne fait que perpétuer la mémoire en limitant et en enfermant l'esprit, en bannissant l'intelligence. Donc, il y a ces différentes formes d'évasion, et quand l'esprit a cessé de fuir au moyen de la mémoire, alors la mémoire n'obscurcit plus l'esprit et le cœur, et il y a l'extase de vivre dans le présent. Ceci ne peut se produire que lorsque l'esprit a cessé de chercher une jouissance dans le passé ou dans le futur, lorsque l'esprit ne fait pas de divisions. En d'autres termes, quand cette suprême intelligence qui est la vérité, qui est la beauté, qui est l'amour lui-même, fonctionne normalement, sans effort, alors dans cet état l'intelligence est intemporelle, et il n'y a plus cette peur de vivre dans le présent.

QUESTION : Quand l'amour est libéré de tout sens possessif, est-ce que cela ne conduit pas nécessairement à l'ascétisme, donc à un état anormal?

KRISHNAMURTI : Si vous étiez libre du sens possessif, vous ne poseriez pas cette question. Avant que vous ne soyez arrivé à cette chose immense, vous avez déjà peur, et vous construisez par conséquent un mur de protection, que vous appelez l'ascétisme. Donc voyons d'abord, non pas s'il y aura de l'ascétisme, donc un état anormal quand vous serez libre du sens possessif, mais si c'est ce sens possessif lui-même qui engendre la lutte et qui produit l'anormal.

Pourquoi cette idée de possession existe-t-elle? N'est-elle pas engendrée par l'insuffisance, par le manque de plénitude, et à cause de cette insuffisance, le problème sexuel et d'autres problèmes prennent une grande importance, et il s'ensuit que le sens possessif joue un rôle énorme dans la vie des gens. Dans la plénitude, qui est l'intelligence elle-même, il n'y a pas d'anormalité. Mais parce que nous sommes insuffisants, incomplets, parce que nous connaissons la pauvreté, le vide, la complète solitude, et que nos pensées et nos émotions sont creuses, nous dépendons d'autres personnes, nous comptons sur des livres, sur la littérature, sur des idées, sur la philoso-

phie pour enrichir nos vies, nos existences, et nous commençons ainsi à acquérir, à emmagasiner. Cette façon que l'on a d'emmagasiner afin d'être guidé dans le présent n'est que le fonctionnement de la mémoire, et celle-ci dépend de la connaissance qui est dans le passé et qui est par conséquent morte.

De même qu'un homme qui a de grandes possessions trouve en elles son réconfort, le pauvre, celui en qui est un vide et un manque de plénitude, s'accroche à la possession de son ami, de sa femme ou de son amour ; et ce sens possessif engendre la bataille qui ne cesse de ronger l'esprit et le cœur. Mais quand on est libre de ce conflit – et cette liberté ne procède que de la lucidité, de la compréhension que l'on a du milieu et non de l'effort – quand cette liberté, cette compréhension existent, alors il n'y a pas de sens possessif, donc il n'y a pas d'anormalité. Après tout, l'ascète est une personne qui fuit la vie parce qu'il ne la comprend pas. Il s'enfuit de la vie, de la vie avec toutes ses expressions ; tandis que l'intelligence n'essaie pas de fuir quoi que ce soit, parce qu'il n'y a rien que l'on puisse mettre de côté ; l'intelligence est complète, et dans cette totalité, il n'y a pas de divisions.

QUESTION : Si les prêtres sont des exploiters, pourquoi le Christ a-t-il fondé sa succession apostolique et le Bouddha sa Sanga?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, comment le savez-vous? On vous l'a dit, vous l'avez lu dans les livres. Comment savez-vous que ce ne sont pas des fabrications des prêtres en vue de leur profession, et de leur propre bénéfice? Une autorité bien mûrie par le brouillard du temps devient invulnérable et alors l'homme accepte cette autorité comme étant finale. Pourquoi accepter le Christ ou le Bouddha, ou qui que ce soit, moi inclus? Voyons plutôt si les prêtres sont vraiment des exploiters, sans accepter simplement qu'ils ne le soient pas du fait que le Christ est censé avoir établi une succession apostolique. Ceci n'est que l'habitude d'un esprit paresseux qui veut tout installer par l'autorité, par des précédents, en disant que parce que quelqu'un l'a dit, cela doit donc être vrai. Et que cette personne soit petite ou grande, cela ne change pas la question.

Alors tâchons de comprendre. Ainsi que je l'ai expliqué hier, les religions sont le résultat de la recherche à laquelle se livre l'homme pour sa sécurité. Donc, lorsqu'un esprit cherche un refuge, une certitude, un lieu où il puisse se reposer, l'assurance de l'immortalité, quand un esprit cherche ces choses, alors doivent exister des personnes pour apaiser et satisfaire cet esprit. Vous pouvez les appeler prêtres, exploiters, médiateurs, swamis ; ils appartiennent tous au même type. Or, lorsque vous cherchez un refuge, vous avez toujours la peur de le perdre ; quand vous cherchez un bénéfice, naturellement avec cela vous avez la peur de le perdre. Ainsi la peur de perdre vous pousse continuellement à la recherche de la sécurité, ce qui, pour moi, est complètement faux. Donc une cause fausse engendre un produit faux ; et ce produit est le prêtre, le swami, l'exploiteur. Et de toutes façons pourquoi voulez-vous un prêtre? Comme quelqu'un qu'il est commode d'avoir pour vous marier ou pour vous enterrer, ou pour vous conférer une bénédiction qui lavera tous vos soi-disants péchés? Rien n'existe qui soit un péché ; il ne peut y avoir qu'un manque de compréhension et ce manque de compréhension ne peut pas être lavé par un prêtre quel qu'il soit, qu'il revendique ou non la succession apostolique. Seule l'intelligence peut vous libérer de ce manque de compréhension, et non les bénédictions d'un prêtre, ou le fait d'aller à l'autel ou dans la tombe.

Allez-vous chez le prêtre parce qu'il éveillera votre intelligence, parce qu'il vous stimulera? Alors traitez cela comme vous traitez la boisson. Si vous avez le vice de la boisson, c'est bien dommage, parce que tout état de dépendance révèle un manque d'intelligence d'où découle la douleur. Et l'homme est constamment empêtré dans cette souffrance, bien qu'il n'en voit pas et qu'il ne veuille pas en voir la cause ; il mul-



tiplie alors les moyens et les chemins de l'évasion. Mais cette cause est la recherche même de la sécurité, de cette sécurité qui n'existe pas.

L'esprit qui est intelligent ne recherche pas une sécurité, parce qu'il n'y a pas de lieu, pas de demeure où il puisse se reposer. L'intelligence elle-même est tranquillité et création, et tant qu'il n'y a pas cette intelligence il doit y avoir souffrance. Le fait de fuir la cause de la souffrance ne vous confèrera pas l'intelligence ; au contraire, cela vous rendra plus aveugle, plus ignorant, et alors vous souffrirez de plus en plus. C'est cette pleine intensité de la lucidité dans le présent, qui vous donne une perception immédiate. Comprendre le milieu quel qu'il soit, c'est cela l'intelligence. Alors vous êtes vraiment au delà de tous les prêtres, alors vous êtes au delà de toutes les limitations, au delà des dieux eux-mêmes.

QUESTION : Vous parlez de deux formes d'action ; la réaction au milieu, qui crée un conflit, et la pénétration dans le milieu, qui libère le conflit. Je comprends la première, mais pas la seconde. Qu'entendez-vous par percer le milieu ?

KRISHNAMURTI : Il y a réaction au milieu quand l'esprit ne comprend pas le milieu, et qu'il agit sans comprendre, en accroissant de ce fait la limitation du milieu. C'est là une forme d'action dans laquelle la plupart des personnes sont prises. Vous réagissez à un milieu qui crée un conflit, et pour échapper à ce conflit, vous créez un autre milieu qui, vous l'espérez, vous apportera la paix ; ce qui n'est qu'agir dans un milieu sans comprendre que le milieu puisse changer. Voilà une forme de l'action.

Ensuite, il y a l'autre forme de l'action qui consiste à comprendre le milieu et à agir, ce qui ne veut pas dire que vous compreniez d'abord et ajustiez ensuite, mais que la compréhension elle-même est action ; ce qui veut dire que cette action s'exerce sans les calculs, les modifications, les adaptations, qui sont les fonctions de la mémoire. Vous voyez le milieu tel qu'il est avec toutes ses significations dans le miroir de l'intelligence et dans cette spontanéité de l'action se trouve la liberté. Après tout, qu'est-ce que la liberté ? Être libre, c'est se mouvoir de telle façon qu'il n'y a pas de barrières, c'est ne laisser aucune barrière derrière soi, ni en créer de nouvelles en se déplaçant. Or, la création des barrières, la création du milieu est la fonction de la mémoire, qui est la conscience de soi et qui divise l'esprit de l'intelligence. Pour l'exprimer encore différemment : l'action entre deux choses fausses – le milieu et le résultat du milieu – cette action doit indéfiniment créer et surélever des barrières, donc amoindrir et même bannir l'intelligence. Tandis que si vous reconnaissez cela – reconnaître n'est pas le fait de l'intellect, reconnaître doit être engendré par votre être tout entier – alors, dans cette pleine lucidité, une nouvelle action a lieu, qui ne porte pas le fardeau de la mémoire (et j'ai expliqué ce que j'entends par mémoire). A ce moment-là, tout mouvement de la pensée et de l'émotion assume une nuance différente, une signification différente. Alors l'intelligence n'est pas une division entre l'objet qui est le milieu et le créateur que vous appelez le moi. Alors l'intelligence ne divise pas et elle est par conséquent elle-même la spontanéité de l'action.

Ojai, le 25 juin 1934

## **Ojai, Californie 9ème Causerie le 28 juin 1934**

Ce matin, je veux parler de l'idée des valeurs. Toute notre vie n'est pas autre chose qu'un mouvement d'une valeur à une autre valeur, mais je crois qu'il y a un moyen – si je puis employer ce mot avec précaution et sans trop d'insistance – par lequel l'esprit peut être libéré du sens de l'évaluation. Nous sommes habitués à des valeurs et à leur changement continu. Ce que nous appelons l'essentiel devient vite le non-essentiel, et dans le processus de ce changement constant de valeurs réside un conflit. Tant que nous ne comprendrons pas ce qui demeure fondamental au cours de ce changement des valeurs, et la cause de ce changement, nous serons sans cesse pris dans la roue des valeurs en conflit.

Je veux parler de l'idée qui se trouve à la racine des valeurs, si elle est fondamentale, si l'esprit qui est intelligence peut toujours agir spontanément, naturellement, sans conférer des valeurs au milieu. Or, chaque fois qu'on est mécontent du milieu, des circonstances, ce mécontentement engendre forcément le désir de changer, de réformer. Ce que vous appelez une réforme n'est que la création de nouvelles séries de valeurs et la destruction des anciennes. En d'autres termes, quand vous parlez de réformes, vous ne pensez simplement qu'à des substitutions. Au lieu de vivre dans la vieille tradition avec des valeurs établies, vous voulez, au moyen d'un changement dans les circonstances, créer de nouvelles séries de valeurs ; en d'autres termes, quand existe ce sens de l'évaluation, l'idée du temps doit aussi exister, de même que ce changement continu des valeurs.

Dans des périodes de stagnation, dans des périodes où le confort est installé, ce processus, qui n'est que la transformation graduelle des valeurs, nous l'appelons la lutte entre la vieille génération et la nouvelle. Dans ces périodes de paix et de tranquillité, il se produit donc un changement graduel des valeurs, en grande partie inconscient, et ce changement, ce changement graduel, nous l'appelons la lutte entre les vieux et les jeunes. Dans des périodes de bouleversement, dans des périodes de grand conflit, des changements violents et brutaux de valeurs ont lieu, que nous appelons révolution. Le changement rapide des valeurs, que nous appelons révolution, est violent et brutal. Le changement lent et graduel des valeurs est la continuelle bataille qui a lieu entre l'esprit stagnant, installé confortablement, et les circonstances qui imposent à cet esprit stagnant de nouvelles conditions, de telle façon qu'il se trouve obligé de créer de nouvelles séries de valeurs.

Or donc, ces circonstances changent lentement ou rapidement et la création de nouvelles valeurs n'est que le résultat d'adaptations à ce milieu sans cesse changeant. Ainsi, les valeurs ne sont pas autre chose que les formes extérieures du conformisme. De toute façon, pourquoi avez-vous des valeurs? Et ne me dites pas, je vous prie: « qu'advient-il de nous si nous n'avons pas de valeurs? » Je ne suis pas arrivé à cela, je n'ai pas encore dit cela. Donc, je vous prie, suivez ce que je dis. Pourquoi devriez-vous avoir une valeur quelconque? En quoi consiste toute cette idée de la recherche, toute cette recherche des valeurs, si ce n'est un conflit entre le nouveau et le vieux, entre l'ancien et le moderne? Les valeurs ne sont-elles simplement un moule établi par vous-mêmes et la société dans lequel l'esprit, dans sa paresse et dans son

manque de perception, désire se conformer? L'esprit recherche une certitude, une conclusion, et dans cette recherche il agit ; ou bien il s'est entraîné à construire un arrière-plan, et en partant de cet arrière-plan il se met à fonctionner, ou bien il a une croyance, et en partant de cette croyance il commence à colorer ses activités. L'esprit demande des valeurs afin de ne pas se sentir perdu, afin d'avoir toujours un guide à suivre, à imiter. Donc les valeurs deviennent purement des moules dans lesquelles l'esprit est stagnant, et même le but de l'éducation semble être de contraindre l'esprit et le cœur à accepter de nouveaux conformismes.

Donc, toutes les réformes dans les religions, dans les critères de morale, dans la vie sociale et dans les organisations politiques ne sont que des ordres donnés par le désir qu'on a de s'adapter à un milieu sans cesse changeant. C'est cela ce que vous appelez réformer. Les circonstances environnantes changent sans cesse, elles sont sans cesse en mouvement, et les réformes ne sont faites qu'à cause du besoin que l'on a de faire concorder l'esprit et le milieu, et non parce que l'esprit a percé le milieu en le comprenant de ce fait. Ces nouvelles valeurs sont glorifiées comme étant fondamentales, originales et fraîches. Pour moi, elles ne sont pas autre chose que des formes subtiles de coercition et de conformisme, des formes subtiles d'une modification. Et ces nouvelles valeurs aident futillement à provoquer une maigre réforme, une transformation décevante de vêtements, que nous appelons un changement.

Donc, des divisions et des sectes sont créées à travers ce conflit grandissant. Chaque esprit crée une nouvelle série de valeurs conformément à ses propres réactions au milieu, et alors commencent les divisions entre peuples, sont engendrés les distinctions de classe et les antagonismes féroces entre les croyances, entre les doctrines. Et de l'immensité de ce conflit surgissent des experts qui entrent en activité en s'intitulant des réformateurs en religion et des guérisseurs des maux sociaux et économiques. Étant des experts, si aveuglés sont-ils par leur science d'expertiser, qu'ils ne font qu'accroître les divisions et les luttes. Ce sont cela les réformateurs religieux, les réformateurs sociaux, les réformateurs économiques et politiques, tous experts en leurs propres limitations, et tous divisant notre vie et notre manière même de vivre en compartiments et en conflits.

Or, pour moi, la vie ne peut pas être divisée du tout de cette façon-là. Vous ne pouvez pas croire que vous allez changer votre âme et pourtant être un nationaliste ; vous ne pouvez pas participer à votre conscience de classe et pourtant parler de fraternité ; vous ne pouvez pas créer autour de votre pays particulier des murs de protection douanière et parler de l'unité de la vie. Si vous vous observez, c'est ce que vous faites tout le temps. Vous êtes capable d'avoir beaucoup d'argent, des conditions bien établies autour de vous, vous pouvez être possessif, nationaliste et participer à la conscience de votre classe, et pourtant diviser cette conscience séparatrice de votre conscience spirituelle dans laquelle vous essayez d'être fraternel, de suivre des éthiques, des morales, et dans laquelle vous essayez de réaliser Dieu. En d'autres termes, vous avez divisé la vie en divers compartiments et chaque compartiment a des valeurs spéciales qui lui sont propres et vous ne faites que créer par conséquent de nouveaux conflits.

Ce fait de diviser, de s'appuyer sur des experts, n'est pas autre chose qu'une paresse de l'esprit lui évitant de penser et qui le pousse à simplement se conformer. Le conformisme, qui n'est que la création et la destruction des valeurs, est le milieu auquel l'esprit est constamment en train de s'adapter, de telle sorte que l'esprit est de plus en plus enchaîné et réduit à l'esclavage. Mais le conformisme doit exister tant que l'esprit est prisonnier de son milieu. Tant que l'esprit n'a pas compris la signification du milieu, des circonstances, de sa condition, il doit y avoir conformisme. La tradition n'est qu'un moule de l'esprit, et l'esprit qui s'imagine être libre de la tradition

ne fait que créer son propre moule. Un homme qui dit: « je suis libre de toute tradition », a probablement un autre moule de sa création dont il est esclave.

Donc, la liberté ne consiste pas à passer d'un ancien moule à un moule nouveau, d'une vieille stupidité à une nouvelle stupidité, ou de la contrainte traditionnelle à la licence étourdie, au manque de réflexion. Et pourtant, vous observerez que ces personnes qui parlent énormément de liberté et de libération font cela. Elles ont mis de côté leurs vieilles traditions et possèdent maintenant un nouveau modèle de leur invention auquel elles se conforment, et il est évident que ce conformisme n'est qu'un manque de pensée, n'est que l'absence d'intelligence. Ce que vous appelez la tradition n'est que le milieu environnant avec ses valeurs, et ce que vous appelez la libération de la tradition n'est que l'esclavage à quelque milieu intérieur et à ces valeurs. L'un est imposé et l'autre est une auto-crédation, n'est-ce pas? Je veux dire que les circonstances, les conditions et les objets environnants, imposent certaines valeurs et vous obligent à vous conformer à ces valeurs ou, au contraire, vous engendrez vos propres valeurs auxquelles, de même, vous vous conformez. Dans les deux cas, il y a simple adaptation, et non compréhension du milieu. Et ceci amène naturellement la question de savoir si l'esprit peut jamais découvrir des valeurs durables, de façon qu'il n'y ait pas ce changement constant, ce constant conflit créé par des valeurs que l'on s'est établies pour soi-même ou qui vous ont été imposées extérieurement.

Qu'appelons-nous des valeurs changeantes? Pour moi, ces valeurs changeantes sont simplement cultivées par la peur. Il faut que ce changement de valeurs existe tant qu'existent des choses essentielles et des choses qui ne le sont pas, tant qu'existent des opposés, tant qu'existent toute cette idée et toute cette adoration du succès, dans lesquels nous incluons les bénéfiques, les pertes et les réussites. Tant que ces choses existent et que l'esprit les poursuit en en faisant son but, sa raison d'agir, ces valeurs changeantes doivent exister et, de ce fait, aussi des conflits.

Or, qu'est-ce qui crée le changement des valeurs? L'esprit, qui est aussi le cœur, est plongé dans le brouillard et dans les nuages à cause de la mémoire, il subit sans cesse le changement, il se modifie ou se transforme lui-même, il est sans cesse dépendant du mouvement des circonstances, dont le manque de compréhension crée la mémoire. C'est-à-dire que tant que l'esprit est obscurci par la mémoire – qui est le résultat d'une adaptation au milieu et non pas la compréhension du milieu – cette mémoire doit s'interposer entre l'intelligence et le milieu, et, par conséquent, la pleine compréhension du milieu ne peut exister.

Cette mémoire, que vous appelez esprit, attribue et distribue des valeurs, n'est-ce pas? C'est là toute la fonction de la mémoire que vous appelez esprit. C'est-à-dire que l'esprit, obscurci par la mémoire, au lieu d'être lui-même l'intelligence qui est la perception directe, attribue des valeurs de vérité et d'erreur, considère les choses comme essentielles et non-essentielles, selon sa malignité, selon ses peurs calculatrices et sa recherche de la sécurité. N'est-ce pas comme cela? Voilà toute la fonction de la mémoire que vous appelez l'esprit, mais qui n'est pas l'esprit du tout. Pour la majorité des personnes – excepté peut-être ici et là pour une rare personne heureuse – l'esprit est simplement une machine, un magasin de la mémoire qui continuellement attribue des valeurs aux objets qu'il rencontre et aux expériences. Et l'attribution des valeurs dépend de ses calculs subtils, de sa ruse et de sa fourberie, basés sur la peur et sur la recherche de la sécurité.

Bien que cette chose, qui s'appelle sécurité fondamentale, n'existe pas (il est évident, dès l'instant que vous commencez à penser, à observer un peu, que cette chose qui s'appelle sécurité n'existe pas), la mémoire recherche une sécurité après l'autre, une certitude après l'autre, une chose essentielle après l'autre, un achèvement après l'autre. Et comme l'esprit est constamment en train de chercher la sécurité, dès

l'instant qu'il a cette sécurité, il considère que tout ce qu'il a laissé derrière lui n'était pas essentiel. Il ne fait encore qu'attribuer des valeurs, et ainsi dans le processus de ce mouvement d'un but à l'autre, d'une chose essentielle à une autre, dans le processus de ce mouvement constant, ces valeurs changent, étant toujours colorées par sa propre sécurité et par l'angoisse de sa perpétuation.

Donc l'esprit-cœur, ou mémoire, est empêtré dans la lutte des valeurs changeantes, et cette bataille est appelée progrès, le sentier évolutif du choix qui conduit à la vérité. C'est-à-dire que l'esprit, en train de chercher la sécurité et de parvenir à son but, n'en est pas satisfait, donc s'éloigne encore une fois et recommence à attribuer de nouvelles valeurs à toutes les choses sur son chemin. La marche de ce mouvement est ce que vous appelez le développement, le sentier évolutif du choix entre l'essentiel et le non-essentiel.

Ce développement n'est pas autre chose pour moi que la mémoire en train de se conformer et de s'ajuster à sa propre création qui est le milieu ; et, fondamentalement, il n'y a pas de différence entre cette mémoire et le milieu. Naturellement, l'action, lorsqu'elle est engendrée par ce conformisme et cette adaptation, est toujours le résultat du calcul. N'est-ce pas? Lorsque l'esprit est recouvert par le nuage de la mémoire, -qui n'est que le résultat du manque de compréhension du milieu, – un tel esprit, plongé dans le brouillard par la mémoire, doit chercher une fuite dans son action, un apogée, un mobile, et par conséquent cette action n'est jamais libre, elle est toujours limitée, elle est tout le temps en train de créer de nouvelles barrières, de nouveaux conflits. Donc ce cercle vicieux de la mémoire, surchargée du fardeau de son conflit, devient le créateur des valeurs. Les valeurs sont le milieu, et l'esprit et le cœur deviennent ses esclaves.

Je me demande si vous avez compris tout cela? Non, je vois quelqu'un qui secoue la tête. Laissez-moi exposer cette idée différemment et peut-être la rendre claire, si je peux.

Tant que l'esprit ne comprend pas le milieu, ce milieu doit créer de la mémoire, et le mouvement de la mémoire est le changement des valeurs. La mémoire doit exister tant que l'esprit cherche un apogée, un but, et son action doit toujours être calculée, elle ne peut jamais être spontanée (par action, j'entends pensée et émotion), donc cette action doit sans cesse conduire à des fardeaux de plus en plus grands, à des limitations de plus en plus grandes. Le développement de cette limitation, l'extension de cette prison, est appelé évolution, le sentier du choix vers la vérité. Voilà comment l'esprit fonctionne pour la plupart des personnes, donc plus il fonctionne, plus grande devient la souffrance, plus grande l'intensité de la lutte. L'esprit crée sans cesse de nouvelles et de plus grandes barrières, et ensuite il cherche de nouvelles évasions de ce conflit. Donc, comment une personne peut-elle libérer son esprit de cette attribution des valeurs? Quand un esprit attribue des valeurs, il ne peut les attribuer qu'à travers le brouillard de la mémoire, et il ne peut, par conséquent, pas comprendre la pleine signification du milieu. Si j'examine ou si j'essaie de comprendre les circonstances à travers les divers préjugés profondément enracinés – préjugés nationaux, raciaux, sociaux ou religieux – comment puis-je comprendre le milieu? Et pourtant, c'est ce que tente l'esprit qui est dans le brouillard de la mémoire.

Or, l'intelligence n'attribue pas de valeurs, car celles-ci ne sont que des mesures, des modèles-types ou des calculs engendrés par l'auto-protection. Donc, comment peut-on faire pour qu'il y ait cette intelligence, ce miroir de vérité, dans lequel il n'y a que des réflexions absolues et pas de perversions? Après tout, l'homme intelligent est la totalisation de l'intelligence: il est perception directe et absolue, sans les déviations et les perversions qui sont engendrées quand fonctionne la mémoire.

Ce que je dis ne peut s'appliquer qu'à ceux qui sont réellement en conflit, et non à ceux qui veulent réformer, qui veulent faire du replâtrage. J'ai déjà expliqué ce que j'entends par réforme, par replâtrage: c'est une adaptation à un milieu engendrée par le manque de compréhension.

Comment peut-on avoir cette intelligence qui détruit les luttes, les conflits et l'incessant effort qui use l'esprit lui-même? Vous savez, lorsque vous faites un effort, vous êtes comme un morceau de bois qu'on ne fait que tailler jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de bois du tout. Donc, s'il y a cet effort continu, cette usure constante, l'esprit cesse d'être lui-même, et l'effort n'existe que tant qu'il y a conformisme ou ajustement au milieu. Tandis que s'il y a perception immédiate, compréhension immédiate et spontanée du milieu, il n'y a aucun effort à faire en vue de s'ajuster. Il y a une action immédiate.

Et comment peut-on éveiller cette intelligence? Voici: qu'arrive-t-il dans des moments de grande crise? Dans ce moment de richesse où la mémoire ne s'évade pas, dans cette conscience aiguë et intense que l'on a des circonstances, du milieu, on a la perception de ce qui est vrai. Vous faites cela dans des moments de crise. Vous êtes pleinement conscient de toutes les circonstances, des conditions qui vous entourent, et vous savez aussi que l'esprit ne peut pas s'enfuir. Dans cette intensité qui n'est pas relative, dans cette intensité de crise aiguë, l'intelligence est en action et il y a compréhension spontanée.

Après tout, qu'est-ce que nous appelons une crise, une douleur? Quand l'esprit est léthargique, quand il s'est endormi, quand il s'est conditionné lui-même dans la satisfaction, dans la stagnation, une expérience arrive pour vous réveiller, et cet éveil, ce choc, vous l'appellez crise, douleur. Or, si cette crise ou conflit est réellement intense, alors vous verrez, dans cet état aigu de l'esprit et du cœur, qu'il y a perception immédiate. Cette intensité ne devient relative que lorsque la mémoire intervient avec ses calculs, ses modifications et ses nuages.

Je vous en prie, j'espère que vous ferez l'expérience de ce que je suis en train de dire. Chacun a des moments de crise, elles arrivent très souvent ; si une personne est lucide, elles se produisent à chaque minute. Or, dans cette crise, dans ce conflit, observez sans le désir d'une solution, sans le désir d'une évasion, sans le désir de surmonter la crise. Alors vous verrez que l'esprit a instantanément compris la cause du conflit et dans cette compréhension de la cause, il y a la dissolution de la cause. Mais nous avons si bien entraîné l'esprit à s'évader et à permettre à la mémoire de le recouvrir de nuages, qu'il est très difficile de devenir intensément lucide. Nous cherchons des moyens et des chemins pour nous évader ou pour éveiller cette intelligence, ce qui, pour moi, est encore faux. L'intelligence fonctionne spontanément si l'esprit cesse de s'enfuir, s'il cesse de chercher une solution.

Donc, lorsque l'esprit n'attribue pas des valeurs, qui ne sont que du conformisme, quand il y a compréhension spontanée de la prison, qui est le milieu, il y a l'action de l'intelligence, qui est la liberté.

Tant que l'esprit, ennuagé par la mémoire, attribue des valeurs, l'action doit créer de nouveaux murs de prison ; mais dans la compréhension spontanée des murs de la prison – celle-ci étant le milieu – dans cette compréhension se trouve l'action de l'intelligence, qui est la liberté ; parce que cette action, cette intelligence n'est pas en train de créer ou d'attribuer des valeurs. Des valeurs doivent exister (les valeurs qui sont les circonstances, donc l'emprisonnement, l'action de se conformer au milieu), ces valeurs de conformisme, ces valeurs attribuées aux circonstances doivent exister tant qu'existe la peur – celle-ci étant engendrée par la recherche de la sécurité. Et quand l'esprit, qui est intelligence, voit la pleine signification du milieu, et par conséquent comprend le milieu, il y a action spontanée qui est l'intelligence elle-même, et

par conséquent cette intelligence n'est pas en train d'attribuer des valeurs, mais elle comprend complètement les circonstances dans lesquelles elle vit.

Ojai, le 28 juin 1934

## **Ojai, Californie 10ème Causerie le 29 juin 1934**

Par les questions qui m'ont été posées, je vois que mes Causeries semblent avoir créé certaines confusions et je crois que c'est parce que nous sommes pris par les mots eux-mêmes, que nous n'allons pas profondément dans leur signification, ou que nous ne les employons pas comme un moyen de comprendre.

Pour moi il y a une réalité, une vérité immense et vivante ; et pour comprendre cela il faut une complète simplicité de pensée ; ce qui est simple est infiniment subtil, ce qui est simple est extrêmement délicat. Il y a une grande subtilité, une subtilité, une délicatesse infinies, et si vous employez des mots uniquement comme un moyen d'obtenir cette finesse, cette simplicité de pensée, alors j'ai peur que vous ne compreniez pas ce que j'ai à vous dire. Mais si vous vouliez employer la signification des mots comme un pont à traverser, alors les mots ne deviendraient pas une illusion dans laquelle l'esprit se prend.

Je dis qu'il y a une réalité vivante, appelez-la Dieu, Vérité, ou ce que vous voudrez, et elle ne peut pas être trouvée ni réalisée par une recherche. Dans une action qui implique la recherche, il doit y avoir lutte et dualité ; chaque fois que l'esprit est à la recherche de quelque chose, cela doit impliquer une division, une particularité, une opposition, qui ne satisfont pas nécessairement l'esprit, mais qui l'obligent à être stagnant. Il existe un équilibre délicat qui n'est ni le contentement, ni cet incessant effort engendré par la recherche, par ce désir de réussir, d'accomplir ; et dans cet équilibre délicat réside la simplicité, qui n'est pas une simplicité qui consiste à n'avoir que peu de vêtements ou peu de possessions. Ce n'est pas de cette simplicité là que je parle, qui n'est qu'un aspect grossier de la vraie simplicité, mais de celle qui est engendrée par cette délicatesse de pensée, dans laquelle n'existe ni la recherche, ni la satisfaction.

Comme je l'ai dit, la recherche implique une dualité, une opposition. Or, quand il y a opposition, dualité, on est obligé de s'identifier à un des deux contraires en lutte, et de cela surgit une coercition. Quand nous disons que nous cherchons, notre esprit est en train de rejeter quelque chose et de chercher un succédané qui les satisfera, et à cause de cela il crée une dualité, qui à son tour engendre une coercition. En d'autres termes, le choix d'un des contraires est la défaite de l'autre, n'est-ce pas ?

Quand nous disons que nous sommes à la recherche d'une nouvelle valeur, ou que nous cultivons une nouvelle valeur, nous n'exprimons que la défaite de la valeur contraire dans laquelle notre esprit avait été attrapé. Ce choix est basé sur l'attraction que nous inspire un des contraires ou la peur que nous inspire l'autre, cet attachement par attraction, ou ce rejet par peur, crée une contrainte sur notre esprit. L'influence que nous subissons n'est, par conséquent, que la négation de l'intelligence et ne peut exister que dans la division, dans cette division psychologique qui engendre des distinctions comme celles des classes sociales, des nationalités, des religions, du sexe. En d'autres termes, quand l'esprit cherche à dominer une difficulté, il doit créer une dualité, et cette même dualité nie la compréhension et crée les distinctions que nous appelons classes, religion, sexe. Cette dualité influence l'esprit et, par conséquent, un esprit influencé par la dualité ne peut comprendre ni la signification du mi-



lieu, ni la signification de la cause du conflit. Ces influences psychologiques ne sont que des réactions qu'oppose au milieu ce centre de la conscience de soi, ce centre des inclinations et répulsions, des antithèses, et, naturellement, quand les antithèses, des oppositions existent, il ne peut y avoir de compréhension. De ces distinctions naissent les classifications, en bénéfiques ou maléfiques, des influences que nous subissons. Donc tant que l'esprit est influencé (et cette influence est engendrée par l'attraction, l'opposition, les antithèses), il doit y avoir cette coercition ou contrainte de l'amour, de l'intellect, de la société, et cette influence ne peut être qu'une entrave à cette compréhension qui est beauté, vérité et amour.

Si vous pouvez devenir conscient de cette influence, alors vous pouvez en discerner la cause. La plupart des gens semblent en être conscients superficiellement et non pas dans sa plus grande profondeur. Ce n'est que lorsqu'existe la lucidité dans la plus grande profondeur de la conscience, de la pensée et de l'émotion, que l'on peut discerner la division qui est créée en nous par les influences que nous subissons et qui nient la compréhension.

QUESTION : Après avoir entendu votre Causerie au sujet de la mémoire, je sens que j'ai complètement perdu la mienne, et je m'aperçois que je ne me souviens plus de mes énormes dettes. Je suis dans la béatitude. Est-ce là la libération?

KRISHNAMURTI : Demandez-le à votre créateur. J'ai peur qu'il y ait une certaine confusion au sujet de ce que j'ai essayé de dire concernant la mémoire. Si vous comptez sur la mémoire comme un guide pour votre conduite, comme un moyen d'action dans la vie, cette mémoire doit entraver votre action, votre conduite, parce qu'alors cette action ou cette conduite ne sont que le résultat du calcul, et n'ont par conséquent ni spontanéité, ni richesse, ni plénitude de vie. Cela ne veut pas dire que vous deviez oublier vos dettes. On ne peut pas oublier le passé. On ne peut pas l'effacer de l'esprit. C'est une impossibilité. Subconsciemment il existera, mais cette mémoire subconsciente et dormante est en train de vous influencer inconsciemment, de donner forme à votre action, à votre conduite, à toute votre façon de considérer la vie, alors cette influence doit sans cesse créer des délimitations nouvelles et imposer de nouveaux fardeaux au fonctionnement de l'intelligence.

Par exemple, je suis récemment arrivé des Indes ; je suis allé en Australie et en Australie où j'ai rencontré des gens différents, où j'ai eu de nombreuses idées et où j'ai vu beaucoup de choses. Tout cela je ne peux pas l'oublier, bien que ma mémoire de ces choses puisse s'estomper. Mais ma réaction envers le passé peut entraver ma pleine compréhension dans le présent ; elle peut entraver le fonctionnement intelligent de mon esprit. Cela veut dire que si mes expériences et mes souvenirs du passé deviennent des obstacles dans le présent à cause de leurs réactions, alors je ne peux ni comprendre, ni vivre pleinement, intensément, dans le présent.

Vous réagissez au passé parce que le présent a perdu sa signification, ou parce que vous voulez éviter le présent ; alors vous retournez vers le passé et vous vivez dans ce frisson émotionnel, dans cette réaction d'une mémoire surgissante, parce que le présent a peu de valeur pour vous. Alors quand vous dites: « j'ai complètement perdu ma mémoire », je crains fort que vous ne soyez mûr que pour un seul endroit. Vous ne pouvez pas perdre la mémoire, mais en vivant complètement dans le présent, dans la plénitude du moment, vous devenez conscient des empêchements subconscients de la mémoire, des espoirs et des aspirations enfouis qui jaillissent en vous empêchant de fonctionner intelligemment dans le présent. Si vous êtes conscient de cela, conscient de cette entrave, si vous êtes conscient dans sa profondeur et non pas superficiellement, alors la mémoire subconsciente et dormante, qui n'est que le manque de compréhension et un manque de plénitude de vie, disparaît, et vous abordez d'une façon neuve chaque mouvement ambiant, chaque mouvement rapide de la pensée.

QUESTION : Vous dites que la complète compréhension des milieux intérieur et extérieur de l'individu le libère de l'esclavage et de la douleur. Mais même dans cet état, comment peut-on se libérer de cette douleur indescriptible qui, dans la nature des choses, est causée par la mort de quelqu'un que l'on aime vraiment.

KRISHNAMURTI : Quelle est, dans ce cas, la cause de la souffrance? Et qu'est-ce que nous appelons souffrir? La souffrance n'est-elle pas simplement un choc que subit l'esprit afin de s'éveiller à sa propre insuffisance? La reconnaissance de cette insuffisance crée ce que nous appelons la douleur. Supposons que vous ayez compté sur votre fils ou votre mari ou votre femme pour satisfaire cette insuffisance, ce manque de quelque chose ; par la perte de cette personne que vous aimez, se trouve créée la pleine conscience de ce vide, de ce néant, et de cette conscience surgit la douleur, et vous dites: « J'ai perdu quelqu'un ».

Donc, à cause d'une mort, il y a tout d'abord la pleine conscience d'un vide, que vous aviez soigneusement évitée. Donc où il y a dépendance il doit y avoir un vide, un creux, une insuffisance et, partant, la souffrance et la douleur. Cela nous ne voulons pas l'admettre, nous ne voulons pas voir que c'est cela la cause fondamentale de la douleur. Alors nous commençons à dire: « Mon ami, mon mari, ma femme, mon enfant me manquent. Comment puis-je surmonter cette perte? Comment puis-je surmonter cette douleur? »

Or, surmonter n'est pas autre chose que substituer. En cela il n'y a pas de compréhension et par conséquent il ne peut y avoir que plus de douleur, bien que momentanément vous puissiez trouver une substitution qui endormira complètement votre esprit. Si vous ne cherchez pas à surmonter votre douleur, vous vous tournez vers des séances de médiums ou bien vous vous abritez dans la preuve scientifique que la vie continue après la mort. Alors vous commencez à découvrir des moyens variés d'évasion et de substitution, qui momentanément vous soulageront de la souffrance. Tandis que si ce désir de surmonter la douleur cessait et si l'on avait réellement le désir de comprendre, de découvrir fondamentalement la cause de la douleur et de la souffrance, alors on découvrirait que tant qu'existent la solitude, le vide, l'insuffisance qui, dans leurs expressions extérieures, sont notre dépendance des choses et des gens, il doit y avoir douleur. Et vous ne pouvez pas remplir cette insuffisance en surmontant des obstacles, en vous livrant à des substitutions, en vous évadant ou en accumulant: ce sont des ruses de l'esprit perdu à la poursuite d'un bénéfice.

La souffrance n'est pas autre chose que cette haute et intense clarté de la pensée et de l'émotion, qui vous force à reconnaître les choses telles qu'elles sont. Mais ceci ne veut pas dire acceptation, résignation. Quand vous voyez les choses telles qu'elles sont dans le miroir de la vérité, qui est intelligence, alors il y a joie, extase ; et là il n'y a point de dualité, il n'y a pas le sentiment d'une perte, il n'y a pas de division. Je vous assure que tout cela n'est pas théorique pour moi. Si vous rapprochez ce que je dis maintenant de ma réponse à la première question au sujet de la mémoire, vous verrez comment la mémoire crée une dépendance de plus en plus grande et un continuel retour en arrière vers un événement émotionnel, afin d'en recevoir une réaction qui empêche la pleine expression de notre intelligence dans le présent.

QUESTION : Quelle suggestion, ou quel avis, donneriez-vous à quelqu'un qui est entravé par un fort désir sexuel?

KRISHNAMURTI : Après tout, quand il n'y a pas d'expression créatrice vivante, nous attachons une importance exagérée au sexe, qui devient un problème aigu. Donc la question n'est pas de savoir quel avis ou quelle suggestion je pourrais donner, ni de savoir comment dominer la passion, le désir sexuel, mais de savoir comment libérer cette vie créatrice et non pas s'attaquer simplement à un de ses aspects qui est le sexe. En somme, il s'agit de comprendre la totalité, la plénitude de la vie. Or par l'éducation

moderne, par les circonstances et le milieu, vous êtes poussé à faire quelque chose que vous détestez. Vous êtes rebuté, mais vous êtes obligé de le faire parce que vous manquent l'équipement nécessaire et l'entraînement nécessaire. Dans votre travail vous êtes empêché de vous exprimer vous-même fondamentalement, d'une façon créatrice, par les circonstances, par votre condition, donc il vous faut une issue ; et cette issue devient le problème sexuel, ou le problème de la boisson, ou quelque problème idiot, vain. Toutes ces issues deviennent des problèmes.

Ou encore vous avez des goûts artistiques. Il y a bien peu d'artistes, mais vous pouvez avoir des dispositions pour l'art, et cette inclination est constamment pervertie, déviée, entravée, de sorte que vous n'avez aucun moyen de vous exprimer réellement vous-même, et ainsi on est amené à donner une importance indue au sexe ou à quelque manie religieuse. Ou encore vos ambitions sont entravées, mutilées, et alors encore une fois une importance indue est accordée à des choses qui devraient être normales. Ainsi tant que vous ne comprendrez pas clairement vos désirs religieux, politiques, économiques et sociaux, et leurs obstacles, les fonctions naturelles de la vie prendront une immense importance et la première place dans votre vie. Donc pour tous les innombrables problèmes de l'avidité, de la possession, du sexe, des distinctions sociales et raciales vous avez de fausses mesures, qui vous donnent de fausses valeurs. Mais si vous aviez affaire à la vie, non pas divisée en parties, mais à la vie en tant que totalité, et si vous l'abordiez d'une manière compréhensive et créatrice, avec intelligence, vous verriez que ces problèmes qui énervent l'esprit et qui détruisent, la vie créatrice disparaîtraient, et alors l'intelligence fonctionnerait normalement et en cela est l'extase.

QUESTION : J'ai été sous l'impression que j'ai mis vos idées en pratique, mais je n'ai pas de joie dans la vie, je n'ai d'enthousiasme pour aucune action. Mes tentatives de devenir lucide n'ont pas éclairci ma confusion, n'ont amené dans ma vie aucun changement ni une vitalité plus grande. Ma vie n'a pas plus de sens pour moi maintenant quelle n'en avait quand j'ai commencé à vous écouter il y a sept ans. Qui y a-t-il en moi qui ne va pas ?

KRISHNAMURTI : Je me demande si celui qui a posé la question a tout d'abord compris ce que j'ai dit avant de mettre mes idées en pratique. Et pourquoi veut-il mettre mes idées en pratique ? Et quelles sont mes idées ? Et pourquoi sont-elles mes idées ? Je ne vous donne pas un moule ou un code selon lequel vous pouvez vivre, ni un système que vous puissiez suivre. Tout ce que je dis c'est que pour vivre d'une façon créatrice, enthousiaste, avec lucidité et vitalité, l'intelligence doit fonctionner. Cette intelligence est pervertie, entravée, par ce que l'on appelle la mémoire, et j'ai expliqué ce que j'entends par là, alors je n'y reviendrai plus. Tant qu'il y a cette constante bataille à livrer, tant que l'esprit est influencé, il doit y avoir dualité, donc douleur, lutte ; et notre recherche de la vérité ou de la réalité n'est qu'une évasion à cette douleur.

Donc je dis : rendez-vous compte que votre effort, que votre lutte, que vos souvenirs combattifs sont en train de détruire votre intelligence. Devenir lucide ce n'est pas être superficiellement conscient, mais aller dans la pleine profondeur de la conscience de façon à ne pas laisser inexplorée une seule réaction inconsciente. Tout cela demande de la réflexion ; tout cela demande de la vivacité d'esprit et de cœur, et non pas un esprit embrouillé par des croyances, des credos et des idéals. La plupart des esprits sont chargés de ces choses, et du désir de suivre. Au fur et à mesure que vous devenez conscient de votre fardeau, ne dites pas que vous ne devez pas avoir d'idéal, que vous ne devez pas avoir de croyance, tout en répétant votre jargon. Cette nouvelle obligation que vous vous imposez crée une nouvelle doctrine, une nouvelle croyance ; devenez simplement conscient, et dans l'intensité de cette conscience, dans

l'intensité de cette lucidité, dans cette flamme vous créerez une telle crise, un tel conflit, que ce conflit même dissoudra l'obstacle.

Je sais que certains viennent ici une année après l'autre, et j'essaie chaque année d'expliquer ces idées d'une façon différente, mais je crains qu'il y ait très peu de réflexion chez les personnes qui disent: « Nous vous avons écouté pendant sept ans » ; j'entends par réflexion, non pas simplement le raisonnement intellectuel qui n'est que cendres, mais un équilibre entre l'émotion et la raison, entre l'affection et la pensée ; et cet équilibre n'est pas influencé, n'est pas affecté par les conflits entre les contraires. Mais si l'on n'a ni la capacité de penser clairement, ni une intensité de sentiment comment peut-on s'éveiller, comment peut-il y avoir cet équilibre, comment peut-il y avoir cette souplesse, cette lucidité? La vie devient futile, vaine, sans valeur.

Donc la première chose à faire, si je puis le suggérer, est de découvrir pourquoi vous êtes en train de penser d'une certaine façon, et de sentir d'une certaine façon. Cette façon-là, n'essayez pas de la changer, n'essayez pas d'analyser vos pensées et vos émotions ; mais devenez conscient de la raison pour laquelle vous pensez dans un sillon particulier et du mobile qui vous fait agir. Bien que vous puissiez découvrir ce mobile par l'analyse, cette découverte n'est pas réelle ; elle ne sera réelle que lorsque vous serez intensément conscient, au moment où fonctionneront votre pensée et votre émotion ; alors vous verrez leur subtilité extraordinaire, leur extrême délicatesse. Tant que vous vous dites « je dois » ou « je ne dois pas », dans cette coercition vous ne découvrirez jamais cette course rapide de la pensée et de l'émotion. Et je suis sûr que vous avez été élevé dans cette école du « je dois » et du « je ne dois pas » et que par conséquent vous avez détruit la pensée et le sentiment. Vous avez été enfermé et mutilé par des systèmes, par des méthodes, par vos maîtres. Donc laissez de côté ces « il faut » et ces « il ne faut pas ». Et cela ne veut pas dire que vous deviez devenir licenciés. Mais devenez conscient de l'esprit qui dit sans cesse « je dois » et « je ne dois pas ». Alors, comme une fleur qui s'épanouit au matin, l'intelligence arrive, elle est là, elle fonctionne, elle crée la compréhension.

QUESTION : On parle quelquefois de l'artiste comme de quelqu'un qui a cette compréhension dont vous parlez, au moins pendant qu'il crée. Mais si quelqu'un le dérange il peut réagir violemment et justifier ses réactions comme une manifestation de son tempérament. Il est évident qu'il ne vit pas pleinement à ce moment-là. Comprend-il vraiment, s'il retombe si facilement dans la conscience de soi?

KRISHNAMURTI : Qui est la personne que vous appelez un artiste? Un homme qui est momentanément créateur? Pour moi ce n'est pas un artiste. Un homme qui n'a cette impulsion créatrice qu'à de rares moments et qui l'exprime par une perfection de technique, sûrement vous ne l'appellerez pas un artiste. Pour moi, le vrai artiste est celui qui vit complètement, harmonieusement ; qui ne divise pas son âme de sa vie ; et dont la vie même est cette expression, qu'elle soit un tableau, de la musique ou sa conduite ; l'artiste est celui dont l'expression sur une toile, en musique ou dans de la pierre, n'est pas divorcée de sa conduite quotidienne, de sa vie quotidienne. Ceci exige la plus haute intelligence, la plus haute harmonie. Pour moi, le vrai artiste est l'homme qui possède cette harmonie. Il peut l'exprimer sur une toile, il peut parler, ou il peut peindre ; ou encore il peut ne pas l'exprimer du tout, mais simplement la sentir. Mais tout cela exige cet équilibre exquis, cette intensité de lucidité, et par conséquent son expression n'est pas divorcée de sa façon quotidienne de vivre.

Ojai, le 29 juin 1934

## **Ojai, Californie**

### **11ème Causerie**

### **le 30 juin 1934**

Ce que nous appelons le bonheur ou l'extase, est pour moi la pensée créatrice. Et la pensée créatrice est l'infini mouvement de la pensée, de l'émotion et de l'action. C'est-à-dire que, lorsque la pensée, qui est l'émotion, qui est l'action elle-même, n'est pas entravée dans son mouvement, n'est pas contrainte ou influencée ou entravée par une idée ; et ne procède pas d'un arrière-fond de tradition ou d'habitudes, alors ce mouvement est créateur. Tant que la pensée (et je ne répéterai pas chaque fois émotion et action, tant que la pensée est circonscrite, obtenue par une idée fixe, ou que simplement elle s'adapte à un arrière-plan ou à une condition et que, de ce fait elle se limite, une telle pensée n'est pas créatrice.

Donc, la question que chaque personne qui pense se pose à elle-même est: comment éveiller cette pensée créatrice ; parce que lorsqu'existe cette pensée créatrice, qui est un mouvement infini, il ne peut pas y avoir l'idée d'une limitation ou d'un conflit.

Or ce mouvement de pensée créatrice ne recherche pas dans son expression un résultat, un accomplissement ; ses résultats et ses expressions ne sont pas son apogée. Il n'a ni apogée ni but, car il est éternellement en mouvement. La plupart des esprits cherchent un apogée, un but, un accomplissement, et se font conformer par une idée de succès, et une telle pensée, une telle façon de penser se limite continuellement elle-même. Tandis que si l'idée d'un accomplissement n'existe pas, mais seul ce continu mouvement de pensée en tant que compréhension, en tant qu'intelligence, alors ce mouvement de la pensée est créateur. En d'autres termes, la pensée créatrice cesse lorsque l'esprit est mutilé par une adaptation, par une influence, ou lorsqu'il fonctionne avec l'arrière-plan d'une tradition qu'il n'a pas comprise, ou d'un point fixe, comme un animal attaché à un poteau. Tant qu'existent cette limitation, cet ajustement, il ne peut y avoir de pensée créatrice, d'intelligence, qui seules sont la liberté.

Ce mouvement créateur de la pensée ne recherche jamais un résultat et n'arrive jamais à un apogée, parce que les résultats et les apogées sont toujours la conséquence d'une alternance d'arrêt et de mouvement, tandis que s'il n'y a pas recherche d'un résultat, mais continu mouvement de pensée, alors c'est cela qui est la pensée créatrice. Et encore: la pensée créatrice est libre des divisions qui créent des conflits entre la pensée, l'émotion et l'action ; et la division n'existe que lorsqu'on recherche un but, lorsqu'on s'adapte ; lorsqu'on se complaît dans la certitude.

L'action est ce mouvement, qui est lui-même pensée et émotion, ainsi que je l'ai expliqué. Cette action est le rapport entre l'individu et la société. Ce que nous appelons l'accomplissement est la conduite, le travail, la coopération. Quand l'esprit fonctionne sans chercher un apogée, un but, et quand par conséquent il pense d'une façon créatrice, cette pensée est action: elle est le rapport entre l'individu et la société. Or si ce mouvement de la pensée est clair, simple, direct, spontané, profond, il n'y a pas de conflit dans l'individu contre la société, parce qu'alors l'action est l'expression même de ce mouvement vivant, créateur.

Donc pour moi il n'existe pas un art de penser mais seulement une pensée créatrice ; il n'y a pas de technique de pensée, mais seulement un fonctionnement sponta-

né de l'intelligence créatrice, qui est l'harmonie de la raison, de l'émotion et de l'action, non divisées ou divorcées l'une de l'autre.

Or cette façon de penser et de sentir sans rechercher une récompense, un résultat, est la vraie façon d'expérimenter, n'est-ce pas? Dans la vraie expérience, dans la vraie expérimentation, il ne peut y avoir la recherche d'un résultat parce que cette expérimentation est le mouvement de la pensée créatrice. Pour expérimenter, l'esprit doit continuellement se libérer du milieu avec lequel il entre en conflit dans son mouvement, de ce milieu que nous appelons le passé. Il ne peut y avoir de pensée créatrice si l'esprit est entravé par la recherche d'une récompense, par la poursuite d'un but.

Quand l'esprit et le cœur cherchent un résultat ou un bénéfice, donc la satisfaction et la stagnation, ils doivent subir un entraînement afin de surmonter les difficultés, et une discipline, d'où surgit un conflit.

La plupart des gens s'imaginent qu'en mettant en pratique certaines idées, ils libéreront la pensée créatrice. Or l'entraînement, si vous l'observez, si vous y réfléchissez bien, n'est pas autre chose que le résultat d'une dualité. Et une action engendrée par cette dualité doit perpétuer cette distinction entre l'esprit et le cœur, et une telle action devient simplement l'expression d'une conclusion calculée et logique, dont le but est de se protéger elle-même. Quand existe cette pratique de la discipline intérieure, ou cette continuelle domination ou influence du milieu, alors cet entraînement est une altération, un changement en vue d'un but ; elle n'est qu'une action dans les frontières de cette pensée limitée que vous appelez la conscience de soi. Ainsi les pratiques n'engendrent pas la pensée créatrice.

Penser d'une façon créatrice c'est établir l'harmonie entre l'esprit, l'émotion et l'action. En d'autres termes, si vous êtes sûr d'une action, sans aucune recherche d'une récompense ou d'une fin, alors cette action étant le résultat de l'intelligence, élimine tous les obstacles qui ont été placés dans l'esprit par le manque de compréhension.

J'ai peur que vous ne compreniez pas tout cela. Quand j'é mets une nouvelle idée pour la première fois et que vous n'y êtes pas habitués, naturellement vous trouvez qu'il est très difficile de la comprendre ; mais si vous voulez y penser vous verrez sa signification. Quand l'esprit et le cœur sont tenus par la crainte, par le manque de compréhension, par la coercition, un tel esprit, bien qu'il puisse penser à l'intérieur des frontières, à l'intérieur des limitations de cette peur, n'est pas vraiment en train de penser, mais son action ne fait que dresser devant lui de nouvelles barrières. Donc sa capacité de penser est constamment limitée. Mais si l'esprit se libère par la compréhension des circonstances, et si par suite il agit, alors cette action même est la pensée créatrice.

QUESTION : Voulez-vous, s'il vous plaît, nous donner un exemple de l'exercice pratique de cette constante lucidité et de ce choix dans la vie quotidienne?

KRISHNAMURTI : Poseriez-vous cette question s'il y avait un serpent venimeux dans votre chambre? Alors vous ne demanderiez pas: « que dois-je faire pour rester éveillé? comment puis-je être intensément éveillé? » Vous ne posez cette question que lorsque vous n'êtes pas sûr qu'il y a un serpent venimeux dans votre chambre. Ou bien vous en êtes complètement inconscient, ou bien vous voulez jouer avec le serpent, vous voulez jouir de sa souffrance et de sa joie.

Suivez bien ceci: la lucidité, cette agilité de l'esprit et de l'émotion, ne peut pas exister tant que l'esprit se débat encore dans la douleur et le plaisir. Quand une expérience vous procure une douleur et en même temps vous donne du plaisir, vous ne cherchez pas à en sortir. Vous n'agissez que lorsque la douleur est plus grande que le plaisir, mais si le plaisir est le plus grand, vous ne faites absolument rien pour en sor-

tir, parce que le conflit n'est pas aigu. Ce n'est que lorsque la douleur l'emporte sur le plaisir, lorsqu'elle est plus aiguë que le plaisir, que vous avez besoin d'agir.

La plupart des gens attendent, pour agir, que la douleur augmente ; et pendant cette période d'attente ils veulent savoir comment devenir lucides. Personne ne peut le leur dire. Ils attendent l'augmentation de la douleur avant d'agir, c'est-à-dire qu'ils attendent que la douleur les oblige par la force à agir et dans cette coercition il n'y a pas d'intelligence. C'est simplement le milieu qui les force à agir d'une façon particulière et non pas l'intelligence. Donc, quand un esprit est pris dans cette stagnation, dans ce manque d'intensité, il y a naturellement plus de souffrance, plus de conflits.

Par l'aspect de la situation politique, on voit que la guerre peut éclater de nouveau. Elle peut éclater dans deux ans, dans cinq ans, dans dix ans. Un homme intelligent peut voir cela et agir intelligemment. Mais l'homme stagnant, qui attend que la douleur le force à agir, attend qu'un plus grand chaos, qu'une plus grande souffrance l'incite à agir, et par conséquent son intelligence ne fonctionne pas. Il n'y a lucidité que lorsque l'esprit et le cœur sont dans un état de grande tension.

Par exemple, quand vous voyez que le sens possessif mène forcément à un manque de plénitude, quand vous voyez que l'insuffisance, le manque de richesse doivent toujours vous placer dans un état de dépendance, quand vous reconnaissez cela, qu'arrive-t-il à votre esprit et à votre cœur ? Le désir immédiat et profond est de remplir ce creux intérieur ; mais indépendamment de cela, quand vous comprenez la futilité de l'accumulation continuelle, vous commencez à être conscient de la façon dont votre esprit fonctionne. Vous voyez que dans la simple accumulation il ne peut pas y avoir de pensée créatrice ; et pourtant l'esprit poursuit cette accumulation. Donc, en vous rendant conscient de cela, vous créez un conflit, et ce conflit même dissoudra la cause de l'accumulation.

QUESTION : De quelle façon un homme d'État qui comprendrait ce que vous dites, l'exprimerait-il dans les affaires publiques ? Ou n'est-il pas plus vraisemblable qu'il se retirerait de la politique s'il comprenait la fausseté de ses bases et de ses buts ?

KRISHNAMURTI : s'il comprenait ce que je dis, il ne séparerait pas la politique de la vie dans sa totalité ; et je ne vois pas pourquoi il devrait se retirer. Après tout, la politique n'est maintenant qu'un simple instrument d'exploitation ; mais s'il considérait la vie comme une totalité, et non pas seulement la politique (et par politique il entend seulement son pays, sa nation et l'exploitation des autres) et s'il considérait les problèmes humains non pas comme nationaux mais comme des problèmes mondiaux, non pas comme des problèmes américains, hindous ou allemands ; alors s'il comprenait ce dont je parle, il serait un véritable être humain, et non pas un politicien. Et pour moi, c'est cela la chose la plus importante, être un être humain, non pas un exploiteur, ou un simple expert dans un domaine particulier. J'ai essayé d'expliquer cela dans ma Causerie d'hier. Je crois que c'est là où réside la difficulté. Le politicien ne s'occupe que de politique seulement ; le moraliste, de morale ; le soi-disant instructeur spirituel, d'esprit, chacun s'imaginant être un expert, et excluant tous les autres. Toute la structure de notre société est basée sur cela, de sorte que ses leaders dans ses divers départements provoquent de plus grands ravages et une plus grande misère. Tandis que si nous, en tant qu'êtres humains, comprenons le rapport intime de tous ces domaines de la vie politique, religieuse, économique et sociale, si nous comprenons leur lien, alors nous ne penserions pas et nous n'agirions pas séparément d'une façon individualiste. Aux Indes, par exemple, des millions d'hommes meurent de faim. L'Hindou qui est nationaliste dit : « Devenons d'abord intensément nationalistes ; ensuite nous pourrions résoudre ce problème de la famine ». Tandis que pour moi, la façon de résoudre le problème de la faim n'est pas de devenir nationaliste, mais au contraire cette famine est un problème mondial et cette manière que l'on a de s'isoler

ne fait que l'augmenter. Donc, si le politicien s'occupe des problèmes de la vie humaine simplement comme politicien, un tel homme provoque de plus grands ravages, de plus grandes difficultés, de plus grandes misères ; mais s'il considère la totalité de la vie sans différenciation de race, de nationalité et de classe, alors il est vraiment un être humain, encore qu'il puisse être politicien.

QUESTION : Vous avez dit qu'avec deux ou trois personnes qui comprendraient, vous pourriez changer le monde. Beaucoup de personnes pensent qu'elles vous comprennent et que, comme elles, bien des personnes vous comprennent aussi, comme des artistes, des hommes de science. Et pourtant le monde n'est pas changé. Veuillez, je vous prie, parler de la façon dont vous changeriez le monde. N'êtes-vous pas en train de le changer maintenant, peut-être lentement et imperceptiblement, mais d'une façon pourtant définie, par votre parole, par votre façon de vivre et par l'influence que vous aurez sans aucun doute sur la pensée humaine dans les années à venir? Est-ce là le changement auquel vous pensiez, ou était-ce quelque chose affectant immédiatement la structure politique, économique et raciale?

KRISHNAMURTI : Je crains n'avoir jamais pensé à l'immédiat de l'action et de son effet. Pour avoir un résultat vrai et durable, il faut que l'action soit soutenue par une grande observation, par de la pensée et de l'intelligence, et très peu de personnes acceptent de bien vouloir penser d'une façon créatrice ou de se libérer des influences et des faux-fuyants. Si vous commencez à penser d'une façon individuelle, vous serez alors capable de coopérer intelligemment ; et tant qu'il n'y a pas d'intelligence il ne peut y avoir coopération, mais simplement coercition, donc chaos.

QUESTION : Jusqu'à quel point une personne peut-elle dominer ses propres actions? Si nous sommes, à un moment quelconque, la somme de nos expériences précédentes, et s'il n'existe pas de soi spirituel, est-il possible à une personne d'agir d'une façon autre que celle qui est déterminée par son hérédité, par la somme de son éducation passée, et par les stimulants qui agissent sur elle à ce moment-là? S'il en est ainsi, qu'est-ce qui cause les changements dans les processus physiques, et de quelle façon?

KRISHNAMURTI : « Jusqu'à quel point une personne peut-elle dominer ses propres actions? » Une personne n'est pas le maître de ses propres actions si elle n'a pas compris le milieu environnant. Elle ne fait qu'agir sous la coercition, l'influence du milieu ; une telle action n'est pas une action du tout, elle n'est qu'une simple réaction ou, en d'autres termes, une auto-protection. Mais quand une personne commence à comprendre le milieu, quand elle en voit la pleine signification et la valeur, alors elle est le maître de ses propres actions, alors elle est intelligente. Quelle que soit la condition où elle se trouve, elle fonctionnera intelligemment.

« Si nous sommes à un moment quelconque la somme de nos expériences précédentes, et s'il n'existe pas de soi spirituel, est-il possible à une personne d'agir d'une façon autre que celle qui est déterminée par son hérédité, par la somme de son éducation passée, et par les stimulants qui agissent sur elle à ce moment-là? »

Ce que j'ai dit s'applique aussi à cela, c'est-à-dire que si un individu n'est poussé à l'action que par le fardeau du passé, que ce soit son hérédité individuelle ou raciale, une telle action n'est que la réaction de la peur ; mais s'il comprend le subconscient, c'est-à-dire les accumulations du passé, alors il est libre du passé, et par conséquent il est libre de la coercition du milieu.

Après tout, le milieu est constitué par le présent aussi bien que par le passé. D'habitude on ne comprend pas le présent à cause de l'obscurcissement de l'esprit dans le passé ; et libérer l'esprit des entraves subconscientes et inconscientes, ce n'est pas ramener la mémoire dans le passé, mais être pleinement conscient dans le présent.



Dans cette conscience, dans cette pleine conscience du présent, toutes les entraves passées entrent en activité, surgissent, et dans ce surgissement, si vous êtes lucide, vous verrez la pleine signification du passé, et par conséquent vous comprendrez le présent.

« S'il en est ainsi, qu'est-ce qui cause les changements dans les processus physiques, et de quelle façon? » Pour autant que je puisse comprendre cette question, celui qui la pose veut savoir quelle est la cause qui produit cette action, laquelle lui est imposée par le milieu. Il agit d'une façon particulière, poussé par le milieu, mais s'il le comprenait intelligemment, il n'y aurait pas de coercition du tout ; il y aurait compréhension, qui serait l'action elle-même.

QUESTION : Je vis dans un monde de chaos politique, économique et social, lié par des lois et des conventions qui entravent ma liberté. Quand mes désirs entrent en conflit avec ces impositions, je dois briser la loi et en subir les conséquences, ou réprimer mes désirs. Dans un tel monde, comment peut-on échapper à l'auto-discipline?

KRISHNAMURTI : J'ai souvent parlé de cela, mais j'essaierai encore de l'expliquer. La discipline intérieure n'est qu'une adaptation au milieu, engendrée par un conflit. C'est cela que j'appelle la discipline intérieure. Vous avez établi un modèle, un idéal, qui agissent en tant que coercition, et vous forcez votre esprit à s'ajuster à ce milieu en le contraignant, en le modifiant, en le dominant. Qu'arrive-t-il quand vous faites cela? Vous détruisez en réalité votre puissance créatrice ; vous pervertissez et vous refoulez l'affection créatrice. Mais si vous commencez à comprendre le milieu, alors il n'y a plus ni refoulement ni simple adaptation au milieu, que vous appelez auto-discipline.

Comment donc pouvez-vous comprendre le milieu? Comment pouvez-vous comprendre sa pleine valeur, sa signification? Qu'est-ce qui vous empêche de voir sa signification? Tout d'abord la peur. La peur est la cause de la recherche d'une protection et d'une sécurité, cette sécurité étant physique, spirituelle, religieuse ou émotionnelle. Tant qu'existe cette recherche existe aussi la peur, qui élève alors une barrière entre votre esprit et votre milieu, en créant de ce fait un conflit ; et ce conflit, vous ne pouvez pas le dissoudre tant que vous n'êtes occupé que de vous adapter, de vous modifier, au lieu de découvrir la cause fondamentale de la peur.

Donc, tant qu'existe cette recherche de la sécurité, de la certitude, d'un but, qui paralyse la pensée créatrice, il doit y avoir adaptation, que vous appelez discipline intérieure, mais qui n'est qu'une coercition, l'imitation d'un modèle. Tandis que lorsque l'esprit voit que cette chose appelée sécurité réside dans le fait d'empiler des objets ou de la connaissance, alors il est libéré de la peur et par conséquent est intelligence et cela qui est l'intelligence ne se discipline pas soi-même. Il n'y a discipline intérieure que lorsqu'il n'y a pas d'intelligence. Où il y a intelligence, il y a une compréhension libre de toute influence et de toute domination.

QUESTION : Comment est-il possible d'éveiller la pensée dans un organisme dans lequel le mécanisme que nécessite la compréhension des idées abstraites est absent?

KRISHNAMURTI : Par le simple développement de la souffrance ; par le développement de l'expérience continuelle. Mais, voyez-vous, nous nous sommes tellement abrités derrière les fausses valeurs que nous avons cessé totalement de penser, et alors nous demandons: « que devons-nous faire? comment pouvons-nous éveiller la pensée? » Nous avons cultivé des craintes qui ont été glorifiées comme vertus, idéals, derrière lesquels l'esprit s'abrite, et alors toute action procède de cet abri, de ce moule. De ce fait la pensée est absente. Vous avez des conventions, et on appelle pensée et action le fait de s'adapter à ces conventions, mais ce n'est ni pensée ni action,

parce que cette adaptation est engendrée par la peur, et par conséquent mutile l'esprit.

Comment pouvez-vous éveiller la pensée? Les circonstances ou la mort de quelqu'un que vous aimez, ou une catastrophe, ou une dépression vous font entrer de force dans un conflit. Les circonstances, les circonstances extérieures, vous poussent à l'action, et dans cette contrainte il ne peut pas y avoir d'éveil de la pensée, parce que vous êtes en train d'agir par peur. Et si vous commencez à voir que vous ne pouvez pas attendre que les circonstances vous forcent à agir, alors vous commencez à observer ces circonstances: alors vous commencez à pénétrer et à comprendre ces circonstances, ce milieu. Ne comptez pas sur une dépression pour vous transformer en une personne vertueuse mais libérez votre esprit du sens possessif, et de la coercition.

Le système de l'acquisition est basé sur l'idée que vous pouvez posséder et qu'il est légal de posséder. La possession vous glorifie. Plus vous possédez et plus vous êtes considéré meilleur et noble. Vous avez créé ce système et vous devenez un esclave de ce système. Vous pouvez créer une autre société qui ne sera pas basée sur la possession et cette société pourra vous obliger, vous, en tant qu'individu, à vous conformer à ses conventions, tout comme l'autre société vous impose de vous conformer à son principe de possession. Où est la différence? Il n'y en a aucune. Vous, en tant qu'individu, êtes simplement forcé par les circonstances ou par la loi à agir dans une direction particulière et, par conséquent, il n'y a là aucune pensée créatrice ; tandis que si l'intelligence commence à fonctionner, vous n'êtes pas un esclave de la société, que celle-ci soit basée sur l'acquisition ou sur la non-acquisition. Mais pour libérer l'esprit il faut une grande intensité ; il faut cette vivacité continuelle, cet esprit d'observation, qui lui-même crée le conflit. Cette vivacité elle-même produit un trouble et quand cette crise arrive, quand cette intensité de conflit se produit, alors l'esprit, s'il ne s'évade pas, commence à penser à nouveau, à penser d'une façon créatrice, et cette pensée-là est l'éternité.

Ojai, le 30 juin 1934

## **Ojai, Californie 12ème Causerie le 1er juillet 1934**

Je crois que la plupart des gens ont perdu l'art d'écouter. Ils arrivent avec leurs problèmes particuliers et pensent qu'en écoutant mes Causeries ces problèmes seront résolus. Je crains fort que ceci n'arrive pas, mais si vous savez comment écouter, alors vous commencerez à comprendre la totalité, et votre esprit ne se trouvera pas emprêtré dans le particulier.

Donc, si je puis vous le suggérer, n'essayez pas de chercher dans cette Causerie une solution à votre problème particulier ni un soulagement à votre souffrance. Je puis vous aider, ou plutôt vous vous aiderez vous-même, seulement si vous pensez d'une façon neuve et claire. Considérez la vie, non pas comme plusieurs problèmes isolés mais d'une façon compréhensive, comme une totalité, avec un esprit qui .n'est pas étouffé par la recherche de solutions. Si vous voulez écouter sans vous surcharger des fardeaux des problèmes, et si vous envisagez ce que je dis d'une façon compréhensive, vous verrez que votre problème particulier acquiert une nouvelle signification, et bien que peut-être il ne soit pas résolu tout de suite, vous commencez à en découvrir la véritable cause. En pensant d'une façon neuve, en réapprenant à penser, vous provoquerez la dissolution des problèmes et des conflits dont l'esprit et le cœur sont surchargés, et qui engendrent toutes les inharmonies, les douleurs et les souffrances.

Or, chacun, plus ou moins, est consumé de désirs dont les objets varient suivant le milieu, le tempérament et l'hérédité. Conformément à votre condition particulière, à votre éducation particulière, religieuse, sociale et économique, vous avez établi certains objectifs, dont vous êtes constamment en train de poursuivre l'accomplissement, et cette poursuite est devenue ce qu'il y a de plus important dans votre vie.

Une fois que vous avez établi ces objectifs, surgissent naturellement les spécialistes qui agissent comme guides vers l'accomplissement. Donc la perfection de la technique, la spécialisation deviennent des moyens pour atteindre votre but ; et en vue d'obtenir ce but, que vous avez établi par vos organisations religieuses, économiques et sociales, il vous faut des spécialistes. Alors votre action perd sa signification, sa valeur, parce que vous n'êtes préoccupé que d'atteindre un objectif et non de l'accomplissement de l'intelligence qui est action. Vous êtes préoccupé par l'arrivée, et non par cela qui est l'accomplissement lui-même. Vivre devient simplement un moyen pour une fin, et la vie une école dans laquelle vous apprenez à atteindre une fin. L'action, par conséquent, devient un simple truchement par lequel vous pouvez atteindre l'objectif que vous avez établi au moyen de vos différents milieux et conditions. Ainsi la vie devient une école de grands conflits et de luttes, et jamais quelque chose qui puisse s'accomplir en toute richesse et plénitude.

Alors vous commencez à demander: « quel est le but de la vie, quelle est la raison de vivre? », voilà ce que la plupart des personnes demandent, voilà ce qui existe dans l'esprit de la plupart des personnes qui sont ici. Pourquoi vivons-nous? Quelle est la fin? Quel est le but? Quel est l'objet? C'est l'objet, c'est la fin qui vous occupent, mais pas le fait de vivre dans le présent ; tandis que l'homme complet n'interroge jamais au sujet de la fin parce que cet épanouissement lui-même est suffisant. Mais comme

vous ne savez pas comment être complet, comment vivre avec richesse d'une vie totale, vous commencez à vous informer au sujet du but, de la fin, de la raison de l'existence, parce que vous croyez pouvoir alors aborder la vie. Connaissant le but (du moins vous vous imaginez pouvoir connaître le but), vous espérez pouvoir employer l'expérience comme moyen pour cette fin ; et alors la vie devient un truchement, un instrument de mesure, une valeur pour arriver à cette fin.

Consciemment ou inconsciemment, furtivement ou ouvertement, on commence à chercher le but de la vie, et chacun reçoit une réponse des soi-disant spécialistes. L'artiste, si vous lui demandez quel est le but de la vie, vous dira que c'est l'expression individuelle au moyen de la peinture, de la musique, de la sculpture ou de la poésie. L'économiste, si vous le lui demandez, vous dira que c'est le travail, la production, la coopération, le fait de vivre ensemble, de fonctionner en tant que groupe, en tant que société. Et si vous demandez au spécialiste en religion, il vous dira que le but de la vie est de chercher et de réaliser Dieu, de vivre conformément aux lois qui ont été établies par des maîtres, des prophètes, des sauveurs, et qu'en vivant conformément à ces lois et à ces édits, on peut réaliser cette vérité qui est Dieu. Chaque spécialiste vous donne sa réponse au sujet du but de la vie, et suivant votre tempérament et vos inclinations et votre imagination, vous commencez à établir ces buts et ces objectifs, vous les établissez comme vos idéals.

Ces idéals et ces buts sont devenus de simples havres de refuge parce que vous les utilisez pour vous guider et vous protéger dans la confusion de la vie. Alors vous commencez à employer ces idéals, à les employer pour mesurer vos expériences et pour enquêter au sujet des conditions de votre milieu. Sans posséder le désir de comprendre ou d'accomplir, vous commencez simplement à enquêter au sujet de la raison d'être de votre milieu ; et en découvrant cette raison d'être, conformément à la façon dont vous conditionnez votre recherche, conformément à vos préjugés, vous ne faites qu'éviter, sans le comprendre, le conflit de la vie.

Donc l'esprit a divisé la vie en idéals, buts, apogées, accomplissements, fins ; puis en confusions, conflits, troubles, inharmonies ; et puis il y a vous, vous-même, la conscience de soi. Votre esprit a créé ces trois divisions-là dans la vie. Vous êtes empêtré dans des confusions et de l'intérieur de ces confusions, de ces conflits, de ces troubles qui sont la douleur, vous vous efforcez vers un but, vers une raison d'être. Vous pataugez, vous labourez à travers cette confusion vers un but, vers une fin, vers ce havre de refuge, vers l'accomplissement de votre idéal ; et ces idéals, ces buts, ces refuges vous ont été désignés par les experts en économie, en religion et en spiritualité.

Donc vous êtes à un bout, en train de patauger à travers votre condition et votre milieu, et de créer un conflit, pendant que vous essayez de réaliser un idéal, une raison d'être et un but qui sont devenus des refuges et des abris à l'autre bout. Le fait même d'enquêter sur la raison d'être de la vie indique un manque d'intelligence dans le présent ; et l'homme qui est pleinement actif (qui n'est pas perdu dans des activités ainsi que le sont la plupart des Américains, mais qui est pleinement actif intelligemment et émotionnellement, et pleinement vivant), s'est accompli lui-même. Donc enquêter au sujet d'un but est futile, car il n'existe rien qui ressemble à une fin ou à un commencement ; il n'existe en fait que le continu mouvement de la pensée créatrice, et ce que vous appelez un problème n'est que le résultat de votre action de labourer à travers une confusion vers une apogée. En d'autres termes, vous êtes préoccupé de savoir comment surmonter cette confusion, comment vous adapter au milieu, afin de parvenir à un but. C'est en cela que se passe votre vie ; ce qui vous intéresse, ce n'est pas vous-même et le but ; ce n'est pas cela qui vous occupe, vous n'êtes occupé que par la confusion et par la façon de la traverser, de la dominer, de la surmonter,

et par conséquent de vous en évader. Vous voulez parvenir à cette évasion parfaite que vous appelez votre idéal, à ce refuge parfait que vous appelez la raison d'être de la vie, et qui n'est qu'une évasion en dehors de la confusion présente.

Naturellement, quand vous essayez de surmonter, de dominer, de vous évader, et d'arriver à ce but ultime, surgit la recherche de systèmes et de leurs chefs, guides, maîtres et experts. Pour moi ce sont tous des exploiters. Les systèmes, les méthodes et ceux qui les enseignent, et toutes les complications de leurs rivalités, de leurs incitations, de leurs promesses et de leurs impostures, créent les divisions de la vie connues sous le nom de sectes et de cultes.

C'est cela qui arrive. Quand vous cherchez un accomplissement, un résultat, une victoire sur la confusion environnante, et que vous ne considérez pas le moi, la conscience de soi, et le but que vous poursuivez incessamment, consciemment ou inconsciemment, naturellement vous devez créer des exploiters, soit dans le passé, soit dans le présent ; et vous vous empêtrez dans leurs mesquineries, dans leurs jalousies, dans leurs disciplines, dans leurs discordances et leurs divisions. Ainsi le simple désir de traverser le tumulte crée sans cesse de nouveaux problèmes, car ce désir ne considère pas l'acteur ou sa manière d'agir, mais simplement la scène de la confusion comme moyen de parvenir à une fin.

Or pour moi, la confusion, la fin et le moi sont une seule et même chose ; il n'y a pas là de division. Cette division est artificielle, elle est créée par le désir de gagner quelque chose, par la poursuite de l'accumulation d'acquisitions, qui sont engendrés par une insuffisance intérieure.

En devenant conscient de ce vide, de ce creux intérieur, on commence à se rendre compte de l'insuffisance totale de sa pensée et de ses sentiments. Et ainsi surgit dans la pensée cette idée de l'accumulation et elle engendre la division entre le moi – la conscience de soi – et la fin. Pour moi, ainsi que je l'ai dit, il ne peut y avoir une telle distinction, parce que dès l'instant que vous vous accomplissez il ne peut plus y avoir l'acteur et l'action, mais seulement ce mouvement créateur de la pensée qui ne recherche pas un résultat, et il y a de la sorte une vie continuelle, qui est l'immortalité.

Mais vous avez divisé la vie. Considérons ce qu'est ce moi, cet acteur, cet observateur, ce centre du conflit. Il n'est qu'un long, un continu enroulement de la mémoire. J'ai parlé avec beaucoup de soin de la mémoire dans des Causeries précédentes, et je ne peux pas entrer dans des détails maintenant. Si cela vous intéresse, vous lirez ce que j'ai dit. Ce moi est un enroulement de la mémoire dans lequel se trouvent des accentuations. Ces accentuations ou dépressions, nous les appelons des complexes et d'après eux nous agissons. L'esprit étant conscient de son insuffisance, poursuit un gain et par conséquent une distinction, une division. Un tel esprit ne peut pas comprendre le milieu où il se trouve, et comme il ne peut pas le comprendre, il doit compter sur l'accumulation de la mémoire pour se l'expliquer, car la mémoire n'est qu'une série d'accumulations qui agit comme guide vers un but. C'est cela la raison d'être de la mémoire. La mémoire est le manque de compréhension ; ce manque de compréhension est votre arrière-plan, et c'est de cela que procède votre action.

Cette mémoire agit comme guide vers une fin, et cette fin étant préétablie, n'est pas autre chose qu'un refuge destiné à vous protéger vous-même, que vous appelez idéal, accomplissement, vérité, Dieu ou perfection. Le commencement et la fin, le moi et le but, sont les résultats de cet esprit qui se protège lui-même.

J'ai expliqué comment cet esprit auto-protecteur est engendré ; il est engendré en tant que résultat de la conscience qu'on a d'un vide, d'un néant intérieur. Donc il commence à penser en termes d'achèvements, d'acquisitions, et c'est à partir de là qu'il commence à fonctionner, en divisant la vie et en restreignant ses actions. Donc

la fin et le moi sont le résultat de cet esprit auto-protecteur ; et la confusion, le conflit et l'inharmonie ne sont que le processus de l'auto-protection, et sont engendrés par cette auto-protection spirituelle et économique. Spirituellement et économiquement vous cherchez la sécurité parce que vous comptez sur l'accumulation pour votre richesse, pour votre compréhension, pour votre plénitude, pour votre accomplissement. Et alors les personnes rusées, dans le monde spirituel aussi bien que dans le monde économique, vous exploitent parce que dans un monde comme dans l'autre elles recherchent le pouvoir en glorifiant l'auto-protection. Donc chaque esprit fait un effort gigantesque pour se protéger lui-même, et le but, les moyens et le moi ne sont pas autre chose que ce processus d'auto-protection. Qu'arrive-t-il quand existe ce processus d'auto-protection? Il doit y avoir conflit avec les circonstances qui nous entourent que nous appelons la société. Il y a le moi qui essaie de se protéger contre la collectivité, le groupe, la société.

Or, l'inverse de cela n'est pas vrai. C'est-à-dire, ne croyez pas que si vous cessez de vous protéger vous êtes perdus. Au contraire, vous êtes perdus si vous vous protégez à cause d'une insuffisance en vous, à cause de ce vide en votre pensée et en votre affection. Mais si vous cessez simplement de vous protéger parce que vous croyez que par là vous trouverez la vérité, alors ce ne sera qu'une autre forme de la protection.

Étant donné que nous avons construit à travers les siècles, une génération après l'autre, cet enchaînement de l'auto-protection spirituelle et économique, voyons si cette autoprotection est réelle. Peut-être pouvez-vous économiquement ériger pour un temps cette protection. L'homme qui a de l'argent et de nombreuses possessions, et qui s'est assuré pour son corps du confort et du plaisir, est généralement, si vous l'observez, très insuffisant et inintelligent, et il tâtonne vers la soi-disant protection spirituelle.

Examinons cependant s'il existe réellement une auto-protection spirituelle, parce qu'économiquement nous voyons qu'il n'y a pas de sécurité. L'illusion de la sécurité économique est démontrée à travers le monde par ses dépressions, crises, guerres, calamités ou chaos. Nous reconnaissons cela, et alors nous nous tournons vers une sécurité spirituelle. Mais pour moi il n'y a pas de sécurité, il n'y a pas d'auto-protection, et il ne peut y en avoir aucune. Je dis que seule existe la sagesse, qui est compréhension et non protection. En d'autres termes, la sécurité, l'auto-protection sont le résultat de l'insuffisance dans laquelle il n'y a pas d'intelligence, dans laquelle il n'y a pas de pensée créatrice, dans laquelle se livre une constante bataille entre le moi et la société, et dans laquelle le plus rusé vous exploite brutalement. Tant qu'existe cette poursuite d'une protection il doit y avoir conflit, et il ne peut pas exister de compréhension, de sagesse. Tant que cette attitude existe, votre recherche de la spiritualité, de la vérité ou de Dieu est vaine, inutile, parce qu'elle n'est pas autre chose que la recherche d'un plus grand pouvoir, d'une plus grande sécurité.

Ce n'est que lorsque l'esprit, qui s'était protégé derrière les murs de l'auto-protection, se libère de ses propres créations, que peut exister cette réalité exquise. Après tout, ces murs de l'auto-protection sont les créations de l'esprit qui, conscient de son insuffisance, construit ces murs de protection et prend abri derrière eux. On construit ces barrières consciemment ou inconsciemment, et l'esprit est si mutilé, enchaîné, retenu, que son action entraîne un plus grand conflit, un plus grand trouble.

Donc la simple recherche d'une solution à vos problèmes n'empêchera pas votre esprit de créer de nouveaux problèmes.

Tant qu'existera ce centre d'auto-protection, né de l'insuffisance, devront exister des troubles, d'immenses douleurs et souffrances ; et vous ne pouvez pas libérer l'esprit de la douleur, en le disciplinant à n'être pas insuffisant. Je veux dire par là que vous ne pouvez pas vous discipliner vous-même, ou vous faire influencer par votre

condition et votre milieu en vue de n'être pas creux. Vous vous dites: « Je sens ce vide, je reconnais ce fait, comment arriverai-je à m'en débarrasser? » Je dis: ne cherchez pas à vous en débarrasser, ce qui serait une simple substitution, mais devenez lucide, devenez conscient de la cause de cette insuffisance. Vous ne pouvez pas la forcer, vous ne pouvez pas la contraindre, elle ne peut pas être influencée par un idéal, par la peur, par la poursuite d'amusements ou du pouvoir. Vous ne pouvez découvrir la cause de l'insuffisance que par la lucidité. C'est-à-dire qu'en examinant le milieu et en perçant à jour sa signification, les ruses subtiles de l'auto-protection vous seront révélées.

Après tout, l'auto-protection est le résultat d'une insuffisance, et étant donné que l'esprit a été entraîné et retenu en esclavage pendant des siècles, vous ne pouvez pas le discipliner, vous ne pouvez pas le surmonter. Si vous le faites, vous perdez la signification des tromperies et des subtilités de la pensée et de l'émotion derrière lesquelles l'esprit a pris refuge. Et pour découvrir ces subtilités il vous faut redevenir conscient, lucide.

Or être conscient, cela ne veut pas dire changer. Notre esprit est habitué à des modifications qui ne sont que des changements, des adaptations, qui le disciplinent conformément à une condition. Mais si vous êtes lucide, vous découvrirez la pleine signification du milieu. Donc il n'y aura pas de modification, mais votre libération totale du milieu.

Ce n'est que lorsque ces murs de protection sont détruits par la flamme de la lucidité, dans laquelle il n'y a ni modification, ni altération, ni adaptation, mais une compréhension complète de la signification du milieu avec toutes ses finesses et ses subtilités, qu'à travers cette compréhension est l'éternel ; parce qu'en elle il n'y a pas de moi qui fonctionne en tant que foyer d'auto-protection. Mais tant qu'existe ce foyer auto-protecteur, que vous appelez le moi, il doit y avoir confusion, il doit y avoir perturbation, inharmonie et conflit. Vous ne pouvez pas détruire ces entraves en vous disciplinant vous-même ou en suivant un système ou en imitant un modèle ; vous ne pouvez les comprendre dans toutes leurs complications qu'avec la pleine lucidité de l'esprit et du cœur. Alors il y a une extase, il y a ce mouvement vivant de la vérité, qui n'est pas une fin, qui n'est pas un apogée, mais une vie sans cesse créatrice, une extase qui ne peut être décrite, car toutes descriptions la détruiraient. Tant que vous n'êtes pas vulnérable à la vérité, il n'y a pas d'extase, il n'y a pas d'immortalité.

Ojai, le 1er juillet 1934

# **New York City, NY**

## **1ère Causerie**

### **le 11 mars 1935**

Amis,

Nous essayons, la plupart d'entre nous, de résoudre nos nombreuses difficultés et nos problèmes dans les limites de la distinction artificielle que nous avons créée entre le groupe et l'individu. Or, pour moi, cette distinction de l'individu opposé au groupe pervertit et détruit la clarté de la pensée, et une telle perversion conduit naturellement à de nombreuses répressions et à des abus entre l'individu et le groupe.

Comme nous cherchons des voies et des moyens pour sortir de ce chaos, on nous offre des méthodes et des solutions habiles et compliquées, et chaque individu choisit la solution qui s'accorde à son tempérament particulier, qui dépend de sa situation sociale et de ses fantaisies religieuses.

Je ne veux pas ajouter de nouvelles théories ou explications à celles qui existent déjà. Pour moi, la vraie solution de notre problème est dans l'intelligence, qui doit être directe et simple ; lorsqu'une telle intelligence existe, nous pouvons comprendre la vie dans sa totalité.

Or il est impossible d'éveiller cette intelligence en suivant un groupe ou un système, ou en se conformant à son propre tempérament ou à ses fantaisies particulières. Pour éveiller la véritable intelligence, nous devons d'abord examiner les nombreuses stupidités qui mutilent l'esprit et le cœur, et ne pas chercher une définition de l'intelligence, car, lorsque nous découvrons ce que sont ces stupidités, et lorsque nous en libérons notre esprit au moyen d'une constante vigilance, nous pouvons savoir par nous-mêmes ce qu'est la vraie intelligence. En découvrant par nous-mêmes les limitations que le milieu nous a imposées, et en discernant la vraie signification du milieu, nous éliminons les stupidités et commençons à réaliser ce qu'est la vraie intelligence. L'expression de cette intelligence en action est l'immortalité, la béatitude de vivre dans le présent.

Vous avez de nombreuses idées concernant la plénitude de la vie et l'immortalité. Mais, pour moi, cette immortalité, cette richesse, cette totalité de la vie ne peut être comprise et vécue que lorsque l'esprit est entièrement libre des limitations, des stupidités, que le milieu, passé ou présent, hérité ou acquis, installe continuellement autour de nous.

Donc, si je puis vous le suggérer, ne cherchez pas auprès de moi, dans cette Cause, de nouvelles explications, ni une série de formules, ni des définitions. De telles explications et formules n'offrent que des moyens d'échapper aux conflits. La plupart des esprits désirent copier, imiter, suivre, car ils ne peuvent pas penser par eux-mêmes, ou bien le conflit est si intense qu'ils préféreraient s'évader au moyen de systèmes, de définitions, d'explications. Ce n'est qu'en étant constamment conscient du milieu et de l'imposition de ses stupidités sans cesse grandissantes, ce n'est qu'en doutant constamment de ces stupidités que nous bloquons les voies d'évasions et que nous abordons le conflit face à face, ce qui nous donne la capacité de comprendre le milieu intelligemment.



Ce que je veux expliquer au cours de cette Causerie, c'est la façon dont nous créons les stupidités. Si nous ne comprenons pas cette continuelle et inconsciente création, l'enquête au sujet de l'intelligence ne nous apportera qu'une nouvelle évasion. Donc toute notre enquête devrait porter sur ce qu'est la stupidité, et sur ses causes, plutôt que sur l'intelligence.

Ainsi que je l'ai dit, tant que nous n'essayons pas de libérer l'esprit de ces stupidités que le milieu, passé et présent, a engendrées autour de nous et au moyen desquelles il mutile notre action, tant que nous ne les percevons pas, tant que nous ne comprenons pas leur vraie signification, notre enquête au sujet de l'intelligence sera futile.

Le but de ma Causerie est de vous aider à découvrir ces stupidités et la façon de s'en délivrer.

Or chaque expert, chaque autorité, chaque secte, chaque parti, offre un moyen de sortir de ce conflit grandissant, dont nous savons qu'il existe. Chacun émet une idée, une théorie, une méthode pour la solution de cette terrifiante emprise. Nous pouvons diviser, je crois, ces théoriciens, ou ces gens qui donnent des explications, en deux espèces: ceux qui sont tournés vers l'extérieur, et ceux qui sont tournés vers l'intérieur.

L'homme qui est tourné vers l'extérieur dit que tous les problèmes humains peuvent être modifiés, transformés, contrôlés par l'organisation du travail, ou des moyens de production et de distribution, et ainsi de suite. Il considère l'homme comme une argile que conditionne le milieu, de sorte que, par le contrôle du milieu, par le perfectionnement du groupe, l'individu aura la possibilité de s'exprimer, c'est-à-dire qu'il ne sera plus antisocial. Et, en effet, si l'individu n'est qu'une argile conditionnée par le milieu, il suffit de contrôler le milieu, et de cette façon les ambitions, les aspirations, les désirs ne s'opposeront jamais au groupe, et l'individu ne sera pas antisocial. Les hommes seront ainsi conditionnés par de nouvelles séries d'idées et de théories, de façon qu'ils ne puissent jamais, en tant qu'individus, entrer en conflit avec le groupe ou la société.

Si vous croyez que l'homme n'est pas autre chose que de la matière qu'on peut conditionner, modeler, contrôler, il n'y a plus rien à dire. Alors la vie serait très simple. Nous n'aurions plus qu'à travailler tous au simple perfectionnement du milieu, en obéissant à certaines théories et à certaines idées, et en nous faisant conditionner par elles.

Or je ne suis ni contre ni pour ce point de vue. Je veux l'examiner plus profondément. Si l'homme n'est qu'une entité sociale, et si en transformant les circonstances et le milieu on peut créer en lui l'habitude de rechercher le seul bien-être du groupe, de façon à n'être pas antisocial, s'il en est simplement ainsi, la vie il me semble devient très creuse, et n'est plus qu'une suite d'actions inaccomplies, superficielles.

Et il y a aussi l'homme tourné vers l'intérieur, qui dit que la vie est seulement esprit. « Laissez la direction à ce qu'il y a de plus élevé dans l'homme, dit-il, et que l'homme suive, ainsi que le lui expliquent les instructeurs et les différents systèmes philosophiques ; qu'il devienne plus religieux, qu'il suive les grands conducteurs d'hommes, qu'il ait de la discipline, qu'il fasse partie d'organisations spirituelles et qu'il obéisse à l'autorité spirituelle, qu'il se laisse guider par la peur, de façon à conquérir un jour les circonstances et le milieu. »

Nous avons ainsi l'exagération de l'homme qui est tourné vers le dehors, et l'exagération de celui qui est tourné vers le dedans ; nous avons la personne pour qui l'homme n'est qu'une argile et doit par conséquent être conditionné, et l'autre personne, tournée vers l'intérieur, l'homme soi-disant spirituel, qui insiste pour un changement des cœurs d'abord.

Ainsi nous avons ces deux types. L'exagération de l'un ou de l'autre détruit son propre but. L'homme qui dit « le milieu d'abord », et celui qui dit « l'esprit d'abord », chacun par ses propres exagérations, et en appuyant sur son idée d'une façon erronée, détruit ses propres fins. Tandis que, pour moi, la solution, ou plutôt la manière de penser, le vrai éveil de l'intelligence qui seul peut résoudre les innombrables conflits et problèmes sociaux et individuels, réside dans le parfait équilibre entre les deux, au delà et au-dessus des deux, et cet équilibre est la voie simple et directe.

Pour étudier les divers systèmes, philosophiques aussi bien qu'économiques, pour les étudier tous à fond de façon à pouvoir les comparer entre eux, il faut un grand effort, et peu de personnes ont le temps, la capacité ou l'inclination de pénétrer leurs raisonnements compliqués et leurs théories. Et qu'arrive-t-il lorsque vous n'avez pas le temps d'examiner toutes les complications des innombrables experts concurrents? Vous choisissez un de ces experts, qui vous plaît, que vous trouvez raisonnable, et comme vous n'avez pas le temps d'approfondir son système, vous acceptez simplement son autorité. Plus l'expert est grand, plus grande est l'autorité, et plus aveugle l'obéissance.

Ainsi, graduellement, les disciples deviennent aveugles et ne font qu'accepter des dogmes ; les chefs détruisent les disciples, et les disciples, à leur tour, détruisent les chefs. Graduellement nous créons une nouvelle série de stupidités, basées sur une nouvelle série de dogmes qui, à l'origine, étaient des théories, et dont nous devenons les esclaves.

Or, pour moi, les théories ont très peu de valeur, mais l'homme qui se trouve constamment en conflit avec le milieu, à la fois passé et présent, cet homme-là discerne, pénètre, essaie de comprendre, et vit par conséquent complètement dans le présent. Cet homme n'a aucun besoin de théories et d'explications. Mais ceci exige une pensée persistante, une grande lucidité, une grande pénétration du vrai sens de l'éternel mouvement du milieu. Comme la majorité des personnes ne peuvent pas faire cela, elles acceptent des théories qui deviennent pour eux des maîtres, des faits, des réalités.

Naturellement, ceci s'applique aussi aux experts en religions que nous considérons comme nos guides spirituels. Considérez la religion, je veux dire la religion en tant que croyance organisée, et vous verrez que l'autorité de l'expert est suprême. Le modèle est placé devant vous, et vous êtes forcés par la pression de l'opinion publique, par la peur, etc.. à suivre. Cette adoration de l'autorité, cette adoration de l'expert, qui ignore ses limitations, est, pour moi, la racine même de l'exploitation.

Tout le processus de la vie, qui devrait être un continuel épanouissement, donc une continuelle pénétration dans la réalité, dans la vérité, est complètement détruit par l'adoration de l'autorité, des spécialistes, des credos, des théories. Tout le but est d'obtenir des individus soumis, de les obliger à obéir et à suivre. Ainsi ils deviennent graduellement inconscients de tout sauf de leur modèle, ils installent tant qu'ils le peuvent leurs existences dans les limites des édits de ce modèle, et ils appellent cela vivre. Le milieu n'est plus que le moule qui leur donne leur forme. Ainsi, l'individu, tel qu'il est à présent, n'est pas autre chose que l'expression exagérée du milieu, le milieu étant le passé et le présent, ce qui est hérité et ce qui est acquis.

Pour moi tout cela n'est pas la vraie individualité. Par la compréhension de la vraie signification du milieu, passé et présent, donc par son affranchissement du milieu, l'intelligence s'éveille, et l'expression de cette intelligence est la vraie individualité.

Actuellement vous êtes conditionnés par le milieu. Vous êtes le résultat de votre milieu, passé et présent, et ce que vous exprimez, en l'appelant votre individualité ou votre expression personnelle, n'est pas autre chose que l'expression de ce milieu qui

conditionne. Pour moi la vraie expression de l'individualité est cette intelligence qui s'éveille en libérant l'esprit du milieu qui le conditionne, dans le passé et dans le présent.

Ce qu'il nous faut ensuite découvrir c'est si un système, quel qu'il soit, peut éveiller cette intelligence. Ou ne fait-il, au contraire, qu'imposer de nouvelles séries de stupidités, de nouvelles limitations? Car, si nous pouvions trouver un système parfait, nous n'aurions qu'à nous en remettre totalement à lui pour devenir intelligents.

Pour moi, les systèmes ne sont que des cristallisations de la pensée, et le groupe n'est que l'expression de cette pensée. Ces pensées cristallisées peuvent-elles, du fait que vous les suivez, éveiller votre intelligence? Ou devez-vous plutôt, sans vous envisager vous-même en tant qu'individu ni en tant que groupe, commencer à discerner par vous-même les stupidités créées par la fausse distinction entre le groupe et l'individu? Je veux dire: en ne nous considérant ni comme individu ni comme groupe, ne pouvons-nous pas penser d'une façon neuve, penser à partir du commencement, de façon à appréhender la vraie signification de chaque milieu, de chaque limitation? Eh! bien, si nous ne pouvons pas être ainsi actifs, émotionnellement et mentalement, indépendamment de tout système, le seul fait de suivre un système, et d'être actifs à l'intérieur de ses cadres, n'éveillera pas notre intelligence.

Or, une belle intelligence, lorsqu'elle est réveillée, peut véritablement coopérer, non pas avec des stupidités, mais avec d'autres intelligences.

Considérez par exemple ce qui se passe en ce qui concerne la guerre. Pour comprendre toute la question de la guerre il nous faut penser à partir du commencement, et non pas de points de vue nationalistes, sociaux, ou de classes sociales. En elle-même la guerre est une faute. Il n'y a pas d'excuses à la guerre tant qu'il y a de l'intelligence qui fonctionne. Mais comme nous sommes surtout gouvernés par des politiciens, des exploiters, et des gens de cette espèce, on nous contraint à passer d'une guerre à l'autre, et l'on nous donne beaucoup de raisons quant à l'inéluctabilité et la nécessité des guerres.

Tant que vous ne pensez pas clairement, fondamentalement, à partir du tout commencement en ce qui concerne cette question, un jour vous serez pour la paix et le jour suivant vous serez pour la guerre, parce que vous n'aurez pas découvert par vous-mêmes, fondamentalement, les épouvantables cruautés, les haines sociales, les exploitations qui engendrent la guerre. Ce n'est que lorsqu'existera une intelligence éveillée, non seulement en ce qui vous concerne, mais en ce qui concerne les politiciens, les gouvernants, qu'il y aura la paix.

Pour découvrir ce qui est vrai on a besoin de beaucoup d'intelligence. L'intelligence, pour moi, ne consiste pas à accumuler des connaissances. On peut être très instruit et pourtant très stupide. On peut lire de nombreuses philosophies et ignorer pourtant la béatitude de la pensée créatrice. Or celle-ci ne peut exister que lorsque l'esprit et le cœur commencent à se libérer par un conflit, par une constante lucidité, des stupidités du passé et de celles que l'on est en train de construire. Alors seulement y a-t-il l'extase de ce qui est vrai.

Quelqu'un peut-il vous dire ce qu'est la vérité? Quelqu'un peut-il vous dire ce qu'est Dieu? Personne ne le peut: il vous faut le découvrir par vous-mêmes. Et pour découvrir ce qui est vrai, ce qu'est le sens de la vie, ce qu'est l'amélioration - sans laquelle la vie devient un chaos inintéressant, une souffrance aveugle et sans signification - il faut de l'intelligence, et pour éveiller cette intelligence, il faut dépouiller l'esprit et le cœur des stupidités.

La première cause de la stupidité est cette conscience qui s'accroche au particulier, et qui de ce fait crée la distinction entre le groupe et elle-même, cette conscience dont

l'essence même est la pensée de l'acquisition, du « mien ». Cette conscience limitée est la racine même et la cause de la stupidité, de la souffrance.

Une de ses manifestations est le constant besoin de sécurité, la sécurité dans les limites de notre être tout entier, physique, émotionnel, mental. La recherche de cette sécurité engendre nécessairement un conflit entre ce que nous appelons l'individu et le groupe. Les exagérations de l'individu qui s'oppose au groupe, conduisent à des frottements constants, à des luttes, à de la souffrance.

Vous pouvez voir que cette recherche de la sécurité physique s'exprime dans la possession, avec toutes ses cruautés, ses exploitations, et ses stupidités terrifiantes comme celles du nationalisme, de la guerre des classes, des haines de races.

Et de même, émotionnellement, l'amour n'est devenu que de la possession. Il a perdu son extase créatrice. Il est une série de conflits possessifs. Sa tendresse, sa grande profondeur, sa qualité éternelle, sa profonde extase, sont détruites par ce désir de posséder.

Et il y a ensuite le fait qu'on est mentalement avide de certitudes. Voilà pourquoi il y a l'adoration de l'autorité, l'adoration des maîtres. Voilà pourquoi il y a l'incessante demande de l'ultime, pour que l'esprit puisse s'y accrocher. Voilà pourquoi vous cherchez toujours la vérité, Dieu ; et celui qui vous promet formellement Dieu, la vérité, l'immortalité, vous l'adorez, car il vous a donné le réconfort, la sécurité.

Graduellement, cette demande d'une sécurité détruit l'intelligence. L'esprit, par l'expérience, accumule des sécurités soigneusement gardées, qui se protègent elles-mêmes, et qui empêchent qu'on s'ajuste à l'éternel mouvement de la vie.

L'expérience, la plupart du temps, crée des sécurités, des mémoires autoprotectrices, et avec ces barrières vous abordez la vie, ce qui doit inévitablement engendrer des conflits et de la douleur. Ceci ne veut pas dire qu'il vous faut oublier le passé. Ce que je veux expliquer, c'est que, de même que physiquement nous recherchons la sécurité, ainsi mentalement nous essayons d'aller de l'incertitude vers la certitude, qui à son tour devient incertitude, et dans laquelle il n'y a, à aucun moment, une solitude complète, inexorable.

Je vous assure, lorsqu'il y a une complète nudité, lorsqu'il n'y a aucun remède possible, dans cet instant d'insécurité vitale naît la flamme de l'intelligence suprême, la béatitude de la vérité.

Dans la recherche de la sécurité, surgit la peur, qui engendre de nombreuses illusions, des fausses disciplines, des répressions, des perversions, la crainte de la mort et les recherches dans l'au-delà.

Pourquoi tant de personnes s'intéressent-elle à l'au-delà? Parce que la vie ici est superficielle, conditionnée par le milieu, en conflit, chaotique, déraisonnable, sans joie, sans extase ; alors on cherche dans le futur, et de cela surgissent des enquêtes dans l'au-delà.

L'immortalité est un continuel devenir, non pas de cette conscience que nous appelons le « je », de cette conscience qui crée les distinctions, mais de cette intelligence libérée du particulier aussi bien que du groupe. En d'autres termes, lorsque l'esprit est dépouillé de toute illusion, ou ignorance, il est capable de discerner l'infini présent. C'est une chose que l'on ne peut pas expliquer, on ne peut raisonner sur cela. C'est au delà de toute discussion. Cela a besoin d'être éprouvé, d'être vécu. Cela demande une grande constance et une grande persévérance.

Et voilà ce qui me semble être l'état du monde. Le chaos causé par le conflit de nombreuses théories conduit à des pratiques stupides et à des divisions ; et, au fur et à mesure que le temps passe, nous ne faisons qu'accumuler des connaissances et des

théories, qu'augmenter des divisions âpres, en créant des mouvements de masses pour des expériences antagonistes. Dans ce conflit où nous sommes immergés, l'intelligence, qui est la vraie expression et le mode de la vie, est entièrement oubliée.

Voilà l'état du monde autour de nous. Que devrait être notre action? Que devraient être notre attitude, nos pensées? Allez-vous attendre que le milieu devienne parfait par des révolutions, par des changements économiques, par des soulèvements politiques? Cette attente ne serait qu'une fuite, cette façon de compter sur le futur ne serait qu'une nouvelle évasion par l'espoir, un ajournement. Voudrez-vous, au contraire, sans vous considérer en tant qu'individus ou en tant que groupes, commencer à penser d'une façon neuve, en recommençant depuis le début, en vous débarrassant ainsi des nombreuses stupidités qui sont devenues des vertus, des nombreuses choses que vous avez acceptées comme évidentes, et en engendrant ainsi, par la vraie simplicité et la pensée directe - qui est la suprême intelligence - les fruits de l'action? Qu'allez-vous faire? Attendre l'avenir, en espérant que le milieu se perfectionnera par quelque miracle, par l'action de quelqu'un d'autre? Ou devenir si intensément lucides par votre propre conflit avec le milieu, conflit dans lequel il n'y aura aucune possibilité de fuite, qu'en lui, il y aura la plénitude de l'action?

Pour la plupart des gens, c'est cela l'alternative: simplement attendre, marquer le temps, ou être capable de discerner la vraie signification de la vie, avec ses conflits et ses douleurs, ne plus créer une nouvelle série de stupidités, une nouvelle série d'illusions, et vivre par conséquent directement et simplement. La première solution conduit à un chaos total, à l'inconséquence, à l'ennui, aux vies superficielles que mènent la plupart des gens, soit qu'ils travaillent intensément, soit qu'ils manquent de travail. L'autre, à l'extase de l'immortalité.

Partout il y a le désespoir, une attente de quelque action, l'attente que les gouvernements changent les conditions où l'on vit. Et, pendant ce temps, vos propres vies deviennent de plus en plus superficielles, creuses, avec toutes les inanités de la société moderne, et les inanités des personnes dites spirituelles.

Ainsi que je l'ai dit dès le début de ma Causerie, l'intelligence est la seule solution qui engendrera l'harmonie dans ce monde de conflit, l'harmonie entre l'esprit et le cœur en action. Aucun système, aucune simple modification du milieu, ne libéreront l'homme de l'ignorance et de l'illusion, qui sont la cause de la souffrance. Chacun, par soi-même, par sa propre lucidité, dans sa propre plénitude, peut discerner la vraie signification de ces innombrables barrières qui nous limitent. Cela seulement engendrera une intelligence durable, qui révélera l'immortalité.

New York City, le 11 mars 1935

## **New York City, NY**

### **2ème Causerie**

### **le 13 mars 1935**

Amis,

Avant de répondre à quelques-unes des questions qui m'ont été posées, je voudrais expliquer que ce que j'ai dit, et que ce que je vais dire n'est pas un jouet intellectuel, n'est pas une nouvelle série de théories que nous pouvons prendre comme sujets de disputes pour simplement nous stimuler mentalement ; ni est-ce fait pour donner une nouvelle sensation à une émotion déjà émuée. La vraie profondeur de sa signification ne peut être découverte que lorsqu'on en fait l'expérience, autrement elle n'aurait aucune valeur dans ce monde où le conflit est continu. Et pour en faire l'expérience on doit commencer par soi-même. Il est évident qu'on ne peut pas commencer par expérimenter sur les autres, car on ne connaîtrait ni le résultat ni la signification de cette expérience si on ne se l'appliquait à soi-même.

Donc, au lieu de penser à votre voisin, vous devriez découvrir la façon d'expérimenter réellement sur vous-mêmes. Pour aider le monde, on doit commencer par soi-même. Si l'on peut véritablement expérimenter sur soi-même de façon à se rendre continuellement adaptable (et je ne parle pas de l'ajustement constant à une discipline stéréotypée, ni de l'obéissance aveugle à un modèle, ni de la pratique incessante d'une idée) une telle expérience vécue entraînera un changement significatif dans l'action, dans la conduite, dans l'être tout entier.

Je proposerais qu'au lieu de considérer superficiellement les idées que j'expose, vous les mettiez en application afin de voir si elles ont une utilité pratique quelconque dans votre vie quotidienne.

Nous sommes, pour la plupart, nourris de certains préjugés, de traditions et de craintes, et nous sommes contraints à l'obéissance par le milieu. C'est en nous appuyant sur cet arrière-plan que nous pensons et agissons. Cet arrière-plan est devenu une partie inconsciente de nous-mêmes, et de ce centre inconscient nous partons pour penser, pour sentir, pour agir. Toutes nos actions surgissant de cette limitation de l'esprit et du cœur deviennent évidemment de plus en plus limitées, de plus en plus étroites, de plus en plus conditionnées. Ainsi l'être inconscient (ces pensées et ces sentiments habituels que nous n'avons ni mis en doute ni compris) est continuellement en train de pervertir, de déranger et d'obscurcir les actions conscientes. Si nous ne comprenons pas cet arrière-plan avec lequel nous avons été élevés - et en le comprenant nous nous en libérerions - ces préjugés, ces peurs, interviendront toujours dans la conscience et la conditionneront. La conscience est action, elle est discernement. Mais notre action se fait toujours limiter, conditionner par la peur, par la tradition. Au lieu de nous libérer, de nous affranchir, l'action ne fait qu'accentuer notre conflit, nos problèmes, et ainsi la vie n'est plus qu'une série de conflits et de luttes.

Pour échapper à ces luttes nous avons créé certaines illusions qui nous soulagent, et qui sont devenues des réalités pour nous. Je veux dire qu'en vue d'échapper à nos innombrables problèmes et conflits nous avons établi certains calmants, réguliers et reconnus. Ces calmants sont les religions organisées, l'esprit d'acquisition, le fait d'établir et de suivre une tradition, et les nombreuses évasions des sensations.

Si vous devenez conscients de vos actions, vous verrez que c'est cela qui vous arrive, à la plupart d'entre vous: vous fonctionnez à travers un arrière-plan établi de traditions ou de craintes, et vous multipliez de ce fait votre conflit et vos luttes. Au lieu de vous affranchir par l'action, vous instituez des calmants ou des évasions qui deviennent pour vous si réels, si exigeants, qu'il devient immensément difficile à l'esprit de s'en libérer.

Se libérer de la cause qui limite l'action de plus en plus, c'est-à-dire de l'inconscient, ne consiste pas à fouiller dans le passé, mais à devenir conscient dans l'action, dans le présent. Au lieu de chercher à voir si vous êtes esclaves de traditions, de peurs, de préjugés, devenez pleinement conscients dans votre action, et dans cette flamme de lucidité la cause de la limitation, par exemple la peur, se révélera. En d'autres termes, si vous êtes pleinement réveillés, pleinement lucides au cours d'une action qui exige votre être complet, vous verrez que toutes ces perversions cachées et inconscientes surgissent pour vous empêcher d'agir pleinement, complètement. C'est alors qu'est le moment de s'en occuper, et si la flamme de lucidité est intense, elle consumera ces causes de la limitation.

Au lieu de suivre un modèle, une ligne d'action bien tracée (qui, je le répète, ne peut que mutiler la pensée et l'émotion) si l'on peut être pleinement conscient au moment de l'action (et ceci ne peut se produire que lorsque la pensée et l'émotion sont intenses) les profondeurs cachées et inexplorées de la conscience se révèlent. Mais si l'on se borne à examiner l'inconscient au moyen de l'introspection, on finit par voir que les actions subissent des restrictions de plus en plus grandes, qu'elles deviennent par conséquent de plus en plus artificielles, perdant leur signification, leur richesse, devenant creuses et vides. Si vous commencez par être conscients, par traiter une question intégralement, comme un tout, vous verrez comment ramperont dans votre esprit toutes les pensées, héritées ou acquises, qui vous conditionnent et vous protègent. Alors vous découvrirez - si vous en faites vraiment l'expérience - que l'esprit et le cœur ne sont pas en conflit, ne se contredisent pas l'un l'autre, mais qu'ils sont la source même de cela que vous cherchez, de cette extase créatrice, de la vérité.

Au lieu de rechercher la paix, le bonheur, ou d'essayer de découvrir ce qu'est la vérité, ou l'immortalité, ou s'il y a un Dieu, si, dans la flamme de la conscience lucide, l'esprit et le cœur peuvent se libérer de la peur, des préjugés, des perversions, des causes qui conditionnent l'être, cette conscience même est la véritable extase de la vie, de la vérité.

QUESTION : Que devrait-on faire pour se débarrasser de la solitude et de la peur?

KRISHNAMURTI : Voyons d'abord ce que nous faisons en ce moment, et nous tâcherons ensuite de voir ce que nous devrions faire. Si nous nous sentons seuls, que faisons-nous? Nous essayons de fuir la solitude par de la compagnie, par le travail, l'amusement, l'adoration, la prière, et par toutes les évasions bien connues, astucieusement établies. Pourquoi faisons-nous cela? Nous pensons pouvoir recouvrir la solitude par ces évasions, par ces calmants. Mais pouvons-nous recouvrir une chose qui est corrompue dans son essence? Nous pouvons recouvrir momentanément la solitude, mais elle continue à tout instant d'exister.

Donc, où il y a évasion il doit y avoir persistance de la solitude. A la solitude il n'y a point de substitution. Si nous pouvons comprendre cela avec tout notre être, complètement, si nous pouvons comprendre qu'il n'y a aucune possibilité de s'évader de la solitude, de la peur, qu'arrive-t-il alors? La plupart d'entre vous ne pourront pas répondre, parce que vous n'avez jamais complètement affronté le problème. Vous ne savez pas ce qui arriverait si toutes les issues étaient complètement bloquées, s'il ne restait plus la moindre possibilité d'évasion.

Je vous propose d'en faire l'expérience. Lorsque vous vous sentirez seuls, soyez pleinement conscients, et vous verrez que votre esprit désire s'enfuir, s'échapper. Lorsque l'esprit se rend compte de sa fuite, et lorsqu'en même temps il perçoit l'absurdité de la fuite, dans cette compréhension le sentiment de solitude disparaît réellement.

Voyez-vous, lorsqu'on est en face d'un problème, et qu'on n'a aucune possibilité de s'en échapper, ce problème cesse, ce qui ne veut pas dire qu'on l'accepte. Actuellement, vous cherchez un remède à la solitude, vous cherchez une substitution, de sorte que le problème ne consiste pas pour vous à trouver la signification de la solitude, mais le remède contre la solitude, la meilleure façon de la fuir, ou de la recouvrir. Mais lorsque l'esprit n'est plus à la recherche d'une évasion, la solitude ou la peur acquièrent une toute autre signification.

Mais vous ne pourrez pas accepter ma simple parole à ce sujet: tout ce que vous pouvez dire, c'est que vous ne savez pas ; vous ne savez pas si la solitude et la peur disparaîtront ; mais en en faisant l'expérience vous comprendrez la pleine signification de la solitude. Si nous nous bornons à chercher un remède à la solitude ou à la peur, nous devenons très superficiels, n'est-ce pas? Pour l'homme qui a tout ce qu'il veut, ou pour l'homme qui veut tout ce qu'il n'a pas, la vie devient très creuse. Lorsqu'on ne fait que chercher des remèdes, la vie n'a plus de sens, elle est vide ; mais si vous êtes au contraire face à face avec un problème brûlant, et qu'il n'y a aucune voie possible d'évasion, vous verrez que ce problème accomplira sur vous une chose miraculeuse. Ce ne sera plus un simple problème, ce sera quelque chose d'intensément vital, quelque chose à examiner, à vivre, à comprendre.

QUESTION : Pensez-vous qu'il faille accepter des compromis dans la vie quotidienne?

KRISHNAMURTI : Pensez-vous qu'il y ait une possibilité de compromis entre la guerre et la paix? Je veux dire: si vous croyez réellement que tuer, pour une raison patriotique ou pour toute autre raison, est absolument mal, pensez-vous que vous accepteriez un compromis dans la provocation d'une guerre, ou dans la participation au conflit? Et de même pensez-vous qu'il puisse y avoir un compromis entre l'acquisition et la non-acquisition?

Il y a compromis si, à un certain moment, vous voulez acquérir et qu'à un autre moment vous ne voulez pas acquérir. Pour celui qui n'a pas le sens de l'acquisition, pour celui qui vraiment ne poursuit pas l'acquisition, qui n'est pas entraîné par elle, il n'y a pas de compromis. Mais lorsque vous avez l'instinct de possession et que vous laissez aux circonstances, aux idées, aux idéals le soin de vous pousser à perdre ce sens de la possession, alors il y a compromis, et vous commencez à chercher le moyen le meilleur et le moins nocif d'établir ce compromis.

Si vous êtes réellement libre du sens de l'acquisition, encore que vous viviez dans ce monde de possessions, il n'y a pas de compromis. Il vous faut savoir si vous êtes possessif. Ceci est très simple. Pour le faire, ne commencez pas à analyser vos actions, ce qui ne conduit qu'à la limitation de l'action, mais soyez pleinement conscients au moment de l'action elle-même.

Le temps ne vous apportera pas la libération du sens de l'acquisition. Je veux dire que des ajournements dans un futur ne pourront pas vous enseigner à ne pas vouloir acquérir. Ce n'est que dans le présent qu'on peut se libérer de l'instinct de l'acquisition, et non dans l'avenir, ce n'est que maintenant, dans l'instant présent, qu'on peut en discerner la signification. Mais comme nous ne voulons pas la discerner immédiatement, nous nous disons, en nous décevant nous-mêmes, que nous apprendrons à ne pas désirer acquérir dans les années à venir. Mais ce n'est que dans le présent et non



dans le futur que nous pouvons comprendre la stupidité de l'acquisition. La libération du désir d'acquiescer n'est pas le résultat d'un lent développement évolutif de l'esprit et du cœur.

Un de mes amis s'est fait prêtre il y a une dizaine d'années. Il m'a dit l'autre jour qu'il lui a fallu dix ans pour comprendre la bêtise de cette action, et je me suis demandé si c'était vrai, ou s'il n'avait pas plutôt été emporté à un tel point par ses désirs, par ses émotions, par ses craintes, par la tradition, qu'il n'avait pu penser clairement, et qu'il n'a pu commencer à penser clairement qu'au moment des désillusions. Voici ce qui lui était arrivé: il avait été emporté émotionnellement, influencé par la peur, par l'autorité, par la tradition. S'il avait été pleinement conscient au moment de sa décision, il ne lui aurait pas fallu dix ans pour découvrir la bêtise de son action.

La question est: devrait-il y avoir compromis? Naturellement, il faut qu'il y ait compromis lorsque vous avez l'instinct d'acquisition et qu'en même temps vous ne voulez pas l'avoir. Dans ce conflit entre les contraires, il faut qu'il y ait compromis. Il n'y a pas de solution à cela, et lorsque la vie devient un continuel conflit entre les contraires, il y a une lutte stupide, qui n'a pas de sens. Mais si vous discernez véritablement toute la signification de l'instinct d'acquisition, dans cette liberté il y a la richesse, l'éternelle beauté de la vie.

QUESTION : Vous dites que la mémoire est une barrière. Pourquoi?

KRISHNAMURTI : Tout ce que nous percevons directement, que nous comprenons pleinement, ne laisse pas de cicatrice sur l'esprit. Si vous vivez entièrement dans une expérience, cet incident, bien que vous puissiez vous le rappeler, n'engendrera pas en vous ces réactions dont on se sert pour se protéger. Mais si j'ai une expérience dont je ne comprends pas complètement l'entière signification, mon esprit doit devenir le centre d'un conflit, et ce conflit persistera tant que je ne comprendrai pas cette expérience pleinement. Tant que l'esprit est encombré de ces conflits, il n'est qu'un magasin de réactions défensives, que l'on appelle la mémoire, et c'est avec ces mémoires protectrices que nous abordons la vie, en créant ainsi une barrière entre la vie et nous, barrière qui engendre tous les conflits, la peur et la souffrance. C'est cela que nous faisons, la plupart du temps. Au lieu de se trouver dans un état de vide créateur, l'esprit devient un simple magasin de mémoires défensives. Ce paquet de réactions défensives, nous l'appelons le moi, cette conscience limitée.

Avec cette conscience limitée, qui n'est qu'une série de couches de mémoires auto-protectrices, invulnérables, vous approchez la vie et toutes ses expériences. Les expériences, au lieu de dissiper ces nombreuses couches, et libérer ainsi les forces créatrices de la vie, ne font que créer de nouvelles mémoires défensives qui s'ajoutent aux anciennes, de sorte que la vie devient un conflit prolongé, une confusion, une souffrance. Au lieu d'être complètement vulnérable à la vie, au lieu d'être complètement vide (non pas dans le sens négatif du mot), au lieu d'être complètement sans défense, l'esprit est devenu une machine à avertir et à guider dans le but de se protéger et de se défendre lui-même. Pour moi, de telles mémoires auto-protectrices et défensives sont des barrières fondamentales, car elles empêchent la complète fructification de la vie, qui seule est la vérité.

Examinez par vous-mêmes comment vos esprits ne sont pas vulnérables. La vulnérabilité complète est la sagesse. Lorsque vous faites une expérience, observez ce qui se passe: tous vos préjugés, vos mémoires, vos réactions de défense surgissent pour vous dicter votre action et votre conduite. Et ainsi, vous avez déjà établi la façon dont vous traiterez ce que la vie apportera de neuf et de frais.

Après tout, pour comprendre la vérité, Dieu, l'inconnu (selon ce que vous voulez l'appeler), l'esprit et le cœur doivent venir non préparés, sans sécurité. Dans la vitalité de l'insécurité est l'éternel.

En vous protégeant, vous avez construit des sécurités, des certitudes astucieuses, des mémoires subtiles, et il faut avoir une grande intelligence pour s'en délivrer. Vous ne pouvez pas simplement les écarter ou essayer de les oublier. Vous ne pouvez découvrir ces barrières que dans la pleine lucidité de l'action elle-même.

Et le fait même de m'écouter devrait être une expérience pour vous. Si vous êtes intéressés et vivants devant ce que je dis, vous verrez que vous vous présentez avec déjà toutes sortes d'objections. Vous ne vous présentez pas ouvertement, avec un désir d'y voir par vous-mêmes, d'expérimenter. Ce n'est que lorsque l'esprit et le cœur sont souples et alertes, lorsqu'ils ne sont pas esclaves de théories, de certitudes, d'assurances, que l'on commence à découvrir les barrières des mémoires en tant que réactions auto-protectrices et défensives. Ces cicatrices que nous appelons mémoires s'interposent entre nous et le mouvement de la vie qui est éternel, en causant des conflits et de la souffrance.

QUESTION : Comment puis-je éveiller l'intelligence?

KRISHNAMURTI : Pourquoi voulez-vous éveiller l'intelligence? Pouvez-vous réellement éveiller l'intelligence, ou au contraire l'esprit se dépouille-t-il des nombreuses stupidités en découvrant ainsi qu'il est l'intelligence? Je vous prie de voir la signification de cette question. Celui qui la pose veut savoir ce qu'il devrait faire pour éveiller l'intelligence. Il veut savoir la méthode, la manière, la technique. Lorsque l'esprit veut savoir « comment » il doit faire, c'est qu'en réalité il cherche un système défini, pour ensuite devenir l'esclave de ce système. Mais si au contraire vous commencez à savoir par vous-mêmes quelles sont les choses qui sont stupides, l'esprit devient admirablement, délicatement agile. C'est en découvrant et en comprenant quelles sont les stupidités, et en les évitant, qu'il y a éveil de la vraie intelligence.

Lorsque vous demandez comment on doit faire pour éveiller l'intelligence, vous demandez en réalité des règles et des codes qui vous permettront de contraindre votre esprit à suivre un sillon particulier. C'est cela que vous appelleriez une façon positive de traiter la vie: si je vous disais exactement quoi faire. Mais ce serait en réalité la négation de la pensée, cela vous rendrait esclaves d'un certain système. Si au contraire vous commenciez vraiment à être conscients de votre milieu, passé et présent, de votre pensée et de vos actions, alors, en découvrant ce qui est stupide, vous éveilleriez la vraie intelligence. Les définitions de l'intelligence tendent à mettre en servitude l'esprit et le cœur.

Nous pouvons découvrir par nous-mêmes quelles sont les choses stupides. Il n'est pas nécessaire qu'on nous en donne une liste. Nous devons découvrir par nous-mêmes la vraie cause de la stupidité. Si nous pouvons faire cela, nous n'avons pas besoin de dresser un inventaire des stupidités.

Quelle est la cause de la stupidité? Toute pensée, toute émotion, toute action qui surgit de la conscience limitée, du moi, engendre la stupidité. Tant que l'esprit n'est qu'une entité qui se défend et qui acquiert, toute action qui en découle doit mener à la confusion et à la douleur.

QUESTION : Qu appelez-vous exactement le milieu?

KRISHNAMURTI : Il y a un milieu extérieur, tel que le pays, le lieu, la classe sociale, etc., et il y a le milieu intérieur de la tradition, des idées héritées et acquises. Ainsi nous pouvons diviser le milieu en extérieur et intérieur, mais en réalité il n'existe pas de division si définie, ces deux mondes étant intimement entrelacés.

Considérez par exemple une personne née aux Indes. Elle est élevée dans un certain système religieux, avec beaucoup de croyances, avec des préjugés de castes, elle possède des avantages et des désavantages économiques et sociaux, et ainsi de suite. Cette personne, avec cet arrière-plan hérité, engendre de nouvelles limitations qui conditionnent encore plus son esprit et son cœur. Non seulement a-t-elle hérité de ses parents, de sa religion, de son pays et de sa race un certain conditionnement, mais elle ajoute encore à celui-ci ses propres réactions, sa mémoire, ses préjugés, basés sur l'arrière-plan de l'hérédité. Cet arrière-plan de préjugés, hérités et acquis, de pensées, héritées et acquises, de peurs, de désirs, de mémoires, l'accompagne tout le temps. Tout cela constitue son milieu. Avec cet arrière-plan, avec cet esprit conditionné, cette personne aborde la vie, elle essaye de comprendre le constant mouvement de la vie. En somme, elle s'accroche à un point fixe, et essaye ainsi d'aborder la vie qui est en éternel devenir. Alors, naturellement, il doit y avoir conflit entre ce point fixe et cette chose constamment vivante, mouvante. Où existe ce conflit il y a le désir d'un soulagement, d'une évasion, et la religion devient une simple réaction défensive contre l'intelligence. Les religions, la conscience de classe, l'instinct d'acquisition, tout cela constitue les chemins d'évasion, les refuges contre le conflit qui existe entre le point statique des préjugés, de la mémoire, de la peur, de la conscience limitée du moi, et le mouvement de la vie.

Il ne peut y avoir de vraie compréhension, de joie de vivre réelle, que lorsqu'il y a unité complète, lorsque ce point fixe n'existe plus, c'est-à-dire lorsque l'esprit et le cœur suivent librement et rapidement le courant de la vie, de la vérité. En cela, il y a une extase, c'est cela l'immortalité.

Tant que l'on n'a pas discerné la vraie signification du milieu, l'esprit et le cœur sont rattachés à ce point fixe de la conscience limitée. De cela surgissent les conflits et la douleur, cette constante bataille entre un point immobile et l'éternel mouvement de la vie. De cela naît une réaction défensive contre la vie, contre l'intelligence.

La vie devient une série de conflits et d'apaisements, et vous vous êtes si complètement entourés de ces illusions, de ces évasions, qu'elles sont devenues pour vous des réalités dont vous espérez obtenir le bonheur et la paix qu'elles ne peuvent jamais vous donner. Par une continuelle vigilance, par de la pénétration, par une constante agilité de l'esprit, par le doute, les murs de ce point fixe de conscience, de ce centre avec ses illusions, doit être démoli. Alors seulement y a-t-il immortalité.

Comprendre l'immortalité, la vie, exige une grande intelligence et non un quelconque mysticisme stupide. Cela exige un discernement incessant, qui ne peut exister que grâce à une constante pénétration qui démolit les murs de la tradition, de l'instinct d'acquisition, des réactions défensives. Vous pouvez vous évader dans une illusion que vous appellerez la paix, l'immortalité, Dieu, mais elle n'aura aucune réalité, car le doute et la douleur subsisteront. Mais ce qui libérera l'esprit et le cœur de la douleur, des illusions, ce sera la pleine conscience de cet éternel mouvement de la vie. Et ce mouvement ne peut être perçu que lorsque l'esprit est délivré de ce centre, de ce centre fixe de conscience limitée.

New York City, le 13 mars 1935

## **New York City, NY**

### **3ème Causerie**

### **le 15 mars 1935**

Amis,

Avant de répondre aux questions, je veux vous faire une courte Causerie, et vous expliquer quelque chose qui est peut-être difficile à comprendre ; j'essayerai de me rendre aussi clair et simple que possible.

Je crois que nous essayons, la plupart d'entre nous, de savoir ce que c'est que le vrai bonheur, car la vie devient très superficielle, futile, et plutôt ennuyeuse, si l'on n'est pas intelligemment heureux. Et alors, à la recherche de ce que nous appelons le bonheur, nous allons d'une expérience à l'autre, jusqu'à ce que nous trouvions les croyances et les idées qui nous donnent de la satisfaction. Mais ces satisfactions ne sont que des évasions. La recherche même de la vérité ne peut aboutir qu'à des séries d'évasions qui peuvent se trouver, ainsi que je l'ai dit, au moyen de l'autorité, ou des sensations, ou de la simple multiplication des expériences, ou du pouvoir. Ces évasions deviennent des critères de valeur au moyen desquels nous recouvrons les conflits.

Après tout, lorsqu'on est conscient du conflit, il se produit un trouble qui fait que l'on est malheureux ; et pour vous évader de cet état vous recherchez différentes expériences et vous cultivez certaines valeurs, certains critères, certaines règles qui deviennent vos moyens d'évasion. Ainsi vous devenez graduellement inconscients de tout sauf de ces critères, de ces modèles, et votre vie n'est plus autre chose qu'une vivante imitation de ces valeurs que vous avez établies dans la recherche du bonheur.

Si vous vous examinez, vous verrez que votre esprit et votre cœur sont retenus dans des séries de critères ou de valeurs. Étant limité de la sorte, l'esprit est toujours en train d'accorder de nouvelles valeurs, d'établir de nouveaux critères, et il ne cesse de siéger comme juge. Tant que l'esprit ne se libère pas de cette continuelle habitude d'attribuer des valeurs, il n'est jamais frais, neuf, il n'a pas en lui de vide créateur, si toutefois je puis employer ces mots sans malentendus. Ce n'est que dans ce vide créateur que naît la vérité.

Le conflit, la douleur, sont les moyens de briser cette habitude d'attribuer des valeurs. Vous avez une série de valeurs établies par l'expérience, par la tradition, et ces valeurs sont devenues vos guides ; avec ces critères et ces valeurs appartenant au passé, vous abordez les nouvelles expériences, ce qui doit évidemment créer un conflit. Cette souffrance n'est pas autre chose que la démolition des valeurs anciennes auxquelles s'est accroché l'esprit.

Or l'essence même de la stupidité est cette évasion des conflits à travers une série de valeurs établies, ou à travers la formation d'une nouvelle série de valeurs. Mais l'essence même de l'intelligence est la compréhension de la vie ou de l'expérience par un esprit et un cœur non chargés, renouvelés, neufs.

Au lieu d'aborder la vie sans exigences préconçues, vous allez vers elle avec l'esprit et le cœur déjà pleins de préjugés, et presque incapables d'ajustements rapides, de souplesse. Le manque de ce discernement instantané du mouvement de la vie crée la douleur. Un conflit est l'indication d'une limitation qui ne peut pas être conquise,

mais dont la signification doit être comprise. Toute conquête d'obstacles au moyen d'une nouvelle série de valeurs n'est qu'une nouvelle forme d'évasion.

Vous pourriez dire qu'un esprit qui n'attribue pas de valeurs est en réalité l'esprit d'un primitif. C'est vrai dans un sens: le primitif aborde la vie inconsciemment, incomplètement, sans comprendre pleinement sa signification. Mais aborder la vie complètement et en comprendre la signification exige un esprit non conditionné par le passé, et ceci ne peut se produire que par une intense lucidité, par le discernement. Ceci exige, contrairement à ce qui se passe dans un esprit primitif, une action intégrale dans le présent, sans les stimulants de la peur ou de la récompense. C'est l'intelligence du complet « esseulement ».

Lorsqu'un esprit et un cœur démunis et vulnérables abordent la vie, l'inconnu, l'incommensurable, alors seulement y a-t-il l'extase de la vérité. Lorsque l'esprit n'est pas surchargé de valeurs, de mémoires, de croyances pré-établies, et lorsqu'il est capable d'aborder l'inconnu, dans cette rencontre naît la sagesse, la béatitude du présent.

Ainsi donc le conflit est la façon d'éveiller l'homme à la pleine conscience ; et si nous ne sommes pas continuellement attentifs, nous créons une série d'évasions que nous appelons des valeurs, bien qu'elles puissent être changeantes, et par ces valeurs nous espérons trouver le bonheur.

Les valeurs deviennent les moyens d'évasion. Un esprit qui se trouve pris dans un conflit, et qui aborde ce conflit sans essayer de l'interpréter suivant certaines valeurs, devient pleinement, complètement lucide. Alors, cet esprit et ce cœur s'éveilleront à la réalité de la vie, à la béatitude du présent.

QUESTION : Préconisez-vous le renoncement et l'abnégation comme moyens de trouver le bonheur personnel?

KRISHNAMURTI : Le bonheur personnel n'existe pas. Donc il n'y a aucune façon de l'atteindre. Il n'y a que l'extase créatrice de la vie, dont les expressions sont nombreuses. L'idée de sacrifice, de renoncement, d'abnégation est fausse. Vous croyez que l'on peut trouver le bonheur en donnant certaines choses, en suivant certaines lignes d'action. De la sorte, vous ne faites que commercialiser votre sacrifice et votre abnégation, vous les échangez contre du bonheur. En fait, il n'est question ici ni d'abnégation ni de renoncement, mais seulement de compréhension ; en elle est le bonheur créateur qui n'est pas personnel, individualiste.

Permettez-moi de le dire différemment. Je commence par accumuler, parce que je crois que le bonheur réside dans l'accumulation, mais je découvre au bout d'un certain temps que la possession n'engendre pas le bonheur. Alors, je commence à renoncer aux possessions, et j'essaye de poursuivre et de posséder l'abnégation, qui n'est qu'une autre forme de l'instinct d'acquisition. Mais si je découvre la signification intrinsèque du sens de la possession, en cela se trouve le bonheur créateur.

QUESTION : N'est-il pas vrai que l'essentiel peut être trouvé dans toutes les branches de la vie, dans tout?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas qu'existent l'essentiel ou le non-essentiel. Qu'est-ce que c'est que l'essentiel? Ou le non essentiel? Un jour je veux un objet, et il devient ce qu'il y a de plus important, de plus essentiel, mais dans le fait même de le posséder, je l'ai déjà identifié à ce qui n'est pas essentiel. Ensuite, je veux un autre objet ; et ainsi je vais en me déplaçant d'une chose essentielle, qui a cessé de l'être, à une autre chose essentielle, qui, à son tour, cesse de l'être.

En d'autres termes, là où existe le désir de posséder il ne peut exister de discernement durable. Et comme la plupart des gens sont esclaves de leurs ardents désirs, ils

vivent dans un constant conflit entre l'essentiel et le non-essentiel. De la possession de simples objets, qui ne donne plus de satisfaction, vous passez à la possession mentale et émotionnelle de vertus, de la vérité, de Dieu. D'objets qui, une fois, furent essentiels, vous avez « avancé » vers l'abstraction. Cette abstraction devient l'essentiel.

Ne pouvons-nous pas considérer la vie, non pas de ce point de vue de l'essentiel et du non-essentiel, mais de celui de l'intelligence, de la compréhension? Pourquoi faisons-nous cette distinction entre ce qui est essentiel et ce qui ne l'est pas, entre ce qui est important et ce qui ne l'est pas? Parce que nous pensons toujours en termes d'acquisition, de bénéfice ; mais si nous adoptons le point de vue de la compréhension, cette division cesse, et nous abordons la vie toujours comme un tout. C'est une des choses les plus difficiles à faire, parce que nous avons été disciplinés (et nous le sommes encore) dans des cadres religieux et économiques qui imposent certaines séries de valeurs. Pour un esprit qui vraiment n'est pas en train d'attribuer des valeurs, mais qui essaye de vivre complètement, sans le désir du gain, pour un tel esprit il n'existe pas de degrés de valeurs changeantes, et par conséquent il n'y a pas de conflit entre le transitoire et le permanent, entre ce qui est stationnaire et le mouvement constant de la vie.

QUESTION : Vous parlez des choses fondamentales de la vie, et pour vous c'est fort bien ; mais pour l'homme ordinaire?

KRISHNAMURTI : De quoi discutons-nous? Nous discutons, du moins en ce qui me concerne, pour savoir comment vivre intelligemment, donc divinement, humainement, et non avec cet esprit brutal, impitoyable de compétition, d'acquisition, ou d'exploitation, que celle-ci soit d'une classe ou d'un instructeur, qu'elle soit économique ou religieuse. Tout ceci s'applique, naturellement, à nous tous, c'est-à-dire à l'homme ordinaire. Je ne m'isole pas en dehors de la moyenne, en dehors de l'homme ordinaire. Les personnes qui s'occupent de l'homme ordinaire sont celles qui, dans leur esprit, se distinguent de lui. Elles s'intéressent à l'homme ordinaire. Pourquoi? Elles disent: « Je peux abandonner la tradition, mais que se passerait-il pour l'homme ordinaire? S'il l'abandonnait aussi, il y aurait le chaos. » Donc il doit obéir à une tradition, tandis que les gens qui s'occupent de lui peuvent s'en passer.

Or si vous ne pensez pas en termes de distinctions, soit de classes, soit des besoins que l'on a, mais si vous discernez la signification d'une chose en elle-même, c'est alors que vous aiderez l'homme ordinaire à se libérer tout seul, de la tradition par exemple. En d'autres termes, si l'on est convaincu de la futilité de la tradition, si l'on en voit la signification, on aide tout naturellement les autres, sans imposition, sans exploitation. En comprenant intelligemment les choses fondamentales de la vie, on aide les autres à se dépêtrer de ce cruel chaos.

Si nous autres tous ici sentions profondément ces choses et les comprenions réellement, nous agirions avec intelligence. Tout d'abord il est évident qu'on doit commencer par soi-même. On doit s'occuper des choses fondamentales parce qu'elles sont les plus simples ; et dans une civilisation qui devient de plus en plus complexe, si nous ne comprenons pas par nous-mêmes ces choses simples et fondamentales, nous ne ferons qu'ajouter à la confusion, à l'exploitation et à l'ignorance.

Donc tout ce dont nous parlons ici s'applique à chacun, et, puisque vous en avez l'occasion, ce qui, malheureusement, n'est pas le cas de tout le monde, tâchez de devenir conscients, lucides, commencez à comprendre et par conséquent à agir, et une telle action dissipera l'ignorance, cause de la douleur.

QUESTION : Comment peut-on lutter contre la mémoire et les obsessions de ses images?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord en comprenant comment la mémoire se forme, comment elle est créée. Ainsi que j'ai essayé de l'expliquer l'autre jour, la mémoire n'est pas autre chose qu'une action incomplète. Je n'inclus pas dans cette mémoire la capacité que l'on a de se rappeler des incidents. Mais la mémoire est le résidu, la cicatrice de l'action qui n'a pas été complètement vécue ou complètement comprise. Tant que cette action n'est pas entièrement comprise, sa mémoire, sa cicatrice sur l'esprit demeure. L'esprit est principalement le résidu, ou les cicatrices, de beaucoup d'actions incomplètes, inachevées. Si l'on est conscient de sa classe, on si l'on a des préjugés religieux, on ne peut évidemment pas aborder l'expérience pleinement, complètement, mais on l'approche avec cette déformation qui inévitablement engendre un conflit. Tant que l'on ne comprend pas la cause et la signification de ce conflit, complètement, totalement, on doit subir de nouvelles cicatrices, de nouvelles barrières de la mémoire. Dans ce conflit, si l'on ne fait que s'enfuir, ou chercher des substitutions, la mémoire, en tant que barrière, doit continuellement pervertir la plénitude de la compréhension, qui seule est l'accomplissement de l'action. J'espère ne pas expliquer cela avec un langage trop compliqué.

Supposez par exemple un homme né aux Indes qui a certains préjugés religieux. Avec ces perversions de la pensée, il aborde la vie. Naturellement, il n'en discerne pas la pleine signification, car il considère toujours la vie à travers ces perversions, et par conséquent il doit y avoir conflit. Ce conflit engendre en lui une série de mémoires protectrices, de barrières, qu'il appelle des valeurs. De telles réactions défensives doivent pervertir à leur tour la compréhension de l'expérience ou de la vie.

Lorsque l'on comprend pleinement que les préjugés, ou toute autre perversion, corrompent sans cesse et déforment la plénitude de la compréhension, on commence à être lucide ; et dans cette lucidité on découvre les entraves. Ce n'est que dans la flamme de la lucidité, dans la pleine conscience, et non dans l'introspection, que l'on peut découvrir les préjugés, les évasions, les valeurs auto-protectrices qui déforment continuellement l'expérience. C'est dans la plénitude de l'expérience elle-même qu'on peut discerner, découvrir et comprendre l'expérience, et non dans l'analyse intérieure intellectuelle ou dans l'auto-dissection. Si vous êtes intensément conscients dans la plénitude de l'expérience, vous verrez comment surgissent les perversions, les obstacles, les entraves.

Si l'esprit et le cœur peuvent se libérer de ces valeurs, qui ne sont que des mémoires emmagasinées pour des buts défensifs, mémoires héritées ou acquises, la vie devient un éternel devenir. Mais ceci exige, ainsi que je l'ai dit, une grande détermination, et une incessante enquête dans la cause et la signification de la douleur, des conflits. Si vous êtes tranquillement à votre aise par rapport à la vie, ou si vous ne faites que rechercher votre satisfaction, la béatitude de l'éternel présent n'est pas pour vous. Ce n'est que dans les moments de grande crise, de grand conflit, que l'esprit se libère de toutes ces accumulations auto-protectrices, de ces accroissements. Alors seulement y a-t-il l'extase de la vie, la vérité.

QUESTION : Si chacun abandonnait toute possession, ainsi que vous le suggérez, qu'arriverait-il à toutes les affaires et aux buts ordinaires de la vie? Les affaires et la possession ne sont-elles pas nécessaires si nous devons vivre dans le monde?

KRISHNAMURTI : Je n'ai jamais dit de renoncer. J'ai dit que l'instinct d'acquisition est la cause de la concurrence, de l'exploitation, des distinctions de classes, des guerres, etc.. Si l'on discernait la réelle signification de l'instinct possessif, s'appliquant aux objets ou aux gens ou aux idées (ce qui, en fin de compte est le désir du pouvoir sous différentes formes), si l'esprit pouvait être libre de tout cela, il pourrait y avoir un bonheur intelligent et le bien-être dans le monde. Pendant de nombreux siècles nous avons édifié un système d'acquisitions, de possessions, en recherchant le

pouvoir personnel et l'autorité. Or tant que ceci existe dans vos cœurs et dans vos esprits, vous pouvez momentanément changer le système par la révolution, par une crise, par des guerres, mais tant que cette soif intérieure existe, elle conduira inévitablement, sous une autre forme, au vieux système. Et, ainsi que je l'ai dit, la libération de l'instinct d'acquisition n'est pas une chose à apprendre plus tard, après des ajournements ; elle doit être comprise immédiatement, et c'est là que réside la difficulté. Si nous ne pouvons pas voir immédiatement l'erreur du sentiment de la possession, nous ne serons pas capables individuellement, donc collectivement, d'avoir une civilisation différente, une différente façon de vivre.

Donc toute mon attaque, si je puis employer ce mot, n'est pas contre un système, mais contre ce désir de posséder et d'acquérir, qui conduit finalement à celui du pouvoir.

Vous pensez en ce moment que la possession donne le bonheur. Mais si vous y pensez profondément, vous verrez que cette soif de puissance n'a pas de fin. C'est une lutte continuelle dans laquelle les conflits et la douleur ne cessent jamais. Mais c'est une des choses les plus difficiles à faire que se libérer l'esprit et le cœur du désir d'acquérir.

Vous savez, aux Indes, nous avons certaines personnes qu'on appelle des sannyasis, qui abandonnent le monde à la recherche de la vérité. Ils ne possèdent en général que deux pagnes, un qu'ils portent sur eux et l'autre pour le lendemain. On raconte qu'un sannyasi à la recherche de la vérité, après avoir consulté différents instructeurs, entendit parler d'un certain roi illuminé qui enseignait la sagesse. Il alla chez lui. Vous voyez le contraste entre ce roi et ce sannyasi: le roi qui possédait tout, palais, bijoux, courtisans, pouvoir, et le sannyasi qui ne possédait que deux pagnes de lin. Le roi l'instruisit au sujet de la vérité. Or un jour, tandis que le roi enseignait, le palais prit feu. Avec sérénité, le roi continua à enseigner, tandis que le sannyasi, ce saint homme, était très troublé parce que son second pagne brûlait.

Vous savez, nous sommes tous dans cette situation. Vous pouvez n'être pas possessifs au sujet de vêtements, de maisons, d'amis, mais il demeure en vous une poursuite secrète d'un bénéfice quelconque auquel vous êtes attachés, auquel vous vous accrochez, et qui dévore vos esprits et vos cœurs. Tant que ces poisons cachés et inexplorés demeurent, il doit y avoir conflit et douleur.

QUESTION : Vous dites que vous ri êtes affilié à aucune organisation ; pourtant, il est évident que vous essayez d'amener les gens à penser d'une certaine façon. La pensée du monde peut-elle être modifiée sans une organisation dont le but serait de présenter continuellement vos idées au public?

KRISHNAMURTI : Je me demande si je vous fais penser suivant une certaine ligne. J'espère pas. J'essaye de montrer qu'il est nécessaire de penser, nécessaire d'aimer ; et pour penser profondément, pour aimer beaucoup, on ne doit pas posséder un magasin de réactions défensives, de mémoires. Il est bien certain que lorsqu'on aime on est vulnérable. Si je ne fais que vous inciter à penser suivant une certaine ligne, je vous prie de vous méfier de moi, parce qu'alors je vous contraindrais, c'est-à-dire que je vous exploiterais, et vous m'exploiteriez à votre tour pour vos différentes fins particulières.

Ce que je dis, c'est que, pour vivre intensément, pour penser d'une façon créatrice, on doit être complètement ouvert à la vie, sans réactions auto-protectrices, tout comme il arrive quand on est amoureux. Vous devez donc être amoureux de la vie. Ceci demande une grande intelligence, non de l'information ou des connaissances, mais cette intelligence qui s'éveille lorsque vous abordez la vie ouvertement, complètement, lorsque l'esprit et le cœur sont absolument vulnérables à la vie.



Vous demandez: « La pensée du monde peut-elle être modifiée sans une organisation dont le but serait de présenter continuellement vos idées au public? » ;. Naturellement pas, il vous faut une organisation, ceci est évident, donc nous n'avons pas besoin de le discuter. Mais lorsque vous parlez d'organisation je crois que vous entendez une chose toute différente. La plupart des organisations sont créées pour convertir à certaines croyances, pour inciter, pour forcer les gens, par l'opinion du groupe, par des pressions, à adopter certaines méthodes, certaines idées ; c'est pour cela que se forment la plupart des organisations, et non pour imprimer des livres et pour les distribuer. C'est ainsi que se forment les religions. C'est ainsi que les disciples déforment les maîtres, en transformant leur enseignement en dogmes absolus qui deviennent l'autorité grâce à laquelle on exploite. C'est pour ce but que sont nécessaires les organisations de la mauvaise espèce. Mais si, au contraire, vous êtes intéressés par les idées que j'expose, vous aiderez naturellement à imprimer et à distribuer des livres, mais sans le désir de convertir, d'exploiter.

QUESTION : La plupart des gens, même s'ils ont dépassé le besoin d'autorité organisée, sont troublés par le conflit intérieur du choix à faire entre le désir et la peur. Pouvez-vous expliquer comment distinguer entre les deux, ou ce que vous considérez le vrai désir?

KRISHNAMURTI : Existe-t-il une telle chose que le vrai désir? Que le désir essentiel et le désir non essentiel? Un jour vous voulez un chapeau, un autre jour une voiture, et ainsi de suite vous voulez satisfaire vos désirs. Et un autre jour encore, vous voulez atteindre la plus haute vérité ou Dieu. Vous passez à travers une entière série de désirs. Quel est l'essentiel dans tout cela? Les objets sont essentiels, l'amour est essentiel, la compréhension de la vérité est essentielle. Alors pourquoi diviser le désir en faux et vrai, en désirs importants et désirs sans importance? Ne pouvez-vous pas considérer tout cela différemment, aborder le désir avec intelligence? Vos esprits sont si troublés par des valeurs contradictoires que vous ne pouvez pas discerner avec exactitude.

Je me demande si j'ai bien expliqué cela. Supposez que vous soyez possessifs. Ne vous dites pas: « J'ai entendu dire cet après-midi qu'il ne faut pas être possessif, donc je vais me débarrasser de ce désir. ». N'engendrez pas en vous une résistance contradictoire. Si vous êtes possessifs, soyez-en complètement et totalement conscients ; alors vous verrez ce qui se produira. L'esprit doit se libérer de ce désir contradictoire, qui se livre à des comparaisons et qui n'est en réalité qu'une réaction pour vous protéger contre la douleur. Alors vous verrez toute la signification du désir d'acquérir. Le désir d'acquisition, ou tout autre problème, vous ne pouvez le comprendre que dans son isolation, et non en le comparant, en l'opposant à autre chose. Lorsqu'il n'y a pas d'opposition, pas de désirs contradictoires, on discerne la vraie signification du désir. La continuelle contradiction dans le désir engendre la peur, et où la peur existe il y a forcément fuite. Il résulte ainsi une incessante bataille entre le désir, la raison, l'appel des accomplissements et leurs contraires.

Dans cette bataille, l'intelligence, qui est le vrai accomplissement, est entièrement perdue. Tant que l'esprit est empêtré dans le conflit des contraires, il ne peut y avoir qu'une évasion, une substitution du vrai problème par la distinction entre l'essentiel et le non-essentiel le faux et le vrai. En cela il n'y a pas de bonheur créateur.

QUESTION : N'y a-t-il pas des périodes où l'on a besoin de s'isoler de la confusion extérieure, afin de favoriser la réalisation de la vraie personnalité?

KRISHNAMURTI : Si vous placez d'abord les besoins, ils deviennent vos maîtres, et l'intelligence est détruite. Pour découvrir nos besoins, il nous faut de l'intelligence, car les besoins changent constamment, ils se renouvellent constamment. Mais si vous

vous mettez à rechercher quels sont exactement vos besoins, et si vous vous limitez à ces besoins, votre vie deviendra très superficielle, étroite, mesquine.

Et de même, si vous recherchez la solitude uniquement afin de découvrir ce qu'est la vérité, la solitude n'est plus qu'un moyen d'évasion. Mais dans votre recherche au cours d'une vie active, des périodes de solitude surviendront tout naturellement. Ces moments de solitude ne sont pas faux, ils sont naturels, spontanés.

QUESTION : Vous avez dit, lundi, que, pour avoir la vraie intelligence, on doit avoir passé par un état de grand « esseulement ». Est-ce la seule façon de parvenir à la vraie intelligence?

KRISHNAMURTI : Examinons ce que nous faisons en ce moment. Nous recherchons la sécurité, en nous clôturant toujours avec des certitudes. Chaque fois que se produit un état d'incertitude complète, de doute, nous prenons immédiatement la fuite. Ainsi nous avons établi des sécurités réconfortantes, des certitudes. Je vous prie de repenser à cela et vous verrez qu'il en est ainsi. Et ce n'est que lorsqu'on est dépouillé de tout espoir, dans le sens de sécurités et de certitudes, ce n'est que lorsqu'on est complètement nu, dépouillé de toute mesure et réaction protectrices, qu'il y a l'extase de la vérité. Dans ces moments de complet « esseulement », qui ne se produisent que lorsque toutes les évasions et leurs significations ont été véritablement comprises, se trouve la béatitude du présent.

New York City, le 15 mars 1935

# **Rio de Janeiro, Brésil**

## **1ère Causerie**

### **le 13 avril 1935**

*(Cette Causerie contient aussi la matière de la première Causerie de Sao-Paulo, du 21 avril 1935.)*

Amis,

Comme il y a eu tant de malentendus et d'erreurs dans les journaux et revues en ce qui me concerne, je crois que le mieux serait pour moi de faire une déclaration pour éclaircir la situation. En général, les gens désirent être sauvés par d'autres qu'eux-mêmes, ou par quelque miracle, ou par des idées philosophiques ; et je crains que beaucoup ne viennent ici avec ce désir, avec l'espoir de trouver une solution immédiate à leurs nombreux problèmes simplement en m'écoutant. Mais ni la solution de leurs problèmes, ni leur soi-disant salut ne peuvent leur être apportés par qui que ce soit, ni par aucun système de philosophie. La compréhension de la vérité, ou de la vie, est engendrée, pour chacun, par son propre discernement, par sa persévérance et par la clarté de ses idées. Mais parce que nous sommes, la plupart d'entre nous, trop paresseux pour penser par nous-mêmes, nous acceptons aveuglément et nous suivons des personnes, ou nous nous accrochons à des idées qui deviennent nos moyens d'évasion dans des moments de conflit et de souffrance.

Tout d'abord, je veux expliquer que je n'appartiens à aucune société. Je ne suis ni un théosophe, ni un missionnaire de la Théosophie, et je ne suis pas venu ici pour vous convertir à une forme particulière de croyance. Je ne crois pas qu'il soit possible de suivre qui que ce soit, ou d'adhérer à une croyance quelconque, tout en conservant la capacité de penser clairement. Voilà pourquoi la plupart des partis, des sociétés, des sectes, des corps religieux, deviennent des moyens d'exploitation.

Je ne suis pas venu apporter une philosophie orientale, en vous pressant de l'accepter. Lorsque je parle aux Indes, on me dit là-bas que j'apporte une philosophie occidentale, et lorsque je viens dans les pays occidentaux, on m'y dit que j'apporte une mystique orientale qui est impraticable et inutile dans le monde de l'action. Mais si vous y réfléchissez réellement, vous verrez que la pensée n'a pas de nationalité, qu'elle n'est pas limitée par les pays ni par les climats ou les peuples. Donc, je vous prie de ne pas croire que ce que je dirai est le résultat de préjugés raciaux, ni de ma nature particulière, ni de mon caractère personnel. Ce que j'ai à dire est actuel, actuel en ce sens que cela peut s'appliquer à la vie présente de l'homme ; ce n'est pas une théorie basée sur des croyances ou des espoirs, mais c'est quelque chose qui s'applique à l'homme, et que l'homme peut mettre en pratique.

La pleine signification de ce que j'ai à dire ne peut jaillir que lorsqu'on en fait l'expérience, donc lorsqu'on agit. Nous aimons, pour la plupart, discuter des questions philosophiques dans lesquelles nos actions quotidiennes n'ont aucune part ; tandis que ce dont je parle n'est pas une philosophie ni un système de pensée, et sa pleine signification ne peut surgir qu'en l'expérimentant au moyen de l'action.

Ce que je dis n'est pas une théorie, une croyance intellectuelle, un sujet de discussion et d'argumentation ; cela demande qu'on y pense beaucoup ; et ce n'est que dans l'action, et non par des démonstrations intellectuelles, que l'on peut découvrir si ce

que je dis est vrai et si on peut ou non le mettre en pratique. Ce n'est pas un système à tenir en mémoire, ni une série de conclusions que l'on puisse apprendre par cœur et appliquer automatiquement. Cela doit être compris avec un sens critique. Mais la critique est différente de l'opposition. Si vous avez vraiment l'esprit critique, vous ne vous bornerez pas à faire de l'opposition, mais vous essaieriez de voir si ce que je dis a une valeur intrinsèque. Ceci exigera de vous beaucoup de clarté de pensée, afin que vous perciez à travers l'illusion des mots, sans permettre à vos préjugés, religieux ou économiques, de vous empêcher de penser radicalement. En d'autres termes, il vous faut penser en partant du commencement, d'une façon simple et directe. Nous avons tous été élevés avec beaucoup de préjugés et d'erreurs, nous avons été nourris dans des traditions pourries, limitées par le milieu, de sorte que notre pensée est continuellement pervertie et déformée, et qu'elle nous empêche d'agir simplement.

Considérez, par exemple, la question de la guerre. Vous savez que tant de personnes discutent pour savoir si elle est bonne ou inique. Il ne peut certainement pas y avoir deux façons d'envisager cette question. La guerre, défensive ou offensive, est fondamentalement inique. Or, pour penser en partant du commencement, en ce qui concerne cette question, notre esprit doit être entièrement libre de la maladie du nationalisme. Nous sommes empêchés de penser d'une manière fondamentale, directe, simple, à cause des préjugés qui ont été exploités à travers les âges sous le couvert du patriotisme, avec ses absurdités.

Ainsi, nous avons créé, au cours des siècles, des habitudes, des traditions, des préjugés, qui empêchent l'individu de penser totalement, de penser fondamentalement aux questions vitales de l'homme.

Pour comprendre les nombreux problèmes de la vie – avec toutes ses variétés de souffrance – nous devons comprendre par nous-mêmes leurs causes et leurs mobiles fondamentaux, avec leurs résultats et leurs effets. A moins que nous ne soyons pleinement conscients de nos actions, de leurs causes et de leurs effets, nous exploiterons et serons exploités, nous deviendrons les esclaves de systèmes, et nos actions deviendront purement mécaniques, automatiques. Tant que nous ne libérerons pas consciemment nos actions de leurs effets qui les limitent (nous rendant compte de leurs causes), tant que nous ne nous libérerons pas consciemment nous-mêmes des anciennes formes de pensée que nous avons construites autour de nous, nous ne pourrons pas pénétrer les innombrables illusions que nous avons créées autour de nous et dans lesquelles nous sommes empêtrés.

Chacun doit se demander à lui-même ce qu'il cherche, ou bien si, simplement mené par les circonstances et les conditions extérieures, il est irresponsable et vide de pensée. Ceux d'entre nous qui sont vraiment mécontents, qui ont l'esprit critique, doivent s'être interrogés sur ce qu'ils cherchent en tant qu'individus. Est-ce le confort, ou la sécurité, ou la compréhension de la vie que vous cherchez? Beaucoup diront qu'ils cherchent la vérité ; mais s'ils venaient à analyser leurs désirs, leur recherche, ils verraient bien qu'ils ne cherchent en fait que le confort de la sécurité, une façon d'échapper aux conflits et à la souffrance.

Si vous cherchez le réconfort et la sécurité, cette recherche doit être basée sur l'acquisition, donc sur l'exploitation et la cruauté. Si vous dites que vous cherchez la vérité, vous deviendrez un prisonnier de cette illusion, car la vérité ne peut pas être poursuivie, découverte: il faut qu'elle se produise. Son extase, on ne peut la connaître que lorsque l'esprit est entièrement dénudé de toutes les illusions qu'il a créées à la recherche de sa propre sécurité et de sa consolation. Alors seulement se produit l'aurore de cela qui est la vérité.

Pour l'exprimer autrement, je dirai que nous devons nous demander sur quoi se basent notre pensée et notre action. Si nous pouvons répondre à cette question com-

plètement et en toute vérité, alors nous pouvons apprendre par nous-mêmes qui est le créateur d'illusions, de ces soi-disant réalités dont nous sommes devenus les prisonniers.

Si vous y réfléchissez réellement, vous verrez que toute votre vie est basée sur la poursuite de la sécurité individuelle, du salut et du réconfort. Cette recherche de la sécurité engendre, naturellement, la peur. Lorsque vous êtes à la recherche de la consolation, lorsque votre esprit essaye d'échapper aux luttes, aux conflits, à la douleur, vous êtes obligés de créer des chemins d'évasion, et ces chemins deviennent vos illusions. Ainsi la peur – qui est engendrée par la recherche individuelle de la sécurité – engendre à son tour des illusions. Ceci vous pousse d'une secte religieuse à une autre, d'une philosophie à une autre, d'un maître à un autre maître, afin de chercher cette sécurité, ce confort. C'est cela ce que vous appelez la recherche de la vérité et du bonheur.

Il n'y a ni sécurité ni confort: cela n'existe pas. Seule la clarté de la pensée peut amener la compréhension de la cause fondamentale de la douleur. Et seule cette compréhension peut libérer l'homme. En cette libération est la béatitude du Présent. Je dis qu'il existe une réalité éternelle qui ne peut être découverte que lorsque l'esprit est libre de toute illusion. Alors méfiez-vous de celui qui vous offre un réconfort, car en cela il y a forcément de l'exploitation ; il crée un piège dans lequel vous êtes pris comme un poisson dans un filet.

Dans la recherche de la consolation, de la sécurité, la vie a fini par être divisée en deux: le côté religieux, spirituel, et le côté économique, matériel. La sécurité matérielle est recherchée au moyen de possessions qui donnent le pouvoir. Grâce à ce pouvoir vous espérez parvenir au bonheur. Pour parvenir à cette sécurité matérielle, à ce pouvoir, il faut qu'il y ait exploitation, l'exploitation de votre voisin au moyen d'un système délibérément organisé et qui est devenu hideux par ses nombreuses cruautés. Cette recherche de la sécurité individuelle – dans laquelle chacun inclut également sa propre famille – a créé des distinctions de classes, les haines de races, les nationalismes, qui finissent toujours par des guerres. Et, curieusement, si vous y pensez, les religions qui devraient s'opposer aux guerres encouragent à les prolonger. Les prêtres, qui sont censés être les éducateurs des peuples, encourageant toutes les vanités que créent les nationalismes et qui aveuglent les gens dans les moments de haines nationales. Et vous créez le système, basé sur la sécurité et le réconfort individuels, que vous appelez religion. Vous avez créé les organisations religieuses – ces formes cristallisées de la pensée – qui garantissent l'immortalité personnelle.

Je parlerai de cette question d'immortalité dans une de mes prochaines Causeries.

Par la recherche de la sécurité individuelle, par votre demande d'une pérennité individuelle, vous avez créé une religion qui vous exploite au moyen de ses prêtres, des cérémonies de son culte, de ses soi-disant idéals. Le système que vous appelez religion et qui a été engendré par votre propre demande de sécurité, est devenu si puissant, si opérant, que bien peu se libèrent du poids écrasant que sont sa tradition et son autorité. Le commencement même de la vraie critique consiste à mettre en doute les valeurs que la religion a placées autour de nous.

Dans ce cadre, pourtant, chacun est retenu. Et tant que l'on est esclave de milieux et de valeurs que l'on n'a ni explorés ni même mis en doute, ces milieux et ces valeurs (anciens ou nouveaux) pervertissent la plénitude de l'action. Cette perversion est la cause des conflits entre l'individu à la recherche de sa sécurité et le nombre ; des conflits entre l'individu et le mouvement continu de l'expérience. C'est individuellement que nous avons créé ce système écrasant d'exploitations et de limitations, et par conséquent c'est individuellement et consciemment que nous devons le démolir par la compréhension des bases de sa structure, et non pas en créant simplement

de nouvelles séries de valeurs, qui ne seraient encore que de nouvelles séries d'évasions. Ainsi nous commencerons à pénétrer dans la vraie signification de la vie.

Je maintiens qu'il existe une réalité, appelez-la du nom qu'il vous plaira, qui ne peut être comprise et vécue que lorsque l'esprit et le cœur ont pénétré les illusions et se sont libérés de leurs fausses valeurs. Alors seulement y a-t-il l'éternel.

Rio de Janeiro, le 13 avril 1935

# **Rio de Janeiro, Brésil**

## **2ème Causerie**

### **le 17 avril 1935**

Amis,

Dans cette brève introduction, et avant de répondre à quelques-unes des questions qui m'ont été posées, je veux exposer certaines idées sur lesquelles on devrait réfléchir avec une intelligence critique. Je ne veux pas entrer dans des détails, mais lorsque vous repenserez à ce que je vous dis, et que vous le mettrez en action, vous verrez son importance pratique dans ce monde de chaos cruel et terrifiant.

La première chose qu'il nous faut comprendre est que tant qu'il y aura une distinction entre l'individu et le groupe, il y aura forcément conflit, il y aura exploitation, il y aura souffrance. Le conflit dans le monde est vraiment celui entre l'individu qui cherche à s'accomplir, et le groupe. Dans l'expression de sa force unique en tant qu'individu, il doit inévitablement entrer en conflit avec le monde, et ce conflit ne fait qu'accroître leur séparation. La simple imposition superficielle de l'un sur l'autre, ou l'extermination de l'un par l'autre, ne pourront pas débarrasser le monde de l'exploitation et des cruautés répressives.

Tant que nous ne comprendrons pas le vrai rapport qui existe entre l'individu et le groupe, et la vraie fonction de l'individu dans la multitude, il y aura des guerres continues. Pour moi, cette distinction entre l'individu et le groupe est artificielle et mensongère, bien qu'elle ait assumé une réalité. Tant que nous ne comprendrons pas comment la conscience du groupe a été engendrée, et ce qu'est l'individu, et quelle est sa fonction, il y aura forcément et toujours friction.

Avant de répondre ce soir aux questions, je veux essayer d'expliquer ce que j'entends par individu. La conscience du groupe n'est que l'expansion de celle de l'individu, donc occupons-nous de la pensée et de l'action de cet individu. Bien que ce que je dis puisse vous sembler nouveau, je vous prie de l'examiner sans idées préconçues.

L'individu est le résultat du passé, qui s'exprime à travers le milieu présent ; le passé étant ce qui est hérité, ce qui est incomplet, et le présent étant ce qui est créé par ce manque de plénitude. Le passé n'est autre chose que de la pensée, de l'émotion et de l'action incomplètes, c'est-à-dire de la pensée, de l'émotion et de l'action conditionnées et limitées par l'ignorance.

Je dirai la chose autrement: si une personne a développé en elle un certain cadre, par des traditions, par un milieu économique, par l'hérédité, par une éducation religieuse, et qu'elle essaye de s'exprimer à travers les limitations de ce cadre, alors, naturellement, ses actions, ses pensées, ses sentiments, doivent être limités et conditionnés. Son esprit est perverti, déformé par le passé, et c'est avec cette limitation que cette personne essaye d'aborder la vie et de comprendre les expériences qu'elle fait. Son ignorance est l'accumulation des résultats d'une action poursuivie à travers les nombreuses entraves dont l'individu n'a pas pleinement compris la signification. Ces entraves ont été érigées par l'esprit en manière d'autoprotection.

Chacun est constamment en train de chercher et de créer sa propre sécurité, et par conséquent toute sa réaction envers la vie est une continuelle défense. Tant que l'esprit et le cœur sont à la recherche de mesures de protection – au moyen d'idéals et de

valeurs défensifs – l'ignorance subsiste, qui empêche l'esprit d'agir pleinement et complètement, de sorte que celui-ci développe ses propres particularités – que nous appelons l'individualité – qui doivent inévitablement entrer en conflit avec les nombreuses autres individualités. Voilà la cause fondamentale de la douleur.

Pour moi, la vraie signification de l'individualité consiste à libérer l'esprit de ce passé, de cette ignorance, de ce milieu qui entrave. Ce processus de libération engendre la vraie intelligence, qui seule affranchira l'homme de la souffrance, des cruautés et de l'exploitation.

Lorsque l'esprit se libère de cette habitude et de cette tradition qui consistent à chercher et à créer des valeurs d'autoprotection au moyen de l'accumulation – qui est l'ignorance – et lorsqu'il aborde la vie franchement, complètement nu, libre, alors seulement existe le discernement durable de cela qui est vrai.

QUESTION : Est-il possible de vivre sans exploitation, individuelle et commerciale?

KRISHNAMURTI : La plupart d'entre nous se laissent emporter par la sensation de la possession. Nous désirons acquérir, et alors nous commençons à accumuler de plus en plus, en croyant que grâce à cette accumulation nous trouverons le bonheur et la sécurité. Tant qu'existe ce désir d'accumuler et d'acquérir, l'exploitation doit exister ; et nous ne pouvons nous libérer de l'exploitation que lorsque nous commençons à éveiller l'intelligence par la destruction des valeurs d'autoprotection. Si nous nous bornons à rechercher quels sont nos besoins et à nous limiter à ces besoins, alors la vie devient mesquine, étroite, creuse. Mais si nous vivions intelligemment, sans ces accumulations de protections, il n'y aurait pas cette exploitation avec ses nombreuses cruautés. Essayer de résoudre ce problème par le simple contrôle de la condition économique de l'homme, ou par le renoncement, me semble être de fausses voies d'approche à ce problème compliqué. Ce n'est que par une compréhension voulue et intelligente de cette futilité et de cette ignorance qu'est la protection individuelle, que l'on peut se libérer de l'exploitation.

Éveiller l'intelligence, c'est découvrir, grâce au doute et à la critique, la vraie signification des valeurs que nous avons acquises, ainsi que des traditions religieuses, sociales ou économiques que nous avons héritées ou que nous avons consciemment bâties. Au cours d'une telle remise en question, si la chose est pour nous réelle et vitale, nous apprenons intelligemment quels sont nos besoins. Cette intelligence est l'assurance du bonheur.

QUESTION : Devrions-nous briser nos glaives et les transformer en charrues, même si notre pays est attaqué par l'ennemi? N'est-ce pas notre devoir moral de défendre notre pays?

KRISHNAMURTI : Pour moi, la guerre est foncièrement inique, qu'elle soit défensive ou agressive. Le système d'acquisition sur lequel toute cette civilisation est basée doit naturellement créer des distinctions de classes, de races et de nations, qui engendrent inévitablement la guerre. Celle-ci, vous l'appellez offensive ou défensive suivant les ordres des chefs de l'économie et des politiciens. Tant qu'existera ce système économique d'exploitation, il y aura des guerres. Et l'individu qui se trouve en face du problème de se battre ou de ne pas vouloir se battre, le résoudra selon son propre sens d'acquisition, qu'il appelle parfois patriotisme, idéal, etc., etc.. Or, comprenant que ce système entier doit inévitablement conduire à la guerre, il commencera, lui, en tant qu'individu, à s'en libérer avec intelligence. Là seulement est pour moi la vraie solution.

Par notre sens de l'acquisition nous avons construit, au cours des siècles, cet écrasant système d'exploitation qui détruit toute notre sensibilité, l'amour que nous pour-



rions avoir les uns pour les autres. Et lorsque nous demandons: « Ne devrions-nous pas combattre pour notre pays? N'est-ce point notre devoir moral? », il y a quelque chose de fondamentalement inique, de fondamentalement cruel dans cette question même. Pour être libres de cette extrême stupidité – la guerre – l'homme doit réapprendre à penser en commençant par le commencement. Tant que l'humanité est divisée en religions, en sectes, en croyances, en classes, en nationalités, la guerre existera, il y aura de l'exploitation et de la souffrance. Ce n'est que lorsque l'esprit commence à se libérer de ces limitations, ce n'est que lorsque l'esprit se déverse dans le cœur, qu'il y a la vraie intelligence. Elle seule est la solution durable aux cruautés barbares de cette civilisation.

QUESTION : Comment pouvons-nous le mieux aider l'humanité à vivre votre enseignement?

KRISHNAMURTI : C'est très simple: en le vivant vous-même. Qu'est-ce que j'enseigne? Je ne suis pas en train de vous donner un nouveau système, ni une nouvelle série de croyances ; mais je dis: Cherchez la cause qui a engendré cette exploitation, ce manque d'amour, cette peur, ces guerres continuelles, cette haine, ces distinctions de classes, cette division de l'homme contre l'homme. Sa cause est, foncièrement, le désir qu'a chacun de se protéger par l'acquisition, par le pouvoir. Nous désirons tous aider le monde, mais nous ne commençons jamais par nous-mêmes. Nous voulons réformer le monde, mais le changement fondamental doit d'abord avoir lieu en nous-mêmes. Donc, commencez par libérer l'esprit et le cœur de ce sens de la possession. Ceci exige, non pas un simple renoncement, mais du discernement, de l'intelligence.

QUESTION : Quelle est votre attitude dans le problème sexuel, qui joue un rôle si prédominant dans notre vie quotidienne?

KRISHNAMURTI : C'est devenu un problème parce qu'il n'y a pas d'amour. N'est-ce pas? Lorsque nous aimons vraiment, il n'y a pas de problème, il y a un ajustement, il y a de la compréhension. Ce n'est que lorsque nous avons perdu le sens de la véritable affection – de cet amour profond dans lequel n'existe pas le sens de la possession – que surgit le problème sexuel. Ce n'est que lorsque nous nous sommes complètement abandonnés à la simple sensation que surgissent de nombreux problèmes concernant le sexe. Et comme la majorité des personnes ont perdu la joie de la pensée créatrice, il est évident qu'elles se retournent vers la simple sensation du sexe, qui devient un problème qui leur dévore l'esprit et le cœur. Tant que vous n'avez pas commencé à critiquer et à comprendre la signification du milieu, et des nombreuses valeurs que vous avez construites autour de vous en manière de protection et qui écrasent la pensée réelle et créatrice, vous devez naturellement recourir à de nombreuses formes de stimulants. De cela surgissent des problèmes innombrables pour lesquels il n'y a pas de solution, si ce n'est la compréhension intelligente et fondamentale de la vie elle-même.

Je vous prie d'expérimenter ce dont je vous parle. Commencez à trouver la vraie signification de la religion, de l'habitude, de la tradition, de tout ce système de moralité qui vous pousse constamment, qui vous force dans une direction particulière ; commencez sans préjugés à mettre en question toute sa signification. Alors vous éveillerez cette pensée créatrice qui dissout les nombreux problèmes nés de l'ignorance.

QUESTION : Croyez-vous à la réincarnation? Est-ce un fait? Pouvez-vous nous en donner des preuves par expérience personnelle?

KRISHNAMURTI : L'idée de la réincarnation est aussi vieille que le monde; cette idée est que l'homme, en passant par de nombreuses naissances et par d'innombrables expériences, parviendra enfin à la perfection, à la vérité, à Dieu. Or, qu'est-ce

qui renaît, qu'est-ce qui continue? Pour moi, cette chose qui est censée survivre n'est qu'une série de couches de mémoire, ainsi que certaines qualités, certaines actions qui n'ont pas été complètes, qui ont été conditionnées, entravées par la peur. Et cette peur provient de ce qu'on s'est protégé. C'est cette conscience incomplète que nous appelons l'ego, le moi. Ainsi que je l'ai expliqué au début de ma brève introduction, l'individualité est l'accumulation des résultats de différentes actions qui ont été entravées par certaines valeurs héritées et acquises, par des limitations. J'espère que je n'ai pas rendu ceci très compliqué et philosophique. J'essaierai de le dire plus simplement.

Lorsque vous parlez du moi, vous indiquez par ce nom une forme, certaines idées, certains préjugés, certaines distinctions de classe, des qualités, des préjugés religieux, et ainsi de suite, qui ont été développés à cause du désir que l'on a de se protéger, de trouver la sécurité et le réconfort. Ainsi, pour moi, le « je », basé sur une illusion, n'a aucune réalité. Donc la question n'est pas de savoir si la réincarnation existe, s'il y a une possibilité pour de futurs développements, mais de savoir si l'esprit et le cœur peuvent se libérer de cette limitation du « je », du « mien ».

Vous me demandez si je crois ou non à la réincarnation parce que vous espérez, par ma réponse affirmative, pouvoir renvoyer dans l'avenir la compréhension et l'action dans le présent, et parvenir ainsi, à la fin, à réaliser l'extase de la vie, l'immortalité. Vous voulez savoir si, étant obligés de vivre dans un milieu conditionné et ne comportant que des possibilités limitées, vous pourrez, à travers cette misère et ce conflit, réaliser un jour cette extase de la vie, l'immortalité. Comme il est tard, je serai obligé d'être bref, et j'espère que vous repenserez à tout cela.

Je dis que l'immortalité existe; pour moi c'est une expérience personnelle; mais elle ne peut être réalisée que lorsque l'esprit n'anticipe pas un futur dans lequel il vivra d'une façon plus parfaite, plus complète, plus riche. L'immortalité est l'infini présent. Pour comprendre le présent, avec sa pleine et riche signification, l'esprit doit se libérer de l'habitude d'acquiescer pour se protéger. Lorsqu'il est entièrement nu, alors seulement il y a immortalité.

QUESTION : Dans le but de comprendre la vérité, devrions-nous travailler seuls ou collectivement?

KRISHNAMURTI : Si je puis le suggérer, laissez de côté la question de la vérité; considérons plutôt s'il est plus intelligent de travailler pour un bénéfice individuel ou pour un bénéfice collectif. Pendant des siècles, chacun a recherché sa propre sécurité, et est devenu ainsi brutal, agressif; il a exploité les autres, en créant la confusion et le chaos. En considérant tout cela, vous, l'individu, vous commencerez volontairement à travailler pour le bien-être de tous. Dans cet acte volontaire, l'individu ne se mécanisera jamais, il ne sera pas un instrument automatique entre les mains du groupe ; il n'y aura par conséquent aucun conflit entre le groupe et l'individu. La question de l'expression créatrice de l'individu en tant qu'opposée au groupe et en état de conflit avec lui ne disparaîtra que lorsque chacun agira intégralement dans la plénitude de la compréhension. Cela seulement produira une coopération intelligente dans laquelle la coercition, soit par la peur soit par l'avidité, n'aura pas de place. N'attendez pas d'être poussés à agir collectivement, mais commencez à éveiller cette intelligence, en vous dépouillant de toutes les stupidités de l'acquisition, et alors il y aura la joie du travail collectif.

Rio de Janeiro, le 17 avril 1935

## **Sao Paulo, Brésil**

### **2ème Causerie**

### **le 24 avril 1935**

Amis,

Beaucoup de personnes m'ont posé des questions au sujet de leur avenir et de leurs espoirs. Réussiront-elles dans certaines entreprises? Doivent-elles quitter ce pays pour aller s'établir en Amérique du Nord? Qui doivent-elles épouser? Etc., etc.. Je ne peux pas répondre à de telles questions, car je ne dis pas la bonne aventure. Je sais que ces questions constituent pour chacun de vrais et graves problèmes, mais chacun doit les résoudre soi-même.

J'ai choisi parmi les innombrables questions qui m'ont été posées, celles qui sont les plus caractéristiques ; mais je sens qu'il serait futile – et que ce serait une perte de temps pour vous et pour moi – si vous preniez ce que je vais vous dire, et ce que je vous ai déjà dit, comme une théorie philosophique avec laquelle l'esprit peut se distraire. J'ai à dire quelque chose de vital, et qui est applicable à la vie, une chose qui, une fois comprise, aide à résoudre les innombrables problèmes de la vie quotidienne.

En répondant à ces questions, je ne me placerai pas à un point de vue particulier, car j'ai le sentiment que tous les problèmes doivent être traités, non pas séparément, mais comme un tout. Si nous pouvons faire cela, nos pensées et nos actions seront saines et équilibrées.

Je vous prie de ne pas rejeter quelques-unes de ces questions comme bourgeoises et émanant d'une classe aisée. Ce sont des questions humaines, et elles doivent être considérées comme telles, et non comme appartenant à une classe particulière.

QUESTION : Comment considérez-vous la médiumnité et les communications avec les esprits des morts?

KRISHNAMURTI : Vous pouvez rire, et ainsi rejeter la question ; ou la prendre sérieusement. Et tout d'abord, ne discutons pas la question de savoir si les esprits existent ou non, mais considérons le désir qui nous pousse à communiquer avec eux, car cette partie de la question est la plus importante.

Chez la plupart des personnes qui entreprennent ce genre de choses, dans leurs communications avec les morts, il y a le désir d'être guidé, de s'entendre dire comment il faut agir. Comme ces personnes sont constamment dans l'incertitude en ce qui concerne leurs actions, elles espèrent, en communiquant avec les morts, trouver des guides et s'épargner ainsi la fatigue de penser. Ainsi leur désir est celui de se faire guider et diriger, afin de ne pas se tromper et de ne pas souffrir. C'est la même attitude que certains ont par rapport aux Maîtres, ces êtres que l'on considère comme étant plus avancés, et de ce fait capables de diriger les hommes par le truchement de leurs messages, etc., etc..

L'adoration de l'autorité est la négation de l'entendement. Le désir de ne pas souffrir engendre l'exploitation. Ainsi cette recherche de l'autorité détruit la plénitude de l'action, et se faire guider engendre l'irresponsabilité à cause de ce grand désir que l'on a de voguer dans la vie sans rencontrer de conflits ni de souffrance. Tant que l'esprit cherche un réconfort en se faisant guider, en se soumettant à une autorité, la cause de la douleur – l'ignorance – ne sera jamais détruite.

QUESTION : En vue d'atteindre la vérité, doit-on s'abstenir du mariage et de la procréation?

KRISHNAMURTI : La vérité n'est pas un but, une finalité que l'on puisse atteindre au moyen de certaines actions. Elle est cet entendement qu'engendre le continuels ajustement à la vie, et qui exige une grande intelligence. Et comme la plupart des gens sont incapables de cet ajustement qui n'offre pas de défense au mouvement de la vie, ils créent certaines théories et des idéals dans l'espoir de se faire guider par eux. Ainsi l'homme est prisonnier dans des cadres de traditions, de préjugés, et de morales, construits par la peur et le désir de se protéger. Ceci est rendu possible parce que l'homme est incapable de discerner constamment la signification de la vie en perpétuel mouvement. Il a érigé alors des « il faut » et des « il ne faut pas ». Une vie complète et riche – j'entends par là une vie suprêmement intelligente et non une existence défensive, attentive à se protéger – exige de l'esprit qu'il soit libre de tous les tabous, des peurs et des superstitions, des « il faut » et des « il ne faut pas ». Et ceci ne peut se produire que lorsque l'esprit comprend totalement la signification et la cause de la peur. Pour la plupart des personnes il y a conflit, douleur, et un ajustement continuels dans le mariage ; et pour beaucoup, le désir d'atteindre la vérité n'est qu'une évasion à cette lutte.

QUESTION : Vous niez la religion, Dieu et l'immortalité. Comment l'humanité peut-elle tendre vers la perfection, donc vers le bonheur, sans croire à ces choses fondamentales?

KRISHNAMURTI : C'est parce qu'il n'y a en vous qu'une croyance en Dieu et en l'immortalité, c'est parce que vous ne faites que croire à ces choses, qu'il y a tant de misère, de douleur et d'exploitation. Vous ne pourrez découvrir si la vérité, l'immortalité existent, que dans la plénitude de l'action elle-même, et non au moyen d'une croyance quelle qu'elle soit, non au moyen d'assertions autoritaires de quelqu'un d'autre. Ce n'est que dans la plénitude de l'action elle-même que se trouve la réalité.

Pour la plupart des personnes, Dieu et l'immortalité ne sont que des moyens d'évasion. La religion n'a fait qu'aider l'homme à échapper au conflit, à la souffrance de la vie, et par conséquent à sa compréhension. Lorsque vous êtes en conflit avec la vie, avec ses problèmes du sexe, de l'exploitation, de la jalousie, de la cruauté, etc., vous ne désirez pas foncièrement les comprendre – car les comprendre exige l'action, une action intelligente – et comme il vous déplaît de faire cet effort, vous êtes inconsciemment en train de vous enfuir vers ces idéals, ces valeurs, ces croyances, qui vous ont été transmis. Ainsi l'immortalité, Dieu et la religion sont devenus de simples abris pour un esprit qui se trouve en conflit.

Pour moi, aussi bien le croyant que le non-croyant en Dieu et en l'immortalité ont tort, car l'esprit ne peut appréhender la vérité avant d'être complètement libre de toutes les illusions. Alors seulement peut-on affirmer – et non plus croire ou nier – la réalité de Dieu et de l'immortalité. Lorsque l'esprit est complètement libre des nombreuses entraves et limitations créées par son besoin de se protéger, lorsqu'il est ouvert, entièrement nu, vulnérable dans la compréhension de la cause des illusions qu'il engendre, alors seulement disparaissent toutes les croyances, en cédant la place à la réalité.

QUESTION : Êtes-vous contre l'institution de la famille?

KRISHNAMURTI : Je suis contre, si la famille est un centre d'exploitation, si elle est basée sur l'exploitation.

(Applaudissements.)

Je vous en prie, à quoi cela sert-il d'être simplement d'accord avec moi? Il vous faut agir pour changer cela. Le désir de se perpétuer crée une famille qui devient un

centre d'exploitation. Donc la question en réalité est ceci: « Peut-on jamais vivre sans exploiter? » et non: « La famille est-elle bonne ou mauvaise? » Non: « Est-ce bien ou mal d'avoir des enfants? », mais: « Est-ce que la famille, les possessions, le pouvoir, ne sont-ils pas le résultat du désir de sécurité et de la perpétuation de soi-même? » Tant qu'existe ce désir, la famille devient le centre de l'exploitation.

Pouvons-nous jamais vivre sans exploiter? Je dis que nous le pouvons. Il y a forcément exploitation tant qu'il y a lutte pour la protection de soi-même. Tant que l'esprit est à la recherche de la sécurité, du réconfort, au moyen de la famille, de la religion, de l'autorité ou de la tradition, il doit y avoir exploitation. Et l'exploitation ne cesse que lorsque l'esprit discerne la fausseté de toute sécurité, et n'est plus pris au piège par son propre pouvoir de créer des illusions. Si vous voulez expérimenter ce que je dis, vous verrez que je ne détruis pas le désir, mais qu'on peut vivre dans ce monde avec richesse et santé, sans limitations, sans souffrances. Vous ne pouvez découvrir cela que par l'expérience, et non en niant simplement ce que je dis. Là où l'intelligence fonctionne – et elle cesse de fonctionner lorsqu'existent la peur et le désir de sécurité – il ne peut pas y avoir d'exploitation.

La plupart des gens attendent qu'un changement se produise qui, miraculeusement, changera ce système d'exploitation. Ils attendent que des révolutions viennent accomplir leurs espoirs, leurs désirs inassouvis. Mais en attendant de la sorte, ils sont en train de mourir lentement. Car je pense que de simples révolutions ne changent pas les désirs fondamentaux de l'homme. Mais si l'individu commence à agir avec intelligence, sans se faire pousser à l'action, mais indépendamment des conditions présentes ou de ce que les révolutions promettent pour l'avenir, alors il y a une richesse, une plénitude, dont l'extase ne peut être détruite.

Sao Paulo, le 24 avril 1935

# **Rio De Janeiro, Brésil**

## **3ème Causerie**

### **le 4 mai 1935**

Amis,

Au cours des siècles, comme aussi dans notre présente civilisation, nous voyons comment l'individu habile exploite le groupe, et comment le groupe, à son tour, exploite l'individu. Il y a cette constante interaction entre l'individu et le groupe, qui est la société, les religions, les idées des chefs et des dictateurs. Il y a aussi l'exploitation des femmes par les hommes dans certains pays, et dans d'autres les femmes exploitent les hommes. Il y a une forme subtile ou grossière d'exploitation partout où existe un intérêt déguisé, soit dans le domaine de la propriété privée, ou en religion, ou en politique.

Il est toujours difficile de transpercer la réelle signification des mots, et de ne pas se laisser égarer par eux. En comprenant pleinement la signification actuelle de la moralité, nous découvrirons par nous-mêmes la nouvelle moralité et ses détails en action. La plupart des gens, après m'avoir entendu, disent que je ne leur ai donné que des idées vagues, qui ne sont pas du tout pratiques. Mais je ne suis pas ici pour vous donner une nouvelle série de règlements, ni un nouveau mode d'agir, ce qui ne serait qu'une autre forme d'exploitation, une nouvelle cage pour vous emprisonner. Vous ne feriez que quitter une vieille prison pour une nouvelle, ce qui serait tout à fait futile. Mais si, au contraire, vous commencez à découvrir et à examiner la base du code actuel de conduite et de toute la structure de la morale, alors, dans le processus même de la découverte de la vraie cause de ce que nous appelons la morale, vous commencerez à discerner les modalités de la vraie action individuelle, qui alors sera morale. Cette action de l'intelligence, libérée de toute incitation ou coercition, est la vraie moralité.

Notre morale d'aujourd'hui est basée sur la protection de l'individu ; c'est un système fermé qui agit comme une protection pour maintenir l'individu au sein du groupe. L'individu est traité comme un animal méchant qui doit être gardé dans la cage de la moralité. Nous sommes devenus les esclaves d'une moralité de groupe que chacun de nous a aidé à construire, à cause de son désir individuel de sécurité et de réconfort. Chacun de nous a contribué à ce système de morale, qui est basé sur l'acquisition et sur la protection rusée de soi-même. Dans le système fermé de cette soi-disant morale, nous avons créé des religions statiques, avec leurs dieux statiques, avec des images mortes et des pensées pétrifiées. Cette prison fermée de la morale est devenue si puissante, si exigeante, que la plupart des individus vivent dans la peur de l'enfreindre, et ne font que se conformer aux règlements et aux lois de la prison.

Nous ne pouvons trouver la vérité ni au moyen de cette morale fermée, ni simplement en nous en évadant. Si nous nous bornons à nous évader de cette morale en détruisant le vieux code sans le comprendre, nous ne ferons que créer une autre forme de protection individuelle, une autre prison. Tant que l'esprit est à la recherche d'une sécurité, et des voies et moyens qui lui assureront cette sécurité, il doit inévitablement créer des lois et des systèmes pour sa propre protection. Cette recherche d'une protection individuelle est la négation de la compréhension de la réalité. La réalité ne

peut être discernée que lorsque l'esprit est entièrement nu, entièrement dénudé de cette idée d'auto-protection.

Il vous faut devenir intensément conscients de la cause de cette prison, de cette continuelle construction de sécurités, de consolations et de voies d'évasion, dans lesquels l'esprit est engagé. Lorsque vous êtes pleinement conscients de cette cause, l'esprit lui-même commence à discerner la vraie manière d'agir dans le courant de l'expérience, de sorte que la moralité devient purement individuelle. On ne peut pas en faire un moyen d'exploitation. En connaissant sa cause, et en en étant continuellement conscient, l'esprit lui-même commence à émerger de la protection de cette moralité autoprotectrice, qui est devenue si écrasante, si destructive pour l'intelligence. Par cette lucidité, qui est l'éveil de l'intelligence, l'esprit émerge jusqu'à parvenir au flot de la réalité qui ne peut pas devenir une religion statique, un moyen d'exploitation, ni qui peut être pétrifié en un livre de prières des prêtres.

QUESTION : Est-ce qu'une simple révolution économique et sociale résoudrait tous les problèmes humains, ou doit-elle être précédée d'une révolution intérieure, spirituelle?

KRISHNAMURTI : La révolution peut venir, et au lieu d'un système capitaliste, supposez que vous établissiez une forme de gouvernement communiste ; mais croyez – vous qu'une simple révolution extérieure résoudra les nombreux problèmes humains? Sous le régime actuel, vous êtes forcés de vous ajuster à certaines méthodes de pensée, de morale, et vous devez gagner de l'argent. Si un nouveau système est établi par la révolution, il y aura une nouvelle forme de coercition, peut-être pour le mieux ; mais comment la simple coercition peut-elle engendrer la compréhension? Êtes-vous satisfaits de continuer à vivre inintelligemment dans le système actuel, espérant et attendant que quelque changement extérieur miraculeux se produise qui modifiera aussi votre esprit et votre cœur? Sûrement il n'y a qu'une voie, qui consiste à voir que le système actuel est basé sur l'exploitation égoïste dans laquelle chaque individu cherche brutalement sa propre sécurité, et combat pour conserver ses privilèges et ses acquisitions. En comprenant cela, l'homme intelligent n'attendra pas que vienne une révolution, mais il commencera à modifier radicalement son action, sa morale, et il commencera à libérer son esprit et son cœur de tout esprit d'acquisition. Un tel homme est libre du fardeau de tout système et peut ainsi vivre intelligemment dans le présent. Si vous désirez réellement trouver la vraie façon d'agir, essayez de vivre dans le présent, avec la compréhension de l'inévitable.

QUESTION : Je n'appartiens à aucune religion, mais je suis membre de deux sociétés qui me donnent de la connaissance et de la sagesse spirituelle. Si je les abandonnai, comment pourrais-je jamais atteindre la perfection?

KRISHNAMURTI : Si vous comprenez la futilité de tous les corps religieux organisés, avec leurs intérêts déguisés et leur exploitation, avec la complète stupidité de leurs croyances basées sur l'autorité, la superstition et la peur ; si vous saisissez réellement la signification de cela, alors vous n'appartiendrez à aucune secte ni société religieuse. Croyez-vous qu'aucune société ou qu'aucun livre puisse vous donner la sagesse? Des livres et des sociétés peuvent vous donner des informations ; mais si vous dites qu'une société peut vous donner la sagesse, vous ne faites plus que compter sur elle, et elle devient votre exploiteur. Si la sagesse pouvait être acquise au moyen d'une secte ou d'une société religieuse, nous serions tous des sages, car nous avons eu des religions avec nous pendant des milliers d'années. Mais la sagesse ne peut pas être acquise de cette manière. La sagesse est la compréhension du flot constant de vie (ou réalité), et ce flot ne peut être discerné que lorsque l'esprit est ouvert et vulnérable, c'est-à-dire lorsqu'il n'est pas entravé par ses propres désirs, par ses réactions et ses illusions destinés à le protéger. Aucune société, aucune religion, aucun prêtre, aucun

chef ne vous donneront jamais la sagesse. Ce n'est que par votre propre souffrance – dont vous essayez de vous évader en adhérant à des corps religieux et en vous immergeant dans des théories philosophiques – ce n'est qu'en étant conscients de la cause de la souffrance, et en vous libérant de cette cause, que la sagesse naît naturellement et avec douceur.

QUESTION : Je désire beaucoup de choses de la vie, que je ne possède pas. Pouvez-vous me dire comment les obtenir?

KRISHNAMURTI : Pourquoi désirez-vous beaucoup de choses? Nous devons tous avoir des vêtements, de la nourriture, un abri. Mais qu'est-ce qu'il y a derrière votre désir? Nous voulons des choses parce que nous pensons que grâce à la possession nous serons heureux, que par l'acquisition nous obtiendrons du pouvoir. Derrière cette question il y a le désir de puissance. A la poursuite de la puissance il y a la douleur et par la douleur il y a l'éveil de l'intelligence, qui révèle la complète futilité de la puissance. Il y a ensuite la compréhension des besoins. Vous pouvez ne pas vouloir beaucoup de choses physiques, vous pouvez avoir vu l'absurdité qu'il y a à beaucoup posséder, mais vous pouvez désirer le pouvoir spirituel. Entre cela et le désir d'avoir beaucoup d'objets il n'y a pas de différence. Tout cela est pareil. Un de ces désirs vous l'appellez matérialiste, et vous donnez à l'autre un nom plus raffiné, spirituel, mais essentiellement ils ne sont que deux moyens de rechercher votre propre sécurité, et en cela il ne peut jamais y avoir de bonheur ni d'intelligence.

QUESTION : Vous semblez nier la valeur de la discipline et des principes moraux. La vie ne serait-elle pas un chaos sans discipline ni lois morales?

KRISHNAMURTI : Ainsi que je l'ai dit au début de cette Causerie, nous avons transformé la discipline et la morale en un abri pour notre propre protection, qui n'a aucune signification profonde, aucune réalité. N'y a-t-il pas des guerres, une exploitation brutale, un complet chaos dans le monde, en dépit de vos disciplines, de vos religions, de vos rigides cadres moraux? Alors examinons cette structure de la morale et de la discipline, que nous avons construite et qui nous a exploités, qui est en train de détruire l'intelligence humaine. Dans l'examen même de cette structure fermée de morale et de discipline, si nous y procédons avec soin et sans préjugés, nous commencerons à comprendre et à développer cette vraie moralité qui ne peut pas être mise en système, pétrifiée.

La morale, la discipline que vous possédez maintenant sont basées sur la recherche de la sécurité personnelle à laquelle se livre l'individu au moyen de la religion et de l'exploitation économique. Vous pouvez parler d'amour et de fraternité le dimanche, mais les lundis vous exploitez les autres, dans vos occupations variées. La religion, la morale, la discipline ne sont que des revêtements de l'hypocrisie. Une telle moralité, de mon point de vue, est immorale. Comme vous recherchez impitoyablement votre sécurité économique, et que ceci engendre une morale qui convient à ce but, ainsi vous avez créé des religions dans le monde entier, qui vous promettent l'immortalité au moyen de leurs disciplines et morales particulières et fermées. Tant qu'existe cette morale fermée, les guerres et l'exploitation doivent exister, il ne peut y avoir de vrai amour pour l'homme. Cette morale, cette discipline sont, en réalité, basées sur l'égoïsme et la recherche brutale de la sécurité individuelle. Lorsque l'esprit se libère de ce centre de conscience limitée – qui est basé sur l'agrandissement de soi-même – alors surgit l'ajustement exquis et délicat à la vie, qui n'exige ni lois ni règles, mais qui est une intelligence consommée, s'exprimant dans l'action intégrée du vrai discernement.

QUESTION : Ce qui viendra après la mort m'est égal, mais j'ai peur de mourir. Dois-je combattre cette peur et comment puis-je la surmonter?



KRISHNAMURTI : En aimant le présent. L'éternité n'est pas dans l'avenir, elle est toujours dans le présent. Il n'y a pas de remède à la peur, on ne peut pas la remplacer si ce n'est par la compréhension de la cause de la peur elle-même. L'esprit est continuellement limité par les mémoires du passé, et ces souvenirs entravent l'accomplissement de l'action dans le présent. Ainsi il n'y a pas de plénitude d'action dans le présent qui puisse engendrer la peur de la mort.

Ce n'est pas un exploit intellectuel que de vivre dans le présent. Cela exige que l'on comprenne l'action et qu'on se libère l'esprit des illusions, et c'est cela qui nous occupe le plus: créer des illusions, des évasions, recouvrir les choses que nous ne voulons pas comprendre. L'esprit crée des illusions comme moyens pour s'évader, et ces illusions, avec leur puissance, empêchent que l'action et la compréhension soient complètes dans le présent. Ainsi les vieilles illusions créent des entraves et des limitations nouvelles. C'est pour cela que nous commençons à penser en termes de durée, aux moyens de comprendre et de croître. La compréhension est toujours dans le présent, non dans le futur. Mais l'esprit refuse la perception immédiate, à cause de ce qu'elle impliquerait de révolte intelligente contre tout ce qu'il a construit dans la recherche de sa propre sécurité.

QUESTION : Je permets à mon imagination d'errer sans crainte. Est-ce que je fais bien?

KRISHNAMURTI : En fait, il se peut que vous ayez peur de beaucoup de choses. Cette course de l'imagination est encore une façon de fuir les problèmes de la vie. Si c'est une évasion, c'est une perte complète d'énergie mentale. Cette énergie peut devenir créatrice et effective, mais seulement lorsqu'elle s'est libérée des craintes et des illusions que la tradition et les désirs de se protéger nous ont imposées.

QUESTION : Est-ce que vous prêchez l'individualisme?

KRISHNAMURTI : J'ai peur que celui qui a posé cette question n'ait pas bien compris ce que j'ai dit. Je ne prêche pas du tout l'individualisme. Malheureusement, la vaste majorité des gens n'ont presque pas une seule possibilité d'expression individuelle ; ils peuvent croire qu'ils agissent volontairement et librement ; mais, et c'est triste, ils ne sont que des machines, qui fonctionnent d'une façon déterminée, sous la poussée des circonstances et du milieu. Alors comment peut-il y avoir un accomplissement individuel (ce qui est la plus haute forme de l'intelligence)? Ce que nous appelons expression individuelle, dans le cas de la vaste majorité des gens, n'est qu'une réaction dans laquelle il y a très peu d'intelligence.

Mais il y a une autre sorte d'individualité, qui est l'unicité. Elle est le résultat de l'action voulue et compréhensive. C'est-à-dire que si quelqu'un comprend le milieu où il est, et qu'il agit avec intelligence et discernement, là est la vraie individualité. Le propre de cette unicité n'est pas de séparer, car elle est l'intelligence elle-même.

L'intelligence est seule, unique. Mais si vous n'agissez que par la pression des circonstances, alors, bien que vous puissiez croire que vous êtes un individu, vos actions ne sont que des réactions, dans lesquelles il n'y a pas d'intelligence. Et parce que l'individu, aujourd'hui, n'est qu'une réaction dans laquelle il ne peut y avoir d'intelligence, il y a le chaos dans le monde, chaque individu cherchant sa propre sécurité et son accomplissement égoïste.

L'intelligence est unique ; elle ne peut pas être divisée en « vôtre » et « mienne ». Ce n'est que l'absence d'intelligence qui peut être séparée en unités, en « vôtre » et « mienne », et cela c'est la laideur des distinctions, d'où naissent l'exploitation, la cruauté et la douleur.

Rio De Janeiro, le 4 mai 1935



# **Rio De Janeiro, Brésil**

## **4ème Causerie**

### **le 10 mai 1935**

Amis,

Chacun essaye de trouver le bonheur, la vérité ou Dieu, en donnant à l'objet de sa recherche un nom différent selon ses capacités intellectuelles, son éducation religieuse et son milieu. Et vous êtes venus ici en espérant découvrir une certitude autour de laquelle vous pourrez bâtir toute votre vie et votre action.

Pourquoi cherchez-vous la certitude ultime, cette réalité dont vous espérez qu'elle vous donnera le bonheur et l'explication de la cruauté et de la souffrance humaines? Quelle est la cause de votre recherche? La raison fondamentale de cette recherche – la raison humaine et non une quelconque raison intellectuelle – est votre désir de fuir le présent parce qu'il s'y trouve tant de souffrance, en vous et autour de vous ; alors vous voulez vous évader vers quelque utopie idéaliste appartenant au futur, vers un système intellectuel de pensée, ou vers une autorité de foi et d'espérance. Mais un homme profondément amoureux n'est pas à la recherche d'amour ou de bonheur ; c'est l'homme qui n'est pas amoureux, qui n'est pas heureux, qui souffre, c'est lui qui recherche le contraire de cela où il est pris. Étant donné que vous vous trouvez dans la misère, dans un grand vide, dans le désespoir, vous commencez à chercher une voie de sortie, une évasion. Cette fuite est ce qu'on appelle la recherche de la réalité, ou de la vérité, etc., selon le nom qu'on lui donne.

La plupart de ceux qui disent qu'ils cherchent le bonheur, en réalité, cherchent à s'évader, à fuir les conflits, la misère, le vide dans lequel ils sont pris. Étant dans l'incertitude quant à l'amour, quant à la pensée, toute leur recherche est dirigée vers des certitudes et des satisfactions ; car l'amour et la pensée sont toujours à la recherche de certitudes dans lesquelles elles puissent s'ancrer. Et c'est cela qu'on appelle la réalité, le bonheur, la recherche de l'immortalité. Vous voulez être assurés qu'il existe quelque chose de durable, quelque chose de plus que cette confusion et cette misère.

Si vous examinez vraiment – et je vous prie de ne pas écouter seulement intellectuellement ce que je dis – si vous examinez vraiment votre propre recherche, vous verrez que vous essayez d'échapper à cette confusion et à cette misère pour aller vers ce que vous imaginez être une réalité, un bonheur. Vous voulez une drogue, un stupéfiant qui vous satisfera, qui vous endormira paisiblement. La seule actualité, la seule réalité que nous puissions pleinement appréhender est cette confusion, cette misère, ce conflit ; et échapper à cela c'est simplement créer une illusion. Si vous fuyez les contingences, vous ne pouvez aller que vers des illusions, des espoirs, des désirs qui n'ont aucune réalité. La fuite hors des contingences doit conduire inévitablement à une illusion, bien que cette illusion puisse avoir assumé une réalité avec le temps et la tradition.

Et je vous prie, ne dites pas: « N'y a-t-il rien au delà de la confusion, rien au delà de la misère? » Je veux expliquer comment agit notre esprit, et ce que sont nos réactions ; et, en comprenant cela convenablement et pleinement, nous pouvons alors nous diriger avec soin vers quelque chose qui ne peut être compris que par l'actuel et non par les illusions. Je vous prie, permettez-moi de répéter que la recherche du bonheur, de la vérité ou réalité, naît du désir que l'on a d'échapper à la prison de la souffrance.

france, et est donc foncièrement fausse ; et à moins que vous ne compreniez cela clairement et pleinement, ce que je dirai plus tard dans ma Causerie ne sera pas complètement compris. Donc, j'examinerai cette question à fond.

Lorsque nous souffrons de perdre quelqu'un que nous aimons, ou lorsqu'il y a dans nos vies le vide de l'être qui ne s'est pas accompli, ou le désespoir de l'être désemparé, nous commençons à créer le contraire de tout cela ; et nous poursuivons cette image, en espérant qu'elle nous conduira à la paix, à l'accomplissement, à la plénitude. Ainsi, nous sommes entraînés, consciemment ou inconsciemment, d'une manière subtile ou grossière, de plus en plus loin de l'actuel, de la souffrance du présent.

Supposez que vous ayez perdu quelqu'un. Vous souffrez de cette mort et vous commencez à vous enquérir au sujet de l'au-delà : vous voulez savoir si c'est un fait ou non. Vous examinez ensuite la théorie de la réincarnation. Que faites-vous en réalité ? vous essayez de vous éloigner de la souffrance. Où existe le désir d'évasion, existe la création d'illusions. Comme nous souffrons sans cesse, nous avons créé d'innombrables illusions, et notre recherche actuelle de la réalité n'est que la recherche d'une illusion de plus en plus magnifique.

Si vous comprenez cela complètement, vous percevrez la futilité de la recherche du bonheur, de la certitude ou de la vérité, selon ce que vous l'appellez. Vous ne chercherez plus à mesurer l'incommensurable. Une fois pour toutes, l'esprit doit se débarrasser de ce désir d'évasion, et alors seulement il est prêt à découvrir la cause fondamentale de la souffrance ; car la douleur est la principale réalité que connaît chacun de nous.

Pour comprendre la cause fondamentale de la douleur, l'esprit doit être libre d'idéals, parce que les idéals ne sont que des formes de la fuite hors de l'actuel. Lorsque l'esprit devient conscient de lui-même, il s'aperçoit qu'il ne fait qu'imiter des modèles, poursuivre des buts, des croyances et des idéals qu'il a établis à son propre usage, comme moyen de fuir la confusion. L'esprit pose ces croyances et ces idéals par-dessus la confusion de la souffrance. En d'autres termes, les idéals sont simplement des illusions qui vous donnent de l'espoir et des encouragements dans votre fuite du présent. Dans le cas où vous ne compreniez pas tout à fait ce que je dis là, je vous en donnerai un exemple.

Il existe un idéal de fraternité et d'amour fraternel. Mais que se produit-il en fait ? Il y a des guerres, des nationalismes, des divisions de classes ; des hommes se dressant contre des hommes, ils s'exploitent, ils se groupent dans des religions qui les séparent avec des dogmes. Alors à quoi sert votre idéal ? Vous direz : « Nous parviendrons à la hauteur de cet idéal dans le futur. » Mais quelle est la valeur de cela dans le présent ? Pourquoi voulez-vous des idéals lorsque vous savez pertinemment qu'il ne peut pas y avoir de fraternité tant qu'existent ces distinctions créées par la religion, par le sens de l'acquisition, par l'exploitation, et dans laquelle vous vivez ? Vos idéals ne sont que des soporifiques sentimentaux pour les personnes qui ne veulent pas agir dans le présent. Tandis que si vous n'aviez pas d'idéal du tout, mais si vous voyiez la confusion et la cruauté dans tout ce qu'elles ont d'actuel, sans être aveuglés par des espoirs qui sont devenus des idéals, alors, en résolvant ces problèmes il y aurait spontanément de la fraternité, il y aurait une vraie unité entre tous les hommes. Ainsi les idéals, en réalité, vous donnent l'occasion de ne pas affronter la corruption actuelle et l'exploitation, auxquelles vous participez.

La plupart des esprits poursuivent l'autorité de croyances et d'idéals parce qu'ils ne veulent pas comprendre le présent ; et c'est là une des principales raisons pour lesquelles elles ne découvrent pas – et par conséquent ne dissipent pas pour elles-mêmes – la cause de la souffrance.

Nous avons construit, au cours de nombreux siècles, un milieu composé d'illusions, comme l'autorité, l'imitation, les croyances, les idéals, qui nous donnent la possibilité de subtiles évasions. Des personnes souffrent dans la prison de ces limitations, et essayent de trouver des solutions à leur souffrance, tout en demeurant à l'intérieur des illusions qu'elles ont créées autour d'elles-mêmes. Mais d'autres personnes discernent vraiment la nature illusoire de cette structure, et parce qu'elles souffrent beaucoup plus intensément et intelligemment, et qu'elles ne sont pas désireuses de s'évader dans le futur, alors dans cette acuité de la douleur elles découvrent la vraie libération de la souffrance elle-même.

Vous devez, vous demander à vous-mêmes si vous êtes en train de chercher une solution à votre souffrance à l'intérieur du cercle de l'illusion, dans le milieu créé par les siècles (en engendrant ainsi de nouvelles illusions et en vous barricadant de plus en plus dans cette prison) ; ou si vous êtes en train de chercher à transpercer les nombreuses illusions que vous avez construites autour de vous au cours des siècles. Car dans l'acte même de percevoir la cause de la souffrance, cette cause est connue et dissoute. Ce n'est qu'alors, et pas avant, que l'esprit est capable de percevoir la vérité. La recherche de la vérité est déjà une illusion, car elle n'est qu'une fuite. Lorsque toutes les fuites et les illusions ont été balayées par la compréhension, alors seulement l'esprit peut percevoir le durable, l'infini.

QUESTION : Que pensez-vous de la charité et de la philanthropie sociale?

KRISHNAMURTI : La philanthropie sociale consiste à restituer à la victime un petit peu de ce que le philanthrope lui a cruellement pris. D'abord vous l'exploitez, vous le faites travailler des heures innombrables, etc., et vous amassez de très grandes richesses en rusant, en trichant ; puis vous vous retournez magnaniment et vous donnez un peu à la pauvre victime. (Rires.) Je ne sais pas pourquoi vous riez, car vous faites la même chose, bien que différemment. Vous pouvez n'être pas assez rusé, assez habile, assez brutal pour amasser des richesses et devenir un philanthrope, mais vous êtes spirituellement, dans le monde de l'idéal, en train d'amasser ce que vous appelez la connaissance, en vue de vous protéger.

La vraie charité n'est pas consciente d'elle-même ; il n'y a pas d'abord une accumulation, puis une distribution. Elle est comme une fleur, naturelle, ouverte, spontanée.

QUESTION : Les dix Commandements devraient-ils être détruits?

KRISHNAMURTI : Ne sont-ils pas déjà détruits? Existente-ils maintenant? Peut-être dans les livres de prières, pétrifiés de façon à être vénérés comme idéals, mais en fait ils n'existent pas. Pendant beaucoup de siècles, l'homme a été guidé par la peur, il a été forcé, obligé à agir conformément à certaines normes ; mais la plus haute forme de moralité consiste à faire une chose pour elle-même, non pour un mobile ou une récompense. Au lieu de nous faire contraindre à suivre un modèle, nous devons trouver individuellement ce qu'est la vraie morale. Et c'est une des choses les plus difficiles que de trouver par soi-même comment agir d'une façon vraie ; cela demande de l'intelligence et un ajustement continu ; il ne faut pas suivre une loi ou un système, mais mettre en jeu une lucidité intense, un discernement du moment même de l'action. Et ceci ne peut exister que lorsque l'esprit se libère lui-même, avec intelligence, de la peur et des coercitions.

QUESTION : Dieu existe-t-il?

KRISHNAMURTI : Je me demande quelle valeur cela aurait si je disais oui ou non? Nier ou affirmer ne révélerait pas la réalité. Chacun doit trouver par lui-même. Donc vous ne pouvez accepter ni nier. Si je disais oui, qu'arriverait-il? Ce serait une autre croyance à être ajoutée à votre musée de croyances. Si je disais non, cela aussi

appartiendrait à un musée d'un autre type. Que cela soit d'une façon ou d'une autre, cela n'a aucune importance pour vous. Si je disais oui, je deviendrais une autorité, et vous pourriez peut-être modeler votre vie sur ce modèle ; si je disais non, cela aussi placerait devant vous un modèle. Vous ne pouvez pas aborder ce problème: « Dieu existe-t-il ou non? » avec un préjugé, pour ou contre. Ce que vous pouvez faire, c'est préparer le sol de l'esprit et voir ce qui arrive. Je veux dire: laissez l'esprit se délivrer lui-même de toutes les illusions, de toutes les peurs, des préjugés et des désirs, et qu'il ne soit dans l'attente de rien ; alors un tel esprit peut discerner s'il y a ou non Dieu. Mais l'on a un esprit spéculatif, et, pour des amusements intellectuels, on essaye de résoudre cette question. Un tel esprit ne peut pas trouver une vraie réponse. Tout ce que vous pouvez faire, c'est transpercer les erreurs, les illusions que vous avez créées autour de vous-mêmes. Et ceci exige, non pas une enquête au sujet de l'existence de Dieu, mais l'action de la plénitude, l'action de tout votre être dans le présent.

QUESTION : Les prêtres ne sont-ils pas nécessaires pour conduire l'ignorant vers l'équité?

KRISHNAMURTI : Certainement non. Mais qui sont les ignorants? Cette question ne peut être posée qu'à chacun de vous, et non à une vague masse qu'on appelle « les ignorants ». La masse c'est vous. Avez-vous besoin de prêtres? Qui doit dire quels sont les ignorants? Personne. Donc, vous, étant ignorants, avez-vous besoin d'un prêtre, et un prêtre peut-il jamais vous conduire hors de cette ignorance vers l'équité? Si vous considérez simplement qu'un homme ignorant, existant vaguement en un lieu que vous ne connaissez pas a besoin d'un prêtre, alors vous perpétuez l'exploitation et toutes les ficelles de la religion. Personne ne peut vous conduire vers l'équité si ce n'est vous, au moyen de votre propre compréhension, et de votre douleur.

QUESTION : Est-il possible d'atteindre la perfection, vivant parmi des imparfaits?

KRISHNAMURTI : Où peut-on ailleurs réaliser la perfection, où peut-on ailleurs comprendre la perfection, si ce n'est parmi l'imperfection? Mais toute cette idée d'obtenir la perfection est si foncièrement fausse! Je vous prie, il vous faut penser à cela soigneusement. Lorsque vous parlez de la perfection, vous voulez parvenir à un but, à une certitude, à une puissance qui peut vous donner une sécurité, d'où il ne peut jamais surgir de conflit, de douleur. La perfection n'est pas une fin, un absolu, un point fixe, mais un continuel devenir. Lorsque l'esprit est délivré des oppositions, alors il y a un mouvement continuel, un flux continu de réalité. La perfection est l'action, le flux continu de réalité, non un absolu objectif vers lequel vous progressez à travers d'innombrables expériences, des souvenirs, des leçons à apprendre, de la souffrance. Pour comprendre ce flot de vie, l'esprit doit être entièrement libre de finalités, de certitudes, qui ne sont que le résultat du désir que l'on a de se protéger.

Si vous considérez ce que j'ai dit ce soir, vous percevrez la clôture que nous avons construite au cours des nombreux siècles, et dans laquelle nous sommes devenus des prisonniers, en détruisant ainsi votre intelligence créatrice. Si l'esprit peut commencer à démolir les murs de cette prison, par sa compréhension, alors il y a action sans souffrance, normale et vraie.

QUESTION : Est-ce que l'égoïsme n'est pas la racine de l'exploitation religieuse et économique?

KRISHNAMURTI : Monsieur, ceci est évident. C'est l'égoïsme qui a créé les cages de la religion ; c'est lui qui crée l'exploitation de l'homme. La personne qui pose cette question sait cela. Mais que fait-elle pour cela? Nous savons qu'il y a une exploitation brutale par les plus habiles et les plus rusés, et qu'il y a de la pauvreté au milieu de l'abondance. Mais est-ce que la personne qui pose la question s'est demandé si elle ne participe pas, elle aussi, à cette bataille cruelle et stupide pour l'acquisition? Si elle

sentait réellement l'épouvantable cruauté de tout cela, et si elle agissait intelligemment, elle serait une flamme qui consumerait les stupidités autour d'elle.

Rio De Janeiro, le 10 mai 1935

# **Rio De Janeiro, Brésil**

## **5ème Causerie**

### **le 18 mai 1935**

Amis,

On m'a dit que mes idées sont trop compliquées, qu'elles ne sont pas pratiques, et qu'elles sont impossibles à appliquer dans la vie quotidienne où chacun est obligé de se battre pour gagner sa vie. Les uns rejettent sans réflexion ce que je dis, d'autres, d'une manière aussi irréfléchie, l'acceptent sans l'examiner, en espérant que cela viendra s'accorder avec leur système déjà existant. Ainsi le pouvoir de renouvellement de l'action est dénié.

C'est vivre qui nous occupe, et vivre n'implique pas seulement du pain, un abri, des vêtements et du travail, mais aussi l'amour et la pensée. Nous ne pouvons pas comprendre la pleine signification de la vie si nous considérons séparément et isolément le problème du travail, ou de l'amour ou de la pensée. Comme ils sont reliés entre eux et inséparables, ils doivent être conquis dans l'ensemble, comme un tout. Ce ne sont que les gens confortablement installés dans la vie, et qui suivent le modèle ou le système traditionnels, qui essaient de séparer le travail de la vie ; puis ils espèrent vaincre le conflit qui surgit de cette division en considérant chaque problème séparément.

Il y a tant de gens menant soi-disant une vie spirituelle, qui considèrent le travail, l'occupation, comme quelque chose de matérialiste, qui peut tout au plus être toléré. Ils ne sont intéressés que par la vérité et Dieu. Et il y en a d'autres qui ne s'occupent uniquement que de la réorganisation de la société pour le bien-être de tous. Si nous voulons comprendre l'action, qui est le fait de vivre, nous devons la prendre comme un tout, et non la diviser en compartiments étanches ainsi que la plupart des gens le font. Vivre est l'action harmonieuse de la pensée, de l'émotion et du travail ; et quand ceux-ci sont en contradiction l'un avec l'autre, il y a souffrance, conflit, inharmonie. Nous cherchons – n'est-ce pas ? – à vivre harmonieusement, à vivre complètement dans nos actions, à nous accoupler. Pour faire cela il faut qu'il y ait la plus haute intelligence, qui consiste à être sans peur, à ne pas exploiter, à ne pas chercher des récompenses. De cela surgit la liberté d'action, qui renouvelle. Chacun, au fond de lui-même, cherche, essaye de vivre dans cette action ; mais, en cherchant à découvrir ce mouvement harmonieux de la vie, on est très souvent détourné par quelque question sans importance, comme : quel système doit-on suivre ? les Maîtres existent-ils ? Est-ce qu'existent la vérité ? Dieu ?

Pourquoi ne vivons-nous pas cette action intelligente, harmonieuse ? Si nous accomplissons cela, alors la vie devient simple, pleine de sens, créatrice. Alors pourquoi ne la réalisons-nous pas, nous qui cherchons à vivre cette vie harmonieuse (où, du moins, il y a tant de personnes qui constamment affirment qu'elles la cherchent) ? Une des principales raisons est que nous considérons les nombreux problèmes de la vie séparément, et à l'exclusion les uns des autres, ainsi que j'ai essayé de l'expliquer. Cette division engendre une façon fausse de penser, qui crée l'exploitation dans le travail, ainsi que les complications et la confusion qui inhibent l'amour, et que l'on ne peut comprendre et résoudre qu'en pensant d'une façon exacte.



Pour savoir ce qu'est une pensée juste et exacte, découvrons d'abord ce qui est erroné dans notre pensée. Si nous pouvons savoir par nous-mêmes ce qui est faux dans notre pensée, alors nous saurons naturellement, sans impositions, ce qui est vrai. A travers une masse de fausses idées, à travers un paravent de nombreuses illusions, il ne peut y avoir la perception du vrai. Alors nous devons nous occuper à chercher à découvrir ce qui est faux.

Or, notre pensée est basée sur l'habitude, sur l'habitude prise pendant des siècles. Elle suit un modèle, un système ; elle se moule sur un idéal qu'elle a établi comme un moyen d'évasion lors du conflit actuel. Tant que la pensée suit un système, une habitude, ou tant qu'elle se contente de se conformer à une tradition établie, à un idéal, elle ne peut être que fausse. Vous suivez un système ou vous vous conformez à un modèle parce que la peur existe, la peur du bien et du mal qui a été établie conformément aux traditions d'un système. Si la pensée se contente de fonctionner dans le sillage d'un modèle sans comprendre la signification du milieu, il doit y avoir de la peur, consciente ou inconsciente, et une telle pensée doit inévitablement conduire à la confusion, à l'illusion, et à une action fausse.

L'habitude traditionnelle de la pensée en ce qui concerne le travail est la poursuite de la sécurité économique individuelle et du confort. Ainsi nous avons établi dans le monde entier un système dans lequel l'exploitation est considérée comme une chose juste, et l'acquisition honorée. De cela surgissent naturellement les conflits de classes, les nationalismes et les guerres.

Le fondement même de notre amour est notre sens possessif, d'où surgissent la jalousie, ainsi que les complexités et les problèmes sexuels.

Essayer de résoudre un quelconque de ces problèmes seul, et non comme une partie d'un tout, c'est créer et perpétuer les conflits et la souffrance, qui engendrent de nouvelles illusions et une façon erronée de penser.

Tant que la pensée cherche et suit un modèle, en se conformant à un milieu qu'elle n'a pas compris et en agissant par simple habitude, il doit y avoir conflit et inharmonie. Donc la première chose à faire, si vous voulez comprendre la beauté de la vie et ses richesses, et de devenir conscient du milieu (à la fois passé et présent) auquel l'esprit s'est attaché. En comprenant les illusions qu'il a créées pour sa propre protection, l'esprit découvre alors, sans avoir à la rechercher, cette action intelligente et spontanée qui est la consommation de la vie.

Tout ceci s'applique à ceux qui désirent comprendre et vivre suprêmement, mais non à ceux qui cherchent simplement leur confort, non à ceux qui se satisfont d'explications. Car les explications sont de la poussière dans les yeux. Si vous voulez trouver une telle vie, il doit y avoir la purification de l'esprit au moyen du doute, et ceci implique une profonde compréhension des traditions et des idéals, et la dispersion des nombreuses illusions que l'esprit a créées à la recherche de sa propre protection. Ainsi, quand il y a un vrai discernement, il y a l'extase de l'infini, qui ne peut être imaginée ni conçue à l'avance, mais seulement éprouvée.

QUESTION : Ne pouvons-nous pas être guidés dans notre vie quotidienne par les sages conseils que nous donnent les voix et les esprits des morts?

KRISHNAMURTI : Quelques-uns d'entre vous, je vois, marquent de l'impatience en entendant cette question. Vous pouvez penser qu'il est stupide de rechercher l'avis des esprits. Pour rendre cette question applicable aussi bien à d'autres, simplifions-la. Quelques-uns d'entre vous peuvent ne pas aller à des séances, ne pas prendre plaisir à l'écriture automatique, mais accepter cependant d'aller chercher des Maîtres, qui habitent peut-être dans des pays éloignés, et écouter leurs messages par le truchement de leurs messagers. Foncièrement, où est la différence? Il n'y en a aucune. Les uns et

les autres cherchent à se faire guider. Les uns essayent d'entrer en rapport avec les morts, par des médiums, par l'écriture automatique, et d'autres moyens puérils ; et il y en a d'autres qui cherchent à se faire guider par ceux qu'ils appellent « des Maîtres » et par leurs représentants, ce qui est également puéril. Donc, je vous prie, ne condamnez pas ceux qui vont chez des médiums et qui assistent à des séances, lorsque vous recherchez vous-mêmes diligemment des messages et des systèmes que vous donnent ceux que vous appelez « les représentants des Maîtres ». Il y en a d'autres qui demandent à des prêtres et à des cultes, à des traditions et à des conventions de les guider. Ils sont tous dans la même catégorie.

Au fond de toutes ces questions (si l'on doit rechercher les avis et les conseils des esprits, ou des Maîtres par l'entremise de leurs représentants, ou des sauveurs par leurs prêtres) est le désir de se réfugier sous l'abri de l'autorité. En ce moment, la question qui nous intéresse ne concerne pas l'existence des Maîtres et des soi-disant esprits: pourquoi allez-vous à la recherche de conseils et d'avis, pourquoi voulez-vous vous faire diriger? Là est le problème. Vous accordez une bien plus grande valeur aux morts, à l'occulte, au passé, qu'aux vivants et au présent, parce que des morts, de l'occulte et du passé, votre esprit peut découper les images qui lui plaisent, et vivre avec ces illusions complètement satisfait ; tandis que le présent et ce qui vit ne vous laisseront pas dormir avec contentement. Alors, pour fuir ce conflit, c'est-à-dire pour éviter le présent, vous vous faites guider, conseiller. Un homme qui se fait guider, un homme qui crée des idoles pour les adorer, vivra dans la peur ; il sera exploité et son intelligence sera lentement détruite, ainsi que cela se produit dans le monde entier. Le désir de se faire guider par des esprits et des Maîtres au moyen de leurs représentants naît de la peur qu'on a de la douleur.

Une personne, quelle qu'elle soit, peut-elle vous sauver? Si vous pouvez être sauvé par quelqu'un, alors le problème de l'autorité disparaît: vous n'avez plus qu'à rechercher l'autorité qui vous convient le mieux, et à l'adorer. Mais je dis que personne ne peut vous sauver de la douleur, si ce n'est vous-même, par votre propre compréhension. Ce n'est que votre propre compréhension de la cause de la souffrance, et non les explications d'un autre qui pourront ouvrir l'accès vers la plus grande béatitude, vers l'extase de l'entendement. Tant que qu'une façon d'échapper au conflit, tant qu'au lieu de discerner par vous-mêmes la cause de la souffrance, vous vous laissez égarer par des explications, personne ne peut vous sauver de la douleur, aucun prêtre, aucun livre, aucune théorie, aucun système, aucun esprit, aucun Maître. Car cette réalité, cette libération de la douleur est en vous-même, et ce n'est qu'à travers vous-même que vous pouvez aller vers elle.

QUESTION : Est-ce que les enseignements attribués aux grands Instructeurs – Jésus, le Bouddha, Hermès et d'autres – ont une valeur quelconque pour la réalisation de la voie directe vers la vérité?

KRISHNAMURTI : Si vous ne vous méprenez pas sur le sens de mes mots, je dirai que leur enseignement devient sans valeur, parce que l'esprit humain, étant si subtile, si rusé dans son désir de se protéger, déforme des enseignements afin de les faire servir à ses buts. Il crée ainsi, comme moyens d'évasion, des systèmes et des idéals, d'où surgissent des églises pétrifiées et des prêtres exploiteurs. Les religions dans le monde entier, par leurs systématisations et les artifices de leurs exploitations organisées, cherchent à enseigner à l'homme comment aimer, comment penser, comment vivre sainement, intelligemment. Mais comment un système peut-il créer de l'amour, ou enseigner à penser sans égocentrisme? Comme vous ne voulez pas faire cela, comme vous n'êtes pas désireux de vivre complètement, intégralement, avec un esprit et un cœur vulnérables, vous avez créé un système qui est devenu votre maître, un système qui est contraire à la pensée et à l'amour et qui les détruit. Il est donc com-

plètement inutile de multiplier les systèmes. Si l'esprit se libère de l'illusion de ses propres exigences et désirs qu'il a pour se protéger, alors il y aura amour et intelligence ; alors il n'y aura pas cette division créée par les religions et les croyances ; l'homme ne se dressera pas contre l'homme.

QUESTION : Si c'est un fait que votre avenir en tant qu'Instructeur du monde avait été prédit, la prédestination n'est-elle pas un fait de la nature, et ne sommes-nous pas, par conséquent, les simples esclaves de notre destinée fixée à l'avance?

KRISHNAMURTI : Si votre action est conditionnée par le passé, par la peur, ou par le milieu, et qu'elle est ainsi rendue incomplète, il faut qu'il y ait un futur pour compléter cette action. En d'autres termes, si votre pensée est limitée, entravée par la tradition, par une conscience de classe, ou par la peur, ou par des préjugés religieux, elle ne peut pas se compléter dans l'action, et par conséquent elle engendre sa propre destinée, sa propre limitation. En somme, votre propre action incomplète amène son propre futur limité. Où l'action est incomplète, il y a une souffrance, qui engendre ses propres frontières. L'action vraie ne comporte pas de choix, mais si l'action est entravée par le préjugé du choix, toutes les actions ultérieures doivent inévitablement créer des limitations de plus en plus étroites. Donc au lieu de demander s'il y a ou non prédestination, commencez à agir complètement. En percevant la nécessité d'une action complète, vous découvrirez dans l'action elle-même les préjugés des siècles en train de venir entraver cette action, et arrêter son épanouissement. Lorsqu'existe le flux de l'action, qui est intelligence, la vie est un continuel devenir sans conflit ni choix.

QUESTION : Qu'est-ce que c'est que la puissance de volonté?

KRISHNAMURTI : Ce n'est qu'une réaction contre la résistance. L'esprit a créé, à cause de son désir de se protéger et de vivre tranquillement, de nombreux obstacles et barrières, en engendrant ainsi sa propre insuffisance, sa propre douleur. Pour se libérer de sa douleur, l'esprit commence à se battre contre ces résistances et ces limitations créées par lui. Dans ce conflit naît et se développe la volonté, avec laquelle l'esprit s'identifie, en donnant ainsi naissance à la conscience du moi. Si ces barrières n'existaient pas, il y aurait un continuel épanouissement dans l'action, tandis qu'on se borne à surmonter un conflit. Vous essayez de tuer, de conquérir ces limitations imposées par vous-même, qui ne font qu'engendrer cette résistance qu'on appelle la volonté. Ces barrières, ces entraves, sont entrées en existence à cause du désir qu'on a de se protéger, et il y a par conséquent conflit entre le mouvement de la vie éternelle et ce désir. De ce conflit résultent la douleur et les nombreuses évasions soigneusement cultivées. Où existe l'évasion, l'illusion doit exister aussi, ainsi que l'érection de barrières.

La volonté n'est qu'une autre de ces illusions qui ont été créées en manière de protection ; et ce n'est que lorsque l'esprit se libère de son propre centre d'illusions et qu'il est vide et créateur, qu'il y a la perception de ce qui est vrai. La perception n'est pas le résultat de la volonté, puisque la volonté surgit de la résistance. La volonté est le résultat du conflit du choix, mais la perception ne comporte pas de choix.

QUESTION : Qu'est-ce que c'est que l'action?

KRISHNAMURTI : L'action est le mouvement non entravé de l'intelligence, que n'arrêtent ni la peur, ni la contrainte, ni le conflit du choix fait en vue de se protéger. Une telle action pure est l'expression même de la vie. Ceci n'est pas une réponse philosophique qu'il faille traiter comme une simple théorie, inapplicable dans la vie quotidienne. Nous nous occupons d'action à chaque moment de la journée ; et nous connaissons l'extase de cette action non entravée lorsque l'esprit se renouvelle par son épanouissement. Nous comprenons la pleine signification de l'action lorsque la pensée est libre et non plus entravée. C'est-à-dire que, lorsqu'on a transpercé les

fausses illusions, les fausses valeurs que l'on a créées, qui sont devenues votre milieu, votre fardeau, alors il y a le flot de réalité, de vie, qui est l'action elle-même. Il vous faut individuellement commencer à percevoir la signification du sens de l'acquisition sur lequel est basée toute notre structure de pensée et d'action. Lorsque vous cherchez à vous en dépêtrer, la souffrance ne surgit que s'il n'y a pas de compréhension, s'il y a contrainte. Mais pour réaliser l'extase de cette action non entravée, la pensée doit se libérer des idéals qui la façonnent, et éveiller cette certitude insécurité, l'insécurité de la non-accumulation. Lorsque l'esprit est capable de perception sans le conflit du choix, alors il y a l'extase de l'action.

Rio De Janeiro, le 18 mai 1935

# Nichteroy, Brésil

## Causerie

### le 28 mai 1935

Amis,

La plupart des gens dans le monde, quel que soit le lieu où ils se trouvent, sont mécontents, troublés par les conditions des choses, et ils essayent de trouver une façon de sortir définitivement de cette misère et de ce chaos. Chaque expert offre sa forme particulière de solution, et, ainsi qu'il arrive en général, il contredit les autres experts. Ainsi chaque spécialiste constitue un groupe autour de sa théorie, et bientôt le but d'aider l'humanité est oublié, pendant que des discussions et des disputes s'élèvent entre les différentes parties.

N'étant pas un expert, je ne présente pas un nouveau système ni une nouvelle théorie pour la solution des nombreux problèmes ; mais ce que j'aimerais faire, c'est éveiller l'intelligence individuelle, de façon que chacun, au lieu de devenir l'esclave d'un système ou d'un expert, commence à agir intelligemment, car de cela seulement peut naître une coopération d'action constructive. Si chacun de nous est capable, dans toutes les circonstances, de discerner par lui-même ce qu'est l'action vraie, alors il n'y aura pas d'exploitation, alors chacun s'épanouira réellement et vivra une vie harmonieuse et complète.

Naturellement, ce que je dirai s'appliquera à ceux qui sont mécontents, qui sont en révolte, qui essayent de trouver une manière intelligente d'agir. Ceci s'applique à ceux qui sont dans l'affliction et qui désirent se libérer de l'exploitation.

Chacun s'intéresse à cet éveil, et participe à un conflit et à une lutte entre lui-même et le groupe, entre lui-même et un autre individu. Il y a l'autorité établie, qu'elle soit ancienne ou moderne, qui incite continuellement, qui déforme l'individu pour le faire fonctionner d'une façon particulière. Nous avons tout un système de pensée, cultivé au cours des âges, auquel chacun de nous a contribué, et dans le mouvement cruel duquel chacun, consciemment ou inconsciemment, est pris. Ainsi il y a une conscience collective et une conscience individuelle, qui parfois courent parallèlement, et souvent s'opposent diamétralement. Cette opposition est l'écueil de la douleur.

Notre conflit, notre insatisfaction et notre lutte sont entre l'autorité établie et l'individu ; entre ce qui a des siècles d'existence, la tradition, et le désir aigu de la part de l'individu, de n'être pas suffoqué par la tradition, par l'autorité, mais de s'accomplir ; car dans l'accomplissement seul, est la bonheur créateur.

Dans le monde de l'action, que nous appelons le monde matériel, le monde économique, le monde social, il existe un système qui empêche le véritable accomplissement de l'individu. Même si chacun croit qu'il agit individuellement dans ce système actuel, vous verrez, si vous l'examinez bien, qu'il n'agit que comme un esclave, comme un automate de l'ordre établi. Ce système comporte des distinctions de classes, basées sur l'acquisition et l'exploitation, et qui conduit au nationalisme et aux guerres ; il a placé les moyens d'accumuler la richesse entre les mains d'une minorité. Si l'individu est, même en une faible mesure, capable de se réaliser, de s'accomplir, il

sera en constante révolte contre ce système ; parce que, si vous l'examinez, vous verrez qu'il est foncièrement inintelligent, cruel.

Si l'individu veut comprendre ce problème extérieur, il doit d'abord devenir conscient de la prison dans laquelle il est enfermé, prison qu'il a créée grâce à son propre sens agressif d'acquisition, et qu'il doit commencer à démolir par sa propre souffrance individuelle et son intelligence.

Il y a ensuite un système intérieur, également exploiteur et cruel, que nous appelons la religion. J'entends par religions les systèmes organisés de pensée qui tiennent l'individu dans l'imitation de modèles particuliers. Après tout, le Christianisme, l'Hindouisme, le Bouddhisme, sont autant de séries de croyances, d'idées, de préceptes, qui sont devenues vénérables par la peur et la tradition, qui forcent les individus – au moyen de la foi et d'espérances illusoires – à penser et à agir suivant des lignes particulières, aveuglément et inintelligemment, avec l'appui de prêtres exploiters. Chaque religion, à travers le monde, avec ses intérêts consacrés, avec ses croyances, ses dogmes, ses traditions, sépare l'homme de l'homme, ainsi que le font les nationalismes et les classes sociales. Il est absolument futile d'espérer qu'il n'y aura un jour qu'une religion sur terre, que ce soit l'Hindouisme, le Bouddhisme ou le Christianisme, bien que ceci soit le rêve des missionnaires. Mais nous pouvons aborder tout ce problème de la religion d'un point de vue totalement différent.

Je vous prie d'écouter patiemment et sans parti pris ce que j'ai à dire, parce que la religion, comme la politique, est un sujet scabreux. Si une personne est religieuse, elle devient en général si dogmatique, si violente lorsque quelqu'un commence à mettre en doute toute la structure de la religion, qu'elle est incapable de penser clairement et avec justesse. Donc je prierai ceux d'entre vous qui m'écoutent, peut-être pour la première fois, d'écouter sans antagonisme et avec le désir de comprendre la signification de ce que je dis.

Si nous parvenons à comprendre la vie et à vivre ici, dans ce monde, avec amour, suprêmement et intelligemment dans le présent, alors la religion devient vaine et inutile. Parce que nous nous sommes constamment laissés dire par des exploiters que nous ne pouvons pas faire cela nous-mêmes, nous avons fini par croire que nous devons avoir un système pour les suivre. Ainsi, sans qu'on l'aide à se libérer de lui-même, l'homme est encouragé à suivre un système, et est retenu par la peur, prisonnier de l'autorité qui devrait le guider – du moins l'espère-t-il – à travers les conflits divers et les perplexités de la vie.

Se débarrasser simplement de l'idée de religion, sans une compréhension profonde, conduit à des activités, à des réactions, à des pensées artificielles. Si nous sommes vraiment capables de vivre avec une profonde intelligence, nous ne nous créerons pas une évasion à nos misères et à nos luttes ; et c'est cette évasion qu'est devenue la religion. Parce que nous trouvons la vie si difficile, avec tant de problèmes, et, apparemment, des misères sans fin, nous voulons une évasion ; et les religions offrent une méthode très avantageuse d'évasion. Tous les gens du dimanche vont à l'église pour prier et pour s'exercer à l'amour fraternel, mais le reste de la semaine ils sont absorbés par une exploitation et une cruauté brutales, chacun cherchant sa propre sécurité. Ainsi les gens vivent une vie hypocrite: le dimanche pour Dieu, et le reste de la semaine pour leur sécurité personnelle. Ainsi nous employons la religion comme une évasion avantageuse, à laquelle nous recourons dans les moments de difficulté et de misère.

Grâce à ce système qui s'appelle religion, avec ses croyances et ses idéals, vous avez trouvé une fuite autorisée hors de l'incessante bataille du présent. Après tout, les idéals qu'offrent les religions et les corps religieux ne sont que des fuites hors du présent.

Pourquoi voulons-nous des idéals? Parce que, comme nous ne pouvons pas comprendre le présent, l'existence quotidienne avec ses cruautés, ses afflications et sa laideur, nous voulons traverser cette vie en nous dirigeant au moyen d'un idéal. Ainsi les idéals eux-mêmes deviennent foncièrement des moyens d'échapper au présent. Notre esprit est empêtré dans la création de nombreuses évasions hors du présent qui seul est éternel. Étant emprisonné dans ces évasions, l'esprit doit naturellement être en lutte constante avec le présent. Alors, au lieu de chercher de nouvelles méthodes, de nouvelles prisons, nous devrions comprendre par nous-mêmes comment l'esprit crée pour son propre usage ces chemins de fuite. Il en résulte que la question est: êtes-vous satisfaits de vivre dans cette prison d'illusions, dans cette prison de truquages, avec ses stupidités et ses souffrances? Où êtes-vous, en tant qu'individus, insatisfaits et en révolte? Êtes-vous désireux de vous dépêtrer de ce système, en découvrant ainsi, par vous-mêmes, ce qu'est la vérité? Si vous êtes simplement satisfaits de demeurer en prison, alors la seule chose qui vous éveillera est la douleur ; mais lorsque vient cette douleur, vous cherchez un moyen de la fuir, et ainsi vous ne faites que créer une autre prison. Vous passez ainsi d'une souffrance à l'autre, mais pour n'entrer que dans de plus grands esclavages. Si vous réalisez au contraire la complète futilité de toute fuite quelle qu'elle soit, idéal ou croyance, alors vous percevrez, avec une lucidité intense, la vraie signification des croyances, des traditions et des idéals. En comprenant leur profonde signification, l'esprit, libre de toutes les illusions, est capable de percevoir la vérité, l'éternel.

Au lieu de chercher simplement de nouveaux systèmes, de nouvelles méthodes pour remplacer le mode actuel de penser, d'exploiter, ou de s'évader subtilement, prenez l'actuel tel qu'il est, avec toutes ses exploitations, ses cruautés, ses bestialités, et comprenez la signification entière de ce système. Ceci ne peut être fait que lorsqu'il y a une grande souffrance. Cette intense recherche vous fera réaliser par vous-même cette consommation de toute existence humaine qu'est l'intelligence. Sans cette réalisation, la vie devient creuse, vide, et la souffrance une répétition constante et sans fin.

Si ceux qui souffrent essayent de comprendre la pleine profondeur du présent, sans avoir aucune peur ni aucun désir de fuir, alors sans le secours de prêtres ou de sauveurs, se produit la réalisation de ce qui est éternel et qui ne peut être mesuré par des mots.

QUESTION : Si l'intelligence de la plupart des personnes est si limitée qu'elles ne peuvent pas trouver la vérité par elles-mêmes, est-ce que des Maîtres et des instructeurs ne sont pas nécessaires pour leur montrer le chemin?

KRISHNAMURTI : Si nous nous bornons à penser que les inintelligents ont besoin des intelligents, nous maintiendrons indéfiniment ces inintelligents dans l'intelligence. Si vous croyez qu'un homme stupide a besoin d'un guide, d'un maître, alors vous créerez des circonstances pour le maintenir en état de stupidité. Si les intelligents perçoivent la nécessité d'aider les stupides, non vers quelque système particulier de croyances ou de dogmes, mais vers la conquête de l'intelligence, alors les inintelligents ne seront pas exploités. Mais cette question n'est pas: « l'homme stupide a-t-il besoin de maîtres et de sauveurs »? elle est en réalité: « vous-même, en avez-vous besoin »? En étudiant profondément ce besoin, vous découvrirez que personne ne peut vous sauver, que personne ne peut vous donner l'entendement, car l'entendement réside à travers votre propre perception. L'intelligence n'est pas le don des maîtres ou d'instructeurs, mais elle naît de votre propre perception et de votre action créatrices.

QUESTION : L'homme ne peut-il pas se libérer par la science?

KRISHNAMURTI : Elle peut épargner à l'homme bien des douleurs, mais il y a une très grande quantité de souffrance, de misère et d'exploitation, bien que la

science soit très avancée. Chacun connaît la bestialité et la hideur de la guerre, le résultat d'intérêts déguisés et de nationalismes. De quelle façon la science a-t-elle empêché cette souffrance, cette maladie? C'est le cœur de l'homme qui doit être changé, mais pourquoi attendre un jour lointain, lorsqu'il est maintenant en votre pouvoir d'amener un changement sain et intelligent?

QUESTION : Je voudrais savoir si nous devons prier et comment prier.

KRISHNAMURTI : Monsieur, est-ce que l'idée fondamentale de la prière n'est pas de chercher aide et compréhension au-delà de nous-mêmes? S'il en est ainsi, nous dépendons de quelque chose, qui nous rend plus faibles en notre propre intelligence.

QUESTION : L'âme est-elle une réalité?

KRISHNAMURTI : Encore une fois, je demanderai au public d'écouter sans idées préconçues, sans bigotterie, ce que je vais dire. Lorsque vous parlez de l' « âme », vous entendez parler de quelque chose qui se trouve entre le matériel et le spirituel, entre le corps et Dieu. Vous avez divisé ainsi la vie en matière, esprit et Dieu. N'est-ce pas ainsi? Si vous me permettez de le dire, vous qui parlez de l' « âme » et ne savez rien à son propos, vous acceptez cette idée sous la simple autorité de certaines personnes, ou bien vous la basez sur l'espoir, sur quelque désir inassouvi. Vous avez accepté par autorité beaucoup d'idées fondamentales, tout comme vous avez accepté l' « âme » comme une réalité.

Je vous prie de considérer ce que je vais vous dire, sans aucun préjugé pour ou contre l'idée de l'âme, et sans idées préconçues, afin de découvrir la vérité. Le seul fait actuel dont nous soyons pleinement conscients, et dont nous devons nous occuper, est la souffrance. Nous sommes conscients de cette continuelle impossibilité de nous accomplir, de cette limitation qui cause des conflits et de la douleur. Cette conscience de la douleur est la seule chose actuelle par laquelle nous puissions commencer, et ce n'est qu'en comprenant la cause de la souffrance, et en en étant intelligemment libérés, que nous percevons l'extase de la réalité. Lorsque l'esprit s'est dépêtré de toutes les illusions et des espoirs, alors il y a la béatitude de la réalité.

A travers tout ce conflit et cette misère, on sent qu'il doit y avoir une réalité, un Dieu, une intelligence infinie, ou tout ce par quoi vous voulez l'appeler. Ce sentiment peut n'être qu'une simple réaction à cette agonie, et par conséquent irréel, et sa poursuite peut ainsi conduire à des illusions de plus en plus grandes ; ou il peut être un désir authentique de découvrir une vérité qui ne peut pas être mesurée ni mise en système. Si nous pouvons découvrir ce qui crée le conflit, et qui est le créateur de la douleur, alors en déracinant la cause de cela, on peut trouver la vraie félicité de l'homme. Cette bataille presque incessante, cette douleur qui semble infinie, sont créées par cette conscience limitée que nous appelons le « je ». Nous avons fabriqué à notre sujet beaucoup de fausses valeurs, de faux idéals, dont l'esprit est devenu l'esclave. Il y a une lutte constante entre ces illusions et le présent, et il doit toujours y avoir conflit tant que ces illusions destinées à vous protéger existent. Ce conflit crée dans vos esprits l'idée du particulier, du « je ». Ainsi, de cette conscience limitée surgit la division à l'intérieur du moi: on pense à un moi transitoire et à un moi permanent, éternel. Lorsque l'esprit est complètement libre des illusions avec lesquelles il se protège, et des fausses valeurs qui sont la cause de la limitation de la conscience et de ses nombreuses stupidités, alors chacun percevra par lui-même si la vérité existe ou non.

Si je disais simplement que l'âme existe, je ne ferais qu'ajouter une croyance à vos nombreuses croyances. Alors de quelle valeur cela serait-il? Tandis que la seule chose existante dont nous soyons conscients est cette lutte, cette souffrance, cette exploitation dont nous sommes devenus des esclaves. Et en nous en libérant intelligemment,



en ne la fuyant pas, nous percevrons l'éternel dans le transitoire, le réel dans l'illusion.

Nichteroy, le 28 mai 1935

# Montevideo, Uruguay

## 1ère Causerie

### le 21 juin 1935

Amis,

Il existe un véritable art d'écouter, spécialement lorsqu'il s'agit d'idées auxquelles on n'est peut-être pas accoutumé. Je vous demanderai par conséquent d'écouter sans préjugés ce que je vais exposer ; et ceci ne veut pas dire qu'il vous faut avoir un esprit négatif. Quelques-uns d'entre vous, ici, peuvent penser qu'ils possèdent déjà un mode définitif de vie, et qu'ils n'ont par conséquent pas besoin de m'écouter attentivement ; et à ceux qui sont venus par curiosité, il y a bien peu à dire.

Pour écouter convenablement, on ne doit avoir en soi ni opposition ni antagonisme. La plupart des gens ont un arrière-plan de traditions, de préjugés, d'espoirs et de craintes, qu'ils avancent en manière de défense ; et ceci, qui n'est que de l'esprit d'opposition, est ce qu'ils appellent l'esprit critique. Si, par exemple, vous êtes Chrétien, ou que vous appartenez à quelque autre religion ou à un parti politique, vous essaieriez, avec vos préjugés particuliers, de vous opposer à ce que je dirai. Mais ce ne serait pas de la vraie critique. Il existe une forme active de critique qui exige un esprit clair et ouvert, qui demande qu'on soit conscient de ses propres préjugés et limitations, et qu'en même temps on essaye de comprendre la valeur intrinsèque de ce qu'a à dire celui qui parle. Donc, en mettant de côté l'arrière-plan de traditions et d'habitudes de pensée dans lequel l'esprit demeure constamment, écoutez-moi avec un esprit critique, sans accepter à l'avance ce que je vous dirai.

Ce que j'ai à dire est foncièrement simple, et pas très philosophique, ni métaphysique, ni compliqué. Comme il se trouve que je viens des Indes, les gens sont portés à penser que ce que je dis est métaphysique et impratique, et ainsi ils écartent les idées que j'essaye d'avancer.

Pour comprendre le chaos actuel avec toutes ses misères, ses conflits et ses difficultés, il faut avoir un véritable esprit critique. Il ne faut pas simplement accepter les choses, mais exercer une forme active d'examen critique. Si vous vous bornez à accepter une nouvelle série d'idées ou un nouveau système de pensée, vous ne faites que substituer le nouveau système à l'ancien, et vous ne comprenez pas à fond la cause de la douleur et les nombreux problèmes que chacun de vous doit affronter.

Mon intention n'est pas d'avancer une nouvelle théorie, ni un nouveau système de pensées, ni une nouvelle discipline, mais d'éveiller cette compréhension du présent ; car en comprenant le chaos actuel et la souffrance dans lesquels il est pris, l'homme comprendra par lui-même comment vivre complètement, intelligemment, divinement.

Dans votre souffrance, vous êtes susceptible de vous adresser à l'autorité établie, ou de créer une nouvelle autorité, qui ne vous aideront en aucune façon à comprendre la cause de la douleur et à vous en libérer. Si vous compreniez vraiment la signification du présent, vous ne vous adresseriez à aucune autorité, quelle qu'elle soit, mais, étant intelligents, activement conscients, vous seriez capables de vous adapter constamment au mouvement de la vie.

Si chacun de vous comprenait le présent, il découvrirait par lui-même la façon de vivre intelligemment, suprêmement. En découvrant et en déracinant la cause du chaos actuel, de la souffrance humaine, de l'exploitation spirituelle et économique, chacun peut véritablement s'accomplir.

A la recherche de la sécurité et du confort l'homme a consciemment ou inconsciemment séparé la vie en deux: nous pourrions provisoirement appeler ces divisions la matière et l'esprit. Le monde matériel – le monde économique et social – est entièrement basé sur l'acquisition, qui a engendré, naturellement, les distinctions de classes. Chaque individu, à la recherche de sa propre sécurité, de son propre confort, a créé un système économique et social de brutale exploitation. De cela est née la maladie des nationalismes, avec toutes ses absurdités et ses cruautés, qui engendre forcément les guerres et les divisions des peuples. Ces moyens d'acquérir la richesse que sont les machines, étant entre les mains d'une minorité, ont conduit à d'immenses souffrances ; et pour sauvegarder ces intérêts consacrés, différents partis politiques ont été créés, qui ne s'occupent pas du tout de l'homme, mais l'emploient uniquement pour développer leur pouvoir et leur importance. En fait, ce système est basé uniquement sur la sécurité individuelle et familiale, ce qui doit inévitablement créer une exploitation brutale, une distinction de classes, des nationalismes et des guerres. Dans cette tradition compliquée de fausses valeurs qu'il a si assidûment érigée au cours des siècles, l'individu se trouve emprisonné. Je dirai brièvement, sans entrer dans de nombreux détails auxquels vous pouvez penser vous-mêmes, que ce système de pensées et d'habitudes est en train d'influencer, de dominer, de contraindre l'individu, pour qu'il se conforme à cette civilisation basée sur l'acquisition.

Ensuite, dans le monde du spirituel, il y a aussi l'acquisition, mais sous une forme différente. Peut-être, pour quelques-uns d'entre vous, ceci peut sembler étrange, tandis que la forme ordinaire, matérielle, d'exploitation, vous est plus familière. Comme ceci peut être neuf pour vous, je vous prie d'écouter avec réflexion, et soigneusement.

Dans le monde du spirituel, la recherche de la sécurité est exprimée par le désir de l'immortalité. Chacun possède ce désir d'être permanent, éternel. C'est ce que promettent toutes les religions: un immortalité, un au-delà, ce qui n'est qu'une forme subtile de sécurité égocentrique. Or, toute personne qui promet cette durée égoïste que vous appelez l'immortalité, devient, consciemment ou inconsciemment, votre autorité. Considérez les différentes religions dans le monde, et vous verrez qu'à cause de votre désir de sécurité, de salut, de prolongement de vous-même, vous avez créé une autorité subtile et cruelle, dont vous êtes devenus les esclaves absolus, et qui mutile constamment votre pensée et votre amour.

Pour interpréter ces autorités, il vous faut avoir des médiateurs que vous appelez prêtres, et qui deviennent en fait vos exploiters. (Applaudissements.) Peut-être applaudissez-vous un peu trop vite, car vous êtes les créateurs de ces exploiters. (Rires, applaudissements.) Quelques-uns d'entre vous peuvent ne pas créer consciemment ces autorités spirituelles, mais créer subtilement et sans le savoir d'autres sortes d'exploiteurs. Vous pouvez ne pas aller chez les prêtres, mais ceci ne veut pas dire que vous n'êtes ni exploitateur ni exploité.

Lorsqu'existe un désir de sécurité et de certitude, il faut qu'il y ait une autorité, et alors vous vous abandonnez entièrement à ces personnes qui promettent de vous guider et de vous aider à atteindre cette sécurité. Ainsi des religions sont devenues, dans le monde entier, les réceptacles d'intérêts revêtus de costumes de cérémonies, et de croyances organisées en vase clos (Applaudissements.) Messieurs, puis-je suggérer quelque chose? Ne prenez pas la peine, je vous prie, d'applaudir, car c'est une perte de temps.

Comme les religions promettent l'immortalité, ainsi elles ont créé des idéals, qui sont devenus de simples moyens de fuir le présent. Après tout, que sont tous vos idéals? Ils ne font qu'offrir un moyen subtil de s'évader des réalités. Laissez-moi vous en donner un exemple, qui peut-être vous fera comprendre cela.

Vous professez l'idéal de l'amour fraternel, et c'est cela l'idéal avec lequel la plupart d'entre vous ont été élevés. Mais que se passe-t-il en fait? Il y a des distinctions de classes, de religions avec leurs croyances, leurs dogmes, leurs divisions, et des nationalismes avec leurs exploitations et leurs guerres. Alors à quoi sert votre idéal? Les idéals deviennent de simples drogues qui vous empêchent de penser clairement et de comprendre pleinement le présent.

Les religions, avec leurs croyances, leurs dogmes et leurs credos, sont devenues de terribles barrières entre êtres humains, qui divisent l'homme de l'homme, qui le limitent et qui détruisent son intelligence. Je vous prie de comprendre ce que j'entends par religion. J'entends par religion des pensées et des croyances organisées, qui sont devenues le réceptacle d'intérêts déguisés dans lesquels l'autorité est fermement enracinée.

Ayant créé ces deux divisions dans la vie, la matérielle et la spirituelle, nous nous adressons, dans les moments de crise, de grande souffrance et de misère, à des experts dans ces deux domaines. Dans les moments de douleur intense, nous cherchons à nous faire reconforter par l'autorité de ces experts. Et qu'arrive-t-il lorsque vous vous confiez à quelqu'un? Graduellement et inconsciemment vous créez une autorité, vous vous y abandonnez entièrement, et vous devenez une partie de ce système de pensée ; et comme il y a d'innombrables experts dans ces deux domaines, vous devenez des instruments entre leurs mains pour soutenir leurs luttes contre d'autres experts et d'autres groupes.

Quelle est votre réponse à tout cela? D'une part vous pouvez dire que l'homme n'est que de l'argile, de la matière plastique, et qu'il est le résultat du milieu, que l'on peut contrôler et façonner. S'il en est ainsi, alors toute la question de son expression créatrice et de son épanouissement de son bonheur intelligent et de son action morale, n'a pas une grande importance et ne porte à aucune conséquence particulière. Si vous croyez profondément que l'homme n'est que de l'argile façonnée par les circonstances, alors vous devez créer un milieu, des lois, des autorités, qui contrôleront brutalement, qui domineront l'expression et l'action individuelles. Où, si l'homme n'est pas une simple argile destinée à être façonnée, à être modelée selon une forme particulière, il faut que se produise une révolution complète dans vos idées et dans vos actions.

En sommes, messieurs, il n'y a que deux possibilités: la domination complète, le contrôle ; ou bien la création voulue d'un milieu adéquat pour l'épanouissement de l'homme. Il vous faut appartenir à l'un ou à l'autre de ces tendances, vous ne pouvez pas jouer avec les deux. Où vous considérez l'homme comme une simple entité sociale, et alors vous modelez et dominez brutalement toute son action sociale et créatrice ; où, s'il n'est pas que cela, mais beaucoup plus que cela, il faut que se produise une révolution fondamentale de pensée et d'action.

Si vous percevez cela volontairement, votre action basée sur l'acquisition, votre pensée basée sur la sécurité, doivent subir un changement complet. Si vous considérez que l'homme a en lui-même la plus grande capacité d'intelligence, vous devez écarter les innombrables peurs, les punitions et les récompenses avec lesquelles vous le guidez et le dominez. Mais si vous croyez que l'homme n'est qu'une argile à façonner, alors vous multipliez les peurs et les punitions avec lesquelles vous le dominez et le contraindrez.

Donc vous, en tant qu'individus, devrez découvrir par vous-mêmes sur quoi votre action est basée, si c'est sur la coercition ou sur la compréhension volontaire. Nous voyons tant d'exploitation, tant de misère et de souffrance, et nous ne semblons pas trouver à cela une réponse compréhensive. Nous sommes satisfaits par le remède d'un jour. Mais si nous pouvons vraiment, profondément, comprendre ce problème de la coercition, de la domination, nous trouverons une réponse vraie et durable aux nombreuses douleurs, aux agonies de la vie. Ceci veut dire que, comme chacun a été faussé, perverti, limité par le milieu passé et présent, il doit maintenant commencer à s'interroger sur la vraie signification des innombrables valeurs dont il est devenu l'esclave. Pour faire cela, il faut qu'il y ait un intérêt continuellement éveillé, une promptitude à libérer l'esprit de toute pression et influence, afin de le rendre clair et simple, et par conséquent susceptible de percevoir directement le vrai.

Nous avons (si je puis ainsi les diviser) trois sortes d'expressions individuelles, égocentriques. L'une est la recherche de l'immortalité, le désir de prolonger égoïstement notre durée. Qui empêche la compréhension complète du présent, la seule éternité. Tant que l'esprit poursuit sa propre durée égocentrique, croyant que c'est cela l'immortalité, il ne peut y avoir le flot de réalité, cette unique intelligence qui n'est ni vôtre ni mienne. Pour comprendre et pour réaliser cela, l'esprit doit être libre de cette conscience qui a été créée à travers de nombreux obstacles, à travers l'autorité, à travers des valeurs basées sur le sens d'acquisition et sur la peur et la protection de soi-même. Lorsque l'esprit est libre de ses propos limitations égocentriques et de ses entraves, lorsqu'il est vide d'une façon créatrice, alors naît cette réalité incommensurable, qui n'est pas un sujet de discussion, mais qui doit être expérimentée, vécue.

Ensuite, il y a cette acquisition égoïste d'objets, ce sens de la possession, avec toutes ses cruautés subtiles et ses exploitations, par laquelle l'esprit cherche à installer sa sécurité et son confort.

Enfin, il y a la poursuite des sensations.

Si vous voulez comprendre la vérité, votre esprit doit être libre de ces obstacles et de ces limitations. En tant qu'individus, il vous faut devenir conscients, pleinement conscients de vos actions. Vous ne pouvez pas vous abandonner à l'autorité, à des experts, mais vous devez être continuellement conscients de votre action et de sa cause ; alors l'esprit discernera la servitude, l'entrave, dans laquelle est tenue la pensée. Ainsi, graduellement, l'esprit, qui est maintenant mutilé et inconscient, devient conscient et, de ce fait, découvre les limitations qu'il a créées pour son propre usage, à la recherche de sa propre sécurité. Et quand l'esprit est entièrement nu, alors il y a cette intelligence créatrice, ce continuel devenir.

QUESTION : Qu'est-ce que votre vérité ?

KRISHNAMURTI : Il ne peut pas y avoir ma vérité et votre vérité. Il n'y a que la vérité, et vous ne pouvez comprendre sa qualité unique que lorsque l'esprit est libre de ce qui est « mien » et « vôtre ». Le « vous » et le « moi » ne sont que de la mémoire basée sur des réactions accumulées qui veulent se protéger contre l'intelligence. Lorsque l'esprit est libre de ce sens du « mien », alors il y a la vie, il y a la vérité.

Il n'y a que l'amour, mais lorsque vous l'emprisonnez dans les murs de la possession, alors il devient « vôtre », et sa beauté se fane rapidement.

QUESTION : Si vous vivez dans un éternel présent, ayant annihilé l'idée du temps, et rompu les liens qui vous attachaient au passé, comment pouvez-vous parler de votre passé et de vos expériences antérieures ? Ces souvenirs ne sont-ils pas des liens ?

KRISHNAMURTI : Si l'action est engendrée par un préjugé, par un lien, alors elle crée une nouvelle limitation et amène la souffrance. Mais si elle est le fruit d'une per-

ception, l'action se renouvelle sans cesse et ne limite jamais. Cette libération de l'action ne veut pas dire que vous puissiez vous souvenir d'incidents passés, mais ces incidents passés ne contrôleront plus l'action.

Si quelqu'un agit à travers un arrière-plan fait de nombreux préjugés, sûrement cette action, étant entravée, doit inévitablement créer une nouvelle limitation de l'esprit. Si quelqu'un a un arrière-plan de préjugés religieux, l'action doit créer un conflit dans le présent. Mais si l'on commence à mettre en doute, et, par conséquent, à comprendre la signification des valeurs, des traditions, des idéals, des accumulations anciennes qui composent tout un arrière-plan, alors l'esprit connaîtra la beauté de l'action sans souffrance. Faites l'expérience de ce que je dis, et vous saurez. Nous avons de nombreux préjugés, des craintes, des valeurs d'accumulation qui, continuellement, mutilent l'épanouissement de l'action, et il y a ainsi une insuffisance grandissante, et le fardeau du demain.

Montevideo, le 21 juin 1935

# Montevideo, Uruguay

## 2ème Causerie

### le 26 juin 1935

Amis,

Beaucoup de questions m'ont été posées, et avant que je réponde à quelques-unes d'entre elles, je dirai quelques mots en manière d'introduction.

Je crois qu'il serait assez vain et absurde si vous rejetiez simplement ce que je dis comme étant du communisme ou de l'anarchie, ou en disant que ce n'est rien de neuf. Pour savoir si cela a une véritable valeur, et pour vérifier si cela possède un véritable caractère de vérité, on doit en faire l'expérience, et non simplement l'écarter. Pour découvrir la qualité d'une idée que j'exprime, vous devrez l'appliquer dans l'action, avec une réflexion délibérée et consciente. Alors seulement connaîtrez-vous la qualité de renouvellement de l'action quotidienne ; car c'est elle qui nous intéresse, c'est cette action intelligente qui révèle la richesse, la plénitude de la vie. Pour découvrir par nous-mêmes le fonctionnement de cette action, nous ne devons ni simplement rejeter, ni accepter aveuglément les idées que j'ai essayé d'exposer, mais il faut qu'il y ait une vraie et consciente expérimentation. Alors connaîtrez-vous la qualité de renouvellement continu de l'action.

Pour vivre suprêmement, intelligemment, nous devons découvrir par nous-mêmes quels sont les obstacles et les préjugés qui empêchent le libre flux de la réalité. En comprenant la signification de leur cause et de leur existence, nous les abandonnerons volontairement, sans contrainte. Alors, seulement, peut-il y avoir le mouvement de la réalité.

Parmi les nombreux obstacles, il y en a un qui cause des dommages incalculables à l'esprit. Avant que j'explique ce qu'est cette entrave, je vous prie de ne pas sauter à des conclusions ni de penser en termes de contraires. Pour comprendre sa profonde signification, l'esprit doit être très souple et non pas seulement dresser des conclusions, car ceci entrave la pénétration continue de la réalité.

Une des plus grandes entraves au flux de la réalité est l'autorité. C'est une des barrières les plus destructives que nous ayons construites dans notre désir de nous protéger, de nous mettre en sécurité. Pour la commodité de mon exposé, divisons l'autorité en intérieure et extérieure. L'autorité extérieure est le milieu, la tradition, l'habitude, la morale fermée des religions, l'autorité des experts et les autorités des intérêts établis. Il y a ce milieu extérieur qui est continuellement en train de faire pression sur l'individu, de s'imposer à lui, en le conditionnant et en le pervertissant. Tant que nous ne comprenons pas cette pression du milieu qui nous limite avec son influence corrosive, qui nous contraint à agir suivant certains modèles particuliers (cette action étant souvent considérée comme une action volontaire), tant que nous ne discernons pas sa vraie signification, il y a forcément un conflit et une souffrance continus, qui ne font qu'augmenter sans cesse la limitation de l'action.

En réagissant à cette contrainte extérieure, nous commençons à développer une autorité intérieure, une loi intérieure basée sur la crainte et sur la mémoire avec laquelle nous protégeons notre sécurité et notre confort. Conformément à cette autorité intérieure, nous ajustons continuellement et mettons au pas notre conduite, de sorte

qu'elle contrôle et limite notre pensée et notre action, et crée ainsi son propre conflit et sa souffrance.

Ainsi, nous avons la coercition du dehors, et celle du dedans, qui ont été développées par notre propre désir de sécurité et de certitude, et qui pervertissent et faussent continuellement notre jugement.

Si l'esprit veut comprendre la réalité, il doit, abandonnant tous les fardeaux, être frais et ne subir aucune influence. En sommes, vous devez devenir pleinement conscients de la subtile influence des intérêts déguisés, d'une part, dont j'ai dit qu'ils font partie du milieu, et, d'autre part, de cette contrainte intérieure basée sur le sens d'acquisition et sur les craintes et les souvenirs de protection. Lorsque vous commencerez à être conscients, lorsque vous commencerez à percevoir que l'influence de l'autorité sous une forme quelconque, grossière ou subtile, doit pervertir la pensée, alors l'esprit, en se libérant de ses limitations, est capable de vrai discernement. Car l'action de l'autorité, profondément basée sur le désir qu'on a de se protéger, doit accroître sans cesse la stupidité et ses illusions, en détruisant l'action créatrice, jusqu'à ce que, graduellement, l'individu ne soit plus autre chose que des réactions automatiques. Lorsque l'individu comprend consciemment la profonde signification de l'autorité, lorsque l'esprit est complètement nu, vide dans un sens créateur, alors il y a la félicité.

Beaucoup de questions m'ont été posées, et j'en ai choisi quelques-unes que je crois être représentatives. Si votre question particulière n'a pas été choisie, je vous prie d'écouter les questions auxquelles je vais répondre, et je crois que vous verrez que je réponds aussi à la vôtre.

QUESTION : Vous nous avez donné l'impression, dans votre première Causerie, que vous étiez en train de détruire les anciennes valeurs et de déblayer la voie. Dans les Causeries suivantes, construisez-vous à nouveau, en nous donnant ainsi l'essence de votre enseignement?

KRISHNAMURTI : Je ne peux pas détruire des valeurs qui ont été créées par chaque individu, et qui sont devenues les moyens d'exploitation, soit de la société, soit de la religion. Vous, par votre propre effort, par votre propre compréhension du vrai sens des valeurs existantes, vous pouvez commencer à détruire celles qui sont essentiellement fausses. Si je ne faisais que détruire les anciennes valeurs, et en établir une série nouvelle, vous ne seriez pas plus libres, vous ne seriez que les prisonniers des nouvelles. Il n'y aurait là aucune différence fondamentale, mais un simple changement de prison. Donc, je vous prie de comprendre le but de ces Causeries. La vérité ne peut pas vous être transmise. Par votre compréhension créatrice, vous devez, vous, découvrir par vous-même le vrai et le faux. Si je ne faisais que construire un nouveau système de pensée, cette structure deviendrait une nouvelle espèce d'autorité et de fusion, tandis que si, par votre propre dévouement, vous commencez à découvrir le vrai, vous dégagez ainsi cette énergie créatrice de l'intelligence qui est la vérité. La vérité est unique ; elle n'est pas multiple, mais complète. Chacun doit y parvenir sans contrainte, sans suivre qui que ce soit, sans avoir à s'ajuster à un système ou à un modèle. Vous devez entrer en lutte contre les fausses valeurs que l'homme a créées pendant des siècles, et qui sont imposées maintenant brutalement à lui, contre ces valeurs que vous, en tant qu'individus, avez établies pour vous-mêmes, dans le désir que vous avez de vous protéger et de vous mettre en sécurité.

Le nom que vous me donnez n'a pas une grande importance, et il ne peut pas beaucoup vous importer de savoir qui je suis. Ce qui importe est si vous, dans votre souffrance, êtes vraiment en train de détruire les fausses valeurs qui vous encerclent, ou si vous créez de nouvelles barrières qui emprisonneront l'homme.



La personne qui pose cette question demande si dans nos prochaines Causeries je construirai à nouveau et donnerai ainsi l'essence de mon enseignement. La plupart d'entre nous sommes à la recherche d'explications. Les explications ne sont qu'autant de poussière dans les yeux. Si vous ne preniez qu'une seule des idées que j'ai exposées et si vous deveniez conscient de sa pleine signification, vous commenceriez à libérer l'intelligence créatrice. Vous trouverez l'accomplissement par votre propre action, et non au moyen d'un système particulier de pensée.

QUESTION : Croyez-vous qu'un homme de très basse culture, opprimé, gagnant un salaire misérable, ayant à sa charge femme et enfants, puisse se sauver spirituellement et économiquement sans aide et sans guide?

KRISHNAMURTI : Économiquement, l'homme ne peut certainement pas être individualiste comme il l'a été pendant des siècles, en causant un chaos, de l'exploitation et de la misère. Mais spirituellement – si je puis employer ce mot dont on a tant abusé – il doit être un individu complet. C'est-à-dire que lorsqu'il commence par découvrir par lui-même et par rejeter les fausses valeurs qu'il a établies en vue de sa propre protection et de sa sécurité, il éveille en lui la vraie intelligence. A présent, il se laisse mener brutalement dans ce système faux et individualiste.

Lorsque vous commencez volontairement à mettre en doute, à investiguer, à rejeter les fausses valeurs que les religions et la société ont établies, vous éveillez cette unique intelligence qui est une coopération créatrice, et non un ajustement de contrainte, d'esclavage. Sans cette intelligence, vous agissez comme de simples machines.

Pour le changement fondamental qui doit engendrer une coopération de la collectivité, il faut qu'il y ait une liberté de pensée complète, vraie et individuelle ; mais c'est une des choses les plus difficiles à réaliser, car nous avons été entraînés pendant des siècles à obéir et à nous conformer à des modèles standardisés. Le désir de créer l'autorité et de la suivre est subtilement introduite en nous. Lorsque surgit un problème, nous cherchons une aide que nous ne trouvons que trop facilement. Ainsi, graduellement et presque inconsciemment, nous établissons une autorité à laquelle nous nous abandonnons complètement jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de pensée possible en dehors de ce système, en dehors de la tradition et des idées établies.

La personne qui pose cette question veut savoir si un homme de basses condition et culture peut réaliser cette intelligence vraie et spirituelle, cette unicité. Il le peut, s'il commence à mettre en doute vigoureusement les valeurs établies et à découvrir leur signification réelle, en libérant ainsi la pensée créatrice. Malheureusement, les personnes dans cette condition ont très peu de temps à elles, elles sont écrasées de travail et épuisées à la fin de la journée. Mais vous qui êtes censés avoir de l'éducation, vous qui avez des loisirs, vous pouvez veiller à ce que ces gens-là aient aussi le milieu qu'il faut pour pouvoir vivre et penser, et qu'ils ne soient pas incessamment dominés et exploités.

La profonde qualité de l'intelligence ne se peut pas trouver par la simple éducation ; elle n'est pas le résultat d'une obéissance d'esclaves à l'autorité, ni de l'imposition de la morale sociale, mais elle provient de la découverte diligente des vraies valeurs. Lorsqu'existera une telle intelligence unique, il n'y aura pas d'exploitation, de domination, ni la cruelle poursuite du succès égoïste.

QUESTION : Comment pouvons-nous être certains que le bonheur résultera de la destruction des préjugés scientifiques, religieux, moraux et psychologiques?

KRISHNAMURTI : Vous voulez de moi la garantie qu'en abandonnant quelque chose vous recevrez autre chose en échange. (Rires.) Nous abordons la vie avec la mentalité d'un marchand, et nous ne voyons pas que les préjugés sont foncièrement

faux. Avant de renoncer à ce que nous possédons, nous voulons être assurés de recevoir quelque chose en échange. Et ceci est vrai de toute la poursuite de la vertu. Mais celui dont la mentalité est de ne renoncer qu'en vue d'obtenir autre chose, ne pourra jamais trouver le bonheur ; une telle mentalité ne peut jamais comprendre la pure qualité de la vérité, qui ne peut être comprise que pour sa beauté et non comme une récompense.

Or, si vous y pensez sérieusement, vous verrez que tout notre système de pensée est basé sur cette idée de récompense. Mais l'homme cultivé est celui qui agit sans chercher une récompense. Ceci exige, non seulement qu'on se rende compte des erreurs, mais que l'on comprenne et distingue les valeurs réelles. Si vous êtes un vrai artiste ou un homme qui aime réellement son travail, alors vous ne cherchez pas une récompense. Seule la personne qui n'est pas vraiment amoureuse de la vie est constamment à la recherche d'une récompense – d'une manière grossière ou subtile – car ses actions sont engendrées par la peur ; et comment une telle personne peut-elle comprendre la qualité rapide et subtile de la vérité?

QUESTION : Essayez-vous de libérer l'individu, ou d'éveiller en lui le désir de la liberté?

KRISHNAMURTI : Si vous ne souffrez pas, si vous n'êtes pas en conflit, s'il n'y a pas de problème pour vous, pas de crise dans votre vie, alors il y a très peu à dire. En somme, si vous êtes endormi, l'action de la vie doit d'abord vous réveiller. Mais qu'arrive-t-il en général lorsque vous commencez à souffrir? Vous cherchez immédiatement un remède pour alléger votre souffrance. Ainsi, graduellement, à la recherche de votre réconfort, vous vous rendormez par vos propres soins ; et tout ce qu'un autre peut faire pour vous, c'est simplement vous éclairer sur la façon dont vous agissez. Vous vous replongez vous-mêmes dans le sommeil en cherchant le confort (c'est ce que vous appelez chercher Dieu ou la vérité). Lorsque votre esprit est réveillé par un choc – c'est ce que vous appelez la souffrance – voilà le vrai moment de rechercher la cause de la souffrance sans rechercher la consolation. Si vous vous observez, vous verrez que, lorsqu'existe une souffrance aiguë, votre pensée est à la recherche d'un remède, d'un réconfort. Et vous le trouvez, le remède, qui ne fait qu'abrutir l'esprit et le détourner de la cause de la douleur, en créant ainsi une illusion.

Pour exprimer la chose autrement, je dirai que lorsque l'esprit s'installe dans une ornière familière de pensée, il n'y a pas de conflit, il n'y a pas de souffrance, il n'y a pas un intérêt éveillé en la vie. Mais lorsque vous avez une expérience d'une nature quelconque qui vous donne un choc – qui s'appelle souffrance et qui vous réveille de vos habitudes – votre réaction immédiate est de chercher une autre consolation à laquelle la pensée puisse s'habituer de nouveau. L'esprit est constamment à la recherche de certitudes, afin de se sentir à l'abri de toute perturbation, et ainsi la vie se remplit de terreurs et de réactions défensives. Mais l'expérience est continuellement en train de détruire nos certitudes, et pourtant nous cherchons avec subtilité à nous en créer de nouvelles. Ainsi la vie devient un continuel processus de luttes et de souffrances, de créations et de destructions. Mais si l'esprit n'était pas à la recherche de finalités, de conclusions et de sécurités, il verrait qu'il existe un ajustement constant, une compréhension de la signification du mouvement de la vie ; et en cela seulement se trouve la réalité durable, en cela seulement est le bonheur.

QUESTION : Qu'entendez-vous par « religion »? Je me sens moi-même réuni à Dieu par le Christ. Et à travers qui êtes-vous réuni à Dieu?

KRISHNAMURTI : J'entends par religion des croyances, credo, dogmes et autorités organisés. Cela, c'est une forme de religion. Il y a ensuite la religion des cérémonies, qui n'est que sensations et spectacles. Ensuite, il y a la religion par expérience personnelle. La première oblige l'individu à se conformer à un certain modèle pour

son propre bien, par la peur, la foi, les dogmes et les croyances. La seconde impose la divinité à l'adorateur par la mise en scène et le spectacle. Nous parlerons de la troisième – l'expérience personnelle – tout à l'heure.

Les religions organisées doivent inévitablement créer des divisions et des conflits entre les hommes. C'est ce que nous voyons dans le monde entier. L'Hindouisme comme le Christianisme, le Bouddhisme et les autres religions organisées, a ses croyances particulières et ses dogmes, qui sont des barrières presque insurmontables entre les hommes, détruisant leur amour. Et quelle valeur, quelle signification ont ces religions lorsqu'elles sont essentiellement basées sur la peur? Si vous comprenez que toutes les croyances organisées sont fausses, qu'il est impossible de comprendre la réalité au moyen d'une croyance particulière, et que l'intelligence ne peut être éveillée par aucune autorité quelle qu'elle soit, alors, en tant qu'individus et non en tant que groupe organisé, vous vous libérerez de cette imposition destructrice. Ceci veut dire que vous devez mettre en doute, en partant du commencement, toute la question de la croyance ; mais ceci implique une grande souffrance, car ce n'est pas un simple processus intellectuel. Un homme qui ne se sert que de l'intellect pour explorer la question de la croyance ne trouvera que de la poussière. Si un homme qui souffre profondément met en doute toute cette structure basée sur la peur et l'autorité, il trouvera les eaux de la vie qui étancheront toute soif.

Il y a ensuite cette expérience personnelle qu'on appelle aussi l'expérience religieuse. Elle demande une plus grande franchise, un plus grand effort de notre part pour débrouiller les illusions qui se rattachent à elle. Lorsqu'il y a tant de confusion, de misère et d'incertitude, nous voulons trouver la stabilité, la paix et le bonheur. Au lieu de découvrir la cause de cette souffrance, nous voulons fuir le conflit pour quelque chose qui nous donnera le contentement et un espoir permanent. Rongés par ce désir, nous créons et développons des illusions qui nous donnent une satisfaction intense, un encouragement et le bonheur, dont la sensation, le frisson, est ce que nous appelons généralement l'expérience religieuse. Si vous examinez impersonnellement, sans préjugés, ces soi-disant expériences religieuses, vous verrez qu'elles ne sont que des compensations à la souffrance, qui évoluent d'elles-mêmes. Ce que les gens appellent l'expérience religieuse n'est qu'une évasion dans une illusion qu'ils appellent la réalité, dans laquelle ils vivent, en pensant qu'elle est Dieu, la vérité, etc.. Si vous souffrez, ne cherchez pas le bonheur, l'opposé de votre malheur, mais discernez la cause fondamentale de la souffrance et commencez à vous libérer de cette cause ; alors surgit cette réalité qui ne peut être mesurée avec des mots.

Un esprit qui désire comprendre la vérité doit être libre de ces trois illusions: les croyances organisées, avec leurs autorités et leurs dogmes ; les cérémonies, avec leurs représentations théâtrales et leurs sensations ; enfin, les illusions que l'on se crée soi-même, avec leurs satisfactions et leur bonheur destructeur. Lorsque l'esprit est vraiment sans aucun préjugé, lorsqu'il ne cherche pas de récompense, lorsqu'il ne cherche pas à se rendre une divinité favorable, lorsqu'il n'espère pas l'immortalité, alors dans cette claire conception naît la réalité.

QUESTION : Je suis prêtre, et je crois être assez représentatif de ce que sont les prêtres en général. Je n'ai eu aucune révélation ni aucune expérience mystique ; mais ce que je prêche du haut de la chaire, j'y crois sincèrement parce que je l'ai lu dans les livres sacrés. Mes mots donnent la consolation à ceux qui m'écoutent. Devrais-je renoncer à les aider, et abandonner mon ministère du fait que je n'ai pas eu d'expérience directe?

KRISHNAMURTI : Monsieur, qu'est-ce que vous appelez aider les gens? Si vous voulez les pacifier, les droguer pour les endormir, alors il vous faut des révélations et des autorités. Parce qu'il y a tant de souffrance, nous croyons qu'en consolant les gens

nous les aidons. Cet octroi de consolations n'est qu'une façon de les endormir, ainsi le consolateur devient l'exploiteur.

Ne vous contentez pas de rire de ces questions et de les écarter en disant qu'elle ne s'appliquent pas à vous. Qu'est-ce que c'est que vous cherchez? Si c'est un réconfort, alors vous trouverez des consolateurs qui vous endormiront avec leurs stupéfiants, et vous serez contents. Mais que peut-on réellement enseigner à un autre? Comment peut-on vous aider? On peut vous aider à vous rendre compte si vous êtes en train d'échapper de l'actuel pour des illusions. Ceci veut dire que la personne qui parle, qui prêche, doit elle-même être libre d'illusions. Alors, elle pourra aider les gens, même sans lire des livres sacrés. Elle aidera l'individu à être libre d'illusions, à rester éveillé et vivant devant l'actuel qu'offre la vie. En percevant l'illusion, l'esprit s'en libère par une profonde compréhension, et détruit le créateur de l'illusion qui est le centre de la conscience limitée, le moi, l'ego.

Si vous voulez vraiment aider l'homme du fait que vous êtes conscient du complet chaos et de la souffrance qui existent, vous ne lui donnerez aucun stupéfiant pour l'endormir, mais vous l'aidez à découvrir par lui-même les causes qui entravent la naissance de l'intelligence. Il est difficile d'enseigner vraiment sans dominer, sans assumer une autorité ; et le maître et l'élève doivent être libres de l'influence subtile de l'autorité, car l'autorité pervertit et détruit toute intelligence.

QUESTION : Croyez-vous en Dieu?

KRISHNAMURTI : Ce qui est important c'est de découvrir pourquoi vous cherchez Dieu ; lorsque vous êtes heureux ou lorsque vous êtes amoureux, vous ne cherchez pas l'amour, le bonheur ; car alors il ne s'agit pas de croire à l'amour ; on vit dans l'amour. Ce n'est que lorsqu'il n'y a ni joie ni bonheur qu'on les cherche. Vous cherchez Dieu parce que vous vous dites : « Je ne peux pas comprendre cette vie, avec sa misère et son injustice, avec son exploitation et ses cruautés, avec ses amours changeantes et ses incertitudes constantes. Si je pouvais comprendre la réalité qui est Dieu, alors toutes ces choses disparaîtraient ».

Pour un homme emprisonné, la liberté ne peut être qu'une évasion imaginative. Votre recherche de la réalité, de Dieu, n'est qu'une fuite hors de l'actuel. Si vous commencez à vous libérer de la cause de la souffrance, à libérer l'esprit des brutalités de l'ambition et du succès personnels, des désirs de sécurité individuelle, alors surgit la vérité, la réalité. Alors vous ne demanderez pas à un autre s'il croit en Dieu. Pour la grande majorité des gens, la recherche de Dieu n'est qu'une fuite hors du conflit, de la souffrance. Cette évasion ils l'appellent religion, recherche de l'éternité ; mais ce qu'ils cherchent, en réalité, n'est qu'un stupéfiant pour les endormir.

La cause fondamentale de la souffrance humaine est l'ego-centrisme, qui s'exprime de nombreuses façons, et surtout dans la recherche de la sécurité par l'immortalité, les possessions et l'autorité. Lorsque l'esprit est libre de ces causes qui créent les conflits, alors on comprend, sans croyances, ce qui est incommensurable, ce qui est la réalité. Un esprit ployé sous les croyances et les préjugés, un esprit préparé à l'avance, ne peut pas découvrir l'inconnu. L'esprit doit être entièrement nu, sans aucun support, sans espoir ni soif intérieure. Alors, est la réalité, qui ne peut être mesurée par des mots.

Donc, ne cherchez pas vainement à découvrir ce qui est, mais découvrez les obstacles, les entraves qui empêchent l'esprit de percevoir la vérité. Lorsque l'esprit est vide dans un sens créateur, il y a l'incommensurable.

QUESTION : Qu'est-ce que l'immortalité?

KRISHNAMURTI : Pour comprendre l'immortalité et sa signification réelle, votre esprit doit être libre de tout préjugé religieux. En effet, ces préjugés sont des idées au

sujet de ce que doit être l'immortalité, idées engendrées par votre intense désir de continuer à exister en tant que conscience limitée. Toutes les religions dans le monde entier promettent cette immortalité égocentrique. Mais si vous voulez comprendre l'immortalité, votre esprit doit être libre de cette soif de durée individuelle.

Lorsque vous dites que le moi doit continuer, qu'est-ce que c'est que ce moi? Le moi n'est que la forme et le nom que l'on a, certaines qualités et certaines mémoires, certaines craintes et certains préjugés, certains désirs limités et certaines actions inachevées. Tout cela constitue le moi, qui devient cette conscience limitée, l'ego. Vous désirez que continue cette conscience limitée. En d'autres termes, lorsque vous demandez si l'immortalité existe, vous demandez si le moi continuera dans la durée, ce moi qui est essentiellement une conscience frustrée.

Pour m'exprimer autrement, je dirai que dans les moments vraiment créateurs de pensée ou d'expression, il n'y a pas de conscience en tant que moi. Ce n'est que dans les moments de conflit, de souffrance, que l'esprit devient conscient de sa propre limitation, qui s'appelle le moi ; et nous nous sommes tellement habitués à la limitation, que nous aspirons à sa durée, en croyant que c'est cela l'immortalité. Ainsi toute personne qui vous garantit cette immortalité devient votre autorité. Grossièrement ou subtilement, cette autorité commence à vous exploiter au moyen de la peur. Ainsi, vous, qui cherchez cette immortalité égoïste, illusoire, êtes en train de créer les exploiters avec toutes leurs cruautés. Mais lorsque vous êtes vraiment libres de cette conscience limitée avec ses illusions, ses espoirs et ses craintes, alors est l'éternel mouvement, le continuel devenir, non pas du moi, mais de la vie elle-même.

QUESTION : Ne pensez-vous pas que tout mouvement ou soulèvement social qui parvient à éduquer les jeunes générations sans aucune idée religieuse ou pensée de l'au-delà est un pas positif vers le progrès humain?

KRISHNAMURTI : Les idées religieuses ne se bornent pas à la considération de l'au delà. C'est beaucoup plus profond que cela. Le désir d'avoir la sécurité engendre les idées concernant l'au delà et bien d'autres subtilités qui engendrent la peur ; et s'en libérer exige un grand discernement. Seul un esprit qui est dans l'insécurité peut comprendre la vérité ; un esprit non préparé, non conditionné par la peur, sera ouvert à l'inconnu. Alors occupons-nous des limitations et de leur cause.

La question est: pouvons-nous entraîner des enfants à ne pas chercher la sécurité? Or, pour être un éducateur, il faut commencer par soi-même. Êtes-vous radicalement libre de cette idée de sécurité? Êtes-vous entièrement vulnérable à la vie, sans murs pour vous protéger? Pour savoir cela, commencez par être conscient, commencez par mettre en question toutes les valeurs qui en ce moment emprisonnent votre esprit. Alors vous découvrirez, grâce à votre propre éveil intelligent, la vraie signification de la sécurité.

Montevideo, le 26 juin 1935

# Montevideo, Uruguay

## 3ème Causerie

### le 28 juin 1935

Amis,

Beaucoup de questions m'ont été posées concernant les conditions sociales actuelles, l'alcoolisme, la prostitution, la civilisation, etc.. On m'a demandé aussi pourquoi je n'appartiens pas à certaines sociétés et à des partis politiques en vue d'aider le monde.

En réponse à ces nombreuses questions, j'ai le sentiment que si nous pouvons réellement saisir le préjugé fondamental qui est à la base de nos luttes humaines, nous pourrions alors comprendre ces problèmes et les résoudre vraiment. Nous devons comprendre les causes fondamentales de la lutte et de la souffrance, et alors notre action amènera inévitablement un changement complet dans le monde. Tout notre intérêt devrait être porté, non pas vers la solution de problèmes particuliers, non pas vers des buts particuliers ou des objectifs définis, mais vers la compréhension de la vie dans sa totalité intégrale. Pour faire cela, nous devons percevoir et dissoudre les limitations qui ont été placées dans nos esprits et qui mutilent notre pensée et notre action. Si la pensée est réellement libérée des innombrables obstructions que nous lui avons imposées par notre recherche de la sécurité, alors nous aborderons la vie en tant que totalité, et en cela est une grande béatitude.

L'esprit crée l'autorité et en devient l'esclave ; il en résulte que l'action est constamment obstruée, mutilée, et c'est cela la cause de la souffrance. Si vous observez votre propre pensée, vous verrez comment elle est prise entre le passé et le présent. La pensée est continuellement en train de se mettre au pas avec le passé, de se faire guider par lui, et de s'ajuster au futur ; ainsi l'action devient incomplète dans le présent, ce qui crée dans nos esprits l'idée que nous ne nous accomplissons pas, donc aussi la peur de la mort, les préoccupations sur l'au delà, et les nombreuses limitations engendrées par l'inachèvement. Lorsque l'esprit peut comprendre complètement la signification du présent, l'action devient un épanouissement et n'engendre plus ni conflits, ni souffrances, car ceux-ci sont le résultat d'une action limitée, d'obstructions placées sur la pensée par la peur.

Pour libérer la pensée de façon que l'action jaillisse sans se créer des limitations et des barrières, l'esprit doit être libre de cette continuelle imposition du passé, et libre aussi des modèles du futur, qui ne sont que des évasions pour le présent. Ceci n'est pas aussi compliqué que cela en a l'air. Observez la façon dont votre esprit fonctionne, et vous verrez qu'il se fait guider par le passé, ou qu'il s'ajuste à un idéal ou à un modèle situés dans le futur, de sorte que la signification du présent est entièrement cachée pour lui. De cette façon, l'action crée sa propre limitation au lieu de libérer la pensée et l'émotion ; l'action se trouve être constamment influencée par le passé et le futur.

Le passé est la tradition, cet ensemble de valeurs que nous avons acceptées et dont nous n'avons pas pleinement compris la signification. Il y a des valeurs morales dont vous vous servez constamment pour mesurer vos actions. Si vous examinez profondément ces valeurs, vous verrez qu'elles sont basées sur la protection individuelle et la sécurité ; et ajuster simplement l'action à ces valeurs n'est pas un épanouissement ; ce

n est même pas moral. Examinez-vous encore, et vous verrez comment la mémoire place continuellement une limitation sur votre pensée et aussi sur votre action. La mémoire est, en réalité, un ajustement à la vie par lequel on se protège, qu'on appelle souvent une discipline intérieure. Une telle discipline n'est qu'un système défensif contre la douleur, une protection rusée contre l'expérience, qui est la vie elle-même. Ainsi le passé, qui est la tradition, les valeurs, les habitudes, la mémoire, conditionne la pensée, de sorte que l'action est incomplète.

Le futur n'est qu'une évasion de l'actuel au moyen d'un idéal auquel nous essayons de conformer le présent, l'action immédiate. Ces idéals ne sont que des sauvegardes, des espoirs, des illusions, qu'engendrent l'inachèvement et la frustration. Ainsi le futur place des obstacles sur le chemin de l'action et de l'accomplissement. La pensée, qui devrait être en mouvement constant, s'attache soit au passé, soit au futur, et il en résulte cette conscience limitée, le moi, qui n'est qu'un manque de plénitude.

Pour comprendre la réalité, la profonde signification du mouvement de la vie – et c'est cela l'éternel – la pensée doit être libre de son attachement au passé et au futur, et de l'influence qu'ils lui font subir. L'esprit doit être complètement nu, sans évasions ni soutiens, sans le pouvoir de créer de l'illusion. Dans cette clarté, dans cette simplicité, naît, telle une fleur, la vérité, l'extase de la vie.

QUESTION : Intellectuellement, je comprends ce que vous dites, mais comment dois-je le mettre en action ?

KRISHNAMURTI : Je doute – si vous me permettez de le dire – que vous compreniez réellement ce que je dis, même intellectuellement ; car lorsque vous parlez de comprendre intellectuellement, vous voulez dire que vous saisissez théoriquement une idée, mais non sa pleine signification, qui ne peut être saisie que par l'action. Nous voulons – la plupart d'entre nous – éviter l'action, car elle crée nécessairement des circonstances et des conditions qui amènent des conflits ; et la pensée, étant rusée, évite les dérangements, la souffrance. Alors elle se dit : « Je comprends intellectuellement, mais comment dois-je le mettre en action ? » Or, vous ne demandez jamais comment mettre une idée en action, si cette idée a une réelle signification pour vous. L'homme qui dit : « Dites-moi comment agir » ne désire pas réfléchir à fond sur cette question, mais il désire seulement qu'on lui dise quoi faire, ce qui crée le système pernicieux de l'autorité et du sectarisme.

J'ai peur que la plupart d'entre vous diront après ces Causeries que je ne vous ai rien donné de pratique. Votre esprit est habitué à systématiser la pensée de l'action inconsciente, et vous êtes désireux de suivre n'importe quel nouveau système qui vous donnera une sécurité nouvelle. Si vous prenez une seule des idées que j'ai avancées et si vous y pénétrez profondément par votre action, vous découvrirez la qualité sans cesse renouvelée de l'action complète, et cela seul engendre la vraie extase de la vie.

QUESTION : Croyez-vous à l'existence de l'âme ? Est-ce quelle continue à vivre indéfiniment après la mort du corps ?

KRISHNAMURTI : La plupart des gens croient à l'existence de l'âme sous une forme quelconque. Or, vous n'allez pas comprendre ce que je dirai si, en manière de défense, vous comptez vous y opposer simplement, ou si vous allez citer quelque autorité pour appuyer votre croyance. Celle-ci est cultivée par la tradition et par la peur et on ne peut pas l'appeler « intuition » lorsqu'elle n'est qu'une espérance vague.

L'illusion se fragmente indéfiniment. L'âme est une division engendrée par l'illusion. Il y a d'abord le corps, puis il y a l'âme qui l'occupe, enfin, il a Dieu ou la réalité : c'est ainsi que vous avez divisé la vie.

La conscience limitée du moi est le résultat des actions incomplètes, et cette conscience limitée crée ses propres illusions et est prise dans sa propre ignorance ; et lorsque l'esprit est libre de sa propre ignorance et de ses illusions, alors est la réalité, mais ce n'est pas « vous » qui devenez la réalité.

Je vous prie, n'acceptez pas ce que je dis, mais commencez à vouloir comprendre comment votre croyance est née. Alors vous verrez comment l'esprit a subtilement divisé la vie. Vous commencerez à comprendre, la signification de cette division, qui est une forme subtile du désir égoïste de se perpétuer. Tant qu'existe cette illusion, avec toutes ses subtilités, il ne peut y avoir de réalité.

Comme ce sujet est un des plus discutés, et que tant de préjugés existent en ce qui le concerne, on doit faire très attention de ne pas se laisser emporter par une opinion hostile ou favorable à cette idée de l'âme. Lorsque l'on comprend la réalité, cette question au sujet de l'existence de l'âme se trouve être résolue. Pour comprendre la réalité, l'esprit doit être entièrement libre des limitations de la peur et de leur conséquence: le désir ardent qu'on a de se prolonger égocentriquement dans la durée.

QUESTION : Qu'avez-vous à dire au sujet du problème sexuel?

KRISHNAMURTI : Pourquoi le sexe est-il devenu un problème? C'est un problème parce que vous avez perdu cette force créatrice que nous appelons l'amour. Parce qu'il n'y a pas d'amour, le sexe devient un problème. L'amour est devenu une simple possession, il n'est pas cet ajustement suprêmement intelligent à la vie. Lorsque nous avons perdu cet amour et que nous ne dépendons plus que de sensations, l'amour et le sexe deviennent un problème cruel. Pour comprendre à fond cette question et pour vivre avec beaucoup d'amour l'esprit doit être libre du désir de posséder. Ceci exige une grande intelligence et une perception nette.

Il n'y a pas de remèdes immédiats à ces problèmes vitaux. Si vous voulez vraiment les résoudre avec intelligence, vous devez modifier les causes fondamentales qui créent ces problèmes. Mais si vous ne les traitez que superficiellement, l'action qui en découle créera des problèmes plus grands et plus compliqués. Si vous comprenez profondément la signification de la possession – il y a là de la cruauté, de la tyrannie, de l'indifférence – et si l'esprit se libère de cette limitation, la vie n'est plus un problème ni une école où l'on doit apprendre ; elle est une vie qu'on a à vivre totalement, dans la plénitude de l'amour.

QUESTION : Croyez-vous au libre arbitre, au déterminisme, ou à un karma inexorable?

KRISHNAMURTI : Nous avons la capacité de choisir et, tant qu'elle existe, il y a forcément une liberté limitée, quelque conditionnée, quelque injuste qu'elle puisse être. Notre pensée est conditionnée par des expériences passées, par de la mémoire ; donc, elle ne peut pas être vraiment libre. Si vous voulez comprendre l'éternel présent, si vous voulez compléter votre action dans le présent, vous devez comprendre la cause de la limitation, d'où surgit cette division entre la conscience limitée et la conscience obstruée. C'est cette conscience limitée, avec son action obstruée, qui cause l'inachèvement, la souffrance. Si l'action, au contraire, n'engendre pas de nouvelles limitations, il y a le continuuel mouvement de vie.

Le karma, ou la limitation de l'action dans le présent, est créé par une conscience entravée dans des valeurs, des idéals, des espérances que personne n'a entièrement compris. Ce n'est que par une profonde perception de ces entraves que l'esprit peut se libérer de la limitation de l'action.

QUESTION : Je suis enthousiaste d'un front uni chrétien dans une religion ayant pour centre le Christ. Je n'accepte des organisations que la valeur qu'elles ont en el-



les-mêmes, et j'attache beaucoup d'importance à l'effort individuel pour trouver le salut personnel. Croyez-vous que le front uni chrétien soit réalisable?

KRISHNAMURTI : Chaque religion affirme qu'il n'y a qu'une seule vraie religion : elle-même ; et elle essaye d'amener dans son sein, dans sa limitation, les gens qui souffrent. Ainsi les religions créent des divisions entre l'homme et l'homme. Mais la question est de savoir pourquoi vous voulez une religion quelle qu'elle soit, la religion étant un système organisé de croyances, de dogmes et de credos. Vous vous accrochez à une religion quelconque, parce que vous espérez qu'elle sera votre guide, qu'elle vous donnera un réconfort et un soulagement dans les moments difficiles. Ainsi la religion organisée devient un abri, une fuite contre les contacts continuels de l'expérience et de la vie. Par le désir que vous avez de vous protéger, vous créez une structure artificielle que vous appelez la religion, qui, en excuse, est un stupéfiant réconfortant contre l'actuel.

Si l'esprit se rend compte de son processus, qui consiste à se construire des abris pour éviter la vie, il commence alors à se dépêtrer des valeurs dont il n'avait pas douté et qui le limitaient. Lorsque l'homme se rendra vraiment compte de cela, il n'y aura plus ce spectacle de religions en concurrence pour s'emparer de lui, mais il sera libre des illusions créées par lui-même, et il éveillera ainsi cette véritable intelligence qui, seule, peut détruire toutes les distinctions artificielles et les nombreuses cruautés de l'intolérance.

QUESTION : Vos observations au sujet de l'autorité ont été reçues dans certains milieux comme une attaque contre les églises. Ne croyez-vous pas que vous devriez clairement montrer à vos auditeurs que le mot « attaque » est employé à tort? Est-ce que vos efforts ne devraient pas être mieux compris et considérés comme un moyen vers l'illumination? Car, en effet, les attaques ne mènent-elles pas à des conflits, et est-ce que votre but n'est pas l'harmonie?

KRISHNAMURTI : Est-ce que les traditions, les croyances, les dogmes, ne doivent pas être mis en question? Est-ce que les valeurs morales et sociales que nous avons construites pendant des siècles ne doivent pas être mises en doute, et leur signification ne doit-elle pas être découverte? En les mettant profondément en doute, il y aura des conflits individuels qui éveilleront l'intelligence, et non simplement une révolte stupide. Cette intelligence est la vraie harmonie. L'harmonie n'est pas l'acceptation aveugle de l'autorité ni la facile satisfaction au sein de valeurs dont on n'a pas douté.

Monsieur, ce que je dis est très simple. Nous avons maintenant beaucoup de valeurs, de traditions, d'idéals qui nous entourent et que nous acceptons sans discussion ; car lorsque nous commençons à douter, il faut que l'action s'ensuive et, étant effrayés du résultat d'une telle action, nous continuons humblement à tout accepter, à nous laisser subjuguier, et à nous ajuster à ces fausses valeurs, qui demeureront fausses tant que nous ne ferons que les accepter et que nous ne percevrons pas volontairement leur signification. Mais lorsque nous commençons à les mettre en doute, et à comprendre leur signification profonde, des conflits doivent inévitablement surgir.

Mais ce n'est pas intellectuellement que vous pouvez comprendre la vraie signification des valeurs. Vous ne pouvez la discerner que lorsqu'il y a conflit, souffrance. Mais si vous ne faites pas extrêmement attention, la souffrance ne vous conduira qu'à la recherche du confort. L'homme qui vous apporte cette consolation devient votre autorité, et alors vous acceptez de nouvelles valeurs, qu'encore une fois, vous acceptez sans les mettre en doute, d'une façon irréfléchie. Ce cercle vicieux retient la pensée prisonnière, et notre souffrance continue d'un jour à l'autre jusqu'à ce que nous mourions, de sorte que nous en venons à espérer que dans l'au delà il y aura du bonheur. Une telle existence, avec la crainte de l'autorité et notre soumission à elle, est une vie gâchée qui ne parvient pas à son accomplissement.

Si vous commencez à percevoir de vous-mêmes la signification profonde des valeurs que vous avez établies, vous découvrirez alors tout seuls comment vivre intelligemment, suprêmement. Cette action de l'intelligence est la véritable harmonie. Donc ne recherchez pas la seule harmonie, mais éveillez l'intelligence. N'essayez pas de recouvrir l'inharmonie existante et le chaos, mais comprenez pleinement sa cause, qui est notre désir égoïste, nos poursuites et nos ambitions.

QUESTION : Comment pouvez-vous parler de la souffrance humaine, lorsque vous-même ne l'avez jamais éprouvée?

KRISHNAMURTI : Nous voulons juger les autres. Au lieu de baser notre compréhension de ce que je dis sur le fait de savoir si j'ai souffert ou non, devenez conscient de votre propre souffrance, et voyez ensuite si ce que je dis a une valeur quelconque. Si cela n'en a pas, alors que j'aie ou non souffert, cela n'a absolument aucune importance. Lorsque l'esprit perçoit la cause de sa propre souffrance et qu'il s'en libère, alors une vie sans exploitation, une vie de profond amour est possible.

QUESTION : Pensez-vous qu'il y ait quelque vérité dans les phénomènes spirites, ou ne sont-ils que de l'autosuggestion?

KRISHNAMURTI : Même après avoir examiné les phénomènes spirites sous des conditions très strictes – car il y a tant de charlatanisme et de fraude dans tout cela – de quelle valeur sont-ils?

Qu'est-ce qui se cache derrière cette question? Beaucoup d'entre nous cherchent ce genre d'information, parce qu'ils désirent être guidés, ou parce qu'ils veulent entrer en contact avec leurs disparus, en espérant ainsi se délivrer de leur solitude, ou recouvrir leur agonie avec des explications. Donc, pour la plupart d'entre nous, le désir qui se trouve derrière cette question est celui d'échapper à la souffrance.

Vous voulez être guidés à travers la vie afin d'éviter la souffrance, afin de ne pas entrer en conflit avec l'actuel. Alors vous abandonnez l'autorité d'une église, ou d'une secte, ou d'une idée, et vous vous appuyez sur cette nouvelle autorité spirite. Mais l'autorité vous guide encore et vous domine comme avant. Votre vie, par la soumission, par l'évasion, devient de plus en plus creuse, de plus en plus incomplète. Pourquoi accorder plus d'autorité, plus de sagesse aux morts qu'aux vivants?

Où existe le désir de se faire guider, de chercher la sécurité dans l'autorité, la vie doit inévitablement devenir une grande souffrance et un grand vide. La richesse de la vie, la profondeur de l'entendement, la béatitude de l'amour ne peuvent être engendrées par la perception de ce qui est faux, de ce qui est illusoire.

QUESTION : Devrions-nous détruire le désir?

KRISHNAMURTI : Nous voulons détruire le désir parce que le désir crée des conflits et de la souffrance. Vous ne pouvez pas détruire le désir ; si vous le pouviez, vous deviendriez une coque vide. Mais découvrons ce qui engendre la souffrance, ce qui nous pousse à vouloir détruire nos désirs.

Le désir essaye constamment de s'accomplir, et dans son accomplissement, il y a de la douleur, de la souffrance et de la joie. Ainsi l'esprit devient simplement l'entrepôt de la mémoire, afin de guider, d'avertir. Afin que le désir, dans son accomplissement, ne crée pas de souffrance, l'esprit commence à se limiter et à se protéger avec des valeurs et des obligations basées sur la peur. Ainsi, graduellement, le désir devient de plus en plus limité, étroit, et de cette limitation provient une souffrance qui nous pousse à conquérir et à détruire le désir, ou qui nous force à trouver un nouvel objectif au désir.

Si nous détruisons le désir, c'est la mort ; et si nous ne faisons que changer l'objectif du désir, ou trouver pour lui un nouvel idéal, ce n'est alors qu'une évasion hors du

conflit, et il ne peut y avoir ni richesse, ni plénitude. Si nous ne poursuivons pas des objectifs ou des idéals limités et égoïstes, le désir est, lui-même, le mouvement continu de la vie.

QUESTION : Si, comme vous le dites, l'immortalité existe, nous supposons que, à condition de ne pas la désirer, nous la réaliserons inévitablement au cours de l'expérience, en cessant ainsi de créer des exploiters. Mais si, au contraire, nous la désirons, alors nous ferons de ceux qui nous l'offrent nos exploiters conscients ou inconscients. Est-ce cela que vous voulez dire?

KRISHNAMURTI : J'ai essayé d'expliquer comment nous créons l'autorité qui nécessite l'exploitation. Vous créez des autorités par votre désir de permanence égoïste dans la durée, que vous appelez l'immortalité. Si vous avez soif de prolonger cette conscience limitée, le moi, alors celui qui vous donne la promesse de la durée devient votre autorité, et cela finit par amener la formation d'une secte, etc..

Mais l'immortalité n'est en aucune façon une continuité égoïste. La réalisation de ce qui est incommensurable ne peut se produire que lorsque l'esprit n'est plus le prisonnier de sa conscience limitée, lorsqu'il n'est plus à la poursuite de sa propre sécurité. Tant que l'esprit est à la recherche de sa propre protection, de son confort, en créant ainsi sa limitation particulière, il ne peut y avoir de devenir éternel.

QUESTION : L'homme est-il, d'une façon quelconque, supérieur à la femme?

KRISHNAMURTI : Cette question est sûrement posée par une femme! L'intelligence n'est ni supérieure, ni inférieure: elle est unique. Alors ne discutons pas pour savoir qui est supérieur et qui est inférieur, mais découvrons plutôt comment éveiller cette divinité. On ne peut le faire qu'en étant constamment alerte. Où existe la peur, existe la soumission aux nombreuses stupidités et contraintes de la religion, de la société, ou de votre femme, ou de votre mari, ou de votre voisin. Mais lorsque l'esprit, dans sa lucidité et sa souffrance, pénètre l'illusion de la sécurité avec ses nombreuses fausses valeurs, alors il y a l'intelligence, le devenir éternel.

Montevideo, le 28 juin 1935

## Montevideo, Uruguay Causerie à L'Université le 6 juillet 1935

Amis,

Pour amener une action de masse, il faut un éveil individuel ; sans cela, la masse devient un simple instrument entre les mains de minorités pour des fins d'exploitation. Donc, ou vous vous prêtez à l'exploitation, ou vous commencez à éveiller la vraie intelligence, qui consiste à vivre complètement, pleinement, sans exploitation.

Mais qu'est-ce qui éveillera l'individu de ses accumulations égoïstes et de ses satisfactions? Le processus continu de l'esprit qui s'éveille de ses propres limitations est la vraie expérience. Lorsque cette action de l'expérience agit sur un esprit limité, l'éveil s'appelle souffrance. Pour la plupart d'entre nous, le désir de nous accrocher à des certitudes, à des sécurités, à des habitudes de pensée, à des traditions, est si grand que tout ce qui vient nous secouer hors de cette ornière de sécurité, hors de ces valeurs établies, en créant ainsi une insécurité, nous l'appelons souffrance. Lorsqu'il y a souffrance, il y a en nous un intense désir de la fuir, et ainsi l'esprit crée de nouvelles valeurs illusoires qui satisfont et consolent. Ces valeurs, nous les établissons par des réactions défensives contre l'intelligence. Ce que nous appelons des valeurs, des morales, sont en réalité basées sur ces réactions d'autodéfense contre le mouvement de la vie. Et l'esprit est devenu l'esclave inconscient de ces valeurs.

Nous avons des valeurs, des idéals, des traditions, dans lesquels nous nous abritons constamment lorsqu'il y a conflit ou souffrance. L'intelligence, qui est la perception de ce qui est faux, et qui est éveillée par la souffrance, est de nouveau rendormie par l'établissement de nouvelles séries de valeurs destinées à nous donner un réconfort illusoire. Alors nous passons d'une illusion à une autre. Il faut qu'il y ait constamment des conflits et de la souffrance, jusqu'à ce que l'esprit soit libre de toute illusion, jusqu'à ce qu'il y naisse l'intelligence créatrice.

QUESTION : Est-ce un devoir des éducateurs de montrer aux enfants que la guerre, sous n'importe quelle forme, est essentiellement inique?

KRISHNAMURTI : Qu'arriverait-il à un éducateur qui enseignerait réellement toute la signification et la stupidité de la guerre? Il serait vite sans emploi. Alors, sachant cela, il commence à se livrer à des compromis. (Rires.) Vous riez tous, vous dites tous que c'est parfaitement vrai, mais vous êtes, vous, les personnes qui soutiennent tout ce système de pensée. Si vous sentiez réellement, humainement, la laideur et la cruauté de la guerre, vous, en tant qu'individus, ne contribueriez pas à toutes les étapes qui conduisent au nationalisme et ensuite à la guerre. Après tout, la guerre n'est que le résultat d'un système basé sur l'exploitation, sur l'acquisition. Nous espérons que, par quelque miracle, tout ce système change. Nous ne voulons pas agir individuellement, volontairement, librement, mais nous attendons qu'un système soit créé par d'autres que nous, dans lequel nous, individuellement, n'aurons aucune responsabilité. Mais si ceci se produit, nous deviendrons simplement les esclaves du nouveau système.

Si un éducateur sent réellement qu'il ne doit pas enseigner la guerre parce qu'il en comprend toute la signification, alors il agira. Un homme qui sent profondément et

intelligemment la cruauté d'une chose, agira, et ne prendra pas en considération ce qui pourra lui arriver.

(Applaudissements.)

QUESTION : Quel devrait être le vrai but de l'éducation?

KRISHNAMURTI : Si vous croyez que l'homme n'est qu'une machine, une argile à modeler, que l'on peut façonner suivant un modèle particulier, il vous faut établir une coercition brutale, une discipline rigoureuse ; car alors vous ne voulez pas éveiller l'intelligence individuelle, a pensée créatrice, mais vous voulez simplement que l'individu soit conditionné par un système particulier. C'est cela ce qui se produit dans le monde entier, parfois subtilement et, dans d'autres cas, grossièrement. Vous voyez la contrainte, sous des formes différentes, s'exercer sur des êtres humains et détruire graduellement leur intelligence, leur capacité de s'épanouir.

La plupart d'entre vous, portés à être religieux, et qui parlez de Dieu et de l'immortalité, ne croyez pas réellement à l'épanouissement individuel, car dans la structure même de la pensée religieuse, vous permettez à la contrainte, à la coercition, de s'exercer par la peur. Il faut choisir entre l'accomplissement individuel et la mécanisation complète de l'homme. Il ne peut pas y avoir de compromis entre les deux. Vous ne pouvez pas dire que l'homme doit se conformer à un modèle, doit obéir, suivre, se soumettre, avoir de l'autorité, et en même temps croire qu'il est une entité spirituelle.

Lorsque vous commencez à comprendre la profonde signification de la vie humaine, c'est alors que la vraie éducation peut exister. Mais pour la comprendre, l'esprit doit être libre de l'autorité et de la tradition, en comprenant leur vraie signification. Les questions superficielles concernant ce problème seront résolues lorsque vous creuserez profondément dans toutes les subtilités de l'autorité. Lorsque l'esprit cherche la sécurité, alors la contrainte, subtile ou grossière, doit exister. Un esprit qui voudrait se libérer de la contrainte ne doit pas rechercher la limitation de la sécurité, de la certitude. Pour comprendre la profonde signification de l'autorité et de la contrainte, il vous faut avoir une pensée très fine et attentive.

QUESTION : Vous niez l'autorité, mais n'êtes-vous pas en train d'en assumer une vous-même par tout ce que vous avez à dire ou à enseigner au monde, même si vous insistez pour que les gens ne reconnaissent aucune autorité? Comment pouvez-vous empêcher les gens de vous prendre vous-même comme autorité? Pouvez-vous éviter cela?

KRISHNAMURTI : Si un homme désire obéir et suivre quelqu'un, on ne peut l'en empêcher ; mais c'est très inintelligent, et cela conduit à être malheureux et frustré. Si ceux d'entre vous qui m'écoutent commencent à réfléchir profondément sur la question de l'autorité, ils ne suivront personne, pas même moi. Mais, ainsi que je l'ai dit, il est bien plus facile de suivre et d'imiter que de libérer vraiment la pensée de la limitation de la peur et de la contrainte qu'impose l'autorité. Suivre est facile, c'est se mettre entre les mains de quelqu'un avec l'idée d'obtenir quelque chose en échange ; tandis que se libérer comporte une insécurité absolue ; et comme les gens préfèrent l'illusion du confort, de la sécurité, ils suivent l'autorité, qui est une frustration. Mais si l'esprit perçoit la nature illusoire du confort et de la sécurité, alors l'intelligence naît, une intelligence vitale qui est une vie nouvelle.

QUESTION : Une personne qui a un esprit religieux, mais qui a le pouvoir de penser profondément, peut perdre sa foi religieuse après vous avoir entendu. Mais si sa peur subsiste, quel avantage est-ce que cela lui apportera?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce qui engendre dans l'homme la foi? Foncièrement, la peur. Vous dites: « Si je me débarrasse de la foi, je resterai avec la peur, et ainsi je n'aurai rien gagné ». Ainsi, vous préférez vivre dans une illusion, en vous accrochant

à ses fantaisies. Afin d'échapper à la peur, vous créez la foi. Donc, lorsque, par une réflexion profonde, vous dissolvez la foi, vous restez face à face avec la peur. Alors seulement pouvez-vous résoudre la cause de la peur. Lorsque tous les chemins d'évasion ont été complètement conquis et détruits, vous vous trouvez face à face avec la racine de la peur: alors seulement l'esprit peut-il se libérer de l'emprise de la peur.

Lorsque la peur existe, les religions, que vous avez créées dans la recherche de votre sécurité, vous offrent l'opinion que vous appelez la foi, ou l'amour de Dieu. Ainsi vous ne faites que recouvrir la peur, qui s'exprime sous des formes secrètes et subtiles. Vous continuez ainsi à rejeter des fois anciennes et à en accepter de nouvelles ; mais le poison réel, la racine de la peur, n'est jamais dissout. Tant qu'existe la conscience limitée du moi, la peur doit exister. Tant que l'esprit ne se libère pas de cette conscience limitée, la peur doit subsister sous une forme ou l'autre.

QUESTION : Croyez-vous qu'il soit possible de résoudre les problèmes sociaux en faisant de l'État une machine toute puissante s'exerçant dans toutes les branches de l'activité humaine, avec un homme comme maître absolu de l'État et de la nation? En d'autres termes, le fascisme a-t-il en lui quelque côté utile? Ou ne doit-il pas plutôt être combattu, comme doit l'être la guerre, en ennemi du bien-être suprême de l'homme?

KRISHNAMURTI : Si, dans une organisation quelle qu'elle soit, il existe des distinctions de classes, ou des hiérarchies, basées sur l'acquisition, cette organisation est une entrave pour l'homme. Comment le bien-être peut-il exister si votre attitude envers la vie est nationaliste, basée sur la notion de classes, ou possessive? A cause de cela, les hommes sont divisés en nations dirigées par des gouvernements souverains qui créent des guerres. Comme le sens possessif et le nationalisme divisent, ainsi les religions avec leurs croyances et leurs dogmes séparent les hommes. Et tant que ces divisions existent, les guerres, les divisions et les conflits existeront aussi.

Pour comprendre un quelconque de ces problèmes, nous devons penser à neuf, ce qui demande une grande souffrance ; et comme très peu de personnes acceptent de passer par là, nous acceptons d'appartenir à des partis politiques, avec leurs jargons, et nous pensons avec cela résoudre les problèmes fondamentaux.

Montevideo, le 6 juillet 1935

# **Buenos Aires, Argentine**

## **1ère Causerie**

### **le 12 juillet 1935**

Amis,

Nous sommes, la plupart d'entre nous, conscients des nombreuses formes de conflit, de souffrance et d'exploitation qui existent autour de nous. Nous voyons des hommes exploiter des femmes et des femmes exploiter des hommes ; nous voyons les divisions des classes, des nationalités, et d'autres grandes cruautés. Chacun s'est certainement demandé quelle sera son action individuelle dans toute cette action chaotique et stupide. On est, ou totalement inconscient de tout cela, ou, si l'on est conscient, on a certainement l'idée que l'on ne veut pas augmenter les oppressions et les cruautés du monde, ni s'y soumettre.

Dans l'espoir de trouver une façon de sortir de cette souffrance, la plupart d'entre vous viennent écouter mes Causeries. Vous serez déçus si vous ne faites que chercher un nouveau système d'action ou une nouvelle méthode pour surmonter la souffrance. Je ne vous donnerai pas un nouveau système ni un modèle auquel je vous demanderais de vous conformer, car ceci ne résoudrait en aucune façon les nombreuses difficultés et les souffrances. Le simple fait de s'ajuster à un plan, sans avoir à penser et à comprendre profondément, ne mènerait qu'à une plus grande confusion et à un vide. Mais si vous êtes capables de discerner tout seuls la façon d'agir vraiment, alors votre propre intelligence vous guidera toujours dans toutes les circonstances. Si vous vous adressez à un expert, vous devenez simplement un des nombreux rouages de la machine qu'est son système de pensée. D'ailleurs, parmi les experts et les spécialistes eux-mêmes, il y a beaucoup de contradictions et de dissensions. Chaque expert ou spécialiste forme un parti autour de son système de pensée, et alors ces partis deviennent la cause de nouvelles confusions et exploitations.

Ainsi que je l'ai dit, je ne suis pas en train de proposer un nouveau moule pour vous façonner ; mais si vous êtes capables de découvrir et de comprendre profondément la cause de la douleur, vous trouverez par vous-mêmes la vraie méthode d'action, qui ne peut pas être systématisée. Car la vie est en continuel mouvement, et un esprit qui est incapable d'ajustement doit inévitablement souffrir.

Pour comprendre et percevoir la profonde signification de la vie, vous devez aller vers elle avec un esprit enthousiaste et souple. L'esprit doit être critique et lucide. L'opposition que soulèvent les préjugés acquis et l'arrière-plan traditionnel des réactions défensives, devient un grand obstacle à la claire compréhension. En d'autres termes, si vous êtes chrétiens, vous avez été élevés dans une certaine tradition, avec des préjugés, des espoirs et des idéals, de sorte que c'est à travers cet arrière-plan, à travers ces préjugés que vous regardez la vie avec ses expressions sans cesse changeantes. Ceci, souvent, est considéré comme une façon intelligente et critique de comprendre la vie, mais ce n'est qu'une façon d'ériger une nouvelle opposition défensive.

Si je puis le suggérer, essayez ce soir de mettre de côté vos préjugés, essayez d'oublier que vous êtes un chrétien, un communiste, un socialiste, un anarchiste ou un capitaliste ; et examinez ce que je vais vous dire. Ne vous bornez pas à rejeter ce que je vous dirai comme étant communiste ou anarchique, ou comme n'étant rien de neuf. Pour comprendre la vie, qui, après tout est la chose qui nous intéresse, nous ne de-

vons pas confondre les théories avec l'actuel ; les théories et les idéals ne sont que les expressions d'espérances, de désirs intérieurs, qui offrent une évasion hors de l'actuel. Si nous pouvons affronter l'actualité et percevoir sa vraie valeur, nous découvrirons quelles sont les choses dont la signification est durable et quelles sont celles qui sont vaines et destructrices.

Donc, je ne discuterai aucune théorie. Les théories sont complètement inutiles. Si, par le doute et la recherche, nous pouvons percevoir la signification de l'actuel, nous commencerons à éveiller cette intelligence qui sera un principe directeur, constant et actif, dans la vie.

En ce moment, nous avons certaines valeurs établies, religieuses et économiques, conformément auxquelles nous guidons notre vie.

Nous devons chercher à comprendre si ces valeurs multiples pervertissent notre pensée et notre action. En comprenant profondément ces valeurs que nous avons créées autour de nous, qui sont devenues notre prison, nous ne tomberons pas dans une autre série de fausses valeurs et d'illusions. Ceci ne veut pas dire qu'il faut accepter mes valeurs ou accepter mon interprétation ou appartenir à un groupe particulier que vous pourriez croire que je représente. Je n'appartiens à aucune société, à aucune religion, à aucune organisation, à aucun parti.

L'homme est à peu près étouffé dans la prison des fausses valeurs dont il est inconscient. C'est en mettant en doute cela qu'il a construit autour de lui, en souffrant, qu'il en devient conscient, et non en acceptant simplement ce qu'un autre dit. S'il ne fait qu'accepter, il ne ferait que tomber dans une autre prison, dans une autre cage. Si vous examinez individuellement et intelligemment le système auquel chacun de vous contribue, alors, par la compréhension née de la souffrance vous saurez par vous-même quelle est la vraie façon d'agir.

Sur quoi sont basées ces valeurs établies dans la tradition et dans l'illusion? Si vous saviez les discerner, vous verriez que ces valeurs et ces idéals sont basés sur la peur qui est le résultat de la recherche individuelle de la sécurité. A la recherche de cette sécurité, nous avons divisé la vie en matière et esprit, en vie économique et vie religieuse. Or, une telle division artificielle est entièrement fausse, car la vie est un tout intégral. Nous avons créé cette distinction, mais en comprenant la cause de cette séparation entre le spirituel et le matériel, nous connaissons l'action intégrale de la vie en tant que totalité. Donc, comprenons d'abord cette structure que nous appelons religion.

Il y a en chacun de nous, sous une forme ou une autre, un désir de continuation, une recherche de sécurité spirituelle que nous appelons immortalité. Celui qui offre ou promet cette sécurité, cette continuation égoïste, cette immortalité égocentrique devient votre autorité et vous l'adorez, vous la priez, vous la suivez. Vous vous abandonnez, petit à petit, à cette autorité et la peur se développe ainsi, d'une façon rusée et subtile. Pour conduire à cette immortalité promise, un système que l'on appelle religion devient une nécessité vitale. Pour maintenir debout cette structure artificielle, des croyances, des idéals, des dogmes et des credo sont nécessaires. Et pour interpréter, pour administrer et pour soutenir cette prison engendrée par l'homme, il faut avoir des prêtres. Ainsi les prêtres à travers le monde deviennent des exploiters.

A la recherche de votre sécurité individuelle que vous appelez immortalité, vous commencez à créer de nombreuses illusions et idéals qui deviennent des moyens d'exploitation grossiers ou subtils. Pour vous rassurer et pour interpréter votre soif intérieure pour votre propre sécurité dans l'au delà et dans le présent, il faut qu'il y ait des médiateurs, des messagers qui, au moyen de la peur, deviennent vos exploiters. Ainsi c'est vous, vous-mêmes, qui, essentiellement, êtes les créateurs des exploiters,



soit économiques, soit spirituels. Pour comprendre cette structure religieuse, qui est devenue un moyen d'exploiter l'homme à travers le monde, il faut comprendre votre propre désir et les voies subtiles de son action.

La religion, qui est une forme organisée de la stupidité, est devenue votre destructrice. Elle est devenue un instrument de puissance, d'intérêts déguisés et d'exploitation. Vous, en tant qu'individus, devez vous éveiller à cette structure, qui s'oppose à l'intelligence et qui est le résultat de vos propres peurs, de vos désirs, de vos soifs intérieures et de vos poursuites secrètes.

La religion, pour la plupart des gens, n'est pas autre chose qu'une réaction contre l'intelligence. Vous pouvez n'être pas religieux, vous pouvez ne pas croire à l'immortalité, mais vous avez des désirs secrets qui vous poussent à exploiter, à être cruel, à dominer, qui doivent inévitablement créer des conditions qui incitent et qui stimulent l'homme à rechercher son confort, sa sécurité dans une illusion. Que vous soyez incliné vers la religion ou non, la peur perméabilise les êtres humains et leurs actions, et elle doit créer une illusion de la puissance, ou la vanité intellectuelle des idéals.

Dans le monde entier, l'homme est à la recherche de cette sécurité immortelle. La peur le pousse à chercher un confort dans une croyance, dans une croyance organisée qu'il appelle religion avec ses credo et ses dogmes, avec ses représentations théâtrales et sa superstition. Ces croyances organisées – les religions – séparent l'homme de l'homme. Et si vous examinez leurs idéals, leurs morales, vous verrez qu'elles sont basées sur la peur et sur l'égoïsme. De la croyance organisée, résultent des intérêts consacrés qui, subtilement, deviennent l'autorité cruelle qui sert à exploiter l'homme au moyen de la peur.

Vous voyez ainsi comment l'homme à cause de sa propre peur, à cause de l'autorité qu'il crée lui-même, à cause de sa morale fermée et égoïste se laisse aller à être mis en esclavage ; il a perdu la capacité de penser, donc de vivre heureux d'une façon créatrice. Son action, engendrée par cette oppression et par cette limitation, est forcément toujours incomplète, toujours destructrice de l'intelligence.

L'individu, par la recherche de sa propre sécurité, a créé, au cours de nombreux siècles, un système basé sur l'acquisition, sur la peur et l'exploitation. De ce système, fabriqué par lui, il est devenu complètement l'esclave. L'organisation égoïste de la famille et de sa propre sécurité a créé un milieu qui pousse l'individu à devenir cruel. Entre les mains des plus rusés et des plus cruels, qui sont une minorité, les machines deviennent un moyen d'exploitation. De tout cela naît l'absurde division des classes et des nationalités, et les guerres. Chaque gouvernement souverain avec sa nationalité particulière doit inévitablement engendrer la guerre, car ses actions sont basées sur des intérêts consacrés.

Ainsi, vous avez d'un côté la religion et de l'autre côté les conditions matérielles qui continuellement déforment et pervertissent la pensée humaine et son action.

La plupart des gens sont à la fois inconscients de l'intelligence et de la stupidité qui les entourent. Mais comment chacun peut-il réaliser ce qui est stupide et ce qui est intelligent si sa pensée et son action sont basées sur la peur et l'autorité? Donc, individuellement, il nous faut être lucides, conscients de ces conditions qui nous limitent.

Nous attendons, la plupart d'entre nous, que quelque miracle se produise qui engendrera l'ordre dans ce chaos et cette souffrance. Mais chacun de nous doit devenir conscient, individuellement lucide afin de découvrir les choses qui limitent et qui sont stupides. De cette perception naît l'intelligence, mais il est impossible de comprendre ce qu'est l'intelligence si l'esprit est limité et stupide. Essayer intellectuellement d'appréhender la signification de l'intelligence est totalement vain et aride. En découvrant

par vous-même ces nombreuses stupidités et en vous libérant, vous réaliserez une vie d'amour et de compréhension.

Par la peur, nous avons créé certaines entraves qui empêchent continuellement le mouvement complet de la vie. Considérez la stupidité du nationalisme avec toutes ses absurdités, ses cruautés et ses exploitations. En tant qu'individu, quelle est votre attitude, quelle est votre action par rapport à elle? Ne dites pas que ceci n'a aucune importance, que cela ne vous regarde pas, que vous ne vous mêlez pas de politique ; si vous examinez la question profondément, vous verrez que vous êtes une partie de cette machine à exploiter. Vous, en tant qu'individu, devez devenir conscients de cette stupidité et de cette limitation.

De même, il vous faut devenir conscients de la stupidité et de la limitation de l'autorité en religion. Lorsque vous en devenez conscients, vous pouvez discerner la profonde signification de l'emprise qu'elle a sur vous. Comment pouvez-vous penser clairement, sentir pleinement et complètement lorsque des valeurs dont vous n'avez pas douté mutilent votre esprit et votre cœur?

Ainsi, nous avons de nombreuses stupidités et des limitations qui lentement détruisent l'intelligence, tels les idéals, les croyances, les dogmes, les nationalismes et l'idée possessive de la famille ; et nous en sommes à peu près inconscients. Et pourtant, chacun essaie de vivre avec plénitude et bonheur, chacun essaie de découvrir intelligemment ce qu'est Dieu, ce qu'est la vérité. Mais, comment un esprit limité, comment un esprit qui est enfermé dans d'innombrables barricades peut-il comprendre ce qui est suprêmement intelligent, ce qui est beau? Pour comprendre l'infini, l'esprit doit être libre d'entraves et d'illusions créées par la peur et le sens de l'acquisition.

Comment pouvez-vous devenir conscients de ces abris et de ces illusions? Seulement par le conflit, par la souffrance et non par des discussions intellectuelles, car celles-ci n'abordent la question que partiellement.

Laissez-moi vous expliquer ce que j'entends par conflit. Supposez que vous commenciez à comprendre que les croyances organisées – les religions – séparent fondamentalement l'homme de l'homme et l'empêchent de vivre pleinement et profondément ; supposez que vous ne vous soumettiez pas à leurs exigences et à leurs stupidités, alors vous commencerez à créer un conflit vital. Vous verrez que votre famille, que vos amis et que l'opinion publique sont contre vous, ce qui créera pour vous une grande souffrance. Ce n'est que lorsque vous souffrirez et non lorsque vous essaieriez d'échapper à la souffrance, ce n'est que lorsque vous verrez que les explications sont futiles et que toutes les évasions sont interdites, ce n'est qu'alors que vous commencerez à percevoir vraiment profondément dans votre esprit et dans votre cœur quelles sont les limitations qui empêchent le libre flux de la réalité de la vie. Si vous ne faites qu'accepter ce que je vous dis et répéter après moi que le nationalisme, les croyances et l'autorité sont des obstacles, vous ne ferez que créer une autre autorité et y prendre un abri transitoire et illusoire. Si vous, en tant qu'individu, comprenez véritablement toute cette structure de la peur et de l'exploitation, alors seulement pourra-t-il y avoir épanouissement, un éternel devenir de la vie, l'immortalité. Mais ceci exige de l'intelligence et non du savoir, une profonde compréhension née de l'action, et non de l'acceptation, ni de la soumission à une personne particulière, ni d'une tentative de s'ajuster à un système ou à une autorité.

Si vous voulez comprendre la beauté de la vie avec son mouvement profond et son bonheur, votre esprit et votre cœur doivent devenir conscients de ces valeurs et de ces entraves qui empêchent le plein accomplissement de l'action. C'est la limitation, c'est l'égoïsme qui empêchent la perception, qui causent la souffrance et qui interdisent l'accomplissement.

Buenos Aires, le 12 juillet 1935

# **Buenos Aires, Argentine**

## **2ème Causerie**

### **le 15 juillet 1935**

Amis,

Beaucoup de questions m'ont été posées et, avant que je réponde à quelques-unes d'entre elles, je voudrais vous faire une brève Causerie d'introduction.

Je ne crois pas qu'aucun problème humain puisse être résolu isolément en lui-même. Chacun de nous a de nombreux problèmes, de nombreuses difficultés et nous essayons de les aborder individuellement et non en tant qu'un tout intégral. Si nous avons un problème politique, nous essayons de le résoudre indépendamment du problème social et ainsi de suite. En somme, nous avons des problèmes individuels et en même temps des problèmes collectifs que nous essayons de résoudre séparément. En faisant cela, nous ne faisons que créer de nouvelles confusions et une plus grande misère. En résolvant simplement un problème isolément, nous en créons d'autres et ainsi l'esprit s'empêtre dans un filet de problèmes non résolus.

Essayons de comprendre le problème qui doit forcément se trouver dans l'esprit de la plupart des gens: celui de l'accomplissement individuel et du travail collectif. Si le travail collectif devient obligatoire, ainsi qu'il est en train de le devenir, et si chaque individu est contraint de s'y soumettre, alors l'accomplissement individuel disparaît et chacun devient simplement l'esclave d'une idée collective ou d'un système collectif basé sur l'autorité. Donc, la question est celle-ci: pouvons-nous établir un travail collectif et en même temps réaliser l'accomplissement individuel? Sans quoi, ainsi que je l'ai dit, nous devenons des machines, des rouages qui fonctionnent automatiquement.

Si nous pouvons comprendre la profonde signification du développement individuel, alors le travail collectif ne sera pas une force destructive, ni une entrave à l'intelligence.

Chacun doit découvrir par lui-même l'intelligence dont l'expression deviendra alors un vrai épanouissement. S'il ne fait pas cela, s'il ne fait que suivre un plan établi d'avance, ce ne serait pas un accomplissement, mais un simple conformisme engendré par la peur. Si j'établissais un plan pour vous, où si je vous donnais un système en vertu duquel je vous promettais un accomplissement et si vous vous y conformiez, ce ne serait pas un accomplissement du tout, ce serait un ajustement à un modèle particulier. Je vous prie de comprendre ce point exactement, car autrement vous pourriez croire que je ne fais que détruire. Si vous imitez simplement, il ne peut pas y avoir d'accomplissement. Le conformisme qui tend à un modèle particulier est la base de votre pensée religieuse et de votre action morale ; et alors, vivre n'est plus un accomplissement total et profond, une compréhension intégrale de la vie, mais simplement un conformisme à un certain système au moyen de la peur et de la coercition. Ceci est le véritable commencement de l'autorité.

Pour se réaliser, il faut qu'il y ait là la plus haute intelligence. Cette intelligence est différente du savoir. Vous pouvez lire de nombreux livres, mais ils ne vous donneront pas l'intelligence. L'intelligence ne peut être éveillée que par l'action, par la compréhension de l'action, en tant que totalité intégrale.

Discuter et découvrir intellectuellement ce qu'est l'intelligence serait, me semble-t-il, une perte de temps et d'énergie, car cela ne nous débarrasserait pas du fardeau de l'ignorance et de l'illusion. Au lieu de nous enquérir au sujet de l'intelligence, essayons de découvrir par nous-même quels sont les obstacles placés sur l'esprit qui empêchent le plein éveil de l'intelligence. Si je devais vous donner une explication au sujet de ce qu'est l'intelligence, et si vous tombiez d'accord avec mon explication, votre esprit en ferait un système bien défini et par la peur vous le déformeriez vous-même afin de vous conformer à ce système. Mais, si chacun peut découvrir par lui-même les nombreuses entraves placées sur l'esprit, alors par la lucidité et non par l'analyse intérieure, l'esprit commencera à se libérer, en éveillant ainsi la vraie intelligence qui est la vie elle-même.

Or, une des plus grandes entraves placées sur l'esprit est l'autorité. Je vous prie de comprendre la pleine signification de ce mot et de ne pas sauter à une conclusion opposée. Ne dites pas, je vous prie . « Devons-nous être libres de toute loi ; pouvons-nous faire ce que nous voulons, comment pouvons-nous être libérés de toute morale et de toute autorité » ?

L'autorité est très subtile ; ses voies sont nombreuses ; son influence pénètre partout, elle est si délicate et si rusée qu'il nous faut un grand discernement, et non des conclusions rapides et irréfléchies, pour comprendre sa signification.

Où existe une profonde compréhension, il n'y a pas de division de l'autorité: celle extérieure et celle intérieure, celle pour les masses et celle pour la minorité, celle imposée extérieurement et celle cultivée intérieurement. Mais, malheureusement, cette division de l'autorité aussi bien extérieure qu'intérieure existe. L'autorité extérieure est une imposition de modèles standardisés, c'est-à-dire d'idées, de traditions, d'idéals, qui agit simplement comme une clôture pour restreindre l'individu, le traiter comme un animal qui doit être élevé conformément à certaines exigences et à certaines conditions. Vous voyez ceci se produire tout le temps dans la morale fermée des religions, dans les valeurs standardisées des systèmes et des partis. Comme réaction contre cette imposition de l'autorité, vous développez un guide intérieur, un système, une discipline conformément à laquelle vous essayez d'agir en forçant ainsi l'expérience à s'adapter à cette ornière de désirs et d'espairs que vous protégez.

Où existe l'autorité et une simple adaptation de l'individu, il ne peut y avoir d'accomplissement. Chaque individu a créé cette autorité par sa peur et par son désir de sécurité. Il vous faut comprendre votre propre désir qui crée l'autorité et dont vous êtes devenu l'esclave ; vous ne pouvez pas simplement l'ignorer. Lorsque l'esprit perçoit la profonde signification de l'autorité, et se libère de la peur avec ses subtiles influences, alors il y a l'aube de l'intelligence qui est un vrai accomplissement. Où existe l'intelligence, il y a une vraie coopération et non la contrainte. Mais, où il n'y a pas d'intelligence, le travail collectif devient un esclavage. Le travail collectif est le résultat naturel de l'accomplissement qui est l'intelligence. En éveillant l'intelligence, chacun aidera à créer cette possibilité, un milieu dans lequel les autres pourront aussi s'accomplir.

**QUESTION :** On raconte dans quelques journaux que vous avez mené une vie gaie et oisive ; que vous n'avez aucun message réel à apporter et que vous ne faites que répéter les bavardages des Théosophes qui vous ont élevé ; que vous attaquez toutes les religions, excepté la vôtre ; que vous détruisez sans rien construire de neuf ; que votre but est d'engendrer le doute, le trouble et la confusion dans l'esprit des gens. Qu'avez-vous à dire à cela ?

**KRISHNAMURTI :** Je crois que je ferai mieux de répondre à cette question point par point (cris dans l'auditoire: « c'est une infamie, cette question est tendancieuse.

») Messieurs, un instant, s'il vous plaît. Ne pensez pas, je vous prie, que je sois insulté et qu'il vous faut me défendre. (Applaudissements.)

Quelqu'un a dit que j'ai mené une vie gaie et oisive. J'ai peur qu'il ne puisse pas juger. Juger un autre est entièrement faux, car juger veut dire que votre esprit est esclave d'une valeur particulière. En fait, je n'ai pas mené une soi-disant vie gaie, heureusement ou malheureusement ; mais ceci ne fait pas de moi un objet d'adoration. J'ai dit que la tendance qu'on les gens à adorer quelqu'un d'autre, quelle que soit cette personne, détruit l'intelligence ; mais comprendre et aimer quelqu'un, ce n'est pas l'adorer, car l'adoration est née d'une peur subtile. Seul, un esprit limité veut juger un autre et un tel esprit ne peut pas comprendre la qualité vivante de la vie.

On dit que je n'ai pas un message vrai, mais que je suis simplement en train de répéter les « bavardages des Théosophes qui m'ont élevés ». En fait, je n'appartiens pas à la Société Théosophique, ni à aucune autre société. Appartenir à une organisation religieuse quelle qu'elle soit est au détriment de l'intelligence (Protestations de l'auditoire.) Messieurs, ceci est mon opinion, vous n'êtes pas obligés d'être d'accord avec moi. Mais il vous faut découvrir si ce que je dis est vrai et ne pas simplement protester. Il se trouve que lorsque je parle aux Indes, on me dit que j'enseigne l'Indouisme, et lorsque je parle dans des pays bouddhistes, on me dit que tout ce que je dis est bouddhiste, et les Théosophes et d'autres personnes disent que je suis en train d'expliquer de nouveau leur propre doctrine spéciale. Ce qui importe c'est que vous qui écoutez compreniez la signification de ce que je dis et ne vous occupiez pas de savoir si quelqu'un pense que je suis en train de répéter les bavardages d'une société particulière. De votre propre souffrance, de votre propre compréhension naîtra la vraie intelligence qui est la véritable réalisation. Donc, ce qui est très important, ce n'est pas de savoir si j'appartiens à une Société où si je suis simplement en train de rabâcher d'anciennes idées, mais que vous compreniez profondément la signification des idées que j'expose, en les complétant par votre action. Alors, vous découvrirez par vous-même si ce que je dis est vrai ou faux, si cela a une valeur essentielle dans la vie. Malheureusement, nous avons une très grande tendance à croire à tout ce qui est imprimé. Si vous pouvez réellement penser une idée, en allant complètement jusqu'au bout de cette idée, vous découvrirez la réelle portée de l'action, de la vie.

On dit que je suis en train d'attaquer toutes les religions, excepté la mienne. Je n'appartiens à aucune religion. Pour moi, toutes les religions ne sont que des réactions défensives contre la vie, contre l'intelligence.

La personne qui pose cette question pense que mon but est de créer le doute, le trouble et la confusion dans l'esprit des gens. Mais il vous faut avoir le baume purificateur du doute en vue de comprendre ; sans quoi, vous devenez de simples esclaves d'intérêts consacrés, soit dans des organisations religieuses, soit dans des traditions économiques ou sociales. Si vous commencez vraiment à mettre en doute les valeurs qui, en ce moment, vous enferment et vous retiennent, bien que cette action puisse créer de la confusion et du trouble, si vous persistez à les comprendre profondément en agissant, il en résultera de la clarté et du bonheur. Mais la clarté ou la compréhension ne sont pas engendrés superficiellement, artificiellement ; il faut qu'il y ait une recherche et un doute profonds.

Le doute éveille l'intelligence qui naît de la souffrance. Mais l'homme, dont l'esprit est retenu dans le vice des intérêts consacrés du pouvoir et de l'exploitation, déclare que le doute est pernicieux, qu'il est une entrave qui engendre la confusion et qui provoque des destructions. Si vous voulez réellement éveiller l'intelligence, commencez à comprendre la signification des valeurs, grâce au doute et à la souffrance. Si vous voulez percevoir le mouvement de la vie, de la réalité, l'esprit doit être dénudé de toutes les valeurs autodéfensives.

QUESTION : Il m'apparaît clairement que vous êtes déterminé à détruire tous les idéals que nous aimons. Si ceux-ci sont détruits, est-ce que la civilisation ne s'écroulera pas et est-ce que l'on ne retournera pas à l'état barbare?

KRISHNAMURTI : Tout d'abord, je ne peux pas détruire les idéals que vous avez créés. Si je pouvais les détruire, vous en créeriez d'autres à leur place et deviendriez prisonniers de ceux-là. Ce qu'il nous faut chercher à comprendre, ce n'est pas si par la destruction des idéals il y aura de la barbarie, mais si les idéals réellement aident l'homme à vivre complètement, intelligemment. Est-ce qu'il n'y a pas de la barbarie, du chaos, de la misère, de l'exploitation, des guerres en dépit de vos idéals, de vos religions, de vos morales closes? Donc, essayons de savoir si les idéals sont une aide ou une entrave. Pour comprendre cela votre esprit ne doit pas être rempli de préjugés, ni se mettre sur la défensive.

Lorsque nous parlons d'idéals, nous entendons ces points de lumière par lesquels nous cherchons à nous guider à travers la confusion et le mystère de la vie. C'est ce que nous entendons pas idéals: ces conceptions dans le futur qui aideront l'homme à se diriger à travers le chaos de l'existence présente.

Le désir subtil pour les idéals et pour leur permanence indique que vous voulez traverser l'océan de la vie sans souffrir. Comme vous ne comprenez pas pleinement le présent, vous désirez avoir des guides sous la forme d'idéals. Alors, vous dites: « Comme la vie est un tel conflit, comme il y a tant de misères et de souffrances en elle, les idéals nous donneront un encouragement, une espérance ». Ainsi, les idéals deviennent une évasion devant le présent. Votre esprit et votre cœur sont mutilés par eux et surchargés par eux, car ils vous donnent des moyens subtils de fuir le conflit et la souffrance du présent. Ainsi, graduellement vous vous mettez à vivre des théories et vous ne pouvez plus comprendre l'actuel.

Laissez-moi vous donner un exemple qui, je l'espère, expliquera mon point de vue. En tant que Chrétien, vous professez d'aimer vos semblables ; voilà l'idéal. Mais qu'est-ce qui arrive en fait? L'amour n'existe pas, mais nous avons la crainte, la domination, la cruauté, toutes les horreurs et toutes les absurdités des nationalismes et de la guerre. En théorie, c'est une chose et en fait c'est tout à fait l'opposé. Mais, si vous mettez de côté pour le moment vos idéals et si vous affrontez réellement l'actuel, si, au lieu de vivre dans un futur romantique, vous affrontez sans illusion ce qui est en train de se produire, en donnant à cette actualité tout votre esprit et votre cœur, vous agirez et vous connaîtrez ainsi le mouvement de la réalité.

En ce moment vous confondez l'actuel avec des théories. Il vous faut séparer l'actuel de tous les espoirs et des espérances théoriques. Lorsque vous êtes confrontés par l'actuel, il y a nécessairement action. Mais si vous vous évadez dans des idéals, dans la sécurité des illusions, vous n'agirez pas. Plus l'idéal est grand, plus grand est son pouvoir de retenir l'homme dans une illusion, dans une prison. Ce n'est qu'en comprenant la vie avec toute sa souffrance, avec sa joie et son mouvement profond que l'esprit peut se libérer des illusions et des idéals.

Lorsque l'esprit est mutilé par des espoirs et des aspirations qui deviennent des idéals, il ne peut pas comprendre le présent, mais lorsque l'esprit commence à se libérer de ces espoirs futurs et de ces illusions, alors l'action éveillera cette intelligence qui est la vie elle-même, l'éternel devenir.

QUESTION : Je suis profondément intéressé par vos idées, mais je suis combattu par ma famille et par les prêtres. Que devrait être mon attitude par rapport à eux?

KRISHNAMURTI : Si vous désirez comprendre la vérité, la vie, alors la famille en tant qu'influence, en tant qu'abri n'existe pas, et le prêtre en tant qu'imposition avec sa subtile exploitation cesse d'être un facteur déterminant de votre vie. Ainsi c'est

vous-même qui avez la réponse à cette question. Si vous voulez comprendre la beauté de la vie et vivre profondément, d'une façon extatique, sans cette continuelle création de la limitation, il vous faut être libre de toute croyance organisée telle qu'elle existe dans les religions avec son exploitation, et libre de tout sens possessif par rapport à la famille avec ses abris subtils d'autodéfense, ce qui ne veut pas dire qu'il vous faut rejeter tout et mener une vie dissolue. Si vous désirez comprendre profondément et vivre intelligemment dans votre propre accomplissement, alors la famille, les prêtres ou l'opinion publique ne peuvent pas vous barrer le chemin.

Quand vous y pensez: que sont l'opinion publique, les prêtres et la famille? Pour avoir du discernement, est-ce que chacun ne doit pas se tenir debout, tout seul, sans soutien? Ceci, en aucune façon, ne veut dire que vous ne devez pas aimer, que vous ne devez pas vous marier et avoir des enfants. Mais, à cause de votre propre désir de sécurité et de confort, vous commencez à créer un milieu qui influence, limite et domine votre esprit et votre cœur au moyen de la crainte. Un homme qui veut comprendre la vérité doit être libre du désir de sécurité et de confort.

QUESTION : Les uns disent que vous êtes le Christ et d'autres disent que vous êtes l'Antéchrist. En fait, qu'êtes-vous?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas que cela importe beaucoup de savoir qui je suis. Ce qui importe c'est que vous compreniez avec intelligence ce que je dis. Si vous avez une profonde appréciation de la beauté, il importe peu de savoir qui a peint le tableau ou qui a écrit le poème (Applaudissements et protestations.) Messieurs, je ne suis pas en train d'éluder la question, parce que vraiment je ne crois pas que cela ait une importance quelconque de savoir qui je suis. Si je commençais à affirmer ou à nier, je deviendrais une autorité. Mais si vous, par votre propre discernement comprenez, vivez ce qui est vrai et vital dans ce que je suis en train de dire, il y aura accomplissement. C'est cela, après tout, qui est de la plus haute importance: que vous viviez pleinement, complètement, et non de savoir qui je suis.

QUESTION : Y a-t-il une différence quelconque entre les vrais sentiments religieux et la religion en tant que croyance organisée?

KRISHNAMURTI : Avant que je ne réponde à cette question, nous devons comprendre ce que nous entendons par croyance organisée. Une structure de credo, de dogmes, et de croyances basée sur l'autorité avec ses représentations théâtrales, ses sensations et son exploitation ; c'est cela que j'appelle la religion organisée avec ses nombreux intérêts consacrés. Et il y a par ailleurs ces sentiments personnels et ces réactions que l'on appelle les expériences religieuses. Vous pouvez ne pas appartenir à une religion organisée, avec toutes ses influences subtiles d'autorité, de contrainte et de peur, mais vous pouvez avoir une expérience personnelle que vous appelez un sentiment religieux. Je n'ai pas besoin d'expliquer de nouveau comment la croyance organisée, c'est-à-dire la religion, mutile essentiellement la pensée et l'amour, parce que j'ai déjà examiné cette question suffisamment.

Ces expériences que nous appelons religieuses peuvent être le résultat d'une illusion ; donc, il nous faut comprendre comment elles sont venues en existence. S'il y a conflit, souffrance, l'esprit naturellement cherche un réconfort. A la recherche de ce réconfort en dehors de la souffrance, l'esprit crée des illusions d'où il tire certaines expériences et certains sentiments qu'il appelle religieux ou pour lesquels il trouve d'autres noms. En comprenant la cause de la souffrance et en s'en libérant, l'esprit réalisera non pas une expérience objective qui agit sur un esprit subjectif et limité, mais ce mouvement de la vie elle-même, de la réalité dont il n'est pas en fait séparé. Comme la plupart des gens souffrent et comme la plupart des gens ont des expériences religieuses de toutes sortes, ces expériences ne sont que des évasions hors de la cause de la souffrance, dans une illusion qui assume une réalité par le contact



constant et l'habitude. Il vous faut savoir par vous-même si ce que vous appelez votre expérience religieuse est une évasion hors de la souffrance ou si elle est une libération de la cause de la souffrance, donc le mouvement de la réalité. Si vous recherchez une expérience religieuse, elle doit être fausse, parce que vous ne faites qu'aspirer à fuir la vie et l'actuel ; mais lorsque l'esprit se libère de la peur et de ses nombreuses limitations, il y a le flux de l'extase de la vie.

QUESTION : Comment puis-je être libre de la peur ?

KRISHNAMURTI : Je crois que la personne qui pose cette question veut savoir comment se libérer de la cause profonde de la peur.

Pour être véritablement libre de la peur, il vous faut perdre tout sens d'égoïsme, et ceci est une chose très difficile à faire. L'égoïsme est subtil, il s'exprime de tant de façons différentes que nous en sommes presque inconscients. Il s'exprime par la recherche de la sécurité soit dans ce monde, soit dans un autre monde que nous appelons l'au-delà. Il a soif de sécurité dans le présent et dans le futur, et entrave ainsi l'intelligence et l'épanouissement. Tant qu'existe ce désir de sécurité, la peur doit exister. Un esprit qui recherche l'immortalité, la continuation de sa propre conscience limitée, doit engendrer la peur, l'ignorance et l'illusion. Si l'esprit peut se libérer du désir de sécurité, alors la peur cesse ; et pour savoir si l'esprit poursuit la sécurité, il vous faut être lucide, pleinement conscient.

Buenos Aires, le 15 juillet 1935

## **Buenos Aires, Argentine**

### **3ème Causerie**

### **le 19 juillet 1935**

Amis,

Si nos actions sont le simple résultat de quelques réactions superficielles, elles doivent conduire à la confusion, à la misère et à des expressions individuelles et égoïstes. Si nous pouvons comprendre la cause fondamentale de notre action et la libérer de ses limitations, alors l'action engendrera inévitablement l'intelligence et la coopération dans le monde.

Une grande partie de notre action est engendrée par la contrainte, par l'influence extérieure, par la domination ou la peur, mais il y a une action qui est le résultat de la compréhension volontaire. Chacun de nous est confronté par cette question: sommes-nous capables de cette action volontaire d'intelligence ou devons-nous être forcés, dirigés et contrôlés? Pour accomplir et comprendre la vie complètement, il faut qu'il y ait action volontaire.

L'action engendrée par quelque réaction superficielle doit inévitablement rendre l'esprit creux et limité. Considérez la jalousie. En la traitant superficiellement, nous espérons nous en débarrasser et mettre fin à elle. Nous essayons de la contrôler, de la supprimer ou de l'oublier. Cette action ne traite que des symptômes superficiels, sans comprendre la cause fondamentale qui engendre cette réaction de la jalousie. La cause est le sens possessif. L'action engendrée par une réaction, par un symptôme, sans que nous en comprenions la cause, doit mener à un plus grand conflit et à de la souffrance. Lorsque l'esprit est libre de cette cause, qui est le sens possessif, le symptôme qu'est la jalousie disparaît. Il est absolument futile de traiter un symptôme au moyen d'une réaction.

Et encore: il nous faut découvrir et comprendre par nous-mêmes comment nous agissons par rapport à un système établi d'exploitation ; si nous ne faisons que nous en occuper superficiellement, en augmentant ainsi ces problèmes ; ou si notre action est engendrée par notre libération du sens de l'acquisition qui engendre l'exploitation. Si vous considérez profondément la cause de l'exploitation, vous verrez quel est le résultat du sens d'acquisition. Et bien que nous puissions parfois résoudre des problèmes difficiles, d'autres problèmes et d'autres conflits surgiront constamment, tant que nous ne serons pas véritablement libérés de leur cause.

Pour prendre un exemple: nous passons d'une secte mystérieuse à une autre secte, grande ou petite, avec ses dogmes, ses credo et avec son autorité et son exploitation organisée. Nous passons d'un instructeur à un autre ; d'une cage de croyance organisée, nous tombons dans une autre cage. La cause fondamentale de l'existence des croyances organisées qui contrôlent et dominent l'homme, est la peur ; et tant que nous ne serons pas libres réellement de cette peur, notre action sera limitée et engendrera de la souffrance.

Chacun est affronté par ce problème: devons-nous agir superficiellement aux moyens de réactions ou bien réveiller l'intelligence, en comprenant la cause de l'exploitation? Si nous ne faisons qu'agir au moyen de réactions superficielles, nous créerons inévitablement des divisions plus grandes, des conflits et des misères. Mais, si

nous comprenons vraiment la cause fondamentale de tout ce chaos et si nous agissons en nous basant sur cette compréhension, alors il y aura une vraie intelligence qui seule pourra créer le milieu qui permettra à chaque individu de s'accomplir.

QUESTION : Si vous avez véritablement renoncé aux possessions, à l'argent, à la propriété, ainsi que vous le dites, que pensez-vous de cette Société qui a organisé votre tournée et qui vend vos livres dans ce même théâtre où vous donnez vos conférences? Est-ce que vous n'êtes pas aussi en train d'exploiter ou d'être exploité?

KRISHNAMURTI : Ni ces organisateurs, ni moi ne gagnons de l'argent avec ces ventes. Les frais de location de ce théâtre sont supportés par quelques amis. Toute somme d'argent reçue par la vente de ces livres est employée à imprimer de nouveaux livres et des brochures. Comme quelques-uns d'entre nous que ces idées intéressent pensent qu'elles seront d'une grande aide pour les hommes, nous voulons les répandre, et pour moi ce désir n'est pas une exploitation. Vous n'êtes pas obligés de venir à mes camarades. (Applaudissements.) Vous ne manquez pas une opportunité spirituelle en ne venant pas ici.

L'exploitation existe lorsqu'une personne ou une valeur ou une idée que l'on n'a pas mise en doute vous domine et vous pousse d'une façon subtile ou grossière vers une action particulière. Ce que nous essayons de faire, c'est d'éveiller votre propre intelligence de façon que vous puissiez percevoir par vous-mêmes la cause fondamentale qui crée la souffrance. Si vous ne percevez pas par vous-mêmes ces limitations qui écrasent votre esprit et votre cœur et si vous ne vous en libérez pas, il ne peut y avoir de vrai bonheur, ni d'intelligence.

QUESTION : Renoncer à toute autorité, à toute discipline, à toute croyance et à tout dogme peut être bien pour un homme éduqué, mais est-ce que ce ne serait pas pernicieux pour ceux qui manquent d'éducation?

KRISHNAMURTI : Il est très difficile de déterminer quel est l'homme qui a de l'éducation et quel est celui qui n'en a pas. Mais, ce que nous pouvons faire, c'est découvrir par nous-mêmes individuellement si l'autorité avec toute sa signification est véritablement un bien. Je vous prie de comprendre la profonde signification de l'autorité. Chacun crée sa propre autorité, lorsqu'existe en lui le désir de se protéger ou de prendre abri dans un espoir ou dans un idéal ou dans une série de valeurs. Cette autorité, ce système autodéfensif de pensée, empêche chacun de vivre complètement et de s'accomplir. De ce désir d'être à l'abri, surgissent les disciplines, les croyances, les idéals, les dogmes. Si vous, qui êtes sensés avoir de l'éducation, êtes vraiment libres de toute autorité, avec sa signification, vous créerez tout naturellement le milieu qu'il faudra pour ceux qui sont encore écrasés par l'autorité, par la tradition, par la peur.

Donc, la question n'est pas de savoir ce qui arrivera à l'homme infortuné qui n'a pas d'éducation, mais si vous, en tant qu'individus, avez compris la profonde signification de l'autorité, de la discipline, de la croyance et de la foi, et si vous en êtes vraiment libres. Le fait de considérer ce qui arriverait à l'homme qui n'a pas d'éducation le jour où il ne serait pas dominé, est une façon essentiellement fausse de chercher à l'aider. Cette attitude est l'esprit même de l'exploitation. Si vous donniez une possibilité aux gens soi-disant sans éducation d'éveiller leur propre intelligence et de n'être pas dominés par vous, de n'être pas contraints à suivre un système particulier ou un modèle de pensée, il y aurait l'épanouissement pour tous.

QUESTION : Croyez-vous que les exploités et les chômeurs devraient s'organiser et détruire le capitalisme?

KRISHNAMURTI : Si vous pensez que le système capitaliste est en train d'écraser et de détruire l'intelligence et l'accomplissement des individus, alors vous, en tant qu'

individus, devez vous en libérer en comprenant vraiment les causes qui l'ont créé. Il est, ainsi que je l'ai dit, basé sur le sens de l'acquisition, sur la sécurité individuelle, à la fois religieuse et économique. Or, si vous, en tant qu'individus, percevez cela pleinement et si vous vous libérez de cette cause, une vraie organisation de coopération intelligente viendra tout naturellement à existence. Mais si vous ne faites que créer une organisation, sans un vrai discernement, vous en deviendrez les esclaves. Si chaque individu essaie de se libérer de ses désirs égoïstes, de ses ambitions et de ses succès, alors, quelles que soient les expressions de cette intelligence, elles ne domineront pas et n'opprimeront pas l'homme.

QUESTION : Qu'entendez-vous par morale et amour?

KRISHNAMURTI : Examinons la morale actuelle afin de comprendre ce que devrait être la vraie morale. Sur quoi est basé tout votre système de morale à la fois religieux et économique? Il est basé sur la sécurité. La morale actuelle est basée sur l'égoïsme total. Il y a heureusement quelques personnes qui se trouvent en dehors de cette morale fermée.

Pour savoir ce qu'est la vraie morale, nous devons individuellement commencer à nous libérer de cette morale fermée par notre propre compréhension, ce qui veut dire qu'il nous faut commencer à douter des valeurs de la morale actuelle et à les mettre en question. Il vous faut savoir quelles sont les valeurs morales qui vous font agir ; si votre action est le résultat de la contrainte, de la tradition ou de votre propre désir d'être à l'abri, d'être en sécurité. Si vous ne faites que vous conformer à une morale individuelle de sécurité, il ne peut pas y avoir d'intelligence, ni de vrai bonheur humain. En tant qu'individus, il vous faut entrer intelligemment en conflit avec ce système égoïste de morale parce que ce n'est qu'au moyen d'un conflit intelligent et de la souffrance que vous percevrez la vraie signification de ces valeurs morales. Vous ne pouvez pas découvrir leur vraie valeur par une simple activité intellectuelle.

Or, la plupart d'entre nous avons peur de mettre en question et de douter, parce qu'une telle action engendre une action définie qui exige une transformation décisive de notre vie quotidienne. Donc, nous préférons discuter intellectuellement au sujet de la morale.

La personne qui pose cette question veut aussi savoir ce qu'est l'amour. Pour comprendre ce qu'est le véritable amour, nous devons comprendre notre attitude présente, notre pensée et notre action vis-à-vis de l'amour. Si vous y pensez réellement, vous verrez que notre amour est basé sur le sens de la possession et que nos lois et notre éthique sont basées sur ce désir de retenir et de dominer. Comment un profond amour peut-il exister lorsqu'existe ce désir de posséder et de retenir? Lorsque l'homme est libre du sens possessif, il y a la beauté, la béatitude de l'amour.

QUESTION : Devons-nous céder à ceux qui sont contre nous ou devons-nous les éviter?

KRISHNAMURTI : Ni l'un, ni l'autre. Si vous ne faites que céder, il n'y a sûrement là aucune compréhension, et si vous ne faites qu'éviter, il y a là de la peur. Si votre action est basée non sur une réaction, mais sur la pleine compréhension des causes fondamentales, alors il n'est pas question de céder, ni de fuir. Alors, vous agissez avec intelligence et vérité.

QUESTION : Vous êtes en train de nous donner des théories chaotiques et de nous inciter à une révolte inutile. Je voudrais avoir votre réponse à cette question.

KRISHNAMURTI : Je ne vous donne pas de théories et je ne vous incite pas à la révolte. Si je suis capable de vous pousser vers une rébellion et si vous êtes capables de subir cette influence, alors un autre viendra qui vous endormira de nouveau. (Rires.) La chose importante est de savoir si vous souffrez. Or, un homme qui souffre

n'a pas besoin qu'on le pousse vers la révolte, mais il doit demeurer éveillé afin de comprendre la cause de la souffrance et de ne pas se faire rendormir par des explications et des idéals. Si vous considérez la question avec soin, vous verrez que là où il y a souffrance, il y a un désir d'être réconforté, d'être rendormi. Lorsque vous souffrez, votre réaction immédiate est de chercher un réconfort ; ce réconfort, cette consolation deviennent pour vous une autorité que vous suivez aveuglément. Au moyen de cette autorité, votre souffrance se trouve expliquée et endormie. La fonction de la souffrance réelle, qui est d'éveiller l'intelligence, est niée par la recherche de la consolation.

Il vous faut demander à vous-mêmes si, en tant qu'individus, vous êtes satisfaits par les conditions religieuses, sociales et économiques telles qu'elles sont, sinon quelle sera votre action par rapport à elles. J'ai dit en tant qu'individus et non en tant que groupe, ni en tant que masse. Lorsque vous vous posez cette question, vous entrez inévitablement en conflit avec toutes ces autorités et ces dogmes religieux, avec toutes ces morales qui sont basées sur les désirs égoïstes, et avec ce système qui exploite l'individu au bénéfice d'une minorité. Je ne vous incite pas à la révolte, et je ne vous donne pas de nouvelles théories. Je dis que vous pouvez vivre avec plénitude et intelligence lorsque l'esprit se libère des stupidités, des désirs égoïstes et limités. Lorsque vous commencez à découvrir la vraie signification des valeurs que vous avez construites autour de vous, lorsque l'esprit et le cœur se libèrent de la peur qui a créé les doctrines, les croyances, les idéals qui continuellement vous entravent, il y a l'accomplissement, le flux de la réalité.

QUESTION : Est-il naturel que les hommes se tuent dans des guerres?

KRISHNAMURTI : Pour savoir si c'est naturel ou non, il vous faut découvrir si la guerre est essentielle, si la guerre est la façon la plus intelligente de résoudre les problèmes politiques et économiques. Il vous faut mettre en doute tout le système qui conduit à la guerre.

Ainsi que je l'ai dit, le nationalisme est une maladie. Le nationalisme est employé comme un moyen pour exploiter les masses. Il est le résultat d'intérêts consacrés. Je vous prie de penser à cela et d'agir individuellement.

Le nationalisme avec ses gouvernements souverains, séparés les uns des autres, qui ne considèrent pas l'humanité comme un tout et qui sont basés sur des distinctions de classes et des intérêts consacrés, croyez-vous que ce nationalisme soit naturel, humain, intelligent? N'est-il pas le résultat de l'exploitation et un instrument pour inciter les peuples à se battre afin que quelques personnes puissent en bénéficier? Nous avons aussi construit une nécessité psychologique de la guerre qui est la forme la plus grossière de la stupidité. Tant que nous sommes capables de nous faire inciter par le patriotisme, nous nous soumettrons inévitablement à de fausses réactions, et de cela surgissent d'innombrables problèmes. Si vous mettez profondément en question toute cette idée de nationalisme et de sens possessif, vous ne demanderez jamais si la guerre est naturelle. Il y a quelques personnes qui sont contraires à ce que je suis en train de dire, parce qu'elles pensent que leurs intérêts consacrés se trouvent dérangés par cela ; et d'autres sont enchantées quand je parle contre le nationalisme, uniquement parce qu'elles ont des intérêts dans d'autres pays.

Pour vivre intelligemment, sans cette distinction de nationalité et de classes, sans ces divisions que les religions créent entre les hommes, vous, en tant qu'individus, devez vous libérer du sens de l'acquisition. Il faut pour cela une grande lucidité et que vous vous intéressiez directement à cela en agissant. Tant que l'individu n'est pas libre de la recherche de sa propre sécurité, il y aura de la souffrance, des guerres et de la confusion.

QUESTION : Vous nous promettez un nouveau paradis sur terre, mais il est hors d'atteinte. Ne pensez-vous pas qu'il nous faut des solutions immédiates et non des espoirs lointains? Est-ce qu'un communisme universel ne serait pas une solution immédiate?

KRISHNAMURTI : Je ne suis pas en train de vous promettre un futur paradis sur terre, mais je suis en train de vous dire que vous pouvez faire de ce monde un paradis par votre propre éveil intelligent et par votre action, et en mettant en doute les choses autour de vous qui sont fausses. Aucun système ne sauvera jamais l'homme, mais seule le sauvera sa propre intelligence volontaire. Si vous ne faites qu'accepter un système, vous en devenez l'esclave ; mais si, par votre propre souffrance, par votre propre mise en question de ces valeurs et traditions vous commencez à éveiller la vraie intelligence, vous créerez un ordre qui ne pourra pas exploiter l'homme.

Messieurs, qu'est-ce qui empêche chacun de nous de vivre intelligemment, humainement, simplement? Chacun de nous recherche l'immortalité, la sécurité dans un autre monde ; ainsi, les religions deviennent une nécessité avec toutes leurs exploitations, leurs dominations et leurs peurs. Et ici, dans ce monde, nous sommes en train de chercher une sécurité d'un ordre différent ; ainsi nous avons construit un système de compétition et de guerre, de distinctions cruelles de classes. En tant qu'individus, vous avez créé cette horrible souffrance des distinctions et, en tant qu'individus, c'est à vous de transformer cela. Mais si vous ne faites que vous adresser à un groupe, en lui demandant de changer les conditions présentes, vous ne réaliserez pas cet extase du profond développement individuel.

Ainsi, ce qui engendrera dans le monde une condition heureuse et intelligente, c'est votre propre éveil, votre instantane mise en question des valeurs d'où résultera l'action. Lorsque vous, en tant qu'individus, commencerez à comprendre par votre action la vraie signification de la vie, il y aura le paradis sur terre.

QUESTION : Croyez-vous à l'immortalité de l'âme?

KRISHNAMURTI : L'idée de l'âme est basée sur l'autorité et l'espoir. Je vous prie – avant que je n'aille plus loin dans ce sujet – de ne pas vous mettre sur la défensive. Nous sommes en train de chercher ce qui est vrai et non ce qui est traditionnel, ce que vous croyez. Donc, nous devons d'abord chercher à savoir s'il existe une chose appelée âme. Pour discerner cela, il vous faut être sans préjugés, pour ou contre cette question.

Nous avons créé à cause de notre désir d'immortalité cette idée de l'âme. Comme nous croyons que nous ne pouvons pas comprendre ce monde, avec toutes ses agonies, ses misères et ses exploitations, nous voulons vivre dans un autre monde, plus pleinement, plus complètement. Nous croyons qu'il doit exister quelque entité spirituellement supérieure à nous. L'idée de l'âme est fondamentalement basée sur notre désir de continuité égoïste.

Or, la réalité, ou la vérité, ou Dieu, quel que soit le nom que vous désirez lui donner, n'est pas une conscience égoïste, personnelle. Lorsque vous cherchez la sécurité, la continuation, vous pensez à l'âme en tant que différente de la réalité. Ayant créé cette séparation, vous demandez: « Cette âme est-elle immortelle? » Lorsque l'esprit est libre de cette conscience limitée avec son désir de continuation, alors il y a immortalité, mais pas de la personne ; il y a continuation, mais pas de l'individu: de la vie.

L'illusion peut se diviser, mais la vérité non. Comme l'esprit crée des illusions, il se divise lui-même en quelque chose de permanent qu'il appelle l'âme et quelque chose d'impermanent qui est l'existence transitoire. Cette division ne fait que créer une nouvelle illusion.

Lorsque l'esprit est libre de toute limitation, il y a immortalité, mais il vous faut discerner quelles sont les limitations qui empêchent l'esprit de vivre complètement. Le désir même de continuation est la plus grande des limitations. Ce désir est engendré par la mémoire qui agit comme un guide, comme un signal d'autoprotection contre la vie, contre l'expérience ; de cela naît la force qui vous oblige à imiter, à vous conformer, à vous soumettre à l'autorité ; et ainsi il y a une peur constante. Tout ceci se compose pour fabriquer l'idée du « moi » qui aspire à la continuation. Lorsque l'esprit est libre de cet égocentrisme qui s'exprime de nombreuses façons, alors il y a la réalité, appelez la comme vous voudrez. Quand existe ce sentiment divin, vous n'appartenez à aucune religion, à aucune catégorie de personnes, à aucune famille. Ce n'est que lorsque vous avez perdu ce sens de divinité que vous devenez religieux et que vous vous soumettez à toutes les absurdités et aux cruautés, à l'exploitation et à la souffrance. Tant que l'esprit n'est pas vulnérable au mouvement, au rapide courant de la vie, il ne peut pas y avoir de réalité. L'esprit doit être entièrement nu, sans protection, afin de suivre les vagabondages de la vérité.

Buenos Aires, le 19 juillet 1935

# **Buenos Aires, Argentine**

## **4ème Causerie**

### **le 22 juillet 1935**

Amis,

Je ne suis pas venu en Argentine pour vous convertir à, une croyance particulière ni pour vous pousser à adhérer à une société particulière. Mais si, en agissant, vous comprenez ce que je vais vous dire, vous réaliserez ce bonheur qui est engendré par l'intelligence, par l'accomplissement. Si chacun de vous pouvait vivre suprêmement, en profond épanouissement, le monde dans sa totalité serait plus riche, plus heureux. Mais la difficulté est de vivre profondément. Il vous faut découvrir par vous-mêmes votre propre unité, car en cela seulement est l'accomplissement. Ce n'est qu'à travers notre propre accomplissement que nous résoudrons les innombrables problèmes sociaux et économiques. Compter sur le milieu ou sur une religion pour nous guider, c'est créer une entrave dangereuse à notre réalisation.

Pendant ces brèves Causeries et avant de répondre aux questions qui m'ont été posées, je voudrais vous parler de l'individualité et du véritable accomplissement et examiner si les conditions sociales, morales et religieuses qui existent sont vraiment une aide, ou une entrave dangereuse à cet accomplissement. Avant d'examiner si ces conditions sont dangereuses ou bonnes, nous devons comprendre ce qu'est l'individualité, ce qu'est l'unité de l'individu et de quelle manière il peut s'accomplir.

Je vais vous dire succinctement ce qu'est pour moi l'individualité. Je n'emploierai pas de phrases psychologiques, ni un jargon compliqué, j'emploierai des mots ordinaires avec leur sens ordinaire.

L'individualité se compose de mémoires accumulées et conditionnées, mémoires appartenant à la fois au passé et au présent. Je veux dire que chaque individu n'est pas autre chose qu'une série de mémoires conditionnées qui empêchent l'ajustement complet et intelligent au présent mouvant et vivant. Ces mémoires confèrent à chacun la qualité de l'être séparé et c'est cela que vous appelez l'unicité de l'individualité.

Mais sur quoi ces mémoires sont-elles basées et quelles sont les causes qui conditionnent et limitent la conscience? Si vous les examinez, vous verrez que ces mémoires sont engendrées par les réactions défensives contre la vie, contre la souffrance, contre la douleur. Ayant cultivé ces réactions auto-protectrices et les ayant appelées de noms retentissants, tels que morale, vertus, idéals, l'esprit vit à l'intérieur de ces frontières de sécurité, à l'intérieur de cette conscience limitée et engendrée par lui. Ces mémoires à travers le contact de l'expérience augmentent leurs forces de résistance et créent ainsi une division entre l'individu et la réalité vivante, jusqu'à ce que l'individu soit totalement incomplet. Ceci engendre la peur avec ses nombreuses illusions, la peur de la mort et de l'au-delà.

Pour dire la chose différemment, chacun de nous a un désir de certitude et de sécurité, avec ce désir il aborde la vie et avec cette intention il recherche l'expérience. Ainsi nous ne comprenons pas l'expérience, la vie elle-même, complètement. Toutes les actions engendrées par ce désir de sécurité doivent créer un état incomplet. Étant incomplets, nous sommes toujours guidés par notre mémoire qui augmente encore notre vide et l'isolement de notre être. Ainsi cette continuelle action de l'inachève-



ment nous empêche de nous épanouir, cet épanouissement étant la pleine expression de la vie sans entraves et sans mémoires égoïstes qui conditionnent. Lorsque vous approchez la vie avec toutes ces mémoires basées sur la sécurité et sur le désir de certitude, quelle que soit l'action qui en résulte, elle doit engendrer un vide, une insuffisance, et alors il n'y a ni accomplissement, ni compréhension. La signification de l'individualité est que l'esprit, à travers lui-même, à travers sa propre séparation conditionnée, à travers la profonde compréhension des limitations qu'il a engendrées lui-même, doit dissoudre les obstructions et les barrières qui créent la conscience limitée.

Il vous faudra, je vous prie, penser profondément à cela et ne pas simplement l'accepter ou le rejeter. L'esprit étant conditionné par la mémoire basée sur la sécurité, sur les soi-disant vertus, sur les moralités auto-protectrices, est entravé dans son épanouissement. Ayant compris cela, nous pouvons chercher à comprendre si la société, la morale, la religion aident l'individu à se libérer lui-même et à s'accomplir pleinement.

De deux choses l'une, ou la société existante avec sa morale et sa religion est essentiellement vraie et aide l'individu à s'accomplir, ou, si elle n'est pas vraie, nous devons complètement, révolutionnairement changer notre pensée et notre action. Donc, le changement dépend de la pensée et de l'action individuelles. Il vous faut chercher à savoir si vos religions et vos morales sont vraies. Je dis qu'elles ne le sont pas, parce que la société est basée sur le sens de l'acquisition, sur des valeurs morales engendrées par la sécurité auto-protectrice et par la religion. Celle-ci est une croyance organisée fondamentalement sur la peur, bien que nous essayons de voiler cela en l'appelant l'amour pour Dieu, l'amour pour la vérité. Si nous voulons qu'existe un véritable accomplissement, ce sens possessif et d'acquisition ne doit pas exister, ni ces valeurs morales basées sur notre sécurité défensive et égoïste, ni ces religions avec leurs promesses d'immortalité qui ne sont qu'une autre forme de l'égoïsme et de la peur.

Donc, vous, en tant qu'individus, vous devez vous éveiller de cette prison dans laquelle vous êtes retenus ; et en devenant conscients, lucides, vous commencerez à découvrir ce qu'est la stupidité et ce qu'est l'intelligence. C'est à travers votre propre intelligence que vous pourrez vous accomplir et non en acceptant l'autorité. Donc, ce qui est important c'est l'individu, car ce n'est que par sa propre intelligence qu'il pourra accomplir et qu'existera l'extase de la vie. Ceci ne veut pas dire que je prêche l'individualisme. Bien au contraire, c'est le système individualiste de religions, de croyances, de valeurs morales et de conduites basées sur l'acquisition qui empêche l'accomplissement véritable. Donc, vous qui écoutez, devez comprendre que vous devez vous éloigner de cette prison par votre propre discernement intelligent et ceci exige une continuelle vivacité de l'esprit. On ne peut pas suivre un autre, ni accepter l'autorité, car en cela il y a de la peur et la peur détruit tout discernement.

QUESTION : Je crois n'avoir aucune attache et pourtant je ne me sens pas libre. Quel est ce sentiment pénible d'être emprisonné et que dois-je faire à ce sujet?

KRISHNAMURTI : On cherche le détachement, plutôt qu'on ne cherche à comprendre la cause de la souffrance. Lorsque quelqu'un souffre à cause de son sens possessif, il essaie de développer le contraire qui est le détachement. En d'autres mots, on se détache afin de ne pas avoir mal et cette opposition on l'appelle vertu. Si on découvrirait réellement quelle est la cause de la souffrance, alors en la comprenant profondément, avec tout son être, l'esprit serait libre de vivre pleinement et complètement et de ne pas tomber dans une autre prison, la prison de l'opposé.

QUESTION : Êtes-vous aussi contre des organisations comme celle des chemins de fer, etc.?

KRISHNAMURTI : J'ai parlé de ces organisations que vous avez créées à cause de vos craintes auto-protectrices. La plupart des organisations dans le monde sont basées sur l'exploitation, mais j'ai parlé plus spécialement des organisations des croyances religieuses à travers le monde.

J'affirme que ces religions, ces organisations sectaires sont de véritables entraves pour l'homme. Ceux d'entre vous qui appartiennent à des organisations religieuses, je les prierai de ne pas réagir en défense à ce que je dis, mais d'essayer de découvrir si ce que je dis est vrai ou non. Si ce que je dis n'est pas vrai, vous avez raison d'avoir ces organisations. Mais, avant de dire que ces organisations religieuses sont nécessaires, il vous faut véritablement et impartialement les examiner. Comment les examinerez-vous? Pour examiner quoi que ce soit objectivement, votre esprit doit être complètement impersonnel. Ceci veut dire qu'il vous faut douter de toutes vos croyances, de tous les idéals que vous avez eus jusqu'ici ou que ces organisations offrent. Cette mise en question fait surgir un conflit très net et ce n'est que lorsqu'existe un conflit que vous commencerez à comprendre la véritable signification des croyances organisées. Si vous ne faites que les examiner intellectuellement, vous ne comprendrez jamais leurs vraies significations. Voilà pourquoi la plupart des religions interdisent à leurs adeptes de douter. Le doute est devenu une entrave religieuse, un obstacle. Vous avez, grâce à votre propre peur, développé certaines croyances, des idéals, des illusions dont vous êtes devenus les esclaves et ce n'est que par votre propre souffrance que vous pouvez comprendre leur vraie signification.

QUESTION : Il y a des personnes qui, d'une part, exploitent des milliers d'êtres humains et qui, d'autre part, donnent des millions de dollars à des institutions religieuses. Pourquoi? (Rires.)

KRISHNAMURTI : Vous riez de cette question, mais vous êtes également impliqués en elle. Nous exploitons, nous amassons des richesses, et ensuite nous devenons des philanthropes. Peut-être quelques-uns d'entre vous n'ont-ils pas cette habileté cruelle d'amasser des richesses, mais vous faites la même chose d'une autre façon en poursuivant la vertu.

Donc qu'existe-t-il de cette charité du philanthrope et de cette fausse diligence d'accumuler des vertus? Le philanthrope à cause de sa peur, à cause de ses nombreuses réactions défensives, veut repayer un petit peu à la victime qu'il a exploitée. (Rires.) Et vous l'honorez, vous dites que c'est un homme merveilleux. Ce n'est pas de la charité, ce n'est que de l'égoïsme.

Et pourquoi poursuivez-vous la vertu, pourquoi essayez-vous de l'emmagasiner. C'est une protection défensive. C'est une sauvegarde contre la souffrance. Votre vertu, si vous l'examinez réellement, est basée sur l'idée égoïste d'écarter la souffrance. Cette auto-protection n'est pas de la vertu. En sachant ce que vous êtes, et non en vous évadant au moyen des soi-disant vertus, vous découvrirez la beauté, la richesse de la vie.

Le philanthrope, à cause de son désir de sécurité, se retranche dans le pouvoir que lui donnent ses possessions et l'homme qui poursuit la vertu construit autour de lui des mesures de protection contre le mouvement de la vie. L'homme vertueux et le philanthrope sont pareils ; ils ont tous deux peur de la vie, ils ne sont pas amoureux de la vie.

QUESTION : Vous sommes heureux avec nos croyances et nos traditions basées sur la doctrine de Jésus, tandis que dans votre pays il y a des millions d'êtres qui sont loin d'être heureux. Tout ce que vous nous dites là, le Christ l'a dit, il y a environ 2.000 ans. A quoi cela sert-il de prêcher parmi nous au lieu de prêcher parmi vos compatriotes?

KRISHNAMURTI : La pensée n'appartient à aucune nation ni à aucune race. (Applaudissements.) La réalité n'est pas conditionnée par des distinctions religieuses ou raciales. Et parce que la personne qui pose cette question a divisé le monde en Chrétiens et en Indous, en Indes et en Argentine, elle a aidé à créer la misère et la souffrance dans le monde. (Applaudissements.) Lorsque aux Indes je parle de nationalisme, ils me disent: « Allez en Angleterre » et dites à ce peuple que le nationalisme est stupide « parce que l'Angleterre nous empêche de vivre. » (Rires.)

Lorsque je viens ici, vous me dites: « Allez ailleurs et « laissez-nous avec nos croyances et notre religion. Ne « nous dérangez pas. » (Rires.)

Si vos croyances et vos traditions vous satisfont, vous n'écoutez pas ce que je dis, parce que vos traditions et vos croyances sont des abris sous lesquels vous vous abritez dans des moments difficiles. Vous ne voulez pas affronter la vie, c'est pourquoi vous dites: « Je suis satisfait, ne me dérangez pas. » Si vous vouliez vraiment combattre la vérité, si vous vouliez comprendre l'amour, il vous faudrait être libre des croyances et des religions organisées. Il ne peut pas y avoir « votre religion » et « la religion d'un autre », vos croyances et doctrines et celles d'un autre. Le monde sera heureux lorsqu'il n'y aura pas de prédicateur, lorsque chaque individu sera vraiment en train de s'accomplir, et comme il ne l'est pas, j'ai le sentiment que je peux l'aider dans cet accomplissement.

Si vous croyez que je dérange, que je crée de la douleur, alors vous resterez naturellement dans la religion à laquelle vous appartenez, avec ses exploitations et ses illusions. Mais, la vie ne vous laissera pas tranquille. En cela réside la beauté de la vie. Quelles que soient les protections et les barrières de certitudes, de sécurités et de croyances derrière lesquelles vous vous abritez, la vague de la vie détruit toutes les structures. Mais l'homme qui n'a pas d'appui, qui n'a pas de sécurité, connaîtra la béatitude de la vie.

QUESTION : Quelle est cette mémoire créée par l'action incomplète dans le présent dont vous dites que nous devons nous libérer?

KRISHNAMURTI : Dans la brève introduction de cette Causerie, j'ai essayé d'expliquer comment les mémoires en tant qu'auto-défenses sont en train de mutiler notre pensée et notre action. Laissez-moi vous en donner un exemple.

Vous avez été élevés en chrétien avec certaines croyances et vous abordez la vie, l'expérience, avec cette mentalité limitée. Naturellement, ces préjugés et ces limitations vous empêchent de comprendre l'expérience pleinement. Ainsi, il y a inachèvement dans votre pensée et votre action. Ce sont ces barrières qui créent l'inachèvement que j'appelle la mémoire. Ces mémoires agissent comme des signaux d'avertissement, comme des guides contre la vie afin de vous aider à éviter la souffrance. Donc la plupart de vos mémoires sont des réactions auto-protectrices contre l'intelligence, contre la vie. Lorsqu'un esprit est libre de ces réactions auto-protectrices, de ces mémoires, alors il y a le plein mouvement de la vie qui est la réalité.

Prenez encore un autre exemple: Supposez que vous ayez été élevé dans une certaine classe sociale, avec son snobisme, ses restrictions, ses traditions. Avec ce fardeau vous ne pouvez pas comprendre, ni vivre la plénitude de la vie. Donc ces mémoires auto-protectrices sont la cause réelle de la souffrance et si vous voulez être libre de la souffrance, ces valeurs auto-protectrices par lesquelles vous cherchez à vous guider, ne peuvent pas exister.

Si vous voulez penser à cela, si votre esprit est conscient de ses propres réactions, vous discernerez comment vous avez établi pour vous-mêmes des guides et des valeurs qui ne sont que des mémoires comme protection contre le mouvement incessant de la vie. Un homme qui est esclave de ses mémoires auto-protectrices ne peut

pas comprendre la vie, il ne peut en être amoureux. Son action envers la vie est l'action de l'auto-défense. Son esprit est si enfermé que les mouvements rapides de la vie ne peuvent pas entrer en lui. Il cherche l'éternité, l'immortalité en dehors de la vie, en dehors de l'éternel et de l'immortel et ainsi il vit dans une continuelle série d'illusions. Pour un tel homme dont la conscience est limitée par des mémoires, il ne peut pas y avoir l'éternel devenir de la vie.

QUESTION : N'y a-t-il pas un danger à chercher la divinité ou l'immortalité? Est-ce que ceci ne peut pas devenir une limitation?

KRISHNAMURTI : C'est une cruelle limitation si vous le cherchez, car votre recherche n'est qu'une évasion hors de la vie, mais si vous ne fuyez pas la vie, si par l'action vous comprenez profondément ses conflits et ses souffrances, alors l'esprit se libère lui-même de ses propres limitations et l'immortalité surgit. C'est la vie même qui est immortelle. Vous êtes en train de chercher l'immortalité et vous ne la laissez pas se produire. Un homme qui essaie de tomber amoureux ne connaîtra jamais l'amour. C'est cela qui arrive à tous ceux qui cherchent l'immortalité, car pour eux l'immortalité est une continuation égoïste dans la sécurité. Si l'esprit est libre de la recherche de la sécurité, qui est très subtile, il y aura la béatitude de cette vie qui est immortelle.

QUESTION : Pourquoi écartez-vous le problème sexuel?

KRISHNAMURTI : Je ne l'écarte pas, mais si vous voulez comprendre cette question, n'essayez pas de la résoudre séparément, en dehors du reste des problèmes humains. Tous ces problèmes sont un seul problème.

Le sexe devient un problème lorsqu'il y a frustration. Lorsque le travail, qui devrait être la véritable expression de notre être, devient simplement mécanique, stupide et inutile, il y a frustration. Lorsque notre vie émotionnelle, qui devrait être riche et complète, est déformée par la peur, il y a frustration. Lorsque l'esprit, qui devrait être alerte, souple et illimité, est écrasé par la tradition, les mémoires auto-protectrices, les idéals et les croyances, il y a frustration. Ainsi le sexe devient un problème non naturel, et dont on exagère l'importance. Où il y a accomplissement, il n'y a pas de problèmes. Lorsque vous êtes amoureux et vulnérable, le sexe n'est pas un problème. Pour l'homme pour qui le sexe est une simple sensation, ceci devient un problème urgent, s'il déforme son esprit et son cœur. Vous serez libres de problèmes lorsque, à travers l'action, l'esprit se libérera lui-même de toutes les limitations qu'il s'impose, des illusions et des craintes.

Il y a des questions que l'on m'a posées et qui se rapportent à la réincarnation, à la mort et à l'au-delà, au spiritisme, à la médiumnité et à de nombreuses autres questions auxquelles il m'est impossible de répondre parce que mon temps est limité. Si ce que je vous dis vous intéresse, vous pourrez lire quelques-unes des choses que j'ai déjà dites. Vous cherchez des explications, mais les explications sont comme de la poussière pour l'homme qui a faim. Ce n'est que l'action qui éveille l'esprit de manière à mettre en mouvement son discernement. Où existe le discernement, les explications n'ont pas de valeur.

Prenez, par exemple, cette question: « Quelle est votre conception de Dieu? » Si vous êtes simplement satisfait par une explication, cela prouve la pauvreté de votre âme, et je crains que la plupart des gens sont ainsi satisfaits. Alors, à quoi cela servirait-il que je donne une nouvelle explication ou que j'apporte une nouvelle croyance à ajouter à votre musée de croyances mortes? Si vous pensiez profondément sur toute cette idée de la recherche de Dieu, vous verriez que vous êtes en train de fuir le conflit de la vie d'une façon subtile et rusée. Si vous comprenez la vie, si vous comprenez la profonde signification du fait de vivre, c'est la vie elle-même qui est Dieu et non quelque superintelligence qui se trouverait en dehors de la vie. Mais ceci exige une

grande pénétration de pensée et non la recherche d'une explication satisfaisante. Dans la compréhension même du conflit et de la souffrance, lorsque toute sécurité et tout support sont devenus inutiles, lorsque vous êtes face à face avec la vie sans entraves, il y a Dieu.

Buenos Aires, le 22 juillet 1935

# **La Plata, Argentine**

## **Causerie au Collège National**

### **le 2 août 1935**

Amis,

Pour la plupart d'entre nous notre profession est en dehors de notre vie personnelle. Il y a le monde de la profession et de la technique et le monde des sentiments subtils, des idées, de la crainte, de l'amour. Nous sommes entraînés à vivre dans un monde professionnel et ce n'est qu'occasionnellement, à travers cet entraînement et cette contrainte que nous entendons les vagues murmures de la réalité. Le monde professionnel est devenu petit à petit écrasant et envahissant. Il prend la plus grande partie de notre temps, de sorte que nous avons très peu d'occasions de penser et de sentir profondément. Et ainsi la vie de réalité, la vie de bonheur devient de plus en plus vague et recule dans la distance. Ainsi nous menons une double vie, la vie de la profession, du travail, et la vie avec ses désirs subtils, ses sentiments et ses espoirs.

Cette division du monde professionnel et du monde de la sympathie, de l'amour et des profonds vagabondages de la pensée, est une entrave fatale à la réalisation des hommes. Comme cette séparation existe dans les vies de la plupart des personnes, voyons si nous ne pouvons pas jeter un pont sur cet abîme destructeur.

Sauf quelques rares exceptions, le fait de suivre une profession particulière n'est pas l'expression naturelle d'un individu. Ce n'est pas l'accomplissement, ni la complète expression de tout son être. Si vous examinez cela, vous verrez que la profession n'est qu'un entraînement soigneux de l'individu en vue de l'ajuster à un système rigide et inflexible. Ce système est basé sur la peur, sur l'acquisition et l'exploitation. Il nous faut découvrir, en le mettant profondément en question, sincèrement et non superficiellement, si ce système auquel chaque individu est forcé de s'ajuster est vraiment capable de libérer l'intelligence de l'homme et d'engendrer ainsi son accomplissement. Si ce système est capable de libérer vraiment l'individu en vue de son épanouissement – qui n'est pas une simple expression individuelle et égoïste – alors nous devons lui accorder tout notre soutien. Il nous faut donc examiner toute la base de ce système et ne pas nous laisser emporter par ses effets superficiels.

Pour un homme qui est entraîné en vue d'une profession particulière, il est très difficile de percevoir que ce système est basé sur la peur, sur l'acquisition et l'exploitation. Son esprit est déjà installé dans un intérêt égoïste, donc il est incapable d'action vraie par rapport à ce système basé sur la peur. Considérez, par exemple, un homme qui a subi une préparation pour l'armée ou la marine. Il est incapable de percevoir que les armées doivent inévitablement engendrer des guerres. Ou considérez l'homme dont l'esprit est perverti par une croyance religieuse particulière. Il est incapable de percevoir que la religion, en tant que croyance organisée, doit empoisonner tout son être. Donc chaque profession engendre une mentalité particulière qui empêche la compréhension complète de l'homme intégral.

Comme, pour la plupart, nous sommes entraînés, ou avons été déjà entraînés en vue de nous déformer pour ressembler à un modèle particulier, nous ne pouvons pas voir cette formidable importance du fait de considérer tous les problèmes humains comme un seul problème et de ne pas le diviser en de nombreuses catégories. Du fait que nous avons été entraînés et déformés, nous devons nous libérer du moule "où on

nous a mis, et considérer à nouveau, agir à nouveau, en vue de comprendre la vie comme un tout. Ceci exige de chaque individu qu'il se libère de la peur par la souffrance. Bien qu'il existe de nombreuses formes, sociales, économiques et religieuses, il n'y a qu'une cause à la peur qui est la recherche de la sécurité. Lorsque nous détruisons individuellement les murs et les formes que l'esprit a créées en vue de se protéger lui-même, engendrant ainsi la peur, la vraie intelligence surgit qui créera l'ordre et le bonheur dans ce monde de chaos et de souffrance.

D'un côté il y a le moule de la religion qui entrave et frustre l'éveil de l'intelligence individuelle, et, de l'autre côté, il y a les intérêts établis de la société et des professions. Dans ces moules d'intérêts consacrés, l'individu est éduqué cruellement par la contrainte, sans égard pour son accomplissement individuel. Ainsi, l'individu est contraint de diviser la vie en professions, en tant que moyens de gagner sa vie avec toutes ses stupidités et ses exploitations, et en espoirs, craintes, illusions subjectives, avec toutes leurs complexités et leurs frustrations. De cette séparation naît un conflit qui empêche constamment l'épanouissement individuel. La condition chaotique présente est le résultat et l'expression de ce continuel conflit et de cette coercition de l'individu.

L'esprit doit se dépêtrer des nombreuses impositions de l'autorité qu'il a créée lui-même à cause de sa peur, et éveiller ainsi cette intelligence qui est unique et non individualiste. Ce n'est que cette intelligence qui peut amener le véritable épanouissement de l'homme.

Cette intelligence s'éveille grâce à une continuelle mise en question des valeurs auxquelles l'esprit s'est accoutumé et auxquelles il s'ajuste constamment. Pour l'éveil de cette intelligence, l'individualité est de la plus haute importance. Si vous ne faites que suivre aveuglément un modèle qui vous est montré, vous n'éveillez pas l'intelligence et vous ne faites que vous conformer, vous ajuster, par votre peur, à un idéal, à un système.

L'éveil de cette intelligence est une tâche des plus difficiles et ardues, car l'esprit est si timoré qu'il crée à chaque instant des abris pour se protéger lui-même. Un homme qui voudrait éveiller cette intelligence doit être suprêmement alerte, toujours conscient, ne jamais s'évader dans une illusion ; car lorsque vous commencez à mettre en question ces valeurs et ces critères, il y a conflit et souffrance. Pour échapper à cette souffrance, l'esprit commence à créer de nouvelles séries de valeurs, donc à entrer dans la limitation d'une nouvelle frontière. Ainsi, il va d'une prison à l'autre, en croyant que c'est cela vivre et évoluer.

L'éveil de cette intelligence détruit la fausse division que nous créons dans la vie: profession ou nécessité extérieure, et intérieurement la fuite hors de la frustration vers l'illusion. L'intelligence engendre la plénitude de l'action ; ce n'est qu'à travers elle qu'il peut y avoir accomplissement réel et bonheur pour l'homme.

QUESTION : Quelle est votre attitude par rapport à l'université et à l'enseignement officiel organisé?

KRISHNAMURTI : Dans quel but l'individu est-il instruit par l'université? Qu'appelle-t-il l'éducation? Il est entraîné à se battre pour lui-même et ainsi à s'accommoder d'un système d'exploitation. Un tel entraînement doit inévitablement créer de la confusion et de la misère dans le monde. Vous êtes entraînés en vue de certaines professions à l'intérieur d'un système d'exploitation, que vous aimiez ce système ou non. Or, ce système est essentiellement basé sur la peur acquisitive et ainsi doivent se créer dans chaque individu ces barrières qui le sépareront et qui le protégeront des autres hommes.

Considérez, par exemple, l'histoire d'un pays quelconque. Dans cette histoire, vous verrez que ces héros, les guerriers de ce pays particulier, y sont exaltés. Là vous trouverez la stimulation de l'égoïsme racial, de la puissance, de l'honneur et du prestige, qui ne font qu'indiquer l'étroitesse et une limitation stupide. Donc, graduellement, s'installe l'esprit nationaliste par des journaux, par des livres, par des drapeaux qu'on agite. Nous sommes entraînés à accepter le nationalisme comme une réalité afin que nous puissions être exploités. (Applaudissements.) Considérez encore la religion. Parce qu'elle est basée sur la peur, elle détruit l'amour, créant des illusions et séparant les hommes. Et pour déguiser ce fait, vous dites que c'est l'amour pour Dieu. (Applaudissements.)

Ainsi, l'éducation a fini par être un simple conformisme à un système particulier ; au lieu d'éveiller l'intelligence individuelle, elle ne fait que vous contraindre à vous conformer et ainsi elle empêche la vraie morale et l'accomplissement de l'homme.

QUESTION : Croyez-vous que les lois actuelles et que le système actuel, qui sont basés sur l'égoïsme et sur le désir de la sécurité individuelle, puissent jamais aider les gens vers une vie meilleure et plus heureuse ?

KRISHNAMURTI : Je me demande pourquoi on me pose cette question ? Est-ce que la personne qui la pose ne se rend pas compte elle-même que ces choses empêchent l'être humain de vivre complètement ? Si elle s'en rend compte, quelle est son action individuelle vis-à-vis de toute cette structure ? Être simplement en révolte est à peu près inutile, mais se libérer soi-même individuellement à travers sa propre action libère l'intelligence créatrice et donne ainsi la béatitude de la vie. Ceci veut dire qu'il vous faut vous-mêmes être responsables, et ne pas attendre que quelque groupe collectif vienne changer le milieu extérieur. Si chacun de vous sentait vraiment la nécessité de l'épanouissement individuel, il détruirait continuellement cette cristallisation de l'autorité et de la contrainte que l'homme cherche toujours et à laquelle il s'accroche pour son confort et sa sécurité.

QUESTION : Il a été dit que vous êtes contraire à toutes les sortes d'autorité. Voulez-vous dire qu'aucune autorité d'aucune sorte n'est nécessaire dans la famille ou à l'école ?

KRISHNAMURTI : Si l'autorité doit exister ou non à l'école ou dans la famille, vous répondrez vous-même à cette question, lorsque vous aurez compris la pleine signification de l'autorité.

Ce que j'appelle autorité, c'est le conformisme – engendré par la peur – à un modèle particulier. Celui-ci est donné par le milieu, où il appartient à la tradition, ou à des idéals, ou à la mémoire. Considérez la religion telle qu'elle est. Vous verrez là que par la foi et par la croyance l'homme est retenu dans la prison de l'autorité, parce que chacun est à la recherche de sa propre sécurité qu'il appelle l'immortalité. Ceci n'est pas autre chose qu'une profonde aspiration vers une continuation égoïste ; et l'homme qui dit que cette immortalité existe donne une garantie à cette sécurité. (Rires.) Ainsi graduellement, par la peur, nous commençons à accepter l'autorité, l'autorité des menaces religieuses, des superstitions, des espoirs et des croyances. Ou bien, nous rejetons l'autorité extérieure et développons notre propre idéal personnel, qui devient notre autorité, et nous nous y accrochons dans l'espoir de n'être pas meurtris par la vie. Ainsi, l'autorité devient un moyen d'auto-défense contre la vie, contre l'intelligence.

Lorsque vous comprenez cette profonde signification de l'autorité, il n'en résulte pas un chaos, mais l'éveil de l'intelligence. Tant qu'existe la peur, il doit y avoir des formes subtiles d'autorités et d'idéals auxquelles chacun se soumet afin d'éviter la souffrance. Ainsi, à cause de la peur, chacun crée des exploiteurs, Où existe l'autorité,



la contrainte, il ne peut pas y avoir d'intelligence qui seule peut engendrer la vraie coopération.

QUESTION : Comment la liberté du monde occidental peut-elle être organisée conformément à la sensibilité de l'oriental ?

KRISHNAMURTI : J'ai peur de ne pas bien comprendre cette question. Pour la plupart des gens, l'Orient est quelque chose de mystérieux et de mystique. Mais les Orientaux sont des gens exactement comme vous-mêmes. Comme vous, ils souffrent, ils exploitent, ils ont peur, ils ont des aspirations spirituelles et de nombreuses illusions. L'Orient a différentes coutumes et habitudes superficielles, mais fondamentalement nous sommes tous pareils que nous soyons de l'Ouest ou de l'Est. Quelques rares personnes en Orient ont accordé de la réflexion à la culture de l'individu, à la découverte de la vraie signification de la vie et de la mort, à l'illusion et à la réalité. La plupart des gens ont une idée romantique au sujet des Indes, mais je ne donnerai pas de Causerie à ce sujet. N'essayez pas, je vous prie, de vous conformer à une terre, sensée être spirituelle, comme l'Orient, mais devenez conscients de la prison dans laquelle vous êtes retenus prisonniers. En comprenant comment cette prison est créée et en percevant sa vraie signification, l'esprit se libère de la peur et de l'illusion.

QUESTION : Quelle devrait être l'attitude de la Société envers les criminels ?

KRISHNAMURTI : Tout dépend de ceux que vous appelez les criminels. (Rires.) Un homme qui vole parce qu'il ne peut pas s'en empêcher doit être surveillé et traité comme un kleptomane. L'homme qui vole parce qu'il a faim, nous l'appelons aussi un criminel, parce qu'il prend quelque chose à ceux qui possèdent. C'est ce système qui lui donne faim, qui le met dans le besoin et c'est ce système qui le transforme en criminel. Au lieu de transformer ce système, nous obligeons ce soi-disant criminel à entrer dans une prison. Il y a aussi l'homme qui avec ses idées dérange les intérêts établis de la religion ou de la puissance dans le monde. Vous l'appellez un dangereux criminel et vous vous en débarrassez également.

Tout cela dépend de la façon dont vous considérez la vie et de ce que vous appelez un criminel. Si vous avez le sens de l'acquisition et de la possession, et qu'un autre dit que l'acquisition conduit à l'exploitation, à la souffrance et à la cruauté, vous dites de cette personne qu'elle est criminelle ou idéaliste. Parce que vous ne pouvez pas voir la grandeur et la possibilité de mettre en pratique la non-acquisition, vous dites que cette personne dérange la paix. Je dis qu'il est possible de vivre dans un monde où existe continuellement l'acquisition et l'exploitation, sans être ni attaché ni possessif.

QUESTION : Nous sommes beaucoup d'entre nous, conscients de cette vie corrompue autour de nous, et nous y participons. Mais comment pouvons-nous nous libérer de ses effets asphyxiants ?

KRISHNAMURTI : Vous pouvez être conscients intellectuellement, et alors il n'y aura pas d'action, mais si vous êtes conscients avec tout votre être, il y aura une action qui libérera l'esprit de la corruption. Si vous n'êtes conscients qu'intellectuellement, vous posez des questions comme celle-là. Alors, vous dites : « Dites-moi, comment agir », ce qui veut dire : « Donnez-moi un système, une méthode à suivre, de façon que je puisse échapper à cette action qui pourrait causer de la souffrance. » A cause de cette demande, les gens ont créé des exploiters à travers le monde.

Si vous êtes vraiment conscients avec tout votre être qu'une chose particulière est une entrave, un poison, vous vous en libérerez complètement. Si vous êtes conscients du fait qu'un serpent est dans une chambre – cette conscience est généralement aiguë, car elle implique la peur – vous ne demanderez jamais à quelqu'un d'autre comment vous débarrasser de ce serpent. (Rires.) De la même façon, si vous êtes complètement et profondément conscients, par exemple du nationalisme ou de toute autre

limitation, vous ne demanderez pas comment vous en débarrasser, vous percevrez vous-mêmes que c'est une stupidité complète. Si vous êtes complètement conscients que l'acceptation de l'autorité en religion et en politique détruit l'intelligence, vous vous débarrasserez l'esprit de toutes les stupidités et des mises en scène de la religion et de la politique. (Applaudissements.) Si vous sentiez vraiment tout cela, vous ne feriez pas qu'applaudir, mais individuellement vous agiriez.

L'esprit s'est imposé à lui-même de nombreuses entraves à cause de son désir de sécurité. Ces entraves empêchent le développement de l'intelligence, donc le complet épanouissement de l'homme. Si je disais: « je vais vous offrir un nouveau système », il ne serait qu'une substitution à des systèmes anciens et ne créerait rien de radicalement neuf. Mais si vous devenez conscients de la façon dont vous créez de nombreuses limitations par votre peur, et si vous vous en libérez, il y aura pour vous une vie de richesse et de beauté et une vie d'éternel devenir.

Cela a été très aimable, Messieurs, de m'avoir invité et je vous remercie de m'avoir écouté.

Argentine, le 2 août 1935

## **Argentine**

### **Causeries à Rosario et Mendoza**

### **le 27 et 28 juillet, et le 25 et 27 août 1935**

Amis,

Lorsqu'on entend quelque chose de neuf, on a une tendance à l'écarter sans y penser; et comme je viens des Indes, les gens croient que je leur apporte un mysticisme oriental qui n'est d'aucune valeur dans la vie quotidienne. Je vous prie d'écouter ces Causeries sans préjugés et de ne pas m'écarter en m'appelant un mystique, un anarchiste, un communiste, ou d'un autre nom quelconque. Si vous voulez bien m'écouter sans préjugés, mais avec un esprit critique, vous verrez que ce que j'ai à dire a une valeur fondamentale. Il est très difficile d'être vraiment critique, parce que l'on est si habitué à examiner des idées et des expériences à travers le voile de l'opinion et des préjugés, que l'on pervertit la clarté de sa propre compréhension. Si vous êtes des Chrétiens, ainsi que vous l'êtes pour la plupart, vous êtes forcés d'examiner ce que je dis à travers la déformation particulière que votre religion vous a donnée. Ou si vous appartenez à quelque parti politique, vous considérerez naturellement ce que je dirai à travers la déformation de ce parti-là. Nous ne pouvons pas résoudre des problèmes humains à travers des déformations, qu'elles appartiennent à un système, à un parti ou à une religion.

Partout dans le monde il existe une constante souffrance qui semble n'avoir pas de fin. Il y a l'exploitation d'une classe par une autre. Nous voyons l'impérialisme avec toutes ses stupidités, avec ses guerres, et les cruautés de ses intérêts établis dans le monde des idées, des croyances ou du pouvoir. Il y a ensuite le problème de la mort, et la recherche du bonheur et de la certitude dans un autre monde. Une des raisons fondamentales pour laquelle vous appartenez à une religion ou à une secte religieuse est qu'elle vous promet une demeure sûre dans l'au-delà.

Nous voyons tous cela, ceux d'entre nous qui sont actifs, et intelligemment intéressés dans la vie ; et désireux d'un changement radical, nous croyons qu'il faut qu'il y ait un mouvement de masse. Mais pour créer un mouvement vraiment collectif, il faut qu'il y ait éveil de l'individu. C'est cet éveil qui m'intéresse. Si chaque individu éveille en lui-même cette vraie intelligence, il engendrera un bien-être collectif sans exploitation ni cruauté. Tant que l'épanouissement de l'individu est entravé, il faut qu'il y ait du chaos, de la souffrance et de la cruauté. Si c'est la peur qui vous pousse à coopérer, il ne peut y avoir d'accomplissement individuel. Donc, je ne suis pas intéressé à créer une nouvelle organisation ou un parti, ou à offrir des substitutions à ce qui existe déjà, mais à éveiller cette intelligence qui seule peut résoudre les nombreuses misères et souffrances humaines.

La plupart d'entre nous ne sommes pas des individus, mais simplement l'expression d'un système collectif de traditions, de craintes et d'idéals. Il ne peut y avoir de vraie individualité que lorsque chacun, par un conflit et une souffrance, discerne la vraie signification du milieu dans lequel il est retenu. Si vous n'êtes simplement que l'expression de la collectivité, vous n'êtes plus un individu ; si vous comprenez la pleine signification de la conscience collective qui maintenant domine le monde, vous commencez à éveiller cette intelligence, qui est la vraie expression et l'accomplissement de l'individu.

Nous ne sommes actuellement que l'expression, le résultat du milieu passé et présent. Nous sommes le résultat de l'imposition et de la coercition, coulées dans un moule particulier, le moule de la tradition, de certaines valeurs et croyances, de la peur et de l'autorité. Pour la commodité du discours, nous diviserons ce moule qui nous retient en intérieur et extérieur, en religion et économie, mais en réalité une telle division n'existe pas.

La religion n'est qu'un système de croyance organisée basée sur la peur et sur le désir de sécurité. Où existe un intérêt particulier, le désir de la sécurité, la peur doit exister. Par la religion vous cherchez ce que vous appelez l'immortalité, une sécurité dans l'au-delà, et ceux qui vous assurent et vous promettent cette immortalité deviennent vos guides, vos instructeurs et vos autorités. Donc, à cause de votre désir d'une continuation égoïste, vous créez des exploiters.

Lorsque l'esprit cherche la sécurité par l'immortalité, il doit créer l'autorité et cette autorité devient la cause constante de la peur et de l'oppression. Donc, pour vous guider et pour vous retenir, il y a des idéals, des croyances, des dogmes et des credo qui engendrent ce qu'on appelle la religion. Pour administrer tous vos besoins illusoire engendrés par la peur, il y a les prêtres qui deviennent vos exploiters. Donc, vous avez des religions avec leurs intérêts consacrés, la peur, l'oppression et l'exploitation, qui retiennent l'homme et mutilent l'éveil réel et intelligent, l'accomplissement de l'individu. La religion également sépare l'homme de l'homme. Dans ce moule, chaque individu est retenu, consciemment ou inconsciemment, subtilement ou cruellement.

Au dehors, nous avons créé un système de sécurité individuelle basé sur l'exploitation. Par l'acquisition et le système de la famille, nous avons créé cette distinction de classes, nous avons cultivé la maladie du nationalisme, de l'impérialisme et cette grande stupidité: la guerre.

Vous avez ce moule, ce milieu dont nous sommes à peu près tous inconscients, car il est une partie de nous ; il est l'expression même de nos désirs, de nos craintes et de nos espoirs. Tant que vous vous conformez à ce système, consciemment ou sans y réfléchir, vous n'êtes pas des individus. La véritable individualité ne peut venir à existence que lorsque nous commençons à mettre en question ce moule des traditions des valeurs et des idéals. Vous ne comprenez sa signification que lorsque vous êtes en conflit, et non autrement. Avec tout votre être vous devez vous retourner contre le milieu, ce qui alors engendre un conflit, une souffrance, et c'est de cela que naît la clarté de la compréhension.

Comment peut-il y avoir épanouissement individuel, si vous êtes inconscient de cette machine, de ce moule, qui vous retient, qui vous forme, qui vous guide? Comment peut-il y avoir plénitude et bonheur, lorsque des valeurs dont on n'a pas douté déforment continuellement et pervertissent votre pleine compréhension? Lorsque vous devenez conscients, en tant qu'individus, de cette prison et lorsque vous vous en libérez, alors seulement peut-il y avoir réalisation. Seule l'intelligence peut résoudre la misère humaine et la souffrance.

QUESTION : Est-il possible de vivre sans un préjugé quelconque? N'avez-vous pas vous-même un préjugé contre les organisations religieuses et spirituelles?

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas avoir de préjugés contre les organisations religieuses et spirituelles. J'ai appartenu à elles, et j'ai vu leur complète stupidité et leur façon d'exploiter. Je n'ai pas d'illusions en ce qui les concerne, donc pas de préjugés.

Ceci nous mène à un autre point qui est celui-ci: Dans un monde où il y a tant de souffrance, une telle angoisse mentale et émotionnelle, où il y a une telle cruauté, et une telle exploitation, comment peut-on vivre sans une évasion quelconque pour échapper à cette horreur? Où existe un désir de fuir, il doit y avoir la création de l'illu-

sion dans laquelle on s'abrite. Si dans votre travail, si dans votre vie il n'y a pas d'épanouissement, il vous faut une évasion dans quelque idée romantique ou dans une illusion. Donc, là où existe un conflit entre la vie et vous-même, il doit y avoir des préjugés et des illusions qui vous offrent une évasion. Cela peut être une évasion au moyen de la religion, ou au moyen d'une simple activité ou d'une sensation.

Si vous comprenez profondément ces entraves qui causent un conflit entre vous-même et la vie, et si vous vous en libérez, alors l'esprit n'a pas besoin d'illusions. Ce qui doit vous intéresser, c'est de savoir vous-mêmes si vous fuyez la vie, et non de porter des jugements sur moi ou sur quelqu'un d'autre. La fuite détruit le fonctionnement intelligent de l'esprit. L'illusion et le préjugé cessent lorsque par le conflit l'esprit se libère de toutes les évasions subtiles qu'il a établies à la recherche de sa propre défense.

QUESTION : La plupart des discussions au sujet de ce que vous dites sont provoquées par votre fréquent emploi du mot « exploitation ». Que voulez-vous dire exactement par exploitation ?

KRISHNAMURTI : Où existe la crainte, qui est le résultat de la recherche de la sécurité, il doit y avoir exploitation. Or, libérer l'esprit de la crainte est une des choses les plus difficiles à faire. Les gens disent si volontiers qu'ils n'ont pas peur ; mais s'ils veulent réellement savoir s'ils sont libres de la peur, ils doivent se mettre à l'épreuve dans l'action. Ils doivent comprendre toute la structure de la tradition et des valeurs ; puis en se séparant de cette structure, ils créeront un conflit et enfin dans ce conflit ils découvriront s'ils sont libres ou non. Or, la plupart d'entre nous, nous agissons conformément à certaines valeurs établies. Nous ne connaissons pas leur vraie signification. Si vous voulez découvrir la consistance de votre être, sortez de cette ornière et vous discernerez les nombreuses et subtiles craintes qui mettent votre esprit en esclavage. Lorsque l'esprit se libère de la peur, il n'y a pas d'exploitation, de cruauté, ni de douleur.

QUESTION : Quel avis pouvez-vous donner à ceux d'entre nous qui ont très envie de répandre vos enseignements ?

KRISHNAMURTI : Si vous commencez à vivre, donc à comprendre la vie, vous ne pouvez pas vous empêcher de comprendre la signification de ce que j'enseigne. Ne voyez-vous pas, messieurs, que si vous suivez quelqu'un, quelle que soit cette personne, vous créez de nouvelles contraintes, de nouvelles limitations, et que vous détruisez l'intelligence, le véritable accomplissement ? La vérité n'est à personne. Si dans l'action l'esprit se libère de la limitation, de la peur, donc aussi de l'autorité et de la contrainte, il y aura la compréhension de ce qu'est la vérité.

QUESTION : Vous dites que les idéals sont une barrière à la compréhension de la vie. Comment est-ce possible ? Sûrement un homme sans idéals est à peine plus qu'un sauvage.

KRISHNAMURTI : Ne considérons pas qui est sauvage et qui ne l'est pas, car dans ce monde cela est très difficile à déterminer. (Rires.) Considérons plutôt si les idéals sont nécessaires pour la plénitude et pour la compréhension. Je dis que les idéals, les croyances, empêchent foncièrement l'homme de vivre pleinement.

Les idéals semblent nécessaires lorsque la vie est chaotique, douloureuse et cruelle. Si, dans ce tumulte, vous vous accrochez à des idéals comme voies d'évasion et comme nécessité pour traverser l'océan de la confusion, c'est qu'ils sont faux et décevants. Lorsque vous ne comprenez pas la souffrance présente et toute cette agonie, vous fuyez dans un idéal. Lorsque vous n'aimez pas votre voisin, vous parlez d'idéal, de fraternité. De même façon, lorsque vous parlez d'idéal, de paix, c'est que vous ne percevez pas vraiment l'escroquerie, la séparation, la guerre avec ses brutalités et ses

stupidités. Nos esprits sont mutilés et si surchargés d'idéals que vous ne pouvez pas voir clairement l'actuel. Donc, libérez vos esprits et vos idéals qui ne sont que des espoirs frustrés, alors seulement seront-ils capables de percevoir le présent avec toute sa signification. Au lieu de saper, agissez dans le présent. Cette action découvre la beauté qu'aucun idéal ne peut révéler.

QUESTION : Qu'entendez-vous exactement par « action incomplète » ? Pouvez-vous nous donner des exemples d'une telle action ?

KRISHNAMURTI : Chacun de nous est élevé avec un certain arrière-plan. Cet arrière-plan n'est que de la mémoire. Ces mémoires empêchent continuellement la plénitude de l'action. C'est-à-dire que si vous avez été élevé dans une certaine tradition, la mémoire empêche la compréhension complète de l'expérience ou de l'action : elle grandit et devient une limitation croissante, une entrave qui se sépare du mouvement de la vie. Où existe l'inachèvement de l'action, il n'y a pas d'accomplissement et cela engendre de la peur. De cela surgit la recherche de la sécurité dans l'au-delà. La plénitude de l'action est le continuel mouvement du flux de la vie, de la réalité, sans la limitation de la mémoire auto-protectrice.

QUESTION : Il arrive que des gens très riches, qui perdent leur argent, se suicident. Puisque la richesse ne semble pas apporter un bonheur éternel, que devons-nous faire afin d'être réellement heureux ?

KRISHNAMURTI : Les gens qui accumulent la richesse dépendent pour leur bonheur du pouvoir que donne l'argent. Lorsqu'on leur retire ce pouvoir, ils se trouvent face à face avec leur vide total. Tant que l'on est à la recherche du pouvoir, soit par l'argent, soit par la vertu, ce vide doit exister, et à ce vide il n'y a pas de remède, parce que le pouvoir en lui-même est une illusion engendrée par la limitation et la peur égoïste. La compréhension ne peut venir que lorsqu'on discerne la fausseté du pouvoir lui-même, et ceci exige une vivacité constante de l'esprit, non une renonciation de l'accumulation. Si ce sens de l'acquisition existe qui détruit l'amour et la charité, il y a un vide, un manque de quelque chose, une frustration de la vie. En cela il n'y a pas d'accomplissement.

QUESTION : Quelques-uns de ceux qui vous suivent disent que vous êtes le Nouveau Messie. Je voudrais savoir si vous êtes un imposteur, vivant sur la réputation établie pour vous par d'autres, ou si réellement l'humanité vous intéresse et si vous êtes capable de contribuer d'une façon constructive à la pensée humaine.

KRISHNAMURTI : Je ne crois pas que cela ait une grande importance. Si vous ne faites que suivre, vous ne pouvez pas connaître la riche plénitude de la vie. Ce qui importe, c'est que vous, sans vous en faire imposer par l'autorité, par l'opinion, découvriez par vous-mêmes si ce que je dis a une signification profonde. Quelques-uns, en se contentant d'affirmer que ce que je dis est très profond, aident à créer l'opinion ; mais l'opinion est une cage vide qui limite ceux qui ne réfléchissent pas ; et d'autres créent facilement une opposition à cette opinion en déclarant que ce que je dis est faux et pas pratique, et ils attrapent ainsi les inconscients dans un filet de mots.

La personne qui pose cette question demande si je vis sur la réputation établie pour moi par d'autres. Je tiens à vous assurer que je ne le fais pas. Cette idée de vivre sur le passé détruit l'intelligence. La plupart des gens, après être parvenus à une certaine hauteur, se reposent sur leurs lauriers et ainsi se corrompent lentement ; et comme ils ont cette habitude fatale, ils essaient de m'entraîner dans leur propre illusion.

Pour moi vivre c'est agir d'une façon complète et cette action est sa propre beauté. Elle ne recherche pas de récompense et n'évite pas la douleur. Pour découvrir la véri-

té de ce que je dis, il vous faut l'expérimenter et la découvrir par vous-mêmes, vous en tant qu'individus, et non pas compter sur l'opinion.

Si je suis un imposteur ou non, c'est à moi de le savoir, et non à vous de juger. Comment pouvez-vous juger si je suis un imposteur ou non. Vous ne pouvez que me mesurer par un critérium: tous les critères limitent. Juger un autre, est essentiellement faux. Je sais, sans crainte ni illusion, que ce que je dis et ce que je vis est né de la vie. Ce n'est pas par le désir de juger, mais par le conflit seulement, qu'on peut éveiller l'intelligence. Ce n'est que dans un état de conflit et de souffrance que vous comprendrez ce qui est vrai. Mais lorsque vous commencez à souffrir, il vous faut demeurer intensément lucide, autrement vous créerez une évasion dans une autre illusion. Le cercle vicieux de la souffrance et de l'évasion continuera jusqu'à ce que vous commenciez à réaliser la futilité de l'évasion. Alors seulement il y aura l'intelligence qui seule peut résoudre les nombreux problèmes humains.

QUESTION : Vous dites que tous ceux qui appartiennent à une religion ou qui ont une croyance sont les esclaves de la peur. Est-ce qu'on se libère de la peur simplement en n'appartenant à aucune religion? Êtes-vous, vous qui n'appartenez à aucune religion, véritablement libre de toute peur, ou est-ce que vous prêchez une théorie?

KRISHNAMURTI : Je ne prêche pas une simple théorie, je parle de la plénitude, de la compréhension. Le fait de n'appartenir à aucune religion n'indique pas nécessairement que l'on soit libre de la peur. Car la peur est si subtile, si agissante, si rusée qu'elle se cache dans de nombreux endroits. Pour la retracer jusqu'à sa retraite, il faut avoir un désir ardent de la découvrir, ce qui veut dire qu'il vous faut accepter de perdre complètement tout intérêt en vous-mêmes. Mais vous voulez avoir une sécurité à la fois ici et dans l'au-delà. Donc, désirant la sécurité, vous cultivez la peur, et ayant peur vous essayez de fuir par l'illusion de la religion, des idéals, de la sensation et de l'activité. Tant qu'existe la peur qui est engendrée par des désirs d'auto-protection, l'esprit doit être pris dans le filet de nombreuses illusions. Un homme qui réellement désire découvrir la racine de la peur et ainsi s'en libérer doit devenir conscient du motif et du but de son action. Cette lucidité, si elle est intense, détruira la cause de la peur.

QUESTION : Quels sont les caractères du nationalisme, que vous appelez une stupidité? Est-ce que toutes les formes de nationalisme sont mauvaises ou une seule? N'est-ce pas merveilleux que votre pays essaie de se libérer du joug de l'Angleterre? Pourquoi n'êtes-vous pas en train de lutter pour l'indépendance de votre pays?

KRISHNAMURTI : Ce qui est beau dans un pays est naturel mais lorsque l'amour est employé par des exploiters, dans leur propre intérêt, il s'appelle nationalisme. Le nationalisme est transformé en impérialisme et alors les plus forts divisent et exploitent les plus faibles avec la Bible dans une main et la baïonnette dans l'autre. Le monde est dominé par l'esprit de ruse et d'exploitation brutale, d'où la guerre doit surgir. Cet esprit de nationalisme est la plus grande des stupidités.

Chaque individu devrait être libre de vivre pleinement, complètement. Tant que l'on essaie de libérer son propre pays et non pas l'homme, il doit y avoir des haines raciales, des divisions de peuple et de classes. Les problèmes de l'homme doivent être résolus dans leur totalité et non confinés à des pays ou à des peuples.

QUESTION : Que pensez-vous de vos ennemis les prêtres et des intérêts établis qui, en Argentine, ont interdit la radiodiffusion de vos conférences?

KRISHNAMURTI : Considérer qui que ce soit comme un ennemi est une grande folie. Ou on comprend et on aide quelqu'un, ou on ne le comprend pas et on s'oppose à lui. La diffusion de ce qui est intelligent ne peut être empêché que par la stupidité. Chacun de vous a des intérêts consacrés auxquels il s'accroche et que par une conti-

nuelle pensée et action il ne fait qu'accroître. Si quelqu'un attaque vos intérêts particuliers et consacrés, votre réponse immédiate est d'être sur la défensive et d'attaquer à votre tour. Un homme qui a quelque chose à protéger est toujours dans la crainte, de sorte qu'il agit cruellement et brutalement ; mais un homme qui n'a réellement rien à perdre parce qu'il n'a rien à accumuler, n'a pas de crainte ; il vit complètement et s'accomplit pleinement.

QUESTION : L'expérience a-t-elle une valeur quelconque ?

KRISHNAMURTI : Qu'arrive-t-il au moment de l'expérience ? Elle laisse une marque dans l'esprit que nous appelons la mémoire. Avec cette cicatrice, avec cette mémoire, nous abordons une nouvelle expérience et de cette expérience-là nous ramassons une nouvelle mémoire, en agrandissant la cicatrice. Chaque expérience laisse sa marque sur l'esprit. Ces couches collectives de mémoire sont essentiellement basées sur le désir de se protéger contre la souffrance. Je veux dire par là que l'on aborde l'expérience étant déjà préparé et étant déjà protégé par la mémoire du passé. De ce fait, on ne vit pas complètement dans cette expérience, mais on apprend simplement à se protéger contre elle, contre la vie. L'expérience n'a plus aucune valeur pour l'homme qui l'emploie simplement afin de se protéger contre la vie. Mais si vous vivez une expérience pleinement, intégralement, sans ce désir de vous protéger, au lieu de détruire la perception et le discernement, elle révèle les grandes hauteurs et les profondeurs de la vie.

Le fait d'employer l'expérience comme moyen d'avancer, c'est-à-dire le fait de surhausser le mur de la protection individuelle, est en général appelé l'évolution. Vous croyez qu'au moyen du temps cette mémoire, cet enregistrement auto-défensif, peut parvenir à la vérité, à la perfection, à Dieu ? Mais il ne le peut pas. La vraie expérience détruit les murs d'auto-protection, et délivre l'esprit, la conscience de ces cicatrices qui empêchent le discernement, l'épanouissement.

QUESTION : Quelle est l'action qui, d'après vous, serait la plus utile pour le monde ?

KRISHNAMURTI : Une action qui naît sans crainte, donc qui naît de l'intelligence, est essentiellement vraie. Si votre action est basée sur la peur, sur l'autorité, une telle action doit créer le chaos et la confusion. En libérant l'action de toute peur, il y a amour, intelligence.

QUESTION : Le problème sexuel n'est-il pas un véritable esclavage pour l'homme ?

KRISHNAMURTI : Si vous n'abordez ce problème que superficiellement, vous ne pouvez pas trouver sa solution. Émotionnellement et mentalement nous sommes la plupart du temps frustrés par l'autorité et par la peur. Notre activité qui devrait être l'expression de notre accomplissement est devenue mécanique et fastidieuse. Nous sommes simplement entraînés à nous adapter à un système et de là découle une frustration, un vide. Nous sommes contraints à adopter une profession particulière à cause d'une nécessité économique, de sorte que nous sommes mutilés dans notre véritable expression. Par la peur, nous nous contraignons à accepter les nombreuses superstitions et illusions de la religion. Nos désirs mutilés et limités essaient de s'exprimer au moyen du sexe qui devient ainsi un problème brûlant. Parce que nous essayons de le résoudre indépendamment du reste des problèmes humains, nous ne pouvons pas trouver sa solution. Parce que nous avons détruit l'amour par la possession, le sexe est devenu un problème. Où existe l'amour sans ce sens de possession ou d'attachement, le sexe ne peut pas devenir un problème.

QUESTION : Pourquoi y a-t-il des oppresseurs et des opprimés, des riches et des pauvres, des bons et des méchants ?



KRISHNAMURTI : Ils existent parce que vous le permettez. L'oppresseur existe parce que vous acceptez de vous soumettre à l'oppression et parce que vous êtes très désireux également d'opprimer quelqu'un d'autre. Vous croyez qu'en devenant riche vous serez heureux, et alors vous créez les pauvres. Par votre action vous créez l'oppresseur et l'opprimé, le riche et le pauvre et les conditions qui créent les soi-disant méchants, les criminels. Si vous, en tant qu'individus, êtes tourmentés par cette hideuse souffrance autour de vous, alors vous apprendrez à agir volontairement sans peur, sans chercher aucune récompense.

QUESTION : Que doit-on assurer d'abord, le bien-être collectif ou le bien-être des individus?

KRISHNAMURTI : Nous ne devons pas considérer lequel des deux doit se produire d'abord, mais quel est le véritable épanouissement de l'homme. Je dis que vous saurez ce que c'est que cet épanouissement, lorsque l'esprit sera libre de toutes les limitations qu'il a placées autour de lui dans la recherche de la sécurité. Suivre un système ou imiter quelqu'un d'autre ne conduit pas à cet accomplissement.

Quels sont les obstacles? Le désir de se protéger soi-même à la fois dans le présent et dans l'au-delà. Où existe ce désir de se protéger, la peur doit exister qui crée de nombreuses illusions. Une de ces illusions est l'autorité ou la coercition d'un idéal, d'une croyance ou d'une tradition, l'autorité de la mémoire auto-protectrice contre le mouvement de la vie. La peur crée de nombreuses limitations. En s'en libérant, elle révèle le véritable créateur des illusions et des limitations qui est cette mémoire auto-protectrice appelée le « moi ». La libération de cette conscience limitée est le véritable accomplissement. L'éveil de l'intelligence est l'assurance du bien-être de l'individu, et, par conséquent, de l'humanité.

QUESTION : J'ai entendu dire que vous êtes opposé à l'amour. Est-ce vrai?

KRISHNAMURTI : Si je l'étais je serais très stupide. La possession détruit l'amour et c'est contre cela que je suis. Pour vous aider à posséder, vous avez des lois que vous appelez morale et que l'État et la religion appuient. L'amour est étayé par la peur qui détruit sa beauté.

QUESTION : Sommes-nous responsables de nos actions?

KRISHNAMURTI : La majorité des gens préféreraient n'être pas responsables de leurs actions. Après tout, qui est responsable si vous ne l'êtes pas? Le chaos dans le monde est engendré par l'action irresponsable de l'individu. Mais c'est à travers l'action consciente et individuelle que l'oppression, que l'exploitation, que la souffrance seront balayées. Nous ne désirons pas agir profondément, car ceci implique un conflit et une souffrance pour nous-mêmes, et alors nous essayons de fuir notre pleine responsabilité. Ceux qui sont dans la douleur doivent s'éveiller à la plénitude de leur propre action.

QUESTION : Vos idées, bien que destructives, m'attirent beaucoup, et je les accepte et je les mets en pratique depuis quelque temps. J'ai abandonné les idées de religion, de nationalisme et de possession ; mais je dois avouer franchement que je suis tourmenté par le doute et j'ai le sentiment d'avoir simplement échangé une cage pour une autre. Pouvez-vous m'aider?

KRISHNAMURTI : Toute personne qui vous dirait exactement ce qu'il faut faire et qui vous donnerait une méthode à suivre vous semblerait positive. Elle ne vous aiderait qu'à imiter, qu'à suivre, et elle serait en réalité destructrice pour l'intelligence et engendrerait la négation. Si vous n'avez fait qu'abandonner la religion, le nationalisme et la possession, sans comprendre leur signification profonde et intrinsèque, vous tomberez certainement dans une autre cage, parce que vous essaieriez d'obtenir quelque chose en retour. En fait, vous êtes à la recherche d'un échange et là il n'y a

pas cette profonde compréhension qui seule peut détruire toutes les cages et toutes les limitations. Si vous comprenez vraiment que la religion, que le nationalisme et le sens possessif, avec toutes leurs significations, sont des poisons en eux-mêmes, il y aurait alors l'intelligence qui est éternellement libre du sens de la récompense.

QUESTION : Êtes-vous le fondateur d'une nouvelle religion universelle?

KRISHNAMURTI : Si par religion vous entendez de nouveaux dogmes, des credo, une nouvelle prison qui retient l'homme et crée une nouvelle crainte, je ne suis certainement pas pour cela. Lorsque vous perdez le sens de la divinité, le sens du beau, vous devenez religieux ou vous rejoignez une secte religieuse. Je désire éveiller cette intelligence qui seule peut aider l'homme à s'épanouir, à vivre heureux sans souffrance. Mais cela ne dépend que de vous si je n'ai que des disciples, donc des destructeurs, ou s'il y aura de l'amour et une unité humaine.

QUESTION : Pouvez-vous nous donner votre idée au sujet de Dieu et de l'immortalité de l'âme, ou ces choses-là ne sont-elles que des stupidités inventées par des hommes habiles en vue d'exploiter des millions d'êtres humains?

KRISHNAMURTI : Des millions d'hommes sont exploités parce qu'ils cherchent dans l'au-delà leur continuation égoïste qu'ils appellent l'immortalité. Ils veulent la sécurité dans l'au-delà et ainsi ils créent l'exploiteur. Vous êtes habitués à cette idée que l'ego, le « moi » est quelque chose qui dure et se prolonge indéfiniment. Le moi n'est pas autre chose qu'une série de mémoires. Qu'êtes-vous? Une forme, un nom, avec certains préjugés, des qualités, des espoirs et des peurs. (Rires.) Et à travers tout cela, à travers ces limitations, il y a quelque chose qui n'est ni à vous ni à moi, qui est éternel. Il y a un éternel devenir, qui est vrai. Vous ne pouvez pas le mesurer par des mots, ni le connaître par des explications. C'est une chose qui doit être réalisée à travers le processus libérateur de l'action. Une simple enquête au sujet de Dieu, de la vie, de la vérité, appelez cela du nom que vous voudrez, indique le désir de fuir le présent, de fuir le conflit de l'ignorance. L'ignorance existe lorsque l'esprit n'est qu'un magasin de mémoires d'accumulation et d'auto-protection que nous appelons la conscience du « moi ». Cette conscience limitée entrave la perception, la réalisation de cet éternel devenir, le mouvement de la vie.

Argentine, le 2 août 1935

# **Santiago, Chili**

## **1ère Causerie**

### **le 1er septembre 1935**

Amis,

Nos problèmes humains exigent une pensée claire, simple et directe. Quelques-uns d'entre vous peuvent imaginer qu'en écoutant simplement quelques-unes des Causeries que je vous donnerai ils pourront résoudre ces problèmes. Vous désirez avoir des remèdes immédiats aux nombreuses douleurs et souffrances que vous avez et vous désirez des modifications superficielles pour révolutionner votre pensée, tout votre être. Il n'y a qu'une façon de trouver un bonheur intelligent, c'est par votre propre perception, par votre propre discernement. Et ce n'est que par l'action que vous pourrez rompre les nombreuses entraves qui se trouvent sur la voie de l'épanouissement. Si vous pouvez percevoir par vous-mêmes simplement et directement les limitations qui empêchent de vivre complètement et la façon dont vous les avez créées, vous serez capables de les rompre.

Je vous prierai, lorsque vous m'écoutez, de passer outre à l'illusion agréable qui consiste à diviser la pensée en orientale et occidentale. La vérité est au delà de tous les climats, peuples et systèmes. Bien que je vienne des Indes, ce que je dis n'est pas conditionné par la pensée de ce pays. Ce qui m'intéresse, c'est la souffrance humaine qui existe dans le monde entier. Je vous prie de ne pas écarter ce que je dis en pensant que ce n'est pas pratique, que ce n'est qu'une forme du mysticisme oriental. Je vous prie de ne pas penser en termes de formules, de systèmes, mais de libérer votre esprit de l'arrière-pensée créée par de nombreuses générations et de penser d'une façon neuve, directe et simple. Je vous prie de ne pas croire qu'en m'appelant un anarchiste ou un communiste ou en me donnant un autre nom, qui vous conviendrait, vous aurez compris ce que j'aurai dit. Nous devons penser neuf et comprendre le problème humain dans sa totalité. Alors seulement pourrons-nous vivre harmonieusement et intelligemment. Où existe un vrai épanouissement individuel, il doit y avoir aussi un bien-être pour la totalité, la collectivité.

Si chacun de vous pouvait vivre pleinement, s'accomplir harmonieusement – et ceci exige une grande intelligence et non la poursuite de désirs égoïstes – il y aurait un bien-être pour tout le monde. Bien qu'il nous faille avoir une complète révolution de la pensée et du désir, cette révolution doit être le résultat d'une compréhension volontaire de la part de l'individu, et non d'une coercition.

Comme vous êtes pour la plupart profondément intéressés dans cette question du bonheur et de l'accomplissement individuel, et comme vous n'êtes pas venus ici par simple curiosité, si vous voulez m'écouter attentivement et ensuite agir, il en résultera une véritable extase de la vie.

Dans le monde entier, il y a une souffrance intense. Il y a la faim au milieu de l'abondance. Il y a l'exploitation de classes par des classes, de femmes par des hommes ou d'hommes par des femmes. Il y a l'absurdité du nationalisme qui n'est que l'expression collective de la recherche égoïste de la sécurité.

Ce chaos est l'expression objective de cette souffrance intérieure de l'homme. Subjectivement, il y a une incertitude, une peur atroce de la mort, de l'inachèvement, du

vide. Notre action, dans le monde subjectif et objectif, n'est que l'expression du désir égoïste de la sécurité. Ainsi l'esprit a créé de nombreuses entraves, des limitations, et tant que nous n'aurons pas complètement et pleinement compris ces entraves, que nous ne nous en serons pas libérés volontairement, nous-mêmes, il n'y aura pas d'accomplissement.

En comprenant individuellement ces limitations, et en nous en libérant, nous pourrions créer une action vraie et nécessaire, et, par conséquent, changer le milieu. Beaucoup de personnes pensent qu'il faut qu'il y ait un mouvement de masse afin d'engendrer l'accomplissement de l'individu. Mais pour créer un véritable mouvement de masse, il doit y avoir d'abord une complète révolution de la pensée et du désir de l'individu, dans vous-mêmes. Cela, pour moi, est la vraie révolution, ce changement individuel et voulu. Il doit commencer par l'individu et non par une masse vague et collective. Ne soyez pas hypnotisés par l'expression « mouvement de masse ». Chaque individu, qui est prisonnier de la souffrance, doit changer. Il doit comprendre la cause de sa propre souffrance et les entraves qu'il a créées autour de lui-même. Il est inutile de chercher simplement une substitution à cela, car la substitution ne résoudrait en rien les problèmes et les agonies humaines. Cela ne serait qu'un faux ajustement à des conditions fausses. En recherchant une simple substitution, nous sommes la plupart d'entre nous accrochés simplement à nos poursuites égoïstes.

Ne dites pas, je vous prie, à la fin de ma Causerie, que je ne vous ai pas donné un système positif. Je vais essayer d'expliquer comment nos souffrances ont été créées ; lorsque vous discernerez par vous-mêmes la cause de la souffrance, il y aura une action directe qui seule sera positive. Cette action engendrée par la compréhension, par l'intelligence, n'est pas une imitation d'un système.

Chaque individu est à la recherche d'une sécurité, à la fois subjectivement et objectivement. Subjectivement il recherche une certitude, afin que son esprit puisse s'y accrocher sans être troublé. Et sa recherche objective est pour la sécurité, le pouvoir, le bien-être.

Or, qu'arrive-t-il lorsque vous recherchez la sécurité, la certitude ? Il doit y avoir de la peur ; si vous êtes conscients de votre pensée, vous percevrez qu'elle a ses racines dans la peur. Les morales, les religions et les conditions objectives sont basées essentiellement sur la peur, car elles proviennent du désir qu'a l'individu d'être en sécurité. Bien que vous puissiez ne pas avoir une croyance religieuse, vous avez pourtant le désir d'être subjectivement dans la sécurité, et ceci n'est pas autre chose que l'esprit religieux. Tâchons de comprendre la structure de ce que nous appelons religion.

Ainsi que je l'ai dit, lorsque l'on cherche la sécurité, il doit y avoir la peur ; afin d'être subjectivement certain, vous recherchez ce que vous appelez l'immortalité. A la recherche de cette sécurité, vous acceptez des maîtres qui vous promettent cette immortalité et vous en arrivez à les considérer comme des autorités qu'il faut craindre et adorer. Et où existe cette peur, doivent exister des dogmes, des croyances, des credo, des idéals et des traditions afin de retenir l'esprit.

Ce que vous appelez religion, n'est pas autre chose qu'une forme organisée de l'auto-protection individuelle en vue d'une sécurité subjective. Afin d'administrer cette autorité basée sur la peur, il faut des prêtres qui deviennent vos exploiters. Vous êtes les créateurs des exploiters, car par la crainte vous avez engendré la cause de l'exploitation. La religion est devenue une croyance organisée, une forme cristallisée de la pensée, de la morale, de l'oppression, de la domination. La religion, dont Dieu est la peur – bien que nous employons des mots tels qu'amour, bonté, fraternité, pour recouvrir cette peur profonde – n'est pas autre chose qu'une soumission subjective à un système qui nous assure la sécurité. Je ne parle pas d'une religion idéale. Je parle des

religions telles qu'elles existent dans le monde, des religions d'exploitation, d'intérêts consacrés.

Il y a ensuite la recherche objective de la sécurité par le pouvoir égoïste essentiellement basé sur la peur, donc sur l'exploitation. Si vous considérez notre système actuel, vous verrez qu'il n'est pas autre chose qu'une série d'exploitations rusées de l'homme par l'homme. La famille devient le véritable centre de l'exploitation. Je vous prie de ne pas mésentendre ce que j'appelle famille. J'entends par là le centre qui nous donne le sentiment de la sécurité, qui exige de nous que nous exploitons notre voisin. La famille qui devrait être la vraie expression de l'amour, non de l'exclusivisme, devient un moyen égoïste de se prolonger soi-même. De cela naissent des classes, des distinctions de supériorité et d'infériorité, et des moyens d'acquérir de la richesse accumulée entre les mains d'une minorité. Il s'ensuit la maladie du nationalisme, le nationalisme comme moyen d'exploitation, d'oppression. Cette dangereuse maladie du nationalisme divise les gens comme le font les religions. De cela surgissent des gouvernements souverains dont le but est de préparer la guerre. Les guerres ne sont pas une nécessité ; tuer des êtres humains n'est pas une nécessité.

Ainsi, à la recherche de votre propre sécurité vous avez créé de nombreuses entraves dont vous êtes entièrement inconscients ; et ces entraves non seulement vous transforment en machine, mais vous empêchent d'être de véritables individus. En devenant conscients de ces limitations, vous engendrez un conflit. Mais vous ne voulez pas de conflit, vous voulez simplement une satisfaction et la sécurité, de sorte que ces entraves continuent à créer de la douleur et de la confusion. Mais si voulez trouver le vrai bonheur, l'accomplissement, la réalité, ce n'est qu'en entrant en conflit avec les valeurs qui maintenant oppriment et limitent l'esprit que vous le trouverez. Examiner intellectuellement ces valeurs ne révèle pas leur véritable signification. Un examen simplement intellectuel n'engendrera pas de conflit, mais ce n'est que par la souffrance que vous commencerez à comprendre leurs significations profondes et cachées.

La plupart des gens agissent mécaniquement dans un système. Il est donc essentiel qu'ils arrivent face à face avec ces valeurs et ces entraves dont ils sont inconscients. En cela est l'éveil de la vraie intelligence, qui est unique, et qui révélera l'éternel. Comme le soleil surgit, clair et brillant, à travers les nuages sombres, ainsi dans votre discernement et la pureté de votre action surgit la réalité de la vie qui est un éternel renouvellement.

QUESTION : Vous prêchez des idées révolutionnaires, mais comment peut-il en résulter un véritable bien, à moins que vous n'organisiez un groupe de disciples qui créeront en fait cette révolution? Si vous êtes contre toute organisation, comment pourrez-vous obtenir un résultat quelconque?

KRISHNAMURTI : Vous ne pouvez suivre personne, moi inclus. Par votre propre compréhension volontaire, vous créerez toute organisation qui sera nécessaire. Mais si une organisation vous est imposée, vous deviendrez simplement les esclaves de cette organisation qui déjà vous exploite. A quoi cela servirait-il d'en ajouter une autre? Mais ce qui est important c'est que chacun de vous comprenne radicalement, et de cette compréhension naîtra une vraie organisation qui n'entravera pas l'accomplissement de l'individu. Je ne suis pas contre toutes les organisations, je suis contre ces organisations qui empêchent l'épanouissement individuel, et spécialement ces organisations que nous appelons religions, avec leurs peurs, leurs croyances et leurs intérêts consacrés. Elles sont censées aider l'homme, mais, en fait, elles entravent profondément son accomplissement.

QUESTION : N'y aurait-il pas des troubles, du chaos et de l'immoralité dans la société s'il n'y avait pas des prêtres pour soutenir et prêcher la morale?

KRISHNAMURTI : Il est bien certain qu'il y a en ce moment dans le monde un chaos complet, de l'exploitation et de la misère. Pourriez-vous encore ajouter quelque chose à cela? Il nous faut bien considérer ce que nous entendons par prêtres et ce que nous entendons par immoralité.

J'entends par prêtre quelqu'un dont l'action, basée sur des intérêts consacrés, de ce fait prolonge la peur. Il peut ne pas appartenir à des organisations religieuses, mais il peut appartenir à un système particulier de pensée et ainsi créer des dogmes, des croyances et des craintes. Un prêtre est quelqu'un qui force un autre subtilement ou cruellement à s'adapter à un moule particulier.

Pour comprendre ce qu'est la vraie morale, il nous faut d'abord comprendre ce que la morale est en ce moment. Si nous pouvons discerner la façon dont elle a grandi autour de nous et si nous pouvons nous libérer de ces nombreuses stupidités et cruautés, il y aura une vraie intelligence dont l'action sera vraiment morale, car elle ne sera pas basée sur la peur.

Si vous observez le monde sans passion, vous verrez que notre morale d'aujourd'hui est basée sur un égoïsme profond, sur la recherche de la sécurité non seulement ici, mais dans l'au-delà. Par votre sens d'acquisition, par votre désir de posséder, vous avez établi certaines voies, certaines opinions que vous appelez morale. Si vous êtes volontairement libre de tout sens possessif, de tout sens d'acquisition, ce qui exige un profond discernement, il y aura une intelligence qui sera la gardienne de la vraie morale.

Vous direz: « Tout cela est très bien pour nous qui avons de l'éducation, car nous n'avons besoin de personne pour nous soutenir dans cette morale ; mais, qu'arrivera-t-il au peuple, à la masse? » Lorsque vous considérez que d'autres personnes ne sont pas cultivées, c'est que vous ne l'êtes pas vous-mêmes ; car, de cette soi-disant considération pour les autres naît l'exploitation. Ce qui vous intéresse réellement, lorsque vous posez des questions pour d'autres, c'est votre propre peur des conflits et des ennuis. Si vous compreniez que la morale actuelle est fausse, avec sa subtile cruauté, ce serait de la vraie intelligence. Cela seulement serait l'assurance d'une moralité charitable englobant tout le monde et ne comportant pas de crainte.

QUESTION : Est-ce que le caractère n'est qu'une forme de la limitation?

KRISHNAMURTI : Le caractère devient une limitation s'il n'est qu'une défense égoïste contre la vie. Le développement de cette résistance contre le mouvement de la vie devient un moyen d'autoprotection. En cela, il ne peut pas y avoir d'intelligence, et l'action ne crée alors que de nouvelles limitations et souffrances. Nous avons érigé un système dans lequel – afin de vivre – nous devons posséder ce que l'on appelle un caractère, mais qui n'est qu'une résistance soigneusement cultivée, une autodéfense contre la vie.

Un homme qui veut vivre, qui veut s'épanouir, doit avoir de l'intelligence. Le caractère est en opposition avec l'intelligence. Le caractère n'est qu'une entrave, une limitation, et dans ce développement il ne peut pas y avoir de plénitude.

QUESTION : Croyez-vous vraiment à tout ce que vous dites?

KRISHNAMURTI : Je vous parle de ce qui pour moi est vrai et non de ce que je crois. C'est le fruit de ma propre vie. Ce n'est pas la poursuite de quelques idéals qui ne seraient qu'une imitation. Où est l'imitation, il y a croyance. Mais si vous vous réalisez vous-mêmes (ce qui n'est pas accomplir quelque chose ou devenir quelque chose), il y a alors la réalité vivante.

La croyance naît de l'illusion et la réalité est libre de toute illusion. Vous ne pouvez pas savoir si je vis ce que je dis. Je suis la seule personne qui puisse savoir cela, mais

il vous faut découvrir, par vous-mêmes, si ce que je dis a une profonde signification pour vous. Pour juger, il vous faudrait avoir des mesures, des critères. Or, ces critères, ainsi que cela arrive en général, sont les résultats de quelques préjugés ou de quelques frustrations.

Je vous prie d'examiner ce que j'ai à dire, car dans le fait même de l'examiner vous commencerez à comprendre la vraie signification de la vie. Quand il y a jugement, il y a soit condamnation, soit approbation, et dans cette division, dans cette fragmentation de la pensée et de l'émotion il n'y a pas de compréhension.

Santiago, le 1er septembre 1935

# **Valparaiso, Chili**

## **Causerie**

### **le 4 septembre 1935**

Amis,

Avant que j'entre dans le sujet de ma Causerie, je voudrais dire que je n'appartiens à aucune organisation et que je suis venu au Chili sur l'invitation de quelques amis. Appartenir à une organisation particulière n'aide pas beaucoup à la clarté de la pensée. Et comme dans les journaux et ailleurs il a été dit que je suis un Théosophe, et comme on m'a aussi accroché d'autres étiquettes, je crois qu'il serait bien que je déclare que je n'appartiens à aucune secte, ni à aucune société, et que je considère que forcer la pensée dans une ornière particulière est toujours à son détriment.

La pensée n'appartient à aucune nationalité ; elle n'est ni d'Orient, ni d'Occident. Ce qui est vrai n'appartient pas exclusivement à un type particulier, ni à aucune race. Je vous prie de ne pas écarter ce que je vous dis comme étant communiste ou anarchiste, ni en disant que cela n'a aucune signification particulière pour résoudre les problèmes actuels. Ce que je dis doit être compris pour sa valeur intrinsèque et ne doit pas être considéré comme un nouveau système. Je vous prie aussi de croire que je ne suis pas simplement en train de détruire. Ce que l'on appelle généralement construire, c'est offrir un système de façon que les gens puissent le suivre mécaniquement, sans beaucoup penser.

Nous disons tous qu'il faut qu'il y ait un changement complet dans le monde. Nous voyons une telle exploitation d'une race par une autre, d'une classe par une autre, de croyants par leur religion, nous voyons une telle pauvreté, une telle misère, et en même temps l'abondance. Nous voyons cette maladie qu'est le nationalisme, l'impérialisme se répandre partout avec ses guerres qui détruisent la vie humaine, votre vie, la vie qui devrait être sacrée.

Ainsi, nous voyons partout, autour de nous, un complet chaos et une intense souffrance. Il faut qu'il y ait un changement dynamique et universel dans la pensée humaine et dans les sentiments. Les uns disent: « Laissez cela à des experts, laissez-les trouver un système adéquat que nous suivrons. » D'autres disent qu'il faut qu'il y ait un mouvement de masse afin de changer complètement le milieu.

Mais si vous laissez simplement tout le problème humain à un expert, vous, l'individu, deviendrez une machine vide et creuse.

Lorsque vous parlez d'un mouvement de masse, qu'entendez-vous par la masse? Comment peut-il y avoir un mouvement de masse engendré miraculeusement? Il ne peut venir que par une compréhension attentive et une action de la part de l'individu, sans réactions superficielles, nous devons penser directement et simplement. En comprenant la vérité, nos problèmes seront résolus. Les individus doivent changer radicalement. Pour engendrer un vrai mouvement de masse qui n'exploite pas l'individu, chacun de vous doit être responsable de ses actions. Vous ne pouvez pas être irréfléchis et semblables à des machines. La plupart d'entre nous avons peur de penser profondément, parce que cela implique un grand effort et aussi parce que nous sentons en cela un vague danger. Mais nous devons comprendre les limitations dans les-



quelles les esprits sont retenus, et en nous en libérant il y aura un vrai épanouissement de l'individu.

Chaque individu, subtilement ou grossièrement, est à la recherche constante de sa propre sécurité. Où existe la recherche objective ou subjective de la sécurité, il doit y avoir de la peur. Par la peur, l'individu a développé objectivement un système quelconque et par la peur, subjectivement, il s'est soumis à une autre personne. Essayons donc de comprendre la signification de ces systèmes qu'il a créés.

Ce système objectif est basé essentiellement sur l'exploitation. Comme l'individu est à la recherche de sa propre sécurité, la famille est devenue le véritable centre de l'exploitation. La famille a acquis la signification d'une perpétuation de l'individu. Bien que nous puissions dire que nous aimons notre famille, ce mot est mal employé, car un tel amour n'est que l'expression de la possession. De cet attachement possessif naissent les distinctions de classe et les moyens d'acquérir cette richesse qui se concentre dans les mains d'une minorité. De cela naissent les différentes nationalités qui divisent encore plus les gens. Pensez à l'absurdité qui consiste à diviser le monde en classes, en nationalités, en religions et en sectes. L'amour du pays est transformé en moyens d'exploitation qui conduisent à l'impérialisme et le pas suivant est la guerre qui tue les hommes. Objectivement, l'esprit de l'individu est retenu dans un système d'exploitation qui crée un constant conflit, de la souffrance et des guerres. Cette expression objective n'est que le résultat du désir et de la recherche de chacun pour la sécurité.

Subjectivement, l'homme a créé un système qu'il appelle religion. Or, les religions, bien qu'elles professent l'amour, sont fondamentalement basées sur la peur. Où est la peur, il doit y avoir l'autorité. L'autorité crée des dogmes, des croyances et des idéals. Les religions ne sont que les formes mortes et cristallisées de la croyance. Pour les administrer, des prêtres existent qui deviennent vos exploiteurs. (Applaudissements.)

Je crains que vous n'approuviez trop facilement, mais vous êtes les créateurs des exploiteurs ; vous avez un désir ardent de sécurité et vous vous accrochez à l'assurance de votre propre continuation. Échapper simplement à ce désir par une activité quelconque ne veut pas dire que vous êtes libérés de ce désir subtil et égoïste.

Ainsi vous avez dans le monde objectif un système qui s'oppose brutalement à l'accomplissement de chaque individu et dans le monde subjectif un système organisé qui, au moyen de l'autorité, des dogmes, de la croyance et de la peur, détruit la perception individuelle de la réalité, de la vérité. L'action qui naît de cette action subjective et objective de sécurité crée continuellement des limitations et engendre des frustrations. Il n'y a pas de plénitude, de réalisation.

Il ne peut y avoir de bien-être pour l'humanité que lorsque chaque individu se réalise pleinement. Pour réaliser cet accomplissement de l'individu, vous, qui n'êtes maintenant que des réactions automatiques, des rouages dans une machine sociale et religieuse, devrez devenir des individus en mettant en doute toutes les valeurs morales, sociales et religieuses, et en découvrant par vous-mêmes leur vraie signification, sans suivre une personne particulière, ni un système. Alors vous comprendrez que ces valeurs sont fondamentalement basées sur l'égoïsme, l'égoïsme. Le simple conformisme a des valeurs dont la profonde signification n'a pas été comprise, conduit à la frustration. Au lieu d'attendre quelque changement miraculeux, quelque mouvement de masse, vous, l'individu, devez vous éveiller. Vous devrez entrer en conflit avec ces valeurs que vous avez établies à cause de votre soif de sécurité.

Mais vous ne ferez cela que lorsque vous souffrirez. Maintenant, la plupart d'entre vous désirent éviter les conflits, la souffrance ; ainsi vous préféreriez examiner ces valeurs intellectuellement, en étant assis confortablement. Vous dites qu'il faut un éveil

de masse, un mouvement de masse en vue de changer le milieu. Ainsi, vous rejetez la responsabilité de l'action sur cette chose vague que vous appelez la masse et l'homme continue à souffrir. Vous vous assurez pour vous-mêmes un coin dans un abri, qu'hypocritement vous appelez la morale, et ainsi vous ajoutez au chaos et à la souffrance. En cela il n'y a pas de bonheur, pas d'intelligence ni d'accomplissement, mais seulement la peur et la souffrance. Éveillez-vous à tout cela, chacun d'entre vous, et vous changerez le cours de votre pensée et de votre action.

QUESTION : Croyez-vous que la Société des Nations parviendra à éviter une nouvelle guerre mondiale?

KRISHNAMURTI : Comment peut-il y avoir la fin des guerres, tant qu'il y aura la division, tant qu'il y aura des divisions de nationalités et de gouvernements souverains? Comment la guerre peut-elle être empêchée, lorsqu'il y a des divisions de classe, lorsqu'il y a des exploitations, lorsque chacun est à la recherche de sa sécurité individuelle qui engendre la peur? Il ne peut pas y avoir de paix dans le monde si chacun de vous subjectivement est en guerre. Pour amener une vraie paix dans le monde de façon que l'homme ne soit pas égorgé pour un idéal qu'il appelle prestige national, honneur, équité, qui ne sont pas autre chose que des intérêts consacrés, vous, l'individu, devez vous libérer du sens de l'acquisition. Tant que ce sens existe, il doit y avoir conflit et misère. Donc, ne comptez pas simplement sur un système pour résoudre la douleur humaine, mais devenez intelligents. Rejetez toutes les stupidités qui maintenant écrasent l'esprit et pensez à neuf, simplement et directement, au sujet de la guerre, de l'exploitation et du sens de l'acquisition. Alors, vous n'aurez pas à attendre des gouvernements, qui actuellement ne sont que l'expression des intérêts consacrés, qu'ils changent les conditions cruelles et absurdes dans le monde.

QUESTION : Le divorce peut-il être une solution au problème sexuel?

KRISHNAMURTI : Pour comprendre ce problème, vous ne devez pas le considérer tout seul. Si vous désirez comprendre un problème quelconque, vous devez le considérer dans l'ensemble et non à part, exclusivement.

Pourquoi ce problème existe-t-il? Si vous l'examinez profondément, vous verrez que votre énergie créatrice est frustrée au moyen de la peur, limitée par l'autorité, par la coercition. L'esprit et le cœur sont empêchés de vivre profondément, à cause de la peur, à cause de ce que l'on appelle la morale qui est basée sur la sécurité égoïste. Alors le sexe est devenu un problème qui vous consume, parce qu'il n'est qu'une sensation sans amour. Si vous voulez libérer l'énergie créatrice de la pensée et de l'émotion et ainsi résoudre ce problème sexuel, l'esprit doit se dépêtrer des entraves et des illusions. Pour vivre d'une façon heureuse et intelligente, l'esprit doit être libre de la peur. Cet éveil engendre la béatitude de l'amour dans lequel il n'y a pas de sens possessif. Ce problème du sexe naît lorsque l'amour est détruit par la peur, la jalousie, le sens possessif.

QUESTION : Les églises ne sont-elles pas utiles pour élever l'homme moralement?

KRISHNAMURTI : En quoi consiste la morale d'aujourd'hui? Lorsque vous comprenez profondément la signification de la morale existante et lorsque vous vous libérez de ces limitations égoïstes et égocentriques, il y a une intelligence qui est vraiment morale. La vraie morale n'est pas basée sur la peur, elle est, par conséquent, libre de toute coercition. La morale existante, bien qu'elle professe l'amour et des sentiments nobles, est basée sur une sécurité égoïste et sur le sens de l'acquisition. Voulez-vous que cette morale soit maintenue? Les églises sont construites au moyen de votre propre peur et à la suite de votre désir de continuation égoïste. La moralité des religions et des affaires est engendrée par votre sécurité égoïste, donc elle n'est pas morale. Il vous faut radicalement changer votre attitude envers la morale. Mais les

églises et les autres organisations ne peuvent vous aider, car elles sont basées sur la stupidité de l'homme et sur son sens d'acquisition.

Comment peut-il y avoir une vraie morale si les gouvernements à travers le monde, et aussi les églises, honorent les gens qui sont la suprême expression du sens de l'acquisition? Toute cette structure de morale est appuyée par vous, et ainsi ce n'est que par votre propre pensée et action que vous pourrez radicalement changer cela et engendrer une vraie morale, une vraie intelligence.

QUESTION : Existe-t-il une vie au delà de la mort? Quelle signification la mort a-t-elle pour vous?

KRISHNAMURTI : Pourquoi l'au-delà vous intéresse-t-il? Parce que vivre, ici, a perdu sa profonde signification pour vous. Il n'y a pas de réalisation dans ce monde, pas d'amour durable, mais seulement des conflits et de la douleur. Donc, vous espérez qu'un monde dans l'au-delà vous permettra de vivre en étant heureux et avec plénitude. Parce que vous n'avez pas eu une possibilité de vous réaliser ici, vous espérez qu'une autre vie vous la donnera. Ou bien vous voulez revoir ceux que vous avez perdu par la mort, ce qui ne fait qu'indiquer votre propre vide. Si je vous disais qu'il y a une vie dans l'au-delà et si une autre personne vous disait qu'elle n'existe pas, vous choisiriez celui qui vous donnerait la plus grande satisfaction et vous deviendriez ainsi l'esclave d'une autorité. Donc, la question n'est pas de savoir s'il existe un au-delà, mais de comprendre ici-même la plénitude de la vie qui est éternelle, et de libérer l'action des limitations qu'elle crée.

Pour l'homme qui se réalise, qui ne s'est pas séparé lui-même du mouvement de la réalité, pour lui, il n'y a pas de mort.

Comment peut-on vivre de façon que l'action soit une réalisation? Comment peut-on être amoureux de la vie? Pour être amoureux de la vie, pour s'épanouir, l'esprit doit se libérer par une profonde compréhension de ces limitations qui le mutilent et le dépouillent ; il vous faut devenir conscients de toutes les entraves qui demeurent dans l'arrière-plan de votre esprit. Il y a en chacun un inconscient qui empêche l'intelligence et la pervertit ; cet inconscient rend la vie incomplète. Par l'action, en vivant, en souffrant, il vous faut sortir aujourd'hui toutes ces choses secrètes et cachées. Lorsque l'esprit n'est pas occupé de l'au-delà du fait de sa peur, mais lorsqu'il est pleinement conscient du présent, avec sa profonde signification, il y a le mouvement de la réalité, de la vie, qui n'est ni à vous ni à moi.

QUESTION : Ce que vous dites peut être utile pour l'homme qui a de l'éducation, mais est-ce que cela ne conduirait pas vers le chaos ceux qui n'ont pas d'éducation?

KRISHNAMURTI : Il est très difficile de décider qui sont les gens qui ont de l'éducation et qui sont ceux qui n'en ont pas. (Rires.) Vous pouvez lire beaucoup de livres, avoir beaucoup d'amis, appartenir à différents clubs, avoir beaucoup d'argent, et pourtant être très ignorant.

Lorsque vous vous occupez de ceux qui n'ont pas d'éducation, cela indique en général que vous avez peur, que vous n'avez pas envie d'être dérangés, ni délogés de vos entreprises. Alors, vous dites qu'il y aurait du désordre et un chaos. Comme s'il n'y avait pas un chaos et de la souffrance en ce moment. Ne vous occupez pas de ceux qui n'ont pas d'éducation, mais voyez plutôt si vos actions sont intelligentes et sans crainte, car cela seulement crée un milieu équitable. Mais si, sans comprendre, vous ne vous occupez que de ceux qui n'ont pas d'éducation, vous devenez un prêtre et un exploiteur. Si vous, qui êtes censés avoir de l'éducation, qui avez des loisirs, ne prenez pas la pleine responsabilité de vos actions, il y aura un plus grand chaos, une plus grande misère, une plus grande souffrance.

QUESTION : Dans des moments de grand vide, lorsque l'on pense à l'inutilité de sa propre existence, on cherche l'opposé, c'est-à-dire que l'on veut se rendre utile aux autres. Est-ce que ce n'est pas une évasion hors du conflit? Que dois-je faire en de tels moments? Ils se produisent en général après que je vous ai entendu et se présentent comme un sentiment de remords. Que pensez-vous de tout cela?

KRISHNAMURTI : Si vous ne faites que réagir à mes Causeries, et si vous ne comprenez pas profondément ce que je dis, en agissant dans la vie, vous êtes simplement conscient de votre propre vide, de votre insuffisance et alors vous croyez que vous devriez développer le contraire, ce qui n'est qu'une évasion. Par l'action (qui n'est pas une évasion au moyen d'une activité) ce vide cède la place à une réalisation. Ne vous occupez pas de ce malaise, de cette insuffisance, mais lorsque l'esprit se libère des limitations qu'il s'était imposées il y a une richesse de plénitude.

Valparaiso, le 4 septembre 1935

# **Santiago, Chili**

## **2ème Causerie**

### **le 7 septembre 1935**

Amis,

Cet après-midi je voudrais parler brièvement de l'action et de la plénitude. Nous nous rendons compte de la frustration et de la limitation qui apparaissent grâce à notre action. Par une seule action, il semble que nous engendrions de nombreux problèmes, et notre vie devient une interminable série de problèmes avec leurs conflits et leurs misères. L'esprit, dans son mouvement, semble accroître sa propre limitation. Et l'action qui devrait être libératrice ne fait qu'intensifier sa propre frustration.

Pour comprendre cette question de l'action et de la plénitude, l'esprit doit être libre de l'idée des intérêts consacrés. Où existe un intérêt consacré, soit dans un idéal, soit dans une croyance, dans un espoir, ou dans quelque autre objet, il doit y avoir de la crainte, et toute action engendrée par la crainte doit engendrer une frustration, une limitation.

Je vais essayer d'expliquer ce que sont les entraves qui réellement bloquent la voie à la réalisation. Je ne vais pas décrire ce qu'est cette réalisation, parce qu'une simple explication ne peut pas montrer nos limitations, ni la façon de nous en libérer l'esprit. Veuillez comprendre, je vous prie, pourquoi il est nécessaire de voir ce que sont ces entraves et comment elles sont créées, et non pas ce qu'est l'accomplissement. Si je devais vous définir ce qu'est cet accomplissement, l'esprit en ferait un système rigide et il ne ferait que se conformer à lui. Le désir même de cet accomplissement devient une entrave. Au lieu d'imiter, si nous pouvions découvrir par nous-mêmes quelles sont les limitations qui mutilent l'esprit, et si nous pouvions nous en libérer, dans cette libération serait l'épanouissement.

La réalisation n'est donc pas la recherche de la sécurité. Où existe cette recherche d'une sécurité, d'une certitude, d'un réconfort, cette recherche même doit engendrer la crainte. La plupart des gens, subtilement ou grossièrement, aspirent profondément à cette sécurité et par leurs actions engendrent la peur. Donc, où existe la peur, existe un profond désir de certitude. Ce désir engendre ses propres limitations et l'autorité ou la coercition font partie de ces limitations.

Il y a beaucoup d'expressions subtiles de l'autorité. Elle s'exprime par le désir que l'on a de suivre un idéal, une personne ou un système. Pourquoi voulons-nous suivre un idéal? La vie est chaotique, elle est pleine de conflits et de douleurs, et nous croyons que si nous pouvons trouver un idéal, il sera capable de nous guider à travers cette douloureuse confusion. Mais en réalité que faisons-nous là? Nous créons ce que nous appelons un idéal, comme moyen d'échapper au conflit, à la souffrance. Suivant cet idéal, et en nous soumettant à lui, nous pensons que nous pourrions comprendre notre vie contradictoire et douloureuse. Au lieu de nous libérer de ces choses qui nous empêchent de vivre humainement avec amour, avec une considération pour les autres, nous essayons d'échapper dans l'illusion d'un idéal. Nous espérons, en conformant nos esprits et nos cœurs à une discipline, en imitant certains idéals et certaines croyances, réaliser cet état intelligent et humain. Cette imitation engendre une attitude hypocrite envers la vie. Avec ce désir d'échapper au mouvement de la vie, laquelle est toujours dans le présent, nous cherchons à comprendre quel est son but.

Avec ce désir d'échapper à l'actuel, l'esprit se soumet à la coercition des idéals qui ne sont que des mémoires autoprotectrices contre la vie.

Il y a donc cette imposition qui nous est forcée par nos mémoires autodéfensives. La plupart d'entre nous croient que par des séries continues d'expériences, l'esprit pourra se libérer de ses nombreuses limitations. Il n'en est pas ainsi. Ce qui arrive, c'est que chaque expérience laisse sur l'esprit certaines cicatrices, des mémoires d'autoprotection qui sont employées comme moyen de défense contre une nouvelle expérience. Je veux dire par là que lorsque vous avez fait une expérience, vous croyez que vous avez appris quelque chose par elle. Ce que vous avez appris, c'est à être prudent, à ne pas vous faire prendre de nouveau par la souffrance. Ainsi, chaque expérience développe en vous certaines couches de mémoires qui agissent comme barrières entre l'esprit et les mouvements de la vie.

Les idéals et les mémoires, avec toutes leurs significations, empêchent chacun de nous de vivre complètement dans l'action, dans l'expérience. Au lieu de vivre complètement l'expérience, avec tout votre être, vous mettez en avant tous vos préjugés d'idéals, vos morales autoprotectrices, et vos mémoires, et celles-ci empêchent votre épanouissement. Où il n'y a pas de réalisation, il y a toujours la peur de la mort, et la pensée de l'au-delà. Donc, graduellement, le présent, le mouvement vivant de la vie, perd toute sa beauté et sa signification et il n'y a plus que du vide et de la peur.

Pour qu'il y ait un véritable épanouissement, l'esprit doit être libre des idéals et des mémoires avec toutes leurs significations. A cause du désir que l'on a de sécurité, les mémoires et les idéals deviennent des moyens de coercition. Où il y a sécurité, il ne peut y avoir de réalisation.

QUESTION : Vous avez souvent dit: « Percevez et comprenez la pleine signification du milieu. » Est-ce que ceci veut dire nécessairement qu'il faut entrer en conflit avec le milieu? Ou s'agit-il d'une simple perception, sans une expression dynamique de l'action?

KRISHNAMURTI : Comment peut-on vraiment percevoir s'il n'y a pas d'action? Il ne peut pas y avoir un discernement intellectuel. Il y a soit une compréhension profonde ou la création d'une simple théorie. Si vous désirez comprendre le milieu, non seulement le milieu objectif, mais aussi le milieu subjectif, qui est infiniment plus subtil, il vous faut individuellement entrer en conflit avec lui. Ce n'est que dans le conflit, dans la souffrance que vous, l'individu, commencerez à réaliser la vraie signification des valeurs ; et comme la plupart des gens ont peur d'entrer en contact avec cette souffrance, ils préfèrent percevoir leurs significations seulement intellectuellement. Alors, ils abandonnent la responsabilité de l'action à la masse, cette entité vague et irréaliste qui, ils l'espèrent, amènera miraculeusement un changement du milieu et ainsi un bonheur pour eux.

Pour comprendre profondément la subtile signification du milieu, vous, l'individu, devez en devenir conscient et briser ces conditions qui limitent, qu'elles soient sociales, religieuses ou traditionnelles. La vérité (la beauté de la réalité) ne peut être perçue que lorsque l'esprit est sans peur. Il ne s'agit pas d'être intellectuellement sans peur, mais d'être dans une insécurité totale. Vous ne pouvez la connaître que par l'action.

QUESTION : Est-ce que cela a une valeur quelconque de prier les Grandes Intelligences afin qu'elles nous aident dans notre vie quotidienne?

KRISHNAMURTI : Cela n'en a aucune. J'expliquerai ce que je veux dire. Qu'est-ce qui cause la misère, le conflit, la souffrance dans notre vie quotidienne? Les traditions, les valeurs morales égoïstes, les coercitions des intérêts établis, l'attachement, le sens d'acquisition, tout cela crée des conditions qui empêchent le bonheur humain.

Et à quoi cela sert-il de prier quelqu'un d'autre, lorsque vous, par votre propre intelligence, pouvez changer toute cette affreuse confusion? Mais comme vous ne voulez pas affronter la souffrance, vous essayez d'y échapper par la prière. Vous pouvez échapper momentanément, mais la force de votre désir s'affirme de nouveau et plonge l'esprit dans la misère et la confusion. Donc ce qui importe, ce n'est pas si le fait de prier a une valeur quelconque, mais d'éveiller cette intelligence qui seule résoudra nos misères humaines. Un esprit et un cœur, qui se sont endurcis, qui se sont limités eux-mêmes par leurs peurs égoïstes, prient. Mais s'il y a amour, vous libérerez votre esprit de ces peurs égoïstes et cela seulement engendrera autour de vous l'intelligence et un ordre heureux.

QUESTION : Est-ce que l'amour libéré du sens de possession n'amènerait pas la cessation de la reproduction et, par conséquent, l'extinction de la race humaine? Puisque ceci a l'air de ne pas être intelligent, est-ce le résultat d'une croyance?

KRISHNAMURTI : Avant de pouvoir dire si notre amour présent est le résultat d'une croyance, donc inintelligent, nous devons comprendre ce qu'il est. Il n'est que de la possession, excepté dans les rares moments où nous connaissons le parfum de l'amour. Pour dominer, pour posséder, nous avons certaines lois que nous appelons morale. Pour moi, où existe le sens possessif, il ne peut y avoir amour. Sans être conscient de ces subtiles impositions et cruautés, vous dites: « Si on libérait l'amour du sens possessif, est-ce qu'on ne se débarrasserait pas complètement de l'amour? » Pour savoir si c'est vrai ou non, il vous faut expérimenter la chose, vous ne pouvez pas simplement affirmer. Laissez l'esprit se libérer complètement de l'attachement, du sens possessif ; alors vous saurez.

Ce n'est que lorsque vous avez perdu l'amour par la possession que vous avez des problèmes sexuels ; vous voulez les résoudre séparément, en dehors du reste des problèmes humains et des autres difficultés. Vous ne pouvez pas isoler un problème humain et le résoudre seul, indépendamment des autres. Pour comprendre pleinement le problème du sexe, et pour résoudre ces difficultés, il nous faut savoir que nous sommes frustrés et dominés. Par les conditions économiques, l'individu est transformé en machine et son travail n'est pas un accomplissement, mais une contrainte. Là où devrait exister une libération de l'expression individuelle par le travail, il y a frustration, et là où il devrait y avoir une pensée profonde et complète, il y a la peur, la coercition, l'imitation. Donc, le problème du sexe devient envahissant et complexe. Nous croyons que nous pouvons le résoudre seul, mais cela n'est pas possible. Lorsque le travail devient une expression vraie, et lorsqu'il n'y a plus, à cause de la peur, le désir de nous accrocher à des croyances et à des traditions, à des idéals et à des religions, il y a la réalité exquise de l'amour. Où existe l'amour il n'y a pas de sens de possession ; l'attachement indique une frustration profonde.

QUESTION : Devons-nous améliorer l'ordre des choses créé par Dieu lui-même?

KRISHNAMURTI : Ceci est l'attitude de l'exploiteur. Il veut que les choses demeurent ce qu'elles sont, car il se trouve du bon côté. Mais, demandez à l'homme qui souffre, demandez à l'homme qui vit en haillons et dans un taudis, alors vous saurez si les choses doivent être laissées telles qu'elles sont. Les pauvres et les riches veulent que les choses demeurent telles qu'elles sont ; les pauvres parce qu'ils ont peur de perdre le peu qu'ils ont et les riches parce qu'ils ont peur de perdre tout ce qu'ils ont. Donc, lorsque existe la peur de perdre, de tomber dans l'incertitude, surgit le désir de ne pas intervenir dans l'ordre des choses créées par Dieu ou la nature.

Pour engendrer un ordre humain heureux, il faut qu'il y ait à l'intérieur de chacun de vous un changement profond, fondamental. Là où existe une continuelle adaptation au mouvement de la vie, de la vérité, il n'y a pas de peur. Chacun de vous doit sentir le poison de la contrainte, de l'autorité et de l'imitation. Chacun doit sentir

l'immense nécessité, par sa propre souffrance, d'un changement complet et radical de la pensée et du désir, ceux-ci étant libres des recherches subtiles des substitutions. Alors, il y aura le vrai accomplissement de l'homme.

QUESTION : Si la douleur est nécessaire pour la purification de nos âmes, pourquoi nous débarrasser de la souffrance par la compréhension de sa cause?

KRISHNAMURTI : La douleur ne purifie pas. Pourquoi existe la douleur? Lorsque l'esprit est stagnant, drogué par des croyances, mutilé par des limitations, et qu'il s'éveille au mouvement de la vie, cet éveil nous l'appelons souffrance. Où existe ce dérangement de notre sécurité par l'action de la vie, nous appelons cela de la souffrance. Au lieu de voir que cette souffrance est une entrave, nous essayons de l'utiliser pour obtenir un autre résultat. Mais par une illusion, nous ne pouvons pas parvenir à une réalité.

La douleur n'est qu'une indication d'une limitation, d'une insuffisance. Lorsqu'on perçoit l'obstacle de la douleur, on ne peut pas en faire un moyen de purification. Il faut se débarrasser de cette limitation. Vous devez comprendre la cause et ses effets. Si vous vous voulez l'employer comme un moyen de purification, vous en retirez subtilement une sécurité, une consolation. Cela ne fait que créer de nouvelles entraves qui empêchent l'éveil de l'intelligence. De ces nombreuses entraves, de ces mémoires autodéfensives, naît la conscience limitée du moi qui est la vraie cause de la souffrance.

QUESTION : Ne pensez-vous pas qu'il est pratiquement impossible que vos idées et conceptions élevées portent des fruits dans des cerveaux dégénérés par les vices et la maladie?

KRISHNAMURTI : Certainement, ceci est évident. Mais le vice est une habitude cultivée, un moyen d'évasion, en général hors de la vie, hors de l'intelligence.

Prenez la question de la boisson. Les intérêts établis vendent de l'alcool et les gouvernements les appuient. Alors, vous formez des sociétés de tempérance afin que l'homme prenne conscience de cette cruauté, de cette stupidité qu'est l'alcoolisme. D'un côté vous avez des intérêts établis, et de l'autre le réformateur ; la victime devient le jouet des deux. Si vous voulez aider l'homme, qui est vous-même, vous veillerez à ne pas être exploité par votre propre stupidité. Ceci exige la perception des valeurs existantes et la perception de leurs vraies significations. A cause de l'illusion, de la stupidité, l'homme est exploité par l'homme. Après nous être entourés de tant de limitations qui empêchent le bonheur humain, l'affection et l'amour, nous croyons que nous pourrions nous en débarrasser en cherchant de nouvelles substitutions. Par votre sens d'acquisition, par votre peur, vous créez de nouvelles illusions et dans ce filet vous empêchez aussi vos voisins.

QUESTION : Que devons-nous comprendre par Dieu? Est-ce que c'est un être personnel qui guide l'univers, ou un principe cosmique?

KRISHNAMURTI : Puis-je vous demander pourquoi vous voulez le savoir? Ou bien vous voulez être renforcé dans vos croyances, ou bien vous cherchez en moi un moyen de fuir la souffrance et le conflit. Si vous demandez une confirmation, c'est qu'en vous il y a un doute ; et alors n'écarterez pas le doute. Vous ne demandez jamais à quelqu'un de vous dire si vous êtes amoureux. Et si quelqu'un devait vous décrire la réalité, ce ne serait plus la réalité. Comment pouvez-vous décrire à quelqu'un qui ne le connaît pas ce que c'est que l'amour?

Ce que je dis, c'est qu'il existe une réalité, qu'elle ne peut pas être mesurée par des mots. Vous ne pouvez pas être conscient de cette réalité, si la peur existe, si des limitations existent qui détruisent cette délicate souplesse de l'esprit et du cœur. Alors, au lieu de poser des questions au sujet de l'existence de Dieu, voyez si votre esprit et



vosre cœur sont esclaves de la peur qui crée des illusions et des limitations. Lorsque l'esprit et le cœur se libèrent de ces protections imposées par vous-même dans cette réalisation, il y a la compréhension de ce qui est.

QUESTION : Dans quelques-unes de vos précédentes Causeries, vous avez dit que le conflit n'existe qu'entre le faux et le faux et jamais entre le réel et le faux. Pouvez-vous, je vous prie, expliquer cela?

KRISHNAMURTI : Il ne peut pas y avoir de lutte entre la lumière et l'obscurité. L'illusion engendre le conflit, non pas entre elle-même et la réalité, mais avec ses propres créations. Il n'y a jamais de conflit entre l'intelligence et la stupidité.

QUESTION : Expliquez, je vous prie, le sens de l'action pure. Est-ce quelle surgit lorsque la vie s'exprime à travers l'individu libéré?

KRISHNAMURTI : Laissons de côté pour le moment l'individu libéré et comprenons ce qu'on appelle l'action.

L'esprit-cœur aborde la vie ou l'expérience avec certaines limitations et certains préjugés. Dans ce contact de ce qui est mort et de ce qui est vivant, il y a l'action. Le désir est la recherche de l'accomplissement. Dans sa réalisation, dans son action, il y a toujours douleur et plaisir, et l'esprit les enregistre. Dans l'expression d'autres désirs, il y a de nouveau douleur et plaisir et de nouveau l'esprit les emmagasine. Ainsi l'esprit devient le magasin de la mémoire. Ces mémoires agissent comme des signalements. Ainsi l'esprit devient de plus en plus contrôlé et dirigé par ces mémoires basées sur la douleur et le plaisir, sur l'auto-défense. L'action qui est engendrée par ces mémoires et ces plaisirs d'auto-protection est continuellement en train de créer des restrictions, des limitations. Il y a l'action de ces mémoires autodéfensives et une action qui est libre de ce centre de limitation imposée par l'individu lui-même.

QUESTION : Est-ce qu'il y a certaines choses que vous connaissez et que vous ne divulguez pas au public?

KRISHNAMURTI : Il y a dans la plupart des personnes un désir d'exclusivité, un désir de se séparer des autres par la connaissance, par des titres, par des possessions. Cette forme d'exclusivité renforce leur importance individuelle, leur petite vanité. Notre société, à la fois celle temporelle et celle soi-disant spirituelle, est basée sur l'exclusivité hiérarchique. Se soumettre à cette séparation, engendre les nombreuses formes de l'exploitation, grossières et subtiles.

Je n'ai pas d'enseignement secret pour une minorité. Naturellement, il y a ceux qui désirent aller plus profondément dans ce que je dis ; mais s'ils deviennent exclusifs et s'ils créent un corps secret, ils ne sont encouragés à le faire uniquement que par leur désir d'être exclusifs.

QUESTION : Croyez-vous en Dieu?

KRISHNAMURTI : Vous posez cette question soit par curiosité afin de savoir ce que je pense, soit pour découvrir si Dieu existe. Si vous êtes simplement curieux, naturellement il n'y a pas de réponse ; mais si vous voulez savoir par vous-même si Dieu existe, il vous faut alors aborder cette enquête sans préjugés ; il vous faut l'aborder avec un esprit vrai, sans être croyant, ni incroyant. Si je vous disais que Dieu existe, vous accepteriez cela comme une croyance et vous l'ajouteriez aux croyances mortes qui existent déjà. Ou, si je disais qu'il n'existe pas, cela deviendrait simplement un support confortable pour les incroyants.

Si l'homme est vraiment désireux de savoir, il ne doit pas chercher la réalité, la vie, Dieu, car cette recherche serait une évasion de la douleur, du conflit ; mais qu'il comprenne la véritable cause de la douleur, du conflit, et lorsque son esprit en sera libéré,

il saura. Lorsque l'esprit est vulnérable, lorsqu'il a perdu tout support, toute explication, lorsqu'il est nu, il connaît la béatitude de la vérité.

Santiago, le 7 septembre 1935

## **Santiago, Chili**

### **3ème Causerie**

### **le 8 septembre 1935**

QUESTION : Qu'avez-vous à dire au sujet du traitement des criminels?

KRISHNAMURTI : Tout dépend de qui vous appelez des criminels. Un cas pathologique n'est pas un criminel et c'est une folie de le mettre en prison. Il a besoin de soins médicaux et d'attention. Une personne qui vole délibérément est en général appelée criminelle. A moins que ce ne soit un cas pathologique, elle vole parce qu'elle ne possède pas en quantité suffisante les nécessités de la vie. Alors, quel sens cela a-t-il d'enfermer un criminel en le jetant en prison? Cette personne est le résultat de conditions économiques qui exploitent de façon cruelle et absurde. Elle n'est pas le vrai coupable, mais le vrai coupable est tout le système d'acquisition qui crée l'exploiteur.

Il y a encore un autre type d'homme que l'on appelle criminel ; ses idées étant vraies, elles deviennent dangereuses, et vous vous en débarrassez en le jetant en prison et en le tuant. Chacun, par ses propres actions, crée les conditions qui produisent le soi-disant criminel ou au contraire détruit ces limitations qui engendrent de la douleur.

QUESTION : Il a été dit que vous êtes un agent du Gouvernement britannique et que tout ce que vous dites au sujet du nationalisme fait partie d'un vaste plan de propagande destiné à maintenir les Indes sujettes de l'Empire britannique. Est-ce que cela est vrai?

KRISHNAMURTI : Je crains que cela ne soit pas vrai. Il est assez absurde de s'entendre dire, lorsqu'on expose ce que l'on pense, que l'on est un agent d'une cause ou d'un pays. (Rires.) Pour moi, le nationalisme, qu'il soit au Chili, en Angleterre ou aux Indes, est destructeur. Il sépare les êtres humains et cause de nombreux maux. Le nationalisme est une vilaine maladie ; et lorsque je dis cela, ceux qui, dans d'autres pays, possèdent des intérêts établis ici, où dans un autre pays qui n'est pas à eux, sont pleinement d'accord avec ce que je dis ; et ceux pour qui le nationalisme est une façon d'exploiter leur propre nation sont très opposés à cela. Le nationalisme est, après tout, un faux sentiment stimulé par des intérêts consacrés et employé pour l'impérialisme et pour la guerre.

QUESTION : Est-ce que ce que vous dites contre le nationalisme n'est pas au détriment du bien-être des plus petites nations? Comment pouvons-nous, au Chili, espérer maintenir notre intégrité nationale et notre bien-être si nous ne sentons pas intensément d'une façon nationaliste et si nous ne nous défendons pas contre les nations plus grandes qui cherchent à nous contrôler et à nous dominer?

KRISHNAMURTI : Lorsque vous parlez de défendre votre intégrité nationale et votre bien-être, vous entendez développer votre propre classe particulière d'exploiteurs (Rires.). Ne pensez pas en termes de Chili, ni d'aucun autre pays, mais pensez à l'humanité comme un tout.

Hier, je marchais dans la campagne et il y avait un ravissant coucher de soleil. Les montagnes et la neige brillaient claires et belles. Un laboureur littéralement en haillons passait par là. Certains ont de l'argent pour vivre confortablement et pour jouir de la beauté de la vie, d'autres sont obligés de travailler du matin jusqu'à la nuit,

de l'âge le plus tendre jusqu'à leur mort, sans loisirs, sans espoirs. Nous permettons dans chaque pays toute cette cruauté et cette horreur. Nous avons perdu nos sentiments délicats. Nous sommes frustrés et nous détruisons, à cause de la peur et de notre sens d'acquisition.

Il est bien certain pourtant que pour abolir la pauvreté, il faut penser en tant qu'êtres humains et non en tant que nationaux. Il ne peut exister que l'humanité et non cette cruelle division de races et cette enfantine absurdité du nationalisme. Pourquoi cet état de chose intelligent et heureux ne peut-il pas être établi? Qui l'empêche? Chacun de vous, parce que vous pensez en termes de Chili, d'Angleterre, des Indes ou de quelque autre pays. Comme les croyances divisent les gens, ainsi vous avez permis à des frontières de détruire l'unité de l'homme. Il appartient à vous, et non à une vague chose qu'on appelle la masse, d'engendrer l'unité humaine et le bonheur.

QUESTION : Vous croyez apparemment que tous les prêtres sont des scélérats (Rires.). Dans l'Église catholique il y a beaucoup d'hommes qui sont grands et saints. Est-ce que vous les appelez aussi des exploiters?

KRISHNAMURTI : A cause de la peur on crée l'autorité, et lorsqu'on s'abandonne à elle, on engendre l'exploitation. Donc, chacun de vous, par la crainte, crée des exploiters. Par votre propre désir et vos craintes, vous avez créé des religions avec leurs dogmes, leurs croyances et toute cette représentation théâtrale. Les religions sont des croyances organisées avec leurs intérêts établis et ne conduisent pas l'homme à la réalité. Elles sont devenues des instruments d'exploitation (applaudissements). Mais vous êtes responsables de leur existence. L'esprit doit être libre de ces illusions que la peur a créées, de ces illusions qui vous semblent maintenant la réalité ; et lorsque l'esprit est simple, direct, capable de penser vraiment, il n'engendre pas l'exploiteur.

QUESTION : Vos enseignements concernant la famille ont l'air d'être dépourvus de cœur. Est-ce que la famille n'est pas le résultat naturel de l'affection entre êtres humains? Pourquoi donc êtes-vous contre elle?

KRISHNAMURTI : Qu'est-ce la famille maintenant? Elle est basée sur le sens de possession qui détruit l'amour. Où existe un sens de possession, il doit y avoir exploitation. Où existe l'amour, il n'y a ni imposition, ni sens possessif. Mais si vous considérez notre morale présente, vous verrez qu'elle est basée sur l'établissement de cette attitude possessive vis-à-vis de la vie. Par nos désirs profondément égoïstes, nous sommes en train de détruire le parfum et la beauté de la vie. Où est l'amour, la famille ne devient pas un centre d'exploitation.

QUESTION : Si l'on est libre de vices tel que l'emploi de l'alcool et du tabac et si l'on suit un régime strictement végétarien, est-ce que cela ne peut pas être un grand facteur pour nous aider à comprendre vos enseignements?

KRISHNAMURTI : Je vous en prie, ce n'est pas ce que vous mettez dans votre bouche qui vous donne la compréhension. C'est d'aborder la vie directement, simplement et avec vérité. Mais, en abandonnant simplement la viande, l'alcool et le tabac, vous ne comprendrez pas la réalité. Beaucoup de gens ont abandonné ces choses en espérant trouver le bonheur. L'épanouissement ne réside pas dans le renoncement, mais dans la compréhension. L'esprit ne peut pas être l'esclave de la peur et d'illusions. Découvrez d'abord quelles sont les entraves, les limitations qui mutilent l'esprit et le cœur, et lorsque vous vous en serez libérés, s'établira une existence intelligente et naturelle.

QUESTION : Comment pourrait-il y avoir un bien-être individuel avant qu'un mouvement de masse chasse les exploiters capitalistes du pouvoir? Sûrement un mouvement de masse doit d'abord se produire afin de débarrasser le chemin pour les

couches inférieures de la société et alors seulement il y aura une opportunité égale pour tous.

KRISHNAMURTI : Mettre une de ces choses d'abord, le bien-être individuel ou l'action collective, doit finalement entraver la réalisation de l'homme. La véritable réalisation engendre le bien-être de tous aussi bien que celui de l'individu. Qu'appellez-vous la masse? C'est vous. Il ne peut pas y avoir une vraie action collective sans compréhension individuelle. Le mouvement de masse est en réalité le résultat de la pensée et de l'action de chaque individu. Si chacun de vous ne fait simplement de dire qu'il devrait y avoir une action collective, une telle action n'aura jamais lieu, parce que vous ne faites qu'éviter votre responsabilité individuelle et votre action. Lorsqu'un homme compte sur l'action de la masse, c'est qu'il est lui-même véritablement effrayé d'agir.

S'il faut qu'il y ait un changement radical et complet, vous, l'individu, devez vous éveiller de ces limitations qui maintenant mutilent votre esprit et votre cœur. En vous libérant de ces espoirs égoïstes et illusoire, de ces ambitions et de ces cruautés, il y aura une intelligente coopération et non une coercition et une exploitation.

QUESTION : J'ai une amie qui est un médium. Lorsqu'elle est en transe, beaucoup de grands esprits lui parlent y compris Napoléon, Platon et Jésus, et leur avis est très utile dans la vie spirituelle. Pourquoi ne parlez-vous pas du spiritisme et de la médiumnité?

KRISHNAMURTI : J'ai parlé de l'autorité et de son influence destructive sur l'intelligence, qu'elle soit l'autorité des vivants ou celle des morts. Elle ne devient pas plus sainte du fait qu'elle émane du passé ou des morts. L'autorité, la contrainte détruisent la réalisation de l'homme, qu'elle soit exercée par la religion, la société ou des médiums. Que se trouve-t-il derrière ce plaisir de se faire guider? On redoute de se faire happer par la souffrance, par certaines actions. Et alors dans le but de l'éviter – en fait de ne pas vivre – on dit: «Je dois suivre, je dois être guidé ». Le mouvement de la vérité ne se produit que lorsque l'esprit n'est plus retenu par la peur, avec toutes ses illusions, lorsqu'il ne cherche plus des guides, lorsqu'il ne veut plus se faire guider. Cette unité n'est pas de l'exclusivisme ; elle est engendrée par la perception de ce qui est faux.

QUESTION : Vous dites que les organisations spirituelles sont inutiles. Est-ce que ceci est vrai pour tout le monde ou seulement pour des personnes qui ont dépassé le niveau spirituel de l'humanité en général?

KRISHNAMURTI : Si vous pensez que ce que je dis n'est applicable qu'à une minorité, vous faites de moi un exploiteur. Vous pensez qu'un autre a besoin de la fausseté, des illusions de la croyance organisée. Si ces croyances sont fausses, si elles manquent de spiritualité pour vous, elles sont fausses et privées de spiritualité pour tous. Il n'y a pas de stupidité relative. Parce que nous ne désirons pas penser directement et clairement, nous nous tranquillisons en disant que l'intelligence est une question de croissance lente. Par exemple, le sens d'acquisition, si vous y pensez profondément, est un poison en lui-même. Mais si vous y pensiez profondément, cela impliquerait de l'action et de la souffrance, et alors vous dites que la libération de ce sens d'acquisition est progressif, relatif, et ne peut être obtenu que par degrés. En d'autres termes, vous n'êtes pas du tout sûrs que le sens d'acquisition est un poison. De la même façon vous n'êtes pas du tout sûrs que les religions et les sectes sont intrinsèquement stupides. Si une chose est fausse, elle est fausse pour tout le monde, dans toutes les circonstances.

QUESTION : Si l'idée de l'immortalité individuelle est fausse, quelle est la signification de l'existence individuelle?

KRISHNAMURTI : Pour comprendre ce problème de l'immortalité individuelle, il vous faut l'aborder sans détours. Le désir profond que l'on a pour l'immortalité empêche cette compréhension. Pour comprendre cela profondément, l'esprit doit avoir le pouvoir de percevoir directement et ne doit pas choisir en identifiant les objets un à un. Notre soif intérieure est si forte, nos impulsions égoïstes et autoprotectrices sont si vitales que notre besoin même nous aveugle. Où existe la soif intérieure, il n'y a pas de discernement. La vraie culture est l'action pour sa propre beauté, sans la recherche d'une récompense. Lorsque vous dites « moi », qu'entendez-vous par cela?

Vous entendez la forme, le nom, certains désirs inassouvis, des qualités et des réactions défensives que vous appelez vertu ; tout cela compose cette conscience limitée que vous appelez le « moi ». L'esprit s'est enfermé à l'intérieur de nombreuses illusions et limitations, et les nombreuses mémoires engendrent la frustration. Ce que vous essayez de faire, c'est immortaliser cette frustration qui est le « moi ». Il ne peut pas y avoir d'immortalité pour l'illusion. La vie est éternelle, sans cesse en devenir. Pour comprendre cela profondément, l'esprit doit se libérer de toutes les entraves qui causent la frustration. Lorsqu'on est pleinement conscient, tous les désirs secrets et cachés, les peurs et les poursuites, viennent à la conscience ; alors seulement il peut y avoir une vraie libération de ces entrevues. Alors, il y a réalité.

QUESTION : J'ai une fille qui était dans le temps très studieuse et qui aimait la musique, et maintenant elle ne fait que lire vos livres. Que conseillez-vous à sa mère de faire. (Rires.)

KRISHNAMURTI : Je me demande pourquoi votre fille a abandonné la musique, c'est peut-être parce qu'elle a découvert que ce n'était pas là sa profonde réalisation et qu'elle essaie de trouver sa vraie expression. Mais, si elle ne fait que lire ce que dis, sans la plénitude de l'action, mes mots deviendront une entrave.

Nous pensons souvent que vivre conformément à une certaine idée éveillera l'intelligence. Ce qui réellement éveille l'intelligence, c'est l'action sans peur et sans conformisme à un critérium ou à un idéal. Ceci exige une grande lucidité et une souplesse de l'esprit.

QUESTION : Êtes-vous parvenu à ce que vous êtes dans cette vie à travers une série de vies antérieures?

KRISHNAMURTI : Vous êtes en train de me demander si l'on peut comprendre la vérité, la vie ou Dieu par l'accumulation de l'expérience.

L'expérience nous a simplement appris à nous protéger nous-mêmes avec adresse, à créer des défenses contre le mouvement de la vie. À l'intérieur de cet enclos, l'esprit s'abrite et se protège de plus en plus contre le continuel devenir de la vie. Ces barrières défensives divisent le mouvement de la vie en passé, présent et futur. C'est cette division qui détruit la continuité de la vie en tant que totalité. De cela surgit la peur qui est recouverte par les illusions, les espoirs. Tant que l'esprit-cœur est attrapé dans cette division, il ne peut pas y avoir la compréhension de la vérité ; car alors l'expérience devient simplement une source de conflits et de douleurs, tandis qu'elle devrait détruire ces barrières autoprotectrices et ainsi ouvrir l'esprit et le cœur au mouvement de la vie.

Santiago, le 8 septembre 1935

# **Mexico City, Mexique**

## **1ère Causerie**

### **le 20 octobre 1935**

Amis,

Comme de nombreuses informations incorrectes ont été publiées dans les journaux en ce qui me concerne, je voudrais les corriger avant de commencer ces Causeries. Je ne suis pas un Théosophe. Je n'appartiens à aucun parti, à aucune religion particulière, car la religion est nettement une entrave à la réalisation de l'homme. Ni n'ai-je le désir de vous convertir à quelque théorie fantastique ou à des conclusions auxquelles je serais arrivé.

Vous pouvez demander: « Qu'est-ce que vous voulez faire? Si vous ne voulez pas que nous nous fassions membres d'une société, ni que nous acceptions certaines théories, que nous demanderez-vous de faire? »

Ce que je veux faire, c'est vous aider, vous, l'individu, à traverser le courant de la souffrance, de la confusion et du conflit grâce à un épanouissement complet et profond. Cet accomplissement ne réside pas en une expression individuelle et égoïste, ni dans une contrainte, ni dans une imitation. Il n'est pas dans quelque sentiment fantastique, ni dans des conclusions, mais c'est par une pensée intelligente que nous traverserons ce torrent de douleurs et de souffrances. Il y a une réalité qui ne peut être comprise que par un profond et véritable épanouissement.

Avant de pouvoir comprendre la richesse et la beauté de cette réalisation, l'esprit doit se libérer de son arrière-plan de traditions, d'habitudes et de préjugés. Par exemple, si vous appartenez à un parti politique, naturellement vous considérez toutes vos idées politiques du point de vue étroit et limité de ce parti. Si vous avez été élevé, nourri, conditionné à l'intérieur d'une certaine religion, vous regarderez la vie à travers son voile de préjugés et d'obscurités. Cet arrière-plan de traditions empêche la complète compréhension de la vie et engendre ainsi la confusion et la souffrance.

Je vous prierai d'écouter ce que j'ai à dire en vous libérant, pendant cette heure au moins, de l'arrière-plan dans lequel vous avez été élevés avec ses traditions et ses préjugés, et de penser simplement et directement aux nombreux problèmes humains.

Avoir véritablement l'esprit critique, ce n'est pas se mettre en opposition. Nous avons, la plupart d'entre nous, été entraînés à nous opposer et non point à critiquer. Lorsqu'un homme ne fait que s'opposer, cela indique, en général, qu'il a certains intérêts établis qu'il désire protéger. Son opposition n'est pas une pénétration profonde par l'examen critique. Un véritable examen critique consiste à essayer de comprendre la pleine signification des valeurs sans l'entrave des réactions défensives.

Nous voyons à travers le monde des extrêmes de pauvreté et de richesse, l'abondance et en même temps la faim. Nous avons des distinctions de classes et des haines de races, la stupidité du nationalisme et les effroyables cruautés de la guerre. Il y a l'exploitation de l'homme par l'homme ; les religions avec leurs intérêts établis sont devenues des moyens d'exploitation, qui divisent encore l'homme de l'homme. Il y a de l'anxiété, de la confusion, du désespoir, de la frustration.

Nous voyons tout cela. C'est une partie de notre vie quotidienne. Saisis dans la roue de la souffrance, si vous êtes tant soit peu réfléchis, vous vous êtes certainement

demandé comment ces problèmes humains peuvent être résolus. Ou vous êtes conscients de cet état chaotique dans le monde, ou vous êtes complètement endormis, en train de vivre dans un monde fantastique, dans une illusion. Si vous êtes conscients, vous devez vous débattre avec ces problèmes. En essayant de les résoudre, quelques-uns se retournent vers des experts pour avoir des solutions et pour suivre leurs idées et leurs théories. Graduellement, ils se constituent en un corps exclusif et ainsi ils entrent en conflit avec d'autres experts et leurs partis ; alors l'individu devient un simple instrument entre les mains d'un groupe ou de l'expert. Vous essayez de résoudre ces problèmes en suivant un système particulier qui, si vous l'examinez soigneusement, devient simplement un autre moyen d'exploiter l'individu, ou encore vous pensez que pour changer toute cette cruauté et cette horreur, il faut qu'il y ait un mouvement de masse, une action collective.

Or, l'idée d'un mouvement de masse devient simplement une formule si vous, l'individu, qui êtes une partie de la masse, ne comprenez pas votre vraie fonction. La vraie action collective ne peut avoir lieu que lorsque vous, l'individu, qui êtes aussi la masse, êtes éveillé et assumez la pleine responsabilité de votre action sans contrainte.

Je vous prie de tenir présent à l'esprit que je ne suis pas en train de vous donner un système philosophique à suivre aveuglément, mais que j'essaie d'éveiller le désir de réalisation vraie et intelligente qui seule pourra engendrer un ordre de bonheur et de paix dans le monde.

Il ne peut y avoir de changement radical et durable dans le monde, il ne peut y avoir d'accomplissement pour l'amour et l'intelligence, que lorsque vous vous éveillerez, et lorsque vous commencerez à vous libérer du filet des illusions, des nombreuses illusions que vous avez créées autour de vous par la peur. Lorsque l'esprit se libère de ces entraves, lorsque existe ce changement profond, intérieur et voulu, alors seulement peut-il y avoir une action vraie, durable et collective dans laquelle il n'y aura pas de contrainte.

Je vous prie de comprendre que je vous parle en tant qu'individus et non en tant que groupe collectif, ni en tant qu'appartenant à un parti. Si vous ne vous éveillez pas à votre pleine responsabilité, à votre épanouissement, votre fonction en tant qu'êtres humains dans la société sera frustrée, limitée, et en cela réside la douleur.

Donc, la question est comment peut-il y avoir cette révolution individuelle, profonde? Si cette révolution voulue est vraie et qu'elle se produit de la part de l'individu, vous créerez un milieu adéquat pour tous, sans distinction de classes ou de races. Alors le monde deviendra une seule unité humaine.

Comment vous éveillerez-vous en tant qu'individus à cette profonde révolution? Ce que je vais vous dire n'est pas compliqué, c'est simple ; et à cause de sa simplicité même, j'ai peur que vous le rejetiez comme n'étant pas positif. Ce que vous appelez positif, c'est un plan défini qui vous indique exactement ce qu'il vous faut faire. Mais si vous pouvez apprendre par vous-mêmes quelles sont les entraves qui empêchent votre réalisation profonde et vraie, vous ne deviendrez pas un simple disciple qui se fait exploiter. Suivre est toujours au détriment de la plénitude.

Pour obtenir cette révolution profonde, il vous faut devenir pleinement conscients de la structure que vous avez créée autour de vous et dans laquelle vous êtes pris. Je veux dire que vous avez en ce moment certaines valeurs, des idéals et des croyances qui agissent comme un filet pour retenir votre esprit, et en les mettant en doute et en comprenant leurs significations, nous comprendrons comment ils sont venus à l'existence. Avant de pouvoir agir pleinement et avec vérité, vous devez connaître la prison dans laquelle vous vivez et savoir comment elle a été créée ; en l'examinant sans aucune auto-défense, vous découvrirez par vous-mêmes sa vraie signification que per-



sonne ne peut vous apporter pour vous. En effet, c'est par vous-mêmes, par votre intelligence et par votre propre souffrance que vous découvrirez la façon de vous réaliser.

Chacun de nous cherche la sécurité, la certitude au moyen d'une pensée et d'une action égoïste, objective et subjective. Si vous êtes conscients de votre propre pensée, vous verrez que vous êtes en train de poursuivre votre propre certitude et sécurité égocentrique, à la fois extérieurement et intérieurement. En réalité, cette division n'existe pas dans la vie, il n'y a pas un monde objectif et un monde subjectif. Je ne fais cette division que pour la commodité de ce que j'ai à dire.

Objectivement, cette recherche de la sécurité et de la certitude égocentrique s'exprime par la famille qui devient un centre de l'exploitation basée sur l'acquisition. Si vous l'examinez, vous verrez que ce que vous appelez l'amour de la famille n'est pas autre chose que la possession.

Cette recherche de la sécurité s'exprime encore par la division des classes qui se développe dans les stupidités du nationalisme et de l'impérialisme, engendrant la haine, l'antagonisme racial et finalement les cruautés de la guerre.

Ainsi, à travers notre désir égocentrique, nous avons créé un monde de nationalités et de gouvernements souverains en conflit, dont la fonction est de préparer la guerre et de pousser l'homme contre l'homme.

Il y a aussi la recherche de la sécurité, de la certitude égocentrique à travers ce que nous appelons la religion. Vous aimez beaucoup croire que des êtres vivants ont créé ces formes organisées de croyance que vous appelez religions. Vous les avez vous-mêmes créées pour votre propre commodité ; elles ont été sanctifiées à travers des siècles et vous êtes maintenant devenus leurs esclaves. Il ne peut jamais y avoir de religion idéale, donc ne perdons pas notre temps à les discuter. Elles peuvent exister seulement en théorie, non en réalité. Examinons comment nous avons créé les religions et de quelle manière nous sommes devenus leurs esclaves. Si vous les examinez profondément, telles qu'elles sont, vous verrez qu'elles ne sont pas autre chose que les intérêts établis de croyances organisées qui séparent et exploitent l'homme.

De même que vous cherchez votre sécurité objectivement, vous êtes à la recherche subjective d'une autre sorte de sécurité et de certitude que vous appelez l'immortalité. Vous avez une grande soif intérieure pour une continuation égocentrique dans l'au-delà en l'appelant l'immortalité. Plus tard, dans mes Causeries, j'expliquerai ce qu'est pour moi la vraie immortalité.

De votre recherche pour cette sécurité, la peur est née, et alors vous vous soumettez à quelqu'un d'autre qui vous promet cette immortalité. Par la peur, vous créez une autorité spirituelle et pour administrer cette autorité, il y a des prêtres qui vous exploitent avec des croyances, des dogmes et des credo, avec des spectacles pompeux, des représentations théâtrales qu'à travers le monde vous appelez des religions. Mais tout cela est essentiellement basé sur la peur, bien que vous puissiez l'appeler l'amour de Dieu ou de la vérité. Tout cela, si vous l'examinez intelligemment, n'est pas autre chose que le résultat de la peur, et, par conséquent, doit devenir un des moyens d'exploiter l'homme. A travers votre propre désir d'immortalité et de continuation égoïste, vous avez construit cette illusion que vous appelez la religion et vous êtes consciemment ou inconsciemment attrapés par elle. Vous pouvez n'appartenir à aucune religion particulière, mais appartenir à quelque secte qui subtilement promet une récompense, une subtile inflation de l'ego dans l'au-delà. Ou encore vous pouvez n'appartenir ni à une société, ni à une secte, mais il peut y avoir en vous un désir intérieur caché et secret de rechercher votre propre immortalité. Tant qu'existe un désir de continuation de soi-même, sous une forme quelconque, la peur doit exister qui ne

fait que créer l'autorité, et de cela surgit la subtile cruauté et la subtile stupidité qui consistent à se soumettre à l'exploitation. Cette exploitation est si subtile, si raffinée, qu'on en devient amoureux, en l'appelant un progrès spirituel, un avancement vers la perfection.

Or vous, l'individu, devez devenir conscient de toute cette structure compliquée, conscient de la source de la peur, et vous devez être désireux de la déraciner, quelle qu'en soit la conséquence. Ceci veut dire qu'on entre en conflit individuellement avec les idéals et les valeurs existantes ; et lorsque l'esprit se libère de ce qui est faux, alors seulement peut-il y avoir la création d'un milieu adéquat pour tous.

La première chose qui doit vous occuper est de devenir conscients de cette prison. Alors vous verrez que votre propre pensée est continuellement en train d'éviter le conflit avec les valeurs de cette prison. Cette évasion crée des idéals qui, bien que beaux, ne sont que des illusions. C'est un détour de l'esprit que de s'échapper dans un idéal, car s'il ne s'évade pas, il doit entrer directement en conflit avec la prison, avec le milieu. Je veux dire par là que l'esprit fuit dans une illusion plutôt que d'aborder la souffrance qui surgit inévitablement lorsqu'on commence à mettre en doute les valeurs, la morale, la religion de la prison.

Donc, ce qui importe, c'est d'entrer en conflit avec les traditions et les valeurs de la société et de la religion dans lesquelles nous sommes pris, et de ne pas échapper intellectuellement à travers un idéal. Lorsque vous commencez à mettre en question ces valeurs, vous commencez à éveiller cette vraie intelligence qui seule peut résoudre les nombreux problèmes humains.

Tant que l'esprit est attrapé dans les fausses valeurs, il ne peut pas y avoir d'accomplissement. La plénitude seule révèle la vérité, le mouvement de la vie éternelle.

Mexico City, le 20 octobre 1935

# **Mexico City, Mexique**

## **2ème Causerie**

### **le 27 octobre 1935**

Amis,

Chacun désire être heureux, être complet et épanoui ; chacun désire s'accomplir afin qu'il n'y ait pas de vide, mais une profonde richesse et une plénitude continuelle. On appelle cela la recherche de la vérité, de Dieu, ou on lui donne un autre nom pour exprimer ce profond désir qu'on a de la réalité. Or, ce désir, pour la plupart des gens, devient simplement une évasion, une fuite hors de l'actualité du conflit. Il y a tant de souffrance et de confusion en nous et autour de nous que nous cherchons une soi-disant réalité comme moyen de nous évader hors du présent. Pour la plupart des personnes, ce qu'elles appellent la réalité, ou Dieu, ou le bonheur n'est pas autre chose qu'une fuite hors de la souffrance, hors de cette continuelle tension entre l'action et la compréhension. Chacun essaie de trouver une évasion à son conflit dans une illusion quelconque qui nous est offerte par les religions ou par les différentes soi-disant sociétés et sectes spirituelles ; ou bien on cherche à se perdre dans une activité quelconque.

Or, si vous examinez soigneusement ce que ces sociétés offrent – organisées comme elles le sont autour d'une croyance, ainsi que le sont toutes les religions et les sectes – vous verrez qu'elles donnent la sécurité et le réconfort à travers un Sauveur ou un Maître, à travers des guides, à travers certains systèmes de pensée, des idéals et des règles de conduite. Toutes ces règles de conduite, ces systèmes, assurent une forme subtile de sécurité égocentrique, de défense contre la vie, contre la confusion engendrée par le manque de réflexion. Comme nous ne pouvons pas comprendre la vie avec son mouvement rapide, nous nous tournons vers des systèmes afin qu'ils nous sortent de là, et ces systèmes nous les appelons des modes de conduite ou des exemples de comportement. Ayant peur de la confusion et de la souffrance, nous créons pour nous-mêmes une autorité qui nous donne l'assurance de la certitude et de la sécurité contre le flux de la réalité.

Considérons, par exemple, le désir que l'on a de suivre un idéal ou une façon de se conduire. Pourquoi existe le besoin de suivre un idéal, un principe ou un exemple de conduite? Vous dites que vous avez besoin d'un idéal, parce qu'il y a tant de confusion dans vous et autour de vous. Vous dites que cet idéal agira comme un guide, comme une force directrice pour vous aider à travers cette confusion, cette incertitude et ce tumulte. Afin de n'être pas attrapé dans cette souffrance, vous vous évadez subtilement à travers un idéal que vous appelez une vie noble. En d'autres termes, vous ne voulez pas affronter et comprendre la confusion elle-même et vous ne désirez pas comprendre les causes du conflit: la seule chose qui vous intéresse, c'est d'éviter la douleur. Les idéals et les règles de conduite offrent une évasion commode hors de l'actuel. De la même façon, si vous examinez votre recherche pour des guides et des sauveurs, il y a en cela un désir subtil et caché de fuir la souffrance. Lorsque vous parlez de rechercher la vérité, la réalité, vous êtes simplement en train de chercher une autoprotection complète, soit dans ce monde, soit dans l'au-delà. Vous vous conformez vous-mêmes à un modèle qui vous garantit contre la souffrance. Ce modèle, ce moule, vous l'appellez la morale, la croyance, le credo.

Tout cela indique une peur profonde et cachée de la vie, qui doit inévitablement engendrer l'autorité. Où existe l'autorité, sous la forme d'un idéal, d'un mode de conduite ou d'une personne, il doit y avoir une soif intérieure et égocentrique de protection et de sécurité. En cela, il n'y a pas un seul atome de sécurité. Ainsi vos actions façonnées et contrôlées par des idéals sont toujours rendues incomplètes, car elles sont basées sur une réaction défensive contre l'intelligence de la vie.

En suivant un idéal ou une règle de conduite ou en vous soumettant à une autorité particulière, soit d'une religion, soit d'une secte, soit d'une société, il ne peut exister de vrai accomplissement, et ce n'est que par cet épanouissement que peut se produire la béatitude de la vérité.

Étant donné que tout ce que nous appelons notre morale et nos idéals est basé sur des réactions autodéfensives contre la vie, nous en sommes inconscients en tant qu'entraves, en tant que barrières qui nous séparent du mouvement de la vie. L'épanouissement complet n'existe que lorsque ces barrières autoprotectrices ont été entièrement dissipées par notre propre effort et par notre intelligence.

Donc, si vous voulez connaître la béatitude de la vérité, il vous faut devenir pleinement conscients de ces barrières autodéfensives et les dissiper par votre propre décision volontaire. Ceci exige un effort continu et persistant. La plupart des gens ne sont pas désireux de faire cet effort. Us préféreraient qu'on leur dise exactement ce qu'il faut faire, ils préféreraient être comme des machines et agir dans l'ornière des superstitions et des habitudes religieuses. Il vous faut examiner ces barrières défensives des idéals et des morales et entrer directement en conflit avec elles. Tant que vous, l'individu, ne vous serez pas volontairement libéré de ces illusions, il n'y aura pas de compréhension de la vérité. En dissolvant ces illusions d'autoprotection, l'esprit s'éveillera à la réalité et à son extase.

QUESTION : Est-il possible Je connaître Dieu?

KRISHNAMURTI : Spéculer sur cette question et établir intellectuellement des conclusions au sujet de savoir si Dieu existe ou non n'a pour moi aucune signification profonde. Vous ne pouvez savoir si Dieu existe ou non qu'avec tout votre être et non avec une partie de votre intelligence. Vous avez déjà une croyance établie au sujet de l'existence ou de la non-existence de Dieu. Si vous abordez cette question, soit avec une croyance, soit avec une non-croyance, vous ne pouvez découvrir la réalité, car votre esprit est déjà rempli de préjugés.

Vous ne pouvez savoir si Dieu existe ou non qu'en détruisant ces barrières autoprotectrices et en étant complètement vulnérable à la vie, entièrement nu. Ceci implique de la souffrance qui seule peut éveiller l'intelligence, laquelle engendre la vraie perception. Donc, quelle valeur cela aura-t-il que je vous dise s'il y a un Dieu ou s'il n'y a pas un Dieu? Les différentes religions et sectes à travers le monde sont remplies de croyances mortes ; et lorsque vous demandez si je crois en Dieu ou non, vous voulez simplement que j'ajoute une autre croyance à ce musée. Pour découvrir la vérité, il faut entrer en conflit avec les nombreuses illusions dont vous êtes maintenant inconscients ; et dans ce conflit, si vous ne cherchez pas d'évasion à travers un idéal, à travers l'autorité ou l'adoration d'un autre, la perception de la réalité sera engendrée.

QUESTION : Êtes-vous ou n'Êtes-vous pas membre de la Société Théosophique?

KRISHNAMURTI : Je n'appartiens à aucune société, secte ou parti. Je n'appartiens à aucune religion, car la croyance organisée est une grande entrave qui divise l'homme de l'homme et détruit son intelligence. Ces sociétés et religions sont foncièrement basées sur des intérêts établis et l'exploitation.

QUESTION : Comment puis-je être libre du désir sexuel qui m'empêche de vivre une vie spirituelle?

KRISHNAMURTI : Pour la plupart des gens, la vie n'est pas un épanouissement, mais une frustration continuelle. Notre occupation consiste simplement à gagner notre vie. En cela, il n'y a pas d'amour, mais seulement la contrainte et de la souffrance. Alors votre travail qui devrait être votre véritable expression est simplement un ajustement à un modèle et en cela il n'y a pas de plénitude. Vos pensées et vos émotions sont limitées et mutilées par la peur et ainsi l'action engendre sa propre frustration. Si vous observez véritablement votre propre vie, vous verrez que la société d'une part, et toute la structure religieuse d'autre part, vous forcent, vous poussent à modeler vos pensées et vos actions conformément à un modèle basé sur l'autoprotection et la peur. Ainsi où existe cette frustration continuelle, naturellement le problème sexuel devient envahissant. Tant que l'esprit et le cœur ne seront plus esclaves du milieu, je veux dire tant que, grâce à leur action, ils ne sauront pas discerner l'erreur du milieu, le sexe sera un problème croissant et envahissant. Le traiter comme étant non spirituel est absurde.

KRISHNAMURTI : La plupart des gens sont pris par ce problème et pour le résoudre vraiment il vous faut dépêtrer votre pensée créatrice et votre émotion des impositions de la religion et de la stupide morale de la société. (Applaudissements.) Par son propre effort, l'esprit doit se dépêtrer du filet des fausses valeurs que la religion lui a imposées. Alors, il y a un vrai épanouissement dans lequel il n'y a pas de problèmes.

QUESTION : Voulez-vous me dire comment communiquer avec les esprits des morts? Comment pouvons-nous être sûrs de n'être pas induits en erreur?

KRISHNAMURTI : Vous savez que la communication avec les morts est devenue à travers le monde une manie. C'est une nouvelle forme de sensation, un nouveau jouet. Pourquoi voulez-vous communiquer avec les morts? N'est-ce pas parce que vous désirez être guidés? Ici encore vous voulez vous défendre contre la vie et vous pensez qu'une personne morte est devenue beaucoup plus sage et qu'elle est capable de vous guider. Pour vous les morts sont plus importants que les vivants. Ce qui importe, ce n'est pas que vous communiquiez avec les morts, mais que vous vous accomplissiez sans peur, complètement et intelligemment.

Pour comprendre la vie pleinement et profondément, il ne faut pas qu'il y ait de peur, soit dans le présent, soit dans l'au-delà. Si vous ne pénétrez pas le milieu présent par votre propre capacité et intelligence, vous vous évadez naturellement dans l'au-delà, ou vous cherchez à vous faire guider et ainsi à éviter la beauté de la vie. Parce que le milieu environnant est plein de restrictions et d'exploitations, parce qu'il est cruel, vous trouvez un soulagement dans l'au-delà, dans la recherche de guides, de maîtres et de sauveurs. Tant que vous n'agissez pas complètement par rapport à tous les problèmes humains, vous aurez de nombreuses peurs et de subtiles évasions. Où existe la peur, il doit y avoir l'illusion et l'ignorance. La peur ne peut être déracinée que par votre propre intelligence.

QUESTION : Je comprends que vous êtes en train de prêcher l'exaltation de l'individu et que vous êtes contre la masse. Comment est-ce que l'individualisme peut conduire à la coopération et à la fraternité?

KRISHNAMURTI : Je ne fais rien de la sorte. Je ne suis pas du tout en train de prêcher l'individualisme. Je dis qu'il ne peut y avoir de vraie coopération que lorsqu'il y a vraie intelligence ; mais pour éveiller l'intelligence, chaque individu doit être responsable de son effort et de son action. Il ne peut y avoir un vrai mouvement de masse si chacun de vous est encore retenu dans la prison de ses défenses égoïstes. Comment peut-il y avoir une action collective pour le bien-être de la totalité, si chacun a secrètement le sens de l'acquisition, s'il se défend lui-même en craignant son voisin, s'il se classifie comme appartenant à une religion particulière ou à une

croyance, ou s'il est atteint par la maladie du nationalisme? Comment peut-il y avoir une coopération intelligente, lorsque vous avez vos préjugés et vos désirs secrets? Pour engendrer l'action intelligente, elle doit commencer par vous individuellement. Créer simplement un mouvement de masse implique l'exploitation et la cruauté. Lorsque vous, l'individu, réalisez la stupidité et la cruauté des milieux sociaux et religieux qui sont dépendants l'un de l'autre, alors avec votre propre intelligence il vous sera possible de créer une action collective, sans exploitation. Donc, la chose importante n'est pas l'exaltation de l'individu ou de la masse, mais l'éveil de cette intelligence qui seule pourra engendrer le vrai bien-être de l'homme.

QUESTION : Est-ce que je me réincarnerai sur la terre dans une vie future?

KRISHNAMURTI : J'expliquerai brièvement ce qu'on entend en général par réincarnation. L'idée est la suivante: il existe un vide, une division entre l'homme et la réalité, et cette division est celle du temps et de la compréhension. Pour parvenir à la perfection, à Dieu, à la vérité, il vous faut passer à travers des expériences variées, jusqu'à ce que vous ayez accumulés des connaissances suffisantes, équivalentes à la réalité. Cette division entre l'ignorance et la sagesse ne peut être franchie que par une accumulation constante, par une étude, qui continue une vie après l'autre jusqu'à ce qu'on arrive à la perfection. Vous qui maintenant êtes imparfaits, deviendrez parfaits: pour cela, il vous faut du temps et des possibilités qui nécessitent de nouvelles naissances. Voilà brièvement la théorie de la réincarnation.

Lorsque vous parlez du « moi », qu'entendez-vous par là? Vous entendez le nom, la forme, certaines vertus, des qualités spécifiques, les préjugés, les souvenirs. En d'autres mots, le « moi » n'est pas autre chose que de nombreuses couches de mémoires, le résultat de la frustration, la limitation de l'action par le milieu qui engendre l'inachèvement et la douleur. Ces nombreuses couches de mémoires et de frustrations deviennent la conscience limitée que vous appelez le « moi ». Alors, vous croyez que le « moi » doit passer à travers le temps et devenir de plus en plus parfait. Mais puisque le « moi » n'est que le résultat d'une frustration, comment peut-il devenir parfait? Le « moi », étant une limitation, ne peut pas devenir parfait. Il doit toujours demeurer une limitation. L'esprit doit se libérer de la cause de la frustration maintenant, car la sagesse réside toujours dans le présent. La compréhension ne peut pas être acquise dans le futur.

Ceci exige une pensée attentive. Vous voulez que je vous donne l'assurance que vous vivrez une autre vie, mais en cela il n'y a ni bonheur, ni sagesse. La recherche de l'immortalité à travers la réincarnation est essentiellement égocentrique et, par conséquent, n'est pas vraie. Votre recherche de l'immortalité n'est qu'une autre forme du désir que les réactions auto-défensives contre la vie et l'intelligence ont de se prolonger. Une telle soif intérieure ne peut conduire qu'à l'illusion. Donc, ce qui importe n'est pas de savoir si la réincarnation existe, mais de réaliser complètement l'accomplissement dans le présent. Vous ne pouvez faire cela que lorsque l'esprit et le cœur ne sont plus en train de se protéger contre la vie. L'esprit est rusé et subtil dans son auto-défense et il doit percevoir par lui-même la nature illusoire de l'auto-protection. Cela veut dire que vous devez penser et agir d'une façon complètement neuve. Il vous faut vous libérer du réseau de fausses valeurs que le milieu a imposées sur vous. Il faut qu'il y ait nudité complète, alors seulement est l'immortalité, la réalité.

Mexico City, le 27 octobre 1935

## **Mexico City, Mexique**

### **3ème Causerie**

### **le 30 octobre 1935**

Amis,

La plupart des gens ont accepté l'idée que l'homme est quelque chose de plus que le simple résultat du milieu. J'entends par milieu non seulement l'arrière-plan social et religieux, mais aussi le passé. Que l'homme soit quelque chose de plus que cela est particulièrement accepté par ceux qui se disent religieux et spirituels. La majorité d'entre vous avez accepté cette idée, si vous l'examinez soigneusement, sur l'autorité d'un autre ; or, elle vous est dictée par votre propre espoir, que vous appelez intuition. Vous n'avez pas découvert par vous-mêmes si vous êtes quelque chose de plus que de simples entités sociales. Voyant que la vie autour de vous est étouffante et douloureuse, vous aspirez au bonheur et vous vous soumettez à un monde particulier qui est basé sur l'autoprotection. Vous croyez que l'homme est quelque chose de plus que de la simple matière, parce que des instructeurs l'ont proclamé et que de nombreuses religions et sectes l'ont affirmé à travers les âges. Mais si vous dénudez votre esprit de ces autorités et illusions engendrées par la peur, vous arriverez inévitablement à la conclusion qu'il n'y a aucune profonde certitude en vous dans cette question.

Il y a aussi ceux qui disent que l'homme n'est pas autre chose que le résultat du milieu. Ils disent que pour changer l'homme, le milieu doit être entièrement contrôlé et que l'homme doit être subjugué de façon à s'y soumettre afin qu'il y ait la certitude du bonheur.

Il y a l'idée religieuse qui ne conçoit un bonheur durable que dans l'au-delà, qui vous dit que vous ne pouvez jamais trouver de bonheur ici. De là naissent des croyances, des credo, des dogmes, des sauveurs et des maîtres pour vous conduire à cet éternel bonheur. Nous avons ainsi de nombreuses évasions au moyen desquelles l'homme est exploité.

Ainsi, vous avez deux idées concernant l'homme, qui semblent être diamétralement opposées, mais qui fondamentalement ne le sont pas. Les uns affirment que l'homme est une simple argile, qu'il doit être conditionné par un milieu intelligent, et d'autres disent qu'il ne peut être vraiment intelligent que dans l'au-delà en se soumettant à certaines croyances. Les uns affirment que l'homme peut être rendu intelligent par la loi, par un milieu qui le domine ; et les religions, au moyen de menaces et de la peur, promettent un bonheur divin dans l'au-delà si l'homme se conditionne lui-même à certaines croyances et à des dogmes. Si vous examinez ces deux idées, elles ont une attitude commune vis-à-vis de l'homme : l'une affirme qu'il doit être contrôlé par la loi et l'État, et l'autre qu'il doit être dominé par la punition et la récompense dans l'au-delà. Les esprits religieux et les non religieux, bien qu'ils se haïssent mutuellement, sont foncièrement semblables, car ils croient les uns et les autres dans la possibilité de conditionner et de contrôler l'homme. C'est cela ce qui s'est produit et ce qui se produit en ce moment. Dans les deux, il y a l'idée fondamentale de dominer, de contraindre, de forcer l'homme suivant un certain modèle.

Avec cette coercition, il ne peut y avoir de vrai accomplissement. Il ne peut y avoir d'intelligence créatrice et de bonheur que lorsqu'il n'y a pas de contrainte, lorsque vous agissez volontairement, sans peur. Pour connaître cette action créatrice, sans

cette contrainte continuelle qui vous limite, il vous faut devenir conscients des innombrables impositions qui ont été placées sur vous et que vous avez créées par la recherche de votre sécurité égoïste au moyen de la société et de la religion. En vous libérant librement et volontairement de ces coercitions égoïstes, il y a accomplissement.

Comment peut-il y avoir accomplissement, s'il y a contrainte et peur? La peur et la coercition existent tant que l'action est basée sur une expression égocentrique. Lorsque votre esprit et votre cœur se libèrent de ces valeurs basées sur l'exploitation et sur l'égocentrisme religieux, il peut alors y avoir un accomplissement vrai et intelligent. Ce n'est que l'action voulue qui maintiendra la société pure et l'homme intelligent.

QUESTION : Si l'homme est la vie et si la vie est éternellement parfaite, pourquoi l'homme doit-il passer par l'expérience et la douleur?

KRISHNAMURTI : Voilà encore un préjugé religieux de croire que la vie est éternellement parfaite. Vous n'en savez rien. Tout ce que vous savez, c'est que la vie est une lutte continuelle et une douleur, et occasionnellement une étincelle de bonheur, de beauté et d'amour. La véritable question est celle-ci: faut-il qu'il y ait une souffrance continuelle et quelle est la signification de l'espérance?

La souffrance n'est que l'indication du fait qu'un esprit et un cœur sont maintenus dans un état de limitation ; la simple évasion de la douleur et la recherche d'un remède ne libère pas l'esprit, ne l'éveille pas à l'intelligence. L'expérience devient une limitation et une entrave si l'esprit l'emploie comme un moyen de se protéger encore lui-même. Nous apprenons par des expériences à nous protéger, à devenir plus adroits, donc à ne pas souffrir. Apprendre à éviter la souffrance est ce qu'on appelle la connaissance gagnée par l'expérience. Nous apprenons par l'expérience à nous protéger contre le mouvement de la vie. Donc, chaque expérience laisse une mémoire auto-défensive et, avec cette limitation, nous vivons à travers une nouvelle expérience, en ajoutant de nouveaux murs d'autoprotection. Il y a ensuite une barrière sans cesse croissante et une plus grande limitation, et lorsque tout cela vient en contact avec le mouvement de la vie, il y a souffrance. Lorsque l'esprit se libère volontairement par la compréhension de ces barrières autoprotectrices, il y a le flux de la réalité.

QUESTION : Quel devrait être le but ultime de l'individu?

KRISHNAMURTI : Il ne peut jamais y avoir un but, une finalité, parce que la vie est un continuel devenir, et ce devenir est l'immortalité. Mais le désir de l'homme est d'avoir quelque chose de défini et de certain à quoi se raccrocher et qui puisse le guider. C'est cela qu'il est continuellement en train de chercher par des moyens nombreux et subtils, car il a peur d'être dans l'insécurité. Alors il se dit « il faut qu'il y ait un but final ». Il ne peut pas y en avoir. Vous voulez avoir un idéal à suivre, parce que la vie est si déroutante, si pleine de conflits et de douleurs que vous dites: « Il faut que j'aie quelque chose par quoi me guider afin de ne pas souffrir ». Si vous examinez ce sentiment, vous verrez que ce n'est qu'un profond désir d'échapper dans une illusion. Ainsi votre idéal, votre but, votre perfection, ne sont que des voies d'évasion hors de la confusion et de la douleur.

QUESTION : Est-ce que la loi de karma, ou cause à effets, est un fait dans la nature?

KRISHNAMURTI : Le mot sanscrit karma signifie action. Vous ne pouvez agir profondément, pleinement, que lorsque l'esprit et le cœur ne sont pas retenus dans la limitation. Où existe la peur, il doit y avoir la création d'illusions, de limitations. Ces limitations créent l'insuffisance de l'action et engendrent la souffrance. L'esprit cherche une évasion à cette souffrance à travers quelques illusions, idéals ou



croyances, qui ne font que créer de plus grandes limitations à l'action et ainsi de nouvelles souffrances. Dans ce cercle vicieux l'esprit est attrapé.

Tant que l'action surgit de la peur, engendrée par l'égoïsme, la plénitude fait défaut. Toute action engendrée par un esprit et un cœur fermés doit créer des conflits et de la souffrance. Comme nos esprits sont remplis de nombreuses frustrations, causées par la peur, il est nécessaire de nous réveiller de ces limitations et l'esprit doit volontairement s'en libérer par l'action. Alors, il y a plénitude de l'action, accomplissement.

QUESTION : Quel est votre opinion au sujet du spiritisme?

KRISHNAMURTI : Il y a beaucoup de choses impliquées dans ce désir de savoir s'il existe une vie dans l'au-delà. Parce que vous avez perdu quelqu'un que vous aimez beaucoup, dans votre douleur vous désirez savoir si cette personne continue à vivre. Mais supposez que vous sachiez que la vie continue dans l'au-delà, la question de la douleur n'est en aucune façon résolue. Le vide est toujours là, mais le bonheur momentané d'une assurance ne peut pas couvrir d'une façon durable votre agonie. Cette continuelle recherche d'une consolation rend votre vie de plus en plus vide, creuse et sans valeur.

Il y a aussi un désir de trouver ce qu'on appelle un guide, une autorité. Vous voulez être guidés parce que vous avez peur de la vie, et alors vous créez des exploiters, comme dans les religions organisées.

Dans votre recherche d'un réconfort, d'une consolation, vous êtes en train de vous détruire en créant le vide dans votre esprit et dans votre cœur. Le désir de suivre est l'indication d'une peur et d'une création d'autodéfense contre l'intelligence, contre la vie, la réalité.

Mexico City, le 30 octobre 1935

## **Mexico City, Mexique**

### **4ème Causerie**

### **le 3 novembre 1935**

**QUESTION :** Comment pouvons-nous éduquer un enfant afin de lui permettre de parvenir à l'épanouissement dont vous parlez?

**KRISHNAMURTI :** L'éducation est donnée, soit pour permettre à l'enfant de s'adapter à un système particulier, à un modèle, soit pour éveiller son intelligence afin que sa vie soit pleine et complète. Si vous désirez le modeler conformément à un système défini, il vous faut d'abord connaître la véritable nature de ce système. Garçons et filles sont éduqués à se conformer à une forme particulière de pensée et d'action, basée essentiellement sur l'acquisition et la peur. Or, est-ce que vous désirez que votre enfant s'adapte à ce moule particulier? Si vous ne le voulez pas, il vous faut aborder ce problème d'une façon tout à fait différente. C'est-à-dire que vous devez considérer la question de savoir si un être humain doit être éternellement façonné, contrôlé et dominé par le milieu, s'il doit être éternellement conditionné et limité par la peur, ou bien si, en éveillant son intelligence, vous voulez l'aider à briser les limitations du milieu environnant et à parvenir à un profond épanouissement.

Si les êtres humains doivent se réaliser, il faut une pensée et une action constantes et continues de votre part, parce que vos esprits sont si influencés et dominés par l'autorité, que vous pensez que les enfants doivent être dominés et façonnés de façon à s'adapter à un modèle particulier de la société. Lorsque vous désirez qu'une personne s'adapte à un mode particulier de conduite, cela indique de la peur et c'est sur cela que vos religions et vos morales sociales sont basées. Dans ce cadre, il n'y a pas d'accomplissement. Je vous prie de comprendre ce que j'entends par accomplissement individuel. Je n'entends pas l'expression égocentrique d'une forme quelconque. Le vrai accomplissement vient lorsque l'esprit et le cœur volontairement se libèrent de ces valeurs autodéfensives, imposées par la religion et la société.

Donc, si vous voulez réellement aider l'enfant à s'accomplir, il vous faut comprendre l'accomplissement individuel dans la société. Je ne peux pas, maintenant, entrer dans des détails, ni expliquer les nombreuses et subtiles idées qui se rapportent à cette question ; mais, tant que l'esprit et le cœur se forcent à se conformer à un mode particulier de conduite, à un modèle d'autodéfense égoïste, il faut qu'il y ait éternellement la peur qui est la négation du vrai accomplissement et qui fait de l'homme une machine à imiter. Vous qui êtes adultes, vous devez vous éveiller aux limitations de ces valeurs autodéfensives et créer la vraie révolution, non la simple antithèse de la vérité.

**QUESTION :** Est-il dans votre intention de créer une révolution mondiale contre l'ordre existant?

**KRISHNAMURTI :** Où existe l'exercice de l'autorité, il ne peut pas y avoir d'intelligence. Où existe la coercition, la contrainte, il faut qu'il y ait révolte. La révolution est le résultat de l'oppression et de l'autorité. Où existe la contrainte, la domination, sous une forme quelconque, il doit y avoir révolte, révolution. Après que la révolution a eu lieu, il y a de nouveau une autorité qui s'établit, une nouvelle cristallisation de la pensée et de la morale. De l'imposition de l'autorité à la révolution, et de la révolution de nouveau à la contrainte, voilà le cercle vicieux dans lequel l'esprit est continuellement

saisi. Ce qui brisera ce cercle, c'est la compréhension de la profonde signification de l'autorité elle-même.

Nous créons l'autorité par notre désir de réconfort et de sécurité, de nous enrichir et de nous faire protéger, non seulement ici, mais aussi dans l'au-delà. Basée sur ce désir, une structure sociale et religieuse opprime et exploite les autres ; et contre cela, il y a la réaction de la révolte. Si vous, qui êtes en train de créer la coercition, donc la misère pour les autres et pour vous-mêmes, deveniez pleinement conscients de son poison, il n'y aurait pas cette peur qui s'exprime par l'attachement à un idéal, à une croyance, ou à la famille, comme moyens de sécurité. Il y aurait un constant devenir, le mouvement de la vie, l'éternité.

Une simple révolution, sans une recherche radicale concernant l'autorité, crée une nouvelle prison dans laquelle votre esprit et votre cœur seront encore une fois attrapés. Une révolution est créée par un groupe et ce groupe a été engendré par la pensée et l'action individuelles. Mais si l'individu ne fait que chercher, consciemment ou inconsciemment, sa propre sécurité, il surgira simplement un nouveau groupe de coercitions et d'impositions. Ce qui importe vraiment, c'est cette constante lucidité afin de libérer l'esprit et le cœur de leurs désirs de sécurité. Lorsque l'esprit est vraiment libre de tout désir de sécurité, lorsque l'esprit est vraiment dans l'insécurité, alors il y a l'extase du mouvement de la vie, qui ne peut pas être connu à travers une simple révolte, une simple réaction contre l'autorité.

QUESTION : Quelle est la signification de la mort?

KRISHNAMURTI : Nous découvrirons la signification de la mort en comprenant le chagrin et l'agonie causés par la mort. Lorsqu'une mort se produit, il y a un choc intense que nous appelons la souffrance. Vous avez perdu quelqu'un que vous aimez beaucoup, une personne sur laquelle vous vous êtes appuyé et qui vous a enrichi. Quand il y a souffrance, cette indication de la pauvreté d'un être, nous cherchions un remède, le remède que les religions nous offrent, l'unité finale de tous les êtres humains, avec les nombreuses théories qui la concernent. Alors, il y a le stupéfiant spirituel, et le remède confortable dans l'idée de réincarnation. Nous recherchons d'innombrables évasions hors de cette agonie causée par la mort de quelqu'un que nous aimons beaucoup. Ces évasions ne sont que des moyens subtils de nous perdre et de nous oublier. Ce qui nous intéresse, ce n'est pas la mort, mais notre propre souffrance. Seulement, nous l'appelons l'amour pour la personne morte.

Si vous ne cherchez pas une consolation, quelle que subtile qu'elle soit, dans cette souffrance même s'éveillera votre véritable intelligence qui seule vous révélera le flux de la réalité. Je ne suis pas en train de théoriser ; je suis en train de vous dire ce qui réellement se produit. A cause de la mort, vous devenez conscient de votre propre vide, de votre solitude, et ceci provoque une douleur ; et pour vous libérer de cette agonie, vous cherchez des remèdes, des consolations. Vous ne faites que chercher des stupéfiants pour endormir votre esprit. Ainsi votre esprit devient l'esclave d'idéals et de croyances, et l'enquête au sujet de la réincarnation, au sujet de l'esprit du monde, ne fait que conduire à un esclavage plus grand. Tout cela indique une pauvreté de l'être. Pour recouvrir cette pauvreté, vous cherchez des guides, des règles de conduite, des systèmes de pensée. Mais vous ne pouvez jamais la recouvrir. L'esprit peut essayer tant qu'il veut de l'éviter ou d'échapper à cette insuffisance, mais elle continuera à s'exprimer de nombreuses façons. Il est important que l'esprit ne s'échappe pas à travers un remède quelconque et qu'il aborde résolument son propre vide. Comme la plupart d'entre vous ne l'avez pas abordé vraiment, vous ne pouvez pas dire qu'il y aura un vide encore plus grand. Vous ne comprendrez ce qui se produit qu'après l'avoir expérimenté, qu'après avoir vécu de cette manière que je vous indique. En devenant pleinement conscients, vous observez comment l'esprit est en train sans cesse

d'éviter la profonde compréhension de la cause de la douleur, et vous dissoudrez vraiment cette cause.

En recouvrant soigneusement la cause du vide, le subtil et profond égoïsme, vous croyez que vous avez résolu le problème de la mort. La souffrance n'est que l'indication du fait qu'un esprit est stagnant et dépendant, et au lieu de comprendre cela, vous ne faites que rechercher une autre forme de stupéfiant afin de vous rendormir. Ainsi votre vie est un continuel réveil, que vous appelez douleur, et qui est suivi de sommeil.

Où existe la souffrance, méfiez-vous de ne pas vous faire rendormir par des consolateurs et par leurs remèdes. Lorsque l'esprit a perdu ses limitations égocentriques, le mouvement de la vie est là, le devenir constant, dans lequel il n'y a pas l'ombre de la mort.

QUESTION : Il est évident que les religions organisées ne peuvent pas rendre l'homme parfait, mais est-ce qu'elles ne peuvent pas l'amener plus près de Dieu, en l'encourageant à vivre une vie de vertu et d'altruisme?

KRISHNAMURTI : Soyons clairs au sujet de ce que nous appelons religion. Pour moi, les religions organisées n'ont rien à faire avec les enseignements des grands maîtres. Les maîtres ont dit de ne pas tuer, d'aimer le voisin, mais les religions des intérêts établis encouragent et supportent le massacre de l'humanité (Applaudissements.). En encourageant le nationalisme, en supportant une classe spéciale, les religions, avec leurs croyances organisées, participent au massacre de l'homme. Les religions à travers le monde, non seulement exploitent par la peur, mais aussi séparent l'homme de l'homme. De telles religions organisées ne peuvent en aucune façon aider l'homme à réaliser la vérité.

Or, cette croyance organisée que nous appelons religion a été créée par nous, elle n'est pas venue miraculeusement à l'existence. Nous l'avons créée, par notre désir de sécurité, comme moyen d'autodéfense. De même que nous l'avons engendrée par notre peur, nous devons, par notre pensée et par notre action, nous libérer de ces valeurs de faux idéals ; mais si nous ne faisons que chercher une nouvelle sécurité, celle-ci deviendra une nouvelle prison pour notre esprit et notre cœur. Où existe une recherche de sécurité, d'auto-protection, ici et dans l'au-delà, il ne peut jamais y avoir la compréhension de la vérité qui seule libérera l'homme.

Lorsque vous dites qu'il vous faut être altruiste afin de réaliser Dieu, vous êtes en réalité égoïste dans une forme subtile. En effet, vous dites: « J'aimerai mon voisin afin de trouver le bonheur, Dieu ». Alors, vous ne connaissez pas l'amour ; vous ne faites que chercher une récompense ; celui qui cherche un échange ne peut pas comprendre la vérité. Vous ne percevez pas la beauté dans l'action elle-même, mais vous êtes réellement intéressés par la récompense que votre action vous apportera. Vous développez la vertu comme moyen d'autoprotection. Les soi-disant vertus ne connaissent pas la beauté de la vérité. L'homme ne peut comprendre la vérité que lorsque son esprit et son cœur sont complètement nus et vulnérables. La plupart des gens ont peur d'être vulnérables à la vie, donc ils développent des murs protecteurs qu'ils appellent la vertu. Lorsque n'existe plus le désir, ni la nécessité de se protéger soi-même, il y a la béatitude.

QUESTION : Est-ce que Dieu est juste et bon? Si oui, pourquoi permet-il le mal dans le monde?

KRISHNAMURTI : Laissons Dieu en dehors de cette question, parce que vous ne savez pas vraiment si Dieu est bon ou mauvais. On vous a dit que Dieu est amour, qu'il est juste et bon. Et si vous y croyiez réellement, profondément, toute votre vie serait différente. Comme ce n'est pas le cas, ne vous occupez pas de Dieu.

Vous voulez savoir comment et pourquoi des maux, des conditions misérables, des exploitations existent dans le monde. Nous les avons créés. Chaque individu, à cause de l'intense désir qu'il a d'être dans la sécurité et dans la certitude, a créé une société, une religion à l'abri desquelles il trouve un réconfort. Donc nous, en tant qu'individus, avons créé ce système, et en tant qu'individus, nous devons nous réveiller à la perception de notre création et détruire tout ce qui est faux en elle ; alors dans cette liberté il y aura l'amour et la vérité.

Au lieu de vous échapper du monde objectif de confusion et de misère vers le monde subjectif dans lequel vous espérez trouver Dieu, il vous faut trouver l'harmonie entre le subjectif et l'objectif. Commencez à découvrir cette harmonie ; n'ayez pas une soif intérieure pour elle, mais devenez conscients de la cause de l'inharmonie. En comprenant comment cette inharmonie est engendrée par les nombreuses formes d'expression égoïste, vous arriverez naturellement à cette harmonie éternelle et vivante.

QUESTION : Est-ce que la conscience évolue ?

KRISHNAMURTI : Beaucoup de personnes croient qu'il existe une conscience universelle ou cosmique, quel que soit le nom qu'elles lui donnent, et une conscience particulière, individuelle. Ce que nous connaissons intimement est la conscience individuelle et limitée, et vous me demandez si cette conscience est progressive et si elle évolue.

Or, qu'entendez-vous par conscience individuelle ? Cette conscience limitée est le résultat de conflits entre le désir et le milieu, c'est-à-dire entre le présent et le passé ; cette conscience est le résultat d'impositions variées et de contraintes auxquelles l'esprit s'est soumis dans la recherche de sa sécurité ; elle est aussi les nombreuses cicatrices de l'action incomplète. Le « moi » ou conscience égoïste est fait de ces conflits, de ces contraintes et des nombreuses couches de mémoires autodéfensives. Avec cet arrière-plan, l'esprit vit à travers une expérience et apprend par elle simplement de nouvelles façons de se protéger. Lorsque vous dites que vous apprenez par l'expérience, vous dites essentiellement que vous êtes en train d'ériger des murs de plus en plus hauts et rusés d'autodéfense. Donc, chaque expérience est en train de créer de nouvelles défenses, de nouvelles barrières contre la vie.

Vous me demandez si cette conscience limitée, ayant ses racines dans l'autoprotection, évolue et si elle se perfectionne. Comment le pourrait-elle ? Elle ne le fait pas. Quelle que soit l'évolution qu'elle pourrait avoir, elle resterait toujours le centre de la limitation et de la frustration. Une conscience basée sur des mémoires autoprotectrices doit conduire à l'illusion et non à la réalité.

QUESTION : Vous parlez d'une vérité qui est pour le moment en dehors d'atteinte pour nos esprits et nos cœurs. Étant donné que nous connaissons son existence à travers vous, comment pouvons-nous essayer de l'atteindre si nous ne l'acceptons pas en nous basant sur votre autorité ?

KRISHNAMURTI : Ainsi que je l'ai expliqué, nous acceptons l'autorité lorsque nous recherchons la sécurité, le confort, la certitude. Si vous cherchez la vérité afin de vous abriter contre l'orage et la confusion de la vie, vous trouverez des autorités qui vous donneront le confort. Mais je ne vous offre pas le confort. Je dis qu'il y a la béatitude de la réalité lorsque l'esprit est libre de la contrainte et de l'illusion. La recherche de ce confort est de l'égoïsme qui, dans sa forme la plus subtile, est quelquefois appelé la recherche de la vérité. Le fait de suivre un autre ne peut pas éveiller votre esprit à la réalité. Au lieu de fuir dans un idéal, dans la vérité d'un autre, découvrez comment la confusion et la douleur ont été créées en vous et autour de vous. Lorsque vous

transpercez ces fausses valeurs dans lesquelles votre esprit prend refuge, surgit la perception de la réalité.

Nous croyons que l'accomplissement intelligent réside dans le fait de suivre une méthode, une discipline et ainsi nous nous appuyons sur quelqu'un, ce qui fait que nos actions sont incomplètes et limitées. Nous essayons d'échapper à cette étroitesse, à cette frustration, en créant de nouvelles autorités et ainsi en accroissant nos limitations. Elles sont engendrées par notre propre action basée sur les récompenses, sur la peur et la contrainte. Au lieu d'essayer de devenir complets, découvrez la cause de la frustration qui est l'égoïsme dans toutes ses formes subtiles. Tant que vous vivrez dans une série de fausses valeurs, il y aura forcément insuffisance et souffrance. Personne ne peut vous faire sortir de là excepté vous-mêmes par votre propre effort et par votre compréhension.

Mexico City, le 3 novembre 1935

**Krishnamurti**

# **Se libérer du connu**

**Titre original**

**FREEDOM FROM THE KNOWN**



© 1970, 1977, Editions Stock

## SE LIBÉRER DU CONNU

*La recherche humaine. Les esprits torturés. L'orientation traditionnelle. Le piège des bien-pensants. L'être humain et l'individu. Le conflit de l'existence. La nature fondamentale de l'homme. La responsabilité. La vérité. Se transformer soi-même. Comment on dissipe l'énergie. Se libérer de l'autorité.*

**D**IEU ? Rien ni personne ne peut répondre à cette question si ce n'est vous-même (p. 13).<sup>7</sup>



**N**ous, les êtres humains, sommes ce que nous avons été pendant des millions d'années, colossalement avides, envieux, agressifs, jaloux, angoissés et désespérés, avec d'occasionnels éclairs de joie et d'amour. Nous sommes une étrange mixture de haine, de peur et de gentillesse ; nous sommes à la fois violents et en paix. Il y a eu un progrès extérieur depuis le char à bœufs jusqu'à l'avion à réaction, mais psychologiquement l'individu n'a pas du tout changé et c'est l'individu qui, dans le monde entier, a créé les structures des sociétés (p. 14).<sup>35</sup>



**L**'individu est l'humain qui est toute l'humanité. L'histoire entière de l'homme est écrite en nous-mêmes (p. 14).<sup>36</sup>





L'êtré humain n'est pas une entité locale. Il est partout (p. 13).<sup>17</sup>



Un ordre imposé du dehors provoque presque toujours un désordre (p. 20).<sup>22</sup>



L'individu est cette petite entité conditionnée, misérable et frustrée, que satisfont ses petits dieux et ses petites traditions, tandis que l'êtré humain se sent responsable du bien-être total, de la misère totale et de la totale confusion du monde. [...] Chacun de nous est l'entrepôt de tout le passé. L'individu est l'humain qui est toute l'humanité. L'histoire entière de l'homme est écrite en nous-mêmes (pp. 13 - 14).<sup>21</sup>



Nous sommes, chacun de nous, responsables de chaque guerre, à cause de l'agressivité de notre propre vie, à cause de notre nationalisme, de notre égoïsme, de nos dieux, de nos préjugés, de nos idéaux, qui nous divisent (p. 15).<sup>16</sup>



La vérité n'a pas de sentier, et c'est cela sa beauté : elle est vivante. Une chose morte peut avoir un sentier menant à elle, car elle est statique (p. 16).<sup>5</sup>



**L**orsque vous voyez que la vérité est vivante, mouvante, qu'elle n'a pas de lieu où se reposer, qu'aucun temple, aucune mosquée ou église, qu'aucune religion, qu'aucun maître ou philosophe, bref que rien ne peut vous y conduire — alors vous voyez aussi que cette chose vivante est ce que vous êtes en réalité ; elle est votre colère, votre brutalité, votre violence, votre désespoir. Elle est l'agonie et la douleur que vous vivez (p. 16).<sup>25</sup>



**H**ier, une expérience vécue nous a appris quelque chose, et ce qu'elle nous a appris devient une nouvelle autorité. Cette autorité née de la veille est aussi destructrice que celle que consacrent dix siècles d'existence. Pour nous comprendre, nous n'avons besoin ni d'une autorité millénaire ni de celle d'hier, car nous sommes des êtres vivants, toujours en mouvement selon le flot de l'existence, jamais au repos. Si l'on s'examine du point de vue qu'impose l'autorité d'un passé mort, on manque de comprendre ce mouvement vivant, ainsi que sa beauté et sa qualité (p. 22).<sup>12</sup>



**E**tre libre de toute autorité, de la nôtre et de celle d'autrui, c'est mourir à tout ce qui est de la veille, de sorte qu'on a l'esprit toujours frais, toujours jeune, innocent, plein de vigueur et de passion (p. 22).<sup>53</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Apprendre à Se connaître. La simplicité et l'humilité. Le conditionnement.*

**I** l vous faut être votre propre maître et votre propre disciple (p. 25).<sup>4</sup>



**J** e dois prendre conscience du champ total de mon moi-même, et ce champ est l'état de conscience à la fois de l'individu et de la société (p. 26).<sup>1</sup>



**S** i l'on n'a aucun point d'appui, aucune certitude, on est libre de regarder ; si l'on n'a aucun acquis, on est libre d'acquérir. Ce qu'on voit étant libre est toujours neuf. L'homme plein d'assurance est un être humain mort (p. 30).<sup>23</sup>



**O** n ne peut affronter un fait si ce n'est dans le présent. Si on ne lui permet pas d'être présent, parce qu'on le fuit, on ne peut jamais le rencontrer (p. 33).<sup>18</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Le champ de la conscience. La totalité de la vie. Être pleinement conscient.*

**S**i vous vous abandonnez à votre propre présence, il n'y a pas de place pour la peur (p. 37).<sup>19</sup>



**L**'état d'une conscience si totalement présente [...] semblable à celui où l'on se trouverait en vivant avec un serpent dans sa chambre [...]. Un tel état d'attention est une plénitude d'énergie où la totalité de nous-mêmes se révèle en un instant (pp. 38 - 39).<sup>14</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*La poursuite du plaisir. Le désir. La perversion de la pensée. La mémoire. La joie.*

L'esprit que ne mutile pas la mémoire est véritablement libre (p. 46).<sup>8</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Se préoccuper de soi-même. Aspirer à une situation. Les craintes et la peur totale. La fragmentation de la pensée. Mettre fin à la peur.*

Tant qu'on n'est pas délivré de la peur, on peut escalader les plus hautes montagnes, inventer toutes sortes de dieux, on demeure dans les ténèbres (p. 51).<sup>20</sup>



Une des causes majeures de la peur est notre refus de nous voir tels que nous sommes. Nous devons, donc, non seulement connaître nos peurs, mais aussi examiner le réseau d'artifices que nous avons élaboré en vue de nous débarrasser d'elles. Si nous mettons à l'œuvre nos facultés — qui comprennent celles du cerveau — pour dominer la peur, la réprimer, la discipliner, la maîtriser, ou lui donner une autre apparence, le conflit qui en résulte est une perte d'énergie (p. 52).<sup>47</sup>



Pouvez-vous penser à la mort sans le mot qui engendre la peur de la mort ? (p. 53).<sup>26</sup>



Il est impossible de se connaître selon Freud, selon Jung ou selon ce que je dis. Les théories des autres n'ont absolument aucune importance.

C'est à "vous-mêmes" que vous devez poser la question de savoir si la peur peut être divisée en consciente et inconsciente, ou si elle est un fait indivisible que l'on envisage sous différents aspects (p. 56).<sup>34</sup>



**P**ouvez-vous observer la peur sans rien en conclure, sans qu'interviennent les connaissances que vous avez accumulées à son sujet ? Si vous ne le pouvez pas, c'est que vous observez le passé, non la peur ; si vous le pouvez, c'est que vous observez la peur pour la première fois, sans qu'intervienne le passé. Cela ne peut se produire que lorsque la pensée est très silencieuse, de même que l'on ne peut écouter un interlocuteur que lorsqu'on ne bavarde pas intérieurement, poursuivant un dialogue avec soi-même au sujet d'inquiétudes et de problèmes personnels (pp. 57 - 58).<sup>48</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*La violence. La colère. Justifier et condamner. L'idéal et l'actuel.*

**P**eur, plaisir, souffrance, pensée et violence sont tous liés. La plupart d'entre nous prennent plaisir à la violence, ou à l'antipathie, à la haine envers une race ou un groupe particuliers, ou aux sentiments antagonistes envers les autres. Mais l'état d'esprit où toute violence a cessé d'exister se caractérise par une joie d'un type différent du plaisir de la violence, avec ses conflits, ses haines et ses peurs.

Peut-on aller jusqu'aux racines mêmes de la violence et s'en délivrer ? Sinon, nous vivrons dans un état de guerre perpétuelle les uns avec les autres. Si c'est ainsi que vous voulez vivre — et apparemment, c'est ce que veulent la plupart des gens —, alors allez-y, continuez ; si vous dites : « Désolé, mais je crois que la violence n'aura jamais de fin », alors vous et moi n'avons plus aucun moyen de communication, vous vous êtes bloqué. Mais si vous dites qu'un autre mode de vie est envisageable, alors nous pourrions communiquer.

Examinons donc ensemble (je fais appel à ceux d'entre nous qui sont en mesure de communiquer) s'il est envisageable de mettre totalement fin à toute forme de violence en nous tout en étant encore capables de vivre dans ce monde monstrueusement brutal. Moi, je crois que c'est possible. Je ne veux pas qu'il y ait en moi le moindre soupçon de haine, de jalousie, d'angoisse ou de peur. Je veux vivre dans une paix totale. Ce qui ne signifie pas que j'aie envie de mourir. Je veux vivre sur cette terre magnifique, si pleine, si riche, si belle. Je veux regarder les arbres, les fleurs, les rivières, les prairies, les femmes, les garçons et les filles, et en même temps vivre en étant totalement en paix avec moi-même et avec le monde. Dans ce cas-là, que faire ?

Si nous savons observer la violence, non seulement dans ses manifestations extérieures au sein de la société — guerres, émeutes, antagonismes nationaux et luttes de classes —, mais aussi en nous-mêmes, peut-être alors pourrions-nous transcender cette violence. Nous voici face à un problème fort complexe.



L'homme est violent, et cela dure depuis des siècles : partout à travers le monde, les religions ont essayé de le dompter sans qu'aucune y parvienne jamais. Donc, si nous voulons approfondir la question, nous devons, me semble-t-il, le faire avec le plus grand sérieux, car cela va nous ouvrir la voie vers un domaine tout à fait différent, mais si nous voulons simplement jouer avec le problème en guise de distraction intellectuelle, cela ne nous mènera pas très loin.

Vous pouvez avoir l'impression d'une motivation sérieuse de votre part concernant le problème, mais à partir du moment où une écrasante majorité d'autres individus dans le monde ne sont ni sérieux ni prêts à agir, vous pouvez aussi vous dire : à quoi bon s'investir ? Cela m'est égal que les autres prennent ou non les choses au sérieux. Pour ma part, je les prends au sérieux, et cela suffit. Je ne suis pas le gardien de mon frère. Je suis moi-même, simple être humain s'intéressant de très près à cette question de la violence, et je vais veiller à ce qu'il n'y ait nulle violence en moi-même. Mais je ne peux pas dire, à vous ni à quiconque : « Ne soyez pas violent. » Cela n'a pas de sens — sauf si c'est vous qui le voulez. Ainsi, si vous voulez vous-même comprendre véritablement ce problème de la violence, continuons ensemble notre voyage exploratoire.

Ce problème de la violence, est-ce loin là-bas ou ici même qu'il se situe ? Voulez-vous résoudre le problème dans le monde extérieur ou mettez-vous en cause la violence elle-même telle qu'elle existe en vous ? Si vous êtes exempt de violence en vous-même, la question est celle-ci : « Comment faire pour vivre dans un monde où régissent la violence, l'appât du gain, l'avidité, l'envie, la brutalité ? Cela ne va-t-il pas me détruire ? » Telle est l'inévitable question qui est invariablement posée. Quand vous posez une telle question, c'est signe, me semble-t-il, que vous ne vivez pas de manière paisible. Si on vit paisiblement, on n'a absolument aucun problème. On peut vous mettre en prison pour avoir refusé d'entrer dans l'armée ou vous exécuter pour avoir refusé de vous battre — mais ce n'est pas un problème : dans les deux cas, vous tomberez sous les balles. Il est extrêmement important de comprendre tout cela.

Nous nous efforçons de comprendre la violence en tant que fait, pas sous forme d'idée mais d'un fait, présent au sein de l'être humain — qui n'est autre que moi-même. Et je creuse le problème, je dois être totalement ouvert au problème, y être vulnérable. Je dois m'exposer face à moi-même — pas forcément m'exposer à vous, parce que vous n'êtes peut-être pas intéressé —, mais je dois être dans un état d'esprit qui exige de voir cette chose en face en allant jusqu'au bout, sans jamais s'arrêter pour dire : « Je n'irai pas plus loin. »

Je suis un être humain violent : à présent, ce constat ne peut être qu'une évidence pour moi. J'ai vécu la violence de la colère, la violence de mes exigences sexuelles, la violence de la haine, la violence des inimitiés, la violence de la jalousie, et ainsi de suite — et c'est cette connaissance, ce vécu qui me fait dire : « Ce que je veux, c'est comprendre l'intégralité du problème — non pas un simple fragment, s'exprimant sous forme de

guerre, par exemple, mais tout ce fond d'agressivité dans l'homme, qui existe aussi chez les animaux, et dont je suis partie prenante. »

La violence ne consiste pas simplement à tuer notre semblable. Il y a violence quand nous avons des mots durs, quand nous écartons quelqu'un d'un geste brusque, quand nous obéissons sous l'emprise de la peur. La violence n'est donc pas seulement une boucherie organisée au nom de Dieu, de la société ou de la patrie. Elle est beaucoup plus insidieuse, beaucoup plus profonde, et ce sont ces profondeurs mêmes de la violence que nous explorons ici.

Quand vous vous définissez comme étant indien, musulman, chrétien, européen ou autre, vous faites preuve de violence. Voyez-vous pourquoi cette attitude est violente ? Parce que vous vous séparez du reste de l'humanité. Quand vous le faites en raison d'une croyance, d'une tradition, cela engendre la violence. Celui qui cherche à comprendre la violence n'appartient à aucun pays, à aucune religion, à aucun parti politique ni à aucun système fragmentaire : il ne s'intéresse qu'à la compréhension totale de l'humanité.

En ce qui concerne la violence, il y a fondamentalement deux écoles de pensée — l'une qui dit : « Chez l'homme, la violence est une chose innée », et l'autre qui dit : « La violence est la conséquence de l'héritage social et culturel au sein duquel vit l'homme. » Peu importe à laquelle des deux écoles nous appartenons, c'est sans intérêt. Ce qui compte, c'est le fait que nous sommes violents — et non les raisons de ce fait.

L'une des expressions les plus communes de la violence est la colère. Lorsqu'on s'en prend à ma femme ou à ma sœur, j'éprouve une juste colère, quand on attaque mon pays, mes idées, mes principes, mon mode de vie, j'éprouve une juste colère. Je suis également en colère quand on s'en prend à mes habitudes ou à mes petites opinions mesquines. Quand vous me montez sur les pieds ou que vous m'insultez, je suis en colère ; si vous partez avec ma femme et que je sois jaloux, cette jalousie est qualifiée de « juste colère » parce que cette femme m'appartient. Et l'on trouve des justifications morales à toute cette colère. De même qu'on justifie le fait de tuer pour son pays...

Donc, lorsque nous parlons de la colère — qui fait partie de la violence —, s'agit-il d'une colère considérée comme juste ou injuste en fonction de nos propres inclinations et de l'influence de notre milieu, ou s'agit-il de la colère — et rien d'autre que cela ? Existe-t-il une colère juste ? Ou bien n'existe-t-il que la colère « tout court » ? Il n'existe pas d'influence bonne ou mauvaise, il n'y a que l'influence ; mais quand vous êtes sensible à une influence qui ne me convient pas, j'appelle cela une mauvaise influence.

Dès l'instant où vous protégez votre famille, votre pays, un bout de tissu bariolé nommé drapeau, une croyance, une idée, un dogme, ou encore un objet que vous revendiquez, ou que vous détenez, cette protection même indique une colère sous-jacente. Pouvez-vous donc regarder la colère en face sans explication ni justification, et sans dire non plus : « Il faut bien

que je protège ce qui m'appartient » ou : « J'avais raison d'être en colère » ou encore : « Que je suis bête de m'être mis en colère ! » Pouvez-vous regarder la colère comme une chose dotée d'une existence propre ? Pouvez-vous la regarder en toute objectivité, c'est-à-dire sans la condamner ni la justifier ? En êtes-vous capable ?

Si je vous suis hostile, ou si je pense que vous êtes quelqu'un de merveilleux, puis-je vous voir vraiment ? Je ne peux vous voir véritablement que si je vous regarde avec une attention qui exclut l'une et l'autre de ces deux attitudes. Puis-je donc porter sur la colère le même regard, ce qui veut dire que j'aborde le problème en y étant sensible, vulnérable même, que je ne lui oppose aucune résistance, et que j'observe cet extraordinaire phénomène sans aucune réaction face à lui ?

Il est très difficile de regarder la colère de manière dépassionnée parce qu'elle fait partie de moi, mais c'est ce que j'essaie de faire. Me voici donc, et peu importe que je sois noir, marron, blanc ou violet : je suis cet être humain violent. Peu m'importe de savoir si j'ai hérité de cette violence ou si la société l'a fait naître en moi, tout ce qui m'intéresse, c'est de savoir s'il est possible de m'en délivrer. Être affranchi de toute violence — voilà ce qui compte par-dessus tout pour moi. C'est plus important à mes yeux que le sexe, la nourriture ou le statut social, car cette violence m'abîme. Elle me détruit et elle détruit le monde, et je veux la comprendre, la dépasser, la transcender. Je me sens responsable de cette colère et de cette violence dans le monde. Je me sens responsable — et ce ne sont pas juste des mots — et je me dis : « Je ne peux agir que si je me situe au-delà de la colère, au-delà de la nationalité. » Le sentiment que je dois absolument comprendre, la violence qui est en moi, m'insuffle une immense énergie, une immense passion qui m'incitent à la découverte.

Pour explorer votre colère en tant que fait, vous ne devez pas la juger, car dès que la notion opposée vous vient à l'esprit, cela revient à condamner la colère, et vous ne pouvez plus la voir telle qu'elle est. Quand vous dites que vous n'aimez pas, ou que vous haïssez quelqu'un, même si c'est affreux, c'est un fait. Si vous regardez les choses en face, si vous allez jusqu'au fond des choses, alors tout cela cesse ; mais si vous dites : « Je ne dois pas haïr, mon cœur doit être plein d'amour », vous vivez alors dans un monde hypocrite qui pratique un double langage. Vivre pleinement, totalement, dans l'instant présent, c'est faire face à *ce qui est*, à la réalité, sans le moindre geste de condamnation ou de justification — alors vous comprenez si bien les choses qu'elles cessent de vous concerner. Quand votre regard est lucide, le problème est résolu (pp. 61 - 70).<sup>50</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Les rapports humain. Les conflits. Le social. La pauvreté. Les drogues. La dépendance. Les comparaisons. Les désirs. Les idéaux. L'hypocrisie.*

C'est alors que nous pouvons paisiblement accorder toute notre attention à ce qui se trouve en nous : désespoir, laideur, brutalité, peur, anxiété ou solitude et vivre avec, complètement (p. 79).<sup>24</sup>



Dans chaque école « A » apprend à se comparer à « B », et se détruit en s'efforçant d'être l'égal de « B » [...] Si l'on ne se compare à personne, on devient ce que l'on est (p. 80).<sup>3</sup>



Mes mots ne sont qu'un miroir qui vous permet de vous observer vous-mêmes (p. 81).<sup>6</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*La liberté. La révolte. La solitude. L'innocence. Vivre avec soi-même tel que l'on est.*

**C**onsidérer la vie [...] sans la servitude du temps (p. 88).<sup>11</sup>



**M**es mots ne sont qu'un miroir qui vous permet de vous observer vous-mêmes (p. 81).<sup>6</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Le temps. La douleur. La mort.*

Est-il possible de vivre si complètement qu'il n'y ait plus de lendemains pour absorber la pensée ? (p. 92).<sup>13</sup>



Considérez maintenant la question de la mort. Elle pose un problème immense à la plupart des personnes. Vous connaissez la mort ; elle est là, marchant à vos côtés jour après jour. Est-il possible de l'aborder si totalement qu'elle ne soit plus un problème ? Pour un tel contact, toute croyance, toute espérance, toute peur à son sujet doivent parvenir à leur fin, sans quoi on approche cette chose extraordinaire à travers une conclusion, une image, une anticipation inquiète, ce qui revient à faire intervenir une notion de temps.

Ce temps est un intervalle entre l'observateur et la chose observée ; cela veut dire que vous, l'observateur, avez peur de rencontrer cette chose qui s'appelle la mort. Vous ne savez pas ce qu'elle signifie ; vous avez toutes sortes d'espoirs et de théories à son sujet : vous croyez à la réincarnation ou à la résurrection, ou à ce qu'on appelle l'âme, l'atman, à une entité spirituelle intemporelle à laquelle on donne des noms différents (pp. 92 - 93).<sup>39</sup>



Nous pensons que vivre a toujours lieu dans le présent et que mourir est un événement qui nous attend dans un avenir lointain. Mais nous ne nous sommes jamais demandé si la bataille quotidienne de

nos existences peut vraiment s'appeler vivre. Nous voulons des preuves de la survivance de l'âme, nous écoutons les déclarations des voyants, et les résultats des recherches métapsychiques, mais jamais, au grand jamais, nous ne nous demandons comment vivre, comment vivre dans la délectation et l'enchantement d'une beauté quotidienne (pp. 94 - 95).<sup>40</sup>



**O**n ne peut pas vivre sans mourir psychologiquement toutes les minutes. Cela n'est pas un paradoxe intellectuel, je dis bien que pour vivre complètement, totalement, chaque journée, en tant qu'elle présente une beauté toute neuve, on doit mourir à tout ce qu'était la journée d'hier, sans quoi on vit mécaniquement et l'on ne peut savoir ce qu'est l'amour, ce qu'est la liberté (p. 95).<sup>41</sup>



**N**ous ne savons pas vivre et, par conséquent, nous ne savons pas mourir. Tant que nous aurons peur de la vie, nous aurons peur de la mort (p. 95).<sup>27</sup>



**S**e libérer du connu, c'est mourir, et alors on vit (p. 96).<sup>28</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

### *L'amour.*

**Q**u'est-ce que l'amour ? Ce mot est si galvaudé et corrompu que j'ose à peine le prononcer. Tout le monde parle de l'amour : tous les périodiques, tous les journaux ; et les missionnaires parlent d'un amour éternel. « J'aime mon pays, j'aime mon roi, j'aime tel livre, j'aime cette montagne, j'aime le plaisir, j'aime ma femme, j'aime Dieu... » L'amour est-il une idée ? Dans ce cas on peut le cultiver, le nourrir, le chérir, le promouvoir, le déformer de toutes les façons.

Lorsque vous déclarez que vous aimez Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Que vous aimez une projection issue de votre imagination, une projection de vous-même, revêtue d'une sorte de respectabilité, conforme à ce que vous croyez être noble et saint. Dire « J'aime Dieu » est une absurdité. Adorer Dieu, c'est s'adorer soi-même, ce n'est pas de l'amour (pp. 97 - 98).<sup>37</sup>



**D**es hommes saints, partout dans le monde, soutiennent qu'il est impossible de se rapprocher de Dieu si l'on prend plaisir à des rapports sexuels ; et ce faisant ils refoulent leurs désirs qui les dévorent. En niant la sexualité, ils se voilent les yeux et s'arrachent la langue, car ils nient la beauté de la terre. Ils ont affamé leur cœur et leur esprit. Ce sont des êtres déshydratés, ils ont banni la beauté, parce que la beauté est associée à la femme (pp. 98 - 99).<sup>57</sup>





**A**spirer à une sécurité dans nos relations c'est, inévitablement, vivre dans la souffrance et la crainte. Cette recherche d'une sécurité invite l'insécurité. Avez-vous jamais trouvé une certitude dans vos rapports humains ? L'avez-vous trouvée ? Nous désirons cet apaisement lorsque nous aimons et que nous voulons qu'on nous aime en retour ; mais deux personnes peuvent-elles s'aimer lorsque chacune d'elles est à la recherche de sa propre sécurité, selon sa voie particulière ? On ne nous aime pas, parce que nous ne savons pas aimer. ...Lorsque vous déclarez que vous aimez Dieu, qu'est-ce que cela veut dire ? Que vous aimez une projection issue de votre imagination, une projection de vous-même, revêtue d'une sorte de respectabilité, conforme à ce que vous croyez être noble et saint. Dire : « J'aime Dieu » est une absurdité. Adorer Dieu c'est adorer soi-même, ce n'est pas de l'amour. ...Le fait d'appartenir à quelqu'un, d'être nourri psychologiquement par cette personne, cet état de dépendance, comporte toujours de l'inquiétude, des craintes, de la jalousie, un sens de culpabilité. La peur exclut l'amour. Un état douloureux, sentimental ou émotionnel, le plaisir et le désir, n'ont rien de commun avec lui. ...Ne savez-vous pas ce que veut dire aimer réellement une personne, sans haine, ni jalousie, ni colère, sans vouloir vous mêler de ce qu'elle fait ou pense, sans condamnation ni comparaison ? Ne le savez-vous pas ? Lorsqu'on aime, compare-t-on ? ...Lorsqu'on aime de tout son cœur, de tout son corps, de son être entier, compare-t-on ? ...La douleur et l'amour ne peuvent aller de pair.. ..Lorsqu'on demande ce qu'est l'amour, il arrive que l'on soit trop effrayé par la réponse pour l'accepter (pp. 97, 98, 101, 102 et 104).<sup>52</sup>



**J**e ne suis pas contre les pratiques sexuelles, mais voyez ce qu'elles impliquent : elles vous mettent momentanément dans un état de total abandon de vous-mêmes, et lorsque vous vous retrouvez plongés dans vos désordres habituels, vous désirez que se répète encore cet état en lequel vous n'aviez pas de soucis, pas de problèmes, pas de moi. Vos prétendez aimer votre femme. Cet amour comprend un plaisir sexuel, le plaisir d'avoir quelqu'un à la maison pour s'occuper de vos enfants, pour faire la cuisine. Vous avez besoin de cette femme qui vous a donné son corps, ses émotions, ses encouragements, un certain sens de sécurité et de bien-être. Puis, elle se détourne de vous, par ennui, ou pour partir avec quelqu'un, et tout votre équilibre est détruit. Ce désagrément, vous l'appellez jalousie ; il comporte une souffrance, une inquiétude, de la haine, de la violence. Ce qu'en réalité vous dites à votre femme, c'est : « Quand vous m'appartenez je vous aime, dès l'instant que vous ne m'appartenez pas je vous hais. Tant que je peux compter sur vous pour satisfaire mes exigences, sexuelles et autres, je vous aime ; dès que vous cessez de me fournir ce que je demande,

vous me déplaitez. » Voici créés entre vous deux un antagonisme et un sens de séparation qui excluent l'amour (pp. 100 - 101).<sup>55</sup>



**L**a peur n'est pas l'amour, la jalousie n'est pas l'amour, la possession et la domination ne sont pas l'amour, la responsabilité et le devoir ne sont pas l'amour, se prendre en pitié n'est pas l'amour, la grande souffrance de n'être pas aimé n'est pas l'amour. L'amour n'est pas plus l'opposé de la haine que l'humilité n'est l'opposé de la vanité. Si donc vous pouvez éliminer toutes ces choses, non par la force mais en les faisant disparaître à la façon dont la pluie lave la feuille chargée de la poussière de nombreuses journées, peut-être rencontrerez-vous cette étrange fleur à laquelle, toujours, les hommes aspirent (pp. 104 - 105).<sup>54</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Voir et écouter. L'art. La beauté. L'austérité. Les images. Les problèmes. L'espace.*

**N**ous nous sommes interrogés sur la nature de l'amour et nous sommes parvenus à un point qui, me semble-t-il, nécessite une plus grande pénétration, car il nous faut prendre davantage conscience de ses prolongements.

Nous avons découvert que, pour la plupart des gens, l'amour est le réconfort que procure une existence assurée, la garantie d'une satisfaction émotionnelle capable de durer toute une vie. Alors, quelqu'un comme moi vient vous demander : « Est-ce cela, l'amour ? » et vous incite à regarder en vous-même et peut-être cherchez-vous à ne pas voir la réponse à cette question, car elle est de nature à vous troubler. Peut-être préféreriez-vous que nous nous entretenions de ce qu'est l'âme ou de la situation économique? Mais en supposant que je vous aie mis le dos au mur, vous avez pu vous rendre compte que ce que vous avez jusqu'ici appelé amour n'est que satisfaction mutuelle et exploitation réciproque.

Lorsque je dis : « L'amour n'a pas d'hier et pas de demain », ou bien : « Où il n'y a pas de centre est l'amour », cela a une réalité pour moi, mais pas pour vous. Vous pouvez citer ces phrases et en faire des formules, mais cela n'a aucune validité. Il vous faut voir clair en vous-même, mais pour cela, vous devez avoir la liberté de regarder sans juger, sans condamner ou absoudre, rejeter ou acquiescer.

Voir est une des choses les plus difficiles au monde : voir ou entendre, ces deux perceptions sont semblables. Si vos yeux sont aveuglés par vos soucis, vous ne pouvez pas voir la beauté d'un coucher de soleil. Nous avons, pour la plupart, perdu contact avec la nature. La civilisation nous concentre de plus en plus autour de grandes villes, nous devenons de plus en plus des citadins, vivant dans des appartements encombrés, disposant de moins en moins de place, ne serait-ce que pour voir le ciel un matin ou un soir. Nous perdons ainsi beaucoup de beauté. Je ne sais si vous avez remarqué combien peu nombreuses sont les personnes qui regardent le soleil se lever ou se coucher, ou des clairs de lune, ou des reflets dans l'eau.

N'ayant plus ces contacts, nous avons une tendance naturelle à développer nos capacités cérébrales. Nous lisons beaucoup, nous assistons à de nombreux concerts, nous allons dans des musées, nous regardons la télévision, nous avons toutes sortes de distractions. Nous citons sans fin les idées d'autrui, nous pensons beaucoup à l'art et en parlons souvent. À quoi correspond cet attachement à l'art? Est-ce une évasion, un stimulant? Lorsqu'on est directement en contact avec la nature, lorsqu'on observe le mouvement de l'oiseau en plein vol, lorsqu'on voit la beauté de chaque mouvement du ciel, lorsqu'on regarde le jeu des ombres sur les collines ou la beauté d'un visage, pensez-vous que l'on éprouve le besoin d'aller voir des peintures dans un musée? Peut-être est-ce parce que vous ne savez pas voir tout ce qui est autour de vous que vous avez recours à quelque drogue pour stimuler votre vision.

C'est l'histoire d'un maître religieux qui parlait tous les jours à ses disciples. Un matin où il se trouvait sur son estrade, s'apprêtant à parler, un petit oiseau se posa sur le rebord de la fenêtre et se mit à chanter de tout cœur. Lorsqu'il se tut et qu'il s'envola, le maître dit : « Le sermon de ce matin est terminé. »

Une de nos plus grandes difficultés est, à mon sens, celle qui consiste à voir par nous-mêmes, d'une façon réellement claire, non seulement le monde extérieur, mais notre vie intérieure. Lorsque nous pensons voir un arbre, une fleur, ou une personne, les voyons-nous réellement, ou voyons-nous l'image que le mot a créée? Lorsque vous regardez un arbre, un nuage, par une soirée lumineuse et délicieuse, ne les voyez-vous qu'avec vos yeux et votre intellect, ou les voyez-vous totalement, complètement ?

Avez-vous jamais essayé de regarder un élément quelconque du monde objectif — un arbre, par exemple — sans les associations et les connaissances que vous avez acquises à son sujet, sans préjugés, sans jugements, sans aucun des mots qui font écran entre vous et l'arbre et qui vous empêchent de le voir tel qu'il est dans sa réalité ? Essayez donc et voyez ce qui se produit lorsqu'on observe de tout son être, avec la totalité de son énergie. Vous verrez que dans cette intensité il n'y a pas du tout d'observateur : il n'y a que l'attention. Seule l'inattention sépare l'observateur de la chose observée. Dans l'attention totale il n'y a pas de place pour des concepts, des formules ou des souvenirs. Il est important de comprendre ce point, car nous allons entrer dans un domaine qui exigera une très soignée investigation.

Seuls ceux qui savent regarder un arbre, les étoiles, les eaux scintillantes d'un torrent dans un état de complet abandon savent ce qu'est la beauté. Cet état de vision « réelle » est l'amour. En général c'est par des comparaisons, ou à travers ce que l'homme a assemblé que nous apprécions la beauté, ce qui veut dire que nous l'attribuons à quelque objet. Je vois ce que je considère être un bel édifice et j'apprécie sa beauté à cause de mes connaissances en architecture qui me permettent de le comparer à d'autres édifices que j'ai vus. Mais je me demande maintenant:

« Existe-t-il une beauté sans objet? » Lorsque l'observateur, qui est le penseur, le censeur, celui qui vit l'expérience, est présent, la beauté est un attribut extérieur que l'observateur voit et juge. Mais lorsque cet observateur n'est pas là — ce qui demande des recherches et de longues méditations — alors apparaît une beauté sans objet.

La beauté réside dans le total abandon de l'observateur et de l'observé, et cet abandon de soi n'est possible qu'en un état d'austérité absolue. Ce n'est pas l'austérité du prêtre avec sa dureté, ses sanctions, ses règles, son obéissance. Ce n'est pas l'austérité des vêtements, des idées, du régime alimentaire, du comportement. C'est celle de la simplicité totale, qui est une complète humilité. Il n'y a, alors, rien à accomplir, aucune échelle à grimper, mais un premier pas à faire, et le premier pas est celui de toujours.

Supposez que vous vous promeniez seul, ou en compagnie, que vous ayez cessé de parler et que vous soyez plongé dans la nature. Aucun aboiement ne se fait entendre, pas un bruit de voiture, pas un battement d'ailes. Vous êtes complètement silencieux et la nature autour de vous est totalement silencieuse aussi. Cet état de silence, à la fois de l'observateur et de l'observé, lorsque le témoin ne traduit pas en pensées ce qu'il observe, ce silence dégage une beauté d'une qualité particulière d'où la nature et l'observateur sont exclus, mais un état d'esprit, entièrement, complètement seul : seul, non isolé, seul en une immobilité qui est beauté. Lorsque vous aimez, l'observateur est-il là ? Il n'est là que lorsque l'amour est désir et plaisir. Mais lorsque le désir et le plaisir ne lui sont pas associés, l'amour est intense ; il est, telle la beauté, quelque chose de totalement neuf tous les jours. Ainsi que je l'ai dit, il n'a pas d'hier et pas de demain.

Lorsqu'on est capable de voir sans préjugés une image, quelle qu'elle soit, alors seulement peut-on entrer en contact direct avec ce que présente la vie. Tous nos rapports sont imaginaires, en ce sens qu'ils s'établissent sur des images que forme la pensée. Si j'ai une image de ce que vous êtes et si vous en avez une de ce que je suis, il est évident que nous ne nous voyons pas tels que nous sommes. Ces images réciproques nous empêchent d'être en contact, et c'est pour cela que nos rapports s'altèrent.

Lorsque je dis que je vous connais, c'est de la personne telle qu'elle était hier dont je parle. En fait, en « ce moment même », je ne vous connais pas. Tout ce que je connais, c'est mon image de vous. Elle s'est constituée selon les mots élogieux ou insultants que vous avez dits à mon sujet, et selon votre comportement à mon égard ; elle a été assemblée par les souvenirs que j'ai de vous et l'image que vous avez de moi est formée de la même façon. Les rapports que ces images ont entre elles rendent toute communion entre nous impossible.

Deux personnes qui ont vécu longtemps ensemble ont, l'une de l'autre, des images qui les empêchent d'avoir des rapports réels. Si nous savions en quoi consistent ces rapports authentiques entre personnes, nous pourrions, vous et moi, entreprendre ensemble quelque action. Mais il ne peut pas y

avoir de coopération par l'entremise d'images, de symboles, de conceptions idéologiques, il ne peut pas y avoir d'amour tant que l'on ne comprend pas ce que sont ces rapports directs. Les images éliminent l'amour. Il est donc important de comprendre, non pas intellectuellement mais en toute « réalité », dans votre vie quotidienne, comment vous construisez ces images de votre femme, de votre mari, de votre voisin, de votre enfant, de votre pays, de vos chefs, de vos politiciens, de vos dieux. Il n'y a, en vous, que des images.

Ces images créent un espace entre vous et ce que vous observez, un espace source de conflits. Nous allons maintenant, vous et moi, ensemble, voir s'il est possible d'être libéré de l'espace que l'on crée non seulement en dehors de soi, mais en soi-même : l'espace qui divise les personnes dans tous leurs rapports.

L'attention même que l'on accorde à un problème est l'énergie qui le résout. Lorsqu'on lui donne une attention complète — je veux dire avec tout ce qu'on a en soi — il n'y a pas d'observateur du tout : il n'y a qu'un état d'attention qui est totale énergie, et celle-ci est la plus haute forme d'intelligence. Naturellement, cet état d'esprit doit être complètement silencieux et ce silence, cette immobilité se produisent dans l'attention totale, non dans une immobilité disciplinée. Ce silence total, où il n'y a ni observateur ni observé, est la forme la plus élevée de l'esprit religieux. Mais ce qui se produit alors ne peut pas être mis en mots, parce que ce qui est dit avec des mots n'est pas le fait. Pour découvrir cet état, il faut passer par lui.

Chaque problème est relié à tous les autres problèmes, de sorte que si vous pouvez en résoudre un complètement — quel qu'il soit — vous verrez que vous serez capable d'aborder tous les autres aisément et de les résoudre. Nous parlons, évidemment, des problèmes psychologiques. Nous avons vu qu'ils n'existent que dans le temps, c'est-à-dire lorsque nous les abordons d'une façon incomplète. Donc, nous devons non seulement prendre conscience de la nature et de la structure d'un problème et le voir complètement, mais nous devons encore l'affronter dès qu'il apparaît et le résoudre immédiatement afin qu'il ne s'enracine pas dans notre esprit. Si l'on permet à un problème de durer un mois, un jour, ou même quelques minutes, il déforme l'esprit. Est-il possible de l'affronter immédiatement, sans déformations et d'en être tout de suite complètement délivré, sans permettre à une mémoire, à une éraflure de demeurer ? Ces mémoires sont les images que nous portons en nous et ce sont ces images qui prennent contact avec cette chose extraordinaire qu'on appelle la vie, d'où résultent nos contradictions et nos conflits. La vie est très réelle, ce n'est pas une abstraction : nos problèmes psychologiques proviennent de ce que nous la rencontrons à travers des images.

Est-il possible d'aborder les événements sans cet intervalle d'espace-temps, sans cette séparation entre nous-mêmes et ce dont nous avons peur ? Ce n'est possible que lorsque l'observateur n'a aucune continuité,

l'observateur, ce constructeur d'images, cette collection de souvenirs et d'idées, ce paquet d'abstractions.

Lorsque vous regardez les étoiles, il y a vous qui les regardez dans le ciel. Il est inondé d'étoiles brillantes, l'air est frais et il y a vous, l'observateur, celui qui vit l'événement, le penseur : vous et votre cœur douloureux, vous, ce centre qui crée de l'espace. Vous ne comprendrez jamais l'espace qu'il y a entre vous et les étoiles, entre vous et votre femme, ou votre mari, ou votre ami, parce que vous n'avez jamais regardé sans images et c'est pour cela que vous ne savez pas ce qu'est la beauté et ce qu'est l'amour. Vous en parlez, vous écrivez à leur sujet, mais vous ne les avez jamais connus, sauf, peut-être, à de rares moments d'abandon du moi. Tant qu'existe un centre qui crée de l'espace autour de lui, il n'y a ni amour ni beauté. Lorsqu'il n'y a ni centre ni circonférence, l'amour est là. Et lorsqu'on aime, on « est » cette beauté.

Lorsqu'on regarde un visage en face de soi, c'est d'un centre qu'on regarde, lequel crée l'espace entre une personne et l'autre et c'est pour cela que nos vies sont si vides et si insensibles. On ne peut cultiver ni l'amour et la beauté, ni inventer la vérité. Mais si l'on est tout le temps conscient de ce que l'on fait, on peut cultiver cette lucidité et grâce à elle commencer à voir la nature du plaisir, du désir, de la douleur, de la solitude et de la lassitude morale de l'homme. Alors, on peut se trouver en présence de cette chose qu'on appelle « l'espace ».

Lorsque vous percevez une distance entre vous et l'objet de votre observation, constatez en cette distance l'absence de l'amour et sachez que sans amour, quelque ardeur que vous mettiez à réformer le monde, à instaurer un nouvel ordre social, à parler de progrès, vous ne créerez que de la souffrance. Tout cela est entre vos mains. Il n'existe pas de maître, il n'existe pas d'instructeur, il n'existe personne pour vous dire ce que vous devez faire. Chacun de nous est seul dans ce monde fou et brutal (pp. 109 - 117).<sup>2</sup>



Où il n'y a pas de centre est l'amour (p. 110).<sup>29</sup>



Voyez ce qui se produit lorsqu'on observe avec tout son être, avec la totalité de son énergie. Vous verrez que, dans cette intensité, il n'y a plus du tout d'observateur ; il n'y a que de l'attention. Ce n'est que

l'inattention qui sépare l'observateur et la chose observée (pp. 111 - 112).<sup>9</sup>



L'attention même que l'on accorde à un problème est l'énergie qui le résout (p. 115).<sup>10</sup>



Lorsque vous percevez une distance entre vous et l'objet de votre observation, constatez en cette distance l'absence de l'amour [...] (p. 117).<sup>30</sup>





## SE LIBÉRER DU CONNU

### *L'observateur et l'observé.*

**L**orsque je construis une image de vous — ou de n'importe quoi —, j'ai la faculté de l'observer. Il y a donc l'image et son observateur. Je vois, par exemple, quelqu'un avec une chemise rouge et ma réaction immédiate est qu'elle me plaît ou qu'elle me déplaît. Ce plaire et ce déplaire est le résultat de ma culture, de mon éducation, de mes associations, de mes inclinations, de mes caractéristiques acquises ou héritées. C'est de ce centre que j'observe et que j'émetts mes jugements, et c'est ainsi que l'observateur se sépare de ce qu'il observe (p. 119).<sup>42</sup>



**E**n même temps, si vous regardez l'observateur — qui est vous-même — vous voyez qu'il est fait de mémoires, d'expériences, d'accidents, d'influences, de traditions, et d'une variété infinie de souffrances : tout cela étant le passé. Ainsi l'observateur est à la fois le passé et le présent ; et le lendemain qui est en attente est aussi une partie de lui. Il est mi-vivant, mi-mort, et au moyen de cette mort-vie il regarde, en compagnie des feuilles des arbres, mortes et vivantes (p. 120).<sup>43</sup>



**C**'est dans cet état d'esprit, qui est dans le champ du temps, que vous (observateur), regardez la peur, la jalousie, la guerre... (p. 120).<sup>32</sup>



**S**'être rendu compte de tout cela — et c'est la vraie méditation — a révélé qu'il y a une image centrale assemblée par toutes les autres, qui est l'observateur, le censeur, celui qui perçoit l'expérience, celui qui évalue. C'est le juge qui veut conquérir ou subjuguier les images qui l'ont créé, ou même les détruire, incité par celles qui résultent de ses jugements, de ses opinions, de ses conclusions. Mais ces images qui l'ont créé le voient à leur tour, et c'est alors que l'observateur « est » l'observé (p. 121).<sup>44</sup>



**D**ans la Chine ancienne, un peintre, avant de commencer à peindre quoi que ce soit — un arbre, par exemple — s'asseyait devant son sujet pendant des jours, des mois, des années — peu importait le temps — jusqu'à « devenir » l'arbre. Il ne s'identifiait pas à lui, il était cet arbre. Cela veut dire qu'il n'y avait pas d'espace entre l'arbre et lui, pas d'espace entre l'observateur et l'observé, pas d'entité vivant sa perception de la beauté, du mouvement, de l'ombre, de la profondeur d'une feuille, de la qualité de sa couleur. Il était l'arbre totalement, et en cet état seulement pouvait-il peindre (p. 122).<sup>45</sup>



**L**orsque l'observateur se rend compte que ce sur quoi il agissait n'était autre que « lui-même » en sa qualité d'observateur, tout conflit cesse entre lui et ses images. Il est « cela », il n'en est pas séparé. Lorsqu'il s'en séparait, il agissait, ou essayait d'agir sur ce qu'il voyait, mais maintenant, sachant que ces tentatives s'exerçaient sur lui-même, le plaisir et le déplaire ne sont plus en jeu, et le conflit cesse (p. 123).<sup>46</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Les fardeaux d'hier. La tranquillité d'esprit. Les communications. La réalisation. La discipline. Le silence. Vérité et réalité.*

Ce silence-là, qui n'est pas celui où s'arrête un bruit, n'est encore qu'un petit début, comme si l'on passait par un petit trou vers l'énorme, l'immense étendue de l'océan, vers un état immesurable, intemporel. Mais cela, vous ne pouvez pas le comprendre verbalement si vous n'avez pas compris toute la structure de la conscience, la signification du plaisir, de la douleur, du désespoir, et si vos cellules cérébrales ne se sont pas mises d'elles-mêmes au repos (pp. 138 - 139).<sup>33</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*Les expériences vécues. La satisfaction. La dualité. La méditation.*

**I**l existe différentes écoles et systèmes de méditation. Certaines écoles disent : « Observez le mouvement de votre gros orteil, observez-le, observez-le, observez-le » ; d'autres recommandent que l'on s'assoie dans certaines postures, que l'on respire régulièrement, ou que l'on s'exerce à être lucide. Tout cela est purement mécanique. Une autre méthode consiste à vous donner un certain mot et à vous dire que si vous le répétez très longtemps, vous aurez une expérience transcendante extraordinaire (p. 145).<sup>38</sup>



**L**a méditation consiste à être conscient de chaque pensée, de chaque sentiment ; à ne jamais les juger en bien ou en mal, mais à les observer et à se mouvoir avec eux ... De cette lucidité naît le silence (p. 147).<sup>31</sup>



**L**a méditation est un des arts majeurs dans la vie, peut-être « l'art suprême », et on ne peut l'apprendre de personne : c'est sa beauté. Il n'y a pas de technique, donc pas d'autorité. Lorsque vous apprenez à vous connaître, observez-vous, observez la façon dont vous marchez, dont vous mangez, ce que vous dites, les commérages, la haine, la jalousie — être conscient de tout cela en vous, sans option, fait partie de la méditation.

Ainsi la méditation peut avoir lieu alors que vous êtes assis dans un autobus, ou pendant que vous marchez dans un bois plein de lumière et

d'ombres, ou lorsque vous écoutez le chant des oiseaux, ou lorsque vous regardez le visage de votre femme ou de votre enfant. (pp. 147 - 148).<sup>56</sup>



## SE LIBÉRER DU CONNU

*La révolution totale. L'esprit religieux. L'énergie. La passion.*

**D**ans l'esprit religieux est l'état de silence (...). Il n'est pas engendré par la pensée mais par une lucidité qui est méditation, lorsque celui qui médite est absent. En ce silence est un état d'énergie dans lequel aucun conflit n'existe. L'énergie est mouvement et action. Toute vie est énergie... Si l'on permet à cette énergie de s'écouler sans contradictions, sans résistances, sans conflits, elle est sans limite et sans fin (p. 151).<sup>51</sup>



**O**n ne peut inviter le vent, mais on doit laisser la fenêtre ouverte (p. 155).<sup>15</sup>



# Sources

## Chapitre 1

1. *Petit abécédaire de la pensée spiralaire* de René Barbier sur l'éducation (2008-2010),  
Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr>
5. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 15)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
7. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 22)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
12. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 50)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Zéno Bianu, *Pour un renversement du regard*, (p. 28)  
Article paru dans le n°38 (2002) de la revue: Infos Yoga, Krishnamurti « ou comment ne pas devenir disciple (2) », 39 pp.
16. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 73)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 177)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
17. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 74)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
21. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 74)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 90)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
22. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 79)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
25. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 80)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
35. Bernard Delafosse, *La part à Dieu « ou le monde à l'envers, d'Abraham à Krishnamurti »*, (p. 123)  
© 1985. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 165 pp.
36. Bernard Delafosse, *La part à Dieu « ou le monde à l'envers, d'Abraham à Krishnamurti »*, (p. 124)  
© 1985. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 165 pp.
- Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 32)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.
53. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 160)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).

## Chapitre 2

4. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 7)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 115)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
18. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 44)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
23. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 79)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 39)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.

### Chapitre 3

14. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 54)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
19. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 44)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

### Chapitre 4

8. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 28)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

### Chapitre 5

20. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 44)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
26. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 84)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
34. Bernard Delafosse, *La part à Dieu « ou le monde à l'envers, d'Abraham à Krishnamurti »*, (pp. 122 - 123)  
© 1985. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 165 pp.
47. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 91)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
48. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 91)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.

### Chapitre 6

50. J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (pp. 151 - 157)  
© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.  
— Reflexions On TheSelf, 1997.

### Chapitre 7

3. *Petit abécédaire de la pensée spiralaire* de René Barbier sur l'éducation (2008-2010),  
Source : <http://www.barbier-rd.nom.fr>
6. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 20)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (pp. 11 et 93)



Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.

- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 15)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
- 24. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 79)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

## Chapitre 8

- 11. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 48)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

## Chapitre 9

- 13. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 52)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- 27. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 86)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *L'aventure de l'éveil : Abécédaire de sagesse selon Jiddu Krishnamurti*, (p. 120)  
Les Éditions du Relié (2010), Broché, 191 pp.
- 28. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 85)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- 39. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 86)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
- 40. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 87)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
- 41. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 87)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.

## Chapitre 10

- 37. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 75)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
- 49. J. Krishnamurti, *Amour, sexe et chasteté*, (pp. 175 - 178)  
© 2010. Éditions Stock, Paris. Trad. Colette Joyeux. 200 pp.  
— The Mirror Of Relationship : Love, Sex And Chastety, 1992.
- 52. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 160)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).
- 54. Mary Lutyens, *Krishnamurti « La porte ouverte »*, (p. 21)  
© 1989. Éditions Arista, Paris, Traduction Philippe Schlumberger, 218 pp. (épuisé).
- 55. Mary Lutyens, *Krishnamurti « La porte ouverte »*, (p. 39)  
© 1989. Éditions Arista, Paris, Traduction Philippe Schlumberger, 218 pp. (épuisé).
- 57. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 186)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).

## Chapitre 11

- 2. J. Krishnamurti, *De la nature et de l'environnement*, (pp. 58 - 68)  
© 1994. Le Rocher, Paris. Trad. L. Larreur et J-M. Plasait. 182 pp.  
— On Nature And The Environment, Gollancz, London, 1992.
- 9. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (pp. 43 - 44)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.

10. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 45)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
29. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 87)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
30. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 88)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
- Patrick Mandala, *Krishnamurti et la sagesse de la nature*, (p. 35)  
Guy Trédaniel Editeur. Paris, 2000. 151 pp.

## **Chapitre 12**

32. *L'éveil de l'intelligence chez Krishnamurti*, (p. 23)  
3e millénaire n°90 (Hiver 2008).
42. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 87)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
43. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 88)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
44. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 88)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
- Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 160)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).
45. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 88)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
46. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (pp. 88 - 89)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.

## **Chapitre 14**

33. Bernard Delafosse, *La part à Dieu « ou le monde à l'envers, d'Abraham à Krishnamurti »*, (p. 122)  
© 1985. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 165 pp.

## **Chapitre 15**

31. David Bohm, *Krishnamurti et la méditation*, (p. 27)  
3e Millénaire n°67 (Printemps 2003).
38. Bernard Delafosse, *De Krishnamurti à Mère « la même vérité ? »*, (p. 83)  
© 1987. Guy Trédaniel-Éditions de La Maisnie, Paris. 284 pp.
56. Mary Lutyens, *Krishnamurti « Les années d'accomplissement »*, (p. 72)  
© 1984. Éditions Arista, Paris, Traduction Marie-Béatrice Jehl, 270 pp. (épuisé).

## **Chapitre 16**

15. Zéno Bianu, *Krishnamurti ou L'insoumission de L'esprit*, (p. 64)  
© Octobre 1996. Éditions du Seuil, Paris. 111 pp.
51. Robert Linssen, *Krishnamurti « Psychologue de l'Ère Nouvelle »*, (p. 114)  
© 1971. Le Courrier du Livre, Paris, 191 pp.  
— Reflexions On TheSelf, 1997.

**Fin.**

# TRADITION ET RÉVOLUTION

## La flamme de la souffrance

**N**ous marchions dans un jardin accessible au public, jouxtant un énorme hôtel. Le bleu du ciel se teintait d'or vers le couchant, dans le vacarme des bus et des voitures. Il y avait là des plantes, jeunes, pleines de promesses, qu'on arrosait quotidiennement. L'hôtel et les jardins étaient en voie d'achèvement, et un oiseau planait dans le ciel, dans un rapide battement d'ailes, avant de piquer droit vers la terre ; à l'est, la pleine lune s'annonçait. Or la beauté n'était dans aucune de ces choses, mais dans l'immense vacuité qui semblait tenir la terre en suspens. La beauté était dans ce pauvre homme, tête basse, portant une petite bouteille d'huile...

**Krishnamurti** : La souffrance, qu'est-ce que ça signifie dans ce pays ? Comment les gens de ce pays font-ils face à la souffrance ? Est-ce qu'ils la fuient par le biais des explications liées au karma ? Comment l'esprit fonctionne-t-il face à la souffrance, en Inde ? Le Bouddha a une certaine manière de l'affronter, le Christ en a une autre. Comment l'esprit hindou l'affronte-t-il ? Est-ce qu'il résiste à la souffrance, ou est-ce qu'il la fuit ? Ou bien l'esprit hindou la rationalise-t-il ?

**Pupul Jayakar** : Existe-t-il vraiment de multiples façons d'affronter la souffrance ? La souffrance, c'est une douleur — la douleur de voir quelqu'un mourir, la douleur de la séparation. Est-il possible d'affronter cette douleur de diverses manières ?

**Krishnamurti** : Il y a différents modes de fuite, mais il n'existe qu'une seule manière d'affronter la souffrance. Les échappatoires, bien connues de nous tous, sont en réalité des façons d'éviter la grandeur de la souffrance. En fait, nous avons recours à des explications pour affronter la souffrance, mais ces explications ne répondent pas à la question. La seule manière de faire face à la souffrance est de ne lui opposer aucune résistance, de s'abstenir de tout geste d'évitement — intérieur ou extérieur — et de rester en sa présence dans une proximité totale, sans chercher à la transcender.

**Pupul Jayakar** : Mais quelle en est la nature ?

**Krishnamurti** : Il y a d'abord la souffrance d'ordre personnel, due à la perte d'un être cher, la solitude, la séparation, l'angoisse à propos de l'autre. La mort s'accompagne aussi du sentiment que l'autre a cessé

d'exister, et qu'il avait encore tant de choses à faire. Tout cela constitue la souffrance personnelle. Et puis il y a cet homme, sale et mal vêtu, qui baisse la tête : il est ignorant, pas seulement en matière de connaissances livresques, mais vraiment, profondément ignorant. Le sentiment qu'on éprouve envers cet homme n'est ni de l'apitoiement sur soi ni une identification à cet homme ; ce n'est pas non plus de la pitié due au fait que l'on est privilégié par rapport à lui ; mais on ressent soudain au fond de soi ce poids d'éternelle souffrance qui pèse sur l'humanité. Cette souffrance n'a rien de personnel. Elle existe, voilà tout.

**Pupul Jayakar** : Tandis que vous parliez, ce mouvement de souffrance s'est manifesté en moi. Cette souffrance n'a pas de cause immédiatement identifiable, mais elle est comme une ombre, qui suit l'homme en permanence : il vit, il aime, il noue des liens, puis tout s'achève. Quelle que soit la véracité de vos propos, il y a en cela une telle infinité de souffrance. Comment peut-elle prendre fin ? Il semble qu'il n'y ait pas de réponse. Vous disiez l'autre jour que la souffrance est le lieu de tout le mouvement de la passion. Qu'est-ce que cela veut dire ?

**Krishnamurti** : Y a-t-il un lien entre la souffrance et la passion ? Je me demande ce qu'est la souffrance. La souffrance sans cause — cela existe-t-il ? Nous connaissons la souffrance conforme à la loi de causalité. Disons que mon fils meurt : sa mort remet en cause mon identification à mon fils, mon désir qu'il soit ce que je ne suis pas, mon désir de continuité à travers lui et, lorsqu'il meurt, c'est tout cela qui est nié, et je me retrouve totalement vide de tout espoir. Et, en cela, il y a de l'apitoiement sur soi et de la peur, il y a de la douleur, qui est la cause de la souffrance. C'est notre lot commun. Voilà ce que nous entendons par « souffrance ».

Et puis il y a aussi la souffrance liée au temps, la souffrance liée à l'ignorance — pas l'ignorance par rapport à un savoir, mais l'ignorance de notre propre conditionnement destructeur : la souffrance de ne pas se connaître soi-même, la souffrance d'ignorer la beauté présente au plus profond de notre être, et de passer à côté d'elle. Nous rendons-nous compte que lorsque nous fuyons la souffrance à grand renfort d'explications diverses, nous rayons du programme l'apparition d'un événement extraordinaire ?

**Pupul Jayakar** : Dans ce cas, que fait-on ?

**Krishnamurti** : Vous n'avez pas répondu à ma question : « Existe-t-il une souffrance qui soit sans cause ? » Nous connaissons la souffrance et le mouvement par lequel on s'en écarte. L'homme vit avec la souffrance depuis la nuit des temps. Il n'a jamais su comment l'aborder. Il a donc choisi de la vénérer ou de la fuir, ce qui procède du même mouvement. Mon esprit ne faisant ni l'un ni l'autre, et n'utilisant pas non plus la souffrance comme un moyen d'éveil, que se passe-t-il alors ?

**Pupul Jayakar** : Toutes les autres réactions sont le fruit de nos sens. Mais la souffrance, c'est plus que cela. C'est un mouvement du cœur.

**Krishnamurti** : Je vous demande quelle relation il y a entre la souffrance et l'amour.

**Pupul Jayakar** : Ce sont tous deux des mouvements du cœur, l'un que l'on identifie comme étant de la joie, l'autre de la douleur.

**Krishnamurti** : Mais l'amour, est-ce le plaisir ? Diriez-vous que joie et plaisir sont identiques ? Si l'on ne comprend pas la nature du plaisir, la joie est dénuée de toute profondeur. La joie, on ne l'invite pas : elle advient. L'événement peut être transformé en plaisir. Quand ce plaisir m'est refusé, c'est le début de la souffrance. Le plaisir, lui, je peux l'inviter, je peux aller à sa poursuite. Si le plaisir est identique à l'amour, alors on peut cultiver l'amour.

**Pupul Jayakar** : Nous savons que le plaisir n'est pas l'amour. Le plaisir peut être une manifestation de l'amour, mais ce n'est pas l'amour. La douleur et l'amour sont tous deux issus d'une même source.

**Krishnamurti** : Ma question était : quel rapport y a-t-il entre la souffrance et l'amour ? Peut-il y avoir amour s'il y a souffrance — la souffrance étant tout ce que nous avons évoqué ? La souffrance implique un élément de séparation, de fragmentation. N'y a-t-il pas dans la souffrance beaucoup d'apitoiement sur soi ? Quel rapport tout cela a-t-il avec l'amour ? L'amour a-t-il un caractère d'aliénation ? L'amour a-t-il cette qualité qui caractérise le moi et le toi ?

C'est en l'absence de tout mouvement de fuite devant la souffrance que l'amour *est*. La passion, c'est la flamme de la souffrance, et cette flamme ne peut se manifester que lorsqu'il n'y a pas de mouvement de fuite, pas de résistance. Ce qui signifie quoi ? Ce qui signifie que la souffrance n'est pas porteuse de division.

Qu'est-ce que la relation pour un esprit qui a compris la souffrance — et par conséquent la fin de celle-ci ? Qu'est-ce qui caractérise l'esprit à qui la fin, c'est-à-dire la mort, ne fait plus peur ? Quand l'énergie n'est pas gaspillée en échappatoires, cette énergie devient alors la flamme de la passion. « Compassion » signifie passion à l'égard de tous et de tout. La compassion est cette passion qui englobe tout.

*New Delhi, le 12 décembre 1970*

---

— J. Krishnamurti, *Face à soi-même « réflexions sur la nature de l'être »*, (pp. 117 - 121)

© 2011. Presses du châtelet, Paris. Trad. Colette Joyeux. 303 pp.

— Reflexions On TheSelf, 1997.



# TRADITION ET RÉVOLUTION

## La liberté et le champ

**J**'ai compris. Je vois que cette *préoccupation* au sujet de la liberté — d'une liberté qui ne serait pas une formule, une conclusion — n'est pas en elle-même la liberté, d'accord ? L'esprit se dit : « Si ce n'est pas cela la liberté, qu'est-ce alors ? » Et il répond : « Je ne sais pas ». Il voit que tout en ne sachant rien, il s'attend à savoir. Quand j'affirme que je ne sais pas ce qu'est la liberté, il y a en moi une attente, l'espoir que je pourrais le découvrir. Cela signifie que l'esprit ne se dit pas réellement qu'il ignore, mais qu'il attend qu'il se passe quelque chose.

Cette attitude, je la vois et je la rejette.

Donc, vraiment, je ne sais pas. Je n'attends rien, je ne suis pas dans l'expectative. Je n'espère pas que quelque chose se passe, qu'une réponse vienne d'un agent extérieur. Je n'attends rien du tout. La voilà, la clé. Elle est là.

Je sais que ce que j'ai ici, ce n'est pas « cela ». Ici, il n'existe aucune liberté. Il y a des réformes, mais pas de liberté. Jamais une réforme ne pourra apporter la liberté. Et pourtant l'homme se révolte contre l'idée qu'il ne sera jamais libre, qu'il est condamné à vivre dans ce monde. Ce n'est pas le mental, l'intellect qui est en révolte contre cette idée, mais c'est tout l'organisme, la perception tout entière. D'accord ? Et par conséquent, j'en viens à constater que puisque ceci n'est pas la liberté, je ne sais pas ce qu'est la liberté. Je n'attends rien, n'espère rien et n'essaie même pas de découvrir ce qu'est la liberté. Véritablement, je ne sais pas. Cet état de non-savoir est la liberté. Savoir est une prison. C'est parfaitement juste.

Je ne sais pas ce qui va se passer demain. Et par le fait même, je suis libéré aussi de tout le passé, libéré de ce domaine.

Connaître ce domaine, c'est la prison, mais ne pas le connaître, c'est aussi une prison.

Monsieur, regardez. Je connais hier. Je sais ce qui s'est passé hier. C'est la connaissance de ce qui s'est passé hier qui est la prison.

Ainsi, l'esprit qui vit dans un état de non savoir est un esprit libre, d'accord ?

Les traditionalistes se sont trompés en disant qu'il ne faut pas être

attaché. Ce disant, voyez-vous, ils ont rejeté toute possibilité de relation. Se sentant incapables de résoudre les problèmes de relation, ils ont dit : « Ne vous attachez à rien », et ils ont rompu toute relation. Ils ont dit : « Soyez détachés », et ils se sont retirés dans un état d'isolement.

Vivre en connaissant ce domaine est une prison. Et ne pas connaître la prison n'est pas non plus la liberté.

Ainsi, un esprit qui vit dans le connu est toujours en prison. Voilà tout.

L'esprit est-il capable de dire : « Je ne sais pas », et qu'ainsi hier ait complètement pris fin ? C'est la connaissance de la continuité qui est la prison.

**Question** : Cette recherche a quelque chose d'implacable.

**Krishnamurti** : Ne vous servez pas du mot *implacable*. Cette recherche exige une très grande sensibilité. Quand je dis : « Je ne sais pas », c'est que réellement je ne sais pas. Un point, c'est tout. Mais voyez ce qui est à l'œuvre. Cela implique une humilité vraie, un sens de l'austérité. Alors, tout le passé est terminé. Et l'homme qui en a fini avec hier est, en vérité, dans un état de renouveau. Par conséquent, l'austérité lui est indispensable. Réellement, je ne sais pas : c'est merveilleux ! Je ne sais pas si demain je ne mourrai pas. Donc aucune possibilité, à aucun moment, de se forger, une conclusion, c'est-à-dire ne jamais me charger d'un fardeau ! Le fardeau, c'est le savoir.

**Q** : Peut-on parvenir à ce point et y demeurer ?

**K** : Rien ne vous oblige à y demeurer.

**Q** : L'esprit a tendance à faire marche arrière. Les mots ne vous conduisent qu'à un certain point. On ne peut pas faire marche arrière ?

**K** : Avancez lentement. Ne vous exprimez pas ainsi. Ces choses, nous les voyons. Nous voyons l'homme qui parle de détachement et l'homme qui invente l'atman (Dans l'Hindouisme = l'Absolu). Et nous vous disons alors : « Mais voyons, ils ont tort l'un comme l'autre. La liberté n'est pas de ce côté-là ».

Nous nous demandons ensuite si la liberté est une chose qui existe. Je dis que je n'en sais vraiment rien. Cela ne signifie pas que j'aie oublié le passé. Dans cette phrase : « Je n'en sais rien », il n'y a ni inclusion, ni rejet, ni utilisation du passé.

On dit tout simplement : « Dans le passé, il n'y a pas de liberté ». Le passé, c'est le savoir, l'accumulation, l'intellect. En tout cela, il n'y a pas de liberté.

En demandant : « La liberté existe-t-elle ? », l'homme répond : « Vraiment, je ne sais pas ».

**Q** : Mais la structure des cellules cérébrales demeure ?

**K** : Elles deviennent d'une flexibilité extrême. Étant infiniment flexibles, elles peuvent rejeter, accepter — il y a mouvement.

**Q** : Prenons une chose que nous considérons comme appartenant à l'action. Jusqu'à présent, nous ne connaissons que l'activité que nous ne pouvons jamais rejeter. Elle se poursuit. Si on limite l'activité à sa plus simple expression, elle ne fait plus obstacle à l'action. La vie quotidienne normale continue.

**K** : Vous demandez ce qu'est l'action ? Qu'est-ce que l'action pour un homme qui ne sait pas ? L'homme qui sait agit à partir de son savoir, et son action, son activité est toujours dans les limites de sa prison, et cette prison le projette dans l'avenir. Son action est toujours dans le domaine du connu.

*Madras, le 16 janvier 1971*

---

— J. Krishnamurti, *De la liberté*, (pp. 159 - 162)

© 1996. Le Rocher, Paris. Trad. Laurence Larreur, Jean-Michel Plasait. 205 pp.

— On Freedom, Gollancz, London, 1992.





# TRADITION ET RÉVOLUTION

## La stabilité du savoir

**Krishnamurti** : Pour vous, quel est le sens de la relation ?

**Interlocuteur** : C'est être en communication.

**Krishnamurti** : Que signifie pour vous la relation ? Quand vous me regardez, quand vous regardez cette femme, de quelle façon êtes-vous en relation avec moi, avec elle ? Êtes-vous en relation ?

**Interlocuteur** : Je le crois.

**Krishnamurti** : Voyons cela de plus près. Je vous regarde, vous me regardez. Quel est le rapport qui s'établit entre nous ? Existe-t-il un rapport autre que verbal ?

**Interlocuteur** : Il y a un sentiment de relation quand il y a mouvement vers quelque chose.

**Krishnamurti** : Si nous avançons tous deux vers un idéal, si nous allons ensemble vers un même point, y a-t-il relation ? Peut-il y avoir relation quand chacun de nous est dans l'isolement ?

**Interlocuteur** : La première question que vous avez posée est celle-ci : « Peut-il y avoir relation s'il y a un centre ? »

**Krishnamurti** : Si je me suis entouré d'un mur, consciemment ou inconsciemment, un mur de résistance, d'autoprotection, afin de ne pas être atteint, de me sentir en sécurité, d'être à l'abri, une relation peut-elle exister ? Je vous en prie, regardez ceci. J'ai peur, parce que j'ai été blessé aussi bien physiquement que psychologiquement ; tout mon être se sent blessé et je ne veux plus avoir mal. J'érige autour de moi un mur de résistance, de défense, fait de « Moi je sais, vous ne savez pas », de manière à me sentir entièrement protégé de nouvelles blessures. Où est donc ma relation avec vous ? Existe-t-il une relation quelconque ?

**Interlocuteur** : Qu'entendez-vous par relation dans notre vie quotidienne normale ?

**Krishnamurti** : Pourquoi est-ce à moi que vous le demandez ? Regardez-vous. Dans votre vie normale de tous les jours, qu'est-ce qui se passe ? Vous allez au bureau, vous vous faites tyranniser, insulter par quelque supérieur. Telle est votre relation. Avec votre orgueil blessé, vous

rentrez chez vous et votre femme vous traite de ceci et de cela, et vous vous repliez encore plus sur vous-même, tout en continuant à coucher avec elle. Est-ce vraiment là une relation ?

**Interlocuteur** : Autrement dit, quand il y a un centre, il n'y a pas de relation du tout.

**Interlocuteur** : Mais il y a tout de même une bonne volonté commune.

**Krishnamurti** : Mais peut-il y avoir bonne volonté si je reste avec ce mur de résistance, cet enclos à l'intérieur duquel je vis ? Où est ma bonne volonté à votre égard ? Je suis poli et je garde mes distances mais je suis toujours derrière un mur.

**Interlocuteur** : Enfin, même dans la vie d'un homme ordinaire, il y a des relations où l'on ne s'abrite pas toujours derrière un mur.

**Interlocuteur** : Vous dites qu'il n'y a aucune relation. Le fait est que j'ai cette sorte de relation parce que j'ai le sentiment d'être engagé. Je suis engagé vis-à-vis d'autrui. Je n'agis pas par intérêt personnel, mais seulement dans l'intérêt de l'autre.

**Krishnamurti** : Vous dites agir dans l'intérêt de l'autre. Vraiment ? Je me mets à suivre un chef qui espère bouleverser la société, à l'intérieur comme à l'extérieur. Je le suis et je lui obéis. Je m'engage dans un programme d'action sur la nécessité duquel mon chef et moi-même sommes tombés d'accord. Existe-t-il une relation entre moi et ce chef qui travaille dans le même but ? Que signifie être en relation, être en contact, se sentir proche de quelqu'un ?

**Interlocuteur** : La relation que vous décrivez se fonde sur l'utilité.

**Krishnamurti** : La base de nos relations est utilitaire.

**Interlocuteur** : Je vois que si vous appliquez ce critère, il n'y a pas de relation.

**Krishnamurti** : Vous ne répondez pas à la question la plus profonde. La voici : tant qu'il y a l'observateur qui s'engage dans un certain mode d'action, peut-il exister des rapports réels entre vous et moi ?

**Interlocuteur** : La relation n'est-elle qu'une idée ?

**Krishnamurti** : Une idée, une formule, un modèle, un but, un principe, une utopie, sur lesquels nous nous accordons, mais existe-t-il entre nous une relation ?

**Interlocuteur** : N'y a-t-il aucune relation entre deux personnes ?

**Krishnamurti** : C'est effectivement un immense problème. Comme je l'ai dit, quelle est la relation entre une pensée et une autre, une action et une autre ? Ou alors, l'action est-elle un mouvement continu qui ne comporte donc pas de liaison, de sorte qu'une action n'est pas reliée à une autre ? Regardez, suis-je relié quand je regarde cet arbre ? La relation est une distance entre moi qui suis l'observateur et l'arbre. La distance peut

être de 5 pieds deux pouces ou de 100 yards, mais dès lors qu'il y a une distance entre l'observateur et la chose observée, existe-t-il une possibilité quelconque de relation ? Si je suis marié, je me fais une image de ma femme et elle se fait une image de moi et l'image est le facteur de distance entre nous. Y a-t-il une relation entre ma femme et moi, mis à part les rapports physiques ? Il se peut que nous coopérons pour atteindre un but commun. Le fait d'agir de concert peut nous rapprocher, mais j'ai mes propres soucis, elle a ses propres tourments. Nous travaillons ensemble, mais sommes-nous réellement en relation, même si nous travaillons ensemble pour une même idée ?

**Interlocuteur** : Monsieur, je comprends ce que vous dites à propos du travail accompli en commun, mais pas le reste.

**Krishnamurti** : Une minute. Pour construire une fusée, je crois qu'il a fallu le travail en commun de trois cent mille individus, chacun travaillant techniquement pour créer un mécanisme parfait. Ils ont construit une fusée parfaite ; chacun a mis de côté ses particularités, et il s'est établi entre eux ce que l'on appelle une coopération. Mais est-ce une véritable coopération ? Vous et moi travaillons ensemble afin de construire une maison. Nous avons un mobile commun, mais nous sommes, vous et moi, des êtres humains distincts. S'agit-il d'une coopération ? Quand je regarde un arbre, il y a une distance entre moi et l'arbre et je ne suis pas en rapport avec cet arbre. Ce n'est pas la distance physique qui nous sépare qui crée la distance, mais le savoir. Alors, qu'est-ce que la relation, qu'est-ce que la coopération, quel est le facteur de division ?

**Interlocuteur** : Sous une forme ou sous une autre, les images divisent.

**Krishnamurti** : Avançons lentement. Il y a cet arbre. Je le regarde. La distance physique entre cet arbre et moi peut être courte, mais la distance, en vérité, entre l'arbre et moi-même, est immense. Bien que je le regarde, mes yeux, mon esprit, mon cœur, sont très, très loin. Cette distance-là est incalculable.

De la même façon, je regarde ma femme, et je suis très loin. Et de la même façon, je suis très loin quand je prends part à une action commune.

**Interlocuteur** : Est-ce le mot, est-ce l'image qui s'interposent ?

**Krishnamurti** : Nous allons le découvrir. Il y a le mot, l'image et le but en vue duquel nous coopérons. C'est ce but qui nous divise, vous et moi.

**Interlocuteur** : Mais il n'y a pas de but quand il s'agit de l'arbre.

**Krishnamurti** : Restez là. Ne vous précipitez pas. Nous nous figurons que le fait d'avoir travaillé dans un but commun nous a rapprochés. En fait, ce but nous sépare.

**Interlocuteur** : Non, comment pouvez-vous dire que ce but commun nous sépare ?

**Krishnamurti** : Je n'en sais rien. Je me trompe peut-être. Nous

sommes en train de chercher. Vous et moi avons un but commun, nous travaillons ensemble.

**Interlocuteur** : Est-ce une question de devenir ?

**Krishnamurti** : Je vous en prie, regardez. J'affirme que les buts séparent les gens. Un but commun ne rapproche pas les gens. Votre but et mon but sont différents, ils nous ont séparés. Le but lui-même a été un facteur de division, et non la coopération qui est sans rapport avec le but.

**Interlocuteur** : Je vois une chose : quand deux personnes se rapprochent pour la joie de faire quelque chose, c'est différent.

**Krishnamurti** : Non. Quand deux personnes se rapprochent par affection, par amour, par joie, alors quelle est l'action qui n'est pas divisible, qui ne divise pas ? Je vous aime, vous m'aimez, et quelle action surgit d'un tel amour ? Pas un but ? Qu'est-ce que l'action entre deux personnes qui s'aiment ?

**Interlocuteur** : Quand deux personnes se rapprochent par affection, cela peut produire un résultat, mais elles ne se rapprochent pas en vue du résultat. Aussi, dans un tel rapprochement, il n'y a pas de division. Tandis que si deux personnes se rapprochent en vue d'un but, c'est un facteur de division.

**Krishnamurti** : Nous venons de découvrir quelque chose. Essayez d'approfondir. Je vois que si les gens se rapprochent par affection, sans but et sans motif, sans utopie, alors il n'y a pas de division. Le statut de chacun s'efface, il n'y a plus que la fonction. Alors je suis prêt à balayer le jardin, parce que cela fait partie de ce dont cet endroit a besoin.

**Interlocuteur** : Parce que j'aime l'endroit.

**Krishnamurti** : Non, par *amour*. Pas pour l'amour de l'endroit. Vous voyez ce que nous manquons. Les buts divisent les gens, parce qu'un but est une formule, un idéal. Je veux voir ce que tout cela implique. Je vois que, tant que j'ai un but, un objet, un principe, une utopie, je vois que ce but même, ce principe même, divisent les gens. Par conséquent, cet aspect de la question est clos. Je me demande alors comment je vais vivre, comment je vais travailler avec vous sans but ?

Je vois que la relation signifie que l'on est en contact étroit, de façon qu'il n'y ait pas de distance entre les deux. Exact ? Je vois aussi que dans la relation entre l'arbre et moi, la fleur et moi, ma femme et moi, il y a une distance physique, et il y a aussi une immense distance psychologique. Et je comprends que je ne suis pas du tout en relation.

Que vais-je donc faire ? Alors je dis « Identifiez-vous à l'arbre », « Consacrez-vous à la famille », « Jetez-vous à corps perdu dans la recherche d'un but et travaillez en coopération ». Tous les intellectuels disent « Le but à atteindre est plus important que vous, le tout est plus grand que vous, engagez-vous à fond, soyez complètement engagé avec votre femme, avec l'arbre, avec le monde ». Que suis-je en train de faire ? J'aime la nature. Je

m'engage en faveur de l'univers de la nature, de la famille, et de l'idée que nous devons tous œuvrer ensemble pour atteindre un but. Que se passe-t-il, que suis-je en train de faire dans tout cela ?

**Interlocuteur** : Je m'isole.

**Krishnamurti** : Non, monsieur. Regardez ce qui se passe.

**Interlocuteur** : Le fait est que je ne suis absolument pas relié. Je m'efforce d'établir une relation pour combler le fossé qui sépare une pensée d'une autre. Il faut que je construisse ce pont entre une pensée et une autre car faute de le faire, je me sens absolument isolé, je me sens perdu.

**Krishnamurti** : Ce n'est qu'un aspect de la question. Allez un peu plus loin. Qu'advient-il de mon esprit quand il s'efforce de s'engager en faveur de tout, la famille, la nature, la beauté, le travail en commun ?

**Interlocuteur** : Cela représente bien des conflits, monsieur.

**Krishnamurti** : Je m'aperçois, comme l'a fait remarquer A., que je ne suis relié à rien. J'en suis arrivé là. N'étant relié à rien, j'éprouve le désir de l'être. Par conséquent, je m'engage, je m'implique dans l'action, et pourtant mon isolement persiste. Que se passe-t-il donc dans mon esprit ?

**Interlocuteur** : La mort.

**Interlocuteur** : La lutte est constante.

**Krishnamurti** : Vous voyez que vous n'avez pas dépassé ce point. Je ne suis relié à rien et je tente de l'être. Je tente de m'identifier au moyen de l'action. Que se passe-t-il à présent dans l'esprit ? Je m'oriente vers un engagement périphérique. Qu'arrive-t-il à mon esprit quand il évolue sans cesse à l'extérieur ?

**Interlocuteur** : Il est fortifié.

**Interlocuteur** : Je me fuis moi-même.

**Krishnamurti** : Qu'est-ce que cela veut dire ? Regardez bien. La nature prend une grande importance, la famille prend une grande importance, l'action à laquelle je me suis entièrement consacré devient d'une importance primordiale, et que m'arrive-t-il ? J'ai tout extériorisé. Qu'est-il donc arrivé à l'esprit qui a extériorisé tout le mouvement de la relation ? Qu'arrive-t-il à votre esprit quand il est entièrement occupé de ce qui est extérieur, de ce qui est périphérique ?

**Interlocuteur** : Il a perdu toute sensibilité.

**Krishnamurti** : Je vous en prie, regardez ce qui se passe en vous. Pour réagir à cette extériorisation, vous vous retirez, vous vous faites moine. Qu'arrive-t-il à l'esprit qui s'isole ?

**Interlocuteur** : Je suis incapable de spontanéité.

**Krishnamurti** : Vous trouverez la réponse. Regardez en vous. Que se passe-t-il quand vous vous retirez pour vivre dans vos propres conclusions

? C'est un autre monde. Au lieu d'un monde, vous en créez un autre que vous appelez « monde intérieur ».

**Interlocuteur** : L'esprit n'est pas libre.

**Krishnamurti** : Est-ce ce qui se passe dans votre esprit ?

**Interlocuteur** : Il est perpétuellement engagé.

**Krishnamurti** : L'esprit s'est impliqué dans les phénomènes extérieurs et il réagit par l'engagement intérieur, le retrait. L'engagement intérieur est la réaction de votre propre univers imaginaire, une expérience mystique. Qu'en est-il de l'esprit qui agit de la sorte ?

**Interlocuteur** : Il est occupé.

**Krishnamurti** : Est-ce là ce qui se passe ? Cette dame dit que l'esprit est occupé, c'est tout ? Allez, ayez un peu de cran ! L'esprit extériorise son activité, puis il se retire pour agir. Qu'en est-il de la qualité de l'esprit, du cerveau qui se retire et s'extériorise ?

**Interlocuteur** : Il ne fait pas face à la réalité.

**Interlocuteur** : Il vit dans la peur. Il devient obtus.

**Interlocuteur** : Il n'est pas libre de regarder.

**Krishnamurti** : Avez-vous observé votre esprit, quand il extériorise toute action ou quand il l'intériorise ? C'est le même mouvement, extérieur et intérieur. C'est comme une marée qui descend et qui monte. C'est tellement simple, n'est-ce pas ? Et que se passe-t-il dans cet esprit qui va et qui vient ?

**Interlocuteur** : Il devient mécanique.

**Krishnamurti** : C'est un esprit qui a perdu sa voie, complètement instable, un esprit dépourvu d'ordre. Il devient névrosé, déséquilibré, disproportionné, il est sans harmonie, destructeur, car il n'y a aucune stabilité dans tout ce mouvement.

**Interlocuteur** : Il est agité.

**Krishnamurti** : Il n'a donc aucune stabilité. Quelle en est la conséquence ? Il s'invente une autre action extérieure ou il se retire. Or, le cerveau a besoin d'ordre, et l'ordre signifie la stabilité. Il cherche à trouver cet ordre au-dehors dans une relation et ne le trouve pas ; alors il se retire et cherche à trouver l'ordre au-dedans et se retrouve pris au piège du même processus. Percevez-vous ce fait ?

L'esprit s'efforce de trouver la stabilité dans une action entreprise en coopération quelle qu'elle soit. L'esprit s'efforce de trouver la stabilité dans la famille, dans un engagement et, ne la trouvant pas, il se détourne, cherche une relation avec la nature, se livre à l'imagination, à l'exaltation, ce qui recrée de l'instabilité. Il se retire alors dans un monde fait d'une infinité de conclusions, d'utopies, d'espérances, et là encore, il ne trouve qu'instabilité et donc s'invente un ordre dans tout cela. Cet esprit étant instable, étroit, n'ayant de racine nulle part, se perd. Est-ce ce qui vous

arrive ?

**Interlocuteur** : C'est ce qui explique le culte de la beauté.

**Krishnamurti** : Culte de la beauté, culte de la laideur, culte des hippies. Est-ce là ce qui arrive à votre esprit ? Prenez garde, n'acceptez pas ce que je dis.

Un esprit qui est instable, c'est-à-dire auquel manque l'enracinement solide dans l'ordre — et pas un ordre inventé, car un ordre inventé, c'est la mort — un tel esprit est le plus destructeur. Il va du communisme au gourou, et du yoga Vashista au Ramana Maharshi dans un perpétuel va-et-vient. Il se laisse prendre au culte de la beauté, au culte de la laideur, au culte de la dévotion, de la méditation, et ainsi de suite.

Comment l'esprit peut-il être complètement immobile ? À partir de cette immobilité, l'action est entièrement différente. Voyez la beauté de la chose.

**Interlocuteur** : Mais c'est une voie sans issue pour l'esprit.

**Krishnamurti** : Non, monsieur. Je me demande comment cet esprit peut rester complètement immobile. Je ne parle pas de stabilité dans le sens de rigidité, mais d'une stabilité flexible. Un esprit qui est complètement stable, ferme, profond, plonge ses racines dans l'infini. Comment est-ce possible ? Et que devient sa relation avec l'arbre, la famille, le comité ?

Je me rends compte que mon esprit est instable et je comprends ce que cela signifie. Maintenant, j'ai saisi par moi-même que tout ce mouvement est né de l'instabilité. Je le vois et donc je le refuse. Et je pose la question : qu'est-ce que la stabilité ? Je connais l'instabilité avec toute son agitation, tout ce qu'elle a de destructeur, et quand je l'ai écartée sans réserve, qu'est-ce que la stabilité ? J'ai cherché la stabilité dans la famille, dans le travail, et je l'ai également cherchée intérieurement dans l'isolement, dans l'expérience, dans le savoir, dans mes aptitudes et dans l'idée de Dieu. Je vois que j'ignore ce qu'est la stabilité. C'est le « non-savoir » qui est stabilité.

L'homme qui dit « Je sais », et par conséquent « Je suis stable », nous a menés à ce chaos. Et ceux qui se disent élus, le nombre immense des maîtres, des gourous, ont dit « Je sais ».

Rejetez tout cela et comptez sur vous-même. Ayez confiance en vous. Et quand l'esprit agit ainsi ; quand il a compris ce qui n'est pas stable, compris qu'il ne peut comprendre ce qu'est la véritable stabilité, alors il se produit un mouvement de souplesse et d'harmonie, justement parce que l'esprit ne sait pas. La vérité du « non-savoir » est le seul point de départ possible. C'est en elle que réside la stabilité. L'esprit qui ne sait pas est en état d'apprentissage. Dès que je dis que j'ai appris, je cesse d'apprendre et cet arrêt marque la stabilité de la division.

Donc je ne sais pas. La vérité est que je ne sais pas. C'est tout. Et de là vous est donnée une faculté d'apprendre et en apprenant on agit sur la

stabilité. C'est dans le « j'apprends » que se trouve la stabilité, et non dans le « j'ai appris ». Voyez ce qui se produit dans l'esprit. Tout fardeau lui est enlevé et là est la liberté, la liberté de ne pas savoir. Voyez la beauté de la chose — ne pas savoir, donc être libre. Or, qu'arrive-t-il au cerveau qui fonctionne dans le savoir ? C'est bien là sa fonction, n'est-ce pas ? Fonctionner d'un souvenir à l'autre. Dans le savoir, l'esprit a trouvé une immense sécurité, et biologiquement, cette sécurité est nécessaire. Autrement, il n'y a pas de survie possible. Mais qu'advient-il du cerveau qui dit « Je ne sais vraiment rien, hormis la connaissance biologique de la survie » ? Que se passe-t-il dans le reste du cerveau ? Auparavant, le reste du cerveau était entravé. À présent, il n'est plus occupé. Il peut agir, mais il n'est pas occupé.

Ce cerveau-là n'a jamais été touché. Il n'est plus susceptible d'être blessé. C'est la naissance d'un nouveau cerveau, ou bien le cerveau ancien est désengagé de ses occupations.

*Rishi Valley, le 28 janvier 1971*

---

— J. Krishnamurti, *La relation de l'homme au monde*, (pp. 114 - 126)

© 1995. Le Rocher, Paris Trad. V. de Charrière. 230 pp.

— On Relationship, Gollancz, London, 1992.





J. KRISHNAMURTI

# *Un dialogue avec soi-même*

Extrait d'une discussion

à

Brockwood Gathering le 30 Aout 1977.



© 1982. Association Culturelle Krishnamurti, France.

J. KRISHNAMURTI

## *Un dialogue avec soi-même*

Extrait d'une discussion

à

Brockwood Gathering le 30 Aout 1977.

**J**e réalise que l'amour ne peut exister quand il y a jalousie ; que l'amour ne peut exister quand il y a attachement. Or, est-il possible pour moi d'être libéré de la jalousie et de l'attachement ? Je réalise que je n'aime pas. C'est un fait. Je ne vais pas me tromper moi-même ; je ne vais pas donner le change à ma femme en prétendant l'aimer. Je ne sais pas ce qu'est l'amour. Mais je sais très bien que je suis jaloux et je sais très bien que je suis terriblement attaché à elle et que, dans cet attachement, il y a de la peur, il y a de la jalousie, de l'anxiété ; il y a un sens de la dépendance. Je n'aime pas dépendre, mais je dépends parce que je me sens seul ; je suis ballotté au bureau, à l'usine, puis je rentre à la maison et je veux goûter le confort et la compagnie pour échapper à moi-même. Maintenant, je me demande : comment vais-je être libéré de cet attachement ? Je ne prends cela que comme exemple.

Tout d'abord, je veux fuir la question. Je ne sais pas comment cela va se terminer avec ma femme. Quand je serai vraiment détaché d'elle, il se peut que ma relation à elle change. Il se pourrait quelle fût attachée à moi et que je ne fusse pas attaché à elle, non plus qu'à aucune autre femme. Mais je vais enquêter. Ainsi, je ne vais pas fuir ce qui, je l'imagine, pourrait être la conséquence de ma libération totale de tout attachement. Je ne sais pas ce qu'est l'amour, mais je vois très clairement, très précisément, sans le moindre doute, que l'attachement à ma femme signifie jalousie, possession, peur, anxiété, et je veux me libérer de tout cela. Alors, je commence à m'enquérir ; je cherche une méthode et je me fais prendre dans un système. Un certain gourou me dit : « Je vais vous aider à vous détacher ; faites ceci et cela ; pratiquez ceci et cela. » J'accepte ce qu'il dit parce que je vois l'importance d'être libre et qu'il me promet que, si je fais ce qu'il dit, j'aurai une récompense. Mais je vois de cette façon que je cherche une récompense. Je vois combien je suis stupide en voulant me libérer et en m'attachant à une récompense.

Je ne veux pas être attaché et, pourtant, je me retrouve attaché à l'idée que quelqu'un — ou un livre, ou une certaine méthode — me récompensera par la libération de l'attachement. Ainsi, la récompense devient un attachement. Ainsi, je me dis : « Regarde ce que tu as fait ; sois prudent, ne tombe pas dans ce piège. » Qu'il s'agisse d'une femme, d'une méthode ou d'une idée, c'est encore de l'attachement. Je suis très circonspect maintenant, car j'ai appris quelque chose : à ne pas troquer l'attachement contre quelque chose d'autre qui est encore de l'attachement.

Je me demande : « Que vais-je faire pour me libérer de l'attachement ? » Quelle est ma motivation quand je veux être libéré de l'attachement ? N'est-ce pas que je veux atteindre un état où il n'y a ni attachement, ni peur, etc. ? Et je réalise soudain que la motivation donne la direction et que la direction va dicter ma liberté. Pourquoi avoir une motivation ? Qu'est-ce qu'une motivation ? Une

motivation est un espoir ou un désir d'accomplir quelque chose. Je vois que je suis attaché à une motivation. Ce n'est plus seulement ma femme, ce n'est plus seulement mon idée, la méthode, mais aussi ma motivation qui est devenue mon attachement ! Ainsi donc, je fonctionne en permanence à l'intérieur du domaine de l'attachement — la femme, la méthode et la motivation pour accomplir quelque chose dans le futur. A tout cela je suis attaché. Je m'aperçois qu'il s'agit d'une chose extraordinairement complexe. Je n'avais pas réalisé que me libérer de l'attachement impliquait tout cela. Maintenant, je vois cela aussi clairement que je vois sur une carte les routes principales, les routes secondaires et les villages. Je vois cela très clairement. Alors, je me dis à moi-même : « Maintenant, est-il possible pour moi de me libérer du grand attachement que j'ai pour ma femme, et aussi de la récompense que je pense recevoir, et également de ma motivation ? » A tout cela je suis attaché. Pourquoi ? Est-ce que je suis insuffisant en moi-même ? Est-ce que je suis très, très seul, et que par conséquent je cherche à fuir ce sentiment d'isolement en me tournant vers une femme, une idée, une motivation, comme si je devais me cramponner à quelque chose ? Je vois qu'il en est ainsi. Je suis solitaire et je fuis, à travers mon attachement à quelque chose, ce sentiment d'extraordinaire isolement.

Ainsi, j'ai envie de comprendre pourquoi je me sens abandonné, car je vois que c'est cela qui me rend attaché. Ce sentiment d'abandon m'a forcé à fuir par l'attachement à ceci ou à cela, et je m'aperçois que, aussi longtemps que je me sentirai abandonné, la même séquence se répétera. Qu'est-ce que cela signifie que de se sentir abandonné ? Comment cela se produit-il ? Est-ce instinctif, hérité, ou bien est-ce produit par mon activité quotidienne ? Si c'est un instinct, si c'est hérité, cela fait partie de mon destin ; je ne suis pas à blâmer. Mais, comme je n'accepte pas cela, je mets les choses en question... et je reste avec la question. J'observe et je n'essaie pas de trouver une réponse intellectuelle. Je n'essaie pas de dire à la solitude ce qu'elle devrait faire, ou ce quelle est ; j'observe pour qu'elle me le dise. Il existe une vigilance pour que le sentiment d'abandon se révèle. Il ne se révélera pas si je fuis, si je suis effrayé, si je lui résiste. Alors, je l'observe. Je l'observe de manière qu'aucune pensée n'interfère. L'observation est beaucoup plus importante que l'arrivée de la pensée. Et, parce que toute mon énergie est mobilisée par l'observation de ce sentiment d'abandon, la pensée ne se présente pas. L'esprit est défié et il doit répondre. Étant défié, il est en crise. En état de crise, vous avez une grande énergie, et cette énergie reste sans être affectée par l'interférence de la pensée. C'est là un défi auquel il faut répondre.

J'ai commencé par avoir un dialogue avec moi-même. Je me suis demandé quelle était cette chose étrange qu'on appelle amour ; tout le monde en parle, écrit à son sujet — tous les poèmes et les images romantiques, le sexe et tous ses autres domaines. Je demande : l'amour existe-t-il ? Je vois qu'il n'existe pas quand il y a jalousie, haine, peur. Ainsi, je ne suis plus concerné par l'amour ; je suis concerné par « ce qui est », ma peur, mon attachement. Pourquoi suis-je attaché ? Je vois que l'une des raisons — je ne dis pas que c'est la seule — est que je me sens désespérément abandonné, isolé, solitaire. Plus je vieillis, plus je me sens isolé. Alors, j'observe mon sentiment d'abandon. C'est un défi pour le découvrir et, parce que c'est un défi, toute l'énergie est là pour répondre. C'est simple. S'il arrive quelque catastrophe, un accident ou quoi que ce soit, c'est un défi, et j'ai l'énergie pour y faire face. Je n'ai pas à me demander : « Où est-ce que je puise cette énergie ? » Quand la maison est en flammes, j'ai l'énergie pour bouger, une énergie extraordinaire. Je ne me rassois pas en disant : « Eh bien, il faut que je trouve cette énergie », et en attendant ; toute la maison aura brûlé pendant ce temps-là.

Ainsi donc, il y a cette énergie extraordinaire pour répondre à la question de savoir pourquoi il y a ce sentiment d'abandon. J'ai rejeté les idées, suppositions et théories selon lesquelles il est héréditaire ou instinctif. Tout cela ne signifie rien pour moi. Le sentiment d'abandon est « ce qu'il est ». Pourquoi y a-t-il ce sentiment d'abandon que traverse tout être humain, d'une façon superficielle ou plus profondément, pour peu qu'il soit conscient ? Pourquoi prend-il naissance ? Est-ce que c'est l'esprit qui fait quelque chose qui le produit ? J'ai rejeté les théories sur l'instinct et l'hérédité et je demande : est-ce l'esprit, le cerveau lui-même, qui produit cette solitude, ce total isolement ? Est-ce le mouvement de la pensée qui fait cela ? Est-ce que c'est la pensée, dans ma vie quotidienne, qui crée ce sentiment d'isolement ? Au bureau, je m'isole parce que je veux devenir le grand patron — et par conséquent ma pensée travaille constamment à s'isoler. Je vois que la pensée opère tout le temps pour se rendre supérieure ; l'esprit s'efforce de se diriger vers cet isolement.

Aussi le problème est-il le suivant : pourquoi la pensée fait-elle cela ? Est-ce la nature de la pensée que de travailler pour elle-même ? Est-ce la nature de la pensée que de créer cet isolement ? C'est l'éducation qui produit cet isolement ; elle m'assure une certaine carrière, une certaine spécialisation et, ainsi, m'isole. La pensée, étant fragmentaire, étant limitée et liée au temps, crée cet isolement. Dans cette limitation, elle a trouvé la sécurité en disant : « J'ai une carrière particulière dans ma vie ; je suis professeur ; je suis parfaitement en sécurité. » Mon problème est alors le suivant : pourquoi la pensée le fait-elle ? Est-ce dans sa nature même de faire cela ? Quoi que fasse la pensée, ce doit être limité.

Maintenant, le problème est le suivant : la pensée peut-elle réaliser que, quoi qu'elle fasse, ce qu'elle fait est limité, fragmenté, et par conséquent isolant, et que tout ce qu'elle fera sera ainsi ? C'est là un point très important : la pensée elle-même peut-elle réaliser ses propres limitations ? Ou est-ce moi qui lui dis qu'elle est limitée ? Cela, je le vois, est très important à comprendre ; c'est la quintessence de la question. Si la pensée réalise elle-même qu'elle est limitée, il n'y aura alors aucune résistance, aucun conflit ; elle dit : « Je suis cela. » Mais si c'est moi qui lui dis qu'elle est limitée, alors elle devient séparée de la limitation. Alors je lutte pour surmonter la limitation ; par conséquent, il y a conflit et violence, et non amour.

Ainsi donc, la pensée réalise-t-elle d'elle-même qu'elle est limitée ? Je dois le découvrir. Je suis défié. Parce que je suis défié, j'ai une grande énergie. En d'autres termes, la conscience réalise-t-elle que son contenu est elle-même ? Ou bien est-ce que j'ai entendu quelqu'un d'autre dire : « La conscience est son contenu ; son contenu constitue la conscience » ? Par conséquent, je dis : « Oui, il en est ainsi. » Voyez-vous la différence entre les deux ? La seconde version, créée par la pensée, est imposée par le « moi ». Si j'impose quelque chose à la pensée, alors il y a conflit. C'est comme un gouvernement tyrannique imposant quelque chose à quelqu'un ; mais ici ce gouvernement est ce que j'ai créé.

Ainsi, je me demande si la pensée a réalisé ses propres limitations. Ou fait-elle semblant d'être quelque chose d'extraordinaire, de noble, de divin ? Ce qui est un non-sens, puisque la pensée est fondée sur la mémoire. Je vois qu'il faut la clarté sur ce point : qu'il n'y a pas d'influence extérieure imposant à la pensée de dire qu'elle est limitée. Alors, comme rien n'est imposé, il n'y a pas de conflit ; elle réalise simplement qu'elle est limitée ; elle réalise que, quoi qu'elle fasse — son adoration de « Dieu », etc. —, ce qu'elle fait est limité, insignifiant, de pacotille, même si elle a créé de merveilleuses cathédrales dans toute l'Europe pour y pratiquer l'adoration.

Ainsi, il y a eu dans ma conversation avec moi-même la découverte que le

sentiment d'abandon est créé par la pensée. La pensée a maintenant réalisé à propos d'elle-même qu'elle est limitée et qu'ainsi elle ne peut résoudre le problème de la solitude. Étant donné qu'elle ne peut pas résoudre le problème de la solitude, cette dernière existe-t-elle ? La pensée a créé ce sens de la solitude, ce vide parce qu'elle est limitée, fragmentaire, divisée et, quand elle réalise cela, la solitude n'est pas, et par conséquent on est libéré de l'attachement. Je n'ai rien fait. J'ai observé l'attachement, ce qu'il implique — avidité, peur, solitude, tout cela — et, en le traquant, en l'observant, non pas en l'analysant mais en le regardant simplement, j'ai découvert que la pensée a fait tout cela. La pensée, parce qu'elle est fragmentaire, a créé cet attachement. Quand elle le réalise, l'attachement cesse. Aucun effort n'est fait. Dès qu'il y a effort, le conflit revient.

Dans l'amour, il n'y a pas d'attachement ; s'il y a attachement, il n'y a pas d'amour. Il y a eu la suppression du principal facteur par la négation de ce qui n'est pas, par la négation de l'attachement. Je sais ce que cela signifie dans ma vie quotidienne : aucun souvenir de ce que ma femme, ma petite amie ou mon voisin ont pu me faire pour me blesser ; aucun attachement à une image que la pensée a créée à leur propos — comment ils m'ont malmené, comment ma femme m'a réconforté, comment j'ai eu du plaisir sexuel, toutes ces différentes choses dont le mouvement de la pensée a créé des images. L'attachement à ces images s'en est allé.

Et il y a d'autres facteurs : dois-je les prendre en compte l'un après l'autre ? Ou tout cela a-t-il disparu ? Dois-je enquêter — comme je l'ai fait pour l'attachement — à propos de la peur, du plaisir et du désir de confort ? Je vois que je n'ai pas à enquêter sur ces divers facteurs. Je le vois d'un coup d'œil. J'ai saisi.

Ainsi, par la négation de ce que l'amour n'est pas, l'amour *est*. Je n'ai pas besoin de me demander ce qu'est l'amour. Je n'ai pas besoin de courir après lui. Si je cours après lui, ce n'est pas de l'amour, c'est une récompense. Ainsi, dans cette enquête, j'ai supprimé lentement, soigneusement, sans distorsions, sans illusions, tout ce qu'il n'est pas — et l'amour *est*. (pp. 177 - 190). <sup>[1]</sup>

---

1. ^ J. KRISHNAMURTI, *Liberté, amour, action*

© 2002. Aux Éditions Véga. Broché. 190 pp.

— Freedom, Love, And Action (Five Conversations, 1968, Eight Conversations, 1969, Meditations 1969, 1969, Inward Flowering, 1977, A Dialogue with Oneself, 1977), Shambala, Boston & London, 1994.





MARY LUTYENS

VIE ET MORT DE

KRISHNAMURTI

AMRITA



# **KRISHNAMURTI**

*VIE ET MORT*



**Titre original**  
**KRISHNAMURTI**  
*The Life and Death*

© Original 1990 Mary Lutyens - All rights reserved  
© Editions Amrita 1993 - Pour la traduction française

MARY LUTYENS

# KRISHNAMURTI

*VIE ET MORT*

*Traduit de l'anglais  
par André Riehl*

AMRITA

Des mêmes auteur et éditeur :

KRISHNAMURTI

*Les Années de l'Eveil*

KRISHNAMURTI

*Les Années d'Accomplissement*

et

KRISHNAMURTI

*La Porte Ouverte*

Maquette de couverture réalisée par Claude Godefroy

# Sommaire

Préface à la traduction française .....	11
Introduction .....	15
Et comment va l'enfant Krishna .....	23
Un pouvoir extraordinaire.....	39
Pourquoi m'ont-ils choisi ?.....	45
Je ne peux jamais réaliser mon rêve.....	53
Intoxiqué de Dieu .....	65
Il y a une solitude.....	79
Un vieux rêve est mort.....	87
Un incessant tumulte intérieur.....	97
Je refuse d'être votre béquille.....	109
Je poursuis ma route.....	121
Une profonde extase.....	133
Entrer dans la demeure de la mort .....	151
La fin de la douleur.....	167
Les idéaux sont une brutalité.....	181
Le futur est maintenant.....	197
Un dialogue avec la mort.....	207
L'esprit vacant.....	223
La fin du connu.....	237
Il vous faut vous dépêcher de comprendre .....	251
Ma vie a été planifiée.....	259
Le monde de la création .....	271
Ce vaste vide .....	279
Le cerveau ne peut comprendre.....	289
Notes bibliographiques.....	295

## LIVRES DE KRISHNAMURTI

### ASSOCIATION CULTURELLE KRISHNAMURTI

73, rue Fondary, 75015 Paris

- *Lettres aux Ecoles, vol. 1 + 2*
- *L'Epanouissement intérieur, vol 2*
- *Un Dialogue avec soi-même*
- *Le Réseau de la pensée*

Editions DELACHAUX & NIESTLE, 32, rue de Grenelle, 75007 Paris

- *Le Vol de l'Aigle \**
- *De l'Education \**
- *L'Impossible Question*

Editions STOCK – Distribution : 5, rue du Pont de l'Odi, 75006 Paris

- *Se libérer du Connu (Stock + plus) \**
- *La Révolution du Silence (Stock + plus)*
- *Première et Dernière Liberté (Stock + plus)*
- *Aux Etudiants (Stock + plus)*
- *Tradition et Révolution (Monde Ouvert)*

Editions ADYAR, 4, square Rapp, 75007 Paris

- *Face à la Vie*

Editions BUCHET-CHASTEL, 18, rue Condé, 75006 Paris

- *Commentaires sur la Vie, 1<sup>re</sup> série \**
- *Commentaires sur la Vie, 2<sup>e</sup> série*
- *Commentaires sur la Vie, 3<sup>e</sup> série*
- *Le Journal de Krishnamurti*

Editions du ROCHER – Messageries du livre : 8, rue Garancière, 75006 Paris

- *Questions et réponses*
- *La Flamme de l'Attention*
- *Le Temps Aboli – Dialogues entre J. Krishnamurti et David Bohm*
- *Carnets*
- *Plénitude de la vie*

Editions L'AGE DU VERSEAU/BELFOND

15, rue du Pré-aux-clerics, 75007 Paris

- *Krishnamurti – Sa vie – Son œuvre – par Pupul Jayakar*

Les Éditions Amrita expriment toute leur reconnaissance à Madame Gisela Elmenhorst, de l'Association Krishnamurti, pour sa précieuse collaboration.

\* Les passages de livres de Krishnamurti reproduits l'ont été avec l'aimable autorisation de leurs éditeurs.

## *Remerciements*

J'aimerais tout d'abord m'excuser auprès de tous les nombreux amis de Krishnamurti dont les noms n'apparaissent pas dans cet ouvrage. Je pense qu'ils comprendront que la publication de sa vie en un seul livre m'oblige à ne pas mentionner tous les petits détails bien que, je l'espère, aucun de ceux qui sont essentiels à son développement n'aient été omis.

Pour m'avoir autorisée à utiliser des citations de leurs ouvrages, j'adresse ma profonde gratitude à David Bohm, Mary Cadogan, Mark Edwards, Pupul Jayakar, le docteur Parchure, la regrettée Doris Pratt, Vanda Scaravelli ainsi que plus particulièrement Scott Forbes et Mary Zimbalist. J'aimerais également remercier Ray Mc Coy pour sa promptitude à me faire parvenir les vidéo-films, les cassettes et les livres du Centre de Brockwood lorsque j'en ai eu besoin, ainsi que Radha Burnier pour m'avoir donné une copie de la longue lettre de Nitya adressée à Madame Besant, lettre extraite des Archives de la Société Théosophique de Adyar, décrivant le début du « processus ».

Enfin, sans l'amitié et la générosité de feu B. Shiva Rao, il ne m'aurait jamais été possible de rédiger cette biographie de Krishnamurti.

*M. L.*



## *Préface à la traduction française*

C'est à Saanen, en 1979, que M.T. Putshuji me fit rencontrer pour la première fois l'enseignement de Krishnamurti. La vallée de Saanen, en Suisse, voyait défiler à cette occasion plusieurs milliers de personnes issues de toutes les couches sociales et de divers pays, donnant à ces rencontres un aspect international où de nombreuses possibilités de discussions et de dialogues permettaient à chacun d'approfondir sa pensée. L'ambiance qui y régnait était celle d'un immense champ de recherche où la qualité des échanges faisait disparaître tout ce qui généralement oppose les individus lorsqu'ils s'engagent dans une conversation ; il n'y avait ni brutalité ni affrontement dans les propos mais plutôt une sorte de confrontation constante vis-à-vis de tous les éléments constituant la vie quotidienne de chacun. Etrangement, malgré les différences de comportements et les spécificités de type culturel, linguistique, social ou religieux, on avait le sentiment d'un certain ordre au cœur duquel se déroulaient toutes les composantes et les facettes de l'humanité.

Ce n'est que plus tard, bien plus tard, que j'eus la sensation que toute la vallée était comme baignée d'une force, d'une présence à laquelle il est difficile de donner un qualificatif, mais qui était perçue comme une « bénédiction », une sécurité bienveillante et bienfaisante.

Il y avait aussi une sensation d'espace et de beauté qui, si elle n'était pas évidente de prime abord devint par la suite, au fil des années, comme une constante dès que j'approchai les diverses réalisations qui furent construites autour de Krishnamurti : écoles, centres d'études, rencontres...

Au cours de la première causerie, ce ne fut ni l'homme ni l'enseignement qui me frappèrent, mais quelque chose d'autre, radicalement



« autre », comme une force, un pouvoir absolument impersonnel qui bouleversait par son extraordinaire incorruptibilité et apaisait par son indicible bienveillance ; une force dont la beauté faisait naître en soi un besoin immédiat de pureté et de silence.

Pendant les années qui suivirent, à chaque rencontre avec Krishnamurti ou avec son enseignement, ce besoin et cette sensation m'apparurent comme une constante. Il y avait là, sans aucun doute possible, quelque'un et quelque chose hors du commun.



Grâce aux trois précédents ouvrages que Mary Lutyens a consacré à la biographie de Krishnamurti\*, il nous a été donné la possibilité d'avoir un aperçu du mystère ayant entouré toute la vie de cet être peu ordinaire, depuis son enfance jusqu'à son dernier soupir.

Le présent ouvrage rassemble en un seul volume les trois livres précédents. C'est à la demande de son éditeur britannique que Mary Lutyens l'a rédigé. En effet, l'ensemble des éditions anglaises étant épuisées, il a paru plus adéquat de remettre en circulation un seul et unique volume reprenant les trois afin de permettre aux nouveaux lecteurs une approche de Krishnamurti et de sa vie qui soit à la fois complète, pratique et économique. De nouveaux détails apparaissent cependant grâce au travail d'archiviste auquel s'est livré l'auteur et les derniers chapitres rapportent avec précision les événements ayant précédé la disparition de Krishnamurti.

C'est au cours d'un séjour à Vasanta Vihar, le centre de la Fondation Krishnamurti d'Inde, alors que j'étais à Madras avec quelques élèves et amis, en Août 1990, que je trouvai ce quatrième volume de Mary Lutyens. De retour en France, j'en proposai la traduction aux éditions Amrita qui acceptèrent. Sans la présence de Jean Alphan, Gérard Augé, Nicole Batailley, Pascale Berland, Marie et Patrice Charbonnier, Brigitte Del Perugia, Catherine Grange, Bill Nelson, Martine Nover-

---

\* Les Années de l'Eveil, Amrita éditions 1982.

Les Années d'Accomplissement, Amrita éditions 1984.

La Porte Ouverte, Amrita éditions 1989.

raz, Line Parisot et Lucette Unia, cette traduction n'aurait pas vu le jour. Qu'ils soient ici remerciés pour leur amitié et la confiance qu'ils m'ont témoignée.

Enfin, j'aimerais dédier l'ensemble de cette traduction à M.T. Putshuji pour sa profonde amitié et sa grande honnêteté grâce auxquelles j'ai pu accéder à l'enseignement de Krishnamurti et dont le constant souvenir m'a soutenu tout au long des mois qu'a nécessité ce travail. C'est avec une immense gratitude que celui-ci lui est dédié.

A. R.

Brockwood Park, 17 juillet 1992



## *Introduction*

Krishnamurti a demandé plusieurs fois que ne soit faite aucune interprétation officielle de son enseignement bien qu'il ait encouragé tous ceux qui s'y intéressaient à en débattre entre eux. Aussi, ce présent ouvrage n'est pas une tentative pour expliciter ou évaluer cet enseignement qui demeure disponible au travers de douzaines de livres et d'enregistrements audio-visuels. Son but est plutôt d'essayer de découvrir la source de la révélation sur laquelle repose cet enseignement, d'éclairer la nature d'un être humain parmi les plus remarquables et de retracer le cours de son développement en relation avec la longue vie que fut la sienne. Ce travail est difficile lorsqu'il s'agit de le rédiger en trois volumes détaillés espacés de plusieurs années – huit ans entre le premier et le deuxième.

Après la publication du premier volume, *Les Années d'Eveil*, il m'a été demandé si je croyais à la réalité des événements que j'avais décrits. Je répondis que j'y avais cru totalement jusqu'en 1928 – j'avais alors vingt ans – à l'exception toutefois des événements un peu fous survenus en Hollande en 1925. Par la suite, mon attitude sur tout ceci se transforma en même temps que celle de Krishnamurti lui-même.

Il ne m'est pas possible de me souvenir d'une période de ma vie où Krishnamurti aurait été absent. Ceci vient du fait que ma mère s'est liée d'amitié avec lui lorsqu'il vint en Angleterre pour la première fois, en 1911. Il était alors un jeune homme désorienté de dix-sept ans, paraissant bien plus jeune que son âge et qui avait été choisi deux années plus tôt par les responsables de la Société Théosophique de l'Inde pour être le véhicule du messie à venir. Ma mère avait adhéré à la Société Théosophique en 1910, avant mon troisième anniversaire, et j'ai été élevée en accord avec ses principes qui, apparemment, étaient très simples :

la croyance dans la fraternité parmi les hommes et l'égalité de toutes les religions. Au lieu du « Notre Père qui êtes aux cieux... », on m'apprit à réciter chaque matin : « Je suis un maillon de la chaîne d'amour dorée qui parcourt le monde et je promets de maintenir ce maillon solide et brillant ». Il y avait toutefois le cœur ésotérique de la Théosophie dont je n'ai eu la véritable conscience qu'à partir de l'âge de treize ans. Celui-ci sera décrit dans le cours du premier chapitre de ce livre, en même temps que les fondements de la Société.

La Théosophie creusa un fossé dans les relations entre mon père et ma mère qui s'élargit de plus en plus au fur et à mesure que les années passèrent ; et pourtant, et cela peut sembler ironique, ce fut mon père qui fit connaître la Théosophie à ma mère. C'est en 1909 que Edwin Lutyens, mon père, fut commissionné par un banquier français, Guillaume Mallet, pour qu'il lui fasse construire une maison à Varengeville, situé près de Dieppe, le long de la côte normande. Lorsque mon père rentra chez nous après sa première visite sur le site de la construction, il apprit à ma mère que les Mallet étaient théosophes. Elle lui demanda ce que ce mot signifiait et il lui répondit qu'il n'en savait rien mais qu'ils possédaient un placard secret renfermant des livres dont la serrure était toujours gardée verrouillée. Ma mère fut intriguée ; lorsque mon père retourna à Varengeville elle voulut l'accompagner. Elle persuada alors Madame Mallet de lui donner un rapide tour d'horizon des croyances théosophiques. Ce qui la frappa le plus fut la normalité des Mallet ainsi que leur manque d'originalité qui, selon elle, allait de pair avec une religion « charlatanesque ». Leur unique excentricité était d'être végétariens.

Pour Noël, Madame Mallet expédia à ma mère les *London lectures* de 1907 données par Madame Annie Besant<sup>a</sup>, Présidente de la Société

---

a) Madame Besant était née en 1847 ; elle avait épousé un prêtre, Frank Besant. Après la naissance de ses deux enfants, elle perdit la foi et courageusement, elle en fit part à son mari. Il divorça et obtint la garde des enfants malgré la vigueur avec laquelle Madame Besant l'attaqua en justice, assumant elle-même sa propre défense pour obtenir le droit de garde. Elle devint alors publiquement athée et se consacra à une réforme sociale ; elle eut pour collègue Charles Bradlaugh, et Bernard Shaw devint un ami très proche. Elle se convertit à la Théosophie en 1889 lorsque W. T. Stead lui demanda de revoir le manuscrit de la *Doctrine Secrète* écrit par Madame Blavatsky, une des fondatrices de la Société Théosophique.

Théosophique qui, selon son autobiographie<sup>b</sup>, l'emplit d'un « intérêt si absorbant et délicieux », qu'elle se trouva par moments « si excitée » qu'elle arrivait tout juste à se retenir « d'exploser de joie ». Il lui semblait que de nouvelles vues sur la compréhension de la spiritualité lui étaient offertes.

Ma mère était mûre pour se convertir. Après treize années de mariage avec un architecte à succès dont l'ambition ne cessait d'augmenter et qui, en dépit de l'amour passionné qu'il éprouvait pour elle, était si absorbé par son travail qu'il ne trouvait pas de temps à lui consacrer, ni à ses enfants, elle était désespérément en quête d'une activité qui la satisfasse et qui puisse stimuler ses besoins émotionnels et intellectuels. La vie domestique, comme la vie sociale ordinaire, l'ennuyaient au plus haut point et ses enfants étaient laissés aux bons soins d'une excellente nurse. Elle était devenue un ardent défenseur du mouvement Women's Suffrage (cependant elle n'eut jamais aucune activité militante par crainte d'être emprisonnée et de devoir être nourrie de force) ; elle avait lu beaucoup de livres de sociologie et avait adhéré à une association intitulée la Ligue pour l'Education Morale qui se préoccupait de la réglementation faite par l'Etat sur la prostitution et pour laquelle elle rédigea plusieurs pamphlets et participa à des colloques à travers toute l'Angleterre. Une partie de son activité au sein de l'association consistait à rendre visite chaque semaine aux pensionnaires du Lock Hospital atteints de maladies vénériennes à qui elle lisait des livres de Dickens (elle possédait un don remarquable pour lire à haute voix). Elle animait également des groupes de discussion en soirée dans notre maison de Bloomsbury Square où étaient traités de nombreux thèmes allant de l'hérédité à l'environnement. Cependant, à l'opposé d'un grand nombre de ses contemporains, elle ne portait aucun intérêt au spiritisme<sup>c</sup> ni, à cette période de sa vie, à l'occultisme ou

---

b) *Candles in the Sun* (Hart-Davis, 1957).

c) Spiritisme : croyance sur le fait que les morts peuvent communiquer avec les vivants par l'intermédiaire de médiums. Cette question était une des plus controversées à l'époque. Une Société pour la Recherche Psychique avait été créée en Angleterre en 1882 pour rechercher des preuves dans ce domaine. Il y avait partout un grand attrait pour toutes les formes du surnaturel.

au mysticisme de l'Inde qui avait conduit un grand nombre d'Occidentaux en Orient depuis que la foi chrétienne avait été mise à mal par Darwin.

D'une nature profondément dévotionnelle et ayant été dans sa jeunesse une ardente chrétienne avec une intense sensation de grande proximité avec Jésus, elle était satisfaite, à travers les nombreux aspects de son être intime, par la croyance théosophique concernant la venue proche du messie et la nécessité de préparer le monde à ce prodigieux événement. Après avoir adhéré à la Société au début de l'année 1910, elle y mit toute son énergie ; elle prit des leçons d'élocution pour pouvoir parler en public au cours de déplacements où elle faisait des conférences sur la Théosophie (elle devint une très bonne conférencière). Elle créa également une nouvelle Loge Théosophique<sup>d</sup> avec le Docteur Haden Guest (devenu Lord Guest par la suite) qui était lui aussi un nouveau converti, « dans le but de réunir tous ceux qui désiraient mettre en pratique les principes théosophiques de fraternité ».

Au cours de l'été 1910, Madame Besant quitta l'Inde pour venir en Angleterre ; ma mère se rendit à la Fabian Society pour y écouter sa conférence sur « Une Forme Idéale de Gouvernement ». Bernard Shaw et Sidney Webb étaient présents sur l'estrade. « Je reçus comme un choc lorsque je la vis », écrivit ma mère. « Elle avait une apparence tellement différente des personnes que j'avais pu rencontrer jusqu'alors. Elle portait avec le plus grand naturel des robes d'un goût absolument féminin alors que sa tête fine et massive avec ses courtes boucles blanches lui donnait un aspect tout à fait masculin. Elle avait soixante-trois ans mais aucun signe attestant une vigueur diminuée n'apparaissait sur elle. Elle possédait la vitalité la plus étonnante que j'eusse pu voir sur n'importe quelle autre personne jusqu'alors ».

Quelques semaines plus tard, ma mère l'entendit parler à nouveau à propos du « Christ à venir » dans une salle de Kingsway ; après la conférence elle prit son courage à deux mains pour l'aborder et l'invi-

---

d) La Société était divisée en Loges. Il existait des Loges dans toutes les grandes villes d'Angleterre et d'Ecosse ainsi qu'un grand nombre à travers toute l'Europe ; elles organisaient des rencontres et des séries de conférences.

ter à venir déjeuner. Elle accepta. La seule autre personne présente à ce repas fut mon père.

A son arrivée, Madame Besant demanda si elle pouvait retirer son chapeau ; elle secoua alors ses courtes boucles blanches, geste qui, ma mère s'en aperçut par la suite, lui était tout à fait personnel. Ma mère se souvint qu'elle avait des yeux de tigre entachés d'une curieuse ombre brune ; son regard paraissait la sonder et accéder à ses pensées les plus intimes. Mon père l'apprécia sur le champ et fut très impressionné par elle, en particulier au moment où, juste avant de s'en aller, elle lui demanda de dessiner les plans du Quartier général de la Société Théosophique d'Angleterre à Tavistock Square (aujourd'hui occupé par l'Association Médicale Britannique). Ce ne fut que graduellement qu'il commença à ressentir son influence sur ma mère.

En 1929, à l'âge de trente-quatre ans, Krishnamurti se sépara de la Société Théosophique, après une expérience spirituelle qui transforma radicalement sa vie ; il renonça à son rôle de futur messie pour parcourir le monde en tant qu'enseignant avec sa philosophie religieuse personnelle sans lien aucun avec une quelconque religion orthodoxe ou secte d'aucune sorte. L'unique objet de son enseignement était de libérer l'humanité de toutes les servitudes qui opposent les hommes entre eux telles que la race, la religion, la nationalité, la classe et les traditions, et ainsi d'amener une transformation dans la psyché humaine.

Jusqu'à sa mort en Février 1986, juste trois mois avant son quatre-vingt-onzième anniversaire, il n'y a eu aucune diminution dans l'intérêt qu'a suscité l'enseignement de Krishnamurti. En fait, sa réputation s'accroît. La raison pour laquelle il n'est pas davantage connu aujourd'hui est qu'il n'accepta jamais une quelconque publicité personnelle. Les gens entendaient parler de lui de bouche à oreille ou à travers ses livres qu'ils trouvaient incidemment.

Lorsque Krishnamurti fut proclamé par la Société Théosophique, l'argent et les dons de terrains et de propriétés lui arrivèrent en masse de la part des membres. Lorsqu'il se retira de celle-ci et qu'il rejeta son rôle, il rendit tous ces dons à ceux qui les avaient faits et commença une nouvelle vie sans savoir s'il y aurait des personnes qui le suivraient et sans aucun argent, excepté une pension annuelle de cinq cents



Livres Sterling. Il arriva alors qu'une audience bien plus large et bien plus intéressante fut attirée vers lui et que l'argent apparut comme par magie pour la plupart des projets qu'il eut à cœur de réaliser. Jusqu'à la fin de sa vie, il dira à ce propos : « Agissez, et si votre action est juste, l'argent arrivera ».

Krishnamurti refusait d'être le gourou de qui que ce soit. Il ne voulait pas que les gens le suivent aveuglément ou encore lui obéissent. Il déplorait le culte du gourou et celui de la méditation transcendante qui étaient importés en Occident à partir de l'Inde. D'une façon encore plus particulière, il ne désirait avoir aucun disciple ; ceux-ci auraient pu créer une nouvelle religion autour de lui, instaurer une hiérarchie et appliquer une autorité. Tout ce qu'il demandait concernant son enseignement était qu'il fut comme un miroir dans lequel les gens pouvaient se voir réellement à la fois intérieurement et extérieurement, et que si l'image reflétée venait à ne pas leur plaire, qu'ils se *changeassent eux-mêmes*.

Krishnamurti accordait un intérêt particulier à l'éducation des enfants avant que leur esprit ne devienne rigidifié par les préjugés des sociétés dans lesquelles ils étaient nés. Les sept écoles qu'il a fondées et qui portent son nom – cinq en Inde, une en Angleterre et une en Californie – sont toujours florissantes aujourd'hui. La plus ancienne d'entre elles, Rishi Valley, fondée au début des années trente entre Madras et Bangalore, accueille aujourd'hui trois cent quarante élèves, dont un tiers de filles, possède la réputation d'être une des meilleures écoles de toute l'Inde. Son école anglaise, située dans le Hampshire, est la plus petite avec ses soixante élèves seulement ; ils proviennent de vingt-quatre nationalités différentes et le nombre de garçons et de filles est le même.

Après sa mort, un grand Centre Krishnamurti pour des adultes a été ouvert juste à côté de l'école anglaise tout en demeurant bien distinct de celle-ci. La conception de ce Centre ainsi que sa construction ont été un des principaux projets auxquels Krishnamurti a accordé tout son intérêt au cours des deux dernières années de sa vie<sup>e</sup>. Trois autres centres pour adultes ont été construits depuis en Inde ; ils sont plus

---

e) Des photographies de ce Centre sont publiées dans l'ouvrage du Prince de Galles, *A vision of Britain*. (Doubleday, 1989).

petits que celui d'Angleterre. Krishnamurti créa également trois Fondations dans les années soixante – en Angleterre, en Inde et en Californie, ainsi qu'une plus petite à Porto-Rico –. Ce sont des structures purement administratives, chacune possédant son propre conseil d'administration. Il existe aussi des comités de type associatif dans vingt et un pays.

Krishnamurti avait des douzaines d'amis dans autant de pays que ce qu'il y a de comités ; on les rencontre dans tous les domaines de la vie, depuis des reines jusqu'à des moines bouddhistes. Dans les premiers temps, Bernard Shaw, Leopold Stokowski et le sculpteur Antoine Bourdelle furent parmi ses plus grands admirateurs et, par la suite, Aldous Huxley, Jawarharlal Nehru et Pablo Casals furent au nombre de ses amis. Plus récemment, il se lia d'amitié avec Indira Gandhi, le professeur Maurice Wilkins, prix Nobel de médecine, le physicien David Bohm, le biologiste Rupert Sheldrake et l'acteur Terence Stamp. Il lui arriva aussi de faire la connaissance de certaines personnes célèbres avec qui il eut des discussions ou des interviews, comme le Docteur Jonas Salk ou le Dalai Lama. Il ne fait aucun doute que Krishnamurti aida à jeter un pont entre la science et la religion.

Les audiences qui assistaient aux causeries de Krishnamurti n'étaient jamais très grandes ; au cours des vingt dernières années de sa vie, en fonction des dimensions des salles ou des tentes dans lesquelles il parlait, le nombre de ses auditeurs variait de mille à cinq mille. On peut se demander par quel moyen toutes ces personnes étaient attirées vers lui. Il est remarquable de noter que parmi elles se trouvaient très peu de hippies bien que la grande majorité fut constituée de personnes assez jeunes. Bien que Krishnamurti ne possédait pas de don particulier d'orateur, son public, constitué pour moitié d'hommes et de femmes qui avaient de bonnes manières et étaient vêtus convenablement, l'écoutait avec beaucoup de sérieux et d'attention. Son enseignement ne les confortait pas, mais, au contraire, les remuait, en ce sens qu'il leur faisait prendre conscience de l'état alarmant dans lequel le monde se trouve et pour lequel chaque individu est responsable dans la mesure, où, selon lui, chaque personne *est* un microcosme du monde.

Une part de l'attraction qu'exerçait Krishnamurti sur les gens était due, sans aucun doute, à son maintien. A l'exception de ses années

d'enfance, il avait toujours été extraordinairement beau et même lorsqu'il devint vieux, son visage, sa structure osseuse et son allure générale rayonnaient d'une grande beauté. Mais bien plus que tout ceci, il émanait de lui un magnétisme qui attirait les gens. Lorsqu'il parlait en public il pouvait être sévère, parfois même presque impétueux, mais dès qu'il se trouvait avec un petit groupe de personnes ou avec un seul interlocuteur, il émanait une sensation d'affection et de grande chaleur humaine. Bien qu'il n'appréciait pas d'être touché physiquement, il lui arrivait fréquemment, au cours d'une conversation avec une personne, de se pencher en avant pour poser une main sur le bras ou le genoux de celui ou celle qui était venu lui demander de l'aide, ainsi que de tenir fermement la main d'un ami ou d'un interlocuteur. Par-dessus tout, lorsqu'il n'était pas engagé dans une conversation sérieuse, il adorait rire, faire des farces et raconter des blagues. Son rire profond et sans retenue était très contagieux et inspirait de l'affection.

Le fait qu'un intérêt constant, voire en progression, se maintienne vis-à-vis de Krishnamurti depuis sa mort, montre, me semble-t-il, que non seulement son magnétisme personnel demeure au travers des films vidéo ou des enregistrements sonores, mais que aussi, son enseignement contient un message que les gens d'aujourd'hui désirent ardemment. Bien que l'on puisse ne pas être d'accord sur un grand nombre de ses assertions, il n'est pas possible de mettre en doute sa sincérité.

## *« Et comment va l'enfant Krishna ? »*

Le fait le plus remarquable concernant la vie de Krishnamurti est que les prophéties qui ont été faites au cours de sa jeunesse se sont révélées exactes, bien que dans la forme, d'une façon très différente de ce qui avait été espéré. Pour comprendre sa trajectoire, il est essentiel de posséder au moins une petite idée du mysticisme théosophique dans lequel il a été élevé.

La Société Théosophique, dont l'objet était de « former le noyau d'une Fraternité Universelle de l'Humanité », fut fondée aux Etats-Unis en 1875 par une mystique russe extraordinaire, clairvoyante et faiseuse de miracles, Madame Helena Petrovna Blavatsky et par le Colonel Henry Steel Olcott, un vétéran de la Guerre Civile Américaine qui était passionné de spiritisme et prétendait être lui aussi clairvoyant. Cet étrange couple qui demeura, comme le disait Olcott, une association de « camarades » pour tout le restant de leurs vies, fit sienne toute une croyance occulte provenant des anciennes traditions orientales au point de déménager leur quartier général en 1882 pour venir s'installer dans une grande enceinte à Adyar, situé dans les faubourgs au sud de Madras. L'endroit est très beau et situé à l'embouchure de la rivière Adyar, dans la Baie du Bengale ; il possède un des plus grands figuiers-banians de toute l'Inde ainsi qu'un front de mer d'un kilomètre et demi s'étirant le long d'une plage de sable déserte. C'est ici que s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui encore le Quartier Général International de la Société qui s'est développé avec l'achat de nouveaux terrains et la construction de bâtiments. C'est aussi à partir de là que le mouvement s'est rapidement étendu dans le monde entier.

Pour devenir membre de la Société, il suffisait d'affirmer sa croyance dans la fraternité entre les hommes et l'égalité de valeur pour

toutes les religions. Cependant au cœur de la Société se trouvait la Section Esotérique où il était exigé, pour y entrer, que la personne qui désirait y accéder ait fait preuve à la fois de sincérité et d'acte d'utilité vis-à-vis de la Société.

La Section Esotérique empruntait à l'ancienne sagesse de plusieurs religions le thème d'une hiérarchie de grands êtres spirituels à laquelle elle donnait le nom de Grande Fraternité Blanche. Ayant accepté la théorie selon laquelle la nature humaine progresse à travers une série de vies (la réincarnation) jusqu'à atteindre une ultime perfection (à laquelle chaque individu accède en fin de parcours quel qu'ait été le nombre de ses vies), il n'était pas difficile de croire que des êtres différents se situaient à des degrés d'évolution particuliers ou qu'ils fassent partie de ces soi-disant Maîtres. Les Maîtres étaient des âmes parfaites qui, libérées de la roue du karma, cette loi inexorable nous poussant à récolter ce que nous avons semé – qu'il s'agisse de bien ou de mal – au cours d'une série de vies, avaient été désignés pour rester en contact avec l'humanité afin de l'aider à parcourir son chemin d'évolution.

Il existait un grand nombre de Maîtres ; parmi eux, deux avaient à leur charge la protection de la Société Théosophique. Ils s'appelaient Maître Morya et Maître Kouthoumi. A l'époque de Madame Blavatsky il était considéré que ces deux maîtres vivaient côte à côte, dans de splendides corps humains situés dans un ravin au cœur du Tibet d'où ils partaient régulièrement pour voyager à travers le monde. Il leur était également possible de se matérialiser quelque part tout en demeurant au Tibet et de communiquer par des courriers qui se matérialisaient auprès des leaders de la Société<sup>a</sup>. Madame Blavatsky prétendait avoir vécu plusieurs mois au Tibet avec les Maîtres où, auprès de Maître Morya qui l'avait adoptée, elle avait reçu cet enseignement occulte désiré depuis toujours et qu'elle redonna par la suite au monde au travers de ses énormes livres que sont *Isis Dévoilée* et la *Doctrine Secrète*, ainsi qu'au travers de la Section Esotérique<sup>1</sup>.

---

a) Certaines de ces Lettres du Mahatma, comme elles ont été appelées, se trouvent dans la Bibliothèque britannique.

Situé au-dessus des Maîtres à l'intérieur de la hiérarchie des êtres spirituels se trouvait le Seigneur Maitreya, le Bodhisattva qui, selon les théosophes à l'époque de la « découverte » de Krishnamurti en 1909, allait d'ici peu emprunter un véhicule humain préparé tout spécialement pour lui, comme il l'avait déjà fait deux mille ans plus tôt avec le corps de Jésus afin de fonder une nouvelle religion. Le Bodhisattva s'incarnait lorsque le monde en avait un réel besoin. Au-dessus de lui dans la hiérarchie se trouvaient des êtres encore plus évolués, dont le Bouddha faisait partie<sup>2</sup>.

Madame Blavatsky mourut en 1891 et, à la mort du premier président de la Société Théosophique, le Colonel Olcott, Annie Besant fut élue à sa suite en 1907 et s'installa peu de temps après à Adyar. Son collègue et co-responsable, Charles Webster Leadbeater (un ancien membre du clergé de l'Eglise d'Angleterre et un disciple de Madame Blavatsky) était, comme elle, clairvoyant ; cependant M<sup>me</sup> Besant allait par la suite laisser de côté ses pouvoirs occultes lorsqu'elle se consacra presque totalement à la cause de l'Indépendance de l'Inde. Leadbeater et M<sup>me</sup> Besant disaient être tous les deux en contact étroit avec les Maîtres. Ce fut cependant Leadbeater qui devint le porte parole de son propre Maître, Kouthoumi (celui de M<sup>me</sup> Besant était Morya), faisant connaître ses instructions et guidant ses élèves terriens le long de la Voie occulte du Disciple. Les Maîtres voulaient examiner les élèves pour mesurer leur niveau d'évolution. Les étapes de la Voie étaient la Probation, l'Acceptation et quatre Initiations successives culminant dans une cinquième appelée l'état d'Adepté ; celle-ci était l'accession à la perfection, le nirvana.

D'après Leadbeater, les Maîtres résidaient toujours au même endroit au Tibet et dans les mêmes corps que ceux dans lesquels Madame Blavatsky les avait connus, miraculeusement à l'écart de toute vieillesse. Ils ne quittaient plus la vallée où ils vivaient mais il demeurait cependant possible de leur rendre visite dans leurs maisons sur le plan astral<sup>3</sup>. Lorsque les élèves-candidats étaient endormis, c'était Leadbeater qui les emmenait dans leur corps astral auprès du Maître Kouthoumi et qui leur annonçait le matin suivant s'ils avaient ou non réussi à passer l'épreuve suivante de la Voie à laquelle ils aspiraient. On peut

imaginer l'importance du pouvoir que Leadbeater exerçait sur le groupe dont chaque membre lui faisait confiance – ainsi qu'à l'existence des Maîtres et des autres êtres saints dont on leur parlait – ainsi que de la jalousie et du snobisme que ces croyances faisaient naître en eux. Leadbeater affirmait qu'avec M<sup>me</sup> Besant, ils avaient tous deux tant évolué qu'ils avaient déjà réussi leur quatrième initiation, celle de l'Arhat, à l'époque où Krishnamurti vint à Adyar.

Jiddhu Krishnamurti est né le 11 Mai 1895<sup>b</sup> à Madanapalle, une petite ville située dans les montagnes entre Madras et Bangalore. Son père, Jiddu Narianiah avait épousé une cousine, Sanjeevamma, qui lui donna dix enfants dont Krishna était le huitième. Cette famille de Brahmanes strictement végétariens et de langue Telougou n'était pas, selon le standard indien, une des plus défavorisées, Narianiah étant employé auprès de l'administration britannique dans les services fiscaux ; avant de prendre sa retraite il accéda à la position de Magistrat de District. Narianiah était théosophe et Sanjeevamma était une adoratrice de Sri Krishna, lui-même huitième enfant de la famille, ce qui lui inspira le nom de ce fils.

Sanjeevamma eut la prémonition que son huitième enfant serait un être remarquable et insista auprès de son mari, qui protesta à cette idée, pour que la naissance ait lieu dans la pièce de la maison où se déroulaient les pujas. Un écrivain brahmane a précisé que l'on ne rentre normalement dans la pièce à prières qu'après avoir pris un bain rituel et s'être vêtu de vêtements propres : « La naissance, la mort et le cycle menstruel étaient les aspects les plus importants au regard des rites concernant la pollution... et l'idée qu'un enfant puisse naître dans un tel endroit était impensable »<sup>4</sup>. Et c'est pourtant ce qui arriva.

A l'inverse des accouchements précédents de Sanjeevamma, la naissance se passa sans difficulté. Le lendemain matin, l'horoscope du bébé fut calculé par un astrologue reconnu qui assura à Narianiah que

---

b) Cette date est en accord avec les calculs astrologiques hindous qui comptent le commencement de la journée à partir de quatre heures du matin. Selon le calendrier occidental, il serait donc né le 12 Mai à 12 h 30.

son fils deviendrait une personnalité très importante. Il sembla pendant des années que cette prédiction ne se réaliserait pas. A chaque fois que l'astrologue croisait Narianiah, il demandait : « Et comment va l'enfant Krishna ?... Patience. Je t'ai dit la vérité ; il sera quelqu'un de grand et de merveilleux ».

Krishna faillit mourir de malaria à l'âge de deux ans. Par la suite, il souffrit pendant des années de crises de malaria et de violents saignements de nez qui l'obligèrent à souvent s'absenter de l'école et à demeurer avec sa mère bien davantage que les autres enfants de la famille. Il adorait aller au temple avec elle. Il était d'une nature tellement rêveuse et si mauvais élève – il détestait l'école – que ses professeurs pensèrent qu'il était un attardé mental. Cependant, il était très observateur, trait de caractère qu'il conserva tout au long de sa vie. Il lui arrivait de passer de longs moments à observer les arbres et les nuages ou de s'accroupir pour fixer des fleurs ou des insectes. Il était également d'une nature très généreuse, autre caractéristique qui ne le quitta pas sa vie durant. Il revenait souvent de l'école sans crayon, ni ardoise ni livres après les avoir offerts à un enfant plus pauvre, et lorsque des indigents venaient le matin à la maison pour recevoir leur don habituel de riz non cuit et que sa mère l'envoyait faire la distribution de nourriture, il revenait régulièrement lui en redemander après avoir tout déposé dans le sac du premier mendiant. Lorsqu'ils repassaient le soir pour demander du riz cuit et que les domestiques s'évertuaient à les éloigner, Krishna se ruait à l'intérieur de la maison pour y quérir de la nourriture afin de la leur donner. Lorsque Sanjeevamma préparait pour son enfant quelques sucreries afin qu'il s'en régâlât, Krishna ne prenait qu'une partie de sa portion et donnait le reste à ses frères.

Krishna conserva également toute sa vie un autre trait de caractère qui, étrangement, apparaît tout à fait contradictoire avec sa nature rêveuse, l'amour de la mécanique. Cela apparut pour la première fois un jour où il démontra entièrement la montre de son père pour voir comment elle fonctionnait en refusant de partir à l'école et même de prendre son repas avant de l'avoir complètement remise en état de marche ce à quoi, apparemment, il parvint.



Il y avait un lien particulier entre Krishna et son frère Nityananda (Nitya) qui était de trois ans son cadet. Nitya était aussi intelligent et vif à l'école que Krishna était flottant et incapable d'apprendre, et au fur et à mesure qu'ils grandirent, Krishna devint de plus en plus dépendant de son frère.

En 1904, la sœur la plus âgée de Krishna mourut ; elle avait vingt ans et possédait une forte nature spirituelle. C'est après cette mort que Krishna montra pour la première fois qu'il était clairvoyant : lui et sa mère voyaient souvent la défunte en un lieu particulier du jardin. Cependant, au cours de l'année qui suivit, alors que Krishna avait dix ans et demi, une bien plus grande tragédie s'abattit sur la famille : Sanjeevamma elle aussi mourut. Après sa mort, Krishna la revit elle aussi mais avec bien plus de netteté que pour sa sœur, fait que Narianiah confirma<sup>c</sup>.

Lorsque Narianiah fut contraint de prendre sa retraite à la fin de l'année 1907 avec comme pension l'équivalent de son demi-traitement, il avait cinquante deux ans. Il écrivit alors à M<sup>me</sup> Besant pour lui offrir ses services à n'importe quel poste à Adyar. (Bien qu'étant un Brahmane orthodoxe, il était membre de la Société Théosophique depuis 1882, celle-ci embrassant toutes les religions). Il lui expliqua qu'il se retrouvait veuf avec quatre garçons de cinq à quinze ans et que son unique fille étant mariée, il demeurerait seul pour prendre soin de ses enfants (Krishna ayant été le huitième enfant, avec ses deux plus jeunes frères et sa sœur plus âgée qui restaient en vie, quatre autres enfants ont dû mourir, sans compter sa sœur de vingt ans). M<sup>me</sup> Besant déclina son offre, arguant que l'école la plus proche était à cinq kilomètres et que les garçons auraient une influence néfaste dans l'enceinte de la Société. Heureusement, Narianiah insista et il lui fut donné un travail d'assistant au secrétariat vers la fin de 1908. Il aménagea avec ses garçons à Adyar le 23 Janvier 1909. Aucun bâtiment d'habitation n'étant disponible à l'intérieur de la propriété, on attribua à la famille

---

c) Le récit de la naissance de Krishna et de son enfance fut dicté par Narianiah en 1911 à un théosophe anglais d'Adyar ; Narianiah le signa ensuite en présence de deux témoins digne de foi.

une petite maison délabrée juste à l'extérieur de celle-ci, sans assainissement. Les garçons étaient dans un état de commotion physique.

La sœur de Narianiah, s'étant disputée avec son mari, vint s'installer avec la famille pour prendre soin quelque temps de la maisonnée, mais il semble qu'elle ait été une femme malpropre et une piètre cuisinière. L'aîné des garçons, Sivaram voulait devenir médecin ; il intégra le Presidency College de Madras, alors que Krishna qui n'avait pas encore quatorze ans et Nitya, lui aussi né en mai et qui n'avait pas atteint ses onze ans, faisaient tous les jours dix kilomètres à pied pour aller et revenir de la Pennathur Subramanian High School située à Mylapore et où Krishna recevait des coups de canne pratiquement chaque jour pour cause de stupidité. Le petit Sadanand âgé de cinq ans n'était ni physiquement ni mentalement apte à se rendre à l'école ; il resta toute sa vie un être attardé.

En 1906, alors qu'il avait cinquante-six ans, Charles Leadbeater avait été impliqué dans un scandale sexuel qui avait déchiré la Société Théosophique sur tous les continents. Entre 1900 et 1905 il n'avait eu de cesse de faire de longues tournées de conférences en Amérique, au Canada et en Australie, accumulant des conversions pour la Théosophie et donnant des instructions spéciales aux adolescents (il s'était fait une grande réputation en tant que tuteur). C'est alors que deux garçons de Chicago confessèrent à leurs parents, sans apparemment aucune connivence entre eux, qu'il les avait encouragés à la pratique de la masturbation. A cette époque, non seulement l'idée de l'homosexualité paraissait répugnante dans l'esprit du grand public mais celle concernant la masturbation était associée à une calamité entraînant la folie et la cécité<sup>d</sup>. Lorsqu'elle eut vent de cette histoire, M<sup>me</sup> Besant écrivit une lettre désespérée à Leadbeater car il se trouvait que l'une des exigences que requerrait l'initiation fut justement une totale pureté sexuelle. Leadbeater répondit que dans certains cas il préconisait la masturbation car elle était, de très loin, bien moins néfaste qu'une obsession culpa-

d) *The World Trough Blunted Sight*, Patrick Trevor-Roper, page 155 (Thames and Hudson, 1988).

bilisante ressassant des pensées d'ordre sexuel ; il promit également de ne plus préconiser cette pratique dans le cadre de la Société Théosophique – par pitié envers *elle* et non par conviction personnelle.

Il fut demandé à Leadbeater de se présenter devant un Conseil pour répondre aux charges qui pesaient contre lui ; il devait se réunir le 16 Mai 1906 à l'hôtel Grovenor, à Londres. Avant la date prévue, Leadbeater fit parvenir sa démission de la Société. Afin d'éviter que les journaux ne s'emparent de l'affaire, le Colonel Olcott, Président de la section de l'Inde, accepta sa démission malgré la grande indignation d'un grand nombre de membres réclamant son renvoi car il n'avait pas clarifié sa position au cours de l'audience. Après cet épisode, Leadbeater vécu paisiblement à la campagne, en Angleterre ou sur Jersey, pendant presque trois années, se rendant occasionnellement sur le Continent ; il donna des leçons particulières et fut soutenu financièrement par les nombreux amis qui, au sein même de la Société Théosophique, ne lui avaient pas retiré leur confiance. La plupart de ses anciens élèves se portèrent garant de sa pureté. Lorsqu'en 1907 M<sup>me</sup> Besant fut élue avec une majorité écrasante à la Présidence, elle réussit, grâce à une campagne intense, à faire admettre à nouveau Leadbeater dans la Société, fin 1908 ; cependant il n'y exerça jamais plus aucun rôle officiel. Elle lui demanda simplement de venir en Inde où elle avait besoin de son aide. Il arriva à Adyar le 10 Février 1909, moins de trois semaines après la propre installation de Narianiah avec Krishna et ses frères.

Leadbeater aménagea dans le petit bungalow appelé Octagon River, situé près du bâtiment des Quartiers Généraux. Son principal travail consistait à s'occuper de l'important courrier qui affluait de toutes les régions du monde. Il avait emmené avec lui un jeune garçon hollandais, Johann van Manen, qui faisait office de secrétaire. Il fut également très reconnaissant envers un jeune anglais, Ernest Wood, qui mit à sa disposition sa connaissance de la sténographie, soulageant ainsi le travail de secrétariat. Ernest Wood résidait à Adyar depuis déjà trois mois où il travaillait à la fabrication du magazine mensuel *The Theosophist*. Il résidait dans une des habitations bon marché et avait pour voisin un jeune indien du nom de Subramanyam Aiyar ; celui-ci s'était

lié d'amitié avec Narianiah. Wood et Aiyar avaient rencontré Krishna et Nitya et les aidaient dans leurs devoirs scolaires.

Van Manen, Wood et Subramanyam prirent l'habitude d'aller se baigner chaque soir au bord de la plage où Krishna, Nitya et d'autres enfants qui habitaient à l'extérieur de la propriété venaient souvent barboter. Van Manen suggéra un jour à Leadbeater de les accompagner car, pensait-il, un des enfants devrait sûrement l'intéresser. Leadbeater vint donc et remarqua immédiatement Krishna, disant que l'enfant avait l'aura la plus magnifique qui lui avait été donnée de voir, sans la moindre trace d'égoïsme. Il prédit alors à Wood que cet enfant deviendrait un jour un grand instructeur spirituel, ce qui l'amusa car, après avoir aidé Krishna pour faire ses devoirs, il le considéra comme un enfant particulièrement sot.

Peu de temps après, Leadbeater invita Narianiah à venir lui rendre visite avec Krishna, à son bungalow, un jour où il n'y avait pas d'école. Narianiah accepta. Leadbeater fit asseoir Krishna à ses côtés puis après avoir placé sa main sur la tête de l'enfant, il se mit à décrire la vie précédente de celui-ci. Par la suite, chaque samedi et dimanche, ils continuèrent cette investigation des vies antérieures de Krishna, Narianiah prenant les notes, car il était toujours présent au début ; puis il fut remplacé par Wood qui nota en sténographie. Le nom donné à Krishna au travers de ses vies fut Alcyone<sup>e</sup>. La date de la première rencontre de Krishna au bungalow de Leadbeater est incertaine mais, M<sup>me</sup> Besant ayant quitté Adyar le 22 Avril pour aller donner une série de conférences en Amérique sans avoir apparemment jamais entendu parler de ces rendez-vous, celle-ci en est probablement postérieure.

Si l'on considère les tendances homosexuelles de Leadbeater, il faut insister sur le fait que l'apparence extérieure de Krishna n'aurait pu exercer un attrait particulier chez cet homme. Mis à part ses yeux magnifiques, Krishna, à cette époque, était loin d'être agréable. Il était émacié et sous-alimenté, la peau couverte de piqûres de moustique, avec des poux jusque dans les sourcils ; ses dents étaient de travers et

---

e) *The lives of Alcyone* fut publié par la suite dans le fascicule mensuel *The Theosophist*.

son crâne rasé avec une touffe de cheveux tombant en tire-bouchon sur la nuque. Il avait de plus une expression d'hébétude donnant le sentiment d'être en face d'un enfant pratiquement idiot. Les gens qui le connaissaient disaient alors qu'il n'y avait pas grande différence entre lui et son frère Sadanand. D'après Wood, l'enfant était si faible physiquement que son père déclara plus d'une fois qu'il le considérait voué à la mort tôt ou tard. (Krishna dira lui-même par la suite que sans la « découverte » de Leadbeater, il n'aurait probablement pas survécu).

Nous possédons le propre compte-rendu de Krishna sur cette première rencontre avec Leadbeater :

*« Lorsque je suis arrivé dans sa chambre, j'avais très peur car la plupart des enfants indiens craignent les Européens. Je ne sais pas pourquoi il y a tant de peur mais, mis à part la différence de couleur de peau, qui est sans aucun doute une des causes de celle-ci, il y avait, lorsque j'étais enfant, beaucoup d'agitation politique et nos imaginations étaient très remuées par toutes les moqueries dont nous faisions l'objet. Je dois également confesser que les Européens, lorsqu'ils sont en Inde, ne sont, généralement, en aucune façon bienveillants envers nous et j'avais souvent observé des actes de cruauté, ce qui me rendait encore plus amer. Aussi ce fut une surprise de constater combien cet Anglais qui était théosophe se comportait différemment »<sup>5</sup>.*

Peu de temps après le début de ces séances dans le bungalow Octagon, Leadbeater annonça à Wood que le garçon serait le véhicule du Seigneur Maitreya (ou l'Instructeur Mondial comme il fut plus souvent appelé) et que lui, Leadbeater, avait été instruit par le Maître Kouthoumi pour aider l'enfant à se préparer à sa destinée.<sup>6</sup>

Il semblait que Leadbeater avait oublié ou mis de côté le fait qu'il eut déjà choisi un véhicule – un jeune garçon de quatorze ans, d'allure agréable, Hubert, fils du Docteur Weller van Hook de Chicago qui l'avait soutenu avec fermeté à l'époque du scandale. Au cours d'une conférence publique à Chicago sur le thème « L'Instructeur à venir », M<sup>me</sup> Besant, pendant sa série de consultations en Amérique, déclara : « Nous pensons qu'il viendra cette fois-ci en Occident – non plus en Orient comme le fit le Christ voici deux mille ans ». Leadbeater avait choisi

Hubert à l'âge de onze ans, alors qu'il se trouvait à Chicago ; M<sup>me</sup> Besant l'avait rencontré en Europe en 1907 et en le retrouvant à présent en 1909, elle persuada sa mère de le faire partir pour Adyar afin que Leadbeater puisse le préparer. La mère et le fils devaient donc arriver à la mi-novembre en Inde, ne soupçonnant pas le fait qu'Hubert avait été supplanté<sup>f</sup>.

Assez rapidement, Leadbeater persuada Narianiah de retirer Krishna et Nitya de l'école afin de recevoir une éducation placée sous sa supervision tout en laissant les deux garçons vivre avec leur père. (Krishna refusait de faire quoi que ce soit sans son frère auprès de lui). On leur attribua quatre tuteurs, plus Leadbeater lui-même qui leur enseignait l'histoire. Il s'agissait de Ernest Wood, Subrahmanyam Aiyar, Don Fabrizio Ruspoli (il avait démissionné de la marine italienne après être devenu théosophe) et Dick Clarke, un nouvel arrivant à Adyar, autrefois ingénieur. Mais la matière la plus importante était l'apprentissage de l'anglais afin que les garçons puissent converser avec M<sup>me</sup> Besant à son retour à Adyar. Ils possédaient déjà une certaine connaissance de cette langue et n'en trouvaient pas l'étude trop difficile. Ils oublièrent rapidement leur langue, le Telougou et, malheureusement, aucune autre langue indienne ne leur fut jamais enseignée.

Dick Clarke se vit aussi attribuer la tâche de prendre soin de leur personne. Chaque matin, il les épouillait et les habillait de vêtements propres ; on laissa leurs cheveux pousser sur le devant du crâne et retomber en arrière jusqu'aux épaules. On apposa un dispositif sur les dents de Krishna que Clarke resserrait chaque jour pour ré-aligner sa dentition. En plus de leur quatre tuteurs, John Cordes, un australien vivant à Adyar fut nommé responsable pour leur donner une bonne condition physique. Cependant c'était Leadbeater qui supervisait leur toilette, s'assurant qu'ils n'oublient pas de se laver entre les jambes. Il déplorait la façon rituelle indienne de se baigner avec un pagne. Il veilla à ce qu'ils reçussent une bonne alimentation et une quantité

---

<sup>f</sup> Hubert et sa mère résidèrent à Adyar pendant cinq ans. Il alla ensuite à Oxford, se maria et devint avoué à Chicago. Il fut très amer à l'égard de Leadbeater. *The Last Four Lives of Annie Besant*, A.H. Nethercote, page 193 (Hart-Davis).

suffisante d'exercices – longues randonnées à bicyclette, natation, tennis et gymnastique. Krishna appréciait ces activités de plein air – il était d'une nature sportive – mais il demeurait désespérant pour les cours plus académiques. Au lieu d'écouter la leçon, il se tenait près de la fenêtre, le regard dans le vague et la bouche ouverte. Leadbeater ne cessait de lui répéter de garder sa bouche fermée. Krishna obéissait mais l'instant d'après sa bouche s'ouvrait d'elle-même. Au comble de son exaspération, Leadbeater lui donna un jour un coup au menton. Krishna déclara bien plus tard que ce geste mit fin à leur relation. Sa bouche resta alors fermée mais son sentiment vis-à-vis de Leadbeater ne fut plus jamais le même.

Leadbeater était encore plus intéressé par l'entraînement occulte des garçons que par leur bien-être physique. Au cours de la nuit du 1<sup>er</sup> août, il les emmena dans leur corps astral – alors qu'ils étaient endormis – jusqu'à la demeure de Maître Kouthoumi qui les mit à l'épreuve. Ces rencontres continuèrent pendant les cinq mois suivants jusqu'à ce que Krishna soit accepté. Leadbeater l'emmenait sous sa forme astrale pendant quinze minutes devant le Maître qui lui donnait des instructions ; à la fin de l'entretien, le Maître résumait ce qui venait d'être dit en quelques phrases. Le lendemain matin, Krishna devait écrire ce dont il se souvenait des paroles du Maître ; cela se passait dans le bungalow Octagon. Dick Clarke, ainsi qu'une femme qui vivait à Adyar, attestèrent que ces notes furent effectivement rédigées par Krishna et ceci très laborieusement, et que les seules aides qu'il ait reçues pour les écrire concernaient l'orthographe et la ponctuation. Ces notes furent par la suite publiées sous la forme d'un petit livret sous le titre *Aux Pieds du Maître* par Alcyone. Cet ouvrage a été traduit en vingt sept langues et est toujours ré-imprimé. Dans l'introduction, Alcyone y écrivit : « Ces paroles ne sont pas miennes ; elles sont celles du Maître qui m'a instruit ».

Le 17 novembre 1903, M<sup>me</sup> Besant revint en Inde et Krishna la rencontra pour la première fois. Ce fut le début d'un amour qui ne cessa jamais. Leadbeater lui avait fait parvenir un courrier en Europe au cours de son voyage de retour pour lui parler des vies d'Alcyone sur

lesquelles il faisait des recherches. Cependant ce ne fut qu'à son arrivée à Adyar qu'elle prit connaissance des attentes de Leadbeater concernant le garçon. Au cours des trois semaines où elle séjourna à Adyar avant de se rendre à la Convention de la Théosophie<sup>g</sup> à Bénarès, les garçons venaient chaque jour dans sa chambre située dans le bâtiment principal où elle leur donnait des leçons de lecture. Elle arriva à calmer la tension grandissante entre Narianiah et Leadbeater qui n'avait aucune patience vis-à-vis des objections du père concernant la diminution progressive qu'il ressentait dans l'influence qu'il avait sur ses fils. Elle obtint le consentement de Narianiah pour que les garçons puissent résider dans ses propres appartements pendant qu'elle irait à Bénarès.

Le 31 décembre, Leadbeater télégraphia à M<sup>me</sup> Besant que le Maître Kouthoumi lui avait fait savoir qu'il allait accepter Krishna comme son élève au cours de la nuit et lui demandait si elle pourrait être présente à cette rencontre<sup>7</sup>. Le jour suivant, elle expédia à Leadbeater ses souvenirs de la cérémonie et lui demanda de lui confirmer si le Seigneur Maitreya leur avait effectivement donné la charge de prendre soin de Krishna. Leadbeater répondit : « Il est exact que le Seigneur Maitreya nous a chargés de cette mission sur la foi de la Fraternité. Krishna a été très impressionné et il est très différent depuis ».

Cependant un événement bien plus excitant allait se produire rapidement. Le 8 Janvier 1910, il y eut un échange de télégrammes dramatiques. Leadbeater écrivait à M<sup>me</sup> Besant : « Initiation prévue pour onze heures. Surya (pseudonyme du Seigneur Maitreya dans *Les Vies d'Alcyone*) officiera en personne. Devrons aller à Shamballa<sup>h</sup> ensuite. Trente-six heures d'isolement nécessaires ». La réponse fut immédiate : « Vérouillez Autel (pièce où se trouvait l'autel) et escalier menant à ma véranda pour temps nécessaire. Utilisez ma chambre, mon secré-

---

g) Les conventions annuelles avaient lieu alternativement à Adyar, le quartier général international de la Société Théosophique et à Bénarès, quartier général de la section Inde. M<sup>me</sup> Besant possédait une maison à Bénarès.

h) Une oasis dans le désert de Gobi où vivait le Roi de la hiérarchie occulte, le Sanat Kumara des écritures hindoues.



taire et M<sup>me</sup> Lubke<sup>i</sup> à discrétion. Je place mon autorité en vous pour tout ».

Du lundi 10 janvier au soir jusqu'au matin du 12, Krishna et Leadbeater demeurèrent enfermés dans la chambre de M<sup>me</sup> Besant, pendant que Nitya et Dick Clarke se relayaient pour monter la garde devant la porte. Clarke consigna le fait que Leadbeater et Krishna restèrent « hors de leur corps durant la majeure partie de ces deux nuits et de la journée, ne revenant que très rarement et de façon partielle, bien que suffisamment pour pouvoir se nourrir (principalement avec du lait chaud) ; nous leur faisions avaler leur nourriture ». Krishna était étendu sur le lit de M<sup>me</sup> Besant alors que Leadbeater s'était allongé par terre.<sup>8</sup>

D'après une lettre que Leadbeater expédia à M<sup>me</sup> Besant, Krishna se réveilla au matin du 11 en criant : « Je m'en souviens, je m'en souviens ! » Leadbeater lui demanda alors de lui dire ce dont il se souvenait et son compte-rendu fut écrit le 12 dans une très longue lettre envoyée à M<sup>me</sup> Besant. Leadbeater affirma qu'il s'agissait des propres mots de Krishna auxquels il s'était limité à corriger, par endroit, des accords grammaticaux concernant le temps ainsi que de rajouter un mot par-ci par-là. D'après Krishna, le maître Morya se trouvait dans la maison du Maître Kouthoumi ainsi que Leadbeater et M<sup>me</sup> Besant. Puis ils se rendirent tous ensemble à la maison du Seigneur Maitreya où se trouvaient également plusieurs autres Maîtres. Krishna fut conduit devant le Seigneur Maitreya avec ses deux parrains, M<sup>me</sup> Besant et Leadbeater et, après avoir correctement répondu aux questions qui lui furent posées, il fut admis à pénétrer dans la Grande Fraternité Blanche. La nuit suivante, il fut emmené auprès du Roi du Monde et cela, écrivit-il, « fut l'expérience la plus merveilleuse car Il est un garçon à peine plus âgé que moi mais, en même temps, le plus gracieux que je n'ai jamais rencontré, resplendissant de gloire et pareil à la lumière du soleil à chaque fois qu'il sourit. Il est fort comme la mer, à tel point que per-

---

i) Une femme âgée qui travaillait à la bibliothèque. Sa chambre jouxtait l'atelier de dessin de Mme Besant. Leadbeater trouvait qu'elle avait une « influence épuisante » et ceci lui donna une excellente opportunité pour la faire déménager de façon définitive et faire blanchir sa chambre à la chaux.

sonne ne peut rester devant lui et cependant il n'est rien d'autre qu'amour, et il ne m'était pas possible d'être le moins du monde effrayé par Lui ».<sup>9</sup>

Lorsque Krishna ressortit de la chambre de M<sup>me</sup> Besant, tous ceux qui l'avaient attendu à l'extérieur se prosternèrent devant lui. D'après les photographies prises juste après, on remarque avec certitude qu'il venait de vivre une expérience merveilleuse. Dans les années qui suivirent, il ne se souvint plus du tout de celle-ci, sa seule mémoire se composant de ce que d'autres personnes lui en dirent.

Au mois de mars, Narianiah accepta que l'autorité parentale des deux garçons soit transférée légalement à M<sup>me</sup> Besant. Elle leur fit aménager la chambre contiguë à la sienne bien qu'ils continuèrent à recevoir leurs leçons dans le bungalow Octagon. Elle les emmena ensuite à Bénarès en septembre où ils résidèrent ensemble dans sa maison, Shanti-Kunj. Krishna sélectionna cinq hommes faisant partie du groupe suivant plus particulièrement M<sup>me</sup> Besant et demanda qu'il lui soit autorisé de leur enseigner les qualités inhérentes à l'état de disciple telles que celles qui lui avaient été transmises par le Maître Kouthoumi. Il y avait parmi eux George Arundale, le Principal du Central Hindu College de Bénarès, qui était alors âgé de trente-deux ans et E.A. Wodehouse, le frère aîné de P.G. Wodehouse, qui était professeur d'anglais. M<sup>me</sup> Besant, charmée par la demande de Krishna, écrivit à Leadbeater : « C'est si bon de le voir s'ouvrir ainsi et faire le bien... Il se développe très vite et ne montre aucune trace de timidité, ni de crainte, mais plutôt de la grâce et une belle dignité... il adopte George (Arundale) avec une espèce de paternité tout à fait originale ». Krishna demanda lui-même à Leadbeater de lui expédier les notes qu'il avait prises sur l'enseignement du Maître.]

Concernant ce séjour à Bénarès, Wodehouse écrivit à propos de Krishna :

*« Ce qui nous frappait plus particulièrement était son aspect naturel... il ne possédait aucun signe d'affectation d'aucune sorte. Il était*

---

j) Leadbeater tapa les notes à la machine avant de les expédier (les notes manuscrites ont elles-mêmes disparues) ; ce furent donc ces notes tapées qui furent utilisées pour la publication de *Aux Pieds du Maître*.

*encore d'une nature réservée, modeste et plein de déférence vis-à-vis de ses aînés, courtois avec chaque personne. De plus, il montrait envers ceux qu'il aimait une sorte d'affection ardente qui était particulièrement charmante. Il semblait être tout à fait inconscient de sa position « occulte ». Il n'y faisait jamais allusion et à aucun moment ne s'autorisait à en faire la moindre suggestion que ce soit dans son attitude ou au travers de son langage... Une autre de ses qualités était sa complète et sereine absence de tout égoïsme. Il donnait l'impression de n'avoir aucune préoccupation concernant sa propre personne... Nous n'étions point des dévots aveuglés prêts à le considérer comme n'étant que perfection. Nous étions tous plus âgés que lui et nous possédions une expérience de la jeunesse en tant qu'éducateurs. S'il y avait eu en lui une trace de suffisance ou d'affectation, ou une quelconque attitude surfaite de « sage-enfant », ou encore un comportement conscient un peu collet monté, nous aurions donné, sans le moindre doute, une opinion tout à fait contraire ».<sup>10</sup>*

La description de Wodehouse pourrait tout à fait être appliquée à la nature de Krishna pour le restant de sa vie.

## « *Un pouvoir extraordinaire* »

L'Ordre International de l'Etoile d'Orient fut fondé au début de l'année 1911 avec Krishna à sa tête et M<sup>m</sup> Besant et Leadbeater en place de Protecteurs. Le but de l'Ordre était de rassembler tous ceux qui croyaient en la venue, dans un court avenir, de l'Instructeur Mondial et d'aider à préparer l'opinion publique à le recevoir. George Arundale fut nommé secrétaire de l'Ordre. Un journal trimestriel, le *Herald of the Star*, imprimé à Adyar, fut également créé.

En février de la même année M<sup>m</sup> Besant emmena les garçons visiter la Birmanie. A la vue des si nombreuses magnifiques statues du Bouddha, Krishna développa un profond respect envers Lui qu'il garda jusqu'à son dernier soupir. A leur retour à Adyar, Leadbeater apprit à M<sup>m</sup> Besant que le Maître avait émis le souhait que les garçons soient envoyés en Angleterre. M<sup>m</sup> Besant partit donc avec eux pour Bombay le 22 mars. En route, elle leur acheta des vêtements européens à Bénarès et, à leur grande douleur, leur fit recoudre par un médecin les trous de leurs oreilles qui avaient été percées au cours de leur petite enfance (Krishna conserva ces petites cicatrices toute sa vie). Ils étaient accompagnés de Arundale qui avait pris un congé pour plusieurs mois du Hindu College.

Leur navire appareilla le 22 avril de Bombay. M<sup>m</sup> Besant, dans ses premières lettres hebdomadaires qu'elle fit parvenir à Leadbeater, lui expliqua que les garçons supportaient très bien leurs vêtements à l'européenne bien que les chaussures leur paraissaient « restrictives », et que Krishna était ravi car le Capitaine lui avait autorisé « d'aller voir une partie de la salle des machines du navire, et en particulier le « système Marconi ». »

L'excitation était très grande parmi les théosophes qui vinrent à la gare de Charing Cross le 5 mai pour accueillir M<sup>me</sup> Besant et ses protégés. La glorieuse destinée promise à Krishna n'avait pas été tenue secrète. Parmi la foule se tenait une femme de trente-six ans, Lady Emily Lutyens, dont la vie, pour les vingt années à venir, allait être centrée sur Krishna. M<sup>me</sup> Besant et les garçons allèrent s'installer chez son amie anglaise la plus intime, Miss Esther Bright qui vivait avec sa mère, une veuve, au 82 Drayton Gardens. Il y eut une rencontre organisée le 8 mai au quartier général de la Société Théosophique de Bond Street où M<sup>me</sup> Besant annonça la création de l'ordre de l'Etoile d'Orient en rajoutant que tous ceux qui désiraient en être membres n'avaient qu'à donner leur nom à George Arundale. Lady Emily fut une des premières à adhérer et, peu de temps après, M<sup>me</sup> Besant lui demanda de devenir la Représentante Nationale de l'Ordre en Angleterre. Il y avait aussi, parmi ceux qui devinrent membres, deux femmes que Lady Emily avait converties à la Théosophie, Miss Mary Dodge et Muriel, la Comtesse De La Warr, qui vivait avec son amie dans une immense demeure à St James, Warwick House. Miss Dodge était américaine et vivait en Angleterre depuis vingt ans ; elle était alors percluse de rhumatismes et devait utiliser un fauteuil roulant. Elle avait hérité de son grand-père une fortune faite sur le cuivre, la promotion immobilière et les chemins de fer. Elle mit une voiture à la disposition de M<sup>me</sup> Besant pour la durée de leur séjour en Angleterre.

On emmena les garçons dans tous les lieux de visite de Londres, mais ce qu'ils apprécièrent le plus furent les théâtres. Ils avaient en horreur de marcher à cause de l'agonie que leur causaient leurs chaussures européennes. M<sup>me</sup> Besant les emmena dans les différents lieux de l'Angleterre et de l'Ecosse où elle tenait des rencontres théosophiques. Lady Emily les accompagna à Oxford dont elle garda le souvenir précis d'une garden-party au cours d'un après-midi très froid du mois de mai : deux jeunes garçons indiens tremblant de froid, paraissant perdus et frigorifiés, à tel point qu'elle sentait en elle une impatience de les prendre dans ses bras et de les mater. Elle les emmena en compagnie de ses deux aînés – elle avait cinq enfants – voir la procession du couronnement du roi George V ; c'était le 22 juin.

Par la suite, M<sup>me</sup> Besant donna trois conférences au Queen's Hall de Londres sur « La Venue de l'Instructeur Mondial ». L'intérêt du public était si fort que la salle fut à chaque fois comble et qu'il fallut renvoyer des centaines de gens par manque de places. Elle était une magnifique oratrice, même si son langage était fleuri. L'écrivain Enid Bagnold qui l'entendit parler sur le même thème au Queen's Hall en 1912 écrivit dans sa biographie : « Lorsqu'elle montait sur l'estrade, elle était animée d'un feu. Son autorité s'étendait à travers toute la salle ».

En août, M<sup>me</sup> Besant et les garçons séjournèrent avec les Bright à Esher, dans le Surrey, où ceux-ci possédaient une petite maison. Lady Emily leur rendit visite plusieurs fois ; elle rapporta ensuite que Krishna y avait été atteint d'une terrible indigestion résultant d'un régime strict que lui avait prescrit Leadbeater, supposément sous les ordres de Maître Kouthoumi : « Un très grand nombre de verres de lait doivent être quotidiennement absorbés ainsi que du porridge et des œufs au petit déjeuner. Je revois encore Krishna après une nuit blanche à cause de la douleur, s'efforçant d'avaler le petit déjeuner prescrit, devant le regard sévère de M<sup>me</sup> Besant. Comme je désirais ardemment lui retirer cette assiette pour donner un peu de répit à son estomac ! Ses troubles digestifs assortis de fortes douleurs persistèrent jusqu'en 1916 environ. » Nitya, qui était moins docile que Krishna, se plaignit auprès de Miss Bright parce qu'il n'y avait aucune épice dans la nourriture.

Selon Leadbeater, Le Maître voulait que les enfants fussent éduqués en Angleterre et qu'ils aillent à Oxford ; c'est ainsi que leurs noms figurèrent sur la liste pour entrer à New College où Krishna devait résider à partir d'Octobre 1914.

De retour en Inde auprès de Leadbeater, ce qui fut considéré comme étant la première manifestation du Seigneur Maitreya au travers de Krishna eut lieu à la Convention Théosophique de Bénarès le 28 décembre. Leadbeater décrivit l'évènement dans une lettre adressée à Ruspoli qui était à Adyar. Krishna se tenait debout et était en train de distribuer des certificats aux nouveaux membres de l'Ordre de l'Etoile d'Orient lorsque soudainement Leadbeater sentit « qu'un pouvoir extraordinaire le (Krishna) traversait », et les autres membres qui défi-

laient tombèrent à ses pieds, certains avec de grosses larmes qui roulaient sur leurs joues. Le lendemain, au cours d'une rencontre de la Section Esotérique, M<sup>me</sup> Besant dit, pour la première fois en public « qu'après ce qu'ils avaient vu et senti, il n'était plus possible d'avoir ne serait-ce qu'un soupçon à propos du fait que le corps de Krishna avait été choisi par le Bodhisattva (le Seigneur Maitreya) et qu'ils étaient à présent harmonisés ».

En janvier 1912 M<sup>me</sup> Besant reçut une lettre de Narianiah la menaçant de la traduire en justice pour retrouver la garde de ses fils. Il lui disait être d'accord pour qu'elle les fit éduquer en Angleterre à la condition qu'elle promette que Leadbeater soit complètement séparé d'eux. Selon Narianiah, M<sup>me</sup> Besant le lui promit. Cependant, Leadbeater était déterminé à présent à trouver un endroit paisible où il pourrait préparer Krishna à sa deuxième initiation. Narianiah lui ayant interdit d'emmener le garçon dans les Nilgiri comme il en avait eu l'intention, Leadbeater quitta l'Inde en secret afin de trouver un lieu favorable en Europe pendant que M<sup>me</sup> Besant, annonçant qu'elle partait en bateau le 10 février de Bombay, partit en réalité le 3. Elle écrivit alors à Narianiah pour lui ordonner de quitter immédiatement Adyar.

Ils furent accompagnés cette fois-ci par Dick Clarke et C. Jinarajadasa (Raja), un responsable important de la Société Théosophique qui s'était trouvé à l'étranger, où il donnait des conférences, à l'époque où Krishna fut « découvert ». Le 25 mars les garçons se rendirent à Taormina en Sicile avec pour uniques compagnons de voyage Clarke et Raja où ils retrouvèrent Leadbeater qui s'y était installé. George Arundale les y rejoignit aussi. Ils y séjournèrent près de quatre mois, occupant tout un étage de l'hôtel Naumachia. M<sup>me</sup> Besant resta avec eux de mai à juillet. Pendant leur séjour, Leadbeater annonça que Krishna et Raja avaient reçu leur deuxième initiation, et Nitya et Arundale leur première.

Arundale retourna en Inde en juillet pendant que M<sup>me</sup> Besant, Raja et les garçons partirent pour l'Angleterre. Leadbeater qui ne retourna jamais plus en Angleterre se rendit à Gênes pour une courte période. M<sup>me</sup> Besant lui écrivit qu'un courrier de Narianiah lui était parvenu la pressant de lui rendre les garçons avant la fin du mois d'août. La lettre

fut publiée dans un journal de Madras, *The Hindu*, qui lança une attaque haineuse envers M<sup>me</sup> Besant, Leadbeater et la Société Théosophique. L'éditeur était un ennemi personnel de M<sup>me</sup> Besant ; Leadbeater et elle pensèrent qu'il s'était lui-même servi de Narianiah et qu'il financerait le procès dont il était question. Elle craignait à présent que l'éditeur n'essaie d'enlever les garçons ; aussi, avant de retourner en Inde en laissant les garçons en Angleterre, elle s'assura qu'ils puissent rester cachés dans la campagne. Lady De La Warr leur prêta sa maison de Old Lodge dans la forêt de Ashdown où ils restèrent six mois en compagnie de Raja et Dick Clarke qui leur servaient de tuteurs, ainsi que deux anciens élèves de Leadbeater comme gardes du corps. Madame et Mademoiselle Bright s'occupaient des affaires domestiques. Lady Emily leur rendit de fréquentes visites. L'attachement mutuel qui les liait, Krishna et elle, s'approfondit peu à peu.

Le contentieux que Narianiah présenta contre M<sup>me</sup> Besant devant la Haute-Cour de Madras se résumait au fait qu'elle n'avait pas le droit de déléguer la garde de ses fils, qu'il lui avait accordée, à une autre personne vis-à-vis de qui il éprouvait la plus grande aversion. Il alléguait également qu'il y avait eu une « association contre-nature » entre Leadbeater et l'aîné de ses fils. M<sup>me</sup> Besant, conduisant elle-même sa propre défense, perdit le procès ; cependant l'accusation la plus dommageable concernant l'association contre nature de Leadbeater et Krishna fut rejetée. Il lui fut ordonné de rendre les enfants à leur père. Elle fit immédiatement appel, mais perdit à nouveau. Elle s'adressa au Conseil Privé en Angleterre ; le jugement fut rendu en sa faveur et il lui fut adjugé les frais de justice. La raison principale du verdict reposait sur le fait que les souhaits des enfants n'avaient pas été pris en compte et qu'ils n'avaient pas été représentés à la Cour. Les enfants ne voulaient pas retourner en Inde et la décision de la Cour de Madras était sans effet sans leur consentement. Cependant, il y eut tant de reports que ce jugement ne fut pas rendu avant le 25 mai 1914, date à laquelle Krishna avait dix-huit ans, c'est-à-dire l'âge de la majorité d'après la loi indienne.<sup>12</sup>

Krishna écrivit à M<sup>me</sup> Besant lorsqu'il entendit le verdict, la remerciant pour les soins plein d'amour qu'elle n'avait jamais cessé de lui



prodiguer depuis le jour où elle l'avait vu pour la première fois sur cette estrade à Madras : « Je sais que votre seul désir est que je vienne en aide aux autres de la même façon que vous l'avez fait pour moi et je m'en souviendrai toujours, maintenant que j'ai atteint l'âge où je suis libre de suivre ma propre volonté sans votre garde ».

Krishna ne manqua jamais d'expédier à M<sup>me</sup> Besant de courtes lettres affectueuses qui cependant ne donnaient que très peu d'informations concernant son véritable état d'esprit.

## « Pourquoi m'ont-ils choisi ? »

Pendant que se poursuivaient les audiences au tribunal, les deux garçons étaient sans cesse déplacés d'un lieu à un autre. Ils passèrent l'été 1913 à Varengeville sur la côte normande où M. Mallet<sup>a</sup> leur avait prêté une maison. Arundale avait à présent démissionné du Central Hindu College afin de se consacrer aux leçons particulières qu'il donnait aux garçons. Des instructions du Maître, retransmises par Leadbeater, dirent que Krishna ne devait jamais sortir sans la compagnie de deux initiés – c'est-à-dire Arundale et Raja. Raja avait un sens de la discipline bien plus strict que Arundale et les garçons en étaient contrariés, le considérant comme un tuteur.

Lady Emily demeura à Varengeville cet été-là ; elle s'était installée avec ses cinq enfants dans une autre maison et les après-midi se passaient à jouer au tennis ou à la batte. Cependant leur plus grande activité était consacrée à l'élaboration d'un nouveau *Herald of the Star* qui allait être plus étoffé et publié mensuellement en Angleterre, avec pour éditrice Lady Emily. Au cours de cet été, Krishna devint « toute la vie » de Lady Emily. Son mari, sa maison et ses enfants « furent relégués en arrière-plan ». Elle considérait Krishna à la fois comme « son fils et son enseignant »<sup>13</sup> ; en retour, durant plusieurs années qui suivirent, Krishna lui témoigna pratiquement le même dévouement.

En octobre de cette même année, Miss Dodge attribua une pension annuelle à vie de cinq cents livres sterling à Krishna et de trois cents à Nitya. Cette arrivée d'argent semble avoir donné à Krishna le courage

---

a) Cette maison, appelée Les Communes, était la deuxième qu'Edwin Lutyens avait construite pour les Mallet.

d'écrire à Leadbeater pour lui signifier pour la première fois son indépendance. Il demanda à ce que Raja soit « relevé de ses fonctions » car lui, Krishna, savait qu'il était en mesure de « contrôler et guider George » (Arundale) d'une bien meilleure façon sans la présence de Raja. « Je pense qu'il est temps à présent », continua-t-il, « que je prenne mes propres affaires en main... Il ne m'a jamais été donné l'opportunité de sentir mes responsabilités et j'ai été tenu comme un bébé ». Raja fut rappelé mais la demande de Krishna fut mal reçue. Jusqu'alors Leadbeater avait toujours trouvé Krishna parfaitement malléable.

A cause d'une nouvelle peur d'enlèvement, on demanda à Arundale de ramener les garçons à Taormina en janvier 1914. Cette fois-ci Lady Emily les accompagna, ce que M<sup>me</sup> Besant désapprouva vigoureusement ; elle lui adressa une lettre pour lui dire qu'elle quittait ses propres enfants qui étaient sous sa responsabilité afin de suivre Krishna qui lui ne l'était pas. Le déplacement suivant amena les garçons à résider sur l'île de Wight où Krishna apprit à jouer au golf. E.A. Wodehouse avait été envoyé de Bénarès pour remplacer Raja et donner des leçons particulières aux garçons, et la tante d'Arundale, Miss Francesca Arundale, s'occupa de l'entretien de la maison. (Krishna recevait cent vingt-cinq livres sterling de la part de M<sup>me</sup> Besant pour ses dépenses mensuelles). Miss Arundale était une femme d'apparence austère, portant ses cheveux gris dans un chignon serré sur la nuque et des lunettes cerclées d'acier ; elle était une ancienne disciple de M<sup>me</sup> Blavatsky. Lady Emily leur rendait fréquemment visite. Au cours de ses promenades avec elle dans les bois, Krishna voyait des petits êtres féeriques et était surpris qu'elle ne les vit point. Elle garda le souvenir qu'à cette époque Krishna n'avait d'intérêt que pour la poésie et plus particulièrement celle de Shelley et de Keats ainsi que quelques passages de l'Ancien Testament qu'il lui lisait à haute voix. Il connaissait pratiquement par cœur les « Chants de Salomon ».

Pendant ce temps, George Arundale était devenu très jaloux de Lady Emily et expédiait des rapports à M<sup>me</sup> Besant sur le mal qu'elle faisait à Krishna. Après que M<sup>me</sup> Besant eut gagné son procès auprès du Conseil Privé au mois de mai, les garçons et leurs professeurs furent envoyés à Bude, une ville balnéaire du Cornwall où Lady Emily se vit interdire

de leur rendre visite par Arundale. Il lui dit qu'elle entravait « le travail du Maître en accentuant la nature inférieure de Krishna au prix de sa nature supérieure » et qu'en réalité elle était loin de savoir qui il était vraiment. Il pressait continuellement Krishna de lui « rapporter » les souvenirs qu'il avait du plan astral mais Krishna ne « rapporta » jamais quoi que ce fut de quelque chose qu'il sentait ne pas être authentique.

En compensation de l'absence de Lady Emily à Bude, Krishna reçut une motocyclette. Il adorait la faire briller sans cesse et bricoler le moteur. Dick Clarke dit de lui qu'il était un mécanicien né. Il devint également un très bon joueur de golf, faisant des parties avec un excellent professionnel, (il gagna un championnat à Muirfield cinq ans plus tard qui fut, dit-il, le jour de sa vie où il fut le plus fier).

B. Shiva Rao fut envoyé depuis l'Inde par M<sup>me</sup> Besant au mois de juillet pour enseigner le sanscrit à Krishna. Il avait connu les garçons à Adyar où il avait aidé Leadbeater à composer *Les Vies d'Alcyone*. Il était un jeune homme enjoué, ce qui influa sur le groupe ; cependant il fut rappelé lorsque la guerre fut déclarée le 4 août 1914. La guerre ne changea en rien la vie ennuyeuse des habitations lugubres de Bude. Lorsqu'à l'automne Nitya fut envoyé à Oxford pour y étudier avec un professeur particulier, Krishna se sentit encore plus isolé. Il languissait de pouvoir vivre une vie normale ; il écrivit dans une lettre à Lady Emily : « Pourquoi m'ont-ils choisi ? » Il n'avait pas de compagnon de son âge, personne avec qui rire – et il adorait rire – et à présent que Lady Emily était bannie, la seule femme qu'il voyait était Miss Arundale.

Il est peu probable que M<sup>me</sup> Besant ne se soit doutée de la solitude et de la tristesse dans lesquelles Krishna se trouvait. Elle était alors très occupée par son travail pour l'Indépendance de l'Inde à laquelle elle consacra une campagne si vigoureuse qu'elle fut emprisonnée pendant trois mois à Ootacamund en 1917. Pendant ce temps, Leadbeater fit une longue tournée de conférences qui se termina en 1915 en Australie où il installa une communauté. Il semblait avoir oublié Krishna bien qu'il continua à rédiger des articles très fleuris pour des revues théosophiques consacrées à la Venue.

A la fin du mois de mars 1915, Nitya, qui lui aussi se sentait très seul et très malheureux, et qui de plus avait fortement altéré sa vision à

cause d'un rythme d'étude trop soutenu imposé par son professeur d'Oxford, parvint à s'échapper vers la France en tant que coursier au service de la Croix Rouge Française. Krishna se languissait d'y aller lui aussi et il frissonna de plaisir lorsque M<sup>me</sup> Besant lui câbla son accord. Il se précipita à Londres pour y commander la confection d'un uniforme lorsque, pour sa plus grande déception, son autorisation lui fut retirée soudainement. Il fut considéré plus important pour les deux garçons de continuer à préparer leur entrée à Oxford. Ainsi, Krishna retourna à Bude, avec Wodehouse pour seule compagnie, dans ces appartements encore plus lugubres car, à cause des conditions imposées par la guerre, il était difficile à M<sup>me</sup> Besant de continuer à lui allouer une pension mensuelle. A l'opposé, vêtu d'un nouvel uniforme très élégant, Arundale partit travailler pour la Croix Rouge Française dans un hôpital de Londres. Lui et Krishna n'auraient plus jamais l'occasion d'être ensemble. Nitya fut rappelé de France et rejoignit Krishna à Bude.

Arundale parti, les deux frères retrouvèrent leur intimité et furent bien plus heureux, Krishna parce qu'il pouvait revoir Lady Emily et Nitya parce qu'il gagna deux médailles d'or en récompense des services qu'il avait rendus à la Croix Rouge Française. Travaillant dur, Krishna espérait pouvoir réussir son examen d'entrée à Oxford en octobre 1916, deux années plus tard que ce qui avait été prévu. Cela signifiait que Nitya irait à Oxford avant lui.

Vers la fin avril 1916, les garçons quittèrent définitivement Bude lorsque Wodehouse s'enrôla dans les Scots Guards. Ils passèrent deux mois à Londres avec Miss Dodge et Lady De La Warr qui partageaient à présent la grande maison de West Side House à Wimbledon Common qui abritait un beau jardin. Bien que les garçons fussent souvent allés prendre leurs repas à Warwick House, la maison de West Side House fut pour eux leur première expérience d'une riche habitation d'aristocrates vivant dans des conditions luxueuses. Ils furent également influencés par un avocat à la retraite, Harrold Baillie-Weaver qui, avant son mariage et sa conversion à la Théosophie, avait mené un train de vie luxueux. Il était toujours habillé de façon impeccable et habité d'une joie de vivre permanente. Il leur fit connaître son tailleur attitré, leur apprit à affiner leurs goûts vestimentaires et aussi à cirer leurs

chaussures. Par la suite, ils se mirent à porter des costumes, des chemises et des souliers sur mesure, des demi-guêtres grises et des chapeaux mous gris également, ainsi que des cannes à pommeau d'or (ce style leur était rendu accessible grâce à l'annuité de Miss Dodge). Krishna ne perdit jamais cet amour ni son intérêt pour les beaux vêtements.

Comparativement, cette période à West Side House fut plus heureuse pour les garçons. Il y avait deux courts de tennis ; ils déambulaient en robe de chambre la majeure partie de la matinée et étaient libres d'aller au cinéma quand ils le désiraient ou encore de rendre visite à Lady Emily. Ils s'étaient toujours sentis comme chez eux dans la nurserie des Lutyens où les plus jeunes enfants les considéraient comme des membres de la famille. L'inconvénient de West Side House était qu'il leur fallait se tenir de la meilleure façon possible, sachant que Lady De La Warr aurait immédiatement rapporté à M<sup>me</sup> Besant la moindre frivolité de leur part. Elle était une petite femme grincheuse, très différente de Lady Emily qui avait une nature de sainte.

Mais il leur fallut reprendre rapidement leurs études. Baillie-Weaver leur trouva un répétiteur, le Révérend John Sanger, qui vivait avec sa femme près de Rochester dans le Kent et qui n'avait que trois autres élèves. Krishna trouva M. Sanger un excellent enseignant mais il fut très déçu quand on lui apprit qu'il n'y avait aucun espoir pour se présenter à son examen d'entrée avant 1917. L'épreuve en elle-même n'était pas le seul problème non plus. A l'époque du procès, New College avait rayé de ses listes le nom des deux garçons. A présent Baillie-Weaver essayait de leur faire intégrer Christ Church ou Balliol.

Après son séjour à Londres, Krishna écrivit une lettre à Lady Emily alors qu'il revenait de chez M. Sanger ; celle-ci montre la qualité de l'amour qu'il lui vouait ainsi que la méchanceté inutile causée par Arundale :

*« Maman très chère, il y aura un si grand nombre de séparations dans cette vie que nous devons nous y habituer si nous voulons rester heureux. La vie n'est qu'une immense séparation lorsque l'on aime beaucoup quelqu'un et avec pureté. Dans cette vie, il nous faut vivre pour les autres et pas pour nous-mêmes ; il ne faut pas être égoïste.*

*Ma mère, vous ne savez pas combien vous m'avez aidé, c'est vous qui avez fait naître en moi le désir de travailler et de faire ce que le Maître veut que je fasse. C'est vous également qui m'avez fait vivre avec pureté et nourrir des idées pures en rejetant celles qui dérangent tant de monde. Ainsi vous voyez, ma sainte mère, que vous m'avez aidé même s'il vous est souvent arrivé de penser que vous étiez une gêne pour moi ».*

Malgré un développement tardif, Krishna était un jeune homme parfaitement normal ; mais à cause de l'idée instillée en lui concernant la nécessité d'une absolue pureté chez un initié, il était terriblement inquiet par ses « mauvais rêves » qu'il trouvait répugnants. Il ne parvenait pas à les comprendre car il savait que ses pensées ne pouvaient être autrement que pures lorsqu'il était à l'état de veille. Lady Emily fut en mesure de lui venir en aide en lui assurant qu'il ne s'agissait là que d'un procédé naturel comparable à une soupe de sûreté.

Au début de 1917, il fallut abandonner tout espoir de voir un jour les garçons entrer à Oxford. Aucun collègue ne les accepterait à cause du procès et de la réputation de « Messie » qu'avait acquis Krishna. M. Sanger essaya alors, en vain, de les faire accepter dans son ancien collège de Cambridge. Aux environs du mois de juin, il fallut se rendre à l'évidence de l'alternative que représentait l'Université de Londres, ce qui signifiait un examen encore plus difficile que celui de Cambridge.

Tout ce bourrage de crâne pour des sujets vis-à-vis desquels il n'avait aucune aptitude devait ennuyer Krishna au plus haut point. On a le sentiment qu'il persévéra bien plus pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Besant que pour lui-même. Cependant, il commençait à développer un de ses pouvoirs personnels. Le 11 novembre, il écrivait à Raja : « Vous serez sans doute content d'apprendre que je m'occupe des yeux de Nitya. Leur état s'est considérablement amélioré et il peut à présent voir avec son œil gauche (qui jusqu'alors était presque aveugle)... Ici (Chez Sanger), lorsqu'une personne a une migraine ou une rage de dent, elle vient me consulter ce qui, comme vous pouvez l'imaginer, me rend assez populaire ». Quelques semaines plus tard, il écrivait à M<sup>me</sup> Besant :

*« J'ai beaucoup pensé à vous tous ces temps-ci et je ferai n'importe quoi pour revoir votre cher visage. Quel drôle de monde que celui-ci !*

*Je suis vraiment très désolé de vous savoir affaiblie et je suppose que, comme à l'ordinaire, vous êtes surchargée de travail. Mon seul souhait serait d'être à vos côtés pour prendre soin de vous et je crois que je pourrais vous faire recouvrer la santé. Je suis en train de développer le pouvoir de guérir les gens ; je m'occupe des yeux de Nitya chaque jour et ils vont beaucoup mieux ».*

En janvier 1918 les « garçons », comme nous les appelions encore bien que Krishna eut vingt-trois ans et Nitya vingt, vinrent à Londres pour passer leur examen donnant droit à l'inscription universitaire. Krishna pensait qu'il avait bien répondu même en mathématiques et en latin qui étaient les matières où il était le plus faible. Mais lorsqu'ils eurent les résultats en mars, ils apprirent que Nitya avait réussi avec une mention alors que Krishna fut recalé. Il lui fallut retourner chez Sanger pendant que Nitya resta à Londres pour étudier le Barreau. M. Sanger était terriblement désolé pour Krishna. Il donna un point de vue intéressant, disant qu'alors que Nitya possédait un esprit plus vif, celui de Krishna était plus vaste ; il avait une plus grande aptitude à saisir un sujet mais était handicapé pour exprimer rapidement ses pensées.<sup>14</sup>

Krishna quitta définitivement M. Sanger au mois de mai et passa presque tout l'été à West Side House. En septembre il se représenta à l'examen d'entrée, à nouveau plein d'espoir, mais il échoua en mathématiques et en latin. Cet hiver-là, il fit tous les jours l'aller-retour en autobus entre Wimbledon et l'Université de Londres pour écouter les conférences pour lesquelles il n'éprouvait aucun intérêt, jusqu'au début de 1919 où il aménagea avec Nitya dans un appartement de Londres, dans Robert Street Adelphi. Il continua à se rendre quotidiennement à l'Université de Londres pendant que Nitya étudiait le Barreau. Ils passaient beaucoup de temps dans notre maison de Londres. C'était à chaque fois une émotion de joie que de voir en rentrant de l'école leurs chapeaux gris et leurs cannes à pommeaux d'or posés sur la table dans l'entrée. Krishna, qui venait juste de découvrir P.G. Wodehouse et Stephen Leacock, nous lisait à haute voix *Piccadilly Jim* et *Nonsense Novels*, adossé à la bibliothèque de la salle de dessin (il restait debout,



s'asseyant rarement en dehors des repas) ; il riait si fort qu'il arrivait tout juste à continuer la lecture. Il possédait un rire très contagieux qu'il ne perdit jamais. Nous allions au cinéma ensemble pendant les week-ends et jouions à cache-cache à travers toute la maison. A mes yeux, ils possédaient un éclat exceptionnel et avaient le don d'exprimer un charme tout autour d'eux en toute occasion. Ils semblaient être encore plus proches l'un de l'autre que deux frères anglais à cause de leur provenance étrangère qui les mettait radicalement à part. Ils avaient tous deux le même accent chantant, le même rire, les mêmes pieds étroits leur rendant impossible le port de chaussures prêt-à-porter, la même aptitude à plier la première phalange de chaque doigt en maintenant les autres tendues et le même parfum délicieux provenant d'un onguent qu'ils appliquaient sur leur noire chevelure raide et luisante. De plus, ils étaient bien plus propres et bien mieux vêtus que n'importe quelle autre personne que je connaissais alors. Ils ne pouvaient se prêter leurs costumes car Nitya était plus petit que son frère, mais ils n'hésitaient pas à échanger leurs chemises, cravates, chaussettes, sous-vêtements et mouchoirs qui étaient tous marqués à leurs doubles initiales JKN.

M<sup>me</sup> Besant vint en Angleterre en juin 1919. Cela faisait quatre ans et demi qu'elle n'avait pas revu les deux frères. Pendant son séjour, Krishna présida à une réunion de l'Ordre de l'Etoile, le premier travail de ce genre qu'il faisait depuis sa dernière visite : il ne lui avait jamais parlé de sa perte d'intérêt pour la Théosophie et l'Ordre de l'Etoile d'Orient. Avant qu'elle ne retourne en Inde il lui demanda sa permission pour aller vivre en France afin d'y étudier la langue dans le cas où il serait recalé une troisième fois à son examen d'entrée universitaire. Consciente qu'il paraissait inutile d'espérer qu'il continue à étudier pour entrer à l'Université de Londres, elle lui donna son accord. Au mois de janvier 1920, Nitya réussit son examen de droit pendant que Krishna se représenta pour la troisième fois au sien ; sentant qu'il n'avait aucune chance de réussir, il rendit feuille blanche. Quatre jours plus tard, il arrivait à Paris.

## *« Je ne peux jamais réaliser mon rêve »*

Au début, Krishna vécut à Paris en compagnie de deux théosophes et membres de l'Etoile, Madame Blech et sa sœur ; la présence de Lady Emily lui manquant énormément, il atteignit le sommet de la tristesse et de la désillusion à propos de son rôle. Dans une lettre à Lady Emily du 1<sup>er</sup> février, il lui dit : « Je ne peux *jamais* réaliser mon rêve ; au plus il est merveilleux, au plus il devient triste et immuable. Mère, vous savez que mon rêve est d'être avec vous ad infinitum. Mais je suis une *lusus naturae* (de nature bizarre) et la nature apprécie le fantasque pendant que l'être fantasque souffre ». Et dix jours plus tard : « Oh ! mère, je suis jeune ; me faut-il grandir avec la tristesse pour éternelle compagnie ? Vous avez vécu votre jeunesse et votre bonheur et vous avez reçu ce qui ne peut être donné que par l'homme ou Dieu, un foyer ! »

Une des premières personnes que Krishna rencontra à Paris fut Fabrizio Ruspoli. Ruspoli s'était engagé dans la marine militaire à la fin de la guerre et vivait à présent à Paris où il était à la tête de la Délégation Navale Italienne pour la Conférence de Paix. Dans une lettre du 11 février Krishna écrivait à Lady Emily :

*« J'ai déjeuné dans un petit restaurant avec Ruspoli. Nous avons longtemps parlé ensemble. Il est, tout comme moi, très triste. Pauvre vieux Ruspoli... A l'âge de quarante-deux ans, il se sent sans foyer, ne croit en aucune façon à ce que disent C.W.L. (Leadbeater) ou M<sup>me</sup> Besant... Il ne sait pas quoi faire et n'a aucune ambition. En fait, dans notre infortune nous sommes tous les deux sur le même bateau... Il pense et sent les choses comme moi mais, comme il le dit « que pouvons-nous y faire ? » Nous nous sentions bien malheureux. »*

Cependant, la vie de Krishna allait rapidement devenir plus lumineuse grâce à une famille du nom de Manziarly qui vivait près des Blech. Madame de Manziarly était d'origine russe et avait épousé un Français. Elle était une belle femme, de petite taille et pleine de vie, mère de trois filles et un garçon qu'elle avait fait adhérer dès leur enfance à l'Ordre de l'Etoile. A cette époque, seules ses deux plus jeunes filles, Marcelle et Yolande (Mar et Yo), âgées respectivement de dix-neuf et quinze ans, étaient à Paris avec elle. Mar, qui était une très bonne pianiste et qui composait, devint l'amie particulière de Krishna. Madame lui donnait des leçons de français ; elle l'emmena également à des représentations de la Comédie Française et des Ballets Russes. Mais Krishna préférait de très loin partir pique-niquer avec les filles qui se comportaient envers lui avec un mélange de badinage et de révérence. Cependant, il se trouvait gêné par le fait que cette famille, ainsi que leurs amis, disaient être « inspirés » par lui et qu'il était une « flamme vivante » pour eux. Comme il le dit à Lady Emily, « ils désiraient voir le Maître alors que moi, comme vous le savez, je m'en moque absolument ». Cependant, il eut une expérience mystique qu'il relata à Lady Emily :

*« Tout à coup pendant qu'elle (Madame de Manziarly) parlait, je devins inconscient d'elle et de la pièce, et de toutes les choses\*. Ce fut comme si je m'étais évanoui pendant une seconde ; j'avais oublié ce que je venais de dire et je lui demandai de me répéter ce que j'avais dit. Cela est absolument indescriptible, mère. Je me suis senti comme si mon esprit et mon âme avaient été emportés ailleurs pendant une seconde et je vous assure que je me suis senti des plus bizarre. Mme de M. ne m'a pas quitté des yeux pendant tout ce temps ; je lui ai dit que je me sentais dans un état étrange et aussi : « Oh, il fait très chaud dans cette pièce, ne trouvez-vous pas ? » Car je ne voulais pas qu'elle me croit « inspiré » ou quelque chose de ce genre bien que, en réalité, je me sentais « inspiré » et très bizarre... Je me suis levé pour remettre mes idées d'aplomb. Je vous assure, mère, que cela était des plus*

\* En Français dans le texte. (N.d.T.)

*étrange, des plus étrange. Entre nous et de façon absolue, comme on le dit dans le langage théosophique, il y avait quelqu'un ; cependant je ne lui en ai rien dit. »*

Nitya vint voir Krishna à Paris en février 1920 ; lui et Madame de Manziarly s'apprécièrent énormément l'un l'autre. Nitya sentit qu'il avait enfin rencontré quelqu'un qui l'appréciait pour lui-même et non pas uniquement parce qu'il était le frère de Krishna. Le mari de Madame de Manziarly décéda en février, ce qui lui laissa tout le temps pour se dévouer entièrement à Krishna qui habitait à présent seul, dans une petite mansarde. En juillet, il partit pour deux mois avec la famille de Manziarly à Amphion, au bord du lac de Genève, où ils avaient loué une maison. Pendant ce séjour il lut à haute voix pour les filles *La Voie de la Vertu du Bouddha* qui réveilla en lui une partie de son ancienne foi. Le passage qui le touchait le plus était : « Vainqueur et connaissant je demeure, détaché, non-souillé, sans entrave, entièrement libre par la destruction du désir. Qui pourrais-je appeler mon instructeur ? Moi même j'ai trouvé la voie ».

Ce séjour à Amphion fut probablement le meilleur temps de vacances normales que Krishna ait passé de toute sa vie. Il était triste que Lady Emily ne puisse être là. « Comme vous aimeriez tous ces aspects joyeux et enfantins » lui écrivait-il. En particulier, il aurait beaucoup aimé qu'elle fut avec lui lors d'une expédition à Chamonix. « Ces montagnes semblaient si dignes et si paisibles... J'aimerais que vous puissiez voir ce qui est pour moi la manifestation de Dieu ». Cette rencontre avec les sommets fut l'occasion de sa première conscience de la montagne envers laquelle il conserva toujours un amour et une révérence.

Krishna apprit que Raja se trouvait à nouveau en Angleterre à cette époque, où il avait emmené à Cambridge un ancien élève de Leadbeater, Rajagopalcharya (Rajagopal), une jeune garçon de vingt ans, présumé avoir été St Bernard dans une vie antérieure et à l'avenir prometteur. Krishna supposa, comme il le dit à Lady Emily, qu'avec le retour de Raja le domaine des vies antérieures et des étapes occultes de la Voie allait être à nouveau à l'ordre du jour. Il lui avait été dit que Raja désirait commencer une sorte de cérémonial au sein de la Société

Théosophique. « Je vais écrire à Raja pour lui dire que tant qu'il n'utilise pas sa sacrée cérémonie dans l'Etoile, je n'ai rien à y redire... Je suppose qu'il croit à ce que Lady D. (De La Warr) raconte à propos de nous et nos lettres... S'il m'avait dit qu'ils avaient autant dépensé pour « m'instruire » (?) et qu'il me faudrait donner le change en « services » à la S.T. (Société Théosophique), je lui aurais répondu que je ne lui avais jamais demandé de me faire partir d'Inde, etc. De toute façon, tout ceci n'est que foutaises et j'en ai assez ».

Il fut encore plus dérangé lorsque Raja lui fit parvenir le bon à tirer du *Disciple*, une nouvelle revue éditée par la Section Esotérique de la Société Théosophique. Il écrivit à Lady Emily :

*« Mes cheveux se dressent sur ma tête... comme vous le savez, je crois vraiment aux Maîtres, etc, et je ne veux pas que tout ceci soit tourné en ridicule... le Disciple est terriblement mesquin et impur... Je suis, comme vous pouvez l'imaginer, dans un état des plus révolté et je ne veux faire partie d'aucune chose dont je puisse avoir honte... si (souligné quatre fois) je suis amené à occuper un poste de dirigeant dans la S.T. ce sera parce que je ne suis pas ce que les autres personnes pensent de moi, et non pas parce qu'elles m'auront fabriqué une position. »*

Mais il ne montra aucune de ses révoltes envers M<sup>me</sup> Besant – il ne cessa jamais de n'avoir que de la dévotion envers elle. Lorsqu'il lui écrivit en septembre pour son soixante-treizième anniversaire, il le lui exprima de tout son cœur. Il lui dit également qu'il pouvait à présent lire et comprendre le français avec suffisamment d'aisance qu'il envisageait d'aller à la Sorbonne pour y suivre les cours de philosophie.

A la fin septembre, Krishna rejoignit Nitya à Adelphi où ils passèrent une semaine ensemble dans un autre appartement. Il observa beaucoup Raja et rencontra Rajagopal qu'il trouva « un très gentil garçon ». Pendant ses journées londoniennes, avant de repartir pour Paris en septembre, son intérêt pour l'Ordre de l'Etoile grandit à nouveau sous l'évidente influence de Raja et il entreprit la rédaction des éditoriaux mensuels pour *The Herald* que Lady Emily continuait d'éditer. L'écriture de ces textes était très fatigante pour lui et il la redoutait de

plus en plus, mais elle changea radicalement le niveau des ventes du magazine qui se trouvait alors dans une situation financière difficile. Krishna écrivit en son nom pour réclamer des donations et il y eut suffisamment de rentrées d'argent pour que la revue puisse continuer à exister. Lorsque Robert, le fils de Lady Emily, devenu aujourd'hui un journaliste professionnel, en devint l'éditeur, le magazine était bénéficiaire.

De retour à Paris, Krishna suivit des cours à la Sorbonne et, suivant le conseil de Lady Emily, prit des leçons d'élocution ; à la fin du mois, il parla volontairement à la réunion de la Société Théosophique. Il rapporta qu'il « tremblait nerveusement » avant de parler mais une fois qu'il fut sur l'estrade, il devint « aussi assuré qu'un orateur professionnel... » les gens applaudissaient et avaient des visages très souriants... « je vais parler maintenant car cela me plaît et je suis très content car je dois recommencer un de ces jours ». Cet événement fut une étape importante de son évolution.

Krishna écrivit à M<sup>me</sup> Besant en janvier 1921 que son français était « florissant » et qu'il étudiait le sanskrit, « ce qui sera bien utile en Inde » ; il ajouta : « mon seul désir dans la vie est de travailler pour vous et la Théosophie. Je réussirai. Comme Raja vous l'aura dit, je veux vous rejoindre en Inde et faire ma part de travail ». Il n'apprit jamais le sanskrit cependant et ne resta pas très longtemps à la Sorbonne. Il attrapa une forte bronchite au début de février et Madame de Manziarly le fit déménager du petit hôtel bon marché où il vivait alors pour l'installer dans son propre appartement, rue Marbœuf où elle et ses filles prirent soin de lui. A la même époque, Nitya contracta une forme virulente de varicelle à Londres. Lorsque l'état des deux frères s'améliora, ils se retrouvèrent à Antibes où ils passèrent trois mois en convalescence. Krishna y trouva l'occasion et le temps de considérer sa vie avec sérieux ; il dit à Lady Emily en mars :

*« J'ai beaucoup réfléchi à propos de l'Ordre et de la S.T. (Société Théosophique). Mais surtout de moi-même\*. Il me faut me trouver moi-même ; alors seulement je pourrai aider les autres. En fait, il me*

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

*faut réduire le Vieil Homme (expression qu'utilisait Ruspoli pour désigner l'ego ou le soi supérieur) et prendre quelque responsabilité. Le corps et l'esprit ne sont pas suffisamment spirituels et il me faut à présent les éveiller pour qu'« il » les habite. Si je dois aider, il me faut avoir de la sympathie, une totale compréhension et surtout\* un amour infini. J'utilise des expressions éculées, mais pour moi elles sont neuves. »*

Krishna étant loin d'aller bien lorsqu'il revint à Paris. Madame de Manziarly l'emmena consulter un de ses amis qui soignait « à la manière naturelle », le Docteur Paul Carton ; il lui fit suivre un régime très strict que Krishna respecta rigoureusement. Bien qu'il n'ait jamais cessé d'être végétarien et qu'il n'ait jamais touché à l'alcool, au thé ou au café, Krishna essaya toute sa vie de nouveaux types de régimes alimentaires, sans toutefois les faire durer bien longtemps. Lorsqu'il devint plus vieux, il avait avec lui une quantité de vitamines, de compléments alimentaires biologiques et de diverses pilules qui faisait penser à la réserve d'une pharmacie.

Un grand changement survint alors dans la vie des deux frères. Au mois de mai, on découvrit une tache sur un poumon de Nitya. Dès que Krishna l'apprit, il somma son frère de venir à Paris afin d'être soigné par le Docteur Carton qui disait que le seul moyen pour le guérir était de le soigner comme s'il se trouvait à la phase ultime de la tuberculose. Madame de Manziarly l'emmena donc pour un repos complet à Boissy St Léger près de Paris où une maison fut mise à leur disposition. Tous les espoirs de Nitya pour devenir un jour avocat s'envolaient en fumée.

M<sup>me</sup> Besant vint à Paris en juillet pour la Convention Internationale Théosophique, ainsi que pour le premier Congrès de l'Ordre de l'Etoile d'Orient devant se dérouler peu après et auquel Nitya fut autorisé à participer. L'Ordre comptait à présent trente mille membres dont deux mille venus au Congrès. M<sup>me</sup> Besant et Krishna ouvrirent ensemble celui-ci en français, puis Krishna prit l'ensemble de l'événement en main. M<sup>me</sup> Besant et Nitya furent à la fois surpris et conquis par la

---

\* En français dans le texte. (N.d.T.)

maîtrise avec laquelle Krishna conduisit la rencontre. Elle écrivit dans le numéro de septembre du *Théosophie* qu'« il surprit toutes les personnes présentes par sa compréhension des questions qui furent traitées et sa fermeté dans la façon de conduire les discussions... mais ce que l'on voyait avec le plus de force en lui était son intense conviction de la réalité et de l'omnipotence du Dieu Caché en chaque homme et, en ce qui le concerne, les résultats évidents de la présence de cette Divinité ».

Les frères passèrent le mois d'août à Boissy St Léger avec Madame de Manziarly, Mar et Yo. Lady Emily, ma sœur Betty et moi (nous avions respectivement quinze et treize ans) nous joignîrent à eux tout en habitant dans une autre maison. Rajagopal était également avec nous ainsi que John Cordes qui avait supervisé les exercices physiques de Krishna lorsqu'ils étaient à Adyar. Nitya qui était fiévreux menait une vie d'invalides pendant qu'avec le reste du groupe nous jouions au ballon-prisonnier et à d'autres jeux d'enfants dans notre jardin le soir, comme colin-maillard ou le jeu des statues ou encore la Rumeur Russe, le tout au milieu de bruyants éclats de rire. Krishna mettait tout son cœur dans ces jeux ; privé de ce genre d'amusement dans son enfance, il semblait qu'il lui était impossible d'arrêter de s'y adonner.

Avant le retour de M<sup>me</sup> Besant en Inde, il fut décidé que Krishna et Nitya l'y rejoindraient l'hiver suivant afin que Krishna commence sa mission. Mais en septembre l'état de santé de Nitya empira et, en compagnie de Cordes, Krishna l'emmena donc à Villars, dans les Alpes suisses. Vers le milieu du mois, il laissa Nitya avec Cordes à Villars pour rejoindre le Baron van Pallandt qui voulait lui léguer sa magnifique demeure ancestrale du début du dix-huitième siècle, le château d'Eerde, situé près de Deventer en Hollande et entouré de deux mille hectares de forêts. Krishna s'arrêta en route à Amsterdam où il fit la connaissance d'une belle jeune américaine de dix-sept ans, Helen Knothe, qui vivait chez sa tante hollandaise théosophe et qui étudiait le violon. Il tomba amoureux pour la première fois.

Peu après le retour de Krishna à Villars, il fut décidé que, dans le cas où l'état de santé de Nitya le permettrait, les deux frères partiraient de Marseille le 19 novembre pour Bombay. La santé de Nitya s'était



assurément améliorée et, vers la fin octobre, Madame de Manziarly l'accompagna à Leysin pour y consulter un pneumologue réputé, le Docteur Rollier qui, malheureusement, assura que Nitya allait suffisamment bien pour partir en Inde. Pendant ce temps, après être resté deux semaines à Londres pour faire ses adieux, Krishna se rendit une autre semaine en Hollande à l'occasion d'une Convention pour la Théosophie et l'Etoile. Il y retrouva Helen et devint encore plus amoureux d'elle. La veille de son départ pour Marseille, il écrivit de Paris à Lady Emily :

*« Je suis très malheureux de vous quitter, vous et Hélène, pour une longue période. Je suis affreusement amoureux et ce départ est un grand sacrifice pour moi, mais il n'y a rien d'autre à faire. J'ai le sentiment d'avoir une terrible plaie en moi... Je pense qu'elle l'a sentie aussi, mais que faire d'autre... Vous n'avez pas idée de l'état dans lequel je suis. Je n'avais jamais réalisé cela auparavant ni ce que cela signifie... » Assez de cet espoir inutile, tout ceci dérobe tellement de temps ». Comme l'on peut être malheureux !! Dieu vous bénisse. »*

Les deux frères reçurent un accueil royal à leur arrivée à Bombay, puis à Adyar. M<sup>me</sup> Besant y avait fait construire pour eux une chambre avec une véranda à l'étage d'un bâtiment relié au quartier général où elle-même résidait, d'où ils avaient la meilleure vue de toute la propriété sur l'embouchure du fleuve. Tous deux éprouvèrent le sentiment qu'Adyar était le plus bel endroit qu'ils eurent connu. Krishna en particulier appréciait la beauté de marcher le long de la mer entre les palmeraies au coucher du soleil. Dès leur arrivée à Bombay ils s'étaient habillés à la façon indienne. (Krishna porta toujours des tenues indiennes en Inde et des vêtements européens en Occident, voulant passer aussi inaperçu que possible. Mais il lui arrivait parfois, étant en Europe, de passer certains soirs habillé à l'indienne).

Peu après leur arrivée à Adyar, les deux frères rendirent visite à leur père, se prosternant devant lui en lui touchant ses pieds de leur front à la manière des fils bien éduqués en Inde. Le vieil homme fut si touché de les revoir que des larmes lui nouèrent la gorge.

Ils ne restèrent que trois mois et demi en Inde, se rendant avec Mme Besant en divers endroits à travers tout le pays ; Krishna donna une des conférences à la Convention de Bénarès. (Jamais à aucune époque de sa vie il n'eut recours à des notes pour parler en public). A Bénarès, il retrouva George Arundale qui venait d'épouser récemment une très jolie jeune fille brahmane de seize ans, Rukmini Devi – un mariage qui fit beaucoup de bruit. Krishna fit aussi une causerie sur « l'Instructeur à venir » à Adyar qui prédisait avec justesse ce qui allait un jour se produire : « Il ne viendra pas pour prêcher ce que nous désirons, ni pour être conciliant avec tous les sentiments que nous chérissons ; au contraire, Il viendra pour nous réveiller tous, que cela nous plaise ou non ».15

Krishna ne vit pas beaucoup M<sup>me</sup> Besant à Adyar car elle passait toutes ses journées au bureau du *New India*, le quotidien qu'elle publiait depuis 1915, à Madras. Malheureux et nostalgique vis-à-vis de Helen, il était déprimé en voyant toutes les rivalités qui se jalouaient à Adyar. Chaque jour, il invitait les gens à venir prendre le thé dans sa chambre pour essayer de favoriser l'harmonie entre eux et « briser leurs coteries ». « Tout le monde est très inquiet de me voir, de me parler et d'écouter mes conseils », dit-il à Lady Emily. « Seul le Seigneur en connaît la raison. Je n'en sais rien. Non, mère, n'ayez pas peur, je n'aurai pas la grosse tête ».

Presque aussitôt après leur arrivée en Inde, il fut prévu de les faire continuer leur voyage vers Sydney – où Leadbeater résidait toujours, à la tête d'une communauté – afin de participer à la Convention Théosophique d'avril 1922. La chaleur humide de Colombo d'où ils embarquèrent avec Raja en mars fit revenir encore une fois la toux de Nitya qui n'alla pas bien du tout pendant la traversée. Arrivé à Fremantle, Krishna reçut un télégramme venant de Perth qui disait : « Les Frères de l'Etoile vous souhaitent la bienvenue ». Il écrivit à Lady Emily : « J'ai le frisson dans le dos ; il y a ici des gens qui m'attendent pour me souhaiter la bienvenue ; n'avez-vous jamais vu pareille chose – me souhaiter la bienvenue – et moi j'aimerais ne pas être ici... et cela va durer ainsi toute ma vie. Oh Seigneur, qu'ai-je donc fait... oh ! comme

toute cela me dégoûte ». Cependant dans son éditorial de l'*Herald* de juillet, il fit une telle description lyrique de la beauté de la route entre Adélaïde et Perth et de sa joie de découvrir un nouveau pays que personne n'aurait soupçonné le moins du monde ses véritables sentiments.

A Perth, Krishna dut subir la « torture » de parler par deux fois. « Je ne voulais pas du tout parler et tous ces gens étaient si contents et ils me remerciaient pour ce que j'avais dit. Vous n'avez pas idée jusqu'à quel point j'abhorre tout cela, tous ces gens venant nous rencontrer, ces réunions et tout ce fatras dévotionnel. Tout ceci va à l'encontre de ma nature et je ne suis pas fait pour ce genre d'emploi ». « Les gens de la S.T. ne le réclamèrent point, écrivit-il ; il ne se sentait pas appartenir à leur cercle, et bien qu'y étant extérieur, il était « un rouage d'un degré superlatif ».

Leadbeater les rencontra sur les docks à Sydney ; ils parurent tous très contents de se retrouver après presque dix années. « Il est vraiment un merveilleux vieil homme », écrivit Nitya à Ruspoli ; « il n'a absolument pas changé sauf qu'il s'est adouci... comme autrefois à Adyar, il prend tout pour argent comptant, ne doute jamais de quoi que ce soit ou ne soupçonne qui que ce soit d'avoir le moindre doute ». Il y avait cependant une grande différence par le fait qu'il était devenu évêque de l'Eglise Catholique Libérale, une branche de l'Ancienne Eglise Catholique encore appelée Janséniste qui revendiquait la succession apostolique. Il portait une longue soutane rouge, une croix pectorale et un anneau d'évêque ; il passait la plus grande partie de son temps à diriger des services religieux, ce que Krishna déplora. Krishna suivit par politesse un de ces services où il faillit mourir d'ennui.

Nitya consulta un médecin à Sydney qui détecta à une radiographie que non seulement son poumon gauche était malade mais que le droit était lui aussi atteint ; il lui conseilla de rentrer immédiatement en Suisse pour s'y faire soigner. Repasser par l'Inde aurait été trop pénible à cause de la forte chaleur ; les deux frères décidèrent donc de rentrer par San Francisco et de faire une halte dans la vallée d'Ojai (prononcer O-ail). M. A.P. Warrington, Secrétaire Général de la Société Théosophique de l'Amérique, qui se trouvait à Sydney pour la Convention, les accompagnerait. Il avait une amie théosophe, M<sup>me</sup> Mary Gray, qui avait

proposé de leur prêter une petite maison pour trois ou quatre mois. La vallée se trouvait non loin de Santa Barbara et avait la réputation, avec ses cinq cents mètres d'altitude, de jouir d'un excellent climat pour les personnes poitrinaires. Avant de quitter Sydney, Krishna reçut un message de Maître Kouthoumi par l'intermédiaire de Leadbeater qu'il recopia et expédia à Lady Emily :

*« Envers vous aussi nous avons les plus hautes espérances. Devenez ferme et vaste et essayez de subordonner de plus en plus l'esprit et le cerveau au vrai Soi intérieur. Soyez tolérant vis-à-vis des divergences de points de vue et de méthodes car chacun d'eux contient généralement une part de vérité même si elle est souvent altérée jusqu'au point où il est presque impossible de s'en apercevoir. Recherchez la lueur, si petite soit-elle, jusqu'au cœur de l'obscurité Stygienne dans chaque esprit ignorant, car en la reconnaissant et en la nourrissant vous pourrez aider un frère-enfant. »*

Krishna rajouta : « C'était exactement ce que je voulais car j'ai tendance à être intolérant et à ne pas rechercher le frère ! »

Krishna et Nitya furent enchantés par la Californie. Après avoir vu l'université de Berkeley, Krishna écrivit à Lady Emily :

*« On n'y trouvait aucune arrogance de classe ou de couleur... J'en frémis, au point que j'aurais voulu emporter avec moi la beauté de ce lieu jusqu'en Inde pour ces Indiens seuls capable de créer une véritable ambiance scholastique. Ici cette atmosphère était absente, il y manque la dignité que nous, Indiens, possédons... oh, une telle université serait tant à sa place en Inde avec nos professeurs pour qui la religion est aussi importante si ce n'est plus (sic) que l'éducation. »*

Les frères restèrent seuls à Ojai dans un petit chalet en pin où ils arrivèrent le 6 juillet. La maison se trouvait à l'extrémité orientale de la vallée au milieu de vergers plantés d'orangers et d'avocats. Une femme venait leur préparer le petit déjeuner et le déjeuner mais ils devinrent très compétents pour cuisiner leur dîner d'œufs brouillés et de frites bien que la sauce Heinz « fut bien utile ». M. Warrington résidait dans une autre habitation non loin de là. Tout se passa bien pen-

dant les premières semaines – ils faisaient des excursions à cheval dans les montagnes, se baignaient dans les torrents au fond des défilés, appréciant pleinement une complète liberté jusqu'alors inconnue. Puis Nitya commença à avoir de la fièvre et à beaucoup tousser. Krishna était nerveux à l'idée d'être seul avec lui d'autant que Nitya devenait très irritable s'il essayait de le faire se reposer. Il sembla providentiel qu'une amie de leur hôtesse, M<sup>me</sup> Gray, vint partager leur vie. Il s'agissait de Rosalind Williams, une jolie fille blonde de dix-neuf ans apparemment née pour être garde-malade. Ils l'adoptèrent immédiatement. « Elle est très gaie et encourageante, et favorise le bon moral de Nitya, ce qui est essentiel », avait dit Krishna à Lady Emily. « Sa sœur est membre de la S.T. et, par conséquent, elle connaît bien tout ce domaine ; de plus, malgré tout ceci, elle est très belle ». Sa mère consentit à ce qu'elle restât avec M<sup>me</sup> Gray pour prendre soin de Nitya. Dès le début, il fut entendu qu'elle était l'amie de Nitya bien davantage que celle de Krishna qui lui, continuait à écrire des lettres d'amour à Helen Knothe.

Beaucoup de personnes insistèrent auprès de Nitya pour qu'il se fit traiter avec un appareil électrique inventé par un certain Docteur Albert Abrams qui, disait-il, était capable de diagnostiquer et de guérir un grand nombre de maladies, dont la tuberculose, à partir de quelques gouttes de sang. Les frères décidèrent d'essayer sa méthode et ils expédièrent des gouttes du sang de Nitya sur un papier-buvard à un élève du Docteur Abrams à Los Angeles ; ils ne donnèrent aucune indication autre que le nom et l'adresse. Ils reçurent la réponse deux jours plus tard : tuberculose du poumon gauche, des reins et de la rate. M. Warrington trouva à louer un de ces rares appareils (une boîte noire appelée un Oscilloclaste) et Nitya passa plusieurs heures assis chaque jour avec des plaques apposées sur les régions affectées de son corps auxquelles étaient branchés des fils électriques reliés à la machine. Pendant ces séances Krishna lui lisait l'Ancien Testament et O. Henry. Le contenu de la boîte noire était gardé très secret. Elle faisait un bruit régulier d'horloge mais ne donnait aucune sensation à Nitya.

## « Intoxiqué de Dieu »

Le message du Maître que Krishna reçut à Sydney l'influença fortement. Il écrivit à Lady Emily le 12 août et lui dit qu'il était resté à le méditer une demi-heure chaque matin et aussi avant de s'endormir le soir pendant les quinze jours précédents. « *Je vais reprendre mon ancien contact avec les Maîtres, et après tout c'est la seule chose qui compte vraiment dans la vie* ». Cinq jours après avoir écrit ces mots, le 17 août, il s'adonna à une expérience de soixante-douze heures qui révolutionna totalement sa vie. Cependant il ne se passa pas moins d'une quinzaine de jours avant qu'un compte-rendu de cette expérience écrit par Nitya ne fut expédié à M<sup>me</sup> Besant et à Leadbeater :

*« Notre maison est située à l'extrémité supérieure de la vallée ; nous n'avons aucun voisinage excepté M. Warrington qui vit seul dans une autre maison, à quelques centaines de mètres ; Krishna, M. Warrington et moi sommes ici depuis presque huit semaines ; nous prenons du repos et allons très bien. Nous avons un visiteur occasionnel en la personne de M. Walton, le Vicaire général de l'église catholique libérale d'Amérique qui possède une maison dans la vallée. Il y a eu aussi une jeune américaine, Rosalind, qui est restée une semaine ou deux pas très loin d'ici et qui a partagé son temps avec nous. Il y a deux semaines, alors que nous étions tous les cinq ensemble, il s'est produit un événement que j'aimerais vous décrire.*

*En ce qui concerne le sens exact et la véritable importance de celui-ci vous serez bien sûr tout à fait à même de nous les dire si vous le désirez, mais nous avons été transportés ici, nous semble-t-il, dans un monde où, une fois encore, les Dieux évoluaient parmi les hommes pendant un bref laps de temps, nous laissant tous si changés que nous sommes aujourd'hui tels des navigateurs ayant retrouvé l'Etoile*

*Polaire. Je ne pense pas exagérer lorsque je dis que toutes nos vies ont été intimement affectées par ce qui s'est produit.*

*A dire vrai, Krishna devrait relater tout ceci lui-même, car nous n'étions nous-mêmes que de simples spectateurs voulant lui prêter assistance lorsque c'était nécessaire ; mais il n'a pas gardé souvenir de tous les détails car il resta hors de son corps la plus grande partie du temps, alors que tout ceci est resté net dans notre mémoire dans la mesure où nous l'avons observé avec attention pendant toute la durée de l'expérience car nous avions le sentiment que son corps nous était confié en partie. La santé de M. Warrington n'est pas excellente et je ne suis, quant à moi, toujours pas autorisé à beaucoup bouger ; c'est donc à Rosalind que revint la chance de prendre soin de Krishna et il me semble qu'elle en a déjà été récompensée (en ayant été mise à l'épreuve).*

*Le soir du jeudi dix-sept, Krishna se sentit fatigué, un peu las ; nous avons remarqué au milieu de sa nuque une rondeur douloureuse de la dimension d'une bille faisant penser à une contraction musculaire. Le lendemain matin il sembla aller bien ; après le petit déjeuner il est allé s'étendre pour se reposer. Rosalind et moi étions assis dehors alors que M. Warrington et Krishna étaient à l'intérieur. Rosalind retourna dans la maison sur l'appel de M. Warrington et trouva Krishna apparemment très malade car il était allongé sur son lit en proie à une forte agitation et à des gémissements comme s'il éprouvait une grande douleur. Elle s'assaya auprès de lui et essaya de lui demander ce qu'il avait, mais Krishna ne put lui répondre clairement. Il recommença à gémir pendant que son corps était traversé de frissons et de tremblements ; il grinçait des dents et serrait ses poings pour prévenir les tremblements. Il avait tous les symptômes d'un malade atteint d'une crise de malaria mis à part le fait qu'il se plaignait d'une chaleur effrayante. Rosalind parvenait à l'apaiser pendant de courts moments, puis le frissonnement et le tremblement reprenaient, comme pour une fièvre intermittente. Puis il la repoussait en se plaignant d'une terrible chaleur, son regard enveloppé d'une étrange apparence d'inconscience. Rosalind s'asseyait à nouveau auprès de lui jusqu'à ce qu'il se calme ; elle lui tenait ensuite la main afin de l'apaiser comme l'aurait fait une*

mère avec son enfant. M. Warrington était assis à l'autre extrémité de la pièce ; il réalisa, comme il me le dit par la suite, que Krishna était en train de vivre un processus intérieur qui était le fruit de certaines forces venant d'un plan non physique. Pauvre Rosalind ! Elle était si inquiète au début et levait un regard chargé de questions envers M. Warrington qui l'assurait que tout irait bien. Mais au cours de la matinée, les événements empirèrent et lorsque je vins m'asseoir à ses côtés, Krishna se plaignit d'une chaleur épouvantable en disant que nous étions tous très énervés et que cela le fatiguait encore plus. Il se mit à bondir sur son lit par intermittence et à nous repousser ; puis à nouveau les tremblements reprurent. Pendant tout ce temps, il demeura à demi-conscient car il parlait de Adyar et des personnes qui y vivaient comme si elles avaient été présentes dans la pièce. Puis il s'étendait à nouveau, demeurant calme un court moment, jusqu'à ce que le frémissement d'un rideau, ou le claquement d'une fenêtre ou le bruit lointain d'une charrue dans un champ le fasse se redresser en demandant dans un gémissement que l'on ne fasse aucun bruit. Régulièrement toutes les quatre ou cinq minutes, il repoussait Rosalind avec insistance dès qu'il recommençait à avoir chaud, puis à nouveau il réclamait sa présence.

Je m'assis près de lui, mais pas trop près. Nous faisions tout notre possible pour garder la maison silencieuse et sombre, mais de très légers bruits que l'on ne perçoit généralement pas sont pratiquement inévitables et Krishna était devenu si sensible que le moindre bruissement mettait ses nerfs à l'épreuve.

Un peu plus tard, lorsque l'heure du déjeuner approcha, il devint plus calme et apparemment tout à fait bien et entièrement conscient. Rosalind lui apporta son repas qu'il mangea et il resta ensuite tout à fait paisible sur son lit pendant que nous terminions notre déjeuner. Quelques minutes après, il recommença à gémir et, pauvre garçon, il vomit tout ce qu'il avait avalé. Il n'y eut aucun changement de tout l'après-midi : tremblements, gémissements, agitations, états de demi-conscience et, en permanence, une apparence de souffrance. Curieusement, dès qu'arrivait l'heure des repas, et bien que lui-même n'avalât rien, il redevenait calme et Rosalind pouvait le laisser suffisamment longtemps pour aller manger ; de la même façon, à l'heure du coucher,



il retrouvait la quiétude nécessaire pour s'endormir et passer une nuit complète de sommeil.

Le lendemain, samedi, cela recommença après son bain ; il semblait être encore moins conscient que la veille. Cela dura toute la journée, avec quelques intervalles réguliers pour qu'il puisse se reposer et permettre à Rosalind de prendre ses repas.

Mais dimanche fut à la fois la pire journée et celle où nous avons pu assister à la glorieuse apogée de cette expérience. Tout au long de ces trois jours, nous avons tous essayé de maintenir nos émotions et notre esprit paisibles et stables, et Rosalind est restée en permanence auprès de Krishna, toujours prête à s'éloigner ou à se rapprocher de lui selon ce qu'il désirait. C'était une image magnifique que de la regarder avec lui, de voir comment elle offrait tout son amour avec tant de générosité et d'une façon totalement non-personnelle. Nous nous étions aperçus de ce trait de caractère en elle bien avant ces trois jours et nous nous étions demandés s'il convenait qu'une femme soit là dans un tel moment ; mais ces événements nous ont laissés à penser qu'elle avait dû être amenée ici probablement de façon à précisément aider Krishna, ainsi que nous tous. Bien qu'elle n'ait que dix-neuf ans et qu'elle ne connaisse que très peu la Théosophie, elle a joué l'excellent rôle d'une mère pendant ces trois jours.

Comme je vous l'ai dit déjà, Krishna parut aller encore plus mal dimanche ; il semblait beaucoup souffrir, les tremblements et la chaleur paraissaient intenses et sa conscience devenait de plus en plus discontinue. Lorsqu'il semblait être en possession de son corps il parlait constamment d'Adyar, de A.B. (Annie Besant) et des membres de l'Ordre Pourpre d'Adyar (une section interne créée par Mme Besant dont les membres portaient des châles de soie pourpre) ; il s'imaginait constamment être à Adyar. Puis il disait : « Je veux aller en Inde ! Pourquoi m'ont-ils emmené ici ? Je ne sais pas où je suis ». Et encore, et encore, il répétait « Je ne sais pas où je suis ». Si quelqu'un se déplaçait dans la maison, il bondissait pratiquement sur son lit et il nous fallait le prévenir à chaque fois que nous voulions entrer dans sa chambre. Cependant, aux environs de dix-huit heures alors que nous allions prendre notre repas du soir, il se calma jusqu'à ce que nous

*l'ayions terminé. Puis tout à coup la maison sembla être toute entière sous l'emprise d'une force colossale et Krishna comme possédé. Il ne voulait personne auprès de lui ; puis il commença à se plaindre avec insistance de la saleté, de la saleté de son lit, de celle intolérable de la maison, de celle de chacun de nous, et d'une voix chargée de souffrance il dit qu'il se languissait d'aller dans les bois. Il se mit à sangloter très fort et nous n'osions pas le toucher ; nous ne savions plus quoi faire. Il quitta son lit pour aller s'asseoir par terre dans un coin sombre de sa chambre tout en disant à travers ses sanglots qu'il voulait aller dans les bois en Inde. Soudainement, il déclara avoir l'intention d'aller marcher seul, mais nous l'en avons dissuadé car il ne nous semblait pas du tout en état pour aller déambuler dans l'obscurité. Il nous dit alors qu'il voulait être seul ; nous l'avons laissé et sommes allés nous installer sur la véranda où il vint nous rejoindre quelques minutes après, tenant un coussin dans ses mains ; il s'assit le plus loin possible de nous. Il avait eu suffisamment de force et de conscience pour venir s'installer dehors, mais à nouveau il se coupa de nous, et son corps, murmurant des incohérences, fut laissé, assis là sous le porche.*

*Nous formions un groupe bien singulier sous la véranda ; Rosalind et moi étions assis sur des chaises avec M. Warrington et M. Walton en face de nous installés sur un banc, et Krishna à quelques mètres à droite, par terre. Le soleil s'était couché depuis une heure et nous étions là, face aux lointaines collines mauves avec derrière, le ciel pâle dans l'obscurité naissante du crépuscule, parlant peu ; le sentiment d'une imminente intensité s'empara de nous, toutes nos pensées et émotions étaient en alerte dans une attente étrangement paisible d'un événement important.*

*M. Warrington eut alors une divine inspiration. Il y a à quelques mètres devant la maison un jeune poivrier, aux feuilles délicates d'un vert tendre en ce moment, chargé de fleurs odorantes et toute la journée on y entend l'obsédant murmure des abeilles, le chant des canaris et celui, si clair, des colibris. M. Warrington suggéra à Krishna d'aller s'installer sous cet arbre ; il refusa tout d'abord, puis se ravisa et s'y rendit de lui-même.*

*Nous étions donc assis sous la voûte étoilée, dans l'obscurité, et Krishna avait pour toit un feuillage délicat dont la couleur sombre tranchait sur le ciel. Il murmurait encore de façon inconsciente ; puis il y eut un moment de répit et il nous dit à haute voix : « Oh, pourquoi ne m'avez-vous pas fait venir dehors plus tôt ? » Puis il y eut un court silence.*

*Alors il se mit à chanter. Aucun mot n'était sorti de sa bouche depuis presque trois jours et son corps était dans un état d'extrême épuisement à cause de cette tension si forte ; et nous l'entendîmes chanter d'une voix paisible et lasse le même mantra qu'autrefois à Adyar, chaque nuit dans la Salle du Sanctuaire. Puis, le silence revint.*

*Il y a bien longtemps à Taormina, un jour où Krishna avait posé un regard méditatif sur une belle peinture de notre seigneur Gautama (le Bouddha) représenté en mendiant, nous avions ressenti dans un moment de bénédiction la divine présence du Très-Noble qui avait daigné nous accorder une pensée. Et à nouveau, cette autre nuit, au moment où Krishna, sous ce jeune poivrier, cessa son chant d'adoration, je pensai au Tathagata (le Bouddha) sous l'arbre Bo et à nouveau je ressentis une vague de Sa splendeur traverser toute la paisible vallée comme si, encore une fois, Il avait béni Krishna.*

*Nous étions assis, le regard fixe en direction de l'arbre, nous demandant si tout allait bien car il y avait à présent un silence total et je m'aperçus tout à coup qu'une grosse étoile brillait au-dessus de l'arbre, et je sus alors que le corps de Krishna était en train d'être apprêté pour recevoir le Très-Noble. Je me suis penché vers M. Warrington pour lui montrer l'étoile.*

*Il semblait que tout l'espace était rempli d'une Grande Présence et je fus pris d'une grande envie d'aller à genoux vers Lui pour l'adorer car je savais que c'était le Grand Seigneur de nos cœurs qui était Lui-même venu ; et bien que nous ne puissions Le voir, nous avons tous ressenti la Splendeur de Sa présence. C'est alors que les yeux de Rosalind furent ouverts et qu'elle vit. Son visage se changea comme jamais je n'ai vu de figure se transformer ainsi, car elle reçut la bénédiction de voir avec ses yeux physiques la gloire de cette nuit. Son visage se transfigura au moment où elle dit : « Le voyez-vous, Le*

voyez-vous ? » Car elle voyait le divin Bodhisattva (le Seigneur Maïtreya) ; alors que des millions d'individus doivent attendre des incarnations et des incarnations pour arriver à ne serait-ce que L'apercevoir, elle, avec son regard d'innocence, elle qui avait servi fidèlement notre Seigneur, Le voyait. Et nous qui ne pouvions Le voir, regardions les Splendeurs de cette soirée se refléter sur son visage clair et habité d'un ravissement dans la nuit étoilée. Jamais je n'oublierai son visage à ce moment-là, car bien qu'il ne m'était pas donné de Le voir de mes propres yeux, je me sentais auréolé de la glorieuse présence de notre Seigneur qui s'était tourné vers nous et qui adressait quelques mots à Rosalind ; sa figure resplendissait d'une extase divine lorsqu'elle Lui répondit : « Je le ferai, je le ferai » ; elle dit ces mots comme s'ils étaient une promesse qu'elle faisait avec une joie extraordinaire. Je n'oublierai jamais son expression lorsque je l'ai regardée ; je me sentais presque béni moi-même au travers de sa vision. Son visage reflétait l'élévation de son cœur car son intériorité la plus profonde était comme enflammée par Sa présence pendant qu'elle Le voyait de ses propres yeux ; je priais en silence qu'Il m'acceptât comme Son serviteur. Le cœur de chacun était empli de cette prière. Nous entendîmes dans le lointain une musique divine et douce, et bien qu'aucun de nous ne put les voir, nous distinguâmes des Gandharvas (les anges cosmiques jouant la musique des sphères). Le glorieux rayonnement de tous ces Êtres se prolongea pendant près d'une demie-heure et Rosalind qui était prise de tremblements et était au bord de sangloter de joie les a tous vus. Elle répétait : « Regardez, les voyez-vous ? » ou encore « Entendez-vous la musique ? » Puis nous avons perçu le bruit des pas de Krishna avant d'apercevoir son visage clair émerger de l'obscurité de la nuit, et tout s'arrêta. Rosalind s'écria : « Oh, il arrive, allez le chercher, allez le chercher » ; puis elle retomba sur sa chaise, pratiquement évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, elle ne se souvint malheureusement de rien, de rien du tout ; il ne lui restait aucune mémoire, mise à part celle de la musique qu'elle entendait encore dans ses oreilles.

Le lendemain, les phénomènes de frémissements et de demi-conscience chez Krishna recommencèrent, bien qu'ils ne durassent que quelques minutes entre d'assez longs intervalles de temps. Il

demeura toute la journée en Samadhi (a), étendu sous l'arbre et, quand vint le soir, il s'assit en méditation, comme il l'avait fait le jour précédent. Rosalind vit à nouveau trois personnages qui l'entouraient mais qui disparurent rapidement en emportant Krishna avec eux, ne laissant que son corps sous l'arbre. Depuis ce jour, il continue à s'asseoir sous l'arbre tous les soirs.

*Je vous ai décrit ce que j'ai vu et entendu mais je ne vous ai encore pas parlé de l'effet que ces événements ont eu sur nous, car il me semble que cela prendra beaucoup de temps, en tout cas en ce qui me concerne, pour réaliser pleinement la gloire dont nous avons eu le privilège d'être témoins, bien que je sente à présent qu'il n'y a qu'une seule véritable façon de vivre, et qui consiste à être au service du Seigneur. »*

Krishna écrivit lui aussi un compte-rendu de son expérience, à M<sup>me</sup> Besant et à Leadbeater, mais ayant été dans un état d'inconscience ou de demi-conscience, il lui restait peu de souvenir. Il termina sa lettre ainsi :

*« J'étais suprêmement heureux car j'avais vu. Plus rien ne sera désormais comme avant. Je me suis désaltéré à la source originelle des eaux claires et pures de la vie et ma soif est apaisée. Plus jamais je ne pourrai avoir soif. Plus jamais je ne pourrai être dans les ténèbres ultimes ; j'ai vu la Lumière. J'ai touché la compassion qui guérit de toutes les peines et de toutes les souffrances ; cela n'est pas pour moi, mais pour le monde. Je suis resté sur le sommet de la montagne à regarder les Etres forts. J'ai vu la gloire de la Lumière qui guérit. La Fontaine de Vérité m'a été révélée et l'obscurité a été défaite. L'Amour, dans toute sa gloire, a intoxiqué mon cœur ; mon cœur, plus jamais, ne pourra se fermer. J'ai bu à la fontaine de Joie et d'éternelle Beauté. Je suis intoxiqué de Dieu. »*

A propos de ces événements, il avait écrit auparavant :

---

a) Terme sanskrit utilisé probablement ici pour signifier un état de transe. Une définition simple serait : « L'excellent processus du Samadhi détruit la mort, mène à la joie éternelle et confère la suprême Joie du Brahman (Réalité).

*« Le premier jour où je fus dans cet état, j'étais plus conscient des objets qui m'entouraient ; j'eus alors la première de mes expériences les plus extraordinaires. Il y avait un homme occupé à réparer la route ; j'étais cet homme ; j'étais la pioche qu'il tenait dans ses mains ; j'étais le caillou sur lequel il tapait pour le casser ; la fragile pousse d'herbe était mon être profond et j'étais aussi l'arbre planté juste à côté de cet homme. Egalement, je pouvais sentir et penser comme lui et aussi sentir le vent qui traversait le feuillage de l'arbre, et aussi la petite fourmi qui grimpait sur l'herbe. Les oiseaux, la poussière et même le bruit faisaient partie de moi. Juste à ce moment-là, une automobile passa un peu plus loin ; j'étais le conducteur, le moteur et les pneus. Lorsque la voiture s'éloigna, je m'éloignai de moi-même. J'étais dans tout, ou plutôt tout était en moi, tout, l'immobile et l'animé, la montagne, le ver et tout ce qui respirait. Je suis resté dans cet état de joie pendant toute la journée. »*

M. Warrington rédigea lui aussi un compte-rendu de l'expérience témoignant en faveur de la vérité qu'avaient rapportée ceux de Krishna et de Nitya. Des copies de ces trois rapports furent expédiées à Miss Dodge et Lady Emily ; il fut demandé à cette dernière d'en faire dactylographier plusieurs exemplaires par une personne de confiance dans la mesure où ces écrits étaient strictement personnels. Elle choisit Rajagopal pour cette tâche car il avait appris à taper à la machine.<sup>16</sup>

Après une quinzaine de jours paisibles durant lesquels Krishna continua à méditer chaque soir sous le poivrier, ses étranges états de demie-conscience recommencèrent le 3 septembre ; cette fois, ils se reproduisaient régulièrement entre dix huit heures trente et vingt heures trente à vingt et une heures, après sa méditation. Ils étaient accompagnés d'une douleur dans sa colonne vertébrale qui se transforma au bout de quelques jours en un véritable supplice. Nitya rédigeait quotidiennement une note sur l'état de Krishna qu'il expédia par la suite à M<sup>me</sup> Besant et à Leadbeater sous la forme d'une longue lettre composée<sup>17</sup>. L'« ego » de Krishna, comme Nitya l'appelait, se retirait, en laissant son corps sous la responsabilité de « l'élémental

physique »<sup>b</sup> qui supportait la douleur, permettant ainsi à Krishna de n'en avoir aucune souvenance lorsqu'il « revenait ». Les descriptions de la torture physique endurée nuit après nuit par le corps pendant les trois mois qui suivirent sont déchirantes. Nitya, ainsi que M. Warrington qui fut présent tout le temps, n'auraient jamais imaginé qu'une telle souffrance put exister. « L'élémental physique » favorisa une méprise vis-à-vis de Rosalind, qui passa chaque soir à la maison tout au long de ce qui allait être appelé le « processus » ; elle apparut comme la défunte mère de Krishna.

Par moment Krishna avait la sensation d'être brûlé ; il voulait alors se ruer à l'extérieur pour aller plonger dans le torrent, et il fallait le retenir de force car il eut été tout à fait capable de tomber la tête la première au cours d'une syncope et de « s'estropier » n'importe où. Généralement, il restait dans une demie-pénombre, étendu sur un matelas posé à même le sol afin qu'il ne puisse éventuellement tomber de la hauteur de son lit. Il ne pouvait supporter les lumières fortes. Nitya dit que cela était comme s'il avait dû regarder un homme brûler sur un bûcher. La douleur, qui affectait diverses régions de son corps, s'étirait en de très longs spasmes. Lorsque survenait un court répit, Krishna se mettait à converser avec certains être invisibles ou parfois avec un seul d'entre eux qui semblait venir toutes les nuits pour « conduire les opérations ». Lorsqu'il en parlait, Krishna n'utilisait que les mots « ils » ou « eux ». Il semblait recevoir des indications à l'avance concernant ce qui allait lui arriver car on l'entendit dire des phrases du genre : « Oh, cela va être difficile ce soir ? Très bien, cela ne me dérange pas ». Lorsque la souffrance augmentait, il se mettait à sangloter et à se tordre de douleur en poussant des hurlements terribles et parfois à crier qu'on lui donne un peu de répit. « L'élémental physique » implorait : « Oh s'il vous plaît, je vous en prie, je n'en peux plus » ; alors tout s'arrêtait et la voix de Krishna disait : « Tout va bien, ce n'est pas ce que je voulais dire ; s'il vous plaît, continuez » ou encore « Je suis prêt

---

b) La partie du corps qui contrôle les actions purement et instinctivement physiques lorsque la conscience supérieure est retirée. Elle réside à un niveau d'évolution inférieur et a besoin d'être guidée.

à présent, continuons ». A vingt et une heures, lorsque le travail sur son corps s'était arrêté, il s'asseyait avec tout le monde pour boire son lait (il ne prenait aucun repas pendant ces soirées-là) et on lui racontait ce qui venait de se passer. Il écoutait comme si on lui parlait d'un étranger et l'intérêt qu'il portait à ce qui lui était dit était aussi grand que celui de ses compagnons. Tout lui paraissait nouveau car sa mémoire ne conservait aucune trace des événements survenus quelques heures plus tôt.

Au cours d'une soirée particulièrement difficile, il grogna en disant : « O mère pourquoi m'as-tu donné naissance si c'est pour tout ceci ? » Puis il supplia qu'on lui donna quelques minutes de répit et les autres l'entendirent s'adresser à sa mère ou à « eux » pour dire avec beaucoup d'assurance : « Oui, je peux même en supporter beaucoup plus ; ne vous préoccupez pas du corps ; je ne peux l'empêcher de pleurer ». Parfois, « ils » lui disaient quelque chose et se mettaient à « rire de très bon cœur ». Ils entendirent une fois « l'élémental physique » qui criait « S'il vous plaît Krishna, revenez ». Si Krishna revenait, le « processus » s'arrêterait. Il semblait qu'une certaine quantité de travail devait avoir lieu sur son corps chaque soir et que s'il y avait une interruption à un moment ou à un autre, cela était rattrapé à la fin.

Le corps de Krishna devenait de plus en plus fatigué et émacié et assister à ses souffrances créait chez les autres une immense tension. Au début d'octobre, « Ils » commencèrent à travailler sur ses yeux ce qui généra une torture plus épouvantable que jamais. Nitya écrivit : « Cette nuit-là, Ils dirent à Krishna que ses yeux allaient être nettoyés afin qu'il puisse être en mesure de « Le » voir. Mais ce nettoyage fut une chose épouvantable à entendre. Nous l'entendions dire : « C'est comme d'être attaché en plein désert le visage face au soleil brûlant avec les paupières arrachées ». »

Un jour, au début de la soirée, alors que Krishna rentrait de son bain pour aller méditer sous le poivrier avant que le « processus » ne commence, il dit aux autres qu'il allait recevoir un « Grand Invité » le soir même (ils comprirent qu'il ne s'agissait pas du Seigneur Maitreya qui, avait-il été dit, était déjà venu une ou deux fois). Krishna demanda à Nitya de placer une image du Bouddha dans sa chambre où il se rendrait après sa méditation ; ainsi Nitya n'eut aucun doute sur l'iden-



tité du « Grand Invité ». Le travail cette nuit-là parut être le plus éprouvant que le corps de Krishna n'avait eu à endurer jusqu'alors mais aussi le plus glorieux depuis ce premier dimanche soir du mois d'août sous le poivrier, car ils sentirent tous que la « Grande Présence », pendant un moment, fut là. Un peu plus tard, lorsque Nitya et Rosalind furent avec Krishna dans sa chambre, celui-ci se mit à parler avec des gens qu'ils ne pouvaient voir. Apparemment, le « travail » avait été un succès et ces êtres étaient en train de le féliciter. Nitya et Rosalind l'entendirent s'exclamer : « Il n'y a aucune raison pour me féliciter ; vous auriez fait la même chose à ma place ». Lorsque les congratulateurs s'en allèrent, Krishna, qui était toujours inconscient, dit : « Mère, à présent tout sera différent, la vie ne sera plus jamais la même pour aucun d'entre nous. Je L'ai vu, Lui, mère et plus rien n'a d'importance à présent ».

Mais la souffrance physique de Krishna n'était pas terminée. « Ils » commencèrent alors à ouvrir quelque chose dans sa tête qui provoqua une « torture si indescriptible » qu'il ne cessait pas de hurler : « S'il vous plaît, refermez-la ; s'il vous plaît, refermez-la ». Lorsque la douleur devint insupportable, « Ils » refermèrent puis ré-ouvrirent quelques minutes après ; alors le corps se mit à hurler jusqu'à ce qu'il s'évanouisse. Ceci dura environ quarante minutes. Lorsque cela s'arrêta, le corps, à la surprise de tous, commença à bavarder avec la voix d'un enfant ; il parla de quatre incidents survenus au cours de son enfance.

Le « processus » continua avec la même intensité chaque nuit, à l'exception des quelques jours où Krishna et Nitya se rendirent à Hollywood. Cela dura jusqu'au début décembre. Chaque soir, après que le processus se soit terminé, le petit garçon recommençait à bavarder avec sa mère pendant une heure ou davantage à propos d'événements de son enfance. Il continuait à prendre Rosalind pour sa mère. Il lui parla d'un compagnon de jeux très loquace qu'il avait eu et qui venait du monde des fées et il dit aussi combien il avait détesté aller à l'école. Il décrivit la mort de sa mère. Il pensait qu'elle était malade et lorsqu'il vit le médecin lui faire prendre un médicament, il la pria : « Ne le prenez pas, mère, ne le prenez pas ; c'est une préparation dégoûtante et elle ne vous fera aucun bien. Je vous en prie, ne la prenez pas, le médecin ne sait rien de rien, c'est un homme malpropre ». Un peu plus

tard, la voix chargée d'horreur, il dit : « Pourquoi restez-vous si immobile mère, que s'est-il passé et pourquoi père se couvre-t-il le visage avec son dhoti ? Mère, répondez-moi, mère ». »

Pendant que le « processus » continuait chaque soir, Krishna écrivait chaque matin, comme il le dit à Lady Emily dans une lettre datée du 17 septembre, « un article d'une nature plutôt curieuse. J'ai déjà rédigé vingt-trois pages sans l'aide de qui que ce soit ». <sup>18</sup>

M<sup>me</sup> Besant et Leadbeater considérèrent les expériences de Krishna entre le 17 et le 20 août comme le passage de la troisième initiation ; mais ils ne trouvèrent aucune explication quant au « processus ». Krishna était convaincu qu'il s'agissait de quelque chose qu'il lui fallait vivre pour préparer son corps à recevoir le Seigneur Maitreya et qu'il ne fallait en aucun cas intervenir pour l'empêcher ou l'adoucir. Il n'y eut qu'un seul médecin qui le vit alors qu'il était dans cet état, le Docteur Mary Rocke, une théosophe anglaise et membre de l'Etoile que Krishna connaissait bien et en qui il avait confiance. Elle se vit dans l'incapacité de donner la moindre indication sur l'origine du phénomène et elle ne pouvait pas l'examiner avant qu'il ne revînt à sa conscience ordinaire. Si un médecin un peu étrange ou un psychologue avaient été introduits dans la maison et laissés seuls dans la chambre, Krishna en aurait été conscient immédiatement et il ne fait aucun doute que le « processus » se serait alors arrêté.

Alors qu'était donc le « processus » ? Les explications données par Nitya à l'époque et que les autres adoptèrent étaient que la *kundalini* de Krishna s'était éveillée ; celle-ci, appelée parfois le « Serpent de Feu », était localisée à la base de la colonne vertébrale et lorsque, à l'aide d'une pratique de vrai yoga, elle se trouvait éveillée, elle libérait une énorme énergie et procurait des pouvoirs de clairvoyance. Leadbeater contredit cette explication dans une lettre adressée à M<sup>me</sup> Besant en précisant qu'il n'avait lui-même souffert que d'un léger inconfort lorsque sa *kundalini* s'était éveillée. Krishna n'acquit aucun pouvoir de clairvoyance plus développé que ceux qu'il possédait déjà dès son enfance, malgré le « processus » et, de toute façon, celui-ci dura trop longtemps pour valider la thèse de la *kundalini*. Des médecins, des

psychologues et d'autres personnes ont fait de temps à autre des suggestions pour tenter de lui donner un sens. Cela a été tour à tour interprété comme des migraines, de l'hystérie, de l'épilepsie et de la schizophrénie ; mais aucun de ces diagnostics ne convient à ce cas. Bien sûr, de nombreux mystiques ont eu des visions et entendu des voix, mais ces phénomènes ont-ils jamais été accompagnés d'une telle souffrance physique ? Y a-t-il une quelconque explication matérielle ? N'est-on pas forcé de croire à la seule possibilité d'une cause mystique ? Ce qui semble certain dans tout cela est que, quelle qu'ait été l'expérience survenue dans le corps de Krishna pendant les quelques années qui suivirent, elle le rendit apte à devenir un canal pour le passage d'une super-énergie qui devint par la suite la source même de son enseignement.

## « *Il y a une solitude* »

L'opportunité d'acquérir Pine Cottage avec trois hectares de terre autour ainsi qu'une autre maison plus grande se présenta au mois de février suivant. Lorsque Krishna exprima le souhait de l'acheter en insistant sur le fait qu'après tout ce qui s'y était déroulé, l'endroit était devenu particulièrement sacré, Miss Dodge procura l'argent nécessaire pour l'opération. Krishna appela la plus grande maison Arya Vihara (le Noble Monastère) ; peu de temps après, trois autres hectares et demi furent achetés et le Brothers' Trust fut créé pour gérer la propriété. L'argent, tout au long de la vie de Krishna, arriva toujours lorsque ce fut nécessaire sous forme de dons ou de legs ; par la suite, il en reçut aussi grâce à la vente de ses livres. Cependant, mis à part la pension annuelle de cinq cent Livres allouée par Miss Dodge, il ne garda jamais rien pour lui.

A partir du début de l'année 1923 Krishna commença à travailler beaucoup à Ojai, répondant à des douzaines de courriers officiels, rédigeant des éditoriaux mensuels pour le *Herald*, ré-organisant l'Etoile en Californie, donnant des causeries dans les environs et levant des fonds pour une école en Inde. Au mois de mai, il partit avec Nitya qui, à la suite du traitement de Abrams avait été encore une fois déclaré guéri, pour une tournée à travers les Etats-Unis qui se termina à Chicago à l'occasion de la Convention Théosophique. En juin, les deux frères se rendirent en Angleterre. Leur participation aux Congrès de la Théosophie et de l'Ordre de l'Etoile avait également été organisée en juillet à Vienne. Lady Emily les retrouva à Plymouth ; elle rapporta à M<sup>me</sup> Besant que Krishna lui avait paru extérieurement peu changé tout en étant peut-être plus beau, mais que « l'on était conscient à chaque instant d'une immense force concentrée mais contrôlée qui le traversait ».

Après le Congrès où Krishna retrouva Helen Knothe (elle était restée à Amsterdam), il demanda s'il lui serait possible de passer des vacances « en famille » dans un endroit paisible où personne ne le connaîtrait. Un ami de John Cordes mit à sa disposition la Villa Sonnblick, un chalet situé aux alentours du village de Ehrwald dans le Tyrol autrichien ; il y passa sept semaines avec Nitya et un groupe d'amis composé de Lady Emily, ma sœur Betty et moi, Helen, Mar de Manziarly, Rajagopal (qui était à présent à Cambridge), Cordes, et enfin Ruth Roberts, une jeune fille anglaise avec qui Krishna avait flirté à Sydney. Krishna, Nitya, Lady Emily, Helen et Rajagopal logeaient à Sonnblick où nous prenions tous nos repas, et le reste du groupe était installé dans un autre chalet. La première quinzaine fut un véritable moment de vacances très joyeuses ; l'endroit était idéal pour faire des courses en montagne et il y avait un champ plat où nous pouvions jouer à la balle au camp. Lorsque nous nous arrêtions pour pique-niquer au cours de nos marches en montagne, Krishna, Nitya et Rajagopal chantaient des mantras indiens qui résonnaient dans les bois avec une particulière beauté.

Puis, vers la mi-août, le « processus » reprit très sérieusement chaque soir ; cela dura jusqu'au 20 Septembre. Krishna, ou plutôt « l'élémental physique » prenait cette fois-ci Helen pour sa mère lorsqu'avait lieu son « décrochage ». Lady Emily expédiait des notes quotidiennes à M<sup>me</sup> Besant lui décrivant les événements de chaque soirée. « Le voir bondir ainsi en dévalant les collines avec tant de grâce, de beauté et de vitalité », écrivait-elle, « nous plonge dans l'impossibilité de croire à ce que son pauvre corps endure chaque nuit ». Après une nuit de torture, il s'écria : « Cela n'a jamais été aussi difficile que cette fois-ci ». Nitya écrivit par la suite : « Au cours des derniers jours à Ehrwald, ils tentèrent l'expérience de maintenir Krishna conscient pendant que la douleur était forte ; mais cela ne durait que dix ou vingt secondes et dès que l'intensité augmentait encore, il quittait le corps ».

Le soir du 20 septembre Krishna « fit passer » un message destiné à Nitya, supposé provenir du Maître Kouthoumi ; Nitya le nota :

*« Nitya, écoutez. C'est fini pour cette fois-ci ; ceci est la dernière nuit, mais nous recommencerons à Ojai. Cependant cela dépend de vous. Il*

*vous faudrait, à tous deux, avoir plus d'énergie. Le succès dépendra de ce que vous ferez dans le mois à venir. Ne laissez rien qui puisse entraver la voie. Jusqu'à présent, cela a été une réussite. Mais Ojai dépendra entièrement de vous car cela continuera avec beaucoup plus de force, si vous y êtes préparés.*

*En partant d'ici, il vous faudra être extrêmement vigilant. Cela est comparable à un pot de terre que l'on vient juste de démouler ; n'importe quelle mauvaise vibration peut le fendiller. Cela veut dire qu'il faudrait le réparer et le remodeler, ce qui prend beaucoup de temps. Si vous échouez, il faudra tout recommencer depuis le début. »*

Ce message est particulièrement intéressant car son style est complètement différent de ceux de Krishna ou de Nitya.

En quittant Ehrwald, la plupart des membres du groupe se rendirent au Château d'Eerde, en Hollande, avec le Baron van Pallandt qui avait offert cette propriété à Krishna. Ce fut la dernière fois qu'elle servit d'habitation privée. Une Société fut créée avec Krishna pour Président ; la propriété lui fut transmise et Eerde devint le quartier général international de l'Ordre de l'Etoile d'Orient.

Pensant que le « processus » allait se poursuivre à Ojai, Nitya sentit la nécessité d'avoir un autre initié auprès de lui sur place. C'est ainsi que Rajagopal qui était devenu un initié avant son arrivée, en Angleterre, prit une année sabbatique de Cambridge pour les accompagner. Ils vécurent à Arya Vihara pendant que Rosalind s'installa avec sa mère à Pine Cottage. (Helen avait dû retourner chez elle à New York).

Peu après leur arrivée, le « processus » reprit effectivement ; il était si pénible que Nitya s'en inquiéta pour la première fois et écrivit anxieusement à Leadbeater pour lui demander si « tout allait bien ». Krishna était alors préparé à supporter seul la douleur qui s'intensifiait de plus en plus. Nitya avait écrit : « A présent Helen n'est plus avec nous et bien que Rosalind soit juste à côté, il ne semble pas vouloir la voir ; lorsque la douleur est passée, Krishna quitte le corps. Le corps se met alors à pleurer à chaudes larmes et s'épuise. Il appelle sa mère et je me suis aperçu qu'il demande Helen, et pas Rosalind. Pour autant que je puisse m'en faire une idée, à partir de ce que le corps de Krishna dit parfois, il reste encore beaucoup de travail à faire sur le corps, ce qui signifie peut-être de nombreux mois.

Le 26 novembre le corps de Krishna « fit passer » un message que Nitya rajouta dans sa lettre à Leadbeater : « Le travail à présent en cours est de la plus haute importance et extrêmement délicat. C'est la première fois que celui-ci est mené dans le monde. Tout ce qui se trouve dans la maison doit passer après lui et il ne faut tenir compte d'aucune commodité vis-à-vis de qui que ce soit, pas même de Krishna ».

Il est étrange que Leadbeater n'ait pas tenu à se rendre à Ojai pour voir de ses propres yeux ce mystérieux phénomène. Il se contenta d'écrire à M<sup>me</sup> Besant qu'il était « très troublé de cette affaire... si absolument opposée à tout ce qui m'a été moi-même enseigné. J'espère que vous êtes en mesure de m'assurer que tout va bien ». M<sup>me</sup> Besant, bien qu'elle eut à présent laissé de côté ses propres pouvoirs occultes, fut apparemment capable de le rassurer et, à partir de ce moment, Leadbeater lui laissa assumer l'entière responsabilité de Krishna. Il écrivit à Nitya : « Je ne comprends pas du tout ces terribles événements qui arrivent à notre bien-aimé Krishna ».

Au bout de deux mois de « processus », Krishna écrivit à Lady Emily au début de l'année 1924 :

*« Je deviens de plus en plus irritable et de plus en plus fatigué ; j'aimerais que vous et les autres soyez là. J'ai si souvent envie de pleurer en ce moment et cela était tellement peu mon habitude avant. Cela est épouvantable aussi bien pour moi que pour les autres... J'aimerais que Helen fut ici mais cela n'est pas possible et du reste il est très probable qu'ils ne voudraient pas que qui que ce soit me soutienne. Alors il me faut m'arranger tout seul... Malgré tout ce que l'on puisse essayer, il y a une solitude, identique à celle d'un pin solitaire au milieu d'un désert... Ces dix derniers jours cela a été particulièrement éprouvant ; mon cou et ma colonne vertébrale sont devenus très solides et avant-hier, j'ai passé une soirée extraordinaire. Quelle que soit cette chose, la source, ou quelque autre nom que l'on veuille donner à tout ce saint-frusquin, cela est remonté le long de ma colonne jusqu'à la nuque ; puis cela s'est séparé en deux pour se déplacer de part et d'autre de ma tête avant de venir se rejoindre entre mes yeux, juste au-dessus de mon nez. Et j'ai vu le Seigneur et Maître. C'était*

*une nuit extraordinaire. Bien sûr tout ceci était extrêmement douloureux... Je suis sûr que nous allons bientôt avoir des vacances. »*

Krishna décrivit également cette expérience à M<sup>me</sup> Besant et Nitya lui en donna son propre compte-rendu. Il présumait qu'il s'agissait là de « l'ouverture du troisième œil ». Dans les traités de yoga le « troisième œil » est souvent associé à l'œil de Shiva. Il se trouve au milieu du front et, comme pour la *kundalini*, il est relié à la faculté de clairvoyance. Nitya avait rajouté : « La clairvoyance de Krishna ne s'est pas encore manifestée mais j'imagine que c'est une simple question de temps. Depuis notre arrivée ici, le « processus » a eut lieu pendant cent dix nuits. »

C'est vers la fin du mois de mars que le docteur Locke arriva à Ojai. C'était Leadbeater qui l'avait envoyée depuis Sydney où, désormais, il habitait, afin qu'elle l'informât de l'état de Krishna. Elle resta quinze jours, observant chaque soir le « processus ». Krishna écrivit à Lady Emily : « elle est terriblement heurtée par tout ceci et nous ne sommes pas complètement fous ». Elle était toujours là le 11 avril – « une nuit merveilleuse pour nous tous » avait écrit Nitya à M<sup>me</sup> Besant – lorsque Krishna avait « fait passer » un message dont la première partie devait provenir d'après lui du Seigneur Maitreya en personne :

*« Mes Enfants, je suis content de votre endurance et de votre courage. Cela a été une longue lutte et jusqu'à présent, pour Nous, cela est une réussite. Malgré les nombreuses difficultés, Nous sommes parvenus à les surmonter avec une relative facilité... Vous vous en êtes bien acquittés bien que la préparation ne soit pas totalement achevée... Nous sommes désolés pour la douleur dont l'issue était indécise et qui a dû vous sembler sans fin, mais une grande gloire attend chacun d'entre vous... Ma bénédiction est sur vous.*

*Bien que Nous allions commencer un peu plus tard, Je ne veux pas que vous partiez d'ici pour l'Europe avant le Wesak (le grand festival occulte de la pleine lune du mois de mai qui, cette année-là tombait le 18) où vous Me verrez. Cependant, Nous avons protégé les trois régions du corps où il est sûr qu'une douleur apparaisse. Cela est semblable à*



*une opération. Bien que cela puisse être terminé, vous êtes nécessairement destiné à en percevoir les effets ultérieurement. »*

Nous n'avons malheureusement aucun compte-rendu du Docteur Roche concernant son idée à propos du « processus ».

Les frères ainsi que Rajagopal et Helen qu'ils avaient retrouvée à New York arrivèrent en Angleterre le 15 juin. M<sup>me</sup> Besant s'y trouvait également et les frères se retrouvèrent emportés dans ses constantes activités qui culminèrent dans les Congrès de la Théosophie et celui de l'Etoile à Arnhem en Hollande, lesquels furent suivis du premier camp d'Ommen situé à un kilomètre et demi du Château d'Eerde, sur une partie du terrain offert par le Baron van Pallandt. Ce camp fut organisé chaque année jusqu'au moment de la guerre.

Après tout ce temps, Krishna put enfin jouir librement de ces vacances « en famille » qu'il avait tant attendues. Cette année-là, il fut choisi comme lieu de vacances un hôtel aménagé dans un château du onzième siècle ; il était placé tout en haut d'une colline escarpée au-dessus du village de Pergine dans les Dolomites. Krishna et ses amis y arrivèrent le 18 Août. Le groupe était le même que l'année précédente, à l'exception de Mar de Manziarly ; il y avait en plus une Italienne et quelques amis indiens. Nous occupions deux tours situées dans les angles de la bâtisse ainsi que quelques chambres de l'hôtel. Les repas étaient pris à l'extrémité d'une vaste salle à manger, à l'abri du regard des autres clients et nos menus végétariens étaient préparés par notre propre cuisinier qui était australien. Il y avait juste en dessous du château un champ plat où nous jouions à la balle au camp, tout comme à Ehrwald. Mais Krishna eut moins d'une semaine de libre avant que le « processus » ne reprenne. Ce fut encore plus terrible qu'auparavant, ce qui semblait, après les événements d'Ojai, pratiquement impossible. Cependant, Helen étant là, elle put lui apporter son aide.

Nitya, Lady Emily, Helen et Rajagopal vivaient sous le même toit que Krishna dans la tour ronde. Lorsque le « processus » commença, les occupants de cette tour ne vinrent plus dîner avec nous à l'hôtel. Nous savions qu'il se passait *quelque chose* tous les soirs – quelque chose pour préparer le corps de Krishna à recevoir le Seigneur Mai-

treyā – mais ce n'est qu'un an plus tard que l'on me parla du « procès » et que l'on me lut les compte-rendus de Krishna et de Nitya à propos de l'expérience d'Ojai.

Il y avait un but précis aux vacances de cette année-là. Il avait été décidé que les quatre filles – Helen, Ruth, Betty et moi – devraient, à la demande de Krishna, partir pour Sydney afin d'être « conduites » sur la Voie du Disciple par Leadbeater. (Rosalind s'y était rendue lorsque les frères avaient quitté Ojai en juin). Toutes les causeries publiques qu'avait données Krishna en divers lieux cet été-là au cours de ses déplacements avec M<sup>me</sup> Besant, avaient insisté sur la nécessité de faire des sauts dans l'obscurité, de vivre dangereusement, de se sentir assez fort pour sauter par une fenêtre et de se transformer radicalement afin de se préparer à l'état de disciple. A présent, sur la demande de Lady Emily pendant ce séjour à Pergine, il commença à nous parler de ces thèmes lors de réunions où nous étions tous rassemblés. Après la partie matinale de balle au camp, il s'asseyait sous un pommier dans le champ et essayait de faire pénétrer en nous les qualités nécessaires pour devenir disciple. Il disait aux filles que bien que leurs désirs de mariage et de foyer ne faisaient partie que de la nature humaine, il n'était pas possible d'obtenir cela *et* de servir le Seigneur lorsqu'il viendrait. Si elles essayaient de mener deux vies, elles deviendraient bourgeoises et rien n'était pire que la médiocrité. Mais il ne fallait pas devenir dures ; grandir par l'amour et la joie rayonnante était la seule façon de progresser. Une parfaite pureté mentale et physique était également essentielle.

Quatre jeunes filles dont moi, la cadette de seize ans, s'entendaient dire qu'il fallait mener une vie de chasteté en dehors d'un couvent. L'attitude de Krishna à propos du mariage et de la sexualité changea après quelques années. Lorsqu'il apprit en 1922 que Mar de Manziarly s'était fiancée en vue de se marier, il dit qu'elle aurait tout aussi bien pu se suicider (les fiançailles furent rompues avant qu'elle ne se rende à Ehrwald). Il fut très dur avec nous à Pergine, nous faisant souvent pleurer en nous assénant des vérités. Il nous trouvait toutes horriblement froides ; il dit à Lady Emily qu'il avait l'impression de s'adresser à des éponges qui absorbaient n'importe quoi. Il espérait arriver à nous

« froisser » davantage. « Vous êtes comme des personnes dans une pièce noire attendant que quelqu'un tourne l'interrupteur à votre place au lieu de le chercher à tâtons et de l'actionner par vous-mêmes ». <sup>19</sup>

Et pourtant, malgré toute sa rudesse, on pouvait sentir ce grand amour qu'il avait pour nous ainsi que son attente de nous voir devenir de beaux êtres humains – sa terreur était que nous devînmes « médiocres ».

Le « processus » s'arrêta le 24 septembre lorsque Krishna « fit passer » un message qu'il crut être du Seigneur Maitreya :

*« Apprenez à Me servir, car ce n'est que sur la voie que vous Me trouverez.*

*Oubliez-vous car alors seulement vous Me trouverez.*

*Ne recherchez pas les Très Nobles quand ils pourraient être tout près de vous.*

*Vous êtes comme l'aveugle qui cherche le soleil,*

*Vous êtes comme l'affamé à qui on donne à manger mais qui ne mange pas.*

*La joie que vous recherchez n'est pas lointaine ; elle demeure au cœur de chaque caillou ordinaire.*

*Je suis là si vous regardez seulement. Je suis celui qui aide si vous Me laissez aider. »*

Ces lignes, si différentes de tous les autres messages, sont plus proches du style que l'on trouve dans les poèmes que Krishna n'allait pas tarder à écrire.

## « *Un vieux rêve est mort* »

Le mari de Lady Emily s'opposa avec force aux plans qui avaient été envisagés à propos du voyage à Sydney dès qu'il en entendit parler. Cependant lorsque Miss Dodge offrit de payer les billets pour l'aller et le retour des quatre jeunes filles ainsi que le sien, il se retrouva désarmé pour empêcher ce voyage et face au risque de briser son mariage. Il est fort douteux que Krishna ait eu connaissance de cette opposition car, bien qu'il fut opposé au mariage pour les disciples éventuels, il n'était pas un briseur de foyer.

Krishna, Nitya et Lady Emily avec les quatre filles embarquèrent pour Bombay le 2 novembre de Venise. (Rajagopal était retourné à Cambridge pour sa dernière année). Le dernier jour de leur voyage, Nitya se mit tout à coup à cracher du sang. Une période de douze mois allait commencer durant laquelle Krishna n'allait cesser d'être inquiet pour la santé de son frère bien-aimé.

Nous devons rester quelques temps en Inde, d'abord à Adyar, puis à Delhi, avant de continuer vers Sydney l'année suivante. Peu après notre arrivée à Adyar où nous retrouvâmes Madame de Manziarly, Mar et Yo, le « processus » de Krishna reprit sans l'aide, cette fois-ci, de Helen qui était allée directement à Sydney avec Ruth. Il n'eut pas davantage le soutien de Nitya qui était retombé très malade et que Madame de Manziarly avait accompagné à Ootacamund. Krishna dans une lettre qu'il expédia en janvier d'Adyar à M<sup>me</sup> Besant qui se trouvait alors à Delhi, écrivit : « Je suppose que tout cela s'arrêtera un jour mais pour le moment, c'est plutôt épouvantable. Je ne peux faire aucun travail. Le « processus » est constant à présent, nuit et jour ». Mais il n'était pas aussi intense que par le passé. Peu de temps avant cette lettre, Krishna était allé à Madanapalle, son lieu de naissance, à la

recherche d'un emplacement pour la création d'une université qu'il désirait faire construire. Il découvrit un très bel endroit dans la vallée de Tettu, à environ quinze kilomètres de la ville et à huit cents mètres d'altitude. Il réussit l'année suivante à créer une Société qui y acheta un terrain de cent cinquante hectares. Il lui donna le nouveau nom de Rishi Valley, à partir de celui de la montagne qui dominait la région, Rishi Conda, et une école – et non pas une université – y fut fondée.

Les deux frères ayant été invités à participer à la Convention du mois d'avril à Sydney, ils firent le voyage vers l'Australie en compagnie de la famille Lutyens. Raja vint avec eux pour prendre soin de Nitya qui était encore très malade. A Sydney un spécialiste lui annonça qu'il aurait besoin de toute sa vitalité pour guérir et qu'il lui fallait quitter immédiatement la ville. Il partit donc pour Leura dans les Montagnes Bleues où on lui loua une maisonnette en bois. Rosalind qui était encore à Sydney partit avec lui avec le double rôle d'infirmière et de chaperon. Krishna partagea son temps entre Sydney et Leura. Bien qu'il eusse fait tout son possible pour que les filles puissent venir à Sydney, il était évident qu'il détestait l'ambiance de cette « église » ; Leadbeater ne le reçut pas non plus avec bienveillance, considérant que sa présence favorisait une division de celle-ci. Il nous faisait des grimaces et des clins d'œil par la fenêtre lorsque nous allions nous asseoir dans une pièce fermée pour essayer de méditer avec les autres membres de la grande communauté du Manoir, dans la banlieue de Mosman<sup>20</sup>. Il était terriblement impatient vis-à-vis de cet intérêt fiévreux que chacun nourrissait pour franchir les étapes du Chemin que Leadbeater répartissait parcimonieusement, ce qui conduisait à la jalousie et au snobisme. Comparé à Krishna, tout le monde au Manoir semblait vulgaire et médiocre. Il essaya de parler du « processus » à Leadbeater mais celui-ci ne trouva rien à lui dire qui aurait pu l'aider ; cela était au-delà de ses compétences et, assurément, une expérience pas du tout nécessaire pour la préparation aux initiations.

Des terrains avaient été donnés à Krishna pour son œuvre dans plusieurs régions d'Australie et un grand amphithéâtre de pierre blanche venait juste d'être édifié dans un site magnifique près du port de Balmoral, proche du Manoir, où l'on pensait que le Seigneur viendrait

parler lorsqu'il arriverait. Il fut géré, ainsi que les terrains, par plusieurs Sociétés fondées à la demande de Krishna.

En juin, le spécialiste considéra que l'état de santé de Nitya était suffisant pour entreprendre un voyage. Lorsque les frères, accompagnés de Rosalind et d'un médecin suédois théosophe, embarquèrent le 24 juin pour San Francisco, j'eus le sentiment que la lumière de ma vie était partie à jamais. Ma mère, qui était supposée avoir réussie sa première initiation à Sydney, était déjà repartie pour l'Angleterre en nous laissant Helen, Ruth, Betty et moi au Manoir.

Ce fut un voyage affreux, Nitya s'affaiblissant de jour en jour. Au cours des derniers jours, Krishna écrivit à M<sup>me</sup> Besant : « Nous guérirons et Nitya ira bien à nouveau. Cela a été et est encore la période la plus angoissante mais je sais que vous êtes là, mère bien-aimée, ainsi que les Maîtres ». Après seulement quinze jours du traitement quotidien d'Abrams, la santé de Nitya s'améliora à Ojai. Cette rémission fut de courte durée cependant et pendant les trois mois qui suivirent Krishna consacra toute ses énergies à prendre soin de son frère car il était devenu trop faible pour quitter le lit. Krishna aurait été désespéré s'il n'avait pas été assuré par Leadbeater et M<sup>me</sup> Besant que les Maîtres ne laisseraient pas son frère mourir ; sa vie était trop nécessaire.

Pendant ce temps, M<sup>me</sup> Besant était allée en Angleterre avec Shiva Rao pour une série de conférences organisées à Queen's Hall. George Arundale, qui avait fait une tournée mondiale de conférences avec son épouse Rukmini Devi, logeait alors à la communauté théosophique hollandaise de Huizen, juste à côté du Château d'Eerde. La communauté était dirigée par un évêque théosophe de l'Eglise Catholique Libérale, James Ingall Wedgwood. Il y avait également à Huizen un jeune norvégien, ancien élève de Leadbeater à Sydney, Oscar Kollers-trom, ainsi qu'un prêtre de l'Eglise Catholique Libérale. Arundale expédia un télégramme à M<sup>me</sup> Besant à Londres lui disant que des événements étonnants étaient en train de se dérouler : Oscar venait juste de passer sa troisième initiation, Wedgwood sa deuxième et Rukmini sa première ; la *kundalini* venait de s'éveiller chez Wedgwood et Rukmini (Arundale avait déjà passé sa deuxième initiation ; il disait, ainsi qu'Oscar, qu'il possédait la clairvoyance). Après un autre télégramme stimu-

lant, M<sup>me</sup> Besant annula la suite de son programme de conférences à Queen's Hall et se rendit à Huizen en compagnie de Esther Bright, Lady Emily, Shiva Rao et Rajagopal.

Deux jours après l'arrivée de M<sup>me</sup> Besant, Arundale fut ordonné prêtre le 26 juillet, alors que Lady Emily et Rajagopal passèrent, selon ce qu'il fut dit, leur deuxième initiation. Egalement, pendant la nuit du 1<sup>er</sup> août, Arundale et Wedgwood passèrent leur troisième initiation et Rukmini sa deuxième. Le 4, Arundale fut sacré évêque. Le consentement de Leadbeater avait été demandé par câble ; du fait qu'aucune réponse n'arriva, Arundale affirma qu'il avait reçu un « consentement cordial » de la part de Leadbeater sur le plan astral. Lorsqu'ils revinrent de la cérémonie, M<sup>me</sup> Besant trouva un câble expédié par Leadbeater désapprouvant vigoureusement l'ordination. En fait, Leadbeater ne donna jamais aucune confirmation à l'ensemble des événements qui se déroulèrent à Huizen.

Arundale continua à « faire passer » des instructions des Maîtres : aucun non-initié ne devait partager la chambre d'un initié ; des sous-vêtements en soie devaient être portés par tous les prêtres de l'Eglise Catholique Libérale (Lady Emily nota que cela était difficile pour ceux qui étaient pauvres) ; les vêtements sacerdotaux devaient être choisis avec beaucoup d'attention mais il ne fallait pas porter de couvre-chefs (pour la première fois Miss Dodge fut choquée lorsqu'on lui demanda d'acheter des vêtements somptueux pour les évêques) ; M<sup>me</sup> Besant, Wedgwood et les Arundale ne devaient plus consommer d'œufs quelle que fut la façon de les cuisiner. (Selon Lady Emily, M<sup>me</sup> Besant a été la seule à adhérer à cette instruction ; la conséquence fut qu'à partir de ce moment-là, elle se sentit à moitié morte de faim).

Arundale dit que durant la nuit du 7 août, Krishna (à Ojai), Raja (en Inde), Arundale et Wedgwood (en Hollande) passèrent leur quatrième initiation, dite de l'Arhat. Deux nuits plus tard, Arundale « fit passer » les noms de dix personnes comptant parmi les douze apôtres du Seigneur. Il s'agissait de M<sup>me</sup> Besant, Leadbeater, Raja, Arundale, Wedgwood, Rukmini, Nitya, Lady Emily, Rajagopal et Oscar Kollerstrom. Krishna n'avait pas été consulté mais il était entendu qu'il aurait certainement pris connaissance de tout cela sur le plan astral.

Dans le numéro de juin du *Herald*, Arundale écrivit que Krishna se trouverait dans l'impossibilité de participer au camp de Ommen cette année-là à cause de l'état de santé de Nitya, mais que M<sup>me</sup> Besant et lui-même y seraient et qu'il espérait que chacun considérerait qu'y participer relevait d'un devoir très spécial. Il y eu donc très peu d'annulations et le 10 août, le groupe de Huizen se rendit à Ommen où le camp et le Congrès débutèrent dans l'après-midi (M<sup>me</sup> Besant s'installa dans le Château). Le lendemain, Mme Besant annonça dans un discours public que le Seigneur avait déjà choisi ses apôtres mais qu'elle avait été autorisée à ne dévoiler l'identité que de sept d'entre eux, ceux qui étaient déjà parvenus à l'état de Arhat – elle-même, Leadbeater, Raja, Arundale, Krishna, Oscar Kollerstrom et Rukmini qui, elle en était sûre, deviendrait une Arhat dans quelques jours<sup>21</sup>. Ce ne fut qu'après qu'on le lui ait dit qu'elle réalisa avoir oublié Wedgwood et nommé Krishna comme apôtre. Elle rectifia son erreur dans un autre discours public le 14. Le camp se termina ce même jour et le groupe de Huizen rentra. Arundale ne cessait de répéter : « Je sais que quelque chose d'autre s'est produit mais cela me paraît impossible ». Le lendemain matin, M<sup>me</sup> Besant fit appeler dans sa chambre Esther Bright, Lady Emily, Rukmini et Shiva Rao pour leur dire avec une certaine timidité qu'au cours de la nuit du 13 elle avait, ainsi que Leadbeater, Krishna, Raja, Arundale, Wedgwood et Oscar, passé la cinquième et dernière initiation, mais que cela ne devait faire aucune différence dans la façon dont ils devaient être traités par les autres.

Lady Emily avait été saisie par l'ambiance d'hystérie qui régnait alors à Huizen et elle avait écrit avec beaucoup d'enthousiasme à Krishna. Il lui câbla par retour une question : Leadbeater avait-il confirmé tous ces événements ? Elle lui répondit que c'était M<sup>me</sup> Besant qui avait elle-même tout annoncé, et ajouta : « Mettez votre confiance en elle ». De retour à Londres, Lady Emily trouva une lettre de Krishna où il lui disait être très malheureux et très sceptique. A la demande de Krishna, elle détruisit toutes les lettres qu'il lui adressa pendant cette période folle ; il craignait qu'elles ne tombassent entre les mains de quelqu'un d'autre et que M<sup>me</sup> Besant n'en fut blessée. Elle-même lui avait écrit pour lui demander de confirmer tout ce que Arundale avait



« fait passer ». Ne voulant pas lui faire de la peine, il lui répondit qu'il avait été bien trop occupé auprès de Nitya pour être conscient de tout cela. Il avait auparavant demandé si Rajagopal pouvait être envoyé à Ojai afin de l'aider à soigner son frère. Sa requête ayant été entendue, Rajagopal était parti pour les Etats-Unis avant l'ouverture du camp.

M<sup>me</sup> Besant désirait ardemment que Krishna vînt avec elle en Inde au cours de l'hiver pour participer à la Convention d'Adyar où devait être célébré le cinquantième anniversaire de la création de la Société Théosophique. Krishna ne voulait absolument pas quitter Nitya. Cependant lorsque vers la fin octobre son état sembla s'améliorer et que Madame de Manziarly s'offrit de venir s'occuper de lui à Ojai, Krishna vint avec beaucoup de réticences en Angleterre avec Rosalind et Rajagopal pour faire plaisir à M<sup>me</sup> Besant. Dès son arrivée, Lady Emily eut un long entretien avec lui et s'aperçut qu'il était très malheureux à cause des événements récents survenus à Huizen et Ommen. Ce qui pour lui était beau, privé et sacré avait été transformé en quelque chose de publiquement laid, vulgaire et ridicule. Lady Emily lui demanda pourquoi il n'avait pas dit ce qu'il ressentait à M<sup>me</sup> Besant. Il lui demanda quel bien cela aurait pu faire. Ils auraient répliqué que les Forces Noires s'étaient emparées de lui. De toute façon, il tenta plusieurs fois de lui parler de tout cela mais elle ne parut pas le prendre en considération. Lady Emily sentit que M<sup>me</sup> Besant avait été comme hypnotisée par Arundale et qu'elle-même avait donné dans la crédulité et le grotesque.

Le groupe qui embarqua de Naples le 8 novembre en direction de Colombo rassemblait M<sup>me</sup> Besant, Krishna, Lady Emily, Rosalind, Rajagopal, Shiva Rao, Wedgwood, Arundale et Rukmini. Les deux évêques, qui se déplaçaient à pied autour de Naples, vêtus de longues soutanes rouges, dirent à Krishna que s'il acceptait de les reconnaître comme Adeptes et comme ses apôtres élus, la vie de Nitya serait épargnée. Krishna, qui n'aurait jamais fait pareille chose, essaya d'éviter de leur parler. Shiva Rao ne pensait pas que Krishna puisse douter ne serait-ce qu'un instant de la capacité des Maîtres à sauver Nitya. Alors qu'ils arrivaient à l'entrée du canal de Suez au cours de la nuit du 13, un télégramme destiné à M<sup>me</sup> Besant annonça la mort de Nitya. Shiva Rao qui partageait sa cabine avec Krishna dit que les dix jours qui

suivirent furent une période d'agonie. Krishna pleurait, gémissait et hurlait, appelant Nitya pendant la nuit, parfois dans sa langue maternelle, le Telegu, qu'il ne pouvait parler lorsqu'il était dans sa conscience de veille. Cependant, lorsqu'ils arrivèrent à Colombo, sa douleur avait presque été transformée en une bénédiction. Il avait écrit un texte à propos de Nitya qui fut publié dans son éditorial de l'*Herald* de janvier 1926 :

*« Les rêves agréables que mon frère et moi partageons physiquement ne sont plus... Nous avons eu beaucoup de joie à vivre malgré nos tempéraments différents. D'une certaine façon, nous nous comprenions l'un l'autre sans effort... C'était une vie heureuse et il me manquera, physiquement, tout au long de ma vie.*

*Un vieux rêve est mort et un autre s'est fait jour, tel une fleur émergeant de la terre solide... Une nouvelle force née de la souffrance bat dans les veines ; une nouvelle compréhension et une nouvelle sympathie sont nées des douleurs passées. Un plus grand désir de voir les autres moins souffrir est venu et, s'ils doivent souffrir, de les voir porter cette douleur avec noblesse et d'en sortir avec le moins de cicatrices possible. J'ai pleuré mais je ne veux pas que les autres pleurent ; mais s'ils pleurent je sais à présent ce que cela signifie... Sur le plan physique, nous pouvions être séparés ; aujourd'hui, nous sommes inséparables... En tant que Krishnamurti, j'ai à présent bien plus de zèle, bien plus de foi, bien plus de sympathie et bien plus d'amour car il y a aussi en moi le corps et l'Etre de Nityananda... Je sais maintenant avec bien plus de certitude que jamais, qu'il y a une véritable beauté dans la vie, une véritable joie qui ne peut être brisée par un quelconque événement physique, une grande force qui ne peut être affaiblie par une quelconque situation passagère et un grand amour qui est permanent, impérissable et invincible ».*

La mort de Nitya fut un choc terrible pour M<sup>me</sup> Besant, bien qu'elle n'entama pas sa foi ; chez Krishna cependant, à partir de ce jour, il sembla qu'il eut perdu toute confiance dans les Maîtres tels que Leadbeater les présentait, mais pas en ce qui concernait le Seigneur Maitreya, ni à propos de son rôle en tant que véhicule. Arundale et Wedgwood dirent clairement que Nitya était mort parce que Krishna avait refusé de les reconnaître.

Leadbeater, accompagné d'un groupe de soixante-dix personnes dont Helen, Ruth, Betty et moi, arriva à Colombo quelques jours plus tard. Nous avions appris la mort de Nitya à Melbourne. M<sup>me</sup> Besant, Krishna et quelques autres qui étaient allés à Adyar revinrent à Colombo nous retrouver. Leadbeater accueillit Krishna en lui disant : « Enfin, vous êtes Arhat ».

Après la traversée pour l'Inde, le groupe emprunta un train spécial et à chaque arrêt il y eut la foule, des guirlandes et des prosternations. Sachant que j'avais aimé Nitya passionnément, Krishna s'assit à côté de moi dans le train. J'avais alors écrit dans mon journal intime : « Krishna a été absolument délicieux ; il m'a parlé de Nitya. Ils sont maintenant toujours ensemble. K lui-même est à présent bien plus magnifique et beaucoup plus doux. »

A Adyar la situation était très difficile. Ruth révéla que Leadbeater ne croyait à aucune des initiations données à Huizen. Il y avait ainsi deux factions, le groupe Arundale/Wedgwood et le groupe Leadbeater. Krishna, avec ses propres adhérents, se tenait à l'écart des deux, et M<sup>me</sup> Besant, qui avait conservé intacts son amour et son respect envers Krishna, essayait de réconcilier tout le monde. Un matin, elle monta jusqu'à la chambre de Krishna ; elle le prit par la main et l'emmena jusque dans la salle de dessin où étaient rassemblés Leadbeater, Raja, Arundale et Wedgwood. Elle le fit asseoir sur le sofa entre Leadbeater et elle et lui demanda s'il les accepterait comme disciples. Il répondit qu'il n'accepterait aucun d'entre eux sauf peut-être M<sup>me</sup> Besant elle-même. (Le souvenir de cet incident est un des quelques rares que Krishna garda en mémoire pour le restant de sa vie ; ce ne fut que peu de temps après que pratiquement toute trace de son passé s'évanouit de sa mémoire).

Le 28 décembre, le Congrès de l'Etoile suivit la Convention Théosophique. Au cours de la première rencontre qui eut lieu sous l'arbre banyan à huit heures du matin en présence de trois mille personnes, au moment où Krishna allait terminer son discours sur l'Instructeur Mondial, il fut tout à coup transformé. Il venait de dire : « Il vient uniquement à ceux qui le veulent, qui le désirent et l'attendent ». Son visage changea alors d'expression et sa voix retentit avec une extraordinaire

autorité : « Et je viens à ceux qui veulent la compréhension, qui veulent la joie, qui aspirent à être libérés. Je viens pour réformer et non pour déchirer. Je ne viens pas pour détruire mais pour construire ». <sup>22</sup>

Ce fut un moment électrisant pour tous ceux qui s'aperçurent du changement (Wedgwood et Arundale dirent qu'ils avaient cru que Krishna citait seulement des écritures). M<sup>me</sup> Besant s'en aperçut sans équivoque. Au cours du dernier rassemblement du Congrès de l'Etoile, elle dira : «... cet événement (du 28 décembre) a marqué la consécration définitive du véhicule qui a été choisi... l'acceptation définitive du corps qui a été choisi il y a longtemps... La Venue a commencé ». Dans le numéro du *Théosophe* de janvier 1926, elle écrivit : « Il n'y a eu aucune excitation ni aucune agitation, même le jour du 28 décembre au moment où notre Frère Krishna-ji concluant son « discours » eut sa parole coupée par notre Seigneur, l'Instructeur Mondial, qui prit possession de son corps pour nous adresser quelques mots ». Leadbeater n'en était pas moins certain. Après son retour à Sydney, il dit qu'il n'y avait là pas « l'ombre d'un doute » et que « Il » avait utilisé « le véhicule plus d'une fois » au cours de la Convention du Jubilé. <sup>23</sup>

Krishna n'avait lui non plus aucun doute. Dans un discours à l'occasion des Représentations Nationales de l'Ordre de l'Etoile qui s'était tenues à Adyar, il dit : « Le souvenir du 28 devrait évoquer en vous la même chose que si vous deviez garder un bijou très précieux qui vous ferait frissonner à chaque fois que vous le regarderiez. Ainsi, lorsqu'il reviendra, et je suis sûr qu'il reviendra très vite, cela sera pour vous une occasion bien plus belle et bien plus noble que la fois dernière ». <sup>24</sup> Au cours d'une rencontre avec les élèves, il leur dit aussi : « Depuis ce jour, je me sens personnellement assez différent... comme un vase de cristal, une jarre qui a été nettoyée ; et à présent chacun peut y déposer une belle fleur et celle-ci vivra dans le vase et jamais ne mourra ». <sup>25</sup>

Lady Emily écrivit dans son journal personnel que Krishna lui avait dit qu'il se sentait à présent comme un coquillage – aussi absolument impersonnel. Lorsqu'elle lui décrivit comment son visage avait changé ainsi que sa voix, il lui dit avec un air d'envie : « Comme j'aurais aimé le voir ». Croyait-il qu'il s'agissait du visage du Seigneur Maitreya ? Jusqu'à pratiquement la fin de sa vie, il insista sur l'importance que

M<sup>me</sup> Besant et Leadbeater avaient toujours donné au « visage » mais il sembla qu'il n'avait été fait référence qu'à la beauté de son propre visage sur lequel il porta toujours un regard tout à fait impersonnel, comme d'ailleurs, à l'ensemble de son corps. Apparemment, le corps lui avait été remis afin qu'il en prit soin. Ce sens d'une totale dissociation vis-à-vis de son corps demeura tout au long de sa vie.

## « *Un incessant tumulte intérieur* »

Krishna resta en Inde jusqu'au mois de mai où il repartit pour l'Angleterre en compagnie de Rosalind et Rajagopal (Ma mère, Betty et moi y étions retournées dès janvier alors que Helen et Ruth étaient rentrées à Sydney). Il sembla tout naturel à Rajagopal de se substituer à Nitya dans son rôle de Secrétaire Général de l'Etoile. Il assura également le nouveau poste de Trésorier International de l'Ordre. Il était un organisateur-né et Krishna ne fut que trop ravi de pouvoir laisser entre ses mains expertes l'ensemble des questions financières.

A la demande de Krishna, Rajagopal organisa une rencontre de trois semaines au Château de Eerde qui commença le 3 juillet, juste avant le camp d'Ommen. Il fut expédié de West Side House à Wimbledon des invitations à tout un ensemble d'amis annonçant qu'il serait demandé une participation de deux livres sterling pour la pension sur place. Trente-cinq personnes de nationalités différentes acceptèrent dont Mar de Manziarly, John Cordes, Rosalind, Rajagopal et les trois Lutyens. L'électricité était à présent installée dans le Château, ainsi que la plomberie que la Société avait fait poser (auparavant l'éclairage se faisait avec des lampes à huile et l'ensemble des déchets était jeté dans des oubliettes donnant sur les douves dans lesquelles vivaient d'énormes carpes qui dévoraient tous les restes) ; les chambres furent transformées en dortoir et seul Krishna eut une chambre particulière. Il resta alité les trois premiers jours à cause d'une bronchite, puis il vint nous parler une heure chaque jour, assis en tailleur sur le sofa de la grande salle de dessin, adossé à une tapisserie des Gobelins. Lady Emily, Mar et moi-même prenions des notes dans nos journaux personnels en

confirmant, chacune à part soi, notre sensation qu'à plusieurs reprises le Seigneur s'était exprimé à travers lui.

Il fit un temps magnifique et nous étions suffisamment nombreux pour jouer à des matchs de volley-ball très animés. J'avais écrit dans mon journal : « Il n'y a rien de plus beau au monde que cette sensation que l'on vit ici, de se sentir pleinement vivant physiquement, mentalement et affectivement ; d'avoir, comme K l'a dit, ce sens de bien-être qui nous traverse ». Pendant ce séjour, je devins très proche de Krishna. Lady Emily rapporta dans son journal intime que pendant sa dernière causerie, « Krishna a parlé comme il ne l'avait jamais fait et l'on peut sentir que sa conscience et celle du Seigneur sont si étroitement mêlées qu'il n'est plus possible de les différencier. Il a dit : « Suivez-moi et je vous montrerai la voie vers le Royaume du Bonheur. Je donnerai à chacun de vous la clef qui vous permettra d'ouvrir la porte du « jardin » ; et le visage du Seigneur resplendissait à travers celui de Krishna. »

La plupart des amis et des gens qui le suivaient l'appelaient maintenant Krishnaji – le suffixe « ji » étant un signe de respect et d'affection. Continuer à l'appeler Krishna dans ce livre serait trop familier, Krishnaji trop indien et Krishnamurti trop laborieux. Aussi jusqu'à la fin de cet ouvrage, il sera fait mention de lui par la simple lettre K qui était en fait le moyen qu'il utilisait lui-même pour se désigner.

Le 24 juillet, lorsque le camp commença, tout le groupe de Eerde, à l'exception de K qui resta au Château, vint s'installer sous des tentes qui avaient été plantées au milieu des pins à environ un kilomètre et demi du Château. Le camp fut très bien organisé et deux mille personnes environ y participèrent<sup>a</sup>. Dès son arrivée en Europe au début juillet, M<sup>me</sup> Besant vint directement à Huizen. Elle put néanmoins, ainsi que Wedgwood, assister aux causeries tout en habitant au Château. Au centre du campement un amphithéâtre avait été construit avec de gros rondins de bois grossièrement équarris ; c'était là qu'avaient

---

a) Le rapport annuel de l'Ordre de l'Etoile d'Orient pour 1926 donnait le nombre de quarante-trois mille membres répartis dans quarante pays. Les deux tiers d'entre eux étaient également membres de la Société Théosophique.

lieu les rencontres lorsqu'il faisait beau. Chaque soir, au coucher du soleil, un feu de camp était allumé, K s'habillait à l'indienne pour ces occasions et mettait lui-même le feu à la grande pyramide en bois de quatre à cinq mètres de haut tout en chantant un hymne à Agni, le dieu du feu. Puis il se mettait à parler pendant que le brasier flambait.

D'après le journal de Lady Emily daté du 27 au soir, elle sut « que dès l'apparition de Krishna, Il (le Seigneur) fut là. Il semblait très sérieux et plein de force ». M<sup>me</sup> Kirby, une Italienne mariée à un banquier anglais de Gênes qui connaissait K depuis Adyar en 1909 et qui avait séjourné avec nous à Pergine, écrivit que ce soir-là K apparut avec une dignité inhabituelle et que la force qui émanait de sa voix allait en s'accroissant, en s'approfondissant et devenait plus pleine jusqu'au moment où : « le Seigneur fut présent et Il se mit à parler... Lorsque cela s'arrêta, je me rendis compte que je tremblais de la tête aux pieds ». Lorsqu'elle le revit le lendemain matin, « il était plus charmant et affectueux que jamais et lorsque je lui ai dit comment toute son apparence s'était transformée, il m'a répondu : « J'aimerais bien pouvoir le regarder moi aussi »... Krishnaji semblait avoir un grand besoin de se reposer... Quelle vie, pauvre Krishnaji. Il n'y a aucun doute qu'il soit le *Sacrifice* ».26

Voici ci-dessous un extrait de sa causerie de ce soir-là :

*« Je vous demanderai de venir regarder par ma fenêtre qui vous montrera mon paradis, qui vous montrera mon jardin et ma demeure. Alors vous verrez que ce qui importe n'est pas ce que vous faites, ni ce que vous lisez, ni ce qu'une autre personne dit à votre propos, mais le fait que vous devriez avoir l'intense désir de pénétrer dans cette demeure où la Vérité réside... Je vous ferai venir et le voir ; je vous ferai venir et le sentir... et ne me dites pas : « Oh vous êtes différent, vous êtes au sommet de la montagne, vous êtes un mystique ». Vous me donnez vos phrases et vous recouvrez ma Vérité de vos paroles. Je ne veux pas que vous brisiez tout ce en quoi vous croyez. Je ne veux pas que vous niiez votre tempérament. Je ne veux pas que vous meniez des actions que vous sentez ne pas être justes. Mais y en a-t-il parmi vous qui soient heureux ? Y en a-t-il qui aient goûté à l'éternité ?... J'appartiens à tout le monde, à tous ceux qui aiment véritablement, à tous*



*ceux qui souffrent. Et si vous voulez marcher, il vous faut marcher avec moi. Si vous voulez comprendre, il vous faut regarder dans mon esprit. Si vous voulez sentir, il vous faut regarder au travers de mon cœur. Car parce que j'aime vraiment, je veux que vous aimiez aussi ; parce que je sens vraiment, je veux que vous sentiez aussi. Parce que je dispose de tout ce qui est bon, je veux que vous disposiez de tout ce qui est bon. Parce que je veux protéger, vous serez protégés. Et cela est la seule façon de vivre qui vaille la peine et le seul Bonheur vraiment utile à posséder. »<sup>27</sup>*

A la fin de la causerie, Wedgwood s'était penché en avant vers M<sup>me</sup> Besant pour lui murmurer quelque chose. Dès qu'elle se retrouva avec K au Château, elle lui dit que c'était un puissant mage noir qu'elle connaissait bien qui s'était exprimé au travers de son corps pendant qu'il parlait. Complètement abasourdi, K lui répondit que si elle pensait vraiment qu'il en était ainsi, plus jamais il ne parlerait en public. Par la suite, on ne fit jamais plus mention du mage noir. Il se trouve que je dormis cette nuit-là au Château et K me parla de cet incident en disant d'elle : « Pauvre Amma ». Il réalisait qu'elle était en train de perdre sa tête et qu'elle croyait tout ce que Wedgwood racontait.

M<sup>me</sup> Besant se décida subitement à accompagner K en Amérique où elle n'était pas allée depuis 1909. Une tournée de conférences fut rapidement organisée pour elle et le 26 août elle partit avec K, Rajagopal et Rosalind. Arrivés à New-York vingt journalistes montèrent à bord pour rencontrer un K vêtu, à leur grande déception, d'un complet veston gris d'une excellente facture. L'un d'eux le décrivit comme « un jeune hindou de belle allure, timide et très craintif ». K se trouva très embarrassé par des gros titres du genre : « Le culte des stars attend le Seigneur à venir », « Nouveau Messie en pantalon de flanelle », « Le nouveau Dieu débarque en culottes de golf ».

Quarante journalistes vinrent questionner K qui les reçut seul à l'Hôtel Waldorf-Astoria le lendemain. Sans M<sup>me</sup> Besant il était beaucoup moins timide. Le *New York Times* rapporta que plusieurs reporters avaient « essayé de le piéger en lui posant des questions mondaines perspicaces mais il les a adroitement évitées et s'est attiré leur sympa-



K et Leadbeater à Adyar, 1910.

Nitya, M<sup>me</sup> Besant, K et Arundale à leur arrivée à la gare de Charing Cross - Londres, Mai 1911.





K à Londres en 1911.

**En face :**

*en haut:* Dans l'automobile du Baron Van Pallandt - Eerde, 1923.  
De gauche à droite : Helen, Mary, Nitya, Betty, K, Lady Emily.

*en bas :* Jeu de balle au-dessous du Château-Hôtel à Pergine, 1924.



Lady Emily en 1912.



K



Nitya en Inde, 1924.

thie en sortant vainqueur de leurs échanges ». Beaucoup plus tard, K mentionnait souvent qu'à cette époque-là il s'était vu offert la somme de cinq mille dollars par semaine par une compagnie cinématographique pour tenir le premier rôle d'un film qui aurait raconté la vie du Bouddha. Cette idée lui plaisait beaucoup car elle lui donnait le sentiment qu'il aurait pu gagner sa vie s'il l'avait désiré.

K ne retrouva M<sup>me</sup> Besant que le 3 octobre à San Francisco après qu'elle eut donné une série de trente conférences et il éprouva une véritable joie à l'emmener à Ojai après s'être reposé à Warm Springs en Virginie, en compagnie de Rajagopal. Cela faisait presque une année qu'il n'était plus venu à Ojai. Deux jours après leur arrivée, il écrivit à Lady Emily : « Je suis ici sans Nitya... J'ai bien peur qu'au moment où je suis entré dans la chambre où il est resté malade et d'où il est parti, mon corps ne se soit mis à pleurer. C'est une étrange chose que le corps. Je n'étais pas vraiment triste mais mon corps était dans un état tout à fait extraordinaire... Je m'habitue à cette absence physique ; cela est assez difficile à vivre car nous sommes restés ici plus longtemps que partout ailleurs et nous y avons été heureux ensemble, comme nous y avons souffert ensemble ».

A cause d'une enflure douloureuse qui apparut sur sa poitrine (et qui diminua finalement), deux médecins de Hollywood interdirent à K d'aller en Inde pendant l'hiver comme il avait prévu de le faire. M<sup>me</sup> Besant décida de rester avec lui à Ojai et il écrivit à Lady Emily pour la prier de le rejoindre avec Betty et moi. Betty venait tout juste d'intégrer le College Royal de Musique et ne voulut pas partir ; c'est ainsi que nous partîmes joyeusement ma mère et moi vers la fin Novembre pour rester près de cinq mois à Ojai en compagnie de K, M<sup>me</sup> Besant, Rajagopal et Rosalind. K et M<sup>me</sup> Besant n'avaient jamais partagé un aussi long, heureux et paisible séjour. A cette époque, il écrivait de la poésie. Chaque soir nous allions voir à pied le coucher de soleil ; ce spectacle l'inspirait tant qu'il rentrait pour se mettre à sa poésie<sup>b</sup>. Pendant ce

---

b) Son premier poème « Hymne de l'Initié Triomphant » a été publié dans le *Herald* de janvier 1923. Il fut publié une soixantaine de ses poèmes à la fois dans l'*Herald* et sous forme de livre jusqu'en 1931, date à laquelle il s'arrêta d'en écrire.

séjour, il montra l'aspect le plus humain de lui-même, étant très irrité contre moi lorsqu'il m'apprenait à conduire sa Packard et devenant fou d'inquiétude lorsque, pour me venger, je partais seule au volant.

En janvier, ce qu'il nommait « la vieille histoire », cette intense douleur dans sa nuque et au bas de sa colonne vertébrale, reprit, mais il parut alors tout à fait capable de la supporter sans « partir ». Ce n'était qu'après la disparition de celle-ci qu'il éprouvait le besoin de se détendre et qu'il quittait son corps pendant à peu près une heure au cours de laquelle il devenait enfant. Je pus, dans ce domaine, lui apporter mon aide. Lorsque je me suis approchée de lui la première fois, « l'élémental physique » m'a demandé qui j'étais, puis m'a dit : « Bon, si vous êtes une amie de Krishna et de Nitya, je suppose que ça ira ». La voix ressemblait à celle d'un enfant de quatre ans et m'appelait « Amma ». L'enfant semblait craindre énormément K et disait des phrases telles que : « Attention, Krishna revient ». Lorsque K revenait à lui, il n'avait absolument aucun souvenir de ce qu'avait dit l'enfant.

Lorsque Lady Emily lui demanda un jour ce qu'il voulait dire par amour possessif, il répondit : « Tout le monde est pareil – ils croient tous qu'ils ont un droit spécial sur moi, un chemin particulier à suivre vers moi ». Cela dura toute sa vie – des gens croyant le posséder d'une certaine façon ou pensant mieux le comprendre que quiconque. Mais quelqu'un l'a-t-il vraiment compris un jour ? Ce qui est certain c'est que personne jamais ne le possédât.

Le 9 février il écrivit à Leadbeater : « Je sais avec certitude que je suis en train de me fondre dans la conscience de l'Instructeur unique et qu'Il va totalement m'envahir. Je sais et je sens aussi que ma coupe est pleine à ras-bord et que je vais déborder dans peu de temps. Je languis de rendre tout le monde heureux, et je le ferai ».

Peu de temps après son arrivée à Ojai, M<sup>me</sup> Besant acheta un terrain d'un peu plus de deux cents hectares dans la partie supérieure de la vallée d'Ojai afin que K puisse y construire l'école qu'il désirait tant mettre en place. Elle essaya ensuite de réunir des fonds pour acquérir un autre terrain de cent-dix hectares dans la partie inférieure où pourrait être organisé, comme à Ommen, un camp annuel. Ainsi donc une nouvelle Société fut créée, la Happy Valley Foundation, et un appel de

fond fut lancé sur la base de deux cent mille dollars<sup>c</sup>. La somme fut finalement réunie et le terrain acheté ; cependant, l'Ecole de la Vallée Heureuse ne commencera à fonctionner que vingt ans plus tard.

Avant de quitter Ojai avec K en avril, M<sup>me</sup> Besant fit paraître une annonce dans l'Agence de l'Associated Press of America qui commençait ainsi : « L'Esprit Divin est à nouveau descendu dans le corps d'un homme, Krishnamurti, lui dont la vie est littéralement parfaite, comme ceux qui le connaissent peuvent en témoigner ». L'annonce se terminait par : « L'Instructeur Mondial est là ».

Il y eut cette année-là une rencontre d'un mois au Château d'Eerde, avant le camp d'Ommen. Une des grandes granges flanquant l'entrée du Château avait été réaménagée en petites chambres sur deux étages, ce qui permettait de pouvoir à présent y loger soixante personnes. Pendant la première semaine K eut à nouveau une forte bronchite et Lady Emily nous faisait la lecture de ses poèmes à haute voix chaque matin alors qu'il restait dans son lit à lire Edgar Wallace. Le 30 juin, il se sentit suffisamment bien pour descendre parmi nous et commencer ses causeries.

Il y eut de nombreuses discussions au cours de cette rencontre entre Lady Emily et Rajagopal à propos de la réorganisation de l'Ordre. Dans la mesure où beaucoup de gens croyaient à présent que l'Instructeur était arrivé, les objectifs de l'Ordre devenaient caduques. Le 28 juin, il fut décidé que ceux-ci seraient désormais de :

« 1 - Rassembler tous ceux qui croient à la présence sur terre de l'Instructeur Mondial.

2 - De travailler pour Lui dans tous les domaines afin que soit réalisé Son idéal pour l'humanité. L'Ordre n'a pas de dogme, ni de profession de foi, ni de système de croyance. Son inspiration réside dans l'Instructeur, et son but est d'incarner Sa vie universelle. »

---

c) M<sup>me</sup> Besant, lorsqu'elle lança cet appel, écrivit dans *Le Théosophe* du mois d'avril : « Je risque dans cette nouvelle aventure une réputation basée sur cinquante trois années de travail public ainsi que la totalité de mon avenir financier ».



L'intitulé de l'Ordre fut changé ; de « l'Ordre de l'Etoile d'Orient », il devint « l'Ordre de l'Etoile ». La revue « *Herald of the Star* » changea elle aussi de nom, devenant la *Star Review*. De plus, chaque pays publierait désormais son propre magazine dans lequel figurerait un bulletin additionnel, *Le Bulletin International de l'Etoile* qui serait, quant à lui, publié par la Maison d'Edition de l'Etoile, une société créée en Hollande en 1926 qui allait publier pendant plusieurs années les causeries de K.

Le thème de K, cette année-là à Eerde, était la Libération alors que celui de l'année précédente avait été le Royaume du Bonheur. Lady Emily prit quelques notes de ce qu'il dit :

*« Il vous faut devenir libéré non pas pour moi mais malgré moi... pendant toute cette vie et plus particulièrement au cours de ces derniers mois, j'ai dû lutter pour être libre – libre de mes amis, de mes livres, de mes associations. Il vous faut vous battre pour cette même liberté. Il faut que se déroule en vous un incessant tumulte intérieur. Gardez toujours un miroir face à vous et si vous y voyez un élément inutile à l'idéal que vous vous êtes forgé, changez-le... Il ne faut pas que vous fassiez de moi une autorité. Si je devenais une nécessité pour vous, que feriez-vous lorsque je serais parti ?... Certains parmi vous pensent que je peux vous faire avaler une boisson qui vous rendrait libres ou vous donner une formule pour vous libérer ; il n'en est pas ainsi. Je peux être une porte mais il vous appartient de passer par cette porte et de trouver la libération qui s'y tient au-delà... La Vérité vient comme un voleur, au moment où vous vous y attendez le moins. J'aimerais pouvoir inventer un nouveau langage mais comme cela m'est impossible j'aimerais briser votre ancienne phraséologie et vos vieux concepts. Personne ne peut vous donner la libération, il vous faut la trouver en vous mais, puisque je l'ai trouvée, je vous montrerai la voie... Celui qui a atteint la libération est devenu l'Instructeur – comme moi. Entrer dans ce feu, devenir cette flamme ne dépendent que du pouvoir qui réside en chacun... Si vous me gardez dans votre cœur, parce que je suis là, je vous donnerai la force d'atteindre... la Libération n'est pas réservée à un petit nombre, ni à des élus ou à des personnes sélectionnées. »*

La philosophie personnelle de K était enfin en train d'émerger à la consternation de la plupart des personnes présentes et plus particulièrement pour les membres de la Section Esotérique de la Société Théosophique qui étaient habitués à s'entendre dicter ce qu'ils avaient à faire et à s'entendre dire quelles étapes de la Voie ils avaient franchies. K disait en effet que les Maîtres ainsi que tous les autres gourous étaient inutiles et que chacun devait trouver la vérité par soi-même. Au cours de cette rencontre, il parla beaucoup avec Lady Emily de son désir de devenir *sanyasi*. Il lui dit que c'était en fait la dernière grande tentation à laquelle il avait dû résister.

Arundale, Wedgwood et même Raja qui était personnellement très dévoué à K, déclarèrent ensemble depuis Huizen où ils logeaient à ce moment-là qu'ils ne croyaient pas que la conscience de K se fut déjà fondue avec celle du Seigneur mais qu'il fallait maintenir un front commun. K lui-même avait changé sa terminologie et la conscience fondue était devenue pour lui une « union avec le Bien-aimé », ce qui signifiait la libération.

Les anciens responsables de la Théosophie s'agrippaient désespérément à leur pouvoir ; leur influence commençait à être altérée. Que deviendrait leur autorité dans le cas où il ne leur serait plus possible de former leurs élèves à devenir disciples et de distribuer parcimonieusement les différents degrés du Chemin ? Comment pourraient-ils continuer à faire des conférences sur « la venue de l'Instructeur mondial » si l'Instructeur faisait des discours révolutionnaires dont le contenu cassait le cœur même de la Section Esotérique ?

Cette année-là M<sup>me</sup> Besant participa au camp mais, de toute évidence, elle aurait aimé venir aussi au rassemblement de Eerde. K avait dû l'en dissuader car elle lui expédia un courrier pathétique de Londres le 28 juillet, trois jours avant le début du camp :

*« Mon bien aimé... Depuis déjà très longtemps j'avais senti que l'apogée de tout ceci se produirait cette année à Eerde et j'aspirais tant à assister à ce si beau moment en n'étant rien d'autre qu'une personne parmi les autres ; c'est pourquoi je me suis sentie bien triste de ne pas être des vôtres avec tous ces gens si chanceux d'avoir pu*

*recevoir cette grande bénédiction. Peut-être suis-je une idiote, mais je voulais tant être là. Je ne pense pas que vous réalisiez jusqu'à quel point je vous aime, mon cher, car je ne rôde pas autour de vous en faisant des embarras. Aussi j'ai versé mes larmes solitaires sur mon mauvais karma. Vous ne saviez probablement pas combien je peux être dinde, ni non plus combien j'aurais aimé être là-bas plutôt que de venir uniquement pour me retrouver au milieu de la foule ».<sup>28</sup>*

La veille de l'ouverture du camp, juste avant l'arrivée de M<sup>me</sup> Besant, K répondit pour la première fois en public à une question qui tracassait beaucoup de personnes : croyait-il oui ou non à la hiérarchie occulte et aux Maîtres ? Cette déclaration fut peut-être la plus importante parmi celles qu'il ait pu faire concernant son propre positionnement :

*« Lorsque j'étais un petit garçon, il m'arrivait souvent de voir Krishna avec une flûte, comme les Hindous le représentaient et parce que ma mère éprouvait de la dévotion envers Sri Krishna... Lorsque j'ai grandi et que j'ai rencontré l'évêque Leadbeater et la Société Théosophique, j'ai commencé à voir le Maître K. H – là encore sous la forme que l'on m'en avait présentée et selon la réalité correspondant à leur point de vue – et ainsi, le Maître K. H devint une fin en soi. Un peu plus tard alors que je grandissais, j'ai commencé à voir le Seigneur Maitreya. Cela s'est passé il y a deux ans et je le voyais constamment sous la forme que l'on m'avait indiquée... Par la suite, ce fut le Bouddha que je vis et c'était à la fois glorieux et délicieux d'être avec Lui. On m'a demandé ce que j'entends par le Bien-aimé. Je vais vous donner un sens, une estimation que vous interpréterez à votre guise. Pour moi, c'est tout cela – c'est Sri Krishna, c'est le Maître K. H, c'est le Seigneur Maitreya, c'est le Bouddha et cependant c'est encore au-delà de ces formes. Quelle importance y a-t-il à lui donner un nom ou un autre ?... Ce qui vous trouble est de savoir s'il existe une personne telle que l'Instructeur Mondial qui se serait manifesté au travers du corps d'un certain homme nommé Krishnamurti ; mais personne au monde ne sera importuné par cette question. Il est bien malheureux qu'il me faille expliquer cela, mais je le dois. Je voulais être aussi imprécis que possible et je l'ai été. Mon Bien-aimé est le ciel ouvert, la*

*fleur, chaque être humain... Tant que je n'ai pu affirmer avec certitude sans aucune excitation déplacée ni aucune exagération afin de convaincre les autres, que je faisais un avec mon Bien-aimé, je n'ai jamais parlé. Je parlais de vagues généralités que tout le monde désirait entendre. Je n'ai jamais dit : « Je suis l'Instructeur Mondial ». Mais à présent que je me sens ne faire qu'un avec mon Bien-aimé, je le dis, non pas dans le but d'asseoir mon autorité sur vous, ni pour vous convaincre de ma grandeur ou de la grandeur de l'Instructeur Mondial, ni même pour la beauté de la vie, mais simplement afin d'éveiller dans vos cœurs et dans vos esprits le désir de rechercher la Vérité. Si je le dis, et je le dirai, que je suis un avec le Bien-aimé c'est parce que je le sens et je le sais. J'ai trouvé ce que j'ai tant désiré, je suis devenu unifié et désormais il n'y aura plus de séparation car mes pensées, mes attentes, mes désirs... ceux qui proviennent du soi individuel ont été détruits... Je suis comme la fleur qui parfume la brise matinale. Elle n'est pas concernée par celui qui passe près d'elle... Jusqu'à présent vous avez été dépendants des deux Protecteurs de l'Ordre (M<sup>me</sup> Besant et Leadbeater) pour l'autorité, de quelqu'un d'autre pour vous communiquer la Vérité alors que la Vérité demeure en vous-même... Il n'est pas bien de me demander qui est le Bien-aimé. A quoi peut bien servir de l'expliquer. Car vous ne comprendrez le Bien-aimé que lorsque vous serez capable de le voir dans chaque animal, dans chaque brin d'herbe, dans chaque personne qui souffre, dans chaque individu ».<sup>29</sup>*

De Huizen, M<sup>me</sup> Besant se rendit au camp avec Raja et Wedgwood. Bien que son principal discours de la rencontre fut « L'Instructeur Mondial est ici », elle ne parvenait pas à concilier en elle ce que K disait avec ses préconceptions concernant ce que le Seigneur dirait. Elle retourna à Huizen le 15 août, manquant ainsi l'entretien que donna K deux jours plus tard aux travailleurs volontaires qui avaient monté le campement. Généralement, les causeries étaient notées en sténographie puis publiées ensuite mais il n'existe aucune trace officielle de cette dernière (elle fut probablement supprimée par amour envers M<sup>me</sup> Besant). Il ne nous reste qu'une seule phrase de celle-ci que Lady Emily

nota dans son journal intime : « Vous ne pouvez aider tant que vous n'êtes pas vous-même au-delà du besoin d'aider ». Des rapports de cet entretien arrivèrent à M<sup>me</sup> Besant qui s'en sentit très blessée ainsi que, d'après ce qu'elle en dit, beaucoup d'autres personnes. K, qui se reposait à Villars en compagnie de Rajagopal lui écrivit pour lui dire qu'il n'arrivait pas à se souvenir de quoi il avait parlé : « J'ai bien peur qu'ils ne se refusent tous à penser par eux-mêmes. C'est tellement plus facile de s'asseoir confortablement dans la pensée des autres... Mère, il nous faut vous et moi demeurer ensemble, le reste n'a pas d'importance ».

Mais selon Peter Freeman M.P., le secrétaire général de la Société Théosophique du Pays de Galles, « il (K) nous a dit qu'il n'avait jamais pu lire un livre théosophique de toute sa vie ; il ne comprenait pas notre « jargon » théosophique et bien qu'ayant entendu de nombreuses conférences sur la Théosophie, il ne fut jamais convaincu par aucune d'elles concernant la connaissance de la vérité ».<sup>30</sup>

En quittant Villars, K se rendit à Paris où il avait promis au sculpteur Antoine Bourdelle de poser pour lui. Bourdelle qui avait alors trente-six ans, fut immédiatement conquis par K. Il avait dit : « Lorsque l'on entend parler Krishnamurti on est très étonné et on se dit : « tant de sagesse dans un homme si jeune »... Krishnamurti est un grand sage et si j'avais quinze ans aujourd'hui, je le suivrais ».<sup>31-d</sup>

K ne fut pas présent au mariage de Rajagopal et de Rosalind qui fut célébré à Londres le 3 octobre et suivi d'une cérémonie religieuse à l'Eglise Catholique Libérale de S<sup>te</sup> Marie. Ce fut M<sup>me</sup> Besant qui conduisit Rosalind devant l'autel. C'était en fait elle qui avait accéléré les préparatifs du mariage afin que Rosalind puisse voyager avec K sans heurter les convenances, bien que Rajagopal fut certainement très amoureux d'elle. Arya Vihara à Ojai allait devenir leur maison. K ne se souvint plus du tout de ce qu'il avait pensé de ce mariage. Son sentiment vis-à-vis du mariage en général avait quelque peu changé alors ; il ne le considérait plus comme un désastre.

---

d) Le buste de K sculpté par Bourdelle est considéré comme une de ses œuvres les plus réussies ; il est aujourd'hui exposé au Musée Bourdelle, à Paris.

## « Je refuse d'être votre béquille »

K partit en Inde avec M<sup>me</sup> Besant en octobre 1927. A leur arrivée le 27 à Bombay, M<sup>me</sup> Besant fit une déclaration à propos de K aux journalistes qui les attendaient : « J'ai été témoin qu'il a été digne... de mêler sa conscience avec une partie, un *amsa*, de la conscience omniprésente de l'Instructeur Mondial... et qu'il est à présent revenu vers vous, vers son propre peuple et sa propre race tout en les transcendant, car il appartient au monde entier ».

Il est aisé d'imaginer ce qu'une déclaration de ce genre a pu déclencher chez un peuple dont la tendance naturelle est de se prosterner devant les individus pour les adorer. Cependant, Arundale rédigea un article dans le magazine *Theosophy in India* qui illustra la situation impossible à laquelle K dut faire face cet hiver-là et où il était également question de l'égarement dans lequel se trouvaient les théosophes : « Notre Présidente a déclaré que le Seigneur est ici... Il m'est à présent impossible de faire concilier cette déclaration... avec la connaissance que j'ai personnellement du Seigneur, à savoir qu'Il réside dans Son corps de gloire ».

Leadbeater participa à la Convention Théosophique de décembre à Adyar. Le 8, K écrivit à Lady Emily : « J'ai longuement parlé avec lui... il est d'accord avec moi jusqu'à un degré étonnant. Il m'a demandé comment je ressentais tout ceci et je lui ai répondu que pour moi, il n'y avait aucun Krishna – la rivière et l'océan<sup>a</sup>. Il m'a dit alors que oui, effectivement, tout cela est vrai, comme le disent les livres anciens. Il était très gentil et extraordinairement révérencieux ».

---

a) Dans la philosophie orientale, la tradition dit qu'au terme de son évolution, l'ego, après un long cheminement sinueux au travers des vies successives, quitte la rivière de la vie pour se perdre dans l'océan du Nirvana.

K écrivit à nouveau à Lady Emily en janvier pour lui dire que sa tête lui avait fait très mal et qu'il avait dû s'évanouir à plusieurs reprises. La douleur ne le quittait pratiquement plus à présent mais pas jusqu'au point de l'empêcher de se déplacer à travers l'Inde pour y donner des causeries. Il était déçu de voir que Leadbeater ne pouvait lui fournir aucune explication à propos de cette douleur continue. K avait accepté toute cette souffrance physique comme une préparation pour que le Seigneur occupa son corps, mais à présent que cette « union avec le Bien-aimé » avait été obtenue, il était très embarrassé pour comprendre la raison qui faisait que cette douleur persistât.

Maintenant que Rajagopal était avec Rosalind à Ojai, son compagnon de voyage était Judunandan Prasad (Jadu), un de ses vieux amis. Jadu était un beau jeune homme dont le tempérament ressemblait beaucoup plus à celui de Nitya que de Rajagopal et K avait avec lui une affinité bien plus naturelle. Ils retournèrent ensemble en Europe à la fin février. Pour la première fois, K put avoir des discussions avec ses compagnons de voyage après leur avoir tant de fois répété d'engager des conversations.

Le 31 mars, K donna sa première causerie publique en Angleterre à Friends' Meeting House. Il y eut une telle affluence que plusieurs centaines de personnes ne purent y assister. Jadu prit le bateau avec lui pour l'Amérique quatre jours après.

Le premier camp de l'Etoile devait se tenir à Ojai en Mai sur le terrain qu'avait acheté M<sup>me</sup> Besant à l'extrémité inférieure de la vallée sur lequel se trouvait une chênaie de yeuses, ces magnifiques chênes verts à feuilles persistantes de Californie. Mais avant le début du camp, K donna sa première causerie publique en Amérique le soir du 5 mai au Hollywood Bowl devant un auditoire de seize mille personnes qui, d'après le *Los Angeles Times* l'écouta avec « une attention visiblement extasiée » pendant qu'il avait parlé de « la Joie au travers de la Libération ».

Il n'y eut qu'environ mille personnes à ce premier camp d'Ojai. Ce fut néanmoins un grand succès. K faisait ses causeries le matin dans la Chênaie. Deux jours après la fin du camp, le 30 mai, K, Rajagopal et Jadu partirent pour l'Angleterre ; Rosalind resta à Ojai. M<sup>me</sup> Besant vint à la même époque en Angleterre et l'accompagna ensuite à Paris

où K parla à la radio le 27 juin sur « Le secret de la Joie » ; cette émission enregistrée à la station-radio de la Tour Eiffel fut écoutée, d'après les estimations, par deux millions de personnes.

Cette année-là, la rencontre au Château d'Eerde attira plus de participants que jamais ; elle eut lieu juste avant le camp d'Ommen. L'autre grange avait été aménagée et il y avait plus de places disponibles que le nombre des membres de l'Etoile. Leopold Stokowsky et son épouse vinrent pour quelques jours ainsi que Sir Roderick Jones, le Président de Reuters et son épouse, et la romancière Enid Bagnold. K avait maintenant d'innombrables amis de nombreuses nationalités différentes mais il devint plus particulièrement proche d'un couple d'égyptiens qui vivaient à Paris, Carlo et Nadine Suares. Cette amitié dura de nombreuses années.



Sur la demande expresse de K qui lui avait expédié une lettre très tendre, M<sup>me</sup> Besant avait eu l'intention de venir au camp d'Ommen ; mais une maladie l'en empêcha. Bien que K fut attentif à la santé de M<sup>me</sup> Besant, l'absence de celle-ci lui permit de dire ce qu'il voulait à l'occasion des causeries autour des feux de camp, sans crainte de la blesser. S'adressant aux organisateurs du camp avant qu'il ne commence, il leur déclara qu'il dissoudrait sur le champ l'Ordre de l'Etoile s'il arrivât que celui-ci « vint à prétendre qu'il était un vaisseau contenant la Vérité et l'unique Vérité ». Au cours de la rencontre, on lui posa des questions du genre : « Est-il vrai que vous ne voulez pas de disciples ? Que pensez-vous des rites et des cérémonies ? Pourquoi nous dites-vous qu'il n'y a pas d'étapes sur le Chemin ? Dans la mesure où vous nous dites qu'il n'existe ni Dieu, ni code moral, ni bien ni mal, en quoi votre enseignement se différencie-t-il du matérialisme ordinaire ? Etes-vous le Christ qui est de retour ? » Les extraits des réponses données par K ci-dessous montrent combien les personnes qui lui posaient ces questions l'avaient très peu compris :

*« Je redis que je n'ai pas de disciples. Chacun parmi vous est un disciple de la Vérité, si vous comprenez la Vérité et si vous ne suivez*



*pas des individus... La Vérité ne donne pas d'espoir ; elle donne la compréhension... Il n'y a aucune compréhension dans l'adoration de la personnalité... Je continue à maintenir que toute cérémonie est inutile pour la croissance spirituelle... Si vous recherchez la Vérité, il vous faut aller bien au-delà des limitations de l'esprit et du cœur humain pour l'y découvrir – et cette Vérité est en vous. N'est-il pas plus simple de faire de la Vie le but en soi, plutôt que d'avoir des médiateurs et des gourous qui doivent inévitablement rabaisser la Vérité et donc la trahir ?... Je dis que la Libération peut être atteinte à n'importe quel stade de l'évolution d'un homme qui comprend et que vouer de l'adoration à ces stades, comme vous le faites, n'est pas essentiel... Ne me citez pas, comme une autorité. Je refuse d'être votre béquille. Je ne vais pas me faire mettre dans une cage pour que vous m'adoriez. Lorsque vous faites entrer de l'air frais d'une montagne dans une petite pièce pour l'y maintenir, la fraîcheur de cet air disparaît et il y a stagnation... Je n'ai jamais dit qu'il n'y a pas de Dieu. J'ai dit qu'il n'y a de Dieu que manifesté en vous-même... mais je ne vais pas utiliser le terme Dieu... je préfère appeler cela la Vie... Bien sûr il n'existe ni bien ni mal. Le bien est ce dont vous n'avez pas peur ; le mal est ce dont vous avez peur. Ainsi, si vous détruisez la peur, vous êtes spirituellement comblé... Lorsque vous êtes amoureux de la vie et que vous donnez à cet amour la première place, lorsque vous jugez à partir de cet amour et non pas avec votre peur, alors cette stagnation que vous appelez la moralité disparaît... Amis, ne vous préoccupez pas de savoir qui je suis ; vous ne le saurez jamais... Croyez-vous que la Vérité a quelque chose à voir avec l'idée que vous vous faites de moi. Vous ne vous occupez pas de la Vérité mais seulement du navire qui contient la Vérité... Buvez l'eau si l'eau est propre : je vous dis que j'ai cette eau propre ; je possède ce baume qui purifiera, qui guérira ; et vous me demandez : qui êtes-vous ? Je suis toutes les choses parce que je suis la Vie<sup>32</sup>. »*

Il clôtura la Convention en disant : « Il y a eu beaucoup de milliers de personnes qui ont participé à ces camps ; que ne pourraient-elles faire dans ce monde si chacune d'elles comprenait ! Elles pourraient changer la face du monde dès demain ».

La pauvre M<sup>me</sup> Besant, alors âgée de quatre-vingt ans, vivait une vieillesse très malheureuse, essayant de réconcilier des irréconciliables. Afin de s'aligner sur les paroles de K, elle fit fermer l'ensemble de la Section Esotérique à travers le monde entier avant que K n'arrivât en Inde en octobre 1928. (Elle la réouvrit moins d'un an plus tard). K reconnut que son geste avait été très beau. Elle se trouva dans l'impossibilité de l'accueillir sur place lorsqu'il arriva à Adyar, mais elle lui écrivit : « Bien-aimé... Je suspends pour une période indéfinie l'ensemble de la S. E. et laisse la totalité de l'enseignement entre vos mains ». Le jour suivant, elle écrivit : « Bienvenue chez vous, Bien-aimé. J'ai fait tout mon possible pour vous laisser le champ libre ; vous êtes la seule autorité »<sup>33</sup>. Comme K l'expliqua à Lady Emily, M<sup>me</sup> Besant voulait démissionner de son poste de Présidente de la Société Théosophique afin de pouvoir le suivre partout ; mais son Maître ne lui autorisa pas de le faire. Au cours de chaque rencontre de cette année-là en Inde, elle insista pour aller s'asseoir par terre avec le reste des auditeurs plutôt que d'être installée à côté de K sur l'estrade comme elle l'avait toujours fait. En même temps, elle soutenait Arundale qui disait à K, comme K le rapporta à Lady Emily : « Allez votre chemin et nous suivrons le nôtre. J'ai, moi aussi, quelque chose à enseigner ». M<sup>me</sup> Besant soutint également Leadbeater qui lui avait écrit « Bien sûr notre Krishnaji n'a pas l'Omniscience du Seigneur », en rédigeant elle-même un article dans le *Theosophist* du mois de décembre : « La conscience physique de Krishnamurti ne partage pas l'omniscience du Seigneur Maîtreya ». Elle y citait également une phrase de Sri Krishna : « L'humanité vient à Moi par de multiples chemins ». K écrivit à Lady Emily qu'il y aurait à présent « une claire et nette division » entre lui et la Société Théosophique, ce qui serait « bien mieux que ce faux-semblant ». Sa tête et sa colonne le faisaient beaucoup souffrir et personne ne pouvait l'aider : « ce n'est plus comme avant ».

Pendant que K était à Bénarès cette année-là, le Rishi Valley Trust acheta aux autorités militaires environ cent trente hectares de terre sur lesquels K désirait fonder une autre école. Le terrain était situé à Rajghat, un très bel endroit longeant le Gange au nord de Bénarès. Le chemin de pèlerinage traverse cet état en reliant Kashi à Sarnath où le Bouddha fit son premier sermon après son illumination. Tout le capital

du Trust fut investi dans l'acquisition de ce terrain mais « on ne pouvait faire autrement ».



K et Jadu embarquèrent pour l'Europe en février 1929. Après de courtes visites à Paris, Eerde et Londres, ils repartirent vers New-York. Au cours de son passage à Londres, j'avais dit à K que j'étais fiancée et que j'allais me marier. Quand il fut à bord, il écrivit à Lady Emily : « Lorsque j'ai appris cette nouvelle j'ai d'abord été très triste – vous comprenez ce que je veux dire – puis j'y ai repensé avec soin pendant que j'étais avec vous et à présent cela me paraît bien. Mes idées et mon apparence ne doivent pas interférer sur la croissance de Mary. Il y aura très peu de gens qui feront tout le chemin avec moi. J'espère que tout cela lui permettra de devenir une fleur pleinement épanouie ». Le même jour, le 5 mars, il écrivait à Mar de Manziarly : « Je n'abandonnerai jamais personne mais tout le monde m'abandonnera ». De tous ses anciens amis, seule Mar le suivit de façon continue jusqu'au jour de sa mort. Madame de Manziarly trouva un exutoire pour son énergie en s'impliquant dans le mouvement œcuménique chrétien ; Ruth était déjà mariée à un évêque de l'Eglise Catholique Libérale ; K et Helen s'éloignèrent l'un de l'autre (Helen épousa au début des années 30 Scott Nearing) ; ma sœur Betty réagit violemment contre K ; Rajagopal se sépara aussi de lui, comme nous verrons par la suite. Bien sûr, beaucoup de ses anciens amis lui restèrent fidèles jusqu'à *leur* mort et beaucoup d'autres qu'il rencontra par la suite le furent aussi jusqu'à *sa* mort et même après, mais il y en a eu d'autres qui se détournèrent de lui, la plupart du temps pour des questions de jalousie ou de blessures sentimentales. Au début, lorsqu'il disait quelque chose qui plaisait, les gens affirmaient que c'était bien le Seigneur qui s'exprimait à travers lui ; lorsqu'il disait autre chose qu'ils n'avaient pas envie d'entendre, c'était seulement K qui s'exprimait. Par la suite, cela continua ; lorsqu'il disait quelque chose de désagréable, il était accusé d'avoir été « influencé » par quelqu'un d'autre.

Malgré la certitude de K d'être unifié avec « le Bien-aimé », il ne perdait pas, et ne perdit jamais, son côté humain. Cette année-là, à

Ojai, lui, Rajagopal et Raju « parlaient et parlaient, se querellaient et s'agitaient mutuellement » comme il le dit à Lady Emily. Ils passèrent aussi beaucoup de temps à rire, à faire les fous et à chahuter. Rajagopal avait un rire inoubliable – plutôt un ricanement – alors que celui de K était plus profond et plus fort. Toute sa vie, il resta timide et effacé avec les gens qu'il ne connaissait pas et n'eut jamais de petites conversations sociales.

Il avait fait la connaissance, ainsi que M<sup>me</sup> Besant, de Bernard Shaw, chez nous ; celui-ci avait alors dit de lui : « C'est le plus bel être humain que je n'ai jamais rencontré »<sup>34</sup>. Mais K était trop timide ne fut-ce que pour lui adresser une douzaine de mots.

Physiquement, K était un homme parfaitement normal ; il avait été éduqué dans la croyance que la sexualité devait être sublimée chez tous ceux qui aspiraient à devenir disciples des Maîtres et, à fortiori pour être le véhicule du Seigneur. Il perdit totalement son intolérance vis-à-vis de la sexualité par la suite mais il considéra toujours que ce sujet ne devait en aucune façon être un problème. A cause de son aspect extérieur, sans parler de quoi que ce soit d'autre, il était inévitable que de nombreuses femmes fussent amoureuses de lui. Il y eut plus d'une femme folle de lui qui prétendit être son épouse, et s'il lui arrivait d'être vu publiquement en compagnie d'une fille, les journaux s'empressaient de dire qu'il s'était fiancé.<sup>b</sup>

Au cours des six semaines que K passa à Ojai cette année-là, les douleurs dans sa tête et sa colonne vertébrale furent très fortes et il se sentait si fatigué qu'un nouveau médecin le prévint que les fréquents accès de bronchite qu'il contractait pouvaient tourner à une tuberculose s'il ne prenait pas du repos. C'est ainsi qu'il annula toutes ses causeries prévues pour l'été ainsi que trois autres qui devaient avoir lieu au Queen's Hall de Londres, en se limitant aux deux camps de Ojai et de Ommen et à la rencontre de Eerde.

---

b) Des journaux new-yorkais avaient annoncé ses fiançailles avec Helen Knothe et mon père dut intervenir en 1927 pour empêcher la publication des fiançailles de K avec moi.

Le camp d'Ojai commença le 27 mai ; il accueillit deux fois plus de participants que l'année précédente. Au cours d'une de ses causeries qui se déroulaient dans la Chênaie, K dit : « Je dis à présent, je dis sans aucune suffisance, avec une compréhension correcte et avec tout mon esprit et mon cœur que je suis cette flamme dans laquelle repose la gloire de la vie et envers laquelle tous les êtres humains, tous les individus et la totalité du monde doivent venir »<sup>35</sup>. Une rumeur circula tout au long du camp disant que K allait bientôt dissoudre l'Ordre de l'Etoile, ce qu'il fit quelques semaines plus tard. A la première réunion du camp d'Ommen le 3 août, en présence de M<sup>me</sup> Besant et de plus de trois mille membres de l'Etoile, et alors que plusieurs milliers de Hollandais l'écoutaient à la radio, il mit un terme à l'une des étapes de son histoire personnelle. Une partie de ce qu'il dit est donnée ci-dessous :

*« Je maintiens que la Vérité est un pays sans chemin et que vous ne pouvez l'approcher par une voie quelle qu'elle soit, ni par aucune religion, ni aucune secte. Ceci est mon point de vue et j'y adhère absolument et inconditionnellement... Si vous comprenez d'abord cela, alors vous verrez combien il est impossible d'organiser une croyance. La croyance est une affaire totalement personnelle, vous ne pouvez, ni ne devez l'organiser. Si vous le faites, elle devient morte, cristallisée ; elle devient un credo, une secte, ou une religion que l'on impose aux autres.*

*C'est ce que chaque personne à travers le monde entier essaie de faire. La Vérité est rétrécie et abaissée, et devient un jouet pour ceux qui sont faibles et ceux qui sont momentanément insatisfaits. La Vérité ne peut descendre au niveau de l'individu ; c'est plutôt à l'individu de faire l'effort pour se hisser vers elle. Vous ne pouvez faire descendre le sommet d'une montagne dans la vallée... Ceci est la première raison pour laquelle, de mon point de vue, l'Ordre de l'Etoile devrait être dissous. Malgré cela, vous constituerez probablement de nouveaux Ordres et vous continuerez à appartenir à d'autres organisations à la recherche de la Vérité. Je ne veux appartenir à aucune organisation de type spirituel ; s'il vous plaît, comprenez-le...*

*Si une organisation est créée dans ce but, elle devient une béquille, une faiblesse, une servitude qui va altérer l'individu et l'empêcher de*

*croître, de donner de la valeur à ce qui le rend unique et qui réside dans la découverte par soi-même de cette Vérité absolue et inconditionnelle. Ceci est une autre raison pour laquelle j'ai décidé, puisque je suis la Tête de cet Ordre, de le dissoudre.*

*Ceci n'est pas une action extraordinaire, parce que je ne veux pas qu'il y ait des gens qui me suivent. Dès que vous suivez quelqu'un, vous cessez de suivre la Vérité. Il ne m'importe pas que vous prêtiez ou pas attention à ce que je dis. Je veux faire une certaine chose dans ce monde et je vais le faire avec une concentration résolue. Je ne suis concerné que par une seule chose essentielle : libérer l'homme. Je désire le libérer de toutes les cages, de toutes les peurs et je ne veux fonder aucune religion, ni une nouvelle secte et pas davantage établir de nouvelles théories ou philosophies. Alors vous me demanderez naturellement pourquoi je parcours le monde entier pour y parler sans cesse. Je vais vous dire pourquoi je le fais : ce n'est pas parce que je désire être suivi ou avoir un groupe particulier de disciples particuliers. Je n'ai ni disciple, ni apôtre, pas plus sur terre que dans le royaume de la spiritualité.*

*Ce n'est pas non plus pour l'appât du gain ni pour mener une vie confortable. Si je voulais vivre confortablement je ne viendrais pas à un camp et je ne resterais pas dans un pays humide ! Je vous parle franchement parce que je désire que tout ceci soit établi pour chacun d'entre vous. Je ne veux pas que ces discussions puériles continuent année après année.*

*Un journaliste qui m'a interviewé considérait que dissoudre une organisation comptant des milliers et des milliers de membres était un acte magnifique. Cela lui semblait grandiose parce que, m'a-t-il dit : « Que ferez-vous ensuite, comment allez-vous vivre ? Vous n'aurez plus de gens qui vous suivront et plus personne ne viendra vous écouter ». S'il n'y a que cinq personnes qui viennent m'écouter, qui vivent avec leur visage tourné vers l'éternité, cela suffira. A quoi peut bien servir d'avoir des milliers de personnes qui ne comprennent pas, qui se prélassent dans les préjugés et qui ne veulent pas le nouveau, mais qui au contraire transforment ce nouveau pour satisfaire leur propre moi stérile et stagnant !...*

*Depuis dix-huit ans vous avez été préparés à cet événement, l'Arrivée de l'Instructeur Mondial. Pendant dix-huit ans, vous avez organisé, vous avez recherché quelqu'un qui nourrirait vos oreilles et vos esprits de nouvelles merveilles, qui transformerait toute votre vie et qui vous donnerait une nouvelle compréhension ; quelqu'un qui vous élèverait à un autre niveau dans votre vie, qui vous donnerait un nouvel encouragement et qui vous libérerait – et maintenant, regardez ce qui se passe ! Questionnez, raisonnez avec vous-même et découvrez en quoi cette croyance vous a rendus différents – non pas de cette différence superficielle que l'on peut voir parce que vous portez un badge, ce qui est trivial et absurde. De quelle façon une telle croyance a-t-elle balayé toutes les choses inutiles dans votre vie ? Cela est la seule façon de juger : en quelle mesure êtes-vous plus libres, plus grands, plus dangereux pour n'importe quelle société basée sur la falsification et l'inutile ? De quelle façon les membres de cette organisation de l'Etoile sont-ils devenus différents ?...*

*Vous êtes dépendants de quelqu'un d'autre pour votre spiritualité, de quelqu'un d'autre pour votre bonheur, de quelqu'un d'autre encore pour votre illumination... quand je vous dis de rechercher en vous-mêmes l'illumination, la gloire, la purification et l'incorruptibilité du soi, personne parmi vous ne veut le faire. Il se peut qu'il y en ait quelques-uns mais très très peu. Alors pourquoi avoir une organisation ?...*

*Vous utilisez une machine à écrire pour rédiger des lettres, mais vous ne la placez pas sur un autel pour lui vouer un culte. Cependant c'est ce que vous faites lorsqu'une organisation devient votre principal souci. « Combien d'adhérents y a-t-il ? » Voilà la première question que tous les journalistes me posent. Je ne sais pas combien il y en a. Cela ne m'intéresse pas... Vous avez été habitués à ce que l'on vous dise à quel niveau vous êtes arrivés et quel est votre statut spirituel. Comme tout cela est puéril ! Qui d'autre que vous peut savoir si vous êtes incorruptibles ?*

*... Mais ceux qui désirent vraiment comprendre, qui cherchent ce qui est éternel, sans commencement ni fin, qui marchent ensemble avec une plus grande intensité seront un danger pour tout ce qui est inutile, pour toutes les irréalités et les ombres... C'est un tel groupe*

*qu'il nous faut créer et c'est cela mon but. Grâce à cette véritable amitié – que vous ne semblez pas connaître – il y aura une vraie coopération de la part de chacun. Et cela non pas au nom d'une autorité ou d'un quelconque salut, mais parce que votre compréhension est véritable et que par conséquent vous êtes capables de vivre dans l'éternel. Cela est bien plus grand que tout plaisir ou que tout sacrifice.*

*Donc voici quelques unes des raisons qui m'ont poussé après deux ans de considérations attentives à prendre cette décision. Elle n'est pas une simple impulsion. Personne ne m'en a persuadé – je ne suis pas influençable dans ce genre d'affaires. Pendant deux années j'ai réfléchi à tout ceci ; lentement, patiemment et avec attention et j'ai à présent décidé de disperser l'Ordre. Vous pouvez former une autre organisation et attendre quelqu'un d'autre. Cela ne me concerne pas, pas plus que de fabriquer de nouvelles cages ou de nouvelles décorations pour ces cages. La seule chose qui me concerne est de rendre les hommes absolument et inconditionnellement libres ».*<sup>36</sup>





## « *Je poursuis ma route* »

Après la dissolution de l'Ordre, le Château d'Eerde et tout le terrain attenant, mis à part les cent quatre-vingt hectares sur lesquels le camp avait été construit, furent rendus au Baron von Pallandt, et toutes les parcelles d'Australie ainsi que l'amphithéâtre en bordure du port de Sydney furent retournés à leurs donateurs. Bien que K fit le voyage jusqu'à Adyar avec M<sup>me</sup> Besant cet hiver-là et qu'il maintint un faux-semblant d'harmonie par égard pour elle, il démissionna de la Société dès que M<sup>me</sup> Besant ré-ouvrit la Section Esotérique pour l'ensemble des pays, peu de temps avant la fin de l'année. Cependant l'amour mutuel qu'ils se vouaient l'un à l'autre resta toujours vivant. Quittant l'Inde en février 1930, K écrivit à M<sup>me</sup> Besant en commençant par « Ma chère Mère bien-aimée » ; il lui disait : « Je sais, et cela m'est tout à fait égal, que C.W.L. (Leadbeater) est contre moi et contre ce que je dis, mais s'il vous plaît ne vous en inquiétez point. Tout cela est inévitable et d'une certaine façon nécessaire. Je ne peux pas changer et je suppose qu'eux ne changeront pas non plus, d'où ce conflit. Ce que peuvent dire ou ne pas dire un million de personnes n'a pas d'importance ; je suis certain de ce que je suis et je poursuis ma route ».

A Sydney, Leadbeater disait à présent que « Celui qui était venu faisait fausse route », et Arundale qu'il permettrait à K d'avoir « une niche dans le Panthéon Théosophique, mais pas davantage » ; Raja annonça que l'enseignement de K était « une couleur supplémentaire dans le spectre », et Wedgwood que M<sup>me</sup> Besant était « aliénée » et qu'en conséquence il n'était pas possible de lui faire confiance lorsqu'elle disait que la conscience de K était unifiée à celle du Seigneur Maitreya.<sup>37</sup>

Des centaines de personnes se sentirent déprimées à cause de la dissolution de l'Ordre. L'une d'elles, Lady De La Warr, mourut en 1930.

Miss Dodge demeura fidèle à K jusqu'à ce qu'elle meure, cinq années plus tard. La personne qui souffrit le plus de tout ceci fut probablement Lady Emily, non pas à cause de la dissolution mais parce que K avait déclaré ne vouloir aucun disciple. Elle avait attendu pendant dix-huit ans que K lui dise « suivez-moi » et elle aurait alors quitté avec joie sa maison, son mari et sa famille ; à présent sa vie était devenue totalement vide de sens. Elle écrivit dans son autobiographie, *Candles in the Sun* : « Krishna avait réussi à transcender l'amour personnel mais je n'y parvenais pas moi-même. Ce n'était pas qu'il n'éprouva pas d'amour mais simplement, plus personne ne lui était nécessaire. Il était arrivé à l'amour universel. Comme il le disait lui-même : « le pur amour est identique au parfum de la rose, il est donné à tout le monde. Le soleil ne se préoccupe pas de savoir pour qui il brille... La qualité de l'amour véritable, de l'amour pur, ne fait pas de différences du genre mari ou femme, fils, père ou mère ». Lady Emily sentait que tout cela était trop abstrait pour être d'une quelconque aide pour les personnes devant vivre dans le monde avec des responsabilités familiales – qu'en fait K fuyait la vie. Il essaya avec beaucoup de patience de la soutenir en lui écrivant depuis Ojai :

*« Je suis désolé du sentiment que vous éprouvez vis-à-vis de ce que je dis. L'extase que je ressens est l'issue de ce monde. Je voulais comprendre, je voulais conquérir la tristesse, la douleur de l'attachement et du détachement, de la mort, de la continuité de la vie, toutes ces choses que l'homme vit chaque jour. Je voulais comprendre et conquérir. J'y suis arrivé. Aussi, mon extase est réelle et infinie, elle n'est pas une fuite. Je connais le chemin qui mène hors de cette constante misère et je veux aider les gens à sortir du marécage de la souffrance. Non, tout ceci n'est pas une fuite. »*

Elle lui dit alors combien elle se sentait malheureuse de l'avoir déçu, ce à quoi il lui répondit : « Maman chérie, je ne suis pas « déçu » par votre attitude – quelle idée de dire et de m'écrire cela ! Je sais ce que vous devez traverser en ce moment, mais ne vous en inquiétez pas... simplement, il vous faut transférer votre énergie. Regardez, il est nécessaire de n'avoir aucune croyance, pas même des idées, car tout ceci

appartient à des types de réactions et de réponses multiples... si vous êtes alerte, libre des idées, des croyances, etc, dans le présent, alors vous pouvez voir d'une façon infinie, et cette perception est joie ». Mais elle se sentait encore plus mystifiée que jamais lorsqu'elle s'entendait dire qu'elle ne devait avoir ni croyance, ni idée.

Les camps annuels de Ommen et de Ojai furent dès lors publics ; il y eut autant de monde qu'auparavant car ils attiraient un auditoire quelque peu différent – des personnes plus intéressées par ce que K avait à dire que par son personnage. C'était en fait ce à quoi il aspirait. Il résidait maintenant à Ommen dans une hutte qui avait été construite pour lui (plusieurs personnes en avaient construit d'autres au milieu des pins). Des donations pour son œuvre continuaient à affluer. Rajagopal s'occupait de l'ensemble de ses finances, organisait ses tournées et veillait à la publication de ses causeries par le Star Publishing Trust ; Rajagopal s'occupait également de l'édition du *International Star Bulletin*.

Après le camp de Ommen de 1930, K se rendit avec Rajagopal à Athènes, Constantinople et Bucarest où il avait été invité à donner des causeries en public. Depuis Athènes, il écrivit à Lady Emily : « Je n'avais jamais rien vu d'aussi beau, d'aussi simple et d'aussi puissant que le Parthénon. L'ensemble de l'Acropole est étonnant et à couper le souffle, et *tout* le reste dans le domaine de l'expression naturelle des hommes semble vulgaire, médiocre et confus. Combien merveilleux était ce petit peuple grec ». Les seules autres réalisations artistiques qui l'avaient jusque-là fait frémir étaient la Victoire de Samothrace au musée du Louvre et un visage du Bouddha sculpté dans la pierre au musée de Boston. (Il avait rédigé un article dans l'*Herald* de mars 1924 à propos de cette tête de Bouddha).

A Bucarest, il eut deux entretiens privés avec la reine Marie de Roumanie, une grand-mère de la reine Victoria, qui lui demanda de venir la rencontrer au palais. Il dut également être escorté nuit et jour par une escouade de policiers à cause de quelques étudiants nationalistes catholiques qui avaient menacé de le tuer. Il accueillit les précautions de la police comme s'il s'agissait d'une bonne farce. En janvier et

février 1931, il parla en Yougoslavie et à Budapest. Partout où il se rendait, il donnait à la fois des causeries publiques et des entretiens privés.

Au cours d'une causerie publique au mois de mars à Londres, on put noter un développement subtil et un changement de style dans l'enseignement de K :

*« Dans chaque chose, dans chaque homme, il y a la totalité, la complétude de la vie... par complétude, je veux dire la liberté de la conscience, la liberté vis-à-vis de l'individualité. Cette complétude qui demeure dans chaque chose ne peut progresser : elle est absolue. Tout effort pour l'acquérir est futile, mais vous pouvez réaliser que cette Vérité, cette joie existe dans toute chose et que la réalisation de cette Vérité ne se tient que dans l'élimination ; alors il y a une compréhension intemporelle. Ceci n'est pas de la négation. La plupart des gens ont peur de n'être rien. Ils disent être positifs lorsqu'ils font un effort et appellent cet effort une vertu. Là où il y a effort, il n'y a pas de vertu. La vertu est un état sans effort. Lorsque vous êtes comme du rien, vous êtes toutes les choses, non pas par une quelconque croissance ou par le fait de donner de l'importance au « je », à la personnalité, mais par la dissipation continue de cette conscience qui crée le pouvoir, l'avidité, l'envie, le soin possessif, la vanité, la peur et la passion. En vous rappelant sans cesse à vous-même, vous devenez totalement conscient ; alors vous libérez l'esprit et le cœur, et vous connaissez l'harmonie, qui est complétude ».*<sup>38</sup>

Alors qu'un journaliste lui demandait s'il était le Christ, écrivit-il à Raja, il répondit : « Oui, au sens pur, mais pas au sens traditionnel de ce terme ». Par la suite, il dit à Lady Emily : « Vous savez, maman, je n'ai *jamais* nié l'être (l'Instructeur Mondial) ; j'ai seulement dit que ce que je suis et qui je suis n'ont pas d'importance, mais qu'ils devraient examiner ce que je dis, ce qui ne veut pas dire que j'ai nié le fait d'être le W.T. \* ». En fait, jamais il ne le nia.

Une nouvelle arriva au mois d'août annonçant que Jadu, qui était resté en Amérique, venait de mourir d'une insolation. Sa mort fut un

\* World Teacher, l'Instructeur Mondial. (N.d.T.).

grand coup pour K qui était devenu très proche de lui. Après beaucoup de déplacements et le camp de Ommen, K retourna à Ojai en octobre ; étant épuisé, il fut déterminé à prendre un repos complet au lieu de se rendre en Inde. Les Rajagopal avaient à présent une petite fille, Radha, envers qui K devint très dévoué. Lorsque la famille partit pour Hollywood où Rajagopal devait se faire opérer des amygdales, K se retrouva seul pour la première fois de sa vie. Il écrivit de Pine Cottage à Lady Emily le 11 décembre, alors qu'il vivait seul, les Rajagopal étant partis : « Le fait d'être seul m'a énormément apporté ; c'est exactement ce dont j'ai besoin. Jusqu'à présent, tout ce qui s'est produit dans ma vie est toujours arrivé au bon moment. Mon esprit est très serein et très concentré et je l'observe comme un chat avec une souris. J'apprécie vraiment beaucoup cette solitude et il m'est difficile d'exprimer ce que je ressens avec des mots. Mais je ne la laisse pas m'abuser pour autant. Pour les trois mois à venir ou pour aussi longtemps que je le désire, je vais continuer de vivre ainsi ; je veux en finir avec tous mes côtés superficiels ». Il ajouta qu'après le retour des Rajagopal, il prendrait tous ses repas sur un plateau, chez lui. Il semble que ce soit à partir de cette période de solitude que K perdit presque entièrement la mémoire du passé. Ce phénomène devint par la suite compatible avec ses enseignements lorsqu'il dit que la mémoire, excepté pour des raisons pratiques, était un poids que l'on n'avait pas à porter continuellement avec soi d'un jour à l'autre.

Ce n'est qu'à travers les lettres que K expédia à Lady Emily au début des années 30 que nous pouvons avoir quelques informations concernant son état d'esprit. Au mois de mars de l'année suivante, il lui écrivait : « J'essaie de construire un pont permettant aux autres d'aller plus loin, non pas de s'échapper de la vie, mais d'avoir plus d'abondance de vie... Au plus je réfléchis à ce que j'ai « réalisé », au plus cela devient clair et au plus je peux aider à construire un pont ; mais cela prend du temps, il me faut constamment changer des phrases afin qu'elles rendent le sens véritable. Vous n'avez pas idée de la difficulté qui existe à vouloir exprimer l'inexprimable, et ce qui est exprimé n'est pas la vérité en soi ». Toute sa vie, il continua à rechercher le moyen d'exprimer l'inexprimable par des mots et des phrases.

Loin d'être entraînée par K, Lady Emily était très critique vis-à-vis de lui ; elle lui disait ce que les gens pensaient assurément de lui et ce qu'ils disaient dans son dos sans avoir le courage de lui parler face à face. Par exemple, au mois de septembre de cette même année, elle lui écrivit :

*« Vous semblez surpris que les gens ne vous comprennent mais, personnellement, je serais beaucoup plus surprise encore s'ils venaient à comprendre !! Après tout, vous altérez tout ce à quoi ils ont toujours cru – brisant toutes leurs fondations pour ne mettre à la place qu'une nébuleuse abstraction. Vous parlez de quelque chose que vous dites vous-même être indescriptible – et incompréhensible avant d'avoir été découverte par soi-même. Ainsi donc, comment voulez-vous que les gens comprennent ? Vous parlez à partir d'une autre dimension et vous avez pratiquement oublié ce que c'est que de vivre dans un monde à trois dimensions... Vous plaidez en faveur d'une complète destruction de l'ego pour accéder à quelque chose qui n'est connaissable qu'au moment même où l'on y a accès ! Naturellement, les gens préfèrent leur ego auquel là, ils comprennent quelque chose... Aucun problème humain n'a de sens pour vous parce que vous êtes sans ego et votre abstraction béatifique n'a aucun sens pour les gens qui sont toujours désireux de vivre dans ce monde tel qu'ils le connaissent ».*<sup>39</sup>

Pendant qu'elle rédigeait cette lettre, K, le même jour, lui écrivait ; il était alors en tournée à travers l'Amérique : « Je suis rempli de quelque chose d'extraordinaire. Je ne peux vous dire avec des mots à quoi cela ressemble, une joie bouillonnante, un silence vivant, une intense vigilance comme une flamme vivante... J'ai essayé d'utiliser mes mains pour soigner à deux ou trois reprises en demandant aux gens de ne pas en parler et cela a assez bien marché. Une femme qui était en train de perdre la vue va aller bien mieux, me semble-t-il ».

K possédait sans aucun doute quelques pouvoirs de guérison mais il était toujours réticent pour les utiliser car il ne voulait pas que des gens vinssent le consulter comme un guérisseur. Il avait un jour répondu à une question posée au cours d'une rencontre :

*« Que préféreriez-vous : un Instructeur qui vous montrerait le chemin pour demeurer de façon permanente dans un état de complétude*

*ou un autre qui vous soulagerait momentanément de vos blessures ? Les miracles sont un jeu d'enfant fascinant. Des miracles ont lieu quotidiennement. Les médecins font des miracles. J'ai beaucoup d'amis qui sont guérisseurs spirituels. Mais bien qu'ils puissent guérir le corps, tant qu'ils ne peuvent réunifier l'esprit et le cœur, la maladie se reproduira. Ce qui m'intéresse est la guérison de l'esprit et du cœur, pas celle du corps. J'affirme qu'aucun grand Instructeur ne ferait de miracle, parce que cela équivaldrait à trahir la Vérité. »<sup>40</sup>*

Dans sa jeunesse K a certainement possédé des pouvoirs de clairvoyance qu'il aurait pu développer ; à la place, il a préféré les supprimer de façon délibérée. Lorsque des gens venaient le voir pour qu'il les aidât, il ne leur demandait rien de plus que ce qu'ils voulaient bien lui dire. La plupart de ceux qui venaient portaient un masque, disait K ; il espérait toujours qu'ils le quitteraient. S'ils ne le faisaient pas, il n'essayait pas davantage de voir derrière ce masque, tout comme il n'aurait pas essayé de lire le courrier personnel de qui que ce fut.<sup>41</sup>

Jusqu'à ce que la guerre survienne, la vie de K ne fut que voyages, voyages et voyages au cours desquels se succédaient causeries publiques et entretiens privés ; entre temps, il allait se reposer à Ojai. Il avait demandé à Lady Emily de lui faire parvenir des titres d'ouvrages traitant des affaires du monde qu'elle jugerait utiles pour lui de lire, ainsi que de lui envoyer le *New Statesman and Nation*. Bien qu'elle répondait à cette demande, K n'avait vraiment pas le temps de lire quoi que ce fut, à l'exception de quelques romans policiers ; il passait beaucoup de temps à répondre à un très grand nombre de lettres et à corriger ses propres causeries pour leur publication. Partout où il se rendait, il faisait de nouvelles rencontres et s'attirait de nombreuses amitiés, parlant à des personnes d'origines très diverses ; cela, bien plus que n'importe quelle lecture, lui permettait d'acquérir une bonne connaissance des événements mondiaux.

En novembre 1932, il partit pour l'Inde avec Rajagopal. M<sup>me</sup> Besant était malade et perdait de plus en plus la mémoire ; elle put néanmoins participer à la Convention Théosophique de Adyar à laquelle assistèrent aussi K et Leadbeater. Lady Emily apprit par K qu'il avait eu



une longue conversation avec Raja : « Ils ne savent dire qu'une seule chose : faites votre propre chemin et nous ferons le nôtre de notre côté ; mais il nous faut nous rencontrer... Je crois qu'ils ne désiraient pas que je vienne ici. Il y a un antagonisme évident... Adyar est un très beau lieu mais les gens y sont *morts* ».

Après la Convention, K voyagea à travers l'Inde pour revenir à Adyar en mai 1933 où il vit pour la dernière fois M<sup>me</sup> Besant alors qu'il allait repartir pour l'Europe. Elle le reconnut à peine et lui témoigna beaucoup d'affection (elle mourut le 20 septembre)<sup>a</sup>. K ne reviendrait plus au Quartier Général de la Théosophie pendant plus de quarante sept ans.

Lors de leur séjour suivant à Adyar, K et Rajagopal logèrent pour la première fois à Vasanta Vihar, 64 Greenways Road ; c'était une nouvelle construction qui avait été bâtie pour servir de Quartier Général à K en Inde ; la propriété s'étendait sur environ trois hectares. Elle était située du côté nord de la rivière Adyar alors que la Société Théosophique (cent trente hectares) était du côté sud, en bordure de l'océan. Vasanta Vihar était une demeure beaucoup plus grande que ce que K avait voulu et Lady Emily le gronda pour l'avoir construite si près de la Société Théosophique. Il lui répondit qu'avec Rajagopal, ils avaient considéré que Madras était le meilleur endroit pour « l'imprimerie, le travail, les hommes etc... », et que c'était le seul terrain qu'ils avaient trouvé. Il ajouta : « Nous n'avons rien contre la Société Théosophique ni contre ses responsables. Ce n'est pas contre *eux* que je me bats, mais contre les idées du monde, les idéaux ». Dans la même lettre, il demanda à Lady Emily qu'elle le critique le plus possible : « au plus l'on est critique vis-à-vis de quelqu'un, au plus il est possible de se comprendre l'un l'autre ». S'inspirant de cette remarque, elle n'arrêta dès lors pratiquement plus de le critiquer bien que ses lettres restèrent toujours autant remplies d'amour envers lui.

Au cours de ce séjour en Inde, K se rendit à Rishi Valley en voiture, à environ deux cent quatre-vingt kilomètre à l'ouest de Madras où, l'on

---

a) George Arundale devint le Président de la Société Théosophique ; à sa mort, en 1945, ce fut Raja qui lui succéda jusqu'à quelques mois avant sa mort, en 1953.

s'en souvient, un terrain avait été acquis en 1928. J.V. Subba Rao fut le premier Principal de l'école qui y avait été ouverte ; il demeura à ce poste pendant trente années au cours desquelles l'école ne cessa de se développer. Au cours de cette visite, K consacra cinq heures par jour à des entretiens avec les enseignants.

Le sujet qui passionna le plus K tout au long de sa vie resta celui de l'éducation. Il éprouva toujours de l'amour vis-à-vis des enfants et avait le sentiment que s'ils pouvaient être élevés jusqu'à leur complet épanouissement dans une atmosphère dépourvue de préjugés, d'idéologies traditionnelles, de religions, de nationalisme et de compétitivité, la paix dans le monde deviendrait possible. Mais où trouver les enseignants ? Il était évident qu'il était bien plus difficile à un adulte de se déconditionner qu'à un enfant de rester non conditionné. Cela impliquait une transformation radicale de la personne. Abandonner ses propres préjugés revenait à abandonner complètement sa personnalité si l'on prenait en compte que pour K, des idéaux tels que le patriotisme, l'héroïsme ou la foi religieuse n'étaient que des préjugés. Dans ce domaine de l'éducation, il y avait une anomalie avec K. Il aspirait à ce que les écoles qu'il fondait permettent aux élèves d'accéder à un excellent niveau de connaissance académique sans compétitivité. Cela aurait pu être possible si les parents d'élèves n'avaient pas insisté pour que leurs enfants réussissent leurs examens universitaires. En Inde, plus particulièrement, un tel diplôme était indispensable pour trouver une bonne place sur le marché du travail.

Les causeries en Australie et en Nouvelle Zélande commencèrent au début de l'année 1934. La presse australienne fut très amicale à l'inverse des théosophes. Leadbeater venait juste de mourir à Perth, à son retour d'Adyar où il s'était rendu pour assister aux funérailles de M<sup>me</sup> Besant. Il se trouva que K fut à Sydney le jour où son corps y fut transféré pour être incinéré. K écrivit à Lady Emily qu'il était allé au service religieux mais qu'il n'était pas entré dans la chapelle. « Les gens du Manoir sont désorientés par sa mort ; ils se demandaient qui allait pouvoir leur dire s'ils avaient passé les différents degrés (du Chemin) maintenant que lui est parti ». En Nouvelle Zélande, la presse fut

encore plus amicale envers K. Cependant, il ne fut pas autorisé à parler à la radio parce qu'il était « anti-religieux ». K écrivit : « Bernard Shaw qui est de passage ici a dit aux gens que cela était scandaleux parce que j'étais un grand instructeur religieux. Il m'a écrit à ce propos. Malheureusement je ne l'ai pas rencontré. Il y a eu ici des réunions extraordinaires suscitant un très grand intérêt. Je pense que les amis d'ici maintiendront tout cela ».

De retour à Ojai, K se mit à étudier l'Espagnol avec une méthode Linguaphone afin de se préparer à faire une tournée en Amérique du Sud qui lui avait été organisée. Il n'avait rien perdu de son enthousiasme extatique. En novembre, il écrivait à Lady Emily : « J'éclate de cette vastitude d'amour, quelque soit le nom que l'on veuille lui donner. Je suis intelligemment et sagement intoxiqué. Cela est étonnant et si absurde en même temps de le dire ; cela devient banal. Imaginez l'état d'esprit d'un homme écrivant le Chant des Chants, celui de Bouddha ou de Jésus et vous comprendrez celui dans lequel je suis. Cela peut paraître plutôt emphatique mais ce n'est pas le cas ; c'est si simple et si prenant ».

En écrivant cela, il était évident qu'il ne s'était pas formalisé d'une lettre que lui avait expédiée Lady Emily au mois d'août précédent :

*« Comment savez-vous que vous n'êtes pas tout simplement en train de fuir ? Il ne vous est pas possible de faire face à la vie telle qu'elle est – dans toute sa laideur. Vous avez toujours vécu dans du coton – au sens figuré – et vous avez toujours fui la laideur pour vous rendre en avion dans les plus beaux endroits. Vous êtes toujours « en retraite ». Vous avez trouvé un échappatoire qui vous procure l'extase – mais cela, c'est ce qu'ont fait tous les mystiques religieux... Comment moi-même, qui reste dans les coulisses, puis-je savoir que vous êtes davantage dans le vrai que quelqu'un d'autre qui dirait avoir atteint l'extase – Dieu – la Vérité etc... ? (Il n'y a pas de réponse à cette lettre.) »*

Après avoir donné trois causeries à New York au début de l'année 1935 et être resté quelques temps avec un petit groupe d'amis dont Robert Logan et son épouse Sarah qui possédaient une grande pro-

priété à Sarobia près de Philadelphie, K s'envola pour Rio de Janeiro le 3 mars accompagné de Rajagopal. C'est ainsi que débuta une tournée de huit mois au cours de laquelle K parla au Brésil, en Uruguay, en Argentine, au Chili et enfin, au cours du voyage retour, à Mexico.<sup>42</sup>

Plusieurs centaines de personnes qui vinrent l'écouter ne comprirent pas un seul mot car il ne parla qu'en anglais ; cependant elles restèrent assises, fascinées et prises « sous le charme ». A chaque causerie, il commença par dire qu'il n'appartenait à aucune secte religieuse ni à aucun parti politique : « La foi organisée est un très grand obstacle qui divise et oppose l'homme contre l'homme... Ce que je veux faire est de vous aider, en tant qu'individus, à traverser le torrent de douleur, de confusion et de conflit jusqu'à la profonde et totale plénitude ».

Dans la ville de Montevideo où il avait été invité par le Ministre de l'Education, la publicité était telle, qu'à cause de toutes les photographies de K et des émissions de radio, il lui était impossible de sortir sans se retrouver entouré par la foule. En même temps de nombreux articles antagonistes furent publiés dans la presse catholique et une tentative d'extradition fut menée. K fut surpris de voir autant d'intérêt et d'enthousiasme. Mais l'événement de cette tournée fut pour lui un vol d'une heure et vingt minutes au-dessus des Andes à bord d'un Douglas bi-moteur qui lui procura une grande joie bien qu'on lui avait dit qu'il s'agissait « du vol le plus dangereux au monde ».

Au cours d'une causerie, il aborda pour la première fois en public la question de la sexualité lorsque quelqu'un lui demanda : « Quelle est votre attitude par rapport au problème du sexe qui joue un rôle si important dans notre vie quotidienne ? ». Il répondit :

*« C'est devenu un problème parce qu'il n'y a pas d'amour. Lorsque nous aimons vraiment, il n'y a pas de problème ; il y a un ajustement, une compréhension. Ce n'est que lorsque nous avons perdu le sens de l'affection véritable, cet amour profond dans lequel le sens de la possessivité n'existe pas, que le sexe devient un problème. Ce n'est que lorsque nous cédon entièrement à la seule sensation que beaucoup de problèmes à propos du sexe apparaissent. Comme la plupart des gens ont perdu la joie de la pensée créative, alors naturellement ils se*

*tournent vers la sensation du sexe qui devient un problème et qui consume peu à peu leur esprit et leur cœur ».*

Il fallut beaucoup de temps à K pour reprendre des forces après cette tournée ; il se reposa à Ojai et à Villars en Suisse (son poids n'atteignait pas cinquante kilos). Il se trouva cependant suffisamment en forme pour aller en Inde avec Rajagopal au cours de l'hiver 1936 où il fit des causeries dans les jardins de Vasanta Vihar. Raja, qui demeura très ami avec K jusqu'à sa mort en 1953 malgré leurs différences, vint lui rendre visite plusieurs fois. Au début de l'année 1937, K écrivit à Lady Emily : « Cette déconfiture de la vieillesse, cette cristallisation n'est pas un processus quotidien. Il est nécessaire que demeure une vigilance permanente et sans choix. Je suis intoxiqué et fasciné par celle-ci. »

Une « vigilance sans choix » est une expression que K utilisera souvent par la suite. Lady Emily ne la comprenait pas car cela nécessitait quelques éclaircissements. Le choix implique une direction, une activité volontaire. K, comme il l'expliquait, parlait d'une vigilance d'instant en instant qui se produisait en soi sans aucun effort pour la changer ou la diriger. C'était un phénomène de pure observation, de regard, qui amènerait à une transformation de soi sans effort.

K était consterné par la situation de l'Inde à cette époque – la terrible pauvreté, la misère et la haine qui y existaient pouvant, d'après les croyances des indiens, être résolues par le nationalisme. « Il nous faut trouver de nouvelles personnes [pour son travail] et cela est difficile. Il nous faut commencer ici comme si rien ne s'était passé au cours des dix dernières années ». K maintenait qu'aucune réforme sociale ne réussirait à mettre un terme à la misère humaine et que les hommes transformeraient toujours un nouveau système de façon à ce qu'il ressemblât à leur fonctionnement intérieur. Au cours de l'histoire, tous les mouvements utopistes révolutionnaires étaient retournés à l'ancien ordre des choses parce que les hommes n'avaient rien changé au fond d'eux-mêmes. Tout type de société n'était que le résultat de l'individu et tout individu n'était que le résultat de la société ; l'individu c'était vous et moi ; la société ne pouvait être transformée de l'extérieur ; elle ne pouvait l'être que par une complète transformation de l'être humain, par chacun de nous, au plus profond de soi-même.

## « Une profonde extase »

K et Rajagopal furent à Rome au cours du printemps 1937. Mussolini ayant interdit tout discours public en Italie, il fallut organiser la causerie dans la maison d'une certaine Comtesse Rafoni. C'est là que K fit la connaissance de Vanda Passigli qui jouerait un rôle important dans sa vie. Elle était la fille de Roberto Passigli, un aristocrate propriétaire terrien très influent dans la société florentine ; il avait fondé deux grandes sociétés de musique à Florence et s'était lié d'amitié avec tous les grands musiciens de l'époque. Vanda était elle-même une pianiste de renommée internationale. Elle devait épouser en 1940 Marchese Luigi Scaravelli, lui aussi excellent musicien, qui devint par la suite professeur de philosophie à l'université de Rome. Après la rencontre, les Passigli invitèrent K à venir chez eux, à Il Leccio au-dessus de Fiesole. K y reviendrait souvent par la suite, après que Vanda et son frère eurent hérité de la maison à la mort de leurs parents.

Au cours de l'été à Ommen, K souffrit pour la première fois d'un rhume des foins qui, jusqu'à la fin de sa vie allait le tourmenter de façon intermittente ; de plus, comme à l'ordinaire, il eut un accès de bronchite. Il fut content de retourner à Ojai où il resta pendant l'hiver 1937-38 sans voir personne d'autre que les Rajagopal. Il écrivit à Lady Emily : « Je suis profondément fasciné par la découverte de l'intériorité ; il y a de nombreuses idées et j'essaie lentement de trouver les termes justes qui me permettraient de les exprimer. Il y a une profonde extase. Il y a une maturité qu'il ne faut pas forcer, ni stimuler artificiellement. Seule celle-ci peut amener à une complétude foisonnante et à la réalité de la vie. Cette quiétude et cette méditation apparemment dépourvue de but me ravissent complètement ».

Ceci fut probablement la première fois où K fit mention de ce qu'était pour lui la « véritable » méditation – « faire des découvertes inattendues et surprenantes à l'intérieur de soi » sans aucun but ni aucune direction. Au cours de ce genre de période, son esprit était des plus pénétrant, incisif et alerte. L'idée communément comprise de la méditation, apaiser l'esprit en le maintenant fixe sur un mot ou un objet ou pratiquer une autre quelconque forme de technique était pour K inutile et engourdissant.

C'est au cours du printemps 1938 que K se lia d'une amitié des plus enrichissante avec Aldous Huxley. Au mois de février, un ami de Huxley qui vivait en Californie, Gerald Heard, avait demandé à rencontrer K. Huxley était alors hospitalisé et ce ne fut qu'en avril que Heard put emmener Huxley et son épouse belge Maria, à Ojai. (Les Huxley étaient arrivés avec leur fils en Californie en 1937). Il y eut une intimité immédiate entre Huxley et K. En Novembre, Huxley commença à donner un traitement à K pour ses yeux basé sur des exercices qu'avait mis au point un médecin américain nommé W.H. Bates. Par la suite, K pratiqua cette méthode quotidiennement, non pas parce que ses yeux étaient malades mais d'une façon préventive. Fut-ce ou non le résultat de ces exercices, K n'eut jamais à porter de lunettes de sa vie.

Au début, K fut assez intimidé par le niveau intellectuel très brillant de Huxley ; mais lorsqu'il découvrit qu'Huxley aurait donné tout son savoir pour une seule expérience mystique qui n'aurait pas été déclenchée par des drogues, K estima qu'il pouvait lui parler de ce qu'il nommait ses « mises au point ». Parlant de lui-même à la troisième personne, K a décrit une promenade avec Huxley :

*« Il (Huxley) était un homme extraordinaire. Il pouvait parler de musique classique ou moderne, il pouvait décrire de façon très détaillée la science et ses effets sur le monde moderne et bien sûr, il était très familier des philosophies zen, védantique, et bouddhiste. Aller se promener en sa compagnie était un régal. Il pouvait discourir sur les fleurs qui longeaient le chemin et bien qu'il ne put voir clairement, à chaque fois que nous passions à côté d'un animal qui vivait dans ces collines de Californie, il en disait le nom, puis développait la nature*

*destructrice de la civilisation moderne et sa violence. Krishnamurti l'aidait à traverser les torrents ou les marmites creusées dans la roche. Ces deux-là avaient une étrange relation, pleine d'affection et de considération réciproque et, semble-t-il, une communication non-verbale. Il s'asseyaient souvent côte à côte sans dire un mot.*<sup>43</sup>

Le quinzième et dernier camp qui eut lieu à Ommen commença cette année-là en août (à la suite de l'invasion allemande de la Hollande en 1940, Ommen devint un camp de concentration). 1938 fut l'année de la crise de Munich. Bien sûr, K était un pacifiste. Rajagopal ne l'accompagna pas en Inde cette année-là. A sa place, K voyagea avec un ancien ami qui avait été à Pergine, V. Patwardhan (connu sous le nom de Pat). A leur arrivée à Bombay le 6 octobre, K trouva ses amis indiens noyés dans de « mesquines jalousies » politiciennes. Plusieurs d'entre eux qui étaient partisans de Gandhi avaient été emprisonnés. K rencontra Gandhi à plusieurs reprises mais n'éprouva pas d'admiration envers lui ; K ne fit jamais de politique. Il ne voyait aucune différence entre l'agression allemande et l'impérialisme britannique. Il écrivit à Lady Emily : « Après s'être saisis de la moitié du globe, les Britanniques peuvent s'accorder de devenir moins agressifs », bien que dans leur cœur, ils étaient aussi « brutaux et envieux » que n'importe quelle autre nation. En novembre, alors qu'il était en Inde, il lui écrivit encore :

*« Je suis assez d'accord avec vous pour dire que les pauvres Juifs passent actuellement par une période horrible et dégradante. L'ensemble de tout ceci est complètement idiot ; le fait que les êtres humains se comportent de cette manière aussi bestiale est révoltant. Les Cafres sont traités de la façon la plus brutale et la plus inhumaine qui soit ; dans certaines régions du sud, les Brahmanes ont perdu tout sens d'humanité vis-à-vis des Intouchables. Les dirigeants des bureaucraties, qu'ils soient blancs ou de couleur, ne sont pour la plupart que des machines qui perpétuent un système brutal et stupide. Dans le sud des Etats-Unis les Noirs sont maltraités ; une race dominante exploite une autre race, comme on peut le voir partout sur la planète. Il n'existe aucune raison, aucun jugement sain, derrière toute cette avidité pour le pouvoir, la puissance et la préséance. Il est difficile pour*



*un individu de ne pas être aspiré par le déferlement de haine et de confusion. Il faut être une personne saine et équilibrée n'appartenant à aucune race, à aucun pays et à aucune idéologie particulière. Alors, peut-être, la paix et le bon sens reviendront sur la terre. »*

Par la suite, il écrivit : « Il est si facile d'incriminer Hitler, Mussolini et compagnie ; mais cette attitude de domination et ce désir ardent de pouvoir résident dans le cœur de presque tout un chacun et par conséquent nous avons des guerres et des antagonismes de classes. Tant que la source ne sera pas atteinte, il y aura toujours la confusion et la haine ».

En plus de ses voyages à travers de nombreux états de l'Inde où il donna des causeries, K se rendit à la fin de l'année à la deuxième école qu'il avait fondée, Rajghat, près de Bénarès – elle avait été officiellement ouverte en 1934. Ensuite, il se rendit à Rishi Valley, au début de l'année 1939. Il y avait ainsi deux écoles en Inde, l'une en bordure de fleuve et l'autre dans les collines, chacune étant particulièrement belle. Ces deux lieux devinrent ceux que K aimait le plus en Inde. Le 1<sup>er</sup> avril, il s'embarqua de Colombo avec Pat pour l'Australie et la Nouvelle Zélande. Lorsqu'il retourna enfin à Ojai, Pat rentra en Inde où une hémorragie cérébrale soudaine l'emporta. Un autre ami de K venait de mourir. Nitya, Jady, Pat : l'ancien groupe se réduisait peu à peu.

En 1939, K resta en Amérique à cause de la guerre ; il resta ainsi neuf années en Californie avec les Rajagopal, résidant pratiquement tout le temps à Ojai. Après qu'Hitler ait envahi la Hollande et la Belgique en mai 1940, K n'eut plus aucune nouvelle de ses nombreux amis hollandais et très peu d'autres de l'Inde. La France capitula le 22 juin. Les de Manziarly réussirent à fuir vers les Etats-Unis et les Suarès vers l'Egypte. K avait commencé des discussions de groupe deux fois par semaine à Ojai et Hollywood. Il voyait également très souvent les Huxley. (Le pacifisme de K apaisait le sentiment de culpabilité qu'éprouva Huxley à rester en Californie pendant toute la durée de la guerre). Au cours du printemps 1940, K donna huit causeries dans la Chênaie ; mais lorsque prêchant le pacifisme, il dit : « La guerre qui se déroule en vous-même est celle dont vous devriez vous occuper et non pas la guerre extérieure », beaucoup d'auditeurs se levèrent et

partirent avec un sentiment d'écœurement. A la fin du mois d'août, il se rendit à Sarobia où les Logan lui avaient organisé une rencontre. Ce fut là la dernière fois qu'il s'exprima publiquement, jusqu'en 1944.

En 1941 et 42, K fit deux voyages avec les Rajagopal jusqu'au Parc National des Séquoias à environ quatre cents kilomètres au nord de Ojai et à deux mille mètres d'altitude ; on disait que certains arbres qui s'y trouvaient avaient plus de trois mille ans. A mi-chemin au cours du deuxième de ces voyages en septembre 1942, les Rajagopal durent retourner à Ojai pour la rentrée scolaire du deuxième trimestre de Radha, laissant K tout seul dans une cabane en bois où il resta trois semaines à faire sa propre cuisine, marcher quinze kilomètres par jour, méditer deux ou trois heures et rencontrer un grand nombre d'animaux sauvages. Cette période solitaire qu'il apprécia au plus haut point, comme à chaque fois qu'il put rester seul, laissa une si forte impression en lui qu'il en parla dans plusieurs de ses livres, rendant compte de l'amitié qui le lia à un écureuil et d'une dangereuse rencontre qu'il fit avec une ourse et ses oursons. Ce fut là deux des quelques rares souvenirs qu'il conserva de façon indélébile.

Lorsque l'Amérique entra en guerre (les Japonais avaient bombardé Pearl Harbour le 7 décembre 1941), K eut des difficultés à obtenir le renouvellement de son visa. Etant donné la propagande anti-guerre qu'il avait faite, l'obtention de son visa fut quasi miraculeuse. Il y avait des pénuries alimentaires à travers tout le pays, le prix de la vie avait augmenté et l'essence allait être rationnée d'ici peu. K et les Rajagopal cultivaient leurs propres légumes et élevaient leurs abeilles et leurs poules ainsi qu'une vache. Chaque jour K partait faire une longue promenade à Ojai. Il dit à Lady Emily qu'il menait une « extraordinaire vie intérieure, très créative et joyeuse ». Mais Lady Emily qui avait vécu le bombardement aérien et perdu deux petits-fils à la guerre, lui écrivit avec âpreté en l'accusant de fuir toute cette horreur. Dans une lettre du 14 avril, il lui répondit :

*« Je ne pense pas que le mal puisse être vaincu par la brutalité, la torture ou l'esclavage ; le mal ne peut être vaincu que par quelque chose qui ne provienne pas du mal. La guerre est le résultat de notre*

*soi-disant paix qui n'est qu'une succession de brutalités quotidiennes, d'exploitations, d'étroitesse, etc... Sans changer notre vie quotidienne nous ne pourrions avoir de paix, et la guerre est une expression spectaculaire de notre conduite quotidienne. Je ne pense pas avoir fui toute cette horreur ; seulement, il n'y a pas de réponse, pas de réponse définitive à la violence qui que soit celui qui la manie. J'ai trouvé la réponse à tout ceci, non pas dans le monde, mais à l'écart de celui-ci : en étant détaché, de ce vrai détachement qui vient de l'être, ou en essayant d'être... [mot manquant] pour aimer et comprendre. Cela nécessite beaucoup d'ardeur et il est difficile de le cultiver. Aldous Huxley et son épouse sont ici pour le week-end. Nous avons de longues discussions à propos de tout cela ainsi que de la méditation à laquelle j'ai consacré beaucoup de temps. »*

Ces paisibles années de repos que lui procura la guerre furent inestimables pour K l'instructeur. Huxley l'aida aussi beaucoup en l'encourageant à écrire. K était bien meilleur écrivain qu'orateur. Malgré toutes ses années de pratique, jamais il ne devint un bon orateur, bien que son magnétisme personnel captivait ses auditoires par-delà le langage. K avait noté ce que Huxley lui avait dit un jour : « Pourquoi n'écrivez-vous pas quelque chose ? » J'ai écrit quelque chose et le lui ai montré. Il m'a dit : « Merveilleux ; continuez ». Alors j'ai continué. » Après cela, K continua à écrire tous les jours dans un carnet. Il semble que ce qu'il avait montré à Huxley ait été le début des *Commentaires sur la vie*, bien que ce livre n'ait pas été publié avant 1956, après que deux autres ouvrages l'aient été par des éditeurs anglais et américains bien connus.

*Les Commentaires sur la vie* sont une série de courts chapitres extraits d'entretiens privés que K a donnés dans divers pays. Chacun d'eux débute par la description de la personne ou du groupe qui est venu lui rendre visite ou, parfois encore, du lieu de rencontre. Afin que tous ces entretiens restent anonymes, K a « brouillé les pistes » en les mélangeant les uns aux autres. C'est ainsi qu'apparaissent des *Sanyasins* en Suisse et des Occidentaux assis en tailleur en Inde. Le livre commence par la magnifique phrase : « L'autre jour trois pieux égoïstes sont venus me voir ». Dans un chapitre, il écrit à propos de l'amour : « La

pensée rejette invariablement l'amour. La pensée est fondée sur la mémoire, et la mémoire n'est pas l'amour... La pensée provoque inévitablement le sentiment d'appropriation, cette possessivité qui de façon consciente ou inconsciente cultive la jalousie. Là où il y a jalousie, de toute évidence, il n'y a pas d'amour ; et pourtant pour la plupart des gens, la jalousie est un signe d'amour... La pensée est le plus grand empêchement à l'amour ».

Dans un autre chapitre, il parle encore davantage de l'amour et de la pensée dans une relation :

*« Nous emplissons nos cœurs avec les occupations de la pensée ; ainsi nous gardons nos cœurs toujours vides et dans l'attente. C'est le mental qui se cramponne, qui est envieux, qui tient et qui détruit... Nous n'aimons pas en laissant l'amour être libre, mais nous demandons à être aimés. Nous ne donnons qu'afin de recevoir, ce qui est la générosité du mental et pas celle du cœur. Le mental recherche constamment la certitude, la sécurité ; et l'Amour peut-il être rendu sûr par le mental ? Le mental, dont l'essence même est de l'ordre du temps, peut-il tenir l'amour qui est sa propre éternité ? »<sup>44</sup>*

La date à laquelle K écrit son premier livre, *Education and the Significance of Life* est incertaine ; il fut édité en 1953. En page 17, on peut y lire : « L'homme ignorant n'est pas celui qui est illettré, mais celui qui ne se connaît pas ; l'homme érudit est stupide lorsqu'il dépend des livres, du savoir et de l'autorité pour accéder à la compréhension. La compréhension ne peut venir que par la connaissance de soi qui est la conscience de l'ensemble de son processus psychologique personnel. Ainsi, l'éducation, dans son sens véritable, est la compréhension de soi-même car la totalité de l'existence est rassemblée en chacun de nous ».

Son deuxième livre, *La première et dernière liberté*, publié en 1954 et contenant un long avant-propos d'Aldous Huxley, a probablement attiré bien davantage de personnes à ses causeries que n'importe quel autre de tous ses ouvrages successifs. Il recouvre toutes les facettes de son enseignement jusqu'à la période incertaine où il fut rédigé. Le refus, sans aucun compromis de K pour nous conforter, est un des aspects

qui le distingue d'une façon très personnelle des autres instructeurs religieux. Il se refuse à devenir notre gourou ; il ne nous dira pas ce que nous avons à faire ; il ne fait que nous tendre un miroir et nous montrer les causes de la violence, de la solitude, de la jalousie et de toutes les autres misères dont l'humanité est affligée, et dit : « C'est à prendre ou à laisser. Et la plupart d'entre vous laisseront tout ceci pour une raison évidente : vous n'y trouverez aucune gratification ». Nos problèmes ne peuvent être résolus par personne d'autre que nous-mêmes.

Au cours de l'été 1944, K reprit ses causeries pendant dix dimanches successifs dans la Chênaie, à Ojai. Malgré les rationnements d'essence, des personnes y vinrent depuis toutes les régions des Etats-Unis ; beaucoup désiraient un entretien particulier. Quelqu'un lui demanda : « Que faut-il faire de ces hommes qui ont perpétré toutes ces horreurs dans les camps de concentration ? » K répondit : « Qui peut les punir ? Le juge n'est-il pas souvent aussi coupable que l'accusé ? Chacun de nous a construit cette civilisation, chacun de nous a contribué à sa misère... En disant tout haut les cruautés commises par un autre pays, vous pensez pouvoir fermer les yeux sur celles du vôtre ».

Il serait tout à fait possible de se sentir en résonance avec une autre personne de l'auditoire de ce jour-là qui avait dit à K : « Vous êtes très déprimant. Je recherche une inspiration pour continuer à avancer. Vous ne nous donnez ni espoir, ni courage. Rechercher de l'inspiration est-il une erreur ? » La dure réponse de K ne put, en aucun cas, lui procurer une consolation : « Pourquoi voulez-vous être inspiré ? N'est-ce pas parce que, au fond de vous, vous êtes vide, seul et sans certitude ? Vous désirez combler cette solitude, ce vide douloureux ; vous avez dû essayer diverses méthodes pour le remplir et vous espérez le fuir une fois de plus en venant ici. Ce procédé qui consiste à recouvrir l'aride solitude s'appelle l'inspiration. Celle-ci n'est rien d'autre qu'une simple stimulation et comme pour n'importe quel autre genre de stimulation, cela entraîne rapidement son propre ennui et sa propre insensibilité ».

Un rapport très fidèle de ces causeries de l'été 1944, imprimé en Inde, fut édité l'année suivante par la Krishnamurti Writing Inc.

(KWINC) qui était devenue le nouveau nom du Star Publishing Trust. Après cette publication, K cessa de réviser les textes de ses causeries.

Tout comme l'avait été le SPT, la KWINC restait un organisme caritatif. Son but unique consistait à répandre l'enseignement de K à travers le monde. Son conseil d'administration était composé de K, Rajagopal et trois autres personnes. Hélas K démissionna au bout de quelques temps car il ne supportait pas les réunions financières dans lesquelles il s'ennuyait ; Rajagopal devint ainsi le président de la KWINC. Toutes les donations reçues pour le travail de Krishnamurti étaient expédiées à cette organisation internationale.

Finalement, après vingt années, une école fut ouverte en septembre 1946 sur le terrain situé à l'extrémité supérieure de la vallée d'Ojai ; il avait été acheté dans ce but par M<sup>me</sup> Besant en 1926-27. C'était une petite école secondaire co-éducative appelée Happy Valley School et financée par l'Association Happy Valley dont K, Aldous Huxley et Rosalind Rajagopal furent parmi les membres-fondateurs ; Rosalind administrait l'école. K avait prévu de partir pour une tournée à travers l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Inde juste après l'ouverture de l'école, mais il dut tout annuler à cause d'une infection rénale qui l'éprouva sérieusement. Il resta couché pendant deux mois. Le premier mois fut particulièrement douloureux et il lui fallut ensuite six mois pour se remettre complètement. Il ne conserva de cette maladie qu'un souvenir très flou et imprécis. En 1979, il dit un jour à ce propos : « Je suis resté malade pendant un an et demi, très malade. Il y avait bien un médecin mais ils ne m'ont rien donné pour me soigner ». K ne voulant pas aller à l'hôpital, ce fut Rosalind qui s'occupa de lui : il est probable qu'il ait refusé de prendre des médicaments craignant qu'ils fissent trop d'effets sur son corps si sensible, même s'il considéra que la douleur qu'il éprouvait n'était pas nécessaire, à l'inverse de celle du processus.

Les projets de K dépendaient maintenant de l'obtention d'une nouvelle extension de son visa. Après que l'Inde ait obtenu l'indépendance le 15 août 1947, K, comme l'ensemble de tous les Hindous et Musulmans, se vit offrir la possibilité de conserver son passeport britannique ou d'en recevoir un indien. Bien qu'il considérait la nationalité comme

l'un des plus grands maux, il lui fallait bien entendu un passeport pour voyager ; il choisit donc un passeport indien. Etant donné le très grand nombre de ses amis indiens ayant souffert dans la lutte pour l'indépendance, il lui aurait été difficile de faire autrement. Il obtint une extension supplémentaire à son visa qui lui permit de prolonger son séjour à Ojai jusqu'en septembre 1947 où il put récupérer. Puis il partit pour l'Inde en passant par l'Angleterre, ayant abandonné l'idée de se rendre en Australie et en Nouvelle Zélande.

K resta trois semaines à Londres avec Lady Emily (son mari était décédé d'un cancer du poumon en 1944). Cela faisant neuf ans qu'ils ne s'étaient plus vus et, dès qu'elle l'aperçut, Lady Emily perdit toute l'indignation qu'elle avait pu éprouver à l'égard de K. Il avait alors cinquante deux ans et elle soixante treize et, bien qu'ils allaient correspondre de moins en moins, elle conserva un amour profond pour K jusqu'à sa mort en 1964. Ils vinrent tous deux passer un week-end avec moi et mon deuxième mari dans notre maison du Sussex. J'y avais également invité Mar de Manziarly qui était venue en Angleterre pour le voir car K ne passerait pas par Paris. Il avait bien sûr vieilli et avait quelques cheveux blancs mais il était toujours aussi beau et sa personnalité était quasiment inchangée. Il était toujours autant affectueux et autant enthousiaste pour la vie avec les mêmes manières exquises et la même courtoisie naturelle. Nous nous attardions en robe de chambre autour de la table du petit déjeuner, parlant et riant ; K disait que nous étions ensemble comme autrefois lorsque nous passions nos vacances avec Nitya. Il ne pouvait se souvenir de Ehrwald ni de Pergine, ni du « processus » qu'il y avait vécu, mais il conservait par bribes la mémoire de nos jeux et de notre joie au cours de ce séjour. Il me demanda de lui décrire l'apparence de Nitya et fut très surpris lorsque je lui dis que son frère louchait très légèrement. K avait été si longtemps enfermé à Ojai avec les Rajagopal qui avaient eu tendance à le brimer qu'il paraissait très soulagé de pouvoir être libre à nouveau et de re-voyager. Il s'envola seul pour Bombay en octobre – ce fut son premier voyage en avion pour l'Inde où il resta dix-huit mois. Ce séjour fut crucial car il y rencontra un nouveau groupe de personnes qui, pour le restant de sa vie, allaient être à la fois ses compagnons choisis et des partenaires très actifs concernant son travail en Inde.

Parmi ces personnes qu'il rencontra pour la première fois, il s'en trouva deux qui deviendraient très importantes, deux sœurs, toutes deux mariées, Pupul Jayakar et Nandini Metha, filles de V.N. Mehta (sans parenté avec le mari de Nandini), un Brahmane du Gujarat qui avait été un membre distingué du Service Civil Indien ainsi qu'un érudit de Sanscrit et de Persan. Il était mort en 1940. Sa veuve, qui avait consacré beaucoup d'années au service social, vivait à Bombay où résidaient également ses deux filles. La plus jeune des deux, Nandini, avait fait un mariage réussi auprès de Bhagwan Metha, fils de Sir Chuninal Metha, un admirateur de K depuis avant la guerre ; ils avaient trois enfants. Sir Chuninal emmena Nandini rencontrer K lorsqu'il arriva à Bombay ; elle fut prise sous son charme et se rendit ensuite avec son beau-père à ses causeries. Quelques mois plus tard elle annonça à son mari qu'elle voulait vivre seule. Après le départ de K, elle déposa une plainte contre son mari devant la Haute Cour de Bombay dans laquelle elle demandait le divorce et la garde de ses enfants âgés de neuf, sept et trois ans, sur la base de comportements cruels de la part de son époux. Celui-ci défendit son cas en disant que sa femme avait été indûment influencée par les enseignements de Krishnamurti. Son avocat fit de longues lectures devant la Cour d'extraits de causeries de K dans lesquelles il parlait de la position inférieure des femmes indiennes et de leurs servitudes vis-à-vis de leurs époux. Cependant aucune suggestion impropre ne fut entendue tout au long de l'audience. Nandini perdit le procès et ses enfants lui furent retirés. Ayant déjà quitté son mari, elle chercha refuge chez sa mère. K reçut un télégramme lui annonçant le verdict auquel il répondit : « Quel que soit le résultat, tout ira bien »<sup>45</sup>. Une fausse rumeur circula en Angleterre disant que K avait été cité en tant que complice dans une affaire de divorce. Jusqu'à la fin de sa vie, K éprouva toujours une tendresse très particulière pour Nandini. En 1954, une petite école de jour « Krishnamurti » ouvrit ses portes à Bombay ; Bal Anand y recevait uniquement des enfants démunis. Sa directrice fut Nandini.

K ne fit la connaissance de l'aînée des deux sœurs, Pupul Jayakar, qu'au début de 1948. Elle avait servi en tant que travailleuse sociale dès le début des années 40 et était devenue une personne de grande



responsabilité dans le domaine du textile et de l'artisanat indien dont elle avait favorisé le développement et l'exportation. Elle deviendra par la suite Présidente du Comité du Festival de l'Inde. Amie de longue date d'Indira Gandhi elle put grandement influencer l'Inde entière lorsque celle-ci devint premier ministre en 1956. Elle possédait une force de caractère supérieure à celle de Nandini bien que cette dernière avait dû avoir une grande force intérieure pour quitter son mari.

Parmi les autres personnes de ce groupe que K réunit autour de lui à cette époque, se trouvaient Sunanda Patwardhan et son mari Pama, un partenaire au sein de la société d'édition Orient Longman (il n'avait aucune parenté avec Pat). Il y avait aussi son frère Achuyt, un ancien ami de K qui avait été un grand combattant pour la liberté et qui, pour deux années encore, allait rester dans la politique. Sunanda possédait un doctorat de l'université de Madras et, à l'époque, étudiait le droit. Elle tiendrait par la suite le rôle de secrétaire de K au cours de ses séjours en Inde, voyageant avec lui et prenant des notes, en sténographie, des discussions de groupe qu'il animait. Elle et son époux vinrent plus tard vivre à Vasanta Vihar. Deux autres membres du groupe étaient le Docteur V. Balasundaram, un jeune professeur de l'Institut des Sciences de Bangalore, qui deviendrait plus tard le Principal de l'école de Rishi Valley, et R. Madhavachari, le secrétaire de la KWINC en Inde, qui logeait à Vasanta Vihar. Madhavachari était le chargé de pouvoir de Rajagopal et s'occupait de l'organisation des causeries et des voyages de K en Inde, ainsi que de l'édition et des relations avec la presse indienne.

K était arrivé à Bombay deux mois après la Partition ; les Hindous et les Musulmans étaient alors en train de se massacrer mutuellement dans le nord du pays. Néanmoins, il se rendit à Karachi et à Delhi ; il quitta Delhi avant l'assassinat de Gandhi le 30 janvier 1948. (Il a été écrit que « lorsque la lumière se fut éteinte avec la disparition de Gandhi, ce fut à Krishnamurti que Jawaharlal Nehru confia en secret son angoisse solitaire ».<sup>46</sup> K confirma que cela était plus ou moins vrai ; il avait beaucoup d'affection pour Nehru).

K fit plusieurs causeries dans le nord avant de se rendre à Bombay pour une série de douze autres entre le 1<sup>er</sup> janvier et le 28 mars 1948 qui furent suivies par plus de trois mille personnes. Il y eut ensuite des

discussions privées à Vasanta Vihar pendant presque tout le mois d'avril. (Il dit à Lady Emily qu'il n'avait jamais travaillé aussi durement de toute sa vie). A chaque causerie, il essayait d'aborder les multiples problèmes de l'existence à partir d'un point de vue différent, mais dans la mesure où il s'adressait à de nouveaux auditoires il y eut beaucoup de répétitions. Fondamentalement, il n'y avait aucune différence entre ses causeries en Inde et celles dans d'autres pays. La seule nouveauté qui émergea de ses années paisibles passées à Ojai pendant la guerre apparut dans ses écrits, plus particulièrement dans *La première et dernière liberté* et dans ses *Commentaires sur la vie*. Son audience en Inde était beaucoup plus révérencieuse qu'ailleurs cependant ; il y était traité comme un très grand gourou.

Au mois de mai, K monta à Ootacamund, la station de montagne près de Madras, pour y prendre du repos. Il résida avec quelques amis dans une maison appelée Sedgemoor, et, à sa demande, Pupul Jayakar et Nandini Mehta le rejoignirent et s'installèrent dans un hôtel voisin. M<sup>me</sup> Jayakar a noté quelques événements survenus à Sedgemoor montrant que le « processus » avait repris avec encore plus d'intensité qu'à l'époque d'Ojai, de Ehrwald ou de Pergine. Cela a dû être une expérience effrayante pour ces deux sœurs qui ne connaissaient pas encore très bien K et qui, probablement, n'avaient jamais entendu parler du « processus ».

K était parti en promenade avec les deux sœurs lorsque soudainement il leur dit qu'il se sentait malade et qu'il lui fallait retourner à la maison. Il leur demanda de rester auprès de lui, de ne pas avoir peur de ce qui allait se passer et de ne pas appeler de médecin. Il leur dit qu'il avait mal à la tête. Au bout d'un moment, il leur dit qu'il « s'en allait ». « Son visage était fatigué et exprimait une grande souffrance ». Il leur demanda qui elles étaient et si elles connaissaient Nitya. Puis il se mit à parler de Nitya, leur disant qu'il était mort, qu'il l'avait aimé et qu'il l'avait pleuré<sup>a</sup>. Il leur demanda si elles se sentaient nerveuses

a) Ce fut à Ooty, au début de 1925 quand il était parti avec Madame de Manziarly, que Nitya était retombé malade. Lorsque K y était retourné après la mort de Nitya, il avait écrit à Lady Emily : « Je loge dans la chambre de Nitya. Je le sens et je lui parle mais il me manque énormément ». Revenu à Ooty, bien que dans une autre maison, il se peut qu'une certaine mémoire était revenue à K.

mais sembla ne faire aucun cas de leur réponse. Il s'arrêta lui-même de demander à Krishna de revenir : « Il m'a dit de ne pas l'appeler ». Puis il se mit à parler de la mort. Il dit qu'elle était si proche – « A peine l'épaisseur d'un film – combien il lui aurait été facile de mourir, mais il n'aurait pas aimé cela car il avait du travail à faire ». Vers la fin, il dit : « Il revient. Ne les voyez-vous pas, tous avec lui, sans tache, purs, non touchés – maintenant qu'ils sont là, il va venir. Je suis si fatigué mais il est comme un oiseau – toujours en forme ». Puis tout à coup, Krishna fut là.

Le résumé de cet épisode n'est pas daté. Le suivant est daté du 30 mai 1948 :

*« Krishna était en train de s'apprêter à sortir en promenade lorsque, soudainement, il annonça qu'il se sentait trop faible et pas du tout présent. Il dit : « qu'est-ce que j'ai mal », posa sa main sur sa nuque et s'étendit. En quelques minutes le K que nous connaissions disparut. Pendant deux heures nous le vîmes traversé d'une douleur intense. Il souffrait comme je n'avais jamais vu quelqu'un souffrir. Il disait avoir mal à la nuque. Ses dents l'inquiétaient, son estomac était dur et gonflé, il gémissait et était oppressé. Par moments, il se mettait à hurler. Il s'évanouit à plusieurs reprises. Lorsqu'il revint de son premier évanouissement, il nous dit : « Refermez ma bouche lorsque je m'évanouis ». Il disait constamment : « Maman, oh Dieu, donnez-moi la paix. Je sais jusqu'où ils peuvent aller. Rappelez-le, je sais à quel moment la limite de la douleur est atteinte – alors ils reviendront. Ils savent jusqu'où le corps peut aller. Si je deviens fou, prenez soin de moi. Non pas que je deviendrai fou. Ils prennent beaucoup de soin avec ce corps – Je me sens si vieux – il n'y a qu'une partie de moi qui fonctionne. Je suis comme un jouet en caoutchouc indien avec lequel jouerait un enfant. C'est l'enfant qui lui donne vie ». Pendant tout ce temps, son visage fut froissé et ravagé par la souffrance. Il n'arrêtait pas de serrer ses poings et des larmes coulaient de ses yeux. « Je me sens comme un machine qui va tomber en panne ». Au bout des deux heures il perdit à nouveau connaissance. Lorsqu'il revint à lui, il dit : « La douleur a disparu. Je sais, très profondément en moi, ce qui s'est passé. On m'a fait le plein d'essence. Le réservoir est plein à ras-bord ».*

Il se mit alors à parler et à décrire des lieux qu'il avait vus au cours de ses voyages ; il parla de l'amour : « Savez-vous ce qu'est aimer ? Vous ne pouvez enfermer un nuage dans une cage dorée. Cette souffrance rend mon corps comme de l'acier et, oh, si souple, si flexible, sans aucune pensée. C'est comme un polissage, une vérification ». Pupul Jayakar lui demanda s'il lui était possible d'arrêter cette douleur. Il lui répondit : « Vous avez déjà accouché. Pouvez-vous arrêter le processus de la naissance une fois qu'il a commencé ? » Puis il s'assit en tailleur, le dos droit. La douleur avait disparu sur son visage ; M<sup>me</sup> Jayakar avait écrit : « Il n'y avait plus de temps. Ses yeux étaient fermés. Ses lèvres bougeaient. Il semblait qu'il grandissait. Nous sentions que quelque chose d'immense se déversait en lui. L'atmosphère était chargée d'une palpitation. Cela remplissait toute la pièce. Puis il ouvrit les yeux et dit : « Quelque chose s'est passé – avez-vous vu quelque chose ? » Nous lui dîmes ce que nous avions senti. Il dit : « Mon visage sera différent demain ». Il s'étendit et sa main prit une pose de plénitude. Il dit : « Je serais comme une averse – immaculé ». Au bout de quelques minutes, il nous dit qu'il se sentait bien et que nous pouvions rentrer chez nous ».

Deux événements de même nature eurent lieu au mois de juin. Le 17, K était parti se promener seul et avait demandé à Pupul et Nandini de l'attendre dans sa chambre. A son retour, il était devenu un étranger. K avait disparu. Il commença à dire qu'il était blessé au fond de lui, qu'il avait été brûlé et qu'il avait une douleur qui lui traversait le crâne. Il dit : « Vous savez, vous avez failli ne plus le revoir demain. Il était au bord de ne plus revenir ». Il n'arrêtait pas de toucher son corps pour vérifier s'il était entier. Il dit : « Il faut que je retourne pour comprendre ce qui s'est passé sur le chemin. Quelque chose s'est passé et ils se sont précipités en arrière, mais je ne sais pas si je suis revenu. Il se peut qu'il y ait quelques morceaux de moi qui soient restés sur le bord de la route ».

Le lendemain soir, Pupul et Nandini l'attendirent à nouveau dans sa chambre pendant qu'il partit seul en promenade. Lorsqu'il rentra, vers dix-neuf heures, à nouveau il était devenu « étranger ». Il alla s'allonger. « Il disait qu'il se sentait brûlé, totalement brûlé ; il pleurait. Il nous

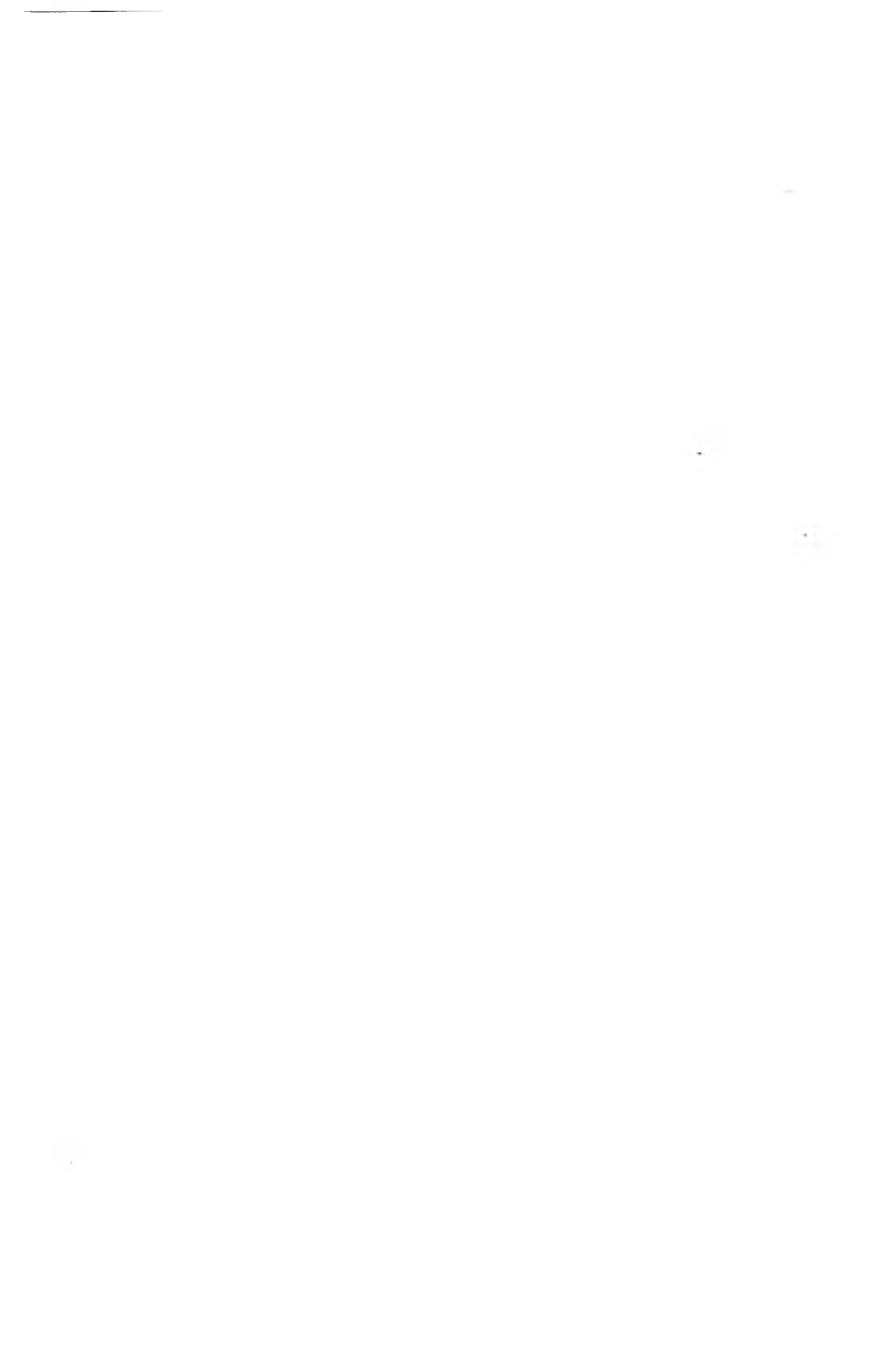
a dit : « Vous savez, j'ai découvert ce qui s'était passé sur cette route. Il est venu entièrement et a tout pris en charge. C'est pourquoi je ne savais pas si j'étais revenu. Je ne savais rien. Ils m'ont brûlé afin qu'il y ait davantage de vide. Ils veulent voir jusqu'où il peut aller vers eux ». A nouveau, Pupul et Nandini perçurent la même palpitation qui emplît la chambre, comme au soir du 30 mai.<sup>47</sup>

Le fait que les deux sœurs ne savaient rien de ce qui s'était passé auparavant donne une valeur particulière à leur récit car il comporte de nombreuses similarités avec plusieurs autres recueillies précédemment sur ce qui était arrivé à K à Ojai, Ehrwald et Pergine – les fréquents évanouissements accompagnés de douleur, la terreur marquée sur le corps de Krishna et la peur de le rappeler, sa réalisation du fait que la douleur cesserait si Krishna revenait mais que le « processus » s'arrêterait aussi ? Enfin, il y avait cette allusion à la mort (à Ehrwald, lorsque les cloches se mirent tout à coup à sonner alors que Krishna était « parti », elles causèrent un tel choc de douleur sur le corps que Krishna dut revenir. Lady Emily avait rapporté ensuite que K avait dit : « Il s'en est fallu d'un cheveu. Ces cloches étaient presque en train de sonner le glas de mes funérailles »). Les notes de Pupul Jayakar nous disent qu'à part K, il y avait d'autres présences, tout comme cela avait été le cas à d'autres occasions – les « ils » qui prenaient grand soin du corps ; probablement, s'agissait-il des mêmes « ils » que ceux qui avaient accompagné K lorsque Pupul les mentionna dans son premier récit avec les mots « sans tache, purs, non-touchés ». Puis il y a ce « il » qui était venu « entièrement » au cours de la promenade du 17 juin et qui avait « tout pris en charge ». L'être qui était étendu sur le lit en train de souffrir avait été « brûlé » pour faire encore plus de vide afin que ce « il » puisse pénétrer davantage dans K ou dans le corps.

Ainsi apparaissaient à présent trois entités mises à part les plusieurs anonymes appelées les « ils » : l'être restant en arrière pour supporter les souffrances du corps, K qui partait puis revenait et enfin le mystérieux « il ». Toutes ces entités n'étaient-elles que des aspects différents de la conscience de K ou étaient-elles des êtres séparés ? Malheureusement, la seule personne qui aurait pu nous éclairer sur tout ceci, c'est-à-dire K lui-même, ne se souvint d'aucun des événements survenus à

Ooty, tout comme il n'avait eu aucun souvenir du « processus » à son début. Cela n'est pas surprenant dans la mesure où il était en dehors de son corps. Il avait toujours été conscient d'être « protégé » par quelque chose ou quelqu'un d'extérieur à lui-même et il croyait que quiconque qui aurait voyagé avec lui aurait bénéficié aussi de cette protection. Mais il lui était impossible de dire d'où elle venait. Plus important encore que tout ceci, ce récit nous apprend que le corps de K continuait à subir une préparation.

Après ce séjour à Ooty, K poursuivit ses causeries dans de nombreux endroits à travers toute l'Inde, puis il rendit visite à ses écoles de Rajghat et Rishi Valley. Il ne retourna pas à Ojai avant avril 1949, après dix-neuf mois d'absence.



## *« Entrer dans la demeure de la mort »*

A son retour d'Inde, les Rajagopal remarquèrent avec inquiétude que K avait acquis une nouvelle indépendance. La rumeur à propos de Nandini leur était parvenue et Rosalind en fut jalouse de la façon la plus humaine qui soit, ayant été depuis si longtemps déjà la seule femme dans la vie de K. La jalousie mène à la possessivité et K ne pouvait être possédé malgré tout l'amour qu'il éprouvait. Il retourna en Inde en novembre. Au cours d'une causerie qu'il donna en décembre à Rajamundi, à cinq cents kilomètres au nord de Madras, quelqu'un demanda : « Vous dites que l'homme est la mesure du monde et que lorsqu'il se sera transformé, le monde sera en paix. Votre propre transformation démontre-t-elle cette assertion ? » K répondit :

*« Vous et le monde n'êtes pas deux entités différentes. Vous êtes le monde, non pas en tant qu'idéal, mais véritablement, dans les faits... comme le monde est vous ; dans votre propre transformation, vous produisez une transformation de la société. La personne qui questionne sous-entend que dans la mesure où l'exploitation perdure, ce que je dis est futile. Cela est-il vrai ? Je parcours le monde entier pour rappeler votre attention à la vérité, pas pour faire de la propagande. La propagande est un mensonge. Vous pouvez propager une idée mais vous ne pouvez pas propager la vérité. Je vais à droite et à gauche rappeler la vérité à votre attention, mais il vous appartient de la reconnaître, ou pas. Un homme ne peut changer le monde à lui seul, mais vous et moi, si nous sommes ensemble, pouvons changer le monde. Vous et moi, nous avons à découvrir ce qu'est la vérité ; car c'est la vérité qui détruit les misères et les douleurs du monde ».*



En janvier 1950, alors qu'il parlait pour la première fois à Colombo, une question similaire lui fut posée : « Pourquoi perdez-vous votre temps à prêcher au lieu d'aider le monde d'une façon pratique ? » K répondit :

*« Vous voulez dire amener un changement dans le monde, une plus grande justice économique, une meilleure distribution du pouvoir, une meilleure relation – ou, pour le dire plus crûment, vous aider à trouver un meilleur emploi. Vous désirez voir un changement dans le monde, tout homme intelligent y aspire ; et vous voulez une méthode pour amener ce changement et donc vous me demandez pourquoi je perds mon temps à prêcher au lieu d'agir. Maintenant, ce que je suis en train de faire est-il une perte de temps ? Cela serait une perte de temps, n'est-ce pas, si j'introduisais tout un ensemble d'idées pour remplacer la vieille idéologie, l'ancienne structure. Plutôt que de vous indiquer une soi-disant voie d'action pratique pour faire, pour vivre, pour trouver un meilleur emploi, pour créer un monde nouveau, n'est-il pas important de découvrir ce qui actuellement empêche une véritable révolution – non pas une révolution menée par la droite ou par la gauche, mais une révolution radicale, fondamentale, qui ne soit pas basée sur des idées ? Parce que, comme nous en avons déjà parlé, les idées, les croyances, les idéologies et les dogmes empêchent l'action. »*

En août 1950, K décida de faire une retraite d'un an à Ojai. Il cessa de donner des causeries ainsi que des entretiens privés et passa la plus grande partie de son temps à faire des promenades en solitaire, à méditer et à « flâner dans le jardin » comme il le dit à Lady Emily. Il fut de retour en Inde pendant l'hiver 1951, accompagné de Rajagopal qui n'y était pas revenu depuis quatorze années ; mais il resta dans une semi-retraite, ne donnant aucune causerie et demeurant très retiré. Il semblait regarder profondément en lui-même en permanence.

La meilleure chose qu'il advint à K extérieurement au début des années 50 fut la maturation d'une forte amitié avec Vanda Scaravelli, née Passigli, dont il avait fait la connaissance en 1937 à Rome. Après être resté avec elle et son mari pendant deux jours à Rome au cours de

l'automne 1953, elle l'emmena à Il Leccio<sup>a</sup>, sa grande maison au-dessus de Fiesole. Là, il se trouva très en paix parmi les oliviers, les cyprès et les collines. Il Leccio devint pour lui un refuge entre ses constants déplacements en Inde et à Ojai. Bien qu'il s'arrêtât à Londres et parfois à Paris ou dans d'autres régions d'Europe, il n'y avait qu'à Il Leccio où il était possible d'avoir des causeries, des discussions et des entretiens en toute liberté.

En mai 1954, K donna une série de causeries et de discussions pendant une semaine à New York à la Washington Irving High School. Un grand nombre de personnes y participèrent car la récente publication de *La première et dernière liberté* avait été accueillie avec beaucoup d'intérêt. Anne Morrow Lindbergh, critiquant l'édition américaine, avait écrit : «... la pure simplicité de ce qu'il a à dire coupe le souffle. A travers un seul paragraphe, voire une seule phrase, le lecteur a de quoi explorer, questionner et réfléchir pour plusieurs jours ». Lorsque le livre sortit en Angleterre, un critique du *Observer* écrivit : «... pour ceux qui veulent écouter, cela aura une valeur bien au-delà des mots » ; un autre critique écrivit dans le *Times Literary Supplement* : « Il est un artiste à la fois dans le domaine de la vision et dans celui de l'analyse ». Lorsque l'édition américaine des *Commentaires sur la vie* fut publiée de façon impeccable par Rajagopal deux ans plus tard, l'écrivain et journaliste américain très connu, Francis Hackett, écrivit dans le *New Republic* à propos de K : « Je sens qu'il possède un secret magique... Il n'est pas différent de ce qu'il semble être – un homme libre, de qualité première, vieillissant comme le font les diamants, mais avec cet éclat brillant qui n'a pas d'âge et qui reste éternellement vivant ». Le critique littéraire du *Times Literary Supplement* écrivit quant à lui : « La profondeur, à la fois spirituelle et poétique, de ces commentaires est aussi simplement exprimée que ce qu'elle est fouillée ».

K ne mentionna jamais un seul de ses livres dans aucune lettre qu'il expédia à Lady Emily bien qu'il mentionna une fois en 1930 la révision de ses causeries qu'il avait déjà arrêtées de faire depuis long-

---

a) Il y avait une immense yeuse dans le jardin qui avait inspiré le nom donné à la maison.

temps. K n'accordait absolument aucun intérêt à ses écrits sauf pour parfois suggérer un titre pour un livre lorsqu'on le lui avait demandé. Cela était-il dû à son manque de mémoire venant du fait qu'il ne pensait plus jamais à quelque chose de précis lorsque celle-ci était passée ?

Après un autre hiver de causeries en Inde, d'octobre 1954 à avril 1955 où Rajagopal l'avait accompagné, ainsi qu'une autre visite à Il Leccio et des causeries à Amsterdam, K vint à Londres en juin où il parla six fois à Friend's Meeting House. (Lorsqu'il était à Londres, il séjournait chez M<sup>me</sup> Jean Bindley, une ancienne amie du début de l'Etoile car Lady Emily ayant démangé pour un petit appartement, n'avait plus de place pour le recevoir ; cependant, il la voyait tous les jours). Ce fut au cours de sa troisième causerie à Londres qu'il parla pour la première fois en public d'entrer dans la demeure de la mort de son vivant – un thème dont il parlerait souvent par la suite. Il l'aborda en répondant à la question d'un auditeur : « J'ai peur de la mort. Pouvez-vous me donner un quelconque apaisement à ce propos ? » K répondit :

*« Vous avez peur de lâcher tout ce que vous avez connu... Vous avez peur de laisser tout cela, complètement, profondément, depuis le tréfonds de votre être, et de rester avec l'inconnu – ce qu'est la mort après tout... Pouvez-vous, vous qui êtes le résultat du connu, entrer dans l'inconnu qu'est la mort ? Si vous voulez le faire, il vous faut le faire de votre vivant, cela est sûr, et non pas au dernier moment... Entrer dans la demeure de la mort de son vivant n'est pas une simple idée morbide ; c'est la seule solution. Que l'on mène une vie pleine et riche – quel que soit le sens de ces mots – ou une vie pauvre et misérable, ne pouvons-nous pas connaître ce qui n'est pas mesurable, ce qui n'est qu'aperçu par l'expérimentateur à de rares moments ?... Le mental peut-il mourir d'instant en instant à tout ce qu'il expérimente et ne jamais accumuler ? »*

K allait exprimer la même idée de façon plus simple dans le deuxième tome de ses *Commentaires sur la vie* (1959) : « Comme il est nécessaire de mourir à chaque jour, à chaque minute à tout, à tous les nombreux hiens et à l'instant qui vient juste de passer ! Sans mort il n'y a pas de renouveau, sans mort il n'y a pas de création. Le fardeau

du passé produit sa propre continuité et les soucis d'hier donnent à nouveau vie à ceux d'aujourd'hui ».

K se rendit dans de nombreux endroits les deux années qui suivirent en plus de Ojai, de l'Inde et de l'Angleterre. Partout, il donna des causeries publiques et des entretiens privés, et mena des débats et des groupes de discussions – Sydney, Alexandrie, Athènes, Hambourg, la Hollande et Bruxelles. Il passa tout le mois de juin 1956 avec un ami belge, Robert Linssen, dans sa villa près de Bruxelles. Monsieur Linssen organisa pour lui six causeries au Palais des Beaux Arts de Bruxelles ainsi que six autres privées dans sa villa. La reine Elisabeth de Belgique assista à l'une d'elles et demanda également un entretien privé avec K.

Au cours de l'hiver 1956-57, K resta en Inde avec Rajagopal et Rosalind, allant tous les trois de place en place, accompagnés par son groupe d'admirateurs indiens. En 1956, Tenzin Gyatso, le Dalaï Lama, alors âgé de vingt et un ans, accepta une invitation pour venir visiter l'Inde et les lieux sacrés associés au Bouddha. C'était la première fois qu'un Dalaï Lama sortait du Tibet. Il s'était enfui du Tibet trois années plus tôt lorsque les Chinois attentèrent à sa vie. Un officier politique du Sikkhim, Apa Sahib Pant, qui voyageait avec le Dalaï Lama et sa grande suite dans un train spécial, lui parla de Krishnamurti et de la nature de son enseignement. Lorsqu'en décembre le Dalaï Lama arriva à Madras et apprit que Krishnamurti était à Vasanta Vihar, il insista pour le rencontrer bien qu'il n'aimât pas le protocole. D'après Apa Sahib qui l'aurait rapporté à Pupul Jayakar, « Krishna-ji le reçut simplement. L'affection électrique qui jaillit instantanément entre eux était à couper le souffle ». « Le Dalaï Lama lui demanda gentiment mais sans détour : « Monsieur, à quoi croyez-vous ? » Alors la conversation s'engagea sous la forme de phrases presque monosyllabiques et sans aucune rhétorique. Le jeune lama se sentait en terrain familier car Krishna-ji le considérait comme un co-expérimentateur ». Après leur entretien, le Dalaï Lama dit : « Une grande âme, une grande expérience ». Il exprima le souhait de revoir Krishnamurti<sup>48</sup>. Une autre rencontre entre eux ne put être organisée avant le 31 octobre 1984 à Delhi ; elle n'eut cependant pas lieu car ce jour-là M<sup>me</sup> Gandhi fut assassinée.

En janvier 1957, le gouvernement du Sri Lanka autorisa la diffusion des cinq causeries publiques que K donna à Colombo. Cela parut à K tout à fait extraordinaire étant donné leur contenu particulièrement subversif. Après la dernière causerie qu'il donna à Bombay au mois de mars, il ne parla plus en public jusqu'en septembre 1958 ; cela fut le seul fait des circonstances, K n'ayant pas pris de décision particulière à ce propos. En fait, il se rapprochait d'un grand changement qui allait survenir dans sa vie extérieure.

K s'envola de Bombay le 6 mars pour Rome avec Rajagopal ; de là, il se rendit à Il Leccio où il avait prévu de ne rester que jusqu'à la fin du mois avant d'aller à Helsinki avec Rajagopal où une rencontre avait été organisée. Il avait été assez malade en Inde et il annula soudainement non seulement Helsinki mais l'ensemble de son programme de causeries à venir à Londres, Biarritz et Ojai, ainsi qu'en Nouvelle Zélande et en Australie. Il prolongea de plusieurs semaines son séjour à Il Leccio à rester inactif, sans même écrire une seule lettre (le mari de Vanda Scaravelli mourut à Florence durant cette période). Ce ne fut que vers la fin mai qu'il retrouva Rajagopal à Zurich et ils partirent ensemble pour Gstaad où ils avaient été invités à séjourner. Ce fut pour K la première rencontre avec ce lieu qu'il allait rapidement connaître très intimement. C'est probablement au cours de ce séjour qu'il conçut l'idée de tenir une rencontre annuelle internationale en Suisse comparable aux camps d'Ommen. Cela lui épargnerait beaucoup de déplacements (il ne voulut jamais retourner à Ommen après sa transformation en camp de concentration).

Le 11 juin, K et Rajagopal allèrent s'installer à l'Hôtel Montesano, à Villars où K et Nitya étaient déjà descendus ensemble en 1921. Après une quinzaine de jours Rajagopal repartit pour Ojai, laissant K tout seul avec tout juste assez d'argent pour régler la note d'hôtel. De toute évidence leur relation avait subi une crise. Une tension s'était accrue entre eux depuis le retour d'Inde de K en 1949. La fragilité de leur relation avait pris un nouveau tournant lorsque Rajagopal – qui ne croyait pas que K avait été réellement malade à Il Leccio – après avoir tout organisé pour ses tournées, se trouva dans l'obligation soudaine de tout annuler. Il semble qu'il ait dit à K au cours de leur séjour à Villars

qu'il en avait assez d'être son agent de voyage et que dorénavant, l'ensemble de ses déplacements pourraient être organisés par Miss Doris Pratt, la secrétaire de la KWINC de Londres qui avait travaillé pour K depuis les premiers jours d'Ommen. Les dépenses de K à Londres ainsi que ses voyages au départ de Londres étaient réglés grâce à des dividendes provenant d'un ensemble de dons qui avaient été faits pour son travail et qui étaient administrés par Doris Pratt. Les dépenses de Rajagopal en Angleterre étaient également réglées sur ce fond. Rajagopal avait demandé à Doris Pratt de tenir un registre de toutes les dépenses de K. Pour les dépenses de K en Inde, Rajagopal envoyait de l'argent sur place à partir d'Ojai.

Ce qui se passa alors entre K et Rajagopal eut pour conséquence une réticence de la part de K pour retourner à Ojai. Lorsqu'il l'avait quitté à Villars, Rajagopal avait dit à K qu'il allait comprendre ce que signifiait être seul. Mais K n'était jamais seul. Il resta à Villars un mois entier, tout à fait content. Il écrivit à Lady Emily : « Je fais une retraite. Je ne vois personne et les seules conversations que j'ai sont avec le serveur. C'est si agréable de n'avoir rien à faire, sauf les autres choses. Il y a ici de splendides promenades où l'on ne croise pratiquement personne. S'il vous plaît, ne dites à personne où je me trouve ». Par « les autres choses », K voulait parler de la méditation qui s'intensifiait en lui à chaque fois qu'il se trouvait au calme et par laquelle il allait de plus en plus profondément en lui. Doris Pratt savait où il était. Elle lui faisait suivre ses lettres qu'il lui retournait après les avoir lues en lui disant qu'il ne répondrait à aucune car il voulait avoir « un long repos complet bien que tout aille bien ». Il lui écrivait comment elle devait y répondre sans avoir à les lire.

Le 20 juillet Léon de Vidas et son épouse que K connaissait depuis quelque temps (il travaillait dans le textile à Paris) le rencontrèrent on ne sait comment à Villars ; K n'avait plus un sou sur lui. Ils l'emmenèrent avec eux dans leur maison en Dordogne. (K aurait pu demander à Rajagopal de lui envoyer de l'argent mais apparemment, il ne voulait pas communiquer avec lui et il était impossible de faire sortir de l'argent d'Angleterre à cause de la réglementation sur le change). K resta en Dordogne jusqu'en novembre ; il écrivit à Lady Emily vers la fin

octobre : « Cet endroit est très paisible et je ne vois personne, exceptés mes deux hôtes. On est à l'écart des villes. Cela a été une totale retraite faite de marches et de solitude. C'était très bien. Je referai la même chose en Inde ».

Rajagopal accompagna K en Inde pour la dernière fois au cours de l'hiver, mais il ne resta que jusqu'en janvier 1958. K resta en retraite jusqu'en septembre, à Rishi Valley d'abord, puis à Rajgat et enfin à Ranikhet, une station de montagne dans le nord du pays où il resta seul pendant un mois. Puis il reprit ses causeries publiques. Le 13 novembre, il signa à Vasanta Vihar un document attesté par le Notariat Public de la Haute Cour de Juridiction de Madras donnant pour l'ensemble de ses écrits passés et à venir ses droits d'auteur à la KWINC et autorisant Rajagopal, Président de la KWINC à prendre toutes les dispositions nécessaires concernant la publication de ses livres. K ne se souvenait plus de la date à laquelle il s'était retiré du conseil d'administration de la KWINC ni pourquoi il l'avait fait. Il paraît étrange que ce document ait été signé à un moment où la relation avec Rajagopal était si difficile ; cependant ce fut probablement pour cette raison que Rajagopal avait désiré que sa position fut légalisée. Une autre raison réside peut-être dans le fait que cette année-là une loi concernant les accords internationaux sur les droits d'auteur entra en vigueur.

Au début de l'année 1959 K donna des causeries à Delhi. Il résidait chez son vieil ami Shiva Rao mais la chaleur y était si forte qu'on lui loua une maison pour le mois de mars à Srinagar au Cachemire. Cependant celle-ci étant sale et envahie par des rats, K partit pour Pahalgam, une vallée du Cachemire à mille quatre cents mètres d'altitude, où il s'installa dans une hutte gouvernementale « pas du tout luxueuse » comme il le dit à Lady Emily « mais dans un environnement magnifique avec des sommets enneigés et des kilomètres de forêts de pins ». Pupul Jayakar et Madhavachari avaient été avec lui à Srinagar mais il resta seul à Pahalgam avec Parameshwaram, le chef cuisinier de Rishi Valley. Vers la mi-août, il tomba malade à cause d'une infection rénale et il fallut le transporter jusqu'à Srinagar avec une forte fièvre et de là jusqu'à la maison de Shiva Rao à Delhi où il prit pour la première fois des antibiotiques. Ils eurent un effet si puissant sur lui qu'il se retrouva

temporairement paralysé des deux jambes (il crut que cela durerait toute sa vie, dit-il par la suite, acceptant sereinement le fait) et il devint si faible que Parameshwaran dut le faire manger comme un bébé. Il resta alité presque sept semaines et récupéra à Rishi Valley avant de recommencer à donner des causeries dans plusieurs endroits de l'Inde. Ce ne fut que le 11 mars 1960 qu'il reprit enfin l'avion pour Rome où Vanda Scaravelli vint l'accueillir et l'emmena à Il Leccio.

Rajagopal ne sut rien des projets de K jusqu'à ce que celui-ci ne lui envoya un courrier pour lui dire qu'il resterait pour plusieurs semaines à Il Leccio avant d'entrer à la clinique Bircher-Benner de Zurich. Rajagopal ne savait pas si K avait l'intention de retourner à Ojai cet été-là. Il demanda à Doris Pratt d'expédier de l'argent à K pour son hospitalisation à partir du compte anglais mais le contrôle sur les changes étant toujours en vigueur, l'argent ne put être envoyé. K dit à Doris Pratt de ne pas s'en inquiéter, des amis portoricains lui ayant offert de payer ces frais.

K entra en clinique le 11 avril où il fut mis à une diète très stricte. Il y resta jusqu'au 1<sup>er</sup> mai avant de s'envoler pour l'Amérique via Londres. Doris Pratt qui le retrouva à Heathrow reçut un choc en voyant combien il avait l'air hagard. Il dut commander de nouveaux souliers tant ses pieds étaient amaigris. Malgré sa fragilité, « il refusa résolument de voyager en première classe » dit Doris Pratt à Rajagopal. Le jour où K quitta Londres, elle écrivit à nouveau à Rajagopal : « Je dois vous dire d'une façon très très confidentielle que je le sens très malade et absolument pas en état de donner des causeries à Ojai, bien qu'il y semble très décidé... On a dit qu'il a failli mourir à Delhi et, étant donné son état actuel, je ne peux que le croire. Je pense qu'il serait de la plus haute importance de prendre énormément soin de lui avec beaucoup d'amour et de tendresse pendant qu'il sera à Ojai ». <sup>49</sup>

K fit un arrêt à New-York où il resta chez un ami qui lui dit qu'à moins qu'il ne prenne quelques résolutions, il s'apercevrait très rapidement qu'il n'aurait plus son mot à dire dans les affaires de la KWINC. Cet ami le pria d'y prendre plus de responsabilités dans la mesure où les grosses sommes que recevait la KWINC en donations étaient destinées à financer son travail. Après avoir géré avec beaucoup d'effica-



cité et de réussite les affaires de K pendant trente cinq ans, Rajagopal ne voyait aucune raison à ce que K y intervienne aussi soudainement. En réalité, Rajagopal avait avec lui un vice-président et un groupe d'actionnaires, mais il les dirigeait de façon autocratique. Malheureusement, il refusa de donner à K les informations qu'il lui demandait et lorsque K voulut refaire partie du conseil d'administration, sa demande fut rejetée. Si Rajagopal avait seulement accepté que K retrouve une place au sein du conseil, il était presque certain qu'il s'en serait très vite désintéressé. Etant donné le comportement de Rajagopal, son intransigeance apparut suspecte et altéra une relation qui avait jusqu'alors reposé sur une confiance mutuelle.

On peut comprendre le désagrément de Rajagopal lorsque K ayant insisté pour donner des causeries à Ojai et ayant décidé d'en donner huit, il annonça au bout de la troisième qu'il ne pourrait n'en donner qu'une de plus. (Cette troisième causerie fut superbe ; il y parla de la façon de « rendre l'esprit innocent à travers la mort du connu » et du besoin urgent d'une transformation radicale dans la psyché humaine). L'annulation des quatre autres causeries créa une agitation et une grande déception parmi les gens qui avaient parcouru un long trajet pour suivre l'ensemble des huit initialement prévues. Rajagopal était d'autant plus irrité que, comme il le dit à Doris Pratt, K ne les avait pas annulées parce qu'il était malade mais seulement parce qu'il n'avait « pas assez d'énergie » pour continuer bien qu'il ait donné pendant « trois jours des interviews de plusieurs heures ». On peut se demander si, Rajagopal pensant que K pouvait donner des causeries publiques aussi facilement que des entretiens privés, connaissait bien la vie intérieure de K. Il semble tout à fait évident qu'il avait besoin d'une énergie spéciale pour parler devant un grand auditoire.

K avait prévu de retourner à la clinique Bricher-Benner vers la fin juin mais il ne cessait de reporter son départ, au plus grand regret de Rajagopal. Il ne donnait plus aucune interview ni ne répondait au courrier, pas même à celui de Lady Emily ou de Vanda Scaravelli et les lettres s'empilaient les unes sur les autres. Finalement il resta jusqu'à son départ pour l'Inde en novembre bien que l'atmosphère à Arya Vihara eut été très désagréable car non seulement la tension montait

entre lui et Rajagopal mais ce dernier ne cessait de se quereller aussi avec Rosalind ; en fait ils divorcèrent peu de temps après.

K ne se sentit pas en état de donner des causeries en Inde en étant cependant prêt à parler avec des petits groupes. Il écrivit apparemment à Rajagopal depuis l'Inde pour lui demander d'organiser une rencontre en Angleterre pour l'année suivante. Il reçut un câble en retour : « Plus en mesure d'organiser quoi que ce soit – Ai parlé avec Doris Pratt qui aidera. Ecrivez-lui. Bonne année ». Rajagopal se lavait les mains de toute activité pour K en Europe. C'est de Londres, où il se trouvait, qu'il expédia ce câble ; il y eut de nombreux « échanges acides » avec Doris Pratt qui le trouva dans un état de grande tristesse. Je l'avais moi-même rencontré une fois et n'étant pas au courant du changement dans sa relation avec K, je fus profondément affectée lorsqu'il commença à le tromper. J'avais particulièrement aimé Rajagopal depuis l'époque où il était allé à Cambridge et où j'allais souvent lui rendre visite. Il insulta également K devant ma mère qui en fut toute retournée, elle aussi ayant beaucoup apprécié Rajagopal depuis longtemps. Nous espérions que tout ceci n'était qu'un passage.

K s'adressa à des petits groupes à New Delhi vers la fin de l'année 1960 et à Bombay au début de 1961. Il était à l'époque profondément concerné par l'urgence d'un changement dans la psyché humaine et la création d'un esprit nouveau. Vers la mi-mars il quitta l'Inde pour retourner à Il Leccio où il séjourna plusieurs semaines avant de se rendre à Londres au mois de mai. Doris Pratt avait fait tout son possible pour organiser une rencontre. Sachant combien il avait autrefois aimé marcher à Wimbledon Common lorsqu'il logeait chez Miss Dodge à West Side House, elle lui avait loué une maison à Wimbledon et y avait réservé l'hôtel de ville pour une série de douze rencontres auxquelles elle avait personnellement invité environ cent cinquante personnes. Elle et une amie hollandaise que K connaissait depuis plusieurs années, Anneke Korndorffer, s'occupèrent de lui. Au cours de ces rencontres, K accepta pour la première fois d'être enregistré sur un magnétophone à bandes.

Doris et Anneke, qui restèrent avec lui pendant huit semaines à Wimbledon, furent très troublées lorsqu'elles l'entendirent hurler au

milieu de la nuit et souvent au cours des repas alors qu'il laissait tomber ses couverts et semblait pétrifié, au bord de l'évanouissement. Doris lui demanda s'il y avait quelque chose qu'elle put faire, ce à quoi il répondit : « Rien d'autre que de rester calme et détendue, de *ne pas* s'inquiéter et aussi de *ne pas* me toucher ». Il leur dit que bien que sachant très précisément ce qui lui arrivait, il se trouvait dans l'impossibilité de le leur expliquer. Le 18 mai, il écrivit en Inde à Nandini Mehta : « Etrangement les événements survenus à Ooty ont repris ici, bien que personne ne le sache – c'est très fort ».<sup>50</sup>

K quitta Londres pour Ojai via New-York le 14 juin, emmenant avec lui, à la demande de Rajagopal, les bandes enregistrées à Wimbledon. Le lendemain, Doris écrivit à la Signora Vanda, comme K l'appelait, qu'il était terrifié par cette visite à Ojai car il y aurait là-bas une situation à affronter. Il avait dit qu'il risquerait de revenir très rapidement.

Ce fut le 18 juin, le jour précédent son vol de New-York à Los Angeles, que K commença à rédiger le plus incroyable récit qui soit à propos de ses états de conscience intérieurs. Ecrivant au crayon à papier sur un cahier d'écolier, sans aucune rature, il continua ce journal pendant sept mois. Il n'avait jamais tenu un tel journal auparavant et il ne se souvint plus par la suite des raisons qui l'avaient poussé à le faire. Ce récit est ce qui nous permet d'approcher avec le plus de justesse ce que signifiait *être* Krishnamurti. Il nous montre combien les événements extérieurs de sa vie affectaient peu son être intérieur<sup>b</sup>. Il suffit d'ouvrir ce livre au hasard pour être soi-même saisi par une profonde sensation de merveilleux mystère. Le récit commence abruptement : « Dans la soirée cela fut tout à coup là, emplissant la pièce, un sens immense de beauté, de force et de douceur. Les autres l'ont senti (les amis chez qui il était à New-York) ». Le « sacré », l'« immense », la « bénédiction », l'« autreté », l'« autre », la « vastitude », tous ces termes sont ceux que K utilisera tout au long de son journal

---

b) Ce journal, sous le titre de *Krishnamurti's Notebook* fut édité par Gollancz, Harper and Row en 1976.

pour faire référence à ce mystérieux « cela » qui ne pouvait être recherché mais qui venait quotidiennement à lui avec tant de force qu'il arrivait parfois que d'autres personnes le perçussent. Il écrivit également à propos du « processus », cette violente douleur qui lui traversait simultanément la tête et la colonne vertébrale. La totalité de son enseignement figure dans ce journal ainsi que de très belles descriptions de la nature. Le 21 à Ojai, il écrivit : « Réveillé vers deux heures, il y avait une pression singulière et la douleur était encore plus vive au centre du crâne. Cela a duré plus d'une heure et il s'est réveillé plusieurs fois à cause de l'intensité de la pression. A chaque fois, il y avait une grande extase qui s'étendait ; la joie continuait ». Le lendemain, il écrivait : « La force et la beauté d'une tendre feuille résident dans sa vulnérabilité. Comme une pousse d'herbe sortant d'entre les pierres du trottoir, elle contient la force à laquelle ne saurait résister la fortuite mort ». Et le 23 « Juste comme il allait se coucher, il y eut la plénitude de Il L. [Il Leccio ]. Cela n'était pas limité à la chambre ; il semblait que la terre entière, de l'horizon à l'horizon, en était recouverte. C'était une bénédiction ». Le 27 il écrivit : « Cette présence qui était à Il L. était là, attendant patiemment mais avec bienveillance et une grande tendresse ». Ces deux extraits montrent que ce qui se déroulait avait déjà été expérimenté à Il Leccio. Il se retrouvait souvent à hurler au milieu de la nuit mais comme il était seul à dormir à Pine Cottage, personne ne pouvait l'entendre, pas même de Arya Vihara.

Bien qu'il resta dix-neuf jours à Ojai pendant lesquels il tint quotidiennement son journal, K n'y mentionna jamais ses activités sur place, à l'exception d'une visite qu'il fit chez le dentiste alors que « cela » était avec lui pendant qu'il était allongé sur le fauteuil et aussi au cours d'une promenade où « environné par ces montagnes de roches dénudées et violettes, tout à coup il y eut cette solitude ; c'était une immense richesse insondable qui possédait cette beauté au-delà du sentiment ou de la pensée... Cela était seul d'une manière unique, non pas isolé, mais seul, tel une goutte d'eau contenant la totalité des eaux de la terre ». Il faut lire ce *carnet*. On ne peut en rendre sa valeur par des citations prises au hasard, quel qu'en soit leur nombre. C'est un document infiniment précieux, un des plus grands travaux mystiques de tout les

temps qui sera reconnu un jour sans aucun doute pour ce qu'il est réellement.

Pendant qu'il était à Ojai, K dit à Rosalind qu'elle pouvait rester à Aray Vihara pour toute sa vie. Elle continuait à gérer l'école de Happy Valley qui n'était plus depuis déjà longtemps une école Krishnamurti. Rajagopal avait emmenagé dans une maison qu'il avait construite de ses mains, pas très loin de la Chênaie, à l'extrémité occidentale de la vallée. Rosalind était à présent indépendante puisque Robert Logan, dont la femme était morte, lui avait laissé tout son argent et sa propriété lorsqu'il disparut à son tour. (M. Logan avait offert deux montres Pathek-Philippe à K – une première en or qu'il ne porta jamais et une autre de poche, en acier, avec une petite chaîne à laquelle pendait une ancienne pièce de monnaie grecque qu'il garda toujours sur lui jusqu'à son ultime maladie).

Après un vol de nuit pour Londres le 8 juillet, K écrivit le lendemain dans son journal :

*«... au milieu du bruit, de la fumée et des conversations, de la façon la plus inattendue, le sens d'immensité et cette extraordinaire bénédiction qui fut senti à Il L., ce sentiment imminent de sacré commença à prendre place. Le corps était nerveusement tendu à cause de la foule, du bruit, etc, mais en dépit de tout ceci, c'était là. La pression et la tension étaient intenses et il y avait une vive douleur à la base du crâne. Il n'y avait que cet état et il n'y avait pas d'observateur. Le corps entier participait de cet état et le sentiment du sacré était si intense qu'un grognement s'est échappé du corps ; et il y avait d'autres passagers assis sur les sièges voisins ! Cela a continué pendant plusieurs heures, jusqu'à tard dans la nuit. C'était comme s'il y avait quelqu'un qui regardait dans la nuit. C'était comme s'il y avait quelqu'un qui regardait non seulement avec des yeux mais avec des milliers de siècles ; tout ceci était étrange. Le cerveau était totalement vide, toute réaction s'était arrêtée. Tout au long de ces heures, il n'y avait aucune conscience de ce vide ; ce n'est qu'à présent, en écrivant, que cette chose est connue ; mais cette connaissance n'est que descriptive, elle n'est*

*pas réelle. Que le cerveau puisse se vider de lui-même est un phénomène étrange. Alors que les yeux étaient fermés, le corps, le cerveau semblaient s'enfoncer dans des profondeurs insondables, dans des états d'une beauté et d'une sensibilité incroyables ».*



## « *La fin de la douleur* »

Après trois nuits à Londres, K retrouva Vanda Scaravelli à Genève et partit avec elle à Gstaad où elle lui avait loué une maison pour l'été, le chalet Tannegg. Une petite réunion avait été organisée pour lui à l'Hôtel de Ville de Saanen, un village voisin. Doris Pratt qui l'avait rencontré à Heathrow l'avait trouvé « complètement épuisé », comme elle le dit à Vanda. Il lui avait dit : « Vous ne pouvez pas savoir ce que signifie de voyager avec quelqu'un comme la Signora Vanda. Je n'ai jamais été aussi merveilleusement traité ». Doris conclua qu'il n'avait pas dû être très heureux à Ojai. Il lui avait demandé de ne plus donner aucune information à Rajagopal sur les sommes qui étaient dépensées pour lui en Angleterre (l'ensemble de ses dépenses pour les mois de mai et juin, les locations de la maison de Wimbledon et de l'Hôtel de Ville comprises s'étaient montées à quatre cent soixante dix-sept Livres alors que les donations avaient été de six cent cinquante Livres). On ne sait si K parla ou non avec Rajagopal des affaires de la KWINC, mais il lui écrivit par la suite pour lui demander de l'en tenir au courant, en insistant pour que sa lettre soit lue par l'ensemble des actionnaires et en redemandant à faire à nouveau partie du conseil d'administration. Il ne reçut aucune réponse bien que quelque temps après, alors qu'il était en Inde, Rajagopal lui expédia un relevé de comptes auquel, bien entendu, il ne comprit rien.

Trois cent cinquante personnes, le maximum que l'Hôtel de Ville pouvait contenir, assistèrent à la première rencontre de Saanen ; elles étaient de dix-neuf nationalités différentes (les rencontres de Saanen allaient devenir pendant vingt-quatre ans un événement international annuel accueillant chaque année de plus en plus de monde). K passa presque deux semaines au chalet Tannegg avant le début de la rencon-



tre. Le 14 juillet, le jour suivant son arrivée, il écrivit dans son carnet : « Le désir pour qu'une expérience se répète, aussi agréable, belle et riche soit-elle, est le terrain sur lequel croît la douleur ». Et deux jours plus tard :

*« Tout le processus a duré pendant presque toute la nuit ; c'était assez intense. Le corps peut vraiment supporter beaucoup ! Il ne cessait de frissonner et ce matin, il s'est réveillé avec des mouvements de tête.*

*Ce matin, il y avait ce sentiment si particulier du sacré qui emplissait toute la pièce. Cela possède un grand pouvoir de pénétration, se faufilant dans chaque recoin de l'être, l'emplissant, le nettoyant et faisant n'importe quoi de lui. L'autre l'a senti aussi [Vanda]. Le fait est que tous les êtres humains implorent cela et que c'est pour cette raison que cela ne vient pas à eux. Le moine, le prêtre, le sanyasi se torturent le corps et le caractère au travers de leurs attentes, mais cela les évite. Car cela ne peut être acheté ; ce ne sont ni le sacrifice, ni la vertu, ni la prière qui peuvent amener cet amour. Cette vie, cet amour ne peuvent être si la mort est le moyen. Toute recherche, tout questionnement doivent cesser totalement.*

*La vérité ne peut être exacte. Ce qui peut être mesuré n'est pas la vérité. Ce qui n'est pas vivant est mesurable et il est possible d'atteindre son sommet. »*

Le même jour, Vanda fut témoin pour la première fois du « processus » de K ; elle écrivit :

*« Nous étions en train de discuter après le déjeuner. Il n'y avait personne d'autre dans la maison. Tout à coup K s'est évanoui. Ce qui s'est alors passé est impossible à décrire car aucun mot ne se rapproche d'une telle expérience ; mais c'est aussi quelque chose de trop sérieux, de trop extraordinaire et de trop important pour le garder, le passer sous silence ou ne pas le mentionner. Le visage de K a changé. Ses yeux devinrent plus grands, plus ouverts et plus profonds ; il avait un regard immense, au-delà d'un espace. C'était comme s'il y avait*

*une puissante présence venant d'une autre dimension. Il y avait un sentiment inexplicable de plénitude et de vide en même temps ».*

K, de toute évidence, était « parti », car Vanda avait pris note d'une remarque que l'entité restée présente lui avait adressée : « Ne me laissez pas jusqu'à ce qu'il revienne. Il doit beaucoup vous aimer s'il vous laisse me toucher car il est très pointilleux dans ce domaine. Ne laissez personne m'approcher tant qu'il n'est pas de retour ». Vanda avait rajouté dans ses notes : « Je ne pouvais absolument pas comprendre ce qui se passait et j'étais très étonnée ».

Le lendemain à la même heure, K « partit » à nouveau et Vanda nota encore une fois ce que le « corps » disait pendant qu'il était parti : « J'ai une étrange sensation. Où suis-je ? Ne me laissez pas. Pouvez-vous avoir la gentillesse de rester avec moi jusqu'à son retour ? Etes-vous à l'aise ? Prenez une chaise. Le connaissez-vous bien ? Prendrez-vous soin de lui ? » Vanda continua : « Je ne pouvais toujours pas comprendre ce qui se passait. Tout cela était trop inattendu et trop incompréhensible. Lorsque K a repris conscience, il m'a demandé de lui dire ce qui s'était passé et j'ai donc noté tout ceci dans l'espoir que j'arriverais à me faire une idée sur ce que j'avais vu et senti ».<sup>51</sup>

Vers la fin juillet Aldous Huxley et sa seconde épouse se trouvèrent à Gstaad et ils allèrent écouter K à plusieurs reprises qui donnait ses causeries à l'Hôtel de Ville de Saanen. Huxley avait écrit ensuite : « C'était une des choses les plus impressionnantes qu'il m'ait été donnée d'entendre. C'était comme d'écouter un discours du Bouddha – un tel pouvoir, une telle autorité intrinsèque, un tel refus sans aucun compromis qui empêchait à *l'homme moyen sensuel\** de s'évader ou de subroger à lui-même un quelconque *gourou*, un sauveur, un *fürher* ou des églises. « Je vous montre la douleur et la fin de la douleur » – et si vous ne choisissez pas de remplir les conditions pour mettre un terme à la douleur, soyez certains, quels que soient les gourous, les Eglises, etc en lesquels vous pouvez croire, que votre douleur continuera indéfiniment ».<sup>52</sup>

\* En français dans le texte (N.d.T.).

De toute évidence Huxley faisait référence à la sixième causerie que fit K le 6 août et dans laquelle il parla de la douleur. « Le temps n'efface pas la douleur. Vous pouvez oublier une souffrance particulière mais la douleur demeure toujours, profondément enfouie, et je pense qu'il est possible d'effacer à jamais la totalité de la douleur. Non pas demain, ni au fil du temps, mais de voir sa réalité dans le présent et d'aller au-delà ».

Le 15 août, après sa dernière causerie, K écrivit dans son journal : « Ce matin, au réveil, il y avait à nouveau cette force impénétrable dont le pouvoir est bénédiction... Pendant la promenade c'était là, intouchable et pur ».

A la lecture, cette causerie n'était pas aussi puissante que les autres. Il arriva souvent que les gens qui, à l'époque, avaient perçu une causerie particulière comme étant très révélatrice, se retrouvaient déçus lorsqu'ils en relisaient ensuite le texte imprimé. Il est très probable qu'à de nombreuses fois où K parla en public, il ait expérimenté en même temps cette étrange bénédiction et que ce soit cela qui inspira davantage l'auditoire, plutôt que ses mots.

Cet été-là, il fut créé un « comité-Saaneen » qui s'occuperait de toute l'organisation nécessaire pour que K vienne parler chaque année. Rajagopal en fut dérangé car il craignait que K coupe tous ses liens avec Ojai. Cela n'était pas son intention bien qu'il arriva en fait que K n'y retourna plus pendant cinq ans.

Après la rencontre, K resta paisiblement au chalet Tannegg en compagnie de Vanda. Pendant ce séjour, Vanda fut constamment consciente de la « bénédiction », de cette « autreté » à propos de laquelle K écrivait quotidiennement. En septembre, il prit seul l'avion pour Paris où il logea chez ses anciens amis Carlo et Nadine Suarès dans leur appartement situé au huitième étage de l'avenue Labourdonnais. Se retrouver en ville après la paix des montagnes qu'il aimait tant fut un changement assez brusque ; cependant, il écrivit : « Assis paisiblement... regardant par-dessus les toits, de la façon la plus inattendue qui soit, cette bénédiction, cette autreté est venue avec une douce clarté ; elle a empli la pièce et est restée. C'est encore là, avec la même évidence que cette écriture sur ce carnet ».

Après avoir donné neuf causeries à Paris avant d'aller à nouveau à Il Leccio, K s'envola pour Bombay en Octobre et de là, il se rendit à Rishi Valley où il resta un mois. Il se rendit ensuite à Vansata Vihar, Rajghat et Delhi. Grâce aux descriptions qu'il donne dans son journal, on a le sentiment, à leur lecture, de connaître aussi bien Rishi Valley et Rajghat que si on y était allé par soi-même. Le 23 Janvier 1962, à Delhi, son journal s'arrêta aussi soudainement que ce qu'il avait commencé. Il faisait si froid dans la maison de Shiva Rao que K n'arrivait plus à tenir un crayon entre ses doigts. La dernière lecture que l'on peut y faire est :

*«... à coup, cette immensité inconnaissable était là, non seulement dans la pièce mais aussi au-delà, si profondément dans les replis les plus intimes de ce qu'était autrefois l'esprit... cette immensité ne laissait pas de traces, elle était là, claire, puissante, impénétrable et inapprochable dont l'intensité était telle un feu ne faisant pas de cendre. Avec elle, il y avait une félicité... Le passé et l'inconnu ne se croisent nulle part. Ils ne peuvent être associés par aucun acte quel qu'il soit ; il n'y a aucun pont à franchir ni aucun chemin qui puisse y mener. Ils ne se sont jamais mélangés l'un à l'autre et ne le feront jamais. Le passé doit cesser pour que cet inconnu, pour que cette immensité soit. »*

La publication en 1976 de cet extraordinaire document passa inaperçu dans la presse anglaise et américaine, à l'exception de l'hebdomadaire américain *Publishers' Weekly* qui lui consacra un paragraphe se terminant ainsi : « L'enseignement de Krishnamurti est austère et, dans un sens, annihilant ». Une ou deux personnes qui lurent le manuscrit s'opposèrent à sa publication, craignant qu'il découragea les gens qui suivaient K. Lui maintenant que les êtres humains peuvent se transformer radicalement non pas avec le temps ou en évoluant, mais par la perception immédiate et, le *Carnet* montre que Krishnamurti n'était pas un homme ordinaire ayant vécu une transformation, mais un être unique existant dans une dimension différente. Ce point de vue avait une certaine valeur mais lorsqu'il fut défendu devant K, il répondit : « Nous n'avons pas à tous devenir un Edison pour appuyer sur un interrupteur électrique ». Un peu plus tard à Rome, alors qu'un journaliste lui faisait remarquer qu'il était né déjà ainsi et que par conséquent

les autres hommes ne pouvaient pas accéder à son état de conscience, il répliqua : « Christophe Colomb est allé en Amérique sur une goélette ; nous pouvons y aller en avion ».

K donna au cours de cet hiver-là vingt-trois causeries publiques en Inde et un nombre considérable de discussions privées ; il n'est pas surprenant qu'il se retrouva épuisé lorsqu'il arriva à Rome, au milieu du mois de mars, où l'attendait Vanda. Il tomba malade le lendemain et eut de la fièvre, et c'est dans cet état qu'il « partit » comme il avait coutume de faire pendant le « processus ». Vanda enregistra ce qui fut dit par l'entité qui restait pour garder le corps. Cependant la voix n'était plus celle d'un enfant et était assez naturelle :

*« Ne me laissez pas. Il est parti loin, très loin. Il vous a été dit de prendre soin de lui. Il n'aurait pas dû sortir. Vous auriez dû le lui dire. A table, il n'est pas entièrement là. Vous devriez le lui dire par un signe du regard afin que les autres personnes ne s'en aperçoivent pas mais que lui puisse comprendre. Beau visage à regarder. Des cils comme les siens sont inutiles pour un homme. Pourquoi ne les prenez-vous pas ? Ce visage a été façonné avec beaucoup d'attention. Ils ont travaillé et travaillé pendant si longtemps, tant de siècles, pour produire un tel corps. Le connaissez-vous ? Vous ne pouvez le connaître. Comment pourriez-vous connaître l'eau vive ? Vous écoutez. Ne posez pas de questions. Il doit vous aimer pour vous laisser demeurer ainsi près de lui. Il est très attentif à ne pas laisser les gens toucher son corps. Vous savez comment il vous considère. Il veut que rien ne vous arrive. Ne faites rien d'extravagant. Tous ces déplacements sont beaucoup trop pour lui. Et tous ces gens qui fument dans l'avion, tous ces bagages à faire constamment, ces arrivées et ces départs, tout cela a été beaucoup trop pour le corps. Il voulait arriver à Rome pour cette femme [Vanda]. La connaissez-vous ? Il voulait arriver vite pour elle. Si elle ne va pas bien, il en est affecté. Tous ces voyages – non, je ne suis pas en train de m'apitoyer. Vous voyez combien il est pur. Il ne s'octroie jamais rien pour lui-même. Depuis tout ce temps, le corps a été en permanence au bord d'un précipice. Il a été maintenu, il a été*

*observé avec tellement d'intensité pendant tous ces mois, et s'il le lâche, il partira très loin. La mort est proche. Je lui ai dit que c'était trop. Lorsqu'il est dans ces aéroports, il est avec lui-même. Il n'est pas tout à fait là. Toute cette pauvreté en Inde et ces gens qui meurent. Terrible. Ce corps aussi serait mort s'il n'avait pas été trouvé. Et toute cette saleté partout. Il est si propre. Son corps est gardé si propre. Il le lave avec tellement de soin. Ce matin il voulait vous communiquer quelque chose. Ne l'en empêchez pas. Il doit vous aimer. Dites-lui. Prenez un crayon, dites lui : « La mort est toujours là, très proche de vous, pour vous protéger. Et lorsque vous vous y réfugierez, vous mourrez ».*

Quand K se trouva suffisamment bien, ils partirent pour Il Leccio. Mais il y tomba très malade avec une reprise de ses troubles rénaux auxquels se rajouta une forte crise d'oreillons. Il fut si malade que Vanda monta la garde devant la porte de sa chambre pendant plusieurs nuits. Ce ne fut que vers la mi-mai qu'il vint à Londres où Doris Pratt lui avait loué une autre maison meublée à Wimbledon. Lady Emily avait alors quatre-vingt-sept ans et avait pratiquement perdu la mémoire ; cependant il lui rendait souvent visite et s'asseyait près d'elle en lui tenant la main et lui chantait des chansons pendant une heure ou plus. Elle le reconnaissait et aimait sa présence. Elle mourut au début de 1964. J'allais parfois le chercher à Wimbledon et le conduisais jusque dans le Sussex où nous allions marcher dans nos bois remplis de jacinthes des près. Nous n'avions jamais de conversations sérieuses et au cours de ces promenades nous restions complètement silencieux. Je savais qu'il savourait le silence, la vue et le parfum des jacinthes, la paix des bois, le chant des oiseaux et les jeunes feuilles des hêtres. Il s'arrêtait souvent pour regarder la bruine bleutée derrière lui en se penchant en avant pour voir entre ses jambes. Il était ce qu'il fut toujours pour moi, non pas un instructeur, mais un être humain bien aimé, plus proche de moi que n'importe lequel de mes frères ou sœurs. Il me plaisait de penser que j'étais peut-être la seule personne auprès de qui il n'avait jamais dû faire un quelconque effort.

Lorsque j'appris qu'il devait parler à la Friend's Meeting House ainsi qu'à Wimbledon, j'eus un désir soudain d'aller l'y écouter. Je ne l'avais

plus fait depuis 1928 à Ommen. La salle était comble ; des gens se tenaient debout au fond. Je ne l'ai pas vu arriver sur l'estrade ; la simple chaise placée au milieu de l'estrade était vide et l'instant d'après, il y était assis, ses mains sous ses cuisses, n'ayant fait aucun bruit en entrant. Il était là avec son visage très mince, impeccablement vêtu d'un costume sombre, d'une chemise blanche et d'une cravate sombre, ses pieds parfaitement côte à côte, dans des chaussures marrons très luisantes. Il était seul sur l'estrade (il n'avait jamais été introduit et, comme je l'ai déjà dit, il n'avait jamais de notes). La salle était absolument silencieuse et il y avait une vibration de grande attente qui parcourait l'auditoire. Il était assis parfaitement silencieux, le corps immobile, parcourant l'assemblée d'un regard circulaire d'un côté à l'autre de la salle. Une minute passa, deux minutes... je commençais à me paniquer pour lui. Avait-il tout à coup perdu ses moyens ? Mon corps était parcouru d'un fourmillement d'angoisse et d'inquiétude pour lui lorsque, tout à coup, il commença à parler, sans hâte, de sa voix assez gaie avec ce léger accent indien et foudroya le silence.

Je découvris par la suite que ce long silence au début d'une causerie lui était habituel. C'était extrêmement impressionnant, bien que ce n'en fut pas la raison. Il savait très rarement ce qu'il allait dire avant de commencer à parler et il semblait chercher dans son auditoire une direction. C'est la raison pour laquelle il commençait souvent une causerie en disant : « Je me demande quel est le but d'une rencontre comme celle-ci ? ou encore « Qu'attendez-vous de cette rencontre ? » Il pouvait tout aussi bien commencer une série de causeries en disant : « Je pense qu'il serait aussi bien d'établir une relation vraie entre l'orateur et l'auditoire ». D'autres fois, il savait exactement ce qu'il voulait dire : « Je veux, ce soir, parler de la connaissance, de l'expérience et du temps ». Mais la causerie qui suivait ne portait pas forcément sur le sujet annoncé. Il insistait toujours sur le fait qu'il ne parlait pas de façon didactique, mais que lui et l'auditoire étaient engagés dans une investigation. Il rappelait ce point deux ou trois fois au cours d'une causerie.

Ce soir-là, à la Friend's Meeting House, il avait su ce dont il voulait parler :

*« Comprendre ce dont il va être question ce soir et les soirées à venir demande un esprit clair, un esprit capable de perception directe. La compréhension n'est pas quelque chose de mystérieux. Elle nécessite un esprit capable de voir les choses directement, sans préjugé, sans inclination personnelle, ni opinion. Ce que je veux dire ce soir concerne la totale révolution intérieure, une destruction de la structure psychologique de la société que nous sommes. Mais la destruction de la structure psychologique de la société, qui est vous et moi, ne vient pas d'un effort ; et je pense que cela est la chose la plus difficile à comprendre pour la plupart d'entre nous ».*

Le sens résidant derrière les paroles de K venait, pour la plupart des gens me semble-t-il, de la présence même de l'homme – il y avait une émanation qui illuminait la compréhension de façon directe, sans passer par le mental, et que l'on trouva la causerie plus ou moins signifiante dépendait davantage de l'état de réception dans lequel on se trouvait que de ce qui était dit. Bien qu'il plaçât ses mains sous ses cuisses quand il s'asseyait sur sa chaise en début de causerie, K se mettait, au fur et à mesure qu'il parlait, à gesticuler d'une ou des deux mains de façon tout à fait expressive en écartant énormément les doigts. C'était une joie que de regarder ses mains. A la fin d'une causerie, il disparaissait avec la même discrétion que lorsqu'il était entré. Ses auditoires en Inde ont toujours été beaucoup plus démonstratifs qu'en Occident et comme il y parlait en plein air, il lui était beaucoup plus difficile de quitter l'estrade. Il était très embarrassé par les démonstrations dévotionnelles qu'il recevait en Inde et par les prosternations ou les efforts que faisaient certains pour le toucher ou toucher ses vêtements. Alors qu'il partait en voiture après une causerie à Bombay, des mains s'étaient un jour tendues pour prendre les siennes par la vitre ouverte d'une portière. Une autre fois il fut horrifié par un homme qui lui empoigna une main et la mit dans sa bouche.

La deuxième rencontre d'été à Saanen se déroula sous un grand chapiteau. (Ce ne fut qu'en 1965 que la bande de terre qui était louée et sur laquelle la tente était dressée, juste à côté de la rivière de Saanen, put être achetée par la KWINC, grâce à des fonds que donna Rajago-



pal. Vanda Scaravelli reloua le chalet Tannegg comme elle le fit chaque été jusqu'en 1983, emmenant avec elle une cuisinière à la retraite, Fosca, qui s'occupait de l'entretien de la maison. K ne fut pas bien du tout après ces rencontres, à la fin août. Il décida d'annuler son circuit en Inde et resta à Tannegg jusqu'à Noël. Rajagopal vient le voir en octobre dans l'espoir de trouver un arrangement mais il désirait que celui-ci se fasse sur les bases de ses propres termes, et comme K insistait pour refaire partie du conseil d'administration de la KWINC, ils ne parvinrent pas à se mettre d'accord. Rajagopal vint également à Londres et insulta K avec virulence devant moi en l'accusant d'hypocrisie pour laquelle il ne put donner aucune preuve, et de donner trop d'importance à son apparence avant de monter sur l'estrade en s'assurant devant un miroir que chacun de ses cheveux était à sa place. Rajagopal savait aussi bien que moi que K avait toujours accordé de l'importance à l'apparence extérieure autant chez lui que chez les autres. Lorsque l'on allait lui rendre visite, on prenait toujours grand soin de soi car il remarquait tout. Cela n'était qu'un acte de courtoisie vis-à-vis de son auditoire qui le poussait à être aussi soigné que possible lorsqu'il montait sur l'estrade. Je pressais Rajagopal de cesser de travailler pour K étant donné ce qu'il ressentait vis-à-vis de lui (il me fit comprendre que la question d'argent n'était pas le problème) et de venir s'installer en Europe où il comptait beaucoup d'amis ; mais son véritable trouble semblait venir du fait qu'il se trouvait bloqué dans une relation unilatérale d'amour/haine vis-à-vis de K dont l'attitude distante rendait encore plus difficile toute échappatoire.

En quittant Tannegg, K partit avec Vanda à Rome où elle le présenta à de nombreuses personnalités de l'époque – des réalisateurs de cinéma, des écrivains et des musiciens dont Fellini, Pontecorvo, Alberto Moravia, Carlo Levi, ainsi que Segovia et Casals qui jouèrent pour lui. (De Il Leccio, elle l'emmena plusieurs fois chez Bernard Berenson à I Tatti)<sup>a</sup>. Huxley se trouva à Rome au mois de mars et K le vit souvent.

---

a) Dans le journal de bord de Berenson, en date du 7 mai 1956, alors qu'il était âgé de quatre vingt dix ans, on peut lire au début : « Krishnamurti à l'heure du thé :

Ce fut leurs derniers moments ensemble car Huxley devait mourir en novembre à Los Angeles. Un mois après la mort d'Huxley, K m'écrivit : « Il y a deux ans Aldous Huxley m'avait dit qu'il était atteint d'un cancer de la langue et qu'il n'en avait parlé à personne, pas même à sa femme. Je l'avais vu à Rome au printemps et il semblait aller assez bien, et la nouvelle de sa mort m'a troublé. J'espère qu'il n'a pas souffert ».

A la fin du mois de Mai, K retourna à Gstaad. Mon mari et moi, nous y arrê tâmes pour une nuit alors que nous allions à Venise en voiture ; nous lui rendîmes visite à Tannegg. Il y était seul avec Fosca. Il nous accueillit chaleureusement et nous emmena en promenade à bord de la Mercedes appartenant au Comité de Saanen. Il était évident qu'il chérissait cette voiture peu utilisée, qu'il lavait et faisait luire après chaque sortie, même pour la plus courte. En traversant l'Italie, nous nous étions arrêtés à l'Hôtel du Château de Pergine où K était resté en 1924. Je lui expédiai une carte postale de la tour circulaire qu'il avait occupée. Il me répondit : « Je n'en ai pas le moindre souvenir ; ce devait être un autre château. Tout cela est si totalement effacé de mon esprit ».

Un nouvel arrivant au sein du Comité de Saanen allait jouer une part importante dans la vie extérieure de K pendant plusieurs années ; il s'agissait d'Alain Naudé, un pianiste professionnel sud-africain de trente-cinq ans qui avait étudié à Paris et à Sienne et avait donné des concerts en Europe. Il était à l'époque professeur à l'université de Pretoria. Ayant été depuis son enfance attiré par la vie religieuse, Alain avait entendu parler de Krishnamurti et s'était rendu à Saanen à l'occasion de ses vacances pour venir l'écouter parler. Il rencontra K personnellement et se retrouva en Inde l'hiver suivant en même temps que lui. A son retour à Pretoria, au début de l'année 1964, il démissionna de son poste afin de se consacrer à sa destinée spirituelle.

---

affable, sensible, acceptant toutes mes objections, alors que notre conversation était assez animée. Il insistait cependant sur un Au-delà, disant que cet état était non-mouvant, sans activité événementielle, sans pensée, sans questionnement, sans – quoi ? Il rejetait mon argument disant qu'il s'agissait là d'un état situé au-delà de mon esprit d'Occidental. Je suis allé jusqu'à lui demander s'il n'était pas en train de courir après une simple affirmation verbale, ce qu'il a nié fermement mais sans s'emporter » (*Sunset and Twilight*, Nicky Mariano (ed), Hamish Hamilton, 1964).

Alain Naudé revint à Saanen au cours de l'été 1964. Il y avait également Mary Zimbalist, née Taylor, veuve du producteur de cinéma Sam Zimbalist. Elle était une Américaine européanisée, élégante et gentille, venant d'une riche famille d'hommes d'affaires new-yorkais. Elle avait entendu parler K pour la première fois à Ojai, en 1944 où elle était venue avec son mari. Lorsque celui-ci disparut soudainement d'une crise cardiaque en 1958 elle était retournée écouter K à Ojai en 1960, toujours sous l'emprise de son chagrin. Elle s'était ensuite entretenue avec K pendant un long moment et il lui avait parlé de la mort d'une façon qu'elle avait été prête à entendre : on ne pouvait s'évader de la mort par des échappatoires ordinaires ; le fait de mourir devait être compris ; c'était le fait de fuir la solitude qui amenait la souffrance et non pas la solitude en elle-même, ni la mort ; le chagrin était de l'apitoiement, il n'était pas de l'amour. Mary avait espéré pouvoir l'écouter à nouveau à Ojai mais lorsqu'il apparut peu probable qu'il y revint, elle partit à Saanen pour le ré-entendre. Elle et Alain Naudé s'y lièrent d'amitié et K leur demanda à tous deux de rester après la rencontre de Saanen pour participer à d'autres discussions privées à Tannegg. Mary eut également un autre long entretien avec lui.

L'argent placé en Angleterre pour régler les frais de K avait, à présent, cessé de donner des dividendes, et Doris Pratt suggéra à Rajagopal que tous les frais de voyage de K en Inde et en Europe soient payés dorénavant par la KWINC au Comité de Saanen qui recevrait également les fonds que la KWINC aurait récoltés en Europe. Elle suggéra aussi que K voyageât en première classe pour des raisons de santé. Rajagopal accepta pour la première proposition mais resta silencieux sur la question des voyages. Lorsque l'on considère que chaque centime qui rentrait dans les caisses de la KWINC, sous les formes de donations, de legs ou de droits d'auteur étaient en fait gagnés par K lui-même, il apparaît extraordinaire qu'il ait fallu demander à Rajagopal la permission de dépenser cet argent pour le confort personnel de K. De même, il est étrange qu'après une nouvelle rencontre avec Alain Naudé au cours de l'hiver 1964-65 où K lui demanda de devenir son secrétaire et son compagnon de voyage, il fallut à nouveau obtenir le consentement de Rajagopal afin qu'un modeste salaire puisse être versé. Il

était bien évident qu'à l'âge de soixante-dix ans, voyager seul était devenu difficile pour K, surtout après toutes ses maladies.

J'avais rencontré Alain Naudé et K à Londres au printemps 1965 chez Huntsman, le tailleur de K, sur Savile Row. Ils logeaient alors avec Doris Pratt dans une nouvelle maison de Wimbledon et Alain avait pris en charge l'organisation des causeries à Wimbledon. Lorsque K m'accompagna pour notre habituelle promenade au milieu des jacinthes, il me parut avoir beaucoup plus de gaieté que les années précédentes. Il m'expliqua combien la présence d'Alain avait rendu sa vie différente, voyageant avec lui et prenant soin des bagages. Il sentit une affinité naturelle entre eux. Alain était plein d'entrain et de légèreté tout en étant très sérieux, énergique et cosmopolite, avec une facilité pour les langues. Mary Zimbalist était aussi à Londres mais je ne la rencontrai que l'année suivante. Elle loua une voiture et conduisit K et Alain visiter de beaux endroits en Angleterre ; lorsqu'après Londres, tous trois arrivèrent à Paris, Mary continua la route et les emmena à Versailles, Chartres, Rambouillet et à d'autres endroits encore. Ce genre de voyages agréables avait été rayé de la vie de K depuis des années.



## « *Les idéaux sont une brutalité* »

Cet hiver-là Mary Zimbalist et Alain Naudé accompagnèrent K en Inde et voyagèrent avec lui et ses amis indiens à travers tout le pays pour se rendre aux lieux habituels de causeries et de discussions. En décembre 1965, alors qu'il était toujours en Inde, K reçut une invitation inattendue de Rajagopal pour qu'il vint parler à Ojai en octobre 1966. K accepta. Lal Bahadur Shastri, le premier ministre de l'Inde, mourut le 11 janvier 1966 et une amie très proche de Pupul Jayakar, Indira Gandhi devint premier ministre.

Je rencontrai Mary Zimbalist en Angleterre au printemps 1966. Au cours d'un après-midi elle conduisit en voiture, de façon tout à fait inattendue, K et Alain jusqu'à la porte de notre maison de campagne. Ils étaient allés pique-niquer et K les avait guidés jusque chez nous. Lorsqu'ils repartirent, je me souviens m'être dit à moi-même qu'ils formaient un magnifique trio plein de joie et d'amitié et que ce compagnonnage semblait avoir un effet très bénéfique sur la santé et l'esprit de K. Nous avons beaucoup ri tout l'après-midi. Mon amitié pour les deux nouveaux amis de K se développa rapidement. Par la suite, où qu'il aille, K désirait qu'ils soient avec lui. Ils furent à Gstaad au cours de l'été, mais logèrent dans un autre chalet ; à New-York, K resta avec eux dans l'appartement du frère de Mary, ainsi qu'en Californie où ils logèrent dans la magnifique maison de Mary surplombant l'océan du haut d'une falaise de Malibu. Le 28 octobre, ils partirent tous trois pour Ojai et le lendemain K donna sa première causerie d'une série de six, dans la Chênaie, où il n'avait plus parlé depuis 1960. Avant le début de la troisième causerie, une équipe de télévision arriva et pour la première fois, une causerie de K fut filmée. Le thème en était l'aspect fondamental de toutes ses causeries – amener une trans-

formation radicale dans l'esprit de l'homme. Sans une telle transformation, aucun changement véritable, aucune joie véritable ne pouvaient surgir dans la société, ni aucune paix dans le monde. Il répétait ce qu'il avait déjà si souvent dit auparavant – ses paroles résonnaient comme un miroir dans lequel les gens pouvaient voir ce qui se déroulait réellement en eux.

Malheureusement l'espoir de voir Rajagopal et K se réconcilier ne se réalisa pas, bien qu'ils eurent plusieurs entretiens ensemble. K insistait pour refaire partie du conseil d'administration de la KWINC et Rajagopal refusait qu'il puisse avoir des responsabilités dans l'organisation. K s'entretint également avec le vice-président de la KWINC et un des administrateurs qu'il connaissait depuis des années, mais aucun des deux ne put ou ne voulut l'aider. La jalousie éprouvée vis-à-vis des deux nouveaux amis de K n'arrangea pas la situation.

En décembre, K prit seul l'avion pour Delhi (Alain Naudé était allé voir ses parents à Pretoria). Les causeries de K en Inde cette année-là furent les dernières à être éditées par la KWINC. Mary et Alain le rejoignirent à Rome en mars 1967 et ils allèrent ensemble à Paris où Mary avait loué une maison. K ne retourna plus jamais habiter chez les Suarès ; ils sortirent de sa vie après une sorte de dispute qu'ils eurent avec Léon de Vidas à propos de l'organisation des causeries de K à Paris. En quittant Paris, K, Mary et Alain se rendirent en Hollande où K parla à Amsterdam où il ne l'avait plus fait depuis onze ans. Ils logèrent dans une ferme à Huizen, la ville où Wedgwood avait dirigé sa communauté, mais K n'en avait pas conservé le souvenir. Mon mari et moi nous trouvions à la même époque en Hollande et nous allâmes leur rendre visite. Au moment où nous allions prendre congé, K me demanda à l'improviste si j'aimerais écrire un livre sur lui. Je restai éberluée lorsque je m'entendis lui répondre : « Oui ; quel genre de livre ? » Il répondit : « Quelque chose basée sur les causeries. Je vous fais confiance pour cela ». Je crois bien que cette suggestion avait dû lui être faite par Alain. Je n'avais jamais parlé de mes livres à K et je ne pense pas qu'il ait réalisé, avant qu'Alain le lui apprenne, que j'étais un écrivain professionnel. Cependant, ni l'un ni l'autre n'avaient pu savoir que je n'avais plus lu un seul mot de K depuis 1928. Le reste de

l'été fut pour moi assombri par l'énormité de cette tâche ; cependant il ne me vint jamais l'idée de revenir sur cette décision. Je savais qu'il s'agissait d'un immense défi. De retour à Londres, je demandai à Doris Pratt, que je connaissais depuis l'époque d'Ommen, quelles étaient les causeries parmi celles des deux dernières années qui lui semblaient être les meilleures. Elle me recommanda celles de 1963-64 et m'expédia les quatre volumes des transcriptions authentiques des causeries que K avait données en Inde et en Europe ces deux années.

Je lus ces volumes dans un état de grande excitation. J'avais l'impression d'être dans une pièce percée de nombreuses fenêtres comportant chacune plusieurs stores, et au fur et à mesure de ma lecture, il me semblait que les stores étaient remontés les uns après les autres. Des paroles du genre « les idéaux sont une brutalité » ou « la chose la plus épouvantable qu'une personne puisse dire est « j'essaierai » » me révoltaient. En fait K, tout au long de ses causeries, parlait au fond toujours du même sujet et il en résultait un grand nombre de répétitions bien que ce ne fut pas avec les mêmes mots. Je rédigeais donc un index de ses thèmes à travers cent mots-clés : Amour - Conditionnement - Conscience - Liberté - Méditation - Mort - Peur - Vigilance - etc., et je choisis à partir d'eux des passages dans lesquels il me semblait que K s'était exprimé avec le plus de clarté et de beauté ; cela fit un ouvrage de cent vingt-quatre pages. Je n'altérai ni ne rajoutai ou supprimai un seul mot de K, bien que ce livre ne fut point une anthologie. C'est plutôt un livre d'introduction à Krishnamurti. Je n'ai jamais fait un travail aussi ardu, demandant autant de concentration et m'ayant fait autant frémir. Une phrase que j'appris par cœur fut : « Se libérer de l'autorité, de la sienne ou de celle de quelqu'un d'autre, veut dire mourir à tout ce qui concerne le passé ; alors votre esprit demeure toujours jeune, innocent, plein de vigueur et de passion ». Ce petit livre fut publié en 1969. K en choisit lui-même le titre : *Se libérer du connu*.

Pour moi, le chapitre le plus touchant et le plus beau à la fois est celui sur l'amour. Beaucoup de gens trouvent l'enseignement de Krishnamurti négatif car il lui arrivait parfois de ne pouvoir découvrir la réalité de quelque chose qu'en disant ce qu'elle n'était pas. Ainsi pour l'amour : il n'est pas la jalousie, il n'est pas la possessivité ; l'amour ne



demande pas à être aimé, l'amour n'est pas la peur, l'amour n'est pas le plaisir sexuel ; la dépendance vis-à-vis de quelqu'un n'est pas l'amour, la pensée ne peut cultiver l'amour, l'amour n'est pas la beauté, l'amour n'est pas l'apitoiement (cela permet de comprendre une phrase ultérieure de K : « Il n'y a pas d'amour malheureux »). « Savez-vous ce que signifie véritablement aimer ? » demande-t-il : « Aimer sans haine, sans jalousie, sans colère, sans vouloir interférer sur la pensée ou les actes de l'autre, sans condamner, sans comparer – savez-vous ce que cela signifie ? Lorsque vous aimez quelqu'un de tout votre cœur, de tout votre esprit, avec tout votre corps et votre être entier, y a-t-il comparaison ? » Ce qui pour moi était le plus difficile à comprendre restait le concept « l'observateur est la chose observée ». Je suis finalement arrivée à une interprétation : le soi regarde tous ses états d'être intérieurs à partir de son propre mental conditionné et donc, ce qu'il voit n'est que la réplique de lui-même ; nous sommes ce que nous voyons. La conception d'un soi supérieur pouvant diriger le soi personnel est une illusion, car il n'existe qu'un seul soi. Lorsque K dit dans une autre causerie « L'expérience est l'expérimentateur » et « Le penseur est la pensée », il ne faisait qu'utiliser des termes différents pour exprimer la même idée.

Mary Zimbalist conduisit K et Alain Naudé à Gstaad au début du mois de juin 1967 où ils logèrent ensemble dans une autre villa avant que n'arrivât Vanda qui ouvrit Tannegg pour K. Peu de jours avant d'aménager à Tannegg, K resta alité avec de la fièvre. Mary écrivit dans son journal qu'elle crut qu'il délirait quand il la regardait sans la reconnaître et qu'il disait de sa voix d'enfant : « Krishna est parti ». Il lui demanda si elle avait « questionné Krishna » et ajouta : « Il n'aime pas qu'on lui pose des questions. Après toutes ces années, je ne me suis pas habitué à lui ». Evidemment, Mary n'avait pas entendu parler du « processus ». Bien qu'à partir de cette époque elle fut, jusqu'à la mort de K, la personne qui resta le plus avec lui, il semble que ce fut la seule fois où elle vit le « processus » se manifester. Il l'avait cependant prévenue qu'il lui arrivait parfois de s'évanouir et que cela pouvait aussi arriver alors qu'on le conduisait en voiture ; Mary

devrait alors continuer à rouler lentement sans se préoccuper de lui. Cela arriva plusieurs fois. Il s'affaissait sur son épaule ou dans son giron, évanoui, puis revenait à lui rapidement, sans malaise.

Au cours de l'été à Gstaad, il y eut de nombreuses discussions concernant une école que K souhaitait ouvrir en Europe. Un ancien ami lui avait offert cinquante mille Livres Sterling pour qu'il se fasse construire une maison où il pourrait plus tard prendre sa retraite. N'ayant pas l'intention de le faire un jour, il demanda s'il pouvait dépenser cet argent pour une école, ce qui lui fut immédiatement accordé. Il avait récemment fait la connaissance de la personne idéale qui pourrait devenir le Principal – Dorothy Simmons qui, avec son mari Montague, venaient tout juste de prendre leur retraite de la direction d'une école gouvernementale après une carrière de dix-huit ans. Il fut rapidement décidé que l'école devrait être située en Angleterre car il aurait été trop difficile pour M<sup>me</sup> Simmons de la diriger efficacement dans un pays dont elle n'aurait pas bien connu la langue. Ainsi, Brockwood park, une grande bâtisse dans le style Georgien situé dans le Hampshire au milieu d'un parc et d'un jardin de seize hectares fut achetée pour quarante deux mille Livres Sterling. A la fin de l'année 1968, les Simmons, Doris Pratt et un élève s'y installèrent.

K avait décidé de démarrer l'école contre l'avis de son conseiller financier de l'époque, Gérard Blitz, fondateur du Club Méditerranée, qui lui avait dit que cela était pratiquement impossible à faire avant d'avoir récolté de nouveaux fonds pour équiper les locaux. Cependant, l'attitude de K tout au long de sa vie avait toujours été de faire ce qu'il sentait être juste ; l'argent arriverait ensuite d'une façon ou d'une autre. Et c'est ce qui, généralement, se passait.

Mais avant cela, une rupture complète avait eu lieu avec Rajagopal et K avait créé une nouvelle société pour la diffusion de ses enseignements, les statuts ayant été rédigés de façon à ce qu'une situation telle que celle avec Rajagopal ne puisse plus jamais se produire. Au cours de la rencontre à Saanen en 1968, l'annonce suivante fut faite :

*« Krishnamurti désire que chacun sache qu'il s'est entièrement séparé de la Krishnamurti Writing Incorporated de Ojai, en Californie.*

*Il espère que, grâce à cette annonce publique, les personnes désirant être associées à son travail et à ses enseignements apporteront leur soutien à la nouvelle association internationale, la Fondation Krishnamurti de Londres, en Angleterre, dont les activités inclueront une école. Les statuts établissant la Fondation certifient que les intentions de Krishnamurti seront respectées. »*

Doris Pratt se retira donc à Brockwood Park après quarante années consacrées au service volontaire et une femme mariée et mère d'une fille, Mary Cadogan, qui aidait Doris depuis 1958, devint la secrétaire de la nouvelle Fondation. Avant son mariage, Mary Cadogan avait travaillé à la B.B.C. et son niveau de qualification était excellent (tout en étant secrétaire de la Fondation, elle a publié cinq ouvrages qui ont remporté beaucoup de succès).

Une période difficile se passa avant que les dons pour la nouvelle Fondation ne commencent à arriver. L'actif de la KWINC avait été gelé mais, heureusement, Doris Pratt et Mary Cadogan avaient constitué une petite caisse sur laquelle la nouvelle Fondation put continuer à fonctionner. A cette même époque K organisa un comité de publication placé sous la présidence de George Wingfield-Digby, alors Conservateur des Textiles au Victoria and Albert Musuem, expert en porcelaine orientale et auteur d'une vie de William Blake. Ce comité serait par la suite responsable de l'édition des causeries de K et des relations avec la presse ainsi que de la publication d'un Bulletin. Les textes des causeries furent également imprimés en Hollande au lieu de l'Inde.

Une Fondation Krishnamurti Américaine fut créée en 1969 et une Fondation Indienne en 1970. Une inévitable poursuite en justice entre la KWINC et la Fondation Américaine s'ensuivit qui traîna jusqu'en 1974 où le cas fut présenté devant la Cour. Les principaux termes de la décision de justice furent : la KWINC devait être dissoute et une autre organisation, la K and R Foundation, dont Rajagopal conservait le contrôle, garderait les droits d'auteur des écrits de Krishnamurti édités avant le 1<sup>er</sup> Juillet 1968 ; les soixante quinze hectares de terre situés à l'extrémité occidentale de la vallée d'Ojai, y compris la Chênaie, ainsi que les cinq hectares à l'extrémité supérieure sur lesquels étaient situés

Pine Cottage et Arya Vihara devaient être transmis à la Fondation Krishnamurti d'Amérique (la K.F.A.) ; les actifs en espèces de la KWINC devaient être transférés à la K.F.A. après déduction de certaines sommes correspondantes aux frais légaux et à la pension de Rajagopal qui conserverait la jouissance de sa maison jusqu'à la fin de sa vie.

Pendant le déroulement de l'affaire K continua à voyager. Les différences étaient qu'il restait à présent à Brockwood Park lorsqu'il venait en Angleterre et à la maison de Malibu chez Mary Zimbalist, au lieu de Ojai, lorsqu'il allait en Californie ; enfin, les causeries n'avaient plus lieu dans la Chênaie, mais à Santa Monica. Au cours de l'automne 1969, Alain Naudé arrêta de travailler pour K et partit vivre à San Francisco où il enseigna la musique. Il séjourna parfois à Malibu et à chaque fois que K venait à San Francisco, ils se retrouvaient à nouveau. Alain avait beaucoup aidé K en lui faisant rencontrer la jeunesse américaine au travers de plusieurs causeries qu'il lui organisa dans des universités, dont Harvard et Berkeley. Alain avait écrit : « De façon tout à fait naturelle bien que surprenante, Krishnamurti fut soudainement le héros et l'ami de ces étudiants car, bien avant de le rencontrer, les sujets dont il parle étaient devenus pour eux aussi importants que le fait de respirer ou de manger. Ils adorent ce qu'il dit et éprouvent envers lui une affection très familière dépourvue de crainte ou de peur ».<sup>53</sup>

Au cours de son séjour à Brockwood au printemps 1970, il me demanda d'écrire un récit de ses années de jeunesse. Il avait d'abord demandé à son vieil ami Shiva Rao de rédiger ce livre mais après que celui-ci eut rassemblé une masse de documents provenant des Archives Théosophiques de Adyar, il tomba très malade et sut qu'il ne recouvrerait jamais suffisamment sa santé pour pouvoir le terminer (il mourut l'année suivante). Il offrit donc de mettre tous ses documents à ma disposition. Je le connaissais depuis l'époque de mon premier voyage en Inde, en 1923, et depuis lors nous étions restés proches amis. K avait dit qu'il ramènerait de l'Inde tous les documents au début de l'année suivante. J'étais bien entendu ravie que l'on me demandât d'écrire ce récit mais je stipulai, avant d'accepter, que l'on ne devrait pas me

demander d'en montrer le manuscrit à quiconque. Après qu'il eut accepté cette condition, K me donna la permission par écrit de citer ses lettres ainsi que les détails de son expérience à Ojai en 1922 qui n'avaient encore jamais été publiés. Bien que n'ayant pas l'intention de commencer à écrire ce livre avant d'avoir reçu les documents de Shiva Rao, je me rendis à Brockwood au mois de juin afin d'en parler pour la première fois avec K. Il paraissait avoir un intérêt poignant vis-à-vis du « garçon » – c'est ainsi qu'il faisait référence à lui-même – et se demandait pourquoi Leadbeater l'avait choisi. Quelle était donc la qualité de l'esprit de ce garçon ? Comment se faisait-il que ce garçon qui avait été soumis à autant d'adulation n'était pas devenu corrompu ou conditionné ? Il aurait pu devenir une « abomination ». Cette curiosité vis-à-vis du garçon était, bien qu'intense, assez impersonnelle chez K. C'était comme s'il espérait que les documents écrits concernant la véritable histoire eussent pu révéler quelque chose qui expliqua le phénomène de l'homme vis-à-vis duquel il avait le même genre d'intérêt tout aussi impersonnel. Il n'aurait pas pu être plus coopératif qu'il le fut, mais hélas il n'avait plus aucun souvenir personnel de son enfance, mis à part ceux que Shiva Rao ou d'autres personnes lui en avaient dit.

En 1970, un livre de K fut publié sous le titre *L'urgence du changement* ; il était constitué de questions que lui avait posées Alain Naudé à Malibu et des réponses qu'il lui avait données. Alain avait écrit les questions et les réponses, puis les avait enregistrées sur un magnétophone et les avait faites écouter à K dans la soirée afin qu'il les corrigea. Ce livre a ainsi une valeur autre que ceux qui furent éditées à partir de ses causeries et que K ne corrigea jamais et sur lesquels il ne jeta même pas un coup d'œil pour certains d'entre eux. Il contient un passage sur un des thèmes les plus récurrents et aussi le plus difficile à comprendre – l'abolition de la pensée :

*Question : Je me demande ce que vous voulez dire par mettre un terme à la pensée. J'en ai parlé à un de mes amis qui m'a répondu qu'il s'agissait là d'une sorte de non-sens oriental. Pour lui, la pensée est la forme la plus élevée de l'intelligence et de l'action ; elle est indispensable. Elle a créé la civilisation et toute relation repose sur elle.*

*Tout le monde accepte cela... Lorsque nous ne pensons pas, nous dormons, ou nous végétons, ou encore nous sommes dans une rêverie ; nous sommes alors vides, engourdis et improductifs, alors que lorsque nous sommes dans l'état de veille, nous pensons, nous agissons, nous vivons, nous nous disputons : ces deux états sont les seuls que nous connaissions. Vous dites soyez au-delà des deux, au-delà de la pensée et au-delà de l'inactivité. Que voulez-vous dire par là ?*

*Krishnamurti : Dit d'une façon très simple, la pensée est la réponse de la mémoire, du passé. Lorsque la pensée agit, c'est le passé qui agit en tant que mémoire, qu'expérience, en tant que savoir ou opportunité. Lorsque la pensée fonctionne, il s'agit d'un passé et par conséquent, il n'y a absolument aucune actualité dans le vécu ; c'est le passé qui agit au travers du présent en se modifiant lui-même et en modifiant le présent. Et donc il n'y a rien de nouveau dans la vie, et lorsque quelque chose de nouveau est recherché, il doit y avoir une absence du passé, l'esprit ne doit pas être encombré par la pensée, la peur, le plaisir et tout le reste. Ce n'est que lorsque l'esprit est débarrassé que le nouveau peut surgir dans l'être ; pour cette raison, nous disons que la pensée doit être immobile, n'opérant que lorsqu'elle est nécessaire – de façon objective et efficace. Voyez-vous combien ceci est important ? C'est vraiment une question concernant la vie elle-même. Soit vous vivez dans le passé, soit vous vivez de façon absolument différente : toute la question est là.*

Dans son *Carnet*, K avait écrit : « Il existe un sacré qui ne vient pas de la pensée et qui n'est pas un sentiment ravivé par la pensée. La pensée ne peut ni le reconnaître, ni l'utiliser. La pensée ne peut le formuler. Mais il y a ce sacré, inaltéré par le mot ou le symbole. Cela n'est pas communicable ». Voilà toute la difficulté d'un concept comme celui de l'abolition de la pensée – il ne peut être communiqué autrement que par la pensée.

K dira par la suite : « La pensée contamine » et « La pensée est corruption ». De telles affirmations aussi dépouillées sont incompréhensibles si elles ne sont pas explicitées. Pour K, la pensée était corrompue parce qu'elle était « cassée », « fragmentée ». Ce dont il parlait

était bien entendu la pensée psychologique. La pensée est nécessaire pour mener à bien une activité pratique, tout comme l'est la mémoire.

Dans le même livre, *L'urgence du changement*, K précise également son attitude par rapport à la sexualité, en réponse à la question : « Peut-il y avoir sexualité sans ce désir de la pensée ? »

*« C'est à vous de trouver par vous-même. Le sexe tient une place extraordinairement importante dans nos vies parce qu'il s'agit peut-être là de la seule expérience profonde et véritablement personnelle que nous puissions vivre. Intellectuellement, émotivement, nous pouvons imiter, obéir, suivre. Toutes nos relations sont chargées de douleurs et de querelles, exceptée la relation sexuelle. Cet acte, étant si différent et si beau, nous en devenons dépendant et, en retour, il devient une servitude pour nous. La servitude est la demande que cela continue – à nouveau, c'est l'action à partir du centre qui est décisive. On est tellement enserré – intellectuellement, par la famille, par la communauté, la morale sociale, les sanctions religieuses – on est tellement enfermé qu'il ne nous reste plus que cette unique relation dans laquelle nous trouvons la liberté et l'intensité. Mais s'il existait une liberté dans notre environnement, alors cela ne ferait pas tant de problèmes et ne créerait pas tant de besoins impérieux. Nous en faisons un problème parce que nous n'en avons jamais assez ou parce que nous nous sentons coupables d'en avoir ou parce que en en ayant, nous brisons des règles établies par la société. C'est la vieille société qui qualifie la nouvelle société de permissive parce que pour la nouvelle société, le sexe est une partie de la vie. En libérant l'esprit des servitudes de l'imitation, de l'autorité, de la conformité et des prescriptions religieuses, le sexe a sa propre place, mais il ne règle pas tout. A partir de cela, l'individu peut se rendre compte que la liberté est essentielle pour aimer – non pas la liberté de se révolter ou de faire ce que l'on a envie, ni la liberté de s'adonner ouvertement ou secrètement à ses besoins impérieux, mais plutôt la liberté qui vient de la compréhension de toute cette structure et de la nature du centre. Alors la liberté est amour ».*<sup>54</sup>

K décida de ne pas se rendre en Inde pendant l'hiver 1971, non pas à cause de la guerre entre l'Inde et le Pakistan, mais parce que, comme il le dit à Mary Zimbalist, son corps était « fatigué jusqu'à l'os » et qu'il avait besoin de comprendre avec son esprit ce qui « explosait d'énergie ». Aussi, à partir du 20 novembre, il prit un repos complet de plusieurs semaines dans la maison de Mary à Malibu, allant au cinéma, marchant le long de la plage, regardant la télévision et lisant des romans policiers. Mais, comme à chaque fois qu'il prenait du repos, sa tête le faisait souffrir ; il était souvent réveillé au milieu de la nuit et à plusieurs reprises, il sortit de son sommeil dans un état de « joie spéciale », ayant le sentiment que sa chambre était emplie « d'êtres éminemment saints ». Il était évident que le « processus » continuait de façon plus légère sans « départ » de K. Il sentait que quelque chose créait une expansion dans son cerveau, car il y avait « une lumière extraordinaire qui brûlait dans son esprit ». Il déclara de la même façon qu'il ne s'était pas senti aussi reposé depuis l'époque de la guerre. Pourtant, son corps était devenu si sensible qu'au cours d'une soirée, alors que la télévision était éclairée et que lui était « très loin », au moment où Mary se mit à lui parler, il se mit à trembler et ressentit par la suite les effets de ce choc tout au long de la nuit<sup>a</sup>. Ces méditations si intenses le maintenant éveillé pendant des heures continuèrent jusqu'à ce qu'il parte pour New-York en mai 1972 où il donna des causeries.

Cette année-là vit la publication du premier livre de Krishnamurti en Inde ; il s'agissait de *Tradition et Révolution*, fruit du travail de Pupul Jayakar et Sunanda Patwardhan, édité chez Orient Longman. L'ouvrage consistait en trente dialogues s'étant déroulés en 1970 et 1971 à New-Delhi, Madras, Rishi Valley et Bombay avec un petit groupe de personnes – artistes, politiciens, *sanyasis* et pandits – que K avait rencontrés depuis l'époque de son retour en Inde en 1947. Bien que rien de nouveau n'apparût dans ces discussions, l'approche était neuve et fraîche par la présence d'un glossaire de termes indiens. On y trouve

---

a) Citations extraites du journal de Mary.



un passage particulièrement mémorable : « Il n'existe qu'une seule façon de rencontrer la souffrance. Les échappatoires qui nous sont si familiers sont vraiment d'excellents moyens pour éviter la grandeur de la douleur. Le seul moyen d'éviter la douleur est d'être sans résistance, sans aucun mouvement permettant de s'en éloigner, ni intérieurement, ni extérieurement et de rester complètement avec elle sans vouloir aller au-delà ».

Il y avait toujours eu parmi les admirateurs indiens de K, une tendance à le considérer indien lui-même puisqu'il était né dans un corps indien, alors que lui protestait en déclarant qu'il n'appartenait plus à aucune race, ni nationalité, ni religion. Son passeport indien lui posait des difficultés pour obtenir ses visas en Europe ou en Amérique, aussi fut-il très reconnaissant lorsqu'il obtint en 1977 ce que l'on appelle la Carte Verte aux Etats-Unis, lui permettant d'entrer dans ce pays sans visa.

Parti de Bombay pour se rendre à Los Angeles, K s'arrêta en route à Brockwood où il resta quelques jours en février 1973. J'étais alors complètement absorbée dans l'écriture du récit des premières années de sa vie qui deviendrait le premier volume de l'ensemble des trois constituant sa biographie, mais j'étais pleine de doutes vis-à-vis de sa publication, cette histoire étant à la fois complètement folle et très sacrée ; aussi je partis rendre visite à K à Brockwood pour en parler avec lui. Seule avec lui après le déjeuner dans la grande salle de dessin située dans l'aile ouest, (cette partie de la maison était devenue ses appartements privés lorsqu'il venait en Angleterre) je lui fis part de mes doutes – il était assis sur une chaise sans confort, comme il l'aimait, et s'était rapproché du sofa sur lequel j'étais installée – Il me répondit tout à coup : « Le sentez-vous dans cette pièce ? Bien, c'est votre réponse ». Je ne possède absolument aucune faculté psychique mais, j'ai alors senti un léger frémissement dans la pièce qui aurait tout aussi bien pu être le fruit de mon imagination. K le sentit évidemment comme quelque chose venant de l'extérieur de lui-même et donnant son approbation. Je lui demandai : « Qu'est-ce que cela ? Ce pouvoir ? Qu'y a-t-il derrière vous ? Je sais que vous vous êtes toujours senti protégé mais par quoi ou qui êtes-vous protégé ? » Il tendait sa main derrière lui en même temps, comme pour toucher un rideau invisible,

puis il ajouta : « Je *pourrais* soulever ce rideau mais je sens que ce n'est pas mon rôle de le faire ».

Lorsque je quittai K dans l'après-midi, il retourna se reposer dans sa chambre ; ma fille qui m'avait conduite depuis Londres m'attendait impatiemment dans la voiture. Après avoir pris congé des résidents de l'école, je dus retourner dans l'aile ouest pour aller chercher mon manteau suspendu dans le vestiaire. Alors que j'entrai dans la salle de dessin, avec pour seule idée en tête celle de me presser, une immense force se rua sur moi, d'une intensité effrayante. Était-elle hostile envers moi ? Une chose dont je suis sûre c'est qu'il ne s'agissait *pas* d'auto-suggestion, ni d'imagination. J'en suis venue à conclure qu'elle ne portait aucune hostilité. C'était comme si je m'étais trouvée prise par le courant d'air d'une hélice. Était-ce là la source, l'énergie qui traversait si souvent K ? Je ne savais pas alors que l'année précédente, un groupe d'administrateurs de la Fondation Américaine, dont Erna Lilliefelt et son mari étaient les membres les plus importants, avait questionné K à propos de cette force qui était derrière lui, au cours d'une discussion à Ojai. Parlant de lui à la troisième personne, K leur avait dit à cette occasion :

*« Tout d'abord nous recherchons ici quelque chose pour laquelle K n'a jamais lui-même fait de recherche. Il n'a jamais dit : « Qui suis-je ? ». Je pense que nous pénétrons ici un domaine que l'esprit conscient ne pourra jamais comprendre, ce qui ne veut pas dire que j'en fais un mystère. Il y a quelque chose. Beaucoup trop vaste pour le dire avec des mots. Il y a un immense réservoir qui, s'il est touché par l'esprit humain, peut révéler quelque chose qu'aucune mythologie humaine, ou invention, ni aucun dogme ne pourront jamais révéler. Je n'en fais pas un mystère ; cela serait espiègle, infantile et stupide, et la plus grande forme de chantage car ce serait de l'exploitation humaine. Soit nous faisons un mystère alors qu'il n'y en a pas, soit il y en a vraiment un et il vous faut l'approcher avec une extraordinaire délicatesse et une grande hésitation. Et le mental conscient ne peut pas faire cela. C'est là. C'est là mais vous n'avez pas la possibilité d'aller vers lui, vous ne pouvez pas l'inviter. Il ne s'agit pas d'un accomplissement progressif. Il y a quelque chose, mais le cerveau ne peut le comprendre. »*

K se sentit très indigné lorsque, au cours de cette même rencontre, il fut suggéré qu'il put être un médium. Il répliqua : « Bien entendu que je ne suis pas un médium ; c'est évident. Cela [cette explication] serait trop puéril, trop immature ». On lui demanda s'il était conscient d'être utilisé ; il répondit : « Non. Cela serait comme une pompe à essence où chacun viendrait se servir ». Il demanda à son tour : « Y a-t-il quelque chose qui se déroule dans le cerveau sans avoir été invité par moi – les multiples expériences telles que celles d'Ojai et d'autres lieux ? Par exemple, je me suis réveillé à trois heures et demie du matin et il y avait une immense sensation d'énergie, une énergie explosive, une grande beauté dans laquelle toute sorte d'événements avait lieu. Ce genre d'expérience se déroule en permanence lorsque le corps n'est pas trop fatigué ».<sup>55</sup>

A cette époque, K décrivit plus en détail ce réveil soudain pendant la nuit à Mary Zimbalist. Elle en prit note puis me passa ce qu'elle avait écrit dans une lettre qu'elle m'expédia : « Je me suis réveillé à trois heures avec un sens de pouvoir extraordinaire, une lumière brûlait dans mon esprit. Il n'y avait aucun observateur. L'épreuve venait de l'extérieur mais l'observateur n'existait pas. Il n'y avait que cette force-là et absolument rien d'autre. Le pouvoir pénétrait tout. Je me suis assis et cela a duré trois heures ». Il dit à Mary qu'il se réveillait souvent avec une sorte de sentiment extraordinaire d'une énergie vaste et neuve. Quelques années plus tard, il demanda à Mary de noter une autre expérience qu'il avait eu, que Mary me fit à nouveau passer dans un courrier.

*« Avant de commencer les asanas<sup>b</sup>, habituellement, il [K] s'assoit paisiblement, en ne pensant à rien. Ce matin cependant, quelque chose d'étrange a eu lieu de façon tout à fait inattendue, et qui n'avait pas été invitée – de toute façon, on ne peut pas inviter ce genre de choses.*

---

b) Postures du Yoga. K avait d'abord reçu des cours de B.K.S. Iyengar mais, à partir de 1965, ce fut le neveu de Iyengar, T.K.S. Desikachar qui lui enseigna des exercices pendant de nombreuses années à Vasanta Vihar et au chalet Tannegg. K pratiquait le yoga uniquement en tant qu'exercice physique.

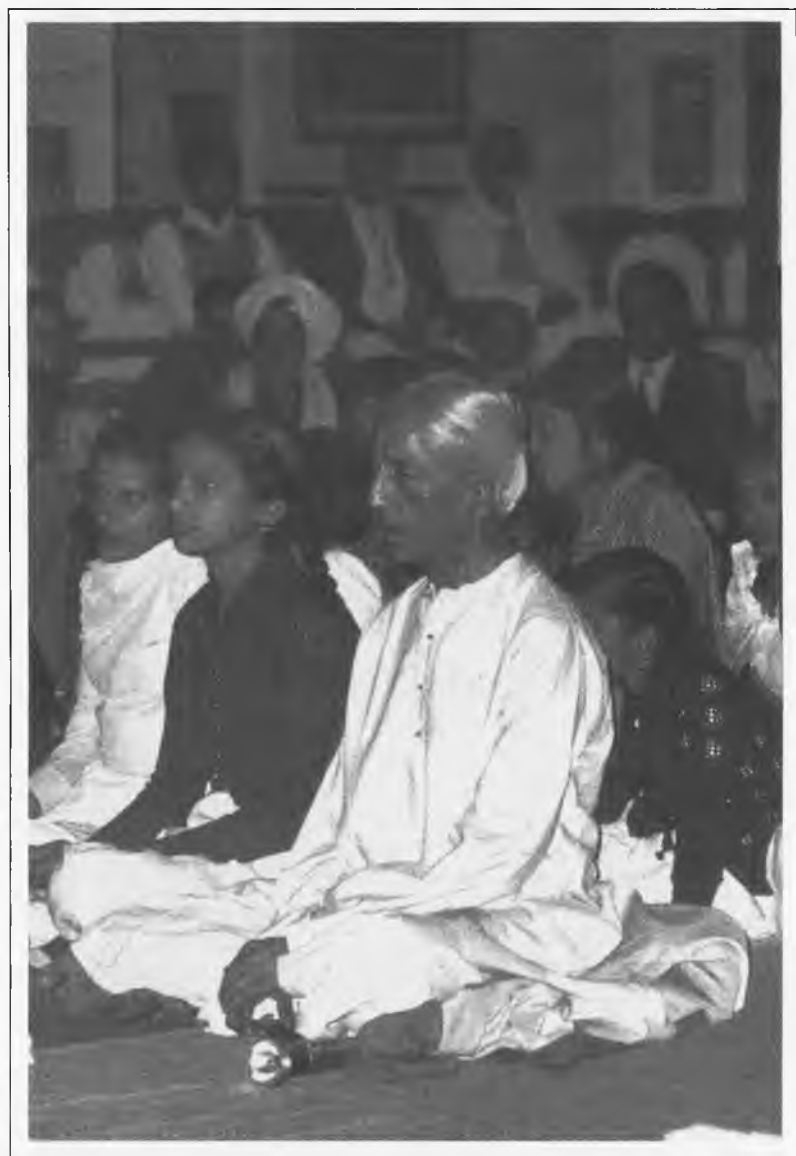
*Cela apparut soudainement au centre même de son cerveau, de sa tête, en plein milieu ; il y avait un espace immense dans lequel résidait une énergie inimaginable. C'était là, mais il n'y en avait aucun enregistrement, car ce qui est enregistré est une perte d'énergie. C'était, si l'on peut dire, de l'énergie pure dans un espace sans limite, un espace n'ayant rien d'autre que ce sens d'immensité. On ne peut savoir combien de temps cela a duré mais c'est resté là toute la matinée et aussi clairement que ce qui est en train d'être écrit, c'était comme si cela s'enracinait et devenait ferme. Ces mots ne sont pas vraiment la chose en soi ».*

Les descriptions que fit K de cette énergie qui entraînait en lui devraient être considérées avec soin en se référant à l'enregistrement qu'il fit peu de temps avant sa mort, et qui fut le dernier.



27.

unity and that extraordinary  
 benediction which was felt at  
 it. That innocent feeling of  
 sacredness, began to take place.  
 The body was nervously  
 tense because of the crowd, however  
 the heart in spite of all this, it  
 was there. The pleasure of the  
 stream was intense & there  
 was acute pain at the back  
 of the head. There was only  
 this state & there was no change  
 was. The whole body was wholly  
 in it and the feeling of sacredness  
 was so intense that a person  
 escaped from the body and  
 passengers were sitting in the  
 hot seat. It went on for  
 several hours, late into the  
 night. It was as though one  
 was looking, not with eyes  
 only but with the whole of the  
 mind; it was altogether a  
 strange occurrence. The  
 brain was completely empty,  
 all reaction had stopped.  
 All those hours, one was not  
 aware of his existence but only



K écoutant un concert à l'Ecole de Rajghat, 1969.



Nandini Mehta et Pupul Jayakar à Rajghat, 1969.

K et Friedrich Grohe à Rishi Valley, 1983.







K à l'Ecole de Brockwood, 1972.

K s'adressant aux étudiants de l'Ecole de Brockwood, 1975.





K dans la Chênaie à Ojai, 1972.

K chez les Lilliefelt, Ojai, 1972.





K et Scott Forbes à Rougemont, 1985.

K donnant une causerie à Amsterdam, 1981.





La dernière causerie de K à Vasanta Vihar le 4 Janvier 1986.

## « *Le futur est maintenant* »

Deux nouveaux livres de K furent publiés en 1973 et bien qu'à l'époque la presse n'en parlât pratiquement plus, ses ouvrages continuèrent à bien se vendre. On comprend facilement la difficulté que représentait pour un journaliste le fait d'en rédiger une critique ; pourtant John Stewart Collis, que K ne connaissait pas, se lança un véritable défi en le faisant dans la revue de presse du *Sunday Telegraph* en Mars 1973, à propos du premier des deux nouveaux livres, *Au-delà de la violence* :

*« Pour être rafraîchi, il est nécessaire d'être frais. Cela est assez rare dans le domaine artistique. Dans celui de la pensée religieuse-philosophique-éthique, c'est encore plus difficile à trouver. J. Krishnamurti est toujours frais, toujours surprenant. Je doute qu'un seul cliché ne soit jamais sorti de sa bouche.*

*Il est aussi très difficile à aborder, non pas parce qu'il utilise toujours une longue phraséologie mais parce qu'il ne croit pas aux « croyances ». Cela doit être consternant pour les personnes qui s'appuient sur les « ismes » et les « ologies ». Il croit en la Religion au sens fondamental de ce mot, mais pas aux religions ni à aucun système de pensée, quel qu'il soit.*

*Le sous-titre de « Au-delà de la violence » est : Retranscriptions authentiques de causeries et de discussions à Santa Monica, San Diego, Londres, Brockwood Park et Rome. Krishnamurti donne tout d'abord une causerie, puis il répond aux questions. Les questions sont ordinaires, les réponses ne le sont jamais. « La croyance en l'unité de toutes choses n'est-elle pas aussi humaine que la croyance dans la division de toutes choses ? »*

— *Pourquoi voulez-vous croire à l'unité de tous les êtres humains ? Nous ne sommes pas unis, c'est un fait. Pourquoi voulez-vous croire à quelque chose qui n'est pas factuel ? Il y a toute cette question de la croyance : réfléchissez, vous avez vos croyances et une autre personne a les siennes ; et nous nous battons et nous nous entretenons pour une croyance ».*

*Et encore : « Quand devrions-nous avoir des expériences psychiques ?*

*— Jamais ! Savez-vous ce que signifie d'avoir des expériences psychiques ? Pour avoir des expériences extra-sensorielles, il vous faut être extraordinairement mature, extraordinairement sensible et extraordinairement intelligent ; et si vous êtes extraordinairement intelligent, vous ne voulez pas des expériences psychiques ».*

*Cet ouvrage traite principalement de notre propre changement afin d'aller au-delà de la violence si répandue partout :*

*« Etre libre de la violence implique la liberté vis-à-vis de tout ce que l'homme a mis dans l'homme, la croyance, le dogme, le rituel, mon pays, votre pays, votre dieu, mon dieu, mon opinion, votre opinion ».*

*Comment accéder à cette liberté ? J'en suis terriblement désolé mais je ne parviens pas à donner le message de Krishnamurti par une phrase claire. Il faut le lire. La simple lecture par soi-même provoque un changement chez le lecteur. Un indice : substituez le fait de penser par celui d'être attentif – le pouvoir de regarder.*

Le deuxième livre, *L'éveil de l'intelligence* était très volumineux ; il avait été édité par George et Cornelia Wingfield-Digby et contenait dix-sept photographies de K prises par Mark Edwards. Du début des années 30 et pendant plus de trente ans, K refusa qu'on le photographie. Lorsqu'en 1968, il devint plus tolérant, un jeune photographe freelance sortant tout juste de l'école des beaux-arts, Mark Edwards, lui demanda s'il pouvait le photographier. Depuis lors, Mark s'est fait une réputation par lui-même grâce à ses photographies sur le Tiers-Monde et a beaucoup travaillé pour le compte de la Fondation Krishnamurti. (Par la suite, K fut photographié par Cecil Beaton et par Karsh d'Ottawa).

*L'éveil de l'intelligence* contient des entretiens avec de nombreuses personnes différentes dont des « Conversations entre Krishnamurti et Jacob Needleman », professeur de philosophie au Collège d'état de San Francisco, des « Conversations entre Krishnamurti et Swami Venkatesananda », des « Conversations avec Alain Naudé » et une conversation avec le professeur David Bohm qui enseignait la physique théorique au Brikbeck College de l'université de Londres. David Bohm avait été un ami d'Einstein, dans les années 40 à Princeton. Il avait commencé à s'intéresser à K après qu'il eut trouvé par hasard *La première et dernière liberté* dans une librairie. Il avait assisté aux causeries de K à Wimbledon en 1961 et depuis lors, il s'était souvent rendu à Saanen et à Brockwood où il avait eu des discussions avec K. Il était l'auteur de plusieurs ouvrages sur la théorie des quantas et il publia en 1980 *Wholeness and The Implicate Order* proposant une théorie révolutionnaire de la physique en rapport avec les enseignements de K sur la globalité de la vie.

Dans sa première conversation avec le professeur Needleman, K insistait sur l'importance de se libérer de tous les conditionnements religieux : « Il faut rejeter toutes les promesses, toutes les expériences et toutes les assertions mystiques. Je pense qu'il faut commencer comme si nous ne savions absolument rien ». Needleman s'interposa : « Cela est très difficile ». « Non Monsieur, je ne pense pas que ce soit difficile. Je pense que cela n'est difficile que pour ceux qui ont accumulé des connaissances venant d'autres personnes ». Un peu plus loin dans leur conversation, K dit : « Je ne lis aucun livre religieux, philosophique ou psychologique ; il est possible d'aller à une très grande profondeur en soi et de tout découvrir. » Ceci est un aspect fondamental de l'enseignement de K – que la complète compréhension de la vie peut être découverte au fond de soi car, comme il le dit dans une conversation avec Alain Naudé : « Le monde est moi et je suis le monde ; ma conscience est la conscience du monde et la conscience du monde est moi. Ainsi lorsque l'être humain est en ordre, le monde est en ordre ».

Dans sa conversation avec le Swami, K définit son attitude vis-à-vis des gourous. A la question du Swami, « Selon vous, quel est le rôle du gourou, un précepteur ou un éveilleur ? », K répondit : « Monsieur, si

vous utilisez le terme *gourou* dans son sens classique qui est « celui qui disperse les ténèbres, l'ignorance », est-il possible qu'une autre personne, quelle qu'elle soit, illuminée ou stupide, puisse aider à dissiper l'obscurité qui est en soi ? » Le swami demanda alors : « Mais Krishna-ji accepteriez-vous que le fait de montrer soit nécessaire ? » K répondit : « Oui bien sûr, je montre. Je fais cela. Nous le faisons tous. Je demande à un homme sur la route s'il peut m'indiquer le chemin pour aller à Saanen et il le fait ; mais je ne perds pas pour cela mon temps en dévotion, ni à lui dire : « Mon dieu, vous êtes l'être le plus grand ». Cela est trop puéril.

Le résultat de ces discussions, qui continuèrent pendant plusieurs années à intervalles irréguliers avec David Bohm, fut que K parla de plus en plus de l'abolition du temps et de celle de la pensée. Il se sentait stimulé et passionné par ces entretiens, ayant le sentiment qu'un pont avait été jeté entre la pensée scientifique et la pensée religieuse. On pourrait appeler cette partie de son enseignement l'approche intellectuelle par rapport à l'autre approche, plus intuitive. David Bohm aimait commencer ces conversations en donnant le sens étymologique d'un mot comme moyen de compréhension ; il arriva par la suite à K d'adopter la même méthode dans ses causeries, ce qui ne les rendait pas plus limpides et qui, une fois, créa une certaine confusion. Bohm avait précisé à K que le mot « réalité » dérivait de « res », ce qui signifiait une chose, un fait ; K, par la suite, utilisa parfois ce mot pour signifier l'ultime ou la vérité comme il l'avait fait depuis des années, puis après avoir parlé avec Bohm, pour signifier un fait, comme la chaise sur laquelle on est assis, le stylo que l'on tient, les vêtements que l'on porte, le mal aux dents que l'on ressent. Apprendre que le mot « communiquer » provenait du Latin « rendre commun » n'aida pas K à communiquer l'incommunicable, ce qu'il essaya toujours de faire. Cependant beaucoup de personnes résonnaient davantage avec la nouvelle approche intellectuelle de K, plutôt qu'avec son mysticisme poétique et ses descriptions de la nature du genre : « Le soleil du soir était sur l'herbe jeune et il y avait de la splendeur sur chaque feuille. Les pousses printanières venaient juste de sortir, si délicates qu'en les touchant vous ne pouviez les sentir ».



Plusieurs séminaires réunissant des scientifiques et des psychologues furent organisés par David Bohm à Brockwood, à la demande de K. A New-York, également, le Docteur David Shainberg organisa des colloques pour des psychologues auxquels K participa. Ces rencontres étaient assez décevantes dans l'ensemble. K n'était pas vraiment intéressé ni par les idées de la psychologie, ni par les conclusions des scientifiques et des philosophes ; ce qu'il appréciait surtout était la stimulation que lui procuraient les autres esprits car ils lui permettaient d'aller plus profondément en lui-même, alors que la plupart d'entre eux n'attendaient que l'occasion de lire à voix haute l'intervention qu'ils avaient rédigée. Mais K était à l'affût de toute information factuelle concernant les nouveaux développements scientifiques ayant lieu à travers le monde. Il s'informa ainsi, autant qu'il le put, sur les applications de la génétique auprès du Professeur Maurice Wilkins, prix Nobel de médecine, qui participa à deux rencontres organisées à Brockwood, et il fut par la suite fasciné par les ordinateurs dont lui parla Asit Chandmal, le neveu de Pupul Jayakar qui avait travaillé dans ce domaine au sein du grand groupe indien Tata. De la même façon, K avait voulu apprendre par le passé tout le fonctionnement du moteur à combustion ainsi que d'autres systèmes mécaniques comme l'horlogerie et l'optique. Lorsque quelqu'un demanda un jour à Mark Edwards, au cours d'un passage de K à Brockwood, un détail technique sur la photographie, Mark fut étonné d'entendre K répondre subitement d'une façon très claire et précise.

Un des aspects remarquables de K était la facilité avec laquelle il dialoguait sérieusement avec un swami, un moine bouddhiste, un savant occidental, un millionnaire de l'industrie, un premier ministre ou une reine. Bien qu'il fut timide et hésitant, sans aucune prétention intellectuelle et qu'il lut très peu, il n'avait pas d'appréhension pour parler en public des problèmes psychologiques les plus difficiles, ni face aux plus grands spécialistes mondiaux en matière de philosophie, de science ou de religion. L'explication de cela était, me semble-t-il, qu'alors que les autres parlaient de théories données par  $x$  ou  $y$ , K voyait  $x$  ou  $y$  aussi clairement que sa propre main.

Il fut organisé au mois de Juin 1973 une rencontre internationale à Brockwood regroupant des membres des trois Fondations qui s'y rencontraient pour la première fois. K se questionnait à propos des problèmes qui allaient se poser après sa mort et celle des administrateurs s'occupant alors des Fondations ; il n'arrivait pas à voir comment celles-ci pourraient continuer à exister. Son attitude par rapport au futur avait totalement changé. Lorsqu'en 1968, au cours d'une promenade dans la forêt de Epping, mon mari lui avait demandé ce qu'il adviendrait de sa nouvelle Fondation en Angleterre et de tout son travail après sa mort, il lui avait répondu avec un geste de balayage : « Tout disparaîtra ». Seuls ses enseignements avec les livres et les enregistrements demeureraient ; tout le reste pouvait disparaître.

Lorsqu'au cours de cette rencontre internationale il lui fut suggéré de choisir quelques jeunes personnes pour continuer son travail, il répondit : « La plupart des personnes jeunes placent un écran entre eux et moi. Ce sont les Fondations qui doivent prendre la responsabilité de trouver ces personnes. Cela sera probablement plus facile pour vous que pour moi, parce que les gens tombent amoureux de moi, de mon visage et ils sont attirés vers moi de façon personnelle ou bien ils veulent progresser spirituellement... mais les écoles doivent absolument continuer parce qu'elles pourraient produire cette humanité d'un type différent ».<sup>56</sup>

Produire un nouveau type d'être humain était le but de l'enseignement de K. Cette année-là à Saanen, son thème principal fut « comment provoquer un changement psychologique révolutionnaire et fondamental dans l'esprit ». De plus, il avait commencé à dire que ce changement devait être instantané. Il était inutile de se dire « Je vais essayer de changer », ou encore « je serai différent demain ». Une phrase que K allait utiliser par la suite était : « Le futur est maintenant ».

Après Saanen, K retourna à Brockwood pour la rencontre annuelle qui s'y tenait depuis déjà quatre années, et y resta jusqu'à son départ pour l'Inde en Octobre. A chaque fois qu'il venait à Brockwood à présent, il se rendait à Londres, environ une fois par semaine en compagnie de Mary Zimbalist, allant parfois chez le dentiste ou le coiffeur Truefitt and Hill sur Bond Street, et toujours chez Huntsman, son

tailleur, généralement juste pour amener une paire de pantalons à retoucher ou pour une énième séance d'essayage d'un costume qui ne correspondait pratiquement jamais à son niveau de perfection. Il lui arrivait très rarement de commander un nouveau costume. Il semblait qu'il aimait l'atmosphère de ce magasin, s'attardant à examiner avec toute son attention les coupons de tissus posés sur les comptoirs. Je déjeunais avec eux à chaque fois qu'ils venaient à Londres, au restaurant du quatrième étage de chez Fortnum et Mason, situé tout près de Savile Row d'où nous venions à pied en traversant Burlington Arcade ; il y avait juste à côté la librairie Hatchard où K allait renouveler son stock de romans policiers. Dans le restaurant, le choix de plats végétariens était très limité mais l'endroit était spacieux et calme, et les tables suffisamment éloignées les unes des autres pour pouvoir parler sans que d'autres personnes ne puissent écouter. K observait très attentivement les gens autour de lui, ce qu'ils mangeaient, leurs vêtements, leurs attitudes. Un jour, alors qu'un jeune modèle se déplaçait entre les tables, K nous poussa du coude à Mary et à moi, en disant : « Regardez-la, regardez-la : elle cherche à être regardée ». En fait, bien plus que nous, c'était surtout lui qui était intéressé par les vêtements qu'elle portait. Il était toujours très attiré par les habits, et pas seulement les siens. Au cours de nos déjeuners, je lui demandais parfois de porter ma bague, une turquoise sertie de diamants que K connaissait bien car ma mère l'avait toujours portée. Il la passait à son annulaire. Lorsque nous quittions le restaurant, il me la rendait et les pierres brillaient d'un éclat tel que l'on aurait pu croire qu'elles venaient d'être nettoyées par un bijoutier. Ceci n'est pas de l'imagination. Lorsqu'un jour, en partant du restaurant, je rendis visite à une de mes grand-mères, celle-ci s'exclama en me voyant : « Comme ta bague est belle. Viens-tu de la faire nettoyer ? »

Dans les années 70, un ami de K, parlant de lui, fit la description suivante :

*« Lorsqu'on le rencontre, que voit-on ? Il y a vraiment, à un degré superlatif, de la noblesse, de la force, de la grâce et de l'élégance. On perçoit un sens exquis de savoir-vivre et d'esthétique très élevé, une*

*sensibilité énorme et une capacité de pénétrer intimement au cœur des problèmes que l'on peut lui soumettre. Il n'existe nulle part en Krishnamurti la moindre trace d'une quelconque vulgarité, médiocrité ou banalité. On peut comprendre ou ne pas comprendre son enseignement ; on peut peut-être critiquer tel ou tel aspect de son accent ou de son langage. Mais il est inconcevable que qui que ce soit puisse nier l'immense noblesse et la grâce qui émanent de sa personne. On pourrait peut-être dire qu'il possède un style ou une classe nettement au-dessus ou au-delà de l'homme ordinaire.*

*Sans doute, cette description le mettrait mal à l'aise. Mais voilà : sa façon de s'habiller, son comportement, ses attitudes, ses mouvements et son élocution sont, au vrai sens du terme, princiers. Lorsqu'il entre dans une pièce, on se retrouve en présence de quelqu'un d'assez extraordinaire. »*

L'intérêt de K pour les bons vêtements et les belles voitures ainsi que son goût pour les livres et les films distrayants a semblé anormal à certains ; cela ne le poussa ni à changer ses inclinations envers des domaines aussi triviaux, ni à prétendre qu'elles n'existaient pas.

Cet automne-là, un jour où K était venu à Londres, je lui suggérai d'écrire un journal comme il l'avait fait en 1961. Il se jeta sur cette idée et l'après-midi même, il s'acheta des carnets et un nouveau stylo-encre à large plume ; il commença à écrire le lendemain matin, le 14 Septembre. Il écrivit ainsi quotidiennement pendant six semaines, la plupart du temps à Brockwood, mais aussi à Rome où il se rendit en Octobre. Ces pages furent publiées au début de 1982 sous le titre *Journal de Krishnamurti* ; elles révélèrent beaucoup plus d'informations personnelles sur K que n'importe quel autre de ses travaux. Parlant de lui à la troisième personne, il écrivait le 15 Septembre : « Ce n'est que récemment qu'il prit conscience du fait que nulle pensée n'occupait son esprit au cours de ses longues promenades... Depuis son enfance, il en avait toujours été ainsi, son esprit était vide de toute pensée. Il regardait et écoutait. Rien d'autre. Pensées et associations d'idées ne se produisaient pas en lui. Aucune image ne se formait. Il s'aperçut un jour combien cela était extraordinaire. Il tenta souvent de penser, mais

aucune pensée ne venait. Durant ces promenades, qu'il fût seul ou accompagné, le mouvement de la pensée n'intervenait pas. C'est cela, être seul ». Egalement, le 17 : « Il avait toujours eu conscience de cette étonnante absence de distance entre lui et les arbres, les fleuves et les montagnes. Il n'avait rien fait pour entretenir cet état de choses ; cela ne se cultive pas. Entre lui et autrui ne s'élevait jamais le moindre mur. Ce que l'on pouvait lui dire ou lui faire ne semblait jamais le blesser, de même que la flatterie ne l'atteignait pas. Quoiqu'il pût advenir, il demeurerait complètement inaltérable. Il n'était pas replié sur lui-même, ni distant, mais semblable aux eaux du fleuve. Il pensait très rarement et jamais lorsqu'il se trouvait seul ». Le 21, il écrivait : « Il ne s'était jamais senti offensé, blessé, bien qu'il ait connu flatteries et insultes, menaces et sécurité. Ce n'est pas qu'il ait été insensible, inconscient, mais il n'avait pas élaboré la moindre image de lui-même, ne tirait pas de conclusion et n'adhérait à aucune idéologie. L'image permet la résistance, et lorsqu'elle n'existe plus, la vulnérabilité se fait jour, exempte de blessure ». Deux jours plus tard, il écrivait :

*« Il était debout au bord du fleuve, seul... Il était debout, seul détaché et lointain. Il avait environ quatorze ans. Peu de temps auparavant son frère et lui avaient été « découverts » ; cela avait suscité un certain tapage et soudain on lui accordait beaucoup d'importance. Il était traité avec respect et vénération et, dans les années à venir, il serait à la tête d'une série d'organisations, et disposerait de biens considérables. Tout cela, comme la dissolution des organisations, n'avait pas encore eu lieu. De cette époque et de ces événements, il n'a conservé comme souvenir que cet instant où, tout seul, perdu et étrangeté distant, il contemplait le fleuve. Il a tout oublié de son enfance, des écoles et des punitions corporelles. Bien des années plus tard, le maître qui le punissait ainsi lui raconta lui-même que cela se produisait pratiquement tous les jours. Il fondait alors en larmes et on le mettait à la porte, le laissant sur la véranda jusqu'à la fin des cours. Le maître sortait ensuite à son tour et lui disait de rentrer chez lui, car sinon, il serait resté là, complètement perdu. Le maître le fouettait, lui expliquait-il, parce qu'il semblait incapable d'étudier, de se souvenir de ce qu'il*

*avait lu ou de ce qu'on lui avait dit. Par la suite, le maître eut bien du mal à croire que ce garçon était devenu l'homme dont il était venu écouter la causerie. Son étonnement fut extrême, et son respect injustifié. Toutes ces années s'écoulèrent sans laisser la moindre cicatrice, le moindre souvenir dans son esprit. Amitiés, affections, années au cours desquelles il fut maltraité, rien de tout cela, que ces événements fussent empreints de gentillesse ou de brutalité, ne laissa de traces en lui. Encore dernièrement, un écrivain lui demanda quelles impressions il gardait de ces événements plutôt étonnants, faisant référence à l'époque où son frère et lui-même avaient été découverts et à tout ce qui s'était produit par la suite. Lorsqu'il répondit qu'il n'en conservait aucun souvenir et n'en savait que ce que d'autres lui en avaient dit, son interlocuteur ne se priva pas de ricaner en déclarant qu'il débitait des sornettes. Pourtant, il n'avait jamais fait obstruction délibérément au moindre événement, plaisant ou déplaisant, qui lui venait à l'esprit. Le souvenir l'habitait quelques instants, ne laissait aucune trace puis disparaissait à jamais. »*

## « *Un dialogue avec la mort* »

Au cours de ces dernières années, lorsqu'il se trouva à Madras, K ne put résider à Vasanta Vihar parce que Rajagopal réclamait la propriété comme faisant partie des biens de la KWINC ; ainsi donc, K resta chez une Indienne habitant juste à côté, sur Greenways Road. (Ce ne fut qu'en 1975 que Vasanta Vihar fut cédé à la Fondation indienne). K se trouva alors contraint de se séparer de Madhavachari qui était resté fidèle à Rajagopal et qui était en fait son bras-droit.

Au cours de cet hiver 1973-74, un médecin indien exerçant à l'hôpital situé sur le terrain de l'école de Rajghat à Varanasi, le nouveau nom de Bénarès, le docteur T.K. Parchure, commença à accompagner K partout où il se rendait dans le pays. Parameshwaran, le chef-cuisinier de Rishi Valley qui s'était occupé de K au Cachemire en 1959 lorsqu'il avait failli mourir, voyageait également avec eux. Sur le terrain de Rajghat, à côté de l'hôpital gratuit répondant aux besoins de vingt villages aux alentours, se trouvent également un collège pour les femmes avec son propre hôtel, une ferme et une école d'agriculture. L'école en elle-même compte trois cents élèves, garçons et filles, de sept à dix-huit ans.

Rishi Valley est, elle aussi, bien plus qu'une simple école ; il s'y trouve un centre rural gratuit accueillant soixante-dix enfants des villages environnants à qui sont prodigués un enseignement éducatif et des soins médicaux. Cette année-là, alors qu'il rencontrait le corps enseignant de Rishi Valley, K donna une réponse qui me frappa lorsque quelqu'un lui demanda si la souffrance ne pouvait pas provoquer une hébétude mentale. Il répondit : « Je penserais plutôt que c'est le fait de la continuité d'une souffrance qui puisse ternir l'esprit, et non pas son impact... A moins que vous ne résolviez celle-ci tout de suite, il sera

inévitabile qu'elle assombrisse l'esprit ». Une école co-éducative Krishnamurti sans internat venait juste d'être ouverte à Madras. Baptisée du simple nom de « The School »\*, elle accueillait cent douze élèves âgés de trois à douze ans.

K était à présent très pressé d'ouvrir une école à Ojai sans vouloir attendre la fin du procès avec la KWINC. Un architecte fut consulté et un Principal nommé à la grande surprise des administrateurs de la Fondation américaine car ils n'avaient ni l'argent ni le terrain pour s'aventurer dans une telle entreprise ; mais K ne laissait jamais ce genre de considérations lui barrer la route lorsqu'il voulait vraiment faire quelque chose. Fort heureusement, la Cour prononça son verdict en Septembre, alors qu'aucun site convenable n'avait été trouvé. Pendant ce temps, K était allé à San Diego avec Mary Zimbalist où il avait eu dix-huit entretiens portant sur divers sujets avec le Docteur Allan Anderson qui était professeur d'éducation religieuse au Collège d'état de San Diego ; ces dialogues furent enregistrés sur cassettes vidéo, en couleur<sup>57</sup>. Les deux dernières discussions concernaient la méditation. K y insista par trois fois sur le fait que la méditation couvrait « tout le champ de l'existence » et que tout effort pour méditer était en soi une façon de nier la méditation. Un de ses plus beaux passages à propos de la méditation se trouve dans une causerie qu'il avait donnée quelques années auparavant :

*« La méditation est l'un des arts les plus élevés de la vie – peut-être le plus grand et il n'est pas possible de l'apprendre de quelqu'un d'autre. C'est en cela qu'est sa beauté. Elle ne dépend d'aucune technique et par conséquent, elle n'est à la merci d'aucune autorité. Lorsque vous apprenez sur vous-même, que vous vous observez dans votre façon de marcher, de parler, de manger, de bavarder, d'être jaloux et d'éprouver de la haine, être conscient de tous ces aspects de vous-même, sans faire aucun choix, tout cela est une partie de la méditation. Ainsi la méditation peut s'installer alors que vous êtes assis dans un autobus ou que vous marchez dans un bois plein de lumière et d'ombres ou*

\* The School : L'Ecole (N.d.T).



*encore pendant que vous écoutez le chant des oiseaux ou que vous regardez le visage de votre femme ou d'un enfant.*<sup>58</sup>

Peu après San Diego, K parla pour la dernière fois à Santa Monica. Au cours de ces causeries quelqu'un lui demanda : « Cela fait déjà quelque temps que je vous écoute mais il ne s'est produit aucun changement en moi. Qu'est-ce qui ne va pas ? » K répondit :

*« Serait-ce parce que vous n'êtes pas sérieux ? Ou que vous ne vous en souciez pas ? Est-ce parce que vous avez tellement de problèmes que vous vous laissez emprisonner par eux, pas de temps, pas le loisir de vous arrêter, que vous ne regardez jamais une fleur ?... Mon-sieur, vous n'avez pas donné votre vie à tout cela. Nous parlons ici de la vie, pas des idées, ni des théories ni des pratiques ou des technologies – mais de regarder la totalité de la vie, qui est votre vie ».*

A cette époque, K avait dit à Mary qu'il aurait encore dix ou quinze ans à vivre parce qu'il lui restait encore beaucoup à faire. Son corps, disait-il, se détériorait (il avait soixante-dix neuf ans) bien que son « cerveau demeurait intact ». Quelques jours après son arrivée au chalet Tannegg, cet été-là, il se réveilla un matin en disant que « quelque chose d'extraordinaire, quelque chose qui s'est répandu à travers tout l'univers » lui était arrivé. Ce même matin, il dicta une lettre à Mary à propos de la nouvelle école de Ojai : « Elle devra produire des individus si religieusement enracinés qu'ils conserveront cette qualité quoiqu'ils fassent, où qu'ils aillent et quelle que soit leur activité sociale ». Il faisait très chaud à Gstaad et pendant la rencontre de Saanen, K était fréquemment « parti très loin » et sa tête le faisait souffrir. Il était devenu encore plus sensible et ne supportait pas d'être touché, mais il avait de « merveilleuses méditations ». Il avait dit à Mary : « Mon esprit est comme s'il avait été lavé, propre et sain – et plus encore que cela – avec une immense sensation de joie, d'extase ».

En novembre K s'envola seul pour Delhi. Il se trouva que le Maharishi (Mahesh Yogi) était sur le même vol ; il vint vers K, rayonnant et avec une fleur à la main, pour lui parler. L'extrême aversion de K

envers les gourous et les systèmes de méditation mit rapidement un terme à leur conversation. (K nous avait dit par la suite qu'il aurait bien aimé jeter un coup d'œil sur ses relevés de comptes bancaires).

A Rajghat en novembre, quelqu'un demanda à K de définir son propre enseignement. Très surpris, il répondit : « Posez-vous cette question à moi ? Me demandez-vous à moi ce qu'est l'Enseignement ? Je ne le sais pas moi-même. Il ne m'est pas possible de l'exprimer en quelques mots, n'est-ce pas. Je pense que l'idée d'un enseignant et celle de l'existence d'un enseignement est fausse à la base, en tout cas à mes yeux. Je pense qu'il s'agit là d'une question de partage, bien plus que d'enseignement ». <sup>59</sup>

Désirant moi-même poser à K la même question à l'époque où j'écrivais le deuxième tome de sa biographie, je commençais à rédiger un petit exposé commençant par : « Le cœur révolutionnaire de l'enseignement de Krishnamurti... » que je lui expédiai afin qu'il l'approuva. Comme je l'espérais, K le ré-écrivit entièrement, en ne laissant que le mot « cœur ». Voici ici le texte qu'il me fit parvenir :

*« Le cœur de l'enseignement de Krishnamurti est contenu dans la déclaration qu'il fit en 1929 lorsqu'il a dit : « La vérité est un Pays sans chemin ». L'homme ne peut y accéder par le biais d'aucune organisation ou profession de foi, ni par un dogme, un prêtre ou un rituel, ni non plus au travers d'un savoir philosophique ou d'une technique psychologique. Il lui faut la découvrir au moyen du miroir de la relation, à travers la compréhension du contenu de son propre esprit et à travers l'observation, et non pas à l'aide de l'analyse intellectuelle ou de la dissection introspective. L'homme a construit des images de soi lui donnant une sécurité – religieuse, politique, personnelle. Celles-ci se manifestent sous la forme de symboles, d'idées et de croyances qui sont des fardeaux pesant sur la vie quotidienne, les relations et la pensée de l'humanité. Ils sont la cause de tous nos problèmes parce qu'ils instaurent une séparation entre l'homme et l'homme dans chacune de nos relations. L'homme a une conception de sa vie qui correspond aux concepts pré-établis emmagasinés dans son esprit. Le contenu de sa conscience est sa conscience. Ce contenu est commun à*

*l'ensemble de l'humanité. L'individualité réside dans le nom, la forme et la culture superficielle qu'il acquiert de son environnement. L'individualité est unique non pas au travers de sa superficialité mais par sa liberté totale vis-à-vis du contenu de la conscience.*

*La liberté n'est pas une réaction ; la liberté n'est pas choisir. Penser que l'on est libre parce que l'on choisit n'est qu'une stimulation de l'homme. La liberté est observation pure, sans aucune direction, sans crainte de punition ou de récompense. La liberté n'a pas de motivation ; elle n'est pas située à la fin de l'évolution de l'homme mais se tient dans le premier pas de son existence. Dans l'observation, on commence à découvrir le manque de liberté. La liberté réside dans une conscience sans choix, dans notre existence de tous les jours.*

*La pensée est le temps. La pensée est née de l'expérience et du savoir qui sont inséparables du temps. Le temps est l'ennemi psychologique de l'homme. Notre action repose sur le savoir, et donc sur le temps ; ainsi donc, l'homme est esclave de son passé.*

*Lorsque l'homme deviendra conscient du mouvement de sa propre conscience, il verra la division qui sépare le penseur de la pensée, l'observateur de la chose observée, l'expérimentateur de l'expérience. Il découvrira que cette division est une illusion. Ce n'est qu'alors que l'observation pure est présente ; elle est une vision pénétrante dans laquelle l'ombre du passé est absente. Cette vision non-temporelle provoque un profond et radical changement dans l'esprit.*

*La totale négation est la nature essentielle du positif. Lorsqu'il y a négation de toutes ces choses qui ne sont pas l'amour – désir, plaisir – alors l'amour est, avec sa compassion et son intelligence propres ».*

Ceci est bien plus qu'un petit exposé, mais cela pourrait-il être dit avec plus de concision ou plus de clarté ? Peut-être K n'avait-il pas suffisamment insisté dans ce résumé sur le concept de l'élaboration des images. Nous fabriquons tous des images sur nous-mêmes et sur les autres et ce sont ces images qui se rencontrent, qui réagissent et qui se blessent. Ce sont ces images qui interfèrent sur les vraies relations entre les humains – y compris même les relations les plus intimes.

En quittant l'Inde, K retourna à Malibu en février 1975 pour aller passer une journée avec Mary Zimbalist à Arya Vihara et Pine Cottage

qui étaient devenus propriétés de la Fondation américaine à l'issue du procès ; ils marchèrent jusqu'au terrain situé à côté de la Chênaie, accompagnés par les Lilliefelts. C'était là que l'école serait construite. Lorsqu'après une quinzaine de jours K se rendit à nouveau à Pine Cottage, il sentit que l'atmosphère de la maison qui l'avait repoussé à sa première visite, avait déjà changé. Le premier avril, il reprit la rédaction de son journal – il l'avait commencé à Brockwood en 1973 – et continua à l'écrire quotidiennement pendant trois semaines. Le 12 avril, par une belle journée sans nuage, il commença la première causerie d'une série de quatre, dans la Chênaie ; il n'y avait plus parlé depuis octobre 1966.

Lorsque K revint à Brockwood avec Mary au mois de mai, je descendis pour lui montrer une copie déjà bien avancée du premier tome de sa biographie, le récit de sa vie jusqu'à l'époque de la dissolution de l'Ordre de l'Etoile. Bien entendu, il commença par regarder d'abord les illustrations, passant beaucoup de temps sur les photographies de Nitya. Puis il me demanda à plusieurs reprises de quelle façon ce livre pourrait frapper l'esprit de lecteurs n'ayant jamais entendu parler de lui, et ce que « pourrait bien en penser un agent de change ordinaire ». Je ne pus que lui répondre que, d'après moi, un « agent de change ordinaire » ne lirait probablement pas ce livre. Cependant, si l'on en juge par les articles de presse, cette histoire étrange semble avoir fasciné beaucoup de personnes dont on aurait pu penser qu'elles n'y verraient aucun intérêt ; de plus les lettres que j'ai reçues ont montré que pour des douzaines de lecteurs, ce livre leur a permis d'avoir une meilleure compréhension de K, malgré le choc que représenta pour certains, parmi ceux qui ne le savaient pas, le fait d'apprendre qu'il avait été élevé dans le milieu théosophique. Lorsqu'après avoir lu l'ouvrage, Mary Zimbalist demanda à K pour quelle raison, si les Maîtres existaient, ils avaient parlé autrefois et plus aujourd'hui, K suggéra : « A présent que le Seigneur est là, ils ne sont plus nécessaires ». Il aurait fallu pouvoir entendre le ton de sa voix en disant cela pour savoir s'il s'agissait d'une réponse sérieuse ou pas.

Le quatre-vingtième anniversaire de K tombait le 11 ou le 12 mai. Le Docteur Parchure arriva d'Inde le 11 à Brockwood et resta plu-

sieurs semaines en Europe, prenant soin de la santé de K. Vers le milieu du mois, David Bohm arriva aussi et il eut avec K quatre conversations qui furent suivies par la suite de huit autres. Bohm venait juste de lire la biographie ; il demanda à K s'il était passé par un moment précis de changement en lui. K lui répondit que non ; la douleur physique au cours du « processus » l'avait rendu plus sensible ainsi que la souffrance endurée à l'époque de la mort de son frère, mais « rencontrer cela pleinement n'avait laissé aucune trace ».

Au cours de la rencontre à Saanen de cette année-là, K consacra une de ses causeries à quelque chose qu'il appelait un sujet très sérieux – peut-il y avoir une totale liberté vis-à-vis de la peur psychologique ? Il dit : « Si l'on doit être libre de la peur, il faut être libre du temps. S'il n'y avait pas de temps, il n'y aurait pas de peur. Je me demande si vous voyez cela ? S'il n'y avait pas de demain, mais rien que le maintenant, la peur, en tant que mouvement de la pensée, cesserait ». La peur vient du désir de sécurité. « S'il y a une totale sécurité psychologique, il n'y a pas de peur », mais il ne peut jamais y avoir de sécurité psychologique « si l'individu veut, désire, poursuit ou devient ». Il continua ainsi :

*«... la pensée est toujours à la recherche d'une place où elle peut se loger, dans le sens de s'agripper, de tenir. Les créations de la pensée étant fragmentaires, elles impliquent une totale insécurité. Par conséquent, la totale sécurité existe lorsque l'on n'est absolument rien – c'est-à-dire rien qui ne soit créé par la pensée. N'être absolument rien implique une totale contradiction vis-à-vis de tout ce que vous avez appris... Savez-vous ce que signifie le fait de n'être rien ? Aucune ambition – ce qui ne veut pas dire que vous végétez – aucune agression ni résistance, aucune barrière forgée par des blessures ?... La sécurité que la pensée a créée n'est pas la sécurité. Ceci est une vérité absolue. »*

K était persuadé qu'il n'irait pas en Inde l'hiver suivant à cause de l'état d'urgence décrété par M<sup>me</sup> Gandhi en juin ; rien ne pouvait être publié ni annoncé publiquement sans être auparavant soumis au Comité de Censure. Atténuer sa dénonciation de l'autorité et de la tyrannie était bien la dernière chose que K aurait accepté de faire ; il n'y

avait aucune raison qu'il aille en Inde s'il ne pouvait pas y parler et il encourait un grand danger de se faire emprisonner s'il le faisait. Ainsi donc, après la rencontre de Brockwood, il retourna à Malibu où il passa tous ses week-ends à Pine Cottage, s'adressant aux parents et aux enseignants de la future école de la Chênaie.

Bien que le décret d'état d'urgence de M<sup>me</sup> Gandhi fut toujours en application l'hiver suivant, K décida de se rendre en Inde après avoir reçu l'assurance de Pupul Jayakar, la plus proche amie de M<sup>me</sup> Gandhi, qu'il serait autorisé à parler librement au cours de ses causeries. A New Delhi, il logea chez Pupul, sa maison étant située sur la même avenue que celle de M<sup>me</sup> Gandhi. On ne peut s'empêcher de se demander s'il y eut une relation directe entre cet entretien et la décision subite de M<sup>me</sup> Gandhi d'organiser des élections générales en 1977. K lui-même pensa que cela était possible.

A la demande de K, les représentants des Fondations Krishnamurti se rencontrèrent à Ojai en 1977. Il voulait que tous ceux pour qui c'était possible restent avec lui en permanence. Il voulait en particulier que les Américains et les Européens qui n'étaient jamais allés en Inde fussent auprès de lui au cours des années à venir. Il était convaincu qu'au plus les gens se rencontreraient, au plus ils deviendraient proches et affectueux. La jalousie et la compétition lui étaient tellement étrangères qu'il ne comprit jamais très bien leur existence chez les autres. Au cours d'une des ces rencontres avec les administrateurs à Ojai, il leur dit : « Si des gens venant ici vous demandent : « Qu'était donc la vie auprès de cet homme ? », serez-vous capable de le leur dire ? S'il y avait quelques disciples du Bouddha qui soient encore vivants, les gens ne se rendraient-ils pas jusqu'au bout du monde pour les voir et leur demander ce qu'était le fait de vivre en sa présence ? » Cette mention du Bouddha et de ses disciples est la plus proche association que K n'ait jamais faite entre lui et le Bouddha ; il est cependant difficile de faire admettre à quelqu'un qui ne le connaissait pas combien cette comparaison n'avait absolument aucune importance vis-à-vis de sa personne. Lorsqu'il n'y a plus de moi, il ne peut y avoir aucune suffisance. « Cet homme » dont il parlait n'était pas sa personnalité à lui. De la même façon, comment peut-on concilier cela avec sa réité-

ration constante disant que personne n'avait autorité pour le représenter après sa mort et que la relation gourou-disciple était une abomination ? Cela n'est-il pas tout simple ? En demandant aux administrateurs d'être avec lui aussi souvent que possible, il est certain que K espérait qu'il y en eut un ou deux au moins parmi eux à qui serait accordée cette profonde perception amenant une transformation psychologique totale, ce qui les libèrerait à la fois de lui et de toutes les autres béquilles. Ceci est très différent de l'adulation d'un gourou par ses disciples. S'il arrivait un jour à quelqu'un de prétendre avoir autorité pour parler au nom de K, tout le monde saurait que cette personne n'a pas été transformée.

Il fut décidé à l'époque que Mary vendrait sa maison de Malibu et ferait construire une habitation pour agrandir Pine Cottage qui, après sa mort, reviendrait à la Fondation américaine. Ainsi, à Pine Cottage, K habiterait tout près de l'école, alors que Malibu était à plus de cent kilomètres de Ojai.

Le 9 mai K fut opéré de la prostate au Centre médical Cedars-Sinai de Los Angeles. Il prévint Mary de rester très vigilante et de ne pas le laisser « s'éclipser » ainsi que de lui rappeler de rester lui-même attentif ; si non après « cinquante-deux ans [de causeries publiques] il pourrait avoir le sentiment que cela suffit ». Il expliqua à Mary qu'il avait « toujours vécu en compagnie d'une très mince frontière entre la vie et la mort ». Il trouvait plus facile de mourir que de vivre. Une quinzaine de jours avant l'opération, il s'était rendu à l'hôpital afin qu'on lui soutire un peu de sang dans le cas où il aurait besoin d'une transfusion. Il refusa d'avoir une anesthésie générale, convaincu que « le corps ne pourrait la supporter ». Même une anesthésie locale causant un arrêt dans la moëlle épinière pouvait être trop pour « le corps ». K avait toujours ce sens de complet détachement entre lui et son corps.

Le jour de son hospitalisation, Mary l'accompagna et prit une chambre contiguë à la sienne. Il fit le tour des deux chambres en touchant les murs ; il faisait toujours cela dans chaque nouveau lieu où il allait rester et cette fois-là, il en fit de même pour la chambre de

Mary également. La raison de ce comportement n'a jamais été révélée. Il semble que cela ait été un moyen de purification pour balayer une influence étrangère, pas forcément maléfique, et de remplir les pièces de sa propre énergie. Mary demanda à l'anesthésiste de parler à K pendant l'opération afin qu'il puisse demeurer vigilant et qu'il ne « s'éclipse » pas. Il fut ramené en chariot dans sa chambre au bout de deux heures ; il semblait très gai et il demanda une histoire policière. Mais dans la soirée, il eut très mal. On lui administra une dose d'antalgique très faible – la même que pour un enfant – mais il fallut arrêter car il en éprouvait des vertiges et des nausées. Il « partit » pendant environ une heure où il parla avec Nitya et eut ensuite ce qu'il appela « un dialogue avec la mort ». Le lendemain, il dicta à Mary le compte-rendu de cette expérience :

*« Ce fut une courte opération et en parler serait inutile, bien que la douleur fut très forte. Pendant que la douleur continuait, je vis ou je découvris que le corps était presque en train de flotter dans l'air. Il se peut que cela ait été une illusion, une sorte d'hallucination, mais quelques minutes après, il y eut la personnification – pas une personne – mais la personnification de la mort. Observer ce phénomène entre le corps et la mort était singulier, comme s'il y avait une sorte de dialogue entre eux. La mort semblait s'adresser au corps avec beaucoup d'insistance et le corps était très résistant pour se soumettre à ce qu'elle voulait. Malgré la présence de plusieurs personnes dans la pièce, le phénomène continua, la mort invitant et le corps refusant.*

*Ce n'était pas la peur de la mort qui poussait le corps à refuser sa demande, mais le fait qu'il réalisa qu'il n'était pas responsable de lui-même et qu'il y avait là une entité qui le dominait, beaucoup plus forte et bien plus vitale que la mort elle-même. La mort insistait de plus en plus fortement et donc, l'autre est intervenu. Dès lors il y eut une conversation ou un dialogue non seulement entre la mort et le corps mais aussi entre cet autre et la mort. Il y avait donc trois entités qui discutaient ensemble.*

*Avant son hospitalisation, il avait prévenu qu'il pourrait se produire une dissociation d'avec le corps et que la mort pourrait intervenir.*



*Bien que la personne [Mary] fut assise à ses côtés et qu'une infirmière allait et venait, il n'y avait ni déception vis-à-vis de soi, ni hallucination particulière. Etendu dans son lit, il voyait les nuages chargés de pluie, la fenêtre éclairée et la ville au-dessus qui s'étendait sur des kilomètres. Des gouttes de pluie vinrent s'écraser sur la vitre et il voyait nettement la solution salée qui coulait goutte à goutte dans l'organisme. On sentait avec beaucoup de force et d'évidence que si l'autre n'était pas intervenu, la mort aurait gagné.*

*Ce dialogue commença avec des mots et avec une pensée fonctionnant très clairement. Le tonnerre et des éclairs éclatèrent pendant que la conversation continuait. La peur étant absolument absente de tout cela, aussi bien du côté du corps que de celui de l'autre – absolument aucune peur – on pouvait parler librement et profondément. Il est toujours difficile d'expliquer avec des mots ce genre de conversation. Étrangement, comme il n'y avait pas de peur, la mort n'enchaînait pas l'esprit avec des choses du passé. Ce qui ressortait de la conversation était très clair. Le corps éprouvait une très grande douleur mais il n'avait ni inquiétude ni appréhension, alors que l'autre était, de toute évidence, au-delà des deux. C'était comme si cet autre tenait le rôle d'un arbitre dans un jeu dangereux dont le corps n'était pas complètement conscient.*

*La mort semblait être toujours présente, mais la mort ne peut être invitée. Cela serait un suicide, ce qui serait une immense folie.*

*Pendant cette conversation la notion de temps n'existait pas. L'ensemble du dialogue a dû durer environ une heure mais le temps de la montre n'existait pas. Les mots n'existaient pas non plus mais il y avait une intime perception immédiate de ce que chacun disait. Bien sûr, si l'on est attaché à quoi que ce soit – des idées, des croyances, des propriétés ou des personnes –, la mort ne viendra pas parler avec vous. La mort, en tant que terme, que fin en soi, est la liberté absolue.*

*Le ton de la conversation était très courtois. Il n'y avait aucune trace de sentimentalité ou d'extravagance émotionnelle, ni aucune distorsion du fait absolu de l'abolition du temps et de la vastitude sans limite qui apparaissent lorsque la mort fait partie de votre vie quotidienne. Il y avait le sentiment que le corps pourrait continuer encore*

*pour de nombreuses années, mais que la mort et l'autre resteraient toujours ensemble jusqu'à ce que l'organisme ne soit plus actif. Il y avait une grande sensation d'humour entre eux trois et on pouvait entendre leurs rires. Et à la beauté de cela participaient aussi les nuages et la pluie.*

*Le son de cette conversation se répandait sans fin ; le son était le même dès le début et il ne s'arrêtait pas. C'était un chant sans début ni fin. La mort et la vie sont très proches l'une de l'autre, tout comme l'amour et la mort. De la même façon que l'amour n'est pas une mémoire, l'amour est sans passé. La peur n'apparut jamais au cours de cette conversation car la peur est ténèbre, alors que la mort est lumière.*

*Ce dialogue n'était ni illusoire ni fantasque. Cela ressemblait à un murmure dans le vent, mais ce murmure était très clair, et si vous écoutiez, vous pouviez l'entendre ; vous pouviez alors y participer. Alors nous pourrions le partager ensemble. Mais vous ne l'écoutez pas ; car vous êtes trop identifié à votre corps, à vos pensées et à votre propre avancement. Il faut abandonner tout cela pour entrer dans la lumière et dans l'amour de la mort ».*

La seule addition au programme habituel de K de cet été-là fut, avant de s'envoler seul pour l'Inde en novembre, d'aller passer trois nuits à la Clinique Janker de Bonn où il consulta un certain Docteur Scheef. Mary l'accompagna. Diverses analyses montrèrent, selon ce médecin, que K était « fantastique » pour son âge.

Quelques administrateurs des Fondations américaine et anglaise le rejoignirent à Madras au début de l'année 1978 et l'accompagnèrent jusqu'à Rishi Valley où quelques changements avaient eu lieu au sein de l'école. G. Narayan, le fils aîné du plus grand frère de K était devenu le Principal après la démission du Docteur Balasundaram. Narayan avait enseigné pendant vingt-cinq ans, d'abord à Rishi Valley, puis dans une école Rudolph Steiner en Angleterre. Son épouse avait enseigné à Brockwood presque dès l'ouverture de l'école et leur fille unique Natasha y était élève. K n'attachait aucune valeur à sa consanguinité avec Narayan et il n'aimait ni plus ni moins Natasha que n'importe

quelle autre jeune fille. Il aimait les enfants et davantage encore les jeunes. Pendant un temps, les élèves de Rishi Valley avaient été encouragés à aller à Brockwood. K se demandait à présent si cette initiative était sage. Il était si facile d'être corrompu par l'Occident. Les jeunes en Inde avaient encore du respect pour leurs aînés et une soif d'apprendre, considérant l'éducation comme un privilège.

De retour à Ojai, K put voir que l'agrandissement de Pine Cottage était terminé ; il y emménagea avec Mary. Cela avait été pénible pour elle d'abandonner sa belle maison de Malibu qui manquait également à K, mais elle avait transformé Pine Cottage en une demeure aussi belle que son ancienne habitation, conservant intacts les appartements où K dormait et y adjoignant une extension à laquelle on accédait au travers d'un passage. Aussi bien K que Mary, avec le temps, aimèrent beaucoup cette nouvelle maison. K prenait beaucoup de plaisir à faire luire la bouilloire électrique et les plaques métalliques de la cuisine comme il le faisait aussi dans l'Aile ouest à Brockwood ; il apprécia aussi de donner un coup de main pour démarrer un nouveau petit jardin. Il était toujours très content d'arroser et il essayait d'aider aux activités domestiques comme en ramenant le plateau du petit déjeuner à la cuisine ou en remplissant et en vidant la machine à laver la vaisselle. Il craignait que Mary ne s'épuisât au travail, que ce fut à Ojai ou à Brockwood. Elle était à la fois sa secrétaire et son chauffeur, et faisait aussi les courses ainsi que le lavage et le repassage des vêtements de K. Lorsqu'elle rentrait des courses avec ses paniers remplis de ses achats, K s'empressait de regarder ce qu'elle avait acheté. Cependant, il ne laissait jamais personne faire ses bagages, ce dont il s'enorgueillissait. Ces années-là, lorsque Mary ne l'accompagnait pas en Inde, elle passait trois mois à se reposer en Californie.

En allant à Gstaad au mois de juin avec Mary, K repassa par la Clinique Janker où tous les tests qu'il subit donnèrent une entière satisfaction concernant sa santé. De retour à Brockwood en septembre après la rencontre de Saanen, il commença à dicter à Mary une lettre bi-hebdomadaire destinée à ses écoles, qu'il continua jusqu'en mars 1980 – trente-sept lettres au total de trois pages chacune. La plupart de

celles-ci ayant été dictées par lots, elles portent la date du jour où elles ont été expédiées – tous les quinze jours – et non pas celle du jour où elles furent écrites<sup>60</sup>. Ces missives étaient un moyen de rester en contact avec toutes ses écoles. Dans la première lettre, K expliqua clairement son intention vis-à-vis des écoles : « Elles doivent être concernées par la culture de l'être humain dans sa globalité. Ces centres d'éducation doivent aider les élèves et les éducateurs à fleurir naturellement ». Dans une autre lettre, il dit : « Le but de ces écoles est de faire en sorte qu'une nouvelle génération d'êtres humains libres de toute action égoïste apparaisse. Aucun autre centre éducatif ne s'intéresse à cela et il est de notre responsabilité en tant qu'éducateurs de faire surgir un esprit ne portant aucun conflit en lui ».

Une copie de chaque lettre fut distribuée aux enseignants et aux élèves. K s'attendait à une attitude de la part des enseignants qui semblait impossible – permettre à ce qu'aucune peur, quelle qu'elle fut, n'apparaisse chez les élèves (pour cela, il était nécessaire que les enseignants eux-même eussent déraciné l'origine de leur propre peur) et aider les élèves à « n'être jamais blessés psychologiquement, non seulement au cours de leur scolarité, mais tout au long de leur vie ». La compétition était l'un des plus grands maux de l'éducation : « Lorsque dans votre école, vous comparez X avec Y, vous les détruisez tous les deux ».

A travers ces lettres K répétait qu'enseigner était la plus haute vocation et que « les Ecoles existent principalement pour amener une profonde transformation dans les êtres humains ». Il précisait aussi avec beaucoup d'intensité la différence qu'il y avait entre apprendre et accumuler du savoir ; accumuler des connaissances ne faisait qu'abêtir l'esprit : « connaître n'est pas savoir et la compréhension de cela, que le savoir ne peut résoudre nos problèmes humains, est l'intelligence ».

Dans un livre qui parut l'année suivante, K expliqua ce qu'il voulait dire par « n'être jamais blessé psychologiquement ». Il avait parlé de « vivre avec la douleur » et continuait ainsi :

*« Nous voyons le fait, le « celui » qui souffre... Je souffre et l'esprit fait tout ce qu'il peut pour fuir cette souffrance... Alors, ne fuyez pas*

*la douleur, ce qui ne veut pas dire que vous deveniez morbide. Vivez avec elle... Que se passe-t-il ? Observez. L'esprit est très clair, très aiguisé. Il fait face au fait. La véritable souffrance, lorsqu'elle est transformée en passion est immense. De cette observation apparaît un esprit qui ne peut plus être blessé. C'est terminé, totalement terminé. Voilà le secret<sup>61</sup>. »*

Dans sa lettre aux écoles datée du 1<sup>er</sup> mai 1979, K commence un paragraphe par : « Dieu est désordre ». Si l'on continue la lecture, le sens devient parfaitement clair : « Considérons les innombrables dieux que l'homme a inventés ; et observons la confusion que cela a amenée dans le monde, les guerres que cela a engendrées ». Les parents d'une élève de Brockwood qui avait ramené cette lettre à la maison pendant les vacances, lurent cette seule première phrase, « Dieu est désordre ». Ils se sentirent si outragés qu'ils envisagèrent de retirer leur fille de l'école. Beaucoup d'assertions très sèches de K remuèrent des gens : « Les idées sont des brutalités (ceci a le même sens que « Dieu est désordre ») ; « Il n'existe pas d'amour malheureux » ; « Si vous aimiez vraiment vos enfants, il n'y aurait pas de guerre » ; « Toute pensée corrompt ou est corruption ». Cette dernière est la seule qui soit difficile de s'expliquer à soi-même. Souvent K l'explicitait longuement au cours de ses causeries. Par exemple, il avait dit une fois : « Nous utilisons le mot esprit pour signifier les sens, la capacité de penser et le cerveau qui emmagasine toutes les mémoires en tant qu'expériences, connaissance... Le savoir corrompt l'esprit. Le savoir est le mouvement du passé et lorsque le passé pose son ombre sur l'actuel, la corruption s'installe... Nous utilisons le terme corruption dans le sens de ce qui est fragmenté, ce qui ne peut être abordé dans son ensemble ».<sup>62</sup>

En octobre 1978, Mary Zimbalist accompagna K en Inde ; ils furent rejoints un peu plus tard par plusieurs membres des Fondations anglaise et américaine qui retrouvèrent les administrateurs de la Fondation indienne à Madras. Le 8 janvier 1979, M<sup>me</sup> Gandhi vint rendre visite à K à Vasanta Vihar. Au cours du mois de décembre, elle avait été emprisonnée pendant quatre jours, ce qui avait déclenché des émeutes à travers l'Inde. Il semblait bien que parler avec K était pour elle très

important. Il eut l'impression qu'elle était une femme très malheureuse qui ne pouvait, comme il disait, « jamais lâcher le tigre ».

Une autre école Krishnamurti, la dernière parmi celle de l'Inde, fut ouverte cet été-là, dans une vallée située à quinze kilomètres du centre de Bangalore. L'achat du terrain de cinquante hectares et la construction des bâtiments avaient été faits grâce au don d'un seul homme. Appelée l'Ecole de la Vallée, elle accueille plus d'une centaine d'enfants entre six et treize ans en externat et internat. K alla la visiter avant de quitter l'Inde.

## « *L'esprit vacant* »

En 1974, K m'avait demandé d'écrire un deuxième tome de sa biographie. Je désirais écrire ce livre mais hésitais longtemps avant de le commencer, sachant que ce serait bien plus difficile que pour le premier qui retraçait une histoire palpitante, même si elle paraissait un peu folle par moment. Il ne s'était pas passé grand chose dans la vie extérieure de K pendant ces quarante dernières années, bien que sa vie intérieure ait été un bouleversement constant. Il ne me fallut pas moins de cinq années pour me sentir prête à attaquer la rédaction de ce livre et une des premières étapes en fut de renouveler une tentative pour dévoiler le mystère de l'identité véritable de K : qui était-il ? La lecture de ses *Carnets* ne m'avait pas aidée à élucider ma propre mystification.

Aussi, lorsque K vint à Brockwood en juin 1979, je descendis le voir et nous eûmes ensemble deux longues conversations. Mary Zimbalist resta avec nous et prit des notes. Je ne pris moi-même aucune note à l'époque et ne voulus pas davantage avoir recours à un magnétophone, pensant que cela pouvait inhiber la spontanéité. La première conversation se déroula un matin dans la chambre spacieuse de K ouvrant vers l'Est sur la pelouse et les prés. K était assis dans son lit, le dos très droit et les jambes repliées en tailleur ; il portait un peignoir bleu-pâle. Il planait dans la pièce un léger parfum de bois de santal que j'associais toujours à K. Même son papier à lettre en conservait la fragrance. Ce matin-là, il parut très vif et très désireux de faire une nouvelle découverte.

Je commençai par lui demander s'il lui était possible d'expliquer ce qui l'avait rendu tel qu'il était alors. Il me contra en me demandant ce que moi-même j'en pensais. Je lui répondis que l'explication la plus plausible qui était bien entendu la théorie de Besant et Leadbeater sur

le Seigneur Maitreya prenant possession d'un corps ayant été préparé spécialement pour cela, l'ego ayant évolué au travers de toute une série d'incarnations jusqu'à sa naissance dans un corps de Brahmane, plus pur que n'importe quel autre corps car n'ayant jamais touché ni à la viande ni à l'alcool depuis d'innombrables générations. Cette explication validait également le « processus » – le corps étant aussi « branché » qu'il était, il devenait ainsi de plus en plus sensible pour s'habituer à son divin occupant, ce qui avait entraîné une ultime fusion entre la conscience du Seigneur Maitreya et celle de Krishnamurti. En d'autres termes, toutes les prédictions de M<sup>me</sup> Besant et de Leadbeater s'étaient réalisées. K était d'accord pour reconnaître que cette théorie était la plus acceptable, mais il ne pensait pas qu'elle fût juste. J'avais alors une autre explication possible disant qu'il existait un immense réservoir de bonté dans le monde, dans lequel on pouvait puiser et que beaucoup de grands artistes, de génies et de saints l'avaient fait. K rejeta cette idée sur le champ. La dernière théorie que je pouvais suggérer était que Krishnamurti avait lui-même évolué à travers plusieurs vies pour arriver à ce qu'il était à présent ; mais cela restait difficile à accepter pour moi parce que le jeune Krishna que j'avais connu avait été très puéril et insouciant, presque arriéré et morose, ne s'intéressant à pratiquement rien, mis à part le golf et les motos. Je ne voyais pas comment cet être aurait pu progresser jusqu'au point de développer un cerveau tel que celui de Krishnamurti, qui exposait des enseignements très subtils.

Voici, reprises ci-dessous, les notes de Mary Zimbalist :

M.L. — Les enseignements ne sont pas simples. Comment pouvaient-ils venir de cet enfant distrait ?

K. — Vous admettez un mystère. Le garçon était affectueux, distrait, il n'était pas intelligent et appréciait les jeux athlétiques. Ce qui est important dans tout ceci est l'esprit vacant. Comment cet esprit vacant pouvait-il adhérer à cela ? Le vide était-il nécessaire pour que tout ceci puisse se manifester ? Cette chose qui se manifeste provient-elle du cosmos universel, comme le génie qui surgit parfois dans tel ou tel domaine ? L'esprit religieux n'a absolument rien à voir avec le génie.



Comment se fait-il que cet esprit vacant n'ait pas été comblé par la Théosophie et tout le reste ? Cette vacance était-elle destinée à la manifestation ? Le garçon a dû être singulier dès le début. Qu'est-ce qui le rendait ainsi ? Le corps avait-il été préparé depuis de nombreuses vies ou cette force s'est-elle emparée de ce corps vacant ? Pourquoi n'est-il pas devenu une abomination avec toute cette adulation autour de lui ? Ce vide, cette vacance, était protégé. Par quoi ?

M.L. — C'est ce que nous essayons de savoir.

K. — Tout au long de sa vie, il a été gardé, protégé. Lorsque je monte dans un avion, je sais que rien ne peut arriver. Mais je ne fais rien qui pourrait entraîner un danger. J'aurais beaucoup aimé faire du planeur [on lui en avait offert l'occasion à Gstaad] mais j'ai senti : « Non ; il ne faut pas ». Je me suis toujours senti protégé. Ou bien, cette impression d'être protégé vient du fait que Amma [M<sup>me</sup> Besant] voyait constamment que je l'étais – elle voyait en permanence deux initiés qui me protégeaient. Je ne pense pas que ce soit la vraie cause.

M.L. — Non, parce que l'autre chose – « le processus » – est apparu pour la première fois alors que vous étiez loin de tous. Vous étiez seul avec Nitya, à Ojai.

K. — Oui, la vacance n'est jamais partie. Chez le dentiste, pendant quatre heures, il n'y a pas eu une seule pensée dans ma tête. Ce n'est que lorsque je parle ou que j'écris que « cela » entre en jeu. Je suis étonné. La vacance est toujours là. Depuis cet âge-là (aux environs de huit ans) jusqu'à aujourd'hui, conserver un esprit vacant. Qu'est-ce que cela ? Vous pouvez le sentir dans cette chambre en ce moment même. Cela est en train de se produire dans cette chambre, là, tout de suite, parce que nous touchons à quelque chose de très sérieux ; alors ça se met à descendre. L'esprit de cet homme, depuis son enfance jusqu'à aujourd'hui est constamment vacant. Je ne veux pas en faire un mystère. Pourquoi cela n'arrive-t-il pas à tout le monde ?

M.L. — Lorsque vous donnez une causerie, votre esprit est-il vacant ?

K. — Oh oui, complètement. Mais cela ne m'intéresse pas ; ce qui m'intéresse, c'est de savoir pourquoi il reste vacant. Par le fait qu'il demeure vacant, il n'a aucun problème.

M.L. — Cela est-il unique ?

K. — Non. Si quelque chose est unique, alors personne d'autre ne peut le connaître. Je veux écarter tout mystère. Je vois que l'esprit de l'enfant est le même que celui d'aujourd'hui. L'autre chose est là maintenant. Ne la sentez-vous pas ? C'est comme un frémissement.

M.L. — L'essence de votre enseignement est que tout le monde peut vivre cela. [Je sentais effectivement ce frémissement mais je me demandais s'il n'était pas le fruit de mon imagination].

K. — Oui ; si cela est unique, alors ça ne sert à rien. Mais il n'en est pas ainsi. Cela est gardé vacant pour que cette chose dise : « Bien que je sois vacant, vous – X ou Y – vous pouvez aussi l'être ».

M.L. — Vous voulez dire que cela est vacant afin de pouvoir dire que cela peut arriver à tout le monde ?

K. — C'est cela. C'est cela. Mais cette chose a-t-elle maintenu l'esprit vacant ? Comment est-il resté vacant pendant toutes ces années ? C'est extraordinaire. Je n'y avais jamais réfléchi auparavant. Cela ne serait pas ainsi s'il n'y avait pas un détachement. Pourquoi ne s'est-il jamais attaché à rien ? Cette chose a dû dire : « Il doit y avoir cette vacance ; sinon je ne peux pas fonctionner ». Cela fait surgir toutes sortes de choses mystiques. Alors quelle est donc cette chose qui maintient l'esprit vacant afin que tout ceci soit dit ? A-t-elle trouvé un garçon qui devait rester vacant ? Ce garçon ne craignait apparemment pas de s'opposer à Leadbeater, de s'opposer à la Théosophie, de s'opposer à l'autorité. Amma, Leadbeater, ils avaient beaucoup d'autorité. Cette chose devait déjà fonctionner. Cela doit être possible pour l'ensemble de l'humanité. Si non, quel est le sens de tout ceci ?

Notre conversation s'arrêta là ; K devait se lever pour être à l'heure pour le déjeuner qu'il prenait dans la salle à manger de l'école. Après le déjeuner, dans la cuisine de l'aile ouest, nous résumâmes ainsi notre entretien du matin :

K. — Nous n'avons pas découvert pourquoi cet enfant a été maintenant vacant depuis cette époque jusqu'à aujourd'hui. La vacance est-elle une absence d'égoïsme – de moi – *ma* maison, d'attachement ? Mais comment cette vacance avec son non-soi est-elle arrivée ? Cela serait

simple si nous disions que le Seigneur Maitreya a préparé ce corps et l'a maintenu vacant. Cela serait l'explication la plus simple, mais la simplicité est ici suspecte. Une autre explication serait que l'ego de K ait été en contact avec le Seigneur Maitreya et le Bouddha et qu'il ait dit : « Je me retire ; *cela* est bien plus important que mon soi bestial ». Cela ne paraît pas clair, ni convenable. Le Seigneur Maitreya a vu ce corps avec un moindre ego ; il a voulu se manifester à travers lui et par conséquent il l'a maintenu sans aucune contamination. Amma disait que le visage de K était très important parce qu'il représentait *cela*. Il avait été préparé pour *cela*. Ceci signifie que cette chose ne peut arriver à tout le monde. K est une singularité biologique. C'est un exutoire facile. Alors, où est la vérité dans tout ceci ? Je n'en sais rien. Vraiment, je ne sais pas. Où est la vérité là-dedans ? Ce n'est pas de l'auto-illusion, ni de la déception ou un état induit, un souhait exaucé — je ne sais pas ce qu'il faut souhaiter. Une autre chose étrange dans tout ceci est la constante attraction que K éprouva toujours envers le Bouddha. Peut-on dire que cela l'influença ? Je ne le pense pas. Ce réservoir est-il le Bouddha ? Le Maitreya ? Qu'est-ce que la vérité ? Est-ce quelque chose que l'on ne pourra jamais trouver ?

Mary Zimbalist : Avez-vous parfois l'impression d'être utilisé, que quelque chose s'insinue en vous ?

K. — Ce n'est pas ce que je dirais. Cela vient dans la pièce lorsque nous en parlons sérieusement.

M.L. — Comment cela est-il relié à la douleur ?

K. — La douleur vient lorsque je suis calme et que je ne parle pas. Elle vient lentement, jusqu'à ce que le corps dise : « Ça suffit ». Après qu'elle ait atteint un sommet, le corps s'évanouit ; la douleur disparaît ou bien, il y a une interruption, puis elle part.

M.L. — Pouvons-nous écarter l'idée que quelque chose vienne de l'extérieur ?

K. — Je ne le fais pas. Mais où est la vérité ? Il y a dans tout ceci un élément non-humain qui n'est pas produit par la pensée, ni auto-induit. Je ne suis pas ainsi. Est-ce quelque chose que nous ne pouvons pas découvrir, que nous ne devons pas toucher, qui n'est pas pénétrable ? Je me le demande. J'ai souvent eu la sensation que cela n'est pas mon

affaire, que nous ne trouverons jamais. Lorsque nous disons que cela vient dans l'être parce que l'esprit est vacant, je ne crois pas non plus qu'il en soit ainsi. Nous arrivons là à une impasse. J'en ai parlé avec vous, avec elle [Mary], avec Subba Rao [il connaissait K depuis le tout début]. Il m'a dit : « Vous êtes comme cela depuis le commencement ». Je me demande si tout ceci est vrai, et si c'est effectivement vrai, alors il n'y a aucun espoir pour les autres. Avons-nous affaire à quelque chose que nous ne pouvons toucher ? Nous essayons de toucher *cela* avec notre esprit. Essayez de trouver ce que *cela* est lorsque votre esprit est complètement paisible. Pour trouver la vérité de *cela* il vous faut avoir un esprit vide. Il ne s'agit pas de *mon* esprit qui *est* dans le vide. Mais il nous manque un facteur. Nous avons atteint un niveau où nos cerveaux, où nos instruments d'investigation n'ont plus de sens.

M.L. — Quelqu'un d'autre pourrait-il être à même de trouver ? Et serait-il convenable de chercher ainsi ?

K. — Il se pourrait que *vous-même* en soyez capable parce que vous écrivez à propos de *cela*. Moi, je ne peux pas. Si vous et Maria<sup>a</sup> vous asseyiez ensemble et disiez : « Cherchons ensemble », je suis pratiquement sûr que vous y arriveriez. Ou bien, cherchez toute seule. Il y a quelque chose que je vois ; ce que j'ai dit est vrai — Je ne pourrai jamais trouver par moi-même. L'eau ne pourra jamais savoir ce qu'est l'eau, c'est sûr. Si vous trouvez, je confirmerai votre découverte.

M.L. — Et vous saurez si je suis dans le vrai ?

K. — Le sentez-vous dans cette pièce ? Cela devient de plus en plus fort. Ma tête commence. Si vous posez la question et dites : « Je ne sais pas », vous pouvez alors le trouver. Et si j'écrivais pour en parler, c'est ainsi que je l'exposerais. Je commencerais par ce garçon complètement vacant.

M.L. — Seriez-vous gêné si l'on disait que vous vouliez que tout ceci soit explicite ?

---

a) - K appelait toujours Mary, « Maria », qu'il prononçait avec un i long, afin de nous distinguer l'une de l'autre.

K. — Cela ne me dérange pas. Dites ce que vous voulez. Je suis certain que si d'autres personnes s'attellent à cette recherche, elles trouveront. J'en suis absolument certain, absolument certain, absolument. Egalement, je suis sûr qu'en ce qui me concerne, *je* ne peux pas trouver.

M.L. — Et s'il était possible de comprendre sans pour autant être capable de l'expliquer avec des mots ?

K. — Vous pourriez. Vous trouverez un moyen. A l'instant où l'on découvre quelque chose, on possède les termes nécessaires pour le dire. Comme pour la poésie. Si vous êtes ouverte à cette recherche, mettez votre cerveau en condition pour la mener à bien ; mais au moment où vous trouverez, le cerveau fonctionnera correctement. Il n'y a pas de mystère.

M.L. — L'esprit mystérieux sera-t-il alors trouvé ?

K. — Non, le mystère aura disparu.

Mary Zimbalist : Mais le mystère est quelque chose de sacré.

K. — Le sacré demeurera.

Notre conversation dut s'arrêter car K, ayant de plus en plus mal à la tête, devait aller s'allonger. Cette douleur ne lui venait pas uniquement lorsqu'il était calme, mais aussi lorsqu'il se mettait à parler de sujets tels que celui dont nous venions de converser. Je rentrai à Londres terrifiée par la responsabilité que K nous avait donnée, il était « absolument certain » que nous pouvions trouver la vérité le concernant lui, si nous essayions. Je restais cependant réticente à croire que lui-même ne put nous aider davantage à la découvrir ; c'est pourquoi, trois semaines plus tard, avant qu'il ne parte pour Saanen, je retournai à Brockwood pour lui parler à nouveau. Notre rencontre eut encore lieu dans la cuisine de l'aile ouest, toujours en présence de Mary qui prit les notes ci-dessous :

M.L. — Votre enseignement est très compliqué.

K. — Très compliqué !

M.L. — Si vous le lisiez, le comprendriez-vous ?

K. — Oh oui, oui.

M.L. — Qui transmet ces enseignements ? Vous ? Le mystère ?

K. — Bonne question. Qui a transmis ces enseignements ?

M. L. — Vous connaissant, connaissant l'homme K, il m'est difficile de penser que ce soit vous qui les ayez donnés.

K. — Vous voulez dire sans avoir étudié, est-ce vous ou quelqu'un d'autre qui les a donnés ?

M.L. — Quelque chose se manifeste à travers vous qui ne semble pas faire partie de votre propre cerveau.

K. — Les enseignements sont-ils extraordinaires ?

M.L. — Oui, différents, originaux.

K. — Soyons clair. Si je décidais délibérément de m'asseoir pour les écrire, je doute que je pourrais les coucher sur du papier. Je vais vous dire ce qu'il se passe. Hier j'ai dit : « Penser à quelque chose est différent de penser ». J'ai dit : « Je ne comprends pas très bien ce que cela signifie, laissez-moi le regarder de près », et lorsque je l'ai fait, j'ai vu la chose très clairement. Il y a une sensation de vacuité, et alors quelque chose surgit. Mais si je m'assois pour faire cela, je doute que ce soit possible. Schopenhauer, Lénine, Bertrand Russel, etc, tous ont énormément lu. Et ici, il y a le phénomène de ce type qui n'a aucun entraînement, aucune discipline d'étude. Comment s'y prend-il ? Qu'est-ce que cela ? S'il n'y a que K – il est sans instruction, gentil – alors d'où vient tout cela ? Cette personne n'a pas pensé l'enseignement.

M.L. — Cela ne lui est pas venu au travers de sa pensée ?

K. — C'est comme – comment dit-on, ce terme biblique ? – une révélation. Cela arrive constamment lorsque je parle.

M.L. — L'auditoire crée-t-il quelque chose favorisant la révélation ?

K. — Non. Re commençons encore une fois. La question la plus profonde serait : ce garçon qui a été trouvé, aucun conditionnement ne l'a possédé – ni la Théosophie, ni l'adulation, ni l'Instructeur Mondial, ni la propriété et les énormes sommes d'argent – rien de tout cela ne l'a affecté. Pourquoi ? Qui l'a protégé ?

M.L. — Il est difficile pour moi de ne pas personnifier une force – protégée par *quelqu'un*. Un pouvoir de protection est une conception bien trop vaste pour nos cerveaux limités, mais peut-être est-ce comme pour la foudre. La lumière, l'électricité trouve un conducteur – le

moyen le plus direct pour aller à la terre. Ce pouvoir, qui je crois est amour véritable, trouve un conducteur dans l'esprit vacant.

K. — Il faut que ce soit un corps particulier, spécial. Comment ce corps est-il venu, comment est-il resté non spolié ? Il aurait été si facile de le corrompre. Cela signifie que le pouvoir le protégeait.

M.L. — Et qu'il l'a entraîné, qu'il l'a ouvert avec « le processus » ?

K. — Cela vient plus tard.

M.L. — Il a commencé dès que le corps a été suffisamment fort.

K. — Oui, mais si vous admettez tout ceci, cet homme est une bizzarerie, au sens aimable de ce terme. Ce drôle de type a été gardé pour l'enseignement ; il n'a strictement aucune importance. Quiconque peut accepter l'enseignement, vous voyez cela. Mais si vous rendez ce drôle important, alors tout devient différent.

Mary Zimbalist : Ce drôle est nécessaire pour donner l'enseignement mais les non-drôles peuvent le recevoir ?

K. — Oui, oui. Donc nous nous demandons comment il a été maintenu bizarre ? C'est un mot terrifiant.

M.L. — Disons qu'un pouvoir attendait...

K. — Amma et Leadbeater affirmaient qu'un Bodhisattva allait se manifester et qu'il leur fallait trouver un corps — la tradition de l'Avatar manifesté. Le Bouddha est passé par tout ceci, la souffrance, etc..., puis Il a tout mis de côté et est devenu illuminé. Ce qu'Il a enseigné était original mais Il est passé par tout ceci. Mais voilà ici un drôle qui n'est pas passé par toutes ces aventures. Peut-être que Jésus aussi était un drôle. Le pouvoir a dû commencer à s'occuper de ce corps dès sa naissance. Pourquoi ? Comment cela s'est-il passé ? Un garçon venant d'une famille tout à fait ordinaire. Comment se fait-il que ce garçon se soit trouvé là ? Serait-ce le pouvoir qui, voulant se manifester, aurait créé ce garçon ou serait-ce le pouvoir qui, ayant vu un enfant de huit ans d'une famille Brahmine, se serait dit : « Voilà le garçon ! » Cette chose est ici, dans la pièce. Si vous lui demandiez qui elle est, elle ne vous répondrait pas. Elle dirait : « Vous êtes trop petit ». Je pense que nous avons dit l'autre jour qu'il existe un réservoir de bonté qui doit se manifester. Mais alors nous revenons à la case départ. Comment, sans parler de cette bizarrerie biologique, décririez-vous cela ? Mais tout ceci est sacré et je ne sais pas comment vous allez communiquer non

seulement ce sacré, mais aussi toutes ces choses dont nous avons parlé. C'est vraiment extraordinaire que ce garçon n'ait pas été corrompu. Ils ont tout fait pour me dominer. Pourquoi a-t-il dû passer par l'expérience de Ojai ? Était-ce parce que le corps n'était pas suffisamment accordé ?

Mary Zimbalist : Vous n'avez jamais essayé de fuir la douleur.

K. — Bien sûr que non. Vous savez, elle a commencé — la douleur — voici une demie-heure. Supposez que vous vouliez écrire cela. Comment un homme sain, un homme pensant tel que Joe [mon mari] par exemple, comment s'y prendrait-il ? Dirait-il que cela n'est rien ? Ça arrive à tous les génies ? Si vous leur disiez : « Critiquez tout ceci », quelle serait leur réaction ? Diraient-ils que tout a été fabriqué ? Ou qu'il s'agit d'un mystère ? Essayons-nous de toucher un mystère ? A l'instant où vous le comprenez, cela cesse d'être un mystère. Mais le sacré n'est pas un mystère. Donc, nous essayons de nous défaire du mystère qui mène à la source. Que diraient-ils ? Que vous faites un mystère là où il n'y en a pas ? Qu'il est né ainsi ? Le sacré est là, et parce qu'il est sacré, il est vaste. Que se passera-t-il lorsque je mourrai ? Que se passe-t-il ici ? Est-ce que tout ceci dépend d'un seul homme ? Ou bien y a-t-il des gens qui continueront ?

M.L. — Dans tout ce que vous avez dit, il y a eu un changement, il y a environ dix ans à Epping Forest, vous avez dit que tout pourrait disparaître après votre mort.

K. — Je ne suis pas sûr qu'il y ait là un changement. Il y a les livres, mais ce n'est pas suffisant. S'ils [les gens autour de lui] avaient réellement *cela*, ils seraient eux aussi des drôles, comme K. Le drôle dit : « Y a-t-il des personnes qui ont bu de cette eau et qui continueront ? » J'irais voir quelqu'un qui l'a connu et ainsi je pourrais avoir une impression de ce qu'il était. Je marcherais des kilomètres et des kilomètres pour parler avec quelqu'un qui l'a approché : « Vous avez bu de cette eau, comment est-ce ? »

Notre conversation s'arrêta ainsi car K à nouveau dû aller s'étendre à cause de la douleur dans sa tête et sa nuque. Je restais avec le sentiment que K aurait bien aimé être à l'extérieur de tout ceci, pour une



fois, ce qui ne lui était jamais arrivé. Je me souvins de ce qu'il avait dit le 28 décembre 1925 après ce que nous avions pensé être la première manifestation du Seigneur Maitreya parlant à travers lui, à Adyar. Ma mère lui avait dit que son visage et sa voix s'étaient transformés et qu'il s'était mis à irradier de gloire au moment où il était passé de la troisième à la première personne du singulier. « Comme j'aurais aimé le voir » avait-il répondu avec envie. Il avait fait la même réponse à M<sup>me</sup> Kirby lorsqu'elle lui avait dit comment son visage s'était changé au cours du camp d'Ommen, en 1927.

Je rentrai à Londres avec un immense sentiment de compassion envers lui. « L'eau ne peut jamais savoir ce qu'est l'eau », avait-il dit au cours de notre précédente conversation. Il ne pourrait jamais se trouver à l'extérieur de tout ceci. Jamais il ne pourrait savoir ce qu'il était ; jamais il ne verrait son visage transfiguré dans ces moments d'inspiration si particulière ou de révélation. *Pourrais-je* me trouver moi-même à sa place ? Il nous avait dit que c'était possible et que nous pouvions essayer, alors qu'en 1972 il avait dit au groupe des administrateurs américains réunis à Ojai que personne ne pourrait jamais comprendre – qu'il s'agissait de quelque chose de « bien trop vaste pour être exprimé avec des mots ». A présent il disait : « Au moment où vous découvrez quelque chose, vous possédez les termes pour le décrire ». *Pourrais-je* trouver ? Ce sentiment de protection qu'il avait toujours eu et l'insistance avec laquelle il parlait de son esprit vacant étaient des indices à prendre en considération. *Pourrais-je* trouver ? Le défi était palpitant, intoxicant.

Au cours de l'automne, je pus reparler avec K à Brockwood, après les rencontres de Saanen et de Brockwood ainsi qu'au séminaire pour des scientifiques qui s'était aussi tenu à Brockwood. Je voulais essayer de découvrir si la « révélation » dont il avait parlé lui venait de l'intérieur ou de l'extérieur. Il me dit tout d'abord que lorsqu'il avait commencé à parler, il avait utilisé le langage de la Théosophie mais qu'à partir de 1922 (l'année de son expérience à Ojai), il avait trouvé son propre langage. Puis il recommença à parler de son esprit vacant, disant : « lorsque l'esprit est vide, il ne le sait qu'après ». Je cite à nouveau ci-dessous les notes de Mary Zimbalist :

M.L. — Quand cesse-t-il d'être vide ?

K. — Lorsqu'il devient nécessaire d'utiliser la pensée, de communiquer. Sinon, il est vide. Durant le séminaire – quand je parle cela s'extériorise.

M.L. — Voyez-vous quelque chose ?

K. — Non, cela s'exprime. Je ne vois pas quelque chose et puis je le traduis, non. Cela s'exprime sans que j'y pense. Au moment où cela s'exprime, ça devient logique, rationnel. Si j'y réfléchis soigneusement si je l'écris ou si je le répète, rien ne se passe.

M.L. — Cela vient-il de quelque part, à l'extérieur de vous ?

K. — Avec les artistes et les poètes, c'est différent parce qu'ils s'élèvent jusqu'à cela. La perception de son [K] enseignement révolutionnaire a dû venir lentement, graduellement. Ce n'était pas un changement comparable à celui du langage. [Il parla à nouveau de cette invitation à faire du planeur qu'il avait reçue à Gstaad]. Je serais parti comme un boulet de canon, ça aurait été amusant. Mais j'ai réalisé qu'il ne fallait pas. Il ne me fallait rien faire qui soit inconséquent vis-à-vis du corps. Je l'ai senti à partir de ce que K avait fait dans le monde. Je ne dois pas tomber malade parce que je ne pourrais plus parler ; c'est pourquoi je suis aussi bienveillant que possible envers le corps. Celui-ci est là pour parler ; il a été élevé d'une certaine façon dans le but de parler. Il n'y a en lui aucune place pour quoi que ce soit d'autre ; c'est pourquoi il doit être protégé. Un autre aspect de tout ceci est que je ressens la présence d'une autre protection ne venant pas de moi. Il y a une forme de protection qui est séparée, différente de moi, et le futur est plus ou moins organisé. Un autre genre de protection qui n'est pas uniquement limitée au corps. Le garçon est né avec cette particularité – il lui fallait être protégé pour survivre à tout ce qu'il a fait. D'une certaine façon, le corps est protégé afin qu'il puisse survivre. Quelque chose prend soin de lui. Quelque chose le protège. Dire quelle est cette chose ne serait que de la spéculation. Le Maitreya est trop concret, pas suffisamment simple. Mais il ne m'est pas possible de regarder de l'autre côté du rideau. Je n'arrive pas à le faire. J'ai essayé avec Pupul [Jayakar] ainsi qu'avec plusieurs érudits indiens qui m'y avaient poussé. J'ai dit qu'il ne s'agissait pas du Maitreya, du Bodhi-

sattva. Cette protection trop concrète, trop à l'œuvre. Mais je l'ai toujours sentie.

J'avais tendance à croire que K était utilisé par quelque chose d'extérieur depuis 1922. Cela ne signifiait pas qu'il était un médium. Un médium est séparé de « ce qui le traverse », alors que K et cette chose qui se manifestait à travers lui étaient en grande partie unifiés. Sa conscience était autant imbibée de cette autre chose qu'une éponge d'eau. Il arrivait cependant qu'à certains moments l'eau sembla s'évaporer, le laissant alors dans un état très proche de celui où je l'avais connu au tout début – flou, gentil, faillible, timide, simple d'esprit, complaisant, affectueux, adorant rire à la moindre blague, et cependant tout à fait particulier à cause d'une totale absence de vanité ou d'une quelconque tendance à s'imposer. Cependant lorsque je relisais son *Carnet* et que j'y trouvais un état de conscience semblant être entièrement celui de K et l'expression de son enseignement, il m'apparaissait difficile d'accepter cette théorie disant qu'il était utilisé.

Avant la fin de l'année, K traversa une autre expérience psychique alors qu'il était en Inde. Il en dicta le récit à Mary, le 21 février 1980 à Ojai. Mary, qui l'avait accompagné en Inde l'année précédente, écrivit, pendant que K parlait de lui à la troisième personne :

« K partit de Brockwood pour l'Inde le 1<sup>er</sup> novembre 1979. Après quelques jours à Madras, il se rendit directement à Rishi Valley. Pendant un long moment, il était réveillé au milieu de la nuit par cette méditation si particulière qui lui venait depuis de très nombreuses années. Cela était devenu un fait habituel dans sa vie. Cela n'est ni une recherche consciente et délibérée d'une méditation ni un désir inconscient de réussir quelque chose. C'est quelque chose qui n'est ni recherché, ni invité, cela est très clair. Il avait observé avec adresse la pensée qui constituait la mémoire de ces méditations. Et donc, chacune de ces méditations possédait en soi une qualité de fraîcheur et de nouveauté. Il y a là une sensation d'accumulation dirigée qui n'est ni recherchée, ni invitée. C'est parfois si intense qu'il y a une douleur dans la tête, et parfois il y a aussi la sensation d'une vaste vacuité

chargée d'une énergie impénétrable. Parfois il se réveille en riant, dans un état de joie incommensurable. Ces méditations si particulières qui, naturellement ne sont pas préméditées, augmentent en intensité. Seuls les jours où il voyage et ceux où il rentre tard, ces méditations n'ont pas lieu ; et aussi lorsqu'il doit se lever tôt pour voyager.

A l'arrivée à Rishi Valley au milieu du mois de novembre 1979, la force augmenta encore et une nuit, au cœur de cette étrange quiétude qui règne dans cette région du monde, avec ce silence que le hululement des chouettes ne perturbe pas, il se réveilla pour découvrir quelque chose de totalement différent et nouveau. Le mouvement avait atteint la source de toute énergie.

Il ne faut en aucun cas confondre cela, ni même y penser, avec dieu ou le principe ultime, le Brahman, qui ne sont que des projections de l'esprit humain baignant dans la peur, l'espoir et l'inflexible désir de sécurité. Cela n'a rien à voir. Il est impossible que le désir puisse l'atteindre, que les mots le pénètrent ou que la corde de la pensée ne l'attache. On pourrait demander comment il est possible d'affirmer avec une telle assurance que cela est la source de toute énergie. On ne peut répondre à cette question qu'en toute humilité, il en est bien ainsi.

Pendant tout le temps où K est resté en Inde, jusqu'à la fin Janvier 1980, il s'est réveillé chaque nuit avec cette sensation de l'absolu. Cela n'est pas un état ni quelque chose de statique, de fixe ou d'inébranlable. La totalité de l'univers réside dans cela, infini et non mesurable par l'homme. Lorsqu'il est retourné à Ojai en février 1980, après que le corps ait pris un certain repos, il y avait la perception que rien d'autre n'existait au-delà de cela. Cela est l'ultime, le début et la fin de l'absolu. Il n'y a que la sensation d'une incroyable vastitude et d'une immense beauté. »

## « *La fin du connu* »

Lorsqu'il retourna à Ojai en février avec cette immense énergie nouvelle, K eut le sentiment qu'il n'était « pas assez utilisé ». Il disait à Mary : « Que vais-je faire ici pendant ces deux mois ? C'est du gâchis de rester ainsi ». Il se trouva en fait qu'il eut beaucoup d'activités à mener en relation avec l'Ecole de la Chênaie, parlant aux enseignants et aux parents. Un grand nombre de familles avaient déménagé afin que les enfants puissent venir à l'école et les parents y jouèrent un rôle bien plus important que si elle avait été un internat. Le premier directeur en fut Mark Lee, un Américain marié à une Indienne, et qui avait enseigné à Rishi Valley.

K n'avait certainement pas gaspillé toute cette énergie lorsque David Bohm vint en mars pour avoir avec lui huit longues conversations. Celles-ci furent publiées en 1985, avec cinq autres qui eurent lieu plus tard à Brockwood, sous le titre *Le Temps Aboli*. Ce livre est l'un des plus importants de K dans la mesure où il a éveillé l'intérêt d'un nouveau public. Ces conversations avec leur jeu rapide de questions et de réponses ne se prêtent pas à des citations. Le développement des idées qu'elles expriment est très lent. Elles traitent de l'abolition de la pensée et du temps – le temps psychologique et la pensée qui tous deux sont le passé. Tout ce que nous avons appris, tout ce que nous sommes, l'ensemble du contenu de notre conscience, tout cela est le passé accumulé sous forme de pensée dans notre mémoire, et tout cet encombrement dans notre cerveau associé au temps signifie qu'il n'existe aucune véritable vision parce que tout est vu à travers un nuage de pensées qui demeurent toujours limitées. K demanda : « Est-il possible que le temps s'abolisse – toute cette idée du temps, du passé, de sorte qu'il n'y ait plus du tout de demain ? » Si le cerveau demeure dans son obscurité,

centré sur lui-même, il porte en lui un conflit en devenir. La détérioration des cellules du cerveau et la sénilité peuvent-elles être évitées ? K suggérait qu'à travers la vision pénétrante, il était possible que les cellules du cerveau se transforment physiquement et que l'on puisse mener une action de façon ordonnée conduisant à restaurer le mal qu'avaient causé toutes les années de fonctionnement distordu.

Dans la préface d'un petit ouvrage contenant deux dialogues ultérieurs entre K et Bohm, ce dernier clarifie ce sujet de la façon suivante :

«... Il est utile de remarquer que la recherche contemporaine sur le cerveau et le système nerveux donne en fait un très grand soutien aux propos de Krishnamurti lorsqu'il dit que la vision pénétrante peut changer les cellules du cerveau. Ainsi, par exemple, il est aujourd'hui bien connu qu'il existe d'importantes substances dans le corps, les hormones et les neuro-transmetteurs, qui fondamentalement, affectent l'ensemble du fonctionnement du cerveau et du système nerveux. Ces substances répondent d'instant en instant à ce que la personne connaît, à ce qu'elle pense et à tout ce à quoi elle accorde de l'importance. Il est aujourd'hui bien établi que de cette façon les cellules du cerveau et leur fonctionnement sont profondément affectées par la connaissance et les passions. Il est donc ainsi plausible que la vision pénétrante, qui doit apparaître à partir d'un état d'énergie mentale et de passion, puisse affecter les cellules du cerveau d'une façon encore plus profonde ». <sup>63</sup>

Cet été-là, en se rendant à Gstaad, K passa pour la troisième année par la clinique Janker. Une radio montra qu'une grosseur qu'il avait ressentie au-dessous de son diaphragme provenait en réalité d'une hernie et était sans conséquence. A Brockwood, après la rencontre de Saanen, quelqu'un demanda à K pourquoi il continuait à parler malgré son âge avancé. Il répondit : « Cette question a souvent été posée : « Pourquoi continuez-vous à gaspiller votre énergie après cinquante années alors que personne ne semble changer ? » Je pense que lorsque l'on voit quelque chose de vrai et de beau, on veut le dire aux autres, par affection, par compassion, par amour. Et s'il y en a que cela n'inté-

resse pas, c'est bien aussi. Pouvez-vous demander à une fleur pourquoi elle fleurit, pourquoi elle a un tel parfum ? C'est pour la même raison que parle l'orateur ».

Durant les six dernières années de sa vie, K allait continuer ses tournées de déplacement, ses causeries et ses discussions, bien qu'il arrêât pratiquement de recevoir des gens en entretien. En juin 1980, M<sup>me</sup> Radha Burnier, que K connaissait depuis de nombreuses années et qu'il aimait beaucoup, fut élue présidente de la Société Théosophique. Elle était la fille de N. Sri Ram, le précédent Président et une nièce de Rukmini Arundale, qui avait concouru à l'élection. Par amour pour elle, K accepta son invitation à se rendre à la Société Théosophique lorsqu'il viendrait à Madras au cours de l'hiver. Ainsi, Radha Burnier vint le chercher le 3 novembre à Vasanta Vihar et pour la première fois depuis quarante-sept ans, K franchit les portes de la propriété théosophique où une foule s'était assemblée pour lui souhaiter la bienvenue et marcha jusqu'à la maison de Radha Burnier, construite sur la plage. Il ne se souvenait pratiquement plus du tout de cet endroit. Par la suite, et jusqu'à la fin de sa vie, à chacun de ses séjours à Vasanta Vihar, il rendit visite tous les soirs à Radha, allant chez elle en voiture, et allait marcher le long de la plage où il avait été « découvert ».

Le lendemain, K prit l'avion pour Sri Lanka où il avait été invité à donner des causeries ; il n'y était plus retourné depuis 1957. Ce fut une visite triomphante ; il rencontra le premier ministre, fut interviewé pour la télévision par le ministre d'état et fut reçu pendant une heure par le Président. Il donna également quatre causeries publiques qui furent écoutées par de grandes foules.

Un peu plus tard, à Rishi Valley, des administrateurs des trois Fondations rejoignirent K, et le 20 décembre M<sup>me</sup> Gandhi avec Rajiv et son épouse, venant de Madanapalle par hélicoptère arrivèrent pour passer la nuit. K et M<sup>me</sup> Gandhi firent une longue marche ensemble entourés de gardes armés cachés derrière des buissons.

Lorsque K fit une halte à Brockwood au début de l'année 1981 alors qu'il voyageait de l'Inde vers Ojai, il nous parla avec excitation de la visite de M<sup>me</sup> Gandhi et du traitement de V.I.P. que le Sri Lanka lui avait offert. Il semblait vraiment impressionné par le fait que le Pré-

sident du Sri Lanka ait tenu à le rencontrer. Ce genre de chose était une étrange anomalie chez K, ce respect qu'il éprouvait envers les succès moindains et les honneurs académiques dont bénéficiaient certaines personnes ; cependant il était très répugnant pour lui que qui que soit fasse état de sa réputation ou s'arroge quelque signe de prestance personnelle. Il ne sembla jamais s'apercevoir que les dons offerts pour son travail pouvaient provenir d'un milieu affairiste où la compétitivité était à son comble, ce qu'il aurait déploré s'il l'avait su. Cependant, s'il n'y avait pas eu ces contradictions en lui, il aurait été beaucoup moins intéressant et à coup sûr, bien moins apprécié et aimé par les autres.

Au cours de la rencontre annuelle de Saanen en 1981, K souffrit beaucoup de l'estomac ; cependant les analyses faites à l'hôpital de Saanen ne décelèrent rien d'anormal. De la même façon, des dispositions furent prises pour qu'il fut opéré de son hernie dès son retour à Ojai l'année suivante, avant qu'il ne reparte pour l'Inde. En route pour Gstaad, il avait soudainement demandé à Mary Zimbalist qui l'accompagnait, qu'elle écrive un livre sur lui – comment était la vie auprès de lui.

Par deux fois encore au cours des années qui suivirent, il lui renouvela cette demande – même si cet ouvrage n'avait qu'une centaine de pages –, en écrivant chaque jour quelques lignes. Nous n'avons plus qu'à espérer qu'elle le fera un jour car elle a été la personne qui a été le plus souvent auprès de K depuis 1966. Elle restait en permanence avec lui à présent lorsqu'il se trouvait à Gstaad, à Brockwood et à Ojai. Vanda Scaravelli continuait à venir lui ouvrir le chalet Tannegg en compagnie de Fosca, mais elle retournait ensuite à Florence et ne restait pas pour les rencontres, revenant plus tard pour refermer le chalet.

En septembre, K modifia un peu son programme annuel en allant donner deux causeries à Amsterdam où il n'avait plus parlé depuis dix ans. La grande salle du RAI était comble et une partie de l'auditoire dut s'installer dans une pièce adjacente où un circuit de télévision interne avait été placé. Alors que nous nous rendions à la première causerie, il nous demanda dans la voiture de quoi il allait parler. Je lui dis : « N'en avez-vous aucune idée ? » Il me répondit : « Non, pas la moindre idée ». Lorsque je le vis apparaître, si petit sur cette



immense estrade où il n'y avait qu'une simple chaise, sans même une table devant lui, j'en fus comme bouleversée. Comme toujours, il resta silencieux quelques minutes regardant son auditoire d'un côté à l'autre de la salle ; il y avait un silence de mort et une attente crispée. Puis il commença : « Malheureusement il n'y aura que deux causeries et il va donc falloir condenser ce que nous avons à dire à propos de la totalité de l'existence ». A cette époque, il insistait de plus en plus sur le fait que les différences entre les hommes n'étaient que d'un ordre superficiel. Il s'en expliqua au cours de cette première causerie :

« Le contenu de notre conscience est la base commune à toute l'humanité... Un être humain, quel que soit l'endroit du monde où il vit, souffre, non seulement physiquement, mais aussi intérieurement. Il est rempli de doutes, plein de peurs, troublé, inquiet, sans aucun sens de véritable sécurité. Ainsi notre conscience est commune avec celle de l'ensemble de l'humanité... et par conséquent, nous ne sommes pas des individus. S'il vous plaît, observez cela. Nous avons été entraînés, éduqués, à la fois religieusement et académiquement, à penser que nous sommes des individus, des âmes séparées, luttant chacun pour soi, mais ceci est une illusion... Nous ne sommes pas des entités séparées avec des contenus psychologiques séparés, luttant pour des résultats. Nous sommes, chacun de nous, véritablement, le restant de l'humanité ».

Au cours de la même causerie, il aborda un autre thème dont il avait déjà parlé par le passé et dont il parlerait encore très souvent dans ses dernières années – vivre avec la mort :

« La mort signifie la fin du connu. Elle signifie la disparition de l'organisme physique, la fin de toute la mémoire qui est ce que je suis, car je ne suis rien d'autre que la mémoire. Et j'ai peur de laisser tout cela s'en aller. La mort signifie la fin de tous les attachements, c'est-à-dire mourir tout en demeurant en vie, sans attendre cinquante ans ou davantage, sans attendre qu'une maladie ne vienne vous entraîner. Cela veut dire vivre avec toute sa vitalité, toute son énergie, sa capacité intellectuelle et avec une grande sensibilité, et en même temps pour certaines conclusions, certaines idiosyncrasies, des expériences, des

attachements, des douleurs, finir, mourir. C'est pourquoi, tout en étant vivant, vivez aussi avec la mort. Alors la mort n'est pas quelque chose de lointain, elle n'est pas quelque chose qui vient à la fin de notre vie, produite par un quelconque accident ou une maladie ou encore la vieillesse. Mais elle est plutôt la fin de tout ce qui constitue la mémoire – la mort c'est cela, une mort non séparée de la vie ». <sup>64</sup>

En fait, K demandait à ceux qui venaient l'écouter d'abandonner tous leurs attachements humains. Combien furent ceux qui auraient vraiment voulu y parvenir s'ils avaient pu ? Néanmoins, de plus en plus de personnes de toutes les régions du globe venaient écouter ses causeries.

K était content de se retrouver en Hollande où il était venu si souvent lorsqu'il était jeune. Un après-midi, il partit en voiture pour revoir une fois encore le château d'Eerde qui abritait maintenant une école ; il n'y était pas retourné depuis 1929. En traversant les magnifiques forêts de hêtres, il se demanda, à moitié sérieusement, pourquoi il n'avait pas conservé cette propriété. Cependant, lorsque la voiture arriva au château, il refusa d'en sortir, craignant d'être reconnu.

De retour à Ojai au début de l'année 1982, après son habituel et épuisant séjour indien de plusieurs mois, K entra au Centre Médical Universitaire de Californie à Los Angeles pour y être opéré de son hernie. Cette opération n'était pas urgente mais il fut considéré que dans le cas où la hernie s'aggraverait au cours d'un voyage, la situation risquerait d'être dangereuse pour K. Mary Zimbalist resta dans la chambre de K, dormant sur un lit d'appoint pendant les quatre nuits que dura l'hospitalisation. L'opération comportait une anesthésie de la moëlle épinière. Ce fut pour K une très dure épreuve et lorsque l'anesthésiant commença à perdre de son effet, la douleur devint très intense et il se mit à parler de la « Porte Ouverte ». Mary lui demanda de refermer cette porte. Ce soir-là, il lui dit : « C'était tout proche. Je ne savais pas si j'aurais la force de fermer la porte ». Mais en même temps, il était assis dans son lit et lisait un roman policier.

Une analyse ultérieure faite au Centre Médical de l'UCLA montra que la quantité de sucre contenu dans le sang de K était trop élevée ; il

dut suivre un régime de diabétique. Quelque temps après, une visite chez un oculiste permit de déceler un début de cataracte dans les deux yeux ainsi qu'un risque de glaucome dans l'œil gauche pour lequel on lui donna un colyre. Cependant, son état général fut déclaré très bon compte tenu de son âge.

Vers la fin mars, K donna deux causeries à New York où il n'avait plus parlé depuis 1974. Mais cette fois-ci, cela se passa au Carnegie Hall, qui contenait près de trois mille places. Tous les fauteuils étaient pris. Interviewé pour le *New York Times* par Paul L. Montgomery le 26 mars à l'Hôtel Parker-Méridien où il était descendu, K dit au journaliste : « Voyez-vous, je n'ai jamais accepté l'autorité et je n'ai jamais imposé mon autorité sur quiconque. Je vais vous raconter une histoire amusante. A l'époque de Mussolini, un de ses lieutenants me demanda de parler à Stresa, près du Lago Maggiore [cela se passa au cours de l'été 1933]. Lorsque je suis arrivé dans la salle, je me suis retrouvé en face de cardinaux, d'évêques et de généraux. Ils pensaient probablement que j'étais un invité de Mussolini. J'ai parlé de l'autorité, de combien elle était pernicieuse et destructrice. Le lendemain, lorsque j'ai reparlé, l'auditoire ne consistait plus qu'en une seule vieille dame ». Lorsque Montgomery lui demanda s'il pensait que sa vie de travail avait changé quelque chose à la façon dont les gens vivaient, K répondit : « Un peu, monsieur, mais pas beaucoup ».

Lorsqu'il avait à contracter ce qu'il voulait dire en deux causeries, K était plus efficace que lorsqu'il en donnait toute une série, comme c'était le cas à Ojai, Brockwood, Saanen ou en Inde. Dans la première de ces deux causeries à New-York, il parla de la psychanalyse qui est tellement intégrée dans la vie quotidienne des Américains : « Si nous allons exhiber un trouble quelconque à un analyste – il est le prêtre des temps modernes – nous pensons qu'il va résoudre tous nos petits problèmes stupides. L'analyse implique qu'il y ait un analyste et un analysé. Qui est l'analyste ? Est-il séparé de l'analysé ? Ou bien est-il l'analysé ? » K parlait de l'analyste et de l'analysé de la même façon dont il parlait depuis des années de l'observateur et de la chose observée, du penseur et de la pensée. Il n'y avait aucune différence entre

eux. Cela, maintenait-il, était vrai à propos de toute fragmentation intérieure. Il disait : « Lorsque vous êtes en colère, vous êtes la colère ; vous n'êtes pas différent de la colère. Lorsque vous êtes avide, envieux, vous êtes cette avidité, vous êtes cette cupidité ».

Il demanda à son auditoire new-yorkais de ne pas applaudir avant ou après une causerie : « Lorsque vous applaudissez, c'est votre compréhension que vous acclamez... L'orateur n'est absolument pas intéressé à être un leader ou un gourou – toute cette absurdité. Nous sommes, ensemble, en train de comprendre quelque chose de notre vie, de cette vie qui est devenue si extraordinairement complexe ».

À la fin de la deuxième causerie, il demanda la permission de se lever et de partir ; il fut bien évidemment épouvanté lorsque l'auditoire lui posa des questions. Il lui pria de ne pas en poser plus de deux. La dernière fut : « Monsieur, pourriez-vous me décrire Dieu ? Dieu existe-t-il ? » K répondit :

« Nous avons inventé Dieu. La pensée a inventé Dieu, c'est-à-dire nous, dans notre détresse, dans notre désespoir, notre solitude et notre anxiété, nous avons inventé cette chose appelée Dieu. Dieu ne nous a pas fait à son image – j'aimerais que ce soit le cas. Personnellement, je n'ai aucune croyance vis-à-vis de quoi que ce soit. L'orateur ne se préoccupe que de ce qui est, des faits, de la réalisation de la vraie nature de chaque fait, de chaque pensée, des réactions – il est totalement conscient de tout cela. Si vous êtes libres de la peur, de la tristesse, vous n'avez aucun besoin d'un dieu ».<sup>65</sup>

Malgré sa demande, l'auditoire applaudit lorsqu'il se leva.



Au mois d'avril à Ojai, quatre discussions d'une heure sur le thème « La nature de l'esprit » se déroulèrent entre K, David Bohm, le docteur John Hidley, psychiatre indépendant résidant à Ojai et Rupert Sheldrake qui était à cette époque consultant auprès de l'Institut International des Semences de Hyderabad. Ces discussions furent filmées sur cassette vidéo-couleur grâce à une subvention de la Fondation

Robert E. Simon, un organisme privé soutenant financièrement des recherches dans le domaine de la santé mentale. Immédiatement après, des centres d'études et plusieurs universités à travers tout le pays voulurent acheter ou louer ces cassettes pour les regarder. Elles furent également passées sur les écrans de télévisions de plusieurs réseaux câblés dont celui de la ville de New-York.<sup>66</sup>

K parut être particulièrement bien et plein d'énergie le jour de son quatre-vingt-septième anniversaire, au mois de mai. Il dit à Mary : « A présent la méditation me réveille chaque nuit ». C'était au cours de sa méditation que « l'autre » restait présent, auprès de lui. Dans ses *Carnets*, il décrit ce phénomène, comment il était réveillé par cette méditation au milieu de la nuit :

« A cette heure, la méditation était liberté, accès à un monde inconnu de beauté, de tranquillité. Un monde sans image, sans symbole et sans mot, sans les vagues de la mémoire. L'amour était la mort de chaque instant et chaque mort, renouveau de l'amour. Dénudé de racines, il n'était pas attachement ; il fleurissait sans cause, et il était la flamme consumant les frontières, les barrières élevées avec soin par la conscience. Il était la beauté au-delà de la pensée et du sentiment. Il n'avait pas été esquissé par les mots, ni gravé dans le marbre. La méditation était joie et avec elle vint une bénédiction. »

Au mois de juin, K donna deux causeries au Barbican Hall, à Londres – c'était la première fois qu'il parlait en Angleterre dans une salle plus grande que la Friend's Meeting House – mais bien qu'il fut comble, ce ne fut pas un succès. Pendant la première causerie, les haut-parleurs tombèrent en panne et pour la deuxième, K n'appréciant pas du tout l'ambiance du lieu, il n'était pas au meilleur de sa forme. L'endroit n'étant pas équipé d'une entrée pour les artistes, il fallait traverser le hall d'entrée pour accéder à la salle de spectacle. Considérant cette situation impossible, K dut emprunter un ascenseur réservé au service.

Le docteur Parchure, de Rajghat, accompagnait à présent K dans tous ses déplacements ; cette année-là, le docteur Dagmar Liechti retraité de la clinique zurichoise Bircher-Benner – cette clinique avait

été fondée par son oncle et c'est là que K avait séjourné en 1960 – se rendit à la rencontre de Saanen puis monta jusqu'au Chalet Tannegg pour discuter avec le docteur Parchure de la santé de K. Son taux de sucre restait trop élevé. Ils suggèrent à K d'annuler le séminaire de scientifiques prévu à Brockwood après la rencontre annuelle et de prendre de vraies vacances dans un endroit où il ne serait pas connu. K accepta ; il commençait à réaliser qu'il avait besoin d'espacer davantage ses activités. Malgré la fatigue qu'il ressentit après la rencontre de Saanen, il dicta encore toute une série de « Lettres aux écoles », une par jour, du 1 au 12 août. Puis il partit en France avec Mary, en septembre, où ils restèrent dans un hôtel près de Blois pendant plus de deux semaines. Dorothy Simmons vint passer une semaine avec eux. Ce furent là les dernières vacances dans la vie de K – ni causeries, ni discussions, ni interview et pour une fois, il n'avait pas mal à sa tête lorsqu'il se reposait.

Avant qu'il ne reparte pour l'Inde vers la fin Octobre, je lui demandai de continuer son Journal. J'avais le sentiment qu'il parlait trop et qu'il n'écrivait pas assez. Il était bien plus facile de parler que d'écrire ; de plus lorsqu'il parlait, on n'avait pas la possibilité de connaître ses belles descriptions de la nature. Il me dit qu'écrire lui était devenu difficile à présent à cause du tremblement qui secouait ses mains. Je lui suggérai alors de dicter ses textes, tout seul, sur un magnétophone et de les enregistrer. Il trouva l'idée bonne mais ajouta qu'il n'en aurait pas le temps en Inde.

En Inde, il n'y avait pas que les causeries dans les endroits habituels – cette année-là, il avait été organisé quatre causeries supplémentaires à Calcutta où K n'avait encore jamais parlé – mais aussi des discussions interminables avec le groupe de personnes qui l'avaient entouré depuis des années dont faisaient partie Pupul Jayakar, Sunanda et Pama Patwardan ainsi qu'Aychut le frère aîné de Pama et un éminent pandit, Jagannath Upadhyaya<sup>67</sup>. En Europe, K prenait son petit déjeuner au lit et ne se levait pas avant midi sauf s'il avait un rendez-vous. En Inde par contre, il descendait le prendre avec ses amis et les discussions commençaient tout de suite. Les discussions à plusieurs où chacun pouvait poser ses questions sont en Inde le moyen préféré pour abor-

der les sujets religieux ou philosophiques. Il ne fait aucun doute que cette façon de faire était la meilleure pour développer une compréhension intellectuelle ; cependant il semblait que ce fut aussi un empêchement à des intuitions soudaines grâce auxquelles certaines personnes percevaient parfois plus rapidement ce dont K parlait. Ces discussions en Inde le stimulaient. Il aimait avancer lentement avec logique et pas à pas dans sa philosophie. Questionner tout ce qui est dit est également très indien. K appréciait beaucoup cette attitude car, pour lui, accepter ce que disait quelqu'un d'autre sans le questionner était un obstacle insurmontable pour découvrir la vérité au travers d'une compréhension de soi-même.

A l'école de Rishi Valley, Rahdika, la fille de Pupul Jayakar était devenue Directrice des études. Radhika avait passé son Ph.D. de sanscrit et d'études bouddhiques dans une université américaine et avait épousé un professeur canadien, Hans Herzberger. En tant que Directrice des études, elle travaillait très étroitement avec Narayan qui était toujours le Principal de l'école. K était émerveillé par le bon fonctionnement de l'école qui accueillait alors trois cent quarante élèves venant de toutes les régions de l'Inde. La participation financière était libre et dix pour cent des élèves avaient une bourse. Un tiers de l'effectif était composé de filles et Rishi Valley avait la réputation d'être l'une des meilleures écoles de tout le pays.

De retour à Ojai en février 1983, il commença à dicter la suite de son Journal. Il en dicta la première partie avec un nouveau magnétophone, chaque matin après le petit déjeuner, seul dans son lit. Bien qu'il ne le fit pas quotidiennement, il continua ces dictées jusqu'au début avril. La plupart d'entre elles débutent par une description de la nature démontrant, qu'à ses yeux, chaque jour était un nouveau jour qui n'avait jamais eu lieu. La plupart de ces descriptions vivifient l'être tout entier, le rendant intuitivement réceptif à l'enseignement qui leur fait suite. L'année suivante, toujours à Ojai, il dicta trois autres chapitres dans les mêmes conditions, seul dans sa chambre. Publié deux années avant sa mort, ce Journal est le dernier témoignage que nous ayons de ses réflexions intimes ainsi que, singulièrement, le dernier chapitre où

il est question de la mort. Il y décrivait comment, au cours d'une promenade, un matin de printemps ensoleillé, il avait vu une feuille morte « jaune et rouge brillant » qui était tombée sur le sentier. « Comme cette feuille était belle » disait-il « si simple dans la mort, si vivante, si pleine de la beauté et de la vitalité de son arbre et de l'été. Il était étrange qu'elle ne soit pas fanée ». Il continuait ainsi :

« Pourquoi les hommes meurent-ils si lamentablement, dans une telle affliction, dans la maladie, les infirmités du grand âge, la sénilité et cette affreuse décrépitude du corps ? Pourquoi ne veulent-ils pas mourir naturellement, aussi beaux dans la mort que cette feuille ? Qu'est-ce qui ne va pas en nous ? Malgré le grand nombre de médecins, de médicaments et les hôpitaux, les opérations et tous les efforts de l'existence comme ses plaisirs, nous ne semblons pas capables de mourir dans la dignité et la simplicité, avec le sourire... Comme on enseigne aux enfants les mathématiques, l'écriture, la lecture et tout ce qui a trait à l'acquisition du savoir, il faudrait aussi leur apprendre la dignité de la mort. Elle n'est pas une chose morbide et douloureuse à laquelle nous sommes confrontés un jour ou l'autre, mais fait partie de la vie de chaque jour – comme le regard que l'on porte sur le ciel bleu ou la sauterelle posée sur une feuille. Elle fait partie de l'apprentissage de la vie, comme la poussée des dents et les maladies infantiles avec leurs fièvres. Les enfants sont doués d'une extraordinaire curiosité. Si vous comprenez la nature de la mort, vous n'aurez pas à indiquer que tout meurt, que la poussière retourne à la poussière, mais, sans aucune peur, vous leur expliquerez doucement la mort et vous leur ferez sentir que la vie et la mort sont un...

Il n'y a pas de résurrection, c'est là une superstition, une croyance dogmatique. Tout ce qui existe sur terre, sur cette merveilleuse terre, vit, meurt, prend forme, puis se fane et disparaît. Il faut de l'intelligence pour saisir tout ce mouvement de la vie, et ce n'est pas l'intelligence de la pensée, des livres ou du savoir, mais l'intelligence de l'amour, de la compassion avec sa sensibilité... Lorsque nous regardons cette feuille morte avec toute sa beauté et sa couleur, peut-être pourrions-nous être conscients au plus profond de nous-mêmes, saisir ce que doit être



notre propre mort, non pas au moment de la fin ultime, mais au tout début de notre vie. La mort n'est pas une chose horrible, une chose à éviter, à différer, mais plutôt une compagne de chaque jour. De cette perception naît alors un sens extraordinaire de l'immensité<sup>68</sup>. »



## « Il vous faut vous dépêcher de comprendre »

En avril 1983, K retourna à New-York pour y donner des causeries au Felt Forum du Madison Square Garden dont la salle est encore plus grande que celle du Carnegie Hall. Les deux journalistes de l'*East West Journal* qu'il rencontra, écrivirent : « Nous avons parlé avec un homme poli et timide qui semble avoir une patience infinie et qui laisse apparaître en même temps une véritable ardeur accompagnée du sentiment qu'il a une mission à accomplir... Sa précision et ses commentaires perspicaces nous ont laissés sans réponse de nombreuses fois, avec le sentiment de nous trouver en présence d'un homme vraiment libre qui, sans faire d'effort, est arrivé à ce que je sens être une sorte d'anarchie spirituelle – une perspective sacrée et profondément morale totalement indépendante par rapport aux religions et aux idéologies orthodoxes ».

Au cours de la rencontre de Ojai qui suivit la série des causeries new-yorkaises, un film en couleur sur la vie de K fut projeté. Il avait été réalisé par Evelyne Blau, administratrice au sein de la Fondation américaine, qui y avait travaillé cinq années durant. Intitulé *The Challenge of Change* et dirigé par Michael Mendizza, le film contenait des lectures dites par l'acteur américain Richard Chamberlain. K le regarda jusqu'au bout, ce qui était très rare chez lui car il refusait toujours de se voir à la télévision ou d'écouter ses interviews à la radio, et avec encore plus de vigueur, de porter ne fut-ce qu'un coup d'œil à ses livres. De toute évidence il apprécia ce film qui montrait de très belles images de la Suisse et de l'Inde. Dans plusieurs villes d'Amérique, le film reçut une ovation au cours de projections publiques.

Peu de temps après l'arrivée de K et Mary à Brockwood, Dorothy Simmons eut une crise cardiaque. Bien qu'elle s'en remit très bien, elle n'était plus en état de supporter la charge que représentait la direction de l'école, ce qu'elle faisait avec beaucoup de brio depuis quatorze années. Elle prit donc sa retraite, mais resta à Brockwood avec son mari, qui était lui-même retraité depuis quelques années<sup>a</sup>. Scott Forbes, une jeune Américain marié à une Sud-Africaine, Kathy, elle-même professeur de danse à l'école, fut nommé Principal. Scott était un jeune homme dynamique qui travaillait à Brockwood depuis dix ans en tant que principal responsable du département vidéo (qui était maintenant équipé d'un laboratoire-couleur) ; il avait énormément voyagé, vécu quelques temps à Paris et dirigé une affaire d'antiquité à Genève avant de rencontrer K au cours d'un été à Saanen où il était allé sans but particulier. Il avait donc écouté une causerie qui l'avait captivé. En se mettant à travailler pour K, il changea complètement son style de vie tout en conservant sa vitalité. Après qu'il fut nommé Principal, le département vidéo fut pris en charge par son épouse.

Après la rencontre de Saanen et alors qu'il était encore à Gstaad, K fit la connaissance de l'homme qui allait rendre possible ce qui était pour lui son plus cher désir à l'époque – la construction d'un centre pour adultes à Brockwood qui serait indépendant de l'école et dans lequel les gens pourraient venir, dans le seul but d'étudier ses enseignements. Cet homme d'âge moyen s'appelait Friedrich Grohe ; de nationalité allemande, il résidait en Suisse après s'être retiré quatre années auparavant d'une entreprise familiale internationalement connue qui fabriquait des robinets de cuisine et de salle de bain. La lecture d'un livre de K en 1980 (*l'Impossible Question*) donna un tournant décisif à sa vie, selon ses propres termes. Il vint rencontrer K à Tannegg car il avait en projet la création d'une école Krishnamurti en Suisse. K l'en dissuada, lui disant combien il était difficile de trouver des enseignants (lorsque K lui demanda s'il était marié et qu'il lui répondit qu'il avait

---

a) Montague Simmons décéda en 1986 et Dorothy en 1989. Doris Pratt mourut également en 1989.

divorcé, K lui serra le bras en s'exclamant : « Bien »<sup>b)</sup>. L'année suivante en se rendant à Brockwood, Friedrich Grohe suggéra qu'à la place de créer une école, il pourrait financer la construction du centre d'étude. K accueillit sa proposition avec enthousiasme. Un très beau site fut choisi, assez proche de l'école sans toutefois que l'on puisse en voir les bâtiments, avec une vue qui s'étendait à l'infini vers le sud, à travers des prêtres où aucune construction ne pourrait jamais être envisageable. K confia à Scott Forbes la tâche de trouver un architecte et d'obtenir le permis de construire.

Après un programme bien chargé au cours de l'hiver 1983-84 en Inde, K retourna à Ojai en février, très fatigué. Il dut faire face aux problèmes créés par l'ouverture de l'école secondaire d'Ojai qui avait été rajoutée à l'école primaire de la Chênaie. En mars, il fut invité par le Docteur M. R. Raju du Laboratoire National de Recherche de Los Alamos au Nouveau Mexique pour participer à un symposium intitulé « La créativité dans la Science ». Ce centre de recherche atomique américain procura à K une nouvelle audience très stimulante. Le 19 mars à huit heures du matin il parla à un auditoire de sept cents scientifiques sur le thème : le savoir ne pourra jamais être créatif car il est incomplet. Il finit sa causerie en disant :

« Il est certain que la création ne peut prendre place que lorsque la pensée est silencieuse... La science est le mouvement d'un savoir sans cesse accumulé, plus, plus encore et toujours plus. Le « plus » est la mesure, et la pensée peut être mesurée parce qu'elle est un processus matériel. Le savoir possède sa propre vision limitée, sa propre création limitée, mais il conduit au conflit. Nous parlons ici d'une perception holistique dans laquelle l'ego, le « moi », la personnalité, n'intervient absolument pas. Alors seulement, cette chose que nous appelons créativité est présente. Ainsi en est-il. »

---

b) Friedrich Grohe devint également membre des deux Fondations anglaise et indienne.

Le lendemain matin K répondit aux questions d'un plus petit groupe, celui des amis du Laboratoire National de Los Alamos. Des quinze questions qui lui furent remises, il ne répondit qu'à la première et la dernière. Sa réponse à la première question – Qu'est-ce que la créativité ? Qu'est-ce que la méditation ? – prit presque la totalité de l'heure et demie qui lui avait été donnée et il répéta beaucoup de choses de son intervention de la veille. Concernant la méditation, il dit : « La méditation n'est pas une méditation consciente. Ce qui nous a été enseigné est une forme de méditation consciente et délibérée, assis en tailleur ou étendu sur le dos où l'on répète certaines phrases, ce qui est un effort conscient et délibéré pour méditer. L'orateur dit que ce genre de méditation est un non-sens. Cela fait partie du désir. Désirer obtenir un esprit paisible est la même chose que désirer une belle maison ou un bel habit. La méditation consciente détruit et empêche l'autre forme de méditation ».

La dernière question posée était : « Si vous étiez le Directeur de ce laboratoire avec pour responsabilité la défense de ce pays tout en sachant comment les choses évoluent, de quelle façon dirigeriez-vous les activités et les recherches de celui-ci ? » K répondit :

« Si j'avais un groupe de personnes qui me disent : « oublions tout le nationalisme, toutes les religions et en tant qu'êtres humains, résolvons ce problème – essayer de vivre ensemble sans destruction ». Si nous accordons du temps à tout ceci en tant que groupe assemblé ici à Los Alamos, et dont chaque participant est totalement consacré à un but tout en étant concerné par tout ce dont nous avons parlé, alors peut-être quelque chose de nouveau peut prendre forme... Personne n'a une perspective globale – un sentiment global pour l'ensemble de l'humanité – pas *mon* pays – pour l'amour de Dieu. Si vous alliez de par le monde comme le fait l'orateur, vous pleureriez jusqu'à la fin de votre vie. Le pacifisme est une réaction au militarisme, c'est tout. L'orateur n'est pas un pacifiste. Essayons plutôt de voir la cause de tout cela – si nous cherchons tous ensemble la cause, alors la question est résolue. Mais chacun a ses propres opinions à propos de la cause et ne démord pas de ses opinions, de ses prises de positions historiques. Voilà, monsieur, ce qui se passe.

*Un membre de l'auditoire* : Monsieur, si je puis me permettre, je pense que vous nous avez convaincus.

*Krishnamurti* : Je ne suis pas en train de convaincre en quoi que ce soit.

*Membre de l'auditoire* : Ce que je veux dire est que nous essayons vraiment de comprendre et de faire quelque chose dans ce sens mais nous semblons d'une certaine façon manquer d'énergie nécessaire à cela... Qu'est-ce donc qui nous freine ? Nous voyons qu'il y a le feu à la maison et cependant nous ne sommes pas capables de l'éteindre.

*Krishnamurti* : La maison qui brûle, nous pensons qu'elle est ailleurs ; en réalité elle est ici. Il nous faut en premier lieu remettre de l'ordre dans notre propre maison, monsieur.<sup>69</sup> »

K reparla en avril au Felt Forum de New-York ; il fut ensuite invité à venir parler par l'organisme Pacem in Terris à l'auditorium de la bibliothèque Dag Hammarskjöld aux Nations-Unies. Il ne dit à cette occasion rien de plus que ce qu'il avait déjà dit précédemment au cours d'autres causeries, bien qu'il ne se répétait jamais littéralement.<sup>70</sup>

Lorsqu'il arriva à Brockwood au printemps, K trouva à sa plus grande joie un lecteur de disques-compacts installé dans sa chambre. Beethoven était le compositeur qu'il écoutait le plus, Mozart venant en second. En fait il aimait tout le répertoire classique ainsi que la musique indienne, avec une préférence pour le chant. Après sa mort, Scott Forbes m'avait écrit dans une lettre :

« Durant plusieurs années je suis souvent monté dans sa [K] chambre à l'heure où il prenait son petit déjeuner, ce qui était le moment où il écoutait de la musique. Il s'asseyait dans son lit avec un plateau devant lui et ses pieds remuaient doucement – presque imperceptiblement – dansant au rythme de la musique, sous les draps. Et soit j'écoutais seulement une partie de ce qu'il écoutait, soit, comme cela arriva dans les dernières années, la totalité du disque avec lui. Le fait que la chaîne stéréo soit d'une excellente qualité n'avait pas grand chose à voir ; c'était plutôt une qualité d'écoute qui était au-delà de ce que je connaissais et qui semblait survenir d'une façon tout à fait naturelle, qui me pénétrait lorsque j'écoutais de la musique avec lui ».

Malheureusement le chalet Tannegg venait juste d'être vendu et il ne put donc être loué pour la rencontre de Saanen. On trouva donc un autre chalet à Schönried, juste au-dessus de Gstaad et comme il en avait toujours été ainsi, Vanda Scaravelli et Fosca vinrent le préparer pour y accueillir K. Il l'apprécia beaucoup moins que Tannegg ; il continua à faire ses promenades à travers bois jusqu'à la rivière chaque après-midi, mais il lui fallut aller jusqu'à Tannegg en voiture avant de marcher. A chaque fois qu'ils arrivaient à l'entrée de la forêt, K demandait à forte voix : « Pouvons-nous entrer ? »

Quelques membres des Fondations d'Amérique et d'Inde vinrent à Brockwood en septembre pour participer à une rencontre internationale. Scott Forbes avait trouvé un architecte pendant le séjour de K en Amérique et celui-ci avait non seulement dessiné les plans mais il avait aussi réalisé une maquette, K n'étant pas capable de déchiffrer un plan d'architecture. Dès qu'il vit la maquette, K fit savoir qu'elle ne lui plaisait pas, disant qu'elle ressemblait à un motel. Les administrateurs présents étaient eux-aussi du même avis. Plutôt que de continuer avec le même architecte, Scott décida d'en chercher un autre. Les indications données étaient un vrai défi pour n'importe quel architecte car la construction ne devait en aucun cas faire penser à un hôtel tout en comportant vingt petites chambres avec salle de bain et toilettes attenantes, un salon, une salle à manger, une bibliothèque, un espace réservé au personnel et à la cuisine et enfin, plus important que tout le reste, une pièce « paisible ». K avait écrit à ce propos : « Il faudrait qu'il y ait une pièce où l'on puisse aller pour être au calme. Ce serait la seule fonction de cette pièce... Comme un foyer réchauffant toute la maison... Si vous n'avez pas un tel endroit, le Centre se transformera en un simple lieu de passage où les gens iront et viendront, pour travailler et vaquer à leurs occupations ». K insista pour que tout le matériel de construction soit de la meilleure qualité ; il désirait que l'ensemble reflète une qualité d'excellence à tous les niveaux.

Après avoir essayé plusieurs autres architectes, Scott Forbes entendit parler de Keith Critchlow grâce à un article qui lui tomba par hasard sous les yeux. Il n'avait rien construit en Angleterre mais il montra à Scott plusieurs de ses réalisations à l'étranger, la plupart d'entre elles



étant des édifices religieux. Au mois de juin de la même année, il fut demandé à Critchlow de venir rencontrer K à Brockwood, qui sentit immédiatement être en face de l'architecte qu'il fallait, non pas à partir de ses esquisses mais plutôt à cause de sa personnalité et de sa conversation. Bien qu'il fut anglais et membre de l'Académie Royale des Arts où il enseignait, Critchlow n'avait pas les qualifications nécessaires pour exercer en Angleterre ; aussi il fallut faire intervenir la société anglaise Triad pour la mise en œuvre de ses plans.

En février 1985, la demande de permis de construire fut refusée. Lorsqu'en mars, il fut fait appel, on s'aperçut que la demande avait mal été rédigée et que par conséquent aussi bien la demande que son rejet étaient considérés comme nuls et non avenue. C'est ainsi qu'une autre demande fut déposée en mai et acceptée en août, mais il fallut attendre jusqu'au 26 février 1986 pour que le dossier final et détaillé soit accepté.

Au cours de l'automne 1984, Mary Zimbalist dut partir deux jours à Rome pour y retrouver une vieille domestique italienne qu'elle avait employée à Malibu. A son retour K lui dit : « Lorsque vous êtes absente, tout est beaucoup plus difficile pour moi. Il vous faut vous dépêcher de comprendre. Il se peut que je vive encore dix ans mais il faut que vous compreniez ». A cette époque il s'adressait souvent à elle pour lui dire : « Il faut que vous me surviviez pour prendre soin de cette personne » faisant ainsi absolument et objectivement référence à lui-même. Naturellement, il sentait le besoin très urgent de pousser les jeunes en avant et de leur donner des moyens pour continuer après sa mort.

Le 28 octobre 1984, K arriva avec Mary Zimbalist à Delhi pour rester une semaine chez Pupul Jayakar. Trois jours plus tard, M<sup>me</sup> Gandhi qui résidait sur la même avenue fut assassinée. Cet horrible évènement teinta tout le séjour de K cet hiver-là en Inde, bien qu'il ne l'empêchât nullement de faire ses causeries habituelles à Rajghat, Madras et Bombay, ni d'avoir ses discussions quotidiennes avec les enseignants et les élèves de Rishi Valley pendant les trois semaines où il y resta. Selon son habitude, il s'arrêta quatre jours à Brockwood au cours de son voyage entre Bombay et Ojai. Lorsqu'il prit l'avion pour

Los Angeles le 17 février 1985, il ne lui restait, jour pour jour, plus qu'un an à vivre.

Au mois de mars, il passa son examen médical annuel avec un nouveau jeune médecin, le docteur Gary Deutsch, à Santa Paula, à une vingtaine de kilomètres de Ojai. Ce médecin avait été recommandé à Mary par une amie, lorsque le précédent médecin de K avait conseillé de consulter un praticien résidant plus près de Ojai. K pensa immédiatement au docteur Deutsch. Ce fut lui qui l'assista dans sa dernière maladie.

## *« Ma vie a été planifiée »*

K ne parla pas à New-York en 1985 car Milton Friedman, écrivain et autrefois rédacteur des discours de la Maison Blanche, lui avait organisé deux causeries pour le mois d'avril au Kennedy Center de Washington. Avant cela, il reparla cependant pour l'association Pacem In Terris aux Nations-Unies à l'occasion de leur quarantième anniversaire. Cette fois-ci, il y eut peu de monde et K dut attendre une heure et demie à cause d'un problème de salle à libérer. Lorsqu'à la fin de sa causerie, K se retrouva dehors, il dit à Mary : « Plus jamais de Nations-Unies ».

Ce fut l'unique fois où K parla à Washington. Tous les fauteuils étaient occupés. S'adressant à un nouvel auditoire intelligent et sérieusement intéressé, il atteignit une fois encore le sommet de sa puissance. Ce n'est pas qu'il dit ce jour-là quoi que ce soit de nouveau mais il avait un rayonnement particulier avec beaucoup de force et de conviction dans la voix ainsi qu'une forte résonance dans ses mots. Il y eut au cours de la deuxième causerie un moment particulièrement beau lorsqu'il parla de l'affliction :

« Là où il y a de l'affliction, il n'y a pas d'amour. Lorsque vous souffrez et que vous n'êtes concerné que par votre propre souffrance, comment peut-il y avoir de l'amour ?... Qu'est-ce que l'affliction ? Est-elle de l'apitoiement sur soi-même ? S'il vous plaît, cherchez. Nous ne sommes pas en train de dire qu'il s'agit ou qu'il ne s'agit pas de cela... L'affliction vient-elle de la solitude – le sentiment d'être désespérément seul, isolé ?... Pouvons-nous regarder l'affliction qui réside réellement en nous et rester avec, la côtoyer et non pas la fuir ? L'affliction n'est pas séparée de celui qui souffre. La personne souffrante

veut lui échapper, la fuir, faire toutes sortes de choses. Mais la regarder comme vous regarderiez un enfant, un bel enfant, rester avec, ne jamais la fuir – Alors vous verrez par vous-même, si vous regardez vraiment profondément, que la douleur a une fin. Et lorsque la douleur est à son terme, il y a passion ; non pas luxure, ni stimulation sensorielle, mais passion. »<sup>71</sup>

Deux jours avant la première causerie une longue interview entre K et Michael Kernan fut publiée dans le *Washington Post* où l'article avait été mis en évidence. Tout en donnant un court résumé des premières années de la vie de K, Kernan citait certaines remarques du genre : « Lorsque vous vous défaites complètement de l'attachement, alors il y a amour », et aussi « Pour s'étudier, pour se comprendre soi-même, il est nécessaire de rejeter toute autorité... Rien ne peut être appris grâce à quelqu'un d'autre, l'orateur compris... L'orateur n'a rien à vous enseigner. L'orateur agit seulement comme un miroir dans lequel vous pouvez vous observer. Ainsi lorsque vous vous voyez vous-même, vous pouvez mettre le miroir de côté ».

Au cours d'une autre interview, on demanda à K : « Que se passerait-il si un auditeur prenant vos suggestions à cœur, changeait véritablement, que pourrait-il faire ? » K répondit : « C'est une fausse question. Changez et vous verrez ce qui se passera ». Dans une émission-radio pour « La Voix de l'Amérique » le 18 avril, lorsqu'on lui demanda ce qu'il pensait du renouveau religieux qui apparaissait dans le pays, K répondit : « Il ne s'agit absolument pas d'un renouveau religieux. Que signifie un renouveau ? Revivifier quelque chose qui a disparu, qui est mort n'est-ce pas ? Je veux dire par là que vous pouvez redonner vie à un corps à moitié mort en lui administrant une grosse quantité de remèdes religieux, mais après que le corps ait été remis en marche, celui-ci n'est jamais rien d'autre que le même vieil organisme. Cela n'est pas la religion ». Dans une interview ultérieure, il dit aussi :

« Si l'homme ne change pas radicalement, s'il n'introduit pas une mutation en lui, non pas à travers Dieu ou des prières – tout ceci est trop puéril, trop immature –, nous nous détruirons nous-mêmes. Une

révolution psychologique est possible aujourd'hui, pas dans mille ans. Cela fait des millénaires que nous sommes ici et nous vivons toujours comme des barbares. Aussi, si nous ne changeons pas aujourd'hui nous serons toujours des barbares demain ou dans des milliers de demain... Si je n'arrête pas de faire la guerre aujourd'hui, j'irai à la guerre demain. Dit plus simplement, le futur est maintenant ».

Il est dommage que K soit allé faire sa tournée habituelle de causeries après l'apogée de Washington. Ojai, Saanen, Brockwood, l'Inde... il y eut une certaine détérioration de ses causeries cette année-là, ce qui n'est pas surprenant lorsque l'on a quatre-vingt-dix ans. N'ayant pas du tout aimé Schönried l'année précédente, Friedrich Grohe lui prêta son propre appartement à Rougemont, à huit kilomètres de Gstaad dans la même vallée. Il y resta en compagnie de Mary, le docteur Parchure et Vanda occupant un autre appartement plus spacieux dans le même chalet. Fosca avait dû finalement s'arrêter de travailler (elle mourut en août à l'âge de quatre-vingt-dix ans) et ce fut Raman Patel, l'intendant aux cuisines de Brockwood, qui prit soin d'eux. Comme il l'avait fait à partir de Schönried, K prenait la voiture de Rougemont à Gstaad pour se rendre jusqu'à Tannegg, point de départ de ses promenades l'après-midi. Cette année-là, lorsqu'il retourna pour la première fois dans la forêt, il s'avança seul « pour voir si nous sommes les bienvenus ».

K ne fut pas bien du tout au cours de la rencontre, bien que le temps fut parfait. Un soir, il se sentit si mal qu'il dit à Mary : « Je me demande si mon heure n'est pas arrivée ? » Afin de limiter ses déplacements, il suggéra au comité international qui se tenait au cours de la rencontre, qu'après un dernier été encore à Saanen, il n'y ait plus que des rencontres à Brockwood. Cependant, avant la fin de la série de ses causeries, quelques membres vinrent le voir à Rougemont pour le presser de ne plus tenir aucune rencontre à Saanen. K considéra la question avec beaucoup de soin et finalement accepta. Le docteur Liechti qui était toujours là, ainsi que le docteur Parchure approuvèrent cette décision du point de vue médical et elle fut publiquement annoncée le lendemain, sous la tente.

Le 25 juillet, pour la dernière causerie, K dit avec beaucoup de sentiment : « Nous avons eu les jours les plus merveilleux, avec de belles matinées et de belles soirées, de longues ombres et de profondes vallées bleues, un ciel bleu très clair et les neiges. Nous n'avions jamais eu un si bel été. Aussi, à ces montagnes, à ces vallées, à ces arbres et à cette rivière, disons-leur au-revoir à tous ».

C'est plutôt par hasard qu'il avait été demandé à Mark Edwards de venir à Saanen cet été-là pour prendre des photographies de la rencontre, depuis le montage de la tente jusqu'à la dernière causerie ; et ce fut donc une heureuse coïncidence qu'il puisse ainsi faire des clichés de cette vingt-quatrième et dernière rencontre de Saanen 72. Lorsque Mark arriva au chalet de Rougemont pour y prendre une photographie, K remarqua tout de suite son nouvel appareil, un Nikon S.A. qu'il avait apporté à la place de son ancien Leica. Le boîtier du Nikon n'étant pas chargé, Mark ouvrit l'arrière de l'appareil et montra à K le nouveau type d'obturateur dont il était muni. K prit l'appareil et demanda s'il pouvait aller près de la fenêtre. Puis il regarda avec attention le nouveau mécanisme pendant un long moment avant de rendre l'appareil à Mark.

Pendant tout l'été K affronta un dilemme : devait-il ou non rester à Rougemont après la rencontre. Voyager était devenu trop fatigant pour lui, bien qu'il ne put rester longtemps au même endroit. Il était devenu si sensible qu'il sentait que les gens se focaliseraient sur lui s'il restait, ce qui provoquait une tension qu'il ne supportait plus. Et il devait continuer à parler. Parler était sa *raison d'être*\*. Il avait terriblement besoin de quelqu'un qui puisse le défier afin de trouver une nouvelle inspiration en plongeant encore plus profondément en lui. « Plus personne ne peut le faire », disait-il. Il ne pouvait aller plus loin ni avec David Bohm ni avec le Pandit Jagannath Upadhyaya. Les séminaires avec des psychologues que le docteur Shainberg lui organisait à chaque fois qu'il se rendait à New-York avaient commencé à perdre de leur intensité, tout comme ceux qui avaient lieu à Brockwood avec des

---

\* En français dans le texte. (N.d.T).

scientifiques. Au cours de ces dernières années, K avait eu des discussions avec le docteur Jonas Salk qui avait découvert le vaccin contre la poliomyélite, le professeur Maurice Wilkins, l'écrivain Iris Murdoch ainsi que bien d'autres. Il avait également été interviewé par un grand nombre de journalistes, dont Bernard Levin pour la télévision, mais personne, parmi eux n'avait été à même de lui procurer une nouvelle inspiration. Au plus son interlocuteur était érudit, au plus il avait lu, au plus vaste étaient sa mémoire et son savoir de deuxième main, au moins K arrivait à l'atteindre. Les personnes à qui il accordait une interview essayaient de le comparer à d'autres instructeurs religieux ou à des philosophes afin de le catégoriser d'une façon ou d'une autre. Tous semblaient être incapables d'écouter ce qu'il avait à dire sans le passer au crible de leur propre filtre qui n'était constitué que de leurs préjugés et leur fin savoir.

K avait l'intention de réduire son programme en Inde pour l'hiver et de ne donner qu'une seule série de causeries en Amérique pour l'année 1986. Il envisagea d'aller parler à Toronto où il n'était jamais allé mais il craignait de devoir annuler son programme par la suite si sa santé venait à défaillir. Il parla longuement à Mary, à Rougemont, essayant de trouver une solution. Un couple grec avait récemment expédié une lettre l'invitant à venir passer quelque temps chez eux avec Mary sur une île grecque. Cette offre le tentait ; il trouva l'île sur une carte puis se demanda s'il y aurait suffisamment d'ombre (il avait attrapé un coup de soleil par le passé et ne supportait plus de rester assis ni de marcher en plein soleil).

Toujours à Rougemont, il dit un jour à Mary : « Cela observe ». Mary avait écrit : « Il parle comme s'il y avait quelque chose qui décidait ce qu'il lui arrive. Ce *cela* décidera un jour que son travail est fini et donc, en même temps, sa propre implication dans la vie ». Un autre jour elle rapporta un échange qu'elle avait eu avec lui à propos de projets de voyage :

K. — Ce n'est pas l'effet physique sur le cerveau. C'est quelque chose d'autre. Ma vie a été planifiée. C'est cela qui me dira à quel mo-

ment il me faudra mourir, à quel moment tout sera fini. Cela s'occupera d'organiser ma vie. Mais il me faut faire très attention de ne pas interférer moi-même en disant quelque chose du genre : « Je n'ai plus que deux causeries à donner ».

M. — Sentez-vous combien de temps cela va-t-il encore vous accorder ?

K. — Je pense encore dix ans.

M. — Voulez-vous dire dix années à parler ?

K. — Lorsque je cesserai de parler, tout s'arrêtera. Mais je ne veux pas fatiguer le corps. J'ai besoin d'un certain temps de repos, mais pas davantage. Un endroit tranquille où personne ne me connaît. Mais malheureusement, les gens me connaissent.

A cette époque il avait dit encore une fois à Mary qu'elle devrait écrire un livre sur lui — à quoi ressemblait la vie à ses côtés, lui avait-il dit. Il avait également demandé à Mary de prendre en note que : « Si quelqu'un se sent blessé par ce que je vais dire, c'est qu'il n'aura pas écouté l'enseignement ».

Avant qu'Erna Lilliefelt qui avait participé à la rencontre internationale ne retourna en Californie, K lui demanda, ainsi qu'à Mary, de voir ce qu'il lui faudrait faire lorsqu'il serait à Ojai. Il ne s'y rendait pas simplement pour rester assis et elles ne devaient pas organiser son programme dans le but de lui faire plaisir : « Cela doit concerner ce qui vous paraît nécessaire de faire ». Le lendemain, au cours de sa promenade de l'après-midi, K dit : « L'esprit a quitté Saanen ; c'est probablement la raison qui me fait me sentir mal à l'aise. Il est parti à Brockwood ».

Lorsque Vanda Scaravelli, qui selon son habitude était retournée à Florence pendant le temps de la rencontre, revint à Rougement la veille du départ du K, elle lui conseilla de s'accorder une longue période de repos et d'aller en Italie plutôt qu'en Suisse l'été suivant. K devint tout à coup gai et excité. « Nous pouvons aller dans les Alpes françaises ou les montagnes d'Italie » avait-il dit à Mary. Il aurait aussi aimé se rendre à Florence, Venise et Rome. Lorsque le 12 août, partant pour l'Angleterre, il dit au revoir à Vanda, c'était la dernière fois qu'il la voyait.



A la suite de son voyage jusqu'à Brockwood K fut très faible, à tel point qu'il renonça un jour à faire ses exercices, ce qui était extrêmement rare. Il avait dit à Mary qu'il se passait quelque chose en lui depuis Saanen et que : « Si c'est quelque chose qui décide de tout ce qui arrive à K, alors c'est extraordinaire ». Mary lui avait demandé s'il s'était rendu compte de certains changements en lui – dans son attitude – « de cette légère brusquerie qui ne vous est pas habituelle ». « Suis-je brusque envers les autres ? », avait-il répondu. « Non » avait dit Mary. « Juste envers vous alors ? ». « Oui ». Il lui dit qu'il ne faisait jamais rien sans en être conscient et qu'il lui fallait se dépêcher pour changer, et que c'était la raison pour laquelle il avait été rude envers elle. Puis il avait rajouté : « Je veux vous donner un nouveau cerveau ». Cependant, environ quinze jours plus tard, il lui dit qu'il était allé regarder dans son irritabilité : « Soit je me fais vieux, soit je suis tombé dans une manie [lui chercher querelle] et c'est de ma faute ; il me faut arrêter. Mon corps est devenu hyper sensible. La plupart du temps, j'ai envie de m'en aller et je ne dois pas le faire. Je vais m'occuper de tout cela. C'est impardonnable ». Une autre fois il lui dit : « Il ne faut pas que je tombe malade pour de bon. Le corps existe pour parler ». Il ne faisait aucun doute que sa résistance physique diminuait. Ses promenades étaient de plus en plus courtes. Mais il continuait à avoir de « remarquables méditations », ce qui signifiait que « l'autre », qui qu'il fut, était toujours avec lui.

La rencontre de Brockwood commença le 24 août sous un magnifique soleil. Une équipe professionnelle de cinéma vint tourner un film le jour de la troisième causerie ; ils étaient équipés d'une grue, ce qui leur permettait de réaliser des plans d'ensemble. Le film, intitulé *The Role of the Flower*, passa le 19 janvier 1986 sur la chaîne de télévision Thames. Il n'aurait pas pu être meilleur quant à l'ambiance générale qu'il reflétait, mais l'entretien final avec K, qui à la prise de vue promettait d'être très bon, était en fait trop court.

K sentait qu'il avait à présent « remis la maison en ordre » à Brockwood et qu'une « remise en ordre » similaire l'attendait en Inde. Il était à moitié terrifié et à moitié « brûlant d'y aller ». Un matin alors qu'il attendait avec Mary le train pour Londres sur le quai de la gare de

Petersfield, il lui dit que Scott Forbes lui avait demandé combien de temps il lui restait à vivre. Il lui avait répondu qu'il le savait mais ne voulait pas le dire. Mary lui avait alors demandé : « Le savez-vous vraiment ? »

K. — Je pense que oui. J'ai des prémonitions.

M. — Désirez-vous me le dire ?

K. — Non, cela ne serait pas bien. Je ne peux le dire à personne.

M. — Est-il au moins possible d'en avoir une vague idée ?

K. — Scott m'a demandé si je serai encore là lorsque le centre de Brockwood serait terminé. Je lui ai dit que oui [le Centre ne pouvait être terminé avant Septembre 1987].

M. — Doit-on vivre avec l'idée que K peut partir à tout moment ?

K. — Non, ce n'est pas ainsi qu'il faut faire ; cela n'arrivera pas de si tôt.

M. — Depuis combien de temps êtes-vous au courant ?

K. — Environ deux ans.

Ce même jour, alors que nous déjeunions à Fortnum's, K m'apprit à moi aussi qu'il savait à quel moment il mourrait mais qu'il ne pouvait le dire à personne. Je pensais que cela prendrait bien deux ou trois ans, bien qu'il parût encore si jeune et alerte, et particulièrement beau ce jour-là, qu'on aurait pu lui donner facilement dix années de plus à vivre. Il ne donnait pas du tout l'impression d'être un vieillard ; au contraire, il faisait plutôt penser à un lutin immortel. Il était toujours aussi observateur, regardant les gens dans le restaurant avec toujours autant d'ardeur et d'intérêt.

Au cours de l'automne, K commença à enseigner quelques exercices de yoga à Scott Forbes. Il se montra un professeur sévère. Scott aurait trouvé son état de souplesse tout à fait extraordinaire même si K eut été bien plus jeune. Il ne pratiquait plus la posture sur la tête mais avait fait cet exercice des années durant. Il y a également une conversation qui a été enregistrée sur un magnétophone entre Scott et K où l'on peut se rendre compte de ce qu'il attendait des enseignants exerçant dans ses écoles. Il avait commencé par demander à Scott si le groupe

d'enseignants qui étaient principalement responsables de l'école comprenaient, ne fut-ce qu'intellectuellement, de quoi il parlait ? Scott lui répondit qu'ils s'accordaient et réagissaient à « l'autre » qui était là. Puis K voulut savoir ce qu'il se passait dans Scott lui-même et ce qu'il ressentait par rapport à K. Quelle était son attitude vis-à-vis des enseignements de K et de tout ce travail qui se déroulait en Amérique, en Inde et à Brockwood ? Pourquoi était-il lui, Scott, ici, à Brockwood ? Ses contacts avec l'enseignement reposaient-ils uniquement sur la personne de K ? Etait-il dépendant de K ? Et si K venait à mourir demain ? Lui qui aurait été en contact avec K, « avec cette bouffée, ce souffle ou ce sentiment, cela mourrait-il avec la mort de K ou bien cela continuerait-il à grandir, à se multiplier ?... Cela fleurira-t-il de soi-même ? Sans dépendre des circonstances ? Rien ne peut corrompre cela une fois que c'est là. Cela peut traverser diverses situations, mais sans jamais disparaître. Scott lui répondit que cela n'était « pas encore solide ».

K l'admonesta : « Ne dites pas « pas encore ». « Pas encore » implique le temps. Lui permettez-vous de devenir solide, fort, de s'enraciner et de fleurir ? Ou cela dépendra-t-il des circonstances ?

S. — Non, monsieur. On devrait tout faire...

K. — Non, non, non, monsieur. Il n'y a rien à faire. La chose elle-même, la graine elle-même — comme dans la matrice, vous n'avez rien à faire. Cela grandit. C'est là. Cela ne peut que croître. Cela ne peut que s'épanouir — c'est un meilleur mot... Scott est-il conscient que le germe est là ? Scott empêche-t-il cet épanouissement par trop d'activités, trop d'organisation, ne donnant pas assez d'air à la floraison ? Ce qui se passe en général, c'est que l'organisation étouffe cette chose... Il faut vous assurer que le germe est là, qu'il ne s'agit pas d'une invention de la pensée. Si la graine est forte au-dedans de vous, vous n'avez vraiment pas à faire quoi que ce soit... Il ne peut y avoir aucun conflit en vous. Ils [les élèves] peuvent avoir des conflits, mais pas vous... Ils peuvent avoir des opinions. Vous ne pouvez en avoir... Vous devez les écoutez, entendre ce qu'ils disent, écouter chacun d'eux, ne pas y réagir en tant que Scott ou à partir de votre arrière-plan personnel, mais les

écouter avec beaucoup, beaucoup d'attention... Pouvez-vous être libre de votre arrière-fond ? C'est très difficile... Cela demande vraiment toute votre énergie... Votre arrière-fond est toute votre éducation américaine, votre instruction américaine et toute cette soi-disant culture... Discutez-en, pesez-la, prenez conseil ensemble. Ne dites pas : « il me faut me défaire de mon arrière-fond » – cela vous ne pourrez jamais le faire... Vous pouvez être conscient de votre arrière-fond et ne pas le laisser réagir, ne pas le laisser interférer. Je pense qu'il est nécessaire que vous posiez des actes de façon délibérée parce vous allez diriger ce lieu. Vous en avez l'énergie et c'est vous qui tenez la barre. Gardez le cap. Ne laissez pas cette fleur se fâner peu à peu à cause de ce fardeau ».73

A cette époque, K était très attentif à ce que l'organisation et le fonctionnement des écoles ne prennent pas l'avantage sur l'enseignement lui-même. Ce n'était pas les organisations qui maintiendraient les Fondations ensemble. « Le facteur d'unification doit être l'intelligence », avait-il dit à Mary et à Scott. « Etre libre au vrai sens du terme ; et cette liberté est intelligence. L'intelligence est commune à chacun d'entre nous et c'est cela qui nous réunira, et pas les organisations. Si vous voyez l'importance du fait que chacun parmi nous est libre et que cette liberté implique l'amour, la considération, l'attention, la coopération et la compassion, cette intelligence est le facteur qui nous maintient ensemble. » Il demanda également à Mary de prendre en note que : « L'indépendance sans liberté ne signifie rien. Si vous avez la liberté vous n'avez pas besoin d'indépendance ».

Le 21 septembre K demanda à ce que le personnel se réunisse : « Comment vous y prenez-vous pour que les élèves voient instantanément, sans délai, que l'intérêt personnel est la racine du conflit. Non seulement qu'ils le voient mais qu'ils le transforment instantanément ? Il continua en disant que parmi les centaines d'élèves qui étaient passés à Rishi Valley, sa plus ancienne école, pas un seul n'avait été transformé. Après cette réunion, alors qu'ils étaient seuls, Mary lui demanda à quoi cela servait d'avoir des élèves si aucun d'eux, après toutes ces années, n'avait changé. Si, avec toute son influence, aucun étudiant

ne s'était transformé, comment les autres, qui apparemment n'avaient pas davantage changé, pouvaient amener une transformation dans les élèves eux-mêmes ? Mary insista : « Si vous n'y êtes pas arrivé vous-même, y a-t-il seulement une éventualité pour que nous puissions le faire nous ? » K répondit « je n'en sais rien » mais il le fit avec l'air de plaisanter, ne voulant pas, de toute évidence, continuer à parler sérieusement.

Depuis la mort de K, l'école de Brockwood a continué à se développer. Elle est beaucoup plus petite que les écoles d'Inde, n'accueillant que soixante élèves, dont la moitié sont des filles et l'autre des garçons, entre quatorze et vingt ans, de vingt nationalités différentes ; l'école dispose d'un fond spécial réservé à des bourses. Il y a également quelques étudiants inscrits sous le système de l'Université Libre qui vivent et travaillent à Brockwood.

Keith Critchlow revint à Brockwood en octobre avec des plans détaillés du Centre et des échantillons des deux types de briques bicolores et des tuiles – toutes faites à la main – qu'il voulait utiliser pour la construction des murs et du toit. Tout le monde approuva son choix. Peu de temps auparavant K avait précisé sur un film vidéo ce qu'il voulait que ce Centre fut :

« Ce devra être un centre religieux, un centre où les gens sentiront qu'il n'y a rien qui soit falsifié ou imaginé, rien qui ne donne cette espèce de « sainte » atmosphère. Un centre religieux mais pas au sens orthodoxe de ce terme ; un centre où existe une flamme vivante et non pas une boîte qui en préserve les cendres. Une flamme est vivante et si vous veniez dans cette maison vous pourriez y trouver la lumière et l'emmener avec vous, ou vous pourriez y allumer votre propre chandelle ou être le plus extraordinaire être humain, quelqu'un qui ne soit pas fragmenté mais qui soit vraiment entier, sans aucune ombre d'affliction ni de douleur et de tout ce genre de chose. Cela est un véritable centre religieux ».<sup>74</sup>

A propos de la pièce paisible, il avait également dit : « Elle est la source de K. Excusez-moi, je dois être très impersonnel à propos de

tout ceci. Elle est la source de la vérité qui irradie et vit ici »<sup>75</sup>. K avait dit à Critchlow qu'il ne voulait pas que la construction soit du genre *nouveau riche*\*, ni qu'elle rappelle un « hôtel de campagne ». A propos de son architecture, il lui avait demandé : « Me donnera-t-elle envie de m'habiller correctement – d'être propre ? » Critchlow avait répondu que si le bâtiment était « respectueux » des hommes, les hommes seraient respectueux du bâtiment. Cet aspect de respect mutuel a été magnifiquement réalisé lorsque le Centre fut terminé et ouvert au public en décembre 1987. Il est la preuve même de ce qui peut encore être accompli par des artisans dévoués lorsqu'ils sont inspirés par un projet dans lequel ils ont été encouragés à participer. Lorsque l'on pénètre dans le Centre, on entre immédiatement dans l'ambiance si particulière de Krishnamurti.

---

\* En français dans le texte. (N.d.T).

## « *Le monde de la création* »

K ne laissa pas Mary Zimbalist l'accompagner en Inde cet hiver-là car elle y était tombée malade l'année précédente. Elle se demanda si elle allait le revoir, car il était devenu très faible. « Si je suis sur le point de mourir, je vous téléphonerai », lui avait-il affirmé. « Je ne mourrai pas de façon soudaine. Je suis en bonne santé, mon cœur et tout le reste fonctionnent bien. Tout est décidé par quelqu'un d'autre. Je ne peux pas en parler. Je n'y suis pas autorisé, comprenez-vous ? C'est beaucoup trop sérieux. Il y a des choses que vous ne savez pas, des choses énormes dont je ne peux pas vous parler. Il est très difficile de trouver un cerveau comme celui-ci et il faut le garder en état de marche aussi longtemps que le corps le pourra, jusqu'à ce que quelque chose dise que ça suffit ».

Lorsque Mark Edwards photographia K le 19 octobre, quatre jours avant son départ pour l'Inde, il le trouva remarquablement bien. Cependant, durant la semaine qu'il passa à New Delhi, K dormit très peu et ne mangea presque rien. Aussi lorsqu'il arriva à Rajghat le 2 novembre, le docteur Parchure qui l'y attendait le trouva affreusement faible. A partir de ce jour jusqu'à celui de sa mort, le médecin ne le quitta plus et pratiqua un bilan de santé quotidiennement.

Pendant son séjour à Rajghat, K accomplit une de ses principales tâches lorsqu'il se trouvait en Inde, trouver une nouvelle tête [en Inde, on l'appelait le « Recteur »] pour l'école de Rajghat. Finalement, le Docteur P. Krishna, un neveu de Radha Burnier qui était professeur de physique à l'Université de Bénarès, accepta le poste avec le consentement de son Vice-Chancelier qui accepta sa démission pour qu'il puisse entrer dans ses nouvelles fonctions à Rajghat en février.

Plutôt que d'écrire quotidiennement une lettre à Mary Zimbalist comme il l'avait fait au cours de ses précédents séjours en Inde lorsqu'elle ne l'accompagnait pas, K dictait à présent des missives bien plus longues qu'il enregistrerait presque chaque jour sur une cassette et qu'il lui expédiait. Il procédait ainsi à cause du tremblement qui secouait ses mains. Le 9 novembre, alors qu'il était à Rajghat, il lui dit que sa tension avait beaucoup baissé et que ses jambes étaient si « vacillantes » qu'il arrivait tout juste à marcher ; la veille-même, il était tombé sur les marches d'un escalier qu'il n'était pas arrivé à monter. Le docteur Parchure lui avait donné quelques exercices à pratiquer ainsi que des massages à l'huile pour ses jambes et K était certain qu'elles redeviendraient solides dans peu de temps. Il ne se sentait plus en mesure de prendre ses repas avec d'autres personnes, aussi lui étaient-ils servis dans sa chambre où il mangeait dans son lit. Les gens lui rendaient constamment visite dans sa chambre où avaient lieu les discussions. Pupul Jayakar, Nandini Mehta, Radhika Herzberger, Sunanta et Pama Patwardhan étaient à Rajghat. Aux environs du 11, ses jambes retrouvèrent leur vigueur et son état général s'améliora. Il parla de la beauté de la rivière au lever du soleil, à six heures et quart. Il lisait le *Lincoln* de Gore Vidal qu'il trouvait « tout à fait merveilleux ».

Malgré son état de faiblesse, K donna deux causeries publiques à Rajghat et participa à une série de discussions avec des membres de la Fondation indienne et quelques lettrés bouddhistes, dont le Pandit Jagannath Upadhyaya<sup>76</sup>. Le gouvernement indien avait accordé une subvention à G. Aravindan, un producteur de cinéma bien connu, pour qu'il fasse un long métrage sur la vie de K, intitulé *The Seer who Walks Alone*. Le tournage avait débuté l'année précédente et les dernières prises de vue eurent lieu à Rajghat pendant cette ultime visite de K.

Lorsqu'il se trouva à Rishi Valley à la fin du mois de novembre, K, selon le docteur Parchure, montra sa faiblesse au cours d'une promenade un après-midi « en penchant tellement vers la droite que l'on aurait dit qu'il allait tomber ». Il avait aussi très froid, probablement parce qu'il avait perdu du poids. Il dit à Mary que les couvertures plus une bouillote n'arrivaient pas à le réchauffer la nuit. Même au cours de la matinée, la température extérieure ne dépassait pas les dix-huit



degrés. Comme il l'avait fait à Rajghat, K prenait tous ses repas seul dans sa chambre et il avait l'intention de continuer ainsi lorsqu'il serait à Madras. Mais il ne donnait pas l'impression de s'apercevoir jusqu'à quel point il était malade car il dit à Mary le 4 décembre qu'il partirait de Madras pour Bombay le 20 janvier, puis de là, il s'envolerait pour Londres le 12 février et après son arrêt de quatre jours à Brockwood, il reprendrait l'avion le 17 février pour Los Angeles où elle le retrouverait (c'est en fait ce même jour que K mourut). Le 11, il dit qu'il se sentait beaucoup plus solide et que ses jambes étaient en train de devenir « un peu plus fermes ».

A la mi-décembre, des enseignants de toutes les écoles Krishnamurti se rassemblèrent à Rishi Valley. Parmi le groupe venu d'Angleterre, il y avait Scott Forbes ; il éprouva un choc douloureux en voyant l'état de détérioration physique dans lequel K se trouvait. Il écrivit par la suite :

« Tout le monde à Rishi Valley était très conscient de sa fragilité ; l'ensemble des élèves et du personnel était très gentil et attentif envers lui. Il flottait dans l'air un mauvais pressentiment. Les gens n'en parlaient pas ouvertement – en tout cas pas à moi – mais il y avait beaucoup d'allusions évidentes au fait que K ne reviendrait probablement plus jamais à Rishi Valley. Krishnamurti avait dû préparer lui-même les gens à cette idée car peu à peu tout le monde accepta le fait qu'il ne reviendrait probablement plus en Inde.

Radhika jouait le rôle d'hôtesse envers chacun, dirigeant la rencontre des enseignants tout en essayant de prendre soin de Krishnaji sans pour autant négliger ses responsabilités quotidiennes au sein de l'école. Je me souviens de m'être souvent répété à moi-même qu'elle agissait vraiment très bien, et que malgré cette situation vraiment très très difficile à gérer, elle y faisait face de la meilleure façon qu'il fut.<sup>77</sup>

A la surprise générale, K participa à la rencontre des enseignants en venant y parler à trois reprises et en « installant l'ensemble de tout cela sur une base différente et une grandeur rayonnante », comme l'avait dit l'un des professeurs venant d'Angleterre. K demanda s'il existait une intelligence qui ne soit pas le résultat du savoir et qui, par conséquent,

était libre de tout intérêt personnel. Il montra la différence qu'il existait entre l'esprit et le cerveau, ce dernier étant un mécanisme physique dans lequel résidait essentiellement la pensée. L'esprit, quant à lui, était totalement différent de ce mécanisme et n'avait rien à voir avec la pensée, ni avec le temps. K demanda : « Le temps a-t-il quelque chose à voir avec la bonté ? » Puis il suggéra, qu'à l'opposé de l'expérience des hommes, le bien n'était pas relié au mal, ni en terme de réactions, ni en tant qu'état de base. Il revint ensuite au sujet de la rencontre où il avait été question du but essentiel des programmes ce qui, pour K, était la finalité même des écoles – comment provoquer l'émergence d'un nouveau cerveau et que signifie fleurir dans la bonté.<sup>78</sup>

Au cours de son séjour à Rishi Valley, K s'adressa également aux enfants. Il insista, comme il l'avait fait pour nous en 1924 à Pergine, sur le fait que devenir médiocre était la chose la plus épouvantable. Il était possible d'accéder socialement aux plus grandes places tout en demeurant médiocre. Il s'agissait là d'une question *d'être* et non pas d'accomplissement.

Il y eut aussi quelques discussions entre Radhika Herzberger et Scott Fobes à propos d'un petit centre d'études dont Friedrich Grohe aurait financé la construction sur le site de Rishi Valley. De petits centres devaient également être construits à Rajghat, ainsi qu'à Uttar Kashi, près de Dehradun dans l'Himalaya où un petit terrain inaccessible en hiver avait été offert à la Fondation indienne. Là encore, c'était Friedrich Grohe qui avait proposé d'en financer les constructions.

Une huppe-oiseau possédant un long bec et une grande crête – venait se poser sur le rebord de la fenêtre de la chambre de K pendant ces discussions et donnait des coups de bec contre la vitre pour entrer dans la pièce. Elle avait déjà eu cette même attitude au cours des précédentes visites de K qui ne lui avait jamais donné quoi que ce soit à manger. Il ne semblait pas que cet oiseau n'ait eu de raison particulière à vouloir entrer dans la chambre, mais il était pratiquement toujours là. K lui parlait ; il disait que la huppe aimait le son de sa voix. Durant ce dernier séjour de K à Rishi Valley, l'oiseau était encore là. Lorsque l'on écoute la cassette de ces discussions, l'on entend nettement les bruits du bec tapant à la vitre.<sup>79</sup>

Le 19 décembre, deux jours avant son départ pour Madras, K dit à Mary sur sa cassette quotidienne :

« Je suis en train de perdre beaucoup de poids. Il semble que je sois très vite fatigué. Vous saurez d'ici la mi-janvier si je me rendrai ou non jusqu'à Bombay ou /et si je prendrai un vol avec Singapore Airlines de Madras à Singapour, puis de là jusqu'à Los Angeles. Cela me tente – ne pas passer par Heathrow-Londres – et de reprendre un autre vol cinq jours après pour L.A... nous verrons comment ça ira. A propos, je vais vraiment très bien, aucun trouble cardiaque, ni de problème avec ma tête ; mon cerveau va bien, il fonctionne correctement et le foie ainsi que le reste ne posent pas de problème. Mais je n'ai pas l'impression que je vais pouvoir reprendre du poids. Je continue à en perdre, c'est pourquoi il serait peut-être sage que je passe par Singapour et que je survole le Pacifique... mais puisque je vous écris tous les jours, que je vous parle tous les jours, vous serez tenue au courant. Nous verrons bien ce qui arrivera. Moins je voyage, mieux c'est ; tout me fatigue à présent. »

Il y a quelques interruptions sur cette cassette lorsque K s'adressait à ce qui semble être la huppe : « Entrez. Je suis là ; allez, venez donc, ma vieille amie, je suis là. Entrez et installez-vous (excusez-moi, je suis en train de parler aux oiseaux). Vous avez un regard perçant, n'est-ce pas ! »

Le 21, comme K l'avait dit à Mary, il annula ses causeries à Bombay et décida de rentrer à Los Angeles via Singapour. Il dit : « Je ne peux plus perdre de poids. J'en ai beaucoup perdu et si cela devait continuer, je deviendrais si faible que je ne pourrais plus marcher, et ce ne serait pas bien du tout ».

C'est alors qu'il demanda à Scott Forbes de l'accompagner jusqu'à Ojai au lieu de rentrer en Europe avec les autres enseignants et de faire transformer son billet d'avion ainsi que celui du docteur Parchure. Fort heureusement, Scott avait avec lui une carte de l'American Express grâce à laquelle il put régler l'achat des billets. K n'était pas en mesure de supporter le froid du climat européen. Il voulait partir tout de suite

après les causeries de Madras, et donc les rencontres prévues avec les administrateurs indiens furent annulées.

Le docteur Parchure obtint un rendez-vous pour K avec un éminent médecin de Madras dès qu'il y arriva. Il ne pesait plus que quarante-quatre kilos et avait de la fièvre. Craignant quelque tumeur maligne, le médecin voulut lui faire faire des analyses, mais K refusa d'avoir à faire quoi que ce soit qui put le gêner pendant sa série de causeries. Il décida de n'en donner que trois, au lieu de quatre, en début de soirée, dans les jardins de Vasanta Vihar et demanda à Scott d'avancer la date de son départ au 10 janvier, plutôt qu'au 17, initialement prévue (le docteur Parchure avait dit : « Il se dépêchait de retourner à Ojai pour s'en remettre aux soins du docteur Deutsch »). Malgré sa maladie, il continua ses promenades quotidiennes tous les soirs, le long de la plage, à partir de la maison de Radha Burnier.

Au début janvier, tous les résidents de Vasanta Vihar, à l'exception de K, se rendirent à la première de la projection du film d'Aravindan à Madras. Il l'avait terminé dans un temps record. On y voyait de très belles images bien qu'il fut dommage que les lieux où l'on voyait K marcher ou parler ne fussent point identifiés.<sup>80</sup>

A la fin de sa troisième causerie (la dernière qu'il donna à tout jamais) du 4 janvier 1986, K dit :

« La création est ce qu'il y a de plus sacré. C'est la chose la plus sacrée de toute la vie et si vous avez fait de votre vie un gâchis, alors, changez-la. Changez-la aujourd'hui, pas demain. Si vous êtes incertain, trouvez pourquoi et soyez *certain*. Si votre pensée n'est pas correcte, pensez correctement, logiquement. Tant que tout ceci n'est pas ordonné, n'est pas stable, vous ne pouvez entrer dans le monde de la création.

C'est fini » [ces deux mots sont à peine audibles, plus chuchotés que prononcés. On ne peut les entendre que sur l'enregistrement, l'auditoire n'ayant pu les percevoir].

Puis, après une longue pause, il ajouta : « Ceci est la dernière causerie. Voulez-vous que nous restions assis silencieusement, tous ensemble, un petit moment ? Très bien, messieurs, restons silencieux un moment ».<sup>81</sup>

Au cours de la rencontre qui suivit les causeries dans les locaux de la Fondation indienne, K insista pour que les maisons où il avait vécu ne deviennent pas des lieux de pèlerinage et qu'aucun culte ne soit célébré autour de lui. Il demanda aussi que soit ajouté dans les règlements de la Fondation le memorandum suivant :

« En aucune circonstance, la Fondation ou une institution qui en fait partie ou encore un de ses membres ne pourront s'ériger en autorité vis-à-vis des enseignements de Krishnamurti. Ceci est en accord avec la déclaration de Krishnamurti disant que personne, en aucun lieu ne devra s'ériger en autorité vis-à-vis de lui ou de ses enseignements. »<sup>82</sup>



## « *Ce vaste vide* »

Tout au long de ce vol qui durait vingt-quatre heures jusqu'à Los Angeles avec deux changements d'avion à Singapour et Tokyo, K fut très malade avec des pointes de douleur à l'estomac. Mary Zimbalist vint l'accueillir à l'aéroport et dès qu'ils se retrouvèrent seuls dans la voiture (les autres roulaient dans une deuxième voiture avec les bagages), il lui dit que durant les deux ou trois jours à venir il lui faudrait toujours rester auprès de lui car si elle s'absentait, il pourrait « s'en aller ». Il lui dit : « *Il ne veut pas résider dans un corps malade, dans un organisme qui ne serait pas en bon état de marche* ». La nuit suivante, sa température monta à trente-neuf degrés<sup>a</sup>.

K rencontra le docteur Deutsch le 13 janvier à Santa Paula ; le résultat des analyses qui avaient été faites au Santa Paula Community Hospital conduisit le docteur à faire faire un sonogramme du foie, de la vésicule biliaire et du pancréas à l'hôpital de Ojai, le 20. Ce test révéla la présence d'une « masse sur le foie » et un rendez-vous fut prévu le 22 pour pratiquer un scanner. Mais vers une heure du matin, le 22 janvier, K se réveilla avec une douleur à l'estomac impossible à soulager. On appela le docteur Deutsch qui répondit par téléphone qu'il n'était pas en mesure de soigner correctement K s'il n'était pas hospitalisé. Après y avoir soigneusement réfléchi, K accepta d'être

---

a) Le dernier volume de ma biographie de K, *La Porte ouverte*, donne le détail de sa dernière maladie et de sa mort à partir de trois sources indépendantes – les notes du carnet de bord de Mary Zimbalist, les rapports médicaux quotidiens du Docteur Parchure et les transcriptions rédigées de mémoire par Scott Forbes après la mort de K. Le Docteur Deutsch confirma par la suite l'exactitude de ces récits. Ce sont ces mêmes sources, mais abrégées, qui ont été utilisées pour la rédaction de ce présent ouvrage.

transporté ; on l'installa peu après dans une chambre individuelle au service des soins intensifs de l'hôpital de Santa Paula. Une radiographie révéla une obstruction intestinale ; on lui passa un tube dans une narine pour aspirer les mucus et après s'être aperçu qu'il était dans un état de sous-alimentation, il fut perfusé. Son poids était tombé à quarante-deux kilos. Après que toutes ces très pénibles manipulations furent terminées, K dit à Scott : « Je dois accepter ; j'ai tant accepté déjà ». (Lorsque j'ai relu ces mots après sa mort, je me suis souvenu de ce que M<sup>me</sup> Kirby avait un jour écrit au camp d'Ommen en 1926 : « Quelle vie pour ce pauvre Krishnaji ! Il n'y a aucun doute qu'il est *le Sacrifice* en personne »). Cependant il accepta avec remerciement l'injection de morphine qui lui fut administrée après que plus aucun analgésique ne fut efficace. N'ayant jamais absorbé d'analgésique lorsqu'il avait vécu cette agonie au cours du « processus », il dut reconnaître que la douleur provoquée par la maladie n'était pas nécessaire spirituellement ; il dit en fait que « l'autre » ne pouvait pas « venir » lorsque la douleur était présente.

K passa huit nuits à l'hôpital au cours desquelles Mary, le docteur Parchure et Scott se relayèrent, dormant dans une chaise-longue installée près de lui ; durant les journées, Erna et Theodor Lilliefelt lui tenaient compagnie. Le 23 fut un jour critique, K risquant de tomber dans le coma à cause d'une hépatite. Le docteur Parchure lui dit qu'il était probablement atteint d'un cancer contre lequel il n'y avait aucun traitement. Cela contraria Scott et Mary qui trouvaient cette annonce prématurée. Le docteur Parchure leur expliqua alors qu'il avait, depuis déjà longtemps, promis à K de lui dire s'il lui semblait être en danger de mort et devant le risque de coma, il lui avait paru juste de tenir sa promesse. Lorsque Mary et Scott entrèrent ensuite dans la chambre de K, il leur dit : « Il semble que je vais mourir », avec un air laissant supposer qu'il ne pensait pas que cela arriverait si vite, mais il acceptait ce fait comme il avait accepté tous les autres. Un peu plus tard, il dit : « Je me demande pourquoi « l'autre » ne laisse pas le corps s'en aller ? » Il dit également à Mary : « Je l'observe ; c'est très curieux. « L'autre » et la mort sont en pleine bataille ». Après que le cancer fut finalement diagnostiqué, K dit à Mary, d'un air songeur : « Qu'ai-je



fait d'incorrect ? », comme si, d'une certaine façon, il n'avait pas réussi à prendre soin de ce corps que « l'autre » lui avait donné en garde. Il demanda à Mary et à Scott de rester avec lui jusqu'à la fin parce qu'il voulait qu'il fut pris soin « du corps » avec la même attention que ce qu'il l'avait fait lui-même. Il fit cette demande sans le moindre apitoiement ni la moindre sentimentalité.

Le 24, l'obstruction stomacale commença à disparaître et les signes de jaunisse à diminuer. Le chirurgien enleva la perfusion qu'il avait au poignet pour lui placer un tube plus gros près de la clavicule afin d'augmenter le débit des produits qui lui étaient injectés. Ceci permit à K de se retrouver libre de ses mains, et lorsque le jour suivant on lui retira le tube qu'il avait dans la narine, il se sentit « un nouvel homme ». Il accepta également une transfusion sanguine pour retrouver de la force. Le 27, il repassa un scanner installé dans un camion faisant le tour des hôpitaux de la région. Selon son habitude, K se passionna pour le mécanisme de l'installation – comment la civière était-elle montée dans le camion, etc... Le scanner confirma la masse au niveau du foie avec une calcification du pancréas, suggérant que c'était là que se trouvait l'origine de la tumeur. Lorsque le docteur Deutsch le lui apprit, K lui demanda de l'autoriser à retourner à Pine Cottage ; il ne voulait pas mourir dans un hôpital.

Au cours de son hospitalisation, il avait demandé à Scott d'enregistrer ce qu'il voulait que l'on fasse de ses cendres. Il faudrait les diviser en trois parties allant à Ojai, Brockwood et en Inde. Il ne voulait aucune cérémonie ni « tout ce non-sens », et les endroits où ses cendres seraient enterrées « ne devraient pas devenir des lieux saints où les gens viennent pour prier et pour tout ce genre de blague » (en Inde, ses cendres furent éparpillées sur le Gange). Il voulut cependant savoir, par pure curiosité, qu'elle était la façon traditionnelle de traiter le cadavre d'un « saint » en Inde, et il fit envoyer une lettre au Pandit Jagannath Upadhyaya pour le lui demander.

Le matin du 30, ne souffrant plus et ayant repris sept kilos grâce à la perfusion, ce qui semblait incroyable, K retourna à Pine Cottage. Un lit d'hôpital avait été installé dans sa chambre à la place de son lit que l'on avait placé dans son cabinet de toilette, et une surveillance fut

maintenue vingt-quatre heures sur vingt-quatre. K était si exalté d'être de retour à Pine Cottage qu'il demanda à Mary de mettre un disque de Pavarotti où il chantait des airs napoléoniens et de lui servir un sandwich à la tomate avec une crème glacée. La première bouchée du sandwich le rendit malade (ce fut la dernière nourriture qu'il avala) ; le soir la douleur revint et on lui administra à nouveau de la morphine.

Dès que K eut appris sa mort prochaine au cours de son hospitalisation, il demanda à ce que l'on fit venir quatre personnes d'Inde — Radhika Herzberger, le docteur Krishna (le nouveau Recteur de Rajghat), Mahesh Saxena qu'il avait nommé nouveau Secrétaire de la Fondation indienne à Madras et R. Upasani, le Principal du Collège agricole de Rajghat<sup>b</sup>. Ils faisaient tous partie de la plus jeune génération qui, espérait-il, continuerait son travail en Inde ; il y avait également des choses qu'il tenait à leur dire. De la même façon, d'autres personnes vinrent à Ojai, sans qu'elles aient été invitées, dès que la nouvelle se répandit ; on vit donc arriver Pupul Jayakar et son neveu Asit Chandmal chez qui K avait souvent résidé à Bombay, Mary Cadogan, Secrétaire de la Fondation anglaise et administratrice du Brockwood Educational Trust, Dorothy Simmons, Jane Hammond, administratrice anglaise travaillant pour K depuis de nombreuses années et enfin mon mari et moi-même. Il semblait impossible de ne pas y aller, et bien que K nous accueillit, il n'avait certainement pas besoin de nous tous avec nos vibrations qui devaient probablement lui faire plus de mal que de bien. Nous avons dû être aussi un véritable fardeau pour les gens si aimables de Ojai qui nous préparaient les repas et étaient très attentifs à nos besoins. Friedrich Grohe qui avait acheté une maison à Ojai était aussi avec nous tous.

Les personnes venant d'Inde et d'Angleterre arrivèrent le 31 janvier. Au cours de la semaine où nous sommes restés mon mari et moi, K eut une rémission ; il était difficile de ne pas croire à un miracle et qu'il allait recouvrer sa santé. Il dit au docteur Deutsch que la douleur, la jaunisse, la morphine et les autres médicaments n'avaient eu aucun effet sur son cerveau. Il avait aussi ses « magnifiques méditations » au

---

b) N'ayant pu obtenir rapidement son passeport, Upasani ne vint pas.

milieu de la nuit, ce qui montrait que « l'autre » était toujours avec lui. Le docteur Parchure confirma tout ceci dans son rapport. Au cours de cette période d'alitement, K tint deux réunions dans sa chambre que Scott Forbesregistra. La première, le 4 février, ne fut suivie que par ceux d'entre nous qui avions un rapport avec le travail d'édition et de publication de ses livres (Radhika et le docteur Krishna venaient tout juste d'être nommés membres du Comité International des Publications nouvellement créé). K fit connaître, sans aucune équivoque, ses souhaits concernant les publications : il voulait que ses causeries et ses écrits continuent à être édités en Angleterre et que l'Inde s'occupe de les traduire dans les langues vernaculaires. A la fin de la réunion, il dit que la Fondation indienne avait le sentiment de mieux le comprendre que les autres parce qu'il était né dans le corps d'un Indien. « Voyez-vous docteur Krishna, je ne suis pas un Indien », avait-il dit. Radhika avait alors dit : « Moi non plus, dans le sens où je ne me sens pas, où je n'ai pas la pensée d'être indienne ». Mary Cadogan avait rajouté : « Je ne suis pas davantage anglaise ».<sup>83</sup>

Cet après-midi là, K se sentit suffisamment bien pour sortir. Il fut transporté dans une chaise roulante au bas de l'escalier de la véranda et comme la journée était belle, il demanda à ce qu'on le laisse seul sous le poivrier, qui était devenu un arbre immense, d'où la vue s'étendait sur toute la vallée jusqu'aux collines. Scott resta cependant à courte distance, derrière la chaise, craignant une chute de K qui s'y tenait assis en tailleur. Il resta ainsi un moment, parfaitement calme, avant de redemander à ce qu'on le ramène à l'intérieur. Ce fut la dernière fois qu'il sortit en plein air.

Le lendemain le docteur Deutsch lui rendit visite et K lui demanda s'il pourrait encore voyager et donner des causeries. « Plus comme autrefois, répondit-il, bien qu'il resterait la possibilité d'écrire ou de dicter ou encore d'avoir des discussions en privé. » Le docteur s'était déjà lié d'amitié avec K et il lui rendait visite pratiquement tous les jours.

Le 5 au matin K demanda une autre réunion qu'il pria Scott d'enregistrer. Nous fûmes quatorze à y participer. K commença par nous faire connaître ce que le docteur lui avait dit la veille, qu'il n'y aurait

plus de causerie, ni de voyage. Il ne souffrait pas, disait-il, et son cerveau était « très, très, très clair ». Il pourrait rester ainsi pendant des mois. « Aussi longtemps que ce corps est vivant, je reste l'enseignant », continua-t-il ; « K est ici le même que lorsqu'il se tient sur une estrade... je demeure la tête de tout cela. Je tiens à ce que ceci soit très, très clair. Aussi longtemps que le corps reste vivant, K est là. Je le sais parce que je fais constamment des rêves merveilleux – ce ne sont pas des rêves mais il se passe quelque chose ». Il voulait être tenu au courant dans les détails de ce qui se passait en Inde et à Brockwood : « Ne me dites pas que tout va bien ».

Puis il demanda, avec autant de politesse que possible, à ce que tous les visiteurs s'en aillent. Lorsqu'il viendrait à mourir, il ne voulait pas que des gens viennent « saluer le corps ». Il demanda alors à Scott de ne pas changer, ne fut-ce qu'un seul mot, l'enregistrement qu'il était en train de faire et le pria de tenir le micro vers lui ; puis se tournant vers nous tous, K dit : « Je jure que rien de ce qui se trouve sur les cassettes ne sera altéré. Rien ne l'a été et rien ne le sera ».<sup>84</sup>

Ce fut plutôt un choc d'entendre K dire : « Je reste l'enseignant ; K est ici le même que lorsqu'il est sur une estrade ». Aurait-on pu en douter ? Bien que de temps à autre il dut faire des pauses au cours de cette réunion à cause de sa faiblesse physique, il restait bouleversant. Personne n'aurait pu dire honnêtement qu'il n'était pas « complètement présent » tout au long de cette période que dura sa rémission.

Suivant les souhaits de K, nous partîmes le lendemain, mon mari et moi. Après que je lui ai dit au revoir, ne croyant pas vraiment que je ne le reverrais plus jamais, K, de sa façon si personnelle, envoya Mary vérifier quel type de voiture nous avions commandé pour nous conduire à l'aéroport ; ayant appris qu'il s'agissait d'un bon modèle il en fut satisfait. Les autres visiteurs prirent congé peu après nous. Asit Chandmal partit lui aussi, mais il revint ensuite et resta auprès de K jusqu'à sa mort. Ce que K attendait était les visites du docteur Deutsch, bien qu'il s'inquiétait aussi de tout le temps dont il privait ainsi les autres patients du médecin. Celui-ci accepta, non pas en tant que docteur, mais à titre d'ami, la belle montre Patek-Philippe que K lui offrit (il n'adressa jamais une seule note d'honoraire pour le traitement qu'il donna à K au

cours de cette ultime maladie). Ayant découvert que K était comme lui un admirateur de Clint Eastwood, il lui rapporta quelques-uns des films où jouait cet acteur qu'il avait lui-même enregistré en vidéo, ainsi que des diapositives du Yosemite, sachant combien K aimait les arbres et les montagnes.

Le 7 au matin, Mary Zimbalist demanda à K s'il se sentait de répondre à une question que Mary Cadogan avait rédigée à son intention. Il lui demanda de la lire ; celle-ci disait : « Lorsque Krisnaji mourra, que deviendra *réellement* cette extraordinaire concentration de compréhension et d'énergie rassemblée dans K ? » Il répondit immédiatement et ce que Mary écrivit sur une feuille de papier fut : « Elle s'en ira. Si quelqu'un pénètre totalement les enseignements, peut-être sera-t-il alors possible de toucher cela du doigt ; mais il n'est pas possible *d'essayer* de le toucher ». Puis, après quelques instants, il rajouta : « Si vous aviez seulement idée de ce que vous avez manqué, vous tous – ce vaste vide ».

La question de Mary Cadogan avait dû probablement rester présente à l'esprit de K lorsqu'il demanda à Scott, en milieu de matinée, d'enregistrer quelque chose qu'il voulait dire. Mary avait noté : « Sa voix était faible, mais le ton était emphatique ». La plupart de ses mots étaient espacés par un temps de pause, lui demandant un véritable effort pour les aligner les uns derrière les autres :

« Je leur disais ce matin que depuis soixante-dix ans cette super-énergie – non, cette immense énergie, cette immense intelligence – a utilisé ce corps. Je ne pense pas que les gens réalisent l'immensité de l'énergie et de l'intelligence qui a traversé ce corps – il y a un moteur de douze cylindres. Et cela pendant soixante-dix ans – un temps assez long – et aujourd'hui le corps n'arrive plus à supporter. Personne, à moins que le corps n'ait été préparé, avec beaucoup d'attention, protégé, etc... – personne ne peut comprendre ce qui s'est passé dans ce corps. Personne. Que personne ne le prétende. Personne. Je répète ceci : personne, parmi nous ou parmi le public, sait ce qui s'est passé. Je sais que personne ne sait. Et à présent, après soixante-dix ans, cela est arrivé à son terme. Non pas cette intelligence et cette énergie – d'une

certaine façon, elle est là, chaque jour, et en particulier la nuit. Et après soixante-dix ans, le corps n'arrive plus à supporter, il n'y arrive plus. Il ne peut plus. Les Indiens ont une sacrée quantité de superstitions dans ce domaine – que vous continuez et que le corps s'en va – avec tous ces non-sens. Vous ne retrouverez pas un corps, comme celui-ci, ou cette suprême intelligence fonctionnant dans un corps, pendant de nombreux siècles. Vous ne reverrez pas cela. Lorsque viendra la mort, cela s'en ira. Il ne demeurera aucune conscience de *cette* conscience, de *cet* état. Ils prétendront tous ou essaieront d'imaginer qu'ils peuvent entrer en contact avec *cela*. Peut-être le pourront-ils d'une certaine manière s'ils vivent les enseignements. Mais personne ne l'a fait. Personne. Ainsi en est-il. »<sup>85</sup>

Lorsque Scott lui demanda de clarifier un peu plus ce qu'il venait de dire par peur d'une mauvaise interprétation, K en fut « très dérangé » et lui répondit : « Vous n'avez pas le droit d'interférer dans tout ceci ». En disant à Scott de ne pas intervenir, il est évident que K faisait ainsi savoir qu'il voulait que ses propos soient connus de tous ceux qui y accordaient un intérêt.

K n'avait plus que neuf jours à vivre. Il voulait mourir et il demanda ce qui se passerait dans le cas où l'on retirerait la perfusion qui l'alimentait. On lui répondit que le corps se déshydraterait rapidement. Il savait qu'il avait légalement le droit de se faire retirer cette perfusion mais il ne voulait pas risquer de mettre Mary ou le médecin dans une situation éventuellement problématique ; d'autre part, il avait toujours la responsabilité « du corps ». Aussi, il s'en occupa jusqu'au dernier moment – se laver les dents, ce qu'il avait toujours fait trois ou quatre fois par jour, ainsi que parfois le palais et la langue, faire chaque jour des exercices de Bates pour les yeux, mettre des gouttes de colyre dans l'œil gauche pour prévenir un glaucome. Lorsque le docteur Deutsch lui dit que souffler dans un gant chirurgical l'aiderait à fluidifier les liquides qui s'étaient accumulés dans la partie inférieure de ses poumons à cause de son alitement, il se mit à faire gonfler ce gant toutes les heures jusqu'à ce qu'il n'ait plus la force de souffler.

Sur la suggestion du docteur Deutsch, on l'amenait en chaise roulante tous les après-midis dans le grand salon où il restait à regarder, assis, les flammes montant d'un grand feu de bois. La première fois qu'on l'emmena devant la cheminée il demanda à rester seul tout en autorisant Scott à se poster derrière lui dans le cas où il viendrait à basculer en arrière. Scott écrivit par la suite : « Il faisait quelque chose à la pièce. On pouvait le voir faire, et la pièce était différente après. Il avait toute la force et la magnificence qu'il avait toujours eues. Bien qu'il fut assis dans cette chaise roulante, enveloppé dans ces couvertures et avec cette perfusion reliée à ces flacons, il était immense et majestueux et emplissait totalement toute la pièce qui, toute entière, vibrait. Et il resplendissait ». Lorsqu'au bout d'une demie-heure, il voulut retourner dans son lit, il surprit tout le monde en allant seul dans sa chambre en marchant.

Le 10, une lettre du Pandit Jagannath Upadhyaya arriva avec la réponse à la question de K concernant la façon traditionnelle indienne de traiter le corps d'un saint homme après sa mort. Lorsqu'on lui en fit la lecture, K dit qu'il ne voulait rien de tout cela. Il ne voulait pas que qui que ce soit puisse voir son corps après sa mort et désirait qu'il y ait le moins de personnes possible pour la crémation.

Lorsqu'il devint trop faible pour se lever et s'asseoir dans la chaise roulante, on le transporta sur le sofa du salon en utilisant sa literie comme un hammac. La douleur reprit le 14 et on lui administra de la morphine. Pendant la dizaine de minutes qui s'écoula avant que le médicament ne produise son effet, K dit à Mary : « Trop beau pour être vrai — douleur je pensais t'avoir perdue ». Mary est pratiquement sûre que K voulait dire : « Je pensais que je ne souffrirais plus, mais c'était trop beau pour être vrai ». Le lendemain il commença à parler à Scott de l'état du monde et il lui demanda : « Pensez-vous que le docteur Deutsch sache tout ceci ? Pensez-vous qu'il s'en aperçoive ? Il faudra que je lui en parle ». Ainsi fit-il lorsque le médecin passa le voir dans l'après-midi. Scott enregistra.

« Ce que Krishnaji dit au docteur Deutsch à cette occasion fut un extraordinaire condensé de dix à quinze minutes de tout ce qu'il pou-

vait dire concernant la nature du monde. C'était éloquent, concis et complet et je restais étonné et impressionné à l'écouter, assis au pied du lit, le docteur Deutsch étant installé sur le bord du lit, près de lui. La seule chose dont je me souviens est que Krishnaji a dit au docteur Deutsch : « Je n'ai pas peur de mourir parce que j'ai vécu avec la mort tout au long de ma vie. Je n'ai jamais transporté de mémoire en moi ». Un peu plus tard le docteur Deutsch lui dit : « J'ai le sentiment d'être le dernier élève de Krishnaji ». C'était vraiment très beau. C'était aussi extraordinairement impressionnant de voir Krishnaji, faible comme il l'était et si proche de la mort, rassembler toutes ses forces pour condenser ainsi ce qu'il voulait dire et aussi, cela montrait toute l'affection qu'il avait pour le docteur Deutsch.

K mourut dans son sommeil, juste après minuit, le 17 février ; Mary a raconté sa fin ainsi :

« Parchure, Scott et moi étions là comme d'habitude et K, comme d'habitude, se préoccupait du bien-être des autres. Il me disait : « Allez dormir, bonne nuit, allez-vous coucher, allez dormir ». Je lui ai répondu que j'allais y aller mais que je resterai à proximité. Il s'assoupit et lorsque je vins m'asseoir à ses pieds et lui pris la main, il n'eut pas de réaction. On avait soulevé la partie de son lit où reposait sa tête et son buste pour qu'il soit plus confortable ; ses yeux étaient mi-clos. Nous restâmes assis auprès de lui, Scott à sa droite et moi à sa gauche, pendant que le docteur Parchure faisait des allées et venues, l'observant paisiblement ; il y avait aussi Patrick Linville – qui s'occupait des soins – dans la pièce à côté. Le sommeil de Krishnaji glissa lentement dans le coma et sa respiration se ralentit. Soudain, vers les onze heures, le docteur Deutsch arriva, sans hâte. Quelque part dans la nuit, le désir désespéré de voir K aller mieux s'était transformé en désir de le voir libéré de la souffrance. Docteur Deutsch, Scott et moi étions près de Krishnaji lorsque son cœur s'arrêta de battre, dix minutes après que minuit eut sonné. »

Selon ses propres souhaits, peu de personnes le virent après sa mort et il n'y eut qu'un petit groupe d'amis qui fut présent à la crémation qui eut lieu à Ventura, le matin-même, à huit heures.



## « Le cerveau ne peut comprendre »

D'une certaine façon, la mort de Krishnamurti fut aussi mystérieuse que sa vie. Il est assez ironique qu'après avoir eu le sentiment pendant la majeure partie de sa vie qu'il lui était plus facile de « s'éclipser » plutôt que de rester vivant, il dut continuer à vivre au moment où il aspira à « s'éclipser ». Il avait cru connaître le moment de sa mort mais il fut surpris lorsqu'elle arriva. Lorsque, au cours de son dernier enregistrement à Ojai, il avait parlé de cette « sacré quantité de superstitions » qu'avaient les Hindous concernant la mort des saints, il faisait bien sûr référence à cette croyance traditionnelle disant qu'un saint homme peut décider *volontairement* l'instant de sa mort. K aurait pu mourir en demandant que la perfusion qui l'alimentait fut retirée, mais il sentait que cela aurait été un acte suicidaire, et donc une violation vis-à-vis de la protection du corps qui lui avait été assignée – en prendre soin était une fonction sacrée. Mais décider *volontairement* de mourir n'était-il pas aussi une forme de suicide ?

K exprima sa surprise de voir « l'autre » continuer à habiter un corps malade ; pourquoi ne le laissait-il pas s'en aller ? Il se demandait si la cause de sa maladie était une erreur qu'il avait commise. On peut se demander si « l'autre » ne l'avait pas autorisé à mourir parce que son corps était devenu inutile, ou bien s'il ne lui avait pas permis de déclencher une maladie fatale parce qu'il ne lui restait plus rien à dire, car son enseignement étant complet, il n'y avait plus rien à y rajouter. Quoiqu'il en soit, « l'autre », apparemment, resta avec lui jusqu'à la fin.

K croyait qu'il y avait « quelque chose » qui décidait de ce qui arrivait à K, quelque chose dont il n'avait pas l'autorisation de parler. Cependant, il disait en même temps combien il *aurait* été extraordinaire qu'il y eut quelque chose qui décida de tout ce qui arrivait à K. Il

y a sûrement ici une contradiction. Cependant, il y a aussi plusieurs autres anomalies dans ses propos lorsqu'il parlait de lui-même.

K ne douta jamais qu'il fut constamment sous la protection de quelque chose. Il était convaincu que rien ne pouvait lui arriver lorsqu'il était dans un avion ou qu'il se déplaçait pour aller parler, et que cette protection s'étendait également à tous ceux qui l'accompagnaient. Il était cependant de son devoir de ne pas s'exposer à un danger quelconque pour le plaisir, comme par exemple de monter dans un planeur. Il n'eut jamais aucun doute vis-à-vis de l'importance de l'enseignement, ni de la confiance qui lui avait été accordée pour prendre soin du corps. Il alla même jusqu'à dire qu'il avait fallu plusieurs siècles pour produire un tel corps (il disait toujours « l'enseignement », « le corps » et jamais « mon enseignement » ou « mon corps »). Il semblait être à la fois à l'intérieur et à l'extérieur de son propre mystère. Il ne voulait pas faire de mystère, et cependant il en existait un que lui-même semblait incapable de résoudre, considérant qu'il n'était pas de son devoir de le comprendre tout en étant désireux que d'autres personnes le résolvent ; pour cela il aurait été capable de corroborer leur solution.

K avait dit que les enseignements venaient comme une « révélation », que s'il s'asseyait pour y réfléchir, il ne lui venait aucune phrase ; cependant, cela lui venait quotidiennement lorsqu'il écrivit ses *Carnets*. Par quoi a-t-il été poussé pour se mettre tout à coup à écrire ces *Carnets* ? Son contenu mis à part, ce texte est un manuscrit extraordinaire de trois cent vingt trois pages sans aucune rature.

Lorsque l'on considère les propres termes de K, on est forcé de conclure qu'il était le « véhicule » de quelque chose et que l'enseignement qu'il donnait provenait de ce quelque chose. Il en était cependant tellement imprégné qu'il *était* lui-même ce quelque chose au point que lorsque cela se retirait de lui, s'il se mettait à en parler de façon sérieuse, cela revenait ; il en était de même lorsqu'il s'y ouvrait et en particulier au cours de ses méditations pendant la nuit – il ne l'invita *jamais*. Parfois, il était surpris par cette présence, comme il l'a décrit dans les *Carnets*, lorsqu'ayant quitté la tranquillité de Gstaad pour se rendre dans un appartement au huitième étage d'un immeuble parisien, il se retrouva « assis paisiblement en plein après-midi, regardant les

toits... de la façon la plus inattendue, cette bénédiction, cette force, cet autre arriva dans une douce clarté ; il remplit la pièce et demeura là. Il est encore là alors que cela est en train d'être écrit ».

J'ai entendu des personnes soutenir que l'inspiration de K n'était pas différente de celle de n'importe quel artiste, et plus particulièrement des musiciens ; cela revient à essayer de trouver l'origine du génie de Mozart. Si l'enseignement était venu du cerveau de K, cet argument pourrait tenir debout, mais je n'ai jamais entendu parler d'un génie, quel qu'il soit, qui ait eu à passer par un phénomène tel que celui du « processus ».

Le mystère de Krishnamurti disparaîtrait immédiatement si l'on pouvait accepter la théorie du Seigneur Maitreya prenant possession du corps spécialement préparé pour lui. Tout ce qui concerne « le processus » trouve alors un sens à nos yeux – tous les messages qui « furent passés » à Ojai, Ehrward et Pergine, ainsi que la propre conviction de K à propos de la douleur dont il considérait qu'elle devait être endurée sans essayer de la réduire, ni de l'amplifier. L'aspect, si unique de ce phénomène, pourrait être explicité par le message qui « fut passé » à Nitya à Ojai : « le travail qui est entrepris à présent est de la plus haute importance et est extrêmement délicat. C'est la première fois que cette expérience est menée sur la terre ».

K lui-même ne rejetait pas entièrement cette théorie, pas plus qu'il niait celle de l'Instructeur mondial. Il disait seulement que tout cela était « trop concret, pas assez simple » et, en vérité, c'est bien ce que chacun ressent aussi. En 1972, alors qu'il s'adressait au groupe d'Ojai qui l'avait questionné sur sa véritable identité, il avait dit : « J'ai le sentiment que nous abordons ici quelque chose que l'esprit conscient ne pourra jamais comprendre... Il y a quelque chose, un immense réservoir qui, si l'esprit le touche, révèle quelque chose qu'aucune mythologie intellectuelle – invention, supposition, dogme – ne pourra jamais révéler. Il y a quelque chose que le cerveau ne peut comprendre ». Et pourtant, lorsque deux ans plus tard je l'ai questionné à ce propos, il me dit que bien que ne pouvant trouver lui-même (« l'eau ne peut savoir ce qu'est l'eau »), il était « absolument certain » que Mary Zimbalist et moi, ainsi que d'autres, pouvions découvrir la vérité si

nous nous arrêtions pour nous asseoir et nous dire : « Cherchons ensemble » ; mais, avait-il ajouté, « il vous faut avoir un cerveau vide ».

Ceci nous ramène à « l'esprit vacant ». Au cours de mon enquête, K ne cessait de me parler de l'esprit vacant du « garçon » – une vacuité qui, disait-il, ne l'avait jamais quitté. « Qu'est-ce qui l'a maintenu vacant ? » demandait-il, « comment cette vacuité a-t-elle été préservée, protégée ? » Si lui-même se mettait à écrire à propos du mystère, il commençait par l'esprit vacant. Cette phrase qu'il prononça neuf jours avant sa mort me hante comme aucune autre : « Si seulement vous saviez ce que vous avez manqué – ce vaste vide ».

K maintenait que la Théosophie dans laquelle il avait été élevé ne l'avait jamais conditionné. N'est-il cependant pas possible qu'il l'ait été de façon subconsciente (bien que lui-même ne reconnaissait pas l'existence de quelque chose appelée subconscient) et que lorsqu'il se retrouvait loin de son corps, tout ce dont on lui avait parlé à propos du Seigneur Maitreya, des Maîtres, etc... refaisait surface ? Mais cela n'explique pas pourquoi il quittait son corps, ni la raison du « processus ».

Un autre aspect à prendre en considération est l'énergie qui entraînait si souvent en lui, ou qui le traversait. Lorsqu'il parlait sérieusement à propos de qui il était, il disait : « Vous pouvez le sentir dans la pièce en ce moment – un frémissement ». Dans le tout dernier enregistrement sur cassette qui fut réalisé, il dit : « Je ne pense pas que les gens réalisent l'immensité de l'énergie et de l'intelligence qui a traversé ce corps... » Lorsque j'ai entendu cette phrase sur la cassette, j'ai tout de suite pensé à la force, au pouvoir qui s'était un jour rué sur moi en passant la porte de la salle de dessin à Brockwood, cet après-midi où j'étais loin de m'imaginer un tel phénomène. Si cette force, cette « immense énergie » avait utilisé le corps de K depuis le tout début du « processus » en 1922, il était surprenant qu'il ait vécu si longtemps. Cette énergie était-elle « l'autre » ? Était-elle la cause première de la douleur du « processus » ? L'énergie, le « processus », qui dura depuis 1922 jusqu'à la fin de sa vie, fut-il peu à peu moins douloureux parce que son corps avait été lentement ouvert pour en augmenter la vacuité ? L'énergie qui le traversait, lorsqu'il devint âgé, l'aurait-elle tué par son

intensité si elle l'avait pénétré soudainement avant que son corps n'eut été prêt à la recevoir ?

Je pense à présent que l'on doit se poser une autre question : K savait-il bien plus que ce qu'il a révélé concernant ce qu'il était et qui il était vraiment ? Lorsqu'il nous avait dit, à Mary Zimbalist et moi, que si nous pouvions trouver la vérité, il serait à même de corroborer notre solution, et que nous serions capables de trouver les termes qui l'exprimeraient, était-il en train de nous dire : « Je ne dois pas vous le dire, mais si vous pouvez le découvrir par vous-mêmes, alors je vous répondrait, oui c'est cela » ? Peut-être que ce qu'il avait dit de plus significatif fut la réponse qu'il fit à Mary où, au moment de quitter Brockwood pour Delhi à la fin Octobre 1985, elle lui avait demandé si elle le reverrait un jour : « Je ne mourrai pas de façon soudaine... tout est décidé par quelqu'un d'autre. Je ne peux pas en parler. Je n'y suis pas autorisé, comprenez-vous ? C'est beaucoup trop sérieux. Il y a des choses que vous ne savez pas, des choses énormes dont je ne peux pas vous parler », avait-il répondu. (Décidé par « quelqu'un d'autre », et pas « quelque chose d'autre »).

Ainsi K savait certaines choses le concernant dont il ne parla jamais bien que dans son dernier enregistrement il souleva un pan du rideau qui voilait le mystère.

Beaucoup de gens considéreront que toute tentative pour comprendre le mystère de Krishnamurti est non seulement une perte de temps mais aussi une recherche sans grande importance ; ce n'est pas l'homme qui importe, mais l'enseignement. Mais pour qui que ce soit qui a connu le jeune Krishna, qui a participé à quelques-uns des événements du début et qui ne peut accepter que l'enseignement se soit développé dans son propre cerveau, il demeurera une énigme de Tentale, à moins que, peut-être, cette même personne parvienne à vider le contenu de son cerveau. K avait dit : « Cette chose, dans la pièce. Si vous lui demandiez ce qu'elle est, elle ne vous répondrait pas. Elle dirait : « Vous êtes trop petit » ». Oui, c'est en vérité ce sentiment d'humilité que nous avons face à « cette chose » ; on est trop petit, trop mesquin, avec un cerveau qui ne cesse de bavarder.

D'une façon très identique K a dit dans son dernier enregistrement : « Ils prétendront tous ou essaieront d'imaginer qu'ils peuvent entrer en contact avec *cela*. Peut-être le pourront-ils d'une certaine manière *si* [c'est moi qui écrit en italiques] ils vivent les enseignements ».

Cependant, mise à part son origine, l'enseignement de Krishnamurti est arrivé à un moment critique de l'histoire du monde. Comme il l'avait dit un jour à un journaliste de Washington. « Si l'homme ne change pas radicalement, s'il n'amène pas une mutation fondamentale en lui, nous nous détruirons nous-mêmes. Une révolution psychologique est possible aujourd'hui, pas dans mille ans. Nous avons déjà vécu depuis des millénaires et nous sommes toujours des barbares. Aussi, si nous ne changeons pas aujourd'hui, nous serons encore des barbares demain ou dans mille demain ». Si quelqu'un demandait alors : comment la transformation d'une personne peut-elle affecter le monde entier ?, il n'y a pour seule réponse que celle de K : « Changez et vous verrez ce qui se passera ».

## *Notes bibliographiques*

### **Abréviations des sources référencées dans les notes :**

- A. A. : Archives d'Adyar ; Société Théosophique, Adyar,  
Madras, Inde.
- B. A. : Archives de Brockwood ; Brockwood Park,  
Hampshire, Angleterre.
- E. F. B. : *Bulletin* de la Fondation anglaise.
- Herald* : *The Heradl of the Star*.
- ISB* : *International Star Bulletin*.
- KFAA : Archives de la Fondation américaine Krishnamurti ;  
Ojai, Californie.
- STP : Société d'édition de l'Etoile.
- TPH : Maison d'édition Théosophique ; Adyar, Madras, Inde.

Toute la correspondance de M<sup>me</sup> Besant avec C.W. Leadbeater est aux A.A. Les citations qui apparaissent dans ce livre sont des copies que B. Shiva Rao m'a expédiées sur la demande de Krishnamurti. Les lettres de Krishnamurti à Lady Lutyens sont aux B.A. ; celles de Lady Emily à M<sup>me</sup> Besant sont aux A.A.

<i>Page</i>	<i>Note</i>
1	Blavatsky and her Teachers, Jean Overton Fuller, pp. 24-7 (East-West Publications, 1988).
2	D'après la tradition, le Bouddha était une position hiérarchique. Gautama avait été le dernier Bouddha. On disait que le Seigneur Maitreya

serait le prochain Bouddha après qu'il ait rempli sa mission sur terre, d'où son titre de Bodhi-sattva. Madame Blavatsky ne mentionna jamais dans aucun de ses écrits, la venue du Seigneur Maitreya, mais elle en parla à ses adeptes, même si cela fut mal compris, car M<sup>me</sup> Besant se souvint de ses critiques lorsqu'elle fonda l'Ordre de l'Etoile d'Orient. « M<sup>me</sup> Blavatsky considérait qu'il était du ressort de la Société Théosophique de préparer le monde à la venue du grand Instruteur à venir, bien qu'elle eût placé cet événement peut-être un demi-siècle plus tard que moi ».

- 3 *The Masters and the Path*, C. W. Leadbeater (TPH, 1925).
- 4 *Krishnamurti*, Pupul Jayakar, p. 16 (Harper & Row, 1986).
- 5 A.A. Extrait d'un essai que Krishna commença à écrire en 1913 à Varengeville en Normandie qui s'intitulait « On Fifty Years of my Life ». Il avait eu l'intention d'en rédiger un chapitre chaque année mais tout cela s'est limité à un texte de trois mille cinq cents mots donnant un condensé de sa vie jusqu'en 1911.
- 6 *Clairvoyant Investigations by C. W. Leadbeater and the Lives of Alcyone*, Ernest Wood (privately printed, Adyar, 1947). Voir aussi *Theosophical Journal*, England, janvier-février 1965.
- 7 Les communications entre M<sup>me</sup> Besant et C. W. Leadbeater figurant dans ce chapitre furent publiées par C. Jinarajadasa dans *The Theosophist*, en 1932.



- 8 Récit de l'initiation par Clarke dans *Australian Theosophist*, septembre 1928.
- 9 A.A. Cette lettre est citée en totalité dans *Les Années de l'Eveil*.
- 10 Quoted in *The Man and his Message*, Lily Heber, p. 49 (Allen & Unwin, 1931).
- 11 *Candles in the Sun*, Lady Emily Lutyens, p. 32 (Hart-Davis, 1957).
- 12 Un récit du procès est donné dans les lettres de Leadbeater à Lady Emily (B.A.).
- 13 *Candles in the Sun*, pp. 59-60.
- 14 *Occult Investigations*, C. Jinarajadasa (TPH, 1938).
- 15 *Herald*, juin 1922.
- 16 Les récits de Nitya et de Krishna sont tirés des copies expédiées à Lady Emily, aujourd'hui aux B.A.
- 17 A.A. Signé de Nitya et daté du 17 février 1923. Cité à partir d'une reproduction de l'original avec l'aimable autorisation de M<sup>me</sup> Radha Burnier. Cité pour la première fois dans *Krishnamurti, sa vie, son œuvre*, de Pupul Jayakar.
- 18 Cet article, un poème en prose de neuf mille mots fut publié dans le *Herald* sous le titre *The Path*, coupé en trois parties dans chaque numéro men-

suel à partir de celui d'octobre 1923. En 1981, *The Path* fut rajouté à *Poems and Parables* (Gollanczy, Harper and Row, 1981).

- 19 Extrait du journal de Lady Emily, 1925 (B.A.).
- 20 Pour le récit de la vie de Leadbeater et de la communauté du Manor, voir *To be Young*, Mary Lutyens (Corgi 1989).
- 21 *Herald*, septembre 1925. Les autres évènements « occultes » rapportés dans ce chapitre proviennent du journal de Lady Emily (B.A.).
- 22 *Herald*, février 1926.
- 23 *Ibid*, juin 1926.
- 24 *Ibid*, mars 1926.
- 25 *Candles in the Sun*, p. 144.
- 26 Lettre de Maria-Luisa Kirby à R.G. Macbean, 31 juillet 1926 (*Theosophist*, 19 juillet 1948).
- 27 *The Pool of Wisdom* (SPT, 1928).
- 28 KFAA.
- 29 *Who brings the Truth* (SPT, 1928).
- 30 *The Last Four Lives of Annie Besant*, A. H. Nethercote, p. 193n (Hart-Davis, 1961).
- 31 Interview avec Bourdelle dans *l'Intransigeant*, mars 1928.

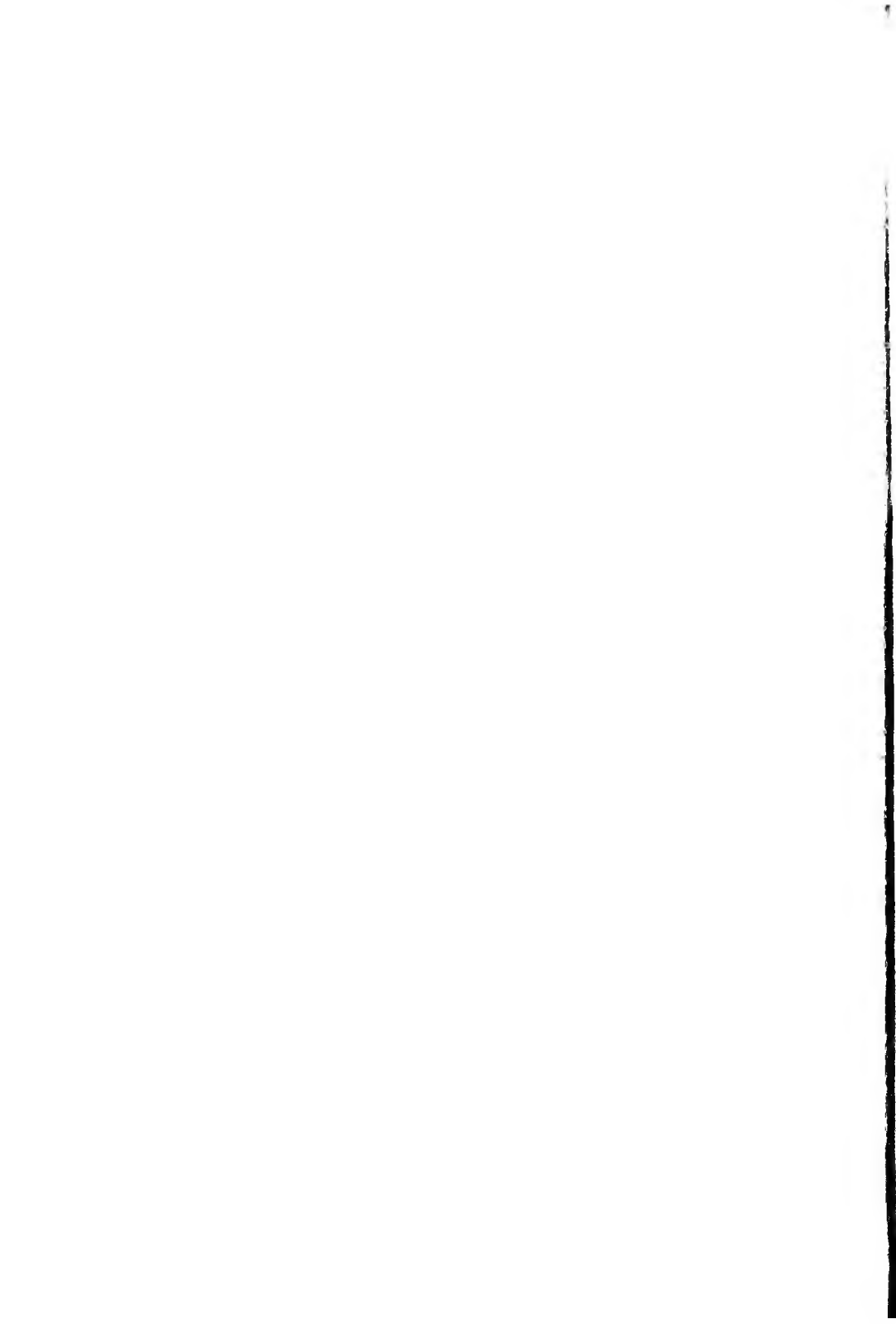
- 32 *Let Understanding be the Law* (SPT, 1928).
- 33 KFAA.
- 34 *Bernard Shaw*, Hesketh Pearson, p. 115 (Collins, 1942).
- 35 *ISB*, juillet 1929.
- 36 *Ibid*, septembre 1929.
- 37 Ces déclarations parurent dans *Theosophist*, juin 1931 et Décembre 1931, dans *Theosophist in India*, 1931 et dans Wedgwood à Lady Emily, octobre 1929.
- 38 *ISB*, juin 1931.
- 39 Les lettres de Lady Emily à Krishnamurti sont à la KFFA et leurs copies aux B.A.
- 40 *ISB*, juillet 1929.
- 41 Communiqué à l'auteur par Krishnamurti.
- 42 Le texte intégral des causeries de Krishnamurti en Amérique Latine et à Mexico, revu par lui, a été publié par la SPT en 1936.
- 43 MS par Krishnamurti, 1976 (B.A.).
- 44 *Commentaires sur la vie*. Deux autres tomes furent publiés en 1959 et 1960 ; les trois volumes furent édités par Rajagopal.

- 45 *Krishnamurti, sa vie, son œuvre*, Pupul Jayakar. Les extraits des belles lettres de Krishnamurti à Nandini Mehta écrites entre 1948 et 1960 sont tirés de cet ouvrage.
- 46 *Triad of M. Gandhi*, Francis Watson (1969).
- 47 Extrait d'une copie des notes de Pupul Jayakar, publiée à l'origine dans les *Années d'Accomplissement*. Le même récit en est donné dans son livre, *Krishnamurti, sa vie, son œuvre* avec quelques légères différences.
- 48 *Ibid*, pp. 202-3.
- 49 Lettres de et adressées à Doris Pratt (B.A.).
- 50 *Krishnamurti*, Pupul Jayakar, p. 242.
- 51 Extrait des notes de Vanda Scaravelli.
- 52 *Aldous Huxley*, Sybille Bedford, II, p. 71 (Chatto & Windus, 1973).
- 53 EFB, no. 2, Spring 1969.
- 54 *The Urgency of Change*. Ce livre auquel fut rajoutée une publication antérieure, *The Only Revolution*, constitue le *Second Penguin Krishnamurti Reader* (1973).
- 55 Janvier et mars 1972 (KFAA).
- 56 Extraits de transcriptions (B.A.).

- 57 Ces cassettes-vidéo, que l'on peut se procurer aux trois différentes Fondations, sont restées très populaires.
- 58 *Se libérer du Connu.*
- 59 *Golden Jubilee Souvenir Book* (Krishnamurti Foundation India, 1979).
- 60 *Lettres aux Ecoles* (Krishnamurti, 1981). Une autre série de dix huit *Lettres aux Ecoles* datées du 15 novembre 1981 au 15 novembre 1983 fut éditée par la Fondation en 1985.
- 61 *Exploration into Insight*, Pupul Jayakar and Sunanda Patwardhan (eds), p. 77 (Gollancz, Harper & Row, 1979).
- 62 EFB, no. 42, 1982.
- 63 *The Future of Humanity* (Mirananda, Holland, 1986). Mary Cadogan édita anonymement *The Ending of Time*.
- 64 *The Network of Thought*, pp. 99-110 (Mirananda, Holland, 1983).
- 65 *The Flame of Attention* (Mirananda, Holland, 1983).
- 66 Disponible auprès des B.A. et de la KFAA.
- 67 Un grand nombre de ces discussions sont longuement rapportées dans *Krishnamurti, sa vie, son œuvre* de Pupul Jayakar.

- 68 *Krishnamurti to Himself* (Gollancz, Harper & Row, 1987).
- 69 *Los Alamos* (Krishnamurti Foundation England, 1985).
- 70 *UN Secretarial News*, 16 Mai 1984, et ESB, no. 47, 1984.
- 71 *Washington D.C. Talks 1985* (Mirananda, Holland, 1988).
- 72 Soixante-dix de ces excellentes photographies furent publiées dans *Last Talks at Saanen* (Gollancz, Harper and Row, 1986).
- 73 BA.
- 74 *Ibid.*
- 75 Lors des discussions à propos du Centre avec Mary Zimbalist et Scott Forbes à Schönried en août 1984.
- 76
- 77 *The Future is Now*, Radhika Herzberger (ed.) (Gollancz, 1988).
- 78 Extrait d'une lettre que Stephen Smith expédia à l'auteur après la mort de K.
- 79 Indian Foundation Archives and BA.
- 80 Une cassette-vidéo du film est disponible auprès des B.A.

- 81 EFB, édition spéciale, 1986, et *The Future is Now* (Gollancz, Harper & Row, 1988).
- 82 Indian Foundation Bulletin, 1986/3.
- 83 Extrait d'un enregistrement sur cassette-audio.
- 84 *Ibid.*
- 85 *Ibid* (transcription verbale).





## DANS LA COLLECTION AMRITA

### **de Anne & Daniel Meurois-Givaudan**

Récits d'un Voyageur de l'Astral  
Terre d'Emeraude, *Témoignage d'outre-corps*  
Le Voyage à Shambhalla, *Un pèlerinage vers Soi*  
Les Robes de Lumière, *Lecture d'aura et soins par l'Esprit*  
De Mémoire d'Essénien, *l'autre visage de Jésus - tome 1*  
Chemins de ce Temps-là, *De mémoire d'Essénien - tome 2*  
Par l'Esprit du Soleil  
Les Neuf Marches, *Histoire de naître et de renaître*  
Sereine Lumière, *Florilège de pensées pour le temps présent*  
Wesak, *l'heure de la réconciliation*

### **de Michel Coquet**

Israël, *terre sacrée d'initiation*  
Le Maître Tibétain - Djwal Khool, *sa vie, son œuvre*

### **de Jean-Charles Fabre**

Maison entre Terre et Ciel

### **de Christine Dequerlor**

Les Oiseaux Messagers Cosmiques

### **d'Yvonne Caroutch**

Giordano Bruno, *le volcan de Venise*

### **de Dee Brown**

Enterre mon Cœur

### **de Serge Reiver**

D'Etoile en Etoile

### **de Geneviève Segers-Salvatge**

Le Guide du Rêveur

### **de Goswami Kriyananda**

La Science Spirituelle du Kriya Yoga  
Guide pratique de méditation

### **de Vicente Beltran Anglada**

Rencontre avec l'Agni Yoga

### **de Jean Prieur**

La Mémoire des Choses, *l'art de la Psychométrie*

**de Mary Lutyens**

Krishnamurti, *Les Années d'Accomplissement*

Krishnamurti, *La Porte Ouverte*

**de Johfra**

Astrologie, les signes du zodiaque

**de Ellen Lórien , Johfra et Carjan**

Elfes, Fées et Gnomes

**de Luis Miguel Martínez Otero**

Fulcanelli, *une biographie impossible*

**de Robert Frédérick**

L'Intelligence des Plantes

**de Meir Schneider**

Histoire d'une Autoguérison,

*Expérience et méthode de revitalisation*

**de J. Bernard Hutton**

Il nous Guérit avec ses Mains

**d'Ayocuan**

La Femme Endormie doit Enfanter

**de Jean-Pierre Morin & Jaime Cobreros**

Le Chemin Initiatique de Saint Jacques

**de Swami Sivananda Radha – Sylvia Hellman**

Radha, *journal d'une quête spirituelle*

**de George Hunt Williamson**

Les Gîtes Secrets du Lion

**de Peggy Mason & Ron Laing**

Sathya Sai Baba, *L'incarnation de l'amour*

**de Anya Foos Graber**

La Porte Oubliée,

*Une alternative intelligente aux derniers moments de la vie*

**de Earlyne Chaney**

Initiation dans la Grande Pyramide

**de Ferdinand Ossendowski**

Bêtes, Hommes et Dieux

**de Max Guilmot**

Les Initiés et les Rites Initiatiques en Egypte Ancienne

**de Johannes von Buttlar**

La Déchirure du Temps

**de Edward Carpenter**

Une Maladie nommée Civilisation, *sa cause et son remède*

**Pèlerin de Paix**

**de Joseph Stroberg**

Urane, *l'éducation et les lois cosmiques*

**de Sathya Sai Baba**

108 paroles de Sathya Sai Baba,

*Coffret de 108 cartes pour répondre au quotidien*

**de l'Atelier Orawen**

Présence en Secret,

*Prières, louanges et invocations du monde entier*

**de Alberte Moulin**

Libère ton Soleil

**de Gary Kinder**

Les Années Lumière, *une troublante enquête sur les contacts extraterrestres d'Eduard Meier*

**de Aster F. Barnwell**

Le Chemin des Cimes,

*Un itinéraire quotidien vers l'illumination*

**de Joël Jeune**

La Planète des Fleurs

**de Yannick David**

Une Maison pour mieux Vivre

**de Kenneth Meadows**

Médecine de la Terre

**de Giancarlo Tarozzi**

Reiki, *énergie et guérison*

**de Cayetano Arroyo de Flores**

Dialogues avec Abul-Beka

**de François Roussel**

Les Contes de Fées, *lecture initiatique*

**de Jean-Yves Pahin**

Le Baptême d'Esprit,

*Souvenirs Cathares - roman initiatique*

**de Dr Guy Londechamp**

L'homme Vibratoire, *vers une médecine globale*



*Achevé d'imprimer en avril 1993  
sur presse CAMERON,  
dans les ateliers de la S.E.P.C.  
à Saint-Amand-Montrond (Cher)*



— N° d'imp. 946. —  
Dépôt légal : avril 1993.

*Imprimé en France*

*« Libérer l'humanité de toutes les servitudes qui opposent les hommes entre eux, dépasser les races, les religions, les nationalités, les classes et les traditions »* tel était l'unique objet de la vie de J. Krishnamurti, l'un des plus importants maîtres spirituels de notre temps.

Cet ouvrage, le quatrième que Mary Lutyens lui a consacré n'est pas une tentative de plus pour expliciter ou évaluer un enseignement désormais aisément disponible. Son but est plutôt d'essayer de découvrir la source de la révélation sur laquelle a reposé l'enseignement de Krishnamurti.

A l'aide d'un grand nombre de détails et d'anecdotes qui retracent toute une existence, Mary Lutyens apporte un éclairage nouveau et différent sur la nature profonde d'un être humain hors du commun qui déclarait :

*« Si l'homme ne change pas radicalement, s'il n'amène pas une mutation fondamentale en lui, il se détruira lui-même. Une révolution psychologique est possible aujourd'hui, pas dans mille ans. Nous avons déjà vécu depuis des millénaires et nous sommes toujours des barbares. Aussi si nous ne changeons pas aujourd'hui nous serons encore des barbares demain ou dans mille demain. ...Changez et vous verrez ce qui se passera ! ».*



ISBN 2-904616-75-6

120 FF